


SIGILL: COLL: HARVARD: CANTAB: NOV: ANGL: 1650
CHRISTO ET ECCLESIAE



REVUE

POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

35
1885


A. Quantin imprimeur
r. S. Benoit, 7. à Paris

REVUE

POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

(REVUE BLEUE)

TROISIEME SÉRIE — TOME IX

TOME XXXV DE LA COLLECTION

22me ANNÉE — 1er SEMESTRE

JANVIER A JUILLET 1885

PARIS

BUREAU DES REVUES

111, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 111

1885



1885, 31 Jan. – July 21.
Sever fund.

N° 1. — 3 Janvier 1885. — 3e série, cinquième année, premier semestre (tome 35)

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

PARAISSANT LE SAMEDI

Fondée en 1863.

SOMMAIRE DU N° 1

PRIX DE L'ABONNEMENT

A LA REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE SEULE.			AVEC LA REVUE SCIENTIFIQUE		
Paris	Six mois. 15 fr.	Un an 25 fr.	Paris	Six mois. 25 fr.	Un an. 45 fr.
Départements	— 18	— 30	Départements	— 30	— 50
Étranger	— 20	— 35	Étranger	— 35	— 55

LES ABONNEMENTS PARTENT DU 1er DE CHAQUE TRIMESTRE

Les abonnements sont reçus sans frais chez tous les libraires et dans les bureaux de poste des pays d'Europe et des États-Unis.

RÉDACTION ET ADMINISTRATION : 111, BOULEVARD SAINT-GERMAIN

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

ABONNEMENTS ET VENTE AU NUMÉRO

AU BUREAU DES REVUES, 111, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 111, PARIS

ET CHEZ TOUS LES LIBRAIRES ET MARCHANDS DE JOURNAUX



REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

(REVUE BLEUE)

DIRECTEUR : M. EUGÈNE YUNG.

1er SEMESTRE 1885. (3e SÉRIE). NUMÉRO 1. (22e ANNÉE). — 3 JANVIER 1885.

LA POLICE A PARIS

Le Service de la Sûreté (1)

I.

Il s'est développé depuis quelque temps, chez un op grand nombre d'anciens fonctionnaires, des habides singulières. A peine ont-ils quitté l'administran où ils étaient employés que, sans tarder d'une ure, ils livrent aux quatre vents de la publicité le cit de tout ce qu'ils ont vu, le secret de tout ce qui ur a été confié, des mémoires contre leurs collaboraurs et des réquisitoires contre leurs chefs, le tout ment grossi d'anecdotes controuvées et d'âpres comentaires. Les révélations ne sont pas toujours dénuées ntérêt. Le procédé, s'il se généralisait, serait à brève héance le discrédit et la ruine de l'administration nçaise.

Un fonctionnaire a quitté le service; pendant les nées qu'il y a passées, il a étudié les rouages de ministration qui l'occupait; les ayant étudiés avec nscience, il y a découvert des vices, il a même imaé un système de réformes; puis, de ce qu'il a observé il tire un article de Revue, une brochure, un re : est-il besoin de certifier que cette publication est itement légitime? Le livre sera bon ou mauvais, améliorations proposées seront judicieuses ou chiques, les critiques formulées seront fondées ou : l'ex-fonctionnaire n'a manqué à aucune professionnelle et son droit est entier. Mais c'était là l'ancienne méthode, et « nous avons changé tout cela ». Méditer longuement un sujet, extraire de ses notes et de ses souvenirs ce qui offre un intérêt permanent, négliger ou garder pour des mémoires posthumes ce qui n'a trait qu'aux personnes, faire un livre, c'était bon pour les fonctionnaires réservés, pour les écrivains scrupuleux d'autrefois. Aujourd'hui on est plus pressé. A quoi bon composer un livre quand il est si facile de fabriquer un volume? Des rapports cousus ensemble, d'où l'on n'a supprimé aucun petit fait passager, où l'on a respecté jusqu'aux erreurs les plus grossières (1), des extraits de dossiers, des fragments de comptes rendus, des bouts d'articles, des documents et des statistiques quelconques, une demi-douzaine d'histoires de portières, les matériaux mal ou point dégrossis d'un livre, voilà un volume de quatre cents pages. Le livre d'autrefois allait aux bibliothèques des hommes sérieux; le volume d'aujourd'hui se vend comme un roman à scandale. Le livre d'autrefois pouvait profiter à une cause utile; le volume d'aujourd'hui sert à faire du tapage autour d'un nom.

Mais laissons la question littéraire. Bien qu'elle tienne d'assez près à l'autre, il importe peu, en définitive, que M. G. Macé, ancien chef du Service de la sûreté, écrive et compose mal ou bien. Ce qui importe, ce qui est très grave et très regrettable, c'est la façon dont un ex-fonctionnaire, qui n'est point le premier venu, a compris ses devoirs envers l'administration qui l'avait accueilli et qu'il a quittée. Extraire des archives, sans autorisation, des rapports sur les personnes et sur les choses, révéler ou se donner l'apparence de révéler

(1) *Le Service de la Sûreté*, par son ancien chef G. Macé. — 1 vol. et Cie.

(1) Par exemple, celle-ci : « Pour ce dernier (un projet de loi sur la police des mœurs), M. *Molé Tocqueville* a fait une conférence. » (P. 200.)

des secrets, surtout s'ériger en juge de ses collaborateurs et de ses supérieurs hiérarchiques, distribuer aux uns des éloges compromettants, aux autres des reproches qu'on ne croit pas inoffensifs, quel étrange procédé et quel dangereux précédent! Par ce temps de publicité à outrance, bien administrer n'est pas déjà si facile : si maintenant il ne faut pas seulement se défendre contre les inventions saugrenues des gens qui ne sont pas de la partie, s'il faut encore se prémunir contre les révélations des agents qui occupent des postes de confiance, administrer sera impossible.

Et puis, avec un pareil système, que deviennent les convenances, que deviendront le respect de la hiérarchie et la discipline? Un jour, c'est un préfet mis à la retraite qui envoie des témoins au sous-secrétaire d'État que ses amis ont interpellé à son propos. Ce préfet, au cours de sa carrière, a sans nul doute révoqué des gardes champêtres et suspendu des maires : si tel maire suspendu ou tel garde révoqué l'avait appelé en champ clos, comment aurait-il pris cette fantaisie? — Le lendemain, c'est le chef du plus délicat, sinon du plus important service de la préfecture de police, qui traîne à la barre de l'opinion ses supérieurs de la veille : que dirait-il si l'un ou l'autre de ses anciens employés, ayant gardé copie, lui aussi, des ordres de service et des instructions qu'il avait reçus, venait le payer à son tour de la même monnaie? Nous sommes en république : est-ce une raison de trouver bons les procédés que les monarchies réprimaient avec une sévérité légitime? La république a poussé la mansuétude jusqu'aux confins de la naïveté : le jour où elle ouvrira les yeux sur le danger des abus, croit-on qu'à son tour elle ne saura pas sévir?

Ayant avant tout la volonté d'être juste, nous n'établirons aucun parallèle entre le cas de M. Macé, qui a été, de l'aveu de ses chefs, un serviteur intelligent et probe, et le fait de l'obscur agent de la cinquième brigade de recherches qui porta naguère à un journal intransigeant les méchants bavardages du *Vieux petit employé*, résumé de sept mille pièces administratives qu'il avait dérobées. Mais enfin, si le procès du sieur Petit était à refaire, n'est-il pas clair comme le jour que l'avocat de cet agent infidèle invoquerait le précédent créé par l'ex-chef de la Sûreté? Argument d'audience, dirait M. Macé : soit; mais est ce que l'argument ne porterait pas, sinon sur les juges, qui savent reconnaître les nuances, du moins sur le public? M. Macé se contente (ce qui paraît déjà bien joli) de traiter ses anciens chefs de Turc à Maure, de dénigrer les services de tous ses collaborateurs d'antan, de crier sur les toits que la police se meurt, que la police est morte : comment, après ce bel exploit, pourra-t-il s'étonner, lui psychologue ingénieux et perspicace, qu'un malheureux sous-ordre se laisse entortiller par des intrigants, devienne, selon les propres expressions de M. Macé, « le porte-drapeau de ceux de ses collègues assez lâches pour diffamer et calomnier dans l'ombre l'administration qui les nourrit » ? — « Dans tous les pays civilisés, disait, à la même occasion, l'ancien directeur de la Sûreté, sous tous les régimes, cela se nomme : Trahison devant l'ennemi! » M. Macé a l'habitude de « voir gros », comme disent les peintres ; il parle trop souvent comme un policier de mélodrame; mais, si trahison il y avait dans le cas du *Vieux petit employé*, est-ce que des volumes comme celui de M. Macé ne seront pas, dans un prochain avenir, le prétexte, la cause, l'excuse même de cinquante trahisons nouvelles et peut-être plus fâcheuses? En pareille matière, il n'y a que le premier pas qui coûte : M. Macé a franchi ce premier pas. En pareille matière, un seul mauvais exemple venu d'en haut est plus fécond que cinquante bons exemples : M. Macé a donné ce médiocre exemple.

Et s'il convient de le regretter pour le bon ordre et la bonne discipline de l'administration, il convient aussi de le regretter pour M. Macé lui-même. Quand ce fonctionnaire a quitté, par une retraite spontanée, l'administration de la préfecture de police : « Votre carrière si honorable et si bien remplie, lui écrivait à bon droit M. Camescasse, restera un modèle pour les fonctionnaires de l'administration (1). » Sans exagérer la portée du livre sur *le Service de la sûreté*, on n'en saurait dire autant du premier acte qui a marqué l'entrée de M. Macé dans sa nouvelle carrière d'écrivain.

II.

Ce n'est pas précisément par l'ordre et la méthode que se recommande cette étude sur *la Police parisienne*. Avec un peu de bonne volonté, on arrive cependant à y reconnaître jusqu'à trois parties à peu près distinctes. Dans la première, l'auteur fait le procès de ses chefs ; dans la seconde, il traite de l'écume de Paris ; la troisième est consacrée au Service de la sûreté. On ne peut examiner ici que cette troisième série de chapitres. L'écume de Paris est un sujet intéressant, mais scabreux : le collaborateur de M. Macé pour cette curieuse et vivante description d'un monde infâme (M. L..., ancien inspecteur principal du service des mœurs) appelle volontiers un chat un chat. Quant aux réquisitoires variés de l'ancien directeur de la Sûreté contre ses supérieurs hiérarchiques, une citation peut suffire. M. Macé rappelle, en effet, comme la chose du monde la plus naturelle, qu'il répondit en ces termes, le 5 ou 6 septembre 1870, à une observation méritée du secrétaire général de la préfecture, M. Antonin Dubost : « J'ai des droits aussi et je pourrais au besoin vous le prouver, si je voulais. Je suis assez connu dans le Xe arrondissement pour y trouver un bataillon de

(1) *Le Service de la Sûreté*, p. 6.



gardes nationaux tout disposés à m'installer à l'occasion secrétaire général. » Le reste est à l'avenant. M. Macé raconte ses griefs, et c'est lui seul qui a toujours tort.

Le Service de la sûreté, comme son nom ne l'indique pas, est une division de la préfecture de police dont le rôle est de découvrir, indépendamment des autres services, des indications et des pistes de toutes sortes. Rechercher les assassins, les voleurs et les repris de justice, les livrer aux gendarmeries et aux parquets, c'est évidemment contribuer pour beaucoup à la sûreté, à la sécurité publique : pourtant ce n'est pas toute la *Sûreté*. Le service, fondé par M. Gisquet le 15 novembre 1832 après avoir été esquissé par Vidocq dès 1817, est devenu, grâce aux progrès de la criminalité, l'un des plus importants de la préfecture; il en est la tête, le bras droit, tout ce qu'on voudra : cependant il n'est pas toute la préfecture de police. Les 237 agents dont se compose ce service sont recrutés parmi les plus intelligents, les plus courageux et les plus adroits: toutefois la tranquillité et l'ordre de la capitale sont encore garantis par les 80 chefs de sûreté qui sont les commissaires de police et par les 8000 agents (cadre compris) qui s'appellent, sous la république, gardiens de la paix, qui, eux aussi, sous tous les régimes, ont découvert et arrêté, souvent au péril de leur vie, les malfaiteurs. Or l'idée maîtresse de notre auteur est celle-ci : il n'y a que la Sûreté; c'est à ce service qu'il faut rattacher presque tous les autres; le véritable veilleur de nuit, la véritable sentinelle qui protège les Parisiens, c'est le chef de la Sûreté — c'était surtout M. G. Macé.

La partie prise pour le tout, la partie absorbant le tout, le préfet de police réduit au rôle de roi constitutionnel et même fainéant avec le chef de la Sûreté comme premier ministre ou maire du palais, comment M. Macé, magistrat observateur et instruit, qui avait passé cependant par plus d'un service, est-il arrivé à formuler avec une parfaite bonne foi cette étrange théorie? Il y a plusieurs causes à cette illusion.

D'abord, on s'en est déjà douté, un simple contresens : la brigade de 1817 ayant été baptisée, en 1832, Service de la sûreté, M. Macé a pris cette dénomination au pied de la lettre, et les 8000 gardiens de la paix sont tous, devant ses yeux, comme s'ils n'existaient pas. En second lieu, le sentiment le plus honorable et le plus humain : comme tout bon fonctionnaire qui est passionné pour sa tâche, comme tout brave soldat qui se persuade que son poste est le plus exposé et le plus glorieux, M. Macé a cru sans peine que sa mission primait toutes les autres par l'importance et le danger. Enfin (nous ne disons pas surtout), l'influence fâcheuse d'un romancier de talent, feu Émile Gaboriau : M. Macé s'est toujours cru Monsieur Lecoq, comme il a toujours vu dans M. Caubet l'inspecteur Gévrol, « champion, disait M. Gaboriau, de la police positiviste ».

La police appelée avec tant de superbe dédain *positiviste*, la police classique, réfléchie, modeste, tranquille, sans manteaux couleur de muraille, sans ruses diaboliques, sans allures de mélodrame, Monsieur Lecoq et M. Macé n'en font aucun cas. Il leur faut, à ces romantiques de la police, de grandes envolées, des liasses de blancs-seings, une liberté sans contrôle ni limites. Toute concurrence est odieuse à ces Homodeï jaloux; toute direction est insupportable à ces fiers Sicambres de la rue de Jérusalem. « Lecoq frissonnait à cette idée que Gévrol (son chef) pouvait réfléchir, se raviser et revenir prendre l'affaire, comme c'était son droit. » — « Cependant, dit M. Macé, cependant M. Caubet exige qu'au-dessous de lui rien ne se fasse sans son ordre. » — « Alors Lecoq rentra. Il n'avait plus à cacher sa joie; son œil étincelait. Comme un conquérant qui prend possession d'un empire, il frappa du pied le sol en s'écriant : *Maintenant, à nous deux!* » M. Macé, lui aussi, a frappé du pied le sol; lui aussi, « suspendu à la fenêtre, il a vu, un jour, aux éclairs de son ambition, le chemin du succès ». Mais quoi? les temps sont revenus de la prose et de la discipline. Lecoq a le génie; Lecoq est « l'instrument d'une Providence au petit pied (1) »; mais aujourd'hui, hélas! « l'agent de la Sûreté est assimilé au gardien de la paix, soit au point de vue hiérarchique, soit au point de vue pécuniaire ». *Inde ira, inde libellus.*

« L'affranchissement vis-à-vis de la police municipale, l'affranchissement et l'expansion normale du Service de sûreté », voilà donc le rêve, le *desideratum*. Voici maintenant par quelle série de suppressions, radiations, absorptions, annexions, réductions et augmentations diverses un préfet courageux pourrait atteindre le but, sauver la police, défendre Paris et surveiller « l'horizon chargé de gros nuages pleins d'électricité ». Dans l'exposé de ce vaste plan, M. Macé ne recule d'ailleurs devant aucune espèce de réforme; il s'attaque au ciron comme à l'éléphant, et tout ce qui le gêne, grosses assemblées et petits fonctionnaires, il en fait table rase. « Il faut supprimer d'un seul coup le conseil municipal de Paris (1) », et il faut remplacer M. Villa, commis principal du Service de sûreté. (Il suffit à M. Macé de sept lignes et demie pour justifier la suppression du conseil municipal; la nécessité de remplacer M. Villa lui ayant paru plus difficile à établir, il lui a consacré tout un chapitre (ch. III, p. 93 à 99.) Les autres réformes sont toutes, soit aussi pratiques, soit aussi importantes. La police municipale s'est trop « arrondie »; il faut la réduire : au lieu d'un chef faisant partie de la haute administration de la Ville, détachez à la tête de ce médiocre service un simple commissaire de police,

(1) *Monsieur Lecoq*, t. Ier, ch. I et II.
(2) *La Sûreté*, p. 354.
(3) P. 50.
(4) P. 93.



et coupez-moi « l'interminable queue politique de M. Caubet ». — Les brigades de recherches rivalisent entre elles pour faire de la politique (il faut savoir que ces brigades n'agissent jamais qu'en vertu de notes émanant du cabinet du préfet) : qu'on les remette au pas et qu'on les subordonne au chef de la Sûreté. — Les officiers de paix, en venant au rapport, coudoient constamment, dans les couloirs, les visiteurs et les quémandeurs (les officiers de paix ont une salle d'attente particulière) : qu'on fasse cesser ce scandale (qui n'a jamais existé). — C'est une règle constante à la Préfecture, règle très sage, qu'un agent qui a été frappé d'une punition disciplinaire est changé de service : la règle, dit M. Macé, ne doit pas être appliquée à l'égard de la Sûreté. (Elle ne l'a pas été, en effet, mais à grand tort, pendant toute la gestion du dernier chef.) — Les membres du cadre participent, comme leurs camarades, à la caisse des primes d'arrestations des déserteurs; ils touchent, comme eux, à la masse générale où sont versées, avec le montant des captures opérées en vertu de pièces judiciaires, les sommes payées par les administrations publiques qui ont des agents en permanence à leur disposition : c'est une injustice. (Or c'est les membres du cadre qui dirigent généralement les arrestations.) — Il faut augmenter le personnel et le budget de la Sûreté; il est nécessaire que le chef de la Sûreté puisse diriger toutes les affaires à sa guise, qu'il soit tout-puissant pour l'avancement de ses hommes, en matière d'ordre du jour, etc.; il est essentiel d'annexer au Service de la sûreté les brigades des garnis et des mœurs, parce que les agents de la Sûreté ont toujours rencontré des difficultés au cours de leurs investigations dans les garnis et autres lieux. (Or les agents ont toujours pu, à l'aide de leurs cartes, pénétrer partout où les appelaient leurs besoins de service; le service des garnis est par excellence un service d'hygiène et de statistique; il n'offre donc aucun rapport, même lointain, avec celui de la Sûreté; et, pour le service des mœurs, M. Kuehn, l'ayant trouvé réuni à la Sûreté, a dû l'en séparer en toute hâte et organiser une brigade spéciale : encore quelques mois de fusion, et il n'y avait plus à Paris ni service de mœurs ni service de sûreté.) — L'administration refuse le nerf de la guerre à la Sûreté ; sa parcimonie va croissant à mesure qu'augmente le déchaînement de la démagogie contre la police. (Or les statistiques officielles, bien connues, donnent les chiffres suivants : Année 1874, M. Claude étant chef de service, 204 agents ; ch. III du budget, article 2; 28 682 fr. 25 cent. Année 1878, Exposition universelle, M. Jacob étant chef de service, 255 agents; ch. III du budget, article 2; 48,973 francs. Année 1883, M. Macé étant chef de service, 327 agents; ch. III du budget, article 2; 104 175 francs.) — Le chef de la Sûreté n'a qu'un seul commis aux écritures : il lui en faudrait quatre. (Renseignements pris, le dernier chef de la Sûreté a toujours eu 24 employés choisis dans son service, qui ne s'occupaient que d'écritures.) — « Est-il croyable que le chef de la Sûreté ne puisse poursuivre directement une demande en extradition? », en d'autres termes, que le ministre des affaires étrangères ne soit pas le commis d'ordre du chef de la Sûreté? M. Macé ajoute aussi bien : « Une extradition par voie diplomatique nécessite autant de temps que la conclusion d'un traité de paix avec la Chine. » — Il est scandaleux que les agents de la Sûreté, envoyés aux incendies et autres catastrophes pour y veiller au sauvetage des hommes et des choses, soient mis à la disposition de l'officier de paix. (Apparemment une dualité de direction serait plus profitable à la bonne organisation du service.) — Il est intolérable qu'on ait institué un service de petite sûreté, fait par des agents vêtus en bourgeois, pour exercer une surveillance inostensible dans certains quartiers. Il est inadmissible que le chef de la Sûreté ne puisse décerner directement, sans enquête de l'administration supérieure, des récompenses en argent ou des médailles d'honneur. S'il faut étendre le service de la Sûreté, il est indispensable de fondre en un seul le contrôle général et le contrôle spécial exercé par la 3me brigade. Il faut (pourquoi?) rattacher le service de la Permanence à celui de la Sûreté. — Le traitement du chef de la Sûreté est dérisoire. Le dernier chef de ce service ne recevait, en effet, de son propre aveu (p. 346), qu'un traitement annuel de 17 800 francs.

La Sûreté érigée en un pachalik indépendant et dotée comme un ministère, cette ambition n'est pas médiocre : elle ne suffit pas cependant à Monsieur Lecoq. Tant que le *consensus omnium gentium* n'aura pas reconnu : 1° que le service de la Sûreté était ruiné quand M. Macé l'a reçu des mains de M. Jacob, successeur de M. Claude; 2° que tous les autres services sont dirigés en dépit du sens commun, M. Macé se considérera comme une victime de la Commune, de la franc-maçonnerie et de la presse. Rarement plus d'injustice a été mêlée à tant de gasconnade. Mais, s'il importe peu que M. Macé se décerne à lui-même les honneurs du Capitole (1), si la défense de ses prédécesseurs, M. Jacob et M. Claude, n'est pas notre affaire (2), protester contre une critique injustifiée et injustifiable d'un courageux et loyal personnel est un devoir.

« L'esprit de discipline (parmi les agents de la Sûreté) avait été considérablement ébranlé. » Dans quelle circonstance, dans quelle affaire, dans quelle rencontre ces agents ont-ils failli? « J'ai eu à lutter énergiquement pour relever le niveau moral des 238 hommes placés sous

(1) « Il fallait du courage et une véritable abnégation pour accepter la direction du Service de sûreté », etc.; et tout le début du rapport qui porte la date de février 1879.

(2) « Lors de ma nomination au Service de sûreté (en remplacement de M. Jacob), cette attribution était entrée depuis quelque temps dans une phase de désagrégation très caractérisée. » Même rapport, dans le même volume, et *passim*.

mes ordres. » Quelle faiblesse, quelle insuffisance, quelle timidité ont jamais permis de croire que ce niveau ait été abaissé? M. Macé l'a maintenu non sans habileté ni bonheur: comment et quand aurait-il eu à le relever? « Je me suis attaché à raviver les sentiments d'honneur, de dignité, de zèle, de dévouement et de discipline que la tourmente de janvier et février 1879 avait considérablement affaiblis, sinon complètement éteints. » Pourquoi ces sentiments auraient-ils été affaiblis ou éteints par la prétendue tourmente (les publications scandaleuses du *Vieux petit employé*)? Les agents de la Sûreté en avaient vu bien d'autres sans que leur discipline, leur dévouement, leur zèle, leur dignité et leur honneur eussent été atteints. « Je vais donner une idée des abus qui se produisent dans la police municipale en citant la nature de quelques-uns des cas de punition et de révocation dont ont été l'objet des agents des contributions. » Que prouve un extrait de vingt lignes, avec commentaires, mais sans une seule date? Est-ce dans un espace de huit jours, de huit mois ou de trois ans que ces punitions ont été infligées? « Le recrutement du personnel est fait dans des conditions déplorables »; les candidats ne sont guère choisis que dans la catégorie des *très recommandés*, candidats ayant « pour protecteurs la coterie franc-maçonnique, certains sénateurs et députés, des conseillers municipaux, des préfets et des sous-préfets »; on avait envoyé à la Sûreté des candidats ayant subi des condamnations. Or jamais candidat pourvu du plus léger casier judiciaire n'a été adressé au service de M. Macé (1), et la faveur, depuis quatre ou cinq ans, a eu la moindre part, comme il convient, dans les choix de la Préfecture. Sur cent agents choisis, quatre-vingt-dix ne sont munis d'aucune recommandation : ce sont d'anciens soldats, porteurs du certificat de libération du service militaire n° 2, qui ont passé avec succès les différents examens prescrits par le règlement. « L'humilité, la tenue et la conversation (?) de cet état-major (les chefs de service de la police municipale) a quelque chose qui doit répugner à tout homme de cœur... J'ai souvent marqué des lambeaux de phrase comme ceux-ci : « Qu'il plaise à M. le chef de la police municipale « de... » O démocratie! tu n'es qu'un mot!... » Si les agents des différents services parlaient à leur supérieur comme M. Macé se vante d'avoir répondu à M. Antonin Dubost au mois de septembre 1870, leur attitude serait sans doute moins répugnante, et la démocratie ni la discipline ne seraient pas que des mots!

(1) Voici, *peut-être*, le fait qui a fourni à M. Macé l'occasion de cette accusation inquiète. Un candidat dont les antécédents étaient excellents avait été nommé à la Sûreté. Dans l'intervalle entre la date où il avait obtenu un casier avec la mention *Néant* et le moment fixé pour son entrée au service, ce malheureux subit une condamnation. L'administration, dès que l'incident lui fut connu, révoqua l'agent : il n'était même pas entré en possession de ses fonctions à la Sûreté.

Aussi bien, malgré le méchant voisinage, malgré « l'épaisseur des temps », la Sûreté, sous la direction de M. Macé, a fait merveille; « jamais usine humaine n'a produit si rapidement une pareille somme de travail... » Les agents de la Sûreté sont, entre tous, courageux, perspicaces et dévoués; nous l'avons déjà déclaré et non sans plaisir, ajoutant même qu'ils l'avaient toujours été sous tous les régimes; M. Macé a été un chef de la Sûreté très digne d'estime, nous l'avons reconnu également, fort de nombreux témoignages dont celui du préfet de police actuel n'est pas le moins décisif (1). Cependant, si M. Macé avait moins entassé d'inexactitudes dans son propre panégyrique, comme on serait plus à l'aise pour reconnaître ses titres, qui sont nombreux, ses mérites, qui ne sont pas minces, son intelligence, qui ne laisse pas d'être fine et pénétrante! « L'état des individus inculpés de délits de droit commun, arrêtés en 1879 et au sujet desquels des fiches ont été établies au Service de sûreté, donne un total général de 31 171 arrestations. » Pourquoi M. Macé néglige-t-il d'avertir le lecteur que dans ce respectable total figurent les arrestations opérées par *tous* les services de la Préfecture? — « L'installation d'un nouveau service du petit parquet pour mettre à exécution la loi sur les flagrants délits a donné à la Sûreté un énorme surcroît de travail. » Pourquoi M. Macé essaye-t-il de cacher que ce travail a été partagé entre tous les services? — « J'ai créé au Service de sûreté, en prélevant, avec l'avis du cadre, de petites sommes à chaque trimestre sur le montant des primes de capture et autres services rétribués, une sorte de caisse de prévoyance qui est, en réalité, la propriété du personnel et dont le fonds est actuellement de 8000 fr. » Pourquoi M. Macé s'attribue-t-il une création de M. Claude? — « Le chef de la police municipale empêche le chef de la Sûreté de communiquer sans intermédiaire avec le préfet. » Or, depuis au moins cinq ans, le cabinet n'a pas cessé de correspondre directement avec la Sûreté. — « Le chef de la Sûreté n'a jamais pu avoir le téléphone qu'il avait offert d'installer à ses frais; il ne pouvait augmenter convenablement ses agents; on lui imposait des agents dont il ne voulait pas. » Or M. Macé a augmenté ses agents dans des proportions notables; il n'a jamais reçu à la Sûreté que les agents qui lui agréaient, et on ne trouve nulle part, soit à la police municipale, soit au matériel, une demande de téléphone. — « Le chef de la Sûreté était obligé, chaque fois qu'il était avisé d'un délit ou d'un crime, de renvoyer le plaignant dans les bureaux de la première division, à la police municipale, au commissaire de police du quartier. » Or jamais aucun chef de la Sûreté, ni M. Macé, ni M. Claude, ni M. Jacob, ni M. Tenaille, ni M. Collet, ni M. Palatrino, n'a procédé ainsi. Avisé d'un

(1) Lettre de M. Camescasse à M. Macé, à la page 6 du *Service de la Sûreté*.



crime ou d'un délit par n'importe quelle voie, ce magistrat a toujours pu mettre son service en œuvre sans attendre d'instructions, immédiatement, à l'heure et dans les conditions qu'il croyait les plus favorables. D'ailleurs, en sa qualité de commissaire de police, M. Macé avait qualité pour recevoir des plaintes et rédiger des procès-verbaux.

III.

On nous aura trouvé sévère pour le volume de M. Macé: pourtant nous n'avons pas encore exposé notre grief principal. Une compilation contestable de plus ou de moins, ce n'est pas aujourd'hui de quoi surprendre ni scandaliser personne; mais un beau livre encore une fois manqué! mais le tableau de la police parisienne manqué par celui qu'on avait cru capable de le faire, qui l'eût été s'il avait su attendre, faire taire ses ressentiments personnels et regarder de haut! Nous en savons plus d'un qui ne pardonnera pas cette déception à M. Macé.

Une monographie de la police parisienne, quel beau sujet, en effet, sujet varié comme un drame de bonne marque, tour à tour triste et comique, répugnant et terrible, avec des ouvertures sur tous les coins du monde grouillant de Paris et sur tous les recoins du cœur humain, où il y a place pour la statistique et le roman, la psychologie et la science sociale, le droit et la politique, livre que les historiens réclament pour combler une lacune, et les observateurs consciencieux pour réparer une trop longue injustice! A peine cinq ou six écrivains, et encore dans des œuvres d'imagination, ont soulevé avec succès un coin du rideau; et puis, il s'est refait un profond silence. Les documents sont là, précis, abondants, vivants, n'attendant qu'une main pour les mettre en œuvre; et ils restent là, stériles. Le créateur ne vient pas.

L'ancien chef de la Sûreté pouvait-il être ce créateur? N'exagérons rien. Mais tout au moins il pouvait lui préparer la voie. D'une part, comme il avait dirigé son service avec beaucoup d'intelligence, il pouvait initier un nombreux public au curieux mécanisme de la Sûreté, ce qui eût été plus instructif que le rapport sur le cas de M. Villa et les épîtres contre M. Caubet. Il se devait, d'autre part, lui qui l'avait vu à l'œuvre, d'être contre l'ignorance des uns et la mauvaise foi des autres le défenseur autorisé d'un personnel trop souvent sacrifié. Or qu'a fait M. Macé de ce programme qui s'imposait?

Il n'a point réfuté, ce qui lui eût été si facile, les vieilles calomnies sur « les ténébreux et perfides agissements de la police »; donc les intransigeants ne désarmeront pas. Il s'est livré à une longue diatribe, âpre et violente (1), contre les nouvelles recrues « qui font partie des loges maçonniques », qui n'ont pas la haine de la république; donc les « conservateurs » se croiront et surtout se diront mal défendus, mal protégés. La police parisienne avait déjà un adversaire redoutable; grâce à M. Macé, elle en aura deux.

Et elle ne mérite ni l'un ni l'autre! Irréprochable, infaillible, non certes; mais ses qualités l'emportent de beaucoup sur ses défauts, et quiconque l'a vue de près dans l'exercice de ses rudes et pénibles fonctions lui a voué une profonde estime. Ici, du reste, comme dans vingt autres administrations, des progrès considérables ont été réalisés depuis quelques années. Assurément, bien qu'elle renfermât des éléments très contestables (des agents passionnés et brutaux), la police impériale a mieux valu que sa réputation; tout le mal qu'on a dit d'elle n'était pas fondé; mais la police actuelle, la police républicaine de Paris a sans aucun doute développé les qualités de sa devancière et atténué ses défauts. Les scribes et rhéteurs de la démagogie continuent à déclamer qu'elle est grossière, violente, insolente, féroce et cruelle à l'occasion : rien de plus inexact; sauf dans un seul cas (qui a été aussitôt l'objet d'une sévère enquête), la police de Paris n'a pas cessé d'unir à beaucoup de fermeté une patience et une modération inaltérables. Les hommes d'État retraités des anciens partis commencent à insinuer qu'elle est devenue timide et peureuse, qu'elle se réfugie trop souvent dans la contemplation, qu'elle se plaît trop volontiers à assister tranquille, du haut de son trottoir, comme les dieux d'Homère du haut de l'Olympe, au spectacle des bagarres et des rixes, qu'elle est trop disposée, selon une regrettable parole de M. Macé, « à donner tort à tout individu correctement vêtu ayant une altercation sur la voie publique » : rien de moins conforme à la vérité; ici encore, sauf pour deux ou trois incidents où la question de la redingote n'avait d'ailleurs aucune part, la police de Paris a été calomniée; son courage va toujours jusqu'au sacrifice de la vie (affaires de Neuilly, de la salle Lévis, etc.); son abnégation et sa modestie sont exemplaires; le sentiment qu'elle a du droit a été loué à vingt reprises par les témoins les moins suspects, par des étrangers de tout pays. Un jeune agent, nouveau venu dans l'administration, s'il est employé à un service isolé, ne montre pas toujours, nous l'accordons, la solidité nécessaire; mais il en a été ainsi de tout temps, affirment les plus anciens directeurs et inspecteurs; en aucun temps, la période d'apprentissage n'a pu être supprimée. En revanche, pour les services d'ensemble, on ne pourrait sans une flagrante injustice formuler un seul reproche qui soit mérité.

Bien que la presse ne s'en soit guère doutée, le mouvement révolutionnaire dont le parti blanquiste a voulu prendre la direction, le 30 novembre et le 7 décembre derniers, n'était pas un mouvement pour rire. C'est la police seule qui l'a arrêté par son attitude résolue et

(1) P. 299 à 303.

par sa froide énergie. Une minute d'hésitation, une fausse manœuvre auraient suffi pour permettre aux bandes qui s'agitaient à la salle Lévis de descendre dans Paris. Ces bandes ont trouvé le passage barré : elles ont été dispersées. Nous ne voulons pas prévoir des jours mauvais; mais viennent ces jours, et la police d'aujourd'hui ne le cèdera en rien à celle d'hier. Elle ne provoquera personne (est-ce un mal?) ni par gestes ni par paroles; elle ne cherchera dans aucune bagarre l'occasion de faire du zèle; mais elle sera ferme et vaillante au poste, comme il convient à des soldats, les soldats de l'ordre.

Il y a des réformes à opérer : qui en doute? La répartition des services n'est point parfaite; le traitement des agents n'est pas suffisant; le système des auxiliaires, qui a été abandonné, n'était pas sans avantages; les pouvoirs des commissaires de police sont peut-être trop limités. Seulement, il ne suffit pas de démontrer l'utilité théorique et pratique de ces réformes et de plusieurs autres non moins importantes. Pour les rendre fructueuses, il faut encore et surtout poursuivre dans l'esprit même d'un très grand nombre de citoyens une réforme radicale. A la défiance de la police, détestable vestige d'un temps passé, il faut substituer dans l'esprit de tous les Parisiens honnêtes la confiance dans les gardiens de la paix publique, confiance qui doit être l'un des caractères d'un peuple libre, d'une démocratie qui se gouverne vraiment elle-même et qui sait apprécier tous les dévouements. Aux faits et gestes des agents de la préfecture de police on oppose trop souvent la conspiration du silence quand ils font leur devoir, une malveillance injurieuse dès qu'ils commettent la moindre erreur : il importe de modifier ces fâcheuses habitudes. Tant d'ingratitude n'a pas encore découragé ces braves gens; ils sont au-dessus de ces mauvais procédés; mais tant d'injustice n'est pas honorable pour la société qui s'y prête. Dans les descentes et les recherches les plus périlleuses, dans les rixes contre les pires malfaiteurs, dans les incendies, où ils précèdent souvent les pompiers et où ils rivalisent avec eux, les agents de la police déploient tous les jours des qualités au-dessus de l'éloge. Mais intelligence, dévouement, courage passent presque inaperçus. Qu'en revanche un agent encore novice dégaine trop tôt dans une ronde aux Carrières-d'Amérique, et voilà l'autonomie communale et la presse intransigeante aux champs, pendant que le public laisse dire, aimant mieux se passionner pour des histoires de cabotins.

Eh bien, ce sont là des mœurs peu dignes de notre démocratie républicaine, et il les faut changer. On célèbre sans cesse et avec raison, on ne célébrera jamais assez les pompiers, les sauveteurs marins : ne serait-il pas équitable de leur associer enfin, dans l'expression de la gratitude publique, les gardiens de la paix, ces modestes et dévoués agents d'un devoir ingrat? L'Académie française a pris l'habitude de décerner plus de la moitié de ses prix Montyon à d'anciens domestiques, serviteurs zélés et pieux dont nous ne voulons pas assurément diminuer le mérite : ne serait-il pas d'un bon et noble exemple que l'illustre compagnie, à la prochaine occasion, accordât l'un de ces prix à un gardien de la paix que la Préfecture lui désignerait sans peine et dont les titres, solennellement proclamés, n'apparaîtraient point comme les plus médiocres? Et quel beau discours si cet homme de bien, Émile Augier, en était chargé!

JOSEPH REINACH.

QUESTIONS UNIVERSITAIRES

Les programmes de l'enseignement secondaire (1)

(Troisième article)

L'ENSEIGNEMENT SECONDAIRE FRANÇAIS

Je vais dire sans hésiter l'énormité qui me travaille, et lâcher la chose brutale. Je froisserai, je le sais, plus d'une idée reçue; j'aurai le regret de scandaliser, dans l'Université, plus d'un maître aussi consciencieux que convaincu; mais l'éducation publique est une assez importante affaire pour que le premier devoir soit d'être absolument sincère. Les idées que je vais exposer ne sont pas chez moi des idées nouvelles; il y a bien longtemps qu'elles me sont apparues, et la réflexion depuis n'a fait que les confirmer; j'ajouterai qu'elles ne me sont pas personnelles, mais que, dans l'Université même, elles sont chères à beaucoup.

Ma conviction, la voici. Puisque, par une invincible nécessité des choses, les programmes de l'enseignement ont été se compliquant depuis trois siècles et sont destinés à se compliquer encore; puisque l'éducation scientifique n'est pas moins nécessaire, pour former des esprits à la fois justes et éclairés, que l'éducation littéraire; puisque le grand obstacle à l'équilibre de l'enseignement littéraire et scientifique, ce sont les langues mortes, le grec et le latin, — eh bien! il faut prendre un grand parti et trancher résolument dans le vif; il faut, sans le grec et le latin, constituer un enseignement secondaire sérieux.

Personne, après avoir lu ce qui précède, ne m'accusera, je l'espère, d'être un ennemi de l'éducation littéraire, un partisan de l'instruction utilitaire ou même exclusivement scientifique. Tout le débat porte donc sur ce point : est-il possible, sans le grec et le latin, de donner à des jeunes gens un véritable, et solide, et fécond enseignement littéraire? Pour ma part, je n'hésite pas un moment à répondre : Oui, cela est possible!

(1) Voy. la *Revue* des 13 et 20 décembre.

I.

Quel est le premier profit de l'enseignement littéraire? D'apprendre à la jeunesse à manier correctement sa langue, à s'exprimer clairement et nettement, à dire ce que l'on veut dire. Au XVIe siècle, lorsque la langue française n'était pas encore constituée, lorsqu'elle n'avait ni son vocabulaire fixé ni ses règles grammaticales établies; lorsqu'il existait, non pas, à proprement dire, une langue française, mais cinq ou six patois, maniés çà et là par des hommes de génie; lorsque le français n'était encore qu'un rameau plein de sève, mais non encore détaché de la souche latine, il est très possible, en effet, que le meilleur et le plus sûr moyen d'apprendre à parler et à écrire correctement en français fût de s'exercer d'abord au latin. Mais ce temps n'est plus. Notre race a fait son œuvre; elle s'est affranchie de la longue tutelle qui lui avait été nécessaire; voilà quatre siècles que l'on parle et que l'on écrit en français; voilà trois siècles que notre langue est fixée autant qu'une langue peut l'être. Les transformations qu'elle a accomplies en elle-même, elle les a accomplies en suivant son propre génie; et, sans même s'en rendre compte, elle s'est plus rapprochée, par l'effet de ce génie, du tour grec que du tour latin, qui avait été son premier moule. Elle est émancipée, elle est majeure; elle compte, depuis les poètes et les prosateurs du XVIe siècle jusqu'aux romantiques et aux classiques du XIXe, une admirable série d'écrivains qui tous, sous une forme ou sous une autre, se sont appliqués à la perfectionner et l'ont rendue plus précise ou plus noble, plus alerte ou plus pittoresque, plus docile à se prêter à l'esprit de chacun de ceux qui la manient; elle est capable de tout exprimer et de tout faire entendre; elle a la grandeur, la majesté et la force, comme elle a la souplesse et la délicatesse; elle peut se suffire à elle-même. Quiconque en sait les ressources ne sera embarrassé pour exprimer aucune nuance du sentiment ou de la pensée; et nous pouvons ajouter : Qui veut se rendre maître de cet outil n'y réussira pas sans un long travail et sans beaucoup d'efforts persévérants. Avec son apparente simplicité, il n'est pas de langue plus complexe ni plus délicate.

Quel est encore le but de l'enseignement littéraire? C'est de faire acquérir à celui qui le reçoit ces idées générales que l'humanité a conquises lentement et dont les livres des poètes, des historiens, des moralistes sont les dépositaires. Oui, encore, on avait raison sans doute, lorsqu'au XVIe siècle on allait demander aux livres anciens ces vérités générales, ces analyses des sentiments et des passions, ces réflexions sur la vie humaine, ces peintures de caractères, ces considérations sur le passé, ces leçons d'histoire, ces spéculations sur la destinée humaine ou sur l'univers, résultats féconds de dix siècles de pensée libre, admirable fruit de la civilisation grecque et romaine. Où donc ailleurs eût-on pu découvrir alors un pareil trésor?

Mais ici, non plus, nous ne sommes plus au XVIe siècle; ici également, l'esprit français a fait son œuvre. Il a commencé par s'assimiler la substance vivifiante des Grecs et des Latins. Les belles pensées que les anciens avaient conçues, les vérités morales qu'ils avaient découvertes, les heureuses images dont ils les avaient revêtues, les analyses vigoureuses qu'ils avaient su faire des sentiments et des passions, tout cela a passé peu à peu dans notre langue. Loin de rougir d'imiter les anciens, nos auteurs du XVIe et du XVIIe siècle se sont fait au contraire un honneur d'être leurs disciples; ils les ont traduits, ils les ont imités; ils ont fait de la civilisation antique notre sang, notre chair et nos os.

Ils ne se sont pas bornés à cela. Ce fonds précieux qu'ils avaient recueilli, ils y ont ajouté. Ils ont élargi, en la complétant, la pensée antique. Fils d'une race nouvelle, à la fois témoins et acteurs d'une autre civilisation, ils ont regardé autour d'eux et observé des choses nouvelles; ils sont descendus plus avant dans l'étude des sentiments, des passions, des caractères; ils ont aperçu des comédies et des drames que l'antiquité n'avait pas connus; ils ont agité des questions nouvelles; ils ont semé des idées neuves qui ont transformé et la politique, et l'esthétique, et la philosophie elle-même, et jusqu'à la morale. S'il nous reste encore beaucoup à profiter des anciens, combien plus encore ils profiteraient de nous, s'il leur était donné de le pouvoir faire! Que de choses apprendraient les plus grands hommes d'Athènes ou de Rome, s'il leur était donné de renaître et de s'asseoir une année seulement sur les bancs d'une classe de rhétorique ou de philosophie! Avec quelle religieuse admiration ils étudieraient et Pascal, et Molière, et Racine, et La Bruyère, et Voltaire, et Montesquieu — pour ne citer que quelques noms français! Nous pouvons le dire sans vain amour-propre : jusque dans l'histoire de l'antiquité nous voyons plus clair aujourd'hui que n'y a vu aucun ancien; nous démêlons mieux les effets et les causes, nous apercevons mieux la suite des événements, nous discernons mieux le rôle, heureux ou fatal, de chacun des acteurs. S'il fallait choisir, fût-ce pour tous, entre le profit résultant de l'étude exclusive des anciens ou de l'étude exclusive des modernes au point de vue du progrès de l'intelligence et de la culture morale, nous n'hésiterions pas à déclarer que la bonne part appartiendrait à ceux qui auraient choisi les modernes.

Mais il reste une dernière question, la question de l'éducation artistique; et celle-ci, nous n'en méconnaissons pas l'importance. Oui, c'est le plus grand bienfait peut-être de l'éducation littéraire de développer chez la jeunesse le goût de l'admiration, de placer

devant ses yeux des images de la beauté; d'élever son cœur et son esprit vers un idéal supérieur aux plaisirs des sens. Et nulle part cet idéal ne se manifeste mieux que sous la forme littéraire; nulle part aussi il n'est plus accessible à l'ensemble de la race. Mieux que nous ne comprenons la musique, la peinture ou la sculpture, nous comprenons la poésie ou l'éloquence. Les lettres sont et resteront, quelques grands et souhaitables efforts que nous fassions en d'autres genres, l'art français par excellence, l'art national. Ne nous plaignons pas de notre lot, qui est assez glorieux.

Je le reconnais sans difficulté : les anciens, les Grecs surtout, nous ont légué des chefs-d'œuvre littéraires dont les nôtres procèdent et que pourtant ils n'ont pas le plus souvent réussi à égaler. Athènes a possédé un merveilleux équilibre d'esprit, un sentiment exquis de l'harmonie qui ne s'est retrouvé depuis nulle part dans l'humanité, pas plus en France que dans la Florence du xve siècle. Comme les sculptures de Phidias font l'éternelle admiration et l'éternel désespoir des artistes modernes, ainsi une tragédie de Sophocle comme l'*Œdipe roi* ou un discours de Démosthène approchent plus de la perfection qu'une tragédie de Racine, fût-ce *Athalie*, ou une oraison funèbre, fût-elle de Bossuet, qu'une harangue politique, fût-elle de Mirabeau. Ceux-là seront toujours privilégiés et parviendront à une culture du sens littéraire plus affinée, qui auront pu entrer en communication intime avec des poètes comme Lucrèce, comme Horace et Virgile, comme Homère et Sophocle, avec des prosateurs comme César, Cicéron et Tacite, comme Démosthène, Xénophon et Platon.

Mais qu'Homère et Sophocle, Lucrèce, Horace et Virgile, Démosthène, Xénophon et Platon, César, Tite-Live et Tacite soient les seuls maîtres capables de former chez la jeunesse le goût littéraire; que sans les langues mortes il n'y ait pas d'éducation artistique possible; que nos auteurs français ne puissent suffire à inspirer le culte des choses de l'esprit, c'est là ce que nous oserons contester absolument. Ici encore, au xvie siècle, il était vrai que les seuls modèles littéraires à proposer à la jeunesse fussent les livres des Grecs et des Romains; les ouvrages contemporains pouvaient ici et là éclater de génie ; mais trop de scories s'y mêlaient à l'or pur. Mais, depuis lors, nous avons marché, et vraiment nous n'avons pas perdu notre temps. Depuis lors, nous avons eu Corneille et Racine; nous avons eu Pascal, qu'un bon juge et un fervent admirateur de l'antiquité, Boileau, osait égaler aux plus excellents des anciens; nous avons eu Molière, que le même Boileau appelait le plus beau génie de son siècle et qui passe à coup sûr Térence et Plaute, puisque nous ne pouvons le comparer à Ménandre ; nous avons eu La Rochefoucauld, et Mme de Sévigné, et La Fontaine, et Bossuet, et La Bruyère; nous avons eu Voltaire et Montesquieu, et Jean-Jacques Rousseau, et Beaumarchais, et Chateaubriand, et Victor Hugo, et Lamartine, et Alfred de Musset, et Augustin Thierry, et Thiers, et Mignet, et Michelet, et Ernest Renan : la liste de nos grands écrivains n'est pas close! Prétendre qu'avec une telle suite de merveilleux écrivains dont les uns ont laissé des ouvrages accomplis, qui tous ont écrit certaines pages incomparables soit en prose, soit en poésie, on ne saurait, même à la fin du xixe siècle, sans l'aide du latin et du grec, exciter l'enthousiasme des jeunes gens et les initier à la beauté littéraire; c'est là, nous nous permettrons de le dire, un véritable blasphème! Rendons-nous mieux justice : notre littérature française est magnifique. Elle a, au point de vue de l'éducation, ce grand mérite encore, qu'elle est plus accessible à la jeunesse que la littérature grecque et latine; elle est plus près de nous par les idées, par les sentiments; elle en est plus rapprochée surtout par la langue. Ce n'est qu'après un long travail qu'on arrive à pénétrer le génie de l'antiquité. On l'a dit justement :

C'est avoir profité que de savoir s'y plaire.

Qui peut même se vanter de jamais bien saisir dans une langue morte ou la délicatesse des nuances ou l'harmonie du nombre? Au contraire, l'harmonie du vers français, le rythme d'une période en prose, ils sont dans toutes les oreilles, même les plus jeunes; il n'y a point ici d'effort à faire pour sentir, pour comprendre, pour admirer : il suffit de s'abandonner au charme pour le subir.

II.

On peut donc, à l'aide de la seule langue française, offrir à la jeunesse un enseignement littéraire digne de ce nom, et du moment qu'on le peut, on le doit.

Il faut maintenant entrer dans quelques détails et dire comment nous comprenons l'organisation de cet enseignement secondaire français.

Il serait philologique — non pas au sens que l'érudition donne à ce mot, et qui fait volontiers la grosse part à l'étymologie, mais au sens véritablement utile; c'est-à-dire que son premier souci serait de définir tous les termes que l'enfant rencontre ou dont il fait usage, de le forcer à ne jamais se servir d'un mot sans en connaître le sens exact, à distinguer les acceptions diverses d'un même mot et à s'expliquer comment elles ont procédé l'une de l'autre. Ce dont on est le plus frappé quand on lit les travaux des écoliers, ou même quand on entend causer les hommes faits, c'est combien peu ils connaissent, en réalité, cette langue où ils s'expriment depuis l'enfance. Il n'y a pas d'étude plus attrayante, quand elle est faite avec intelligence, pour les enfants, que cette philologie. J'oserais dire qu'il n'en est pas de plus profitable, car c'est l'ignorance du détail, c'est le vague de l'expression qui fait aussi

le plus souvent la pensée elle-même vague et flottante. Un peuple qui déclame et se paye de mots est un peuple qui ne sait pas suffisamment sa langue.

Cet enseignement serait grammatical. Il s'appliquerait à faire connaître à l'élève tous les tours de la phrase française, depuis la construction la plus simple jusqu'à la période la plus compliquée; il l'exercerait à s'en rendre maître et à les manier tour à tour suivant les nuances de la pensée ou les mouvements du sentiment. Et je dirai ici encore que bien peu, même parmi ceux qui ont reçu aujourd'hui l'éducation littéraire la plus complète, sont réellement maîtres de la langue maternelle. On compte les écrivains, aussi libres que variés, qui ont pris possession, pour ainsi parler, du clavier grammatical tout entier. Presque tous, nous avons une demi douzaine de tours de phrase que nous répétons sans cesse et d'où nous ne sortons pas; nous exécutons toutes nos variations sur deux octaves. C'est à notre éducation qu'en est la faute.

La grammaire en outre est, elle aussi, un admirable instrument pour former des esprits justes. Si, au lieu de s'arrêter aux subtilités et aux curiosités, on porte dans cette étude l'attention surtout vers l'analyse logique; si l'on fait bien comprendre que le sens même de la pensée se modifie suivant que telle proposition devient la proposition principale ou la proposition incidente, qu'un mot prend une tout autre importance suivant qu'il est mis en une place ou en une autre; si l'on montre bien que c'est toujours la raison et l'intelligence qui président à la construction d'une phrase comme à la suite d'un développement, je ne sache guère pour l'esprit de gymnastique plus saine que celle de la syntaxe française.

L'enseignement dont je parle exercera les élèves à manier leur langue avec correction d'abord, puis, à mesure que leur goût se formera, que leur intelligence personnelle s'éveillera, avec élégance et d'une façon plus libre. Je n'ai pas à insister sur ce point. Je crois qu'il sera bon, dans les commencements surtout, de ne pas multiplier les devoirs écrits, de donner aux analyses la meilleure place : c'est plus tard, lorsque la raison s'est fortifiée, lorsque l'imagination s'est éveillée, qu'une grande part doit être faite aux devoirs écrits. Je voudrais qu'alors on se préoccupât de développer aussi harmonieusement que possible toutes les facultés : l'imagination, le jugement, la sensibilité, le jugement surtout. Je voudrais que l'élève ne traversât pas les hautes classes de cet enseignement sans s'être exercé à tous les genres d'écrire qui pourront un jour lui être utiles; et, quand on ferait entre ces exercices une petite place, pour les élèves de bonne volonté, à la poésie française, je déclare que je n'y verrais aucun mal. Mais ce que je voudrais surtout, c'est que le choix des sujets habilement combiné eût attiré successivement son attention sur toutes les grandes idées générales, politiques ou morales, sur tous les sentiments éternels dont vit l'humanité. C'est bien ainsi du reste que les maîtres de l'Université ont toujours entendu leur tâche; ceux qui ont gardé leurs vieux « cahiers de textes » de seconde ou de rhétorique n'ont, pour s'en convaincre, qu'à les feuilleter. Il n'y a point à innover ici; il suffit de rester fidèle à la tradition. Ainsi rien d'essentiel à connaître ne resterait étranger au jeune homme qui sort du lycée; il pourrait, sans même savoir le latin, se répéter à lui-même et surtout mettre en pratique la pensée de Térence :

Homo sum; humani nihil a me alienum puto.

Mais, et c'est ici pour nous l'essentiel, nous demandons que l'enseignement du français soit vraiment un enseignement littéraire; et nous avons dit assez tout ce que ce mot représente pour nous. Et ici, il n'est qu'un moyen, mais celui-là est sûr. C'est de faire vraiment connaître aux jeunes gens nos grands écrivains, c'est de les faire vivre pendant plusieurs années dans leur commerce intime. Que connaissent aujourd'hui de nos auteurs français, lorsqu'ils sortent du collège, la plupart de nos élèves? Ils en connaissent çà et là quelques pages détachées, les plus parfaites, je le veux, mais enfin qu'ils ne comprennent qu'à demi parce que ce qui précède et qui suit leur est également étranger. Comment se fait l'enseignement du français le plus souvent jusque dans nos lycées? On a lu en classe, non pas une tragédie de Corneille et de Racine, mais seulement quelques scènes découpées çà et là, que l'on a expliquées et fait apprendre par cœur. On a pris de même dans une oraison funèbre de Bossuet l'exorde, le récit de la bataille de Rocroy, la prosopopée finale. On a autorisé les élèves à lire le reste, une fois rentrés en étude, s'ils ont l'esprit curieux : le plus souvent, c'est une autorisation dont ils n'usent guère. Combien de nos bacheliers ont jamais lu tout entier leur théâtre classique, ou le *Siècle de Louis XIV* et l'*Histoire de Charles XII*, ou la *Décadence des Romains* de Montesquieu? Et l'on s'étonne qu'ils ne recueillent pas de cette étude tout l'avantage qu'ils en pourraient recueillir, qu'ils s'y livrent même avec un goût médiocre! C'est tout autrement, quant à nous, que nous comprenons l'étude de la littérature française.

Nous la comprenons comme occupant dans la classe une place considérable. La jeune Université ne dédaigne plus, autant que le faisait l'ancienne, d'expliquer les écrivains français comme on explique les textes grecs et latins, car ils ont besoin d'être expliqué ainsi, si l'on aspire à s'en bien pénétrer. Il faut que le maître et les élèves lisent ensemble, étudient et commentent nos chefs-d'œuvre nationaux. Je n'aurais point de répugnance à ce que, pour commencer cette étude, on débutât par les écrivains modernes. C'est eux dont la langue est le plus accessible aux enfants parce qu'elle se rapproche davantage

de la langue qu'ils ont appris à parler ; c'est eux aussi qui expriment les sentiments et les passions où ils entrent le plus aisément; c'est en leur société qu'ils prendront le plus facilement ce goût des choses de l'esprit qui, une fois éveillé, devient un charme irrésistible. Et, au lieu de descendre le cours des siècles, comme on le fait volontiers, peut-être serait-il plus sage de le remonter. On commencerait aussi par les poètes qui répondent mieux au caractère de l'enfant, qui parlent davantage à son imagination, qui font entendre à son oreille une musique plus simple, plus facile à saisir que le rythme délicat de la prose. Les conteurs, les historiens, les poètes dramatiques qui ont mis en jeu les diverses passions, étalé le tableau de la vie et la lutte ou tragique ou comique des caractères, occuperaient tour à tour l'attention ; les moralistes et les philosophes de l'histoire viendraient à la fin. On les lirait les uns après les autres, ou tout entiers ou du moins dans les parties essentielles de leurs œuvres. Alors on connaîtrait véritablement la littérature française, et il faudrait bien du malheur pour n'avoir pas en même temps appris à l'aimer.

Je n'ai pas tout dit. Une fois cette connaissance des œuvres acquise, je voudrais, pour compléter et éclairer cette connaissance, un cours de littérature française. Il montrerait l'évolution accomplie depuis quatre siècles par notre esprit national; il ferait voir comment s'enchaînent et s'expliquent les grands mouvements de notre littérature, soit au point de vue des formes de l'art, soit au point de vue des idées qui se succèdent; il mettrait chaque écrivain à sa place dans ce vaste tableau : et c'est la société française elle-même et son histoire qu'on aurait ainsi expliquées. Où sont aujourd'hui ceux des élèves de nos lycées qui emportent de leurs études ce résultat si précieux cependant, si indispensable à la véritable culture intellectuelle?

Et je n'ai pas tout dit encore. Il ne suffirait pas, à mon avis, que l'enseignement littéraire se bornât à parler de la littérature française et à la faire connaître. Il ne peut être permis à aucun esprit cultivé d'ignorer les noms et les ouvrages des écrivains de la Grèce et de Rome, pas plus que d'ignorer l'histoire politique de ces cités. Qui peut bien comprendre d'ailleurs notre tragédie classique s'il ne connaît la tragédie grecque, ou l'éloquence française s'il ne connaît l'éloquence antique? Ici, sans doute, il ne pourrait être question de mettre les élèves en présence des textes eux-mêmes, puisque la langue leur serait inconnue. Mais heureusement tous ces chefs-d'œuvre ont été traduits depuis longtemps en français, et, si les traductions ne rendent qu'imparfaitement le mérite des ouvrages, elles en laissent subsister au moins la construction générale, les pensées, les sentiments. Eh bien ! l'on ferait ici pour les garçons ce que l'on fait pour l'enseignement secondaire des jeunes filles. On ne leur ferait lire en grec et en latin ni Homère et Sophocle, ni Virgile ou Cicéron ; mais on leur en lirait des traductions. On leur ferait connaître aussi, par une série de leçons historiques, dans quel ordre ces ouvrages se sont succédé et quelle évolution ils ont tout à la fois marquée et accélérée dans la civilisation grecque et dans la civilisation romaine. S'il faut tout dire, cet enseignement, donné en français seulement, serait plus sérieux peut-être et produirait plus de résultats que n'en produit, dans l'état actuel, pour la majorité des élèves, cette teinture de grec et de latin dont on prend tant de peine à les barbouiller. Ce que l'on ferait ainsi pour la Grèce et l'Italie, on le pourrait faire aussi pour les littératures modernes des pays qui nous entourent. Avec quelques leçons seulement, on apprendrait aux élèves l'essentiel, dont aujourd'hui presque aucun bachelier ne sait un mot, sur le caractère et les principales périodes du mouvement littéraire de l'Italie, de l'Espagne, de l'Angleterre et de l'Allemagne.

Tel m'apparaît l'enseignement des lettres dans une instruction secondaire que l'on aurait débarrassée du grec et du latin. Tel alors il serait possible. Que l'on veuille, sans passion ni préjugé, comparer ce que l'on perdrait d'une part et ce que l'on gagnerait de l'autre, mon avis sincère est que la balance pencherait du bon côté.

III.

J'ai dû appuyer longuement et insister sur l'enseignement littéraire du français. Il fallait ici combattre un préjugé répandu dans l'Université surtout, à savoir que sans l'étude du grec et du latin il est impossible d'exercer la jeunesse à cette gymnastique grammaticale qui contribue pour une bonne part à faire des esprits à la fois justes et délicats; impossible de lui communiquer ce fonds d'idées générales, patrimoine glorieux de l'humanité dont on n'a pas le droit de priver les générations nouvelles; impossible surtout d'éveiller en elles ce sentiment de l'art qui sert autant au bonheur de l'individu qu'à son accroissement en dignité intellectuelle et morale. J'espère avoir réussi dans cette démonstration. Sur le reste, il me sera permis de glisser rapidement.

Personne ne conteste aujourd'hui l'importance de l'enseignement historique ; et l'enseignement de l'histoire ne va pas sans celui de la géographie. L'histoire ne sert pas seulement à exercer la mémoire, à étendre nos connaissances, à mettre en jeu l'imagination, à recueillir certaines leçons morales qui pourront trouver dans la vie leur application : son plus grand mérite, c'est d'être une excellente éducatrice de l'esprit. Ce qu'elle apprend surtout, c'est à se défier de cette logique idéale, de cette rigueur métaphysique et mathématique à laquelle l'esprit de la jeunesse, de la jeunesse française surtout, est naturellement enclin. Elle vit,

non pas dans l'absolu, mais dans le relatif, qui est la réalité même; elle enseigne à se défier des généralisations hâtives; à côté de certaines causes générales qui dominent et conduisent les événements, elle montre la grande part qu'ont, dans la suite des choses humaines, l'énergie des individus, et aussi le hasard, qui vient à certains moments déjouer, avec les prévisions les plus raisonnables, les combinaisons les mieux calculées. Elle suit dans ses diverses transformations l'humanité, qui toujours change et, tout en gardant certains sentiments partout les mêmes, se renouvelle sans cesse pourtant et au premier abord semble méconnaissable à elle-même. Elle est la plus féconde étude de psychologie et de critique qui se puisse imaginer: à cet égard, elle ne le cède pas à la littérature elle-même; ou plutôt, pour parler franchement, il est aussi impossible de comprendre la littérature sans l'histoire et la géographie, que la géographie et l'histoire sans la littérature. Que l'on se place au point de vue de l'éducation générale de l'intelligence, du profit à recueillir pour l'appréciation des hommes, pour la direction des peuples ou pour la conduite de la vie privée, sans parler même du champ ouvert à la curiosité : il n'est pas d'étude plus fructueuse que celle de l'histoire.

Ses bienfaits ont été depuis longtemps reconnus. Nous n'avons pas, pour l'enseignement historique dont nous parlons, à demander autre chose que ce qui se fait aujourd'hui dans l'enseignement classique. On n'y enseignera pas seulement l'histoire de France, dont il faut se contenter à l'école primaire; on y enseignera aussi, avec tous les développements que le temps permettra, l'histoire universelle; et l'histoire ancienne, et celle du moyen âge, et celle des temps modernes, jusqu'à l'histoire contemporaine; on n'y laissera rien ignorer des grands mouvements de l'humanité, et ici également on mettra surtout en lumière ce qui est important à signaler; on ne cherchera pas à surcharger de faits et de dates ou de noms géographiques la mémoire des écoliers : c'est à leur intelligence surtout que l on s'adressera, c'est leur raison et leur jugement que l'on s'appliquera à développer.

Je n'ai qu'à passer non plus sur l'enseignement des langues vivantes. Celui-ci n'existe, à parler franc, chez nous que depuis quelques années, depuis que l'on a consenti à lui faire une place dans les classes inférieures, à lui accorder le temps dont il a besoin, à lui donner un caractère essentiellement pratique. Il faut d'abord familiariser les enfants avec les mots et les graver dans leur mémoire; il faut les accoutumer à parler plus encore qu'à écrire en anglais ou en allemand, arriver à ce double résultat qu'ils lisent sans effort un livre écrit dans une langue étrangère et qu'ils soient maîtres de cette langue ou pour l'écrire eux-mêmes ou pour la parler. Nous n'avons plus heureusement à innover ici ; il suffit de fortifier ce qui a déjà été entrepris.

Je ne m'étendrai pas davantage sur l'enseignement des sciences. Je n'aurais qualité ni pour déterminer leur place exacte ni pour indiquer les détails de leurs programmes. Ce que je me bornerai à dire, c'est que leur place doit être considérable, c'est qu'une grande partie du temps doit leur être consacrée. Et je m'expliquerai aussi sans réserve sur le caractère que doit avoir cet enseignement. Ce serait le rabaisser que de lui donner un caractère surtout pratique et utilitaire; il importe que lui aussi serve, dans l'instruction secondaire, au progrès général de l'esprit, qu'il soit pour l'intelligence une gymnastique et vigoureuse et rigoureuse, qu'il fasse bien connaître et bien saisir les méthodes diverses et les fasse mettre en pratique; qu'après l'avoir reçu, on soit entré en possession de ces idées générales que doit le monde moderne aux savants qui depuis quatre siècles ont consacré leur vie à l'étude de l'univers et à la découverte de ses lois. Ainsi le jeune homme qui aura terminé ses études d'enseignement secondaire sortira du collège avec un esprit bien équilibré, possédant déjà beaucoup de solides connaissances, capable d'en acquérir de nouvelles et, ce qui est le principal, désireux de les acquérir et sentant ce qui lui manque encore.

Il faut ajouter un dernier mot. Je ne me représente pas cet enseignement secondaire sans une bonne et forte philosophie, telle qu'elle existe aujourd'hui dans nos lycées de l'enseignement classique. C'est une question controversée, je le sais, que celle de la philosophie dans l'enseignement secondaire. Quelques esprits, et même d'excellents esprits, voudraient que la philosophie disparût de l'enseignement secondaire et fût transférée dans l'enseignement supérieur. Ils font observer, et justement, qu'elle y serait étudiée avec plus de développement et en même temps avec une plus complète liberté. Ils citent l'exemple de l'Allemagne. Je comprends leurs raisons, auxquelles toutefois je ne me rends pas.

L'Allemagne a ses habitudes, meilleures peut-être en se plaçant au point de vue absolu; mais nous avons les nôtres, dont il faut tenir compte. Chez nous, à tort ou à raison, l'instruction secondaire est censée conférer à un jeune homme, avec son titre de bachelier, toutes les connaissances générales qui lui sont nécessaires. Le caractère de l'enseignement supérieur, c'est d'avoir avant tout un caractère spécial et professionnel. Le jeune homme qui entre à l'École de médecine se donne tout entier à l'étude de l'anatomie et de la physiologie; il croit n'avoir plus à étudier autre chose. Le jeune homme qui entre à la Faculté de droit se donne tout entier à l'étude du droit romain, du droit français et de la procédure. L'élève de l'École polytechnique ne croit pas avoir à étudier autre chose que les leçons de ses maîtres spéciaux. On pourra bien, si on le veut, contraindre l'étudiant en droit, l'étudiant en médecine, l'élève de l'École polytechnique, à suivre un

cours de philosophie; je doute que l'on réussisse à les y intéresser véritablement. Le principal de leur attention ira toujours, je le crains, vers les études techniques auxquelles ils se sont consacrés et d'où dépend leur carrière; ils n'écouteront le reste que d'une oreille distraite. Les révolutions radicales sont toujours difficiles à accomplir; il faut les éviter toutes les fois que la chose est possible.

J'ajouterai que tous les élèves de l'enseignement secondaire ne vont pas à l'enseignement supérieur. Pour un certain nombre qui embrassent des carrières administratives ou qui, nés riches, se dispensent de toute profession, la dernière année de l'enseignement secondaire, d'où ils sortent bacheliers, est aussi la dernière de leur instruction générale. Ce qu'ils n'ont pas appris au collège, ils ont bien des chances de ne l'apprendre jamais. Reporter la philosophie de l'enseignement secondaire à l'enseignement supérieur équivaudrait en fait à ceci : la suppression pour presque tous des études philosophiques.

Eh bien! il faut avoir la franchise de le dire : on ne fait pas trop d'études philosophiques en France; on n'en fait même pas assez. Que la philosophie puisse arriver à la certitude sur un certain nombre de questions relatives soit au problème de l'univers, soit à la destinée humaine, il est permis d'en douter. Mais celui-là n'est pas un homme complet, qui n'a pas, tout au moins, soulevé ces graves problèmes, dût-il ne les jamais résoudre; qui ignore les principales solutions qu'ont essayé de leur donner les plus grands esprits de tous les temps. Et, à côté de ces questions épineuses qu'elle agite, la philosophie a un autre champ encore, et où cette fois elle avance d'un pied ferme : elle étudie les phénomènes de l'esprit humain; elle analyse ses moyens de connaissance et examine les méthodes par lesquelles il peut se guider ici ou là dans la recherche de la vérité; elle lui fait acquérir la conscience de lui-même. Ainsi on peut dire que la philosophie éclaire tout l'enseignement secondaire. Si, d'un côté, elle prépare à l'enseignement supérieur, elle fait aussi recueillir le vrai profit de l'enseignement secondaire littéraire et scientifique. Elle est le lien de toutes les études, diverses jusque-là; elle en montre l'unité, elle en résume les conclusions; elle fait voir toutes choses et plus nettement et de plus haut. De toutes les années passées au collège, la plus profitable en soi par son enseignement, c'est à coup sûr l'année de philosophie; c'est celle aussi où un jeune homme bien préparé et dont l'intelligence approche de sa maturité est le plus capable de profiter des leçons d'un bon maître. Gardons-nous bien de supprimer cette dernière année d'études! Qu'elle reste le couronnement de l'enseignement secondaire. Dans ce programme que nous venons d'esquisser, conservons à la philosophie sa place — qui est la place d'honneur.

IV.

On a pu voir par ce qui précède, si rapides et forcément incomplètes qu'aient été nos indications, combien diffère ce que nous proposons de ce qui existe aujourd'hui sous le nom d'enseignement secondaire spécial. Ce que nous demandons, c'est la création d'un enseignement secondaire véritable, donnant l'instruction littéraire en français, avec la seule langue française, mais sérieux et solide, appuyé sur l'histoire et la philosophie, donnant une instruction scientifique complète et désintéressée, préparant directement à l'enseignement supérieur. Ce qu'est au contraire l'enseignement spécial tel que M. Duruy l'a créé, tel qu'il l'a voulu faire, ce n'est rien qu'un enseignement primaire supérieur et professionnel. M. Duruy l'a bien montré lorsqu'il n'a demandé aux candidats de l'École de Cluny, destinée à recruter les professeurs de cet enseignement, que le brevet supérieur primaire; il l'a bien montré lorsque, tout récemment, il s'est opposé à ce que l'on exigeât d'eux au moins le grade de bachelier et lorsqu'après une lutte assez vive il a obtenu gain de cause sur ce point.

Nous ne discutons pas ici l'œuvre de M. Duruy. Nous serions désolé de la détruire; elle répondait, elle répond toujours à un besoin social; son succès l'a bien prouvé : depuis dix-sept années l'enseignement spécial n'a pas cessé de voir s'accroître le nombre de ses élèves. L'enseignement primaire supérieur ne sera jamais trop fortement établi en France; il ne mettra jamais trop de moyens de s'instruire à la portée de la jeunesse. Ce que sont en Allemagne les *Realschulen*, sur le modèle desquels il s'est constitué et dont la prospérité est si grande, il est destiné à l'être chez nous. Il doit former des commis, des contremaîtres, des négociants et des industriels : tout ce que nous avons à lui demander, c'est, en poursuivant son but utilitaire, de faire la part aussi large que possible à l'éducation scientifique et à l'éducation artistique. Mais, tout en le développant de notre mieux, il importe qu'aucune méprise ne subsiste sur son caractère, que l'on sache bien qu'il est un enseignement primaire supérieur, et non pas un enseignement secondaire.

Laissons-lui, si l'on veut, son titre d'enseignement spécial; mais retirons-lui son épithète de secondaire : la confusion des mots mène toujours à la confusion des idées.

Et puisque nous voici amené à parler de cet enseignement spécial, on nous excusera d'ouvrir à ce propos une courte parenthèse. Il appelle quelques réformes urgentes.

La première, c'est de detruire l'École de Cluny. M. Duruy, obligé d'aller en tout à la stricte économie, avait été heureux de trouver au fond du département

de Saône-et-Loire ces bâtiments de Cluny dont il pouvait disposer. Peut-être aussi pensait-il (et ces idées ont été longtemps en faveur dans notre enseignement public auquel les séminaires ont servi de modèles) que rien n'est plus favorable à l'étude que l'éloignement des distractions. Mais la conséquence a été que les élèves de Cluny, destinés à devenir des maîtres, n'ont jamais eu, sauf quelques heureuses exceptions, que des maîtres insuffisants, soit que ceux-ci habitassent Cluny, soit qu'on les empruntât au lycée voisin de Mâcon. Les élèves ont eu peu de distractions, il est vrai; mais ils n'ont rien eu, non plus, de ce mouvement fécond qui éveille les curiosités de l'esprit. Cluny n'a pas donné ce qu'on avait pu espérer de lui. Si l'on veut avoir, pour former des professeurs, des maîtres de premier ordre; si l'on veut des élèves qui ne risquent pas de s'engourdir, il faut déplacer l'École normale de Cluny; il faut la transférer, sinon à Paris même, au moins dans les environs immédiats de Paris. C'est ainsi que l'on a procédé lorsque l'on a créé l'École normale de Fontenay aux Roses, l'École normale de Saint-Cloud, l'École normale de Sèvres, et l'expérience me semble décisive.

Une autre réforme qui ne nous paraît pas moins nécessaire, c'est de ne plus réunir dans un même établissement universitaire l'enseignement spécial et l'enseignement secondaire. La confusion est mauvaise pour les élèves, mauvaise aussi pour les maîtres. Les élèves de l'enseignement classique regardent toujours d'un œil de mépris leurs camarades qui suivent les cours spéciaux; ils ont inventé à leur usage toutes sortes de termes qui varient suivant les établissements, mais qui impliquent tous une même idée d'humiliation. Tel élève qui perd son temps dans l'enseignement classique et ferait beaucoup mieux de suivre les cours spéciaux n'en met pas moins son amour-propre à ne pas « déchoir », et les parents partagent trop souvent le stupide amour-propre de leurs enfants. Les maîtres, de leur côté, ne vivent pas toujours en bonne harmonie; de plus, les professeurs de l'enseignement classique, quand on les charge, pour compléter leurs heures de service réglementaires, de faire la classe aux élèves des cours spéciaux, croient trop souvent faire une besogne au-dessous d'eux, la font sans goût et la font mal.

Enfin il faut faire disparaître cette équivalence injuste et si malheureusement établie, je ne parle pas seulement entre les traitements, mais surtout entre les titres de l'enseignement secondaire classique et les titres de l'enseignement spécial. L'Université est aristocrate. Elle n'admet pas l'aristocratie de la naissance, et elle a, pour cela, en général de bonnes raisons; mais il est une aristocratie à laquelle elle tient, à laquelle elle croit : celle de la culture supérieure de l'esprit. Un professeur de l'enseignement classique, qu'il appartienne à l'ordre littéraire ou à l'ordre scientifique, a fait d'abord des études secondaires complètes : il a été reçu bachelier; puis, qu'il sorte de l'École normale supérieure, qu'il sorte des rangs de l'Université, de ceux des boursiers de Faculté, il a été reçu licencié, reçu ensuite agrégé; il a conquis par une série d'examens et de concours son titre de professeur; il est fier de ce qu'il a conquis avec tant d'efforts; il sait le prix de son diplôme. Or que voit-il aujourd'hui ? Il voit à côté de lui arriver un homme qui n'a ni la même éducation ni la même culture d'esprit que lui; celui-ci n'est pas licencié, il n'est pas même bachelier; il a passé cette agrégation de l'enseignement spécial qui n'a rien à voir avec l'agrégation ou des lettres ou des sciences, ou de l'histoire ou des langues vivantes; et voilà cet homme, de par la confusion des mots, devenu son égal, son collègue, également professeur, émargeant également à chaque fin de mois ! Il répugne à cette confusion qui l'humilie parce qu'elle n'est pas justifiée; tous les règlements auront beau faire, il ne se résignera jamais à voir en ce collègue forcé son égal. Il faut changer le nom de l'agrégation de l'enseignement spécial. Que l'on trouve pour elle la désignation que l'on voudra; mais que l'on renonce à celle-ci; que l'on renonce à faire vivre côte à côte, désignés par le même nom dans une ville et rendus ainsi solidaires les uns des autres, des maîtres entre lesquels il n'est rien, pour ainsi dire, de commun. Le jour où l'on aura fait la division des établissements de l'instruction secondaire et de ceux de l'enseignement spécial, la chose deviendra facile. Je crois, pour moi, que beaucoup de nos collèges de sous-préfecture gagneraient à être transformés résolument en maisons d'enseignement spécial, d'instruction primaire supérieure; et quant à nos chefs-lieux de département et à nos villes un peu importantes, on y trouverait aisément la place, à la fois pour un collège spécial et pour un lycée.

Je reviens à l'enseignement secondaire qui nous occupe, et dont le vrai nom serait l'enseignement secondaire français. On a vu qu'il aurait ses établissements à lui, exclusivement à lui; quant à ses maîtres, il n'y aurait pas à lui en chercher de nouveaux : il a les siens, et tout désignés, et excellents, ceux de l'Université actuelle. Rien ne serait plus désastreux que de vouloir créer ici ou une autre École normale ou d'autres espèces d'examens. C'est la qualité des maîtres qui fait la valeur de l'enseignement. Qu'un professeur enseigne le français, ou l'histoire et la géographie, ou la philosophie, ou même les langues vivantes, il n'est pas moins important qu'il ait appris le grec et le latin, qu'il ait reçu une culture littéraire supérieure. Les professeurs de sciences, eux aussi, qu'ils enseignent les mathématiques élémentaires ou les éléments de la physique, de la chimie et des sciences naturelles, n'ont pas moins besoin, pour les bien enseigner, de s'être familiarisés d'abord avec les plus hautes spéculations de la science mathématique, ou avec les théories les plus délicates de la science chimique, ou avec les décou-

vertes les plus récentes de la biologie. L'École normale et nos Facultés se chargent de former ces maîtres. Les études sont longues, les épreuves multipliées et difficiles, et, si l'on voit quelques réformes à introduire çà et là dans ces épreuves pour les améliorer encore, on ne saurait nier du moins qu'il en sorte un corps enseignant dont, en son ensemble, notre pays peut être fier et qui ne le cède aux maîtres d'aucune autre nation.

V.

Quand on aura ainsi constitué ou plutôt créé — c'est bien en effet d'une création qu'il s'agit — l'enseignement secondaire français, il faudra donner à ces études leur sanction. Les diplômes sont chose presque aussi vieille que les études, et notre temps y ajoute une importance toute spéciale. La société est pressée ; elle n'a pas beaucoup de temps à donner pour examiner ce que valent les gens; rien n'est plus commode pour elle que de s'en rapporter à des examens et de juger les gens d'après les diplômes qu'ils possèdent. Elle est encombrée, et jamais, surtout en ce qui concerne les carrières libérales, la concurrence n'a été plus ardente, ni la lutte pour la vie plus difficile. La jeunesse, d'autre part, est de plus en plus impatiente et soucieuse d'arriver vite au but. Elle aussi est souvent utilitaire; invitée à apprendre nombre de choses, elle ne donne pas volontiers son attention aux travaux désintéressés, à ceux qui ne lui serviront pas directement au jour solennel de l'examen. Il faut accepter ces nécessités. Le devoir du ministère de l'instruction publique, qui organise les examens et qui délivre les diplômes, c'est de faire que les examens portent autant que possible sur les choses importantes; c'est de faire aussi que, de toutes les préparations à l'examen, la plus efficace soit, non pas d'avoir songé au diplôme, mais d'avoir fait de bonnes études. Là est le seul remède contre ce mandarinat qui nous envahit et dont on a tant de fois signalé les inconvénients.

Il s'est fait de grands efforts depuis une quinzaine d'années pour que le certificat d'études de l'enseignement secondaire fût assimilé au baccalauréat ès sciences ou ès lettres, fût même appelé du nom de baccalauréat spécial et ouvrît à ceux qui le posséderaient sinon les portes de l'École de droit ou de l'École normale, au moins celles de l'École de médecine, de l'École polytechnique et de Saint-Cyr. L'Université a toujours résisté à cette poussée, et elle a bien fait. Le certificat d'études de l'enseignement spécial n'est et ne peut être qu'un certificat d'école primaire supérieure. Il faut davantage à des médecins, à des ingénieurs, à des officiers.

Quand nous aurons l'enseignement secondaire français — un véritable enseignement secondaire, celui-ci — il n'y aura plus de raison de refuser à ses disciples et le baccalauréat et les avantages que confère le diplôme de bachelier. Les jeunes gens qu'aura formés cet enseignement auront reçu la culture intellectuelle qui peut être acquise au lycée; ils seront vraiment en état de recevoir avec fruit l'enseignement supérieur. Ces futurs médecins, ces futurs avocats, ces futurs ingénieurs, ces futurs officiers, ces futurs employés de nos administrations publiques ignoreront sans doute le latin et le grec, et je conçois qu'on le regrette; mais les ignoreront-ils beaucoup plus que la plupart de ceux qui aujourd'hui sont censés les avoir appris? Ils sauront, en revanche, bien leur langue; ils sauront beaucoup de choses, non pas seulement utiles à la vie, mais des plus nécessaires pour former un homme, auxquelles bon nombre de nos bacheliers actuels restent totalement étrangers.

Il n'y aura point ici, et ce ne serait pas à mon avis le moindre bénéfice de cette réforme, deux baccalauréats distincts, l'un littéraire, l'autre scientifique ; l'un, où il n'est guère demandé au candidat que de ne pas être absolument nul sur la partie scientifique des épreuves ; l'autre, où il ne lui est guère demandé que de ne pas être absolument nul sur la partie littéraire des épreuves. Les deux enseignements, ne se séparant jamais comme importance dans le cours des études, ne seraient pas séparés non plus comme importance au jour de l'examen. Il faudrait pour réussir avoir donné son attention également à l'un et à l'autre. Je sais bien que les esprits également doués pour les sciences et pour les lettres seront toujours rares ; il y aura toujours des élèves qui auront mieux profité d'une instruction que d'une autre ; mais cela même ne se voit-il pas dès aujourd'hui parmi les élèves ou de l'enseignement littéraire ou de l'enseignement scientifique? Il y a des élèves de sciences qui s'intéressent davantage aux mathématiques pures et les comprennent mieux ; il en est d'autres qui ont plus de goût pour la physique, la chimie ou les sciences naturelles. Il y a des élèves de lettres mieux doués pour l'étude des langues et qui font preuve, dans une composition ou une explication d'auteur, d'un goût plus délicat et plus pénétrant ; il en est qu'ont plus intéressés l'histoire et la géographie. Que font alors les juges? Ils compensent, dans leur équité, les mérites et les faiblesses des uns et des autres ; ainsi continueront-ils à faire. On excusera les uns de n'avoir profité qu'à demi de l'éducation scientifique, et les autres de n'avoir profité qu'à demi de l'éducation littéraire ; ils n'en obtiendront pas moins, ceux-ci comme ceux-là, le diplôme qu'ils souhaitent quand ils l'auront mérité. Mais nous verrons alors moins souvent que nous ne les voyons aujourd'hui ces véritables gibbosités intellectuelles dues à ce que l'attention de l'élève, d'une part, et l'action du maître, de l'autre, se sont toutes deux portées du même côté. On a fait affluer toute la sève vers certains rameaux au préjudice des autres ; une atrophie a répondu à une hypertrophie, et l'arbre, au lieu de demeurer droit,

s'est pour tout jamais incliné à droite ou à gauche.

Le baccalauréat unique dont je parle aurait encore cet avantage, précieux entre tous, de ne plus forcer les parents à choisir trop tôt pour leur enfant une carrière, et de ne plus forcer les enfants aussi à subir trop tôt une direction souvent imprudente et quelquefois fatale. Jusqu'à la fin de l'enseignement secondaire, que le jeune homme dût ensuite adopter une profession ou une autre, il n'aurait pas à opter entre deux ordres d'études. Il pourrait mieux voir où le portent ses aptitudes et ses goûts, et son choix, plus libre, serait aussi souvent meilleur. Le plus grand malheur d'une vie, c'est une profession que l'on exerce médiocrement, comme on l'exerce sans plaisir, parce qu'on n'était pas fait pour elle. Alors c'est l'existence entière qui est manquée, et, quand on s'en aperçoit, il est trop tard, car c'est jusqu'à la dixième, la douzième année, qu'il faudrait pouvoir remonter pour reprendre une autre route!

Faut-il ajouter un dernier mot? L'enseignement supérieur lui-même, l'enseignement professionnel libéral, gagnerait singulièrement à l'équilibre de l'enseignement secondaire. Il est très sain d'avoir une bonne instruction littéraire, même quand on doit être médecin, ingénieur ou officier; il est très sain d'avoir une bonne instruction scientifique, même quand on doit être avocat, magistrat ou simplement homme du monde; car tout se mêle dans la vie, et les études spéciales elles-mêmes, aussi bien que l'exercice d'une profession, ont toujours singulièrement à gagner à l'étendue de nos connaissances générales.

VI.

Je ne le cache pas : si l'enseignement secondaire français, tel que je viens de l'indiquer, avec son programme et les avantages qu'il assurera, arrive à s'établir parmi nous, il deviendra bientôt, par la force même des choses, le type général de l'enseignement secondaire, celui que la bourgeoisie recherchera surtout pour ses enfants. De là peut-être la résistance que ces idées ont rencontrée jusqu'ici, qu'elles rencontreront assez longtemps encore chez un certain nombre d'esprits, et tout particulièrement dans l'Université. Le jour où, sans le grec et le latin, on pourra devenir médecin, ingénieur, officier, fonctionnaire, avocat, enfants et parents, on le craint, abandonneront également et le grec et le latin, nobles études auxquelles la France a dû d'être ce qu'elle est.

Je crois que l'on exagère, et j'aurai, dans mon dernier article, à revenir sur ce point; mais, fallût-il mettre les choses au pis, qu'importerait, après tout, si l'éducation littéraire, dont ces langues ont été jusqu'ici non pas le but, mais le moyen, n'en était que plus solide en réalité et plus efficace?

Ce que j'affirme du moins, c'est que la nécessité s'impose de constituer, sans le grec et le latin, à la disposition de la majorité des jeunes gens, un enseignement secondaire digne de ce nom. Il en faudra venir là, qu'on le veuille ou non, avant qu'il soit longtemps — à moins que l'on ne se résigne, ce qui serait un grand malheur, à laisser l'enseignement spécial, tel qu'il existe aujourd'hui ou à peu près, tel qu'il ne cesse de voir grossir le nombre de ses élèves, à laisser, dis-je, cet enseignement, qui n'est qu'un enseignement primaire supérieur, prendre, au grand détriment de l'esprit français, une place d'honneur qui ne lui appartient pas et obtenir enfin l'assimilation de ses certificats d'études au baccalauréat ès sciences, comme il a obtenu déjà, par un abus fâcheux, l'assimilation de ses maîtres aux professeurs de l'enseignement classique. Le seul moyen d'arrêter ses empiétements, c'est de se décider à bien faire ce qu'il fait mal et ne peut faire que mal. Le courant est irrésistible, parce qu'un impérieux besoin social l'a déterminé; il faudra tôt ou tard lui céder, instituer, sans le latin et le grec, un enseignement secondaire en harmonie avec les conditions d'existence de la société moderne et les principes qui dominent l'éducation. Plus tôt on s'y décidera, mieux cela vaudra.

CHARLES BIGOT.

(*La fin prochainement.*)

MADEMOISELLE DE TRÉMOR

Roman (1)

VII.

— Maintenant veux-tu mon avis? demanda brusquement le marquis d'Hérigny au comte, dès qu'ils furent seuls : n'épouse pas sans preuves.

— Tu n'as donc rien compris? murmura le comte. Tu ne vois pas que ces preuves sont impossibles à trouver aujourd'hui, et que j'aime Irène et qu'elle m'aime enfin! Renoncer à elle, jamais!...

— Tu n'y pensais pas hier.

— Hier, je faisais mon devoir. Je croyais être aimé comme un père et j'agissais comme tel. Je refoulais cette passion dont j'avais honte à mon âge et dans ma situation vis-à-vis d'Irène. Mais ce que j'ai souffert depuis un an, depuis six mois surtout, Dieu seul le sait! Oui, j'aurais eu le courage de la jeter dans les bras d'Aloys pour m'enfuir ensuite et si loin que je n'en serais jamais revenu. Mais quand elle m'a dit : « Je vous aime, je ne puis aimer que vous », toutes mes forces m'ont abandonné, j'ai failli crier de joie, d'ivresse.

(1) Suite. — Voy. les deux numéros précédents.



Comprends donc, elle m'aime!.. Et je connais ce cœur à la fois orgueilleux et tendre : si j'hésitais, je blesserais mortellement son amour.

— Il le faut pourtant, répéta résolument le marquis. Épouser Irène dans ce moment serait vous exposer, elle et toi, aux pires suppositions; et il est de ces soupçons infâmes dont on ne se délivre jamais complètement. Écoute-moi, Henry; ne te laisse pas aller à ce désespoir qui me navre. Prends courage; il t'en faut pour deux, et ne commets pas cette lâcheté de sacrifier à ta passion, en mettant à la satisfaire un empressement coupable, non seulement ton honneur et celui d'Irène, mais celui, bien plus cher encore, des enfants qui pourraient naître de vous. Songe à l'avenir. Songe quel nom odieux on pourrait leur jeter un jour à la face, et qu'il leur faudrait laver dans le sang.

Le comte poussa un gémissement de rage et s'abattit sur une chaise, le front dans ses mains.

Il sentait bien tout ce que ces prévisions avaient d'excessif, et cependant il demeurait frappé, presque convaincu de leur justesse, tant elles répondaient au trouble indéfini de sa conscience; et, si l'on avait pu convaincre Irène de la nécessité d'un atermoiement, il l'aurait accueilli lui-même avec une sorte de soulagement, car des remords délicats lui remettaient sans cesse dans l'esprit le grave et presque religieux souvenir de sa longue paternité. Mais l'enfant chaste et fière ne comprendrait pas et le maudirait. Alors tout lui paraissait préférable à cet immense malheur. Il murmurait :

— Que faire?

— C'est bien simple, répondit le marquis : chercher. Quand tu seras plus calme, je ferai appel à tes souvenirs et tu m'aideras à me remettre en mémoire les détails d'une aventure qui fit quelque bruit dans notre monde quand nous avions vingt ans et qui, je ne sais pourquoi, m'était demeurée dans la pensée ou plutôt m'y revenait chaque fois que je m'amusais à détailler la beauté croissante d'Irène. N'as-tu jamais remarqué qu'elle ressemblait étrangement à cette pauvre Blanche de Lutzy?

— Cette fille que la vieille duchesse a perdue toute jeune et qu'elle pleure toujours?... s'écria le comte; je ne me la rappelle pas, mais je sais qu'on racontait, en effet, une histoire... scandaleuse même, je ne sais plus laquelle, sur le compte de Mlle de Lutzy. Bah! quelle apparence que cette histoire se rattache à la naissance d'Irène? Tu es fou! Après dix-sept ans, retrouver des traces...

— Le linge et les bijoux ramassés avec la petite fille perdue sont marqués d'un L et d'une couronne ducale, reprit le marquis. Et remarque qu'il y a environ vingt ans que Blanche a disparu. Tu me permettras de partir sur cette piste pour faire une campagne sérieuse. Si elle est fausse, nous en prendrons une autre, voilà tout, et le temps passera.

— Et Irène?...

— Irène ira au couvent : tu le lui ordonneras, s'il le faut. Mais non, je m'en charge.

— Toi?

— Mon pauvre ami, si je te confiais cette besogne, ce n'est pas précisément au couvent qu'Irène se ferait conduire, mais à l'autel avant qu'il soit trois semaines. Heureusement nous sommes là, le commandant et moi, pour empêcher cette folie. Lui surveillera la mutine et entêtée fillette; tu peux t'en rapporter à lui, n'est-ce pas? Moi je t'emmène, tout simplement. Allons, en route!.. Nous dînerons ce soir au manoir d'Hérigny; demain nous filerons sur Paris. Vois-tu, dans ces affaires-là, le mieux est de brusquer la situation. Cette détermination assagira la petite révoltée, dont ta faiblesse à satisfaire immédiatement tous les caprices a fait un tyran... oh! adorable, j'en conviens, mais terrible à gouverner. D'ailleurs, je te permettrai de lui écrire... Allons, demande des chevaux et partons.

Le marquis se méfiait de la faiblesse de son ami; aussi il se servait de cette faiblesse même pour s'emparer de lui et le faire agir ainsi qu'il eût agi lui-même dans la même périlleuse circonstance. Et, comme toujours, le comte céda.

VIII.

Irène, entendant piaffer des chevaux du côté de la grille d'entrée, se pencha sous le store baissé, aperçut les deux hommes se mettre en selle et tourner bride, non vers les bois ou les étangs, mais se dirigeant sur la route de Dammartin.

Elle sonna et demanda à Bernard si le comte avait laissé des ordres.

— Oui, mademoiselle.

— Lesquels?

— Le valet de chambre de M. le comte doit le rejoindre demain à Paris avec ses malles.

— M. le comte prend donc le train ce soir? Qui ramènera les chevaux?

— John doit aller les chercher demain matin.

— A quel endroit?

— A l'endroit que lui indiquera M. le commandant.

— C'est bien; sortez.

Elle vint à sa table et prit son papier armorié dont elle balafra le chiffre d'un coup de plume en croix; puis elle écrivit :

« Vous me connaissez, Henry; vous savez si je fais toujours ce que je dis. Je veux vous revoir et m'entendre avec vous, vous seul, sans témoin, sur ce qui nous regarde uniquement : notre bonheur, notre amour. Je sais qu'on vous conseille de me fuir : c'est lâche et c'est cruel. Qu'y a-t-il de changé entre nous pour que l'on veuille nous séparer violemment aujourd'hui? Je ne comprends pas. Si je ne comprends pas,



je ne céderai pas. Je veux vous parler. Je serai demain matin, à la première heure du jour, à l'île des Cygnes, dans le grand étang. Si vous n'êtes pas venu, au soleil levé, vous pourrez faire jeter vos filets pour pêcher une morte. Votre

« IRÈNE. »

Elle plia sa lettre et descendit. Le commandant, les mains derrière le dos, arpentait le perron, devant la porte, d'un pas de sentinelle. Irène noua son chapeau et feignit de se diriger vers les marches; le commandant la suivit. Alors elle s'arrêta net.

— Pouvez-vous me dire, monsieur, où est le comte de Trémor? dit-elle d'un ton froid.

— Il est..., il est sorti, balbutia le commandant.

— Rentrera-t-il dîner?

— Je ne crois pas.

— Voulez-vous me dire si je puis lui faire parvenir un mot, et à quel endroit?

— Ce soir?

— Ce soir, à l'instant.

— Je..., je l'ignore..., Irène!

— Merci, monsieur.

— Irène, mon enfant, voulez-vous que nous causions un peu?

— Je vous demande pardon; je suis souffrante, je rentre chez moi.

Elle salua et, se retournant, très raide, marcha vers la maison et disparut, laissant le vieillard immobile, le visage consterné.

En remontant chez elle, Irène déchiquetait ses gants, tandis que des pleurs roulaient dans ses yeux pleins de colère. Elle s'enferma et, seule, mit en ordre les papiers de son bureau, les chiffons et les bijoux de ses tiroirs. Ensuite, de ses mains qui s'étonnaient d'une si lourde besogne, elle fit un paquet de quelques vêtements, roula des manteaux, prépara un costume de voyage, et, jetant tout cela dans un cabinet, elle sonna pour demander à être servie chez elle, car la nuit était venue.

Bernard, en disposant la table, informa respectueusement mademoiselle du retour de M. Bérat, qui dînait en tête à tête avec le commandant. Irène ne répondit pas, mais elle renvoya promptement, et presque sans y toucher, ce qu'elle avait commandé. Alors, s'enveloppant à la hâte, elle s'échappa, courut sans bruit à travers les corridors sombres et traversa d'un bond, comme une ombre, le vestibule éclairé par des lampadaires de bronze. Leurs flammes vacillaient au vent de la porte ouverte sur la perspective noire des arbres du parc massés sous un ciel sans lune. Elle entra dans le parc et, peu après, elle se jetait haletante sur le hamac de soie qui pendait dans le bosquet de lauriers. Elle était chez elle dans ce coin réservé que l'amour du comte avait orné de fleurs et d'arbustes rares, où l'on marchait sur un sable fin comme une poussière d'argent et que l'on pouvait éclairer, selon la fantaisie d'Irène, d'une douce clarté lunaire en allumant le globe immense de cristal dépoli qui pendait au bout des doigts d'une Phébé de marbre blanc long voilée et couronnée d'étoiles.

D'énormes câbles de soie pourpre accrochaient le hamac sous les branches. Il oscillait lentement et devint peu à peu immobile sous le corps rigide d'Irène, allongée nerveusement et qui ne bougeait plus. Elle avait son coude hors du hamac et sa tête couchée sur son bras replié; elle écoutait. Elle attendait Aloys et savait qu'il viendrait dès qu'il pourrait échapper au commandant.

Alors elle se prit à délibérer si elle ne partirait pas, le soir même, pour la ferme des Tervil : cela lui plaisait de répondre ainsi à la fuite du comte, ne fût-ce que pour affirmer son indépendance et sa volonté. C'est qu'elle avait du courage, elle, et de la vaillance! Malgré tout son amour, elle prenait un peu en pitié la faiblesse du comte, qui demeurait aux mains du dernier qui l'accaparait. Eh bien, soit; elle s'arrangerait pour être cette dernière-là et le reprendre si décidément, après l'inquiétude qu'il allait avoir, la sachant enfuie, qu'il ne la quitterait plus et braverait pour elle, avec elle, tous les obstacles.

D'ailleurs en existait-il, sinon dans les terreurs ridicules de ses amis? Et puis, quels qu'ils fussent, elle les vaincrait. Il suffisait qu'on lui montrât une barrière pour qu'elle fût travaillée du besoin de la franchir; elle n'admettait pas d'impossibilités à ses désirs; son immense orgueil la poussait à se hausser témérairement par-dessus toutes les difficultés, comme s'il n'en pouvait exister pour les filles de duchesse, fussent-elles anonymes. Quant à raisonner sur sa situation et sur les motifs de l'hésitation du comte, elle ne le pouvait, étant si parfaitement innocente qu'elle n'y comprenait rien et que le mot de danger, que l'on avait cependant prononcé devant elle, n'éveillait aucun trouble dans sa virginale pensée. Son amour était absolu : pourvu qu'on la laissât vivre près de celui qu'elle aimait, n'importe comment, elle n'en demandait pas davantage; mais la faire se résoudre à une séparation, jamais! Et, quelques moyens que l'on s'avisât d'employer pour l'y contraindre, elle les mettrait à néant par toutes les folies, toutes les frasques, tous les scandales que son esprit romanesque et passionné se plairait d'imaginer.

Toutes ses pensées étaient maintenant tournées sur ce point et son imagination échafaudait de minute en minute les projets les plus extravagants, les inventions les plus folles, ne reculant pas même devant la pensée de se tuer résolument, mais non sans un peu de mise en scène, plutôt que de céder sur ce qu'elle avait résolu.

Son petit front étroit et farouche gardait un pli entre ses sourcils noirs, et ses yeux hardis se fixaient devant elle, sans peur, sans trouble, dans l'ombre épaisse du bois qui l'enveloppait circulairement. Et dans ce cirque

étroit, taillé comme au milieu d'un bois sacré et semblable à l'enceinte d'un temple à ciel ouvert dont le hamac d'Irène eût figuré l'autel, tombait une vague clarté provenant des étoiles lointaines et qui s'accrochait aux seules blancheurs du sol, du marbre et du visage au teint lilial, tranchant sur la pourpre du filet de soie.

Ce coin retiré occupait un angle du parc; on n'y passait point, mais on y arrivait soit par un sentier longeant les murs, soit par une des grandes allées qui aboutissaient au château. Quand on marchait dans cette allée, Irène savait que l'on venait chez elle.

Elle écoutait, et rien ne venait encore par là. Cependant bientôt un bruit de pas froissa les feuilles autour de la muraille verte formée de lauriers gigantesques entrelacés d'une haie de fusains et de tamaris. Elle se leva d'un bond avec un sourire, pensant que ce lourdaud d'Aloys, à force de se glisser mystérieusement dans cette partie du parc, s'était embroussaillé dans les haies, et elle écartait les branches, prête à appeler, lorsqu'un homme parut à l'entrée basse et arrondie du bosquet.

— Par où avez-vous donc passé? dit-elle tranquillement en allant vers lui.

Mais elle fit un cri et jeta ses deux mains aux épaules de l'homme, qui s'appuyait à un arbre, défaillant d'émotion; elle disait:

— Vous?... vous?... Henry!... Oh! quel bonheur!

Et elle eut un sanglot de joie en s'abandonnant sur la poitrine du comte.

— Vous attendiez quelqu'un ici? dit-il en se dégageant doucement.

— Oui, Aloys.

— Aloys!...

— Lui seul pouvait me sauver, dit-elle un peu dramatiquement en montrant au comte une lettre froissée qu'elle tordait entre ses doigts.

— Vous sauver!

Et il la reprenait dans ses bras.

— Je voulais vous voir. Je vous ai écrit. Je savais que vous partiez demain matin pour Paris; mais personne n'a voulu me dire où vous passiez la nuit. J'allais envoyer Aloys s'informer sur les routes du chemin que vous aviez pris, avec l'ordre de vous suivre et de vous remettre ce billet cette nuit même. Et s'il ne vous avait pas rencontré...

— Eh bien?

— C'est moi, à mon tour, qui aurais disparu.

— Irène!...

— Oh! vous avez bien fait de revenir, Henry, et, si vous m'aimez, croyez-moi, ne me quittez plus.

— Je n'ai pu me résoudre à partir sans vous apercevoir encore une fois, fût-ce de loin, mon Irène bien-aimée; mais j'ai presque honte de ma faiblesse. En vérité, j'agis comme un enfant, je me cache. Oui, j'ai trompé d'Hérigny, qui me croit enfermé dans ma chambre, chez lui, occupé à vous écrire. Et j'ai sauté par la fenêtre comme un écolier; j'ai sellé mon cheval moi-même, j'ai galopé comme un fou, et me voici depuis un quart d'heure rôdant autour de chez moi avec des précautions de voleur. Car j'ai honte, oui, j'ai honte... Il me semble que je commets une mauvaise action, presque une lâcheté, en trompant les deux seuls amis qui peuvent et qui veulent bien se porter garants de mon honneur. Mais le courage m'a manqué. Je vous aime tant, Irène! Il me semble que je ne vous l'ai jamais dit, que vous ne le savez pas encore... J'ai pris tant de mal à vous le cacher depuis déjà si longtemps!... Aujourd'hui que vous l'avez permis, que vous l'avez voulu, mon cœur déborde, j'ai besoin de vous répéter que je vous aime... Je vous aime plus que ma vie...

— Mais moins que votre honneur, monsieur le comte, puisqu'il y a, paraît-il, un empêchement d'honneur à cet amour et que vous vous disposez à le sacrifier. Si vous m'aimez, pourquoi me fuyez-vous? Pourquoi permettez-vous que l'on me surveille comme une coupable, que l'on m'enferme, que l'on m'exile? Qu'ai-je fait de mal depuis hier? Ces pensées m'affolent. Je ne comprends pas. Tenez, voulez-vous en finir? Voulez-vous que nous renoncions à nous marier, afin que rien ne soit dérangé dans notre vie et que nous puissions reprendre tranquillement notre chère existence des jours passés? Dites-le, voulez-vous? Eh bien, rentrons au château et déclarez devant tous que vous êtes mon père. On nous laissera en paix, du moins... Vous ne répondez pas? Pourquoi me repoussez-vous? Qu'ai je fait encore?

— Oh! tais-toi, Irène, tais-toi; tu me rends fou. Tu sais bien que cela n'est plus possible! Oh! j'aurais mieux fait de ne pas venir...

— C'est de la lâcheté, à la fin! dit-elle dans un grand mouvement de colère, prenant à deux mains sa tête dont elle écarta violemment les nattes brunes qui s'écroulèrent sur ses épaules.

Elle tourna sur elle-même et vint s'abattre à demi assise sur le socle de Diane, prenant dans ses bras les genoux de la déesse et se cognant le front au marbre. Elle sanglotait avec des soulèvements brusques de sa poitrine, et ses lèvres se gonflaient d'une rougeur de fièvre.

— Écoute-moi, lui disait le comte qui se traînait à ses pieds, tremblant, frémissant; tu n'es qu'une petite fille, tu ne sais rien de la vie. Ne cherche pas à comprendre, mais aie confiance... Je t'aime, je veux que tu sois ma femme honorée, respectée, sans qu'un soupçon t'effleure, et il faut pour cela que je fasse la lumière sur ta naissance, qui m'est si malheureusement attribuée. Il nous faut acheter ce bonheur par le sacrifice d'une séparation momentanée. Comprends bien cela, ma chérie. N'étant pas ma fille, mais ma fiancée que j'adore, tu ne peux demeurer sous mon toit avec moi, comme par le passé...

— Pourquoi?

— C'est l'arrêt du monde, d'abord; et puis..., si ces preuves de ta naissance qu'il me faut trouver et que je trouverai, sois-en certaine, sont un peu plus longues à rencontrer que nous ne le pensons...

— Eh bien?...

— Eh bien..., je t'aime trop, Irène; j'ai peur.

— Peur?.. Je ne comprends pas, Henry. Peur de quoi?

Il avait détaché les bras de la jeune fille du marbre qu'ils étreignaient, et il les baisait follement, brutalement, avec une colère de passion croissante et qui l'emportait. Elle se leva tout à coup d'un geste effaré, comme si elle voulait fuir, les yeux élargis, toute blanche.

— Tu vois bien, murmura le comte, que toi aussi tu as peur...

Alors elle s'arrêta et demeura un instant immobile. Elle s'interrogeait, cherchait à comprendre, à deviner le pourquoi de son effroi instinctif. Sans doute elle crut l'avoir trouvé, car elle se jeta bravement au cou du comte avec son impétuosité nerveuse et sa candeur d'enfant, et elle s'y cramponna en lui disant audacieusement, en plein visage :

— Non, non, je n'ai plus peur de vous ni de vos colères, comme tout à l'heure. Vous pouvez me battre; vous pouvez me tuer : je ne reculerai pas. Allons, frappez-moi, puisque ce sont là vos caresses, paraît-il. Je n'ai pas peur!... je n'ai pas peur!...

Elle lui jetait au visage son souffle pur, ardent, l'étouffait de l'étreinte de ses bras. Lui s'écria désespérément :

— Irène!...

Et il la souleva comme pour l'emporter. Mais elle fléchit et retomba toute molle sur l'épaule du comte : elle s'évanouissait. Il demeura une minute avec son fardeau sur les bras, éperdu, ne sachant plus ce qu'il faisait ni ce qu'il voulait, le cœur battant, les oreilles bruissant de tout le sang qui lui montait au cerveau. Et puis un effroi subit lui vint comme s'il venait de commettre un crime, comme si cette enfant était morte et que ce fût lui qui l'eût tuée. Il défaillait et, fléchissant, reculant, il vint coucher dans son hamac Irène, qui ne bougeait plus, les yeux fermés. Il se penchait, lui écartait les cheveux, promenait les mains sur son front moite et agitait doucement le filet pour lui donner de l'air en la berçant. Au bout d'un instant elle s'éveilla à demi, murmura :

— Petit père.

Et, comme il s'était arrêté de bercer, elle balbutia :

— Encore!

Puis elle referma les yeux.

Le comte avait tressailli à ce ressouvenir des jeux et de l'appellation familière d'autrefois. Un poignant sentiment de honte le reprenait, qui lui glaçait le cœur comme si sa passion eût été criminelle. Il regarda furtivement autour de lui avec cette pensée que si on l'avait surpris, là, tout à l'heure, il en serait demeuré déshonoré! Et il songeait à s'enfuir, résolu cette fois à ne plus s'exposer à revoir Irène avant que tout obstacle entre eux eût disparu. Il se pencha pour l'éveiller et s'aperçut qu'elle tenait ses yeux tout grands ouverts fixés sur lui. En même temps elle se levait, calmée, assagie, un peu timide, et lui disait en riant, de son rire naïf :

— Vous savez, j'ai eu vraiment peur tout à l'heure, malgré toute ma bravoure... En vérité, vous aviez l'air très méchant. Ma foi, le cœur m'a tourné. Demandez-moi pardon.

Il s'agenouillait; mais elle était assise en travers du hamac, les pieds pendants; elle le tira pour le faire asseoir près d'elle, encore, comme autrefois lorsqu'ils se balançaient à deux. Il s'assit, sans force pour se défendre d'elle, de son charme irritant, et la prit d'un bras à la taille, comme autrefois, tandis que du bout de son pied elle se lançait un peu pour faire aller la balançoire improvisée. Il fut obligé de se cramponner d'une main aux câbles, et elle lâcha tout, riant et jouant.

Mais, depuis un instant, on marchait dans l'allée, tout près d'eux. Le comte arrêta brusquement et sauta à terre.

— Bon, murmura Irène; c'est Aloys. Mais je n'ai plus besoin de lui maintenant; sauvons-nous.

Elle s'élança à son tour hors du hamac et entraîna le comte derrière une haie où l'étroit sentier aboutissait.

Peu après, Bernard entrait dans le bosquet d'un pas rapide; il regarda autour de lui, se baissant comme s'il cherchait une trace sur le sable. La trace qu'il suivit, en effet, l'amena près du sentier que venaient de prendre Irène et le comte. Le valet écouta, et, se redressant tout à coup, il eut une exclamation étouffée en ramenant vers son front ses poings crispés. Il allait se glisser sur leurs pas lorsqu'il aperçut à terre une enveloppe froissée : il se jeta dessus, essaya de lire en élevant vers la faible clarté du ciel ses mains qui tremblaient; puis il écouta encore et disparut sans bruit, sans déranger une feuille.

Le comte se dirigeait vers la porte du parc où il avait laissé son cheval, et Irène, à son bras, paraissait toute rassurée : c'est qu'elle venait d'obtenir la promesse formelle qu'on ne l'enfermerait pas au couvent, pour une année!... et plus..., comme avait dit le marquis d'Hérigny.

— Vous savez, disait-elle de sa voix brève, qui tantôt vibrait, harmonieuse, tantôt sonnait clair et sec comme un cristal brisé, vous savez qu'il y a des oiseaux que l'on ne peut garder en cage : ils y meurent. Je suis de ceux-là. Vous m'avez élevée pour être libre; tant pis pour vous. Et puis je n'ai pas du sang d'esclave dans les veines, moi, mais bien plutôt du sang de reine. Je veux être obéie. Avant huit jours j'aurais mis le feu au couvent.



— Eh bien, disait-il effaré et charmé (car cette volonté qui surprenait sa faiblesse lui plaisait comme une vertu dont il se sentait privé), eh bien, soit; vous resterez dans le monde, mais loin d'ici toutefois, dans une famille très haute et très digne où ma future comtesse sera gardée comme un trésor. Nous avons déjà ébauché ce projet avec Maurice. Il rêve de vous faire recevoir chez la vieille duchesse Lutzy; il a son idée.

— Et je vous verrai?...

— Souvent.

— Alors je suis contente.

— Chère petite Irène!

— Mon Henry!... C'est qu'il faudra me tenir parole maintenant. Ah! si vous veniez à y manquer, prenez garde!

— Je te le jure!...

— Dans huit jours vous reviendrez?

— Dans huit jours.

— Et vous m'emmènerez?

— Oui. Mais ne dites à personne que je suis venu ce soir. Tout ce que vous savez là, je vous l'aurai écrit. C'est une escapade d'amoureux que j'ai faite, car j'avais donné ma parole à d'Hérigny...

— Ah!... vous avez eu tort; on ne donne jamais sa parole à la légère, ou bien on la tient.

— Et c'est toi qui me grondes d'y avoir manqué? Je voulais te voir...

— Vous avouerez, mon cher comte, que l'on vous traite un peu trop en enfant. Moi, passe encore; mais vous?..

— C'est que notre situation est si grave, si délicate!.. Ces preuves, ces fameuses preuves qu'il faut que nous trouvions, si... si on ne les trouvait pas?..

— Eh bien? osez me dire que vous ne sauriez pas vous en passer! que vous ne m'épouseriez pas quand même, à la face du monde, bravement, tranquillement, comme des honnêtes gens que nous sommes!... Mais, Seigneur! vous ne répondez pas?... Ah! tenez, Henry, si je vous croyais capable d'une semblable lacheté, je ne rentrerais pas ce soir dans ma chambre! Non, Dieu me pardonne, je m'en irais à cette île des Cygnes où je donnais rendez-vous dans ma lettre, et... demain l'on vous repêcherait une nouvelle Ophélie, coiffée de nénuphars et barbouillée de roseaux... Oh! ne frissonnez pas; je ne vous crois pas capable de mentir à votre parole envers moi, et vous m'avez juré que je serais votre femme.

— Oui, Irène, je te le jure, quoi qu'il arrive.

— Bien, dit-elle simplement; j'y compte. Maintenant je suis tranquille. Bonsoir, mon Henry; à huit jours... Mon Dieu, dit-elle en riant, un peu gênée, un peu confuse, abaissant ses yeux brillants, tandis que sa voix tremblait, vous allez me trouver bien romanesque et vous moquer de moi; mais tant pis! Je voudrais... je veux garder quelque chose de vous ce soir. Donnez-moi...

Elle n'acheva pas, car elle lui avait déjà enlevé des doigts un de ses gants, et, après l'avoir baisé, elle le cachait vivement dans son corsage, appuyant dessus sa main ouverte.

— C'est bête, disait-elle, riant à petits coups; c'est bête, mais cela me rend heureuse.

— Eh bien, et moi? balbutiait le comte tout ému, tout remué par cette jeunesse de passion qui s'exprimait d'une façon si naïve et si tendre.

— Vous?.. attendez!

Elle lui jeta le ruban qui pendait au bout de ses nattes effilochées, et il s'en empara avidement, gravement, comme d'un précieux trésor.

— Adieu maintenant...

Ils s'étreignirent, et le comte se sauva les lèvres brûlées des baisers innocents d'Irène. Elle, glissant par les allées sombres, sans peur, ne se sachant point suivie, rentra chez elle, n'ayant rencontré personne, et s'enferma. Puis, tout à coup, elle sonna et resonna avec un vacarme, et fit demander Bernard tout de suite. Le valet entra au bout d'un quart d'heure.

— Où donc étiez-vous? dit-elle brusquement; voilà une heure que j'appelle... Courez au bosquet, j'ai laissé tomber une lettre. Prenez une lanterne, cherchez-la. Vite.

Bernard s'inclina et sortit.

Quand il revint, il dit à mademoiselle qu'il n'avait rien trouvé.

— C'est impossible!..

Puis elle se mit à sourire, pensant que le comte avait dû s'emparer du billet pendant son évanouissement, et qu'au moment où il lui demandait quelque chose d'elle il avait déjà le précieux papier sur son cœur.

— C'est bon; je n'ai plus besoin de vous.

Elle vint s'accouder à sa fenêtre, tout enfiévrée par son jeune amour qui lui battait dans la poitrine, qui lui carillonnait dans le cerveau avec un bruit de fête; et elle respirait largement, le front levé, défiant le ciel. C'était cela, l'amour! Comme c'était bon, et que la vie était belle, bien belle surtout quand on l'envisageait du haut de ces sommets: la naissance, la fortune, la situation, comme d'un Olympe inaccessible à la tourbe vulgaire des mortels! De la fenêtre élevée de ce palais seigneurial, Irène, penchée comme au bord d'un nuage, se contemplait passant à travers le monde dans la somptuosité de son luxe, traînant de longs vêtements de pourpre et d'hermine, ayant au cou son collier de duchesse et à ses pieds l'illustre comte de Trémor, son esclave et son époux.

Une étoile se serait alors détachée des constellations pour venir couronner son front d'un éclat de gloire céleste, que l'orgueilleuse fille n'eût pas trouvé ce cadeau nuptial trop magnifique pour l'importance de sa petite personne...; au contraire.

VIII.

Aloys Bérat avait des raisons particulières d'être satisfait; sans quoi, il eût passé une bien mauvaise soirée dans la compagnie du commandant Jonas, qui était d'une humeur détestable. L'absence d'Irène, le ton dont elle l'avait traité dans la journée gonflaient le cœur du pauvre commandant et lui enlevaient l'appétit. Avec cela, le temps, qui changeait, lui remuait dans l'épaule la vieille balle de Magenta, et il sacrait à chaque mouvement d'autant plus volontiers que cela l'aidait à soulager son humeur. En face d'Aloys paisible et résigné, vaguement souriant et même s'oubliant parfois en des rêveries douces, le vieux soldat grognait comme un dogue et saccageait la table, furieux de ne pouvoir entrer en querelle avec ce gros garçon tranquille. Il y dut renoncer : Aloys, qui ne songeait maintenant, le dîner fini, qu'à s'échapper pour aller retrouver Irène à l'endroit qu'elle lui avait désigné, se gardait bien d'accepter une discussion qui eût prolongé le repas; et, silencieux, il vidait son verre avec des hochements de tête approbatifs à tout ce qu'avançait le commandant.

Avec le café, on alluma les cigares, et Aloys proposa timidement d'aller prendre l'air. Mais la proposition tombait mal; le commandant répondit d'une voix tonnante :

— Prendre l'air?... Sacrebleu! on voit bien que vous n'avez pas une balle dans l'épaule, vous.

Et l'on se remit à pousser des bouffées de fumée l'un vers l'autre, rageusement, sans discontinuer. Cependant le feu du commandant cessa tout à coup : il dormait.

Alors, avec des précautions infinies, Aloys leva le siège et opéra une retraite savante, évitant de heurter les meubles ainsi qu'il lui arrivait habituellement, et, s'insinuant par la porte entre-bâillée avec des gestes rampants de Peau-Rouge, il détala, franchit le perron et sauta dans la première allée couverte, bien résolu à ne rien entendre si on le rappelait.

Il avait un affreux battement de cœur en opérant cette fuite mystérieuse qui lui paraissait inouïe pour un garçon de son espèce, n'ayant jamais éprouvé de velléités romanesques et se trouvant tout à coup jeté en plein roman. Car il voyait bien qu'il se passait quelque chose d'étrange dans cette maison dont tous les hôtes, sauf le commandant, s'étaient subitement dispersés.

Et cet ordre envoyé par Irène à Catherine Tervil, cette fuite préparée, ce rendez-vous qui lui était donné à lui, Aloys, et qui pouvait le compromettre terriblement s'il arrivait quelque malheur à la fille du comte, tout cela lui faisait oublier maintenant les joies de sa liberté reconquise, la sécurité nouvelle de son amour. Certes, il était tout dévoué à Mlle de Trémor; mais elle avait d'étranges caprices, la noble fille, et avec elle on ne savait jamais si l'on n'allait pas être forcé de danser sur des œufs ou de grimper par une corde lisse jusqu'aux girouettes du château.

Et Aloys Bérat nourrissait une répugnance profonde pour tous les exercices qui s'écartaient du terre à terre de ses habitudes quotidiennes.

On eût dit qu'il se méfiait de tomber dans une trappe ouverte, à le voir marcher sur ses pointes, hésitant, rasant les arbres pour cacher son ombre, avec des sursauts quand les feuilles ou les brindilles de bois mort criaient sous ses pieds. Il arriva ainsi, suant de peur, au bosquet de lauriers, et s'y glissa, roulant autour de lui des yeux effarés. Il était seul. Alors il se remit et il en fit le tour d'un pas plus ferme. Même il se résigna de bonne grâce à attendre Irène, s'échauffant à penser qu'il allait entrer dans ses secrets et lui rendre peut-être quelque important service, ce qui lui était bien dû pour la bonté qu'elle avait eue de ne point vouloir de lui. Il s'assit sur un banc et alluma un cigare.

Maintenant sa pensée était repartie vers la belle Catherine Tervil, à laquelle il s'était presque fiancé dans la même journée, et elle s'y oublia si complaisamment que les heures passèrent sans qu'il s'en aperçût.

Tout à coup de rauques aboiements éclatèrent du côté de la cour du château. Aloys tressauta :

— On lâche les chiens! Quelle heure est-il donc?

Il regarda le ciel, les étoiles, et fit un geste épouvanté :

— Onze heures! Elle ne viendra pas, la maison est fermée. Tout le monde est rentré puisqu'on lâche les bêtes.

Les aboiements s'éloignèrent. Selon leur coutume, les chiens, deux énormes terre-neuve, faisaient le tour des bâtiments avant de s'élancer dans le parc.

— Seigneur! mais ils vont me dévorer!... s'écria Aloys chancelant de peur.

Il courut d'une course folle, lourde et butante, jusqu'à l'extrémité de l'allée, où il aperçut la maison close, toute noire. Et les chiens revenaient. Il se rejeta dans le parc et reprit sa course, sans penser, affolé. Revenu au bosquet, il songea que le mur était proche, et il se précipita à travers la haie, sans chapeau, sans cravate, déchiqueté, enfonça ses ongles dans le mur, retomba; puis, sentant les chiens sur ses talons, il fit un bond énorme, accrocha une saillie, se hissa, gagna le faîte et se laissa rouler de l'autre côté, dans un fossé vaseux où sa chute s'amortit. Il demeurait étalé, suffoquant, les idées brouillées, en proie à une frayeur atroce, tandis que de l'autre côté du mur les chiens hurlaient en bondissant. Ils faisaient un vacarme horrible, avec un bruit de mâchoires comme s'ils déchiraient, dévoraient quelque chose. Aloys pensa à son chapeau. Et, tout de suite, il entrevit la figure de Mme Bérat voyant rentrer son fils vers minuit, déguenillé comme un mendiant et roulé dans la vase.



— Eh bien, ça lui apprendra à me faire courtiser les filles de race, marmotta Aloys en se levant, presque consolé par cette pensée de vengeance.

Et tout en songeant à tirer parti de cette aventure pour effaroucher la fermière, il prit à travers champs, coupant au plus court par les terres et les prés, et arriva, boitant par surcroît, dans son domaine de la Grange-Neuve où, de fait, Mme Bérat l'attendait.

Elle l'attendait dans la grande salle froide où l'on veillait après dîner, avec sa petite lampe économique posée sur la table nue, près du grand fauteuil antique. Et elle se rongeait d'inquiétude, non qu'elle se doutât qu'il pouvait arriver un accident à son gars, robuste et taillé en athlète, mais se demandant pourquoi on le retenait ainsi au château si le congé donné était définitif.

— Ils ont peut-être réfléchi, pensait l'ancienne fermière cramponnée à son rêve. Il y regardera à deux fois, M. de Trémor, avant de laisser courir l'ombre d'une tache sur son blason. Et, dans un jour de dépit, la fière demoiselle pourrait bien se souvenir de nous...

On carillonnait à la porte : c'étaient des coups de maître. La fermière s'élança, levant sa lampe. Un garçon d'écurie précédait Aloys, qui arrivait, boitillant, lamentable

— Au secours!... cria Mme Bérat lâchant sa lampe.

— Ce n'est rien, ce n'est rien ; là, remettez-vous..., disait Aloys gravement et décidément enchanté de l'effet produit.

Il ajouta un peu trop tôt :

— Voilà ce que c'est aussi!...

— Hein! quoi?... balbutiait Mme Bérat en le tâtant; tu es blessé? Qui t'a mis en cet état? Tu t'es battu?... Avec qui? comment?...

— Avec les chiens, prononça sourdement Aloys.

— Ote-toi de là, toi! cria la fermière au valet, lui arrachant le flambeau des mains et le poussant elle-même hors de la chambre.

Elle lui jeta la porte sur le dos et revint en courant à Aloys.

— Les chiens? tu dis : les chiens? Quels chiens?...

— Les gardes de nuit de Fontrosay.

Décidément l'imagination du jeune fermier avait reçu une secousse; il se sentait pousser des inventions romanesques. Il raconta une lutte épique, invraisemblable, avec les deux molosses, ce qui jeta la fermière dans une émotion terrible. Elle faisait des exclamations aiguës dont Aloys se délectait. Et il allongeait indéfiniment les péripéties. Mais comme, après tout, son fils était là, debout devant elle, bien vivant et la peau intacte (on en pouvait juger), elle prit son parti des vêtements mis en loques et interrompit le narrateur lugubre par cette brusque question :

— Que faisais-tu dans le parc à onze heures, tout seul?

— Ah! voilà.

— Voilà quoi?

Et les petits yeux de la fermière battaient de curieuse impatience. Aloys avait ménagé ses effets; il dit, baissant mystérieusement les yeux :

— J'y étais pour Mlle Irène.

— Hein! s'écria Mme Bérat faisant un saut en arrière; un rendez-vous?...

Aloys secouait le menton d'un air modeste et fier.

— Fiez-vous donc à ces mijaurées!... exclama la fermière triomphante, suffoquée de joie et frappant rudement ses mains levées. Ah! enfin!... Et... que disiez-vous dans le parc, à onze heures du soir?... Hé! hé! raconte un peu. Oh! tu peux tout me dire, à moi, mon petiot; va donc.

Elle souriait finement, l'œil brillant de plaisir.

— Dam! balbutia Aloys, pas grand'chose, puisqu'elle n'est pas venue...

— Où n'est-elle pas venue?

— Au rendez-vous.

— Alors qu'est-ce que tu me chantes depuis une heure, grand dadais? s'écria la fermière furieuse et dont les doigts brûlaient de gifler son gars.

— Je vous dis la vérité, tiens! beugla Aloys, jugeant le moment venu de débiter la morale de la fable : c'est que Mlle de Trémor m'a donné mystérieusement un rendez-vous dans le parc, pour le soir même, et qu'elle n'est pas venue. Elle s'est moquée de moi ; elle m'a fait poser; et puis on a lâché les chiens sans me prévenir, et, si je n'avais pas trouvé le mur..., j'étais bel et bien dévoré! Voilà ce que c'est aussi que d'aller se frotter au grand monde, qui se fiche de vous quand on n'est qu'un paysan... Oh! là, là, ma jambe...

Et Aloys, geignant, se laissa tomber sur un meuble.

— Idiot! grommela la fermière; tu es bien le fils de ton père, va!

— Il ne manquerait plus que ça, marmotta Aloys.

— Je dis que tu n'as pas plus d'ambition, d'orgueil, qu'un misérable valet de ferme, et que ce serait bien une pitié que de te laisser des millions dans ton sac : tu ne saurais jamais t'en servir.

— A voir! cria Aloys très angoissé; je m'en servirai mieux que vous, qui ne rêvez que d'en acquérir des babioles, des futilités, des titres, des honneurs, comme si la bonne et solide terre ne valait pas mieux que toutes les girouettes de vos nobles, que le ciel confonde!

— Assez! il ne te manquerait plus que d'être républicain!... gémit Mme Bérat levant les bras au plafond en témoignage de cet excès d'outrage. D'ailleurs ce n'est pas tout ça. Tâche de m'expliquer ce qui s'est passé, afin que je voie clair dans cette affaire. Si l'on s'est moqué de nous, ne crains rien, je me vengerai. Mais peut-être n'y a-t-il qu'un simple malentendu, un empêchement, que sais-je?...

— Un empêchement? Et lequel? Elle était bien libre de quitter sa chambre, où elle est restée enfermée

toute la journée : il n'y avait plus personne au château que le commandant, et il ne bouge plus, lui ; il a sa crise.

— Comment, personne? Et le comte?

— Parti.

— Parti ! Et le marquis d'Hérigny?

— Parti !

— Tiens, tiens !... Je comprends. Ils courent après leurs preuves.

— Quelles preuves?

— Tout à l'heure. Répète-moi ce que t'a dit Irène.

— Elle m'a dit..., par la fenêtre, d'aller à la ferme de Tervil prévenir qu'on l'attende de jour ou de nuit...

— Bon, cela. Elle veut quitter la maison. Et puis?

— Et puis elle m'a donné l'ordre d'aller la rejoindre, le soir, après-dîner, au bosquet des lauriers.

— Et tu y es allé, à quelle heure?

— Dam ! aussitôt que le commandant a eu lâché sa pipe... en s'endormant.

— Nigaud ! tu seras arrivé trop tard. Tu ne fais jamais que des sottises !...

— Elle pouvait bien m'attendre, aussi; qui l'empêchait ?

— Qu'en sais-tu? Peut-être qu'on la surveille. Seigneur ! quand on pense que sans ta sottise nous saurions maintenant à quoi nous en tenir !

— Parbleu ! elle voulait que je l'aide à fuir ; c'est bien simple. Belle affaire pour moi, un enlèvement !...

— Superbe ! Et tu l'enlèveras.

— Une mineure !

— Peuh ! de dix-huit ou dix-neuf ans ! belle affaire ! D'ailleurs, si tu la compromets, tu l'épouses ensuite, par grandeur d'âme !... Allons, tes actions remontent. Ouf ! car, tu sais, tu as été refusé ce matin.

— Savais pas.

— Je te l'apprends.

— Qu'est-ce que je vous disais?

— Je te conseille de triompher ! Pourtant Mlle de Trémor a déclaré qu'elle t'aurait peut-être aimé et choisi, si...

— Ah ! si?...

— Au fait, tu ne sais pas. Le comte n'est pas son père, paraît-il.

— Qu'est-ce que cela fait?

— Cela fait qu'elle l'épouse..., ou qu'elle veut l'épouser.

— Ah bah ! Tiens, tiens...

— Et tu ris de cela, toi, comme une bête.

— Dam ! s'ils s'aiment !

— Mais tu ne comprends donc pas que c'est déshonorant pour eux, ce mariage-là? car ici et là-bas, à Paris, dans leur monde à eux, comme ils disent, chacun est persuadé qu'Irène est la fille du comte; et ils auront bien du mal à débarbouiller leur enfant trouvée du nom de Mlle de Trémor et du soupçon de son origine. Je leur ai mis le nez dedans, moi, aujourd'hui, car je ne veux pas que ce mariage se fasse. Mais le scandale qui va s'élever autour de leur projet sera si grand qu'il faudra bien, pour l'apaiser, que l'on se hâte de faire disparaître cette fameuse princesse sous le nom roturier de Mme Aloys Bérat. Oh ! je n'ai pas perdu ma journée, moi ! Maître Torchu, notre homme d'affaires à Paris, recevra tantôt mes instructions... et un chèque. D'ici peu de jours, les journaux à potins, à racontars, s'empareront de cette histoire romanesque, racontée d'une certaine façon..., et nous verrons bien si l'on osera braver l'opinion publique. D'ailleurs, grâce à la fantaisie d'Irène, elle sera bientôt dans nos mains ; car je vais maintenant travailler les Tervil, et, s'ils ne m'obéissaient pas..., je les mettrais plutôt sur la paille ! Ils sont en arrière pour leurs termes. Ils devront faire comprendre à la demoiselle qu'elle ne peut demeurer chez eux, et je serai là, moi, pour offrir à la noble fugitive une retraite et une installation digne de sa fière origine. Je ramperai, s'il le faut ; mais je l'aurai ; et, une fois dans mes filets !... je ne te dis que cela... Toi, dès demain, tu retourneras au château ; tu te mettras à la disposition de Mlle de Trémor et tu tâcheras de l'enlever, non pas avec la grâce d'un ours qui tient sa latte, mais bien comme un amoureux cavalier.....

Et la fermière, tout enfiévrée par le succès entrevu, remontée sur sa bête, cavalcadait et paradait, la tête levée, trouvant des mots pour essayer d'exciter la galanterie et les audaces amoureuses de son lourdaud de fils, qui maintenant geignait tout bas... Il se voyait repris dans le fatal engrenage qui devait broyer tous ses rêves de bonheur. Et il s'accusait de sa sottise qui lui avait fait avouer lâchement les projets d'Irène à sa mère, leur commune ennemie !

Les voilà bien, à cette heure ! Ah, mais non ! Et une révolte lui venait. C'était payer trop cher, à la fin, les beaux petits millions qu'on lui faisait danser et tintinabuler devant les yeux pour l'amener à faire le malheur de trois personnes, y compris le sien. Il n'en voulait plus, de cet argent. Le doux visage de Catherine lui demeurait dans la pensée, souriant et attendri, comme au moment de la promesse échangée, et le désir de posséder ce trésor l'emportait décidément sur la tentation de l'autre. Tant pis !

Il fut sur le point de se lever dans un bel élan de générosité et de déclarer son choix. Et puis une défaillance morale le reprit ; ses velléités chevaleresques s'apaisèrent. Il cligna les yeux en dessous, pensant qu'il serait toujours temps de lâcher le magot quand la dernière minute aurait sonné et que d'ici-là il pouvait arriver des événements qui modifieraient...

On ne le marierait pas malgré lui, bien sûr ! Alors quoi? A quoi bon se presser? D'ailleurs, il lui demeurait un embarras sur la conscience : il avait livré les secrets d'Irène, il en était honteux, repentant, et il comprenait qu'il lui devait de garder son poste auprès d'elle afin de pouvoir la sauver des embûches perfides

de Mme Bérat. Evidemment il y parviendrait en paraissant entrer dans ses vues.

Il interrompit le débordement d'éloquence auquel se lâchait la fermière, en gémissant d'un ton pleurard :

— Oh ! la, la !.. ma jambe !.. Sais pas si je pourrais me tenir debout demain pour retourner au château.

Et il fit un grand effort pour se mettre debout.

Mais déjà la vieille femme, ravie, l'enlevait, le soutenait, l'aidait à regagner sa chambre en répétant :

— N'aie pas peur, mon petiot ; tu te tiendras, tu te tiendras... Couche-toi ; je m'en vas te chercher de l'arnica.

— En v'là un habit ! grommela Aloys en dépouillant ses loques.

— Tu en auras un plus beau le jour de tes noces, répondit la fermière avec un large sourire d'orgueil triomphant.

GEORGES DE PEYREBRUNE.

(*La suite au prochain numéro.*)

ESPAGNE ET PORTUGAL (1)

Tolède

LE VOYAGE. — ASPECT DE TOLÈDE. — LA MANUFACTURE D'ARMES. DESCRIPTION DE TOLÈDE. — LA CATHÉDRALE. — L'ÉGLISE DES ROIS. — LA SYNAGOGUE. — L'ALCAZAR.

J'ai déjà dit, ou à peu près, que les trains de chemin de fer espagnols semblent toujours avoir peur d'humilier les mules. Il est vrai qu'ils partent et qu'ils arrivent dans les environs de l'heure. Le règlement a tout prévu, même les petites siestes que fait la locomotive à certaines stations.

Si encore, aux stations, le panorama était toujours prêt pour le voyageur ! Mais de Madrid à Tolède la route est monotone : j'ai vu la campagne verte et triste ; je l'ai vu jaune et triste. C'est toujours la solitude ; toujours des ponts qui enjambent des lits désertés par les rivières et occupés, comme beaucoup de lits en Espagne, par les insectes ; de distance en distance, au loin, de grands bâtiments qui sont des ruines ; plus près, des fermes grises, et, au dehors, quand c'est la saison du battage, des mulets piétinant les épis, selon la mode antique de battre le blé. (Il faut convenir d'ailleurs qu'une machine à battre ferait mal dans les horizons africains.) Des *norias* montent l'eau, au pas tranquille d'une mule, et çà et là un serpent vert rampe dans le sable, avec un melon pour tête.

Les melons sont la grande gourmandise et, en été, le plus sûr rafraîchissement dans les stations, qui toutes vous promettent de la bière. Les statisticiens s'émerveillent, au printemps, de la richesse des céréales ; à l'automne, nous étions émerveillés des hommes, si crânes avec leur costume castillan, si pittoresques, haut montés sur des ânes ; et nous trouvions aux ânes une allure fière qu'on ne respecte pas assez quand on dessine Sancho Pança suivant don Quichotte.

Le trajet de Madrid à Tolède se fait en trois heures. Cela paraîtrait bien long en France, et c'est une course rapide en Espagne.

La première fois, nous étions annoncés, attendus, et, grâce à l'illustration d'un compagnon de voyage dont le nom m'échappe, le préfet lui-même devait nous faire les honneurs de la ville. Mais des bandits nous privèrent de cette compagnie : le préfet était occupé à une arrestation importante ; il s'agissait d'un coup de couteau hors ligne : il s'excusa. A mon second voyage, il n'y eut pas de bandit à la cantonnade, mais non plus aucun préfet à la gare : aussi, libres de nos courses, de nos admirations, nous vîmes du nouveau et revîmes bien mieux ce que nous avions vu déjà.

Le premier aspect de Tolède est saisissant. Un roc de granit porte cette ville romaine, gothique, moresque, dont le soleil a doré les pierres, qui hérisse ses tours, ses portes, ses créneaux au-dessus d'un véritable abîme où coule le Tage avec une fureur chevaleresque. C'est le décor d'un premier acte d'opéra.

On attend qu'un cortège sorte tout à coup de ce rempart, avec des cavaliers à drapeaux rouges, jaunes, verts, frissonnant au souffle que Delacroix répand sur ses tableaux. Le gigantesque écusson aux armes impériales, écartelé sur la porte de Charles-Quint, c'est-à-dire la porte de *Visagra*, est fait pour être salué par des passants raidis dans leurs armures, aux chevaux caparaçonnés d'étoffes héraldiques. Cette admirable tour de la Puerta del Sol, — bien mieux nommée que la place des tramways de Madrid, qui n'a pas de porte, — vieil édifice si magnifiquement conservé par l'embaumement du soleil, a une majesté hautaine.

Il fallut bien, lors de nos deux voyages, que le décor s'accommodât de notre modeste cortège — pas si modeste, après tout : quatre mules, coiffées de résilles comme Figaro, avec des pompons rouges, des grelots, et stimulées par un Pedrillo qui se tenait debout pour crier et fouetter mieux, nous firent gravir au galop cette côte abrupte et pittoresque.

La première fois, à mi chemin de cette montée rapide, nous fumes salués par le colonel d'artillerie directeur de la fabrique d'armes, prévenu par le préfet et venant nous offrir de nous montrer avant midi,

---

(1) Suite. — Voy. la *Revue* des 16 juin, 14 et 28 juillet, 29 septembre, 8 et 29 décembre 1883, 2 et 23 février, 5 et 26 avril, 17 mai, 21 juin, 16 août, 13 septembre, 1er novembre et 6 décembre 1884.

avant que les ouvriers ne prissent leur repas, la fabrication des immortelles lames de Tolède.

Nous avions la bouche assez ouverte par l'appétit pour qu'il ne fût pas nécessaire de nous l'élargir avec de grands sabres. Mais le romantisme a été, pour beaucoup d'entre nous, un sacrement indélébile, et je ne pouvais pas, si près des panoplies où Ruy-Blas a pris son épée et Antony son poignard, faire passer le pain et le vin avant le fer. Nous allâmes à la fabrique.

O vous qui me lisez et que j'initie au beau voyage que je raconte, n'allez pas visiter la fabrique d'armes! Vous y seriez autant déçus que bien reçus. La manufacture n'a plus que la rêverie de sa gloire. L'arme à feu a cassé l'arme blanche.

Sans doute, on continue à fabriquer là des épées si flexibles qu'elles s'enroulent comme des ressorts de montre et qu'elles peuvent être emportées dans un carton à chapeau. Nous assistons à la transformation complète d'une tige de fer qu'on étire et qui devient une lame de toréador. On nous assure que toute la cavalerie espagnole reçoit ses armes de la fabrique; on fait des essais que nous admirons; on frappe devant nous de grands coups de sabre sur une enclume de fer qui s'entame sans ébrécher la lame; on pique de la pointe d'une épée la langue de plomb d'un lion fait pour cela, et l'épée se recourbe comme un jonc. Tout cela est joli; mais la vérité m'oblige à déclarer qu'un petit couteau de Tolède, acheté à la manufacture même, est devenu, le lendemain, sans que la transformation nous eût été garantie, une scie parfaite, pour avoir voulu rompre l'échine d'un poulet espagnol.

Les poulets sont-ils plus durs que l'acier? ou bien les lames de Tolède ne sont-elles infaillibles que sur les échines humaines?

Quant à moi, j'ai rapporté une grande lame à découper que je garde vierge de toute coupure. Le manche en est ciselé comme les marteaux des maisons et les serrures; mais elle a fait vœu de n'ouvrir jamais rien; je respecte sa fierté, de peur d'ébrécher ce grand couteau, même en m'en servant pour couper le papier sur lequel j'écris ses louanges.

Tout ce qui se fait ailleurs à la mécanique, se fait à la main dans la fabrique; on y conserve les vieux usages; peut-être les conserve-t-on avec trop de piété. Cette grande usine du passé semble travailler pour des vaillants du temps passé.

Un atelier est intéressant, celui de la ciselure. On y fait des poignées qui rappellent celles que don Salluste fait admirer à Ruy-Blas :

> La poignée est de Gil, le fameux ciseleur,
> Celui qui le mieux creuse, au gré des belles filles,
> Dans un panneau d'épée une boîte à pastilles.

Je ne sais si l'on fait, à la fabrique de Tolède, des pommeaux à bonbonnières; mais on y cisèle de jolies épées.

Après avoir tout admiré avec une courtoisie qui doublait notre curiosité; après avoir vu la chapelle où l'on bénit les lames; après avoir acheté des couteaux inutiles et des épingles superflues, nous remontâmes, au galop de nos quatre mules, dans un tourbillon de poussière voluptueusement savourée, vers la ville merveilleuse.

Il faudrait demeurer un mois à Tolède pour l'étudier. J'y suis allé deux fois, et je n'ai fait qu'irriter ma curiosité, sans la satisfaire.

Quelle déception de n'être pas peintre pour dessiner ces rues montantes, dallées, étroites, dont nos roues entament les parois et que nos mules traversent toujours au galop; pour prendre l'empreinte de ces portes sculptées, ferrées, de ces marteaux qui sont tous des chefs-d'œuvre de serrurerie, de ces fenêtres qui font songer, comme dit Théophile Gautier, au couvent, à la prison, à la forteresse, au harem!

Voici la place des autodafés. Une petite fontaine lave la pierre des bûchers. Les jalousies vertes n'abritent plus, tout autour de l'ancien Zodocover, des regards effarés et pieux qui guettaient l'agonie des patients. Une femme fait des glaces; une autre nous offre des melons, et, pour saluer notre passage, dans un café, un jeune cadet de l'École militaire plaque sur un piano fantastique les premiers accords de la *Marseillaise*.

La cathédrale était, avant ma visite à Séville et après ma contemplation de la *Ronde de nuit* à Amsterdam, la plus grande émotion artistique que j'eusse ressentie de ma vie. Jamais je n'avais encore éprouvé un attendrissement religieux aussi grand, une stupeur aussi prodigieuse, qu'en sortant du soleil pour entrer dans la nuit de cette cathédrale immense, mosquée, temple chrétien, panthéon de tous les délires de la foi. Dans cette profondeur obscure on sent passer des frémissements d'or; les coins noirs ont des étincelles subites. Les autels, d'un mauvais goût gigantesque, écrasent le goût véritable et le font râler d'enthousiasme, Les orgues, avec leurs tuyaux en trompettes, semblent toutes prêtes à entonner un *Dies iræ* formidable. Les arceaux mystérieux ont des douceurs (oserai-je le dire?) véritablement amoureuses. Le chœur aux stalles sculptées par Philippe de Bourgogne et Berruguete donne des visions de moines, de prélats sublimes. La sacristie, en trois parties, est un musée; le cloître qui longe l'église évoque des processions radieuses.

Cette cathédrale est le poème de la religion espagnole, avec ses ardeurs farouches, ses attendrissements, ses enfantillages, ses petitesses, ses hauteurs.

Le cicerone le plus concis, M. Parro, a consacré 746 pages à décrire cet édifice colossal. Voilà ce qui me dispense d'entrer dans le détail. Je m'y perdrais et je voudrais m'y perdre. On a le vertige du gouffre et la fascination du suicide descriptif.

La *Capilla Mayor* est un amoncellement de sculptures, de joujoux en ivoire, en marbre, en or, qui ne vous



permettent pas de discuter, de juger : il faut admirer quand même, tant il est impossible de lutter avec cette colossale sculpture.

La chapelle mozarabe est, à coup sûr, une curiosité unique dans cette curiosité multiple. Elle est destinée à perpétuer, au milieu des cérémonies du rite grégorien, l'ancien rite primitif chrétien qui, lors de l'invasion des Arabes, avait continué à s'exercer dans les églises de Tolède. Ce culte toléré par les Arabes s'appelle *mozarabe*. Nous avons soulevé la tapisserie qui isole cette chapelle de l'église et assisté sans y rien comprendre à un office qui déroutait tous nos souvenirs catholiques.

Cette fantaisie de la tradition n'est-elle pas étrange, et n'est-ce pas là encore un trait du génie espagnol, qui va aux révolutions avec la peur aiguë de rien perdre du passé ? Par malheur, il y a des choses qui ne s'accumulent pas, mais qui doivent céder la place ou la prendre.

Je ne dis pas cela pour le culte mozarabe, curiosité inoffensive.

On sort de cette cathédrale, solennelle comme la mort, éblouissante pourtant dans ses ténèbres, comme la vie contemplée en ses sources profondes, avec une palpitation de joie et de respect qui ne se dissipe pas.

La première fois que je visitai Tolède, un sacristain insidieux voulut nous faire admirer une énorme cloche qui est la voix formidable de cette formidable cathédrale; je me laissai séduire; mais, à moitié chemin, j'avais tant monté et j'avais senti si soudainement la nécessité de ménager mes forces pour des excursions plus nouvelles, que j'abandonnai l'ascension : je renonçai au plaisir d'admirer la cloche. Je n'oublierai jamais la surprise, la douleur, le mépris, le désappointement du sacristain. Il ne fut qu'à demi *désappointé* en réalité, car je lui ai donné la moitié de ce que m'eût arraché l'enthousiasme, si je l'avais ressenti.

Après la cathédrale, une des plus belles du monde, l'église des Rois est une attraction forcée. Cet édifice, commencé en 1477 par les rois très catholiques Ferdinand et Isabelle après une victoire remportée sur les Portugais, serait le chef-d'œuvre des chefs-d'œuvre gothiques s'il n'était défiguré dans certaines parties par ceux qui ont prétendu l'achever et encombré de ruines dans les autres parties anciennes.

Quoi qu'il en soit, l'aspect intérieur est émouvant. Cette église, à une seule nef, a des piliers d'une ornementation incroyable, des frises élégantes, des détails d'une perfection rare ; mais la guerre a bivouaqué souvent dans cette église royale, et la caserne est destructive de toute peinture et de toute sculpture.

Le cloître, auquel on se rend par une porte en dehors de l'église, a une galerie complètement ruinée. Ah ! si nous avions ce bijou en France, comme, malgré tout, on le restaurerait, on le conserverait !

Ce qui reste est d'une délicatesse, d'une grâce, d'une féerie décorative inconcevables. Les arcs ont des doubles guirlandes de feuilles, de fleurs, d'oiseaux, d'animaux, de grotesques. Ces morceaux, debout ou brisés, sont des modèles.

On dirait que les Espagnols sont fiers des regrets que cause aux étrangers ce cloître en ruines, et ils constatent les lamentations, les reproches adressés, notamment par les Français.

On a établi dans la galerie restée debout un musée des débris ramassés dans les galeries détruites. Je ne sais si je m'abuse, mais je crois me rappeler qu'il y avait dans les plâtras un buste de Napoléon III. Est-ce une illusion de mon souvenir? Dans ce fouillis ai-je rêvé une ruine de plus? Ai-je confondu avec le buste d'un roi détrôné? Je relate l'impression obstinée qui m'est restée, me réservant de la contrôler à un troisième voyage.

Ce qu'il y a de plus singulier et de plus espagnol peut-être, à propos de cette église des Rois, c'est qu'au mur extérieur sont suspendues les chaînes enlevées aux esclaves chrétiens après la prise de Grenade. Il y a des siècles que ces chaînes sont là, à portée de la main des voleurs qui voudraient en faire de la vieille ferraille, des insurgés qui voudraient en faire de la mitraille; et personne ne s'est avisé d'y toucher! Trouvez-moi dans le monde, et surtout en France, un autre exemple de vertu ou de manie conservatrice!

Pendant que je raconte ces merveilles de l'Espagne, et que je rends hommage aux précautions de ceux qui la révolutionnent en ne démolissant que le moins possible, les tremblements de terre secouent ce pays si magnifiquement paré, crevassent ce chef-d'œuvre, la Giralda, font trembler les tours merveilleuses de l'Alhambra et écrasent sous les pierres ceux qui cueillent les oranges!

Les désastres ne sont pas encore bien connus; j'espère qu'ils s'amoindriront après une enquête; mais, quelque amoindris qu'ils soient, ils resteront considérables et douloureux.

De quoi se mêle la nature? N'y a-t-il donc plus de gouvernements pour tuer des gens et faire périr des monuments superbes? Fera-t-on pour les victimes du tremblement de terre ce qu'on a fait pour les inondés de Murcie? Je l'espère; je le demande.

Après l'église des Rois, il faut visiter les deux synagogues dont on a essayé de faire des églises, mais qui, toutes travesties par la conquête, toutes dégradées par le temps qu'elles nous apparaissent, ont des parties élégantes et proclament l'art judaïque, dépassé un peu partout par l'art arabe. Là, Moïse, vaincu, terrassé, couvert de chapelles, de peintures, de devises catholiques, ouvre encore un œil superbe et doux à travers ces outrages. Extérieurement, ces synagogues sont vulgaires, sordides, comme les juifs du moyen âge; il faut tâter à travers les haillons pour trouver leur richesse.

Nous sommes entrés aussi dans une toute petite mosquée devenue une chapelle; mais là il n'y avait



rien pour susciter l'imagination; c'était l'imagination qui devait susciter les ruines.

Nous allâmes à la recherche des Alcazars. On en compte quatre à Tolède; mais le palais occupé aujourd'hui par l'École militaire et que l'on achève de restaurer est, sinon le palais le plus authentique, du moins le plus habitable des palais mauresques. Charles-Quint s'y montre plus que les sultans; mais il a fort grand air; il domine la ville, regarde l'horizon et semble pointer l'artillerie qu'on étudie dans ses salles contre la fabrique d'armes établie au loin dans la plaine, sur les bords du Tage. Si l'épée de Tolède a vaincu le croissant, à son tour l'Alcazar militaire menace la fabrique d'épées. *Ceci tuera cela.* Ah! si *ceci* ne pouvait plus désormais tuer que *cela!*

On s'arrache difficilement à Tolède : c'est un autre charme que celui de Grenade; mais c'est un charme analogue, plus âpre, moins mélancolique, peut-être aussi puissant.

Je n'ai parlé ni de la Bibliothèque, ni des promenades, ni des maisons particulières, ni de ce dédale de rues où l'on se perd, où l'on fuit devant les voitures, car elles occupent si complètement la rue en s'y incrustant, qu'on serait écrasé si l'on ne cherchait un refuge dans des recoins ménagés de distance en distance, ou dans les maisons.

Je n'ai pas parlé non plus des ruines romaines; mais à quoi bon évoquer les Romains et les Grecs quand la cervelle suffit à peine à contenir tout ce que les Arabes y versent?

Par malheur, pour vivre à Tolède quinze jours ou un mois, il faudrait y trouver ce rien, ce presque rien de la civilisation moderne qui manque, pour manger en toute sûreté d'appétit, pour se coucher en toute sûreté de sommeil. Je ne voudrais pas calomnier la *Fonda de Lino*, où j'ai déjeuné deux fois; je crains moins d'en médire, car sa rancune ne pourrait pas mettre plus d'huile odorante dans les mets ni plus de punaises dans les chambres. Elle est pittoresque; elle garde la couleur d'une vieille hôtellerie espagnole; mais pourquoi n'y a t-il pas à Tolède un établissement international, caché, si l'on veut, mystérieux, dans la coulisse, mais où l'on se reposerait du décor, où l'on reprendrait des forces pour aller l'admirer de nouveau?

Quel crime à ajouter à ceux de Philippe II que celui d'avoir découronné Tolède, qui était une capitale aussi centrale et plus désignée que Madrid!

Je quittai Tolède, à chaque visite, avec le regret de n'avoir pas eu l'occasion de la visiter la nuit, par un clair de lune qui eût rendu l'évocation complète. A l'obscure clarté qui tombe des étoiles, Maures et Castillans se fussent réveillés. Le Tage doit avoir, dans ce silence des nuits, un chant héroïque qui alterne avec les guitares des sérénades, et qui parfois les brise.

Louis Ulbach.

(*La suite prochainement.*)

LA VILLE ET LE THÉATRE

Les grands événements de la vie parisienne se résument toujours en une courte phrase qui ouvre toutes les conversations, qui vous vient naturellement aux lèvres et qui vous permet de cacher les préoccupations que vous pouvez avoir en tête.

La phrase de cette semaine est : « Avez-vous vu *Théodora?* »

Ceux qui ont vu *Théodora* répondent fièrement ou modestement, suivant leur caractère : « Oui, je l'ai vue! » Ceux qui ne l'ont pas vue vous expliquent les raisons qui les ont empêchés d'aller la voir; et, avant que le feu de la conversation ainsi engagée ait pu s'éteindre, d'autres arrivent qui ont vu ou qui n'ont pas vu la pièce en question et apportent leur bûche, petite ou grosse, pour ou contre *Théodora.*

Voilà ce qui marque le triomphe de Sardou, plus encore que les bonbons ou les chapeaux baptisés du nom de sa nouvelle héroïne. On est tenu de parler de *Théodora.*

***

On le savait d'avance. A l'ardente curiosité qu'excite toujours une œuvre inédite de Sardou, se joignait l'attente d'une émotion bien vive: on allait revoir Sarah Bernhardt! Après des orages dont le souvenir nous poursuit encore, la grande tragédienne, apaisée et rendue à l'art, devait reparaître dans un nouveau rôle; elle ne songeait plus à s'empoisonner, ni à entrer au couvent, ni à se promener en ballon; elle consentait à redevenir la dona Sol, la Fédora, la Froufrou des beaux jours d'autrefois et à être tout cela en même temps! L'annonce d'un pareil événement était bien faite, convenez-en, pour passionner les cœurs les plus tièdes.

Aussi la première de *Théodora* a-t-elle été courue comme jamais première ne l'avait été. J'ai rencontré là, outre le public habituel de ces solennités, des personnes qu'on n'y voit jamais : des archéologues, des iconologues, des professeurs de langues orientales et quelques académiciens, notamment M. Gaston Boissier, qui errait dans les couloirs à la recherche de M. Camille Doucet. J'eus même l'honneur de le remettre dans son chemin.

Et comme l'orchestre, le balcon et les loges étaient occupés naturellement par le « tout Paris » des grands jours, les spectateurs non classés dans cette élite avaient dû se contenter de places médiocres, mauvaises ou pires. Des personnages marquants dans la littérature ou dans les arts étaient perchés à la deuxième et à la troisième galerie; d'autres, non moins célèbres, essayaient de se tenir en équilibre sur des quarts de strapontin; M. Gustave de Rothschild, pour ne citer que lui, était relégué au fond du parterre.



Ces places avaient été néanmoins acceptées avec reconnaissance, l'habile directeur du théâtre de la Porte-Saint-Martin ayant eu l'esprit de les accorder comme le témoignage d'une faveur insigne. Un de mes amis se trouvait rejeté ainsi dans un coin d'où il ne pouvait presque rien voir. Je crus devoir m'apitoyer sur son sort :

— Vous êtes mal ? lui dis-je.

— Oui, me répondit-il en souriant... Mais que voulez-vous ? Duquesnel n'avait plus que ce billet-là !

Et il me fit lire une lettre autographe dans laquelle le directeur s'excusait en termes fort aimables de n'avoir pu lui offrir une meilleure place.

Malheureusement la satisfaction de mon ami fut de courte durée. Je le rencontrai à l'entr'acte suivant : il se plaignait de ne pas jouir du spectacle, tandis que des gens qui ne le valaient pas se pavanaient dans d'excellents fauteuils. Je lui objectai la lettre de M. Duquesnel.

— Ah ! laissez donc ! reprit-il avec humeur ; je viens de voir le petit un tel : il a reçu une lettre plus aimable encore !

***

Mais la pièce ?... Racontez-nous la pièce ! m'écrivait il y a quelque temps un lecteur qui me reprochait gracieusement de ne pas avoir expliqué le sujet d'une comédie dont j'avais parlé.

Je pourrais peut-être m'en dispenser pour *Théodora*. Après tout le bruit qui s'est fait autour de cette œuvre, il me semble que les personnes les moins renseignées sur les choses du théâtre doivent savoir à peu près de quoi il s'agit. Et puis — je serai franc — rien n'est plus difficile que de raconter une pièce... N'importe : je dois obéir à mon lecteur.

L'héroïne du drame de M. Sardou est la Théodora de Procope, la femme de l'empereur Justinien, bien connu à l'École de droit. Mais le dramaturge ne s'est inspiré des *Anecdotes* que pour créer une légende qui se substituera sans doute à celle que l'historien grec avait accréditée.

Il faut le souhaiter pour Théodora. La courtisane éhontée qui régnait sur le Bas-Empire devient, avec M. Sardou, une créature intéressante et presque sympathique ; elle se régénère par l'amour ; elle sacrifie sa fortune et sa vie pour un beau jeune homme qu'elle a rencontré dans les rues de Byzance. Ce jeune homme s'appelle Andréas ; il conspire avec quelques hellénisants, ses amis, contre le tyran qui a renversé les statues de Socrate et de Platon. La conspiration est découverte ; l'un des conjurés tombe dans les mains de l'empereur. Andréas, qui allait être pris aussi, est sauvé par l'impératrice et ramené dans sa maison, où elle vient le retrouver sous le nom de Myrta. Il ignore qui elle est. Lorsqu'il l'apprend, il est saisi d'une juste fureur. Mais cette fureur, exprimée publiquement en des termes trop vifs, excite la colère de Justinien, et Andréas passerait un mauvais quart d'heure si Théodora ne le sauvait encore. Sur ces entrefaites, la révolte éclate dans Byzance ; les factions des Verts et des Bleus, ligués contre l'empereur, sont décimées par Bélisaire ; et Andréas vient mourir sous les yeux de son amante, qui lui fait boire imprudemment du poison, croyant lui verser un philtre réparateur. Andréas mort, Théodora n'a plus qu'à mourir aussi, et c'est avec joie qu'elle tend son cou au bourreau.

Voilà la pièce racontée en quelques lignes. Mais que cela est froid ! et comme j'aurais mieux fait de ne rien raconter du tout !

***

Il faut aller à la Porte-Saint-Martin. Il faut voir avec quel art merveilleux Victorien Sardou a su brosser ces huit tableaux pleins d'éclat et de mouvement, où la passion, la terreur, la gaieté jouent tour à tour leur rôle toujours bien compris. Que de belles scènes et que de jolies scènes ! On peut après coup revenir sur son plaisir ou sur son émotion, se demander pourquoi on a ri ici et frémi là... ; la réflexion arrive trop tard ! Vous avez frémi, vous avez ri ; l'auteur ne vous demandait pas autre chose ; n'allez donc pas lui demander, de votre côté, ce qu'il ne pouvait pas ou ne voulait pas vous donner.

Le drame est encadré dans une mise en scène somptueuse. Mais cette mise en scène fait corps avec la pièce ; elle la soutient sans l'écraser, elle garde les proportions qu'elle doit avoir dans la contexture générale de l'œuvre, et c'est ainsi que *Théodora* nous donne en son ensemble l'impression de la perfection artistique.

Les décors et les costumes de *la Haine*, quoique bien beaux aussi, ne nous avaient pas donné cette sensation. Peut-être y en avait-il trop. J'ai gardé le souvenir d'un cortège qui n'en finissait pas, d'une armée de figurants avec des chevaux faisant claquer leurs sabots sur le plancher du théâtre : on se sentait dans la féerie, dans la pièce militaire de l'ancien Cirque. Avec *Théodora*, rien de pareil ; le cinquième tableau (la loge impériale), qui a produit tant d'effet, ne réunit en somme que peu de monde : les gardes escortant l'empereur, les thuriféraires portant les encensoirs, et les femmes précédant l'impératrice. Il est certain que si M. Sardou l'avait voulu, on aurait pu ajouter à ce cortège cent ou cent cinquante figurants richement vêtus qui auraient défilé devant le trou du souffleur, aux acclamations de la claque et du public. C'eût été gâter un magnifique tableau. Le maître ne l'a pas permis, et nous avons pu admirer son œuvre telle qu'il l'avait conçue.

Car c'est bien l'œuvre de Sardou que nous avons eue là ; c'est lui qui avait rêvé de reconstituer la curieuse époque des Césars byzantins et qui, poursuivant son

entreprise avec la passion et la conscience d'un véritable artiste, l'a mise au point où elle devait être. Certes MM. Rubé, Chaperon, Robecchi et les autres ont peint de superbes décors; M. Thomas a dessiné de fort beaux costumes... Mais qui a inspiré et guidé ces hommes de talent? C'est l'auteur dramatique; c'est Sardou qui a tout préparé, tout ordonné, tout revisé, s'occupant des moindres détails, réglant les mouvements de chaque personnage, acteur ou comparse, et ne laissant pas passer un accessoire qui ne fût à sa place, les choses et les hommes devant concourir à l'effet général du tableau.

C'est Sardou qui a dû disposer les plis du manteau de Justinien et qui aura montré à l'empereur comment on devait s'y prendre pour bénir le peuple assemblé dans le cirque.

Je n'en sais rien; mais je l'affirme. Je l'affirme au critique éminent et malicieux, qui écrit: « *Théodora* est, en réalité, de MM. Sardou et Duquesnel » et, qui, pour un peu, dirait que cette pièce est de MM. Duquesnel et Sardou. Eh bien, non; elle est réellement de M. Sardou tout seul, ceci soit dit sans vouloir méconnaître le mérite du directeur, qui a fait ses preuves comme metteur en scène et qui aura été pour le célèbre auteur un lieutenant plein d'intelligence et de zèle. Mais, encore une fois, dans un théâtre où l'on répète une pièce de Sardou, rien n'existe que par Sardou.

***

Et l'interprétation?... Ma foi! je dirais presque que tout l'honneur lui en revient aussi. C'est un maître comédien: il se joue ses pièces à lui-même et se rend compte ainsi des effets qu'elles doivent produire. Il n'a donc qu'à apprendre les rôles aux acteurs; c'est ce qu'il fait; et les artistes les mieux doués, les plus grands comme les plus petits, profitent toujours de ses leçons.

Mmes Sarah Bernhardt et Marie Laurent, MM. Philippe Garnier et Marais accepteront-ils, en dépit de cette remarque, les éloges auxquels ils ont droit? Je les leur adresse en toute sincérité.

Et je louerai aussi de tout cœur l'acteur qui représente le bourreau. C'est un rôle muet; mais comme il est joué!... Ce bourreau — un très bel homme — se présente au dernier acte devant la pauvre Théodora, et, à la façon dont il la regarde sans rien dire, elle comprend, et le public aussi, que cette fois c'est bien fini. C'est la dernière scène de la pièce; c'est, pour moi, la plus saisissante.

Eh bien, que voulez-vous? là encore, je retrouve la main de notre auteur... On a déjà vu bien des bourreaux au théâtre: il n'y a que Sardou qui ait pu dénicher et camper ce bourreau-là!

MONSIEUR JOSSE.

BULLETIN

Chronique de la semaine

Sénat. — Dans les trois séances du 26, du 27 et du 29, le Sénat s'est décidé sur la question de vote du budget des recettes et d'un crédit provisoire permettant de subvenir aux dépenses du premier trimestre 1885. Le premier jour a été consacré à la discussion générale, à laquelle ont pris part MM. Chesnelong, de Freycinet et le ministre des finances. Le 27, après une discussion assez longue et malgré une protestation de M. Léon Say déclarant qu'on ne peut voter les recettes pour toute l'année, car on risquerait de donner au gouvernement le droit de percevoir les impôts alors qu'il n'aurait pas le droit de les dépenser, l'ensemble du budget des recettes a été adopté à la majorité de 172 voix contre 35. Le 29, M. Dauphin a donné lecture de son rapport sur le crédit provisoire, qui a été adopté par 192 voix contre 3 sur 195, après discours de MM. Buffet, Léon Say, et du ministre des finances.

Le 27, vote d'un projet de loi réunissant en une seule ville, sous le nom de Calais, les deux villes de Calais et Saint-Pierre. — Le 29, vote du crédit de 500 000 francs voté par la Chambre et destiné à secourir les victimes des inondations de l'Inde française. — Clôture de la session extraordinaire.

Chambre des députés. — Le 26, après l'adoption d'un certain nombre de projets d'intérêt local, M. Labuze a déposé une demande de crédits provisoires pour l'exercice 1885, applicables au premier trimestre et s'élevant à 1 032 916 760 fr. M. Jules Roche a donné le lendemain lecture de son rapport. La discussion, à laquelle ont pris part MM. Lockroy, Clémenceau, Ribot et le ministre des finances, a occupé la séance du 29. Par 408 voix contre 96 l'ensemble du projet a été adopté. — Clôture de la session.

Tonkin. — D'après une dépêche du général Brière de l'Isle, en date du 28 au soir, les soldats français ont eu pendant plusieurs jours des combats avec les pirates aux environs de Hong-Yen. L'ennemi a perdu 300 hommes et deux canons.

Nécrologie. — Confirmation de la mort du voyageur Charles Huber, assassiné en Arabie; — mort du statuaire Idrac; — du capitaine Laperrine, un des combattants de Bac-Lé; — de la princesse Caraman-Chimay; — de M. Perrin, directeur-propriétaire de la Librairie académique Didier.

Le droit de réponse

L'article 13 de la loi du 29 juillet 1881 est ainsi conçu:

« Le gérant sera tenu d'insérer, dans les trois jours de leur réception ou dans le prochain numéro, les réponses de toute personne *nommée* ou *désignée* dans le journal ou écrit périodique, sous peine », etc.

On conviendra que si tout le monde usait de ce droit à toute occasion, il ne serait plus possible, dans un journal ou une Revue, de parler des travaux ou des ouvrages de personne: les réponses, de longueur double, viendraient sans cesse dénaturer la physionomie de la Revue et du journal. C'est ce qui est généralement compris; nous devons dire qu'il est très rare que ce droit soit exercé par ceux qui seraient en mesure d'invoquer l'article 13 de la loi du 29 juil-



let 1881. C'est ainsi, pour citer des exemples, que récemment M. le docteur Bernheim et M. le docteur Brémaud, après avoir songé d'abord à répondre aux articles de M. Paul Janet sur *les Suggestions dans l'état hypnotique* (1), dans lesquels leurs expériences étaient appréciées par l'éminent philosophe, y ont renoncé de bonne grâce, sur une simple observation du directeur de la *Revue*.

Il arrive quelquefois que les réponses sont dictées par un sentiment respectable, fût-il exagéré : par exemple, quand c'est le fils d'une personne défunte qui croit devoir défendre la mémoire de son père, en usant du droit de réponse que lui accorde également la loi que nous venons de citer. Nous croyons qu'en pareil cas il convient d'avoir égard à ce sentiment. On se rappelle peut-être le portrait que M. Sarcey a tracé ici même, dans ses *Souvenirs personnels* (2), d'un M. Maisonville, imprimeur à Grenoble, qui lui offrit autrefois d'être le principal collaborateur d'un journal qu'il fondait et, par suite, se lia avec lui d'une longue amitié. M. Maisonville est mort, et son fils, M. Fritz Maisonville, aujourd'hui rédacteur en chef de l'*Impartial des Alpes*, relevant dans ce portrait une date qui, paraît-il, était inexacte et deux expressions qui lui semblaient plus que désobligeantes pour son père, entra à ce sujet en correspondance avec nous. Il déclarait d'ailleurs, dans une lettre du 6 novembre, que si M. Sarcey « se rectifiait galamment dans la *Revue* d'abord, dans son livre ensuite », il ne ferait pas intervenir son droit de réponse. Sans se faire prier, M. Sarcey rectifia immédiatement l'erreur de date par une lettre insérée dans notre numéro du 8 novembre, page 608, et, dans son volume édité par Ollendorff, il modifia, en outre, les deux expressions qui avaient froissé la piété filiale de M. Fritz Maisonville. Celui-ci toutefois nous fait remarquer qu'elles n'ont pas été modifiées dans la *Revue* par une atténuation ultérieure. Le plus simple nous paraît être de reproduire ici le portrait tel qu'il se trouve dans le volume, retouché par M. Sarcey :

« Il y avait à Grenoble un brave homme né dans la classe ouvrière, car il avait été longtemps typographe, mais qui ne manquait pas d'une certaine instruction, qui avait de l'entregent et même, dans une certaine mesure, de l'esprit; rond d'allures, mais cachant la finesse aiguisée du Dauphinois sous un air de bonhomie patriarcale; dévoré du désir d'arriver, de compter pour quelque chose et d'être quelqu'un. Il s'appelait Maisonville.

« Il passait pour franchement libéral et même un peu républicain.

« Il avait obtenu, en 1848, un privilège d'imprimeur. Il possédait un modeste capital, amassé à grand'peine à force de travail et d'économie; il le mit tout entier dans l'achat d'un humble matériel.

« La première idée fut naturellement de fonder un journal », etc.

Nous prions nos lecteurs de regarder ce texte comme le texte véritable et définitif.

(1) Ces articles ont paru dans la *Revue* des 26 juillet, 2, 9 et 16 août 1884.

(2) Numéro du 25 octobre, p. 523.

Bibliographie

Simples notes sur Pierre de Sébiville, par M. Auguste Prudhomme, archiviste de l'Isère.

M. Auguste Prudhomme a trouvé, dans les registres des délibérations consulaires, d'intéressants détails sur Pierre de Sébiville, cordelier, premier apôtre de la Réforme à Grenoble. Sébiville était, depuis plusieurs années, le prédicateur à la mode, quand, à la suite d'une querelle de moines, il rompit avec l'orthodoxie et se décida à dire tout haut ce que depuis longtemps, sans doute, il pensait tout bas. Peu après il abjura ses « erreurs », par crainte du bûcher, et de bouche seulement. Mais la rigueur de la pénitence que lui infligea l'Official le rejeta plus violemment dans l'hérésie. Puis on perd sa trace et l'on ne sait quand il mourut ni comment.

Sébiville paraît avoir été une âme faible et fière, un peu hésitante et douloureuse, sympathique, en somme. Cette histoire d'une conscience est fort bien racontée.

M. Auguste Prudhomme est un élève de l'École des chartes, qui daigne écrire avec agrément. Son étude offre d'ailleurs un intérêt général : on y entrevoit les causes ordinaires de « ce grand fait moral qu'on appelle, suivant le camp auquel on appartient, une conversion ou une apostasie » (dernières lignes de l'opuscule). Les catholiques diront, en effet, que c'est l'amour-propre, l'intérêt et la passion qui ont fait de Sébiville un hérétique. Les protestants répondront : Quel intérêt avait-il à risquer le bûcher ? Et quel amour-propre que celui qui expose au martyre ! La vérité, c'est que les réformateurs étaient des hommes, et que l'amour-propre ni la rancune ne sont incompatibles avec des convictions d'ailleurs sincères et fortes jusqu'à l'héroïsme.

J. L.

Livres nouveaux

La saison s'ouvre par un vif mouvement de librairie. On en pourra juger par cette première liste :

Le Nouveau spiritualisme, par E. Vacherot (de l'Institut). — Un vol. grand in-8°. Hachette et Cie.

L'Église et l'État dans la seconde moitié du IIIe *siècle* (249-284), par B. Aubé. — Un vol. in-8°. Émile Perrin.

L'Individu contre l'État, par Herbert Spencer, traduit de l'anglais par J. Gerschel. — Un vol. in-12. Félix Alcan.

La Propriété sociale et la démocratie, par Alfred Fouillée — Un vol. in-12. Hachette et Cie.

Le Vandalisme révolutionnaire, par Eugène Despois. Nouvelle édition précédée d'une notice historique et littéraire sur l'auteur par M. Charles Bigot. — Un vol. in-12. Félix Alcan.

Les Émotions et la volonté, par Alexandre Bain; traduit de l'anglais par P.-L. Lemonnier. — Un vol. in-8°. Félix Alcan.

Histoire naturelle des religions, par Eugène Véron. — 2 vol. in-12. O. Doin et Marpon et Flammarion.

Les Torpilleurs autonomes et l'avenir de la marine, par M. Gabriel Charmes. — Un vol. in-12. Berger-Levrault.

L'Armée romaine au temps de César, par Fr. Kraner; traduit de l'allemand, annoté et complété par L. Baldy et G. Larroumet. — Un petit vol. in-12. Klincksieck.

Histoire des Israélites depuis l'époque de leur dispersion jusqu'à nos jours, par M. Théodore Reinach. — Un vol. in-12. Hachette et Cie.

Claude de France, duchesse de Lorraine, par M. R. de Magnienville. — Un vol. in-12. Émile Perrin.

Enguerrande, poème dramatique, avec une préface de Théodore de Banville, par Émile Bergerat. — Un vol. in-12. Frinzine, Klein et Cie, 1, rue Bonaparte.

Les Mille et une nuits du théâtre, par Auguste Vitu. — Un vol. in-12. Paul Ollendorff.

Lettres à une honnête femme sur les événements contemporains, par Quatrelles. — Un vol. in-12. Calmann Lévy.

Autour de la caserne, par M. Paul Bonnetain. — Un vol. in-12. Victor Havard.

Vie brisée, par Marie de Besneray. — Un vol. in-12. E. Plon, Nourrit et Cie.

Le Manuscrit de la grand'mère, publié par sa petite-fille Grace Pierantoni, née Mancini, traduit de l'italien par Mlles M. de Laveleye et V. Frederiq. — Un petit vol. in-12, à Verviers.

Les Deux missions du colonel Flatters, racontées par un membre de la première mission. — Un vol. in-12; 2 francs. Maurice Dreyfous.

Excursions sur les bords de l'Euphrate, par Léon Cahun. — Un vol. in-12; 2 francs. Maurice Dreyfous.

Le Voile bleu, par Florence Mongomery, traduit de l'anglais. — Un vol. in-12. Grassart.

Fleurs et sourires, extraits des chefs-d'œuvre de la littérature anglaise. — Un vol. in-12. Dentu.

Jupe courte, par Catulle Mendès. — Un vol. in-12. Victor Havard.

Esquisses orientales; Anthoula, par M. N. — Un vol. in-12. Grassart.

Contes épiques, par Catulle Mendès. — Sept petits vol. in-12. Paul Ollendorff. — Les deux premiers sont en vente. Chaque vol. : 1 fr.

Fleurs et peinture de fleurs; France et Italie, Flandre, Hollande, par Loir-Mongazon. Un vol. in-12. Émile Perrin.

Faits divers

— D'après *le Livre,* M. Blaze de Bury, le beau-frère de M. Buloz père, aurait l'intention de publier un volume intitulé : *Mes souvenirs de la Revue des Deux Mondes.*

— Mlle Dosne, la sœur de Mme Thiers, a l'intention de fonder à Auteuil une maison de retraite pour les hommes de lettres, les artistes et les savants. L'établissement ne recevra que des hommes jeunes, qui seront mis ainsi, à leurs débuts, à l'abri des difficultés matérielles.

— Le septième volume de l'*Histoire universelle de la littérature,* par M. de Gubernatis, a paru. Il est consacré aux contes populaires. L'entreprise colossale de M. de Gubernatis marche avec une rapidité et une régularité prodigieuses.

— Le docteur Eduard Engel, ancien directeur d'une Revue allemande souvent citée ici, le *Magazin für die Literatur,* etc., vient de publier un volume intitulé *Psychologie der Französischen Literatur* (Vienne, Prochaska). M. Eduard Engel passe en revue quelques-uns des écrivains français qui lui ont semblé les plus propres à caractériser les phases diverses de notre littérature, depuis Rabelais jusqu'à M. Zola.

— Stanley travaille à un ouvrage sur le Congo.

[illegible] n paraîtra un nouvel ouvrage du docteur Schliemann, contenant le compte rendu de ses fouilles à Tirynthe et publié simultanément en Allemagne, en Angleterre, en Amérique et en France. Dès qu'il sera terminé, le docteur Schliemann se rendra en Crète, où il croit que ses fouilles seront très fructueuses.

— Lord Ashburnham va vendre, dit-on, à l'Allemagne ce qui reste des manuscrits de sa célèbre collection.

— La *Revue de géographie* publie une série de lettres de Pétrus Martyr, ami de Christophe Colomb et en relations avec les plus grands personnages du temps. Les lettres les plus curieuses sont celles où Martyr annonce à ses correspondants la découverte de l'Amérique. La première en date est du 14 mai 1493 :

« Quelques jours se sont écoulés depuis qu'est venu des antipodes un certain Christophe Colomb, un Génois qui avait obtenu à grand'peine de mes souverains trois navires pour tenter cette expédition. On regardait, en effet, ses projets comme chimériques. Il est maintenant de retour, chargé de marchandises précieuses, et surtout d'or qu'on récolte naturellement dans cette région. Ce sont les preuves de son voyage; mais passons à d'autres sujets... »

Ce « passons à d'autres sujets », après six lignes données à la découverte de l'Amérique, indique que la nouvelle n'avait pas produit tout d'abord un grand effet. Dans les lettres suivantes, Martyr commence à comprendre que l'événement a quelque importance. La découverte de Colomb devient « extraordinaire », puis « admirable »; puis ce sont « des merveilles », et enfin, le 1er novembre 1493, il appelle son ami Christophe « cet illustre découvreur du Nouveau Monde ».

— Le gouvernement ottoman vient de fonder une académie destinée à s'occuper de la langue turque. L'un des premiers soins de l'académie devra être de préparer une réforme de l'orthographe, qui sera ensuite appliquée dans les établissements d'instruction publique. Une partie des académiciens sont déjà nommés.

— A la sixième réunion générale de l'*American Library-Association,* qui s'est tenue au mois d'août dernier aux États-Unis, un membre, M. Whitney, a attiré l'attention de l'assemblée sur un procédé qui semble entré dans les mœurs des éditeurs américains et qui consiste à démarquer les productions littéraires de l'étranger en substituant au titre original un titre de fantaisie. *L'Homme qui rit* s'édite sous le titre de *By order of the king (par ordre du roi),* et ainsi de suite. M. Whitney a présenté une liste, longue de 28 pages, d'ouvrages ayant paru sous deux titres différents et même davantage. L'assemblée a décidé de faire compléter cette liste et de la publier. C'est ce qui a été fait. La liste vient de paraître sous le titre : *A modern Proteus.*

Le gérant : Henry Ferrari.

Paris. — Imp. A. Quantin, 7, rue Saint-Benoît. [4382]

Capsules Mathey-Caylus

A Enveloppe mince de Gluten

Au Copahu et à l'Essence de Santal,
Au Copahu, au Cubèbe, et à l'Essence de Santal,
Au Copahu, au Fer et à l'Essence de Santal,

« Les **Capsules Mathey-Caylus** à l'*Essence de Santal* associée à des « Balsamiques, possèdent une efficacité incontestable et sont employées avec le plus « grand succès pour guérir rapidement les *Ecoulements* anciens ou récents, la « *Blennorrhagie*, la *Blennorrhée*, la *Leucorrhée*, la *Cystite du Col*, l'*Uréthrite*, « le *Catarrhe* et les autres *Maladies de la Vessie* et toutes les affections des *Voies* « *urinaires*.

« Grâce à leur enveloppe mince de *Gluten*, essentiellement assimilable, les « **Capsules Mathey-Caylus** sont digérées par les personnes les plus délicates et « ne fatiguent jamais l'estomac. (*Gazette des Hôpitaux de Paris*.

VENTE EN GROS, **CLIN et Cie Paris**, — DÉTAIL DANS LES PHARMACIES.

LA JABORANDINE

Extraite de la plante brésilienne le ***Jaborandi***

Dont les propriétés ANTI-CALVITIQUES ont été récemment découvertes et constatées par un Mémoire présenté à l'Académie de Washington

ARRÊTE LA CHUTE DES CHEVEUX
EN QUELQUES JOURS

Le Flacon : 20 fr.

DUSSER, *Invent^r, 1, rue J.J. Rousseau, PARIS*

SOLUTION
De Salicylate de Soude
Du Docteur Clin

Lauréat de la Faculté de Médecine de Paris (PRIX MONTYON).

La **Solution du Dr Clin**, toujours identique dans sa composition et d'un goût agréable, permet d'administrer facilement le *Salicylate de Soude* et de varier la dose suivant les indications qui se présentent.

Cette solution très-exactement dosée contient :
2 grammes de *Salicylate de Soude* par cuillerée à bouche,
0,50 centigr. — — par cuillerée à café.

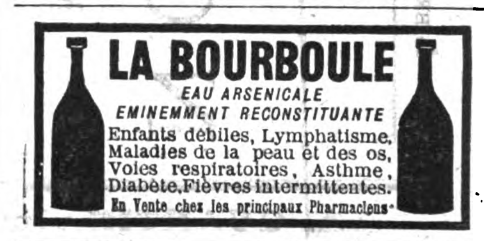
Exiger la **VÉRITABLE SOLUTION CLIN**, *que l'on peut se procurer par l'entremise des pharmaciens.*

EAUX MINÉRALES
PROVENANCE GARANTIE
E. SCHMOLL, 20, rue des Quatre-Fils

BACCALAURÉATS

L'INSTITUTION ROGER, 2, rue Lhomond (Panthéon) PARIS, a présenté 15 candidats à la session de novembre, **11** *ont été admissibles et* **10** *reçus*. MM. Aubry, Aguillaume, Bouchard, Claudel (*avec mention*), Collet, Dormont, Ducellier, Lherbé, Merciolle, Rayez.

VOLONTARIAT



L'ÉLIXIR TROUETTE-PERRET

à la PAPAÏNE *(Pepsine végétale)*

est le plus Puissant DIGESTIF connu.
(Voir les travaux de MM. WURTZ et BOUCHUT.)

Le SIROP, l'ÉLIXIR ou les CACHETS de TROUETTE-PERRET
à la PAPAÏNE

rendent les plus grands services et guérissent rapidement les **Maladies d'Estomac, Gastrites, Gastralgies, Vomissements, Diarrhées lientériques**, et sont les meilleurs médicaments à employer dans tous les cas où la Pepsine ou la Diastase peuvent être ordonnées.

Les doses habituelles sont : **UN** *verre à liqueur de* **Sirop** *ou d'***Élixir** *ou* **DEUX CACHETS** *à prendre immédiatement après chacun des principaux repas.*

SE TROUVE DANS TOUTES LES PHARMACIES. — GROS : RUE SAINT-ANTOINE, 165.

Ces Capsules, seul remède contre la
PHTHISIE
GUÉRISSENT RAPIDEMENT



TOUX OPINIATRES, ASTHMES. CATARRHES, OPPRESSIONS BRONCHITES CHRONIQUES ENGORGEMENTS PULMON
Le Flacon : **3** fr. f
105, rue de Renn
ET LES PRINCIPALES
Nombreuses guéris
qui avaient tout ess

BACCALAURÉATS

L'Institution **CHEVALLIER**, rue du Cardinal-Lemoine, 65, à Paris, dans l'année scolaire 1883-84 a fait recevoir aux Baccalauréats **deux cent cinquante et un** élèves, dont nous avons publié les noms, compte déjà cette année **cent vingt** élèves reçus à la seule session de novembre. Ce sont :

LETTRES : 1re Partie. — MM. Albaret, Auboin, Benoit, Beurier, Biard, Boulet, Brouland, Bultel, Chapard, Charpentier, Cuvillier, Déléris, Devimes, Duhamel, Fontaine, Galabrun, Habert, Herzog, Langlois, Legalcher-Baron, Lucron, du Matz, Michaux, Millet, Milon, Montvoisin, Pierre, Pilat, Poyet, Ardel, Royer, O. Schutzenberger, Sédillon, Seguin, Silva, Telliez, Villanova.

LETTRES : 2e Partie. — MM. Biré, Bridier, Caignart, Cayet, Chabrat, Champs, Emery, Garaud, Grilhon, Houdaille, M. Huguet, Jactat, Josse, Ledellié, Méret, Mercy, Michel, Mill, Muston, Pinchon, Poitevin, Richebois, Roux, Toutée, Vernois, Veyrat, P. Vibert, L. Vibert.

SCIENCES. — MM. Bachollet, Balâtre, Barruel, Bélard, Béraud, Bisch, Bouillot, Burger, Cassigneul, Castellanos, Cavillier, Champagne, Chrétien, Coin, Dufraisse, Duret, Garcet, Gerberon, Gotchaux, Guillemin, Harlay, J. Huguet, Jobey, Kessler, Lefèvre, Levasseur, Martin, Moliner, Paradis, Parrand, Paturet, Perrin, Perséguers, Prod'homme, Salmon, Sandras, Steinmetz, Thibault, Vaudremer, Vernhes, L. Vialatte, J. Vialatte, Vibert, Wisner.

C'est à sa discipline et à la large organisation de son enseignement l'Institution doit ses remarquables succès. (1956 admissions aux examens des Baccalauréats depuis le 1er novembre 1874).

INSTITUT AGRONOMIQUE

27 élèves reçus à l'**Institut** dans la dernière promotion, l'Instituution en **Deuxe. Ce sont : MM.** Ahmed-Riza, Alland, Atrux, Barruel, Bonnet, Garcet, Gault, Gayon, Gibert, Girardot, de l'Hortet.

Cours spéciaux pour les sessions d'avril et juillet-août. — Préparation aux **Ecoles d'agriculture** et aux **Ecoles vétérinaires.**

COURS COMPLÉMENTAIRES POUR LE VOLONTARIAT

2, Boulevard de Strasbour

BREVETS D'INVEN

ET MARQUES DE FABRIQUE EN FRAN

(OFFICE FONDÉ EN 186

BLÉTRY

Ingénieurs civils, Conseils en matière

fr.	Un an. 45 fr.	
	—	50
	—	55

pe et des États-Unis.

PUBLICATIONS

Ma... pas rendus.

gères

NTE AU NUMÉRO

ARD SAINT-GERMAIN, 111, PARIS

ET MARCHANDS DE JOURNAUX

CRÉDIT FONCIER DE FRANCE

Tirage du 5 janvier 1885

31e TIRAGE DES OBLIGATIONS FONCIÈRES DE 500 FR. 3 0/0

EMPRUNT 1879

Le nº 787,333 est appelé au remboursement à 100,000 fr.
Le nº 1,100,257, à 100,000 fr.
Le nº 441,056 est appelé au remboursement à 25,000 fr.
Les nos 775,135, 1,172,661 sont appelés au rembt chacun à 10,000 fr.

Les nos 112,926, 258,006, 1,191,632, 1,582,646, 1,747,616, sont appelés au remboursement chacun à 5,000 fr.

Les 90 numéros ci-après chacun à 1,000 fr.

107,509	170,951	342,658	417,914	534,493	623,482	716,896	938,062	1,058,403	1,120,144	1,250,051	1,410,426	1,551,781	1,669,397	1,770,986
123,731	181,457	362,486	437,734	562,705	663,077	762,221	1,011,552	1,064,116	1,145,502	1,270,079	1,411,799	1,573,694	1,686,685	1,780,145
129,077	194,157	385,023	470,102	591,433	698,783	826,617	1,014,254	1,068,860	1,154,804	1,337,552	1,465,938	1,586,961	1,697,986	1,783,005
157,831	246,320	391,696	497,698	603,192	699,929	828,523	1,028,296	1,069,241	1,178,995	1,376,127	1,476,902	1,610,059	1,719,978	1,792,680
159,472	306,998	396,271	498,975	603,884	704,064	885,083	1,030,729	1,070,451	1,213,696	1,378,652	1,531,042	1,624,629	1,738,503	1,796,918
162,346	317,259	411,030	512,541	605,286	704,429	926,867	1,034,084	1,076,858	1,223,785	1,403,511	1,537,973	1,644,406	1,745,800	1,797,096

30e TIRAGE DES OBLIGATIONS FONCIÈRES DE 400 FR. 3 0/0.

EMPRUNT 1877

Le nº 143,446 est appelé au remboursement à 100,000 fr.
Le nº 80,380, à 50,000 fr.

Les nos 341,529, 561,923 sont appelés au rembt chacun à 10,000 fr.
Les 30 numéros ci-après chacun à 1,000 fr.

7,438	15,982	97,707	146,760	163,576	207,285	326,835	340,609	371,356	420,280	510,754	517,779	523,944	597,559	611,255
12,534	74,269	130,894	160,452	182,434	304,811	337,785	346,053	372,517	446,856	512,089	518,490	546,654	599,025	618,148

3,387 autres numéros ont, en outre, été appelés au remboursement au pair.

Librairie PAUL OLLENDORFF, 28 bis, rue de Richelieu, PARIS

VIENT DE PARAITRE

SOUVENIRS DE JEUNESSE

PAR

FRANCISQUE SARCEY

Un volume grand in-18. 5e édition. — Prix .... 3 fr. 50

LES MILLE ET UNE NUITS

DU THÉATRE

Par AUGUSTE VITU

Un volume grand in-18. — Prix .... 3 fr. 50

SERVICE DE NUIT

Par ALBERT CIM

Un volume grand in-18. 3e édition. — Prix .... 3 fr. 50

LES MONACH

ROMAN PARISIEN

Par ROBERT DE BONNIÈRES

Un volume grand in-18. 8e édition. — Prix .... 3 fr. 50

IRRÉCONCILIABLES!

ROMAN

Par Madame ANNA JAUBERT

Un volume grand in-18. — Prix .... 3 fr. 50

COMPTOIR D'ESCOMPTE DE PARIS

Assemblée générale annuelle ordinaire

MM. les actionnaires du Comptoir d'escompte de Paris sont convoqués en assemblée générale annuelle ordinaire le *samedi* 31 *janvier* 1885, à quatre heures de relevée, au siège social, rue Bergère, 14, à l'effet d'entendre le rapport du conseil sur les opérations du Comptoir pendant l'exercice écoulé, ainsi que le rapport des censeurs, statuer sur les comptes et sur la fixation du dividende de l'exercice 1884, et de procéder aux nominations à faire dans le conseil d'administration et le comité de censure, conformément à l'article 19 des statuts.

Aux termes de l'article 33 des statuts, l'assemblée générale se compose de tous les actionnaires possédant au moins dix actions.

Ceux de MM. les actionnaires propriétaires de dix actions dont les titres ne sont pas, en ce moment, déposés dans les caisses du Comptoir d'escompte et qui désirent faire partie de l'assemblée générale, devront déposer leurs actions, au siège de la Société, vingt jours au moins avant l'époque fixée pour la réunion, c'est-à-dire le 10 *janvier au plus tard.*

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

(REVUE BLEUE)

DIRECTEUR : M. EUGÈNE YUNG.

1er SEMESTRE 1885. (3e SÉRIE). NUMÉRO 2. (22e ANNÉE). — 10 JANVIER 1885.

PROFESSEURS DU COLLÈGE DE FRANCE

M. Ernest Renan

Par quel autre pourrais-je mieux commencer? Nul écrivain peut-être n'a tant occupé, hanté, troublé ou ravi les plus délicats de ses contemporains. Qu'on cède ou qu'on résiste à sa séduction, nul ne s'est mieux emparé de la pensée, ni de façon plus enlaçante. Ce grand sceptique a dans la jeunesse d'aujourd'hui des fervents comme en aurait un apôtre et un homme de doctrine. Et quand on aime les gens, on veut les voir.

Les Parisiens excuseront l'ignorance et la naïveté d'un provincial fraîchement débarqué de sa province, qui est curieux de voir des hommes illustres et qui va faisant des découvertes. Je suis un peu comme ces deux bons Espagnols venus du fin fond de l'Ibérie pour voir Tite-Live et « cherchant dans Rome autre chose que Rome même ». Le sentiment qui les amenait était naturel et touchant, enfantin si l'on veut, c'est-à-dire doublement humain. Je suis donc entré au Collège de France, dans la petite salle des langues sémitiques.

I.

A quoi bon pourtant? N'est-ce point par leurs livres, et par leurs livres seuls, qu'on connaît les écrivains et surtout les philosophes et les critiques, ceux qui nous livrent directement leur pensée, leur conception du monde et, par là, tout leur esprit et toute leur âme? Que peuvent ajouter les traits de leur visage et le son de leur voix à la connaissance que nous avons d'eux? Qu'importe de savoir comment ils ont le nez fait? Et s'ils l'avaient mal fait par hasard? ou seulement fait comme tout le monde?

Mais non, nous voulons voir. Combien de pieux jeunes gens ont accompli leur pèlerinage au sanctuaire de la rue d'Eylau pour y contempler ne fût-ce que la momie solennelle du dieu qui se survit! Heureusement on voit ce qu'on veut, quand on regarde avec les yeux de la foi; et la pauvre humanité a, quoi qu'elle fasse, la bosse irréductible de la vénération.

Au reste, il n'est pas sûr que l'amour soit incompatible avec un petit reste au moins de sens critique. Avez-vous remarqué? Quand on est pris, bien pris et touché à fond, on peut néanmoins saisir très nettement les défauts ou les infirmités de ce que nos pères appelaient l'objet aimé; et, comme on est peiné de ne le voir point parfait et qu'on s'en irrite (non contre lui), cette pitié et ce dépit redoublent encore notre tendresse. Nous voulons oublier et nous lui cachons (tout en le connaissant bien) ce qui peut se rencontrer chez lui de fâcheux, comme nous nous cachons à nous-mêmes nos propres défauts; et ce soin délicat tient notre amour en haleine et nous le rend plus intime en le faisant plus méritoire et en lui donnant un air de défi. La critique peut donc fournir à la passion de nouveaux aliments, bien loin de l'éteindre.

Conclusion : ce n'est que pour les tièdes que les grands artistes perdent parfois à être vus de près; mais cette épreuve ne saurait les entamer aux yeux de celui qui est véritablement épris. Et ils y gagnent d'être mieux connus sans être moins aimés.

II.

C'est, je crois, le cas pour M. Renan. Une chose me tracassait. Est-il triste décidément, ou est-il gai, cet homme extraordinaire? On peut hésiter si l'on s'en tient à ses livres. Car, s'il conclut presque toujours par un optimisme déclaré, il n'en est pas moins vrai que sa conception du monde et de l'histoire, ses idées sur la société contemporaine et sur son avenir prêtent tout aussi aisément à des conclusions désolées. Le vieux mot : « Tout est vanité », tant et si richement commenté par lui, peut avoir aussi bien pour complément : « A quoi bon vivre? » que : « Buvons, mes frères, et tenons-nous en joie ». — Que le but de l'univers nous soit profondément caché; que ce monde ait tout l'air d'un spectacle que se donne un Dieu qui sans doute n'existe pas, mais qui existera et qui est en train de se faire; que la vertu soit pour l'individu une duperie, mais qu'il soit pourtant élégant d'être vertueux en se sachant dupé; que l'art, la poésie et même la vertu soient de jolies choses, mais qui auront bientôt fait leur temps, et que le monde doive être un jour gouverné par l'Académie des sciences, etc., tout cela est amusant d'un côté et navrant de l'autre. C'est par des arguments funèbres que M. Renan, dans son petit discours de Tréguier, conseillait la joie à ses contemporains. Sa gaieté paraissait bien, ce jour-là, celle d'un croque-mort très distingué et très instruit.

M. Sarcey, qui voit gros et qui n'y va jamais par quatre chemins, se tire d'affaire en traitant M. Renan de « fumiste », de fumiste supérieur et transcendant (*XIX*e *Siècle*, article du mois d'octobre). — Hé! oui, M. Renan se moque de nous. Mais se moque-t-il toujours? et jusqu'à quel point se moque-t-il? Et d'ailleurs il y a des « fumistes » fort à plaindre. Souvent le railleur souffre et se meurt de sa propre ironie. Encore un coup, est-il gai, ce sage, ou est-il triste? L'impression que laisse la lecture de ses ouvrages est complexe et ambiguë. On s'est fort amusé; on se sait bon gré de l'avoir compris; mais en même temps on se sent troublé, désorienté, détaché de toute croyance positive, dédaigneux de la foule, supérieur à l'ordinaire et banale conception du devoir, et comme redressé dans une attitude ironique à l'égard de la sotte réalité. La superbe du magicien, passant en nous naïfs, s'y fait grossière et s'y assombrit. Et comment serait-il gai, quand nous sommes si tristes un peu après l'avoir lu?

Allons donc le voir et l'entendre. L'accent de sa voix, l'expression de son visage et de toute son enveloppe mortelle nous renseignera sans doute sur ce que nous cherchons. Que risquons-nous? Il ne se doutera pas que nous sommes là; il ne verra en nous que des têtes quelconques de curieux; il ne nous accablera pas de sa politesse ecclésiastique devant qui les hommes d'esprit et les imbéciles sont égaux; il ne saura pas que nous sommes des niais et ne nous fera pas sentir que nous sommes des importuns.

J'ai fait l'épreuve. Eh! bien, je sais ce que je voulais savoir. M. Renan est gai, très gai, et, qui plus est, d'une gaieté un peu comique.

III.

L'auditoire du « grand cours » n'a rien de particulier. Beaucoup de vieux messieurs qui ressemblent à tous les vieux messieurs, des étudiants, quelques dames, parfois des Anglaises qui sont venues là parce que M. Renan fait partie des curiosités de Paris.

Il entre, on applaudit. Il remercie d'un petit signe de tête en souriant d'un air bonhomme. Il est gros, court, gras, rose; de grands traits, de longs cheveux gris, un gros nez, de petits yeux, une bouche fine; d'ailleurs tout rond, se mouvant tout d'une pièce, sa large tête dans les épaules. Il a l'air content de vivre, et il nous expose avec gaieté la formation de ce *Corpus* historique qui comprend le *Pentateuque* et le livre de Josué et qui serait mieux nommé l'*Hexateuque*.

Il explique comment cette *Torah* a d'abord été écrite sous deux formes à peu près en même temps, et comment nous saisissons dans la rédaction actuelle les deux rédactions primitives, jéhoviste et élohiste; qu'il y a donc eu deux types de l'histoire sainte comme il y a eu plus tard deux Talmuds, celui de Babylone et celui de Jérusalem; que la fusion des deux histoires eut lieu probablement sous Ézéchias, c'est-à-dire au temps d'Ésaïe, après la destruction du royaume du Nord; que c'est alors que fut constitué le *Pentateuque*, moins le *Deutéronome* et le *Lévitique;* que le *Deutéronome* vint s'y ajouter au temps de Josias, et le *Lévitique* un peu après.

L'exposition est claire, simple, animée. La voix est un peu enrouée et un peu grasse, la diction très appuyée et très scandée, la mimique familière et presque excessive. Quant à la forme, pas la moindre recherche ni même la moindre élégance; rien de la grâce ni de la finesse de son style écrit. Il parle pour se faire comprendre, voilà tout; et va comme je te pousse! Il ne fait pas les « liaisons ». Il s'exprime absolument comme au coin du feu, avec des « Oh! », des « Ah! », des « En plein! », des « Pour ça, non! ». Il a, comme tous les professeurs, deux ou trois mots ou tournures qui reviennent souvent. Il fait une grande consommation de « en quelque sorte », locution prudente, et dit volontiers : « N'en doutez pas », ce qui est peut-être la plus douce formule d'affirmation, puisqu'elle nous reconnaît implicitement le droit de douter. Voici d'ailleurs quelques spécimens de sa manière. J'espère qu'ils amuseront, étant exactement pris sur le vif.

A propos de la rédaction de la *Torah*, qui n'a fait aucun bruit, qui est restée anonyme, dont on ne sait même pas la date précise parce que tout ce qui est écrit là était déjà connu, existait déjà dans la tradition orale :

« Comme ça est différent, n'est-ce pas, de ce qui se passe de nos jours? La rédaction d'un code, d'une législation, on discuterait ça publiquement, les journaux en parleraient, ce serait un événement. Eh bien! la rédaction définitive du *Pentateuque*, ç'a pa' été un événement du tout!... »

A propos des historiens orientaux comparés à ceux d'Occident :

« Chez les Grecs, chez les Romains, l'histoire est une muse. Oh! i' sont artistes, ces Grecs et ces Romains! Tite-Live, par exemple, fait une œuvre d'art; il digère ses documents et se les assimile au point qu'on ne les distingue plus. Aussi on ne peut jamais le critiquer avec lui-même; son art efface la trace de ses méprises. Eh bien! vous n'avez pas ça en Orient, oh! non, vous n'avez pas ça! En Orient, rien que des compilateurs; ils juxtaposent, mêlent, entassent. Ils dévorent les documents antérieurs, ils ne les digèrent pas. Ce qu'ils dévorent reste tout entier dans leur estomac : vous pouvez retirer les morceaux. »

A propos de la date du *Lévitique :*

« Ah! je fais bien mes compliments à ceux qui sont sûrs de ces choses-là! Le mieux est de ne rien affirmer, ou bien de changer d'avis de temps en temps. Comme ça, on a des chances d'avoir été au moins une fois dans le vrai. »

A propos des lévites :

« Oh! le lévitisme, ça n'a pas toujours été ce que c'était du temps de Josias. Dans les premiers temps, comme le culte était très compliqué, il fallait des espèces de sacristains très forts, connaissant très bien leur affaire : c'étaient les lévites. Mais le lévitisme organisé en corps sacerdotal, c'est de l'époque de la reconstruction du temple. »

Enfin je recueille au hasard ces bouts de phrases : « Ben oui! c'est compliqué, mais c'est pas encore assez compliqué. » — « Cette rédaction du *Lévitique*, ça a-t-i' été fini? Non, ça a cessé. » — « Ah! parfait, le *Deutéronome!* Ça forme un tout. Ah! celui-là a pa' été coupé! »

J'ai peur, ici, de trahir M. Renan sous prétexte de reproduire exactement sa parole vivante. Je sens très bien que, détachés de la personne même de l'orateur, de tout ce qui les accompagne, les relève et les sauve, ces fragments un peu heurtés prennent un air quasi grotesque. Cela fait songer à je ne sais quel Labiche exégète, à une critique des Écritures exposée par Lhéritier, devant le trou du souffleur, dans quelque monologue fantastique. — Eh bien! non, ce n'est pas cela, ma loyauté me force d'en avertir le lecteur. Assurément je ne pense pas que Ramus, Vatable ou Budé aient professé sur ce ton; et c'est un signe des temps que cette absence de tout appareil et cette savoureuse bonhomie dans une des chaires les plus relevées du Collège de France. Mais il n'est que juste d'ajouter que M. Renan s'en tient à la bonhomie. Les familiarités de la phrase ou même de la prononciation sont sauvées par la cordialité du timbre et par la bonne grâce du sourire. Les « Oh! », les « Ah! », les « Pour ça, non! », les « J'sais pas » et les « Ça, c'est vrai », peuvent être risibles, ou vulgaires, ou simplement aimables. Les « négligences » de M. Renan sont dans le dernier cas. Il cause, voilà tout, avec un bon vieil auditoire bien fidèle et devant qui il se sent à l'aise.

Vous saisissez maintenant le ton, l'accent, l'allure de ces conférences. C'est quelque chose de très vivant. M. Renan paraît prendre un intérêt prodigieux à ce qu'il explique et s'amuser énormément. Ne croyez pas ce qu'il nous dit quelque part des sciences historiques, de « ces pauvres petites sciences conjecturales ». Il les aime, quoi qu'il dise, et les trouve divertissantes. On n'a jamais vu un exégète aussi jovial. Il éprouve un visible plaisir à louer ou à contredire MM. Reuss, Graff, Kuenen, Welhausen, des hommes très forts, mais entêtés ou naïfs. Le Jéhoviste et l'Elohiste, mêlés « comme deux jeux de cartes », c'est cela qui est amusant à débrouiller! Et lorsque le grand prêtre Helkia, très malin, vient dire au roi Josias : « Nous avons trouvé dans le temple la loi d'Iaveh », et nous fournit par là la date exacte du *Deutéronome*, 622, M. Renan ne se sent pas de joie!

Mais c'est surtout quand il rencontre (sans la chercher) quelque bonne drôlerie qu'il faut le voir! La tête puissante, inclinée sur une épaule et rejetée en arrière, s'illumine et rayonne; les yeux pétillent, et le contraste est impayable de la bouche très fine qui, entr'ouverte, laisse voir des dents très petites, avec les joues et les bajoues opulentes, épiscopales, largement et même grossement taillées. Cela fait songer à ces faces succulentes et d'un relief merveilleux que Gustave Doré a semées dans ses illustrations de *Rabelais* ou des *Contes drôlatiques* et qu'il suffit de regarder pour éclater de rire. Ou plutôt on pressent là tout un poème d'ironie, une âme très fine et très alerte empêtrée dans trop de matière, et qui s'en accommode, et qui même en tire un fort bon parti en faisant rayonner sur tous les points de ce masque large la malice du sourire, comme si c'était se moquer mieux et plus complètement du monde que de s'en moquer avec un plus vaste visage!

IV.

C'est égal, on éprouve un mécompte, sinon une déception. M. Renan n'a pas tout à fait la figure que ses

livres et sa vie auraient dû lui faire. Ce visage qu'on rêvait pétri par le scepticisme transcendantal, on y discernerait plutôt le coup de pouce de la *Théologie de Béranger*, qu'il a si délicieusement raillée. J'imagine qu'un artiste en mouvements oratoires aurait ici une belle occasion d'exercer son talent.

— Cet homme, dirait-il, a passé par la plus terrible crise morale qu'une âme puisse traverser. Il a dû, à vingt ans, et dans des conditions qui rendaient le choix particulièrement douloureux et dramatique, opter entre la foi et la science, rompre les liens les plus forts et les plus doux; et, comme il était plus engagé qu'un autre, la déchirure a sans doute été d'autant plus profonde. Et il est gai!

Pour une déchirure moins intime (car il n'était peut-être qu'un rhéteur), Lamennais est mort dans la désespérance finale. Pour beaucoup moins que cela, le candide Jouffroy est resté incurablement triste. Pour moins encore, pour avoir non pas douté, mais seulement craint de douter, Pascal est devenu fou. Et M. Renan est gai!

Passe encore s'il avait changé de foi : il pourrait avoir la sérénité que donnent souvent les convictions fortes. Mais ce philosophe a gardé l'imagination d'un catholique. Il aime toujours ce qu'il a renié. Il est resté prêtre; il donne à la négation même le tour du mysticisme chrétien. Son cerveau est une cathédrale désaffectée (1). On y met du foin ; on y fait des conférences : c'est toujours une église. Et il rit! et il se dilate! et il est gai!

Cet homme a passé vingt ans de sa vie à étudier l'événement le plus considérable et le plus mystérieux de l'histoire. Il a vu comment naissent les religions; il est descendu jusqu'au fond de la conscience des simples et des illuminés; il a vu comme il faut que les hommes soient malheureux pour faire de tels rêves, comme il faut qu'ils soient naïfs pour se consoler avec cela. Et il est gai!

Cet homme a, dans sa *Lettre à M. Berthelot*, magnifiquement tracé le programme formidable et établi en regard le bilan modeste de la science. Il a eu, ce jour-là, et nous a communiqué la sensation de l'infini. Il a éprouvé mieux que personne combien nos efforts sont vains et notre destinée indéchiffrable. Et il est gai!

Cet homme, ayant à parler dernièrement de ce pauvre Amiel qui a tant pâti de sa pensée, qui est mort lentement du mal métaphysique, s'amusait à soutenir avec une insolence de page, une logique fuyante de femme et de jolies pichenettes à l'adresse de Dieu, que ce monde n'est point, après tout, si triste pour qui ne le prend pas trop au sérieux, qu'il y a mille façons d'être heureux et que ceux à qui il n'a pas été donné de « faire leur salut » par la vertu ou par la science peuvent le faire par les voyages, les femmes, le sport ou l'ivrognerie. (Je trahis peut-être sa pensée en la traduisant : tant pis! pourquoi a-t-il des finesses qui ne tiennent qu'à l'arrangement des mots ?) — Je sais bien que le pessimisme n'est point, malgré ses airs, une philosophie, n'est qu'un sentiment déraisonnable né d'une vue incomplète des choses; mais on rencontre tout de même des optimismes bien impertinents! Quoi! ce sage reconnaissait lui-même un peu auparavant qu'il y a, quoi qu'on fasse, des souffrances inutiles et inexplicables; le grand cri de l'universelle douleur montait malgré lui jusqu'à ses oreilles : et tout de suite après il est gai! — Malheur à ceux qui rient! comme dit l'Écriture. Ce rire, je l'ai déjà entendu dans l'*Odyssée :* c'est le rire involontaire et lugubre des prétendants qui vont mourir.

Non, non, M. Renan n'a pas le droit d'être gai. Il ne peut l'être que par l'inconséquence la plus audacieuse ou la plus aveugle. Comme Macbeth avait tué le sommeil, M. Renan, vingt fois, cent fois dans chacun de ses livres, a tué la joie, a tué l'action, a tué la paix de l'âme et la sécurité de la vie morale. Pratiquer la vertu avec cette arrière-pensée que l'homme vertueux est peut-être un sot; se faire « une sagesse à deux tranchants » ; se dire que « nous devons la vertu à l'Éternel, mais que nous avons droit d'y joindre, comme reprise personnelle, l'ironie; que nous rendons par là à qui de droit plaisanterie pour plaisanterie », etc., cela est joli, très joli; c'est un raisonnement délicieux et absurde, et ce « bon Dieu », conçu comme un grec émérite qui pipe les dés, est une invention tout à fait réjouissante. Mais ne jamais faire le bien bonnement, ne le faire que par élégance et avec ce luxe de malices, mettre tant d'esprit à être bon quand il vous arrive de l'être, apporter toujours à la pratique de la vertu la méfiance et la sagacité d'un monsieur qu'on ne prend pas sans vert et qui n'est dupe que parce qu'il le veut bien, — est-ce que cela, à supposer que ce soit possible, ne vous paraît pas lamentable? Dire que Dieu n'existe pas, mais qu'il existera peut-être un jour et qu'il sera la conscience de l'univers quand l'univers sera devenu conscient; dire ailleurs que « Dieu est déjà bon, mais qu'il n'est pas encore tout-puissant et qu'il le sera sans doute un jour » ; que « l'immortalité n'est pas un don inhérent à l'homme, une conséquence de sa nature, mais sans doute un don réservé par l'Être, devenu absolu, parfait, omniscient, tout-puissant, à ceux qui auront contribué à son développement » ; « qu'il y a du reste presque autant de chances pour que le contraire de tout cela soit vrai » et « qu'une complète obscurité nous cache les fins de l'univers » : ne sont-ce pas là, à qui va au fond, de belles et bonnes négations enveloppées de railleries subtiles? Ne craignons point de passer pour un esprit grossier, absolu, ignorant des nuances. Il n'y a pas de nuances qui tiennent. Douter et railler ainsi, c'est simplement nier ; et ce nihilisme, si élégant qu'il soit, ne saurait être

(1) Le mot est de M. Alphonse Daudet.

qu'un abîme de mélancolie noire et de désespérance. Notez que je ne conteste point la vérité de cette philosophie (ce n'est pas mon affaire) : j'en constate la profonde tristesse. Rien, rien, il n'y a rien que des phénomènes. M. Renan ne recule d'ailleurs devant aucune des conséquences de sa pensée. Il a une phrase surprenante où « faire son salut » devient exactement synonyme de « prendre son plaisir où on le trouve », et où il admet des saints de la luxure, de la morphine et de l'alcool. Et avec cela il est gai! Comment fait-il donc?

Quelqu'un pourrait répondre :

— Vous avez l'étonnement facile, monsieur l'ingénu. C'est comme si vous disiez : « Cet homme est un homme, et il a l'audace d'être gai! » Et ne vous récriez point que sa gaieté est sinistre, car je vous montrerais qu'elle est héroïque. Ce sage a eu une jeunesse austère; il reconnaît, après trente ans d'études, que cette austérité même fut une vanité, qu'il a été sa propre dupe, que ce sont les simples et les frivoles qui ont raison, mais qu'il n'est plus temps aujourd'hui de manger sa part du gâteau. Il le sait, il l'a dit cent fois, et il est gai pourtant. C'est admirable!

V.

Eh bien ! non. Je soupçonne cette gaieté de n'être ni sinistre ni héroïque. Il reste donc qu'elle soit naturelle et que M. Renan se contente de l'entretenir par tout ce qu'il sait des hommes et des choses. Et cela certes est bien permis; car, si ce monde est affligeant comme énigme, il est encore assez divertissant comme spectacle.

On peut pousser plus loin l'explication. Il n'y a pas de raison pour que le pyrrhonien ou le négateur le plus hardi ne soit pas un homme gai, et cela même en supposant que la négation ou le doute universel comporte une vue du monde et de la vie humaine nécessairement et irrémédiablement triste, ce qui n'est point démontré. Dans tous les cas, cela ne serait vrai que pour les hommes de culture raffinée et de cœur tendre, car les gredins ne sont point gênés d'être à la fois de parfaits négateurs et de joyeux compagnons. Mais en réalité il n'est point nécessaire d'être un coquin pour être gai avec une philosophie triste. Sceptique, pessimiste, nihiliste, on l'est quand on y pense : le reste du temps (et ce reste est presque toute la vie), eh bien! on vit, on va, on vient, on cause, on voyage, on a ses travaux, ses plaisirs, ses petites occupations de toute sorte. — Vous vous rappelez ce que dit Pascal des « preuves de Dieu métaphysiques » : ces démonstrations ne frappent que pendant l'instant qu'on les saisit; une heure après, elles sont oubliées. Il peut donc fort bien y avoir contraste entre les idées et le caractère d'un homme, surtout s'il est très cultivé. « Le jugement, dit Montaigne, tient chez moi un siège magistral... Il laisse mes appétits aller leur train... *Il fait son jeu à part.* » Pourquoi ne ferait-il pas aussi son jeu à part chez le décevant écrivain des *Dialogues philosophiques?* Essayons donc de voir par où et comment il peut être heureux.

D'abord son optimisme est un parti pris hautement affiché, à tout propos et même hors de propos et aux moments les plus imprévus. Il est heureux parce qu'il veut être heureux : ce qui est encore la meilleure façon qu'on ait trouvé de l'être. Il donne là un exemple que beaucoup de ses contemporains devraient suivre. A force de nous plaindre, nous deviendrons vraiment malheureux. Le meilleur remède contre la douleur est peut-être de la nier tant qu'on peut. Une sensibilité nous envahit, très humaine, très généreuse même, mais très dangereuse aussi. Il faut agir sans se lamenter et aider le prochain sans le baigner de larmes. Je ne sais, mais peut-être le « pauvre peuple » est-il moins heureux encore depuis qu'on le plaint davantage. Sa misère était plus grande autrefois, et cependant je crois qu'il était peut-être moins à plaindre, précisément parce qu'on le plaignait moins.

Je veux bien, du reste, accorder aux âmes faibles qu'il ne suffit pas toujours de vouloir pour être heureux. La vie, en somme, n'a pas trop mal servi M. Renan, l'a passablement aidé à soutenir sa gageure; et il en remercie gracieusement l'obscure « cause première » à la fin de ses *Souvenirs*. Tous ses rêves se sont réalisés. Il est de deux Académies; il est administrateur du Collège de France; il a été aimé, nous dit-il, des trois femmes dont l'affection lui importait : sa sœur, sa femme et sa fille; il a enfin une honnête aisance, non en biens-fonds, qui sont chose trop matérielle et trop attachante, mais en actions et obligations, choses légères et qui lui agréent mieux, étant des espèces de fictions, et même de jolies fictions. — Il a des rhumatismes? Mais il met sa coquetterie à ce qu'on ne s'en aperçoive point; et puis il ne les a pas toujours. — Sa plus grande douleur a été la mort de sa sœur Henriette; mais le spectacle au moins lui en a été épargné et la longue et terrible angoisse, puisqu'il était lui-même fort malade à ce moment-là. Elle s'en est allée son œuvre faite et quand son frère n'avait presque plus besoin d'elle. Et qui sait si la mémoire de cette personne accomplie ne lui est pas aussi douce que le serait aujourd'hui sa présence? Et puis cette mort lui a inspiré de si belles pages, si tendres, si harmonieuses! Au reste, s'il est vrai que le bonheur est souvent la récompense des cœurs simples, il me paraît qu'une intelligence supérieure et tout ce qu'elle apporte avec soi n'est point pour empêcher d'être heureux. Elle est aux hommes ce que la grande beauté est aux femmes. Une femme vraiment belle jouit continuellement de sa beauté, elle ne saurait l'oublier un moment, elle la lit dans tous les yeux. Avec cela la vie

est supportable ou le redevient vite, à moins d'être une passionnée, une enragée, une gâcheuse de bonheur comme il s'en trouve. M. Renan se sent souverainement intelligent comme Cléopâtre se sentait souverainement belle. Il a les plaisirs de l'extrême célébrité, qui sont de presque tous les instants et qui ne sont point tant à dédaigner, du moins je l'imagine. Sa gloire lui rit dans tous les regards. Il se sent supérieur à presque tous ses contemporains par la quantité de choses qu'il comprend, par l'interprétation qu'il en donne, par les finesses de cette interprétation. Il se sent l'inventeur d'une certaine philosophie très raffinée, d'une certaine façon de concevoir le monde et de prendre la vie, et il surprend tout autour de lui l'influence exercée sur beaucoup d'âmes par ses aristocratiques théories. (Et je ne parle pas des joies régulières et assurées du travail quotidien, des plaisirs de la recherche et, parfois, de la découverte.) — M. Renan jouit de son génie et de son esprit. M. Renan jouit le premier du renanisme.

Il serait intéressant — et assez inutile d'ailleurs — de dresser la liste des contradictions de M. Renan. Son Dieu tour à tour existe ou n'existe pas, est personnel ou impersonnel. L'immortalité dont il rêve quelquefois est tour à tour individuelle et collective. Il croit et ne croit pas au progrès. Il a la pensée triste et l'esprit plaisant. Il aime les sciences historiques et les dédaigne. Il est pieusement impie. Il est très chaste et il éveille assez souvent des images sensuelles. C'est un mystique et un pince-sans-rire. Il a des naïvetés et d'inextricables malices. Il est Breton et Gascon. Il est artiste, et son style est pourtant le moins plastique qui se puisse voir. Ce style paraît précis et en réalité fuit comme l'eau entre les doigts. Souvent la pensée est claire et l'expression obscure, à moins que ce ne soit le contraire. Sous une apparence de liaison, il a des sautes d'idées incroyables, et ce sont continuellement des abus de mots, des équivoques imperceptibles, parfois un ravissant galimatias. Il nie dans le même temps qu'il affirme. Il est si préoccupé de n'être point dupe de sa pensée qu'il ne saurait rien avancer d'un peu sérieux sans sourire et railler tout de suite après. Il a des affirmations auxquelles, au bout d'un instant, il n'a plus l'air de croire, ou, par une marche opposée, des paradoxes ironiques auxquels on dirait qu'il se laisse prendre. Mais sait-il exactement lui-même où commence et où finit son ironie? Ses opinions exotériques s'embrouillent si bien avec ses « pensées de derrière la tête » que lui-même, je pense, ne s'y retrouve plus et se perd avant nous dans le mystère de ces « nuances ».

Toutes les fées avaient richement doté le petit Armoricain. Elles lui avaient donné le génie, l'imagination, la finesse, la persévérance, la gaieté, la bonté. La fée Ironie est venue à son tour et lui a dit : « Je t'apporte un don charmant ; mais je te l'apporte en si grande abondance qu'il envahira et altérera tous les autres. On t'aimera ; mais, comme on aura toujours peur de passer à tes yeux pour un sot, on n'osera pas te le dire. Tu te moqueras des hommes, de l'univers et de Dieu, tu te moqueras de toi-même, et tu finiras par perdre le souci et le goût de la vérité. Tu mêleras l'ironie aux pensers les plus graves, aux actions les plus naturelles et les meilleures ; et l'ironie rendra toutes tes écritures infiniment séduisantes, mais inconsistantes et fragiles. En revanche, jamais personne ne se sera diverti autant que toi d'être au monde. » Ainsi parla la fée et, tout compte fait, elle fut assez bonne personne. Si M. Renan est une énigme, M. Renan en jouit tout le premier et s'étudie peut-être à la compliquer encore.

Il écrivait, il y a quatorze ans : « Cet univers est un spectacle qu'un Dieu se donne à lui-même ; servons les intentions du grand chorège en contribuant à rendre le spectacle aussi brillant, aussi varié que possible. » Il faut rendre cette justice à l'auteur de la *Vie de Jésus* qu'il les sert joliment, « les intentions du grand chorège » ! Il est certainement un des « compères » les plus originaux et les plus fins de l'éternelle féerie. Lui reprocherons-nous de s'amuser pour son compte tout en divertissant le divin impresario? Ce serait de l'ingratitude, car nous jouissons aussi de la comédie selon notre petite mesure ; et vraiment le monde serait plus ennuyeux si M. Renan n'y était pas.

JULES LEMAITRE.

MADEMOISELLE DE TRÉMOR

Roman (1)

IX.

Le lendemain de ce jour, le commandant Jocas éprouva deux surprises dont l'agrément lui fit presque oublier le mal qui le tenaillait. La première lui arriva avec le retour de John, le groom envoyé pour chercher les chevaux du comte au château d'Hérigny. Il rapportait une lettre du marquis, laquelle était rassurante sur l'état d'esprit de son prisonnier. Le comte semblait résigné à s'éloigner d'Irène ; il en admettait la nécessité, il entrait dans toutes leurs vues, il approuvait toutes leurs précautions. Ils avaient dressé ensemble un plan de campagne. Tout irait bien si l'entêtée et volontaire fillette voulait se résigner pareillement aux ennuis de cette séparation et à sa longueur probable. Le marquis s'en rapportait pour la chapitrer et la surveiller à la sagesse du commandant...

(1) Suite. — Voy. les trois numéros précédents.



— Hon! grommelait le vieillard assis sur son lit entre une demi-douzaine de coussins : il est bon, le marquis! Allez donc surveiller une hirondelle quand on est cloué par la patte comme un hibou sur un mur! Et chapitrer une demoiselle quand elle vous tire sa révérence à la première syllabe!... Enfin l'amoureux s'est calmé; c'est toujours ça...

L'autre surprise entra gentiment sur la pointe du pied, dans la chambre de son bon ami le commandant, au moment même où celui-ci dressait des plans gigantesques pour ramener la rebelle à cette reddition désespérée.

— Voyez-vous, mon bon ami, disait Irène de sa plus douce voix flûtée, je n'ai appris que tout à l'heure que vous étiez souffrant. Oh! sans cela!...

Puis elle se mit à le câliner; et des soins par ci, des prévenances par là; elle bourrait les coussins, elle tirait les couvertures avec des gestes prompts, légers, pleins de grâce. Son visage était radieux; elle avait au coin des lèvres un persistant sourire.

Le commandant eut vaguement la pensée que l'on se moquait de lui; et il regardait en dessous, méfiant, faisant semblant de bouder pour l'attitude de la veille. Cependant et afin de dire quelque chose, il grogna contre sa diablesse d'épaule, et même il insinua que les émotions du jour précédent avaient avancé la crise...

Mais Irène n'entendait pas; elle babillait pour son compte, jacassait, débitant tous ses menus racontars habituels, comme si rien d'anormal ne s'était passé au logis, et elle étourdissait le pauvre homme qui perdait la tête à chercher la cause de ce revirement subit. La fière et terrible amoureuse de la veille était rentrée comme un diablotin dans sa boîte, et il retrouvait l'enfant naïve et gaie des jours passés!

Alors il voulut en avoir le cœur net, et, prenant sa grosse voix, il entama un sermon. Irène l'écouta pendant quelques secondes; il revenait sur ce dangereux projet de mariage et commençait une explication des difficultés qui seraient longues à surmonter... Elle l'arrêta d'un geste, mais d'un geste terrible qui donna froid au pauvre commandant; elle avait entr'ouvert la porte et elle le regardait fixement, les sourcils rejoints, le visage dur.

— Un mot encore, et je ne vous revois de ma vie, monsieur. Si vous désirez que je sois avec vous, pour vous, comme par le passé, c'est à la condition que jamais cette question ne sera discutée entre nous. Je sais ce que j'ai à faire, et M. le comte pareillement; quoi qu'on dise et qu'on fasse, nous n'agirons jamais que d'après notre seule volonté, sachez-le bien. Il est donc inutile d'essayer de me contraindre ou de me convertir.

Puis sa voix s'adoucit à mesure qu'elle continuait :

— Je vous aime bien, mon bon ami; ne me tourmentez pas, laissez-moi tranquille et heureuse auprès de vous. Surveillez-moi si cela vous amuse; cela ne me gêne pas. Vous pensez bien qu'on ne me tient pas, moi, contre ma volonté! Mais ce que je ne veux pas, ce sont vos sermons. Vous me blesseriez, je vous prendrais en haine, et je veux vous aimer toujours...

— Ma petite Irène!...

Le vieux soldat pleurait. Elle l'embrassa dans sa grosse barbe grise et tout de suite redevint pour lui mignonne, gaie, câline, avec des vivacités d'oiseau qui le charmaient jusqu'au ravissement. Il ne bougea plus, ne parla plus, bien et dûment muselé, n'osant même plus se plaindre de son mal dans la crainte qu'elle n'y vît une remontrance.

Il en fut récompensé, du reste, par des attentions exquises. Tant que dura la crise, Irène demeura installée près de son lit, lui faisant la lecture, l'obligeant à jouer au tric-trac; même elle lui bourrait sa pipe, ce qui était sans précédent, et ce dernier trait toucha le bonhomme en plein cœur.

Ce cœur cependant était travaillé de remords, car on recevait des lettres au château. Il y en avait du marquis demandant des nouvelles de la soumission d'Irène, et le commandant lui répondait brièvement : « Je suis malade », n'osant avouer que c'était lui qui était soumis et que la fillette ne l'était pas. Il y en avait aussi du comte; mais c'était à Irène qu'il écrivait, et la jeune fille ne parlait jamais de ces lettres-là : son visage exprimait une joie plus profonde; il lui venait des rougeurs ou des pâleurs subites; elle s'oubliait parfois en des rêveries longues, pleines d'abandon, les yeux demi-clos dans une vague extase : c'est tout ce que le commandant apprenait sur les communications du comte à Irène. Mais il était facile de deviner ce qu'elles avaient de tendre et ce qu'elles renfermaient d'espoir.

En effet, les premières lettres d'Henry à sa « chère fiancée » n'étaient remplies que d'amour et du rabâchage délicieux de ses émotions, de ses souvenirs, de ses rêves. Irène lui répondait en comptant les jours. Il avait dit : huit jours. Quand le huitième approcha, le comte demanda grâce et sursis. Les démarches du marquis, fort délicates, ne devaient point être poussées avec une précipitation qui en compromettrait le succès. La duchesse de Lutzy n'avait point encore voulu répondre à la sollicitation qui lui était faite de prendre l'orpheline sous sa protection. On attendait : il fallait attendre. Encore quelques jours, quelques heures peut-être...

Irène répondit un peu sèchement que M. le comte en agissait assez légèrement avec sa parole : il ne paraissait pas très soucieux, très scrupuleusement soucieux de tenir ses engagements, etc. Néanmoins elle voulait bien attendre encore quelques jours parce qu'elle était, au fond, une très bonne personne, très calme et très raisonnable. Pourtant il lui paraissait que si elle se fût trouvée à la place de M. le comte, elle

aurait pris la peine d'aller elle-même solliciter le sursis qu'il avait cru devoir demander par lettre; mais, après tout, on ne pouvait exiger des hommes la même courageuse tendresse que celle qui existe au cœur des femmes, et encore, elle s'estimerait fort heureuse si elle n'était point tout à fait oubliée...

Lorsque le comte reçut cette lettre, il fit une scène à d'Hérigny, qui l'envoya promener. C'était lui qui l'avait empêché de partir. Il l'accusa de le déshonorer aux yeux d'Irène. Maurice secoua les épaules et lui demanda s'il préférait se déshonorer aux siens. Comme il arrivait toujours, le comte finit par céder aux derniers arguments qu'on lui présentait, et il se borna à écrire à la jeune fille une lettre d'excuses, embarrassée et troublée, où il bénissait et maudissait tour à tour le cruel ami qui travaillait à leur bonheur, rejetant sur lui tous leurs tourments. Mais cette épître réveilla chez Irène les inquiétudes premières ; elle comprit que le comte échappait à sa gouverne et que, malgré tout son amour, loin d'elle il céderait aux conseils prudents du marquis.

Alors sa tête romanesque se monta, et elle lui écrivit des lettres insensées. Tout ce que son instinct naïf lui inspirait de pensées séductrices, enflammantes, elle l'écrivait hardiment, dans toute la dangereuse innocence de son cœur. Et le comte, éperdu, fou, encore plus effrayé à la pensée de la revoir après ces brûlants aveux, suppliait maintenant d'Hérigny de le sauver d'elle et de lui, ou bien de les abandonner, de les renier, de les laisser être heureux sans se soucier d'aucune autre considération.

— Tu sais, je vais te faire coffrer à Sainte-Anne, répondait Maurice ; c'est le plus sûr moyen de me débarrasser de toi jusqu'à la fin.

Mais cette fin n'arrivait pas, et les nouvelles étaient mauvaises. La duchesse de Lutzy avait refusé sèchement d'entendre parler de cette jeune fille; le plan du marquis, de ce côté-là, avait échoué. Néanmoins il en gardait un vague espoir au sujet de la naissance d'Irène. La brutalité même de la duchesse l'avait confirmé dans la pensée d'un secret douloureux qu'elle gardait dans son cœur. Maurice affirmait qu'elle s'était troublée, qu'une rougeur avait passé sur sa face blême et dure lorsqu'il avait osé lui dire que l'enfant dont on la suppliait de se charger ressemblait étrangement à la fille qu'elle avait perdue.

Mais quand il voulut frapper à d'autres portes pour essayer de faire recevoir Irène, il comprit que la duchesse avait passé par là : la réponse fut partout la même : « On enferme ces enfants-là au couvent. »

— Il faudra cependant nous y résoudre, disait-il au comte.

Et celui-ci répondait, effrayé :

— Tu ne connais pas Irène : elle ferait quelque folie.

— Allons donc! Propos de petite fille romanesque. Je m'en charge. D'ailleurs tu vois ce qu'on en pense ici? Presque partout on me répète que tu ferais bien de te débarrasser de ce péché de jeunesse si tu voulais te décider à faire une fin. J'ai commencé la campagne tendant à prouver que tu n'étais qu'un bienfaiteur généreux ; on m'a ri au nez. Nous aurons du mal et il nous faudra du temps. Laisse-moi faire.

Du temps! et les lettres d'Irène chaque jour arriveraient plus pressantes et plus passionnées.

Cependant Mme Bérat et son serviteur maître Torchu avaient préparé la mèche qui devait faire éclater le précieux scandale. La fermière guettait le moment d'y mettre le feu. Et ce qui la gênait pour cette opération, c'était l'ignorance où elle se trouvait de la marche de l'action.

Aloys était bien retourné au château, et Irène lui avait bien franchement confié les embarras de sa situation ; mais il n'avait garde d'en rien laisser voir maintenant à l'ancienne fermière ; et, comme Irène ne songeait plus à quitter le château pour la ferme des Tervil, de ce côté-là encore Mme Bérat se trouvait privée de renseignements. Chaque soir elle répétait, plus aigre et tourmentante, à son fils, qui prenait pour lui répondre son air le plus béat et niais :

— Eh bien, que dit-on aujourd'hui? A-t-on reçu des nouvelles du comte? Quelle mine fait-on?

— Sais pas. On a joué au crocket sur la pelouse et Irène m'a appelé gentiment deux fois « Aloys » tout court.

C'était ce qu'il avait trouvé de mieux pour entretenir les espérances de Mme Bérat et l'empêcher de nuire.

— C'est bel et bon, disait-elle ; mais il faudrait savoir ce que les autres manigancent là-bas. Alors elle ne parle plus de quitter le château?

— Non. C'est-à-dire...

La fermière avait fait un geste menaçant et Aloys cherchait vite un ingénieux mensonge. Il ânonna :

— ... C'est-à-dire, elle y pense peut-être bien, parce que hier elle a dit tout à coup en me regardant : « Il faudra bien en finir. » Et elle avait l'air vexée, comme le jour où elle m'avait donné rendez-vous.

— Ah! ah!... Oh! je vois ce que c'est. Je m'en vas donner un coup d'épaule.

Aloys aurait voulu savoir ce qu'elle préméditait; mais elle lui tourna le dos sans répondre. Peut-être se méfiait-elle un peu à le trouver si candide. Et le jeune homme redevint tout angoissé, se demandant quelle tuile allait leur tomber sur la tête.

La chute ne fut pas longue. Un matin, le courrier apporta au comte de Trémor, avec les journaux et Revues accoutumés, un paquet contenant plusieurs exemplaires d'un journal du matin qu'il n'avait pas l'habitude de recevoir. Il ouvrit. En première page, à l'article : *Nouvelles et bruits*, on lisait :



« Un scandale à l'horizon. Il n'est bruit dans le noble faubourg que d'une aventure tellement périlleuse à raconter, que, sans y mettre de la bégueulerie, il est permis de solliciter par avance toute l'indulgence du lecteur. Du reste, nous gazerons. Il s'agit d'un mariage qui serait sur le point de s'accomplir entre un gentilhomme portant un des plus grands noms de France et... une toute jeune fille qui, bien qu'enfant non reconnue, porte le même nom que le noble... baron (mettons baron pour ne rien préciser), qu'elle a toujours appelé son père. Elle a été élevée par lui, sous son toit, avec une tendresse excessive. Au moment où les amis et les confidents de cette paternité, non dissimulée jusqu'ici, s'attendaient à voir le noble gentilhomme reconnaître enfin légalement sa fille, afin de lui faciliter quelque honorable alliance, on apprend avec stupeur que ledit baron, niant tout à coup toute paternité et se prétendant le tuteur de la jeune personne en question, s'est décidé à l'épouser!...

« Cette énormité ne peut s'expliquer que par un coup de folie, un détraquement cérébral survenu tout à coup chez un homme jusque-là hautement considéré, et nous suspendons notre opinion avec l'espoir qu'il ne s'agit, dans cet affreux scandale, que d'un cas qui intéresse moins la moralité que la science. »

Ce paragraphe était désigné à l'attention par une croix au crayon rouge.

Le comte voulait aller chercher le signataire de l'article et le tuer : il ne disait pas « se battre ». Maurice l'en dissuada. Il fallait laisser passer sans paraître se croire visé : le moindre bruit autour de cette calomnie aiderait à la propager. Plus tard, dans six mois, il serait temps de rencontrer ce monsieur, de le gifler par hasard et de l'embrocher si c'était possible. En attendant, le plus pressé était de faire disparaître du château Mlle de Trémor pendant qu'on s'occuperait de lui trouver ou de lui fabriquer un état civil ; car d'Hérigny commençait à croire qu'il faudrait peut-être accepter l'offre du commandant, qui proposait de reconnaître Irène, de lui donner son nom.

Le dévouement de ces deux amis touchait profondément le comte et l'aidait à supporter l'épouvantable torture de cette situation, compliquée d'injures publiques et infamantes, tandis que son cœur était brûlé d'amour et défaillait à la pensée des propres tourments d'Irène. Mais il ne pouvait moins faire que de paraître les suivre avec courage dans cette lutte qu'ils avaient entreprise pour lui. C'est ainsi que, la veille même du jour où parut ce scandaleux article, le comte avait laissé partir une lettre que le marquis écrivait à Irène afin d'essayer de la convaincre, de la décider, en attendant les événements, à prendre gîte dans un couvent.

Il la suppliait de choisir entre deux maisons très mondaines et aristocratiques sous l'apparence sévère de leur règle. C'était le couvent de l'Assomption, à Passy, et celui du Sacré-Cœur de la rue de Varennes. On recevait ici et là beaucoup de filles nobles. Irène se ferait des relations qui lui serviraient plus tard dans le monde et l'aideraient à surmonter les difficultés de sa situation. En attendant, le comte voyagerait ; et lui, Maurice, poursuivrait sans relâche, avec tout son dévouement, toute sa tendresse, les recherches commencées et qu'il croyait avoir placées sur un bon terrain. Il exhortait la jeune fille à la soumission, à la patience, la conjurait de l'aider plutôt à consoler ce pauvre comte, qui en mourrait de chagrin si elle ne se résignait pas.

Et, pour l'encourager, il lui faisait un tableau brillant de sa future prison. Si elle entrait à l'Assomption, dont le grand cloître était d'un si beau style gothique, elle vivrait là avec les dames religieuses, qui sont exquises et charmantes dans leur costume violet-évêque avec le grand voile blanc et le manteau de chœur violet, rappelant les manteaux de cour, vestige du grand luxe religieux du XVIIe siècle. Elle serait traitée comme une princesse, point tourmentée au point de vue des pratiques religieuses et ne recevant que des leçons de grand air et d'élégance ultra-mondaine. Si elle préférait le Sacré-Cœur, elle aurait la jouissance du parc vraiment royal qui relie le couvent des pensionnaires installées rue de Varennes, dans l'ancien hôtel Biron, au couvent des religieuses qui donne sur le boulevard des Invalides. Elle prendrait un plaisir d'artiste aux cérémonies, organisées avec un grand luxe, dans une profusion de lumière et de fleurs. Elle recevrait ses visites dans l'un des immenses salons aux décorations somptueuses, dont les plafonds sont peints par Boucher, et sous la surveillance de l'une de ces grandes dames professes que l'on nomme Mme de La Rochefoucauld ou Mme de Talleyrand, etc.

Maurice d'Hérigny croyait toucher Irène à son point vulnérable, l'orgueil : il ne prenait point garde à sa passion exaltée, qui, pour le moment, la dominait tout entière.

Lorsqu'elle reçut cette lettre, qu'elle n'acheva même pas, elle crut que la terre s'ouvrait, qu'elle-même s'abîmait dans les ténèbres, que le monde était fini, comme sa vie, comme son amour.

Ainsi le comte se parjurait ; il l'abandonnait, il oubliait ses serments ! Eh bien, elle tiendrait les siens...

Ce n'est pas sans déchirement qu'elle acceptait ce dénouement terrible. Mais elle se l'était imposé, et sa fierté n'aurait pas souffert qu'elle y manquât.

Soutenue par tant d'orgueil, aucune défaillance ne lui pouvait venir. C'était cruel pourtant, et elle se demandait si, avant de mourir, elle ne devait pas tenter une suprême épreuve, faire une part à sa destinée funeste pour sauver sa vie, cette vie qui pouvait être si belle et riante et qui lui gonflait le cœur de si ardents désirs ! Elle écrivit au comte :

« J'ai reçu vos ordres par l'entremise de M. d'Hérigny.

Je comprends que vous n'ayiez pas osé me les envoyer vous-même. Ainsi vous cédez? Ainsi, malgré vos promesses, vous consentez à ce qu'on m'enferme quand je vous ai dit que je ne vivrais pas enfermée? Vous voulez donc que je meure? Soit. Cependant réfléchissez bien avant de me répondre. Moi, je vous demande une dernière grâce : venez! venez seul, comme vous avez fait un soir. Que craignez-vous? Mes larmes? Je vous jure que je ne pleurerai pas. Mais je veux vous voir encore une fois. D'ailleurs, j'ai, moi aussi, quelque chose à vous proposer. Depuis quelques jours j'ai beaucoup réfléchi, et j'ai trouvé qu'il y avait un moyen d'arranger notre existence en épargnant votre réputation, qui vous est si chère. Vous ne voulez pas me prendre hautement pour femme parce que vous avez peur des soupçons : soit. Gardez votre honneur intact; je vous offre le mien et je vous le sacrifie : prenez-moi, je me donne à vous, et fuyons tous deux n'importe où. Voulez-vous, Henry? Il faut bien que j'aie de l'audace pour vous, mon cher comte, puisque vous en manquez. Moi, je suis brave, un peu folle peut-être; mais je vous aime, je vous aime, je vous aime... Entendez-moi bien, je vous adore, Henry!... Je ne veux pas être séparée de vous, je ne peux pas; ne me demandez pas cela... Mais venez me chercher, emmenez-moi, emportez-moi; je suis à vous... Je vous attends. Si vous ne venez pas... A demain ou adieu. Votre

« IRÈNE. »

Quand cette réponse fut partie, Irène retrouva son calme. Maintenant elle était certaine que le comte viendrait. Pourtant elle demeurait triste et grave, car elle comprenait toute l'importance de sa conduite et la valeur de son sacrifice. Elle en ressentait en même temps quelque fierté, tandis que le comte se rabaissait un peu dans son estime. Elle le dominait encore de tout son dévouement. Alors qu'il se montrait lâche, elle se montrait héroïque. Ce dédain qu'elle faisait de son honneur lui parut sublime, et elle éprouva un plaisir amer à se sentir l'âme si grande et si élevée par-dessus toutes les vulgarités de ce monde. Généreuse, elle faisait en se donnant un don royal, et son immense orgueil se complut dans cette pensée. Elle s'était cependant offerte sans calcul, sous la seule poussée d'une passion ardente; mais, en y réfléchissant, toutes ses fiertés s'étaient réveillées, et maintenant voici qu'elles lui formaient comme un cortège pour marcher vers son virginal holocauste.

Quand elle descendit, le lendemain, pour retrouver le commandant, elle avait un peu l'air d'une reine découronnée qui vient de déposer pour quelque mystique vœu sa riche couronne au pied d'un humble autel. Son front levé éclatait de pâleur rayonnante; ses yeux étaient sombres, et elle traînait ses pas languissants.

En entrant, Irène fit un cri et courut vers le commandant, qui semblait frappé d'une attaque, immobile dans son fauteuil, le visage pourpre, les bras raidis. A la vue d'Irène il se redressa, bégayant, criant des mots furieux, et ses poings s'abattirent sur la table devant lui, lâchant des papiers froissés, un journal, une lettre.

— Tiens, lis! dit-il, tutoyant pour la première fois l'enfant qui lui était chère et dont le malheur le tuait.

Et il continua, se levant, car il étouffait, et courant par la chambre :

— Ah! les lâches!... Ah! les infâmes!... Nom d'un tonnerre!... Non, non, on ne se bat pas avec cette espèce-là; on lui crève son sac à coups de botte. Et c'est le commandant Jocas qui crèvera celui-là. Pas peur, va, fillette; quand je devrais monter sur l'échafaud en leur f... ma croix d'honneur à la face, à ce tas de gouvernement de malheur qui tolère que de pareils goujats déshonorent les gens dans leurs feuilles publiques, je te jure que je lui ferai passer le goût de la pipe à celui qui a craché cette infamie-là!

Et tandis que le vieillard criait, sacrait, hurlait, gesticulant du bras comme s'il voulait tout sabrer autour de lui, Irène, dont les mains tremblaient, lisait debout, près d'une fenêtre, l'article marqué au crayon rouge. Elle le relisait, et chaque mot lui entrait dans le cœur, car elle sentait quelle épouvante il avait dû porter dans l'esprit timoré du comte. C'était pour l'achever. Elle, elle aurait jeté le journal au panier et envoyé payer audacieusement l'annonce, dans ce même journal, à la même page, du mariage prochain du comte de Trémor avec sa pupille, en toutes lettres. Même elle eût envoyé une carte d'invitation au monsieur qui avait signé l'article, et elle l'eût traité d'une façon charmante, du haut de sa grâce souveraine. Voilà ce qu'elle pensait en rejetant la feuille sur la table, tandis qu'elle secouait la tête d'un geste méprisant en songeant aussi que personne autour d'elle ne partagerait son courageux dédain et sa vaillance prête à tout braver. En même temps elle s'étonnait, ne s'expliquant pas comment trois hommes tels que ceux-ci, le comte, d'Hérigny, le commandant, qui n'étaient cependant pas des lâches, pouvaient trembler devant l'opinion publique et s'indigner devant une menace d'infamie lancée par un croquant quelconque à court de copie ou d'argent. Cela lui semblait inouï, extravagant; et, de même qu'elle disait que l'on doit tout oser quand on est gentilhomme de bonne race et n'admettre pour juge que sa conscience et Dieu, de même elle pensait sérieusement en ce moment que ses aïeux étaient dans le vrai quand ils faisaient bâtonner ou pendre tout simplement les pamphlétaires affamés, sans plus se soucier d'eux que de leur prose. Aussi elle sourit au commandant quand il mugit ses menaces de correction à coups de botte; cependant elle l'arrêta, plus soucieuse de connaître ce qu'avait écrit le comte, dont la lettre était sous ses yeux, mais que, très discrète, elle ne touchait pas.

— Ce qu'il dit? Ah! ma pauvre petite Irène!... Il le



faut, il le faut, cette fois. Pas possible autrement, vois-tu, Irène; lis toi-même, lis... Ah! sacripants, voleurs!...

Et la promenade recommença.

La lettre du comte était lamentable. Ses colères, ses douleurs, ses rages, son effroi des révoltes d'Irène, tout cela s'étalait, incohérent, haché, par mots sans suite... Il lui fallait donner l'ordre terrible, et son cœur défaillait. On voyait qu'il avait pleuré, et ses phrases étaient coupées comme des sanglots. Il écrivait pêle-mêle des protestations d'amour éternel pour la seule femme qu'il eût aimée et des détails matériels infimes pour le départ et l'arrivée au couvent... Il n'avait pas osé écrire à Irène, et c'est à elle qu'il parlait dans cette lettre adressée au commandant...

Elle lisait rapidement, ne cherchant qu'à comprendre où et quand on l'emmenait. Le commandant *devait* prendre le train avec elle le lendemain, à midi. D'Hérigny les attendrait à la gare du Nord, à Paris, à 2 heures 40.

Irène réfléchit un instant et comprit que le comte, *alors* qu'il avait écrit ceci, n'avait pas reçu sa dernière lettre. Maintenant il la tenait et certainement il *allait* venir. Car il viendrait, il viendrait la chercher, cette belle proie qu'on lui jetait dans les bras avec tant d'amour; et, quand il serait là, près d'elle, nul au monde désormais ne les séparerait...

Il fallait donc laisser croire à tous qu'elle acceptait le couvent. Les malles faites, chargées, à la dernière minute, un ordre du maître leur ferait prendre le chemin convenu.

— Eh bien, fillette? murmura le commandant effrayé du calme d'Irène; c'est terrible, pas vrai?

— Quoi donc, mon ami? Ah! le couvent. Eh bien! mais... puisqu'il le faut!

— Tu... tu dis..., tu veux bien?... Ah! tiens, embrasse-moi; tu m'ôtes un rocher de dessus le cœur. Tu es une brave petite fille, tu sais!... C'est bien sûr, au moins, hé?...

Irène, un peu gênée de son mensonge, se dégagea en souriant de la paternelle étreinte du vieux soldat et frappa sur un timbre. Bernard parut.

— Dites qu'on prépare mes malles tout de suite, très complètes, pour un grand voyage...

Le valet ne bougeait pas, le regard étrangement fixé sur sa maîtresse.

Elle ajouta :

— C'est tout; allez!

Bernard finit par dire :

— Accompagnerai-je mademoiselle ?

La jeune fille secoua la tête.

— Pas besoin, là où elle va, grogna le commandant.

Mais Irène eut un geste vif; elle se ravisait.

— Peut-être, dit-elle. Préparez-vous.

Le valet baissa vivement les yeux et sortit.

Lorsque Irène rentra chez elle, elle trouva Bernard qui l'attendait au milieu des caisses remplies et des tiroirs défaits; il tenait un télégramme si maladroitement froissé que l'enveloppe en était rompue. Il s'en excusait; mais Irène ne l'écoutait pas. Elle dévorait le billet, qui contenait ces mots :

« Impossible, pardon; partez demain, lettre suit; désespéré.

« HENRY. »

L'abandon était consommé, définitif. Elle s'était offerte; il l'avait repoussée...

Irène ne pleura même pas : ce qu'elle trouva d'odieux et de misérable dans cette conduite lui souleva le cœur jusqu'au dégoût de tout, de la vie même. Ses doigts ne tremblèrent pas en écrivant ceci :

« Moi, je tiens mes serments. Demain vous pourrez faire jeter vos filets auprès de l'île des Cygnes, dans le grand étang. Adieu.

« IRÈNE. »

Elle ferma, scella d'un large cachet noir où elle coucha sa couronne ducale, et ordonna qu'on fît porter le pli à la gare pour partir au train du soir, pas avant. Elle voulait qu'il reçût ce mot à l'heure où elle lui enverrait dans son âme un suprême adieu.

Bernard descendit, appela John et lui ordonna de porter cette lettre à la gare, bride abattue, avant le passage de l'express. Puis il remonta près d'Irène, qui, assise à sa table, froide, raide, les gestes posés, vidait ses tiroirs et brûlait ses papiers.

Le valet tourna, demanda des ordres et finit par se faire renvoyer d'un ton sec. Il demeura derrière la porte, écoutant, les poings serrés, blême.

Vers le soir, Irène descendit, causa d'un esprit très libre avec le commandant, se montra charmante pour lui, l'embrassa même très fort en façon de jeu. Après le dîner, elle lui mit à la boutonnière la dernière rose de la saison, l'installa dans son fauteuil, près du feu, et se mit au piano. Il aimait les vieilles romances sentimentales et le tapage des marches militaires : Irène lui joua tout ce qu'il aimait, longtemps, bien longtemps, le tenant éveillé, prolongeant la soirée. Lorsque enfin elle le vit s'assoupir, elle joua lentement, avec la pédale sourde, une mélodie poignante : l'*Adieu*, de Dussex. Le chant pleurait. Il mourut peu à peu sous les doigts d'Irène, qui se retourna alors pour s'enfuir, le visage ruisselant de larmes : le commandant dormait.

Derrière les vitres du salon, dehors, glacé sous la brume, Bernard collait sa face terrifiée, se cramponnant à l'appui de la fenêtre, qu'il ne lâcha que pour se glisser derrière Irène. Il la suivit de loin, sans bruit, jusqu'à sa chambre, où elle s'enferma. Alors il se coucha sur le seuil, l'oreille à la porte, et veilla ainsi toute la nuit, les yeux terriblement ouverts dans l'ombre silencieuse de la maison endormie.



X.

Une matinée d'octobre, froide et brumeuse, enveloppait de ses tristesses le château de Fontrosay, lorsque Irène ouvrit sa fenêtre et regarda dans le lointain, là où les vapeurs s'épaississaient blanches et lourdes, sur un vaste espace. C'était l'eau des étangs que ces brumes voilaient.

Irène frissonna et ses sourcils se rapprochèrent violemment dans un rude effort de volonté pour vaincre la faiblesse dont elle se sentait pâlir. Elle ranima son courroux, son désespoir et son désir de vengeance en se répétant, comme une prière qu'on redit, ces mots qui la tuaient :

— Henry ne m'aime pas ; il me refuse ; il me méprise; il sera puni de sa lâcheté quand il me trouvera là-bas... là-bas

Elle étendait ses mains vers ces blancheurs opaques qui allaient la couvrir bientôt comme d'un linceul.

Elle ne se regrettait plus maintenant. A quoi bon vivre? Elle venait on ne sait d'où : eh bien ! elle y retournerait. On graverait sur sa tombe un seul nom : *Irène!*

Et, la poésie de la mort lui mettant dans l'esprit comme une grâce attendrie, elle murmura en souriant :

> Quelquefois cependant le passant arrêté,
> Lisant l'âge et la date en écartant les herbes
> Et sentant dans ses yeux quelques larmes courir,
> Dit : Elle avait seize ans! C'est bien tôt pour mourir!

Sans doute quelque poète un jour écrirait aussi sa légende. Pourquoi pas ? Elle était jeune, belle, elle aimait, et elle se couchait dans la mort par désespoir d'amour. Encore fallait-il qu'elle y mît quelque cérémonie pour aider au récit du poète et pour l'embellir.

Elle revint à sa toilette et peigna ses cheveux, qu'elle laissa retomber en une longue natte à peine attachée, afin que l'eau la défît, la déployât, et qu'elle pût flotter, voile immense et sombre, accrochant les feuilles des nénuphars et couronnant la morte d'une poétique traînée de feuillage et de fleurs.

Ensuite elle sonna pour demander son cheval. L'île des Cygnes se dressait comme un bosquet au milieu du grand étang, le dernier, et l'on arrivait à l'étang, où des barquettes attendaient sur la rive, en longeant un chemin circulaire bordé de hauts peupliers. C'était la promenade habituelle d'Irène. Elle voulait repasser par ce chemin tant de fois suivi en compagnie du comte, et si étroit que les deux cavaliers s'y frôlaient. Elle se souvenait maintenant qu'il demeurait, lui, toujours en arrière, gardant le milieu de la voie afin d'éviter ces contacts.

Encore une fois elle haussa les épaules au souvenir de ces respects dont la grandeur la touchait moins qu'elle n'en était blessée comme d'un aveu d'indifférence, d'absence de toute passion.

Et cependant ces souvenirs lui étaient chers et elle les rappelait tous du plus lointain de ses pensées. Elle se rappelait ses folles joies et les ardentes caresses avec lesquelles elle accueillait jadis son jeune tuteur, le nommant : père, et elle pensait que c'était son amour ignoré qui les jetait de son cœur à ses lèvres. Car elle l'avait toujours aimé, oui, toujours, de plus loin qu'elle s'en souvînt, même toute petite fille, même le jour où elle lui tiraillait les moustaches en balbutiant ses premiers mots. Et ces premiers mots lui avaient dit : « Je veux rester près de toi! » Certainement le ciel, dans un jour de miséricorde, de clairvoyance suprême, l'avait jetée là, sous les pieds de cet homme, afin qu'il la ramassât et qu'il l'aimât d'un amour éternel ; car c'était lui, lui seul au monde, qu'elle pouvait adorer, lui pour qui elle avait été créée et qui, ne comprenant pas, ne l'écoutant pas quand elle lui criait cette destinée sublime, la laissait misérablement mourir.

On frappait rudement à sa porte, à grands coups terribles. Elle courut ouvrir, le cœur battant d'un fol espoir : c'était Bernard, le visage convulsé, effrayant. Il balbutia, examinant Irène de la tête aux pieds d'un regard égaré :

— Mademoiselle avait sonné et Mademoiselle n'ouvrait pas sa porte...

— Etes-vous fou ? dit-elle avec humeur. Que me voulez-vous? Sortez!..

Elle lui en voulait de ce coup d'émotion, d'espoir insensé qui l'avait secouée. D'un geste dur elle lui montra la porte. Il répéta, la voix suppliante :

— Mademoiselle avait sonné!

Elle se souvint.

— C'est vrai ; je voulais mon cheval. Faites seller Divonne. Je serai prête dans un quart d'heure. Allez.

— Dick est malade. Je prendrai Ninon, si Mademoiselle le permet.

— Pourquoi faire?

— Pour accompagner Mademoiselle.

— Je n'ai besoin de personne.

— Cependant Mademoiselle ne peut pas sortir seule.

— Vous dites?...

— M. le comte l'a expressément défendu, et...

— M. le comte est bien bon ; et vous êtes bien osé de répliquer quand je donne un ordre. Allez!...

Bernard ne bougeait pas; mais Irène s'en allait vers son cabinet de toilette. Tout à coup elle se retourna : elle avait un mauvais sourire.

— A propos, j'oubliais. Personne ne m'accompagnera. Mais si l'on venait me demander, par hasard, je vous autorise à venir me chercher vers dix heures, c'est-à-dire dans deux heures d'ici, vers le grand étang, dans l'île... Vous entendez ? pas avant dix heures...

Elle entra et la portière retomba sur elle.



Bernard s'était accroché à un meuble, les jambes fléchies. Il recula, s'adossa au mur, près de la porte, qu'il regardait d'un air fou en murmurant :

— Elle ne sortira pas... Elle l'avait bien dit, l'autre soir, là-bas, au comte : « Je m'en irais à cette île des Cygnes... et demain l'on me repêcherait... » Il n'est pas revenu. J'avais cependant fait partir la lettre assez tôt hier. Il devrait être là... Il ne viendra donc pas... Oh ! je ne veux pas qu'elle sorte...

Il demeurait là, silencieux, adossé à la tenture de satin bleu pâle broché de fleurs tendres, où il faisait tache avec sa veste brune, courte, enserrant son gros corps vulgaire, son gilet rouge, sa face rasée, encadrée de favoris gris, sa tête ronde, plate, où deux yeux vagues, aux paupières lourdes, roulaient avec un air d'hébétude. Ses mains rougeaudes aux doigts énormes tombaient le long de son corps ; son dos rond s'enfonçait dans le capitonnement de la muraille bleue et fleurie. Tout à coup il porta la main à sa poitrine violemment :

— Là, là, elles sont là, ces preuves que l'on est allé chercher bien loin et qu'on ne trouvera pas sans moi. Elles sont là !.. là, cet acte de naissance qui prouverait qu'elle n'est pas la fille du comte de Trémor. Si je le donnais, elle pourrait épouser le comte ; elle l'aime tant !.. Oh ! non, jamais..., jamais ! Elle ne me le pardonnerait pas... J'aurais dû les brûler, ces papiers ; je n'aurais pas du moins la tentation de... Mais si je ne les livre pas, elle va s'en aller là-bas... Elle l'a dit... Oh ! qu'elle me chasse plutôt ; qu'elle me maudisse, mais qu'elle vive !...

Il tressaillit : Irène rentrait dans sa chambre. Elle était superbe et royalement jolie, dans sa distinction raffinée et hautaine, vêtue d'une robe de cheval en drap velours gris clair, presque blanc, avec collet et revers pourpre. Son feutre blanc, empanaché de rouge, la coiffait comme un portrait de Largillière. Elle tenait sa cravache au manche d'ivoire délicatement fleuri d'une couronne ducale, et elle boutonnait un gant.

— Ah ! vous êtes là, dit-elle apercevant Bernard et pensant qu'il rentrait. Divonne est prête, c'est bien : n'oubliez pas mes ordres.

Elle se dirigea vers la porte, d'un pas résolu. Bernard la tenait comme pour l'ouvrir ; mais il appuyait dessus de toute la force de son poing raidi.

— Ouvrez ; qu'attendez-vous ? dit-elle relevant la tête.

Alors le valet secoua son front, comme s'il jetait bas tous ses respects, et résolument il prononça :

— Mademoiselle, mademoiselle Irène, ne sortez pas ; il faut que je vous parle.

Irène demeurait immobile de surprise, d'une stupéfaction inouïe. Quoi ? ce valet osait... C'était donc un geôlier que le maître avait laissé près d'elle !

— Ouvrez cette porte, dit-elle de sa voix impérieuse et qui vibrait.

L'homme se coula sur la porte et la couvrit tout entière de son corps. Alors, d'un geste brusque, Irène leva sa cravache, qui s'abaissa sifflante... Mais Bernard avait saisi le bras d'Irène et il arrêtait le coup en gémissant, les yeux subitement remplis de larmes :

— Oh ! pas cela, mademoiselle, pas cela, par pitié...

Affolée de colère par ce nouvel outrage, la jeune fille s'arracha à la main tremblante qui la tenait, et, se reculant, elle revint sur lui le bras levé.

Bernard était à genoux et il pleurait à sanglots. Irène demeura un instant arrêtée devant lui, stupéfaite, étourdie, le regardant pleurer. Puis, une idée lui vint ; elle jeta sa cravache loin d'elle et posa sa main sur l'épaule du valet.

— Je vous demande pardon, mon pauvre Bernard ; j'ai failli vous battre. Aussi pourquoi me contrariez-vous ? Vous savez que je suis un peu vive à l'ordinaire ; ce matin, je me sens très nerveuse ; il ne faut pas me contrarier. Levez-vous et laissez-moi passer,

Il prit la main d'Irène, la porta à ses lèvres avec un effroi respectueux et la baisa longuement ; puis il répéta :

— Mademoiselle, j'ai des choses à vous dire.

— Une autre fois, Bernard ; je n'ai pas le temps. Levez-vous donc.

Il se levait lourdement, lentement :

— C'est que c'est très pressé, disait-il, très pressé. Je sais bien des choses qui intéresseraient Mademoiselle pour son bonheur.

— Vous savez des choses...

Elle le regarda attentivement.

— Mademoiselle me pardonnera ; mais c'est moi qui l'ai soignée toute petite et qui ai toujours veillé sur elle, toujours ; alors je sais... Mademoiselle a des chagrins, et puis le monde en parle, les gens de M. le comte... On sait pourquoi Mademoiselle est triste. Mademoiselle ne voudrait pas aller au couvent.

— Ensuite ? dit-elle sèchement, blessée de ces remarques indiscrètes. Vous avez dit que vous saviez des choses qui m'intéressaient : parlez alors.

— Oh ! si Mademoiselle voulait avoir la bonté de me donner quelques jours, quelques jours encore, je... je me déciderai peut-être à lui dire...

— C'est bon. Otez-vous de là. Divonne est sellée, n'est-ce pas ?

— Je... n'ai pas donné d'ordre...

Irène sonna avec une telle violence que le cordon de soie lui demeura dans la main, et une femme de chambre entra précipitamment, bousculant Bernard adossé.

— Dites à John de seller Divonne et de me l'amener ici, au bas du perron, à l'instant, sans perdre une minute. Je descends. Courez.

Bernard se cacha le visage dans les mains en gémissant :

— Il le faut, il le faut !...

Alors, subitement, sans réfléchir, il revint à la porte, tourna la clef et la mit dans sa poche, et, osant soutenir le regard fulgurant d'Irène, il lui cria :

— Eh bien, non, vous ne sortirez pas, puisque c'est pour aller là-bas.... où l'on vous repêcherait demain...

Elle s'était reculée comme sous un choc, les yeux élargis, fixés sur cet homme qui savait son secret et qui osait l'empêcher de mourir... Quoi ! parce qu'il l'avait sauvée enfant de la misère ou de la mort, il se croyait le droit étrange d'exercer une surveillance, une autorité quelconque sur sa vie ? Comme elle l'aurait fait repentir de cette audace sans la pitié dont elle ne pouvait se défendre pour cet être obscur qui lui avait voué un dévouement de chien et qui pleurait à ses pieds !

Car le visage de Bernard brillait de larmes silencieuses. Il haletait doucement dans la lutte dernière qu'il se livrait avant de pouvoir se décider à parler. Il portait la main à sa veste, sur sa poitrine, prêt à en arracher les papiers maudits, et puis ses bras retombaient dans un effarement lâche.

Irène songea rapidement que le temps passait. Depuis quelques heures déjà, le comte devait avoir sa lettre, et en moins de deux heures maintenant il pouvait être là ; car il viendrait bien, sans doute, chercher son cadavre ! Et quelle honte s'il la retrouvait vivante ! Elle aussi aurait menti à sa parole ! Non, il fallait au comte la leçon cruelle, inoubliable ; il l'aurait. Mais Bernard n'ouvrirait point. Alors Irène se recula vers la fenêtre, l'ouvrit et se pencha.

En bas, la terrasse était dallée de marbre : il y resterait donc une tache de sang ? Soit ; si elle n'avait pas le temps de fuir avant l'arrivée possible du comte, elle irait se briser à ses pieds.

Elle regarda Bernard avec un sourire triomphant : alors celui-ci comprit. Il fit un cri rauque et s'élança vers Irène.

— Non, non, tout plutôt... Tenez, là..., là.

Il arrachait de sa poche un portefeuille noir, usé, flétri, et le tendait à Irène. Mais instinctivement il se reculait quand elle avançait la main.

— Qu'est-ce que cela ? disait-elle comme fascinée, sentant bien que le secret de sa vie était là, tout près d'elle.

Et elle suivit le valet qui s'éloignait de la fenêtre. Quand il se fut mis, sans qu'elle s'en aperçût, entre elle et l'abîme, il dit :

— Il faut que Mademoiselle m'écoute d'abord. Ensuite je lui livrerai ces pièces importantes. Mais il faut que j'explique comment elles sont dans mes mains.

— Parlez vite... Que renferme ce portefeuille ? Les preuves de ma naissance, sans doute ?

Le valet baissa la tête.

— Eh ! donnez-les donc tout de suite, malheureux !... Qui vous a permis de les soustraire au comte, à moi-même ?... C'est un crime cela, et vous avez failli causer un malheur. Mais parlez donc enfin ! Ou faut-il que j'appelle, que je vous fasse saisir et arracher ?..

— N'appelez pas ; je vais vous dire... puisqu'il le faut ! Mais peut-être ne me pardonnerez-vous jamais d'avoir parlé.

Un effroi passa dans la pensée d'Irène à ces mots, et elle devint toute froide. Que voulait dire Bernard ? Ces hésitations, ce trouble, ces précautions avant de lui révéler... Alors, tout de suite, elle se mit à penser au comte, à son voyage lointain et à cette nécessité impérieuse du couvent pour elle..., et elle crut entrevoir la vérité. Horreur ! serait-elle la fille de celui qu'elle aimait ?... Était-ce donc là le secret terrible, épouvantable ? Et maintenant elle n'osait plus écouter Bernard ; elle avait envie de lui crier : Taisez-vous !... Je ne veux rien savoir, rien, rien..., et de se laisser mourir de sa seule douleur.

Irène avait fléchi ; elle s'était assise, brisée, et la main qui soutenait son front lui cachait à demi le visage. Bernard parlait, la voix basse, confuse :

— Voilà comme c'est arrivé. Il y a vingt ans, Mme de Lutzy avait une fille, Mlle Blanche, qui était poitrinaire, c'est-à-dire, on le disait à cause qu'elle était pâle, mince et capricieuse avec de grandes colères qui l'étouffaient. On ne devait jamais la contrarier. Malgré sa faiblesse, elle aimait le cheval et montait beaucoup. On la faisait accompagner par... un jeune homme, le fils d'un fermier qu'on avait recueilli et qui servait d'écuyer à mademoiselle. Elle ne voulait souffrir personne autre près d'elle, car elle s'était prise d'affection pour ce...

— Valet, acheva Irène impatiemment ; voyons, hâtez-vous. Qu'est-ce que tout cela a de commun avec ce qui me regarde ?...

Bernard secoua douloureusement la tête et continua sans répondre :

— Et cette affection devint bientôt de l'amour...

— De l'amour ?.. pour un valet ! Mlle de Lutzy ? Vous mentez !...

— Je dis la vérité, hélas ! Le malheureux garçon était jeune, aimant. D'abord intimidé, il finit par se laisser séduire par la passion maladive de cette jeune fille ; il osa enfin la partager... Et, un jour, cédant à la volonté qu'elle lui exprimait en le suppliant et le menaçant s'il résistait comme il voulait le faire par respect, elle se fit enlever par lui et conduire à Londres, où elle l'épousa. Quand elle voulut ensuite obtenir de sa famille, non pas sa grâce, elle était trop fière pour la demander, mais une part de sa fortune, on lui répondit qu'elle était morte pour ceux qu'elle avait déshonorés. Alors, comme ils étaient pauvres et que lui ne connaissait aucun métier, il fut obligé de se replacer domestique dans une grande maison, tandis que sa femme, qui allait être mère, demeurait cachée dans les environs. Ils vécurent ainsi deux ans...



Bernard s'arrêta comme s'il manquait de souffle et il essuya son front où roulait une sueur glacée, une sueur d'agonie. Irène le regardait, l'œil ardent, le fouillant jusqu'à l'âme : elle ne comprenait pas. Elle attendait toujours l'entrée du comte dans ce roman vulgaire et honteux. Que venait faire ce récit au milieu de son propre roman à elle? quel rapport? quel intérêt?... D'abord elle avait cru que la fille de la duchesse de Lutzy allait être sa mère; et puis c'était devenu impossible puisqu'elle avait épousé un domestique. Alors quoi?.. L'imagination d'Irène, emportée dans une recherche vertigineuse, touchait çà et là à des suppositions plus ou moins romanesques; et, rapide comme l'éclair, un tourbillon d'événements possibles ou insensés roulait autour de sa pensée et s'évanouissait soudain, la laissant étourdie d'une inquiétude mortelle.

— Achevez, achevez donc!.. disait-elle le pied battant, tout le corps tressaillant d'anxiété.

— L'enfant qu'ils avaient eue, reprit Bernard, la voix plus sourde, on l'avait envoyée loin en nourrice, par un caprice de la mère qui ne voulait pas le voir. Elle la haïssait de la même haine qui lui était venue pour le père. Car elle rougissait maintenant de sa folie; elle avait honte de l'homme à qui elle s'était donnée par amour. Elle le chassait, l'injuriait, le frappait, ce... valet, comme vous dites... Et lui... il l'aimait. Mais le chagrin la fit bientôt mourir.

« Avant ce malheur, elle avait écrit à sa famille, la suppliant de prendre son enfant, de l'ôter à cet homme... La famille ne répondit pas. Et l'homme alla chercher l'enfant, qu'il avait à peine entrevue et qu'il adorait. Alors une idée folle lui vint : il se dit que l'enfant ferait certainement comme la mère, à qui elle ressemblait en tout, traits pour traits. Un jour, elle aurait honte de lui et elle mourrait peut-être aussi de ce chagrin. Et il résolut d'élever son enfant comme si elle ne lui appartenait pas, d'effacer lui-même la tâche de sa naissance en entourant cette naissance d'un mystère que nul ne découvrirait jamais... Et même..., l'ambition lui étant venue pour sa fille, il rêva de la faire adopter par une grande famille, et il usa de ruse pour... »

Irène avait poussé un cri en se mettant debout. Elle se reculait avec un geste d'horreur, ses mains jetées devant elle, repoussant cette vision horrible, ce spectacle épouvantable d'un valet qui allait oser déclarer qu'il était son père. Son père! cet homme en livrée qu'elle avait failli cravacher tout à l'heure! Cet homme d'antichambre son père à elle, si fière, d'une distinction si raffinée, d'une élégance de formes si parfaite, d'une âme si noble!... allons donc!... Elle releva d'un geste arrogant son front superbe; elle étendit vers l'homme sa main dégantée, fine et blanche, et qui ne tremblait plus, et s'écria :

— Vous êtes un imposteur! Vous avez imaginé une odieuse histoire dans le but d'en faire votre fortune, Mais personne ne vous croira. N'achevez pas, je vous le défends!

Bernard eut un geste de douleur simple, résignée. Il baissa la tête et présenta respectueusement à Irène le portefeuille noir entr'ouvert.

— Vous trouverez ici l'acte de mariage et votre acte de naissance, avec quelques lettres de... votre mère, où elle parle de vous avec des détails où vous pourrez vous reconnaître...

Elle le lui arracha des mains et se mit à le feuilleter si nerveusement, qu'on eût dit qu'elle déchirait chaque feuille à mesure qu'elle la déployait. La jeune fille devenait blanche comme une morte; et elle demeura immobile, ayant tout lu, les yeux arrêtés sur cette ligne d'un lourd papier timbré : « Fille de Siméon Bernard, domestique. »

Elle ne doutait plus; elle portait sur un sein la marque dont il était parlé dans une lettre de sa mère : le croissant des Lutzy, un signe que les filles se transmettaient depuis des siècles.

Elle releva les yeux sur Bernard et ne murmura que ces mots :

— Lui! mon père!..

Mais tout ce que le dédain, le dégoût, la honte peuvent mettre d'amertume dans l'accent, Irène l'avait mis, sans pitié, dans ce reproche cruel à l'homme qui tremblait devant elle. Il répondit, joignant ses mains, d'un ton déchirant de prière et de regret :

— Pardonnez-moi... Si vous n'aviez pas menacé de vous tuer, vous n'auriez jamais rien su! Oh! pardon pour le mal que je vous fais..., pardon!

— Pauvre homme! dit-elle en se détournant, presque apitoyée et pour lui cacher son dégoût.

Et, s'accoudant à la cheminée, brusquement, elle éclata en sanglots.

Cette fille ainsi frappée souffrait en ce moment la plus épouvantable torture dont une âme hautaine puisse être blessée. Après quinze années d'une existence fière comme la sienne, élevée dans les préjugés aristocratiques les plus étroits et cet orgueil de caste qui lui faisait dédaigner et mépriser tout ce qui n'était pas né, après s'être développée, corps et âme, dans ce milieu particulier où ses instincts se trouvaient à l'aise et s'épanouissaient comme dans leur propre atmosphère, se sentir tomber tout à coup dans une infimité misérable, se réveiller la fille d'un valet! C'était le pire des malheurs qui pouvait arriver à Irène, et ce malheur l'écrasait. Elle se sentait comme terrassée par une aussi lourde ignominie. Son âme même, dans cette minute de faiblesse, lui parut avilie, diminuée. Elle trembla de la peur de se sentir venir des pensées basses. Elle songeait à regarder si elle ne trouverait point sur son visage une ressemblance honteuse, une marque de son sang de vilain. Toute à l'effondrement de son orgueil, elle se rappelait maintenant ses longs mépris pour la classe de l'homme à qui elle devait la vie; et il lui

paraissait que ses dégoûts d'autrefois retombaient aujourd'hui sur elle. Elle ne se rappelait son origine maternelle que pour maudire et mépriser la femme qui s'était jetée à un amour vil.

Si profondes étaient ses pensées douloureuses, elle s'abîmait dans l'infini de sa bassesse avec un tel oubli de l'heure présente et une prostration si complète, qu'elle ne bougeait plus, écrasée, les poings fermés sur ses yeux ruisselants, avec seulement les hoquets convulsifs et continus de son cœur soulevé par le flot intarissable des larmes.

Tout à coup un tumulte s'éleva au loin, vers l'entrée de la cour; il parut à Irène que l'on appelait.

Elle eut un long frisson, et le sentiment lui revint, violent, rapide, implacable. L'heure avait passé; sans doute le comte était là... Il arrivait, et elle était vivante..., vivante et déchue de son rang... D'un geste elle arracha son feutre emplumé, qu'elle lança derrière elle, et, courant vers la fenêtre, elle fit un bond...

Deux bras l'enlacèrent; Bernard s'était jeté sur elle. Elle se débattait et le frappait de ses poings, exaspérée, folle...

— Lâchez-moi... Si je ne me tue pas aujourd'hui, ce sera demain, demain, entendez-vous? Lâchez-moi. Lâchez-moi donc! je vous l'ordonne. On vient... Je suis déshonorée. J'avais juré... Ah! je vous maudirai toute ma vie.

— Par pitié!... oh! par pitié! Si vous mourez, je vous suis, je meurs avec vous.

Elle cessa brusquement de se débattre.

— Vous!... Vous oseriez ?.. Lâchez-moi... Oh! vous le pouvez maintenant. Et fermez cette fenêtre si vous avez peur. Me suivre! Ce drame honteux!... Avouer ainsi que vous êtes?... Oh! non, nul ne le saura jamais!

Elle saisit le portefeuille resté ouvert sur la cheminée et les actes éparpillés, et d'un geste rapide elle les jeta dans le feu.

Bernard se précipita pour les en arracher,

— Que faites-vous, malheureuse? Ces preuves avec lesquelles vous pouviez épouser le comte!...

Mais Irène le repoussa, rude et révoltée :

— Pour qui me prenez-vous? Moi!... moi, la fille du valet de M. le comte de Trémor, épouser mon maître!... Vous êtes fou!... Si c'était là votre ambition en me faisant entrer ici par ruse, elle ne sera point satisfaite. Je n'ai pas changé d'opinion sur les choses parce que j'ai changé de rang, et je me juge comme je vous ai jugé, vous qui avez eu l'audace d'enlever et d'épouser une duchesse! Chacun à son rang, monsieur : la fille du valet retournera à l'office... Silence! j'entends parler près d'ici...

— On monte, on appelle... Enfin!... balbutia Bernard étourdi et comme défaillant.

Mais Irène, redevenue maîtresse d'elle-même maintenant, impérieuse et plus hautaine que jamais, débita vivement, la parole basse et brève :

— Écoutez; je vous offre un marché. A la condition que vous vous tairez, que vous ne révèlerez jamais à personne, surtout au comte..., ce que vous savez, en échange de ce serment je vous promets de vivre... Au premier mot, vous ne me reverriez plus.

— Je le jure! s'écria Bernard, dont une joie navrante illumina les traits.

— Bien. Ouvrez cette porte et obéissez-moi en tout. Immédiatement faites charger les malles.

— Elles sont chargées depuis hier.

— Faites atteler promptement.

On appelait au dehors :

— Irène, Irène!...

C'était la voix d'Henry. La jeune fille ferma les yeux, sentant son cœur mourir dans une défaillance d'amour.

Un vertige rapide l'étourdit; elle crut qu'elle allait tomber éperdue dans les bras de celui qu'elle aimait. Oh! tout oublier dans une étreinte!...

— C'est M. le comte, murmura Bernard.

Il ouvrit et s'échappa.

Mais, à ces mots, Iréne se réveilla; elle avait repris du courage en rejetant les yeux sur la livrée de Bernard. Elle se raidit, les dents serrées, le cœur broyé par la volonté dure de son invincible orgueil.

— Irène! cruelle enfant!... Oh! j'ai cru ne pas vous retrouver vivante!...

Et le comte se précipitait, les bras ouverts, heureux, bouleversé, vaincu, prêt à tout... Mais elle l'arrêta d'un geste brusque, très froid. Il demeura interdit, la regardant, redevenu inquiet. Le marquis d'Hérigny venait d'entrer, et derrière lui le commandant Jocas, que tout ce tapage avait réveillé, et encore Aloys Bérat et sa mère, que le comte avait rencontrés à la gare et qu'il avait emmenés avec lui, affolé, criant à tout le monde de le suivre, de courir au secours d'Irène.

— Qu'est-ce que je disais? exclama le marquis en menaçant Irène d'un doigt amical.

— Cette chère enfant!... gémissait Mme Bérat, doucement radieuse.

Aloys s'était résolument approché d'Irène, tout ému de peur. Il lui disait très bas :

— Qu'y a-t-il? Avez-vous besoin de moi? Méfiez-vous de ma mère...

Irène, ses beaux sourcils rapprochés, le front haut, l'air d'une reine outragée, promena autour d'elle un regard impertinent et décocha de haut :

— Que signifie, s'il vous plaît, cette invasion chez moi? Que me veut-on? Et vous tout le premier, monsieur le comte?

Celui-ci balbutia, douloureusement surpris :

— Cette lettre, Irène!...

— Ah! je comprends. Vous avez cru!... Mais la nuit porte conseil. J'ai pris une autre décision. Et j'allais l'accomplir lorsque vous êtes entré. Je pars.

— Irène! que signifie ce ton? Vous me blessez.

— Je le regrette, monsieur le comte, car je tiens, au contraire, à vous remercier de vos soins, de votre générosité, de tout le bonheur enfin que vous m'avez donné jusqu'ici. Croyez bien que je ne l'oublierai jamais..., jamais, et que dans ma retraite je penserai bien souvent à...

Elle s'arrêta, sentant monter les sanglots et ne voulant pas faiblir. Le comte s'écria :

— Il n'est plus question de couvent, ma chère Irène. J'ai résolu de vous y soustraire. D'ailleurs, apprenez une grande nouvelle qui date de quelques heures à peine : notre cher Maurice vient d'être mis enfin sur la trace presque certaine des preuves que nous cherchions, et bientôt...

Elle fit un cri involontaire; mais, se remettant aussitôt, elle feignit un emportement violent :

— Des preuves!... Je n'en veux plus, monsieur. Il est trop tard. Votre amour n'a pas eu le courage de braver les préjugés, les attaques, les injures mêmes de vos journaux; vous avez cédé, vous avez faibli, vous avez manqué à votre parole; vous avez essayé d'user d'un droit que vous n'aviez pas pour me contraindre à disparaître dans un couvent; enfin vous m'avez lâchement abandonnée...

— Irène!... mademoiselle!

— Oui, monsieur, lâchement, car j'en pouvais mourir. Dieu merci, je suis guérie! Vos preuves arriveront trop tard. Il est inutile que vous vous donniez la peine de les chercher. Je renonce à l'union projetée, je la refuse, je la repousse et je pars...

— Mais c'est de la démence, Irène...

Elle avait sonné; Bernard parut.

— Monsieur le comte, dit-elle avec un effort terrible, car l'émotion l'étouffait, permettez que je me retire. Ma place n'est plus dans cette maison, comme vous l'aviez vous-même sagement pensé. Je ne suis ni votre fille ni votre fiancée; je suis une femme offensée qui rompt définitivement et sans retour les engagements qu'elle avait pris et qui se retire.

— Voyons, Irène, ma petite Irène, s'écria le commandant abasourdi, ce n'est pas là ce que nous avions convenu hier ensemble! Pourquoi cette comédie?...

— C'est une vengeance de petite amoureuse vexée, dit en souriant le marquis.

Et il vint prendre la main d'Irène.

— Allons, mademoiselle Jordonne, enfant gâtée, rentrons dans le rang bien vite et faisons la paix avec tout le monde.

Il voulut lui baiser les doigts; elle les retira doucement et vint prendre un manteau qu'elle jeta sur ses épaules, avec une dentelle qu'elle posa sur ses cheveux, très bas, cachant ses yeux. Ensuite elle inclina la tête avec une tristesse grave, un peu cérémonieuse, et se dirigea vers la porte d'un pas ferme.

Mais le comte courut à elle et la prit à pleins bras. Elle tressaillit et se dégagea, lui laissant aux mains la sensation de son corps frissonnant et de ses mains brûlantes. Cependant elle dit, assez calme :

— Adieu! adieu pour toujours, Henry...

— Mais c'est impossible, Irène; vous ne partirez pas ou je vous suivrai, je vous le jure...

— Pardon, je suis libre et je veux partir... seule. Laissez-moi.

— Seule!

— Ou à peu près. J'emmène Bernard, si vous voulez bien me le permettre. Cet homme m'est dévoué, vous le savez ; je serai en sûreté sous sa garde.

— Et vous irez?

— Où Dieu voudra.

— Et vous vivrez comment?

— Cela me regarde. Comme j'aurais vécu sans doute si votre charité ne m'avait pas recueillie jadis.

— Écoutez, Irène, puisque Bernard vous accompagne, je veux bien vous passer cette cruelle fantaisie et vous laisser partir sans vous suivre, sans même savoir où vous allez, si à ce prix vous me pardonnez. Dites-moi seulement que vous reviendrez vite, très vite, et que tout sera oublié...

— Je ne vous en veux pas, monsieur le comte; je n'éprouve pour vous que des sentiments de gratitude.

Elle salua plus bas que la première fois et franchit le seuil sans se retourner. En passant devant Bernard, qui s'effaçait respectueusement, elle lui dit de son ton accoutumé, bref et hautain :

— Suivez-moi!...

Cependant elle eut un frisson en s'entendant parler, et elle ajouta très bas, baissant un peu le front :

— Je vous prie.

Aloys se glissa sur ses pas et elle, se retournant, lui tendit la main ; elle chancelait ; il la conduisit jusqu'au bas des marches.

Lorsqu'il remonta, il trouva Mme Bérat gonflée et souriante qui répétait au comte, le retenant par la manche :

— Ne vous inquiétez donc pas, ne vous tourmentez pas ; je sais où elle va, je suis dans le secret; nous la retrouverons : c'est mon affaire...

— Bah! s'écria le marquis stupéfait, vous en êtes? Et où va-t-elle de ce pas solennel?

— Tout près d'ici..., chut! Soyez tranquille; elle sera sous bonne garde. Je m'en charge.

— Vous m'en répondez? lui demanda le comte hésitant et regardant vers la porte, prêt à courir.

— Absolument. Et je vous la ramènerai ; comptez sur moi.

Aloys, tout pâle, cogna sa mère et la tira dans un coin.

— Ah çà, que dites-vous là, vous? Où croyez-vous donc qu'elle aille?

— Chez les Tervil, sans doute. N'était-ce point son idée?



— Ah ! bien oui ! Elle part pour l'Amérique !

— Hein? Et tu ne me le disais pas? souffla la fermière furieuse.

— Je viens de l'apprendre...

On entendit le roulement de la voiture qui emportait Irène.

— Cours donc, misérable ; suis-la ; ne l'échappe pas. Il ne faut pas qu'elle parte. Retiens-la ; mais file donc !...

Elle le poussa dehors.

— Que se passe-t-il ? demanda le comte inquiet, se rapprochant vivement.

Mais elle retrouva vite son sourire rassurant :

— Oh rien, monsieur le comte, rien ! Je donnais des ordres à mon fils pour l'installation de notre fugitive.

— Elle va donc chez vous? dit-il tout surpris.

— Chut ! respectons ses secrets; surtout ne bougez pas, ne vous inquiétez pas; si vous cherchiez maintenant à rattraper l'oiseau, il s'envolerait plus loin. Laissez M[lle] Irène passer sa fantaisie, et... nous vous la ramènerons, monsieur le comte, nous vous la ramènerons...

Elle s'en alla à petits pas, tranquille, faisant de la tête et de la main des gestes familiers d'apaisement; mais, dès qu'elle fut hors de vue, elle eut un ricanement mauvais et, jetant vers le château un regard de triomphe, elle grommela :

— Maintenant elle est bien perdue pour toi, ton Irène; car elle sera à nous... ou tu ne la reverras jamais.

GEORGES DE PEYREBRUNE.

(La suite au prochain numéro.)

QUESTIONS UNIVERSITAIRES

Les programmes de l'enseignement secondaire (1)

(Quatrième et dernier article).

L'ENSEIGNEMENT CLASSIQUE.

I.

Mon dernier article aura étonné, scandalisé peut-être plus d'un lecteur. On aura été surpris qu'un professeur de l'Université, un professeur de lettres, s'exprime comme je l'ai fait. « Alors, dira-t-on, on n'enseignera plus en France le grec et le latin ? On ne soumettra plus la jeunesse de nos lycées à cette discipline de l'antiquité qui a été si féconde à nos pères et à nous-mêmes, à laquelle l'esprit français doit ses meilleures qualités? » Loin de moi une telle pensée. Nul ne serait plus désolé que l'on cessât chez nous d'enseigner le grec et le latin ; nous y perdrions trop ! Quoi que vaille notre langue, quelques chefs-d'œuvre qu'elle ait produits, au point de vue de l'art sous toutes ses formes les anciens restent nos maîtres. Ils ont eu une jeunesse de l'esprit, une initiative libre et féconde, un sentiment exquis de l'harmonie que nous admirons sans réussir à les égaler. Ceux qui ont vécu dans l'intimité des anciens, ceux qui ont lu leurs livres, non pas dans des traductions, mais dans le texte même, ceux qui ont pu, fût-ce imparfaitement, entrer avec eux en communication directe, auront toujours reçu d'eux un bienfait incomparable : ils posséderont une culture intellectuelle plus délicate, ils auront acquis un goût plus affiné et plus subtil, ils auront bu à la source la plus limpide. Non ! nous ne voulons pas faire disparaître de France les études classiques ; ce que nous voulons, tout au contraire, en renonçant pour elles à une partie de ceux qui aujourd'hui en ont leur part, c'est les fortifier en réalité, c'est leur faire regagner en profondeur tout ce qu'elles perdront en étendue.

Nous avons indiqué le type de l'enseignement secondaire tel qu'il nous paraît aujourd'hui pouvoir s'adapter seul aux nécessités de l'éducation publique et aux besoins de la société moderne. Mais, à côté de cet enseignement secondaire français, nous demandons le maintien d'un autre enseignement secondaire où le grec et le latin conserveront leur place d'honneur ; et celui-là, nous l'appellerons, en lui gardant son vieux nom, l'enseignement classique.

On dira que, dans notre société démocratique, celui-ci conservera un caractère d'aristocratie ; qu'il donnera à ceux qui en auront bénéficié une supériorité sur tous les autres. L'argument nous touche peu. Jusque dans la démocratie, il faut bien se résigner à certaines aristocraties. Quoi que l'on fasse, un homme auquel ont été enseignées les mathématiques spéciales l'emportera toujours, au point de vue des connaissances scientifiques, au point de vue de l'éducation générale de l'esprit qui en est la suite, sur un élève des écoles primaires ou un élève des lycées qui n'a suivi que les cours de mathématiques élémentaires. Dans l'ordre littéraire, il en est exactement ainsi.

Si l'on entend en un sens jaloux le mot de démocratie, si l'on entend par là nous ne savons quelle égalité dans la médiocrité contraire à la nature, alors c'est tout enseignement, non pas seulement supérieur, mais même secondaire, qu'il faut proscrire ; il faut imposer à tous le niveau uniforme de l'école primaire, la seule qui puisse être ouverte à tous et profiter à tous, en défendant à qui que ce soit de s'élever plus haut. Mais si l'on pense, au contraire, — et tel est notre avis, — qu'en mettant à la portée de tous l'instruction indispensable, une société a autant d'intérêt que les individus eux-mêmes à ne laisser inculte aucune supériorité, à fournir à chacun les moyens de

(1) Suite et fin. — Voy. la *Revue* des 13 et 20 décembre et 3 janvier.



développer et de porter à leur plus haut point les dons qu'il a reçus de la nature, le problème change alors de face. La société recueille profit autant qu'honneur à compter dans son sein le plus grand nombre possible d'esprits élégants et élevés, épris des choses de l'intelligence, fidèles à la religion de l'art; et ceux-là, c'est l'étude de l'antiquité qui les formera le plus sûrement. Loin de s'opposer, au nom de la démocratie, à la formation de ces aristocraties de l'esprit, il faut, tout au contraire, la favoriser, et il n'est pas difficile, par une distribution des bourses d'études plus intelligente et plus équitable, d'y conserver leur part à ceux-là mêmes qu'auront le moins avantagés les hasards de la naissance.

Mais voici deux choses qu'il faut ajouter tout aussitôt.

D'abord il n'est pas vrai que tous puissent recevoir cette culture supérieure littéraire, donnée à l'aide des langues mortes. Ce qui a frappé tout professeur, j'en appelle ici au témoignage de l'Université entière, c'est le nombre considérable des élèves qui suivent les cours de nos lycées sans en recueillir le moindre profit. Je veux bien qu'une partie de la faute soit imputable à nos méthodes d'enseigner le grec et le latin — et je me suis ici même expliqué à cet égard (1). Je veux bien que beaucoup d'enfants soient distraits, légers, paresseux, qu'ils ne recueillent pas toujours d'une classe le profit qu'ils en auraient pu tirer. Et nos programmes sont ainsi faits que quiconque a manqué une classe soit condamné presque fatalement à manquer toutes celles qui suivront, à ne se rattraper jamais, au moins pour le grec et le latin ; mais le plus grand mal n'est pas là peut-être encore. Pour s'assimiler les langues anciennes, il faut avoir reçu de la nature certaines aptitudes de la mémoire, certaines facultés philologiques, certaines curiosités qui n'ont pas été octroyées à tous. Et après l'enseignement philologique et grammatical, lorsque l'enfant arrive aux classes supérieures des lycées, pour profiter de l'enseignement littéraire sous la forme du grec et du latin il faut aussi qu'il ait reçu de la nature une certaine finesse et une certaine délicatesse qui, elles non plus, ne sont pas un don commun. Que l'on prenne une classe de rhétorique d'un grand lycée de Paris, et sur soixante ou soixante-dix élèves il s'en trouvera bien la moitié capables peut-être de comprendre Racine et Molière, mais que l'on perd son temps à vouloir initier aux beautés, plus subtiles et plus exquises, je le veux, mais plus difficiles aussi à saisir d'Horace ou de Sophocle. Non ! ce n'est pas la majorité d'une génération qui peut recueillir un profit littéraire du commerce de l'antiquité, c'est une élite seulement.

Et voici l'autre considération, qui n'est pas moins importante.

(1) Voy. la *Revue* du 4 octobre 1884.

Les études de l'enseignement secondaire devront durer, pour ceux auxquels on donnera l'instruction grecque et latine, deux années au moins de plus que pour ceux qui se contenteront de l'éducation française. Il ne faut pas que l'on se fasse d'illusions à cet égard. Si la journée astronomique se compose de vingt-quatre heures, une journée scolaire ne compte jamais plus de sept ou huit heures de travail utile. Tout ce que l'on ajoute aux programmes doit inévitablement se traduire par une prolongation dans la durée du cycle d'études. Je ne suis pas de ceux qui prennent ici leur parti en disant : « Eh bien ! tout ce qu'il faudra donner au latin et au grec, on le retranchera à l'éducation scientifique. » J'ai dit le prix de cette éducation. Je ne me résigne point à la voir sacrifiée. Le grec et le latin doivent être un heureux et utile complément de l'instruction littéraire pour quelques-uns ; ils ne doivent pas être, même pour ceux-là, achetés au détriment de la culture scientifique de l'esprit.

Or, au siècle où nous sommes, le temps est presque toujours étroitement mesuré à l'enseignement secondaire. Ce ne sont plus les riches seulement qui la veulent pour leurs enfants, mais les moins aisés des bourgeois. Pour ceux-ci les sacrifices sont lourds, surtout lorsqu'aux frais d'éducation du lycée il faut ajouter ensuite ceux de l'École de droit, de l'École de médecine ou du surnumérariat dans une administration publique. Les parents sont pressés, et les enfants le sont aussi. Il leur tarde d'en avoir fini avec les études et les examens, de commencer l'exercice d'une profession. Il y a quarante ans, on sortait du lycée aux environs de la vingtième année ; aujourd'hui on voit communément des rhétoriciens de seize ans et des philosophes de dix-sept. Nos classes n'ont pas gagné à ce développement précoce. La société et les individus n'y ont pas gagné non plus. Mais il ne servirait de rien de regretter le passé et de vouloir lutter contre d'invincibles courants. Tout ce que l'on peut faire, c'est de dire sincèrement à tous ces gens pressés, parents et enfants, que le latin et le grec ne sauraient être leur affaire et que la seule sagesse pour eux, c'est d'y renoncer.

Quand on aura pris ce parti, il restera un certain nombre d'enfants dont les parents seront en état de faire les sacrifices nécessaires pour leur assurer jusqu'au bout les avantages d'une instruction littéraire plus délicate ; il restera un certain nombre d'enfants non favorisés de la fortune, mais qui auront témoigné d'heureuses dispositions, et auxquels seront venus en aide ou l'État, ou les départements, ou les municipalités riches : pour tous ceux-là l'enseignement secondaire durera ce qu'il doit durer. Ils seront bacheliers plus tard ; ils auront, sur les bancs des grandes écoles, une couple d'années de plus ; ils seront en possession de leurs diplômes professionnels plus tard, mais qu'on se rassure : ils rattraperont bien vite, une fois entrés dans la vie, ce temps perdu en apparence ; ils formeront une

élite à laquelle il sera toujours enviable d'appartenir.

Je ne crains pas que cet enseignement secondaire classique soit exposé de longtemps à manquer d'élèves parmi nous. Un vieux peuple comme le nôtre, et comme le nôtre si attaché à ses traditions, tout frondeur et révolutionnaire qu'il se montre en apparence, ne change pas facilement d'habitudes. Les pères qui ont appris ou tout au moins été censés apprendre le grec et le latin ne se résigneront pas aisément à ce que leurs enfants les ignorent. Nous sommes une race essentiellement littéraire, et le prix de l'enseignement littéraire ne sera jamais méconnu chez nous. Ajoutons qu'avec notre passion de l'égalité nous sommes un peuple vaniteux et amoureux des distinctions. Il est si doux de connaître quelque chose que d'autres n'ont pas appris, de pouvoir risquer une citation latine ou lire deux mots grecs! L'enseignement classique aura toujours les enfants des familles aisées, et c'est toujours lui qui continuera à attirer dans chaque génération les élèves les plus distingués, les plus brillants, les plus heureusement doués. Encore ici il y aura bien longtemps à défendre la porte plutôt qu'à redouter la solitude.

II.

Il faut dire maintenant comment nous comprenons ces établissements de l'enseignement secondaire classique.

Et d'abord nous les comprenons comme devant être entièrement séparés des lycées *français*. De même que nous avons demandé la division de l'enseignement spécial et de l'enseignement secondaire, de même nous demandons que, dans l'enseignement secondaire, le lycée français et le lycée classique restent toujours distincts : sans quoi, le même fait qui se produit ailleurs se produira ici encore. Sans doute les professeurs n'auront pas de raisons, sortant des mêmes écoles, ayant reçu la même instruction, possédant les mêmes titres, de se mépriser ou de se jalouser les uns les autres; mais entre les élèves l'antagonisme et l'hostilité existeront encore. Ceux qui apprendront le grec et le latin se croiront inévitablement supérieurs aux autres ; ils mépriseront, stupidement d'ailleurs, ceux qui n'apprendront que la langue française. Un sot amour-propre les engagera ou à choisir l'enseignement classique sans y apporter aucune disposition, ou à vouloir y persévérer sans en recueillir aucun profit.

Nous demandons ensuite que les lycées classiques soient peu nombreux. Depuis vingt années, depuis dix années surtout, un mouvement s'est produit pour la multiplication des lycées que nous n'hésiterons pas à qualifier de déplorable. Dans tous ceux de nos départements qui en manquaient encore on a installé à grands frais des lycées où l'on enseigne le grec et le latin. Démocratie, voilà de tes coups! Et ce n'était pas assez de la démocratie : le scrutin d'arrondissement, lui aussi, s'en est mêlé. On a multiplié les collèges de plein exercice où l'on fait toutes les classes, de la sixième à la philosophie, où l'on se frotte de grec et de latin et d'où l'on sort bachelier. Il a fallu mettre à la disposition de tous les parents habitant une sous-préfecture le moyen de faire apprendre à leurs fils le grec et le latin tout en les gardant auprès d'eux. On demandera bientôt au budget d'établir un collège dans chaque chef-lieu de canton! Le résultat, le voici : nombre de classes de trois ou quatre élèves, quelquefois moins, où l'émulation n'existe pas encore, où l'élève n'apprend rien de ses camarades, où trop souvent le maître lui-même est médiocre, quand il n'est pas insuffisant.

C'est la règle contraire qu'il eût fallu suivre, et je ne me dissimule pas combien il sera difficile d'y revenir. Nous n'avions pas, il y a vingt ans, trop peu de lycées classiques; nous en avions déjà trop. L'enseignement classique manque son but, s'il n'est excellent. Je voudrais, pour ma part, que deux bons tiers de nos lycées actuels ne donnassent plus que l'enseignement secondaire français. Pour l'enseignement classique, un lycée par Académie, deux au plus, Paris excepté, bien entendu, suffiraient largement à l'étude du grec et du latin. On aurait là des classes studieuses, on pourrait n'y avoir aussi que des maîtres excellents.

Il faudra un fier courage au ministre de l'instruction publique qui prendra sur lui de proposer cette réforme. Il soulèvera bien des colères parmi les familles; il aura dans la presse et au parlement de rudes assauts à subir, et je ne sais si ce ministre se rencontrera. Mais ce que j'affirme du moins, c'est que nul n'aurait mieux que lui mérité de ces hautes études littéraires que tout le monde affiche la prétention de protéger, et que tout le monde, comme à l'envi, s'applique à compromettre.

Dans ces lycées classiques peu nombreux, je voudrais que l'on se montrât, en outre, fort sévère : si sévère que l'on soit, ici on ne le sera jamais trop. Il ne faut pas en cette matière encourager les incapacités ; il faut, tout au contraire, les décourager. Le pire service à rendre aux familles, aux individus, à la société, c'est de laisser la jeunesse perdre son temps et poursuivre des études stériles. Ce qu'il y a de plus inutile et quelquefois de plus dangereux, c'est un *fruit-sec*. La chose lamentable de notre enseignement classique actuel, ce sont ses queues de classes d'une effrayante nullité.

Quand on aura reconnu, au bout d'une année ou deux, qu'un enfant est incapable d'apprendre le grec et le latin — et c'est un cas commun, — qu'on n'hésite pas alors, qu'on lui interdise de les continuer ; que l'examen de passage d'une classe à l'autre l'arrête et ne lui permette pas de continuer à perdre son temps et son argent ou de gaspiller une bourse dont un autre

profiterait. Renvoyez-le du lycée classique au lycée français. Peut-être alors sera-t-il un bon élève. — Et je dirais de même : si dans le lycée français un élève se montre incapable de suivre l'enseignement, n'hésitez pas davantage : renvoyez-le à l'enseignement spécial; alors peut-être il cessera de perdre son temps. Les enfants ne manquent pas, hélas! même parmi les fils de la bourgeoisie, qui sont incapables d'aller plus loin qu'une bonne instruction primaire. Débarrassez de leurs non-valeurs nos lycées; débarrassez-en surtout, à tout prix, nos lycées classiques. Il n'importe pas que cinq cents jeunes gens de plus ou de moins, par an, sur trente-six millions de Français, étudient la langue de Démosthène et celle de Cicéron; mais ce qui importe, c'est que ceux qui les auront étudiées en tirent un profit réel. Écartons les incapables; écartons aussi les paresseux incurables. Tout le monde, en somme, s'en trouvera bien.

La sanction des études classiques sera où elle est déjà, dans le baccalauréat. Mais, ici non plus, nous n'aurons pas deux baccalauréats, un baccalauréat ès lettres et un baccalauréat ès sciences, tel que cela se voit aujourd'hui. Dans cet enseignement classique, les sciences auront leur part importante, la même exactement que dans le baccalauréat français. La seule différence des deux épreuves sera dans les connaissances grecques et latines exigées en plus pour le baccalauréat classique. Celui-ci ouvrira pareillement la porte de l'enseignement supérieur et des écoles spéciales. Mais il est un privilège qui lui sera réservé certainement : c'est l'accès du concours à l'École normale supérieure ou l'accès au concours pour les bourses des Facultés. A ceux qui se proposent d'enseigner il faut demander une culture littéraire plus complète.

III.

J'arrive à la question la plus délicate de l'enseignement classique, à la plus importante aussi, à celle qui, je l'avouerai, me tient le plus au cœur. Quelle part, dans cet enseignement, convient-il de faire à l'étude de la langue grecque et à l'étude de la langue latine? En théorie, tout le monde à peu près est d'accord; tout le monde reconnaît l'utilité des études grecques; en fait, les études grecques sont partout à peu près, dans nos lycées, absolument sacrifiées. On apprend à la jeunesse à lire les caractères grecs; on lui apprend à décliner les substantifs et les adjectifs grecs, à conjuguer les verbes grecs : tout s'arrête à peu près là. Au baccalauréat, on n'en demande pas davantage : il faudrait refuser le diplôme à trop de candidats si l'on poussait l'exigence plus loin. Quelques-uns, effrayés de la comparaison entre l'énormité du temps perdu et la maigreur des résultats obtenus, ont demandé que l'étude du grec cessât d'être obligatoire et devînt facultative dans nos lycées : il y a longtemps que leurs vœux ont été entendus avant même d'être formulés. Personne, à coup sûr, n'empêche un de nos collégiens qui s'est pris d'une belle passion, absolument désintéressée, pour la langue grecque, de s'y abandonner; on ne le décourage pas; son professeur, tout au contraire, ne manquera pas de l'encourager; mais si, à l'inverse, le grec l'ennuie et s'il assiste paresseusement aux explications qui reviennent à de longs intervalles, s'il fait avec une égale distraction ses versions et ses thèmes, le pire inconvénient qu'il puisse en résulter pour lui est un pensum çà et là. Il s'intéresse au grec s'il le peut; il s'en désintéresse si bon lui semble; il sait qu'au point de vue du baccalauréat la chose est à peu près indifférente. Le grec figure sur les programmes de l'enseignement secondaire pour la forme; au fond, on n'enseigne guère en France qu'une langue morte : c'est la langue latine.

La chose s'explique par bien des raisons historiques; nous les avons indiquées, il est inutile d'y revenir. La conquête romaine avait fait du latin la langue officielle de tout l'Occident : l'Église continua l'œuvre et l'acheva. Durant près de mille années le grec fut oublié; quand il reparut, après la prise de Constantinople par Mahomet II, ce fut un étonnement d'abord, bientôt un éblouissement. Le XVIe siècle, avec l'élan et la violence qu'il portait en toutes choses, se rua vers les études grecques. Puis nos traditions nationales et l'influence de l'Église reprirent bientôt le dessus; on revint de préférence aux textes latins. Si, au XVII[e] siècle, les maîtres de Port-Royal témoignent pour le grec d'une préférence marquée; si, parmi nos écrivains, Racine, La Bruyère et après eux Fénelon sont surtout des disciples des Grecs; si quelques-uns, comme Bossuet, comme Boileau, comme Rollin, sont nourris à la fois des deux antiquités et familiers avec les chefs-d'œuvre des deux langues qu'ils comprennent et goûtent également, cependant chez eux c'est l'empreinte latine qui reste la plus forte : c'est des auteurs latins qu'ils ont surtout profité, ce sont eux qu'ils imitent le plus souvent, c'est d'eux qu'ils se souviennent le plus volontiers. Les jésuites, demeurés maîtres à peu près exclusifs de l'éducation de la jeunesse après leurs longues luttes contre Port-Royal, étaient surtout des latinistes; le grec leur demeura toujours un peu suspect. La France, pendant tout le XVIII[e] siècle, a appris très convenablement le latin, et très médiocrement le grec. Au commencement de ce siècle, dans la plupart des établissements ecclésiastiques — et c'étaient eux qui instruisaient le plus grand nombre de jeunes gens, — le grec ne figurait même pas parmi les programmes de l'enseignement secondaire. En revanche, tout le temps à peu près y était consacré à l'étude de la langue latine. Le discours latin était l'exercice favori et honoré entre tous; le vers latin florissait; c'est en latin que se donnait l'enseignement philosophique; on argumentait en latin, on parlait même latin dans les classes.

C'est le XIXe siècle qui a remis en honneur l'étude du grec, et c'est à l'Université qu'en revient le mérite; c'est elle qui a revendiqué pour la jeunesse le bienfait de la culture hellénique : l'enseignement libre a suivi le mouvement, quoique sans beaucoup d'ardeur. Si quelque part aujourd'hui on enseigne le grec un peu sérieusement, c'est bien dans quelques-uns de nos grands lycées. Mais là même, à moins que le professeur ne fasse preuve d'un enthousiasme communicatif, à moins qu'un élève ne soit animé d'une rare bonne volonté, combien en général les résultats sont misérables, pour ne pas dire nuls! Le latin est toujours la langue morte en honneur, le fond de l'enseignement littéraire; c'est lui qui tient la grande place dans l'emploi du temps. Selon que les élèves ont appris plus ou moins de latin, l'inspecteur général qui visite une classe juge le maître avec indulgence ou sévérité; selon que les exercices latins se sont élevés en qualité ou abaissés, on dit que le niveau des études monte ou descend. Le grec est l'accessoire; maîtres et élèves le traitent comme un accessoire et lui donnent volontiers, pour parodier un mot de Bossuet, « les restes d'un temps qui est toujours étroitement mesuré et d'une attention qui se fatigue ».

Et pourtant, si dignes d'admiration que soient les chefs-d'œuvre des lettres latines, il en est de plus dignes encore de notre admiration : ce sont les chefs-d'œuvre de la littérature grecque. Le foyer de l'art et de la civilisation antique, c'est Athènes; Rome n'est que le reflet.

Certes, ce n'est pas moi qui médirai des Latins; le peu que je vaux, c'est à eux surtout que je le dois. Si je me permets de me mettre ici en scène, c'est parce que c'est à un autre qu'en doit revenir l'honneur. J'ai eu ce bonheur d'apprendre la langue latine presqu'en même temps que la langue maternelle. A dix ans, je possédais le vocabulaire latin aussi complètement que je le possède aujourd'hui; et si quelque difficulté m'arrêtait dans l'explication de certains textes, elle venait de l'âge et de l'intelligence, et non pas de l'ignorance des mots. Le père qui s'était consacré à mon instruction, qui a été mon premier et presque mon seul précepteur, ignorait le grec comme beaucoup des hommes de sa génération; mais il savait le latin merveilleusement. J'ai lu avec lui, guidé par lui, tous les poètes et tous les prosateurs latins, non par fragments, mais d'un bout à l'autre. J'ai vécu dès l'enfance dans le commerce quotidien de tous les grands et nobles esprits de la Rome de la république et de la Rome de l'empire. L'âme tendre et pour ainsi dire si moderne de Virgile, l'âme fière de Lucrèce, Cicéron, César, Salluste, Tite-Live, Horace, Sénèque, Lucain, Tacite ont été à la fois mes maîtres et mes compagnons d'enfance, aussi bien que Corneille et Racine, Pascal et La Bruyère, Molière et Voltaire, Chateaubriand, Lamartine et Victor Hugo. J'ai été nourri à la fois de leurs pensées généreuses et de leur goût délicat, et j'aurais pu profiter de leurs leçons mieux que je ne l'ai fait.

Les lettres grecques sont venues plus tard dans mon éducation; l'initiation n'a jamais été tout à fait complète. Je n'ai jamais été maître de la langue grecque comme il m'avait été donné de l'être de la langue latine. Quelques efforts que j'aie pu faire, même après avoir passé par l'École d'Athènes, j'ai toujours été arrêté par certaines difficultés du lexique, par l'insuffisance du vocabulaire : un voile a toujours subsisté, qui ne s'est jamais levé complètement, entre les chefs-d'œuvre de la littérature grecque et mon esprit. Mais ce que tout au moins j'ai pu entrevoir, c'est qu'avec la langue française, la plus belle langue qui ait jamais été parlée par une bouche humaine est la langue grecque; c'est que Virgile lui-même pâlit à côté du vieil Homère, comme Cicéron à côté de Démosthène; c'est que les *Lettres à Lucilius* ne valent pas le *Manuel* d'Épictète ou le *Journal* de Marc Aurèle; c'est que si les *Commentaires* de César soutiennent la comparaison avec l'*Anabase* et les *Helléniques* de Xénophon, les récits de Tite-Live avec ceux d'Hérodote, si enfin, pour des mérites divers, on peut mettre en parallèle avec Thucydide Salluste et Tacite, Rome n'a produit ni un Sophocle, ni un Platon, ni un Aristophane.

Si la valeur d'une littérature se mesure au nombre d'idées générales qu'elle a soulevées, d'observations morales qu'elle a faites sur la vie et sur l'humanité; si elle est dans l'initiative, dans la liberté féconde de l'esprit, l'avantage reste à la Grèce. Les Grecs ont été plus libres et plus hardis que Rome ne le fut jamais. La Grèce avait osé et créé; Rome n'a fait qu'imiter et traduire : formes littéraires, systèmes philosophiques, elle n'a rien imaginé; quelquefois en traduisant elle a trahi, et presque toujours elle a rapetissé. Il n'est pas jusqu'à sa rhétorique, avec un Quintilien ou même avec un Cicéron, qui ne reste inférieure à la rhétorique ou à la poétique d'Aristote.

Si la valeur d'une littérature est dans l'instrument qu'une langue met à la portée d'une race pour exprimer les nuances de ses sentiments et de ses idées, l'avantage reste à la Grèce. La langue grecque est autrement riche, d'une part, et autrement souple, de l'autre, que la langue latine ne le fut jamais.

Si la valeur d'une littérature est dans l'abondance et la fécondité, la fantaisie même de l'imagination; si elle est, d'autre part, dans la clarté de l'esprit, dans la vigueur du bon sens, dans la supériorité de la raison, ici encore c'est à la Grèce que reste l'avantage.

Si la valeur d'une littérature est dans l'évolution qu'elle a parcourue, dans les mouvements de l'histoire d'une race dont elle est le témoin et qu'elle enregistre, dans le vaste spectacle qu'elle offre à notre curiosité et à nos méditations, c'est à la Grèce toujours qu'appartient l'avantage. Rome a trois siècles d'activité intellectuelle : la Grèce commence avec Homère, aux ori-

gines de la civilisation antique; elle la suit, elle la dirige et la conduit, elle l'anime tout entière. Et combien, même au terme de cette évolution qui du paganisme aboutit au christianisme, les Pères de l'Église grecs, un Chrysostome, un Basile, un Grégoire de Nazyanze l'emportent encore sur un Tertullien, un Jérôme ou un Augustin !

Et si enfin — et c'est là, à notre avis, un point important — la valeur d'une littérature est dans son prix artistique, dans le sens esthétique qui la soutient, dans la conception qu'elle s'est faite de la beauté, dans la proportion où elle est capable d'inspirer à ceux qui en reçoivent la discipline le culte de l'idéal, le sens exquis de l'harmonie, le désir toujours inassouvi de la perfection, c'est ici, c'est ici bien plus encore que l'avantage appartient à la Grèce !

Les Grecs restent les maîtres comme ils ont été les initiateurs. Un phare a été allumé dans l'ancienne Hellade, et c'est lui qui continue à guider l'Europe moderne, comme il a servi de guide à la vieille Italie. Aujourd'hui aussi bien qu'il y a deux mille ans, le mont Sinaï laïque, c'est cette Acropole d'Athènes que domine le Parthénon de Phidias.

La fontaine sacrée où il faut toujours aller boire, si l'on veut puiser l'onde pure, si l'on veut recevoir sans mélange cette culture esthétique qui est à la fois la plus féconde pour les esprits et la plus saine pour les âmes, c'est toujours la source hellénique : c'est là que les générations nouvelles peuvent encore le mieux puiser la boisson salutaire et fortifiante. Mieux vaut aller demander l'éducation littéraire aux Grecs qu'aux Latins. Si j'avais le bonheur d'avoir un fils, je souhaiterais sans doute qu'il fût nourri tout à la fois de la sève grecque et latine; je m'appliquerais à lui faire bien apprendre tout à la fois le grec et le latin, à le rendre maître également de ces deux nobles idiomes, sans qu'il ignorât pour cela ni la langue française, qui ne cède en beauté à aucune autre, ni ces langues modernes, si utiles à connaître ; je ne crois point cette tâche impossible. Mais si enfin il me fallait choisir, s'il m'était démontré qu'on ne peut bien apprendre à la fois deux langues mortes, s'il me fallait opter entre le grec et le latin, je n'hésite pas à le dire, c'est le latin, tout intéressant qu'il soit, que je me résoudrais à sacrifier. La langue qui aurait mes préférences, ce serait la langue grecque; c'est à elle qu'en tout cas je donnerais le rôle principal; c'est elle que j'enseignerais d'abord; c'est elle que j'enseignerais surtout.

Oui ! je voudrais que mon fils pût lire dans leur texte et couramment Homère aussi bien qu'Eschyle, Sophocle et Euripide, Hésiode aussi bien que Théocrite, Théophraste aussi bien que Lucien, Hérodote, Xénophon et Thucydide aussi bien qu'Arrien, Démosthène et Lysias aussi bien que Dion Chrysostome, Platon aussi bien qu'Épictète, Aristote comme Porphyre ou Plotin. Quelque carrière qu'il dût suivre, en lui mettant en main cet instrument je ne croirais ni avoir négligé l'éducation de son esprit ni l'avoir mal préparé au combat de la vie.

Durant plusieurs siècles, c'est par l'intermédiaire de l'Italie surtout que l'Europe moderne a été initiée à l'art antique. Un bien petit nombre des œuvres de l'art grec véritablement authentiques ont été connues. C'était des monuments romains que l'on pouvait voir, à demi ruinés, ou dans l'Italie ou dans le Midi de la France. C'était, non pas des originaux grecs, mais des copies de la sculpture athénienne qui avaient été enfouies dans le sol et qui reparaissaient exhumées et portant la trace cruelle des mutilations que les barbares leur avaient fait subir. Même imparfaites, ces copies ont suffi à soulever l'admiration, à réveiller le sentiment d'un idéal disparu. Nous leur devons la Renaissance ; et l'art moderne a vécu trois siècles avec honneur sur ces imitations latines. Et puis, au commencement de ce siècle, grâce au rapt de lord Elgin, grâce aux voyages et aux fouilles en Orient, grâce aussi aux progrès de l'érudition, nous nous sommes trouvés soudain mis en face, non plus de l'art latin imité de la Grèce, mais de la Grèce elle-même. Alors un voile s'est déchiré; jusque dans les musées, où elles avaient été réunies pêle-mêle, nous avons appris à distinguer les œuvres originales et les plus belles copies. Le Parthénon et les Propylées ont fait tort à l'Arc de Titus et au Temple de Mars vengeur. Nous sommes devenus plus sévères pour l'Apollon du Belvédère et pour l'Antinoüs le jour où nous avons dû regarder les Parques de Phidias et la Vénus de Milo. Ce n'est plus Rome qui a été la maîtresse de nos artistes, mais la glorieuse Athènes, et une rénovation artistique de l'architecture, de la sculpture, a suivi tout aussitôt; en passant des disciples aux initiateurs, nous avons immédiatement porté plus haut notre idéal. J'ose dire qu'en littérature, le jour où nous prendrions pour maîtres non plus les Latins, mais les Grecs, le résultat ne serait pas moindre.

C'est cette révolution que j'appelle. Jusqu'ici la base, le fondement sacré de l'instruction classique, ç'a été l'étude de la langue et de la littérature latines; le grec n'a jamais été que l'accessoire, un accessoire négligé et sacrifié. Mon vœu serait que les rôles fussent renversés dans l'enseignement classique nouveau. Du moment que l'on étudie l'antiquité pour en recueillir un certain nombre d'idées générales et morales, pour recevoir d'elle une culture littéraire plus délicate, c'est à la Grèce qu'appartient le premier rang; c'est avec sa langue qu'il faut familiariser la jeunesse; ce sont ses livres qu'il faut mettre entre ses mains. Après avoir appris la langue grecque et l'avoir apprise et de bonne heure et réellement, on apprendra le latin pour ainsi dire en se jouant; et quand on n'arriverait pas à le savoir aussi bien que le grec, le mal serait de ceux dont on

se peut consoler. Nous avons plus de bénéfice à retirer du commerce des Grecs, et, bien que, selon l'histoire, notre langue procède plus directement de Rome que de la Grèce, notre génie national depuis trois siècles, par son mouvement naturel, l'a faite aujourd'hui, dans ses tours et sa construction, plus voisine de l'idiome athénien que de l'idiome latin. A tous les points de vue, nous sommes actuellement plus Grecs que Romains.

Je ne me flatte point que cette révolution, toute raisonnable et utile qu'elle me paraisse, puisse être l'œuvre d'un jour. Nous avons la religion du latin, nous en avons même la superstition. Pour beaucoup de maîtres, le latin, c'est l'arche sainte; il est l'arche sainte pour beaucoup de pères de famille aussi. C'est une opinion courante que le meilleur moyen d'apprendre le français, c'est d'apprendre le latin ; c'est une opinion courante aussi que le grec est une langue trop difficile pour que l'on puisse demander à la jeunesse de se familiariser avec elle. Opinions courantes qui viennent singulièrement en aide à la paresse des jeunes gens d'une part, et, de l'autre, à l'indifférence, pour ne pas dire l'ignorance des maîtres !

Il ne servirait de rien de heurter de front les préjugés. Les seules révolutions efficaces sont celles qui s'accomplissent lentement et dont les mœurs se font les complices. La cause de l'excellence des études grecques, de leur supériorité sur les études latines, plusieurs l'ont plaidée avant moi : elle est déjà gagnée aux yeux d'un certain nombre ; elle ne l'est pas encore devant le grand public. Avant cent ans, je le gage, on s'étonnera tout autant que nous ayons donné si longtemps, dans les études classiques, la grande importance au latin, que nous nous étonnons aujourd'hui que l'on ait, à l'école primaire, si longtemps appris l'histoire sainte aux enfants tandis qu'on ne leur disait pas un mot de l'histoire de France. Mais nous ne vivons pas au xxe siècle, nous vivons au xixe, et encore une fois il faut compter toujours avec les traditions et les préjugés.

Ce que je me bornerai donc à demander, le voici. Je ne prétends pas détrôner du matin au soir le latin. Je me résigne à lui laisser, dans la plupart de ces lycées classiques constitués d'après la nouvelle organisation que je rêve de l'enseignement secondaire, la place principale qu'il occupe aujourd'hui dans tous nos lycées; je crois possible cependant, même dans ces conditions et grâce à l'emploi de meilleures méthodes, d'enseigner plus de grec qu'on ne le fait actuellement. Mais enfin il est un certain nombre de maîtres qui croient surtout à l'excellence et au profit des lettres grecques; il est un certain nombre de parents qui partagent cette conviction ; il est un certain nombre d'enfants qui ne sont pas plus tôt mis en présence du grec qu'en dépit des obstacles ils s'éprennent pour lui d'un bel enthousiasme. Ils ont reconnu tout de suite leur véritable patrie intellectuelle.

C'est pour ceux-là que je demande satisfaction. A côté des lycées classiques où l'on enseignera d'abord le latin et ensuite le grec, fondons un certain nombre de lycées classiques où l'on enseignera d'abord le grec et ensuite le latin. Sans rester étranger à aucune de ces deux langues mortes, on poussera plus avant ici celle-là et ailleurs l'autre, et aux examens qui termineront les études on se montrera plus exigeant ici sur la connaissance du grec et là sur celle du latin. Il ne faudrait pas, à coup sûr, à l'heure présente, un grand nombre de maisons d'éducation secondaire où le grec tiendrait le premier rang : deux ou trois suffiraient pour toute la France ; peut-être même faudrait-il se contenter d'abord d'une seule. Mais ce serait beaucoup que cette maison, fût-elle unique, existât! Il en sortirait de véritables hellénistes, et l'effet de l'exemple se ferait bientôt sentir. Si Paris avait le premier lycée où la Grèce fût en honneur spécial, Marseille ne tarderait pas, j'en suis sûr, à vouloir posséder le second. On verrait alors bien vite par la comparaison ce que peuvent faire, pour l'éducation littéraire, la culture latine et la culture hellénique ; je ne crains pas de me tromper en affirmant d'avance que tout l'avantage resterait à celle-ci.

IV.

Résumons en quelques mots ce long travail. L'Université n'a jamais eu qu'un seul type d'enseignement secondaire, car vraiment je ne puis consentir à accorder ce nom à l'enseignement spécial. Ce que je voudrais, ce serait qu'elle eût deux types de cet enseignement au lieu d'un : l'enseignement secondaire français et l'enseignement secondaire classique. Et je voudrais que l'enseignement classique lui-même ne fût pas partout absolument le même ; que les jeunes gens nés capables d'apprendre les lettres anciennes pussent, selon leurs préférences, se faire surtout les disciples des Latins ou surtout les disciples des Grecs.

Nous avons en France, nous avons beaucoup trop le culte de l'uniformité : tout le monde en convient, tout le monde déclare en gémir, et, sitôt qu'il s'agit d'y porter remède, presque personne n'y consent. C'est le rêve de toute administration, de l'administration universitaire comme des autres, d'imposer partout et à tous la même règle. Les esprits sont différents, les caractères différents, les aptitudes différentes, n'importe! on veut tout plier aux mêmes lois, faire peser sur tous les mêmes exigences. Ne faudrait-il pas, tout au contraire, en matière d'éducation surtout, se rapprocher davantage de la nature, qui est si libre, si riche et si variée ? Plus nous aurons de types divers de l'enseignement, plus nous aurons de chances que tout jeune homme rencontre, ici ou là, la direction qui lui est propice ; les intelligences seront moins coulées, les unes et les autres, dans le même moule ; et l'activité

du pays tout entier y aura gagné. Hélas! s'il sort de nos lycées tant de véritables avortés, ce n'est pas à eux seuls qu'en appartient la faute!

C'est ici que j'ai plaisir, en finissant, à me rapprocher des conclusions de M. Gréard, qui, lui aussi, dans son beau rapport, demande plus de variété et de liberté. Je ne me séparerai pas de lui non plus en demandant que l'Université ait moins peur de toute entreprise, de toute expérience nouvelle. C'est un lieu commun que l'Université ne doit faire aucune expérience; qu'elle doit laisser à l'enseignement libre l'honneur et le péril de toutes les tentatives; qu'elle se compromettrait trop et compromettrait trop la France à faire aucun essai; qu'elle ne doit accepter aucun changement, si les résultats acquis n'en ont montré déjà l'excellence. Et pourquoi donc veut-on que l'Université ne fasse aucune expérience? Pourquoi donc devrait-elle marcher toujours, non pas à la tête, mais à la remorque du progrès, retarder éternellement, selon un mot célèbre, comme les pendules du quartier Latin? Certes, il faut toujours, en cette grave matière, avancer avec prudence et circonspection. Il ne faut tenter, en fait d'innovations, que celles qui paraissent tout au moins raisonnables. Mais celles-là, pourquoi donc l'Université ne les tenterait-elle pas elle-même? Non assurément partout à la fois, mais dans un de ses établissements, confié à un homme d'initiative et à un homme convaincu. Si l'essai ne donnait que de méchants résultats, l'innovation serait jugée; mais si, au contraire — et la chose arriverait plus d'une fois, — elle était reconnue féconde, il serait temps alors d'en faire bénéficier l'enseignement tout entier ou, tout au moins, une partie de l'enseignement.

Il ne faut pas s'y tromper. On doit à l'heure actuelle peu attendre de l'enseignement libre en France; la chose est fâcheuse à coup sûr, mais elle est ainsi. Le seul enseignement libre, sauf de bien rares exceptions, qui existe en France à côté de l'Université, c'est l'enseignement des pensionnats ecclésiastiques; et ceux-là ont, plus encore que l'Université, le culte des traditions et l'horreur de la nouveauté. La loi de 1850, appelée la loi de la liberté de l'enseignement, a été faite de telle façon qu'eux seuls en pussent profiter; elle n'a fait que hâter la ruine des pensionnats laïques libres, bien loin de favoriser leur développement. Si depuis 1870 l'École Monge et l'École alsacienne ont été fondées; si elles ont inauguré certaines réformes dont l'Université elle-même a profité en 1880, d'autres fondations n'ont pas suivi; ces écoles elles-mêmes n'ont pas donné tout ce qu'il avait été d'abord permis d'en espérer.

C'est l'Université qui possède les meilleurs maîtres; c'est elle aussi qui dispose, grâce au budget, des ressources les plus abondantes. La concurrence contre les établissements religieux, elle seule peut la soutenir; c'est en elle que la France laïque a mis son espérance et concentré son effort. Pour être à la hauteur de sa tâche, il faut qu'elle renonce à l'immobilité et qu'elle accommode son enseignement aux besoins d'une société nouvelle. Nous ne lui demandons pas de tout faire en un jour; nous nous résignons à être, quelque temps encore, appelés des révolutionnaires; mais les conservateurs de tous les temps avaient été appelés d'abord des révolutionnaires. Notre conviction, c'est que les réformes que nous sollicitons seront faites tôt ou tard parce qu'elles sont nécessaires; que plus tôt on les fera, mieux cela voudra; qu'il faut les préparer sans plus attendre; que l'outillage de notre éducation n'a pas moins besoin d'être transformé, si nous voulons soutenir la lutte engagée entre les nations modernes, que notre outillage industriel. Et l'on nous permettra de le répéter une fois encore : ceux qui demandent que l'on cesse d'imposer à tous les élèves des lycées — puisque c'est là la grosse question — l'étude du grec et du latin; ceux qui demandent qu'il y ait un enseignement secondaire exclusivement français; ceux qui demandent que là où l'on continuera d'enseigner le grec et le latin, on le fasse d'une façon vraiment profitable, ne sont pas les ennemis de l'éducation littéraire, mais au contraire ses amis, je ne dirai pas les plus sincères, mais les plus clairvoyants et les plus sûrs.

CHARLES BIGOT.

FIN.

CHINE

L'île Formose

Une île est toujours belle, car elle emprunte beauté et poésie à la mer qui l'entoure; mais, quand elle est située dans les régions ensoleillées, qu'elle offre des montagnes boisées, des rivières bordées de bambous et tout le luxe de la végétation tropicale, elle est doublement ravissante. Ce spectacle avait déjà, au XVIIe siècle, frappé bien des fois les navigateurs portugais qui débarquaient à l'île de Taï-wan : pour qu'ils lui aient donné ce nom de Formoza, aussi beau en lui-même que l'idée qu'il exprime, il faut vraiment que Formose soit incomparable. Malheureusement elle est depuis plus de deux siècles possédée par les Chinois, et, partout où il passe, ce peuple, étranger à l'esthétique, enlaidit la nature. Avec lui le luxe mesquin ou la négligence sordide effacent, autant qu'elles peuvent être effacées, les grâces de la création, la parure simple de la terre.

Les Hollandais sont, dans leur luxe, un peu comme les Chinois, ils ont possédé l'île et Formose. Ce sont même les seuls Européens qui y aient fondé des éta-



blissements permanents. Ils y ont régné pendant un demi-siècle et ne l'ont perdue qu'en 1661. On dit que les indigènes de Formose ont conservé de leur domination le plus affectueux souvenir, que leur respect pour ces anciens maîtres s'étend à tous les hommes de race blanche; mais, s'ils ont pu trouver en eux de bons initiateurs pour la vie civilisée, ils n'ont pas eu alors plus qu'aujourd'hui de bons maîtres dans l'art d'embellir la nature. Tout le côté chinois de Formose, c'est-à-dire tout le versant qui fait face à la Chine et qui est colonisé par ce peuple envahisseur, offre, quoiqu'il soit industrieusement cultivé, le spectacle médiocrement beau de gens malpropres, de pourceaux noirs courant partout, de buffles sauvages toujours vautrés dans la fange et prêts à s'élancer sur les étrangers qu'ils détestent. Sans les rizières, qui forment des tapis de verdure, tout serait cloaques; encore ces tapis ne sont-ils que pour les yeux. On se promène sur de petites chaussées excessivement étroites, et, si le pied glisse, on enfonce jusqu'au genou.

De ce même côté sont situés les trois ports de Ta-kau, de Tam-suy, de Ke-lung, et la capitale Taïwan-fo, celle-ci à quatre kilomètres environ du bord de la mer. C'est la partie commerçante, animée, riche et prétendue civilisée de l'île; mais ce n'est pas le côté intéressant. L'intérêt est sur le versant oriental de la chaîne de montagnes qui coupe Formose du nord au sud; il est aussi dans ces montagnes mêmes, c'est-à-dire dans la partie du pays habitée par les naturels et non par les conquérants. Cependant, bien que les traités avec les nations européennes donnent aux étrangers droit de résidence dans les ports de Formose, ceux-ci ne s'en sont guère prévalus pour pénétrer à l'intérieur de l'île : les agents consulaires de France, d'Allemagne et d'Angleterre sont, avec huit ou dix négociants, les seuls résidents européens. Ces résidents ne s'éloignent point de la côte occidentale, où est le centre de leurs affaires. Comme il n'y a ni ports ni mouillages sur la côte orientale, rien qui puisse attirer et retenir des commerçants, cette côte est à peu près inconnue. Quant aux touristes, nous ne sachons pas qu'aucun se soit aventuré dans les replis des montagnes où nul Chinois n'eût voulu le guider, car elles sont habitées par une race à demi sauvage, excessivement hostile aux sujets du Fils du Ciel. Il a fallu l'amour de la science pour porter les voyageurs anglais à faire quelques explorations de ce côté : c'est, croyons-nous, le naturaliste Cuthbert Collingwood qui a fait le mieux connaître la vraie Formose, la Formose des indigènes.

Collingwood partit du port de Sau-o, situé à une dizaine de lieues de Ke-lung, sous l'escorte du vice-consul d'Angleterre. Sau-o est encore un village chinois, sale, boueux, encombré de pourceaux, comme le sont les villes et les villages de la côte occidentale; mais c'est le dernier. Le voyageur remarqua dans la foule une femme d'un beau type, tout à fait différente des autres. Elle n'avait ni les yeux obliques ni les pieds mutilés des Chinoises. Elle ne marchait pas en se balançant, comme marchent ces pauvres infirmes qui soutiennent d'un long bâton leurs pas douloureux et chancelants. On eût dit une Européenne. C'était une femme indigène, enlevée dans la guerre entre Chinois et Formosiens; il paraît que la guerre d'escarmouches et de rapines ne s'est pas encore éteinte entre les deux peuples. Ce premier échantillon de la race frappa beaucoup les deux étrangers et leur donna une haute idée de la beauté formosienne.

Quand, le lendemain, ayant traversé la baie de Sau-o, ils se trouvèrent dans le village indigène de *Sheh-tan*, l'impression qu'ils avaient reçue la veille ne fut pas détruite. Parmi les gens qui se pressaient curieusement sur leur passage, il y avait de beaux hommes au teint olivâtre, grands, bien faits, avec des yeux droits et non croisés comme les Chinois, des femmes aux longs cheveux, noués bas sur la nuque, et d'une physionomie agréable; en un mot, ils trouvèrent une population sympathique, d'un type élevé, et qui est, selon toute apparence, d'origine malaise. Tous ces gens étaient à moitié nus; les enfants l'étaient tout à fait. Les oreilles percées en trois ou quatre endroits et ornées de boutons, les colliers et les bracelets en cuivre ou en verroterie, complétaient leur aspect de demi-sauvages. Ce peuple se donne à lui-même le nom de Kibalans, et il est désigné par les Chinois sous celui d'Aborigènes assujettis, par opposition aux Aborigènes indépendants, qui habitent les montagnes. Les Kibalans ne se mêlent point avec les conquérants; mais ils vivent dans leur voisinage à l'état de paix. Les Chinois les traitent avec la dernière hauteur et leur refusent le nom d'hommes. « Celui-là est un Kibalan, disait à Collingwood un des Chinois qui le conduisaient; moi, je suis un homme. »

« Nous ouvrîmes nos paniers de provisions au milieu du village, dit le voyageur, et aussitôt la foule nous entoura, avide de recevoir quelques présents. Les plus appréciés étaient notre sucre raffiné et nos bouteilles vides; mais le tabac était aussi la passion des indigènes, pour qui ce produit n'est pas nouveau, car ils le cultivent avec succès. Nos boutons d'uniforme faisaient tourner la tête aux femmes, qui nous indiquaient par signes qu'elles les demandaient pour leurs enfants. Si nous coupions un de ces boutons désirés, aussitôt il était passé dans une ficelle et fixé sur le front d'un enfant, à la grande admiration de sa mère. »

La principale occupation de ce village semblait être la pêche. Tout le monde pêche à Formose, car, bien que la terre y soit très riche, la mer et les rivières y sont plus riches encore. On ne voit qu'hommes et enfants le filet à la main, dans la boue jusqu'au genou, cherchant leur nourriture. Les embouchures des ri-

vières abondent tellement en crabes que le sol en est *miné*. Toutes sortes de petits poissons blancs et rouges, qui seraient peu comestibles pour nous, mais dont Chinois et Formosiens se nourrissent, toutes sortes de vers de mer dont ils confectionnent des bouillies savoureuses, épaississent les eaux. Des mollusques, des êtres gélatineux, de petits vers aquatiques rouges, si pressés les uns contre les autres qu'on peut les pêcher avec un panier, éclosent incessamment sous le soleil du 20me *degré*, au sein de ces mers de la Chine et des Indes qui sont un véritable océan de vie. Aussi la pêche vaut-elle l'agriculture pour les habitants de Formose, au moins pour ceux qui vivent sur ses mille ou douze cents kilomètres de côtes, et, comme c'est une occupation paresseuse, elle obtient leur préférence. Mais la culture des terres pourrait s'y faire dans des conditions admirables. La végétation y a toute la fougue des tropiques, et pourtant la chaleur y est tempérée par l'altitude. Les Formosiens sont forts; ils passent pour amis des blancs. Leur haine pour la race jaune est un garant qu'ils le sont. Ce seraient de bons travailleurs et des auxiliaires dociles pour les Européens qui s'établiraient parmi eux.

Formose dépasse la Sicile en dimension et en fertilité; le climat en est salubre et les Européens pourraient s'y livrer personnellement au travail, puisque la chaleur n'y est pas excessive.

Le charbon de Ke-lung, bien que de qualité médiocre pour le ravitaillement des navires, peut être d'une grande utilité. D'ailleurs, ces mines n'ont pas dit leur dernier mot, n'ayant encore été travaillées qu'à la surface. Le gouvernement chinois, qui en a le monopole, n'y a pas fait faire de puits, et les coolies se contentent de piocher le charbon à ciel ouvert et de le transporter dans des corbeilles sur leur tête. Leur travail est si peu payé qu'il y a vingt ans on vendait le charbon, dit Collin-gwood, au prix de 6 francs la tonne. Ce prix a triplé; mais il est encore bas, même en tenant compte du défaut de qualité.

La nation européenne qui pourrait délivrer les Formosiens du joug abhorré de la Chine trouverait en eux des alliés empressés et ferait une bonne action en même temps qu'une bonne affaire, car ce petit peuple a été et est encore un des plus durement opprimés de la terre. Depuis le jour néfaste de 1661, où les Chinois ont massacré la colonie hollandaise, les Formosiens n'ont cessé d'être traités comme des chiens. L'orgueil chinois, la cruauté chinoise se sont donné carrière à leur égard. Si les indigènes de Formose pouvaient se mesurer avec leurs tyrans, la Chine ne régnerait pas vingt-quatre heures dans leur île, car ils ont l'avantage du nombre et la supériorité du courage. Mais tout le poids d'un grand empire pèse sur eux; il n'ont à opposer à l'artillerie que le couteau. D'ailleurs, il existe chez les Chinois un grand art du gouvernement, art fondé sur le mépris qu'ils font de la dignité humaine, et, tant que les Formosiens ne seront pas aidés par une puissance étrangère, ils resteront sous le joug. Au premier signe de secours, ils le secoueront. Aujourd'hui les Anglais, zélés conservateurs de l'intégrité du Céleste Empire, semblent croire que l'île malaise de Formose fait réellement partie de la province chinoise de Fou-kian : ce n'est là qu'une fiction administrative; la vérité est que Formose fait géographiquement et ethnographiquement partie des archipels de la Malaisie, ces archipels qui, sauf quelques coins restés sauvages de la Nouvelle-Guinée, de Bornéo, de Sumatra, sont tout entiers au pouvoir des grandes nations européennes. L'Espagne possède dans ces mers les îles Philippines; la Hollande y a des établissements immenses; l'Angleterre, un peu plus loin, est, par les îles Salomon, Hébrides et Viti, largement pourvue; quant à la France, de Tourane à la Nouvelle-Calédonie, c'est-à-dire sur un parcours d'environ seize cents lieues, elle ne possède pas un seul poste d'observation ni un seul port de radoub et de ravitaillement.

LÉO QUESNEL.

CAUSERIE LITTÉRAIRE

I.

Si vous vous étonnez que les Athéniens se soient lassés d'entendre appeler perpétuellement Aristide Aristide le juste, lisez les *Souvenirs sur Lamartine* (1), par son secrétaire intime, M. Charles Alexandre, et votre étonnement cessera. A force de brûler de l'encens, de s'extasier, de pousser des cris d'enthousiasme partout et toujours : Ah! qu'il est grand! Ah! qu'il est bon! Ah! qu'il est beau! Ah! qu'il est noble! Ah! qu'il est désintéressé! M. Alexandre en viendrait à rendre sévères pour son idole ceux-là mêmes qui l'admiraient le plus en détournant volontairement leurs regards de quelques imperfections inévitables. Ce n'est que justice à l'égard de certaines natures d'élite, de seulement contempler les côtés lumineux et resplendissants, sans regarder les parties où se projette quelque ombre; mais il ne faut pas non plus qu'on appelle nos yeux sur cette ombre même en nous disant : Quel éclat! Comment n'en pas être ébloui? Nous résistons alors et voici que par esprit d'opposition nous considérons avec insistance, sinon avec malveillance, ce dont nous ne demandions qu'à détourner la vue. J'imagine que Pline le Jeune a fait quelque tort à Trajan en admirant tout en lui et sans réserve : M. Alexandre pour-

(1) *Souvenirs sur Lamartine*, par Charles Alexandre. — 1 vol. Paris, 1884. G. Charpentier et Cie.

rait bien avoir rendu un service de ce genre à Lamartine. Son excuse, s'il en a besoin, c'est qu'il est absolument sincère. C'est un culte naïf et profond, non l'enthousiasme d'un panégyriste officiel, mais la piété d'un dévot fervent.

On y pourrait même voir un cas curieux d'hérédité. Le père de M. Charles Alexandre était, paraît-il, fanatique de l'auteur des *Méditations;* il le lisait et le relisait les larmes aux yeux, chaque soir. M. Flourens aurait conclu, j'imagine, que ce sentiment avait été transmis au fils avec le sang et que le futur Alexandre était peut-être lamartinien dès le sein de sa mère. Toujours est-il que, à peine sorti du berceau, ne sachant même pas ce que c'était qu'un livre, il contemplait avec attendrissement le petit volume des *Méditations* et, si on ne le regardait pas, le baisait pieusement. Quand le papa pleurait sur ces pages sacrées, le petit garçon essuyait ses petits yeux. Il y a des enfants voués au bleu ou au blanc; lui, il était voué à Lamartine.

Approcher de Lamartine, lui parler, respirer le même air un instant, tel fut le rêve de l'enfant, puis du jeune homme, et ce rêve fut réalisé au delà. Une entrevue d'abord. Quelle joie, quelle ivresse sainte! quel lyrisme aussi quand, rentré chez lui, l'enthousiaste saisit son cahier de notes. Il y consigne d'un crayon qui tressaille les moindres mots du grand poète et, nous dit-il, « avec des cris d'admiration que je n'oserais redire ». On a pris du thé ce soir-là, tout en causant : ce thé lui-même s'est divinisé en passant par le gosier du poète. C'est du nectar, c'est de l'ambroisie. La vapeur qui en sort est un rêve, un esprit d'Orient. Après ces premières entrevues d'une heure, le jeune enthousiaste entrera dans l'intimité de la famille, deviendra secrétaire intime, plus qu'il n'avait osé entrevoir dans ses rêves les plus ambitieux. Et en tout temps, et jusqu'au dernier jour, et aujourd'hui encore, à l'heure des souvenirs évoqués, ce seront les mêmes transports d'admiration, le même lyrisme. Chaque parole, chaque geste seront notés d'un crayon toujours tressaillant.

Lui s'accusera quelquefois de certaines erreurs, de certains torts : le fidèle Achate protestera alors, car il ne veut pas que *Lui* ait pu avoir un tort ou commettre une erreur. *Lui* se reconnaît coupable de sécheresse de cœur envers la pauvre fille d'Ischia, sa victime, Graziella. — N'en croyez rien! s'écrie Achate. S'il parle ainsi, c'est par esprit de sacrifice, et en même temps, dans sa préoccupation d'artiste, il veut rendre son histoire plus intéressante. Sur cela, nous qui étions indulgents pour cette sécheresse que le poète nous confessait, nous nous armons d'une sévérité nouvelle maintenant qu'on veut nous y faire admirer une tendresse et une délicatesse supérieures. Voyez-vous, apôtre, le service que vous rendez à votre dieu?

Ailleurs le poète devenu homme politique — c'est en 1848 — parle à la foule qui gronde le langage du sentiment et est, par aventure, écouté. Tout heureux de son succès, il formule cette théorie qu'on est maître des masses en s'adressant à leur cœur. Oui, c'est cela; sublime et vrai! s'écrie Achate. Quelques mois plus tard, la même foule gronde de nouveau. De nouveau *Lui* s'adresse à son cœur, mais, cette fois, n'est plus écouté; et alors, revenu de son illusion, il gémit sur la brutalité sourde et aveugle des masses. Bravo! s'écrie Achate; sublime, triste et vrai!

C'est ainsi que les théories les plus contraires, en passant par la bouche du grand homme, font comme le thé : elles se divinisent. Je pourrais multiplier les exemples : à quoi bon? Le volume du trop lyrique M. Alexandre n'en est pas moins curieux à lire pour les faits, les anecdotes, et aussi certains jugements formulés par Lamartine qui y sont contenus. Encore, pour ces jugements, conviendrait-il de faire une réserve. Faut-il prendre à la lettre, considérer comme une sentence définitive, telle boutade échappée en un moment d'humeur? Les natures impressionnables et nerveuses comme Lamartine ont des accès d'impatience où leur parole dépasse leur pensée. Parfois, quand nous sommes irrités contre quelqu'un, vous et moi, nous lâchons une épithète qui nous soulage, et encore est-ce lorsque nous sommes seuls ou dans l'intimité. Imaginez qu'il y ait derrière nous un crayon pieux qui enregistre ce que nous grondons entre nos dents en lisant certaines pages de certains romans : Idiot, va! crétin! Supposez qu'on livre ce document au public comme l'expression de notre vraie pensée : ne tromperait-on pas le public? Sans doute le mot avait été dit; mais il était abusif et excessif de le prendre au pied de la lettre. Il faut donc lire avec précaution les documents de M. Charles Alexandre. Si surtout, par esprit d'opposition, vous deviez aimer et admirer moins Lamartine parce que M. Alexandre l'aime et l'admire trop, mieux vaudrait ne pas les lire. Mais j'espère que mes craintes sont chimériques sur ce point et qu'il ne faudra pas ajouter l'exemple de M. Alexandre à ceux que cite un très utile petit livre du XVIIe siècle qui a pour titre : *De la dévotion mal entendue.*

II.

La bibliothèque artistique vient de s'enrichir de deux merveilles, j'entends merveilles typographiques. C'est d'abord *le Capitaine Fracasse* (1), de Théophile Gautier, puis *Une page d'amour* (2), de M. Zola. On conçoit mieux Théophile Gautier richement habillé, pomponné et enrubanné que M. Zola. Il faut dire que le roman choisi par M. Jouaust est, de l'œuvre entière du grand naturaliste, celui qui peut le mieux porter une brillante toilette. M. Zola a également autorisé M. Busnach à

(1) Librairie des bibliophiles.
(2) Librairie des bibliophiles.



publier les trois drames (1) tirés de ses romans : *l'Assommoir*, *Nana*, *Pot-Bouille*. Horrible, horrible! Séparés, ces parfums se supportaient encore; mais réunis et concentrés, c'est trop! L'odeur du vin qui n'a pas pu être digéré, l'odeur des pustules crevées, l'odeur des escaliers de service, du plomb où croupissent les eaux grasses, tout cela à la fois! Et encore, dans la préface, M. Zola accuse M. Busnach d'y avoir mêlé quelques gouttes de vinaigre désinfectant.

III.

M. Richepin, nous dit M. Alfred Dubout, est le lion, ce grand roi chevelu du désert; moi, je suis la cigale cachée sous une touffe d'herbes, qui a crû par miracle au milieu des sables brûlants. Quand la voix du lion, un tonnerre, retentit, tout se tait, même chacals et hyènes; seule, la cigale continue son chant aigrelet. Donc, tandis qu'en ce temps-là M. Richepin, le lion chevelu, non encore du désert comme aujourd'hui, mais du théâtre de la Porte Saint-Martin, rugissait ses *Blasphèmes*, M. Dubout murmurait de petits hymnes en l'honneur de Dieu, de la famille, de la vertu. Il les publie aujourd'hui sous le titre significatif de *Contre-Blasphèmes* (2). Toute comparaison cloche, comme l'on sait; il ne faut donc pas prendre à la rigueur celle-ci. Quand la cigale bruit, c'est sans prétendre répondre au lion; sa petite chanson n'est pas une riposte et ne sent nullement la polémique. Tout au contraire celle de M. Dubout, qui s'en va en guerre contre M. Richepin. C'est un duel, et il n'est que juste d'honorer le courage de M. Dubout, qui combat à armes inégales. Après tout, qui sait? David a bien tué Goliath. Et remarquez que, lorsque le petit David a attaqué le géant Goliath, on a aussitôt fait cercle autour d'eux. C'est bien sur cette curiosité sympathique que compte M. Dubout. La foule aurait pu laisser la cigale chanter tout l'été, et même l'automne et l'hiver, sans s'arrêter à l'écouter, la pauvrette; mais quand elle annonce que sa petite voix frêle va faire taire les rugissements du lion, aussitôt on s'arrête et l'attroupement se forme. La cigale profite de l'occasion pour entremêler ses chansons guerrières de beaucoup d'autres tout à fait pacifiques, façon adroite de placer tout son répertoire. Je l'ai écoutée jusqu'au bout et ne le regrette pas. D'abord, dans ce duel, elle est le champion de toutes les bonnes causes; puis sa voix, bien qu'un peu aigre et maigre, n'est pas désagréable à entendre. Quand le blasphémateur insulte en ricanant au dévouement, à l'amour, aux larmes :

Eau, sel soude, mucus et phosphate de chaux,
O larmes, diamants du cœur!... laissez-moi rire!

David proteste par quelques petits mots qui en disent long à eux tout seuls : héros de Reischoffen, Roméo et Juliette, pleurs du soldat qui soutient son frère d'armes mourant. Et où les as-tu prises, Goliath, ces larmes que tu distilles dans ton alambic?

Est-ce aux yeux de l'époux dont les larges épaules
Tressaillent sur un lit où tout souffle s'est tu?
Est-ce aux yeux de l'enfant qui, le soir, en prière,
Près de son père en deuil dit : « Jésus, pour ma mère! »
Est-ce au bord du petit cercueil jonché de fleurs
D'où la mère en sanglots lentement se retire?...
Oui, poète, dis-nous où tu les pris, ces pleurs.
Ensuite tu pourras recommencer à rire.

Gentiment brui, cigale! Quand vous voulez forcer la voix, arriver à la note vibrante, à l'ironie violente et, pour tout dire, imiter feu Veuillot — ainsi, lorsque vous nous montrez le blasphémateur tentant de monter jusqu'au ciel pour éteindre les étoiles et renverser Dieu de son trône, puis rebroussant chemin parce qu'il a la colique,

Et c'est ainsi que Dieu fut sauvé ce jour-là,

alors, entre nous, je suis moins charmé. Heureusement ces accès de violence ne vous prennent que fort rarement. La note doucement émue est votre note; restez dans la note doucement émue.

IV.

M. Alfred Busquet s'était déjà fait honorablement connaître par quelques œuvres distinguées. La mort a brusquement et sans pitié frappé le poète qui l'avait plus d'une fois chantée en la représentant chargée de roses qu'elle effeuillait comme le suprême espoir de ceux qu'a lassés le combat de la vie. Une main pieuse a voulu réunir les pages éparses destinées par leur auteur à être livrées quelque jour au public. Voici, en attendant deux comédies et un drame qui paraîtront bientôt, deux volumes de vers (1) qui font à la fois aimer l'homme et apprécier le poète. L'homme ne se livre pas tout entier par des confidences comme en font certains poètes — confidences qui sont des confessions générales; — il se laisse deviner. A travers des voiles discrets on entrevoit une nature tendre, rêveuse, quelque peu indécise et faite pour la contemplation plus que pour l'action. Le poète a cette physionomie particulière qu'il est tour à tour de toutes les écoles sans s'être enrégimenté dans aucune. Tantôt c'est un classique pur, tantôt un héritier de Chénier, tantôt un romantique hardi; à de certains moments on dirait un par-

(1) Busnach, *Trois drames*, préface d'Émile Zola. — 1 vol. Paris, 1884. G. Charpentier et Cie.

(2) *Les Contre-blasphèmes*, par Alfred Dubout. — 1 vol. Paris, 1885, Charles Bayle.

(1) *Poésies*, par Alfred Busquet. — 2 vol. Paris, 1885 Hachette et Cie.



nassien. Est-ce éclectisme? Non. Il n'a pas tenté de fondre en une seule nuance les couleurs des différents drapeaux; il a été toujours lui-même en étant tour à tour celui-ci et celui-là : il a suivi la fantaisie et obéi à l'inspiration du moment. Ce qui donne cependant une certaine unité à ces pages si diverses de ton et d'allure, c'est qu'on y sent toujours comme une senteur d'antiquité, alors même qu'elles sont à la mode du jour. M. Busquet était un adorateur fervent des littératures anciennes et il s'en était si fortement imprégné qu'il en portait avec lui le parfum, sans y songer. C'est ainsi qu'il était chrétien et païen tout ensemble, mêlant aux apôtres Sémélé, Procris, les Naïades et les Dryades. Voyait-il en Suisse un chasseur gravir les cimes escarpées des glaciers, c'est un ennemi des chamois, disait-il d'abord; puis lui revenait le souvenir d'Horace maudissant l'audace impie du navigateur, et aussitôt il maudissait ce chasseur, un impie lui aussi, qui montait si haut pour s'égaler aux dieux — pas à Dieu, aux dieux. Ce n'était plus l'ennemi des chamois, mais l'ennemi de Jupiter. Et, comme pour les anciens Amphitrite s'était vengée du navigateur en le faisant sombrer, le glacier se vengeait du montagnard en le faisant glisser sur la pente qui roule au fond de l'abîme. Et ce glacier se métamorphosait si bien en un dieu païen qu'en voyant le chasseur devenu une masse informe, il se tenait les côtes.

Le glacier se tordait de rire.

Chez un classique et un Grec, voilà une image assez étrange. Il y a bien d'autres disparates et d'autres dissonances; mais ce pêle-mêle de tons et de couleurs ne marque, à tout prendre, qu'un défaut de discipline. L'imagination de M. Busquet ne voulait pas de frein. Peut-être eût-il fallu choisir, parmi ces pages, celles qui rappellent André Chénier : il y en a un certain nombre d'exquises.

V.

M. Ed. Guinand est un poète aimable qui se laisse aller au courant de la vie (1). Nonchalamment étendu dans une petite barque qui descend l'eau toute seule, il s'en va ainsi tout le long, le long de la rivière. Ici, il aperçoit Galatée entre les saules; là, une vieille cassée et ratatinée « tout en ung tas comme pelote », ainsi que disait Villon; ici, une ronde d'enfants dansant sur l'herbe; là, un noyé flottant près de la berge; et il chante tour à tour ses impressions gaies et ses impressions mélancoliques. Si le soleil luit, quelques rayons viennent frétiller dans les vers de M. Guinand; si le ciel s'assombrit, la chanson prend une teinte grise et triste. Tout cela au hasard et au petit bonheur. M. Guinand n'entraîne pas à sa suite, comme Orphée, tous les arbres de la rive ni même les riverains et les riveraines; mais, tandis qu'il passe en chantant, chacun et chacune tend l'oreille un moment et l'écoute avec quelque plaisir. Certains, qui ont le goût difficile, tout en remarquant la fraîcheur de cette voix bien timbrée, crient de loin : Ohé! du bateau! un peu plus d'art et de méthode!

(1) *Au courant de la vie*, poèmes par Ed. Guinand. — 1 vol. Paris, 1885. Paul Ollendorff.

VI.

Fleurs d'enfer (1), nous dit M. Barrau, voulant avertir honnêtement les timorés et ceux qu'incommode l'odeur du soufre. Je me hasarde et prends ce bouquet satanique. Pas si infernales que cela, ces fleurs; pas non plus à recommander aux vierges timides. Si M. Barrau n'a ni le pied fourchu ni les cornes de Belzébuth, c'est du moins un névropathe dont les confidences ne sont pas bonnes à entendre pour toutes les oreilles. Ses vers ont de l'allure, beaucoup d'allure même et je ne sais quoi de franc et de hardi qui me plaît fort, une désinvolture, en somme, plutôt cavalière que diabolique. Que ce jeune poète — il doit être jeune — renonce à jouer les Satans, il peut se faire un nom dans des rôles plus sympathiques.

VII.

La Librairie théâtrale vient de publier l'à-propos en vers : *Racine à Port-Royal* (2), représenté récemment à la Comédie française pour l'anniversaire de Racine. Ces à-propos vivent généralement l'espace d'une soirée; celui-ci a reparu sur l'affiche. D'où vient cet honneur exceptionnel? Est-ce pour récompenser l'auteur, M. de Lassus, d'avoir pris de singulières libertés avec l'histoire? Ainsi il donne à Nicole cinquante-quatre ans de plus qu'à Racine, tandis qu'il n'y avait qu'une différence d'âge de quatorze ans. Et que d'autres libertés prises encore! — Ce ne saurait être pour cela. C'est alors, sans doute, pour le tour aisé du vers, et peut-être aussi parce que le rôle du septuagénaire de trente ans a été un grand succès pour M. Coquelin cadet.

MAXIME GAUCHER.

(1) *Fleurs d'enfer*, par Auguste Barrau. — 1 vol. Paris, 1885, Aug. Ghio.

(2) *Racine à Port-Royal*, par M. Lucien Augé de Lassus. — Paris, 1885, Tresse.



CHRONIQUE MUSICALE

Théâtre-Italien

M. Théodore Dubois, l'auteur de *Ben-Ahmet* (1), bien qu'ayant déjà composé plusieurs ouvrages pour le théâtre, peut être considéré comme un auteur nouveau dans la carrière de la musique dramatique; son talent, pleinement reconnu et apprécié aujourd'hui, fait attendre beaucoup de lui. Le premier ouvrage de M. Dubois a été un opéra-comique où l'on remarquait, avec beaucoup d'idées, une science de bon aloi; le second, un charmant ballet, *la Farandole*, qui l'a tout de suite placé parmi les maîtres. Nous dirons même (autant qu'on peut comparer un ballet avec un opéra) qu'au point de vue de l'invention musicale nous préférons la musique de *la Farandole* à celle de *Ben-Ahmet*, l'opéra qu'on vient de représenter au Théâtre-Italien.

C'est commencer d'une facon peu aimable l'analyse d'un ouvrage dont on se prépare à dire du bien, que de montrer de la préférence pour un autre, même quand cet autre ouvrage est du même auteur; mais le motif de ce jugement est en dehors de la question de talent : il est dans le genre de pièce que M. Dubois a mis, cette fois, en musique et qui, à certains égards, l'a moins bien servi.

Le *dramma lirico* de MM. Detroyat et de Lauzières est l'adaptation au théâtre du *Dernier des Abencerrages*, de Chateaubriand. Ce sujet comportait un certain mouvement scénique, un contraste de sentiments passionnés et chevaleresques que nous trouvons assez froidement exposés par l'action théâtrale et surtout dans une forme qui paraît maintenant un peu étroite. La pièce est construite tout à fait à la manière du *libretto* classique italien ; c'est-à-dire qu'elle est une représentation sommaire des faits, laissant toute la place à l'expression des sentiments dans ce qu'ils ont de plus extrême et par conséquent de plus général. Ce système, qui est aussi celui de la tragédie, est tout à fait particulier au génie des Italiens, dont l'expression musicale a pour forme presque unique la mélodie, et la voix pour instrument. Depuis que Metastase a donné, au commencement du siècle dernier, les modèles de ce genre d'opéra, les Italiens n'y ont pour ainsi dire rien changé, et, même quand ils ont traité des sujets empruntés au théâtre des autres nations, ils les ont toujours plus ou moins ramenés à ce type. C'est toujours un récit courant sur lequel font saillie des airs, des duos, etc., où se concentre l'expression vocale et mélodique, disposition très favorable à l'intensité de l'expression dramatique, mais qui a le défaut de retirer à l'expression musicale presque toute sa diversité.

(1) Drame lyrique de M. Detroyat et A. de Lauzières; musique de M. Théodore Dubois.

M. Dubois a composé sa musique en se conformant docilement à son *libretto*. Il s'est laissé conduire par lui; il n'a pas dirigé le courant musical, et sa musique ne concourt à la représentation que dans des limites tracées d'avance. Il est pourtant bien difficile d'admettre aujourd'hui que la fonction d'un compositeur se borne à écrire de la musique sur des paroles. C'est, d'ailleurs, la seule critique que l'on puisse adresser à M. Dubois, car tous les morceaux sont d'une grande valeur.

Mais si dans *Ben-Ahmet* il a fait preuve d'un talent mélodique très franc, il avait dans *la Farandole* montré une manière plus large, une imagination plus active, un maniement plus magistral de la matière sonore, quelque chose aussi de plus moderne. Si M. Dubois médite pour le théâtre un sujet où il puisse réunir les qualités qu'il a montrées séparément dans les deux ouvrages dont nous parlons, on peut être assuré d'entendre quelque composition dramatique de premier ordre.

Nos réflexions ne s'appliquent donc qu'à l'effet scénique de sa musique et à sa valeur comme élément d'une représentation, car le public l'écoute avec le plus grand intérêt.

Le prologue et les deux premiers actes sont très réussis d'un bout à l'autre; le second acte se termine par un duo d'amour plein de grâce et de chaleur, qui a reçu un très vif accueil. C'est un succès plus musical peut-être que dramatique; mais, à moins d'apporter dans la critique l'humeur sombre d'un censeur, personne ne songera à s'en plaindre. Le théâtre est un lieu tout aussi propice qu'un autre à l'audition d'une bonne musique, et l'on prend facilement son parti de regarder froidement ce qui se passe sur la scène, quand l'esprit est occupé des inventions, des expressions de la mélodie, des accords et des instruments. Aussi peut-on féliciter M. Dubois. Le voilà tout désigné pour les productions prochaines de nos grandes scènes lyriques.

LÉON PILLAUT.

BULLETIN

Chronique de la semaine

Actes officiels. — Le *Journal officiel* publie le décret et la note qui suivent : « M. le général de division J.-L. Lewal est nommé ministre de la guerre, en remplacement de M. le général Campenon, dont la démission est acceptée. M. Casimir Perier, sous-secrétaire d'État au ministère de la guerre, a remis sa démission au Président de la république, qui l'a acceptée. »

Tonkin. — Le 3 janvier, le général Négrier a culbuté 6000 Chinois à une journée à l'est de Chu.

Divers. — Continuation des tremblements de terre en Andalousie. — Acquittement de Mme Clovis Hugues, inculpée d'assassinat sur l'agent d'affaires Morin. — Scène sanglante dans les bureaux du journal *le Cri du Peuple*.

Nécrologie. — Mort de M. Arnold Mortier, qui écrivait au *Figaro* sous le pseudonyme de *Monsieur de l'orchestre;* — de M. Frédéric Baudry, membre libre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, administrateur de la bibliothèque Mazarine; — de M. Lacabane, ancien directeur dè l'École des chartes; — du docteur Victor Dessaigne, correspondant de l'Académie des sciences pour la section de chimie; — de M. Bertholon, député de la première circonscription de Saint-Étienne (Loire); — de Mme Manet, mère du peintre; — du général de division en retraite Yvelin de Béville.

Bibliographie

La Comédie espagnole au XVIIe *siècle,* leçon d'ouverture du cours de langues et littératures de l'Europe méridionale au Collège de France, par Alfred Morel-Fatio, suppléant de M. Paul Meyer. — Brochure; Paris, Vieweg.

M. Morel-Fatio développe d'abord cette idée, que tous les peuples ont bien des drames et des comédies, mais que tous n'ont pas un théâtre, c'est-à-dire une longue tradition dramatique, une série de pièces conçues d'après la même formule. A ce compte, la Grèce antique, l'Espagne et la France ont seules un *théâtre,* et l'Angleterre n'en a point, quoiqu'elle ait Shakspeare. Puis, M. Morel-Fatio définit la comédie espagnole, en se servant surtout du *Discours* de Lope de Vega : « De la nouvelle manière de faire aujourd'hui les *comedias.* » Il explique enfin comment et pourquoi ce théâtre n'égale pas le nôtre et celui de Shakspeare, et par où il est néanmoins original et intéressant.

Cette étude, très serrée et très suggestive, écrite d'un style vigoureux et précis, forme une remarquable introduction à l'histoire du théâtre espagnol.

J. L.

Pour la patrie, par Mme Colomb; *la Famille Gaudry,* par M. J. Girardin. — Paris, Hachette, 1885.

Ces deux nouveaux volumes n'auront pas moins de succès auprès de la clientèle ordinaire de Mme Colomb et de M. Girardin que tous les charmants ouvrages qui les ont précédés.

Pour la patrie est le récit toujours intéressant, éloquent parfois, d'un épisode de la guerre de Cent ans. Les héros sont gens de condition modeste, bourgeois de Rouen ou manants, bons patriotes en temps où de plus grands personnages ne se piquaient pas toujours de l'être. Les événements auxquels ils se trouvent mêlés, les querelles des Armagnacs et des Bourguignons, le siège et la prise de la ville, les dures années de la domination étrangère, enfin la délivrance, ne sont pas de nature à laisser indifférents de jeunes lecteurs français. Ces temps sont loin de nous; mais l'histoire se répète, et notre génération a connu, à son tour, les douleurs de l'invasion. Mme Colomb les a profondément ressenties; elle en parle avec une émotion communicative, et son livre, dédié aux exilés d'Alsace-Lorraine, tient bien tout ce que le titre promet : c'est une bonne et fortifiante leçon de patriotisme.

La Famille Gaudry est une de ces familles de braves gens que M. Girardin connait si bien et qu'il excelle à peindre. Les braves gens ne sont pas toujours gens de bon sens et de sage conduite; il leur arrive de faire des sottises et s'entendre médiocrement à élever leurs enfants. C'est le cas du plus jeune des Gaudry; son fils, dont la faiblesse maternelle a encouragé l'humeur capricieuse et changeante, gaspille à plaisir une vie qui pouvait être utile et heureuse. Ce n'est pas un méchant homme, ni un égoïste; ce n'est qu'un enfant gâté, touchant à tout, ne s'arrêtant à rien, capable d'une résolution courageuse, incapable de persévérance. Je m'arrête, et je n'ai garde d'essayer de résumer en quelques lignes un livre qui vaut surtout, comme tous ceux qui sortent de la plume de M. Girardin, par l'abondance et l'agrément des détails, par une rare connaissance des enfants, par le soin curieux avec lequel sont suivis et notés les progrès de ces jeunes âmes dans le mal comme dans le bien, enfin par la verve humoristique du récit et par le charme piquant du style. Je me contente d'en recommander la lecture aux jeunes gens, parce qu'ils y auront grand plaisir, et aux gens d'âge plus mûr, parce qu'elle sera pour eux fort instructive.

Livres nouveaux

Fortis Etruria, la civilisation étrusque d'après les monuments, deuxième étude lue à l'Académie des inscriptions et belles-lettres par C. Charles Casati, conseiller à la cour de Paris. — In 8°, Firmin Didot.

Histoire de Henri IV, par M. Ed. de la Barre-Duparcq. — Un vol. Émile Perrin.

Commentaire de la loi sur les syndicats professionnels du 21 mars 1884, d'après les documents officiels et les discussions parlementaires, suivi d'un formulaire, par MM. Alphonse Ledru et Fernand Worms, avocats à la cour de Paris, avec une préface de M. Tolain, rapporteur de la loi. — Un fort vol. in-12. L. Larose et Forcel, 22, rue Soufflot.

Turgot et ses doctrines, par M. Alfred Neymarck. — 2 vol. in-8°. A Lyon.

Dictionnaire des émailleurs, depuis le moyen âge jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, ouvrage accompagné de 67 marques et monogrammes, par M. Émile Molinier. — Un petit vol. Librairie de l'Art. Jules Rouam, 29, cité d'Antin.

L'évolution de la musique, la musique en 1884; les bases de l'évolution, par Émile Poirée. — Un vol. in-12. Fischbacher.

Récits champêtres, traduits de l'allemand et de l'anglais, par Mme E. de Villers. — In-12. Fischbacher.

Faits divers

— La réaction contre la surcharge des programmes dans les écoles et les collèges est aussi générale qu'elle a été prompte. Il y a quelques semaines, nous analysions le rapport d'un médecin anglais sur les écoles primaires de Londres et sur les troubles de santé constatés chez les élèves de ces écoles depuis qu'on exige d'eux une somme de travail beaucoup plus considérable. Aujourd'hui nous avons à signaler un ouvrage danois sur le même sujet : *la Surcharge dans les écoles secondaires en Danemark,* par le docteur Hestel, de Copenhague.

— Une bibliothèque à l'usage des femmes hindoues a été dernièrement ouverte à Calcutta et compte déjà un grand nombre de lectrices.

Le gérant : HENRY FERRARI.

Paris. — Imp. A. Quantin, 7, rue Saint-Benoît. [4383]



LA SEMAINE FINANCIÈRE

L'année financière 1884 s'est terminée, en ce qui concerne la Bourse, beaucoup mieux qu'elle n'avait commencé.

En effet, le 31 décembre, première journée de la liquidation de fin d'année, nos rentes ont atteint les plus hauts cours auxquels elles aient été cotées pendant cet exercice. Le 3 pour 100 était à 79.10; l'amortissable à 82.05; le 4 1/2 pour 100 à 109.15.

Ces cours sont d'autant plus remarquables qu'ils se sont produits à la fin de l'année, alors que les besoins d'argent se font le plus sentir, que les dépenses sont les plus inattendues et les échéances les plus lourdes. De plus la situation à ce moment-là était mal définie, le budget n'était pas encore voté et il a fallu recourir à des moyens sortant de l'ordinaire pour assurer le service des dépenses.

Malgré cela la liquidation s'est effectuée dans de très bonnes conditions, et après quelques jours de calme (ce qui d'ailleurs a généralement lieu après les liquidations en hausse marquée) l'activité a repris de nouveau sur le marché.

Le marché du comptant a fait preuve de beaucoup d'animation et a contribué pour une bonne part à soutenir le marché du terme. Cette attitude du comptant va se raffermir encore pendant le courant de janvier, car l'argent provenant de la mise en payement des coupons de ce mois doit affluer sur le marché. Il est certain que la haute banque, pour qui la hausse est nécessaire, profitera avec empressement de cette situation favorable.

Les valeurs de crédit ont pris leur part des meilleures dispositions qui ont animé les fonds publics, quelques-unes entre autres méritent d'être signalées.

La Banque de France s'inscrit à 5060.

Le Crédit foncier, la Banque de Paris, et encore quelques autres ont profité du mouvement.

A. Lacroix.

POUR PARAITRE LE 25 JANVIER 1885

LA

REVUE CONTEMPORAINE

LITTÉRAIRE, POLITIQUE & PHILOSOPHIQUE

ADMINISTRATION : 2, rue de Tournon, PARIS

La Revue ne publie rien que d'inédit

ÉTUDES, ARTICLES, ROMAN, VERS A INSÉRER DANS LES PREMIERS NUMÉROS

Étude critique sur *Edgard Poe*, par Émile Hennequin ; *Lettres inédites* de Jules de Goncourt ; *La Course à la Mort*, roman par Édouard Rod ; *La Crise économique*, par Joseph Chailley ; *Les inquiétudes de Don Simuel*, poème par Leconte de Lisle ; *Jules Ferry*, par un Député : *L'État actuel du Théâtre*, par Adrien Remacle ; *Physiologie du Conservateur*, par F. de Pressensé ; *Le Théâtre en Allemagne*, par E. Engel ; *Les Opprimées*, quatre poèmes en prose, par Catulle Mendès ; *Vieilles Amours*, par Eugène Forgues ; *L'Immuable* et *Sur un Berceau*, poèmes de Edmond Haraucourt ; Étude critique par Emile Zola ; Étude critique sur *Charles Baudelaire*, par Théodore de Banville ; *Le Socialisme de M. de Bismarck*, par F. de Pressensé ; une Nouvelle d'Alphonse Daudet ; *Le Gros-Caillou*, par J.-K. Huysmans ; *La démocratie et la littérature* par É. Rod. Autre étude critique sur *Mademoiselle de Maupin*, par Théodore de Banville ; etc.

Abonnements : Paris : **20 francs**, Départements et Étranger, **22 francs**,

Le numéro, 2 francs.

La Revue contemporaine *paraît le* 25 *de chaque mois*

TABLE DES MATIÈRES

DES 26 PREMIERS VOLUMES

DE LA

REVUE POLITIQUE & LITTÉRAIRE

ET DE LA

REVUE SCIENTIFIQUE

---

1 livraison de 36 pages, format des Revues.

Prix : 60 centimes.

SOMMAIRE DU N° 2 DE LA REVUE SCIENTIFIQUE.

Anthropologie. — Les nègres du M'zab, par **M. Ch. Amat.**
Physiologie. — Les microbes, par **M. H. de Varigny.**
Psychologie. — La théorie des hallucinations, par **MM. Binet** et **Féré.**
Géographie. — La Martinique et les erreurs des géographes, par **M. F. Lombart.**
Causerie bibliographique. — M. Fawcett : *Travail et salaires* (trad. franç.). — M. Chastaing : *Les alcaloïdes.* — M. Ogier : *Analyse des gaz.* — M. Aristide Rey : *Travailleurs et malfaiteurs microscopiques.* — M. Nordenskiöld : *Voyage de la Vega.* — M. Paladino : *Traité de physiologie.*
Académie des sciences de Paris. — Séances du 29 décembre 1884 et du 4 janvier 1885.
Chronique, correspondance et inventions nouvelles. — L'intelligence des animaux. — Une baleine dans la Méditerranée. — Le jeu et le talent. — La température de la grêle.

Paris. — Typ. A. Quantin, 7, rue Saint-Benoît. [4456]

PRIX DU NUMÉRO : 60 CENTIMES

N° 3. — 17 Janvier 1885. — 3e série, cinquième année, premier semestre (tome 35)

REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

PARAISSANT LE SAMEDI

Fondée en 1863.

SOMMAIRE DU N° 3

PRIX DE L'ABONNEMENT

A LA REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE SEULE.			AVEC LA REVUE SCIENTIFIQUE		
Paris....................	Six mois. 15 fr.	Un an 25 fr.	Paris....................	Six mois. 25 fr.	Un an. 45 fr.
Départements..........	— 18	— 30	Départements..........	— 30	— 50
Étranger...............	— 20	— 35	Étranger...............	— 35	— 55

LES ABONNEMENTS PARTENT DU 1er DE CHAQUE TRIMESTRE

Les abonnements sont reçus sans frais chez tous les libraires et dans les bureaux de poste des pays d'Europe et des États-Unis.

RÉDACTION ET ADMINISTRATION : 111, BOULEVARD SAINT-GERMAIN

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

ABONNEMENTS ET VENTE AU NUMÉRO

AU BUREAU DES REVUES, 111, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 111, PARIS

ET CHEZ TOUS LES LIBRAIRES ET MARCHANDS DE JOURNAUX

EN VENTE A LA LIBRAIRIE C. REINWALD, 15, RUE DES SAINTS-PÈRES, PARIS

OUVRAGES DE CH. DARWIN

L'Origine des Espèces au moyen de la sélection naturelle ou la Lutte pour l'existence dans la nature, traduit sur l'édition anglaise définitive par Edmond Barbier. 1 vol. in-8°. Cart. à l'anglaise........................ 8 fr.

De la Variation des Animaux et des Plantes à l'état domestique, traduit sur la seconde édition anglaise par Ed. Barbier, préface par Carl Vogt. 2 vol. in-8°, avec 43 grav. sur bois. Cart. à l'anglaise.............. 20 fr.

La Descendance de l'Homme et la Sélection sexuelle. Traduit de l'anglais par Edmond Barbier, préface de Carl Vogt. Troisième édition française. 1 vol in-8° avc. grav. sur bois. Cart. à l'anglaise........... 12 fr. 50

De la Fécondation des Orchidées par les insectes et du bon résultat du croisement. Traduit de l'anglais par L. Rérolle. 1 vol, in-8° avec 34 grav. Cart. à l'anglaise........................ 8 fr

L'Expression des Émotions chez l'homme et les animaux. Traduit par Samuel Pozzi et René Benoît. Deuxième édition, revue. 1 vol. in-8°, avec 21 grav. sur bois et 7 photographies. Cart. à l'anglaise.............. 10 fr.

Voyage d'un Naturaliste autour du Monde, fait à bord du navire *Beagle*, de 1831 à 1836. Traduit par E. Barbier. 1 vol. in-8° avec grav. Cart. à l'anglaise........................ 10 fr.

Les Mouvements et les Habitudes des Plantes grimpantes. Traduit sur la deuxième édition par le docteur Rich. Gordon. 1 vol. in-8° avec 13 fig. dans le texte. Cart. à l'anglaise........................ 6 fr.

Les Plantes insectivores. Traduit par Edmond Barbier, avec une Introduction et des Notes par le professeur Charles Martins. 1 vol. in-8° avec 30 fig. Cart. à l'anglaise........................ 10 fr.

Des Effets de la Fécondation croisée et directe dans le règne végétal. Traduit par le docteur Ed. Heckel. 1 vol. in-8°. Cart. angl. 10 fr.

Des différentes Formes de Fleurs dans les plantes de la même espèce. Traduit par le docteur Ed. Heckel, avec une Préface du professeur Coutance. 1 vol. in-8° avec 15 grav. Cart. angl........................ 8 fr.

La Faculté motrice dans les Plantes; avec la collaboration de Fr. Darwin fils, traduit avec une préface par le docteur Ed. Heckel. 1 vol. in-8° avec grav. Cart. à l'anglaise........................ 10 fr.

Rôle des vers de terre dans la formation de la terre végétale, traduit par M. Lévêque, préface par M. E. Perrier, professeur au Muséum d'histoire naturelle. 1 vol. in-8° avec 15 grav. sur bois. Cart. à l'angl.............. 7 fr.

G. PEDONE-LAURIEL, Libraire-Éditeur, 13, rue Soufflot, à Paris

Publications nouvelles

HISTOIRE

DU DROIT ET DES INSTITUTIONS

POLITIQUES, CIVILES ET JUDICIAIRES

DE L'ANGLETERRE

Comparés au Droit et aux Institutions de la France depuis leur origine jusqu'à nos jours

Par Ernest GLASSON

Membre de l'Institut, Professeur à la Faculté de Droit de Paris

6 volumes in-8. — Prix........................ 60 fr.

HISTOIRE

DU DROIT ET DES INSTITUTIONS

DE L'ALLEMAGNE

Par Frédéric de SCHULTE

Professeur à l'Université de Bonn

TRADUIT ET ANNOTÉ SUR LA 5e ÉDITION

Par Marcel FOURNIER

Docteur en Droit, Archiviste, Paléographe, ancien élève de l'École des hautes études

PRÉCÉDÉ D'UNE INTRODUCTION

Par Ernest GLASSON

Membre de l'Institut, Professeur à la Faculté de Droit de Paris

Un volume in-8. — Prix........................ 17 fr.

Librairie PAUL OLLENDORFF, 28 bis, rue de Richelieu, PARIS

Paraît chez PAUL OLLENDORFF, le 19 janvier, le **Journal d'un Officier d'Ordonnance** (*Juillet* 1870 — *février* 1871) par le comte d'HÉRISSON.

Cet ouvrage, plein de révélations, bondé d'anecdote absolument inédites, écrit dans une langue très pure, sous une forme très attrayante, est appelé à un grand retentissement.

L'auteur, en rapports fréquents, presque quotidiens, avec Trochu, l'Impératrice, J. Favre, J. Ferry, Bismarck, de Moltke, etc., etc., a été, par sa situation, mieux que personne, à même de voir et de juger les événements qu'il raconte.

Il les raconte avec une simplicité et une impartialité qui donnent au **Journal d'un Officier d'Ordonnance** une allure toute personnelle et en font à la fois une lecture instructive, captivante et nécessaire.

BACCALAUREATS

L'INSTITUTION ROGER, 2, rue Lhomond (Panthéon) PARIS, a présenté **15** candidats à la session de novembre, **11** *ont été admissibles et* **10** *reçus*. MM. Aubry, Aguillaume, Bouchard, Claudel (*avec mention*), Collet, Dormont, Ducellier, Lherbé, Merciolle, Rayez.

VOLONTARIAT

INSTITUTION FLEURY

ET ÉCOLE PRÉPARATOIRE

AUX BACCALAURÉATS, A L'ÉCOLE CENTRALE, AUX ÉCOLES DES ARTS ET MÉTIERS D'AGRICULTURE, VÉTÉRINAIRE, VOLONTARIAT, ETC.

A ASNIÈRES (Seine)

CABINET DE PHYSIQUE, LABORATOIRE DE CHIMIE ET ATELIERS DE MÉCANIQUE

Pour tous les renseignements, s'adresser à M. FLEURY, *Directeur*

29, rue de Nanterre, Asnières.



VÉRITABLES PLUMES MÉTALLIQUES DE J. ALEXANDRE

Recommandées aux Étudiants et aux Gens du monde

Préconisées par Humboldt, Stanislas Julien, l'abbé Moigno, etc.

PLUMES			
	HUMBOLDT... PHŒNIX..... ROSSINI.....	La boîte de 100 plumes.	5 50
	KALAN...... PLUMES N° 4, N° 5, N° 6.	La boîte de 100 plumes.	5

Chez tous Papetiers et Libraires

Éviter contrefaçon : Exiger caution *Fac-Simile* à l'intérieur de la boîte.

FUSILS de **CHASSE** choke-bored, longue portée. depuis **80f**
Envoi Fo Album, WAY, 73, Bd Strasbourg, Paris

REVOLVER ACIER, 6 coups. Envoi Fo Album, WAY, 73, Boulevard de Strasbourg, Paris..... **8f**

L'INDISPENSABLE Excellent **COUTEAU DE POCHE**, acier anglais, première qualité, corne de cerf, 8 pièces, très portatif, contre mandat-poste, 4 francs, DANEL, coutelier, 73, Boulevard de Strasbourg, Paris.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

(REVUE BLEUE)

DIRECTEUR : M. EUGÈNE YUNG.

1er SEMESTRE 1885. (3e SÉRIE). NUMÉRO 3. (22e ANNÉE). — 17 JANVIER 1885.

L'ANNUAIRE DE L'INSTITUT

Pendant toute une vie académique déjà longue, en province comme à Paris, membre et président de l'Académie de Lyon, correspondant, puis membre de l'Institut, je n'ai laissé passer aucune occasion de vanter les avantages d'une grande association académique dont l'Institut serait le centre. Cette idée, sans avoir fait jusqu'à présent fortune, a cependant rallié un certain nombre de suffrages, parmi lesquels je me fais surtout honneur de celui de M. Saint-Marc Girardin, de l'Académie française. D'autres membres des diverses classes de l'Institut ont témoigné de leurs sympathies pour quelques-unes de mes vues ou, si l'on veut, de mes rêves académiques. Depuis longtemps j'ai vu avec peine et j'ai signalé les fâcheux effets de l'éparpillement des sociétés savantes de la province, qui végètent sans encouragement, sans lien, sans direction. Que de forces et que de bonnes volontés perdues parmi ces académiciens modestes, laborieux et désintéressés de la province! Je n'avais pas d'ailleurs été le seul à voir le mal et à chercher le remède. J'ai cru devoir combattre les nobles, mais vains efforts de M. de Caumont pour former, en dehors de l'Institut, une association des sociétés savantes des départements; plus vivement encore j'ai combattu les ministres de l'instruction publique, et particulièrement MM. Fortoul et Rouland, qui avaient entrepris de les mettre dans la dépendance de leurs bureaux, persuadé qu'une alliance avec l'Institut, c'est-à-dire avec la société savante par excellence, était seule digne d'elles et seule efficace pour l'avancement des lettres et des sciences. J'ai même rappelé à ceux de nos jeunes confrères qui semblaient l'avoir oublié que les comités ministériels des sociétés savantes, que la distribution annuelle des récompenses à la Sorbonne, qui, sous divers noms et avec diverses modifications, subsistent encore aujourd'hui, avaient été fondés par MM. Fortoul et Rouland en défiance de l'Institut, dont l'indépendance était suspecte, et en vue d'affaiblir son autorité par une sorte de contrefaçon de ses cinq classes, de ses prix et de ses travaux. Ils avaient voulu, pour ainsi dire, élever autel contre autel.

Par un retour sur une partie de notre ancienne histoire académique trop peu connue, j'ai remis en lumière le fait curieux des affiliations, au XVIIe et au XVIIIe siècle, d'un certain nombre d'académies royales de la province avec l'Académie française et avec l'Académie des sciences, si bien qu'en rattachant aujourd'hui par certains liens à ses diverses classes les principales sociétés savantes des départements, l'Institut reviendrait à ses anciennes traditions plutôt que d'innover. Où trouver ailleurs que dans ce grand corps de l'Institut l'autorité nécessaire pour stimuler, pour encourager le zèle des savants de la province, et surtout pour diriger, coordonner leurs recherches et leurs expériences, sans empiéter cependant sur la libre initiative et le juste amour-propre de chacun?

Dans mon rêve académique (1), je me plaisais à voir sous sa haute direction une armée d'observateurs couvrant la France entière de cordons de sentinelles

(1) Voy. mon ouvrage sur *l'Institut et les académies de province*. — In-12. Librairie Hachette.

attentives distribuées sur tous les points du territoire pour saisir au passage, pour noter et décrire tout phénomène d'ordre physique ou moral digne d'être recueilli. Qu'elle serait abondante, cette première vendange, suivant une expression pittoresque de Bacon, et quel suc excellent n'en retireraient pas les diverses classes de l'Institut pour toutes les branches des sciences physiques et naturelles, pour l'histoire, l'économie politique et la statistique!

L'Institut eût-il aujourd'hui la pensée de prendre dans ses mains ce gouvernement qui lui appartient naturellement à tant de titres, il ne pourrait le faire qu'avec l'assentiment et le concours du ministère de l'instruction publique. Or cet assentiment n'est guère plus probable aujourd'hui que du temps de M. Rouland. Pour des raisons d'influence politique, et non d'ordre scientifique ou littéraire, le gouvernement ou, pour mieux dire, les bureaux du ministère de l'instruction publique ne renonceront pas à jouer à l'Institut au petit pied avec leurs cinq comités correspondant à ses cinq classes, avec leurs concours et leurs séances publiques à la Sorbonne; ils ne renonceront pas surtout à disposer des fonds du budget pour l'encouragement des sciences, des lettres, des beaux-arts, pour les missions scientifiques. Tous ces fonds cependant ne seraient-ils donc pas mieux placés aux mains de l'Institut? A-t-on quelque peur qu'il ne devienne trop puissant ou trop riche?

Qu'il était loin de la pensée des législateurs et des fondateurs d'académies, au XVIIe et au XVIIIe siècle, tels que Bacon, Leibniz et Condorcet, qu'une grande société scientifique pût avoir à sa disposition trop de ressources en tout genre pour l'avancement des sciences! Persuadés que rien n'importe plus à la prospérité des États et à la civilisation que les progrès des sciences, ils considéraient tous les frais de dotation académique comme des dépenses qu'il ne faut pas marchander, des dépenses de grande utilité publique, vraiment royales, *verè basilica*, comme dit Bacon. Aussi n'hésitaient-ils pas à demander de grandes sommes pour de grandes académies. En comparaison de leur idéal académique, quelle n'est pas la pénurie dans laquelle nous vivons, quoique sous un gouvernement qui se vante bien haut de sa munificence pour l'instruction publique à tous les degrés, comme si le premier de tous ces degrés n'était pas l'Institut! Ils voulaient que rien ne manquât aux Académies pour les grandes et coûteuses expériences que les particuliers ne peuvent entreprendre, qu'elles eussent sous leurs mains, à côté d'elles, dans des amphithéâtres, des laboratoires, des galeries, des parcs, des ménageries, dans des étangs d'eau douce et d'eau salée, les échantillons de tous les êtres du monde inorganique et du monde organisé, tous les instruments, toutes les machines, tous les produits, en un mot, tous les matériaux et tous les outils de la science.

L'antiquité elle-même n'avait pas été étrangère à cette grande pensée. Qu'est-ce que ce magnifique musée d'Alexandrie fondé par les Ptolémées, sinon une académie modèle, une sorte d'Institut largement doté? Que de richesses scientifiques, que de productions de la nature et de l'art y étaient amassées, sans parler de la fameuse bibliothèque! Dans quel État moderne et sous quels princes, même les plus amis des sciences et des lettres, les savants, les académiciens reçurent-ils une plus magnifique hospitalité? Combien Louis XIV et Colbert, malgré leurs libéralités envers les gens de lettres et les académies, sont-ils demeurés au-dessous de ces souverains grecs de l'Égypte!

Il semble qu'à travers tant de siècles ce soit ce fameux musée d'Alexandrie qui ait inspiré à Bacon son utopie académique, admirée par Condorcet, et dont j'ai fait l'analyse dans mon ouvrage sur *l'Institut et les Académies de province*. Leibniz, dans les divers projets de fondation d'académies qu'il propose avec tant d'ardeur et de persévérance aux principaux souverains de l'Europe, s'inspire de la *Nouvelle Atlantide*. Pas plus que Bacon, il ne sépare l'idée d'une véritable académie de la disposition d'un riche et immense outillage scientifique qui aide toutes les recherches, qui permette de faire et de contrôler toutes les expériences. Qu'eût-il pensé d'un Institut tel que le nôtre, si mesquinement doté et pourvu, si à l'étroit de toutes les façons, et surtout d'une Académie des sciences, illustre entre toutes, qui possède à peine quelques milliers de francs pour faire des expériences en son nom ou sous sa direction?

Pour ces grandes réformes, il faut attendre des temps meilleurs; je suis tout disposé à reconnaître, non sans regret, qu'aujourd'hui ce ne sont que des rêves. Il est donc sage de tourner nos vœux vers des réformes plus modestes qui soient au pouvoir de l'Institut lui-même. Pour m'en tenir à un détail que j'estime toutefois ne pas être sans quelque importance, je ne parlerai ici que de l'*Annuaire* de l'Institut. Qu'est-ce aujourd'hui que cet Annuaire et de quelles améliorations serait-il susceptible?

I.

Notre Annuaire est un petit volume in-12, de 170 pages, publié chaque année au mois de janvier et distribué à chacun de nous. Il ne ressemble en rien à ceux d'autres corps savants, à l'annuaire de l'Observatoire, par exemple, qui contient un résumé des travaux, des découvertes, des recherches de l'année. Tel qu'il est, notre modeste Annuaire, dépourvu de tout intérêt scientifique ou littéraire, se compose invariablement, depuis plus d'un demi-siècle, de ces quatre parties : 1° un calendrier, avec les saints et les fêtes, faisant concurrence aux almanachs à un sou et à ceux que distribuent les facteurs de la poste; 2° les divers décrets,

ordonnances ou règlements qui ont, depuis le 25 octobre 1795, constitué l'Institut et qui en ont successivement modifié la constitution jusqu'à nos jours; 3° le tableau des membres des sections, des commissions permanentes de chacune de ses cinq classes avec les changements survenus dans le cours de l'année; 4° la liste générale, par ordre alphabétique, de tous les membres de l'Institut, avec leurs adresses, liste souvent consultée par les candidats. Ne pourrait-on le rendre plus digne de l'Institut et lui donner plus d'intérêt par quelques changements, suppressions et additions que nous allons indiquer?

Je supprimerais d'abord, sans aucun scrupule, le calendrier par où il débute et qui remplit un certain nombre de pages. De quel intérêt est cet almanach, fourvoyé en quelque sorte en si bon lieu, pour les membres de l'Institut? Nul assurément ne réclamera si on le retranche, d'autant que le vide laissé pourrait être rempli d'une manière un peu moins puérile.

Je demanderais aussi, mais pour de tout autres raisons, et non sans aviser à les remplacer aussitôt d'autre manière, le retranchement des 50 pages consacrées à la reproduction annuelle des pièces officielles relatives à la constitution, à l'organisation ou à la réorganisation de l'Institut. Ces documents sont notre histoire ou du moins une partie de notre histoire; il est bon qu'ils soient dans les mains de chaque académicien; mais n'est-il pas superflu de les réimprimer chaque année identiquement les mêmes dans vingt ou trente Annuaires de suite? Les lois, les décrets, les ordonnances qui nous ont organisés ou réorganisés à diverses époques sont des faits historiques qui demeurent ce qu'ils sont, ou ce qu'ils ont été, et auxquels il n'y a plus rien à changer, quelques modifications partielles que dans la suite ils aient pu subir. Ces modifications elles-mêmes, depuis plus d'un demi-siècle, ne se produisent qu'à de longs intervalles et ne portent guère que sur des détails.

De toutes les grandes institutions de la France, depuis bientôt un siècle, il n'en est pas une en effet qui ait éprouvé moins de changements que l'Institut, y compris même son budget, le seul malheureusement de tous les budgets de France qui n'ait pas augmenté (1). Donc à quoi bon faire la dépense de réimprimer chaque année, sans nul changement, ces 60 pages qui tiennent presque la moitié de l'Annuaire? Il serait plus simple et plus économique de les retrancher et de les publier en un exemplaire à part qui, une fois pour toutes, serait distribué à chaque membre de l'Institut.

J'y verrais un autre avantage : celui de permettre de compléter les documents de cette histoire que l'Annuaire actuel a le tort d'amoindrir, je dirai même presque de mutiler. Il semble en effet ne nous faire dater que de 1795; il supprime tout ce qui a précédé 1789, à l'exemple, dirait-on, des révolutionnaires d'aujourd'hui. Quelques-uns peuvent trouver étrange que l'Institut, qui se pique à bon droit d'exactitude, même sur les points les plus reculés et les plus obscurs de l'histoire non pas seulement de la France moderne, mais du moyen âge, et même des annales les plus reculées de toutes les dynasties de l'Assyrie ou de l'Égypte, semble s'en montrer si peu soucieux en ce qui concerne son histoire propre et ses véritables origines. Pourquoi s'exposer à donner à penser, en les passant sous silence, qu'il ignore ou dédaigne ses vieux titres de noblesse antérieurs d'un siècle et demi à l'année 1795? Les membres et les secrétaires de l'Institut ne sont pas, sans doute, de ceux qui s'imaginent que tout date en France de 89 et que la monarchie n'a jamais rien fait de bon (1). Ils savent parfaitement qu'en 1795 la Convention n'a fait que relever et réorganiser ce que cette même Convention avait détruit en 1793. Le 25 octobre 1795 — que l'Institut, depuis deux ans, a décidé de célébrer par un banquet annuel — n'est pas la date de sa fondation, mais l'anniversaire d'une restauration mémorable des anciennes académies (2). Ce recueil, pour être conforme à la vérité historique, devrait donc comprendre les lettres patentes, les ordonnances royales, les règlements qui, à partir de Richelieu et de l'Académie française notre aînée, ont fondé et constitué les diverses académies que la loi de 1795 devait réunir dans le grand corps de l'Institut de France. Les documents de l'Annuaire ne sont pas même complets à partir de 1795. Plusieurs règlements n'y figurent pas ou n'y sont donnés que par extraits. On regrette surtout de n'y pas voir certain règlement particulier de l'Académie française, qu'il serait intéressant de connaître et de rappeler (3).

II.

Le tableau de la composition de l'Institut, la liste générale par ordre alphabétique de tous ses membres, associés, titulaires, libres, correspondants, parmi lesquels la mort et les élections font chaque année des changements; leur distribution par classes et par

(1) Voy. dans le *Courrier du dimanche* du 11 décembre 1881 mon article sur le budget de l'Institut.

(1) Qui le sait mieux que M. Jules Simon, auteur d'*Une Académie sous le Directoire?*

(2) D'après une décision récente, il y aura, deux fois par an, le 25 octobre et le 25 avril, un banquet des membres de l'Institut; c'est une heureuse innovation qui contribuera à les rapprocher davantage les uns des autres. D'une classe à l'autre on se connaît trop peu à l'Institut ou même on ne se connaît pas du tout.

(3) Ce curieux règlement fait partie des statuts de l'Académie délibérés dans sa séance extraordinaire du vendredi 21 juin 1816. Il défend aux candidats de faire des visites et aux académiciens d'engager leur voix. Avant le vote, chacun doit déclarer qu'il n'a pris aucun engagement; sinon, il n'est pas admis à voter.

sections, sont une partie essentielle de l'Annuaire qui doit être conservée. Mais nous venons de faire de la place pour y introduire des parties nouvelles qui seraient, croyons-nous, d'un intérêt plus grand pour la science et d'un plus grand avantage pour l'Institut.

En premier lieu, je proposerais d'insérer les sujets de prix proposés chaque année par toutes les classes de l'Institut, avec les dates fixées pour le terme de chaque concours. La publicité des sujets et des conditions de chaque concours a été jusqu'à présent tout à fait insuffisante, au moins pour tous ceux qui ne vivent pas aux alentours de l'Institut, qui n'assistent pas à ses séances ou ne sont pas dans la familiarité de quelques-uns de ses membres. Ces sujets sont annoncés, il est vrai, dans nos comptes rendus et dans certains journaux ; mais il n'est pas facile à tous de se procurer ces comptes rendus, où, d'ailleurs, le plus souvent ils ne sont que très tardivement publiés. Quant aux journaux, sauf le *Journal officiel*, ils ne les donnent pas toujours avec régularité ni avec une parfaite exactitude. Certains sujets qui touchent à des questions du jour, à une maladie à la mode, à la morale, à l'économie politique, à l'histoire générale, y sont annoncés de préférence à des sujets de science pure. Si le numéro qui les contient a échappé, comment le retrouver, surtout en province? Tel sujet de concours, j'en sais des exemples, peut demeurer ignoré, même des plus attentifs, même de ceux qui suivent nos séances avec le plus d'assiduité.

M. J. Simon, depuis le peu de temps qu'il est secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences morales et politiques, a déjà pris une excellente mesure pour diminuer un si grave inconvénient. Il a fait publier, sous forme d'affiche, un programme des sujets mis au concours par cette Académie, qui doit être envoyé chaque année à toutes les grandes Écoles, à tous les établissements supérieurs d'instruction publique à Paris, en province et même au delà de nos frontières. Ce placard académique aura place à côté des programmes de cours et sera constamment sous les yeux des professeurs et des étudiants. Mais, outre que cette mesure n'a pas encore été, je crois, adoptée par les autres Académies, elle ne rend pas superflue, pour ceux qui ne sont ni professeurs ni étudiants, la publicité nouvelle qui leur serait donnée dans l'Annuaire. Sans nulle autre démarche ou recherche, il suffirait d'y jeter les yeux pour être au courant de toutes les questions et de tous les prix proposés, des conditions de chaque concours. Nul doute que cette publicité plus grande n'augmentât le nombre de nos concurrents en France et à l'étranger. Si nos concours sont nombreux, il arrive quelquefois que les concurrents ne le sont pas autant que nous le voudrions. Pour tel concours, il n'y a qu'un seul mémoire ; pour tel autre, il n'y en a pas. Il se peut bien que le défaut de publicité y soit pour quelque chose.

On objecte que cette liste complète serait bien étendue et dépasserait les dimensions actuelles de l'Annuaire. Si les programmes sont trop longs pour être insérés, l'Annuaire pourrait au moins indiquer aux candidats les moyens d'en prendre connaissance. Pour ma part, je ne vois pas un grand inconvénient à ce que notre Annuaire de 170 pages soit augmenté de cent autres et même plus et prenne l'aspect d'un juste volume in-18. Aussi je n'hésiterai pas à proposer encore un certain nombre d'additions.

Pourquoi, avec les sujets mis au concours, l'Annuaire ne contiendrait-il pas les noms des lauréats de chaque année, de tous ceux qui ont remporté non seulement des prix, mais même de simples mentions? Je sais bien qu'ils ont l'honneur d'être proclamés dans les séances publiques et imprimés dans les cahiers de ces séances. C'est une publicité plus grande, c'est un honneur de plus que je réclame en leur faveur. La séance publique passée, il sera agréable aux lauréats et à leurs familles de conserver et de relire leurs noms au milieu de tant d'autres déjà célèbres ou en voie de le devenir.

III.

Ceux qui remportent les prix méritent d'être encouragés : ne doit-il pas en être de même de ceux qui les fondent avec une si grande et si intelligente libéralité? Chaque année, de nouveaux noms viennent s'inscrire sur cette noble liste des bienfaiteurs de l'Institut. Nous avons reçu, ces dernières années, des dons magnifiques; nous en avons d'autres en perspective plus magnifiques encore. Ne négligeons rien pour encourager ceux qui seraient tentés de perpétuer si noblement leur mémoire par des libéralités en faveur des sciences et des lettres.

L'Institut s'en montre digne sans doute par l'usage qu'il en fait, ce qui importe avant tout, mais en même temps par la gratitude qu'il témoigne à ces généreux donateurs. Il respecte, avec la fidélité la plus scrupuleuse, l'esprit et la lettre même de chaque legs, sans jamais le détourner en rien de la destination spéciale qui lui a été donnée. Le nom du fondateur y demeure indissolublement attaché, alors même qu'il n'en aurait pas manifesté la volonté. C'est sous son nom que le prix qu'il a fondé est désigné dans les séances publiques et dans nos programmes. Point de virements, point de prix grossi aux dépens d'un autre, pas plus que de détour ou d'équivoque pour s'affranchir de la lettre même du testament. Le nom du bienfaiteur est ainsi pieusement conservé, comme aussi ses intentions respectées, même quand il n'y a plus de membres de la famille qui pourraient réclamer et qu'il paraîtrait de l'intérêt de la science de leur donner une plus large interprétation.

Cependant il me semble que l'Institut pourrait faire encore davantage, non pas seulement pour honorer leur mémoire, mais pour encourager d'autres amis des sciences et des lettres à suivre leur exemple. Il serait surtout de son intérêt d'aviser aux moyens d'obtenir un plus grand nombre de legs dégagés des entraves d'une affectation spéciale, et dont il aurait la libre disposition pour l'emploi qu'il jugerait le meilleur en faveur d'autres concours, d'autres encouragements, sous d'autres formes, aux lettrés et aux savants. Pour ne parler que des prix, telle section en est chargée, telle autre est à peu près réduite aux prix du Budget. Il y a disette d'un côté, il y a encombrement de l'autre. Les sciences, pour en donner un exemple, qui auraient le plus besoin d'être encouragées, comme l'astronomie et les mathématiques, soit à cause des dons de l'esprit qu'elles exigent, soit que par elles-mêmes elles rapportent peu à ceux qui les cultivent avec le plus de succès, sont précisément celles qui sont le moins bien traitées. Au contraire, les prix, et les prix de la plus grande valeur, abondent pour la chimie, la médecine, la physiologie, les sciences naturelles, qui jouissent d'une plus grande popularité.

Ce n'est pas seulement la répartition, mais aussi la quotité des prix, qui ne présente aucune sorte de régularité ni de proportion. Leur valeur est réglée non sur l'importance des questions et des travaux, mais sur la munificence plus ou moins grande des donateurs. Il y a là comme une sorte d'arbitraire et d'anarchie dont l'Institut n'est nullement responsable. Les prix du Budget ne sont que de 1500 francs, quoique les sujets ne soient ni moins vastes ni moins difficiles que ceux des autres concours. A peine y a-t-il là de quoi indemniser l'heureux vainqueur de ses recherches, de ses courses, de ses frais d'envoi et de copie, de son encre et de son papier.

Quelle triste figure ne font pas ces prix de l'État, et combien sont-ils peu dignes de lui, surtout à côté d'autres prix, de plus en plus nombreux, d'une valeur double ou triple! Il y a en effet des prix de particuliers de six et de dix mille francs; il y en a même un de cent mille, mais qui jusqu'à présent n'a pas servi à grand'chose, pour le remède à trouver contre le choléra. L'Académie française a obtenu, il y a deux ans, quelques milliers de francs pour augmenter un peu ces prix trop mesquins; mais les autres classes de l'Institut ont été jusqu'à présent moins favorisées. L'État ne pourrait-il au moins leur permettre de disposer à leur gré de la somme consacrée aux prix du Budget, ou de les doubler en ne les distribuant que tous les deux ans (1)?

L'Institut doit de plus en plus sentir le besoin d'avoir de plus amples ressources à sa disposition : qu'il ne néglige donc rien pour attirer à lui, sous une forme ou une autre, les dons des particuliers. Il n'est pas assez riche pour s'en passer, et il ne peut se contenter de ce que lui donne l'État si parcimonieusement. Bien que ces dons, comme nous l'avons dit, aillent en se multipliant, combien encore ses ressources ne demeurent-elles pas au-dessous de cet idéal d'une parfaite académie que nous rappelions en commençant!

Tel n'est pas peut-être l'avis unanime de tous nos confrères. Quelques-uns semblent penser que nous avons déjà bien assez de prix et de concours sur les bras. Peut-être n'auraient-ils pas tout à fait tort s'il ne s'agissait que d'en augmenter le nombre. Il vaudrait mieux, en effet, avoir la faculté de les distribuer et les répartir suivant une plus juste mesure que de chercher à les multiplier davantage, pour ne pas parler de la fatigue des juges. Voilà pourquoi sans doute tous ne témoignent pas une égale satisfaction à l'annonce par le secrétaire perpétuel d'une donation nouvelle et montrent même un certain penchant à la rejeter, pour peu que les termes dans lesquelles elle est faite puissent donner lieu à quelque objection ou difficulté. Les concours sont-ils donc la seule forme d'encouragement des sciences, des lettres, des beaux-arts? Les fondations de prix déterminés sont-elles le seul mode possible, la forme unique des dons que nous pouvons être appelés à recevoir? S'il est bon de mettre des questions, des ouvrages et des travaux au concours, il serait bon aussi, et non moins efficace, d'avoir les moyens de récompenser des travaux tout faits ou en voie d'exécution pour l'avancement de la science. Grâce au riche legs Montyon, l'Académie française couronne chaque année une longue liste d'ouvrages, non seulement d'éloquence et de poésie, mais d'histoire, de philosophie ou d'érudition, qui, comme le disait M. Camille Doucet dans son rapport (1), ne relèvent qu'à demi de sa juridiction et de ses encouragements, tandis que les autres classes sont réduites à leurs concours et à leurs prix et ne disposent d'aucune autre récompense pour les ouvrages de leur ressort qui mériteraient le mieux d'être récompensés et recommandés au public.

Non seulement il serait utile d'honorer et de récompenser, en dehors de nos concours, des ouvrages achevés, mais aussi de venir en aide à des travaux en voie d'exécution, aux traductions des ouvrages les plus importants publiés à l'étranger, de subventionner de grandes publications, des séries de recherches et d'expériences, des missions scientifiques. N'est-ce pas l'Institut qui devrait avoir dans sa main toutes les missions scientifiques, en tracer le cadre d'après une vue d'ensemble, en arrêter le programme, non pas d'après des fantaisies individuelles, mais d'après l'intérêt des

(1) Non seulement ces prix du Budget n'ont pas augmenté, mais ils ont diminué depuis 1795. Sous le Directoire ils étaient de cinq hectogrammes d'or frappés en médaille qui étaient estimés à 1667 fr. Voy. l'*Académie sous le Directoire* de M. Jules Simon.

(1) Voy. ce rapport dans la *Revue* du 22 novembre 1884.



recherches à faire et des questions les plus importantes à résoudre?

De toutes les manières l'Institut est à l'étroit; son installation dans ce qu'on appelle, non sans une certaine emphase, le palais de l'Institut n'égale pas celle d'un cercle modeste. Que de choses et que de places ne sont pas à nous dans ce palais qui porte notre nom! Le palais de l'Institut serait mieux dénommé palais de la bibliothèque Mazarine, qui y tient la plus grande place, qui n'est pas notre bibliothèque et où nous ne sommes admis que comme le public. Est-il convenable que nous n'ayons de lieu de réunion qu'entre les tables de la galerie étroite et sombre de notre bibliothèque et que l'on n'y puisse causer sans troubler ceux qui travaillent? Pour aller de là, les grands jours de réception, dans la salle des séances publiques, les académiciens, oublieux forcément de leur dignité, sont obligés de faire la queue, de se pousser les uns les autres, comme à l'entrée de l'Ambigu ou de la Porte-Saint-Martin. Est-ce une ambition déplacée de réclamer pour les membres de l'Institut une vaste salle où se trouveraient à leur portée toutes les publications, toutes les Revues, tous les journaux savants, littéraires, artistiques, historiques, archéologiques, philosophiques, qui se publient dans les deux mondes? N'est-il pas permis de regretter aussi de n'avoir pas une salle de réception pour faire accueil à des associés, à des hôtes étrangers de renommée européenne dans les sciences ou les lettres? Les honneurs qu'on rend partout à nos délégués dans les grandes sociétés savantes étrangères, nous ne pouvons, dans notre dénuement, les rendre à notre tour, quand Paris reçoit leur visite. N'est-ce donc pas à l'Institut, plutôt qu'au conseil municipal ou à telle ou telle société particulière, qu'il appartiendrait de saluer, de fêter non seulement les grandes célébrités scientifiques des deux mondes, mais ceux qui en France se sont signalés par quelque grande découverte (1)?

Il semblera peut-être que j'ai perdu de vue dans des digressions un peu prolongées la question de la réforme de l'Annuaire; mais on va voir qu'en réalité je ne m'en suis que fort peu écarté. En effet, pour donner un jour satisfaction à quelques-uns de ces vœux, non seulement il faudrait avoir plus d'argent que nous n'en avons, mais il faudrait surtout que nous ne fussions pas obligés de le dépenser tout entier en concours, et en des concours sur des matières dont nous n'avons pas le choix. N'est-il donc pas d'autres moyens que la dénomination attachée à tel ou tel prix spécial pour conserver la mémoire de nos bienfaiteurs, pour attirer des legs plus nombreux, mais surtout des legs dégagés d'une affectation spéciale qui nous lie, et dont l'emploi serait fait à notre gré suivant les besoins de la science et de l'Institut?

(1) Peut-être pourrions-nous maintenant leur faire l'honneur d'une invitation à notre banquet du 25 avril ou du 25 octobre.

J'estime qu'un de ces moyens serait l'insertion dans l'Annuaire de tous les noms des donateurs anciens et nouveaux, avec les sommes qu'ils nous ont léguées, quoique ces sommes ne fussent pas destinées à fonder tel ou tel prix particulier. L'Annuaire deviendrait comme le livre d'or où se plairaient à lire leurs noms tous les protecteurs des sciences et des lettres, tous les Mécènes académiques. A l'honneur de cette publicité nouvelle en si bonne compagnie, j'ajouterais encore la proclamation solennelle dans les séances publiques de tous les legs faits dans le courant de l'année. Pourquoi la salle de réception, si nous en avions une, ne serait-elle pas aussi une salle des bienfaiteurs de l'Institut, où leurs noms et leurs dons seraient gravés sur des plaques de marbre? Ne pourrait-on même aller jusqu'à des bustes en faveur de munificences extraordinaires, comme celles de quelque nouveau Montyon? Sans m'inquiéter, comme on semble le faire quelquefois beaucoup trop, d'héritiers éloignés et mécontents, d'héritiers mis de côté le plus souvent pour de fort bonnes raisons, je regarde comme tout à fait légitime cette captation franche et avouée au profit des sciences et des lettres. Grâce à tous ces moyens réunis, les bienfaiteurs deviendraient sans nul doute encore plus nombreux, et, assurés que la conservation de leurs noms ne tient plus à la fondation d'un prix, ils nous légueraient des sommes dont nous aurions la libre disposition. A part les grandes actions et les œuvres de génie, pour faire honorablement survivre son nom, il n'est peut-être pas de moyen plus sûr et de plus efficace qu'un legs, ne fût-il que de vingt mille francs, à l'une quelconque de nos cinq Académies.

IV.

Assurément ce nouvel Annuaire aurait un intérêt beaucoup plus grand que l'Annuaire actuel, malgré son calendrier, malgré l'annuelle répétition des mêmes documents; mais il conviendrait en outre qu'il offrît quelque image de nos recherches et de nos travaux de l'année, quelque exposé des expériences nouvelles les plus intéressantes, des découvertes de tout genre, qu'on y trouvât enfin en abrégé les nouvelles, comme on disait autrefois, de la république des sciences et des lettres. Chaque Académie y apporterait son contingent, plus ou moins considérable suivant la nature de ses travaux en général et suivant que l'année aura été plus ou moins féconde. La meilleure forme à donner à ce résumé, qui intéresserait le monde savant tout entier, serait, à ce qu'il nous semble, celle d'un rapport annuel de chaque secrétaire perpétuel. MM. les secrétaires perpétuels ont déjà, je le reconnais, fort à faire avec les notices à lire en séance publique, avec la correspondance, avec les affaires administratives, avec les résumés de chaque séance et le soin de pourvoir à ce qu'elles soient

toutes bien remplies. Cependant ce ne serait peut-être pas demander quelque chose d'excessif à leur talent et à leur zèle que de leur donner encore cette tâche nouvelle. N'auraient-ils pas d'ailleurs les matériaux tout prêts de ce rapport général dans leurs résumés des séances de chaque semaine? Enfin ces rapports ne devraient pas être d'une grande longueur; il ne s'agirait pas de discuter des questions, de prendre parti pour telle ou telle hypothèse controversée dans la science, mais seulement d'exposer et de raconter. Les *Histoires* de Fontenelle seraient un modèle à suivre pour ces rapports, de même que ses *Éloges* le sont encore pour les notices lues en séance publique (1).

On objectera peut-être que, malgré les suppressions indiquées, ces diverses modifications ou additions feraient plus que doubler nos 170 pages et, par conséquent, grèveraient encore davantage nos maigres finances. Mais, l'intérêt en étant augmenté, de même que les dimensions, ce nouvel Annuaire devrait être mis en vente dans l'intérêt de tout le monde savant, et trouverait un certain nombre d'acheteurs. Qu'il ne soit pas susceptible de vente aujourd'hui, on le comprend : qui l'achèterait, à part quelques candidats pour y trouver nos adresses? Il n'en serait plus de même s'il contenait les programmes des concours, avec les noms des lauréats et des bienfaiteurs, avec les nouvelles de la république des sciences et des lettres. La vente en serait assurée dans une certaine mesure, et même elle compenserait le surcroît des dépenses. Cette vente compromettrait-elle la dignité de l'Institut? Je ne vois pas que la dignité de l'Académie de Berlin ait été compromise pour avoir quelque temps vécu de la vente des almanachs, dont le roi lui avait concédé le privilège. D'ailleurs l'Institut de France, de même que toutes les grandes académies, ne vend-il pas ses *Mémoires*? Il est vrai qu'il en vend peu; mais il en vendra davantage quand, sur ce point comme sur d'autres, il voudra sortir de son immobilité et entrer dans la voie des réformes. Il faut en faire sur leur prix et sur leur format pour les mettre un peu plus à la portée du public et leur donner plus facilement accès dans les bibliothèques des particuliers.

Mais je m'en tiens ici à l'Annuaire et je laisse de côté les *Mémoires*. Je crois avoir montré que cet Annuaire n'est pas ce qu'il devait être, qu'il y aurait avantage pour la publicité de nos sujets de concours, pour augmenter l'émulation des concurrents, pour honorer les lauréats, pour encourager les legs en notre faveur, à faire quelques-uns des changements que je viens d'indiquer.

Quand même ces idées de réformes académiques, grandes ou petites, seraient jugées vaines ou intempestives, nous croirions ne pas avoir à redouter un blâme de la part de nos confrères. Si nous nous sommes trompé, c'est uniquement par le désir de voir l'Institut de France encore plus grand, et plus grande aussi son action sur le monde des sciences et des lettres. Nous savons combien l'Institut, tel qu'il est, exerce une attraction puissante tout en demeurant plus ou moins concentré en lui-même; nous savons aussi combien féconde est l'action personnelle de ses membres dans tous les départements de l'esprit humain. Néanmoins nous voudrions qu'il agît encore davantage au dehors, qu'il exerçât plus souvent une action collective dans la mesure de ressources qui, nous l'espérons, iront en croissant grâce à la générosité, non de l'État, mais des particuliers.

Il nous a paru que, pour atteindre ce but, la réforme de l'Annuaire est un des moyens à employer, d'autant, comme nous l'avons dit, que cette réforme dépendrait de l'Institut lui-même, sans nulle augmentation de la subvention de l'État, sans nulle intervention des ministres et du gouvernement.

FRANCISQUE BOUILLIER.

(1) Des rapports annuels sur les travaux de l'Institut étaient imposés aux secrétaires par tous les règlements primitifs.

VINGT ANNÉES
DE
RÉPUBLIQUE PARLEMENTAIRE EN HOLLANDE

Jean de Witt (1)

C'est une des périodes les plus connues du siècle classique par excellence que M. Antonin Lefèvre-Pontalis a entrepris de renouveler. Peu de personnages nous sont plus familiers que ceux qui figurent dans ses récits : Jean et Corneille de Witt, Guillaume d'Orange, l'amiral Ruyter, l'échevin van Beuningen, si désagréable au Roi-Soleil, Louis XIV et les capitaines, les ministres des grandes années du règne, Condé et Turenne, Colbert et Louvois. Peu d'événements ont été consacrés par des œuvres plus célèbres, depuis les oraisons funèbres de Bossuet et les odes de Boileau jusqu'au *Siècle de Louis XIV*, que « la guerre des médailles », le passage du Rhin, la chute des grandes villes néerlandaises devant des avant-gardes de cavaliers, la rupture des digues qui permit aux Hollandais d'opposer à la furie française un « élément aussi infidèle qu'eux-mêmes », enfin l'émeute sanglante de la Haye et le massacre des deux frères de Witt.

Il fallait apporter de l'inconnu dans une histoire si connue. Le nouvel historien se trouvait en présence de

(1) *Jean de Witt, grand pensionnaire de Hollande*, par M. Antonin Lefèvre-Pontalis, avec un portrait d'après Netscher. — 2 vol. in-8°, 543 et 572 pages. Paris, Plon.

toute une bibliothèque d'ouvrages hollandais, anglais, allemands, qui semblaient avoir épuisé le sujet; en France même, il se trouvait devancé par la grande œuvre de Mignet, les *Négociations relatives à la succession d'Espagne*, par les pages si nourries de documents que M. Camille Rousset, dans son *Histoire de Louvois*, avait consacrées à la conquête de la Hollande, par l'intéressante monographie de M. de Parieu, le *Mémoire sur Jean de Witt*, etc.

Cherchez et vous trouverez. M. Lefèvre-Pontalis a cherché; il a dépouillé à la Bibliothèque et aux Archives de la Haye la correspondance d'État et la correspondance privée de Jean de Witt; il a mis largement à contribution notre fonds si riche des Affaires étrangères et les Archives de Londres; il a étudié les papiers de la famille de Witt et a pu interroger ses derniers descendants; enfin les archives de Chantilly lui ont livré la correspondance du prince de Condé, qui apporte des données nouvelles sur la préparation et la conduite de la guerre de Hollande (1).

De toutes ces recherches, souvent abandonnées et reprises, est sortie une œuvre consciencieuse, complète, compacte, où l'on trouve assez de nouveau pour contenter les plus difficiles et pour obliger ceux dont « le siège est fait » à le refaire sur des points importants. On y peut suivre, presque jour par jour, la vie de famille du grand pensionnaire, ses travaux politiques et financiers, l'activité de la diplomatie hollandaise, aussi remuante alors et aussi étendue que celle du roi de France. La lumière a été portée dans les moindres recoins de cette histoire si touffue, mêlée de négociations, de guerres, de débats parlementaires, de mouvements populaires. Et s'il était possible, en histoire, de saluer une « œuvre définitive », il semble qu'à celle-là on pourrait appliquer l'épithète.

I.

Les premiers chapitres sont consacrés à un tableau des Provinces-Unies au XVIIe siècle : commerce et colonies, richesse publique et privée, la religion et les sectes, les arts, sciences et lettres, la liberté de la presse, les mœurs, avec une infinité de citations curieuses et de détails piquants.

Dans ce tableau il nous faut, pour la clarté de ce qui va suivre, insister sur la vie politique. La constitution est municipale et fédérale; chacune des sept provinces n'est qu'une confédération de municipalités, et la république elle-même est une confédération de sept provinces. Le lien fédéral, malgré l'union d'Utrecht, est assez lâche : les villes se montrent vis-à-vis de la province, comme les provinces vis-à-vis de l'autorité fédérale, très jalouses de leur autonomie. Les villes nomment leurs magistrats, et la magistrature municipale est, dans chaque cité, une oligarchie de riches bourgeois et négociants : c'est cette oligarchie municipale qui tire d'elle-même les députés aux états provinciaux, et ce sont les états provinciaux qui choisissent leurs députés aux états généraux. Les états généraux, qui s'intitulent « les hautes puissances », sont le lien visible de la confédération : ils dirigent la diplomatie de la république; mais les ambassadeurs et ministres auprès des cours étrangères sont nommés par les différentes provinces selon leur rang d'importance. La marine est divisée en cinq amirautés, dont trois dépendent de la seule province de Hollande, la quatrième de la Frise, la cinquième de la Zélande. Les forces militaires sont encore plus décentralisées : chaque province lève son contingent, le paye, nomme les officiers, prétend garder la haute main sur les opérations. Jamais on n'a vu, même aux débuts de la confédération des États-Unis, l'autorité fédérale réduite à une telle faiblesse.

Deux circonstances atténuaient un peu l'effet de cet éparpillement des forces nationales : l'autorité de la maison d'Orange et la prépondérance de la province de Hollande.

Les droits de la famille princière étaient consacrés par les services qu'avaient rendus ses chefs : Guillaume le Taciturne, qui fonda l'indépendance; Maurice, qui soutint victorieusement la lutte contre l'Espagne. Cette autorité des Orange est d'ailleurs constituée de la façon la plus singulière. Quand on prononce le mot de « stathouder de Hollande », on est exposé à une méprise : il n'y a jamais eu de stathouder des Provinces-Unies : « stathouder de Hollande » signifie simplement stathouder de la province de Hollande; le chef de la maison d'Orange pouvait donc être stathouder en Frise, en Groningue, en Zélande, et ne pas être stathouder de Hollande, ce qui était cependant le titre le plus ambitionné par lui, car il était le plus important. Au stathoudérat, ou plutôt à cette collection de stathoudérats, le prince ajoutait le titre de « capitaine et amiral général », qui lui conférait le commandement de toutes les forces de terre et de mer de la république. Enfin il pouvait être « comte de Hollande », « premier noble de Zélande », etc. Ainsi son autorité se composait d'une réunion de charges et de dignités de nature très diverse; elle augmentait ou diminuait suivant que son parti était plus ou moins dominant dans telle ou telle province et que les actes législatifs de chacune des Assemblées provinciales apportaient plus ou moins de restrictions dans la définition de ses pouvoirs.

(1) Un des faits les plus curieux que nous révèlent ces archives, c'est le grand Condé spéculant sur les fonds de Hollande et jouant à la Bourse; ses victoires font la baisse, et il achète; mais il lui faudrait la hausse pour revendre, et l'un de ses correspondants, en date du 26 août 1672, croit devoir l'avertir que le meurtre des frères de Witt est un événement fâcheux : il empêchera la hausse des actions de la Compagnie des Indes.



D'autre part, la province de Hollande était de beaucoup la plus étendue et de beaucoup la plus riche; elle possédait trois des cinq amirautés, Nord-Hollande, Meuse, Amsterdam, et constituait plus des trois cinquièmes de la marine néerlandaise; elle levait près de la moitié de l'armée nationale; elle prenait à sa charge plus de la moitié des impôts et emprunts; elle s'était réservé la nomination des ambassadeurs auprès des grandes cours, France, Angleterre, Espagne; elle se montrait plus jalouse de l'autorité fédérale que toutes les autres provinces. A la Haye, les états provinciaux de Hollande, qu'on appelait « nobles et grandes puissances », siégeaient à côté des états généraux de la république et, quand ils ne pouvaient faire prévaloir leur avis dans la haute assemblée, refusaient parfois de reconnaître l'avis de la majorité. Toutes les provinces se faisaient représenter aux états généraux non seulement par des députés, mais par des *pensionnaires* qui étaient des espèces de premiers ministres. Or qui connaît les pensionnaires de Gueldre, de Frise, de Groningue? Au contraire, le pensionnaire de Hollande s'est fait une place dans l'histoire; on l'appelle le « Grand Pensionnaire »; c'est le titre qu'ont porté les Olden Barnevelt, les Witt, les Heinsius, etc., et ils ont joué un si grand rôle qu'on cède à l'illusion de prendre le « grand pensionnaire de Hollande », comme le « stathouder de Hollande », pour une autorité fédérale reconnue par toutes les terres néerlandaises.

Les six autres provinces étaient fort jalouses de cette prépondérance de la Hollande. Pour la diminuer, elles favorisaient l'extension de toute autorité fédérale, non seulement celle des états généraux, qui était le lien légal et permanent de la confédération, mais celle de la maison d'Orange, qui en était le lien dictatorial et accidentel. Frise, Gueldre, Groningue, Over-Yssel, Utrecht, Zélande, ayant à choisir entre la prépondérance de la province de Hollande ou celle de la maison d'Orange, inclinaient plutôt vers cette dernière. Les six provinces avaient des tendances orangistes; au contraire, la Hollande tenait pour le régime républicain, qui pour elle consistait dans un certain affaiblissement du lien fédéral au profit de sa propre souveraineté, et surtout dans le plus grand affaiblissement possible de l'influence orangiste.

Aussi toute l'histoire intérieure des terres néerlandaises, au XVII[e] et au XVIII[e] siècle, se résume-t-elle dans l'antagonisme du parti républicain, dont la Hollande forme le centre et le noyau, et du parti orangiste, qui domine principalement dans les autres provinces. En face de Maurice d'Orange se dresse le grand-pensionnaire Barnevelt; en face de Guillaume d'Orange, le grand-pensionnaire de Witt.

Barnevelt et Jean de Witt périrent tous deux d'une mort tragique, l'un sur un échafaud, l'autre déchiré par la populace de la Haye. Si le parti républicain, à ces deux époques, succomba en la personne de ses chefs, c'est qu'en réalité il n'était pas le plus fort dans le pays. Sa puissance avait quelque chose d'artificiel; c'est par un miracle d'habileté, de sagesse et aussi de fortune, que Jean de Witt a réussi, pendant près de vingt ans, à maintenir, dans la Hollande même et dans les autres provinces, la prépondérance de son parti.

De quels éléments se composait le parti républicain? D'éléments oligarchiques, il faut le constater. Il avait pour lui la bonne bourgeoisie, intelligente, laborieuse, de mœurs pures et austères, très religieuse, s'enrichissant constamment elle-même et le pays par la colonisation des deux Indes, par les vastes entreprises de pêcheries et de plantations, par l'accaparement du commerce universel au moyen d'une marine marchande et militaire qui fut un moment la première de l'Europe. Le gouvernement de cette classe était donc bien « gouvernement des meilleurs », une aristocratie dans le sens le plus honorable du mot. Tant qu'elle put se maintenir en possession des magistratures municipales, elle recruta les états de Hollande, elle fit prévaloir ses vues dans les états généraux. La bonne bourgeoisie de Hollande avait pour alliés, dans les six autres provinces, les bons bourgeois des villes. Avec leur appui, elle put longtemps contenir les éléments inférieurs de la population; mais le peuple des campagnes, les ouvriers des villes, les matelots des ports, les petits bourgeois des milices municipales, bien qu'ils dussent leur bien-être à la politique pacifique, à l'initiative industrielle et commerciale de la haute bourgeoisie, n'étaient pas de cœur avec elle. Leurs aspirations n'étaient pas plus hautes que celles des autres classes populaires de l'Europe à cette époque; d'instinct, elles étaient monarchiques. Des services réels rendus par les Guillaume et les Maurice, elles avaient formé la légende orangiste. Aussi avaient-elles les yeux tournés vers le fils du défunt stathouder, né un mois après la mort de son père. Elles voyaient en lui un héritier aussi légitime et aussi nécessaire des charges paternelles que le petit Louis XIV, au temps de la Fronde, pouvait l'être de la couronne de Henri IV et de Louis XIII. Elles suivaient avec amour sa croissance physique et n'attendaient que le moment où il serait en âge d'être un maître pour se donner à lui, et plus complètement encore qu'il ne pouvait le désirer, car les Orange n'exercèrent jamais un pouvoir aussi absolu que celui que le peuple aurait consenti à leur voir exercer.

Le parti stathoudérien, dans les Pays-Bas, se composait, tout aussi naturellement, de deux autres classes : d'abord la classe militaire, les nobles, peu nombreux et sans force dans la riche et commerçante province de Hollande, plus influents déjà dans la Zélande, très puissants dans la Gueldre et les provinces de l'Est, moins commerçantes qu'agricoles et d'ailleurs voisines du Saint-Empire. Puis le clergé.

Le clergé calviniste de Hollande était presque aussi monarchique que le clergé français de cette époque : il avait pour l'héritier des Orange un culte analogue à celui que Bossuet pouvait avoir pour Louis XIV. Il lui fallait un maître. Aux époques de troubles, les pasteurs prêchaient en faveur du prince et contre les hommes de liberté avec autant d'entrain qu'auraient pu le faire des prêtres au crâne tonsuré et munis de l'onction romaine. Le calvinisme d'alors était loin de porter les fruits de liberté qu'il a produits si abondamment depuis : il était encore trop près de sa source ; il portait trop l'empreinte de son fondateur, le farouche Calvin. Il n'était qu'une nouvelle orthodoxie qui s'était élevée sur les ruines de l'ancienne, aussi intraitable, aussi intolérante, aussi nourrie des souvenirs et des procédés de l'Inquisition. Les pasteurs, ces persécutés de la veille, étaient volontiers des persécuteurs. Chose singulière, à ce moment de l'histoire, ce n'est ni en Hollande, ni en Angleterre, c'est en France qu'il faut chercher la pratique de la tolérance : l'édit de Nantes y est encore respecté; les protestants y sont admis à tous les emplois; Louis XIII et Louis XIV ont eu cinq maréchaux de France de la religion réformée. En Hollande comme en Angleterre, les catholiques sont également privés de tout culte public. En 1672, Louis XIV pourra se poser en apôtre de la tolérance et la revendiquer pour les catholiques opprimés de Hollande. Il est vrai qu'il ne faudra pas plus de dix ans pour que les rôles soient renversés : la France sera devenu le pays des *dragonnades*, et la Hollande l'asile de la liberté de penser sous toutes ses formes.

On voit sur quelles bases fragiles repose la puissance du parti républicain : il a contre lui le peuple, les nobles, le clergé, la jalousie des petites provinces ; il n'a pour lui que l'oligarchie bourgeoise, puissante en Hollande, faible dans le reste des Pays-Bas.

C'est surtout grâce à la longue minorité du fils du dernier stathouder, que ce parti, avec Jean de Witt, a pu maintenir vingt ans sa prépondérance.

Les conditions dans lesquelles s'exerce le pouvoir de Jean de Witt sont aussi à noter. S'il garde la haute main sur les affaires générales de la confédération, s'il peut mettre en mouvement la diplomatie, les flottes et les troupes néerlandaises, c'est grâce à l'ascendant qu'exercent la Hollande sur les six autres provinces et les états provinciaux de Hollande sur les états généraux. Il ne maintient son influence que par des négociations, des ménagements, des concessions de tous les jours. Au sein même des états de Hollande, il a sans cesse à combattre une opposition orangiste ou une opposition de jaloux, et presque chaque jour il est contraint d'intervenir dans le débat. Ainsi la dictature de Jean de Witt sur la Hollande, et la dictature de la Hollande sur les Sept-Provinces sont toutes de persuasion. Il faut user de diplomatie vis-à-vis des États secondaires de la confédération, comme vis-à-vis des puissances étrangères. C'est le mécanisme parlementaire le plus compliqué qu'on puisse imaginer : à chaque instant les élections aux états des diverses provinces, les élections mêmes dans les villes, appellent l'attention du grand-pensionnaire. Il lui faut plus d'efforts pour retenir dans une action commune les intérêts divergents des partis, des provinces et des villes, qu'il n'en faut à Louis XIV pour maintenir la prépondérance de la France sur le reste de l'Europe.

C'est cette tâche qui lui incombe dès l'âge de vingt-huit ans. Tout le monde en voyait les périls. Un de ses amis, Kaiser, qui, avec son père Jacob de Witt, avait été autrefois jeté en prison par le stathouder Guillaume II, lui écrivait au moment de son élévation : « Une fois devenu grand-pensionnaire, il doit vous être indifférent d'être mis dans le cercueil en entier ou par morceaux. »

II.

Voilà donc en présence les deux systèmes de gouvernement : la république, avec un grand-pensionnaire; une quasi-monarchie, avec un stathouder. La république a-t-elle bien mérité du pays pendant vingt années de gouvernement ? L'ouvrage de M. Lefèvre-Pontalis en est une longue démonstration.

Jean de Witt arrivait au pouvoir en 1653, environ trois ans après la mort de Guillaume II, dans les circonstances les plus difficiles. La paix avait été signée avec l'Espagne en 1648 ; mais, du même coup, on avait perdu l'alliance de la France, et les Provinces-Unies se trouvaient isolées en Europe. La lutte pour la domination des mers avait commencé entre l'Angleterre et la république batave. A la distance où nous sommes aujourd'hui des événements, nous apercevons, avec une clarté qui faisait défaut aux contemporains, combien l'issue de cette rivalité était inévitable. Qu'était donc la Hollande, avec sa faible population, pour disputer à la Grande-Bretagne le droit de coloniser les nouveaux mondes ? Elle ne garda une apparence de puissance que tant que l'Angleterre n'eut pas pris conscience de sa force et développé ses ressources naturelles, ses mines de fer et de houille, le génie maritime de sa race. L'*Acte de navigation*, édicté par le parlement britannique, était un coup mortel pour les « rouliers des mers ». Van Tromp, qui naguère parcourait la Manche en vainqueur, portant, en signe de défi, un balai à la cime du grand-mât de son vaisseau amiral, était tué, à la hauteur de Catwyk, dans une bataille contre la flotte anglaise. Le Brésil, un moment occupé par les Hollandais, était repris par le Portugal, de même qu'un peu plus tard leurs établissements dans l'Amérique du Nord devaient succomber devant les armes et la colonisation anglaises. A l'intérieur, les discordes entre les provinces menaçaient de dissoudre la

fameuse Union d'Utrecht, et les intrigues orangistes minaient la liberté républicaine.

Jean de Witt se tire à son honneur de tant de périls. Il tient tête à la république d'Anglèterre et finit par obtenir de Cromwell la seule paix possible. Il tient tête également à la royauté des Stuarts : la flotte batave fait échec dans la Manche à la flotte britannique, l'oblige à se réfugier dans ses ports, bloque l'embouchure de la Tamise, puis, remontant le fleuve jusqu'à Chatham, incendiant les navires et les forteresses, fait entendre aux citoyens de Londres ce que Londres ne devait plus jamais entendre : le bruit du canon ennemi. La Hollande fait la loi à la cour de Suède et reste prépondérante dans la Baltique. Les vieilles alliances sont reformées et la confédération a de nouveau une diplomatie. Dans l'extrême Orient, les possessions hollandaisès se développent, et dans les îles de la Sonde se fonde cette partie de leur empire colonial qui est seul resté aux mains des Hollandais. En un mot, le gouvernement de Jean de Witt marque la dernière période de grandeur maritime pour la race batave.

A l'intérieur, le grand-pensionnaire, dont les pouvoirs n'étaient que de cinq ans, est trois fois réélu. Par sa fermeté ou par l'habileté de concessions devenues nécessaires, il tient en bride les ambitions orangistes ou ralentit leur progrès. Il fait édicter par les états généraux l'*Édit perpétuel*, qui déclare incompatibles les fonctions de stathouder et de « capitaine et amiral-général »; puis l'*Édit d'harmonie*, qui ajourne jusqu'à l'époque où il aura vingt-deux ans la nomination de Guillaume d'Orange à la charge de capitaine et amiral-général; d'avance il prépare le démembrement de cette dangereuse dignité en faisant maintenir à Ruyter, le vainqueur des Anglais, le commandement suprême de la flotte. Il ne restera donc au prince d'Orange, le moment venu, que le commandement de l'armée de terre; mais celle-ci est réduite dans de telles proportions qu'elle ne saurait devenir un danger pour la liberté.

Ainsi Jean de Witt a résisté courageusement, habilement, à deux ennemis : l'Angleterre et la dictature militaire. Il ne pouvait savoir que la résistance était sans issue, condamnée d'avance par la force des choses. Il était fatal que l'Angleterre succédât à la petite Hollande dans la domination des mers, et il était fatal que les populations néerlandaises, imprégnées de sentiments monarchiques, entraînées dans le courant qui poussait toutes les nations européennes vers le despotisme, en vinssent à rétablir le stathoudérat. De Witt luttait comme Jacob lutta, sans le savoir, contre l'Ange : inévitable était la défaite. Il est beau cependant d'avoir accepté le combat contre une force surhumaine, d'avoir retardé ce qui était fatal et fait hésiter le destin.

L'œuvre politique de Jean de Witt, pendant les années qui précédèrent l'invasion française, a été exposée avec un détail infini par M. Lefèvre-Pontalis : nous sommes au courant de toutes ses combinaisons pour maintenir le crédit de l'État — l'auteur n'hésite pas à affirmer son « génie financier », — de toutes ses combinaisons diplomatiques pour sauvegarder, au milieu des puissants États qui l'entouraient, la fragile indépendance de la Hollande, qui ne se soutenait que par un miracle d'équilibre.

III.

Il vient un moment où les historiens les plus sympathiques au grand homme d'État républicain semblent l'abandonner. C'est une opinion courante que Jean de Witt, après avoir bravé Louis XIV par la formation de la triple alliance, n'a pas su prévoir le danger dont l'orgueil blessé du roi, la jalousie commerciale de Colbert, les ambitions militaires de Louvois menaçaient la faible république. On le rend responsable de l'effroyable désorganisation (1) où étaient tombées les forces de terre; on lui impute une attitude humiliée devant le grand roi lors des premières négociations pour la paix; on croit volontiers que, s'il n'avait pas été renversé, la Hollande était perdue et que sa chute a seule permis de refaire l'armée, de renouer les alliances, d'accomplir le terrible sacrifice dont fut acheté le salut de la Hollande, la rupture des digues, et de préparer l'intervention européenne, qui acheva de la dégager.

Son nouvel historien a pris à tâche de ne rien laisser subsister de ces fâcheuses impressions. Avec une grande force de logique et une prodigieuse abondance de preuves, il se constitue l'avocat du grand-pensionnaire, et on peut dire qu'il a gagné le procès devant l'histoire.

Oui, le parti républicain, par esprit d'économie, par défiance du pouvoir militaire, a voulu la réduction de l'armée ; mais c'était à une époque où l'on n'avait à lutter que contre les puissances maritimes, Angleterre et Suède, et où, protégé par la barrière des Pays-Bas espagnols, on croyait n'avoir, sur le continent, rien à redouter d'aucune grande puissance. On avait réduit l'armée, mais pour augmenter la flotte, qui assura la prépondérance hollandaise dans la Manche et dans la Baltique et qui, aux jours du danger suprême, fut, bien plus réellement que les troupes de Guillaume d'Orange, le salut de la République.

Quand l'ambition de Louis XIV se tourna vers la Belgique, de Witt essaya de la modérer par d'habiles négociations; quand le danger d'une rupture devint imminent, il fut le premier à appeler l'attention des

(1) « Je fus bien étonné, écrit le comte de Guiche, d'entendre parler d'une cavalerie composée de gens qui ne sortaient jamais de leurs maisons, et, ayant voulu savoir si cet usage était suivi ailleurs, je me suis laissé dire que c'était la même chose, mais que le capitaine devait partager avec les autres officiers. »



états sur la nécessité de réorganiser l'armée. Si ses conseils avaient été suivis, on aurait pu opposer à l'invasion française, en temps utile, des forces suffisantes. Il avait encouragé la politique de désarmement quand le danger venait du dedans et non du dehors; il proposa de réarmer aussitôt que la situation changea. Dès 1669, trois ans avant l'invasion, il propose des mesures qui renforceront les troupes de cinquante mille hommes. Les états de Hollande hésitent : ils ne consentent d'abord qu'à une augmentation de cinq ou six mille hommes. L'année suivante, Jean de Witt revient à la charge : il assure qu'il faut avoir, en cas de guerre, cent mille hommes sur pied. Malheureusement la machine fédérale est si compliquée, si difficile à mettre en mouvement! Les provinces de l'Est contestent la nécessité des armements maritimes, tandis que les provinces maritimes répugnent à l'accroissement des troupes de terre. Un ministre anglais qui connaissait bien l'activité de Jean de Witt écrivait : « On ne les prendra pas sans vert le printemps prochain. » Si, en 1672, on fut pris sans vert, ce ne fut pas de la faute du grand-pensionnaire. Parmi ceux qui font opposition aux mesures de défense, qui a-t-on d'abord à signaler? Des partisans du prince d'Orange; par exemple, Odyk, qui, dans les états orangistes de la Zélande, entrave pendant plusieurs mois l'exécution des mesures ordonnées par les états généraux.

Quand la guerre éclate enfin, l'historien de Jean de Witt lui rend cette justice qu'il ne négligea rien pour assurer la défense avec les ressources dont on disposait. Oubliant ses légitimes défiances, il pressa la nomination de Guillaume d'Orange au commandement des troupes; il s'employa avec un dévouement absolu à lui faire envoyer des renforts, des munitions, de l'argent; avant que la guerre fût déclarée, il avait insisté pour qu'on prît l'offensive et qu'on enlevât les magasins français établis sur les terres de l'Électeur de Cologne. Quand les fautes de ce même prince d'Orange livrent aux Français le pays entre Lech et Wahal, quand la panique s'empare des cités et des troupes, qui trouve-t-on à la tête de la résistance? Les états républicains de Hollande, et surtout leur grand-pensionnaire. Ils font de cette province la place d'armes de la république, entourent Amsterdam de vingt-six bastions, appellent aux armes tous les citoyens et décident que, quand même toutes les provinces seraient conquises, leur capitale se défendra à toute extrémité. « Nous devons nous servir d'Amsterdam comme du cœur de l'État, écrivait Jean de Witt, pour porter secours à tous ses membres, afin que, sous la garde de Dieu, nous disputions le pays à l'ennemi jusqu'au dernier homme avec une constance batave. »

La rupture des digues, ce n'est pas le prince d'Orange qui en a pris l'initiative; ce sont les états de Hollande qui l'imposent aux paysans terrifiés, qui envoient des troupes pour disperser les opposants, qui invitent le prince d'Orange à prêter main-forte. « Malgré tout ce que nous pouvons faire pour l'entrée des eaux, écrit de Witt à son frère, le 18 juin, c'est un travail qui reste encore en souffrance et qui ne pourra être exécuté que par contrainte. » Pourtant, dès le 15 juin, l'inondation commence, et, le 20, elle est complète.

Les mêmes états de Hollande prennent, pour renforcer l'armée, des mesures qui rappellent celles de la Convention : 22 000 hommes ont déjà été levés; le 10 juin, ils décident que la moitié « de la population mâle sera appelée sous les armes », et, devant les résistances que suscite ce décret, ils exigent encore un paysan sur quatre.

La diplomatie des états de Hollande et de leur grand-pensionnaire n'est pas restée inactive : des négociations ont été commencées en vue de séparer l'Angleterre de la France; on fait appel, contre l'obstination de son roi, à la fraternité religieuse, aux intérêts du peuple anglais; on signe, en juin, avec l'Électeur de Brandebourg, un traité de subsides qui assure à la Hollande une armée auxiliaire de 34 000 hommes; on agit auprès du roi d'Espagne, auprès de son gouverneur des Pays-Bas; on négocie avec l'empereur, avec la Suède, avec le Danemark. C'est par les négociations de Jean de Witt que s'ébauche cette grande coalition européenne qui va contraindre Louis XIV à lâcher une proie qu'il croyait assurée.

Du reste, on ne peut rendre au parti républicain une justice plus éclatante que ne le fait M. Lefèvre-Pontalis : « Le salut de la république, écrit-il, dont le prince d'Orange allait recueillir la gloire, avait donc été promptement et efficacement préparé par les états de Hollande, sous l'impulsion et la direction de leur grand-pensionnaire. S'ils n'eurent pas l'honneur d'achever cette grande œuvre, le mérite n'en doit pas moins leur appartenir, et c'est leur premier ministre qui aurait dû en recevoir la récompense. »

Quant aux négociations avec Louis XIV, Jean de Witt n'en est pas responsable, et pour une raison grave : dans la soirée du 21 juin — le jour où il apprenait l'adhésion de l'Électeur de Brandebourg au traité de subsides, — comme il sortait du palais du gouvernement pour rentrer chez lui, il avait été assailli par une bande d'assassins, tous de la faction orangiste, criblé de coups de poignard et laissé pour mort sur la place; pendant de longs jours, il resta dans son lit presque agonisant. Or c'est le 26 juin que les états généraux décidèrent l'envoi de députés à Louis XIV.

A la vérité, Groot, le principal plénipotentiaire, appartenait au parti républicain; mais il ne fit au ministre français que des offres raisonnables, repoussa avec fermeté les propositions extravagantes de Louvois. Il n'offrit que des territoires qui n'étaient pas une portion intégrante de la république, qu'il eût été facile de reprendre avec l'appui de la coalition qui se préparait. Son but, comme cela résulte évidemment des pièces

officielles, était surtout de gagner du temps et de ralentir le progrès de l'invasion. Le prince d'Orange lui-même ne s'était pas opposé à ce que l'on négociât : bien au contraire, comme on le verra. Ce n'est que plus tard qu'il tenta de faire à Groot un crime de sa négociation. Loin de soutenir aux états généraux les propositions françaises, Groot déclara qu'il « aimerait mieux mourir que traiter un pareil accord avec la France ». Enfin, c'est la ville toute républicaine d'Amsterdam qui, après avoir fait la plus vive opposition à l'envoi de négociateurs, se prononça le plus énergiquement pour la continuation de la guerre. Que reste-t-il des accusations de pusillanimité portées contre le parti républicain et en particulier contre Jean de Witt?

IV.

Tandis que celui-ci était encore à demi mort dans son lit, son gouvernement fut renversé, le stathoudérat rétabli par un soulèvement général du parti orangiste. Mais l'historien de Jean de Witt insiste à plusieurs reprises sur ce fait, que le gouvernement renversé avait déjà commencé l'œuvre de salut. Le rétablissement du stathoudérat ne changea rien à la situation, ne l'améliora en rien. L'auteur le dit en propres termes : « Le stathoudérat fut une déception. » Il résulte très clairement de son exposé que le gouvernement républicain aurait parfaitement suffi à sauver la Hollande si les intrigues du parti orangiste, l'ambition sans scrupule du prince, l'entraînement aveugle des masses n'avaient précipité sa chute. A ce moment, le prince d'Orange n'avait encore rendu aucun service; il n'avait que des fautes militaires à son avoir; loin de s'être créé des titres à son élection comme stathouder, il n'avait encore que faiblement justifié sa nomination à la charge de généralissime.

Le parti républicain, après sa chute, ne fit rien pour contrarier l'action du nouveau gouvernement : Jean de Witt, alors convalescent, retiré chez lui, ne songeait qu'à se démettre de la dernière charge qui lui restât, celle de grand-pensionnaire.

Or, le 3 juillet, le prince d'Orange avait été proclamé stathouder; le 18 août, Corneille de Witt était mis à la torture sous l'accusation dérisoire de complot contre la vie du prince; le 20 août, son frère et lui étaient massacrés par la populace de la Haye.

Dans la plupart des histoires l'assassinat des deux frères semble coïncider avec l'élan national qui amena la rupture des digues et le soulèvement du peuple contre l'étranger. On croirait qu'il n'y a eu là qu'un seul mouvement populaire brisant un gouvernement incapable, acclamant le sauveur nécessaire, mais se souillant par un crime que la surexcitation des esprits rend, sinon excusable, du moins explicable. Il semble qu'on assiste là à l'une de ces explosions de patriotisme comme celles qu'on a vues chez nous en septembre 1792, remuant à la fois les meilleures passions et les pires, précipitant à la frontière les volontaires de Valmy et les massacreurs aux prisons. Eh bien, il n'y a rien de semblable dans l'événement tragique de la Haye. Il y avait deux mois que la rupture des digues avait assuré le salut de la Hollande; il y avait plus d'un mois que le nouveau gouvernement fonctionnait sans opposition, sans rencontrer aucune de ces résistances, aucun de ces complots qui harcelèrent le gouvernement populaire de 1792. Le danger national était passé; le sang-froid était revenu à tous; le parti républicain était annihilé ou s'effaçait volontairement; des deux frères de Witt l'un gisait en prison, brisé par la torture, l'autre retiré chez lui, à peine remis de ses blessures. Jean de Witt ne se fiait pas sur son innocence pour se croire en sûreté; mais il refusa de rien faire pour prévenir ses ennemis. « J'aime mieux souffrir l'injustice que la faire », répondait-il à un de ses amis. C'est presque le mot de Danton : « J'aime mieux être guillotiné que guillotineur. » Un autre mot du pensionnaire est d'une grandeur antique : « J'ai sur mes épaules de quoi payer. » On n'avait rien à lui reprocher ni à aucun de ses partisans.

Le crime du 20 août 1672 reste donc sans excuse. Il fut accompli dans des circonstances qui laissent deviner une direction, un calcul. Ce n'est pas Guillaume d'Orange qui ordonna ; mais il est certain qu'il laissa faire. Déjà, deux mois auparavant, il avait donné asile dans son camp aux auteurs de l'attentat du 21 juin, aux assassins de Jean de Witt; plus tard il les combla de faveurs. En juillet, ce sont des magistrats à sa dévotion qui accueillent l'absurde dénonciation d'un misérable barbier, pourvu d'un casier judiciaire assez chargé, qui vient dénoncer Corneille de Witt. Ce sont ces mêmes juges qui, sous la pression des orangistes, prennent la décision inouïe, sur une telle dénonciation, de mettre à la torture un ancien magistrat de la république, le frère du grand-pensionnaire de Hollande, l'héroïque commissaire des états auprès de la flotte et l'un des vainqueurs de Solsbay. Guillaume a connaissance de cette sentence avant l'exécution : il laisse le bourreau serrer les brodequins. Le jour du massacre s'il n'est pas à la Haye, il n'est pas loin de là, à Wœrden, sous prétexte de visiter les fortifications, occupé surtout « d'établir un alibi », comme le remarque un contemporain. Les états de Hollande, quand l'émeute commence, lui envoient demander des troupes : il fait la sourde oreille. Il donne même un ordre qui enlève aux magistrats les seules forces militaires dont ils disposaient encore : ces deux compagnies de cavaliers qui avaient pris position devant la porte de la prison. Ce sont ses partisans déclarés qui conduisent l'émeute, qui portent les coups. C'est un de ses partisans encore que ce pasteur Simonide qui, passant près de la

potence où les cadavres des deux frères étaient pendus par les pieds, fait remarquer aux émeutiers qu'il y a lieu de pendre le grand pensionnaire « un échelon plus haut », et qui, le lendemain, dans son sermon du dimanche, salue les assassins du titre de « nouveaux Machabées ». Plus tard les principaux auteurs de l'attentat furent traités par le prince comme de fidèles partisans de sa maison. M. Lefèvre-Pontalis n'hésite donc pas à faire sienne la conclusion d'un écrivain de l'époque : « Le prince d'Orange avait employé secrètement et sous main des affidés... qui avaient mis tout en œuvre pour augmenter la fermentation et faire massacrer les frères de Witt par une population déchaînée. »

Donc, bien que la populace de la Haye ait trempé ses mains dans le sang des deux frères, nous ne sommes pas en présence d'un crime de la populace : c'est un crime d'État. Les frères de Witt furent victimes de cette même réaction orangiste qui jeta dans les prisons ou à l'échafaud tant de fidèles serviteurs de la république, qui traîna Groot devant un tribunal et faillit verser le sang du grand Ruyter. Ce crime avait son utilité. Le prince d'Orange, qu'on avait nommé capitaine et amiral-général, qu'on avait fait stathouder, ne se trouvait pas encore assez maître : il voulait se faire attribuer la nomination des magistrats des villes, mettre les cités dans sa dépendance. il rêvait même de se faire proclamer souverain des États. Pour en venir à ces fins, il fallait écraser le parti républicain : or non seulement le crime du 20 août le privait de son chef le plus éminent, mais il le terrorisa; partout les magistrats des villes, maltraités par l'émeute ou saisis de panique, démissionnèrent et firent place à des magistrats orangistes.

V.

M. Lefèvre-Pontalis s'est appliqué à faire ressortir les talents supérieurs et la haute vertu du chef républicain. Il y a mieux : quand il lui arrive, en regard du parti républicain, de placer le parti orangiste, en regard du grand-pensionnaire son jeune rival Guillaume, la comparaison est rarement à l'avantage de la maison d'Orange.

Jamais on n'a fourni une démonstration aussi éclatante des difficultés que peut susciter à une république la présence sur son territoire d'une famille princière qui ne renonce à aucune de ses prétentions. Les services qu'ont rendus les stathouders sont bien compensés par leur éternelle conspiration contre les libertés que la nation s'est réservées. Pour prolonger leurs pouvoirs militaires, ils prolongent la guerre avec l'Espagne. Maurice fait décapiter Barnevelt; Guillaume II corrompt les troupes, s'encourage à user de « procédés à la française », enferme au château de Lœwenstein Jacob de Witt et les autres chefs libéraux, tente un coup de main militaire sur la cité d'Amsterdam et sur la Banque de Hollande. Lui mort, la république croit pouvoir respirer : il ne laisse après lui qu'un enfant au maillot. Mais elle a compté sans la grand'mère, la mère, les parents, les partisans de l'enfant. La grand'mère est une vieille femme rusée, qui emploie de préférence les moyens doux, fait la princesse populaire, caresse les chefs du parti libéral. La mère, fille du roi d'Angleterre, ne sait se plier à ces artifices; elle prend un autre rôle, affecte une hauteur et une insolence royales, maintient chez elle une ambitieuse étiquette, ne trouve pas l'ambassadeur de France digne de s'asseoir à sa table : celui-ci est forcé de partir avant le dîner pour ne pas manger à l'office. Et puis il y a un oncle, l'oncle militaire : Guillaume-Frédéric de Nassau, qui, stathouder de Frise et de Groningue, grand-maître d'artillerie, tourne contre la république l'influence que lui donnent ces charges républicaines; sous prétexte d'inspecter les garnisons, il cherche à soulever les troupes, travaille à entraîner les autres généraux et les amiraux

A mesure que l'enfant grandit, le danger grandit aussi. On réclame ouvertement pour lui, comme un bien patrimonial, le droit de dominer. Toute la politique extérieure de la Hollande est faussée par une contre-diplomatie orangiste, forte des liens de parenté qui unissent le prétendant au roi d'Angleterre ou aux princes allemands. Si l'on réunit 12 000 hommes pour repousser une invasion de l'évêque de Munster en 1666, une conspiration militaire s'ourdit aussitôt dans le camp en vue de présenter le jeune prince aux troupes. En temps de paix, il y a la campagne des dîners, où vont s'asseoir à tour de rôle les officiers de la garnison de la Haye.

M. Lefèvre-Pontalis caractérise ainsi l'attitude du prince, alors âgé de dix-huit ans, quatre années avant la guerre : « Pour prendre possession du pouvoir, il était prêt à tout tenter, mais sans rien risquer, s'arrêtant au besoin, pour reprendre ensuite plus sûrement sa marche en avant. » Tout tenter sans rien risquer.

Vis-à-vis du grand-pensionnaire, qui s'était chargé de son éducation politique, il est plein de déférence, un sourire reconnaissant sur les lèvres, des formules de remerciement à la bouche et une telle puissance de dissimulation que Gourville ne peut s'empêcher de lui dire : « Votre Altesse en sait beaucoup pour son âge. »

Dès que l'invasion française commence, Guillaume, chargé de garder la ligne du Rhin et de l'Yssel, non seulement ne sait pas prendre l'offensive conseillée par Jean de Witt, mais ne sait pas s'éclairer, ne fait pas de reconnaissances, n'envoie pas d'espions, malgré les instances du grand-pensionnaire. Il se laisse surprendre à l'aile droite et livre ainsi aux Français l'île

de Betaw. Son parti est occupé de tout autre chose. On intrigue, on conspire, on fait des émeutes. Il ne suffit pas aux orangistes d'avoir obtenu pour leur prince tous les pouvoirs militaires et la direction de la défense nationale; on veut encore pour lui les pouvoirs civils. Tandis que de Witt travaille quatorze heures par jour pour envoyer au prince des renforts et des munitions, toute l'activité du parti s'emploie à soulever les villes contre le gouvernement républicain. Au moment où tout un peuple se sacrifie et où la Hollande met ses campagnes sous les flots, Guillaume sollicite une augmentation de traitement : il lui faut de l'argent en même temps que le pouvoir. En pleine crise nationale, ses partisans commettent sur le ministre chargé des relations avec l'Europe leur première tentative d'assassinat. Tandis que la république négocie pour armer les puissances contre l'envahisseur, le prince négocie avec son oncle Charles II, et parmi les garanties qu'il lui offre on trouve celle-ci : « Pour prix de la paix avec le roi d'Angleterre, les Sept-Provinces reconnaîtront le prince d'Orange comme leur souverain. » Il donne pour garantie à l'ennemi l'assujettissement de ses concitoyens. Dans une crise où les chefs républicains mettent leur tête comme enjeu, il est en quête d'une souveraineté.

Groot, le membre dédaigné de ce « gouvernement de négociants et de marchands de fromage », le bourgeois Groot, lorsque Louvois lui offre une sauvegarde pour ses terres, refuse avec une fierté romaine : il a fait à sa patrie le sacrifice de sa vie, à plus forte raison celui de ses biens. « J'aime mieux voir le feu dans ma maison, dit-il, qu'être exempt des maux qu'on fera souffrir aux moindres sujets des États. » La famille princière n'a pas de ces scrupules : Guillaume et sa grand'mère se font autoriser par les états à demander au roi de France des sauvegardes pour leurs domaines, notamment pour la seigneurie de Grave, la première exposée à l'invasion.

Au besoin, Guillaume sait jouer la comédie. Après que ses partisans ont soulevé Dordrecht, il se rend dans cette ville. Quand les magistrats municipaux, maltraités, battus par la populace, viennent lui offrir le titre qu'il convoite si ardemment. il affecte des scrupules : il a prêté un serment! Qu'à cela ne tienne : deux pasteurs, les mêmes qui s'étaient le plus signalés dans l'émeute, se trouvent là fort à propos : tout comme le pape de Rome, ils ont pouvoir pour relever un prince de son serment. Et il s'en laisse relever.

Une hypocrisie plus odieuse lui est attribuée par un de ses partisans : lui qui a tout fait pour que le crime du 20 août pût s'accomplir sans que nul ne vînt déranger le tête-à-tête des victimes et des assassins, lui qui a livré son tuteur Jean de Witt aux fureurs soldées de la populace, juge à propos de paraître ému : « Je ne l'ai jamais vu si touché, écrit de Benthem, que lorsqu'il apprit la tragique fin qui, *avec la permission de Dieu,* était arrivée à ces deux frères qui lui avaient toujours été opposés. » Il fallait bien que Dieu fût du complot.

VI.

M. Lefèvre-Pontalis n'a cherché à atténuer aucun des éléments du contraste. Il a montré de Witt grand patriote, humain même avec ses ennemis, incorruptible, désintéressé, d'une grandeur morale incomparable, dédaigneux des honneurs, de ses biens, de sa vie, même de son idéal politique, quand il s'agissait du salut de la patrie : il a placé en regard le prince d'Orange et les orangistes.

L'œuvre de Jean de Witt fut si grande que, même après la cruelle réaction exercée contre son parti, contre ses amis, contre lui, après vingt ans d'assujettissement au despotisme de Guillaume, la liberté peut se relever. Les principes, la pratique du gouvernement parlementaire avaient, grâce à ses exemples et à son martyre même, pénétré si profondément dans les esprits des Bataves, qu'il fut impossible aux Orange de traiter la Hollande comme Louis XIV traitait la France. Malgré l'avilissement de la multitude, il suffit d'une poignée de bourgeois pour reprendre la tradition libérale interrompue un moment par les violences de la réaction. La Hollande est redevenue un pays libre après Guillaume : Jean de Witt, mort, est resté le vainqueur.

Cette longue démonstration, développée en un millier de pages, devait aboutir à une conclusion. Mais celle qui s'impose au lecteur n'est pas celle que l'écrivain semble avoir adoptée. La voici telle qu'elle ressort de sa préface : « Les malheurs publics sous lesquels Jean de Witt a succombé démontrent avec la même évidence qu'une nation dont l'indépendance est menacée par la conquête ne peut mieux la défendre qu'en la mettant sous la garde d'une dynastie séculaire. » L'auteur, au courant de deux volumes in-8°, a plaidé pour Jean de Witt; et il conclut en faveur de Guillaume. Il est vrai que son livre, comme il le dit dans sa dédicace à M. Mignet, a été « longtemps interrompu par la vie politique ». Est-ce la vie politique qui, en interrompant la suite de ses idées, a fait oublier à l'auteur de la préface ce qu'avait écrit l'auteur du livre? N'importe! Si la préface trahit quelques préoccupations de parti, elle n'en fait que mieux ressortir la scrupuleuse impartialité et le haut esprit de justice qui règnent d'un bout à l'autre du livre.

ALFRED RAMBAUD.

MADEMOISELLE DE TRÉMOR

Roman (1)

XI.

L'hiver fut si rude cette année-là; il y eut sur les côtes de si violentes tempêtes, que plusieurs navires furent perdus, soit en vue du port, soit dans les bourrasques de la pleine mer. Tout le long des côtes, de Brest à Cherbourg, les désastres se multipliaient et les nouvelles qui arrivaient du large étaient lamentables. Un steamer venant d'Amérique avait sombré. Un navire anglais venait de se briser au pied du cap de la Hève, sans que les pilotes du Havre aient pu lui porter secours.

La grande ville maritime était encore dans l'effroi et la désolation lorsque Irène, accompagnée de Bernard, arriva avec l'intention de s'embarquer immédiatement pour l'Amérique. Dans l'état d'esprit où elle se trouvait, ces événements n'étaient pas faits pour la décourager, au contraire. Elle déclara qu'elle prendrait le premier bateau qui devrait quitter le port. Bernard eût essayé en vain de l'en détourner; il préféra lui opposer un empêchement matériel; et il lui parla de leurs ressources, de la nécessité d'attendre le résultat des ordres qu'il avait envoyés à son notaire, c'est-à-dire l'argent. Irène n'était pas habituée à se préoccuper de ces questions. Elle n'y avait point songé. Cet obstacle inattendu l'alarma : elle interrogea Bernard.

Alors il lui expliqua brièvement qu'il avait placé ses économies par l'entremise d'un notaire; que celui-ci les avait éparpillées çà et là, au fur et mesure des rentrées, c'est-à-dire des versements annuels de son salaire, en divers petits placements tels que rentes, prêts sur hypothèques, bouts de champs, masures ou maisonnettes acquises à vil prix un jour de vente forcée et louées à bail; que les revenus de ces placements, accumulés et replacés à leur tour depuis quinze ans, avaient grossi, augmentant le capital, lequel aujourd'hui leur permettrait de vivre provisoirement dans une médiocrité honnête; mais qu'il fallait le temps de réaliser tout cela en argent liquide afin de pouvoir emporter avec soi sa petite fortune.

Irène avait écouté, la tête basse, savourant toute l'âpreté de ce nouvel affront, de cette humiliation dernière : elle allait vivre maintenant sur les salaires accumulés sou à sou par cet homme, sur le gain ramassé dans sa honteuse domesticité, sur les pourboires qu'avaient jetés au valet les hôtes du château dont elle était alors la fière souveraine... Elle pensa que son malheur était trop profond, trop absolu pour n'avoir point le caractère fatal d'une expiation, et elle songea à sa mère. Alors, le front plus bas, les joues voilées d'une rougeur douloureuse, elle répondit :

— Soit; attendons; mais qu'on se dépêche.

Bernard dissimula un frisson de plaisir : attendre! C'était son but. Il lui paraissait que le temps devait apporter son remède à cet immense malheur. Et si un apaisement se produisait, modifiant un peu les idées d'Irène, amenant un changement dans cet orgueil implacable, d'autres modifications pouvaient s'ensuivre qui ramèneraient peut-être le bonheur que l'on croyait perdu à jamais. Qui sait?...

Il s'ingénia dès lors à chercher les moyens de lui faire trouver le temps moins long; mais ses ressources en ce genre étaient forcément restreintes à l'attention que leur accordait Irène. C'est à peine si elle l'entendait lorsqu'il osait la supplier tout bas de quitter sa chambre pour descendre sur la jetée contempler la terrible bataille des vagues. Il espérait qu'elle se laisserait prendre à la triste beauté de leurs fureurs et qu'elle oublierait un peu son mal dans cette contemplation.

Pendant plusieurs jours, plusieurs semaines, elle demeura sans bouger, immobilisée dans sa douleur. Et puis elle avait une peur farouche d'être poursuivie par le comte ou par ses amis; elle tremblait à chaque instant de les voir apparaître et d'avoir à soutenir contre eux une lutte nouvelle. Ses forces lui paraissaient émoussées comme ses fiertés. Et elle se cachait, éprouvant le besoin de faire l'ombre autour d'elle. Même elle tenait ses volets clos et ses rideaux tirés, se défendant du bruit comme de la lumière et gardant elle-même un obstiné silence dans l'ensevelissement auquel elle semblait s'être condamnée.

Un matin, Bernard la trouva couchée, sans forces, presque évanouie. Lorsqu'elle ouvrit les yeux, il y avait un médecin auprès d'elle, on avait ouvert les fenêtres, elle était inondée d'air et de clarté. Le médecin prescrivait des toniques et de l'air, l'air de la mer, la promenade quotidienne. Elle referma les yeux sans répondre, et, quand elle fut seule avec Bernard, elle lui dit rudement :

— Surtout n'y revenez plus. Je ne veux voir personne et je veux demeurer comme il me plaît. Fermez tout.

Alors il s'excusa : s'il avait agi ainsi, c'est qu'il craignait que mademoiselle ne pût supporter le voyage. Maintenant il avait des nouvelles favorables; la vente marchait bien; il recevrait les fonds, sous peu. Et si mademoiselle était malade, on ne la recevrait pas à bord...

Irène se souleva, l'œil avivé. Ainsi l'on pourrait partir bientôt? C'est bien, elle guérirait.

Et elle s'occupa à retrouver des forces. Elle se leva; elle se laissa traîner dehors dans une voiture aux vitres baissées où le vent d'hiver, âpre et violent, entrait,

(1) Suite. — Voy. les quatre numéros précédents.

fouettant ses joues blêmes et ses lèvres violettes. Elle grelottait sans se plaindre, aspirant pour revivre, sûre qu'elle était de mourir quand elle le voudrait. Déjà une toux la secouait et ses joues prenaient sous les yeux une rougeur sinistre. Quand elle put se tenir debout, elle sortit seule, à pied. La mer, qu'elle n'avait qu'entrevue depuis son arrivée, commençait sur elle son œuvre d'attirance mystérieuse. Irène éprouvait le besoin d'aller vers elle, tout près, de la toucher, de l'entendre.

Elle s'en alla d'abord sur la jetée, longeant les rues droites, s'arrêtant à chaque pas pour respirer, traînant vaillamment sa faiblesse. Un jour, elle vit partir un paquebot énorme chargé d'émigrants alsaciens. Une foule émue encombrait la jetée; on saluait les exilés. Irène sentit alors toute l'horreur de ce déchirement cruel : quitter la patrie. Cette souffrance nouvelle entra dans son âme et élargit encore son intime douleur. Lorsque le canon du bord jeta par deux fois son adieu, lorsque les drapeaux abaissés remontèrent dans les cordages et que, de la jetée, le drapeau français salua, une émotion inconnue remua en elle comme une passion endormie; l'amour inné de la patrie s'éveilla dans son cœur avec un tressaillement, et elle sentit que rien ne la consolerait de la perte du sol natal quand elle l'aurait quitté pour toujours. Son âme passionnée devait lui réserver toutes les souffrances: elle avait rêvé l'apaisement de l'exil; elle en comprenait maintenant les déchirantes amertumes.

Qu'importe! elle aurait voulu mettre un univers entre elle et son amour perdu : elle partirait.

Cependant, malgré que sa résolution n'eût point changé, une patience quelque peu languissante lui était venue depuis ce moment; et Bernard put lui dire, sans qu'elle s'emportât, que le notaire demandait encore un délai, des difficultés étant survenues à propos de la vente des petits biens loués à bail. Elle répondit négligemment :

— C'est bien; nous attendrons.

Maintenant, chaque jour elle sortait, revenant à la mer et la cherchant toujours plus avant dans la solitude des plages.

Deux mois s'étaient écoulés depuis son départ du château de Fontrosay; personne ne l'avait poursuivie: sa trace était bien définitivement perdue; elle était tranquille. Et, ne se cachant plus, elle passait à travers la ville, son regard droit devant elle, ne voyant rien dans la foule, calme, toujours hautaine. Cependant elle fut obligée de s'apercevoir qu'on la remarquait. Des hommes s'arrêtaient au-devant de ses pas et l'admiraient tout haut. Quelques-uns la suivirent. Elle s'étonna d'abord, se sentant d'un aspect si dur et si sévère qu'elle devait déconcerter les poursuites. Et puis elle leva les yeux, aperçut des sourires, rougit et rentra chez elle : elle avait compris. Sa toilette ne convenait point aux promenades à pied qu'elle faisait, seule, à son âge et avec sa beauté; elle ne possédait que des toilettes parées, n'étant jamais sortie jusqu'ici qu'en voiture ou au bras du comte. Elle réfléchit en s'examinant, comme si elle se voyait pour la première fois, dans sa robe de velours et sa pelisse fourrée de renard bleu. Sa toque de fourrure la coiffait divinement pour une promenade au Bois, dans un landau armorié avec des valets en livrée et un cocher poudré menant à grandes guides; mais, à pied et seule et dans sa situation nouvelle!... Elle faillit pleurer de honte pour cet oubli. Sa fierté, qui n'était point alors de l'orgueil, exigeait un rapport absolu et correct de sa tenue à sa fortune et à son rang. La fille du valet Bernard, vêtue en duchesse, lui soulevait le cœur de dégoût, comme d'une ambition déplacée, comme d'une lâche et vaine et trompeuse gloriole.

Elle fit appeler tout de suite une marchande à la toilette et lui donna ses ordres. Deux jours plus tard, les malles d'Irène étaient vides de ses vêtements somptueux, et elle sortait fièrement costumée d'une robe noire en laine unie et d'une mante en gros drap plucheux à capuchon.

Malgré tout, elle n'avait pu endosser la vulgaire toilette d'une petite ouvrière : ses instincts, plus forts que sa volonté, lui avaient fait rejeter le chapeau banal, le mantelet prétentieux. Elle eût préféré la bure des paysannes normandes et leur cotillon clair, n'était l'élégance relative de cet ajustement. Mais elle s'enveloppa dans la longue mante sombre, et, pour toute coiffure, elle cacha ses beaux cheveux noirs sous le capuchon froncé, baissé au ras des yeux.

Ainsi vêtue, avec ses formes élancées, son visage long et fin et sa blancheur liliale, elle attirait bien mieux encore l'attention curieuse, comme si elle eût porté quelque déguisement mystérieux.

Mais l'hiver rude, aux rafales fréquentes, avec ses pluies torrentielles, ses rues boueuses, faisait l'isolement sur les chemins que suivait Irène pour aller chercher la mer, toujours plus loin, toujours plus isolée.

Elle gagnait, à la marée basse, les plages de galets, arrondies en festons depuis la jetée jusqu'à la Hève, et elle les suivait, s'arrêtant par-delà Sainte-Adresse, au-dessous de la falaise qui porte presque à sa pointe la chapelle de Notre-Dame des flots.

Là, bien seule avec la nappe immense des eaux perdue au loin dans la brume, elle se jetait sur les galets, roulée dans sa mante, et demeurait longtemps immobile, espérant peut-être qu'un sommeil lui viendrait dans cet apaisement brusque de tout son être et que la vague montante l'emporterait comme une épave.

Mais, un soir qu'elle s'était oubliée, elle s'éveilla de son douloureux rêve entendant crouler les galets sous un pas rapide : Bernard approchait. Elle ne s'était jamais aperçue qu'il la suivait, car il demeurait très loin d'elle, toujours caché. Mais cette fois la pluie tom-

bait, une bourrasque courait tout le long des côtes, et des vagues énormes déjà se gonflaient moutonneuses, hurlantes, et se heurtaient, crevant et ruisselant sur les galets avec un bruit de mitraille. Elles approchaient par bonds et jetaient en l'air d'énormes paquets d'écume.

Il dit, tout tremblant :

— La marée monte.

— Je suis hors d'atteinte ici, dit-elle sans bouger, engourdie de froid, sommeillant déjà.

— Les autres jours, peut-être ; mais aujourd'hui c'est la tempête.

— Vous me suivez donc? dit-elle, se soulevant, ennuyée d'être arrachée à sa torpeur et prête à se plaindre de cette surveillance importune.

Il ne répondit pas, angoissé, regardant monter le flot. Alors elle leva les yeux vers lui et dit plus doucement :

— Je ne veux pas qu'on me suive. Que craignez-vous? Vous avez ma parole.

Péniblement, elle se mit debout, fouettée par le vent qui secouait sa cape sombre, frissonnante et les pieds trempés d'écume. Mais elle chancelait ; il dut étendre les bras. Alors elle s'accrocha à son épaule et, lentement, buttant aux cailloux, poussée et repoussée par la rafale, elle gravit comme un Calvaire la pente qui aboutissait au chemin où l'on voyait une voiture arrêtée. La nuit venait, augmentée par instants du brusque amoncellement des nuées noires, aussitôt tordues et déchirées, dévoilant le ciel encore clair, puis retombant comme un rideau soudainement tiré. Et tour à tour la mer étincelait, blanche avec ses reflets mouvants et ses clartés brisées, large, infinie, ou bien se couvrait d'ombres au loin sous les brumes et rampait, glauque, éteinte, sur les galets noirs croulants. Les phares de la Hève rougissaient le ciel d'une large tache sinistre. Du haut des falaises des terres roulaient, arrachées par le vent.

Rien ne passait sur le chemin désert ; les maisons étaient closes. Quelques lumières au loin s'allumaient vers la ville. La pluie clapotait déjà, large et pressée, avec un bruit monotone et doux perdu dans l'écroulement formidable et incessant des lames brisées et le lointain galop des vagues.

Irène se retournait vers la mer avec un regret farouche ; puis elle montait, courbée sous le poids de cette fatalité qui lui ordonnait de vivre.

Et sa main, sur l'épaule de l'homme, se faisait de plus en plus lourde, comme si elle s'abandonnait.

Elle demeura seule dans la voiture, qui l'emporta rapidement vers l'hôtel ; Bernard était monté sur le siège. A l'arrivée, il ouvrit la portière et tendit le bras. Irène s'appuya légèrement, retrouvant son attitude de fierté mondaine en présence d'un groupe de jeunes hommes joyeux et bruyants qui la regardaient descendre, devant la façade éclairée de l'hôtel.

Elle redressa sa taille roulée dans son enveloppe sombre et passa. Mais le groupe, au lieu de s'écarter, se rapprocha soudainement.

— La belle fille ! s'écria un jeune gommeux à la tournure excentrique.

Et il essaya de lui barrer le chemin.

Elle s'arrêta, blessée, le regardant de haut ; il reprit en riant :

— Un déguisement, messieurs ; voyez, c'est une princesse.

— De la rampe, acheva un autre.

— Une aventure...

— Un enlèvement...

— Doucement, messieurs, il me semble la reconnaître.

Mais le premier continua :

— Les yeux sont adorables ; voyons la taille...

Et le jeune fou étendit la main.

Mais une autre main le prit, le retourna, et il se trouva le nez au mur avant d'avoir aperçu qui le touchait.

C'était Bernard qui dégageait Irène. Elle s'était glissée jusqu'aux marches et, gravissant l'escalier comme une ombre, elle s'enfuyait.

— Morbleu ! s'écria le jeune gommeux, rouge de colère, vous me rendrez raison, monsieur !

Et il tendit sa carte à Bernard qui, arrêté au bas des marches, les bras croisés, protégeait la fuite d'Irène. La jeune fille s'arrêta à ces mots, et, cramponnée à la rampe, elle écoutait, tremblante, épouvantée, ce que Bernard allait dire. Mais lui, secoua gravement la tête, sans répondre au geste du jeune homme ; puis, tirant son chapeau, il salua :

— Faites excuse, messieurs ; je n'ai aucune raison à vous rendre : je suis le domestique de mademoiselle...

Et, se retournant, il monta lentement derrière elle.

Lorsqu'il entra dans la chambre d'Irène, il la trouva debout au milieu de la pièce comme pour se garer de tout contact avec cette maison qui maintenant lui faisait horreur. Elle lui dit brusquement :

— Je veux m'en aller d'ici, tout de suite, tout de suite, entendez-vous?

Il balbutia :

— A cette heure?

— Je n'y resterai pas une minute de plus. Réglez et partons.

Elle frissonnait et sa respiration coupée battait la fièvre. Elle reprit :

— On m'a insultée. Je ne veux plus d'hôtel. Emmenez-moi dans une cabane de pêcheurs, quelque part, loin, où l'on soit seul...

— J'y avais songé, dit-il en hésitant. J'ai même... découvert... une villa où l'on pourrait... Oui, l'on pourrait... peut-être... y entrer tout de suite... C'est là-haut, près des phares.



Irène regarda un instant le visage anxieux de Bernard dont les yeux, timidement levés, l'interrogeaient, paraissant redouter sa réponse. Et elle répondit, la voix plus douce, un peu émue :

— Bien...

Et plus bas, la tête baissée, elle murmura avec effort :

— Je vous remercie...

Ses lèvres bougèrent encore, comme si elle voulait ajouter un mot qu'elle ne put pas prononcer et qui expira dans un souffle.

Mais Bernard reprit vivement, courant à la porte :

— Dans une heure je reviens; tout sera prêt...

En effet, une heure plus tard, Irène quittait l'hôtel et s'installait dans un landau chauffé garni de couvertures et de manteaux. Elle s'y enfonça, grelottante, et, comme Bernard allait fermer la portière, elle lui cria :

— Montez, je vous prie.

Il demeura interdit. Elle répéta :

— Vite, montez...

Alors il se recula brusquement, refusant de la tête, très rouge; et il essaya de refermer la portière. Mais elle la repoussa et attendit, le regardant. Il balbutia :

— Je..., je vous demande pardon; je ne peux pas; il faut que je donne des indications au cocher.

La pluie tombait, molle, ininterrompue, ruisselant sur lui. Irène reprit :

— Je suis trop souffrante pour demeurer seule.

Alors il eut peur et monta. Il s'assit sur la banquette en face d'elle, très loin, dans le coin opposé, après l'avoir enveloppée de ses manteaux, et il jeta son chapeau sous ses pieds, découvrant sa tête grisonnante, hirsute. Irène, bercée par le mouvement lent de la voiture que le vent repoussait, se laissa glisser dans l'angle et ferma les yeux.

La voiture avait quitté le grand boulevard et montait la pente raide de la rue d'Etretat, qu'elle quitta après le casino Marie-Christine pour descendre et remonter ensuite la côte qui s'en va tournant jusqu'au sommet de la falaise. Elle avançait lentement dans la solitude, dans la nuit, dans le bruit lointain de la marée battant son plein et le ruissellement de la pluie sur les vitres. Elle montait; une clarté rougeâtre entrait maintenant par les vitres lavées, une clarté d'aurore que les phares jetaient dans le ciel; et le visage d'Irène, renversé, se rosait dans ce flamboiement.

Elle dormait, apaisée, presque heureuse de s'en aller ainsi dans la nuit lugubre, vers la solitude des monts d'où l'on ne pourrait voir que la mer et le ciel. Et lui, Bernard, qui réalisait son rêve, qui l'emportait dans un coin dès longtemps préparé, capitonné pour elle, où il pourrait l'entourer des choses nécessaires à sa vie et qui, sans doute, l'aideraient à oublier, à vivre, il ne bougeait pas, gêné d'être assis en sa présence, à ses côtés..., mais rassuré par le calme sommeil d'Irène. Il la regardait de loin, ardemment, passionnément, le cœur gonflé de son saint et paternel amour, les yeux mouillés par toutes ses tendresses refoulées, et caressant dans sa pensée le souvenir des quelques mots attendris qu'elle lui avait dits en le regardant autrement qu'un valet, pour la première fois de sa vie.

XII.

Il y a quelques années, on voyait encore sur la falaise, en avant de Sainte-Adresse, non loin des phares de la Hève, une construction bizarre, écrasée, sans style, bâtie de briques et de moellons, avec des terrasses en bois échelonnées jusqu'à la mer; fragile édifice qui semblait ne devoir durer qu'une saison et qui, en effet, disparut fort vite. Un caprice l'avait dressé là, comme une tente, en un site préféré; le caprice passé, on l'abandonna. Une bourrasque enleva le toit, creva les vitres; le vent arracha les volets; brin à brin, dans un hiver, la ruine disparut.

Mais l'étrange maison venait seulement d'être désertée lorsque Bernard l'obtint en location pour un prix dérisoire. Car, si l'extérieur manquait d'élégance, l'intérieur était capitonné comme une châsse, meublé avec confort, distribué comme un palais en miniature. Une surprise vous prenait dès le seuil, dans le vestibule décoré en stuc aux tons de marbre et tendu de fines tapisseries, au plafond très haut, vitré en couleur, éclairé par le ciel, car la maison n'avait qu'un étage. Deux larges baies, drapées d'épais velours, ouvraient directement sur une terrasse faisant face à la mer. Terrasse également vitrée et transformée en serre où grimpait, fleurissait, s'épanouissait toute une flore exotique, vigoureuse, aux verts lustrés, aux fleurs éclatantes. Le vitrage de la terrasse n'avait point de stores afin que rien ne gênât la vue du ciel et de la mer jusqu'à leur même horizon lointain et brouillé; mais des parasols étaient piqués çà et là sous les palmiers, comme en plein air. Des nattes de Chine tapissaient le sol; même en un coin, comme un monstre accroupi, une peau de tigre était jetée, la tête rampante, les yeux luisants, montrant ses crocs.

Le soir, la lueur des phares éclairait cette serre d'une clarté sanglante d'aurore boréale. Les oiseaux, bengalis, becs-de-corail argentés, oiseaux-mouches lâchés à travers la végétation touffue, voletaient la nuit et se baignaient, ébrouant la soie de leurs ailes, dans les vasques où l'eau flamboyait comme sous un ardent soleil.

Ce nid avait été bâti pour un couple qui voulait y vivre solitaire, rapproché, dans le silence vibrant des hauteurs et le murmure lointain de la mer infinie. A peine une échappée du regard avait été ménagée par des fenêtres étroites sur la ville et la jetée du Havre, sur les coteaux où s'éparpillent ces villages : Ignauval, Sanvic... Toute la contemplation avait été tournée du

côté où le rêve peut s'étendre sans limites, sans heurts, rencontrant à peine, pour l'arrêter en chemin, le glissement d'une petite voile blanche tendue dans la longueur d'un batelet à peine visible, ou l'éparpillement dans la brume de la fumée noire d'un steamer filant à l'horizon.

Bernard, quand il eut rencontré ce coin, qui lui parut fait à souhait pour abriter les douleurs farouches et les poétiques exaltations d'Irène, n'eut plus qu'une pensée : l'amener en ce lieu, la cacher dans ce nid d'alcyon presque suspendu à la crête de la falaise, battu et bercé par l'âpre souffle de la mer.

Dans l'angoisse de son ignorance des besoins délicats et étranges qui tourmentent les âmes d'élite comme celle d'Irène et comme était celle de sa mère, il s'essayait à comprendre, à deviner, cherchant en dehors de ses instincts vulgaires et atteignant quelquefois à des trouvailles de génie par l'effort de son humble et violent amour.

C'est ainsi que lui fut donnée la joie de constater l'apaisement subit qui s'était fait dans la pensée d'Irène dès les premiers jours de son installation. Une sorte d'extase l'avait prise, remplaçant la contemplation douloureuse de son mal. Elle s'oubliait véritablement des heures entières, couchée sous les palmiers en face de la mer, les vitres écartées laissant entrer largement l'air vif, la senteur d'algues, la brume salée qui pique les lèvres, tandis que la chanson de la vague sur les galets roulait et déroulait son refrain ininterrompu. Elle vivait là presque tout le jour et presque toujours seule. Bernard la servait.

L'engourdissement qui la tenait maintenant et si longuement immobile, succédant aux agitations turbulentes qui avaient été jusqu'ici comme les conditions d'existence de son petit être nerveux, exubérant, plein de vie, ressemblait au sommeil de la chrysalide. Un travail profond s'opérait dans son « moi », dû aux songeries prolongées de cet isolement et de cette oisiveté.

Un jour, Irène se leva pour venir à sa petite table dressée en un coin de la serre, au milieu d'une corbeille de cactus étoilés de la pourpre délicate de leur floraison hâtive. Bernard disposait son couvert. Elle le regarda ; ses paupières tombèrent à demi sur son regard adouci, pénétrant, et elle lui dit :

— Mettez, je vous prie, deux couverts.

Il la regarda avec un tremblement subit de ses mains qui entrechoquaient les plats. Irène reprit :

— Je désire que vous mangiez avec moi.

Bernard se recula, effrayé.

— Oh! non, je vous en prie, mademoiselle!

— Je m'appelle Irène, continua la jeune fille ; je vous ai déjà dit que votre respect me gênait.

Il demeurait la tête baissée devant elle, rouge, avec une palpitation des lèvres subitement gonflées. Elle, toute droite et le front levé, souriante, avait un peu l'air orgueilleux d'une sainte qui accepte le martyre. Elle répéta, ayant grossi sa voix pour mieux montrer son désir d'être obéie, en même temps qu'elle y mettait comme une intention affectueuse :

— Je vous en prie, venez près de moi ; je le veux...

A partir de ce jour, il s'assit à la table d'Irène, fier et malheureux à la fois, déguisant son embarras sous mille prétextes et se levant à tous coups. C'était bien pour lui plaire qu'il avait cédé : cette familiarité le blessait dans son adoration. C'est qu'elle avait toujours vécu au-dessus de lui, loin de ses caresses, cette enfant qui était sienne et que sa mère lui avait arrachée des bras à peine née, et qu'il n'avait reprise que pour la présenter lui-même, par un sacrifice volontaire, à l'adoption du comte de Trémor. Dès lors il l'avait servie comme un valet, la regardant d'en bas, dans un agenouillement respectueux. Elle ne lui appartenait que comme un roi appartient à ses sujets, à ses dévots Dieu. L'abîme s'était peu à peu élargi avec les années. Un jour, il ne toucha plus à la petite fille grandie, il ne la porta plus dans ses bras, il ne l'endormit plus le soir, il ne se traîna plus sous ses pieds, jouet vivant qu'elle frappait de ses petits poings rageurs. Enfin elle s'était éloignée encore, montant toujours plus haut par son éducation raffinée, par son instruction, ses habitudes, ses goûts, ses fiertés et même par son amour, qui avait failli lui faire atteindre définitivement ce sommet où Bernard la haussait dans ses rêves.

Et, à mesure qu'elle montait, il refoulait plus profondément dans son cœur ses tendresses paternelles, son admiration orgueilleuse de la belle fille épanouie, délicate comme le lis des Lutzy et fraîche de tout son sang plébéien. Il collait sur son visage le masque correct et froid d'un serviteur respectueux ; il baissait les yeux devant elle, il s'effaçait quand elle allait passer afin d'épargner à sa robe aristocratique le contact de la livrée paternelle. Et l'habitude était prise ; il s'était fait dès longtemps à cette destinée de demeurer toute sa vie le valet d'Irène.

Il souffrait maintenant qu'elle l'obligeait à s'asseoir en sa présence, comme d'une faute contre l'étiquette, d'un manque de respect, d'une violation de ses devoirs. Pour son esprit simple, les événements n'avaient rien changé à leurs conditions respectives : il n'avait point imaginé qu'une familiarité plus grande en dût sortir ni que leur lien naturel en fût resserré. Irène demeurait pour lui M[lle] de Trémor, et il restait son valet avec une simplicité d'héroïsme dont il ne se doutait même pas. Aussi il ne pouvait deviner le travail qui s'opérait dans la pensée de la jeune fille, obstinément tournée vers ce malheur de sa vie. Au premier témoignage d'intérêt qu'il reçut d'elle, il crut à quelque marque de récompense pour un service rendu. Le jour où elle le mit à sa table, il commença à travailler son esprit pour arriver à comprendre, et il



crut trouver que cela blessait l'orgueil d'Irène de le savoir mangeant à l'office, en compagnie de leur unique servante.

Mais il ne s'expliquait pas les modifications qu'elle apportait peu à peu à ses façons d'être avec lui. Elle évitait de lui donner un ordre ; elle lui parlait d'un ton poli qui venait s'adoucissant chaque jour. Il la surprit même, une fois, le regardant avec une expression de visage à la fois douloureuse et tendre qui le bouleversa.

Cependant une surprise plus grande, une émotion plus terrible l'attendait.

Quelques mois déjà s'étaient écoulés depuis qu'ils habitaient à la pointe de la Hève. Le soleil de mars, brûlant les vitres de la serre, avait fait éclore toute une floraison de violettes, de primevères et de roses. Même les lilas blancs commençaient à allonger leurs panaches boutonnés, déjà lourds. Bernard soignait avec amour ce jardin précieux où Irène passait ses journées tout entières, assez vaste pour qu'elle pût y rôder avec un semblant de promenade, assez clos pour qu'elle y demeurât blottie en un coin, toujours face à la mer et les yeux perdus devant elle, encore qu'elle eût un livre ou un travail dans les doigts.

Dès la première heure, Bernard était là, soignant, émondant, taillant, ne laissant pas traîner une feuille jaunie et amoncelant sans cesse les trouvailles de plantes rares, de fleurs hâtives, qu'il se donnait la fièvre à chercher de côté et d'autre pendant la journée. Il avait remarqué que cela distrayait Irène de ses pensées et que la surprise d'une plante nouvelle, inconnue, lui arrachait un sourire. Il avait écrit à Paris, et il recevait de temps à autre quelque délicate merveille : il aurait dévalisé le monde.

Elle le remarqua et lui demanda comment il s'était procuré une collection d'azalées, maintenant tout épanouies en une profusion de bouquets énormes qui offraient toute la gamme des tons et toute la variété capricieuse des nuances mêlées, jaspées, tigrées. Il répondit avec embarras que cela venait un peu de partout.

— Vous aimez donc les fleurs? lui dit-elle d'un ton de surprise.

Il demeura un moment embarrassé, ne sachant que dire. Cependant, comme elle attendait, il murmura :

— J'ai cru, je croyais que cela vous faisait plaisir...

— Certes! répondit-elle avec une brusquerie émue.

Et Bernard crut voir deux larmes subites briller dans les yeux sombres d'Irène.

Elle s'aperçut alors de tous les efforts de Bernard pour enrichir la décoration florale de sa retraite et elle s'y intéressa, lui donnant la joie de paraître y prendre en effet quelque plaisir. Même elle lui demanda un jour s'il ne pourrait pas se procurer des œillets blancs.

— Ce n'est pas la saison, répondit-t-il.

Elle reprit, songeuse :

— C'est vrai ; ils ne fleurissent qu'en juillet au château de Fontrosay.

Elle ajouta tout bas, se tordant les doigts dans un spasme involontaire :

— J'en voudrais...

Bernard se souvint : tant que durait la saison, chaque matin le comte de Trémor ornait sa boutonnière d'un œillet blanc fraîchement coupé par lui dans la rosée. Souvent, par jeu, Irène le lui avait enlevé pour le piquer dans ses cheveux. Elle éprouvait maintenant le besoin de respirer encore la senteur particulière de cette fleur dont son jeune amour s'était si longtemps grisé.

Mais des œillets blancs en mars! Bernard était sorti désespéré.

Cependant, quatre jours plus tard, un matin, en entrant dans la serre, Irène fit un cri de surprise. Là, sur sa petite table, dans la corbeille du Japon où chaque matin Bernard renouvelait les roses, s'étalait une gerbe toute blanche piquée de feuilles longues et menues : des œillets!

Elle avait couru, puis s'était arrêtée les mains pendantes, le front penché, déjà perdue dans la rêverie lointaine, dans le ressouvenir délicieux et cruel du passé.

On remua près d'elle : c'était Bernard qui s'éloignait, déçu, troublé. Il s'attendait à de la joie, et c'était la tristesse muette, l'attitude farouche des premiers temps qui étaient revenues. Il s'en allait à petits pas, le cœur gonflé, songeant qu'elle lui en voudrait peut-être de s'être souvenu de son désir de l'autre jour, au lieu d'avoir cherché à le lui faire oublier. Le dos courbé, il éteignait ses pas, se glissant vers la porte. Mais il s'arrêta net ; Irène parlait. Elle avait dit :

— Je vous remercie.

Alors il retourna la tête, et il la vit, blanche comme les fleurs qu'elle tenait à pleines mains, mais souriante, les paupières mouillées, et le regardant, oh! le regardant à lui faire fondre le cœur. Et elle répéta plus haut :

— Merci...

Puis elle fit un pas vers lui, les lèvres tremblantes ; elle balbutia, et enfin prononça tout à coup, comme dans un cri, ce mot terrible qu'elle s'arrachait du cœur :

— .... Mon père!

GEORGES DE PEYREBRUNE.

(La suite au prochain numéro.)



POËTES CONTEMPORAINS

M. Joséphin Soulary (1)

Demandez à qui vous voudrez ce que c'est que M. Joséphin Soulary, on vous répondra : « C'est l'auteur du sonnet des deux mères..., vous savez? » Les mieux renseignés ajouteront : « C'est un poète de Lyon, un ciseleur de vers et le plus grand sonnettiste du siècle. »

Voilà, je crois, sur M. Soulary, l'opinion courante, où il y a, naturellement, à prendre et à laisser. M Soulary est le poète du siècle qui a fait le plus de sonnets; ce n'est pas la même chose que d'en être le premier sonnettiste. Il est vrai qu'il est en effet l'auteur des *Deux cortèges;* mais, heureusement pour lui, il a fait beaucoup mieux. Il est vrai aussi que M. Soulary est un poète de Lyon ; mais Lyon, à ce qu'il me semble, n'a pas autrement marqué sur lui : il est provincial beaucoup plus que Lyonnais. L'éloignement de Paris a eu pour lui des avantages et des inconvénients qu'il est intéressant de démêler et a certainement été une des causes de son originalité.

Relisons-le, ce qu'on ne fait guère, car l'entreprise est laborieuse si on la veut mener d'un trait. Mais, en somme, on n'y perd pas son temps. Outre qu'on a le plaisir, çà et là, de faire d'agréables découvertes et qui reposent, on voit se dégager peu à peu la physionomie d'un poète intéressant qui n'est pas du tout de Paris et qui n'est presque pas d'aujourd'hui, mais qui semble être venu d'Italie et dater de la Renaissance; qui n'a subi que très peu l'influence des poètes contemporains et qui, par bien des points et par ses qualités aussi bien que par ses défauts, est comme en dehors et à part du mouvement poétique de notre temps.

I.

A première vue, il est heureux pour un poète d'avoir fait un jour un sonnet, une pièce d'anthologie, que tout le monde connaît et récite. C'est une chance d'immortalité. Pas si sûre qu'on le croirait, cependant. Pour nos pères, Millevoye était le poète du *Jeune malade;* Soumet, de la *Pauvre fille;* Guiraud, du *Petit Savoyard*. Aujourd'hui ces « chefs-d'œuvre » nous font un peu sourire. La *Feuille*, d'Arnaud, plus légère, a mieux résisté, et surtout le sonnet d'Arvers. Mais il peut arriver aussi que le choix du « chef-d'œuvre » unique auquel reste attaché le nom d'un poète ait été arbitraire et maladroit et que la pièce trop connue fasse tort à d'autres qu'elle dispense de lire et qui valent quelquefois mieux. Car justement ce qui fait qu'une poésie devient populaire, est insérée dans les recueils de morceaux choisis, dans les *Abeilles* ou les *Corbeilles de l'enfance*, ce sont bien sans doute des mérites réels, mais c'est aussi une certaine banalité dans le sentiment, la composition ou le style.

J'ai peur que ce ne soit le cas pour les *Deux cortèges*. L'examen de ce sonnet nous montrera ce qu'est M. Soulary quand il est le plus de sa province. Comme les choses les plus connues le sont toujours moins qu'on ne croit, et que, dans tous les cas, il peut se trouver d'honnêtes gens qui ne sachent point par cœur ce morceau fameux, on me laissera le remettre sous les yeux du lecteur.

> Deux cortèges se sont rencontrés à l'église.
> L'un est morne : il conduit le cercueil d'un enfant;
> Une mère le suit, presque folle, étouffant
> Dans sa poitrine *en feu* le sanglot *qui la brise*.
>
> L'autre, c'est un baptême. Au bras *qui le défend*
> Un nourrisson gazouille une note indécise:
> Sa mère, lui tendant le *doux* sein *qu'il épuise*,
> L'embrasse *tout entier* d'un regard triomphant.
>
> On baptise, *on absout*, et le temple se vide.
> Les deux femmes alors, se croisant sous l'abside,
> Échangent un coup d'œil aussitôt détourné;
>
> Et, merveilleux retour *qu'inspire la prière*,
> La jeune mère pleure en regardant la bière,
> La femme qui pleurait sourit au nouveau-né.

Soyons un peu pédant et rogue et, comme dit quelque part M. Joséphin Soulary, ouvrons sous les pas de l'innocent auteur « la fosse où vit la Critique glacée, le formica-leo ». D'abord ce n'est point là le style ni la manière d'un « ciseleur ». La ciselure implique une forme essentiellement plastique, aux contours très nets et très arrêtés, comme celle de Gautier dans *Émaux et Camées* ou de M. Leconte de Lisle presque partout. Le style de M. Soulary est plutôt celui d'un écrivain très laborieux et très inégalement heureux dans ses rencontres ; il ne cisèle pas, il complique et entortille, ce qui est bien différent. Cette fois-ci il n'était pas en veine. Voyez que de mots inutiles : *En feu..., qui la brise..., qui le défend..., qu'il épuise!* — Notez qu'il n'est pas ordinaire ni convenable qu'une mère donne à téter à son enfant dans une église : tout ce septième vers est donc parasite. Et notez aussi qu'on ne donne pas « l'absoute » aux enterrements des petits enfants. — La mère embrasse du regard son enfant *tout entier* : il est donc bien grand, ce petit? Encore deux mots peu nécessaires. — Et moins nécessaire encore l'apposition : *Merveilleux retour qu'inspire la prière;* car ce « retour » (le mot est un peu bien vague), est-ce la prière qui l'inspire? et n'est-ce pas simplement la bonne nature? Oncques ne vit-on sonnet aussi chevillé.

Je sais bien que, comme l'a théologalement démontré Théodore de Banville, on ne saurait faire de vers

(1) *Sonnets. — Poèmes et poésies — Les Jeux divers. La Chasse aux mouches d'or. Les Rimes ironiques.* 3 volumes chez Lemerre.



français sans chevilles. Et même ce rutilant paradoxe n'est, au fond, qu'un truisme. Cela veut dire que, pour rimer, il faut chercher la rime; que, pour faire des vers, il faut observer la mesure, et que, ni la rime ni le rythme ne se présentant d'eux-mêmes, il faut quelquefois, pour exprimer une idée en vers, y employer d'autres mots que pour l'exprimer en prose. L'essentiel est que ces mots cherchés, et qui ne s'imposaient pas plutôt que d'autres, paraissent venus spontanément, ou que, s'ils semblent tirés d'un peu loin, ce défaut de naturel soit compensé par le plaisir que donne le sentiment de la difficulté vaincue, ou par quelque effet de rythme, d'harmonie, de sonorité.

Par exemple, dans ces vers de Victor Hugo :

A chaque porte un camp, et — *pardieu! j'oubliais*, —
Là-bas, six grosses tours en pierre de liais,

la cheville est patente, insolente, énorme; mais on la lui passe parce qu'elle est amusante et donne une rime rare.

Voici une cheville d'une autre espèce :

C'est là que nous vivions. — *Pénètre,*
Mon cœur, dans ce passé charmant.
— Je l'entendais sous ma fenêtre
Jouer le matin doucement.

Il est certain que la fin du premier vers et tout le second forment une cheville ou que, tout au moins, si le poète avait écrit en prose, il n'aurait guère senti le besoin d'apostropher ici son cœur. Mais, d'autre part, cette parenthèse n'a rien de choquant et la diction peut même la rendre touchante : elle est dans le sentiment de la strophe et de tout le morceau. Elle n'en est point une partie nécessaire; mais elle en est une partie harmonieuse et concordante. Il y a toujours, dans une strophe ou dans une phrase poétique, un ou plusieurs vers qui expriment ce qui *devait* être dit, et, tout autour, des vers qui traduisent des idées, des sentiments, des images accessoires et qu'on pourrait à la rigueur remplacer par d'autres. Ce sont donc, si l'on veut, des chevilles; mais elles peuvent être agréables et sembler naturelles; car, étant donnée la rime du vers qui exprime l'idée nécessaire, le vocabulaire est assez riche et les désinences des mots sont assez variées pour qu'il soit toujours possible de rendre, dans un vers de rime pareille, quelque idée dépendante et voisine. Je ne me plains donc pas de trouver des chevilles dans le sonnet de M. Soulary : je me plains seulement de leur nombre et de leur médiocre qualité. Elles ne valent pas ce qu'elles coûtent, voilà tout.

Quant à l'idée du sonnet, elle est ingénieuse et d'un effet sûr, et je ne me demande pas si le sourire de la mère qui enterre son enfant est aussi vraisemblable que les pleurs de l'autre. Sans cette opposition, plus de sonnet; et ce qui a fait la fortune de celui-ci, ce ne peut être, nous l'avons vu, la perfection de la forme : c'est qu'il présente deux figures et deux tableaux qui *se font pendant*, comme ces chromolithographies accouplées dont l'une représente le *Départ pour la chasse* et l'autre le *Retour de la chasse*, ou bien le neveu surpris par l'oncle et l'oncle pincé par le neveu. Je suis peut-être de méchante humeur; mais il me semble qu'il y a dans les *Deux cortèges* quelque chose de cet art un peu banal, quelque chose qui sent le goût de la province et les Jeux floraux.

Les « chefs-d'œuvre » de ce genre ne sont malheureusement pas rares chez M. Joséphin Soulary. Voici *l'Escarpolette*, petit drame en cinq tableaux. 1er tableau : une petite fille se balance sur une escarpolette. 2e tableau : le poète rêve; il voit maintenant deux amoureux sur l'escarpolette. 3e tableau : « Bon! les voilà trois sur l'escarpolette » : le père, la mère et l'enfant. 4e tableau : « Ils sont deux sur l'escarpolette » : l'enfant est mort. 5e tableau : « Il n'en reste qu'un sur l'escarpolette » : le père est mort à son tour. Dénouement : la fillette tombe de l'escarpolette et se casse la tête; le « gars » qui la regardait s'écrie : « Quel malheur! » et le poète, sans y penser, répond : « Qu'importe? » Et le lecteur se pose cette question : Quelle différence y a-t-il entre une escarpolette et une balançoire?

Autre guitare, comme dit Victor Hugo. Le cordonnier Sutor fait des brodequins pour sa maîtresse Pholoé, au moment où Alexandre entre dans Persépolis. Il est tellement à sa besogne qu'il ne voit point passer le conquérant. Mais Pholoé le voit et le trouve beaucoup mieux que Sutor. « Grands Dieux! dit-elle, qu'Alexandre est donc beau! »... Et, pour abréger, Alexandre, vexé de l'indifférence de Sutor, met le feu à Persépolis :

Le grand roi se vengeait d'un cordonnier coupable
De ne l'avoir pas regardé!

Un jour, le poète, étant mort, va, suivi de son chien, frapper à la porte du Paradis; et, comme saint Pierre ne veut pas laisser entrer le fidèle animal et que saint Roch lui-même, invoqué, fait le cafard et se récuse, le poète et son chien errent à l'aventure dans la région où sont les ombres des bêtes... Et cela est un rêve, et cela s'appelle *Dans les limbes*, et il est difficile d'imaginer un badinage plus soigné et plus long.

II.

Je ne cacherai pas que je cherche en ce moment les côtés faibles de M. Joséphin Soulary, non pour le diminuer, mais pour le définir plus sûrement.

Une autre preuve qu'il est bien de sa province, c'est sa malveillance à l'endroit de Paris :

Que Paris nous fasse la loi
Par un côté brillant qui frappe,

Par un certain... je ne sais quoi,
Par une certaine... (aidez-moi,
Le mot m'échappe),

Je tiens ce point pour éclairci...

Eh bien! ce « certain je ne sais quoi », qui en effet n'est pas aisé à définir, M. Soulary a beau s'en moquer : il lui manque absolument. Je n'ignore pas qu'il manque aussi à beaucoup de Parisiens; mais enfin, s'il y a des provinciaux à Paris, il y en a peut-être encore plus en province. Ce « je ne sais quoi », ne serait-ce pas le goût, la crainte de paraître trop content de son esprit, le discernement rapide du point qu'il ne faut pas dépasser sous peine de devenir affecté et ridicule? Tout au moins, si on est ridicule à Paris, on l'est à la mode d'aujourd'hui, non à la mode d'il y a deux ou trois cents ans. Or, dans les trois quarts de ses poésies, M. Soulary n'est ni un romantique, ni un parnassien, ni un névropathe, mais un « précieux » des temps passés. C'est que la province garde mieux que Paris les vertus, les défauts, les travers, les modes d'autrefois. Il y a des coins où l'on découvre encore des jansénistes, des camisards, des gentilshommes, des comtesses d'Escarbagnas, des poètes de ruelle, etc., parfaitement conservés. Toute la vieille France se retrouve en province, çà et là, par fragments. Et c'est ainsi que M. Soulary, Lyonnais de Lyon, est un confrère de Voiture et un ami de Cathos et de Madelon.

Il n'est pas de style plus laborieux et plus cherché, de gentillesse plus emberlificotée. Voulez-vous savoir ce que devient, torturé par ce poète de trop d'esprit, une idée toute simple comme celle-ci : « Si j'avais appris à compter quand j'étais enfant, je serais plus riche que je ne suis » ?

... Ha! si depuis ce jour où je tombai novice
A l'école, en quittant le sein de ma nourrice,
J'avais su *déchiffrer l'hiéroglyphe saint*
Qui, de la corne d'or multipliant l'hélice,
Fait sourdre un million sous le nombre succinct,
Je n'aurais pas connu, Misère, ton supplice.

Ailleurs nous rencontrons des amants qui « égrènent le rosaire d'or que l'amour mit pour l'homme au cou de la femme ». Nous apprenons que les plaintes du cuivre « font courir un frisson qui tient l'âme debout », — et « qu'en vain nous déplaçons l'amer levain du souci notre hôte ». Et voici ce que dit aux femmes honnêtes Marie la révoltée :

Paissez, brebis ; le bouc expie!
Par nous le mal essentiel
Croît au sentier de l'œuvre pie
Qui vous conduit tout droit au ciel.

Cathos eût eu plaisir à entendre appeler un grain de poussière : « l'atome ailé qu'aucun pouvoir ne tue ». Elle eût approuvé cette périphrase qui signifie que l'homme, à l'automne, devient sérieux :

Comme elle (la terre), son fils l'homme a pris un maintien grave;
De ses jours de folie il fait payer le tort
Au devoir qui l'étreint dans son rude ressort;

et, dans la description d'une gypsie :

Une amulette où l'art imite
Quelque Diane au front cornu,
Des deux seins fixant la limite,
Veillait aux mystères du nu.

Je ne parle pas des « regards qui se tendent en grande fixité », ni des pleurs qui « *se font brèche* dans de grands yeux doux » (ce ne sont peut-être que des incertitudes de langue ou des sacrifices à la rime). Et je ne parle pas non plus des simples mignardises, qui sont innombrables. Toute fille est fillette. Tout est petit, mignon, coquet et coquin ; et le cordonnier de Persépolis, faisant des brodequins pour sa maîtresse, qualifie ses pieds d' « espiègles » et de « gentils bourreaux ».

III.

Il est donc fort singulier que ce soit M. Soulary qui ait écrit ce vers :

Le sentiment du beau, c'est l'horreur du joli.

Hé! qu'entend-il par le joli? Est-ce que vraiment il croit avoir jamais aimé et cultivé autre chose? Au reste, il a bien tort de creuser un tel abîme entre le joli et le beau; car le joli n'est déjà pas si laid, et c'est peut-être le beau dans le tout petit, à moins que ce ne soit la coquetterie du tout petit dans le beau.

Toute chose, en passant par les mains de M. Joséphin Soulary, se rapetisse, s'amignote, s'amenuise, s'amignardise. Parfois, des idées qui avaient de la grandeur ou des peintures commencées d'un trait net, ferme, saisissant, se tournent en gentillesse, en pointe, en badinage grêle et vieillot. Lisez la pièce intitulée *Émotions nocturnes* : la première partie en est fort belle. Un homme, longeant un bois, la nuit, éprouve le vague effroi de tout ce qui grouille, bruit, glisse ou chuchote dans les demi-ténèbres :

La nuit tend sur le ciel brouillé
Ses ailes d'argent ponctuées;
La lune, comme un soc rouillé,
Laboure le champ des nuées.

. . . .

L'œil, aussi loin qu'il peut plonger
Dans la perspective indécise,
De chaque objet voit émerger
La Peur debout, couchée, assise.

. . . .

L'élytre, invisible grelot,
Sonne l'essor du scarabée;
Sous les mousses le surmulot
Grignote une noix dérobée.

De tous côtés partent des sons,
Notes grêles, sourdine éteinte;
On chuchote dans les buissons,
La flaque gémit, l'herbe tinte.
. . . .
Des formes vagues d'oiseaux lourds
Dans l'air entre-croisent leur voie...

L'homme se croit poursuivi par un être mystérieux qui le talonne. Il fuit, il arrive chez sa maîtresse. O chute! l'eau-forte aboutit à la vignette, les beaux vers pittoresques aux petits vers. « Nigaud, lui dit son amoureuse, c'est ton ombre dont tu avais peur. L'ombre qui te suit, c'est un veuf en peine. Dieu fit les ombres pour aller par paires. Marions-nous, et nos deux ombres se consoleront, et, dans neuf mois, de nos deux ombres il en sortira une troisième, et ainsi de suite; et, à ce compte, quand nous serons douze, nous serons vingt-quatre, toute une armée pour mettre la peur en déroute. »

J'y songeais, dis-je, ô ma Lucy!
Mais vingt-quatre est un bien gros nombre :
Moitié, c'est déjà grand souci,
Même en lui retranchant son ombre.

Et patati et patata. C'est joli assurément. Encore peut-être n'est-ce que gentil.

La Gypsie est encore une pièce qui commence par de beaux vers sonores et colorés et qui se termine par une toute petite chute, plus ridicule que risible. La gypsie est la personnification de la nature, de la poésie, de la liberté, de l'amour aventureux, de la sainte bohème. Le fou qui la suivrait, dit le poète, serait pauvre, honni des bourgeois, et se damnerait. « Il perdrait la sainte chimère de l'hyménée éternel, — mais *il n'aurait pas de belle-mère!* »

La nature, adonisée, a des frisettes, essaye des mines et fait la petite folle. Voyez ce que devient le large et magnifique printemps de Lucrèce ou de Virgile, le divin embrassement de Jupiter et de Cybèle. Le Soleil et la Terre échangent des petits vers. Phébus, faisant des jeux de mots, dit à sa petite femme : *Ave, Maïa.* Et elle l'appelle « bel ange » et « époux enjoué ». Ailleurs,

La terre est la fiancée
Du gentil soleil;
La nouvelle en est criée
Par Avril vermeil;

et nous avons tout le détail de la noce. Le mari prépare la chambre. Le lit d'opale a pour rideaux des nuages agrafés aux étoiles. Puis la mariée s'habille. La Terre met son corset, et ses roses le font craquer, etc.

Vous connaissez cet autre thème éternel et grandiose : l'impassibilité de la nature opposée à la douleur et à la fugacité de l'homme. Or voici un tout petit sonnet, quatorze petits vers, qui vous offrent, réduits à des proportions minuscules, *le Lac, la Tristesse d'Olympio* et le *Souvenir* de Musset. Un petit amant désespéré reproche à la Nature son sourire; et la Nature, plaisantine, mignarde et lilliputienne, lui répond :

Nigaud! que ton cœur éperdu
Se cherche une autre associée!

Deux pinsons qui vont s'adorer
A leurs noces m'ont conviée :
Je n'ai pas le temps de pleurer.

Ou bien le Soleil fait le pitre. C'est l'hiver; la toile est baissée, le théâtre est fermé. Le Soleil cependant « prépare sa rentrée »,

Et, tandis qu'on grelotte, il vient par intervalle
Regarder plaisamment, l'œil au trou du rideau,
La grimace que fait son public dans la salle.

Le poète voit si petit qu'il nous décrit en détail la navigation de deux papillons sur une feuille de frêne, « l'un *trônant* à la poupe, l'autre *siégeant* au gouvernail » :

On voit passer sous leur corsage
Des frémissements convulsifs,
Et leur regard *dégage*
Mille rayons lascifs.

Des papillons qui ont des regards lascifs! Et il les voit! C'est de la poésie d'oiseau-mouche ou de libellule.

Je pourrais multiplier les exemples à l'infini, et cela m'afflige. Car ce ne sont point ici amusettes d'un moment, comme on en peut trouver dans *Émaux et Camées* ou dans les *Chansons des rues et des bois*. Ces amusettes sont presque toute la poésie de M. Joséphin Soulary. Quels sont, croyez-vous, les interlocuteurs d'une *Querelle de ménage?* L'âme, le corps et la mort, tout simplement. L'âme et le corps se chamaillent en style familier et bourgeois, comme pourraient faire M. et Mme Denis sur l'oreiller conjugal. Vous sentez le piquant? La Mort, qui passe, fait de l'esprit et les met d'accord. — Mais voici le « comble ». C'est un sonnet intitulé : *la Belle-mère* (encore?), et où le poète développe cette pensée que, puisque nous sommes les époux de la Vie et que la Vie est fille de la Mort, nous avons la Mort pour belle-mère!

Vous avez vu, aux vitrines des boulevards, ces images ingénieuses, compliquées, ineptes, qui représentent de loin une tête de mort, et, de près, une nichée d'enfants ou le profil de Mme Sarah Bernhardt. Justement, non loin de ce chef-d'œuvre, s'étalent d'ordinaire *Ma femme* et *Ma belle-mère*, deux sujets qui se font pendant comme dans les *Deux cortèges*. Et je songe avec tristesse que, si un photographe appliqué pouvait, par un jeu savant de lignes, insérer dans la tête de mort la silhouette de la belle-mère au lieu du profil de Sarah Bernhardt, il aurait « transposé » fort exactement le sonnet de M. Soulary : il aurait fait en art ce que

M. Soulary a fait en poésie. Ce serait aussi spirituel; ce serait de même qualité et de même hauteur.

Dans ce genre de poésie, l'Amour, le terrible Amour d'Hésiode, le bel adolescent d'Anacréon, s'appelle « Bébé » (*les Jeux divins; Enfant terrible*). Une série de sonnets d'amour porte ce titre coquet et badin : « La battue au sentiment », tandis qu'une série de sonnets presque philosophiques est intitulée : « L'affût au raisonnement ». Et quand le poète médite sur la destinée humaine, il appelle cela « *agacer* ce vieux sphinx du néant ».

Les allégories abondent, on a pu le voir déjà, chez M. Joséphin Soulary. Il y en a de gracieuses, de singulières et de belles. Mais souvent aussi une allégorie qui pouvait être simplement belle tourne au jeu d'esprit, à la bluette difficile à force d'être soutenue et poursuivie avec exactitude et dans les moindres détails (et c'est là, on le sait, une des caractéristiques du « précieux »). Ou bien l'allégorie offre une image bizarre, déplaisante, malaisée à concevoir et à accepter, comme dans *Misericors* :

> Fi! les courts ailerons! C'est une moquerie!
> A peine ils cacheraient nos deux cœurs à la fois.

Qu'est-ce que cela veut dire, et de quels ailerons s'agit-il? — Oh! tout simplement des ailerons d'une jeune fille. Vous entendez bien, c'est une jeune fille qui a des ailerons, et non point par métaphore, comme quand on dit à une femme du meilleur monde en lui offrant son bras : « Madame, vous offrirai-je mon *aileron?* » Or, en tirant ces ailerons « vers le ciel », on peut les allonger. « Essayons! » dit la vierge. Et on lui tire ses ailerons, et bientôt « ils *mesurent* trois cœurs à l'aise »; puis ils en tiennent douze, puis cent, et enfin toute l'humanité pourrait s'y blottir. Et voici le mot de l'allégorie :

> ... Sans retard volons à Dieu, ma belle!
> L'aiglon qui marche à terre est un oiseau, moins l'aile (?),
> Et l'amour, dès qu'il prend de l'aile, est charité.

Remarquez en passant qu'il n'y a que M. Soulary pour appeler une femme « ma belle » au moment où il lui dit solennellement : « Volons à Dieu! »

IV.

Assurément on découvrirait chez M. Soulary, si on voulait, autre chose que ce que nous y avons vu. On discernerait même chez lui le Lyonnais : il a le mysticisme, parfois un anticléricalisme de canut; et le sentiment révolutionnaire lui inspire des pièces violentes et mélodramatiques sur la misère du peuple. On reconnaîtrait aussi le poète du XIXe siècle à son affectation de néo-hellenisme, à son amour de la nature, à son amertume, à son pessimisme. Mais tout cela prend chez lui la même forme mignarde, entortillée, tarabiscotée, et cette forme est bien réellement son tout.

M. Soulary est un Italien. Ses ancêtres, les Solari de Gênes, ont, paraît-il, apporté à Lyon l'industrie des velours brochés d'or et d'argent. Lui, c'est avec des mots qu'il fait ses broderies compliquées à plaisir. Ses aïeux littéraires sont les poètes de la Pléiade, les précieux du XVIIe siècle et les concettistes italiens, Guarini, le Tasse de l'*Aminta*. Son sonnet des *Rêves ambitieux* rappelle par la facture tel sonnet de Joachim du Bellay; ses *Métaux* font songer aux *Pierres précieuses* de Remy Belleau. Il a, comme Ronsard, un fonds gaulois qui perce çà et là sous la mignardise transalpine. Et par delà ces poètes raffinés il se rattache aux troubadours. Il est dans notre siècle le représentant inattendu du gai savoir et de la poésie menue des cours d'amour. Bref, et pour ne retenir que ses traits essentiels, M. Soulary est un concettiste et un provincial.

Et c'est parce qu'il est resté provincial qu'il a pu être un concettiste aussi outré. C'est le séjour de la province qui lui a permis de conserver intact et de développer son aimable manie et d'abonder ainsi dans le sens de la gentillesse. Et n'est-ce pas être original, après tout, que de procéder de Guarini? A Paris, il eût apparemment subi des influences contemporaines. Et puis, à Paris, la lutte pour la vie et pour la gloire est d'une extrême âpreté : il y a des petits jeunes gens qui égorgeraient leur meilleur ami — surtout leur meilleur ami — pour arriver plus vite à la « notoriété » ou à la fortune. La paix de la province entretient l'aménité des mœurs, encourage à la rêverie et aux ouvrages de patience. La sécurité que donne un traitement fixe est aussi très bonne pour cela. Et rien de tel que les loisirs du bureau pour se faire une belle main et pour apprendre l'écriture ornée avec des oiseaux dans les majuscules.

Il y a de la douceur dans la gentillesse, quelque chose de plaisant dans la mignardise et d'intéressant dans l'affectation. Pourquoi détester chez un poète ce qu'il est permis d'aimer chez une femme : la coquetterie, le désir de plaire se traduisant soit par les petits airs de tête, soit par les inflexions de voix câlines et à demi fausses, soit par l'arrangement symétrique et compliqué de petits objets, chiffons, rubans, oripeaux? Il est d'ailleurs arrivé plus d'une fois à M. Soulary de s'arrêter en deçà de la mignardise et de l'extrême subtilité et de se contenter d'être gracieux, tendre, spirituel, ingénieux, délicat. Voyez *les Deux roses*, *Des pas sur le sable*, *A Eva*, *Dans les foins*, *Oaristys*, *Devise amoureuse*, *Aux morts*, *A une jeune fille poète*, *Si l'on me disait...*, *Ce beau printemps*. Il se pourrait bien que M. Soulary fût le roi des *poetæ minores*. Et n'allez pas croire que ce soit peu de chose!...

JULES LEMAITRE.



CAUSERIE LITTÉRAIRE

I.

Pourquoi M. Parodi offre-t-il au public français une histoire du *Théâtre en France* (1) qu'il avait écrite pour une Revue anglaise, où elle a paru en traduction? D'abord parce qu'il veut que nous entendions enfin autre chose que l'écho des opinions reçues et des admirations convenues; puis, parce que l'auteur d'*Ulm le Parricide* et de *Rome vaincue* trouve là une occasion de formuler sa poétique.

N'êtes-vous pas mis d'abord en défiance pour ces jugements tout à fait inédits qu'on vous annonce sur Corneille, sur Racine, sur Voltaire, sur Molière, sur Victor Hugo? En effet, d'un ton quelque peu emphatique, M. Parodi déclare qu'il ne consent à être ni un aveugle ni un imposteur. Voilà de bien gros mots. Moi, j'ai peur qu'en voulant voir autrement que tant de juges éclairés qui ont parlé des chefs-d'œuvre de la scène française, on ne voie mal par crainte de paraître aveugle, et qu'on ne se trompe par crainte de nous tromper. Quant à la poétique que l'on trouve ainsi l'occasion de formuler, ne serait-elle pas, d'aventure, *moins tirée* des lois essentielles de l'esprit humain que de la contemplation assidue, bienveillante et paternelle de *Rome vaincue* et d'*Ulm le Parricide*? En admettant cette dernière hypothèse, M. Parodi serait toujours en droit de répondre : Mais ma poétique est antérieure à ma tragédie et à mon drame! Elle n'est pas née de *Rome vaincue*, mais lui a donné naissance, au contraire. A cela rien à répliquer. Dieu seul, qui connaît le passé, le présent et l'avenir, sait si la poétique de M. Parodi est la fille ou la mère de sa tragédie. Et il le sait mieux que M. Parodi lui-même, car, en ces questions, il arrive souvent qu'un poète se trompe sans soupçonner un instant l'illusion dont il est victime.

Donc M. Parodi, jugeant notre théâtre national, s'est borné à consulter ses impressions personnelles et n'a voulu jamais écouter d'autres voix, même les plus autorisées. Il a tenu à être source et non canal. C'est au moins une façon de rafraîchir les sujets. Cette prétention à l'originalité va jusqu'à étudier Voltaire avant Racine, puis Racine avant Corneille, ce qui montre le même dédain pour la chronologie que pour les opinions reçues. L'habitude était jusqu'ici, en expliquant la genèse des esprits, de chercher la part d'influence qu'avaient eue sur eux leurs devanciers. Mais il ne faut pas faire comme tout le monde. A vrai dire, M. Parodi ne se préoccupe pas d'étudier ces éléments et ces influences. Il prend chaque poète à part, le juge et parfois l'exécute sommairement, puis passe à un autre. Ces appréciations de détail étant toujours personnelles et jaillissant directement de la source, il en est tout naturellement qui nous surprennent quelque peu, nous qui pataugeons depuis longtemps dans le canal. Ah! si je racontais à la source tous les ébahissements du canal, ce serait à n'en pas finir. Et ce qui notamment scandalise le canal, c'est la sévérité de la source. Et il réclame pour Molière, pour Racine, pour Victor Hugo, et pour quelques autres encore; pour Victor Hugo surtout. A propos d'autres noms, il s'étonne, ce canal, pourtant d'humeur si commode, non des jugements surprenants et inattendus, mais du vague et de l'inconsistance d'ombres et de fantômes de jugements. Ainsi à propos de Ponsard, et de Regnard encore. Si quelqu'un, après avoir écouté M. Parodi, prétend avoir une idée nette de Ponsard, ce quelqu'un se flatte.

Les Anglais, à qui M. Parodi avait dédié ces images, et qui se consolent aisément des choses peu agréables qu'on peut nous dire, ont dû être satisfaits dans leurs sentiments de rivalité jalouse. Au seuil de la galerie, l'impresario avait affiché cette annonce : « Galerie des auteurs dramatiques, les plus beaux spécimens de la littérature française! » En s'arrêtant avec les visiteurs devant chaque portrait, il a hoché la tête, souri d'un air de dédain; en passant devant ceux de Molière, de Corneille et de Racine, il a fait encore un peu la grimace; puis : Voilà, a-t-il dit, ce que nous avons de moins laid. Si les Anglais sont contents, nous avons, par contre, le droit de n'être pas radieux.

« Que faudrait-il donc, s'écriait Racine dans sa préface de *Britannicus*, pour satisfaire des juges si difficiles? » Ce qu'il faudrait, voilà le difficile à dire, et la poétique de M. Parodi ne l'indique que de façon assez vague. Il faudrait, outre la symétrie, la régularité, la correction, toutes qualités plus ou moins négatives, il faudrait la spontanéité, l'élan imprévu, le cri jaillissant des entrailles, l'abondance de la sève, la vigueur qui engendre les idées, le souffle qui les vivifie. Il faudrait le réel, et en même temps l'idéal. Il faudrait la résurrection des époques, même héroïques et fabuleuses, l'évocation des héros tels que la science les retrouve dans le passé avec l'embellissement qu'y a pu ajouter l'imagination populaire dans la tradition et la légende. Évoquez au besoin les Pélasges, les Javanas, les peuples pasteurs, les Argonautes, les Cyclopes. Ressuscitez le judaïsme, le paganisme, le druidisme, le bouddhisme, et, à travers ces métamorphoses, que nous sentions toujours l'homme avec ses passions natives, qui ne font que changer de forme dans ces manifestations extérieures, l'éternel et immuable humain.

Tel est, à peu près, le programme imposé à la poésie dramatique. Au fond, n'est-ce pas celui que formulait l'école romantique, sauf l'évocation des antédiluviens, à laquelle elle ne songeait pas? Mais si elle le revendi-

(1) *Le Théâtre en France*, par Alexandre Parodi. — 1 vol. Paris, 1885. A. Hennuyer.

quait, ce programme, M. Parodi lui reprocherait de ne l'avoir pas rempli. A lui donc de le remplir.

II.

Les impressions de voyage écrites par les gens du monde, les amateurs, ceux qui dédaignent ou font semblant de dédaigner les écrivains de profession, sont devenues assez à la mode. C'est le goût du jour, le goût surtout des auteurs improvisés et des parents et des amis. On se félicite en famille d'avoir fait gémir la presse. Parfois aussi il y a une note personnelle et comme une fraîcheur naïve qui donne un prix particulier à ces tentatives des gens du monde. Tel est le cas particulier du récit de voyage écrit par une jeune institutrice anglaise, miss Olive Harriet Cutler, qui n'a même pas eu la joie de voir les épreuves de son volume, car une maladie cruelle l'a frappée en pleine verdeur de jeunesse. Ce volume, *De glacier en glacier* (1), a été publié par des mains pieuses; M. César Pascal y a ajouté une touchante notice sur l'auteur. Pour ceux qui n'ont pas le loisir ou la santé nécessaire pour bondir de glacier en glacier à travers la Suisse et la Savoie, ils s'imagineront escalader les pics les plus hauts, tant les images sont fidèles et les sensations traduites avec candeur et élan. La voyageuse n'était pas blasée encore sur les pures émotions du touriste; sa joie et son enthousiasme sont communicatifs. C'est donc un plaisir de la suivre. Vous remarquerez qu'elle n'est pas indifférente aux détails de la vie pratique. Quand on l'écorche un peu dans un hôtel, elle crie. Une table d'hôte bien servie, d'autre part, lui fait plaisir, et elle le dit d'un air très naturel. C'est une Anglaise.

III.

C'était en automne, sur les côtes de Bretagne, en pleines landes, à une heure à peine de la mer, dont on entendait la voix mugissante en même temps qu'arrivaient, apportés par la rafale, comme de lugubres gémissements venant de la baie des Trépassés. M. et Mme Theuriet se promenaient mélancoliquement à travers les ajoncs aux fleurs d'or pâle, dans la direction d'un petit bois de sapins qui leur promettait un abri. Dans un repli de la lande un vieux manoir gothique attira leurs regards. Il était silencieux et triste, ce manoir, et comme endormi. On eût dit un monument funèbre, et la grille rouillée où s'enchevêtrait un lierre touffu semblait celle d'une tombe abandonnée. Un vieux prêtre cependant sortit de la demeure qui semblait déserte et longea l'avenue bordée de vieux ormes tordus et noueux. L'épaisseur d'une mousse séculaire assourdissait le bruit de ses pas, si bien qu'on croyait voir glisser une ombre revenant d'un monde d'autrefois. Une vieille dame, vêtue de noir, apparut dans l'ogive d'une fenêtre dont la bordure de feuilles jaunies encadra quelques instants sa figure pâle. Elle écouta, rêveuse, les sinistres gémissements qui arrivaient de la baie des Trépassés à travers les pins sombres : il semblait que son oreille fût déshabituée d'entendre la voix des vivants. Il sembla du moins ainsi à M. et à Mme Theuriet, que cette apparition jeta dans les songes. Quel était ce manoir? Quelle était cette vieille dame? Ils se promirent de percer le secret de l'énigme. Cachait-elle un drame intime ou même une tragédie? En unissant leurs efforts, en ajoutant à l'information la conjecture, ils ont, par un prodige d'imagination, restauré et rajeuni le cadre en y replaçant les personnages qui le faisaient rayonner, il y a près d'un demi-siècle, de l'éclat de leurs vingt ans. Dans ce travail de reconstruction Mme Theuriet a eu, paraît-il, une part plus grande encore que M. Theuriet: voilà pourquoi lui est dédiée cette simple et touchante histoire.

Non, ni une tragédie, ni un drame, rien qu'une simple et touchante histoire, *les Œillets de Kerlaz* (1). Ni péripéties à grand fracas ni coups de théâtre retentissants : un rêve d'amour d'une Graziella de Douarnenez — qui avait à peine ébauché le roman poussé assez loin par celle d'Ischia, — rêve cruellement déçu; une espérance fondée sur un mot dit à la légère par un cousin de Paris qui n'y pense plus dès le lendemain, un bouquet offert d'une main tremblante et accepté d'une main distraite, ces œillets donnés comme un gage et que le voyageur oublie avant qu'ils ne soient fanés, puis le dédain et l'indifférence ennuyée du cruel, blessure profonde pour le cœur à jamais brisé; la douleur refoulée cependant, un silence digne et la vie entière passée dans le deuil. Pourquoi regarde-t-elle toujours du côté de la mer; pourquoi n'écoute-t-elle que le bruit de la mer, la vieille dame? Vous comprenez maintenant. De l'autre côté, c'est la route de Paris, et c'est de Paris qu'est venu pour elle le trouble du cœur suivi de la déception amère. C'est à Paris qu'elle a reçu en pleine poitrine le coup cruel, quand elle est allée rappeler à l'oublieux les mots de tendresse et les œillets d'autrefois. Ce Paris léger, frivole, où rien n'est pris au sérieux, où l'on rit et on se joue de tout, ce Paris lui fait peur, à la grave et austère Bretonne.

Telle est cette simple et touchante histoire, un petit bijou délicatement ciselé. Ce qui me frappe surtout dans ce récit, c'est la discrétion et comme la pudeur d'une sensibilité qui semble craindre tout

(1) *De glacier en glacier*, par miss Olive Cutler; notice par César Pascal. — 1 vol. Paris, 1885. E. Dentu.

(1) *Les Œillets de Kerlaz*, par André Theuriet. — 1 vol. Paris, 1885. L. Conquet.

éclat violent. L'émotion se trahit à peine par un léger tremblement de la voix ou un geste en quelque sorte furtif pour essuyer une larme. L'auteur s'attendrit sur son héroïne; mais, comme elle, il fait effort pour se contenir. Ces deux douleurs tout à fait bretonnes qui ont souci de paraître courageuses et dignes me touchent plus que les douleurs bruyantes du Midi, les douleurs à explosion. Soyez sûr, monsieur Theuriet, que j'irai, en avril ou mai, faire un pèlerinage à l'antique manoir de Kerlaz. Je m'inclinerai respectueusement devant la vieille dame, mais pas avec un chapeau de Paris et un *complet* de Paris; non, avec un grand feutre de Bannalec, une veste à broderies de Quimperlé et des *bragoubras* de Concarneau. « Celui-là n'est pas un Parisien », dira la vieille dame.

IV.

M. Georges Régnal est vivement engagé, dans son intérêt, à ne pas se hasarder du côté du Conservatoire. Il ne s'en tirerait pas sain et sauf. Un assaut général contre lui, une levée et un branle-bas des en-tout-cas de ces demoiselles et des cabas de mesdames leurs mères. Gare à vous, monsieur Régnal! Mais pourquoi aussi vouloir prouver dans votre *Maurianne* (1) que les planches du théâtre sont une glace où la vertu glisse presque inévitablement? Pourquoi dire que l'atmosphère du théâtre est viciée, empestée, chargée de miasmes délétères, et que les microbes y foisonnent? Et vous espérez persuader aux comédiennes, chanteuses et danseuses de l'avenir qu'elles feraient mieux de se marier bourgeoisement à un honnête mercier? Vous croyez qu'elles se résigneront, après avoir entrevu dans leurs rêves des pluies de couronnes lancées par un public enthousiaste, à débiter derrière un comptoir des écheveaux de fil et du coton à repriser?... — Et avec cela, madame? C'est tout?... Voyez caisse! — Vains projets, tentative inutile. Votre Maurianne ne les effrayera pas. Vous leur montrez la pauvrette en butte aux entreprises du directeur, des actionnaires influents, des abonnés, du fort ténor et du trial. Et quand elle s'indigne, tout le monde s'étonne et rit. Vertueuse? Alors que venez-vous faire ici? Et pour échapper, la voilà réduite à fuir, à épouser un mercier. Mais, après les triomphes capiteux de la scène, comment ne paraîtraient-elles pas fades, les joies paisibles de la mercerie? Maurianne souffre, Maurianne est en proie à la nostalgie du théâtre. L'abîme l'appelle, elle va y tomber : pauvre mercier! Heureusement, par un effort héroïque elle s'arrache aux griffes du démon tentateur. Encore faut-il, pour éviter tout danger de rechute, que la mercière et le mercier s'exilent par delà les mers et fuient jusqu'à Singapoor.

Le roman de M. Régnal, qui va irriter contre lui les élèves du Conservatoire, leur inspirera-t-il du moins une frayeur salutaire? J'en doute. Elles se diront : Moi, j'aurai la force de résister! Il en est même d'aucunes qui ne se le diront pas. Et toutes persisteront. M. Régnal aura la consolation d'avoir averti les merciers. Son œuvre de début mérite d'être signalée. Elle est forte et vraie, d'une vérité un peu sombre, dure et cruelle, ce me semble. Il n'y mêle aucun adoucissement, n'indique aucune chance d'exception. Tout cela est rigoureux comme la démonstration d'un théorème de géométrie. C'est être vraiment implacable. Trop de noir sur cette toile de prix : un peu de bleu ou de rose, par grâce!

(1) *Maurianne*, par Georges Régnal. — 1 vol. Paris, 1885. Calmann Lévy.

V.

La *Louise Mengal* (1) de M. Camille Le Senne nous transporte de même dans le milieu factice, surchauffé, surexcité, du monde artistique. Sur la scène vous allez voir, non plus des comédiens cette fois, mais des peintres. Vous vous attendez au spectacle des rivalités, des réclames, des jalousies, des camaraderies, des haines d'école, des rancunes d'atelier, des coteries : oui, tout cela y est, en effet, esquissé agréablement d'un crayon léger; mais ce n'est là que la matière d'incidents et d'épisodes. L'action principale qu'ils égayent est d'une portée plus haute. M. Le Senne ne se borne pas à dire aux peintres : Craignez-vous les uns les autres; il leur dit surtout : Craignez la femme! C'est pour avoir trop aimé, ou plutôt pour s'être laissé trop aimer — car les artistes, celui-ci du moins, daignent se laisser aimer plutôt qu'ils n'aiment, — que le grand peintre Sévérus voit son talent décroître, puis est foudroyé par un revolver. La leçon sera-t-elle écoutée? Ceux que M. Le Senne a voulu avertir lui diront peut-être que les trois ou quatre dames du monde ou du demi-monde par qui s'est laissé aimer Sévérus sont des exceptions. Celle-ci écrit des lettres anonymes; celle-là fouille dans les tiroirs; enfin Sévérus est mal tombé; nous, nous tomberons mieux.

MAXIME GAUCHER.

(1) *Louise Mengal*, par Camille Le Senne. — 1 vol. Paris, 1885. Calmann Lévy.

BULLETIN

Chronique de la semaine

Sénat. — Le 13 janvier, le Sénat a repris ses séances pour la session ordinaire de 1885 sous la présidence de M. Carnot, doyen d'âge, qui, dans une longue allocution, a fait l'éloge de la politique coloniale de la France. M. Le Royer a été élu président provisoire par 63 voix contre 1 ; M. Humbert a été proclamé vice-président provisoire par 46 voix contre 12. La prochaine séance a été fixée au 29.

Chambre des députés. — Le 13, ouverture de la session ordinaire sous la présidence de M. Lecomte (de la Mayenne), doyen d'âge. Par 274 voix sur 287, M. Brisson a été réélu président. Ont été réélus vice-présidents : MM. Sadi-Carnot, Philippoteaux, Spuller et Floquet; secrétaires : MM. Riotteau, Rodat, Cavaignac, Bizarelli. Étienne, Julien, de la Biliais, Benazet; questeurs : MM. Margaine, Madier de Montjau, Martin Nadaud. — Le 14, interpellation de M. Raoul Duval relative à l'action diplomatique et militaire du gouvernement dans l'extrême Orient et à la démission du général Campenon. Après une double déclaration de M. le président du conseil et du nouveau ministre de la guerre, la Chambre a adopté par 294 voix contre 234 l'ordre du jour pur et simple.

Cambodge. — Des troubles ont éclaté sur la frontière nord du Cambodge. Le frère du roi, à la tête d'une bande de pirates, s'est porté sur un des postes français. Un officier et quelques soldats ont été tués. Les dernières nouvelles assurent que le Cambodge est tranquille.

Nécrologie. — Mort du prince Léon Radziwill; de M. Guillaume Comoy, ancien inspecteur général des ponts et chaussées en retraite; — de Mme Edouard Fournier, veuve du bibliophile; — du comte de Gramont d'Aste, ancien pair de France; — de M. Honoré Arnaud-Jeanti, ancien doyen des maires de Paris; — de Mme Amable Tastu, auteur d'ouvrages d'éducation et de poésies, âgée de quatre-vingt-six ans; — de M. de Roussy, ancien directeur de la comptabilité générale au ministère des finances; — du peintre d'histoire Jules de Vignon.

Association des anciens élèves de l'École normale.

Dans la séance annuelle de cette intéressante Société, dimanche dernier, devant une nombreuse assistance, des notices nécrologiques ont été lues, comme d'usage, sur les anciens élèves décédés. Deux surtout ont été écoutées avec une religieuse attention. M. Pasteur a parlé de son ami Bertin, ancien sous-directeur de l'École, d'une façon très fine et très touchante. Puis M. Lavisse a lu une longue étude sur Albert Dumont. Il a montré particulièrement l'homme, le jugeant sur un journal manuscrit et sur des correspondances qu'on lui avait communiqués.

Le président, M. Gaston Boissier, a surtout fait appel à la générosité des donateurs, dont l'Association a grand besoin à cause de ses ressources forcément limitées et du nombre toujours croissant des misères discrètes auxquelles elle doit subvenir. Voici son discours :

« Mes chers camarades,

« Ma première parole doit être un remerciement pour les personnes généreuses qui, sans être des nôtres, ont bien voulu participer à notre œuvre et nous aider dans le bien que nous essayons de faire. Nous comptons, cette année, trois donateurs étrangers de plus, auxquels il faut que j'exprime, en commençant, la reconnaissance de l'École. C'est d'abord une riche Américaine, Mme Daguan, qui avait disposé de sa fortune en faveur de l'Assistance publique et de quelques Sociétés charitables, laissant son exécuteur testamentaire, M. Boinod, libre de faire parmi ces Sociétés le choix qui lui paraîtrait le meilleur. L'intervention de notre camarade M. Lesage, qui a quitté l'Université, mais qui n'oublie pas qu'il est sorti de l'École, a détourné vers nous quelques gouttes de cette rosée : nous recevrons trois mille francs. Remercions de cette faveur inattendue M. Lesage, M. Boinod et Mme Daguan, qui nous a fait du bien sans le savoir. L'autre libéralité nous vient d'un savant distingué, et nous y tenons doublement, parce qu'à la fois elle nous enrichit et nous honore. Avant d'appartenir à l'Académie des sciences comme membre libre, M. Cailletet avait reçu d'elle le prix Lacaze, de la valeur de dix mille francs, pour ses travaux sur la liquéfaction des gaz. De cette belle récompense il n'a voulu accepter que l'honneur, et il a fait de l'argent l'usage le plus généreux. La Société des amis des sciences a reçu d'abord huit mille francs : c'était justice. Puis, M. Cailletet s'est souvenu qu'il avait accompli plusieurs de ses découvertes dans le laboratoire de l'École, et, pour nous remercier de l'hospitalité qu'il avait trouvée chez nous, il nous a donné le reste.

« C'est une raison d'un genre différent qui nous vaut la libéralité de M. Mayrargues. M. A. Mayrargues n'oublie pas qu'il y a quelque trente ans il s'était présenté aux examens de l'École; mais on sut qu'il était israélite, et il fut exclu du concours. C'est un malheur dont, à vrai dire, il n'a pas beaucoup à se plaindre. Forcé de chercher fortune ailleurs, M. Mayrargues a su conquérir par son travail une existence riche et une honorable renommée littéraire. Cependant il n'a jamais pu prendre son parti de l'injuste décision qui l'a empêché d'entrer chez nous; il regrette toujours l'École, et, afin de lui appartenir de quelque manière, il s'inscrit dans nos listes pour cinq cents francs.

« Ces donateurs, dont je viens de vous dire les noms, méritent d'autant plus notre reconnaissance qu'ils font deux bonnes actions à la fois : ils nous apportent un secours, qui nous est fort utile, et ils donnent un bon exemple, qui, je l'espère bien, sera suivi. Nos ressources, vous le savez, sont médiocres : elles ne répondent pas à nos besoins. A mesure que notre Association vieillit, le nombre des misères qui s'adressent à nous augmente. Nous avons, tous les ans, plus de mères, plus de femmes, plus de sœurs à soulager. En ce moment, nous secourons trente-cinq personnes dont vingt-huit veuves, la plupart chargées de famille. Pour suffire à tous, il nous faut restreindre la part de chacun. Nous sommes contraints d'être avares, de compter et de mesurer, quand nous serions si heureux de donner sans mesure. Cette année surtout, les demandes ont de beaucoup dépassé nos prévisions, et nous n'avons pas pu les accueillir toutes. Ne vous étonnez donc pas que nous ayons les yeux tournés vers les amis du dehors qui tiennent l'École en quelque estime, et que nous les appelions à notre aide. Il faut chercher la fortune où elle se trouve. Le normalien qui paye sa cotisation fait tout ce qu'il doit, souvent tout ce qu'il peut. Pour recueillir une moisson plus abondante, nous sommes forcés de frapper à d'autres portes. Le grand monde de Paris contient des trésors d'inépuisable charité : que de gens qui ne demandent qu'à faire du bien ! Mais encore est-il besoin qu'ils soient avertis, surtout quand il s'agit d'infortunes comme les nôtres, qui n'aiment pas à se montrer, qui sont discrètes et silencieuses. Il nous faut parler pour elles, messieurs. Ne craignons pas d'être solliciteurs : c'est un



métier fort honorable quand on le fait pour les autres. Soyons mendiants si c'est nécessaire, pourvu que la liste de nos donateurs s'allonge tous les ans et que nous puissions être plus généreux désormais pour ces misères poignantes qui réclament nos secours !

« Cette année comptera parmi les plus tristes que notre Association ait traversées. Jamais, je crois, depuis qu'elle existe, elle n'avait été frappée de coups aussi nombreux et aussi sensibles. Nous avons perdu vingt-six de nos camarades. Dans cette funèbre liste, tous les âges de l'École sont représentés : elle commence par Quicherat, qui vient d'achever, à quatre-vingt-quatre ans, une vie pleine d'œuvres savantes; elle se termine par un jeune élève de troisième année, M. Bénard, qui n'a pu nous donner que de belles espérances. Je voudrais pouvoir m'arrêter sur chacun de ces morts et leur distribuer ici, devant vous et en votre nom, un dernier souvenir; mais le temps ne me permet pas de le faire. Il en est un cependant dont je me reprocherais de ne pas vous dire un mot : c'est M. Bertin, qui depuis si longtemps faisait partie de notre conseil d'administration. Nous n'avions pas de collègue qui aimât l'École avec plus de dévouement et qui apportât plus de zèle et de bonne humeur à nos réunions. Il nous avait donné une part de sa vie : il est juste que nous accordions des regrets particuliers à sa mémoire.

« Par une sorte de compensation, qui nous était bien due, si jamais l'École n'avait éprouvé autant de pertes cruelles, jamais aussi elle n'a obtenu de plus glorieux succès. Cette année, sept des nôtres sont entrés à la fois à l'Institut, ce qui ne s'était pas encore vu : ce sont MM. About et Duruy à l'Académie française, M. Benoist à l'Académie des inscriptions, MM. Darboux, Troost et Mascart à l'Académie des sciences, M. Chéruel à celle des sciences morales. De plus, à l'Académie des sciences, M. Jamin a remplacé M. J.-B. Dumas comme secrétaire perpétuel; songez, messieurs, qu'à cette heure l'École compte à l'Institut trois secrétaires perpétuels sur six..

« Dans les concours académiques, nous avons fait notre récolte ordinaire. L'Académie française avait proposé pour le prix d'éloquence, fondé par Balzac, un *Discours sur la vie et les œuvres d'Agrippa d'Aubigné;* le prix a été remporté par M. Morillot, professeur au lycée de Dijon. Dans la liste des ouvrages couronnés comme utiles aux mœurs, je trouve *l'Histoire de la littérature anglaise*, de M. Augustin Filon; *le Général Chanzy*, de M. Chuquet; le second volume de *la Terre sainte*, de M. Guérin.

« Une partie du prix Thérouanne a été attribuée à un ouvrage intitulé : *Succession d'Espagne, Louis XIV et Guillaume III*, de notre camarade Reynald, que nous avons perdu l'an dernier. *Le Cardinal Carlo Caraffa*, de M. Georges Duruy, a partagé le prix Bordin. M. Merlet a reçu la meilleure part du prix Marcelin Guérin pour son *Tableau de la littérature française sous le premier empire*. L'ouvrage que M. Hatzfeld a composé avec M. Darmesteter sur *le XVIe siècle en France* a obtenu l'un des prix Archon-Despérouses.

« A l'Académie des inscriptions, la première mention, dans le concours des antiquités de la France, a été accordée à M. Gasté, pour ses études sur les noëls virois, sur Olivier Basselin, sur les chansons normandes du XVIe siècle.

« L'Académie des sciences a été, cette année, particulièrement libérale pour nous. Elle a donné le prix Francœur (mathématiques) à M. Émile Barbier; le prix d'Ormoy (mathématiques) à M. Darboux, pour l'ensemble de leurs travaux; le prix Valz (astronomie) à M. Stéphan, pour ses travaux sur les nébuleuses; le prix Bordin (botanique) à M. Costantin, pour ses recherches sur les modifications de structure que les plantes éprouvent par suite des changements de milieu, recherches exécutées au laboratoire de l'École; le prix Desmazières (botanique cryptogamique) à M. G. Bonnier, pour ses études sur la respiration et la transpiration des champignons, exécutées avec M. Mangin au laboratoire de l'École; le prix Morogues (agriculture) à M. Duclaux, pour ses recherches sur le lait et le fromage; le prix Bréant (médecine) à M. L. Thuillier, pour ses recherches sur le choléra. Elle a enfin accordé une médaille d'honneur à M. Perrier, pour la part qu'il a prise à l'expédition de dragages du *Talisman*.

« L'Académie des beaux-arts, qui n'a pas souvent l'occasion de nous couronner, a décerné un prix à M. Rayet pour ses *Monuments de l'art antique*. A l'Académie des sciences morales, M. Brochard a remporté le prix Victor Cousin, sur la question du scepticisme dans l'antiquité grecque.

« La mention de ces nombreuses récompenses, qui prouvent avec quelle ardeur et quel succès on travaille chez nous, m'amène à dire un mot d'un livre que viennent de publier quatre de nos plus jeunes camarades. Il est intitulé *l'École normale* (1810-1883) et commence par une notice très bien faite dans laquelle M. Dupuy remonte à nos origines et raconte succinctement notre histoire. Il contient ensuite la liste de toutes les promotions de l'École et l'indication des principaux travaux qui ont été publiés par les élèves. Ce livre vient à propos : au moment où quelques personnes s'empressent d'annoncer que l'École va devenir inutile et qu'on pourra bientôt se passer de ses services, il est bon qu'on mette sous les yeux de tous ce qu'elle a fait; il faut qu'on rappelle combien, en ces soixante-dix ans, elle a été féconde en hommes distingués et en œuvres utiles, et ce que lui doivent la littérature et la science françaises. Les auteurs du livre dont je parle l'ont montré d'une manière irréfutable : par des faits, et je crois qu'aucun de nous ne pourra parcourir ces longues listes qu'ils ont pris la peine de dresser sans être fier de la maison d'où il est sorti. Je ne veux pas m'étendre sur ce sujet, craignant qu'il ne paraisse pas convenable de nous congratuler en famille. Permettez-moi seulement d'ajouter un mot. Quelque complet que soit l'ouvrage de nos camarades, leur intention n'était pas de tout dire. Ils se sont contentés d'énumérer avec un soin pieux tout ce qu'ont écrit les élèves de l'École; mais il y en a beaucoup parmi nous, et des plus méritants, qui ne se sont pas trouvé, dans leur vie, le loisir ou le courage d'écrire. Ceux à qui l'existence est dure et qui sont aux prises, dès le premier jour, avec des devoirs rigoureux, ceux à qui manquent l'excitation du milieu, la ressource des bibliothèques et cette surabondance de santé qui résiste aux durs labeurs de la classe, doivent se contenter d'être d'excellents professeurs. Ils donnent tout ce qu'ils ont de talent et d'ardeur à leurs élèves, ils s'épuisent pour eux et souvent tombent sur la route avant d'être arrivés au bout. Leur vie ne jette guère d'éclat; le bien qu'ils font n'est connu que de ceux qui en profitent, et ceux-là n'ont pas toujours la reconnaissance bien longue; ils risquent, lorsqu'ils disparaissent, de mourir tout entiers. On nous dit, à la vérité, que les œuvres de ces humbles seront révélées au dernier jour; mais c'est bien tard, et il n'est pas mauvais, pour l'exemple, je dirai presque pour l'édification de tous, qu'on nous les fasse connaître un peu plus tôt. Voilà pourquoi nous attachons tant de prix à ces notices que leur consacrent leurs collègues, leurs camarades, leurs élèves, et où ils mettent au jour tant de vertus cachées, tant de dévouements, tant de sacrifices. Le modeste Annuaire où nous leur disons tous les ans un dernier adieu me semble compléter le livre que viennent de publier nos camarades. Il convient de ne pas les séparer; à côté de ces listes qui contiennent tant d'ouvrages célèbres et tant de noms glorieux, il faut placer les récits pleins d'émotion de ces vies honnêtes et ignorées, si l'on veut mesurer dans toute son étendue

l'œuvre de l'École et se rendre compte des droits qu'elle peut avoir à la reconnaissance du pays. »

Bibliographie

Revue historique, dirigée par M. G. Monod, maître de conférences à l'École normale supérieure, directeur à l'École des hautes études (10e année, 1885).

La *Revue historique* paraît tous les deux mois, par livraisons grand in-8o de 15 à 16 feuilles, de manière à former à la fin de l'année trois beaux volumes de 500 pages chacun.

Chaque livraison contient : I. plusieurs articles de fond, comprenant chacun, s'il est possible, un travail complet; — II. des Mélanges et Variétés, composés de documents inédits d'une étendue restreinte et de courtes notices sur des points d'histoire curieux ou mal connus; — III. Un Bulletin historique de la France et de l'étranger, fournissant des renseignements aussi complets que possible sur tout ce qui touche aux études historiques; — IV. Une analyse des publications périodiques de la France et de l'étranger, au point de vue des études historiques; — V. des comptes rendus critiques des livres d'histoire nouveaux.

Prix d'abonnement : un an, pour Paris, 30 fr. — Pour les départements et l'étranger, 33 fr. — La livraison, 6 fr.

Les années écoulées se vendent séparément 30 francs, et par fascicules de 6 francs. Les fascicules de la 1re année se vendent 9 francs.

La *Revue historique,* fondée en 1876, a acquis, par la solidité de ses travaux, par l'abondance de ses informations et par l'impartialité de ses jugements, une autorité incontestée dans le monde savant. Indépendamment des mémoires originaux insérés dans chaque livraison et qui sont signés des noms les plus autorisés de la science, par ses bulletins, ses comptes rendus, sa chronique et son analyse des recueils périodiques, elle fournit sur le mouvement historique en France et à l'étranger un ensemble de renseignements qu'on ne peut trouver dans aucune publication analogue.

On s'abonne à la librairie Félix Alcan, 108, boulevard Saint-Germain.

Revue philosophique de la France et de l'étranger, dirigée par Th. Ribot, agrégé de philosophie, docteur ès lettres (xe année, 1885).

La *Revue philosophique* paraît tous les mois, par livraisons de 6 à 7 feuilles grand in-8, et forme ainsi à la fin de chaque année deux forts volumes d'environ 680 pages chacun.

Chaque livraison contient : 1o plusieurs articles de fonds; 2o des analyses et comptes rendus des nouveaux ouvrages philosophiques français et étrangers; 3o un compte rendu aussi complet que possible des *publications périodiques* de l'étranger, pour tout ce qui concerne la philosophie; 4o des notes, documents, observations, pouvant servir de matériaux ou donner lieu à des vues nouvelles.

Prix d'abonnement : un an pour Paris, 30 fr. — Pour les départements et l'étranger, 33 fr. — La livraison, 3 fr.

Les années écoulées se vendent séparément 30 francs, et par livraisons de 3 francs.

La *Revue philosophique,* fondée en même temps que la *Revue historique,* n'est l'organe d'aucune école en particulier.

La psychologie, avec ses auxiliaires indispensables, la physiologie du système nerveux, la pathologie mentale, la psychologie des races inférieures et des animaux, l'anthropologie, la logique déductive et inductive, les théories générales fondées sur les découvertes scientifiques : tels sont les principaux sujets dont elle entretient le public.

En un mot, par la variété de ses articles et par l'abondance de ses renseignements, elle donne un tableau complet du mouvement philosophique et scientifique en Europe.

On s'abonne à la librairie Félix Alcan, 108, boulevard Saint-Germain.

Livres nouveaux

La Palestine au temps de Jésus-Christ, d'après le Nouveau Testament, l'historien Flavius Josèphe et les Talmuds, par Edmond Stapfer, docteur en théologie, maître de conférences à la Faculté de théologie protestante de Paris, avec deux tableaux, deux plans et une carte. — 1 vol. in-8o. Fischbacher.

M. Fabi Quintiliani Institutionis oratoriæ liber decimus, texte latin avec un commentaire explicatif, par J.-A. Hild, professeur à la Faculté des lettres de Poitiers. — In-8o. Klincksieck.

I nuovi orizzonti del diritto e della procedura penale, par Enrico Ferry, professeur à l'Université de Sienne. Deuxième édition entièrement refondue, avec un graphique de la criminalité en Italie. — Un fort vol. in-8o. Bologne, Nicolas Zanichelli.

Faits divers

— L'opinion d'après laquelle Cromwell descendait d'un Stuart avait été accueillie par quelques historiens. Carlyle, entre autres, avait fait des réflexions morales sur cette parenté. On annonce de Londres que *le Généalogiste* établira, dans son prochain numéro, que l'origine royale de Cromwell était une pure invention.

— D'après *l'Intermédiaire,* un édit de Louis XIII, rendu en 1629, atteste qu'à cette date la livrée royale était tricolore. L'édit fait défense « à toutes sortes de personnes de faire porter, ni vestir leurs pages, laquais, estaffiers, carossiers et autres gens de suite, de livrées incarnat, blanc et bleu, à peine de punition corporelle et de trois cents livres d'amende ».

— On nous écrit de Berlin :

« Le nouveau roman de George Ebers, *Sérapis,* n'a pas eu le succès ordinaire des romans archéologiques en Allemagne. On peut en dire autant du *Baron pillard* (*der Raubgraf*), récit du moyen âge, par Julius Wolff. Le public allemand en a assez de l'antiquité artificielle et du moyen âge postiche. Depuis que l'Allemagne songe à fonder des colonies, elle ne veut plus, en littérature, du roman ni de l'épopée historique. »

Si la dernière remarque est juste, elle est curieuse.

Le gérant : HENRY FERRARI.

Paris. — Imp. A. Quantin, 7, rue Saint-Benoît. [4383]



AVIS IMPORTANT

Nous ne saurions trop appeler l'attention de nos lecteurs sur le système de crédit offert par la Librairie Abel Pilon (A. Le Vasseur, successeur). Cette administration, dont nous publions souvent des annonces, compte aujourd'hui plus de quatre cent mille souscripteurs, et son importance prend de jour en jour des développements plus considérables. Ce succès n'a pas lieu de nous étonner; le crédit accordé présente, en effet, des avantages qui permettent à toute personne de posséder les plus grands ouvrages scientifiques, littéraires, historiques, géographiques, etc., sans débours apparent (cinq francs par mois par chaque centaine de francs d'achat). Nous avons en main le Catalogue général de cette maison, le plus complet de ceux qui existent en librairie; nos lecteurs peuvent se le procurer en en faisant directement la demande rue de Fleurus, 33, à Paris.

Paris. — Typ. A. Quantin, 7, rue Saint-Benoît. [4507]



PRIX DU NUMERO : 60 CENTIMES

N° 4. — 24 Janvier 1885. — 3e série, cinquième année, premier semestre (tome 35)

REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

PARAISSANT LE SAMEDI

Fondée en 1863.

SOMMAIRE DU N° 4

PRIX DE L'ABONNEMENT

A LA REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE SEULE.			AVEC LA REVUE SCIENTIFIQUE		
Paris	Six mois. 15 fr.	Un an 25 fr.	Paris	Six mois. 25 fr.	Un an. 45 fr.
Départements	— 18	— 30	Départements	— 30	— 50
Étranger	— 20	— 35	Étranger	— 35	— 55

LES ABONNEMENTS PARTENT DU 1er DE CHAQUE TRIMESTRE

Les abonnements sont reçus sans frais chez tous les libraires et dans les bureaux de poste des pays d'Europe et des États-Unis.

RÉDACTION ET ADMINISTRATION : 111, BOULEVARD SAINT-GERMAIN

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

ABONNEMENTS ET VENTE AU NUMÉRO

AU BUREAU DES REVUES, 111, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 111, PARIS

ET CHEZ TOUS LES LIBRAIRES ET MARCHANDS DE JOURNAUX

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

(REVUE BLEUE)

DIRECTEUR : M. EUGÈNE YUNG.

1er SEMESTRE 1885. (3e SÉRIE). NUMÉRO 24. (22e ANNÉE). — 24 JANVIER 1885.

THÉATRE-FRANÇAIS

« Denise » (1)

Tout le monde le sait à l'heure qu'il est : *Denise* est décidément un fort beau drame, intéressant, attachant jusqu'à la fatigue et jusqu'à une sorte d'exaspération ; du meilleur Dumas, et aussi du plus touffu et du plus mêlé ; du plus courageux, du plus aventureux, du plus habile et du plus humain. Un grand signe pour cette pièce, ce sont les infinies causeries et discussions qu'elle a tout de suite soulevées autour d'elle : on en peut parler des heures sans tarir, tant le fond en est riche et tant l'exécution en est personnelle.

I.

L'œuvre est si vivante et si pleine de choses, qu'à peine l'a-t-on vue, les idées surgissent en foule, se pressent, voudraient toutes sortir à la fois. Mais il faut d'abord résumer le drame pour les honnêtes gens qui ne le connaissent point encore. C'est un devoir de conscience, dont j'aimerais à me dispenser et que je remplirai pourtant de mon mieux. Et si j'avoue ce besoin impatient de discuter la pièce avant même de l'avoir racontée, c'est que cela montre assez quelle prise elle a sur l'imagination, sur l'intelligence et sur toute l'âme. Je n'ai assisté qu'à la seconde représentation : je pourrai donc dire, chemin faisant, quelle a été l'impression de ce public très spécial du mardi.

La toile se lève sur un salon où se passera toute l'action entre le déjeuner et le dîner. Nous sommes chez le comte de Bardannes. Mlle Brissot est au piano; elle se croit seule et chante un air de *Mireille*. M. de Bardannes et ses invités entrent à pas de loup, sont près de tomber en extase. La conversation qui s'engage alors nous fait connaître les principaux personnages et leur situation respective. M. de Bardannes est un ancien viveur; son père et sa mère sont morts; il doit avoir quelque trente ans, il est célibataire. Il vient de tirer sa sœur Marthe du couvent et il a mis auprès d'elle, comme institutrice, une personne accomplie, Mlle Denise Brissot, qui a vingt-trois ans. Les parents de Denise vivent au château; le père Brissot, ancien officier décoré, un brave homme et d'une probité rigide, est régisseur du comte, qui l'a pris chez lui sur la recommandation d'une amie de la maison, Mme de Thauzette, et l'a ainsi tiré de la misère. Nous apprenons tout cela par l'interrogatoire spirituel et impertinent qu'une invitée, Mme de Pontferrand, fait subir à Bardannes. « Mme de Pontferrand a beaucoup d'esprit. — Oui, répond le mari, un vieux malin; elle est méchante comme une gale! »

Mais Marthe est jolie et riche et elle a dix-huit ans. Don Juan est entré tout à l'heure; il lui a remis un livre en lui disant : « Il y a une lettre. » Marthe n'a pas pris le livre, que don Juan a posé sur la table; mais, un peu après, elle l'enverra chercher par Mlle Brissot.

Don Juan, c'est Fernand de Thauzette, le fils de Mme de Thauzette, un jeune homme qui s'amuse et dont toute l'occupation est de « chercher des sensa-

(1) Pièce en quatre actes, par M. Alexandre Dumas fils.

tions agréables ». Il expose ses petites théories à Thouvenin, un ami de Bardannes, moraliste par état et manufacturier par accident — ou plutôt non, par piété filiale : il ne voulait que « nourrir sa mère » et s'est enrichi par surcroît. Oh! ce Thouvenin! je n'en ai pas encore parlé quoiqu'il soit là dès le lever du rideau, et je n'en parlerai pas encore : j'en ai trop gros sur le cœur et je n'en finirais pas. « Le devoir, a dit Fernand, c'est ce qu'on exige des autres. » (A rapprocher de la fameuse définition des affaires qui sont « l'argent des autres ». Il y a un moule pour les mots comme pour les gaufres, et ils n'en sont pas plus mauvais.) Thouvenin assène à Fernand quelques tirades fort bien faites et aussi piquantes que si elles n'étaient pas vertueuses; et on enrage qu'il ait raison!

Cependant Mlle Brissot, que Marthe inquiète, conseille discrètement à Bardannes de mieux surveiller sa sœur. Et en avant! voilà la pièce qui va marcher, et l'exposition qui se poursuit toute en action. Arrive Mme de Thauzette, fringante, en amazone, cravache en main. Elle a un entretien avec Bardannes. Ah! la jolie scène, subtilement et vigoureusement menée! Nous savons dès les premiers mots que Mme de Thauzette est une femme de quarante-six ans qui se sent encore très jeune (elle le dit), qui a jeté son chapeau de grande petite dame par-dessus des quantités de moulins et qui, jadis, a été la maîtresse de Bardannes, quand il était encore au collège, parce que son ébahissement de Chérubin et jusqu'à sa tunique ravissaient la bonne âme éprise des fruits verts. « Songez donc! pour une femme qui a passé trente ans, il faut que l'amour soit gai; sans cela, le mariage suffit. » Elle demande à Bardannes la main de Marthe pour son fils Fernand. Bardannes refuse net : il n'estime pas Fernand, qui n'est pas seulement un coureur sans scrupule, mais qui un jour, avec un ami qu'il avait pris soin de griser, a été plus heureux au jeu qu'il ne convient et s'est trouvé gagner cent mille francs « au piquet ». Mais Mme de Thauzette insiste, s'irrite, finit par lui dire ce qui se répète dans tout le pays : que lui, Bardannes, est l'amant de la vertueuse Denise. Bardannes proteste et s'indigne. « Bah! dit la fine mouche, vous n'auriez pas été le premier! » Bardannes se trouble, comme un amoureux qu'il est. Le trait est dans la plaie : le drame commence. Cette coquine de Mme de Thauzette devine tout, et, quand elle retrouve Fernand, elle lui confie sa découverte. Tout est pour le mieux; ils tiennent Bardannes, qui leur donnera Marthe pour épouser Denise.

Tout ce premier acte a été écouté avec une attention profonde. Il forme une exposition admirablement claire, et qui était bien difficile à mener. Car pensez! que de choses il nous faut apprendre et retenir! Mais tout cela est si bien aménagé et distribué, et présenté en même temps sous une forme si vivante, qu'on ne s'ennuie pas un instant, je vous assure, qu'on aime ce plaisir fatigant, qu'on oublie parfaitement de respirer et qu'il serait bien impossible d'avoir l'ombre d'une distraction pendant ce temps-là. Ce premier acte, pour n'en rien dire de plus, est d'un maître ouvrier.

Le drame, arrivé au point où nous en sommes, comporte trois parties, que l'on peut prévoir dès maintenant : 1° l'enquête de Bardannes sur le secret de Denise; 2° la découverte de ce secret; 3° la solution à laquelle s'arrêtera Bardannes et qui dépendra de la nature de ce secret, des circonstances de la découverte et de la qualité de son amour. Et les trois derniers actes correspondent, en effet, à ces trois parties. Nous prévoyons la marche de l'action sans prévoir complètement l'action même. Double plaisir, d'attente et de surprise.

Le second acte est rempli tout entier par la jalousie croissante, par les angoisses, par l'enquête fiévreuse de M. de Bardannes. Le mot perfide de Mme de Thauzette est une goutte de poison qui s'est répandue dans ses veines et l'a tout entier envahi et rendu fou. Cette rage de savoir ce qui lui fera tant de mal m'a rappelé, je ne sais comment, l'affolement d'Œdipe éperdument lancé sur la piste d'un autre secret qui n'est peut-être pas plus tragique. Si les situations et les personnages diffèrent passablement, les angoisses et toute la démarche des deux désespérés sont bien les mêmes : tous deux subissent la fascination d'une énigme meurtrière et y voient d'autant moins clair qu'ils cherchent avec plus de fureur.

Le comte interroge Brissot. Il apprend tout ce que sait le brave homme : que Fernand et Denise, qui ont été élevés ensemble, se sont aimés d'un amour innocent, qu'ils devaient s'épouser, que le projet a été rompu par les Thauzette devenus riches, et que Denise en a beaucoup souffert.

Bardannes tient donc un nom et une piste. Il veut savoir maintenant comment et jusqu'où Fernand et Denise se sont aimés. Thouvenin lui conseille de le demander à Denise elle-même : c'est le meilleur moyen de le savoir. Il n'ose pas, le pauvre Bardannes; au fond, il ne la croirait pas; il a dans son cœur tous les scorpions et tous les nœuds de vipère de la jalousie et du soupçon.

Là-dessus, Marthe fait des siennes (et vous verrez au troisième acte à quoi cela servira). Elle aime son don Juan, cette petite couventine entêtée. Son frère lui a dit qu'il avait refusé sa main à Mme de Thauzette. C'est bon, elle se révolte! Elle avoue son amour à Fernand, en gardant, heureusement pour elle, une jolie fierté de race et en le prévenant, sur un mensonge de lui, qu'elle déteste les menteurs. Après quelques façons pointues et sèches, elle injurie Denise dont la surveillance l'exaspère et déclare à son frère qu'elle va rentrer au couvent pour attendre sa majorité. Denise, offensée, se justifie noblement et lui remontre son ingratitude dans un petit discours très attendrissant : elle aussi

s'en ira après le départ de Marthe. « Ah! dit délicieusement Mlle Reichemberg en tombant sur un canapé circulaire, je suis une méchante fille! »

Ouf! un entr'acte, le premier. Le public est pris : cela devient tout à fait intéressant. Les plus malins trouvent seulement que l'exposition se continue, dans le second acte, par le récit du père Brissot. Mais les questions auxquelles répond ce récit font bien partie de l'action même. Autrement, tout l'*Œdipe-roi* ne serait donc qu'une exposition?

Nous arrivons au troisième acte et nous pressentons que là se trouvera la scène décisive, la scène de la découverte.

Denise va partir; le temps presse; Bardannes reprend son enquête avec un surcroît de fièvre. Il faut qu'il sache. Et on peut bien dire qu'il montre, à ce moment-là, une assez grande ingénuité. Ou plutôt il se conduit comme un pauvre garçon très passionnément amoureux et qui n'a plus toute sa judiciaire. Il se décide à tout dire à Mme de Thauzette et à l'interroger. Mme de Thauzette lui jure (et ici, d'ailleurs, elle est sincère et presque attendrie) que l'amour de Fernand et de Denise a été parfaitement innocent. Sur quoi, Bardannes s'avise d'une combinaison qui marque une candeur croissante. Il accorde à Thauzette la main de Marthe, et alors, se croyant le droit de l'interroger puisqu'il est de la famille, il l'adjure de lui dire, sous la foi du serment, s'il a été l'amant de Denise. Fernand, bien qu'il ne soit qu'un pleutre, répond pourtant ce qu'un galant homme répondrait à sa place. Il faut ajouter que son devoir et son intérêt sont ici d'accord. Bardannes alors n'hésite plus; il fait sa demande à M. et Mme Brissot. Le bonhomme ne se sent pas d'émotion et de joie; sa femme, très troublée, garde un silence douloureux. Bardannes n'a plus qu'à se déclarer à Denise elle-même.

La voilà, la grande scène, celle qu'on attend, qu'on désire, qu'on redoute depuis si longtemps. Bardannes confesse son amour; Denise, ravie un instant malgré elle, lui avoue le sien avec une sincérité et une pudeur charmantes. « Alors, vous voulez bien être ma femme? — Non! je suis de celles qui aiment, non de celles qu'on épouse. » Le comte insiste, supplie : il sera si malheureux, tout seul, maintenant qu'il donne sa sœur à M. de Thauzette!

« A M. de Thauzette? Le misérable! » Et son secret échappe à Denise, violemment, à flots pressés, à paroles entrecoupées : c'est qu'il s'agit de sauver Marthe, la sœur de celui qu'elle aime et du bienfaiteur de ses parents. Et alors elle dit quel gueux est M. de Thauzette, et ce qu'il a fait, et ce qu'elle a souffert. Elle raconte tout : sa chute, la veille d'un duel : Fernand la suppliait, l'appelait sa femme, et il allait peut-être mourir...; puis l'abandon, les couches clandestines, à l'insu de Brissot, chez une amie de sa famille, et la mort du pauvre petit que son père n'a jamais voulu voir : « Ah! le misérable! le misérable! »

Brissot paraît, il a tout entendu. « Va-t'en! » dit-il à Denise. Il pleure son honneur perdu avec de plus terribles larmes que celles de don Diègue. Il demande pardon au comte d'avoir souillé sa maison; il partira dès qu'il aura mis en ordre les affaires dont il est chargé. Puis il se jette sur Fernand qui entre, le renverse, le serre à la gorge : « Je ne me défendrai pas : vous m'assassinerez! » — Alors Brissot : « Va dire à Mme Thauzette que je lui donne une heure pour venir me demander la main de ma fille. Ce temps passé, où que tu sois, je te tue! »

Le public est presque aussi pris que s'il n'était pas composé de mondains accomplis, de dilettantes, de boulevardiers et d'hommes de lettres. Quelques mouchoirs tamponnent çà et là des yeux de femmes. Mais je vois pas mal de frimousses, jolies ou non, qui résistent; et il me revient que les larmes ont coulé en plus grande abondance le premier soir.

Le problème est posé. Quelle solution souhaitons-nous? Moi, je désire ardemment le mariage de Bardannes et de Denise, et je suis bien sûr qu'il se fera. La majorité du public en est sûre aussi, mais sans le désirer, je crois, et je jurerais qu'elle va rechigner.

Ce dénouement assuré, l'intervention de Marthe *le* prépare — très bien, à mon sens; l'intervention de Thouvenin *y* prépare — assez mal, à mon avis.

Avant cela, deux scènes fort belles, destinées à « tendre » la situation jusqu'au point où elle deviendra si douloureuse et si atroce que nous dirons : « Ah! non, décidément, c'est trop! Tout ce qu'on voudra plutôt que cela! »

Brissot et sa femme se retrouvent seuls, le vieux soldat désespéré et implacable, la mère meurtrie et miséricordieuse. « Que veux-tu? Elle l'aimait. — Est-ce que nous ne nous aimions pas, nous? Dis donc pour l'excuser que tu aurais été ma maîtresse si je te l'avais demandé? — Puisque je t'aimais, j'aurais fait comme elle! » (Il m'a paru que ce mot, très beau, très humain, très féminin et très maternel, que les Parisiens de la « première » avaient trouvé admirable, déconcertait un peu ce public d'esprit moins libre et ne passait même que parce que les journaux du matin l'avaient déjà cité.)

Mme de Thauzette s'exécute; elle vient demander à Brissot, devant témoins, la main de Denise pour son fils. Denise, écrasée, obéit. Le mariage aura lieu dans quinze jours. La scène, très simple, serre le cœur. On demande grâce.

C'est ici qu'intervient Marthe, et nous l'en bénissons. Elle flaire un mystère, une tragédie. Elle interroge Mme de Thauzette intrépidement, avec sa ténacité et sa terrible innocence de petite fille. Elle apprend le mariage prochain de Denise et de Fernand, et qu'ils avaient des « engagements antérieurs », et que Fer-

nand lui a menti, et que Denise l'a sauvée. Et alors elle veut la sauver à son tour, la sauver de ce mariage et de la colère de son père, l'emmener avec elle au couvent. Elle le veut, et le vieux Brissot cède, et il cède même un peu vite. Enfin, c'est déjà pour nous une angoisse de moins.

Pourtant le public, à un endroit, a paru blessé : c'est quand Marthe embrassant Denise comme du pain lui dit, avec une innocence de théâtre qui rappelle un peu celle de Fernande dans *le Fils de Giboyer :* « Notre faute est pareille, nous avons été abusées par le même homme » (ou quelque chose d'approchant), et qu'on voit étroitement enlacées, comme si l'auteur voulait qu'on les confondît dans le même sentiment de sympathie et de pitié, la jeune fille qui a mangé la pomme et celle qui ne l'a pas mangée. Les femmes surtout ont été choquées; et, s'il y avait peut-être quelque pharisaïsme dans cette vergogne, elle pouvait bien venir aussi de ce sentiment spontané, irrésistible — et très salutaire après tout, — que l'acte matériel, même quand il n'ajoute pas grand'chose au péché, creuse pourtant un abîme entre celle qui a passé outre et celle qui est restée en deçà, et qu'il est bon, qu'il est *utile* aux sociétés humaines qu'on ne l'oublie pas. Et je pardonnerais aisément aux femmes qui ont regimbé à cet endroit.

Bardannes, lui, veut tuer Fernand. Ici intervient Thouvenin : « A quoi cela servirait-il? A désespérer cette folle de Mme Thauzette, qui n'a pour toute vertu que son amour maternel. Et après? La vraie solution, c'est d'épouser Denise. Elle a souffert, elle a expié, elle vient d'être héroïque. N'es-tu pas sûr d'elle? La vanité seule et le souci de l'opinion t'empêchent de faire ce dont tu meurs d'envie. Es-tu donc toi-même impeccable et n'as-tu aucune faiblesse dans ton passé? » etc. Ici, le malaise et la mauvaise humeur du public ont été sensibles. Quelques niais ont sifflé. Je vois à cela deux raisons. L'une (sur laquelle je reviendrai), c'est que ces choses étaient dites par un raseur. L'autre raison, c'est que cette homélie ne s'appliquait sans doute qu'au cas de Bardannes et de Denise; mais, ce cas n'ayant rien de trop exceptionnel, le public a flairé sous le conseil particulier la thèse générale qu'on sent venir : 1° un honnête homme *doit* toujours épouser une fille qu'il a rendue mère; 2° un honnête homme *peut*, dans de certaines circonstances, épouser une fille séduite par un autre, et quelquefois même il le doit. Voilà les vérités que le public de mardi dernier n'a pas voulu accepter, et je voudrais croire que c'est uniquement parce qu'elles tombaient des lèvres immaculées de Thouvenin.

Enfin ce Thouvenin parle tant et si bien, au gré de Bardannes, qu'au moment où Mlle Brissot part pour le couvent le comte laisse échapper le cri de son cœur : « Denise! » Et Denise se jette dans ses bras. Et le public sévère a trouvé qu'elle s'y jetait trop tôt.

II.

Tel est ce drame. Je le redis après vingt autres : c'est la donnée des *Idées de Mme Aubray*, reprise et aggravée par un dramaturge d'un grand courage et d'un prodigieux talent.

Dans *les Idées de Mme Aubray*, le drame se concentrait sur Mme Aubray. On se demandait : Aura-t-elle le courage de conformer sa conduite à ses principes? Et cette excellente femme nous était présentée comme une exception, et aussi son fils Camille, élevé par elle, un bon petit mystique, un candide et un exalté. Et toutes les circonstances atténuantes étaient accumulées autour de la faute de Jeannine : vraiment celle-là était tombée presque sans le savoir. Ici Bardannes et Denise sont directement en présence, et c'est en eux que s'agite le drame essentiel. Le caractère ni la vie de Bardannes n'ont rien d'extraordinaire : c'est un homme de trente ans un peu fatigué, mais qui a conservé une assez grande jeunesse de cœur, voilà tout; c'est un généreux, ce n'est pas absolument un naïf. Et l'aventure de Denise est plus commune et moins excusable que celle de Jeannine : Denise était mieux entourée et protégée. Et comme, le cas étant ici plus commun que dans *Madame Aubray*, la solution est cependant la même, elle est par là beaucoup plus hardie et prend tout de suite une autre portée.

Oui, *Denise* est une œuvre de grande bravoure, et il faut ajouter : de grande témérité par endroits et toute gratuite. On dirait que M. Dumas, soit goût de la lutte ou ivresse de sa force, a pris plaisir à compliquer la grande difficulté de son sujet de difficultés accessoires, à multiplier les détails inutilement pénibles ou déplaisants pour jouir de notre grimace et pour voir jusqu'où nous pousserions la bonhomie et la patience; bref, à « piocher le tour de force ». C'est miracle qu'à ce jeu il ne se soit pas cassé les reins.

On est saisi, enlevé, emporté, c'est vrai; mais on n'est pas tranquille. On n'a pas le temps de s'arrêter, mais on a tout de même le temps de s'y reconnaître. On voudrait crier, le tourbillon vous en empêche et vous fait ravaler vos objections; mais elles vous étouffent et, à la première accalmie, elles vous remontent aux lèvres. Et je ne parle pas des objections du coin du feu, ni même de celles du couloir ou de l'escalier pendant l'entr'acte. Tout ce que je vais dire, sans beaucoup d'ordre et comme cela me revient, je l'ai pensé, sans y mettre de malice, au cours même de la représentation.

Pourquoi Bardannes a-t-il eu pour maîtresse justement la mère de Fernand? — Cela vous fournit une jolie scène, j'en conviens. Mais on n'aime pas le voir donner sa sœur pour femme au fils de sa vieille maîtresse. Si le mariage se faisait, il deviendrait quelque

chose comme le beau-père « naturel » de sa sœur, et il serait en quelque façon le grand-père de ses neveux. Ce serait une petite famille de Labdacides — par la main gauche.

Pourquoi Mme de Thauzette nous raconte-t-elle avec tant de complaisance comment elle a séduit le petit Bardannes encore au collège et plus jeune qu'elle de seize ans? Et elle insiste! Elle parle des boutons de sa tunique et de ses gros souliers! Elle a l'air de boire du lait. Oh! je sais bien, le récit est adorable, j'ai failli y prendre un coupable plaisir; et puis le moraliste Thouvenin dit quelque part que la triste situation où se sont mis les personnages du drame est un châtiment de leurs péchés; et alors ces péchés, il faut bien que nous les connaissions. — C'est égal, il y a dans ce caprice-là et dans la volupté avec laquelle cette détraquée en savoure le souvenir quelque chose d'un peu bien pervers. Ce récit est d'ailleurs inutile à l'action : est-ce donc pour éprouver notre vertu que vous l'avez mis là? Il me semble que, dans une pièce dont le dénouement heurte déjà beaucoup de préjugés, il eût fallu réduire au *minimum* les détails propres à alarmer l'innocence de nos âmes.

Une vétille : pourquoi Brissot et sa femme appellent-ils tout le temps Bardannes « monsieur le comte »? — Je sais bien qu'ils sont à son service; mais comment l'appelleront-ils quand il sera leur gendre? Cette idée me gêne. Après tout, Brissot est un ancien officier *décoré* : ne pourrait-il, fût-ce par une convention qui nous mettrait à l'aise, l'appeler « monsieur » tout court? Et Denise aussi l'appelle « monsieur le comte ». Cela m'ennuie et, moi badaud, cela me préoccupe pour l'avenir. Je n'ignore pas que, dans le théâtre de M. Dumas, les « hommes du monde » s'appellent pieusement entre eux « monsieur le comte » ou « monsieur le duc », comme si cela leur faisait un plaisir toujours nouveau. A plus forte raison les Brissot doivent-ils se conformer à l'usage particulier de ce théâtre, car le comte est leur bienfaiteur et leur maître... Eh bien! justement je leur trouve un peu l'air de domestiques, et il me paraît qu'étant donné le dénouement, il y avait avantage à ne pas rappeler à chaque instant l'infériorité de leur condition, puisque cette infériorité n'est pas un des éléments du drame.

Pourquoi Bardannes, quand il demande à Fernand si Denise a été sa maîtresse, croit-il si ingénument à sa parole d'honneur? Et pourquoi s'indigne-t-il plus tard que Fernand l'ait donnée? C'est justement le seul cas où il soit admis qu'un homme peut et doit mentir. Il est impossible que Bardannes ignore ce que tout le monde sait ou ait la tête assez perdue pour l'oublier. Et ce n'est pas moi qui le lui dis, c'est l'éloquent et impeccable Thouvenin, au IVe acte. — Je retrancherais tout cela, courageusement.

Pourquoi Denise, avant de refuser sa main à Bardannes, lui avoue-t-elle son amour? On nous l'a donnée comme une fille héroïque : elle devrait donc faire entendre à Bardannes qu'elle ne l'aime pas. — Puis, quand il lui dit que Fernand nie avoir été son amant, elle s'écrie : « Le misérable! » Je vous assure que ce cri étonne : que dirait-elle donc si Fernand avait livré son secret? On ne s'explique ce cri qu'un peu après : c'est parce qu'il veut épouser Marthe qu'elle traite Fernand de « misérable », et c'est pour sauver Marthe que Denise avoue. Mais nous comprenons trop tard, et Denise avoue trop tôt, trop vite, sans songer à la douleur de son père, sans se demander s'il n'y a pas un autre moyen de sauver Marthe. — Il est vrai qu'autrement il n'y aurait point de pièce, et ce serait dommage.

Pourquoi Denise nous donne-t-elle une si singulière explication de sa chute? Elle s'est livrée parce que son amant allait se battre; il a dit que cela lui donnerait des forces. Ce n'est pourtant pas l'effet ordinaire. Ou bien alors voilà Fernand qui se transfigure. La veille d'un duel! quand les plus vaillants doutent d'eux-mêmes!

Et pourquoi avoir donné un enfant à Denise? Pour la rendre plus intéressante? Elle n'en a pas besoin. Pour rendre Fernand plus odieux? Il l'est bien assez autrement. Pour faire pleurer les femmes? C'est trop facile. Pour accumuler les obstacles entre Denise et Bardannes? J'en trouve assez comme cela. Franchement c'est une invention déplaisante, qui précise et accentue trop des choses sur lesquelles notre imagination aimerait mieux glisser.

Mais surtout, Seigneur Dieu! pourquoi ce Thouvenin? Tout irait si bien sans lui! C'est lui qui gâte tout. C'est lui qui a l'air d'ériger en loi la solution applicable au cas particulier de Denise; et alors on est en droit de réclamer, de dire au moins : « Cela dépend ». Et il ajoute à cela un tas d'axiomes austères : Il faut travailler, il faut nourrir sa mère, il faut être chaste, il faut n'aimer qu'une femme, etc. Hé! nous le savons bien! Hé! oui, il serait à souhaiter que nous fussions des saints! Et après? — Éliminez ce sermonneur suffisant; toutes les raisons qu'il donne à Bardannes d'un air de satisfaction si imperturbable, supposez que Bardannes les trouve dans son cœur et nous les expose par quelque artifice, fût-ce sous la forme du classique monologue; faites rentrer Thouvenin dans Bardannes et la thèse dans le drame : comme tout change! comme c'est plus rapide, plus beau, plus naturel! plus vivant! Personne n'a rien à dire et tout le monde est content, les hommes de lettres et les clubmen, les honnêtes femmes et les autres, et ceux qui sont dans la loge officielle et ceux qui sont au-dessus du lustre.

Et cependant, j'ai beau faire, Thouvenin m'intéresse, et je serais fâché que M. Dumas n'eût pas créé Thouvenin. C'est que Thouvenin est une variété, en grande partie nouvelle, du raisonneur, de « l'homme fort ». Vous connaissez ce personnage. En général,

c'est un « homme du monde », de trente à quarante ans, qui a beaucoup vécu, très fin, très froid, très spirituel, mordant, cinglant, cassant — et infiniment content de lui. « Il y a deux classes d'hommes : les imbéciles — et moi », voilà le fond de sa pensée. Oh! ces « hommes forts » de M. Dumas, je connais d'honnêtes gens qu'ils font rugir. Remarquez que la conduite de ces sages n'est pas toujours si élégante ni si irréprochable. Vous vous souvenez des « interrègnes » dont profitent ce pincé de Ryons et ce malin de Lebonnard ; et nous nous demandons si l'étincelant Olivier de Jalin a bien le droit d'agir comme il le fait contre une femme qui a été sa maîtresse et qui après tout ne rendrait peut-être pas si malheureux ce nigaud de Najac. Eh bien! l'homme fort s'est angélisé; l'homme fort, c'est aujourd'hui Thouvenin. Il est plus qu'honnête, il est pur; il s'est marié à vingt-huit ans en apportant à sa femme l'équivalent de ce qu'elle lui donnait; et sa vertu rend à ses propos l'autorité que risquerait de leur enlever son inexpérience. Thouvenin, c'est Ryons vierge et Jalin continent; Thouvenin devrait s'appeler Joseph de Jalin ou Hippolyte de Ryons. Il semble que, pour composer ce personnage, M. Dumas ait mêlé à ses anciens « hommes forts » ses hommes mystiques, ses justiciers implacables ou miséricordieux, Claude ou Montaiglon. Thouvenin n'est guère « vrai », mais voilà que je le trouve amusant. C'est un mystique à cravache; c'est lui qui a écrit *l'Homme-Femme*, et à cause de cela j'ai bien envie de lui pardonner, tant je suis surpris et ravi de voir ce que sont enfin devenus dans la comédie moderne le chœur du théâtre grec et l'Ariste de Molière!

De même je ne suis plus si sûr de quelques-unes des objections que je hasardais tout à l'heure. Le théâtre ne saurait représenter que le vraisemblable; et le vraisemblable, surtout dans les sentiments et dans l'enchaînement des actes, n'est point le même pour tous les esprits : il dépend de la culture, de l'expérience, du tempérament, du caractère, de la condition sociale de ceux qui le conçoivent. Le « vraisemblable » de M. Dumas n'est pas exactement le mien, voilà tout. Et dès lors c'est lui qui doit avoir raison.

III.

Je ne m'entête donc, toute réflexion faite, que sur un point. Qu'on expulse Thouvenin, non de la pièce imprimée (ce serait dommage), mais de la scène. Après quoi, je n'ai plus qu'à admirer. *Denise* me paraît être une de ces œuvres qu'un grand artiste compose, le tournant de l'âge mûr déjà passé, alors qu'il est en pleine possession de son talent et de son expérience; une de ces œuvres par lesquelles il est beau de clore une carrière. Toutes les grandes et séduisantes et despotiques qualités de M. Dumas y apparaissent en plein; quelques-uns de ses défauts aussi, mais si connus qu'on les accepte avec le reste et qu'ils servent plutôt à mieux caractériser son théâtre qu'ils ne risquent de le compromettre.

Voici, je crois, la « formule » de *Denise*, qui est celle des meilleurs drames de M. Dumas : un cas de conscience surgissant des complications de quelque drame charnel, dans une action tissée par une main qui veut paraître brutale et qui n'est que prudente et hardie.

Un mot d'abord de cette suprême habileté. Voyez comment il nous prépare à la scène de l'aveu. Denise, cette personne si parfaite, a commis une faute. Il ne faut pas que nous le sachions d'avance, il faut que nous sentions un heurt quand elle nous le dira; mais il ne faut pourtant pas que nous en soyons démontés. M. Dumas s'arrange de façon à nous en suggérer sept ou huit fois l'idée dans les deux premiers actes. Nous n'y croyons pas, mais nous y pensons. Et en même temps il nous met sous les yeux l'intrigue de Marthe et de Fernand, qui nous montre comment une pauvre fille peut tomber sans être une coquine. Nous sommes prêts, nous nous attendons à tout. Et alors, rapidement, brusquement, avec une brutalité qui nous étonne (au sens du XVII[e] siècle) sans nous surprendre, il arrache à Denise l'incroyable et dramatique aveu.

Mais cette habileté serait de peu de prix si le drame n'était au plus haut point intéressant par la question de morale qui y est agitée. Je connais l'objection : « Ne mêlez point l'art à la morale; ce n'est bon ni pour l'un ni pour l'autre. » Comme si cela ne dépendait pas de l'exécution! Comme si le bien n'était pas le beau par un côté! Comme si le besoin de justice que l'homme porte en soi, la peine qu'il a parfois à découvrir où elle est, et les angoisses qui s'ensuivent, n'étaient pas matière d'art! Est-ce que le cas de conscience qu'Hamlet a à résoudre fait tort au pathétique de l'œuvre de Shakspeare? N'est-ce point une question de morale qui est posée dans les *Euménides* et dans *Antigone?* Les pièces de M. Dumas auraient-elles à ce point passionné la foule s'il n'y avait dans presque toutes des « cas de conscience » expressément formulés et discutés? Les hommes assemblés sont pris d'un grand désir de justice, d'un grand souci du bien moral; et, d'autre part, le drame étant la vie ramassée, les questions de justice s'y posent plus nettement, plus brutalement, nous adjurent de nous prononcer. Il y a une question de ce genre dans *Denise*. Un honnête homme peut-il épouser une jeune fille qui a failli? Le code mondain et le pharisaïsme disent non. La justice, l'Évangile, les bons cœurs et les théologiens disent oui. Et M. Dumas veut nous faire dire oui, et il y arrive. C'est son honneur d'avoir écrit des drames qui intéressent violemment la conscience.

Mais il faut que ces questions nous soient proposées dans un drame qui ressemble à la vie réelle et qui se joue entre des personnages vivants. M. Dumas avait



certainement oublié cette nécessité dans *la Femme de Claude* et dans *la Princesse de Bagdad* : il s'en est ressouvenu cette fois.

Je vois chez lui deux hommes. D'abord un moraliste très dur, très âpre, et qui lui-même est double; car c'est une espèce de justicier qui se réclame de Dieu, et c'est aussi un observateur acéré, avec un esprit de tous les diables : quelque chose comme un prophète d'Israël qui fait des mots. — Et sous le Jérémie boulevardier je sens un homme profondément troublé par les passions qu'il décrit, un misogyne à la façon d'Euripide, qui ne se sent pas tranquille devant ces femmes qu'il a tant rudoyées. Et c'est pourquoi il a mieux rendu que personne la mystérieuse fatalité de l'amour aveugle.

Il y a de cette fatalité dans l'aventure de la pauvre Denise. Je sais bien qu'on dira : « Elle n'est pas *vraie*, elle ne se tient pas. Puisqu'elle est si sage, elle devait résister. » M. Sarcey répondra : « Le malheur est arrivé il y a longtemps. C'est un pacte que l'auteur vous propose. Il ne faut jamais chicaner le point de départ quand la pièce est bonne. » Mais on pourrait aussi répondre tout simplement : Hélas! oui, cela est ainsi. Denise est une très charmante fille qui a été très faible un jour. Si elle est si sage maintenant, c'est qu'elle ne l'a pas toujours été, et qu'elle se souvient. Et enfin pourquoi ne pas le dire? On peut faire ce qu'a fait Denise et n'en être pas moins une très bonne âme, à condition que la faute ait été désintéressée. Et quand on a expié comme Denise, j'estime qu'il ne reste rien du péché. — On dira encore : Cette fille si intelligente, comment a-t-elle pu aimer ce vulgaire don Juan? — Mais c'est toujours comme cela! Mais justement elle ne serait pas tombée avec un autre que Fernand; et c'est parce qu'il ne désirait en elle que la femme qu'il l'a eue. Ces choses-là sont aussi certaines qu'elles sont obscures.

Bardannes, Fernand, Mme de Thauzette, nous avons vu maintes fois leurs pareils dans le théâtre de M. Dumas. — Mais Brissot est superbe : héroïque avec une tête étroite de sous-officier, respectant autant la lettre que l'esprit du code de l'honneur, et, si on le laissait faire, sacrifiant à une convention la vie de sa fille. — J'aime aussi beaucoup le rôle de Marthe. C'est ce qu'on appelle un rôle « ingrat »; mais comme elle est vraie, cette petite fille sans mère, que personne n'a élevée, que la solitude et la sécheresse du couvent ont rendue à la fois défiante, volontaire, pimbêche et romanesque, avec un fonds de loyauté virile, comme il convient à une enfant qui s'est formée toute seule et qui par bonheur était bien née!

Ainsi les personnages vivent. Le drame se meut en dehors de la thèse et peut se passer d'elle; il est tout plein d'un grand amour du juste et tout débordant de passion : j'avais donc raison de dire que c'est du Dumas d'avant *la Femme de Claude*.

Ce « Dumas » des meilleurs jours, c'est quelque chose d'étrangement riche et puissant. Cela fait songer au théâtre des grands classiques : c'est de même espèce, sinon de même beauté. Les cas de conscience, ils sont dans Corneille : débattus, ils font la souffrance de Rodrigue, de Curiace, de Polyeucte; et, résolus, ils font leur grandeur. Les passions fatales, elles sont dans Racine : Hermione, Roxane et Phèdre en vivent et en meurent. M. Dumas s'empare de ce double élément dramatique; il fait surgir le cas de conscience d'un violent drame d'amour; il transporte le tout en pleine vie contemporaine; et puis, dans cette comédie tragique, qui est en même temps une peinture de nos mœurs aussi approchée de la réalité que le permettent les lois essentielles de son art; il vous campe l'Ariste qu'il a pris à Molière, en faisant de cet « honnête homme » un philosophe misanthrope, qui a l'esprit du diable et qui est dans la confidence de Dieu.

Voilà, direz-vous, bien des affaires! Quel homme! Il a tout, alors? Il n'y a que lui? — Mais voici où les grands classiques, à jamais aimables et vénérables, gardent l'avantage sur M. Dumas.

D'abord la forme est, chez eux, plus artistique, plus belle en soi : ce ne sont pas seulement des poètes dramatiques, mais des poètes tout court. Et cette différence est liée à d'autres, comme cause ou comme effet. — Lorsque Corneille nous expose un cas de conscience, ce sont les intéressés qui le discutent et le tranchent eux-mêmes : M. Dumas confie volontiers ce soin à Ariste; Ariste traite les malheureux qui l'entourent comme des imbéciles ou des enfants; il les décide, et il décide pour eux; il régente, il encombre. — Le grand psychologue Racine fait sortir des passions désordonnées leur propre châtiment : M. Dumas les punit par le coup de fusil de quelque inspiré de Dieu. Et auparavant il les a fait flageller par Ariste, et trop souvent il s'entend mieux encore à les flageller qu'à les décrire. — Beaucoup de ses personnages vivent, à coup sûr, et quelques-uns d'une vie à la fois individuelle et générale, mais à un moindre degré que ceux des grands classiques. De « types » qui s'imposent à la mémoire, je n'en vois chez lui que trois : Marguerite Gautier, M. Alphonse et Mme Guichard. La vie des autres personnages doit plus aux circonstances du drame qu'à leur propre fonds ou à l'éternel fonds humain. Ou bien encore ils sont les prête-nom de l'auteur. — Si l'on pouvait pénétrer dans le secret de sa conception, on verrait, je crois, que l'invention du « cas de conscience » précède celle du drame et le suscite et se le subordonne.

M. Dumas est plus attiré par les questions morales que par la vie elle-même, et il se soucie encore plus de comprendre et de juger la vie que de la peindre; et il s'ensuit qu'il y a dans le théâtre de M. Dumas trop de la personne même de M. Dumas. Mais c'est aussi par là

qu'il est si « intéressant » (je donne au mot toute sa force). Savez-vous beaucoup de comédies plus sérieusement attachantes et plus « suggestives » que le *Demi-Monde*, le *Fils naturel* et *Denise?* En savez-vous qui contiennent à la fois plus d'émotions et d'idées? qui vous laissent moins le temps de penser quand on les voit, et qui vous donnent plus à penser quand on les lit (1)?

JULES LEMAITRE.

HISTOIRE DE L'INSTITUT

Une Académie sous le Directoire (2)

L'académie dont M. Jules Simon nous raconte la naissance est l'Académie des sciences morales et politiques, fondée comme seconde classe de l'Institut, en 1795, par la Convention, supprimée par le premier consul en 1803, rétablie par le gouvernement de Louis-Philippe sur la proposition de M. Guizot, en 1832, et qui depuis cette date heureuse poursuit le cours de ses tranquilles destinées, honorée par ses travaux, garantie, à ce qu'il semble, par l'opinion publique contre de nouveaux coups du sort, et destinée à célébrer dans quelques années son premier centenaire, qui sera celui de l'Institut tout entier. Il appartenait à M. Jules Simon d'écrire cette histoire, puisque M. Mignet ne l'avait pas écrite. Successeur de M. Mignet, secrétaire perpétuel de cette Académie, il a voulu tracer la première page de ses annales, associer à cette histoire son talent et son nom. L'Académie française avait eu ses historiens, l'abbé d'Olivet dès le XVIIe siècle, M. Paul Mesnard de notre temps. L'Académie des sciences avait rencontré les siens dans nos collègues M. Alfred Maury et M. Joseph Bertrand. L'Académie des inscriptions et belles-lettres avait été l'objet d'une savante reconstruction historique de la part du même écrivain infatigable, M. Maury. Notre Académie des sciences morales et politiques n'a plus rien à envier à ses sœurs aînées : elle avait déjà son état civil en règle dans les lois du 22 août et du 25 octobre 1795 et dans la célèbre ordonnance du 26 octobre 1832; elle a maintenant sa biographie tracée de main de maître, au moins pour la première période, la plus difficile, la plus tourmentée et, je dois le dire, la plus obscure de son existence.

On aurait pu croire que la République serait un régime favorable aux anciennes académies, à l'Académie des sciences, qui avait ouvert tant de voies nouvelles au génie national et l'avait illustré par tant de découvertes, ainsi qu'à l'Académie française, qui avait été, au XVIIIe siècle, un véritable pouvoir d'opinion. Les académies n'étaient-elles pas la parure naturelle d'un gouvernement démocratique? n'étaient-elles pas de forme républicaine, même avant la République? « Leurs membres étaient élus, ils étaient égaux; on ne connaissait parmi eux d'autre autorité que celle du talent; les magistratures y étaient temporaires. » Leur destination intellectuelle, la nature de leurs fonctions semblaient les désigner à la protection de la République et leur assurer un titre spécial à ses encouragements. « La politesse des mœurs, le goût des arts, l'habitude des recherches historiques et scientifiques, entretenues par l'aristocratie sous le régime précédent, ne pouvaient plus être conservés et développés que par ces grands corps voués à l'étude de tout ce qui ennoblit l'esprit humain. Dans la grande refonte des institutions politiques et sociales, ils pouvaient fournir en abondance des documents, des lumières, des moyens d'exécution; ils étaient un des instruments les plus indispensables et les plus précieux du règne de la raison, qu'il s'agissait d'inaugurer. Enfin les académies avaient contribué pour une grande part à l'éclosion de la Révolution, soit par leur travail collectif, soit par l'influence des hommes célèbres qui les composaient. L'Académie des sciences avait commencé la transformation du monde matériel, et l'Académie française, en discutant tout, avait préparé la transformation du monde moral. »

L'Académie des sciences, consultée à chaque instant par le gouvernement nouveau sur les questions qui surgissaient en foule, la vaccine, le magnétisme animal, l'établissement du cadastre, la mesure du méridien, le télégraphe, l'unité des poids et mesures, la réforme

(1) L'interprétation de *Denise* est excellente.

Got est de la tête aux pieds, par le geste, par le ton, par l'allure, officier retraité, régisseur fidèle, vieux brave homme et vieil honnête homme. Baillet donne une très élégante tournure au vibrion qu'il représente. Worms tient avec beaucoup de distinction un rôle difficile; il est bien l'amoureux de trente ans; il a le jeu sobre et contenu, avec des éclats soudains, qui sont par là d'un grand effet. Coquelin cadet, dans un bout de rôle, déride toute la salle. Coquelin aîné (Thouvenin) ne se sent pas de joie d'être si spirituel, si pur et si fort.

Mlle Bartet, avec sa voix profonde, pénétrante, un peu voilée, est une Denise idéalement triste et touchante; très belle dans sa réplique à Marthe et dans la scène de l'aveu. — Mme Pierson rend avec grâce et finesse l'aimable étourderie et la jolie impudeur de Mme de Thauzette. Je suis sûr qu'on lui dira encore qu'elle « embourgeoise » le rôle, qu'elle n'est pas assez grande dame. Pour jouer Mme de Thauzette! Et puis, qui est-ce qui a vu une grande dame? — Mme Pauline Granger, avec peu de mouvement et des moyens très simples, est la plus attendrissante *Mater dolorosa* dans la plus digne « femme de charge » qui soit. — Mlle Reichemberg a été adorable dans le rôle le plus malaisé, le plus complexe et le moins « sympathique ». Voulez-vous que je vous dise? Tous les autres, plus ou moins, ont des « effets » et des intonations d'acteurs : elle, jamais. Elle n'a pas un geste, pas une inflexion qui sente le métier. C'est le naturel accompli dans la perfection et dans la grâce impeccable.

(2) *Une Académie sous le Directoire*, par Jules Simon. — 1 vol. in-8°. Calmann Lévy, 1885.

monétaire, investie d'une sorte de délégation permanente et d'arbitrage en matière de chimie, d'astronomie, de géographie, était devenue un pouvoir public; on lui reconnaissait un rôle presque officiel dans l'État. Quant à l'Académie française, ses rapports intimes avec la philosophie du XVIII[e] siècle, et spécialement avec l'Encyclopédie, semblaient, malgré quelques résistances et protestations intérieures, l'avoir désignée pour prendre la tête de ce mouvement d'idées qui, en 1789, était devenue la Révolution. Comment arriva-t-il que le jour qui devait éclairer son triomphe définitif ne brilla que sur ses ruines? Comment expliquer que, dès les débuts de la Révolution, Mirabeau se fût réservé de porter le coup mortel aux académies, ce qu'il n'eût pas manqué de faire s'il eût vécu, tout en promettant de les remplacer après les avoir détruites, et que leur perte ait été consommée, le 8 août 1793, par un décret rendu sur le rapport de l'abbé Grégoire déclarant, au nom de la Commission d'instruction publique, qu'elles étaient inutiles et qu'elles devaient tomber comme un débris des institutions monarchiques?

Il y a là une énigme sur laquelle s'est exercée la sagacité de l'auteur. Selon lui, il arriva aux académies ce qui, dans le même temps, arrivait aux Parlements, qui avaient provoqué la convocation des états généraux, comme à toute la société éclairée du XVIII[e] siècle, qui avait été la complice des événements futurs et qui en devint la première victime. Les académies avaient préparé la Révolution; elles en eurent peur quand elle se montra. « Elles continuèrent à penser que l'ancien régime était plein d'abus; mais elles découvrirent que le régime nouveau apportait avec lui des abus d'une autre sorte. Elles ne changèrent pas d'avis, mais d'ennemis. Elles ne songèrent pas à reculer, mais à s'arrêter. » Or c'est une loi fatale en temps de révolution : ceux qui restent en arrière du mouvement sont considérés comme les pires ennemis de ceux qui marchent en avant. « Il faut courir ou mourir. » L'Académie française surtout, qui avait régné par l'opinion, sentit qu'elle avait maintenant l'opinion contre elle. Quelques membres émigrèrent, puis se cachèrent; d'autres entrèrent dans les assemblées; il ne venait plus personne aux séances. Avant de procéder à la destruction légale, l'Assemblée défendit de pourvoir aux places vacantes; elle fut obéie. D'ailleurs, comme il arrive en tout temps, les académies avaient beaucoup d'ennemis, ne fût-ce que ceux qui se vengeaient de n'avoir pu jamais y entrer, tels que Palissot, ou de n'avoir jamais pu obtenir d'elle une consécration officielle, comme Marat, qui se déclare dans ses pamphlets l'ennemi juré de l'Académie des sciences parce qu'elle a méprisé ses élucubrations. Ajoutez à tous ces adversaires passionnés quelques académiciens « mécontents ou traîtres », des vanités froissées comme Chamfort, auteur d'un libelle préparé d'avance pour Mirabeau, ou même des esprits supérieurs, mais exaltés et aveuglés, mal servis par des caractères faibles, tels que Fourcroy proposant, en 1792, à l'Académie des sciences de prononcer la radiation de ceux de ses confrères « qui seraient connus pour leur incivisme ». On comprendra comment l'idée de la suppression pure et simple finit par trouver accès dans la Convention. Toutes ces raisons, exposées et commentées par M. Jules Simon, portent la lumière dans l'esprit du lecteur. Il en manque pourtant une dernière, qui donne, si je puis dire, à toutes les autres une impulsion décisive : c'est ce sentiment dont les démocraties ont à se défendre comme d'une peste mortelle, la haine instinctive contre toutes les formes de l'aristocratie, même celle de l'esprit; l'envie contre tout ce qui s'élève au-dessus du niveau commun; la défiance de la haute culture intellectuelle. Il est facile de démêler dans les multitudes ce genre d'ombrage que leur causent les inégalités de l'intelligence; le talent devient suspect au même titre que la naissance ou la fortune. La suppression des académies fut donc un des tributs payés à la violence des temps et aux passions jalouses de la mauvaise démocratie.

Deux ans après, la Convention, à la veille de disparaître elle-même et comme si elle sentait le vide qu'elle avait creusé, pensa sérieusement à le remplir; elle écrivit dans la constitution de l'an III un article ainsi conçu : « Il y a pour toute la République un Institut national chargé de recueillir les découvertes, de perfectionner les arts et les sciences. » C'était là une conception vraiment philosophique et neuve. Sans doute Daunou, dans son rapport, n'échappe pas à la déclamation du temps en célébrant ce système « qui doit tenir toutes les sciences et les arts dans un éternel rapprochement », et considérant que l'Institut sera « l'abrégé du monde savant, le corps représentatif de la république des lettres ». C'est, de plus, une belle chimère que de déclarer que l'Institut « sera en quelque sorte un temple national dont les portes, toujours fermées à l'intrigue, ne s'ouvriront qu'au bruit d'une juste renommée ». Mais il est bien vrai de dire plus simplement, avec M. Jules Simon, que la réunion de toutes les puissances de la pensée humaine dans une sorte de famille intellectuelle est une de ces idées qui honorent un siècle et un peuple.

Les anciennes académies avaient été des créations accidentelles, spéciales, isolées, sans but commun; elles n'étaient pas nées d'une pensée unique, d'un système; elles avaient été formées à des époques différentes, sans aucune idée d'affiliation entre elles, avec leurs règlements et leurs usages particuliers. Elles appartenaient, en réalité, à trois mondes différents. Les quarante de l'Académie française étaient, pour la plupart, des écrivains considérables; il s'y mêlait des écrivains protégés par les grands seigneurs, ou des grands seigneurs eux-mêmes, auxquels il prenait fantaisie d'en être. L'Académie des inscriptions appartenait exclusivement aux érudits, et la plupart des

érudits de ce temps sortaient du clergé séculier et des cloîtres. L'Académie des sciences se recrutait parmi les savants de profession ou parmi ceux que produisent naturellement certaines classes sociales, comme celles des marins ou des ingénieurs. L'Académie des beaux-arts n'était, au fond, qu'une société de peintres et de sculpteurs, faisant des expositions et tenant une école.

Cette spécialité, cet isolement des académies avait frappé ces esprits hardis qui n'entreprenaient rien moins que la réforme de la société française et de l'esprit humain. Ils avaient tous fait plus ou moins leur éducation dans l'Encyclopédie, qui cherchait partout les rapports des choses et les analogies des sciences. C'est contre ce mal de l'isolement qu'ils voulurent réagir en formant l'Institut, qui devait être un corps unique, divisé en classes pour la facilité et les besoins du travail, mais, au fond, vivant de la même vie, distribuant dans des catégories différentes chaque genre d'études, mais maintenant rigoureusement la solidarité des parties dans l'harmonie de l'ensemble. C'est pour atteindre ce but qu'il fut décidé que tous les membres de l'Institut lui appartiendraient au même titre, quelle que fût la diversité de leurs aptitudes et de leurs travaux, qu'ils seraient, quelle que fût leur classe, élus par le corps entier; qu'ils auraient tous les mêmes honneurs et même le droit de siéger dans chaque classe et d'y prendre la parole; c'est aussi pour cela, quand il y eut une indemnité (qu'on appelle abusivement un traitement), qu'il fut décidé qu'elle serait la même pour tous, et, quand il y eut un costume, que ce serait un uniforme; enfin c'est pour la même raison qu'on établit des séances communes en grand nombre, où l'on porterait non seulement toutes les affaires qui intéresseraient le corps, mais toutes les communications qui, dans chaque classe, auraient paru de nature à mériter l'attention non seulement d'un groupe intellectuel, mais du monde savant tout entier. L'Institut devenait ainsi la haute délégation, la représentation permanente des intérêts les plus élevés des sciences, des lettres et des arts. Le nom même, si bien choisi et d'une compréhension si large, l'Institut national, l'Institut de France, donnait à cette pensée, en même temps qu'une consécration définitive, une formule saisissable pour tous et une expression digne d'elle par sa grandeur et sa simplicité. C'était l'image organique et concrète de ce qui est l'idéal éternel des savants, la synthèse de la science réalisée dans un grand corps.

C'était aussi, il faut bien le dire, la répétition dans l'ordre intellectuel de cet autre idéal : la république une et indivisible, un idéal politique que l'on appliquait à tout, sans mesure et sans nuance, et que, selon l'expression de M. Jules Simon, on ne pouvait tenter sérieusement de mettre en pratique, pour la science comme pour l'État, que dans un moment de nivellement universel et d'intrépidité à toute épreuve. Ainsi à côté de la grande idée s'était glissée la chimère. M. Jules Simon la saisit d'un regard pénétrant et la signale dans une série d'objections très nettes, qui portent sur ces points principaux : 1° on fit élire les membres de l'Institut non par leur classe, seule compétente, mais par l'Institut tout entier; 2° on exigea de l'Institut un rapport collectif sur les travaux de l'année de chaque classe, qu'on fit lire non devant un public spécial, mais en pleine séance du Conseil des Cinq-Cents et du Conseil des Anciens; 3° on fit concourir toutes les classes indistinctement à tous les travaux dont l'Institut était chargé; 4° on supprima les séances solennelles de chaque classe et on les remplaça par quatre séances solennelles de l'Institut, dans lesquelles chaque classe apportait une part égale; 5° on ôta toute autorité aux présidents et aux secrétaires, et il en résulta deux choses : la première, que l'Institut passa tout son temps à s'administrer, et la seconde, qu'il ne fut pas administré du tout.

Toutes ces exagérations ont été corrigées par la suite, soit dans les règlements, soit dans le meilleur des règlements : la pratique et les mœurs. On peut même penser, comme l'auteur, que ces exagérations ont été corrigées jusqu'à l'excès et que, de notre temps, les liens qui doivent unir les différentes académies sont un peu trop relâchés. Sauf des séances trimestrielles consacrées à quelques affaires communes à tout l'Institut (comme les legs et les testaments) ou à quelques lectures trop peu écoutées, sauf une séance annuelle dans laquelle les cinq classes sont représentées chacune par un discours ou une étude, les rapports sont rares entre les membres des différentes classes. On n'a plus guère de commun que le nom et la passion du grand corps auquel on appartient. Au lieu de la république une et indivisible que la Convention avait voulu fonder dans l'ordre de la science, nous sommes comme « une république fédérative où chaque État garde son autonomie, sauf quelques réserves d'intérêt commun ». Est-ce un bien, est-ce un mal? Ce que l'on peut dire comme excuse, c'est qu'il y a là un fait presque fatal, une conséquence naturelle et forcée de la division du travail intellectuel et de l'extension indéfinie de chaque science. On ne peut rêver de faire une encyclopédie qu'à une époque où chaque science a une étendue limitée et où toutes les sciences peuvent tenir dans les bornes d'un monument commun. Sauf les manuels élémentaires de la science universelle, qui songerait sérieusement aujourd'hui à la construction d'une encyclopédie du genre de celle qui avait tenté le XVIIIe siècle? Il peut y avoir de nos jours des encyclopédies de sciences spéciales, de physique, de chimie, de mathématiques, de philosophie; mais il faudrait un esprit bien superficiel pour oser recommencer l'œuvre de Diderot, déjà gigantesque et presque irréalisable de son temps, puisque, malgré la conspiration de tant d'efforts et de circonstances favorables, œuvre d'un

siècle plutôt que d'un groupe, œuvre d'opinion autant que de système, elle n'a jamais été pleinement achevée dans son dessein primitif.

Il en est de même pour la grande conception de l'Institut, cette encyclopédie vivante. Concevrait-on, par exemple, aujourd'hui, par suite de cette tyrannie d'unité, l'Institut tout entier se réunissant pour élire un membre de la section d'économie ou de législation, ou, comme cela se pratiquait alors, les peintres et les sculpteurs prononçant sur le mérite d'un astronome ou d'un géomètre? Conçoit-on davantage un rapport collectif à la Chambre des députés ou au Sénat sur les travaux des sections de minéralogie ou de philosophie ou sur l'œuvre du *Dictionnaire historique*, et dont les conclusions seraient mises aux voix dans l'assemblée? Ce sont là, encore une fois, des chimères dont le temps, la raison publique et l'opinion ont fait justice. L'idée de l'unité était poussée si loin, dans ces temps primitifs de l'Institut, que les acteurs de la Comédie française qui représentaient la déclamation dans la section des beaux-arts, Molé, Monvel, Préville, étaient devenus, de fait et de droit, les confrères de Lacépède, de Prony, de Fourcroy, de Vauquelin et de Cuvier. C'était vraiment faire violence à la nature des choses et à la spécialité des talents que de créer des assimilations de ce genre.

Les trois classes, qu'on aurait appelées les trois Académies nouvelles si l'on n'avait redouté un nom impopulaire, étaient désignées d'après la division même des aptitudes et des travaux de ceux qui les composaient. La première était celle des sciences physiques et mathématiques; la seconde, celle des sciences morales et politiques; la troisième comprenait la littérature et les beaux-arts. La classe des sciences morales et politiques était une innovation de fait, non d'idée : l'idée de ce genre spécial d'études se retrouvait, sous d'autres noms, dans les projets antérieurs, ceux de Mirabeau, de Talleyrand et de Condorcet. Cette classe, d'après la loi du 25 octobre 1795, comprenait six sections : l'analyse des sensations et des idées (un nom bizarre, un nom d'école qui déguisait la philosophie), la morale, la législation, l'économie, l'histoire générale et philosophique, et, par une adjonction assez inattendue, la géographie. M. Jules Simon croit voir dans cette classe des sciences morales une sorte de rétablissement indirecte de l'Académie française, et cela est vrai si l'on se souvient qu'il y avait eu pendant une partie du XVIII[e] siècle deux portions très distinctes dans l'Académie : l'académie philosophique, et l'académie purement littéraire. L'académie philosophique lui paraît revivre sous cette forme. On ne saurait être de meilleure maison. « Cette académie demeura fidèle à l'esprit qui l'avait fondée, fidèle à la philosophie du XVIII[e] siècle; elle était par excellence l'Académie de la Révolution, et, quand le premier consul voulut rétablir l'influence de la religion sur le peuple, il fit le Concordat et supprima la seconde classe de l'Institut. » Elle n'avait vécu que huit années et devait attendre pendant vingt-neuf ans l'heure de renaître par l'initiative d'un penseur qui se trouvait être alors ministre, M. Guizot.

L'Institut une fois fondé, il fallait lui donner un organisme qui lui permît de se mouvoir et de vivre. Ce sont ces instruments nécessaires de son existence collective que l'auteur analyse dans une série de chapitres sur le règlement, le logement, le traitement, le costume, et tout ce qui touche à la vie de relation, aux rapports de l'Institut avec le public, à son action sur les lettres et les sciences, les concours et les prix, ou à ses manifestations extérieures, comme les séances publiques. Ces chapitres sont intéressants par les détails mêmes, étudiés de très près avec une conscience qui ne néglige rien et qui anime tout, avec un art naturel et simple qui donne du prix à tout ce qu'il touche. Mais il est malaisé d'analyser une pareille quantité de détails, dont plusieurs resteraient obscurs ou sembleraient médiocres si on les isolait de la place qu'ils occupent dans l'ensemble et surtout si on leur enlevait cet intérêt particulier que donne à chacun d'eux le talent de l'auteur.

Avec de pareils éléments, associés et réunis un peu de force dans une synthèse qui contrariait sur plus d'un point la nature des choses, il ne faut pas s'étonner si les séances publiques, fixées au nombre de quatre par année, participent quelque peu de la confusion des idées, des talents et des hommes. « On était d'ailleurs charmé de cette confusion même, et l'on en était même si charmé qu'on avait voulu par chaque classe deux orateurs, sans compter les rapports des secrétaires, ce qui faisait neuf discours, plus le discours du président, car il n'y a pas de président sans discours. Dix discours en une séance! La Convention, qui avait ordonné cela, ne s'était jamais montré plus intrépide. On comptait beaucoup sur ces réunions solennelles pour répandre les découvertes des sciences et le goût des arts. » Aussi tout fut prodigué à cet héroïque public des premières séances, depuis des problèmes de géométrie jusqu'à des cantates. Comme exemple de ces séances, vraiment extraordinaires à la distance où nous sommes, il faut voir le programme de la séance d'inauguration de l'Institut du 15 germinal an IV, tenue avec une grande solennité dans la salle des Cariatides, au Louvre.

Quinze cents personnes s'y trouvaient assemblées, avec les membres de l'Institut, le gouvernement et son cortège, les chœurs et les instrumentistes. Les Directeurs, dont quelques-uns étaient membres de l'Institut, portaient le grand costume, habit bleu et manteau nacarat, tout couverts de broderies d'or, avec la ceinture de soie, le baudrier et le chapeau à panache. Ils étaient accompagnés du corps diplomatique et de tout ce qui restait de savants, d'hommes de lettres et d'ar-

tistes dans la société nouvelle après les événements qui en avaient jeté un si grand nombre dans l'exil ou à l'échafaud. Tels étaient les illustres convives appelés à ce grand banquet de l'intelligence régénérée, et voici le menu oratoire qui leur fut servi, si cela peut s'appeler un menu.

D'abord la harangue, vide et pompeuse, du président du Directoire, Letourneur, et la réplique de Dussaux, qui présidait la séance au nom de la troisième classe, dont c'était alors le tour de diriger les travaux de l'Institut. Puis ce fut Daunou, membre de la seconde classe, spécialement élu pour cette fonction d'orateur, qui se leva, justifiant d'ailleurs ce choix par un important discours sur la destination de l'Institut, sur ses devoirs et ses droits à l'égard du gouvernement, qu'il résume dans une formule heureuse en disant que « ceux qui auraient le droit de lui demander des travaux n'auraient pas le pouvoir de lui commander des opinions ». Après lui parurent successivement les trois secrétaires : Lacépède pour la classe des sciences mathématiques et physiques ; Le Breton pour la classe des sciences morales et politiques ; Fontanes pour la classe de la littérature et des beaux-arts, exposant un résumé des travaux de chaque classe. Collin d'Harleville vint déclamer une interminable pièce de vers intitulée *la Grande Famille réunie*, où, malgré les mauvais vers et les périphrases, il n'était pas difficile de voir qu'il s'agissait de l'Institut. Est-ce tout ? Attendez ; nous ne sommes qu'au tiers de la séance. Fourcroy arrive avec un mémoire sur les détonations du *muriate suroxygéné de potasse* lorsqu'il éprouve un choc ; Cabanis, avec un fragment de son grand ouvrage sur les *Rapports du physique et du moral ;* Lacépède, avec l'éloge d'un savant oublié, Vandermonde ; Prony, avec une notice sur la superficie et la population de la France. Ici se place un heureux intermède, la récitation d'une pièce de vers d'Andrieux, par Monvel, membre de l'Institut et acteur de la Comédie française. Et, tout de suite après, les discours recommencent. Procession singulièrement bigarrée : une notice historique de Le Breton sur Raynal, l'auteur de l'*Histoire philosophique des deux Indes ;* une dissertation de Grégoire sur les lettres et les sciences et l'influence qu'elles exercent pour le bonheur du genre humain ; un mémoire de Cuvier sur les différentes races d'éléphants, et le récit d'un voyage aux Pyrénées par Dussaulx. Une ode de Lebrun sur *l'Enthousiasme* vient à temps pour réveiller celui de l'auditoire qui faiblissait, et la séance se termine sans encombre par des expériences de Fourcroy sur les explosions du muriate qui avaient fait l'objet de sa lecture.

J'ai tenu à mettre ce programme sous les yeux de notre public contemporain, que deux heures de séance fatiguent, pour montrer à quel point les préoccupations tragiques de la vie politique qui avaient rempli les dernières années du siècle et la rareté des plaisirs intellectuels avaient heureusement disposé ce public de 1796 à recevoir avec reconnaissance des générosités de ce genre. Je ne conseillerais pas de recommencer une pareille épreuve en 1884. Il y aurait sous la coupole une panique universelle, ou, si la fuite était impossible, une émeute. La sensibilité nerveuse des auditoires a bien changé d'un siècle à l'autre.

L'historien d'*Une Académie sous le Directoire* ne néglige aucune des sources d'intérêt qui peuvent varier son sujet ou même l'égayer à l'occasion. On pourrait puiser à pleines mains dans son livre de ces anecdotes qui peignent une époque et de ces traits qui peignent un homme. Rien de plus piquant que les esquisses qui défilent devant nous dans la nomenclature commentée des premiers membres de la classe des sciences morales et politiques. L'auteur a bien raison de retracer les figures des ancêtres de notre Académie. C'est là l'étude vivante qu'on attendait de lui. Le reste n'est que le cadre : règlements, institutions, organisations. Le portrait lui-même, c'est la réunion de ces célébrités ou des notoriétés inégales qui viennent prendre place dans l'Institut naissant. L'auteur excelle à crayonner ces physionomies si diverses, et, comme il arrive pour les peintures excellentes, bien qu'on ne connaisse pas à beaucoup près tous les personnages dont il parle, il y a un tel relief de vie dans ces rapides crayons, tant de réalité soulignée parfois de quelque malice si juste, qu'on se surprend à dire, sans avoir vu le modèle : « Combien cela est ressemblant ! » Ainsi passent sous nos yeux, marqués d'un trait qui se grave dans l'esprit, les membres désignés par le gouvernement ou élus par leurs confrères et, de plus, les membres associés, qui ne sont pas toujours les moins célèbres.

Pour la section de l'analyse des sensations et des idées, les principaux furent Volney, Garat, Cabanis, parmi les membres titulaires, et, parmi les associés, Destutt de Tracy, La Romiguière, de Gérando, Pierre Prévost de Genève. Le portrait de Garat est un chef-d'œuvre de finesse et de douce ironie. On le voit, ce virtuose en philosophie comme en politique, exerçant sa faconde sur tous les sujets avec autant de légèreté que d'éclat ; professeur plutôt qu'orateur, plutôt journaliste qu'écrivain, arrivant à n'être rien ou presque rien pour la postérité après avoir fait un bruit continuel pendant sa vie ; mêlant les principes de Condillac, qui étaient à la mode, à une sorte de spiritualisme à la façon de Jean-Jacques, qui aide à la belle déclamation ; un de ces hommes qui sont toujours de bonne foi au moment où ils parlent et qui traversent toutes les opinions et tous les partis en s'apercevant à peine de leur propre mobilité ; dénué de caractère à un point invraisemblable ; politique inconséquent, mêlé aux plus effroyables événements avec une sorte de candeur de frivolité qui permet de dire de lui, comme de son neveu le chanteur, qu'il ne fit jamais que des roulades ; n'ayant jamais eu d'ennemis sérieux à cause de sa lé-

gèreté même; pardonnant à ceux qui l'attaquent, non par générosité, mais par faiblesse et parce qu'il était dans sa nature d'oublier et de changer; ne sachant même pas haïr, si ce n'est en rhétorique. — Tout autre était Cabanis, le fidèle ami et le confident de Mirabeau, mêlé à la politique par occasion plutôt que par goût, n'y cherchant d'ailleurs ni un rôle à jouer, ni une ambition à pousser, ni une fortune à faire; philosophe et médecin à la fois, très versé dans la société d'Auteuil, préparant sans relâche, à travers les plus graves événements, son *Traité des rapports du physique et de morale;* matérialiste de doctrine, non de pratique, réfutant ses idées par l'élévation d'une âme sensible et fière, par la dignité de sa vie, noblement inconséquent, honnête homme enfin dans toute la force du mot, qui n'est pas vulgaire. De Tracy, bien que seulement associé à cette classe dont il ne pouvait être membre titulaire et résident parce qu'il habitait Auteuil, en fut le véritable représentant; fin analyste simplifiant et perfectionnant le système de Condillac; La Romiguière animant de la grâce de sa parole ou de son style le fond ingénieux, mais restreint, de sa philosophie; de Gérando, devenu administrateur éminent après une jeunesse agitée et héroïque, créant l'histoire de la philosophie dans une génération qui répétait le mot de Voltaire : « On ne lit plus Descartes », et qui, animée de l'idée prédominante d'unité, de généralité, d'innovation en toute chose qui caractérisait l'Encyclopédie, pratiquait un mépris facile pour l'histoire, pour l'érudition et la tradition.

Nous n'en finirions pas, si nous voulions seulement indiquer les rapides et fidèles esquisses que chacun de ces noms appelle. Dans la section de morale, l'auteur nous montre, avec une certaine complaisance, Bernardin de Saint-Pierre, un aventurier, d'humeur difficile, quinteux, et avec cela sentimental, très courageux, comme cela lui arriva quand il le fallait, pour défendre ses convictions déistes devant ses confrères de la seconde classe dans cette séance célèbre où, ayant osé en appeler hautement à l'idée de Dieu pour appuyer la morale, il s'attira les colères de Naigeon et de Volney et cette fameuse apostrophe de Cabanis qui s'écria : « Je jure que Dieu n'existe pas! »

L'histoire philosophique du temps se retrouve ainsi dans ces chapitres si animés, si variés, qui constituent une biographie vivante de la classe des sciences morales et politiques. L'auteur est tout préparé, ayant vécu longtemps dans cette célèbre compagnie, pour s'en porter l'apologiste convaincu et contre le premier consul, qui la supprima, et contre M. de Tocqueville, qui plus tard la railla, prétendant qu'avant d'être détruite par un despotisme ombrageux elle s'était elle-même réduite à l'impuissance en désertant sa mission. C'est l'occasion d'un chaleureux plaidoyer qui couronne le livre.

Je ferai deux parts dans ce plaidoyer qui ne m'a pas entièrement convaincu. M. Jules Simon prétend qu'on ne pourrait citer beaucoup d'académies, ni avant la fondation de la seconde classe en l'an IV, ni après sa suppression en l'an XI, qui aient eu des membres plus illustres et produit des travaux plus remarquables. Pour ce qui est des membres illustres, je l'accorde, pourvu qu'on atténue un peu le sens de cette grande épithète qui ne s'applique qu'à deux ou trois d'entre eux tout au plus. Il est certain que, même avec cette atténuation nécessaire, les noms de La Romiguière, de Cabanis, de Destutt de Tracy, de Gérando, de Bernardin de Saint-Pierre, de Cambacérès, de Rœderer, de Sieyès, de Merlin de Douai, de Talleyrand, etc., justifient de la manière la plus sérieuse la création de cette seconde classe et, par conséquent, sont la condamnation formelle de l'acte qui la supprima. Mais pour ce qui est des travaux faits spécialement en vue de cette classe, la démonstration de M. Jules Simon est beaucoup moins décisive. Bien peu dépassèrent le niveau de la médiocrité, et ce n'est pas en vue de l'Institut que furent écrits les ouvrages qui recommandent les noms de leurs auteurs. M. Jules Simon lui-même, quelque peu infidèle au plaidoyer futur, nous avait fait, dans la première partie de son livre, cet aveu, « que l'histoire de cette seconde classe ne fut pas tout à fait digne de l'éclat de sa naissance; que le système de Condillac l'étouffa, que les fonctions publiques l'absorbèrent; qu'elle catalogua beaucoup, qu'elle trouva peu, et manqua de la vertu de propagation ». Là est, à mon avis, la vérité. Plusieurs représentants de cette classe furent de premier ordre, d'accord; mais les travaux qui remplirent les huit années de son existence éphémère ne s'élevèrent pas, il s'en faut de beaucoup, à la hauteur des espérances publiques, et, sans tomber dans l'excès de satire dont M. de Tocqueville s'est rendu coupable à l'égard des ancêtres de notre académie, on peut bien dire qu'à cette distance des années et dans la perspective ces travaux nous paraissent inférieurs aux hommes.

Tout cela n'atténue et n'excuse pas le coup de force du premier consul, qui supprima la classe des sciences morales et politiques tout simplement par le silence, en ne lui marquant pas sa place dans le décret de réorganisation de l'Institut de l'an XI. Cela ne justifie pas non plus sa fameuse colère contre les mécontents, occultes ou déclarés, qui formaient la majorité de cette classe et qu'il confondait sous le nom d'idéologues. En les frappant de mort académique, au moins en tant que groupe, il sembla qu'il frappait la philosophie elle-même dont ils étaient comme les représentants officiels devant le public. Ce fut un malheur, comme toujours, quand les idées sont frappées, plus encore un malheur pour celui qui se donna l'air d'un despote que pour les idées, qui ne meurent pas, qui survivent et qui se vengent. Toutefois n'oublions pas que le même décret qui supprimait par prétérition la classe des sciences

morales et politiques mettait à sa place la classe de langue et de littérature française, qui valait bien autant qu'elle et qui n'était rien moins que l'Académie française détruite par la Convention et maintenant restaurée sous un autre nom dans son antique patrimoine. C'était bien quelque chose. N'oublions pas non plus qu'il était spécifié dans le décret que les membres actuels et associés étrangers de l'Institut seraient répartis dans les quatre classes déterminées par l'organisation nouvelle. Il faut tenir compte de ce rétablissement de l'Académie française, où une partie des Sciences morales et politiques, exilées de leur foyer, pouvait renaître sous une forme éloquente. Ce n'est donc pas la suppression de l'*Académie des idéologues*, comme semble le dire M. Jules Simon, qui entraîna la chute de la liberté de parler et de penser. Ce fut un symptôme, non une cause. S'ils avaient été vraiment des gens d'opposition active et militante, les idéologues exclus de leur classe spéciale n'auraient pas manqué de porter dans les autres classes, qui leur avaient donné asile, cette liberté de parler et de penser dont M. Jules Simon leur confère expressément le mandat. Or, s'ils le firent, ils le firent sans éclat. Nul d'entre eux ne manifesta cette hardiesse de parole et cette force d'éloquence qui devaient se révéler chez d'autres, tels que Mme de Staël et Chateaubriand. Ce furent ces deux écrivains qui prirent sans concurrence la place laissée libre dans l'opposition sous le régime silencieux de l'Empire. C'est qu'en effet les académies ne sont qu'une des manifestations de l'opinion, une des formes de la liberté de parler et de penser. Ces libertés-là sont insaisissables par essence, indépendantes des institutions; leur fortune n'est pas liée à celle d'un groupe; il n'appartient à personne, pas même au premier consul, d'en finir avec elles. Le mécontentement froid et silencieux d'une classe de l'Institut aurait fait assurément moins de tort à Napoléon que n'en firent deux ou trois paroles enflammées de Chateaubriand dans son discours de réception à l'Académie française, discours qui ne fut pas, il est vrai, prononcé en séance publique, mais qui fut lu par la France et par l'Europe.

E. Caro.

(Journal des Savants.)

UN PHILOSOPHE GENEVOIS

Amiel et ses juges

Le second volume des fragments du *Journal intime* d'Amiel a provoqué depuis quelques mois une polémique des plus intéressantes qui a ajouté au retentissement de cette œuvre très distinguée. L'auteur est entré dans la gloire par un livre où il explique sans cesse comment il n'a jamais pu atteindre la célébrité ni occuper parmi ses contemporains la place que méritait son talent original, délicat, parfois exquis. C'est précisément ce qui fait l'intérêt supérieur de son journal. Amiel y démêle, avec une psychologie très exacte dans son raffinement, les causes qui l'ont en partie paralysé et réduit au monologue solitaire.

Or ces causes ne sont autres que des influences répandues dans l'atmosphère que nous respirons, pour peu que nous vivions de la vie intellectuelle de notre temps et que nous en connaissions les contradictions.

Deux grands courants se disputent nos pensées : le courant spinosiste, panthéiste, naturaliste, qui sous le tourbillon des phénomènes ne voit rien d'absolu et souvent même rien de réel, nulle cause intelligente et libre, nulle loi morale indestructible; puis le courant kantiste ou chrétien, qui fait de l'ordre moral le fond, la base, la fin de l'être. On peut prendre nettement parti pour l'une ou l'autre de ces tendances prédominantes et alors marcher droit devant soi avec énergie, comme un soldat qui combat sous son drapeau. On peut être ainsi tout ensemble un homme de pensée et un homme d'action. Il n'en est plus de même pour celui qui demeure à l'état d'hésitation perpétuelle, constamment partagé entre les deux tendances, frappé tour à tour de ce que chacune a de plausible, comme un juge qui ne mettrait jamais fin aux plaidoyers des parties adverses pour rendre son arrêt. Alors le nerf même de l'action est brisé ou détendu.

Je sais bien qu'il y a une ressource pour échapper au déchirement intérieur qui conduit à l'impuissance : c'est de n'y plus penser et de s'étourdir en se donnant la fièvre du plaisir ou de l'activité ambitieuse. Ce remède paraît pire que le mal à une âme profonde, élevée, surtout si elle possède à un degré éminent le don fatal de l'analyse impitoyable.

Tel fut le cas d'Amiel. Ce qui fait l'intérêt incomparable de son journal intime, c'est précisément que nous y voyons les deux tendances dominantes de notre siècle tourmenté lutter l'une contre l'autre, dans son esprit si libre et si fin à la fois, comme dans un champ clos rétréci. Les péripéties de cette lutte sont rendues par cet incomparable analyste avec une précision qui n'est égalée que par la souplesse et la riche ingéniosité de son style, capable de mouler au dehors ce que la vie intérieure a de plus nuancé et de plus mobile.

Je laisse à part tout le côté littéraire du livre, si parfaitement caractérisé par M. Caro dans la *Revue des Deux Mondes* (1).

On ne se lasse pas d'admirer ces aperçus si neufs, si originaux, sur les auteurs contemporains, ces descriptions de la nature qui, comme le paysage de Ruys-

(1) Livraison du 15 septembre 1884.

dael, sont tour à tour illuminées et assombries par les dispositions du peintre, si bien qu'elles sont, elles aussi, comme des pages de ses mémoires, et qui rendent en même temps l'aspect des choses par la magie du coloriste — enfin toutes ces qualités de style qui tirent leurs beautés les plus originales de la tristesse ou de la lassitude morale, semblables aux perles qui seraient, dit-on, le résultat d'une maladie du coquillage. Le second volume du journal intime d'Amiel nous présente à un degré supérieur toutes ces qualités exquises que nous avons déjà relevées à l'occasion du premier, avec le même mélange de préciosité qui nous avait déjà frappé. Amiel eût davantage évité ce défaut s'il se fût moins défié de cet esprit français pour lequel il est décidément injuste en ne voyant que ses travers. Il oublie jusqu'à quels sommets et jusqu'à quelle profondeur ses représentants les plus éminents ont projeté ses vives clartés.

Je m'attache uniquement à ce qui, dans le livre d'Amiel, se rapporte au mouvement, aux directions diverses de la pensée contemporaine et aux conclusions que d'illustres critiques en ont tirées. Il s'agit de savoir si le dernier mot du journal intime est bien ce qu'on appelle en Angleterre l'*agnosticisme*, le doute final, l'aveu de l'illusion universelle enveloppant jusqu'à nos aspirations vers l'idéal moral. Le fait seul de la contradiction intérieure, tel qu'il se produit chez Amiel, confirme-t-il la conclusion que tout n'est rien et que l'existence équivaut à zéro? Il ne faut pas s'y tromper, le cas d'Amiel n'est pas considéré par ceux qui le caractérisent de cette façon comme une excentricité individuelle. C'est bien pour sa génération qu'il aurait conclu, car personne n'a eu plus de perspicacité que lui pour discerner le vrai fond des choses. Si l'on peut attribuer aux particularités d'un tempérament morbide son isolement et son excentricité relative, il ne s'est pas trompé, dit-on, en concluant comme il l'a fait et en résistant aux réactions d'une âme naturellement chrétienne. Cela aussi était une chimère. Il aurait reconnu avant de mourir que derrière le voile des apparences il n'y a rien, rien que leur succession capricieuse sur le miroir intérieur, qui n'est lui-même qu'un assemblage fortuit d'un moment.

On comprend l'importance, la gravité d'une telle appréciation : elle n'irait à rien moins qu'à établir qu'il suffit d'y voir clair pour reconnaître le néant de tout et aboutir soit au pessimisme avec les esprits élevés, soit à l'épicurisme esthétique ou simplement amusant avec les dilettantes. Chacun de nous peut se dire à propos de cette question qui semble ne porter que sur un homme et sur un livre : *De te res agitur*.

Quant à nous, nous pensons avec d'autres critiques qu'Amiel n'a point conclu de cette façon, qu'en définitive il a plutôt penché vers le kantisme chrétien et que lui-même nous a expliqué avec une sincérité parfaite ce qui l'a empêché de couper court aux incertitudes paralysantes de sa pensée. Nous ferons effort pour nous dégager de tout parti pris et pour ne nous en rapporter qu'à l'écrivain lui seul.

I.

Nous reconnaissons sans ambages qu'Amiel a fortement subi l'influence de la spéculation panthéiste sous sa forme prédominante actuelle, qui est le pessimisme, car il ne pouvait longtemps conserver l'optimisme de sa première phase hégélienne. Il est devenu de plus en plus difficile au XIXe siècle de voir dans le développement des faits nécessaires le déroulement de la raison éternelle, tant ce développement paraît manquer de fins raisonnables dès qu'on s'enferme dans les limites du relatif et de l'éphémère. C'est bien le panthéisme à la façon indienne, avec sa poésie aussi enivrante que confuse et son aspiration au néant, qui attira Amiel comme l'abîme nous fascine par le vertige. La nature n'est plus, avec ses enchantements, que la Maïa du *Bhagavat-Ghita*.

« Je sens, dit-il, comme Bouddha, tourner la grande roue, la roue de l'illusion universelle. Depuis bien des années, le Dieu immanent m'a été plus actuel que le Dieu transcendant. La croyance et la vérité se sont distinguées avec une netteté croissante. La psychologie religieuse est devenue un simple phénomène et a perdu sa valeur propre et nouménale. Il me semble que ce qui me reste de toutes mes études, c'est une nouvelle phénoménologie de l'esprit, intuition de l'universelle métamorphose. »

Ce vertige le ressaisit dès qu'il s'enferme dans l'intellectualisme, c'est-à-dire dans cette préoccupation purement intellectuelle qui fait abstraction de la vie morale. Il est certain qu'à ce point de vue, l'absolu se dissout. Considérée des cimes glacées de la pensée pure, la terre ne présente que le multiple et le relatif; le ciel n'est qu'une morne étendue, et l'absolu se perd dans le fractionnement indéfini de l'être dans la succession de la vie. Toutes les fois qu'Amiel en revient à cette conception des choses purement intellectuelles, il ne croit plus qu'au royaume du vide. Seulement, dans d'autres moments de sa vie morale, il se rend parfaitement compte de ce que cet intellectualisme effréné a de dangereux, et aussi de faux et d'incomplet comme méthode.

« La sagesse, dit-il, consiste à se prêter à l'illusion universelle sans en être dupe. Il nous semble que l'intellectualisme aboutit là. L'esprit, en tant que pensée, arrive à l'intuition que toute réalité n'est que le rêve d'un rêve. Ce qui nous fait sortir du palais des songes, c'est la douleur, la douleur personnelle; c'est aussi le sentiment de l'obligation ou, ce qui réunit les deux, la douleur du péché; c'est encore

l'amour; en un mot, c'est l'ordre moral. Ce qui nous arrache aux enchantements de Maïa, c'est la conscience. La conscience dissipe la vapeur du kief, les hallucinations de l'opium et la placidité de l'indifférence contemplative. Elle nous pousse dans l'engrenage terrible de la souffrance et de la responsabilité humaine. C'est le réveil-matin. C'est le cri du coq qui met en fuite les fantômes. C'est l'archange armé du glaive qui chasse l'homme du paradis artificiel.

« L'intellectualisme ressemble à une ivresse qui se déguste; le moralisme est à jeun; c'est une famine et une faim qui refusent de dormir. Hélas! hélas! »

Ce passage est décisif, car il nous donne l'explication par Amiel lui-même de ses tergiversations et de ses rechutes dans le *nirvana* moral dont personne mieux que lui n'a montré l'exclusivisme. Nous n'y aboutissons qu'après avoir mutilé notre être en nous réduisant à la pensée pure. « La logique, dit Amiel, n'a besoin que de conséquence, et la vie a mille besoins : le corps veut la santé ; l'imagination appelle le beau ; le cœur réclame l'amour ; l'orgueil demande la considération ; l'âme soupire après la paix; la conscience pleure après la sainteté ; tout notre être a soif de bonheur et de perfection. » Ces aspirations de l'être humain pris dans sa complexité ne sont pas à ses yeux un simple leurre ; ce sont de sublimes prophéties : « Elles n'ont pu naître que sous l'action de la même cause qui leur permettra d'aboutir... L'âme ne peut rêver l'absolu que parce que l'absolu est; la conscience de la perfection possible est la garantie que le parfait sera. » L'intuition de l'âme, qui est une foi et n'a rien de scientifique, est « le postulat d'une vérité supérieure qui mettra tout d'accord ». Il ne faut ni la dérober au contrôle du libre examen, qui la dégage de ses illusions, ni la dissoudre par l'analyse. L'analyse tue la spontanéité. « Le grain moulu en farine ne saurait plus germer ni lever. » Peut-on signaler en termes plus énergiques les dangers de l'intellectualisme que dans le passage suivant?

« Par la pure intelligence et par le travail solitaire, j'arriverais facilement au point de vue de Shopenhauer; mais, dès que le cœur est sollicité, je sens que la contemplation est intenable. La pitié, la charité, le dévouement reprennent leurs droits et même revendiquent la première place. »

Il est étrange de voir Amiel, après nous avoir si clairement expliqué comment l'intellectualisme, en tant qu'il est exclusif, conduit à l'illusion universelle, s'y abandonner par moments sans frein, car, lorsqu'il y revient, c'est tout entier, comme s'il n'avait jamais fait d'autres expériences ni employé d'autres moyens d'investigation. Or ces expériences, elles sont constantes chez lui. Personne n'a affirmé comme lui le caractère sacré, absolu, la réalité immédiate, invincible de l'ordre moral.

« Certes, dit-il, la nature est inique, sans probité et sans foi. Le bonheur de quelques-uns s'expie par le malheur d'un plus grand nombre. Inutile d'ergoter contre cette loi. La nature humaine se révolte contre cette loi. S'il y a conflit entre le monde naturel et le monde moral, entre la réalité et la conscience, c'est la conscience qui doit avoir raison. »

Amiel ne se contente pas de ces affirmations générales; il sort de l'abstraction; pour lui, la loi qui régit l'ordre moral est une loi divine. C'est la volonté de Dieu. Il en parle avec une élévation, une émotion parfois sublimes et qui deviennent touchantes au plus haut degré quand cette volonté se présente à lui sous la forme de la maladie, de la mort, et que l'obéissance équivaut à un sacrifice. Cet élément moral est l'élément prédominant dans sa vie intérieure. Je sais que l'on a invoqué une des dernières pages de son journal, déjà citée plus haut, où il nous apparaît plus fasciné que jamais par le panthéisme spinoziste et naturaliste; mais je ne comprends pas le parti qu'on en tire, car elle ne nous donne pas ses *novissima verba*. C'est de sa main presque déjà glacée par la mort qu'il écrivait ces mots, admirables dans leur simplicité, qui sont comme la revanche de la conscience morale :

« La lutte inutile et incessante humilie la nature virile. Ce que le lion supporte le moins, c'est la bataille avec le moucheron. L'homme naturel sent de même. Mais l'homme spirituel doit apprendre la douceur. L'inévitable, c'est la volonté de Dieu. On eût préféré autre chose; mais c'est le lot à nous assigné qu'il s'agit d'accepter. — La destinée a deux manières de nous briser : en se refusant à nos désirs et en les accomplissant. Mais celui qui veut ce que Dieu veut échappe à ces deux catastrophes. Toutes choses tournent à son bien.

« La mort elle-même — avait-il dit quelques jours auparavant — peut devenir un consentement, donc un acte moral. L'animal expire; l'homme doit remettre sa vie à l'auteur de son âme. »

Qu'on veuille bien remarquer que dans les passages de son journal où Amiel affirme l'ordre moral, il parle avec autant de fermeté et de liberté philosophique que quand il donne des gages à la thèse contraire. Il n'obéit point à une émotion passagère; ses affirmations sont nettes et solidement fondées, car elles reposent sur une base de certitude qui est de bon aloi — je veux dire l'expérience immédiate d'un fait aussi irréductible que l'obligation morale. Son pied touche le roc. Le flot de ses pensées pourra l'en détacher une heure; mais il y revient, et c'est là que l'atteignit la dernière vague qui l'a jeté sur le rivage éternel.

II.

Nous ne nions pas qu'il s'en écarta souvent. Son journal intime est comme un entrelacement continu



des deux grands livres de Kant. La *Raison pure* avec son agnosticisme radical côtoie sans cesse la *Raison pratique* avec son impératif catégorique. Si la certitude morale demeure la solution préférée de l'auteur, il n'échappe pas pour cela à de fréquents retours du doute spéculatif. Convenons que si Amiel nous explique cette anomalie, elle cessera d'être dirimante contre l'ordre moral. Or c'est ce qu'il a fait à plusieurs reprises, comme, par exemple, quand il se reconnaît incapable de vouloir et d'agir, tout en déclarant que le vouloir et l'action ont leur part dans la détermination même de la conviction. Cela est vrai pour les convictions de tout genre. L'hésitation prolongée empêche de conclure aussi bien pour le spinosisme que pour le spiritualisme. Personne n'a le droit d'invoquer un doute qui tient à un état moral contre quelque système que ce soit, car, dans ce cas, la situation d'esprit d'Amiel prouverait autant contre le naturalisme fataliste que contre le système opposé. On nous accordera bien que quand l'objet de la certitude appartient à l'ordre moral — qui a pour premier fondement l'impératif catégorique, l'obligation, — l'absence du vouloir ferme, qui n'est réel qu'en passant à l'action, est une cause fatale d'incertitude. Dans ce domaine on ne jette son ancre qu'en se jetant soi-même à l'eau.

Parlant de cette espèce d'existence fluidique où il regardait passer ses impressions, ses rêves, ses pensées, de cette immobilité contemplative qui permet à l'esprit de revêtir tous les modes et de trouver que tout lui est bon, la conscience du moi se perdant dans l'impersonnel, Amiel écrit ces mots décisifs :

« Pour redevenir une personne, il faut la douleur, le devoir et la volonté. C'est le seul moyen d'échapper à cette notion de la nature qui en fait un phénomène incessant, l'opposition de tous les possibles. La philosophie du travail, du devoir, de l'effort, paraît supérieure à celle du phénomène du jeu et de l'indifférence. L'idéal n'est plus la beauté sereine; c'est l'angoisse de Laocoon se débattant contre l'hydre du mal. »

Passant du général au particulier, à l'individuel, Amiel nous révèle le secret de ses fluctuations. Cœur chrétien et tête païenne — ce sont ses expressions, — il n'a pas pris parti. Une certaine paresse l'a empêché de conclure. Si elle lui permet de tout comprendre, elle laisse son moi à l'état flottant, si bien que toutes ses idées s'effacent en lui comme les rides de l'onde, comme les plis d'un nuage.

« Toute ma nature, dit-il, tend à l'impersonnalité, qui respecte l'objet et se subordonne à lui. Par amour de la vérité, je crains de conclure, de triompher. Oui; mais que devient, avec cette aspiration brahmanique, la subordination de l'individu au divin? Il faut avoir pris parti pour Socrate, Platon, Aristote, Zénon, contre le matérialisme, la religion de hasard et le pessimisme. »

Cette hésitation, cette peur de conclure dont Amiel a tant souffert tout en craignant de souffrir davantage en s'engageant, explique ce qu'il y a d'inachevé dans sa vie comme dans sa conception des choses. Il n'a épousé ni la femme qu'il aimait ni la vérité qu'il n'aimait pas moins; il en est resté aux fiançailles éternelles, au rêve, et, pour n'avoir pas voulu risquer d'être déçu, ni son cœur ni son esprit n'ont trouvé l'apaisement. De là son invincible mélancolie. L'idéalisme qui craint de saisir l'idéal par peur de le trouver au-dessous de son aspiration n'en connaît que l'ombre. Une possession même incomplète empêche cet idéal de s'évanouir et de pâlir. Elle ne le rabaisse pourtant pas, car il plane toujours au-dessus d'une réalisation imparfaite; mais celle-ci, en définitive, le fait mieux pressentir que tous les rêves.

« La pensée, dit Amiel, est mauvaise sans l'action, et l'action sans la pensée. L'idéal est un poison s'il ne s'intègre dans le réel, et le réel se vicie sans le parfum de l'idéal. »

Nous retrouvons cet idéalisme excessif dans la manière même dont Amiel conçoit ce qui était pourtant pour lui la plus haute manifestation de l'idéal moral. Il élimine du christianisme, sous le nom de fantasmagorie sémitique, le fond historique de l'Évangile; il le réduit à une sublime parabole, « une divine philosophie ». Nous ne sortons pas ainsi de la région froide de l'idée pure, tandis que ce qui fait l'originalité, la puissance du christianisme, c'est non seulement qu'il nous révèle l'idéal mieux que les religions et les systèmes antérieurs qui l'avaient pressenti, mais encore qu'il le réalise dans un fait immense et dans une personne. D'après le christianisme, l'idéal a vécu sur la terre. Je n'aborde point la question de savoir si la critique lui permet de justifier cette audacieuse affirmation ; je me borne à constater que c'est à ce prix qu'il a agi sur l'esprit humain. L'idéalisme pur, qui ne conclut ni au vouloir ni au faire, ne parvient jamais à sortir des impuissances et des douleurs de l'incertitude.

III.

Ces dernières remarques n'ont d'autre but que de compléter l'explication psychologique de l'état d'esprit d'Amiel. Cet état d'esprit permet d'autant moins de conclure contre la certitude morale qu'il est davantage prouvé qu'il tient à ce qu'il y avait en lui de maladif; car enfin, si haut que le portent notre admiration sympathique et notre estime, il n'en est pas moins vrai qu'Amiel a été non pas un raté, selon le mot trop dur de M. Renan, mais un malade. Il s'est placé dans des conditions anormales, pour la pensée comme pour la pratique, bien qu'il ait formulé d'une manière admirable le mot de notre courte destinée dans le passage suivant :

« Le seul viatique utile pour faire la traversée de la vie, c'est un grand devoir et quelques sérieuses affections. Et même les affections périssent, ou du moins leurs objets sont mortels. Le devoir ne change pas. »

Ce malade au moins sent son mal et aussi le nôtre. Il ne se contente pas de l'analyser, il en gémit; sa tristesse devient l'écho de la grande, de la noble tristesse de l'âme humaine qui ne peut se consoler de l'imperfection. « Tous les hommes, dit-il, sont des êtres de soupir, je dirais d'inquiétude et d'espérance. Tous connaissent le péché et demandent le pardon. » Le voilà prononcé, ce mot malsonnant où les esthéticiens à outrance ne veulent voir qu'un ennuyeux souvenir d'une éducation sectaire. Il faut avouer alors que la secte est grande, puisqu'elle comprend le genre humain tout entier, qui n'a cessé d'élever vers le ciel un gémissement immense et a pleuré son psaume de pénitence sous tous les cieux et à tous les âges, depuis les plaines ensanglantées de la Chaldée jusque sur les monts asiatiques où a retenti l'hymne védique et sur la terre enchantée des Hellènes. On exprimait naguère, dans une langue merveilleuse, le regret de n'avoir pu consoler Amiel de sa mélancolie. On eût voulu le réconcilier, ainsi que tous les attristés de l'humanité, avec le Dieu des bonnes gens, ce Dieu d'une composition singulièrement commode, puisqu'il permet à chacun de chercher son plaisir où il le trouve, fût-ce dans l'ivresse des sens ou dans l'ivresse tout court, sous la réserve que la meilleure distraction est encore la vertu, qui, du reste, n'est plus la vertu en passant au rang de simple plaisir. Par bonheur, cette morale facile est ce qu'il y a de plus difficile à pratiquer, parce que l'effort nécessaire pour oublier un mal qui subsiste ne fait que l'accroître et l'aggraver. « Pour faire du bien aux hommes, dit Amiel, il faut les plaindre et non les mépriser, et dire d'eux non pas : « Les imbéciles ! » mais : « Les malheureux ! » Le rire éternel, c'est l'isolement absolu, c'est la proclamation de l'égoïsme parfait. Pour se dévouer, il faut vivre et savoir souffrir. Cette souffrance, quelque difficile qu'elle soit à consoler, est ce que notre race a de plus noble, et sous ses plus dures étreintes elle redit avec le poète :

> Le seul bien qui me reste au monde,
> C'est d'avoir quelquefois pleuré.

Quand ces pleurs que lui arrachent le sentiment poignant de sa misère et aussi le brûlant désir du mieux auraient tari dans ses yeux aux feux du plus éblouissant soleil, on peut dire de l'homme qu'il serait tout ensemble consolé et dégradé. Cette éventualité n'est point à craindre ; le temps n'est pas proche où il cessera de manger son pain à la sueur de son front en l'arrachant à une terre avare qui s'ouvre sans cesse pour recevoir la dépouille des êtres qu'il chérit ; le our ne viendra jamais non plus où il cessera d'élancer ses aspirations non satisfaites vers l'infini. Voilà pourquoi ce que nous préférons dans le livre d'Amiel, c'est l'accent douloureux qui y vibre sans cesse, et nous répétons à son sujet le mot de Gœthe : « La larme coule ; il est bien des nôtres (1). »

E. DE PRESSENSÉ.

MADEMOISELLE DE TRÉMOR

Roman (2)

XIII.

Aloys s'était lancé, à pied, derrière la voiture qui emportait Irène ; mais, malgré son courage, il fut distancé, la perdit de vue et ne la rencontra, une heure plus tard, que lorsqu'elle revenait à vide, ayant déposé Irène et Bernard à une gare de village où ils avaient pris le train pour Paris.

Aloys n'osait pas se représenter devant sa mère, et il demeura deux jours absent dans l'espoir de la calmer par l'inquiétude qu'elle pourrait avoir sur lui. Mais il avait compté sans l'entêtement furieux de Mme Bérat.

Dès qu'elle l'aperçut, la mine basse, traînant ses pas, elle cria, étranglée :

— Eh bien quoi ? où est-elle ?

Il leva tragiquement les yeux et les bras au ciel en déclamant :

— Qui sait ?

— Perdue alors ? exclama Mme Bérat, toute froide de rage ; perdue par ta faute, par ta volonté peut-être ! Car j'ai appris bien des choses depuis, et les Tervil ont des mines et des rires en dessous qui en disent long sur leurs espérances. A ton aise, mon garçon, et, puisque l'argent te gêne, je vais voir à t'en débarrasser.

— Qu'est-ce qui te prend ? répliqua effrontément Aloys, et à qui en as-tu ? Si je comprends un traître mot à tout ce que tu me racontes là, je veux que ce verre de vin m'étouffe...

Et, comme il venait de se verser, pour se donner du cœur, une rasade d'un vin solide, il l'avala d'un trait et posa si rudement son verre sur la table qu'il se brisa. Ce que voyant, la fermière pensa tomber de son haut et fut tout de suite ébranlée dans ses suppositions.

— Vrai ? dit-elle, tu n'as pas pris d'engagement avec cette enjôleuse de Catherine ?

— Hein ! qui ça, Catherine ? De quoi parlons-nous ? Occupons-nous d'Irène, puisque aussi bien tu t'es engagée à la rendre au comte et qu'il faudra bien lui

(1) *Die Thräne quillt. Die Erde hat mich wider.* — 1re scène de *Faust*.

(2) Voy. les cinq numéros précédents.



répondre quand il viendra te la demander, morbleu!

Sur ce, Aloys, redoublant son premier effet, souleva une chaise et la laissa retomber brutalement en s'asseyant dessus.

Ce vacarme impressionna sérieusement la fermière. Jamais elle n'avait vu son petiot dans un tel état et elle fut bien près de croire maintenant qu'il était désolé lui-même d'avoir perdu Mlle de Trémor. Elle balbutia :

— Le comte, le comte, je m'en moque un peu, par exemple; ce n'est pas pour lui que je la cherche..., au contraire.

— Bon; mais encore, tu as pris vis-à-vis de lui une responsabilité terrible, et ce ne sera pas drôle, tu sais.

Elle s'en doutait bien, Mme Bérat, que cela ne serait pas drôle, et depuis la veille elle avait eu plus d'une émotion à ce sujet. D'abord le comte avait envoyé prendre des nouvelles d'Irène, et puis le commandant était venu pour la voir. Et puis enfin l'histoire de la voiture qui avait conduit Irène et Bernard à la gare du Plessis demandait à être expliquée. On croyait bien au château, que c'était une ruse d'Irène pour détourner les soupçons et que le coche des Bérat avait dû la ramener dans la nuit; mais encore exigeait-on, pour être rassuré, que Mme Bérat en fît au moins l'aveu. Elle avait répondu jusqu'ici par des paroles évasives, avec un air de mystère; mais on ne s'en contentait pas et les messages se succédaient. Évidemment, si la jeune fille ne se retrouvait pas, la fermière pouvait être inquiétée; et cela gâtait un peu la joie féroce qu'elle éprouvait au fond d'avoir réussi à faire perdre au comte la trace d'Irène. Il s'agissait pour elle de la retrouver. Et c'était ce qu'elle expliquait à Aloys. Il n'y avait pas trente-six chemins pour s'en aller en Amérique. Il fallait partir immédiatement pour les ports où l'on s'embarquait et les visiter rapidement, successivement, se faire aider de la police au besoin, semer l'argent... Rien n'était impossible avec cela.

— Comme je ne puis être partout à la fois, insinua Aloys, il serait bon de prévenir immédiatement le comte; lui et ses amis agiraient de leur côté...

Mais la fermière sursauta.

— Alors, dit-elle, tu veux que le comte m'assassine quand il saura que je lui ai menti?...

C'était péremptoire : Aloys devint blême d'épouvante. Et il avait failli, avant de rentrer chez lui, courir au château! C'était une véritable colère qui le prenait maintenant contre sa mère, et, n'eût été le respect filial, il aurait vidé son cœur de toutes les hontes dont elle l'avait rempli par ses agissements déloyaux, presque criminels.

Un moment auparavant il se souciait peu de retrouver Mlle de Trémor : c'était un empêchement de moins à ses projets. Maintenant il le fallait; il lui fallait réparer vis-à-vis du comte la faute de sa mère. Il irait au bout du monde plutôt que de ne pas lui ramener Irène, la lui remettre dans les bras. Mais encore et toujours il était obligé de ruser avec Mme Bérat pour n'être pas gêné dans ses démarches.

— Alors, en route, dit-il en se levant, très sombre, et je ne rentrerai pas que je ne l'aie trouvée.

— C'est bien, ça, dit la fermière touchée et charmée; embrasse-moi, petiot.

Aloys tendit le bras pour l'écarter, d'un geste plus prompt que sa pensée; mais Mme Bérat n'eut pas le loisir de s'en étonner : la porte s'ouvrait.

— C'est moi, dit brusquement le comte de Trémor; où est Irène? je veux la voir.

— Mon Dieu, monsieur le comte..., commença Mme Bérat.

— Oh! dit-il, l'interrompant, pas de phrases. Est-elle ici, oui ou non?

— Eh bien, non, répondit résolument Aloys s'avançant entre le comte et la fermière, blême et raidie de peur, mais qui ne reculait pas..., et voilà deux jours que je la cherche.

— Vous mentez! cria M. de Trémor qui prit Aloys à la gorge, l'écarta et se retrouva devant la fermière; c'est vous qui me l'avez volée, elle est ici, je la veux... Ah! je vous reconnais bien là, madame Bérat! Vous avez monté la tête à Irène, vous avez profité de mon absence pour susciter contre moi sa colère; vous l'avez affolée, poussée à partir. Et maintenant vous la tenez cachée jusqu'à ce qu'elle soit amenée par vos mensonges et vos perfidies à déclarer qu'elle accepte d'épouser votre fils. Et puis, cela fait, on me forcera la main, n'est-ce pas? Voilà votre plan, je le devine maintenant. Mais je vous préviens qu'il échouera. Je vais écrire au procureur de la république.

— A votre aise, monsieur le comte, répliqua la fermière qui se remettait. Il y a déjà eu tant de scandale autour de cette pauvre jeune fille, qu'un peu plus, un peu moins, allez!..

— Taisez-vous, ma mère, cria brutalement Aloys tout révolté; prouvez plutôt à M. le comte qu'il se trompe en supposant que Mlle Irène est ici... Plût à Dieu qu'elle y fût!

A ces paroles dont la sincérité n'était pas douteuse, le comte se retourna vers Aloys, et, tout effaré de surprise :

— Pas ici?.. Et où serait-elle alors? N'avez-vous pas entendu quand votre mère m'a supplié de ne pas suivre Irène, de ne pas m'inquiéter, m'assurant qu'elle la prenait sous sa garde, qu'elle en répondait...

— Hélas! c'est là toute notre faute, monsieur le comte; ma mère a été la première trompée. Elle savait que Mlle Irène avait formé le projet de se retirer à la ferme des Tervil, et elle avait pris ses précautions pour qu'on la lui remît dans les mains afin qu'elle fût traitée, soignée, protégée comme il fallait, jusqu'à ce qu'il lui plût de rentrer au château : quand elle a assisté au départ de Mlle Irène, elle a cru..., elle vous a dit ce qu'elle croyait pouvoir vous dire, pour vous ras-

surer sans contrarier mademoiselle, et tout le malheur vient de là...

— Alors vous ne savez pas où elle est allée? demanda machinalement M. de Trémor, que la douleur rendait hébété.

Et il regardait tour à tour, en se tordant les mains, Mme Bérat muette, les lèvres pincées, qui coulait à son fils un œil expressif, demi-fermé, et Aloys, si angoissé d'être forcé de se taire que les veines de son front bleuissaient, gonflées à le faire crier. Il articula péniblement, mâchant les mots :

— Nous ne le savons pas!...

Il y eut un silence terrible; puis M. de Trémor se rapprocha tout à coup de la fermière.

— Mais vous, pourquoi avez-vous menti hier, quand j'ai fait prendre des nouvelles d'Irène? Répondez... Oh! répondez, dit-il, lui saisissant les poignets si rudement que la vieille femme eut peur.

— Je vais vous dire, exclama la voix suppliante d'Aloys, qui dégagea sa mère et la rejeta derrière lui : c'est qu'elle espérait encore vous donner une bonne réponse parce que je n'étais pas rentré; je courais le pays pour avoir des nouvelles, et ma mère n'osait pas vous avouer qu'elle avait eu le malheur de se tromper. Alors, vous comprenez? Avant de vous donner ce chagrin, elle... attendait, elle espérait... Oh! tenez, monsieur le comte, j'en ai plus de peine que vous, acheva le malheureux garçon en ne retenant plus le sanglot qui depuis un instant l'étouffait. Mais je vous jure que je la retrouverai... ou bien...

— Ou bien vous me le payerez, madame Bérat, s'écria M. de Trémor tendant son poing vers la fermière. Malgré les protestations d'Aloys, je ne crois pas à votre innocence dans tout ceci. Mais, sur mon honneur, si Irène est perdue, je me vengerai...

Et il sortit, entraînant Aloys pour savoir de lui les quelques renseignements qu'il avait pu prendre au moment du départ d'Irène.

Mais Mme Bérat, qui se méfiait, cria tout effarée à son fils pour le rappeler près d'elle.

— Paix là! répondit le jeune homme rudement, et faites préparer ma valise. Je reviens pour partir.

Il suivit le comte.

Celui-ci lui demanda, dehors, avec quelque surprise :

— Où comptez-vous aller?

— Je ne sais, au hasard; c'est quelquefois le meilleur guide.

— Vous tenez beaucoup à retrouver Irène?

— Beaucoup, en effet, monsieur le comte.

— Vous l'aimez donc? cria brusquement M. de Trémor s'arrêtant pour regarder Aloys en face.

Le jeune homme sursauta comme s'il s'éveillait.

— Moi?..

Puis il balbutia :

— Non, non; mais c'est parce que..., parce que j'aime Catherine Tervil, que je veux vous aider à retrouver Irène, qui vous aime et que vous aimez.

Les yeux du comte se mouillèrent et les deux hommes échangèrent une cordiale poignée de mains.

XIV.

A partir de ce moment le château de Fontrosay demeura abandonné. Le comte de Trémor, fou de douleur, s'était adressé à la préfecture de police, réclamant son concours pour découvrir la retraite d'Irène. D'après lui, elle ne pouvait être allée bien loin, faute d'argent. Et l'on rechercha la jeune fille d'abord à Paris et puis en province, où son signalement fut partout envoyé. Des rapports arrivaient au comte qui le faisaient accourir tantôt sur un point, tantôt sur un autre, toujours en vain. De fausses ressemblances l'abusaient chaque fois, lui redonnant un espoir qu'il reperdait ensuite plus cruellement, avec un découragement plus profond, plus désespéré. D'Hérigny ne le quittait guère que pour continuer de suivre à Paris, et à tout risque, les démarches qu'il avait entreprises pour découvrir la naissance d'Irène. Il s'opiniâtrait à garder la piste auprès de la vieille duchesse de Lutzy, pressentant que par là il atteindrait le but.

Quant au commandant Jocas, c'est à peine s'il avait pu surmonter l'accablement douloureux où l'avait jeté la fuite de l'enfant qu'il adorait. Cela avait failli tourner en maladie et le mener rondement à la fin. Aloys le réconforta, lui rendit l'espoir et le sauva. Le commandant était revenu à sa petite maison paysanne de Dammartin, très voisine du domaine de Grange-Neuve, convaincu qu'il découvrirait la retraite d'Irène bien plus tôt que ceux qui couraient à sa recherche, en demeurant à portée des Bérat. En effet, Aloys l'instruisait des démarches persistantes, enragées, de sa mère, que n'avait point découragée l'insuccès des premières démarches, des premiers voyages d'Aloys. Car après deux mois d'absence le jeune homme était rentré au pays, malgré sa promesse, mais poussé par le désir violent de revoir celle qu'il considérait comme sa fiancée.

Il avait couru d'abord au Havre, interrogeant tous les paquebots en partance, puis visité successivement tous les ports de l'Océan, mis en œuvre toutes les ressources possibles, sans parvenir à recueillir aucun renseignement pouvant se rapporter aux indications qu'il donnait. D'autre part, la mer, terrible cet hiver-là, avait causé plus d'un désastre; Aloys tremblait qu'Irène ne fût morte si elle s'était embarquée, car il ne pouvait expliquer autrement son incompréhensible silence, le définitif abandon qu'elle paraissait avoir fait de tout son passé, de tout son amour.

Ses voyages et ses tourments ayant mûri le caractère d'Aloys, il était rentré chez lui, un peu comme il en était parti, du reste, en maître, et Mme Bérat, qui parais-



sait s'être assouplie, avait dû lâcher les lisières du « petiot » qui n'existait plus.

Elle sentait bien dans les manières de son fils la rancune persistante qu'il lui gardait pour l'odieux de ses manœuvres passées, et elle évitait désormais de lui reparler de ses espérances ambitieuses, de ses volontés d'orgueil. Mais, au fond du cœur, elle ne renonçait point à payer un jour de ses millions quelque aristocratique alliance; et si Aloys se fût avisé de lui déclarer ses intentions pour Catherine, il aurait retrouvé sous l'air endormi de Mme Bérat le réveil plus âpre que jamais de son orgueil obstiné, invaincu.

Mais Aloys attendait, bien décidé à user d'un moyen quelconque pour arracher des mains de la fermière son sac d'écus sans lui donner en échange sa liberté. Et Catherine patientait aussi, en vraie fille de fermiers, qui sait que l'argent vaut la peine qu'on le gagne.

Cependant Aloys, mis en goût de voyages, repartait de temps à autre, cherchait, inspectait les livres de bord des steamers retour de New-York, interrogeait, s'en remettant toujours au hasard de découvrir un jour inopinément la trace du passage d'Irène. Mais à chaque retour c'était une torture nouvelle que d'avoir à affronter le pauvre vieux commandant Jocas, qui l'attendait sur la route et lui criait, du plus loin qu'il l'apercevait arrivant de la gare dans son break, au galop rapide de ses deux percherons :

— Eh bien?...

Et le vieil homme éteignait sa pipe, la refourrait dans sa poche d'un geste terrible et s'en revenait tout seul, le dos courbé, cachant ses yeux rougis.

Lui aussi la croyait bien morte, sa petite Irène; sans quoi, aurait-elle eu le cœur de les abandonner tous ainsi, pour toujours? Ah! si l'on avait su, comme on l'aurait laissé s'accomplir, ce mariage funeste, puisque, après tout, l'on avait sa conscience pour soi et que, comme elle le disait si bien, la mignonne, quand l'honneur est sauf, on a le droit de braver l'opinion du monde. Ah! si l'on avait su!.. Mais qui l'aurait crue si fière, si terrible dans sa rancune obstinée? On l'avait blessée, elle ne pardonnait pas. Ah! elle avait un rude sang dans les veines, celle-là! D'où pouvait-elle venir? De quelle souche royale était tombé ce rejeton perdu qui manifestait si cruellement son impérieuse origine?...

Et d'Hérigny, à qui le vieillard écrivait fréquemment ses lamentations, lui répondit un jour :

« Certainement et à n'en plus douter, Irène doit la vie à cette pauvre Blanche de Lutzy qui disparut il y a environ vingt ans, enlevée par qui?... Voilà encore le mystère. Mais je sais, la vieille duchesse a dû l'avouer, prise à mon piège, que le collier trouvé sur Irène appartenait à Blanche. J'ai suivi sa trace; elle s'était sauvée en Angleterre accompagnée d'un seul domestique. Sans doute le ravisseur était quelque personnage important obligé de garder le plus profond mystère. Y a-t-il eu mariage secret? Peut-être. On fait des recherches. Il paraîtrait que vers ce même temps un jeune prince royal étranger a débarqué mystérieusement à Londres et qu'il est descendu dans le même hôtel où Blanche et son domestique venaient d'arriver.

« Ici mes documents se brouillent; mais j'ai lancé sur ces traces un fin limier de la police secrète anglaise, et j'attends, j'attends à toute heure. Quel malheur que cette pauvre Irène ne soit pas revenue! Tout marcherait à souhait maintenant pour son bonheur et celui d'Henry, qui me fait réellement pitié... »

Il était bien pitoyable, en effet, car il s'accusait de ce malheur. Il maudissait sa faiblesse, sa lâcheté. C'était affaire à ses amis de craindre pour son honneur; mais lui, que devait-il craindre, sinon de perdre celle qu'il aimait? Et il l'avait perdue, perdue à jamais!... Ce bonheur était tombé dans sa vie, d'être aimé comme on ne l'est pas en ce monde, d'avoir élevé, d'avoir vu croître sous ses yeux cette fleur d'amour, ce lis candide et vraiment royal qui ne demandait qu'à s'épanouir pour lui; et lâchement il avait détourné la tête, il avait repoussé de la main ce don céleste. C'était fini. Et où était-elle allée mourir de sa douleur et de sa honte, Irène?...

XV.

Un matin que Mme Bérat causait avec son notaire de placements d'argent — car elle ne cessait d'entasser, — celui-ci lui proposa l'acquisition de divers petits bouts de champ qui touchaient de partout à son vaste domaine et où la plupart même se trouvaient enclavés. Le prix était mince; mais on voulait être payé comptant.

— Qu'à cela ne tienne! répondit Mme Bérat; faites l'affaire.

— Ce n'est pas moi, c'est mon collègue de Meaux qui est chargé de la vente.

— Bien; j'irai à Meaux prochainement. Je verrai cela.

— C'est qu'il paraît que l'on est très pressé, et, si vous ne vous présentez pas tout de suite...

— L'affaire est bonne?

— Excellente.

— Bon; j'irai demain. Écrivez que j'achète.

— Vous apporterez les fonds?

— C'est entendu.

Le lendemain, Mme Bérat prenait le train au Plessis, arrivait à Meaux et débarquait chez Me Granger, lequel, étant prévenu, avait dressé les actes, assisté comme il convient. Et, après de courtes civilités, il en commença la lecture :

— « Entre les soussignés Pierre Bernard, domicilié à Sainte-Adresse, commune du Havre, et Mme veuve Bérat... »



— Quel est ce Bernard qui est propriétaire autour de Grange-Neuve? Je n'en connais point de ce nom, interrompit Mme Bérat.

— Il était domestique chez M. de Trémor, répondit le notaire.

Et il continua :

— « .... Et Mme veuve Bérat, domiciliée... »

— Vous dites?... fit Mme Bérat devenue rouge à prendre une attaque et qui remuait sur sa chaise avec des gestes convulsifs.

— Madame est indisposée?... s'écria le notaire qui enleva ses lunettes et courut à la fenêtre pour ouvrir.

Elle fit signe de la main, ne pouvant parler, tant le saisissement l'étouffait; mais ses petits yeux brillaient comme des charbons, et ses lèvres, dans un rire qui lui échappait, marmottaient des mots sans suite... Positivement cette surprise lui faisait mal. Elle avala un grand verre d'eau que le notaire effaré lui avait versé moitié sur les doigts, et elle s'écria enfin :

— Ça va mieux! Continuez, et vite, je vous prie; je suis pressée...

L'homme de loi bredouilla la suite de l'acte, que Mme Bérat n'entendit pas, occupée à caser dans sa mémoire l'adresse de Bernard.

Puis elle accomplit les dernières formalités en comptant, sans se tromper toutefois, la somme convenue, et elle se sauva.

Du coup, comme une bouffée, toutes ses espérances lui étaient remontées au cerveau. Irène retrouvée, retrouvée par elle, cette fois lui appartenait.

Mais Bernard était-il encore au service d'Irène? Alors elle était en France. Ou bien ne l'avait-elle point congédié en partant pour l'Amérique, seule? C'était peut-être pour cela qu'on ne l'avait pas reconnue, étant signalée dans la compagnie de Bernard. Qu'importe? Bernard devait savoir où elle était. Par lui on arriverait à elle.. Et alors!... Il serait bien heureux encore, M. le comte de Trémor, de la revoir, lui qui la croyait morte. Et quelle fête on ferait à la nouvelle mariée, à Mme Aloys Bérat, dans le domaine qu'on lui avait promis pour dot, dans son château de Fontrosay!

Et de nouveau la fermière rebâtissait son palais de cartes, l'échafaudant, dans sa fièvre, plus haut et plus solennel que jamais.

— Écoute, dit-elle à Aloys en rentrant chez elle tout essoufflée; fais tes malles; nous partons. Je l'ai retrouvée!...

— Qui?

— Irène.

— Seigneur!... Dis vite... Où? comment?

Mme Bérat ouvrit la bouche, puis la referma.

— Fais tes malles, dit-elle au bout d'un instant. Nous prenons le premier train.

— Mais encore, dit-il ahuri, faut-il savoir...

— Pour que tu bavardes comme une bête et que les autres arrivent avant nous? Non pas; suis-moi, c'est plus sûr. Et, cette fois, pas de sottise; nous la tenons.

Si Mme Bérat avait aperçu le geste de menace qu'Aloys esquissait, elle aurait perdu quelque peu de ses illusions; mais le triomphe l'aveuglait. Et puis elle se hâtait pour partir.

Lui aussi se hâtait; mais ce qui le pressait davantage encore, c'était de faire prévenir le comte. Mais que lui dire? Il ne savait rien; il lui fallait suivre docilement sa mère jusqu'au bout avant de connaître l'endroit où se cachait Irène. Du moins le comte apprendrait qu'elle vivait et qu'il allait la revoir...

Le jeune homme se glissa dehors, avec des précautions pour n'être pas aperçu de Mme Bérat, et courut chez le commandant. Il le trouva devant sa porte, sa pipe éteinte entre ses lèvres, regardant avec obstination sur la grande route vide, comme s'il attendait toujours qu'une forme se dessinât, là-bas, dans le lointain poudreux, entre les arbres rapprochés, tout petits, au bout, sous le ciel.

Rien qu'en le voyant accourir, le commandant se prit à trembler; sa pipe tomba, se brisa à ses pieds; il ouvrit les bras, il cria en pleurant :

— Elle vient!...

— Non; c'est nous qui allons vers elle, répondit Aloys. Ah! mon vieil ami, que je suis donc heureux! Nous allons la lui rendre, à ce pauvre comte!

— Et à moi... hein! grogna le vieillard d'un ton jaloux. Croyez-vous que je n'aie pas souffert? C'est un peu mon enfant, à moi aussi... Où est-elle?

— Ah! voilà! c'est Mme Bérat qui le sait, et elle ne veut pas le dire.

— Que le tonnerre la...

— Chut, commandant!... Mais rassurez-vous; je la suis pour l'apprendre et pour vous le révéler... Écoutez; je pars, nous partons ce soir, ma mère et moi. A la première gare, je vous télégraphie. Vous me suivez...

— Je le crois que je te suis; après?...

— Après, non, avant, vous allez télégraphier, vous, tout de suite, au comte.

— Bon, cela va de soi. Après?...

— Vous lui direz que vous ferez suivre mes indications à mesure... afin qu'il vienne vous rejoindre, nous rejoindre à la dernière adresse que je vous donnerai. Vous arriverez ainsi tous fort peu de temps après nous, assez tôt pour voir la colère de Mme Bérat; mais cela me regarde. Je me sauve. *Motus* jusqu'à ce que nous soyons partis...

Et, peu après, Aloys quittait sa chambre d'un air innocent, sa valise en main, pour retrouver Mme Bérat qui l'attendait, déjà installée dans le break, au milieu de ses malles et de ses cartons, triomphante et cependant inquiète du retard d'Aloys.

Quand elle le vit paraître, elle s'écria, reprenant avec lui ses façons impérieuses :

— Que fais-tu donc à traîner comme cela? D'où viens-tu? Allons, grimpe et en route...



— Voilà, maman, ânonna docilement Aloys, voilà...

Trois heures plus tard, le commandant, botté, sanglé, le chapeau de travers, trépignait sur la route, à quelques pas de sa maison, près d'un cabriolet attelé dont le cocher tenait les rênes tendues, prêt à partir, le fouet levé.

— Arrive donc, clampin! cria enfin le commandant, d'une voix de tonnerre, au vieil employé du télégraphe qui s'approchait en boitillant.

Et il lui enleva des mains deux dépêches qui lui avaient été adressées à une demi-heure de distance l'une de l'autre. Sur la première, il y avait : « Arrivons à Paris. » Sur l'autre : « Partons pour le Havre; rendez-vous hôtel Frascati. »

Le commandant jeta cent sous au nez de l'employé; puis il se hissa violemment dans la voiture et cria, avant d'être assis, le bras levé comme s'il commandait l'assaut :

— En avant!

XVI.

Le printemps était venu, très doux sur les côtes normandes; un mois d'avril tiède, le ciel d'un bleu tendre, la mer molle, à peine ondulée. Il semblait que ces flots doucereux, qui se hissaient timidement sur les galets à la marée montante, voulussent faire oublier la fureur et les désastres des jours d'hiver. Sur les falaises, l'herbe verdissait, les tamaris allongeaient leurs branchages grêles, les fusains robustes, aux feuilles lustrées, s'épaississaient dans les haies où les hirondelles de mer bâtissaient leurs nids.

Irène ne parlait plus de l'Amérique : elle avait trouvé au cap de la Hève l'isolement rêvé; c'était pour elle comme un bout du monde où nul ne la viendrait surprendre. L'extase de la mer l'avait conquise, charmée, calmée; elle se laissait vivre dans une sorte d'apaisement de songe, comme hors d'elle, avec un souvenir du passé qui devenait presque vague. Elle serait peut-être parvenue à oublier les joies, l'orgueil de son existence d'autrefois, l'état d'esprit spécial dans lequel elle avait vécu, comme si cette existence datait d'un autre monde et que, pour en sortir, elle eût passé par la mort — sans le ressouvenir toujours brûlant, inoubliable, de celui qu'elle aimait.

Mais la blessure de cette première et redoutable affection, à laquelle elle avait voulu, elle avait failli tout sacrifier, lui demeurait vivante, saignante au fond du cœur. De cet amour perdu elle restait inconsolable, avec le sentiment d'une éternité de passion, d'une passion qui ne finirait qu'avec sa vie.

Elle se plaisait à y rêver surtout en face de la mer : les idées d'infini qui se déroulaient alors à sa pensée et presque à ses yeux élargis, fixés à l'horizon lointain, lui semblaient exprimer, peindre l'étendue d'un amour qui avait pris toute sa vie, depuis les bords charmants de l'enfance jusqu'à l'horizon inconnu vers lequel elle marchait. Et comme cette mer éternelle, qui berçait éternellement d'un pôle à l'autre son rêve ininterrompu, Irène berçait dans l'abîme profond de son cœur son immense et tumultueux amour.

Elle sortait maintenant chaque jour pour monter vers les phares. Tantôt elle tournait par le versant du coteau, traversant les prairies et les taillis de l'ancien domaine de Vitenval, s'arrêtant à la fontaine de la Solitude, qui est semblable à un débris de temple grec, ou bien longeant le parc au milieu duquel un chalet appartenant à une grande artiste exhibe le goût douteux de ses décorations. Elle revenait aux phares par le plateau découvert, vaste prairie où de belles vaches normandes, rousses, tachées de blanc, sommeillaient, droites sur leurs jambes, le cou incliné, attachées sur une même ligne à des poteaux au ras du sol. Les bêtes tournaient lentement leurs têtes alourdies vers la promeneuse, dont la frêle ombre noire tachait la clarté gaie des buissons de haie tout fleuris. Ou bien, relevant le front, le mufle élargi, elles aspiraient d'un coup, avec un meuglement doux, l'air rude qui fouettait, venant du large.

Irène dépassait les Phares, lourdes colonnes carrées d'une blancheur crue, gênante, le Sémaphore à la voilure mouvante, et descendait jusqu'à mi-chemin d'une briquetterie que l'on apercevait avec ses toits rouges au tournant de la pointe, presque de l'autre côté du cap. Elle avait découvert une retraite dans un bouquet de genévriers et d'ajoncs poussés tout au bord de la falaise dentelée, à l'extrémité de l'un de ces festons déjà fléchi, creusé en dessous, craqué, à demi fendu. Elle se couchait sur le bord de l'abîme, délicieusement perdue entre le ciel et la mer, éblouie de clartés, hypnotisée, heureuse.

Et tout la charmait dans le spectacle où lentement s'arrêtaient ses regards. Tantôt les brumes dévoilaient brusquement les côtes voisines, lui montrant ces groupes coquets blottis dans leurs nids au pied des collines verdoyantes : Honfleur, Trouville, Villers, et toute la côte s'effilant, visible parfois, jusqu'à Cherbourg; tandis que les steamers rayaient de leur vol de fumée le bleuissement lointain où ils se perdaient comme s'ils eussent plongé lentement dans les flots.

Tout près d'elle, sous ses yeux, des batelets aux voiles blanches immobiles, espacés, attendaient la marée, entre les bouées qui dansaient, semblables à des têtes de cachalots humant le soleil au ras des vagues.

Et la mer molle se berçait, roulant doucement les galets gris et noirs au pied de la falaise et sautant, comme par jeu, sur les petites roches basses, tapissées de varech, où les pêcheurs de crevettes venaient errer, les jambes nues et paraissant, d'en haut, tout petits, comme des jouets.

L'air subtil des hauteurs et le silence lumineux de l'espace emportaient son âme dans une rêverie qui n'avait plus rien de terrestre. Détachée de son corps, lui semblait-il, elle planait, elle ouvrait des ailes impalpables, elle se plongeait dans un essor calme au sein de la solitude infinie où règnent l'éternelle paix et l'éternelle lumière. Des ravissements inconnus la prenaient, à contempler la beauté changeante de ces flots bleus, tour à tour rayés d'argent ou de pourpre, de ces couchants enflammés qui ruisselaient de la nue trouée au flanc du disque énorme du soleil, comme si quelque univers saignait par cette plaie béante. Et les vagues roulaient et lavaient dans leur neige cette pluie de sang.

Des oiseaux blancs couraient, comme des âmes perdues, tout le long des côtes, et finissaient par gagner la mer. Des nuées grises voilaient le ciel; l'horizon se brouillait peu à peu dans des brumes qui parfois se groupaient étrangement au milieu de l'Océan, comme une île soudainement surgie avec ses châteaux-forts, ses créneaux et ses tours. Puis la nuit venait, violette sur les côtes, noire à l'horizon de la mer, et les phares éclataient tout à coup sur le front presque endormi d'Irène comme un incendie qui l'arrachait brusquement à son rêve.

Elle se levait, grisée de sensations idéales, ayant bu jusqu'à l'ivresse toutes les poésies magiques de la mer, et elle revenait se blottir dans le nid tiède et fleuri que lui préparait Bernard, emportant en elle et dans ses yeux éblouis une sérénité divine, une paix absolue.

Un soir qu'elle rentrait ainsi, avec les gestes lents d'un demi-réveil, dans une lassitude bienfaisante de tout son être apaisé, comme elle pénétrait dans le vestibule encore sombre, deux bras l'étreignirent brusquement.

— Irène, Irène, ma fille!

Elle cria, se débattant, puis s'arrêta tout à coup, terrifiée.

Le commandant Jocas l'avait reprise et il lui baisait les cheveux en pleurant.

— C'est moi, ma petite Irène, moi, moi, ton vieux bonhomme d'ami... Ah! mauvaise! que tu m'as fait souffrir! C'est égal, je suis arrivé le premier tout de même!

Et il éclata de rire en sanglotant. Il perdait la tête, fou de joie. Irène tremblait. Elle s'était jetée d'abord au cou du vieillard; maintenant elle se reculait, le regard dur, redevenant farouche. Elle murmura :

— Le premier?...

A ce moment, le vestibule s'éclaira. Bernard accourait, tenant un flambeau. Il eut une secousse et s'adossa au mur sans rien dire. Irène lui adressait un regard terrible. Le commandant s'écria :

— Tiens, Bernard!...

Puis il lui montra le poing.

— Tu ne pouvais pas nous écrire, toi, hein? Si j'étais à la place du comte, je te flanquerais ma botte...

— Mademoiselle me l'avait défendu, répondit Bernard brusquement, pris de colère lui aussi.

— Ce n'est donc pas vous? demanda Irène, lui désignant le commandant pour achever sa pensée.

— Moi? prononça Bernard avec une amertume presque haineuse; moi?...

Irène eut peur qu'il ne se trahît.

Non, ce n'était pas lui, le pauvre homme, elle le comprenait maintenant, qui avait cherché à troubler, à détruire son triste bonheur; mais qui donc avait découvert sa retraite? Le nom d'Henry vint sur ses lèvres avec un cri de joie qui s'étouffa dans un ressouvenir subit de son orgueilleuse honte. Non, elle ne voulait pas le revoir, lui; jamais, jamais...

— Le premier, avez-vous dit, commandant? reprit-elle, redressée, implacable. Qui donc se permettrait de venir me relancer ici, chez moi, malgré ma volonté?

— Qui? mais naturellement ceux...

Et le commandant se tut tout net. A l'attitude d'Irène, il devina qu'elle allait s'envoler, fuir, disparaître à nouveau s'il nommait le comte. La colère de la jeune fille tenait toujours. Cela lui parut bizarre, incompréhensible; mais il réfléchit rapidement que l'important pour l'heure était de ne point quitter la place et de gagner la confiance d'Irène. Il reprit d'un ton piteux, regardant autour de lui :

— Dis donc, fillette, sais-tu qu'elle est dure, la côte, pour monter jusqu'ici? J'ai pris par le raidillon et sur mes vieilles pattes encore, pour aller plus vite. Aussi je suis un peu las, et, à moins que tu ne veuilles me renvoyer...

Il balbutiait, tout à fait désorienté devant la contenance d'Irène et l'immobilité hostile de Bernard. Mais elle courut à lui, d'un élan, et lui prit le bras :

— Vous renvoyer, vous!... Non, non, entrez, venez...

Elle l'entraîna jusqu'à la serre, écarta la tapisserie et le fit passer devant elle; puis, se retournant vers Bernard, le regard expressif, doux, presque caressant, tandis que sa voix de reine commandait :

— Fermez les portes, je vous prie, et ne laissez entrer personne, vous entendez bien?

— Oui, mademoiselle, répondit respectueusement le valet.

Puis il fit un pas vers elle et, tout bas, le visage désolé d'anxiété :

— Alors..., personne?

— Personne.

Et elle suivit le commandant qui déjà s'extasiait.

— Peste! mais tu es nichée comme une princesse, fillette! Ah çà, m'expliqueras-tu?...

— Plus tard; répondez-moi d'abord. Qui doit venir? Qui m'a découverte ici?

— Je vais te dire; c'est Mme Bérat qui...

— Elle!...

Irène éprouva un serrement de cœur : ce n'était donc



pas le comte! Bien; elle était tranquille maintenant: la fermière, qui tenait à son idée, paraît-il, lui garderait le secret tant qu'elle le jugerait favorable à ses projets. Il fallait donc la recevoir et l'occuper jusqu'à ce que Bernard ait eu le temps de préparer leur départ. Car il fallait fuir aujourd'hui, mettre un monde entre elle et ce passé qui essayait de la reprendre encore, quand elle ne lui appartenait plus que par le souvenir.

Elle sonna pour donner l'ordre d'introduire la fermière. D'habitude, c'était la domestique qui accourait; Irène avait interdit ce service à Bernard; mais ce fut lui qui entra, grave, correct, ayant revêtu sa livrée, et qui vint présenter à Irène une lettre sur un plateau.

Elle fit un geste de surprise, de reproche presque en l'apercevant; puis elle pâlit, le cœur soudain rempli d'admiration, de reconnaissance, attendrie. En lui disant « merci » d'un souffle imperceptible de ses lèvres, elle posa sa main sur la main de Bernard et se détourna rapidement.

La lettre venait d'Aloys. Elle le dit au commandant et commença tout haut la lecture. Bernard se dirigea vers la porte.

— Attendez, lui dit-elle.

Et elle continua :

« Je vous supplie, mademoiselle, de nous recevoir, ma mère et moi, demain matin. Excusez-la d'avance, elle a toujours ses idées folles; mais moi je suis fidèle aux miennes, celles que vous savez. Cependant, si vous aviez besoin de moi, je suis tout à votre service. Je suis bien heureux qu'on vous ait retrouvée! Nous vous pensions morte, nous vous pleurions tous. J'espère que maintenant nos malheurs seront finis. A demain.

« Votre fidèle ami.

« ALOYS BÉRAT. »

— Finis! murmura Irène tordant le billet dans ses doigts. Vous recevrez demain M. Bérat et sa mère, dit-elle à Bernard ; la consigne est levée; je n'attends plus personne.

Le valet s'inclina et, se retournant, raide, fila vers la porte.

— Eh! dis donc, fillette, tu me gardes donc à dîner qu'on vient d'apporter ici deux couverts? s'écria le commandant, apercevant tout à coup la petite table dressée dans une corbeille de géraniums pourpres, sous un velum de lilas blancs.

Irène s'était troublée; Bernard se retourna vers elle :

— En m'ordonnant de mettre ces couverts, mademoiselle a oublié de me dire si elle dînerait à la même heure.

— L'heure du commandant, répondit-elle un peu suffoquée.

— Sept heures, mon garçon... C'est bien, ça, Irène; si tu savais comme tu me rends heureux ce soir! Merci, fillette! Ah! il y a longtemps, vois-tu, que je n'avais fumé une pipe comme celle que je fumerai ce soir, morbleu!... avec ta permission, comme là-bas, dans la serre. Hein! te souviens-tu? Bah! ça reviendra maintenant... Mais ce n'est pas tout ça; arrive ici, allons, au commandement, et, maintenant que je te tiens, défile-moi ton chapelet, car tu comprends qu'il faut que je sache tout ce qui se passe dans cette terrible tête-là!... Voyons, réponds-moi: ce n'est pas fini, cette sotte querelle avec ce pauvre Henry qui est à moitié mort de chagrin? Ah! tu as fait là un bel ouvrage! Il est méconnaissable, le malheureux! Tu ne réponds pas?... tu baisses la tête?... Mais tu me rends fou, à la fin! Écoute-moi : veux-tu avoir pitié de moi, de ton vieil ami, de ton père, tu peux le dire, car je suis prêt à te donner mon nom, à te reconnaître pour ma fille afin que tu puisses épouser Henry? Veux-tu être bonne pour un vieillard qui t'aime plus que sa vie? Réponds-moi; dis-moi la vérité vraie : pourquoi as-tu fait ce que tu as fait? Pourquoi cette fuite, cette rancune, cette inexplicable rigueur qui serait monstrueuse, vois-tu bien, si elle n'avait un motif... qui m'échappe, mais qui doit exister, que je sens..., parce que tu es d'un trop grand cœur, d'une âme trop vraiment aimante pour torturer ainsi et l'homme que tu aimes et tous ceux qui t'adorent?... Pourquoi?...

Elle avait écouté, farouche, le front bas qui s'empourprait, les lèvres tremblant de pleurs refoulés. Une décision lui venait depuis tout à l'heure, depuis que Bernard avait parlé, et elle s'affermissait rapidement dans sa pensée. Maintenant c'était un besoin, un besoin irrésistible qui lui prenait de tout dire ce qu'elle avait dans le cœur, de se débarrasser une fois et pour toujours de ce fardeau d'ignominie qui l'étouffait. Et puis on la laisserait tranquille ensuite, s'en aller où il lui plairait, perdue dans le monde, sans existence, sans famille, sans nom, seule avec Bernard, avec cet homme humble et si ardemment dévoué qui commençait à lui troubler le cœur et envers qui elle se sentait redevable d'une prodigieuse reconnaissance.

— Que penses-tu, Irène? reprenait le vieillard. Veux-tu te confier à ton vieil ami? Ou bien préfères-tu, si tu as quelque raison..., mon Dieu, on ne sait pas, des idées plutôt, qui te font souffrir, des inquiétudes, que sais-je? Dis, préfères-tu les avouer à Henry quand il viendra?

— Il viendra donc? s'écria la jeune fille, se relevant tout effarée.

— Je ne dis pas..., je n'ai pas dit, balbutia le commandant. Mais enfin il pourrait apprendre un jour... et alors, tu comprends, il est si malheureux, et il t'aime tant!...

— Écoutez, mon bon ami, dit-elle revenant à lui; il faut en finir tout de suite, cela vaut mieux; je souffre trop, moi aussi; il faut m'épargner. Je ne veux pas voir Henry : à quoi bon? Je ne puis pas être sa femme.



Je l'aime, je ne veux pas le revoir. Prenez pitié de moi à votre tour; aidez-moi à le fuir, à l'éloigner de moi...

— Mais pourquoi cela, sacrebleu? puisqu'on te dit que c'est décidé, que l'on arrangera toutes les choses de ta naissance si l'on ne parvient pas à se procurer les preuves...

— Les preuves! dit-elle; je les ai.

— Toi!...

— Donnez-moi votre parole, commandant, que, même quand ma vie en dépendrait, vous ne révélerez jamais au comte ni à personne l'aveu que je vais vous faire?

— Irène, tu m'épouvantes; qu'y a-t-il?

— Votre parole?

— Tu le veux? Eh bien..., ma parole de soldat, ton secret restera là; mais parle, parle...

Elle cacha son front dans ses mains par un rapide mouvement de honte; puis elle se raidit, demandant encore à son orgueil le suprême courage d'avouer son malheur. Et, se soutenant à un meuble, la tête levée, le buste en arrière, dans son attitude arrogante des jours passés, elle dit :

— Je ne puis pas épouser le comte de Trémor parce que ma naissance est trop humble, presque ignominieuse.

— Qu'est-ce que tu dis? Toi, humble? Tu es folle. Regarde-toi.

— Ma mère a commis un de ces crimes qui déshonorent à jamais une famille. J'en suis le fruit.

— Comment le sais-tu?

Elle regarda autour d'elle, pâlit; puis une rougeur brûlante l'empourpra.

— Bernard a connu mon père.

— Il avait bien besoin de te le dire, ce gredin-là! De quoi s'est-il mêlé? cria le commandant furieux.

— Il m'a obéi; je voulais savoir, j'ai su.

— Eh! d'ailleurs, qu'importent toutes ces histoires, s'écria encore le vieillard bouleversé, mais qui voulait cacher sa peine. Qu'est-ce que ça peut nous faire, ton père? Pourvu qu'on sache que ce n'est pas le comte, cela nous suffit. Ton mariage effacera tout.

— Il n'effacerait pas mon origine.

— Eh bien, il l'ennoblira.

— En déshonorant le comte. Jamais!

— Déshonorer! Il y a donc une infamie là-dessous?

— Il y a... tous les degrés de l'échelle sociale, y compris le plus bas, entre le comte de Trémor et l'homme à qui je dois la vie.

Le commandant souffla bruyamment et se mit à arpenter la serre.

— Enfin, cria-t-il tout à coup, on n'a pas besoin de proclamer cela sur les toits. Il ne viendra pas, ce... cet homme, s'asseoir à tes côtés ni serrer la main de son gendre, pas vrai? Alors quoi? D'ailleurs, comme on n'a jamais entendu parler de lui, j'espère qu'il est mort.

— Il vit... Et, comme il ne doit pas, en effet, vous le pensez très justement, commandant, comme il ne peut pas venir serrer la main de son gendre sans lui faire une injure, sa fille n'épousera pas le comte de Trémor.

Le commandant s'était arrêté en un coin, plongé dans ses réflexions douloureuses. Au bout d'un silence, il revint doucement vers Irène et, baissant la voix :

— Dis donc, fillette, on s'en débarrasserait peut-être avec de l'argent, de cet homme-là?

Mais elle se redressa brusquement et, la voix éclatante :

— Vous m'insultez, commandant. Cet homme-là... est mon père!

— Et tu es une brave fille, toi! balbutia le vieillard attendri et la pressant sur son cœur. Tu es une orgueilleuse, c'est vrai; mais je ne peux pas t'en vouloir; ton orgueil te garde impeccable. Tu possèdes la fierté des héros. Va, tu peux la lever bien haut, ta mignonne tête; quel que soit le rustre qui t'a donné la vie, celui-là, j'en réponds, n'avait pas dans les veines du sang de goujat. Je t'aime bien, ma fille!... Ne pleure pas; tout s'arrangera,

— Tout restera dans l'ordre, répondit-elle, se dégageant et lui prenant la main. Vous connaissez ma volonté. D'ailleurs, j'ai votre parole; vous vous tairez, vous me laisserez dire et faire ce que je dois. Je ne veux pas revoir Henry; il m'est trop cher... Je compte sur vous pour l'éloigner, le consoler... S'il persiste à me voir, je quitterai la France.

— Eh bien, et moi, Irène?...

— Mon ami, ne me déchirez pas le cœur. Et puis... (elle hésitait), je suis plus orgueilleuse encore que vous ne le pensez... Voulez-vous que nous ne reparlions plus jamais de cela? Cette honte m'est douloureuse. J'étais si fière, si entichée de ma noblesse, vous vous souvenez? Ce dédain que j'avais des autres se retourne aujourd'hui contre moi. J'essaye d'oublier ce que j'étais et ce que je suis; ne me le rappelez jamais... Vous verrez comme la pensée s'engourdit et s'endort en face de la mer; je vous emmènerai demain avec moi, là-bas, aux falaises, dans mon nid du cap...

— Mademoiselle est servie.

Ils se retournèrent. Bernard, en habit, une serviette sur le bras, attendait près de la petite table doucement éclairée sous les fleurs. Lorsque Irène fut assise, il vint se placer derrière sa chaise, attentif et respectueux comme au château de Fontrosay.

GEORGES DE PEYREBRUNE.

(La fin au prochain numéro.)



CAUSERIE LITTÉRAIRE

Edmond About

SOUVENIRS DE JEUNESSE.

Dans la dernière réunion des anciens élèves de l'École normale, M. Gaston Boissier, constatant les vides nombreux faits depuis quelques mois dans les rangs, remarquait avec tristesse que l'année 1884 était pour nous une année de larmes, l'année cruelle, l'année fatale. Jamais tant de coups n'avaient été frappés avec une sorte d'implacable acharnement. L'année 1885 sera-t-elle plus clémente? Hélas! elle vient, dès les premiers jours, d'enlever à la phalange un de ses chefs, une de ses gloires et celle dont le rayonnement la faisait justement fière, Edmond About. L'École est en deuil. Elle a des larmes muettes pour ceux des siens qui tombent dans le rang, succombant parfois aux fatigues d'un dévouement obscur et sans retentissement. Mais faut-il s'étonner si ses regrets éclatent plus bruyamment quand disparaît non un simple soldat, mais un général, ce général eût-il pris service dans la légion étrangère? Il semble même qu'elle ait une tendresse particulière pour ceux qui, dédaignant de manœuvrer dans le régiment scolaire, vont conquérir la gloire sur de plus brillants champs de bataille. Les mères ont de ces faiblesses de cœur pour ceux de leurs fils qui étouffent dans l'enceinte étroite du foyer, courent au loin chercher les aventures et leur reviennent avec le bâton de maréchal.

C'est un deuil pour l'École, c'est un deuil pour le monde des lettres et pour tous ceux qui applaudissaient en Edmond About l'expression la plus vivante, la plus étincelante de l'esprit français. On regrettait bien un peu qu'il semblât faire un médiocre cas de ses triomphes d'autrefois dans la littérature aimable et légère et aspirer à des succès d'un genre plus solide dans le grave domaine de la politique; mais on espérait toujours qu'il reviendrait à ses premières amours. Chaque déception nouvelle par lui essuyée dans ses aspirations politiques était une joie pour nous. Tant mieux! disait-on; il va se rappeler qu'il est fils de Voltaire et non de Colbert ou de Lamoignon de Malesherbes. Les malveillants insinuaient bien que son esprit s'était quelque peu assoupi; mais cet esprit avait par instants de brusques réveils où éclatait avec une telle vivacité sa verdeur première, que nous n'en voulions pas croire les malveillants, et nous avions bien raison. Il n'y avait pas là d'assoupissement, mais l'idée obsédante d'un rôle sérieux à jouer. Le jour où il y eût renoncé, nous eussions retrouvé l'About d'autrefois.

Mardi, à toutes les louanges, à toutes les fleurs jetées sur la tombe — quelques-unes de ces fleurs n'étaient pas sans épines — était mêlé ce regret: pourquoi la politique l'a-t-elle arraché aux lettres pures?.. Ah! pourquoi? Parce que les gens d'esprit s'irritent à la longue qu'on dise d'eux qu'ils sont des gens d'esprit, et About se l'entendait dire depuis si longtemps! Parce qu'aussi ils ont souvent ce que La Fontaine appelait l'humeur inquiète, et qu'il leur faut des émotions nouvelles. Parce qu'enfin About n'avait pas peut-être le culte des lettres pures. Il y cherchait autre chose que les joies désintéressées de l'artiste. Aux premiers rayons de la gloire qui ont doré son printemps, il était déjà moins ravi du présent que préoccupé de l'avenir. En plein soleil de mai, il songeait au soleil d'août et à la moisson qui fera ployer les granges. Rêves bien naturels après tout, ambition parfaitement légitime. Il me semble même que, bien avant ces premiers rayons de gloire, dès le collège même, cette ambition s'était éveillée. Déjà sa pensée allait au delà de l'heure présente. Ses succès d'écolier, comme plus tard ses premiers succès de conteur et de romancier, n'étaient pour lui que des promesses et des préludes. Me sera-t-il permis, à moi qui l'ai connu enfant, d'évoquer ces souvenirs lointains? L'enfant explique bien souvent l'homme.

En suivant de loin dans sa brillante carrière mon ancien condisciple de Charlemagne et mon camarade à l'École normale, il m'a semblé toujours le retrouver tel qu'il était déjà au collège, tel surtout que le collège l'avait fait. Je me suis trompé peut-être et vous en jugerez. Toujours est-il que, réveillant ce passé, hélas! éloigné, j'aurai l'occasion de fournir aux psychologues, tout comme M. Zola, quelques documents humains. Peut-être cela présente-il autant d'intérêt qu'une étude critique des œuvres d'About, sur lesquelles il n'y a rien à dire de bien nouveau. Je me rassure d'ailleurs en voyant avec quelle faveur le public a accueilli les *Souvenirs de jeunesse* de M. Sarcey. Ces quelques lignes sont une évocation du même passé et comme un petit chapitre annexé à son volume.

Remontons donc au loin la série des années. C'était vers 1840. En ce temps-là, parmi les institutions florissantes qui alimentaient le lycée Charlemagne, végétait une petite pension d'ordre inférieur, la pension Morin. Elle comptait au nombre de ses élèves, clairsemés dans les diverses classes, un petit élève de septième à la taille svelte, au front développé, aux yeux pétillants de malice, la lèvre un peu plissée et demi-entr'ouverte, comme pour laisser passer les saillies et les mots plaisants. C'était Edmond About. Venait-il du petit séminaire de Pont-à-Mousson, comme le raconte ce matin un journal? Je l'ignore. En tout cas, au lycée Charlemagne dès l'âge de onze ans, il n'aurait pas fait au séminaire un long séjour et les abbés de Pont-à-Mousson n'auraient ni la gloire ni le remords d'avoir formé le fils de Voltaire.

Les affaires de cette petite pension Morin allaient mal; les créanciers s'y mirent; l'esquif sombra. Un beau matin, l'infortuné Morin ramena par l'omnibus

le jeune Edmond à sa famille. Le désespoir du brave homme était touchant. Ah! que ne pouvait-il prolonger la lutte contre les créanciers quelques mois encore! L'année suivante, l'année de la sixième, commençait pour Edmond la grande bataille du concours général, et ses triomphes assurés auraient sauvé sa maison en danger! Mais il lui fallait dès aujourd'hui liquider! — A midi, un fiacre s'arrêta à la porte d'Edmond : un envoyé de la grande institution Favart venait le demander en faisant des propositions superbes; il l'emmena. A trois heures, second fiacre : un ambassadeur de l'institution Jauffret venait faire des propositions plus magnifiques encore. Ce second fiacre prit le chemin de l'institution Favart, d'où Edmond, aussitôt extrait, fut transporté à l'institution Jauffret. Ainsi, dans une même journée, un omnibus, deux fiacres et deux chefs d'institution mis en mouvement pour Edmond! N'y avait-il pas là de quoi l'enivrer d'une juste fierté? A onze ans il faisait prime, négociait et traitait de puissance à puissance.

On avait pressenti juste. Chaque fin d'année amena pour About une moisson de lauriers, moisson qui ne fit jamais défaut. Son chef d'institution ne savait comment témoigner sa reconnaissance. A d'autres élèves à succès, mais à succès plus intermittents, on faisait quelquefois froide mine. Quand ils voulaient aller se promener le dimanche, on leur insinuait qu'il serait plus délicat à eux de creuser les mystères de l'accentuation grecque ou de se mettre dans la mémoire le beau discours de Canuleïus. Pour About, liberté complète et tous les luxes du *high-life :* leçons d'équitation, leçons d'escrime, crédit illimité chez un bon tailleur. Il n'abusait pas, mais usait, avec la sécurité d'un bienfaiteur qui sait qu'il fait toujours plus pour son obligé que celui-ci ne pourra jamais faire pour lui. Son chef d'institution lui témoignait une amitié nuancée de déférence; ses professeurs n'étaient pas sans avoir quelque peur de ses saillies, qu'à l'occasion ils feignaient de ne pas entendre; le proviseur, l'austère M. Poirson, celui qui disait invariablement en entrant dans les classes: « *Asseoyez-vous*, messieurs! » ébauchait un sourire aimable quand il se tournait vers lui. Oui, About déridait M. Poirson!

Puissance à douze ans, il était à dix-huit une toute-puissance. Jugez donc! s'il avait émigré vers un collège rival, au collège Bourbon par exemple, où d'autres chefs d'institution cultivaient également le lauréat! Aussi, dès qu'il fronçait le sourcil, on s'inquiétait : l'aurait-on mécontenté? Un jour, je m'en souviens — nous ne voguions pas en silence, — tout au contraire; c'était un tumulte effroyable à Charlemagne. Un garnement avait eu l'idée de commander par lettres des voitures de foin qui arrivèrent à la même heure de différents côtés aux diverses institutions, et des séries de bains à domicile sonnant à la même heure à la porte du même professeur. Grand émoi, comme vous pensez. Une enquête sévère allait être faite et le châtiment serait exemplaire! Le garnement, c'était l'ami About — le lauréat s'amuse; — aussi, dès que la lumière commença à poindre, l'enquête fut-elle abandonnée. Je crois même qu'un malheureux surveillant qui avait vu clair et avait commis l'imprudence de prononcer le nom du coupable fut invité à aller porter sa clairvoyance ailleurs.

Que disais-je donc: toute-puissance? C'était la royauté. About n'en avait pas la tête tournée plus qu'il ne convient. C'était un bon prince. C'était même un très aimable et excellent camarade. A peine une nuance de protection dans cette amabilité, mais, notez-le bien, une nuance, et à peine. Ce que je tiens à faire remarquer surtout, c'est qu'à l'âge de l'insouciance il lui était difficile d'être insouciant, c'est qu'à l'âge de la passion désintéressée pour le vers latin — étions-nous assez convaincus et fanatiques, grand Dieu! — il entrait dans sa passion à lui, par la force des choses, par le concours des circonstances ou la circonstance des concours, moins de candeur naïve et un peu plus de calcul. Il aimait moins le vers latin pour lui-même que pour le laurier qu'il lui réservait à la fin de l'année et aussi pour les avantages qu'il lui assurait durant l'année même. Le vers latin? mais il représentait pour lui le maître d'équitation, et le thème grec le maître d'escrime. Je ne prétends pas qu'il fît rigoureusement et mathématiquement ces calculs; mais je serais étonné que ces calculs ne se soient pas faits en lui tout seuls et d'eux-mêmes. C'était par une sorte de travail inconscient, mais d'où se dégageaient cependant quelques perceptions, si vagues et confuses qu'on les suppose.

En travaillant pour la satisfaction de l'heure présente, une satisfaction quelque peu différente de celle que nous cherchions, nous autres les convaincus et les naïfs, il travaillait aussi en vue de l'avenir. Il fourbissait ses armes ou préparait ses instruments pour la vie. On nous répétait, aux jours de distribution de prix, à nous lauréats, que la société allait nous appartenir bientôt et que nous y entrerions en rois : About ne rejetait pas l'horoscope, en ce qui le concernait surtout; mais il ne se dissimulait pas qu'il y aurait à lutter la plume en main. Comme préparation à ces luttes littéraires, il n'était pas de meilleur stage que le séjour de l'École normale : il n'hésita pas un instant. Il se trouva que sa promotion, dont M. Taine faisait partie, était une des plus brillantes qu'on eût vues de longtemps à l'École. Sa royauté ne fut donc pas si incontestée qu'au collège. Toujours du moins il fut roi, par la vivacité et l'éclat prodigieux de son esprit. Seulement, tandis que d'autres, et des plus distingués, se préparaient modestement au professorat, lui était bien résolu d'avance à ne pas se confiner dans des devoirs si obscurs. Il entrait dans la vie universitaire avec l'intention bien arrêtée d'en sortir au plus vite. Il rêvait d'autres succès, autrement retentissants. Là donc encore, comme au col-

lège, sa pensée allait au delà de l'heure présente.

Mais comment sortir? C'était là le difficile et même l'impossible, du moins à la fin de la troisième année d'École. M. Taine se résignait à aller faire la classe à Poitiers, M. Sarcey à Chaumont : comment échapper à la même nécessité? C'est alors qu'il songea aux deux années de l'École d'Athènes, où son succès d'agrégation lui donnait accès de droit. Deux années pendant lesquelles il allait s'appartenir et trouver le loisir d'écrire quelque œuvre qui peut-être le mettrait en lumière, c'était le salut. Alors, tandis que ses camarades de Grèce se passionnaient pour l'archéologie, l'épigraphie, les médailles et les vieilles pierres, il écrivait, lui, *la Grèce contemporaine* et songeait au *Roi des Montagnes*. Dieu sait que je ne le regrette pas; mais ne voyez-vous pas toujours cette même préoccupation inquiète de l'avenir? Les autres, les naïfs, les convaincus, les anciens fervents du vers latin, sont tout entiers à la tâche du moment sans se demander quel sera le prix de ce travail; lui, aujourd'hui, voit et prépare demain.

Le voici de retour en France, et le volume écrit là-bas a le succès que vous savez; puis vient le triomphe de *Tolla*, puis le triomphe du *Roi des Montagnes* et successivement de toutes les œuvres légères et charmantes que sa plume trace comme en se jouant. N'est-ce pas donc là sa voie véritable? Il n'a qu'à continuer en effet. Eh bien, non! Dans les dernières de ces œuvres légères, moins heureusement venues, on sent comme les symtômes d'une main distraite, presque ennuyée. L'humeur inquiète de l'auteur l'a encore emporté loin de l'heure présente. De même qu'il dédaignait l'épigraphie à Athènes, le voici qui dédaigne à Paris l'article de Paris. Au moment même où il écrit un roman frivole, il songe à se manifester bientôt comme auteur sérieux, utile, comme économiste, par exemple. Entré dans cette voie nouvelle, son imagination l'emporte encore et il rêve maintenant d'être un homme politique. Ici je m'arrête, car c'est l'instant où les cheveux d'About grisonnent et j'ai dit que je ne voulais évoquer que les souvenirs de jeunesse.

Sans vouloir conclure rigoureusement et procéder par rapprochements tout à fait symétriques, il me semble que l'enfant et le jeune homme expliquent assez bien l'homme mûr. Les malices de l'écolier ne se retrouvent-elles pas dans les espiègleries de l'écrivain et de l'homme du monde? Ne reconnaît-on pas aussi alors l'enfant choyé du collège, l'enfant choyé qui croit d'avance ses audaces pardonnées? Le collégien qui traitait de puissance à puissance avec son chef d'institution, qui effrayait un peu ses maîtres et déridait l'austère Poirson, n'est-ce pas le romancier, le satirique avec lequel le pouvoir doit compter, accueilli, recherché même par les grands de la terre, les charmant par son esprit, qui pourtant les blesse parfois? Le collégien à qui des gens graves n'osent pas demander compte des charrettes de foin envoyées à des personnages respectables, n'est-ce pas le publiciste à qui d'augustes amies toutes pénétrées de sentiments dévots et d'ultramontanisme n'osent pas reprocher *la Question romaine*? Enfin cette inquiétude d'un esprit qui s'envole toujours vers l'avenir, rêvant d'Athènes quand il est à Paris, puis de Paris quand il est à Athènes, ne la retrouve-t-on pas encore? Où cela? demandez-vous. Chez le journaliste qui écrit volontiers dans les journaux d'autrui pour arriver à avoir son journal à lui, puis, quand il a son journal à lui, ne semble pas trouver plaisir à y écrire.

Peut-être ces rapprochements paraîtront-ils forcés; mais ce qui tout au moins s'est retrouvé de l'enfant dans l'homme, c'est la bonté un peu protectrice, bonté non exempte de malice, mais bonté réelle. On est tenté de douter du cœur des hommes qui ont tant d'esprit. Quel était ce cœur, il l'a montré à tous ses amis à l'heure où l'on faisait appel à son dévouement; il l'a montré à la France entière le jour où l'Alsace-Lorraine a été arrachée à la mère patrie.

MAXIME GAUCHER.

THÉATRE DE L'OPÉRA

« Tabarin » (1)

Il y a eu certainement plus d'un spectateur étonné (peut-être l'auteur de la pièce, M. Paul Ferrier, est-il du nombre) de la physionomie inattendue que la musique de M. Pessard a donnée à l'opéra en deux actes dont le titre est *Tabarin*. Qui n'aurait cru à quelque opéra-bouffe ou au moins de demi-caractère? C'est, au contraire, presque une tragédie — quant au style musical.

Il y a toujours un moment de trouble quand on s'aperçoit qu'une étiquette vous a induit en erreur. On s'apprête à savourer quelque breuvage pétillant et léger, et à la première gorgée on sent un goût âcre et violent. Il ne faut cependant pas s'obstiner à chercher dans ce qu'on vous offre autre chose que ce qu'on a voulu y mettre; c'est-à-dire, pour parler sans figure, qu'il faut toujours accepter la donnée d'un auteur et se placer à son point de vue.

Si Tabarin est un ivrogne jaloux qui bat sa femme, la comédienne Francisquine, la scène peut être comique ou lugubre. Le compositeur l'a comprise dans ce dernier sens : ne protestons pas; écoutons.

Gauthier, un jeune et fringant écolier qui sait que la vengeance des femmes ne va pas sans quelques dou-

(1) Opéra en deux actes de M. Paul Ferrier; musique de M. Emile Pessard.



ceurs pour leur complice, vient faire une déclaration à Francisquine. Dans le combat que se livrent la fantaisie amoureuse d'un fils de l'Université et la coquetterie d'une femme honnête au fond, on ne voit généralement qu'un spectacle divertissant; mais on peut le considérer comme une lutte entre l'amour et le devoir: c'est là, sans doute, ce qui fait que dans la musique de M. Pessard on trouve toutes les formules des grands duos d'opéra.

Heureusement, la dame suggère à l'écolier l'idée d'entrer dans la troupe en qualité de matamore. Afin de montrer l'étendue de ses talents, Gauthier chante un très joli air sur des paroles authentiques de Tabarin: *L'amour, oui, c'est l'amour qui m'afflige et martelle...*, charmant morceau plein de grâce mélodique. Si Tabarin ne rentrait pas tout à l'heure dans un état voisin de l'ivresse, on serait privé aussi d'un bien joli air à boire, que l'auditoire a fait bisser et qui le méritait par la chaleur et le montant de sa rutilante ritournelle; après quoi, Tabarin fait une scène épouvantable à sa femme et veut la forcer à quitter la troupe. Nous revenons ici à la musique de grand opéra, exprimant la tristesse des mauvais ménages.

Cependant on s'empresse autour de Tabarin; après les bourgeois, ce sont les étudiants remplissant l'auberge qui veulent le retenir; on s'échauffe, on crie; surviennent les archers cherchant, suivant la tradition, à mettre quelqu'un en prison; on leur explique le cas, et la maréchaussée elle-même conjure Tabarin de rester dans l'intérêt du plaisir public. Le finale de ce premier acte, qui aurait pu être très divertissant, est assez mouvementé; il donne lieu à un croisement de formes musicales qui auraient plus de relief si le compositeur ne les avait enveloppées dans un crescendo de sonorités violentes dont l'effet est cependant assez vif. Mais c'est l'effet trop connu dans la pratique musicale sous le nom de *coups de poing de la fin*. Ajoutons que tout le monde ne les assène pas aussi vigoureusement.

Le second acte nous montre le Pont-Neuf et les tréteaux de Tabarin. En attendant la représentation, on danse un rigodon interrompu par une dispute; ce qui forme, avec un joli chœur de marchandes de fleurs, un divertissement agréable. La représentation est une farce italienne dans laquelle Tabarin joue le rôle d'un mari trompé. Pendant que la pièce s'achève, Francisquine et le matamore s'enfuient pour de bon. Le monologue de Tabarin se change en désespoir véritable. Les badauds qui écoutent applaudissent à la vérité de l'expression. Tabarin leur explique que ses pleurs sont réels. Indignation de la foule. On court après la fugitive, on la ramène brutalement; Tabarin lui pardonne, et, pour la défendre, il explique de nouveau au bon peuple que tout cela était arrangé d'avance: nouvel enthousiasme du public, dont la crédulité semble pourtant un peu trop forte.

Le style musical adopté par M. Pessard lui était dicté par la façon dont il avait considéré son sujet: c'est-à-dire que les choses les plus gaies cachent souvent un grand fonds de tristesse. Aussi s'est-il le plus souvent servi des formes de la mélodie déclamatoire qui sont maintenant en usage à l'Opéra. La plupart de toutes ces scènes sont très expressives, et M. Pessard y a montré un véritable talent dans l'emploi des forces musicales que l'Opéra a mises à sa disposition; mais on a beau enfermer la déclamation entre des barres de mesure, lui faire un piédestal harmonique et instrumental: elle reste toujours la moins musicale des formes mélodiques; elle retire au chant beaucoup de la diversité que le rythme lui apporterait. En prenant pour objet d'imitation les inflexions du langage parlé, on renonce aux nuances purement musicales que les rythmes et les motifs peuvent amener dans les différents caractères des personnages et des situations. Ce n'est donc pas ici la science et le talent du musicien que nous critiquons, mais l'emploi qu'il en a fait dans un sens un peu trop uniformément tragique.

L'interprétation a naturellement suivi l'impulsion donnée par le compositeur. M. Melchissédec représente avec beaucoup de vérité un Tabarin sombre et violent, dont le rôle n'est égayé que par la chanson en l'honneur du vin, qu'il chante avec succès. Le rôle de Francisquine, qui est musicalement peu caractéristique, est dit avec talent par Mlle Dufrane.

LÉON PILLAUT.

BULLETIN

Chronique de la semaine

France. — Préparation aux élections sénatoriales. Partout ont lieu des réunions des délégués. Les candidats pour la Seine sont: MM. Spuller, député, pour le parti antiautonomiste; Gatineau et Georges Martin, pour le parti intransigeant.

Soudan. — Victoire du général Stewart sur les rebelles aux puits d'Abuklea. La mêlée a été très sanglante.

Madagascar. — Il résulte du rapport de l'amiral Miot que les troupes françaises sont maîtresses de la partie nord de Madagascar, qui s'étend du cap d'Ambre au 14e degré. Les forces des Hovas sont anéanties dans ce district.

Nécrologie. — Mort de M. Edmond About, de l'Académie française, directeur du journal *le XIXe Siècle;* — du peintre de fleurs Victor Leclaire; — de lady Fullerton, sœur du comte de Granville, auteur d'un grand nombre de romans fort répandus.

Sorbonne

DOCTORAT ÈS LETTRES

Thèses de M. Hauvette-Besnault, ancien élève de l'École d'Athènes: — *De Archonte rege;* — *Des Stratèges athéniens.*

Esprit hardi autant que circonspect, M. Hauvette, dans



ses thèses monographiques, où l'on ne peut reprocher à l'érudition ni de servir de prétexte à l'édification d'hypothèses hasardeuses ni de troubler la limpidité d'un style très correct, s'efforce de projeter quelques clairs rayons sur les obscures origines et les transformations successives des hautes magistratures d'Athènes. Affirme-t-il ou suspend-il son jugement, M. Hauvette le fait à la façon des sages, preuves en main. Si, dans sa conclusion sur l'Archonte-roi, il nous dit : *Rex per se ipsum nihil est,* croyons-le; et s'il tient pour la théorie du *roi* comme président des trois tribunaux, Aréopage, Ephètes, Prytanes, soyons sûrs qu'il est plus près de la vérité que le savant Curtius.

Observons que toucher aux origines de l'Archontat, c'est presque toucher à Codrus, et que parler des Stratèges, c'est exposer, au contraire, l'institution démocratique la plus brillante, mais aussi la plus sujette aux critiques qu'ait produite la république athénienne. Voilà, si l'on dégage de la monographie les grandes lignes de l'histoire, ce qui apparaît à nos yeux.

Que sont, en effet, les Archontes, sinon les héritiers de Codrus? Ils représentent au sein de la jeune république la vieille cité royaliste et théocratique. Menue monnaie de roi que l'*Éponyme,* le *Basileus,* le *Polémarque,* bref *les Neuf,* comme on disait laconiquement à Athènes. Mais, en face d'eux, voyez se dresser les Stratèges, les Orateurs, les Démagogues, le cortège nombreux des artistes, tous enfants de la nouvelle cité, de l'Athènes démocratique. Ils sont là, les vaillants, les éloquents, tous les hommes de valeur et d'avenir. Rien du côté des Archontes, que des médiocrités représentant les anciens rites, les vieux usages, le passé. Dans le premier bourgeois venu n'y avait-il pas étoffe suffisante à tailler un bon archonte et, s'il était marié, un archonte-roi? Du coup, sa femme devenait une *regina sacrorum* très suffisante aussi. Comment dès lors supposer que M. Renan se serait absolument mépris, comme le croit M. Hauvette, quand il assimile la *Basileia* au saint-office, et le *Basileus* au grand inquisiteur? Ici et là même esprit, mêmes procédés. Un homme est incriminé pour ses opinions; on lui fait un procès de tendance : voilà le fond et la forme de tous les procès religieux. Prétendre triompher de M. Renan en disant que les religions anciennes étaient sans dogmes, cela est vraiment trop facile. Oui, elles manquaient de *credo,* mais non pas de croyances, et les croyances sont des tyrans aussi impitoyables que les dogmes nettement formulés. Est-ce au nom d'un *credo* quelconque qu'on a décrété d'hérésie Étienne Dolet? Nullement; il avait mangé gras en carême : voilà son crime. C'était déjà le chef d'accusation dont Marot avait parlé dans une de ses jolies ballades :

Prenez-le, il a mangé le lard.

Y a-t-il là une sensible différence avec les poursuites intentées à Anaxagore au sujet des « signes divins », auxquels il ne croyait pas, ou à Prodicus et à Socrate, parce qu'ils dédaignaient certains rites? Ces penseurs furent les mangeurs de lard de ces lointaines époques. Au reste, la vraie raison de la plupart des procès religieux, la voici : « Étienne Dolet, dit M. Lenient, Guillaume Postel et bien d'autres furent condamnés comme hérétiques parce qu'alors c'était le plus sûr moyen d'en finir avec eux et d'effrayer les imprudents qui eussent été enclins à les suivre (1). » Il s'agit bien là de *credo!* Leur procès était plutôt politique que religieux.

C'est une institution unique, sans analogue chez les modernes, que l'institution des Stratèges. M. Hauvette pense que son influence fut heureuse en général et aida beaucoup au développement d'Athènes. Sur le point spécial, et très important, de la prétendue dictature de Périclès, dictature accréditée par Curtius, il en nie très nettement l'existence. Périclès, dans le collège des dix Stratèges, n'eut jamais de distinction spéciale; officiellement il était l'un des dix, rien de plus. On sait aujourd'hui, grâce à la découverte récente d'une liste complète des généraux athéniens, que, durant la guerre de Samos, Périclès était sous les drapeaux, pour user d'une expression moderne, et nullement à la maison. Sans doute il eut une grande influence morale; mais de là à la dictature il y a loin.

On pourrait adresser une critique générale aux thèses de M. Hauvette. Ce qui les gâte, c'est une manifeste et constante préoccupation de réfuter quelque savant allemand ou de montrer en quoi et pourquoi il adopte l'opinion de tel ou tel auteur. Malgré soi on pense à ce vers :

Hippocrate dit oui, mais Galien dit non.

Eh! que nous importe si Curtius dit oui ou si un autre savant en *us* dit non sur la même question! C'est aux sources que puise M. Hauvette; c'est son interprétation des textes épigraphiques et autres qui nous intéresse. Sans doute les modernes méritent d'être cités, mais dans des remarques. Il semble que l'heure est proche où nous entendrons ce cri sortir des poitrines françaises :

Qui nous délivrera des savants d'outre-Rhin!

J. Durandeau.

Le germanisme

La *Gegenwart*, de Berlin, contient dans son numéro du 3 janvier un premier article de M. Édouard von Hartmann, intitulé : *Le déclin du germanisme.*

L'auteur commence par constater que le mouvement d'expansion de l'Allemagne, qui durait depuis un millier d'années, s'est entièrement arrêté, sauf du côté de l'Ouest, et est même remplacé presque partout par un mouvement de recul. Des villes où l'élément allemand dominait, comme Trieste, ont vu peu à peu d'autres races prendre le haut du pavé. Des villes ayant une physionomie allemande, comme Prague, l'ont perdue ou sont en train de la perdre. Les frontières de la langue allemande reculent pas à pas. Ces faits sont indépendants de la volonté des gouvernements des pays voisins; que ces gouvernements soient bien ou mal disposés pour l'Allemagne, il n'en est ni plus ni moins.

(1) *La Satire en France au* XVI*e siècle*, t. Ier.

M. von Hartmann se demande à quelles causes doit être attribué le déclin qu'il signale. La nation germanique serait-elle déjà à l'âge de la décrépitude? Non assurément. Les causes sont ailleurs. Il faut les chercher :

1° Dans le développement du sentiment national chez les peuples voisins : autrefois, il était indifférent à un Magyare ou à un Slave que ses fonctionnaires fussent de sa propre race ou allemands; aujourd'hui il n'en est plus du tout de même;

2° Dans l'absence, chez les Allemands, d'orgueil national. Un Allemand tient à sa patrie par des liens si faibles, qu'il est établi que les émigrés allemands se laissent absorber dès la seconde ou, tout au plus, la troisième génération. Qu'ils soient aux États-Unis ou en France, l'effet est le même. Les enfants ou les petits-enfants de l'émigré allemand ne sont plus des Allemands; ils sont des Américains ou des Français.

3° La lutte avec l'Église catholique a fait avancer les adversaires « sur toute la ligne ».

Dans un second article, publié par la *Gegenwart* du 10 janvier, M. von Hartmann revient sur l'idée fondamentale de son premier article : « La génération qui a eu le grand bonheur d'assister à la fondation de l'empire allemand doit s'accoutumer aussi à l'idée que, sauf dans le Tyrol et dans quelques groupes compacts de langue allemande le long du Danube et de la Moldava, le germanisme (*das Deutschthum*) est partout détruit, irréparablement et définitivement détruit. Il n'existe plus que dans l'empire allemand, et encore il y est, comme il a déjà été dit, en décadence. » M. von Hartmann entrevoit dans l'avenir, à ce phénomène, des conséquences désastreuses pour son pays. Non seulement, dit-il, l'Allemagne ne doit plus songer aux conquêtes aussi longtemps qu'elle n'aura pas entièrement germanisé celles de ses provinces qui contiennent des éléments étrangers; mais ces provinces peuvent lui créer des embarras terribles en cas de complications extérieures, en première ligne les anciennes provinces polonaises. « Si la transformation de l'Autriche en une confédération slave, dit-il, s'accomplit avant que nous n'ayons considérablement avancé la germanisation de la Pologne, *rien au monde ne pourra nous empêcher de reperdre ces provinces* et, par-dessus le marché, des millions de marcs et des centaines de mille de soldats. C'est pourquoi aucun sacrifice d'argent, dût-il s'agir de milliards, ne doit nous coûter pour détourner ce péril en effectuant à temps une germanisation complète. »

M. von Hartmann conclut qu'avant de s'occuper de fonder des colonies lointaines, l'Allemagne devrait procéder à une « colonisation intérieure » sans laquelle son rôle dans l'histoire de la civilisation va décliner.

Livres nouveaux

Histoire du commerce de la France, par H. Pigeonneau, professeur suppléant à la Sorbonne, vice-président de la Société de géographie commerciale. — Première partie (depuis les origines jusqu'à la fin du xve siècle). Un vol. in-8°. Léopold Cerf.

Études sur les monuments primitifs de la peinture chrétienne en Italie et Mélanges archéologiques, par M. Louis Lefort. — Un vol. in-12. Plon, Nourrit et Cie.

Educazione moderna, par M. Fornelli. — Un vol. in-12. Turin. Camilla e Bertolera.

Bibliothèque utile (brochures à 60 centimes le volume, avec gravures). — *L'antiquité romaine*, par A.-S. Wilkins. — *Zoologie générale*, par H. Beauregard. — Félix Alcan, éditeur.

Livres de luxe

Voici encore un chef-d'œuvre typographique, les *Récits d'une paysanne*, par Mme Edmond Adam (Juliette Lamber); illustrations de G. Fraipont. — Jules Lemonnyer, éditeur; Georges Chamerot, imprimeur.

Les dix récits sont intitulés : *Germain; le Moulin Gervais; la Fille du maçon; Fagoton; les Fiançailles de Carlepont; le Journalier; Jean et Sidonie; Denis le lettré; Grégoire; la Prairie.*

Il a été tiré, pour les amateurs, 250 exemplaires sur papier de luxe, numérotés à la presse.

Faits divers

— Le grand prix triennal nommé « prix de Schiller », fondé par l'empereur d'Allemagne pour être décerné au meilleur drame allemand paru dans les trois dernières années, vient d'être partagé entre MM. Paul Heyse et Ernst von Wildenbruch.

— Il existe à Constantinople soixante-huit imprimeries. Un grand nombre des ouvrages qui sortent de leurs presses sont des traductions, presque exclusivement du français. Nous avons sous les yeux une liste de publications embrassant six années. Les traductions comprennent uniquement (sauf une brochure sur la marine) des romans et des pièces de théâtre : *le Juif-Errant* et *Gil Blas, la Dame aux camélias* et *Tartuffe, le Dernier des Abencérages* et *Monsieur de Pourceaugnac*. Les œuvres originales comprennent des romans, des pièces de théâtre, des poésies, des ouvrages de théologie, de droit et de science.

— Un journal américain assure qu'un ingénieur vient d'inventer une machine qui, en une heure, imprime six mille feuilles et les plie, les assemble, les broche et leur met des couvertures.

— On a publié récemment un tableau chronologique de l'établissement de l'imprimerie dans les différentes parties du monde. Mexico a eu l'imprimerie dès 1555, Pékin en 1603, Saint-Pétersbourg en 1711 seulement, Rio-Janeiro en 1813, Santiago (Chili) en 1825.

— Des philologues japonais préparent la publication d'un Dictionnaire chinois qui aura 40 volumes.

Le gérant : Henry Ferrari.

Paris. — Imp. A. Quantin, 7, rue Saint-Benoît. [4432]

AVIS IMPORTANT

Nous ne saurions trop appeler l'attention de nos lecteurs sur le système de crédit offert par la Librairie Abel Pilon (A. Le Vasseur, successeur). Cette administration, dont nous publions souvent des annonces, compte aujourd'hui plus de quatre cent mille souscripteurs, et son importance prend de jour en jour des développements plus considérables. Ce succès n'a pas lieu de nous étonner; le crédit accordé présente, en effet, des avantages qui permettent à toute personne de posséder les plus grands ouvrages scientifiques, littéraires, historiques, géographiques, etc., sans débours apparent (cinq francs par mois par chaque centaine de francs d'achat). Nous avons en main le Catalogue général de cette maison, le plus complet de ceux qui existent en librairie; nos lecteurs peuvent se le procurer en en faisant directement la demande rue de Fleurus, 33, à Paris.

Paris. — Typ. A. Quantin, 7, rue Saint-Benoît. [4543]

PRIX DU NUMERO : 60 CENTIMES

N° 5. — 31 Janvier 1885. — 3e série, cinquième année, premier semestre (tome 35)

REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

PARAISSANT LE SAMEDI

Fondée en 1863.

SOMMAIRE DU N° 5

PRIX DE L'ABONNEMENT

A LA REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE SEULE.

Paris	Six mois. 15 fr.	Un an 25 fr.
Départements	— 18	— 30
Étranger	— 20	— 35

AVEC LA REVUE SCIENTIFIQUE

Paris	Six mois. 25 fr.	Un an. 45 fr.
Départements	— 30	— 50
Étranger	— 35	— 55

LES ABONNEMENTS PARTENT DU 1er DE CHAQUE TRIMESTRE

Les abonnements sont reçus sans frais chez tous les libraires et dans les bureaux de poste des pays d'Europe et des États-Unis.

RÉDACTION ET ADMINISTRATION : 111, BOULEVARD SAINT-GERMAIN

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

ABONNEMENTS ET VENTE AU NUMÉRO

AU BUREAU DES REVUES, 111, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 111, PARIS

ET CHEZ TOUS LES LIBRAIRES ET MARCHANDS DE JOURNAUX

REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

(REVUE BLEUE)

DIRECTEUR : M. EUGÈNE YUNG.

1er SEMESTRE 1885. (3e SÉRIE). NUMÉRO 5. (22e ANNÉE). — 31 JANVIER 1885.

Paris, 30 janvier 1885.

Nous avons déjà fait cette remarque, que depuis le fonctionnement de la troisième république la carrière politique soumet ceux qui s'y engagent à une sorte d'avancement régulier. Prenez au hasard un des députés qui viennent d'être élus sénateurs : ou vous aurez la main bien malheureuse, ou vous découvrirez qu'avant d'être député il avait été élu conseiller général et qu'avant d'être conseiller général il avait commencé par être conseiller municipal. De même que les candidats à la députation sont presque toujours pris dans le sein des conseils généraux, c'est miracle maintenant quand les candidats au Sénat ne sont pas tirés de la Chambre des députés. Et la coutume est déjà si forte que les intransigeants eux-mêmes transigent sur ce point. Quand il a été question de prendre pour candidat de la Seine un homme qui n'était pas député, qui n'était encore que conseiller général (M. George Martin), MM. Clémenceau et Rochefort ont redouté une défaite : il leur a fallu absolument un député comme candidat sénatorial, et ils sont allés le chercher jusqu'en province, pour le triomphe de la règle. Ils ont cru que c'était une règle absolue; en quoi l'événement a prouvé qu'ils exagéraient.

Mais cette exception même la confirme, par l'étonnement et la déconvenue qu'en ont éprouvés les chefs du parti intransigeant. Donc cet affreux suffrage « restreint » se sépare si peu des sentiments du suffrage universel dont il est issu, qu'il élit presque invariablement ceux que le suffrage universel direct a désignés à son choix par des marques de confiance successives et graduées.

Déjà en 1875, lors de la nomination des soixante-quinze inamovibles, le parti républicain a fait entrer au Sénat la plupart de ses sommités; les choix directs du Sénat ont eu la même tendance, de sorte que membres de l'Assemblée nationale, sénateurs, électeurs sénatoriaux, tous ont travaillé ou travaillent à faire du Sénat une réunion des hommes politiques les plus dignes et les plus expérimentés.

De ce fait, quelle conséquence peut-on prévoir?

Le personnel politique d'un pays n'est pas inépuisable. Ce que gagne le Sénat est perdu par la Chambre. Si tous les trois ans trente départements sont réduits à se chercher de nouveaux mandataires, le niveau de la Chambre s'abaissera bien vite; elle sera affaiblie moralement d'abord et, dans un temps donné, anémiée. Et pourtant c'est en elle qu'est l'axe de la politique, et c'est elle seule (on a eu soin de le dire au Sénat du haut de sa propre tribune) qui fait et défait les ministères!

Il y a ainsi deux mouvements inverses et qui se contredisent. D'une part, le pays, qui ne s'embarrasse pas de casuistique constitutionnelle, trouve tout naturel et même souhaitable qu'un député méritant devienne sénateur, et il lui semble que c'est le faire monter en grade; ce sentiment se retrouve chez les électeurs sénatoriaux; et les députés, même parmi ceux qui affirment le plus vivement la prépondérance de la Chambre sur le Sénat, ne se font pas prier pour poser leur candidature à cette Assemblée dont le rôle leur paraissait de moindre importance, comme s'ils aspiraient à descendre; pour un, comme M. Spuller, qui n'y allait qu'à contre-cœur et pour rendre service à son parti, telle est peut-être l'ambition de la plupart d'entre eux. — D'autre part, les politiciens, et non pas seulement ceux de l'extrême gauche, contestent au Sénat les attributions même que lui confère la Constitution; peu s'en faut qu'ils ne l'accusent d'outrepasser ses droits quand il se permet d'avoir sur une question quelconque un autre avis que la Chambre issue du suffrage direct; sans la résistance du Sénat, ils lui eus-

sent enlevé, au dernier congrès, une partie de ses pouvoirs en matière de finances; ils le réduiraient à n'être guère qu'une Chambre d'enregistrement, et nous devons ajouter que le Sénat a quelquefois paru s'y résigner. Il serait donc plus logique que ce fussent les sénateurs qui briguassent, pour monter en grade, les siéges de député.

Ils n'en font rien, et, malgré les apparences, le Sénat a pour lui l'avenir, parce qu'en fait d'expérience, de lumières, d'esprit de suite, la Chambre aura une peine croissante à soutenir la comparaison. Une Assemblée a beau être nommée par le suffrage universel direct, la médiocrité est un titre à l'impopularité; et quand une Assemblée mérite par sa valeur politique la confiance du pays, il lui suffit, pour obtenir l'appui public, de sentir que là est sa force. On se rappelle qu'à un certain moment, sous la Restauration, la Chambre des pairs elle-même a été plus populaire que la Chambre des députés : le manque de mesure chez celle-ci en était la cause. Le même phénomène pourra se reproduire, pour des raisons analogues, à l'avantage du Sénat, et plus facilement, puisque c'est une Assemblée nommée par un corps électoral qui, émanant du suffrage universel, a qualité pour le représenter.

Toutefois notre système constitutionnel boiterait si l'opinion éclairée tenait pour une Chambre tandis que les pouvoirs dirigeants seraient dans l'autre. Nous souhaitons fort que le Sénat revendique la part que la Constitution et ses lumières lui assignent; mais peut-être convient-il aussi de se préoccuper de cet abaissement de niveau qu'on peut déjà prévoir dans la Chambre des députés périodiquement écrémée, et qui la mettrait, moralement, au-dessous du Sénat. Il importe de relever ce niveau, au contraire, afin qu'une Chambre comme l'autre soit à la hauteur de ses fonctions; et l'un des moyens paraît être le rétablissement du scrutin de liste.

Y.

LA

PHYSIONOMIE DES VÉGÉTAUX (1)

« Si nous imaginions, dit Buffon dans son *Discours sur la nature des animaux*, des êtres auxquels la nature n'eût accordé que la première partie de l'économie animale, ces êtres, qui seraient nécessairement privés de sens et de mouvement progressif, ne laisseraient pas d'être des êtres animés, qui ne différeraient en rien des animaux qui dorment... Un végétal n'est, dans ce sens, qu'un animal qui dort, et en général les fonctions de tout être organisé qui n'aurait ni mouvement ni sens pourraient être comparées aux fonctions d'un animal qui serait par sa nature contraint à dormir perpétuellement. »

L'idée de représenter les végétaux comme des animaux qui dorment toujours sans pouvoir se réveiller jamais est certainement un des plus beaux traits du génie de Buffon. Elle n'est pas seulement imposante par la grandeur et la solennité de sa conception, elle a ce je ne sais quoi qui remue le cœur comme tous les sentiments vrais. Et s'il est vrai que l'accord de la forme avec la fonction se retrouve dans tous les êtres de la nature, quel meilleur témoignage en pourrions-nous attester que ces paroles où, tout en ne songeant qu'à l'organisation des végétaux, Buffon en peint d'un trait l'image et l'expression puisqu'il en fait des animaux endormis?

Oui, retirez à un animal la sensibilité, l'intelligence et la volonté : il ne reste qu'un corps vivant, vivant seulement de la vie organique. Il respire, son sang circule, mais ses fonctions de relation sont suspendues. Tel est l'effet du sommeil, et, si l'animal ne devait plus se réveiller, sa condition biologique ne différerait en effet en rien de celle d'un végétal.

Le végétal est donc un être privé de toute fonction active extérieure. Il est fixé à la terre; il ne fait que recevoir sa nourriture, mais non la prendre; il subit, sans pouvoir s'y soustraire ou s'en défendre, l'influence de tous les agents et de toutes les forces qui viennent l'attaquer ou le détruire; il ne peut rien pour sa propre conservation; qu'il souffre ou ne souffre pas, qu'il ne sente pas ou qu'il ait, ainsi que certains le prétendent, quelque sensibilité, comme il n'a rien qui ressemble à des nerfs ou à un cerveau, il ignore qu'il souffre, et il ne sait même pas qu'il existe. Il est à la fois passif et inconscient.

I.

Que signifiera donc pour nous l'idée de physionomie appliquée au végétal? Que peut exprimer cette figure muette, sourde, aveugle, insensible? Rien sans doute de ce qui se rapporte à l'intelligence et aux sens; mais, de ce qui se rapporte à la vie, tout. Si, au lieu de l'opposer à l'animal, nous essayons de le comparer à la terre qui le porte, aux êtres inanimés qui en remplissent l'étendue, il va s'élever au-dessus d'eux autant que l'animal s'élève au-dessus de lui, et plus encore, car il a ce qu'ils n'ont pas : l'individualité, l'organisation des fonctions, la faculté de reproduire des êtres semblables à lui, la vie enfin et, ce qui ne l'élève pas moins dans la hiérarchie des êtres, le droit de mourir, qui vaut certes en dignité celui de naître.

Aussi, avant même d'avoir considéré ce que ses formes et son organisation ont de supérieur aux êtres

(1) Cette étude formera un des chapitres d'un fort volume grand in-8°, que M. Eugène Mouton publiera dans un mois à la librairie Ollendorff sous ce titre : *la Physionomie comparée, traité de l'expression dans l'homme, dans la nature et dans l'art*.



inorganiques, on voit du premier coup d'œil qu'il les domine : il est debout. Il s'élève vers le ciel, et, si ses racines sont engagées dans la terre, son tronc, ses branches et ses feuilles s'en détachent et vivent dans l'air et dans la lumière de même que le corps des animaux.

Au dire des botanistes, qui ne le considèrent que sous le rapport scientifique, l'arbre ne serait pas, comme il nous paraît, un individu composé des racines, du tronc, des branches et des feuilles : la feuille seule constituerait l'individu végétal vivant; les branches, le tronc et le corps des racines ne seraient qu'un support, un polypier, formé du résidu des feuilles anciennes qui ont cessé de vivre. Chaque feuille abandonne le long du tronc le canal qui la mettait directement en communication avec le sol pour aspirer la sève; quand la feuille tombe, ce canal se dessèche et forme le bois; le long de ce bois, chaque année, chacune des feuilles nouvelles fait descendre autant de canaux qui forment une couche de plus autour du tronc et des branches. Telle est la théorie de l'arbre selon les botanistes. Partant de là, ils n'attachent, pour classer les végétaux, aucune importance à leur taille.

Il ne nous appartient pas de discuter une théorie fondée sur une science qui nous manque; cependant nous croyons pouvoir nous permettre de dire qu'au demeurant toute théorie est une vue de l'esprit, une manière de considérer les choses, et, quelle que puisse être la valeur de celle-ci, il n'en reste pas moins certain qu'en fait chaque espèce de végétaux a des racines, un tronc, des branches et des feuilles d'une forme, d'une grandeur, d'une disposition spéciales. Non seulement les espèces varient, mais chacun des individus de la même espèce a ses qualités particulières, puisque les uns sont beaux et les autres chétifs, que la plante tout entière subit les influences ambiantes ou accidentelles qui peuvent l'affecter, et qu'en définitive, lorsqu'il succombe à quelque cause de destruction, l'arbre tout entier meurt, comme tout entier il était sorti de sa graine.

Ce n'est donc pas par une notion superficielle que le sens commun des hommes s'est déterminé à voir dans chaque végétal un individu et à en considérer les diverses parties du même œil que l'on considère un animal : c'est en connaissance de cause, parce que, voyant chaque végétal naître, croître, se reproduire et mourir sous une forme rigoureusement invariable, il y a reconnu les mêmes caractères qui, dans les autres êtres vivants, lui servent à distinguer les individus.

Ainsi l'idée de vie s'attache invinciblement pour nous à toutes les parties d'une plante ou d'un arbre. La forme cylindrique du tronc et des branches, la consistance et la disposition des feuilles, la décroissance progressive et proportionnelle des rameaux et enfin le dessin particulier du branchage pris dans son ensemble nous montrent partout ce plan d'organisation qui annonce la vie. La substance et la couleur des tissus qui forment l'écorce et le feuillage, la souplesse élastique du végétal tout entier nous l'attesteraient encore, quand d'ailleurs le fait seul de le voir mourir ne suffirait pas à nous convaincre qu'il a vécu.

C'est là une évidence de biologie supérieure devant laquelle le plus simple des hommes n'a jamais hésité un instant.

Plus on contemple les arbres, surtout les grands arbres, qui sont beaucoup plus puissants d'expression, plus on les voit s'animer de je ne sais quelle âme. Leurs troncs énormes, leurs rameaux tordus semblent craquer de vie, et quand l'imagination, descendant de branche en branche, suit jusque sous la terre les racines chevelues de ce grand être, il semble voir un géant qui plonge sa tête dans une source et boit.

Les botanistes assurent encore que le végétal n'a pas de grandeur déterminée; qu'il n'y a aucune raison pour qu'un arbre cesse de croître, et que, si ses racines trouvaient à s'étendre toujours, si son tronc et son feuillage n'étaient non plus gênés dans leur libre croissance, il grandirait indéfiniment. Nous n'avons pas qualité pour discuter cette théorie : nous admettrons, si l'on veut, qu'il en serait ainsi dans les conditions qu'on imagine; mais nous ferons remarquer que ces conditions ne se réalisent jamais et que, si en théorie l'arbre ne peut mourir que par accident, cet accident arrive toujours et peut dès lors être considéré comme faisant partie intégrante de la destinée de l'arbre, c'est-à-dire de sa condition biologique. Nous croyons trouver là une nouvelle raison de continuer à considérer le végétal tel qu'il apparaît aux yeux et à l'esprit de tout le genre humain, c'est-à-dire comme un être individuel formé de diverses parties reliées entre elles par une vie commune et portant dans son ensemble une expression résultant de toutes ses parties. Nous voyons l'arbre naître, croître, décliner et mourir; il a son enfance, sa jeunesse, sa maturité, sa décrépitude, et, sans parler des stigmates de plus en plus profonds que le temps et les blessures laissent sur son tronc et sur ses branches, si ses feuilles renaissent chaque printemps avec la même verdure, son bois se dégrade, son écorce tombe, la mousse et les parasites l'envahissent, ses fruits perdent leur saveur, et ses graines leur fécondité.

Ainsi, à côté des théories scientifiques qui la lui dénient, il y a une réalité de fait, passée à l'état de notion de sens commun, qui attribue au végétal une individualité de forme et de proportion. L'idée de chaque espèce de plantes ne se sépare pas pour nous de sa grandeur ou de sa petitesse, non plus que du dessin de son branchage, de l'ordre d'insertion et du système de groupement de ses feuilles. Bien qu'il ne paraisse pas qu'on ait recherché d'une manière suivie les lois de la proportion, en longueur, en grosseur, en poids

et en direction, qui règlent la distribution de la masse totale du bois et des feuilles, cette loi existe et, si nous ne la comprenons pas, nous la voyons assurément, puisque nous distinguons à première vue les arbres entre eux et que nous pouvons, même lorsqu'ils sont dépouillés de leurs feuilles, les nommer sans hésiter. D'ailleurs le modelé du bois, la couleur et la consistance de l'écorce sont encore là pour spécifier chaque végétal indépendamment de la nature et de la forme de son feuillage.

Le feuillage est d'ailleurs (ceci n'est pas à discuter) le principal élément de la forme de l'arbre, et c'est ce qui lui donne son caractère d'expression, puisque c'est ce qui s'en voit davantage. Cette expression change selon que les feuilles sont plus ou moins grandes, plus ou moins touffues, selon leur couleur, leur consistance, leur disposition. Nous pouvons apercevoir clairement des rapports d'analogie entre la feuille et l'écorce dans certaines espèces de végétaux, par exemple dans les graminées, dans les saules; les branches et les feuilles, chez quelques espèces telles que le magnolia, le hêtre, se ressemblent sinon par le dessin, au moins par le style et la consistance.

Il y a un rapport entre la forme de la feuille et celle du végétal; ce rapport n'est pas sans exception, mais il est assez ordinaire pour avoir frappé les paysagistes. On peut donc dire qu'en général un arbre à feuilles fortement modelées a ses masses fortement accusées; que l'arbre à feuilles rondes a une forme ronde; que l'arbre à feuilles découpées est d'un modelé plus détaillé; qu'à des feuilles pointues correspond une forme d'ensemble pointue. Le hêtre, le tilleul, le chêne, le cèdre peuvent confirmer ce qu'il y a de vrai dans cette observation. Dans beaucoup de fleurs on peut de même la vérifier : les fleurs rayonnées comme la marguerite ont des tiges divergentes et un feuillage étalé et découpé; les fleurs en grappe ou en panache ont la tige droite.

Les racines donnent lieu à des observations analogues; elles sont avec les parties extérieures de la plante dans un rapport d'équilibre qui établit un contraste à peu près constant. Si la tige est élevée et verticale, la racine est horizontale; si elle est basse et horizontale, la racine est verticale. On peut en citer pour exemple le peuplier, dont les racines s'étendent si loin à fleur de terre, et la chicorée sauvage, dont les feuilles s'étalent à plat tandis que la racine plonge tout droit à une grande profondeur.

Ce sont là des dispositions qu'il faut observer sur les végétaux laissés à leur propre nature et qui seraient beaucoup plus évidentes si la culture et la taille ne venaient si souvent dénaturer la forme et le port véritables des arbres et des plantes.

Aussi est-ce de préférence dans les arbres en forêt ou abandonnés à eux-mêmes qu'il faut vérifier ces observations. On verra alors l'arbre se développer librement selon les besoins de son organisation et les lois de sa vie. Et, à mesure que, se détachant des particularités de détail, on le regardera de plus haut et de plus loin, on en arrivera à reconnaître que son feuillage, avec ses masses étagées se renflant les unes sur les autres, avec les percées de lumière qui les divisent, avec l'isolement de chacune de ses feuilles, qui ainsi baignent dans l'air, on reconnaîtra, dis-je, que ce feuillage, et avec lui l'arbre tout entier, se comporte comme une masse gazeuse, et on entreverra peut-être pourquoi le modelé du feuillage a tant de ressemblance avec celui des nuées. Au fond, d'ailleurs, le végétal, à part ce qu'il laisse de matière solide dans ses cendres, ne se compose que de quelques gaz; il n'est guère qu'un tissu d'air et de vapeur, comme l'animal, mais un tissu plus frêle; et quoi d'étonnant à ce que son feuillage, ainsi balancé dans l'air et dans l'espace à la pointe extrême de ses rameaux, ait en lui je ne sais quel essor d'expansion analogue à celui d'un gaz et se traduisant symboliquement par sa ressemblance avec les nuages?

Il est possible, et j'en conviendrais même sans trop m'en défendre, que cette idée et plusieurs de celles que je viens de présenter sur les formes des végétaux soient sans valeur vérifiable et qu'elles n'aient d'autre portée que celle de ces rêveries que l'apparence des choses inspire à notre imagination; mais, quoi qu'on en pense, ce ne serait pas une raison pour éliminer de notre méthode d'analyse la rêverie ou l'imagination. En effet, ce que nous étudions, ce n'est pas l'organographie végétale, c'est l'expression. Quelles que puissent être les catégories où la science aura classé tel ou tel être avec ses propriétés particulières, l'expression est une propriété générale qui enveloppe indistinctement tous les êtres de la nature : les idées qu'elle nous inspire sortent donc directement de la nature pour se manifester à nos yeux par cette espèce d'image sensible qu'on appelle la physionomie.

Quoi qu'il en soit, il n'y a pas à contester que le végétal ne tende à s'épanouir du centre à la périphérie. Ses branches se divisent et s'écartent à proportion qu'elles sont plus éloignées du tronc, de manière à ce que son feuillage, qui se multiplie surtout aux extrémités des rameaux, soit le plus espacé possible et que chaque feuille baigne librement dans l'air. Car le végétal respire, et là encore, dans cette expansion où nous le voyons s'épanouir, nous pouvons apercevoir un symbolisme qui marque un être vivant d'air, le cherchant, s'y offrant, pourrait-on dire, afin de l'aspirer par tous les pores, comme en effet c'est sa fonction et une condition nécessaire de sa vie. Cette respiration ainsi marquée en traits si expressifs dans la physionomie du végétal est d'ailleurs, au point de vue de la biologie, un titre de plus qui, en le rapprochant des animaux, le distingue profondément des êtres inorganiques et l'élève au-dessus d'eux.



II.

Mais le végétal est encore doué d'une autre propriété non moins supérieure dans l'échelle des êtres et non moins expressive dans l'ordre de la physionomie : il se meut.

Sans parler des mouvements plus ou moins spontanés tels que ceux des dionées, des sensitives et de ces fleurs mâles de la *Vallisneria*, par exemple, qui se détachent de leur tige pour aller à la surface de l'eau rencontrer les fleurs femelles, mouvements dont le mécanisme n'est pas assez connu, on peut dire que la mobilité continuelle des feuilles sous l'action de l'air est plus qu'un simple fait mécanique.

En effet, si on considère la souplesse et l'élasticité graduées du tronc, des branches, des rameaux, des pousses et enfin du pétale et de la feuille elle-même, on ne peut douter que tous ces ressorts si soigneusement proportionnés n'aient été agencés pour remplir une véritable fonction de mouvement : mouvement communiqué, mais qu'importe à la nature et, par suite, qu'importe à la physionomie? Selon qu'une brise légère fait seulement frémir son feuillage, ou qu'il se balance au vent, ou que la tempête le courbe et le secoue avec fureur, l'arbre nous représente, sous les traits tour à tour les plus doux ou les plus terribles, des idées de mouvement aussi nettes, aussi littérales que celles qui nous sont données par les mouvements volontaires des animaux; et si l'insensibilité du végétal y fait manquer le pathétique de la conscience et de la douleur, les frissonnements voluptueux ou les torsions désespérées de ces grandes créatures qui paraissent jouir ou souffrir et qui ne le savent pas, donnent à leurs mouvements quelque chose de formidable et de mystérieux qui parfois dépasse en puissance l'expression du plaisir ou de la douleur chez les animaux.

Ce n'est pas tout : par un effet de cette tendance à vivre et de cette résistance à mourir que la nature a insérées, on peut le dire, dans chacun des êtres vivants qu'elle forme, le végétal force en croissance du côté où il trouve place à s'étendre, et il se dérobe en reculant aux actions et aux influences qui d'un autre côté viennent à le menacer. C'est ainsi qu'on peut voir partout les plantes et les arbres ombragés chercher la lumière, y tourner leurs feuilles lorsqu'ils n'y peuvent pas étendre leurs branches. Il arrive même que, faute de pouvoir déplacer ses branches, la plante envoie des racines chercher l'espace et l'air dont elle a besoin : on voit ainsi des vignes percer plusieurs murs pour aller projeter des branches nouvelles. D'autres plantes, en lançant le long du sol des jets qui de proche en proche enfoncent des racines dans la terre, exécutent de véritables déplacements, déplacements complets, car au bout d'un certain temps la plante-mère périt et ses rejetons, établis loin de la place où elle a vécu, prennent une existence indépendante. C'est ainsi qu'on voit cheminer les jets si vigoureux de la ronce. On peut même observer sur ces jets de ronces un fait intéressant, qui se retrouve assez constamment dans toutes les plantes traçantes ou grimpantes : c'est l'aspect tout particulier de ces parties. Elles sont plus tendres, plus colorées, plus détaillées dans leur modelé; leur tissu porte un air de vie qui s'anime encore par l'élan de leurs lignes de direction. Là encore, dans la disposition de ces parties immobiles, on voit un symbolisme de mouvement. Les vrilles des convolvulus, les griffes du lierre et surtout les crochets de la vigne, qui marquent si clairement l'effort pour saisir un point d'appui, nous offrent des exemples analogues. Il ne faut pas d'ailleurs oublier qu'au fond le mouvement est réel : seulement il est si lent que nous ne pouvons pas l'apercevoir. C'est par un progrès analogue que des groupes souvent considérables de végétaux se déplacent; c'est ainsi en grande partie que, sur des terrains dénudés par des cataclysmes ou formés par des volcans, les végétaux ont pu couvrir le sol.

Ces mouvements, lorsque les causes qui les déterminent sont puissantes et continues, se marquent dans certains cas d'une façon saisissante. Aux bords de l'Océan, sur les côtes exposées aux vents de la mer, on peut voir partout des arbres tellement refoulés du côté de l'ouest, tellement étendus du côté opposé, qu'ils ressemblent à des femmes qui fuiraient devant la tempête, les vêtements et les cheveux flottant au vent, les bras tendus, le dos courbé. Ici nous retrouvons l'expression donnée par des signes qui sont les mêmes que si l'arbre fuyait devant le vent : il fuit en effet, il cède, comme cèderait un être doué de mouvement, et la disposition de ses parties marque symboliquement une action dont la cause et la tendance ne laissent aucun doute. Mais, s'il exprime le mouvement, il ne l'exprime qu'à la façon d'une statue, et cette image peut donner une juste mesure de la différence des expressions entre l'animal, qui peut à volonté les varier, et le végétal, qui, hors le cas où une force étrangère l'agite, n'est qu'une statue expressive. Ces observations nous montrent d'ailleurs qu'ici encore, quand le végétal est mis en mouvement par un agent extérieur, quand il se déplace par degrés, s'étend ou se dispose dans un certain sens, la forme indique la fonction, puisque la nature et la tendance de la force qui le pousse se marquent dans les modifications de forme qu'on lui voit subir.

Lorsqu'on examine un arbre isolément, on reconnaît qu'il n'a pas deux branches qui se ressemblent, et, si on y compare d'autres arbres de la même espèce, on voit que leur branchage en diffère également dans tous les détails de distribution : on serait porté à conclure dès lors qu'aucun arbre n'a de forme déterminée. Mais c'est tout le contraire, puisqu'il suffit d'un regard pour

reconnaître l'espèce d'un arbre rien qu'à la disposition de son branchage. Sous la diversité apparente des branches, il y a donc un plan de proportion et de distribution qui fait qu'elles diminuent de longueur et de grosseur à mesure qu'elles s'éloignent du tronc; il y a une loi de direction qui gouverne l'inclinaison ou l'élévation de chacune et l'angle plus ou moins ouvert qu'elle doit faire avec les branches voisines, selon son espèce. Quoique les détails d'exécution varient, chaque espèce de végétaux a donc une forme et des proportions générales, parce que dans les êtres organisés il n'y a pas de forme sans proportion.

III.

La forme du végétal n'a aucun point de ressemblance avec celle des animaux. La principale raison en est qu'il se développe continuellement et que des parties nouvelles et différentes viennent sans cesse l'augmenter et le modifier. L'idée de symétrie telle que nous la voyons dans l'animal, c'est-à-dire sous l'aspect de deux parties pareilles de face et par derrière, et de deux parties disparates de profil, ne convient pas à sa figure; mais il n'est ni une masse confuse comme les mollusques ni un corps rayonné comme les derniers zoophytes. Il a cependant un plan, au moins dans le plus grand nombre des espèces, et, malgré la diversité de disposition de la tige et du feuillage, l'ensemble de sa forme paraît répondre à une idée générale de pondération et d'équilibre entre un axe central de suspension ou de support et les différentes touffes qui forment la masse totale. L'ensemble du végétal arrive ainsi à présenter une forme sensiblement sphérique ou conique dans les dicotylédones, cylindrique dans les monocotylédones. A prendre chaque végétal isolément, on ne peut donc pas dire qu'il soit symétrique de la même façon que le sont les animaux; mais il l'est d'une autre façon, en ce que, malgré la distribution indéfiniment variable de ses parties en forme et en quantité, elles en arrivent d'une manière ou d'une autre à se balancer également autour de la tige pour former une figure générale sphérique, conique ou cylindrique. Cela est sensible dans les arbres en forêt, dans l'if, dans les graminées. Les arbres en forêt, qui poussent pressés les uns contre les autres, forment chacun un dôme dont la régularité peut se reconnaître lorsque, d'un lieu élevé, on découvre à ses pieds une futaie: le dessus paraît mamelonné de dômes de feuillage régulièrement formés et de grandeur pareille. Cette forme est d'ailleurs en relation évidente avec la principale fonction du feuillage, qui est de respirer, car, de même que le cercle est la figure qui sur une surface donnée embrasse le plus de superficie, de même la sphère est de tous les solides celui qui occupe, à égalité de volume, le plus d'espace: la forme sphérique est donc avantageuse au végétal pour se mettre en contact avec l'atmosphère par le plus grand nombre de points possibles.

Ainsi, malgré l'irrégularité de ses détails, le végétal peut, dans la plupart des espèces, être divisé idéalement en deux parties égales et pareilles; c'est là une sorte de symétrie, mais qui diffère de celle de l'animal en ce que celui-ci n'est symétrique que si on le considère de face ou par derrière, tandis que le végétal l'est sous toutes ses faces.

Nous ne prétendons pas attribuer à cette symétrie plus de précision qu'elle n'en a réellement, car elle est sans doute très grossière et très imparfaite; mais elle ne s'éloigne pas autant qu'on pourrait le croire de celle des animaux, car, si on mesurait exactement les deux côtés de leur figure, on verrait qu'il n'y a pas un trait qui soit vraiment pareil à son pendant, au point qu'on peut considérer que cette disparité est une loi de la nature.

Mais il est d'autres détails de conformation où le principe de symétrie et de proportion se manifeste dans le végétal avec une précision mathématique: c'est dans la disposition des feuilles alternes, c'est-à-dire qui montent en tournant autour de la tige, comme dans l'aubépine. La *phyllotaxie* est la science de cette disposition des feuilles. Si on trace sur un rameau une ligne passant par les points d'attache de toutes les feuilles, on voit que cette ligne décrit une spirale continue autour de ce rameau. Or, si l'on compte alors le nombre des feuilles que la spire rencontre pour aller d'une feuille quelconque à la feuille qui se trouve placée verticalement au-dessus d'elle, on voit que ce nombre, de même que celui des tours de la spire, varie avec différentes plantes, mais est constant dans une espèce donnée. Ce rapport, étudié par le mathématicien Bravais, a donné lieu à des formules numériques en forme de fractions et dont le nombre ne dépasse pas huit ou dix (*Revue des cours scientifiques*, tome II, p. 287, cours de M. Chatin).

Ce fait si positivement établi nous paraît propre à confirmer l'idée de symétrie latente, pourrait-on dire, que nous nous efforcions tout à l'heure de faire entrevoir dans la forme générale des végétaux. Il peut autoriser aussi une autre idée que nous avons proposée: c'est que les végétaux doivent avoir des proportions puisqu'ils ont des formes et que, si on les étudiait sous ce rapport, on arriverait probablement à déterminer ces proportions.

IV.

Les arbres n'ont rien qui ressemble à un appareil vocal, et cependant il n'est pas besoin de se sentir poète pour se croire autorisé à parler de la voix des arbres comme on parle de la voix de la nature: il suffit d'écouter et de sentir pour reconnaître qu'il y a dans

le bruit du vent à travers les arbres une harmonie toujours comparable et souvent même supérieure à celle de la musique, bien que ce ne soit qu'un bruit. Mais c'est la confusion et le vague même de ce bruit qui y donne une expression singulière ; suivant son espèce, selon le plus ou moins de souplesse de sa tige et le plus ou moins de consistance de son feuillage, chaque plante forme un instrument d'une sonorité différente, ce qui produit pour chacune, on peut le dire, un timbre particulier de résonnance ; et, quelle que soit son espèce, l'intensité du son produit par le passage de l'air change selon que le vent est plus ou moins fort. De là deux éléments de variation dans la force et dans la qualité des bruits, et qui se traduisent par des nuances presque musicales, car on y peut saisir assez souvent des traits chromatiques nettement dessinés. Le souffle des grands vents dans les arbres, la nuit ou par un jour de tempête, agite et trouble l'âme comme feraient les grondements de quelque grand être en fureur; le bruissement des feuilles sous la caresse d'une brise légère nous donne un sentiment de douceur et de sécurité : c'est une sorte de chant qui atteste le mouvement et la vie autour de nous ; au contraire, quand nous entendons les branches sèches siffler et craquer sous la bise glacée de l'hiver, nous frissonnons et des idées sinistres s'emparent de notre imagination. Sans doute on ne saurait méconnaître que l'effet expressif ne soit confirmé et parfois même surpassé par les signes qui, dans ces moments de trouble, éclatent sur toute la scène de la nature ; mais, loin d'ôter sa valeur à un signe particulier comme ici le bruit des arbres, cette observation y en donne davantage, parce que rien n'est isolé dans les lois de l'expression : plus il y a d'éléments qui se réunissent pour la produire, plus elle est assurée et mieux elle se démontre.

On peut donc, sans crainte de verser dans la fantaisie, dire que la plante a une voix, parce qu'elle rend des sons particuliers selon son espèce et différents selon la cause qui les produit.

V.

Les conditions qui président à la beauté de l'homme et de l'animal règlent aussi celle du végétal : elles se résument de même dans l'ordre et dans la convenance des parties. C'est la régularité et la juste proportion des formes, c'est la prépondérance modérée des qualités spécifiques, c'est la perfection des détails, c'est enfin l'unité de l'ensemble marquant clairement et vivement sa nature vraie, qui donnent à la plante, comme à tous les êtres, même inanimés, le charme de la beauté. La puissance ou la délicatesse des formes, l'éclat et la variété des couleurs, le parti pris du caractère ou l'heureux mélange des contrastes viennent encore varier la beauté des végétaux. La plante a d'ailleurs, comme tous les autres êtres de la nature, ses divers genres de beauté selon son espèce, et c'est encore le principe de la convenance qui fait accorder les traits avec les qualités qu'ils doivent annoncer, donnant au chêne des branches vigoureuses et un feuillage sombre, au saule des rameaux flexibles et des feuilles pâles, au roseau sa tige frêle, au hêtre son bois ferme, son port élancé.

Pour la plupart des arbres de nos climats, l'année représente le cours entier de la vie, et depuis l'éclosion du bourgeon jusqu'à la chute des feuilles nous les voyons passer par l'enfance, la jeunesse, la maturité, la vieillesse et la mort. A chacune de ces périodes, l'arbre nous offre les aspects correspondants de notre propre vie. Les feuilles naissantes, où nous pouvons voir l'ébauche de ce que sera la feuille, ont quelque chose d'inachevé qui nous rappelle l'enfant ; l'arbre qui en est couvert est d'une couleur tendre et la forme qu'il doit avoir est à peine indiquée. C'est au fort de l'été, un peu avant la sève d'août, que l'arbre a pris tout son développement et qu'il est en pleine virilité, si on peut dire. Quoi qu'en veuillent prétendre certains amateurs de feuilles mortes, c'est là que l'arbre est le plus beau ; c'est là que, sous l'imposante uniformité de sa verdure, il fait mieux voir le modelé de ses masses et qu'il déploie sa puissance et sa vie dans toute leur majesté. Sans doute les colorations que l'automne amène dans le feuillage ont beaucoup de finesse et de variété et sont d'autant plus agréables à quelques paysagistes qu'elles sont beaucoup plus faciles à peindre et plus séduisantes aux yeux des amateurs ; mais, si l'on veut se tenir aux inspirations vraies de la nature, on reconnaîtra que les feuillages d'automne étant un effet et un signe de la décadence et de la vieillesse des feuilles, ils sont inférieurs en expression à ceux des feuillages d'été tout juste autant qu'un vieillard est inférieur en beauté à un jeune homme.

VI.

Les observations que nous avons présentées jusqu'ici portent principalement sur les arbres. Malgré l'infériorité de leur taille, les arbustes et les fleurs, outre que leur condition biologique est la même, nous présentent des effets expressifs qui, pour être moins imposants, n'en sont pas moins marqués.

Même, si l'on n'avait à se mettre en garde contre les fausses analogies où l'amour du symbolisme a égaré l'imagination des hommes, le langage des fleurs comporterait pour nous un travail d'analyse plus étendu à lui seul que tout ce que nous avons écrit jusqu'ici sur la physionomie. Nous ne pouvons que renvoyer aux ouvrages spéciaux — car il en existe, et beaucoup — ceux de nos lecteurs qui désireraient s'édifier plus complètement sur la grammaire et la syntaxe de la

langue parlée, dit-on, par les fleurs. Nous croyons pouvoir donner un résumé suffisant de cette littérature en disant que, dans toutes les attributions ou significations qui ne sont pas de pure fantaisie, ce qu'on appelle le langage des fleurs n'est guère que l'application des principes généraux de l'expression tels que le sens commun les comprend, que les signes sont les mêmes et qu'on pourrait de même les analyser en les rapportant aux signes analogues donnés par d'autres êtres.

Le symbolisme est juste quand il se rapporte à une qualité sensible et caractéristique de la fleur; il est faux s'il repose sur une qualité secondaire ou sur un rapprochement forcé.

Comme exemple du premier cas, nous pouvons prendre la rose. Plus on considère cette fleur, plus on en admire la fraîcheur et la délicatesse, et plus on y reconnaît la justesse du sentiment universel qui en a fait la fleur de l'amour. Le myosotis, avec sa fleur d'un bleu pâle, couleur effacée, mais tendre, et que sa petitesse nous présente comme un point à peine visible, peut s'appeler la fleur du souvenir, parce qu'il nous rappelle un objet lointain dont l'absence a fait pâlir et diminuer l'image.

Dans la *pensée,* par exemple, nous voyons déjà le symbolisme vrai dévier vers les fausses analogies. Si la couleur sombre de cette fleur correspond en effet à une idée de profondeur ou de mystère qui peut se rapporter à la nature de la pensée, cette couleur, qu'on trouve à tant d'autres fleurs, n'est pour rien dans la signification attribuée à la fleur de pensée et que son nom même exprime; mais cette fleur, dans ses contours et dans les traits dont est marqué le centre de sa corolle, a quelque chose qui ressemble assez bien à un visage humain, et telle est la très superficielle et très mauvaise raison qui a décidé du nom qu'on lui a donné et du symbolisme qui s'y attache.

Nous pouvons voir dans la violette un abus d'un autre genre, qui a consisté à faire de cette fleur l'emblème de la modestie parce qu'elle se cache sous le feuillage de sa plante. Ici et dans toutes les attributions analogues conférées à certaines fleurs ou à des arbustes, les principes de l'expression n'ont rien à voir; la violette n'est en ce sens qu'une fleur de rhétorique, puisqu'il n'y a aucun rapport de nature entre elle et la modestie, tandis que, quand nous regardons une rose, nous pensons réellement à une femme parce que la rose a des qualités presque féminines.

On le voit, à part quelques rencontres heureuses où l'habitude et l'imagination ont d'ailleurs beaucoup ajouté à ce qu'il pouvait avoir de crédit, le symbolisme des fleurs ainsi entendu ne se rattache que par des liens bien éloignés et bien faibles à la théorie de l'expression : ce n'est pas dans cet ordre d'idées qu'il peut plus longtemps nous arrêter.

Mais si les hommes ont fait aux fleurs une fausse poésie, la nature leur en a donné une vraie, comme à tous les êtres qu'elle a créés; et, bien qu'il faille la réduire aux expressions que leur forme, leur couleur, leur consistance, leur disposition et leur mode de groupement peuvent donner aux différentes fleurs qui tour à tour charment ou étonnent nos regards, nous trouvons à les observer un intérêt et un plaisir pareils à ceux que nous inspirent les oiseaux, les poissons, les insectes et les coquillages, décorés comme elles des plus brillantes couleurs et revêtus des formes les plus variées.

La grandeur, l'éclat des nuances, la forme élégante ou gracieuse de la corolle, le port et le groupement des fleurs sont autant de qualités sensibles qui se traduisent pour nous en idées d'expression, idées générales, vagues comme celles que peuvent nous donner ces êtres demi-vivants qui ont une organisation sans avoir de sentiment; et ces idées ne diffèrent pas, au fond, de celles que les autres végétaux peuvent nous inspirer; mais les fleurs sont plus près de nous, nous les voyons à chaque pas dans nos jardins, nous les détachons de leur tige pour les admirer et pour en embellir nos demeures, nous les rassemblons en bouquets ou en guirlandes pour exprimer nos plus doux sentiments ou pour célébrer nos fêtes, et c'est ce qui explique comment, au lieu de s'en tenir au sentiment de leur beauté naturelle, qui suffit à les faire admirer, l'homme a été porté à leur donner comme une part de son âme.

VII.

Bien que la sensibilité et à plus forte raison la douleur paraissent manquer au végétal, les causes de maladie ou de mort qui menacent tous les êtres vivants s'attaquent à lui et le font languir ou périr. Quels que soient les mystères qui se cachent sous son écorce, l'arbre ou la plante que nous voyons dépérir ou succomber n'en présente pas moins à nos yeux des signes de maladie et de souffrance que nous pouvons comparer, dans la proportion que comporte l'analogie, avec ceux qui paraissent aux animaux et à nous-mêmes. Le feuillage qui pâlit ou qui se dessèche nous rappelle la pâleur de l'homme souffrant; les lichens et les mousses qui envahissent l'écorce ressemblent aux parasites dont les animaux malades sont accablés; la lenteur de la croissance, la déformation du bois, la chute de l'écorce ont des rapports d'analogie avec les signes du rachitisme dans les espèces animales. Sans que nous puissions savoir s'il n'existe pas réellement une souffrance pour le végétal ainsi affecté, pour nous il souffre, son aspect fait naître en nous l'idée de souffrance, et nous l'exprimons par les mêmes mots dont nous nous servons pour exprimer la douleur de l'homme ou de l'animal.



C'est sous l'influence du même sentiment que certains arbres peuvent produire sur nous une impression de tristesse, d'épouvante, et prendre à nos yeux les proportions et presque la figure d'acteurs animés, lorsque nous les voyons dressés au milieu de quelqu'une de ces scènes d'horreur que la nature nous présente parfois. Dans des lieux désolés, au milieu de sites d'un aspect sinistre et sauvage, on rencontre ces arbres, les uns à demi déracinés par une tempête, les autres brisés en éclats par la foudre, ou n'ayant plus de vivant que quelques rameaux qui languissent tandis que tout le reste de ces grands corps, dépouillé de feuillage et d'écorce, blanchit et se tord comme les os d'un squelette. Tels qu'ils nous apparaissent alors, ces êtres ne sont pas seulement des images ou des symboles de la destruction et de la mort, ils en sont l'œuvre, on pourrait aussi bien dire les victimes, et, en nous représentant la souffrance, les idées funestes qu'ils nous inspirent ne sont que l'interprétation littérale des signes de la souffrance réelle qu'ils ont éprouvée et qui les a mis en cet état. On peut donc dire qu'il y a des arbres tragiques aussi bien qu'il y a des végétaux gracieux comme le jasmin, les lianes, le palmier, et il suffit de rappeler certains paysages de Salvator Rosa pour faire voir quelle intensité, quelle fureur d'expression un arbre fracassé ou renversé peut ajouter à l'effet d'un paysage lugubre.

D'ailleurs, ainsi que tous les êtres qui vivent d'air, de lumière, de chaleur, d'eau et de substance nutritive, l'arbre se modifie, se transforme sous les influences du milieu, où il est attaché plus étroitement encore que les animaux puisqu'il lui faut vivre et mourir à la place où il est né.

Selon que le sol, l'air, les eaux, la chaleur, lui sont favorables ou contraires, la plante prospère ou languit. Sous un ciel tempéré, sur une terre féconde, les végétaux paraissent prendre quelque chose de la douceur et de la sérénité de la nature; dans les climats brûlants, l'arbre et la plante semblent desséchés. Si à la chaleur de la zone torride vient se joindre l'humidité d'un terrain toujours imbibé d'eau, la vie végétale devient luxuriante, et c'est alors qu'on voit, à travers les arbres géants des forêts vierges, les lianes et les plantes parasites former d'inextricables enchevêtrements. Enfin, dans les régions polaires le végétal ne fait plus que ramper et se tordre sous le froid et nous présente l'image d'un être toujours près de succomber à la force de destruction qui le poursuit.

Dans des proportions plus modérées, mais tout aussi infaillibles, les influences de milieu, résultant du plus ou moins de chaleur ou d'humidité du sol, de sa nature, de son exposition, exercent sur le développement des végétaux des effets comparables à ceux que les mêmes conditions font éprouver aux animaux et aux hommes. Il n'est pas besoin de dire que l'analogie ne peut se rencontrer que dans les fonctions ou les propriétés que les plantes peuvent avoir de communes avec les animaux, et que, même dans cette mesure, la comparaison est éloignée tout juste de la distance qui sépare l'animal du végétal. Mais, sous cette réserve, il reste vrai de dire d'une manière générale que les grands agents biologiques tels que l'air, la lumière, la chaleur, l'électricité, l'eau, affectent d'une manière analogue les végétaux et les animaux, puisque les uns comme les autres sont des composés gazeux associés à une énorme quantité d'eau et vivant d'air, de lumière, d'eau, de chaleur et d'électricité. La prospérité ou la décadence de la vie, les modifications favorables ou défavorables de l'organisme et des fonctions, les variations individuelles ou générales dont peuvent être affectés les végétaux se marquent donc sur leur physionomie comme sur celle des animaux, et par des signes analogues.

C'est ainsi qu'un arbre rabougri n'est pas sans une certaine ressemblance avec un animal rachitique; que le coup de hache du bûcheron fait penser à une blessure; que la fleur qui va mourir se flétrit et se penche aussi tristement qu'une jeune fille touchée par le souffle de la mort.

Les végétaux languissants prennent un aspect tout particulier : leurs couleurs et leurs formes ne sont plus les mêmes, et, quand dépérissent des récoltes ou des plantations entières, nous y reconnaissons aussi bien les signes visibles de la maladie que nous y avions reconnu jusque-là ceux de la santé. Les uns et les autres se rapportent aux qualités vitales, qui s'annoncent par l'éclat des parties, et les exemples que nous venons de citer montrent dans quelle mesure on peut dire qu'en effet les influences de milieu se marquent sur les végétaux en signes analogues à ceux que ces mêmes influences exercent sur les animaux.

Ainsi, au privilège de la mort, que nous lui avons reconnu tout à l'heure, le végétal joint la faculté de souffrir, et les maux dont il est affecté pourraient presque s'appeler des douleurs, puisqu'il les exprime : il nous les exprime dans la langue même où nous exprimons les nôtres, et, par la puissance de cette sympathie qui unit entre eux tous les êtres vivants, il nous les fait ressentir. Rien ne nous semble plus propre à faire voir combien sa seule qualité d'être vivant le rapproche de nous, et de quelle hauteur elle l'élève au-dessus des êtres inanimés.

EUGÈNE MOUTON.

SOUVENIRS DU COLORADO

Denver

I.

Il y a vingt ans, le Colorado était encore qualifié, sur la carte, de territoire indien. Son vrai nom aujourd'hui est « Centennial » parce qu'il a pris rang d'État l'année du centenaire de l'indépendance américaine.

Il ne compte pas moins de trente comtés — sans parler des *réservations* indiennes — formant une étendue à peu près égale à la moitié de la France. Il est borné au nord par le Wioming et le Nebraska ; à l'est, par le Kansas; à l'ouest, par l'Utah, pays des Mormons; au sud, par le Nouveau-Mexique, riche en mines d'argent.

Avant 1870, le Colorado, dépourvu de chemins de fer, était réputé en dehors du monde civilisé; aujourd'hui ses habitants parlent avec orgueil des huit grandes lignes qui traversent leurs splendides prairies et s'enfoncent au cœur même des plus hautes montagnes.

Denver, la capitale de l'État, est une ville de 20 000 âmes, qui n'existait pas il y a quinze ans. Je la préfère à tout ce que j'ai vu en Amérique, sans en excepter New-York. Le climat y est charmant; journées ensoleillées et chaudes, matinées et soirées fraîches sans un soupçon d'humidité. Les rues, ou plutôt les avenues plantées d'arbres, sont larges et bordées de gracieuses habitations en bois ou en briques, d'aspect varié, qui s'appelleraient en Europe chalets, pavillons ou villas, selon qu'elles seraient construites sur les bords du lac de Genève ou de la Méditerranée.

Une ceinture de montagnes aux pics neigeux forme un panorama idéal sous un ciel d'Italie. Si Denver n'était pas au delà de l'Atlantique, on déserterait Spa, Bade et même Nice pour cette parvenue de la civilisation que la nature a merveilleusement douée.

Les Américains du Nord, qui n'ont pas à traverser l'Océan pour venir au Colorado, commencent à adopter Denver comme station hivernale pour les délicats et les poitrinaires. A-t-on raison d'y envoyer les malades vraiment atteints de phtisie? J'en doute : l'air y est trop sec et l'altitude trop élevée.

En parcourant la ville, j'ai été émerveillée des ressources qu'on y trouve. J'aurais pu ne pas apporter de malles du tout. Les magasins de nouveautés étalent les plus jolies étoffes et les dernières modes de New-York. Les boutiques de comestibles et d'épiceries regorgent des produits de l'Est et des *vieilles contrées* (l'Europe). J'ai trouvé chez les libraires, outre journaux et livres de toute sorte, les meilleures couleurs anglaises et d'admirables photographies de tableaux français.

Notre hôtel est tout bonnement un hôtel parfait. A côté des chambres à coucher, fort bien meublées, se trouvent des cabinets de toilette avec baignoire et eau chaude à toute heure du jour et de la soirée; par un système fort simple, les fourneaux des cuisines chauffent les réservoirs des bains. La nourriture est suffisamment européenne, et l'on sert d'excellente venaison, des grouses de montagne et des truites exquises.

Non loin de notre hôtel, on en construit un autre qui ne sera guère inférieur en luxe à l'hôtel Continental de Paris. Sommes-nous vraiment dans les montagnes Rocheuses, à deux mille lieues des *vieilles contrées?*

Ce nom de *old countries* par lequel on désigne toujours ici les pays de l'Europe m'agace, je l'avoue, comme si l'on m'appelait moi-même « bonne femme »; il me semble que la vieillesse de la France m'a fait subitement arriver à la décrépitude. Mais j'ai une consolation pour mon amour-propre : si les Américains sont plus jeunes que nous, s'ils sont d'étonnants pionniers et créateurs de villes, ils n'ont pas su allumer encore le foyer de l'art! Rien de laid comme la peinture dans ce pays-ci. Les pauvres montagnes Rocheuses, à quelle sauce à l'huile on les accommode! Le chef-d'œuvre de l'école yankee se trouve dans notre hôtel : c'est une immense toile qui représente nos premiers parents dans le paradis terrestre. Adam et Ève, grandeur nature, tiennent chacun une moitié de pomme qu'un serpent à tête humaine leur conseille de manger; quelques animaux, groupés autour de l'arbre de la science, commencent à montrer des velléités de révolte ; l'aigle jette un œil perçant sur la timide colombe; le lion ouvre une gueule énorme; l'ours grogne, c'est certain : l'on devine qu'ils ne tarderont pas à suivre le mauvais exemple donné par la femme. Jusque-là rien de bien extraordinaire; mais où la beauté de l'art éclate, c'est dans la conformation d'Adam et d'Ève : ces deux ancêtres de l'humanité étant sortis des mains de Dieu, l'artiste leur a supprimé le nombril et mis au-dessous de l'estomac une surface unie comme un tambour. C'est d'un grotesque adorable.

L'heureux possesseur de ce tableau m'a dit qu'il ne le céderait point pour 40 000 dollars (200 000 francs). Cela se conçoit, car il ne retrouverait jamais, même dans les plus vieilles contrées, une seconde toile d'une inspiration aussi ingénieuse.

On organise en ce moment une exposition. Il est heureux que les produits de l'industrie soient d'un goût moins contestable que la peinture. J'ai vu chez certains marchands des mobiliers de chambre à coucher qui ne dépareraient pas la plus belle maison de Paris.

Le *naturel* du Colorado est donc un monsieur fort civilisé, et il a de plus l'avantage de fouler un sol où l'on n'a qu'à frapper du pied pour faire résonner le précieux métal. Je parlerai tout à l'heure des richesses

métallurgiques de cette nouvelle Californie, destinée peut-être à éclipser sa rivale du Pacifique.

Ce pays de mines est favorable, en bien des endroits, à la culture des céréales et à l'élevage des bestiaux. Il y a de grands fermiers aux environs de Denver et dans d'autres comtés.

Parlerai-je maintenant des plateaux et des montagnes qui entourent la « reine du Colorado »? Impossible de décrire cette vallée merveilleuse où l'on cueille des fleurs à côté de neiges éternelles, sous un ciel bleu intense, et le « Green lake » — lac vert — dans lequel une forêt d'arbres pétrifiés a plongé ses troncs séculaires et où des milliers de truites se jouent dans les hautes branches qui affleurent à la surface des eaux. Il faudrait les accents d'un poète divin pour rendre la majesté de cette haute montagne de la Sainte-Croix (1) autour de laquelle les monts énormes semblent abaisser leurs cimes altières, et la radieuse beauté des horizons immenses tout baignés de lumière éclatante.

Avant de quitter Denver, j'ai voulu faire la connaissance de Mgr M***, l'évêque catholique du Colorado. C'est un prélat distingué, aux manières simples et affables. Il m'a raconté les débuts de son épiscopat : la petite cabane en lattes servant d'évêché, les visites dans les comtés déserts, les nuits passées dans les prairies, sous le ciel admirable. Il se plaît dans ses souvenirs de pauvre missionnaire, et quel amour il a pour Denver!... Moi aussi, j'aime Denver, comme j'aime Venise — une autre souveraine, — et pourtant ces deux villes séduisantes et dissemblables me laissent au cœur une mélancolie, l'une parce qu'elle n'a plus que des souvenirs, l'autre parce qu'elle n'en a pas encore.

II.

Nous sommes installés à Golden, surnommé pompeusement le Birmingham du Colorado. C'est un centre d'exploitation de minerais d'argent, situé à six milles de Denver, à l'entrée même des Rocheuses, sur un plateau très élevé — 6250 pieds au-dessus du niveau de la mer.

Ce pays me plaît; il a des choses étranges et des choses rares, des splendeurs de soleil, de ciel bleu, de nuits étoilées. Peu ou point de végétation dans les montagnes, mais, au printemps, un fouillis de cactus aux fleurs de satin toutes blanches ou d'un jaune pâle, quelques-unes d'un rouge éclatant. Vivent les cactus et la lumière! Mais la contrée serait laide que je lui pardonnerais : nous sommes venus ici pour griller des minerais et non pour faire de la poésie descriptive. Perdre ses regards dans l'azur lorsque la terre a des entrailles d'or!

(1) Les anfractuosités de cette montagne remplies de neige forment une croix gigantesque qu'on aperçoit de fort loin.

Je m'enfonce dans les mines. Je n'entraînerai pas le lecteur dans les puits et les galeries — dont la description n'est plus à faire; — je me contenterai de donner un aperçu aussi fidèle que possible du rendement général des mines au Colorado et de leur développement progressif et considérable.

Depuis la fin de 1878 et au commencement de 1880, on a découvert dans des localités qui n'avaient pas encore été explorées de nouveaux gisements de métaux précieux qui dépassent en richesses toutes les découvertes faites précédemment. On évalue que ces nouvelles mines, aujourd'hui en exploitation, porteront la production seule des métaux précieux dans cet État à 30 millions de dollars — plus de 150 millions de francs.

« Leadville » est l'exemple récent et merveilleux de l'accroissement rapide des affaires minières dans ce pays. Créé, il y a six ans à peine, à une altitude de 10 000 pieds, sur les fameux gisements de carbonates de plomb argentifères, ce centre d'exploitation a produit cette année pour plus de 15 millions de dollars.

Voici le tableau comparé de la production du district de Leadville depuis 1877 jusqu'en 1880 :

1877.	$ dollars.	555 520
1878.	—	3 152 925
1879.	—	10 189 521
1880.	—	15 095 153
Total jusqu'en 1880 inclus.	—	35 736 129

soit 168 680 645 francs.

Dans le comté de Boulder, la riche mine d'argent de « Caribou » a été vendue, il y a deux ou trois ans, 3 millions de dollars (plus de 15 millions de francs) à des capitalistes allemands.

Les minerais de Boulder sont des plus riches. C'est dans ce district que se trouvent les fameux filons de *tellurures* d'or. Le rendement de quelques lots a été énorme. On peut voir journellement à Boulder des minerais dont la teneur est de 5 dollars par livre, soit 50 000 francs à la tonne.

Le comté de Gilpin, un des plus petits de l'État, a fourni la moitié de la production totale du Colorado, et sa richesse va croissant chaque année. L'usine d'Argo, située auprès de Golden, a traité, en 1880, en or, argent et cuivre, pour 4 000 000 de dollars.

Cette usine — la merveille du Colorado par son étendue et son outillage perfectionné — traite, par les méthodes les plus nouvelles, 150 tonnes en moyenne par jour de minerais de toutes classes, riches et pauvres, d'une teneur variant de $ dollars 50 (250 francs) à $ 1000 (5000 francs), et, dans le nombre, une certaine quantité de ces minerais d'or exceptionnels dits « tellurures d'or » contenant de $ 2000 (10 000 francs) jusqu'à $ 15 000 (75 000 francs).

Tous ces minerais contiennent plus ou moins de cuivre et de plomb.

La perfection des traitements appliqués à Argo est telle qu'on arrive à l'extraction totale aussi bien des métaux précieux, or et argent, que des bas métaux, cuivre et plomb; et l'usine, toutes les semaines, expédie les uns et les autres, sous forme de lingots purs, dans l'Est, d'où ils se répandent dans les États-Unis et dans le monde entier.

Le comté de Gilpin a expédié, à Argo seulement, pour 433 000 dollars de minerais aurifères, ce qui montre que le Colorado, si riche en mines d'argent, n'est pas pauvre en mines d'or.

Le district de Summit, dans le San Juan, n'a que des minerais aurifères, et déjà, en 1878, la production de l'une de ces mines, *Little Annie*, s'élevait à 4000 dollars par semaine.

Le San Juan — contrée sud du Colorado — a une étendue de 14 milles carrés. C'est la partie des Rocheuses vraiment pittoresque, grandiose. Les gisements de métaux précieux y sont à des altitudes de 8000, 9000 et jusqu'à 11 000 pieds. Avant que des routes fussent tracées, nombre de mineurs portaient à dos des lots de minerais sur les sommets neigeux, à des distances de 12 milles. Aujourd'hui ces régions sauvages sont mises en communication avec le reste du Colorado par le *Denver et Rio grande railway*.

Une nouvelle étendue de territoire, peut-être plus riche que le San Juan, va s'ouvrir aux recherches des ardents *prospecteurs*. Quelques hostilités des Indiens-Utes ont servi de prétexte aux Coloradiens pour demander au gouvernement fédéral de reprendre la magnifique *reservation* qui avait été concédée à cette tribu. On peut donc prévoir une augmentation considérable de la production des métaux précieux.

On n'emploie pas, au Colorado, la méthode californienne, qui consiste à broyer sous des pilons les minerais crus, avec addition d'eau et de mercure, et à recueillir l'amalgame d'or ou d'argent. Ce système très simple et très économique n'est possible, paraît-il, qu'avec les quartz aurifères ou argentifères de Californie, contenant peu d'impuretés telles que soufre, antimoine, arsenic, etc. Il laisse toutefois une perte sensible.

Les minerais du Colorado sont complexes, généralement arsénieux et antimonieux, et presque toujours accompagnés de cuivre ou de plomb, de pyrites, etc. Aussi partout, dans les centaines d'usines du pays, on lés grille ou on les fond. Les principaux appareils employés ici sont donc les fours de grillage, les fours à réverbère pour mattes, et les fours à manche (*Blast furnaces*) pour la fonte, avec les concasseurs, les pulvérisateurs et les tamiseurs de toutes sortes.

Le combustible, bois ou charbon, ne manque nulle part; le grillage et la fonte peuvent s'appliquer partout.

Pour les minerais d'or et d'argent proprement dits, ne contenant qu'une proportion relativement petite de cuivre ou de plomb, presque toutes les usines se contentent de l'extraction des deux métaux précieux.

Le rendement de l'or et de l'argent est de 90 à 95 pour 100. Le cuivre est perdu dans une proportion de plus de 50 pour 100, et se trouve dans les résidus, lesquels forment déjà des tas immenses qui seront certainement repris dans l'avenir; mais, pour le moment, on trouve que ce serait perte de temps et d'argent que de s'en préoccuper.

Quelques usines cependant suivent un traitement plus serré pour obtenir le rendement complet aussi bien des métaux précieux que des bas métaux. Au premier rang d'entre elles se place la grande usine d'Argo, dont j'ai parlé plus haut. Tous les traitements, et les plus perfectionnés, y sont appliqués suivant la nature des minerais, pour arriver au rendement total de l'or, de l'argent, du cuivre et du plomb.

L'usine d'Argo affine elle-même ses métaux. Les barres d'or et d'argent sont livrées à l'état presque pur, 998 à 999 pour 100 de finesse. Les lingots de cuivre et plomb contiennent peu ou point d'impuretés.

L'usine d'Argo traite également les minerais de plomb argentifère. C'est l'établissement le plus complet et le plus perfectionné qui existe aux États-Unis et même, dit-on, dans le monde entier.

Je n'ai pas encore parlé des mines de charbon, si répandues au Colorado.

Dans tous les districts, la houille se trouve en veines nombreuses, exploitées et développées au fur et à mesure des besoins locaux et industriels. Je citerai les *Ralston coal mines*, qui offrent la particularité de veines verticales.

Dans la petite ville de Golden on ne compte pas moins de sept mines produisant 6 à 800 tonnes journellement.

Voici, sur le coût du charbon, quelques chiffres exacts copiés sur la liste des approvisionnements de notre usine.

Rendu sur la plate-forme de l'usine :

Charbon de Golden pour les chaudières.	$ dollars.	2,25 (11 fr. 25)
Charbon de San Juan pour les fours à réverbère	—	5,00 (25 fr. 00)
Coke de San Juan	—	10,00 (50 fr. 00)

On n'aurait qu'une idée incomplète de l'importance du Colorado si je passais sous silence la production agricole et l'élevage des bestiaux. Déjà en 1877, les statistiques mentionnaient :

75 000 têtes de bétail; 1 750 000 boisseaux de grains; 5 000 000 livres de laine.

En 1879, la production générale du Colorado s'est élevée :

Métaux.	$ dollars.	19 000 000	(97 850 000 fr.).
Bestiaux et céréales.	—	11 000 000	(56 650 000 —
		30 000 000	(154 000 000 —

On prétend que dans le comté de Bent, l'un des plus déserts du Colorado, une compagnie écossaise a acheté, d'un nommé Hall Bos, un troupeau et un rauch 400 000 dollars (2 000 000 de francs); elle a été en pourparlers pour acquérir un autre troupeau au prix de 550 000 dollars (2 750 000 francs). Cette compagnie possède un capital de neuf millions de francs. Il faut de gros capitaux pour réussir dans les entreprises agricoles ou industrielles de ce pays. Si, à cause de l'élevage des bestiaux, on se représentait le comté de Bent comme une verdoyante Normandie, on se tromperait fort: dans les plaines arrosées par le *Purgatory* (Purgatoire) — les gens qui ont baptisé cette rivière n'ont pas dû s'amuser sur ses bords, — on peut faire quarante milles sans rencontrer un arbre, rien que des cactus de trois pieds de haut. Là, comme presque partout au Colorado, l'herbe est rare et rabougrie; mais elle possède des qualités nutritives exceptionnelles. La surface cultivable de ce pays dépasse 30 000 000 d'acres. Toutefois la sécheresse du climat rend l'irrigation indispensable et coûteuse.

III.

Me permettra-t-on d'abandonner un moment les minerais, les mines, les moutons, les pâturages, pour dire un mot des habitants du Far-West? Ces braves Américains sont amusants pendant un mois, deux mois, juste le temps de les étudier. Ils ont une sorte d'originalité collective due au mélange absolu des classes et des conditions sociales. Si vous les prenez individuellement, Charley ressemble à Georgy et Georgy ne diffère pas plus de Dicks que si tous les Charley, Georgy et Dicks avaient été fondus dans le même moule. Ils vous disent les mêmes phrases; ils mangent les mêmes beefsteaks, les mêmes œufs, les mêmes *pies;* ils achètent le même mobilier et ils croient tous l'Opéra de Golden — vaste salle aux murs nus blanchis à la chaux — « un peu moins joli » que l'Opéra de Paris.

Veut-on avoir une idée de l'égalité qui règne ici? Dans les réceptions choisies, on rencontre, à côté de gens fort distingués comme le colonel X.., M. Y.., quincaillier, le jeune Z..., qui porte du bois en ville dans un camion... Certes, j'ai de l'estime pour ces individus, mais je me demande ce que seraient des réunions moins élégantes.

Dans une soirée à laquelle j'ai assisté se trouvait le shérif. C'est un monsieur qui remplit les fonctions de commissaire de police, de juge de paix et, au besoin, de bourreau. De la même main qu'il offrait galamment pour danser, il avait peut-être noué la corde au cou d'un patient.

Si je n'admire pas ici l'homme du monde, j'ai la plus haute considération pour l'ouvrier américain: travailleur infatigable, il a l'intelligence ouverte à toutes les idées de progrès, et son éducation, presque complète, le rend apte aux emplois les plus divers et lui donne un raffinement de goût qu'on ne trouverait pas chez l'ouvrier européen.

Ayant un colis à envoyer prendre à la gare, je cherchais la demeure d'un charretier nommé Peter. On m'indiqua une adorable maisonnette voilée de clématites, véritable bouquet blanc entouré de verdure. La porte était ouverte; j'entrai dans une pièce élégamment meublée : jardinières remplies de fleurs, piano en palissandre, table ronde chargée d'albums, de livres et de journaux. En m'apercevant, une dame m'offrit un siège de la meilleure grâce du monde; elle portait une robe de faille noire et un collier d'or au cou.

— Je cherchais la demeure de M. Peter, hasardai-je timidement.

— C'est bien ici, madame; mais mon mari est absent. Que lui dirai-je de votre part?

J'étais embarrassée : pouvais-je demander à une *lady* que son époux allât chercher une malle? Elle vint à mon secours.

— Vous désirez sans doute qu'il transporte des colis au chemin de fer?

J'étais sauvée; je réglai l'heure à laquelle viendrait Peter et je pris congé de cette charmante femme de charretier, non sans avoir reçu d'elle la promesse d'une visite.

Mise en goût d'études de mœurs par cette entrevue avec mistress Peter, je me rendis chez notre blanchisseuse, dont le mari, nommé Dick, faisait tous les métiers dans l'usine. Mme Dick était en train de laver notre linge : manches retroussées, bras plongés dans la cuve, elle chantait à tue-tête pour amuser une demi-douzaine de marmots énormes et ébouriffés :

— Je vous dérange, madame Dick?

— Point du tout, mistress. Voulez-vous venir dans le salon? Mon mari ne tardera pas à rentrer et il sera heureux de vous montrer sa maison; il est si fier de l'avoir construite tout seul!

Au même moment, l'ouvrier arrivait, suivi de son fils Georgy, âgé de treize ans, tous deux en costume de travail; l'enfant, pieds nus.

— Oh! mistress G..., s'écria Dick en me saluant, enchanté de vous voir! Que dites-vous de ma demeure? Vous voyez, le salon n'est pas encore meublé; je mettrai ici un joli canapé, sur les murs des gravures; mon piano changera de place.

— Vous êtes musicien, Dick?

— Je chante et Georgy m'accompagne. Voulez-vous entendre une chanson anglaise? Allons, *boy*, prends ta musique.

L'enfant s'assit au piano, et, tandis que ses doigts couraient sur les touches, ses pieds nus faisaient marcher les pédales. Je m'amusais beaucoup; mon admiration était grande pour ces ouvriers aux goûts artistiques et raffinés. Où trouver en Europe un intérieur de

mineur, de menuisier, de cocher, semblable aux intérieurs dont je parle?

Après avoir fait l'éloge de l'ouvrier yankee, je ne laisserai pas dans l'ombre les mérites de la femme du Far-West. Elle est le type de l'épouse énergique et dévouée. Jamais elle n'hésite à suivre son mari dans les voyages les plus aventureux. Il est vrai qu'elle ne laisse derrière elle ni la maison paternelle ni la ville aux chers souvenirs. Née en Pensylvanie, ou dans le Nebraska, ou sur les bords de l'Orégon, elle a généralement quitté, avant de le connaître, le lieu de sa naissance. Son père était originaire des vieilles contrées, sa mère du Kansas ou du Nouveau-Mexique; un de ses enfants est né en Californie, un autre au Colorado, un troisième je ne sais où. Le foyer de l'Américaine est partout et nulle part. Mais elle n'est pas seulement voyageuse intrépide; elle supporte comme personne les revers de fortune; millionnaire aujourd'hui, demain elle attendra le dollar quotidien avec calme et sérénité, et jamais elle ne reprochera à son mari son changement de position.

Il faut dire qu'elle ne sera pas moins bien vue, pauvre et femme d'un ouvrier, que riche et femme de négociant.

On le voit, le Yankee a ce goût étrange : au lieu de mettre l'égalité sur les murs, il la fait entrer dans le commerce de la vie. La fraternité lui est moins indispensable; mais, s'il tue volontiers son frère en Jésus-Christ, il ne le laisse jamais mourir de faim. On ne refuse pas un dollar à celui qui en a besoin; et, d'un autre côté, le fait de demander une aumône n'entraîne pas la moindre déconsidération.

Par une nuit glacée du mois de novembre, on frappa à notre porte vers dix heures du soir. A pareille heure, dans un coin retiré des montagnes Rocheuses, les visites n'ont rien d'agréable, Mon mari entr'ouvrit seulement la fenêtre et tendit une pièce de monnaie à un mendiant dont il n'aperçut pas le visage.

Le lendemain, étant seule à la maison, je reçus la visite d'un monsieur comme il faut qui me dit sans préambule :

— C'est à moi, madame, que vous avez donné de l'argent hier au soir; je viens vous en remercier; cela m'a permis de coucher à Golden et d'y rencontrer un gentleman qui m'offre une situation avantageuse.

Disant cela, il voulait me faire lire un papier qui indiquait ses noms et qualités. Je répondis à ce monsieur que je n'avais nul besoin de savoir comment il s'appelait pour m'estimer heureuse de lui avoir rendu un léger service, et il s'en alla me laissant fort touchée de sa démarche.

Il n'y a jamais de pauvres à Golden. L'année dernière, par hasard, on en découvrit un; ne sachant que faire de ce personnage encombrant, on lui paya chambre et pension dans le meilleur hôtel de la ville. Il convient d'ajouter que cet hôtel n'est pas précisément à l'instar du célèbre « Delmonico » de New-York; on y boit plus de lait que de vin de Champagne, et l'on y mange plus de mélasse que de truffes.

L'horrible cuisine yankee régale tous les habitants de Golden. Nous serions condamnés nous-mêmes à la manger, si, par une chance toute miraculeuse, nous n'avions rencontré ici une cuisinière provençale. Ah! la drôle de créature! Elle ne sait pas un traître mot d'anglais, mais c'est un détail bien insignifiant à ses yeux : elle parle français aux fournisseurs, té!

Ce matin, je l'entendais apostropher le laitier :

— Eh! parbleu, madame est furieuse; tu ne me donnes pas mon compte de lait; oui, oui, tu as beau rire, tu n'es qu'un gredin! Je sais bien que tu ne me comprends pas; mais ça m'est égal, ça me fait plaisir de te le dire.

L'homme ouvrait une bouche et des yeux admiratifs; lorsqu'il partit, il riait aux éclats.

— Eh bien, Francesca, vous avez grondé le laitier?

— Té!

— Et il vous a promis d'être plus consciencieux à l'avenir?

— Il ne m'a pas répondu grand'chose, il est si bête! Mais qu'il était vexé! si vous aviez vu!

Pauvre Marseillaise! a-t-elle eu assez peur dernièrement! Soyons juste, sa frayeur était naturelle. Au moment où l'on s'y attendait le moins, le ciel s'est voilé de sombres nuages, et une averse de grêlons de la grosseur des œufs de poule a littéralement mitraillé notre maison et ses alentours. Quelle grêle antédiluvienne! elle devait tomber ainsi lorsque les lézards de cinq pieds pullulaient comme de simples sauterelles dans les fougères colossales. Après l'averse, le toit en fer de notre usine était percé d'autant de trous que s'il avait reçu tous les obus d'une armée prussienne.

Il est une chose plus effrayante encore aux yeux de Francesca que les orages du Colorado : c'est la guerre entre les Indiens et les Yankees; elle voit déjà les Nez-percés et les Utes envahissant Golden! Pauvres Utes! ils ne sont pas sur le point de venir, mais de s'en aller. J'ai dit qu'on veut les chasser entièrement de l'État; leur zone de territoire, entrevue seulement jusqu'à ce jour dans de rapides et dangereuses explorations, renfermerait, paraît-il, des richesses naturelles de toutes sortes.

Cet été, il y aura un flot énorme de *prospecteurs* et de mineurs poussés vers cette région et du côté de Leadville, cette cité dont la place était marquée par une seule cabane en 1874, et qui a aujourd'hui le téléphone à la disposition de ses 60 000 habitants.

Ai-je dit que Golden jouit également de cette invention si récente? Quel curieux pays, celui qui possède à la fois le téléphone et les Nez-percés!

Bien étonnante aussi l'atmosphère au Colorado : rien ne se décompose, tout se dessèche; les individus font comme le reste. Si quelqu'un éprouve le besoin de se

diaphaniser, il n'a qu'à venir ici. L'un des meilleurs endroits pour amincir, c'est Leadville : l'air y est encore plus léger, plus sec, plus rare qu'à Golden. Les légumes renoncent à y cuire.

Sans cette rareté de l'air, les Américaines du Far-West seraient peut-être énormes, car elles donnent plus de sucreries à leur estomac que de nourriture à leur esprit. Oh ! si les dames du Shakespeare-Club m'entendaient !...

Dès qu'il y a quelque part trois maisons et trois ladies, il y a trois membres du Shakespeare-Club. On se réunit une fois par semaine pour martyriser *Hamlet* ou *le Roi Lear*.

J'ai assisté à une conférence plus bizarre encore que les commentaires sur *To be or not to be*. Miss M***, la fille d'un pasteur américain tué il y a deux mois par les Indiens, est venue nous raconter, dans la salle de l'Opéra, comment son père avait été massacré; elle est entrée dans les détails : on l'avait traîné par la tête, on l'avait piétiné, etc. L'émotion, sans doute très contenue, de cette jeune orpheline ne l'a pas fait sortir une seconde des règles de la plus froide déclamation. Naturellement, elle a voulu nous persuader que M. M*** (qui était agent de Washington dans la réservation indienne) avait été paternel pour les sauvages; mais telle n'est pas l'opinion générale : on prétend qu'il taquinait ces pauvres Indiens. Il voulait peut-être leur imposer des conférences et des pianos, sous prétexte que dans la tribu des Cherokees les demoiselles peaux-rouges sont musiciennes; mais les Utes ne sont pas forcés d'avoir les mêmes goûts...

Ce que je leur reproche, moi, c'est d'avoir incendié les forêts; notre ciel, ordinairement si pur, est resté voilé pendant un mois par les fumées et les cendres. Les Indiens, les feux, la sécheresse, trois plaies du Colorado. Jusqu'ici les Utes me gênent moins que la poussière.

Mais, poussiéreux ou non, ce pays est très attachant; il possède la beauté du diable, la jeunesse d'un soleil qui rit toujours, d'un ciel obstinément bleu, d'un air pur et sec qui se moque du thermomètre. Ainsi aujourd'hui 25 avril, il y a dix degrés au-dessous de zéro à l'ombre; l'eau se dépêche de geler, et l'on ne sent pas qu'il fait froid; les rayons du soleil ont l'air de vous dire : Ne faites pas attention aux plaisanteries de l'atmosphère !...

Et le clair de lune ! Voilà une merveille, une lueur inouïe ! Le plus beau décor d'Opéra ne pourrait donner l'idée de Golden inondé du rayon de son astre — car on dit la lune de Golden comme la forêt de Rambouillet, le lac de Genève.

Les habitants du pays sont si fiers de leur ciel qu'ils ont remplacé bonjour, bonsoir, par *Nice day, beautiful evening*, « Jolie journée, belle soirée ». Les jours où, par exception, il pleut à torrent, on vous salue par habitude de l'éternel *Nice day !*

IV.

Je n'ai encore décrit ni les environs de Golden ni Golden lui-même. Présenter les habitants sans la ville, le contenu avant le contenant, c'est illogique, j'en conviens; mais voilà, il est plus commode de peindre un Yankee de la tête aux pieds que de faire voir un effet de lune sur un lac ou l'aspect d'une ville éparpillée dans la montagne. Cependant je tenterai une description.

A l'entrée de Golden se dressent les montagnes Rocheuses comme de grands murs nus, et une rangée d'usines apparaît aussitôt entre la voie ferrée et la rivière; plus loin s'étale la vraie ville, au centre des montagnes élargies qui lui servent de cadre. Golden a une seule grande rue commerçante, bordée de maisons en briques, de chalets et de trottoirs en bois; puis, aux quatre coins cardinaux, des avenues plantées d'arbres, avec plus ou moins de constructions à droite et à gauche ou seulement d'un côté, selon l'âge de l'avenue. Quelques-unes de ces habitations offrent un aspect charmant lorsqu'elles sont entourées de peupliers du Japon et brodées de plantes grimpantes. Les Rocheuses, vues de partout, se découpent sèches et brunes sur le ciel bleu, et, loin derrière elles, les pics de neige brillent d'éclatante blancheur.

Pour aller dans le *Clear creek canon*, passage résserré entre les montagnes, qui conduit de Golden à Black-Hawk, à Central et à d'autres stations minières importantes, on monte dans le train à Golden même. A l'extrémité de la ville s'ouvre la gorge étroite aux montagnes énormes. Le chemin de fer, en y pénétrant, a l'air de braver la nature. N'est-ce pas un défi que les ingénieurs ont porté aux roches et aux abîmes ? Oh ! ils n'ont pas déchiré les flancs de la montagne pour y construire des tunnels; non, la voie ferrée grimpe au sommet des pics, contourne les obstacles, franchit les précipices; une surface plane est-elle trop étroite pour y poser les rails, on placera les rails en pente et le train circulera penché au-dessus des torrents.

Devant ces tours de force de la science, le voyageur, ahuri, néglige d'admirer les beautés de la gorge, ces forêts de pins qui tantôt couronnent les sommets et tantôt plongent au fond des gouffres. Ici, vous touchez de la main les arbres séculaires; plus loin, ils voilent le ciel bleu de leur feuillage sombre, et leurs branches inclinées forment un majestueux berceau sous lequel le torrent et le train roulent ensemble, mêlant le bruit aigu de la machine au confus murmure des eaux.

Il circule sur l'origine de ce chemin une anecdote bien caractéristique. Les ingénieurs du Colorado étaient en compétition pour le tracé avec une Compagnie de l'Est plus puissante que la leur; les droits des

deux parties allaient être déterminés par un juge fédéral, et les gros bonnets de New-York l'emporteraient sûrement. Le train qui amène le magistrat est signalé à Golden. Si on supprimait ce juge, on supprimerait du même coup le jugement. « Supprimons le juge », se disent les ingénieurs : ils s'arment de revolvers, se masquent le visage et courent arrêter le train. Ils rassurent les voyageurs terrifiés : « Nous désirons simplement parler à ce gentleman. . Juge, veuillez nous suivre. » Le mandataire de Washington ne se le fait pas dire deux fois. On le conduit dans un endroit désert où stationne une voiture attelée de deux bons chevaux. Trois des hommes masqués le font monter dans ce véhicule et s'y installent avec lui. On part au galop et l'on arrive, après deux heures de route, devant une maison perdue dans la montagne. Les Coloradiens font entrer leur homme dans une jolie pièce où se trouve servi un excellent souper : « Voilà votre prison, lui disent-ils; vous y resterez deux mois et vous n'y manquerez de rien, car, il faut que vous le sachiez, nous n'avons eu qu'un but en nous emparant de votre personne : vous empêcher de juger. Lorsque l'époque de la session sera écoulée, nous vous rendrons la liberté. » Ainsi fut fait.

En apprenant cette aventure, un des gros bonnets de New-York s'écria, plein d'admiration : « Voilà des gaillards qui feraient bien mon affaire! Je vais m'arranger avec eux. » On s'arrangea effectivement, et c'est ainsi (s'il faut s'en rapporter à la chronique) que les ingénieurs du Colorado devinrent les créateurs et administrateurs du Narrow-Gange et de plusieurs autres lignes importantes.

J'écoutais la fin de cette étrange histoire lorsque le train stoppa à Beaver-Brook. Cette petite station, haut perchée sur la montagne, est pendant la belle saison le rendez-vous de la jeunesse gaie de Denver et de Golden : on y danse dans un si joli pavillon! Et, le soir, la cascade est adorable lorsque, toute brillante des rayons de la lune, elle jette ses eaux lumineuses au fond d'un gouffre noir. Pendant le jour on cueille des fleurs embaumées suspendues aux crevasses de la roche.

Après Beaver-Brook, Black-Hawk : contraste complet. Là, le plaisir; ici, le travail. A Black-Hawk, rien que des usines aux grandes cheminées, des wagons chargés de minerais, d'autres wagons emportant les lingots d'or, d'argent. C'est le dollar! le dollar roi!

Quelques milles plus loin, autre ville affairée, Central-City, et au delà une ligne ininterrompue de petites stations minières qui s'enfonce toujours davantage au cœur de la chaîne sauvage et grandiose. C'est le San Juan, dont j'ai parlé plus haut. N'ayant rien à faire dans cette région, en quittant Central nous remontons dans le train de Golden afin de prendre la bifurcation qui conduit à Georgetown, *the Silver Queen*, la reine d'argent.

De ce côté — dans un rayon de vingt lieues, — est le pays cher aux touristes, la Suisse idéale, plus séduisante que celle de Guillaume Tell, car elle a le ciel bleu et le soleil ardent!

Rien d'enchanteur comme le *middle parc*, — en français, plateau du milieu; — la nature a tout réuni là : rivières poissonneuses, lacs remplis de truites, nombreuses sources thermales, prairies émaillées de fleurs, montagnes hautes et neigeuses où le lion et l'ours trouvent de sûrs repaires, forêts mystérieuses dont la solitude n'est troublée que par des troupeaux de daims, de cerfs et d'antilopes.

Je laisse à d'autres le soin de raconter les grandes chasses; moi, plus modeste, je dirai les mœurs étranges des lièvres du Colorado. Dans leurs terriers — ici les lièvres se terrent comme les lapins, — ils ont toujours pour compagnon de gîte un serpent à sonnettes et une chouette. Si le chasseur, poursuivant son gibier blessé, mettait la main dans le terrier, aussitôt un dard venimeux vengerait le lièvre aux abois.

Plus inoffensifs sont les *snow birds*, ces gentils oiseaux de la neige qui viennent par milliers lorsque le sol est blanc. Que trouvent-ils à picorer dans les flocons glacés? C'est leur secret.

Nous avons autour de Golden des espèces désagréables : le chinchilla, dont l'odeur repoussante fait oublier la jolie fourrure, et l'énorme couleuvre, trop voisine du serpent.

J'ai dit que Georgetown était surnommée la reine d'argent : ce peuple jeune a, comme les enfants, le goût des mots sonores. Ses « pullman » sont des palais, *palace sleeping cars;* ses villes minières, des reines d'or, d'argent; les plateaux, des parcs; les prairies, des édens. Le jour — encore éloigné — où les Yankees porteront des titres, tous les Jonhson seront princes et tous les Smith archiducs!

V.

Disons un mot des plaisirs de Golden. J'ai assisté à un bal costumé. Beaucoup de dames étaient habillées en « petites filles qui vont à l'école » ; une vieille lady de soixante ans était en « lune » et dansait comme une petite folle. Pas le moindre rafraîchissement : de l'eau à discrétion dans une fontaine, et des flacons de gin dans la poche des danseurs, qui offraient *la goutte* à leurs danseuses.

Ces mœurs n'étonnent pas dans un pays où tout le monde a mené plus ou moins la vie aventureuse. L'été, on part pour des promenades qui durent un mois, deux mois, trois mois. Généralement, on loue pour la circonstance deux voitures. Dans l'une montent les touristes ; dans l'autre sont entassés les matelas, couvertures, provisions, tentes, enfin tout le bagage de personnes qui vont coucher, comme des



pionniers, à la belle étoile. Des dames qui ont trois, quatre enfants ne reculent pas devant les difficultés et les fatigues de ces excursions. On campe dans les gorges ou dans les prairies.

Affaire de goût. G... ne comprend pas le charme de se meurtrir les côtes sur la terre nue, de laver son linge dans un clair ruisseau ou de porter le même vêtement indispensable pendant huit jours. Il aime mieux que sa cuisinière lui fasse cuire un poulet que de tuer un ours pour en manger un cuissot. Lorsque j'avais quinze ans, j'aurais penché pour l'ours; maintenant je me range tout à fait du côté de la poule au pot.

Décidément notre cuisinière Francesca est une perle; son mari est une autre perle, et la Suédoise (ainsi appelée parce qu'elle est Norvégienne) est une troisième perle. De même qu'un malheur n'arrive jamais seul, les perles se suivent et s'accumulent. Que dites-vous d'un pareil choix de serviteurs dans les montagnes Rocheuses? Il est vrai qu'avant de mettre la main sur ces braves gens, nous avions épuisé la série des *cinquièmes roues à un carrosse*. En général, les *bonnes* du Far-West sont des demoiselles odieuses : elles portent toutes des robes à volants et refusent énergiquement de cirer les souliers (on les paye cent et cent vingt francs par mois). Les dames de Golden ont tranché la question « domestiques » en se servant elles-mêmes. Il n'est pas rare de voir une lady pétrir son pain, faire sa lessive, vaquer aux plus humbles fonctions du ménage. Qu'on dise ensuite que les Américaines sont les plus adulées des femmes! Je parle du Far-West, il est vrai. Mais elles sont très respectées, ce qui vaut peut-être mieux.

VI.

Depuis le 22 décembre, je ne sais plus si nous sommes à Golden, à Pétersbourg, en Sibérie ou au pôle Nord! Le thermomètre est descendu jusqu'à 28° au-dessous de zéro et, ce matin excepté, n'est pas remonté un seul instant plus haut que 14°, toujours au-dessous de zéro, bien entendu. C'est une température crispante. Je lis dans un journal de Denver qu'une collision ayant eu lieu entre deux trains non loin de Red-Désert, des voyageurs qui passaient d'un wagon dans un autre ont eu les oreilles gelées instantanément.

Par ce froid magnifique, deux criminels ont été lynchés cette nuit! La scène, des plus dramatiques, mériterait un compte rendu; si je la passe sous silence, c'est que la loi de Lynch n'est nullement particulière au Colorado.

Mais voici un article du code coloradien qui mérite le premier prix de singularité :

« Tout homme convaincu de passer son temps sur les places publiques, dans les cafés, dans les maisons de jeu..., etc., et qui se trouve sans moyens appréciables d'existence, est déclaré « vagabond » par la justice de paix, et il peut être renvoyé au shérif, *qui le fera vendre en vente publique au plus haut enchérisseur*. Sous cette forme, il sera loué pour un terme qui ne peut excéder quatre mois. Le produit de la vente sera envoyé à la famille de la partie vendue, si celle-ci a une famille; à défaut de famille, le profit sera encaissé par le Trésor du comté. »

Je trouve une application de cette étrange loi dans un journal de Leadville du 23 novembre :

L'officier de paix Watson a arrêté Charles Green sous l'inculpation de vagabondage. Hier, dans l'après-midi, Green a été jugé par un jury, devant le juge, et a été trouvé coupable; en conséquence, le juge a rendu l'arrêt suivant :

JUSTICE DE PAIX

Leadville, nov. 23.

A F. H. Watson esq., député shérif.

« Vous êtes, par la présente, pleinement autorisé à louer au plus offrant, pour une période de trois mois, Charles Green, trouvé coupable de vagabondage, selon la loi, et vous le ferez en vente publique, sur une place publique, dans les vingt-quatre heures, comme l'indique la loi. »

Je livre cet arrêté aux méditations des gouvernants français. Quelle économie pour l'État si l'on suivait en France l'exemple du Colorado! Plus de gens sans aveu à nourrir! plus de prisons correctionnelles!

Après une rafle de vagabonds, à Paris ou ailleurs, on organiserait une vente publique; le commissaire-priseur serait là :

— Ivrogne n° 1; mise à prix, 60 francs. Voyez quels biceps! quelle carrure! Y a-t-il marchand? Allons, 50 francs, 25 francs, 15 francs. Personne ne dit mot? Adjugé 15 francs l'ivrogne n° 1.

— N° 2. Vagabond de choix! Pas très bien tourné peut-être; les bras un peu maigres pour le travail; mais citoyen crâne; le gosier solide pour les chants patriotiques. Cent cinquante francs, messieurs; c'est pour rien!

Je pourrais multiplier les exemples, mais j'ai hâte de dire que toutes les lois du Colorado ne sont pas aussi bizarres. La législation de ce pays offre, au contraire, dans son ensemble, les meilleures lois des différents États de l'Union, adaptées aux besoins locaux et aux exigences des idées nouvelles de liberté commerciale et industrielle.

Pour ne parler que de ce qui intéresse les Français et les étrangers en général, la loi du Colorado permet aux Sociétés étrangères de s'établir sous l'empire des lois de leur pays d'origine, moyennant l'accomplissement de certaines formalités fort simples et peu coû-

teuses. Une Société française qui s'établirait au Colorado y jouirait de tous les droits des compagnies indigènes, tout en se régissant d'après ses statuts français, qui y trouveraient la même protection qu'en France.

Ici les plus grosses affaires se font par des compagnies allemandes ou anglaises. Les Coloradiens commencent même à s'émouvoir de la prépondérance de l'élément britannique dans leur État. Je détache d'un journal de Denver les lignes suivantes :

« D'entreprenants sujets de Sa Majesté ont envahi les États extrêmes du centre de l'Union et érigent ici, à l'ombre du drapeau américain et au nom du progrès des Yankees, un grand État qui sera essentiellement anglais et versera dix pour cent d'une bonne partie de nos productions dans le sein de la mère patrie. Avec tous nos canaux dans les mains des Anglais, la plupart de nos fermes hypothéquées à des Anglais, et le grand corps de nos mineurs composé de loyaux sujets britanniques, il est aisé de prévoir la prépondérance future des Anglais. Ils ne viennent pas comme des oiseaux de passage; ils ne sont ni prospecteurs ni spéculateurs de mines, mais résidents permanents. »

Le journaliste de Denver, en Yankee pratique, conclut par la réflexion suivante :

« Nous aimerions mieux voir l'intérêt de notre argent passer dans les poches des Américains de New-York que dans celles des Anglais de Londres; mais ce désir, de notre part, n'est qu'un pur sentiment qui doit être dominé par nos propres intérêts. Si Londres fait plus pour nous que New-York, nous ne crierons pas au préjudice national!... Nous ne sommes d'ailleurs agités d'aucune crainte de voir le drapeau anglais abriter le Colorado — un drapeau n'est qu'un chiffon, tout au plus un sentiment; — il flotte sur le Canada, et cependant le Canada est plus américain que me semble devoir l'être le Colorado, c'est-à-dire qu'il contribue moins à la richesse de l'Angleterre et lui paye un tribut moindre, en proportion, que notre État ne le fera si les choses continuent à suivre le même train qu'aujourd'hui...

« On objecte contre les Anglais qu'ils ne s'américanisent pas comme les Allemands et les Irlandais; nous nous permettons d'appeler leur attention là-dessus. Qu'ils continuent à prêter serment de fidélité à la reine, mais qu'ils deviennent une partie de nous-mêmes par le sentiment national aussi bien que par les intérêts pécuniaires : alors nous serons fiers d'eux et nous sentirons que leur entreprise est nôtre. »

Ai-je besoin de faire remarquer que l'affluence des sujets et des capitaux anglais au Colorado plaide hautement en faveur de l'avenir de cet État. Verrons-nous les Français suivre l'exemple des Anglais et des Allemands? J'entends dire autour de moi que nos compatriotes trouveraient au Colorado un grand débouché. La question, intéressante à étudier, n'est pas de ma compétence; mais il est évident que, par le fait de l'accroissement constant et rapide de la population dans un pays où toutes les forces sont dirigées sur l'extraction des métaux, sur les industries qui en dépendent, et sur l'agriculture, l'importation devra comprendre les produits français tels que vins, soieries, etc., que tout pays riche demande et consomme.

En résumé, par ses beautés pittoresques, son ciel pur et son climat sain, par ses richesses naturelles de toute sorte, et par le rapide développement d'une civilisation déjà mûre, quoique née d'hier, le Colorado mérite de fixer l'attention de l'Europe, qui ne tardera pas à voir le flot des émigrants, de plus en plus poussé vers l'Ouest, faire halte dans le *Centennial state*, pays d'avenir par excellence.

X...

MADEMOISELLE DE TRÉMOR

Roman (1)

XVII.

La matinée était tout à fait belle et radieuse dans sa brume argentée, qui s'envolait, dévoilant la mer bleue, couleur du ciel, un adorable ciel de printemps. Les vapeurs, plus épaisses sur la côte verdoyante, se battaient encore avec les rayons du soleil vainqueur qui les éparpillait, déchiquetées, roulées par la brise du large. Une clarté toujours plus grande envahissait les hauteurs, illuminait les constructions blanches du haut de la falaise, le pain de sucre disgracieux et lourd, la chapelle aux ex-votos, la bâtisse ronde et plate de l'habitation d'Irène; tandis que, dans le fond, la ville et la jetée sommeillaient encore en une buée opaque que trouaient fantastiquement les grands mâts des bassins et le sémaphore de l'entrée.

Mme Bérat soufflait violemment, accrochée au bras d'Aloys, en gravissant le raidillon taillé dans le roc de la falaise, au pied de Notre-Dame des flots.

— Et tu dis qu'il n'y a pas d'autre chemin? demandait la fermière entre deux suffocations. Une drôle d'idée d'être venue se nicher là! C'est à se rompre le cou.

— Je te le disais bien, hier soir, que ce chemin n'était pas praticable la nuit. Vois; si je t'avais écoutée...

— Est-ce que je savais? Mais tu ne m'ôterais pas de l'idée qu'il doit y avoir une autre route. Il n'est pas Dieu possible que les gens qui habitent là-haut consentent à n'y arriver que par une échelle.

— Il y a peut-être bien un autre chemin, commença tout à coup Aloys...

(1) Suite et fin. — Voy. les six numéros précédents.



— Eh bien, alors? s'écria Mme Bérat en colère et s'arrêtant tout net.

— ... Mais, continua le jeune homme avec un grand sérieux, il doit faire un détour considérable pour adoucir la pente, et, comme tu étais pressée...

— Imbécile !... cria plus fort la fermière, nous aurions gardé la voiture et nous serions arrivés, depuis le temps que je grimpe.

— J'ai toujours entendu dire, répondit Aloys sans s'émouvoir et avec un grand air innocent, que le plus court chemin d'un point à un autre était la ligne droite.

En même temps il ralentissait son pas, interrogeant la grande route blanche qui rampait au pied de la falaise, regardant derrière lui si rien ne venait du côté de Sainte-Adresse. Évidemment il ne tenait pas à arriver le premier.

Cependant Mme Bérat trottait avec rage, ayant levé furieusement les épaules et maugréant dans ses dents des sottises dont Aloys, derrière elle, souriait.

— Tu n'entres pas à la chapelle? dit-il, essayant d'arrêter sa mère au passage.

— Non.

— Tiens, c'est gentil pourtant!

Et il se planta devant l'entrée de la petite cour toute fleurie de roses, regardant briller dans le fond de l'église, par la porte toujours ouverte, les vitraux bleus et or du grand autel, avec la Vierge protectrice qui levait au-dessus des flots son front couronné d'étoiles.

Cela mit une bonne distance entre Mme Bérat et son fils. Elle fut obligée de s'arrêter pour l'attendre.

A ce moment, des grelots sonnèrent en bas, dans la route large et unie, toute blanche entre les galets noircis de la plage et le talus verdoyant des falaises. Aloys se pencha vivement : une voiture fermée tournait, en grimpant la côte, au pas.

— Ce sont eux, pensa Aloys; nous pouvons entrer.

Alors il reprit d'un air empressé le bras de Mme Bérat, et, en quelques pas, ils eurent atteint le bord du plateau où s'élevait l'étrange maisonnette d'Irène.

Quelques instants plus tard, Mme Bérat se précipitait comme un éboulement dans la serre, puis dans les bras de la jeune fille.

— Cette chère enfant! disait-elle toute pâmée de joie et de fatigue.

Ensuite elle s'inquiéta, trouvant Irène pâlie, maigrie, comme transfigurée aussi par une expression plus douce, et si simple dans sa robe noire unie, au col plat, très blanc. Moins intimidée, la fermière s'épanchait : comme on l'avait cherchée, la chère demoiselle, et comme on s'était tourmenté à cause d'elle!... Oh! bien entendu, c'était son pauvre garçon qui se mourait de douleur. Car, pour les autres!...

Aloys, gros et gras, souriait à Irène qui lui tendait les mains avec un bon sourire de camaraderie et un échange de regards qui se comprenaient. La fermière les contemplait avec ravissement. Décidément les choses allaient bien marcher maintenant, et quel coup de théâtre lorsque M. le comte serait averti qu'on le priait de se rendre au domaine de la Grange-Neuve pour signer au contrat de Mlle de Trémor! Car il fallait qu'elle se mariât sous ce nom pour affirmer des droits qu'un bon procès se chargerait ensuite de faire reconnaître, si le comte persistait dans ses dénégations. Oh! elle avait arrangé tout cela depuis longtemps dans sa cervelle entêtée, l'ancienne fermière : le scandale ne l'effrayait pas ; il lui fallait ses girouettes.

— Ce serait tout à fait charmant ici, dit-elle en promenant ses regards convoiteux sur l'arrangement coquet de ce nid de verdure et de fleurs, et l'on y pourrait passer fort agréablement la saison des bains si l'accès en était plus commode. Mais, franchement, le chemin est trop raide.

— Mais la route est superbe! répondit Irène, poussant la vitre qui s'écarta toute large et du haut en bas, au fond de la serre, en face de la mer. Voyez comme elle serpente doucement.

Mme Bérat, s'étant penchée, se prit à crier d'admiration :

— Oh! quelle merveille! Quoi? ces galeries qui descendent tout en fleurs, le long de la falaise et jusqu'à la route, jusqu'à la mer, font partie de votre habitation!

— C'est l'habitation même, répondit complaisamment Irène; voulez-vous voir?

— Certes!

La jeune fille n'avait pas eu une surprise ni un geste fâché en recevant Mme Bérat. Elle lui parlait doucement, avec un vague sourire sur son visage demeuré triste au fond, mais comme résigné. Mme Bérat la crut vaincue, et une explosion de joie l'affola. Elle se jeta éperdument au cou de la jeune fille, la figure irradiée, triomphante :

— Oh! que vous êtes gentille! lui disait-elle, essayant de l'embrasser.

Mais Irène se dégageait doucement, le buste redressé, les façons polies, avec une raideur qui revenait et rappelait Mme Bérat à des façons moins familières.

— Passez, dit-elle soulevant une portière sur une baie en ogive tout enguirlandée de plantes grimpantes; les galeries commencent ici.

Mme Bérat, subitement apaisée, balbutia, salua et disparut dans l'allée en s'excusant de passer devant par des révérences tortillées. Irène la suivit, ayant retourné la tête vers Aloys avec un signe amical auquel il répondit. Alors elle laissa retomber la portière à demi et, rapidement, tout bas, se penchant vers lui :

— Et Catherine?

— J'espère bien l'épouser d'ici trois semaines.

— Bien...; soyez heureux, dit-elle encore avec émotion.

— Et vous? murmura le jeune homme.



— Moi !... Regardez là-bas...

Elle lui montrait la fumée d'un bateau qui empanachait un coin de l'horizon.

— Partir! toujours cette idée funeste?... mais pourquoi?

— L'*Atlantic* prendra le large dans trois jours, continua Irène; s'il était parti ce matin, vous ne m'auriez pas trouvée.

— C'est de la folie! murmura le jeune homme.

— Non; c'est la destinée !... Chut! votre mère revient. Suivez-nous.

Elle disparut sous la draperie retombée, laissant Aloys les yeux à terre, immobile.

Bernard entra par le vestibule ouvert et, après un coup d'œil dans la serre, répondit au dehors :

— Mademoiselle n'est pas là.

— Où est-elle? demanda le commandant qui arrivait rapide, inquiet. Elle n'est pas sortie, au moins?

— Non, mon commandant.

— Prends garde que si elle nous échappe encore, tu auras affaire à moi. Au fait, avance à l'ordre, j'ai à te parler...

A ce moment il aperçut Aloys.

— Tiens, vous voilà, vous? que faites-vous là? où est Irène?

— Elle est avec ma mère, par là, dans les jardins.

— Ouf! Et le comte?

— Il est arrivé ce matin, je l'ai vu; il va venir tout à l'heure.

— Sacrebleu! où est-il donc descendu?

— A Frascati.

— Pourquoi m'avez-vous fait quitter Frascati pour l'hôtel de Bordeaux, vous?

— Afin que vous ne soyez pas rencontré par ma mère, hier soir.

— Eh! je m'en fiche un peu, de Mme Bérat! J'avais besoin de voir le comte. S'il vient, nous sommes perdus. Irène s'enfuira encore.

— Je puis empêcher qu'on entre, prononça sourdement Bernard.

— Toi! empêcher le comte d'entrer ici où est Irène? Je ne te conseille pas de t'y frotter, mon garçon, si tu tiens à tes os.

— La porte est solide, mon commandant.

— Et les fenêtres?... Laisse-moi donc tranquille! Monsieur Bérat, voulez-vous me faire le plaisir d'aller faire le guet sur la route? Vous direz au comte que je veux lui parler avant qu'il entre, et vous me préviendrez; voulez-vous? Surtout empêchez-le d'entrer, si c'est possible.

— J'essayerai, répondit Aloys, secouant la tête d'un air de doute.

Et il sortit.

— Arrive ici, toi!

— Mon commandant...

— Écoute. Mademoiselle m'a tout confié hier soir.

Bernard fit une brusque retraite.

— Eh bien, qu'est-ce qui te prend? Veux-tu demeurer là! Approche donc et tâche un peu de m'aider à voir clair dans cette affaire. Sacrebleu! il y a peut-être un moyen de le décrasser, ce père de malheur! Il paraît que tu connais le bonhomme, toi? Parle, qu'est-ce que c'est? quelle espèce d'individu? Il n'est pas présentable, d'après ce que m'a dit Irène. Eh bien, es-tu sourd?

— Mademoiselle n'a donc pas dit...

— Non, morbleu! puisque je te le demande. Je sais qu'il existe un père qu'on ne peut avouer, qu'on ne peut pas offrir à M. de Trémor. Une crapule, quoi! au point de vue social s'entend, car j'ai idée que c'est quelque brave homme tout de même. Mais Irène a raison : il y a des castes; et il est clair que le premier traîneur de savates venu, un grossier manœuvre aux mains sales ne peut pas décemment venir se vautrer sur les fauteuils blasonnés du comte de Trémor et lui taper sur le ventre en l'appelant « mon gendre ». Ah! si l'on en avait fait un soldat seulement! quelque vieille brisque qui se serait fait trouer la peau dans la mêlée. Le sang qu'on verse pour la patrie, c'est ça qui vous décrasse un manant! D'ailleurs, on ne sait pas; peut-être... Voyons, tu as vu l'objet, toi; qu'est-ce que c'est?

— Si mademoiselle ne l'a pas dit, c'est que mademoiselle ne veut pas qu'on le sache, répondit Bernard avec un effort héroïque pour demeurer froid, la face fermée, muette.

— Mais tu ne comprends donc pas, cria le commandant secouant le bras de Bernard, qu'il y va de son bonheur, de sa vie, voyons!... Elle m'a dit que l'indignité de ce père l'empêchait seule d'épouser le comte. Eh bien, s'il y avait un moyen de le retourner, ce père, de le retaper, de le vêtir, d'en faire quelque chose de possible, s'il n'est pas trop ignoble enfin, s'il n'exerce pas quelque métier trop vil, comprends-tu? car, après tout, un ouvrier qui gagne honnêtement sa vie n'a pas à rougir de ses mains si elles sont noires et calleuses. Que diable, le travail est noble aussi!... Si c'était par hasard un honnête ouvrier!... qu'en dis-tu? Non, Irène me l'aurait dit, et toi, tu me répondrais... Tonnerre! Faudra-t-il voir cette enfant mourir de douleur et mon pauvre Henry en devenir fou?... Canaille, va!...

— Vous dites?

Bernard le regardait en face, serrant derrière lui ses poings crispés

— Eh! je dis, je dis que c'est un malheur pour tous que cet homme-là soit encore vivant.

— Ah! parce que?...

— Parce que l'on ne s'occuperait plus de lui, parce qu'Irène ne redouterait plus d'avoir à mettre cet homme en présence du comte; parce qu'elle est trop fière pour le cacher, trop bonne pour se débarrasser de lui, et qu'elle a trop d'orgueil pour l'avouer. Tandis que, s'il était mort...



— S'il était mort? répéta machinalement Bernard, le regard levé et fixe.

— Eh ! s'il était mort, il n'y aurait plus d'obstacle... Mais voilà...

Et le commandant se remit à marcher à travers la serre, de son pas inquiet, tandis que Bernard, arrêté dans un rêve, ne bougeant plus, répéta au bout d'un instant à demi-voix :

— S'il était mort !...

— Vous êtes là, mon ami ?.. s'écria Irène qui accourut se jeter dans les bras du commandant. Si vous saviez comme j'étais heureuse de penser que je vous reverrais ce matin !.. Moi j'étais ici, avec les Bérat, mère et fils. C'est qu'elle tient à son idée, la bonne femme !... Enfin j'ai pu lui faire avouer qu'elle n'avait pas prévenu le comte et elle m'a juré bien volontiers de garder le secret. Je suis tranquille... Qu'avez-vous ?

— C'est que... précisément, je voulais te parler du comte.

Il l'emmena s'asseoir près de lui dans un coin de la serre avec des façons mystérieuses et embarrassées, très rouge, cherchant ses mots.

Et Bernard, qui s'était reculé lentement vers la porte, maintenant y demeurait adossé, les yeux étrangement fixés sur Irène. Tout à coup il aperçut à terre, non loin de lui, une fleur qui s'était détachée du bouquet que la jeune fille tenait dans ses mains en entrant, des fleurs qu'elle venait de cueillir dans sa promenade. Elle avait jeté le paquet sur un meuble ; une rose rouge était tombée. Bernard se glissa, se baissa sans bruit, ramassa comme s'il la volait la rose tombée, et, d'un geste rapide, poignant, il la porta des deux mains à ses lèvres, l'écrasant sur son visage. Et ses mains s'écartèrent comme s'il envoyait un baiser ardent à la jeune fille qui ne le voyait pas ; puis, chancelant, un peu comme s'il était ivre, le visage éclatant d'une expression de folie d'amour, il sortit à reculons, regardant Irène, jusqu'à ce qu'il disparût.

— Ma mignonne, lui disait le commandant, il faut que je te fasse un aveu. J'ai fait tout ce que j'ai pu pour empêcher Henry de me suivre près de toi.

— Il est ici ? dit-elle, se levant frissonnante.

Le vieillard la retenait.

— Non..., pas encore; mais Dieu lui-même, vois-tu, ne l'empêcherait pas d'y venir. Il faut que tu sois raisonnable et que tu consentes...

— Ne me demandez pas cela ; jamais !...

— Reçois-le une fois, une heure, une minute seulement, suppliait le vieillard prêt à pleurer. Qu'il te voie, qu'il voie de ses yeux que tu n'es pas morte, et puis je l'emmènerai. Je te le jure, tu ne le reverras plus. Mais aie pitié de lui, de moi !...

— Malheureux ! s'écria-t-elle éclatant en sanglots, c'est de moi que vous n'avez aucune pitié ! Savez-vous si j'aurai encore la force de vivre quand je l'aurai revu ? Puisqu'il est perdu pour moi, pourquoi me contraindre à le revoir, à l'entendre et à le repousser, quand je l'adore, lorsque mon cœur se fond à sa seule pensée ?... Vous voulez donc m'exposer à faiblir devant lui, à être lâche, à céder à ses prières pour en demeurer éternellement avilie à ses yeux comme aux miens quand il saura ?... Non, non, par pitié, courez au-devant de lui, commandant, si vous m'aimez ! Je vous en conjure, allez, dites-lui que je ne veux pas, que c'est inutile, qu'il faut que je ne le revoie jamais... Ah ! Henry !...

Elle avait repoussé le commandant vers la porte, quand le comte, dont on entendait la course dans le vestibule, entra comme un fou, les bras étendus. Irène et lui s'étreignirent silencieusement, étroitement enlacés. Le vieux soldat, tombé assis sur un siège, la tête dans ses mains, sanglotait.

Au bout d'une minute de silencieuse extase dans cet enlacement éperdu, le comte desserra les bras, éloignant de lui Irène pour la voir, la contempler. Alors il eut peur, tant elle était pâle et sans force, et il la guida doucement vers un siège en bambou adossé en refuge sous les palmiers et où elle s'affaissa, brisée. Le comte, à genoux devant elle, baisait ses mains.

— Pourquoi n'êtes-vous pas revenue ? lui disait-il. Voilà six mois que je vous cherche comme un fou à travers le monde. Vous savez bien que vous êtes ma vie ! Pourquoi m'avez-vous fait tant de mal ? Mais j'oublie tout, vous êtes là, vous m'aimez, je vous adore...

Elle murmurait :

— Henry !

Cependant elle essayait de se dégager, revenant peu à peu de son premier affolement de joie, reprise par ses pensées terribles d'éloignement, d'éternel adieu. Mais la lutte était rude : tout son amour lui battait au cœur et la terrassait.

— Ne bouge pas, lui disait-il ; reste ainsi, vaincue, désarmée de ta longue colère, de ton inconcevable rancune... C'est fini. Je te retrouve. Je te reprends. Nous allons revenir là-bas, à ce nid qui a été ton berceau et où tu as vécu heureuse pendant de si longues années... Laisse tes souvenirs renouer la chaîne du passé. Te souviens-tu ?... Eh bien, tout ce bonheur va renaître plus complet, plus ardent, ma chère fiancée, ma femme...

Elle se leva toute droite, d'une secousse.

— Qu'as-tu, Irène ?

Elle cria comme si elle avait peur, comme si elle appelait au secours :

— Commandant !...

Le vieillard leva la tête, aperçut le bras d'Irène qui se tendait vers lui ; il se redressa, résolu comme s'il allait au feu, et marcha vers eux.

— Voilà, dit-il en approchant. Écoutez-moi, Henry...

— Qu'y a-t-il ? disait le comte se reculant, frappé de surprise.

— Il y a qu'Irène désire... ne pas se marier, voilà !

— Quoi ! encore ?... Mais que vous ai-je fait à tous ?



Qu'avez-vous à me torturer ainsi? Irène, est-ce vrai?

Elle avait réussi à rappeler sur son visage blême un calme énigmatique, un sourire navré plus poignant que des larmes.

— C'est bien simple, dit-elle. J'ai réfléchi; je me suis rangée à votre premier avis à tous. J'estime qu'un mariage entre nous serait... déshonorant; j'y renonce, voilà tout. C'est bien simple, vous voyez; c'est bien simple...

Et elle répéta plusieurs fois ces mots qu'elle venait de trouver, écartant les mains du geste automatique d'une personne privée de raison, le regard fixe.

Le comte la regarda anxieusement, regarda aussi le commandant debout et immobile, l'œil à terre, le geste raide.

— N'y a-t-il que cela? dit-il enfin; mais les empêchements d'autrefois ont disparu...

— Non, mon ami, interrompit Irène qui s'affermissait; ils ne sauraient disparaître, et il faut prendre notre parti de la situation. Si vous êtes raisonnable, Henry, vous m'épargnerez le désespoir de vous fuir encore. Renoncez à ce mariage, et alors...

— Renoncer à toi? Mais tu es folle, ou bien c'est moi qui deviens fou!...

Et comme il s'élançait vers elle, prêt à la saisir, elle se recula vers le commandant et vint se blottir dans ses bras, tandis qu'Henry s'emparait violemment, et comme pour l'arracher de là, de la main dont elle le repoussait.

— Irène! un mot, un seul : vous ne m'aimez plus!

Elle se redressa, balbutiant :

— Henry!

— ... Vous ne m'aimez plus; je suis trop vieux pour votre belle jeunesse qui est revenue sans doute de son premier rêve..., de ses premières et généreuses illusions. Vous avez réfléchi; le barbon ridicule, le tuteur de comédie vous est enfin apparu tel qu'il est, et vous n'en voulez plus, et vous en avez peut-être rencontré un autre plus jeune, que vous aimez peut-être... D'ailleurs chez qui êtes-vous ici? cette installation, ce luxe?... Que s'est-il passé? Ah! dites-moi la vérité, dites-la!... Je le veux, je l'exige...

Elle demeura un instant stupéfaite, étourdie, comme si elle ne comprenait pas. Puis elle passa les mains sur son front, murmurant :

— Que dit-il?

Enfin elle fit un cri, courut au comte et abattit ses deux mains sur ses épaules.

— Je ne t'aime pas, dis-tu?...

Alors elle parla bas, l'entraînant à l'écart.

— Je ne t'aime pas?... Eh bien, rappelle-toi l'offre que je t'ai faite, là-bas, dans la dernière lettre que je t'ai écrite. Pourquoi ne m'as-tu pas prise quand je me suis offerte... Eh bien, veux-tu encore? Veux-tu que nous partions, tout de suite, tout seuls, loin, où tu voudras?... Je serai ta compagne, si tu veux; ta femme, jamais!...

— Je ne comprends plus, murmura le comte; mais qu'importe?... Ta volonté d'abord, la mienne ensuite. Je ne te quitte plus, tu m'appartiens...

— Enfin! murmura Irène en s'abandonnant sur l'épaule du comte, les yeux clos, comme si elle s'endormait.

— D'ailleurs, dit-il, lui murmurant tout bas, j'attends des nouvelles aujourd'hui qui changeront le cours de tes idées.

— Quelles nouvelles? dit-elle se relevant brusquement.

A ce moment la portière s'écarta et Mme Bérat parut. Comme elle arrivait du dehors, les regards remplis de la clarté éblouissante de la mer, elle ne distingua rien d'abord dans la serre assombrie et marcha devant elle, étendant un peu les mains. Cependant elle s'extasiait, la voix flûtée :

— Oh! ma chère enfant, que tout cela est beau! disait-elle; et quand on aura fait construire des écuries (j'ai marqué l'emplacement), quelle délicieuse résidence d'été on aura là!...

Elle s'arrêta immobilisée, la bouche ouverte, et s'écria dans une suffocation :

— Par exemple!...

Derrière elle, Aloys s'encadrait dans la baie du vestibule, avec un large sourire silencieux et se frottant doucement les mains.

— Bonjour, madame Bérat, lui cria dans l'oreille le commandant furieux de cette entrée indiscrète.

La fermière sursauta; puis elle promena tout autour d'elle un regard chargé de haine et aperçut enfin Aloys.

— Je comprends, dit-elle avec un geste de menace; mais nous verrons qui rira le dernier.

Et comme le comte, qui avait échangé un signe rapide d'intelligence avec Aloys, la regardait en souriant, elle éclata :

— Il vous sied bien de vous moquer de moi, monsieur le comte! Sans moi vous ne seriez pas là, cependant. Et c'est trop d'ingratitude à la fin! C'est pourtant moi qui l'ai dénichée, votre princesse...

Le comte s'avança vers elle, très sérieux.

— Vous avez raison, madame Bérat, et je vous remercie. Aussi vous pouvez compter sur une reconnaissance aussi large qu'il vous plaira de... l'exiger.

Alors Aloys prit la parole, non moins grave :

— Eh bien, monsieur le comte, nous vous demanderons, ma mère et moi, de nous faire l'honneur d'assister à mon prochain mariage avec Mlle Catherine Tervil.

— Hein? s'écria Mme Bérat suffoquée; tu dis?...

— Je dis que je veux épouser Catherine, répondit flegmatiquement le jeune homme.

Elle lui souffla tout bas, d'une voix enragée :

— Et l'argent?

— Je m'en moque!



— Mais Catherine est ma filleule, répondit M. de Trémor, et je la dote. Vous fixerez la somme, madame Bérat.

Aloys, poussant le coude de sa mère :

— Tu entends? Faut-il refuser?

— Ça lui coûtera cher, grommela l'ancienne fermière, menaçant du poing, derrière son dos, le comte qui souriait.

Il se retourna pour ajouter, tenant la main d'Irène :

— Et nous acceptons votre invitation à titre de revanche, car nous aussi, bientôt...

Irène l'arrêta brusquement :

— Plus un mot, lui dit-elle tout bas; je démentirais vos paroles.

Mais le comte reprit :

— ... Car bientôt, nous aussi, nous serons en possession de l'état civil de Mlle Irène, de ces preuves de sa naissance dont l'absence causait tous nos scrupules, et alors...

— Bientôt? répéta Irène.

— Tout à l'heure, je l'espère. J'ai reçu ce matin un télégramme de d'Hérigny; il arrive de Londres, il a toutes les preuves... Et je l'attends ici; voilà ma surprise à moi, dit-il souriant, heureux. Je voulais laisser à d'Hérigny le plaisir de faire son entrée; mais je n'ai pas pu, j'ai révélé le complot, tant pis! D'ailleurs, il est un peu en retard; il devrait être là.

Dans le silence qui s'était fait, on entendit une voiture rouler et s'arrêter à la porte. Alors Irène voulut courir; ses jambes fléchissaient. Elle s'accrocha à un meuble et cria à toute voix :

— Bernard!... Bernard!...

Elle frappait sur un timbre; elle pâlissait, elle tremblait; sa voix devint rauque.

— Bernard!... quelqu'un!... Personne donc, ici!... Fermez les portes, je défends qu'on entre. Commandant, défendez-moi donc! Je suis chez moi. Je ne veux pas..., je ne veux pas des preuves de M. d'Hérigny... Mais, par pitié, fermez donc ces portes!...

Le commandant s'élança et, passant près d'elle :

— Calmez-vous, il n'entrera pas.

— Irène! qu'avez-vous?... qu'y a-t-il?... Mais c'est de l'égarement! murmurait le comte atterré.

Elle reprit, se tordant les mains, dressée devant la porte, puis étendant les bras pour en défendre l'entrée, comme prise réellement d'un coup de folie :

— Je suis chez moi; je défends qu'on entre!..

On entendit des voix, des cris, des pas lourds. Irène se retourna à demi, surprise, apeurée; puis elle se recula, frappée de terreur. D'Hérigny et le commandant arrivaient pesamment, portant un fardeau.

Ils entrèrent et déposèrent sur le seuil le corps étendu de Bernard sans vie; une corde, qui lui pendait du cou, traînait.

Irène poussa un cri éclatant, terrible, qui déchirait :

— Ah!... mon père! mon père!

Et elle vint s'abattre à deux genoux devant le mort, soulevant sa tête et la caressant de la sienne dans un premier et suprême baiser.

— Que dit-elle? s'écria le comte.

— La vérité, hélas! répondit d'Hérigny. J'en apporte la preuve. Blanche de Lutzy avait épousé son valet Bernard : Irène est leur fille. En arrivant, j'ai trouvé cet homme pendu à la grille d'entrée.

— Malheureux! s'écria le commandant; c'est moi qui l'ai tué!...

— Oui, mon père!... répéta Irène renversant sa tête décoiffée, superbe de douleur et d'orgueil. Et voilà pourquoi j'ai refusé de devenir votre femme, monsieur le comte de Trémor. Et maintenant, dit-elle farouche, étendant un bras vers la porte, qu'on me laisse seule; je le veux, je l'exige. J'ai un devoir à remplir.

Et elle se rejeta sur le corps en sanglotant.

Le comte hésita un instant; puis il se rapprocha résolument d'Irène.

— Bernard était un honnête homme, dit-il d'une voix ferme. Il était votre père, il eût été le mien. Nous serons deux à pleurer son héroïque sacrifice, car je comprends tout maintenant. Bernard, votre fille sera ma femme, je le jure sur vous!

Et il étendit le bras sur le cadavre.

— Pouah! un valet! murmura Mme Bérat prenant cruellement sa revanche.

Mais le comte, ployant le genou et s'inclinant près du mort :

— Non; un martyr!

GEORGES DE PEYREBRUNE.

FIN.

PROFESSEURS DU COLLÈGE DE FRANCE

M. Gaston Boissier

Nous nous demandions l'autre jour, presque avec angoisse, si vraiment M. Renan était gai (1). Voilà une question qu'on ne se pose guère à propos de M. Boissier. Ses livres sont ceux d'un homme heureux et avisé (comment cela se sent-il? je ne sais), et son aspect ne les dément pas : un air affable et content, un visage aux traits encore jeunes et vaguement enfantins, avec des cheveux et des favoris qui se souviennent d'avoir été roux; quelque chose d'animé et de chaud; beaucoup de gestes quand il ne se surveille pas; un entrain tout méridional tempéré par une préoccupation de gravité.

(1) Voy. la *Revue* du 10 janvier.



La voix est gaie comme le visage : une voix un peu grêle et pointue, une voix de fausset, mais avec une assez grande variété d'inflexions. La diction est consciencieuse et appliquée. Les *r* sont ceux de quelqu'un qui s'est étudié à ne pas grasseyer. Il fait trop siffler les *s* et il en met trop. Il prononce des *genss* : « Les Pères étaient des *genss* qui développaient la doctrine. » (Après tout, peut-être est-ce lui qui a raison : je soumets le cas à M. Sarcey.) La voix descend de plusieurs tons, s'enfle et se fait grave dans les passages à effet ou dans les citations qui ont quelque solennité. C'est une joie d'entendre M. Boissier lire des fragments des chants sibyllins.

L'auditoire est très nombreux et remplit toute la salle 8, la « grande salle ». Il est attentif et ne paraît point s'ennuyer. Beaucoup moins de femmes et de jeunes filles qu'au cours de M. Deschanel. Les hommes sont en grande majorité, et surtout les hommes d'âge mûr. Plusieurs prennent des notes. Ils viennent là pour apprendre quelque chose, et ils ne sont jamais déçus.

I.

Le sujet du cours est la poésie chrétienne au IVe siècle. La première leçon est un préambule. J'en résume le commencement en reproduisant aussi exactement que possible, comme j'ai fait pour M. Renan, les paroles mêmes de l'orateur :

« On peut dire, en un sens, qu'il n'y a point de littérature chrétienne dans les premiers siècles. La nécessité de se défendre suscite des « apologistes »; la nécessité de formuler et d'expliquer le dogme suscite des « Pères ». Mais la littérature proprement dite, la poésie par exemple, les ouvrages écrits avec soin d'après certaines règles et en vue de plaire à un public, cela ne vient que beaucoup plus tard.

« Cependant il a dû y avoir de bonne heure, parmi les chrétiens, des gens qui faisaient de la littérature sans le savoir comme M. Jourdain faisait de la prose (*Rires faciles dans l'auditoire*), des hommes fortement émus et qui disaient naïvement ce qu'ils sentaient. On peut même affirmer que, dès l'origine, deux genres littéraires commencèrent d'éclore.

« Le premier, c'est le sermon, genre nouveau. Les religions antiques n'avaient ni dogme ni morale : qu'est-ce qu'elles auraient pu prêcher? Le sermon n'était guère en usage que chez les philosophes. Mais combien il se développa plus magnifiquement dans l'Église chrétienne ! Vous savez la fortune de ce genre. On en a même abusé. C'est là le danger : quand on prêche trop, on finit par être ennuyeux. *(L'auditoire rit pour la seconde fois.)*

« On voit aussi apparaître de bonne heure des germes de poésie lyrique. Une épître de saint Paul nous l'apprend : « Si quelqu'un est inspiré pour improviser un cantique, il « peut l'improviser. » Ces improvisations se faisaient sans doute en prose rythmée et sur un air connu, tel que la mélopée des psaumes.

« Nous avons sur les origines de ces deux genres (sermon et poésie lyrique) un précieux témoignage. De temps en temps le sort nous ménage quelqu'une de ces découvertes pour nous empêcher de dire : C'est fini! nous ne trouverons plus rien ! (*L'auditoire sourit*). Il y a deux ans, un Grec, aujourd'hui évêque de Nicomédie, a trouvé et publié un petit traité intitulé *Enseignement des apôtres*. Cet ouvrage est plein de renseignements sans prix, en particulier sur la hiérarchie et sur l'administration financière de l'Église. Car la communauté chrétienne, comme toutes les communautés, comprit de bonne heure que pour vivre il faut de l'argent, que l'air du temps ne suffit pas. (*Ici un rire malin parcourt l'auditoire.*)

« Nous apprenons encore qu'il y avait, outre le clergé sédentaire, des « apôtres » et des « prophètes », nous dirions aujourd'hui des missionnaires, qui allaient d'église en église. Ces nomades de la parole de Dieu ne devaient pas demeurer plus de trois jours dans la même ville. On pensait qu'en prolongeant leur séjour ils auraient pu s'amollir, prendre des attaches humaines. Et c'est pour cela qu'il leur était interdit de jamais planter leur tente. Ils n'appartenaient pas à une communauté, mais à toute l'Église de Dieu ! (*L'orateur lance ces phrases à pleine voix, sur le ton du grand discours, en les accentuant fortement. Un petit frisson passe sur tous les bancs; un murmure admiratif s'élève; on entend un léger crépitement d'applaudissements commencés qui tout de suite s'éteignent.*)

« Les apôtres faisaient des sermons. Les prophètes improvisaient des prières et prédisaient l'avenir. Ces missionnaires étaient très considérés et beaucoup plus aimés, plus courus que les membres du clergé ordinaire. Nous lisons dans notre petit traité : « Ne méprisez pas les évêques. » Donc on les méprisait, et les fidèles, surtout les femmes, j'imagine, préféraient ces brillants étrangers. Une lutte éclata entre les prêtres des communautés chrétiennes et ces prêtres nomades, dont ils étaient un peu jaloux. Puis il se trouva, parmi les apôtres et les prophètes, des charlatans ou même des escrocs; si bien que les prédicateurs errants tombèrent enfin dans le discrédit et que les pouvoirs sédentaires eurent le dernier mot. »

Je sais bon gré à M. Boissier de s'être privé ici d'allusions faciles. On sait que ce qui s'est passé dans ces temps lointains se voit encore de nos jours. Jamais l'accord ne sera bien franc entre le clergé des paroisses et les moines blancs ou noirs. Les moines, les « prêcheurs », investis d'une mission spéciale, séparés du monde et à qui leur ascétisme fait une auréole et leur costume une beauté, continuent d'attirer les femmes. Il y a quelques années, elles désertaient les églises paroissiales, se pressaient et faisaient leur frou-frou dans les chapelles plus intimes des couvents, confiaient à ces prêtres marqués d'un sceau particulier et plus distingué leurs consciences aristocratiques. Leur piété

élégante et leur argent liquide, tout allait aux moines. Et plus d'un membre du clergé séculier, en protestant tout haut contre les décrets d'expulsion, s'en est consolé tout bas.

« Bientôt, continue M. Boissier, ces missionnaires firent un *métier* de la prédication et de la composition des cantiques. Le cantique et le sermon devenaient donc des genres littéraires. Malheureusement ces poètes et ces orateurs n'écrivaient pas. Je crois cependant qu'il reste quelque chose de leurs productions. Quand l'un d'eux avait trouvé un beau mouvement, une belle image, une belle phrase, on s'en souvenait, cela se transmettait par la tradition orale. Le fonds d'images et de métaphores de la littérature chrétienne nous vient peut-être de ces premiers missionnaires. »

II.

« Les quatre sources de la poésie chrétienne sont : les évangiles apocryphes, les *Clémentines*, le *Pasteur d'Hermas* et les chants sibyllins. »

Je ne reproduirai pas cette seconde partie de la leçon de M. Boissier, ne voulant pas fatiguer le lecteur par une analyse nécessairement glacée, quoi que je fasse, et où se fige le mouvement de la parole vivante. Je ne signalerai plus que quelques passages saillants et où se révèle soit l'habileté, soit la prudence du conférencier.

Il a, sur les évangiles apocryphes, un joli développement orthodoxe. « La platitude des apocryphes, dit-il, fait ressortir la beauté des canoniques, comme la puérilité et l'absurdité fréquente des évangiles supposés font mieux sentir qu'il y a, sous les quatre récits consacrés par l'Église, un fonds d'événements vrais », etc. La valeur de ces considérations m'échappe un peu, car c'est justement à cause de leur vraisemblance et de leur beauté relatives que l'Église a reconnu l'authenticité des quatre Évangiles. Apparemment elle n'allait pas choisir, pour leur accorder cette consécration, les rhapsodies les plus baroques et les plus ineptes. Mais cela prouve-t-il la vérité des autres? M. Boissier ne commet-il pas ici une pétition de principes? Et n'est-ce pas pour d'autres raisons que des raisons littéraires qu'on croit à l'authenticité des Évangiles synoptiques?

Relevons encore quelques phrases qui ont fait sourire de plaisir l'auditoire bon enfant.

« Sur Jésus-Christ la curiosité était mal satisfaite. Mais dans un siècle naïf la curiosité finit toujours par se satisfaire, parce que, c'est bien simple, ce qu'on ne sait pas, on l'invente. »

« Le pasteur d'Hermas est un homme doux, tendre, et qui a des faiblesses. Rencontrant un jour une belle jeune fille au visage modeste, il se dit : « Que je serais heureux si « j'avais une épouse aussi belle et aussi sage! » (*Avec négligence et d'un petit air détaché*) : Il en avait déjà une. »

Je saisis au passage deux formules qui reviennent très souvent : « Ceci est bien curieux, messieurs », et : « Je n'hésite pas à dire... » On se dit : Voyons! qu'est-ce qui est donc si curieux? qu'est-ce donc qu'il n'hésite pas à dire?

A la fin, une phrase lancée à toute volée :

« Le fonds de la littérature chrétienne préexistait à cette littérature : les époques littéraires donnent une forme aux idées, elles ne *crréent* pas les idées!! »

III.

Qu'on ne voie dans cet exposé fidèle aucune intention de raillerie. Je sens que la raillerie serait ici trop aisée, injuste et sotte d'ailleurs. Ces leçons de M. Boissier, c'est quelque chose de très élégant, de très habilement « fait », de très agréable à entendre. Et c'est aussi substantiel que le peut être un cours vraiment public, un enseignement donné à trois ou quatre cents personnes.

Et quand même des conférences de ce genre ne feraient que leur procurer pendant une heure un plaisir un peu plus relevé et délicat que les autres plaisirs, ce serait encore assez pour justifier ces cours publics, tant décriés par une grande partie de la jeune Université et par les circulaires même du ministre. Eh! qu'y aurait-il de plus, je vous prie, dans des leçons « sérieuses » et « fermées »? Absolument rien, qu'un plus grand nombre de citations et de renvois à des textes anciens ou à des livres allemands. Mais le professeur aurait plus tôt fait de passer ses notes aux étudiants en y ajoutant quelques indications et quelques conseils. Ce serait autant de gagné pour ses travaux personnels et pour ses plaisirs ou son sommeil. Ce qu'il faut aux étudiants, c'est une direction et des causeries, non des lectures de petits papiers et de « fiches » par un monsieur qui aurait mieux à faire. C'est la « petite leçon », comme on la comprend trop souvent, qui est inutile, non la « grande », cette calomniée. Et c'est aussi la petite leçon qui est commode au professeur et bonne à sa paresse d'esprit.

On aura peut-être trouvé que quelques-unes au moins des plaisanteries de M. Boissier étaient presque aussi faciles, dans un autre sens, que les rires des auditeurs. Eh! il le sait bien et n'y met pas de prétention. Il faut bien prendre le public comme il est, incapable, dans son ensemble, d'accorder longtemps son attention à une exposition d'idées ou de faits toute nue. Il a besoin, par ci par là, d'un trait qui le réveille et qui le chatouille agréablement. Et il ne faut même pas que

ce trait soit trop fin ou trop cherché : il ne serait compris que de quelques-uns et laisserait les autres à leur somnolence. M. Boissier excelle à saisir le moment juste où l'attention de l'auditoire se fatigue et demande à être rafraîchie par quelque réflexion gaie et « bon enfant »; et ces mots, il les dit très bien, négligemment, sans rire lui-même, avec l'air de quelqu'un qui ne tient pas du tout à ce qu'on rie et qui entend rester grave et ne point compromettre la dignité de sa chaire. Et ces mots, très simples, deviennent par là très plaisants et parfois même — le dirai-je? — plus qu'il ne croit.

On trouvera aussi que M. Boissier se répète un peu; que presque tout ce qu'il disait l'autre jour, il l'avait dit il y a dix ans (je m'en souviens) dans cette même chaire. Et peut-être l'a-t-il encore redit deux ou trois fois dans l'intervalle. Mais qu'importe, s'il le dit de mieux en mieux et devant des auditoires en partie renouvelés? Il est impossible qu'un professeur, si laborieux qu'on le suppose, trouve tous les ans assez de choses nouvelles pour en remplir intégralement trente leçons. De bonne foi, tout ce qu'on peut lui demander, c'est de faire cela tous les cinq ou six ans et, le reste du temps, d'ajouter à un vieux fonds quelques parties neuves.

Maintenant il faut avouer que M. Boissier administre merveilleusement son fonds de connaissances et qu'il montre peut-être autant d'habileté pour en tirer un bon parti que de zèle pour l'accroître. Chacune de ses études passe régulièrement par les quatre phases que voici : la conférence de l'École normale devient leçon au Collège de France; la leçon du Collège de France devient article à la *Revue des Deux Mondes;* et cinq ou six articles de la *Revue des Deux Mondes* font un volume chez Hachette. Puis ils redescendent du volume dans ses leçons et dans ses conférences. Comme le vieux Caton, et pour notre plus grand profit, M. Boissier ramasse tout, ne laisse rien traîner; ses manuscrits n'ont pas le temps de s'ennuyer dans ses tiroirs. Joignez à cela un don merveilleux : ce qu'il vient d'apprendre, il a le talent de vous faire croire d'abord que c'est absolument inédit et infiniment curieux; puis, qu'il le sait de toute éternité. Et il a toujours l'air d'en savoir beaucoup plus qu'il n'en dit, bien qu'il dise tout ce qu'il sait et que, régulièrement, il vide à fond son portefeuille, à peine rempli. — Mettons que que j'exagère un peu, et même beaucoup : toute cette petite « économie » de sa science et de son talent, fort légitime d'ailleurs, n'en est pas moins d'un art exquis et consommé. — Et, soyons francs, si nous n'en faisons pas tous autant, c'est que nous ne pouvons pas ou que nous ne savons pas.

IV.

Par cette habileté extrême, qui n'exclut point la verve ni une certaine « humeur », ou qui même les simule, M. Boissier ne réalise pas mal le type du Méridional avisé, de beaucoup de sang-froid sous beaucoup de chaleur, qui a de la prudence — et de l'entrain, de l'esprit de suite — et de l'esprit. M. Boissier est un Nîmois de Nîmes; il est d'une province romaine; il a d'ailleurs toute sa vie fréquenté les Romains, et non seulement sur le forum, mais surtout dans leurs maisons. Et il semble, en effet, qu'on retrouve dans la direction de sa vie, dans l'emploi de son talent et dans ce talent même, beaucoup de ce sens pratique qui fut si remarquable chez les compatriotes de Caton. Je supplie qu'on ne voie point dans cette constatation l'ombre même d'une épigramme. La méchanceté du siècle veut que ce soit faire un mauvais compliment à un homme, ou du moins un compliment équivoque, que de dire qu'il est habile et qu'il a été heureux. Comme si n'être ni l'un ni l'autre était nécessairement un mérite! Comme si la maladresse et la « déveine » étaient toujours les signes d'une grande probité et d'un grand talent! Comme s'il n'y avait pas des coquins malavisés et des imbéciles qui n'ont pas de chance! L'excellent aménagement et le bonheur mérité de l'œuvre et de la vie de M. Gaston Boissier me paraissent, au contraire, quelque chose d'artistique, d'harmonieux, d'agréable à considérer, et sont, en outre, d'un fort bon exemple.

Le talent de cet homme adroit — oh! mon Dieu! comme tous les talents — a sans doute ses limites; mais il est assez fin pour avoir l'air de les dépasser ; et, encore un coup, on ne sait ce qu'il faut le plus admirer, de ses dons naturels ou de l'habileté avec laquelle il les gouverne. Son style, parfaitement clair, simple et précis, un peu court et d'une maigreur attique, cause un plaisir égal et continu, sans qu'il s'y mêle la moindre surprise. Les portraits qu'il trace (dans son *Cicéron* ou ailleurs) sont vivants par l'accumulation des détails exacts; mais leur vie n'est ni intense ni intime, car ils ne sont point vus ni construits par le dedans. Je dirais volontiers qu'ils sont trop clairs : je voudrais plus d'*inconnu* chez des hommes d'il y a deux mille ans. Où M. Boissier triomphe, c'est dans les curiosités de l'histoire romaine, dans la discussion de « questions » particulières, telles que *l'Exil d'Ovide* ou *l'Opposition sous les Césars*. Quand il traite les grands sujets, comme *la Religion romaine*, le livre paraît un peu trop fait d'articles juxtaposés ; il y a surabondance et dispersion des détails et je dirai presque que les détails, n'étant pas ramassés d'une main assez puissante, empêchent de voir l'idée générale, comme les arbres empêchent de voir la forêt. Et puis, que voulez-vous? Je ne trouve point que M. Boissier entre assez avant dans ces âmes complexes des deux premiers siècles. Il dit fort bien ce qui s'y rencontre : il n'a pas l'air de le *sentir*. Oh! il n'est point dupe, ce fin historiographe, de sa sensibilité ni de son imagination. Il ne déclame ni ne vaticine ni ne s'évertue; et il ne

cherche point midi à quatorze heures. Il n'est pas subtil : il est sagace; il n'est pas pittoresque : il est exact; il ne passionne pas : il intéresse; il n'a pas de visions : il a des vues; il ne sent pas : il perçoit. Mais je suis bon là, avec ce besoin ridicule d'« impressionisme » et d'obscurité! Ce qu'il faut reconnaître d'abord à M. Boissier, c'est le sens et le goût de la vie extérieure et le don de la reproduire dans un style sans images. Son second mérite, c'est d'avoir su mélanger dans une proportion irréprochable, et sans que l'une fasse tort à l'autre, l'érudition et la littérature. M. Boissier est assurément le plus solide des vulgarisateurs, le plus agréable des érudits — et, par là-dessus, le plus tempéré, le plus mesuré, le mieux équilibré des Méridionaux.

JULES LEMAITRE.

MON PREMIER DUEL

Souvenirs d'un journaliste

J'ai débuté dans le journalisme d'une bien singulière façon, il y a une trentaine d'années, ni plus ni moins. J'avais vingt-trois ans alors, beaucoup de cheveux, hélas ! disparus, un appétit superbe que j'ai gardé pour mon malheur, et un désir immodéré de casser les vitres et de faire du bruit autour de mon nom. Après des études classiques modérément brillantes, j'avais tâté du droit, de la médecine, du notariat, sans enthousiasme comme sans succès. Un jour, un vieil oncle à moi, qui habitait le Vivarais, m'écrivit une lettre conçue à peu près en ces termes :

« Mon cher neveu,

« Tu n'es propre à rien ; tu devrais faire du journalisme. Un de mes bons camarades, imprimeur à Tallon et directeur de deux journaux, a besoin d'un rédacteur en chef. Il est grand temps de te mettre au travail. Tu auras deux cents francs par mois; on vit pour rien là-bas ; tu pourras même faire des économies. J'attends ta réponse. »

J'acceptai avec élan. Vous connaissez tous, au moins de nom, Tallon-sur-Rhône, une jolie petite sous-préfecture sise à égale distance de Lyon et de Valence, sur cette ligne idéale où le Midi commence pour les gens du Nord et le Nord pour les gens du Midi; Tallon, 12000 habitants, tribunal de première instance, collège municipal, beau pont de fer, mégisserie, tannerie, drap et soie (voir les dictionnaires géographiques). J'y débarquai un matin de novembre, avec cent francs en poche et une lettre de recommandation pour mon futur directeur.

Dans une rue sombre, étroite comme une rue provençale, s'élevait l'imprimerie Jules Manin. La maison avait une bonne apparence bourgeoise; en bas, par les fenêtres sans rideaux, on apercevait, à droite les presses et les ouvriers, à gauche les plieuses et les graveurs. En fermant les yeux, je revois tout cela comme au premier jour : la grande affiche blanche avec, en lettres noires, *Imprimerie-Lithographie Jules Manin;* la porte à heurtoir de cuivre; l'escalier de bois sculpté qui grimpait au premier étage, et la salle à manger, qui servait de bureau au directeur.

L'excellent M. Manin m'accueillit les bras ouverts.

— Je parie que vous êtes mon rédacteur en chef, me dit-il au premier coup d'œil; Alexis Panard, le neveu de mon vieil ami Panard. Vous êtes le bienvenu, jeune homme. D'abord, asseyez-vous ; laissez-moi vous bien regarder. Ensemble agréable, une tête franche, des yeux clairs. Vous faites des armes? Oui? C'est un luxe à Tallon. Enfin ça ne nuit pas.

Et les questions se succédaient, se pressaient. Ce diable de petit Méridional voulait tout savoir en une minute.

— Vous venez de Paris? Avez-vous déjà écrit dans un journal? Jamais? C'est un apprentissage à faire.

Pendant une heure il bavarda ; je ne pouvais placer un mot; il s'agitait sur sa chaise, se précipitait sur moi, mêlait dix récits ensemble, ses cheveux blancs en désordre, les yeux tout égayés.

Il m'apprit que son frère, Alphonse Manin, était mort depuis six mois; ce frère dirigeait le journal libéral de l'endroit; lui, Jules Manin, s'était rallié au pouvoir.

— Au fond, mon frère et moi, nous pensions de même; mais, comme la concurrence est l'âme du commerce, nous avions, pour le public, panaché nos opinions.

Les deux feuilles se partageaient la clientèle de l'arrondissement; à la mort de son frère, veuf et sans enfants, Jules avait réuni à son imprimerie celle du défunt; les deux journaux opposés s'imprimaient dans le même local. La *Gazette de Tallon*, feuille officieuse, tirait à onze cents, à cause des fonctionnaires. *L'Écho talonnais*, à sept cents seulement; il se soutenait par les annonces.

— Voici donc quelle sera votre besogne, mon cher ami. Je suis trop vieux et trop fatigué pour mener de front mon imprimerie et mes journaux. Vous rédigerez les deux feuilles. Vous serez obligé à quelques petites palinodies; mais personne n'en saura rien que votre conscience et moi; nous sommes, du reste, très modérés en tous sens à Tallon. Pour le public vous n'êtes rédacteur que de la *Gazette*, où vous signerez de votre nom; pour moi, vous serez, en même temps, Spartacus, qui fait l'article de fond à l'*Écho talonnais*. Je ne vous dissimule point que vous aurez de la peine; mais vous êtes jeune, plein d'ardeur ; vous vous habituerez ici à votre métier. J'ai promis à votre oncle de

vous donner 200 francs par mois ; je ne demande qu'à doubler mon chiffre si vous réussissez et si, grâce à vous, notre tirage augmente. Maintenant déjeunons!

Au bout de deux mois, j'étais rompu à toutes les pratiques du journalisme ; tour à tour bonapartiste fervent et libéral convaincu, je jetais, sans scrupule et sans partialité, ma prose en pâture à la clientèle bigarrée de Jules Manin.

— Bien, très bien, jeune homme, me disait quelquefois mon vieux directeur. Vous avez de l'allure : la chronique pétille; les chiens écrasés se corsent; Alexis Panard fait bon ménage avec Spartacus. Vous irez loin, vous, gredin!

En attendant, la *Gazette* tirait toujours à onze cents et l'*Écho* à sept cents. J'avais beau me mettre martel en tête, tâter le goût de mon public, varier à l'infini mon ton et ma manière, effleurer mille questions diverses : le tirage n'augmentait pas. J'enrageais. J'avais relu en entier la collection de la *Gazette:* sans parti pris, mes articles valaient mieux que ceux de Jules Manin.

Je lui avouai, un jour, franchement, mon dépit secret.

— Gourmand, me répondit-il en me tapotant la joue. Quel appétit vous a ce petit monde-là! Quelle soif! Quelle ambition! Quoi que vous fassiez, nous aurons de la peine à dépasser dix-huit cents. Dans nos villages, le même journal est lu par cinquante habitants; toute la montagne est pauvre. Ne soyons pas trop exigeants : nous vivotons; sachons nous contenter de peu.

Je fis contre fortune bon cœur ; le raisonnement me paraissait invincible. Une nuit pourtant que je rêvassais de mon éternel tirage à deux mille, une idée germa dans ma cervelle, et cette idée était si simple que je fus fort étonné moi-même de ne l'avoir pas trouvée plus tôt. Si j'arrive, pensais-je, à intéresser les abonnés de la *Gazette* à l'article de fond de l'*Écho* et réciproquement, je les forcerai, grâce aux antipathies qui séparent mes deux catégories de lecteurs et qui empêchent entre eux tout échange de journaux, à acheter les deux feuilles, d'abord celle qui représente leur opinion et ensuite celle où elle est battue en brèche. Or, pour allécher assez fortement mes lecteurs, je n'ai qu'une ressource : engager une polémique amère, violente, avec mon confrère Spartacus de l'*Écho;* la situation sera originale, puisque ce confrère c'est moi. Mais personne ici ne le sait, excepté Jules Manin, qui a tout intérêt à garder son secret pour lui-même.

Quand je fis part de cette idée lumineuse à mon directeur, il me sauta au cou et me traita de grand homme. Il ne me manquait qu'une occasion favorable pour engager la lutte ; le hasard se chargea de me la fournir.

Vers le milieu de mai, une affiche apposée sur tous les murs de la petite ville annonça aux Talonnais que, le dimanche suivant, serait inaugurée en grande pompe la statue du patriote Marius Blanchard.

Représentant du peuple en 1848, Marius Blanchard s'était signalé à la Chambre par ses ardentes convictions républicaines. Fort âgé à l'époque où ses concitoyens l'avaient élu, il s'était pourtant remis à la besogne, comme un jeune. Mais surmené par la politique, usé par l'excès du travail, il était mort sur son siège de député, en pleine séance de la Chambre ; au champ d'honneur, avaient écrit les journaux de la contrée. Une souscription départementale avait été organisée par l'*Écho*, et, après quatre ans d'attente, on allait enfin dresser sur son piédestal l'effigie du bon vieillard. Tout Tallon battait la fièvre à la pensée de cette cérémonie. C'était un coup d'audace d'inaugurer la statue de ce vieux républicain dans les premiers mois encore troublés et hésitants qui suivirent l'avènement de l'empire. Le sous-préfet assisterait-il à la cérémonie? Le maire avait eu avec lui une altercation assez vive à ce sujet.

Bref, au milieu de préoccupations multiples, le jour de l'inauguration arriva. Enveloppée dans un morceau de grosse toile, la statue se dressait mystérieuse, attirante, sur la place du Réservoir ; les marronniers penchaient vers elle leurs branches verdissantes. Tout Tallon endimanché se pressait pour lire les inscriptions du piédestal.

A MARIUS BLANCHARD
représentant du peuple
Ses concitoyens reconnaissants.

Sur chaque pan du bloc de granit, on avait gravé les phrases les plus mémorables prononcées à la Chambre par le vieux démocrate :

« Tant que Rome fut régie par la République, elle domina les autres peuples. »

(Discours du 7 avril 1849.)

« La République est immortelle, parce qu'elle repose sur ces deux bases inébranlables : l'Union et le Travail. »

(Discours du 26 mai 1849.)

« Marchons, la main dans la main, sans distinction de partis ni de cultes, vers ce but glorieux : l'agrandissement de la patrie. »

(Discours du 9 juin 1849.)

J'étais au premier rang des spectateurs. Le maire prit la parole; après lui, plusieurs vieilles barbes célébrèrent la grandeur d'âme et la haute valeur de leur défunt compatriote. Sans qu'un geste, sans qu'un mot, sans qu'un applaudissement pût trahir mes sentiments secrets, j'écrivis tous les discours ; et pourtant Dieu sait combien de fois j'eus envie de rire en entendant les flonflons de cette éloquence méridionale!

Dans son numéro du 30 mai, la *Gazette*, très brièvement, rendit compte de la cérémonie. L'*Écho*, sous la signature de Spartacus, fut lyrique, au contraire.

Quatre discours y étaient reproduits *in extenso* et suivis des appréciations les plus flatteuses.

La guerre commença le 6 juin. La *Gazette*, en première page, se moquait de l'enthousiasme manifesté par ce clan « d'irréguliers qui sont toujours en lutte avec le gouvernement et toujours mécontents », enthousiasme déplacé ou du moins singulièrement exagéré. En somme, Marius Blanchard avait été un honnête homme, d'une intelligence moyenne, qui avait apporté à la tribune de la Chambre, avec l'expérience des affaires et une connaissance sérieuse des besoins de l'arrondissement, une éloquence pâteuse, emphatique, qui avait excité les rires de la presse entière.

« Passe encore que le souvenir de son nom reste révéré dans nos mémoires; mais élever une statue à cette médiocrité, exposer sur un piédestal l'image de ce bourgeois pauvre de vues et étroit d'esprit, c'est forcer la note et vouloir, de gaieté de cœur, se couvrir de ridicule. »

Je signai hardiment de mon nom cette tirade tapageuse. Le samedi soir, jour de tirage de la *Gazette*, le vent des révolutions souffla sur Tallon : mon article devint l'unique objet de toutes les conversations; il fut discuté, commenté, approuvé par les uns, éreinté par les autres. Au Grand-Cercle, rendez-vous des fonctionnaires, je fus entouré et chaudement félicité; on lacéra de dépit la feuille officieuse dans les cabarets du faubourg. La vente au numéro donna des résultats superbes.

Je conseillai à Jules Manin de faire annoncer mon article dans toutes les rues de la ville, par une bande de gamins porteurs du journal. C'était une nouveauté; le succès en fut énorme.

— Demandez la *Gazette de Tallon;* son dernier numéro! L'article sur l'inauguration de la statue de Marius Blanchard! dix centimes!

On fut forcé de tirer à 2500 exemplaires. J'étais ravi; mais je ne m'endormis pas sur mes lauriers. Je passai la fin de la semaine à préparer la réponse de Spartacus. Tout Tallon attendait cette réponse : l'attaque avait été si franche et si nette qu'une riposte s'imposait. Le pauvre Spartacus, dont personne ne s'inquiétait un mois plus tôt, devenait le héros du jour : depuis bien longtemps les lecteurs de l'*Écho* dégustaient sa prose hebdomadaire sans avoir jamais songé à soulever le pseudonyme épais sous lequel il dissimulait son nom et sa personnalité. Maintenant, au contraire, toutes les curiosités haletaient. On entourait Jules Manin; on me cajolait moi-même; on nous assiégeait de questions subtiles. Le connaissez-vous? Est-il de Tallon? L'avez-vous déjà rencontré aux bureaux du journal? Y vient-il lui-même ou bien vous envoie-t-il ses articles par la poste? Les mieux renseignés citaient des noms; les vantards, avec des clignements d'yeux très malins, laissaient entendre qu'ils en savaient plus long qu'ils n'en voulaient dire, et quand, à brûle-pourpoint, on leur allongeait cette phrase traîtresse : « Au fait, Spartacus, c'est peut-être vous », ils s'éloignaient en souriant d'une façon mystérieuse.

Jules Manin et moi restions fermés et impénétrables, comme deux sphinx. L'*Écho* parut : deux heures après l'émission, les numéros faisaient prime et, le lendemain, devenaient introuvables. La riposte était alerte; chaque phrase de mon article était reprise, critiquée, remaniée, contredite; on ne m'y avait ménagé ni les épithètes méchantes, ni les pointes, ni les quolibets; le tout en termes corrects, froidement polis, ironiques. En effet, il ne fallait point brusquer les choses, mais attiser habilement cette polémique, l'entretenir, l'envenimer lentement, y intéresser nos lecteurs et les autres feuilles de la région. Trop de précipitation aurait tout gâté.

Ce soir-là, l'opinion publique tourna comme une girouette; les vieux étaient du côté de Spartacus contre moi; au cercle, mes partisans les plus ardents baissèrent le nez et me firent grise mine. Décidément je n'étais pas de force! Ce Spartacus au moins était un vrai journaliste, un dialecticien serré, un styliste remarquable. Et puis, au fond, bien au fond, il avait raison : la jeunesse est outrecuidante; il faut toujours qu'elle s'attaque aux hommes respectables, d'une sagesse éprouvée, d'une valeur reconnue. Certes, Marius Blanchard n'était point éloquent dans le sens large du mot; mais il savait émettre, en une langue correcte, des idées saines et des pensées raisonnables.

Bizarrerie inexplicable du cœur humain! J'en arrivais presque à être jaloux du succès de ce Spartacus!

Il serait trop long de vous conter en détail les différentes phases de la lutte qui s'engagea entre mon rival imaginaire et moi. La foule fluctuait, indécise, entre nous deux, jugeait les coups, applaudissait et sifflait tour à tour et tenait tantôt pour Panard et tantôt pour Spartacus. Les journaux voisins s'étaient mis de la partie; la presse départementale se partageait en *panardistes* et en *spartacistes ;* on se serait cru revenu aux plus lugubres jours de l'histoire florentine, aux luttes sanglantes des Guelfes et des Gibelins.

Le préfet avait commencé une enquête; il ne put jamais deviner ma combinaison machiavélique. Cela dura trois mois, sans fatigue de la part du public : c'est si doux de voir deux honnêtes gens se dire des choses vexantes une fois par semaine! La *Gazette* et l'*Écho* marchaient de pair maintenant; les deux feuilles tiraient à 2500 : les libéraux s'étaient abonnés, *pour voir*, au journal officieux; les amis du pouvoir ne voulaient pas perdre une des « insanités de ce fou furieux de Spartacus »!

Jules Manin, reconnaissant, avait porté mes appointements à 400 fr. Mon bonheur eût été sans mélange si je n'avais été tourmenté par l'idée que tôt ou tard il en faudrait finir avec cette intéressante polémique.

Mais le moyen d'en sortir à mon honneur? Auquel des deux, de Panard ou de Spartacus, donnerais-je raison? Ils avaient l'un et l'autre vaillamment combattu; leurs arguments étaient pareillement solides; leur franchise et leur bonne foi, de part et d'autre, incontestables.

Jules Manin partageait mes inquiétudes. Un jour que nous revenions sur ce thème éternel, il se mit à rire et, sans y prendre garde, me dit :

— Voyez-vous, mon cher ami, la mort seule peut dénouer une situation aussi embrouillée!

La mort! un duel! Je tenais mon dénouement. Tant pis pour Spartacus! Après de longues et douloureuses hésitations, j'en arrivais à le sacrifier sans remords, tant l'idée qui m'était apparue me semblait neuve et gaie et originale.

L'article de l'*Écho* du 15 août fut d'une virulence extraordinaire.

« Depuis trop longtemps le jeune chroniqueur de la *Gazette* abuse de la patience de ses lecteurs. Il a beau gesticuler, crier très fort et semer dans ses articles les gros mots, les phrases creuses et les plaisanteries usées, ses arguments sont tombés à plat, dégonflés et crevés comme des ballons de pacotille. Les rieurs sont contre lui, avec les honnêtes gens, qui ne consentiront jamais, par flatterie pour le gouvernement nouveau, à salir les vieilles gloires locales. »

C'était la lutte à mort.

« Puisque ce n'est plus aux opinions que je défends, mais à moi-même, que s'attaque à présent l'illustre écrivain qui préside aux destinées de l'*Écho* — répondis-je dans la *Gazette*, — soit, j'accepte la lutte, mais je l'accepte à visage découvert. Je ne me bats point contre un pseudonyme, mais contre un homme comme moi, en chair et en os. Levez votre masque, brave Spartacus, et dites-nous votre nom. Ah! vous insultez, confiant en votre incognito! Je vous somme de nous faire savoir qui vous êtes, ou bien je croirai, avec tous ces honnêtes gens dont vous invoquez le témoignage, que vous avez peur et que vous n'êtes qu'un lâche. »

Spartacus, comme vous pensez, garda un silence prudent. Alexis Panard tenait la corde; pendant deux semaines je triomphai et j'écrasai sous les mépris les plus insultants mon adversaire, qui n'en pouvait mais. Poussé à bout, l'homme masqué se vit forcé de répondre.

« Je ne puis dire, pour des raisons à moi personnelles, ni quel est mon nom ni qui je suis. Mais je me tiens à la disposition du jeune matamore qui fait le brave à la première colonne de la *Gazette*. Qu'il daigne dans son prochain numéro me fixer un rendez-vous. Mes témoins s'aboucheront avec les siens. »

L'affaire se corsait; Tallon attendait impatiemment la fin de la semaine et l'heure de l'apparition des deux journaux, dont le tirage augmentait tous les jours.

— N'hésitons plus, m'avait dit Jules Manin, et poussons les choses jusqu'au bout. Nous nous sommes un peu bien moqués de notre public; il ne faut pas, à tout prix, qu'il s'en aperçoive. Vous trouverez sans peine, parmi vos camarades de Paris, trois braves garçons discrets et prêts à vous servir. Faites-les venir; nous leur conterons l'affaire et ils nous aideront à préparer notre dénouement.

J'écrivis à Paris le soir même et je découvris, sans grandes recherches, trois amis qui se firent une vraie joie de mystifier avec moi la province. Deux d'entre eux assisteraient Spartacus : Jules Manin et le troisième devaient être mes témoins.

L'*Écho* inséra la note suivante :

« Les témoins de M. Alexis Panard, rédacteur de la *Gazette*, et ceux de notre collaborateur et ami Spartacus ont eu hier une entrevue au bureau du journal; une rencontre est imminente. »

Un duel à Tallon! un duel pour un article de journal! La ville en était tout émue. Les gamins, dans la rue, me regardaient avec une admiration mêlée d'effroi; on me montrait aux étrangers; j'entendais dire sur mon passage : « Vous voyez bien, ce monsieur? C'est notre journaliste; il va prochainement aller sur le terrain. »

Après deux jours de longs et pénibles pourparlers, il fut décidé qu'on se battrait au pistolet, le mercredi matin, à six heures, dans les dépendances d'une auberge baignée par le Rhône où, bien souvent, Jules Manin et moi étions allés manger des fritures.

Le bruit s'en répandit en ville; on s'annonçait la grande nouvelle à l'oreille, très bas : « Irez-vous? — Certes; je ne serai pas fâché de voir un duel au pistolet. — Et puis c'est le seul moyen de voir l'insaisissable Spartacus. »

La journée du mardi fut employée tout entière à des essais de tir. Enfermé dans le jardin de Jules Manin, je brûlai consciencieusement deux boîtes de capsules. Par les planches mal jointes de la porte, des yeux curieux me regardaient. Le soir, j'allai au Cercle avec mon témoin et mon directeur. J'étais calme; je proposai au percepteur et au président de faire le whist accoutumé : ils tremblaient en me regardant, les yeux pleins d'une pitié muette. Ils acceptèrent pourtant : on ne doit point résister aux volontés d'un homme qui n'a plus peut-être que quelques heures à vivre. Je fis des mots très gais sur le *mort*; j'eus une veine insolente.

A dix heures et demie, j'appelai le garçon de service et je demandai une feuille de papier, une grande enveloppe et de la cire. Je m'assis à un bout de table et, au milieu d'un silence profond, je me mis à écrire. Avant onze heures, ma lettre était cachetée; je mis sur l'enveloppe : « Ceci est ma dernière volonté »; je la donnai à Jules Manin et, après avoir distribué à droite et à gauche je ne sais combien de chaudes poignées de main, je sortis avec mes amis, l'air aussi tranquille



que s'il ne se fût point agi de jouer ma vie, à si bref délai, sur un coup de dé.

Avant de nous coucher, nous fîmes une répétition générale de la cérémonie du lendemain.

Je vois encore le beau soleil de ce matin-là. Tallon s'éveillait dans un brouillard doré ; le vieux Rhône roulait tumultueusement ses eaux vertes, et dans tous les arbres du quai piaillaient les oiseaux. Mes deux témoins m'escortaient, silencieux et me laissant tout entier à ma rêverie. Jules Manin portait sous son bras la boite de pistolets. Après une demi-heure de marche, nous arrivâmes au *Poisson-Frais*. Bâtie dans une anse du Rhône, l'auberge, sous la clarté crue du soleil levant, avait un air avenant et propret.

Nous choisîmes un emplacement convenable, dans la clairière. Pendant que Jules Manin, son lorgnon campé sur le bout du nez, faisait jouer la gâchette des pistolets et disposait la poudre, les capsules et les balles, j'arpentais le gazon humide, les mains au dos, le front soucieux. Près de nous, cinquante pêcheurs matineux semblaient fort occupés à jeter l'hameçon et à surveiller leur liège flottant, mais, sournoisement, nous regardaient et ne perdaient de vue aucun des préparatifs du combat. Sur la route de Tallon, le long du quai, par groupes de deux ou de trois, d'autres pêcheurs venaient, portant sur l'épaule droite de longues gaules. Il avait bien fallu trouver un prétexte honnête pour s'approcher des duellistes sans paraître indiscrets et sans attirer l'attention des témoins. Quand six heures sonnèrent à Saint-Julien, Jules Manin se leva; il me rejoignit, me prit par le bras et me fit ses dernières recommandations.

Peu à peu les pêcheurs, enhardis, s'étaient avancés. Maintenant nous les entendions causer au bord de l'eau. Une calèche apparut au tournant de la route. Les retardataires pressèrent le pas ; dans la clairière, cachés par les hautes herbes, dissimulés derrière le tronc des chênes, étendus, accroupis, l'oreille au vent, les lecteurs de la *Gazette* et de l'*Écho* attendaient.

De la calèche sautèrent lestement les deux témoins de Spartacus. La foule invisible qui nous entourait fit entendre un grognement de dépit : « Est-ce qu'il *reculait?* »

Mes deux témoins s'étaient rapprochés de moi ; ceux de mon adversaire vinrent droit à nous. Ils étaient vêtus de noir. A dix mètres ils s'arrêtèrent et, très dignes, nous saluèrent profondément. Nous répondîmes à leur salut; alors le plus âgé des deux s'avança jusqu'à moi et me remit une lettre.

Oublieuse de toute pudeur, la foule m'entourait maintenant. Je fis sauter les cachets avec un calme dédaigneux et, devant les quatre témoins, je lus, d'une voix claire, les lignes suivantes :

« Monsieur,

« Votre âge, le mien, la futilité de notre querelle et les profondes réflexions de la dernière heure ne me permettent point décidément de me battre avec vous. Je n'hésite pas à vous faire des excuses pour les violences de style auxquelles je me suis laissé aller. Je suis prêt à rétracter publiquement tout ce que j'ai pu écrire d'injurieux ou de blessant contre vous. Je prie aussi MM. vos témoins de me pardonner de les avoir engagés dans cette sotte affaire. Les miens, comprenant les raisons qui me dictent cette conduite, m'ont promis généreusement de ne point m'en garder rancune. J'ose même réclamer un service de votre loyauté : ne divulguez point mon nom, je vous en prie, et faites en sorte que le public ne puisse se moquer que du pseudonyme

« SPARTACUS. »

Ma lecture finie, je pliai soigneusement la lettre et je la mis dans ma poche. Nous échangeâmes de nouveau un salut avec les témoins de mon adversaire et nous regagnâmes Tallon, au grand désappointement de la foule.

Le soir du même jour, mes trois amis, Jules Manin et moi, nous fîmes à la Maison-Dorée de Lyon un des meilleurs dîners dont j'aie gardé la mémoire. Pour ma part, je bus avec tant d'enthousiasme à la santé de cet excellent Spartacus, que je me retrouvai, le lendemain, couché dans un lit d'hôtel, avec mes bottes et mon chapeau à haute forme.

A dater de ce jour, l'article de fond de l'*Écho* fut signé « Vercingétorix » : la lâcheté de Spartacus le rendait désormais impossible.

Pour copie conforme :

GEORGES DAMPT.

BULLETIN

Chronique de la semaine

Intérieur. — Le 25 janvier, élections sénatoriales. A Paris M. Georges Martin, candidat intransigeant, a été élu au second tour de scrutin par 344 voix contre 293 accordées à M. Spuller. Les républicains gagnent 22 sièges.

Sénat. — Le 29 janvier, reprise des séances.

Chambre des députés. — Dans la séance du 27, la Chambre a fixé le budget extraordinaire de la guerre à 194 718 000 fr. — Le 29, vote du budget extraordinaire des travaux publics, fixé à 102 065 603 francs.

Angleterre. — Le 24 janvier, des dynamitards ont essayé de faire sauter le palais du parlement et la tour de Londres.

Formose. — Un détachement d'infanterie légère d'Afrique a essayé sans succès d'enlever des ouvrages chinois au sud de Kelung. Nous avons eu 19 hommes tués, 12 blessés grièvement et 14 légèrement. — Le 20, arrivée des renforts.

Cambodge. — Sérieux échecs infligés aux rebelles et aux pirates. Ils sont poursuivis. Le pays est apaisé.

Soudan. — Le 19, nouvelle victoire du général Stewart; le général lui-même a été blessé. Les communications vont pouvoir être établies avec Gordon par la voie du Nil; mais on dit que le général Stewart a perdu le tiers de son effectif.

Nécrologie. — Mort du colonel anglais Burnaby, de MM. Cameron, correspondant du *Standard*, et Herbert, correspondant du *Morning Post*, au combat d'Abuklea; — de M. Achille Chéreau, bibliothécaire de la Faculté de médecine de Paris, membre de l'Académie de médecine; — de M. Ri-

pert, professeur agrégé à la Faculté de droit de Paris; — du général Mezzacapo, sénateur italien; — de M. Vazeilles, directeur des études de l'École préparatoire de Sainte-Barbe; — de M. Renaud, sénateur républicain des Basses-Pyrénées. — Aujourd'hui, 30 janvier, a lieu, à la Madeleine, le service funèbre du regretté Henri Rivière.

Parisiens et provinciaux

Nîmes, le 26 janvier 1885.

Nous avons reçu la lettre suivante :

« Monsieur le Directeur,

« Nous sommes quelques bonnes gens, en province, qui voudrions bien nous raffiner et acquérir, au moral, de bonnes manières — j'entends que nous voudrions bien avoir l'esprit cultivé comme on l'a à Paris. Aussi essayons-nous, comme on dit, de nous tenir au courant, et, pour y parvenir, naturellement, nous lisons assidûment et avec application les journaux de la capitale. Cela, monsieur, nous donne toujours quelques illusions; nous sommes mêlés à la vie de Paris, nous la vivons presque; quelques-uns, qui vont trop loin à mon avis, disent « Sarah » pour parler de Mlle Bernhardt et « Cadet » pour désigner le frère de M. Coquelin aîné, de la Comédie française. Aussi, vous le comprendrez, monsieur, nous sommes péniblement impressionnés quand nous trouvons dans les journaux, dans les Revues où nous essayons de nous initier, des phrases, des articles où l'écrivain paraît craindre que nous ne le comprenions pas et que nous ne sachions pas apprécier ses finesses et ses nuances.

« Nous avons lu une œuvre : elle nous a plu ou déplu; nous l'avons commentée, analysée, louée pour ceci, blâmée pour cela, et puis un critique reproche à l'auteur de ne pouvoir être compris que dans « l'enceinte des boulevards »! Cette sollicitude nous inspire de la reconnaissance; mais le coup est rude. J'avais lu, monsieur, les dix volumes publiés du théâtre de M. Labiche, auteur estimé et devenu membre d'une compagnie célèbre. J'avais beaucoup ri d'abord; puis, sur le conseil de M. Augier, j'avais aussi trouvé M. Labiche profond; cette fois, au moins, je me croyais sûr de mon fait: plaignez-moi, je me trompais complètement. Un critique sérieux me dit un jour : « D'ordinaire, l'observation de « M. Labiche est toute parisienne ou, si je puis risquer le « mot, car il faut bien parler un peu la langue du sujet que « l'on traite, toute *boulevardière*. Elle est vraie de la Bastille « à la Madeleine, dans les limites de l'octroi de Paris si l'on « veut, jusqu'à Versailles ou jusqu'à Fontainebleau quand « elle va le plus loin. » Et, après avoir cité un mot que j'avais cru trouver plaisant, le critique ajoute : « Il n'y a pas « de raisons pour que cette plaisanterie ne meure pas, comme « elle est née, dans l'enceinte des forts détachés. » Jugez de mon humiliation, moi qui demeure beaucoup plus loin que Versailles ou Fontainebleau et presque au bout de la France! J'avais ri sans comprendre et admiré sans savoir pourquoi.

« De même j'avais lu, et toujours avec plaisir, dans votre Revue, les articles de M. Jules Lemaître. Peut-être m'avait-il paru un peu sévère pour l'ancienne Grèce, que nous connaissons bien ici pour en avoir souvent entendu parler; mais, quand il analysait un contemporain, c'était plaisir de le voir développer son sujet avec cette curiosité sympathique et pénétrante qui lui faisait si bien comprendre un auteur et mettre en relief les côtés originaux et les points caractéristiques de son talent en en montrant bien la raison d'être et l'importance. Nous en venions à admirer jusqu'aux défauts, et d'autant plus, quelquefois, qu'ils étaient plus considérables et marquaient mieux la nature propre d'un écrivain. Enfin nous nous imaginions comprendre les écrits de nos contemporains et ceux de M. Lemaître, et nous trouvions le tout fort beau. Pensez que j'ai été navré en lisant dans la *Revue* du 17 janvier l'article sur *M. Joséphin Soulary!*

« C'est qu'il ne s'agit pas seulement dans cet article du poète de Lyon; M. Lemaître y fait un vrai réquisitoire contre l'esprit et le goût (si j'ose employer ces mots) de la province. Je ne veux pas rappeler tout ce que dit M. Lemaître, j'en souffrirais trop; mais ses idées paraissent se résumer en ceci : que l'on est ridicule en province à la mode d'il y a deux ou trois cents ans. Être ridicule n'est rien, de grands hommes l'ont été; mais l'être à la mode d'il y a trois cents ans! Et puis ce qui me choque encore, c'est que, « si on est « ridicule à Paris, on l'est à la mode d'aujourd'hui ». Moi, monsieur, je n'ai jamais trouvé M. Lemaître, quoique Parisien, ridicule en aucune manière. Ne l'aurais-je pas compris?

« Eh bien, je persiste encore à croire que je l'ai compris et que nous comprenons mieux qu'on ne veut le croire. Mais au moins, si vous vouliez bien publier ma lettre, monsieur, cela amènerait peut-être un Parisien à nous expliquer plus clairement encore le *je ne sais quoi* dont parle M. Soulary et à nous donner un moyen, sinon de l'acquérir, au moins de le comprendre. Un de mes amis, fantasque, soutient que j'ai tort de vous écrire et me dit des paradoxes.

« — Nous comprenons la littérature aussi bien que les Parisiens, j'entends ceux qui la comprennent, et ils sont rares, même à Paris; de plus, je les comprends et ils ne me comprennent pas, en quoi je leur suis supérieur. Même, pour être franc, nous sommes mieux placés qu'eux : ils sont trop près des auteurs — on ne se met pas dans les coulisses pour voir jouer une comédie; — ils finissent par ne plus voir les événements littéraires, mais bien les petits détails plus ou moins inutiles qui s'y rattachent de près ou de loin. Les amours d'un poète et les aventures d'une actrice les occupent aussi bien que les vers du premier et les rôles de la seconde. A distance, nous connaissons ces historiettes, qui ont leur utilité; mais elles ne nous passionnent pas. Bref, ils voient faire la cuisine, cela les rassasie, et c'est nous qui mangeons, libres ensuite, si bon nous semble, d'apprendre comment on a préparé les mets. Quant à l'esprit parisien, réfléchis un peu et tu reconnaîtras sans peine que c'est simplement l'esprit de l'écrivain qui en parle. Aussi l'admire-t-il fort. Ceux qui sont moins légers que lui sont des provinciaux; ceux qui le sont plus sont des boulevardiers. On nous parle de mesure et de bon goût? Où le trouve-t-on, ce bon goût? Où la trouve-t-on, cette mesure? Est-ce dans la politique? dans la presse? dans la littérature? Que de provinciaux, à Paris, s'il faut appeler ainsi ceux qui n'ont pas « le goût, la « crainte de paraître trop content de son esprit, le discerne- « ment rapide du point qu'il ne faut pas dépasser sous peine « de devenir affecté ou ridicule »! C'est à se demander où sont les Parisiens. Si je lis les critiques adressées aux auteurs contemporains par leurs concitoyens eux-mêmes, qui restera-t-il, après élimination, qui soit digne de ce nom? Ce n'est pas Hugo, ni Dumas, ni Flaubert, ni Taine, ni les de Goncourt, ni Leconte de Lisle. L'esprit parisien n'est donc rien, ou il est bien peu de chose.

« Vous le voyez, monsieur, mon ami est bien de sa province, comme dit M. Lemaître, car il est malveillant à l'endroit de Paris.

« Il continua longtemps; moi, je m'arrête, mais non sans avoir protesté contre ses paroles. Je dois dire cependant qu'il termina par ces mots qui me parurent devoir offrir un sens acceptable si on les développait en les adoucissant et en établissant des nuances. « Il n'y a pas des Parisiens « et des provinciaux; il y a des imbéciles et ceux qui ne le « sont pas; les uns et les autres se trouvent partout. »

« En vous priant d'agréer mes meilleurs sentiments, je vous avouerai, monsieur le Directeur, que je suis un peu honteux, malgré tout, de ma qualité de provincial; aussi me permettrez-vous, je l'espère, de signer, au moins pour le moment,

« UN LANGUEDOCIEN. »

Il nous suffira, croyons-nous, de répondre que M. Jules Lemaître n'est pas un « Parisien ». Il vivait en province depuis longtemps et n'habite Paris que depuis deux mois. Son opinion, juste ou non, est donc l'opinion d'un « provincial », tout autant que celle de notre spirituel correspondant.

Le gérant : HENRY FERRARI.

Paris. — Imp. A. Quantin, 7, rue Saint-Benoît. [4432]



Paris. — Typ. A. Quantin, 7, rue Saint-Benoît. [4579]

PRIX DU NUMÉRO : 60 CENTIMES

N° 6. — 7 Février 1885. — 3e série, cinquième année, premier semestre (tome 35)

REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

PARAISSANT LE SAMEDI

Fondée en 1863.

SOMMAIRE DU N° 6

PRIX DE L'ABONNEMENT

A LA REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE SEULE.				
Paris	Six mois.	15 fr.	Un an	25 fr.
Départements	—	18	—	30
Étranger	—	20	—	35

AVEC LA REVUE SCIENTIFIQUE				
Paris	Six mois.	25 fr.	Un an.	45 fr.
Départements	—	30	—	50
Étranger	—	35	—	55

LES ABONNEMENTS PARTENT DU 1er DE CHAQUE TRIMESTRE

Les abonnements sont reçus sans frais chez tous les libraires et dans les bureaux de poste des pays d'Europe et des États-Unis.

RÉDACTION ET ADMINISTRATION : 111, BOULEVARD SAINT-GERMAIN

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

ABONNEMENTS ET VENTE AU NUMÉRO

AU BUREAU DES REVUES, 111, BOULEVARD SAINT-GERMAIN 111, PARIS

ET CHEZ TOUS LES LIBRAIRES ET MARCHANDS DE JOURNAUX

(11e ANNÉE) — **ASSOCIATION ARTISTIQUE. Siège de la Société : 155, Faubourg Poissonnière.**

Dimanche 8 Février 1885, à 2 heures.

15me CONCERT DU CHATELET

PREMIÈRE PARTIE

1. **Symphonie en si mineur** (œuvre posthume), de F. Schubert.
Allegro moderato — Andante con moto.
(Cette symphonie, restée inachevée, a été composée en 1822.)
2. **Concerto en mi bémol** pour piano, de Beethoven, par M. EUG. D'ALBERT.
3. **Air d'Iphigénie en Tauride**, de Gluck, par M. BOSQUIN, de l'Opéra.
4. *a* **Nocturne**, *b* **Ballade**, de Chopin ; *c* **Valse impromptu**, *d* **Polonaise en mi majeur**, de Liszt, par M. EUG. D'ALBERT.

DEUXIÈME PARTIE

1. **Ouverture de Tannhauser**, de R. Wagner.
2. **LA WALKURE**, de R. Wagner.
I. *Chant d'Amour* : Siegmund, M. BOSQUIN, de l'Opéra.
II. *La Chevauchée des Walküres* :
Les Walküres : Helmwige.... Ortlinde. Gerhilde..... Waltraute. Siegrune..... Schwertleite. Rossweisse... Grimgerde.
3. **Concertstück**, de Weber, par M. EUG. D'ALBERT.

PIANO DE LA MAISON ÉRARD

L'Orchestre sera dirigé par M. ED. COLONNE

Prix des places : Loges, Baignoires, Balcon, 7 fr. — Orchestre, 6 fr. — Galerie, 4 fr. — Stalles, Pourtour, 3 fr. 50. — Parterre et Premier Amphithéâtre, 2 fr. Deuxième et Troisième Amphithéâtre, 1 fr. — **En location :** Loges, Baignoires, Balcon, 8 fr. — Orchestre, 7 fr. — Galerie, 5 fr. — Stalles, Pourtour, 4 fr.

A. QUANTIN, Imprimeur-Éditeur, 7, rue Saint-Benoît, Paris.

LE LIVRE

REVUE MENSUELLE DU MONDE LITTÉRAIRE

ARCHIVES DES ÉCRITS DE CE TEMPS

Publié sous la direction de M. OCTAVE UZANNE

Richement illustré de Gravures à l'eau-forte, au burin, sur bois, etc.

SIXIÈME ANNÉE

Les cinq premières années sont en vente (1880-1884) et forment ensemble dix beaux volumes de 700 à 900 pages chacun, in-8° colombier, contenant l'Encyclopédie universelle des écrits de ce temps depuis 1880, le tableau exact de tous les ouvrages nouveaux analysés, le résumé des articles de la presse, des correspondances de tous les pays du globe sur le mouvement littéraire des différentes nations, le compte rendu des ventes de livres, tous les faits importants concernant le monde de la librairie et près de deux cents articles, études ou monographies littéraires, bibliographiques, artistiques ou humoristiques, par les écrivains les plus compétents de la littérature actuelle.

PRIX D'ABONNEMENT : Paris : **40** fr. — Province : **42** fr. — Étranger : **46** fr.

AVIS. — Chaque année antérieure prise séparément, 60 francs.

Nos nouveaux abonnés reçoivent, à titre de prime, les cinq années parues, en dix volumes brochés, au prix total de 150 francs.

MAGASIN PITTORESQUE

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION DE

M. Édouard CHARTON, Membre de l'Institut

(ARTS, LITTÉRATURE, SCIENCES, MORALE, ETC.)

NOUVELLE SÉRIE :

2 numéros par mois, à partir du 1er janvier 1883, formant à la fin de l'année un beau volume illustré de 200 à 300 gravures.

PRIX DU NUMÉRO :

0 fr. 50 cent. pour Paris. — 0 fr. 60 cent. pour les départements.

ABONNEMENT D'UN AN :

Paris : 10 francs. — Départements : 12 francs. — Union postale : 13 francs.

La collection des cinquante premières années (1833-1882) *est en vente au prix de* 7 *fr. le volume, soit* 350 *fr. (port en sus).*

BUREAUX : 29, Quai des Grands-Augustins.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

(REVUE BLEUE)

DIRECTEUR : M. EUGÈNE YUNG.

1er SEMESTRE 1885. (3e SÉRIE). NUMÉRO 6. (22e ANNÉE). — 7 FÉVRIER 1885.

6 février 1885.

Nous publierons dans notre prochain numéro un article de M. Gabriel Charmes sur *la Politique coloniale de l'Angleterre et de la France.*

LES TOURNESOLS

Mœurs anglaises contemporaines

Chacun sait qu'à Londres Kensington est le quartier des artistes. Ses rues paisibles sont une oasis de silence dans le brouhaha de la métropole. Les grands arbres de ses deux parcs lui font comme un horizon de campagne; derrière les grilles, des pelouses d'un vert intense caressent le regard. Les maisons — luxueuses et hautaines dans le voisinage de Holland-Park, fières de leurs sculptures et de leurs balcons — sont petites et modestes pour la plupart dans le vrai Kensington. Elles prennent des airs de villas, avec leur jardin qui les sépare du trottoir, leurs massifs de lauriers et de rhododendrons et le lierre touffu qui envahit les murailles.

Quelques-unes, bâties en cailloutis bleuâtre et dans le style vieux-neuf, mélange d'Élisabeth et de gothique, sont éminemment vulgaires; mais d'autres élèvent au-dessus de la rue de vieux pignons pointus bien authentiques, où les tons mats du chêne qui encadre les fenêtres s'harmonisent avec le rouge discret des vieilles briques.

Quand, au sortir des artères commerçantes qui enserrent Kensington d'un flot de bruyante activité, on pénètre sans transition dans ces rues solitaires, c'est pour y trouver un silence presque intimidant. Le bruit de vos pas sur le trottoir semble indiscret; il résonne comme dans le château de la *Belle au Bois dormant.* Vous avez la certitude désagréable de faire événement dans le quartier. Si vous êtes doué d'une grande indépendance de caractère, vous relevez alors le menton d'un air indifférent, et, lorsqu'à votre approche un coin de rideau écarté par une main furtive vous laisse apercevoir deux yeux curieux, vous rendez avec usure le regard critique qui a glissé sur vous. Vous examinez chaque maison comme si vous méditiez d'en devenir l'acquéreur, et bien souvent ces demeures muettes, indiscrètes pourtant, auraient quelque secret à vous révéler.

L'une est peinte en vert-pomme comme un souvenir de Hollande; des hyacinthes et des tulipes, poussant toutes droites dans des jardinières de faïence historiée, égayent encore cette façade déjà trop gaie. Sur la plaque de cuivre brillante comme le soleil, vous lisez dans un éblouissement : « Zuyderzée villa ».

Vous passez. Plus loin, un porche de chêne bruni se cache sous des guirlandes de vigne vierge, d'un air à la fois modeste et coquet. La maison est petite. Si vous saviez qu'elle est la demeure d'une charmante artiste dont les aquarelles et les croquis gracieux sont devenus populaires, vous vous y arrêteriez peut-être un instant. Mais personne n'est là pour vous l'apprendre.

Les ateliers du vieux Kensington sont pour la plupart loués à des débutants, à des rapins excentriques ou à des artistes laborieux qui y trouvent la lumière moins chère qu'ailleurs. Si vous croisez sur le trottoir un homme à moustache grisonnante, au regard perçant et railleur, qui vous toise de la tête aux pieds et semble vous trouver bien philistin, ne vous en offensez pas trop : c'est le seul privilège que sa qualité de peintre lui ait procuré jusqu'aujourd'hui. Son habit râpé et son linge douteux ne le prouvent que trop.

Là-bas, tout au bout de la rue, dans cette petite

maison d'une simplicité puritaine, court et trotte allègrement, malgré son âge, une fine plume à laquelle bien des éditeurs ont fait la cour.

Et savez-vous qui demeure en face, derrière ces rideaux roses? La diva de la saison, l'étoile des concerts classiques. Le matin — car elle est matinale, — quand elle répète ses trilles flûtés, tout le quartier ouvre ses fenêtres pour l'entendre.

Mais ce n'est pas à la porte de ces notabilités de la plume, du pinceau ou de la double-croche, que nous allons sonner. Les talents qui ont réussi appartiennent au chroniqueur, non au nouvelliste.

Tournons le coin de la rue. Nous nous trouvons dans une impasse encore plus silencieuse que le square voisin. L'herbe pousse entre les dalles du trottoir; à droite et à gauche s'élèvent de hauts murs couronnés de lierre; en face, deux petites maisons jumelles et contiguës vous ferment carrément le passage. Extérieurement, elles sont pareilles de tous points : chacune a ses trois fenêtres de façade, son petit portique à colonnes blanches, son balcon, son poirier du Japon près de la grille. La seule différence qui vous saute aux yeux est le nom de l'une des jumelles : *Villa Tournesol*, inscrit à l'entrée, tandis que l'autre a dédaigné de se mettre en frais d'imagination et s'appelle tout prosaïquement *Numéro 7*.

Mais pourquoi villa Tournesol?

Vous l'avez déjà deviné, pour peu que vous ayez passé à Londres une quinzaine seulement, et vous vous dites : Il y a de l'*esthéticisme* là-dessous.

Mille pardons pour ce nom barbare; prenez-vous-en aux inventeurs. Depuis trois ou quatre ans déjà, car en Angleterre les manies même ont la vie dure et participent à la ténacité britannique, le tournesol est la fleur mystique, le symbole quasi sacré devant lequel s'inclinent tous les *esthètes*.

L'esthète est un type bien difficile à définir; il en existe quatre ou cinq variétés dont la classification n'est pas encore faite.

L'esthète est un homme possédé de la manie du beau, mais du beau tortillé, alambiqué, méconnaissable. Il cultive l'archaïsme, il adore les vieilles faïences, les vieux cuivres, les couleurs fausses, la peinture byzantine, la mandoline, les poses fatales et les adverbes incommensurables. Il a des extases et parfois des syncopes. Son prophète se nomme Oscar Wilde et parcourait l'autre jour l'Amérique pour y prêcher la réforme du costume. Du reste, nous aurons tout loisir de faire connaissance avec quelques adeptes notables du grand culte. C'est pour cela que nous sommes venus à la villa Tournesol.

I.

Elle est habitée depuis trois mois environ par Charles Dallas, un jeune peintre dont le nom indique l'origine écossaise. C'est un talent qui ira loin, disent ses intimes. Pour le moment il débute, et, en attendant la fortune et la gloire, il s'est marié. L'attente à deux a bien ses charmes. Sa jeune femme est une jolie blonde un peu sentimentale et plongée jusqu'au cou dans l'esthéticisme. Elle a juré d'y convertir Charles, qui défend pouce à pouce le domaine des théories, mais, en mari bien épris, lui concède tous les détails d'application pratique. C'est ainsi que leur nid modeste a reçu ce nom de villa Tournesol qui a l'air d'une déclaration de principes.

— Comment, Marjorie, déjà tout habillée? s'écrie Mme Lily Dallas en traversant le vestibule où de grandes jarres étrusques pleines de feuilles de roses répandent un parfum subtil. Mais nous avons encore une heure avant le dîner!

— Je ne suis pas tout à fait prête, répondit Marjorie, qui, une paire de ciseaux à la main, fourrageait dans les jardinières. Comment trouvez-vous ma robe, Lily, là, franchement?

Et, jetant ses ciseaux, elle fit une vive pirouette, pinça du bout des doigts les plis de sa jupe et avança la fine pointe de son pied, comme une marquise qui se prépare à danser la gavotte.

Mme Lily sourit.

— Tout ce que vous portez est charmant, comme vous, petite folle, ajouta-t-elle avec un baiser affectueux et presque maternel.

Lily et Marjorie Dallas ne se ressemblaient en aucune manière, ce qui explique peut-être la bonne intelligence qui régnait entre elles, bien qu'elles fussent belles-sœurs. Après le mariage de son frère, Marjorie, qui jusqu'alors ne l'avait jamais quitté, voulait se retirer à la campagne chez une de ses parentes; mais Lily n'y avait pas consenti. C'était une nature affectueuse et débonnaire, peu accessible à la jalousie, assez nonchalante, et admirant beaucoup chez les autres la vivacité qui lui manquait. Grande, blanche, élancée comme un lis, elle avait dans tous ses mouvements une grâce lente qui formait le plus parfait contraste avec la pétulance de Marjorie. « Ma belle belle-sœur, disait celle-ci, est un cygne; moi, je ne suis qu'un petit moineau brun. »

Petite et brune, elle l'était certainement; mais il y avait dans l'ensemble mignon de sa personne une finesse, une distinction qui l'eût fait comparer plutôt à une fauvette. Posée comme elle l'était en ce moment, et tout enveloppée d'un rayon bleu qui tombait des hauts vitraux, Marjorie était séduisante.

Elle avait du piquant, charme plus rare que la beauté en Angleterre. Cependant sa toilette ne lui rendait pas justice, bien qu'elle eût passé beaucoup de temps à l'élaborer. C'était une robe esthétique dans le style reine Anne, à corsage court et froncé, et dont la jupe à plis droits était ornée d'un absurde petit volant. La couleur de l'étoffe était cette teinte indescriptible à

laquelle on a donné le nom de bleu-choléra. Un fichu garni de valenciennes et croisé à l'enfant, des anneaux indiens pour bracelets et de petits souliers pointus lacés sur des bas à jour, étaient les accessoires obligés de ce costume archaïque. Il n'y a qu'une Anglaise pour s'infliger par principe une toilette qui lui sied mal.

Cependant Mme Lily, après avoir longuement considéré Marjorie, fit un geste d'approbation.

— Esthétique! purement esthétique! dit-elle de sa voix douce et lente qui semblait toujours soupirer des élégies. Edgar n'y trouvera rien à reprendre, ajouta-t-elle.

Marjorie se détourna subitement, et en moins d'une minute ses ciseaux firent un ravage terrible dans la jardinière.

— Il me faut des fleurs pour mes cheveux, dit-elle au bout d'un instant, mais sans lever la tête. C'est pour cela que j'étais descendue. Lily?

— Eh bien, ma chère?

— Quelle est... la fleur favorite de votre frère?

— Quelle question! le tournesol, cela va sans dire.

Marjorie soupira.

— Les tournesols ne fleuriront que plus tard, dit-elle.

— Vous croyez? fit Mme Lily avec un petit rire. Comment! nous aurions des petits pois en décembre, des pêches en janvier, et nous n'aurions pas de tournesols en mai? A quoi serviraient alors les serres, et les jardiniers, et la lumière électrique et toutes les inventions? Venez avec moi, Marjorie; je vous ai préparé une surprise.

Elle ouvrit toute grande la porte du salon et sa jeune belle-sœur poussa un cri de ravissement.

Dans l'embrasure de chaque fenêtre se trouvait un grand vase de faïence bleue et blanche d'où s'élevait, raide comme une pique, une haute plante de tournesol. Chacune portait plusieurs fleurs largement épanouies. Ce salon eût suffi à justifier le nom de la villa, car la même corolle jaune, large comme une assiette et d'une exaspérante symétrie, était reproduite partout, de face, de profil ou de trois quarts, grimpant dans la bordure des rideaux, courant le long de la tenture, s'étalant sur les paravents, les coussins, s'ouvrant partout comme un grand œil étonné.

Impossible de se soustraire à cette obsession. La fleur mystique vous regardait, vous regardait, jusqu'à ce que, décontenancé, vous tourniez la tête pour rencontrer cent autres yeux jaunes fixés sur vous dans la même contemplation grave ou moqueuse. Le salon de Mme Lily Dallas ressemblait à un cauchemar.

Les éventails en plumes de paon, autre symbole que tout esthète révère, les écrans japonais groupés en panoplies, de vieux cuivres aux formes anguleuses et des faïences bleues et blanches concouraient en sous-ordre à la décoration de la pièce.

— Là! dit Mme Lily, ne suis-je pas une bonne sœur? Vous pouvez cueillir trois tournesols, un pour vos cheveux, deux pour votre corsage. Ah! mon pauvre Edgar fera bien de mettre son cœur à l'abri, ce soir!

— Je le croyais invulnérable, fit Marjorie en commençant son bouquet. Du reste, je le connais si peu! ajouta-t-elle avec indifférence. Je ne l'ai vu qu'une fois, vous savez.

— Mais vous aurez maintenant l'occasion de devenir plus intimes, j'espère. Avec les mêmes goûts et les mêmes aspirations artistiques, vous êtes faits pour vous entendre.

Et Mme Lily soupira. Pourquoi? Elle eût été bien embarrassée de le dire. Mais son frère, l'esthétique Edgar, lui ayant révélé que tout soupir est un coup d'aile vers l'idéal, elle s'en était fait une sorte d'exercice journalier.

— Il me faut du lierre, dit Marjorie, ou quelques brins de fougère pour donner de la grâce à mon bouquet. Les tournesols sont délicieux dans leur genre, mais un peu... raides, Lily.

— Raides, ma chère enfant! Dites qu'ils sont majestueux, qu'ils ont le port royal, l'air imposant, l'expression mystérieuse des sphinx égyptiens; mais parler de raideur! Marjorie, vous m'étonnez!

Et de tous les coins du salon les grands yeux jaunes semblèrent se fixer sévèrement sur la jeune profane, qui s'enfuit.

— Je cours au jardin, Lily, dit-elle en ouvrant la porte vitrée; je n'y serai qu'un instant. Si vous avez besoin de moi pour vous habiller, je suis tout à votre service.

Puis elle descendit lestement le petit perron envahi par la glycine et les clématites.

Le jardin n'était pas grand, mais disposé de façon à le paraître. De beaux arbres lui prêtaient leur ombre encore mince et déchiquetée, car les bourgeons ne faisaient que d'éclore. Une palissade voilée de lierre les séparait de la pelouse voisine, qui appartenait à un club de joueurs de paume. Une petite serre octogone, sur laquelle les rayons du couchant semblaient se concentrer et qui flamboyait comme un diamant, communiquait avec l'atelier du peintre, joli pavillon éclairé d'en haut par des châssis vitrés.

C'était vers la serre que Marjorie, ses trois tournesols à la main, se dirigeait en courant, quand un bruit de voix l'arrêta.

— Oh! cet ennuyeux voisin! murmura-t-elle en se glissant derrière un massif de lauriers.

Mais on l'avait aperçue.

— Marjorie! cria son frère, pourquoi vous sauvez-vous?

— Je ne me sauve pas le moins du monde, fit-elle en redressant sa tête mignonne d'un air de grande dignité. Je suis très pressée, voilà tout. Ah!... monsieur Stanley!... Bonsoir.

Et elle tendit deux doigts au voisin, qui la regardait



en souriant, appuyé sur la palissade qui séparait les deux jardins.

Bien d'autres jeunes filles eussent été charmées de mettre leur main tout entière dans cette belle main forte et soignée qui s'avançait à la rencontre de celle de Marjorie par-dessus la palissade. Mais Mlle Marjorie avait pris le voisin en grippe. D'abord, il s'appelait John, ce qui est impardonnable; il avait un bureau dans la Cité, comme tout le monde; il ne cultivait pas de tournesols et montrait un penchant marqué pour la statistique. Il n'avait rien de mystérieux ni de fatal. Il se portait bien; ses affaires prospéraient. Les deux petites maisons jumelles lui appartenaient : il habitait l'une et louait l'autre à Charles Dallas, ne marchandait pas sur les réparations et venait d'élever un poulailler au fond de son jardin. En un mot, ce n'était pas un homme intéressant.

— Marjorie, dit le jeune peintre, j'ai besoin de votre éloquence. Priez donc M. Stanley de dîner avec nous ce soir.

— Ce soir! fit Marjorie en élevant un peu ses fins sourcils bruns; c'est une invitation à courte échéance.

— Bah! entre voisins on n'y met pas tant de façons. Vous acceptez, n'est-ce pas? C'est un service personnel à me rendre.

— Comment cela? fit le jeune homme qui ne quittait pas la palissade.

— J'ai besoin d'un allié. Mon beau-frère Edgar Brown, et ma femme, et ma sœur, sont ligués contre un pauvre peintre pour le convertir de force à l'art préraphaëlique. Que voudriez-vous qu'il fît contre trois? Allons, acceptez; nous serons deux à représenter le bon sens.

Marjorie leva les yeux d'un air indigné.

— Prenez garde, dit-elle, que votre allié ne passe à l'ennemi!

Puis elle regarda M. John, et l'idée lui vint d'en faire un néophyte.

— Puis-je annoncer à ma belle-sœur que vous dînerez avec nous? demanda-t-elle. Vous risquez d'y laisser vos principes, je vous en avertis. Mais nous vous en donnerons d'autres tout neufs.

Son sourire, le premier qu'elle accordât au jeune voisin, était irrésistible.

— Merci, répondit M. John de son air grave et sans paraître bien vivement ému de la faveur insigne qu'on lui accordait; j'accepte avec plaisir.

« Avec plaisir, vraiment! pensait Marjorie tout en cueillant quelques brins des fougères délicates qui tapissaient le fond de la serre. Il n'est pas adonné aux superlatifs, ce jeune homme. S'il avait du tact gros comme une tête d'épingle, il aurait refusé. S'ingérer dans une réunion de famille, quelle indiscrétion! Et quel convive pour un dîner esthétique! C'est la prose même, cet homme-là. Il est ponctuel et correct comme un carnet d'échéances : c'est un chiffre qui marche, voilà. »

Au lieu de traverser de nouveau le jardin pour rentrer chez elle, Marjorie passa par l'atelier contigu à la serre et se précipita en coup de vent chez Mme Dallas, qu'elle trouva tout habillée.

— O Lily! que vous êtes belle! s'écria la jeune fille avec une admiration sincère.

Drapée dans une ample robe de laine blanche bordée d'une guirlande de tournesols, ses beaux bras sortant des larges plis d'une manche relevée par une agrafe ciselée, une ceinture couleur vieil or serrant sa taille élégante, ses beaux cheveux cendrés noués à l'antique, Mme Lily était superbe en effet.

Entre les deux modèles autorisés que l'esthéticisme offre à ses adeptes, elle avait sagement choisi ce costume fait pour relever son genre de beauté, et qui tenait le milieu entre les draperies grecques et la tunique classique que les peintres donnent à l'ange Gabriel. Le climat de Londres, cependant, ne ressemble guère à celui d'Athènes et il serait peu prudent de se promener le long des trottoirs de Kensington en déshabillé de canéphore, supposant même que l'opinion publique y consentît.

Marjorie, dans sa petite robe *queen Anne* et sa mante forme pingouin, qui lui permettait de braver la poussière de la rue, le vent et les averses, avait à l'ordinaire un avantage sur sa belle-sœur, car Lily ne pouvait être grecque et esthétique à son aise que chez elle, ce qui diminuait ses chances de faire des prosélytes. Mais en cet instant Marjorie oubliait toute autre considération pour ne voir que la beauté vraiment triomphante de Lily. Elle s'avanca devant la psyché et se tint debout à côté de sa belle-sœur; puis, jetant sur sa propre image un regard peu satisfait, elle soupira sans rien dire.

Mme Lily se pencha vers elle et caressa doucement de sa main blanche les cheveux bruns de la jeune fille.

— Vous êtes charmante, ma petite, dit-elle. Pourquoi ce gros soupir? Peut-être ai-je plus de beauté que vous; mais ma beauté est toujours la même. Je me connais bien, Marjorie. Vous avez de l'imprévu; quand vous souriez, vous êtes un petit lutin irrésistible. Ah! le voilà qui revient, ce joli sourire!

— Lily, vous êtes aussi bonne que belle, s'écria Marjorie en jetant ses deux bras autour du cou de Mme Dallas. Là! est-ce que nous ne nous encensons pas comme deux académiciens?... Ah! Lily, j'oubliais!

Et son ton devint tragique.

— Le voisin dîne avec nous!

— Quel voisin? M. Stanley?

— Oui, Charles l'a invité *ex abrupto*, et, ce qui est plus violent, il m'a obligée à ratifier l'invitation.

— Voilà bien Charles! fit Mme Lily légèrement contrariée. M. Stanley est un parfait gentleman, j'en conviens, et un propriétaire des plus agréables; mais il n'entend rien à l'art. Il sera comme une fausse note dans notre concert intime. Qu'est-ce qu'Edgar en



pensera? Il a la délicatesse d'une sensitive, ma chère. C'est une âme de poète qui ne s'ouvre, comme il le dit lui-même, qu'en sentant dans l'air le frémissement rythmique de l'harmonie des ondulations... ou... de l'ondulation des harmonies...

— Ce n'est pas clair, mais c'est très beau, dit Marjorie avec conviction. Sonnerai-je Annie pour lui dire de mettre un cinquième couvert?

— Oui, ma petite souris, et, comme j'ai fini ma toilette, laissez-moi arranger ces fleurs dans vos cheveux.

Les perfections de M. Edgar Brown faisaient l'entretien favori des deux jeunes enthousiastes. Mme Lily avait été élevée à admirer Edgar, qu'elle aimait tendrement, bien qu'il ne fût que son demi-frère. Elle voyait en lui un grand homme universel, poète, peintre, musicien, pontife de l'art suprême. Elle avait pour lui un respect infini.

Marjorie n'avait aperçu qu'une fois l'esthétique Edgar. C'était au mariage de Charles, et il s'était renfermé dans un silence presque absolu. Sans doute il ne sentait pas dans l'air ces ondulations rythmiques nécessaires à l'épanouissement de son âme. La réserve et les attitudes mélancoliques du jeune esthète ne l'avaient rendu que plus intéressant aux yeux de Marjorie. Elle l'avait trouvé mystérieux et beau comme une sorte d'Apollon mystique.

Le lendemain, il était parti pour Cannes, où il avait passé trois mois, « vivant d'azur », comme il l'écrivait à sa sœur. Après quoi, il avait senti le besoin de revoir l'Angleterre, « pour se refaire ». Ce qui n'avait rien d'étonnant, disait Charles Dallas.

— J'espère qu'il sera en verve ce soir, soupira Mme Lily tout en épinglant d'une main légère, dans les plis du fichu de Marjorie, deux gros tournesols enlacés d'une longue traîne de lierre. Son humeur a des nuances infinies. Il le dit lui-même bien poétiquement dans la dernière lettre que je vous ai lue : « Mes joies sont des arcs-en-ciel aussi brillants que passagers. Elles sont faites de larmes autant que de soleil. » Ah! Marjorie! conclut Lily avec un soupir.

— Ah! Lily! répondit Marjorie avec un soupir correspondant.

Puis leurs yeux se rencontrèrent, et elles éclatèrent de rire toutes deux. Leur mélancolie n'était encore qu'à la surface. Mais le grand maître allait venir et leur enseigner que les prêtres et prêtresses de l'art nouveau, les augures de l'*Amor dolorosus* ne doivent pas rire, même en se regardant.

— Descendons maintenant, dit Mme Lily. Nos hôtes ne sauraient manquer d'arriver bientôt.

II.

Charles était déjà au salon quand sa femme et sa sœur entrèrent. Comme les soirées étaient encore fraîches, un grand feu clair brillait dans la cheminée à revêtements de faïence. Les rideaux couleur vert-de-gris, teinte esthétique, étaient baissés; des bougies de cire jaune brûlaient dans le vieux lustre de cuivre qu'Edgar avait donné en cadeau de noces à sa sœur.

— Il n'y a que vous ici qui manquiez de couleur locale, s'écria Marjorie. Oh! cet habit, Charles! Vous êtes atrocement moderne!

— Et vous êtes, vous, quintessentiellement archaïque... Voilà un adverbe qu'Edgar lui-même ne désavouerait pas.

— Marjorie a raison, murmura Lily en posant sa belle main sur l'épaule de son mari. Vous êtes toujours si correct et bien rasé, Charles! Personne ne se douterait que vous êtes peintre.

— Craignez que je ne vous prenne au mot, dit-il en riant, et qu'à l'avenir je ne vienne dîner en blouse d'atelier, barbouillé de cobalt et d'outre-mer. Ah! voici l'un de nos hôtes.

Un coup de sonnette venait de retentir à la porte, et, tôt après, M. Stanley fut annoncé.

— C'est bien ce que je disais, murmura Marjorie en jetant un coup d'œil furtif à la pendule. Il est exact comme s'il réglait lui-même le soleil. Oh! qu'il est bourgeois, bourgeois, bourgeois!

— Je devrais m'excuser, madame, disait le jeune homme à Lily. Peut-être eût-il été plus discret de refuser l'invitation.

— Dans le doute abstiens-toi, murmura Marjorie, les yeux fixés sur un feuillet d'album comme si elle venait d'y découvrir cette sage maxime.

— Mais pas du tout, pas du tout, s'écria Lily en jetant à sa petite belle-sœur un regard plein de reproche et d'alarme. Je suis charmée de vous voir, en vérité.

— D'autant plus, reprit l'enfant terrible, que Mme Dallas désire depuis longtemps un entretien confidentiel avec son propriétaire au sujet d'une gouttière qui inonde le grenier.

— J'aurai toujours beaucoup de plaisir à causer avec Mme Dallas, sur quelque sujet que ce soit, répondit-il.

Le demi-sourire dont il accompagna sa phrase exaspéra Marjorie. Il avait l'air de dire : « Voilà une petite fille dont le ton et les manières laissent encore à désirer. » C'est ainsi du moins qu'elle l'interpréta, et elle se retira dans l'embrasure de la fenêtre d'un air offensé.

M. Edgar Brown partageait sans doute l'opinion de Marjorie au sujet de la ponctualité, car il se fit attendre près d'une demi-heure.

— Il ne viendra pas, ma chère, dit Charles Dallas à sa femme. Il se sera oublié dans la contemplation d'une faïence. Allons dîner.

Mais en cet instant un bruit de roues se fit entendre dans la rue jusqu'alors silencieuse; une voiture s'arrêta à la porte de la villa Tournesol. C'était un joli coupé

vert foncé attelé d'un beau cheval impatient que le cocher, en livrée sévère, retenait à grand'peine.

— Un coupé! s'écria Charles Dallas en écartant les rideaux. Mais c'est l'équipage d'une douairière frileuse! Ce qu'il faut à un jeune homme, c'est un dog-cart haut perché, un petit cheval vif et un groom minuscule assis derrière, le nez au vent. Qu'en pensez-vous, monsieur Stanley?

— Il y a l'harmonie des nuances à considérer, répondit le jeune voisin.

Et Mme Lily le regarda d'un air étonné. « Il parle déjà comme l'un des nôtres », pensa-t-elle.

— Je n'ai pas le plaisir de connaître personnellement M. Edgar Brown, continua-t-il; mais je crois que les théories esthétiques condamnent fortement le dog-cart, que les Étrusques paraissent n'avoir jamais connu, et qui est une invention choquamment moderne.

— *Tu quoque, Brute!* s'écria le peintre. Choquamment!.. Gardez avec soin cet adverbe, voisin : il fera votre fortune.

— M. Edgar Brown! annonça la domestique en ouvrant la porte du salon.

Le cœur de Marjorie battit un peu plus vite. Elle baissa les yeux : mais, comme beaucoup d'autres jeunes filles, elle savait voir sans regarder et elle reconnut très distinctement son héros.

En moins d'une seconde elle vit qu'il était pâle et beau comme à leur première rencontre, qu'un cercle bistré se creusait sous ses yeux, que ses longs cheveux flottaient sur son front génial, et qu'il portait un costume de velours vert grenouille, culotte courte et bas de soie assortis. Est-il nécessaire de mentionner son grand col rabattu, ses souliers à boucles et sa toque de troubadour? Faut-il ajouter qu'il cultivait avec zèle la première des vertus esthétiques, la maigreur, que son sourire était mystérieux et ses gestes étrusques?

— Bonsoir, mon cher garçon, dit le peintre avec cordialité. Charmé de vous revoir dans la vieille Angleterre. Les délices de Cannes n'ont pas su vous retenir longtemps.

— D'autres devoirs me rappelaient, dit-il gravement.

Puis il mit un baiser sur la joue de sa sœur et un autre sur la main de Marjorie. La jeune fille rougit vivement, mais ce n'était pas de plaisir. « Il va un peu vite en affaires », pensa-t-elle. Cependant elle se rappela que les beaux ménestrels du temps jadis en usaient de même avec les princesses, et son courroux s'apaisa.

— Monsieur Stanley, mon beau-frère, M. Brown...

Les deux jeunes gens se toisèrent une minute, puis s'inclinèrent d'une façon imperceptible avec cette grâce toute britannique qui semble dire : « Que diable nous veut celui-ci? »

Sans le savoir, Charles Dallas venait d'offenser une âme de poète. Pour être grand homme, on n'en a pas moins ses petites faiblesses. Le jeune esthète en voulait à la destinée qui l'avait affublé du nom de Brown, nom roturier, sans ampleur, sans poésie, et que le prénom d'Edgar rendait seul tant soit peu supportable. Aussi Edgar Brown ne pardonnait-il pas à ceux qui le dépouillaient d'un ornement si nécessaire et faisaient de lui M. Brown tout court.

Mais tout à coup ses yeux rencontrèrent les grands tournesols dans leurs vases de faïence bleue, rangés comme des soldats à la parade et présentant les armes en son honneur. « Ah! pensa-t-il, je reconnais là une attention de ma sœur. Cette bonne Lily, elle m'adore! Et miss Dallas aussi s'est parée de ma fleur favorite. Elle est gentille, cette petite brunette. Comme elle s'est troublée tout à l'heure quand je lui ai baisé la main! »

Sentant qu'autour de lui vibraient les harmonies ineffables des sympathies intimes, autrement dit, qu'il n'avait qu'à monter sur son piédestal et se laisser admirer, Edgar Brown se rasséréna. Il offrit son bras à Marjorie quand John Stanley s'approcha de Mme Dallas pour lui présenter le sien, et ils passèrent dans la chambre à manger.

Edgar refusa le potage, refusa le poisson.

— Mais, cher Edgar, vous m'alarmez, fit doucement Mme Lily. Vous aimiez tant le potage à la reine autrefois? Prenez au moins un peu de cette sole filetée?

— Non, je vous remercie, Lily. J'ai perdu mon appétit anglo-saxon, ajouta-t-il en regardant Stanley.

Celui-ci dînait avec la tranquille satisfaction d'un homme qui a passé sa journée dans la Cité, a lunché d'un cervelas, est revenu chez lui à pied, et qui a fait ensuite deux ou trois parties de tennis pour se délasser.

En parlant, Edgar avait donné à sa bouche un pli particulier qu'il étudiait depuis longtemps, ce sourire vague qui flotte aux lèvres des sphinx et qu'il se proposait de mettre à la mode sous le nom de sourire égyptien.

John Stanley leva les yeux et considéra son vis-à-vis avec un grand flegme.

— Tâchez, dit-il, de le retrouver, votre appétit anglo-saxon; autrement, vous ne serez bientôt que l'ombre de l'ombre d'un esthète.

Marjorie était muette d'horreur. Parler de la sorte à son héros, à son beau poète! « Notre voisin est un homme sans vénération », pensa-t-elle.

— Parlez-nous donc un peu de Cannes, dit Charles Dallas pour faire diversion. Vous y êtes-vous bien amusé?

— Le plaisir n'était pas mon but, répondit-il gravement. J'y étais envoyé par le comité qui travaille à la propagation des nouvelles théories artistiques et à la diffusion du beau aussi bien dans le domaine de l'art que dans celui de la vie matérielle et pratique. J'y ai exposé mes vues et celles du groupe esthétique qui se rattache à moi, dans une série de conférences ou plutôt d'entretiens intimes adressés à un cercle choisi. La



comtesse de Blackberry a été mon auditrice assidue, ainsi que son amie, la délicieuse marquise Casabianca.

— Ah! soupira Marjorie, j'aurais bien voulu entendre ces conférences! Est-ce que vous ne les répéterez pas à Londres, monsieur?

— On m'en a déjà prié. Je verrai..., peut-être, répondit-il d'un ton distrait.

— Nous avons beaucoup à apprendre encore en fait d'art et de perfection esthétique, dit Lily. Charles, quoique peintre, ne nous est pas d'un grand secours. Il rit quand nous essayons de le faire entrer dans les subtilités délicates de la fantaisie poétique; il nous appelle ses précieuses... ridicules. Est-ce vrai ou non, Charles?

Sa bouche rose avait une moue charmante; ses yeux étaient brillants comme ceux d'un enfant qui va pleurer.

— Ma chère, vous êtes jolie comme un ange : *signé*, un peintre anti-esthétique, fit Charles en riant. Edgar, laissez-moi vous recommander ce canard aux petits pois.

En cet instant, on entendit dans la rue le cri ordinaire du marchand de journaux : « Édition spéciale! spéciale! *Evening Post! Pall Mall Gazette!* Terrible!... Catastrophe!... Faillite!... » Tout cela noyé dans un bredouillement voulu qui irritait la curiosité sans la satisfaire.

— C'est toujours la même rubrique, la vieille trappe à sous, dit Charles. L'autre soir, c'était la mort du prince de Galles que ce drôle criait aux quatre vents. Demain il annoncera que le soleil donne sa démission.

— Mais il y avait vraiment des nouvelles graves à la Bourse ce matin, dit John Stanley. La maison Worth, Nothing et Cie, de New-York, suspendait ses payements. On craint que cette faillite n'en entraîne d'autres à Londres et à Liverpool.

— Déficit considérable?

— Énorme.

— Dites-nous le chiffre, monsieur Stanley, fit Marjorie d'un ton légèrement ironique. Les chiffres, c'est votre fort, je le sais.

— Je voulais vous les épargner, mademoiselle, répondit-il avec sa politesse imperturbable. On parle de douze cent mille dollars.

— Nombre rond? demanda-t-elle, décidée à venger son poète. C'est dommage. Ce qui me charme dans la statistique, ce sont les fractions décimales en longue queue. J'admire l'exactitude d'une science qui coupe un dollar en tant de petits morceaux.

Lily regarda sa belle-sœur d'un air étonné, et Marjorie, sentant tout à coup l'absurdité de sa prise d'armes, devint rouge comme une cerise.

John Stanley s'en aperçut; il détourna la tête pour laisser à la jeune fille le temps de se remettre. « C'est agir en gentleman », pensa-t-elle.

Mais elle n'ouvrit plus la bouche jusqu'à la fin du dîner, et quand, après le dessert, Lily, inclinant sa jolie tête blonde, donna le signal traditionnel, Marjorie se sentit fort soulagée.

Les trois hommes se levèrent pour saluer les dames et Edgar s'avança afin de leur ouvrir la porte. Mais les mouvements esthétiques sont de leur nature un peu lents. John Stanley arriva le premier, et Mme Lily le remercia d'un joli sourire en passant devant lui. Peut-être eût-il préféré un regard de Marjorie.

Il revint s'asseoir à sa place, trouva que la table avait maintenant un aspect désolé, que les raisins dans leur coupe du Japon avaient perdu cette transparence ambrée qu'il admirait tout à l'heure, que les fleurs penchaient la tête, et qu'en résumé un acte du parlement devrait abolir cette coutume barbare qui condamne le sexe fort à s'attarder derrière des flacons après le départ des dames.

— A propos, dit Charles Dallas, sait-on déjà quelles maisons de la Cité sont compromises dans cette faillite américaine?

— On en nomme plusieurs qui ne seront peut-être pas renversées du coup, mais qui recevront une rude secousse : les Julius et Cie, par exemple.

— Julius! répéta le peintre. Est-ce Parry Julius?

— Peut-être. Je ne connais que leur raison de commerce. Désirez-vous que je m'informe?

— Non, non! C'est une idée..., une crainte... N'en parlez pas à Mme Dallas.

Au salon, Lily et Marjorie s'étaient établies près du feu. La jeune femme brodait; la jeune fille rêvait. Elle s'amusait à cacher dans la haute fourrure du tapis de foyer la pointe de son soulier verni et considérait son pied d'un air désapprobateur. C'était pourtant un joli pied, haut et cambré, perfection rare en Angleterre.

— Prenez votre ouvrage, dit Lily. Ah! petite paresseuse, ce n'est pas vous qui trouerez jamais votre dé!

Marjorie se leva; mais, en passant devant un guéridon, elle s'arrêta tout à coup. Un cadre-médaillon en mosaïque florentine y était posé sur un petit chevalet de bronze. Elle l'ouvrit et contempla fort longuement le portrait qu'il renfermait.

— Il est beau! dit-elle enfin d'un air de conviction... Et je l'aime! ajouta-t-elle avec un élan de jeune enthousiasme.

Puis elle se laissa glisser à genoux à côté de sa belle-sœur et cacha son visage rougissant dans la robe blanche de Lily.

— Petite folle! dit celle-ci. Voulez-vous bien vous taire!

— A qui le dirais-je si ce n'est à vous? Vous êtes sa sœur et la mienne aussi, Lily chérie. Moi, je ne suis qu'une fillette insignifiante (sa voix trembla légèrement); mais une violette aime le soleil. Il est mon soleil et je l'aime... Ah!

La porte venait de s'ouvrir et John Stanley parut sur le seuil. Marjorie tressaillit, mais se remit aussitôt. Elle



se leva d'un air digne, referma soigneusement le médaillon et, prenant sa corbeille à ouvrage, s'occupa à embrouiller des écheveaux.

— Approchez-vous du feu, dit Lily un peu troublée. Vous avez quitté ces messieurs?

— Ils sont dans la serre, à fumer des cigarettes turques. J'ai pensé...

Il s'arrêta. Le silence des deux jeunes femmes n'était pas encourageant.

— Je trouve, moi, qu'un homme doit fumer, dit tout à coup Marjorie.

— Vous avez raison, comme toujours, mademoiselle, répondit-il en s'inclinant. Je vais donc fumer, par principe.

Et il sortit.

— A son aise! dit Marjorie en reprenant ses écheveaux d'un air indifférent.

Un long silence suivit. Lily, drapée dans sa robe aux plis de neige, tirait l'aiguille de l'air grave et posé d'une matrone romaine. Marjorie embrouillait de plus en plus sa soie et tranchait les nœuds gordiens par de petits coups de ciseaux impatients.

Bientôt les trois hommes rentrèrent. La femme de chambre apporta le plateau du café et le plaça devant Marjorie. Mme Lily était indolente ; elle laissait volontiers sa belle-sœur se charger des petits devoirs domestiques.

Charles paraissait préoccupé.

— J'espère, dit Lily, que nous vous verrons souvent, mon cher Edgar. Venez passer vos soirées avec nous.

— Merci bien, répondit-il. Je serai très occupé pendant deux ou trois mois au moins.

— Vraiment? De nouvelles conférences à préparer?

— Non, une Revue à fonder, une Revue esthétique, qui sera notre porte-voix et proclamera nos principes aux deux rivages de l'Océan. Le titre en sera : *Soupirs*.

Charles Dallas ne put s'empêcher de rire.

— Pardon, mon cher garçon ; mais le vent emportera vos soupirs : vous feriez mieux d'emboucher une trompette. Et quelle sera la devise de la Revue?

— Peut-être pourriez-vous en suggérer une? répondit Edgar d'un ton piqué.

— Certainement. Voulez-vous qu'elle résume vos théories? Prenez celle-ci : *Tout ce qui est laid est esthétique*.

— De quoi traitera cette Revue, Edgar? interrompit vivement Lily.

— De tout, ma chère, répondit-il modestement.

— Excusez du peu! murmura le peintre.

— Oui, de tout, répéta Edgar.

Il se leva et prit une attitude qu'il avait copiée avec soin d'un vitrail moyen âge. Ses longues mains blanches croisées l'une sur l'autre, la tête légèrement inclinée, un sourire] mystique errant sur ses lèvres, il avait l'air d'un jeune saint en extase. Marjorie le regardait comme on regarde un tableau, avec un peu moins de calme peut-être.

— Belle pose! dit Charles Dallas. Est-ce le frontispice de la Revue?

Edgar se détourna avec un mouvement d'impatience et ne s'adressa plus qu'aux deux jeunes femmes, en qui il devinait des auditrices bienveillantes.

— Toutes les notions du beau, dit-il, sont perverties dans le siècle où nous vivons. Remettre dans la littérature, dans l'art en général, dans la peinture, dans le costume, dans la décoration de nos maisons, dans nos gestes et nos manières même, dans notre langage et dans notre musique, le rythme ineffable, l'intensité, le *too-too*, en un mot, voilà le but de l'esthéticisme.

— Excusez mon ignorance, dit John Stanley ; qu'est-ce que c'est que le too-too?

— Too-too, monsieur, est un mot japonais, répondit le conférencier avec une affabilité digne ; un mot qui définit l'indéfinissable, un mot intense qui s'applique à tout ; un mot qui exprime les vibrations de notre âme, les infinies ondulations du beau. Une faïence bleue et blanche est too-too, monsieur ; un vase de Sèvres ne l'est pas. Une plume de paon est too-too à la deuxième puissance ; un tournesol est l'incarnation même du too-too.

— Nous voilà fort bien renseignés, dit Charles. Marjorie, faites-nous donc un peu de musique, ma petite?

Marjorie hésita, craignant que le piano ne fût pas un instrument too-too.

— Mais oui, faites-nous donc un peu de musique, dit Edgar d'un ton indulgent.

La jeune fille se leva. John Stanley avait déjà ouvert le piano.

— Que chanterai-je? demanda-t-elle en feuilletant son cahier. Je suis Écossaise, vous savez, et j'aime les vieilles ballades de mon pays.

— Ah! interrompit Edgar, elles sont charmantes, ces ballades ; mais vous connaissez sans doute *le Dernier lai d'un Ménestrel*, qui vient de paraître et qui fait fureur dans tous les cercles esthétiques?

— Non, dit Marjorie avec regret ; je ne le connais pas.

— C'est une romance pleine de vague ; les paroles et la musique en sont comme une brume qui flotte au soleil. Je vous l'enverrai demain.

— Qui est le compositeur? demanda Charles.

— Il préfère rester anonyme, répondit Edgar un peu déconcerté, appelant à son secours le sourire égyptien.

— La modestie est donc une des vertus esthétiques? Marjorie, chantez-nous *Robin Adair*.

Et la voix de la jeune fille, plaintive d'abord, s'éleva peu à peu dans cette faible pathétique revêtue d'une mélodie si simple et si touchante :

Mais tu ne m'es plus fidèle,
Robin Adair,
Mais tu ne m'es plus fidèle
Et pourtant tu m'es toujours cher.



Va, ne crains pas que je t'oublie,
C'est pour toi que je pleure et prie,
Robin Adair!

En achevant ces mots d'une voix basse et douce, Marjorie leva les yeux et rencontra ceux de John Stanley fixés sur elle. Tant de tendresse et de bonté semblaient descendre sur elle dans ce regard, qu'elle en fut presque émue. Mais, se détournant aussitôt, elle vit Edgar debout non loin d'elle, plongé dans une profonde rêverie. « Voilà mon beau poète! pensa-t-elle; voilà mon Robin Adair. L'autre, c'est John et la prose. »

Les jeunes filles ont de ces caprices-là.

Elle se mit à jouer les premières mesures d'une valse en vogue.

— Quelle mélodie cruellement majeure! dit Edgar en s'approchant de la petite musicienne avec l'expression douloureuse d'un homme qui souffre d'une rage de dents. Le majeur est une des aberrations du goût moderne, poursuivit-il. Il n'y a pas de majeur dans la nature; les oiseaux chantent en mineur. La plainte de la vague et les soupirs du vent sont des chromatiques où tous les tons se confondent en une harmonie mineure.

— Vraiment? dit Marjorie.

— Laissez-moi, poursuivit-il à demi-voix, vous jouer une suite de beaux accords nocturnes qu'un de mes amis vient de composer et où semble passer le vol mystérieux des chauves-souris.

La jeune fille, un peu étonnée, se leva pour céder sa place à Edgar, qui étendit aussitôt ses longues mains effilées sur les touches.

— Écoutez, dit-il, car vous êtes capable de comprendre l'intensité de cette harmonie qui soulève sur ses ailes des myriades de pensées fugitives. Cette rêverie est intitulée : *Ma Tombe*.

Marjorie écouta et se dit que *Ma Tombe* ressemblait étonnamment à un passage de l'ouverture de *Lohengrin*.

— Eh bien? fit Edgar en perlant le dernier accord.

— On dirait du Wagner.

— Oui, du Wagner avec un fond de too-too. Ce morceau est une élégie éclairée d'un pâle rayon de fantaisie lunaire. Essayez maintenant, Marjorie.

Il prononça ce nom avec un accent étrange qui fit tressaillir la jeune fille. Elle leva les yeux vers lui; il lui prit doucement les deux mains pour les poser sur le clavier. Alors elle baissa la tête, sentant son cœur bondir follement, pauvre petite!

Et John Stanley les regardait de l'autre bout du salon.

— Êtes-vous déjà allé à l'Académie, monsieur? demandait Mme Lily de sa voix tranquille.

Elle tournait le dos au piano et ne songeait qu'à nuancer correctement les fleurs qu'elle brodait au passé.

— Avez-vous vu le tableau de mon mari?

— Oh! certainement, répondit John Stanley en sortant d'une méditation peu riante. J'ai déjà félicité M. Dallas. On se presse devant son tableau, on y fait queue. J'ai entendu là un dialogue assez divertissant. C'était hier matin. Deux connaisseurs discutaient la peinture et s'en déclaraient satisfaits. « Je l'achèterais, oui, ma foi, je l'achèterais, disait l'un, si ce n'était son début. Mais vous savez... — Assurément, répondit l'autre, on n'aime pas à donner le premier coup de cloche. »

— Je le sais bien, dit Charles avec un sourire qui n'était pas gai; un peintre devrait toujours commencer par son second tableau!

— Mais le vôtre est vendu, mon ami, dit sa femme. Chacun n'est pas aussi sot que ces deux amateurs-là. M. Julius n'a pas craint de donner le premier coup de cloche, lui.

Marjorie venait de quitter le piano. Le bouquet fixé dans les plis de son fichu était un peu dérangé, et Lily, qui l'avait attaché elle-même, vit aussitôt qu'un brin de fougère y manquait. Les deux tournesols étaient à leur place, il est superflu de le dire, car la fleur-symbole n'est pas de dimensions aisément portatives. « Je gronderai la petite sotte », pensa Lily.

John Stanley se leva.

— Il est temps que je me retire, dit-il en s'inclinant devant la maîtresse de maison. Merci de votre gracieuse hospitalité, madame.

Il tendit la main à Marjorie et fixa un instant sur la jeune fille le regard clair et droit de ses yeux gris.

— Vous parliez de faire de moi une recrue, dit-il; est-ce par la douceur que vous gagnez vos partisans?

— Non, répondit-elle; ce serait de la corruption électorale.

Elle riait, mais se sentait un peu honteuse tout au fond. Edgar ne tarda pas à prendre congé, lui aussi.

— Je vous apporterai demain ce que je vous ai promis, dit-il à Marjorie. Merci, gentille damoiselle, ajouta-t-il à voix basse. Vous m'avez rafraîchi l'âme intensément.

III.

Marjorie monta dans sa chambre et, toute rêveuse, s'allongea sur le petit sofa, enfonçant dans les coussins son joli coude nu à fossettes. Deux figures se dressaient dans son imagination un peu romanesque. « J'aime celui qui ne m'aime pas, et celui que je n'aime pas m'aime, pensait-elle. Quelle fatalité! »

Et elle soupirait de bonne foi, se trouvant une jeune héroïne bien malheureuse.

Un léger coup frappé à la porte la fit tressaillir. C'était Lily qui entrait d'un air grave, ayant préparé un petit sermon sur les dangers de la coquetterie. Elle avait déjà passé son peignoir et défait ses cheveux,

dont les ondes dorées tombaient plus bas que sa ceinture.

— Avez-vous trop sommeil pour causer un peu, mon enfant? demanda-t-elle avec son air de jeune matrone.

— Sommeil? Oh! non. Mettez-vous dans ce fauteuil et laissez-moi brosser vos cheveux, Lily, voulez-vous?

Mme Lily était nonchalante même à sa toilette, et ses longues tresses blondes était une des épreuves de sa vie. Pour leur conserver ce lustre soyeux dont Charles était fier, il fallait les brosser longuement chaque soir, jusqu'à ce que les bras lui tombassent de lassitude. « J'ai essayé de Charles, disait-elle; mais il n'a pas la main légère, il me donne la migraine. Quand nous serons riches, j'aurai une femme de chambre. » En attendant, Marjorie remplissait souvent cet office et savait bien, la petite rusée, tirer avantage de ce quart d'heure confidentiel.

Lily s'installa confortablement devant la toilette et livra sa jolie tête aux brosses d'ivoire que Marjorie faisait voltiger d'une main légère.

— Comme cela rafraîchit! dit la jeune femme.

— Il paraît que j'ai un don pour cela, fit Marjorie en riant. Votre frère vient de me dire que je lui rafraîchissais l'âme... intensément.

— Ah!...

Et Mme Dallas se souvint tout à coup qu'elle était venue chez sa petite belle-sœur pour lui administrer une verte réprimande.

— Ma petite, fit-elle sans autre préambule, ne seriez-vous point un peu coquette?

Et elle leva les yeux pour observer le visage de Marjorie dans le grand miroir ovale où il se reflétait. La jeune fille avait rougi.

— J'attends la suite, dit-elle d'une voix qui tout à coup trembla un peu.

— Mais faites donc attention, Marjorie; vous me tirez les cheveux!

— Pardon!... C'est votre faute aussi; vous me causez des distractions. Après?

— Après? Mais, ma chère, vous avez donné à Edgar une fleur de votre bouquet.

— D'abord, ce n'était pas une fleur, mais une feuille, une fougère; ensuite je ne l'ai pas donnée : il l'a prise.

— Des subtilités!

— Il l'a prise, répéta Marjorie, sans même dire : « Permettez »; il l'a cueillie sur mon épaule; voilà le fait. Ensuite il l'a baisée, ajouta-t-elle en rougissant de nouveau.

— Et vous n'en êtes pas trop fâchée?

— Non. S'il m'aime un peu, j'en serai fière. Il est étrange, mais on pardonne beaucoup aux enthousiastes; il s'est voué à une belle cause, il oublie tout le reste. Il est artiste, il est poète, son esprit plane au-dessus des réalités matérielles. Les gens de bon sens se moqueront de lui; mais nous autres femmes, nous défions le bon sens, n'est-ce pas?

— Je le crains, répondit Lily; et si cela vous est égal, brossez un peu plus doucement, Marjorie. Vous y mettez un enthousiasme!

— Comme ces beaux cheveux ondulent gracieusement! dit la petite câline. Ils s'étendent sous la main; mais, aussitôt libres, ils se gonflent de nouveau en jolies vagues. Lily, avouez que vous êtes venue ici dans l'intention de me gronder.

— Certainement, et il est encore temps de le faire.

— Non, non, donnez-moi un baiser, cela vaudra mieux.

— Et ce pauvre John Stanley? dit Mme Lily au moment de sortir.

— Nous ne l'inviterons plus à dîner, voilà tout!

Dans la rue solitaire, qu'éclairait la lueur rougeâtre des réverbères voilés de brouillard, le bruit d'un pas régulier résonnait le long du trottoir. Ce n'était pas celui du policeman faisant sa ronde, car cet estimable fonctionnaire ne fume pas dans l'exercice de sa charge, et le promeneur nocturne dont nous parlons laissait derrière lui les nuages bleuâtres et l'odeur d'un excellent cigare.

John Stanley n'avait pas encore pu se décider à rentrer chez lui. Sous son air calme et grave, il avait la fièvre. Il aimait Marjorie Dallas. Il l'aimait à l'anglaise, sans phrases, mais fidèlement et avec toute la ténacité de sa race. Il saurait lutter pour la conquérir. « Depuis trois mois, pensait-il, c'est à peine si j'ai obtenu d'elle un sourire. En une heure, ce soi-disant poète, avec ses airs de saule-pleureur, a su tourner cette petite tête folle. « Il est mon soleil et je l'aime! » J'ai bien entendu, Marjorie. Votre soleil, pauvre petite! Il ne vous réchauffera guère. Cet homme est fait de vanité et d'égoïsme, c'est un poseur. On devrait l'ériger au bout d'une colonne, au milieu de Trafalgar-Square. Il se soucie bien, vraiment, d'un pauvre petit cœur de fillette qui s'offre à lui! Dans les régions où il perche, on ne se baisse pas pour ramasser ces objets-là. Marjorie, j'entre en lice contre votre chevalier. Son armure est de carton; mais, quand je l'aurai percée à jour, m'en saurez-vous gré? Non, sans doute. » A cette conclusion peu encourageante, John Stanley poussa une longue bouffée de fumée, un soupir visible, comme l'aurait appelé tel poète précieux.

Marjorie dormait. Elle rêvait d'un soleil qui n'avait pas de taches et que les tournesols du jardin contemplaient fidèlement du matin jusqu'au soir.

F. COMBE.

(La suite au prochain numéro.)



MERS POLAIRES

Le voyage de la « Véga »

La maison Hachette a terminé sa belle publication : le second volume du *Voyage de la Véga*, traduit du suédois par MM. Rabot et Lallemand, vient de paraître (1). Les dernières pages, qui nous conduisent dans les mers du Japon, n'ont naturellement pas l'attrait du nouveau ; mais les trois quarts, à peu près, de ce second volume égalent en intérêt le premier.

I.

Nous avons laissé la *Véga* prise dans les glaces de la baie de Koljutschin, sur la côte ouest du détroit de Behring, par le 67me degré de latitude nord. Au mois de janvier, précisément à l'époque de l'année où il semble que le froid dût être le plus implacable, soufflent parfois dans ces parages des vents du sud et de l'est qui forment des ouvertures dans les banquises et dessoudent les glaces à de grandes distances. Les Tschuktschis faisaient espérer à M. Nordenskiold qu'il allait se produire un phénomène de ce genre. Eux-mêmes avaient, dans cet espoir, fait leurs préparatifs de pêche. Mais les glaces qui retenaient la *Véga* restèrent intactes. Une petite nuée bleue qui s'était un moment montrée à l'horizon disparut ; les indigènes qui occupaient un campement près du lieu où le navire était amarré, manquant de vivres, n'ayant plus d'huile de phoque pour alimenter leurs lampes, se retirèrent vers l'intérieur, et la *Véga* resta solitaire au milieu des glaces, sans autres communications avec les humains que les visites de Tschuktschis affamés qui venaient de fort loin, dans des traîneaux attelés de chiens, mendier un peu de nourriture.

L'espérance survivait cependant à la déception, et l'on s'entretenait toujours à bord d'une délivrance prochaine. « De fréquentes et vives disputes s'élevaient dans le carré entre les prophètes du temps ; des paris s'engageaient entre les pessimistes et les optimistes. » Le 8 février, il sembla que ceux-ci allaient triompher : le thermomètre monta presque à zéro ; mais ce fut leur seul et dernier succès. Le vent du nord et les tourmentes de neige ne cessèrent plus. Le thermomètre descendit jusqu'à 47° centigrades. Dans la matinée du 22 février, il était à 36 degrés, et le froid était accompagné d'une bise aiguë qui vous cinglait au visage comme des verges de fer, quand on vit arriver à bord un indigène égaré dans la tourmente.

Il tenait à la main, par la patte de derrière, un chien gelé, complètement raide, comme on porte un lièvre mort. Le maître et le chien avaient passé la nuit sous un monceau de neige sans rien manger. Les malheureux furent reçus avec beaucoup d'empressement. Pendant de longues heures, le chien fut soigneusement massé, si bien qu'il revint à la vie ; quant au maître, il avait faim, mais il n'avait pas sérieusement souffert.

Après le 15 mars, des convois considérables, traînés par des rennes, commencèrent à passer en assez grand nombre devant les quartiers d'hiver des Suédois. Ceux-ci remarquèrent que les Tschuktschis pasteurs sont mieux habillés, plus riches que les Tschuktschis pêcheurs « ou plutôt que les propriétaires de chiens, comme on devrait les appeler par opposition aux premiers ». Ces convois étaient chargés de peaux et de marchandises achetées sur les marchés russes et destinées à être échangées avec les populations du détroit de Behring. Les Suédois virent passer aussi des habitants de l'île de Koljutschin et des villages situés à l'ouest de la baie, conduisant des traîneaux vides attelés de chiens et les ramenant, quelques jours après, remplis de poissons pris dans une lagune et dans un lac qui se trouvent, paraît-il, à une petite distance de la côte. Enfin, bien avant que la terre fût débarrassée de neige et que la température se fût adoucie, les oiseaux commencèrent à se montrer. Avec quel bonheur ils furent accueillis ! Le premier de tous, le bruant des neiges, arriva le 23, suivi bientôt de bandes nombreuses d'oies, d'eiders, de plongeons, de mouettes et de différentes espèces d'échassiers et d'oiseaux chanteurs. Ils s'abattirent sur le pont de la *Véga*, « la seule tache noirâtre qui se montrât alors dans tout le pays ». L'équipage fut généreux, hospitalier, et ne troubla point le repos de ces pauvres petits voyageurs fatigués.

Au mois de mai, les prisonniers des glaces eurent une fausse joie. Deux crevasses larges de quelques brasses s'ouvrirent à une petite distance du navire. Quelques hommes allèrent y draguer et rapportèrent une belle pêche ; mais ces ouvertures se refermèrent le lendemain, et, à la place où elles s'étaient faites, s'élevèrent des *toross* ou amoncellements de morceaux de glace brisée, semblables à des amas de pierres de taille. Le 27 mai, par un beau soleil, les Suédois virent quelques mouches sur la neige ; le 23 juin, ils cueillaient la première fleur, et, une semaine après, ils aperçurent quelque verdure. Alors commencèrent les excursions à terre et, avec elles, les moissons scientifiques de l'expédition.

« La fonte de la neige avait, en certains endroits, notamment près du rivage, couvert la glace d'une tranche d'eau. Il était, par suite, très difficile d'aller du navire à terre. Afin d'éviter tout incident fâcheux, je fis dresser une tente et amener un canot léger sur les bords de la grande lagune

(1) *Voyage de la Véga autour de l'Asie et de l'Europe*, par M. le docteur Nordenskiold. T. II. Paris, 1835. Hachette et Cie. — Sur le premier volume, voy. la *Revue* du 18 août 1883.

entre Pitlekaj et Jinretlem. Le fond de ce bassin était encore couvert d'une couche de glace sur laquelle s'étendait une nappe d'eau assez profonde pour que le canot pût être à flot. A tour de rôle, les naturalistes s'établirent sous la tente et entreprirent, soit en canot, soit à pied, des excursions dans différentes directions. Les environs de Pitlekaj sont, par suite, aujourd'hui lès parages les mieux connus de toute la côte septentrionale de l'Asie. »

Quelques-unes de ces excursions furent faites en traîneaux tirés par des chiens. Les chiens étaient attelés par huit, par douze, par seize, et couraient avec rapidité. Ils firent un jour 40 milles marins en 14 heures, non pas sur des routes, car il n'y en a point, mais à travers des plaines « ondulées comme une mer agitée par la tempête ». Le pays était, dans ce dégel glacé, tout ce qu'on pouvait voir de plus lamentable; et cependant la joie rentrait dans les cœurs au seul aspect d'un brin d'herbe.

Au commencement de juillet, la neige avait presque entièrement disparu. De tous côtés, des ruisseaux coulaient à pleins bords; une mer de boue avait remplacé sur terre la mer de glace. Cependant, dans la baie, la banquise paraissait être de roche dure : on eût pu croire qu'elle ne fondrait jamais. La *glace de l'année* se disloquait près de terre et un large chenal s'ouvrait le long de la côte; mais les *grundis* ou blocs de vieille glace, reliés entre eux par une *jeune glace*, étaient encore, le 17 juillet, fermes et immobiles comme des montagnes. Le 18, les officiers se mirent à table pour dîner, sans se douter que l'heure de la délivrance avait sonné. Tout à coup, pendant le repas, ils ressentirent un léger balancement. « Le capitaine sauta sur le pont, vit les glaces en mouvement, fit allumer les feux — depuis longtemps la machine était parée dans l'attente de ce moment si désiré, — et, ce même jour, 18 juillet, à 3 heures 30 minutes du soir, la *Véga* se mettait en route pour atteindre le but du voyage. » Sa captivité au milieu des glaces avait duré 9 mois et 20 jours.

II.

Ce long hiver avait été rempli par bien des observations. Les savants de l'expédition avaient mis le temps à profit. On avait étudié sous tous ses aspects le phénomène des aurores boréales; on avait enrichi la flore et la faune des musées de Stockholm, et le lieutenant Nordqvist avait composé un vocabulaire de la langue des Tschuktschis. Que de prodiges nouveaux dans le ciel et sur la terre! Les moindres insectes en présentaient d'inattendus. L'opinion qui a généralement cours, d'après laquelle la vie animale cesserait lorsque la chaleur interne tombe au-dessous de zéro, n'est pas, paraît-il, d'une exactitude rigoureuse. Une faune invertébrée très riche vit dans les fonds de l'océan Glacial, et des millions de petits crustacés habitent une neige imprégnée d'eau dont la température est à plusieurs degrés au-dessous de zéro.

« Si pendant l'hiver on marche le long du rivage sur des plaques de neige qui, à marée basse, sont sèches, et qui, au contraire, au moment du plein, sont plus ou moins imprégnées d'eau de mer, il se produit à chaque pas un joli scintillement très intense, d'un bleu clair. Examinée au spectroscope, cette lumière donne un spectre uniforme d'un bleu chatoyant. Remue-t-on de la neige qui semblait obscure un instant auparavant, immédiatement une lueur apparaît pendant quelques instants. Cette lueur est très intense; à chaque pas que l'on fait, une mer de feu semble s'étendre devant vous. Très singulière est l'impression que l'on ressent en marchant par une journée sombre et froide d'hiver (la température était à ce moment voisine du point de congélation du mercure) sur une neige d'où jaillissent de toutes parts, à chaque pas, des éclairs si vifs que parfois on craint presque de voir prendre feu à ses chaussures et à ses vêtements. »

En étudiant le phénomène, les voyageurs reconnurent que cette lueur était produite par un petit crustacé long tout au plus d'un demi-centimètre, de l'espèce *metridia armata,* d'après la détermination du professeur Lilljeborg. A une température voisine de zéro, et même un peu au-dessous, ces petits animaux sont dans leur élément; à 10 degrés de froid, ils cessent d'émettre de la lumière; mais « très vraisemblablement ils peuvent supporter quelque temps, sans souffrir, un froid de 20 à 30 degrés ». M. le professeur Nordenskiold fait remarquer que cette observation est d'autant plus curieuse que l'organisme de ces petits crustacés ne produit aucune fonction propre à élever la température de leur corps au-dessus de celle du milieu environnant.

Les botanistes trouveront dans la liste des plantes recueillies à Pitlekaj par le docteur Kjellman des espèces tout à fait inconnues, même dans les régions les plus septentrionales de la Scandinavie; les dessins qui représentent la faune invertébrée des environs du mouillage de la *Véga* intéresseront les entomologistes; mais pour le grand public la partie la plus curieuse du livre est celle qui se rapporte aux mœurs des Tschuktschis. Les explorateurs ont pu en faire et en ont fait une étude particulière. Comme la nation suédoise possède à un très haut degré le don de sympathie, il s'était établi entre les indigènes et l'équipage de la *Véga* un échange de sentiments et d'idées qui n'a jamais existé entre ces populations et les Russes. Jusqu'à présent ces derniers avaient représenté les Tschuktschis comme d'indomptables et féroces sauvages : *Natio ferocissima et bellicosa, Russorum inimica, qui, capti, se invicem interficiunt,* disait, en 1765, la carte



de Lotteri. Cette réputation leur venait de leur invincible amour de la liberté. On se rappelait qu'en effet les prisonniers faits par les Cosaques s'étaient souvent entretués pour échapper à l'esclavage. Les relations des Russes avec les Tschuktschis furent peu pacifiques en général, et depuis l'année 1701 ce ne fut de la part des premiers que tentatives d'assujettissement et que massacres. Chaque fois que les Russes sommaient les Tschuktschis de payer tribut, ceux-ci répondaient invariablement : « Les Russes sont déjà venus chez nous lever des impôts et prendre des otages ; nous avons refusé et notre intention est de refuser toujours. » C'est que c'était, en effet, une destinée épouvantable que d'être otage ou prisonnier chez le peuple moscovite au commencement du XVIIIe siècle. Les Tschuktschis n'avaient pas tort peut-être d'y préférer la mort.

Il y a d'ailleurs de grandes différences de caractère entre les Tschuktschis pasteurs et propriétaires de rennes et les Tschuktschis pêcheurs et propriétaires de chiens. Chez les premiers, l'habitude de la vie nomade et une richesse relative ont développé le sentiment de l'indépendance et de la fierté ; les seconds sont plus doux, plus humbles. M. le professeur Nordenskiold s'était fait une politique de multiplier les visites de ses compagnons chez les uns comme chez les autres, afin de fonder autant que possible dans toute la presqu'île Tschuktschi la réputation de bienveillance des nations occidentales. Autant d'occasions favorables pour étudier de près les mœurs des indigènes. En général, les Suédois en rendent bon témoignage, notamment pour les sentiments de famille. Ils remarquent même que les animaux sont traités par ce peuple avec une certaine douceur, du moins les animaux domestiques, ceux dont il tire ses moyens d'existence.

« Je quittai le navire le 17 février, dit le lieutenant Bruzewitz, et, après plusieurs heures de route en traîneaux attelés de chiens, j'arrivai au campement de Rirajtinop, où demeurait mon guide Notti. Nous passâmes la nuit dans sa tente. Elle était occupée par ses trois jeunes frères et sa sœur, qui était malade. Aussitôt notre arrivée, un des frères s'occupa de préparer les harnais et les traîneaux pour la course du lendemain. La malade, étendue dans la tente, était enveloppée de peaux de renne. Elle surveillait deux lampes à huile sur lesquelles chauffaient deux vases de cuisine : une ancienne boîte à conserves et un gobelet de fer-blanc. Un des frères entra avec une sébile contenant un morceau de lard de phoque entouré de légumes gelés, principalement de feuilles de saule. Il découpa la viande en petits morceaux carrés de la grosseur du pouce, puis en offrit une bonne part, ainsi que des légumes, à sa sœur ; après quoi, les autres se partagèrent le reste. Avant d'avaler chaque morceau de lard, les convives l'enveloppaient soigneusement de légumes. Quand les feuilles de saule furent toutes mangées, le reste de la viande fut donné aux chiens, qui étaient couchés dans le compartiment extérieur de la tente. Après, on servit des côtelettes de phoque et, en dernier lieu, une espèce de soupe faite avec du sang de cet animal. La sœur fut toujours servie la première et chaque fois reçut une forte portion. On m'offrit de chacun des mets ; je refusai, et mon refus ne parut mécontenter personne. Le repas fini, tout le monde se coucha par terre sur des peaux de rennes ; on me fit une place et l'on s'endormit. Pendant la nuit la jeune fille se plaignit à différentes reprises ; chaque fois un de ses frères se leva pour la soigner de son mieux. »

A six heures du matin, le lieutenant réveilla les gens, qui se levèrent et se chaussèrent lentement avec le plus grand soin. Quatre chiens furent attelés et l'on arriva, quatre heures après, au village de Najtskaj. On rencontra plusieurs traîneaux chargés de phoques qui se dirigeaient sur Pidlin. Dans toutes les tentes on voyait de nombreuses piles de lard de phoque. A l'extérieur, des quartiers de cet amphibie ou des animaux entiers étaient exposés. En hiver, où les végétaux conservés sont rares, et les rennes d'une maigreur extrême, les habitants ne vivent que de phoques et de morses : c'est à grand'peine et presque par hasard qu'ils peuvent pêcher un peu de poisson. Cette nourriture grasse est, du reste, la seule qui leur convienne, à cause de la combustion chimique à laquelle elle donne lieu. Aussi en absorbent-ils une quantité prodigieuse. Un jour, M. Nordenskiold vit huit personnes, dont un enfant, manger trente livres de lard et de viande de phoque. Ils ont une façon curieuse de manger cette viande et ce lard, qui est d'en enfoncer un très gros morceau dans la bouche et de le couper ensuite au ras des lèvres avec un couteau. Ces gens ne sont point tristes. Le bavardage des commères égaye la tente, et le bavardage est, paraît-il, intarissable. L'affection surtout remplit la vie : « Époux, pères, parents, tout le monde, dit le lieutenant Bruzwistz, paraissait s'aimer tendrement. Les pères embrassaient et caressaient leurs enfants avant qu'ils s'endorment, et ceux-ci n'abusaient pas de ces marques de tendresse pour faire du bruit. Lorsqu'on donnait quelque chose à un enfant, son premier soin était de le partager avec ses parents. A ce point de vue, comme d'ailleurs à beaucoup d'autres, les enfants tschuktschis me paraissent bien supérieurs à ceux de nos pays. »

« Nous cherchâmes longtemps, racontent à leur tour le capitaine Palander et le lieutenant Bove, la tente d'un Tschuktschi pasteur, nommé Jettugin. Nous découvrîmes enfin des pistes de rennes, ce qui nous mit sur la voie. A neuf heures du soir, nous apercevions la tente, dressée au milieu d'un véritable désert de neige. Au cri de *Jarangal* (tente), les chiens dressèrent les oreilles, poussèrent un aboiement de joie et partirent à toute vitesse. A dix heures et demie du soir, nous arrivions chez Jettugin. Sa femme nous reçut avec obligeance et s'empressa de tout préparer pour notre souper. Jettugin ne tarda pas à arriver en

traîneau tiré par des rennes. Dès que ces animaux furent dételés, ils s'en allèrent seuls rejoindre le reste du troupeau, qui se trouvait, d'après Jettugin, à neuf kilomètres du campement... Après une nuit d'insomnie, nous sortîmes le matin de la tente et vîmes tous les rennes s'avancer en une troupe compacte, conduite par un vieux mâle dont la tête était ornée d'une superbe ramure. Il se dirigea vers son maître, qui alla de son côté à la rencontre du troupeau, et, en guise de salutation matinale, lui passa le museau sur les mains. Pendant cette cérémonie, les autres rennes se tenaient en ordre, comme l'équipage d'un navire de guerre rangé par divisions. Le propriétaire marcha alors en avant et souhaita pour ainsi dire le bonjour à chaque animal qui répondit à cette politesse en lui passant le museau sur les mains. Le maître, de son côté, saisit tous les animaux par les cornes et les examina attentivement L'inspection terminée, sur un signe, tout le troupeau fit demi-tour, puis retourna dans le même ordre, le vieux mâle toujours en tête, vers les pâturages où il se trouvait la veille. La vue de ce spectacle, ajoute le capitaine Palander, fit sur nous la meilleure impression. Notre hôte n'était point un sauvage dur et cruel, qui faisait sentir d'une manière barbare sa force aux animaux; c'était, au contraire, un bon père de famille qui traitait ses subordonnés avec douceur et avait un mot aimable pour chacun. »

Cette scène biblique est faite pour donner l'idée d'un peuple hautement religieux. Et cependant le professeur Nordenskiold déclare que les Tschuktschis sont une nation sans dieux. « Les Tschuktschis, dit-il, n'ont aucune religion, de même qu'ils ne reconnaissent aucune autorité » (tome II, page 137); et il fait cette remarque qu'il en est de même des peuples polaires de l'Amérique; de sorte qu'il faudrait en conclure que le sens religieux n'est pas absolument constitutif chez l'homme et qu'il disparaît à un certain degré de latitude. Les partisans de la morale sans Dieu ne manqueront pas de se prévaloir de son observation : « Nous aurions pu croire, dit-il, que chez une peuplade qui ne reconnaît ni Dieu ni maître, la vie et la propriété ne sont point respectées, que l'immoralité y est générale, que les faibles n'y sont point protégés contre les forts. Nous avons été témoin d'un spectacle contraire. Dans cette région, en effet, une statistique criminelle serait sans objet, par suite du manque même de délits, si l'on en excepte les violences commises en état d'ivresse. » M. le professeur Nordenskiold ne nous paraît pas tenir assez compte ici de la superstition, qui existe chez les Tschuktschis comme chez les autres peuplades des régions polaires, et qui est le succédané de la religion ou, pour mieux dire, la religion à l'état informe, à l'état d'ébauche. Dans un autre endroit, il dit : « Les Tschuktschis sédentaires sont païens, et même, autant que nous avons pu l'observer, ils n'ont aucune idée de l'existence d'un Être suprême. *Par contre, ils sont très superstitieux. La plupart portent autour du cou de petits morceaux de bois ou d'os sculptés suspendus à des cordons de cuir. Ils refusent d'échanger ces amulettes et ne les montrent pas volontiers aux étrangers.* (Tome II, page 126.) » Ailleurs encore l'explorateur nous donne des dessins représentant des instruments de pêche auxquels sont attachées des amulettes, destinées, dans l'esprit des indigènes, à rendre leur pêche plus heureuse et leur travail plus fructueux. Un racloir pour préparer les peaux, figuré page 117, est également muni d'une amulette, et « dans tous les coins de la tente on trouve de nombreuses figurines de ce genre, sans parler du tambour magique commun à tous les habitants du pôle Arctique et auquel ils attribuent un pouvoir miraculeux ». Il est vrai que M. Nordenskiold pense que « si les indigènes y attachent une idée religieuse, elle indique moins un sentiment persistant dans la conscience populaire qu'un souvenir du passé ». Cette subtilité est digne d'un Suédois animé d'un sentiment religieux haut et développé, non d'un philosophe. Si les figurines en question sont quelque chose pour les Tschuktschis, c'est qu'ils y attachent l'idée d'une vertu surnaturelle, et qui dit idée d'un pouvoir surnaturel dit religion. Il ne faudrait probablement pas pénétrer bien avant dans leurs esprits pour y trouver tout un édifice fantastique religieux, comparable, quoique inférieur, à celui qu'un docteur danois a su découvrir, il y a quelques années, dans les cerveaux obscurs des Groënlandais, et dont nous avons rendu compte à cette même place. Et il ne faudrait pas davantage, sans doute, vivre longtemps avec eux pour s'apercevoir que l'idée terrible du malheur, ou l'idée flatteuse du bonheur évoqué par ces images, est véritablement la gardienne de la moralité, prétendue indépendante, des pauvres sauvages tschuktschis.

En somme, les Tschuktschis sont un des peuples les plus primitifs qui existent sur la terre et, partant, des plus intéressants à étudier. Ils sont restés à l'âge de pierre, les rares objets en métal qu'ils possèdent leur venant uniquement des Russes ou des navires qui mouillent dans ces parages. Leurs instruments les plus usités sont les pics à glace et les racloirs à peaux de rennes; or les uns et les autres sont faits en dents de morse ou en os de baleine, et les parties en sont rattachées ensemble par des lanières de cuir. Le fil à coudre est pris dans les tendons dorsaux des rennes; les aiguilles sont des arêtes de poisson. L'art des Tschuktschis est en rapport avec leur industrie, et d'ailleurs le sens chromatique leur fait presque entièrement défaut. Les dessins que donne M. Nordenskiold des ouvrages artistiques de ce peuple sont précieux au point de vue de l'histoire des origines de l'art, « car ils permettent d'étudier à son point de départ cette faculté des hommes qui, dans le cours des siècles, a fini par enfanter des chefs-d'œuvre ». Il ne nous semble pas, à nous, que ce soit, à beaucoup près, « au point de départ »; car ces représentations de la figure humaine ne diffèrent pas



sensiblement de celles qu'on en faisait chez nous à l'époque romane. Mais c'est précisément cette ressemblance qui nous frappe; nos ancêtres, les Scythes d'Europe et d'Asie, ceux qui ont envahi l'empire romain et qui ont mêlé leur sang, leurs mœurs et leur art, à l'art, aux mœurs et au sang de nos ancêtres de l'Inde, étaient évidemment cousins germains des Tschuktschis.

Ce qui montre surtout que ce peuple inconnu a plus de parenté avec les belles races gothiques qu'avec les Touraniens mongols, ce sont les traits du visage. Le capitaine Palander a rapporté beaucoup de photographies de Tschuktschis qui ne donnent pas l'idée de laideur. Ces figures ne sont pas très différentes de celles de nos paysans français. L'expression en est intelligente, bienveillante, calme et réfléchie. Sans être absolument belles, elles ne manquent pas de régularité et indiquent du caractère. Les Suédois avaient trouvé si sympathiques leurs amis du long hiver, qu'à la joie de la délivrance, le 18 juillet, se mêlait chez eux, dit M. Nordenskiold, un sentiment de regret, causé par la séparation définitive. De leur côté, les Tschuktschis pleuraient en voyant partir leurs généreux et bienveillants visiteurs.

Léo Quesnel.

CONTEURS CONTEMPORAINS

M. Armand Silvestre

On dit qu'il n'y a plus d'hommes de génie dans ce dernier tiers du siècle, et en effet ceux qui passent pour en avoir se font vieux, et il se peut bien que le temps des génies soit passé. Mais en revanche — est-ce une illusion? est-ce un effet de la perspective trop courte? — il me semble qu'il y a beaucoup d'esprits intéressants et singuliers, et cela justement parce qu'ils sont tard venus; parce qu'ils ont derrière eux toute une littérature accumulée; parce que, même ignorants, ils savent néanmoins ou devinent beaucoup de choses et se trouvent tout formés pour aller très loin dans la sensation violente et raffinée; parce que, tout ayant été dit (et voilà deux cents ans que cela même a été dit), ils donnent naturellement dans l'osé, le bizarre et le fou, et que leur extravagance fleurit d'elle-même sur un passé trop riche, comme ces fleurs étranges qui poussent mieux dans un humus composé d'innombrables débris de végétaux morts.

Si donc il n'y a plus guère de génies souverains, il y a des « cas particuliers ». Et c'en est un, parmi beaucoup d'autres, que celui de M. Armand Silvestre, hiérophante dans ses vers, commis-voyageur, et des plus mal élevés, dans sa prose.

I.

Les lecteurs du *Gil Blas*, qui se délectent deux ou trois fois par semaine aux amours de l'ami Jacques et aux aventures du commandant Laripète, ont-ils lu les *Renaissances*, les *Paysages métaphysiques* et les *Ailes d'or*, et soupçonnent-ils que M. Silvestre a été l'un des plus lyriques, des plus envolés, des plus mystiques et des mieux sonnants parmi les lévites du Parnasse? Se doutent-ils qu'il y eut jadis chez cet étonnant fumiste de table d'hôte, chez ce grand et gros garçon taillé en Hercule qui courait, il y a quelques années, la foire au pain d'épices, relevant le « caleçon » des lutteurs (c'est le gant de ces gentilshommes) et sollicitant les faveurs des femmes géantes visitées par l'empereur d'Autriche, — se doutent-ils qu'il y eut autrefois et qu'il y a peut-être encore chez ce Panurge bien en chair un Indou, un Grec, un Alexandrin?

Le poète, pâmé aux pieds de sa maîtresse — non toujours à ses pieds, pour dire vrai, — chante son chant extatique et lamentable. Rosa est magnifiquement, impassiblement et implacablement belle. Lui s'enivre de la beauté des formes; mais il aspire à quelque chose par delà. Hélas! cette beauté parfaite n'a point d'âme, et c'est l'âme aussi qu'il voudrait étreindre... En attendant, le Désir du poète adore à genoux la Beauté de la femme. Qu'en dites-vous, commandant Laripète? Tout cela très large, très sonore, très harmonieux, très vague, avec des ressouvenirs du panthéisme indien, de l'art grec et de l'idéalisme de Platon, et çà et là, parmi l'enchantement des nobles et vastes images, le cri soudain de la chair ardente. Et cela s'appelle *Sonnets païens*, et c'est assurément une des plus belles « séries » qu'ait produites le « Parnasse contemporain ».

Puis le poète soupire des *Vers pour être chantés*, des romances où il y a des fleurs et des oiseaux comme dans celles que chantaient nos mères du temps de Louis-Philippe. Mais — ô puissance de la baguette magique que les fées ont coutume de prêter aux poètes! puissance du seul enlacement des mots et du sentiment qui les tresse et les enlace! — elles sont adorables, ces romances où il n'y a rien que des rossignols, des lis, beaucoup de lis, des roses, des violettes, des raisins, des abeilles, l'aube, le crépuscule, l'automne et le printemps et, mêlée à toute la nature au point qu'elle ne s'en distingue presque plus, l'image de la femme aimée. Et c'est là précisément la secrète et pénétrante originalité de ces petits vers, de ces menues ritournelles, de ces rimes caressantes : elles font couler jusqu'à l'âme l'ivresse des couleurs, des formes et des parfums, et l'amour de la vie universelle, toujours un peu triste parce qu'il est toujours inassouvi. Et, pour une fois, la musique a su ajouter à la poésie au lieu de l'effacer par des sensations moins définies et plus fortes; et,

comme ces petits vers ne sont qu'un tissu d'images et d'impressions flottantes, les mélodies de Massenet nous ont peut-être encore mieux fait sentir tout ce que recèlent d'enchantement ces vagues et délicieuses romances, que je voudrais appeler des romances panthéistiques.

Ensuite le poète dit la *Vie des morts*, leur âme éparse dans les arbres, dans les broussailles, dans les sources qui sont leurs yeux, dans les nuages qui sont leur pensée inquiète, dans les astres où flambent leurs anciennes passions, dans la mer, « temple obscur des métamorphoses », dans les parfums, dans le chant nocturne des voix terrestres... Et cependant ce n'est pas tout ce qui reste des morts. « Ce que m'a pris le rêve, mes aspirations vers le juste et le beau, ce que j'ai dit tout bas à la nuit, ce que j'ai vu en fermant les yeux,

> Ma chair ne saurait plus l'entraîner au tombeau. »

Et, après ces sonnets vaguement platoniciens, le poète chante *les Vestales*, la beauté chaste, « la fleur spirituelle dont il veut boire, après la mort, les longs parfums ». Il rêve, il adore, il pétrarquise...

Et puis..., et puis c'est toujours la même chose : vague panthéisme, vague souffrance, vague désespoir, vague ivresse, vague rêverie, vague chasteté, désir quelquefois vague et plus souvent précis, vagues images, amples, indéfinies, forme harmonieuse, mots sonores — quelquefois jargon sublime. De pensée dans tout cela, autant dire point. Le panthéisme de M. Silvestre n'a pas tout à fait la rigueur de celui de Spinosa, et son idéalisme ignore profondément la dialectique de Platon. Ce n'est qu'une rêverie magnifique et épandue.

Mais quelle floraison d'images, et combien belles! Toutes éclatantes et indéterminées, et qui souvent font songer (qu'en dis-tu, Jacques Moulinot?) aux images lamartiniennes.

> Ton souffle égal et pur fait comme un bruit de rames :
> C'est ton rêve qui fuit vers des bords enchantés.
> . . . .
> Je veux ceindre humblement, de mes bras prosternés,
> Tes pieds, tes beaux pieds nus, frileux comme la neige
> Et pareils à deux lis jusqu'au sol inclinés.

(Remarquez-vous que « bras *prosternés* » et « *frileux* comme la neige » sont des expressions bizarres et douteuses, qu'il ne faut pas trop presser non plus la comparaison des lis renversés, et qu'avec tout cela — ou j'ai la berlue — ces trois vers sont très beaux?)

> On dirait que la Terre a bu le sang des lis.
> . . . .
> Les charnelles senteurs des verdures marines
> Suivent le long des flots le spectre de Vénus.
> . . . .
> Les voluptés du soir montent des horizons.
> . . . .
> Dans le recueillement des longs soirs parfumés,
> A l'heure où, scintillant comme un pleur sous des voiles,
> La tristesse des nuits monte aux yeux des étoiles...

Je crois bien que, si l'on cherchait où est décidément l'originalité de M. Armand Sylvestre, c'est dans cette ampleur et cette monotonie des images, presque toutes empruntées aux grands phénomènes naturels, qu'il faudrait la voir. Panthéistes ou néo-grecs, bien d'autres poètes l'ont été de nos jours; mais nul peut-être n'a eu au même degré cette uniforme et tour à tour admirable et insupportable sublimité d'imagination.

« Je ne connais pas Chicago, dit quelque part M. Cardinal; mais je suis sûr que Chicago est autrement vivant que Rome. » — Eh bien, moi, je ne connais pas les *Védas;* mais je suis presque sûr que la poésie de M. Silvestre ressemble parfois à celle des *Védas*, et je suis fort tenté de croire que ses vers sont peut-être, dans notre littérature, ce qui se rapproche le plus de ce lyrisme grandiose, éblouissant, vite ennuyeux, débordant d'images toujours les mêmes, où tout l'univers vit d'une vie énorme et confuse, où chaque métaphore, démesurée, est toute prête à devenir un mythe. Relisons quelques strophes de l'ami de Laripète :

> Comme au front monstrueux d'une bête géante,
> Des yeux, des yeux sans nombre, effroyables, hagards,
> Les Astres, dans la nue impassible et béante
> Versent leurs rayons d'or pareils à des regards.
> . . . .
> Et la Terre, œil aussi, brûlant et sans paupière,
> Sent dans ses profondeurs sourdre le flot amer
> Que déroule le flux éternel de la mer,
> Larme immense pendue à son orbe de pierre.

Et dans les *Paysages métaphysiques :*

> Le bleu du ciel pâlit. Comme un cygne émergeant
> D'un grand fleuve d'azur, l'Aube, parmi la brume,
> Secoue à l'horizon les blancheurs de sa plume
> Et flagelle l'air vif de son aile d'argent...

Et plus loin :

> Luisante à l'horizon comme une lame nue,
> Sur le soleil tombé la mer en se fermant
> De son sang lumineux éclabousse la nue
> Où des gouttes de feu perlent confusément...

Cette aube qui est un cygne, ce soleil qui est un dieu décapité, et bien d'autres images que je pourrais citer..., alors que M. Armand Silvestre avait ces visions, est-ce qu'il n'était pas, spontanément ou par artifice, dans un état d'esprit aussi approchant que possible de celui des anciens hommes quand, essayant d'exprimer dans leur langue incomplète les phénomènes de la nature, ils créaient sans effort des mythes immortels? Le malheur pour M. Silvestre et pour moi, c'est qu'il ne m'est guère possible de dire ces choses-là bien sérieusement.

II.

C'est pourtant avec le plus grand sérieux que « la bonne femme Sand » écrivait à propos des *Sonnets païens* :

« C'est l'hymne antique dans la bouche d'un moderne, c'est-à-dire l'enivrement de la matière chez un spiritualiste quand même, qu'on pourrait appeler le spiritualiste malgré lui; car, en étreignant cette beauté physique qu'il idolâtre, le poète crie et pleure. Il l'injurie presque et l'accuse de le tuer. Que lui reproche-t-il donc? De n'avoir pas d'âme. Ceci est très curieux et continue, sans la faire déchoir, la thèse cachée sous le prétendu scepticisme de Byron, de Musset et des grands romantiques de notre siècle », etc.

Elle n'a pas trop l'air de s'entendre, la vieille Lélia; mais enfin elle admire son filleul. Hélas! qu'aurait-elle pensé si elle avait pu lire *les Mésaventures du commandant Laripète* ou *les Contes grassouillets?*

Comment en un plomb vil l'or pur s'est-il changé?

Le plus triste, c'est que cette transformation n'est peut-être point un si grand mystère. Méphistophélès, à qui Faust fait des phrases, lui répond tranquillement :

« Un plaisir surnaturel! S'étendre la nuit sur les montagnes humides de rosée, embrasser en extase la terre et le ciel, s'enfler d'une sorte de divinité, pénétrer par la pensée jusqu'à la moelle de la terre, repasser en son sein les six jours de la création, s'épandre avec délices dans le Grand Tout, dépouiller entièrement tout ce qu'on a d'humain et finir cette haute contemplation... (*avec un geste*) je n'ose dire comment. »

Et c'est ainsi qu'a fini M. Armand Silvestre. Le poète des *Vestales* s'est mis à conter des contes de corps de garde; l'adorateur mystique de « Rosa la prêtresse » s'est tourné vers Rosa la Rosse; et les « paysages » où il se plaît n'ont plus rien de « métaphysique ». Et l'historiette grivoise ne lui a point suffi : il l'a voulue incongrue et mal odorante.

Jean-Jacques raconte que, tout enfant, il allait se poster, à la promenade, sur le passage des femmes, et que là il éprouvait un plaisir obscur, mais très vif, à mettre bas ses chausses. « Ce que je montrais, ajoute-t-il, ce n'était pas le côté honteux, c'était le côté ridicule ». C'est ce dernier côté qu'étale M. Armand Silvestre avec une complaisance jamais lasse et une joie jamais ralentie. C'est le champ circulaire où il s'est délicieusement confiné. L'ampleur charnue de l'ordinaire interlocuteur de M. Purgon, l'instrument des matassins de Molière, les bruits malséants qui, d'après Flaubert, « faisaient pâlir les pontifes d'Égypte », inspirent à M. Silvestre des gaietés hebdomadaires et bien surprenantes. Ce rêveur est amoureux d'une autre lune que les romantiques. Ce poète lyrique « n'a pas accoutumé de parler à des visages ».

D'autres conteurs nous font des récits légers, voluptueux, lubriques, et parcourent avec agrément tous les degrés de l'impudeur. Les récits de M. Silvestre sont essentiellement scatologiques : c'est là sa marque.

Disons franchement que la plupart de ces historiettes ne valent pas le diable. Je ne pense pas que, sur une centaine, il y en ait plus de quatre ou cinq qui soient franchement drôles. Les choses dont il est question là dedans étant assez plaisantes par elles-mêmes pour ceux qui les aiment, le conteur ne se met pas en frais. Notons en passant deux ou trois de ses procédés, qui sont gros et d'un emploi facile.

Il baptise heureusement ses personnages. D'avoir appelé un amiral Le Kelpudubec et un diplomate grec Fépipimongropoulo, c'est bien quelque chose. Puis l'auteur, dans chaque récit, proclame avec tant d'insistance, de conviction et un tel luxe d'épithètes plantureuses son goût pour les grosses femmes, qu'il se peut bien que cela devienne amusant à la longue. Enfin il se plaît souvent à exprimer des choses banales ou grossières sous une forme ultra-lyrique ou à mêler le style du « Parnasse » à celui des estaminets, et de là des contrastes d'un effet sûr. Je n'en veux qu'un exemple, choisi avec une extrême discrétion :

« ... Ce qu'il a passé de doigts frais et blancs aux ongles roses dans l'ébène aujourd'hui traversé de fils d'argent de ma chevelure n'est comparable qu'au nombre des étoiles. J'ai été littéralement grignoté de caresses. Mais de toutes les belles qui dévorèrent ainsi les roses vivantes de ma bouche et de mes lèvres, ce fut certainement Héloïse qui témoigna le plus d'appétit. Je ne sais encore comment j'ai pu sauver quelque chose de ma fatale beauté des emportements de son amour. Oui, mes enfants, Héloïse de Saint-Pétulant m'adora et me le prouva d'une façon farouche. C'était une superbe personne qui avait une demi-tête de plus que moi, des chairs à la Rubens, une crinière fauve comme celle des lions et des hanches d'un rebondi impertinent », etc.

Tout le Silvestre des contes est dans ces quelques lignes, sauf les plaisanteries et les imaginations d'apothicaire ou d'égoutier, dont je ne donnerai point de spécimen. Et puis... et puis, comme dans ses vers, c'est toujours la même chose. J'ai rencontré des gens que cela n'amusait pas énormément. D'autre part, le conteur n'y met, je pense, aucune espèce de prétention. Il n'y a donc pas lieu de s'arrêter plus longtemps sur cette partie de son œuvre.

III.

Mais il est intéressant de chercher comment le poète raffiné des *Renaissances* a pu écrire tant d'histoires faites pour divertir Panurge, et comment des ouvrages si absolument différents sont partis de la même main.

« Comme rire me semble bon, dit M. Silvestre dans les *Contes grassouillets,* je laisse courir ma plume aux incongruités qui dérident les plus sévères Je sais bien que d'aucuns me blâment de cela, me jetant au nez le lyrisme douloureux de mes poèmes et concluant de ce contraste que je ne suis sincère ni en prose ni en vers. Moi, je me permets de penser tout le contraire. »

Nous voulons bien le penser aussi. D'abord il se pourrait que M. Silvestre ne jouât un rôle que dans l'un des deux cas; et, comme il est visible que ses incongruités l'amusent le premier, c'est donc en écrivant la *Gloire du souvenir* et les *Ailes d'or* qu'il se serait moqué de nous? On a peine à le croire : il n'aurait pas montré un goût si prolongé, si persistant, pour un rôle si peu lucratif. Car remarquez que, maintenant encore, tout en nous contant les mésaventures de Laripète, il lui arrive de tresser des rimes mystiques, de conclure même par un sonnet parnassien quelque fantaisie de haute graisse et, après avoir dûment empâté ses clients, d'enfiler poétiquement des perles à leur nez (*ante porcos*).

D'ailleurs bon nombre d'écrivains présenteraient un cas analogue au sien. Sans parler de Rabelais, « charme de la canaille et mets des délicats », Marot, Régnier, La Fontaine, J.-B. Rousseau et combien d'autres! ont écrit des obscénités et traduit les psaumes de David. Je sais que, pour quelques-uns de ces honnêtes gens, la chose s'explique naturellement : c'est à la fin, après la « conversion », qui au bon vieux temps ne manquait guère, qu'ils se sont avisés de rimer des vers édifiants; mais il en est, comme Marot et Jean-Baptiste, qui ont mené de front les deux genres. Faut-il voir là quelque chose d'inexplicable? Hé! non, même en supposant qu'ils aient été aussi sincères dans la piété que dans la grivoiserie. Quoi de merveilleux à cela? Nous ne sommes pas les mêmes à toutes les heures, et « je sens deux hommes en moi ».

Le cas de M. Silvestre semble à première vue plus extraordinaire et est, en réalité, encore plus simple. Sans doute la distance paraît plus grande encore et plus surprenante entre *la Vie des morts* et *Bertrade* ou *la Pince à sucre,* qu'entre les psaumes de Marot et ses épigrammes. Mais, tandis que les psaumes n'appartiennent évidemment pas à la même inspiration que les épigrammes et que celles-ci ne mènent point naturellement à ceux-là, on peut affirmer, au contraire, que les vers lyriques de M. Silvestre et ses contes plus que gaulois forment comme deux courants de même origine et que, par exemple, la grossière sensualité des *Contes grassouillets* était déjà contenue dans la sensualité raffinée des *Sonnets païens.*

Les contes et les sonnets, c'est, *à des moments différents*, la manifestation du même sentiment originel : le sentiment de la beauté génétique, c'est-à-dire de ce que la nature a mis d'attrayant dans les formes pour amener les hommes à ses fins. Quand M. Silvestre s'en tient à ce sentiment et s'y renferme, il écrit les *Mariages de Jacques*. Mais, après avoir senti les formes uniquement dans ce qu'elles ont de sexuel, on les aime bientôt pour elles-mêmes : à l'attrait génétique succède le sentiment beaucoup plus complexe du Beau plastique, qui n'est en soi ni masculin ni féminin ; et la sensation primitive appelle alors et provoque, par des liaisons naturelles et rapides, une foule d'idées et de sentiments très nobles, très doux et très purs. Ce qui, dans le premier moment, n'est qu'instinct brutal, est poésie à son dernier terme, et cette poésie peut être si haute qu'elle fasse oublier absolument ses humbles origines. Le poète des *Renaissances,* c'est un satyre qui a rêvé ; et le conteur des *Contes*, c'est un poète qui n'en est qu'au commencement de son rêve — oh! tout au commencement. (Il faut ajouter, du reste, que parfois, dans les poèmes les plus extasiés, sous la plus magnifique floraison d'images, le pied du faune s'entrevoit çà et là et, comme chez Hugo, « crève l'azur ».)

Reste une question. On comprend que le poète des *Ailes d'or* ait pu écrire des gauloiseries; mais ces plaisanteries de matassin en délire? Je pense que cela s'explique par l'association fatale d'images qui dans la réalité sont toutes proches, en sorte que celle qui est ignoble bénéficie du voisinage de l'autre et devient plaisante parce qu'elle la rappelle. Puis, certaines fonctions de ce misérable corps, si elles peuvent sembler avilissantes, sont bonnes pourtant par le soulagement et l'aise qu'elles apportent, par l'idée de joyeuse vie animale qu'elles éveillent dans l'esprit, et sont en même temps comiques par le démenti perpétuel qu'elles opposent à l'orgueil de l'homme, à sa prétention de faire l'ange. Il y a là une source intarissable de gaieté grossière. Il est seulement singulier qu'un artiste aussi recherché s'y complaise à ce point.

Mais M. Armand Silvestre ne serait-il pas un faux décadent? Je le soupçonne maintenant d'être un primitif. Nous avons remarqué que le spectacle des phénomènes naturels lui suggérait les mêmes images amples et vagues qu'aux poètes d'il y a trois mille ans : et voilà maintenant que ses facéties sont aussi celles des primitifs et qu'il se délecte comme eux — et comme les enfants — au comique incongru des basses fonctions corporelles. Vous vous rappelez ce que dit le dieu Crépitus dans la *Tentation de saint Antoine :*

« Quand le vinaigre militaire coulait sur les barbes non rasées, qu'on se régalait de glands, de pois et d'oignons crus et que le bouc en morceaux cuisait dans le beurre rance des pasteurs, sans souci du voisin, personne alors ne se gênait. Les nourritures solides faisaient les digestions retentissantes. Au soleil de la campagne les hommes se soulageaient avec lenteur... J'étais joyeux. Je faisais rire! Et, se dilatant d'aise à cause de moi, le convive exhalait toute sa gaieté par les ouvertures de son corps... Mais à présent je suis confiné dans la populace, et l'on se récrie, même à mon nom... »

M. Armand Silvestre a copieusement vengé le pauvre dieu Crépitus, et je ne m'en étonne plus : il est assez naturel qu'ayant, dans sa poésie savante, les imaginations des anciens hommes, il ait aussi leurs gaietés et se gaudisse des mêmes objets.

Ai-je vraiment expliqué le cas de M. Silvestre? J'ai tâché au moins de le définir. Quand on ne tiendrait aucun compte du talent qui éclate dans ses poésies lyriques, M. Armand Silvestre garderait cette originalité d'avoir fait vibrer les deux cordes extrêmes de la Lyre, la corde d'argent et la corde de boyau... (l'épithète est dans Rabelais); et son œuvre double n'en serait pas moins un commentaire inattendu de la pensée de Pascal sur l'homme ange et bête.

JULES LEMAÎTRE.

DOCUMENTS PARLEMENTAIRES

Le roi Norodom et le gouverneur de la Cochinchine

LA JOURNÉE DU 17 JUIN 1884

I.

M. Thomson succéda, au mois de janvier 1884, à M. Le Myre de Vilers, en qualité de gouverneur de la Cochinchine.

Un fait nouveau, d'une extrême gravité, s'était produit dans notre politique en extrême Orient. Le commandant Rivière avait été envoyé au Tonkin à la tête d'une poignée de marins et de soldats. Cette mesure conservatoire de nos droits soulevait contre nous l'hostilité mal déguisée de l'Annam et de la Chine. Les événements qui allaient se dérouler en ces régions ne pouvaient manquer d'avoir leur contre-coup à la cour de Norodom.

Le roi du Cambodge n'avait certes jamais manqué l'occasion de protester de ses sentiments de fidélité envers la France; il affectait une vive reconnaissance pour le pays protecteur auquel il devait le maintien de sa couronne; il avait souscrit, en 1872, pour la libération du territoire, comme il souscrivit plus tard pour le monument à la mémoire de Gambetta: cependant ni les gouverneurs de Cochinchine ni les résidents de France à Phnum-Penh ne s'illusionnèrent jamais sur la nature des sentiments que Norodom nourrissait à notre égard.

Ses intrigues avec la cour de Bangkok et certaines tentatives pour entrer en relations avec des puissances européennes qu'il nous croyait peu sympathiques n'avaient pas échappé à nos agents. Il y avait d'autant plus lieu de veiller attentivement, que Norodom concédait, d'une part, divers monopoles à des Chinois, et s'entourait, à Phnum-Penh, d'Européens de nationalités diverses, dont quelques-uns dissimulaient à peine leur hostilité contre notre pays.

S'il faut en croire un juge compétent, plus les protestations de Norodom sont chaleureuses, plus il faut se défier.

Nous relevons, en effet, un mot typique dans une dépêche de M. Le Myre de Vilers. Il s'agit des menées de Norodom près la cour de Siam. « La conversation que j'ai eue avec Sa Majesté, écrivait le gouverneur de la Cochinchine, ne me laisse aucun doute à cet égard : Elle a trop essayé de se défendre pour ne point être coupable de quelque nouvelle trahison. »

Nos embarras au Tonkin, après l'échec et la mort du commandant Rivière devant Hanoï, produisirent une vive impression à Phnum-Penh. M. le gouverneur Thomson, informé par notre résident, écrivait à ce sujet à la fin de juillet 1883 : « J'ai remarqué que depuis les récents événements d'Hanoï l'attitude du roi vis-à-vis du protectorat contrastait singulièrement avec ses déclarations, et que, tout en protestant de sa reconnaissance et de son dévouement envers la France, S. M. Norodom, sous l'influence de suggestions hostiles dont il est facile de deviner la nature, paraissait vouloir s'affranchir de ses obligations conventionnelles. » Le gouverneur insistait, en outre, sur l'influence prépondérante exercée sur Norodom par divers Européens qui avaient su capter sa confiance.

Au point de vue de l'administration intérieure du Cambodge, les conventions conclues en 1882 n'avaient donné que des résultats à peu près illusoires. M. Le Myre de Vilers l'avait reconnu lui-même dans une de ses dernières dépêches. Il y constatait le mécontentement général des populations et mandait qu'il avait prescrit à notre représentant « d'engager le roi à mettre un terme à des abus administratifs qui compromettent la sécurité ».

La contrebande de l'alcool et de l'opium se continuait sur une grande échelle à la frontière de Cochinchine, au détriment de la régie coloniale. on content d'absorber tout le produit net des taxes arrachées aux malheureuses populations cambodgiennes, le roi concédait à des étrangers, Chinois et Européens, des monopoles en retour d'emprunts usuraires.

Les douanes intérieures étaient établies et affermées au mépris des stipulations du traité de 1863. Un semblable état de choses ne pouvait se prolonger sans les plus graves inconvénients.

Notre protection continuait de couvrir une tyrannie révoltante et les plus odieux procédés de gouvernement; nous n'avions pas même, en retour, la certitude que le monarque qui depuis vingt ans ne régnait que par nous ne profiterait pas des complications où nous étions engagés pour nous

créer des embarras nouveaux sur les bords du Mékong. De faux bruits de défaites subies par nos troupes étaient répandus à Phnum-Penh, colportés par les Chinois et par quelques-uns des étrangers européens en faveur à la cour de Norodom. Le roi ne semblait avoir d'oreilles que pour les adversaires de la France, tandis que le second roi, l'*Obbareach,* son frère, qui nous est dévoué, et les mandarins de notre parti étaient tenus systématiquement à l'écart.

M. le gouverneur de la Cochinchine, d'accord avec le gouvernement métropolitain, jugea qu'il était indispensable, tout en procédant avec les plus extrêmes ménagements, de resserrer les liens du Protectorat. Une première convention fut négociée en vue d'assurer la perception régulière des taxes indirectes sur l'opium et les alcools. Norodom avait successivement affermé ces monopoles à des Chinois et à des étrangers européens : ces aliénations étaient à la fois onéreuses pour le trésor royal, vexatoires pour les populations et dangereuses pour le Protectorat en ce qu'elles mettaient les agents du fisc sous l'autorité de chefs qui pouvaient être ennemis de la France. Les monopoles furent supprimés, et la perception des droits confiée à l'administration des contributions indirectes de Cochinchine, qui dut verser de ce chef au trésor royal une somme annuelle de 165 000 piastres, plus 6000 piastres pour les provinces de l'apanage du second roi. Cette première convention fut signée, non sans difficultés, le 10 septembre 1883.

La deuxième, préparée par le gouvernement métropolitain, concernait le régime douanier.

Elle avait pour objet la suppression des douanes intérieures, établies et concédées arbitrairement par Norodom en contradiction avec les stipulations de l'article 10 du traité du 11 août 1863, et la conclusion de l'union douanière entre la Cochinchine et le Cambodge, deux pays dont la solidarité économique est indiscutable.

La suppression des douanes intérieures ne pouvait manquer de faciliter les échanges, d'assurer l'écoulement des produits du pays et de contribuer ainsi aux progrès économiques du Cambodge. Les clauses du projet de convention sauvegardaient les intérêts du pouvoir royal et lui assuraient même, par la participation proportionnelle aux revenus fiscaux de l'union douanière, une source sérieuse de profits ultérieurs. Cette réforme ne pouvait nuire qu'aux trafiquants de concessions et de monopoles, chinois et autres, qui spéculaient sur les fantaisies de Norodom.

Le gouvernement de la République ne renonçait certainement pas à réaliser progressivement dans l'administration intérieure du royaume les réformes dont les ordonnances mort-nées de 1877 avaient posé le principe; mais, soucieux outre mesure de ménager les susceptibilités et les préjugés du roi, il se bornait à commencer par introduire un peu d'ordre, de logique et de régularité dans l'assiette et la perception des taxes fiscales du royaume.

L'union douanière complétait excellemment, à ce point de vue, les résultats obtenus déjà par la remise à la régie coloniale de Cochinchine de la perception des droits sur l'opium et sur les alcools.

II.

Le roi Norodom fit un accueil défavorable aux premières ouvertures concernant l'union douanière. Le gouverneur de la Cochinchine négocia bien, avec succès, au mois de mars 1884, une convention ayant pour but la création d'un tribunal mixte spécial connaissant des délits et contraventions en matière de contributions indirectes; mais il constata, au cours de ses négociations, que les dispositions du roi n'étaient rien moins que favorables.

Une dépêche ministérielle du 24 avril 1884 prescrivit à M. le gouverneur de la Cochinchine, tout en lui transmettant le texte définitif du projet d'union douanière, de se mettre en mesure de le faire accepter par notre protégé.

M. Thomson se disposa immédiatement à partir pour Phnum-Penh. « J'ai la certitude, télégraphiait-il cependant de Saïgon, le 30 mai, de rencontrer de très grandes difficultés. » Le gouverneur était effectivement informé qu'en dépit des succès de nos armes au Tonkin, le roi semblait plus que jamais dominé par des influences hostiles à la France. Il existait même de très sérieuses raisons de se demander si ces influences ne tendaient pas à déterminer Norodom à rompre ses liens avec la France et à réclamer le patronage de puissances européennes qu'on lui représentait comme nos ennemies.

M. le gouverneur Thomson arriva à Phnum-Penh le 4 juin. Les incidents qui se sont produits dans cette capitale entre le jour de cette arrivée et la signature de la convention du 17 juin 1884 ont été l'objet de tant de commentaires qu'ils doivent être relatés avec une extrême précision.

M. Thomson fut reçu une première fois par le roi, le 5 juin; il obtint une seconde audience, le 7. Dans ces deux audiences le gouverneur s'efforça de démontrer à Norodom les avantages que le Cambodge et son souverain lui-même tireraient de l'union douanière; mais il se heurta à un parti pris opiniâtre de se dérober à la discussion. Le roi se bornait à répéter, comme une leçon apprise, dit M. Thomson dans son rapport, que « les ministres et les mandarins étaient unanimes à lui conseiller de ne pas signer une convention qui violerait les anciennes coutumes et détruirait le prestige royal; qu'il désirait s'en tenir à la lettre du traité de 1863 »; et, formulant toujours ses protestations habituelles de dévouement et de reconnaissance envers la France, il « sollicitait la bienveillance du gouvernement de la République ».

Cette réponse n'était pas sérieuse. Il n'était douteux pour personne que les ministres cambodgiens, dont la situation, les biens, l'existence même dépendent du caprice royal, n'avaient exercé aucune influence sur la détermination d'un prince qu'ils n'ont jamais osé contredire. Quant à l'argument tiré des vieilles coutumes et du prestige royal, ce n'était évidemment qu'un vain prétexte. Ces coutumes avaient permis au roi d'affermer ses douanes, en dérogation au traité de 1863, comme le lui faisait remarquer M. Thomson, à des étrangers chinois ou allemands. Quant au prestige royal,

loin de perdre, il ne pouvait que gagner en raison directe du bon ordre et de l'accroissement de richesses qu'une sage administration assurerait au Cambodge. Norodom ne pouvait, d'ailleurs, ignorer que le nouvel arrangement douanier n'était que l'application et le développement du traité du 11 août 1863, qui donne à la France le droit d'assurer la perception régulière des droits au Cambodge, autant dans l'intérêt du roi que dans celui de ses sujets. M. Thomson fit valoir en vain tous ces arguments; il eut beau faire entrevoir à Norodom tous les avantages que le Cambodge retirerait, grâce à l'union douanière et à notre récent traité avec la Chine, du rétablissement de l'ancien courant commercial qui, suivant la vallée du Mékong, du Yunnan au Laos, enrichissait jadis le royaume des Khmers; vainement il éclaira le roi sur la gravité d'un refus que rien ne justifiait et auquel le gouvernement français n'avait pas lieu de s'attendre: le roi feignit obstinément de ne pas comprendre.

Norodom semblait avoir totalement oublié qu'il était en présence du représentant d'une puissance sans le bras de laquelle il aurait depuis longtemps perdu couronne, sujets, pouvoir et trône. Devant cette obstination, le gouverneur de la Cochinchine, prenant congé du roi à l'issue de l'audience du 7 juin, dut lui adresser cet avertissement : « Que Votre Majesté prenne garde; la France sera obligée de vous rappeler que sa protection s'étend moins sur la personne du roi que sur le royaume du Cambodge. »

M. Thomson mit le gouvernement métropolitain au courant de la situation par une dépêche télégraphique, en date de Phnum-Penh, le 8 juin, résumant avec une parfaite exactitude les résultats de ses deux audiences.

La réponse du gouvernement ne se fit pas attendre; elle fut expédiée de Paris le 9 juin, par télégramme.

Voici le texte de cette dépêche :

« *Le Ministre de la Marine et des Colonies à M. le Gouverneur de la Cochinchine, Phnum-Penh, Cambodge.*

« Résistance du roi conclure convention commerciale surprend péniblement gouvernement république. Article 16, traité 1863, nous oblige à garantir ordre dans le Cambodge et nous donne toute autorité pour assurer perception régulière des droits de commerce, autant dans les intérêts du roi que dans celui de ses sujets. Savons que profits illégitimes sont tirés des douanes intérieures par fonctionnaires cambodgiens et que affermage douane se donne à étrangers. Sommes absolument décidés à supprimer ces abus et exigeons, par suite, signature convention commerciale présentée en notre nom. Prévenez le roi qu'en cas persistance refus, passerons outre et interviendrons plus directement dans affaires du Cambodge. Voulons réponse prompte. »

Ces instructions, fermes et nettes, traçaient à M. le gouverneur de la Cochinchine sa conduite ultérieure. Il les exécuta avec intelligence et décision.

III.

Muni de la réponse du gouvernement, M. Thomson prévint le roi par lettre, le mercredi matin 11 juin, qu'il se rendrait au palais le même jour, à cinq heures du soir, pour lui donner connaissance de la réponse du gouvernement qu'il avait provoquée. Non seulement le roi ne donna pas au gouverneur l'audience demandée, mais il ne répondit même point par écrit et se borna à envoyer au Protectorat son premier secrétaire Col de Monteiro, dont voici, d'après le rapport de M. Thomson, les paroles textuelles : « Le roi est indisposé. Il a la goutte, son pied est enflé; il a la fièvre et ne reçoit personne. *Si demain Sa Majesté se porte mieux, peut-être pourra-t-elle recevoir M. le gouverneur.* »

Le gouverneur trouva, avec raison, ce procédé peu correct. Il s'en expliqua avec le secrétaire du roi et l'un des ministres cambodgiens, venu un instant après.

Cependant une lettre de Norodom fut remise à M. Thomson dans la soirée de ce même jour.

Le roi ne répondait pas à la demande d'audience, ne faisait aucune allusion à la dépêche du gouvernement, dont lecture avait été donnée au ministre cambodgien, et Norodom, renouvelant son refus de signer le traité, annonçait son intention d'écrire directement au Président de la république française pour le saisir de la question.

Le roi n'ignorait pas que, le gouverneur de la Cochinchine étant investi de pleins pouvoirs diplomatiques et de la représentation du Protectorat de la France au Cambodge, c'est avec lui seul qu'il devait négocier. Sa prétention de traiter directement avec le chef de l'État en France impliquait à la fois une dérogation au traité de protectorat et un manque d'égards envers le gouverneur.

Celui-ci, désireux de prévenir tout malentendu, envoya immédiatement au palais son chef de cabinet et le résident de France à Phnum-Penh pour insister sur la demande d'audience. Il n'était que dix heures et quart du soir, et le roi, qui venait de signer une lettre, ne devait vraisemblablement point être encore couché.

Les délégués du gouverneur firent antichambre pendant trois heures et ne furent pas reçus, sous prétexte que le roi dormait et que les lois du royaume interdisaient de le réveiller.

Or, un quart d'heure après le départ des deux fonctionnaires français, les ministres étaient mandés d'urgence chez le roi.

Le lendemain 12 juin, le roi prétexta qu'il était malade pour décliner tout entretien.

Cette attitude blessante et ce parti pris de résistance passive ne pouvaient être tolérés indéfiniment sans préjudice pour la dignité de la France. M. Thomson le comprit et il prit immédiatement ses mesures en conséquence. Il manda quelques troupes de Saïgon; il mit par dépêche le gouvernement de la république au courant de la situation, et il adressa au roi Norodom une nouvelle lettre récapitulant les incidents qui s'étaient produits depuis cinq jours et qui se terminait en ces termes :

« J'ai donc le regret de constater qu'en refusant de discuter avec le gouverneur de la Cochinchine, représentant direct du Protectorat et chargé d'une mission spéciale, les



affaires du Cambodge et le projet d'une convention commerciale qui lui était présentée autant dans son intérêt que dans celui de ses sujets, Votre Majesté a manifestement violé les clauses du traité du 11 avril 1863;

« Qu'en refusant, à quatre reprises, d'entendre la communication d'une réponse du gouvernement de la République qu'Elle avait elle-même instamment sollicitée, et en persistant à ne pas me recevoir, Votre Majesté a voulu rompre, en fait, toutes les relations entre la France et le Cambodge et a porté une grave atteinte à la dignité du gouvernement français.

« En conséquence, j'ai l'honneur de faire connaître à Votre Majesté que, si demain samedi, 14 juin, à midi, je n'ai pas reçu des excuses suffisantes de l'attitude blessante qui a été prise à l'égard du représentant de la France, protectrice du Cambodge, et si à la même heure la convention commerciale ne m'a pas été remise signée par Votre Majesté et revêtue de son sceau, je prendrai toutes les dispositions nécessaires pour assurer le respect dû au pavillon français et remplir les obligations que nous impose l'article 16 du traité du 11 août 1863. »

Le roi répondit, à la date du 14, une lettre où, après avoir coloré de divers prétextes son refus de recevoir M. Thomson et renouvelé ses banales protestations de dévouement à la France, il terminait par l'expression catégorique d'un nouveau refus d'adhérer à la convention douanière.

Deux jours se passèrent encore. La situation devenait impossible. Un commencement d'agitation se manifestait; des bruits alarmants étaient mis en circulation; les mandarins de province étaient secrètement mandés à Phnum Penh; divers indices enfin accusaient des préparatifs de fuite du roi et de la cour à Audong. Ce départ aurait été le prélude d'une insurrection.

M. le gouverneur Thomson prit le parti d'agir.

Il jugea que la crise ne pouvait être dénouée que par une organisation plus précise du Protectorat, qui préviendrait le retour de résistances aussi peu justifiées et qui assurerait l'accomplissement de réformes intérieures sans lesquelles le Cambodge se précipitait vers la ruine. C'était d'ailleurs la pensée du gouvernement métropolitain, exprimée dans les conclusions du télégramme ministériel du 9 juin, reproduit ci-dessus. Il rédigea un projet de convention conforme aux vues que le gouvernement de la République s'était proposé de réaliser progressivement au Cambodge, et il se disposa à mettre le roi Norodom en devoir d'y souscrire.

Voici le texte de ce projet :

1° Sa Majesté le roi du Cambodge accepte toutes les réformes administratives, judiciaires, financières et commerciales, auxquelles le gouvernement de la République française jugera convenable de procéder pour faciliter l'accomplissement de son protectorat;

2° Sa Majesté le roi de Cambodge continuera, comme par le passé, à gouverner ses États et à diriger leur administration, sauf les restrictions qui résultent de la présente convention;

3° Les fonctionnaires cambodgiens continueront, sous le contrôle des autorités françaises, à administrer les provinces, sauf en ce qui concerne l'établissement et la perception des impôts, les douanes, les contributions indirectes, les travaux publics et, en général, les services qui exigent une direction unique et l'emploi d'ingénieurs ou d'agents européens;

4° Des résidents ou des résidents adjoints, nommés par le gouvernement français et préposés au maintien de l'ordre public et au contrôle des autorités locales, seront placés dans les chefs-lieux de provinces et dans tous les points où leur présence sera jugée nécessaire.

Ils seront sous les ordres du résident chargé, aux termes de l'article 2 du traité du 11 août 1863, d'assurer, sous la haute autorité du gouverneur de la Cochinchine, l'exercice régulier du protectorat, et qui prendra le titre de résident général;

5° Le résident général aura droit d'audience privée et personnelle auprès de Sa Majesté le roi de Cambodge;

6° Les dépenses d'administration du royaume et celles du protectorat seront à la charge du Cambodge;

7° Un arrangement spécial interviendra, après l'établissement définitif du budget du royaume, pour fixer la liste civile du Roi et les dotations des Princes de la famille royale.

La liste civile du Roi est provisoirement fixée à trois cent mille piastres; la dotation des Princes est provisoirement fixée à vingt-cinq mille piastres, dont la répartition sera arrêtée suivant accord entre Sa Majesté le roi du Cambodge et le gouverneur de la Cochinchine. Sa Majesté le roi du Cambodge s'interdit de contracter aucun emprunt sans l'autorisation du gouvernement de la République;

8° L'esclavage est aboli sur tout le territoire du Cambodge;

9° Le sol du royaume, jusqu'à ce jour propriété exclusive de la Couronne, cessera d'être aliénable. Il sera procédé par les autorités françaises et cambodgiennes à la constitution de la propriété au Cambodge.

Les chrétientés et les pagodes conserveront, en toute propriété, les terrains qu'elles occupent actuellement;

10° La ville de Phnum-Penh sera administrée par une commission municipale composée : du résident général ou de son délégué, président; de six fonctionnaires ou négociants français, nommés par le gouverneur de la Cochinchine; de trois Cambodgiens, un Annamite, deux Chinois, un Indien et un Malais, nommés par Sa Majesté le roi du Cambodge sur une liste présentée par le gouverneur de la Cochinchine.

IV.

Le 17 juin, à cinq heures du matin, le lieutenant-colonel Miramond débarquait en face du palais et prenait position autour de la résidence royale avec une compagnie d'infanterie de marine et une compagnie de tirailleurs annamites. L'*Alouette* et trois canonnières, qui avaient transporté ces troupes de Saïgon, mouillaient à petite distance.

M. le gouverneur Thomson se présentait à six heures au palais, accompagné de son chef de cabinet, du résident intérimaire, de deux aides de camp, du lieutenant de vaisseau commandant l'aviso l'*Alouette,* de deux officiers de ce bâtiment et de M. Pavie, faisant fonctions d'interprète. Aucune résistance ne fut opposée, et il est absolument inexact que les troupes, comme on l'a prétendu dans certaines relations, aient dû envahir l'intérieur du palais. A la porte de la troisième enceinte, M. Thomson trouva le chef des gardiens du palais. Il demanda à être introduit auprès du roi. Un quart d'heure après, il fut reçu dans l'une des pièces de ses ap-



partements particuliers. Le roi Norodom était étendu sur un lit de repos.

Le gouverneur fit en peu de mots l'histoire des treize jours qui s'étaient écoulés depuis son arrivée à Phnum-Penh; il insista sur le caractère blessant, pour la puissance protectrice à qui Norodom devait la conservation de son trône, du refus de discuter la convention douanière et de l'obstination à refuser une audience au représentant suprême du Protectorat; il fit ressortir l'esprit de conciliation et la longanimité dont il avait fait preuve, et il conclut en ces termes :

« Le gouvernement de la République française n'a jamais permis qu'il fût porté atteinte à sa dignité. L'injure qui lui a été faite par le refus de discuter ses propositions et d'entendre sa réponse est grave : je viens aujourd'hui, après avoir attendu quatre jours encore, en demander réparation.

« J'exige donc des excuses et la signature d'une nouvelle convention qui, réalisant les réformes reconnues nécessaires dans l'intérêt du peuple cambodgien, démontrera à tous que la France, dont l'action protectrice, comme je l'ai déjà dit à Votre Majesté, s'étend moins sur la personne du roi que sur le royaume du Cambodge, comprend toute l'étendue des devoirs que lui impose le traité du 11 août 1863. »

Il fit alors donner lecture du texte de la convention nouvelle.

Le roi, qui s'était évidemment flatté jusqu'alors de nous lasser par sa résistance passive, qui se souvenait avoir tout obtenu de nous sans que nous eussions jamais exigé rien de sérieux de lui, eut peine à dissimuler sa surprise et son abattement. Il discuta encore et s'efforça d'atermoyer. Les ministres, introduits sur ces entrefaites, entendirent les explications de M. le gouverneur, et il fut manifeste que la crainte seule des rancunes de Norodom les empêchait de se prononcer explicitement dans le sens de la résignation aux légitimes exigences du représentant de la France.

Le roi ne s'y trompa pas, et il offrit de signer sur-le-champ la convention douanière.

Le gouverneur lui fit observer qu'il était trop tard, que l'honneur et les intérêts de la République exigeaient des garanties nouvelles, et il ne dissimula pas au roi qu'il devait choisir entre l'abdication et la signature du nouveau traité.

M. Thomson avait des raisons sérieuses et positives d'estimer que, le cas échéant, l'abdication ou la déchéance de Norodom serait accueillie sans défaveur par la grande majorité de la famille royale, des principaux mandarins et du peuple cambodgien.

Le roi avait spéculé sur notre faiblesse, sur nos habitudes d'inépuisable condescendance à son égard. Il comprit, au langage froidement résolu de notre représentant, qu'il avait atteint cette fois la limite extrême de notre débonnaireté, et il signa.

Quand M. Thomson se retira, il fut salué à son passage par tous les princes de la famille royale, et il reçut les compliments du second roi.

L'ordre le plus parfait n'avait cessé de régner à Phnum-Penh. La population avait manifesté plus de curiosité que d'émotion. Un sentiment de satisfaction générale se manifesta quand on connut les termes de la convention.

A l'exception, en effet, des quelques individus de nationalités diverses qui profitaient des abus du gouvernement despotique de Norodom, tous les Cambodgiens avaient lieu de se féliciter d'un acte qui assurait, sous la garantie de la France, l'accomplissement des réformes fallacieusement promises dans les ordonnances de 1877.

EUGÈNE TÉNOT (1).

CAUSERIE LITTÉRAIRE

I.

On vient de réunir en un volume qui mérite d'être lu tous les feuilletons de Paul de Saint-Victor sur Victor Hugo (2). Il eût été dommage, en effet, que ces pages étincelantes fussent perdues. Le journal est un immense abîme où s'engloutit tous les jours un pêle-mêle étrange de pauvretés et de trésors : pierres à peine équarries, moellons informes, et en même temps pierres précieuses, diamants, rubis. Paul de Saint-Victor était, lui, le critique aux perles : il les égrenait sans compter dans le feuilleton du lundi, ce grand dévorant, avec l'insouciance d'un nabab. Fallait-il que ces trésors demeurassent enfouis? C'est donc une heureuse pensée d'avoir reconstitué une partie de l'écrin ainsi dispersé. Au premier instant, c'est comme un éblouissement. Quand les yeux se sont un peu habitués à tant de scintillements et d'éclairs, on se dit que peut-être, s'il eût lui-même réuni ces perles, il les eût enchâssées sur une trame d'or plus serrée et plus solide. On a bien fait, d'ailleurs, de les juxtaposer seulement : il y aurait eu témérité à tenter davantage. C'est même faire preuve de respect et de piété, en pareil cas, que de ne pas se donner des airs de collaborateur.

Donc une suite de feuilletons étincelants sur les drames du Maître et aussi sur les œuvres de lui venues de l'exil ou publiées depuis le retour à Paris, voilà ce que nous présente ce volume. C'est beaucoup, sans doute ; cependant ne cherchez dans ces feuillets épars, réunis et cousus après coup, ni corps de doctrine ni vé-

(1) Extrait du rapport fait au nom de la commission chargée d'examiner le projet de loi ayant pour objet d'autoriser le Président de la république à ratifier la convention conclue à Phnum-Penh, le 17 juin 1884, entre le gouverneur de la Cochinchine et le roi du Cambodge.

Sur le Cambodge, son administration, ses ressources, voy. la *Revue* des 28 juin et 8 novembre 1884.

(2) *Victor Hugo*, par Paul de Saint-Victor. — 1 vol. Paris 1885. Calmann Lévy.

ritable esprit critique. Paul de Saint-Victor était un enthousiaste, un fanatique du Maître, et il admirait sans se permettre de juger. C'est ainsi qu'il salue avec le même lyrisme et les œuvres vraiment magistrales et celles où l'on sent un peu soit la fatigue, soit la confiance excessive que donne la certitude du succès. Mêmes dithyrambes à propos des *Chansons des rues et des bois* et à propos de *l'Ane*. A peine un doute exprimé lorsque cet âne philosophe réduit au silence Kant vaincu et confondu; puis aussitôt les cris d'enthousiasme. C'est comme un parti pris d'acclamer chaque page, chaque vers, sans jamais discuter. Et, en les acclamant, on dirait qu'il cherche une occasion de faire lutter d'éclat sa prose empanachée avec la poésie du Maître. On dirait un assaut de virtuosité. Il annonce tel grand air et telle fanfare de la lyre, et c'est pour lui un prétexte à jouer à son tour cet air et cette fanfare sur son galoubet de prosateur, duquel il obtient d'étonnants effets de sonorité. Je dirais volontiers qu'en admirant beaucoup le poète il s'admire un peu lui-même. Tout au moins semble-t-il heureux que son style ne souffre pas trop du rapprochement et de la comparaison. Quand il salue et acclame non plus une œuvre lyrique, mais une épopée en prose comme *les Misérables* ou *les Travailleurs de la mer*, il résume les principaux épisodes, il réduit les grands tableaux; mais c'est encore avec l'intention bien évidente de verser en ce cadre rétréci toutes les richesses de sa propre palette. Ici encore il ne fait pas, à vraiment parler, œuvre de critique; il tient bien plus à nous offrir de petites merveilles dans le genre descriptif. Un critique, le vrai critique s'oublie lui-même; Paul de Saint-Victor a toujours été préoccupé de lui et a tenu constamment à faire briller ses avantages personnels. Puisqu'ils brillaient en effet, ne regrettons rien; disons même, si vous voulez, qu'il a fait ainsi œuvre d'artiste, de poète, de peintre, de musicien — tout cela à la fois, — et que toutes ces œuvres-là en une seule sont d'une bien autre valeur que l'œuvre étroite et terne du critique; oui, disons-le, crions-le même, j'y consens; mais reconnaissons en même temps qu'il a eu ainsi plus d'éclat que d'autorité et d'influence.

Parcourez ces feuilletons que l'on vient de réunir : c'est surtout dans ceux qui sont consacrés au théâtre du Maître que ce parti pris de ne pas juger est sensible et légèrement irritant. Paul de Saint-Victor faisait sans doute une différence entre ces drames et ne mettait point *Marie Tudor* au rang d'*Hernani;* même on s'aperçoit bien par moments qu'il n'admire qu'à moitié; mais, quand il ne peut pas s'enthousiasmer, quelque désir qu'il en ait, il ne veut pas le confesser. Il évite de s'expliquer et se dérobe. Le voici alors qui se jette dans les questions d'histoire pour éviter la question d'art. Marie Tudor a-t-elle été une Lucrèce ou une Marguerite de Bourgogne? Faut-il croire que Lucrèce Borgia ait été une Locuste? Puis, après avoir conclu que le poète les a l'une et l'autre gratifiées de vices et de crimes contestables, ce qui nous est assez indifférent, il s'écrie : Eh bien mais, n'est-ce pas le droit du poète? N'est-il pas libre de modifier quelques-uns des traits de ces figures? — Oui, sans doute, et c'est pour cela qu'il n'était pas besoin de disserter si longuement; mais c'était une habile manœuvre de transporter la discussion du terrain de l'art sur le terrain de l'histoire.

Par contre, il lui arrive, en d'autres occasions, de se jeter de côté, mais de l'autre côté cette fois, lorsque l'histoire touche à la politique. N'oubliez pas que ces feuilletons ont été écrits pour un journal et que ce journal avait sa ligne et son drapeau. Si les couleurs qu'arbore le poète ne sont pas celles du drapeau qu'agite le journal, que va faire le critique? Ah! dans son embarras, il déclarera cette fois que la question d'art est la seule qu'il ait à envisager. Les idées, les doctrines, les tendances politiques ou sociales de l'œuvre, qu'importe tout cela? Le métal employé pour l'œuvre, détail indifférent; ce qu'il faut considérer uniquement, c'est le ciseau qui l'a taillé, le burin qui y a brodé des arabesques.

Voilà comment, pour différents motifs, tantôt parce que le critique craignait de discuter avec le poète, tantôt parce qu'il craignait de contrarier son journal, et surtout parce qu'il tenait avant tout à trouver des occasions de développement à grand effet, de grands airs de bravoure et de fanfare, tous ces articles sont légers autant que brillants. Mais, par exemple, comme ils brillent! Et j'en reviens à mon point de départ : relisez-les pour être charmés et éblouis, non pour y trouver un corps de doctrine ou des jugements qui fassent autorité.

II.

M. Dubut de Laforest me fait songer involontairement au Corse à cheveux plats de Barbier-Archiloque. Il n'est pas Corse et n'a pas les cheveux plats; mais il est, lui aussi, un Centaure impétueux et surmène une cavale qui implore en vain une heure de trêve, un moment de repos,

> Lasse d'aller sans finir sa carrière,
> D'aller sans user son chemin.

Espérons qu'elle ne lui brisera pas la colonne vertébrale comme a fait l'autre à son Centaure, en tombant épuisée :

> Et du coup te cassa les reins.

Non, M. de Laforest ne ménage pas sa monture. Le premier jour qu'il sauta en selle, c'était plaisir de les voir l'un et l'autre, cavale et cavalier : elle, coquette



et fringante, parfois même avec un peu trop de mines et de manières, comme on dit en langue de sport; lui, la maniant avec grâce et faisant brillamment de la haute école. Depuis, ce n'est plus cela. Une course effrénée, brutale, haletante. Et de l'éperon et de la cravache! Elle en a les flancs saignants et l'épaule meurtrie. Signalé à la Société protectrice des quadrupèdes. Et moi, je plains aussi le cavalier, non moins essoufflé que sa monture. Ce n'est plus le brillant sportsman de la première heure, mais un postillon dont les reins fléchissent, dont le visage empourpré ruisselle de sueur. Les yeux sont injectés de sang, et la voix, à force de crier sur la bête, devient rauque. Lisez *les Dames de Lamète*, l'œuvre délicate du début, puis *les Dévorants de Paris* (1), l'œuvre brutale d'hier, et vous verrez quelle métamorphose. Il est vrai que la foule applaudit à cette course au grand galop, course d'autant plus bruyante que les quatre pieds de la monture surmenée tombent chaque fois lourdement sur le sol.

Les Dévorants de Paris vous présentent un espion allemand, Gismarck, venu chez nous pour préparer l'écrasement définitif de la France. Grosse besogne pour un homme seul; aussi ce Gismarck a-t-il recruté quatre hommes dont il est le caporal : un médecin, un notaire, un prêtre et un assassin de bas étage. Cependant, avant de nous écraser, il médite de s'approprier les millions du docteur Dilson, un Américain originaire de la rue des Blancs-Manteaux. Cet Américain de Paris revient au pays natal pour retrouver son frère et surtout sa fille : son frère est l'assassin enrôlé dans la patrouille du caporal, et c'est ce frère sans le savoir qui est chargé de le tuer, puis de le faire sauter avec de la dynamite. L'Américain ressuscite toutes les fois qu'on le croit mort, grâce à un ancien agent de police, le pénétrant Putois. Il retrouve sa fille, il retrouve son frère, il est heureux. Se vengera-t-il de Gismarck? Dans sa joie, il est prêt à pardonner; mais Putois lui révèle que ce Gismarck est un espion prussien. Ah! alors, c'est différent! Tout docteur américain que je me vante d'être, je n'oublie pas que je suis né rue des Blancs-Manteaux! A nous deux, Gismarck!

Et voilà comment nous assisterons dans un prochain récit à la lutte entre la France, représentée par le docteur américain et le pénétrant Putois, et l'Allemagne, représentée par l'espion Gismarck et sa patrouille. Il paraît que ce duel sera d'un intérêt saisissant; mais pourquoi donc n'y pas arriver tout de suite, en nous épargnant les invraisemblables aventures de cette première histoire? Invraisemblables et banales, car, situations et caractères, tout a déjà été exploité par les grands classiques Montépin, Ponson du Terrail, Gaboriau, sans compter les pâles imitateurs.

(1) *Les Dévorants de Paris*, par Dubut de Laforest. — 1 vol. Paris, 1885. E. Dentu.

III.

Je n'ai pas besoin de recommander *les Monach* (1) de M. Robert de Bonnières, qui ont eu un grand succès dans la *Revue des Deux Mondes*. J'engage seulement les lecteurs curieux de comparaisons à en rapprocher *le Baron Vampire* (2), par M. Guy de Charnacé. Même thème, donnée presque identique, épisodes cousins germains et variations issues de germaines. Les deux récits nous montrent l'infiltration sémitique, ses progrès et son triomphe en dépit des préjugés, des oppositions et des résistances. Simple rencontre, coïncidence fortuite. Ce qui peut faire l'intérêt de ce rapprochement, c'est le plaisir de constater les différences de procédés et d'exécution. Dans *les Monach*, un art plus délicat; dans *le Baron Vampire*, une touche plus rude, mais sans être brutale.

IV.

Inutile, de même, de recommander l'*Olivier Maugant* (3) de M. Victor Cherbuliez. Ce n'est pas cependant du Cherbuliez des meilleurs jours. L'action se passe dans un grand charbonnage du Nord. Le héros est un ingénieur des mines, au visage bistré par la poussière noirâtre, qui s'est incrustée peu à peu, faisant colle sur la peau, grâce aux brouillards du Nord. L'œuvre elle-même est, comme lui, légèrement embrumée et encharbonnée. Elle manque d'air et de lumière. Le style habituel de M. Cherbuliez a une certaine vivacité d'allures, vivacité un peu trépidante, un peu saccadée, où l'on sent l'effort et le *voulu*, car il n'est pas naturellement léger; ici il ne sautille plus comme à l'ordinaire et va bourgeoisement son bonhomme de chemin. Les figures principales ont leur originalité, car M. Cherbuliez ne consent jamais à mettre sur sa toile des physionomies banales; mais cette originalité n'est pas sympathique. M. Cherbuliez a un goût décidé pour les personnalités accusées et même quelque peu fantasques : celles-ci sont suffisamment fantasques; je regrette que toutes, sauf une, soient en même temps déplaisantes. Cet Olivier surtout est irritant. Défiant, timide, gauche, incapable de saisir une occasion aux cheveux, dupé par celui-ci, berné par celle-là, il garde de ses déconvenues une rancune sournoise qui prépare dans l'ombre de bien sinistres vengeances. Les maladroits et les timides vont-ils ainsi jusqu'au crime contre leurs ennemis? Ce serait alors

(1) *Les Monach*, par M. Robert de Bonnières. — 1 vol. Paris, 1885. Paul Ollendorff.

(2) *Le baron Vampire*, par M. Guy de Charnacé. — 1 vol. Paris, 1885. E. Dentu.

(3) Victor Cherbuliez : *Olivier Maugant*. — 1 vol. Paris, 1885. Hachette et Cie.

comme les avares, qui, lorsqu'ils se mettent en dépense, ne connaissent plus de mesure.

Je sais bien que M. Cherbuliez a accumulé toutes les circonstances qui préparent et expliquent la vengeance d'Olivier : une enfance sans affection et sans soleil, une candeur perpétuellement déçue, des aspirations constamment refoulées, un pauvre cœur meurtri sans pitié, chaque lutte entreprise aboutissant à une défaite, et la lourde ironie des vainqueurs ajoutant à l'humiliation et au désespoir. Oui, cela est vrai et humain; les petits et les faibles qui ont par trop souffert se vengent sournoisement en effet. Oui, et néanmoins, tout en comprenant cet Olivier Maugant, nous prenons parti contre lui, car les moyens ténébreux et les voies souterraines ne sont jamais pour nous plaire. Peut-être est-ce cette répugnance instinctive pour le héros du roman qui nous rend plus sévère pour le roman lui-même.

V.

Que dirons-nous alors du *Talion* (1) de M. Pierre Giraud? C'est ici que les représailles sont préparées de longue date et froidement calculées. Un père qui a un fils dont il est certain de n'être pas le père, et dont il connaît le vrai père, médite de faire de son faux fils l'instrument de sa vengeance contre ce vrai père, qui s'est marié. Très difficile à dire, tout ceci. Cherchons des paraboles. Imaginez George Dandin se voyant naître un fils qui rappelle trait pour trait le beau Clitandre. Pas de doute possible, et Dandin est fixé. Quelques jours après, Clitandre se marie. Dandin a dit dans son cœur : Je me vengerai par la loi du talion; œil pour œil, dent pour dent! — Eh bien, alors, Dandin, mon ami, allez à la conquête de Mme Clitandre! — Mais Dandin se défie de ses charmes. Il sera repoussé. Je voudrais bien si elle le voulait, comme chante l'oncle Van Buck. Elle ne voudra pas, par malheur. Dandin attend donc que le petit Dandin-Clitandre soit en âge, et c'est lui qu'il envoie alors en son lieu et place. Et le petit misérable triomphe, et Clitandre-Thésée, constatant son malheur, constate en même temps que le coupable est Clitandre-Hippolyte; sur quoi, il se suicide. Horrible, n'est-ce pas? Et dire que toutes ces abominations se passent dans la bonne et honnête ville de Saint-Brieuc! Ce qui me soulève encore plus, c'est que Dandin, après être allé à l'enterrement de Clitandre, se félicite en termes pénétrés, en homme qui a conscience d'avoir accompli un acte légitime, une réparation sacrée. M. Giraud, qui a du talent, fera sagement de choisir des sujets moins répulsifs.

MAXIME GAUCHER.

(1) *Le Talion*, par M. Pierre Giraud. — 1 vol. Paris, 1885. Paul Ollendorff.

THÉATRE DE L'ODÉON

La Maison des deux Barbeaux, comédie en trois actes, par MM. André Theuriet et Henry Lyon. — *L'Ile aux corneilles*, comédie en un acte, en vers, par M. Ernest d'Hervilly.

Ils sont loin décidément, ces temps chantés par le poète romantique, où les champignons poussaient dans les fauteuils de l'Odéon. Il y pousse maintenant des spectateurs, et qui ne s'ennuient point. Et si je me permets cette remarque usée, c'est qu'on sentait avant-hier soir qu'ils y pousseront de plus en plus dru, sous l'intelligente direction de M. Porel.

Le nouveau directeur de l'Odéon nous avait conviés à une « première » de M. André Theuriet. Le grand paysagiste de la campagne lorraine, le peintre exquis de la vie de province a des fidèles qui l'aiment de tout leur cœur. On se demandait ce qu'il allait rester sur les planches, au jour cru de la rampe, de ce parfum de poésie franche, de cette observation cordiale et quelquefois attendrie, de ce « réalisme » choisi et savoureux. Eh bien, il en est resté beaucoup. Le succès a été très grand : succès d'enthousiasme pour le premier acte, et, pour les deux autres, succès de très vive sympathie.

Un drame bourgeois un peu bien simple, mené avec beaucoup de franchise et, çà et là, avec je ne sais quelle aimable gaucherie, dans un ravissant tableau de mœurs provinciales, l'un des plus vrais, des moins « convenus » qu'on ait vus au théâtre : voilà *la Maison des deux Barbeaux*.

Les deux Barbeaux, ce sont les deux frères Hyacinthe et Germain Lafrogne, droguistes considérés à Villotte, sous-préfecture du Barrois. On les appelle les deux Barbeaux à cause de leur enseigne, où sont peintes les armes de la ville, « deux barbeaux adossés sur champ d'azur semé de croisettes d'or ». Hyacinthe a dépassé la quarantaine et Germain la frise. Hyacinthe est un timide et Germain un sauvage. Un mouton et un ours. L'aîné vit confiné dans sa boutique; le cadet fume des pipes et va à la chasse. Les deux frères s'adorent, mais, il n'y a pas à dire, ils s'ennuient depuis la mort de « tante Lénette », une vieille fille qui les avait élevés, qui tenait leur ménage et dont le nom revient dans toutes leurs conversations comme une ritournelle attendrissante.

Ils n'ont point d'amis, ils ne voient personne, sauf un chef de bureau de la sous-préfecture, Delphin Nivard, un vieux garçon qui porte perruque, qui a des façons mielleuses et qui doit écrire des fables. C'est sur son conseil qu'ils ont loué le second étage de leur maison à un jeune substitut, Xavier Duprat, qui vient d'arriver à Villotte. Ce Duprat est un élève des bons Pères, froid, correct, compassé, et qui sent son cafard d'une lieue.



Nos vieux garçons ont bien encore deux cousines, Mme de Coulaines et sa fille Laurence, deux Parisiennes qui sont venues s'installer à Villotte après la mort de M. de Coulaines. Mais les deux Barbeaux ne s'occupent guère de ces parentes élégantes et pauvres. Germain a seulement remarqué, sans trop s'y arrêter, que Laurence était bonne fille et avait de beaux yeux.

Laurence est jolie en effet et n'est point méchante, mais un peu coquette comme il arrive aux Parisiennes et un peu sèche et décidée comme il arrive aux filles pauvres. Sa mère est une écervelée qui regrette Paris, que la province assomme, et qui voudrait bien se débarrasser de sa fille.

Là-dessus voilà le vieux Nivard qui demande aux deux frères la main de Laurence. Germain est furieux: « Mais regarde-toi donc dans la glace! » et il houspille si fort l'insinuant chef de bureau qu'on se dit: Tiens! tiens! tiens! Laurence accueille la proposition par un éclat de rire; sa mère la traite de petite sotte et dit aux deux pauvres Barbeaux des choses très désagréables...

C'est l'heure du dîner. Hyacinthe et Germain, restés seuls, se mettent à table. Mais ils n'ont pas faim. Rien n'est bon; le bœuf à la mode est brûlé; il y a des œufs à l'oseille et ils n'aiment pas l'oseille. Leur servante Catherinette vieillit, n'est plus bonne à rien. Ah! du temps de la tante Lénette! Et les souvenirs leur reviennent en foule, et les deux solitaires s'attendrissent. « Sais-tu, dit enfin Germain, ce qui manque à la maison? — Non, quoi? — Une femme, parbleu! — Mais... — Il faut que l'un de nous deux se marie. — Mais avec qui? — Dam! il y a Laurence... — Comment! toi qui te moquais de Nivard... — Ah! c'est bien différent! Nous sommes encore solides, nous! — Mais lequel de nous deux l'épousera? — Toi: tu es l'aîné. — Non, toi! Moi, les femmes m'intimident. » Finalement ils mettent leurs deux noms dans un chapeau et font tirer Catherinette. C'est le nom de Germain qui sort, et Germain est enchanté.

Et puis, vous savez, si le nom d'Hyacinthe était sorti, cela aurait encore été la même chose, sauf un bout de scène de plus. Ce tirage au sort me paraît le seul détail « convenu » de ce délicieux premier acte.

Quand la toile se relève, Laurence est mariée depuis quelques mois. Elle a accepté Germain sans enthousiasme et sans répugnance, le voyant riche, vigoureux encore et bon garçon sous sa rude écorce. Lui, est fou de sa femme, l'entoure de tendresses de gros chien. Elle a renouvelé le mobilier du salon (ci 18000 francs) et elle fait venir ses robes de Paris. Mais personne à voir! son mari toujours à la chasse! son beau-frère toujours dans ses écritures! Et quand ils sont là, leur société n'est pas bien divertissante. Laurence a du vague à l'âme, comme doña Sol, comme Mme Bovary, comme d'innombrables petites femmes, soit dans les romans, soit dans la vie. Elle s'ennuie dans un peignoir très voyant, très audacieux, et dont je fais bien mon compliment à Mlle Barety; mais enfin elle s'ennuie.

Sentez-vous venir ici le locataire d'en haut, le petit substitut qui a traversé la scène au premier acte? Elle lui emprunte des livres; ils se sont même rencontrés deux ou trois fois « par hasard », là-bas, du côté de la ferme. Il devient pressant, lui déclare qu'il reviendra la retrouver la nuit, dans le salon. La petite femme le lui défend bien et résiste de son mieux; mais il ne veut rien entendre.

C'est ici que les plus chauds amis de M. André Theuriet ont commencé à trouver que la pièce n'était plus tout à fait aussi intéressante et originale. Rien qui relève ou qui rajeunisse la sempiternelle scène de la séduction. Le jeune magistrat qui s'était annoncé tout d'abord comme une espèce d'Henri Mauperin de province s'est évanoui pendant l'entr'acte et est devenu un monsieur absolument quelconque. Et il n'est pas nécessaire d'être un vieux routier de théâtre pour trouver quelque candeur dans l'invention et dans l'arrangement des scènes qui suivent. Cette extrême simplicité de moyens n'est pas pour me déplaire; mais la vraisemblance a bien aussi son prix, et, quand les auteurs y auraient mis un peu plus d'habileté, je m'en accommoderais tout de même.

Cette tête à l'évent de Mme de Coulaines est jusqu'à ce moment restée avec sa fille; mais elle doit, ce jour-là même, partir pour Paris. Laurence ne trouve rien de mieux que de confier l'état de son cœur à son évaporée de mère; elle lui raconte les entreprises du substitut Duprat, et qu'il doit même revenir le soir. Elle la supplie de rester et se met sous sa protection.

La bonne dame se charge de dire son fait à Duprat. Mais elle a peur de manquer le train: rencontrant d'aventure Delphin Nivard — vous vous rappelez? le bureaucrate à perruque, le prétendant si rudement éconduit, — elle lui confie, dans une stupéfiante effusion, ce qui arrive à Laurence et le prie de morigéner Duprat à sa place. Et en route pour la gare! Sa fille l'interroge; mais elle n'a pas le temps de lui donner des détails et se contente de lui dire que tout est arrangé.

Voilà une mère bien surprenante! Mais vous voyez le but de cette naïve combinaison dramatique. Il fallait un traître pour tout apprendre à cet innocent de Germain. Le traître, ce sera Nivard. Et son moyen n'est pas bien compliqué: ce sera une lettre anonyme, ainsi qu'il nous l'explique commodément dans un monologue.

Germain reçoit la lettre: un coup de massue! En vain le bon Hyacinthe lui jure que c'est une calomnie: Germain veut être tout de suite fixé sur son sort, et son moyen est aussi simple et aussi peu neuf que celui de Nivard. Il simule un voyage, une affaire imprévue et urgente, revient à l'heure indiquée dans la lettre et trouve Duprat aux pieds de Laurence. Ce n'est pas tout à fait la faute de la jeune femme: rassurée par sa folle de mère, elle n'a pris aucune mesure de défense

contre le séducteur, qui est entré là comme dans un moulin et qu'elle a reçu aussi mal qu'elle a pu.

Ici nous rentrons en pleine vérité. Rien du « convenu » de ces sortes de situations, ni le duel, ni les discours obligés. Germain agit bien comme un homme sanguin et comme un brave homme de droguiste qui n'est pas « du monde ». Il va d'abord pour sauter à la gorge de Duprat. Hyacinthe le retient. « J'attendrai vos témoins, dit correctement le petit substitut. — Un duel? Est-ce qu'on se bat avec les voleurs? Vous êtes un drôle! A la porte, ou je vous tue! »

Un peu plus développé, le troisième acte serait excellent.

Si Germain était un peu fin, il n'aurait pas de peine à s'assurer que sa femme n'a été que fort imprudente. Mais c'est un rustique, un bourru, un chasseur, un droguiste. Voilà trois mois qu'il la boude, qu'il ne lui adresse pas la parole, qu'il refuse de l'entendre quand elle veut se justifier. Et voilà que Laurence, ainsi traitée, se met à aimer son mari : ce qui me paraît très naturel et très vrai. Elle est d'ailleurs devenue une ménagère accomplie et une femme très sérieuse ; une robe en lainage gris, bien coupée, mais modeste, a remplacé le triomphant peignoir du second acte. Le bon Hyacinthe sait bien, lui, que sa petite belle-sœur n'a pas été si coupable, et la vieille Catherinette le sait aussi, et tous deux veulent la réconcilier avec son mari.

L'occasion est bonne : c'est la Saint-Sylvestre. L'orphéon de Villotte joue une sérénade sous les fenêtres, les Lefrogne étant des « notables » de l'endroit. Catherinette met sur la table le bouquet et la brioche accoutumés. On laisse Germain et Laurence en tête-à-tête. « Me pardonnez-vous? Si vous saviez... — Hé! oui, c'est entendu. » Mais il lui jette son pardon si durement, si cruellement, que mieux vaudrait un outrage. Laurence ne veut pas de ce pardon insultant; c'est audessus de ses forces : elle quittera la maison, elle ira habiter avec sa mère.

Arrive Mme de Coulaines, qui, ayant, au second acte, pris le train à la hâte afin de nouer le drame, revient à propos pour le dénouer. Nœud et dénouement auraient pu, je crois, se passer d'elle. Elle raconte la confession de sa fille et la mission confiée à Nivard. On songe que c'est peut-être bien lui qui a écrit la lettre anonyme : ce qui n'était pas difficile à deviner. Et Germain reçoit Laurence sur sa forte poitrine.

Tel qu'il est, et bien que le premier acte seul soit irréprochable, ce petit drame a beaucoup plu. Par la peinture aussi exacte que possible du « milieu » et des mœurs, il se rattache aux *Rantzau*, à *l'Ami Fritz*, à *Claudie* et, par delà, au *Philosophe* de Sedaine. Assurément j'aimerais mieux que *les Deux Barbeaux* fussent une pièce bien faite et que M. Theuriet eût su joindre à sa grande sincérité d'observation quelque chose de l'adresse d'un Sardou. J'avoue aussi que son drame ne pèche pas seulement, vers le milieu, par un certain manque de métier, mais que les personnages de Duprat et même de Laurence sont un peu plus effacés qu'on ne voudrait et que, par suite, l'action à laquelle ils participent et qui n'est point par elle-même des plus rares nous saisit d'une étreinte assez molle et nous laisse un peu trop respirer. Je sais tout cela ; mais il ne me déplaît pas qu'une pièce, d'ailleurs médiocrement construite, nous ravisse durant un acte et nous fasse supporter les deux autres par la seule vérité des mœurs. Car, s'il y a des conventions, et même un peu naïves, dans l'arrangement de la « fable », il n'y en a point dans les discours et dans l'attitude des principaux personnages (Duprat excepté). Le succès des *Deux Barbeaux* démontre donc que, même au théâtre, le public peut être aussi sensible à un certain réalisme sincère qu'à l'habile conduite de l'action. Et l'expérience est concluante, car l'œuvre de M. Theuriet n'a évidemment que le premier de ces mérites. Et, s'il faut opter, mieux vaut encore une pièce mal faite, mais d'une observation franche, qu'une pièce adroitement agencée où ne s'agitent que des personnages de « mœurs » factices ou nulles.

La Maison des deux Barbeaux est fort bien jouée. M. Chelles, dans le rôle de Germain, est rustre et bourru à plaisir ; il l'est par la voix, le ton, le geste. Il a le regard torve, une façon de mettre ses mains dans ses poches comme le ferait un ours qui en aurait ; et il joue à merveille les émotions subites de gros homme fort, trapu et velu, l'écrasement viril de la larme au coin de l'œil. Je trouve seulement qu'au premier acte il secoue un peu trop fort ce pauvre Nivard. M. Cornaglia est un droguiste tout à fait vénérable avec une tête et des façons d'ecclésiastique. Il chevrote un peu, mais cela va bien au rôle. Mme Crosnier est d'une vérité parfaite et réjouissante dans le rôle de Catherinette, la vieille servante en bonnet campagnard, bourrue, familière et dévouée. Très vrai aussi, et excellent au premier acte, M. Barral, le bureaucrate perfide. Et il n'y a qu'à louer M. Marquet, Mme Régis et Mlle Barety (Laurence), qui a de la vie et, par endroits, un jeu personnel.

Avant les *Deux Barbeaux*, on a représenté avec beaucoup de succès une petite comédie de M. Ernest d'Hervilly, *l'Ile aux corneilles*.

C'est un îlot rocheux dont les barques ne peuvent s'approcher à la marée haute. Le docteur Pacton, un bon bourgeois, et Mme David, une veuve sentimentale (contraste facile), sont venus la visiter avec leurs enfants, Maxime et Marguerite, qui sont fiancés. Les deux amoureux s'égarent dans l'îlot et arrivent trop tard quand il faut s'embarquer. Les voilà bloqués pour six heures. Maxime est un jeune avocat d'esprit pratique comme son père, et Marguerite est romanesque comme sa mère. Lui, veut qu'elle ôte ses bas pour rejoindre la

barque. Elle se récrie, puis se met en prières. Ils jouent aux naufragés, chacun à sa façon. Comme elle continue de faire la pimbêche, il la quitte, s'en va à la découverte, déniche un panier oublié par quelque contrebandier, des œufs, du lard, une poêle, de l'eau-de-vie. Il commence une omelette; l'ange, ayant faim, se décide à venir à son secours. Ils boivent du cognac, la réconciliation est complète, et leurs parents les retrouvent exquissant une valse dans l'îlot solitaire. Sur tout cela, des vers charmants, spirituels et sonores Mlle Réal et M. Amaury ont joué joliment cette jolie chose.

J. L.

BULLETIN

Chronique de la semaine

Sénat. — Le 31 janvier, suite de la vérification des pouvoirs. — Le 2 février, M. Le Royer a été nommé président par 172 voix. Ont été élus vice-présidents : MM. Humbert, Teisseirenc de Bort, Peyrat, Magnier; secrétaires : MM. Gayot, Millaud, Denis, Barbey, Verninhac et Clément; questeurs : MM. le général Pélissier, Rampon et Corbon. — Le 3, discours de rentrée du président. Adoption en première lecture du projet de loi relatif aux marchés à terme, sauf le dernier article, voté par la Chambre, et dont la commission demandait la suppression. — Le 5, seconde discussion du projet de loi sur les récidivistes. Un contre-projet de M. Bérenger a été repoussé après un discours de M. le ministre de l'intérieur.

Chambre des députés. — Dans les séances du 31 janvier et du 2 février, fin de la discussion du budget extraordinaire. Deux articles additionnels de M. Paul Bert relatifs aux bourses d'études et aux biens domaniaux affectés à des services de culte non concordataires ont été repoussés. L'ensemble du budget extraordinaire a été voté par 339 voix contre 83. Dans la même séance du 2, sur la proposition de M. Ballue, l'article 86 du règlement, concernant le scrutin secret, a été abrogé par 418 voix contre 13. — Le 3, interpellation de M. Baudry d'Asson sur la crise agricole : un ordre du jour de blâme au gouvernement, proposé par lui, a été repoussé. Dans la même séance et dans celle du 5 a été commencée la discussion relative à l'augmentation des droits sur les céréales et le bétail. Le projet sur les céréales a eu la priorité : MM. Langlois, de Roys ont prononcé des discours. — Des députés de l'extrême gauche introduisent dans les bureaux des « délégués » des réunions publiques de Paris et de Lyon, malgré le règlement et les observations des questeurs. Pour leur donner quelque satisfaction, M. Tony Révillon demande à la Chambre l'ouverture d'un crédit de 25 millions à répartir entre les ouvriers des villes. Cette proposition est rejetée par la Chambre dans la séance du 5; et elle adopte, d'accord avec le gouvernement, la seconde proposition de M. Tony Révillon tendant à l'exécution immédiate des travaux portés au budget de 1885.

Tonkin. — D'après des télégrammes du général Brière de l'Isle, la concentration des troupes était terminée le 30 janvier; la santé et le moral sont excellents. La marche sur Lang-Son est commencée; le col de Doaquan a été occupé.

Formose. — Une colonne composée de 1500 hommes et de 4 canons a attaqué, le 25 janvier, les ouvrages qui menacent nos positions du sud-est et commandent l'accès des mines. Plusieurs de ces ouvrages ont été enlevés; nos soldats se sont arrêtés à une demi-lieue de leurs positions, devant un plateau escarpé très bien fortifié. La résistance des ennemis a été vigoureuse. Nos pertes sont de 9 tués, dont 2 officiers; 52 blessés, dont 32 très légèrement.

Cambodge. — Le gouverneur de la Cochinchine a une entrevue avec le roi de Siam dans l'île Kong.

Soudan. — Des dépêches du général Wolseley annoncent que le Madhi s'est emparé de Kartoum le 26 janvier; on ignore le sort de Gordon.

Nécrologie. — Mort de M. Dupuy de Lôme, de l'Académie des sciences, sénateur inamovible; — de M. de Reigné, sénateur des Deux-Sèvres; — de M. Michel Renaud, sénateur des Basses-Pyrénées; — du violoniste et maître de chapelle Racz Poli, le représentant le plus original de la musique tzigane; — de M. le comte de Liesville, conservateur-adjoint du musée de la ville de Paris; — de M. Charles Abbatucci, ancien député de la Corse.

Les consulats.

La commission extra parlementaire chargée d'étudier l'organisation du corps consulaire français (président, M. Dietz-Monnin; vice-présidents, MM. le comte de Saint-Vallier et Spuller; secrétaire-rapporteur, M. G. Hanotaux) vient d'adresser son rapport au président du conseil. Nous en extrayons le passage suivant, qui traite une question déjà présentée aux lecteurs de la *Revue* par M. Gabriel Charmes :

« Peut-être aucune des critiques formulées contre l'organisation actuelle du corps des consuls n'a été plus fréquemment répétée, peut-être aucune n'a eu plus de retentissement que celle qui reprochait aux cadres consulaires leur instabilité. Les consuls, disait-on, n'ont aucun intérêt qui les attache au pays où ils résident. Ils savent qu'ils n'y sont envoyés que temporairement. Leur avancement est dans leur déplacement. Ils s'ingénient donc à abréger autant que possible le laps de temps pendant lequel ils doivent demeurer dans un poste qui, souvent, n'est considéré par eux que comme un lieu d'exil.

« Placés là, pour employer une expression vulgaire, comme l'oiseau sur la branche, ils n'essayent pas de s'intéresser aux choses du pays, ils n'essayent pas de se créer des relations durables avec les habitants, puisqu'ils auront à les briser au jour, que leur ambition considère toujours comme prochain, du changement de poste. Ils se renferment donc dans le cercle borné des relations officielles ; ils ne pénètrent point l'esprit intime de la contrée étrangère près de laquelle ils passent, comme ils ont passé et comme ils passeront près de tant d'autres. Rendez nos consuls plus sédentaires, ajoutait-on, et vous les rendrez plus appliqués; prolongez leur séjour et vous profiterez mieux de leur expérience. Faites qu'ils se considèrent comme chez eux là où vous les envoyez; ils y seront mieux pour eux-mêmes, et ils y feront mieux pour vous.

« On ajoutait encore que, même si des raisons de service, des motifs tirés de la nécessité du mouvement intérieur d'une grande administration contraignent à faire des mutations assez fréquentes dans les cadres du personnel, encore est-il regrettable de voir des agents subitement emportés d'un bout du monde à l'autre. Tel, accoutumé de longue

date aux mœurs et aux usages de l'Orient, est tout à coup envoyé en Amérique. Transplanté et comme déraciné, il devra s'acclimater à des coutumes, à des relations nouvelles. C'est une seconde, une troisième éducation à faire. Il faudrait du moins que la première expérience ne fût pas perdue.

« Il serait donc utile que les agents, si l'on ne peut les confiner dans un même poste, n'eussent pas du moins à parcourir plusieurs fois le monde dans le cours d'une carrière. Ne pourrait-on pas trouver des limites aux pérégrinations d'un même agent ; en un mot, établir à l'avance de grandes zones répondant aux intérêts de même nature et dans lesquelles l'avancement d'un consul trouverait à se développer sans ces brusques secousses qui bouleversent constamment l'équilibre de l'institution?

« Ces raisons ont été présentées avec force devant la commission; elle les a considérées comme tout à fait dignes de son attention.

« Elle s'est préoccupée de réaliser les conditions, d'ailleurs délicates, d'un état de choses nouveau qui remédierait à des inconvénients qu'elle considérait comme très réels. Mais elle rencontrait dans l'application des difficultés de plus d'une sorte.

« Notamment on rappelait devant elle les raisons de cette rapidité de mouvements, d'ailleurs présentée dans des termes souvent exagérés.

« Les dernières années ont vu s'accomplir des événements politiques qui ont amené et justifié en partie l'instabilité relative dont on se plaint. L'opinion publique et le parlement ont réclamé des réformes dont l'accomplissement a eu pour résultat de nombreux déplacements.

« En outre, il n'est guère possible de considérer comme applicable à tous la dure loi du séjour prolongé dans un même pays. Beaucoup des postes occupés par les consuls se trouvent situés sous des climats qui éprouvent vite la santé des Européens. Eux-mêmes, ou des membres de leur famille, ne peuvent supporter indéfiniment des fatigues qui, à la longue, deviennent périlleuses. Il faut souvent, pour déterminer un agent à accepter un de ces postes, lui laisser entrevoir l'espérance d'un déplacement et d'un avancement.

« Même à un point de vue plus élevé, sinon plus intéressant, l'expérience apprend que le séjour prolongé d'un même agent dans un même poste a quelquefois aussi ses inconvénients. Il arrive souvent qu'installé à demeure dans une contrée étrangère, le Français s'y dépouille peu à peu de son absolue personnalité. Le milieu influe sur lui. On le voit s'y incorporer peu à peu. En dix ans, en vingt ans, les choses ont bien changé en France; l'agent est resté le même. Il n'a plus une juste notion des intérêts du moment. L'action de la patrie ne doit pas être trop longtemps interrompue pour conserver toute sa force.

« Ces observations, tout à fait dignes de considération, n'infirmaient pas cependant la valeur de la critique générale présentée presque unanimement par le public compétent. La commission l'a pensé. Elle a cru qu'elle ferait une part suffisante aux objections qui viennent d'être rappelées en établissant un système de congés analogue à celui qui fonctionne dans les services des colonies et de la marine, et qui permettrait à l'agent consulaire de revenir aussi fréquemment que possible respirer l'air du pays. Elle a nommé une sous-commission dont MM. Gerville-Réache et Gauthiot ont été les rapporteurs, et elle a adopté la proposition suivante, que cette commission lui a présentée :

« Il est créé cinq zones consulaires :

« 1° Zone anglo-saxonne;

« 2° Zone germanique (langue allemande, hollandaise, danoise, suédoise);

« 3° Zone latine (langue espagnole, portugaise, italienne);

« 4° Zone orientale (langue turque, arabe, persane et langues slaves);

« 5° Zone d'extrême Orient. »

Bibliographie

Les Origines du catholicisme moderne; la contre-révolution religieuse au XVIe *siècle,* par **M. Martin Philippson**, professeur à l'Université de Bruxelles. — Un beau volume de 634 pages; Paris, Félix Alcan.

Le XVIe siècle est à la fois, par un contraste qui n'est pas rare dans l'histoire, l'aurore des aspirations et des conquêtes du monde moderne et le foyer d'éclosion de ses institutions les plus autocratiques et les plus centralisatrices.

Tout y éclate d'abord comme une renaissance universelle: l'antiquité, l'Amérique, l'imprimerie, l'Orient, le doute philosophique et la réforme religieuse. Tout le travail des siècles antérieurs s'y condense dans un vœu général d'émancipation pour les esprits et de relèvement pour les mœurs; courant généreux qui entraîne les plus nobles défenseurs et les plus hauts dignitaires de l'Église, et que l'adhésion presque unanime des gouvernements semble devoir rendre irrésistible.

Mais les intérêts menacés se redressent. Le fanatisme latent de la conscience catholique s'épouvante des destructions qui se préparent. La papauté surtout, battue en brèche par l'esprit d'examen et par la soif d'indépendance de ses tributaires, se replie sur elle-même et fait appel à toutes ses forces pour conserver intact le bénéfice de ses usurpations. Un Ordre nouveau, qui jouera désormais un rôle immense dans la direction du catholicisme, se groupe autour d'elle pour la défense à outrance. La lutte s'engage dans un concile plusieurs fois convoqué et ajourné, où se heurtent tous les grands noms et toutes les influences prépondérantes du siècle : Charles-Quint et Paul III, Catherine de Médicis et Philippe II, le protestantisme et le Vatican, au milieu des péripéties les plus inattendues de la politique et de la guerre. Eh bien, loin de réaliser la conciliation et la paix réclamées par les souverains comme par les peuples, cette assemblée resserre encore les liens de la discipline ecclésiastique, multiplie les dogmes et les servitudes obligatoires, fortifie le pouvoir arbitraire et illimité contre lequel protestaient la France et l'Allemagne, et consacre elle-même la rupture définitive du catholicisme avec la liberté intellectuelle.

C'est le tableau de cette grande crise de l'Église et de la papauté, aussi terrible que celle de l'arianisme au IVe siècle, que M. Martin Philippson a embrassé dans le livre que nous annonçons. Livre écrit sans autre parti pris que celui de la vérité absolue, mais saisissant à la fois par la grandeur et l'importance des intérêts engagés et par les lumières nouvelles que l'auteur a répandues sur chaque phase de leur développement.

Trois faits principaux dominent cette époque : la création de l'ordre des jésuites, le rétablissement de l'Inquisition romaine, et le concile de Trente. C'est à l'aide de ces trois éléments de résistance que l'Église a victorieusement repoussé toutes les transactions qui tendaient à restreindre son autorité. C'est aussi dans l'étude originale de ces trois manifestations du génie catholique que gît l'intérêt du livre de M. Philippson.

Grâce à une foule de publications modernes, de monographies, de correspondances et de documents peu connus, il a pu reconstituer de toutes pièces cet immense drame de manière à décourager toute recherche ultérieure. Le caractère de Loyola y prend sous sa plume un relief et une accentuation dont on n'avait jusqu'ici aucune idée. Les



institutions des jésuites, qu'on croit connaître par quelques extraits, y sont présentées, d'après les textes de leurs règlements intimes, sous un jour absolument neuf. La destruction, par l'Inquisition, des germes du protestantisme en Italie et en Espagne, le silence de la mort ou de la peur succédant tout à coup à la vie intellectuelle et artistique de la Péninsule, la décadence morale et l'abaissement national qui en résultent, sont autant de traits frappants de cette étude. Mais c'est surtout dans l'exposé des conflits et des déchirements intérieurs du concile de Trente que M. Philippson a accumulé les détails. Utilisant un grand nombre de publications récentes et notamment celle des procès-verbaux officiels du concile faite par le Père Theiner, il n'a rien laissé dans l'ombre des mobiles secrets qui ont pesé sur les délibérations de cette dernière Constituante du catholicisme.

L'Église est sortie de cette épreuve plus puissante et plus redoutable qu'auparavant, avec des dogmes nouveaux, une organisation plus centralisée, le principe du *non possumus*, celui de l'obéissance aveugle dans l'échelle hiérarchique, telle, en un mot, que nous la voyons fonctionner depuis trois siècles. Elle a perdu, il est vrai, la confiance des populations; mais elle a fini par rallier à elle, par une solidarité d'intérêts, les pouvoirs les plus hostiles à sa domination, et elle a constitué ainsi un catholicisme nouveau, plus politique que religieux, dont l'influence trouble encore aujourd'hui toutes les relations naturelles des États.

Le livre de M. Philippson est l'exposé le plus complet et le plus impartial de cette grande transformation catholique, qui explique tant de complications et tant de difficultés de notre temps.

Histoire naturelle des religions, par Eugène Véron. — 2 vol. in-18. Oct. Doin et Marpon et Flammarion.

La croyance aux esprits, base nécessaire de toutes les religions, dérive, selon l'auteur, du rêve et de l'hallucination. Sa forme simple et primitive est le fétichisme.

Mais cette croyance aux esprits et à leur puissance suit le progrès de l'observation humaine. On arrive peu à peu à distinguer les forces réellement efficientes : la fécondité de la terre, la puissance des eaux, la violence des orages, etc.

Il s'établit, en conséquence, une hiérarchie anthropomorphique qui aboutit plus ou moins fatalement à l'unité par la prépondérance croissante du feu lumineux considéré dans la foudre, dans la chaleur du soleil, dans la flamme du foyer.

La conception du Dieu suprême, qui en résulte, passe, à son tour, du mode concret au mode métaphysique et produit les religions spiritualistes des temps modernes.

L'exemple le plus frappant de cette logique dans l'évolution nous est donné par le védisme.

Cette évolution naturelle rencontre des causes de déviation dans les circonstances accidentelles de géographie, de langue, d'usages locaux, de mélanges de races, etc., qui greffent sur le tronc commun des conceptions particulières et constituent des religions distinctes et nouvelles. C'est ce que nous voyons dans la religion israélite, qui part du même principe fétichique et naturaliste que toutes les autres et qui finit par subir une transformation totale par suite d'une singularité propre aux langues sémitiques. Selon M. Eugène Véron, cette déviation du judaïsme a eu pour effet de produire le christianisme.

Ce qui appartient le plus spécialement à l'auteur de ces deux volumes, c'est :

1° La constatation du parallélisme de l'évolution historique des religions avec le progrès de l'observation de la nature;

2° La disposition en un ordre logique des transformations successives du védisme, dont les éléments épars sont entassés pêle-mêle dans le recueil des *Védas;*

3° La découverte et l'explication des causes de la déviation du judaïsme, entraînant comme conséquence logique la constitution du christianisme.

Les Finances de l'ancien régime et de la Révolution; origines du système financier actuel, par René Stourm, ancien inspecteur des finances et administrateur des contributions indirectes. — Paris, Guillaumin, 1885; deux vol. in-8°.

Un lien continu rattache les institutions financières de l'ancien régime aux institutions actuelles, bien qu'elles aient subi une transformation profonde à la fin du siècle dernier. Ce sont les preuves de cette connexité et les phases de cette transformation que le livre de M. René Stourm met spécialement en lumière. Après avoir exposé la situation financière sous l'ancien régime, il analyse et commente les réformes de Turgot et de Necker, les lois fiscales de l'Assemblée constituante, les opinions de ses rapporteurs, les débats qu'elles ont soulevés, etc. Arrivant à la Révolution, il décrit le règne et la chute des assignats, la faillite du tiers consolidé, les misères des pensionnaires et des rentiers, la corruption des fournisseurs, les épurations de fonctionnaires, les ventes de biens nationaux, l'absence de budgets et de comptes, tous les désordres, en un mot, qui interrompirent la marche en avant si bien commencée. L'auteur fournit sur ces divers sujets des renseignements curieux et nouveaux puisés aux Archives nationales. Il termine en montrant comment les gouvernements réguliers succédant à la Révolution reprirent et complétèrent l'œuvre des réformateurs de 1789.

Origines de la contribution foncière et de l'impôt mobilier, origines des patentes, des taxes d'enregistrement et de timbre, des droits sur le sel, sur les boissons, sur les matières d'or et d'argent, etc., origines du tarif général des douanes, de la liberté commerciale, de la formation des budgets et des comptes, toutes ces matières, traitées avec détail et méthode dans l'ouvrage de M. René Stourm, sont indispensables à connaître pour bien comprendre le mécanisme des finances actuelles.

Livres nouveaux

La grande édition définitive des *Œuvres complètes* de Victor Hugo, d'après les manuscrits originaux, est actuellement terminée. Elle se compose de 46 volumes in-8° (Hetzel et Quantin).

La Palestine au temps de Jésus-Christ, d'après le Nouveau Testament, l'historien Flavius Josèphe et les Talmuds, par Edmond Stapfer, docteur en théologie, avec deux tableaux, deux plans et une carte. — Un vol. grand in-8°. Fischbacher.

L'Idée de responsabilité, par M. L. Lévy Bruhl, professeur agrégé de philosophie. — In-8°. Hachette.

Romans nouveaux. — *La meilleure part*, par Léon de Tinseau; 1 vol. in-12, Calmann Lévy. — *Les vies muettes*, par Léon Allard; 1 vol. in-12, Ollendorff. — *Monsieur le préfet des Hauts-Monts*, par Félix Narjoux; 1 vol. in-12; Plon, Nourrit et Cᵉ.

Les langues et l'espèce humaine, par G. de Dubor. — Brochure; Louvain, Charles Peeters.

Phraséologie latine, par C. Meissner, traduite de l'allemand par Charles Pascal, professeur agrégé de grammaire. — 1 vol. de la *Nouvelle collection à l'usage des classes*. In-12. Klincksieck.

Dictionnaire français illustré des hommes et des choses, ou *Dictionnaire encyclopédique des écoles, des métiers et de la vie pratique,* par MM. Larive et Fleury. Ce grand ouvrage, orné de plus de 2500 gravures et de 120 cartes, paraît par livraisons à 50 centimes. — In-4°. Georges Chamerot. La 17e livraison est en vente.

Dictionnaire de pédagogie et d'instruction primaire, publié sous la direction de M. F. Buisson. 13e série (feuilles 121 à 130). — Grand in-8°. Hachette.

Le désordre des fiaunces et les excès de la spéculation à la fin du règne de Louis XIV et au commencement du règne de Louis XV, par M. Ad. Vuitry, de l'Institut. — Un volume in-12. Calmann-Lévy.

Poëtes modernes de l'Angleterre, Walter Savage Landor, Perey Bysske Schelley; John Keats; Elisabeth Barrett Browning; Dante Gabriel Rossetti; Algernon Charles Swinburne, par M. Gabriel Sarrazin. — Un vol. in-12. Paul Ollendorff.

Les Maladies de la personnalité, par M. Th. Ribot, directeur de la *Revue philosophique.* — Un vol. in-12. Félix Alcan.

Hans Holbein, par Jean Rousseau, avec deux portraits et 35 gravures; *J.-F. Millet,* par Charles Yriarte, avec un portrait et 24 gravures. — Brochures in-4°. Rouam, cité d'Antin.

Beaux-arts.

Le Louvre vient d'acquérir trois tableaux de Frans Hals. Ces tableaux, ainsi qu'un quatrième qui a été acquis par Mme de Rothschild, appartenaient au béguinage de Beyerstein à Harlem. Le portrait d'homme est celui de M. de Beyerstein, fondateur dudit béguinage; le portrait de femme, celui de Mme de Beyerstein; et le grand tableau représente toute la famille dans un jardin.

Ces toiles remarquables sont datées de 1629, la plus belle époque du peintre. C'est M. Joseph Reinach qui, au mois d'octobre dernier, voyageant en Hollande, a signalé ces tableaux au ministère des beaux-arts.

— On annonce pour le 1er mai prochain une nouvelle exposition des *Portraits du siècle* à l'École des beaux-arts. Le comité fait appel aux collectionneurs en faveur de cette œuvre à la fois artistique et charitable.

Parmi les membres du comité nous citerons MM. le marquis de Mortemart, président; le prince d'Arenberg, Arthur Baignères, Germain Bapst, Jules Comte, Paul Delondre, Gustave Dreyfus, G. Duplessis, Ephrussi, Fouret, comte de Ganay, comte d'Haussonville, Nast, Rothan, vicomte E.-M. de Vogüé.

Les offres de portraits doivent être adressées à M. le marquis de Mortemart, président de la Société philanthropique, 17, rue d'Orléans-Saint-Honoré.

La première exposition des *Portraits du siècle,* il y a deux ans, n'a pu être complète, faute de place. Un grand nombre d'œuvres de premier ordre n'ayant pu être admises, cette seconde exposition paraît devoir égaler la première en importance et en intérêt.

Faits divers

— L'*Intermédiaire* publie une lettre inédite de Mérimée à Stendhal. « C'est, fait remarquer l'*Intermédiaire,* le seul vestige qui nous reste présentement de la volumineuse correspondance que durent échanger l'auteur de *Colomba* et celui du *Rouge.* Mérimée prétendait avoir anéanti les lettres de Stendhal par égard pour les belles dames qui y étaient nommées : il est à craindre que les héritiers de Beyle n'aient eu le même scrupule. »

Nous citons la portion la plus intéressante de la lettre de Mérimée :

« Mon cher ami, M. Paul Delaroche, dont le nom me dispense de vous faire des phrases sur son talent, va passer une année à Rome. Je vous le recommande. Je vous serai bien obligé de lui faire faire des connaissances vraiment italiennes. Il ne manquera pas d'Anglais et de Français qui lui scieront le dos pour le voir peindre; mais il y a peu de personnes qui puissent lui être aussi utiles que vous pour lui faire connaître le pays...

« 9 juin 1834. »

— La *Gegenvart* (Berlin) triomphe de l'impuissance de l'Angleterre à contrarier la nouvelle politique coloniale de l'Allemagne.

« L'Angleterre, dit-elle, a suffisamment montré dans l'affaire d'Angra-Pequeña que le gouvernement allemand lui impose plus que n'importe quel autre, et l'on ne peut trouver que naturel que Bismarck ait mis abondamment à profit l'expérience acquise. L'auréole de l'Angleterre est aujourd'hui brisée, et tous les cris de détresse de la presse anglaise, toutes les protestations des colonies australiennes et des colonies de l'Afrique du Sud ne peuvent éveiller à Berlin qu'un sourire de compassion. L'Angleterre s'est fait haïr partout par sa politique coloniale égoïste. Orgueilleuse de sa puissance maritime, elle considérait l'univers entier comme sa propriété et ne souffrait pas qu'aucune autre puissance en eût un seul petit morceau. *On doit considérer* (1) *comme un fait d'une portée et d'une importance incommensurables que l'Allemagne ait osé et ait pu oser tenir tête à l'orgueilleuse Albion sur son élément propre et porter à sa politique coloniale un coup funeste.* »

La conclusion de l'article est que l'Allemagne doit se hâter de s'emparer, « par la douceur ou par la force », des îles Samora et Tonga; sans quoi, l'Angleterre la préviendra.

— David Witmer, du Missouri, un de ces trois hommes qui attestèrent publiquement, par écrit, en 1830, avoir vu, de leurs propres yeux, en 1827, l'ange qui aurait donné à Joseph Smith le *Livre de Mormon,* vient de déclarer, à l'âge de quatre-vingts ans, que toute cette histoire n'était qu'une mystification.

— La *Revue rétrospective,* recueil de bibliophile plein de documents curieux (inédits pour la plupart) et de citations bien choisies, dirigé par M. Paul Cottin, entre dans son second semestre. Le premier semestre est en vente (in-12, librairie Lepin, 12, galerie d'Orléans).

(1) Tout ce passage est souligné dans l'original.

Le gérant : Henry Ferrari.

Paris. — Imp. A. Quantin, 7, rue Saint-Benoît. [4523]



LA SEMAINE FINANCIÈRE

La plus grande partie de cette semaine a été consacrée au règlement des opérations engagées sur les rentes et les valeurs pendant le mois de janvier.

La conquête des cours ronds de 80 francs et de 110 francs sur le 3 0/0 et le 4 1/2 0/0 a donné lieu à une lutte assez vive entre acheteurs et vendeurs, deux ou trois jours avant la réponse des primes. Cette attaque imprévue a même ramené le 4 1/2 0/0 au-dessous du cours de 110 ; mais cette mauvaise impression n'a pas duré longtemps et sur ce fonds les primes ont été répondues au cours de 110,15.

Cette fois encore la liquidation s'est effectuée à l'avantage des acheteurs.

Sur les fonds publics les reports se sont établis aux taux suivants : 15 et 13 centimes sur le 4 1/2 0/0 ; 10 et 8 centimes sur le 3 0/0 ; 16 et 12 centimes sur l'amortissable.

Les cours de compensation sur nos rentes ont été établis dans les prix ci-dessous :

Le 3 0/0 à 80,35.
L'amortissable à 82,05.
Le 4 1/2 0/0 à 109,10 ex-coupon de 1 fr. 12 1/2.

Le mois dernier on avait compensé le 3 0/0 à 79,20 ; l'amortissable à 81,35 et le 4 1/2 0/0 à 109,25.

Les acheteurs ont donc gagné d'un mois à l'autre, reports non compris, 1 fr. 15 sur le 3 0/0, 0 fr. 70 sur l'amortissable et 0 fr. 96 1/2 sur le 4 1/2 0/0, en tenant compte du coupon de 1 fr. 12 1/2.

La liquidation a également été bonne pour les valeurs. Les reports ne se sont point élevés et toutes les positions ont pu être prorogées aux conditions les plus raisonnables.

Parmi les valeurs nous citerons surtout le Crédit foncier, en hausse sensible à 1320 au comptant et à 1325 à terme. Les obligations des divers emprunts de cette société sont demandées à leurs plus hauts cours. Cette fermeté remarquable tient à la résolution prise par les capitalistes de ne rechercher que les valeurs absolument sûres pour leurs placements.

Les obligations foncières 1883 valent 360. Les obligations à lots des emprunts 1879 et 1880 varient de 445 à 450.

A. Lacroix.

VIENT DE PARAITRE

LE PREMIER NUMÉRO DE LA

REVUE CONTEMPORAINE

LITTÉRAIRE, POLITIQUE & PHILOSOPHIQUE

ADMINISTRATION : 2, rue de Tournon, PARIS

La Revue ne publie rien que d'inédit

Sommaire du premier numéro :

AU PUBLIC, LA RÉDACTION; **LETTRES INÉDITES**, JULES DE GONCOURT; **EDGAR POE**, *Étude critique*, ÉMILE HENNEQUIN; **LA COURSE A LA MORT**, *Roman*, ÉDOUARD ROD; **L'IMMUABLE**, et **SUR UN BERCEAU**, *Poésies*, EDMOND HARAUCOURT; **LE PASSÉ ET L'AVENIR DU SÉNAT**, F. JOUSSEMET; **JULES FERRY**, UN DÉPUTÉ; **LE THÉATRE EN ALLEMAGNE**, E. ENGEL; **BIBLIOGRAPHIE ET CRITIQUE.**

ÉTUDES, ARTICLES, ROMANS, VERS A INSÉRER DANS LES NUMÉROS SUIVANTS

La *Course à la Mort* (suite), roman, par Édouard ROD; la *Crise économique*, par M. Joseph CHAILLEY; les *Inquiétudes de Don Simuel*, poème par M. LECONTE DE LISLE; l'*État actuel du Théâtre*, par M. Adrien REMACLE; *Physiologie du Conservateur*, par M. F. de PRESSENSÉ; *Humbles Messies*, études par M. Catulle MENDÈS; *Vieilles Amours*, par M. Eugène FORGUES; étude critique, par M. Émile ZOLA; étude critique sur *Charles Baudelaire*, par M. Théodore de BANVILLE; le *Socialisme de M. de Bismarck*, par M. F. de PRESSENSÉ; une Nouvelle de M. Alphonse DAUDET; le *Gros-Caillou*, par M. J.-K. HUYSMANS; autre étude critique sur *Mademoiselle de Maupin*, par M. Théodore de BANVILLE; l'*Esthétique de Richard Wagner*, la *Démocratie* et la *Littérature*, par M. ED. ROD; le *Poète américain Whitman*, étude critique par M. Gabriel SARRAZIN; la *Tunisie*, par M. Marcel FRESCALY; le *Conseil municipal de Paris*, par M. F. de PRESSENSÉ; *Génie posthume*, par M. Harry ALIS; *Jacques Hardier*, par M. Adrien REMACLE; *Gustave Flaubert*, étude critique par M. Émile HENNEQUIN; la *Damoiselle élue*, poésie de M. D.-G. ROSSETTI, traduite par M. G. SARRAZIN; *Barbey d'Aurevilly*, étude critique par M. Émile MICHELET; *Rondeau redoublé*, de M. LECONTE DE LISLE; une Nouvelle de M. CAPUANA; une Nouvelle de M. GUY DE MAUPASSANT, etc.

COLLABORATEURS FRANÇAIS

MM. HARRY ALIS, PAUL ARÈNE, THÉODORE DE BANVILLE, MAURICE BARRÈS, JOSEPH CHAILLEY, ALPPHONSE DAUDET, JEAN DOLENT, EUGÈNE FORGUES, ANATOLE FRANCE, MARCEL FRESCALY, GUSTAVE FUSTIER, EDMOND DE GONCOURT, EDMOND HARAUCOURT, ÉMILE HENNEQUIN, LÉON HENNIQUE, J.-K. HUYSMANS, F. JOUSSEMET, LECONTE DE LISLE, GUY DE MAUPASSANT, CATULLE MENDÈS, ANDRÉ MICHEL, ÉMILE MICHELET, NADAR, GEORGES NARDIN, FRANCIS DE PRESSENSÉ, ADRIEN REMACLE, ÉDOUARD ROD, MAURICE ROLLINAT, PAUL ROUAIX, GABRIEL SARRAZIN, ÉMILE ZOLA.

COLLABORATEURS ÉTRANGERS

MM. DEL BALZO, GEORGES BRANDÈS, CAPUANA, FÉLIX DAHN, CHECCHI, E. ENGEL, INGRAM, CAMILLE LEMONNIER, ALEXANDRE MACÉDONSKI, OBREEN, VITTORIO PICA, ADOLPHE RIBAUX, WILLIAM ROSSETTI, JAN TEN BRINK, VERGA, DE VOLZOGEN, ERNST ZIEGLER.

Abonnements : Paris, **20 francs**; Départements et Étranger, **22 francs.**

Le numéro, 2 francs.

Un numéro spécimen est envoyé franco contre 2 francs en timbres-poste.

Il sera tiré *vingt* exemplaires numérotés sur papier de Hollande, l'abonnement d'un an à 60 francs, et *dix* exemplaires numérotés sur papier du Japon, l'abonnement d'un an à 100 francs, avec une eau-forte par numéro.

Les abonnements sur papier de luxe seront servis avec le retard nécessaire pour assurer le plus parfait tirage, le séchage le plus complet de l'encre et le brochage le plus soigné possible. Un exemplaire sur papier ordinaire est envoyé à chaque abonné au papier de luxe lors de l'apparition de chaque numéro.

Les abonnements sur papier de luxe se souscrivent pour un an et se payent par trimestre. Ils portent au faux titre le nom du titulaire.

Le premier numéro (papier de luxe) contiendra un portrait à l'eau-forte de Jules de Goncourt.

La Revue paraît le 25 de chaque mois.

Paris. — Typ. A. Quantin, 7, rue Saint-Benoît. [4609]

PRIX DU NUMÉRO : 60 CENTIMES

N° 7. — 14 Février 1885. — 3e série, cinquième année, premier semestre (tome 35)

REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

PARAISSANT LE SAMEDI

Fondée en 1863.

SOMMAIRE DU N° 7

PRIX DE L'ABONNEMENT

A LA REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE SEULE.			AVEC LA REVUE SCIENTIFIQUE		
Paris	Six mois. 15 fr.	Un an 25 fr.	Paris	Six mois. 25 fr.	Un an. 45 fr.
Départements	— 18	— 30	Départements	— 30	— 50
Étranger	— 20	— 35	Étranger	— 35	— 55

LES ABONNEMENTS PARTENT DU 1er DE CHAQUE TRIMESTRE

Les abonnements sont reçus sans frais chez tous les libraires et dans les bureaux de poste des pays d'Europe et des États-Unis.

RÉDACTION ET ADMINISTRATION : 111, BOULEVARD SAINT-GERMAIN

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

ABONNEMENTS ET VENTE AU NUMÉRO

AU BUREAU DES REVUES, 111, BOULEVARD SAINT-GERMAIN 111, PARIS

ET CHEZ TOUS LES LIBRAIRES ET MARCHANDS DE JOURNAUX

REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

(REVUE BLEUE)

DIRECTEUR : M. EUGÈNE YUNG.

1er SEMESTRE 1885. (3e SÉRIE). NUMÉRO 7. (22e ANNÉE). — 14 FÉVRIER 1885.

LA POLITIQUE COLONIALE ET L'ALLIANCE ANGLAISE

Lorsqu'on étudie avec quelque attention la politique extérieure de la France depuis que la république est définitivement constituée et que, cessant de lutter pour la vie au dedans, notre pays s'est remis à s'occuper des affaires du dehors, on reconnaît qu'elle a été dominée par une préoccupation presque exclusive : la préoccupation coloniale. Dans les premières années qui ont suivi la guerre de 1870-1871, il ne pouvait être question pour nous que de refaire nos forces, de réorganiser notre armée et nos finances, et de veiller attentivement à ce qu'un nouvel orage ne nous surprît pas à l'improviste au milieu de cette œuvre de restauration nationale. On se rappelle, en effet, à quels dangers nous étions exposés et quelles menaces venaient presque périodiquement, à la fin de chaque hiver, assombrir pour nous l'horizon. La France, une main sur ses blessures, l'autre sur ses armes brisées qu'elle travaillait à réparer, attendait l'avenir. Peu à peu cependant, sa situation s'est modifiée avec celle de l'Europe. La guerre qui a éclaté entre la Russie et la Turquie, et dans laquelle cette dernière puissance n'a été vaincue qu'après un effort considérable et imprévu pour bien des personnes, a préparé des complications d'où devaient sortir, avec des alliances nouvelles, des chances de changement dans l'équilibre européen dont nous pouvions être tentés de profiter.

Un instant, la France avait semblé, en effet, sur le point de céder à ce mirage fatal d'une reprise active de politique continentale. Sous le ministère de M. Decazes et sous les cabinets réactionnaires dont les principes étaient bien vus à Saint-Pétersbourg, elle se compromettait par des coquetteries envers la Russie, qui excitaient naturellement à Berlin les plus vives colères. Par une politique de gratitude anticipée, aussi imprévoyante que naïve, elle se faisait ouvertement, ostensiblement, l'auxiliaire bénévole de l'empire moscovite. La conséquence inévitable, et peut-être prochaine, de cette conduite imprudente eût été la guerre. Or y était-on préparé? Était-on mûr pour la revanche? Était-il possible de songer sérieusement à enlever à l'Allemagne, encore chaude de ses victoires, les malheureuses provinces qu'elle nous avait ravies? C'est ce que les républicains, dès leur arrivée au pouvoir, n'ont pas pensé, montrant en cela une sagesse qui aurait été singulièrement féconde s'ils avaient su y persévérer. Leur premier acte a été de rompre avec la politique continentale de M. le duc Decazes et de se rendre au congrès de Berlin, non pour y chercher des alliés en vue d'un conflit européen, mais pour y rassurer l'Europe sur nos projets en lui faisant voir que toute notre activité, que toutes nos forces reconstituées allaient être employées à une œuvre dont nul ne devait prendre ombrage. La politique coloniale et l'alliance anglaise étaient les gages donnés par la république naissante pour attester ses intentions pacifiques; et c'est si bien ainsi qu'elles ont été comprises, qu'il en est résulté tout d'abord une accalmie générale et la cessation immédiate des bruits belliqueux qui retentissaient chaque année des deux côtés des Vosges.

I.

Il est nécessaire de rappeler ces origines de la politique coloniale, aujourd'hui que cette politique, grâce à la manière malheureuse dont elle a été pratiquée, nous entraîne en des guerres lointaines où s'engloutissent tant de millions et tant de vies humaines et nous vaut à la fois l'animosité de l'Angleterre, la rivalité jalouse de l'Italie et l'amitié, aussi compromettante que peu désintéressée, de l'Allemagne.

Beaucoup de personnes ne pardonnent pas à M. Waddington de l'avoir inaugurée au congrès de Berlin. Par une injustice assurément bien extraordinaire, elles font remonter jusqu'à lui la responsabilité des fautes de ses successeurs, qui lui ont pris de la politique coloniale le nom et l'étiquette, mais qui, d'ailleurs, ont abandonné tous les principes, toutes les règles de conduite qu'il avait si heureusement établis pour la pratiquer. Selon eux, il est le grand coupable, et c'est de la fondation du contrôle anglo-français en Égypte que datent toutes les difficultés au milieu desquelles nous nous débattons en ce moment. On conviendra toutefois qu'à l'époque où M. Waddington s'est uni à l'Angleterre afin d'essayer de résoudre, d'un commun accord, la question égyptienne, cette manière d'agir, de la part de la France, lui a valu tout de suite un résultat qu'elle paye bien cher actuellement : nous voulons dire le bon vouloir de l'Allemagne.

Chose étrange! c'est pour nous détacher tout à fait de l'Angleterre, c'est pour rompre les derniers liens qui existent entre elle et nous, c'est pour substituer la haine à notre intimité d'autrefois, que l'Allemagne nous fait, à l'heure présente, des avances amicales; et si nous acceptons ces avances, malgré toutes les considérations qui devraient nous porter à les repousser, c'est aussi pour lutter contre l'Angleterre, pour l'obliger à tenir compte de nos droits, pour arrêter ses empiétements égoïstes et mettre un terme à ses envahissements. Au lendemain du congrès de Berlin, au contraire, il nous avait suffi de nous rapprocher de l'Angleterre pour que l'Allemagne modifiât vis-à-vis de nous ses sentiments d'hostilité. Les raisons de ce changement sont faciles à deviner. Jusqu'au congrès de Berlin, l'Allemagne redoutait sans cesse de nous voir contracter avec la Russie une alliance qui aurait été nécessairement dirigée contre elle. Tout l'effort de sa politique tendait donc à mettre entre la Russie et nous une barrière aussi élevée que possible. L'alliance anglaise était cette barrière. Tant que nous marchions la main dans la main de l'Angleterre, nul ne pouvait même nous soupçonner de songer à préparer avec la Russie de nouveaux bouleversements européens. Aussi M. de Bismarck, qui n'avait pas encore opéré la grande évolution par laquelle il est passé de la politique pure à la politique économique, et pour lequel les problèmes industriels et commerciaux n'avaient point encore acquis l'importance capitale qu'il leur accorde aujourd'hui, se préoccupait-il uniquement de nous éloigner de la Russie, insoucieux du danger, encore inaperçu, de nous laisser entreprendre avec l'Angleterre la conquête du globe et l'exploitation de ses richesses.

Car c'est là ce que signifiaient, pour les hommes prévoyants qui les avaient inaugurées, la politique coloniale et l'alliance anglaise. Au lendemain de nos désastres, ils avaient discerné, avec une sûreté de coup d'œil réellement supérieure, une des conséquences les plus graves qui devaient en découler. Battus comme nous l'avions été, ne pouvant pas songer de longtemps à recommencer la lutte, il était inévitable que notre recueillement forcé amenât, malgré le régime militaire qui dominait en Europe, une période de paix et de travail. Mais ce n'est point à nous, si nous n'y prenions garde, que cette période de paix et de travail profiterait le plus. Nation vieillie, d'ailleurs en partie épuisée par la guerre, possédant un outillage ancien et coûteux à renouveler, il était certain que nous marcherions moins vite dans la voie du progrès que les peuples nouveaux, enivrés de leur jeunesse, qui partout autour de nous cherchaient à se donner une industrie et un commerce pareils aux nôtres. Leurs marchés allaient d'abord se fermer à nos produits, et plus tard ils allaient eux-mêmes nous faire concurrence sur tous les marchés du monde. Nous n'avions qu'un moyen d'éviter cette défaite, presque aussi malheureuse pour nous que la défaite militaire : c'était de gagner nos futurs rivaux de vitesse et de profiter des années où, cherchant encore à se reconnaître, absorbés par le travail préparatoire de la création de leur matériel, préoccupés aussi d'ambitions politiques et de soucis guerriers, ils étaient impuissants à nous atteindre et ne songeaient même pas à nous poursuivre, pour nous emparer avant eux de débouchés que nous serions ensuite maîtres de leur ouvrir ou de leur interdire à notre gré.

C'était là sans nul doute une forme particulière de la revanche dont les avantages pouvaient être considérables. Qui sait même s'ils n'eussent pas dépassé les plus belles espérances? Le jour où les peuples de l'Europe auraient reconnu que l'homme vit avant tout de pain et que la formation d'un courant commercial vaut une victoire, s'ils avaient été obligés de compter avec nous pour obtenir leur part de l'exploitation du globe, qui sait à quelles concessions nous aurions pu, graduellement et pacifiquement, les amener? Et ce qui nous rendait cette entreprise possible, sinon facile, c'était la conviction qui régnait en Allemagne que « l'ère de fer et de feu » devait durer encore de longues années. Lorsque M. de Moltke déclarait au Reichstag qu'il faudrait rester un demi-siècle l'arme au pied, prêt à défendre l'unité allemande contre les agressions de l'Est et de l'Ouest; lorsque M. de Bismarck ourdissait

les trames diplomatiques les plus compliquées pour séparer tantôt la France, tantôt l'Autriche de la Russie, il était évident qu'ils ne pensaient ni l'un ni l'autre, ainsi qu'ils semblent le faire aujourd'hui, que les luttes économiques sont les plus fécondes, celles où le succès a le plus de prix, et que l'heure avait sonné de les préférer à toutes les autres.

Ceux qui attaquent avec violence la politique coloniale, ceux qui n'y voient qu'une duperie, auraient de la peine à expliquer comment un génie aussi réaliste que celui de M. de Bismarck a fini par l'adopter avec tant d'énergie et de conviction. Toute l'Europe, en ce moment, est gagnée par la fièvre colonisatrice. Est-ce une maladie, comme on le dit? Assurément non. Cette manière légère d'apprécier le fait capital de notre histoire contemporaine prouve un jugement médiocre de la part de ceux qui s'y laissent entraîner. Mais il est vrai que la fièvre colonisatrice, qui ne cessera plus, a été assez lente à se déclarer, et qu'il eût dépendu de nous d'en prévenir ou du moins d'en éloigner l'éclosion. Il suffisait pour cela de poursuivre la politique d'entente avec l'Angleterre, inaugurée au congrès de Berlin. Si les deux grandes puissances maritimes et commerciales du monde étaient restées unies, si elles avaient nettement manifesté leur intention de ne point se séparer, si en toutes circonstances on les avait vues d'accord, personne n'eût songé à entrer en compétition avec elles, parce que personne n'eût cru possible le succès de cette compétition. Le prestige de l'Angleterre, qui a subi dans ces dernières années de si graves atteintes et qui vient, à cette heure même, d'éprouver le plus terrible échec, serait, en effet, demeuré intact. On n'aurait pas plus douté de sa force qu'on ne doute de sa richesse. Et, réellement, sa force eût égalé sa richesse; car, appuyée sur la France, elle aurait été en mesure de braver toutes les coalitions maritimes qui risquaient de se former contre elle. De plus, avec notre concours, il n'y a pas d'entreprise coloniale qui eût présenté pour elle de sérieux obstacles. Toutes les personnes quelque peu au courant des affaires d'Égypte affirment à bon droit que jamais l'insurrection d'Arabi ne s'y serait produite si l'on n'était parvenu à persuader aux indigènes que nous désirions faire échec aux Anglais ; et la révolte du Mahdi n'eût été qu'un de ces incidents sans importance, qu'une de ces crises passagères et insignifiantes qui se produisent en grand nombre dans le monde arabe, si les éléments révolutionnaires partis du Caire n'avaient point embrasé jusqu'aux sables du Soudan. Le Mahdi est le successeur d'Arabi, son héritier direct. Si éclatante qu'elle soit, la victoire qu'il remporte en ce moment sur l'Angleterre ne doit pas nous faire illusion. C'est le long succès d'Arabi, c'est son impunité après la défaite, qui ont donné au monde arabe le choc sous lequel Khartoum est tombé. Si les Anglais étaient restés alliés aux vainqueurs de Kairouan, la ville sainte de l'Islam, s'ils avaient écrasé avec eux la révolution d'Égypte, jamais l'incendie n'eût gagné le Soudan et dévoré tour à tour Hics et Gordon.

Ce qui est vrai de l'Angleterre ne l'est pas moins de nous-mêmes. Appuyés par l'Angleterre, chacun nous aurait regardés comme invincibles sur mer. Les complications humiliantes et cruelles que nous subissons à Madagascar et au Tonkin ne sont, de l'aveu universel, que le fruit de notre rupture avec les Anglais. Deux nations seulement étaient connues jusqu'ici de ces populations plus ou moins barbares sur le territoire desquelles se portent les entreprises coloniales : la France et l'Angleterre. Après la guerre de Crimée, après la guerre de Chine, il était admis chez elles, comme une sorte d'article de foi, que nul ne pouvait résister à la France et à l'Angleterre unies : aussi l'effort de celles que menaçait la domination soit de l'une soit de l'autre de ces nations était-il de les séparer. Les Égyptiens y ont réussi, et de là est venue la crise actuelle ; les Chinois n'ont pas été moins habiles, et de là est née la guerre que nous soutenons si péniblement au loin. Mais si nous avions été, de part et d'autre, plus sages et plus heureux, si nous avions conservé, l'Angleterre et nous, notre alliance mutuelle, c'est avec la plus grande facilité que nous aurions surmonté ensemble, dans toutes les parties du globe, les difficultés qui se seraient dressées sous nos pas. Et l'Europe, assistant à ce spectacle, serait restée convaincue qu'il était inutile de nous disputer la conquête coloniale et maritime du monde, parce que, comme les peuples barbares, elle jugeait que nous avions pour cette conquête un génie particulier, que toute notre histoire nous y portait, et que d'ailleurs notre avance sur les autres puissances à cet égard était telle, qu'il ne serait pas possible de nous rejoindre et de nous arrêter.

C'est ce qu'avaient parfaitement compris les fondateurs du contrôle anglo-français en Égypte et l'homme qui est devenu ensuite le partisan le plus éloquent, le plus perspicace et aussi, hélas! le plus malheureux de ce contrôle, M. Gambetta.

Ils n'avaient pas voulu tenter en Égypte une entreprise isolée. Dans leur pensée, le contrôle anglo-français était une première expérience qui aurait été reprise, en cas de réussite, partout où il eût été possible de le faire avec fruit. En s'efforçant de résoudre par la paix, sans combats, la question égyptienne, la France et l'Angleterre contractaient l'habitude de travailler à la même œuvre, dans leur intérêt mutuel et pour le progrès de la civilisation générale. Elles opposaient cette manière d'agir aux procédés violents de la guerre que d'autres employaient autour d'elles. Par ce moyen même, elles décourageaient les rivalités belliqueuses qu'elles auraient pu rencontrer en Europe. Cela est si vrai que, tant qu'a duré le contrôle anglo-français, le concours de toutes les puissances ne leur a pas manqué un seul jour. Mais, de plus, elles prévenaient

entre elles deux tous les conflits d'ambition. Profitant également des avantages de l'accord, elles s'apercevaient chaque jour de la solidarité complète de leurs intérêts. Menacées l'une et l'autre de la concurrence prochaine des nations jeunes qui cherchent à se donner une industrie et un commerce, ayant également besoin de liberté commerciale pour lutter contre les tendances protectionnistes de ces nations, obligées de chercher également des débouchés sur tous les points du globe afin de remplacer les marchés qui se ferment devant elles en Europe, ayant enfin à défendre les conquêtes de leur passé contre les envahissements de ceux qui ne comptent qu'avec l'avenir, elles trouvaient dans leur union les meilleures garanties du maintien de leurs droits et de leur prospérité respectives. L'Égypte, préservée de l'anarchie, rendue indépendante et riche, aurait été le témoignage de la légitimité et de l'utilité de leur suprématie. Elles y auraient puisé des titres à la prépondérance coloniale.

Plus tard, à la chute de l'empire ottoman, la Syrie eût été sauvée par les mêmes procédés. Les grandes routes commerciales du monde seraient restées libres. La solution de toutes les questions du même genre qui ont surgi en ces dernières années aurait été pareille. Nous dominons sur le haut Niger, l'Angleterre sur le delta du fleuve : avions-nous besoin d'une conférence européenne pour nous en partager l'administration? Dans le bassin du Congo, l'Angleterre ne possède rien; mais elle a cherché à se faire accorder par le Portugal des droits commerciaux sur l'embouchure du fleuve : si elle eût été notre alliée, elle les eût obtenus bien plus aisément de nous, et nous n'aurions pas eu à partager nos droits politiques avec l'Europe. Elle nous eût aidés au Tonkin et à Madagascar; mais, en revanche, nous lui aurions largement ouvert ces nouveaux marchés, et, si un jour l'Inde eût été menacée, peut-être eût-elle trouvé dans l'Indo-Chine française, dont elle redoute tant la formation, un appui contre une invasion qui nous aurait donné un voisinage cent fois plus dangereux que le sien.

Ce n'est pas là, quoi qu'on puisse en penser, une simple rêverie politique. Peu s'en est fallu que la réalité répondît à cette rêverie. A voir la violence de l'entraînement avec lequel toutes les puissances se livrent aujourd'hui aux entreprises coloniales, il semble que rien n'aurait pu arrêter cet élan universel qui emporte hors d'elle-même, qui jette sur toutes les mers, sur toutes les plages lointaines, une Europe travaillée par les crises économiques, mal à l'aise sous le régime militaire qui l'oppresse, impatiente d'expansion et de dérivation pour ses populations ouvrières et agricoles auxquelles son vieux sol ne suffit plus. On n'avait point assisté depuis le XVI[e] siècle à un pareil spectacle; on n'avait point contemplé, depuis lors, éruption pareille de l'esprit d'aventure. Nul ne résiste, tout le monde cède au courant. Quand on y regarde de plus près toutefois, on reconnaît que cet engouement général est de bien fraîche date et qu'il a été précédé d'une longue période durant laquelle les peuples européens ne songeaient qu'à acquérir ou à conserver l'hégémonie politique sur le continent. Hier encore, la France et l'Angleterre seules faisaient de la politique coloniale; personne n'avait l'idée de les imiter ou de les entraver. Les deux grandes nations unifiées qui venaient de se former en Europe avaient le sentiment ou, si l'on veut, l'instinct que toutes leurs forces leur étaient nécessaires à l'intérieur pour achever leur organisation militaire, sociale et politique, et qu'en conséquence il ne leur était pas permis de les dépenser au dehors. « On peut affirmer — a dit Stuart Mill dans une phrase célèbre qui est devenue en quelque sorte l'évangile de la colonisation, — on peut affirmer que la fondation des colonies est la meilleure affaire dans laquelle on puisse engager les capitaux d'un *vieil et riche* pays. » Vieil et riche! ces adjectifs ne s'appliquaient qu'à la France et à l'Angleterre. Les entreprises coloniales sont, en effet, des placements à longs termes, qui rapportent beaucoup, mais non pas à la génération qui les fait; il faut avoir, pour s'y livrer avec fruit, un grand passé derrière soi, une accumulation considérable de capitaux, et le temps d'attendre. Un peuple nouveau, auquel toutes les ressources qu'il possède peuvent être chaque jour nécessaires soit pour défendre ses frontières contestées, soit pour créer son industrie, soit pour mettre son territoire en valeur par l'agriculture, montre à coup sûr quelque imprudence lorsqu'il tente de coloniser. Il risque, en dépensant au loin une fortune encore naissante, de la dilapider follement; semblable à un homme d'affaires qui en serait à ses débuts, qui n'aurait point un fonds très solide, et qui n'hésiterait pas à se lancer quand même dans les opérations les plus chanceuses, dont le succès même ne pourrait être prochain.

Sans contester les causes profondes, nécessaires, qui ont fait naître, qui devaient faire naître en Europe le mouvement colonisateur, il n'en est pas moins permis d'affirmer que ce mouvement est parti trop tôt pour les peuples nouveaux qui s'y abandonnent avec le plus d'enthousiasme. Il est clair que le jour où leur situation politique eût été affermie, leur industrie créée, leur fortune assurée, l'Allemagne et l'Italie ne pouvaient manquer de songer à fonder des établissements coloniaux. Mais ce jour est-il bien arrivé? Mais, après quelques années seulement d'existence politique, sont-elles déjà tellement maîtresses de leurs forces qu'elles n'aient plus qu'à les dépenser sans compter? A coup sûr non. Il a fallu, pour faire naître dans ces deux pays l'engouement de la politique coloniale, une disposition particulière à suivre nos modes dont ni l'un ni l'autre, quels que soient les dédains qu'ils affectent tous deux envers nous, ne s'est jamais complètement débarrassé. En ce qui touche l'Italie, la chose est évidente. Elle ne

l'est pas moins par rapport à l'Allemagne. Rien de plus curieux que de suivre, dans les discours de M. de Bismarck, les évolutions de sa pensée au sujet de la politique coloniale. Sa première préoccupation semble avoir été de ne pas imiter la France : à Dieu ne plaise que la docte et scientifique Germanie suivît la conduite légère, inconsidérée, maladroite, de cette Gaule toujours ignorante et folle! La politique coloniale allemande devait différer du tout au tout de la politique coloniale française. Peu à peu pourtant, elle s'en est rapprochée à ce point que les plus perspicaces ne distingueraient pas entre les deux la plus petite différence. L'Allemagne, qui ne devait exposer jamais, pour une autre cause que la défense de ses frontières continentales, la solide carcasse d'un soldat poméranien, en a déjà compromis quelques-unes, de ces précieuses carcasses, sur la côte des Cameroons. Elle a le doigt dans l'engrenage, qu'on nous passe la vulgarité de l'expression; les passions populaires, l'orgueil national se sont déjà enflammés pour les conquêtes coloniales; de l'insignifiante expédition des Cameroons à une guerre du Tonkin quelconque, il y a moins loin qu'on ne le croit à Berlin. Certes, nous sommes parfois bien entreprenants, bien peu soucieux des obstacles pratiques que peuvent rencontrer les rêves de notre imagination; néanmoins nous ne faisons pas d'annexions à l'allemande, et ce n'est pas nous qui d'un seul trait de plume, sans autre formalité que l'érection d'un drapeau, aurions déclaré nôtre une partie de la Nouvelle-Guinée.

Mais le désir inconscient de nous imiter n'aurait pas suffi pour décider l'Allemagne à se lancer dans la voie où elle est entrée. Il a fallu encore notre rupture avec l'Angleterre, qui nous laissait, elle et nous, désarmés. Lutter contre nos capitaux unis, contre nos forces unies, n'eût paru possible à personne, même à M. de Bismarck. Ah! sans doute M. de Bismarck n'a jamais eu une bien grande idée de l'Angleterre; on cite les mots injustes et blessants qu'il a prononcés sur elle; dès le début de sa carrière, il la considérait quelque peu comme une quantité négligeable en Europe. Néanmoins, s'il la trouvait impuissante sur le continent, il la croyait très forte sur mer. Il déclarait que jamais la baleine n'atteindrait un éléphant européen; mais il n'était pas éloigné de penser qu'en revanche aucun de ces éléphants ne pourrait écraser la baleine. Ce n'est que depuis quelques années qu'ayant compris, avec son merveilleux esprit, le parti à tirer des inventions de la marine moderne, il s'est avisé qu'après tout il suffisait d'une barque de pêcheurs et de quelques harpons pour mettre à mort la plus grosse des baleines. Au lendemain du congrès de Berlin et de cette étonnante démonstration de la flotte anglaise à la baie de Besika devant laquelle la Russie s'était arrêtée, aux portes même de Constantinople, prise d'un inexplicable effroi, l'Angleterre avait regagné, même aux yeux de M. de Bismarck, tout son prestige maritime : que lui fallait-il pour le conserver? Posséder l'amitié de la seule puissance dont la marine pouvait alors lutter avec la sienne et qui lui apportait, en outre, le concours d'une force militaire qu'elle n'avait pas. Alliée à la France, nous le répétons, l'Angleterre était ou paraissait invincible, et bien des années se seraient écoulées avant que les nations les plus hardies de l'Europe s'avisassent d'entrer en concurrence avec elle.

Comment nos voisins ne l'ont-ils pas senti ? Comment n'ont-ils pas vu que c'était leur entente avec nous qui retenait jusqu'ici l'Allemagne? Il a suffi d'ébranler cette entente pour que l'Allemagne s'aperçût subitement qu'il était possible de jouer entre nous deux le rôle du troisième larron de la fable et de se créer des colonies à côté des nôtres, peut-être même aux dépens des nôtres. L'Angleterre commence à le comprendre; elle le comprendra chaque jour davantage. Elle a voulu faire d'abord, comme on dit, bonne fortune à mauvais jeu. Elle s'est inclinée sans murmurer devant certains faits qui, en d'autres temps, auraient produit chez elle une révolte générale; mais les faits de ce genre se sont multipliés, étendus, reproduits dans tout l'univers; et l'Angleterre, qu'elle consente ou non à le reconnaître, est aujourd'hui la victime de son isolement d'avec la France; car, lorsqu'elle est isolée de la France, elle l'est du monde entier.

II.

Si nous remontons à l'origine de la rupture entre la France et l'Angleterre, nous devons avouer sans hésiter que les premiers torts nous appartiennent. Autant les républicains arrivés au pouvoir à la suite de l'échec de la coupable tentative du 16 Mai avaient montré de sagesse et de prévoyance en fondant l'alliance anglaise, autant ceux qui leur ont succédé ont fait preuve d'aveuglement en déchirant cette alliance. Et la bonne foi nous oblige à déclarer qu'ils l'ont fait. Refuser d'aller, avec l'armée anglaise, cueillir les lauriers, nullement arrosés de sang, de Tell-el-Kébir, c'était, à coup sûr, rompre avec nos alliés, ou du moins leur donner un motif sérieux, une raison plausible de rompre avec nous.

Sans doute l'alliance franco-anglaise n'avait pas été sans quelques difficultés. Au moment où M. Gambetta, avec un bon sens si sûr, avait signalé à l'Angleterre les périls de l'insurrection militaire égyptienne et lui avait démontré la nécessité d'étouffer dans son germe un mouvement qui, insignifiant en lui-même, devait produire de si terribles conséquences par ses progrès ininterrompus, le gouvernement anglais lui avait opposé des hésitations, des doutes, des scrupules qu'on pouvait interpréter comme un secret désir de mettre fin à l'action commune. Nous n'en sommes pas moins persuadé,

quant à nous, que cette interprétation n'était point exacte ou ne l'était qu'en partie. L'Angleterre est un pays lent à se décider, à cause des intérêts innombrables qui s'entre-croisent dans sa politique et qui souvent la paralysent. Elle ne l'a que trop prouvé depuis par sa conduite en Égypte, où, comme le paresseux de l'Évangile, elle veut et elle ne veut pas, où elle est tiraillée entre ses ambitions et ses craintes, ses convoitises et ses pusillanimités, où elle laisse aller les événements sans parvenir jamais à les diriger, où elle marche en aveugle vers des catastrophes telles que celle qui vient de lui montrer subitement la profondeur de l'abîme où elle s'est laissé tomber.

Nous n'avions pas été non plus sans péché, tant qu'avait duré notre accord. Alors qu'on promettait à Paris de soutenir l'Angleterre, nos agents consulaires au Caire s'étaient donné pour mission de la combattre en Égypte. Tout le monde sait aujourd'hui que notre consul général, M. de Ring, avait favorisé de son mieux les débuts de la révolte d'Arabi, espérant s'en servir contre les Anglais; lui-même a raconté ou fait raconter depuis, dans les journaux, que le chef des colonels insurgés était venu mettre son épée à ses pieds et qu'il l'avait reçu sans le décourager. Les Anglais auraient donc pu nous adresser les reproches que nous leur adressions à eux-mêmes. Mais, après le massacre d'Alexandrie, lorsqu'une intervention en Égypte est devenue nécessaire, on doit reconnaître que les Anglais ont été parfaitement loyaux envers nous. Ils nous ont invités à les accompagner, à joindre nos armes aux leurs pour une entreprise sans danger. Nous avons refusé. Ils sont allés plus loin alors : ils nous ont offert de prendre un gage contre eux, et quel gage? le canal de Suez! Nous avons encore refusé. Ils sont donc partis sans nous pour Tell-el-Kébir, en passant par le canal de Suez que nous n'avions pas voulu occuper; ils ont marché sans nous sur le Caire : arrivés là, enivrés par les mirages de l'Orient, ils se sont dit qu'il était injuste de jouir des avantages d'une alliance lorsqu'on en avait répudié les charges, que nous n'avions aucun droit sur l'Égypte puisque nous n'avions pas voulu les y suivre, et, leur égoïsme naturel aidant, ils ont cru qu'ils pourraient toujours se passer de nous comme ils venaient de le faire, qu'il n'était pas plus difficile de s'établir en Égypte que d'y entrer, et de jouer l'Europe que de nous jouer nous-mêmes.

C'est de cette rupture de l'alliance anglaise, provoquée par nous, accomplie par les Anglais, que datent toutes les difficultés contre lesquelles nous nous débattons en ce moment, qui nous ont déjà coûté si cher, qui nous coûteront peut-être encore bien cher. La politique coloniale n'était, nous ne disons pas possible, mais facile, que par l'alliance anglaise. Le jour, en effet, où, l'Angleterre nous devenant hostile, nous allions rencontrer partout son opposition, on ne pouvait douter, ainsi que nous l'avons déjà fait observer, que cette opposition nous susciterait des obstacles que nous ne parviendrions à surmonter qu'au prix d'efforts supérieurs aux résultats à obtenir. Toutes les populations qui n'auraient même pas eu la velléité de nous résister si l'Angleterre nous avait aidés à les soumettre par sa seule influence morale, les Hovas à Madagascar, les Chinois au Tonkin, ont espéré pouvoir le faire et l'ont fait réellement dès que l'Angleterre s'est prononcée contre nous. Pour n'avoir pas envoyé dix mille hommes se promener à Tell-el-Kébir, nous en enverrons peut-être cinquante mille se faire tuer dans les mers de Chine! C'est ainsi qu'une seule faute entraîne parfois d'immenses désastres.

Et qu'on ne croie pas qu'aucune autre alliance remplace pour nous l'alliance anglaise, du moins dans la poursuite des succès coloniaux. D'abord, aucune autre ne saurait être sincère, car nous n'avons d'intérêts commerciaux communs qu'avec l'Angleterre. Nous cédons peut-être, en ce moment, à l'illusion, non moins dangereuse que peu patriotique, de l'alliance allemande. Le lendemain même du jour où l'Alsace et la Lorraine venaient, dans les élections générales, de nous donner un nouveau et bien touchant témoignage de leur fidélité aux souvenirs français, nous avons paru nous rapprocher de l'Allemagne pour résoudre, d'accord avec elle, les questions coloniales. En supposant que c'eût été le moyen d'étendre au loin nos conquêtes, devions-nous présenter à nos malheureuses provinces séparées le spectacle d'une France cherchant à acquérir des territoires avec le concours de ceux qui les ont arrachées elles-mêmes à la patrie? Mais, en réalité, l'entente avec l'Allemagne a été pour nous la plus amère des déceptions. Que nous a-t-elle valu? Au Congo, la perte de droits qu'aucune nation n'était en mesure de nous disputer; en Chine et à Madagascar, rien, absolument rien. Nous ne dirons pas, avec certaines personnes, que l'Allemagne nous joue; que, pendant qu'elle nous flatte en Europe, elle fournit des instructeurs, des armes et des munitions à l'armée chinoise; que le traité de Tien-Tsin, qui nous a entraînés dans de si graves complications, avait été négocié sous l'égide d'Allemands. Mais nous affirmerons sans hésiter qu'alors même qu'elle voudrait nous servir en Chine, l'Allemagne ne le pourrait pas. Les Chinois ne la connaissent point, ils n'ont jamais eu affaire à elle; jamais sa lourde main ne s'est appesantie sur eux. Ils savent par ouï dire qu'elle est une grande nation; mais ils savent aussi qu'elle n'a point encore de marine et que son armée n'est point faite pour combattre au loin. Ces barbares ne tremblent que devant la force dont ils ont ressenti les effets : or ils n'ont été battus jusqu'ici que par la France, l'Angleterre et la Russie. L'intervention anglaise ou l'intervention russe serait efficace en Chine; l'intervention allemande n'y serait d'aucun effet.

Après avoir commis la faute de ne point aller avec l'Angleterre en Égypte, la France n'avait donc qu'un

parti à adopter : suspendre pour quelque temps la politique coloniale, se contenter de la Tunisie, qu'elle venait d'acquérir et qui pouvait assurément satisfaire ses ambitions immédiates, éviter avec le plus grand soin de provoquer par son exemple l'expansion des peuples voisins, concentrer enfin toute son énergie sur une seule œuvre : le rétablissement de sa situation dans la vallée du Nil et de son alliance avec l'Angleterre.

Certes, quoi qu'on en dise, cette œuvre n'était pas difficile, le succès n'en était pas douteux. Lorsque les bouffées d'enthousiasme et de vertige du premier triomphe sont tombés, les Anglais n'ont pas tardé à comprendre combien était ardue, pénible et irréalisable l'entreprise dans laquelle ils s'étaient aventurés en Égypte. S'ils avaient senti la France libre et forte, dégagée de toute entrave, prête à profiter de chaque occasion pour les obliger à capituler devant elle, ils auraient capitulé d'eux-mêmes avec le bon sens pratique et la résignation d'une race qui sait se soumettre à l'inévitable. Voyez comme ils se sont inclinés partout, depuis un an, devant M. de Bismarck! Pourquoi? C'est qu'ils savent que l'Allemagne est maîtresse d'elle-même, que personne ne lui dispute pour le moment l'hégémonie continentale et que, par suite, il faut tôt ou tard plier sous sa volonté. Depuis la bataille de Tell-el-Kébir, il s'est présenté des circonstances nombreuses qui nous auraient permis de faire une rentrée efficace, sinon éclatante, en Égypte. Mais nous avions une main liée au Tonkin, l'autre à Madagascar : l'Angleterre, qui ne cède qu'à la nécessité, a cru qu'elle n'était pas forcée de nous céder. Quelle différence, si rien n'avait gêné notre politique! Il eût même été facile alors de faire accepter bénévolement à l'Angleterre la reprise de notre alliance. A la vue des difficultés qu'elle rencontrait sans nous, elle se serait avisée que le moyen de les résoudre était de revenir à nous. Involontairement, le souvenir de l'époque où nous marchions d'accord lui serait revenu comme une tentation. Pour la décider à ne pas y résister, il eût suffi de pratiquer une politique commerciale qui, féconde en elle-même, aurait eu de l'autre côté de la Manche la plus heureuse influence. L'Angleterre nous aurait certainement restitué notre place en Égypte en échange d'un traité de commerce. Et ce traité de commerce, qui nous eût préservés des entraînements protectionnistes auxquels nous résistons mal aujourd'hui, nous aurait été doublement utile puisqu'il aurait rendu leur essor à nos entreprises coloniales tout en sauvant notre industrie des mesures qui nuisent de plus en plus à ses progrès.

Ce n'est pas à la légère que nous accordons à la question d'Égypte une importance capitale, que nous en faisons en quelque sorte le point décisif, le nœud de la politique coloniale. Sans parler des intérêts français, si nombreux sur les bords du Nil, de nos dix-huit mille compatriotes qui y forment une colonie que ni le Tonkin, ni Madagascar, ni le Congo n'égaleront à coup sûr de longtemps, tout le monde sait que ce pays est la grande voie du commerce asiatique et africain. Sans doute, avec les transformations modernes de la marine, la neutralisation du canal de Suez a perdu quelque peu de son importance, puisqu'on peut tout aussi bien fermer la route de l'Inde et de l'Indo-Chine dans la Méditerranée, avec des croiseurs et des torpilleurs, que dans le canal de Suez et la mer Rouge avec des fortifications et des stations navales. Toutefois, le canal de Suez et la mer Rouge n'en sont pas moins un passage qu'il faut absolument traverser et dont la puissance qui le possèdera sera toujours maîtresse de permettre ou d'interdire l'accès. Et de cette situation même, que rien ne changera puisqu'elle est le produit d'un fait géographique, il résulte que l'Égypte est non seulement le point central et le nœud de la politique coloniale, comme nous venons de le dire, mais, s'il m'est permis de parler ainsi, le point central et le nœud de l'alliance anglaise. Tant que l'Angleterre accaparera l'Égypte, il est inévitable qu'il surgisse entre elle et les autres puissances maritimes des conflits ou du moins des froissements perpétuels. Chaque jour une nouvelle complication éclatera. C'est pourquoi l'Angleterre, en se fixant en Égypte, s'offre en quelque sorte comme un but à l'animosité certaine des nations européennes, mais surtout de la France, qui est, après elle, celle de toutes qui se sert le plus du canal de Suez. C'est pourquoi aussi, en s'y fixant, elle rend impossible tout rapprochement durable avec nous.

Nous nous expliquons mal qu'elle ne reconnaisse pas cette conséquence fatale de sa politique. Les journaux anglais ne cessent de répéter que si l'Angleterre quittait l'Égypte, la France irait aussitôt y prendre sa place. Oh! non certes, elle n'irait pas; jamais elle ne commettrait une pareille folie, qui la mettrait dans la position d'hostilité universelle où est en ce moment l'Angleterre. Elle n'a jamais demandé à occuper l'Égypte militairement et politiquement; elle n'a jamais voulu le faire, au moins depuis Bonaparte. Sa seule ambition, soit en 1840, soit sous le contrôle anglo-français, a été de donner à l'Égypte une indépendance assez solide pour que personne pût n'y porter atteinte. En 1840, elle était arrivée à ce résultat, malgré l'Angleterre et toute l'Europe, en affermissant la dynastie de Méhémet-Ali et en prêtant à l'homme de génie qui l'avait fondée des instructeurs militaires et administratifs capables d'introduire la civilisation dans son pays. Sous le contrôle anglo-français, elle avait atteint, plus complètement encore, le même résultat. Si une insurrection misérable n'avait pas ébranlé ce contrôle, si l'Angleterre ne l'avait pas renversé, à l'heure actuelle l'Égypte serait déjà une petite puissance merveilleusement prospère, amortissant chaque année sa dette, développant ses travaux publics, ouvrant à tous les Européens sans distinction son territoire hospita-

lier, défendant son autonomie, non par les armes, mais, ce qui est mieux, par l'impossibilité où chacun se serait trouvé de justifier une agression quelconque contre un gouvernement honnête, respectueux de tous les droits, de toutes les libertés, unique en son genre en Orient et n'ayant même pas en Occident beaucoup de gouvernements qui valussent mieux que lui (1).

Tant qu'a duré le contrôle franco-anglais, l'Égypte a été ce que nous venons de dire, et, pour peu qu'on compare sa situation avant ce contrôle et sa situation après ce contrôle à sa situation pendant ce contrôle, on reconnaîtra que l'accord de la France et de l'Angleterre, leur union, leur intimité produisaient des effets inespérés. La France a déserté une politique si féconde : qu'en est-il résulté pour elle? Des complications d'une gravité exceptionnelle partout où, le lendemain de sa rupture avec l'Angleterre, elle s'est avisée de poursuivre des entreprises coloniales. On ne s'explique guère qu'après avoir eu peur d'Arabi, qu'après avoir pris des caporaux égyptiens conduits par un pacha de vaudeville pour des foudres de guerre, elle ait regardé la Chine comme une quantité négligeable et se soit persuadé qu'il n'y avait réellement de Chinois que sur les paravents; mais le fait est qu'il en a été ainsi et que la même Assemblée qui avait craint de se brûler au feu de paille d'Égypte s'est jetée avec une inconcevable confiance dans l'incendie du Tonkin. Dieu nous garde de dissimuler l'erreur d'une pareille politique! Nous reconnaissons de bonne foi tout le mal qu'elle nous a fait. Mais notre rupture avec l'Angleterre ne nous a été si funeste qu'à cause des entreprises inconsidérées dont elle a été suivie. Quelque conduite qu'elle eût tenue, l'Angleterre devait, au contraire, en ressentir cruellement les effets. Elle n'est pas libre, comme nous, de faire ou de ne pas faire de politique coloniale; elle ne peut pas se consoler avec sa puissance continentale de ses échecs sur les mers : immense atelier vivant des produits du globe entier, elle périrait le jour même où ces produits cesseraient d'affluer chez elle pour prendre la direction du continent. Or il n'y a pas de raison naturelle, géographique, économique, pour qu'ils ne le fassent point. L'Angleterre est une œuvre admirable, mais une œuvre factice. Que le génie de ses habitants s'éclipse, et sa prospérité, qui n'a point d'autre origine, disparaîtra. De là vient que l'Angleterre, pour subsister, a besoin d'être soutenue par une grande puissance militaire, d'avoir en Europe une armée qui ne soit pas à elle, mais qui, au besoin, combatte pour elle. Nous avons été longtemps cette puissance, cette armée. « La France et l'Angleterre, a dit ici même M. John Lemoinne (2), sont les deux colonnes libérales de l'Europe et du monde. Juxtaposées, elles soutiennent comme des cariatides l'édifice de la liberté; séparées, elles le laisseraient tomber. » En effet, pendant près de cinquante ans l'entente entre les deux gouvernements, entre les deux pays, a été le pivot principal de la politique libérale en Europe. Nous y avons gagné beaucoup; l'Angleterre y a gagné davantage encore. Elle ne s'en souvenait plus cependant en 1870, au moment de notre chute. Nous aurions pu lui garder rancune de son abandon, de son oubli total des souvenirs de Crimée : nous ne l'avons pas fait. C'est avec elle que nous nous sommes associés dès que, délivrés du souci de renaître, nous nous sommes senti assez de forces pour recommencer à vivre. Au congrès de Berlin, nous étions avec elle, et nous étions allés à ses côtés en Égypte. A nous qui lui avions tout pardonné, elle n'a pas pardonné un instant de faiblesse dont il n'était pourtant résulté pour elle d'autre mal que de la laisser seule écraser du pied le ridicule mouvement d'Arabi. Fière de ce triomphe trop facile, elle nous a repoussés avec dédain : qu'en est-il advenu? Toutes les puissances européennes, l'Allemagne en tête, ont profité de notre désunion pour tâcher de s'emparer du monopole colonial qui échappait de nos mains. Cela nous a coûté quelque peu. Il a fallu s'incliner devant l'Allemagne. Mais, si nous avons fait quelques sacrifices à la bonne entente avec l'Allemagne, l'Angleterre a dû faire des sacrifices autrement considérables pour ne pas surexciter contre elle la mauvaise humeur de la plus grande puissance militaire du continent. L'Angleterre est aujourd'hui blessée dans les cinq parties du monde, et elle cache plus ou moins ses blessures, elle les dissimule tristement sans oser récriminer. Les humiliations qu'elle subit sont si grandes que le vieil orgueil britannique, quelque effort qu'il fasse pour s'effacer, doit en souffrir cruellement.

Encore si l'Angleterre retirait quelque profit des affronts qu'elle subit en silence! Mais non, ils ne lui rapportent pas autre chose que de nouveaux affronts. Nous étions un allié pour l'Angleterre : en trouve-t-elle un en dehors de nous? Elle ne peut pas se passer d'allié. La France est sans doute plus forte, plus puissante, lorsqu'elle a des alliés; mais, à la rigueur, il lui est permis de n'en point avoir : elle n'a qu'à s'enfermer dans ses frontières, qu'à vivre sur elle-même d'une vie moins large, mais toujours très supportable. L'Angleterre, qui tire toute son existence du dehors, ne le peut pas. Alors à qui s'allier? A la Russie? Tous ses intérêts en Orient sont contraires à ceux de la Russie. A l'Allemagne? A l'Autriche? Mais l'Allemagne et l'Autriche demandent un prix excessif de leur alliance : l'une exige des colonies; l'autre n'a pas sur la Turquie des prétentions moins vastes que la Russie. Vaudrait-il mieux pour l'Angleterre voir l'Autriche que la Russie à Constantinople? Question qui équivaut à celle de sa-

(1) Voy. dans la *Revue* du 29 juillet 1882 *le Contrôle anglo-français*, par M. de Blignières, et dans la *Revue* du 19 janvier 1883 mon étude : *L'Égypte aux Égyptiens*.

(2) Voy. la *Revue* du 1er janvier 1884.

voir s'il vaut mieux mourir d'un coup de canon ou d'un coup d'épée. Derrière l'Autriche il y a l'Allemagne, avec ses flots d'émigrants, son besoin irrésistible d'expansion, ses appétits inassouvis. Et l'Allemagne et l'Autriche unies présentent une organisation autrement vigoureuse, autrement durable que l'inconsistante et désordonnée Russie. L'Angleterre s'alliera-t-elle à l'Italie? C'est le parti qu'elle semble avoir pris. Soit! Personne ne sait encore quelle est la valeur militaire de l'Italie; elle n'a pas fait ses preuves; son armée n'a soutenu aucune grande guerre; sa marine ne s'est développée, depuis Lissa, que sur les cales de ses chantiers. Elle va peut-être révéler sa force en luttant contre les lances des Arabes et contre les sables du Soudan. Attendons la à cette épreuve. Mais ce que personne n'ignore dès aujourd'hui, c'est que cette jeune nat ion, chargée de souvenirs, est agitée d'ambitions démesurées. Elle n'a pas de capitaux pour créer des colonies, mais elle a de nombreux émigrants pour les peupler. Il faudra donc que l'Angleterre travaille pour elle, car l'Italie ne fait rien pour rien. Chacun de ses services devra être chèrement payé. Partout où l'Angleterre et l'Italie agiront en commun, l'Angleterre fera les frais de premier établissement, et l'Italie partagera ensuite avec elle les bénéfices.

Plus nous y pensons, plus il nous semble évident que la France était la seule puissance européenne avec qui l'Angleterre pût faire de la politique coloniale sans inconvénient. Il y a des différences si grandes entre les aptitudes de la France et celles de l'Angleterre que les deux nations se complétaient sans s'entraver. La France, peu aventureuse, mais douée du génie administratif, organisait, civilisait les contrées que l'Angleterre peuplait et exploitait. Elle fournissait pour cela des hommes en petit nombre et des capitaux à foison. Il lui suffisait que ces hommes eussent des positions modestes, mais honorables, et que ses capitaux rapportassent un intérêt modéré. Mais le gros du commerce, mais les grandes entreprises industrielles et agricoles appartenaient à l'Angleterre. C'est ce qui se passait en Égypte sous le contrôle anglo-français. Nous organisions les administrations, nous avions rétabli les finances; les Anglais s'étaient réservé les douanes. De même en Chine; ou plutôt en Chine notre rôle était à tous égards effacé à côté de celui des Anglais. Nous avions des concessions comme eux; mais, tandis que les leurs regorgeaient de populations et de maisons de commerce, les nôtres étaient presque vides. C'est que, peuple politique avant tout, nous cherchions plus l'influence que le profit. Notre industrie ne diffère pas moins de celle de l'Angleterre que nos mœurs ne diffèrent des siennes. L'Angleterre produit à bas prix des objets de consommation générale; nous, nous travaillons pour une élite, nous fournissons surtout au luxe. Enfin nous n'émigrons pas, et notre population stationnaire ne nous permettra jamais de le faire beaucoup. Quoi de plus simple que de mettre d'accord deux nations qui ont si peu de sujets de conflits? Et cet accord est d'autant plus facile que, si différentes en tout le reste, l'Angleterre et la France ont des principes communs et sont également attachées à la liberté politique et à la liberté commerciale.

En est-il de même de l'Italie et de l'Allemagne? On sait bien que non. D'abord l'Italie et l'Allemagne sont prodigieusement prolifiques : partout où elles s'établiront à côté de l'Angleterre on peut affirmer qu'elles peupleront autant qu'elle, plus qu'elle même. La race allemande, en particulier, étouffera bientôt la race anglo-saxonne par le nombre et par l'énergie vitale. Elle est merveilleusement organisée pour cela, elle croît plus vite que toute autre race en Europe, et la grande fierté que lui ont donnée ses succès sur le continent lui rendra plus facile la concurrence contre une rivale déjà vieillie. — La race italienne n'est pas moins abondante; ses prétentions sont de même nature. De plus, l'Allemagne et l'Italie, qui n'avaient point d'industrie, qui ont dû s'en créer le lendemain du jour où elles s'étaient créé une nationalité, n'ont eu garde de suivre notre exemple et de se mettre à travailler pour le petit nombre. Peuples nés en plein développement démocratique, ce sont les besoins démocratiques qu'ils ont songé immédiatement à satisfaire. Comme l'Angleterre, ils s'adressent aux masses, aux consommateurs qui recherchent le bon marché plus que la qualité, le bas prix plus que la fabrication excellente. Ils font le même article qu'elle et recherchent le même client. Tout débouché qui s'ouvrira à leurs marchandises sera fermé par cela seul à celles de l'Angleterre. Et, comme leurs principes économiques sont loin d'être libéraux, ils n'achèteront point les produits anglais, tandis qu'ils vendront les leurs dans les colonies fondées ou conservées au loin par leur accord avec l'Angleterre. Celle-ci aurait donc tort de s'y trop confier. La France seule pouvait être utilement, sûrement et sincèrement son amie. L'avenir montrera ce qu'elle a perdu en perdant l'amitié de la France.

III.

Est-ce à dire que nous nous réjouissions des malheurs de l'Angleterre et que nous spéculions d'avance sur les déceptions qui l'attendent encore? Dieu nous en garde! Il y a sans doute en France des gens tout disposés à le faire. Les torts de l'Angleterre envers nous, peut-être aussi nos torts envers elle — car ce qu'on pardonne le moins, ce sont ses propres erreurs, — ont réveillé dans une partie de l'opinion française les animosités d'autrefois. Les impardonnables violences de la presse anglaise, les accusations injurieuses qu'elle a sans cesse lancées contre nous au sujet de la guerre du Tonkin, les impertinences réitérées de la

morgue britannique ont suscité parmi bien des Français des sentiments de haine contre l'Angleterre qui augmentent de jour en jour. Aussi certains de nos compatriotes comptent-ils avec un secret plaisir tous les coups que reçoivent nos voisins et constatent-ils avec satisfaction que, quoi qu'il arrive, le mouvement colonial qui emporte l'Europe aura pour conséquence première d'abaisser l'Angleterre, de la faire tomber de la position unique, privilégiée, qu'elle occupait autrefois. En la voyant forcée d'accepter sans mot dire les plus grandes amertumes, quelques-uns vont même jusqu'à espérer qu'elle est frappée au cœur, que l'heure de la décadence est arrivée pour elle, comme elle est arrivée jadis pour Venise, pour le Portugal, pour la Hollande, pour toutes ces puissances coloniales, un instant si grandes, qu'une simple révolution politique a abattues. A les en croire, l'Angleterre serait perdue. Perdue! S'il en était ainsi, nous ne pourrions nous empêcher de pousser l'exclamation sublime et douloureuse de Mirabeau : « L'Angleterre est perdue! Ah, grand Dieu! quelle sinistre nouvelle! Et par quelle latitude s'est-elle donc perdue? ou quel tremblement de terre, quelle convulsion de la nature a englouti cette île fameuse, cet inépuisable foyer de si grands exemples, cette terre classique des amis de la liberté!... » Et Mirabeau ajoutait aussitôt : « Mais rassurez-vous : l'Angleterre fleurit encore pour l'éternelle instruction du monde; l'Angleterre répare dans un glorieux silence les plaies qu'au milieu d'une fièvre ardente elle s'est faites; l'Angleterre développe tous les genres d'industrie, exploite tous les filons de la prospérité humaine, et tout à l'heure encore elle vient de remplir une grande lacune de sa constitution avec toute la vigueur de la plus énergique jeunesse et l'imposante maturité d'un peuple vieilli dans les affaires publiques... »

Rassurez-vous encore, amis de la liberté : non, l'Angleterre n'est pas perdue; aucun tremblement de terre, aucun cataclysme ne l'a engloutie, et, comme au temps de Mirabeau, peut-être étonnera-t-elle encore le monde par son inépuisable rivalité. Un trop grand vide se produirait en Europe si elle venait à disparaître; sa chute porterait à la civilisation une trop profonde atteinte. Mais il est certain que ses conditions d'existence se sont modifiées et qu'elle a manqué, comme nous, une occasion unique d'affermir sa fortune contre toutes les compétitions de l'avenir. Il est trop tard aujourd'hui pour reprendre l'œuvre qui était si aisée il y a quelques années. L'Angleterre et la France ne peuvent plus gagner de vitesse le reste de l'Europe. Rien ne servirait de courir; il fallait partir à temps. A l'heure actuelle, l'Allemagne, la Russie, l'Italie se sont lancées dans la politique coloniale : il n'est plus possible de les faire reculer. L'Allemagne, profitant de la terreur universelle qu'elle inspire, a hautement déclaré qu'elle voulait sa part du monde encore disponible. Nous avons été les premiers à nous soumettre à ses désirs. Nous étions la seule puissance qui eût des établissements au Congo, puisque l'Association africaine, dont on va faire un État, n'était qu'une société commerciale sous le masque d'une société philanthropique : nous avons ouvert le Congo à tout le monde; nous y avons accepté un contrôle international d'où menacent de sortir bien des conflits. C'est au tour de l'Angleterre à faire des concessions. On sait avec quelle rudesse M. de Bismarck les lui a imposées à Angra-Pequena; il est probable que sa main ne sera nulle part plus douce; il a dit lui-même qu'elle était de fer. L'Italie, moins forte, n'est pas moins exigeante que l'Allemagne. La voilà sur la mer Rouge; elle ira plus loin. Enfin la Russie, prise de la fièvre générale, continue ses annexions dans le centre de l'Asie et semble prête à menacer la Corée. Elle ne s'en tient pas là, car, s'il faut en croire ses écrivains, ses diplomates, ses généraux, elle vient de découvrir que la route de Constantinople ne passe plus par Vienne, mais par l'Inde. Si cela était vrai, jamais l'Angleterre n'aurait été exposée à un pareil péril!

Qui pourra détourner ce péril? Assurément ce ne sera point l'Italie, laquelle ne compte guère à Saint-Pétersbourg. Ce ne sera pas non plus l'Allemagne. Quel intérêt l'Allemagne aurait-elle à empêcher la Russie de se ruer sur l'Inde, se détournant ainsi de plus en plus de l'Europe, où elle ne saurait désormais faire un pas sans se heurter à la race germanique? Rien ne pourrait être plus heureux pour l'Allemagne et pour l'Autriche que si un de ces entraînements fantasques auxquels les Slaves ne savent pas résister éloignait subitement la Russie de l'Occident et l'égarait vers l'Inde. Pendant ce temps, l'œuvre de germanisation de la presqu'île des Balkans se poursuivrait avec un succès certain. Toutes les puissances auraient donc à profiter à l'abaissement, à la chute de l'Angleterre, sauf une seule, sauf la France. Plus les puissances sont poussées vers la politique coloniale, plus elles sont portées à se partager cet empire britannique qui embrasse les contrées les plus riches, les plus prospères du monde. Chacune d'elles se taillerait dans ses débris d'admirables possessions; mais, pour la France, qu'a-t-elle à désirer dans les dépouilles de l'Angleterre? Son propre empire colonial, tel qu'elle l'a développé en ces dernières années, suffit, non seulement à ses ambitions, mais à ses forces. Une puissance qui veut rester militaire et continentale, qui ne peut pas disperser sans danger toutes ses ressources sur les mers, ne saurait avoir des colonies plus grandes sans s'exposer à les perdre ou à se perdre elle-même en les défendant. Et la France préférera toujours que les pays où elle ne domine pas soient entre les mains de l'Angleterre, nation libérale qui permet la concurrence commerciale universelle, qu'entre les mains de l'Allemagne, de la Russie ou de l'Italie, qui peut-être ne la permettraient point.

Il y aurait encore, pour l'Angleterre et la France unies, un beau rôle à jouer. Elles n'ont pas su ou elles n'ont pas pu prévenir les entreprises européennes dont elles sentent partout aujourd'hui la menace; elles pourraient du moins les contenir, les diriger. Elles éviteraient encore par là bien des humiliations et bien des déceptions qui les atteindront l'une et l'autre si elles restent désunies. La politique de l'alliance anglaise n'aurait plus la grandeur qu'elle pouvait avoir il y a quelques années; elle aurait encore une incontestable utilité. Ce serait une politique éminemment conservatrice et pacifique. Lorsque nous aurons terminé l'entreprise du Tonkin et celle de Madagascar, où nous ne pouvons plus reculer, nous devrons mettre un terme à nos conquêtes lointaines : il nous faudra un demi-siècle au moins pour organiser, pour civiliser les contrées sur lesquelles nous aurons établi notre domination, pour y créer des débouchés par les travaux publics, pour les défendre au moyen d'une marine appropriée. La politique coloniale cessera pour nous d'être une politique guerrière, ce sera une politique d'administration et de culture. Nous retrouverons donc les forces que nous gaspillons en ce moment sur tous les points du monde. Notre alliance reprendra par cela même tout son prix, et, si l'Angleterre sait le comprendre, elle pourra par ce moyen détourner ou du moins éloigner la plupart des périls qui se dressent devant elle. Sans doute, il faudra faire à l'Europe de larges concessions. En Égypte, en particulier, il n'est plus possible de songer à un accord exclusivement franco-anglais. Le jour où l'Angleterre s'apercevra qu'il lui est impossible de s'emparer seule de ce pays, c'est à toute l'Europe qu'elle devra faire une place à côté d'elle. Mais il lui sera aisé, si elle le veut, si surtout elle consent à travailler à cette œuvre avec nous, si elle ne cède pas à l'entraînement des défaites, plus fatal encore que celui des victoires, et ne prétend pas venger au Caire la chute de Khartoum, il lui sera facile de rendre rapidement l'Égypte indépendante et d'y réduire le contrôle européen à une simple surveillance administrative qui sera sans inconvénient. Presque partout la France et l'Angleterre arriveraient encore, tout en faisant la part du feu, à empêcher les crises violentes, les prises de possession brutales, les grands ébranlements capables d'amener des catastrophes.

Mais qui peut compter sur la sagesse de l'Angleterre? Hélas! à l'heure actuelle, cette sagesse n'est pas plus grande que la nôtre. La vieille réputation de nos voisins est bien compromise. Les partis ardents qui s'agitent dans le sein du cabinet anglais, et ceux qui malheureusement s'agitent aussi dans l'opposition, en détruisant les traditions de leur pays, en leur substituant des méthodes nouvelles, en désertant pour l'inconnu une politique qui pendant cinquante ans a remporté de si grands succès, feront-ils mieux que leurs devanciers? Nous en doutons beaucoup, et notre incertitude n'est pas sans affliction. Tout change en nous et autour de nous. Les anciens cadres se brisent et l'on ne voit pas comment ils seront remplacés. L'ignorance et la présomption envahissent tout. La confusion générale risque de profiter à la force pure, au mépris des vieux droits et de ceux qui les représentent, et qui se divisent. L'imprévoyance universelle ménage le règne du hasard avec toutes ses brutalités. Le mal est le même des deux côtés du détroit. Les symptômes en sont peut-être même plus sensibles chez nos voisins que chez nous. Aussi se pourrait-il bien que l'Angleterre nous rendît impossible le retour à l'alliance ancienne. Il faudra s'y résigner; mais ce sera sans nul doute un malheur pour la France, pour l'Angleterre et pour l'Europe. Le dernier fondement de ce qui restait d'équilibre européen disparaîtra ainsi, et l'avenir, déjà si obscur, en deviendra de plus en plus incertain.

Ne désespérons pourtant pas encore; tâchons plutôt de profiter de la leçon du passé. Il faut reconnaître que la politique coloniale n'a pas donné tout ce qu'on pouvait, tout ce qu'on devait même attendre d'elle. Nous venons de dire pourquoi. Il y avait à sa réussite une condition indispensable : c'est qu'elle fût, en effet, une politique ; c'est qu'elle reposât sur des règles fixes, sur un système d'alliances établi, sur des principes certains; c'est qu'elle fût raisonnée et suivie. Rien ne se fait dans les choses humaines qu'à ce prix. Il est souverainement injuste aujourd'hui de venir dire à ceux qui avaient inauguré la politique coloniale : Vous nous avez engagés dans une aventure, vous êtes responsables de tous les dangers qui grandissent autour de nous! S'ils avaient inauguré la politique coloniale, ils avaient inauguré en même temps l'alliance anglaise, qui en était l'instrument. On a brisé l'instrument, et on s'étonne que tout ait avorté! C'est une surprise du genre de celle de l'enfant qui casse les cordes d'un piano et qui s'indigne ensuite qu'il ne rende plus de son. On aurait le droit de se plaindre des fondateurs de la politique coloniale si, après avoir suivi leurs traditions, respecté leurs méthodes, on était arrivé quand même à la situation embrouillée et périlleuse d'aujourd'hui. Mais on a fait le contraire de ce qu'ils s'étaient proposé de faire! Outre qu'ils voulaient rester toujours d'accord avec l'Angleterre, ils étaient bien résolus à ne tenter les entreprises coloniales que l'une après l'autre, à n'en commencer une nouvelle que lorsque les précédentes seraient achevées. M. Waddington avait rapporté de Londres l'autorisation de prendre la Tunisie : il s'est bien gardé de s'en servir immédiatement, parce que nous étions occupés en Égypte et qu'il fallait d'abord terminer ce que nous y avions commencé. Plus tard on s'est étrangement dégagé de cette prudence pourtant bien vulgaire. A peine avait-on rompu l'alliance anglaise et s'était-on préparé par là les plus graves complications en Égypte, qu'on est parti pour le

Tonkin et pour Madagascar. La conquête de la Tunisie n'était pas encore achevée : qu'importe? On a pensé, sans doute, qu'on viendrait tout aussi bien à bout de plusieurs difficultés que d'une seule, et l'on a donné tête baissée dans tous les pièges d'où il nous est si malaisé de nous tirer.

Qu'on n'accuse pas la politique coloniale de ces résultats! Ils ne sont pas le fruit d'une politique quelconque, ils sont la conséquence d'une absence totale de politique. Nous avons montré que la politique coloniale aurait pu être une politique de paix sur le continent et une politique de victoires faciles chez les peuples barbares où nous aurions fondé des établissements : il est fort à craindre qu'à l'avenir elle soit tout autre chose. Du moment que l'Europe entière y prend part, elle risque d'amener des conflits qui auraient en Europe même leur dénouement. M. de Bismarck a dit, il y a quelques mois, au Reichstag, avec sa brutale franchise, que l'Allemagne ne défendrait pas ses colonies sur leur territoire, qu'elle les défendrait sur ses frontières continentales, et il a rappelé, pour mieux se faire comprendre, que Metz n'était pas loin de la France et que l'Angleterre n'était pas si bien défendue qu'on pourrait le croire contre l'Allemagne par la mer agitée qui l'en sépare. Un pareil avertissement mérite d'être médité. La politique coloniale, telle que nous la comprenions il y a quelques années, n'est plus possible. La politique coloniale nouvelle demande une délicatesse extrême dans l'exécution, car elle étend sur le monde entier les chances de contact et, par suite, de choc que nous avons avec nos voisins. De là vient qu'il faut désormais, dans nos colonies comme sur le continent, éviter avec le plus grand soin toutes les occasions d'où surgiraient des démêlés entre d'autres puissances et nous; ce qui équivaut à dire que la politique coloniale n'est plus une politique spéciale, qu'elle se confond avec la politique générale, qu'elle doit être dirigée avec la même circonspection.

Ainsi agrandie, elle est à coup sûr singulièrement difficile. Nous y avons échoué, en grande partie du moins, lorsqu'elle était plus simple : y réussirons-nous mieux maintenant qu'elle va être si compliquée? Ce n'est pas sans quelque inquiétude que nous posons cette question. L'empire s'est perdu parce qu'il n'a jamais su avoir une politique extérieure sage et constante; il a oscillé entre toutes les alliances; il s'est prêté à toutes les aventures; il a fini par la plus terrible de toutes, où il a péri. Le grand danger pour la république, c'est que la mobilité désastreuse des impressions qui se succédaient dans l'esprit troublé de l'empereur Napoléon III ne se retrouve dans ses majorités changeantes et ses ministères ballottés par tous les événements. Elle n'a pas su jusqu'ici se tracer une règle de conduite et la suivre avec résolution.

Ce serait cependant exagérer la sévérité que de le lui reprocher amèrement : elle faisait son éducation, elle traversait ses années d'apprentissage. Mais elle arrive à la pleine maturité et, pour ainsi dire, à l'époque critique de son existence. Maintenant il n'y aura plus d'excuse à ses fautes. Aussi ceux qui ont travaillé à sa fondation et qui l'aiment ne peuvent-ils se défendre d'ardentes appréhensions, et, s'ils les expriment parfois avec quelque vivacité, c'est qu'ils sentent qu'il s'agit à la fois du salut du pays et de celui de la forme de gouvernement à laquelle ils sont profondément dévoués.

GABRIEL CHARMES.

LES TOURNESOLS

Mœurs anglaises contemporaines (1)

V.

Plusieurs lettres, posées sur le dressoir, attendaient Charles à l'heure du déjeuner. Quand il entra, son air préoccupé frappa Marjorie. Il avait mal dormi, répondit-il aux questions un peu inquiètes de sa sœur. Puis, déchirant les enveloppes, il parcourut rapidement leur contenu.

L'une des lettres ne portait pas de timbre. Elle avait donc été glissée dans la boîte par un commissionnaire ou par celui qui l'avait écrite.

— Quelles nouvelles? demanda Lily. Vous avez les papillons noirs, ce matin. Prenez un œuf à la coque, mon ami; ils sont tout frais.

— Quelles nouvelles? répéta Marjorie. Je reconnais l'écriture de notre voisin. Ses D majuscules ont un drôle de petit crochet.

En même temps elle posait un doigt sur la lettre sans timbre, qui l'intriguait.

— C'est bien de M. Stanley, Charles, n'est-ce pas?

— Ma chère, vous êtes d'une curiosité! fit le peintre avec un léger mouvement d'impatience.

— Moi! oh! pas du tout. Mais vous vous moquez toujours de ma correspondance de pensionnaire, Charles; voici qui est bien plus fort : M. John vous a vu hier au soir; vous avez causé pendant des heures et des heures, et, ce matin déjà, il éprouve le besoin de vous faire de nouvelles confidences.

— Bien étrange! fit Charles d'un ton distrait.

Il n'avait pas écouté un mot du discours de sa sœur. Marjorie se mit à rire.

— Chut! dit-elle à Lily en posant un doigt sur ses lèvres; ne le troublons pas, il sonde l'avenir au fond de sa tasse.

(1) Suite. — Voy. le numéro précédent.

Mais la jeune femme lui jeta un regard de reproche. Elle lisait sur le visage de son mari une inquiétude bien réelle.

Le déjeuner s'acheva en silence. Charles avait rouvert le billet de John Stanley pour lire de nouveau les deux lignes qu'il contenait :

« Mon cher voisin, je vais prendre des informations sur l'affaire qui vous intéresse, et je vous enverrai un mot dans le courant de la journée. »

« Voilà un ami sûr, pensait Charles. Discret, prudent, il ne fait pas de questions, mais il devine. Lui ai-je parlé de mes anxiétés? Non. M'a-t-il offert ses services à grand fracas de protestations? Ce n'est pas notre coutume, à nous autres Anglais : deux mots et une poignée de main nous suffisent. Comment se peut-il que Marjorie?... Mais les caprices des femmes défient toute logique. »

Il se dirigea vers son atelier, où il se mit à copier une étude mélancolique qu'il avait brossée à grands coups aux environs d'Ostende : un ciel d'automne, gris sur gris, des arbres déjà dépouillés, fouettés par le vent, une masure et une femme accroupie sur le seuil. Rien de plus désolé que cette petite toile. Le peintre y travaillait ce matin-là avec des pinceaux chargés de tristesse; il broyait du noir sur sa palette. Son humeur était fort impressionnable; en véritable Anglais, il en cachait les fluctuations de son mieux; mais ses inquiétudes sans épanchement n'en étaient que plus vives.

« C'est sinistre, fit-il en reculant pour considérer l'effet d'un gros nuage qui semblait s'avancer du fond du tableau. Personne n'achètera cette toile-là. Sur la terre britannique nous n'avons pas besoin de moyens artificiels pour nous exciter à la mélancolie. Eh! tant mieux; j'aime autant garder ma peinture. Vous vendez un tableau qui vous a coûté des mois de travail : c'est votre pain et le bien-être de votre femme qu'il représente. Mais l'amateur juge à propos de faire faillite et vous laisse en tête-à-tête avec vos échéances! Après tout, je suis mieux partagé que tant d'autres dont la marchandise s'est envolée sans payement. Mon tableau me reste; je pourrai toujours en faire une enseigne ou un feu de joie. »

Occupé de ces pensées peu riantes, Charles travaillait depuis plusieurs heures et ne s'apercevait pas de la fuite du temps.

(Parmi les admirateurs enthousiastes que ce tableau original et sincère devait rencontrer l'année suivante à son entrée dans le monde, lequel eût voulu croire que cette campagne morne, l'effort de ce vent invisible tordant les grosses branches, cette lumière plombée, cette poésie presque tragique n'étaient que l'expression d'un vulgaire souci d'argent? que ce langage des couleurs et des lignes pouvait se traduire ainsi en bonne prose : « Le 31 est jour d'échéance? » Les uns y lurent un chagrin d'amour; d'autres, les sévères méditations d'un esprit philosophique; d'autres, une élégie sur la chute des feuilles. Qu'importe, après tout? La main d'un artiste ennoblit ce qu'elle touche. Mais, quoi qu'en dise Thackeray, mieux vaut, croyez-m'en, ne pas connaître l'histoire intime d'une peinture ou d'un poème.)

Tout à coup la porte de l'atelier s'ouvrit et livra passage à M. Edgar Brown.

Il portait un long surtout de nuance indéfinissable, qui ne laissait apercevoir que ses souliers à boucles. Son chapeau, qu'il tenait à la main, ressemblait au commun des chapeaux; mais ses longs cheveux flottant jusque sur ses épaules lui donnaient l'air d'un émigré polonais, d'un poète ou d'un violoniste allemand. Une fine moustache noire rehaussait la pâleur du visage, dont on ne pouvait nier la beauté tout aristocratique. « En pourpoint de velours sombre, avec la dague et la toque à plumes, il ferait un splendide jeune seigneur florentin genre Renaissance », pensa le peintre.

— Bonjour, Edgar, dit-il en quittant son chevalet. Quand vous n'aurez rien de mieux à faire, posez pour moi une heure ou deux, voulez-vous?

Edgar secoua la tête.

— Je me lave les mains de l'art moderne, dit-il. Retournez aux saines traditions; alors je poserai pour vous jour et nuit. Étudiez l'art japonais, l'étrusque et le préraphaëlique. Du mélange de ces trois éléments sortira l'art suprême. Rendez-nous cette adorable incorrection de perspective, ces profils archaïques sur un fond abricot ou saumon; faites-nous des madones byzantines à longs pieds et à longues mains, ou des paysages chinois où les mandarins soient aussi grands que les pagodes.

— Mon cher, interrompit le peintre, la naïveté a son charme; mais la gaucherie voulue est ridicule, comme toutes les affectations. Je ne saurais à mon gré me rajeunir de quelques siècles, devenir Fra Angelico, un moine du mont Athos ou l'un de vos amis les mandarins. Je ne suis pas né Chinois et j'ai étudié la perspective. Si c'est un malheur, il est irréparable.

— Non, s'écria le jeune enthousiaste, oubliez! La fleur de lotus n'est pas un mythe...

— Ces dames viennent de rentrer, interrompit la femme de chambre en entr'ouvrant la porte de l'atelier.

— J'étais venu voir ma sœur, dit Edgar, et j'apportais en même temps à miss Dallas une romance que je lui ai promise. Mais elles étaient sorties toutes deux.

— Elles font ordinairement une promenade avant le lunch, répondit Charles. Il est plus tard que je ne croyais. Je ne vous demanderai pas si vous avez faim, ce serait vous faire injure; mais chez nous le lunch

est si modeste qu'il ne vous effarouchera pas. Ne faites pas attendre ces dames. Je serre mes pinceaux et je vous suis.

Marjorie était seule au salon. Lily, que la promenade avait fatiguée, se reposait dans sa chambre.

— Vous voyez, dit Edgar en s'inclinant devant la jeune fille, que je suis fidèle à ma promesse.

— Vous avez apporté la romance? Oh! fit-elle en ouvrant le cahier, l'accompagnement est arrangé pour luth, mandoline ou... psaltérion. Je ne sais pas jouer de ça.

— Je vous l'enseignerai. En attendant, vous trouverez facilement les accords sur votre piano. La romance perdra de son caractère toutefois, je ne vous le cache pas.

— Si je l'essayais en attendant que Lily descende? Laissez-moi lire les paroles :

Le dernier lai d'un ménestrel.

L'amour estrange, immense,
Intense,
Tournesol aux yeux d'or,
Est un enfant qui pense
Et dort.

— Je ne comprends pas bien, fit Marjorie en s'interrompant.

— L'enchaînement des métaphores vous surprend? C'est le nouveau style. Continuez, je vous prie.

Il dort dans un nuage
D'orage.
Balancé par le vent
Il rêve à ton image,
Souvent.

Ici, nouvelle pause de la lectrice. Mais le poète, sans répondre à son regard interrogateur, se contenta d'incliner la tête, et elle reprit :

Toujours? dis-tu, ma reyne
Sereyne.
Beauté, je rêve à toy
Et, si je meurs sans peine,
Pourquoy?...

Marjorie se tut. D'un air à la fois mystifié et amusé elle regardait la feuille de musique et la mandoline brisée que le graveur avait mise sous le titre comme un emblème.

— Eh bien? dit enfin Edgar avec solennité.

— Eh bien? Ça a presque l'air de signifier quelque chose; mais plus on y réfléchit et plus on voit que cela ne signifie rien.

— O délicatesse admirable de l'intuition féminine! s'écria Edgar. En deux mots vous définissez non seulement cette romance, mais la nouvelle école poétique et ses théories. Un poème se passe de logique. Des mots qui ne signifient rien et peuvent signifier tout, des strophes qui se balancent dans la brume, voilà ce qui fait rêver, voilà ce qui fait pleurer. Et avez-vous remarqué, Marjorie, ce soupir du dernier vers? *Pourquoy?*... C'est comme une corde qui se brise. Le ménestrel ne chantera plus.

La jeune fille reprit le cahier.

« Décidément, pensait-elle, il faut qu'il y ait là-dedans des beautés que je n'ai pas su voir. »

— Est-ce que vous revenez à l'ancienne orthographe? demanda-t-elle enfin pour dire quelque chose. Cela ne fait pas de différence quand la romance est chantée.

— Non ; mais ces terminaisons archaïques ont une candeur, un charme de naïveté qui caresse l'œil. N'êtes-vous pas de cet avis, Marjorie?... Marjorie! quel nom charmant! Il a comme un parfum de romarin!

Et tout à coup il se mit à murmurer des vers français :

Heureuse la beauté que le poète adore!
Heureux le nom qu'il a chanté!

Marjorie comprenait la langue de Lamartine. Elle se mit à rougir prodigieusement et trouvait la situation embarrassante quand Charles entra.

Lily descendit tôt après et ils passèrent dans la chambre à manger, où le lunch était servi.

— Edgar, dit tout à coup sa sœur, venez à Saint-James'Hall avec nous demain soir; nous avons des billets pour le concert de Sims Reeves.

Il réfléchit un instant et consulta son agenda.

— Désolé, répondit-il. J'ai demain cinq comités, et de plus j'ai promis à un de mes amis d'aller entendre sa conférence sur le rôle du tournesol dans l'art au moyen âge.

— Cinq comités et une conférence! dit Charles. Vous êtes un homme bien occupé.

— Je ne m'en plains pas. Mon temps, mes forces, ma parole et ma vie sont au service de la cause que j'ai embrassée.

Il dit cela avec un enthousiasme sincère; car Edgar Brown, malgré son égoïsme vaniteux, possédait une qualité que n'ont pas tous les faiseurs et les poseurs de notre siècle : il se prenait au grand sérieux, lui et sa mission.

Avant de partir, il voulut savoir quel était le but de promenade ordinaire de ces dames quand elles sortaient le matin.

— Nous allons au jardin de Kensington, répondit Lily. Quelquefois nous poussons jusqu'au Mémorial; mais c'est rare.

— Il se peut que nous nous y rencontrions, dit-il en regardant Marjorie.

Puis il s'en alla.

— Lily!

— Quoi donc, ma petite?



— Il en fera trop; il se tuera. Cinq comités et une conférence! Mais empêchez-le donc de se surmener de la sorte! Ne voyez-vous pas qu'il est pâle, qu'il a les yeux battus et cernés?

— Peut-être qu'il met du kohol, dit Lily avec un petit rire. Les poètes ont toutes les coquetteries des jolies femmes. Cependant je gronderai mon frère de votre part, Marjorie.

— Non, non! s'écria la jeune fille. Mais il n'a personne qui prenne soin de lui, ma bonne Lily. C'est à vous de lui donner de sages conseils, d'être son Égérie.

— Égérie? cela rime avec Marjorie! fit la jeune femme.

Elle était malicieuse parfois, sous ses airs de Suédoise indolente.

Toutes deux venaient de s'établir au fond du jardin avec leurs corbeilles à ouvrage et un roman nouveau qu'elles lisaient à haute voix, quand les deux coups du facteur retentirent à la porte de la rue.

C'était une lettre pour Charles, et, comme la domestique, tenant cette missive à la main, se dirigeait vers le pavillon, Lily l'appela pour lui donner quelque ordre oublié. Marjorie, dont le regard était aussi prompt que la langue, jeta un rapide coup d'œil sur l'enveloppe et reconnut de nouveau l'écriture de John Stanley.

« Deux lettres en un jour! pensa-t-elle. S'agirait-il de moi, par hasard? Est-ce qu'il oserait..? » Et cette idée lui fit monter aux joues une flamme qui était sans doute celle de l'indignation.

Jusqu'au soir, mille hypothèses se croisèrent dans sa petite tête; mille pensées absurdes y dansèrent comme des feux follets.

Charles resta tout l'après-midi enfermé dans son atelier. Il n'en sortit qu'au crépuscule et monta chez lui afin de s'habiller pour le dîner.

« Il est mon frère aîné et mon tuteur, j'en conviens, se disait la jeune fille. Mais dans une affaire où je suis la première intéressée, il devrait me consulter au moins. Peut-être parlera-t-il au dîner. »

Mais le dîner s'écoula sans amener le sujet intéressant. Retenant à grand'peine une question qui brûlait de s'échapper, Marjorie remonta au premier étage, dans le petit salon qui servait de boudoir à Lily et où l'on passait ordinairement la soirée quand il n'y avait pas de visiteurs.

— Je fumerai un cigare sur le balcon, dit Charles.

Et il ferma soigneusement derrière lui la grande porte-fenêtre.

— Laissez-la ouverte, cria Marjorie. L'air de la nuit est si frais!

— Trop frais. Lily s'enrhumera.

Et la porte resta fermée, avec ses lourds rideaux de damas qui tombaient en gros plis, ne laissant voir dans leur entre-bâillement que le coude de Charles et l'étincelle rouge de son cigare.

« Spectacle bien intéressant, en vérité! » pensa Marjorie en tournant le dos à la fenêtre avec un mouvement de dépit.

Sa belle-sœur, mollement enfoncée dans un large fauteuil, les pieds sur les chenets, un roman à la main, était l'image de ce bien-être gracieux et nonchalant qui semble dire : « Je vous en prie, ne me dérangez pas! »

— Lily! fit Marjorie en s'étendant sur le tapis comme une enfant gâtée qui s'arrange pour bouder confortablement; Lily, causons!

Pas de réponse. Mais, au bout de deux minutes, les beaux yeux bleus de la lectrice se levèrent lentement.

— Vous avez parlé, ma petite?

— Ce n'est rien, ce n'est rien! fit vivement Marjorie.

On entendait un murmure de voix sur le balcon, et, bien qu'il fût impossible de distinguer des mots, Marjorie reconnut sans peine le timbre net et bref de John Stanley.

Charles, accoudé sur la balustrade de pierre, regardait vaguement la rue déserte, le profil noir des toits et, plus loin, dans la direction des grands quartiers affairés, la brume rougeâtre qui montait vers le ciel et d'où semblait sortir un roulement continu. Au-dessus des agitations de la grande ville, les calmes étoiles brillaient d'un éclat voilé. Charles se demandait combien d'hommes, ce soir-là, promenaient dans Londres des inquiétudes secrètes, quand un léger bruit était venu troubler ses méditations. John Stanley lui faisait signe par-dessus la corniche de pierre qui séparait seule les deux balcons.

— Merci pour votre billet, dit Charles. Voulez-vous un cigare?

— Volontiers. Je me demande, reprit John au bout d'un moment de silence, quelle fraction cette bouffée de fumée représente dans le grand dôme de brume et de suie qui couvre Londres incessamment.

— Problème intéressant! fit Charles d'un ton distrait.

— Plus que vous ne croyez. Il y a des consolations dans la statistique; c'est l'arithmétique de la solidarité. Nous souffrons tous de la fumée à Londres.

Puis, par une transition d'idées que Charles comprit fort bien, il ajouta :

— Cette faillite va ruiner beaucoup d'hommes laborieux.

— Et je ne suis qu'une unité dans le total, interrompit le peintre. C'est à midi que vous avez écrit votre second billet, n'est-ce pas? Y a-t-il eu du nouveau, depuis?

— Non; on suppose que les Julius et Cie feront face à leurs engagements; mais leurs capitaux y fondront. Sans doute qu'au lieu d'acheter des peintures, Julius devra vendre les siennes. On dit sa collection fort belle.

— Je le plains! s'écria Charles Dallas. A son âge, recommencer à gravir la colline, c'est dur.

— Enfin! se dit John Stanley. Un mot de compas-

sion pour l'infortune des autres; c'est bon signe. Du reste, reprit-il, vous n'avez rien perdu. Un autre amateur se présentera bientôt.

— Peut-être; mais il y a amateur et amateur. Quand on a pendant des mois soigné, aimé, caressé son œuvre, c'est une enfant chérie : croyez-vous qu'on l'abandonne volontiers au premier venu?

— Eh! messieurs les conspirateurs! dit une voix gaie tout près d'eux.

La tête brune de Marjorie se montra dans l'embrasure de la porte.

— On étouffe là dedans! fit-elle en indiquant du doigt la lueur rouge du feu qui brillait derrière les rideaux. Je n'y pouvais plus tenir.

Elle n'y avait plus tenu, en effet. Ce murmure de voix bourdonnant comme une abeille importune, et le dard d'une autre abeille nommée curiosité et qui pique très fort, l'avaient fait enfin bondir sur ses pieds.

Ouvrant tout à coup la porte du balcon, elle avait saisi les derniers mots de Charles : « C'est une enfant chérie; croyez-vous qu'on l'abandonne volontiers au premier venu? » — « Voilà qui est violent! pensa-t-elle. Ne me fera-t-on pas même l'honneur de me consulter? Je répondrai non, bien sûr; mais je veux qu'on me donne voix au chapitre. »

— Charles, fit-elle avec gravité, je ne suis plus une enfant; vous pourriez m'admettre dans vos conférences.

— Ce sera pour une autre fois, répondit-il. La conférence est terminée.

— Et quel en est le résultat? fit-elle avec une vivacité dont elle rougit elle-même.

Charles la regarda, surpris.

— Vous n'êtes pas au courant, ma chère.

— Plus que vous ne croyez, peut-être.

— Comment cela?... Vous rentrez, voisin? Bonsoir.

John Stanley, jugeant sa présence superflue, se retirait discrètement. « Tant mieux, pensa Marjorie; j'aurai maintenant des explications. »

— Cher frère, dit-elle en appuyant sa joue contre le bras de Charles d'une façon câline, autrefois nous n'avions pas de secrets l'un pour l'autre. Pourquoi tous ces mystères? Vous savez bien qu'au fond je suis discrète et raisonnable, sous mes airs de linotte.

Il la regarda en souriant. Avant son mariage, il faisait de Marjorie sa confidente. Elle avait partagé ses espérances et porté la moitié de ses soucis. Il l'appelait alors Mlle de Bonconseil.

— Je voulais vous épargner une anxiété, répondit-il en plongeant son regard rempli d'affection fraternelle dans les yeux bruns levés vers lui.

Marjorie secoua la tête.

— C'est mal, très mal. Ces anxiétés-là, je ne veux pas qu'on me les épargne; vous n'avez pas le droit de les garder pour vous. Charles, je vous en prie, dites-moi tout.

Il hésitait encore.

— N'insistez pas, Marjorie.

— Si, si! il le faut. Voulez-vous que je vous aide à commencer votre confession? Cette lettre, d'abord, que vous avez reçue à déjeuner...

— Promettez-moi, Marjorie, que Lily ne saura pas un mot de ce que je vais vous confier.

— Oh! pourquoi donc?

— Promettez-vous?

— Non.

— Rentrons alors.

Et il allait ouvrir la porte du salon quand sa sœur l'arrêta.

— Je promets, dit-elle avec une petite moue.

Cette condition lui semblait fort dure. Il fallait donc renoncer à ces confidences délicieuses au coin du feu, dans l'intimité de sa chambre, aux exclamations de Lily, à tout ce gentil bavardage qui est comme l'arome et le bouquet de l'événement. Cependant, quand Charles prenait cet air décidé, il n'y avait qu'à se soumettre.

— Écoutez donc, ma chère, dit-il en l'emmenant à l'autre bout du balcon. Vous savez que mon tableau était vendu; M. Julius m'en donnait cinq cents livres. C'est dans la joie de cet excellent début que j'ai monté ménage et que je me suis marié. Rien dans cette maison ne nous appartient, rien n'est payé. Mes économies de garçon suffisent aux dépenses courantes; car Lily, malgré son inexpérience, dirige notre petit ménage aussi bien que vous le faisiez autrefois, ma chérie.

Marjorie sourit. « S'il imagine que Lily dirige le ménage! pensa-t-elle. Elle règne et ne gouverne pas. Mais quand le voisin commencera-t-il à poindre dans cette histoire? »

— Les notes des fournisseurs arriveront toutes à la fin du mois, reprit Charles. Il y en a pour quatre cents livres. Mon tableau étant payable au 15, et la caisse de l'acheteur semblant aussi sûre que la Banque d'Angleterre, je n'ai jamais douté de faire honneur à mes échéances. Mais aujourd'hui les deux lettres de M. Stanley ont confirmé une appréhension qui m'avait tenu éveillé toute la nuit. M. Julius est ruiné. J'ai reçu de lui deux mots laconiques qui me prient de disposer de ma peinture.

— Ruiné! répéta Marjorie. Pauvre homme! Pauvre Charles, ajouta-t-elle en se serrant contre son frère. Vous avez raison, nous ne dirons rien de tout ceci à Lily. Elle n'est pas forte, il faut lui épargner cette inquiétude. Mais vous avez bien fait de vous confier à moi, Charles. Je... j'imaginais tout autre chose.

— Vraiment? Quoi donc?

— Peu importe. Ne vous mettez pas martel en tête, Charles; votre tableau se vendra avant la clôture de l'Académie. Les fournisseurs prendront patience, ou quelqu'un vous prêtera de l'argent.

— Non, je suis bien décidé à ne pas emprunter. J'ai



horreur des dettes. C'est un boulet qu'on traîne à son pied et dont le poids s'augmente toujours.

— Nous n'en viendrons pas là, dit Marjorie d'un ton encourageant. Votre tableau se vendra, vous verrez. Il est trop parfaitement délicieux pour ne pas trouver d'amateurs.

Un léger coup frappé derrière eux les fit tressaillir. C'était Lily, qui, ayant fini son roman, rappelait les déserteurs.

— Que faites-vous donc là si longtemps? dit-elle en entr'ouvrant la fenêtre.

— Nous balconnons, répondit gaiement Marjorie.

Elle vint s'asseoir près du feu sur sa petite chauffeuse basse et resta là rêveuse à regarder les tisons rouges, jusqu'à ce que la pendule, frappant dix heures, lui permit de se retirer.

Oh! que la solitude de sa petite chambre lui parut calmante et douce ce soir-là! Roulée dans son long peignoir de cachemire, la jeune fille s'enfonça dans les coussins du sofa et s'abandonna à ses pensées. Le rouge de la confusion brûlait ses joues quand elle songeait à la méprise. « M'a-t-il devinée? Non, je n'ai rien dit qui pût le mettre sur la voie. » Et elle scrutait les recoins de sa mémoire pour y retrouver chaque mot de l'entretien.

« Il a dû me trouver absurde, voilà tout! Il est si raisonnable, ce John Stanley! Et moi qui ai pu croire!... Oh! s'il le savait, s'il le savait! Mais pourquoi donc Charles parlait-il d'enfant chérie et de premier venu? Je ne m'explique pas cela. En tout cas, monsieur John Stanley, vous faites bien de ne pas tenter l'aventure, car je vous expédierais avec une cruauté, mais une cruauté!... Je vous dirais... Voyons, qu'est-ce que je lui dirais?... Qu'il est froid et tranchant comme un canif, qu'il est un impertinent et que je ne puis le souffrir!... Non, je ne puis le souffrir! » répéta-t-elle. Et, cachant son visage dans les coussins, elle fondit en larmes.

Lui demanderons-nous pourquoi? Ce serait fort inutile, car elle ne le savait pas elle-même. Ce qui est certain, c'est que Charles et ses perplexités n'avaient pas à ce moment la première place dans les pensées de sa petite sœur.

VI.

Marjorie Dallas fut la première à descendre le lendemain matin. La bonne venait de balayer le tapis de la chambre à manger. Marjorie s'arma d'un plumeau pour épousseter les meubles. C'était sa tâche quotidienne avant le déjeuner, et lorsque la belle Lily, fraîche et reposée, descendait à son tour, elle trouvait qu'un petit lutin avait déjà remis les fauteuils en place, disposé gracieusement les plis des rideaux et rempli les vases de fleurs ou de verdure fraîche.

— Cette nouvelle domestique à tout faire est vraiment une trouvaille, disait-elle à son mari. Elle se lève avant l'aube, certainement, car tout est rangé en papier de musique quand je descends.

Marjorie réprimait alors un sourire furtif.

La fenêtre était grande ouverte. Un amandier frileux dont les branches commençaient à se parer d'une neige rosée se balançait doucement au soleil du matin, près de la grille. Les vieux murs gris sous leur couronne de lierre débordant paraissaient moins grognons que de coutume; ils avaient comme un sourire de printemps.

Marjorie arrosait les hyacinthes roses et blanches des jardinières et fredonnait en même temps la mélodie très mineure du *Dernier lai d'un ménestrel.*

« Quand *il* reviendra, pensait-elle, je saurai sa romance et je la lui chanterai. Il m'enseignera à m'accompagner sur le luth; il l'a promis. »

Tout à coup elle recula vivement; mais il était trop tard. Quelqu'un venait de passer devant la grille, saluant Marjorie d'un coup de chapeau respectueux.

« Fi! murmura-t-elle, quand je suis ici en robe du matin à faire la besogne d'une chambrière, son premier devoir était de ne pas me remarquer! Bon voyage, monsieur Stanley! Il est matinal aujourd'hui. Il s'est réveillé sans doute au doux refrain de livres, sous, deniers, l, s, d; l, s, d, et il court maintenant à son bureau, où le cœur l'appelle. »

John Stanley se hâtait en effet, mais avec ce décorum qui ne l'abandonnait jamais et qui eût pu faire croire que la maxime : Hâtez-vous lentement, avait été inventée exprès pour lui. Il n'y avait aucune précipitation dans sa démarche grave; et correct, il ne heurtait personne sur son passage et s'arrangeait à n'être heurté de personne. Cependant il distançait chacun, à cette heure affairée où tout Londres court à sa besogne.

Un omnibus passait. John Stanley l'attrapa au vol et se hissa sur l'impériale sans que la lourde machine eût ralenti une seconde sa marche cahotante. Puis, tirant de sa poche le *Morning Post,* il se plongea dans la lecture d'un Premier-Londres intéressant.

L'omnibus roulait plus doucement sur le carrelage en chêne de Piccadilly, quand John Stanley, passant le journal à son proche voisin, descendit aussi lestement qu'il était monté. Il se trouvait devant l'immense grille en fer forgé qui ferme la cour de Burlington House.

Il monta le grand escalier, passa au tourniquet en présentant son billet d'abonné et se dirigea vers l'une des petites salles.

Une grande toile, éclairée de la plus belle lumière que Londres pût fournir, y attirait tout d'abord les regards. Elle figurait au catalogue sous ce titre : *Il vient!* et le nom du peintre, Charles Dallas, avait déjà passé dans bien des bouches avec un murmure flatteur. Voici quel était le sujet.

Deux jeunes femmes sont assises sous un arbre dont le feuillage sombre sert de fond au tableau; l'une d'elles, légèrement inclinée en avant, attentive, les lèvres entr'ouvertes, semble prêter l'oreille à quelque bruit. De sa petite main, étendue vers sa blonde compagne, elle semble commander le silence. La peinture était traitée largement, sans mièvrerie, sans recherche d'accessoires. Sa valeur était dans la vérité du geste et de l'expression. La jeune femme blonde, belle et digne, ressemblait à Lily Dallas; quant à la petite écouteuse, c'était Marjorie elle-même, avec ce gracieux mouvement de tête qui lui était familier, cette étincelle dans ses yeux bruns, cette bouche plus rouge qu'une cerise qui s'entr'ouvrait et allait parler. Involontairement, en face de cette figure suspendue dans l'attente, on faisait silence et l'on écoutait.

John Stanley restait debout devant le tableau. Il regardait Marjorie, et du fond de son cœur, qu'on aurait cru moins romanesque, il lui parlait.

A cette heure matinale, les salles étaient presque désertes; rien ne venait troubler sa contemplation. Depuis l'ouverture de l'Académie, il était venu là en pèlerinage quotidien. Ces moments d'entretien silencieux avec un tableau étaient le grand bonheur de sa journée. Marjorie eût été un peu surprise de l'apprendre ; et si elle avait deviné quels élans de tendresse impétueuse et jalouse, quelles espérances, quels découragements se cachaient sous l'air impassible de John Stanley, nul doute que ses théories concernant les jeunes canifs en eussent été un peu modifiées. Mais, grâce à cette réserve traditionnelle qui fait à tout Anglais un devoir sacré de cacher ses émotions, Marjorie pouvait ignorer longtemps encore l'affection fidèle qu'elle avait inspirée.

« Chère enfant, pauvre petite! s'écriait John Stanley devant cette figure charmante dont ses yeux ne pouvaient se rassasier, celui que vous écoutez s'approcher, celui pour qui vos yeux brillent et votre cœur bat, ce n'est pas moi, je le sais bien. Je saurais vous protéger, ma petite Marjorie; mon bras vous entourerait tendrement et fidèlement. Celui que vous préférez, avec ses airs de harpe éolienne, n'est qu'un égoïste efféminé. Ne saurez-vous jamais le reconnaître, absurde petite enthousiaste? Par quel effort pourrais-je, moi, conquérir cette perle que vous jetez ainsi par la fenêtre et dont votre héros ne se soucie pas plus que d'un grain de verroterie? Croyez-vous donc que je veuille vous céder sans combat? Tout est de bonne guerre en amour. Je saurai me servir des armes que l'occasion me fournira. »

Là-dessus John Stanley tira sa montre, et, voyant que l'heure des affaires était venue, il quitta la galerie. Il avait de la méthode en tout; c'était sa nature.

Sa parfaite exactitude, la précision avec laquelle fonctionnaient tous les rouages de ses bureaux étaient déjà proverbiales dans la Cité, où pourtant ces vertus ne sont pas rares. On vantait sa mémoire tenace et sûre qui gardait les chiffres aussi bien qu'un agenda, sa droiture commerciale et son bonheur singulier. En quelques années, il avait étendu considérablement le champ de ses affaires. Son patrimoine, qu'il y avait risqué tout entier, se doublait. Avec son esprit d'ordre, qui le poussait à élucider tous les problèmes pratiques, il étudiait l'engrenage compliqué qui constitue l'administration intérieure de ce monde à part, la Cité de Londres. Il écoutait les craquements de la vieille machine surannée et se demandait comment, sans la démolir, on pourrait mettre de l'huile à ses rouages et réparer ses avaries. Car, en véritable Anglais, John Stanley avait horreur des démolitions.

— Vous serez alderman un jour, lui disait son premier commis, et lord-maire si tout va bien.

— Pourquoi pas? répondait-il impassiblement.

Cependant, tandis qu'il arpente d'un pas rapide le trottoir de Piccadilly par ce matin de mai frais et brumeux, ses perspectives d'avenir ne lui semblent pas couleur de rose.

L'argent, quoiqu'il n'en faille pas médire, apporte en soi peu de satisfaction. Il n'est bon qu'à être donné. Mais à cela il est très bon. John Stanley eût voulu tout donner a Marjorie, travailler et réussir pour elle. Si elle avait un jour la fantaisie de n'être plus simple-madame, mais lady Stanley, eh bien! c'était tout simple : il se ferait élire lord-maire. Rien ne lui semblait difficile, sauf la seule victoire qu'il eût à cœur et dont il désespérait parfois.

Tout occupé de ces pensées, il approchait du Circus, où il avait coutume d'attendre son omnibus, quand une voix cordiale retentit à son oreille :

— *Hallo!* Stanley! comment allez-vous?

Et une main correctement gantée serra la sienne avec énergie.

— Quoi! c'est vous, Harland? fit John en reconnaissant un de ses amis qu'il n'avait pas rencontré de longtemps. Je vous croyais avec votre frère dans le Midi, sous les orangers.

— On en revient, vous voyez. Mais vous avez l'air tout chose, ce matin, mon garçon. Vous n'êtes pas dans cette déconfiture américaine, j'espère? Non? Eh bien, venez déjeuner avec moi ; voilà la conclusion que j'en tire. Il y a tout près d'ici un petit restaurant où l'on mange très bien, à la française. Allons, venez, vous me direz comment Londres s'est passé de moi, cet hiver. J'ai besoin de quelqu'un qui me remette au courant.

— J'ai déjeuné, répondit John aussitôt qu'il put placer un mot dans ce discours d'où les points et les virgules étaient absents.

— Déjeuné! la belle raison! Vous luncherez donc; le nom ne fait rien à la chose. Allons, venez! Ayez compassion d'un malheureux qui n'a entendu depuis quatre mois que l'anglais des maîtres d'hôtel de la *Riviera*. Je



ne suis pas bavard de ma nature; mais quatre mois de silence, c'est un peu long.

— Allons-y donc! fit John en prenant le bras de son ami.

Ils entrèrent ensemble dans un petit restaurant discret et comme il faut, où les garçons étaient solennels et les habitués recueillis.

— C'est ici le temple de la gastronomie silencieuse, dit John en s'asseyant à une petite table où deux couverts furent bientôt placés sur une nappe exquise... Oh!...

Ce monosyllabe essentiellement britannique et qui se prête à tant d'intonations diverses exprimait cette fois-ci une vive surprise.

Les yeux de Harland, suivant ceux de son ami, découvrirent au fond de la salle un numéro du *Times* largement déployé et une paire de jambes qui se montraient au-dessous.

— N'importe! dit vivement Stanley. Il m'a fort bien vu; mais, s'il ne désire pas entrer en conversation, qu'à moi ne tienne! Le journal d'un Anglais doit être sa forteresse, ajouta-t-il en riant.

Cependant le personnage mystérieux abrité derrière son écran monumental venait d'appeler le garçon; il paya, puis, se levant promptement, se dirigea vers la porte d'un pas pressé. C'était Edgar Brown en petite tenue du matin, c'est-à-dire vêtu comme un simple mortel.

Le jeune esthète commençait à sentir les inconvénients de ses doctrines par trop immatérielles. Vivre de poésie et d'eau fraîche avec la vue d'un tournesol pour dessert est un régime débilitant à la longue. Edgar s'était décidé à faire quelques concessions à la nature humaine. Chaque matin, il venait incognito savourer un copieux déjeuner dans ce petit restaurant dont il appréciait fort la cuisine. Il y soupait aussi après avoir dîné en ville. Chez lui, la vanité et l'appétit se livraient un perpétuel combat. Il s'était acquis une réputation de poète éthéré; pour rien au monde il n'eût voulu la perdre.

Edgar Brown, une fois lancé dans l'abstinence et la maigreur, ne pouvait décemment revenir en arrière. L'Europe avait les yeux sur lui. Force lui était donc de refuser potage et rôti et de faire bonne mine à mauvais jeu. Il s'en dédommageait dans la solitude. Personne, croyait-il, ne le connaissait dans ce restaurant éloigné de son quartier. Sa diantre de réputation, là du moins, le laissait tranquille. Derrière son assiette bien garnie, il faisait la nique aux tournesols, et le garçon qui le servait à l'ordinaire admirait son beau coup de fourchette.

Grand fut donc son dépit, ce matin-là, en apercevant les intrus qui venaient le troubler dans son oasis. John Stanley l'avait reconnu, il en était sûr. Fort contrarié, il passa devant lui en inclinant la tête d'un air hautain et sortit.

— Tiens, fit Harland, comme on se retrouve! J'ai vu ce gentleman à Cannes. C'était un mangeur de lotus ou de quelque autre plante indigeste. Il faisait fureur parmi les dames, qui le trouvaient intéressant. Belle tête, ma foi! mais de cervelle, peu. Il s'appelle Edgar Brown.

— Je le sais. J'ai eu le plaisir de faire sa connaissance l'autre jour.

— Vraiment! Est-ce qu'il pose toujours pour le clair de lune et le too-too? Au fond, il n'est pas aussi vaporeux qu'on pourrait le croire. Il mène sa petite barque avec beaucoup d'adresse. Vous avez entendu parler de son procès?

— Non; qu'est-ce donc?

— Il y a deux ans de cela, au moins. Un de mes amis de Cannes m'a conté l'affaire. L'oncle de M. Brown, un vieux millionnaire, mourut dans une petite ville du Midi, j'oublie laquelle, laissant toute sa fortune à son cher neveu, qui l'avait soigné avec une sollicitude touchante. Le testament était bâti selon toutes les règles de l'art, daté, signé et paraphé. Seul, un codicille qui laissait deux cent mille francs à l'hôpital de la ville fut déclaré nul à cause d'un défaut de forme. Était-ce la date, la signature ou autre chose qui manquait, je l'ignore. Le codicille n'avait aucune valeur légale. L'hôpital plaida, alléguant l'intention évidente du testateur. Mais pourquoi donc avait-il laissé inachevé cette espèce de *post-scriptum?* Avait-il été interrompu, ou bien sa volonté aurait-elle changé, et la faiblesse des derniers moments l'avait-elle rendu incapable d'annuler le premier codicille par un second? C'est ce qu'il était impossible d'établir. L'héritier avait pour lui la légalité stricte. On prétend que l'hôpital fit appel à sa générosité; mais, quand on frappe à cette porte, on trouve le plus souvent visage de bois. M. Brown garda donc ses deux cent mille francs... Et personne ne le blâma dans la colonie anglaise, ajouta le narrateur, d'autant qu'il annonça son intention d'enrichir plus tard de cette somme quelque institution britannique.

John Stanley resta silencieux un moment.

— Je me demande ce que don Quichotte aurait fait en pareil cas, dit-il enfin.

— Don Quichotte est-il votre modèle, ô fils de la Cité? s'écria son ami en riant.

— Don Quichotte, j'imagine, poursuivit Stanley sans prendre garde à l'interruption, n'aurait pas consulté un avocat. Il aurait dit à l'hôpital : Voici vos deux cent mille francs. Peu importe que mon oncle ait eu ou non l'intention de vous enrichir : son argent est à moi, je vous le donne.

— Oui, interrompit Harland, et tous les journaux auraient proclamé cette belle folie de l'admirable chevalier de la Manche; les bonnes dames se seraient essuyé les yeux avec attendrissement, et les gens pratiques auraient dit : « C'est un sot! »

— Très probablement, répondit Stanley; ce qui ne



m'empêche pas d'avoir un faible pour Don Quichotte.

Il laissa tomber ce sujet et entretint Harland du nouvel opéra-comique qui faisait courir tout Londres en ce moment.

Quand il quitta son ami et se retrouva seul dans les rues bruyantes, son visage était encore plus grave que de coutume. « Je demandais une arme, pensait-il ; le hasard vient de me la jeter. Marjorie a le cœur généreux : que lui semblerait-il de son héros, après le récit que je viens d'entendre? Mais M. Brown peut dormir tranquille; il n'y a pas en moi l'étoffe d'un délateur. D'un mot pourtant je démolirais le perchoir où juche l'incomparable Edgar. Jolie besogne, en vérité! Et encore, qu'est-ce que je puis alléguer contre lui? Il n'a pas agi en paladin, voilà tout. Il avait le droit de son côté et il s'en est servi. Deux cent mille francs, c'est une grosse tentation. Marjorie me demandera si j'y aurais résisté, moi. Je crois que oui ; mais qui est sûr de soi avant le baptême du feu? »

VII.

Ce jour-là, Charles Dallas avait aussi fait visite à son tableau. Connais-toi toi-même était sa devise. Et cette connaissance-là, comme toutes les autres, ne s'acquiert que par comparaison. On a vu des artistes, dans la solitude de leur atelier, peindre des arbres bleus et des vaches lilas; et ces erreurs de coloris leur ont pour la première fois sauté aux yeux dans les galeries de l'exposition, au milieu des autres peintures qui se font mutuellement repoussoir.

Charles Dallas n'appartenait proprement à aucune école. Il n'avait pas de recette pour faire des tableaux; il étudiait la nature sans parti pris de système; il l'interprétait *con amore* et broyait sa propre pensée avec ses couleurs.

Comme tous les artistes, il était sujet à de subites dépressions d'humeur. Cette après-midi là, il revint fort sombre de l'Académie et, s'enfermant dans son atelier, il s'y promena longtemps, cherchant à vaincre le découragement qui s'emparait de lui.

Il se laissa enfin tomber sur un escabeau et considéra la petite toile fixée au chevalet en face de lui. Deux coups légers frappés à la porte le firent tressaillir.

— Qui est là? demanda-t-il avec impatience. Je ne veux pas être dérangé.

— Mais vous ne travaillez pas, Charles, répondit la voix de Marjorie. Je vous entends vous promener de long en large, comme un ours..., pardon! comme un lion en cage.

Charles ne put s'empêcher de sourire.

— Entrez donc, fit-il en ouvrant la porte.

La jeune fille s'avança de son pas menu et trottinant comme celui d'une souris.

— Vous êtes sorti après le lunch, Charles? demanda-t-elle.

— Oui; je reviens de Burlington House.

— Vraiment? et quelles nouvelles?

— Point.

— Eh bien! exclama-t-elle, le public en général et les amateurs en particulier sont... Je ne les qualifierai pas. Supposez que je sois un amateur, moi, avec cinq cents livres dans mon porte-monnaie; mais j'irais tout droit à votre tableau, Charles, et je solliciterais l'honneur de l'acheter! C'est le plus remarquable de l'exposition. Il y a toujours foule dans ce coin de salle. Moi, je le regarderais jusqu'à demain.

— Parce que c'est votre portrait, petite vaniteuse, et flatté encore! ajouta-t-il pour la taquiner.

— Bien flatté, Charles? demanda-t-elle avec un léger soupir. Quel dommage! Mais cela ne fait rien à l'affaire. Le tableau est excellent.

— Trouvez-vous? Ce n'est pas mon avis ce matin. La couleur m'a paru morne. Le clair-obscur du feuillage n'est d'aucun effet. Comment voulez-vous qu'une peinture discrète subsiste entre ces deux grands diables de sujets italiens rouges et bleus dont on a jugé bon de la flanquer?

Marjorie mit ses deux bras autour du cou de son frère.

— Oh! ces artistes! murmura-t-elle d'un ton caressant, ils ne vont pas même aussi bien qu'une pendule de huit jours; il faut qu'on les remonte toutes les vingt-quatre heures. Mon cher grand frère, ne soyez donc pas si absurde. Votre tableau se vendra, je vous dis. Bientôt nous verrons les connaisseurs arriver à la file pour vous en commander d'autres. Ce sera une pluie d'or et de gloire. Et vous n'êtes déjà pas si malheureux, il me semble, avec une chère Lily belle comme le jour, sans parler de votre petite sœur, pour vous réconforter et endurer toutes les bourrasques de votre mauvais caractère.

Elle l'embrassa tendrement pour finir.

— Venez, dit-elle ; ne restez pas en tête à tête avec ce paysage gris qui vous met le spleen dans l'âme. Lily m'envoyait vous chercher. A moins que vos principes virils ne s'y opposent, vous prendrez une tasse de thé avec nous.

Charles se leva et suivit Marjorie.

Lily les attendait dans son gentil boudoir. Le thé fumait dans la théière d'argent, sur un grand plateau de laque, à côté de trois petites tasses de vieux chine. Le fauteuil préféré de Charles avait été roulé pour lui à sa place favorite.

— Voyez comme on vous gâte! dit Lily. J'ai fait les beurrées moi-même : Annie ne sait pas que vous les aimez très minces. Ah! Marjorie, nous le gâtons trop, ce méchant garçon-là ; nous ne pourrons jamais le dégâter. Mais les femmes sont faites pour cela, n'est-ce pas? Et quand ces pauvres maris, tout fatigués et un

peu grognons (ne protestez pas, Charles, je maintiens un peu grognons), reviennent chez eux après avoir travaillé tout le jour pour leur femme, il faut qu'ils trouvent la bonne humeur à la maison.

Charles sourit et baisa la main de sa femme. « Comment pourrait-on perdre courage quand on a sous son toit cet ange et ce lutin? » pensa-t-il en regardant Lily et Marjorie.

Le lendemain, Marjorie Dallas eut affaire à un affligé d'une autre sorte.

La tête pleine des échos du concert qu'elle avait entendu la veille, elle fredonnait tout en tirant l'aiguille. Lily achevait une aquarelle. La tête penchée de côté, le pinceau en l'air, elle considérait son œuvre, se demandant si Charles approuverait certains tons d'ocre dont elle avait enluminé le premier plan, quand la porte s'ouvrit, et M. Edgar Brown fut annoncé.

Marjorie pensait à lui en cet instant. Elle rougit comme s'il eût pu le deviner. Il remarqua fort bien ce signe d'émotion et soupira.

« Encore une! se dit-il, encore une! Je n'y suis pour rien; c'est la fatalité! »

Cependant, afin de combattre l'influence trop fascinatrice de sa personne, il s'abstint de baiser la main de Marjorie et salua la jeune fille avec une certaine froideur.

— Le concert a été charmant, dit Lily à son frère. Vous avez eu tort de n'y pas venir.

— Je n'apprécie pas ce genre de musique. D'ailleurs, dans la disposition d'esprit où j'étais hier au soir, Mme Schumann et Rubinstein lui-même n'auraient pu ouvrir la porte de mon cœur.

— Qu'est-ce donc? fit Lily avec sollicitude. Vous avez des soucis, Edgar?

— C'est l'éternelle histoire de ceux qui tentent une réforme, grande ou petite, répondit-il. On se heurte aux préjugés, aux entêtements des cerveaux étroits. Ma Revue ne paraîtra pas, faute d'un éditeur.

— Quoi! cette Revue qui devait s'appeler *Soupirs?*

— Précisément. Dans notre comité d'actionnaires, réuni hier au soir, les voies et moyens ont été longuement discutés. Nous en sommes arrivés à la conclusion prosaïquement désolante que dans cette immense ville de Londres, dans tout Pater Noster Row, où se publie chaque année tant de fatras, ne se trouve pas un seul éditeur disposé à lancer notre Revue.

— Lancez-la vous-mêmes, dit Marjorie.

Il la regarda avec le sourire d'un patriarche blanchi dans les luttes de ce monde.

— Impossible, dit-il. Le comité-directeur de la Revue se compose d'hommes dévoués à la cause, mais parfaitement ignorants des *trucs* de la réclame. Il nous faut un homme du métier.

— Trouvez-le donc, répliqua Marjorie qui ne doutait de rien, et prenez-le à la journée ou au mois, comme un machiniste, en gardant la responsabilité de l'entreprise.

— Cela encore est impossible, mademoiselle. Il y a là-dessous des détails de fonctionnement, des usages... Le fait est que le public ne semble pas mûr. Notre comité est prudent, trop prudent. Il prévoit que l'entreprise ne payerait pas.

— Oh! du moment que vous en faites une spéculation! dit Marjorie d'une lèvre dédaigneuse.

Et elle reprit son ouvrage qu'elle avait laissé tomber sur ses genoux. Le poète resta silencieux un moment.

— Vous l'avez dit, reprit-il en sortant de sa rêverie comme par un effort. Ils en font une spéculation. Ils sont Anglais, commerçants jusqu'à l'âme, sous les théories esthétiques qu'ils professent. Rien pour rien. Ils n'engagent leurs capitaux que sous bonne garantie. Ils aiment l'art nouveau, le beau intense; mais ils aiment aussi de gros dividendes. Ah! où trouverai-je des hommes désintéressés?

Marjorie regarda Edgar. Quand il s'animait et s'écoutait parler, sa voix devenait plus vibrante; il s'entraînait lui-même, sa pose était presque sincère.

— Ainsi, dit la jeune fille d'un ton plus doux, vous renoncez à vos projets?

— Pour le moment, oui; mais je les reprendrai plus tard. Nous allons agir sur le public par des conférences, des meetings. Un revirement du goût se produit déjà, la mode est pour nous. Cet été, toutes les dames porteront nos couleurs; l'art de la toilette sera japonisé.

— Délicieuse perspective! fit Lily avec le plus grand sérieux.

— Et quand la mandoline aura vaincu le piano, quand nos jeunes gens laisseront leurs beaux cheveux blonds flotter sur leurs épaules, à la troubadour, alors le moment sera venu. Alors nous lancerons notre Revue, qui comblera réellement une lacune.

— Oh! je déteste cette phrase! s'écria Marjorie. Les brosses électriques et la moutarde perfectionnée annoncent aussi qu'elles combleront une lacune.

— J'ai de grands projets, poursuivit Edgar sans s'arrêter à cette remarque irrévérencieuse. Laissez-moi vous les confier, Marjorie, et à vous aussi, ma bonne Lily, qui m'avez toujours soutenu de votre sympathie. C'est par l'exemple qu'il faut prêcher. Eh bien, je vais enseigner à ma patrie ce qu'est un logis consommément intense; je monterai une maison où règnera le too-too le plus exquis. Je la remplirai de ces cuivres et de ces faïences qui font rêver. Les pincettes même y seront esthétiques; il y aura du rythme jusque dans les armoires. Cette maison, je l'ouvrirai trois fois par semaine au public bien pensant et je la nommerai *Sehnsucht*.

— Qu'est-ce que cela signifie? demanda la jeune fille.

— Vous ne savez pas l'allemand? Il faut l'apprendre.



C'est une langue intensément vaporeuse. *Sehnsucht* signifie aspiration, désir passionné qui se perd dans le bleu.

— Ah!

— Et j'ai une autre idée, reprit Edgar qui s'animait, une idée qui est presque une inspiration. L'autre jour je me promenais dans le parc en me demandant quel est l'animal esthétique par excellence. Et tout à coup la réponse s'élève dans mon esprit : c'est l'éléphant, l'éléphant blanc!

Les deux jeunes femmes firent un mouvement de surprise.

— Cela vous étonne? mais réfléchissez. L'éléphant ordinaire, gris sale, tel que nous le voyons au Jardin zoologique, est un colosse si hétérogènement beau que le cœur de notre peuple s'attache à lui. Maintenant représentez-vous, je vous prie, un éléphant blanc, créature mystique, imposante. Du même pas j'ai couru chez Whiteley pour lui en commander un. Il a averti par le câble ses correspondants de Siam. L'éléphant est en route.

— Et combien coûte ce joujou? demanda Lily.

— Assez cher; mais la dépense n'est pas une considération quand il s'agit des principes.

— Qu'en ferez-vous, au nom du bon sens? s'écria Marjorie trop stupéfaite pour songer à rire.

— Le bon sens n'a rien à voir en cette affaire. Ce que j'en ferai? Je le monterai, comme le roi de Siam. Je le nommerai *Soupir*, pour préparer le public à la Revue. Il portera un tournesol derrière l'oreille, car lui seul, le géant, peut se parer de la fleur gigantesque. Il est évident que la nature, en créant le tournesol, avait en vue l'éléphant. Je m'étonne que personne n'y ait songé jusqu'ici.

— Mais, objecta doucement Lily, êtes-vous bien sûr, mon cher Edgar, qu'on vous permette de le monter? Un éléphant le long de Piccadilly ou dans le Rotten-Row! Il donnera la panique aux chevaux. L'autorité interviendra.

— Je ferai un procès à l'autorité! s'écria-t-il. Et ce ne sera pas le premier que j'aurai gagné...

Il s'arrêta subitement, comme s'il eût voulu rappeler ces derniers mots. Mais ni sa sœur ni Marjorie n'y avaient pris garde et il poursuivit :

— Du bruit, voilà ce qu'il faut à notre cause. C'est l'élément de la réclame. Et si mon éléphant *Soupir* ne parvient pas à rendre l'esthéticisme célèbre, eh bien, je ferai comme Alcibiade : je lui couperai la queue.

Quelques minutes plus tard, il prit congé et s'en alla droit chez Whiteley chercher des nouvelles de la précieuse cargaison.

— Lily! dit Marjorie encore toute renversée, votre frère est bien étrange.

— Il l'a toujours été, répondit la blonde Lily avec son sourire tranquille. Laissez-le prendre son plaisir où il le trouve.

— Mais ses caprices ne sont pas des articles de deux sous. Il est donc très riche, Lily?

— Très riche, millionnaire peut-être. Son oncle maternel (Edgar n'est que mon demi-frère, vous savez, Marjorie) lui a laissé une fortune. Qu'il monte une maison et qu'il la remplisse de bric-à-brac, je n'y vois pas d'inconvénient.

Il y avait une légère teinte d'humeur dans le ton de Lily. Les frères poètes ne sont pas de simples mortels; on ne saurait attendre d'eux qu'ils offrent de temps en temps quelque jolie bagatelle à leur sœur; mais cependant Lily soupira, tandis que Marjorie prenait une grande résolution.

T. Combe.

(La fin au prochain numéro.)

LITTÉRATURE GRECQUE

Thucydide (1)

Depuis que l'étude des deux littératures classiques de l'antiquité a repris en France un rôle considérable, on peut dire que les critiques voués à cette étude se sont partagés en deux familles. Les uns, et c'étaient les moins nombreux, s'attachaient à la recension et à l'interprétation philologique des textes; les autres se bornaient volontiers à la lecture des textes dans de bonnes éditions; mais de ces lectures ils savaient tirer comme la substance morale et littéraire des chefs-d'œuvre du génie antique, et c'était surtout en cette vue qu'ils s'appliquaient à les bien traduire, sans s'attacher à la discussion des variantes ou à des éclaircissements minutieux sur la valeur des mots. La première de ces écoles est surtout représentée par M. Boissonade et par les rares éditeurs, ses disciples, pour le grec; par M. Burnouf père, pour le latin. La seconde l'est avec éclat par M. Victor Cousin, comme traducteur de Platon, avec moins de talent par M. Dugas-Montbel, comme traducteur d'Homère, et, plus près de nous, pour ne citer que deux exemples, par M. Fallex, comme traducteur en vers d'Aristophane, et par les traducteurs de Pindare que suscita le concours ouvert en 1850 devant l'Académie française. Une méthode moyenne était suivie par M. Patin, soit dans ses leçons à la Faculté des lettres, soit dans ses savantes publications. Son grand ouvrage sur les *Tragiques grecs* montre partout la solide alliance du goût le plus sûr avec une érudition qui ne fuyait ni les difficultés de l'explication grammaticale ni les minuties d'une bibliographie laborieuse. Il ne conviendrait pas d'insister ici sur de

(1) *Essai sur Thucydide*, par J. Girard, xvi-295 pages in-12. — Paris, Hachette.



telles distinctions; mais peut-être n'était-il pas inutile de les signaler pour apprécier justement les travaux de M. J. Girard, depuis sa thèse de docteur sur *l'Atticisme de Lysias* (1854), et son beau livre sur *le Sentiment religieux chez les poètes grecs* (1869), jusqu'au volume dont l'examen va nous occuper.

M. Villemain, grâce à son goût délicat et passionné pour les beautés originales de la littérature grecque, se montrait volontiers sévère pour les traducteurs français des modèles de la prose attique et de la poésie de Pindare. C'est ainsi qu'il avait fait un jour ressortir les infidélités de l'abbé Barthélemy, traduisant quelques pages de Xénophon (1), et qu'une autre fois il avait traduit lui-même, avec un rare bonheur, quelques belles pages de Démosthène (2). Plus tard encore, et comme secrétaire perpétuel de l'Académie française, il avait suggéré à cette compagnie l'ouverture d'un concours pour la traduction en prose des odes de Pindare. Il est facile de reconnaître son inspiration et sa main même dans le programme du concours ouvert en 1858 sur le sujet suivant :

« Étude sur le génie historique et oratoire de Thucydide; faire connaître les caractères de sa composition et de son style par des analyses, par des traductions fidèles et expressives, par des rapprochements avec les historiens anciens et modernes, par l'examen des principaux jugements dont il a été l'objet; apprécier son influence sur plusieurs des grands écrivains de l'antiquité. »

J'ai maintes fois entendu M. Villemain, dans ses entretiens familiers, insister sur cette manière de pénétrer dans le génie antique et d'en faire ressortir pour nous les qualités éminentes et durables. Par son éducation à l'École normale, par ses études à l'École d'Athènes et par le tour naturel de son esprit, M. J. Girard était singulièrement préparé pour répondre à cet appel de l'Académie, j'ai presque dit, du secrétaire de l'Académie. Fin connaisseur en matière d'hellénisme, mais plus soucieux d'aller droit au sens d'un auteur et aux beautés facilement saisissables de son style que de s'attarder à un travail préparatoire de philologue sur la tradition du texte et sur les difficultés historiques dont il est plein, l'auteur du mémoire sur Thucydide avait saisi d'une vue supérieure l'ensemble de son sujet, il en avait distribué les parties et fixé les proportions avec une sagesse méthodique. Par un choix heureux de traductions, il avait relevé l'intérêt des analyses et des considérations purement critiques. Rien ne pouvait être plus conforme aux intentions du programme académique; rien ne pouvait mieux justifier le succès du mémoire, qui fut couronné en 1859 et qui, publié d'abord par la maison Charpentier dans six livraisons du *Magasin de librairie* (1859), fut réimprimé dès l'année suivante, pour la même maison, en un seul volume. C'est ce mémoire dont l'auteur vient de donner une nouvelle édition, en l'améliorant par quelques retouches, surtout dans la traduction des textes de l'historien grec, et en y ajoutant une appréciation rapide des récentes conjectures proposées par les savants pour marquer la date de la composition du livre ou de quelques-unes de ses parties.

L'intérêt même que le public avait pris à la première rédaction de ce mémoire imposait à l'auteur de le mettre, comme on dit, au courant de la science. Mais il n'a pas voulu, il ne pouvait guère en changer l'économie.

« Ce n'est pas, nous dit-il, qu'il ne me paraisse très possible de faire autrement que je n'avais fait; mais il m'eût fallu briser le cadre primitif et composer un livre tout différent. Celui-ci a un mérite à défaut d'autre, c'est qu'il se tient. Conçu en vue d'un objet déterminé par le programme de l'Académie française, il est, de plus, dans ses diverses parties, le développement d'une idée principale, celle qui est exprimée par l'épigraphe : Νοῦς βασιλεύς. »

Acceptons sans réserve cette franche déclaration; reconnaissons avec l'auteur que « la critique n'a jamais plus d'imagination ni plus d'esprit que lorsque les bases lui manquent ». Or les bases manquent à presque toutes les hypothèses qu'on a faites depuis vingt-cinq ans pour marquer avec précision quel fut le dessein primitif de Thucydide, quel fut le progrès de son érudition, à quelle date s'en arrêta le travail et si sa forte philosophie fut la qualité précoce d'un esprit mûr avant l'âge ou bien le fruit d'une expérience prolongée jusqu'à la vieillesse. Sur tous ces problèmes, à vrai dire insolubles, on a dépensé beaucoup d'efforts de subtilité ingénieuse il est vrai, mais stérile en définitive.

M. Girard a bien raison de conclure « qu'au lieu de nous consumer dans des efforts inutiles, soit pour démembrer et pour diminuer Thucydide, soit pour déterminer chez lui ce qui se dérobe à notre examen, nous ferons mieux de prendre simplement pour point de départ l'état actuel, d'étudier encore, surtout dans les sept premiers livres, le puissant agencement d'une œuvre si concentrée et de tâcher d'en recueillir la riche substance. Notre esprit y trouvera un emploi suffisant de ses forces ». Seulement, à cet égard, il omet de s'appuyer sur une autorité bien respectable, d'autant plus respectable pour nous que c'est celle d'un grave écrivain politique et d'un Français, je veux dire de M. Daunou. Quelques lignes plus haut, il cite un critique allemand, M. O. Gilbert, comme le « quatrième savant » qui s'est occupé d'un témoignage du stoïcien Praxiphane sur les dernières années de Thucydide : or

(1) *Cours de littérature du* XVIIIe *siècle*, IIe partie, 4e leçon.
(2) *Souvenirs contemporains d'histoire et de littérature*, Ire partie, p. 391 et suiv.

ce texte n'avait pas échappé à M. Daunou dans la première de ses leçons sur l'historien grec (1), et il s'était sagement abstenu d'en tirer plus de conséquences qu'il ne convient. En général, les leçons du célèbre publiciste nous semblent trop oubliées aujourd'hui. Elles laissent souvent à désirer pour la précision philologique; souvent elles abondent en analyses peu instructives; mais elles sont pleines de pages où se marque, en excellent style, l'expérience d'un historien que le spectacle de nos événements révolutionnaires avait singulièrement préparé à bien comprendre et à bien juger les passions et les agitations politiques de la Grèce ancienne.

A cette occasion, je me fais un plaisir et presque un devoir de signaler ici le mémoire du savant juriste athénien M. N.-J. Saripolos : *Essai politique et moral sur Thucydide* (1879), imprimé dans les *Bulletins* de l'Académie royale de Belgique. M. Girard aimera sans doute à constater dans ce mémoire, qui a pu échapper à son attention, l'accord de ses vues avec celles d'un Athénien de nos jours, chez qui l'admiration pour un chef-d'œuvre antique n'altère en rien l'impartialité du jugement. J'ai gardé aussi un bon souvenir du morceau de critique publié, vers le temps même du concours académique, par feu notre collègue Garsonnet, sous le titre de *Caractères de l'histoire moderne dans Thucydide*. Ces rapprochements entre Thucydide et nos contemporains sont aussi attrayants qu'instructifs : on aime à voir que, soit avant, soit après M. Girard, ils ont eu leur place, comme chez lui, dans les travaux de la critique.

E. EGGER.

(*Journal des Savants.*)

ESPAGNE ET PORTUGAL (2)

L'Escurial

I.

SON ASPECT — SES CONTRASTES — LE GRIL DE SAINT LAURENT ET CELUI DE L'ESPAGNE

A mon premier voyage en Espagne, je n'avais vu l'Escurial, un matin, que comme un décor dans le paysage ou que comme une aggravation de l'horizon. Cette masse formidable, ce désert bâti dans un désert de la nature, ce gril de saint Laurent placé au milieu de scories (*Escorial*) comme un instrument de torture démodé, oublié dans un âtre éteint, m'avait frappé l'esprit, mais ne tentait pas ma curiosité. Je voulais rester sur cette vision rapide; il me semblait inutile d'entrer dans le détail. J'emportais l'Escurial enveloppé de l'ombre de Philippe II, et je croyais que c'était assez.

Je me trompais : les émotions humaines sont plus nombreuses, plus compliquées que toutes les combinaisons possibles du pur hasard. Je m'imaginais que l'opinion préconçue, classique, me suffisait; mais je me calomniais en me supposant soumis avec tant de correction aux banalités courantes, et je calomniais l'Escurial, qui paraît le temple cyclopéen de la monotonie de l'ennui et qui, dans sa formidable tristesse, a des rayons furtifs, des éclats subits de gaieté.

On a publié des lettres de Philippe II qui témoignent de sa tendresse paternelle. Ce monstre avait son idylle. Ce père inflexible qui laissa mourir, s'il ne le tua pas, son premier fils, don Carlos, et qui ne permettait pas à son second fils Philippe de causer avec ses sœurs, comme si ses enfants eussent pu conspirer contre lui; cet homme de bronze a laissé des billets à mettre en vers, dans lesquels il écrit à ses filles, en leur envoyant de Lisbonne des fleurs et des fruits de Portugal :

« Je vous envoie des fleurs et une fleur d'oranger... Depuis longtemps il y a des violettes... Il n'y a pas encore de jonquilles... »

Ce tortionnaire qui se délectait au grésillement de l'autodafé écrivait au mois de mai 1581 (1) :

« Madeleine a grande envie de fraises, et moi d'entendre chanter les rossignols, bien que de mes fenêtres j'en entende quelquefois quelques-uns. »

L'année suivante, il revient à son idée fixe :

« Ce dont j'ai eu le plus de regret, c'est du chant des rossignols, que je n'ai pas encore entendus cette année, ce palais étant éloigné de la campagne. Je ne sais si je l'entendrai l'année prochaine. »

Il avait plus de cinquante-quatre ans; il était depuis longtemps malade de la vie; c'était dans toute l'horreur de son règne qu'il se laissait aller à ces badinages : il n'avait pu faire de toute sa sensibilité un autodafé; quelque chose d'humain battait en lui.

Déjà je me rappelais avoir lu dans Llorente, à propos de la mort de don Carlos, que Philippe II avait voulu voir une dernière fois son fils coupable, et que,

(1) *Cours d'études historiques*, t. X, p. 15.

(2) Suite. — Voy. la *Revue* des 16 juin, 14 et 28 juillet, 29 septembre, 8 et 29 décembre 1883, 2 et 23 février, 5 et 26 avril, 17 mai, 21 juin, 16 août, 13 septembre, 1er novembre et 6 décembre 1884, et 3 janvier 1885.

(1) *Lettres de Philippe II* publiées par M. Gaillard. — Voy. à propos de ce recueil un article d'Arvède Barine intitulé : *Un père de famille méconnu; lettres de Philippe II à ses filles*, dans la *Revue* du 7 février 1884.



se cachant derrière les seigneurs dont il était accompagné, il avait étendu les bras pour bénir, invisible et sanglotant, le criminel dont, comme roi, il souhaitait peut-être la mort.

Ces contrastes si rares, mais d'autant plus précieux, on les cherche et on croit les entrevoir à l'Escurial, non dans les chambres modernisées où les tapisseries d'après Téniers chantent avec un écho retentissant leur chanson à boire — car ce n'est pas Philippe II qui a ouvert la porte à la kermesse, — mais dans la bibliothèque où les livres sourient; mais dans la salle capitulaire où sont de beaux tableaux, mais dans la sacristie où l'argenterie sacrée a des rayonnements. Toutefois ces gaietés sont tristes. Les jardins ont plus de maçonnerie que de roses, de violettes ou de jonquilles, et le sourire qu'on s'imagine découvrir n'est peut-être qu'une protestation intérieure de la conscience qui se révolte et veut se tromper, pour croire quand même à la nature.

⁂

Il y a, de Madrid à l'Escurial, la même distance à peu près que de Paris à Fontainebleau. On pense communément que la distance est abrégée par le chemin de fer. Je ne garantis pas le fait.

Philippe II, qui avait voulu fonder une capitale dans un désert, ne pouvait faire autrement que de bâtir le couvent et le palais, promis par un *ex voto*, dans une solitude qui fût un désert ruiné et ravagé.

L'emplacement est d'une férocité grandiose : des pierres souvent neigeuses, aux arêtes vives, dominent, sous prétexte de montagnes, ce grand amas de pierres grises, ce rocher construit.

Je ne sais si les tremblements de terre qui viennent d'agiter une partie de l'Espagne doivent s'étendre jamais jusqu'à l'Escurial; mais il semble que cette boucle de granit pèse assez fortement sur le sol pour l'empêcher de s'agiter.

Les Espagnols prétendent que ce palais doublé d'un couvent est une des merveilles du monde. Comme il est heureux pour l'art, pour la pensée même, que des merveilles de cette nature soient rares dans le monde! L'esprit en serait accablé.

On sait que Philippe II, après la prise de Saint-Quentin et pour fléchir saint Laurent, dont l'église avait été canonnée, fit vœu de construire un édifice gigantesque qui représenterait le gril même du martyr. A vrai dire, le gril n'est pas très visible; il faudrait planer sur l'édifice pour le voir; mais les plans le font reconnaître.

Est-ce le gril de saint Laurent? N'est-ce pas plutôt le gril sur lequel le roi insiquiteur étendit si longtemps l'Espagne hérétique, qui s'est offert à son imagination? Il voulut donner de sa dévotion une preuve indéracinable.

On accusa un architecte français d'avoir construit ce Léviathan, et Voltaire lui-même s'est fait l'écho de ce méchant propos. Mais il paraît certain qu'un architecte espagnol a seul compris et traduit la volonté du roi; c'est Juan Batista de Toledo. Que sa mémoire reste chargée de ce fardeau!

Les *Guides* varient sur les dimensions de ce colosse. Une estimation approximative fixe un côté du parallélogramme à cent quatre-vingts mètres, et l'autre à cent cinquante. On compte soixante-trois fontaines, quatre-vingts escaliers, douze cloîtres, seize cours et, pour finir, onze mille fenêtres, en souvenir des onze mille vierges.

Je ne me souviens plus des calculs faits à propos du Vatican; mais je crois que le successeur de saint Pierre pourrait être jaloux de l'édifice élevé à un simple saint, mis sur le gril.

Pour en finir avec cette image d'un instrument propre à faire rôtir, je dirai que la partie de l'édifice réservée à la demeure des rois est comprise dans ce qui constitue le manche du gril même. Quand ils sont fanatiques, les rois se mettent volontiers du côté du manche.

Il ne paraît pas que Philippe II ait habité plus d'un an l'Escurial achevé; mais cette année lui a suffi pour emplir cette cavité énorme de son souffle sinistre : on l'y sent partout; il n'y revient pas, il n'en est jamais sorti.

II.

LE TEMPS QU'IL FAIT AUTOUR DE L'ESCURIAL — LE SOUTERRAIN — LES APPARTEMENTS ROYAUX — LES TAPISSERIES — L'APPARTEMENT DE PHILIPPE II — L'ÉGLISE — LE CHRIST DE BENVENUTO CELLINI

Nous avions quitté Madrid avec le soleil; nous trouvâmes, deux heures après, à l'Escurial, la neige et le froid. Philippe II avait-il prévu ces chances d'hiver pour mettre autour de son œuvre cette atmosphère harmonieuse?

Il doit être odieux de visiter ce palais de la mort par un soleil vivant. Je ne me plaignis pas de cette neige qui lui mettait un suaire; mais ma sollicitude paternelle dut pourtant feindre de s'en affliger, quand ma fille, trompée par une éminence qu'elle prenait pour de la terre solide, voulut monter sur ce tabouret pour atteindre au marchepied de l'omnibus. Le tabouret naturel était de la neige noire; elle y enfonça son pied et fut si mouillée, qu'en l'absence de bagages je craignis d'avoir à différer longtemps notre excursion.

Un Espagnol chevaleresque, voyant notre embarras, dissimula sa galanterie pendant le trajet de la gare à l'hôtel et, quand nous fûmes attablés, s'échappa pour revenir bientôt apportant à ma fille, et la lui offrant comme un bouquet, une paire de bas qu'il était allé acheter dans une mercerie du pays.

L'intention était excellente; mais les bas étaient beaucoup trop petits : l'Espagnol, par flatterie, avait voulu croire que les Françaises devaient avoir le pied deux fois moins grand que celui des Espagnoles; le tricot national ne pouvait chausser qu'une fiancée de dix ans à peine.

Mais une chaufferette sécha la neige, et nous pûmes visiter l'Escurial sans craindre d'autre refroidissement que celui de l'édifice même.

Comme il eût fallu faire un grand tour et s'exposer à la trombe qui sévissait, pour entrer par la porte principale, nous acceptâmes d'entrer par un souterrain qui nous mit dans un couloir du palais.

Ce n'était pas une façon de pénétrer qui manquât de pittoresque : elle complétait l'effet de la neige.

La première impression peut se dissiper légèrement; mais on la reprend pourtant, et elle reste définitive. On est dans le séjour d'une âme ténébreuse qui avait besoin de grelotter sous ces voûtes et entre des piliers d'une épaisseur invraisemblable.

Je ne me souviens plus dans quel ordre ce voyage, cette procession a commencé. Ce que je sais bien, c'est que partout on retrouvait les mêmes escaliers larges, gris, les longs couloirs, les fenêtres menaçantes, et que le guide ne nous permettait ni de nous asseoir ni de nous arrêter, nous entraînant à travers ces robustes branches du gril de saint Laurent, nous donnant parfois la peur que le plaisir, aigre comme un supplice, ne dût jamais cesser.

On montre, je crois tout d'abord, les appartements royaux, ceux que les souverains modernes habitent lors des séjours d'étiquette, ceux où les morts ne reviennent pas.

On a tout fait pour les chasser. Les chambres sont d'une coquetterie parfois efféminée ; les parquets sont en mosaïque précieuse; les murs sont presque partout tendus des tapisseries dont j'ai parlé au début, reproduisant des tableaux de Goya et des scènes espagnoles et aussi des *beuveries* de Téniers.

Ce rire épais du peintre flamand dans cette maison où les murs défendent de rire est une des bizarreries dont je parlais. On voit bien que les rois d'Espagne ont succédé à Philippe II sans vouloir en hériter.

Ce qui m'a frappé autant que ces joyeuses tentures, ce sont les serrures, les espagnolettes, les verrous ciselés en acier avec cette délicatesse du XVIIIe siècle qui a sans doute été pour beaucoup dans la vocation de serrurerie de Louis XVI.

Mais nous n'étions pas là pour nous amuser aux bagatelles; ce n'était pas Trianon que nous venions voir; c'était le palais de Philippe II : nous nous hâtâmes de quitter le *manche* pour parcourir le *gril*.

En quittant les appartements royaux, on entre dans la salle des batailles, une galerie de cinquante-quatre mètres dont toute une face est occupée par deux immenses fresques de Granello et de Fabricio, représentant des victoires remportées sur les Maures. Sur l'autre face, entre les fenêtres, on a peint la bataille de Saint-Quentin, la prise du duc de Montmorency et la reddition de la ville.

Il faut un certain tempérament archéologique pour estimer ces peintures à leur valeur; elles ont, pour moi du moins, l'immense avantage de voiler la nudité des murs; elles servent de transition entre les appartements royaux et l'habitation du fondateur.

En pénétrant dans l'appartement sombre où Philippe II a agonisé, on a besoin de croire à l'authenticité du lieu et des meubles pour ne pas craindre d'être la dupe d'une mise en scène telle que jamais les tapissiers contemporains et leurs émules, certains auteurs dramatiques, ne sauraient en inventer.

La chambre d'apparat est une cellule, et la chambre de travail un cabanon. La première prend jour sur une galerie qui a son vitrage, et la seconde prend son jour dans la première : si bien qu'on entre dans une pénombre qui va s'épaississant jusqu'à de petites lucarnes s'ouvrant sur l'église, par lesquelles Philippe II, quand la goutte le tenait trop, pouvait voir officier sans sortir de chez lui.

Les murs de ces deux chambres sont nus, blanchis à la chaux ; on marche sur un carreau rigide ; on ne peut s'asseoir que sur des sièges de bois ou garnis d'un cuir pétrifié. Dans la première pièce, on a tendu en portière, je ne sais pourquoi, un grand tapis de Charles-Quint avec l'aigle à deux têtes et la couronne impériale. Cette pièce d'étoffe, malgré ses déchirures, forme encore un contraste éclatant avec l'austérité de la chambre d'apparat de son fils. Quant à la pièce qui servait de chambre à coucher et que la commission des logements insalubres à Paris n'accepterait pas pour loger un concierge, elle garde une obscurité qui devait bien empêcher les ambassadeurs reçus par Philippe II d'essayer de lire dans les yeux de leur hôte. Voici son bureau de bois, son banc de bois, l'escabeau sur lequel il étendait sa jambe. Jamais un rayon de soleil et un rayon de lune n'ont pénétré dans cet arrière confessionnal.

C'est vainement qu'on y chercherait un vase pour faire épanouir les roses, les violettes, les jonquilles dont Philippe II avait la nostalgie en Portugal ; le rossignol aussi était absent. Quand il serait venu dans les jardins lointains de l'Escurial, sa voix n'aurait pu franchir ces murs épais.

La seule musique, c'était celle des deux orgues de l'église entrant par les petites portes béantes, et le seul parfum dont le vieux pénitent admît les bouffées était celui de l'encens qu'on brûlait au-dessous de lui, dans l'église, et qu'il pouvait aspirer à son aise, car il était au-dessus du maître autel. On dirait que cet infatigable inquisiteur ait voulu surveiller de plus près le prêtre à l'autel et Dieu même, pour les empêcher de le trahir. . . . .



On sort de cet appartement avec une rêverie inquiète : n'était-ce pas l'asile d'un fou ?

Était-ce par crainte de cette remarque irrespectueuse qu'autrefois on ne laissait visiter à personne l'appartement de Philippe II ? Saint-Simon lui-même, malgré sa qualité d'ambassadeur, ne put obtenir d'y entrer, bien qu'il ait séjourné pendant trois jours à l'Escurial.

Aujourd'hui c'est la visite qu'on vous offre tout d'abord. A-t-on sacrifié la vénération des reliques royales à la recette qu'elles procurent? Est-ce une diminution du culte monarchique? Quand on est persuadé, comme je le suis, de l'indifférence espagnole, on est de ce dernier avis.

Les gens qui ne se détournent plus pour regarder passer le roi peuvent bien permettre qu'on aille se promener dans les appartements de Philippe II.

L'église est une halle carrée, en granit, pavée de dalles en marbre noir et blanc. Elle a de beaux tableaux dont on ne se doute guère, des reliques inestimables, un morceau de la corde avec laquelle Jésus-Christ fut attaché, une esquille de la crèche où vagit l'enfant Jésus, et les têtes de quelques-unes des onze mille vierges de Cologne. Ces trésors font sourire, mais ne rayonnent pas. Les dorures de la *capilla mayor* restent également éteintes dans ce séjour pâle.

Le chœur des moines est placé, comme une sorte de jubé, au-dessus de la porte d'entrée. Les stalles en bois rappellent celles de Tolède; elles sont d'un beau travail. Dans un angle à droite en regardant la *capilla mayor*, se trouve une stalle beaucoup plus large que les autres : c'est là que Philippe II, entrant par une porte secrète pratiquée dans les boiseries à côté, venait se placer furtivement, sans interrompre les offices, et méditait. De temps en temps la porte s'entre-bâillait et un valet (à moins que ce ne fût un ministre, qui ne devait pas être plus gai d'allure, de costume, que lui) remettait au roi des papiers, des missives qu'il lisait pendant que les chantres étaient au lutrin.

Ce lutrin est une des beautés du chœur. Il est immense, lourd à défoncer le toit d'une chapelle. On le fait tourner facilement. Le vulgaire croit que le pivot repose dans un creux en diamant, mais c'est une erreur : un système de galets en bronze roulant sur des bandes de métal rend facile ce mouvement qui étonne.

Les livres en parchemin dans lesquels on chante les offices sont ornés comme les plus beaux manuscrits de nos bibliothèques. Un lustre en cristal de roche plane au-dessus du lutrin.

Je me suis reposé un quart d'heure dans la stalle de Philippe II, regardant obstinément la porte dérobée; mais je n'eus pas à me débattre contre le prestige d'une évocation.

Deux buffets d'orgue se font vis-à-vis, comme dans toutes les belles églises d'Espagne, et dressent leurs trompettes vers le lutrin.

***

En sortant du chœur par un étroit couloir, on rencontre une toute petite chapelle, ou plutôt un autel dressé dans un corridor éclairé par une fenêtre donnant sur la cour des Rois.

Sur cet autel, un beau Christ en marbre blanc attaché sur une croix en marbre noir, laquelle est elle-même soutenue par une croix en bois, arrête et étonne les visiteurs par l'expression touchante de sa douleur. Au-dessous de l'appui qui soutient les pieds du Christ on lit : *Benvenuto Cellini civis florentinus faciebat 1562.*

Comment ce chef-d'œuvre de Benvenuto est-il venu là? Il paraît que c'est un cadeau du grand-duc de Toscane à Charles-Quint. Mais comment l'a-t-on relégué là? Pourquoi n'est-il pas dans l'église?

Je crus recevoir la réponse à la question mentale que je m'adressais, sans la formuler tout haut, quand le guide, ouvrant la fenêtre, nous expliqua que, lors des séjours du roi, sa garde, n'assistant pas aux offices dans l'église, se tenait pieusement dans la cour. On ouvrait la fenêtre de cette galerie, et d'en bas la troupe, qui voyait parfaitement le Christ de Benvenuto, voyait aussi très distinctement le prêtre qui officiait à l'autel. C'était une façon ingénieuse d'entretenir la dévotion de l'armée sans mêler cette canaille aux grands seigneurs.

Je ne sais pas si aujourd'hui la fenêtre s'ouvre encore ou s'ouvre souvent. La messe est restée un service obligatoire; mais peut-être que le roi Alphonse, quand il prie, ne tient pas à la solitude dans cette grande église glaciale pour la foi, malgré l'armoire aux treize mille reliques, qui échauffe insuffisamment.

J'ai remarqué que la plupart des voyages en Espagne publiés jusqu'à ce jour mentionnent rapidement l'Escurial comme une chose curieuse à voir en passant : c'était aussi ma pensée lors de mon premier voyage; mais la connaissance acquise de l'Espagne vous arrête, avant de reprendre le chemin de la France, dans ce dernier musée espagnol. C'est bien là que Philippe II a laissé pénétrer tout ce qui était pénétrable dans sa vie; c'est bien là la nécropole de la vieille monarchie espagnole, où la jeune cache vainement les murs étouffants sous les tapisseries de Goya et de Téniers.

Il neigeait toujours au dehors et j'avais encore bien des choses à voir.

Louis Ulbach.

(La suite prochainement.)



PEINTRES CONTEMPORAINS

M. Jean Gigoux (1)

Celui que je présente à nos lecteurs est maître Jean Gigoux, un des rénovateurs de la peinture française en 1830, l'auteur de la toile magistrale de *Léonard de Vinci*, de *Cléopâtre*, des splendides portraits de Fourier et du général Douzelot, l'illustrateur de *Gil Blas*, l'infatigable dessinateur qui a rempli de ses chefs-d'œuvre d'innombrables collections.

Un peintre romantique de 1830! Je vois nos jeunes gens s'étonner et me dire : Mais vous nous parlez d'une ruine!

Eh bien, mes enfants, allez vous en voir un peu (comme on dit en Franche-Comté), au n° 17 de la rue Chateaubriand, visiter cette ruine. Vous serez reçus fort accortement par un vert et vigoureux bonhomme, de moyenne taille, l'œil vif, scrutateur, qui vous dira d'un ton de voix solide et sorti d'un bon creux : Soyez les bienvenus! Et, ma foi, quand il vous devancera, de son pied leste, dans son escalier, vous serez étonnés d'avoir peine à le suivre.

Surtout, si vous êtes prudents, gardez-vous de lui demander son âge : il serait homme à vous demander le vôtre, et je ne sais trop si vous gagneriez à la comparaison, car ce grand travailleur, cet opiniâtre, ce vaillant (il aime ce mot) s'est conservé en pleine activité d'esprit et de corps. Rien n'a fléchi en lui, ni le sommeil, ni l'appétit, ni la mémoire, ni l'esprit d'observation, ni la sûreté de la main. En vérité, je vous le dis, c'est une erreur de croire que le travail tue les hommes; au contraire, il les conserve.

La maison est digne de l'habitant : c'est un musée. Il vit là au milieu d'une incomparable collection de chefs-d'œuvre de tous les maîtres, de tous les âges. Ainsi, vous partez de Fra Angelico et de Van Eyck pour arriver aux modernes, et vous saluez en passant Albert Dürer, Holbein et le Titien. Et ces tableaux, acquis lentement par Gigoux depuis plus d'un demi-siècle, avec cette avidité d'amateur que la curiosité aiguillonne et que la possession ne satisfait jamais, ces tableaux, dis-je, sont ses amis, ses familiers, ses interlocuteurs muets, mais éloquents. Il converse avec eux, leur demande leurs secrets, et soyez bien sûrs qu'ils lui répondent, car autrement comment saurait-il si bien leur histoire? Comment d'un mot bref, et qui peint, vous dirait-il comme il le sait faire leurs qualités et leurs défauts?

Ah! si les murs de la salle Drouot pouvaient parler, que de choses curieuses ils nous raconteraient sur l'existence de l'amateur parisien, j'entends de l'amateur vrai! Ils nous montreraient notre Jean Gigoux assidu aux ventes, attentif, guettant sa proie, plus patient qu'un solliciteur dans l'antichambre d'un ministre, couvrant sa convoitise d'un air d'indifférence, et lui, pauvre connaisseur, dérobant quelquefois des trésors d'art aux enchères et aux caprices des millionnaires engoués ou ignorants.

Ces murs de la salle Drouot, M. Gigoux les a fait parler, discrètement il est vrai, mais il les a fait parler. J'engage ceux de nos lecteurs qui achèteront son livre à lire le récit très amusant de ses rencontres avec Thiers dans ce rendez-vous de la curiosité. Ils y verront qu'un grand homme d'État peut être un mauvais acheteur de tableaux.

Mais je m'aperçois que je n'ai parlé encore que du peintre et de l'amateur, et que je n'ai pas dit un mot de son livre.

Que voulez-vous? j'aime l'homme, et cela pour deux raisons : la première, c'est que je l'aime, et la seconde, c'est qu'il est mon compatriote. Oui, ce maître vénéré, ce contemporain de Delacroix et de tous les rénovateurs de notre peinture française est de Besançon, et je vous laisse à juger si la vieille ville espagnole est fière de son peintre et si le cœur bat aux Bizontins quand ils lisent dans son livre ces mots qui reviennent souvent : « Je lèguerai ce tableau à ma ville natale. »

Léguez vos tableaux, cher maître, le plus tard que vous pourrez : nous ne sommes pas pressés; nous avons le temps d'attendre. Conservez-vous pour vos amis, pour vos admirateurs, et même pour les indifférents qui viennent s'instruire en regardant vos cartons et vos tableaux, et même pour les curieux qui se pressent pour voir le dernier survivant d'une génération de créateurs.

Je parle des curieux et des indifférents, et j'ai tort; car quiconque a visité la maison du maître devient l'ami du maître et le familier de la maison. Il n'est pas d'exemple d'un homme qui soit venu et qui ne soit pas revenu, tant l'hospitalité est bonne et tant est charmante la fête des yeux, la fête des couleurs.

Oh! les belles réunions du dimanche! Tout ce qu'il y a de célèbre dans les arts, dans les lettres, s'y donne rendez-vous. Et c'est là, dans ce milieu stimulant, que s'éveillent les souvenirs de l'hôte; c'est là que s'échauffe sa verve; là qu'il évoque les innombrables images des artistes, des poètes, des savants qu'il a fréquentés, là qu'il est curieux, plein d'imprévu, fécond en jugements nets, précis, relevés par une pointe de malice.

C'est là, c'est autour de sa table, c'est dans son atelier, que ses amis l'ont pressé, adjuré de fixer ses souvenirs, et c'est là que sa main, habituée au pinceau, s'est décidée à prendre la plume.

D'analyser ses *Causeries*, ce serait essayer de faire ce que La Fontaine appelle la chose impossible. Il faut

(1) *Causeries sur les artistes de mon temps*, par Jean Gigoux. — Calmann Lévy.



les lire; il faut, si on est curieux d'assister au spectacle de la première moitié de notre siècle, parcourir ce recueil de médaillons où sont inscrits les noms de Delacroix, de Gavarni, de Corot, de Daumier, de Diaz, de Troyon, de David d'Angers, d'Ingres, que notre auteur appelle révérencieusement Monsieur Ingres.

Il faut lire ces anecdotes où sont enlevées d'un trait de plume de fines esquisses des littérateurs de cette brillante époque.

Et toujours la même sobriété, la même impartialité de jugement, la même finesse de trait, la même ironie franc-comtoise. Seulement il faut la deviner

Je termine cet article un peu long par un souvenir douloureux. Peu de jours avant sa mort, notre cher About, mon vieux camarade de l'École normale, fit demander à Jean Gigoux de le venir voir. Il avait lu son livre et lui avait promis un article. J'ai regardé cette promesse comme un legs, et j'essaye de m'en acquitter aujourd'hui. Mais, hélas! pour parler de l'ouvrage d'un peintre, il aurait fallu un peintre.

DIONYS ORDINAIRE.

CAUSERIE LITTÉRAIRE

I.

Si l'ombre s'épaissit autour du nom de Piron, la faute n'en sera pas à M. Honoré Bonhomme qui publie périodiquement un volume consacré au Bourguignon salé. Une année, des vers et des mélanges en prose inédits; une autre année, *le Voyage de Piron à Beaune* avec des fragments nouveaux; un peu plus tard viendra un *Complément des œuvres inédites;* un peu plus tard encore, des poésies choisies, recueil enrichi de pièces inconnues du public. Le tout sur des manuscrits autographes et originaux. Aujourd'hui ce n'est plus de l'inédit, mais les *Voyages à Beaune* et les *Lettres de Mlle Quinault,* — sept lettres, pas plus, mais intéressantes; *Voyages et lettres* (1) encadrés dans une étude qui élucide, commente, disserte agréablement et d'un ton constant de belle humeur. C'est avec gaieté qu'il faut parler de Piron, si gai, si gai, qu'il est parfois trop gai. Sa verve gauloise s'épanchait très librement en mots crus et gaillards dont nos oreilles s'effarouchent. En ce temps-là, on n'était pas bégueule : peut-être aussi sommes-nous devenus un peu trop pudibonds. Ne remarquez-vous pas que cette pruderie fait d'alarmants progrès et dont on peut en quelque sorte mesurer l'étiage? Tel mot d'un usage courant il y a trente ans a commencé, il y a vingt ans, à alarmer les oreilles pudiques; depuis dix ans il n'a plus absolument cours et on l'a remplacé par des périphrases. Ainsi essayez d'appeler de son vrai nom le fidèle compagnon de saint Antoine : vous verrez quel haro! Tel autre mot, qui passait couramment il y a dix ans, nous fait prendre aujourd'hui un air scandalisé. Dernièrement j'entendais lire dans un salon *le Duc Job,* de M. Léon Laya. Dieu sait que M. Laya n'était ni un gaulois ni un rabelaisien; eh bien, vous allez voir. Il est question, au premier acte, d'un chien surnommé... En vérité, je ne sais si je dois le dire... Allons! de l'audace! Ce chien est surnommé « sac à puces ». A ce mot, à ce mot effrayant : « puces », un *tolle* général. Les dames de s'éventer, les jeunes filles de rougir. Et des interpellations au lecteur décontenancé : « Ah! monsieur! il fallait supprimer cela! Fi! » Il y a une belle dame qui ne me l'a pas encore pardonné, car ce lecteur c'était moi, je l'avoue en rougissant. Cela m'apprendra aussi à lire du Laya en société! Et si ç'avait été du Piron! M. Honoré Bonhomme, qui vous lit Piron et le commente, mesdames, me paraît donc bien hardi. Il est vrai qu'à propos des amours de Mlle Quinault il lance quelques réflexions montrant bien qu'il connaît à fond le cœur des femmes. Alors il sait sans doute jusqu'où il peut aller sans s'attirer comme moi, infortuné, des anathèmes. Heureux M. Bonhomme!

Et le voilà qui, tout résolu, va de l'avant. Il a entre les mains un document, la lettre d'un ennemi de Piron, du curé Martin de Cercelles, qui se vante des coups de fouet qu'il a imprimés à Piron enfant sur ses...... Et il vous lit le mot cru sans barguigner. Mais non! je n'ose pas décidément le suivre sur ce terrain-là.

Nous serions plus à l'aise encore avec les amours de Mlle Quinault, car, chose étrange, il y a là moins de verdeur gauloise que dans le récit de l'épopée de Beaune. Cette Quinault, la grande soubrette, ne doit pas être confondue, ainsi qu'on le fait trop souvent, avec sa sœur aînée, dont la beauté surtout fit sensation pendant huit ans au Théâtre-Français, celle qui coûta cher à Samuel Bernard et fut secrètement mariée au duc de Nevers. La Quinault de M. Bonhomme, qui fut celle de Piron et aussi du comte de Livry et aussi celle du comte de Caylus et aussi celle de plusieurs autres, la grande Quinault, qui réunissait à sa table la fine fleur des gens de lettres, était relativement une sage et discrète personne.

Il est même très curieux de la voir préoccupée de réformer les mœurs de Piron. C'est ainsi qu'au lendemain d'un souper qu'ils ont fait ensemble, elle lui écrit : « Je suis fort contente de vous et vous n'avez pas été *immonde.* » Elle s'efforçait d'acquérir de l'ascendant sur lui pour en faire un homme de meilleur ton. Pas de rigorisme outré cependant : elle sentait bien qu'il fallait de son côté quelques concessions. Le Bourgui-

(1) *Voyages de Piron à Beaune et ses amours avec Mlle Quinault,* par Honoré Bonhomme. — 1 vol. Paris, 1885. Librairie des bibliophiles.

gnon salé n'aimant pas l'eau, elle buvait sec, tout à fait sec, elle aussi, pour lui être agréable. Et M. Bonhomme l'en loue fort. Il estime qu'elle descendait ainsi jusqu'à Piron afin de saisir l'instant favorable pour l'élever jusqu'à elle. M. Bonhomme connaissant à fond le cœur des femmes, je n'objecte rien, quoique son interprétation me semble subtile. Si la Quinault avait entrepris de dégauloiser Piron, lui demanderait-elle avec tant d'insistance certaine *chanson gauloise* qu'il lui a promise et qui tarde à arriver? Ce qui est certain du moins, c'est que l'impiété de Piron l'effrayait. Ils disputaient à ce sujet, lui s'élevant contre les hypocrites, elle contre les impies. M. Bonhomme exagère peut-être un peu la hauteur de vues de la piquante comédienne, comprenant, selon lui, le grand travail de transformation sociale préparé par les encyclopédistes, mais désirant que l'éclosion en fût pure de tout alliage grossier. J'imagine que l'impiété des divers marquis ou comtes honorés de ses faveurs était de meilleur ton que celle de Piron : or la Quinault se faisait un point d'honneur de faire de son poète sinon un complet gentilhomme, un demi-gentilhomme ou un quart de gentilhomme tout au moins. *Binbin*, comme elle l'appelait dans l'intimité, lui était cher bien que de mauvais ton et, de temps à autre, « immonde » : il lui eût été plus cher encore, transformé par son influence et devenant *de la Binbinière*. Et puis, qui sait? les gros blasphèmes effrayaient peut-être un peu la comédienne les soirs d'orage, quand le tonnerre grondait sur la maison. Cela arrive.

II.

Voici un volume qui a déjà fait quelque bruit et qui mérite qu'on s'y arrête : *Journal d'un officier d'ordonnance* (1) (*juillet* 1870 — *février* 1871). L'auteur est le comte d'Hérisson, attaché pendant cette période douloureuse au général Schmitz, chef d'état-major général des armées de la Défense nationale. C'est à lui que le général confiait les missions aventureuses dont il s'acquittait avec autant d'intrépidité que de sang-froid. C'est lui aussi qui accompagna Jules Favre dans les entrevues et les négociations avec le chancelier Bismarck et le général de Moltke. Le général Schmitz et Jules Favre lui ont donné de hauts témoignages de reconnaissance et presque d'admiration qui figurent en tête du présent volume. Si le comte d'Hérisson les y a placés, il ne faut pas voir là un trait d'orgueil. Entreprenant de rendre compte des péripéties cruelles auxquelles il a été mêlé comme témoin ou comme acteur, il tenait à nous faire constater d'abord qu'il ne racontait rien d'après des ouï-dire ou sur le témoignage d'autrui, quelque autorisé que pût être ce témoignage : non, il expose ce qu'il a vu et entendu lui-même. Son récit est donc absolument un journal fidèle où les faits ont été consignés sur l'heure même, dans l'émotion toute vibrante encore de chaque catastrophe, puisque chaque jour, hélas! amenait la sienne.

Il ne faut donc pas s'étonner que la lecture en soit attristante. Il semble que l'on ressente de nouveau les coups dont a été sans relâche frappée la patrie. A certains moments même, on ne peut se défendre comme d'un mouvement de colère quand on voit peinte sur le vif telle erreur commise ou telle faute dont les conséquences ont été si cruelles. L'ancien officier d'ordonnance, en témoin fidèle, ne cherche pas à les atténuer; peut-être même, çà et là, y insiste-t-il avec une sévérité excessive. On voit qu'il a souffert de les voir commettre et qu'il a quelque peine à pardonner. Il en a voulu au général Trochu de prendre une telle tâche sans avoir l'espoir du succès. Il en a voulu à Jules Favre de ses larmes qui l'empêchaient d'y voir assez clair au moment de négocier et de discuter. Il lui en a voulu même de son éternelle redingote noire, ressemblant à un soufflet d'accordéon, qui lui donnait un pauvre air bourgeois devant Bismarck ou de Moltke, dont le costume avait plus de prestige. Cette sourde irritation perce à chaque moment. Il semble que l'officier d'ordonnance, placé au second plan, ait regretté plus d'une fois de n'être pas au premier et qu'il se soit dit : Ah! si c'était moi! Oui, on croirait que dans ce mécontentement où tous le jettent il entre comme une arrière-pensée de comparaison et un certain contentement de soi-même. Les bonnes gens diraient, en leur langage naïf, que le comte d'Hérisson leur semble « avantageux ». Toujours est-il qu'il ne néglige pas les occasions de rappeler ce qui lui fait honneur. C'est ainsi qu'il mentionne que, pour tel message important qui ne devait à aucun prix tomber entre les mains des Prussiens, il l'a écrit en chinois sur sa manchette. Était-il bien utile de l'écrire, même en chinois, ce message de quatre mots qu'il était si facile d'inscrire en français dans sa mémoire?

Dans une autre circonstance, au moment des négociations suprêmes, il a accompagné Jules Favre à Versailles. On est là dans l'hôtel très modeste qu'occupait le chancelier, rue de Provence, autour d'une table verte, le maréchal de Moltke, M. de Bismarck, un officier général et deux colonels d'état-major allemands, Jules Favre, le général de Valdan et le capitaine d'Hérisson. La question qui se débat est celle-ci : Livrera-t-on le fort de Vincennes? Le général de Valdan insiste pour qu'il ne soit pas livré, en souvenir du général Daumesnil, qui l'a glorieusement sauvé lors de l'invasion; le maréchal réplique qu'on n'est point là pour discuter sur des questions de sentiment et que la situation du fort, complètement entouré de bois, rend nécessaire son occupation par les armées allemandes. Ni Jules Favre ni le général de Valdan ne protestent.

(1) *Journal d'un officier d'ordonnance*, par le comte d'Hérisson. — 1 vol. Paris, 1885. Paul Ollendorff.

Alors le capitaine d'Hérisson, passant du second plan au premier, s'adresse directement au maréchal : « Votre Excellence se trompe; le fort de Vincennes n'est nullement entouré de bois; on ne peut pas dire qu'un fort à proximité d'un bois soit un fort entouré de bois. — Ah! vraiment, monsieur le capitaine? Voyez donc la carte? » Et le maréchal lui met sous les yeux la carte dessinée par les Prussiens et où le fort est environné d'une teinte verte. « Votre carte est inexacte, maréchal! — Ah! en vérité? Voyons celle du général de Valdan!... » Ni le général ni Jules Favre n'avaient de carte. Seul, le capitaine avait la sienne. Force fut alors au maréchal, légèrement humilié, de reconnaître que le fort était isolé du bois et que le camp de Saint-Maur, auquel il ne croyait pas, n'était ni un mythe ni un rêve.

Ainsi, ce jour-là, un simple capitaine en remontra aux généraux et aux maréchaux et força de Moltke à s'incliner devant lui. Il a bien le droit d'être fier de cette victoire, après tout, et aussi de la rappeler, puisque Jules Favre a écrit que le fort de Vincennes avait été « préservé par le général de Valdan ». Jamais revendication ne fut plus légitime. Ce que je note seulement ici, comme en maint endroit du volume, c'est cette tendance à marquer toutes les fautes commises par ceux qui avaient le premier rôle et la satisfaction d'avoir rempli plus brillamment le sien, plus effacé. Cette préoccupation se sent peut-être trop.

III.

Me voici maintenant très embarrassé. Et la cause de cet embarras, c'est la belle *Enguerrande* (1) de M. Émile Bergerat. Non que je ne sois tout prêt à lui rendre justice, à cette virtuose qui exécute les plus brillantes variations sur le clavier poétique. Et au cours de ces variations, quels tours de force! L'art de la prestidigitation appliqué à la musique! Mais est-ce simplement de la musique? C'est aussi de la peinture, car, en même temps que nos oreilles sont charmées, nos yeux sont éblouis. Les couleurs les plus disparates se heurtent; il semble que les effets vont être d'un criard à nous faire sauver, et puis, ô surprise! les voilà qui se fondent en un tout harmonieux. Donc une virtuose, cette Enguerrande, et une virtuose hors ligne, que nous applaudissons volontiers pour ses tours de force, sans que l'étonnement ou la sensation aille des oreilles et des yeux jusqu'à l'âme. Oui, nous sommes émerveillés plutôt que nous n'admirons. Eh bien! n'est-ce pas déjà un joli succès d'émerveiller son monde? Tout serait donc pour le mieux; nous serions contents et Enguerrande n'aurait pas lieu de se plaindre, si M. Théodore de Banville était moins exigeant. Mais voilà! Il veut pour la fille de son disciple et ami Bergerat bien autre chose que ces bravos du bout des doigts. Il faut que nous proclamions avec lui qu'Enguerrande répond non pas à un besoin, mais à une aspiration ardente, à un désir effréné. Nous l'appelions à grands cris, cette beauté étrange et troublante qui va nous faire oublier les petites demoiselles étriquées et pâles du théâtre contemporain. Nous trouvons en elle nos doutes, nos angoisses, notre inextinguible appétit de lumière et de joie, et enfin l'hymne à la Beauté, qui, vainement étouffée et comprimée, s'échappe irrésistiblement de nos âmes. C'est là ce qui m'embarrasse, moi qui ne vois pas tout cela dans la jeune virtuose.

Disons tout bonnement que cette tentative dramatique de M. Émile Bergerat, tentative qu'aucun théâtre ne devait accueillir, est une pure fantaisie, une débauche d'imagination, un voyage dans l'impossible, une envolée à travers le bleu vers des régions qui ne figurent sur aucune carte. Le poète lui-même nous avoue qu'il nous transporte en un pays qui aurait pour nom, s'il en avait un, la *Chimérie.* Et cela est si vrai qu'il ne faudrait pas allonger beaucoup les ailes de cette fantaisie pour qu'elle allât s'égarer dans le pays non plus de la *Chimérie,* mais de l'*Offenbachie* ou de l'*Hervéide.* Oui, un peu plus de caprice encore et une partition d'Hervé, et nous aurions une opérette dont le succès serait très vif. Opérette toute ruisselante de poésie, tout étincelante de lyrisme, mais opérette par l'imprévu des situations et la bizarrerie des caractères. On modifierait le dénouement, qui est d'un héroïsme trop surhumain pour être accompagné par Hervé; mais le reste ne demanderait que de légers changements.

Un jeune prince appelé à devenir roi écrit à sa cousine Enguerrande, une princesse nubile qu'il n'a jamais vue, qu'il ne l'épousera jamais. Sur cela, la princesse s'écrie : « Ah! l'impertinent! Pour sa ville, un blocus rigoureux; et pour lui la corde! » Le régent, ancien précepteur de la princesse, trouvant le procédé un peu vif et mettant son *veto :* « Eh bien! j'irai le poignarder moi-même! » Et la voilà en route. De son côté, Gaëtan, le jeune prince, se sauve de son royaume où on veut lui mettre par force sur la tête la couronne devenue vacante. Comme son refus l'expose à être enterré vivant par un podestat échappé des Bouffes du passage Choiseul, il a pris la fuite. Le cousin et la cousine se rencontrent sans se connaître au bord de la mer. La cousine est arrivée trempée à une hutte de douanier où elle entre pour changer de tout. Le cousin, qui survient, fuyant le podestat, colle son œil aux fentes de la hutte, aperçoit la cousine et croit reconnaître la Vérité sortant du puits. Ce spectacle le transporte. Il s'écrie : « J'ai vu la Forme! » Et il tombe en extase. Il a même vu les formes, comme il l'avoue à Enguerrande sortie de la hutte. « Mes yeux t'ont détaillée sans voiles; prends mon épée et tue-moi. — Garde ce

(1) *Enguerrande,* poème dramatique, par M. Émile Bergerat. — 1 vol. Paris, 1885. Frinzine et Klein.

poignard, lui répond-elle, et je serai à toi si tu assassines mon cousin Gaëtan. — Mais, c'est moi! — Quoi c'est toi! — Quoi! c'est elle! — Quoi! c'est nous!... » J'arrête ici cette analyse. Ne trouvez-vous pas là les éléments d'une opérette?

Il fallait semer les broderies les plus étincelantes et toutes les émeraudes de Golconde sur une trame pareille pour faire illusion; M. Bergerat n'y a pas manqué: aussi a-t-il fait illusion et à lui-même et à M. de Banville.

IV.

Un autre drame en vers, *Kaïn*, par M. Jacques Le Lorrain (1). Il faut y louer un certain talent de style plutôt que la conception des caractères. Ce Kaïn de M. Le Lorrain est postérieur au Déluge : il a lu Schopenhauer et a déclamé Mme Akermann.

MAXIME GAUCHER.

(1) *Kaïn*, drame en vers, par M. Jacques Le Lorrain. — Paris, 1885. Henri Jouve.

BULLETIN

Chronique de la semaine

Sénat. — Dans les séances des 6, 7, 9, 10 et 12 février, le Sénat a continué la discussion de la loi sur les récidivistes. Après une discussion à laquelle ont pris part MM. Labiche, Buffet, Ninard et le ministre de l'intérieur, le Sénat, d'accord avec le gouvernement, a rejeté le texte proposé par la commission comme article 1er et voté celui de la Chambre des députés par 182 voix contre 89. La relégation consistera dans l'internement perpétuel des condamnés sur le territoire des colonies ou possessions françaises; on déterminera, par décrets rendus en forme de règlement d'administration publique, les lieux où pourra s'effectuer la relégation, les mesures d'ordre et de surveillance et les conditions dans lesquelles il sera pourvu à la subsistance de relégués, avec obligation du travail à défaut de moyens d'existence dûment constatés (samedi 7). — Pour l'article 2, le texte de la commission a été adopté; la relégation sera la conséquence des condamnations encourues devant les tribunaux ordinaires; mais il pourra cependant être tenu compte des condamnations prononcées par les tribunaux militaires et maritimes, en dehors de l'état de siège ou de guerre, pour les crimes ou délits de droit commun. Ce dernier point est une adjonction au texte de la Chambre. — L'article 3, attaqué par M. Gavardie, établit que les condamnations pour crimes ou délits politiques ne seront, en aucun cas, comptés pour la relégation : il a été adopté. — L'article 4 posait la grave question de savoir si la relégation serait obligatoire ou facultative. Le texte de la commission, qui se prononçait pour la relégation obligatoire, a été éloquemment attaqué par MM. de Pressensé et Léon Renault, et vivement défendu par le ministre de l'intérieur. Le premier paragraphe de l'article 4 a été réservé (lundi 9). — Les autres articles (de 5 à 23), qui sont surtout réglementaires, ont été adoptés après quelques échanges d'observations (mardi 10, jeudi 12).

Chambre des députés. — Dans les séances des 7, 9, 10, 12 février, la Chambre a continué la discussion des droits sur les céréales. MM. Raoul Duval, Frédéric Passy et Lalande se sont prononcés contre le relèvement des taxes : à leur avis, toutes les fois que le gouvernement veut se faire le régulateur de la consommation, il entre dans une voie funeste; le meilleur moyen de relever l'agriculture est de diminuer ses charges; les droits d'ailleurs finissent toujours par se répercuter sur la production intérieure, et c'est le consommateur qui a à les supporter. M. Graux, rapporteur, le ministre de l'agriculture et M. Richard Waddington ont défendu l'opinion contraire. M. Edmond Robert a présenté une proposition tendant à établir un droit de 2 francs sur le maïs; M. de la Bassetière estime qu'un droit de 5 fr. est nécessaire; MM. Ballue et Peytral ont attaqué vivement la proposition.

Soudan. — La colonne du général Earle, forte de 2500 à 3000 hommes, qui se dirigeait sur Berber en suivant le cours du Nil, a remporté à Kerbikan une brillante victoire, chèrement payée d'ailleurs par la mort de son chef et celle du lieutenant-colonel Eyre. Les pertes des Anglais sont de 12 tués, dont 3 officiers, et de 25 blessés, dont 4 officiers. — Des bruits sans authenticité, apportés par des indigènes, continuent à courir sur le sort de Gordon.

Tonkin. — Dans les journées du 4 au 6 février, nos soldats ont enlevé le camp retranché de Dong-Song. Nos pertes sont évaluées à 21 tués et 162 blessés. — Le 10, après un léger engagement avec les Chinois, le général Brière de l'Isle a repris sa marche sur Lang-Son.

Formose. — Dans la nuit du 31 janvier au 1er février, nos nouvelles positions ont été attaquées par un ou deux mille Chinois. L'ennemi a laissé plus de 200 cadavres sur le terrain; nos pertes sont d'un soldat tué et un blessé légèrement.

Nécrologie. — Mort de M. du Sommerard, directeur du musée de Cluny; — du général Carteret-Trécourt, gouverneur militaire de Lyon, dont les obsèques ont eu lieu le mardi 10 février, aux Invalides; — de M. Vezes, procureur général à la cour de Bastia; — du cardinal Mac-Cabe, archevêque de Dublin; — du général de cavalerie Corot-Laquiante.

Livres nouveaux

L'année politique, 1884, avec un index raisonné, une table chronologique, des notes, des documents et des pièces justificatives, par André Daniel. Onzième année. — Un vol. Charpentier.

Tableau de la littérature allemande, par Albert Lange, professeur au lycée Louis-le-Grand, maître de conférences à la Sorbonne. — In-12, 168 pages; Léopold Cerf.

Ricordi bibliografici, par Camillo Raineri Biscia. Dictionnaire bibliographique. Ier volume (de la lettre A à la lettre H). — Grand in-8°. Livourne; Francesco Vigo.

Le Scrutin de liste et la représentation proportionnelle, par Séverin de la Chapelle, précédé d'une lettre de M. Jules Simon. — Brochure. Pichon, 24, rue Soufflot.

Jean Méronde, roman, par Jeanne Mairet. C'est cette histoire d'un peintre qui a paru l'an dernier dans la *Revue politique et littéraire*. — Un vol. in-12. Ollendorff.

La Nièce de l'organiste, roman, par Jean de Nivelle. — Un vol. in-12. Plon, Nourrit et Cie.

Les Fables de Léon Riffard, par Louis Montchal. — Brochure; Lausanne, Jaunin frères.

Le gérant : HENRY FERRARI.

Paris. — Imp. A. Quantin, 7, rue Saint-Benoît. [4596]



SEMAINE FINANCIÈRE

Vers la fin de la semaine le marché s'est raffermi et les cours restent aujourd'hui à peu de chose près au même niveau que ceux de la semaine précédente.

En effet, le 3 0/0 clôture aujourd'hui même à 81,02; l'amortissable à 82,80; le 4 1/2 0/0 à 109,52.

Le Crédit foncier est très ferme à 1332,50. On vient de publier le bilan de cette société au 31 décembre 1884: il accuse pour l'année un bénéfice brut de 22,776,000 fr., supérieur de 186,565 fr. à celui de l'exercice précédent. Les dépenses d'administration étant de 3,545,000 fr., il reste un bénéfice net de 19,231,000 fr. Le chiffre de bénéfices permet de distribuer un dividende de 60 fr. et de porter aux réserves 770,000 fr. On voit par ces résultats que le Crédit foncier n'a pas subi les effets de la crise dont souffrent en ce moment la plupart des institutions de crédit et que le mouvement de ses affaires ne s'est pas ralenti.

Depuis la semaine dernière le Suez a gagné 65 fr. Il reste aujourd'hui à 1920.

A. LACROIX.

Paris. — Typ. A. Quantin, 7, rue Saint-Benoît. [4663]

PRIX DU NUMÉRO : 60 CENTIMES

N° 8. — 21 Février 1885. — 3e série, cinquième année, premier semestre (tome 35)

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

PARAISSANT LE SAMEDI

Fondée en 1863.



SOMMAIRE DU N° 8

PRIX DE L'ABONNEMENT

A LA REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE SEULE.			AVEC LA REVUE SCIENTIFIQUE		
Paris	Six mois. 15 fr.	Un an 25 fr.	Paris	Six mois. 25 fr.	Un an. 45 fr.
Départements	— 18	— 30	Départements	— 30	— 50
Étranger	— 20	— 35	Étranger	— 35	— 55

LES ABONNEMENTS PARTENT DU 1er DE CHAQUE TRIMESTRE

Les abonnements sont reçus sans frais chez tous les libraires et dans les bureaux de poste des pays d'Europe et des États-Unis.

RÉDACTION ET ADMINISTRATION : 111, BOULEVARD SAINT-GERMAIN

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

ABONNEMENTS ET VENTE AU NUMÉRO

AU BUREAU DES REVUES, 111, BOULEVARD SAINT-GERMAIN 111, PARIS

ET CHEZ TOUS LES LIBRAIRES ET MARCHANDS DE JOURNAUX

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

(REVUE BLEUE)

DIRECTEUR : M. EUGÈNE YUNG.

1er SEMESTRE 1885. (3e SÉRIE). NUMÉRO 8. (22e ANNÉE). — 21 FÉVRIER 1885.

LES ÉVOLUTIONS
DE LA
POLITIQUE COLONIALE

I.

Pour un homme d'État qui est un patriote, il n'est pas de situation plus douloureuse que celle du personnage antique qui avait vu et approuvé le bien et qui, par faiblesse ou lâcheté, avait suivi le mal. Le brouillon au cœur léger qui a conduit son pays aux abîmes demeure réfractaire à la vérité et rejette sur d'autres épaules le poids écrasant de la responsabilité. Au politique prévoyant dont le rôle a été celui de l'inutile Cassandre, il reste cette amère et stérile consolation : qu'il avait vu clair dans l'avenir et qu'il a lutté jusqu'à la dernière minute pour le salut de ses concitoyens. Mais M. Gladstone! mais l'homme qui avait écrit, en 1877, l'admirable prophétie de *l'Agression contre l'Égypte et de la liberté de l'Orient*, et qui vient de mener l'Angleterre au désastre de Khartoum! N'avoir pas su distinguer, dans une grave alternative, ce qui est juste et utile de ce qui est dangereux et injuste, peut n'être qu'un malheur; mais avoir lu dans le livre des destinées comme dans un livre ouvert, et puis, pour garder le pouvoir, pour n'avoir pas eu le courage d'être une dernière fois, contre les appétits des uns et les illusions des autres, l'homme de sa propre conscience et de toute une vie pleine d'honneur, « ajouter lui-même au chapitre du devoir abandonné celui du mal accompli »! De toutes les erreurs qui peuvent assombrir la fin d'une illustre carrière, n'est-ce pas celle qui, laissant le cœur inconsolé, doit apporter avec elle les regrets et les remords les plus cuisants?

Car M. Gladstone — et comment ne pas insister, non point par manière de plaisir cruel, mais pour tirer de ces enseignements toute leur vertu? — car M. Gladstone avait prédit, sans en excepter un seul, tous les périls qui menacent aujourd'hui la nation anglaise et toutes les catastrophes qui l'attristent. S'adressant à M. Dicey, à tous ceux qu'il appelle, dans son article du 1er août 1877, « les aventuriers ou boucaniers anglais du sud-est de la Méditerranée », il énumérait alors avec une inflexible logique toutes les difficultés de l'*agression contre l'Égypte* et toutes les conséquences qu'elle comportait :

« Les nations sont soumises, autant que les individus, « à l'intempérance intellectuelle, et le subit accès « d'orgueil qui engendre chez un homme une arro- « gante vulgarité agit d'une façon analogue sur les « masses qui ont été soumises à la même excitation. » — C'est ce subit accès de fol orgueil qui a agi sur les Anglais au lendemain du combat des Quinze Minutes.

« Tout projet tendant à acquérir la domination de « l'Égypte n'est qu'un nouveau piège tendu à notre « politique. » — C'est dans ce piège qu'on est tombé.

« Des puissances et, parmi elles, probablement la « Russie, éprouvaient du plaisir à nous voir engagés « dans cette opération. » — La Russie, en effet, s'avance sûrement vers Hérat, et l'Allemagne s'installe aux Cameroons.

« Je suis fermement convaincu que les agrandisse- « ments de notre empire sont, en général, la source « de dangers sérieux, bien que ces dangers puissent ne « pas être toujours immédiats et qu'on les opère le « plus souvent par des moyens plus ou moins blâma-

« bles, qui tendent à compromettre le caractère de la « nation anglaise aux yeux du monde impartial. » — Est-ce que ces dangers n'ont pas éclaté? Est-ce que la grâce d'Arabi, l'asservissement du khédive, l'expulsion des fonctionnaires honnêtes, la dilapidation du trésor égyptien, le décret sur le libre trafic des esclaves, l'organisation du gâchis et de l'anarchie dans toute la vallée du Nil, n'ont pas mérité le blâme officiel de l'Europe?

« Une question me remplit d'une véritable inquié- « tude : c'est le petit nombre de nos soldats. Suffisam- « ment nombreux pour défendre notre île, ils ne sont « plus que quelques grains de sable en comparaison « des besoins que nous crée notre domination. On « parle d'humiliations : puissions-nous ne jamais subir « celle de dépendre du courage d'autrui! » — Les petits carrés anglais ont été, malgré la vaillance de leurs officiers, enfoncés et rompus à dix reprises; et avec les désastres, après des victoires plus coûteuses que des défaites, l'humiliation, elle aussi, est venue.

« Et dans quelle situation l'Angleterre serait-elle aux « yeux du monde si, pour sauvegarder sa route mili- « taire du côté de l'Inde, nous insistions pour créer « au Canal des dangers dont cette route commerciale « et pacifique du monde entier serait exempte sans « nous? » — Encore quelques combats comme ceux de l'année dernière autour de Souakim, et voici le danger, non point tout de suite pour le Canal, mais pour la mer Rouge prise entre l'insurrection triomphante du Soudan et la rébellion menaçante et déjà grondante de l'Arabie.

« L'Égypte ne sera pas protégée par l'éloignement « comme l'intérieur de l'Inde; nous ne pouvons pas, « comme dans nos colonies libres, nous dégager de « toute responsabilité directe en accordant au pays un « gouvernement autonome. » — Si l'Inde, en effet, est restée mystérieuse, tous les grossiers scandales de l'administration de sir Clifford Lloyd et de Nubar-pacha ont été vus de partout.

« Nous ferions une expérience très dangereuse en « éveillant les susceptibilités de l'Islam, qui sont, en « Égypte, raisonnables et justes. Les sympathies ma- « hométanes sont précisément très fortes, dans ce mo- « ment-ci, en Égypte. N'y touchez pas! » — On y a touché, et le fanatisme de l'Islam s'est réveillé depuis les mosquées d'El-Obéïd jusqu'à l'Université d'El-Azhar, qui recommence à bruire comme une ruche de frelons.

« L'Égypte proprement dite n'est pas seule en ques- « tion. Les chefs de ce pays ont tourné les yeux et « étendu les bras par-dessus la Nubie, vers le Dongola « et vers le Beled-ès-Soudan ou pays des Noirs, qui « s'étend sans limites au delà de l'Abyssinie et jusqu'à « la frontière de Zanzibar. Le khédive ayant noué des « relations avec ce vaste pays et cette nombreuse po- « pulation, nous sommes obligés de nous demander si « nous devons nous charger de 2000 milles de terri- « toire pour protéger un canal long de quelques « vingtaines de milles seulement, et, dans le cas con- « traire, à quel point et de quelle façon nous devons « rompre les relations de supériorité et de subordina- « tion déjà existantes et nous exempter des obligations « qu'elles impliquent. » — Et la Nubie, avec le Soudan, à la honte de l'Angleterre qui n'a pas su s'acquitter des obligations qu'elle avait assumées, est perdue pour la civilisation.

« Enfin, je crois que, le jour où nous occuperons « l'Égypte, c'en sera fait pour longtemps de la cordia- « lité des relations politiques de la France et de l'An- « gleterre. Il n'y aura peut-être pas de querelle im- « médiate, pas de manifestation extérieure; mais il y « aura une grande rancune : les nations ont bonne « mémoire. » — En effet, l'entente cordiale a été rompue.

Ainsi, plus de sept années avant l'événement qu'il a lui-même conduit, M. Gladstone annonçait toutes ces calamités politiques et religieuses, maritimes et militaires; si l'on excepte quelques discours de Lamartine et quelques dépêches de Talleyrand, jamais homme d'État contemporain n'a fait preuve d'une aussi merveilleuse prévoyance. Au moment des dernières négociations que M. Duclerc tenta aux mois de novembre et de décembre 1882 avec tant de patriotisme, nous avons rappelé ici même, nos lecteurs peut-être ne l'ont pas oublié, ce mémorable exposé de la politique du *Hands Off* (1). « A M. Gladstone, disions-nous, de choisir entre la fidélité aux principes qui ont été l'honneur de sa vie et une palinodie qui serait pour son pays la source de terribles difficultés, pour l'Orient la cause certaine d'une conflagration générale, plus ou moins prochaine. » La presse chauvine de Londres nous adressa alors mille railleries. — C'est le souci jaloux de vos intérêts, répondait le *Times*, qui vous pousse à ces prévisions pessimistes. — Qui avait raison cependant d'en appeler de M. Gladstone premier ministre à M. Gladstone collaborateur du *Nineteenth Century*?

Mais si M. Gladstone était dans le vrai, si vraiment les convoitises orientales de lord Beaconsfield étaient « funestes » et « immorales », il y avait encore quelque chose de pis que cette doctrine : c'était cette doctrine de Disraëli appliquée par M. Gladstone. Une politique mauvaise en elle-même, quand elle est pratiquée résolument, par un homme d'État décidé, qui en est pénétré et qui la *sent*, ne devient point pour cela une bonne politique : elle peut toutefois, grâce à la vigueur et à l'énergie de la mise en œuvre, donner des fruits qui valent mieux qu'elle-même. Une politique, au contraire, qui répugne aux instincts secrets et profonds des hommes qui ont entrepris de la poursuivre, ne peut conduire, alors même qu'elle ne serait pas

(1) Voy. la *Revue* du 2 décembre 1882.

tout à fait mauvaise, qu'aux plus pitoyables résultats. Or tel a été constamment, depuis deux ans, le cas de M. Gladstone. Comme le paresseux de l'Écriture, lui aussi, il voulait et ne voulait pas. Comme il savait que la voie droite était celle qu'il avait abandonnée, il n'a pas fait un pas sur l'autre route sans éprouver le regret de s'y être engagé, et, à chaque pas, il s'est arrêté, regardant en arrière, regardant vers le bon chemin qu'il aurait préféré suivre, n'osant plus avancer, n'ayant pas le courage de reculer, traînant la jambe alors que, pour réussir, à supposer que le succès eût été possible même pour un aventurier sans scrupules comme l'avait été Disraëli, il eût fallu courir et galoper à franc étrier.

Le double contrôle est dénoncé : M. Gladstone envoie lord Dufferin au Caire et impose Nubar comme premier ministre; mais il ne se lasse pas de proclamer qu'il s'en ira au premier jour. Le continent noir se soulève : M. Gladstone hésite à défendre le Soudan; mais il charge Gordon d'en ramener les garnisons. Le héros populaire est prisonnier dans Khartoum : M. Gladstone repousse l'odieuse pensée de le sacrifier après avoir profité de son dévouement mystique pour faire patienter l'opinion; mais, quand il lui expédie une armée de secours, c'est trop tard, alors que tout espoir raisonnable est depuis longtemps perdu. Et de même pour tout le reste. Et les dieux n'ont plus besoin de rendre fous ceux qu'ils veulent perdre : il suffit qu'ils les rendent irrésolus.

Aussi bien, voici le châtiment : catastrophe terrible et redoutable dont nul ne saurait se réjouir sans commettre un véritable crime de lèse-civilisation, car c'est la marée des barbares qui l'emporte; mais, pourquoi le nier? expiation que l'orgueil britannique a méritée, avertissement salutaire pour des rancunes et des haines qui sont indignes de ce temps. « Nous irons seuls en Égypte », avait dit la coterie chauvine dès le premier jour de la crise, dès le mois de septembre 1881 (1), et, pour satisfaire cette ambition égoïste, cette mauvaise jalousie contre des voisins qui étaient des amis sincères, la coterie n'avait pas attendu le prétexte d'une heure de très fâcheuse, mais non moins passagère défaillance. Lorsque Gambetta, qui avait deviné ces instincts perfides, voulut lier le cabinet de Londres pour une action commune : « Rien ne presse, disaient les journaux du parti; pourquoi empêcher l'Égypte d'être aux Égyptiens? pourquoi ne pas saluer franchement dans Arabi l'émancipateur des fellahs? » Et des intrigues sans nombre, au Caire et à Constantinople comme à Londres, avaient été ourdies dans ce dessein. Seuls en Égypte, avant comme après Tell-el-Kébir, c'était la pensée dominante de ces exaltés et de ces gloutons, espérance ardente qui circulait partout, pareille au fameux fil rouge de leur marine nationale.

Eh bien ! après y être allés seuls par notre faute, ils y sont restés seuls, sur cette terre des Pyramides, et cette fois parce qu'ils l'ont bien voulu ainsi, malgré les pressentiments des rares hommes d'État qui étaient restés sages et prudents, malgré les offres loyales et les avertissements sincères des successeurs de M. de Freycinet. Seuls, ils règnent à leur guise dans la vallée du Nil depuis deux ans ; mais seuls aussi ils sont maintenant en Europe et dans le monde entier; mais des rivaux inattendus se sont démasqués sur toutes les mers; mais les cosaques se rapprochent tous les jours de l'Inde; mais il ne s'agit plus de savoir si l'on partagera avec la France le paisible contrôle du Delta : la question est si l'Égypte tout entière, désorganisée et détraquée de fond en comble, doit tomber à son tour, comme déjà la Nubie et le Soudan, aux mains d'un conquérant barbare.

Cette anarchie lamentable de l'Égypte, cette explosion victorieuse du fanatisme de l'Islam, le rétablissement de l'alliance française eût-il suffi pour empêcher tant de maux? Il n'est pas trop présomptueux de le penser. Si le contrôle avait été restauré au lendemain de Tell-el-Kébir, l'ordre n'eût pas tardé à renaître dans la vallée du Nil, le Français étant administrateur et l'Anglais ne l'ayant jamais été. Si la paix eût été ainsi restaurée avec le contrôle, si la France et l'Angleterre étaient apparues à tout le monde arabe comme les gardiennes indissolublement unies du royaume de Méhémet-Ali, on peut douter que le prophète du Soudan fût devenu ce qu'il est aujourd'hui : une cause légitime d'anxiété pour toutes les puissances ayant des sujets musulmans, pour nous comme pour l'Angleterre ou pour la Turquie. A l'origine de cette révolution qui ne fut qu'une révolte, on ne trouve pas, en effet, le fanatisme religieux; ce qu'on découvre d'abord, c'est un syndicat de marchands d'esclaves qui veulent profiter du gâchis égyptien pour rétablir leur commerce prohibé. Le Mahdi, tel qu'on le devine, représente assez bien Jean de Leyde; mais les trois anabaptistes qui ont été ses précurseurs, ses bailleurs de fonds, n'étaient que des trafiquants de « bois d'ébène », et c'est ce que Gordon avait très bien compris quand il demandait que Zebehr fût envoyé avec lui à Khartoum.

Quand le désordre égyptien s'est continué dans le désordre anglais comme un fleuve à travers un lac, quand l'impunité d'Arabi a été interprétée par tout le peuple des fellahs, des bédouins et des nègres comme une marque de peur et de déférence, alors seulement à l'intrigue savamment ourdie des grandes compagnies du Darfour et du Soudan a succédé la croisade noire. Si le feu de paille est devenu un incendie, c'est donc la mauvaise politique et la mauvaise administration des vainqueurs de Tell-el-Kébir qui en sont responsables. Le Mahdi n'existait pas : c'est l'Angleterre qui l'a inventé.

(1) *Times* du 22 septembre 1881. — Voy. la *Revue* du 22 juillet 1882, page 102.

II.

L'Angleterre, isolée de la France, a perdu pour la civilisation deux vastes provinces d'Afrique. La France, isolée de l'Angleterre, conquiert à la civilisation trois riches provinces d'Asie. Quelles que soient les erreurs diplomatiques ou militaires qu'ait pu commettre le cabinet du 21 février, comment nier qu'il n'ait mieux employé que le cabinet de Londres ce trop long entr'acte de l'entente cordiale?

Dans la brillante étude qu'il a consacrée ici même, samedi dernier, à la politique coloniale et à l'alliance anglaise, notre collaborateur et ami M. Gabriel Charmes s'est montré plus que sévère pour l'expédition du Tonkin. Je voudrais essayer de réfuter et de faire infirmer ce jugement, qui me paraît injuste.

A mon sens, le protectorat de l'Annam, du Tonkin et du Cambodge n'était pas une moindre nécessité pour la France dans les régions de l'extrême Orient que ne l'était, dans le bassin de la Méditerranée, le protectorat de la Tunisie. A mon sens, si le gouvernement de la république avait commis la faute de laisser passer le moment qu'il a choisi pour agir, c'en était fait à jamais de notre puissance militaire, navale et commerciale, dans les mers et sur les fertiles rivages de l'extrême Orient.

Que la politique d'expansion coloniale soit la véritable forme de la politique de recueillement, sans qu'elle puisse toutefois, dans la pensée d'un homme d'État patriote, exclure d'autres ambitions plus lentes et plus hautes, c'est une vérité qui n'est plus à démontrer pour nos lecteurs : M. Gabriel Charmes a été l'un de ceux qui ont le plus contribué à la répandre; aucun désaccord, sur ce point, n'a jamais existé entre nous. Que la responsabilité principale de l'expédition du Tonkin, fardeau écrasant selon les uns, très grand honneur selon les autres, incombe au ministère actuel, c'est encore un point qu'on ne saurait discuter et qu'on ne discute pas. L'histoire, qui ne néglige aucune source, devra même ajouter que le protectorat de la France sur toute la partie orientale de l'Indo-Chine est un projet déjà ancien de M. Jules Ferry. Dès le mois de janvier 1882, dans la préface des *Discours sur les affaires de Tunisie* : « La question du Tonkin, écrivait-il, est de la plus haute importance; le protectorat français au Tonkin, c'est la sécurité de la Cochinchine, comme Tunis est la garde avancée de l'Algérie... »

Pour anciens cependant que sont dans l'esprit de M. Jules Ferry ces desseins sur le Tonkin, ce n'est pas lui qui a créé la question : bien avant qu'il ait été pour la première fois (le 25 septembre 1880) président du conseil des ministres, le problème avait déjà été posé; la question du protectorat français sur le Tonkin est née le jour même où la Cochinchine est devenue une province française, c'est-à-dire en 1862; — plusieurs mois avant que M. Ferry soit redevenu premier ministre, l'expédition du Tonkin avait été reconnue inévitable : M. Duclerc, qui en avait conféré avec Gambetta, et le vice-amiral Jauréguiberry avaient résolu, dès le mois de novembre 1882, de la pousser activement. Et à cette décision, la dernière décision politique à laquelle Gambetta ait pris part, il y avait trois raisons.

La première raison était toute militaire : la situation du commandant Rivière à Hanoï était devenue intolérable. Envoyé au Tonkin en 1881 pour assurer contre les Pavillons noirs à la solde du roi d'Annam l'exécution des traités de 1874, le petit corps expéditionnaire du Delta était débordé depuis plusieurs mois. De toutes parts, pour former un cercle de fer autour de nos faibles garnisons, les pirates descendaient des fleuves et les brigands des montagnes. Encore un retard — et l'on sait dans quelles conditions ce retard funeste s'est produit au mois de décembre, — et Rivière était cerné et perdu.

La seconde raison (à quoi bon hésiter devant le mot propre?) était une raison de sentiment. A peine le ministère du 30 janvier eut-il laissé à la seule Angleterre le facile honneur de venger l'insulte d'Alexandrie que l'opinion française reconnaissait quelle faute grave avait été l'abstention et combien dans tout l'Orient et à travers le monde l'éclat de notre nom avait pâli. Tous les patriotes, à ce moment, et ceux-là surtout qu'on avait égarés et trompés pendant six mois, éprouvèrent une sensation poignante de confusion et de honte. Le drapeau français avait été outragé, et il l'avait été impunément! Il avait suffi de quinze minutes à deux régiments écossais pour faire rentrer Arabi dans le néant, et devant un tel fantoche d'opéra-comique la France avait reculé! L'Égypte avait été une création de la France, et elle allait devenir terre anglaise! Non, il n'était pas possible de rester plus longtemps sous le coup d'une pareille humiliation, d'un pareil aveu de faiblesse. Non, il était impossible de ne pas saisir la première occasion de montrer qu'on ne craignait pas le feu, de prouver qu'on était toujours la France, de se réhabiliter à ses propres yeux et aux yeux des autres. Si l'on fit fête alors avec tant de bruyante effusion au hardi explorateur Savorgnan de Brazza, si le Congo fut alors célébré comme un second Nil par des milliers de citoyens qui la veille en ignoraient le nom, ce ne fut pas pour une autre cause. Mais le Congo n'était qu'un champ d'explorations, et l'instinct populaire attendait et voulait autre chose.

La troisième raison était de politique générale, et celle-là était décisive : l'heure allait sonner où il n'y aurait plus, sur la surface du globe, de rivages inoccupés. Il s'agissait de profiter de la dernière minute, du dernier répit. Encore quelques instants, et partout, en Asie, en Afrique, en Océanie, tous les peuples de l'Europe qui étaient encore en retard allaient planter leurs

drapeaux sur les dernières îles, sur les derniers rivages propres à devenir pour leurs vieux et riches pays des colonies prospères, des débouchés, des sources de rajeunissement et de vie. Dans cette lutte encore fallait-il se laisser devancer? A Tunis, on était arrivé juste à temps : pour peu qu'on eût hésité quelques semaines de plus, les Italiens nous précédaient, découronnant à jamais notre empire africain, prenant dans le bassin de la Méditerranée la place qui était nôtre depuis huit siècles. Or, pour l'Indo-Chine, la situation était celle-ci : que le drapeau français se retirât du Tonkin, et l'Allemagne nous y eût succédé sur l'heure. Quand M. Ferry, au mois de janvier 1882, avait le premier dénoncé cette convoitise allemande (1), cette ambition n'était encore qu'un rêve. Aux mois de novembre et de décembre 1882, après l'éclipse de la France dans la vallée du Nil, ce rêve était un projet très arrêté, et le gouvernement français en était informé. C'est faute seulement du Tonkin et de l'Annam que M. de Bismarck s'est contenté plus tard des Cameroons et d'Angra-Pequeña.

Ainsi, pour trois raisons dont aucune n'était médiocre, il était impossible que les hommes qui avaient la responsabilité du pouvoir à la fin de 1882 et au commencement de 1883 remissent à d'autres temps l'expédition du Tonkin. Différer l'entreprise, c'était y renoncer, puisque l'Allemagne et même l'Espagne guettaient ce morceau de roi. Et y renoncer, ce n'était pas seulement condamner la Cochinchine à l'asphyxie, c'était l'abdication irrévocable de la nation de Dupleix dans les mers de l'extrême Orient. Pour n'avoir pas su accompagner l'Angleterre dans le delta du Nil, on avait failli perdre la Méditerranée. Pour ne pas oser aller sans l'Angleterre dans le delta de Song-Koï, fallait-il perdre l'océan Indien et la mer de Chine?

Et qu'on ne croie pas, avec M. Gabriel Charmes, que la politique d'expectative qu'il aurait voulu voir adopter eût empêché un seul des événements que notre collaborateur déplore avec amertume. Si la France, dit-il, eût suspendu pour quelque temps la politique coloniale, elle eût évité de provoquer par son exemple l'expansion des peuples voisins. On a beau chercher, on a peine à voir quelle expansion de l'Allemagne, de la Russie ou de l'Italie la France résignée et démissionnaire eût empêchée ou même retardée. Ce n'est point parce que nous nous sommes trouvés, au Tonkin et à Formose, aux prises avec des difficultés considérables, que la Russie a recommencé sa marche vers l'Himalaya ou que la politique coloniale a pu sembler séduisante à M. de Bismarck et à M. Mancini. A supposer que l'Italie n'ait pas depuis longtemps tourné les yeux vers les ports de la mer Rouge et que le Chancelier ne nourrisse pas depuis au moins dix ans le dessein de faire de l'Allemagne une grande puissance maritime, c'est la facile conquête de la Tunisie, c'est la facile victoire de Tell-el-Kébir qui auraient pu mettre ces désirs au cœur des hommes d'État de Berlin et de Rome. Que si c'est le Tonkin, mais alors, pour que cette entreprise ait excité l'envie de M. Mancini et la jalousie de M. de Bismarck, ce ne serait donc point une si méchante affaire, une si pitoyable duperie que cette création d'un empire français de l'Indo-Chine?

Mais non, ce n'est point à ces mobiles, c'est à des considérations plus hautes qu'ont obéi l'Allemagne et même l'Italie; comme l'Angleterre et comme le gouvernement de la République, elles ont compris qu'à différer plus longtemps leur entrée en scène, elles risquaient de ne plus trouver le moindre îlot à mettre sous la pioche de leurs colons, et, si elles éprouvent un regret à cette heure, c'est celui de ne pas être parties plus tôt. Seulement, si nous eussions tardé à prendre possession de la Tunisie, comme l'eût voulu M. Clémenceau, et à mettre la main sur l'Annam, comme l'eût souhaité M. Gabriel Charmes, non, certes, l'Italie ne serait pas allée à Massouah : elle serait allée à la Goulette, et ce n'est pas aux Cameroons qu'eût débarqué le Chancelier, c'eût été dans le golfe du Tonkin.

Mais, dit M. Charmes, si nous n'avions pas eu une main liée au Tonkin, l'autre à Madagascar, « les Anglais auraient capitulé d'eux-mêmes; l'Angleterre nous aurait certainement restitué notre place en Égypte en échange d'un traité de commerce ». En vérité? Quoi! la coterie qui mène l'Angleterre depuis plus de deux ans n'a qu'une seule pensée, qu'elle n'a cessé de proclamer : être seule en Égypte, faire de l'Égypte une terre anglaise et du khédive un simple rajah, et c'est de ce parti qu'on aurait pu attendre la restitution de notre place au soleil dans la vallée du Nil, tout simplement parce que nous serions restés sous le coup de la honte d'Alexandrie et parce qu'à Madagascar, où la France a des intérêts séculaires, dans l'extrême Orient, où nous avions l'occasion de prendre la revanche de Dupleix, au Congo, où notre drapeau avait précédé celui de tous les autres peuples, nous n'aurions rien fait pour rétablir notre honneur compromis et pour faire preuve de vitalité, d'initiative hardie et de force? Même à l'heure présente où l'Angleterre essuie les plus cruelles humiliations pendant que le général Brière de l'Isle achève avec éclat la conquête du Tonkin et que l'amiral Courbet se prépare à porter à la Chine les coups décisifs, même à cette heure, l'une des plus sombres de son histoire contemporaine par les épreuves et par les contrastes, l'Angleterre ne capitule pas, tout isolée qu'elle se sente dans le monde, tout hostiles qu'elle sache les grandes puissances du continent. Et si la France n'avait rien fait pour relever la tête, si elle n'était pas appuyée, comme elle l'est, sur le concert européen, c'est alors, selon M. Gabriel Charmes, que l'Angleterre lui eût, pour un plat de

(1) *Affaires de Tunisie*, préface, p. 7.

lentilles, restitué l'Égypte! Franchement, nous nous expliquons mal qu'un esprit si pratique et sérieux ait pu, même un instant, caresser une pareille illusion. Certes, c'eût été le parti le plus sage pour l'Angleterre, au lendemain de la défaite d'Arabi, de convier la France au rétablissement loyal du contrôle, et nous l'avons dit alors assez haut et assez souvent; mais l'Angleterre, sourde à la voix de la modération et de la prudence, ne l'a pas voulu; et dès lors, comme ce n'était pas une aumône qu'il demandait, l'attitude qu'a prise le gouvernement de la République était la seule qui fût digne de la France et conforme à ses intérêts.

« Si le cabinet de Saint-James — écrivions-nous au moment du rejet des propositions Duclerc (1) — entend que la victoire de Tell-el-Kébir a été remportée contre nous et non contre Arabi, nous reprendrons aussitôt, partout et en toute chose, notre pleine liberté d'action. » Eh bien, on l'a reprise, cette liberté d'action, et on a bien fait! S'asseoir sous les saules et regarder tristement vers le rivage égyptien, non, ce n'était pas un moyen de rétablir jamais sous les bords du Nil l'influence française. Lang-Son est loin, très loin, et la route d'Hanoï à Lang-Son a été très rude : qui sait cependant si, de toutes les routes qu'on pouvait suivre, ce n'est pas celle-là qui nous ramènera au Caire?

III.

Si l'expédition du Tonkin répond à une conception très juste et si elle a été commencée au bon moment, est-ce à dire que la conduite même de cette lointaine entreprise ait été irréprochable? Il était impossible qu'elle le fût. En l'absence cependant d'une armée coloniale et dans les conditions difficiles du régime parlementaire, quel autre gouvernement eût commis moins d'erreurs? Une trop longue indulgence pour les Chinois, qu'il eût fallu traiter dès le premier jour avec la brutalité que méritait leur perfidie, une trop longue hésitation à faire partir pour le Tonkin et pour Formose des renforts considérables et suffisants, ces deux erreurs auraient pu être évitées. Ce qui, d'autre part, était inévitable, mais ce qui n'est point du tout la conséquence de l'expédition, c'était de substituer à la politique de l'alliance anglaise, que l'Angleterre avait rompue, la politique du concert européen.

Un grand et vieux pays continental comme la France n'est point la cité des Oiseaux d'Aristophane; il ne peut pas, s'il veut vraiment vivre, vivre en l'air en s'isolant et s'abstrayant de tout ce qui l'entoure. Cela est regrettable, je le veux bien; mais les faits sont des choses entêtées, disent nos voisins d'outre-Manche, et il est inutile de protester contre les choses, selon le philosophe grec, car cela ne leur fait rien du tout. Le seul parti sage, c'est dès lors d'en prendre son parti.

Assurément, de toutes les politiques, celle de l'entente cordiale avec l'Angleterre était la plus agréable, celle qui se recommandait par les plus précieuses qualités. Mais quoi? la jument de Roland était morte. Pour l'empêcher de mourir, Gambetta avait bravé toutes les injures et tous les soupçons; pour essayer de la faire revivre, M. Duclerc après Tell-el-Kébir, et M. Jules Ferry à la conférence de Londres, n'avaient négligé aucun effort. Mais Gambetta avait échoué devant le cri d'une opinion affolée et qui l'accusait sottement de sacrifier la France au prince de Galles; les offres de M. Duclerc avaient été repoussées avec quelque dédain; le préambule d'entente négocié au printemps dernier par M. Waddington non seulement avait été écarté en dernier ressort par les Anglais, mais encore avait soulevé ici même les plus vives critiques : à tort ou à raison, ni les syndicats financiers, qui ne voulaient pas sacrifier un centime de leurs dividendes, ni la majorité du parlement, qui trouvait imprudent d'offrir à l'Angleterre une occupation de l'Égypte limitée à quatre ans pour arranger les affaires, n'avaient accepté la convention. La conférence de Londres aurait pu marquer le point de départ d'une nouvelle entente entre l'Angleterre et la France : la diplomatie britannique avait préféré se brouiller avec toutes les grandes puissances, et le parlement français, après avoir presque désavoué son ministre des affaires étrangères (1), avait préféré se contenter d'un succès de comptabilité. Le sort en était ainsi jeté malgré M. Jules Ferry et malgré M. Gladstone, et force était de repasser le Pas-de-Calais.

Quel est maintenant ce nouveau concert européen qu'avec tant d'injustice une opposition de parti pris traite d'alliance ou d'entente allemande? Quelle est cette nouvelle Europe qui succède, après un entr'acte, à l'héritière de Napoléon Ier, à l'Europe du congrès de Vienne dont M. de Beust avait constaté la disparition?

Une nouvelle Europe en effet, et M. de Bismarck, qui, à lui seul, pendant plus de dix ans, a été l'Europe, n'a pas été le dernier à s'en apercevoir. Une nouvelle Europe, d'abord parce que l'hégémonie de l'Allemagne n'est plus incontestée sur ce vieux continent lui-même : l'Allemagne compte avec la Russie plus que la Russie ne compte aujourd'hui avec l'Allemagne; l'Autriche-Hongrie n'est plus une suivante passive de l'Empire germanique; le pôle du Sultan ni même de l'Italie (puisqu'elle se promène avec d'autres sans en avoir demandé la permission) n'est plus à Berlin; la France enfin a repris conscience de sa force, et, déli-

(1) *La Question Égyptienne*, dans la *Revue* du 2 décembre 1882.

(1) Nous ne rappelons pas sans plaisir que nous avons ici même (*le Déplacement de la question d'Orient*, juin 1884) défendu le principe de l'accord, tout en faisant des réserves sur quelques points de détail. Le nombre des défenseurs de ladite convention s'élevait bien dans la presse, tout compte fait, à trois ou quatre.

vrée, grâce à sa restauration militaire, de ces anxiétés passées, de la crainte d'une agression à chaque printemps, elle accomplit librement le cours de ses destinées.

Une nouvelle Europe ensuite, parce que l'Europe s'est répandue sur toute la surface du monde, prise tout entière, comme on dit, de fièvre coloniale, créant partout de nouvelles patries entre lesquelles il est nécessaire d'organiser un équilibre pareil à celui que le traité de Westphalie ou les traités de 1815 avaient établi jadis sur le continent des métropoles. *Novus nascitur ordo.* Les politiques, du xvi[e] au xviii[e] siècle, n'ont connu et poursuivi que l'équilibre entre les anciennes provinces de l'empire romain ; l'équilibre méditerranéen, problème contemporain de la question d'Orient, les préoccupe depuis un siècle : l'équilibre de toutes les mers où l'Angleterre pendant près de deux cents ans a régné sans partage, de tous les continents où n'existait d'autre loi que celle du premier occupant, voilà le nouveau problème.

Il n'est pas encore posé évidemment, en des termes très nets; mais il se forme, il est là: tout le monde le pressent et le devine, et tout le monde comprend qu'il sera, lui aussi, régi par des conventions et des principes. C'est afin de préparer cet équilibre de l'avenir que la conférence de Berlin a voulu déterminer dans quelles conditions, pour être effectives, valables et justes, devront s'opérer désormais les prises de possession des terres encore inoccupées. C'est aussi pour le préparer que les grandes métropoles ont l'ambition légitime d'assurer sur toute la surface du globe des passages toujours libres pour le commerce et le transit des peuples comme le canal de Suez et le canal de Panama, des fleuves toujours ouverts comme le Congo et le Niger, des territoires toujours neutres et indépendants comme devra l'être l'Égypte, cette future Belgique africaine. En quoi une pareille entreprise, civilisatrice au premier chef, peut-elle contrarier la France? Est-ce que la liberté des mers n'est plus une liberté qui nous intéresse? Et ne sommes-nous pas assurés d'avoir une belle et large part dans tous les mondes, puisqu'un heureux esprit d'entreprise a pris les devants, quand il en était temps encore, au Sénégal et au Congo, à Madagascar et dans l'Indo-Chine, à Formose et en Océanie?

Nous nous sommes retournés ainsi vers le concert européen parce qu'après notre rupture avec l'Angleterre ce retour était une nécessité ; mais cette nécessité n'a pas tardé à devenir une force. Non seulement nous ne devions rien perdre et nous n'avons, en effet, rien perdu à cette manœuvre, car nous n'aurions jamais pu fermer le bassin du Congo, et ni la présence des Italiens à Massouah ni celle de l'Allemagne à Angra-Pequeña ne peut nous gêner ; mais déjà, à cette heure même, nous y avons gagné le succès des contre-propositions françaises sur la question égyptienne, c'est-à-dire notre prochaine rentrée dans le contrôle des finances de l'Égypte, une protection plus efficace des intérêts de nos nationaux dans la vallée du Nil et la neutralisation prochaine du canal de Suez. Si l'on nous revoit en Égypte, à la vérité ce ne sera plus dans les conditions de l'accord à deux ; ce sera avec toute l'Europe, avec l'Autriche et la Russie, avec l'Italie et avec l'Allemagne ; mais valait-il mieux n'y jamais reparaître, et, dans cette question vitale, fallait-il pratiquer la politique du tout ou rien?

Et puis, le germe d'une nouvelle entente cordiale avec l'Angleterre est dans le succès même que nous avons remporté. Pourquoi venons-nous d'amener le cabinet de Londres à reconnaître quelques-uns de nos intérêts et de nos droits dans la vallée du Nil? Par une seule raison : c'est que l'Angleterre a reconnu que nous pouvions nous passer d'elle. Continuons donc à le lui prouver. Le gouvernement de la République a commencé de pousser avec énergie vers une victoire décisive et définitive nos affaires de Madagascar et du Tonkin : qu'il aille de l'avant avec une vigueur toujours nouvelle. L'opinion, après avoir d'abord hésité, s'est résolue à talonner, puisque enfin nous ne pouvons plus reculer sans honte, notre gouvernement qui tient là-bas le drapeau de la France : qu'elle persiste sans faiblesse ni regret dans cette courageuse décision. Ceux-là mêmes qui ont le moins approuvé ces entreprises entrevoient déjà le jour où la politique coloniale, cessant d'être pour nous une politique guerrière, deviendra une politique d'administration et de culture. Qu'on en soit persuadé : bien avant ce jour, à condition que nous sachions rester très fermes et très forts, l'Angleterre aura compris que ses intérêts les plus certains doivent la ramener à nous.

Suffit-il cependant, pour déterminer cette réconciliation, que nous soyons très fermes pour défendre tous nos droits, très forts pour en imposer le respect à tous ceux, Hovas ou Chinois, qui les méconnaissent et les bravent? Je me suis montré assez sévère en appréciant la récente politique de l'Angleterre pour avoir peut-être le droit d'émettre un autre vœu. Dans les guerres que nous soutenons depuis deux ans contre les bandits de Madagascar et du Tonkin, — guerres sanglantes et rudes où nous combattions d'abord pour l'intérêt général de la civilisation, — les sympathies de l'Angleterre, et autre chose encore que des sympathies, ont été trop souvent pour les barbares et contre nous. Eh bien ! ne payons pas nos voisins de la même monnaie. Les fautes sans nombre qu'ils ont commises en Égypte depuis le combat de Tell-el-Kébir viennent de les mettre aux prises avec la barbarie, et quelle barbarie ! une explosion de fanatisme musulman dont il n'est pas dit que les contre-coups ne se feront point sentir dans tout le monde de l'Islam, depuis la Syrie jusqu'aux Indes. Eh bien ! que nos vœux soient ouvertement, et comme il convient à une nation généreuse,

pour ceux, quels qu'ils soient, qui sont au Soudan les défenseurs de la civilisation occidentale. Ils le sont un peu malgré eux, je l'accorde, et ils ont épuisé contre nous, dans des circonstances semblables, les pires procédés : soyons pour la civilisation quand même! « Que l'Occident serre les rangs (1)! » Vous avez manqué à la consigne : eh bien (ceci sera notre vengeance), nous n'y manquerons pas.

JOSEPH REINACH.

POÈTES CONTEMPORAINS

M. Théodore de Banville (2)

M. Théodore de Banville est un poète lyrique hypnotisé par la rime, le dernier venu, le plus amusé et dans ses bons jours le plus amusant des romantiques, un clown en poésie qui a eu dans sa vie plusieurs idées, dont la plus persistante a été de n'exprimer aucune idée dans ses vers.

I.

Son meilleur titre de gloire, c'est d'avoir repris, perfectionné et baptisé l' « ode funambulesque ». C'était assurément une idée : et l'on peut dire que toutes les autres idées de M. de Banville dérivent de celle-là ou s'y rattachent.

Lui-même a défini l'ode funambulesque « un poème rigoureusement écrit en forme d'ode, dans lequel l'élément bouffon est étroitement uni à l'élément lyrique et où, comme dans le genre lyrique pur, l'impression comique ou autre que l'ouvrier a voulu produire est toujours obtenue par des combinaisons de rimes, par des effets harmoniques et par des sonorités particulières ».

Notons dès maintenant que toute la poétique de M. de Banville est implicitement contenue dans cette définition. Pour lui, même dans la poésie sérieuse, c'est uniquement par des arrangements de mots que « l'impression est obtenue », non par la qualité des idées ou des sentiments, ni même par le mouvement de la phrase ou par le choix des mots considérés en dehors de « l'effet harmonique ». Ou, s'il repousse peut-être ces conséquences extrêmes, tout au moins la rime, ses pompes et ses œuvres, ses éclats, ses entrelacements et ses surprises, c'est-à-dire la forme du vers dans ce qu'elle a de plus spécial, dans ce qui la distingue expressément de la prose, est bien pour lui l'essentiel de la poésie, et la poésie même. Théorie louche qui fuit et se dérobe quand on essaye de la préciser. Mais, si la théorie est obscure, la tendance est assez claire.

Il n'est pas étonnant qu'après quelques essais de beaucoup d'éclat et de beaucoup de jeunesse (*les Cariatides, les Stalactites*), cette façon de concevoir la poésie ait conduit M. de Banville tout droit au genre funambulesque; car c'est là seulement que sa théorie est vraie et qu'elle peut être appliquée tout entière. Seulement il me paraît se méprendre un peu sur sa part d'invention. Il prétend être le premier qui ait « cherché à traduire le comique non par l'idée (comme il nous dit dans une langue un peu douteuse), mais par des harmonies, par la virtualité des mots, par la magie toute-puissante de la rime ». Il a voulu montrer que « la musique du vers peut éveiller tout ce qu'elle veut dans notre esprit et créer même cette chose surnaturelle et divine, le rire », et que « l'emploi d'un même procédé peut exciter la joie comme l'émotion *dans les mêmes conditions* d'enthousiasme et de beauté ».

Ces derniers mots, qui sont d'un assez mauvais style (et, si je le remarque, c'est que l'impuissance à exprimer les idées abstraites fait partie de l'originalité de M. de Banville), ces derniers mots sont peut-être excessifs; mais le reste revient à dire qu'il a voulu tirer de la rime et du rythme des effets comiques et réjouissants. Or cela est évidemment possible; mais aussi cela avait été fait bien avant lui. D'autres avaient soupçonné que la rime n'est point seulement capable d'être grave ou tragique et que, prise en soi et cultivée pour elle-même, elle est surtout divertissante. Villon (pour ne pas remonter plus haut) a connu la rime opulente et comique par son opulence même. Et Régnier non plus ne l'a point ignorée, ni les poètes du temps de Louis XIII, ni Scarron ou Saint-Amant, ni Racine dans les *Plaideurs* (c'est, du reste, M. de Banville qui nous en avertit), ni J.-B. Rousseau dans ses détestables *Allégories*, ni Piron dans les couplets de ses pièces de la Foire — ni même Voltaire! Ce rimeur, le plus indigent des rimeurs, dans ses *Poésies fugitives* ou dans ses lettres mêlées de vers, a parfois de longues suites de rimes difficiles et produit par l'accumulation des assonances un effet assez semblable à celui qu'obtient M. de Banville par leur qualité.

Le genre « funambulesque » est donc en grande partie ce qu'était autrefois le « burlesque ». La richesse amusante de la rime est un de leurs éléments communs. M. de Banville n'a fait qu'y joindre les procédés de versification et le vocabulaire particulier de la poésie contemporaine : encore avait-il déjà pour modèles certaines bouffonneries lyriques de Victor

---

(1) M. John Lemoinne, *Journal des Débats* du 10 février.

(2) *Les Cariatides; les Exilés; Odes funambulesques; Nous tous; Comédies; Riquet à la Houppe; Esquisses parisiennes; Contes pour des femmes; Contes féeriques; Contes héroïques; Mes souvenirs; la Lanterne magique; Paris vécu; Petit traité de poésie française.* — G. Charpentier.

Hugo et surtout le quatrième acte de *Ruy Blas*. Le genre funambulesque, tel qu'il l'a pratiqué, c'est simplement le « burlesque » romantique, comme le burlesque serait le « funambulesque » classique.

Mais enfin, si d'autres ont aimé la rime, si d'autres l'ont rentée et lui ont appris des tours, nul n'a plus fait pour elle que M. de Banville. Il a été son amant de cœur et son protecteur en titre. Il l'a mise en valeur et magnifiquement lancée. Il en fait une *lionne* riche à faire pâlir Rothschild, une gymnaste agile à décourager les Hanlon-Lee. — Sans doute il n'a point créé le genre funambulesque et ne l'a même pas renouvelé tout seul; mais il l'a cultivé avec prédilection et bonheur; il l'a enrichi, amplifié, élevé, autant qu'il se pouvait, jusqu'au grand art; il en a fait sa chose et son bien; et, s'il va à la postérité, comme je l'espère, c'est de ce tremplin que son bond partira.

On sait que les *Odes funambulesques* et les *Occidentales* sont d'inoffensives satires des hommes et des ridicules du jour dans les dernières années du règne de Louis-Philippe et pendant le second empire. Je remarque en passant que les *Odes* et le *Commentaire* donnent l'idée d'un Paris autrement agréable que celui d'à présent. C'était un Paris plus parisien. Il y avait encore des « coins » où tout le monde se rencontrait. Aujourd'hui il n'y a plus de coins, les distances sont démesurées, Paris devient une immense ville américaine. Il faudrait le rapetisser, résolument; mais je suis sûr que le conseil municipal n'aura pas cette pensée si simple.

Si maintenant l'on recherche les procédés de ce genre spécial, on verra qu'ils consistent presque tous dans des contrastes et des surprises. L'ode funambulesque est la parodie d'une ode connue (voy. *le Mirecourt, Véron le baigneur, l'Odéon, Nommons Couture, Nadar*, etc.); ou c'est une parodie de l'ode en général (voy. *la Tristesse d'Oscar, le Critique en mal d'enfant, la Pauvreté de Rothschild, Molière chez Sardou*, etc.); et dans les deux cas le comique naît, très clair et très gros, d'une disproportion prodigieuse entre le fond et la forme. Voici une constatation qui fera peut-être de la peine à M. de Banville; mais c'est, en somme, transporté de l'épopée dans l'ode et beaucoup plus accentué, le comique du *Lutrin*; et, si Boileau a qualifié son poème d'« héroï-comique », l'épithète de « lyrico-comiques » ne conviendrait pas mal aux *Odes funambulesques*.

L'effet est donc produit d'abord par ce sentiment de disproportion et de disconvenance générale; mais il est vrai que, chez M. de Banville, il tient peut-être encore plus à la forme même, au rythme, à la rime, aux mots.

Il provient souvent d'hyperboles démesurées (comique élémentaire, que goûtent et pratiquent même les petits enfants) :

Le mur lui-même semble enrhumé du cerveau.
Bocage a passé là. L'Odéon, noir caveau,
Dans ses vastes dodécaèdres
Voit verdoyer la mousse. Aux fentes des pignons
Pourrissent les lichens et les grands champignons,
Bien plus robustes que des cèdres;

— ou d'une macédoine d'idées, d'images, de noms propres étonnés de se voir ensemble :

Tobolsk, la rue aux Ours, qui n'a pas de Philistes,
L'enfer où pleureront les matérialistes,
La Thrace aux vents glacés, les monts Himalaïa,
L'hôtel des Haricots, Saint-Cloud, Batavia,
Mourzouk, où l'on rôtit l'homme comme une dinde,
Les mines de Norvège et les grands puits de l'Inde,
Asile du serpent et du caméléon,
L'Etna, Botany-Bay, l'Islande et l'Odéon
Sont des Edens charmants et des pays de Tendre
A côté de l'endroit où nous allons nous rendre;

— ou du mélange audacieux de toutes les langues, de celle des poètes lyriques, de celle des bourgeois, de celle des boulevardiers et de beaucoup d'autres :

Ami, n'emporte plus ton cœur dans une orgie;
Ne bois que du vin rouge, et surtout lis Balzac.
Il fut supérieur en physiologie
Pour avoir bien connu le fond de notre sac.

— ou d'impropriétés cocasses :

Les beaux trucs, les *portions* nues
De mademoiselle Delval;

— ou de bouffonneries aboutissant à un vers grave et d'allure pédantesque (à moins que ce ne soit le contraire) :

Oui, je parle à présent. Je fume des londrès.
Tout comme Bossuet et comme Gil-Pérès,
J'ai des transitions plus grosses que des câbles,
Et je dis ma pensée au moyen des vocables;

— ou de la dignité d'une périphrase déguisant une locution triviale :

Ah! pour te voir tordu par ce rire usité
Chez les hommes qu'afflige une gibbosité,
Parle, que veux-tu? dis-le vite!

— ou bien enfin de tous ces artifices réunis, sans compter ceux que j'oublie.

Mais ce qui soutient, double et triple tous ces effets comiques, c'est la rime, somptueuse, imprévue, retentissante, fantastique.

J'en vois de deux sortes. D'abord la rime millionnaire, la rime-calembour, qui fait toujours plaisir et par sa richesse harmonique, et par la petite surprise qu'elle cause, et par le sentiment de la difficulté heureusement vaincue, de l'effort dissimulé et tourné en grâce. Ainsi *marionnettes* et *les filles qu'on marie honnêtes; Belmontet* et *Babel montait; la Madeleine* et *damas de laine;*

l'Himalaya et *les pièces que Lima laya; poliment* et *Paul y ment*, etc. Ajoutez d'autres rimes qui ne vont pas jusqu'au calembour, mais qui ont aussi leur charme parce qu'elles sont excessivement rares : par exemple, *absurde* et *Kurde*.

L'autre espèce de rime que M. de Banville affectionne, c'est celle qui tombe sur des prépositions, des pronoms relatifs ou des adjectifs possessifs. Cette rime est comique parce qu'elle impose au lecteur une prononciation anormale, parce qu'elle le contraint à mettre un accent très fort sur des syllabes non accentuées et à donner, dans la phrase mélodique, une grande importance à des mots qui n'en ont aucune dans la phrase grammaticale :

Danser toujours, pareil à madame Saqui!
Sachez-le donc, ô Lune, ô Muses, c'est ça *qui*
Me fait verdir comme de l'herbe.

Tous ces rapprochements singuliers d'idées ou de mots, non seulement l'opulence ou la bizarrerie de la rime en double l'effet, mais c'est presque toujours la rime qui les suggère. Voici les premiers vers de la *Ballade des célébrités du temps jadis*, parodie de la ballade de Villon :

Dites-moi sur quel *Sinaï*
Ou dans quelle *manufacture*
Est le critique Dufaï.

Sinaï, manufacture, cet accouplement est drôle; mais visiblement *Sinaï* a été suggéré par *Dufaï*, et *manufacture* par *la Caricature*, qui est plus loin. Lisez la pièce, qui est charmante : vous reconnaîtrez qu'elle a été faite tout entière pour et par ces trois rimes : *Dufaï, la Caricature* (ou peut-être *Couture*), et *les neiges d'antan*. On pourrait en suivre pas à pas la genèse, montrer quels vers ont dû être faits les premiers, quels les derniers, et pourquoi. Si donc M. de Banville a enrichi la rime, elle n'a pas été ingrate : tandis qu'il lui donnait de la sonorité, elle lui apportait des idées, et même il n'en a jamais eu d'autres que celles qui lui sont venues ainsi. Dans les *Odes funambulesques*, les *Occidentales* et *Nous tous*, l'invention du fonds n'est rien : ce ne sont que des lieux communs de satire facile; et la rime est vraiment tout, puisque le reste en dépend ou en provient.

II.

La seconde « idée » de M. de Banville, ç'a été de ressusciter les anciens petits poèmes à forme fixe, le triolet, le rondeau (déjà repris par Musset), le rondel, la ballade, le dizain marotique, même la double ballade, la villanelle, le virelai et le chant royal. Du moment qu'il était né ou qu'il s'était fait servant de la rime et son homme-lige, il était inévitable qu'il nous rendît ces bagatelles compliquées, d'une symétrie difficile, minutieuse et quelque peu enfantine et barbare, où la rime est en effet reine, maîtresse et génératrice.

Pour moi, je ne m'en plains pas; mais il est certain que ces tentatives peuvent être appréciées fort diversement. La rime a un charme propre et qui se suffit : on le voit par certaines chansons populaires et par ces rondes d'enfants où il n'y a que des assonances et aucune idée suivie. (Ainsi la poésie savante rejoint la plus élémentaire.) Ceux qui sentent profondément ce charme aimeront ces bijoux poétiques où un goût raffiné, une grâce moderne peut se mêler aux complications sauvages de la forme. Mais les honnêtes gens nés prosateurs n'y comprendront jamais rien; et il se trouvera même, je crois, des poètes authentiques qui, tout en s'expliquant la prédilection de M. de Banville, ne la partageront point.

— La rime, diront-ils, est chose adorable, mais non peut-être en soi. Il faut que les divers arrangements de rimes vaillent ce qu'ils ont coûté. Il faut que la rime ne soit là que pour ajouter à la force du sentiment ou de la pensée, non pour les éliminer ou, à tout mettre au mieux, pour les susciter au hasard. Le plaisir que donnent l'entrelacement des belles consonances et la difficulté vaincue ne saurait compenser tout seul ni l'absence d'idée ou d'émotion, ni le manque de dessein, d'ordre et d'enchaînement.

Il faut aussi que les combinaisons de rimes aient une raison d'être. On comprend pourquoi les rimes se croisent ou s'embrassent dans le quatrain ou le sixain; on comprend la constitution du sonnet : il y a là des symétries fort simples. Mais pourquoi le rondeau a-t-il treize vers? Pourquoi le second couplet du rondeau n'en a-t-il que trois? Pourquoi, à la fin du rondel, ne répétez-vous que le premier vers du refrain? etc. On avait réponse à cela autrefois, s'il est vrai que ces petites pièces se chantaient : elles étaient calquées sur une mélodie, sur un air de danse. Mais, maintenant qu'on ne les chante plus, ces combinaisons nous semblent absolument arbitraires. Ce sont tours de force gratuits.

Et ces tours de force sont tels qu'on ne peut presque jamais les exécuter avec assez de perfection pour exciter l'applaudissement. La petite ballade a quatorze, six et cinq rimes semblables; la double ballade en a vingt-quatre, douze et sept; la grande ballade, onze, neuf, six et cinq; le chant royal, dix-huit, douze, dix et sept; le rondeau, huit et cinq; le rondel, cinq et cinq. Qu'en résulte-t-il? Dans la plupart des ballades il n'y a de vers « nécessaires », de vers dictés, imposés par une idée ou un sentiment initial, que celui du refrain et un vers, au plus, pour chacune des autres rimes, en tout trois ou quatre vers. (Et que dire de la villanelle ou du rondeau?) Les autres vers, étant commandés par la rime, sont ce qu'ils peuvent, se rattachent tant bien que mal à l'idée principale. Et ainsi la tâche, à force d'être difficile, redevient facile. Ces cadres bizarres sont

tellement malaisés à remplir qu'on permet au rimeur d'y mettre n'importe quoi; et dès lors c'est la cheville légitimée, glorifiée, triomphante. Il n'y a pas là de quoi être si fier. Prenez une ballade de M. de Banville, une ballade sonore, à rimes éclatantes, mais où tous les vers, sauf deux ou trois, pourraient être changés; et prenez d'autre part une « tirade » de Racine avec ses rimes banales, effacées, aux sonorités modestes (*aimer, charmer, maîtresse, tristesse*), mais où tous les vers sont « nécessaires », où il semble qu'on n'en pourrait enlever ni modifier un seul : même à ne considérer les deux morceaux que comme des « réussites », quelle est, à votre avis, la plus étonnante, la plus incroyable, la plus merveilleuse?

Mais le philistin qui parlerait ainsi prouverait simplement qu'il a du bon sens et qu'il préfère à tout la raison. Que de choses M. de Banville aurait à répondre! Quand il y a dans un morceau trop de « vers nécessaires », c'est donc que toute fantaisie en est absente. Ce n'est plus de la poésie, c'est de l'éloquence, c'est ce que Buffon appelait des vers beaux comme de belle prose. Il faut en effet de l'imprévu et du hasard dans la poésie lyrique; il y faut de l'inutile, du surabondant, une floraison de détails aventureux. Et justement c'est la détermination rigoureuse de la forme prosodique qui permet l'imprévu des pensées et des images; et de là un double plaisir. Le poète qui commence sa ballade ne sait pas trop ce qu'il y mettra : la rime, et la rime toute seule, lui suggérera des choses inattendues et charmantes, auxquelles il n'aurait pas songé sans elle, des choses unies par des rapports lointains et secrets, et qui s'enchaîneront avec un peu du désordre d'un rêve. En somme, rien de plus suggestif que ces obligations étroites des petits poèmes difficiles : ils contraignent l'imagination à se mettre en campagne; et, tandis qu'elle cherche dans tout l'univers le pied qui peut seul chausser l'invraisemblable pantoufle de Cendrillon, elle fait, chemin faisant, de délicieuses découvertes (1).

III.

Nous arrivons ainsi à la troisième « idée » de M. de Banville, à sa théorie de la rime, si spirituellement exposée dans son *Petit traité de versification française*. En voici les axiomes essentiels :

« La rime est l'unique harmonie des vers et elle est tout le vers... On n'entend dans un vers que le mot qui est à la rime... Si vous êtes poète, vous commencerez par voir distinctement dans la chambre noire de votre cerveau tout ce que vous voudrez montrer à votre auditeur et, *en même temps* que les visions se présenteront spontanément à votre esprit, les mots qui, placés à la fin du vers, auront le don d'évoquer ces mêmes visions pour vos auditeurs... Si vous êtes poète, le mot type se présentera à votre esprit tout armé, c'est-à-dire accompagné de sa rime... Ceci est une loi absolue, comme les lois physiques; tant que le poète exprime véritablement sa pensée, il rime bien; dès que sa pensée s'embarrasse, sa rime aussi s'embarrasse, traînante et vulgaire, et cela se comprend du reste, puisque pour lui pensée et rime ne sont qu'un... Le reste, ce qui n'a pas été révélé, trouvé ainsi, les soudures, ce que le poète doit rajouter pour boucher les trous avec sa main d'artiste et d'ouvrier, est ce qu'on appelle les *chevilles*... Il y a toujours des chevilles dans tous les poèmes. »

Voilà qui est explicite et radical. La poésie est un exercice de bouts-rimés, mais de bouts-rimés *choisis* par le poète au moment de l'inspiration — et reliés par des chevilles, mais par des chevilles *intelligentes*.

La rime est si bien, pour M. de Banville, « tout le vers », qu'il abolit, afin qu'elle reste toute seule sur les décombres de l'alexandrin, les antiques et vénérables règles du rythme, et qu'il supprime le repos même de l'hémistiche, si normal, si légitime, si nécessaire (à de certaines conditions qu'il serait trop long de déterminer). Et cela lui permet d'écrire avec une liberté tout olympienne :

. . . . Et je les vis, | assises
Dans leur gloi | re, sur leurs trônes d'or | ou debout, |
Reines de la clarté | dans la clarté. | Mais surtout, etc.

ou bien :

. . . . Et, triomphant sans *vaines*
Entra | ves, ses beaux seins aigus montraient leurs veines
D'un pâle azur.

ou encore :

Et, secouant ses lourds cheveux épars | aux *fines*
Lueurs d'or, | elle dit ces paroles divines.

Et il ne s'aperçoit pas qu'à moins d'une accentuation iroquoise, qui amuse dans des vers burlesques, mais qui serait déplaisante ici, la rime, à laquelle il a tout sacrifié, disparaît elle-même par cette suppression du rythme traditionnel.

Il y a pourtant, dans cette paradoxale théorie sur la rime, sur son rôle, sur la manière dont elle nous vient, une assez grande part de vérité. Ou plutôt cette théorie est vraie pour M. de Banville : c'est sa propre pratique érigée en précepte. Mais aussi je conçois très

(1) En voici un exemple aussi curieux que peu connu. Quand M. Richepin était à l'École normale, il s'amusait à demander, sur un sujet donné, des rimes à ses camarades. Une fois, il avait à décrire le manteau d'Héliogabale. Les camarades lui fournirent obligeamment, comme rimes féminines, d'abord *côtelette* et *omelette*, qu'il refusa; puis *amulette* et *belette*, qu'il accepta. En conséquence il fit courir une belette sur le manteau impérial. Le piquant de l'histoire, c'est qu'un des élèves décrivit après coup qu'en effet, dans l'une des nombreuses religions orientales, la belette était un symbole. Les commentateurs futurs s'émerveilleront sans doute de la trouvaille de M. Richepin.

bien une marche de composition absolument inverse : la rime trouvée la plupart du temps à la fin, non au commencement; les « vers nécessaires » surgissant d'abord en grand nombre et presque sans préoccupation de la rime, puis accouplés ou reliés par un travail de patience et d'adresse. La rime alors ne joue qu'un rôle subordonné. Tous les mots éclatants ne sont pas à la fin du vers. Même les classiques y plaçaient volontiers des mots effacés, estimant que la poésie est dans le vers *tout entier* et dans le rythme aussi bien que dans la rime, et craignant sans doute que la rime ne tirât tout le vers à elle, ne le dévorât, et aussi que son opulence ne sentît trop le tour de force. Quand La Harpe condamnait chez Boucher, comme rimes trop voyantes, *flèche* et *brèche*, *je foule* et *en foule*, il était en plein dans la tradition classique. On laissait ces amusettes au genre burlesque : Racine ne se les permettait que dans la farce des *Plaideurs*. La rime, pour ces patriarches, ne servait qu'à marquer la mesure : M. de Banville leur ferait l'effet d'un musicien qui, pour la marquer plus fortement, mettrait à chaque fois un point d'orgue et un coup de grosse caisse, et qui, dans les intervalles, soignerait médiocrement sa phrase mélodique.

Ces anciens hommes auraient tort. La vérité, c'est qu'il y a au moins deux manières de faire les vers (et qui se peuvent combiner) : une à l'usage des poètes dramatiques, élégiaques, philosophes, et, en général, des poètes qui analysent et qui pensent; et une autre pour les poètes qui n'ont que des yeux, pour les lyrico-descriptifs. Et c'est celle-là que M. de Banville a merveilleusement définie.

IV.

Et voyez comme tout se tient. Il n'y a que le lyrisme descriptif où soient applicables les procédés de composition que M. de Banville croit universels; où la rime soit, en effet, l'*alpha* de l'inspiration poétique, les belles chevilles en étant l'*oméga*. L'exclusive adoration de la rime le condamnait donc à ce genre; et, comme il n'avait d'ailleurs pour toute idée et pour toute philosophie qu'un grand amour de la beauté plastique, les sujets s'imposaient d'eux-mêmes.

Quelles sont les plus belles choses et les plus dignes d'être rajeunies et « illustrées »? Ce sont évidemment les adorables histoires de la mythologie grecque; ce sont les dieux et les déesses antiques. Mais l'art grec vaut surtout par la pureté des lignes : la Renaissance a mieux connu la magie des couleurs. M. de Banville fera donc passer la procession des dieux par l'atelier de Titien et par le vestiaire de Rubens. Et quelle est la façon la plus pittoresque de comprendre et de mener la vie? N'est-ce pas celle des comédiens ambulants, des poètes aventuriers et, par delà, des gymnastes étincelant de paillons, vainqueurs des lois de la pesanteur? Et quelle est la plus reluisante image d'un poète? N'est-ce pas celle d'un beau jeune homme en pourpoint, couronné de roses, armé d'une vraie lyre, entouré de belles femmes, et en qui réside un dieu? La comédie italienne aussi est une fort jolie chose. Et les contes et les féeries sont de délicieux divertissements. Paris enfin et ses Champs-Élysées offrent, certains soirs, des spectacles glorieux; et la vie moderne et les « hétaïres » d'aujourd'hui ne sont point dépourvues d'élégance. — M. de Banville *devait* donc écrire les *Cariatides*, les *Stalactites*, les *Exilés*, les *Princesses*, *Florise*, *Riquet à la Houppe* et *la Malédiction de Cypris*.

Il n'a pas inventé tous les cultes qu'il célèbre. Si pourtant on cherchait quelles sont ses prédilections les plus originales au moins par le degré, on trouverait que c'est l'adoration de Ronsard transfiguré, une profonde estime pour Tabarin, beaucoup de considération pour les poètes inconnus du temps de Louis XIII, et l'admiration des comédiens errants, des clowns et des danseuses de corde. — Il déplore aussi que le théâtre moderne n'ait point gardé la *parabase* et qu'il admette des personnages en habit noir; il pense que la comédie sera lyrique ou ne sera pas; il compose des odes dialoguées en rimes riches qu'il prend pour du théâtre, et un beau jour il écrit une féerie pour le plaisir de mettre dans la bouche de Riquet à la Houppe et de la princesse Rose des stances imitées de celles du *Cid* et de *Polyeucte*. Enfin, pour noter en passant ses antipathies essentielles, il a manifesté toute sa vie, à l'endroit de « monsieur Scribe » et des « normaliens », un mépris souverain et qui vous désarme à force d'être sincère et naturel, un mépris de poète lyrique.

Ses poésies sont donc des suites d'apothéoses, de « gloires », comme on disait autrefois. Sa vocation de « décorateur » éclate dès son premier volume : voyez, dans *la Voie lactée*, l'apothéose des poètes, et, dans *le Songe d'hiver*, celle des don Juan et des Vénus. Et dans les *Exilés*, son meilleur recueil, ce sont encore les mêmes procédés et les mêmes effets, avec plus de sûreté et de maîtrise. Des tableaux éclatants et monotones; une façon de décrire qui ne ramasse que les tons et les traits généraux, mais qui les met en pleine lumière, avec une insistance, une surabondance, une magnificence hyperboliques. Cela est souvent très beau et donne vraiment l'impression d'un monde surhumain, d'un Olympe ou d'un Éden nageant dans la gloire et dans la clarté. Ces deux mots reviennent souvent, et aussi les ors, les pourpres, les lis, les roses, le lait, le sang, la flamme, la neige, les diamants, les perles, les étoiles. Je ne parle pas des « seins », généralement « aigus » ou « fleuris » ou « étincelants » : il en a de quoi meubler tous les harems de l'Orient et de l'Occident. Il fait certainement de tous ces mots ce que d'autres n'en feraient pas : il y fait passer, comme dit

Joubert, « le phosphore que les grands poètes ont au bout des doigts ». Il a même eu la puissance d'imposer à certains mots un sens nouveau et splendide. Ainsi : *extasié* (dont il abuse), *vermeil*, *sanglant*, *farouche*, etc. Par cette magie des mots on peut dire qu'il a « polychromé » les dieux grecs, qu'il a animé la noblesse de leurs contours de la vie ardente des couleurs et qu'il leur a soufflé une ivresse.

Des pièces comme *l'Exil des Dieux* et *le Banquet des Dieux* sont peut-être ce qui, dans notre poésie, rappelle le mieux les grandes et somptueuses compositions de Véronèse. Hercule « effrayant d'un sourire vermeil » le sanglier d'Erymanthe et le traînant de force à la lumière (*le Sanglier*); l'Amour malade à qui Psyché souffle son âme dans un long baiser et qui, tandis qu'elle en meurt, s'élance dans le bois sans se soucier d'elle (*la Mort de l'Amour*) —

. . . . Et, touchant
Les flèches dont Zeus même adore la brûlure,
Il marchait dans son sang et dans sa chevelure; —

l'Amour encore, le chasseur impitoyable, demandant au poète : « Veux-tu m'adorer, vil esclave? Par moi tu souffriras, par moi tu seras lâche et déshonoré », et le poète répondant : « Je t'adore » (*la Fleur de sang*); et la rose naissant du désir d'Eros devant la grande Cythérée endormie (*la Rose*) —

Eros la vit. Il vit ces bras que tout adore,
Et ces rougeurs de braise et ces clartés d'aurore;
Il contempla Cypris endormie, à loisir.
Alors de son désir, faite de son désir,
Toute pareille à son désir, naquit dans l'herbe
Une fleur tendre, émue, ineffable, superbe,
Rougissante, splendide, et sous son fier dessin
Flamboyante, et gardant la fraîcheur d'un beau sein; —

tous ces tableaux, et bien d'autres, forment une galerie flamboyante, une galerie de Médicis, et peut-être la plus haute en couleur qu'un poète ait jamais brossée.

V.

Ainsi se précise l'originalité de M. de Banville. L'idolâtrie de la rime implique une âme uniquement sensible au beau extérieur et s'accorde exactement avec la théorie de « l'art pour l'art »; et le plus singulier mérite de M. de Banville est peut-être d'avoir, entre tous les poètes, appliqué cette étroite théorie avec une rigueur absolue.

Essayons de voir clair dans cette fameuse formule. Comme elle est quelque peu équivoque, je n'ose dire inintelligible, on l'a réduite à cette autre : « l'art pour le beau ». Mais celle-ci à son tour est trop simple et trop large : il n'est presque point d'œuvre à laquelle elle ne convienne; car il y a le beau de l'idée, celui du sentiment, celui de la sensation, et le beau de la forme, qui est intimement mêlé aux autres et qui n'en est séparable que par un difficile effort d'analyse. « L'art pour l'art », ce sera donc « l'art pour le beau plastique », sans plus. Et cette formule, ainsi interprétée, il me paraît qu'aucun poète n'y a été plus fidèle que l'auteur des *Exilés*, non pas même le ciseleur d'*Émaux et camées*.

On voit maintenant dans quel sens je disais que l'idée la plus persistante de M. de Banville a été de n'exprimer aucune idée dans ses vers. Je voulais dire qu'il n'en a jamais exprimé que de fort simples et de celles qui revêtent naturellement et qui appellent une forme toute concrète; et c'est à multiplier et à embellir ces images, à les traduire elles-mêmes par des arrangements harmonieux de mots brillants, qu'a tendu tout son effort. Et l'on pourrait presque dire aussi qu'il n'a jamais exprimé de sentiments, sinon le sentiment de joie, d'allégresse, de vie divine qui répond à la perception abondante et aisée des belles lignes et des belles couleurs.

J'ai tenu bien haut dans ma main
Le glaive éclatant de la rime...

Et j'ai trouvé des mots vermeils
Pour peindre la couleur des roses.

C'est fort bien dit; et c'est parce qu'il n'a jamais aspiré à peindre autre chose qu'il a été l'esclave à la fois et le dompteur de la rime et qu'il n'a guère été que cela. Cherchez un poète qui ait plus purement, plus exclusivement aimé et rendu le beau plastique, qui par conséquent ait pratiqué « l'art pour l'art » avec plus d'intransigeance et une conscience plus farouche : vous n'en trouverez point.

Prenez Théophile Gautier : outre qu'il est un peintre beaucoup plus exact et minutieux que M. de Banville, il se mêle d'autres sentiments à son adoration de la beauté physique. Au fond, les deux muses d'*Émaux et camées* sont la Mort et la Volupté, tout simplement.

D'un linceul de point d'Angleterre
Que l'on recouvre sa beauté.

Beauté, linceul, point d'Angleterre; ivresse des sens, peur de la mort et fanfreluches, il y a au moins cela dans Gautier. Prenez même Armand Silvestre : vous découvrirez, comme je l'indiquais l'autre jour, dans ses grands vers mélodieux, monotones et tout blancs, un panthéisme bouddhique et le désir et la terreur du *par-delà*. — Mais M. Théodore de Banville célèbre uniquement, sans arrière-pensée — et même sans pensée, — la gloire et la beauté des choses dans des rythmes magnifiques et joyeux. Cela est fort remarquable, et surtout cela l'est devenu, par ce temps de morosité, d'inquiétude et de complication intellectuelle. Vraiment il plane et n'effleure que la surface brillante de

l'univers, comme un dieu innocent et ignorant de ce qui est au-dessous. Sa poésie est allégeante et bienfaisante. Et, comme le sentiment de la beauté extérieure et le divin jeu des rimes, s'ils ne sont pas toute la poésie, en sont du moins une partie essentielle, M. de Banville a été à certaines heures un grand poète et a plusieurs fois, comme il le dit volontiers, heurté les astres du front.

Il nous offre, dans un siècle pratique et triste, l'exemple extravagant d'un homme qui n'a vécu que de mots, comme les divines cigales se nourrissent de leur chant. Mais la vertu du Verbe, célébrée par Victor Hugo dans une pièce fameuse, est telle que, pour l'avoir adoré, même sans grand souci du reste, on peut être grand. Le clown sans passions humaines, sans pensées, sans cerveau, évoque des idées de grand art rien que par la grâce ineffable des mouvements et par l'envolement sur les fronts de la foule :

Enfin, de son vil échafaud
Le clown sauta si haut, si haut,
Qu'il creva le plafond de toiles
Au son du cor et du tambour
Et, le cœur dévoré d'amour,
Alla rouler dans les étoiles.

JULES LEMAÎTRE.

P.-S. — J'ai omis à dessein, parmi les « idées » de M. de Banville, celle qui lui est venue un jour de mêler la vie et la mythologie grecques à la vie moderne (*la Malédiction de Cypris*). Mais cette idée, c'est surtout dans ses *Contes* qu'il a tenté de la réaliser, et Banville prosateur voudrait peut-être une étude à part.

LES TOURNESOLS

Mœurs anglaises contemporaines (1)

VII.

Le mois de mai se montra particulièrement aimable cette année-là; il ne cessait de sourire. Tous les amandiers de Kensington étaient en fleurs. L'épine rose rougissait au soleil; les bourgeons craintifs de la vigne vierge mettaient le nez à la fenêtre et se rassuraient en ne voyant pas de giboulées à l'horizon.

Même à Londres, au milieu du bruit et de la fumée, le printemps a son charme irrésistible. Les enfants pauvres le saluent avec enthousiasme. Pour eux, le printemps, c'est la liberté de courir, de se rouler sur le gazon du Parc et de se baigner le soir dans la Serpentine. Les jeunes dames hésitent encore entre le parasol et le manchon. Sur le trottoir, les fourrures de l'élégante frôlent en passant la robe mince de l'ouvrière, et les caprices de mai donnent raison tantôt à l'une et tantôt à l'autre. Dans la Cité, le printemps remplit les corbeilles des bouquetières. Tout en courant au bureau, les commis affairés épinglent au revers de leur habit un petit bouquet de violettes ou de primevères, ce qui ne sert absolument à rien et prouve que le sens utilitaire n'a pas encore achevé sa victoire sur la poésie du printemps.

— Habillez-vous vite, vite, Lily! criait Marjorie du bas de l'escalier. J'ai mis dans ma tête que nous irions jusqu'à Hyde-Park ce matin. Je suis prête depuis un quart d'heure, moi.

Plus esthétique que jamais, elle avait l'air d'un pastel du siècle précédent qui serait descendu de son cadre pour revoir un peu le monde.

Sa robe de laine souple aux tons de bronze était taillée comme celles de nos arrière-grand'mères. De longs gants très justes moulaient sa petite main et son bras jusqu'au coude. Une capeline de fourrure noire lui serrait les épaules et s'entr'ouvrait sous le menton, juste assez pour laisser apercevoir un bouquet de frais narcisses d'un jaune doux qui semblait s'être niché là tout frileux. Mais le triomphe du costume, c'était la capote, doublée de satin vieil or, et qui entourait comme d'une auréole le joli visage de Marjorie, ses cheveux bouclés tombant sur le front, ses fossettes irrésistibles, ses joues pâles comme deux roses de Noël, mais où les rayons de mai allaient bientôt mettre une fine teinte de carmin.

Lily descendait, indolente comme à l'ordinaire.

— Jusqu'au parc! fit-elle en boutonnant ses gants. Mais vous n'y pensez pas, Marjorie! Croyez-vous donc que je puisse faire deux milles avant le lunch ?

— Nous prendrons une voiture pour revenir, si vous êtes trop fatiguée. La matinée est si belle, et j'aime tant à voir les cavaliers dans le Row! Soyez gentille, Lily; je brosserai vos cheveux ce soir aussi longtemps que vous voudrez, ajouta-t-elle en riant.

— Allons-y donc! fit Lily avec un soupir. Quand Charles sera un grand peintre, Marjorie, croyez-vous qu'il me donnera une calèche?

— Certainement. Vous aurez la plus belle victoria que les carrossiers de la reine puissent fournir, et vous serez la plus charmante paresseuse qui ait jamais tourné dans le Ring.

Puis, ouvrant son parasol, Marjorie se mit à trottiner sous l'égide de sa belle-sœur, de l'air modeste qui convient à une jeune demoiselle chaperonnée.

Elles arrivèrent bientôt aux grilles de Kensington Gardens. Les grands arbres, joyeux de leur feuillée nouvelle, bruissaient doucement; la lumière, discrètement tamisée, glissait sur le gazon à travers les branches. Des moutons gris tondaient l'herbe comme dans

(1) Suite et fin. — Voy. les deux numéros précédents.

une idylle. La grande allée était pleine de cris d'enfants, de cerceaux qui roulaient, de bonnes qui causaient. Çà et là, l'uniforme écarlate d'un soldat piquait le tableau d'une vive étincelle. Une légère brume blanchâtre reculait le lointain, car le vaporeux qu'Edgar Brown prisait si fort ne manque jamais à une perspective londonienne.

Marjorie était joyeuse ce matin-là comme une alouette. Elle avait donné vacance à ses soucis. Le ciel était pur, il y avait de l'espoir dans l'air. Le tableau de Charles se vendrait, on n'en pouvait douter par un si beau jour.

— Voici le Mémorial, dit-elle à sa belle-sœur. Comme le soleil le fait resplendir !

Sur le bleu fin du ciel se détachaient les contours blancs des groupes de marbre. La croix légère et les figures ailées qui surmontent le dernier clocheton étincelaient là-haut dans la lumière, au-dessus d'un océan de jeune verdure.

Au moment où Marjorie disait : « Voici le Mémorial », Lily, qui avait de très bons yeux, faisait une autre découverte :

— Voilà mon frère !

Ce n'était pas la première fois qu'Edgar quittait l'allée fashionable pour s'avancer dans les régions bourgeoises du jardin, à la recherche des deux promeneuses que sa bonne étoile ne lui avait pas encore fait rencontrer.

Il savait que Marjorie sortait toujours en costume esthétique. « Cette fillette a du genre, pensait-il. Elle a l'air d'un jeune anachronisme. A nous deux, nous ferions sensation. » Le « jeune anachronisme » trouva Edgar plus démonstratif qu'à leur dernière rencontre. Quand il s'avança pour saluer les deux dames, son visage exprimait autant de plaisir que ses paroles :

— Je vous attendais comme on attend la rosée! s'écria-t-il.

— La rosée de mai se change souvent en averse, répondit Marjorie pour dire quelque chose.

Lily se contentait de sourire à cet accueil enthousiaste.

Cependant il y avait dans le ton d'Edgar une satisfaction évidemment sincère à laquelle Marjorie ne demandait pas mieux que de croire. Les singularités de l'esthète l'étonnaient sans lui déplaire. Toutes les jeunes filles aiment l'étrange. Edgar était beau, romantique, intéressant. Il avait une âme de feu, un esprit désintéressé. Sur ce point-là, Marjorie n'avait pas l'ombre d'un doute. S'il manquait de sens pratique, d'autres pouvaient en avoir pour lui, le guérir doucement de quelques excentricités.

— Venez, dit Edgar; le Row est très brillant aujourd'hui. Il y a presque autant de monde qu'au milieu de la saison.

— Êtes-vous fatiguée, Lily? demanda Marjorie.

— Oh ! j'irai bien jusque-là. Mais vous ne me promènerez pas en navette du haut en bas de l'allée, s'il y a foule. Je n'aime pas à être bousculée dans la cohue.

— Nous prendrons des chaises, si cela suffit à votre bonheur, répondit Marjorie. Voici déjà des cavaliers. Oh ! quels beaux chevaux ! Ne vous en déplaise, monsieur Brown, je préférerai toujours un bel arabe à un éléphant.

— Cela prouve simplement que votre sens esthétique n'est pas encore dégagé du... Que nous veut ce gentleman ?

— C'est notre voisin, M. John Stanley, avec qui vous avez dîné l'autre soir, répondit Lily en suivant du regard un cavalier fort bien en selle et monté à faire pâlir d'envie plus d'un jeune lord.

— Il allait s'arrêter, reprit Lily; mais vous n'aviez pas l'air encourageant, Marjorie. C'est à peine si vous l'avez salué.

La jeune fille rougit.

— Je l'ai reconnu trop tard, dit-elle. D'ailleurs, qu'importe ?

— Est-ce bien le fond de votre pensée, Marjorie? demanda Edgar Brown à voix basse.

— Certainement... Mais les pensées des jeunes filles ont parfois un double fond, vous savez.

Elle baissait les yeux. Ses longs cils bruns battirent une ou deux fois et s'inclinèrent doucement pour cacher un éclair malicieux. « S'il y a en lui une étincelle de jalousie, pensa-t-elle, je soufflerai gentiment dessus pour empêcher qu'elle ne s'éteigne. »

Edgar devint très sombre, de radieux qu'il était. Du reste, cette nuance-là convient mieux à un esthète qui veut se conformer à son cahier des charges. Non qu'il se souciât beaucoup de Marjorie; mais il l'avait inscrite au nombre de ses conquêtes, et cette liste-là, on n'aime jamais à la raccourcir.

L'allée dans laquelle ils entraient devenait de plus en plus animée. Sous les arbres, presque toutes les chaises étaient occupées par des élégantes en grande toilette de parc, dont la bottine irréprochable s'allongeait avec coquetterie sur le sable fin, à l'ombre des volants bordés de dentelles.

On chuchotait, on souriait pour montrer de jolies dents; on suivait d'autres promeneuses de ce regard doux et glissant qui néanmoins dissèque mieux qu'un scalpel. Le gai soleil de mai éclairait des teints de lait justement célèbres, des joues veloutées qui n'avaient jamais subi l'outrage de la poudre de riz, d'autres... Mais ne soyons pas indiscrets.

Des dandys de tout âge, mûrs ou à peine éclos, des collégiens d'Eton encore en vacances, reconnaissables à leurs manières exquises non moins qu'à leur uniforme, des financiers juifs ou grecs, au nez busqué, arrachés pour une heure à leurs bureaux et escortant leurs femmes d'un air nostalgique, des merveilleuses à grand parasol surmonté d'un bouquet de primevères ou de jonquilles — c'était du dernier genre cette

année-là; — de petits *pug-dogs* dont la laideur est le plus grand mérite, et dont la vocation spéciale consiste à se lancer dans les jambes de tout le monde; de vieux gentlemen à rhumatismes; quelques Écossais dans ce costume baroque qui ferait les délices d'un sauvage d'Otaïti s'il y a encore des sauvages à Otaïti; des prêtres de la haute Église, à l'air ascétique pour la plupart; des artistes à longs cheveux, venus là pour prendre « un croquis à l'œil », et des moralistes railleurs, sans costume distinctif, toute cette foule se croisait et passait avec un froufrou de soie, un glissement de pieds sur le sable, un léger murmure de conversation et un parfum de violettes qui montait dans l'air.

Personne ne gesticulait. Le geste est inconnu en Angleterre. Dans le Row, il est prohibé par le bon ton. Les mains, finement gantées, restaient croisées l'une sur l'autre, suivant le décret de la mode pour ce printemps-là.

De l'autre côté de la barrière, les chevaux galopaient dans la glèbe fraîchement labourée; quelques amazones intrépides passaient comme la flèche, robe au vent. De blonds enfants faisaient trotter leurs poneys. Parfois une bête rétive se cabrait et un frémissement de plaisir plus que de frayeur passait dans la galerie. Un grand policeman à cheval les regardait tous défiler, aussi impassible que le duc de Wellington sur son coursier de bronze.

Edgar Brown et ses deux compagnes attirèrent bien vite l'attention de l'aréopage des chaises.

— Qui est cet excentrique, ma chère? Est-ce Oscar Wilde?

— Presque; c'est Edgar Brown.

— Vraiment! celui que notre chère comtesse appelle son beau troubadour?

— Lui-même.

— Charmant! Il est très riche, n'est-ce pas?

— Millionnaire, à ce qu'on dit. Avez-vous remarqué ses manchettes? Du point de Flandre, si j'ai bien vu.

— Il m'intéresse, positivement. La petite ingénue est très bien aussi, dans sa toilette de ma mère grand! Parfaitement assortis, ces deux; un tableau de genre.

— Vous savez mes conditions, dit Lily en s'arrêtant. Voici deux chaises vacantes sous cet arbre. Prenons-les... Ah! madame Perry!... Comment allez-vous? Je suis charmée de vous rencontrer.

— Lily, dit Edgar, puisque vous voilà en pays de connaissances, permettez-nous de vous laisser dix minutes pour faire un tour d'allée. Vous n'êtes pas fatiguée, miss Dallas?

— Oh! non. Et j'aime tant à voir les chevaux! Marchons le long de la barrière.

« Est-ce le moment de lui présenter ma requête, se demandait-elle, au milieu de cette foule qui nous coudoie? Pourquoi non? Ma bonne étoile m'envoie cette occasion de lui parler seule à seul pendant un instant. »

S'armant donc de tout son courage et mettant le pied sur son orgueil, elle leva les yeux vers le poète.

— Monsieur Brown?

— Eh bien, Marjorie?

— Vous savez, le tableau de mon frère, son tableau de l'Académie?

— Oui, je l'ai vu.

— L'aimez-vous?

— Vraiment, mademoiselle, cette question est à peine loyale. Vous êtes trop intéressée dans la réponse.

— Oh! répliqua-t-elle avec un petit mouvement de tête, votre opinion ne change rien à la valeur du tableau. L'aimez-vous?

— C'est, je pense, une très belle peinture pour ceux qui admettent les principes de l'école actuelle.

— Certainement. Le tableau était vendu; mais cette terrible faillite américaine a ruiné l'acquéreur; aucun autre ne se présente. Mon pauvre Charles est fort inquiet. Il n'est pas riche, vous savez; il vit de son pinceau. Nous en vivons aussi, Lily et moi, ajouta-t-elle à voix basse.

Le rouge lui montait aux joues. Il fallait qu'elle aimât beaucoup Charles pour s'humilier ainsi.

Le poète ne disait rien. « N'a-t-il donc pas compris? se demandait-elle avec impatience. Un gentleman courtois aurait déjà eu le temps de répondre vingt fois. » Et elle se hasarda à regarder de nouveau son compagnon, dont le beau visage régulier était aussi impassible que celui d'un sphinx.

Les yeux de Marjorie sollicitaient si ardemment une réponse qu'il fut impossible à Edgar de se barricader plus longtemps derrière un silence commode.

— Vraiment, miss Dallas, dit-il d'un ton de regret, vous me mettez dans une position difficile. On a des principes ou l'on n'en a pas. Les miens m'interdisent absolument de favoriser les tendances anti-esthétiques qui guident le pinceau de votre frère. La peinture byzantine, les maîtres préraphaëliques, voilà la loi et les prophètes en fait d'art. Acquérir ouvertement l'œuvre de votre frère, malgré ses mérites relatifs, serait faire acte de transfuge, comprenez-vous?

Marjorie ne répondit rien. Elle baissait les yeux pour cacher une émotion qui était sur le point de se traduire en larmes; larmes de désappointement et de vraie tristesse plus encore que d'humiliation. Où était-il, le cœur généreux de son héros?

— Ne vous affligez pas, dit-il un peu ému lui-même en voyant que ses lèvres tremblaient. Le tableau de M. Dallas se vendra certainement.

Elle secoua la tête sans rien dire. Puis, songeant tout à coup qu'elle était dans le Row et que son émotion, si elle y donnait cours, deviendrait le point de mire de cent regards curieux, Marjorie refoula énergiquement ses larmes et prit un air de calme indifférence.

— Si nous passions dans l'autre allée? proposa Edgar.



Elle est presque déserte; nous y marcherions plus à l'aise.

Ils étaient arrivés en face de la colonnade. Traversant le Row, ils entrèrent dans la contre-allée. Deux ou trois groupes seulement s'y laissaient apercevoir, au grand soulagement de Marjorie.

Ils marchaient lentement, dans un silence assez maussade, quand la jeune fille crut reconnaître à quelque distance le cheval de John Stanley.

Le cavalier détournait la tête : elle ne put distinguer ses traits. A dix pas d'elle, il tourna bride et partit au galop dans la direction opposée. Elle le suivit des yeux avec quelque chose qui ressemblait à un serrement de cœur. Triste et troublée comme elle l'était, elle se rappela tout à coup le regard plein d'affection virile qu'elle avait surpris un soir attaché sur elle. Elle rougit involontairement à ce souvenir.

— Oh! fit Edgar d'un ton de surprise extrême. Quelle rencontre inattendue! Lady Blackberry!...

Deux dames fort élégantes, mais dont les toilettes quelque peu tapageuses contrastaient avec la solitude des régions où elles brillaient, nonchalamment renversées sur leurs chaises, saluèrent M. Brown d'un coup de tête familier et lui tendirent deux doigts à l'anglaise.

— J'avais appris votre retour de Cannes, madame, dit Edgar. Mais je ne vous aurais pas cherchée dans cette allée déserte.

Deux ou trois jeunes gens hautains et corrects, debout derrière ces dames, semblaient trouver Edgar Brown beaucoup moins intéressant que Marjorie. La jeune fille sentait leurs yeux fixés sur elle; mais elle s'exhortait intérieurement à ne pas rougir.

Lady Blackberry semblait ne pas l'avoir aperçue. Elle demandait à Edgar quand il allait leur donner une nouvelle série de conférences et pourquoi il n'avait pas encore déposé sa carte à Blackberry-House.

— Je suis toujours chez moi le jeudi après-midi. Nous avons des tournesols, et vous verrez qu'en fait d'art nous sommes aussi hétérodoxes que vous pouvez le désirer.

Edgar dut lutter contre un éblouissement avant de pouvoir répondre. Les poètes sont parfois sujets au vertige plus que le commun des mortels. Avait-il bien entendu ? Lady Blackberry le priait-elle à ses jeudis, à ces jeudis exclusifs où il n'aurait jamais rêvé d'être admis? En une seconde, il se vit devenu le lion de Belgravia, le héros de ces salons aristocratiques où sa fortune lui permettrait d'éclipser un tas de jeunes freluquets titrés et pauvres.

A l'embarras de Marjorie s'ajoutait maintenant une vive impatience. Elle avait jeté deux ou trois coups d'œil sur milady et la savait maintenant par cœur. « Elle a quarante ans et se peint les sourcils. Elle vient de bâiller derrière son mouchoir; M. Brown l'ennuie à mourir; mais elle le caresse gentiment, comme une belle chatte, pour en obtenir quelque chose. » Marjorie ne se trompait pas : lady Blackberry avait ses plans sur le bel Edgar.

A force d'être exclusifs, ses jeudis étaient désertés. La semaine précédente, elle avait passé dans une parfaite solitude l'après-midi consacrée, tandis qu'à l'autre bout du noble square les voitures n'avaient cessé d'arriver à la file. Car cette petite bourgeoise, Mme Lancey, se permettait de recevoir le jeudi et d'être horriblement jolie, circonstance aggravante. Elle faisait fureur. Le blond Véronèse de ses cheveux (était-il bien authentique, ce blond Véronèse? On pastiche tout de nos jours, disait lady Blackberry, qui, en fait de pastiche et de postiche, était au courant des inventions du siècle), ses cheveux avaient déjà inspiré un poète. Aujourd'hui même elle était là, dans l'allée de droite, juste en face de milady, pour la narguer assurément. Or milady, en femme de tête, méditait une révolution. Elle mettrait à la mode l'allée de gauche; elle en ferait non seulement l'allée fashionable, mais l'allée esthétique. Elle y attirerait les étoiles et les comètes de la saison, les poètes chevelus, tout ce qui parlait peu ou prou la langue tournesol. Et quiconque la suivrait serait, en récompense, admis à ses jeudis repeuplés. Ce serait faire d'une pierre deux coups. Pour commencer, elle enrôlait Edgar.

Grisé par les idées ambitieuses qui tout d'un coup lui montaient au cerveau, Edgar Brown avait pour une minute oublié jusqu'à l'existence de Marjorie. Quand ce détail lui revint en mémoire et qu'il chercha des yeux la jeune fille, elle avait disparu.

Trop fière pour s'imposer à l'attention de M. Brown, trop modeste pour braver les regards des jeunes gens dont les yeux ne la quittaient pas, elle avait bientôt trouvé la situation intolérable et, n'écoutant que son dépit, elle s'était éloignée dans l'intention de rejoindre au plus vite sa belle-sœur. C'était la première fois qu'elle se trouvait seule au Parc.

Elle avait les joues en feu, les yeux gros de larmes, et l'impatience précipitait si fort sa marche qu'elle avait toutes les peines du monde à s'empêcher de courir.

A mesure qu'elle approchait de la grille Albert, où elle se proposait de traverser le Row, l'allée, presque déserte à l'autre bout, devenait plus animée. Bien des regards étonnés ou railleurs suivaient Marjorie, dont la figure charmante et l'étrange costume étaient faits pour éveiller l'attention. Plus d'une remarque aussi parvint à son oreille.

— Qui donc est cette damoiselle?

— Elle cherche son troubadour, ne voyez-vous pas?

— Si je m'offrais?...

— Allons donc! vous n'avez pas le physique de l'emploi.

On chuchotait derrière elle, et, sans oser tourner la tête, elle s'imaginait entendre un pas qui la suivait

obstinément. Effrayée, honteuse d'elle-même et de son costume, elle comptait du regard tous les groupes dont il lui faudrait encore subir la critique avant d'arriver au bout de l'allée. Que n'eût-elle donné, en ce moment, pour une petite robe de toile, pour un chapeau de pensionnaire qui n'eût attiré les regards de personne!

Tout à coup elle tressaillit légèrement, puis sourit. De l'autre côté du Row s'avançait un cavalier ferme et droit sur sa monture impatiente. Les yeux fixés sur la jeune fille, il la suivait depuis le moment où elle avait quitté Edgar Brown. A distance, pour ne pas offenser Marjorie, mais sans la quitter du regard et avec une inquiétude jalouse, il veillait sur elle.

A l'instant même, elle se sentit protégée. Son calme lui revint : un ami était là. Elle pouvait maintenant rire de l'aventure au lieu de la prendre au grand tragique comme elle était disposée à le faire.

Elle s'approcha de la barrière, cherchant à découvrir Lily de l'autre côté, sous les arbres. Au même instant, deux jeunes gens vinrent s'accouder tout près d'elle.

— Très réussi! murmura l'un d'eux en lâchant une bouffée de fumée. Moi, j'adore le genre tournesol.

Marjorie quitta aussitôt la barrière et se remit à marcher.

— Qu'a-t-elle donc à courir ainsi? fit derrière elle la même voix.

Elle s'imagina que ces deux impertinents allaient la suivre. Alarmée au plus haut point, elle jeta vers John Stanley un regard plein d'angoisse. Il vit aussitôt qu'elle avait besoin de lui. Mettant pied à terre, il jeta les rênes à un homme qui se tenait près de là, guettant l'occasion de gagner quelques pence. Puis il enjamba lestement la barrière et rejoignit Marjorie.

— Monsieur Stanley, dit-elle à demi-voix, aidez-moi à retrouver Lily.

— Vous êtes pâle! vous tremblez...

Elle se mit à rire d'un rire nerveux.

— Ne soyez donc pas absurde! Chacun l'est aujourd'hui. Venez, cherchons Lily.

— Non, dit-il en sentant trembler la petite main qui s'appuyait sur son bras. Vous n'êtes pas en état de faire encore un tour de parc, ma pauvre enfant. Je vais appeler une voiture et vous renvoyer chez vous au plus vite. Puis je me mettrai en quête de Mme Dallas.

— Mais si j'obéis, vous ne ferez de querelle à personne, promettez-le-moi, dit-elle en suivant d'un regard inquiet un petit groupe qui disparaissait au fond de l'allée.

— Hum! je n'en suis pas sûr. La conduite de M. Brown me semble inqualifiable.

— Promettez. J'ai eu une bonne leçon aujourd'hui, même deux. Vous devriez vous en réjouir.

— Était-ce une leçon sur les tournesols? ne put-il s'empêcher de demander.

— Oui, et sur les inconvénients qu'il y a à les arborer dans le Parc. J'ai aussi appris qu'on reconnaît les vrais amis dans l'adversité, ajouta-t-elle en riant.

Ils arrivaient à l'une des grilles, près de laquelle se trouve une station de fiacres. John Stanley fit monter Marjorie dans un cab après avoir demandé trois fois au cocher si sa bête était sûre, ferma lui-même la portière et ne s'éloigna qu'après avoir vu disparaître la voiture.

VIII.

En rentrant à son tour, Lily trouva Marjorie dans sa chambre, dont les stores étaient baissés. La jeune fille se plaignait d'une violente mirgaine Sa belle-sœur, en se penchant vers elle, vit bientôt qu'elle avait pleuré.

— Vous avez les yeux rouges, ma pauvre enfant, lui dit-elle. Racontez-moi votre chagrin.

— Ce n'est pas toujours de chagrin qu'on pleure, Lily. On pleure de dépit, de colère, de surprise ou de joie, ou de tout cela à la fois. Mes larmes sont d'un genre mixte, vous voyez, ajouta-t-elle avec un sourire rêveur qui ne lui était pas ordinaire. Laissez-moi maintenant, ma bonne Lily. Charles doit attendre le lunch avec impatience.

Charles Dallas, dont le front était maintenant nuageux à l'ordinaire, avait passé l'après-midi dans son atelier à réfléchir aux embarras de sa position. Quinze jours s'étaient écoulés depuis la soirée qui avait vu naître ses inquiétudes. Quelque chose lui disait que son tableau ne se vendrait pas, et il croyait aux pressentiments, surtout aux pressentiments fâcheux. Il venait de se résoudre à ouvrir une classe de peinture pour les jeunes amateurs. Les jeunes amateurs! Tout peintre qui a enseigné comprendra quelle perspective de tribulations s'ouvrait à ce mot devant Charles Dallas.

A dîner, le sourire de sa belle Lily ne parvint pas à le dérider. Il demanda à Marjorie des nouvelles de sa migraine, mais d'un ton distrait, et, comme le courrier du soir était apporté en même temps que le dessert, il se mit à déchirer les enveloppes, s'attendant à en voir sauter quelque note de fournisseur avec des *items* en colonne et un total désespérant.

Tout à coup il tressaillit, se leva d'un bond; mais, se rappelant à temps que le premier devoir d'un citoyen anglais est l'impassibilité, il se rassit.

Lily et Marjorie le regardaient d'un air alarmé qui le fit rire.

— Bonnes nouvelles! dit-il en s'efforçant de contenir son allégresse dans de justes bornes. L'agence Lindsey achète mon tableau « pour le compte d'un amateur qui préfère rester anonyme, mais qui apprécie les mérites de votre peinture à leur juste valeur ». Ils offrent cinq cents livres payables à quinze jours de la pré-

sente et réclameront livraison du tableau à la clôture de l'Académie. Quelle délivrance! dit Charles en se levant et en déployant la missive trois fois bienvenue devant les yeux de sa femme.

Lily, de son air le plus royal, demanda qu'on voulût bien lui donner quelques explications. Ce fut Marjorie qui s'en chargea.

Lily, pour la forme, gronda son mari de lui avoir caché cette affaire; mais, au fond, elle n'était pas trop fâchée qu'on lui eût épargné les inquiétudes de cette quinzaine. La lettre fut relue et commentée autant qu'un document égyptien.

— Pourquoi donc l'acquéreur veut-il rester anonyme? disait Charles. Je ne suis pas en position de faire le difficile, mais c'est égal : je préférerais savoir où va mon tableau. Il y a pourtant une consolation dans les termes de la lettre : « Un amateur qui apprécie », etc. Ce n'est donc pas un de ces Américains qui achètent de la peinture au pied carré.

Marjorie ne disait pas grand'chose. Elle tournait et retournait dans sa petite tête une conjecture qui venait d'y naître et qui à chaque minute lui semblait plus probable.

Elle se rappelait que dans leur entretien du matin, Edgar lui avait dit : « Acquérir ouvertement l'œuvre de votre frère serait faire acte de transfuge. » — « Est-ce qu'après tout, se demandait-elle, son désir d'obliger Charles lui aurait fait employer l'entremise de cette agence? Ce serait non seulement généreux, mais délicat. Je l'aurais donc mal jugé? Peut-être aussi croit-il, après ma confession, qu'il nous serait pénible de nous sentir ses obligés. Mais il se trompe. La reconnaissance est un doux fardeau.

Et l'imagination de Marjorie, toujours trottante, s'empressait de ramasser les débris du piédestal qu'elle avait démoli le matin même.

— Je suis impatiente de revoir ce tableau, dit Lily. J'irai dès demain matin. Marjorie, vous viendrez avec moi. Ce sera charmant. Nous y passerons deux heures. Puis nous irons manger des gâteaux chez le pâtissier italien, vous savez, Marjorie.

— Fi! dit sa petite belle-sœur. Pour une esthète, vous m'étonnez, Lily. Le pâtissier italien ne met pas d'essence de tournesols dans ses gâteaux.

Mais elle songea au tableau vendu et se dit que l'essence de tournesols avait du bon, après tout.

Le déjeuner fut servi le lendemain une demi-heure plus tôt qu'à l'ordinaire. Lily fut ponctuelle, ce qui ne lui arrivait guère, et tôt après les deux belles-sœurs partirent gaiement. Le temps était doux et humide, le ciel voilé.

— Prendrons-nous un fiacre, Marjorie? s'écria Lily en considérant d'un air piteux le trottoir gluant.

— Non, non! Si vous voulez un lunch de gâteaux, résignez-vous à l'omnibus. Charles n'est pas encore millionnaire, ma chérie.

Lily soupira. Marjorie n'avait pas tort : sa belle-sœur était née pour être duchesse. Cependant, avec cette douceur placide qui était le fond de son caractère, elle prenait en patience l'économie et la paille de l'omnibus.

Quand elles arrivèrent à Burlington-House, il commençait à pleuvoir.

— Nous ne sommes pas les premières, dit Lily en entrant dans le vestibule.

Un parapluie solitaire était déjà enregistré dans la loge du surveillant. Les deux jeunes femmes montèrent l'escalier, traversèrent plusieurs salles sans s'y arrêter; mais, en arrivant au seuil de la dernière, Marjorie se retourna tout à coup avec un geste de surprise et fit signe à Lily de se taire.

Un jeune homme était debout devant le tableau de Charles Dallas et semblait absorbé dans sa contemplation. Rapide et silencieuse comme une souris, Marjorie se glissa le long du divan qui occupe le milieu de la salle, puis se pencha un peu pour voir le visage de ce matinal visiteur qu'elle avait bien reconnu.

— Bonjour, monsieur Stanley! dit-elle gaiement.

Il se retourna sans montrer trop de surprise. Il s'était si bien enfoncé dans son tête-à-tête avec la Marjorie du tableau, qu'il lui semblait presque naturel d'entendre sa voix tout à coup.

— Vous êtes matinal, monsieur notre voisin, dit Lily en s'approchant.

— Permettez-moi de vous renvoyer le compliment, madame.

— Avez-vous déjà visité les autres salles?

— Non, je commence toujours par celle-ci.

— Toujours! Vous y venez donc souvent?

— Assez souvent, répondit-il en mordant sa moustache.

— Et pourquoi commencez-vous par cette salle? reprit Lily impitoyablement.

— Sans doute parce qu'elle m'intéresse plus que les autres.

— Ah! fort bien. Maintenant, monsieur, poursuivit-elle avec un malicieux sourire en fixant sur lui deux grands yeux bleus qui y voyaient très clair, connaissez-vous l'agence Lindsey?

Il s'efforça de réprimer un sourire.

— Mais oui, je connais cette agence, comme tout le monde, répondit-il.

— Comme tout le monde? Mais je ne la connaissais pas, moi, quand hier au soir, mon mari a reçu une lettre de ces quartiers-là. Cela vous étonne?

— Moi? pourquoi donc? demanda-t-il du ton le plus calme.

Sa figure n'exprimait qu'une indifférence polie.

« Pauvre Lily! comme elle se fourvoie! pensait Marjorie. Se peut-il qu'elle méconnaisse à ce point la main généreuse qui nous a secourus? »

— Vous aimez donc ce tableau, monsieur? poursuivit



Lily. Savez-vous que l'agence en offre quatre cents livres à mon mari?

— Quatre cents!... mais c'est cinq!...

Il s'arrêta subitement et se mordit les lèvres. La petite ruse de Mme Lily avait eu un plein succès. Le jeune homme détourna la tête pour cacher sa mortification jointe à une certaine envie de rire. Mme Dallas se renversa contre le dossier du sofa en battant des mains.

— Ce que femme veut! s'écria-t-elle. Allons, monsieur notre voisin, monsieur notre propriétaire, devrais-je dire, vous ne boudez pas, j'espère? Asseyez-vous ici, entre Marjorie et moi, et faites-nous votre confession complète.

Mais il voulait ni se confesser ni s'adoucir. Un pli de vrai mécontentement se creusait entre ses sourcils. Quant à Marjorie, elle doutait encore. Ses certitudes de tout à l'heure ne pouvaient faire aussi brusquement volte-face. Pendant un instant, le trio resta silencieux.

John Stanley, sentant une sorte d'irritation le gagner, s'inclina devant les deux dames et allait quitter la salle quand Lily se leva.

— Pardonnez-moi si j'ai été indiscrète, dit-elle d'un ton repentant. Mais, voyez-vous, c'est une intuition qui m'est venue quand nous vous avons découvert là, devant le tableau. Pouvais-je m'empêcher de deviner, dites?

— C'est donc vrai? fit lentement Marjorie comme si elle sortait d'un rêve. C'est vous qui êtes l'acheteur anonyme, monsieur?

— En êtes-vous fâchée, mademoiselle? demanda-t-il de sa voix grave.

Elle ne répondit pas.

— Anonyme, vraiment! répéta-t-il d'un ton un peu ironique. Comme si nos pauvres secrets pouvaient lutter contre votre pénétration, mesdames! Voilà le mien percé à jour en moins de vingt-quatre heures.

— C'est bien fait! dit Marjorie. Je déteste ces mystères. Ils causent toute sorte d'erreurs et de... déceptions.

Le mot était dit. Marjorie sentit aussitôt combien il était dur et injuste; mais elle ne pouvait le rappeler.

— Je regrette, dit John Stanley presque à voix basse, que cette découverte soit pour vous une déception.

— Cher monsieur, s'écria Lily au grand soulagement de sa petite belle-sœur, laissez-moi vous dire que vous êtes parfaitement déraisonnable. Pourquoi vouliez-vous donc nous priver, Charles et moi, du plaisir de vous remercier? Vous avez délivré mon mari d'une lourde inquiétude, et il vous dira comme moi que nous sommes vos obligés.

Elle lui tendait la main avec un élan si gracieux et cordial, que le nuage qui couvrait le front du jeune homme se dissipa.

— Maintenant, poursuivit Lily, permettez-moi d'être curieuse jusqu'au bout. Expliquez les motifs de votre conduite, homme dissimulé! Pourquoi désiriez-vous rester anonyme? Prenez cette chaise, ce sera le banc des accusés. Voyons, j'écoute.

— En fait d'art, je suis un profane, dit-il; ce qui m'a inspiré un goût très vif pour le tableau de M. Dallas, c'est moins la peinture que le... que le sujet, puisque vous voulez ma confession. Quand j'appris que le premier acquéreur se retirait, mon désir fut aussitôt de prendre sa place. Mais, ce jour-là même, dans une conversation que j'eus avec M. Dallas — c'était le soir, sur le balcon, — je crus comprendre qu'il lui serait pénible de céder son tableau à tout autre qu'à un vrai connaisseur. « Quand on a soigné et caressé son œuvre pendant des mois, me dit-il, c'est une enfant chérie : on ne la livre pas volontiers au premier venu. »

Marjorie leva vivement la tête.

— C'est bien cela, dit-elle; je l'ai entendu.

Puis, songeant à l'interprétation qu'elle avait donnée à cette phrase saisie au vol, elle rougit prodigieusement.

— Vous êtes trop modeste, dit Lily en souriant. Mais vraiment, monsieur, il m'est difficile de croire que ce soit là le seul motif de votre réserve.

— Je n'ai pas dit que ce fût le seul.

— Voyons donc le numéro deux, la vraie raison, celle que les femmes, et les hommes aussi, paraît-il, gardent pour le *post-scriptum*.

— Ma seconde raison, la voici, répondit-il en regardant Marjorie : c'est que votre bienveillance m'est trop précieuse pour que je veuille paraître l'acheter..

Il y eut un moment de silence. Lily était étonnée. Quant à Marjorie, elle admirait tant de délicatesse.

— Vous avez raison, dit-elle; il y a des choses qu'on ne vend pas, même pour cinq cents livres : on le donne.

Elle le regarda bien en face, de ses yeux brillants. Il lui prit la main avec un mélange de respect et de tendresse. Il allait répondre, quand un gros monsieur parut sur le seuil, armé de son livret. Deux ou trois autres visiteurs entrèrent après lui.

— Allons, Marjorie, dit Mme Dallas en se levant d'un air digne, il est temps que nous passions à une autre salle.

Elle fit un signe d'adieu au jeune homme, puis tout à coup :

— Venez dîner avec nous ce soir, dit-elle. Nous causerons plus à l'aise.

Et elle emmena Marjorie en toute hâte.

— La tâche de vous chaperonner n'est pas une sinécure, s'écria-t-elle en se laissant tomber sur un divan dans la galerie la plus éloignée. Sans moi, M. John se déclarait séance tenante.

— Je n'y aurais vu aucun inconvénient, dit Marjorie avec candeur.

— Mais, mon enfant, vous n'y pensez pas! Et ce pauvre Edgar!



Marjorie se mit à rire et rougit en même temps, se rappelant certain soir où la question avait été au contraire : « Et ce pauvre John Stanley? »

— Souvent femme varie, dit-elle. Votre frère écrira un sonnet là-dessus, Lily. Je ne suis pas faite pour lui.

— Vous voulez dire qu'il n'est pas fait pour vous? interrompit la belle Lily avec une certaine hauteur.

— Comme vous voudrez. Nous ne sommes pas faits l'un pour l'autre, voilà!

— C'est bien la conclusion à laquelle je suis arrivée, fit Lily d'un ton rêveur. La vénération n'est pas votre affaire, j'entends la vénération de parti pris et malgré tout. Vous avez trop d'esprit critique, Marjorie. Mon frère veut que l'on croie en lui imperturbablement.

— Et j'ai cru en lui, s'écria Marjorie, pendant... combien?... pendant trois semaines au moins. Les derniers jours, je me bouchais exprès les yeux et les oreilles. Lily, je ne voudrais pas offenser vos préjugés de sœur ; mais Edgar n'est-il pas égoïste, voyons?

— Tous les hommes le sont, répondit cette matrone revenue des illusions de la vie. D'ailleurs, ma chère, c'est comme je vous le disais : vous n'avez pas de vénération. On peut donner à toute chose un beau et un vilain nom. Il y a huit jours, l'égoïsme d'Edgar s'appelait autrement.

— On fait de ces erreurs-là, dit Marjorie en baissant les yeux pour cacher des larmes prêtes à jaillir; et puis il ne vous reste dans la main qu'une poignée de feuilles sèches.

Mme Dallas sourit avec condescendance.

— Que ferons nous de John Stanley ce soir? dit-elle.

— Pourquoi l'avez-vous invité? s'écria Marjorie d'un ton impétueux. Pour peu qu'il ait de dignité masculine, croyez-vous donc qu'il consentira à être ainsi ballotté, mis de côté par une petite fille, et puis repris faute de mieux.

— Il comprendra, dit Lily avec la gravité d'une sybille. D'ailleurs, mon enfant, quand vous aurez vingt-cinq ans comme moi, vous saurez qu'aucun homme ne s'imagine jamais être pris faute de mieux.

Mais Marjorie n'écoutait pas la blonde moraliste. « Je l'ai rebuté, blessé à plaisir. C'est bien fini, pensait-elle avec un grand serrement de cœur. Je souhaite seulement qu'il reste l'ami de Charles, et peut-être un peu le mien plus tard. Il parlait tout à l'heure de bienveillance. Quel mot froid! »

La pauvre petite passa le reste du jour dans une contrition bien sincère. Elle souffrit beaucoup en quelques heures. C'était sa première épreuve. Le soir cependant, elle fit sa toilette aussi soigneusement qu'à l'ordinaire avant de descendre pour le dîner; seulement elle choisit de toutes ses robes la moins esthétique, mit dans ses cheveux une rose-thé et se chaussa de mignons souliers à talons Louis XV, au lieu de ses brodequins lacés.

Quand elle descendit au salon et y trouva John Stanley grave et calme comme à l'ordinaire, un accès de regret et d'âpre tristesse s'empara d'elle et déjoua en un instant tous les efforts de sa vaillance. Mais elle n'eût voulu pour rien au monde avouer ce qui se passait en elle. Elle tendit à John Stanley une petite main froide qui resta dans la sienne juste le temps convenable, et la retira sans précipitation.

Charles Dallas avait été bien étonné en apprenant de sa femme le nom du mystérieux amateur. Sa propre délicatesse sut apprécier celle que John Stanley avait mise à faire cette acquisition ; mais en même temps la dignité du peintre le préserva d'une gratitude exagérée. Certes, son voisin lui avait rendu service au moment opportun ; mais, quand le service consiste à acheter un beau tableau, il porte en soi sa récompense.

C'était bien ainsi que l'entendait John Stanley. Des remerciements lui eussent été fort désagréables, et l'idée de s'ériger en Mécène protecteur des arts lui eût semblé très ridicule. Dans cette affaire, il préférait de beaucoup rester l'obligé.

— J'ai donc posé la pierre de l'angle de ma future collection, dit-il en riant. J'aurai besoin de vos conseils par la suite, mon cher voisin. L'appétit vient en mangeant. Je crois que je rêverai bientôt au numéro 2 de ma galerie.

— Vraiment? Dans ce cas, évitez Bond Street. Il y a là, chez un dénicheur de vieilles toiles, un Reynolds authentique qui vous séduirait infailliblement et ferait des ravages dans votre bourse. Il est la cause de tout ce désordre, le coquin, ajouta-t-il en voyant les yeux de Lily se fixer sur un guéridon encombré de vieux journaux en liasses poudreuses.

— Comment cela?

— Cette toile, le portrait d'un jeune garçon jouant avec un épagneul, avait été mentionné, il y a deux ans, s'il m'en souvient bien, à propos de la vente d'une collection d'objets d'art, à Nice ou à Cannes. C'était un Yankee, naturellement, qui avait jeté le grappin dessus. Comment se fait-il donc qu'elle ait repassé si tôt l'Atlantique? On décrivait le tableau; mais j'ai oublié les détails : il faut que je retrouve l'article.

— Comprenez-vous, s'écria Lily, que mon mari ait pris la peine d'apporter ici de son club ce tas de vieux journaux français pour les déplier l'un après l'autre, à la chasse d'un paragraphe qu'il ne découvrira pas?

— Mais, ma chère enfant, dit Charles, la question est intéressante.

— Après le dîner, chacun se mettra à la besogne, voulez-vous? s'écria Marjorie. Nous savons tous assez le français pour dépouiller des journaux.

« Cela remplacera la conversation avec avantage », pensait-elle.

Après le dîner donc, ils s'installèrent autour d'une table ronde sur laquelle on amoncela les liasses jaunies.

— Comme on sait, dit Charles, deux têtes valent mieux qu'une : associons-nous, Lily. Je vous passerai

les feuilles que j'aurai parcourues et vous les vérifierez après moi, si vous voulez bien.

— Suivrons-nous le même système? demanda John Stanley en regardant Marjorie.

— Comme vous voudrez, dit-elle.

Ce travail à deux, si futile qu'il parût, semblait au jeune homme plein de douceur et d'heureux présages. Être assis à côté de Marjorie, entendre de tout près le bruissement de sa robe et le frôlement de son petit pied sur le tapis, voir ses longs cils bruns s'abaisser subitement comme un coup d'aile, épier cette jolie bouche mobile qui changeait d'expression à chaque minute, c'en était assez, pensait-il, pour remplir non pas une soirée, mais bien des saisons.

Dans ces circonstances, un peu de distraction était excusable. John Stanley venait de relire pour la troisième fois la même colonne, quand un nom anglais familier lui sauta tout à coup aux yeux et réveilla son attention. Il parcourut un paragraphe, sembla quelques instants indécis, puis replia soigneusement le journal et allait le mettre de côté quand Marjorie tendit la main.

— Donnez-le-moi, dit-elle. Je suis votre contrôleur, vous savez.

— Oh! c'est inutile. L'article que nous cherchons n'y est pas.

— Permettez pourtant que j'y regarde, puisque c'est notre convention.

Un second refus eût nécessité des explications. Le jeune homme tendit le journal à Marjorie, puis observa discrètement sa voisine, qui se mit à parcourir la troisième page d'un air indifférent.

— Qu'est-ce donc que ceci? dit-elle tout à coup.

Ses yeux venaient de tomber sur un entrefilet conçu en ces termes :

« *Succession Brown.* — Le tribunal, comme on pouvait s'y attendre, s'est prononcé contre l'hôpital. Inclinons-nous. *Dura lex, sed lex.* M. Ed... Br..., repassera donc la Manche, emportant ses deux cent mille francs... et les bénédictions des pauvres! »

Marjorie leva vivement la tête et regarda Lily; mais, au moment de lancer une question impétueuse, elle s'arrêta.

— Passez-moi un autre numéro, je vous prie, dit-elle.

Pendant dix minutes encore ils poursuivirent silencieusement leurs recherches.

— Je le tiens! dit enfin Charles d'un ton triomphant. Mille remerciements pour votre obligeance.

— Un peu de musique! fit languissamment la belle Lily. Oh! la politique, quelle abomination! « Le centre droit, le centre gauche! » Je ne savais pas, moi, que le centre pouvait être à la fois à droite et à gauche. Marjorie, sonnez pour qu'on emporte ce fatras et donnez-nous vite un peu de musique.

La jeune fille s'assit au piano; John Stanley s'approcha pour tourner les pages de son cahier.

— Je ne comprends pas! murmura-t-elle en faisant résonner quelques accords. Pourquoi ne vouliez-vous pas me laisser voir ce journal? Qu'est-ce que la succession Brown? Le savez-vous?

— Oui, répondit-il à regret.

Il voyait venir une explication qui lui répugnait.

— Dites! parlez donc! insista-t-elle.

Et elle continua à faire courir ses doigts sur les touches, de peur que le léger bruit de leur entretien ne parvînt à l'autre bout du salon.

Charles s'était plongé aussitôt dans la lecture de son article; Lily venait de sortir pour chercher dans sa chambre quelque écheveau égaré.

— J'ai appris l'autre jour, par hasard, dit John Stanley, que M. Brown avait eu un procès en France il y a deux ans. Son oncle, dont il était l'héritier universel, avait peut-être eu l'intention de léguer à l'hôpital de la ville une somme assez considérable; mais, cette clause du testament étant trouvée nulle pour quelque vice de forme, M. Brown eut le droit et les tribunaux de son côté. Il n'y avait rien d'illégal dans son fait, je vous assure. Beaucoup auraient agi de même, ajouta-t-il avec une certaine chaleur (tant l'idée d'attaquer son rival par derrière lui était antipathique).

— Peut-être. Les gens désintéressés sont rares, dit Marjorie tristement. Quand avez-vous appris cela?

— Il y a douze jours, répondit-il avec sa précision ordinaire.

— Et vous ne m'en auriez rien dit?

— Pour être tout à fait sincère, je dois confesser qu'à la première minute une tentation m'était venue. Mais votre perspicacité a su se tirer d'affaire sans mon secours.

Marjorie sourit avec un peu d'amertume.

— Ma perspicacité, vraiment!

— Chacun se trompe! dit vivement John Stanley. C'est parce que vous avez le cœur généreux que vous êtes déçue. Mais rappelez-vous que M. Brown s'est tenu dans les limites d'une parfaite légalité. Personne ne peut lui faire un crime d'avoir usé de son droit. Je vous sermonne, pardonnez-moi, miss Dallas.

— Vous pouvez me sermonner aussi longtemps qu'il vous plaira, répondit-elle à demi-voix.

Depuis un moment ses doigts oubliaient de faire résonner les touches. Sa petite tête brune s'inclinait de côté. John Stanley ne pouvait voir que deux lourdes tresses nouées très bas sur un joli cou blanc.

Une envie irrésistible le saisissait de se pencher et de poser ses lèvres sur la rose pâle qui se balançait dans les cheveux de la jeune fille. « Allons! pensa-t-il, il faut que je me retire avant d'avoir commis quelque folie.

— Bonsoir, miss Dallas, dit-il quand il eut pris congé de Lily.

« Miss Dallas! » ces deux mots lui semblaient les plus absurdes de la langue. Ils étaient comme du sable dans sa bouche. « Ma charmante, mon chér trésor! » c'est ainsi qu'il appelait la Marjorie du tableau, dans la petite salle de l'Académie.

— Enfant! dit Lily en attirant sa jeune belle-sœur auprès d'elle, qu'avez-vous fait de mon pauvre Edgar? Vos affections, vos enthousiasmes ne sont donc que des étoiles filantes? Il y a quinze jours, vous étiez tout esthétique; ce soir, vous avez renié vos couleurs.

Marjorie jouait distraitement avec un petit cachet suspendu à sa châtelaine.

— Regardez, poursuivit Lily, l'emblème que vous avez choisi vous-même. Vous y lirez un reproche.

Sur la petite plaque d'onyx était gravé un tournesol épanoui avec cette devise : *Fidèlement.*

— Eh bien, dit Marjorie, que voulez-vous donc que fasse un pauvre tournesol qui s'est trompé et a pris un feu follet pour le soleil? D'ailleurs, poursuivit-elle en souriant, je ne suis pas infidèle à mes armes, car la vraie vocation d'un tournesol est de tourner.

Lily secoua la tête; mais, au fond, elle était assez satisfaite de ce dévouement. Elle savait bien que la blessure d'Edgar n'était pas mortelle, et elle rêvait pour lui quelque mariage plus brillant.

Ce soir-là, comme à l'ordinaire, John Stanley fit le tour du square en fumant une cigarette avant de rentrer chez lui. Une fièvre d'impatience le forçait à marcher, marcher. Il eût volontiers couru à l'autre bout de Londres s'il eût été sûr de trouver l'aurore à Kensington en y revenant; car, au matin, il demanderait une entrevue à Charles Dallas: il y était décidé.

Marjorie, elle aussi, trouva la nuit longue et l'aube tardive. Dans ces heures lentes où tout dort autour de vous, les regrets et les craintes s'éveillent avec mille souvenirs fâcheux qu'on avait cherché à bannir. Les espérances s'enfuient; elles ne reviennent qu'au matin, avec le premier rayon.

Aussitôt levée, Marjorie se sentit pressée de mettre la main à quelque grand acte de réforme qui inaugurât le nouveau régime. Regardant à travers la glace de la croisée dans le jardin tout plein de gai soleil, elle fit un petit bond sur la fine pointe de ses pieds légers et descendit en toute hâte, passant, avant d'entrer au jardin, par une petite véranda où l'on serrait les outils et les pots à fleurs. S'emparant d'une pioche en miniature, un vrai joujou, elle se dirigea vers la serre.

Là, dans un endroit abrité par une muraille capitonnée de lierre, se trouvait la plate-bande assignée à Marjorie pour ses expériences d'horticulture. Ce printemps-là, les tournesols l'avaient accaparée. Rangés en une longue file, ils élevaient leurs tiges déjà hautes et solennelles et promettaient pour l'automne un embrasement de corolles flamboyantes.

— Bonjour! dit Marjorie en leur adressant une révérence railleuse. Vous savez, je ne crois plus au prince Tournesol; c'est fini.

Elle s'appuya sur le manche de sa pioche pour les considérer à l'aise.

— C'est cruel, ce que je vais faire. Vous ne demandez qu'à boire ce bon soleil et à porter des feuilles vertes et des fleurs jaunes, n'est-ce pas? Mais, voyez-vous, vous êtes des emblèmes. Il faut en subir les conséquences.

Elle leva sa pioche et, d'un coup résolu, attaqua les racines de l'emblème n° 1.

— Que faites-vous donc, miss Dallas?

Elle tressaillit et leva la tête. John Stanley était debout de l'autre côté de la barrière, en costume du matin, les cheveux soulevés par un souffle de vent. Lui aussi était armé d'une pioche. Sa haute stature, ses larges épaules, ses bras vigoureux de joueur de cricket se dessinaient bien sous le molleton souple de sa vareuse. Un sourire éclairait ses yeux gris et sa figure légèrement bronzée, tandis que Marjorie sautait hors de la plate-bande et frottait sur le gravier de l'allée ses petits souliers chargés de terre noire.

— Que faisiez-vous donc? répéta-t-il.

— J'arrachais mes tournesols.

— Moi, j'en plantais!

Il dit cela d'un ton un peu désappointé. Marjorie le regarda et partit d'un franc éclat de rire.

— Une conversion *in extremis!* dit-elle. Vous tenez donc bien à passer dans le camp où je ne suis plus?

— Non, répondit-il en l'enveloppant d'un regard plus épris que jamais; mais voulez-vous que je vous dise? Il m'est venu à l'esprit que dans nos petites discussions à ce sujet je m'étais toujours montré raide et intransigeant bien plus que l'occasion ne l'exigeait. C'était pure manie de contradiction, j'en ai peur, car, en fait d'art, je n'ai pas de théories. Et voilà mon amende honorable, ajouta-t-il en se tournant vers le fond de l'allée où un ouvrier jardinier paraissait en cet instant, poussant devant lui une brouette pleine de tournesols.

— Ce n'est pas la peine d'en avoir de neufs, dit Marjorie. Je vous cède les miens.

— Ne les arrachez pas! interrompit-il vivement. Je les aime mieux où ils sont.

— John Stanley vous fait grâce! dit-elle en s'adressant à la plate-bande.

— Marjorie, votre frère sera-t-il chez lui ce matin?

La voix du jeune homme était singulièrement émue. Marjorie rougit, puis pâlit, et ses lèvres tremblèrent. Pour cacher son trouble, elle brisa vivement une petite branche d'épine rose qu'elle appuya sur sa bouche un instant.

— Oui, dit-elle; Charles sera chez lui toute la matinée, je crois.

— J'ai à lui parler, Marjorie.



Il hésita, n'osant aller plus loin; puis tout à coup il reprit :

— Pour entrer chez votre frère, il me faudrait un sésame.

Elle leva les yeux avec surprise.

— Donnez-moi cette fleur, voulez-vous, Marjorie?

Lentement, elle lui tendit la branche fleurie, moins rose que son visage.

— Et quand j'aurai vu M. Dallas...

— Alors, interrompit-elle avec un sourire moitié timide et moitié malicieux, vous reviendrez ici, et nous discuterons ensemble le sort de mes... de *nos* tournesols.

T. Combe.

FIN.

EN GARONNE

Souvenirs

I.

Nous habitions alors — il y a longtemps — une maison basse au bord d'une route dans une grande plaine du Midi; une plaine ronde sans arbres, toute jaune ou toute brune selon qu'elle portait des moissons ou des labours.

C'était un pays fertile et triste. La monotonie d'un ciel presque toujours bleu, sans une goutte d'eau ni un flocon de vapeur, s'ajoutait à l'uniformité de la terre.

A peine s'il y avait un peu de verdure autour de la maison. Faute de pluie, le jardin avait perdu l'un après l'autre ses arbres à feuilles tendres, tous crevassés, tordus comme une herbe au feu, dévorés par le soleil. Il n'était resté que les plus coriaces, les ifs à aiguilles de métal, les buis taillés encadrant des parterres vides.

L'été, tout était couvert d'une couche de poussière envolée de la route et qui restait là toujours plus blanche, plus épaisse, jusqu'aux premières pluies de l'hiver.

Et c'était ainsi le long de la route, pendant des lieues : les haies toutes blanches et, au delà, les champs poudreux et des maisons basses dont les tuiles rouges pâlissaient, tournaient au gris.

Une diligence cheminait deux fois le jour d'un bout à l'autre de la plaine, dévidant avec ses roues comme un peloton de ouate où elle disparaissait plus qu'à moitié; et, dans les champs, les bœufs au labour, les brebis pacageant les chaumes maigres soulevaient aussi des nuages de cendre, comme si le sol calciné, réduit en poudre, s'en allait, balayé dans les souffles de l'air.

Pour reposer la vue sur un peu de fraîcheur, il fallait se tourner au levant. Là, presque au ras du sol, apparaissait une ligne d'un vert tendre, mince et sinueuse, dont le profil s'abaissait insensiblement aux deux extrémités de l'horizon. Cela disait peu de chose à l'œil, et beaucoup à l'idée, quand on se figurait que ce rien de verdure était le fin bout des ramiers, des vastes plantations de peupliers, enracinés quelques cent mètres plus bas, au pied d'une falaise rocheuse qui plongeait dans la Garonne. Là, parmi les scintillements des eaux vives, s'étendaient des prairies toujours humides, des alignements d'arbres aux frondaisons luxuriantes, toute une oasis de verdure et de fraîcheur.

Impossible d'oublier cela, impossible de ne pas y penser, le soir surtout, à l'heure où, la campagne faisant silence, nous entendions venir de là-bas, du fond de la plaine, comme une musique lointaine, la plainte que rendait le fleuve brisant sur les tufs éboulés.

II.

La Garonne! Bien vive avait été mon émotion lorsqu'elle m'apparut pour la première fois, du haut de la roche des Cabals.

Le chemin étant un peu long pour mes jambes d'enfant, on m'avait juché, pour arriver jusque-là, sur la charrette, avec le linge de la lessive que les laveuses allaient battre à la gaure des Ébouls.

C'était en septembre, au temps des premiers labours; les guérets s'étalaient à perte de vue des deux côtés de la route, si nus et si vastes que les grands attelages de bœufs y disparaissaient presque, rapetissés dans l'allongement des sillons.

Des murs de brique, des toitures basses montaient, à la fin, au-dessus de la plaine. — « Les Cabals », indiquait un bouvier de la pointe de son aiguillon. C'était une ancienne métairie de couvent, une bâtisse avec un air d'autrefois; dans le jardin cultivé à la paysanne se voyaient des restes d'allées, des tronçons de charmille et, sur le crépi écaillé d'un vieux mur, les heures noires d'un cadran solaire avec des mots latins autour dont quelques syllabes étaient tombées dans le gazon.

Nous traversions la grande cour de la ferme, et, à un tournant très brusque de la route qui avait l'air de se cabrer à droite comme effarée devant le vide, le bord tout à coup défaillant de la roche en surplomb, la vallée se découvrait : la Garonne d'abord, une Garonne tumultueuse, haletante, lancée de toute sa colère contre le roc vif ébréché, déchiré par ses âpres morsures, et, au delà du fleuve, en amont, en aval, tout un pays d'arbres, des ramiers de peupliers, des ramilles de saules, un fouillis vert tendre, d'où sortait la pointe blanche d'un clocher dénonçant un village blotti dans les feuilles.

Je regardais ébloui, les yeux brouillés de vertige,



jusqu'à ce que la charrette, penchant de toute la raideur de la côte dans le chemin creux qui coupait obliquement la falaise, me dérobât le spectacle ensorcelant de la rivière.

Bientôt les roues quittant le sol raboteux et sonore pour s'étouffer dans l'herbe silencieuse nous avertissaient que nous touchions aux ramiers.

III.

Le soleil en même temps avait disparu. A peine si quelques rayons, traversant la voûte ininterrompue des feuillages, tachaient la molle étendue des gazons. L'ombre emplissait les allées vertes qui s'en allaient à droite, à gauche, diminuées en de mystérieuses profondeurs. Et d'en haut, du plafond mouvant des ramées, descendait avec l'ombre humide la musique aérienne des feuilles qui frissonnaient avec un bruit d'averse.

La charrette s'arrêtait au bord de la gaure.

C'était un petit bras de la Garonne, fermé d'un bout, comblé par la vase au temps de la sécheresse estivale, et communiquant, de l'autre, avec le fleuve dont les derniers remous, largement étalés, venaient mourir là, dans la tranquillité de l'eau morte.

On dételait les bœufs; les laveuses, jambes nues, plantaient leurs bancs dans l'arène tiède, et tout de suite les battoirs commençaient leur claquement monotone.

Je m'esquivais; armé d'une ligne naïve entortillée au bout d'un roseau, je partais à la découverte.

Un jour crépusculaire flottait sous les saules penchés en avant, arqués au-dessus de la gaure; et, dans l'air lourd, des rondes vacillantes de moustiques tournoyaient mollement.

J'avançais avec précaution dans l'herbe drue, coudoyant les chardons et les ronces, et j'hésitais parfois avant de poser le pied sur les *palanques* jetées en guise de pont en travers des rigoles qui charriaient à la gaure un peu d'eau limoneuse obstruée d'iris et de roseaux.

Après deux ou trois ruisseaux franchis, je me trouvais déjà comme dépaysé, loin, très loin de la maison basse et de la plaine poudreuse, loin aussi des laveuses dont j'entendais à peine résonner les battoirs.

La gaure bientôt changeait d'aspect. Elle s'ouvrait, s'élargissait en étang, avec de larges plaques de soleil allumées sur l'eau sommeillante.

Des carpes sommeillaient aussi, faisaient la sieste parmi les renouées à fleurs roses; des grenouilles avec des yeux en or s'étalaient sur les palettes laquées des nénufars; des libellules se berçaient à la pointe des joncs, et, près du bord, guettant la tombée des moucherons, virant et voletant dans l'eau claire, des chabots aux nageoires roses avaient l'air de me narguer.

Alors je dépliais ma ligne et je pêchais.

Avec quel succès! Je n'en revenais pas. A peine les poissons me laissaient-ils le temps de changer mon amorce. Le temps passait; je ne pouvais pas me décider à partir. Le soir venait; la gaure, facetée un moment d'or rouge et d'or pâle, se décolorait, s'éteignait peu à peu; et dans sa vague transparence une corne de lune s'enfonçait en tremblant. Je pêchais encore et, quand j'avais fait sauter en l'air un mince poisson blanc, il me semblait en voir un autre se jouer en bas, frétiller avec le reflet d'argent qui se tordait dans l'eau brune.

L'obscurité tombait à la fin; depuis un moment déjà les battoirs des laveuses avaient cessé de claquer; des voix inquiètes me hélaient; je répondais, et le son de ma voix me faisait peur, dénaturé par l'écho, multiplié en une huée terrible que me renvoyait la bouche noire de la nuit.

IV.

Je me familiarisai plus tard avec l'étrange pays. Avec de petits camarades de mon âge, j'y fis plus d'une fois l'école buissonnière, perdu toute une après-midi dans les herbes folles, inventant des repas exquis de mûres sauvages ou de cresson cueilli à des sources dont personne que nous et les merles ne connaissaient le chemin.

J'étais en sécurité parfaite avec mes petits paysanneaux, de petits hommes déjà très affûtés, au fait de tout, industrieux, intrépides, sauf contre les fantômes: les Fades de la gaure ou l'Homme-Vert, l'habitant des ramilles qui gouverne le peuple des oiseaux.

J'étais tranquille, et cependant j'avais moins de plaisir à ces parties de flibuste campagnarde qu'aux descentes que je faisais seul dans les ramiers. Les choses me paraissaient autres dans le tête-à-tête; les herbes étaient plus hautes, les perspectives des peupliers plus profondes, la musique des feuilles plus mystérieuse... Tout me parlait ces jours-là, tout me vibrait au cœur. Ému sans savoir au juste de quoi, enivré de curiosité et de peur, je marchais à l'aventure.

Quelquefois, aux eaux basses, je quittais les ramiers, je me risquais dans l'îlot.

Rien qu'une grève à traverser, une plage de cailloux roulés tachée çà et là d'herbe rude et broussailleuse, et c'était dès le premier pas comme l'entrée d'un pays nouveau, un coin à part, plus parfumé, plus sauvage, dans ce terroir déjà si différent de tout.

En plein midi de septembre, alors que dans la plaine les herbes criaient la soif, ici je trouvais les feuilles des saules mouillées de rosée; des liserons épanouis buvaient l'ombre bleue; des gouttelettes brillaient au plumet des clématites encore humides de la fraîcheur de la nuit. Et quelle végétation dans ces fourrés,

quel fouillis de fleurs et de pousses tendres! Largement abreuvées, nourries de limon à chaque crue du fleuve, les plantes étaient folles. Les ronces s'étiraient, fusaient en l'air aussi haut que les arbres, et de la fente d'un vieux saule des véroniques retombaient en pluie bleue comme des fleurs de rêve.

Pas de sentier là dedans; rien que des foulées de bêtes : une griffée de lapin au bord d'un roncier, la fine étoile imprimée dans le sable par la patte grêle d'une bécassine dont j'écoutais le cri répété, un cri triste et peureux, fuir dans la vapeur grise des ramilles et se perdre très loin au ras de l'eau.

Le taillis sentait le fauve.

De grands oiseaux de proie, des milans, des buses avaient laissé à terre leur desserte : des plumes, des débris sanglants; et quelquefois, s'enlevant sous mes pieds d'une touffe d'amarines, un cormoran avec un grand bruit d'ailes montait vers la clarté du ciel...

Le cœur me sautait, moins vite cependant et moins fort que lorsqu'il m'arrivait d'apercevoir, tombant dessus à l'improviste, la limousine rayée et le large feutre noir du vieux Toine, le vacher des Cabals. Je ne me souciais pas trop d'aborder cet individu à mine sournoise et taciturne, encore moins ses deux acolytes, deux grands chiens de berger à longs poils et à longs crocs qui l'aidaient non sans peine à gouverner ses vaches et ses taureaux. L'homme et les chiens s'étaient assauvagis tous les trois à vivre dans ces solitudes qu'ils ne quittaient guère que pour aller dormir à la ferme, à la tombée de la nuit. De loin j'entendais le berger et ses farous batailler contre le troupeau. L'homme hurlait, les chiens jappaient, et les taureaux, furieux, meuglaient avec des voix de tonnerre.

Les scieurs de long étaient moins intimidants. En novembre, quand le brouillard coulait, j'allais leur demander asile.

Leur chantier se voyait à distance, dans le vide ouvert par l'abatis de la vente; des piles de planches s'échafaudaient; une locomobile crachait sa vapeur sur le ciel noir.

C'était une sorte d'industrie campée là en plein air, propre, gaie, dans la poussière envolée de la scie, une industrie rustique menant un petit train d'usine bien vite perdu dans le sommeil des campagnes.

Les ouvriers se donnaient tous, plus ou moins, au braconnage. Le matin, à pointe d'aube, avant qu'il fît assez clair pour mettre la main à l'outil, le soir à l'heure où la *sauvagine* rentre de la plaine haute pour nuiter au bord de l'eau, ils tendaient leurs quatre-de-chiffre ou leurs reginglettes.

Un, plus hardi, sortait une antique canardière cachée sous les copeaux et s'en allait à l'espère des canards.

Je le suivais; j'espérais avec lui, blotti dans les amarines, à la pointe extrême de l'îlot, la tombée des sarcelles et des halbrans.

Devant nous, au large, la Garonne s'étalait tout unie, toute verte, l'eau et les arbres mêlés, fondus ensemble dans la vapeur du soir.

Un faucon planait en l'air, décrivait de grands cercles; un héron pêchait, le cou rentré, au bord d'une grève blanche, et c'était tout ce que nous apercevions de vivant dans une lieue de pays.

Bientôt l'eau brunissait; le ciel s'orangeait au couchant; un angelus arrivait en vibrations confuses, s'éparpillait en bruine au-dessus du fleuve.

En même temps les canards pointaient, sortaient en noir de la pâleur du ciel; si haut d'abord, si loin, qu'ils paraissaient immobiles; puis, pendant que nous nous amusions à les compter, ils grossissaient à vue d'œil; à peine le temps d'épauler le fusil, ils étaient sur nous; nous entendions le crissement de leurs ailes ramant dans l'espace.

Quelquefois ils s'arrêtaient.

Un par un, en lentes spirales, ils descendaient, comme appelés par le miroir de l'eau, et c'était pendant quelques secondes une agitation, un clapotis, des frôlements de duvet à travers les roseaux raidis de givre; puis le silence.

Alors, visant dans le tas, car on y voyait à peine, mon compagnon faisait feu; une flamme sortait du fusil, et le coup résonnait, longuement répété dans l'obscur de la nuit, dans le sommeil de la rivière.

V.

Des jours et des années ont passé depuis. La maison basse au bord de la route, dans la grande plaine blanche, a été vendue; nous avons quitté le pays.

Pas tout à fait cependant.

Tous les automnes, à l'époque de la fête votive, je suis invité au village d'Ondes, chez Gervâsi, mon frère de lait.

Comme la fête tombe à la mi-septembre, c'est chez lui que je mange les premières noix fraîches de l'année. Elles sont exquises, ces noix de la Garonne, et Gervâsi est un si brave homme!

La maison, dès le seuil, embaume l'honnêteté et le bois blanc.

Le village aussi m'enchante, un de ces villages de rivière habités par des ouvriers de campagne : sabotiers, vanniers, fabricants de balais ou d'échelles, qui façonnent, aux mortes saisons de l'agriculture, les osiers, les saules, les panicules de maïs récoltés dans leurs champs.

Pauvres ou riches, depuis le chétif refendeur d'osiers jusqu'au marchand de bois qui expédie à Toulouse ou à Bordeaux, tout ce monde-là vit de la Garonne.

Les maisons, bâties en cailloux roulés pris aux eaux basses dans le lit du fleuve, portent sur leur façade une mosaïque très naïve de galets insérés à plat dans le mortier, en guise d'ornement. Et dans les rues, sur

la place, au seuil des boutiques, on ne voit que des arbres coupés, équarris ou bruts, prêts à être débités en auges ou en sabots. Des peupliers non écorcés, avec de menues feuilles poussées depuis la coupe, servent de bancs, couchés le long des murs ; des paniers sèchent à l'air, enfilés en brochettes, et des échelles de peupliers toutes blanches s'appuient aux façades des maisons.

La rivière n'est pas loin. En avril, les duvets des saules riverains voyagent jusque dans les rues, où ils font en tombant comme une jonchée de neige printanière.

Une terrible voisine, cette Garonne! Elle est venue un printemps ; elle a passé sur le village, arrachant les récoltes, déracinant les arbres, éventrant les maisons.

Quelle journée, et quel lendemain!

Tout perdu, tout aboli, et des désespérés çà et là, pleurant sur des décombres.

Cet automne-là, il ne se parla pas de fête votive. L'automne après non plus.

Mais depuis!...

Depuis, les maisons ont été rebâties et solidement cette fois, avec l'argent des souscriptions publiques. Celle de Gervâsi est des plus cossues, toute blanche avec une galerie en bois blanc où la Guillalmète fait grimper des liserons bleus.

A la fête votive de l'an dernier, j'ai trouvé le village recrépi à neuf, lavé des saletés de la vase, l'air plus gai, plus riche qu'avant l'inondation.

Dans les champs, de jeunes arbres parfaitement droits et sains ont remplacé les tordus, les déjetés, derniers survivants du désastre.

Des poussées de verdure fraîche, des flots d'herbe et de fleurs cachent les blessures de la terre, les ravinements pratiqués par la course des eaux.

La terre oublie.

Les gens se souviennent à peine.

L'emboise et le tambour de la vote mènent à travers les rues la fête éternelle de la vie.

ÉMILE POUVILLON.

CAUSERIE LITTÉRAIRE

Les questions d'archéologie ne semblent guère, au premier abord, renfermer en elles des éléments dramatiques; il n'y a là matière ni au rire ni aux larmes : voici cependant un volume de M. Clermont-Ganneau, *les Fraudes archéologiques en Palestine* (1), qui vous présente à la fois une comédie d'intrigues, une comédie de caractères et des scènes de vaudeville bouffon; puis comédie et vaudeville se terminent en drame. Oui, du sang au dénouement. Après les imbroglios les plus réjouissants, une catastrophe tragique. Les larmes ne se mêlent pas au rire, comme le voulait le romantisme, mais lui succèdent. Voilà le programme détaillé de la pièce que vous allez voir!

M. Clermont-Ganneau n'a pas eu la prétention cependant d'ombrager son docte front de la triple couronne de MM. Sardou, Gondinet et d'Ennery. Non; mais les faits qu'il avait à exposer dans son réquisitoire contre les fraudeurs et contrefacteurs en matière d'archéologie contenaient le germe de la comédie, du vaudeville et du drame. Pour peu donc que le réquisitoire fût animé et pittoresque, tout cela devait se dégager à la fois. Or ce réquisitoire n'est ni morne ni terne, je vous jure, mais plein de mouvement, de vie et d'éclat. Maintenant, dira-t-on, pourquoi un réquisitoire? Le rôle d'accusateur public n'a rien de sympathique en soi : pourquoi le prendre? Vous demandez pourquoi? Parce que la science est menacée si la fraude n'est pas démasquée, si la contrefaçon n'est pas poursuivie; parce qu'il ne suffit pas de condamner à huis clos, entre savants, les industriels qui se livrent à cette fabrication lucrative, mais qu'il importe que le public en soit averti et que le verdict retentissant empêche les mystificateurs de faire de nouvelles dupes, pendant quelque temps du moins. La statistique compte six ans en moyenne d'inaction forcée pour les faussaires ainsi exécutés. Ils se remettent alors à leur besogne jusqu'à ce qu'on les cloue de nouveau au pilori. Enfin, six ans de gagnés, c'est toujours quelque chose.

M. Clermont-Ganneau était désigné d'avance pour ce rôle du ministère public contre les fraudes archéologiques en Palestine, car, vous savez, c'est lui qui a trouvé et mis au jour six inscriptions sur les sept qui authentiquement rappellent le passé historique de la terre biblique. Oui, hélas!, sept; pas davantage. Une huitième peut-être et à la rigueur, mais pas absolument incontestable. Le sol remué et fouillé livrera sans doute d'autres monuments des vieux âges; mais jusqu'ici sept! C'est le chagrin des savants et le désespoir des touristes. Pour consoler ces derniers, et par amour du prochain, notamment des Anglais en voyage, plusieurs industriels ont créé des officines où se fabriquent chaque jour des antiquités. Il y en a pour tous les goûts et pour toutes les bourses. Ainsi vous pourrez vous procurer le sceau authentique du roi David pour dix francs si vous vous entendez à marchander. Comme vous voyez, c'est donné. Préférez-vous la monnaie authentique de Moïse? Également dans les prix doux. Voyez les cornes de bélier qui ornent la tête de Moïse. Les magnifiques cornes! — Par exemple, au verso, les légendes sont en caractères modernes; mais les touristes n'y regardent pas de si près. Ces contrefaçons naïves sont inoffensives, en somme. Les savants ne peuvent s'y laisser tromper et là n'est pas le danger. Si

(1) *Les fraudes archéologiques en Palestine*, par M. Ch. Clermont-Ganneau. — 1 vol. Paris, 1885. Ernest Leroux.

l'on empruntait à Moïse sa foudre du mont Sinaï pour la lancer sur les industriels qui le coulent en bronze, ce serait beaucoup de bruit pour rien, comme dit Shakspeare. Mais non : ceux que foudroie M. Clermont-Ganneau sont bien réellement dangereux pour la science, et la preuve, c'est que leurs fraudes ont pu tromper les savants de Londres et de Berlin. Le gouvernement prussien s'est même mis en forte dépense pour doter son musée impérial des poteries moabites de M. Shapira. Il est vrai qu'après les avoir achetées fort cher, il n'a pas osé les exposer, M. Clermont-Ganneau ayant rédigé son acte d'accusation. On ne se déclare pas convaincu toutefois, car c'est un rude échec pour l'amour-propre des savants de là-bas. Il faudrait reconnaître qu'on a été mystifié. On essaye donc encore de soutenir que ces poteries sont authentiques..., mais on ne les expose pas.

Les fausses poteries moabites de M. Shapira achetées par les Prussiens; le *Deutéronome* original offert par M. Shapira au British Museum : voilà le vaudeville et la comédie. Le suicide de M. Shapira, voilà le drame.

Commençons par les poteries. Cette collection de M. Shapira, rapportée directement, assurait-on, du pays de Moab, consistait en vases, urnes, tablettes, figurines bizarres, le tout couvert de caractères d'apparence phénicienne. C'étaient des spécimens d'un art des plus bouffons, fréquemment relevé par une forte pointe d'obscénité. Deux savants anglais, chargés d'une mission topographique et archéologique en Palestine, virent vers 1872 cette collection à Jérusalem. C'était chez M. Shapira, qui l'avait rapporté, disait-il, de ses nombreux voyages entrepris dans le pays même de Moab en compagnie de M. Diusberg, notable épicier de la ville sainte. Les deux savants anglais, émerveillés de ces terres cuites, les déclarèrent authentiques et en envoyèrent à Londres le fac-similé en aquarelles exécutées par eux sur place. Ces aquarelles furent exposées à l'Office du *Palestine Exploration Fund*, où M. Clermont-Ganneau accourut avec un empressement bien naturel. On lui fit l'honneur de le consulter et il répondit sans hésiter que tous ces objets étaient faux du premier jusqu'au dernier. Bien plus même, à l'aspect des dessins et des inscriptions soi-disant moabites, il désigna la main qui avait dû les tracer. Il nommait un certain Selim-El-Qâri, auquel il avait fait exécuter antérieurement une copie partielle de la stèle de Mesa. Il signalait certains détails particuliers qui lui révélaient cette main et désignaient le faussaire. Il eut le plaisir de voir son sentiment partagé par presque tous les savants anglais qui l'avaient consulté. Il y eut accord pour tenir en quarantaine ces antiquités plus que suspectes. La question n'était pas encore portée devant le public et M. Clermont-Ganneau se borna à cet avertissement officieux, laissant à qui de droit le soin de le mettre à profit. Effectivement il préserva ainsi l'Angleterre d'une cruelle mystification dont la Prusse devait être la victime.

Elle le fut grâce à un de ses premiers savants, M. Schlottmann, qui, concluant à l'authenticité des poteries moabites, fit paraître une série d'articles enthousiastes. En entendant chanter sur ces vases le Cantique des cantiques, le gouvernement allemand s'émut. Dix-sept cents numéros de la collection Shapira furent achetés; la cassette impériale s'était généreusement ouverte à cette intention; la somme donnée à M. Shapira était considérable. Le chiffre exact n'est pas connu, car après l'événement on est resté très sobre de détails sur cette acquisition. Toujours est-il que M. Shapira, mis en goût, se livra avec un redoublement d'activité à la formation de nouvelles collections. M. Clermont-Ganneau continuait à ne pas porter la question devant le public; cependant il était frappé de voir apparaître dans les diverses relations provenant de Jérusalem le nom de Selim, désigné comme le principal agent des découvertes merveilleuses de M. Shapira: c'était la confirmation de son idée première. Son opinion était donc fixée et il n'avait pas besoin de voir les choses de plus près quand néanmoins l'occasion lui fut offerte : il fut chargé d'une mission en Palestine.

Passant à Jérusalem, il ne pouvait pas ne pas visiter les collections de M. Shapira. Ce ne fut point sans peine qu'il y parvint. M. Shapira, fort empressé d'exhiber ses curiosités à tous les savants européens, montra d'abord une grande répugnance à laisser entrer chez lui M. Clermont-Ganneau. Il fallut bien pourtant, sur les instances d'un savant anglais, M. Drake, qu'il ouvrît la porte. M. Clermont-Ganneau était dans la place. Son œil exercé ne fut pas dupe un instant. Il constata aussitôt les différences criantes qui séparent l'art des céramistes primitifs, art naïf, rudimentaire, puéril, mais sincère et spontané, des procédés mécaniques d'un Arabe faisant de la haute *fantasia* archéologique. En outre, l'argile était absolument identique à celle qu'emploient chaque jour les potiers de Jérusalem ; sur certains disques de terre cuite, qu'on a pris pour des monnaies et des tessères, on voyait encore l'empreinte de la trame du linge sur laquelle avait été déposée la pâte molle avant d'être découpée en rondelles. Bref, il n'y avait pas à s'y méprendre. En sortant du musée Shapira, M. Clermont-Ganneau déclara à M. Drake qu'à ses yeux, parmi ces curiosités, une seule était authentique et non fabriquée par un faussaire : une jolie autruche vivante. C'était un cadeau apporté, avec la dernière fournée de poteries, par les amis du Désert. Quant aux poteries mêmes, une seule chose à chercher : quel est le potier qui les fait cuire?

Et M. Clermont-Ganneau commence son enquête. Quel juge d'instruction il aurait fait s'il n'avait préféré l'archéologie! Le voici qui s'élance sur une piste, et c'est la bonne du premier coup. Le potier est trouvé. Interrogé avec précaution, car il ne faut pas qu'il devine le but des questions qu'on lui adresse, il raconte qu'il a travaillé pour un chrétien nommé Sélim-El-

Qàri qui *faisait des statues et des vases en terre cuite avec de l'écriture*. Sélim ne s'adresse plus à lui maintenant. Il y a donc un second potier. Cherchons le potier! Et on le trouve en effet, et aussi l'homme de peine qui transporte mystérieusement vases, statues et figurines chez Sélim, où chaque objet arrivant encore chaud — certain jour même, le pauvre diable a eu la poitrine brûlée par une statuette qui sortait du four — est trempé dans un chaudron d'eau froide, ce qui le fait vieillir en une heure. On obtient de même les renseignements les plus précis sur le procédé employé par Sélim pour imprégner les poteries d'une couche de salpêtre qui produit des efflorescences, brevet menteur d'antiquité.

L'enquête est concluante ; les résultats en sont publiés dans un rapport détaillé qui paraît à l'*Athenæum*. Grand émoi à Jérusalem, grand émoi à Berlin. L'Allemagne ordonne une contre-enquête, confiée à ceux qui ont servi d'agents ou d'intermédiaires pour l'acquisition des poteries. Les témoins dont M. Clermont-Ganneau a consigné les réponses décisives sont circonvenus; Sélim est même, bien que sujet ottoman, arrêté sans autre forme de procès et emprisonné au consulat d'Allemagne. Une réunion où M. Clermont-Ganneau vient sans défiance se transforme en assises. Le jury est composé d'un théologien et d'un épicier allemands assistés d'un drogman arménien, ayant tous plus ou moins trempé dans l'achat incriminé. Les témoins, qu'on a effrayés, potiers et porteurs, jurent par Allah et le « triple divorce » que le savant français les avait contraints à répéter une leçon qu'il leur avait apprise : l'un a été séquestré, dit-il, et menacé de mort par M. Clermont-Ganneau. A un autre, M. Clermont-Ganneau avait « volé sa langue ». Enfin Sélim déclare que cet abominable M. Clermont-Ganneau lui a, il y a deux mois, promis deux mille francs pour inventer la fable des poteries fabriquées par lui et transportées de chez le potier chez M. Shapira.

Vous voyez le coup de théâtre. Trop violent, n'est-ce pas, et dépassant le but. En voulant trop prouver contre M. Clermont-Ganneau, on ne prouvait rien. Il était évident que toute la bande obéissait à un mot d'ordre soufflé par le plus compromis d'entre eux. La maladresse du mensonge entraînait dans sa ruine l'authenticité des poteries, qu'il était destiné à couvrir. C'était comme un alibi inventé et reconnu faux, dont l'invention même devient un témoignage écrasant contre celui qui l'invoquait. M. Clermont-Ganneau se borna à hausser les épaules. Et aujourd'hui il se borne à poser de simples questions : Si j'ai été un noir coquin, ce qui n'a pas été admis par l'opinion publique, alors vos poteries sont d'une authenticité certaine : eh bien, pourquoi le musée de Berlin n'a-t-il pas acheté la suite des collections de M. Shapira, suite qui lui était destinée? pourquoi celles qu'il a le bonheur de posséder depuis quatorze ans ne sont-elles pas encore exposées? Enfin, pourquoi ne voyons-nous pas paraître le recueil si impatiemment attendu, ce *Corpus inscriptionum moabiticarum* dont la publication est depuis si longtemps annoncée comme imminente? Ah! pourquoi? parce que le professeur Mommsen en personne a confessé au Landstag prussien, en 1876, l'erreur commise par le gouvernement prussien; parce qu'il a reconnu qu'il y avait eu faux et faux de la pire espèce; parce qu'il a conclu que le gouvernement était moins à blâmer en cette circonstance que les représentants de la science allemande dupes de ces faussaires; enfin, parce qu'il a comme présenté les excuses des savants allemands aux savants français et anglais les plus estimables, envers qui on avait usé d'une façon inconvenante, indigne et impardonnable. Ces aveux, l'honorabilité de M. Clermont-Ganneau n'en avait pas besoin, Dieu merci.

Dans l'autre comédie, qui se termine en drame, nous retrouvons encore M. Shapira gêné de nouveau dans ses opérations par M. Clermont-Ganneau. Cette fois, il ne s'agit plus de vendre très cher de fausses poteries moabites, mais un prétendu manuscrit de la Bible. Le négociant en antiquités est allé naïvement offrir son manuscrit à Berlin, où l'on se souvient trop de la mystification précédente. Il le porte alors à Londres, où d'abord l'émotion publique est au comble. Dans tous les journaux, transcriptions, traductions, commentaires. Des fragments sont exposés aux vitrines du British Museum, où la foule s'écrase. Le docteur Ginsburg, hébraïsant distingué, est chargé officiellement de l'examen des rouleaux précieux; chaque jour il communique au public, par la voie du *Times*, le résultat de son travail. Un matin, M. Shapira est dans les bureaux du journal, quand — coup de théâtre! — apparaît M. Clermont-Ganneau. En quelques jours il a constaté que le prétendu manuscrit est faux, et il est en mesure de reconstituer le procédé employé pour le fabriquer. La démonstration, radicale et matérielle, sera de nature à être saisie par les esprits les plus étrangers à ces questions. Il va donc être facile d'éclairer l'opinion publique et de faire justice de la mystification commencée. En effet, deux lettres accueillies par le *Times* suffisent à dissiper toute incertitude. Comme par enchantement, les spécimens du manuscrit disparaissent des vitrines du Museum; six jours après, le 27 août, le *Times* publie un rapport officiel du docteur Ginsburg, daté du 22, c'est-à-dire du lendemain de la première lettre de M. Clermont-Ganneau. Ce rapport concluait contre l'authenticité du manuscrit, mais sans citer même la lettre dont il reproduisait dans les plus petits détails les constatations et les conclusions, procédé peu courtois tout au moins (1).

A la suite du rapport, M. Shapira se suicida, ce qui constitue le drame. M. Clermont-Ganneau et le doc-

(1) Cette histoire du faux *Deutéronome* a été racontée par M. Clermont-Ganneau lui-même dans la *Revue* du 29 septembre 1883.

teur Ginsburg se disputent, ce qui ramène la comédie. Le docteur Ginsburg dit flegmatiquement : « M. Clermont-Ganneau est de mon avis, j'en suis bien aise »; M. Clermont-Ganneau s'écrie : « Mais c'est le docteur Ginsburg qui est du mien; ce sont mes arguments qu'il a pris! Quoi! pendant trois semaines il avait hésité, oscillé; il avait même fait exposer des spécimens du manuscrit au British Museum; au lendemain de ma lettre, les spécimens disparaissent, il se décide dans le sens de cette lettre même et sur les mêmes considérants, et voici qu'il veut avoir pour lui l'honneur d'avoir découvert la fraude! Non, c'est moi qui ai démasqué M. Shapira! » — Et cependant, comme il ne veut pas avoir sur la conscience le cadavre de M. Shapira : « Je l'ai démasqué, mais je ne l'ai pas tué, reprend-il; il ne s'est pas suicidé parce qu'il était démasqué par moi, mais parce qu'il avait été tenu en suspens durant trois semaines par vous, docteur Ginsburg! Sur le point de voir ses espérances réalisées et tombant ainsi du haut de ses rêves, il s'est brisé dans la chute. Si le manuscrit avait été soumis à mon examen et non au vôtre, docteur Ginsburg, en deux jours il était fixé. Alors, n'ayant pas eu le temps de se bercer de chimères, il n'eût pas été amené par un réveil cruel au suicide. C'est votre crédulité, docteur Ginsberg, votre crédulité, masquée trop tard par un revirement maladroit, qui l'a tué, ce pauvre M. Shapira. » — Et un peu plus, M. Clermont-Ganneau verserait des larmes sur Shapira tué par Ginsburg.

Vous savez, les érudits sont généralement querelleurs et violents ou aigres dans les discussions où leur amour-propre est engagé, et M. Clermont-Ganneau est extrêmement érudit. Son volume a volontiers des allures de pamphlet; mais c'est un pamphlet très spirituel, très amusant, écrit avec une verve et une verdeur singulières.

MAXIME GAUCHER.

BULLETIN

Chronique de la semaine

Sénat. — Le 14, le Sénat a ordonné l'ouverture d'une enquête relative aux récentes élections sénatoriales du Finistère. Dans la même séance, il a terminé la discussion de la loi sur les récidivistes, qui a été votée par 198 voix contre 20. — Le 19, adoption en seconde lecture du projet de loi sur les marchés à terme.

Chambre des députés. — La discussion générale du projet de loi sur les céréales a été close dans la séance du 14. La Chambre a passé à la discussion des articles.

Sur l'article 1er, MM. Germain, Lebaudy et Maze ont présenté un contre-projet en deux articles : 1° le principal de l'impôt foncier sur la propriété non bâtie cessera d'être perçu à partir du 1er janvier 1886; 2° le droit de consommation par hectolitre sur l'alcool sera porté à 300 francs. Ce contre-projet, défendu dans un important discours par M. Germain, a été renvoyé à la commission sur la demande même du rapporteur. Après examen, la commission a adopté le principe du contre-projet Germain, à savoir le dégrèvement de l'impôt foncier; mais M. Raoul Duval, nommé rapporteur en remplacement de M. Graux, a proposé, dans la séance du 19, d'étendre à toutes les céréales le droit de 0 fr. 60 qui frappe les blés étrangers, ce qui permettrait de n'élever l'impôt sur l'alcool qu'à 250 francs. Après un incident soulevé par M. Cunéo d'Ornano, qui demandait le renvoi aux commissions du budget et des boissons, la Chambre a décidé, sur la proposition de M. Ganault, de passer à l'examen des amendements. Sur la proposition de M. Spuller, la Chambre, par 239 voix contre 216, a inscrit à l'ordre du jour, après la discussion en cours, la question du scrutin de liste.

Institut. — L'Académie des sciences morales et politiques a élu M. Batbie, sénateur, au siège vacant par suite du décès de M. Faustin Hélie. L'Académie des inscriptions et belles-lettres a élu M. Bergaigne.

Intérieur. — Le 16, à propos des obsèques de Jules Vallès, une manifestation tumultueuse se produit contre les socialistes allemands habitant Paris, qui suivaient le convoi en corps et arboraient une pancarte indiquant leur nationalité.

Angleterre. — Rentrée des Chambres le 19. A la Chambre des lords, déclarations de lord Granville sur les affaires du Soudan. Réponse du marquis de Salisbury. A la Chambre des communes, sir Strafford Northcote annonce une interpellation sur la même question. M. Gladstone fournit des explications sur la marche des opérations militaires.

Soudan. — La mort de Gordon est confirmée par un témoin oculaire. Le prince Hassan, fils du khédive, partira le 23, avec le titre de haut commissaire, pour rejoindre le général Wolseley.

Formose. — Un télégramme du 15 annonce que la frégate *Yuqueen* et la corvette *Tcheng-King* ont été coulées par les deux canots porte-torpilles du *Bayard*, sous le commandement de MM. Gourdon, capitaine de frégate, et Duboc, lieutenant de vaisseau.

Tonkin. — Lang-Son est tombé au pouvoir de nos soldats le 13 février à midi, après un combat acharné. Nos pertes s'élèvent, depuis le 9 inclus, à 39 tués et 222 blessés; il faut citer parmi les morts le capitaine Bossand. — Le général Négrier paraît devoir se diriger sur Tchat-Ké; le général Brière, de son côté, est retourné à Hanoï en suivant la grande route mandarine de Bac-Ninh, par Bac-lé.

Nécrologie. — Mort de M. Jules Vallès, rédacteur en chef du journal *le Cri du peuple;* — de M. Bayle-Mouillard, ancien secrétaire général du ministère de la justice; — de M. Auguste Carette, ancien président du conseil de l'ordre des avocats à la cour de cassation; — de M. Frédéric Moreau, régent de la Banque de France; — de M. B.-B. Hotchkiss, l'inventeur du canon-revolver; — de M. Henri Prévost, maire du 6e arrondissement de Paris; — de M. Jules Burat, professeur au Conservatoire des arts et métiers; — du colonel retraité Louis Sautereau; — du marquis Gustave de la Grange, ancien écuyer de l'impératrice Eugénie; — du marquis de Piré, ancien député de l'empire.

Jacques Richard

Au mois de juillet 1860, un événement inouï jusque-là dans les fastes universitaires jetait la stupeur et l'alarme parmi les juges du concours général. Le prince Jérôme Bonaparte était mort le 24 juin précédent. En conséquence, la matière de vers latins, pour la classe de rhétorique, eut pour titre : *Ad Hieronymum principem*. Il s'agissait de célébrer par ordre les vertus du prince Jérôme.

Le président du concours général, feu Hector Lemaire, avait à peine ouvert le pli ministériel qui renfermait le texte de la composition et lu tout haut le titre, que des réclamations bruyantes se firent entendre. « Nous ne connaissons pas ce monsieur ! » s'exclament les rhétoriciens. « Mais il était à Waterloo ! » répond avec embarras le président, qui peut-être, dans son for intérieur, s'associait aux protestations des jeunes gens.

Toutefois, le premier étonnement dissipé, le calme peu à peu se rétablit, et le professeur put dicter le texte.

Quelques heures plus tard, les compositions passèrent sous les yeux des examinateurs. Après quelques copies latines plus ou moins dignes d'attention, ils en trouvèrent une qui, contrairement aux conditions du concours, était écrite en vers français, et qui ne renfermait que trois mots latins, une épigraphe empruntée à Juvénal : *Ut declamatio fias !* Les juges du concours y lurent des vers comme ceux-ci :

Vous ne comprenez pas qu'il eût été plus sage
De laisser reposer cet homme en son tombeau ;
Vous voulez que, prenant cette vie au passage,
La Muse de l'Histoire y porte son flambeau !...

Vous ne comprenez pas que nos veilles muettes
Ont de chacun de nous fait un républicain ;
Que nous supportons mal nos fers, que nos poètes,
Ce sont les Juvénal, les Hugo, les Lucain !

Que nous attendons tous, le cœur plein d'espérance,
L'heure si désirée et si lente à venir,
L'heure du grand réveil, l'heure sainte où la France,
Elle aussi, du passé voudra se souvenir !...

Et s'il faut au vieux roi qui dort aux Invalides,
Vieux fou qu'hier encor sa maîtresse battait,
Quelques vers bien sentis, quelques hymnes splendides,
Nous en laissons la gloire à Monsieur Belmontet (1).

Cette véhémente philippique était adressée au président du concours général et dédiée à Ernest Duvergier de Hauranne, alors élève du lycée Bonaparte, qui était attablé à la droite de l'auteur de ces vers. Ernest Duvergier de Hauranne avait, lui, écrit sur sa copie : « Mes opinions politiques et celles de mon père m'interdisent de concourir en de pareilles conditions. » Quant à son ami, qui partageait ses sentiments, on vient de voir qu'il ne s'était pas contenté d'une protestation platonique, mais avait, au contraire, exprimé avec une rare énergie, en vers sonores et éloquents, son mépris indigné. La pièce était signée : « Un fils d'exilé. » Le signataire avait nom Jacques Richard.

(1) M. Belmontet avait publié, le 4 juillet précédent, une ode élégiaque sur les *Funérailles du prince Jérôme Bonaparte*.

On se rappelle le bruit que fit cet incident, dès que le public en eut connaissance. Le nom de Jacques Richard devint aussitôt célèbre.

Il était né le 11 juillet 1841 à Terminiers, arrondissement de Châteaudun. Son père y était notaire. L'enfant fit ses premières études à l'école communale de l'endroit. Puis il entra au lycée d'Orléans, et enfin vint à Paris comme élève de l'institution Massin. A la suite de l'esclandre, Richard dut renoncer à l'École normale, à laquelle il se préparait. Reçu bachelier ès lettres cette année même, il se tourna du côté du droit, qu'il devait commencer à la maison paternelle, et, de fait, il prit ses premières inscriptions à l'École de droit de Paris.

La pièce du concours général avait été précédée de plusieurs autres, dont aucune alors ne fut imprimée, par la bonne raison qu'elles étaient, en général, des attaques plus ou moins directes contre l'ordre de choses existant ; mais elles circulaient dans les copies qu'en tiraient les camarades de l'auteur. Citons l'ode intitulée *Guernesey* et dédiée à Victor Hugo proscrit, et l'*Ode à la Jeunesse*, adressée à M. Maxime du Camp, et qui est restée, avec les stances du concours, l'œuvre la plus populaire du jeune poète.

De Patay, où l'avait rappelé, à la suite de l'incident du concours général, la volonté expresse de sa famille, Jacques Richard adressa des pièces de vers et des articles en prose à quelques-uns des nombreux petits journaux qui parurent dans le quartier Latin à cette époque où la passion politique se réveillait parmi la jeunesse des Écoles. Jacques Richard mourut sans bruit à Patay, le 6 novembre 1861. Il n'avait pas encore vingt ans et quatre mois.

Richard, au cours de ses études de droit, s'était rendu une fois à Paris, convalescent à peine d'une fièvre typhoïde dans laquelle les symptômes muqueux avaient prédominé. A son retour à Patay, alors que le voyage avait gravement compromis son état, il aurait commis l'imprudence d'accompagner, par un mauvais temps, le convoi funèbre d'un ami de son âge ; aussitôt s'en serait suivi un refroidissement qui aurait hâté le développement de la tuberculose qui, dès ce moment, le minait.

Avec une activité infatigable et une pieuse persévérance, M. Auguste Dietrich a entrepris la publication des œuvres de Jacques Richard. Un grand nombre de ses pièces n'avaient pas été imprimées, et il s'est donné beaucoup de peine pour se les procurer. Il a pu enfin les réunir toutes, et elles paraîtront très prochainement en un volume à la librairie Charpentier. M. Auguste Dietrich les fera précéder d'une très importante Introduction, à laquelle nous venons de faire quelques emprunts, et où il donnera le tableau le plus complet et le plus détaillé, non seulement de tout ce qui touche à Jacques Richard, mais de la vie politique de cette génération ardente dans laquelle nous rencontrons les noms de MM. Ernest Duvergier de Hauranne, Henry Aron, Raoul Frary, Jules Dietz, Paul Leroy-Beaulieu, Foncin, Ranc, Gustave Isambert, Castagnary, Jules Méline, Paul Parfait, Léon Cladel, Germain Casse, Clémenceau, etc.

Correspondance

Nous recevons la lettre suivante :

« Paris, le 20 février.

« Mon cher directeur,

« La *Justice* m'a fait l'honneur de s'occuper des articles que j'ai publiés récemment dans la *Revue* sur les réformes de l'enseignement secondaire (1). Elle a inséré une lettre d'un « père de famille » qui prend contre moi la défense de l'enseignement spécial, tel qu'il est aujourd'hui organisé. A cela je n'ai rien à dire; les opinions sont libres: un « père de « famille » a tous les droits, même celui d'admirer l'École de Cluny. Je ne crois pas qu'une Revue se prête utilement aux polémiques; je ne rentrerai donc pas dans la discussion. Au surplus, si mes idées sont justes, elles garderont leur valeur; si elles sont fausses, je fatiguerais le lecteur et ne les améliorerais point en plaidant de nouveau leur cause; si enfin je me suis contredit, ainsi que le veut ledit « père de « famille », tant pis pour moi!

« Je ne veux relever qu'un seul point. Le « père de « famille » en question cherche dans une « idée de derrière la « tête » l'explication de ce qu'il appelle mes contradictions. Il trouve cette « idée » dans un certain désir de mettre un peu de baume sur les blessures que j'ai pu causer à mes camarades, professeurs de l'enseignement classique, et de me faire pardonner mes audaces. Lui-même reconnaît, du reste, que son explication n'est qu'une « hypothèse ». Alors pourquoi la présenter sans preuves, puisqu'elle est désobligeante? Il ne me mettrait pas dans la nécessité de lui dire que son « hypothèse » ne vaut rien, et à lui rappeler qu'il est charitable d'éviter les jugements téméraires.

Le rédacteur de la *Justice*, après avoir inséré la lettre du « père de famille », ajoute :

« Nous croyons que les raisons données par notre correspondant pour expliquer les contradictions de M. Bigot ou, comme il dit, l'idée de « derrière la tête » sont vraies. Nous pensons toutefois qu'il en existe une autre. La voici. Il n'est pas étonnant que M. Bigot ait exprimé des idées fausses sur la nature de l'enseignement spécial actuel. Ses appréciations ont dû lui être inspirées, ou du moins nous le croyons, par un inspecteur général délégué de l'enseignement spécial. Bien des passages du travail de M. Bigot nous portent à avoir cette conviction. Nous voudrions nous tromper et nous accepterions volontiers un démenti sur ce point, soit de M. Bigot, soit de l'inspecteur général délégué; mais vous verrez que ce démenti ne nous sera pas infligé, et pour cause. »

« Je n'userai point de l'offre que me fait mon honorable confrère d'accepter un « démenti » de moi. Les formules les plus douces sont celles que je préfère. Je me bornerai à l'assurer qu'il a été renseigné d'une façon *absolument inexacte*. La personne à laquelle il fait allusion ne peut être que M. Salomé. Eh bien, je lui affirme qu'*aucune* de mes « appréciations » n'a été, *ni de près ni de loin, ni directement ni indirectement*, « inspirée » par M. Salomé. Je ne lui ai ni montré ces articles, ni parlé de ces articles. Je les ai faits, selon mon habitude, pour me satisfaire moi-même, pour exprimer des opinions déjà fort anciennes, tels enfin qu'il m'a plu de les faire.

« Et si maintenant — ce que j'ignore complètement — il se trouvait que M. Salomé eût été amené de son côté à penser ce que j'ai été amené à penser du mien sur des matières qu'après tout nous connaissons tous deux assez bien, dût mon honorable confrère de la *Justice* voir dans cette rencontre une preuve manifeste de complicité, eh bien, c'est mon humble avis que les idées de M. Salomé ne seraient pas déjà si mauvaises!

« CHARLES BIGOT. »

(1) Numéros des 13 et 20 décembre 1884, et 3 et 10 janvier 1885.

Faits divers

Le triage de la précieuse collection de papyrus de l'archiduc Regnier, à Vienne, a eu pour résultat quelques découvertes intéressantes.

Dans la section grecque, on a trouvé plusieurs fragments attribués à Aristote; d'autres sont attribués à Marc-Aurèle, à Alexandre Sévère et à Philippe l'Arabe.

On a pu établir, en étudiant quelques-uns de ces papyrus, la date, contestée jusqu'à ce jour, à laquelle commença le règne de l'empereur Maximin.

La section latine contient quelques-uns des plus anciens documents en langue latine.

— Un exemplaire du *Psalmorum Codex*, de Furst, vient d'être adjugé, à une vente, à plus de 120 000 francs. L'*Intermédiaire* demande s'il existe d'autres exemples d'enchères pareilles sur un livre.

— Le blindage des vaisseaux était connu des Normands au XIIe siècle. D'après une note de la traduction de Diodore de Sicile par M. Hœfer, il l'était au temps de Diodore, et, d'après la traduction de Strabon par M. Tardieu, les Carthaginois auraient construit cent vingt vaisseaux *cuirassés* pendant la troisième guerre punique.

— D'après une Revue allemande, la véritable orthographe du nom de Gœthe était *Gôthe*, mot qui signifie *parrain* dans le dialecte de Francfort. Le poète changea l'orthographe pour éviter les plaisanteries qui naissaient de ce sens de *parrain*.

— Le siècle prochain verra s'ouvrir, en Russie, un concours comme jamais il n'y en a eu. En effet, le tsar Alexandre Ier est mort en 1825, et l'un de ses ministres et favoris, M. Araktcheyeff, a légué une somme de 50 000 roubles qui, accrue des intérêts composés, doit être décernée, lors du centenaire de sa mort, c'est-à-dire en 1925, à l'auteur du meilleur ouvrage sur sa vie et son règne. C'est l'Académie de Saint-Pétersbourg qui aura à juger ce concours, et l'on estime que la valeur du prix dépassera 5 000 000 de francs.

(*Renaissance*.)

Le gérant : HENRY FERRARI.

Paris. — Imp. A. Quantin, 7, rue Saint-Benoît. [4597]



Paris. — Typ. A. Quantin, 7, rue Saint-Benoît. [4703]



PRIX DU NUMERO : 60 CENTIMES

N° 9. — 28 Février 1885. — 3e série, cinquième année, premier semestre (tome 35)

REVUE



POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

PARAISSANT LE SAMEDI

Fondée en 1863.

SOMMAIRE DU N° 9

PRIX DE L'ABONNEMENT

A LA REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE SEULE.

	Six mois	Un an
Paris	15 fr.	25 fr.
Départements	18	30
Étranger	20	35

AVEC LA REVUE SCIENTIFIQUE

	Six mois	Un an
Paris	25 fr.	45 fr.
Départements	30	50
Étranger	35	55

LES ABONNEMENTS PARTENT DU 1er DE CHAQUE TRIMESTRE

Les abonnements sont reçus sans frais chez tous les libraires et dans les bureaux de poste des pays d'Europe et des États-Unis.

RÉDACTION ET ADMINISTRATION : 111, BOULEVARD SAINT-GERMAIN

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

ABONNEMENTS ET VENTE AU NUMÉRO

AU BUREAU DES REVUES, 111, BOULEVARD SAINT-GERMAIN 111, PARIS

ET CHEZ TOUS LES LIBRAIRES ET MARCHANDS DE JOURNAUX

LA SEMAINE FINANCIÈRE

Pendant toute cette semaine, la Bourse est restée dans les mêmes dispositions de fermeté, sans toutefois avoir été aussi mouvementée que précédemment.

Peut-être vaut-il mieux qu'il en soit ainsi : en face d'une position de place assez chargée, devant une situation politique qui laisse une large part aux éventualités, l'entraînement de la spéculation n'est pas normal et peut avoir de graves conséquences dans le cas, toujours possible, où un mouvement de réaction viendrait à se produire.

On ne peut malheureusement pas faire fond sur les dispositions de la spéculation ; bien qu'on remarque depuis quelques jours qu'elle semble un peu plus accessible aux conseils de la prudence. En effet, le milieu de la semaine a été marqué par un peu d'hésitation ; à ce moment, on s'est contenté de maintenir les cours acquis et l'on doit s'estimer heureux que nos fonds publics aient fait preuve d'une fermeté aussi remarquable, malgré la mauvaise attitude de la plupart des marchés européens.

Aujourd'hui on commence à se ressentir des effets produits par l'approche de la liquidation mensuelle. Nous laissons nos rentes bien tenues après le règlement de quinzaine, et tout semble indiquer que cette fermeté va encore s'accentuer jusqu'au règlement de fin de mois.

Le 3 0/0 est à 81,57 ; l'amortissable à 83,05 ; le 4 1/2 0/0 à 109,75.

Le marché des valeurs est encore généralement mieux tenu que la semaine dernière, sans avoir donné lieu à des transactions bien actives.

La liquidation de quinzaine s'est effectuée au grand avantage des acheteurs, et les dispositions de la spéculation sont généralement satisfaisantes.

Parmi les valeurs de crédit l'action du Crédit foncier est celle qui a le marché le plus actif : elle s'est élevée cette semaine de 1332 à 1340. L'administration de la Société continue à apporter le plus grand soin à l'examen des demandes de prêts qui lui sont adressées, tenant compte dans ses appréciations de toutes les circonstances qui pèsent sur la propriété foncière depuis quelque temps. Les prêts ne sont consentis que sur des immeubles dont le revenu certain est sensiblement supérieur à l'annuité à payer à la Société. Ces mesures de précaution ont peut-être ralenti un peu les demandes, mais cette diminution était nécessaire après les années d'expansion et de plus-value que la propriété, surtout la propriété urbaine vient de traverser.

Comme l'action les obligations foncières et communales sont l'objet d'achats très suivis.

Nous devons encore signaler la bonne tenue du Suez qui a gagné 52 fr. 50 sur la semaine dernière à 1992 fr. 50.

A. Lacroix.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

(REVUE BLEUE)

DIRECTEUR : M. EUGÈNE YUNG.

1er SEMESTRE 1885. (3e SÉRIE). NUMÉRO 9. (22e ANNÉE). — 28 FÉVRIER 1885.

Paris, 27 février 1885.

Nous ne croyons pas que le vote de la Chambre, qui a établi un droit de 3 francs sur les blés étrangers, constitue une victoire durable pour le protectionnisme. Les résultats ne seront peut-être ni ceux qu'on se promettait, ni ceux que l'on redoute. Personne d'ailleurs ne se fait plus grande illusion. Les uns, qui se félicitaient de poser ainsi un jalon pour un retour vers le régime protecteur, commencent à craindre que l'effet qu'ils prédisent ne se fasse point sentir; les autres, plus nombreux, ont cru ne pouvoir se dispenser de donner à l'agriculture cette preuve de sollicitude afin de relever son courage et de soutenir son moral; mais, soit que le prix du blé s'élève, soit qu'il demeure stationnaire, ils lui ont, selon nous, préparé un mécompte.

Dans le premier cas, les paysans s'apercevront bien vite que la hausse du prix ne profite qu'aux producteurs qui vendent plus de blé qu'ils n'en consomment sous forme de pain; or ces gros agriculteurs sont une petite minorité au regard de tous ceux qui produisent autre chose que du blé ou qui consomment le blé qu'ils produisent. Et les plaintes recommenceront. D'autre part, on signale déjà les industries que la hausse atteindra directement dans leurs facultés d'exportation, et ceci ne sera pas un mince embarras.

Mais le blé haussera-t-il? On en peut douter. Les importateurs américains songeaient, paraît-il, à s'abstenir, par la raison que leurs opérations de l'an dernier n'auraient pas été fructueuses; et voilà que la perspective d'une hausse résultant du droit qui allait être prochainement établi a surexcité l'importation, désireuse d'éviter la taxe nouvelle en arrivant avant le vote; de sorte que le marché est plus encombré que jamais. Nous ne nous apercevons pas assez que les affaires ont changé d'allures, que la facilité des communications, l'extension des relations commerciales enfantent les vastes spéculations. Ces mouvements qui déversent les productions d'un pays, d'un continent, dans un autre, déjouent souvent les mesures imaginées par les législateurs.

Toutefois un point s'est dégagé : c'est la possibilité d'une augmentation des droits sur l'alcool permettant un dégrèvement au profit de l'agriculture. La question sera sans aucun doute reprise, étudiée plus à fond, pour arriver à une solution meilleure que celle qui a prévalu; et tel sera le résultat le plus tangible, le plus utile, de cette interminable discussion.

UN HOMME HEUREUX

Nouvelle

I.

Les gardiens de la paix qui étaient de service au quai du Louvre aperçurent un groupe sur la berge de la Seine entre le pont des Arts et le pont du Carrousel. Bien qu'il fît grand jour, il était encore matin : au mois de juillet le soleil se lève avant les Parisiens. Il fallait donc un événement extraordinaire pour avoir réuni plusieurs personnes d'aussi bonne heure en un lieu généralement désert. Le groupe ne paraissait ni turbulent, ni inquiet, ni consterné; il n'était évidemment retenu que par la curiosité.

Les préposés à l'ordre public n'en avaient pas moins le devoir de se porter sur le théâtre de l'événement; ils n'avaient d'ailleurs pour le moment rien à faire, et les incidents qui se produisent sur le bord du fleuve donnent souvent lieu à des allocations de primes. Ils n'eurent pas de peine à écarter les quelques curieux qui formaient cercle et se trouvèrent en présence d'un spectacle inattendu.

Un homme était étendu sur le sol, immobile, les yeux fermés, dépourvu de tout vêtement.

— Il est mort? demanda l'un des gardiens.

— Non, répondit à voix basse un des assistants : il dort.

En effet l'attitude de l'homme était naturelle; les traits de son visage ne trahissaient aucune souffrance; on apercevait même le mouvement respiratoire qui soulevait sa poitrine à intervalles réguliers.

— Où sont ses vêtements? demanda l'autre gardien en promenant un regard sur les environs.

— Comme il est beau! dit une brave femme en camisole et en cheveux, sans attacher à cette observation aucune arrière-pensée, mais simplement pour donner une formule à son sentiment de l'art.

En effet il était admirable : une belle tête encadrée de cheveux encore noirs et d'une fine barbe soigneusement taillée en pointe; les pieds et les mains de la dernière élégance, avec des ongles rosés luisant comme de l'agate et, ce qui est le plus rare dans la conformation des hommes civilisés, une exacte proportion entre les bras et les jambes; enfin le corps d'une blancheur à laquelle il était facile de reconnaître qu'il n'avait pas l'habitude d'être ainsi exposé aux intempéries de l'air.

— Hé! l'homme! cria brutalement l'un des agents en secouant le dormeur par le bras.

L'homme s'éveilla. En ouvrant les yeux, il ne témoigna aucun étonnement de se trouver au milieu de tant de monde et aucune confusion de l'appareil dans lequel il était surpris. Il se passa délicatement les doigts sur les yeux, réprima une légère envie de bâiller, se mit sur son séant et demanda de la voix la plus naturelle du monde :

— Qu'est-ce qu'il y a?

— Comment! ce qu'il y a? C'est à vous qu'il faut le demander. Qu'est-ce que vous faites là?

— Je dormais.

— On ne dort pas ici, dans ce costume! Où sont vos vêtements?

— Je n'en ai pas.

— On vous a dépouillé?

— Je n'accuse personne. Je dis simplement que je n'ai pas de vêtements.

— On le voit bien. Mais qu'en avez-vous fait?

L'homme ainsi interrogé n'était pas verbeux. Il sembla trouver qu'il avait déjà beaucoup parlé, et, promenant un regard indifférent sur la foule qui l'entourait, il ne répondit plus rien.

— Allons! c'est bon! dit l'agent. Vous vous expliquerez au poste.

En même temps il se disposait à faire lever l'homme et à le prendre par un bras tandis que son collègue le prendrait par l'autre, quand il s'aperçut qu'il était impossible de conduire à travers les rues de Paris un homme aussi dépourvu de costume. Les curieux déjà assemblés sur la berge, et dont le nombre croissait de minute en minute, n'auraient pas manqué de faire cortège; tous les passants qu'on aurait rencontrés dans les rues, où la vie du matin commençait à s'éveiller, se seraient joints au défilé, et une foule de dix mille personnes serait venue se masser devant le poste : on aurait eu ensuite la plus grande peine à rétablir la circulation.

Les deux gardiens se concertèrent : à la suite d'un rapide entretien, l'un d'eux se détacha pour aller au poste demander des instructions, pendant que l'autre restait en faction auprès de l'homme pour l'empêcher de s'échapper et d'aller répandre le scandale au milieu de la population. Mais, comme il était seul et qu'il ne voulait pas s'éloigner de son prisonnier, il eut beau inviter les badauds à circuler : personne n'obtempéra à cette injonction. De plus, toutes les personnes qui passaient sur le quai du Louvre ou sur le quai Malaquais qui lui fait face, sur le pont des Arts ou sur le pont du Carrousel, apercevant cette foule inusitée sur la berge, y descendaient à leur tour pour savoir de quoi il s'agissait et ne s'en allaient plus. En quelques instants la berge fut envahie par une affluence compacte et les commentaires allaient leur train.

Ceux qui réussirent à s'approcher, voyant un homme nu gardé par un agent de police, prirent naturellement parti pour cette nouvelle victime de l'arbitraire administratif. Quelques-uns essayèrent de lui parler.

On lui demanda s'il avait faim. Il répondit qu'il n'avait pas mangé depuis la veille, ce qui n'avait rien d'alarmant puisqu'on était aux premières heures du jour; mais la compassion s'émut, le bruit se répandit que c'était un homme qui était tombé d'inanition, et on lui apporta de divers côtés du pain, du bouillon, de la viande et du vin. Le gardien de la paix était impuissant à défendre son prisonnier contre tant de sympathies; il n'aurait pas voulu d'ailleurs se donner inutilement des airs de cruauté, et l'homme déjeuna de bon appétit pendant que d'autres personnes compatissantes se mettaient en devoir de faire une collecte dans un chapeau.

— Il paraît que c'est un dangereux malfaiteur, disaient les uns.

— Pas du tout, répondaient les autres; c'est un noyé.

— Alors pourquoi l'arrête-t-on?

— Parce qu'il est défendu de se noyer à cet endroit-là, disait un gamin.

— On a eu tort de lui ôter ses vêtements.

— La police n'en fait jamais d'autres!

Enfin l'autre gardien revint du poste avec du renfort et une civière. On fit coucher l'homme dans la civière, après lui avoir permis de recevoir le montant de la collecte, qu'il dut garder dans sa main, n'ayant pas de poches; on ferma exactement les toiles et on se mit en route pour le commissariat de police. Quelques heures après, l'ordre était rétabli; mais des groupes stationnèrent encore sur la berge jusqu'à la tombée de la nuit, dans l'idée que, puisqu'on attendait, il allait arriver quelque chose.

Le commissaire de police, quand on lui amena l'homme, lui demanda tout d'abord son nom.

— Je n'en ai point.

— Ah! vous refusez de vous faire connaître. C'est un système connu. Il ne réussit pas souvent. Où demeurez-vous?



— Je n'ai pas de domicile.

— Naturellement. C'est la conséquence de votre première réponse. Et si je vous demande d'où vous venez, vous me répondrez : De nulle part.

— Oui.

— Très bien. Je vais vous envoyer au Dépôt. Mais, ajouta le commissaire, je ne peux pas vous envoyer au Dépôt dans cet état-là. Voyons. Nous allons causer un peu.

Et il allait donner l'ordre qu'on le laissât seul avec l'homme arrêté. Mais il se ravisa. Il lui parut trop ridicule d'engager une conversation avec un homme qui n'avait aucun vêtement; il envoya chercher chez lui un vieux pantalon et une vieille redingote. C'était un procédé exceptionnel : un commissaire de police ne pourrait évidemment prendre à sa charge personnelle l'habillement de tous les individus à qui il plairait de se faire arrêter dans des conditions semblables. Mais il pensa que le cas ne se représenterait sans doute pas de longtemps et que le principe ne serait pas engagé. Il s'agissait de savoir si l'homme consentirait à revêtir de son plein gré le commencement de costume qu'on lui offrait : heureusement il ne fit aucune difficulté.

— D'ailleurs, fit observer le brigadier des gardiens de la paix, si M. le commissaire n'avait pas eu la bonté de lui prêter des vêtements, on aurait pu l'habiller à ses frais. Il a de l'argent.

En effet, l'homme ouvrit la main : il y avait 87 fr. 50, le produit de la collecte.

— Vous pouvez les garder, dit le commissaire. Mettez-les dans ma poche.

Puis il fit retirer tout le monde, invita l'homme à s'asseoir et lui dit affectueusement :

— Ah çà ! qu'est-ce que c'est que cette plaisanterie? Vous avez l'air d'un homme comme il faut; vous êtes propre, vous vous exprimez correctement, vous avez de bonnes manières, vous ne me faites pas l'effet d'un malfaiteur et je ne tiens pas à vous garder. Mais encore faut-il que vous me donniez un semblant de raison pour que je puisse vous relâcher. Ce que vous avez fait est absolument inusité : vous avez causé un attroupement considérable et il n'est pas admissible qu'on se montre en plein jour, au beau milieu de Paris, dans l'état où vous avez été trouvé. Vous ferez mieux de me dire ce qu'il en est; nous ne sommes pas des sauvages et je ne veux pas donner à cette affaire plus d'importance qu'elle n'en a sans doute. Mais quel a été votre mobile? Est-ce que vous vous êtes baigné dans la Seine? C'est défendu, mais enfin... Vous en seriez quitte pour une contravention. On a emporté vos vêtements pendant que vous étiez dans l'eau? Non? C'est un pari alors? Est-ce que vous avez soupé gaiement cette nuit? Vous aviez peut-être bu un peu plus que de raison? Vous voyez : je cherche moi-même à vous fournir une explication. Mais si vous ne voulez rien dire...

— Je vous suis très reconnaissant, monsieur le commissaire, de la bienveillance que vous me témoignez. Vous m'avez prêté des vêtements, vous me laissez mon argent, vous m'interrogez avec le désir manifeste de m'épargner des ennuis, et je suis extrêmement sensible à vos bons procédés. Je voudrais pouvoir y répondre en vous fournissant les explications que vous paraissez désirer; mais cela m'est tout à fait impossible. Je suis décidé à ne rien dire et à supporter toutes les conséquences que pourra entraîner cette attitude. Si je parle au cours de l'instruction qui va probablement s'ouvrir, ce ne sera que pour rendre un juste hommage à vos excellentes intentions et à votre parfaite courtoisie.

— Je le regrette, monsieur; il ne me reste plus qu'à transmettre au parquet le procès-verbal de votre arrestation et à vous faire conduire à la Préfecture de police.

Dans les vingt-quatre heures, l'homme fut interrogé par un des substituts délégués à cet effet, et il se borna à renouveler sa déclaration : il ne voulait répondre à aucune question. Le substitut se trouva alors en présence d'une première difficulté : pour garder un homme en prison, il faut l'écrouer, et le registre d'écrou doit porter une désignation quelconque. Il arrive très souvent qu'on donne un faux nom; mais on en donne un, et cela suffit. Ou bien il y a quelqu'un, le plaignant par exemple, qui connaît le prévenu et le désigne d'une façon quelconque. Dans l'espèce on n'avait pas le moindre renseignement. Comme l'individu arrêté avait été trouvé près du port Saint-Nicolas, on l'appela naturellement l'homme du port Saint-Nicolas, et quand il fallut rédiger l'écrou, on y inscrivit la mention suivante : Duport (Nicolas). Ce fut par la suite sous le nom de Nicolas Duport qu'il fut désigné dans la procédure.

Quant aux chefs de prévention, ils ne manquaient pas : Nicolas Duport était prévenu d'outrage public à la pudeur, de vagabondage et de mendicité.

II.

Minuit venait de sonner à une petite pendule Louis XVI, albâtre et or, dans une chambre à coucher capitonnée de l'hôtel occupé par M. et Mme d'Arville, à Bordeaux. Mme d'Arville, qui avait le sommeil léger, fut réveillée par le dernier tintement de l'heure et elle constata que son mari n'était pas à côté d'elle. Elle s'était couchée à dix heures et demie, transaction raisonnable entre neuf heures et minuit. Il ne faut pas se coucher trop tôt; il ne faut pas non plus se coucher trop tard.

Il lui sembla qu'elle avait dormi, mais elle ne savait pendant combien de temps. C'était peut-être onze heures qui venaient de sonner. A la demie, qui ne

fournissait aucun renseignement, elle pensa qu'il lui faudrait encore attendre trente longues minutes pour savoir l'heure et elle prit le parti de se lever.

— Minuit et demi! dit-elle en se recouchant. Où peut-il être allé? Au théâtre? C'est à deux pas : il serait rentré. Au cercle? Il m'a promis de n'y pas remettre les pieds. Il n'y a de soirée nulle part aujourd'hui. Je ne suppose pas qu'il aille au café. Aurait-il voulu traverser la Garonne sur une *Hirondelle* qui aurait sombré? Il ne prend jamais l'*Hirondelle*. Il a peut-être été attaqué. Hier encore le journal enregistrait une agression nocturne.

A une heure, elle n'y tint plus, se leva tout à fait, alluma des bougies et essaya de lire. Puis elle sonna sa femme de chambre.

— Monsieur n'a rien dit?

— Non, madame. Il est sorti comme à l'ordinaire.

Ensuite il fut deux heures, puis trois heures, sans que Sosthène fût rentré. Alors elle se mit à écrire :

« Mon cher Sosthène, qu'est-ce que je t'ai fait? Tu sais bien que je t'aime. Depuis dix ans que nous sommes mariés, je n'ai pas eu d'autre préoccupation que de te plaire. S'il y a eu entre nous quelques difficultés de caractère, j'ai tout fait pour les aplanir. Je t'ai sacrifié les habitudes et les relations qui n'étaient pas de ton goût; pour éviter des discussions irritantes, j'ai pris le parti de ne jamais te contredire. J'ai fait plus : je me suis pliée à toutes tes exigences et je puis me rendre cette justice, si tu ne me la rends pas, que j'ai donné en toutes circonstances l'exemple d'une parfaite résignation à tes volontés. Si encore je n'avais eu à lutter que contre ta froideur, j'aurais la consolation de penser que beaucoup de femmes ne sont pas plus heureuses; mais tu ne peux pas méconnaître que tu as eu des torts, les torts les plus graves qu'on puisse avoir envers sa femme; d'autres se seraient fâchées, auraient fait entendre de justes plaintes, au risque du scandale et de la discorde. Je n'ai rien dit; j'ai attendu que le temps effaçât ce souvenir et rendît plus rares les occasions de le renouveler. J'ai même continué de te faire bon visage et, mettant mes devoirs au-dessus de mon ressentiment, je suis restée pour toi une épouse affectueuse et docile, je n'ai pas besoin de dire : fidèle. Et voilà que tu me quittes encore, sans souci de la situation que me crée ce nouveau départ aux yeux de nos gens, de ma famille, de nos amis et du monde. Reviens, je t'en prie. S'il y a encore quelque chose qui te déplaise, tu me le diras et je ferai en sorte que ce ne soit plus. Je suis trop malheureuse sans toi et tu es trop bon pour vouloir me faire souffrir. Je t'embrasse, bien tristement puisque c'est de loin, mais bien tendrement quand même.

« Ta femme qui t'adore,

« HENRIETTE. »

Ce n'était rien d'avoir écrit la lettre; il s'agissait de la faire parvenir, et Mme d'Arville, en écrivant, ne s'était pas fait illusion sur cette difficulté; mais elle avait commencé par écrire, pour donner un libre cours à son chagrin et pour que sa lettre pût partir aussitôt qu'on aurait retrouvé quelque trace du fugitif. Car elle ne pouvait en douter : M. d'Arville était parti. C'était la troisième fois que cela arrivait. La première fois, il avait fait ostensiblement ses malles, avait embrassé sa femme avant de monter en voiture pour un petit voyage, avait-il dit, et n'avait plus donné de ses nouvelles. Il avait fallu toute une correspondance par la poste, par le télégraphe et par l'entremise d'amis dévoués, pour le décider à revenir. La seconde fois, il était parti avec une simple valise pendant que sa femme était à la messe et sans dire à personne où il allait; ce n'était qu'après plusieurs semaines et au prix des recherches les plus laborieuses qu'on avait fini par découvrir sa retraite, et, comme il refusait d'en sortir, il avait fallu que sa femme allât le chercher elle-même pour le ramener presque de force et lui faire réintégrer le domicile conjugal.

Cette fois, c'était encore plus grave. On put se convaincre par une rapide inspection de son cabinet de travail et de sa garde-robe qu'il n'avait rien emporté du tout, pas même une chemise de rechange : il était sorti la canne à la main comme pour aller voir un ami au bout de la rue.

Aussitôt qu'il fit jour et malgré ce qu'avait d'insolite une sortie aussi matinale, Mme d'Arville se rendit chez son père et sa mère et les mit au courant de ce nouvel incident.

— Mais enfin qu'est-ce qu'il a contre moi? disait-elle en pleurant doucement, sans faire de bruit pour ne pas attirer les domestiques. J'ai pour lui tous les égards et toutes les prévenances qu'une femme peut avoir pour son mari. Au point de vue du bien-être matériel, je veille à ce que rien ne lui manque, et, je puis le dire sans me flatter, ma maison est la mieux tenue que je connaisse. Je ne néglige rien pour lui être d'une compagnie agréable; je lis ses journaux et ses Revues, qui m'assomment, pour être en mesure de lui répondre quand il en parle; je suis toujours prête à sortir s'il a envie de prendre l'air, ou à rester s'il aime mieux ne pas bouger; je le consulte sur le choix de mes toilettes. Je n'ai ni un ami ni une amie dont l'affection puisse lui porter ombrage; je n'aime que lui au monde et je n'exige pas la réciproque, comme je pourrais m'en croire le droit; j'ai un accueil cordial à la disposition de tous ses amis, que ce soient des camarades de collège à l'habit râpé, des officiers de l'armée territoriale pas toujours bien élevés ou de nouvelles connaissances dont personne ne répond. J'ai même consenti à voir Mme d'Ostrac, qui n'est certes pas une perle. Qu'est-ce que je peux faire de plus?

— Ma chère enfant, dit le père, ce n'est pas tout cela. On a beau avoir une femme parfaite : ce n'est jamais ce qui empêche un homme de courir quand il a de mauvais instincts. Il n'est pas parti seul...



— Oh! pour cela, je n'en crois rien. Une seule fois il a oublié ce qu'il me devait et ce qu'il se devait à lui-même; mais c'était un caprice sans portée, et il y a longtemps que c'est entièrement fini. D'ailleurs, les deux autres fois qu'il est parti, on l'a toujours retrouvé seul et dans une installation qui n'avait rien de suspect. Et, cette fois encore, je jurerais qu'il n'y a personne avec lui. Non. C'est de l'aversion qu'il a pour moi, une aversion inexplicable.

— Il est très malheureux, dit la mère, que vous n'ayez pas d'enfants. On quitte sa femme; on ne quitte pas ses enfants.

— Certainement, c'est très malheureux, répondit Mme d'Arville; mais je n'y peux rien et, ajouta-t-elle timidement, ce n'est pas son départ qui pourra modifier cette situation.

— Enfin, conclut-on, il s'agit de le retrouver.

A cet effet, toute la famille se mit aussitôt en mouvement; on écrivit dans toutes les directions, à toutes les personnes qui pouvaient, dans un pays quelconque, avoir occasion de voir M. d'Arville ou d'entendre parler de lui, et, quand on eut pris toutes les dispositions utiles, il fallut bien se résigner à attendre.

Quant à Mme d'Arville, rentrée chez elle, elle donna ses ordres pour régler comme il convenait son veuvage anticipé et sans doute temporaire. Elle ferma sa porte à tout le monde, ne voulant pas recevoir en l'absence de son mari; il n'y eut d'exception que pour son père et sa mère, une vieille tante, la sœur de M. d'Arville et le curé de la paroisse; elle ne sortit plus que pour aller à l'église, et toujours accompagnée. Enfin, elle veilla à ce que tout fût prêt, à toute heure, pour recevoir son mari le jour où il lui conviendrait de revenir.

III.

Un soleil magnifique dardait ses rayons jusque dans le préau affecté à la promenade des détenus en état de prévention à la prison de Sainte-Pélagie. Au milieu des malheureux à la figure hâve et à la tenue sordide qui formaient le principal élément de cette population, on distinguait au premier coup d'œil deux hommes qui paraissaient fourvoyés dans ce milieu.

L'un d'eux était proprement habillé, tout de neuf, et avec une certaine recherche: c'était Nicolas Duport. A en croire les renseignements du greffe, il avait été amené à la prison dans un état lamentable, vêtu seulement d'un pantalon hors d'usage et d'une redingote maculée, nu-pieds, nu-tête, sans chemise et sans mouchoir; il avait seulement 87 fr. 50, qu'on avait versés à sa masse. Cette situation avait intéressé le directeur, qui en avait immédiatement fait part à la présidente de l'Œuvre de l'habillement des prisonniers. Celle-ci avait envoyé un délégué qui avait constaté le dénuement absolu du nouvel arrivé et reconnu en lui un homme de bonne compagnie. Nicolas Duport avait franchement exposé sa détresse et témoigné un vif désir d'obtenir des vêtements convenables, notamment du linge blanc, dont l'absence le faisait cruellement souffrir. On avait obtempéré sans délai à ce légitime désir, moyennant l'engagement qu'il avait pris sans discussion de se conformer aux règlements des Sociétés pour la propagation de la tempérance, contre l'abus du tabac, et de l'encouragement au bien. Cette libéralité lui avait permis de renvoyer au commissaire de police, avec une lettre de remerciements, ses vêtements, qui étaient d'ailleurs en mauvais état, et il avait l'air tout à fait cossu.

L'autre homme n'avait aucun titre à la même faveur puisqu'il était arrivé habillé; ses vêtements avaient été très élégants, ce qui lui donnait un air particulièrement misérable; car il n'y a rien de laid comme une chemise à la mode quand elle est sale, des bottes vernies éculées et un costume de fantaisie délabré. Il s'appelait Arthur Pommier; mais il n'était pas connu sous ce nom, auquel il avait substitué, dans les différentes circonstances de sa vie, les noms bien préférables de Lestugières, comte de la Roque, Caballieri et de Polsidoff. On lui reprochait de s'être approprié diverses sommes sans motifs plausibles.

Une sorte de familiarité bienveillante s'était établie dès l'abord entre ces deux détenus, qui faisaient contraste avec la foule des ivrognes, des voleurs pauvres et des habitués de bals de barrière dont se composait l'effectif normal de la prison. Arthur Pommier, en voyant entrer Nicolas Duport, le premier jour, dans l'étrange accoutrement que l'on sait, avait tout de suite flairé une connaissance à cultiver, et Nicolas Duport, sans vouloir aller au fond des choses, avait mieux aimé frayer avec celui-là qu'avec les autres, par crainte des puces.

— Eh bien, monsieur, dit Nicolas Duport, où en est votre affaire?

— Je ne suis pas très content aujourd'hui. On va rechercher, à plusieurs années en arrière, des délits que j'avais moi-même oubliés, et mon dossier grossit tous les jours. Il y aurait une réforme à étudier sur ce point : on ne tient pas assez compte de la difficulté qu'il y a pour un prévenu à se défendre contre des imputations qui remontent à une date éloignée.

— C'est vrai. On doit avoir beaucoup de peine à retrouver ses témoins à décharge.

— Et puis on s'obstine à me qualifier clerc d'huissier. Or j'ai été clerc d'huissier pendant six mois, il y a de cela dix ans. Depuis lors, j'ai toujours vécu de la vie noble, sans rien faire, aux courses, aux eaux, dans les cercles, les coulisses et les cabinets particuliers. Mais pour eux je suis toujours clerc d'huissier. Cela n'a pas le sens commun.

— Il y a des choses étonnantes. Ainsi ne m'avez-

vous pas dit qu'on vous conteste les noms que vous avez pris? Eh bien, pour moi, c'est tout le contraire : je n'accepte aucun nom et on m'en attribue un de force. Il n'y a pas de méthode.

Puis, changeant brusquement d'idée, Nicolas Duport ajouta, avec un air de parfaite béatitude :

— Quel beau temps!

— Oui, répondit Arthur Pommier avec moins d'entrain, il doit faire très beau... dehors.

— Ma foi, je trouve qu'on est très bien ici.

— Ça manque de femmes.

— Ah! non, par exemple!

— Où en voyez-vous?

— Je n'en vois pas, grâce au ciel! Et c'est pour n'en pas voir que je me suis fait mettre en prison.

— Je ne voudrais pas, monsieur, m'exposer à paraître indiscret; mais je ne comprends pas bien...

— Oh! tenez, je peux bien vous raconter mon affaire. Vous n'auriez aucun intérêt à me trahir. Je vous prie seulement de faire attention à ne rien révéler de ce que je vais vous dire. Vous êtes un honnête homme...

— La maison où nous nous rencontrons vous en est garante, répondit Arthur Pommier en s'inclinant avec un sourire cynique.

— J'étais heureux, monsieur; je ne sais quelle tarentule m'a piqué : j'ai voulu l'être davantage. On m'a conseillé de me marier et j'ai prêté l'oreille à ce funeste conseil, bien qu'il eût dû éveiller ma méfiance, car il me venait de mes meilleurs amis. Ne croyez pas que je veuille critiquer le mariage en lui-même; qu'on y voie le plus grand des biens ou un mal nécessaire, c'est une institution qui a sa raison d'être. Mais avec quelle circonspection il faut y recourir! Je m'en doutais bien un peu et j'ai pris soin d'entourer mon choix de toutes les garanties imaginables. J'avais quelque fortune, un joli nom, l'extérieur dont vous voyez les restes, et par conséquent je pouvais choisir dans un rayon assez étendu. J'ai refusé plusieurs partis honorables, parce que j'y trouvais toujours quelque chose qui n'était pas absolument parfait. On me disait que j'avais tort, qu'il ne faut pas être aussi exigeant, que le bonheur ne tient pas à quelques défauts de plus ou de moins; je n'ai pas voulu le croire. Je prétendais trouver une femme contre laquelle il n'y eût rien à dire.

— Ah! je respire. Vous êtes resté garçon.

— Non. Je me suis marié.

— Alors vous avez bien rabattu de vos prétentions.

— Pas du tout. J'ai épousé une femme parfaite.

— Je comprends maintenant: elle était parfaite quand vous l'avez épousée; mais depuis...

— Eh bien non. Vous n'y êtes pas. Elle est toujours aussi parfaite et c'est ce qui a fait le malheur de ma vie. Tout était bien : assez de fortune, sans qu'il y eût disproportion. Une famille irréprochable. Elle, un ange! Bien élevée, sans affectation. Instruite et pas pédante. Sachant le piano et n'en jouant pas. Non pas belle de cette beauté qui est une source d'orgueil pour la femme et de tourments pour le mari, mais une figure régulière, une taille convenable. Elle avait, quand je l'ai épousée, l'air modeste qui sied à une jeune fille; depuis, elle a pris l'assurance que doit avoir une femme sans rien perdre de la réserve naturelle à son sexe. Elle n'a témoigné aucune répugnance pour ma personne quand j'ai demandé sa main; mais elle n'a pas montré un empressement qui aurait pu paraître inconsidéré, et elle s'est laissé marier par ses parents, dans la juste conviction que, si on la mariait, ce ne pouvait être que pour son plus grand bien. La veille du mariage, j'ai été pris d'angoisse. Mes informations avaient été aussi complètes, aussi méticuleuses et aussi approfondies qu'elles peuvent jamais l'être, et je n'avais rien trouvé, pas la plus petite tare. C'était ce qui m'inquiétait. Je me disais : « C'est trop beau, ce n'est pas possible. Sous cette apparence de perfection absolue il doit y avoir quelque énorme vice caché. » Mais il était trop tard; je ne pouvais plus reculer : le mariage s'est fait; seulement, pendant les premiers temps, j'ai vécu dans les transes. Je m'attendais toujours à découvrir quelque chose. Mais non. Le temps s'est passé et je n'ai rien découvert, parce qu'il n'y avait rien. Elle était en effet et elle est encore absolument parfaite. Ah! monsieur, ce que cela m'a fait souffrir? Une femme qui fait toujours exactement ce qu'il y a à faire, sans plus ni moins : il faut avoir passé par là pour se faire une idée de ce que c'est. Je n'ai jamais eu l'ombre d'un reproche à lui adresser; elle n'a jamais offert la plus petite prise à la critique. Je ne m'en suis pas aperçu tout de suite. Les premiers jours, vous comprenez, j'étais tout au plaisir d'avoir une jeune femme chez moi, absorbé par les joies de la découverte, plus occupé à écouter le bruit qui se faisait dans mon cœur qu'à regarder dans l'esprit de ma femme. Mais je me suis calmé peu à peu, et, quand la fièvre du nouveau est tombée, j'ai eu plus de loisir pour mesurer l'étendue de mon bonheur. C'est alors que je me suis mis à observer Mme d'Arville... Ah! je viens de prononcer mon nom. Oubliez-le, je vous prie... Et je n'ai pas tardé à remarquer qu'il y avait chez elle comme un parti pris de faire bien tout ce qu'elle faisait. Elle paraissait avoir de l'affection pour moi; je puis même dire, sans fatuité, qu'elle me témoignait de l'amour conjugal. Mais je sentais que c'était de l'amour conjugal. Je ne lui en fais pas un crime : c'était le seul amour qu'elle m'eût juré, le seul que je fusse en droit d'attendre, et j'aurais même dû m'alarmer si je lui avais trouvé d'autres dispositions. Mais il y avait toujours entre nous je ne sais quoi de légitime qui, par ma faute, commençait à empoisonner mon bonheur. D'autres femmes ont des moments de lassitude dans lesquels elles repoussent ou n'accueillent qu'à regret la manifestation des sentiments qu'elles inspirent, ou bien elles ont des emportements de passion qui peu-



vent ne pas survenir à propos : elle ne m'a jamais obsédé et m'a toujours fait bon accueil. Elle croyait même devoir témoigner de la satisfaction lorsque je lui exprimais ma tendresse et il lui est arrivé d'en provoquer l'expression, mais seulement lorsque je lui semblais me contenir pour ne pas l'importuner. Je sentais qu'en toute circonstance elle accomplissait son devoir, aussi bien qu'on peut l'accomplir du moment que c'est un devoir. Elle apportait la même perfection dans tous les actes de la vie courante : sa toilette, conforme à notre situation, était distinguée sans être remarquable; la table était suffisante, le mobilier en bon état, les gens bien tenus, la dépense exactement répartie, suivant une sage proportion, entre les divers besoins de la vie. Hé! certainement, c'est ainsi que cela doit être. Mais jamais un écart, jamais une fantaisie, jamais rien qui ne fût parfaitement raisonnable et justifié! Le plaisir lui-même avait sa juste place dans notre existence : il fallait aller de temps en temps au théâtre, au concert, au bal, assez, pas trop. Et telle je la voyais avec moi, telle je la retrouvais avec tout le monde : respectueusement attachée à son père et à sa mère, pleine de déférence pour ses autres parents, affectueuse pour ses amies, mais avec modération, comme il convient à une femme qui se doit d'abord à son mari; circonspecte dans les relations du monde; charitable pour les malheureux sans se laisser exploiter par la fausse pauvreté; bienveillante, mais ferme avec les domestiques. Tout cela a fini par me devenir absolument insupportable. J'aurais mieux aimé lui voir cent défauts, contre lesquels j'aurais pu me défendre, que de me heurter sans cesse à cette implacable perfection contre laquelle j'étais désarmé. J'ai lutté pendant des années, n'attendant qu'une défaillance de sa part pour tomber à ses pieds, espérant toujours un tort que j'aurais été si heureux de lui pardonner! Elle ne s'est pas départie une seule fois de la correction la plus absolue. Je me sentais devenir fou.

— Cher monsieur! dit Arthur Pommier, sincèrement ému, en prenant affectueusement les mains de son codétenu. Mais il fallait le lui dire! Dévouée comme elle est, elle aurait changé son caractère pour vous être agréable.

— Elle l'a fait. Je ne pouvais pas sérieusement lui dire : Vous m'exaspérez parce que vous êtes parfaite. Il aurait fallu pouvoir lui signaler ce qui me déplaisait et cela m'était impossible : tout ce qu'elle fait est parfaitement bien. Mais j'ai essayé de la contrarier, de lui faire faire autre chose que ce qu'elle aurait fait d'elle-même. Par exemple, je lui demandais pourquoi elle ne dansait pas : elle se mettait aussitôt à danser, et j'étais obligé de l'arrêter quand je la voyais fatiguée. Si je lui demandais alors pourquoi elle avait tant dansé, elle me répondait que c'était pour me faire plaisir. Que vouliez-vous que je fisse? Je ne pouvais pas la battre,

— Vous avez pris les choses bien au tragique. Que ne la laissiez-vous se confire dans sa perfection? Il fallait aller de votre côté et vous créer une autre vie.

— Je l'ai fait. Je me suis même très mal conduit et je le regrette; mais je n'avais plus ma tête à moi : j'étais affolé. Ne croyez pas que ce fût pour m'amuser, au moins : cela m'assommait. J'avais noué connaissance avec une ingénue du théâtre de Bordeaux et, quand je sortais de chez moi pour aller à mes rendez-vous, c'était une véritable corvée. Mais il n'y a pas place dans une maison pour deux perfections; puisqu'elle s'obstinait à n'avoir pas de torts, il fallait bien que j'en eusse. Elle a appris mes débordements.

— Ah! vous avez dû avoir une jolie scène ce jour-là.

— Pas du tout. Elle m'a dit que je lui avais fait beaucoup de peine, et elle a pleuré. Car, si elle n'avait pas pleuré, c'est qu'elle n'aurait pas eu de cœur, et, si elle n'avait pas de cœur, elle ne serait pas parfaite. Mais, comme ses larmes me faisaient de la peine, bien qu'elles fussent discrètes et contenues dans la limite de ce qui était nécessaire, je lui ai dit qu'en effet j'étais coupable, que je le regrettais de tout mon cœur, et alors elle m'a pardonné, avec un sourire navré qui contenait exactement tout ce que doit éprouver une femme en pareil cas. Quand je vous dis que c'est un ange!

— Oh! fit Arthur Pommier d'un air de doute, je ne voudrais rien dire qui pût vous blesser; mais êtes-vous bien sûr que toute cette perfection ne soit pas précisément pour masquer quelque tort grave?...

— Elle! Plût au ciel! Si j'avais pu avoir quelque chose à lui reprocher, j'étais sauvé. Mais on voit bien que vous ne la connaissez pas. Sa vie est au grand jour; il n'y a pas une minute dont elle ne puisse rendre compte avec preuves et témoins à l'appui. Et d'ailleurs quel est l'homme qui, volontairement et de son plein gré, affronterait le commerce d'une créature aussi accomplie?

— Et alors?

— Alors j'ai essayé de la faire voyager pour opérer une diversion. Elle n'aime pas les voyages, mais elle est venue partout où j'ai voulu aller, avec une résignation qui ne s'est pas démentie un seul instant, n'opposant à toutes les tribulations que son air angélique. J'ai dû la ramener : je l'aurais tuée! Et puis je suis parti seul. Elle m'a envoyé chercher, n'a pas fait d'esclandre et ne s'est pas plainte. Je suis reparti sans dire où j'allais; elle a retrouvé ma trace, est venue me reprendre et m'a supplié de lui dire ce que je voulais : elle était prête à tous les sacrifices. Je le crois parbleu bien! Ce serait encore un mérite de plus. Mais, cette fois-ci, elle ne me retrouvera pas. J'ai pris toutes mes précautions Mes vêtements, qui auraient pu fournir des indications pour mon signalement, sont au fond de l'eau attachés à une grosse pierre. Dût-on m'appliquer la torture, on ne me fera pas dire qui je suis. Les délits dont je suis responsable ne sont pas bien graves;

avec quelques mois de prison j'en serai quitte. Je savourerai cette captivité et je la mettrai à profit pour me préparer des moyens d'existence. Je trouverai moyen de vivre, peu m'importe comment, pourvu que je ne revoie jamais ma femme.

— Et nous nous retrouverons, dit Arthur Pommier d'un ton pénétré; vous pouvez compter sur moi.

IV.

— Vous vous appelez Nicolas Duport? demanda le juge d'instruction.

— Non, monsieur, en aucune façon.

— C'est ainsi que vous êtes désigné dans les pièces de la procédure.

— Je suis étranger à cette falsification.

— Alors, comment vous appelez-vous?

— Je n'ai point d'état civil.

— On a toujours un état civil. Vous êtes nécessairement né quelque part, vous avez un âge, vous êtes célibataire ou marié, à moins que vous ne soyez veuf.

— Rien de tout cela. Je n'existe pas.

— Alors il faudrait produire votre acte de décès.

Mais, en formulant cette conclusion rigoureuse, le juge ne put s'empêcher de rire, et ce ne fut pas d'un air sérieux qu'il ajouta :

— Si tout le monde répondait comme vous, comment remplirait-on les tableaux de statistique?

— Je n'avais pas réfléchi à cet inconvénient, répondit le prévenu sans se troubler.

— Passons outre. Vous êtes inculpé de mendicité, de vagabondage et d'outrage public à la pudeur. Mais je dois vous déclarer que le délit de mendicité ne me paraît pas suffisamment établi. Il est vrai que vous avez reçu de la charité publique des vivres et de l'argent; mais le rapport des agents ne constate pas que vous ayez sollicité ces secours. On vous les a, paraît-il, offerts spontanément. Le seul fait de votre présence sur une berge de la Seine, dans l'état de dénuement où vous y avez été trouvé, pourrait être considéré comme un appel indirect à la compassion publique. Mais je ne veux pas user d'une rigueur excessive.

— En effet, je n'ai rien demandé.

— Oh! il y a manière de demander. La demande peut être muette. Quoi qu'il en soit, je ne retiens pas le délit de mendicité. Quant au vagabondage, qu'avez-vous à dire?

— Il me paraît incontestable que j'étais en état de vagabondage. Je ne me rappelle plus bien mon droit et je n'ai pas présent à la mémoire le texte de la loi...

— Je vais vous le lire : « Article 270. Les vagabonds ou gens sans aveu sont ceux qui n'ont ni domicile certain ni moyens de subsistance et qui n'exercent habituellement ni métier ni profession..»

— C'est absolument mon cas.

— La peine est de trois à six mois d'emprisonnement.

— C'est à peu près ce que je pensais.

— Mais êtes-vous réellement en état de vagabondage?

— Oui, puisque je n'ai ni domicile, ni moyens de subsistance, ni profession.

— Il faut le prouver. Est-ce que vous croyez qu'on va vous condamner sur votre simple déclaration? Ou du moins il faut que l'instruction l'établisse. Or je ne suis pas convaincu que vous n'ayez pas de domicile. Je crois même que vous en avez un et que vous le cachez.

— Je dormais à la belle étoile. Ce n'est pas un domicile.

— Vous étiez hors de votre domicile; cela ne prouve pas que vous n'en ayez point. Quant à des moyens de subsistance, il est certain que vous en avez eu jusqu'à un moment très rapproché de votre arrestation, puisque vous étiez en bonne santé et que vous aviez pris récemment des soins corporels qui sont l'indice d'habitudes régulières et même oisives.

— Cependant...

— N'essayez pas de m'en imposer. Vous n'êtes pas un vagabond.

— Mais puisque je suis poursuivi de ce chef...

— Vous êtes poursuivi. Je suis obligé d'instruire. Mais si l'instruction me démontre que la prévention n'est pas justifiée, je peux vous faire relâcher.

A cette menace, M. d'Arville sentit ses cheveux se dresser sur sa tête : il avait compté sur quelques mois de prison pour avoir le temps de se retourner ; si on le mettait tout de suite sur le pavé, il allait ne savoir que faire et se trouver exposé à rencontrer sa femme ou les amis qu'elle avait sans doute lancés à sa poursuite. Mais cette angoisse ne dura qu'un instant ; le juge reprit :

— Il y a un autre délit qui est nettement caractérisé : c'est celui d'outrage public à la pudeur.

— Ah! celui-là, s'écria M. d'Arville, on ne peut pas le nier.

— Avez-vous quelque chose à dire pour votre défense?

— Absolument rien.

— C'est bien, dit le juge. Emmenez-le.

Le juge d'instruction avait compris dès le premier moment qu'il n'avait pas devant lui un malfaiteur ordinaire. Celui qu'on était obligé d'appeler Nicolas Duport n'était évidemment pas un mendiant, en droit, et n'était même pas un vagabond, en fait. Il aurait pu être un grand criminel cherchant à dissimuler son identité à tout prix; mais, après l'avoir interrogé, le juge ne conserva rien de cette supposition : il n'avait recueilli de l'interrogatoire qu'une impression favorable et demeura convaincu que Nicolas Duport était le plus honnête homme du monde. Mais tous les ma-



gistrats ont la manie de vouloir qu'on réponde à leurs questions; leurs habitudes professionnelles ne leur permettent pas de comprendre qu'on puisse avoir des raisons d'ordre privé pour ne pas leur conter ses affaires et ils s'obstinent à faire parler les gens. Celui-ci voulut savoir à quoi s'en tenir sur le compte de son prévenu; il reconnaissait toutefois que c'était particulièrement difficile avec un homme qui, loin de redouter une condamnation, semblait disposé à toutes les concessions pour l'obtenir.

Il avait écarté le délit de mendicité; restait le délit de vagabondage, qui pouvait se soutenir. Quant au délit d'outrage public à la pudeur, il était patent; mais, avant de donner suite à l'affaire, le juge chercha les moyens d'obliger Nicolas Duport à se faire connaître, et il crut avoir trouvé une combinaison ingénieuse pour se débarrasser d'un hôte incommode sans cependant le remettre en liberté.

Il fit demander à Nicolas Duport son certificat de libération du service militaire; celui-ci, naturellement, ne put le fournir, ce qui le mettait dans le cas d'être considéré comme réfractaire. Aux termes de la loi, tout individu qui n'a pas accompli le temps de service légalement dû est mis à la disposition de l'autorité militaire du lieu de son domicile.

Seulement Nicolas Duport n'avait pas de domicile, puisqu'il était poursuivi comme vagabond. Une fois emprisonné en vertu d'un jugement, il aurait sa prison comme domicile légal; mais, tant qu'il restait en état de prévention, lui attribuer un domicile quelconque, c'eût été se mettre en contradiction avec soi-même, puisqu'on lui reprochait de n'en pas avoir. Il était cependant impossible d'admettre qu'un individu échappât à l'obligation de faire son service militaire ou de justifier qu'il l'avait fait en refusant simplement de se faire connaître. Ce serait trop facile.

Le juge eut occasion d'en conférer avec le commandant du dépôt de recrutement, près de qui il se trouva un jour à table chez une amie commune.

— Alors, quand il aura purgé sa condamnation, vous me le prendrez?

— Avec plaisir. Il est Français?

— Il en a l'air.

— Oh! mais cela ne suffit pas. On n'admet pas d'étrangers dans l'armée française. Il faut justifier qu'il est Français.

— Mais puisque je n'ai pas son acte de naissance.

— C'est une difficulté. Quel âge a-t-il?

— Il paraît avoir de trente-cinq à quarante ans.

— J'ai besoin de savoir son âge. S'il n'a pas dix-huit ans, par exemple, on ne peut pas l'incorporer.

— Oh! il a plus de dix-huit ans.

— Comment le savez-vous? Ce n'est pas à l'inspection des dents qu'on peut affirmer l'âge d'un homme.

— Il a toute sa barbe.

— On peut avoir sa barbe à dix-sept ans. Et qu'est-ce qui prouve qu'il n'a pas soixante ans?

— Oh! non. Il n'a pas un cheveu blanc.

— Moi non plus. Il faut des pièces.

— Mais c'est précisément ce qui fait défaut. Il n'y a aucune pièce.

— Je ferai tout ce que je pourrai pour vous être agréable; mais je n'aperçois vraiment pas le moyen d'incorporer un homme qui n'a pas de nationalité, pas d'âge, pas de nom. Il n'a rien, votre particulier.

Le juge d'instruction dut reconnaître que ce n'était pas encore de ce côté qu'il trouverait une solution et il se résigna à renvoyer Nicolas Duport devant le tribunal de police correctionnelle. Mais, ne voulant pas s'exposer à faire fausse route, et par un sentiment naturel de bienveillance pour un homme qui paraissait doux et inoffensif, il écarta encore le délit de vagabondage, sous prétexte qu'il n'était pas établi que le prévenu fût sans domicile et sans ressources, et ne retint définitivement que l'inculpation d'outrage public à la pudeur.

En apprenant cette décision, M. d'Arville respira, et pendant le temps qui lui restait jusqu'à sa condamnation il put goûter en paix les douceurs de la solitude. Depuis le départ d'Arthur Pommier, qui avait été extrait de la prison pour passer en jugement et n'avait pas reparu, il avait obtenu le bénéfice du régime cellulaire, et, soustrait à des promiscuités fâcheuses, il passait de longues journées sans rien faire, à jouir de la liberté d'esprit que lui laissait sa captivité corporelle.

Il avait pendant si longtemps vécu dans un état d'irritation aiguë qu'il éprouvait un délicieux apaisement à se sentir enfin seul, solidement protégé par des barreaux de fer, des murs épais et d'innombrables verrous, contre la persécution que lui avait fait endurer la céleste perfection de son incomparable épouse. On ne l'entourait plus de soins attentifs, on n'épiait pas sur son visage l'expression de ses sentiments pour y donner une satisfaction immédiate; il ne trouvait plus tous les jours la table mise, le lit fait, une atmosphère de paix et de bonheur, le spectacle d'une vie pure et l'exemple de toutes les vertus. Il n'était pas obligé de donner à tout ce qu'il voyait cette approbation sans réserve que lui arrachait la nécessité et que contredisait son cœur. Il pouvait se plaindre, il en avait le droit et l'occasion. Et surtout quand, au matin, après une nuit paisible, il ouvrait les yeux, il voyait des murs blancs et un coin de ciel changeant, au lieu de cette invariable figure qui représentait à ses yeux le devoir accompli, la vie confortable et tous les bons instincts satisfaits.

Parfois il s'arrachait à cette douceur pour réfléchir à ce qui l'attendait le jour où on le mettrait à la porte de sa prison. Il ne se dissimulait pas qu'alors commenceraient pour lui les difficultés de la vie, car il était trop honnête homme pour vouloir rester indéfiniment

à la charge de la société. C'est à la charité qu'il avait dû son premier repas après l'abandon de sa maison et les 87 fr. 50 sur lesquels il comptait pour vivre pendant ses premiers jours de liberté ; c'était à la bienfaisance privée qu'il avait été redevable de ses premiers vêtements, et c'était une association de bienfaisance qui lui avait fourni ceux dont il était encore habillé. Enfin il vivait pour le moment aux frais des contribuables.

Cela ne pouvait toujours durer; il n'entrait dans ses vues ni de se faire remettre en prison comme un vieux repris de justice incorrigible, ni de tendre la main aux passants comme un malheureux infirme. Il entendait gagner sa vie et savait que ce n'est pas une petite affaire; mais il était décidé à tout plutôt que de reprendre sa chaîne. S'il était parti sans argent, ce n'était pas par imprévoyance : il avait calculé que, puisqu'il se dépouillerait de tout pour dépister les recherches, il ne pouvait garder de l'or ou des billets de banque plein les mains. Il n'avait pu davantage se faire ouvrir un crédit chez un banquier : la première fois qu'il se serait présenté pour toucher, il aurait trouvé sa femme derrière le guichet. C'était donc au travail qu'il devrait demander ses moyens d'existence. Mais à quel genre de travail?

Il n'avait pas encore trouvé la solution de ce problème quand il fut appelé à comparaître devant le tribunal de police correctionnelle pour y répondre de l'acte insolite dont il s'était rendu coupable. A l'appel de sa cause, M. d'Arville, bien que sa résolution fût inflexible, éprouva une légère émotion : la qualification du délit avait fait tourner vers lui les yeux de toute l'assistance, et, à la façon curieuse et goguenarde dont il était examiné, il comprit qu'on s'attendait dans le public à un de ces débats dont sont friands les jeunes stagiaires et les vieux rentiers. Il ne lui plaisait pas de servir de pâture à la chronique scandaleuse; l'idée de se défendre lui traversa l'esprit. Mais ce ne fut qu'un éclair : repoussant ces suggestions du respect humain, il reprit son attitude réglée d'avance, décidé à ne manquer ni à la déférence qu'il devait aux institutions judiciaires de son pays, ni au silence que réclamait son propre intérêt.

— Vous ne voulez toujours pas, lui demanda le président, faire connaître votre identité?

— Non, monsieur le président.

— Il est incroyable qu'un homme de la classe à laquelle vous paraissez appartenir puisse oublier, comme vous l'avez fait, les règles de la décence. On n'aperçoit pas le mobile d'une pareille action. Y a-t-il eu des fous dans votre famille?

— Je n'en ai pas connaissance.

— Buvez-vous de l'absinthe?

— J'en ai pris deux ou trois fois.

— Quel a été votre but?

— J'étais fatigué de la vie. Je n'ai pas voulu me suicider parce que ce n'est pas une solution; mais j'ai entrepris de commencer une nouvelle existence sur table rase. Je veux savoir si je pourrai me tirer d'affaire sans rien devoir ni à mes auteurs, ni à mes parents ou amis, ni même à mes connaissances. J'ai résolu d'affronter la difficulté de vivre sans capital ni matériel ni moral. En disant mon nom, je fournirais le moyen de découvrir mon état civil; il pourrait se trouver quelqu'un qui fût disposé à me réclamer et à s'intéresser à moi : l'expérience ne se ferait plus dans des conditions complètes. Quant à mes vêtements, je les ai détruits pour pouvoir dire que je suis entré dans la vie sans rien au monde. Il est possible que je succombe dans ma tentative, mais j'en aurai couru la chance. Si je réussis, j'aurai la satisfaction de penser que, seul et nu sur la terre, j'ai trouvé moyen de vivre, peut-être de m'élever jusqu'à l'indépendance et la fortune.

— Vous me permettrez de vous faire observer que votre expérience commence bien mal. A peine étiez-vous sur le bord de la Seine que la charité publique vous a fourni des vivres; on vous a ensuite vêtu et logé gratuitement, de sorte que vous voilà dès à présent en possession d'un nouveau capital que vous ne devez ni à vos forces ni à votre habileté. Pour savoir réellement de quoi vous êtes capable, il aurait fallu aller échouer dans un pays de sauvages. D'autre part, vous n'entrerez pas dans la vie avec une situation entière; car, au sortir de prison, vous serez pourvu, en guise de première pièce, d'un casier judiciaire.

— C'est précisément ce concours de circonstances qui rétablit l'équilibre. Si je dois à la société les premiers secours dont j'ai profité, c'est à elle aussi que je dois la première difficulté de mon existence. Dans un pays sauvage, on ne m'aurait pas secouru; mais on ne m'aurait pas condamné. Puisque je tente mon essai au milieu d'une société civilisée, j'en accepte à la fois le bénéfice et les charges.

— Il y a une autre objection à laquelle vous n'avez pas pensé. Quelque soin vous ayez pris de détruire vos effets personnels, vous n'avez pu vous dépouiller des qualités héréditaires que vous devez à vos parents, de votre éducation acquise, de tout un fonds d'idées et de manières qui vous constitue en état de privilège à l'égard du plus grand nombre des hommes.

— Je soutiens que ces avantages sont de maigre valeur pour les combats que j'aurai à livrer; ils sont au moins compensés par le défaut d'habitude du travail, par l'inexpérience des choses pratiques et par l'atrophie musculaire que comporte une certaine culture cérébrale.

— C'est tout ce que vous avez à dire? Vous pouvez vous asseoir.

Le président échangea quelques mots avec ses collègues et dit :

— A huitaine pour le jugement.

Cet ajournement ne fut pas sans inquiéter M. d'Arville, qui craignit de s'être laissé entraîner à trop par-

ler et d'avoir fourni, sans s'en apercevoir, des indications compromettantes. Il n'en était rien. La semaine suivante, le prévenu fut ramené à l'audience pour entendre le prononcé du jugement, qui était ainsi libellé :

« Le tribunal,

« Attendu qu'il est établi que le prévenu, désigné sous le nom de Nicolas Duport, a été trouvé sur une berge de la Seine, dans un état de nudité complète, qu'il faisait grand jour, que ce lieu est ouvert et accessible au public et qu'en fait un grand nombre de personnes ont pu voir et ont vu ce spectacle; que par conséquent l'acte qui fait l'objet de la prévention réunit toutes les conditions essentielles constitutives de l'outrage public à la pudeur;

« Attendu que l'article 330 du code pénal est ainsi conçu : Toute personne qui aura commis un outrage public à la pudeur sera punie d'un emprisonnement de trois mois à un an et d'une amende de seize francs à deux cents francs;

« Mais attendu que l'intention est un élément indispensable de l'action délictueuse, que sans intention il n'y a pas de délit et que dans l'espèce il résulte des procès-verbaux des agents, des dépositions des témoins et des explications fournies par le prévenu à l'audience, qu'il n'a jamais eu l'intention d'outrager publiquement la pudeur;

« Attendu que l'acte à lui reproché est manifestement l'effet d'un trouble mental; qu'il appartient à l'autorité administrative de prévenir le retour de faits aussi contraires au bon ordre de la cité en prenant telles mesures qu'elle avisera, mais que le tribunal n'a pas à faire application de peine à un individu qui, vu le désordre de ses idées, échappe à toute responsabilité;

« Renvoie le prévenu des fins de la poursuite. »

M. d'Arville était acquitté; il n'était pas encore revenu de son étonnement quand, au sortir du greffe où il venait d'assister à la levée de l'écrou, il fut remis entre les mains des agents chargés de le conduire à l'asile d'aliénés.

V.

Cet asile était charmant. En se promenant sous les ombrages d'un parc admirable ou dans les vastes préaux qui donnent une sensation délicieuse de calme et de fraîcheur, M. d'Arville trouva que la vie était bonne. Il se félicitait de l'espèce d'acharnement que le bonheur mettait à le poursuivre depuis le jour où il avait quitté sa femme : c'était une compensation qui lui était bien due par le sort, mais il s'était attendu à plus de difficultés, il avait cru qu'il aurait à souffrir de la faim, de la dureté des juges et de la grossièreté des geôliers, et partout il n'avait rencontré que de la sollicitude et de la sympathie.

On aurait pu le traiter en mendiant, on ne l'avait pas voulu; le poursuivre comme vagabond, on y avait renoncé; l'enrôler dans une compagnie de discipline, on ne l'avait pas pu; lui infliger le châtiment et le déshonneur, on l'avait acquitté.

Il avait eu beau ne rien dire, ne pas se faire connaître, on l'avait entouré d'égards, on avait presque continué de le traiter comme si on l'avait connu, et il en vint à se demander si en effet il n'est pas impossible de répudier la situation qu'on a dans le monde, s'il n'y a pas une sorte de fatalité dans le bonheur comme il y en a une dans le malheur.

Ce fut donc dans la plus heureuse disposition d'esprit qu'il comparut devant le médecin chargé d'examiner son état mental.

— Voyons, monsieur, dit le médecin, expliquez-moi bien ce que vous éprouvez.

— Je suis fou, docteur.

— Fou! s'écria le médecin, stupéfait; c'est la première fois que j'entends dire cela par un pensionnaire de cette maison. Et qu'est-ce qui vous fait supposer que vous êtes fou?

— Si je n'étais pas fou, on ne m'aurait pas envoyé dans cet asile.

— Mais on a pu se tromper. C'est l'administration qui vous a envoyé ici : la science ne s'est pas encore prononcée.

— Elle n'hésitera plus quand je vous aurai dit mon histoire. J'étais noble, j'étais riche, je jouissais de la considération universelle et de l'affection de mes proches; j'avais une femme qui est le modèle de toutes les vertus et qui est uniquement préoccupée de bien faire. C'est dans le seul but d'échapper au supplice de cette perfection que j'ai renoncé à tous les avantages de la vie. Est-on plus fou?

— Cela dépend. Il doit y avoir en effet quelque chose d'horriblement agaçant à vivre dans l'intimité d'une personne qui n'a pas d'existence propre puisqu'elle subordonne toutes ses actions à l'opinion qu'on en pourrait avoir. Une conduite aussi irréprochable implique d'ailleurs une sorte de blâme permanent à l'égard d'autrui, et je comprends que vous n'ayez pu supporter cette persécution.

— Oui. Mais savez-vous comment je m'y suis pris pour y échapper?

— Je le sais. Il n'y avait guère d'autre moyen.

— Et vous trouvez que je ne suis pas fou!

— Je ne dis pas cela. Vous pouvez l'être. C'est à voir. Ce que vous me dites et ce que vous avez fait me paraît très raisonnable; mais j'ai assez la pratique des fous pour ne pas me laisser abuser par les apparences. On n'imagine pas, dans le public, à quel point les fous sont retors : ils déploient une force de volonté véritablement merveilleuse pour répondre de la façon la

plus sensée aux questions qu'on leur adresse. Je n'en avais encore rencontré aucun qui eût eu l'idée de se donner lui-même pour fou, afin de dérouter les investigations. Cette assertion tendrait en effet à faire croire que vous jouissez de la plénitude de votre raison; mais je ne me laisse pas duper facilement : je vais vous faire mettre en observation.

— Soit! Mais si l'on arrive à établir que j'ai le sens commun?

— Nous verrons. N'est pas fou qui veut.

Et dès le jour même le médecin eut recours à un moyen dont on obtient généralement les meilleurs effets : il fit doucher M. d'Arville. Pendant les longues semaines que M. d'Arville avait passées en prison préventive, il n'avait eu avec l'eau que des relations fugitives et incomplètes : ce fut avec joie qu'il retrouva les grandes ablutions dont il était privé depuis si longtemps. Non seulement il ne se défendit pas contre la douche, mais il prit plaisir à la prolonger. On continua ce régime pendant quelques jours sans lui arracher autre chose que des remerciements. Un jour qu'on l'avait oublié :

— Et ma douche? dit-il.

On alla aussitôt prévenir le médecin qu'il y avait un fou qui réclamait sa douche.

— Cet homme-là n'est pas fou, dit le docteur.

Puis il alla trouver M. d'Arville et essaya de raisonner avec lui; mais la conversation tomba tout de suite : quand un fou veut prouver qu'il est sain d'esprit, on a beau jeu à le contredire; mais, quand un homme dit lui-même qu'il est fou, il n'y a rien à lui répondre. Le médecin finit par perdre patience et s'en alla en disant :

— Monsieur, vous aurez bientôt de mes nouvelles!

Quelques jours après, en effet, M. d'Arville fut appelé dans le cabinet du directeur, qui lui remit ses 87 fr. 50 et le fit conduire à la porte de l'asile. Il était libre. Mais qu'allait-il faire de sa liberté? Le ciel était pur; à travers les jardins en fleurs une brise embaumée venait tempérer l'ardeur d'une luxuriante journée d'été. Il semblait que tout dans la nature fût au repos et au bonheur. M. d'Arville, subissant l'impression de bien-être que dégage le beau temps, se dit qu'il avait le temps de réfléchir : le mieux qu'il eût à faire, ayant 87 fr. 50 dans sa poche, était de commencer par rentrer dans Paris pour aller déjeuner. Justement un fiacre stationnait à quelques pas de la porte.

— Cocher, vous êtes libre?

A ce moment la portière s'ouvrit et une femme descendit d'un bond.

— Sosthène! s'écria-t-elle en se jetant au cou de M. d'Arville.

C'était sa femme. Elle le fit entrer dans la voiture, qui reprit le chemin de Paris, et elle lui dit :

— Je te pardonne. Ce que tu as fait est bien mal; mais je n'ai pas oublié que nous sommes unis pour la vie. Entre mari et femme il faut passer sur tous les torts plutôt que de compromettre la bonne harmonie qui doit régner dans le ménage. Sois tranquille : je ne te ferai pas de reproches et nous reprendrons notre vie ensemble comme si rien ne s'était passé. Tu me pardonneras aussi les torts que j'ai pu avoir, car j'en ai eu certainement puisque tu as voulu t'en aller. Je me corrigerai et je ferai en sorte de ne plus jamais te contrarier. Ce n'est pas ma faute si je ne suis pas absolument parfaite; mais je tâcherai de le devenir. D'ailleurs il n'y a rien de compromis et j'ai tout arrangé pour que tu puisses rentrer à la maison sans avoir d'explications à donner à personne. Mes parents ne te parleront pas de ton absence et nos amis ne savent rien. J'ai gardé pour moi seule toute la tristesse et l'inquiétude. Car j'ai été bien inquiète. Je craignais qu'il ne te fût arrivé un malheur, et j'avais tant de chagrin que je ne sais ce que je serais devenue si cela avait duré plus longtemps. Un jour, j'ai vu arriver un individu qui s'appelle Arthur Pommier; il m'a dit que, poursuivi injustement, il s'était trouvé en prison préventive avec toi, qu'heureusement son innocence avait été reconnue, et qu'après son acquittement son premier soin était de m'apporter de tes nouvelles. Seulement il demandait trois mille francs pour me faire savoir où tu étais. J'ai offert deux mille francs : il est inutile de jeter l'argent par la fenêtre; et nous avons transigé pour deux mille cinq cents. Comme je suis heureuse de te revoir! Et toi?

— Moi aussi, répondit M. d'Arville.

Ce dernier coup du sort l'avait achevé; il ne lui restait plus aucune force de résistance. Il se laissa ramener à Bordeaux et plia la tête sous la force de la destinée. Quant à ses 87 fr. 50, il fut obligé de les donner aux pauvres : la société est si bien organisée que pendant toute son absence il n'avait rien pu dépenser.

A quelque temps de là, il rencontra Arthur Pommier, au cours d'un voyage à Paris. Ce faux ami cherchait à l'éviter; M. d'Arville alla vers lui et lui dit :

— Je ne vous en veux pas. Vous m'avez trahi; mais, si ce n'était pas arrivé ainsi, ce serait arrivé autrement. Voyez-vous, mon cher monsieur, quand on est né heureux, il n'y a rien à faire : on ne peut pas ne pas l'être.

Gaston Bergeret.



ÉTUDES NOUVELLES SUR BOSSUET

Oraison funèbre de la duchesse d'Orléans (1)

A quel point le génie oratoire de Bossuet, dont le caractère principal est la force, possède aussi, lorsque le sujet le demande, la délicatesse et la grâce, c'est ce que va nous faire voir l'Oraison de Madame.

Madame, c'est la princesse d'Angleterre née à Exeter pendant le siège de cette ville, et qui devint duchesse d'Orléans par son mariage avec Monsieur, frère unique de Louis XIV. Elle était la dernière fille de Charles Ier, comme la reine sa mère était la dernière fille de Henri IV. Nous l'avons déjà rencontrée : premièrement, à propos d'*Andromaque;* secondement, de *l'École des Femmes;* troisièmement, de *Bérénice.*

Exilée dès le berceau, les malheurs de son enfance l'avaient rendue douce et humaine. Mme de La Fayette, dans l'histoire qu'elle a commencée de cette princesse, dit à ce propos :

« Le changement funeste de cette maison royale fut favorable en quelque chose à la princesse d'Angleterre. Comme elle fut la seule de tous les enfants de la reine sa mère qui se trouva auprès d'elle pendant sa disgrâce, cette reine s'appliqua tout entière au soin de son éducation; et, le malheur de ses affaires la faisant plutôt vivre en personne privée qu'en souveraine, cette jeune princesse prit toutes les lumières, toute la civilité et toute l'humanité des conditions ordinaires, et conserva dans son cœur et dans sa personne toutes les grandeurs de sa naissance royale. »

D'autres témoignages confirment celui-là. L'évêque de Valence, Daniel de Cosnac, premier aumônier de Monsieur, fait dans ses *Mémoires* un portrait de Madame, où se trouvent les lignes suivantes :

« Madame avait l'esprit solide et délicat, l'âme grande et juste. Elle mêlait dans toute sa conversation une douceur qu'on ne trouvait point dans toutes les autres personnes royales. Ce n'est pas qu'elle eût moins de majesté; mais elle en savait user d'une manière plus facile et plus touchante. »

Molière, qui lui dédia *l'École des Femmes*, en 1663, quand la princesse avait à peine dix-neuf ans, loue également « cette douceur pleine de charmes ». Et Bossuet, dans l'Oraison funèbre que nous allons étudier, loue aussi, et à trois reprises, cette qualité parmi toutes les autres. « Votre mémoire, dit-il, vous la peindra mieux, avec tous ses traits et son incomparable douceur, que ne pourront jamais faire toutes nos paroles. » Dans un autre passage : « Toujours douce, toujours paisible, dit-il, autant que généreuse et bienfaisante. » Et enfin ce trait si charmant, d'une éloquence si neuve et si simple : « Madame fut douce envers la mort, comme elle l'était envers tout le monde. »

Une autre grande qualité qu'elle tenait de sa mère, la discrétion, attestée à la fois par Mme de La Fayette et par Bossuet, la rendait propre aux affaires. Aussi le Roi, qui avait pris beaucoup de goût pour elle après n'avoir pas voulu l'épouser, ne craignit-il point de la charger d'une mission diplomatique. C'est au retour de cette mission qu'elle mourut subitement.

Notre étude aura pour sujet, d'abord la mort subite de Madame, cet « accident si étrange (1) » qu'il donna lieu à des suppositions sinistres; ensuite l'Oraison funèbre que Bossuet lui a consacrée.

Elle se divisera donc naturellement en deux parties : premièrement, le tableau de la réalité, le fond historique, avec les détails de l'événement terrible; deuxièmement, l'œuvre du prédicateur sur ce fond : ce qu'il en a laissé, ce qu'il en a gardé, ce qu'il y a mis du sien, soit de sa doctrine et de ses idées théologiques, soit de ses sentiments personnels, de ses souvenirs, de son émotion, de son art et de son génie. Jamais le grand orateur ne fit rien de plus humain, de plus touchant, de plus beau.

I.

Voici d'abord l'histoire vraie de la mort de cette princesse. Née parmi tant d'angoisses, elle avait toujours été chétive. Guy-Patin, dans une lettre à Falconet, du 26 septembre 1664, dit : « Madame s'est trouvée mal à Villers-Cotterets; son médecin l'a mise au lait d'ânesse. Cette princesse est fluette, délicate, et a du penchant à la phtisie. » Était-ce la vue de ce péril qui avait détourné le Roi de l'épouser? Il ne laissa pas de s'attacher ensuite à elle, tout en disant : « Ce sont de jolis petits os. » Elle avait un art naturel à prendre les cœurs, auquel le sien ne résista pas; et, ayant éprouvé sa discrétion parfaite, il lui confia secrètement le soin de mener à bien une grande affaire politique commencée depuis près de deux années : elle l'acheva en quelques jours. C'était d'aller trouver en Angleterre son frère le roi Charles II, pour tâcher de

(1) On sait que M. Émile Deschanel publie en volumes, sous ce titre : *le Romantisme des classiques*, une partie de ses leçons du Collège de France.

Trois volumes ont déjà paru. Ils sont consacrés à Corneille, Rotrou, Molière, Racine. Le cinquième contiendra Boileau, Perrault, La Bruyère, Saint-Simon. Le quatrième a pour sujet Pascal, La Rochefoucauld, Bossuet, et doit paraître mercredi prochain. L'étude que nous publions aujourd'hui formera un des chapitres de ce quatrième volume. (In-12, Calmann Lévy.)

(1) Mot de Bossuet lui-même dans son discours.

rompre la triple alliance de ce pays avec la Hollande et la Suède contre la France. Elle obtint un traité qui détachait l'Angleterre de cette ligue. Sa fine main défit ce câble que rien ne semblait pouvoir diviser. Mais les fatigues de ce voyage, si court qu'il fût, altérèrent sa santé. Au retour, elle parut extrêmement fatiguée. « Elle entra chez la Reine comme une morte habillée à qui on aurait mis du rouge (1). » Cependant personne n'eût pensé qu'elle n'avait plus que peu de jours à vivre et qu'elle allait être emportée, à vingt-six ans, par cette mort rapide qui fit croire à un empoisonnement. Le procès-verbal de l'autopsie prouve la fausseté de ce bruit, accueilli à tort par Saint-Simon, qui, né six ans après, ne put connaître directement la vérité.

La vérité, la voici, attestée par les témoins du fait, Mme de La Fayette, Mlle de Montpensier, l'ambassadeur d'Angleterre et d'autres encore.

Madame est morte dans la nuit du 29 au 30 juin 1669, au palais de Saint-Cloud : or, le 24, huit jours après son retour d'Angleterre, « elle s'était plainte d'un mal de côté et d'une douleur dans l'estomac, à laquelle elle était sujette (2) ». Le 27, « comme il faisait extrêmement chaud », elle se baigna dans la Seine au bas du parc et ne s'en trouva pas bien. Le lendemain soir, 28, elle resta dans les jardins et dans le parc et se promena au clair de la lune jusqu'à minuit. Le dimanche 29, elle se sentait mal disposée et avait très mauvaise mine. Cependant elle dîna, comme d'ordinaire, à midi. Dans l'après-midi, elle fut somnolente et s'étendit sur des coussins. Sur les cinq heures du soir, elle eut soif; et, comme on lui avait conseillé de boire de l'eau de chicorée, elle en demanda un verre. « Madame ne l'eut pas plus tôt bue, dit la dépêche de l'ambassadeur d'Angleterre à son gouvernement, qu'elle s'écria qu'elle était morte et demanda un confesseur. » On la déshabilla et on la coucha. Monsieur, appelé en toute hâte, vint près de son lit; elle lui dit avec douceur : « Hélas! Monsieur, vous ne m'aimez plus, il y a longtemps; mais cela est injuste : je ne vous ai jamais manqué. »

Elle continuait à souffrir des douleurs horribles et dit qu'on s'était sans doute trompé de bouteille et qu'elle était empoisonnée. Pour ôter à Madame cette pensée, sa première femme de chambre, qui lui était très dévouée, lui dit que c'était elle-même qui avait fait cette eau de chicorée et en but devant elle et n'en fut point du tout incommodée. On donna néanmoins à Madame des contre-poisons, pour la contenter et la rassurer. Mais son premier médecin, M. Esprit, disait qu'il n'y avait rien à craindre et qu'il répondait de Madame. Sur quoi, comme Madame se tordait de douleur, Monsieur répliqua au médecin : « Vous m'avez ainsi répondu de mon fils, et il est mort. »

(1) Mlle de Montpensier, *Mémoires*.

(2) Mme de La Fayette, *Histoire d'Henriette d'Angleterre*, 4e partie.

Cependant le curé de Saint-Cloud était arrivé et Madame se confessa.

Deux autres médecins survinrent, l'un de Versailles, l'autre de Paris : ils conférèrent avec le premier, et tous trois déclarèrent unanimement qu'il n'y avait aucun danger.

M. le Prince (le grand Condé) vint à son tour.

Enfin, le Roi lui-même arriva de Versailles à Saint-Cloud, sur les onze heures du soir, avec la Reine, la Grande Mademoiselle (Mlle de Montpensier), la comtesse de Soissons, Mme de La Vallière et Mme de Montespan. On envoya chercher M. de Condom (Bossuet); ce fut sur la proposition de Mademoiselle, qui conte ainsi le fait dans ses *Mémoires* :

« Monsieur s'approcha; je lui dis : « On ne songe pas que « Madame est en état de mourir et qu'il faudrait lui parler « de Dieu. » Il me répondit que j'avais raison ; il me dit que son confesseur (le confesseur de Madame) était un capucin, qui n'était propre qu'à lui faire honneur dans son carrosse pour que le public vît qu'elle en avait un; qu'il fallait un autre homme pour lui parler de la mort. Qui pourrait-on trouver qui eût bon air à mettre dans *la Gazette* pour avoir assisté Madame? — Je lui répondis que le meilleur air qu'un confesseur pût avoir dans ce moment-là était celui d'être homme de bien et habile. — Il me dit : « Ah! j'ai trouvé son « fait : l'abbé Bossuet, qui est nommé à l'évêché de Con- « dom. Madame l'entretenait quelquefois; ainsi ce sera son « fait. »

Voilà comment, s'il en faut croire Mlle de Montpensier, Bossuet fut appelé auprès de la mourante, outre le curé de Saint-Cloud et un chanoine de la même paroisse nommé Nicolas Feuillet, qui « s'était acquis le droit de parler avec une entière liberté aux premières personnes de la cour (1) ». Appelé au chevet de cette jeune et douce femme qui se mourait, il fut, dit-on, dur et sans tact : et c'est peut-être là-dessus que l'on chercha M. de Condom, comme devant en avoir davantage. On dit d'ailleurs que Madame l'avait demandé tout d'abord et qu'on avait eu peine à le trouver parce qu'il n'était pas à Saint-Cloud ni même à Versailles, mais à Paris.

Un peu avant l'arrivée de l'évêque, le Roi, très ému, pressait les médecins de soulager les cruelles souffrances de Madame; ils répondirent qu'il fallait attendre. Sur quoi Madame, « souriant tristement, dit qu'il fallait mourir par (dans) les formes (1) ». C'est Mme de La Fayette qui rapporte ce mot, où se reconnaît l'amie de Molière. — Voici, en abrégé, la suite du récit :

(1) *Dictionnaire de Moréri*. — Nicolas Feuillet fit aussi une oraison funèbre de Madame. Il doubla Bossuet cette fois, comme François Faure l'avait doublé dans l'éloge funèbre de la mère.

(2) Mme de La Fayette, *ibidem*, 4e partie.



« Le Roi, voyant que, selon les apparences, il n'y avait rien à espérer, dit adieu à Madame, en pleurant... Lorsque Sa Majesté fut repartie pour Versailles, j'étais auprès du lit de Madame, elle me dit : « Madame de Lafayette; mon nez « s'est déjà retiré. » Je ne lui répondis qu'avec des larmes, car ce qu'elle me disait était véritable, et je n'y avais pas encore pris garde. — M. de Condom arriva... Il lui parla de Dieu, conformément à l'état où elle était et avec cette éloquence et cet esprit de religion qui paraissent dans tous ses discours... Comme il parlait, la première femme de chambre de Madame s'approcha d'elle pour lui donner quelque chose dont elle avait besoin; Madame lui dit, en anglais, afin que M. de Condom ne l'entendit pas, conservant jusqu'à la mort la politesse de son esprit : « Donnez à M. de Condom, lorsque « je serai morte, l'émeraude que j'avais fait faire pour lui. »

C'était une émeraude montée en bague. Nous trouvons dans le discours de Bossuet une allusion à ce témoignage d'amitié si touchant : « Elle donnait, dit-il, non seulement avec joie, mais avec une hauteur d'âme qui marquait tout ensemble et le mépris du don (1) et l'estime de la personne; et cet art de donner agréablement, qu'elle avait si bien pratiqué durant sa vie, l'a suivie, *je le sais*, jusqu'entre les bras de la mort (2). »

Mme de La Fayette continue en ces termes :

« M. de Condom lui donna le crucifix; elle le prit et l'embrassa avec ardeur. M. de Condom lui parlait toujours, et elle lui répondait avec le même jugement que si elle n'eût pas été malade, tenant toujours le crucifix attaché sur sa bouche; la mort seule le lui fit abandonner (3). Elle expira à deux heures et demie du matin, neuf heures après avoir commencé à se trouver mal. »

Ainsi finit le récit de Mme de La Fayette. Nous retrouvons encore, dans l'oraison de Bossuet, la trace de ces derniers détails. « Il semble, dit l'orateur, que Dieu lui ait conservé le jugement libre jusqu'au dernier soupir, afin de faire durer les témoignages de sa foi... J'ai vu sa main défaillante chercher encore, en tombant, de nouvelles forces pour appliquer sur ses lèvres ce bienheureux signe de notre rédemption. »

De même qu'on retrouve sous les grands développements de style de l'Oraison funèbre de la reine d'Angleterre les détails historiques qu'avait fournis à Bossuet le mémoire de Mme de Motteville, de même ici les beaux mouvements oratoires partent également de la réalité et sont d'accord avec le récit de Mme de La Fayette.

Madame était donc morte le 30 juin, entre deux et trois heures du matin. Le corps fut exposé tout ce jour-là, le visage découvert. L'autopsie eut lieu le soir; elle commença à huit heures (1). M. Littré, d'après le procès-verbal, conclut à ce que l'on nomme aujourd'hui « un ulcère simple de l'estomac », maladie que les médecins au XVIIe siècle ne connaissaient pas, dit-on. C'est un mal qui couve longtemps, puis éclate tout d'un coup. Tel fut le cas de Madame, à la suite de cette boisson froide. D'autres personnes en burent aussi, mais, n'étant pas déjà malades, n'en furent nullement indisposées, au lieu que Madame eut l'estomac perforé instantanément d'un tout petit trou; puis, une péritonite aiguë se développa à la suite et l'emporta en quelques heures. Voilà la vérité.

J'ai cru qu'il était utile de vous replacer dans les circonstances, les dispositions et les sentiments où se trouvait l'auditoire du grand orateur et lui-même, quand il prononça ce discours, à Saint-Denis, sept semaines après la mort (2).

II.

« Cette mort faisait déjà par elle-même un sermon terrible », ainsi que l'écrivait Mlle de Scudéry au comte de Bussy-Rabutin. Toute l'assemblée, en effet, connaissait les grâces de la jeune princesse, son esprit charmant, ouvert et discret, son goût pour les ouvrages littéraires, qui nous attache à sa mémoire comme elle-même s'attachait aux orateurs et aux poètes que nous aimons. C'est à elle que Racine dédie son premier chef-d'œuvre, *Andromaque;* c'est en elle que Molière trouve un appui pour sa première grande bataille, *l'Ecole des Femmes;* c'est elle qui avait mis aux prises, sans le leur dire, Racine et Corneille dans *Bérénice:* c'était en partie sa propre histoire avec le Roi; elle mourut avant la représentation de l'une et de l'autre pièce. Vous vous rappelez ces idylles, ces enchantements. Où sont maintenant ces nuits de fêtes galantes, en calèche, dans la forêt de Fontainebleau? « C'était dans le milieu de l'été : Madame s'allait baigner tous les jours; elle partait en carrosse, à cause de la chaleur, et revenait à cheval, suivie de toutes les dames, habillées galamment, avec mille plumes sur leur tête, accompagnée du Roi et de la jeunesse de la cour. Après souper, on montait dans des calèches, et, au bruit des violons, on s'allait promener une partie de la nuit au-

(1) C'est-à-dire le peu de compte qu'elle tenait de la valeur matérielle.

(2) La bague ainsi donnée par Madame est mentionnée en ces termes, trente-quatre ans après, dans l'*Inventaire des meubles de feu messire Jacques-Bénigne Bossuet, évêque de Meaux,* commencé le 20 mai 1704, rue Neuve-Sainte-Anne, à Paris : « Un anneau d'or dans lequel est enchâssée une émeraude verte, garnie aux côtés de cinq petits diamants. » — L'abbé Le Dieu dit qu'elle pouvait valoir cent louis.

(3) C'était le même sur lequel Anne d'Autriche avait expiré.

(1) *Gazette de France*, 18 juillet 1670.

(2) Ce fut à cette solennité funèbre que Bossuet, nommé récemment à l'évêché de Condom, parut pour la première fois en habit d'évêque. Quoiqu'il eût reçu ses bulles, il n'était pas sacré encore.



tour du canal. » Quel contraste entre ces heureux moments et cette mort épouvantable, soudaine ! « Tant de fruits ravagés dans la fleur ! »

Le plan de ce discours est d'une simplicité pleine de grandeur; on dirait le verso et le recto d'une seule et même page : « Voyons ce qu'une mort soudaine lui a ravi; voyons ce qu'une sainte mort lui a donné. » Une partie de l'idée générale, en ses deux aspects, la misère de l'homme et sa grandeur (1), se trouvait déjà dans le sermon de Bossuet *sur la Mort*. Ces deux termes font les deux parties de l'Oraison funèbre; et ce plan, d'une simplicité qui étonne, est développé avec une ampleur admirable. — Le prédicateur débute ainsi :

Vanitas vanitatum, dixit Ecclesiastes; vanitas vanitatum, et omnia vanitas. « Vanité des vanités, a dit l'Ecclésiaste, vanité des vanités, et tout est vanité. » ECCLES., 1.

« Monseigneur (2),

« J'étais donc encore destiné à rendre ce devoir funèbre à très haute et très puissante princesse Henriette-Anne d'Angleterre, duchesse d'Orléans. Elle, que j'avais vue si attentive pendant que je rendais le même devoir à la reine sa mère, devait être si tôt après le sujet d'un discours semblable, et ma triste voix était réservée à ce déplorable ministère. O vanité! ô néant! ô mortels ignorants de leurs destinées! L'eût-elle cru, il y a dix mois? Et vous, messieurs, eussiez-vous pensé, pendant qu'elle versait tant de larmes en ce lieu, qu'elle dût si tôt vous y rassembler pour la pleurer elle-même?... »

Ici le fait est si émouvant et le rapprochement si propre à frapper les âmes, que l'orateur n'a besoin d'y ajouter rien, excepté sa propre émotion, mêlée à l'émotion universelle. Sa grande voix, d'abord contenue dans une harmonie douce et mélancolique, éclate bientôt après dans ce cri à jamais célèbre :

« O nuit désastreuse! ô nuit effroyable! où retentit tout à coup, comme un éclat de tonnerre, cette étonnante nouvelle : *Madame se meurt! Madame est morte!* — Qui de nous ne se sentit frappé à ce coup, comme si quelque tragique accident avait désolé sa famille? Au premier bruit d'un mal si étrange, on accourut à Saint-Cloud de toutes parts. On trouve tout consterné, excepté le cœur de cette princesse. Partout on entend des cris; partout on voit la douleur et le désespoir, et l'image de la mort. Le Roi, la Reine, Monsieur, toute la cour, tout le peuple, tout est abattu, tout est désespéré; et il me semble que je vois l'accomplissement de cette parole du prophète : « Le roi pleurera, le prince sera « désolé; et les mains tomberont au peuple de douleur et « d'étonnement (1). »

« Mais et les princes et les peuples gémissaient en vain ; en vain Monsieur, en vain le Roi même tenait Madame serrée par de si étroits embrassements; alors ils pouvaient dire l'un et l'autre avec saint Ambroise : *Stringebam brachia, sed jam amiseram quam tenebam* (2) ! « Je serrais les bras, mais « j'avais déjà perdu ce que je tenais ! » La princesse leur échappait parmi des embrassements si tendres ! et la Mort, plus puissante, nous l'enlevait entre ces royales mains ! — Quoi donc ! elle devait périr si tôt ? Dans la plupart des hommes, les changements se font peu à peu, et la Mort les prépare ordinairement à son dernier coup; Madame cependant a passé du matin au soir, ainsi que l'herbe des champs! Le matin, elle fleurissait, avec quelles grâces, vous le savez; le soir, nous la vîmes séchée! Et ces fortes expressions par lesquelles l'Écriture Sainte exagère l'inconstance des choses humaines devaient être pour cette princesse si précises et si littérales ! »

Le tremblement causé par ce coup de foudre durait encore : le prédicateur profite de cette épouvante salutaire. Imaginez l'effet produit par ces paroles :

« Chrétiens, songeons à nous-mêmes. Qu'attendons-nous pour nous convertir? Quelle dureté est semblable à la nôtre, si un accident si étrange, qui devrait nous pénétrer jusqu'au fond de l'âme, ne fait que nous étourdir pour quelques moments ! Attendons-nous que Dieu re suscite les morts pour nous instruire? Il n'est point nécessaire que les morts reviennent, ni que quelqu'un sorte du tombeau. Ce qui entre aujourd'hui dans le tombeau doit suffire pour nous convertir... S'il faut des coups de surprise à nos cœurs enchantés de l'amour du monde, celui-ci est assez grand et assez terrible... »

Dans la rapidité foudroyante de la mort de Madame l'orateur découvre une grâce particulière de Dieu pour la sauver plus vite et plus sûrement; mais nous ne devons pas tous espérer une pareille faveur.

« Comme Dieu ne voulait plus exposer aux illusions du monde les sentiments d'une piété si sincère, il a fait ce que dit le Sage, *il s'est hâté*. En effet, quelle diligence ! En neuf heures l'ouvrage est accompli ! Il s'est hâté de la tirer du milieu des iniquités (1)... »

Et, un peu plus loin, par une suite de la même métaphore :

« C'est l'effet d'un art consommé, dit-il, de réduire en

(1) Comparez Pascal sur cette antithèse, qui tient tant de place dans les *Pensées*, et voyez la discussion de M. Havet au sujet de cette rencontre des deux grands écrivains, dans son édition des *Pensées*, t. Ier, p. VII.

(2) Il s'adresse à M. le Prince (le grand Condé), qui conduisait le deuil avec son fils.

(1) *Rex lugebit, et princeps induetur mœrore, et manus populi terrore conturbabuntur.* EZECH., c. 7, v. 27.

(2) *Orat. de Ob. Sat. fr.*

(3) *Properavit educere de medio iniquitatum.* SAP., c. XIV, v 14.



petit tout un grand ouvrage; et la Grâce, cette excellente ouvrière, se plaît quelquefois à renfermer en un jour la perfection d'une longue vie. »

Mais Dieu ne veut pas qu'on s'attende à de tels miracles :

« Si la témérité insensée des hommes abuse de ses bontés, son bras pour cela n'est pas raccourci, et sa main n'est pas affaiblie. »

L'orateur, du haut de la chaire, montrant le cercueil où sont ensevelies tant d'espérances :

« La voilà, malgré ce grand cœur, cette princesse si admirée et si chérie! la voilà, telle que la mort nous l'a faite! Encore ce reste, tel quel, va-t-il disparaître; cette ombre de gloire va s'évanouir, et nous l'allons voir dépouillée même de cette triste décoration. Elle va descendre à ces sombres lieux, à ces demeures souterraines, pour y dormir dans la poussière avec les grands de la terre, comme parle Job, avec ces rois et ces princes anéantis parmi lesquels à peine peut-on la placer, tant les rangs y sont pressés, tant la Mort est prompte à remplir ces places! — Mais ici notre imagination nous abuse encore : la Mort ne nous laisse pas assez de corps pour occuper quelque place, et on ne voit là que les tombeaux qui fassent quelque figure. Notre chair change bientôt de nature; notre corps prend un autre nom; même celui de cadavre, dit Tertullien, parce qu'il nous montre encore quelque forme humaine, ne lui demeure pas longtemps; il devient un je ne sais quoi, qui n'a plus de nom dans aucune langue : tant il est vrai que tout meurt en lui, jusqu'à ces termes funèbres par lesquels on exprimait ses malheureux restes! »

Bossuet, dans son *Sermon sur la Mort*, avait déjà employé ce trait de Tertullien. Tout le passage, bien qu'un peu déclamatoire, est entraînant. Depuis Job jusqu'à Tertullien, depuis Tertullien jusqu'à Bossuet ou Shakspeare, l'effet de ce lieu commun éternel est immanquable. Les grands auditoires sont plus sensibles aux coups de force qu'aux délicatesses. Ce qui les saisit, c'est la peinture de décors à vastes coups de brosse, avec de grands partis de lumière et d'ombre. Sur l'idée de la mort, l'imagination de Bossuet triomphe toujours. Ajoutez en pensée à ces paroles l'action de l'orateur et toute la scène, toute la pompe qui devait en redoubler l'effet.

Quelque ému qu'il fût véritablement, il savait bien ce qu'il faisait, il avait conscience de ses moyens oratoires. Le lieu commun, si usé qu'il pût être, avait ici pour support une réalité présente qui le rendait tout neuf; de sorte que tout le monde frémissait et pleurait. Quand il montrait de la main ce cercueil, tout l'auditoire voyait par la pensée à travers le drap mortuaire le corps de cette jeune femme, déjà défiguré depuis sept semaines. Quelle devait être l'émotion, puisque ces paroles nous émeuvent encore aujourd'hui, après deux cents ans!

Chateaubriand, dans le *Génie du Christianisme*, a fait de ce passage un commentaire subtil et raffiné :

« Lorsque Bossuet, dit-il, s'écrie en montrant le cercueil de Madame : « La voilà, malgré ce grand cœur, cette prin- « cesse si admirée et si chérie, la voilà telle que la Mort nous « l'a faite », pourquoi frissonne-t-on à ce mot si simple : *telle que la mort nous l'a faite?* C'est par l'opposition qui se trouve entre *ce grand cœur, cette princesse si admirée,* et cet accident inévitable de la mort, qui lui est arrivé comme à la plus misérable des femmes; c'est parce que ce verbe *faire*, appliqué à la mort qui *défait* tout, produit une contradiction dans les mots et un choc dans les pensées qui ébranle l'âme, comme si, pour peindre cet événement malheureux, les termes avaient changé d'acception et que le langage fût bouleversé comme le cœur (1). »

Le dernier trait n'est qu'un *concetto*, qui marque un sentiment peu sérieux au moment même où l'écrivain tâche d'exprimer l'émotion; l'avant-dernier sent bien encore la rhétorique alexandrine ou byzantine; mais la première phase de ce commentaire n'est pas moins juste que brillante.

Et elle-même pourrait être commentée par un autre passage d'un beau fragment de Bossuet *sur la Brièveté de la Vie*, où il dit : « La Mort nous dresse diverses embûches; si nous échappons l'une, nous tombons en une autre : à la fin il faut venir entre ses mains... »

Après que le grand orateur nous a forcé de regarder ce cercueil, et au dehors et au dedans, et de le suivre au-dessous même du sol, car il nous traîne jusque-là, « dans ces demeures souterraines », tout d'un coup éclate la beauté du plan et de la construction de ce discours. En un clin d'œil tout se retourne. Quoi donc? est-il vrai que tout ait péri? Non, messieurs : « la Mort, qui semblait tout détruire, a tout établi. » Et voilà qu'après nous avoir étalé avec une sorte de triomphe lugubre le néant de l'homme par son côté périssable, celui de la matière, l'orateur nous montre la grandeur de l'homme par son côté immortel, celui de l'esprit. Rien de plus beau ni de plus simple que cette péripétie oratoire. Ce coup d'éloquence ressemble à un coup de théâtre : on passe de la pourriture et du néant à la vie éternelle, comme par un changement à vue.

Mais à présent, comme nous étudions avec une entière sincérité, ici encore nous devons opposer à la forme, qui est si belle, si dramatique, l'idée politico-religieuse que l'orateur rattache à son sujet, et qui est assurément bien étrange pour tous les esprits désintéressés. Admirant en la destinée de cette princesse « le

(1) *Génie du Christianisme*, livre IV.

mystère de la Prédestination et de la Grâce », il déclare avec assurance que, si Dieu a permis la révolution d'Angleterre et tant de catastrophes formidables, c'est pour sauver l'âme de Madame. Telles sont « les merveilles que Dieu a faites pour le salut éternel de Henriette d'Angleterre. Pour la donner à l'Église, il a fallu renverser tout un grand royaume. La grandeur de la Maison d'où elle est sortie n'était pour elle qu'un engagement plus étroit dans le schisme de ses ancêtres; disons des derniers de ses ancêtres, puisque tout ce qui les précède, à remonter jusqu'aux premiers temps, est si pieux et si catholique. Mais, si les lois de l'État s'opposent à son salut éternel, Dieu ébranlera tout l'État pour l'affranchir de ces lois : *il met les âmes à ce prix;* il remue le ciel et la terre pour enfanter ses élus; et, comme rien ne lui est cher que ces enfants de sa dilection éternelle, que ces membres inséparables de son Fils bien-aimé, rien ne lui coûte pourvu qu'il les sauve. »

Ici vous voyez comment l'Oraison funèbre de la fille se rejoint à celle de la mère par la doctrine. Je dis par la doctrine, non par les idées : car cela nous fait en même temps remarquer que, dans celle de la mère, l'orateur avait donné d'autres explications de la révolution d'Angleterre et y avait assigné des causes un peu différentes, beaucoup plus générales, quoique très arbitraires toujours. Et par là on ne peut s'empêcher de voir qu'il y a, dans ces interprétations de l'histoire semées par le prédicateur au travers de ces beaux discours, une part d'imagination, et même de fantaisie, assez forte.

Il y a lieu toutefois d'observer que cette doctrine et ces interprétations avaient pour l'orateur et pour son auditoire une vérité et une autorité que la plupart des lecteurs d'aujourd'hui n'y trouvent plus au même degré. Tout ce qui, en ce temps-là, était enseigné avec un ascendant suprême et docilement accepté, à présent fait parfois sourire. Mais ce qui importe pour l'éloquence, ce n'est pas tant la vérité des idées que la sincérité du sentiment et l'émotion communiquée. De ce côté, Bossuet n'a rien perdu pour qui sait le lire. A plus forte raison devait-il planer quand il se sentait porté par la foi de son auditoire.

En résumé, si l'on ne considère que la composition et l'éloquence, il n'y a rien de plus beau ni de plus admirable que ces deux Oraisons funèbres; mais, si l'on examine le fond, il faut avouer que ces manières variées d'entendre et de présenter les grands événements de l'histoire paraissent, aux esprits sans prévention, moins sérieuses que surprenantes. Ainsi donc la forme, quoique de convention à certains égards et ne négligeant aucun des procédés ni des recettes de la rhétorique ancienne, est cependant très neuve et d'une originalité créatrice; mais c'est sur un fond arbitraire, où les considérations politico-religieuses tiennent plus de place que l'étude exacte des faits. Cependant le tempérament de l'orateur est si puissant, qu'il donne aux doctrines les plus surannées ou les plus bizarres un lustre qui recouvre tout. Outre son imagination personnelle, on y admire les vives couleurs qu'il emprunte aux Pères de l'Église et à l'Écriture et qui contrastent d'autre part avec les expressions toutes simples de la langue populaire. C'est tout cela mêlé ensemble qui compose ce que nous appelons son romantisme, et dont il avait bien lui-même le sentiment.

Nous en trouvons la preuve dans ce qu'il écrivait à l'abbé de Rancé, devenu supérieur de la Trappe, après la mort de son amie Mme de Montbazon. Pour se consoler, M. de Rancé se retira dans ce monastère et entreprit de le réformer : au XVIIe siècle, l'amour de Dieu était comme le couronnement en même temps que la consolation ou le repentir des autres amours. Bossuet donc, lui envoyant ses deux Oraisons funèbres (1), lui dit dans une lettre du mois d'octobre 1682 : « J'ai laissé ordre de vous faire passer deux Oraisons funèbres qui, parce qu'elles font voir le néant du monde, peuvent avoir place parmi les livres d'un solitaire, et qu'en tout cas il peut regarder comme deux têtes de mort assez touchantes. »

Comparaison que l'on ne peut nier être romantique, appliquée par l'auteur lui-même à deux œuvres qui ne le sont pas moins. Ces *deux têtes de mort assez touchantes* n'ont-elles pas quelque air de famille avec celles que remuent les fossoyeurs d'*Hamlet?* « Hélas! pauvre Yorick!... »

ÉMILE DESCHANEL.

LES ÉDUCATRICES

Mary Wollstonecraft Godwin

A la fin de l'année 1791, l'ancien évêque d'Autun, M. de Talleyrand-Périgord, recevait d'Angleterre une lettre signée : Mary Wollstonecraft. Dans cette lettre, on demandait à l'illustre constituant d'accepter la dédicace d'un livre intitulé *Défense des droits de la femme*. « L'auteur de ce livre, disait la lettre d'envoi, est une jeune femme malheureuse et persécutée qui veut enfin venger l'injustice dont son sexe est victime et rétablir l'égalité dans la famille humaine. » Mary Wollstonecraft commençait ainsi son « épître dédicatoire » :

(1) C'était Madame qui avait demandé à Bossuet de publier l'Oraison funèbre de la Reine sa mère; ce fut Monsieur qui, à son tour, lui demanda de publier l'Oraison funèbre de Madame. Bossuet ne put s'empêcher de montrer la même déférence à l'un qu'à l'autre. Les deux Oraisons funèbres furent imprimées ensemble en un petit volume. C'est ce volume que Bossuet envoyait à son ami M. de Rancé.



« J'ai lu avec beaucoup de plaisir votre ouvrage sur l'éducation nationale; c'est ce qui me détermine à vous dédier ce volume : je me propose par là de vous engager à le lire avec attention. Un motif de plus me détermine, c'est la ferme croyance où je suis d'être entendue de vous, bonheur que je n'aurais pas auprès de beaucoup de prétendus beaux esprits qui ne savent que faire des épigrammes contre des raisonnements trop forts pour qu'ils y répondent. Je porte encore plus loin, monsieur, ma confiance respectueuse en votre intelligence : j'ose me promettre que vous ne jetterez pas mon livre de côté et ne vous hâterez point de conclure que j'ai tort parce que je n'ai pas vu comme vous. »

Ces singulières déclarations étonnèrent M. de Talleyrand, que rien n'étonnait; il lut le manuscrit, prit la peine de répondre lui-même et accepta gracieusement la dédicace offerte. Il s'agissait pourtant d'un livre bien hardi alors, puisque Mary Wollstonecraft ne réclamait rien moins pour les femmes que le droit de prendre part à la vie politique et l'accès à toutes les fonctions publiques.

L'examen de ces théories sociales, assez ambitieuses et, à coup sûr, inattendues sous la plume d'une jeune fille, n'appartient pas à notre sujet. Ce qui nous intéresse et nous attire dans l'œuvre de cette femme distinguée, c'est l'éducatrice cachée sous la théoricienne politique.

I.

Mary Wollstonecraft Godwin est une des personnalités les plus originales du XVIIIe siècle. Sa vie commence comme un roman et finit comme un drame. Née le 25 avril 1759, dans la forêt d'Epping, où son père était fermier, elle vivait là d'une existence à demi sauvage, en compagnie de ses trois frères et de ses deux sœurs. M. Wollstonecraft, violent et fantasque, se montrait inconsciemment cruel envers ses filles, dont la débilité physique l'irritait. Elles ne pouvaient cependant pas, les pauvres enfants, abattre des chênes ou chasser le loup et le sanglier comme leur père et leurs frères. De là vint le dédain brutal du chef de famille pour les « femmelettes de la ferme ». Plus tard, se souvenant des rudesses paternelles et des humiliations qu'elle avait subies, Mary raconta sa jeunesse dans un livre curieux et touchant, intitulé *le Malheur d'être femme.*

« La nature, écrit-elle; nous a créées faibles et l'on nous fait un crime de cette faiblesse. Les ignorants, qui ne comprennent pas toujours les délicatesses de l'intelligence et du cœur, en veulent aux femmes de leur infériorité physique. Ainsi, en vertu d'une double fatalité, on refuse, d'une part, à celles qui n'ont point la bonne fortune d'être des hommes, l'accès à toutes les positions que donne le savoir; et, d'autre part, on les écarte naturellement de toutes les situations qui exigent la force matérielle. Que leur reste-t-il? Rien. »

Ce n'est peut-être pas assez. Mary, maltraitée par son père, rudoyée par ses frères, dédaignée même par ses sœurs, à cause de la délicatesse extrême de sa santé, se réfugia dans l'étude. La courageuse jeune fille dévora pêle-mêle tous les volumes qui lui tombèrent sous la main. Cette instruction incohérente n'était guère faite pour former son goût. Heureusement, en 1768, son père vint habiter Hoxton, près de Londres, dans le dessein de se livrer au commerce. C'est là que M. Clare, un de ses parents, respectable ecclésiastique, prit soin de cultiver l'esprit de la jeune fille. Sous les auspices de ce guide éclairé, Mary entra en relations avec quelques femmes de mérite qui civilisèrent « la petite sauvage ». Dans cette nature d'élite, toute idée élevée ou généreuse développait des dons exceptionnels. C'est ainsi que Mary Wollstonecraft fut bientôt classée parmi les femmes remarquables de son temps. Peu connue en France, malgré le bien qu'en avait dit le prince de Talleyrand, elle était alors très appréciée en Angleterre et aux États-Unis. Son dédain des préjugés, qui effrayait chez nous, intéressait là-bas. Mary avait pour l'injustice ces haines vigoureuses qui gonflent les cœurs généreux. Ils vinrent à elle, comme ils devaient saluer un siècle plus tard Mme Beecher-Stowe plaidant la cause de l'émancipation des esclaves.

II.

Mary Wollstonecraft débuta dans l'enseignement à l'âge de vingt-cinq ans, en fondant à Ilsington une école qu'elle transféra plus tard à Newwington-Green. Cette institutrice, dit un de ses biographes, « réunissait toutes les qualités propres à l'éducation : elle savait captiver l'amitié de ses élèves, les maintenir dans une discipline sévère, féconder leurs bonnes dispositions et encourager leurs succès par des récompenses ». Malheureusement Mary était prodigue; sa pitié pour les parents pauvres faisait des brèches terribles à la caisse du pensionnat. Son mince budget se chiffrant chaque année par un déficit, elle fut contrainte d'abandonner son œuvre,

Ce fut alors que, sur les instances de quelques savants professeurs anglais, Mary écrivit ses *Pensées sur l'éducation des filles*. Un libraire lui donna dix guinées en échange de ce manuscrit. En aucun pays dix guinées ne mènent bien loin; mais en Angleterre surtout c'est peu de chose. Le livre de Mary Wollstonecraft eut du succès; mais il ne lui donna pas cette indépendance souhaitée par elle comme le plus grand des biens. Elle dut se résigner à entrer en qualité de gouvernante dans la famille de lord Kingsborough, prince d'Irlande. Elle passa là deux années et sut se concilier l'affec-

tueuse estime des parents et des enfants. « L'élévation de ses talents et le charme de sa conversation lui attirèrent pendant son séjour en Irlande l'amitié des notabilités du pays. » Mais un scrupule de conscience lui fit perdre sa situation. Elle refusa d'enseigner à ses jeunes élèves les dogmes de l'Église anglicane : « N'acceptant pas ces doctrines pour moi-même, dit-elle, je ne veux point les apprendre à autrui. »

La carrière d'institutrice ne lui ayant pas réussi, elle ne compta plus désormais pour vivre que sur le travail de sa plume. La première édition des *Pensées sur l'éducation des filles* étant épuisée, elle en donna une seconde. Ce traité pédagogique ne pèche point par la banalité. Mary avait conservé jusque dans son style quelque chose d'étrange et de rude. Elle avait commencé ses études sur les jeunes filles au fond de la forêt d'Epping, où elle essayait malaisément de prendre part aux exercices de ses frères. Cette étude en plein air avait imprimé aux idées de notre éducatrice un caractère de hardiesse et d'âpreté excessives; à travers les adoucissements progressifs de l'âme de la femme, on sent toujours l'influence des souvenirs de l'enfant. Les jeunes filles dont elle nous fait le portrait appartiennent à une variété de jeunes garçons faibles de santé, mais vigoureux d'intelligence. Généralisant ses expériences personnelles, la réformatrice anglaise conclut que « la femme, plus faible de corps, naît supérieure à l'homme ». C'était la revanche des prétentions masculines si hautement affirmées. Les femmes d'aujourd'hui sont, je crois, moins exigeantes : l'égalité intellectuelle leur suffit. De sa thèse paradoxale, soutenue avec un grand talent, Mary Wollstonecraft tire cette judicieuse conclusion : « Désormais l'éducation des jeunes filles devra être plus pratique et plus scientifique. » Ces lignes, écrites vers 1785 par une femme de vingt-cinq ans qui ne devait qu'à elle-même son immense savoir, sont aujourd'hui la formule des réformes accomplies dans l'éducation des jeunes filles. Quatre ans plus tard, Mary put espérer que la France allait réaliser ses rêves d'affranchissement; aussi est-ce avec une ardente admiration qu'elle vit s'accomplir les événements de 1789.

III.

Ce grand mouvement émancipateur ne laissa en dehors de lui aucune question importante. Les hommes de la Révolution comprirent que pour former une nation il fallait une éducation nationale. Les esprits prévoyants réclamaient pour les femmes le droit à l'instruction. « Pourquoi, écrivaient-ils, la femme serait-elle exclue des bienfaits de l'intelligence? » Cette revendication, appuyée par les orateurs du tiers état, aurait dû amener de sérieuses réformes; mais la France n'était pas encore prête pour un changement aussi radical. Ce n'étaient certes pas les éloquents paradoxes de J.-J. Rousseau qui pouvaient amener l'opinion publique à accepter l'égalité des deux sexes. Il veut l'épouse plus soumise encore, plus dépendante de l'homme. Il affirme que « l'obéissance est la grande leçon qu'il faut constamment inculquer aux femmes, le type sur lequel il faut former leur caractère, sans jamais souffrir qu'elles s'en écartent. »

Cet écrivain de génie qui appelle tous les hommes à la liberté politique et religieuse se souvient inconsciemment des décisions du concile de Trente lorsqu'il parle de la femme. Ses théories à ce sujet peuvent se résumer en ces trois mots : *Ecce ancilla domini*. Mary Wollstonecraft n'hésite pas à entrer en lutte contre un adversaire aussi redoutable, et, il faut le dire, le bon sens est presque toujours de son côté. Voyant la cause féminine si lente à triompher, elle se met à l'œuvre et, sans songer à « arrondir ses périodes ou à polir son style », elle écrit en six semaines deux volumes qu'elle publie sous ce titre : *Défense des droits de la femme*. « Pour être libre, dit-elle, il suffit de le vouloir. » Et elle veut la liberté non seulement pour les hommes, mais pour les femmes, créatures douées de raison, qui, sacrifiant leurs droits à de méprisables flatteries, sont devenues des esclaves coquettes. « La femme, écrit-elle, a toujours été esclave ou tyran, deux positions également contraires au progrès de la raison. » Mais comment modifier ce que les siècles passés nous ont transmis avec la force de la vitesse acquise? Par l'éducation rationnelle, qui généralise les pensées. « Le pouvoir de généraliser les idées à un degré éminent, dit-elle, n'est pas très commun, ni parmi les hommes, ni parmi les femmes; mais cet exercice est la vraie culture de l'entendement. » Avec une grande puissance de raisonnement, elle démontre que l'intérêt général des peuples exige que la femme instruite soit l'égale de l'homme. « La vérité, écrit-elle, doit être la même pour les hommes et pour les femmes. Si la femme n'est point préparée par l'éducation à devenir la compagne de l'homme, elle arrêtera le progrès des lumières. S'il faut élever les enfants dans les vrais principes du patriotisme, certes il faut aussi que leur mère soit patriote, et ce saint amour de l'humanité ne peut être produit que par la considération des intérêts moraux et civils du genre humain. » Voilà notre éducatrice aux prises avec Rousseau. Elle réfute ses paradoxes avec une indignation parfois éloquente :

« Non, dit-elle, il ne saurait y avoir de moralité sans instruction! L'ignorance est une base bien fragile pour la vertu : telle est cependant la condition à laquelle la femme est destinée, au dire des défenseurs zélés de la supériorité de l'homme. Pour moi, je suis persuadée que la culture ouvre le cœur aux sentiments honnêtes, aussi bien que l'esprit aux lumières. L'éducation la plus parfaite, à mon avis, consiste dans l'exercice de l'intelligence le mieux cal-

culé pour fortifier le corps et former le cœur, pour mettre l'individu à même d'atteindre à des habitudes vertueuses qui le rendent indépendant. C'est une dérision d'appeler vertueux un être dont les vertus ne résultent pas de l'exercice de sa raison. Telle était l'opinion de Rousseau relativement aux hommes; je l'étends aux femmes. Une mère qui veut que sa fille ait de la dignité dans le caractère doit suivre un plan diamétralement opposé à celui que Rousseau a mis en réputation par les charmes d'une éloquence décevante et d'une philosophie sophistique. »

Mary Wollstonecraft se fait une haute idée du rôle moral qui appartient aux femmes dans la société et elle veut les y préparer par une éducation saine qui en fasse des êtres justes, sincères, capables de distinguer, sans le secours d'autrui, la vérité de l'erreur : « Fortifiez leur âme, écrit-elle, et ne l'abaissez jamais par la flatterie; le grand but de leurs efforts doit être de développer leurs facultés et d'acquérir la dignité d'une vertu qui sent son prix. » L'éminente éducatrice ne pense pas que les femmes ainsi élevées soient privées des qualités charmantes du foyer; elle estime, au contraire, que « négliger leurs facultés intellectuelles les détache plus des devoirs domestiques que les travaux de l'esprit les plus sérieux; car il faut, pour remplir ces devoirs, une sorte de courage persévérant qui demande un appui solide. Pour donner l'exemple de l'ordre, qui est l'âme de la vertu, il faut adopter une certaine austérité de conduite qu'on peut à peine attendre d'un être qui depuis son enfance a été le jouet de ses propres sensations. »

Mary blâme avec énergie la tendance des femmes à tirer vanité de la délicatesse de leur santé. Elle voudrait qu'on les rendît plus robustes en les exerçant de bonne heure, comme les jeunes garçons, à tous les jeux en plein air qui développent les forces. Elle ne pense pas que ces exercices soient incompatibles avec la vraie grâce, qui, dit-elle, « naît de la liberté de l'esprit et doit tenir à quelque chose de plus solide que l'imagination. Les enfants, sans s'inquiéter de plaire et ne songeant qu'à s'amuser eux-mêmes, ne sont-ils pas souvent remplis de grâce? » Elle ne voudrait pas voir les femmes trop absorbées par les travaux d'aiguille.

« Les occupations sédentaires les rendent maladives, et cet état, en appelant une attention continuelle sur le corps, paralyse l'activité de l'esprit. De plus, les ouvrages d'aiguille retrécissent leurs facultés en concentrant toutes leurs pensées sur leur personne. Les hommes commandent leurs vêtements et ne s'en occupent plus; les femmes font leurs propres ajustements, soit de nécessité, soit de parure. C'est l'objet continuel de leurs entretiens et l'on peut dire que leurs pensées suivent leurs mains. A la vérité, ce n'est pas la façon des choses de nécessité qui nuit à leur esprit, mais la friperie de la parure. La conversation des Françaises qui ne sont pas strictement clouées à leurs fauteuils pour ne s'occuper que de coiffures et de rubans est fréquemment superficielle; cependant je soutiens qu'elle est moitié moins insipide que celle des Anglaises, qui passent leur temps à faire des chapeaux, des bonnets et tout l'attirail des garnitures. Lorsqu'une femme pauvre fait ses habits, ceux de son mari ou de ses enfants, elle remplit son devoir, s'acquitte de la tâche qui lui incombe dans les affaires du ménage; mais lorsqu'une femme travaille uniquement pour renchérir sur sa parure, cette occupation est pire que la perte absolue du temps. »

On voit que si Mary Wollstonecraft blâme avec une certaine exagération les occupations frivoles, elle soutient l'utilité du travail manuel lorsqu'il apporte dans le ménage l'ordre et le confort. C'est que notre jeune Anglaise, tout en étant profondément déiste et en adorant l'Être suprême, a un autre culte : celui de la Raison. Volontiers elle la diviniserait. C'est ce culte qui la ramène toujours à des conclusions pratiques, alors même que la vigueur de ses pensées l'entraîne dans l'idéal. Son esprit judicieux lui fait souvent retenir sa plume lorsque celle-ci s'emporte, et elle dit naïvement, en s'arrêtant court : « Ceci est de la déclamation; revenons au raisonnement. » Et presque toujours elle raisonne si juste que, malgré l'enflure de son style généralement incorrect, on la suit sans fatigue dans ses revendications hardies, dans sa lutte audacieuse contre les vieux préjugés. Ses pensées, parfois mal exprimées, ont une originalité profonde qui séduit l'esprit; ses affirmations, brutales peut-être, décèlent un amour de la justice qui charme la conscience. « C'est de justice et non de charité, écrit-elle, qu'on a besoin dans le monde. »

Elle nie avec force le préjugé de la perversion morale innée, car, dit-elle, « n'y eût-il qu'un être créé avec des inclinations vicieuses et qui fût positivement méchant, l'argument contre la Providence aurait toute sa force. Si nous adorons un Dieu, pouvons-nous faire de ce Dieu le principe du mal? »

Elle veut que la dignité affectueuse remplace dans l'éducation la force qui s'impose et que l'enfant, qui doit raisonner un jour, fasse de bonne heure usage de sa raison. Elle blâme les systèmes d'éducation qui font de la femme un être passif. Contre les dénis de justice, elle veut lui voir les fières révoltes de la dignité humaine. Elle dit à ce sujet : « L'être qui endure patiemment l'injustice et supporte en silence les insultes deviendra bientôt injuste lui-même. » Ce respect profond de l'âme féminine était chose nouvelle à cette époque.

Des théories aussi étranges soulevèrent de violentes polémiques. La vieille société, heurtée dans ses préjugés, s'effraya de voir introduire dans la famille l'esprit d'examen et la liberté de conscience. Cependant un siècle ne s'est pas encore écoulé, et la vaillante Anglaise a triomphé. Aujourd'hui les femmes raisonnent, et

personne ne songe à s'en étonner. Si leurs droits civils et politiques sont encore contestés, nul ne leur dispute le droit à l'instruction. Les maîtres les plus éminents les préparent à une vie nouvelle en les admettant à l'étude des sciences naturelles et philosophiques. Il faut dire ici que ceux-là mêmes qui avaient quelques doutes sur le résultat de leurs concessions ont fait à travers l'intelligence féminine un véritable voyage de découvertes. Les femmes ont enfin prouvé qu'elles ne sont pas seulement capables de comprendre les arts, mais qu'elles sont aptes à recevoir avec fruit l'enseignement scientifique auquel on les a conviées.

IV.

Après avoir démontré l'égalité intellectuelle de l'homme et de la femme, Mary Wollstonecraft conclut en réclamant l'égalité d'instruction. Elle plaide, non pas la cause des lycées de jeunes filles, mais celle des écoles mixtes à tous les degrés. Avec une logique inflexible qui rappelle la violence du vent dans la forêt d'Epping, la « petite sauvage » abat devant elle, comme autant de branches mortes, les vieux préjugés sur l'éducation. Elle remarque avec regret que la délicatesse personnelle et le respect d'autrui sont deux vertus qui manquent à la jeunesse : à l'en croire, l'éducation en commun les développerait. Elle prévoit bien l'objection des attachements prématurés; mais l'introduction du roman à l'école, que nous trouvons chose imprudente, lui paraît un heureux moyen de corriger les mœurs en préparant les mariages. Cette idylle en action est loin de valoir la morale en action; mais, enchantée de sa découverte, la vaillante réformatrice soutient avec feu sa thèse paradoxale, sans s'apercevoir que l'école ainsi comprise ressemblerait à une agence matrimoniale.

Elle montre plus de perspicacité lorsqu'elle expose tous les inconvénients de l'internat. « Il faut, conclutelle, faire dormir les enfants dans la maison paternelle afin de leur apprendre à l'aimer. » Cependant elle n'attend pas de l'éducation particulière toutes les merveilles qui lui sont attribuées par des écrivains trop confiants. « Quand un enfant est enfermé dans la société des hommes et des femmes, écrit-elle, il acquiert bientôt cette espèce de maturité précoce qui arrête le développement de toutes les facultés de l'âme. Veut-on faciliter l'essor de ces facultés, il faut exciter l'enfant à penser par lui-même, ce qu'il ne pourra faire qu'avec des enfants de son âge. Il faut donc l'envoyer à une école où il puisse se mêler avec un certain nombre de ses égaux ; car ce n'est qu'à l'école de l'égalité que nous pouvons nous former une juste opinion de nous-mêmes.

Ces observations judicieuses amènent l'éducatrice anglaise à affirmer la nécessité d'établir des écoles d'externes. Ces écoles seraient des établissements nationaux, afin que le maître ne fût pas dépendant du caprice des parents.

« Cette dépendance, dit-elle, a des conséquences plus funestes qu'on ne le croirait d'abord. Pour plaire à des parents souvent ignorants, le maître oblige la pauvre petite machine à quelque effort extraordinaire qui dérange les rouages et arrête les progrès graduels qu'elle aurait pu faire. La mémoire se charge de mots inintelligibles pour en faire une vaine parade, sans que l'intelligence acquière aucune idée distincte. Combien de temps on perd à leur apprendre à réciter ce qu'ils n'entendent pas, pendant qu'assises sur des bancs, toutes avec leurs plus belles parures, les mamans écoutent avec ravissement ce petit babil de perroquet, cette déclamation ridicule faite avec toute la pompe de l'ignorance et de la sottise ! »

Après ce curieux aperçu, étudié sans doute sur le vif dans ses essais d'enseignement public, miss Wollstonecraft nous fait connaître un plan d'éducation nationale dont quelques idées sont empruntées, dit-elle, « à un écrit fort intéressant du ci-devant évêque d'Autun. Le gouvernement devrait établir pour chaque âge des écoles d'externes où les garçons et les filles seraient élevés ensemble. L'école devrait être absolument libre et ouverte à toutes les classes de citoyens. Pour prévenir toutes les distinctions de la vanité, il faudrait qu'ils fussent habillés de même et tous soumis à la même discipline ». Et, en fait de discipline, elle émet une idée très originale, mais peu pratique assurément « Il faut que les enfants soient jugés par leurs pairs, afin de graver profondément dans leur cœur les principes de la justice. »

On voit d'ici une classe de jeunes bambins transformée en tribunal qui juge en dernier ressort et qui connaît de tous les délits ! Il est vrai que les délits seront bien rares dans cette école idéale, riante à l'œil et à l'esprit. Mary nous la peint entourée d'une large pièce de gazon où les enfants pourront s'exercer utilement, car à cet âge, observe-t-elle avec tendresse, on ne doit pas les astreindre à être sédentaires plus d'une heure de suite. Elle aime l'enseignement enjoué qui ne s'impose pas comme une doctrine, mais qui devient une récréation de l'intelligence en perfectionnant les sens. C'est ainsi et à la manière socratique que les matières de son vaste programme seront enseignées. Elle veut que les jeunes filles et les jeunes garçons étudient en commun la botanique, la mécanique, l'astronomie, les mathématiques, l'histoire naturelle, la physique, l'histoire, la morale, la politique, l'anatomie, la médecine et la religion. Si Mary réprouve les pratiques extérieures du culte, elle adore l'Être suprême et le reconnaît comme l'auteur de tout ce qui existe. — Un enseignement scientifique aussi étendu ne lui fait pas oublier le charme des études littéraires, car, dit-elle, le cœur se dilate à mesure que l'intelligence se fortifie. L'austère Anglaise se montre sévère à l'excès

pour « ces absurdes romanciers qui, par un jargon sentimental, corrompent le goût et éloignent le cœur des devoirs journaliers »; c'est avec un certain mépris qu'elle plaint les femmes qui trouvent du plaisir à ces sortes de lectures; mais elle est de l'avis de Mme de Sévigné : elle aime mieux qu'on lise des romans que de ne rien lire du tout, car elle estime que des opinions erronées valent mieux que l'absence d'opinions. Le meilleur moyen de corriger le goût des romans, suivant elle, est de tourner en ridicule ces sortes de productions. Elle ajoute : « Si une personne judicieuse, avec quelque talent pour la plaisanterie, voulait prendre la peine d'en lire quelques-uns à une jeune personne et lui faire sentir par des tons et des comparaisons convenables quelle sotte et ridicule charge de la nature humaine les romans leur présentent, il serait facile, je crois, de substituer des opinions justes aux sentiments romanesques. » — Quant à l'histoire, elle ne la regarderait guère comme plus utile que les romans, si on la bornait à de simples biographies. Elle y voit une étude d'un ordre plus élevé et veut qu'on y observe le caractère des différents siècles, les progrès accomplis dans la politique et dans les arts, la suite philosophique des événements. — Ces hautes considérations ne lui font point sacrifier les goûts artistiques : elle recommande la musique et le dessin comme d'excellentes récréations. — Elle n'entend point qu'on néglige la gymnastique en plein air et la danse, qui fortifient le corps et donnent de la grâce naturelle aux mouvements. Passant même à des idées toutes pratiques, notre éducatrice veut que ses jeunes élèves se rendent trois ou quatre fois par semaine dans des sortes d'écoles professionnelles où ils s'exerceront aux travaux manuels. — En aucun cas, Mary ne conseillera à la femme d'abandonner le sac à ouvrage pour la giberne; mais, adversaire résolue de la force brutale, elle verrait avec plaisir la baïonnette se métamorphoser en hoyau. La guerre défensive, déclare-t-elle, est la seule que l'on puisse justifier.

Ce plan d'instruction nationale qu'elle donne comme une « ébauche encore mal digérée » est accompagné de réflexions fines, d'observations judicieuses sur la manière dont il faut élever les enfants. La tyrannie dans l'éducation la révolte autant que la tyrannie dans la société. Elle croit qu'en toute circonstance il est possible de faire appel à la raison. « Il est plus aisé sans doute, dit-elle, de commander que de raisonner; mais les honnêtes gens et les sages n'exigent pas qu'on les respecte sur parole : convaincus de leur droit, ils ne redoutent point le jour de la raison. Une obéissance servile gêne les facultés intellectuelles. » Locke avait dit : « Si l'âme est trop comprimée, trop abaissée dans les enfants, si l'on tient trop la main à leur conduite, ils perdent toute leur vigueur et toute leur habileté ». — « Je suis persuadée, ajoute miss Wollstonecraft, qu'il n'est pas possible d'apprivoiser un enfant par force, lorsqu'on a eu l'imprudence de le laisser devenir indocile; car chaque atteinte portée à la justice dans l'éducation des enfants affaiblit leur raison et les rend lâchement artificieux, ou farouches et arrogants. » Pour conquérir ces natures rebelles, elle conseille l'affection. Il faut aimer les enfants pour en être aimé et gagner ainsi leur confiance; les sentiments tendres du cœur s'éveillent alors en eux, et tout devient facile.

Elle recommande aux parents et aux maîtres l'égalité d'humeur, car les plus jeunes enfants discernent avec une grande habileté les motifs d'après lesquels agissent ceux qui les dirigent. « J'ai entendu moi-même, conte-t-elle, une petite fille dire à sa bonne : « Maman m'a joliment grondée ce matin parce que ses « cheveux n'étaient pas arrangés à sa fantaisie! » La remarque était impertinente; cependant elle était juste. » A ce sujet, Mary blâme la conduite de ceux qui habituent les enfants à approuver les fautes de leurs parents, parce que ces complaisances les rendent encore plus indulgents pour leurs propres fautes. Sévère pour les droits paternels, elle ne les reconnaît que s'ils résultent du devoir accompli. Elle n'admet point que les parents puissent exiger de leurs enfants une obéissance aveugle, quand ils ne méritent point une soumission raisonnable.

On voit que l'amour exagéré de l'indépendance et le souvenir des injustices subies dans son enfance entraînent Mary Wollstonecraft à des principes extrêmes. Il n'est pas toujours possible de dire à un enfant le pourquoi des choses, et bien souvent il sera nécessaire d'exiger l'obéissance sans qu'on puisse même essayer de convaincre la raison, endormie encore dans les cerveaux enfantins. Mais où la vaillante éducatrice est dans le vrai, c'est lorsqu'elle nous presse d'éveiller cette raison, de l'exercer par tous les moyens que nous offrent les événements journaliers de la vie scolaire, les êtres et les objets qui nous environnent. C'est, du reste, sur cette base rationnelle que repose la pédagogie du XIXe siècle.

V.

Ce n'est point seulement dans le domaine de l'éducation que Mary Wollstonecraft porte les vues de son esprit réformateur. Plus politique encore qu'éducatrice, son œuvre s'attaque à tous les abus qu'elle croit découvrir dans la société. Elle se sent profondément atteinte par celui qui place la femme sous l'autorité de l'homme. « Il faut espérer, dit-elle, qu'on pourra, dans ce siècle éclairé, combattre sans danger le droit divin des maris, comme le droit divin des rois. Quoiqu'on ne puisse pas se flatter de les convaincre tous, il est pourtant vrai que lorsqu'on attaque un préjugé dominant, les sages examinent et laissent les insensés crier à l'innovation. »

Tout en maintenant fermement ses revendications

en faveur de l'égalité sociale, elle se défend de vouloir arracher son sexe aux doux devoirs du foyer. Elle s'arrête même avec complaisance sur le rôle de la femme dans la famille.

« Qu'on ne me prête point, écrit-elle, l'idée de vouloir intervertir l'ordre des choses. Je conviens que, d'après leur constitution, les hommes semblent destinés par la Providence à nous être supérieurs physiquement; mais leurs vertus doivent-elles différer des nôtres? Je ne le crois pas. Les femmes, considérées comme des êtres moraux et raisonnables, doivent tâcher d'acquérir la perfection humaine par le même moyen que les hommes et ne pas être élevées comme une espèce enfantine, « une moitié d'être », suivant le paradoxe dédaigneux de Rousseau. Les femmes ont des devoirs différents à remplir; mais ce sont des devoirs humains, et je soutiens effrontément que les principes doivent en être les mêmes. Faites des femmes, de libres citoyennes, et elles deviendront de bonnes épouses et de bonnes mères. »

C'est d'un ton ému qu'elle nous trace le tableau naïf d'une famille unie par les liens de l'intelligence autant que par ceux du cœur. A ce foyer idéal, la femme épouse et mère a su rester l'égale de son mari — un ami et non un maître.

« J'ai vu avec plaisir, nous dit-elle, une femme nourrir ses enfants et remplir les devoirs de son état sans partager avec personne les soins du ménage. Je l'ai vue se parer elle-même et orner ses enfants, sans autre luxe que celui de la propreté, pour recevoir son mari, qui, revenant le soir fatigué à la maison, y trouve un feu clair et le sourire de sa petite famille. Mon cœur aime à se fixer au milieu d'un tel groupe et palpite d'une émotion sympathique quand le bruit d'un pas sur lequel on ne se méprend point excite un agréable tumulte. Je pense que deux époux de ce genre, nécessaires l'un à l'autre et vivant dans une dépendance mutuelle parce que chacun remplit ses devoirs, je pense, dis-je, qu'ils possèdent tout ce qu'on peut attendre de la vie. »

VI.

Ce n'est qu'en 1796 que Mary réalisa pour elle-même cet idéal en épousant M. Godwin, littérateur distingué, qui avait su apprécier les nobles qualités de cette vaillante émancipatrice. Elle avait alors trente-sept ans. Voici le portrait que M. Godwin nous trace d'elle à cette époque :

« Sa taille était moyenne et bien proportionnée, sa figure pleine, ses cheveux et ses yeux bruns, ses traits agréables, sa voix douce et susceptible de modulations, quoique d'une faible étendue. Lorsqu'elle s'abandonnait dans une conversation familière et amicale, ses manières et son ton gracieux subjuguaient le cœur. Elle était idolâtre de la vie domestique. Personne mieux qu'elle ne savait trouver des sensations agréables dans une foule de petites circonstances que d'autres eussent à peine remarquées. »

M. et Mme Godwin avaient les mêmes goûts littéraires, les mêmes idées philosophiques, les mêmes aspirations libérales. Leur union justifia cette noble pensée de Mary : « C'est le respect pour les qualités intellectuelles qui soutient la tendresse pour la personne. » L'indépendante Anglaise était enfin parvenue au port, non sans avoir essuyé quelques tempêtes; mais au milieu des plus violentes bourrasques elle garda la noble fierté de son âme et le vif sentiment de sa dignité. Elle fut victime : qui pourrait la condamner? « Il serait difficile, écrit son mari, de jeter un coup d'œil sur la vie de cette femme supérieure sans être saisi de tendresse et de respect. »

Quelques années avant son mariage, vers 1792, elle vint à Paris où elle demeura pendant deux ans. Là elle retrouva Thomas Paine, qu'elle avait connu autrefois à Londres; elle se lia intimement avec Ellena Williams, dont l'esprit élevé et l'intelligence cultivée la charmèrent. A plusieurs reprises elle tenta de voir Mme Roland; mais des circonstances malheureuses empêchèrent ces deux femmes de se réunir. La plupart des chefs de la Révolution, Barbaroux et Brissot surtout, accueillirent Mary Wollstonecraft avec enthousiasme. Ce dernier, qui s'y connaissait, l'appelait une véritable charmeuse. Ce qui devait surtout séduire en elle, c'était son aimable sincérité. Elle parlait sans prétention, comme elle écrivait. Le lyrisme chez elle résulte de l'exagération passagère de sentiments généreux, mais trop ardents. Lorsqu'elle abandonne le ton déclamatoire pour écrire simplement, « à la française », comme elle le dit en riant, son style est charmant. Elle analyse avec finesse les doctrines d'éducation alors à la mode en Angleterre et en France.

J.-J. Rousseau, nous l'avons vu, n'échappe pas à la vigueur de ses raisonnements; on peut même dire qu'il fut le plus maltraité, bien que le docteur Fordyce et le docteur Gregory, étonnés de se trouver en compagnie aussi illustre, lui fassent cortège. Elle se moque agréablement de Mme Piozzi et de « ses grandes phrases à la Johnson ». Mme de Staël même ne trouve pas grâce à ses yeux. L'illustre baronne a eu pour Rousseau une admiration sans réserve : dès lors Corinne au Capitole n'attendrit pas le cœur de l'intransigeante Anglaise. En quelques lignes pleines de bon sens, Mary Wollstonecraft caractérise la méthode de Mme de Genlis, « dont les vues sont étroites et les préjugés aussi déraisonnables que tenaces. Il y a néanmoins dans ses écrits, dit-elle, des sentiments qui honorent son esprit et son cœur ».

Les éducatrices anglaises sont traitées plus favorablement. Les lettres de mistress Chapone, écrites avec bon sens, modestie et naturel, renferment d'utiles observations : Mary n'en parle que pour payer à l'auteur un tribut de respect. « Je ne suis pas toujours de son avis, dit-elle; mais je l'estime toujours. »

Ces mots d'estime et de respect rappellent à son souvenir Mme Macaulay, « la femme la plus distinguée que



l'Angleterre ait jamais produite. Je ne veux point, écrit-elle, l'appeler une intelligence mâle parce que je n'admets pas cet arrogant accaparement; mais je conviens que son style nerveux et clair n'a rien de féminin. N'est-elle pas un exemple des profondes connaissances que peut acquérir une femme, quoi qu'en disent les détracteurs de mon sexe qui jugent ces connaissances incompatibles avec nos faibles organes? » Mary s'indigne de l'ingratitude de ses contemporains, qui ont laissé mourir cette femme remarquable sans s'acquitter envers elle. Pour l'honneur de son pays, miss Wollstonecraft espère que la postérité sera plus équitable : elle a été bon prophète.

Après cette trêve pédagogique, l'apôtre des droits de la femme entre de nouveau en lice contre lord Chesterfield, dont elle trouve le système immoral. Elle ne craint point d'assurer que la science du monde ne doit pas entrer dans l'éducation; car, ajoute-t-elle, « une connaissance prématurée des défauts de l'humanité est le moyen le plus sûr de resserrer le cœur et de glacer cette ardeur naturelle qui produit les grands talents et les grandes vertus». De plus, elle pense que la connaissance des erreurs humaines, à un âge où la bienveillance n'est pas encore éveillée par le sentiment de la faiblesse individuelle, dispose à l'égoïsme et au mépris des hommes. Peu lui importe qu'un jeune homme entre dans le monde avec des espérances mensongères, si ces espérances lui font accomplir de grandes choses.

Faire de grandes choses, voilà bien l'idéal de l'éducatrice anglaise. Si Mary réclame l'indépendance et le développement de l'intelligence, c'est avec la conviction que cette indépendance et ce développement aideront l'âme à atteindre à la perfection. Elle voudrait que l'éducation ne préparât que des héros. Si ces aspirations sont illusoires, ne prouvent-elles pas la noblesse morale de celle qui en fit le culte de sa vie? De quelque façon qu'on juge l'œuvre de cette hardie réformatrice, quelque exagérées que paraissent ses revendications, les esprits éclairés ne liront pas sans un intérêt attendri les pages dans lesquelles elle place au-dessus de toute considération sociale l'idée du travail et de la vertu. Mary Wollstonecraft Godwin n'espérait pas de récompense terrestre. La pauvre femme eut raison, car la vie la traita durement et la mort la surprit au milieu d'un bonheur qu'elle goûtait à peine depuis dix-huit mois, au moment où elle avait la joie d'être mère. Dans le cimetière de Saint-Pancrace Midlesex, on a érigé à sa mémoire un simple monument portant l'inscription suivante :

MARIE WOLLSTONECRAFT GODWIN
Auteur de la *Défense des Droits de la Femme*
Née le XVII Avril MDCCLX
Morte le X Septembre MDCCXCVII

MARIE CHATEAUMINOIS DE LA FORGE.

DE PARIS AU TONKIN

D'après M. Paul Bourde

Ceux qui n'ont pas été au Tonkin et qui désirent le connaître n'ont qu'à lire les lettres de M. Paul Bourde, adressées d'abord au journal le *Temps* et aujourd'hui réunies en un volume (1). C'est la peinture vive et vivante des choses; c'est un panorama, c'est un feu d'artifice, c'est un éblouissement. On a la vision féerique du voyage, les impressions de l'arrivée, le spectacle de la guerre, les sensations du climat. Quand on a lu ce merveilleux petit volume, on a passé le canal de Suez, navigué dans la mer Rouge, traversé l'océan Indien, aperçu la côte verte et basse de Cochinchine, couché derrière les planches disjointes de l'hôtel d'Hanoï et marché dans la boue des rizières, aussi véritablement que l'auteur des lettres lui-même, puisqu'après tout la réalité des objets est dans la perception que nous en avons et que cette perception, M. Bourde a le don de nous la transmettre.

L'ouvrage se divise naturellement en deux parties : la partie pittoresque, la partie politique. Correspondant d'un grand journal, M. Paul Bourde n'a pas été envoyé sur le théâtre de la guerre uniquement pour faire des tableaux. S'il est allé voir les choses de près, c'est pour en mieux raisonner. Nous ne saurions nous faire garants de la justesse de ses conclusions; mais il nous semble qu'un pareil esprit, éclairé par l'observation directe et par un certain degré d'expérience, n'en saurait guère tirer de fausses.

I.

Partons avec lui de Marseille et arrivons tout d'un trait à Port-Saïd, « Cythère européenne où des vauriens de toute espèce sont embusqués pour attendre les gens qui ont fait fortune aux Indes », et à Suez : « deux villes nées du commerce, qui ont toute la désolation des lieux que la nature n'a point elle-même désignés pour l'habitation de l'homme ».

Si l'on ôtait à la Hollande ses tapis de verdure, on aurait les environs de Port-Saïd, une terre plate à demi noyée. Des flaques d'eau vous renvoient en reflets aveuglants la dure lumière qui les frappe; mais « bientôt le sable l'emporte, les oiseaux disparaissent, rien ne bouge plus sur cette terre morte, si ce n'est de loin en loin quelques chameaux à la mine chétive et pelée, que suivent des Arabes en guenilles, avec ce pas allongé et solennel du nomade qui a l'infini devant lui ».

Ces impressions sont de l'ordre physique et ne tou-

(1) *De Paris au Tonkin.* — 1 vol. in-12. Calmann Lévy.

chent point notre cœur. Mais voici une impression morale qui traverse notre poitrine de Français. Hélas! M. Paul Bourde l'a senti, comme nous le sentons tous : le prolongement de la France en Orient, en Égypte, aux Indes, n'existe plus ou presque plus! Autrefois, nous nous sentions chez nous jusqu'à Chandernagor; aujourd'hui, passé l'Égypte, où subsiste encore le souvenir d'une influence qui n'est amoindrie que d'hier, notre pays n'est plus rien, ne compte plus. « De Suez à San-Francisco, sauf dans l'Indo-Chine, on ne trouve partout que la race anglaise, forte, entière, âpre, exclusive, orgueilleuse, dédaignant tout ce qui n'est pas elle : le rayonnement de Paris s'arrête à la Méditerranée. »

Un moment après, quand il passe devant l'empire britannique des Indes, M. Paul Bourde fait à ce sujet une réflexion d'une grande justesse. « Connaît-on vraiment, dit-il, l'Anglais en Angleterre? Non : il faut le voir sur le théâtre de sa gloire. Ce qui dans son île paraît en lui étroit, égoïste, brutal, ici paraît légitime. Comment ne se croirait-il pas le premier dans le monde, à voir qu'il y occupe la première place? Il est le maître de deux cent cinquante millions de sujets... Quand je pense que des économistes examinent gravement si l'Inde a coûté à l'Angleterre plus qu'elle ne lui a rapporté! Laissez vos statistiques, pauvres aveugles, car vous n'y ferez jamais entrer le plus évident, quoique le plus rebelle aux chiffres, des avantages de cette conquête : l'exultation de l'âme anglaise, qui a rendu la race capable de toutes les ambitions et de toutes les entreprises. » N'est-ce pas là, en effet, le secret de ce que vaut en toute chose le succès et la victoire? L'exultation de l'âme nationale, la confiance en soi-même, mère du courage et de la force, n'est-ce pas là ce qui fait les nations grandes et puissantes? Croit-on que la contribution des cinq milliards et l'annexion de deux provinces aient été pour l'Allemagne tout le fruit de la guerre de 1870? Croit-on que la force d'expansion, l'esprit politique qu'elle a montrés depuis soient dus uniquement à M. de Bismarck, que la hardiesse accrue de la nation n'y ait point aidé et que, selon l'expression de M. Bourde, la « gloire » n'ait pas été pour elle « la semence des audaces »? C'est là ce que l'on peut d'avance répondre à ceux qui veulent peser dans les balances du marchand les avantages et les pertes de l'expédition du Tonkin. N'est-ce donc rien pour l'amour-propre, pour la grandeur de la nation, que de pouvoir insérer dans une phrase comme celle de M. Bourde que nous citions tout à l'heure : « De Suez à San-Francisco notre pays ne compte presque plus », la parenthèse : « sauf dans l'Indo-Chine »?

Le plus intéressant épisode de son voyage est la visite faite à Ceylan au grand prêtre du temple bouddhiste construit sur le pic d'Adam, le site le plus légendaire qu'il y ait dans le monde. Au sommet du cône, qui domine la mer des Indes, est marquée l'empreinte gigantesque d'un pied humain, que les bouddhistes considèrent comme le pied de Bouddha, les sivaïtes comme le pied de Siva, les chrétiens et les musulmans comme le pied d'Adam, ce qui fait de ce pic, pour les croyants des quatre religions, un lieu également sacré.

Un grand séminaire est annexé au temple, et là domine un homme qu'on peut à beaucoup d'égards comparer au pape de Rome, avec qui les princes de l'extrême Orient correspondent, dont des millions d'hommes vénèrent le nom et qui a conçu le projet extraordinaire de convertir l'Europe elle-même à ses doctrines : « Oui, l'Europe! et non pas en partant des basses classes, comme jadis le christianisme, mais en commençant par les esprits les plus cultivés, qui, sous la double action de la science contemporaine et du découragement religieux, seraient d'ores et déjà devenus des bouddhistes sans le savoir. »

L'entrevue de notre voyageur et de ses compagnons avec le grand-prêtre est rendue visible et sensible :

« En pénétrant dans le jardin, nous vîmes de jeunes bonzes, en robe jaune orange, le visage plus blanc que les autres indigènes, qui allaient et venaient; quelques-uns d'entre eux étaient tellement amaigris par les jeûnes et les macérations, et leurs jambes en étaient si bien réduites à la peau et aux tibias, que leurs larges pieds semblaient littéralement emmanchés d'un bâton. Le jardin, comme un symbole des doctrines qui s'y enseignent, était ouvert à tous venants, et des bandes d'enfants charmants, couleur de bronze neuf, nous entourèrent familièrement, jusqu'à ce qu'on vînt nous annoncer que le grand prêtre, Sumangala, était prêt à nous recevoir.

« Cet homme aux ambitions si hautes nous reçut avec la simplicité d'un philosophe, sous une modeste véranda aux murs lavés au lait de chaux. Ses disciples vinrent se grouper autour de lui pour recueillir les paroles qui tomberaient de sa bouche. Les uns se tinrent debout; les autres s'accroupirent sur les marches de la véranda. Ses cheveux et sa barbe grise coupés court laissaient apparaître la structure d'une tête de buste antique, massive et volontaire; il drapait son vêtement jaune de bonze à la manière d'une toge, l'épaule droite sortant nue et libre; et il était étendu, accoudé, sur un de ces lits de repos que les Européens ont introduits à Ceylan et dont le style empire affecte des airs romains. Nous crûmes voir Sénèque, non celui de la légende, écrivant sur une table de bois précieux, avec un stylet d'or, son traité sur le mépris des richesses; mais Sénèque ayant mis sa conduite d'accord avec sa doctrine et vivant heureux dans le dédain des vains plaisirs. »

La conversation engagée entre le représentant du bouddhisme et celui du christianisme, ou plutôt du scepticisme européen, fut des plus curieuses. Sumangala insista spécialement sur la concordance de ses doctrines avec les conclusions de la science moderne et se plut à se servir dans ses définitions des formules

et des mots habituels à nos savants. Il exposa ensuite la morale bouddhiste, une des plus belles qui aient été enseignées aux hommes : Obéissance aux parents, amour des enfants, dévouement aux amis, indulgence envers les inférieurs, bonté envers les animaux, respect des prêtres et des gens instruits, tolérance, charité, fraternité universelle. Seulement, à cette loi religieuse (comme, au reste, à bien d'autres) la sanction manque, ou bien elle est basée sur des symboles qui, pris au pied de la lettre, seraient simplement des fables. M. Paul Bourde le sentit, et il continua de penser que « nous autres, hommes d'Europe, avec notre incurable doute plein d'angoisses et de désespoir, si nous sommes moins près de la paix intérieure que les bouddhistes, nous sommes aussi moins éloignés de la vérité ».

Avant de congédier ses hôtes, Sumangala leur fit remettre un petit *tract* à la façon anglaise, intitulé : *A buddhist catechism*, rédigé par le colonel Olcott, président de la *Theosophical Society*, dans le but de mettre l'essence du bouddhisme à la portée des lecteurs européens. Il leur annonça en même temps que ce catéchisme venait d'être traduit en français.

II.

Il y a loin de ces penseurs, de ces résignés au néant, qui ont célébré par une cérémonie religieuse spéciale l'entrée de Charles Darwin dans le *nirvâna*, aux jouisseurs vulgaires de l'Annam, « savourant sans arrière-pensée leurs voluptés grossières et portant sur leur front quelque chose de bas qui fait mal à voir; vieux enfants qui ignorent ce qui constitue pour nous la dignité personnelle; avec cela, très rusés, très fins, si fins qu'après deux jours qu'ils vous approchent, ils devinent déjà vos faibles et les exploitent ».

Les deux grands chapitres du livre de M. Bourde sont la reconnaissance sur Sontay et la prise de Bac-Ninh. Il suivait l'armée; et, s'il n'a pas tout vu de ses yeux (car, à la guerre, on ne voit jamais qu'un petit coin du tableau), les échantillons qu'il a recueillis des marches accomplies, des combats engagés, suffisent à nous donner l'idée de l'ensemble.

Les marches, ah ! les marches à travers ces champs détrempés, c'est, dans cette guerre comme dans bien d'autres, le côté le plus pénible de l'entreprise ! Le sol du Tonkin, tout couvert de rizières constamment inondées, est une argile compacte; les routes sont des digues étroites où il est rare que deux hommes puissent passer de front. Que de temps il faut pour qu'un corps nombreux se transporte d'un point à un autre, quand les hommes ne peuvent marcher qu'à la file et en glissant à chaque pas !

Généralement on place à l'avant-garde des tirailleurs annamites et des volontaires tonkinois, plus propres que les soldats français au service d'éclaireurs dans ce pays. Leurs cheveux longs, roulés en chignon sur le sommet de la tête et retenus par un peigne d'écaille, leurs petits chapeaux ronds de bergères, garnis de brides, leurs visages glabres, leurs membres grêles, et le pantalon ample qui simule une jupe, les font ressembler à des femmes. Ils ne sont point chaussés, ce qui est un avantage dans une contrée où il faut se mettre à l'eau dès qu'on quitte les digues, digues que l'on quitte à tout moment sans le vouloir, car il suffit que le pied glisse pour qu'on enfonce dans la rizière.

On est en marche sur Bac-Ninh :

« Une couche savonneuse, glissante et traîtresse, comme le pire des verglas, recouvre les étroites chaussées de terre glaise. Impossible de s'y tenir en équilibre; et, si l'on ne s'y tient pas en équilibre, à droite et à gauche c'est la rizière avec ses gouffres sournois. Six mille coolies ont été engagés pour traîner les pièces et porter les bagages. Vêtus d'une guenille jetée sur l'épaule, ils ont passé la nuit dans la boue, sous la pluie fine qui vous pique au visage. On se sent glacé soi-même à voir leurs membres jaunes exposés sans défense aux morsures de ces rudes matinées. Pauvre bétail humain, tremblant de misère, la face abrutie, les bras gourds, ils vont se réatteler aux cordes et aux brancards. Les artilleurs français se mêlent à eux et l'on recommence à traîner les canons. Souvent le chemin n'a pas les soixante centimètres nécessaires pour l'usage des deux roues; alors soldats et coolies descendent dans la rizière et pataugent dans l'eau pour en porter une pendant que l'autre continue à tourner.

« Plus loin, le sentier défoncé manque brusquement et plonge dans une fondrière; les pièces disparaissent à demi englouties; des escouades de renfort viennent à l'aide, et, quand ils sortent de ces terribles passages, soldats, coolies, canons, prolonges n'ont plus figure reconnaissable; les uniformes, ignoblement souillés, n'ont plus de couleur, et les canons, trempés et retrempés dans la boue liquide, ont l'aspect informe de troncs d'arbres que roulent les rivières débordées. On va ainsi sur ces chemins innommables, sous une pluie fine qui vous pique au visage comme des pointes de glaçon, au milieu d'une brume grise qui enveloppe la rizière d'une sorte de limbe sans issues apparentes, où une armée se débat contre la glaise qui la happe aux jambes et essaye de l'enliser au fond de ses bourbiers. Les officiers, héroïques à leur façon, mettent la main aux roues pour rendre le courage à leurs hommes; et les soldats, voyant que le travail des coolies est quelque chose de surhumain, ne frappent point ces pauvres gens et, loin de s'irriter, s'attendrissent. »

Où donc allons-nous ainsi, à travers ces obstacles obscurs, ces difficultés en apparence sans gloire? M. Paul Bourde l'a dit tout à l'heure : d'abord, à « l'exultation de l'âme nationale », ce bienfait sans nom et sans limites de la victoire; ensuite, à quelque progrès, indéterminé, mais certain, qui s'opérera dans

la condition d'une branche importante de la famille humaine. Et ce progrès en train de s'accomplir, tout le monde le paye : le Français, qui, au sortir des plaines humides, va mourir à l'hôpital, ou qui, après la bataille, brûle de fièvre à l'ambulance; le malheureux Tonkinois, qui se voit dépouillé, ruiné par le passage de ses libérateurs. Car, il faut le dire, si notre armée s'abstient du pillage, elle était forcée de traîner après elle des milliers de coolies, qui sont une pluie de sauterelles pour le pays qu'ils traversent. Bande affamée, vorace, partie de Hanoï avec l'intention bien arrêtée de profiter des hasards de la guerre, « cette tourbe immonde de coolies passe aux trous des haies comme l'inondation silencieuse aux brèches d'une digue, se glisse dans les ruelles des villages, soulève les cloisons de bambous, s'introduit dans les demeures, étouffe les cris pour ne pas s'attirer une prompte répression, va, avec le flair que lui donne la communauté d'habitudes, droit aux cachettes, et fait de notre passage un fléau ». Ces indispensables auxiliaires étaient un instrument de dévastation que nous promenions avec nous et qui nous aliénaient les populations. La guerre est lourde à nos amis.

Bac-Ninh est pris : le général de Négrier est dans sa gloire. Le général Millot vient le rejoindre. « Nous passons à travers des rues pleines de fumée, de choses rompues, d'indigènes hagards et de cadavres déjà décomposés, qui nous saisissent d'une horreur tragique. Mais la porte de la citadelle, surmontée d'un mirador avec deux étages de toits recourbés, est chargée de soldats français qui acclament les généraux; le drapeau tricolore flotte au-dessus, les clairons sonnent aux champs, et ce moment nous donne à tous une sensation délicieuse. »

Cette émotion patriotique passée, on se met à réfléchir. Les centaines de Français dont les os sont retournés à la poussière dans le cimetière d'Hanoï, « victimes du devoir dont il ne reste que la part anonyme qu'ils ont prise aux destinées de la patrie »; les lamentations qui montent des toits de paille de tant de pauvres paysans tonkinois ruinés par la guerre; les pleurs de ces mères qui frappent sur le ventre de leurs enfants pour montrer qu'ils sont vides, tout cela dit assez qu'il faut que ces héroïsmes et ces douleurs portent leurs fruits.

III.

La convention de Tien-Tsin avait été, dit M. Bourde, une bonne fortune inespérée. Il avait fallu, pour la conclure : de notre côté, un officier entreprenant, connu et aimé de Li-Hung-Chang, qui tira parti de l'émotion causée par la honteuse déroute des troupes chinoises à Bac-Ninh et des craintes inspirées par les projets menaçants que la presse anglaise prêtait à la France; du côté de la Chine, un mandarin éclairé, comprenant que la France serait tôt ou tard victorieuse et désireux d'épargner à son pays une pareille aventure. Mais ce mandarin n'est pas toute la Chine : au moment même où Li-Hung-Chang négociait avec le commandant Fournier, le parti hostile aux étrangers dominait dans le Tsong-li-Yamen et travaillait d'avance à faire rompre la convention (1).

C'est chose étonnante comme le public en France a peine à se mettre, en esprit, au diapason des peuples étrangers! Nous avons pu croire que le gouvernement chinois pensait faire une bonne affaire dans la convention de Tien-Tsin! Mais la Chine ne ressemble point à l'Europe; « les Chinois sont plus fiers d'être Chinois que nous ne le sommes d'être Français »; et rien, pas même le séjour en France, ne peut leur ôter ce sentiment : « Plus j'apprendrai la civilisation moderne, plus ma passion pour nos vieilles institutions augmentera, car elles seules réalisent ce qu'elles promettent : la paix et l'égalité », disait le colonel Tcheng-ki-Tong (2); et tout mandarin sent de même. Or que fait aux mandarins que le peuple soit foulé dans une guerre meurtrière? Qu'est le peuple pour un mandarin? Avant tout, il s'agit de sauver le prestige de l'empire; et le prestige de l'empire repose sur l'opinion dans laquelle vit la nation chinoise, que tous les autres peuples sont des tributaires du Fils du Ciel; tributaires souvent en rébellion, comme les Anglais et les Français, par exemple, deux peuples nouvellement arrivés du fond de l'Occident avec des présents, mais aussi avec des armes, et que châtiera l'empereur. Pour soutenir un pareil mensonge, il est évident qu'il faut à tout prix écarter les Européens des frontières, et voilà pourquoi les politiques chinois font tuer des armées pour que la France ne s'établisse pas au Tonkin, pays qui, en réalité, n'appartient pas à la Chine.

M. Paul Bourde écrivait, il y a trois mois, ces paroles qui empruntent aux derniers événements militaires un nouvel intérêt : « La convention de Tien-Tsin ne redeviendra un traité respecté que le jour où nous aurons enlevé Lang-Son et les autres places tonkinoises. A ce moment, Formose sera dans nos mains un gage important. Les droits prétendus de la Chine sur le Tonkin seront devenus purement platoniques : elle aura intérêt à traiter; elle traitera. » Puisse cette prévision se réaliser, la paix être rendue aux pauvres habitants du Tonkin, et l'héroïsme de nos soldats recevoir sa récompense dans « le progrès en train de s'accomplir » et dans « l'exultation de l'âme française »!

LÉO QUESNEL.

(1) Voy. *Li-Hung-Chang et le commandant Fournier; Li-Hung-Chang et le gouvernement français*, avec des documents inédits, dans la *Revue* des 11 et 18 octobre 1884.

(2) Voy. *les Chinois peints par eux-mêmes*, par Arvède Barine, dans la *Revue* du 25 octobre 1884.



CAUSERIE LITTÉRAIRE

I.

M. Émile Amiel a la passion du XVIe siècle; il en est de plus condamnables. Il a voué un culte aux esprits hardis ou même seulement laborieux qui ont alors soit émancipé la raison humaine, soit ouvert des voies nouvelles et plus larges à la science. Philosophes et philologues ont été les maîtres ou les ouvriers de la pensée. M. Amiel, qui s'enthousiasme justement pour ces fortes natures, qu'il appelle quelque part des « natures plantureuses », a choisi parmi elles, pour sujet spécial d'étude, le Brabançon Juste-Lipse (1). C'est un des moins plantureux cependant. Est-il au moins parmi ceux qui rompent avec le passé pour préparer l'éclosion d'un avenir meilleur? Pendant qu'on travaille autour de lui à émanciper et la langue nationale, tenue jusque-là en lisières, la pauvrette, et la pensée jusque-là opprimée par la scolastique, lui, qu'émancipe-t-il? Il écrivait le français très correctement, tout Brabançon qu'il était, nous dit Mirée, et voyez! Il remplit des *in-folio* d'imitations laborieuses de Sénèque, car c'est Sénèque qu'il a choisi pour modèle, et, parmi les poètes latins, c'est Stace qu'il admire : singulières préférences chez un homme qui va être un des arbitres attitrés du goût. Quant à émanciper la pensée, c'était le dernier souci de ce prudent élève des jésuites, qui fut un peu luthérien tant qu'il enseigna à l'université luthérienne d'Iéna, un peu calviniste à l'université calviniste de Leyde, et décidément catholique devenu professeur à l'université catholique de Louvain.

J'eusse été près du Gange esclave des faux dieux,
Chrétienne dans Paris, musulmane en ces lieux.

Un souffle de liberté agitait l'air; Juste-Lipse ferma sa fenêtre. Il fit plus : il demanda qu'on forçât les autres à faire comme lui et à fermer la leur. C'est ainsi qu'il faisait appel au glaive séculier pour protéger la religion d'État, la religion officielle. Autour de lui on se passionnait pour l'affranchissement de l'esprit humain, pour le progrès; lui se passionnait pour les vieux textes latins. L'amour de l'humanité, sentiment inconnu à ce savant dédaigneux de la foule ignorante. Que lui importaient tous ces gens étrangers et indifférents à la langue de Sénèque? C'était un érudit, homme docte, *doctieur* et *doctime*, comme on disait de Baïf; un érudit triste, tendu, sans grâce et aussi sans chaleur de cœur, sauf cependant en chaire et pour ses élèves. Alors il se mettait en frais et même jusqu'à être suspect de coquetterie. Ceux qui suivaient ses cours étaient toujours assurés d'un sourire. Plus encore : ils trouvaient dans leur maître un conseiller, un soutien et même, au besoin, un directeur de conscience. Il faut rendre justice, après tout, à ce fervent adorateur de l'antiquité qui a eu des tendresses spéciales pour ceux qui s'associaient à son culte. Ajoutons encore que, par certains côtés, son érudition offrait un attrait nouveau à ceux qui se pressaient autour de sa chaire. Juste-Lipse ne se bornait pas à restituer les textes par la philologie; il appelait à son aide une connaissance très précise et très complète des lois, des mœurs, des usages de la société antique. Il semblait qu'il eût habité la Rome impériale, contemporain de son cher Sénèque. Il faisait revivre le passé, ou, sinon revivre, car il n'avait pas le don de ressusciter, reparaître du moins. C'était là l'attrait spécial de son enseignement, comme c'est le mérite particulier de son œuvre.

Pourquoi M. Émile Amiel a-t-il choisi parmi les noms du XVIe siècle celui de Juste-Lipse? D'où vient cette préférence pour un érudit qui n'a guère été qu'un érudit, et encore pas parmi les plus aimables, car il n'avait guère lié commerce avec les Grecs, qui lui auraient communiqué sans doute un peu de leur grâce aisée et de leur souplesse délicate. Pourquoi ce choix, d'où vient cette préférence? Tout simplement de ce que M. Émile Amiel trouvait dans les déclarations faites par Juste-Lipse en faveur d'une religion officielle, d'une religion d'État, l'occasion de formuler ses théories personnelles sur la question. C'est une remarque faite depuis longtemps, mais fort juste, que souvent il faut chercher dans un *post-scriptum* de trois lignes le motif qui a fait écrire une lettre de six pages. Souvent dans le journalisme on ne fait une longue tartine, soit politique, soit littéraire, que pour y placer un mot. Ah! ce mot, par exemple, on y tient — bien autrement, vous concevez, qu'à l'article lui-même, qui n'est que le cadre, le prétexte. Donc M. Émile Amiel, conseiller général de la Côte-d'Or — c'est ainsi qu'il signe son introduction, — tenait à faire savoir ses opinions sur la séparation de l'Église et de l'État. Mais pour cela, n'est-ce pas, il fallait une occasion, un prétexte, un cadre. Juste-Lipse, voilà une occasion! Une étude qui embrassera et les longs travaux philosophiques et les courtes échappées vers les questions politiques et religieuses, voilà un excellent cadre! Excellent? Est-il excellent? Non, en ce sens que la préoccupation de M. Amiel, conseiller général de la Côte-d'Or, ne lui permet pas d'y mettre les choses à leur vrai plan. Ces échappées de Juste-Lipse vers les questions religieuses et politiques, ces échappées rares et d'un moment, prennent dans le tableau de M. Amiel une importance aussi grande que les travaux qui ont été pour l'érudit philologue l'occupation et la passion de toute sa vie. Ce qui n'a été que l'incident et l'accident se trouve ainsi démesurément grossi, en plein relief et en pleine lumière. Il n'y a plus proportion. Je ne prétends pas que la figure de l'érudit soit peinte

(1) Émile Amiel, *Un publiciste du XVIe siècle, Juste-Lipse.* — 1 vol. Paris, 1885. Alphonse Lemerre.

avec moins de soin que celle du politique : non, elle est très joliment léchée, au contraire; mais je me plains que la figure du politique soit, elle aussi, léchée. Je la voudrais brossée en deux temps, indiquée à peine et dans la pénombre.

Mais M. Amiel n'aurait pas eu alors l'occasion de formuler ses conclusions personnelles sur les rapports de l'État et de l'Église. Comme ces conclusions me semblent excellentes, à la fois libérales et modérées, tenant compte des temps, des lieux, de l'état de l'opinion, opportunistes en un mot, je ne regrette plus rien. Es-tu content, mon colonel? faisait dire Scribe à son vieux sergent. Es-tu content, Juste-Lipse? demandé-je à mon tour à l'érudit brabançon. Es-tu content des conclusions de M. Amiel? Et du haut du ciel, sa demeure dernière, Juste-Lipse me répond : Si vous saviez comme tout cela m'est égal! Mais dites donc de ma part au philologue A qu'il fasse souffrir moins cruellement les poètes latins qu'il prétend reconstituer, et au philologue B qu'il mette moins d'esprit à faire des contre-sens très ingénieux. — Vous voyez, la philologie, c'est encore, dans l'autre monde, sa seule passion, à ce brave Juste-Lipse.

II.

L'herbe pousse moins vite sur la tombe des morts que l'oubli dans le cœur des vivants. Je ne sais plus qui a dit cela le premier; mais MM. Aurélien Scholl et Gaston Lèbre se le sont répété en portant des fleurs au tombeau de Clément Laurier. Ils veulent donc, et c'est une pieuse pensée, ramener l'attention sur un nom qui mérite de ne pas disparaître dès maintenant. Voilà pourquoi ils viennent de publier les plaidoyers les plus saillants et quelques fantaisies littéraires du très spirituel, très incisif et mordant avocat (1). Une double étude, l'une sur l'œuvre, l'autre sur l'homme, précède ce recueil. M. Aurélien Scholl, qui a été l'ami intime de Laurier, a retracé d'un crayon fidèle les principales phases de cette vie mobile et agitée. Sur ses fluctuations politiques il n'insiste pas, et à quoi bon, en effet? Les austères, qui n'admettent pas qu'on change de ligne, ne se laisseraient pas convaincre. Pour les juges plus indulgents et surtout pour ceux qui ont connu Laurier, ce railleur, ce gouailleur, ce sceptique, ce Parisien quelque peu gavroche, fourvoyé dans la politique, un seul mot suffit et dit tout : Que diable allait-il faire dans cette galère?

Lui-même ne le savait pas trop. Un certain besoin d'aventures et les amitiés ou les relations de l'heure présente l'avaient entraîné. A Tours, secrétaire du gouvernement de la Défense nationale, il disait volontiers aux visiteurs : « Je ne sais pas ce que je fais ici; ce n'est pas mon opinion. » Plus tard, à la chute de M. Thiers, subissant l'influence du duc Decazes, il se coiffait d'une autre cocarde; puis bientôt il regrettait de l'avoir arborée. Il se demandait comment il pourrait s'en débarrasser, et, le jour où les projets de restauration monarchique préparés de longue main échouaient, il s'écriait dans un éclat de rire sec : « Enfin, nous avons fait faillite! »

Non, quand on a tant d'esprit, on ne se lance pas dans la politique. Non, car à chaque moment on y voit trop clair, on démêle trop bien les vues particulières, les intérêts et les ambitions de chacun, les motifs secrets qui ne s'avouent pas, et on ne peut se tenir de montrer que l'on n'est pas dupe. On devient l'enfant terrible en même temps qu'on est le témoin gênant dont la clairvoyance effraye.

Sur l'avocat, l'étude de M. Gaston Lèbre est excellente. Elle assigne à Laurier sa vraie place sans la surfaire. Les plaidoyers que contient le présent volume méritaient d'être conservés. Lisez surtout avec attention celui du 27 mars 1870, à propos du meurtre de Victor Noir, qui est tombé deux mois auparavant sous le revolver du prince Pierre Bonaparte. C'est un petit chef-d'œuvre. La démonstration par les faits et les témoignages avait déjà été faite par un premier avocat; Laurier la recommence à son tour, mais non pas par les mêmes moyens. Il procède, lui, par déduction psychologique. Des sentiments, des passions, des habitudes, des tendances et des facultés dominantes des deux héros de cette scène, le meurtrier et la victime, il tire la conséquence, conséquence fatale, inéluctable. Fénelon disait de Polybe qu'il a fait la mécanique de l'histoire; Laurier, ce jour-là, a fait de la mécanique morale et psychologique. De même qu'en écoutant Polybe nous disons : Rome doit triompher de Carthage, nous disons en écoutant Laurier : Ce prince doit assassiner ce journaliste. Ceci tuera cela. Et le journaliste n'a pas encore sonné à la porte du prince que nous le voyons par avance gisant à terre, percé d'une balle. Nous voudrions l'avertir, l'arrêter : Où vas-tu, imprudent? Ne sonne pas, malheureux!... — A côté de ce petit chef-d'œuvre, d'autres plaidoyers étincelants d'ironie, hérissés de traits piquants; puis d'ingénieuses fantaisies et des vers agréables sans prétention. Il eût été téméraire d'éditer un volume tout exprès pour publier ces vers; mais, dans un volume qui a d'autres éléments de vif succès, ils font suffisante figure.

III.

Ceci est un conte, *le Sphinx aux perles* (1). Un conte, ne l'oubliez pas, car vous iriez autrement reprocher à M. Gustave Haller de ne pas prendre souci de la vrai-

(1) *Plaidoyers et œuvres choisies de Clément Laurier*, notices par Aurélien Scholl et Gaston Lèbre. — 1 vol. Paris, 1885. G. Charpentier.

(1) *Le Sphinx aux perles*, par Gustave Haller. — 1 vol. Paris, 1885. Calmann Lévy.



semblance et de vous supposer par trop crédule. Pas une histoire, un conte, comme ceux de Scheherazade; et si le conteur se promène et vous promène dans le domaine de la fantaisie, vous n'avez pas à réclamer : il vous a prévenu. Et un conte moral, ce qui est plus grave encore ; mais, du moment qu'on vous a averti, qu'avez-vous à dire? Scheherazade ne conte pas pour conter, mais pour instruire. Et ce n'est pas à un calife blasé qu'elle s'adresse; c'est à vous, mesdames, et même à vous, mesdemoiselles. Scheherazade vous veut nlever vos eillusions sur vos maris présents ou futurs. Vous, vous êtes toute vertu, toute candeur, tout dévouement; eux sont ou seront des don Juan fatigués, des calculateurs songeant aux beaux yeux de la cassette; enfin, des monstres. Les moins mauvais sont ou seront des maris tièdes, parfois glacés. Que voulez-vous? votre candeur, votre ingénuité leur semblent fades. Il faudrait leur offrir du piment et vous leur présentez de l'orgeat. Alors, le buvant sans enthousiasme, ils soupirent : Oh! le piment d'autrefois! Mais Scheherazade ne tient pas non plus à désespérer les carafons d'orgeat; elle veut, au contraire, les engager à la lutte contre les flacons de piment. Son conte est une leçon. Et maintenant apprenez à vaincre Phryné, votre rivale, vertueuses épouses trop négligées.

Le moyen est un peu compliqué et pas à la portée de toutes les bourses. Il faut avoir un oncle d'Amérique excessivement riche, auquel vous confierez votre chagrin. Cet oncle, nabab et ingénieux, vous imposera l'isolement pendant une année ou deux. Ne vous récriez pas, vous verrez au bout de ce temps-là! Cet oncle aura à sa discrétion, prête à faire tout ce qu'il exigera d'elle, une Phryné exotique dont les dents blanches se détachent sur des lèvres rouges qui elles-mêmes se détachent sur un visage noir. Ce sera une négresse à la peau glacée et qui mettra sur sa poitrine des vipères enlacées en guise de broche. Cette Phryné noire se fera passer, aux yeux de votre mari, pour une Américaine excentrique, qui enlève les jeunes Français pour flirter avec eux en tout bien tout honneur. Et elle l'enlèvera, et elle lui fera subir le supplice de Tantale, et elle le ruinera de fond en comble, et elle lui fera croire qu'elle a empoisonné une vieille tante à lui, de Carpentras, qui tardait à le faire son héritier. A l'idée de ce crime, votre mari aura horreur de lui-même. L'oncle d'Amérique se trouvera là à point pour lui dire : Après avoir tué ta tante de Carpentras, tu n'as plus qu'à te tuer. Il prendra du poison, en effet, mais un faux poison, vous pensez bien. Deux heures de léthargie, et c'est tout. Et quand il se réveillera comme Juliette, vous serez près de lui comme Roméo. Et tout sera pardonné, et vous vivrez heureuse, et vous aurez beaucoup d'enfants.

Voilà l'histoire; je veux dire le conte. On vous a donné la recette, mesdames; à vous d'en user. Seulement n'oublions aucun des ingrédients : un oncle nabab, une Phryné très intelligente et un mari absolument stupide. Vous concevez bien : s'il avait un peu d'esprit, si peu que ce fût, il ne serait pas dupe de toute cette comédie. La recette ne sera donc pas d'un usage fréquent; mais, si le conte vous a diverties, mesdames, c'est là le point important.

IV.

Curieux phénomène! Étant donnés deux volumes de vers : l'un, *Évocations* (1), d'un radical farouche, M. Clovis Hugues; l'autre, *Vive le roi!* (2), d'un conservateur (cela va sans dire), M. Ch. Fox, de quel côté sera la douceur et la grâce, de quel côté la violence et l'allure farouche? Eh bien, c'est le radical qui est l'agneau, et le conservateur qui est le loup! C'est M. Hugues qui bêle, et M. Fox qui rugit! Voyez la dédicace du volume de M. Hugues : *A papa et à maman!* Et, dès les premiers mots, un programme de paix et d'amour.

> Vous me retrouverez tel que je suis; sans haine,
> Sans colère.

Quoi! sans haine, le tribun farouche? Quoi! sans colère? Voilà qui est étrange, par la croix de Jeannette! Et cependant rien n'est plus vrai. De ces pièces, datées bien souvent de l'exil ou de la prison, ne découle aucun fiel. Le prisonnier n'évoque guère que les souvenirs attendris. Il y a évidemment en cette âme exubérante et tumultueuse un fond réel de naïveté et de candeur. Quand ses fillettes grondent leurs poupées avec qui elles jouent à la maman, il se croit grand-papa, et, qui sait? peut-être en est-il plus persuadé que les fillettes ne le sont d'être mamans. Ce volume me charme donc par ce qu'il révèle de fraîcheur de sentiments et de jeunesse de cœur. C'est comme l'épanchement perpétuel d'une âme confiante qui vous conte ses petits secrets, ses joies, ses chagrins, les menus épisodes du foyer. Il faut bien ajouter que la forme, toujours abondante et facile, a aussi les inconvénients de cette facilité et de cette abondance. Un peu plus d'art, de ciselure, ne nuirait point.

Mais que l'agneau ne nous fasse pas oublier le loup : M. Ch. Fox exprime ses vœux, formule ses souhaits et exhale ses colères avec une verdeur parfois un peu brutale; mais il n'est pas sans talent et manie assez habilement le fouet de la satire.

MAXIME GAUCHER.

(1) *Les Évocations*, poésies par M. Clovis Hugues. — 1 vol. Paris, 1885.

(2) *Vive le roi!* par M. Ch. Fox. — 1 vol. Paris, 1885. E. Dentu.



BULLETIN

Chronique de la semaine

Sénat. — Le 20, le Sénat porte de trois à cinq le nombre des commissaires pour l'enquête relative aux élections du Finistère. — Le 24, lecture et discussion du rapport de M. Ninard sur les élections de l'Eure, qui sont validées par 181 voix contre 3, la droite n'ayant pas pris part au scrutin. — Le 26, après discussion sur la question d'incompatibilité, les élections de MM. Cornil et Robin (Allier et Ain), professeurs l'un et l'autre à la Faculté de médecine, ont été validées.

La discussion du budget a été commencée dans les séances des 20, 21, 23, 24 et 26. M. Chesnelong a prononcé un long réquisitoire sur les finances de la république; M. Tirard a répondu (20 février). Les chapitres du ministère des finances ont été adoptés sans discussion (21 février), ainsi que ceux du ministère de la justice. Sur le budget des cultes, M. de Pressensé a prononcé un éloquent discours en faveur des crédits supprimés par la Chambre. Les traitements de l'archevêque de Paris et des évêques algériens, ceux des chanoines et des membres du chapitre de Saint-Denis ont été rétablis (23 février). Le chapitre 8, relatif aux bourses des séminaires catholiques, a soulevé un débat entre M. Lucien Brun, qui demandait un crédit de 616 000 francs, M. Tolain, qui repoussait tout crédit, et M. Dauphin, rapporteur, qui, d'accord avec le gouvernement, proposait un crédit de 305 000 francs. Après un discours du ministre des cultes, formulant des réserves pour l'avenir, le chiffre de la commission a été adopté (23 février). Un amendement de M. de Pressensé, relatif au traitement des rabbins, a été renvoyé à la commission. Les budgets des affaires étrangères, de l'intérieur, des postes et télégraphes et de la marine ont été adoptés sans changement. Un amendement du colonel Meinadier au budget de la guerre tendant à rétablir le crédit affecté à la gendarmerie mobile a été voté ainsi que l'ensemble de ce budget (26 février).

Chambre des députés. — La Chambre a continué, dans les séances des 21, 23, 25 et 27, la discussion des droits sur les céréales.

Elle a rejeté les amendements : — de M. Ganault, proposant un droit de 5 francs sur les blés étrangers; — de M. des Rotours, proposant un droit de 4 fr. 20 sur les blés (21 février); — de M. Demarçay, réduisant ce droit à 4 francs; — de M. Denayrouse, demandant le rétablissement de l'échelle mobile (23 février). Après un discours de M. Martin Nadaud contre la surtaxe, qu'il considère comme antidémocratique, et une dernière tentative de M. Germain en faveur du système qu'il a proposé, le droit de 3 francs sur les blés a été adopté par 316 voix contre 175 (25 février). Le droit de 6 francs sur les farines a été également voté après une discussion assez embrouillée (26 février).

Institut. — Le 23, séance publique annuelle de l'Académie des sciences. M. Jamin, secrétaire perpétuel, a prononcé l'éloge d'Arago.

Conférence de Berlin. — La conférence a clos ses travaux le 26.

Angleterre. — La discussion de la motion de blâme, développée par sir Strafford Northcote à la Chambre des communes, a occupé déjà trois séances. M. Gladstone a répondu. M. Goschen a cherché à ramener la clarté dans la question et a dirigé une attaque en règle contre le cabinet. — A la Chambre des lords, le marquis de Salisbury a très vivement attaqué la politique du ministère et demande un vote de blâme. Lord Northbrook a répondu.

Grèce. — M. Tricoupis, qui avait donné sa démission, reste au pouvoir sur les instances du roi; l'Assemblée sera dissoute et les élections auront lieu le 19 avril.

Chine. — Le représentant de la France à Shang-haï a déclaré que le riz était considéré comme contrebande de guerre.

Divers. — Le dimanche 22 février, un meeting international, auquel assistaient des délégués des ouvriers anglais, a eu lieu à Tivoli-Vauxhall devant un auditoire tumultueux. — Le 26, quatre-vingt-troisième anniversaire de Victor Hugo.

Nécrologie. — Mort de M. Mariano Balcarce, ministre plénipotentiaire de la république Argentine à Paris; — de Mlle Guillaumin, fille du fondateur de la Librairie des économistes, dont elle avait pris la direction après lui; — du journaliste Gaston Vassy; — de M. Ravenel, conservateur honoraire de la Bibliothèque nationale; — du comédien Lhéritier; — de M. Villiers, député de Brest; — de M. Gallicher, ancien député monarchiste du Cher.

Faits divers

— Au lendemain de la mort de Jules Vallès, nombre de journaux ont exprimé l'opinion que Jules Vallès avait eu tort de quitter, pour les capiteuses vanités de la carrière révolutionnaire, la littérature, où était sa vocation véritable. Les journaux ultra-radicaux ont protesté contre cette appréciation. Et toutefois une lettre inédite de Jules Vallès, publiée par l'*Intermédiaire des chercheurs et curieux*, semble donner raison aux premiers. Cette lettre était adressée, le 22 mai 1879, à un confrère, pour lui demander un article sur *Jacques Vingtras*. Nous y relevons le passage suivant :

« ... Vous direz du bien ou vous direz du mal. Je ne viens point quémander un éloge. Je veux avoir votre opinion. J'espère d'ailleurs que, favorable ou non, votre article sera celui d'un compagnon d'armes qui respecte et aime un peu un camarade qui s'est *perdu* dans les chemins sanglants de la politique. Votre article signalera le fond de ma pensée et mettra mon genre en relief. Il pourra aussi aider à faire vendre une édition, ce qui compte dans la vie d'un proscrit pauvre, je vous assure. Je vous remercie d'avance pour cela.

« J'ai autre chose à vous demander. Vous me semblez avoir quelque influence au... renouvelé. Ne pourriez-vous pas m'y faire retrouver une place hebdomadaire comme jadis? Je serais si content d'avoir, *en dehors de toute politique,* un coin honnête et littéraire où je pourrais écrire en chroniqueur ou en humoriste, en critique ou en voyageur, sur le passé ou sur le présent, sur les arts ou les mœurs, à Paris ou à Londres, sur ceci ou cela — sans drapeau de barricade — tout en bataillant au nom de l'école nouvelle !

« Vous me rendriez grand service. Je pourrais, avec quelques sous gagnés ainsi, me livrer au roman ou au théâtre pendant un temps. Je le voudrais bien !... »

Le gérant : Henry Ferrari.

Paris. — Imp. A. Quantin, 7, rue Saint-Benoît. [4597]



Louis POYET
DESSINATEUR-GRAVEUR
PARIS
17, rue du Louvre (prolongée)
En face le Nouvel Hôtel des Postes
et à l'angle du nº 26 de la rue Coquillière
DESSINS, GRAVURES
ET
CLICHÉS-GALVANOS
POUR LA REPRODUCTION D'APRÈS NATURE, CROQUIS
OU ÉPREUVES PHOTOGRAPHIQUES
DE
LA MÉCANIQUE GÉNÉRALE
APPAREILS SCIENTIFIQUES
ILLUSTRATIONS DE LIVRES, CATALOGUES
VUES D'USINES
ET
D'ÉTABLISSEMENTS INDUSTRIELS

Paris. — Typ. A. Quantin, 7, rue Saint-Benoît. [4749]

PRIX DU NUMÉRO : 60 CENTIMES

N° 10. — 7 Mars 1885. — 3e série, cinquième année, premier semestre (tome 35)

REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

PARAISSANT LE SAMEDI

Fondée en 1863.

SOMMAIRE DU N° 10

PRIX DE L'ABONNEMENT

A LA REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE SEULE.

Paris..................	Six mois.	15 fr.	Un an	25 fr.
Départements..........	—	18	—	30
Étranger...............	—	20	—	35

AVEC LA REVUE SCIENTIFIQUE

Paris..................	Six mois.	25 fr.	Un an.	45 fr.
Départements..........	—	30	—	50
Étranger...............	—	35	—	55

LES ABONNEMENTS PARTENT DU 1er DE CHAQUE TRIMESTRE

Les abonnements sont reçus sans frais chez tous les libraires et dans les bureaux de poste des pays d'Europe et des États-Unis.

RÉDACTION ET ADMINISTRATION : 111, BOULEVARD SAINT-GERMAIN

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

ABONNEMENTS ET VENTE AU NUMÉRO

AU BUREAU DES REVUES, 111, BOULEVARD SAINT-GERMAIN 111, PARIS

ET CHEZ TOUS LES LIBRAIRES ET MARCHANDS DE JOURNAUX



Salle du Grand Orient, 16, rue Cadet, jeudi prochain, 12 mars, à 9 heures et demie du matin, *premier tirage* de la **LOTERIE DES ARTISTES MUSICIENS.** — Voilà certes une annonce qui donnera satisfaction à tout le monde. — En effet, tenir les engagements d'une façon aussi ponctuelle, dans une opération de cette nature, prouve d'abord le grand succès et nous est ensuite un sûr garant que l'avenir sera aussi fructueux que le présent.

Errata du sommaire de la Revue Contemporaine, *n° du 25 février. Lire* ANDRÉ MICHEL. **Les Petit Salons.** A. RAFF. **Les Prisons du Fenian Michel Dawit.**

REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

(REVUE BLEUE)

DIRECTEUR : M. EUGÈNE YUNG.

1er SEMESTRE 1885. (3e SÉRIE). NUMÉRO 10. (22e ANNÉE). — 7 MARS 1885.

CONFÉRENCES DE LA SORBONNE (1)

M. JAMES DARMESTETER

Le Mahdi depuis les origines de l'Islam jusqu'à nos jours.

Mesdames, messieurs.

Je vous dois, pour commencer, un aveu loyal. Si vous êtes venus ici dans l'espérance de remporter de l'inédit sur le prophète du Soudan, je crains que vous ne quittiez cette salle quelque peu déçus. Sur le Mahdi de 1885, je ne crois pas avoir grand'chose à vous apprendre qui n'ait déjà été dit. La presse, d'ailleurs, se charge de satisfaire votre curiosité mieux que je ne saurais le faire et vous a dit déjà tout ce qu'on sait de lui, et même plus qu'on n'en sait. Heureusement, dans ce monde et surtout dans le monde musulman, l'histoire se répète si étrangement que vous raconter les aventures des Mahdis d'autrefois, c'est déjà vous faire par avance l'histoire du Mahdi d'aujourd'hui, son histoire passée, présente et future. Vous savez, en effet, que le prophète d'aujourd'hui n'est point le premier de son espèce, pas plus qu'il n'en sera le dernier. Il y a eu des Mahdis avant lui et il y en aura après lui. L'histoire de ses prestiges, de ses promesses, de ses succès et, tôt ou tard, de la déception finale, toujours inévitable, a déjà retenti plus d'une fois dans l'Islam et retentira plus d'une fois encore. On a attendu le Mahdi dès les premiers jours de l'Islam et il y aura des Mahdis tant qu'il y aura un musulman. Nous remonterons donc, si vous le permettez bien, du 28 février de l'an de grâce 1885 — du 13 *djoumâdâ Moulâ* de l'année 1302 de l'hégire — à l'an 622 de notre ère, à l'an 1 de l'ère musulmane.

I.

Vous savez comment s'y prit Mahomet pour faire sa religion. Quand il parut, il y avait en Arabie, à côté du vieux paganisme national, trois religions étrangères : le judaïsme, le christianisme et la religion de Zoroastre, c'est-à-dire la religion qui régnait en Perse avant la conquête musulmane et qui s'était propagée en Arabie, au Nord par le commerce, et au Sud, dans le Yémen, par la conquête. Mahomet ne se mit pas en frais d'originalité : il prit ses dogmes aux juifs et aux chrétiens; il prit sa mythologie aux juifs, aux chrétiens et aux Persans : il n'y eut jamais religion fabriquée à meilleur compte. Or un trait qui était commun à ces trois religions, c'était la croyance en un être surnaturel qui devait, à la fin des temps, ramener dans le monde l'ordre et la justice qui en sont bannis et préluder au règne de l'immortalité et de la félicité sans fin.

Ce n'est pas ici le lieu de faire l'histoire de cette idée, que l'on appelle l'idée messianique : vous avez tous lu les pages admirables que lui a consacrées l'auteur de la *Vie de Jésus*. Pour notre objet présent, il suffit ici de vous rappeler que cette conception, qui est née dans le judaïsme et qui a donné naissance au christianisme, n'avait pris chez les juifs et les chrétiens eux-mêmes sa forme définitive que sous l'in-

(1) Conférence du samedi 28 février.

fluence de la mythologie persane. De là, sous ses trois formes, juive, chrétienne et persane, malgré une certaine variété de détails, une ressemblance profonde dans les grandes lignes. Dans les trois religions, l'arrivée du Sauveur devait être précédée d'un immense déchaînement des forces du Mal, personnifié chez les juifs par l'invasion et les ravages de Gog et Magog; chez les chrétiens, par le Dragon ou la Bête de l'Apocalypse et par un faux prophète, le prophète de Satan, appelé l'Antéchrist; chez les Perses, par le serpent Zohâk, incarnation d'Ahriman, le mauvais principe. Des trois côtés également, le Sauveur devait descendre en droite ligne du personnage le plus auguste de la tradition nationale : chez les juifs et les chrétiens, il s'appelait le Messie et descendait du roi-prophète d'Israël, David; chez les Persans, il s'appelait Saoshyant et était fils du prophète de la Perse, Zoroastre : il fallait que la figure qui, dans les trois religions, dominait l'histoire du monde, dominât aussi la fin du drame.

La doctrine messianique des musulmans est empruntée au christianisme. Les musulmans croient, comme les chrétiens, que Jésus doit, le jour venu, anéantir le démon déchaîné, la Bête de l'Apocalypse, le faux prophète de la dernière heure, l'Antéchrist, qu'ils appellent *Deddjâl*, c'est-à-dire l'imposteur. Mais l'Islam ne pouvait laisser à Jésus le rôle suprême et décisif. L'Islam croit à la mission de Jésus, mais non pas à sa divinité. Cinq prophètes jusqu'à Mahomet ont paru depuis la création : Adam, Noé, Abraham, Moïse, Jésus, chacun plus grand que son prédécesseur, chacun apportant une révélation plus complète et plus haute que la précédente. Jésus est au-dessus des prophètes de la loi ancienne, mais il est au-dessous des prophètes de la loi nouvelle, celle qu'inaugura Mahomet. Il ne sera donc dans la lutte finale que le serviteur et l'auxiliaire d'un personnage plus auguste : ce personnage est le *Mahdi*.

Le sens littéral de ce mot de *Mahdi* n'est point, comme on le dit généralement dans les journaux, *Celui qui dirige*, sens en effet plus satisfaisant pour un Européen; *Mahdi* est le participe passé d'un verbe *hadaya*, diriger, et signifie *Celui qui est dirigé*. L'idée fondamentale de l'islamisme, c'est l'impuissance de l'homme à se diriger lui-même, à trouver la vérité, la voie droite. Par bonheur, Dieu envoie par instants à l'humanité ignorante des hommes en qui il met sa science et à qui il révèle ce qui est et ce qu'il faut faire : ce sont les prophètes. Le prophète, par lui-même, est aussi ignorant, aussi frêle, aussi borné que le reste de ses frères; mais Dieu lui dicte, fait de lui son porte-paroles, et, s'il est le directeur des hommes, c'est parce que lui-même est seul « le Bien-Dirigé », le dirigé de Dieu, le *Mahdi*. Le mot de *Mahdi* n'est donc qu'une épithète qui peut s'appliquer à tout prophète et même à toute créature; mais, employé comme nom propre, il désigne le *Bien-Dirigé* entre tous, le Mahdi par excellence, c'est-à-dire le Prophète qui doit clore le drame du monde. De celui-là Jésus ne sera que le vicaire. Jésus viendra égorger l'Antéchrist, massacrer les juifs, convertir à l'islamisme les chrétiens et les idolâtres, et, cela fait, il assistera le Mahdi dans la célébration d'un office suprême, le dernier célébré ici-bas, et répétera docilement la prière que prononce le Mahdi, comme le fidèle dans la mosquée répète les paroles que prononce l'*imâm*, chef de la prière. Alors retentiront les fanfares de la résurrection, et Dieu viendra juger les vivants et les morts.

II.

Le Coran ne parle point du Mahdi. Il semble pourtant bien certain que Mahomet l'avait annoncé, sans que l'on puisse dire au juste l'idée qu'il s'en faisait. Parmi les paroles que lui prête la tradition se trouvent celles-ci : « Quand même le temps n'aurait plus qu'un jour à durer, Dieu suscitera un homme de ma famille qui remplira la terre de justice autant qu'elle est remplie d'iniquité. » Autrement dit, le Mahdi serait du sang de Mahomet.

On peut douter que Mahomet lui-même se fût exprimé aussi nettement sur ce point. Il n'avait point de fils et rien n'indique qu'il ait admis dans la prophétie ce principe d'hérédité qui répugne si fort au génie anarchiste de la race arabe. Ni de son vivant, ni en mourant, il n'avait désigné d'héritier. Dieu choisit qui il veut : il n'est pas astreint à faire descendre ses dons avec le sang, et ses faveurs ne sont pas enchaînées au hasard de la génération. Si le prophète disparaît sans avoir légué son manteau au disciple qu'il a distingué, c'est au peuple à reconnaître sur quelles épaules il doit le jeter. La question se posa dès la mort de Mahomet et fut bientôt tranchée. Il ne laissait qu'une fille, Fatimah, qu'il avait donnée à son cousin, le jeune Ali, le premier de ses prosélytes, le plus dévoué et le plus ardent. Tout un parti se forma autour d'Ali; mais par trois fois il fut écarté : trois fois en vingt-trois ans, la succession du Prophète, le *Khalifat*, ouverte par la mort, passa à des étrangers : Abou Bekr, Omar, Othman.

Le gendre du prophète parvint enfin au khalifat, mais pour se débattre au milieu de haines féroces sous lesquelles il succomba. Le fils d'un des adversaires les plus acharnés du Prophète, de l'un de ceux qui avaient tenu jusqu'au bout pour la vieille idolâtrie arabe, Moaviah, préfet de Damas, chef de la famille des Oméiades, fonda le khalifat héréditaire sur le cadavre du gendre du Prophète. C'était la revanche du paganisme. Ces khalifes de Damas étaient d'affreux mécréants, qui buvaient le vin sans se cacher au lieu de le boire en se cachant, comme c'est le devoir d'un pieux musulman. Leur représentant typique était ce Wélid II,

qui s'exerçait à la cible sur le Coran en lui disant en vers : « Au jour de la résurrection, tu diras au Seigneur : C'est le khalife Wélid qui m'a mis en lambeaux »; ou cet Abd-el-Melik qui, à l'instant où il fut salué du titre de khalife, fermait le Coran, qui jusqu'alors ne l'avait jamais quitté, en disant : « Maintenant, il faut nous séparer. » Et pourtant c'est sous les auspices de ces princes à demi idolâtres que l'Islam fit ces merveilleuses conquêtes qui sont encore aujourd'hui l'étonnement de l'histoire, comme la Révolution fit le tour de l'Europe sous la cravache de Napoléon. C'est la loi, qu'un principe nouveau ne triomphe dans le monde que par ceux qui le corrompent et l'exploitent. C'est au moment de ce triomphe des Oméiades que commença à se préciser et à se développer la doctrine du Mahdi au profit des descendants d'Ali.

C'est que dans l'intervalle un événement capital s'était produit : la conquête de la Perse. Cet immense empire qui, pendant quatre siècles, avait tenu tête à Rome et à Byzance, venait de crouler en quelques années sous le choc de quelques escadrons arabes poussant le cri de : « Dieu est grand », *Allah akbar*. La résistance nationale fut nulle : les armées de l'État dispersées, le peuple se soumit sans bouger. Bien plus, il adopta en masse la religion nouvelle, bien qu'elle ne fût pas imposée. Car les Arabes des premiers temps, si fanatiques qu'ils fussent, n'offraient point le choix, comme on l'imagine, entre le Coran et le glaive : ils laissaient une troisième alternative, le tribut à payer, et les Khalifes préféraient beaucoup voir les peuples adopter cette dernière alternative, qui avait le grand avantage de remplir les coffres. Les succès du Coran effrayaient leurs ministres des finances et, comme s'en plaignaient les intransigeants de l'Islam, il semblait que Dieu eût envoyé le Prophète, non comme apôtre, mais comme collecteur de taxes.

La Perse se convertit en masse et de plein gré : l'invasion arabe était pour elle une délivrance, en religion comme en politique. Elle avait subi sous les derniers rois nationaux une période d'anarchie épouvantable, et la religion d'État, le zoroastrisme, religion d'une morale très pure et très haute, avait néanmoins inauguré en Orient une chose alors toute nouvelle : l'intolérance. Chargée de pratiques pénibles, de prohibitions vexatoires auxquelles les Sassanides — les premiers souverains qui aient inventé la formule du trône appuyé sur l'autel (1) — prêtaient l'appui du bras séculier, elle avait perdu toute prise sur les esprits; et comme, d'autre part, elle était aussi hostile que possible à cet esprit d'ascétisme que le peuple aime à voir dans sa religion, même et surtout quand il ne la pratique pas, elle cessait d'être respectée sans cesser d'être lourde : elle ne pouvait plus durer, parce qu'elle ne gênait pas les passions et qu'elle gênait les intérêts.

(1) *Prairies d'or*, II, 162.

Aussi, du jour au lendemain, la moitié de la Perse était musulmane, d'un islamisme étrange, il est vrai : l'Islam la dégageait de son culte incommode; mais elle y transportait une chose à laquelle un pays tient bien plus qu'à sa religion, à ses dogmes et à son culte : elle y transportait en masse toute sa mythologie.

Quand la querelle entre Ali et les Oméiades éclata, la Perse, au fond, était bien peu intéressée dans la querelle : que lui importait qui tenait en main le bâton du khalife, de l'Arabe Ali ou de l'Arabe Moaviah? Elle devait faire des vœux pour le vaincu, quel qu'il fût : c'était faire des vœux contre le maître. Le sentiment national s'était assez vite redressé. De revenir à l'ancienne religion, on n'y songeait guère : les souvenirs de cette dure et pédantesque discipline étaient encore trop cuisants. On restait musulman ; mais l'Islam est une chose et les Arabes en sont une autre : on voulait bien de l'un ; mais des autres, le moins possible. Ali ayant succombé, Ali avait le droit. Mais, une fois que la Perse fut *alide*, elle le devint de cœur et pour une raison profonde : c'est qu'Ali, gendre du prophète, les fils d'Ali, petits-fils du prophète, représentaient, pour un Persan, le principe de l'hérédité, du droit divin.

La constitution persane, depuis des siècles, reposait sur le droit divin, principe commun d'ailleurs à toutes les nations aryennes dans leurs périodes primitives. Les Perses, comme les Indous, comme les Grecs homériques, croyaient que parmi les hommes il existe certaines familles, directement descendues de Dieu et auxquelles appartient l'empire par le droit de leur nature surhumaine : ces rois, « ces fils de Zeus », comme disaient les Grecs, recevaient, croyait-on en Perse, et se transmettaient par la génération une flamme subtile, sorte d'auréole venue du ciel et qui s'appelait le *Farri yazdan*, c'est-à-dire « la gloire venue de Dieu ». Le roi était Dieu, fils de Dieu. Sur les inscriptions qui nous restent de ces princes, ils se proclament « divins, de race céleste »; l'un d'entre eux, dans une lettre à l'empereur de Byzance, s'intitule « frère du Soleil et de la Lune, homme parmi les dieux, Dieu parmi les hommes »; ils portaient sur leur couronne une représentation du globe céleste, pour rappeler qu'ils étaient l'axe ou le pôle de l'humanité. Pendant quatre siècles, sous les Sassanides, la Perse avait été glorieuse et puissante parce que le pouvoir était resté dans le sang légitime et divin : ces grands Sassanides eux-mêmes ne s'étaient pas sentis affermis sur le trône qu'ils ne se fussent rattachés d'abord, par-dessus les Parthes et les successeurs d'Alexandre, à la race des Achéménides, héritiers directs des premiers héros mythiques de l'*Avesta*, Féridoun et Djemchid. La décadence de la Perse avait commencé le jour où l'usurpation avait interrompu la lignée divine. Aussi, pour un Persan croyant à l'Islam, les prétentions et le triomphe des Oméiades, en dehors même de leur in-

dignité religieuse, étaient un renversement monstrueux de la raison et du droit.

Aussi Ali, à peine mort, entra de plain-pied dans la légende et le mythe. Ali, cousin, frère, puis fils d'adoption du Prophète, son premier fidèle et son plus intrépide défenseur; le guerrier que jamais homme n'avait vaincu, « à la naissance de qui, disait-on, les plus braves épées étaient rentrées dans le fourreau »; le Samson des temps nouveaux qui, à l'assaut de Khaibar, avait arraché de ses gonds la porte de la ville et s'en était couvert comme d'un bouclier; le beau, le noble, le charitable, le généreux, le sage et savant Ali, de qui le Prophète avait dit : « Je suis la ville de la science et Ali en est la porte »; Ali, trois fois dépouillé par l'intrigue de l'héritage de son père et tombant enfin sous le poignard des assassins, devint pour les siens comme une sorte de Christ héroïque et militant (1).

De là le grand schisme qui dès les premiers jours divisa l'Islam. Tandis que la plus grande partie des musulmans, les hommes de la tradition, les *Sonnites*, révéraient les trois premiers khalifes, électifs à l'égal d'Ali, les autres, recrutés principalement parmi les Persans, les maudissaient comme usurpateurs et ne reconnaissaient que le gendre du Prophète pour *imâm* ou chef légitime : ils formaient la secte des Alides ou *imâmiens*, c'est-à-dire de ceux qui croient qu'il y a dans tous les temps un *imâm* impeccable dont l'existence est absolument nécessaire pour maintenir l'ordre de l'univers, qu'il n'y a qu'un *imâm* légitime dans le monde comme il n'y a qu'un Dieu dans le ciel, et que cette dignité d'*imâm* est fixée dans la race d'Ali, choisi de Dieu. C'est la secte plus connue en Europe sous le nom que lui ont donné les orthodoxes, de *chiites* ou *sectaires*. Le culte d'Ali prit bientôt chez une partie de ses fidèles toutes les allures d'une religion. Il y avait en lui une part de la divinité; aussi n'était-il point mort, il était monté au ciel; c'était lui qu'on voyait passer dans l'orage sur les nuées, c'était lui dont on entendait la voix dans le tonnerre et dont on voyait le fouet se tordre dans l'éclair. De son vivant même, dit-on, des hommes l'avaient adoré comme l'incarnation, disant : « Tu es Dieu. » Ali, indigné et inconscient de sa divinité, leur faisait trancher la tête et les têtes en roulant continuaient à crier : « Ali, tu es Dieu! »

Ali laissait deux fils de Fatimah, Hasan et Husein; Hasan fut empoisonné par les Oméiades; Husein, abandonné dans la lutte par les partisans qui l'avaient appelé, avait été massacré à Kerbela avec toute sa famille, après une résistance héroïque et des scènes d'horreur dont la représentation a donné naissance en Perse à un monotone et admirable théâtre, que nous ont fait connaître les travaux de M. de Gobineau et de M. Chodzko et qui aujourd'hui encore, chaque année, fait pleurer de douleur et de rage le Persan le plus incrédule.

Les Oméiades pouvaient triompher, assiéger et saccager les villes saintes, Médine et la Mecque, pousser les armes de l'Islam jusqu'au delà de l'Oxus et de l'Indus, jusqu'au Caucase, jusqu'aux Pyrénées : ils n'étaient que les maîtres de fait. Il n'y avait de chef légitime, d'*imâm*, que dans la race d'Ali. Si sombre que fût le présent, d'Ali devait sortir le sauveur futur, le Mahdi, puisqu'avait été confié à Ali le dépôt du sang du Prophète. Les Perses zoroastriens croyaient que le Sauveur, Saoshyant, devait naître du sang de leur prophète, Zoroastre : les Perses convertis n'avaient qu'à changer les noms propres. Ils racontaient qu'un jour Ali avait demandé au Prophète : « O prophète de Dieu! le Mahdi sera-t-il des nôtres ou bien d'une autre famille? » Et le prophète avait répondu : « Certainement il sera des nôtres. C'est par nous que Dieu doit achever son ouvrage, de même qu'il l'a commencé par nous. »

L'idée du *Mahdi*, une fois lancée, va faire le tour du monde musulman : nous allons la suivre rapidement chez les Persans, les Berbères, les Turcs et les Arabes du Soudan, sans avoir d'ailleurs la prétention de faire défiler devant vous tous les Mahdis qui ont passé un instant sur la scène prophétique, car leur nom s'appellerait *Légion*.

III.

Le second fils d'Ali et de Fatimah, Husein, ne laissait qu'un enfant de dix ans, Ali, trop jeune pour servir de point de ralliement aux mécontents. Mais Ali laissait un autre fils, né d'une autre femme que Fatimah, nommé « Mohammed, fils de la Hanéfite ». Il vivait retiré à la Mecque, loin des dangers de la vie active; mais tous les cœurs des Alides étaient tournés vers lui. Un ambitieux, nommé Mokhtar, se souleva en son nom et prit le titre de « lieutenant du Mahdi ». C'est la première fois que ce nom de Mahdi paraît dans l'histoire; il y avait un demi-siècle que le Prophète était mort. Ce Mokhtar était un habile homme qui avait passé par tous les partis et, qui pour pallier ses palinodies, se tirait d'embarras en invoquant un dogme de son invention que je recommande aux théologiens politiques; le dogme de la mutabilité de Dieu. L'activité intellectuelle de Dieu est si puissante qu'il faut bien qu'il change d'idées à chaque instant, et naturellement ceux qui suivent les inspirations de Dieu doivent — c'est un devoir sacré — essayer de le suivre dans ses variations. Il annonçait à ses soldats que s'ils faiblissaient dans la bataille, les anges viendraient à leur secours sous forme d'oiseaux, et il lançait au moment critique des volées de pigeons qui, en effet, faisaient merveille. Il faisait porter devant ses soldats un siège acheté dans un bric-à-brac de Koufa, qu'il exposait à la vénération des

(1) Amari, *Storia dei Musulmani di Sicilia*, II, 407.

fidèles comme étant le siège d'Ali, et qui devait être pour eux, disait-il, ce que l'Arche d'alliance était pour les enfants d'Israël : avec ce palladium, ils seraient invincibles.

Mohammed, sentant bien qu'il ne serait qu'un pantin aux mains de cet homme d'esprit, le laissa faire sans se prononcer. Mokhtar périt, malgré toutes ses finesses; mais Mohammed, bon gré, mal gré, n'en resta pas moins le Mahdi pour les partisans de Mokhtar. Il n'en mourut pas moins à son tour; mais ses fidèles ne voulurent pas croire à sa mort et annoncèrent qu'il reviendrait. C'était la première invasion dans l'Islam d'un vieux mythe familier à la mythologie persane et que nous allons rencontrer à présent bien des fois : le mythe d'un héros cru mort, qui attend, caché ou endormi, l'heure de reparaître. C'est une des légendes favorites de la mythologie aryenne et en particulier de la mythologie persane : elle est née d'un mythe naturaliste, de la réapparition de la lumière engloutie dans la nuit ou dans l'orage. Le héros lumineux, pleuré comme mort, reparaissait triomphant; il n'était donc qu'endormi. De là, dans la victoire des ténèbres l'attente d'un réveil. Le dieu n'est pas mort; il sommeille, il se réveillera.

Ces formules prêtaient merveilleusement à l'imagination populaire, qui devant les tristesses du présent aime à mettre une espérance dans les lointains de l'avenir. Chez les peuples tourmentés d'un rêve national, c'est l'attente d'une ère nouvelle. Vous savez combien de siècles les Celtes d'Angleterre ont attendu Arthur, qui repose dans l'île d'Avalon où la fée Morgain guérit ses blessures et qui en sortira pour chasser les Saxons et conquérir le monde. Les Serbes attendent Marko Kralievitch, qui dort dans la caverne où Dieu l'a transporté au plus fort de la bataille. Vous connaissez par Victor Hugo Frédéric Barberousse et le château de Kaiserslautern; vous vous rappelez les airs de joie des poètes allemands en 1870, s'écriant que Barberousse était réveillé et que l'arbre flétri avait reverdi (1). En 1848, à la nouvelle des défaites autrichiennes en Italie, le bruit se répandit qu'au moment où il ne resterait plus à l'empereur que deux soldats, l'hôte souterrain allait reparaître et dans un ouragan balayer l'armée italienne. En Portugal, plus d'une vieille femme raconte encore que dom Sébastien, avec qui la grandeur de la nation s'est engloutie, il y a trois siècles, dans les sables de l'Afrique, n'est point couché dans la tombe : il va bientôt, avec une flotte, revenir du Brésil; dom Louis abdiquera devant lui et les grands jours de Vasco de Gama recommenceront. Et, de nos jours même, de combien s'en fallait-il que Napoléon ne se réveillât de sa tombe à Sainte-Hélène? Par malheur ou par bonheur, il venait après le XVIII[e] siècle; l'imagination populaire était assagie et épuisée, et la poésie sortait de la pensée nationale au moment même où elle entrait triomphalement dans l'histoire.

La Perse s'était bercée pendant des siècles de légendes pareilles. Nul peuple n'a tant de héros endormis et prêts à reparaître. Le plus illustre était Keresâspa, un pourfendeur de démons qui, après des exploits sans nombre, avait été frappé dans son sommeil par la lance d'un Touranien. Mais, mort, il vit encore : quatre-vingt-dix-neuf mille neuf cents anges veillent sur son corps dans la plaine de Kaboul. A la fin des temps, quand le serpent Zohâk, incarnation d'Ahriman, vainement enchaîné jadis par Féridoun au mont Demavend, brisera ses chaînes et parcourra le monde en vainqueur, comme l'Antéchrist chrétien et le Deddjâl musulman, Keresâspa se relèvera de son sommeil pour l'abattre d'un coup de massue. A côté de Keresâspa il y a bien d'autres immortels qui attendent dans la tombe l'heure de la lutte finale : Khumbya, Aghraêratha et les compagnons d'armes du roi Kaikhosrav. A côté des morts immortels, il y a les héros qui n'ont pas goûté la mort et qui attendent dans des régions lointaines ou invisibles : Urvatatnara, le fils de Zoroastre, qui a porté la loi de son père dans le royaume souterrain de Yima; Peshôtanu, le fils du roi Gushtâsp, à qui Zoroastre a fait boire une coupe de lait sacré et qui en est devenu immortel. Tel est le cortège qui, à la fin des temps, se pressera autour de Saoshyant, le fils non encore né de Zoroastre, quand il paraîtra pour tuer la Mort et présider à la résurrection.

Quand Mohammed, le fils d'Ali, quand le premier Mahdi reconnu eut disparu, qu'il n'y eut plus moyen de douter qu'il n'était plus là, la vieille mythologie vint soutenir dans leur foi nouvelle les espérances des néo-musulmans. Les poètes chantèrent qu'il était caché pour un temps, près de la Mecque, dans la vallée de Radwa, où coulent l'eau et le miel, en attendant le jour où il apparaîtrait à la tête de ses cavaliers, précédé de l'étendard. Mohammed lui-même, disait-on, avait désigné du doigt la passe des montagnes d'où le Mahdi devait sortir et rassembler autour de lui des armées aussi nombreuses que les flocons de vapeur dont se composent les nuages; et il y en avait qui avaient établi là leur demeure et y moururent dans l'attente. On fixait à soixante-dix ans — la durée biblique de la vie humaine — le temps de sa disparition. Il reste un fragment d'un de ces poèmes, dus à un grand poète du Yémen, de la race d'Ali. Permettez-moi de vous en citer quelques vers dans la belle traduction de M. Barbier de Meynard :

« O toi pour qui je donnerais ma vie, bien long est ton séjour dans cette montagne!

« On persécute ceux de nous qui t'implorent, ceux qui te proclament khalife et imam.

(1) Simrock, *Handbuch der Deutschen mythologie*, préface de la 4[e] édition.



« Tous les peuples de la terre comptent soixante-dix années pour la durée de ton absence.

« Non, le fils de Khawlah n'a pas goûté le breuvage de la mort. La terre ne recèle pas ses dépouilles.

« Il veille au fond du val Radwa, au milieu des entretiens des anges...

« O vallée de Radwa, que devient celui que tu dérobes à nos yeux et dont l'amour trouble notre raison?

« Jusques à quand et combien de temps durera notre attente, ô fils du prophète, toi qui vis nourri par Dieu (1)? »

Pendant qu'on attendait le retour de Mohammed, le fils de Husein, le petit-fils d'Ali, grandissait. Les morts ne tiennent pas longtemps contre la poussée des vivants, et la masse des Alides abandonna l'imam invisible pour l'imam présent et visible. Il fut empoisonné. Son fils Mohammed lui succéda dans la vénération des Alides : il fut empoisonné à son tour. Le poison était la consécration temporelle des imams. Un frère cadet de Mohammed, Zeid, s'était proclamé Mahdi et avait levé l'étendard de la révolte : il périt. Le khalife fit attacher son cadavre nu au gibet et le fit insulter par ses poètes : « Nous avons attaché votre Zeid au tronc d'un palmier; je n'avais jamais vu un Mahdi pendre au gibet ».

IV.

Mais les jours des Oméiades étaient comptés. Après un règne d'un siècle, ils disparaissaient en un jour devant les Abbassides : toute la famille royale, quatre-vingts membres, invités à un banquet de réconciliation, avaient été égorgés, et les vainqueurs s'étaient livrés à l'orgie sur un plancher de cadavres. Les Alides respirèrent et crurent leur heure venue. C'était en s'appuyant sur eux et comme en leur nom que les Abbassides avaient lutté, et ils crurent que la victoire était pour eux. Ils furent vite et cruellement désabusés. Les Abbassides appartenaient comme eux à la famille de Mahomet : ils descendaient d'un nommé Abbas, oncle du Prophète. Tant que la lutte durait, ils avaient caché leurs prétentions personnelles; ils s'étaient donnés comme les vengeurs d'Ali et de ses fils; ils avaient surexcité le fanatisme alide, qui avait armé pour eux la Perse entière; ils avaient envoyé par tout l'empire de véritables missionnaires qui entretenaient et attisaient le souvenir toujours brûlant des scènes de Kerbela et faisaient pleurer et frémir la Perse musulmane devant la Passion d'Ali et de ses fils, dieux et martyrs. Leurs émissaires faisaient jurer fidélité à un calife de la famille du Prophète, sans dire son nom. Ils avaient pour agent principal et pour exécuteur des hautes œuvres un homme de la Perse orientale, ancien garçon sellier, Abou-Mouslim, convaincu, austère, atroce, un de ces hommes qui, selon le mot d'un poète du temps, ne buvaient l'eau que mélangée avec le sang; un homme de 93 formé par le Coran.

A mesure que l'étoile des Oméiades baissait, les Abbassides rejetaient peu à peu les Alides dans l'ombre : n'étaient-ils pas, eux aussi, de la race du prophète? Et, pour appuyer leurs droits, ils répandaient le bruit que le premier Mahdi, Mohammed, le fils de la Hanéfite, avait en due forme transmis ses droits à un de leurs ancêtres : ils forgeaient des traditions nouvelles, des mots apocryphes prêtés à Mahomet, qui ne réclamait pas. Mahomet aurait dit un jour à son oncle Abbas : « En vous reposera la prophétie et la souveraineté. » Une autre fois, il lui avait dit en toutes lettres : « Parmi les khalifes, tes fils, il y en aura un qui fera la prière avec Jésus, fils de Marie. Oui, mon oncle, ne sais-tu pas que le Mahdi sera de tes descendants, le bienheureux Mahdi que Dieu approuve et fait prospérer? » Aussi, quand le trône des Oméiades fut vide, les Alides, prêts à y monter, trouvèrent leurs vengeurs qui leur barraient le chemin. Les principaux capitaines des Abbassides étaient des Alides qui avaient cru travailler pour les descendants d'Ali : on se défit d'eux un à un. Abou Mouslim lui-même alla rejoindre les six cent mille victimes qui, dit-on, avaient péri de sa main. Sa chute avait été amenée par une lettre qu'il avait envoyée au calife Almansor, et qui est comme l'acte de repentir d'un Danton musulman :

« J'avais un guide de la famille du Prophète qui devait m'enseigner la doctrine et les devoirs prescrits par Dieu. Je croyais trouver chez lui la science; mais il m'a conduit à l'erreur, à l'aide du Coran même, car il le faussait par amour pour les biens de ce monde. Il m'a ordonné, au nom de Dieu, de tirer l'épée, de bannir tout sentiment de pitié de mon cœur, de n'accepter des adversaires aucune justification et de ne pardonner aucune erreur. Tout cela, je l'ai fait; je vous ai frayé la route qui conduit au pouvoir, car je ne vous connaissais pas; mais maintenant Dieu m'a tiré de mon erreur; maintenant je ne vous connais que trop bien; maintenant je me repens et fais pénitence. Que Dieu me pardonne toutes les injustices que j'ai commises; mais, s'il ne me pardonne pas, s'il me punit, je devrai encore reconnaître qu'il est juste(1). »

C'était si bien la vieille mythologie persane qui inspirait le mouvement alide, qu'Abou Mouslim trouva pour vengeur un prêtre du feu, Sinbad, appartenant à une ancienne secte de la Perse zoroastrienne, la secte de Mazdak. Il allait annonçant qu'Abou Mouslim n'était pas mort, qu'au moment de périr il avait invoqué le nom suprême et caché de Dieu et avait échappé aux mains d'Almansor en s'envolant sous la forme d'une

(1) *Prairies d'or*, V, 182.

(1) Dozy, *Essai sur l'histoire de l'Islamisme*, p. 240.

colombe blanche. Il était retiré dans un château de cuivre, dans la compagnie du Mahdi, qui allait bientôt en sortir avec lui, avec Mazdak pour vizir. Il fallut sept ans de luttes acharnées pour venir à bout de Sinbad (1).

Bientôt cet Abou Mouslim, grandissant de plus en plus après sa mort, de précurseur du Mahdi devint incarnation divine. Il eut pour apôtre et successeur un ouvrier foulon, qui avait été son secrétaire et que l'on appelait le Prophète voilé, *El-Mocanna*, parce qu'il se couvrait d'un voile pour ne pas éblouir les yeux mortels de la splendeur de son auréole, en réalité pour cacher une blessure horrible qui l'avait défiguré. Il enseignait que Dieu avait paru neuf fois dans un corps humain. Adam, Noé, Abraham, Moïse, Mahomet, Ali et le fils de la Hanéfite, avaient été les sept premières incarnations. Il avait ensuite paru sous les traits d'Abou Mouslim, et à présent il se révélait et se voilait à la fois sous les traits d'El-Mocanna. A force de miracles, c'est-à-dire de tours de physique amusante, où il était passé maître, le prophète voilé du Khorasan passa dieu. Trois armées envoyées contre lui furent anéanties; enfin, cerné et aux abois, il mit le feu à sa forteresse et disparut comme un archange : des siècles après, il avait encore des adorateurs.

Il ne tenait peut-être qu'aux Abbassides de détourner à leur profit tout ce courant de folie religieuse. Parmi les soldats d'Abou Mouslim se trouvaient trois mille hommes du Khorasan, les Ravandis, qui un beau jour découvrirent que le Dieu qu'ils cherchaient sur terre était le calife même qu'ils venaient d'introniser, Almansor : l'âme d'Adam avait passé dans son capitaine des gardes; l'ange Gabriel, dans le préfet de la ville. Chaque fois qu'ils voyaient Almansor, ils se prosternaient en disant : « Voilà Dieu; il y a une portion de Dieu en lui. » On lui conseillait de les mettre à mort comme hérétiques; il répondit assez spirituellement : « J'aime mieux les voir aller en enfer et m'être fidèles qu'aller en paradis et se révolter. » Un jour, ils se mirent à tourner autour du palais, comme le font les pèlerins de la Mecque autour de la Caaba : ils gênaient la circulation; Almansor, de mauvaise humeur ce jour-là, les fit mettre en prison et leur défendit de s'attrouper sous peine de mort. Ils se réunirent, décidèrent que la part de Dieu qui était en lui en était sortie, que Dieu l'avait maudit, qu'il fallait le tuer pour que Dieu s'incarnât dans un autre. Et ils marchent sur le palais, qu'ils faillirent enlever par un coup de main. Seul, le dévouement d'un serviteur lui sauva la vie et la couronne.

Cependant les Alides, après une lueur d'espoir, voyaient se rouvrir pour eux la voie du martyre. Le second calife Almansor avait donné à son fils et héritier le nom de Mahdi pour protester contre leurs prétentions : mais un titre ne suffisait pas à réduire au silence les héritiers légitimes : deux Alides, deux frères, Mohammed et Ibrahim, se soulevèrent à la fois, l'un en Arabie, l'autre aux bords de l'Euphrate : ils périrent l'un et l'autre. Les Alides n'avaient fait que changer de bourreaux : les bourreaux étaient de la famille; c'était toute la différence. La sœur de Mohammed, en apprenant sa mort, s'écria dans l'allégresse : « Dieu soit loué de ce qu'il n'a pas pris la fuite et n'est pas tombé vivant dans leurs mains. Il a été tué comme son père, ses oncles et ses aïeux ! » Le chef de la famille des Alides, l'imam légitime, qui vivait au moment de la chute des Oméiades, Djafar, avait péri par le poison comme ses prédécesseurs; son successeur, le septième imam, Mousa, fut empoisonné à son tour par le khalife des *Mille et une Nuits*, Haroun al Rachid. Sous le huitième imam, Ali Riza, une volte-face subite sembla prête à se faire. Le calife était Almamoun, esprit bizarre : c'était un libéral, c'est-à-dire qu'il envoyait à la potence les orthodoxes, forme de libéralisme qui n'est pas rare... en Orient; or, en y réfléchissant, le khalife avait conçu des doutes sur la légitimité du pouvoir des Abbassides. On eut le spectacle d'un Abbasside alide : ses scrupules n'allaient pas jusqu'à se démettre, mais il déshéritait ses fils, déclarait pour son successeur Ali Riza, le huitième imam, et remplaçait la bannière noire des Abbassides par la bannière verte des Alides. La famille du khalife et l'armée des fonctionnaires abbassides menacèrent de s'insurger : Almamoun rétablit l'ordre en empoisonnant son protégé. Le lieu où périt l'imam, Meched Ali, est aujourd'hui encore le grand pèlerinage de la Perse.

Trois imams se succédèrent encore, de père en fils, souverains théoriques du monde musulman, que le poison enleva tour à tour : Mohammed, Ali et Hasan. Hasan, le onzième, laissait en mourant un fils âgé de six ans, Mohammed. Le khalife le tenait prisonnier près de lui, dans la ville de Hillah : il disparut à l'âge de douze ans, probablement empoisonné. La ligne directe des imams était donc brisée pour toujours : plus de Mahdi à espérer. La conclusion, pour la logique populaire, c'est que l'enfant n'était pas mort, qu'il est caché et reviendra à l'heure qu'il choisira, car il est le Maître du temps. Les gravures persanes le représentent sous les traits d'un enfant, le livre sacré à la main, dans l'attitude de la méditation, assis dans une grotte que percent des rayons de soleil (1). Pendant longtemps il y eut des hommes de la famille d'Ali qui chaque matin se réveillaient avec l'espérance de voir reparaître le douzième imam, le dernier descendant direct de Fatimah, celui qu'on appelait *le Fatimide attendu*. « Ils sortent de leurs bourgades à cheval et en armes, dit un contemporain : ils vont dans cet équipage à la ren-

(1) Schefer, *Chrestomathie persane*, pp. 171-173.

(1) Mouradgea d'Ohsson, *Tableau de l'empire ottoman*, I, 88.

contre de leur imam; puis, après une longue attente, ils s'en retournent, déçus dans leurs espérances, mais non découragés (1). » A Hillah, près de Bagdad, le dernier lieu qui l'eût vu, se dressait une mosquée sur la porte de laquelle était baissé un rideau de soie : c'était là qu'il résidait, dans le Saint des Saints : c'était « le Sanctuaire du Maître de l'heure ». Chaque jour, après la prière de l'après-midi, cent cavaliers, sabre en main, allaient recevoir du commandant de la ville un cheval sellé et bridé qu'ils conduisaient vers le sanctuaire, au bruit des tambours et des clairons; arrivés à la porte, ils s'écriaient : « Au nom de Dieu, ô Maître de l'heure, au nom de Dieu, sors! car la corruption est apparue et l'injustice est grande. » Et ils continuaient de l'appeler au son des clairons jusqu'à la prière de la nuit.

Le Mahdi ne sortait pas. — Au XVIe siècle enfin, les Alides prirent le dessus en Perse. Un cheikh qui prétendait descendre de Mousa, le septième imam, fonda la dernière grande dynastie nationale de la Perse, la dynastie du grand Sofi. Mais les Sofis, quoique Alides de naissance, ne se regardaient que comme les lieutenants de l'imam, les administrateurs provisoires de l'Iran. Tant que l'imam est absent, il n'y a que des maîtres de fait. Aussi le Sofi s'intitulait-il, non point « le Roi des rois », mais « l'Esclave du roi du pays » et, plus humblement encore « le Chien de la porte d'Ali » : le vrai roi d'Iran, c'était le Mahdi absent. Dans leur palais d'Ispahan, les Sofis tenaient toujours deux chevaux magnifiquement enharnachés, prêts à le recevoir quand il lui plairait de reprendre en main le dépôt de l'autorité. L'un des deux chevaux était pour le Mahdi; l'autre, pour son lieutenant Jésus-Christ.

V.

Nous sommes jusqu'ici restés en Orient et nous n'avons assisté qu'aux échecs et aux déceptions du Mahdi. Tournons-nous du côté de l'Occident : le tableau s'éclaircit et nous allons assister à ses triomphes. Deux Mahdis, l'un au Xe siècle en Égypte, l'autre au XIIe siècle au Maroc, fondent deux dynasties qui ont laissé leur nom dans l'histoire : la première est celle des Fatimides, une des plus glorieuses de l'Islam et qui dura trois siècles; la seconde est celle des Almohades, les conquérants de l'Espagne.

A la suite de querelles intérieures parmi les Alides, une secte puissante s'était détachée des *Imâmiens* : c'est la secte dite des Ismaélis, d'où sortit plus tard la secte si bien connue dans l'histoire de France des *Assassins* et du *Vieux de la Montagne*. Un oculiste persan, nommé Abdallah, fils de Meimoun, ennemi juré des Arabes, s'empara de la direction de la secte, dont il fit une secte purement philosophique dans le fond, en détruisant par des interprétations allégoriques la lettre du Coran. Pour agir plus facilement sur l'esprit du peuple, il se prétendit de la race d'Ali et envoya des missionnaires en Arabie et en Afrique prêcher la loi nouvelle et annoncer l'arrivée du Mahdi. Le Mahdi tarda, mais vint enfin : c'était son petit-fils, Obeid-Allah. Obeid-Allah avait jeté son dévolu sur l'Afrique du Nord, où les Berbères supportaient impatiemment le joug des Arabes et de l'orthodoxie et où un missionnaire de la secte, Abou-Abdallah, avait prêché avec un rare succès par la parole et l'épée. La Tunisie et Constantine étaient à lui. Il annonçait que le Mahdi allait paraître et subjuguer la terre, qu'il allait ressusciter les morts et faire lever le soleil du côté du couchant. Le Mahdi, se rendant à l'appel de son apôtre, est arrêté en Tripolitaine et jeté en prison par le gouverneur des Aghlabites, la dynastie locale, vassale du khalifat de Bagdad; son lieutenant n'en continue pas moins sa marche triomphale, chasse le prince aghlabite et, en l'absence du Mahdi empêché, proclame Dieu pour régent. Pendant plusieurs mois, les monnaies, au lieu de porter un nom de souverain, portèrent ces mots : « J'ai accompli le témoignage de Dieu; que les ennemis de Dieu soient dispersés! » Il fait graver sur les armes : « Armes pour combattre la cause de Dieu », et sur la cuisse des chevaux : « A Dieu appartient le royaume. » Dieu ainsi intronisé pour l'interrègne, il marche sur la ville où est emprisonné son représentant terrestre, le délivre, le fait monter à cheval et, marchant devant lui avec les chefs des tribus, dit au peuple avec des larmes de joie : « Voici votre maître »; le vendredi suivant, il fait proclamer son nom dans la prière publique avec le titre de « Mahdi, prince des croyants ».

Le Mahdi jusque-là n'avait été qu'un triomphateur passif : il montra brusquement qu'il savait agir. Il commença par faire assassiner Abou-Abdallah. « Arrête, mon fils! » s'écria Abou-Abdallah en saisissant le bras du meurtrier. L'homme répondit : « Celui à qui tu nous as enjoint d'obéir nous a ordonné de te tuer. » Abou-Abdallah avait trop bien réussi dans son apostolat. Le Mahdi d'ailleurs ne fut pas ingrat : il récita lui-même la prière des morts sur le cadavre de son bienfaiteur. Quelques-uns doutaient de lui : le soleil était de l'opposition et avec un scepticisme opiniâtre continuait à se lever à l'Orient; puis, le Mahdi avait bien montré qu'il savait tuer, mais il n'avait pas encore montré qu'il sût ramener un mort à la vie. Un jour, un cheikh osa lui dire en face : « Si tu es le Mahdi, fais un miracle, car nous doutons fort que tu sois ce que tu dis. » Le Mahdi répliqua en lui faisant trancher la tête. Ce n'était pas un miracle; mais je doute qu'aucun miracle eût mieux fermé la bouche aux incrédules!

Il fallait une capitale au Mahdi : il ne voulait ni de

(1) Barbier de Meynard, *Yaqout*, *Dictionnaire de la Perse*, p. 435.

(1) Silvestre de Sacy, *Exposé de la religion des Druzes*, I, CCLXV.

Tunis ni de Kairouan, trop arabes, et où il se sentait peu sûr. Il parcourut la côte de Tunisie et arriva à une péninsule ayant la forme d'une main avec le poignet : là, après avoir cherché dans les astres le jour et l'heure favorables, il posa la première pierre d'une ville sur laquelle le drapeau français flotte aujourd'hui ; elle porte encore le nom qu'il lui a donné, *Mahdia*, c'est-à-dire la Ville du Mahdi. Il l'entoura d'une forte muraille aux portes de fer, dont chaque battant pesait cent quintaux. Il fit tailler dans la colline un arsenal qui pouvait contenir cent galères et, la ville achevée, s'écria : « Je suis tranquille à présent sur le sort des Fatimides. J'ai bâti cette ville pour qu'ils puissent s'y réfugier une courte durée de temps. »

Mahdia n'était, en effet, dans sa pensée, qu'un abri provisoire : le regard du Mahdi était dirigé vers l'Orient, vers l'Égypte. Quand les murailles de sa ville étaient arrivées à leur hauteur, il était monté au sommet et avait lancé une flèche vers l'Occident : bientôt, en effet, sa domination s'étendait jusqu'à l'Atlantique. Il fallait à présent s'établir au bord du Nil. Son troisième successeur, Moez-lidîn-Allah, envoya un esclave grec, Djauher, conquérir l'Égypte et bâtir pour lui une capitale qu'il appela la ville de la Victoire, le Caire (El kahira)(1). La Syrie suivit bientôt le sort de l'Égypte ; le siège même du khalifat fut un instant aux mains du descendant de l'oculiste persan, et son nom retentit dans le *Salvum fac* à Bagdad à la place de celui des Abbassides.

Les khalifes de Bagdad dirigeaient contre leurs rivaux heureux du Caire une guerre de plume et de théologie et faisaient déclarer par leurs docteurs que le prétendu descendant d'Ali était fils d'un mage et d'une juive ; mais, le jour où les docteurs d'Égypte, recevant Moez, lui demandèrent de donner les preuves de sa descendance, il les avait convaincus sans peine avec deux arguments : il avait mis la main à la garde de son épée, en disant : « Voici mon ancêtre », et leur avait jeté une poignée d'or, en disant : « Voilà mes preuves. »

Cependant, à la longue, la crédulité se lassait. Il n'avait pas été annoncé par les prophètes que le Mahdi ferait souche de rois terrestres : il devait venir pour annoncer Dieu. Il fallait donc que Dieu vînt : le septième fatimide, Hakim, devint Dieu. Ce Hakim était une sorte de fou furieux, tour à tour musulman bigot ou athée effréné, suivant le caprice théologique de l'instant et selon qu'il s'attachait à la lettre du Coran ou à l'interprétation symbolique des initiés du dernier degré. Un sectaire persan, nommé Darazî, vint lui prêcher qu'il était l'incarnation divine, et Hakim le crut sans se faire prier ; et ce qui est mieux, c'est que Hakim ne fut pas le seul croyant de Hakim : toute une Église se fonda autour de ce dieu de chair, et, quand il disparut subitement, trois ans après son apothéose, probablement assassiné, ses fidèles annoncèrent qu'il reparaîtrait dans son humanité au jour de la résurrection pour exercer ses jugements par le glaive. Il doit paraître enveloppé, comme d'un voile, d'une multitude d'anges, parmi des escadrons de chérubins. Son arrivée sera annoncée par un grand tumulte dans le pays d'Égypte, par l'apparition d'un imposteur au Caire (Arabi pacha ?), par des tremblements de terre (Espagne ?), par le triomphe des chrétiens, par la dérision où tombera la religion :

« Lorsque vous verrez parmi vous la foi devenir rare, — s'écriait un de ses apôtres — les hommes pieux accablés d'injures et d'outrages ; lorsque la religion sera, contre ceux qui lui demeureront fidèles, un sujet de raillerie dans la bouche des impurs ; qu'elle sera traitée comme une rognure d'ongle qu'on jette loin de soi ; lorsque la terre, toute vaste qu'elle est, paraîtra trop étroite aux disciples de la vérité, qui ne pourront y trouver un asile sûr ; alors attendez-vous à entendre bientôt le cri qui sera le signal de votre perte, ô lie des nations ! restes des adorateurs du veau et des idoles (1) ! »

Le culte de Hakim ne survécut pas à son dieu en Égypte ; mais il a subsisté jusqu'à nos jours dans les montagnes de Syrie : Darazî y a laissé des disciples qui ont pris son nom ; ce sont ceux que nous appelons les Druzes et qui attendent encore le retour de Hakim, homme et Dieu.

Les Berbères de Constantine et de Tunisie avaient eu leur Mahdi avec le fondateur des Fatimides : ce fut le tour, deux siècles plus tard, des Berbères du Maroc. Un homme de la tribu de Masmouda, dans l'Atlas marocain, nommé Mohammed ibn Toumert, était revenu du pèlerinage de la Mecque et des écoles de Bagdad avec un système à moitié panthéiste, qu'il appelait le système unitaire ou, comme on disait, le système *almohade* (*almuvahhid*). Au début, ce n'était qu'un saint — c'est par là qu'ils commencent tous — d'une austérité et d'une chasteté qui persuada aisément aux Berbères qu'il était d'une autre espèce qu'eux. Il annonça bientôt l'arrivée du Mahdi, et on attendit ; il finit par dire qu'il était lui-même le Mahdi ; on le crut. Il fallait des miracles ; il en fit. Par exemple, il faisait parler les anges du fond d'un puits et leur faisait porter contre ses adversaires des arrêts de mort, aussitôt exécutés par ses Berbères fanatisés ; puis, sans perdre de temps, il faisait combler le puits, sanctifié par la présence des esprits, pour le soustraire à toute souillure dans l'avenir — et prévenir les indiscrétions de ses anges.

Le Mahdi mourut avant de récolter le fruit de ses miracles : son disciple et successeur, Abd-al-Moumin,

(1) *Prolégomènes d'Ibn Khaldoun*, tr. de Slane, II, 525.

(1) Silvestre de Sacy, I, 229.

en profita, lança le torrent berbère sur le Maroc, qu'il inonda, et du Maroc sur l'Espagne, qu'il conquit : de là la dynastie des Almohades, qui fit régner en Espagne pendant tout le XII[e] siècle une orthodoxie farouche que la domination arabe n'avait pas connue. Averroès dut s'exiler. « Dans notre pays, dit avec orgueil un docteur du temps, on ne tolère point la moindre hérésie : point d'église, point de synagogue (1). »

Les Almohades succombèrent à leur tour; mais la fièvre du Mahdi continua à agiter les Berbères. Durant tout le XIII[e] siècle, ce fut une épidémie. On le cherchait aux extrêmes confins du monde habité. Il y avait à Massa, sur la côte du Maroc qui regarde l'Atlantique, un couvent célèbre, une *ribat :* non loin de là vivait la peuplade des Guedala, dont les hommes se couvraient la figure d'un voile qui ne laissait paraître que les yeux, le *litham*, que portent encore aujourd'hui les Touaregs. L'idée se forma que c'était là et de ce peuple voilé que devait sortir l'imam caché, le Mahdi toujours attendu, et que dans ce couvent se ferait l'inauguration. Plus d'un prétendant se rendit à la *ribat* pour en sortir Mahdi et périr aussitôt (2). On dit qu'il y en a encore un qui attend là à l'heure présente.

VI.

Après les Persans et les Berbères, les Turcs. Ceux-là n'étaient point Alides : héritiers des califes de Bagdad, ils étaient et sont encore orthodoxes farouches. Vous connaissez la haine atroce qui divise les Persans chiites et les Turcs sonnites. Ils croient bien, eux aussi, que le Mahdi doit venir, vers la fin des temps, appeler tous les peuples à la connaissance de l'Islam, assisté de trois cent soixante esprits célestes, « les hommes de Dieu », les *Ridjal-Allah;* mais ils prennent leurs précautions contre lui : ils savent bien qu'ils ne sont pas, eux, du sang de Mahomet, qu'ils sont des intrus dans le khalifat, qu'ils y sont campés par le seul droit de la force. Aussi cherchent-ils à isoler le Mahdi du monde et à trancher tout lien entre lui et l'humanité : le trente-quatrième article de foi du code religieux adopté par la Turquie porte que « l'imam doit être visible, qu'il ne doit pas se dérober aux regards du public ni être non plus l'objet de son attente (3) ». Donc en Turquie il n'y a point de place pour un imam caché, pour un Hakim disparu, pour un « Fatimide attendu ». Ils ont fait encore déclarer tout récemment, nous le verrons tout à l'heure, que le Mahdi ne peut paraître que dans une période d'interrègne, quand le khalife est mort sans successeur reconnu, théorie toute conservatrice et fort rassurante pour un sultan sur le trône. Mais quand un peuple veut son Messie, tous les sermons des théologiens ne l'empêcheront pas de s'en faire un.

Le plus célèbre des Mahdis turcs est celui qui parut en 1666, sous Mohammed IV, le sultan qui faillit prendre Vienne. Il y eut cette année-là une véritable éruption messianique. Elle commença par les juifs. La Cabale annonçait l'arrivée du Messie pour cette année: il parut à l'heure fixée; c'était un jeune homme de Smyrne, d'une beauté étrange, d'une éloquence entraînante, avec toutes les allures d'un inspiré. Il se nommait Sabtai Zévi. Tous les rabbins de Turquie le reconnurent; des prosélytes lui vinrent d'Allemagne, d'Amsterdam, de Londres; le royaume d'Israël allait se rétablir, le règne de Dieu allait s'ouvrir, la Jérusalem céleste allait descendre. Le monde musulman s'en émut : l'arrivée du Mahdi doit en effet être précédée et annoncée par celle de l'Antéchrist, du prophète imposteur, de Deddjâl ; or les théologiens de l'Islam ont assimilé le Messie juif avec Deddjâl : puisque le Messie juif venait, le Mahdi allait donc paraître. Une éclipse de lune qui arrêta les troupes prêtes à s'embarquer pour la Crète prouva que les temps étaient venus. On apprit tout à coup que le Mahdi avait paru : c'était le fils d'un cheikh du Kurdistan qui s'était mis à la tête de quelques milliers de Kurdes. Mais il fut pris et envoyé au sultan. Le sultan était à la chasse quand le Mahdi lui fut présenté : il l'interrogea, et le précurseur, renonçant à son rôle, répondit avec tant de bonne grâce que le sultan, charmé, se l'attacha pour page. Quelque temps auparavant, Sabtai, dénoncé comme imposteur par un rabbin dont il avait refusé les services comme vicaire du Messie, avait aussi comparu devant le sultan et, au grand scandale des siens, avait dû, pour lui répondre, faire appel aux bons offices d'un interprète : l'émotion lui avait fait perdre le don des langues. Ce fut bien pis quand le sultan le fit attacher nu à la cible et offrit de se convertir si les flèches s'émoussaient sur son corps : Sabtai déclina l'épreuve, coiffa le turban, obtint une place de porte-clefs au harem, et le sultan eut le plaisir d'avoir sous la main l'Antéchrist pour concierge et le Mahdi pour valet de chambre — ce qui ne l'empêcha pas, quelques années plus tard, d'être étranglé par ses janissaires, suivant la coutume ottomane.

VII.

Je passe par-dessus le XVIII[e] siècle, qui semble avoir été peu fertile en Mahdis. Le Mahdi sommeille; il se réveille en Égypte, devant la conquête française, en floréal an VII (mai 1799). Il est douteux que ce Mahdi se rattache au vieux mouvement alide de l'Égypte fatimide, car il était appuyé par la Turquie, qui le fournis-

(1) Dozy, *Essai sur l'histoire de l'Islamisme*, p. 368-380.
(2) *Prolégomènes d'Ibn Khaldoun*, II, 200.
(3) Mouradgea d'Ohsson, *Tableau de l'empire ottoman*, I, 88.

(1) Hammer-Purgstall, *Histoire de l'empire ottoman*, tr. Hellert, XI, 239, sq. — Th. Reinach, *Histoire des Israélites*, 269, sq.



sait de fonds anglais. Ce Mahdi, dont on ne connaît pas le vrai nom et dont la biographie devrait bien tenter quelqu'un de nos historiens de la jeune école, semble avoir été un des imposteurs les plus décidés de son espèce. Il venait de la Tripolitaine; il y était descendu du ciel, mais dans le désert, ce qui faisait que le miracle avait eu peu de témoins. Il prodiguait l'or en espèces sonnantes : cet or lui était également tombé du ciel, marqué au coin du sultan. Son corps, quoique visible, était immatériel. Tous les jours, devant le peuple, à l'heure de la prière du soir, il trempait ses doigts dans une jatte de lait et se les passait sur les lèvres; c'était toute sa nourriture. Il surprend et massacre à Damanhour soixante hommes de la légion nautique : en jetant un peu de poussière contre nos canons, il empêchait la poudre de prendre et faisait tomber devant les vrais croyants les balles de nos fusils. Mais le chef de brigade Lefebvre marche contre lui avec quatre cents hommes; « assailli d'une nuée d'Arabes, écrit Bonaparte dans un rapport au Directoire, il se range en bataillon carré et tue toute la journée ces insensés qui se précipitent sur nos canons, ne pouvant revenir de leurs prestiges. Ce n'est que la nuit que ces fanatiques, comptant leurs morts (il y en avait plus de mille) et leurs blessés, comprennent que *Dieu ne fait plus de miracles* ». A ses partisans scandalisés qui lui montrent leurs morts et leurs blessés, le Mahdi répond qu'il n'y a d'invulnérables que ceux qui ont une foi entière. Il paraît que lui-même n'était point de ceux-là, car une balle qui l'étend mort dans une rencontre vint à son tour le convaincre d'incrédulité. Mais ses partisans, plus croyants, en conclurent qu'il avait trouvé plus habile de combattre du haut du ciel d'où il venait, et l'attendirent : il ne revint pas; mais les Français partirent, ce qui au fond revenait au même et donnait raison au Mahdi.

Nous voici arrivés au Mahdi du Soudan. Le moment n'est pas encore venu de faire son histoire : c'est à lui d'abord à la faire et à l'achever. Sur l'homme même, les seuls documents authentiques que l'on possède sont au nombre de deux. L'un est une lettre d'un Français né au Soudan et qui l'a vu à Khartoum, M. Mousa Peney, fils du docteur Peney, l'un des plus vaillants explorateurs du Soudan, le premier Européen qui soit allé à Gondokoro : je ne reprocherai à ce document (1) que de pécher parfois par trop de précision. L'autre, qui nous fait entrer dans l'âme même des héros du drame, est une consultation des Oulémas de la mosquée El Azhar au Caire, dont un de nos plus habiles orientalistes, M. Clermont-Ganneau, a bien voulu me communiquer la traduction faite par lui. Voici ce qui ressort de ces deux documents.

Le Mahdi se nomme Mohammed Ahmed. Il est né à Dongola, vers l'an 1260 de l'hégire, 1843 de notre ère. Son père se nommait Abdallahi et sa mère Amina. Il porte sur chaque joue trois cicatrices parallèles (1). Ces détails, insignifiants pour nous, ont une valeur capitale pour des musulmans : en effet, une tradition des plus anciennes, attribuée à Mahomet, déclare que le Mahdi aura le même nom que le Prophète et que le père du Mahdi aura le même nom que le père du Prophète : or le Prophète s'appelait Mohammed Ahmed; son père s'appelait Abdallah, et, il y a plus, sa mère s'appelait Amina. Quarante ans est l'âge de la prophétie chez les musulmans, parce que c'est l'âge où Mahomet s'est révélé; et ces cicatrices du Mahdi sont le sceau de la prophétie que Mahomet porta et que tout vrai prophète doit porter. Je n'assurerais pas que le Mahdi eût de naissance ce sceau de la prophétie : ce sont là des signes qui vous viennent quand le besoin s'en fait sentir. Son nom et celui de ses parents semblent indiquer qu'il était né dans un milieu fervent et prédisposé au prophétisme : il y a de l'hérédité dans son génie. Aussi, dès son enfance, Mohammed révéla une vocation décidée : à douze ans, il savait par cœur tout le Coran. Son père étant mort, ses deux frères, plus âgés que lui et constructeurs de barques sur le Nil Blanc, voyant dans leur jeune frère l'étoffe d'un grand docteur, subvinrent à ses besoins et lui donnèrent les moyens d'aller étudier sous deux professeurs en renom des environs de Khartoum, Abdel Dagim et El Gourachi. A vingt-cinq ans, ses études achevées, et sa mère étant morte, il se rendit dans l'île d'Aba, dans le voisinage de laquelle travaillaient ses frères, petite île naguère inconnue, aujourd'hui historique en Europe et sacrée en Afrique; il y vécut quinze ans, dans la retraite, les quinze années que Mahomet avait passées à méditer sa mission près du mont Harra. Sa carrière, comme vous le voyez, était tracée d'avance dans celle du prophète. Strauss prétend que la figure de Jésus est une projection lancée par l'imagination populaire du fond des vieilles prophéties d'Israël : la vie du Mahdi, c'est la théorie de Strauss en action; le Mahdi est le reflet vivant de Mahomet. Il habitait un trou sous terre, pleurant continuellement sur la corruption des hommes, amaigri par les austérités et les jeûnes. La tribu voisine des Beggaras, la plus puissante de cette région du Nil, le vénérait comme un saint et sentait que le souffle de Dieu était sur lui. Aussi, quand l'année prophétique sonna, la quarantième année, il se releva Mahdi. et les Beggaras passèrent sans peine de la vénération à l'adoration : il était prophète en son pays.

D'ailleurs l'année fatale n'approchait-elle pas, l'année 1300 de l'hégire, qu'une tradition moderne assigne pour le triomphe définitif de l'Islam? Moham-

(1) *Société de géographie*, comptes rendus, 1883, p. 621-628.

(1) Il est de taille moyenne, couleur café au lait clair, barbe noire. (Mousa Peney, *Revue d'ethnographie*, II, 473. Lettre du 13 avril 1883.)



med envoie partout des missionnaires aux cheikhs des tribus, annonçant qu'il est le Mahdi attendu, que Mahomet est venu le lui annoncer de la part d'Allah, que la domination turque va finir, que le Soudan va se soulever de tous côtés, et, quant à lui, qu'après avoir passé au Soudan le temps voulu, il ira à la Mecque se faire reconnaître par le grand chérif. Il y avait déjà un an que duraient ces prédications sans que l'on en sût rien à Khartoum, à trois journées en aval de l'île sainte. Le gouverneur général Raouf pacha, enfin informé, envoie deux cents hommes à Aba pour s'emparer du Mahdi : assaillis par la pluie, enfonçant dans la boue, dans l'obscurité de la forêt, ils arrivèrent, dit-on, à minuit devant la cabane du prophète, autour de laquelle tournoyait une bande de derviches, répétant le nom sacré d'Allah. L'adjudant-major tire un coup et tue un derviche : aussitôt les derviches se ruent sur les soldats avec des hurlements horribles, répétés par des milliers d'Arabes qui fondent de la forêt. En quelques instants toute la troupe est mise en pièces, avec ses chefs. C'était la première étincelle du grand incendie qui à présent dévore tout le bassin du Nil : c'était en mai 1881.

Le Mahdi, retiré avec ses derviches sur le mont Gadir, repousse de nouveaux assauts. Le Soudan commence à s'agiter. Le gouverneur intérimaire, Giegler pacha, concentre à Khartoum les garnisons du Sennaar, du Fachoda, du Kordofan, pour les diriger contre le Mahdi, ne se doutant pas que les provinces dégarnies se révolteront sur-le-champ. 7000 hommes envoyés au mont Gadir sont attaqués à l'improviste par 50 000 insurgés commandés par les deux frères du Mahdi, Mohammed et Hamed ; les deux frères périrent, mais de l'armée égyptienne il n'échappa que cent vingt hommes. Pendant ce temps le Sennaar s'insurge, El-Obeid tombe dans les mains du Mahdi, qui en fait sa capitale le 17 janvier 1883; le 5 novembre de la même année, l'armée de délivrance de Hicks pacha est anéantie ou passe dans son camp : vous savez ce qui a suivi.

VIII.

On a cherché bien des explications aux succès du Mahdi. Les uns en font un homme de génie : peut-être l'est-il; mais cela ne suffit pas. Il semble bien en effet que l'homme n'est pas ordinaire. Il faut tout d'abord une conviction profonde et sincère pour agir sur les masses, comme il l'a fait, d'autant plus qu'il ne procède pas par le prestige du mystère et se montre tout à tous : quand son quartier général était à El-Obéid, raconte l'Irlandais O'Kelly, il se rendait à la mosquée au milieu de la foule, sandales aux pieds, portant pour tout costume une chemise et un caleçon de grosse toile. Sa stratégie est élémentaire; mais c'est celle que le pays impose; point d'assauts sur les villes fortes, faire le vide autour d'elles jusqu'à ce que la famine les ouvre : point de grandes batailles, harceler l'ennemi sans relâche, l'envelopper de loin, puis, quand il est épuisé, fondre sur lui de toutes ses forces réunies pour l'achever. Qu'il suive les conseils d'aventuriers européens ou ses propres inspirations, le succès l'a justifié jusqu'ici. Deux autres faits qui semblent indiquer une certaine honnêteté et une humanité relative : il fait peu de miracles et fait des prisonniers. Enfin un télégramme que vous avez pu lire dans les journaux des derniers jours révèle en lui le type achevé du politique musulman. Les messagers qu'il envoie aux tribus neutres ou hostiles, pour les sommer de se joindre à lui sous peine d'extermination, sont accompagnés d'oulémas chargés d'abord de les convaincre de la mission du Mahdi et du devoir suprême qui leur incombe de se joindre à lui. Croyez bien que plus d'un, insensible ou rebelle aux menaces, sortira de la conférence théologique prêt à mourir de la mort des martyrs. Les jalousies de tribus qui balancent dans leur cœur la haine des chrétiens pèseront bien peu quand dans l'autre plateau ils verront l'autorité du Coran s'ajouter au poids de l'épée victorieuse.

D'autres ont voulu faire de lui un instrument dans la main des grands marchands d'esclaves du haut Nil, menacés dans leur hideux commerce par la civilisation européenne et qui l'auraient dressé pour son rôle. C'est trop raffiner en politique : le Mahdi peut avoir pour lui des marchands d'esclaves, mais il a aussi pour lui les esclaves. Le soulèvement du Mahdi, c'est la réaction naturelle et légitime du Soudan, esclavagiste ou non esclavagiste, écrasé depuis un demi-siècle par la pire des oppressions, celle qui se présente avec les hypocrisies de la civilisation. La civilisation apportée dans un pays à demi sauvage est déjà une chose équivoque et à faire frémir, même dans des mains européennes : imaginez ce que c'est, apportée par des pachas égyptiens, des Arabes ou des Turcs frottés de bureaucratie. La conquête égyptienne du Soudan était sans doute, pour l'Occident, pour la science, pour le commerce de nous autres gens d'Europe, un bienfait; pour les populations du Soudan, c'était l'enfer. La conquête égyptienne, c'était le monopole de l'esclavage au profit des gens du khédive. Le noble et héroïque Gordon, nommé gouverneur du Soudan, vit de près la civilisation égyptienne à l'œuvre et deux fois lâcha la place de dégoût et d'horreur. Aussi le mot du Mahdi n'est point : *Guerre aux chrétiens!* mais : *Guerre aux Turcs!* c'est-à-dire guerre aux faux musulmans du Caire. On dit Turc au Soudan par habitude, parce qu'on n'est pas au courant, dans l'île d'Aba, des changements de l'onomastique politique et qu'on n'y sait pas encore que ce n'est plus le Turc de Constantinople qui règne en Égypte.

Quoi qu'il en soit, le Turc, qui se croit encore suze-



rain, prit peur. Le Soudan, d'ailleurs, n'est pas le seul pays où un Mahdi soit à craindre : de l'autre côté de la mer Rouge il y a un autre volcan, l'Arabie. Les Arabes d'Arabie, il est vrai, étaient jusqu'ici assez froids pour lui : cela se conçoit; s'il y a un lieu qui doive prétendre à l'honneur de donner le Mahdi au monde, c'est bien la Mecque, et les chérifs, fils de Fatimah, ne sont pas fâchés de se dire : « Eh! qui sait? c'est peut-être moi! » Au pèlerinage de 1882, on attendait un Mahdi à la Mecque : la police turque, avertie, fit savoir aux notables qu'il pourrait leur en arriver des désagréments, et le Messie se le tint pour dit. Un fait curieux vient de prouver naguère à quel point l'atmosphère de l'Arabie, sans distinction de religion ni de race, est imprégnée tout entière des vapeurs messianiques. Une centaine de familles juives du Yémen, traversant toute l'étendue de l'immense péninsule, arrivaient il y a quelques mois à Jérusalem sur le bruit que le Messie venait d'apparaître! En fait de Messie, elles n'ont naturellement trouvé à Sion que le Turc, la misère et la fièvre. Elles logent dans des cavernes au pied de la montagne sainte et dressent leurs tentes dans la boue au pied des oliviers. Les consuls d'Europe se sont entremis pour eux et leur ont fait bâtir quelques maisons sur le mont du Scandale (1). Si vous vous rappelez qu'en théologie musulmane un Messie annonce un Mahdi, cet exode juif est plein de révélations sur ce qui fomente de rêves dans l'Arabie du jour. Aussi le Mahdi, qui sait toutes ces choses, tient-il à rendre visite aux gens de la Mecque et, voilà pourquoi, comme dernier acte du programme, il a annoncé qu'il irait se faire reconnaître par le grand chérif. Voilà pourquoi Osman Digna tient tant à Souakin : par malheur, la flotte anglaise barre trop bien le chemin de la ville sainte. C'est la mer qui cette fois jette à l'homme le *Non amplius ibis*.

Un autre Mahdi qui, jusqu'aux dernières victoires de Mohammed, était sérieux, mais dont les actions ont dû baisser depuis, c'est celui des Senoussi. Vous connaissez cette secte fondée, il y a quarante ans à peine, par un Algérien de Mostaganem qui, à présent, domine la Tripolitaine et le Soudan tripolitain et étend ses ramifications de l'Atlantique à Bagdad. Or Senoussi, en homme prévoyant, avait épousé une chérifa, c'est-à-dire une femme de la race d'Ali, et il avait donné à son fils le nom d'El-Mahdi. Tous les Senoussi ont les yeux fixés sur celui-ci : il vient d'avoir quarante ans, l'âge prophétique. On raconte parmi les Arabes que le sultan, un peu inquiet, lui aurait écrit : « On parle beaucoup de toi. Qui es-tu? Si tu es le Mahdi, fais-nous le savoir, pour que, au nom de Dieu, nous te facilitions la mission divine qui t'a été confiée. » Le Mahdi, très prudent, aurait répondu : « Je suis bien votre serviteur, mais je ne sais ce que vous voulez dire. » En attendant, le Mahdi de Tripolitaine et celui du Soudan se regardaient comme des chiens de faïence : au commencement de l'an dernier, le Mahdi de Djahrboub dénonçait celui du Soudan à l'indignation des fidèles comme imposteur et menteur.

Le vrai Mahdi, pendant ce temps, se révélait comme un Mahdi doit le faire, par la victoire. Le sultan, inquiet, essaya de ces armes théologiques qui, il y a neuf siècles, avaient si mal réussi à ses prédécesseurs de Bagdad contre le Mahdi fatimide. Il consulta les oulémas d'El-Azhar, la plus grande université du monde musulman, sur la valeur des prétentions de « cet individu qui s'est révolté contre l'autorité du khalife de Dieu sur la terre, lequel a seul pouvoir de lier et de délier ». La demande de consultation donne le résumé d'une lettre-missive envoyée par le Mahdi aux tribus de Souakin et dont les combats de Baker pacha et d'Osman Digna sont le commentaire. Après les bénédictions usuelles sur le nom d'Allah, sur Mahomet et sa famille, après maintes citations du Coran et des traditions, ordonnant la guerre sainte et défendant de faire amitié avec les ennemis du Très-Haut, il revendique pour lui-même le khalifat suprême au nom d'une révélation du Prophète. Mahomet est venu lui annoncer qu'il était le Mahdi attendu; il l'a fait asseoir sur son trône en présence des khalifes, des chefs spirituels et de Khidr (celui que les juifs et les chrétiens appellent le prophète Élie). Dieu lui a promis alors l'assistance des anges qui l'entourent, celle des Djinns fidèles, celle de tous les prophètes et de tous les saints, depuis Adam jusqu'à nos jours. A l'heure du combat, le Seigneur apparaîtra en personne avec eux à la tête de son armée; le Seigneur lui a remis le glaive de la victoire avec la promesse formelle que nul ne pourra le vaincre quand même les Djinns s'uniraient aux hommes contre lui. Dieu lui a donné encore deux signes de sa mission : l'un est un grain de beauté sur la joue droite (1) — façon ingénieuse d'avouer qu'il n'est point du sang de Mahomet; — l'autre est l'apparition d'un *étendard de lumière*, porté à l'heure du combat par l'ange Azrael. Le Prophète lui dit encore : « Tu es créé de la lumière de mon cœur ». Quiconque croira en lui sera bienheureux et aura auprès de Dieu une place comme celle d'Abd-el-Kader Ghilani (c'est un grand docteur du VIIe siècle, devenu le grand saint de l'Afrique contemporaine; il revient sur terre une fois par an, la nuit, et traverse le désert sous les rayons de la lune, sur un cheval magnifiquement caparaçonné); quiconque le combattra sera infidèle, réprouvé dans ce monde et dans l'autre, et verra sa fortune et ses enfants en proie aux musulmans. Le Prophète finit en proclamant la déchéance des Turcs, infidèles et pires que des infidèles parce qu'ils essayent d'éteindre la lumière du Dieu très haut.

(1) L'*Univers israélite*, 1885, 16 février.

(1) Les cicatrices dont parle M. Peney?

Les oulémas donnèrent la réponse qu'il fallait et pulvérisèrent à grand renfort de citations et d'arguments les prétentions du Mahdi, mais, chose remarquable, sans songer un instant à nier les faits mêmes qu'il met en avant. Ils acceptent toutes ses affirmations et ne contestent que les conclusions, voie assez dangereuse, nous pouvons ici le dire entre nous. Il faut dire à leur honneur que l'autorité du grain de beauté ne leur en impose pas beaucoup : ils observent avec une réelle profondeur qu'il y a beaucoup de gens qui portent modestement cet ornement sur la joue, sans prétendre pour cela à une mission d'en haut. L'étendard de lumière porté par Azrael les embarrasse davantage. Vous me demanderez ce que c'est que cet étendard de lumière : je n'en sais rien; mais les oulémas le savent certainement et se contentent d'observer que l'homme par l'intermédiaire de qui s'opère un prodige n'est pas nécessairement un prophète et qu'un miracle peut très bien se faire par l'intermédiaire d'un impie : à preuve, apparemment, les miracles journaliers des infidèles, railways, télégraphe, dynamite, etc. Ils argumentent longtemps pour savoir si Mahomet lui a apparu à l'état de veille ou en songe, mais concluent qu'en aucun cas il n'a pu lui apporter une révélation contraire à la loi même de Mahomet : or, d'une part, le vrai Mahdi, d'après la tradition orthodoxe, doit apparaître à une époque de trouble, à la mort d'un khalife et quand les hommes ne sauront qui mettre à sa place, ce qui n'est point le cas à présent; d'autre part, il ne doit pas paraître au Soudan, mais en Arabie; il ne doit pas se proclamer lui-même Mahdi, mais être proclamé Mahdi malgré lui : suivant les traditions les plus authentiques, le Mahdi doit être un homme de Médine, qui, refaisant en sens inverse l'*hégire* de Mahomet, s'enfuira à la Mecque et sera proclamé contre son gré entre la pierre noire de la Caaba et la Station d'Abraham. Cette tradition, rassurante pour les puissances établies, réfute, selon les oulémas, les prétentions du faux prophète « avec une clarté comparable à celle des étoiles ». L'accusation terrible d'infidélité, lancée contre ceux qui nieront le Mahdi, doit donc se retourner contre lui, contre celui qui dénonce et massacre des fidèles, oubliant que c'est un péché moins grave de laisser en vie mille infidèles que de tuer un seul croyant, « audace inouïe et révoltante, qui excite la colère de Dieu et de son prophète et réalise les espérances de Satan ». C'est au faux Mahdi et aux siens que s'appliquent les paroles du Prophète sur les hérétiques : « Ce sont les pires de mon peuple qui tuent les meilleurs de mon peuple. » Aussi quiconque s'associera à lui en acte ou en parole lui sera associé dans le jugement final. Le prophète a dit : « La discorde dort; que Dieu maudisse celui qui la réveillera ! »

IX.

Un mois après cette consultation, l'armée de Hicks pacha était exterminée. Beaucoup de ceux qui l'avaient signée durent commencer à éprouver quelque doute sur la valeur de leurs arguments. Les derniers événements, la prise de Khartoum, la mort de Gordon ont dû encore effacer bien des doutes et ébranler bien des résistances : la mort de Gordon plus encore que la prise de Khartoum; car c'est un événement qui avait sa place marquée d'avance dans le programme messianique. Il semble bien, en effet, que Gordon a joué et joue encore dans l'imagination des hommes du Mahdi un rôle qui n'est point celui d'un homme. Gordon n'est pour nous qu'un héros, le dernier et le plus sympathique peut-être des héros du christianisme puritain, un homme de Milton égaré dans les tripotages du XIXe siècle : pour les Arabes, Gordon est le christianisme même, c'est l'incarnation la plus auguste du Mal et de l'Erreur, qu'ils contemplent avec un mélange de terreur, de respect et de haine. Les journaux anglais publiaient naguère une missive de l'émir de Berber annonçant la prise de Khartoum et la mort de Gordon : « Nous avons tué Gordon le traître », dit la traduction (1). On est un peu étonné de cette épithète de traître appliquée à Gordon, même sous la plume d'un Arabe. Il est à regretter que les journaux anglais n'aient point donné le mot arabe ainsi traduit; il se pourrait bien que le texte portât : « Gordon, l'imposteur », c'est-à-dire le *Deddjâl*, l'Antéchrist. Or la mort de Deddjâl, le meurtre de l'Antéchrist doit être la grande œuvre du Mahdi et le commencement du grand triomphe. Il y a un autre rôle qu'il aurait pu jouer s'il lui avait plu de passer à l'islamisme, comme le Mahdi semble lui en avoir fait l'offre : c'était le rôle de Jésus-Christ. Vous vous rappelez, en effet, que, théoriquement du moins, il n'y a point de Mahdi sans Jésus à ses côtés. Le rôle reste à prendre : il y aurait peut-être là de quoi tenter l'ambition de M. Olivier Pain.

Ce ne sont pas les victoires intermittentes et chèrement payées de l'Angleterre qui écraseront le mouvement. Ce n'est pas avec une bataille qu'on écrase une révolution; or l'Islam en est à son 93 — un 89 y est impossible. Ne vous y trompez pas : malgré les différences extérieures infinies des deux mouvements, c'est le même esprit qui agite et qui pousse les hommes de la Révolution et les hommes du Mahdi. L'œuvre du Mahdi, pour les milliers d'humbles qui se font tuer à sa voix, et probablement pour lui-même, c'est l'avènement de la justice. Rappelez-vous la définition du Mahdi par le Prophète : « Un homme qui remplira la terre de justice, autant qu'elle est remplie à présent

(1) *The traitor Gordon* (*Daily News*, 14 février).

d'iniquité. » L'idée révolutionnaire chez nous, l'idée messianique chez les musulmans, c'est le même instinct, la même aspiration, chez nous sous forme laïque, là-bas sous forme religieuse, chez nous desséchée en formules abstraites et en raisonnements théoriques, là-bas à l'état natif et éclatante de visions surnaturelles. Des deux parts, le même élan vers l'idéal, avec des chutes sanglantes dans la convoitise et la haine; des deux parts, la même ignorance de la réalité, les mêmes espérances contre nature, le même rêve d'un monde renouvelé par miracle sans que l'humanité le soit d'abord, les mêmes prodiges d'enthousiasme, de férocité, de dévouement; des deux parts le royaume de l'équité, de la paix, de la fraternité sans fin inauguré sous les auspices de l'ange exterminateur. Le chancelier du Mahdi ne doit pas se sentir dépaysé au milieu des clubs du désert. Là où le prolétaire français chante :

Voici la fin de vos misères,
Mangeurs de pain noir, buveurs d'eau!

l'Arabe, opprimé, crie vers le ciel : *Mata yathar el Mahdi?* Quand apparaîtra le Mahdi? Un peuple pénétré de ce sentiment, on peut l'exterminer, on ne peut pas le soumettre à son sort.

X.

Comment tout cela finira-t-il? Le sujet invite tout naturellement aux prophéties. Vous me permettrez cependant de ne point trancher du Mahdi ou du moins de ne faire de prédictions qu'à longue échéance, ainsi que le conseille la prudence humaine. Le Mahdi luimême, si l'on en croit Mahomet, a encore trois ou quatre ans à durer; car le Prophète a annoncé que la mission terrestre du Mahdi doit durer sept ans. Il se pourrait bien que trois ans, en effet, suffisent à l'user : un Mahdi ne peut se soutenir qu'à force de victoires et de marches en avant : qu'il recule ou s'arrête, et le Soudan dira : « Ce n'était pas le vrai; c'était un des faux Mahdis qui doivent annoncer le vrai : attendons. » En attendant, une chose que vous pouvez, je crois, affirmer en toute sécurité, c'est que, quel que soit le résultat de l'expédition anglaise, une nation européenne, quelle qu'elle soit, sera toujours impuissante à établir dans le Soudan un ordre durable : cela, par fatalité naturelle, par ordre d'en haut : le soleil sur leur tête, le sable du désert sous leurs pieds opposent un double véto.

Depuis les commencements de l'histoire, il n'y a eu dans ces régions quelque chose comme un ordre régulier qu'à deux reprises : il y a trois mille ans, sous les Pharaons de la XVIIIe dynastie, et, de nos jours, sous les Khédives. L'ordre, entendu à la façon des Khédives, a amené ce que vous savez. L'Angleterre ne pourrait le rétablir qu'avec les forces de l'Égypte; mais, en la réduisant en vasselage, en faisant du Khédive un fantôme, en s'attirant par une série de mesures inutiles et gratuites l'hostilité invincible de tout ce qui compte en Égypte, elle a brisé elle-même dans ses mains le seul instrument qu'elle pût employer là-bas. Et, songeons-y bien, dans ces fautes et ces malheurs de l'Angleterre il y a pour nous, les maîtres de l'Algérie qui rêvons de frayer la voie d'Alger à Tombouctou, il y a un avertissement redoutable et qu'il faut méditer. Ne l'oublions pas dans nos rapports avec les Arabes d'Algérie, avec les Touaregs du désert, car ce sont ceux-là qui nous ouvriront le Soudan algérien. Que nos colons, parfois si durs et si méprisants pour l'indigène, le comprennent enfin, s'ils veulent que leurs enfants fassent une réalité de cet empire français d'Afrique que rêve la fin de notre siècle. L'Angleterre a dit : l'*Afrique aux Africains!* C'était un leurre dont elle est la première victime. Le seul programme pratique, le seul loyal, le seul utile à la civilisation, c'est celui qui associera l'indigène à notre œuvre et prendra pour mot d'ordre : *l'Afrique par les Africains!* L'Angleterre ne l'a pas compris et elle expie. Aussi son admirable petite armée pourra bien, à force de sacrifices et de sang, refaire flotter pendant un jour sur les murs de Khartoum le drapeau de l'Europe et remporter dans le désert quelque victoire à la française, brillante et stérile: ces improvisations de la victoire seront balayées en une nuit par le sable du désert.

De là les sympathies réelles, plus nombreuses qu'on n'imagine et que les journaux ne l'avouent, que le Mahdi inspire en Angleterre, même après la mort de Gordon, surtout depuis la mort de Gordon. L'Angleterre a en politique une grande vertu, la plus grande peut-être des vertus politiques : le respect de la force — je le dis presque sans épigramme — sous quelque forme qu'elle se manifeste, si elle se manifeste clairement. Si par hasard Mohammed Ahmed était un politique, s'il y avait en lui l'étoffe d'un Fatimide ou d'un Almohade, s'il consentait à rester sur terre, et terre à terre, s'il se résignait à fonder quelque immense empire du Soudan, oh! en ce cas-là, un beau jour l'Europe pourrait bien apprendre à son réveil que l'Angleterre vient d'envoyer un résident à la cour de Khartoum ou d'El-Obeid, avec traité de commerce en règle. Par malheur, il semble bien que le Mahdi n'est pas un politique au sens européen du mot; c'est quelque chose de plus ou de moins; c'est un fanatique honnête; le royaume du monde n'est pour lui qu'un marche-pied pour le royaume du ciel, et, voyez-vous, dans le royaume du ciel tel que le conçoit un Arabe, il n'y a pas de place pour un résident anglais, fût-il missionnaire ou méthodiste.

Il faut pourtant que le Soudan reste ouvert. S'il se referme, ce sera devant l'histoire la honte de notre temps. Il est impossible que l'Europe perde le fruit de

l'héroïsme et du génie d'une incomparable armée de voyageurs anglais, français, italiens, allemands. Ce serait en un jour un recul d'un demi-siècle. Eh bien! si la civilisation européenne ne peut plus remonter le cours du Nil, elle n'a qu'à s'installer aux sources même et à le descendre; elle le peut. En effet, aux portes même du Soudan sommeille depuis des siècles une puissance à demi européenne, qui n'est encore entrée en scène que par instants et pour infliger aux convoitises égyptiennes quelques courtes et sanglantes leçons et qui sera un jour le *Deus ex machina* : c'est l'Abyssinie. Aux sources du Nil Bleu, retranchée dans un chaos de montagnes inexpugnables, s'agite une nation ardente, très ancienne et très jeune, qui a derrière elle de lointains souvenirs de puissance et de gloire et qui commence à rêver un avenir qui soit à la hauteur de son passé, imaginaire ou réel. Ce peuple est chrétien; il se croit descendu du roi Salomon et de la reine de Saba; il a reçu, il y a plus de treize siècles, de la main des Grecs le christianisme et les germes d'une civilisation semblable à la nôtre qui ne demande qu'à de se développer, si l'Europe et en particulier si la France l'y aide. Un de nos plus brillants publicistes, M. Gabriel Charmes, signalait naguère l'intérêt capital qu'il y aurait pour nous à mériter l'amitié de ce peuple qui nous recherche, sentinelle perdue de l'Occident que l'Europe a depuis des siècles oublié de relever. Un jour, si nous le voulons, si nous aidons à grandir ce peuple enfant, le massif abyssinien sera la forteresse d'où la civilisation européenne dominera le Soudan. Il ne s'agit point là d'aventures ni d'annexions; il ne s'agit point de conduire du jour au lendemain une armée abyssinienne à la conquête de Khartoum : il s'agit d'une action lente à exercer, d'une action désintéressée et qui ne peut éveiller aucune jalousie, car tous les peuples de l'Europe peuvent y concourir en proportion de la confiance que chacun saura inspirer. La nation européenne qui fera le plus pour l'éducation de ce peuple, qui saura respecter sa faiblesse et ne point l'exploiter, développer sa force et ne point s'en faire un instrument d'ambition trop personnelle, fera de ces arriérés du progrès son avant-garde contre la barbarie. Notre civilisation, ainsi installée aux sources du Nil Bleu, descendra lentement la vallée et, qui sait? dans ces mains jeunes et vaillantes trouvera peut-être, quand il le faudra, une ressource suprême contre les périls et les retours de barbarie auxquels l'exposent les querelles séniles de l'Europe retombée en enfance.

J. Darmesteter.

LITTÉRATURE ESPAGNOLE CONTEMPORAINE

Adelardo Lopez de Ayala

Nous disions, il y a deux ans, à propos de l'ouvrage de M. de Viel-Castel sur l'ancien théâtre espagnol (1), que l'art du dramaturge était loin d'être perdu en Espagne, que le génie de Calderon y vivait encore, non seulement dans le goût du public, qui lui est resté fidèle, mais dans les œuvres de poètes contemporains qui sont ses descendants légitimes. Certes, le théâtre moderne, pris dans son ensemble, y est inférieur à celui du XVIIe siècle ; la scène espagnole est aujourd'hui envahie par une foule d'imitateurs de pièces françaises qui, dans leurs adaptations et traductions, nous reprennent ce que leurs pères nous ont prêté jadis et ne le revêtent pas, comme ont fait Corneille et Molière, des splendeurs de leur propre génie ; mais jusque dans ses plus mauvaises époques la littérature espagnole a produit des auteurs dramatiques remarquables ; et ces trente dernières années, témoins d'une espèce de renaissance littéraire de l'autre côté des Pyrénées, ont vu naître trois hommes dont l'un au moins est digne de prendre rang à côté des plus grands maîtres.

Chose étrange, ce n'est pas lui, ce n'est pas Adelardo Lopez de Ayala qui, malgré sa supériorité incontestable, a pendant sa vie provoqué le plus d'enthousiasme chez ses concitoyens. M. José Echagaray vient d'obtenir de plus rapides et de plus brillants triomphes. Dès le début, avant même que son nom fût connu (car il était ministre alors et n'abordait la scène que sous le voile du pseudonyme), M. Echagaray a remporté des succès éclatants; aujourd'hui on dételle ses chevaux pour le porter chez lui à la sortie du théâtre, et les Espagnols paraissent croire que Lope et Calderon ont reparu au milieu d'eux. Mais des connaisseurs plus fins, des érudits plus délicats font réimprimer avec luxe les œuvres d'Adelardo Lopez de Ayala (2). Celles-là ont leur place assurée dans les bibliothèques, et les révolutions du goût, qui emportent les plus belles choses, ne les emporteront pas. Il n'y a pas six ans qu'Ayala est mort; ses cendres et celles de la reine Mercédès, dont il a pleuré la mort en accents si touchants, sont à peine refroidies, et déjà il est entré dans l'immortalité de la gloire. Il ne lui a fallu qu'un moment pour cela : le temps de mourir.

I.

Beaucoup de gens vivent encore qui ont personnellement connu don Adelardo Lopez de Ayala. C'était

(1) *Revue* du 7 mars 1883.

(2) *Obras completas de Adelardo Lopez de Ayala.* — 3 vol. in-12. Madrid, 1882-1884 (Imprenta de M. Perez Dubrul).



une figure remarquable; comme le dit l'auteur des *Esquisses littéraires*, Manuel de la Revilla, c'était un *caballero* du temps de Philippe III ressuscité au XIXe siècle. Il était beau, carré d'épaules, vigoureux; son visage, aux traits réguliers, était encadré d'une épaisse chevelure noire qui se soulevait sur son front comme une auréole et retombait sur ses épaules comme une crinière. Ses mouvements lents, majestueux, exprimaient à la fois la force et la paresse; son teint d'un blanc mat, ses yeux d'un noir profond, le faisaient remarquer partout où il se trouvait. Dans les Cortès, il se détachait sur le fond de l'assemblée comme un premier sujet sur la masse épaisse des comparses. L'appareil vocal ne répondait pas chez lui à cet ample déploiement des forces de la nature; il avait un léger défaut d'articulation; mais la difficulté d'expression qui en résultait doublait la puissance du regard: quand la langue est gênée, les yeux la suppléent. Ayala orateur et homme d'État a joué un premier rôle en Espagne; Ayala auteur de sonnets et de poèmes lyriques a été admiré de la société de son temps; mais c'est Ayala dramaturge qui vivra à jamais auprès de la postérité; et c'est de lui seulement que nous voulons parler ici.

Chose surprenante, cette grande renommée n'est fondée que sur trois pièces. En dehors de *Consuelo*, de *El Tejado de vidrio* et de *El Tanto por ciento*, Lopez de Ayala n'a produit que des œuvres que lui-même ne destinait pas à une longue durée. Il était, avons-nous dit, extraordinairement paresseux, et d'ailleurs les lettres n'étaient pour lui qu'un simple délassement. Telle était cependant la force de son génie que, sans effort, sans travail, presque sans y prétendre, il a créé trois chefs-d'œuvre qu'on ne peut lire sans se croire au siècle d'or. De ces chefs-d'œuvre nous en choisissons deux, pour en donner une idée sommaire.

Le mot de comédie se comprend en Espagne un peu autrement que chez nous. En France, la haute comédie est une satire de mœurs présentée sous une forme plaisante; dans la patrie de Lope de Vega, c'est une vérité morale mise en action sous une forme dramatique qui peut aller jusqu'à la tragédie. Ainsi comprise, elle s'élève et s'agrandit. Dans le cadre d'événements vulgaires le poète peut faire entrer les passions les plus violentes, les sentiments les plus déchirants. Presque toutes les comédies espagnoles du XVIe et du XVIIe siècle contiennent des meurtres et des assassinats, des rôles de femmes éplorées et de rois faisant justice. Sous le nom de comédie on désignait généralement alors toute pièce de théâtre, et aujourd'hui encore, en Espagne, la comédie empiète sur les autres genres.

Dans ses pièces Adelardo Lopez de Ayala ne va pas tout à fait jusqu'au drame, mais il y touche par la force et l'éloquence des sentiments, à peu près comme l'a fait chez nous notre poète Émile Augier; volontiers nous l'appellerions l'Émile Augier de l'Espagne si nous ne voulions lui réserver un nom plus glorieux encore, celui de moderne Calderon. Ce qui conserve à ses pièces le caractère de comédies, c'est le naturel et la simplicité du langage. Il est difficile à un Espagnol, qui dispose de la langue la plus pompeuse et la plus sonore du monde, qui exagère aisément l'héroïsme et se plaît, comme les mules, au bruit des grelots, d'éviter le lyrisme et la déclamation sur la scène. C'est là l'écueil commun des dramaturges médiocres; Ayala y était d'autant plus exposé que ses premières habitudes d'esprit avaient été celles du poète lyrique; et pourtant il y a échappé. Il a tant de justesse, de mesure, de vigueur, que l'on se croirait avec lui dans la compagnie de Molière. Nous regrettons de ne pouvoir traduire ces vers si bien frappés, si lestes et en même temps si corrects : de vraies médailles littéraires.

El Tanto por ciento — *le Tant pour cent* — est la plus estimée des pièces d'Ayala; c'est la satire des mœurs du siècle de l'argent. Il s'y trouve des beautés pathétiques de premier ordre, et l'intrigue en est fortement nouée. Pour notre part cependant, nous lui préférons encore *El Tejado de vidrio* — *le Toit de verre* — comme renfermant une vérité morale plus élevée et plus éternelle.

La moralité de *El Tejado de vidrio* est tout entière dans ces vers :

Piedras tiré con mi mano
Al tejado del vecino;
Romperlo fué mi delicia,
Y en mi cequedad no he visto
Que yo, que todos los hombres
Tienen tejado de vidrio.

Ce qui veut dire :

J'ai jeté des pierres sur le toit du voisin;
Briser ce toit faisait mes délices;
Et, aveugle, je ne voyais pas
Que tous les hommes, moi comme les autres,
N'ont sur la tête qu'un toit de verre.

L'intrigue qui démontre cette proposition est très joliment ourdie. Un nouveau don Juan (don Juan est immortel en Espagne) tient école de galanteries. Tous les mauvais sujets du grand monde de Madrid lui font cortège pour apprendre de lui l'art de séduire les femmes et profiter de ses leçons. En cette matière, il ne connaît ni devoir, ni amitié, ni honneur, ou plutôt il met son honneur à n'en avoir pas. Le voilà faisant le siège de la femme de son meilleur ami, une Phèdre bourgeoise dont le portrait est admirable. Un jeune compagnon d'aventures, Carlos, le voit faire et l'admire. Mais lui aussi, le séducteur, le comte del Laurel, est engagé dans les liens d'un mariage secret; tout le monde l'ignore, et Carlos est précisément

l'homme qui, à son tour, jette des pierres sur le toit de ce voisin qui en jette tant sur celui des autres. La femme du comte del Laurel est, au fond, vertueuse et ne veut que se venger des trahisons de son mari; il n'en souffre pas moins les tourments de la jalousie et se voit appliquer par son ami (qui ignore son union avec Julie) tous les aphorismes de la galanterie sans scrupules que lui-même lui a enseignés. L'action est très serrée, l'intérêt très soutenu, et la pièce, en tant que pièce, admirablement construite. C'est du Calderon tout pur, surtout par le style.

Le même éloge s'applique à *El Tanto por ciento*. Dans cette comédie, le travers visé est la passion de l'argent. A cet égard, elle est plus moderne que *El Tejado de vidrio*. On y voit une noble jeune veuve et un amant généreux sur le point de devenir victimes de l'avarice de tous ceux qui les entourent. Isabelle pleure un vieil époux et ne consentira à épouser Pablo que quand elle aura très longuement porté le deuil de son premier mari. Pendant ce temps, Pablo apprend que son banquier a fait faillite; mais il lui reste une terre et il la vendra pour payer une villa achetée en vue de son mariage. La loi en Espagne permet les ventes à conditions, c'est-à-dire que le vendeur peut reprendre son bien dans un délai fixé s'il rend l'argent que l'acheteur a versé. Qui se rend acquéreur de la terre de Pablo? un chevalier d'industrie qui vit dans la meilleure société, un financier, comme on appelle ces personnages aventureux. Celui-ci sait que la terre sera expropriée et qu'il en tirera mille pour cent; mais il a été forcé de donner un intérêt dans l'affaire à des personnes qui font partie de l'entourage de la comtesse, même à des domestiques, aussi avides que leurs maîtres. Alors commence un tissu de bassesses, de calomnies contre Pablo, pour empêcher son mariage; car, s'il se mariait, il serait riche, rentrerait dans son bien, et adieu les bénéfices! Ces bassesses, ces calomnies amènent des situations tragiques, et de la bouche d'Isabelle outragée, comme tout à l'heure de celle de Julie, sortent des plaintes si belles, si touchantes, si nobles, que la fameuse plainte d'une autre Isabelle, dans l'œuvre de Calderon, plainte que l'on a pu sans exagération comparer à celle d'Antigone, ne la dépasse pas en pathétique.

II.

Dans le genre tragique, le duc de Rivas, Hartzembusch, Garcia Gutierrez (1), Zorrilla, Tamayo surtout et, dans ces derniers temps, M. José Echegaray brillent, depuis trente ans, aux premiers rangs de cette armée compacte de dramaturges qui se recrute sans cesse dans les entrailles de la nation espagnole, de cette nation que l'on ne peut comparer qu'aux Grecs pour le génie du théâtre, et qu'aux Romains pour la passion des spectacles. Dans le genre léger, Breton de los Herreros, Ventura de la Vega, Narciso Serra ont longtemps régné, et aujourd'hui la menue monnaie de ces auteurs inonde les scènes de Madrid; mais dans la haute comédie Adelardo Lopez de Ayala restera peut-être longtemps sans rival. Si l'on nous demandait ce que doit être au théâtre le réalisme honnête, nous indiquerions les trois modèles qu'il nous a laissés. Il semble qu'on connaisse les personnages qu'il nous montre, comme on se figure, en voyant un bon portrait, avoir si réellement connu la personne qu'il représente qu'on est prêt à se porter garant de la ressemblance. En matière de construction de pièce, on ne peut lui reprocher que la sorte d'invraisemblance qui est de convention et de tradition dans le théâtre espagnol : celle qui naît tout entière du don quichottisme national. A part cette exagération de sentiments qui ne saurait choquer nos voisins méridionaux puisqu'elle est dans leur caractère, l'action se développe, dans les pièces d'Ayala, d'une façon si naturelle, chaque scène y amène si nécessairement la scène suivante, que si la vie réelle a des trames plus cachées, elle n'en a point de mieux ourdies par la logique des choses.

Cependant ce n'est ni comme architecte de drames, ni comme peintre de caractères, ni comme poète satirique, ni comme moraliste que nous admirons le plus ce grand auteur comique : c'est comme écrivain et comme versificateur. Ayala est de tous les poètes contemporains celui qui a le mieux compris ce que doit être le dialogue scénique; ce dialogue est chez lui simple, familier, naturel comme chez Molière, noble et passionné comme chez Calderon. Les petits vers de huit syllabes employés sur la scène espagnole depuis les maîtres du XVII[e] siècle sont excellents pour donner de la vivacité et de la légèreté au dialogue : Ayala les manie comme manierait la lance et l'espadon un homme accoutumé à se jouer avec la massue d'Hercule; le trait vole dans ses mains.

Nous ne croyons pas que les œuvres d'Adelardo Lopez de Ayala aient été traduites en français. Si elles ne le sont pas, nous dirons volontiers à nos jeunes auteurs dramatiques : Apprenez l'espagnol! apprenez-le pour lire *El Tanto por ciento*, *Consuelo*, *El Tejado de vidrio*. Là vous trouverez des modèles aussi vigoureux que ceux dont se sont inspirés nos poètes français du XVII[e] siècle, et plus conformes aux mœurs de notre temps.

LÉO QUESNEL.

(1) Sur *Garcia Guttierez*, mort récemment, voy. la *Revue* du 20 septembre 1884.



LE POIRIER

Nouvelle

— Eh bien! moi qui vous parle, j'ai vu plus fort que ça! fit l'abbé Poulart en se levant de la fumeuse où il venait de dormir une bonne moitié du temps qu'avait parlé Noblemaire.

On le regarda; et peu s'en fallut qu'on n'éclatât de rire, tellement paraissait bouffonne chez lui la prétention d'avoir « vu plus fort » qu'un reste de grande dame se tuant par amour sur la tombe d'un petit chien.

— Quand je dis plus fort, se hâta d'ajouter le vieux prêtre, tss... tss..., plus fort n'est peut-être point le mot précisément. Plus... bizarre..., plus...

— Cocasse, intervint Noblemaire, lequel rallumait son cigare.

— Cocasse! c'est ça même!... Je l'avais sur le bout de la langue... Plus cocasse!

Il acheva sa liqueur à petits coups, comme quelqu'un qui n'en boit pas tous les jours, renvoya jusqu'au milieu du front ses fortes lunettes paysannes, et, ayant pris position devant la cheminée, le ventre épanoui, les mains déjà prêchantes :

— Ça remonte à quelques années, continua-t-il, lorsque j'étais aux Loges, une des moindres, sinon la moindre cure du diocèse, entre Versailles et Jouy. J'avais alors pour bedeau un ancien gendarme, un Messin, qui s'était marié dans le pays et qui s'y était retraité après la mort de sa dame. Jacquel, on le nommait le père Jacquel. Mais, à cause de ses fonctions, la plupart disaient : le bedeau.

« Un grand bel homme, ma foi! qui portait encore haut la barbiche et qui, les jours de dimanche, quand il passait le pain bénit, avec sa médaille épinglée sur son paletot, en faisait loucher plus de quatre, je vous assure. Bien pensant d'ailleurs : point l'esprit du siècle, au contraire; du respect, de la conduite, approchant le moins, le moins deux fois l'an, de la sainte table, et, en dehors de son église, ne connaissant que son chez lui.

« C'était sur la route de Versailles, au Petit-Jouy, on appelle; une vieille petite maison dans un vieux petit jardin. Le brave homme avait hérité le tout de Mme Jacquel; et il y vivait seul, en ermite, sans autre compagnie qu'un gros poirier d'Angleterre et les quelques méchants légumes qui voulaient bien venir dessous.

« Avait-il, ce poirier, cent ans, comme on disait? Était-ce le père à Mme Jacquel qui l'avait planté, ou le grand-père? Ce qu'il y a de sûr, c'est que jamais je n'ai rencontré son pareil — un tronc, je n'exagère point, de la largeur de cette table, — qu'il était quasi passé en proverbe dans la région, enfin que le père Jacquel y tenait plus qu'à ses deux yeux.

« Il en avait refusé mille écus d'un voisin. Et mille écus, pour le père Jacquel... Mais, je vous dis, il aurait plutôt vendu ses deux yeux, principalement depuis un certain hiver où son « gros » (il l'appelait son « gros » par amitié) avait failli périr et qu'à force de ceci, de cela, il lui avait rendu la santé.

« Manie, toquade, ce que vous voudrez; il l'affectionnait pis qu'une personne, jusqu'à se relever les nuits pour le couvrir quand il gelait, jusqu'à lui faire la causette. Ça, je l'ai entendu de mes oreilles.

« On ne pouvait cependant point l'accuser d'être bavard, le père Jacquel, le père « Sans-Langue », disait ma gouvernante Colombe. Eh bien! pas plus tôt avec son poirier, il la retrouvait, sa langue; et « mon gros » par ci et « mon gros » par là. Une personne, quoi! une vraie personne.

« Aussi gare à quiconque y touchait! Lui qui n'aurait pas tué un moucheron, je me souviens de l'avoir vu assommer de claques une gamine qu'il avait surprise gaulant ses poires à coups de pierre. Pas tant pour les poires que pour le poirier. Il en était bête. Et je lui en faisais des remontrances dans le commencement.

« — Vous aimez trop votre poirier, mon père Jacquel. Ce n'est point d'un parfait chrétien d'aimer un arbre à ce point-là. Malheur à ceux qui s'attachent à des choses passagères!

« Puis, comprenant que je remontrais dans le désert, que mes discours ne servaient qu'à chagriner le brave homme et qu'en définitive il n'offensait point davantage le bon Dieu avec son poirier que Colombe avec sa chatte ou M. le curé de Buc avec son canari, j'avais fini par le laisser tranquille. Souvent même, histoire de le faire causer, je lui en demandais des nouvelles.

« — Et votre gros, mon père Jacquel! Comment va?

« Régulièrement il se plaignait, mais de la manière qu'on se plaint chez nous, dans les années à pommes, avec des paroles d'un sens et des regards d'un autre. C'était le vent tantôt, tantôt la pluie, ou les chenilles. Et cependant ses petits yeux reluisaient par-dessous son vieux képi de gendarme.

« Or, l'année dont je vous parle, un matin qu'il était monté me répondre ma messe par hasard (Colombe, qui me la répond d'habitude, ayant sa crampe d'estomac) et que, tout en ôtant mes ornements, je m'informais de son poirier, lequel, ce printemps-là, avait pas mal souffert des gelées nocturnes, au lieu de gémir, voilà le père Jacquel qui s'exalte : de la vie ni des jours son « gros » n'a eu tant de *socquettes* (un mot de sa contrée, *socquettes*).

« — P'us d'un mi'ier, m'sieur l' curé; j'ne mens pas!

« Et patati et patata sur la bonté de l'espèce, la jalousie du voisin, les sous que le cueilli lui en mettra dans la poche.

« Il a bu un coup de trop, je pensais. D'autant qu'il avait les yeux ternes, la voix râleuse et qu'une fois ou deux, pendant ma messe, il s'était trompé de répons.

« Ça m'étonnait de lui pourtant; car il était aussi sobre... Mais, comme écrit saint Augustin, *caro erat*.

« Moi me taisant d'ailleurs, il se calma de lui-même, termina ses petits rangements sans plus un mot; puis, ayant un peu tourné, viré dans la sacristie, avec la mine de celui-là qui a quelque affaire qui le travaille, il vient se planter devant moi et d'un ton, tss... tss..., d'un ton tout chose :

« — M'sieur l' curé, c'est'i vrai, c'te fois ici, qu's allons avoir le ch'min d' fer?

« Il faut vous dire que ce chemin de fer, on en parlait depuis des éternités. Tous les ans, ou à peu de chose près, comme la guerre, on l'annonçait pour le printemps. Puis le printemps arrivait; point de chemin de fer. Si bien qu'on n'y croyait plus beaucoup, moi du moins, et que, deux, trois jours avant, lorsque Colombe (c'est elle quotidiennement qui me tient lieu de gazette) m'avait appris l'ouverture prochaine de l'enquête, j'avais imité saint Thomas. A tort du reste, sœur Édouard, de l'Hospice, m'en ayant confirmé la nouvelle.

« Je répondis donc au père Jacquel qu'en effet ça m'avait l'air, ce coup ci, d'être sérieux et qu'avant qu'il fût longtemps il irait par chemin de fer vendre ses *socquettes* à Versailles.

« — Ah! fit-il. Et par où qu'i' passera, vot' ch'min de fer?

« — Par où?... Ma foi! vous en savez autant que moi, mon père Jacquel.

« C'était la vérité : les uns disaient une chose, les autres une autre, et, pour finir, personne n'y connaissait rien.

« Il fit encore : « Ah! » en se taquinant la barbiche (un geste à lui quand ça ne marchait point à son idée). Puis, reprenant :

« — 'Scusez-moi, m'sieur l' curé, si j'vous questionne; mais Tubeuf, savez! Tubeuf, mon voisin à qui que j'ai refusé d' vendre, i' dit comme ça que l' ch'min de fer, i' veut m' passer d'ssus, qu'i' vont m'esproprier..., enfin, bref, qu' ma méson la dansera et mon gros avec. C'est i' croyable, ça, m'sieur l' curé?

« Colombe m'avait bien touché deux mots de ce dit-on; mais là encore j'avais imité saint Thomas. Quelle croyance que la nouvelle ligne vînt justement traverser un mauvais bout de clos, pas si grand que mon rabat! Avait-elle point, cette ligne, suffisamment de place à côté et chez des gens qui ne demandaient pas mieux?

« En conséquence je rassurai mon bedeau. Mais, tss... tss..., le coup était porté; et, au moment qu'il me quittait pour une fosse (car il était aussi fossoyeur), je l'entendis qui ramageait dans ses dents :

« — Ah! nom d'un bleu! ça n' s'rait pas à faire. »

« Toutefois, une semaine, deux semaines, rien n'étant venu donner raison à Tubeuf, cela tranquillisa un tantet mon père Jacquel. Il avait repris ses manières, recommençait à geindre avec des yeux reluisants dès que je le mettais sur son « gros » — preuve qu'il ne craignait plus autant de le perdre : et moi, pour ma part, j'avais totalement oublié notre conversation de l'autre matin, quand, un samedi, avant dîner — je préparais mon sermon au coin de mon feu (car, malgré que ce fût le mois de juin, les soirées étaient encore frisquettes) :

« — Le père Sans-Langue est en bas qui désirerait vous causer, me crie Colombe de sa cuisine.

« Elle l'avait laissé en bas à cause qu'il y avait de la crotte et qu'ils n'étaient point trop amis... Tss... tss..., je ne devrais pas vous dire ça...; mais j'ai toujours pensé que ma gouvernante..., tss... tss..., vous savez ce que c'est, les vieilles filles... Et dam, ma foi! elle n'était pas la seule des Loges qui en aurait voulu pour son mari, du père Jacquel. Lui avait fait celui qui ne voit rien... Conséquemment..., reste en bas, mon bonhomme!

« Je le trouvai sur la terrasse en train de se taquiner la barbiche, et tout de suite j'eus le pressentiment d'un malheur :

« — Qu'est-ce qu'il y a qui ne va pas, mon père Jacquel?

« Il quitta son képi, sa petite pipe, et sans préambule me demanda si je n'avais point lu l'affiche.

« — Quelle affiche?

« — Celle d' la mairerie, est-ce pas donc?

« Il tremblait si fort en disant ça que je crus que c'était de froid et que je lui offris d'entrer.

« — Merci, m'sieur l' curé!

« Il s'essuya le front d'un coup de manche (car il se trouvait en sueur, au contraire), puis tout d'une traite m'expliqua ce qui l'amenait : un avertissement de la mairie à venir prendre connaissance du plan parcellaire, où son nom, Eucaire-Jean Jacquel, médaillé d'Italie, figurait parmi les expropriés. C'était le tambour de ville qui le lui avait montré à l'instant sous le grillage, tandis qu'il fermait l'église. Et pas moyen d'aller contre, cette fois : il avait vu le plan, le tracé, tout le tremblement, et son « gros » la danserait.

« Il répéta à plusieurs reprises : « Mon gros!... mon pauv' gros!... » du même ton qu'il aurait fait : « Ma pauv' femme! »

« Ensuite, comme je lui adressais quelques petits mots d'espoir — rien de tout cela n'étant définitif, en somme, jusqu'au prononcé du jugement, et quand le serait-il, prononcé? peut-être dans six mois, peut-être dans quinze! D'ici là on avait de quoi se retourner! — voilà une espèce de folie qui le prend : pourquoi donc que je cherche à le tromper? Est-ce qu'il n'a pas lu l'affiche? est-ce qu'il ne sait point que c'est un coup monté entre le maire et Tubeuf, des mauvaises personnes qui ont juré son malheur le jour qu'il a voté

contre l'un, qu'il a refusé de vendre à l'autre? La preuve, c'est que lui, Tubeuf, dont la maison joint la sienne, au Petit-Jouy, ne sera pas le moindrement touché par le chemin de fer!

« Insensé! il appelait ça une preuve, alors que toute la contrée savait, bien au contraire, que ce Tubeuf espérait cette expropriation comme un Messie! Mais allez donc raisonner un homme que la douleur égare! Je ne l'essayai seulement point et, me rabattant sur les beaux écus que la chose lui vaudrait sous peu, je les fis sonner, ces beaux écus, à ses oreilles lorraines :

« — De quoi vous payer un château, mon père Jacquel!

« — Un *chato*, m'sieur l' curé (il me semble encore que je l'entends), un *chato*!... Mais i'm' donneraient Trianon et p'is les Cotes avec, ça m' remplacerait-i'mon gros, nom d'un bleu! mon gros, qu'a vu naît' et p'is mouri' ma défunte, mon gros où qu' c'est que nous avons écrit nos lettres l' soir de..., l' soir de...

« Jamais il ne put finir, pauvre cher homme; il étranglait : la colère, l'émotion, les deux peut-être.

« Alors je lui pris les mains, je l'exhortai... tss... tss..., je l'exhortai... de mon mieux... L'émotion aussi me gagnait, dam! Et puis, vous savez, moi, l'éloquence... Enfin! il faut croire que mon bon ange me soufflait; car dès les premières paroles, autant dire, le père Jacquel s'apaisa.

« Il m'écoutait d'un air de ne pas comprendre, sans plus rien faire que se taquiner toujours un petit peu la barbiche. Mais, ayant eu le malheur de prononcer le nom de Tubeuf, sa folie revint *sicut ventus :* il parlait de tout tuer.

« Aussi bien je n'eus qu'à le rappeler au respect de la loi — un mot qui lui imposait beaucoup, malgré que le gouvernement d'aujourd'hui ne fût pas trop de son goût et qu'il eût le portrait du petit prince pendu à sa cheminée dans un cadre; — il redevint gentil, versa deux, trois petites larmes, me demanda pardon, finalement me donna vingt sous pour une messe avec prière d'intercéder en faveur de son « gros » auprès des autorités compétentes.

« — A condition que vous ne tuerez personne, mon père Jacquel!

« Il me le jura sur sa part de paradis, et, sitôt mon dîner, profitant d'un moment que Colombe faisait son sommeil (car, sûr, elle m'aurait empêché, la mauvaise gale! Ah! seigneur mon Dieu que c'est donc méchant, les femmes, quand ça s'y met!), je passai mes souliers à boucles, ma soutane des dimanches et m'en fus au château chez notre maire.

« C'était bête, ça se peut; mais... tss... tss..., vous l'auriez eu comme moi, le pauvre brave homme, à vous embrasser les genoux, à vous implorer... tss... tss..., pareillement au Père de toutes miséricordes, vous aussi, mes bien chers messieurs, vous auriez été trouver votre maire et, après votre maire, votre préfet et, après votre préfet, votre député.

« Si je fis chou blanc partout, vous pensez! Un curé au jour d'aujourd'hui, un curé de campagne, qué que ça pèse? Environ autant qu'un poirier.

« On me riait au nez quand j'en parlais, de ce poirier.

« Hormis le député toutefois : un rouge et qui n'était guère tendre aux soutanes. N'importe, un digne homme. Il me reçut on ne peut pas mieux :

« — Prenez donc un fauteuil, monsieur le curé!... Prenez donc un cigare... »

« Et je ne lui avais rien demandé qu'il m'avait déjà tout promis.

« Mais... tss... tss..., c'est leur métier, à ces messieurs-là, de promettre. La semaine n'était pas à fin que le piéton m'apportait une lettre de la Chambre, laquelle lettre débutait ainsi : « Monsieur le curé, j'ai le regret de porter à votre connaissance... » Pauvre père Jacquel! Il paraît que le chemin de fer avait absolument besoin de son poirier.

« S'attendait-il à ce résultat? J'en ai comme une idée, tant sa contenance alors fut chrétienne.

« — Pardon d' la peine, m'sieur l' curé!

« Pas un mot de plus. Puis, sur le conseil que je lui donnai de s'adresser au tribunal, au jury, de se retourner enfin, un simple petit coup d'épaules comme pour dire : « A quoi bon? Puisque Notre-Seigneur ne veut « pas! »

« Néanmoins, réflexion faite, je crois bien qu'il se ravisa : on l'aperçut, dans le courant de l'été, au chef-lieu, à la sous-préfecture. Il me demandait permission sans me dire quoi, partait par l'omnibus de six heures, rentrait par celui du soir; et je remarquais que, les lendemains, il causait plus volontiers de son « gros », se taquinait aussi moins la barbiche.

« La vérité est qu'aux environs de ce temps-là un bruit courut dans le pays : le tracé allait être changé, par rapport à la pente; il était même question d'un tunnel; bref, le « gros » semblait avoir sa grâce — ce qui, par parenthèse, ne rendait point Colombe bien joyeuse, ni trop personne du reste dans le village, où, soit son ancien métier, ses opinions, sa vie de loup, soit plutôt son poirier (le monde est si bête!), mon père Jacquel avait plus d'ennemis que d'autre chose, — quand, patatras! un soir que je faisais le catéchisme aux enfants, arrive Colombe avec une figure comme un soleil.

« — Vous savez pas, m'sieur l' curé?

« Et elle me raconte que pas du tout, il n'y aura point de tunnel, que le jugement est rendu au contraire, que les travaux vont commencer au printemps et que le père Sans-Langue n'en a plus bien long à faire son fier.

« Je ne voulais pas le croire. Mais, la mauvaise, elle connaissait le chiffre de l'indemnité, les considérants du jury, le rapport de l'ingénieur, est-ce que je sais? Il

n'y avait plus qu'à chanter comme dans la prose : *Noli esse incredulus!*

« Le lendemain, pour la première fois, mon bedeau fut un petit peu en retard à l'église. C'était un dimanche, je me rappelle, le 24 du mois d'août, fête de saint Barthélemy, apôtre, mon vénéré patron. De fondation, ce jour-là, en guise de fleurs, le père Jacquel me montait de ses premières *socquettes* — une douzaine et demie dans un panier.

« Il n'y manqua point; mais ni « bonjour », ni « je vous la souhaite », ni rien : on aurait dit un mort; tellement que je n'osais point lui ouvrir la bouche.

« J'allais le faire pourtant après ma grand'messe et, prenant texte de son petit retard et aussi d'un petit manquement dans le service, lui prêcher l'immolation à Jésus; il ne m'en laissa point le temps.

« — Faudra voir à vous c'ercher un bedo, m'sieur l' curé!

« — A cause donc, mon père Jacquel?

« — Pa'c' que.

« Et il s'en retourna là-dessus.

« Je pensais : C'est une lubie; il reviendra. Erreur. A compter de ce dimanche, il ne quitta plus son chez lui. On l'apercevait de la route qui s'occupait sous son « gros », qui l'émondait, qui l'échenillait, qui le poulottait, et des discours... tss..., tss..., la même chose que si c'eût été son enfant. La nuit, il montait la garde autour avec un fusil prussien qu'il s'était ramassé à la guerre; chargé de gros plomb, s'il vous plaît. Tubeuf en reçut une fois dans sa blouse pour avoir voulu, par farce, pénétrer chez son voisin, sonné l'angelus. — Ça, le bedeau n'y entendait point (la peur, sans doute, qu'on ne vînt lui prendre son « gros »). Même de jour, il se barricadait, fermait tout, de sorte que la boulangère devait lui passer son pain par-dessus le treillage.

« Je descendais le voir de temps en temps, lui porter la bonne parole, le pain de vie. Il ne m'ouvrait pas plus qu'aux autres; en conséquence, je montais sur un tas de cailloux qui se trouvait là et je faisais comme la boulangère, espérant toujours le ramener.

« Ah bien oui! le ramener! Ce fut le contraire. Après m'avoir assez bien écouté dans le principe, arriva un moment où le seul nom du bon Dieu le jetait en des espèces de fureur.

« — N'y a point d' bon Dieu! qu'il s'en allait. N'y en a point..., n'y en a point!

« Pas bien méchant, à part cela, m'ôtant son képi comme autrefois et ayant encore par-ci par-là quelques petites lueurettes de raison.

« Ça diminuait tous les jours, par exemple (est-ce que le monde ne disait pas que c'était la boisson? Allons donc! la boisson! le chagrin, oui, le .. tss... tss... Comment donc le médecin prononçait-il déjà?... N'importe, le nom n'y fait rien!) Et lorsque par là, vers Pâques, il s'agit de prendre possession pour les travaux, l'idée de chacun fut que ça ne marcherait pas tout seul.

« Effectivement, le premier qui lui parla de sortir (le garde champêtre, autant que je me souvienne), il le menaça de tirer dessus, ah! mais. On courut me chercher : même chanson, seulement avec du scandale en plus :

« — N'y a point d' bon Dieu!... N'y en a point!... N'y en a point!

« On l'entendait du Villetain.

« Alors le maire, qui se trouvait présent et que ça n'amusait que bien juste :

« — Appelez-moi au galop les gendarmes!

« Est-ce qu'il entendit, ou quoi?

« Toujours est-il qu'à la brune, quand les grands chapeaux arrivèrent, on trouva le père Jacquel pendu après son poirier. »

Ici l'abbé Poulart se moucha copieusement, replia son foulard, sortit sa tabatière et, l'ayant tapotée du revers de deux doigts, l'ayant ouverte ensuite, puis fermée, puis rouverte, il reprit avec une voix plus claire :

— Je lui ai tout de même fait un petit service, au pauvre cher homme, fort de la parole de Celui qui a dit : « Pardonnez-leur, mon Père... *Pater, dimitte eis, quia non sciunt quid faciunt!* »

« Et regardez un peu ce que c'est que les femmes, ajouta le vieux prêtre en savourant sa prise : Colombe, de cette affaire-là, ne peut plus manger une poire. »

ALAIN BAUQUENNE.

CAUSERIE LITTÉRAIRE

I.

Le grand succès du livre de Guhl et Koner, *la Vie des Grecs et des Romains*, déjà traduit en anglais et en italien, a engagé M. F. Trawinski à nous en donner la traduction française, sous le titre de *Manuel d'archéologie* (1). M. O. Riemann, le docte philologue qui échauffe de sa passion pour la philologie les élèves de l'École normale supérieure, y a ajouté des notes intéressantes; enfin le regretté Albert Dumont avait écrit une introduction qui donne un aperçu très exact du mérite et de l'utilité de cette œuvre importante. Ce manuel, enrichi de nombreuses gravures qui sont des reproductions de l'antique, semble destiné à devenir

(1) *Manuel archéologique : la vie antique* de E. Guhl et W. Koner, traduction par F. Trawinski; Annotations par O. Riemann. — 1 vol. Paris, 1885. J. Rothschild.



l'instrument indispensable, l'auxiliaire précieux des études classiques. On sait combien, depuis quelques années, elles inclinent vers l'érudition. La jeunesse studieuse — je parle de celle qui suit les cours des Facultés — se laisse entraîner dans cette voie. Faut-il s'en réjouir? Oui, à la condition que cette studieuse jeunesse ne prenne pas pour le but unique de ses efforts la connaissance des choses, qu'elle n'y voie qu'un complément, un accessoire. L'objet principal, c'est l'aspiration vers le beau à éveiller, la sensibilité à aviver, le goût à former, les nobles émotions de l'âme à provoquer par l'admiration. Les faits, la matière, n'en faisons pas fi; mais que l'idée et le sentiment passent avant. Dans l'éducation des âmes, soyons spiritualistes plutôt que positivistes. Lorsque nous voyons Électre pleurer sur l'urne qui est censée contenir les cendres de son frère, avant tout pleurons avec elle. Si maintenant, nos larmes séchées, on nous fait remarquer la matière et la forme de cette urne funéraire, la façon dont le couvercle la clôt hermétiquement, les figurines en relief qui l'ornent, eh bien, tant mieux! Cette leçon sur les choses a son intérêt, après tout. Mais, de grâce, qu'on nous laisse pleurer d'abord!

C'est bien ainsi que l'entendait M. Albert Dumont quand il recommandait le manuel allemand; c'est ainsi également que l'entendent et M. Trawinski, le traducteur, et le docte annotateur M. O. Riemann lui-même, je me plais à le croire. Mais tous les archéologues n'ont pas la même modération : il y en a d'intransigeants, d'exclusifs, et c'est à eux que je songe. Et je ne crois pas partir en guerre contre des moulins à vent. L'abus de la science est la passion du jour. Voyez si M. Sardou lui-même y échappe. Dites-lui que sa Théodora n'est pas la Théodora de l'histoire; dites-lui encore qu'elle parle une pauvre et médiocre langue et qu'aux moments mêmes où elle redevient impératrice, elle traduit les plus hauts sentiments en un style de petite bourgeoise : ah! que cette remarque le laissera indifférent! Mais n'allez pas soulever la question des fourchettes! Théodora mangeait-elle avec une fourchette ou avec ses doigts? essuyait-elle ses mains à une serviette ou à des rondelles de pâte à moitié dure, une sorte de mie de pain? voilà ce qui l'échauffe, et, sur cela, il s'emporte. La grande vérité historique, la proportion entre le langage et la pensée, misères tout cela! Mais la question des fourchettes, voilà la grosse question. Nous ne sommes plus au temps où Andromaque portait des paniers, où Pyrrhus arborait sur une perruque à la Louis XIV un superbe feutre à plumes. Le manuel traduit par M. Trawinski sera utilement consulté par les directeurs de théâtre, costumiers et metteurs en scène, bien qu'il ne s'adresse pas particulièrement à eux, mais à la jeunesse studieuse.

Cette destination spéciale n'est pas sans présenter quelque inconvénient : le manuel est forcément ainsi trop pudique. C'est ainsi qu'en nous faisant assister à la journée d'une dame romaine, il cesse de la suivre à l'heure où elle entre dans sa salle de bains. Il nous laisse dans le corridor. M. Trawinski pénètre seul. « Il y a là, nous crie-t-il derrière la porte, des jeux de robinets très artistement disposés. Quel ingénieux mécanisme d'hydrothérapie! Comme cette dame est douchée! Oui, de bas en haut, de haut en bas, horizontalement, verticalement, dans toutes les directions et sur toutes les faces! » Et nous, dehors, nous ne sommes pas contents. « Faites-nous donc voir ce mécanisme en action, monsieur Trawinski! Cette leçon des choses et cette étude sur le vif nous instruirait. Du moins, puisque vous avez un crayon dessinez-nous, de grâce, ces appareils! — J'ai là les dessins tout faits, nous répond M. Trawinski, et tenez!... Mais non, au fait, cela ne serait pas convenable. Non, vous ne les verrez pas! Voulez-vous bien ne pas penser à ces choses-là, jeunes gens! Fi, que c'est laid! » Et nous nous éloignons désappointés. Il faut bien reconnaître cependant que la réserve de M. Trawinski est décente et morale. Vous voyez donc, papa prudent et maman timorée, que vous pouvez confier Anatole à M. Trawinski : il ne courra pas avec lui plus de danger que le jeune Anacharsis avec le pudique abbé Barthélemy et le jeune Induciomare avec le vertueux M. Dezobry. Anatole mettra le pied deux minutes dans le salon d'Aspasie; mais c'est à l'instant où elle s'entretient des plus hautes questions de philosophie avec Socrate et avec Platon. Des boudoirs de Lydie et de Cynthie où on ne se livre pas, comme chez Aspasie, à un commerce d'esprit, M. Trawinski ne lui soufflera mot. Confiez-lui Anatole.

II.

Cruelle énigme (1), nous dit M. Paul Bourget. Est-ce bien une énigme et est-elle cruelle tant que cela? Il me semble que la clef n'en est pas si difficile à trouver, et peut-être aussi, qu'on ouvre ou non cette serrure à secret, n'y a-t-il pas de quoi se désoler outre mesure. Enfin M. Paul Bourget se désole. Quelle est donc l'énigme? La faiblesse de l'homme qui succombe à l'amour, la trahison de la femme qui, tout en aimant Fortunio, a un caprice pour Clavaroche: voilà l'énigme. Questions sans réponse, s'il faut en croire M. Bourget. Comment? le problème lui semble insoluble à ce point, à lui un psychologue si curieux, si clairvoyant et doué d'une pénétration singulière? C'est le cas de M. Bourget qui me paraît, à moi, une énigme, bien plus que celui de son héros et de son héroïne. Il a la clef dans les mains et ne veut pas s'en servir, voilà tout. Vous allez en juger. Votre étonnement égalera le mien, car ce petit roman n'est pas seulement un bijou de prix,

(1) *Cruelle énigme*, par M. Paul Bourget. — 1 vol. Paris, 1885. Alphonse Lemerre.



taillé et ciselé avec un art supérieur : c'est une œuvre d'analyse curieuse et subtile, une étude du cœur humain qui décèle un observateur habitué à en fouiller les replis les plus secrets. Vous direz, j'en suis sûr, comme moi, que le moraliste qui pénètre si avant, qui surprend le jeu et le mouvement des fibres les plus cachées et saisit le jeu des ressorts les plus déliés et les plus délicats est trop timide ou trop modeste quand il conclut en disant : Je ne comprends pas.

L'œuvre de M. Bourget pourrait porter pour épigraphe ces vers de Musset :

> Le cœur d'un homme vierge est un vase profond ;
> Mais si la première eau qu'on y verse est impure,
> La mer y passerait sans laver la souillure,
> Car l'abîme est immense et la tache est au fond.

Tel est le cœur du héros de M. Paul Bourget, le jeune Hubert de Liauran. Sur ce cœur encore pur veillent, pour le préserver de cette tache fatale, une mère et une aïeule dont Hubert est l'orgueil et la joie. Dans leur vigilance entre bien un peu de jalousie, car l'idée qu'une autre affection leur enlèverait une partie de ce cœur, qu'elles veulent tout entier pour elles, leur est une insupportable angoisse. Le tableau d'intérieur où nous les voyons s'alarmer, puis trembler, puis se désoler — car Hubert devient distrait, puis sombre, puis il s'ennuie, est touché de main de maître.

Et si cette inquiétude, cette sensibilité, ces angoisses, ces tortures, présentées brusquement comme je vous les présente, vous paraissent quelque peu exagérées, il n'en sera pas de même quand vous verrez le tableau. Tout y est disposé pour rendre ces terreurs vraisemblables et naturelles. Non, on ne s'inquiète pas ainsi partout de préserver la candeur d'un jeune homme de vingt ans ; mais là, dans cet antique salon du faubourg Saint-Germain, dans ce milieu où se sont conservées les idées d'un autre âge, en présence de ces deux saintes qui ne sont pas dans le mouvement du siècle, vous ne songez pas à vous étonner. Ce qui fait sourire Mme Benoîton fait trembler et pâlir Mme de Liauran et la respectable aïeule. Les symptômes constatés par elles avec effroi ne sont, hélas ! que trop significatifs pour leur clairvoyance alarmée. Un geste brusque, un soupir d'ennui et de lassitude qui échappe au jeune homme, c'est pour elles toute une révélation. Un instinct divinatoire les avertit. Le danger, c'est une certaine Mme de Sauve, dont les aventures antérieures ont eu quelque retentissement. L'écho en est venu jusqu'à ce salon fermé aux bruits du dehors, grâce à un vieil ami, à un général qui, sans être un mondain, apprend de temps en temps ce qui se passe dans le monde. Si, en ce temps-là, on eût déjà joué la *Denise* de M. Dumas fils, les bonnes dames auraient eu une ressource : envoyer au Théâtre-Français le jeune Hubert. Peut-être les théories de l'ennuyeux raisonneur qui exhorte la jeunesse à se préserver des Dalilas ou des Putiphars jusqu'au jour du mariage auraient-elles fait sur lui une impression salutaire. Mais, que voulez-vous ? on ne jouait pas encore *Denise*, et voilà comment l'infortuné Hubert laisse déchirer par Mme Putiphar sa robe d'innocence.

Ne souriez pas : ces scènes qui pouvaient être banalement scabreuses sont au contraire charmantes, traitées avec un art et une délicatesse suprêmes. Une ombre discrète s'étend sur la catastrophe de la chute définitive et toute la lumière est portée sur les épisodes préliminaires. C'est un long voyage comme dans le *Roman de la Rose* et où les deux voyageurs passent par des phases diverses : le trouble, l'émotion, les désirs aussitôt réprimés et les timides hardiesses d'un côté ; de l'autre, la joie d'impressions toutes nouvelles, l'orgueil d'échauffer un cœur jusque-là glacé, le plaisir de savourer des émotions que n'avait pas fait connaître Clavaroche. Et lorsque, comme dit une héroïne de Racine,

> De l'austère pudeur les bornes sont passées,

il y a encore de part et d'autre comme un respect attendri. Mme de Sauve, jusque là plus hardie, a des confusions de jeune fille et je ne sais quelle crainte de profaner cet enfant. Il semble qu'elle l'ait moins perverti qu'il ne l'a purifiée. Pendant qu'ils sont heureux d'un bonheur nouveau pour l'un et l'autre, la vieille aïeule et la mère pleurent. Elles sentent bien que leur affection ennuie et lasse l'enfant prodigue.

Ces tableaux de joie ici et là de douleur sont donc exquis et suffisent à faire du roman de M. Paul Bourget une œuvre hors pair. J'aime moins, je l'avouerai, quoiqu'il y ait encore et beaucoup d'observation délicate et un grand talent d'exécution, les scènes qui font contre-partie et revirement. Mme de Sauve continue à adorer le blond et frêle Fortunio, ce qui ne l'empêche pas d'accueillir un nouveau Clavaroche, très brun, très robuste, un jeune faune à la barbe abondante. Et Fortunio, qui l'apprend, se désole. Sa douleur, les comparaisons cruelles qu'il établit lui-même entre sa pâleur maladive et la santé débordante de son rival rappellent un peu, ce me semble, les tortures du célèbre héros de M. Feydeau dans son roman de *Fanny*. C'est le même supplice ; et c'est aussi la même lâcheté. Quoique torturé par la jalousie et le cœur soulevé de mépris, il ne peut briser sa chaîne, et le voilà qui revient vaincu et soumis. Sa fierté, sa dignité, il oublie tout. Un homme à la mer ! M. Bourget ne s'inquiète même plus de ce qu'il deviendra. Il s'arrête brusquement en le voyant tomber dans l'abîme, puis prend un autre chemin sans même retourner la tête, comme si le sort de ce misérable lui était indifférent désormais. C'est être bien sévère. Seulement il murmure d'une voix triste : Cruelles énigmes ! Cruelle énigme, l'infidélité de la femme ! Cruelle énigme, la lâcheté de l'homme !



Énigme si l'on veut. Cette Mme de Sauve aime Fortunio pour les sentiments qu'il éveille en elle, et Clavaroche pour les sensations. Quant à Fortunio, c'est précisément parce qu'il est timide... Mais voyons! M. Bourget comprend cela tout aussi bien que vous et moi. Ne lui faisons donc pas la leçon et n'en remontrons pas, comme Gros-Jean, à notre curé. Ah! monsieur le curé, quelle jolie histoire vous nous avez contée, et avec quelle délicatesse, quel tact! Comme vous lisez couramment dans le cœur humain — mieux qu'un notaire, monsieur le curé, vous qui prétendez y trouver des énigmes indéchiffrables! Vous avez voulu y coudre un bout de sermon, voilà tout, pour nous faire réfléchir aux misères de notre pauvre nature. Eh bien, encore d'autres petits sermons comme celui-ci, à la condition qu'ils seront précédés d'histoires comme celle-là! C'est la grâce que je nous souhaite.

III.

Dans *la Meilleure part* (1), de M. Léon de Tinseau, encore des amours; mais, cette fois, des amours légitimes, grâce à Dieu! Le héros, cousin du *jeune homme pauvre* de M. Feuillet, a toutes les vertus, et il les a sans en devenir ennuyeux. La douceur d'un enfant et la force d'un Hercule, l'esprit d'abnégation, de sacrifice; tout, en un mot. Aussi arrive-t-il à l'École polytechnique, d'où il passe chauffeur sur une ligne de chemin de fer, puis mécanicien, puis ingénieur. Il réalise un ou deux millions, grâce à une découverte faite par un modeste garde-frein. *Sic vos nòn vobis*. Enfin il retrouve la jeune fille très riche qu'il aimait autrefois et qu'il avait fuie à cause de la disproportion des fortunes. Depuis lors la jeune fille s'était mariée; mais elle l'a été si peu, si peu, que l'ingénieur n'a pas vraiment à se plaindre : comme l'annonçait le titre, à lui en effet la meilleure part. Ce récit, très moral, où l'on voit à quoi peut aspirer un chauffeur qui a de l'instruction et de la vertu, surtout s'il rencontre des gardefreins qui font des découvertes, est fort agréable, d'une allure dégagée, d'un style élégant.

Un peu de recherche parfois et de manière peut-être. Quelque subtilité aussi çà et là. Ainsi, va-t-il absolument de soi que les ingénieurs qui construisent des ponts doivent, de par leurs travaux professionnels, voir très clairement ce qui se passe au fond de leur cœur? Il en semble pourtant ainsi à M. Léon de Tinseau, qui dit d'un de ces ingénieurs : « Il avait sondé trop de rivières dans sa vie pour ne pas se sonder lui-même. » Mais ces taches sont rares et tout à la surface. Elles ne pénètrent pas au cœur de l'œuvre.

(1) *La meilleure part*, par M. Léon de Tinseau. — 1 vol. Paris, 1885. Calmann Lévy.

IV.

Chair et sang! Massacre et pillage! Créneaux, pont-levis et mâchicoulis! En avant, les ribauds! Nous voici en plein moyen âge, avec *le Baiser de ténèbres* (1), par M. Melandri. On pend, on écorche, on fait jaillir les cervelles; c'est une bénédiction. De nobles dames s'échappent de la tour de Barbe-Bleue, leur mari, pour aller dire des mots d'amour à des capitaines de voleurs, mais qui sont capitaines de voleurs, par piété filiale, histoire de venger leur père, pendu par les barons. Mais Barbe-Bleue a su l'équipée de la dame, et il se venge terriblement, messeigneurs! Voyez cet homme sur la croix : c'est le capitaine. Voyez cette femme qui s'approche pour embrasser le Christ et qui embrasse l'homme qu'elle a aimé : c'est la noble dame. Enfer et malédiction! Cette véridique histoire est palpitante d'un bout à l'autre; je ne serais pas étonné que le narrateur crût que tout cela est arrivé.

MAXIME GAUCHER.

LA VILLE ET LE THÉATRE

Il y a un plaisir que j'ai déjà goûté plusieurs fois et que je me promets bien de goûter encore, si, comme je n'en doute pas, les lecteurs de la *Revue* n'y voient aucun inconvénient : c'est de suspendre ces notes, d'aller passer quelque temps en province et d'y oublier absolument tout ce qui constitue la vie et le bruit de Paris.

Quand on revient après cinq ou six semaines d'absence sans avoir lu un journal, et qu'on veut se mettre au courant de ce qui s'est passé pendant ce temps-là, on découvre qu'il ne s'est rien passé du tout. Les gros événements, ceux dont on se serait le plus préoccupé si on les avait vus surgir et grandir, se sont réduits d'eux-mêmes : vous apprenez en même temps que telles affaires se sont nouées et dénouées, de sorte qu'elles ne présentent plus aucun intérêt; on a fait courir certains bruits fort graves à propos de ceci ou de cela, mais il a été reconnu que ces bruits n'avaient aucun fondement; une querelle très vive s'est élevée entre deux notabilités du journalisme, de la politique ou de la finance; mais, après un échange de lettres et de procès-verbaux publiés dans les journaux et la constitution d'un tribunal d'honneur qui s'est déclaré incompétent, l'affaire a été arrangée, et les deux notabilités enne-

(1) *Le Baiser de Ténèbres*, par M. Melandri. — 1 vol. Paris, 1885. E. Dentu.

mies se sont serré la main... Toutes ces histoires tiennent en dix lignes; et, après une heure de conversation avec le premier boulevardier venu, vous savez amplement tout ce que vous devez savoir.

Quelle joie alors de calculer le temps qu'on a gagné à se tenir éloigné de la mêlée parisienne! Si l'on s'était trouvé là, on se serait passionné comme tout le monde pour des choses insignifiantes, on aurait vécu dans la fièvre, on aurait pris sa part de la folie générale..., tandis qu'on revient calme, reposé, fortifié et sage!

Et l'on n'a rien perdu, je le répète! Voyez, par exemple, si j'ai à regretter de ne pas avoir suivi la polémique soutenue par l'auteur de *Théodora* contre le directeur des Gobelins. Quelle chaude et longue discussion! Un ami avait conservé à mon intention toutes les pièces du procès : les lettres de M. Sardou, celles de M. Darcel et les nombreux articles des critiques ou chroniqueurs intervenus dans l'affaire; cela formait un dossier considérable...

Eh bien, je n'ai eu qu'à jeter les yeux sur ce dossier pour voir tout de suite qu'en fin de compte la fameuse question de la fourchette et du fricot n'avait jamais été résolue.

***

Et voyez ma chance! A peine étais-je de retour qu'un grand événement se produisait : on jouait *le Prince Zilah!*

Je dis « grand événement », non seulement parce qu'il s'agit d'une pièce en cinq actes signée de Jules Claretie, mais aussi et surtout parce que l'habile directeur du Gymnase a su donner à cette première représentation une importance exceptionnelle. Plus d'un mois à l'avance, les journaux prédisaient un succès considérable à l'œuvre du charmant romancier : pièce saisissante, encadrée dans une mise en scène admirable et jouée par des artistes de premier ordre, avec le concours de deux magnifiques lévriers engagés spécialement pour la circonstance! Le *Gaulois* se distinguait entre tous par l'abondance de ses informations et par la chaleur de son zèle; il préparait un supplément extraordinaire : quatre pages consacrées à ce qui devait être, suivant le mot d'un reporteur, « le prochain succès du jour », avec biographie et portrait de l'auteur, portraits et autographes des artistes, dessins représentant les principales scènes de l'ouvrage et notamment le tableau où devaient paraître les deux chiens, les deux fameux lévriers russes prêtés par le Jardin d'acclimatation, etc.

L'œuvre de M. Claretie n'a pas succombé sous cette avalanche de réclames... Je ne sais pas de plus bel éloge.

Il faut dire que *le Prince Zilah* se conforme rigoureusement à la poétique inaugurée en ces derniers temps par l'immense succès du *Maître de Forges*.

La scène du Gymnase est essentiellement classique; elle vit sous l'empire de règles qui peuvent changer à diverses époques, mais qui, tant qu'elles sont en vigueur, s'imposent aux auteurs de ce théâtre. Autrefois, du temps de Scribe, les colonels pris de passion pour de jeunes veuves idéales devaient se retirer invariablement devant de présomptueux attachés d'ambassade, « d'aimables étourdis » dont les jeunes veuves étaient amoureuses en secret; les colonels devinaient cet amour avec la perspicacité des vieux militaires qui n'ont jamais menti, et ils s'employaient généreusement à préparer le mariage de leur rival. Aujourd'hui les héros du Gymnase ont un bien autre sacrifice à accomplir : on les marie avec la femme qu'ils aiment, et, quand ils sont mariés, on les oblige à s'éloigner le soir même de leurs noces!... C'est dur; mais c'est beau!

Et le spectacle de ce renoncement devient poignant quand l'héroïne s'incarne en la personne de Mlle Hading!... Savoir que M. Damala n'aurait qu'un mot à dire pour recevoir dans ses bras cette délicieuse artiste et qu'il s'éloigne sans dire ce mot... Vraiment, c'est poignant. Mille sentiments étreignent en même temps l'âme du spectateur, sentiments de respect, d'admiration, d'envie, de pitié, de colère. On plaint et on condamne M. Damala; on est heureux et désolé de la déconvenue de Mlle Hading. Tout cela vous secoue.

M. Claretie n'a donc eu garde d'esquiver cette situation dramatique : le prince Zilah se sépare de la pauvre Marsa comme Philippe Derblay avait quitté l'orgueilleuse Claire. Si j'ai bonne mémoire, il n'en était pas ainsi dans le roman d'où M. Claretie a tiré sa pièce : Zilah ne s'éloignait que quelques heures après la noce, lorsque Marsa avait pu se croire pardonnée... Mais ce demi-sacrifice aurait déconcerté les spectateurs du Gymnase. La règle, monsieur, la règle!...

Il y avait d'autres scènes fort jolies dans le roman, des tableaux curieux, des types saisis sur le vif par un observateur délicat et spirituel... Je n'ai pas retrouvé toutes ces choses dans la pièce et cela a un peu gâté mon plaisir. Mais je relirai le roman et je n'aurai plus rien à désirer.

Le public, lui, ne souhaite rien de plus. Il a eu ce qu'il voulait avoir : la vision de Mlle Hading et de M. Damala dans leur douloureuse apothéose; il est content.

Et cependant, non! Il y a un vice dans cette pièce : on n'a pas assez vu les deux lévriers dont on avait tant parlé avant la représentation.

— Ils ne font que passer! disait un brave monsieur à la sortie du Gymnase. Et encore ils ne passent qu'au fond de la scène!

— Mais, objectait l'ami à qui s'adressaient ces paroles, ils ne peuvent pas dévorer Menko devant le public!

— C'est égal! je croyais qu'on les verrait plus que cela... Pour moi, on ne les voit pas!

Je garantis l'exactitude de ce colloque que je livre à M. Koning. Il est certain que beaucoup de gens s'attendaient à des choses étonnantes de la part de ces chiens tant vantés et que leur déception a été vive. Le directeur du Gymnase ne pourrait-il satisfaire sur ce point la curiosité du public?... Qu'il y songe, qu'il trouve le moyen d'allonger les rôles des deux lévriers, et je lui garantis un succès de trois cents représentations!

***

La reprise d'*Henriette Maréchal* au théâtre de l'Odéon a été un autre événement. Quelle belle affluence dans la salle et quel enthousiasme! Cette soirée vengerait les frères de Goncourt des avanies qu'on leur avait prodiguées en 1865, s'ils ne s'étaient vengés déjà en clouant au pilori d'une lumineuse préface les noms de leurs contempteurs.

Il paraît, pourtant, qu'on ne les avait pas sifflés pour les raisons politiques indiquées par eux. Ces jours-ci, l'un des siffleurs de 1865, revenu à des sentiments modérés et justes, affirmait que la politique avait été absolument étrangère aux premiers sifflets. C'était l'œuvre même qui avait déplu. Quand le parterre du Théâtre-Français, envahi par la jeunesse d'alors, hua *Henriette Maréchal*, en commençant par le *Dépit amoureux* qui ouvrait le spectacle, on put dire avec une apparence de vérité que les huées s'adressaient à la cour impériale; mais, le soir de la première représentation, on ne songeait pas du tout à la princesse Mathilde, et « Pipe en Bois » n'était pas dans la salle. M. Isambert, de la *République française*, le disait encore avant-hier, dans un article des plus intéressants et des plus précis. Mais la légende est faite... et l'on ne détruit pas les légendes!

Toujours est-il qu'on a applaudi cette fois autant qu'on avait sifflé il y a vingt ans. Le public, qui a appris depuis à respecter le nom des Goncourt, tenait à protester contre les violences dont ces deux artistes si consciencieux et si fiers avaient été jadis victimes.

Il a même poussé ce sentiment de réaction jusqu'à souligner par une salve de bravos le fameux mot d'« abonné de la *Revue des Deux Mondes* » jeté comme outrage à la face du monsieur en habit noir.

J'imagine que notre grande sœur aura souri, cette fois. La *Revue des Deux Mondes,* enrichie par les trois générations d'écrivains qui sont morts pour elle et fortifiée par l'admiration d'une couche de lecteurs de plus en plus nombreux, n'a plus rien à craindre des injures du temps ni des hommes... Et les futurs commentateurs d'*Henriette Maréchal* prendront peut-être pour un hommage suprême ce cri vengeur de deux écrivains qui avaient été méconnus par feu Buloz!

MONSIEUR JOSSE.

CHRONIQUE MUSICALE

« Tristan et Yseult »

LA SCÈNE D'AMOUR DU SECOND ACTE

Il y a un an, à pareille époque, M. Lamoureux faisait connaître au public le premier acte de *Tristan et Yseult;* cette année, c'est le tour du second. Un entr'acte d'un an n'était pas inutile pour rassurer les personnes qui craignent l'invasion du wagnérisme; mais cela nous oblige à rappeler au lecteur la donnée du premier acte.

La scène se passe sur le navire qui ramène, sous la garde de Tristan, la belle Yseult, fiancée du vieux roi Mark. Tous deux s'aiment sans oser se le dire. Yseult, désespérée de cette union, conçoit le projet de s'y soustraire : elle invite Tristan à partager avec elle un breuvage mortel qui doit les réunir dans la mort. Brangäne, sa fidèle suivante, y substitue un philtre d'amour : c'est une passion irrésistible, et non pas la mort, qui s'empare de tout leur être.

Au second acte, Yseult est dans son appartement, attendant anxieusement l'arrivée de Tristan. La lueur d'une torche qui brûle sur le seuil est pour Tristan le signal qu'il faut attendre encore. Cependant les fanfares qui se perdent dans la nuit indiquent que le roi s'éloigne du palais. Yseult se prépare à éteindre la torche : c'est en vain que Brangäne lui représente les dangers qu'elle court. « La lumière, fût-elle celle de ma vie, je l'éteins en riant et sans peur », lui répond Yseult.

La scène d'amour qui va suivre est le développement de cette phrase; la haine du jour qui les sépare, le désir de la nuit qui les rassemble et de la mort qui les réunira pour toujours, reviennent constamment dans le dialogue des deux amants, avec des subtilités, des redites mêlées à des accents passionnés, qui dépeignent admirablement l'état extatique de deux êtres absorbés dans le délire amoureux.

Ce duo est, à proprement parler, tout le second acte. Wagner s'est complu dans cette situation, qu'il a développée trop longuement peut-être, mais avec une puissance extraordinaire. C'est peut-être de toutes ses œuvres celle où se résument le mieux ses idées, son tempérament et son système. Dans la lettre à F. Villot qui sert de préface à la traduction de ses poèmes d'opéra, Wagner parle de *Tristan et Yseult* comme de l'ouvrage qu'il a composé avec le plus de bonheur: « Croyez-moi, dit-il, il n'y a pas de félicité supérieure à cette parfaite spontanéité de l'artiste dans la création, et je l'ai connue, cette spontanéité, en composant mon *Tristan.* »

On trouverait difficilement dans nos opéras les plus

célèbres une scène d'amour conçue de cette façon. De celle-ci aucune situation ne vient modifier le cours, si ce n'est à la fin, quand les deux amants trahis sont surpris par le roi Mark. C'est la peinture de l'amour pour qui le monde n'est plus rien, qui s'isole et s'exalte dans sa propre contemplation. Dans le quatrième acte des *Huguenots*, l'amour de Raoul et de Valentine est traversé par les éclairs du drame qui se passe au dehors et par le conflit d'autres sentiments : l'amour de Tristan et d'Yseult n'est rien de tel; c'est une flamme ardente qui brûle dans la nuit sans rien éclairer autour d'elle. Passion artificielle, produite par la magie, fièvre des sens et de l'âme dont les ardeurs, les abattements et les reprises trouvent dans les complexes mouvements des sons une interprétation spéciale.

Toute la première partie de la scène se développe sur un rythme saccadé, qui circule, tantôt à découvert, tantôt sourdement, dans un allegro fiévreux. L'arrivée de Tristan dans la première expansion de l'orchestre est une étreinte musicale comme jamais on n'en a entendu. Cet *allegro* vient trouver son apaisement dans une invocation à la Nuit d'une incomparable poésie, mais dont le calme extérieur est trahi par des modulations assez fréquentes. Dans ce passage, la mélodie vocale prend une grande importance musicale; le sentiment d'extase s'y condense et s'y repose alors; mais que de trouble encore dans cet apaisement momentané! Il est deux fois interrompu par Brangäne, qui avertit les deux amants que le jour va bientôt paraître. On ne saurait nier qu'à partir de ce moment il n'y ait quelques longueurs; mais peu à peu la passion reprend son allure emportée pour aboutir à une expression mélodique dont la sonorité et le mordant dépassent en intensité tout ce que les compositeurs précédents avaient écrit en ce genre.

Cette scène musicale a très vivement impressionné le public, qui lui a fait un chaleureux accueil, bien qu'une partie des auditeurs soient restés hésitants. Il ne faut pas s'en étonner, car beaucoup d'entre eux ont encore l'habitude de chercher dans la mélodie vocale l'expression des sentiments tout entière. Or, dans une situation comme celle-ci, les formes de la musique vocale seraient tout à fait impuissantes à exprimer les agitations multiples, les actions et les réactions d'une aussi ardente passion; son rôle, dans ce cas, se confond avec celui de la parole.

Celle-ci n'est, en effet, que la traduction, l'annonce des mouvements intérieurs qui la précèdent; la musique use alors d'une de ses principales prérogatives, qui lui permet d'exprimer plusieurs choses à la fois : les mouvements de l'orchestre, la multiplicité des sons et de leurs combinaisons par l'harmonie, les timbres et les rythmes permettant de représenter directement les mouvements passionnés que trahit la parole.

Aussi, dans la musique de *Tristan et Yseult*, ce que chantent les voix n'est pas de la mélodie, c'est une surcharge de l'orchestre, une mélopée très expressive qui constitue une importante partie de l'ensemble musical, mais dont le rôle est surtout explicatif. Cette observation repose sur une analyse des partitions de Wagner : il semble difficile de démontrer que, sauf dans certains cas, le principe de l'invention se rencontre dans la partie vocale.

Lorsque les sentiments sont simples et naturels, la musique vocale possède tout ce qui est nécessaire et suffisant pour les exprimer; il y a d'immortels chefs-d'œuvre dans ce genre; mais, si on recherche des émotions plus compliquées, la mélodie vocale devient moins musicale et se rapproche de la parole.

Il faut donc, si l'on veut se rendre compte des ouvrages de Wagner, accepter cette division du travail dramatique, dans laquelle l'importance des rôles de l'orchestre et de la voix est souvent intervertie. On objecte que c'est alors de la symphonie et non plus de la musique dramatique; mais nous répondrons à cela que les rapports entre la musique et la parole ne sont pas plus étroits dans un cas que dans l'autre. D'ailleurs Wagner n'est pas le premier qui ait donné à l'orchestre une valeur indépendante de la voix; seulement il en a fait la base de sa musique dramatique, ainsi qu'il l'a expliqué lui-même. Aussi n'est-ce pas ce qui déroute le plus les auditeurs qui entendent sa musique pour la première fois; c'est plutôt sa technique musicale, parfaitement logique et savante, mais dans laquelle il a exploité les combinaisons de notre régime sonore sans aucun des ménagements usités avant lui. La fréquence des modulations et l'usage du contrepoint donnent à sa musique une vitalité extraordinaire, mais qui surprend l'oreille qui n'est pas habituée à en suivre le cours. Il est certain que, pour goûter une scène musicale comme celle du second acte de *Tristan et Yseult*, il faut une certaine éducation de l'oreille. Mais quel est l'art dont l'intelligence n'exige pas une éducation?

L'exécution, comme toujours sous la direction de M. Lamoureux, est excellente, exacte et vigoureuse. Mme Montalba et M. Vandyck ont chanté ce difficile duo avec beaucoup de succès — d'autant plus difficile que la mise en scène et l'action expliqueraient nombre de passages dont l'expression paraît un peu forcée et qui ne serait cependant que ce qu'elle doit être si la vue venait ajouter son impression déterminante aux accents variés de la musique.

LÉON PILLAUT.



CHOSES ET AUTRES

Notre décrépitude

Je lis dans la *Ligue*, journal de M. Andrieux, les lignes que voici :

« Il y a vraiment une littérature de fin de siècle. Quand un siècle nouveau commence, il réveille les enthousiasmes, il rajeunit l'humanité. Quand un siècle prend fin, il a tout vu, tout éprouvé, tout senti, et il lui faut, en littérature comme dans les mœurs, des plaisirs de vieillard. »

D'où l'auteur conclut, cela va sans dire, que nous vivons en pleine corruption, en pleine décrépitude, en pleine Byzance. Il faut cependant lui rendre cette justice qu'il ne compte pas, pour détruire Byzance, sur une nouvelle invasion des Turcs, mais sur la poussée du XXe siècle.

Je ne partage, pour ma part, ni les illusions du journaliste ni sa désespérance. Je n'ai vu, je le confesse, ni *Messaline* ni *Théodora;* mais j'ai lu, comme lui, *Nana, l'Assommoir, la Fille Élisa* et d'autres malpropretés de ce genre (ne faut-il pas tout lire ?) et je déclare que je ne me sens pas Byzantin pour cela. Je trouve la génération d'hommes qui peuple la France, à cette heure où j'écris, aussi saine, aussi vigoureuse que celles qui l'ont précédée. Faut-il dire ma pensée? Je la trouve même meilleure. Je vois non seulement les hommes éclairés, mais les ouvriers, les paysans, pleins de confiance dans le présent et de foi dans l'avenir, croyant au droit, à la justice. Je les vois pénétrés de cette idée que « l'humanité marche ».

Ne riez pas du mot : il est plus profond que vous ne pensez. Il résume la religion des peuples modernes, la foi au progrès, une foi si vive, si ardente qu'aucune réforme ne nous satisfait, qu'aucune découverte ne nous étonne, que la puissance du génie humain nous paraît être sans limites, et que, comme disait Béranger, si le soleil venait à s'éteindre, nous sommes convaincus qu'il se trouverait sur notre planète quelqu'un pour le rallumer.

Pour moi, si je cherche dans notre histoire des signes de vieillesse et de décrépitude, c'est vers le passé que je tourne les yeux. Les vieillards, c'étaient nos ancêtres du moyen âge, ceux qui lisaient le livre désolant de *l'Imitation*, qui méditaient sur leurs cercueils et vivaient (si cela s'appelle vivre) dans un tremblement perpétuel en attendant la trompette du Jugement dernier. Comparez ces temps aux nôtres. Là-bas, tout est pénitence, tristesse, abandon, désespoir, nuit profonde; ici tout est mouvement, joie, bonheur de vivre; et sur cette fourmilière active se répand une lumière chaude, vivifiante, qui tombe d'une fenêtre ouverte sur l'infini.

On nous dit que nous avons une littérature mauvaise, ordurière, sentant l'égout. Parbleu! nous le savons bien; mais qu'est-ce que cela prouve? Seigneur mon Dieu, délivrez-nous du Malin et de la morosité des moralistes mécontents de leur siècle! On dirait, à les entendre, que la race gauloise, qui a donné naissance à ce mot gaillard de *gauloiserie*, n'avait jamais lu que des œuvres de piété! Il me semble cependant que nous avons eu une reine de Navarre, un Rabelais, un Brantôme qui firent quelque scandale en leur temps, et je suppose que, dans ce siècle correct que M. Nisard appelle le grand siècle, Ninon de Lenclos, une grande liseuse, ne s'enfermait pas avec ses adorateurs pour leur lire l'Évangile. J'ai même ouï dire que des hommes très graves, des prélats, des magistrats recommandables par la majesté de leur maintien et de leurs perruques, avaient dans leurs bibliothèques des coins qu'ils appelaient l'*enfer*, parce que ces coins réservés ne contenaient que des œuvres damnables. Et quant au XVIIIe siècle, le vrai grand siècle, quoi qu'en dise M. Nisard, hélas! je rougis pour M. Zola quand je pense combien il était plus avancé que lui en naturalisme. Ici ce ne sont pas seulement de pauvres hères, marchands de mauvaise encre, qui publient clandestinement en Hollande, sans noms d'auteur ni d'imprimeur, des gravelures qui se vendent sous le manteau; c'est Voltaire, c'est Diderot, c'est le grand Montesquieu lui-même qui écrivent pour les boudoirs, dans leurs moments perdus. Et quels boudoirs, ô mes amis! non pas boudoirs d'horizontales, comme on dit aujourd'hui, mais boudoirs de duchesses, de marquises, de grandes dames, de très grandes dames.

Sans parler du *Portier des Chartreux*, écrit pour la canaille, *le Sopha, les Liaisons dangereuses, Faublas, la Religieuse* et tant d'autres productions de ce genre que la jeunesse d'il y a cinquante ans allait demander en rougissant à la dame du cabinet de lecture, toute cette littérature, dis-je, était sortie de l'officine du XVIIIe siècle. Et qui oserait aujourd'hui accuser ce siècle de décrépitude?

La vérité est qu'il y a eu de tout temps, dans tous les pays, une société oisive, très raffinée, partant très corrompue, très ennuyée et très blasée, avide de sensations fortes, d'œuvres poivrées, et à laquelle les *poivreurs* n'ont jamais manqué pour la satisfaction de ses goûts.

Seulement, où les moroses se trompent, c'est quand ils prennent ce *microcosme*, ce petit monde nerveux, surexcité, *morphinisé*, pour la nation tout entière. Car que diriez-vous d'un étranger qui jugerait de nos mœurs publiques par les romans de M. Zola ou par les pièces de M. Dumas fils? Et que diriez-vous d'un géographe qui prétendrait que la carte de France commence à la Madeleine et finit au faubourg Montmartre?

Sous cette couche superficielle un peuple immense s'agite, un peuple ignorant de cette littérature morbide, le peuple des campagnes, qui vit en plein air et

respire les effluves salubres de la terre natale; le peuple des ateliers qui manie l'outil, cherche, invente, pousse à la roue de l'industrie; race excellente, laborieuse, simple, qui a cette naïveté de croire encore à ce qu'un tas de fainéants blaguent dans leurs brasseries : à la famille, à la patrie, à la sainteté du devoir accompli, au mouvement irrésistible qui emporte l'espèce humaine vers un avenir prochain où il y aura plus de bien-être pour tous, plus de justice et d'égalité.

Ici je m'aperçois que je m'écarte un peu de mon sujet et je reviens à mon confrère de la *Ligue*, qui accuse notre siècle de vieillesse et qui appelle de tous ses vœux le rajeunissement du siècle nouveau.

Comment, cher confrère? Vous croyez encore à cette division arbitraire du temps par ces cent années qu'on est convenu d'appeler siècle, et vous ne voyez pas que c'est question de latitude et de calendrier?

Nous datons, nous chrétiens, notre ère de Jésus-Christ; mais les mahométans datent la leur de l'hégire; mais les Romains dataient la leur de la fondation de Rome; mais il y a des peuples qui n'ont pas d'ère parce qu'ils se perdent, comme disent les manuels d'histoire, dans la nuit du temps.

M. de Freycinet, dans un discours fort éloquent qu'il vient de prononcer au Sénat, n'a-t-il pas découvert une ère nouvelle pour l'humanité? L'histoire, a-t-il dit, se divisera un jour non en histoire ancienne, histoire du moyen âge et histoire moderne, mais en deux périodes : celle d'avant, et celle d'après les chemins de fer. Voilà certes une généralisation hardie, auprès de laquelle les dates mémorables de la chute de Constantinople et de la découverte de l'Amérique ne semblent que deux étapes dans une auberge de village.

Il ne faut pas oublier que cette classification des mouvements historiques et littéraires par siècles est toute récente et qu'elle est chose de convention. Car, depuis Charlemagne jusqu'aux croisades, comptez sur vos doigts et dites-nous combien de siècles se sont écoulés. Pas un; il s'est passé du temps, voilà tout. Mêmes mœurs, même immobilité, même misère des uns, même tyrannie des autres.

Et depuis les croisades jusqu'à la Renaissance, je vois à peine l'aiguille marquer les heures sur le cadran de l'histoire. Les années s'écoulent, les choses restent : ce sont des batailles gagnées ou perdues, des villes prises et reprises, une langue informe qui balbutie et cherche vainement à articuler.

Mais courons, et entrons dans le grand mouvement des temps modernes; arrivons au siècle cher à M. Nisard, au siècle de Louis XIV. Il en contient trois. Le premier va jusqu'à la majorité du roi; c'est une suite de la Renaissance : la jeune noblesse, dégoûtée des guerres de religion, est sceptique et railleuse; Miossens lit Montaigne chez Ninon, et Saint-Évremond se sauve en Angleterre.

Puis viennent Bossuet, Boileau, Racine; c'est le silence de la pensée libre, le triomphe du gouvernement personnel et de la littérature pure.

Arrivent, au déclin du règne, Fénelon, La Bruyère, Vauban, les économistes; c'est le troisième siècle du grand siècle.

J'insisterais si je n'avais horreur du développement, qui est la marque du pédantisme. Je prends hâtivement la liberté de demander à mon confrère combien de siècles se sont écoulés depuis l'an de grâce 1800 jusqu'à l'année 1885, en laquelle nous avons le bonheur de vivre.

J'en vois trois pour ma part : l'un qui s'étend jusqu'en 1826 et où règnent encore les idées et la littérature du XVIIIe siècle (puisque siècle il y a). Naît ensuite la littérature sentimentale, ou autrement dite romantique, qui s'empare du théâtre, de l'histoire, du roman, de la politique même, qui restaure la poésie du culte catholique, les moustiers, les cathédrales, les vieux châteaux, et attendrit les âmes sensibles sur les ruines du passé.

En 1848, un autre siècle commence. On revient aux traditions de l'âge de Voltaire et de l'*Encyclopédie*, à l'esprit d'analyse et d'examen. C'est la fin des saules pleureurs, du descriptif et des lamentations sur les bords des lacs et sur l'incrédulité d'un monde pervers.

Vienne maintenant le IVe siècle du XIXe siècle : nous l'attendons; mais qu'il se hâte, qu'il se dépêche de venir; qu'il nous débarrasse des vieilles guenilles du naturalisme, des scories du romantisme, de toutes les utopies en *isme*, de tous les barbarismes sous lesquels se couvrent les ambitions déçues, les rancunes des déclassés, le vide et le néant des idées! Oui, qu'il vienne vite, ce IVe siècle qui n'a plus devant lui que quinze ans pour accomplir cette bonne et salutaire besogne!

Peut-être la léguera-t-il aux trois ou quatre siècles qui commenceront en 1900 pour finir en l'an 2000; mais, hélas! ces siècles, nous ne les verrons pas. Nos descendants, je pense, feront, comme nous, des sottises et s'en repentiront après, renverseront des gouvernements pour le plaisir du changement et se plaindront du manque de stabilité; applaudiront à de mauvaises pièces et déploreront le mauvais goût du siècle; liront des œuvres sales et déclameront contre la corruption de leurs contemporains.

Bref, ils feront à peu près ce que nous faisons, et, pour que rien ne soit changé au train de ce monde, il se trouvera parmi eux des journalistes éplorés, bien portants d'ailleurs, bien mangeants et bien buvants, qui gémiront sur leur décrépitude et diront que c'est la fin des fins.

Et cependant la terre tournera, « l'humanité marchera », et les siècles se succèderont, les siècles qui n'ont ni commencement, ni milieu, ni fin.

N'est-ce pas votre avis, mon confrère?

DIONYS ORDINAIRE.



BULLETIN

Chronique de la semaine

Sénat. — Dans les séances du 27 et du 28 février, fin de la discussion du budget ordinaire. Il a été adopté par 228 voix contre 2. — Le 3, adoption du budget extraordinaire par 220 voix contre 28, après discours de M. Buffet et réponse de M. de Freycinet. — Le 6, le Sénat a voté sans débat un projet de loi portant ouverture et annulation de crédits relatifs à l'Exposition internationale d'Anvers. Il a voté l'urgence sur le projet relatif au relèvement des droits à l'importation des céréales, et nommera demain samedi la commission chargée de l'examiner.

Chambre des députés. — Fin de la discussion de la loi sur les céréales. L'amendement de M. Peytral, tendant à excepter les blés verts de la surtaxe générale, n'a pas été adopté. M. Treille, au contraire, qui proposait de relever à 1 fr. 50 le droit sur les orges, a obtenu gain de cause, malgré l'opposition du ministre du commerce (28 février). Un amendement de M. des Rotours, tendant à augmenter de 25 pour 100 le droit sur l'orge maltée, a été adopté aux dépens d'une proposition contraire de M. Peytral. L'ensemble des droits antérieurement votés constituait l'article 1er de la loi, qui a été voté (2 mars), ainsi que les articles suivants. Adoption d'un amendement de M. Graux d'après lequel les blés embarqués par des importateurs avant le 30 novembre 1884 seront, au débarquement, traités selon le régime nouvellement en vigueur.

La loi, dans son entier, a été adoptée par 254 voix contre 150.

Le 2, interpellation de M. Lockroy au sujet des subsides accordés aux réfugiés espagnols. M. le ministre de l'intérieur a promis des secours aux plus nécessiteux. — Le 6, interpellation de M. de Janzé sur le rôle des chemins de fer en temps de guerre. Après les explications fournies par les ministres des travaux publics et de la guerre, l'ordre du jour pur et simple a été adopté.

Journal officiel. — Le nouvel ambassadeur d'Espagne, M. Cardena, a remis ses lettres de créances au Président de la république. — M. Charles Ballot est nommé vice-président du conseil d'État en remplacement de M. Faustin Hélie, décédé.

Angleterre. — A la Chambre des lords, la motion de blâme de lord Salisbury, pour les affaires du Soudan, a été adoptée par 189 voix contre 68. A la Chambre des communes, le ministère a obtenu une majorité de 14 voix (302 contre 288).— Le gouvernement britannique a promulgué le *Foreign Enlistment act* à Aden : des restrictions seront donc apportées au ravitaillement des navires français, dans tous les ports anglais de l'océan Indien comme à Hong-Kong.

Mer de Chine. — L'amiral Courbet a bloqué la rivière Yung, qui conduit à Ning-Po, et ouvert le feu sur la forteresse de Ting-Haï, qui commande l'entrée de cette rivière. Il est maintenant à Guylaff où il organise la croisière contre les cargaisons de riz.

Tonkin. — La garnison de Tuyen-Quan a repoussé héroïquement, dans la nuit du 24 au 25 février, un assaut furieux des Chinois. Le général Brière de l'Isle marche à son secours. — De son côté, le général de Négrier marche sur That-Khé, après avoir bousculé de nouveau l'ennemi.

Nécrologie. — Mort de M. J. Serret, de l'Académie des sciences.

Bibliographie

L'armée et la Révolution, Dubois-Crancé (1747 et 1814), par M. le colonel Th. Iung. — *Analyse de la Révolution française,* ouvrage posthume de Dubois-Crancé, publié par M. le colonel Th. Iung. — Trois vol. Charpentier.

Dubois-Crancé a été successivement député à la Constituante, membre du Comité militaire et rapporteur du Comité de finance de cette assemblée; membre de la Convention, président, membre du Comité du salut public, membre du conseil des Cinq-Cents, officier d'état-major, représentant du peuple aux armées, général en chef, inspecteur général. Sa carrière s'est terminée par le ministère de la guerre; elle a été brusquement interrompue par le 18 brumaire et par sa retraite volontaire au lendemain de cette journée.

Dubois-Crancé a deux titres au souvenir de l'histoire, deux titres à l'estime de la postérité. En premier lieu, il a, dès le commencement de la Révolution, soutenu l'avis que l'armée devait se confondre avec la nation, que tout citoyen devait être soldat et tout soldat citoyen; il a proposé une organisation de ce système; il a, dès qu'il en a eu les moyens, travaillé à la réforme des bureaux et de l'administration de la guerre; de sorte qu'en une certaine mesure il a préparé l'armée avec laquelle Bonaparte a vaincu en Égypte et en Italie. En second lieu, sa conduite au fameux siège de Lyon en 1793 lui fait honneur. Au péril évident de sa vie, il s'est refusé aux violences et aux massacres, au sac et au pillage avec lesquels il aurait pu triompher plus tôt de cette grande ville, et sa conduite a été politique en même temps qu'humaine; il eût, en cédant aux ordres des violents, perdu son armée et augmenté l'incendie d'une Vendée nouvelle.

En présentant ces trois volumes à l'Académie des sciences morales et politiques, M. Geffroy a signalé l'importance des documents très curieux que le colonel Iung a exhumés sur cet habile administrateur militaire, sur ce patriote, et qu'il a mis en œuvre avec l'ardeur et le soin dont témoignent ses publications précédentes.

La *Société de Vienne,* par le comte Paul Vasali — 1 vol. grand in-8°; prix, 6 francs; aux bureaux de la *Nouvelle Revue.*

C'est par la *Société de Berlin,* on s'en souvient, que le comte Paul Vasali a commencé la revue des grandes capitales, et c'est par *la Société de Vienne* qu'il la continue aujourd'hui. Londres, Rome, Madrid, etc., viendront ensuite. Famille régnante, gouvernement, parlement, politique du pays, mœurs et coutumes, travers et qualités des différentes classes de la société, tout est ou sera noté et analysé par un esprit vif et impartial qui a profité de ses longs séjours et, paraît-il, de ses fonctions diplomatiques pour étudier à fond les capitales de l'Europe.

Livres nouveaux

Portraits du grand siècle (Mme de Fiesque, Marie Mancini, Mlle de Valois Mme de Chantal, Louis XIV, Antoine Cor-

neille, Charles de Simiane, Saint-Amant, Philippe Cospeau, Fléchier, Racan), par M. Ch.-C. Livet. — Un vol. in-8°. Émile Perrin.

Le portrait de Marie Mancini a déjà paru dans la *Revue politique et littéraire* (n° du 24 février 1883).

Trois révolutionnaires, Turgot, Necker, Bailly, par M. Nourrisson, de l'Institut. — Un vol. in-8°. Émile Perrin.

La Femme et le droit, étude historique sur la condition des femmes, par M. Louis Bridel. — Un vol. in-12. Lausanne, F. Rouge; Paris, F. Pichon.

Nos droits sur Madagascar et nos griefs contre les Hovas, examinés impartialement par R. Saillens, avec une préface de M. Frédéric Passy (de l'Institut) et un appendice contenant des documents officiels inédits. — 160 pages in-8°. Paul Monnerat.

Faits divers

— Parmi les contrées d'Europe, celles qui ont le plus construit de voies ferrées dans les quatre années 1879-1883 sont, par ordre d'importance des constructions : la France avec 4500 kilomètres nouveaux; puis la seconde, mais à un grand intervalle, l'Allemagne avec 2716 kilomètres; en troisième ligne, l'Autriche-Hongrie avec 2263 kilomètres.

Par contre, on ne construit presque plus de chemins de fer dans les pays qui ont la population la plus dense et le réseau le plus ancien, comme les Iles Britanniques, la Belgique, les Pays-Bas et le Luxembourg. Cette remarque est surtout frappante pour le premier de ces pays. De 1879 à 1883, l'Angleterre et l'Irlande, où le capital déborde à pleins flots, n'ont ouvert à la circulation que 1399 kilomètres nouveaux, soit moins de 350 par année. Encore, pendant les deux dernières années, l'augmentation du réseau a-t-elle été plus faible, à savoir 269 kilomètres seulement en 1882 et 359 en 1883, soit une moyenne de 314 kilomètres pour chacune de ces deux dernières années. La moyenne annuelle des constructions en France était, au contraire, de 1125 kilomètres de 1879 à 1883.

Le réseau belge ne s'est accru en quatre ans que de 257 kilomètres, soit le chiffre insignifiant de 64 kilomètres par an. Celui de la Hollande s'est augmenté de 282 kilomètres dans le même temps, à savoir 70 kilomètres et demi en moyenne par année. L'étendue du réseau suisse a gagné dans la même période 302 kilomètres, ou 75 kilomètres et demi en moyenne par an.

Dans tous ces pays l'accroissement du réseau est très faible; en quatre années il ne représente pas 5 pour 100 proportionnellement aux chemins de fer déjà existants pour l'Angleterre et l'Irlande, 6 1/3 pour 100 pour la Belgique; il atteint 12 1/2 pour 100 pour la Hollande et un peu plus de 12 pour 100 pour la Suisse. Au contraire, pour la France l'extension du réseau dans ces quatre années atteint 18 pour 100; pour les États-Unis cette extension s'élève à la proportion énorme de 42 pour 100; pour le Brésil à 67 pour 100, et pour le Mexique à 335 pour 100; c'est-à-dire que dans ce dernier pays en quatre ans le réseau des chemins de fer a quadruplé.

Si l'on considère en bloc les grandes parties du monde, on voit que les 442 199 kilomètres de chemins de fer existant à la fin de 1883 se répartissaient ainsi : 182 913 kilomètres en Europe, 224 454 en Amérique, 18 632 en Asie, 5666 en Afrique et 10 534 dans l'Australie.

(*Économiste français.*)

— Depuis un an, dit la *Revue-Gazette maritime et commerciale,* la ville de Port-Saïd est, pour ainsi dire, en active transformation. Ce « coin de désert », cette ancienne plage déserte qui compte maintenant près de 20 000 âmes, se dispose à prendre les proportions de très grande ville qu'elle est incontestablement destinée à devenir; et les demandes d'achat de terrains augmentent dans des proportions considérables. En général, chaque année, la compagnie du canal de Suez vendait, en moyenne, pour 200 000 francs de terrains. En 1884, les ventes ont atteint, si elles n'ont pas dépassé le chiffre d'un million de francs, « et encore, nous écrit-on de Port-Saïd, la Compagnie a-t-elle tenu ses prix au maximum ».

— On vient de découvrir à Rome, en creusant des fondations, une statue de bronze, plus grande que nature, appartenant à l'art grec le plus parfait. La statue représente un athlète et est admirablement conservée.

— Dans les souterrains de l'église, à Frankenhausen, en Thuringe, le professeur Klopfleisch, d'Iéna, vient de découvrir un vieux tableau représentant l'électeur de Saxe, Frédéric le Sage, et les réformateurs Luther et Mélanchthon. Les lettres initiales et le signe du dragon qui se trouvent sur ce tableau indiquent qu'il serait de Lucas Cranach. Il est daté de 1520. (*Témoignage.*)

— Un arrière-petit-cousin de Perrault vient, dit-on, de découvrir deux contes inédits, écrits de la main de l'auteur du *Petit Poucet.* Titres : *la Fée des Perles* et *le Petit homme de bois.* On ajoute que le manuscrit va être offert par son possesseur à la Bibliothèque nationale.

— Liszt travaille au quatrième volume de ses *Mémoires.* L'ouvrage comprendra en tout six volumes, dont le premier paraîtra prochainement.

— *Germinal,* de M. Zola, paraît à Dresde en traduction allemande. D'après le *Magazin für die Litteratur,* etc., l'auteur a écrit à son éditeur allemand que *Germinal* ne choquerait pas les femmes (!).

— Dimanche dernier, les professeurs du Collège de France se sont réunis pour présenter des candidats à la chaire de langues et littératures de la Perse et à celle de philologie latine. Ces deux chaires remplacent celles de langue persane et d'éloquence latine qu'occupaient MM. Barbier de Meynard et Ernest Havet.

En première ligne et à l'unanimité sont présentés, pour l'une M. James Darmesteter, pour l'autre M. Louis Havet.

L'Académie des inscriptions et belles-lettres fera ses présentations d'ici au 1er avril, et l'on pense que la nomination par le ministre aura lieu avant Pâques.

Le gérant : Henry Ferrari.

Paris. — Imp. A. Quantin, 7, rue Saint-Benoît. [4689]



SOLUTION
De Salicylate de Soude
Du Docteur Clin

Lauréat de la Faculté de Médecine de Paris (PRIX MONTYON)

La **Solution du Dr Clin**, toujours identique dans sa composition et d'un goût agréable, permet d'administrer facilement le *Salicylate de Soude* et de varier la dose suivant les indications qui se présentent.

Cette solution très-exactement dosée contient :
2 grammes de *Salicylate de Soude* par cuillerée à bouche,
0,50 centigr. — — par cuillerée à café.

Exiger la **VÉRITABLE SOLUTION CLIN**, *que l'on peut se procurer par l'entremise des pharmaciens.*

TAMAR INDIEN GRILLON

Fruit Laxatif Rafraîchissant
CONTRE
CONSTIPATION
et les affections qui l'accompagnent : **Hémorroïdes, Bile, Manque d'appétit, Embarras Gastrique.**
Très agréable à prendre — Ne produit jamais d'irritation.
Paris. — Ph. GRILLON, 28, Rue Grammont
BOITE 2.50

CAPSULES MATHEY-CAYLUS

A Enveloppe mince de Gluten

Au Copahu et à l'Essence de Santal,
Au Copahu, au Cubèbe, et à l'Essence de Santal,
Au Copahu, au Fer et à l'Essence de Santal,

« Les **Capsules Mathey-Caylus** à l'*Essence de Santal* associée à des « Balsamiques, possèdent une efficacité incontestable et sont employées avec le plus « grand succès pour guérir rapidement les *Ecoulements* anciens ou récents, la « *Blennorrhagie*, la *Blennorrhée*, la *Leucorrhée*, la *Cystite du Col*, l'*Uréthrite*, « le *Catarrhe* et les autres *Maladies de la Vessie* et toutes les affections des *Voies* « *urinaires.*

« Grâce à leur enveloppe mince de *Gluten*, essentiellement assimilable, les « **Capsules Mathey-Caylus** sont digérées par les personnes les plus délicates et « ne fatiguent jamais l'estomac. (*Gazette des Hôpitaux de Paris.*

VENTE EN GROS, **CLIN et Cie Paris.** — DÉTAIL DANS LES PHARMACIES.

DÉPILATOIRE

Pour détruire les Poils et Duvets
disgracieux sur le Visage des Dames.
Absolument VÉGÉTAL et INOFFENSIF.
50 ANS de Succès. — MÉDAILLES aux Expositions universelles
PRIX : { **10** fr. pour le duvet des Lèvres. / **20** fr. pour le duvet des Joues ou du Menton } en mandat

DUSSER, Inventeur breveté
1, Rue J.-J. Rousseau, PARIS.

CIRCULAIRE FINANCIÈRE QUOTIDIENNE

De la plus grande utilité pour toute personne opérant à terme. Conseils impartiaux et appréciations puisées aux meilleures sources. Donne les cours de 4 heures. Adressée *gratuitement* 2 mois, sur demande affr. à M. MARIO, Rédact., 73, rue Ste-Anne, Paris.

CAVES SCRIBE

5, RUE SCRIBE, PARIS

DÉPOTS DE GRANDS VINS

1res marques.

Vin de ménage à 80 cent. et 1 franc la bouteille.

INSTITUTION FLEURY

ET ÉCOLE PRÉPARATOIRE

AUX BACCALAURÉATS, A L'ÉCOLE CENTRALE, AUX ÉCOLES DES ARTS ET MÉTIERS D'AGRICULTURE, VÉTÉRINAIRE, VOLONTARIAT, ETC.

A ASNIÈRES (Seine)

CABINET DE PHYSIQUE, LABORATOIRE DE CHIMIE ET ATELIERS DE MÉCANIQUE

Pour tous les renseignements, s'adresser à M. FLEURY, *Directeur*

29, rue de Nanterre, Asnières.

2, Boulevard de Strasbourg, Paris.

BREVETS D'INVENTION

ET MARQUES DE FABRIQUE EN FRANCE ET A L'ÉTRANGER
(OFFICE FONDÉ EN 1866)

BLÉTRY Frères

Ingénieurs civils, Conseils en matière de Propriété industrielle

PUBLICATIONS DE L'OFFICE :

Manuel de l'Inventeur : Lois Françaises et Étrangères. 4e édition. — *Prix* : **1** franc.

Manuel formulaire des Ingénieurs, Architectes, Mécaniciens, Manufacturiers, Entrepreneurs, Chefs d'Usines, Directeurs de Travaux, Agents voyers, etc. — *Prix* : **8** francs.

Ouvrage honoré de la souscription du Ministère des Travaux publics

PARIS, 2, Boulevard de Strasbourg, 2, PARIS

COMPAGNIE LIEBIG
VÉRITABLE EXTRAIT de VIANDE

10 Médailles d'Or et Diplômes d'honneur

Précieux pour Ménages et Malades

Exiger la signature de l'inventeur Baron LIEBIG en encre bleu sur l'étiquette.

Se vend chez les Épiciers & Pharmaciens

SE MÉFIER DES IMITATIONS

Le véritable extrait de viande Liebig a encore obtenu le diplôm honneur à l'Exposition internationale pharmaceutique de Vienne 83 pour sa parfaite fabrication et son utilité.





Établissement fondé en 1849 à TERRE-NEUVE

HUILE de FOIE de MORUE de HOGG

Extraite des ***Foies*** de ***Morue fraîche sans odeur, ni saveur.***

Très efficace contre **Rhumes, Bronchites, Phtisie, Scrofule, Affections de la Peau ;** **prescrite** pour **fortifier** les personnes et les **Enfants délicats.** — ***Exiger Flacon triangulaire*** et sur Étiquette, le ***timbre bleu*** de l'***Etat français.***

HOGG, Phien, 2, RUE CASTIGLIONE, PARIS
ET DANS TOUTES LES PHARMACIES

CRÉDIT FONCIER DE FRANCE

Tirage du 5 mars 1885

32e TIRAGE DES OBLIGATIONS FONCIÈRES DE 500 FR. 3 0/0

EMPRUNT 1879

Le n° 143,025 est appelé au remboursement à 100,000 fr.
Le n° 227,166 est appelé au remboursement à 100,000 fr.
Le n° 1,542,029 à 25,000 fr.
Les nos 54,397, 93,367, sont appelés au rembt chacun à10,000 fr.

Les nos 552,383, 789,225, 801,869, 1,325,458, 1,691,703, sont appelé[s] au remboursement chacun à 5,000 fr.

Les 90 numéros ci-après chacun à 1,000 fr.

10,115	98,231	231,312	282,210	395,404	543,536	722,527	780,226	840,663	917,932	1,013,142	1,104,916	1,291,533	1,363,542	1,595,27[illegible]
13,890	116,125	252,120	308,459	440,820	556,623	727,531	783,802	844,195	919,210	1,049,843	1,160,350	1,303,653	1,390,383	1,617,61[illegible]
19,734	134,609	253,958	375,091	451,336	624,783	749,409	790,531	871,945	941,922	1,057,558	1,220,273	1,336,799	1,406,394	1,630,80[illegible]
39,619	148,866	261,142	376,391	474,717	648,315	759,480	809,626	894,945	997,453	1,065,718	1,241,251	1,346,081	1,485,849	1,676,03[illegible]
53,558	187,267	261,635	377,351	501,635	685,026	765,157	819,116	900,313	998,073	1,070,154	1,242,635	1,348,218	1,553,903	1,676,66[illegible]
78,058	320,239	273,839	395,237	525,570	689,796	766,306	824,847	900,639	1,001,145	1,091,889	1,268,663	1,362,510	1,584,061	1,685,16[illegible]

6,024 autres numéros ont été, en outre, appelés au remboursement au pair.

LA SEMAINE FINANCIERE

On a procédé, pendant la plus grande partie de cette semaine, au règlement des opérations engagées pendant le mois de février sur les Rentes et les valeurs, et cette opération s'est effectuée à l'avantage des acheteurs.

Le 3 0/0 à 82,05, l'amortissable à 83,45, le 4 1/2 0/0 à 109 60.

La Banque de France est revenue à 51. La Banque de Paris a atteint et même dépassé le cours rond de 800 francs. Elle reste aujourd'hui à 810 francs.

Le Crédit Foncier, qui pendant longtemps était resté aux environs de 1340, a repris une allure très vive; il clôture à 1365, avec une avance de 25 fr .sur la semaine dernière.

Cette Société vient de publier son bilan au 31 janvier. Les chiffres de ce document font ressortir le développement normal des opérations sociales. Le total des prêts hypothécaires et communaux dépasse actuellement 2,740,000 francs, tandis que la somme des obligations en circulation ne présente qu'un capital de 2,580,000 fr. Les obligations émises ont donc, dans le surcroît des prêts, réalisé un supplément de garantie considérable. Pendant le mois de janvier, les bénéfices bruts ont été de 1,817,000 francs, soit 85,700 francs en plus sur la période correspondante de 1884. Si on ajoute à cet excédent la différence en moins des frais généraux, on trouve une augmentation de bénéfices de 104,414 francs pour ce premier mois du présent exercice.

Les différentes obligations foncières et communales ont toujours un marché animé au comptant. Les communales du dernier emprunt sont demandées à 448 francs.

Le Suez continue sa marche ascensionnelle. Il a gagné 108 fr. 50 à 2,101 francs sur la semaine précédente.

A. Lacroix.

Paris. — Typ. A. Quantin, 7, rue Saint-Benoît. [4793]

PRIX DU NUMÉRO : 60 CENTIMES

N° 11. — 14 Mars 1885. — 3e série, cinquième année, premier semestre (tome 35)



REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

PARAISSANT LE SAMEDI

Fondée en 1863.

SOMMAIRE DU N° 11

PRIX DE L'ABONNEMENT

A LA REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE SEULE.			AVEC LA REVUE SCIENTIFIQUE		
Paris	Six mois. 15 fr.	Un an 25 fr.	Paris	Six mois. 25 fr.	Un an. 45 fr.
Départements	— 18	— 30	Départements	— 30	— 50
Étranger	— 20	— 35	Étranger	— 35	— 55

LES ABONNEMENTS PARTENT DU 1er DE CHAQUE TRIMESTRE

Les abonnements sont reçus sans frais chez tous les libraires et dans les bureaux de poste des pays d'Europe et des États-Unis.

RÉDACTION ET ADMINISTRATION : 111, BOULEVARD SAINT-GERMAIN

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

ABONNEMENTS ET VENTE AU NUMÉRO

AU BUREAU DES REVUES, 111, BOULEVARD SAINT-GERMAIN 111, PARIS

ET CHEZ TOUS LES LIBRAIRES ET MARCHANDS DE JOURNAUX

Dimanche 15 Mars 1885, à 2 heures

18ME CONCERT DU CHATELET

PREMIÈRE PARTIE
(Œuvres de la Société Nationale de Musique)

1. **SYMPHONIE EN RÉ MINEUR** (Première audition). *Allegro. — Andante. — Finale.* — G. Fauré.
2. **LES DJINNS**, poème symphonique, (première audition). M. Louis DIÉMER. — C. Franck.
3. **ORIENTALE** (première audition). — Cl. Blanc.
4. **RHAPSODIE D'AUVERGNE** (Première audition). M. Louis DIÉMER. — Saint-Saens.

DEUXIÈME PARTIE
Consacrée à la Mémoire de H. BERLIOZ

MARCHE FUNÈBRE
pour la première scène d'HAMLET.

ROMÉO ET JULIETTE
Tristesse de Roméo — Grande fête chez Capulet.

L'ENFANCE DU CHRIST
L'adieu des Bergers à la Sainte Famille.

REQUIEM
DIES IRÆ — TUBA MIRUM

Chœurs et Orchestre, 250 exécutants sous la direction de M. Ed. COLONNE.

REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

(REVUE BLEUE)

DIRECTEUR : M. EUGÈNE YUNG.

1er SEMESTRE 1885. (3e SÉRIE). NUMÉRO 11. (22e ANNÉE). — 14 MARS 1885.

M. ÉMILE ZOLA

A propos de « Germinal »

Il y a des écrivains et des artistes dont le charme intime, délicat, subtil, est très difficile à saisir et à fixer dans une formule. Il y en a aussi dont le talent est un composé très riche, un équilibre heureux de qualités contraires; et ceux-là, il n'est pas non plus très aisé de les définir avec précision. Mais il en est d'autres chez qui prédomine hautement, de façon brutale et exorbitante, une faculté, un goût, une manie; des espèces de monstres puissants, simples et clairs, et dont il est agréable de dessiner à grands traits la physionomie saillante. On peut, avec eux, faire quelque chose comme de la critique à fresque.

M. Émile Zola est certainement de ces vigoureux « outranciers », surtout depuis l'*Assommoir*. Mais, comme il semble bien qu'il se connaisse peu lui-même, comme il a fait tout ce qu'il a pu pour donner au public une idée absolument fausse de son talent et de son œuvre, il est peut-être bon, avant de chercher ce qu'il est, de dire ce qu'il n'est pas.

I.

M. Zola n'est pas un esprit critique, quoiqu'il ait écrit *le Roman expérimental* ou plutôt puisqu'il l'a écrit, et M. Zola n'est point un romancier véridique, quoique ce soit sa grande prétention.

Il est impossible d'imaginer une équivoque plus surprenante et plus longuement soutenue et développée que celle qui fait le fond de son volume sur *le Roman expérimental*. Mais on s'est assez moqué de cette assimilation d'un roman avec une expérience de chimie pour qu'il soit inutile d'y revenir. Il reste que, pour M. Zola, le roman *doit* serrer la réalité du plus près qu'il se peut. Si c'est un conseil, il est bon, mais banal. Si c'est un dogme, on s'insurge et on réclame la liberté de l'art. Si M. Zola croit prêcher d'exemple, il se trompe.

On est tout prêt à reconnaître avec M. Zola que bien des choses dans le romantisme ont vieilli et paraissent ridicules, que les œuvres qui nous intéressent le plus aujourd'hui sont celles qui partent de l'observation des hommes tels qu'ils sont, traînant un corps, vivant dans des conditions et dans un « milieu » dont ils subissent l'influence. Mais aussi M. Zola sait bien que l'artiste, pour transporter ses modèles dans le roman ou sur la scène, est *forcé* de choisir, de ne retenir de la réalité que les traits expressifs et de les ordonner de manière à faire ressortir le caractère dominant soit d'un milieu, soit d'un personnage. Et puis c'est tout. Quels modèles doit-on prendre? Dans quelle mesure peut-on choisir et, par suite, élaguer? C'est affaire de goût et de tempérament. Il n'y a pas de lois pour cela: celui qui en édicte est un faux prophète. L'art, même naturaliste, est nécessairement une transformation du réel : de quel droit fixez-vous la limite qu'elle ne doit point dépasser? Dites-moi pourquoi je dois goûter médiocrement *Indiana* ou même *Julia de Trécœur* et *Méta Holdenis*. Et quelle est cette étrange et pédantesque tyrannie qui se mêle de régenter mes plaisirs? Élargissons nos sympathies (M. Zola lui-même y gagnera) et permettons tout à l'artiste, sauf d'être médiocre et ennuyeux. Je consens même qu'il imagine, en arran-

geant ses souvenirs, des personnages dont la réalité ne lui offre pas de modèles, pourvu que ces personnages aient de l'unité et qu'ils imitent les hommes de chair et d'os par une logique particulière qui préside à leurs actions. Je l'avoue sans honte, j'aime encore Lélia, j'adore Consuelo et je supporte jusqu'aux ouvriers de George Sand : ils ont une sorte de vérité et expriment une part des idées et des passions de leur temps.

Ainsi M. Zola, sous couleur de critique littéraire, n'a jamais fait qu'ériger son goût personnel en principe : ce qui n'est ni d'un esprit libre ni d'un esprit libéral. Et par malheur il l'a fait sans grâce, d'un air imperturbable, sous forme de mandements à la jeunesse française. Par là il a agacé nombre d'honnêtes gens et leur a fourni de si bonnes raisons de ne le point comprendre, qu'ils sont fort excusables d'en avoir usé. Car voici ce qui est arrivé. D'une part, ces bonnes gens ont traité d'absurdes les théories de M. Zola; mais en même temps ils ont affecté de les prendre au mot et se sont plu à montrer qu'elles n'étaient pas appliquées dans ses romans. Ils ont donc condamné ces romans pour avoir manqué à des règles qu'eux-mêmes venaient de condamner tout d'abord. Ils ont dit, par exemple : Nana ne ressemble guère aux courtisanes que l'on connaît; vos bourgeois de *Pot-Bouille* ressemblent encore moins à la moyenne des bourgeois; en outre, vos livres sont pleins d'ordures et la proportion de l'ignoble y est certainement plus forte que dans la réalité : donc ils ne valent pas le diable. Bref, on s'est servi contre M. Zola des armes qu'il avait lui-même fournies et on a voulu lui faire porter la peine des théories dont il nous a rebattu les oreilles.

C'est peut-être de bonne guerre; mais ce n'est pas d'une critique équitable, car les romans de M. Zola pourraient aller contre ses doctrines et n'en être pas moins de belles œuvres. Je voudrais donc le défendre (sans lui en demander la permission) et contre ses « détracteurs » et contre ses propres illusions. « C'est faux, lui crie-t-on, et c'est malpropre par-dessus le marché. » Je voudrais montrer ingénument que, si les peintures de M. Zola sont outrées et systématiques, c'est par là qu'elles sont imposantes, et que, si elles sont souvent horribles, elles le sont peut-être avec quelque force, quelque grandeur et quelque poésie.

M. Zola n'est point un critique et n'est point un romancier « naturaliste » au sens où il l'entend. Mais M. Zola est un poète épique et un poète pessimiste. Et cela est surtout sensible dans ses derniers romans.

J'entends par poète un écrivain qui, en vertu d'une idée ou en vue d'un idéal, transforme notablement la réalité et, ainsi modifiée, la fait vivre. A ce compte, beaucoup de romanciers et d'auteurs dramatiques sont donc des poètes; mais ce qui est intéressant, c'est que M. Zola s'en défend et qu'il l'est pourtant plus que personne.

J'ai déjà montré, et fort longuement (voyez la *Revue* du 7 avril 1883), que c'est M. Daudet qui est le romancier naturaliste, non M. Zola; que c'est l'auteur du *Nabab* qui part de l'observation de la réalité et qui est comme possédé par elle, tandis que l'auteur de l'*Assommoir* ne la consulte que lorsque son siège est fait, et sommairement et avec des idées préconçues. L'un saisit des personnages réels, et presque toujours singuliers, puis cherche une action qui les relie tous entre eux et qui soit en même temps le développement naturel du caractère ou des passions des principaux acteurs. L'autre veut peindre une classe, un groupe, qu'il connaît en gros et qu'il se représente d'une certaine façon avant toute étude particulière; il imagine ensuite un drame très simple et très large, où des masses puissent se mouvoir et où puissent se montrer en plein des types très généraux. Ainsi M. Zola invente beaucoup plus qu'il n'observe; il est vraiment poète si l'on prend le mot au sens étymologique, qui est un peu grossier — et poète idéaliste, si l'on prend le mot au rebours de son sens habituel. Voyons donc quelle sorte de simplification hardie ce poète applique à la peinture des hommes, des choses et des milieux, et nous ne serons pas loin de le connaître tout entier.

II.

Tout jeune, dans les *Contes à Ninon*, M. Zola ne montrait qu'un goût médiocre pour la « vérité vraie » et donnait volontiers dans les caprices innocents d'une poésie un peu fade. Il n'avait certes rien d'un « expérimentateur ». Mais déjà il manquait d'esprit et de gaieté et se révélait çà et là descripteur vigoureux des choses concrètes par l'infatigable accumulation des détails.

Maintenant qu'il a trouvé sa voie et sa *matière*, il nous apparaît, et de plus en plus, comme le poète brutal et triste des instincts aveugles, des passions grossières, des amours charnelles, des parties basses et répugnantes de la nature humaine. Ce qui l'intéresse dans l'homme, c'est surtout l'animal et, dans chaque type humain, l'animal particulier que ce type enveloppe. C'est cela qu'il aime à montrer, et c'est le reste qu'il élimine, au rebours des romanciers proprement idéalistes. Eugène Delacroix disait que chaque figure humaine, par une hardie simplification de ses traits, par l'exagération des uns et la réduction des autres, peut se ramener à une figure de bête : c'est tout à fait de cette façon que M. Zola simplifie les âmes.

Nana offre un exemple éclatant de cette simplification. Qu'est-elle qu'une conception *a priori*, la plus générale et par suite la moins ragoûtante, de la courtisane? Nana n'est point une Manon Lescaut ou une Marguerite Gautier et n'est point non plus une

Mme Marneffe ou une Olympe Taverny. Nana est une belle bête au corps magnifique et malfaisant, stupide, sans grâce et sans cœur, ni méchante ni bonne, irrésistible par la seule puissance de son sexe. C'est la « Vénus terrestre » avec de « gros membres faubouriens ». C'est la femme réduite à sa plus simple et plus grossière expression. Et voyez comment l'auteur échappe par là au reproche d'obscénité volontaire. Ayant ainsi conçu son héroïne, il était condamné par la logique des choses à écrire le livre qu'il a écrit : n'étant ni spirituelle, ni méchante, ni passionnée, Nana ne pouvait être d'un bout à l'autre que... ce qu'elle est. Et pour la faire vivante, pour expliquer le genre d'attrait qu'elle exerce sur les hommes, le loyal artiste était bien obligé de s'enfoncer dans les détails que l'on sait. Ajoutez qu'il ne pouvait guère y avoir d'intérêt dramatique ni de progression dans ces aventures de la chair toute crue. Les caprices de ses sens ne marquent point les phases d'un développement ou d'un travail intérieur. Nana est obscène et immuable comme le simulacre de pierre qu'adoraient à certains jours les filles de Babylone. Et, comme ce simulacre plus grand que nature, elle a par moments quelque chose de symbolique et d'abstrait : l'auteur relève l'ignominie de sa conception par je ne sais quelle sombre apothéose qui fait planer sur tout Paris une Nana impersonnelle, et, lui ôtant sa honte avec sa conscience, il lui communique la grandeur des forces naturelles et fatales. Lorsque M. Zola parvient à revêtir cette idée d'une forme concrète, comme dans le grand tableau des courses, où Paris, hurlant autour de Nana, semble saluer en elle la reine de l'impudicité et ne sait plus trop s'il acclame la fille ou la jument, c'est bien vraiment de l'art idéaliste et de la pure poésie.

Voulez-vous des exemples moins frappants à première vue, mais plus significatifs encore, de cette façon de concevoir et de construire un personnage? Vous les trouverez dans *le Bonheur des dames* et *la Joie de vivre*. Remarquez que ce sont deux romans « vertueux », c'est-à-dire où la vertu nous est peinte et finalement triomphe. Mais quelle vertu? L'histoire de Denise, de cette fille pauvre et sage qui épouse son patron au dénouement, c'est une donnée de berquinade. Or voyez ce que cette berquinade est devenue : si Nana est vicieuse à la manière d'une bête, c'est comme une bête aussi que Denise est vertueuse, c'est grâce à son tempérament parfaitement équilibré, à sa belle santé physique. L'auteur tient à ce qu'on ne s'y trompe pas, à ce qu'on n'aille pas la prendre par hasard pour une héroïne ni croire qu'elle fait exprès d'être sage, et il y revient je ne sais combien de fois. On ne saurait imaginer peinture plus immodeste d'une vierge. Et c'est de la même manière que Pauline est bonne et dévouée. Si elle a à combattre un moment, c'est contre une influence physiologique, et ce n'est pas sa volonté qui triomphe, mais sa santé. Tout cela est dit fort expressément. Ainsi, par la suppression du libre arbitre, par l'élimination du vieux fonds de la psychologie classique, qui consistait essentiellement dans la lutte de la volonté et de la passion, M. Zola arrive à construire des figures d'une beauté imposante et grossière, de grandioses et frustes images des forces élémentaires — mauvaises et meurtrières à la façon de la peste ou bonnes et bienfaisantes à la façon du soleil ou du printemps.

Seulement toute psychologie un peu fine disparaît. Le plus grand effort de M. Zola ne va qu'à nous peindre le progrès non combattu d'une idée fixe, d'une manie ou d'un vice. Immuables ou toujours emportés dans le même sens, tels sont ses personnages. Même quand il nous expose un cas très particulier, très moderne, et qui paraît être surtout psychologique, comme celui de Lazare dans *la Joie de vivre*, il trouve moyen d'y appliquer encore, et dans le même esprit, ses procédés de simplification. Oh! il a bientôt fait d'effacer les nuances trop subtiles de sentiment ou de pensée, de débrouiller les complexités des maladies mentales et, là encore, de trouver l'animal sous l'homme! Lazare devait sans doute représenter toute une partie de la jeune génération, si intéressante par le besoin de sensations rares, par le dégoût de l'action, par la dépravation et l'énervement de la volonté, par le pessimisme pédant et peut-être sincère : or tout le pessimisme de Lazare se réduit finalement à la peur physique de la mort; et, Pauline étant dévouée comme une bonne chienne, c'est comme un chien peureux que Lazare est pessimiste.

III.

M. Zola emploie, pour composer les ensembles, la même méthode d'audacieuse simplification. Prenons par exemple *Pot-Bouille :* non que ce soit le meilleur de ses romans, mais c'est un de ceux où s'étale le plus franchement sa manière. Les procédés grossissants qui, simplifiant la réalité, en font saillir outre mesure certains caractères, reviennent de dix pages en dix pages. — C'est la domesticité de la maison commentant d'une fenêtre à l'autre, dans la puante cour intérieure, les aventures des bourgeois, déchirant les voiles avec d'obscènes gouailleries. C'est l'antithèse ironique que fait la gravité décente du grand escalier avec ce qui se passe derrière les belles portes d'acajou : cela revient après toutes les scènes particulièrement ignobles, comme un refrain de ballade. Et, de même que la maison a son grand escalier et ses portes d'acajou, toujours l'oncle Bachelard a son nez rouge, Duveyrier ses taches sanguinolentes, Mme Josserand sa vaste poitrine, Auguste Vabre son œil gauche tiré par la migraine; et le petit père Josserand a ses bandes, et le vieux Vabre a ses fiches, et Clotilde a son piano.

M. Zola use et abuse du procédé des « signes particuliers ». Et partout nous le voyons choisir, abstraire, outrer. Si de toute la magistrature il a pu tirer un Duveyrier (qui d'ailleurs n'est guère plus magistrat que notaire ou charcutier), et de toutes les bourgeoises de Paris une Mme Josserand, c'est assurément par une sélection aussi hardie que celle par où sont extraites du faubourg Saint-Germain les femmes de M. Octave Feuillet. Ajoutez une autre application du même procédé, par laquelle M. Zola a pu réunir dans une seule maison tant de méprisables personnages et, de toutes les maisons bourgeoises de Paris, extraire celle-là.

Ainsi les conventions surabondent. Pas une figure qui ne soit *hyperbolique* dans l'ignominie ou dans la platitude; leur groupement même est un fait *exceptionnel;* les moindres détails ont été visiblement *choisis* sous l'empire d'une idée unique et tenace, qui est d'avilir la créature humaine, d'enlaidir encore la laideur des vices inconscients et bas. Si bien qu'au bout de quelque temps la fausseté de certains détails ne choque plus, n'apparaît même plus dans l'exagération générale. On a sous les yeux le tableau dru, cru, plus grand que nature, mais harmonieux, monotone même, de la crasse, de la luxure et de la bêtise bourgeoise : tableau plus qu'idéal, sibyllin par la violence continue, presque apocalyptique. C'est la bourgeoisie qui est ici « la Bête ». La maison de la rue de Choiseul devient « un temple » où d'infâmes mystères s'accomplissent dans l'ombre. M. Gourd, le concierge, en est « le bedeau ». L'abbé Mauduit, triste et poli, est « le maître des cérémonies », ayant pour fonction de « couvrir du manteau de la religion les plaies de ce monde décomposé » et de « régler le bel ordre des sottises et des vices ». A un moment — caprice d'une imagination grossière et mystique, — l'image du Christ saignant surgit sur ce cloaque. L'immeuble Vabre devient on ne sait quelle vision énorme et symbolique. L'auteur finit par prêter à ses personnages son œil grossissant. Le propriétaire a loué une mansarde à une fille enceinte : le ventre de cette femme obsède M. Gourd. Ce ventre « lui semble jeter son ombre sur la propreté froide de la cour... et emplir l'immeuble d'une chose déshonnête dont les murs gardent un malaise ». — « Dans les commencements, explique-t-il, ça se voyait à peine; c'était possible; je ne disais trop rien. Enfin, j'espérais qu'elle y mettrait de la discrétion. Ah! bien oui, je le surveillais, il poussait à vue d'œil, il me consternait par ses progrès rapides. Et regardez, regardez aujourd'hui! Elle ne tente rien pour le contenir, elle le lâche... Une maison comme la nôtre affichée par un ventre pareil! » Voilà des images et des floritures assez inattendues sur les lèvres d'un portier. Étrange monde où les concierges parlent comme des poètes, et tous les autres comme des concierges!

Parcourez *les Rougon-Macquart*, vous trouverez dans presque tous les romans de M. Zola (et sûrement dans tous les derniers) quelque chose d'analogue à cette prodigieuse maison de la rue de Choiseul, quelque chose d'inanimé, forêt, mer, cabaret, magasin, qui sert de théâtre ou de centre au drame; qui se met à vivre d'une vie surhumaine et terrible, qui personnifie quelque force naturelle ou sociale supérieure aux individus et qui prend enfin des aspects de Bête monstrueuse, mangeuse d'âmes et mangeuse d'hommes. La Bête dans *Nana*, c'est Nana elle-même. Dans *la Faute de l'abbé Mouret*, la Bête, c'est le parc du Paradou, cette forêt fantastique où tout fleurit en même temps, où se mêlent toutes les odeurs, où sont ramassées toutes les puissances amoureuses de Cybèle, et qui, comme une divine et irrésistible entremetteuse, jette dans les bras l'un de l'autre Serge et Albine, puis endort la petite faunesse de ses parfums mortels. C'est, dans *le Ventre de Paris*, l'énormité des Halles centrales qui font fleurir autour d'elles une copieuse vie animale et qui effarent et submergent le maigre et rêveur Florent. C'est, dans *l'Assommoir*, le cabaret du père Colombe, le comptoir d'étain et l'alambic de cuivre pareil au col d'un animal mystérieux et malfaisant qui verse aux ouvriers l'ivresse abrutissante, la paresse, la colère, la luxure, le vice inconscient. C'est, dans *le Bonheur des Dames*, le magasin de Mouret, basilique du commerce moderne, où se dépravent les employés et s'affolent les acheteuses, formidable machine vivante qui broie dans ses engrenages et qui mange les petits boutiquiers. C'est, dans *la Joie de vivre*, l'Océan, d'abord complice des amours et des ambitions de Lazare, puis son ennemi, et dont la victoire achève de détraquer la faible tête du disciple de Schopenhauer. M. Zola excelle à donner aux choses comme le frémissement de cette âme dont il retire une partie aux hommes, et, tandis qu'il fait vivre une forêt, une halle, un comptoir de marchand de vin, un magasin de nouveautés d'une vie presque humaine, il réduit les créatures tristes ou basses qui s'y agitent à une vie presque animale.

Mais enfin, de quelque vie que ce soit, même incomplète et découronnée, il les fait vivre; il a ce don, le premier de tous. Et non seulement les principales figures, mais, au second plan, les moindres têtes s'animent sous les gros doigts de ce pétrisseur de bêtes. Elles vivent à peu de frais sans doute, le plus souvent en vertu d'un signe grossièrement et énergiquement particulier; mais elles vivent, chacune à part et toutes ensemble. Car il sait encore animer les groupes, mettre les masses en mouvement. Il y a dans presque tous ses romans, autour des protagonistes, une quantité de personnages secondaires, un *vulgum pecus* qui souvent marche en bande, qui fait le fond de la scène et qui s'en détache et prend la parole par intervalles, à la façon du chœur antique. C'est, dans *la Faute de l'abbé Mouret*, le chœur des horribles paysans; dans *l'Assommoir*, le chœur des amis et des parents de Coupeau;



dans *Pot-Bouille*, le chœur des domestiques; dans *le Bonheur des Dames*, le chœur des employés et celui des petits commerçants; dans *la Joie de vivre*, le chœur des pêcheurs et celui des mendiants. Par eux les figures du premier plan se trouvent mêlées à une large portion d'humanité; et, comme cette humanité, ainsi qu'on a vu, est mêlée elle-même à la vie des choses, il se dégage de ces vastes ensembles une impression de vie presque uniquement bestiale et matérielle, mais grouillante, profonde, vaste, illimitée.

IV.

L'impression est triste et M. Zola le veut ainsi. Jamais peut-être le parti pris pessimiste ne s'était porté à de pareils excès. Et le mal n'a fait que croître depuis ses premiers romans. Du moins, dans les commencements de son épopée fangeuse, on voyait encore éclater quelque chose comme l'ivresse du naturalisme antique (exaspérée, il est vrai, par la notion chrétienne du péché et par la « nervosité » moderne). Dans l'exubérante pastorale de Miette et de Silvère (*la Fortune des Rougon*), dans les noces paradisiaques de l'abbé Mouret et d'Albine, même dans l'idylle bestiale de Cadine et de Marjolin parmi les montagnes de légumes des Halles, M. Zola paraissait du moins glorifier l'amour physique et ses œuvres. Mais il semble qu'il ait maintenant la haine et la terreur de toute cette chair dont il est obsédé. Il cherche à l'avilir; il s'attarde aux bas-fonds de la bête humaine, au jeu des forces du sang et des nerfs en ce qu'elles ont de plus insultant pour l'orgueil humain. Il fouille et étale les laideurs secrètes de la chair et ses malfaisances. Il multiplie autour de l'adultère les circonstances qui le dégradent, qui le font plat et écœurant (*Une page d'amour*, *Pot-Bouille*). Il conspue l'amour, le réduit à un besoin tyrannique et à une fonction malpropre (*Pot-Bouille*). La meilleure part de ses romans est un commentaire forcené du *Surgit amari aliquid*... De la femme il ne voit plus que les mystérieuses souillures de son sexe (*Pot-Bouille*, *la Joie de vivre*). Avec l'ardeur sombre d'un fakir, il maudit la vie dans sa source et l'homme dès les entrailles de sa mère. Dans l'homme il voit la brute, dans l'amour l'accouplement, dans la maternité l'accouchement. Il remue longuement et tristement les glaires, les humeurs, tous les dessous de l'humanité physique. L'horrible et lamentable tableau que les couches nocturnes de « ce souillon d'Adèle »! Et quel drame pathologique, quel rêve de carabin morose que l'atroce accouchement de Louise dans *la Joie de vivre!*

Et ni les horreurs de clinique ne lui suffisent, ni les pourritures morales, encore que la collection en soit complète, allant des amours de Maxime à ceux de Léon Josserand en passant par les fantaisies de Baptiste, de Satin, de la petite Angèle et de la maigre Lisa. Il lui faut des curiosités physiologiques, le cas de Théophile Vabre ou celui de Mme Campardon. La mine est inépuisable, et, s'il faut qu'avec les sottises et les luxures il combine maintenant les infirmités corporelles, l'histoire des Rougon-Macquart aura encore de beaux chapitres.

Donc la bestialité et l'imbécillité sont aux yeux de M. Zola le fond de l'homme. Son œuvre nous présente un si prodigieux amas d'êtres idiots ou en proie au « sixième sens », qu'il s'en exhale comme un miasme et une buée d'un fumier, — pour la plupart des lecteurs un écœurement profond, pour d'autres une tristesse noire et pesante. Expliquerons-nous cet étrange parti pris de l'auteur de *Pot-Bouille?* Dira-t-on que c'est qu'il goûte la force par-dessus toutes choses et que rien n'est plus fort que ce qui est aveugle, rien n'est plus fort que les instincts de l'animalité ni que la veulerie et l'avachissement (aussi a-t-il beaucoup plus de brutes que de gredins); et rien n'est plus invariable, plus formidable par son éternité, son universalité et son inconscience, que la bêtise? — Ou plutôt n'est-ce pas que M. Zola voit en effet le monde comme il le peint? Oui, il y a chez lui un pessimisme d'ascète tenté et, devant la chair et ses aventures, une ébriété morose qui l'envahit tout entier et qu'il ne pourrait secouer quand il le voudrait. S'il est vrai que les hommes d'aujourd'hui reproduisent, avec plus de complication, les types des siècles passés, M. Zola a été, dans le haut moyen âge, un moine très chaste et très sérieux, mais trop bien portant et d'imagination trop forte, qui voyait partout le diable et qui maudissait la corruption de son temps dans une langue obscène et hyperbolique.

C'est donc une grande injustice que d'accuser M. Zola d'immoralité et de croire qu'il spécule sur les mauvais instincts du lecteur. Au milieu des basses priapées, parmi les visions de mauvais lieu ou de clinique, il reste grave. S'il accumule certains détails, soyez sûrs que c'est chez lui affaire de conscience. Comme il prétend peindre la réalité et qu'il est persuadé qu'elle est ignoble, il nous la montre telle, avec les scrupules d'une âme délicate à sa façon, qui ne veut pas nous tromper et qui nous fait bonne mesure. Parfois il s'oublie; il brosse de vastes peintures d'où l'ignominie de la chair est absente; mais tout à coup un remords le traverse, il se souvient que la bête est partout, et, pour ne pas manquer à son devoir, au moment qu'on s'y attendait le moins il glisse un détail impudique et comme un *memento* de l'universelle ordure. Ces sortes de *repentirs* sont surtout remarquables dans le développement des rôles de Denise et de Pauline (*Au Bonheur des dames* et *la Joie de vivre*). — Et, comme j'ai dit, une mélancolie affreuse se lève de toute cette physiologie remuée.

V.

Si l'impression est triste, elle est puissante. Je fais bien mon compliment à ces esprits fins et délicats pour qui la mesure, la décence et la correction sont si bien le tout de l'écrivain que, même après *la Conquête de Plassans*, *la Faute de l'abbé Mouret*, *l'Assommoir* et *la Joie de vivre*, ils tiennent M. Zola en petite estime littéraire et le renvoient à l'école parce qu'il n'a pas fait de bonnes humanités et que peut-être il n'écrit pas toujours parfaitement bien. Je ne saurais me guinder à un jugement aussi distingué. Qu'on refuse tout le reste à M. Zola, est-il possible de lui dénier la puissance créatrice, restreinte à ce qu'on voudra, mais prodigieuse dans le domaine où elle s'exerce? J'ai beau m'en défendre, ces brutalités même m'imposent, je ne sais comment, par leur nombre, et ces ordures par leur masse. Avec des efforts réguliers d'Hercule embourbé, M. Zola met en monceaux les immondices des écuries d'Augias (on a même dit qu'il en apportait). On admire avec effroi combien il y en a et ce qu'il a fallu de travail pour en faire un si beau tas. Une des vertus de M. Zola, c'est la vigueur infatigable et patiente. Il voit bien les choses concrètes, tout l'extérieur de la vie, et il a, pour rendre ce qu'il voit, une faculté spéciale : c'est de pouvoir retenir et accumuler une plus grande quantité de détails qu'aucun autre descripteur de la même école ; et cela froidement, tranquillement, sans lassitude ni dégoût et en donnant à toute chose la même saillie nette et crue. En sorte que l'unité de chaque tableau n'est plus, comme chez les classiques, dans la subordination des détails (toujours peu nombreux) à l'ensemble, mais, si je puis dire, dans leur interminable monochromie. Oui, cet artiste a une merveilleuse puissance d'entassement dans le même sens. Je crois volontiers ce qu'on raconte de lui, qu'il écrit toujours du même train et fait chaque jour le même nombre de pages. Il construit un livre comme un maçon fait un mur, en mettant des moellons l'un sur l'autre, sans se presser, indéfiniment. Vraiment cela est beau dans son genre, et c'est peut-être une des formes de la longue patience dont parle Buffon et qui serait du génie. Ce don, joint aux autres, ne laisse pas de lui faire une robuste originalité.

Néanmoins beaucoup persistent à lui refuser ce qui, dit-on, conserve les œuvres : le style. Mais ici il faudrait d'abord distinguer entre ses ouvrages de critique ou de polémique et ses romans. Les livres où il avait à exprimer des idées abstraites ne sont pas toujours, en effet, bien écrits, soit que l'embarras et l'équivoque de la pensée se soient communiqués au style, ou que M. Zola soit naturellement incapable de rendre des idées avec une entière exactitude. La forme de ses romans est beaucoup plus défendable. Mais là encore il faut distinguer. M. Zola n'a jamais été un écrivain impeccable ni très sûr de sa plume ; mais dans ses premiers romans (jusqu'à *Nana*, à ce qu'il me semble) il s'appliquait davantage ; son style était plus tourmenté et plus riche. Il y a, même à ne considérer que la forme, des pages vraiment très belles, d'un grand éclat et d'une suffisante pureté, dans *la Fortune des Rougon* et dans *la Faute de l'abbé Mouret*. Depuis *Nana*, en même temps que sous prétexte de vérité il oublie de plus en plus la décence, on peut dire que sous couleur de simplicité et en haine du romantisme (qui est à la fois son père et sa bête noire) il s'est mis à dédaigner un peu le style, à écrire beaucoup plus vite, largement et de haut, sans trop se soucier du détail de la phrase. Dans l'une et l'autre de ces deux manières, mais surtout dans la seconde, il n'est pas difficile de relever des fautes assez choquantes et particulièrement cruelles pour les personnes habituées au commerce des classiques, pour les gens de forte éducation universitaire, pour les vieux professeurs qui savent bien leur langue : des impropriétés, des disparates étranges, un mélange surprenant d'expressions recherchées, « poétiques », comme on disait autrefois, et de locutions basses ou triviales, certains tics de style, parfois des incorrections, et surtout une outrance continuelle ; jamais de nuances, point de finesse... Eh! oui, tout cela est vrai, et j'en suis très fâché. Mais d'abord cela n'est pas vrai partout, il s'en faut. Et puis comme, dans ces romans, tout est largement construit, fait pour être embrassé d'ensemble et de loin, il ne faut pas chicaner sur les phrases, mais prendre cela comme cela a été écrit, par grands morceaux et par blocs, et juger de ce que vaut ce style par l'effet total d'un tableau. On reconnaîtra qu'en somme tel amas de phrases qui ne sont point toutes irréprochables finit pourtant par nous donner une vision vaste et saisissante des objets, et que ce style grossissant, sans nuances et quelquefois sans précision, est éminemment propre, par ses exagérations monotones et ses insistances multipliées, à rendre avec grandeur les grands ensembles de choses concrètes.

VI.

Germinal, qui vient de paraître, confirme merveilleusement la définition que j'ai tentée de l'œuvre de M. Zola. Tout ce que j'ai cru voir dans les romans antérieurs surabonde dans *Germinal*, et on peut dire que jamais ni la morosité de M. Zola et sa faculté épique, ni les procédés dont elles comportent et commandent l'emploi, ne se sont plus puissamment étalés que dans ce livre grandiose et sombre.

Le sujet est très simple : c'est l'histoire d'une grève, ou plutôt c'est le poème de *la* grève. Des mineurs, à la suite d'une mesure qui leur paraît inique, refusent de

descendre dans les fosses. La faim les exaspère jusqu'au pillage et au meurtre. L'ordre est rétabli par la troupe. Le jour où les ouvriers redescendent, la fosse est noyée et quelques-uns des principaux personnages restent au fond. Cette dernière catastrophe, œuvre d'un ouvrier nihiliste, est le seul trait qui distingue cette grève de tant d'autres.

C'est donc l'histoire, non d'un homme ou de quelques hommes, mais d'une multitude. Je ne sache pas que dans aucun roman on ait fait vivre ni remué de pareilles masses. Cela tantôt grouille et fourmille, tantôt est emporté d'un mouvement vertigineux par une poussée d'instincts aveugles. Le poète déroule avec sa patience robuste, avec sa brutalité morne, avec sa largeur d'évocation, une série de vastes et lamentables tableaux, composés de détails monochromes qui s'entassent, s'entassent, montent et s'étalent comme une marée : une journée dans la mine, une journée au coron, une réunion des révoltés la nuit dans une clairière, la promenade furieuse de trois mille misérables dans la campagne plate, le heurt de cette masse contre les soldats, une agonie de dix jours dans la fosse noyée...

M. Zola a magnifiquement rendu ce qu'il y a de fatal, d'aveugle, d'impersonnel, d'irrésistible dans un drame de cette sorte, la contagion des colères rassemblées, l'âme collective des foules, violente et aisément furieuse. Souvent il ramasse les têtes éparses en une masse formidable, et voici de quel souffle il la pousse :

« ... Les femmes avaient paru, près d'un millier de femmes, aux cheveux épars, dépeignées par la course, aux guenilles montrant la peau nue, des nudités de femelles lasses d'enfanter des meurt-de-faim. Quelques-unes tenaient leur petit entre les bras, le soulevaient, l'agitaient ainsi qu'un drapeau de deuil et de vengeance. D'autres, plus jeunes, avec des gorges gonflées de guerrières, brandissaient des bâtons; tandis que les vieilles, affreuses, hurlaient si fort, que les cordes de leurs cous décharnés semblaient se rompre. Et les hommes déboulèrent ensuite, deux mille furieux, des galibots, des haveurs, des raccommodeurs, une masse compacte qui roulait d'un seul bloc, serrée, confondue, au point qu'on ne distinguait ni les culottes déteintes ni les tricots de laine en loques, effacés dans la même uniformité terreuse. Les yeux brûlaient; on voyait seulement les trous de bouches noires chantant la *Marseillaise,* dont les strophes se perdaient en un mugissement confus, accompagné par le claquement des sabots sur la terre dure. Au-dessus des têtes, parmi le hérissement des barres de fer, une hache passa, portée toute droite; et cette hache unique qui était comme l'étendard de la bande, avait, dans le ciel clair, le profil aigu d'un couperet de guillotine...

« La colère, la faim, ces deux mois de souffrances et cette débandade enragée au travers des fosses avaient allongé en mâchoires de bêtes fauves les faces placides des houilleurs de Montsou. A ce moment, le soleil se couchait; les derniers rayons, d'un pourpre sombre, ensanglantaient la plaine. Alors la route sembla charrier du sang; les femmes, les hommes continuaient à galoper, saignant comme des bouchers en pleine tuerie... »

Pourtant il fallait bien que le drame se concentrât dans quelques individus : le poète nous a donc montré, du côté des ouvriers la famille Maheu et son « logeur » Étienne, du côté de la Compagnie la famille Hennebeau, et dans les deux camps une quarantaine de figures secondaires; mais toujours, autour de ces figures, la multitude grouille et gronde. Étienne lui-même, le meneur de la grève, est plus entraîné qu'il n'entraîne.

Ces têtes qui un moment émergent et se distinguent de la foule, c'est Maheu, le brave homme, le ruminant résigné et raisonnable qui peu à peu devient enragé; — la Maheude avec Esther, sa dernière, *toujours* pendue à sa mamelle blême, la Maheude à qui la faim, les fusils des soldats et la mine tuent son homme et ses enfants et qui apparaît à la fin comme une *Mater dolorosa,* une Niobé stupide et terrible; — Catherine, l'ingénue de cette noire épopée, *toujours* en culotte de herscheuse, qui a l'espèce de beauté, de pudeur et de charme qu'elle peut avoir; — Chaval, le « traître », qui « gueule » *toujours;* — Étienne, l'ouvrier socialiste, tête trouble et pleine de rêves, d'une nature un peu plus fine que ses compagnons, avec de soudaines colères, l'alcoolisme hérité de Gervaise Coupeau; — Alzire, la petite bossue, si douce et faisant *toujours* la petite femme; — le vieux Mouque qui ne parle qu'une fois, et le vieux Bonnemort qui crache noir, *toujours;* — Rasseneur, l'ancien ouvrier devenu cabaretier, révolutionnaire gras, onctueux et prudent; — Pluchart, le commis-voyageur en socialisme, *toujours* enroué et pressé; — Maigrat, l'épicier pacha, qui se paye sur les femmes et les filles des mineurs; — Mouquette la bonne fille, la gourgandine naïve; — la Pierronne, fine mouche, gourgandine propre; — Jeanlin, l'avorton maraudeur aux pattes cassées, avec des taches de rousseur, des oreilles écartées et des yeux verts, qui tue un petit soldat en traîtrise, pour rien, par instinct et pour le plaisir; — Lydie et Bébert, *toujours* terrorisés par Jeanlin; — la Brûlé, la vieille à qui la mine a tué son mari, *toujours* hurlant et agitant des bras de sorcière; — Hennebeau, le directeur, fonctionnaire exact et froid avec une plaie au cœur, mari torturé par une Messaline qui ne se refuse qu'à lui; — Négrel, le petit ingénieur brun, sceptique, brave et amant de sa tante; — Deneulin, l'industriel énergique et aventureux; — les Grégoire, actionnaires gras et bons, et Cécile et Jeanne et Lucie et Levaque et Bouteloup et le père Quandieu et le petit soldat Jules; — et le vieux cheval Bataille, « gras, luisant, l'air bonhomme », et le jeune cheval Trompette, hanté au fond de la mine d'une vision de prés et de soleil (car M. Zola aime les bêtes et leur

donne pour le moins autant d'âme qu'aux hommes : on se rappelle le chien Mathieu et la chatte Minouche dans *la Joie de vivre*) ; — à part de tout ce monde, le Russe Souvarine, blond avec des traits de fille, *toujours* silencieux, dédaigneux et doux : toutes figures fortement marquées d'un « signe particulier » dont la mention revient régulièrement, et qui, je ne sais comment et presque par la seule vertu de ce signe répété, se dressent et vivent.

Leur vie est surtout extérieure ; mais justement le drame que M. Zola a conçu n'exigeait pas plus de psychologie qu'il n'en peut donner. L'âme d'une pareille masse, ce sont des instincts fort simples. Les êtres inférieurs qui s'agitent au premier plan sont mus, comme ils devaient l'être, par des nécessités physiques et par des idées fort grossières qui se font *images* et qui, à la longue, les fascinent et les mettent en branle. « ... Tout le malheur disparaissait, comme balayé par un grand coup de soleil ; et, sous un éblouissement de féerie, la justice descendait du ciel... Une société nouvelle poussait en un jour, ainsi que dans les songes, une ville immense, d'une splendeur de mirage, où chaque citoyen vivait de sa tâche et prenait sa part des joies communes... » La vie intérieure d'Étienne lui-même devait se réduire à peu de chose, car il est à peine au-dessus de ses compagnons : des aspirations vers la justice absolue, des idées confuses sur les moyens ; tantôt l'orgueil de penser plus que les autres et tantôt le sentiment presque avoué de son insuffisance ; le pédantisme de l'ouvrier qui a lu et le découragement après l'enthousiasme ; des goûts de bourgeois et des dédains intellectuels se mêlant à sa ferveur d'apôtre... C'est tout et c'est assez. Quant à Souvarine, c'est de propos délibéré que M. Zola le laisse énigmatique et ne nous le présente que par l'extérieur : son nihilisme n'est là que pour faire un contraste saisissant avec le socialisme incertain et sentimental de l'ouvrier français et pour préparer la catastrophe finale. On dit, et c'est peut-être vrai, que M. Zola ne possède pas à un très haut degré le don d'entrer dans les âmes, de les décomposer, d'y noter les origines et les progrès des idées et des sentiments ou le retentissement des mille influences du dehors : aussi n'a-t-il pas voulu faire ici l'histoire d'une âme, mais celle d'une foule.

Et ce n'est pas non plus un drame de sentiments qu'il a voulu écrire, mais un drame de sensations, un drame tout matériel. Les sentiments se réduisent à des instincts ou en sont tout proches, et les souffrances sont surtout des souffrances physiques : ainsi, quand Jeanlin a les jambes cassées, quand la petite Alzire meurt de faim, quand Catherine monte par le « goyot » les sept cents mètres d'échelles, ou quand elle agonise dans la fosse aux bras d'Étienne, coudoyée par le cadavre de Chaval. On dira qu'il est facile de serrer le cœur ou mieux de pincer les nerfs à ce prix et que c'est là du plus grossier mélodrame. Croyez-vous ? Mais ces morts et ces tortures, c'est le drame même : M. Zola n'a pas eu l'intention de composer une tragédie psychologique. Et il y a là autre chose que la description de spectacles atroces : la pitié morose du romancier, sa compassion qu'un parti pris de philosophie pessimiste tourne en impassibilité cruelle — pour nous et pour lui. Il n'est pas de ceux pour qui la douleur morale est plus noble que la souffrance physique. En quoi plus noble, puisque nos sentiments sont aussi involontaires que nos sensations ? Et puis, soyons sincères, n'est-ce pas la souffrance du corps qui est la plus terrible ? et n'est-ce pas surtout par elle que le monde est mauvais ?

Et voici, pour ces holocaustes de chair, le bourreau et le dieu, deux « Bêtes ». Le bourreau, c'est la mine, la bête mangeuse d'hommes. Le dieu, c'est cet être mystérieux à qui appartient la mine et qui s'engraisse de la faim des mineurs ; c'est l'idole monstrueuse et invisible, accroupie quelque part, on ne sait où, comme un dieu Mithra dans son sanctuaire. Et tour à tour, régulièrement, les deux bêtes sont évoquées, la bête qui tue, et l'autre, là-bas, celle qui fait tuer. Et nous entendons par intervalles « la respiration grosse et longue » de la bête qui tue (c'est le bruit de la pompe d'épuisement). Elle vit, elle vit si bien qu'à la fin elle meurt :

« ... Et l'on vit alors une effrayante chose ; on vit la machine, disloquée sur son massif, les membres écartelés, lutter contre la mort : elle marcha, elle détendit sa bielle, son genou de géante, comme pour se lever ; mais elle expirait, broyée, engloutie. Seule, la haute cheminée de trente mètres restait debout, secouée, pareille à un mât dans l'ouragan. On croyait qu'elle allait s'émietter et voler en poudre, lorsque tout d'un coup elle s'enfonça d'un bloc, bue par la terre, fondue ainsi qu'un cierge colossal, et rien ne dépassait, pas même la pointe du paratonnerre. C'était fini ; la bête mauvaise, accroupie dans ce creux, gorgée de chair humaine, ne soufflait plus de son haleine grosse et longue. Tout entier, le Voreux venait de couler à l'abîme. »

Et que d'autres évocations symboliques ! Le lambeau sanglant arraché par les femmes à Maigrat, c'est encore une bête méchante enfin écrasée sur qui l'on piétine et l'on crache. Le vieux Bonnemort, idiot, déformé, hideux, étranglant Cécile Grégoire, grasse, blonde et douce, c'est l'antique Faim irresponsable se jetant par un élan fatal sur l'irresponsable Oisiveté. Et à chaque instant, par des procédés franchement, naïvement étalés et auxquels on se laisse prendre quand même, le poète mêle sinistrement la nature à ses tableaux pour les agrandir et les « horrifier ». Le *meeting* des mineurs se meut dans de blêmes effets de lune, et la promenade des trois mille désespérés, dans la lueur sanglante du soleil couchant. Et c'est par un symbole que le livre se conclut : Étienne quitte la mine par une mati-

née de printemps, une de ces matinées où les bourgeons « crèvent en feuilles vertes » et où les champs « tressaillent de la poussée des herbes ». En même temps il entend sous ses pieds des coups profonds, les coups des camarades tapant dans la mine : « Encore, encore, de plus en plus distinctement, comme s'ils se fussent rapprochés du sol, les camarades tapaient. Aux rayons enflammés de l'astre, par cette matinée de jeunesse, c'était de cette rumeur que la campagne était grosse. Des hommes poussaient : une armée noire, vengeresse, qui germait lentement dans les sillons, grandissant pour les récoltes du siècle futur, et dont la germination allait faire bientôt éclater la terre. » Et de là le titre du livre.

Que veut dire cette fin énigmatique? qu'est-ce que cette révolution future? S'agit-il de l'avènement pacifique des déshérités ou de la destruction du vieux monde? Est-ce le règne de la justice ou la curée tardive des plus nombreux? Mystère! ou simplement rhétorique! Car tout le reste du roman ne contient pas un atome d'espoir ou d'illusion. Je reconnais d'ailleurs la haute impartialité de M. Zola : les gros mangeurs, on ne les voit pas, et ils ne voient pas. Nous n'apercevons que les Grégoire, de petits actionnaires, de bonnes gens à qui les mangés tuent leur fille. Et quant au directeur Hennebeau, il est aussi à plaindre que ces affamés : « Sous la fenêtre les hurlements éclatèrent avec un redoublement de violence : Du pain! du pain! du pain! — Imbéciles! dit M. Hennebeau entre ses dents serrées, est-ce que je suis heureux? »

Souffrance et désespoir en haut et en bas! Mais au moins ces misérables ont pour se consoler la Vénus animale. Ils « s'aiment » comme des chiens, pêle-mêle, partout, à toute heure. Il y a un chapitre où l'on ne peut faire un pas sans marcher sur des couples. Et c'est même assez étonnant chez ces hommes de sang lourd, éreintés de travail, dans un pays pluvieux et froid. On « s'aime » au fond de la mine noyée, et c'est après dix jours d'agonie qu'Étienne y devient l'amant de Catherine. Et j'aimerais mieux qu'il ne le devînt pas, la pudeur instinctive qu'ils ont éprouvée jusque-là l'un en face de l'autre étant à peu près le seul vestige d'humanité supérieure que l'écrivain ait laissé subsister dans son bestial poème.

Çà et là, dans cette épopée de douleur, de faim, de luxure et de mort, éclate la lamentation d'Hennebeau, qui donne la morale de l'histoire et exprime évidemment la pensée de M. Zola. « Une amertume affreuse lui empoisonnait la bouche..., *l'inutilité de tout, l'éternelle douleur de l'existence.* »

« Quel était l'idiot qui mettait le bonheur de ce monde dans le partage de la richesse? Ces songe-creux de révolutionnaires pouvaient bien démolir la société et en rebâtir une autre, ils n'ajouteraient pas une joie à l'humanité, ils ne lui retireraient pas une peine, en coupant à chacun sa tartine. Même ils élargiraient le malheur de la terre, ils feraient un jour hurler jusqu'aux chiens de désespoir, lorsqu'ils les auraient sortis de la tranquille satisfaction des instincts pour les hausser à la souffrance inassouvie des passions. Non, le seul bien était de ne pas être, et, si l'on était, d'être l'arbre, d'être la pierre, moins encore, le grain de sable qui ne peut saigner sous le talon des passants. »

Un troupeau de misérables, soulevé par la faim et par l'instinct, attiré par un rêve grossier, mû par des forces fatales et allant, avec des bouillonnements et des remous, se briser contre une force supérieure : voilà le drame. Les hommes apparaissant, semblables à des flots, sur une mer de ténèbres et d'inconscience : voilà la vision philosophique, très simple, dans laquelle ce drame se résout. M. Zola laisse aux psychologues le soin d'écrire la monographie de chacun de ces flots, d'en faire un centre et comme un microcosme. Il n'a que l'imagination des vastes ensembles matériels et des infinis détails extérieurs. Mais je me demande si personne l'a jamais eue à ce degré.

VII.

J'y reviens en terminant, et avec plus de sécurité après avoir lu *Germinal* : n'avais-je pas raison d'appeler M. Zola un poète épique? et les caractères dominants de ses longs récits, ne sont-ce pas précisément ceux de l'épopée? Avec un peu de bonne volonté, en abusant un tant soit peu des mots, on pourrait poursuivre et soutenir ce rapprochement, et il y aurait un grand fond de vérité sous l'artifice de ce jeu de rhétorique.

Le sujet de l'épopée est un sujet national, intéressant pour tout un peuple, intelligible à toute une race. Les sujets choisis par M. Zola sont toujours très généraux, peuvent être compris de tout le monde, n'ont rien de spécial, d'exceptionnel, de « curieux » : c'est l'histoire d'une famille d'ouvriers qui sombre dans l'ivrognerie, d'une fille galante qui affole et ruine les hommes, d'une fille sage qui finit par épouser son patron, d'une grève de mineurs, etc.; et tous ces récits ensemble ont au moins la prétention de former l'histoire typique d'une seule famille. L'histoire des *Rougon-Macquart* est donc, ainsi qu'un poème épique, l'histoire ramassée de toute une époque. — Les personnages, dans l'épopée, ne sont pas moins généraux que le sujet, et, comme ils représentent de vastes groupes, ils apparaissent plus grands que nature. Ainsi les personnages de M. Zola, bien que par des procédés contraires : tandis que les vieux poètes tâchent à diviniser leurs figures, on a vu qu'il animalise les siennes (1). Mais cela même ajoute à l'air d'épopée,

(1) « Zola : le Buffon du dix-neuvième siècle. » (Sara Oquendo.)

car il arrive, par le mensonge de cette réduction, à rendre à des figures modernes une simplicité de types primitifs. — Il meut des masses, comme dans l'épopée. — Et les *Rougon-Macquart* ont aussi leur merveilleux. Les dieux, dans l'épopée, ont été à l'origine les personnifications des forces naturelles : M. Zola prête à ces forces, librement déchaînées ou, disciplinées par l'industrie humaine, une vie effrayante, un commencement d'âme, une volonté obscure de monstres. Le merveilleux des *Rougon-Macquart*, c'est le Paradou, l'assommoir du père Colombe, le magasin d'Octave Mouret, la mine de *Germinal*. — Il y a dans l'épopée une philosophie naïve et rudimentaire. De même dans les *Rougon-Macquart*. La seule différence, c'est que la sagesse des vieux poètes est généralement optimiste, console, ennoblit l'homme autant qu'elle peut, tandis que celle de M. Zola est noire et désespérée. Mais c'est de part et d'autre la même simplicité, la même ingénuité de conception. — Enfin et surtout l'allure des romans de M. Zola est, je ne sais comment, celle des antiques épopées, par la lenteur puissante, le large courant, l'accumulation tranquille des détails, la belle franchise des procédés du conteur. Il ne se presse pas plus qu'Homère. Il s'intéresse autant (dans un autre esprit) à la cuisine de Gervaise que le vieil aède à celle d'Achille. Il ne craint point les répétitions; les mêmes phrases reviennent avec les mêmes mots, et d'intervalle en intervalle on entend, dans *le Bonheur des Dames* le « ronflement » du magasin, dans *Germinal* la « respiration grosse et longue » de la machine, comme dans l'*Iliade* le grondement de la mer, πολυφλοίσβοιο θαλάσσης.

Si donc on ramasse maintenant tout ce que nous avons dit, il ne paraîtra pas trop absurde de définir les *Rougon-Macquart* : une épopée pessimiste de l'animalité humaine.

JULES LEMAITRE.

HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE

La doctrine de Victor Cousin

L'IDÉE ÉCLECTIQUE (1)

Tout le monde sait que l'école de philosophie à laquelle Victor Cousin a attaché son nom s'est appelée l'école éclectique. Lui-même a souvent revendiqué l'éclectisme comme sa pensée principale et son plus sérieux titre de gloire auprès de la postérité. Qu'est-ce donc que l'éclectisme? Comment Cousin l'a-t-il entendu? Qu'en est-il resté? Tel sera l'objet de cette étude. C'est le point culminant et le point central des travaux de Cousin.

I.

Nous voyons le principe et le nom de l'éclectisme apparaître pour la première fois dès le mois de décembre 1817, dans la leçon d'ouverture du cours de cette année (1). La première question qui se présente ici est de savoir si le principe de l'éclectisme, proclamé à cette époque, appartient bien en propre à Victor Cousin ou s'il ne lui serait pas venu d'Allemagne et de ses conversations avec Hegel, qui l'avaient tellement remué et agité. Il venait de passer un mois avec celui-ci à Heidelberg; il aura été frappé du grand esprit de conciliation et de cette tendance à l'optimisme qui caractérise la *Philosophie de l'histoire* de Hegel et son *Histoire de la philosophie*. Pour Hegel comme pour Cousin, toute philosophie a raison comme toute philosophie a tort: chaque système n'est qu'un point de vue de la vérité. L'éclectisme ne serait donc qu'un emprunt à l'hégélianisme.

Victor Cousin a protesté lui-même contre cette supposition. Il cite à l'encontre un morceau intitulé : *Classification des questions et des écoles philosophiques*, qui à la vérité n'a paru pour la première fois que dans les *Fragments* de 1826, mais qui, suivant lui, serait plus ancien et aurait été la leçon d'ouverture du cours de 1816 (2), et par conséquent serait antérieure d'un an au voyage d'Allemagne. On y trouve, dit-il, l'idée et l'expression même d'éclectisme. Voici le passage :

« Ce serait un spectacle intéressant et instructif de montrer les vices des écoles modernes en les mettant aux prises l'une avec l'autre, et de réunir leurs divers mérites dans le centre d'un vaste *éclectisme* qui les contiendrait et les compléterait toutes les trois. »

Quelque décisif que paraisse ce passage, on pourrait se demander cependant si ce morceau n'a pas été plus ou moins corrigé et modifié, comme Cousin l'a fait toute sa vie lorsqu'il réimprimait quelque chose. Il pourrait donc avoir introduit en 1826, à l'époque où l'éclectisme était définitivement constitué, le mot qui l'eût transporté en arrière de dix ans : non qu'il eût cherché à prévenir d'avance une objection qu'on ne lui avait pas encore faite; mais, présentant ce morceau comme quelque chose de nouveau, sans en indiquer la date, il était parfaitement en droit de le modifier et de le corriger comme il lui convenait. Il pourrait donc y avoir là quelque motif de doute.

---

(1) Cette étude formera la conclusion d'un volume sur *la Philosophie de Victor Cousin* dont les principaux chapitres ont déjà paru dans la *Revue des Deux Mondes* et qui est à la veille de paraître à la librairie Calmann Lévy.

(1) Cours de 1818 (éd. de 1836), p. 11.

(2) Cours de 1816 (éd. de 1846), p. 243.



Nous croyons cependant qu'il n'en a pas été ainsi; et ce qui nous le fait penser, c'est la manière dont l'éclectisme est introduit dans la leçon de 1817 : car alors il semble que l'idée se présente non comme quelque chose de tout à fait nouveau, mais plutôt comme quelque chose d'antérieur, qui aurait déjà soulevé quelques objections :

« Non pas que je conseille, dit-il, le syncrétisme aveugle qui a perdu l'école d'Alexandrie et qui veut rapprocher forcément des systèmes contraires; ce que je recommande, c'est un éclectisme éclairé qui, jugeant toutes les doctrines, leur emprunte ce qu'elles ont de commun et de vrai, néglige ce qu'elles ont d'opposé et de faux, cet éclectisme qui est le véritable esprit des sciences. »

Parlerait-on en ces termes d'une doctrine à laquelle on ferait allusion pour la première fois?

En supposant d'ailleurs que ce fût d'Allemagne que fût venue la première étincelle de cette pensée, cette étincelle n'eût pas enflammé un esprit qui n'eût pas été déjà préparé. Le fait seul d'avoir eu trois maîtres, Laromiguière, Royer-Collard, Maine de Biran, devait conduire un esprit généralisateur comme Cousin à une philosophie de conciliation (1). Les conversations de Hegel n'ont dû servir qu'à provoquer ou confirmer une pensée latente ou préexistante. On peut dire sans doute que Cousin, en transformant l'optimisme systématique de Hegel en éclectisme, affaiblissait peut-être en un sens la pensée du philosophe allemand; mais dans un autre sens il lui donnait ce caractère pratique qui plaît à l'esprit français et qui pouvait s'appliquer à toutes les sphères de la connaissance : Villemain l'appliquait à la littérature, et Guizot à l'histoire.

Ce qui mérite surtout d'être remarqué dans cette première déclaration d'éclectisme, c'est cette idée que « l'éclectisme est le véritable esprit des sciences ». On voit que ce qui a frappé le philosophe, c'est la pacifique impartialité qui caractérise les sciences, en opposition avec l'esprit de controverse et de dispute qui est propre à la philosophie. Il se persuade que ce qui fait l'unité et l'accord des esprits dans les sciences, c'est la méthode, laquelle consiste à éliminer les points sur lesquels on discute pour ne conserver que les principes sur lesquels on est d'accord. Pourquoi n'en serait-il pas de même en philosophie? Dans les sciences, dit-il, « le temps a choisi entre les théories particulières, laissant la part d'erreur, et a attaché les unes aux autres toutes les découvertes partielles pour en former peu à peu un ensemble vaste et harmonieux. La science intellectuelle, fille de Descartes, s'est aussi enrichie peu à peu d'une multitude d'observations exactes, de théories solides et profondes. Que lui a-t-il manqué pour marcher d'un pas égal avec les sciences physiques, dont elle est la sœur? Il lui a manqué d'entendre son propre intérêt, de rester fidèle à elle-même, de tolérer les diversités apparentes pour en tirer les vérités communes. »

Ainsi, ce qui avait frappé Victor Cousin dès l'origine de ses recherches, c'était la diversité des systèmes et des écoles, en opposition avec l'unité et l'accord que présentent toutes les grandes sciences. Ce fait de la lutte perpétuelle des systèmes sans qu'aucun d'eux puisse jamais réussir définitivement à triompher des autres est l'un des plus grands problèmes de la philosophie. Pendant longtemps on a pu fermer les yeux sur ce problème et croire que l'on n'avait pas encore trouvé le véritable système, mais que, lorsqu'il apparaîtrait, tout le monde s'y rallierait. Mais l'épreuve a été renouvelée si souvent et par de si grands hommes qu'il a dû arriver un moment où l'on a perdu l'espérance de voir jamais ce système définitif, ce système type que l'esprit humain réclame. Descartes a détrôné Aristote; Locke a détrôné Descartes; Kant a détrôné Locke. Chacun d'eux a cru avoir trouvé la philosophie définitive; mais aucun n'a mis fin à la lutte et à la diversité des systèmes. On s'est donc trouvé à la fin en face d'un fait qui paraissait être la conséquence nécessaire de la science philosophique, et l'on a dû se demander ce que ce fait signifiait.

A cette question trois réponses différentes ont été données. Suivant les uns, le fait seul de l'opposition et de la contradiction prouve l'erreur. Tous les systèmes sont donc faux et chimériques, puisqu'aucun ne peut donner la preuve de la vérité. La philosophie n'a pas de criterium. Elle doit donc chercher en dehors d'elle cette autorité qui lui manque : cette autorité est celle de l'Église et la philosophie doit abdiquer devant la religion. Tel est le système traditionnaliste, celui de Bonald et de l'abbé de Lamennais.

D'autres philosophes admettent les mêmes prémisses; mais ils en tirent d'autres conclusions. Sans doute, tous les systèmes philosophiques sont faux parce qu'ils sont opposés les uns aux autres et n'ont d'autre méthode que la controverse; mais il en est de même des religions. Il y a autant de religions différentes que de philosophies. Si la diversité est un signe d'erreur, elle dépose contre les Églises aussi bien que contre les écoles philosophiques. Il faut sans doute une autorité infaillible; mais cette autorité n'est pas celle de la religion : c'est celle de la science. La science seule tranche tous les débats, met fin à toutes les controverses. La philosophie doit donc céder devant la science : c'est la solution positiviste, la solution d'Auguste Comte.

Les deux conceptions précédentes ont le défaut de trancher le nœud sans le dénouer. Elles mettent les philosophes d'accord en les proscrivant tous. Elles

(1) C'est lui-même qui l'explique ainsi : « Nous n'avons, dit-il, emprunté l'éclectisme à personne. Il est né spontanément en notre esprit du spectacle des directions opposées des trois dernières écoles du XVIIIe siècle. »



fondent la philosophie sur les ruines de la philosophie. Une nouvelle solution était encore possible, sans sortir de la philosophie elle-même : c'était en elle-même que la philosophie devait chercher le remède des maux dont elle souffrait. Au lieu de dire : Tous les systèmes ont tort, ne pouvait-on pas dire : Tous les systèmes ont raison? Tous les systèmes, dans cette hypothèse, sont des diversités et non des contradictions : ce sont des points de vue différents d'une seule vérité trop vaste pour être aperçue à la fois par tous. Au lieu des solutions désespérées et négatives, proposées par la religion et par la science, essayons d'une solution pacifique et conciliatrice qui introduira dans la philosophie quelque chose de l'unité et de l'objectivité qui caractérise la science proprement dite. Cette solution est la solution éclectique : c'est celle de Victor Cousin.

« Je ne viens, disait-il, ni attaquer ni défendre aucune des trois grandes écoles du XVIII[e] siècle : je ne viens pas perpétuer et envenimer la guerre qui les sépare; je viens au contraire, ami commun de toutes les écoles, offrir à toutes des paroles de paix (1) ».

Ce principe de tolérance et de concorde introduit en philosophie, Victor Cousin l'appliquait même à l'école de Condillac, dont il était, à un autre point de vue, l'infatigable adversaire.

« C'est un fait, disait-il en 1826 (préface des *Fragments*, p. 111), qu'en France et en Angleterre Locke et Condillac ont remplacé les grandes écoles antérieures. Au lieu de s'irriter de ce fait, il faut tâcher de le comprendre; car, après tout, les faits ne se créent pas eux-mêmes; ils ont leurs lois. Si la philosophie de la sensation s'est accréditée, ce phénomène doit avoir sa raison. Or cette raison, si l'on y pense, fait honneur et non pas injure à l'esprit humain. Ce n'était pas sa faute s'il n'avait pu rester dans les fers du cartésianisme; car c'était au cartésianisme à le garder, à satisfaire à toutes les conditions qui peuvent éterniser un système. L'esprit du XVIII[e] siècle n'a pas besoin d'apologie : l'apologie d'un siècle est dans son existence. »

On croit généralement que l'éclectisme n'a pas été autre chose que la méthode qui consiste à remplacer la philosophie par l'histoire de la philosophie et par conséquent à renfermer la philosophie dans son passé. L'éclectisme a pu en effet prendre cette forme dans la suite; mais ce n'est pas du tout de cette manière qu'il s'est présenté d'abord à la pensée de son fondateur. Il avait fait trop peu encore d'histoire de la philosophie pour être amené à cette conclusion. Non; à cette première époque, il confondait la cause de l'éclectisme avec celle de la méthode psychologique. La vraie méthode de la philosophie, comme des sciences, est la méthode d'observation; et c'est le mérite du XVIII[e] siècle de l'avoir posée; mais cette méthode, qui part de la conscience, ne doit pas être exclusive : elle doit exprimer ce qui est dans la conscience et tout ce qui y est, sans négliger aucun élément: « Il s'agit, dit il, de commencer en France avec la méthode du XVIII[e] siècle, mais dans un esprit éclectique, la régénération de la science intellectuelle (1). » — « La méthode, dit-il encore, est irréprochable; mais il faut l'appliquer selon son esprit. Il ne faut qu'observer, mais il faut observer tout. La philosophie du XVIII[e] siècle était expérimentale contre le passé, mais systématique en fait d'expérience (2) ».

L'éclectisme n'était donc pas exclusivement une œuvre historique. Il a pu devenir cela plus tard, à mesure que l'on s'est aperçu que l'esprit humain avait pensé jusque-là plus de choses qu'on n'avait cru et qu'il n'était pas né avec Locke, Reid et Kant. Mais, dans le principe, l'éclectisme se présentait comme un appel à la méthode d'observation sincère, impartiale et complète, et l'on croyait sur cette base pouvoir fonder ce que Cousin appelait « l'alliance tant cherchée des sciences métaphysiques et des sciences physiques (3) ».

A la fin de la même préface, Victor Cousin réclamait encore contre l'opinion qui faisait de l'éclectisme un simple résumé de l'histoire de la philosophie. Au contraire, c'était le système, suivant lui, qui éclairait l'histoire, et non l'histoire qui fondait le système :

« Toujours fidèle à la méthode psychologique, je la transportai dans l'histoire; et, confrontant les systèmes avec les faits de conscience, demandant à chaque système une représentation complète de la conscience sans pouvoir l'obtenir, j'arrivai à ce résultat, savoir que chaque système exprime un ordre de phénomènes et d'idées qui est très réel à la vérité, mais qui n'est pas seul dans la conscience et qui pourtant dans le système joue un rôle presque exclusif : d'où il suit que chaque système n'est pas faux, mais incomplet; d'où il suit encore qu'en réunissant tous les systèmes incomplets on aurait une philosophie complète adéquate à la totalité de la conscience (4). »

Ces idées sont devenues banales; mais elles ne l'étaient pas en 1826; et, au fond, elles étaient vraies. N'est-il pas certain en effet que Condillac a voulu tout tirer de la sensation, sans faire aucune part à l'activité de l'âme, et que Fichte n'a connu que l'activité du moi, sans tenir aucun compte de la sensation? N'ont-ils pas l'un et l'autre sacrifié un troisième élément de la conscience à leur système? et tous deux n'ont-ils pas méconnu le fait intellectuel proprement dit en le sacrifiant soit à la volonté, soit à la sensation? En écartant

(1) Cours de 1818, p. 9.

(1) Cours de 1818, p. 11.
(2) Préface des *Fragments*, p. IX.
(3) *Ibid.*, p. X.
(4) Préface des *Fragments*, p. XLVIII.

ou en ajournant le point de vue systématique, en se bornant à la pure observation, on trouvait donc trois éléments dans la conscience et non pas un seul! En supposant qu'une synthèse ultérieure pût avoir lieu (et Cousin lui-même admettait une telle synthèse), toujours est-il que, scientifiquement parlant, la coexistence de ces trois points de vue était la donnée la plus légitime à cette époque, toutes réserves faites, bien entendu, des aspects plus ou moins différents que le problème a pu prendre ultérieurement.

C'est encore dans les *Fragments* (1) que se trouve une proposition célèbre, souvent citée comme preuve que l'éclectisme avait affirmé l'immutabilité de la philosophie : « La philosophie est toute faite », écrivait Victor Cousin. Oui; mais on n'ajoutait pas, ce qui complète la pensée : « Car l'esprit de l'homme est là. » Ce qui voulait dire que la conscience contient tous les éléments de vérité et qu'il ne s'agit que de les retrouver.

« Pour posséder la vérité tout entière, il faudrait rester au centre, rentrer dans la conscience et analyser la pensée dans ses éléments, dans tous ses éléments. » — « L'incomplet et par conséquent l'exclusif, voilà le tort de la philosophie; et encore il vaudrait mieux dire : des philosophes; car la philosophie domine tous les systèmes; elle fait sa route à travers tous et ne s'arrête à aucun. »

C'est dans l'*Argument* de Platon de 1827 que se trouve sous sa forme la plus hardie et la plus ambitieuse la profession de foi de l'éclectisme. Ce n'est plus seulement la conciliation des vues systématiques et incomplètes ; c'est l'assimilation, l'identification des opposés. C'est le point de vue de Hegel dans ce qu'il a de plus profond et de plus téméraire. Cependant il est probable que Cousin, après avoir écrit ces pages un peu exaltées sous l'inspiration toute récente du philosophe allemand, s'en est assez vite désenchanté, puisqu'il ne les a pas reproduites dans le volume pour lequel elles étaient faites.

Dans le cours de 1828, l'éclectisme vient se rattacher naturellement à l'optimisme historique qui voit dans tous les événements de l'histoire des manifestations de la pensée; et ici l'éclectisme se joint à l'idée du progrès.

« En fait de philosophie, la raison avance sans cesse. Elle ne peut périr dans le mouvement de l'histoire, car elle n'en est pas née. Le platonisme a commencé et il a fini : c'est un malheur, si l'on veut; mais pour qui? Pour le platonisme, et non pour l'humanité; car après Platon est venu Aristote, et l'histoire, sans perdre l'un, a acquis l'autre. Est-ce que Platon est perdu pour l'humanité? Ne pouvez-vous pas le lire? N'a-t-il pas imprimé à son siècle un mouvement qui a laissé sa trace? N'a-t-il pas déposé dans l'humanité un élément mémorable? Aristote et le péripatétisme y ont déposé un autre élément, et c'est de ces éléments ajoutés les uns aux autres que s'est enrichi le trésor de l'histoire... Que font les différentes philosophies? Elles aspirent à donner de la raison une représentation complète dont chacune est bonne à sa place et dans son temps (1). »

A ces considérations de haute portée, Victor Cousin en joignait d'autres trop contemporaines et affaiblissait son point de vue en finissant par le confondre avec le bon sens pratique et la modération. Il s'appuyait sur l'exemple de la charte constitutionnelle, qui était, disait-il, « la conciliation de la monarchie et de la démocratie ». Il signalait la critique littéraire cherchant une transaction entre l'élément classique et l'élément romantique, et il concluait que l'éclectisme était la philosophie du siècle : « Je demande si, quand tout est autour de nous mixte, complexe, mélangé, quand tous les contraires vivent, et vivent très bien ensemble, il est possible d'échapper à l'esprit général. L'éclectisme est la modération dans l'ordre philosophique... L'éclectisme est la philosophie nécessaire du siècle, la seule qui soit conforme à ses besoins et à son esprit. »

En appuyant ainsi l'éclectisme sur les besoins et les tendances particulières de son temps, Victor Cousin le faisait descendre quelque peu de la hauteur rationnelle où il l'avait placé jusque-là. L'associer au triomphe de la Charte était lui donner un appui bien fragile. La modération est d'ailleurs un principe pratique et non scientifique. La tolérance des éléments contraires peut tout aussi bien s'appuyer sur le scepticisme que sur l'éclectisme; et aujourd'hui ce sont les plus sceptiques qui demandent à s'accommoder de tout. Mais ces considérations secondaires ne détruisent pas les raisons supérieures, tirées de la nature des choses.

Il se plaçait à un point de vue plus philosophique, l'année suivante, en 1829, en démontrant que l'esprit humain engendre nécessairement quatre systèmes irréductibles qui renaissent sans cesse, malgré leurs éternelles défaites, et succombent toujours, malgré leurs éternelles victoires. Il disait :

« Je ne voudrais pour rien au monde, quand je le pourrais, en retrancher un seul; car ils sont tous et presque également utiles. Supposez qu'un de ces systèmes périsse, c'en est fait de la philosophie tout entière. Aussi je veux réduire le sensualisme, je ne veux pas le détruire. Détruisez-le, vous ôtez le système qui seul peut inspirer et nourrir le goût ardent des recherches physiques et l'énergie passionnée qui fait des conquêtes sur la nature; vous ôtez à l'idéalisme la contradiction qui l'éclaire, le contrepoids qui le retient. Otez l'idéalisme, et le sensualisme lui-même se perdra dans des hypothèses insupportables; la philosophie se réduira au fatalisme, au matérialisme et à l'athéisme. Gardez-vous bien de détruire le scepticisme : s'il n'y avait pas dans l'huma-

(1) P. 214 (éd. 1826).

(1) Cours de 1828, 6e leçon.



nité des gens qui font profession de critiquer tout, les soupçons seraient donnés pour des certitudes, et les rêveries d'un jour pour l'expression de l'éternelle vérité. L'utilité du mysticisme n'est pas moins évidente : il faut qu'il soit là pour revendiquer le droit sacré de l'enthousiasme, de l'inspiration et de la foi. »

Cette théorie de Cousin sur la nécessité de la coexistence des quatre systèmes est une des idées qu'on lui a le plus reprochées, comme étant entachée de scepticisme. C'est cependant une des vues les plus confirmées par l'histoire. Elle l'a même encore été après lui, malgré le traité de paix qu'il avait proposé et qui n'a duré qu'un jour. N'a-t-on pas vu en effet, après la chute de l'éclectisme, reparaître les quatre systèmes types signalés par Cousin, avec leur caractère d'intolérance exclusive, et se donnant chacun comme la dernière vérité ? N'avons-nous pas vu, par exemple, renaître le sensualisme et l'empirisme, avec leurs négations absolues; l'idéalisme et ses abstractions creuses, ramenant tout à la pensée vide et non définie; le scepticisme et le relativisme, la fallacieuse et séduisante doctrine du devenir universel avec son mirage de nuances et de demi-teintes, et même quelques timides essais de mysticisme? Ainsi les quatre systèmes revenaient, avec une obéissance naïve et inconsciente, exécuter les révolutions prescrites par l'éclectisme. Il n'a pas souvent été donné à un philosophe de voir se vérifier après lui une loi posée par lui : Cousin a eu cette bonne fortune; et sa chute même a été encore pour lui un succès.

Cette loi, d'ailleurs, ne signifie nullement que les quatre systèmes sont vrais à la fois dans toute leur étendue et dans l'exagération de leur principe. Non : ils sont vrais, comme le disait Leibniz, par ce qu'ils affirment ; ils sont faux par ce qu'ils nient ; ce sont les anticipations d'une vérité supérieure qui leur échappe, qu'ils ne peuvent embrasser et dont ils sont chacun les expressions incomplètes et inconscientes. Au fond de toutes ces philosophies diverses il y en a une qui en est en quelque sorte le *substratum* commun ; dégager cette philosophie était la prétention et le rêve de l'éclectisme. Mais de ce qu'on ne peut la dégager et la formuler il ne s'ensuit pas qu'elle n'existe pas (1).

L'éclectisme représente donc en réalité les droits et les intérêts de la philosophie, supérieurs à toutes les philosophies particulières. Chaque philosophe identifie la philosophie avec lui-même : il a évidemment tort; car pourquoi ne persuade-t-il pas les autres? Si l'un d'eux avait la possession de la vérité absolue, il triompherait indubitablement des autres. S'il n'en triomphe pas, c'est qu'il ne possède qu'une vérité relative. Mais cela est vrai des autres comme de lui. Donc tous doivent avoir raison dans une certaine mesure. Sans doute c'est une nécessité pour chacun de nous d'appartenir à une école, à une opinion, à un système ; car il nous faut une synthèse, un fil conducteur, une foi. Mais nous devons savoir qu'au-dessus de toutes les écoles, même de la nôtre, il y a un intérêt supérieur, celui de la philosophie elle-même, dont nous ne sommes pas les seuls ministres et qui s'enrichit par le travail de nos contradicteurs aussi bien que par le nôtre propre. Dans cette conception, la tolérance philosophique n'est pas seulement une vertu morale, une œuvre de bon vouloir et de douceur de mœurs : c'est la conséquence logique et nécessaire de la foi en la philosophie ; c'est la croyance à l'objectivité de la philosophie, objectivité qui existe en soi, malgré les expressions subjectives que nous sommes obligés de lui donner.

Un éminent penseur contemporain, M. Herbert Spencer, a plus d'une fois exposé des idées tout à fait semblables à celles de l'éclectisme, et il nous semble que, sans l'avoir connu, il en a extrait tout ce qu'il y a de solide et d'acquis à la science. « Il faut, dit-il, que chaque parti (ou chaque école) reconnaisse dans les prétentions de l'autre des vérités qu'il n'est pas permis de dédaigner... C'est le devoir de chaque parti de s'efforcer de comprendre l'autre, de se persuader qu'il y a dans l'autre un élément commun qui mérite d'être compris et qui, une fois reconnu, serait la base d'une réconciliation complète (1). » Herbert Spencer admet également, comme Cousin, la loi de l'oscillation nécessaire des systèmes philosophiques : « L'histoire de la métaphysique, dit-il, a toujours été celle de ces alternatives rythmiques entraînant un excès tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. » Cela posé, à quoi sert donc la controverse métaphysique? Elle a pour objet, dit Spencer, « la délimitation des frontières », chacun essayant de pousser son principe le plus loin possible, mais contenu par le principe contraire.

(1) Pour compléter et résumer la pensée de Victor Cousin sur l'éclectisme, nous reproduisons ici en note le passage suivant déjà cité dans nos études de la *Revue des Deux Mondes*. Ce sont les dernières paroles qu'il ait prononcées à la Sorbonne, les derniers mots de sa dernière leçon en 1829 :

« La philosophie, disait-il, n'est pas telle et telle école, mais le fond commun et pour ainsi dire l'âme de toutes les écoles. Elle est distincte de tous les systèmes ; mais elle est mêlée à chacun d'eux, car elle ne se manifeste, elle ne se développe, elle n'avance que par eux ; son unité est leur variété même, si discordante en apparence, en réalité si profondément harmonique ; son progrès et sa gloire, c'est leur perfectionnement réciproque par leur lutte pacifique... Ce que je professe avant tout, ce n'est pas telle ou telle philosophie, mais la philosophie elle-même ; ce n'est pas l'attachement à tel système, mais l'esprit philosophique, supérieur à tous les systèmes. La vraie muse de l'historien de la philosophie n'est pas la haine, mais l'amour ; et la mission de la critique n'est pas seulement de signaler les extravagances de la raison humaine, mais de démêler et de dégager du milieu de ses erreurs les vérités qui peuvent et doivent y être mêlées, et par là de relever la raison humaine à ses propres yeux, d'absoudre la philosophie dans le passé, de l'enhardir et de l'éclairer dans l'avenir. »

(1) *Premiers principes*, 1re partie, ch. 1er, § 6.

Mais ces débats sont-ils aussi stériles que le prétendent les ennemis de la philosophie? La métaphysique est-elle immobile, et peut-on dire qu'elle piétine sur place? Non, dit Spencer, car à chaque nouveau stade « les oscillations deviennent de moins en moins fortes ». Il montre, par exemple, le réalisme se rapprochant de l'idéalisme : « Le réalisme se contente aujourd'hui d'affirmer, dit-il, que l'objet de la connaissance est une existence indépendante ; et l'antiréalisme montre que la connaissance de cette existence est relative. » Voilà un exemple des concessions réciproques dues à la discussion philosophique. On peut en signaler de semblables dans le débat du spiritualisme et du matérialisme. Aujourd'hui, par exemple, le matérialisme n'est pas loin d'admettre que la conscience est contemporaine de l'origine des choses, c'est-à-dire qu'elle est la forme subjective de l'existence dont la matière est la forme objective. Mais c'est admettre expressément que la conscience ne s'explique pas par les propriétés de la matière. D'un autre côté, le spiritualisme reconnaît d'une manière définitive la nécessité des conditions physiologiques de la pensée et la nécessité d'un accord entre l'esprit et la nature (1). Ainsi l'intervalle est moins grand entre les deux écoles.

On peut signaler un progrès analogue dans la question de l'origine des idées. Aujourd'hui l'empirisme, au lieu de se contenter, comme autrefois, de l'expérience individuelle, fait appel à l'expérience de l'espèce et invoque l'hérédité. Soit; mais qui dit hérédité dit innéité; ce qui est héréditaire dans l'espèce est inné dans l'individu : on accorde donc par là même que l'individu naît avec des notions préformées. Voilà une question résolue par le rapprochement des deux écoles : à savoir, innéité individuelle. Au delà, le débat reste ouvert comme auparavant; mais il y a un terrain commun et une doctrine acquise. On pourrait montrer à peu près la même chose pour toutes les grandes questions philosophiques.

Ainsi le traité de paix idéal proposé par Cousin est loin d'être signé, et il ne le sera probablement jamais; mais il y a un *modus vivendi* de conciliation qui s'accentue de plus en plus entre les écoles; or c'est encore là de l'éclectisme.

Cette conception, loin d'être la forme du scepticisme et de l'indifférence, implique au contraire le plus haut idéalisme ou spiritualisme, comme on voudra l'appeler. Car c'est supposer que la pensée en elle-même et dans son fond est capable de vérité, qu'elle est la vérité même; or ce n'est qu'à la condition que la pensée soit la vérité, que telle pensée peut être une vérité. C'est la vérité de la pensée qui fait la vérité relative des sens (et par conséquent du sensualisme), du sentiment (et par conséquent du mysticisme); et c'est encore elle qui, reconnaissant les contradictions des choses, cherche à se récuser elle-même par le moyen du scepticisme. C'est enfin cette pensée qui, tout en se proclamant elle-même comme le fond de toute pensée particulière, reconnaît cependant les conditions objectives auxquelles elle est soumise et, par là, l'utilité et la nécessité des systèmes contraires.

Cette haute impartialité serait suffisante pour sauvegarder tous les intérêts philosophiques si elle était la même de part et d'autre et si toutes les écoles apportaient le même esprit désintéressé. Mais il n'en est pas ainsi. Les écoles contraires à l'idéalisme ou au spiritualisme, quoique toujours prêtes à protester contre l'intolérance quand elles sont les plus faibles, deviennent à leur tour intolérantes et exclusives quand elles sont devenues les plus fortes; elles prennent pour des aveux de faiblesse les concessions de bonne foi, et elles provoquent dès lors de très légitimes, d'inévitables représailles. De là vient que la philosophie est et demeure un champ de luttes; et le spiritualisme, à son tour, est de nouveau forcé à une attitude de combat. Mais ce n'est qu'une apparence. La vraie philosophie est essentiellement pacifique. Elle ne connaît ni ennemis ni adversaires, mais seulement des coopérateurs. Elle est essentiellement un libre échange. Elle s'enrichit par l'importation aussi bien que par l'exportation. Toute vérité découverte appartient à tous.

II.

Après avoir essayé d'interpréter la pensée fondamentale que V. Cousin a léguée à la science, résumons brièvement les caractères de son œuvre philosophique, les mérites et les défauts de sa doctrine : rien de plus difficile à cause de l'extrême complexité et mobilité des éléments dont elle se compose.

La philosophie de Cousin, en la prenant à sa grande époque, de 1818 à 1838, a, malgré tous ses mérites, deux graves défauts. Elle manque de cohérence et elle manque de précision. Ce sont ces défauts qui ont pu faire refuser à son auteur, par des juges sévères, bien à tort toutefois, le titre de philosophe.

L'ensemble de ses idées ne forme pas un système lié. C'est tantôt tel principe qui prédomine, tantôt tel autre. La coordination manque presque entièrement. Une fois ou deux, dans ses cours de 1818 et de 1828 et dans la préface des *Fragments* en 1826, il a essayé

(1) Victor Cousin a été un des premiers en France à soutenir qu'il peut y avoir un spiritualisme supérieur, distinct du spiritualisme vulgaire. Par exemple, en défendant la théorie des climats de Montesquieu, il disait :

« Il commence à se répandre parmi nous de salon en salon, sur les ruines de la philosophie de la sensation, mal combattue et mal détruite, je ne sais quel spiritualisme sentimental et pusillanime, bon pour des enfants et pour des femmes, et qui ne serait pas moins fatal à la science que le matérialisme. Je combattrai l'un avec autant de fermeté que j'ai combattu l'autre... Il est absolument nécessaire que l'homme et la nature soient en harmonie, puisque tous deux manifestent la même unité. »

une exposition systématique, mais dans des termes d'une telle généralité que ce sont plutôt des perspectives ouvertes dans des sens différents que des doctrines homogènes et uniformes, solidement fondées. La principale cause de cette incohérence, c'est la manière fragmentaire dont cette philosophie s'est faite : dans des cours d'abord, ce qui entraîne toujours plus ou moins la dispersion des idées; puis dans des cours interrompus et repris à des époques éloignées; enfin dans des cours qui étaient principalement consacrés à l'histoire de la philosophie. De temps en temps Cousin échappait par des cours dogmatiques à la chaîne de son programme; mais c'était toujours d'une manière en quelque sorte subreptice : c'était une excursion, une sorte d'école buissonnière. Il ne pouvait s'asservir à l'histoire; mais en philosophie ses idées étaient toujours plus ou moins improvisées et trouvées sur le moment même, et avec l'entraînement de la parole. De plus, la largeur même de son esprit, sa curiosité infatigable et en tous sens lui fournissaient trop d'éléments à la fois; et il n'avait pas le temps de les fondre et de les digérer. C'était Condillac, c'était Reid, c'était Kant, c'était Platon, c'était Hégel, et enfin Descartes. Tout cela s'arrangeait tant bien que mal. La faculté qu'il avait de repenser avec enthousiasme tout ce qui avait été pensé par d'autres lui ôtait la force de créer et de lier.

En second lieu, si sa philosophie manquait de cohérence dans l'ensemble, elle manquait de précision dans le détail. Il a dit quelque part que les deux instruments de la philosophie, c'est l'analyse et la dialectique : or ce qui manque le plus à sa philosophie, c'est l'analyse et la dialectique. Son analyse psychologique est vague; il ne signale jamais que les faits les plus généraux. Non seulement on ne trouvera pas chez lui l'analyse réaliste de Taine (qui lui-même d'ailleurs confond souvent l'analyse scientifique avec la description pittoresque); mais on n'y trouvera pas davantage l'analyse ingénieuse des Écossais ni l'analyse profonde de Maine de Biran. Si son analyse psychologique est vague, sa dialectique est lâche. Pressé d'un côté par la savante argumentation d'Hamilton, de l'autre par les graves objections de Schelling, on peut dire qu'il a esquivé le combat et qu'il s'est faiblement défendu, quoiqu'il eût raison dans le fond. On a beaucoup admiré son *Examen de Locke*, et M. Mill lui-même reconnaît que c'est un ouvrage très ingénieux : c'est bien en effet ce qu'il a fait de plus fort en fait de controverse philosophique; mais, si nous comparons cet ouvrage aux grandes controverses métaphysiques du XVIIe siècle, à celle d'Arnaud contre Malebranche ou de Leibniz contre Bayle, on verra combien l'argumentation est peu serrée et laisse à désirer pour l'étendue, la rigueur et la variété.

Si la philosophie de Cousin manque de cohérence et de précision, elle se relève, en revanche, par deux caractères brillants et remarquables : la largeur des vues et l'abondance des idées. En repassant pour ce travail ces nombreux volumes que nous n'avions guère lus depuis trente ans, nous avons été frappé du nombre d'idées exprimées en belles formules, qui se sont depuis mêlées à la raison commune et à la science philosophique, ou qui, perdues et oubliées, mais reprises par les procédés plus sévères de notre temps, pourraient revivre pour l'enrichissement de la philosophie. La distinction du spontané et du réfléchi, la théorie de l'aperception pure, la doctrine de l'amour, celle de la liberté absolue, le principe d'une inspiration morale, l'idée d'une conscience de l'infini immédiatement impliquée dans la conscience du fini, la réduction de toutes les catégories à la substance et à la cause, le principe du mouvement dialectique de la pensée en soi, la théorie de la création puisée dans l'analyse de l'acte volontaire, la doctrine que l'histoire n'est que l'évolution de la pensée, la doctrine des grands hommes et des grands peuples, l'optimisme historique, l'apologie de la gloire et même (*exceptis excipiendis*) cette doctrine dure, mais en définitive virile et fortifiante, que les peuples n'ont que la destinée qu'ils méritent; — en métaphysique pure, la doctrine, plus ou moins flottante entre le théisme et le panthéisme, mais au fond profonde et vraie, de l'unité essentielle et de l'identité finale des choses; et enfin, pour finir, ces deux points culminants de la philosophie éclectique : 1° le principe de la métaphysique fondée sur la psychologie; 2° l'histoire de la philosophie donnée comme instrument de la philosophie elle-même; — voilà, il nous semble, de quoi suffire à l'honneur d'un philosophe.

Que ces idées aient été plus ou moins empruntées ou renouvelées, nous ne le nions pas; mais où est le philosophe qui n'ait rien emprunté et qui ait tiré tout de son propre fonds? D'ailleurs, s'approprier de telles pensées, leur donner son accent et sa couleur; de germaniques et d'antiques, les rendre françaises et contemporaines, les introduire et les disséminer partout autour de lui, à ce point que souvent ses adversaires n'ont fait que le contredire avec ses propres idées, n'est-ce pas aussi de l'invention? Sans être un créateur en philosophie, il a été un promoteur, un instigateur, un remueur d'idées. Il a eu cette puissance de propagande et d'impulsion qui est propre à l'esprit français et qui ressemble plus à l'action qu'à la spéculation : « De celui-là, disait Jouffroy en parlant de son maître, on ne se demandera pas s'il est une cause. » Il a créé l'éloquence universitaire, il a créé en France l'histoire de la philosophie; il a fondé l'enseignement philosophique, il a renouvelé le platonisme dans un siècle de fer et d'or, réveillé la métaphysique de son sommeil et introduit en France les conceptions allemandes. Surtout, sa principale œuvre a été de donner à la philosophie une tradition et la conscience de son

unité. Toutes ces actions si nombreuses et si diverses, qui se sont souvent nui les unes aux autres par leur multiplicité même, vaudront peut-être, auprès de juges impartiaux, la création d'un système de plus. Tant de services rendus méritent autre chose que l'oubli; et la France serait bien dédaigneuse de ses gloires nationales si elle laissait périr son nom.

PAUL JANET.

UN VERS DE PÉTRARQUE

Souvenir de jeunesse

I.

Pas un nuage ne voilait l'azur du ciel; les rayons du soleil levant doraient les cimes des arbres du mont Pincio lorsque je sortis de Rome par la porte del Popolo. En quittant la ville éternelle, je me sentais le cœur léger, mais les épaules bien alourdies par la sacoche de cuir qui y était attachée. Je pense qu'il importe peu au lecteur de savoir ce que je ne sais plus moi-même, c'est-à-dire le nombre d'objets de toilette contenus dans mon havresac; mais il me paraît nécessaire de lui confier que j'avais dans ma poche une édition minuscule d'Horace et un tout petit volume des poésies de messer Francesco Petrarca, car il m'arrivera souvent, dans le cours de ce récit, d'être forcé d'en parler. Que le lecteur, ainsi averti, ne se figure pourtant pas que j'aie l'intention de grouper avec art les événements de mon histoire! Qu'il sache bien que cette histoire n'a ni queue ni tête, qu'elle reste sans dénouement et que je ne veux employer aucune des précautions oratoires dont les narrateurs sont coutumiers.

Dans ma main droite je tenais un gros bâton recourbé, noueux, au bout ferré; dans la gauche, je portais un grand album contenant des esquisses de monuments romains; enfin, tantôt sur une épaule, tantôt sur l'autre je jetais un tartan à carreaux blancs et noirs, destiné à me garantir du froid. Quant à la pluie, je n'y avais même pas songé. Depuis trois mois il n'était pas tombé une goutte d'eau!

Entre la Storta et Baccano, je me couchai sur l'herbe, au milieu d'un gai tapis de fleurs printanières. Je suis pourtant forcé d'avouer que ce n'était pas le zéphir aux ailes de papillon, mais le fougueux Éole qui soufflait dans les airs, sans mesure, sans grâce et sans délicatesse. Et au moment où j'invoquais le dieu charmant, couronné de roses, qui ramène la saison « où chaque être se souvient d'aimer », mon chapeau s'envola à trente pas, les feuilles de mon album, que je venais d'ouvrir, s'éparpillèrent. Des tourbillons de poussière me cachèrent subitement le paysage. Dans le lointain, je distinguais à peine la coupole de Saint-Pierre, qui semblait la cime d'un immense tumulus. Les rossignols qui chantaient dans mon âme au départ se taisaient, et la mélancolie allait s'emparer de moi.

Je pressai le pas et arrivai de fort maussade humeur à Baccano, où je dînai rapidement pour reprendre ma course jusqu'à l'*Albergo delle Sette vene*, que j'atteignis à neuf heures du soir.

L'hôte, qui avait des sourcils épais se rejoignant d'une tempe à l'autre, me conduisit à ce qu'il voulut bien appeler « la plus belle chambre » et m'y laissa après m'avoir souhaité d'une voix caverneuse la *buona notte*.

Je me jetai à la hâte dans un de ces immenses lits qui plaisent tant aux romanciers italiens, et j'y dormis tout d'un somme jusqu'au moment où l'hôte, frappant à ma porte, me réveilla en sursaut. « *Signorino!* criait-il à tue tête, *signorino!* il est six heures et demie. » Et il frappait toujours en répétant : « Il est six heures et demie, *signorino!* — Bien, bien, je me lève », répondis-je.

Un quart d'heure après, j'entrais dans la cuisine, où l'aubergiste m'attendait,

Je payai mon écot et, malgré le temps menaçant, je repris mon chemin. Le ciel était tout chargé de nuages qui tantôt s'amoncelaient, tantôt se divisaient, poussés par le vent; ils brillaient en larges flocons blancs; parfois, dans une échancrure, ils laissaient voir un lambeau d'azur; parfois une traînée lumineuse venait égayer le sommet d'une colline, le toit d'une maison, une rangée d'arbres à l'arrière-plan du paysage; alors mon cœur se dilatait et se reprenait à l'espérance; mais, l'instant d'après, tout redevenait sombre et voilé. Je n'étais pas à mi-chemin de Monterosi à Nepi, que je ne voyais, hélas! qu'un horizon tout noir. Bientôt de larges gouttes de pluie tombèrent, soulevant autour de moi la poussière du chemin.

En un quart d'heure la route avait complètement changé d'aspect. Mes souliers s'enfonçaient dans une boue tenace; l'eau, transperçant le châle que je tenais serré sur ma poitrine, collait mes habits sur mon pauvre corps glacé. Je marchai ou plutôt je courus sous la pluie jusqu'à Civita-Castellana.

J'étais en manches de chemise, près du foyer de la salle commune de l'hôtel de la Poste, occupé à faire sécher mes habits devant le feu, quand une voix criarde me tira de mes tristes réflexions sur les vicissitudes d'un voyage pédestre.

— Avez-vous des ordres à donner, signor? me demandait un garçon d'auberge avec une serviette sale sur le bras.

— Sais-tu lire?

— Oui, monsieur.

— Sais-tu écrire?

— Oui, monsieur.



— Peux-tu sortir pour dix minutes?

— Oui, monsieur.

— Eh bien, prends cette feuille de papier et ce crayon. Cours te mettre en face du portail du Dôme et transcris exactement les lettres que tu verras gravées sur l'architrave de la porte du milieu. Sais-tu ce que c'est que l'architrave?

— Oui, monsieur.

Il mit en poche un *paolo* que je lui avais glissé dans la main avec le papier et le crayon, et il s'en alla en courant.

Un quart d'heure après, il revint avec la feuille de papier toute ruisselante de pluie et couverte de griffonnages. Je l'essuyai de mon mieux, je la pliai, je la mis dans ma poche; puis je fis appeler l'hôtelier, maître de poste, qui m'apprit que justement une voiture ayant une place vacante dans le cabriolet et se rendant à Ancône était partie le matin même, quatre heures avant mon arrivée!

— Il y a un moyen d'arranger les choses, reprit l'hôte en voyant mon air désappointé. Prenez mon phaéton, qui est léger comme une plume, et mon Morello (cheval noirâtre), qui est rapide comme l'éclair; vous rejoindrez la diligence à Borghetto, où les voituriers ont coutume de se rafraîchir. Si vous ne la rattrapez pas, vous ne me donnerez pas un *baïoque.*

— Combien vous faut-il? demandai-je en hésitant.

— Quatre écus, signor.

C'était une volerie insigne; mais il n'y avait pas de temps à perdre.

— Faites atteler votre Morello, dis-je avec résignation.

Le Morello était réellement un cheval plein de feu; il trottait, dans les montées comme dans les descentes, avec une ardeur digne d'éloges. Le phaéton qu'il tirait si vaillamment faisait de tels soubresauts, qu'il menaçait à chaque pas de se briser et de me briser moi-même. Mais, dès que nous eûmes fait une demi-lieue, mon brigand de cocher, changeant subitement d'allures, chercha de toutes ses forces à retenir le Morello. Je compris que quelques baïoques données en cachette par le maître de poste pour me faire manquer la voiture étaient la cause de ce changement, et je lui en glissai quelques autres dans la main. Nous arrivâmes enfin en vue de Borghetto; mais nulle voiture ne se montrait à l'horizon! Mon cocher, tournant alors vers moi son visage tout rond sur lequel flottait un sourire de satisfaction mêlé d'une teinte d'ironie, me dit :

— Signor, avec cette maudite pluie le voiturier aura pensé bien faire en allant tout droit jusqu'à Otricoli. La route monte toujours; mais, pour sept écus, le Morello nous y mènera en sept quarts d'heure.

— Quatre écus, vaurien.

— Six, signor.

— Cinq, digne serviteur de ton maître.

— Va pour cinq.

— Mais si je ne trouve pas la voiture à Otricoli, je te brise mon bâton sur le dos...

Et je lui montrai mon pieu ferré. Il pressa le pas de son cheval.

Oh! qui m'enseignera la science harmonieuse de la rhétorique? Qui me donnera une plume éloquente pour décrire le Tibre, qu'on passe à Magliano, le mont Suratte, au sommet duquel s'élève le temple d'Apollon, le bois sacré de la déesse Féronia; les ruines étrusques, les ruines romaines qui peuplent le pays; le couvent de Saint-Sylvestre, bâti par le frère de Pépin sur l'antique cité de l'Ombrie, Otricoli, dont les Romains firent un municipe; les statues qui font la gloire des musées du Vatican et qui sont sorties des entrailles de la terre, de cette terre que foule en ce moment le pied ferré de Morello! Quelle belle occasion pour un savant de placer des réflexions sur les hommes de Plutarque, qui « troublent notre sommeil parce que nous ne pouvons les égaler »!

Planté comme je l'étais sur le siège étroit du phaéton, tandis que le vent me fouettait le visage et que la pluie m'aveuglait, ce n'est pas Plutarque, mais Juvénal qui eût excité mon émulation.

Otricoli! Otricoli! à quel degré d'abaissement es-tu donc tombée? Tes sites lamentables font pitié, ta boue épaisse menace d'engloutir hommes et chevaux.

Deux voitures étaient arrêtées devant la porte de l'hôtellerie. L'une, majestueuse calèche, était attelée de quatre chevaux de poste; l'autre, d'un aspect plus humble, me parut, au premier coup d'œil, destinée à m'emmener. Je m'entendis avec le voiturier romain, qui, malgré son regard dur et sa barbe inculte qui lui donnaient quelque chose de sauvage, ne m'écorcha pas trop, vu les circonstances. Il s'engageait à me conduire sain et sauf à Ancône, se chargeant de pourvoir à ma nourriture, mon gîte, etc. Notre contrat fut vite scellé.

— Quand partons-nous? lui demandai-je.

— Dans une petite demi-heure, signor.

Comme je n'avais pas faim et que le cabriolet du voiturin me paraissait en bon état, je pris immédiatement possession de ma place. J'étais à peine installé dans mon coin, que le postillon de la calèche rassembla les rênes de ses chevaux; au même instant, je vis une ombre noire s'élancer du seuil de l'hôtellerie sur le marchepied de la voiture.

Ce mouvement avait été si rapide, que je ne pus saisir les traits de la personne; mais un de ses pieds resta un instant en dehors de la voiture, tandis qu'elle arrangeait sans doute quelque chose dans l'intérieur. C'était un pied petit, élégant, chaussé d'un brodequin noir bordé d'un ruban de satin et orné de deux glands cramoisis. La robe, légèrement relevée, laissait voir un bas blanc qui me sembla un rayon de soleil, tant cette blancheur contrastait avec le ciel gris, le sol boueux et les tristes maisons. Ce ne fut qu'un éclair.

Trois ou quatre enfants, à demi nus, se cramponnant à la portière, demandèrent en chœur l'aumône, tandis que quelques vieilles, toutes déguenillées, tendaient avec insistance leur main ridée. Une main de lis et de roses sortit alors de la portière de la voiture et laissa tomber quelques pièces d'argent. Les doigts, admirablement modelés, semblaient, comme ceux de la Sulamite de la Bible, « distiller la myrrhe ». Le postillon fit claquer son fouet; la calèche s'éloigna rapidement et, descendant la pente de la colline, se perdit peu à peu dans le lointain.

Je ne sais comment, mon petit livre de Pétrarque se trouva justement sous ma main; je l'ouvris au sonnet CLXXIII et, prenant dans mon portefeuille un crayon rouge, je regardai à ma montre; puis j'inscrivis la date, l'heure et la minute précises. Ceci fait, j'encadrai entre deux grosses lignes, sur le livre même, ce vers :

Baciale'l piede e la man bella e bianca.

(Baise-lui le pied et la main belle et blanche.)

II.

Mon imagination travaillait, travaillait. Avoir entrevu un pied et une main, et d'après ces indices deviner la taille, le visage, la voix, la physionomie d'une femme qui m'était apparue d'une façon aussi fugitive, c'était là le problème que je me creusais la cervelle à résoudre. Remettre un bras à la Vénus de Milo, reconstruire une statue tout entière d'après le torse du Belvédère eût été chose plus facile. Mais alors rien ne me semblait plus naturel, si bien qu'en peu d'instants l'image vivante, parlante, d'une jeune femme brune flottait devant mes yeux.

En remettant dans ma poche mon petit volume de Pétrarque, je sentis sous mes doigts un froissement de papier; je tirai la feuille qu'avait chargée d'hiéroglyphes le garçon d'hôtel de Civita-Castellana; elle eut le pouvoir de m'arracher à mes rêves romanesques pour me jeter dans l'étude difficile de la paléographie. Ces hiéroglyphes, le lecteur s'en souvient peut-être, étaient la copie de l'inscription de l'architrave de la cathédrale. J'avais cru d'abord que mon commissionnaire, peu habitué à semblable travail, s'était moqué de moi en écrivant quelque chanson populaire au lieu d'une savante inscription, et qu'il m'avait volé mon argent. Mais, peu à peu, déchiffrant lettre par lettre, syllabe par syllabe, je parvins à reconstruire l'inscription suivante, que je retraçai à l'aide de mon crayon rouge en grandes lettres romaines :

LAURENTIUS. CUM. JACOBO. FEGLIO. SUO. MAGISTRI DOCTISSIMI. ROMANI. OPUS. FECERUNT.

Je lus, je relus, cherchant à me pénétrer du sens des paroles, et mon imagination, distraite un moment, ne songea plus à courir sur les traces de l'apparition d'Otricoli; mon cerveau se remplit soudain de conjectures archéologiques. Bondissant sur mon siège de façon à faire ployer la voiture : Ce n'est donc pas, me disais-je, maestro Jacopo et Cosimo, son fils, mais il maestro Lorenzo et son fils Jacopo qui ont élevé ce portique? Je battis des mains à cette découverte, qui me remplissait d'un juste orgueil.

Que le lecteur sache qu'au XIIIe siècle des sculpteurs sur marbre de la même famille construisirent plusieurs monuments admirables à Rome et dans les environs, et que je me creusais la cervelle depuis longtemps pour retrouver l'obscure généalogie de cette famille d'architectes et de sculpteurs. Certains archéologues assignent aux travaux des fils trente années de date avant les œuvres des pères et se trompent de cent ans quant à Jacopo. L'inscription transcrite, certes, sans aucun parti pris par le garçon d'hôtel remettait toutes choses à leur place.

J'étais plongé dans ces pures joies de la science épigraphique, quand un nouvel arrivant prit place à côté de moi dans le cabriolet. C'était un petit homme gras, chauve, au visage rond, sans barbe, au nez crochu, aux petits yeux d'un bleu fade. Il ôta par trois fois son chapeau pour me saluer, et, s'étant installé à sa place, il s'écria d'une voix plaintive :

— Quel mauvais temps!

— Quel mauvais temps! répétai-je machinalement.

— Vous venez de Rome, monsieur?

— Je viens de Rome.

— Et moi aussi. Et vous allez?

Je regardai avec impatience mon interlocuteur; mais il me parut avoir une telle placidité d'expression, si bien d'accord avec sa voix onctueuse, que je répondis :

— Je vais à Ancône.

— Nous irons ensemble jusqu'à Ancône, reprit le brave homme.

« Cet homme paisible doit être un savant », pensai-je, et, lui présentant la feuille où était tracée en lettres rouges la fameuse inscription, je lui dis :

— Savez-vous le latin?

— Quelque peu, répondit-il. J'ai été huit ans cuisinier d'un cardinal, et maintenant je vais entrer au service de Mgr l'archevêque d'Ancône.

Ces paroles furent prononcées par le cuisinier avec une certaine componction mêlée d'orgueil.

— *Magna*, déclamai-je, *movet stomacho fastidia*... Vous comprenez?...

— Pas du tout, pour dire le vrai.

— C'est dommage... Horace (et je sortis de ma sacoche le petit livre des *Satires*), Horace aurait pu vous enseigner bien des recettes utiles dans votre art.

— Il était cuisinier?...

— Non, pas de profession; mais il était un des

Romains les plus versés dans l'étude approfondie de la saveur des mets. *Ratione saporum*. Et vous savez que les Romains, avant d'être papes et cardinaux, étaient passés maîtres dans l'art culinaire. Horace, du reste, est l'inventeur de ce que nous appelons *Mostarda di frutto* (moutarde de fruit). La chose n'a pas été notée par les innombrables biographes qui se sont occupés du poète latin, et la découverte, je l'avoue, me paraît heureuse : elle est absolument de moi.

Pour prouver à mon lecteur que je puise mes documents à des sources certaines, je l'engage à lire dans la satire IV, tome second, ces vers :

Venucula convenit ollis...

Mon dialogue avec le cuisinier archiépiscopal devenait fort animé. Ses raisonnements étaient pleins de suc; ses paroles, de saveur. La philosophie du palais n'avait pas de secrets pour lui; il en parlait en théologien, avec une onction suave et une persuasion pénétrante. Apôtre du culte culinaire, il eût pu, au besoin, en devenir le martyr.

Il tenait pour vérités révélées quelques-uns des principes fondamentaux de la science qu'il professait, bien que l'audace de son génie le portât à quelques innovations que les cardinaux chez qui il avait servi se plaisaient à baptiser de noms inédits.

— Dieu me fasse la grâce, ajoutait-il en levant les mains vers le ciel avec le geste des figures pieuses peintes dans les catacombes, Dieu me fasse la grâce de plaire à l'archevêque d'Ancône, qui a la réputation du plus fin connaisseur en sauces !

— Apprenez, lui dis-je, la recette d'une sauce d'il y a dix-neuf siècles, et servez-la toute chaude à votre archevêque avec cette inscription : *Sauce d'Horace*.

Je rouvris mon petit volume et je transcrivis la traduction de cette recette :

« Prends du vin fort et des raisins secs, de ceux qui ont mûri dans les vignes d'Albano; mêle vin et raisins; fais bouillir avec des herbes triturées, saupoudrées de safran. Lorsque ce mélange se sera reposé un peu, ajoutes-y de l'huile extraite des olives de Vénufre. »

Je tendis cette note à mon compagnon. Il la mit dans sa poche en marmottant : « Ah ! une recette de *laïque!* » Le mouvement de ses lèvres exprimait le plus profond dédain, tandis que, dans sa bouche, « mets de Pape » atteignait l'idéal suprême des aliments et des breuvages. Ce bon homme assis à côté de moi avec un air si paisible nourrissait une sublime espérance, celle de devenir cuisinier du saint-père ! Ainsi nous nous laissons, pauvres mortels, éblouir par le soleil.

Ce jour-là, nos yeux corporels ne furent pas éblouis par le soleil; le ciel, tout noir, resta constamment enveloppé de nuages. Tout était pâle, monotone, attristant. Nous arrivâmes à Terni à sept heures du soir.

Le lendemain, une heure après ce qui aurait dû être le lever du soleil, je repartis sans avoir vu les cascades de marbre, les cataractes du ciel ayant, hélas ! pris les devants. Je n'ai rien à dire sur le compte de Terni, si ce n'est que j'y perdis mon cher petit volume de Pétrarque. Je le cherchai partout ; je le demandai à l'hôtelier, aux garçons de service, mais en vain. Et je dus, l'âme tout attristée, remonter en voiture sans la douce compagnie du chantre de Vaucluse.

III.

Pourvu, me disais-je, que le vieux dicton : « Ce qui est égaré n'est pas perdu », soit vrai ! D'ailleurs Pétrarque lui-même, en 1526, s'aperçut que son précieux Virgile lui avait été dérobé; douze ans après, le livre lui fut restitué : il pourra donc se faire aussi que mon Pétrarque me soit rendu. En tout cas, douze ans ne se sont pas encore écoulés !

Le fait est que je me sentais triste jusqu'au fond de l'âme. De si chers souvenirs s'y rattachaient, à ce petit volume ! Je l'avais reçu d'un ami mourant en même temps que je recueillais ses dernières paroles, et depuis il m'accompagnait dans mes pérégrinations artistiques. Tantôt sa gracieuse reliure brillait aux lueurs du soleil couchant; ses caractères fins se perdaient dans l'ombre du crépuscule. Tantôt, tout en marchant, je déclamais à haute voix les vers sonores, qui revenaient frapper mon oreille comme une musique harmonieuse. Souvent même je m'imposais la tâche d'apprendre par cœur, tout en continuant mon chemin, cinq ou six sonnets. Ce jour-là, je m'imprégnai tellement du style de Pétrarque que, rencontrant sur la route quelque brave paysanne au teint hâlé, je l'appelai *Madonna*.

Si le lecteur s'ennuie en lisant mon récit, qu'il songe que je m'ennuyais bien plus que lui encore, de Nepi à Ancône, car je fis tout le voyage enveloppé de brouillards qui, à chaque instant, se fondaient en eau. Les gouttes de pluie, fouettées par le vent, me baignaient le visage ; avec Pétrarque j'invoquais le soleil.

Almo Sol,
O Sol, ti prego e chiamo.

(O soleil de vie, je t'implore et je t'appelle !)

J'arrivai, toujours sous la pluie, à Spolète, la ville célèbre par l'héroïque résistance qu'elle opposa à Annibal et par ses truffes. Je me mis à la recherche des murailles cyclopéennes construites sur les rochers, de la citadelle, du temple de la Concorde, du temple de Jupiter, de celui de Mars, du palais de Théodoric, enfin de tous les monuments antiques.

J'admirai sur une place la *Madone* de Crivelli, à l'hôtel de ville un tableau de l'Espagnolet ; puis, après avoir jeté un coup d'œil aux mosaïques qui ornent la façade de la cathédrale, j'entrai pour visiter l'intérieur.

Un ange s'était sans doute détaché de la voûte pour s'asseoir dans une des stalles qui entourent l'abside. Cet ange lisait. Ses yeux restaient fixés sur son livre; ses cheveux blonds formaient autour de son beau visage une auréole étincelante; sa longue tunique d'un vif azur descendait en larges plis, cachant ses pieds et couvrant de son bord inférieur les gradins de bois. Ses mains étaient protégées par des gants de peau jaunâtre, très longs, fermés par une quantité de petits boutons d'argent et serrant jusqu'au coude les manches étroites de la tunique. Le dossier de la stalle, massif, solennel, en bois noir couvert de sculptures, encadrait admirablement l'apparition fantastique, qui se perdait presque dans l'ombre. Comme ce fantôme, cette femme ou cet ange ne s'apercevait pas de ma présence, j'ouvris mon album et en peu de traits j'esquissai son image. En regardant plus attentivement le livre qu'elle lisait, je reconnus que la reliure était rouge; puis, aiguisant mon regard, je pus découvrir qu'il y avait un nom écrit en lettres d'or sur le maroquin et qu'un signet jaune pendait le long du petit volume.

C'était, je l'aurais pu jurer, c'était mon Pétrarque.

— Madonna, dis-je (et cette *gentilissima* leva sur moi ses yeux célestes), je ne sais si je parle à une suave vision de mon cerveau ou à une aimable habitante de cette terre périssable. Quoi qu'il en soit, vous déplairait-il de vous rendre avec bienveillance à mon humble prière?

Ma contenance devait être empreinte d'un modeste embarras, car la belle créature ébaucha un sourire dans lequel s'unissait à une douceur naturelle une ombre de malice. Elle ne fit pas un mouvement et ne répondit pas. Je repris :

— *Donna cortese*, ouvrez, de grâce, ouvrez à la page 203 le livre que vous tenez à la main. (Elle chercha la page et la trouva bientôt.) Vous y verrez une date et deux grosses lignes tracées en rouge indiquant un vers.

Elle rougit légèrement; il sembla que ses cheveux devinssent d'or; elle comprit que le livre m'appartenait; elle étendit la main pour me le rendre avec un geste plein de froide dignité, mais dans lequel je crus deviner une sorte de regret.

— Non, dis-je, non. Ce livre ne doit pas sortir des mains d'une dame telle que vous. Le poète de l'amour a chanté vos yeux couleur du ciel, vos boucles de séraphin, les roses de vos joues, la sérénité de votre front, la dignité suave de votre aspect. Ce livre fut composé pour vous; il est à vous!

La dame fit le geste de se lever, et elle allait ouvrir ces lèvres dont je n'avais pas encore entendu sortir un mot, lorsque quelques personnes entrèrent dans le chœur. Je me retirai précipitamment de l'autre côté de la nef, et je sortis de l'église.

Je rêvai une partie de la nuit à cette apparition qui semblait une peinture du Pérugin. Comment se faisait-il que cette ravissante créature fût là, toute seule, assise dans la cathédrale? Comment surtout se faisait-il que mon livre perdu à Terni se trouvât entre ses mains? Je n'y comprenais rien.

Le matin suivant, j'étais, bien malgré moi, obligé de partir. Plus je m'éloignais de Spolète, plus l'aiguillon de la curiosité s'enfonçait vivement dans mon esprit. Je cherchais encore à comprendre cette énigme en arrivant à Foligno, où je passai la nuit; je repartis pour Macerata. Il ne me reste aucun souvenir de ces stations, et le lecteur ne s'en plaindra certes pas.

Je dois cependant consigner ici un incident qui me fit sortir de mon état de visionnaire. Nous étions partis de Foligno assez tard dans la journée; le ciel continuait son déluge. Le pays, enserré par les montagnes, devenait de plus en plus sauvage, et la route, traversée par de véritables torrents, encombrée de pierres que l'eau faisait rouler des pentes rapides des montagnes, était presque impraticable. Nous passâmes par Colfiorito, par Cinquemiglia. Le froid devenait piquant. Les chevaux marchaient au pas, traînant avec grande difficulté la lourde voiture; dans les montées nous descendions pour pousser voiture et chevaux. Le tonnerre retentissait, répété par les échos sonores; un vieux château ruiné semblait regarder d'un air maussade, du haut du rocher où il était perché, la fureur de la tempête. En approchant du triste pays de Serravalle, nous vîmes au milieu de la route un groupe de paysans qui s'évertuaient à porter de la terre, des planches, des troncs d'arbre, des fagots, afin de réparer provisoirement la route, rendue impraticable sur une vingtaine de mètres par le débordement d'un torrent qu'avait gonflé la pluie des derniers jours. Ces paysans allaient cesser leur besogne pour ne la reprendre qu'à l'aube bon gré, mal gré, il nous fallait donc passer la nuit à Serravalle.

Un heureux destin voulut que l'auberge de ce village fût située précisément à l'endroit où la route se trouvait coupée par le torrent. Notre voiture put donc la gagner. Mais l'hôte, qui était sur le pas de sa porte à nous regarder, nous annonça qu'il n'y avait plus de place chez lui ni pour hommes ni pour chevaux. Il nous invita néanmoins à entrer, ajoutant qu'il allait tâcher de faire de son mieux pour nous trouver un petit coin. Le hangar, qui servait de remise, regorgeait de véhicules de tout genre; dans l'étable transformée en écurie, les chevaux étaient entassés. Des gens de toute espèce, des bourgeois, des dames, des paysans, des vagabonds, même des pèlerins occupaient les chambres de l'auberge. Quant à moi, entrant dans la cuisine et voyant briller dans l'âtre une flambée étincelante comme un feu de joie, je me dis : *Per Bacco!* je dormirai dans cette cuisine.

Cette vaste pièce, basse de plafond, n'était éclairée que par les lueurs rouges et oscillantes qui s'échappaient de la cheminée et par un petit lumignon plongé dans

deux doigts d'huile que contenait un verre cassé Ce lumignon, ressemblant à un ver qui se tord, brûlait à l'intention d'une madone peinte dont le visage anguleux était entouré, comme d'une auréole, d'une guirlande de petits anges bouffis aux joues cramoisies, aux ailes vertes; il ajoutait sa pâle étincelle aux vives lueurs du foyer. Au plafond, formé de travées parallèles peintes en blanc, les ombres s'allongeaient de plus en plus à mesure qu'elles s'éloignaient du brasier fumant. Dans un angle se voyait un amas de caisses, de valises, de ballots, de sacs de voyage entassés pêle-mêle. Au centre de la cuisine étaient deux tables en bois blanc chargées de verres et d'assiettes, et contre les parois les plus larges se dressaient deux buffets aux gonds disjoints; quelques chaises, toutes dépaillées, complétaient l'ameublement de la cuisine de Serravalle.

L'endroit le plus confortable était sans nul doute l'âtre, assez large pour pouvoir y faire rôtir un bœuf tout entier, entouré de bancs sur lesquels auraient pu s'asseoir commodément une vingtaine de personnes. Neuf ou dix hommes d'assez mauvaise mine y étaient assis en effet, buvant, causant et se communiquant la contagion du bâillement.

« Je vous en conjure, filles de Jérusalem, ne réveillez pas celle que j'aime ! » Si cette réminiscence biblique se présenta à mon esprit dans la cuisine de Serravalle, c'est que sur trois coussins de soie cramoisie était mollement appuyée ma gracieuse apparition de la cathédrale de Spolète. Elle dormait; ses cheveux retombaient sur ses épaules en deux longues tresses d'or. Elle était vêtue de sa robe azurée, qui à la lueur de la flamme prenait des reflets d'un vert chatoyant. Un de ses longs gants gisait à terre et les boutons d'argent jetaient une étincelle brillante. Elle tenait dans sa main gauche le petit volume des *Poésies de Pétrarque*. Cette main me remit en mémoire une vision évanouie; je la reconnus immédiatement: c'était la main d'Otricoli. Tandis que je la regardais attentivement, plongé dans un océan de pensées, la belle dormeuse fit un léger mouvement qui laissa voir son pied chaussé d'un brodequin noir bordé d'un ruban de satin et orné de glands de soie cramoisie : c'était, à n'en pouvoir douter, le pied d'Otricoli. Mais pourquoi m'étais-je figuré que la dame d'Otricoli était brune? Peut-être parce que la main d'où tombait à Otricoli la monnaie m'avait fait songer à la Sulamite dont la main distillait la myrrhe; et la Sulamite dit : « Si je suis brune, c'est que le soleil m'a touchée. »

Mais, laissant de côté la poésie biblique, je fus soudain frappé de l'idée que ce pied et cette main entrevus à Otricoli étaient ceux de ma suave apparition de la cathédrale de Spolète.

La belle blonde s'éveilla avec un léger bâillement qui entr'ouvrait à peine ses lèvres roses. Elle laissa tomber à terre le petit volume de Pétrarque, et, tandis que je le lui rendais, elle me regarda avec des yeux encore perdus dans le rêve. Elle passa deux fois sa main sur son front comme pour chasser l'engourdissement du sommeil; puis elle me dit d'une voix dont le trouble me parut charmant : « C'est votre bien. » En même temps que le livre, j'avais ramassé le gant; je lui offris en silence l'un et l'autre; mais, lorsque avec un geste plein de grâce elle repoussa mon petit volume et voulut reprendre son gant, j'ouvris mon livre et j'y trouvai ce vers, que je lui montrai :

Candido, leggiadretto e caro guanto!

(Blanc, léger et cher gant!)

Et j'ajoutai :

— Faisons un échange.

Sa beauté, qui m'avait paru un peu sévère quand elle avait repoussé mon petit livre, reprit son aspect gracieux.

— Eh bien, oui, répondit-elle en souriant.

Elle reprit mon Pétrarque et m'abandonna son gant.

A partir de ce moment nous devenions amis.

La confiance appelle la confiance. Je désirais qu'elle m'expliquât certains mystères, elle était curieuse de savoir ce qui m'était advenu. Quand nous eûmes terminé chacun notre récit, les choses nous parurent fort simples; tout s'expliqua le plus clairement du monde. La signora était partie de Rome un jour après moi; elle avait passé la nuit à Civita-Castellana, elle s'était arrêtée deux heures à Otricoli; puis, le lendemain, à Terni, elle avait trouvé sur un banc, à l'entrée du verger (je me rappelai m'y être assis), mon petit volume de poésies de Pétrarque (que j'avais cherché partout, sauf sur ce banc, la veille, avant de partir). La signora avait emporté par mégarde ce petit livre qu'elle retrouva dans sa poche; pendant le voyage, elle l'en tirait à chaque instant pour le lire. A Spolète, où elle était arrivée de bonne heure, s'ennuyant dans l'auberge et peu curieuse de visiter les ruines et les monuments, elle s'était fait conduire à la cathédrale; là, après avoir admiré les fresques de Fra Filippo, elle s'était assise dans l'abside où je l'avais vue. Elle éprouvait bien quelque confusion d'avoir permis à un homme qu'elle ne connaissait pas de lui faire un présent, et de si étrange façon; elle eût désiré revoir cet étranger et, elle l'avouait, cet incident tenait dans sa mémoire un peu plus de place qu'il n'aurait fallu. Elle s'était arrêtée la veille à Foligno, et, le soir, par la même raison que moi, elle avait dû chercher un abri dans cette misérable auberge. Toutes les chambres étaient occupées, et elle, un peu frileuse, se réchauffait près du feu. Le reste, le lecteur le sait tout comme moi; il ne peut d'ailleurs trouver étonnant que deux voitures s'arrêtent dans les mêmes villes et dans les mêmes hôtelleries, car les étapes des *vetturini* de tout genre sont presque toujours les mêmes, et dans les villages de la

Romagne il n'y a jamais qu'une auberge (quand il y en a une!) qui soit convenable. Si je n'avais pas rencontré la comtesse depuis Otricoli, c'est qu'elle se retirait immédiatement dans l'appartement le plus convenable avec son mari; quant à la majestueuse calèche, elle se trouvait tout de suite remisée dès qu'on arrivait à un gîte.

Minuit n'était pas encore sonné (je dis ceci pour employer une phrase toute faite, car dans tout le village de Serravalle ne se trouvait aucune horloge en état de sonner), que je connaissais déjà par l'aimable voyageuse tous les détails de son existence. Elle était Romaine, et, comme je m'étonnais qu'elle ressemblât aux ondines du Rhin et aux blondes filles de la Vistule plutôt qu'aux femmes au teint bruni des bords du Tibre, elle m'expliqua qu'un peu de sang du Nord coulait dans ses veines. Elle avait épousé un comte du pays d'Ancône, d'une des familles les plus anciennes des Marches; elle retournait à Ancône, qu'elle habitait en hiver; le printemps, elle le passait dans sa villa, l'été aux bains de mer ou à Paris; elle allait très souvent à Rome. De son mari elle parlait, comme toute femme bien élevée, en termes fort respectueux; mais à travers cette réserve je devinai par quelques phrases jetées par ci par là que le comte ne devait pas être un homme des plus agréables. Il avait des manies bizarres, entre autres de laisser, quel que fût le temps, les fenêtres ouvertes durant la nuit, de se lever dès l'aurore pour fortifier ses nerfs par une promenade matinale, et aussi de prendre note, non seulement de toutes ses dépenses, mais de l'heure et de la minute précises de tous les événements grands ou petits qui le concernaient. Cette dernière manie me charma : elle allait m'offrir un moyen de convaincre la comtesse de la vérité de ce que je venais de lui raconter. Elle ne voulait pas y ajouter foi. Elle m'avait demandé ce que signifiaient ces deux barres rouges encadrant le vers de Pétrarque et la date et l'heure qui étaient inscrites au-dessous. Je le lui confessai avec un peu de sentimentalité; mais elle s'obstinait à ne pas me croire et paraissait trouver une satisfaction ineffable à me contredire.

Tout à coup le comte, enveloppé dans un manteau dont le collet lui montait jusqu'aux oreilles, entra dans la cuisine. Il venait de dormir dans sa voiture avec les fenêtres ouvertes, et le vent, qui continuait à faire rage, l'avait complètement gelé et enrhumé. Il s'assit au coin du feu. Lorsqu'il me parut un peu réchauffé, je lui fis deux profonds saluts et je lui présentai ma carte en lui disant, après un exorde très convenable, que j'étais parti d'Otricoli à la même heure que sa voiture et que je désirais savoir de lui, s'il pouvait me la dire, l'heure précise à laquelle mon départ avait eu lieu. J'ajoutai que de cette circonstance dépendait l'issue d'une affaire très importante pour moi.

Le comte, sans me laisser finir, ouvrit son volumineux portefeuille et répondit avec la plus grande bienveillance : « Tel jour, telle heure, telle minute. » Je jetai un regard triomphant à la signora, qui avait devant elle le petit livre ouvert à la page 203 : « Cinq minutes de différence seulement! » m'écriai-je. Et la signora posa le livre sur la table avec un sourire mystérieux.

Peu après, le comte s'endormit, et bientôt son ronflement fit chorus avec celui des autres dormeurs.

Pendant ce temps la conversation avec la charmante blonde ne tarissait pas. Nous étions entrés dans le doux domaine de la poésie, j'entends de la poésie de Pétrarque, pour lequel la sympathie de la lectrice s'augmentait jusqu'à la passion. « C'est l'idéal de la grâce sur la terre; c'est à faire rêver toutes les imaginations des femmes! Quelle sublime nature de poète! C'est la poésie même! » etc.

Nous causâmes longtemps sur ce sujet où je cherchai peut-être trop à montrer toute mon érudition quelque peu pédantesque. Soudain, en dépit de tous mes efforts d'éloquence, une pause eut lieu dans notre conversation. Le silence est fatal. Je ne sais comment cela se fit, mais le sommeil, qui s'était posé depuis longtemps sur la tête des dormeurs de la cuisine, secoua tout à coup son sceptre de pavots sur le front de la signora et même sur le mien. Elle prit une résolution suprême : elle se leva et, glissant comme une sylphide à travers la chambre, elle se dirigea vers une des fenêtres. Je la suivais. Elle ouvrit; un air vif s'échappa des croisées; Morphée s'enfuit. Mais le vent avait éteint le lumignon qui brûlait devant l'image de la Madone. Le feu se consumait lentement dans le vaste foyer; de temps à autre il envoyait une lueur, une étincelle, une paillette; puis il se réduisit en un amas de tisons embrasés qui bientôt ne furent plus que des cendres rouges.

A la clarté vacillante qui s'échappait de l'âtre, j'allai chercher sur le dressoir deux chandeliers d'étain que je plaçai symétriquement sur une table de bois blanc. Alors la *gentilissima* me pria de lui montrer mon album.

Elle feuilletait les pages, tantôt avec rapidité, tantôt avec lenteur lorsque les objets représentés parlaient à son imagination ou éveillaient un écho dans sa mémoire. Elle laissait alors tomber ou un soupir ou une remarque plaisante, et nous nous égarions dans les mille sentiers de la causerie. Arrivée à l'esquisse légère que j'avais tracée d'elle, elle y parut trouver quelque charme et je l'entendis murmurer : « On croirait une figure du Pérugin! »

Les pâles rayons de l'aurore commençaient à éclairer de leur vague et froide lueur la vaste pièce. Les objets semblaient encore sans couleur. Tout était si triste, si vulgaire, si glacé, que je me sentis saisi tout à coup d'une profonde mélancolie. Peut-être la signora éprouvait-elle la même impression; car, jetant sur sa tête un

pan de son châle qu'elle noua en forme de mantille, elle prit mon bras et me dit :

— Allons voir lever l'aurore !

Aurore maussade ! Le vent avait cessé ; le ciel ne déversait plus un déluge sur la terre ; mais la pluie tombait encore, une pluie fine, monotone, ridant à peine la surface des flaques d'eau sur le chemin défoncé. Nous nous plaçâmes sur le seuil de la porte entre-bâillée. Un torrent semblait s'être répandu, et, au milieu de toute cette eau, les roues d'un moulin pittoresque restaient inertes comme prises de torpeur. La nature ne se réveillait pas ; elle était engourdie. Enfin, arrivèrent un à un des paysans de l'autre côté de la montagne ; puis des groupes de travailleurs se remirent à réparer la route ; comme la veille, on aurait dit des ombres aux mouvements silencieux. Les deux lanternes placées pendant la nuit, pour indiquer aux voyageurs que la route était coupée, jetaient dans le crépuscule quelque pâle étincelle. Elles s'éteignirent d'elles-mêmes quand une éblouissante lueur, subite comme un éclair, sembla nous annoncer le triomphe du soleil contre les nuages. Mais ce triomphe ne dura qu'une minute ; la victoire définitive resta aux nuages, qui enveloppèrent comme d'un linceul l'astre du jour, cet astre si brillant le matin où j'étais sorti avec mon léger bagage de la Porta del Popolo !

Les gens de l'hôtellerie commençaient à se réveiller. Les bruits de pas, les voix criardes, le piaffement des chevaux, le grincement des roues des voitures tirées des remises par les cochers, l'aboiement des chiens, le chant des coqs rompaient enfin le mystérieux silence de l'aube et nous arrachèrent, la signora et moi, à nos platoniques contemplations. Tout devint bruit et lumière. L'un criait contre l'hôtelier, l'autre contre les cochers ; là on jurait, ici on chantait. Et comme la route, tant bien que mal, était remise en état, une voiture partit, puis une autre, puis une troisième.

Le tour de la grande calèche arriva. La comtesse s'y élança après m'avoir serré la main, et le comte la suivit avec son indolence accoutumée. La voiture s'ébranlait lorsque le comte, qui avait pris son portefeuille et son crayon, regarda à sa montre. Il avait oublié de la monter ! Il demanda l'heure à sa femme ; il me la demanda : nos montres étaient d'accord.

IV.

Je m'étais promis de garder le secret sur quelques mots que me dit la blonde voyageuse dans la nuit de Serravalle ; mais, après mûre réflexion, je crois indispensable de le divulguer pour qu'on ne taxe pas mon récit d'invraisemblance. Je suis bien aise d'ailleurs que le lecteur sache qu'au moment où nous étions tous deux, la signora et moi, debout sur le seuil de la porte, contemplant le lever de l'aurore, je sollicitai ardemment de l'aimable comtesse une minute d'entretien à Ancône. Elle réfléchit un peu ; puis, avec un accent plein de candeur, elle me répondit un *oui* charmant ! Je devais, quatre jours plus tard, à onze heures du soir, me trouver à une villa dont elle me décrivit en détail la topographie ; j'entrerais dans le parc, qui s'étendait derrière la villa, par l'ouverture d'une haie ; je gagnerais de là une galerie qui aboutissait à un petit temple au milieu duquel s'élevait la statue de l'Innocence, symbole du sentiment qui régnait dans nos cœurs. Nous nous étions alors serré la main, comme pour sceller notre rendez-vous.

Pendant les deux premiers jours que je passerais à Ancône, je ne devais pas chercher à voir la comtesse, quoiqu'elle dût s'y arrêter avant de se rendre à sa villa. A quoi bon dépeindre l'interminable longueur de ces quarante-huit heures ? Pour calmer mon impatience, je fatiguais mes jambes sur les pentes des montagnes et mes bras sur les rames des bateaux. Par bonheur la pluie avait cessé. Dans la journée, le soleil resplendissait ; pendant la nuit brillaient les étoiles.

Le jour convenu, au coucher du soleil je sortis de la ville. Quel calme autour de moi ! Une brise légère ridait à peine la surface de la mer, peuplée de blanches voiles. Les feuilles nouvelles des arbres se balançaient doucement ; les fleurs inclinaient leur tête, et dans le ciel d'azur erraient lentement quelques nuages argentés. La route s'éloignait parfois du rivage ; parfois elle s'en rapprochait comme pour recevoir un baiser des flots ; parfois elle montait comme si elle eût voulu grimper sur le dos des montagnes. Quel calme autour de moi ! mais non pas au dedans de moi. Je regardais ma montre, maudissant la lenteur du temps. Trois heures et demie me séparaient encore du moment du rendez-vous, et trente minutes me suffisaient pour atteindre la villa !

Je m'assis sur une pierre à une centaine de pas de la grande route, et je me livrai à la contemplation de la voûte céleste, où peu à peu s'allumaient les étoiles. A quoi je pensais, je ne saurais le dire. Une bande de pèlerins se rendant à Notre-Dame-de-Lorette passa. Elle était composée d'hommes, de femmes, d'enfants, d'estropiés, de bossus, de paralytiques traînés en voiture, de deux ou trois prêtres, d'un fourgon de provision et de la petite carriole de la vivandière. Le chant des cantiques se mêlait au babillage des femmes, au cri aigu des singes et parfois à la trompette des saltimbanques.

Vers neuf heures passa un grand nombre de voitures venant de la ville. Je ne cherchai même pas à savoir pourquoi cette affluence de voitures élégantes sur cette route ; je continuais à regarder le ciel.

A dix heures je me dirigeai vers la villa. Dans la vaste cour qui précédait l'habitation une trentaine de carrosses stationnaient ; les chevaux piaffaient ; les cochers et les valets bavardaient entre eux. La villa, illuminée

au dehors par des lampions et au dedans par des lustres et des candélabres, étincelait de feux. Je me sentis le cœur serré : je ne savais plus que penser. Après avoir étudié la physionomie d'une vingtaine de laquais, je m'approchai d'un petit vieux qui avait l'air un peu niais, et je lui demandai le motif de cette fête si brillante. C'était, me dit-il, pour fêter le retour de la comtesse. Et il me tourna le dos.

Mais alors je ne verrais pas la comtesse ! Elle ne se souvenait donc plus, ou elle ne voulait plus se souvenir de la promesse faite quatre jours auparavant? Peut-être toutefois avait-elle l'intention de venir au rendez-vous; mais comment le pourrait-elle? Quel moyen de s'échapper, ne fût-ce qu'une minute, des salons de réception? Je n'en suivis pas moins les indications précises qu'elle m'avait données, et qui étaient gravées dans ma mémoire; je me jetai à travers champs; puis, tournant à droite, je côtoyai un fossé; ensuite je pris à gauche jusqu'à une haie qui entourait le parc; arrivé à un endroit où cette haie, s'abaissant et s'entr'ouvrant, me livrait un passage facile, je pénétrai dans les jardins. Les grands salons donnaient de ce côté par les fenêtres du fond. Les persiennes tombaient très bas; mais on pouvait, à travers les lattes, distinguer l'intérieur. La salle du milieu reposait sur des colonnes corinthiennes; les panneaux étaient couverts de glaces. Au plafond, des arabesques d'or se détachaient sur un fond azuré. Les rideaux de satin violet et les meubles de velours jaune s'harmonisaient médiocrement.

Montaigne aurait eu grand'raison de dire ce soir-là : « Les fames sont ici communément beles. » De toutes les femmes qui remplissaient ce riche salon, aucune ne me parut laide. Le type féminin à Ancône est singulier; il tient un peu de la solide beauté des Romaines et de la grâce nonchalante des Vénitiennes. Ma blonde de Serravalle, avec ses cheveux d'or, son doux visage et ses épaules de la blancheur des lis, surpassait toutes les autres. Elle était entourée d'un groupe d'hommes, tous vêtus de noir; elle souriait, causait, puis se levait pour parler aux dames et changeait continuellement de place. La gaicté sereine de ses regards ne laissait paraître aucune préoccupation; tout en causant, elle jouait de l'éventail qu'elle tenait à la main.

Je me sentais ridicule à mes propres yeux. Je vis le comte se lever et se diriger vers un autre salon où il ouvrit une fenêtre.

Des massifs d'arbres me cachaient; je restai d'abord ferme à mon poste; mais enfin je me décidai à sortir de cette stupide et périlleuse situation et m'éloignai à pas légers et rapides. Au bout d'une galerie je rencontrai le temple de l'Innocence. Deux minutes après, je vis entrer un fantôme blanc, divin. C'était la comtesse!... Nous n'échangeâmes que peu de paroles. Elle me pria de partir immédiatement et de ne jamais chercher à la revoir.

Ses jolis pieds étaient chaussés de souliers de satin blanc. Je la suppliai de me permettre de déposer un chaste baiser sur la pointe de son pied droit. Elle sourit, y consentit; puis, se levant rapidement, elle me tendit sa main nue à baiser et elle disparut. Mon vœu était accompli :

Baciale 'l piede e la man bella e bianca.

Le fait est que je restai abasourdi, tant l'apparition de cette *donna gentile* fut subite, sa présence un éclair, et notre dialogue rapide !

Je regardai la statue qui s'élevait au milieu du petit temple. Un rayon argenté, tombant de la lanterne suspendue à la coupole, illuminait sa tête. Il me semblait que ce visage d'une extrême blancheur et qui me regardait si paisiblement me disait : « Je suis contente de toi ! »

J'avais alors dix-neuf ans.

CAMILLO BOÏTO.

(Traduit de l'italien par E. DE VILLERS.)

AFFAIRES MARITIMES

La division du travail appliquée à la marine.

Monsieur le directeur,

Les intéressantes études sur la marine que M. Gabriel Charmes a fait paraître dans la *Revue politique et littéraire* ont eu un grand retentissement et ont provoqué dans le monde maritime une polémique qui est aujourd'hui plus ardente que jamais. Toutefois il nous semble que la discussion s'est un peu égarée et que les critiques adressées à l'auteur de *la Marine de guerre* (1) ont beaucoup trop porté sur des détails secondaires, sans que l'ensemble de l'œuvre fût sérieusement attaqué,

I.

M. Gabriel Charmes a d'abord demandé la « spécialisation » des bateaux, c'est-à-dire la création de types spéciaux construits pour l'utilisation maxima d'une arme unique — canon ou torpille. Il s'est ensuite attaché à démontrer que la puissance offensive et défensive de ces bâtiments pouvait être obtenue par la vitesse, le nombre ou les petites dimensions. Il a protesté contre la tradition qui consiste à placer sur un seul et même bateau tous les moyens possibles d'attaque et de défense, tradition qui nous a insensiblement conduits à la construction de navires géants, très coûteux, plus ou moins cuirassés, sans vitesse, et qui, en raison du

(1) Voy. la *Revue* des 6 et 13 septembre 1884.

double rôle qu'ils ont à remplir, ne peuvent pas réunir de bonnes conditions d'attaque et de défense. On sacrifie, chez les uns, la puissance offensive pour obtenir une plus grande puissance défensive; l'inverse a lieu pour les autres. Dans tous les cas, ce développement de forces réunies ne peut être obtenu qu'au détriment de la vitesse, qui est, comme le dit très justement M. Charmes, la première qualité d'un bâtiment.

La division du travail, d'où découle la spécialisation des bâtiments de guerre; leur invulnérabilité relative, assurée par le nombre, la vitesse et les petites dimensions : voilà ce que demande l'éminent publiciste. Pour rendre ses idées plus saisissantes, il a indiqué les conditions approximatives que devaient remplir les bâtiments destinés, selon lui, à constituer la flotte de l'avenir.

Le type du bateau-torpilleur étant trouvé — il aura environ, chez nous, une longueur de 40 mètres et un déplacement de 75 tonneaux avec des qualités suffisantes de vitesse et d'invisibilité, — il restait à déterminer ce que pourrait bien être le navire-canon.

M. Gabriel Charmes estime que l'empire de la mer n'est plus qu'un mot vide de sens, que les rencontres d'escadres n'ont plus de raison d'être, qu'une flotte ennemie ne doit être attaquée que si l'on est certain du succès; que, dans le cas contraire, le premier devoir d'un chef est de se dérober par la fuite — ce qu'il ne pourra faire qu'à condition d'avoir la supériorité de la vitesse; — que le but principal de la guerre maritime doit être la destruction de la richesse de l'ennemi, c'est-à-dire la guerre de course et le bombardement des ports ouverts. Dans une rencontre entre une escadre de gros bâtiments plus ou moins cuirassés et une flottille légère composée en grande partie de torpilleurs, ces derniers doivent toujours assurer le succès final, car, en dehors de leur arme, qui est toujours mortelle lorsqu'elle atteint le but, ils possèdent l'avantage de la vitesse, du nombre et des petites dimensions. Pour la guerre de course, pour le bombardement d'un port sans défense, on n'a plus besoin de ces canons-monstres destinés à percer des cuirasses, et il suffira de pouvoir établir un canon de moyen calibre sur un bâtiment aussi rapide et aussi petit que possible. De là est venue l'idée d'une canonnière portant deux canons de 14 centimètres.

Cette canonnière aura-t-elle un déplacement de 300 ou de 400 tonneaux? Peu nous importe. Votre éminent collaborateur n'a pas voulu faire œuvre d'ingénieur, et les critiques que l'on adresse à la canonnière dont il a demandé la création n'ôtent rien au mérite de l'idée exprimée. Que les constructeurs se pénètrent bien des conditions du problème posé, et nous serions bien étonné si le type de cette canonnière, dont les dimensions, telles que les a établies par comparaison M. Gabriel Charmes, paraissent aujourd'hui trop restreintes, n'était pas adopté sous peu.

Ne pourrait-on s'occuper aussi de la spécialisation du personnel maritime? Cette spécialisation existe en partie, mais elle n'est plus suffisante. Depuis plusieurs années une arme nouvelle, la torpille, a fait son apparition; mais, avec l'insouciance qui nous caractérise, nous avons supposé que nous pourrions nous *débrouiller* avec le personnel déjà existant. L'École des défenses sous-marines créée à Boyardville est un leurre : on s'y occupe de la torpille du temps des Ptolémées, et on suppose que, du moment où quelques officiers et matelots pris au hasard ont passé par cette école, la marine possède le personnel nécessaire pour la manœuvre, l'entretien et le réglage d'un engin aussi délicat que la torpille automobile. De l'usage des canons date la création d'un corps spécial, les canonniers : la torpille est une arme appelée à jouer, dans les guerres futures, un rôle au moins aussi important que le canon; de plus, c'est une arme nouvelle, destinée à recevoir tous les jours des perfectionnements nombreux. Et pourtant, le croirait-on? nous sommes encore la seule grande puissance qui ne possède pas une usine de construction de torpilles automobiles; nous restons toujours les tributaires de l'ingénieur-inventeur, M. Whitehead, et l'on se contente de discuter au ministère des questions d'attributions entre les ingénieurs et les officiers de vaisseau dans la direction de ce service des torpilles qui est tout entier à créer. La prétention des ingénieurs à s'occuper des torpilles n'est guère plus justifiée que s'ils voulaient s'occuper du service de l'artillerie. Laissons à chacun une part dans le travail général; revenons au sage principe de la division du travail. Créons pour l'arme nouvelle un corps nouveau, tout spécial, le corps des *torpilleurs*, qui devra être constitué, au point de vue des attributions et du service, de la même manière que le corps de l'artillerie de la marine. La création de ce corps est urgente, car nous n'avons, à cette heure, ni personnel ni matériel de torpilles; ou, du moins, ce qui en existe ne peut compter qu'au point de vue du nombre, mais non de la qualité.

On peut, dès aujourd'hui, en former le noyau avec les quelques ingénieurs, mécaniciens, officiers de vaisseau et ouvriers d'arsenaux qui ont fait un certain apprentissage du service des torpilles. Il faut, en outre, établir une direction des torpilles au ministère de la marine. Dans ce service, il n'existe actuellement ni unité, ni direction, ni responsabilité. Nous ajouterons même qu'on n'y trouve pas d'hommes suffisamment exercés, car au bout d'un certain temps ceux qui le sont disparaissent; les mécaniciens et officiers de vaisseau pour suivre leur tour d'embarquement, les ingénieurs pour diriger un service différent.

II.

La loi de la division du travail pourrait également s'appliquer, d'une façon utile et économique, à cet ensemble de services qu'on nomme, dans la marine, la direction du matériel. Cette direction est aujourd'hui tout entière dans les mains des ingénieurs. Or ceux-ci reconnaissent eux-mêmes qu'ils ont trop de besogne, trop de paperasses, que leur temps est trop souvent absorbé par des travaux d'ordre inférieur, qu'ils peuvent à peine étudier les plans de cons-

truction qui leur sont demandés. Déjà, quel que soit leur désir de bien faire, ils sont souvent obligés d'abandonner aux maîtres des arsenaux un grand nombre de travaux partiels dont la conception et l'exécution n'exigent pas, du reste, la somme de savoir et de connaissances que le corps des ingénieurs possède à un degré si remarquable.

Courir les ateliers, y exercer une active surveillance, faire exécuter de simples plans d'aménagement, des réparations de peu d'importance, modérer le gaspillage des matières premières, tout cela n'est pas l'affaire de nos ingénieurs, de ceux qui, après le *Napoléon,* ont construit la *Gloire,* et dont les travaux actuels peuvent soutenir la comparaison avec ceux de tous les constructeurs étrangers. De plus, quand il s'agit de travaux à exécuter sur les bâtiments armés, les ingénieurs proposent presque toujours des solutions opposées à celles que demandent les officiers de vaisseau : il s'établit une lutte constante entre l'expérience des uns et la science des autres. De nombreux tiraillements se produisent; le bien général en souffre. Nous sommes absolument de l'avis de M. Gougeard, qui soutient qu'il faut laisser l'usine de construction dans les mains des ingénieurs. Mais les réparations courantes, qui ne nécessitent ni désarmement complet du bâtiment ni la refonte de ses parties vitales ni sa non-activité pendant un temps relativement long, les opérations d'aménagement et d'arrimage devraient être confiées à des chefs d'atelier sous la direction des officiers de vaisseau. Ainsi le travail, dans nos arsenaux, serait utilement divisé.

Toutes ces réformes seraient faciles à opérer, et il en résulterait une grande économie. Nous avons établi, en France, dans nos cinq ports militaires, non la *division,* mais la *dispersion* du travail. Au lieu de centraliser la construction des bâtiments semblables dans un même port, nous sommes obligés, pour donner une besogne proportionnelle à nos cinq arsenaux, de faire construire, par exemple, un cuirassé dans un port et un cuirassé identique dans un autre. Plans, gabarits, montage de pièces, travail des machines, cales de construction, surveillance, tout cela revient plus cher. Nous ne possédons qu'un atelier de construction de machines marines, à Indret : qu'on s'avise de créer ailleurs un atelier semblable, et le prix de revient de ces machines s'élèvera sensiblement.

D'un autre côté, il paraît bien difficile de supprimer un ou deux ports militaires, ainsi qu'on l'a souvent proposé. L'inutilité de quelques-uns d'entre eux a été démontrée; mais on a toujours reculé devant une mesure qui porterait un préjudice considérable à certaines régions. C'est là, paraît-il, un obstacle infranchissable. Eh bien, puisque la marine doit vivre avec ses cinq ports militaires, cherchons à tirer le meilleur parti possible de chacun d'eux.

La *Nouvelle Revue* a publié jadis, sous la signature d'un « officier de marine », un travail très remarquable sur nos arsenaux et nos côtes de l'Océan; l'amiral Aube, dont la haute compétence n'est plus aujourd'hui discutée, a analysé, dans la *Revue des Deux Mondes,* les conditions de fonctionnement de nos ports. Nous inspirant des idées contenues dans ces études, nous croyons ne pas nous exposer à trop de contradictions en exprimant les opinions suivantes :

Le port de Cherbourg ne doit pas être un port de construction, car sa situation défensive est nulle; toute sa valeur réside dans sa position offensive, due à une rade créée à grands frais.

Le port de Lorient ne peut pas être un port d'armement, car il ne possède pas de rade; il ne peut pas être non plus un port de refuge ni un port de rassemblement d'escadres : l'échouage de la *Dévastation* a prouvé suffisamment les dangers auxquels les gros vaisseaux sont exposés dans ce port qui est, pour nous, un bien lourd héritage légué par la Compagnie des Indes.

Le port de Rochefort, tel qu'il existe, ne peut être ni un port de refuge ni un port d'armement, car il ne communique avec la mer que par un chenal absolument insuffisant. En revanche, par sa situation admirablement défensive, il paraît tout indiqué pour être un centre de construction.

Les ports de Brest et de Toulon réunissent approximativement les conditions requises pour pouvoir être utilisés soit comme ports d'armement et de refuge, soit comme ports de construction. Ports d'armement et de refuge à cause de leurs rades; ports de construction, si l'on veut, par suite de leur position défensive, qui cependant n'est pas inattaquable; mais nous n'avons pas mieux pour le moment.

Ces cinq ports militaires sont actuellement, tout à la fois, des ports d'armement et des ports de construction. Nous avons fait ressortir plus haut l'inconvénient des constructions trop disséminées; nous avons, de plus, indiqué qu'au point de vue de la rapidité et de l'économie, les travaux des arsenaux gagneraient à être répartis en deux classes : les travaux de construction, sous la direction absolue des ingénieurs de la marine, et les travaux de réparation, confiés aux anciens chefs d'atelier des usines de construction. Cette division de travail aura tout son effet utile si nous l'appliquons également à nos ports et si nous les divisons, eux aussi, en deux catégories : les ports de construction et les ports d'armement.

Dans les ports de *construction,* que nous appellerions volontiers des *usines,* les ingénieurs n'auraient d'autre contrôle que le contrôle administratif. Ils construiraient nos bâtiments de guerre d'après les plans approuvés par le ministre, et la responsabilité de ces constructions, qui n'est aujourd'hui qu'un vain mot, pourrait exister. En dehors des constructions neuves, les *usines* seraient chargées de la réparation des bâtiments ayant à subir une refonte plus ou moins complète et ne pouvant, par suite, être mobilisés.

Notre flotte réellement mobilisable serait concentrée dans les ports d'*armement.* Elle comprendrait tous les bâtiments qui sont aujourd'hui classés dans les diverses catégories de la réserve, qui doivent être toujours prêts à armer, et qu n'ont besoin, soit au retour d'une campagne, soit à la suite d'un trop long séjour dans le port, que de réparations ou modifications légères dans leur carène, leur machine ou leur appareil militaire. Les préfets maritimes et, sous leurs ordres, les majors de la flotte et commandants de la réserve auraient toute la responsabilité du matériel de guerre qu

leur serait confié. Les ateliers de réparation, dirigés par des maîtres provenant des usines de construction et par quelques-uns de nos mécaniciens de la marine, pourvoiraient à l'entretien et à la mise en état de tout ce matériel.

Le port de Toulon, qui est notre seul port dans la Méditerranée, serait à la fois un port d'armement et un port de construction. La division des services y serait d'autant plus facile qu'elle y existe déjà matériellement, l'arsenal de construction étant complètement distinct de l'arsenal proprement dit.

Les ports de Brest et de Cherbourg seraient uniquement des ports d'*armement*. Cette mesure aurait bien pour effet de diminuer en partie la population ouvrière de ces ports; mais leur population flottante serait, en revanche, sensiblement augmentée.

Les ports de Rochefort et de Lorient seraient transformés en *usines de construction*, ce qui leur enlèverait, il est vrai, leur population militaire; mais le dommage en résultant serait compensé, et au delà, par l'accroissement du nombre des ouvriers.

La loi de la division du travail serait ainsi observée dans la mesure du possible, et le budget de la marine, divisé en chapitres distincts — constructions et réparations, — qui correspondraient à des services absolument séparés, présenterait peut-être un peu plus de clarté.

Agréez, etc.

O***.

CHOSES ET AUTRES

Une évasion de Lambèse

Le récit est court: il tient dans une brochure de 125 pages (1); et je n'ai qu'une crainte, c'est que le compte rendu que je vais essayer d'en donner ne paraisse plus long au lecteur que l'ouvrage lui-même. A coup sûr, il sera moins intéressant.

Le 8 septembre 1855, un pauvre garçon nommé Bellemare, quelque peu fou, ayant tiré sur la voiture des dames d'honneur de l'impératrice deux coups de pistolet inoffensifs, le gouvernement de Napoléon III jugea à propos de faire arrêter M. Ranc et de le condamner sans jugement à la déportation. On le mit en prison; on le mena en voiture cellulaire jusqu'à Marseille, où on l'embarqua pour Lambèse, son lieu d'internement. Je dis Lambèse, parce que M. Ranc ne veut pas qu'on dise Lambessa. On peut lui faire cette petite concession d'orthographe: il l'a bien gagnée.

Comment il fut arrêté, comment il fit son voyage d'exil et en quelle compagnie, ce qui lui advint à Lambèse, comment il y vécut et comment il s'en évada, voilà en quelques mots le résumé de ce petit livre enlevé à la pointe de la plume avec une sobriété de détails, un oubli du *moi*, un emportement dans la narration dont on trouverait de rares exemples dans notre littérature.

Voulez-vous supposer qu'un bourgeois de Paris prenne le bateau-mouche à Bercy pour le pont de Suresnes et qu'il lui arrive quelques mésaventures, comme qui dirait un accident à la machine, une relâche au Bas-Meudon, une omelette brûlée ou une matelote manquée; puis un retour, le soir, agrémenté de quelques scènes de galanterie un peu risquées ou de quelques rixes d'ivrognes; et voulez-vous supposer encore que ce Parisien, homme d'esprit, donne aux journaux une esquisse de son trajet: je le mets au défi d'égaler en bonne humeur cet autre Parisien, ce condamné, ce proscrit, dans le récit qu'il nous fait de ce terrible voyage de France en Algérie où il est mêlé à des argousins et des forçats, où il roule de bagne en bagne, rongé par la vermine, les fers aux mains et aux pieds, où il subit toutes les avanies de ses gardes-chiourmes, toutes les impressions pénibles d'une honteuse promiscuité, tout ce qui peut offenser non la délicatesse physique (ce républicain avait déjà connu la prison), mais le sens moral, si affiné, si douloureusement susceptible chez un homme de cœur.

J'ouvre ici une parenthèse, comme on dit à la Chambre. Je pense à Silvio Pellico, qui attendrit bien mal à propos ma jeunesse, et quand me revient à l'esprit le souvenir de ce martyr pleurard je bénis la sainte Providence qui nous a épargné de semblables lamentations et qui nous a donné la sérénité calme et presque joyeuse des récits de Delescluze et de Ranc.

Je voudrais par des citations donner le ton de l'*Évasion de Lambèse;* mais il faudrait tout citer et le choix est difficile.

« Je vais certainement être arrêté cette nuit. » Ainsi commence le livre; et telle était, le soir en se couchant, et le matin en se levant, la pensée première de tous les républicains d'action dans les dix premières années qui suivirent le coup d'État.

Suspects pour leurs relations les plus innocentes, suspects pour leurs paroles, pour leur silence même, surveillés, traqués par la police, exilés pour ainsi dire à l'intérieur, ils expiaient par les visites domiciliaires, par la prison, par la transportation, non seulement leurs opinions politiques, mais la crainte qu'ils inspiraient au pouvoir; en sorte qu'il n'était pas de conspiration de café, pas de complot inventé par les mouchards, pas de tumulte dans un théâtre, pas de rassemblements, même fortuits, dans la rue, pas de cris séditieux, qui ne fussent un prétexte pour les frapper dans leur fortune et dans leur liberté.

M. Ranc connaissait à peine, comme ancien camarade de prison, le jeune Bellemare; mais il fut évident

(1) *Une évasion de Lambèse*, par M. Ranc. — Marpon et Flammarion.

pour Napoléon III et pour ses sbires que si ledit Bellemare avait joué d'un pistolet, c'était M. Ranc qui l'avait chargé.

C'est pourquoi on l'arrêta et on le mit au Dépôt.

« Je me jette, dit l'auteur, sur un lit dont on venait de chasser un pauvre diable arrêté de la veille, et je m'endors de ce sommeil, à la fois profond et agité, que connaissent tous ceux qui ont dormi sous la geôle, un sommeil qui ne repose pas, le premier sommeil de l'homme arrêté. »

M. Ranc n'est pas de l'école descriptive; il n'est ni romantique ni surtout naturaliste, et s'en vante à bon droit; mais il nous laisse, sur les pistoles du Dépôt, deux pages, pas une de plus, dont les paysagistes de l'ordure n'égaleront jamais l'affreuse réalité.

Le voilà conduit à la Roquette et obligé de prendre la toilette des forçats : « la chemise qui se tient debout toute seule, le pantalon gris, la veste grise, et pas de cravate, crainte de suicide. »

Le voilà, dis-je, forçat et confondu avec les forçats, et traité en forçat, ce jeune homme de vingt ans dont le crime est d'aimer la liberté. Mais entre lui et ses compagnons de chaîne — les criminels de droit commun — il y a une nuance. Les argousins, quand ils parlent de lui, disent en ricanant : « C'est un politique », et les forçats l'appellent, avec une sorte de politesse : « Monsieur le politique. »

Or, non seulement M. le politique vivait en assez bons termes avec les forçats ; mais il n'est pas une ligne de ce livre où ne respire un sentiment de commisération profonde pour ces malheureux.

J'avais déjà remarqué ce ton de pitié, je dirais presque de miséricordieuse tendresse, dans le *Voyage à Cayenne* de Delescluze. Que voulez-vous? il s'établissait entre ces hommes de condition, d'éducation différente, des relations forcées que resserrait la communauté des misères subies. Les uns étaient innocents, les autres coupables; mais tous étaient attachés à la même chaîne, mangeaient à la même gamelle, couchaient dans les mêmes lits, étaient mangés par la même vermine. Ceux-là seuls ne connaissent pas l'indulgence qui n'ont jamais souffert.

Et puis, entre les voleurs, les assassins, et les bourreaux de Napoléon III, les proscrits politiques n'avaient guère à choisir. Lesquels étaient les plus criminels?

Il arrivait même quelquefois que les *fagots*, les vieux repris de justice, donnaient aux *politiques* des leçons de résignation. Il arrivait même qu'ils les prenaient en pitié...; mais, hélas! quelle pitié et quelles accointances!

Si libre d'esprit que soit le narrateur (car on croirait à le lire qu'il raconte une autre histoire que la sienne), on se sent pris de rage contre l'exécrable régime du coup d'État quand on lit ces lignes :

« La lourde voiture roule vers Marseille. Ces machines cellulaires ressemblent tout à fait à un omnibus, sauf que chaque voyageur est casematé et cadenassé à sa place. Mon Dieu, oui, cadenassé : nous avions les fers aux pieds. La première fois, cela fait de l'effet, et puis cela gêne pour remuer les jambes, pour changer de position, pour se donner du mouvement contre le froid. »

D'entrer plus avant dans l'analyse du livre, ce serait entreprendre une tâche impossible, car comment résumer une œuvre où il n'y a pas de développements, où rien n'est donné à la phrase, à l'effet, où l'auteur, un écrivain exquis cependant, un des mieux disants de notre temps, le plus sobre, le plus net, le plus viril, sacrifie de gaieté de cœur toute prétention littéraire et ne laisse parler que les faits?

Si je ne dis pas comment il fut interné à Marseille au fort Saint-Nicolas et ce qu'il y endura de misères, comment il passa de cette prison dans toutes les casemates, dans tous les silos, dans toutes les étapes douloureuses qui marquaient les stations du Calvaire pour les exilés de Lambèse, et cela par les nuits glaciales et les journées brûlantes du climat algérien, toujours accouplé à des repris de justice; si je ne raconte pas quelle vie misérable il mena dans cet exil intolérable, et pourtant désiré, de Lambèse, comment il y prépara son évasion, avec quel sang-froid, quelle prudence et au prix de quelles incroyables souffrances il l'accomplit et tira, comme il le dit, sa révérence aux geôliers de M. Bonaparte; si, dis-je, je ne raconte pas ces choses, c'est que je veux laisser à nos lecteurs, sans trop le leur gâter, le plaisir de lire un des livres les plus curieux, les plus attachants, et, faut-il dire le mot? un des livres les plus amusants qu'on ait écrit et qui pourrait s'appeler le roman d'un proscrit, s'il y avait des romans sans amour.

M. Ranc est aujourd'hui député de Paris. Ses souffrances pendant l'empire, ses services pendant la guerre, le rôle qu'il joua, avec Gambetta, dans le drame de la Défense nationale, lui ont valu ce grand honneur. Il n'est pas à la Chambre de républicain plus éprouvé, plus ferme dans ses convictions, plus estimable par l'unité de sa vie et la solidité de sa doctrine. Aussi n'en est-il pas de plus estimé. Il sait parler, mais fuit la tribune, préférant l'action à la parole, comme un soldat qu'il est. Je dis le plus brave, le plus modeste, le plus désintéressé de tous les soldats de la cause républicaine.

Ajouterai-je un mot à son éloge? Il y a dans la presse parisienne de jolis petits garçons qui se disent intransigeants, qui n'ont jamais dépensé pour leur intransigeance qu'un peu de mauvaise encre, et qui ne trouvent pas M. Ranc assez républicain.

DIONYS ORDINAIRE.



BULLETIN

Chronique de la semaine

Sénat. — Le 7, le Sénat a nommé dans ses bureaux la commission relative à la proposition de loi sur le relèvement des droits de douane à l'importation des céréales. La séance publique a été consacrée à des projets d'intérêt local. — Le 12, adoption d'un projet de loi autorisant le ministre de l'intérieur à faire des nominations exceptionnelles dans la Légion d'honneur à l'occasion de l'épidémie cholérique. A la fin de la séance, dépôt du budget voté par la Chambre.

Chambre des députés. — Dans les séances des 7, 9, 10 et 12, la Chambre a discuté les modifications apportées par le Sénat au budget de 1885. Le rapport de M. Jules Roche a porté plutôt sur la question théorique des droits du Sénat que sur l'opportunité des crédits en litige (9 mars). La discussion générale semble aussi s'être d'abord égarée. MM. Allain-Targé et Floquet ont défendu les prérogatives de la Chambre et soutenu qu'elle ne devait pas voter le passage à la discussion des articles. Mais M. Ribot et le président du conseil, se plaçant au point de vue de la politique pratique, ont engagé l'Assemblée à écarter les questions constitutionnelles et ont obtenu gain de cause avec une majorité de 302 voix contre 192 (9 mars). La Chambre a donc passé à la discussion des articles; mais elle a repoussé presque tous les crédits rétablis par le Sénat. Elle n'a cédé que sur les points suivants : augmentation de 20000 francs pour les cours d'appel et de 40000 pour les tribunaux de première instance; crédit de 1 million 100000 francs pour les chanoines (chiffre du Sénat : 1 million 157,000 francs); augmentation de 249000 francs au crédit alloué pour les courses plates (10 et 12 mars).

Le 7, adoption en seconde lecture du projet de loi relatif au chemin de fer de Mostaganem à Tiaret. — Interpellation de M. de Soubeyran sur la circulation monétaire. Après une réponse du ministre des finances, M. de Soubeyran a retiré son ordre du jour.

Formose. — Le colonel Duchesne a attaqué les positions chinoises et, après quatre jours de combat, a rejeté l'armée chinoise sur la route de Tamsui. Nos pertes s'élèvent à 200 tués ou blessés.

Tonkin. — Le général Brière de l'Isle a réussi, le 3 mars, à dégager la garnison de Tuyen-Quan, défendue pendant dix-huit jours par le commandant Dominé. Le général en chef déclare que ce siège « doit compter parmi les plus belles pages de notre histoire militaire ».

Amérique centrale. — Le général Barrios, président de la république de Guatemala, a, d'accord avec l'Assemblée nationale, proclamé l'*Union centre-américaine;* dans le but de réaliser ce projet, il a assumé l'autorité suprême. Cette Union comprendrait Guatemala, Honduras, Nicaragua, San-Salvador et Costa-Rica. On annonce que Nicaragua a déjà déclaré la guerre.

Brésil. — Ouverture de la session de la nouvelle Chambre, élue sur un programme abolitionniste. L'empereur a présenté un projet de loi sur l'émancipation des esclaves.

Nécrologie. — Mort de M. Eugène Poujade, ancien consul général; — du lieutenant Salvador, à Hanoï; — de M. Gatineau, député d'Eure-et-Loir.

Sorbonne

DOCTORAT ÈS LETTRES

Thèses de M. H. Monin, agrégé d'histoire : *De unitate religionis homericæ in Iliade; — Essai sur l'histoire administrative du Languedoc pendant l'intendance de Basville* (1685 à 1719).

Thèses de M. D. Bourchenin, pasteur de l'Église réformée de France : *De Tanaquilli Fabri vitâ et scriptis; — Étude sur les Académies protestantes en France au* XVI*e et au* XVII*e siècle.*

M. Monin a manqué une belle occasion. Il pouvait mettre en lumière la néfaste figure de ce Basville que Saint-Simon appelait « le tyran du Languedoc », et il ne l'a pas fait. Il pouvait nous montrer, sur place, les suites funestes de la révocation de l'édit de Nantes, nous peindre les horreurs mêlées aux héroïsmes de la guerre des Camisards, et il s'est abstenu de porter la main sur cette partie vivante, palpitante de sa matière, préférant se cantonner dans les impôts, la finance et autres détails de pure administration. D'où lui sont venus tant de scrupules, une prudence si excessive? Page 38, il nous le dit : Un tel sujet eût passionné catholiques et protestants; un tel sujet n'est donc pas encore mûr pour l'histoire. Mais alors pourquoi ce nom de Basville flamboyant sur l'affiche? Pourquoi ces dates de 1685 à 1719, qui font croire à la complète période de l'intendance du tyran, quand il n'en est rien? Une amie de Mme de Sévigné disait plaisamment, en parlant des bijoux des dames : « C'est du lard dans la souricière. » Lui aussi, M. Monin, pour nous allécher et nous prendre en sa thèse, y a glissé un beau morceau de lard. Son essai dénote une longue patience, un travail minutieux, un très vif esprit de détail; mais elle nous apprend peu de choses nouvelles sur l'administration au temps de Louis XIV.

L'unité de la religion homérique : n'est-ce pas là encore un titre à lard? Quoi! aux beaux temps d'un polythéisme encore quelque peu confus, Homère eût été une sorte de monothéiste inconscient? Tout d'abord on est surpris; mais la surprise est vite dissipée quand on s'aperçoit qu'il s'agit de l'idée de force, dans laquelle résiderait l'unité de la religion polythéiste, et lorsqu'on se souvient que cette idée du *Numen* est foncièrement romaine et non pas grecque.

L'originalité propre des thèses de M. Bourchenin, c'est qu'elles sont pédagogiques. Avec M. Bourchenin nous n'avons plus à redouter les timidités qui ont paralysé M. Monin : le jeune et habile pasteur protestant va droit devant lui, au risque de soulever des colères ou de provoquer des objections, d'où qu'elles viennent. Qui soupçonnait que Tanneguy Lefebvre fût une figure intéressante? C'était un nom. On disait : C'est le père de la savante Mme Dacier; puis on passait. Grâce à M. Bourchenin, nous savons qu'il fut, non seulement un philologue, mais aussi un pédagogue de valeur. Parmi les innovations pédagogiques qu'il faut attribuer à Lefebvre, citons celles-ci : l'enseignement de la

géographie par les cartes dessinées rapidement; l'enseignement des langues en commençant par les versions, à l'exclusion des thèmes, du moins au début des études. Il expérimenta ses méthodes, et en public comme professeur à l'Académie de Saumur, et en particulier sur un fils qu'il perdit jeune, mais qui déjà donnait de grandes espérances. Inutile d'ajouter que sa fille, Mme Dacier, fut formée à son école. Voilà donc une figure qui sort de l'ombre pour entrer de nouveau à la douce lumière du jour, autant du moins qu'il nous est donné de rendre la vie aux morts.

Et ce n'est pas tout. Qui connaissait l'existence plus que séculaire de ces Académies protestantes dont nous parle M. Bourchenin dans sa thèse française et qu'anéantit la funeste révocation de 1685 ? M. Compayré lui-même, dans son *Histoire critique* (2 vol.) *des doctrines de l'éducation en France depuis le XVIe siècle,* ne paraît pas avoir soupçonné cet enseignement qui ne comprenait pas moins de quarante collèges et de huit Académies, dont la plus marquante fut celle de Saumur, d'où sortirent des hommes tels que Duplessis-Mornay.

Mais, on a beau être complet, notre science, comme disait Bossuet, est toujours courte par quelque endroit. C'est ainsi qu'il y a un *trou* dans la thèse de M. Bourchenin. Il nous dit bien quelles furent les origines, quelle l'organisation, quelles la vie et la physionomie des Académies protestantes de France; mais il est muet sur les collèges *mixtes* (celui de Montpellier mérite notamment d'être cité), collèges mi-partis catholiques, mi-partis protestants. C'est là un fait unique. Les enfants d'un même sol, d'une même patrie, vivant côte à côte, malgré la vivacité des querelles religieuses! Et cela a duré plus d'un siècle ! La France seule pouvait offrir un pareil exemple.

D'autres critiques pourraient être adressées à M. Bourchenin. Nul ne suspecte l'esprit de droiture et d'équité qui l'anime, et cependant il ne craint pas de signaler, sans preuves suffisamment concluantes, un double déshonneur dans la famille de Tanneguy-Lefebvre, et il semble toujours croire à la pureté des mœurs des étudiants protestants. Mais c'est trop nous attarder à des vétilles; les thèses de M. Bourchenin resteront, car elles comblent une lacune dans l'histoire de notre enseignement pédagogique, devenu de nos jours une préoccupation sociale.

J. Durandeau.

La propriété primitive.

Récemment, dans la *Revue de législation et de jurisprudence,* M. Léon Aucoc, de l'Institut, ancien président de section au conseil d'État, a traité à fond la question des propriétés primitives.

L'opinion, dit-il, d'après laquelle tous les peuples primitifs auraient débuté par la propriété collective de la tribu ou du village a été combattue, pour ce qui concerne les Grecs et les Romains, par M. Fustel de Coulanges dans ses belles études sur *la Cité antique.* Suivant lui, les populations de la Grèce et de l'Italie, dès l'antiquité la plus haute, ont toujours connu et pratiqué la propriété privée, et il n'est resté aucun souvenir d'une époque où la terre ait été commune. M. Fustel de Coulanges a postérieurement repris et développé cette opinion, en se limitant aux institutions de Sparte, dans un mémoire lu en 1880 à l'Académie des sciences morales et politiques.

La question vient d'être traitée, avec des arguments et des points de vue nouveaux, dans une brochure considérable intitulée : *Nantucket, étude sur les diverses sortes de propriétés primitives* (1), écrite par M. Belot, professeur à la Faculté des lettres de Lyon, correspondant de l'Institut, bien connu par son *Histoire des chevaliers romains.*

A propos de Nantucket, d'une petite île sablonneuse, presque imperceptible sur les cartes de l'Amérique du Nord, située à peu près à la hauteur de Newport (État de Rhode-Island), qui a vingt-quatre kilomètres de longueur sur six à sept de largeur et qui a été colonisée en 1671 par des membres d'une petite Église dissidente fuyant la persécution des puritains du Massachusets, M. Belot reprend savamment toute la question.

M. Aucoc la reprend après lui et commente à son tour les textes de César et de Tacite relatifs à la propriété chez les Germains. Enfin il éclaire le débat par la comparaison avec la situation actuelle des tribus arabes de l'Algérie, où l'on trouve, au même moment, les types des différentes phases par lesquelles se modifie la constitution de la propriété immobilière.

Pour certaines tribus, celles du Sahara et des hauts plateaux, nous les trouvons à l'état nomade, ne s'occupant que d'élever des troupeaux et parcourant d'immenses espaces dont les tribus elles-mêmes n'ont pas bien fixé les limites. Pour d'autres, dans les plaines du Tell, nous les trouvons à l'état demi-nomade, nomades sur un territoire limité, s'occupant à la fois de la culture des terres et de l'élevage des bestiaux, mais habitant toujours sous la tente et n'ayant pas, dans bien des cas, de cultures fixes, parce que le soin des bestiaux entraîne la tribu à des déplacements, défrichant par l'incendie des broussailles et cultivant pour une année. Enfin, en nous approchant de la côte et des villes, nous voyons les tribus en contact plus fréquent avec les Européens, où nos méthodes agricoles et les perfectionnements de la culture que permettent les irrigations sont en usage, où la vie est complètement sédentaire.

Comment est constituée la propriété chez les tribus arabes? Nous ne parlons pas ici des Kabyles, qui appartiennent à une autre race et qui pratiquent la propriété privée pour les terres de culture comme pour les maisons. On sait combien cette question de la propriété chez les Arabes a préoccupé le gouvernement français depuis 1840. Elle a donné lieu à de nombreux remaniements de la législation en 1851, en 1863, en 1873, en 1879. Où se trouvait le propriétaire? Était-ce l'individu, la famille, le douar, la tribu? A côté des biens du domaine public et du domaine de l'État, il y avait deux grandes catégories de terres diversement appropriées

(1) Grand in-8° de 92 pages. — Leroux.

par les Arabes, les terres *melk* et les terres *arch*. Les unes constituaient des propriétés privées, mais avec de complications particulières, des propriétés de famille dont un membre de la famille pouvait faire annuler la vente en remboursant le prix, ce qui est fréquent dans les législations primitives. La plus grande partie des terres étaient dans une condition différente. Pendant longtemps on admettait que, sur les terres *arch*, les tribus qui les occupaient n'avaient pas un droit de propriété, pas plus que les douars et les individus. On ne leur attribuait qu'un droit de jouissance et l'État négociait avec elles pour cantonner leurs droits, en les consolidant, sur un territoire moins étendu. C'est le sénatus-consulte du 22 avril 1863 qui a, pour la première fois, reconnu aux tribus un droit de propriété sur ces territoires. Mais en même temps le législateur s'est attaché, après avoir fixé les droits des tribus, à partager la propriété collective entre les douars, puis à favoriser le partage de la propriété des douars entre les individus, de façon à rendre une grande partie de la terre transmissible.

On voit donc, dans des faits qui ont le double avantage d'être contemporains et de s'accomplir chez un peuple resté pour une partie dans les conditions primitives, comment les peuples passent de l'état nomade à l'état sédentaire et comment la propriété collective de la tribu arrive à se transmettre aux familles et aux individus.

Faits divers

La nouvelle *Revue contemporaine* contient dans sa dernière livraison un premier article portant ce titre à sensation : « Deux chants inédits de l'*Enfer* de Dante, retrouvés et traduits par Augustin Boyer. » C'est à peu près comme si l'on retrouvait deux livres des *Annales* de Tacite ou deux tragédies de Shakespeare, et M. Augustin Boyer est trop calme lorsqu'il dit simplement : « ...A la *Nazionale* (Bibliothèque nationale) de Rome, j'eus occasion de faire une découverte absolument inattendue. » Inattendue et prodigieuse.

En deux mots, M. Boyer dut aux renseignements du comte Guoli, qui avait gardé pour lui ce gros secret, de découvrir dans un vieux manuscrit, contenant les poésies complètes de Dante et que personne n'avait jamais lu en entier, deux chants inédits de l'*Enfer*. L'un traite des faussaires et l'autre des gourmands. Le premier devrait être intercalé entre les chants 30 et 31 ; le second, entre les chants 6 et 7. M. Boyer exposera dans un prochain article les raisons qui peuvent faire croire, soit que l'on est en présence d'un apocryphe, soit que le texte de la *Nazionale* est réellement de Dante. Il posera ensuite ses conclusions. En attendant, il publie dans la *Revue contemporaine* les deux chants complets, en italien et accompagnés d'une traduction littérale.

Mais déjà, dans le *Journal des Débats* du 11 mars, M. M. M. (Marc Monnier?) a expliqué que ces deux chants ne sont pas inédits et que, par surcroît de malheur, ils ne sont pas de Dante.

— *L'Intermédiaire* publie dans son dernier numéro une lettre inédite de Sainte-Beuve à M. Lefebvre de Behaine, au sujet des représentations d'*Henriette Maréchal* au Théâtre-Français, il y a vingt ans.

« Ce 30 décembre 1865.

« Cher monsieur,

« Pour être plus lisible, permettez-moi de dicter cette lettre, quoiqu'elle soit toute confidentielle. Vous qui n'étiez pas ici, vous ne sauriez vous figurer l'absurdité et la déraison de cette bourrasque à propos de la pièce de nos amis. La seule objection sensée et spécieuse qu'y pouvaient faire des hommes de tradition et de routine, c'est que l'ouvrage eût été mieux partout ailleurs qu'au Théâtre-Français ; mais on ne s'en est pas tenu là. L'idée d'une protection spéciale de la Princesse a dominé les malintentionnés et a gagné le bon public, qui ne croit pas aux purs mensonges et qui s'imagine qu'il y a toujours quelque chose de plus ou moins fondé dans une calomnie. Notez que, s'il y avait eu quelque chose de vrai dans cette protection, c'eût été tout à l'honneur de la Princesse et on eût dû plutôt l'en remercier. Loin de là, ç'a été le point de départ de toute une série de méchants propos, d'insultes, de lettres anonymes. Sacy en a reçu une, rien qu'à propos de quelques lignes qu'il a signées imperceptiblement dans les *Débats*. La Princesse était mêlée à tout cela d'une manière odieuse. A vous dire vrai, il règne en ce moment de très mauvais symptômes : c'est tout un ensemble ; mais ce qui était innocent ou louable il y a deux ou trois ans est incriminé aujourd'hui. Désordre des Écoles, petite émeute en faveur des compromis de Liège cabales dans les théâtres de la rive droite, fureur, manifestations plus que patriotiques en faveur de quelques arbres du Luxembourg, etc.

« Si vous étiez un diplomate étranger résidant à Paris, vous auriez une belle dépêche à écrire là-dessus à votre gouvernement....

« La position de nos amis est excellente... L'opinion est excitée, l'attention est sur eux ; tant mieux pour leur prochain roman ou leur prochaine pièce. Ils sont maintenant en pleine lumière et en rase campagne. »

Livres nouveaux

Gaulois et Germains ; récits militaires, par le général Ambert.

L'Invasion (1870) : déclaration de guerre ; Wissembourg, Frœschviller, Forbach, Borny, Gravelotte ; l'armée de Metz ; de Châlons à Sedan par Beaumont ; Bazeilles, Sedan ; sièges des places fortes. — Un fort volume in-8° illustré de huit portraits. Septième édition.

Après Sedan (1870-1871) : Beauce, Normandie, armée du Nord, Tours, Versailles ; mobiles, zouaves pontificaux ; Châteaudun, retraite du 13e corps ; Napoléon III et l'armée française en 1870. — Un fort volume in-8° illustré de huit portraits. Cinquième édition.

La Loire et l'Est (1870-1871) : les princes d'Orléans ; les généraux de Lamotterouge, d'Aurelle de Paladines, Martin des Pallières ; Chanzy et la deuxième armée de la Loire ; Cambriels et les premières opérations dans l'Est ; siège de Belfort ; Bourbaki et l'armée de l'Est ; la paix ; résumé général. — Un fort volume in-8° illustré de huit portraits. Troisième édition.

Librairie Bloud et Barral, 4, rue de Madame, et 59, rue de Rennes, Paris.

Le gérant : HENRY FERRARI.

Paris. — Imp. A. Quantin, 7, rue Saint-Benoît. [4778]



A. QUANTIN, Imprimeur-Éditeur, 7, rue Saint-Benoît, Paris.

LE LIVRE

REVUE MENSUELLE DU MONDE LITTÉRAIRE

ARCHIVES DES ÉCRITS DE CE TEMPS

Publié sous la direction de M. OCTAVE UZANNE

Richement illustré de Gravures à l'eau-forte, au burin, sur bois, etc.

SIXIÈME ANNÉE

PRIX D'ABONNEMENT : Paris : **40** francs. — Province : **42** francs. — Étranger : **46** francs.

SOMMAIRE DE LA LIVRAISON DU 10 MARS 1885

BIBLIOGRAPHIE ANCIENNE

I. — **Confidences à propos de ma bibliothèque**, par Jules Claretie. Illustrations dans le texte de Noton.

II. — **Les autographes et éditions princeps de Pierre Corneille.** — Exposition de la Bibliothèque nationale, par Henri Trianon.

III. — **Chronique du Livre.** — Ventes aux enchères. — Renseignements divers.

Illustrations hors texte. — Portraits à l'eau-forte de Jules Claretie.

BIBLIOGRAPHIE MODERNE

I. — **Causerie d'un curieux**, par Octave Uzanne.

II. — **Comptes rendus des livres récents publiés dans les sections de :** *Théologie, Jurisprudence. — Philosophie, Morale. — Questions politiques et sociales. — Sciences naturelles et médicales.* — BELLES-LETTRES :*Linguistique, Philologie, Romans, Théâtre, Poésie.— Beaux-arts. — Archéologie, Musique. — Histoire et Mémoires. — Géographie et Voyages. — Bibliographie et études littéraires. — Livres d'amateurs et Mélanges.*

III. — **Gazette bibliographique :** *Documents officiels. — Académie. — Sociétés savantes. — Cours publics. — Publications nouvelles. — Publications en préparation. — Nouvelles diverses. — Nécrologie. — Le livre devant les tribunaux.*

IV. — **Sommaire des publications périodiques françaises :** *Revues littéraires. — Principaux articles littéraires ou scientifiques parus dans les journaux quotidiens de Paris. — Nouveaux journaux parus à Paris, d'après la liste des dépôts,* etc.

SOMMAIRE

DE LA

REVUE SCIENTIFIQUE

Zoologie. — La rade de Dunkerque, par M. **de Guerne.**

Enseignement des sciences. — Le baccalauréat et une réforme des études médicales, par M. **Potain.**

Géographie. — Un hiver à Fou-Tchéou, par Mme **Lydie Paschoff.**

Psychologie. — Crime ou folie : le cas de Misdea, meurtrier calabrais.

Variétés. — La nouvelle galerie paléontologique du muséum.

Académie des sciences. — Séance du 8 mars.

Chronique, correspondance et inventions nouvelles. — Un nouveau diviseur linéaire (Avec pl.) — L'intelligence des animaux. — La natalité comparée. — Les téléphones en 1885.

Paris. — Typ. A. Quantin, 7, rue Saint-Benoît. [4831]

PRIX DU NUMÉRO : 60 CENTIMES

N° 12. — 21 Mars 1885. — 3e série, cinquième année, premier semestre (tome 35)

REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

PARAISSANT LE SAMEDI

Fondée en 1863.

SOMMAIRE DU N° 12

PRIX DE L'ABONNEMENT

A LA REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE SEULE.	Six mois.	Un an
Paris	15 fr.	25 fr.
Départements	18	30
Étranger	20	35

AVEC LA REVUE SCIENTIFIQUE	Six mois.	Un an.
Paris	25 fr.	45 fr.
Départements	30	50
Étranger	35	55

LES ABONNEMENTS PARTENT DU 1er DE CHAQUE TRIMESTRE

Les abonnements sont reçus sans frais chez tous les libraires et dans les bureaux de poste des pays d'Europe et des États-Unis.

RÉDACTION ET ADMINISTRATION : 111, BOULEVARD SAINT-GERMAIN

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

ABONNEMENTS ET VENTE AU NUMÉRO

AU BUREAU DES REVUES, 111, BOULEVARD SAINT-GERMAIN 111, PARIS

ET CHEZ TOUS LES LIBRAIRES ET MARCHANDS DE JOURNAUX

PASTILLES HOUDÉ
AU CHLORHYDRATE DE COCAÏNE

Grâce à l'anesthésie locale et toute facultative qu'elles produisent, nos **pastilles de chlorhydrate de cocaïne**, ne tardent pas à procurer le plus grand soulagement et à calmer les douleurs dans les **maladies de la gorge**, dans les **enrouements**, les **extinctions de la voix**, dans l'**aphonie** et dans toutes les **inflammations du larynx**.

Elles contribuent à faire disparaître les **picotements, chatouillements, et sentiments d'irritation**, et à **tonifier les cordes vocales**; elles rendent de grands services pour combattre les maladies de l'œsophage et de l'estomac en facilitant la déglutition.

DOSAGE. — Chacune de nos pastilles renferme un milligramme de chlorhydrate de cocaïne.
MODE D'EMPLOI. — De 6 à 12 par jour suivant l'âge; il suffit de les laisser fondre dans la bouche et de les prendre consécutivement, au moins une heure avant les repas.

Prix de la boîte: 3 francs.

DÉPOT: Ancne Phcie VÉE et DUQUESNEL, A. HOUDÉ, Succr, 42, r. du Faubourg-St-Denis, PARIS, et Phcies ET DANS TOUTES LES PHARMACIES

Ces Capsules, seul remède contre la
PHTHISIE
GUÉRISSENT RAPIDEMENT
TOUX OPINIATRES, ASTHMES, CATARRHES, OPPRESSIONS, BRONCHITES CHRONIQUES, ENGORGEMENTS PULMONAIRES
CAPSULES DARTOIS
Le Flacon : 3 fr. franco.
105, rue de Rennes, PARIS
ET LES PRINCIPALES PHARMACIES
Nombreuses guérisons de malades qui avaient tout essayé sans résultat.

Agréable à boire
Tonique
Reconstituante,
l'EAU de
Guérit
l'ESTOMAC
et régularise les fonctions de l'INTESTIN
POUGUES

NÉVRALGIES Douleurs nerveuses, Migraines, Maux de Dents,
GUÉRISON INSTANTANÉE LA MINUTE PAR **ANISINE MARC**

Grand Atlas universel de DUFOUR. 40 cartes double in-folio, coloriées avec soin. 1 volume relié. Prix : **90 fr., payables 5 fr. par mois.** — *Librairie* A. PILON. A. LE VASSEUR, successeur, 33, rue de Fleurus, Paris.



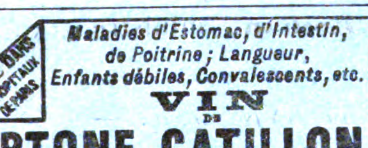
SONNERIE ÉLECTRIQUE POUR POSER SOI-MÊME

PRIX Fcs 13,50c

SE COMPOSANT DE :
SONNERIE AVEC PILE SUR PLANCHETTE
15 MÈTRES FIL DOUBLE
1 BOUTON D'APPEL
50 GRAMMES DE SEL AMMONIAQUE
30 CROCHETS
JACQUES ULLMANN
26 BOULEVARD VOLTAIRE PARIS

Envoi franco contre mandat.

CIRCULAIRE FINANCIÈRE QUOTIDIENNE
De la plus grande utilité pour toute personne opérant à terme. Conseils impartiaux et appréciations puisées aux meilleures sources. Donne les cours de 4 heures. Adressée *gratuitement* 2 mois, sur demande affr. à M. MARIO, Rédact., 73, rue Ste-Anne, Paris.



Maladies d'Estomac, d'Intestin, de Poitrine; Langueur, Enfants débiles, Convalescents, etc.

VIN DE PEPTONE CATILLON
(Viande assimilable et Phosphates organiques)
ALIMENT DES MALADES QUI NE PEUVENT DIGÉRER
Puissant Réparateur des Forces affaiblies par l'âge la Fatigue, les Excès, les Maladies, l'Allaitement, la Croissance des Enfants, etc.
PARIS, 23, r. St-Vincent de Paul, et Pharmacies.
MÉDAILLE EXPOSITION UNIVERSELLE 1878

LA BOURBOULE
EAU ARSENICALE
ÉMINEMMENT RECONSTITUANTE
Enfants débiles, Lymphatisme, Maladies de la peau et des os, Voies respiratoires, Asthme, Diabète, Fièvres intermittentes.
En Vente chez les principaux Pharmaciens

COMPAGNIE LIEBIG
VÉRITABLE
EXTRAIT de VIANDE
10 Médailles d'Or et Diplômes d'honneur
Précieux pour Ménages et Malades
Exiger la signature de l'inventeur Baron LIEBIG en encre bleu sur l'étiquette.
Se vend chez les Épiciers & Pharmaciens
SE MÉFIER DES IMITATIONS
Le véritable extrait de viande Liebig a encore obtenu le diplôme d'honneur à l'Exposition internationale pharmaceutique de Vienne 1883 pour sa parfaite fabrication et son utilité.

LOTERIE DE NICE
6.000.000 de billets à 1 fr. — 80 gros lots
dont 1 de **500.000 Fr.**
1er TIRAGE. 75 lots formant 100.000 fr.
2e TIRAGE: 1 LOT de 500,000 fr.; 1 de 100,000 fr.; 1 de 50,000 fr. etc.
Au total 1.800.000 fr. de lots
Gros et détail, E. STAUDE, 119, boul. Sébastopol, Paris.

TABLE DES MATIÈRES
DES 26 PREMIERS VOLUMES
DE LA
REVUE POLITIQUE & LITTÉRAIRE
ET DE LA
REVUE SCIENTIFIQUE
1 livraison de 36 pages, format des Revues — Prix : 60 centimes

---

LOTERIE DES JOURNALISTES RÉPUBLICAINS
QUATRE MILLIONS de BILLETS
Le bil. UN franc — Lots **600.000** frs — Le bil. UN franc
GROS LOTS :
Un de 200.000 f.

2 de 100.000		4 de	5.000
2 de 50.000		10 de	1.000
3 de 10.000		80 de	500

LES FONDS ser. dép. à la B. DE FR.
GROS & DÉTAIL. E. Staude, 119, Boulevard Sébastopol, Paris.

Dimanche 22 Mars 1885, à 2 heures

19me CONCERT DU CHATELET

AVEC LE CONCOURS DE **Mme Gabrielle KRAUSS**, DE L'OPÉRA

PREMIÈRE PARTIE

OUVERTURE DRAMATIQUE (1re audition) .. P. LACOMBE.
REFORMATION-SYMPHONY, And. Scherzo. MENDELSSOHN.
CLÉOPATRE (1re audition) .... Al. DUVERNOY.
Scène lyrique de Louis GALLET.
Cléopâtre : Mme Gabrielle KRAUSS.

DEUXIÈME PARTIE

CONCERTO POUR 2 VIOLONS (1re audition). J.-S. BACH.
MM. RÉMY ET PARENT.
SUITE EN SI MINEUR .... J.-S. BACH.
Bourrée. — Polonaise. — Badinerie. — Flûte : M. CANTIÉ.
MÉDITATION SUR LE 1er PRÉLUDE, pour orchestre et chœur .... J.-S. BACH. Ch. GOUNOD.
Violon : M. RÉMY.

TROISIÈME PARTIE

STANCES DE SAPHO .... Ch. GOUNOD.
Mme Gabrielle KRAUSS.
CHŒUR DES BERGERS (Redemandé) .... H. BERLIOZ.
FRAGMENTS DU REQUIEM (Redemandé) .. H. BERLIOZ.
DIES IRÆ ET TUBA MIRUM.

Chœurs et Orchestre, 250 exécutants sous la direction de M. Ed. COLONNE.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

(REVUE BLEUE)

DIRECTEUR : M. EUGÈNE YUNG.

1er SEMESTRE 1885. (3e SÉRIE). NUMÉRO 12. (22e ANNÉE). — 21 MARS 1885.

GERMAINE LEROY

Nouvelle

I.

Ils descendaient l'escalier tortueux. La jeune fille, d'un pas leste, marchait en avant, préservant sa robe du contact des vieilles marches, tout en continuant de causer avec le sous-lieutenant qui la suivait. Et d'étage en étage, à mesure qu'ils dépassaient la haute porte silencieuse et morne qui se dressait à chaque palier, Germaine, en réponse à quelque interrogation du jeune homme, lui donnait des explications.

— Le second est inoccupé... Les locataires du premier depuis un mois sont à la campagne, aux eaux, je ne sais trop... Nous habitons seuls, ma mère et moi, toute la maison.

Ils débouchèrent sur le perron. Mais là, en pleine lumière, dans sa belle et fraîche toilette, en jetant les yeux sur ses mains embarrassées d'une ombrelle et d'un éventail, elle s'aperçut d'un oubli. Elle se replongea dans l'obscurité du corridor et cria, la tête levée vers la cage de l'escalier :

— Marthe! Marthe!... Elle est sourde, elle ne m'entendra pas, ajouta-t-elle en se retournant vers son cavalier, et ma mère ne peut se lever. Veuillez m'attendre un instant.

— Mademoiselle, permettez-moi...

Mais, sans répondre à cette offre, elle avait déjà disparu, regrimpant les marches quatre à quatre.

Alors Roger de Salis, debout sur le perron, remit dans ses plis son petit manteau d'ordonnance qu'il rejeta négligemment sur son bras, inspecta d'un rapide coup d'œil sa toilette depuis la bottine jusqu'aux manchettes; puis, satisfait, tout en effilant les pointes de sa moustache blonde, se mit, en attendant le retour de Germaine, à considérer les alentours.

Un jardin s'étalait devant la vieille demeure, abandonné à lui-même et qui en avait profité pour revenir à l'état de nature, plein de massifs verdoyants, d'arcades feuillues, de charmilles obstruées. Une allée en pente douce le coupait jusqu'à la grille, qui donnait sur le chemin de halage. Et, au delà de la rivière qui coulait dans un miroitement soyeux, on apercevait sur la rive opposée les prairies, les bouquets d'arbres escaladant les talus, puis, au-dessus, dans un lointain vaporeux, au fond de l'immense plaine, les hautes montagnes déroulant à l'horizon leurs croupes bleuâtres, et enfin, vers la droite, les maisons entassées de Châtillon, avec le grand pont sous les arches duquel le soleil couchant dardait en ce moment les reflets rouges de son brasier.

Le silence, la sérénité de l'heure, l'éclat adouci dont la transparence de l'air et la lumière joyeuse enveloppaient toutes choses, tant d'objets familiers à son enfance où Roger laissait errer ses regards, le collège dont les ombrages émergeaient des toits de la ville, la vieille caserne qui la domine en façon de château-fort et où il avait si souvent accompagné son père autrefois, ces montagnes lointaines où s'étaient égarées ses premières courses aventureuses, tout ce tranquille paysage qu'il revoyait après des années d'absence jetait le jeune homme dans un charme d'émotion et de rêverie que vint bientôt rompre l'arrivée de Germaine. Ils franchirent la grille et se dirigèrent du côté de la ville.

— La voiture de Mme Brémond serait allée vous prendre chez vous, mademoiselle; mais le quai est en réparation; on ne peut passer... Max n'a pu venir; il a envoyé son cocher... Je crois qu'il y aura beaucoup de monde. Mme Brémond a invité toutes ses connaissances, tous les amis de Max et de sa sœur... Vous connaissez depuis longtemps Mlle Laure Brémond?

— Depuis le couvent, où nous étions ensemble.

— C'est comme moi avec Max; nous nous sommes connus au collège.

Ils disaient beaucoup de choses insignifiantes, comme il arrive entre personnes qui se voient pour la première fois, et ils marchaient très vite, à côté l'un de l'autre, avec la hâte de jeunes gens qui courent à leur plaisir, Germaine le front penché, un peu rougissant, devançant Roger comme si elle eût voulu lui échapper, se débarrasser de la gêne pudique mêlée d'un peu de fierté qu'elle éprouvait à se sentir seule avec ce bel officier.

Les passants qu'ils croisaient se retournaient, les suivaient des yeux. « Avec qui donc Mlle Leroy court-elle ainsi? Où vont-ils tous deux? Ils ont l'air bien pressé... » Tout le monde se connaît dans une ville de province. Mais Roger et Germaine ne se doutaient même pas de l'étonnement qu'ils soulevaient sur leur passage, et ils allaient, toujours courant, toujours causant, le dos un peu courbé, les yeux fixés devant eux, sans se regarder, sans voir personne : Germaine, sous l'abri de l'ombrelle, serrée dans sa taille étroite qu'accompagnait le frou-frou de la jupe — une robe de soie un peu trop claire, un peu trop voyante pour la rue, elle le sentait; — Roger, les hanches pincées dans son dolman, secouant son gant d'une main, retenant de l'autre son sabre battant sur son pantalon, dont la bande noire, tendue par le sous-pied, se cassait et se redressait régulièrement au mouvement rapide de la marche.

En arrivant dans la grand'rue, ils aperçurent la voiture arrêtée devant la porte de Mme de Salis. La vieille dame s'y trouvait déjà installée, en toilette fort simple, de couleur sombre, qui, par pure raison d'économie sans doute, prolongeait au delà des limites imposées par l'usage son deuil de veuve, mais l'air distingué, hautain même. La robe avait beau être vieille, les gants fanés, le châle limé, sa coiffure à grands bandeaux lisses démodée : elle avait gardé d'antiques grâces et des manières aristocratiques qui leur donnaient encore du prix. Au premier abord et dans l'échange des premières salutations, le port de tête, la fixité du regard, l'assurance du ton, tout trahissait la préoccupation instantanée, comme un rappel soudain dans sa mémoire du titre et du nom qu'elle portait, pour l'oublier tôt après, il est vrai, et ne laisser paraître que la bonté et la bienveillance natives qui faisaient le fond de son caractère. Et c'est ainsi qu'avec une politesse un peu cérémonieuse elle accueillit la jeune fille et l'invita à s'asseoir à côté d'elle, pendant que Roger se plaçait de rebours; puis, dès que le cocher eut touché, elle demanda à Germaine d'un air de réel intérêt des nouvelles de Mme Leroy.

— Comment va-t-elle? Elle n'aurait donc pas pu vous accompagner?

— Oh! non, madame. Ma mère a toujours ses douleurs. Depuis un an elle ne sort plus. De son lit à son fauteuil, c'est tout ce qu'elle peut faire, avec mon aide encore et celle de la bonne. Il a fallu que Laure insistât comme elle l'a fait... Je ne l'aurais pas quittée. Elle m'a recommandé d'ailleurs de rentrer de bonne heure. J'espère que Mme Brémond ne nous retiendra pas longtemps.

Roger prit part à la conversation. Maintenant qu'ils se trouvaient en compagnie de Mme de Salis, les deux jeunes gens semblaient moins gênés; ils osaient se regarder, se sourire, parlaient plus posément. On avait dépassé les faubourgs de la ville. Le trajet jusqu'à la maison de campagne de Mme Brémond était assez court et, sans l'inconvénient de suivre la grande route en toilette de dîner, ce n'était qu'une promenade qu'on eût pu faire à pied au besoin. D'autres voitures, avec lesquelles on échangeait des salutations, suivaient la même direction et furent dépassées.

Le soleil avait disparu; la chaleur, qui avait été lourde tout le jour, tombait un peu; des nuages de pourpre et d'or s'amoncelaient au couchant en palais incendiés, en décombres incandescents; tout, dans cette fin de journée d'avril, se colorait d'un reflet de fête, quand apparurent à droite du chemin les magnifiques ombrages qui enveloppaient l'habitation de Mme Brémond.

Séparée des usines, dont les hautes cheminées pointaient au-dessus des arbres, par un jardin qu'un ruisseau côtoyait, la maison se dressait toute blanche, au pied de la colline, à la lisière du bois de pins qui en grimpait les versants, vaste, confortable, de construction toute récente, car on venait à peine d'y donner la dernière main quand M. Brémond était mort. Cet épanouissement de pierres, cette façon de château à grand perron, à doubles ailes, coiffé d'ardoises et de girouettes dorées, avec ses cheminées monumentales flanquant l'arête élégante des toits, ce décor seigneurial qui tout à coup avait surgi dans le rustique paysage, à deux pas de la route la plus fréquentée, témoignait de gains superbes rapidement conquis dans l'industrie, d'une fortune considérable et bien assise et qui peut se permettre toutes les fantaisies.

La cour était pleine d'invités, parmi lesquels l'élément jeune dominait. Mme de Salis monta le perron et fut reçue sur le seuil, avec un visible empressement, par Mme Brémond, qui l'introduisit aussitôt au salon. Germaine avait bondi dans les bras de Laure, qui l'entraîna dans un cercle de jeunes filles pendant que Max serrait joyeusement la main de Roger.

— Bonjour, mon lieutenant!



Il ne l'appelait plus autrement depuis qu'il était allé faire son volontariat dans le régiment où Roger était entré en sortant de Saint-Cyr. Et il l'entraîna à son tour vers le groupe des messieurs.

Mais, après le dîner, quand on passa dans le salon brillamment illuminé, avec ses larges fenêtres ouvertes laissant s'épandre les clartés de la salle jusque sur les pelouses où la masse curieuse des domestiques s'agitait confusément, les jeunes gens et les jeunes filles se rapprochèrent, se mêlèrent, et le bal commença.

C'était un charmant spectacle que celui de tous ces jeunes couples riant, se cherchant, s'appelant, s'agitant sous l'œil des grands parents assis en rond autour de la pièce. Tout s'y ressentait de l'insouciance de l'âge, tout y était gai et innocent, sans arrière-pensée, sans autre but que celui de danser pour le seul plaisir de la danse. Max était là, se multipliant, avec son rire de bon enfant, trouvant des cavaliers à toutes les danseuses, forçant les uns et les autres, que la nouveauté de leurs relations tenait encore dans une certaine réserve, à un abandon plus intime, à une part plus étroite dans l'allégresse générale qui s'éparpillait de proche en proche. Il brusquait les présentations : « Mademoiselle, prenez donc Roger... », et il poussait celui-ci en avant. Voilà, c'était fait. Et, pendant que le jeune homme et la jeune fille, embarrassés et souriants, s'inclinaient, il courait à d'autres, affairé, talonné par les accords du piano qui préludait. Il voulait qu'on s'amusât et il s'amusait pour sa part plus que tout le monde, plein d'entrain, ne manquant pas un quadrille et se lançant, esquissant des pas qui amenaient des fusées d'éclats de rire ingénus sur le visage des jeunes filles.

C'était un beau et grand garçon, très brun, les yeux noirs, les joues roses, bien nourri, très gâté, à qui l'on n'avait jamais rien refusé, qui dès l'enfance avait trouvé à sa portée, pompé autour de lui toutes les jouissances, toutes les aises et les douceurs de la vie avec l'ardeur d'un tempérament roturier brusquement lâché dans le bien-être, encouragé en cela par le sourire indulgent et l'assentiment de ses parents, qui mettaient leur bonheur et peut-être aussi leur revanche à le combler de la sorte.

Sa sœur lui ressemblait, aussi rieuse que lui, déjà forte, débordant d'une plénitude de santé qui doublait le charme de sa beauté, mais plus affinée, plus pourvue de cette astuce féminine qui, même dans ses plus franches expansions, l'empêchait de se livrer complètement. Il y avait du calcul au fond de ses yeux brillants, une habitude d'attendre les regards, de voir venir les gens, une conscience de ce qu'elle valait et des hommages qu'on lui devait.

A un moment de la soirée, Mme de Salis fit un signe à son fils, qui s'approcha. Elle se pencha à son oreille.

— Fais donc danser Mlle Brémond. Tu ne l'as pas encore invitée !... C'est un devoir.

Roger se redressa et courut à Laure. Vraiment, celle-là ou une autre, peu lui importait. Il s'amusait beaucoup. Il avait peu goûté jusque-là des plaisirs du monde, n'ayant habité depuis sa sortie de l'École que de petites garnisons où l'on ne recevait pas. Ce milieu élégant, la vue de toutes ces jeunes filles dont il était devenu tout à coup le camarade, qui le traitaient en vieille connaissance, qui familièrement se laissaient enlacer la taille, l'emplissait d'un enchantement, d'une ivresse douce et sans trouble dont il avait jusqu'à présent ignoré le charme. Et il se sentait vaguement un point de mire pour elles, comme étranger, à cause de son nom, du prestige de son uniforme et de sa situation de militaire, qui le distinguait des autres jeunes gens, presque tous fils d'industriels ou de riches bourgeois; à cause aussi des démonstrations chaleureuses et exubérantes dont il était l'objet de la part de Max, comme si la fête eût été donnée pour lui, et des égards et des attentions particulières dont Mme Brémond entourait sa mère.

On avait fait asseoir Mme de Salis sur le canapé comme à une place d'honneur, et Mme Brémond se tenait à ses côtés, levant fréquemment les yeux sur elle comme pour y quêter une approbation. La noble dame s'éventait, se penchait de temps à autre vers sa voisine pour échanger quelques mots avec elle, puis revenait aux danseurs et suivait son fils emporté avec Laure dans une valse. Ce spectacle semblait l'intéresser, éveiller en elle des réflexions qu'elle communiquait à Mme Brémond, laquelle y répondait avec cet air d'humilité souriante, émue et reconnaissante, que prennent les mères complimentées sur leur fille. Et la valse durait toujours. Tout à coup les danseurs s'arrêtèrent, un pied en l'air. Le piano s'était tu et la jeune fille qui s'y tenait s'en échappa.

— A une autre !... En voilà assez pour moi. Je veux danser.

Ce fut un désappointement, un brouhaha dans tout ce jeune monde, des discussions sans fin : personne ne voulait se mettre au piano. Alors Mme de Salis se leva, traversa rapidement le salon en commençant à déboutonner ses gants, suivie de Mme Brémond qui la suppliait de ne pas se déranger.

— Je vous en prie, madame; laissez-les s'entendre... Ça les regarde.

Mais Mme de Salis n'écoutait rien; elle était déjà assise sur le tabouret, finissait d'arracher ses gants qu'elle posait devant elle avec son éventail et son mouchoir, et, relevant légèrement ses manches, elle plaquait quelques accords sonores; puis, une valse de Chopin, brillante et maniérée, se déroula sous ses doigts agiles, pendant que Mme Brémond tournait vers elle un regard et un sourire où se peignaient toute sa gratitude et sa surprise pour une telle condescendance. La jeunesse fut ravie, on applaudit, et le bal reprit son entrain.



Cependant la soirée s'avançait. Germaine, qui songeait à sa mère, commençait à être inquiète. Elle profita, pendant les évolutions du cotillon, d'un tour de valse avec Roger pour lui parler.

— Il se fait tard; il serait temps peut-être de songer...

— Quand vous voudrez, mademoiselle, dit Roger continuant à l'entraîner en pirouettant autour de la salle. Je suis à vos ordres... Nous allons nous adresser à M. Brémond, qui fera atteler.

Le tour de valse fini, ils s'approchèrent de Max. Mais, au premier mot, celui-ci les interrompit.

— Partir! Et le souper?... Vous ne voulez donc pas souper?... Et puis, il pleut! Si vous croyez que je vais tuer mes chevaux pour vos beaux yeux! Non, non, vous partirez au jour... D'ailleurs, nous avons absolument besoin de ta mère, Roger... Quant à vous, mademoiselle, vous êtes ma prisonnière; je vous ai, je vous garde. Vous savez bien que vous ne pouvez pas m'échapper. Je vous l'ai dit cent fois!

Il la regarda dans les yeux, puis s'éloigna en éclatant de rire, pendant que la jeune fille rougissait légèrement. Elle se dirigea avec Roger vers la fenêtre, tendit la main au dehors et constata que quelques gouttes de pluie tombaient en effet. C'étaient de petits grains, rares et clairsemés, mouillant à peine le pavé de la cour et se séchant aussitôt, que laissait échapper une nuée d'orage fuyant rapidement pour aller s'abattre ailleurs. Germaine comprit bien qu'il n'y avait là qu'un prétexte dont abusait la mauvaise volonté de Max. Elle leva sur Roger des regards suppliants; mais celui-ci était tout à la joie de la fête, il ne désirait pas la voir si tôt finir. Il secoua les bras et les épaules d'un air de triste résignation comme pour dire : « Que voulez-vous, mademoiselle? puisqu'il pleut!... » Et il se replongea vivement dans le tourbillon du bal.

Le souper se prolongea jusqu'à une heure du matin, et les danses reprirent aussitôt. Pourtant Mme de Salis, qui s'était remise au piano, sentait, en dépit de sa bonne volonté, la lassitude venir. D'un autre côté, beaucoup de vieux parents, fatigués de cette veille prolongée, alourdis par ce repas de nuit auquel ils n'étaient pas habitués, commençaient à incliner la tête, à fermer les yeux, tout prêts à s'endormir. Ils se levaient, se secouaient, se mettaient en quête de leurs enfants. Vers deux heures, la première voiture partit; les autres suivirent de près. Mme de Salis, son fils et Germaine se retirèrent les derniers.

Le retour fut silencieux. La lune brillait dans tout son éclat, éclairant les bords de la route d'où montaient des senteurs de prairies humides, des parfums de haies vertes flottant dans l'air rafraîchi par l'averse. Mme de Salis, immobile dans son coin, semblait méditer profondément ou dormait peut-être. Germaine, la tête de côté, que frappaient les rayons de la lune, regardait très attentivement les environs, les groupes d'arbres, les touffes de saules penchés sur le cours de l'Yvrette, les maisons blafardes coupées de grandes ombres qu'on entrevoyait au loin et que la calèche laissait derrière elle à chaque tour de roue. Quant à Roger, perdu dans la pénombre du siège auquel il tournait le dos, la tête dans les épaules, le visage enfoui dans son petit manteau dont il avait relevé le collet et croisé les pans sur sa poitrine, il se tenait immobile aussi, semblait dormir; mais en réalité il profitait de sa situation, pouvant tout voir sans être vu, pour ouvrir de grands yeux et considérer la jeune fille.

Bien proportionnée dans sa petite taille, elle semblait attentive en ce moment à se redresser pour n'en rien perdre. Son délicat profil se dessinait nettement sur la nuit comme un pâle camée sur un fond sombre. Quelques mèches de ses cheveux blonds, s'échappant de sa capote rejetée en arrière par la vitesse de la course, se relevaient, flottaient au vent en petites vagues frissonnantes. Il voyait la fine cambrure du nez, qui donnait à sa physionomie je ne sais quelle grâce chevaleresque; entre les paupières largement ouvertes, sur le globe de l'œil encore noyé des langueurs du bal, s'allumaient parfois des scintillations d'étoile; enfin, à intervalles réguliers, dans la fraîcheur crépusculaire, deux petites buées blanches, inconsistantes et aériennes comme une fumée légère, s'échappaient de ses narines et s'évaporaient dans la nuit. Et toujours elles revenaient, à temps égaux, en un double tourbillon diaphane, s'exhalant pour se dissiper aussitôt, en sorte que cette respiration pure et calme, si frêle et si douce, qui était comme la pulsation de la vie dans cette charmante créature, semblait rendre plus pure encore toute sa délicate et fragile personne. Roger, plein de l'excitation de la danse, grisé par la vague ivresse qui peu à peu lui était venue de tant de mains serrées, de bras frôlés, de lèvres mouillées et souriantes, d'yeux tout fulgurants de cette inconsciente volupté que la jeunesse puise dans la frénésie de ses jeux, se disait quel bonheur ce serait pour lui de pouvoir, loin de tous les regards, presser sur son cœur cette belle jeune fille, par quels efforts, par quel acte héroïque il pourrait acheter le droit de respirer son haleine, de s'imprégner du tiède nuage, de recevoir sur sa moustache la rosée de ce fin brouillard.

Germaine ne se doutait pas de toutes ces réflexions. Et pourtant était-il bien sûr qu'elle ne soupçonnât rien, qu'elle ne conçût aucune défiance du bloc enténébré que formait Roger en face d'elle? Était-il bien sûr qu'elle ne se doutât pas que les yeux du jeune homme restaient écarquillés dans l'ombre et que, du sein des ténèbres protectrices, ils en abusaient, les rusés, pour la dévisager tout à l'aise? Qui pouvait affirmer aussi que c'était sans penser à mal et tout innocemment qu'elle continuait à être distraite et à présenter son visage de trois quarts dans cette jolie pose qui faisait

valoir son profil?... Pendant ce temps, la calèche roulait toujours; elle entra bientôt en ville, secouant les pavés dans les rues désertes où tremblotait la lueur faible des becs de gaz, et elle s'arrêta enfin devant la porte de Mme de Salis.

La mère de Roger parut hésiter, se consulter.

— Ce quai est toujours encombré... Voilà qui est fâcheux. Comment faire?...

Puis, prenant brusquement son parti :

— Je suis brisée, dit-elle à son fils; accompagne mademoiselle... Le mari de la cuisinière ira avec vous. Vous m'excuserez, ajouta-t-elle en serrant la main de Germaine. Mes amitiés à votre mère!...

Comme elle allait se coucher et ne reverrait pas Roger avant le lendemain, elle l'embrassa. La porte se referma sur elle. La voiture tourna dans la rue et s'éloigna. Germaine et le sous-lieutenant demeurèrent seuls sur le trottoir.

II.

Roger offrit son bras à la jeune fille et ils se mirent en marche au milieu du silence de la ville endormie.

La soirée qu'ils venaient de passer ensemble, les amusements qu'ils avaient partagés, avaient établi entre eux une intimité qui n'existait pas quelques heures auparavant. Ils marchaient lentement, ayant tout de suite réglé leur pas l'un sur l'autre, et c'est en causant de cette soirée, des divers incidents du bal, des folies de Max, qu'ils atteignirent le quai, puis le chemin de halage. Ils se trouvaient d'accord sur tout, leurs observations allaient aux mêmes personnes, aux mêmes objets, et se corroboraient. « Oui, oui, je l'ai remarqué... La même idée m'est venue... » Et ils étaient ravis, riaient de s'être si bien rencontrés. Roger s'étonnait de se sentir maintenant si à l'aise avec elle, de voir comme au babillage de Germaine ses propres pensées s'échauffaient et s'épanchaient abondamment. Le bras de la jeune fille, un peu lasse sans doute, pesait doucement sur le sien. Il était heureux de la tenir si près de lui, fier d'être son cavalier, rêvait de quelque péril imaginaire qui les aurait assaillis sur ce sentier solitaire et auquel il l'aurait arrachée. Et en même temps il regrettait que cette heure de bonheur fût si brève, que chaque pas qu'ils faisaient les rapprochât de la séparation. Il aurait voulu que cette conduite fût sans fin, que la route se déroulât toujours devant eux et n'eût pas de terme.

Arrivée devant la grille, elle dégagea son bras et remonta vivement l'allée, suivie de Roger. Elle gravit le perron, poussa la porte qui résista, essaya de l'ouvrir, n'y parvint pas, essaya encore, et enfin se retourna d'un air étonné et désappointé.

— C'est fermé, dit-elle, fermé à clef... Et je n'ai pas de passe-partout! Comment a-t-on pu?...

— Il faut frapper, dit Roger qui était resté en bas du perron.

Germaine manœuvra le lourd marteau, et un coup sourd retentit dans l'immensité de la vieille demeure, éveillant les sonorités de l'escalier; un second coup, plus violent, puis un troisième et un quatrième se succédèrent, espacés de silences pendant lesquels les deux jeunes gens, l'oreille tendue, se regardaient à la clarté de la lune avec un sourire hésitant et interrogateur.

— On ne vous attend plus, dit Roger au bout d'un moment... On aura pensé que vous couchiez chez Mme Brémond, que vous ne reviendriez qu'au jour.

— C'est probable, répondit-elle lentement et d'un air de réflexion... Et la bonne ne peut nous entendre; nous démolirions plutôt la maison. Quant à ma mère... Mais attendez! ajouta-t-elle en descendant le perron et en courant vers une des caisses d'oranger qui bordaient la façade. Peut-être aura-t-on mis la clef... On la cachait là autrefois.

Roger cherchait à sa suite et allait d'une caisse à l'autre, les fouillant toutes consciencieusement, comme s'il eût dû être enchanté de découvrir cette clef. Toutes leurs recherches furent vaines.

— Il faut y renoncer, dit-il.

Et ils revinrent tous deux vers le perron, côte à côte et silencieux, comptant leurs pas, semblant réfléchir, Germaine drapée dans son petit châle de laine qui lui serrait les épaules et la taille.

— Qu'allez-vous faire, mademoiselle? demanda Roger.

— Mais rien, répondit-elle. Vous allez me laisser, monsieur de Salis... J'attendrai qu'on ouvre, qu'il fasse jour. Marthe se lève tôt, je n'attendrai pas longtemps... C'est en vous remerciant de la peine que vous avez bien voulu vous donner, ajouta-t-elle en s'inclinant...

Elle avait, tout en parlant, descendu l'avenue et se trouvait devant la grille.

— Vous laisser ici... seule, dans la nuit..., vous n'y songez pas! Mon Dieu! Je vous proposerais bien... Mais l'appartement de ma mère est si petit! J'occupe la seule chambre disponible... Dans tous les cas je ne puis vous quitter, vous abandonner seule ici.

Et il remontait l'avenue avec Germaine, la reconduisait jusqu'au perron.

— Pourquoi pas?... Que craindrais-je?... Je n'ai pas peur.

— Non, je ne puis vous quitter.

Ils se remirent à marcher dans l'allée. La situation ne laissait pas que d'être embarrassante, pour Roger surtout qui peu à peu sentait sa première aisance, toute sa liberté et sa fertilité d'esprit l'abandonner. Le hasard pourtant le servait à souhait et réalisait inopinément son rêve de tout à l'heure : son tête-à-tête avec Germaine promettait de se prolonger fort longtemps.

— Savez-vous l'heure? demanda-t-elle.

Il tira sa montre. Il avait quelque peine à distinguer les aiguilles; mais, juste à ce moment, trois heures sonnèrent à la grande horloge de la ville. Alors ils voulurent calculer combien de temps il leur restait avant le lever du soleil et ils durent constater qu'ils ne savaient ni l'un ni l'autre très exactement à quel heure il faisait jour.

— Nous ne sommes, ni vous ni moi, je vois, tres matinals, dit Germaine en riant.

— Mon Dieu! depuis que je suis en congé, c'est vrai, je deviens paresseux... Mais au régiment, pour l'exercice, il faut bien...

Elle lui demanda, pour occuper le temps, des renseignements sur la ville qu'il habitait, les personnes qu'il y voyait; et les détails tout positifs, les développements dans lesquels il se crut obligé d'entrer le remirent peu à peu d'aplomb et lui rendirent toute sa verve. Ils continuaient tous deux à arpenter l'allée; mais bientôt Germaine se sentit fatiguée; elle s'arrêta près du perron, s'assit sur la dernière marche. Roger, debout devant elle, discourait toujours. Une idée en éveillait une autre; de son lieutenant il passait à son capitaine. Maintenant il en était au colonel et à sa femme.

— Très bonne, très aimable, femme du monde... Elle donne de petites soirées, où nous allons... par séries. Mais on n'y danse pas. Il y a peu de femmes ou point. Le whist, le piano..., elle chante..., c'est tout. Le reste du temps, nous le passons au café... Oh! le café!... ou bien chez nous, à piocher la théorie. C'est une vie peu récréative... Oh! très peu récréative, quand on est célibataire...

Et, tout en parlant, il se promenait de long en large devant Germaine, faisant dix pas à droite, dix pas à gauche, les mains derrière le dos, les pieds écartés, et se balançant sur les hanches par un mouvement machinal qui berçait et scandait ses phrases, puis pirouettait sur un talon en faisant voler son manteau en rond, et recommençait dix pas d'un côté, dix pas de l'autre.

Germaine, toujours assise sur le degré, l'écoutait, le regardait sans rien dire, très heureuse, il semblait, d'être initiée à tous les secrets de cette vie de garçon et de militaire. Et sa pose encore était adorable, éclairée comme elle l'était par la lune, le menton dans sa main, les yeux grandement levés sur lui, ne le quittant pas du regard, la bouche entr'ouverte qui buvait avidement tout ce qu'il disait, recueillant précieusement ses moindres paroles, en faisant le thème de sa propre rêverie, et les pesant, les amassant en elle avec un soin, une attention, une curiosité sympathique qui la rendait immobile et muette.

— Et pourtant j'aime mon métier, je l'aime beaucoup, poursuivit-il. Mais voilà! On ne choisit pas ses relations, elles s'imposent. Et alors vous comprenez... J'avais un ami, un camarade d'École..., un garçon très bien, de bonne famille. Nous ne nous quittions pas; toujours l'un chez l'autre... Que de rires, de folies! Il s'est marié, il a permuté... J'ai peur que vous ne preniez froid, dit-il en s'arrêtant brusquement devant elle.

— Non. Continuez.

Il avait fini. La conversation languit. Elle se leva et ils recommencèrent leur promenade dans l'allée. La lune ne tarda pas à se coucher, le jardin devint sombre, et dans cette obscurité les silences furent gênants. Mais, depuis qu'ils étaient là tous deux, ils s'habituaient peu à peu aux ténèbres, et Roger, en jetant les yeux autour de lui, se rendait compte confusément du dessin des bosquets qu'il avait entrevus de jour.

— Vous avez là un très grand jardin ..

— Un peu négligé... Depuis que ma mère est malade, nous ne l'entretenons plus. Grand? je crois bien! On peut s'y perdre. Il y a là-bas un labyrinthe dont vous ne vous tireriez pas.

— Montrez-moi le labyrinthe, dit Roger.

— Je veux bien. D'autant qu'il aboutit à une petite terrasse où nous serons mieux qu'ici..., bien mieux pour y voir. Le tout est d'y arriver! dit-elle d'un air d'importance.

Et elle s'engagea dans un fourré, écartant avec précaution les longues branches flexibles qui parfois barraient le passage, pendant que Roger se glissait derrière elle. Quoi qu'elle en eût dit, il est probable que, sans l'obscurité et en dépit de l'ignorance des lieux, ce dernier n'eût couru aucun risque de s'égarer parmi les deux ou trois sentiers montant et retombant sur eux-mêmes en façon de dédale qui donnaient accès à un pavillon à jour construit au-dessus du chemin de halage. Mais la vérité est qu'on y voyait mieux en cet endroit. La faible lueur qui flottait encore dans le ciel se reflétait sur la rivière et éclairait vaguement la plate-forme où ils se trouvaient. Germaine s'était assise sur un banc pendant que Roger, à quelques pas d'elle, après un coup d'œil en dehors du jardin, s'adossait au mur d'appui, le visage tourné de son côté.

La causerie reprit, et, cette fois, sur une question de Roger, ce fut la jeune fille qui en fit tous les frais. Elle ne pouvait raconter que les épisodes très peu intéressants, mais très importants pour elle, de sa vie de jeune fille, la mort de son père, la maladie de sa mère et l'existence un peu triste et recluse qu'elle avait menée depuis; mais elle en parlait d'un tel ton résigné, en y mêlant tant de jolies réflexions, que cette existence même ne paraissait pas dépourvue de charme, qu'elle semblait à Roger pleine d'intérêt et d'agréments. Il intervenait parfois, et c'était pour comparer leurs deux destinées, pour en tirer des conclusions sur la ressemblance frappante de leur caractère, tous deux aimant la tranquillité, leur chez soi, les mille riens dont est faite la vie de chaque jour, ce bien-être domestique qu'on peut se procurer si facilement et à si

peu de frais, tous deux comprenant le plaisir d'une installation nouvelle, la joie des petits arrangements intérieurs et des améliorations menées à bonne fin. Ils parlaient depuis si longtemps, ils s'étaient si bien racontés l'un à l'autre, en étaient venus à des détails si familiers, qu'il leur semblait qu'ils se connaissaient depuis dix ou quinze ans, qu'ils étaient de vieux camarades. Ils n'avaient plus de secrets; tout le fond de leur cœur s'ouvrait; les espérances, les vœux, leurs sentiments les plus intimes s'en échappaient. Ils en arrivaient insensiblement, tout naturellement, amenés là on ne sait comment, à des confidences étranges, inouïes entre jeunes gens qui s'étaient vus pour la première fois quelques heures auparavant.

— Moi, disait Roger, je n'épouserai que la femme que j'aimerai, que j'aurai choisie... Peu m'importera sa position, sa fortune.

— Je comprends cela, répondait Germaine.

Un jour gris commençait à poindre; les bosquets se détachaient de l'ombre. A l'orient, une barre rose teignit l'horizon, et aussitôt un souffle d'air frais courut sur la rivière, traversa le pavillon, fit trembler les feuilles des arbres. Germaine eut un léger frisson qu'elle ne put réprimer et dont Roger s'aperçut. Elle se serra dans son petit châle.

— Décidément vous prenez froid, mademoiselle! Vous allez me permettre de vous céder...

Et il dégrafait vivement son manteau, s'approchait d'elle en le tenant tendu dans sa largeur. Mais elle se recula aussitôt, en rougissant, avec des regards effarés.

— Non, non, je vous remercie! Vous-même, vous auriez froid... Je ne souffrirai pas...

— Je le veux, je l'exige absolument, répéta-t-il en riant du ton d'autorité qu'il prenait. Voyons, mademoiselle, obéissez!... Je vous en prie, ajouta-t-il d'une voix suppliante... D'ailleurs, si vous n'en usez pas, je n'en veux pas moi-même.

Et il fit mine de le jeter sur le dossier du banc. Alors elle consentit. Il l'arrangea lui-même sur le dos de la jeune fille, le boutonna sous le menton, releva le collet. Elle se laissait faire en riant, et, quand il eut fini, elle étendit les bras, en rassembla les plis des deux mains, les croisa sur sa poitrine ainsi qu'elle le lui avait vu faire à lui-même, puis se tint immobile, la tête de côté, regardant Roger d'un air espiègle et souriant.

Elle était charmante sous ce déguisement. Sa capeline de soie, qui se détachait sur le bleu sombre du manteau, la coiffait d'une sorte de casque d'où son visage aux lignes si fines, rosé par le matin, avec ses grands yeux bleus aux paupières bien découpées, se dégageait avec une mutinerie guerrière et triomphante. Elle semblait une Bellone d'opérette, et il y avait du piquant à songer que ce travestissement recouvrait, en somme, la plus honnête et la plus pure des jeunes filles. Ce manteau jeté sur ses épaules, dont le collet effleurait ses joues, remplissait Roger d'un ravissement naïf et débordant. C'était pour lui comme une prise de possession, un premier pas dans la conquête; il était reconnaissant à la jeune fille de ce service accepté, de ce partage qui les liait un peu plus l'un à l'autre, et il lui montait de nouveau au cœur des désirs de protection, un besoin de la sentir à lui, de veiller sans cesse sur elle, si frêle et si délicate, de lui faire comprendre qu'elle pouvait compter sur lui. Souriant, heureux, orgueilleux, il l'enveloppait, la dévorait des yeux, suivait le contour velouté des joues, la chute des épaules, la cambrure des hanches, tout l'ensemble pittoresque qu'elle lui présentait, et ne se lassait pas de cette vue.

Pour fuir la fixité de ce regard qui la gênait, elle se leva et vint près de lui s'accouder sur le mur d'appui. En ce moment, le jour se levait; un point brillant et éclatant, comme une gerbe fulgurante de flamme, surgit au sommet des lointaines montagnes et alla frapper au loin le pont, les toits, quelques vitres du Châtillon qui se mirent à flamboyer. Sur les talus de la rive opposée, un brouillard léger se roulait encore sur les prairies qui, de la lisière d'un bois, s'allongeaient en pente douce jusqu'à la rivière. Et, traversé par les rayons obliques du soleil, le brouillard fondait, tombait d'aplomb en poussière impalpable sur la surface des eaux, les recouvrant d'une pluie d'étincelles qui s'agitaient, montaient, descendaient dans une crépitation silencieuse et incessante mêlée d'éblouissements rapides. Et, à mesure qu'il se dissipait, de plus en plus se découvraient les objets environnants, la berge aux touffes d'herbes toutes constellées de pierreries, les flots plus joyeux qui d'un déploiement plus rapide venaient froisser leur bordure aux cailloux de la rive, les prés d'un vert si tendre, les bois aux masses plus foncées; et de plus en plus aussi l'horizon se creusait, s'élargissait; les lointains de la plaine apparaissaient, lavés, riants, étincelants, tout lustrés par la grande lumière épandue dans l'espace; tout au fond, derrière leur rideau de brume tendu comme une immense mousseline, la ligne des monts se dessinait sur le ciel en blocs de saphir délayés. La magie du spectacle était telle que les deux jeunes gens, à côté l'un de l'autre, les regards perdus devant eux, restaient silencieux et absorbés.

Tout à coup Germaine s'écarta vivement de la banquette et se replongea dans l'intérieur du pavillon. Roger s'étonnait; mais il devina presque aussitôt le motif de sa fuite : quelqu'un venait du côté de la ville, suivant le chemin de halage, quelque pêcheur matinal sans doute. Il se tourna vers la jeune fille :

— Vous craignez de vous compromettre avec moi? lui dit-il en souriant.

— Mon Dieu! mais...

Elle n'acheva pas; elle le regardait avec surprise, voulant dire sans doute qu'à se compromettre tous deux

les conséquences seraient aussi fâcheuses pour lui que pour elle...

— Venez donc, s'écria-t-il ; nous ne faisons pas de mal... A tout ce qu'on pourra penser en nous voyant ensemble, comme à tout ce qu'on en peut conclure, je suis prêt à souscrire d'avance.

Elle le regarda longuement, d'un regard de remerciement qui disait assez qu'elle avait compris toute la valeur des paroles qu'il venait de prononcer. Puis elle sourit et n'hésita plus, et vint de nouveau s'accouder auprès de lui, plus près de lui encore. Mais ils en furent tous les deux pour leurs frais de bravade : l'homme, cause de l'incident, s'était arrêté au loin et ne put les apercevoir. Il est vrai que le jour grandissait, que le jardin autour d'eux, tout baigné de clartés, avec ses roses s'épanouissant çà et là sous la rosée, s'emplissait de cris d'oiseaux, et que de nouveaux passants ne tarderaient pas à suivre le chemin de halage. Mais un bruit se fit entendre derrière eux ; la porte de la maison s'ouvrait.

Ils se retournèrent, firent quelques pas et comprirent que le moment de la séparation était venu. Elle avait dépouillé le manteau, qu'elle lui tendit. Et ils restaient debout l'un devant l'autre, se regardaient en souriant.

— J'espère, dit Roger, que nous n'oublierons ni l'un ni l'autre les agréables moments que nous venons de passer ensemble. Pour ma part, soyez bien sûre...

Il attendait qu'elle l'interrompît, qu'elle achevât elle-même sa pensée ; mais, sans rien dire, elle lui tendit la main.

Il la saisit, se rapprochant d'elle, et, en ce moment, il la vit si belle, dans la lumière rose du matin, les yeux si brillants, les lèvres si vermeilles, entr'ouvertes par un sourire, qu'instinctivement il se sentit attiré, dompté. Il éprouva le besoin de s'engager par un pacte solennel, de sceller d'un sceau inoubliable ce moment fortuné ; si près de ce front chaste et pur qui sollicitait ses lèvres, il s'inclina comme pour le frôler. Elle ne se retira pas, mais, au contraire, pencha la tête en arrière, soulevant son visage vers lui, comme fascinée, elle aussi, enivrée et cédant à un abandon irrésistible : en sorte que ce fut sa bouche que les lèvres de Roger effleurèrent. A ce contact, frais comme la neige d'un glacier, il eut une sensation de volupté indicible ; un vertige le prit comme si le sol fuyait sous ses pieds dans ces lueurs d'aurore et que le paradis s'entr'ouvrît...

En ce moment, Marthe, la vieille bonne, gravissait le sentier. Elle ne marqua pas trop de surprise en les apercevant.

— Tiens ! vous êtes là ?... J'allais jeter un coup d'œil sur le chemin. Nous vous avons attendue jusqu'à deux heures et, voyant que vous ne rentreriez pas... Vous venez d'arriver ?

Germaine ne dit ni oui ni non ; il semblait qu'elle n'entendît pas ; elle marchait dans l'extase, descendant avec Roger vers la grille, où ils trouvèrent le domestique endormi.

— A bientôt, dit-elle au moment où le jeune homme franchissait la barrière.

Il s'inclina respectueusement et, avec un coup d'œil et un sourire d'intelligence, il répéta :

— A bientôt !

LÉON BARRACAND.

(La suite au prochain numéro.)

LA RUSSIE ET L'ANGLETERRE

DANS

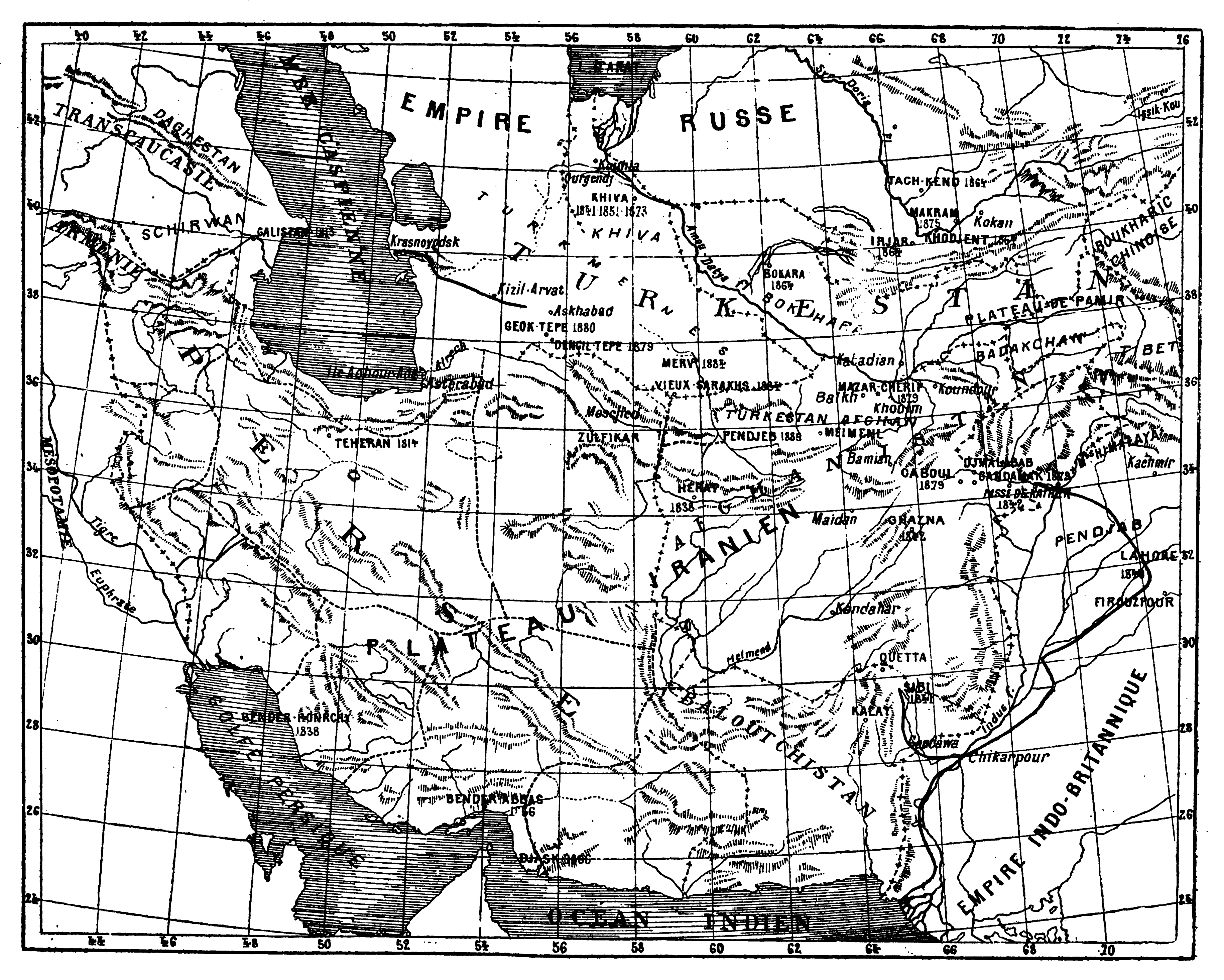
L'ASIE CENTRALE

L'Angleterre et la Russie, rivales depuis bientôt un siècle, se partagent aujourd'hui, en attendant qu'elles se la disputent demain, une partie considérable de l'Asie centrale : d'un côté, l'Angleterre, avec son immense empire qui, de l'Himalaya au cap Comorin, comprend une population de plus de 200 millions d'hommes ; de l'autre, la Russie, dont les vastes possessions se développent, de l'Oural à la mer d'Okhotsk, sur un espace quinze fois grand comme la France. De part et d'autre les conquêtes ont rapproché ces deux puissants dominateurs. L'énorme distance qui séparait jadis les frontières russe et anglaise, alors que l'une n'avait pas atteint l'Indus et que l'autre suivait le cours de l'Irtych, est à l'heure présente réduite à moins de 300 milles. Les avant-postes anglais sont à trois jours de marche de Candahar, et les sentinelles cosaques surveillent de près la route d'Hérat. Par quel enchaînement de circonstances, en vue de quels intérêts les deux rivales ont-elles été amenées à rapprocher ainsi les limites de leurs empires et à entrer en lutte l'une avec l'autre, quelle est actuellement leur position respective, et de quel côté pencherait la balance dans l'éventualité d'un conflit que la question des frontières de l'Afghanistan rendra peut-être inévitable ? C'est ce que nous allons rechercher.

I.

Si l'on veut se rendre un compte exact des progrès de la Russie et de l'Angleterre en Asie et des causes de leur rivalité, il est indispensable de jeter un coup d'œil sur la carte physique des régions qui en sont le théâtre ; nous disons sur la carte physique, car, dans cette question, ce qu'il importe surtout de connaître, c'est le relief du sol, les contours des montagnes, qui




EMPIRE RUSSE
MER CASPIENNE
TRANSCAUCASIE
DAGHESTAN
SCHIRWAN
ARMÉNIE
GALISTAN 1813
Krasnovodsk
Kizil-Arvat
Askhabad
GEOK-TEPE 1880
DENGIL-TEPE 1879
Ile Achour Ada
Atrech
Asterabad
TEHERAN 1814
MÉSOPOTAMIE
Tigre
Euphrate
PERSE
PLATEAU IRANIEN
Ourgendj
KHIVA
1841 1851 1873
KHIVA
TURKMÈNES
TURKESTAN
MERV 1884
VIEUX SARAKHS 1884
Meschhed
ZULFIKAR
PENDJEB 1888
MEIMENE
HERAT
1838
AFGHANISTAN
TURKESTAN AFGHAN
Balkh
Khoulm
MAZAR-CHERIF
1879
Koundouz
Katadian
Bamian
CABOUL
1879
DJALALABAD
GANDAMAK 1879
Maidan
GHAZNA
1842
Amou Daria
BOKARA
1864
BOKHARA
TACH-KEND 1865
MAKRAM
1875
Kokan
IRJAR
1864
KHODJENT 1866
Syr Daria
Issik-Koul
BOUKHARIE CHINOISE
PLATEAU DE PAMIR
BADAKCHAN
TIBET
HIMALAYA
Kachmir
PENDJAB
LAHORE
1846
FIROUZPOUR
Kandahar
Helmend
QUETTA
SIBI
1881
KALAT
BALOUTCHISTAN
Indus
Dadawa
Chikarpour
EMPIRE INDO-BRITANNIQUE
BENDER-BOUCHIR
1838
GOLFE PERSIQUE
BENDER-ABBAS
1756
DJASK 1866
OCÉAN INDIEN
L. D'ARAL

séparent les différentes contrées, le dessin des vallées où se déroulent les routes militaires et commerciales, bien plus que le tracé des frontières, toujours si incertain dans ces pays sans cesse bouleversés par les invasions et les remaniements territoriaux.

Pour se faire une idée de l'Asie centrale, qu'on se représente un gigantesque plateau formé de trois énormes terrasses, le Pamir au nord, le Tibet au sud-est et l'Iran à l'ouest, qui viennent se rejoindre comme les rayons d'une roue à son moyeu. Les deux premiers massifs qui enserrent la Boukharie chinoise sont trop élevés, trop inaccessibles, pour que les rivalités des conquérants de l'Inde et de ceux de la Sibérie aient jamais tenté de se heurter par-dessus leurs cimes infranchissables aux armées modernes; le flot des envahisseurs les a longés sans les entamer, et c'est au pied du promontoire angulaire qu'ils forment en se réunissant, là où les hauteurs s'abaissent et se coupent de défilés praticables aux marchands comme aux soldats, que viennent se heurter, sans se confondre, les deux courants opposés.

Ce seuil, c'est la chaîne de l'Hindou-Kouch; par là se rattache au nœud central de l'orographie asiatique le vaste plateau de l'Iran, qui s'étend à l'ouest jusqu'à la dépression mésopotamienne, au sud jusqu'au golfe Persique. Il est borné dans sa partie septentrionale par les sommets du Caucase indien, dans sa partie orientale par ceux du Sefid-Koh et du Souleiman-Dagh, et, protégé ainsi par une sorte de rebord surélevé, il domine, au nord les plaines du versant aralo-caspien, où flotte le drapeau russe, au sud la vallée de l'Indus, où se déploient les couleurs anglaises.

Trois divisions territoriales se partagent l'Iran : la Perse, le Baloutchistan, l'Afghanistan ; ce dernier, qui « peut être considéré dans son ensemble comme un pays de passage (1) », surplombe d'un côté le Pandjab, de l'autre le bassin de l'Amou-Daria, de sorte que, par sa position géographique, il semble destiné à servir d'enjeu dans la partie qui s'engagera entre les maîtres de l'Inde et ceux du Turkestan. Les fleuves qui arrosent ce plateau se perdent presque tous dans les sables ; mais leurs vallées constituent les grands centres de culture et de population, en même temps qu'elles forment les principales routes de guerre et de commerce. Ainsi l'importance stratégique des villes de cette région est presque toujours inséparable de leur richesse ; c'est un double appât pour les conquérants du nord ou du sud, et c'est pourquoi la rivalité de l'Angleterre et de la Russie présente un double caractère : elle est devenue politique et commerciale, après avoir commencé par être simplement commerciale.

Aussi l'histoire des rapports des deux nations dans l'Asie centrale peut-elle se diviser en deux périodes bien distinctes : la première avant, la seconde après la guerre turco-russe de 1877-78.

(1) É. Reclus, *Géographie universelle.*

Jusqu'à cette date, les possessions asiatiques des deux puissances étaient encore trop éloignées les unes des autres pour que le contre-coup de leurs conflits européens se fît très vivement sentir jusque-là. Le nœud de la question d'Orient était toujours au Bosphore. A partir de 1877, la rivalité sur le vieux continent même devenant plus âpre, le rapprochement des deux empires asiatiques rend les causes de froissement plus fréquentes et plus profondes.

Avant 1877, ce n'est qu'une rivalité encore plus commerciale que politique ; à partir de cette époque, c'est une compétition ardente pour la domination, un antagonisme presque national sans cesse doublé du désir d'appuyer par de nouveaux accroissements de territoire et d'influence l'action diplomatique des deux gouvernements en Europe.

II.

« Tu te défieras », écrivait Napoléon à Feth-Ali, shah de Perse, en lui envoyant une mission composée de l'orientaliste Jaubert, de l'adjudant général Romieu et du général Gardanne, « tu te défieras des conseils d'une nation de marchands qui, dans l'Inde, trafique de la vie et de la couronne des souverains, et tu opposeras la valeur de ton peuple aux invasions que la Russie tente souvent sur la partie de ton empire qui est voisine de son territoire. »

La Perse a été, en effet, le premier théâtre en Asie du conflit des intérêts et des influences russes et britanniques. Par sa position géographique entre l'Asie mineure et les Indes, cette région est le lieu de passage de toutes les routes commerciales et militaires qui unissent la vallée de la Mésopotamie et le Caucase au bassin de l'Indus. On comprend donc de quelle importance il était pour chacune des deux rivales d'y faire rechercher son alliance et dominer son autorité. La Perse était trop déchue de sa puissance pour être en mesure d'opposer à l'un ou l'autre de ses voisins une résistance efficace. La Russie n'attendit même pas la chute de Napoléon pour agir de ce côté : se croyant menacée par l'envoi de la mission française, tandis que l'Angleterre s'en tenait encore aux intrigues, elle déclarait la guerre à Feth-Ali. En 1813, le traité de Gulistan lui donnait le Schirwan et le Daghestan, pays situés, le premier au sud, le second au nord du Caucase.

Le cabinet de Saint-James s'émut de ce succès et s'empressa d'exiger de la Perse, par le traité de Téhéran (25 novembre 1814), des avantages qui garantissaient ses possessions de l'Inde contre les menaces des puissances européennes. Ce qu'il faut surtout remarquer dans ces deux traités, c'est l'importance qui y est

attribuée aux questions commerciales. Des quatorze clauses de celui de Gulistan, cinq traitent des privilèges spéciaux réservés aux négociants russes, des facilités de commerce que le shah leur concède, etc. (1); ce sont ces avantages surtout qui avaient éveillé les jalousies de l'Angleterre. Mais elle ne put empêcher que le traité de Tourkmantchaï, conclu à la fin de la guerre de 1828, réservât aux bâtiments russes le monopole de la navigation sur la mer Caspienne: en outre, Feth-Ali cédait à la Russie l'Arménie persane, les provinces de Naktchivan et d'Erivan, c'est-à-dire la frontière du Kour; il devait, de plus, payer une contribution de guerre de 80 millions. De son côté, le czar garantissait la succession au trône d'Abbas-Mirza, fils préféré de Feth-Ali, se ménageant ainsi un prétexte toujours renouvelable pour s'immiscer dans les affaires du pays.

C'en était fait de l'indépendance de la Perse: à partir de ce moment, sauf quelques brèves velléités de résistance, le shah n'est plus qu'un vassal du czar. On le vit bien lorsque, peu de temps après, l'insolence de l'ambassadeur russe Griboïédof eut excité à Téhéran un soulèvement dans lequel il fut massacré avec sa suite. Feth-Ali s'empressa d'offrir les réparations les plus humiliantes à son redoutable suzerain, qui ne répondit à ses demandes de pardon que par un dédain silencieux.

Grâce à ces nouvelles annexions, la Russie se trouvait limitrophe de la Turquie, ce qui lui permit, pendant la guerre de 1828, de faire passer Paskiewitch en Arménie et de seconder, par une diversion inattendue, les progrès de ses armées sur le Danube: elle inaugurait la tactique qu'elle n'a pas manqué de suivre en 1844 et en 1877. L'Angleterre s'unit à toute l'Europe pour arrêter les progrès de la Russie victorieuse. Le traité d'Andrinople fut comme une première édition du traité de Berlin de 1878; la Russie en conçut vis-à-vis du gouvernement de Londres un profond ressentiment (1829).

Hérat est, depuis les temps les plus reculés, une des villes les plus célèbres de l'Asie: sa position sur la route qui, par Meched et Candahar, relie la mer Caspienne à la vallée de l'Indus, lui donne une importance considérable, aussi bien commerciale que stratégique. De toutes les villes que l'on considère comme les clefs de l'Inde, c'est elle qui pourrait prétendre le plus justement à ce titre. Aussi l'Angleterre avait-elle toujours tenu à ce qu'Hérat fût le centre d'un royaume neutre, à l'abri de la suzeraineté, c'est-à-dire de l'influence de la Russie. Le successeur de Feth-Ali, Mehemet shah, excité par l'agent moscovite, marcha contre Hérat malgré les objurgations du représentant de l'Angleterre, sous prétexte de reprendre 12 000 de ses sujets qui y étaient prisonniers. Pour la première fois, les deux influences se trouvèrent directement en présence.

Les premières escarmouches avaient eu la Perse pour théâtre. Cette fois, le terrain du conflit était autrement rapproché de l'Inde: la Russie avait franchi bien vite la distance de Téhéran à Hérat.

Elle ne devait pas cette fois conserver l'avantage: l'Angleterre se décida à occuper Carrack et Bouchir dans le golfe Persique, et cette diversion sauva les Hératiens (1837-1838).

Le gouvernement de Pétersbourg n'avait pas réussi; mais son prestige n'en restait pas moins grand à la cour de Téhéran, effrayée d'avoir vu le drapeau britannique flotter sur les côtes de la Perse. Même le nouveau souverain d'Hérat s'était empressé de se reconnaître feudataire du shah. L'Angleterre venait d'arrêter la Russie: pourquoi n'imiterait-elle pas sa rivale en avançant à son tour?

Pour sauvegarder d'une façon définitive l'indépendance d'Hérat, pour étendre au nord et à l'ouest de l'Indus le cercle de ses possessions et l'exercice de son influence, la domination de l'Afghanistan lui était nécessaire. Dost-Mohammed, émir de ce pays, qui avait usurpé le trône de Shah-Soudjah, avait reçu des officiers russes et prêté l'oreille à leurs conseils. Dans une déclaration publique, lord Auckland, vice-roi des Indes, rappela: « l'intérêt qu'avait le commerce anglais à obtenir la libre navigation de l'Indus, et à se créer une légitime influence dans *l'Asie centrale;* les actives intrigues poursuivies dans l'Afghanistan afin d'étendre l'autorité de la Perse (lisez l'influence de la Russie) jusqu'aux bords de l'Indus et même au delà »; le siège d'Hérat entrepris malgré les remontrances d'un agent anglais; enfin, « la nécessité où se trouvait placée la Grande-Bretagne de regarder la marche des armées persanes dans l'Afghanistan comme un acte d'hostilité contre son propre territoire ». Une armée anglaise alla donc rétablir Shah-Soudjah et le protéger contre toute intervention étrangère.

La campagne, commencée en février 1840, se poursuivit d'abord avec de grands succès. Le Beloutchistan fut soumis en passant; le khan de Kalat dut signer un traité (1841) par lequel il se déclarait vassal soumis, jurait de se laisser toujours guider par les conseils d'un résident anglais, concédait au gouvernement britannique le droit de placer des garnisons dans toutes les villes du Beloutchistan où il serait jugé convenable, promettait sa « coopération subordonnée » en toute circonstance, et acceptait le subside annuel « qui le transformait en simple fonctionnaire de l'État voisin (1) ».

Mais l'issue de la guerre ne répondit pas à cet heureux début: en janvier 1842, les troupes anglaises, repoussées par Dost-Mohammed et battant en retraite,

(1) Marteur, *Recueil des traités.*

(1) Reclus, *Géographie universelle.*

étaient massacrées dans les défilés de Khiber. D'une armée de 17 000 hommes, seul le docteur Brydon échappait. La même année, il est vrai, l'Afghanistan fut envahi de nouveau, et la profanation du tombeau de Méhémet le Ghaznévide à Ghazna vengeait l'épouvantable massacre de Khiber; mais l'Angleterre n'y gagna que l'exécration des Afghans, et l'expédition avait coûté à la Compagnie des Indes 400 millions et 20 000 hommes.

Pendant ce temps la Russie n'avait pas été plus heureuse contre le khan de Khiva. Cette ville avait de tout temps excité les convoitises moscovites par sa position commerciale entre la Sibérie et la Perse et par sa situation stratégique, qui permet de surveiller les tribus pillardes du Turkestan méridional. Le khan envoya un messager au résident anglais d'Hérat; mais il n'eut pas besoin de ce secours : avant le retour du messager, l'armée russe, accablée par des bourrasques de neige et les rigueurs de l'hiver, se retirait sur Orenbourg (1840).

Ainsi chacune des deux puissances rivales venait d'éprouver un sérieux échec pour avoir entrepris avec trop de hâte des expéditions aventureuses. Aussi, pendant les dix années suivantes, l'une et l'autre semblèrent-elles s'occuper uniquement de la consolidation de ce qu'elles avaient acquis; d'ailleurs la crainte commune de la France les avait rapprochées. D'un côté, la soumission du Sindh (1843), de la confédération des Sikhs (1845), du royaume de Lahore (1849). permettaient à l'Angleterre d'atteindre les frontières naturelles de la péninsule indoustanique au nord et à l'est. De l'autre, l'occupation de l'île d'Achour-Ade, en face du port persan d'Astrabad, l'établissement d'une ligne de forts entre la Caspienne et l'Aral, consacraient les progrès de la Russie dans le bassin aralo-caspien. Cependant le gouvernement anglais essayait en vain de tirer vengeance de la mort de deux de ses sujets massacrés en Boukharie (1843). Bien plus, une armée russe de 17 000 hommes effaçait la défaite de 1841 en s'emparant d'Akmetched, et, en mars 1854, elle entrait à Khiva. Le khan signait un traité d'alliance pour vingt ans, qui plaçait ses États sous le protectorat du czar, l'obligeait à fournir un contingent de 10 000 cavaliers et à laisser occuper Ourghendj par une garnison. La Khivie était une province russe et le drapeau moscovite flottait sur le cours entier de l'Amou-Daria.

C'est alors que la guerre éclata en Europe; les deux antagonistes concentrèrent toutes leurs forces sur les rivages de la Crimée. Sébastopol fut pris. Toutefois la défaite amoindrit si peu l'influence russe en Asie, qu'au lendemain de ses revers le gouvernement de Pétersbourg, cherchant une sorte de revanche en Orient, amenait la Perse à tenter une nouvelle expédition contre Hérat.

Ce fut une exacte répétition de ce qui s'était passé en 1837-1838. Suggestions de l'agent russe, menaces de l'agent britannique, et finalement retraite des Persans devant une nouvelle démonstration de l'Angleterre dans le golfe Persique, devant le bombardement de Bouchir et de Bender-Abbas et la prise de Djask, qu'occupe depuis cette époque une garnison de cipayes (1856). Décidément l'Angleterre ne voulait pas permettre qu'on touchât à l'indépendance d'Hérat, et la Perse n'avait pas le bras assez long pour tirer les marrons du feu au profit de la Russie.

Deux expériences successives, ou plutôt deux insuccès, montraient que, pour attaquer Hérat, il fallait conquérir d'abord le Turkestan. Mais, avant de se livrer de ce côté à de nouvelles annexions, il était indispensable de désarmer les susceptibilités de l'Angleterre. Aussi, pendant qu'une expédition était dirigée contre le khan de Bokhara (1864), le prince Gorstchakof, dans une circulaire envoyée à toutes les puissances, déclarait qu'il ne s'agissait pour la Russie que de conquérir, par delà le pays des nomades, une région peuplée d'agriculteurs et parsemée de villes pouvant servir aux armées de points d'appui : « C'est là, ajoutait-il, que l'intérêt et la raison prescrivent aux soldats du tzar d'arriver et leur commandent de s'arrêter. »

Les victoires des Russes à Irjar et à Khodjent, la prise de Tachkent, contraignirent bientôt Mozaphar khan à signer un traité par lequel il s'engageait à n'entretenir de relations *avec aucune puissance étrangère* sans le consentement du gouverneur du Turkestan (1868). C'était là viser directement l'Angleterre, qui par ses émissaires avait toujours continué à exciter les souverains turkmènes contre les Russes. L'établissement d'un gouverneur général du Turkestan confié au général Kauffmann (1867), la signature d'un traité de commerce avec le khan de Khokand et d'un nouveau traité plus avantageux avec le khan de Khiva (1873), complétèrent l'asservissement du Turkestan. La Russie n'avait plus qu'à traverser l'Amou-Daria pour entrer sur le territoire afghan.

L'Angleterre avait toujours revendiqué comme appartenant en propre à sa sphère d'influence l'Afghanistan et ses dépendances, c'est-à-dire les khanats du Turkestan afghan devenus limitrophes des possessions russes. Cette région, située entre le pied du plateau et les bords de l'Amou-Daria, et par cela même faisant géographiquement partie du versant aralo-caspien, était placée, au point de vue politique, sous la domination de l'émir de Caboul. L'Angleterre tenait vivement à ce qu'elle y restât. La correspondance diplomatique échangée à ce sujet entre Pétersbourg et Londres pendant les années 1872 et 1873 établit provisoirement que la limite septentrionale de l'Afghanistan comprendrait au nord des frontières naturelles de ce pays (Indou-Rouch, Paropamise, etc.), les khanats d'Ouakhan, Badachkan, Koundouz, Balkh et Meimene.

C'est la première fois que l'antagonisme des deux

politiques se manifeste sous la forme d'une question de délimitation de frontières. C'est là une opération toujours délicate, on l'a bien vu en Grèce et Montenegro : que doit-elle être dans une région parcourue par des nomades, où l'on ne peut se guider, pour marquer les lignes de démarcation, sur les points de repère des traités antérieurs? Il en résulte fatalement que le tracé est toujours plus ou moins arbitraire et que, par cela même, la porte reste constamment ouverte aux revendications : une fois que le litige s'est présenté sous cet aspect, il doit se renouveler sans cesse. La question des frontières de l'Afghanistan posée et, croyait-on alors, résolue en 1873, portait en germe les dissentiments graves qui éclatent aujourd'hui.

L'accord de 1873 ne devait être que passager. Les Russes se trouvèrent amenés, par la nécessité de protéger les annexions déjà faites, à pousser leurs troupes vers le sud jusqu'à la ville de Makram, qui fut occupée (1875), tandis que les Anglais, pour la même raison, s'établissaient à Quettah et voulaient forcer l'émir d'Afghanistan, Chir-Ali, à recevoir des résidents à Kandahar, Hérat et Caboul. C'était au moment du fastueux voyage du prince de Galles dans l'Inde : lord Beaconsfield espérait que la présence de l'héritier du royaume exercerait une grande fascination sur l'imagination de Chir-Ali; mais celui-ci, bien qu'il eût reçu jusque-là des subsides et des armes du gouvernement britannique, craignit le sort des rajahs d'abord pensionnés, puis asservis et enfin découronnés par l'Angleterre. Il se retourna du côté de la Russie. Le général Kauffmann, gouverneur du Turkestan, accueillit ses avances avec empressement, sans prévoir toutefois l'importance qu'allait avoir pour le grand empire russe l'amitié de ce petit souverain asiatique (1875).

III.

En 1877, lorsque la guerre turco-russe éclata, le gouvernement anglais se demanda si les traditions de sa politique, comme le souci de ses intérêts, lui permettaient de rester simple spectateur du conflit. Il n'était pas douteux que la Turquie, sa protégée depuis 1829, ne finît par être écrasée : aussi, persuadé de la nécessité de la défendre contre la Russie et ne trouvant en Europe aucune puissance disposée à se joindre à l'Angleterre, lord Beaconsfield avait promptement, avec son aventureuse imagination, jeté les yeux du côté de l'Orient. Pour arrêter les progrès des Russes en Asie, il avait rêvé de fonder un État turkmène ayant son centre à Merv et d'unir à l'Angleterre, dans une action commune, la Turquie, la Perse et l'Afghanistan.

Ses agents surent exciter les craintes du shah en lui montrant que la Russie, forte d'un prestige renouvelé par la défaite des Ottomans, exigerait des rectifications de frontières, peut-être même d'importantes cessions de territoire. Le shah promit un contingent de 95 000 Kurdes, ses meilleurs soldats, qui auraient opéré leur jonction devant Kars et Erzeroum avec les 100 000 Turcs massés sur ce point. L'Angleterre y aurait joint 30 000 hommes envoyés de la métropole, qui, par Trébizonde, auraient gagné l'Arménie, et aussi 15 000 hommes de troupes anglaises et 45 000 cipayes venus des Indes par le golfe Persique et les plaines de la Mésopotamie. Cette agglomération de 250 000 hommes aurait été de beaucoup supérieure aux forces dont la Russie disposait sur cette partie de sa frontière.

En outre, sir Henry Rawlinson affirmait la possibilité de fomenter un soulèvement parmi les Usbecks du Turkestan russe, et la Turquie avait été chargée de gagner à la cause commune l'émir d'Afghanistan, Chir-Ali; mais en vain le sultan usa-t-il, pour exciter ce prince musulman à la guerre sainte, de son autorité religieuse de commandeur des croyants. Voici la curieuse réponse que ses émissaires lui rapportèrent de Caboul :

« L'ambassadeur extraordinaire de Votre Hautesse m'a communiqué vos vues relativement aux Anglais. L'objet de la lettre expédiée par moi avec l'agrément de Votre Hautesse était le suivant : me procurer des nouvelles sur les événements d'Europe. A vrai dire, je n'ai pas rencontré pour cela de bien grandes difficultés. Des nouvelles que j'ai recueillies de différentes sources, je conclus que les troupes russes se sont approchées de la résidence de Votre Hautesse tandis que les Anglais, après avoir plus d'une fois affirmé leur bon vouloir pour nous, restent jusqu'à présent neutres et suivent la politique qu'ils avaient dès l'origine résolu d'adopter. Comme tout le monde sait qu'une vieille amitié unit les nations ottomane et anglaise, je ne puis m'empêcher de regretter que les Anglais s'obstinent à ne pas vous soutenir précisément lorsque vous auriez le plus besoin de leur appui. Sachant que les Anglais, depuis quelque temps, désertent volontiers le terrain de l'amitié et de la franchise, mes efforts tendent constamment à les tenir à distance. J'estime que les Russes ont autant d'énergie que les Anglais, et qu'en tout cas ils les surpassent lorsqu'il s'agit de bonne foi. Je suis positivement incapable d'accorder la plus légère confiance aux promesses des Anglais.

« Je sais bien que Votre Hautesse ne m'a pas approuvé quand je lui ai dit dans ma dernière lettre que l'amitié des Anglais n'était qu'un mot, un mot écrit sur la glace; mais maintenant Votre Hautesse a pu se convaincre par sa propre expérience du peu de fond qu'on doit faire sur cette amitié, et elle voit que les Anglais abandonnent tous leurs amis dans le malheur aux coups du destin. Je ne doute donc pas que vous n'accordiez l'attention requise à ma très humble opinion sur les Anglais. Si leur conduite était conforme à la justice, toutes les difficultés seraient levées de mon côté, sans aucun doute; mais, confiants dans leur puissance, ils

ont toujours agi avec nous d'une manière arrogante et dédaigneuse. Par mes nombreux entretiens avec l'envoyé russe qui se trouve ici depuis quelque temps, j'ai acquis la persuasion que les Russes sont en tout cas plus honorables et plus sincères que les Anglais. Voilà pourquoi je crois de mon devoir d'engager Votre Hautesse à quitter l'alliance anglaise et à vous entendre avec les Russes. Puisse Dieu accorder aux armes ottomanes de nombreuses victoires et rendre victorieux tous les musulmans!

« Le 16 moharrem 1293.

« CHIR-ALI. »

En même temps, Chir-Ali prévenait la Russie de la conspiration qui se tramait à Londres contre elle. Comme dans la fable de La Fontaine, le rat avait délivré le lion des rets de son ennemi.

En effet, si le projet de lord Beaconsfield avait été exécuté, on peut croire que le résultat final de la lutte eût été bien différent. La Russie était à ce moment épuisée par la victoire, et l'arrivée de troupes fraîches sur le champ de bataille, le soir du combat, a toujours décidé du succès.

La résistance de l'émir aux suggestions du sultan ne fut pas la seule raison qui détermina le cabinet de Londres à ne pas prendre les armes; mais son attitude influa puissamment sur la politique anglaise, car il était pour ainsi dire impossible au gouvernement des Indes de s'engager dans une expédition aussi lointaine, de dégarnir ses cantonnements dans des proportions aussi considérables, sans être assuré sinon de la coopération, du moins de la neutralité d'un voisin aussi dangereux que Chir-Ali, qui pouvait, au nom et avec l'appui de la Russie, opposer une diversion dans la vallée de l'Indus à celle qui serait tentée sur les bords de la mer Caspienne.

L'entreprise échoua donc; mais, des deux côtés, les gouvernements de Londres et de Saint-Pétersbourg tirèrent profit de ce projet avorté. Les Anglais acquirent une fois de plus la certitude que la domination tout au moins morale de l'Afghanistan leur était indispensable pour mener à bien toute œuvre politique ou militaire entreprise dans l'Asie centrale; les Russes sentirent la nécessité de s'inféoder la Perse à tout jamais, de manière à avoir à Téhéran non pas un allié versatile, mais un vassal obéissant.

En fait, la tentative avortée de 1877 a eu d'importantes conséquences: d'un côté, l'expédition de l'Afghanistan; de l'autre, le traité de 1882 avec la Perse et cette succession de conquêtes en Turkestan que vient de couronner l'occupation de Merv et de Serachs. On peut dire que ces deux séries d'événements ont été la réalisation, en ce qui concerne l'Asie centrale, de la nouvelle politique inaugurée par l'Angleterre en 1877 et 1878. N'est-ce pas, en effet, l'Angleterre qui, au lendemain des préliminaires de Kesanlik (31 janvier 1878), envoyait sa flotte dans les Dardanelles et, par la bouche de lord Salisbury, déclarait que « tout traité conclu entre la Russie et la Turquie et portant atteinte aux traités de 1856 et de 1857 devait être un traité européen (1) »? N'était-ce pas sur son initiative que le congrès de Berlin refusait tous les accroissements de territoire concédés par la Turquie à son vainqueur et aux protégées de ce vainqueur, les puissances de la péninsule balkanique?

La Russie ne devait jamais pardonner. A ce moment surtout, son irritation était extrême. La guerre avec l'Angleterre paraissant imminente, elle prenait en quelque sorte les devants en dirigeant sur Balkh, ville située sur le territoire afghan et d'une importance stratégique considérable, une expédition commandée par le général Kauffmann (mai). Cependant, quand la situation se détendit, contre-ordre fut donné au général Kauffmann, sur les représentations de l'Angleterre (août). Mais si les armes avaient fini leur tâche, c'était à la diplomatie à commencer la sienne.

Alexandre II avait appris quel intérêt il avait à se donner dans la personne de l'émir d'Afghanistan un allié fidèle, capable par sa proximité de l'Inde, en temps de paix, de surveiller les agissements de l'ennemi commun, en temps de guerre, de livrer aux troupes russes un chemin sur son territoire. Au commencement de l'automne, le tsar envoyait à Caboul une mission chargée de remercier l'émir de son concours et de le soutenir contre l'Angleterre. Le général Stoletof, qui avait pris une part glorieuse aux campagnes du Turkestan, fut choisi pour chef de cette mission. Ses instructions lui enjoignaient de conclure un traité d'amitié avec Chir-Ali.

L'Angleterre ne se trompa pas sur l'objet de cette démarche; son inquiétude fut très vive. Dès le 25 septembre, le chargé d'affaires britannique remettait au gouvernement russe une note rappelant que, d'après des engagements antérieurs (ceux de 1875), la Russie avait renoncé à l'exercice de toute influence en Afghanistan : comment le gouvernement de Pétersbourg conciliait-il l'envoi du général Stoletof, accompagné à distance par une armée de 15 000 hommes, avec le respect de cette convention?

Ce fut M. de Giers, alors adjoint au ministre des affaires étrangères, aujourd'hui le successeur du prince Gortschakof, qui répondit à cette note. La Russie était, disait-il, toujours disposée à observer les engagements existants; la mission du général Stoletof n'avait jamais eu qu'un but de courtoisie envers l'émir de Caboul.

Mais le ton de cette réponse était démenti par le langage violent de la presse russe et par la nouvelle que le général Stoletof venait de conclure avec Chir-Ali un traité d'amitié. Les craintes et les jalousies de l'Angleterre étaient excitées au plus haut degré par la présence

(1) Circulaire du 1er avril 1878. *Livre jaune*.

d'un officier supérieur russe aux portes de l'Inde. En réponse à ce que l'on considérait à Londres presque comme un défi, une ambassade extraordinaire à la tête de laquelle se trouvait sir Nevil Chamberlain se présentait, un mois après, à la frontière afghane, demandant à être reçue à son tour. Chamberlain était accompagné, non d'une escorte ordinaire, mais de plus de 2000 hommes de troupe et de plusieurs batteries d'artillerie; son attitude était hautaine et presque impérieuse. Le général Stoletof ne cessait d'exciter l'émir à la résistance; il allait jusqu'à lui promettre, en cas de guerre, un secours de 50 000 hommes au nom du czar blanc. Chir-Ali refusa de recevoir l'ambassadeur de l'impératrice des Indes.

Le gouvernement anglais déclara aussitôt que ce refus serait considéré comme un acte d'hostilité, et, après une seconde sommation aussi inutile que la précédente, le général Roberts recevait l'ordre d'entrer en Afghanistan au moment où le général Stoletof repartait pour la Russie pour soumettre à la ratification du czar le traité qu'il avait conclu : l'émir se trouvait donc livré à ses seules forces.

Avec l'année 1879, les événements se précipitent. Ce sont des rapides succès remportés coup sur coup par le général Roberts et le colonel Brown dans le district de Djellalabad; c'est la prise de Candahar (12 janvier), qui permet aux Anglais de menacer Caboul sans affronter, comme en 1840, les redoutables défilés de Khiber; c'est la fuite de Chir-Ali, qui s'échappe à grand'peine en implorant le secours des Russes; c'est enfin la mort de l'émir à Mazar-i-chérif (20 février).

A son fils Iakoub-Khan, qu'il a désigné pour son successeur, les Afghans suscitent pour compétiteurs les uns son oncle Eyoub, les autres son cousin Abdourrahman; incapable de lutter à la fois contre l'anarchie et l'invasion, il songe à se faire reconnaître par le gouvernement des Indes. La Russie pouvait s'inquiéter à son tour. Voir le fils de son protégé prêt à entrer en négociations avec les Anglais, c'en était trop : Alexandre II ordonna à son ambassadeur à Londres, le comte Schouvalof, d'intervenir auprès du cabinet de Saint-James en faveur des Afghans. En même temps, pour appuyer ses représentations par une diversion en Asie, il envoyait le gouverneur de Krasnowodsk, le général Lomakine, punir une récente incursion des Turkomens Tekkes.

Il n'en fallut pas plus pour faire jeter les hauts cris à Londres. Cette expédition n'était-elle pas cependant pleinement justifiée par les agressions continuelles de ces nomades? Occupant tout le vaste triangle limité au sud par l'Indou-Kouch, au nord par l'Amou-Daria, à l'ouest par la Caspienne, ils inquiétaient sans cesse les établissements russes de ces parages, et, maîtres des routes qui du Turkestan russe conduisent en Perse et dans le Khorassan, ils forçaient le commerce de ces régions à faire un long détour soit par le Caucase, soit par les défilés de l'Indou-Kouch oriental. N'avait-on pas déjà, en 1870, en 1871, en 1873, dû châtier ces incorrigibles pillards, et ne fallait-il pas cette fois leur imposer définitivement le respect de leurs voisins? Mais l'Angleterre voyait au bout de cette expédition la prise d'une place dont la possession par la Russie a toujours excité ses craintes les plus vives : nous voulons parler de Merv, jadis l'une des plus puissantes cités de l'Asie, surnommée la Reine de l'Univers, et à cette époque le principal refuge des tribus turkmènes, Merv, qui passe depuis des siècles pour une des clefs de l'Inde parce qu'elle commande la route d'Hérat. C'est la première fois que nous voyons apparaître dans les documents ce nom destiné de nos jours à un si grand retentissement.

Tout en négociant avec Iakoub, l'Angleterre récriminait vivement au sujet de Merv et, après un échange de notes aigres-douces qui dura tout le mois d'avril 1879, obtenait enfin, à force d'instances, que des ordres précis et rigoureux fussent envoyés au général Lomakine, lui enjoignant de ne pas faire un pas en avant. Lord Beaconsfield, que cette concession ne satisfaisait pas encore, songeait à demander au prince Gortschakof l'engagement de ne pas annexer le Turkestan du Sud; moyennant quoi, le gouvernement britannique se contenterait d'avoir des résidents à Balkh et à Hérat. On convint enfin que la Russie n'occuperait pas Merv et que l'Angleterre respecterait l'indépendance de l'Afghanistan.

Mais cette indépendance n'existait plus que de nom, car, par le traité de Goindamouk (29 mai 1879), Abdourrahman khan s'engageait à recevoir un agent anglais à Caboul (on voulait prévenir l'envoi d'une nouvelle mission russe), à suivre toujours les avis du gouvernement britannique dans ses rapports avec les puissances étrangères, à relier sa capitale au réseau télégraphique de l'Inde et à laisser toute liberté de passage et de commerce aux sujets anglais.

Le frère d'Iakoub khan, Eyoub khan, gouverneur d'Hérat, eut beau proclamer la lutte à outrance et provoquer un soulèvement dans lequel la mission anglaise et son chef furent massacrés à Caboul : Abdourrahman, le protégé des Anglais, n'en resta pas moins possesseur du trône (octobre-novembre 1881).

C'était un grave échec pour la Russie. La guerre déclarée à son instigation avait tourné à son désavantage; ce protégé auquel elle avait mis les armes à la main, elle n'avait pas su ou pas voulu le soutenir, décourageant exemple pour tous ces chefs asiatiques que sa diplomatie excitait sans cesse contre l'Angleterre. Un résident anglais remplacerait désormais le conseiller qu'elle avait voulu avoir auprès de la personne de l'émir; et cet émir, au lieu d'un allié, n'était plus que le vassal du gouvernement des Indes. Des avantages commerciaux étaient attribués aux sujets de sa rivale; enfin, la cession du district de Sibi allait permettre

aux Anglais de pousser plus avant dans la direction de Candahar leur ligne de railways et par cela même de prendre les premiers possession du grand plateau iranien.

Au double point de vue matériel et moral, l'influence moscovite se trouvait battue en brèche : dans cette Asie, si respectueuse de la force, où la victoire seule donne le prestige, il devenait nécessaire de relever par quelque brillante conquête l'honneur du nom russe.

Une nouvelle expédition fut donc décidée contre les Tekkés et elle devait être poussée jusqu'à la soumission complète de l'ennemi. Heureusement pour la Russie, le traité de Goindamouk n'avait rien pacifié; les troupes anglaises occupaient encore Caboul et Candahar pour protéger Abdourrahman khan contre ses sujets révoltés : c'est ce qui permit au comte Schouwalof, prenant acte de ce manquement à la convention conclue au commencement de l'année avec le marquis de Salisbury, de déclarer officiellement au cabinet de Saint-James que son gouvernement se considérait comme dégagé de sa promesse de ne pas marcher sur Merv et qu'en conséquence les armées russes s'avançaient vers cette place.

La Russie avait conclu avec le shah de Perse un traité par lequel celui-ci s'engageait à fournir à l'armée qui longeait la frontière de son royaume des vivres et des approvisionnements de toute sorte.

L'Angleterre était trop occupée en Afghanistan pour intervenir d'une façon directe; mais, toujours inquiète au sujet de Merv et sentant bien que l'expédition, entreprise malgré elle, pourrait causer à son influence un grave préjudice, elle mit tout en œuvre pour détourner le shah de tenir ses engagements. En même temps, des émissaires anglais exhortaient les Merviens à se soumettre au khan de Khiva pour éviter une annexion directe à la Russie.

Le shah, pris de crainte, céda à ces suggestions, et l'armée russe ne trouva sur sa route à travers les steppes turkmènes ni dépôts de vivres ni secours d'aucune sorte : elle arriva, presque mourante de faim, devant Dengil-Tépé et fut repoussée avec pertes.

La Russie songea alors à s'entendre avec l'Angleterre, redevenue prépondérante à Téhéran, et à obtenir sa neutralité. Elle profita habilement des difficultés que celle-ci éprouvait à soumettre les Afghans. Le général Roberts avait dû abandonner Caboul et se trouvait cerné par 30 000 rebelles. Le marquis de Salisbury, membre d'un cabinet menacé de jour en jour par les progrès de l'Opposition, se déclara prêt à conclure avec la Russie un nouvel arrangement sur les bases de celui de 1873 (décembre 1879).

IV.

Ici se place le remplacement du cabinet conservateur par le ministère Gladstone. Aux idées d'expansion à outrance succédait la politique pacifique. En octobre 1880, pendant qu'une armée russe, partie dès le mois de mai, se dirigeait, sous la conduite du général Skobélef, contre les Tekkés, un accord était signé entre lord Granville, le nouveau ministre des affaires étrangères, et le comte Schouwalof : la Russie prenait toute liberté d'action au sujet de Merv, mais abandonnait l'Afghanistan à l'action de sa rivale et s'engageait « à n'entrer en relations avec Abdourrahman khan par des lettres d'aucune sorte, même pas pour félicitations ».

Cette dernière clause était peu glorieuse; mais la Russie tenait à assurer le succès de son expédition en Turkestan, même par des concessions de cette espèce; son attente ne fut d'ailleurs pas trompée : en janvier 1881, la forteresse de Geok-Tepe tombait sous un assaut énergique commandé par le général Skobélef.

La Russie avait fait encore un pas en avant. L'Angleterre, au contraire, reculait. Dès le mois de mars, M. Gladstone avait annoncé sa ferme intention de faire évacuer Candahar par les troupes qui l'occupaient et de ne pas continuer en Afghanistan la politique inconsidérée du cabinet tory. Mais à peine les régiments anglais furent-ils rentrés dans l'Inde, qu'à l'instigation de la Russie Eyoub se révolta de nouveau et s'empara de Candahar. Le ministère déclara que l'indépendance et l'intégrité de l'Afghanistan étaient des questions d'une importance vitale, mais qu'il se contenterait de fournir à Abdourrahman des armes et des subsides. Cependant, devant le retentissement causé dans toute l'Asie par la soumission des Akkal-Tekkés, devant les inquiétudes de l'opinion publique, que les journaux effrayaient encore en lui signalant avec persistance les progrès des Russes en avant d'Askhabad et leur extension probable vers Meched et Hérat, ordre fut donné à lord Dufferin, ambassadeur à Pétersbourg, d'insister pour que l'expédition ne fût pas poussée jusqu'à Merv. Mais la soumission des Akkal-Tekkés faisait déjà prévoir que leurs frères de Merv ne pourraient conserver leur indépendance; aussi le gouvernement de Pétersbourg ne perdait-il rien à arrêter momentanément la marche de ses troupes et à attendre que les résultats de ses récents succès se manifestassent d'eux-mêmes.

Par la soumission des Tekkés, la Russie devenait la voisine de la Perse; de plus, le chemin de fer construit pendant la dernière campagne pour faciliter le ravitaillement de l'expédition de Krasndovodsk à Kizil-Arvat passait, à partir d'Askabad, sur un territoire dépendant nominalement du shah; il était donc doublement nécessaire de fixer le tracé de la nouvelle frontière par un traité de limites qui resserrerait en outre les liens de suzeraineté existant déjà entre le gouvernement de Pétersbourg et la cour de Téhéran. Le shah pouvait-il refuser quelque chose à ceux qui venaient de le débarrasser de ses plus redoutables ennemis, de ces Turkmènes qui, depuis des siècles, pillaient les frontières

de son empire et emmenaient ses sujets en esclavage? Aussi la Russie prit-elle acte du service rendu pour se faire attribuer les limites les plus favorables. En vertu de ce traité conclu en décembre 1881 et ratifié l'année suivante, « de riches vallées tributaires de l'Atrek, possédant de vastes pâturages et de magnifiques forêts de chênes et de cèdres, ont été rendues à la Perse; mais, en échange, les Russes succèdent à l'Iran dans leurs prétentions à la suzeraineté de Merv, la « clef « de l'Inde »; ils ont aussi pris à la Perse quelques-unes des vallées du Kopet-Dagh, à l'ouest d'Askhabad, et, au sud de la forteresse rasée de Geok-Tepé, naguère si vaillamment défendue, en cet endroit qui rappelle les exploits de la conquête, ils se sont attribué tout le versant de la montagne jusqu'au faîte de partage et disposent ainsi à leur gré des eaux qui arrosent les champs et les jardins de leurs sujets les Turkmènes (1). »

Les concessions faites par le gouvernement de Pétersbourg à lord Dufferin n'avaient pas suffi pour calmer la mauvaise humeur de l'Angleterre : quand, au mois de mai 1882, le général Tchernaief (connu, il est vrai, pour ses idées panslavistes) fut appelé au poste de gouverneur du Turkestan, cette nomination fut saluée par les cris d'alarme de toute la presse anglaise. La conclusion avec la Chine du traité de l'Ily (26 octobre 1882), qui attribuait à la Russie la riche province de Kouldja, donna lieu à une nouvelle démonstration du même genre; bien plus, le gouvernement britannique, cédant aux craintes exagérées de l'opinion publique, portait à 5000 hommes la garnison de Quettah, poussait les travaux de l'embranchement de Chikarpour jusqu'à Sibi, augmentait les fortifications de la frontière ouest de l'Inde et établissait des postes fortifiés à Gulistan et à Kousckdilkan-Kakilla, à 110 milles de Candahar. L'émir Abdourrahman, qui à la fin de l'année précédente avait battu définitivement son compétiteur Eyoub, grâce à l'argent de l'Angleterre, reconnaissait les bons offices de son alliée en appelant, dans un « durbar » ou assemblée solennelle, l'attention des chefs afghans sur le progrès de la Russie vers la frontière de leur pays et réclamait leur appui contre les envahisseurs.

Il n'était pas de la politique du cabinet de Saint-Pétersbourg de se mettre en hostilité avec les Asiatiques placés sous l'influence britannique : il avait toujours voulu se faire désirer par eux comme un libérateur. Aussi, tandis que les discours belliqueux de Skobélef étaient désavoués, un article du *Journal de Saint-Pétersbourg*, de source officielle, rappelait que les deux empires étaient tombés d'accord pour limiter leur influence respective à une certaine zone où l'un devait laisser toute liberté d'action à l'autre : l'Asie centrale n'était-elle pas une contrée assez vaste pour que l'Angleterre et la Russie y trouvassent chacune un champ pour leur activité sans avoir à entrer en lutte l'une avec l'autre?

Mais Abdourrahman khan, comprenant que le plus sûr moyen de gagner complètement à sa cause le gouvernement britannique était de se poser en ennemi déclaré de l'influence russe, et désirant obtenir l'appui du vice-roi des Indes contre un nouveau soulèvement qui venait d'éclater dans le nord de sa principauté, faisait, le 6 mars 1883, dans son discours d'ouverture du durbar de Djellalabad, la déclaration suivante en présence de plus de 400 serdars, beys et khans : « L'Afghanistan ne connaît plus maintenant qu'un seul « ennemi, à savoir les Russes, qui sont déjà sur les « bords de l'Amou-Daria. S'ils osaient jamais franchir « cette rivière, je marcherais alors contre eux avec une « grande armée, et, comme réserve, j'aurais les troupes « de ma voisine et amie l'impératrice des Indes. C'est « pourquoi nos regards doivent être constamment « tournés vers l'Amou-Daria. »

On se figure aisément le retentissement produit par une telle déclaration dans toute l'Asie centrale. En Russie, on pensa que l'émir n'avait pu se hasarder si imprudemment sans l'assentiment de l'Angleterre; en Angleterre, on ne pouvait qu'appuyer un si chaud partisan qui se dévouait pour protéger la frontière des Indes. D'un autre côté, la révolte avait gagné le Kachmir et il devenait indispensable de fournir à Abdourrahman les moyens de l'étouffer là même où elle avait pris naissance. La position du protégé anglais était même fort critique; le fils de son rival Iakoub khan avait battu les troupes envoyées contre lui, lorsque le vice-roi des Indes se décida à signer un traité avec Abdourrahman : l'émir devait recevoir un subside annuel de 10 millions de roupies, mais s'engageait à entretenir une armée de 40 000 hommes et à agir dans toutes les occasions suivant les intérêts de l'Angleterre. En défendant cette convention devant la Chambre des communes et en énumérant les motifs qui avaient décidé le cabinet anglais à la conclure, un membre du parti libéral s'exprimait ainsi : « Le meilleur moyen d'écarter les troubles de la frontière est de mettre Abdourrahman khan en état de se défendre; la loyale amitié de l'émir coûtera moins que son hostilité. » (Juillet 1883.)

Abdourrahman khan se trouvait, grâce aux subsides anglais, si bien en état de se défendre, qu'à la fin de l'année 1883 il envahissait les khanats tributaires du khan de Bokhara et qu'il fallait l'intervention du vice-roi des Indes, intervention réclamée par la Russie, pour le forcer à respecter les vassaux du czar.

Mais il appartenait à la Russie de se venger de toutes ces tracasseries en frappant un grand coup : l'annexion de Merv, accomplie sur la prière des Merviens eux-mêmes déchirés par les luttes de différents partis, l'a amplement dedommagée des bravades de

(1) Reclus, *Géographie universelle.*

l'émir de Caboul. Cet événement, bien qu'il fût prévu depuis longtemps, n'en a pas moins eu une importance considérable. L'occupation de Sarachs, sur l'Heri-Roud, qui a suivi la soumission des Tekkés de Merv, en a eu peut-être une plus grande encore. La Russie était désormais maîtresse de la route d'Hérat; elle n'avait plus à craindre les incursions des Turkomans et son empire se trouvait toucher aux frontières afghanes. Et cette conquête si précieuse s'est faite sans expédition coûteuse, sans qu'une goutte de sang russe ait été répandue: cruel démenti infligé au célèbre géographe anglais, sir Henry Rawlinson, qui prétendait en 1879 que, même en passant par le territoire persan, du côté de Sarachs, les Russes ne pourraient prendre Merv qu'en sacrifiant les neuf dixièmes de leur armée!

L'Angleterre était trop occupée au Soudan pour être en mesure d'intervenir : où est le temps où le cabinet de Saint-James déclarait que l'occupation de Merv constituerait un *casus belli*? Quelques années à peine s'étaient écoulées; les couleurs russes flottaient sur Merv, et l'Angleterre s'était contentée d'annoncer qu'elle allait pousser jusqu'à Quettah les travaux du railway de Sibi : telles étaient ses seules représailles! Il était, par contre, aisé de prévoir que la Russie ne manquerait pas de profiter des embarras toujours croissants de sa rivale en Afrique pour faire un nouveau pas. La question de délimitation des frontières afghanes, ouverte de nouveau après le traité russo-perse de 1881 et l'annexion de Merv, fournissait un prétexte à la reprise de ses empiétements territoriaux. Les deux nations avaient, en 1884, nommé des commissaires pour procéder à cette délimitation; mais le commissaire anglais, après avoir vainement attendu son collègue moscovite, n'a pu empêcher la prise de possession par les troupes russes d'un certain nombre de localités situées dans la région contestée. Cette région se compose des deux vallées de l'Heri-Roud et du Merjab et de la région montagneuse qui les sépare. Les deux vallées viennent couper à angle droit la frontière russe, et dans celle de l'Heri-Roud se déroule la route même d'Hérat. Les Russes réclament Pendjeh, place forte qui commande Merjab et qu'occupent les Afghans; ils sont campés à Zulfikar et à Pul-i-Khatum, qui dominent le cours de l'Heri-Roud et que revendiquent leurs voisins. Les cartes russes plaçaient la frontière à 45 milles d'Hérat; le gouvernement de Pétersbourg propose de la reculer jusqu'à 80 milles de cette place; mais il veut Pendjeh, une des clefs de cette région. Les Anglais ont énergiquement soutenu leurs protégés, et aujourd'hui le conflit est pendant.

En attendant, la Russie pousse le railway de Krasnovodsk à Kisilarvat dans la direction d'Askhabad. En 1861, elle était à 15 000 milles de la frontière de l'Inde : maintenant 300 milles l'en séparent à peine; ses troupes ont au plus 80 milles à faire pour être sous les murs d'Hérat, et l'occupation de cette ville amènerait fatalement celle de Kandahar par les Anglais. Une fois ces deux étapes franchies, le conflit ne pourra plus être évité. Sur ces hautes régions du plateau central asiatique où dans les temps antérieurs à l'histoire les Aryas, ancêtres communs de toutes les races indo-européennes, faisaient paisiblement paître leurs troupeaux, deux des plus puissantes nations du monde se heurteront dans un suprême effort, et les gigantesques idoles taillées dans le roc des défilés de Bamian, qui ont assisté au spectacle des grandes migrations d'hommes, au passage des Macédoniens d'Alexandre et des Mongols de Timour, verront se dérouler à leurs pieds le flot des armées russes et anglaises.

***

PROFESSEURS DU COLLÈGE DE FRANCE (1)

M. Eugène Guillaume

On rencontre des artistes qui, sans être précisément des inconscients ni produire des chefs-d'œuvre comme un pommier des pommes, sont du moins assez ignorants et ne se rendent pas toujours entièrement compte de ce qu'ils font. On dirait qu'un instinct divin réside en eux, qui fait une partie de la besogne. Ils peuvent avoir de grands défauts; mais il leur arrive aussi de rendre la vie avec une singulière intensité, et d'ordinaire on a pour eux des indulgences infinies.

D'autres, au contraire, très réfléchis, munis de science et de philosophie, difficiles pour eux-mêmes, savent toujours exactement ce qu'ils font et surtout ce qu'ils veulent faire et se croiraient traîtres envers l'art s'ils ne le savaient pas. Ils composent quelquefois des œuvres irréprochables, mais dont la perfection méditée n'accroche pas tout d'abord les yeux, ne se sent qu'à la longue. Ils forcent lentement l'admiration plutôt qu'ils ne l'enlèvent, et ils ne disent rien aux pressés ni aux frivoles. En réalité, on est beaucoup moins clément pour eux que pour les « inconscients », ce qui est tout au rebours de la justice.

Il est évident que M. Eugène Guillaume appartient plutôt au second de ces deux groupes, dont les limites sont d'ailleurs assez flottantes. Statuaire presque trop savant, contenu, laborieux, je le soupçonne de construire et de pétrir ses statues vingt fois de suite dans sa tête avant de les pétrir avec ses doigts. Je ne sais s'il rêve de réaliser, dans chacune de ses œuvres, l'un des types éternels qui résident, d'après Platon, dans

(1) Voy. pour cette série *M. Renan* et *M. Boissier*, dans la *Revue* des 10 et 31 janvier.

l'intelligence divine et auxquels se rapportent les corps vivants en dépit des déformations accidentelles qui font les individus; en tout cas, les idées de M. Guillaume sur l'enseignement du dessin, conçu comme une géométrie, s'accorderaient assez bien avec cette recherche de types absolus dont les lignes pourraient être exprimées par des nombres immuables.

On connaît les œuvres très nobles et très harmonieuses du statuaire platonicien : *le Mariage romain*, *l'Anacréon*, *le Faucheur* surtout, d'un mouvement si large et si aisé, l'œuvre la plus vivante qu'il ait modelée et qui atteint à la grandeur. M. Guillaume sculpte des corps très beaux par la pureté et par le balancement des lignes, des corps dont *on peut faire le tour :* je voudrais seulement des têtes d'un caractère un peu plus individuel. Et pourtant il est, dans ses bustes, grand ciseleur de visages humains : on ne conçoit pas les Gracques avec d'autres traits que ceux qu'il leur a donnés, et il a répandu une profonde et pénétrante tristesse sur la face ennuyée de Mgr Darboy. M. Guillaume a donc su maintes fois, malgré son souci des « canons » éternels de la forme, reproduire la vie, et même la vie individuelle, aussi bien que s'il n'avait pas de doctrines. C'est que ces canons, il ne les accepte pas tout faits, il les cherche à son tour et pour son compte. On ne le définirait pas mal le plus conscient et le plus sincère des statuaires académiques. On oublie tout à fait, devant certaines de ses œuvres, qu'il est critique et professeur, et je ne puis faire de lui un plus bel éloge : il est si rare, de nos jours, qu'un philosophe de l'art soit en même temps un grand artiste !

I.

J'ai assisté à deux leçons de M. Guillaume sur les arts décoratifs. Avant d'aborder l'histoire de l'art et le jugement des œuvres, M. Guillaume expose *a priori* les règles des différents genres. C'est quelque chose comme une « grammaire des arts du dessin » conçue dans le même esprit que l'ouvrage de Charles Blanc, avec un grand souci de la précision. Un cours de cette espèce est nécessairement très dogmatique et un peu aride. C'est une suite de définitions et d'affirmations appuyées sur de trop rares exemples et sur des sentiments personnels au professeur et que l'auditoire n'a pas les moyens de contrôler. Ce n'est certes pas la faute du professeur, mais cela n'en est pas moins fâcheux et je me défie d'une esthétique qui, à chaque proposition nouvelle, n'a pas un ou plusieurs exemples à nous mettre sous les yeux. Un cours sur les beaux-arts ne saurait être fait avec fruit que dans les salles du Louvre ou devant des auditeurs bien pourvus d'impressions et de souvenirs, qui auraient vu, et bien vu, beaucoup d'œuvres de tous les genres et de toutes les écoles et qui les auraient présentes à l'esprit. Que serait un cours de littérature fait à des gens qui n'auraient rien lu ? Une leçon sur les arts dans une salle nue du Collège de France, c'est proprement, pour les neuf dixièmes des assistants, une leçon de catéchisme. Mais, encore une fois, M. Guillaume n'en peut mais.

Ce statuaire méditatif n'a point les dons du professeur. L'homme est distingué : visage fin et mélancolique, barbe blanche taillée en pointe; le pourpoint de velours noir des Goujon ou des Delorme ne lui siérait pas mal. Mais si vous saviez sur quel ton il entretient d'esthétique la poignée d'indifférents épars sur les gradins ! Il lit ses notes d'une voix monocorde, lente et triste, sans une inflexion, sans un geste : il a l'air de mener les funérailles de l'art idéaliste. Les belles et exactes formules, les remarques ingénieuses défilent presque inaperçues. C'est le catéchisme de l'art récité par la voix lointaine d'une ombre, par une voix qui vient du fond des limbes où vivent vaguement, autour de l'âme de Platon, les âmes des artistes rêvant de formes parfaites conformes aux types éternels. Cet enseignement morne a bien son charme crépusculaire : mais il faut un effort et un peu de temps pour le sentir.

Voici le résumé d'une leçon que j'ai entendue et notée de mon mieux, non sans peine. Où je cessais d'entendre, j'ai bien été obligé de combler les lacunes.

« Jusqu'ici nous n'avons parlé que de la forme. La forme, reproduite par la sculpture ou représentée par le dessin au moyen des lignes qui déterminent les contours et des blancs et des noirs qui imitent la saillie des objets, la forme peut à la rigueur se suffire à elle-même. On conçoit une nature abstraite et singulière qui n'aurait pas de couleurs ou qui n'en aurait qu'une (ce qui est la même chose), une nature qui serait réellement ce que la font le dessin au crayon noir, la grisaille, le camaïeu, la sculpture, la photographie, ou, mieux encore, telle que nous la montre le stéréoscope. Ce monde incolore ou monochrome serait encore digne d'admiration : c'est que la forme est l'élément essentiel de l'art.

« Pourtant, si la nature était incolore, un grand bonheur nous serait refusé. Les couleurs sont la joie des yeux. Elles donnent un plaisir plus sensible, plus élémentaire que les contours. — Ce sont les couleurs les plus vives qui plaisent le plus aux enfants et aux primitifs. — Les peuples sevrés de lumière se rejettent volontiers sur les couleurs et les préfèrent alors délicates et nuancées. — Il y a une analogie frappante entre les jouissances de la couleur et celles de la musique. Ce sont, de part et d'autre, des sensations liées par des rapports mathématiques et qui impressionnent délicieusement.

« Néanmoins la forme reste l'essentiel. La couleur toute seule est agréable, mais n'exprime rien. »

J'ai cru sentir là comme une imperceptible nuance de dédain du bon statuaire à l'égard de la peinture. Ne pourrait-on réclamer, au moins sur un point?

M. Guillaume dit qu'on peut concevoir « une nature incolore, ou monochrome, ce qui revient au même ». Mais non, cela ne revient pas au même, car il est absolument impossible de la concevoir incolore. Maintenant, peut-on même la concevoir monochrome? Pas davantage, car, si on la conçoit blanche, il y aura en réalité des blancs et des noirs et toutes les nuances intermédiaires; si on la conçoit d'un certain bleu, nous aurons tous les tons de ce bleu : autrement il n'y aurait plus de saillies, plus de contours, plus rien. La palette de la nature, réduite à une seule couleur, aurait encore des tons en nombre infini. — Donc la forme ne peut se passer de la couleur. Ce qui est vrai, c'est que la forme peut être expressive avec une couleur de convention ou abstraction faite de la couleur, tandis que la couleur est inexpressive abstraction faite de la forme : les « tachistes » les plus déterminés seraient fort embarrassés s'il leur fallait faire des tableaux réellement *informes;* ils sont bien obligés de limiter au moins certains groupes de taches. — Mais, en revanche, la couleur et la forme, unies ensemble, sont bien plus puissamment expressives, et expressives de beaucoup plus de choses, que la forme toute seule : elles peuvent chanter le poème entier de l'univers.

« Un puriste, continue M. Guillaume, irait jusqu'à dire que la couleur altère la forme. »

Je connais, moi, tel puriste de la couleur, tel impressionniste farouche, Pissaro par exemple, qui dirait tout aussi bien que la forme trop précise fait tort à la couleur, altère la traduction de la réalité par le pinceau. Il n'y a pas dans la nature de lignes tranchées : il n'y a que des groupes juxtaposés de vibrations lumineuses; mais leur limite n'est rien, ou elle est elle-même vibrante. Le contour absolu est une invention de l'homme; il n'est séparable de la couleur que par une opération de l'intelligence; et, ainsi séparé, il ne vit pas. La sculpture et le dessin sont des abstractions; la peinture est une transposition, nécessairement, mais une transposition de *tout* le monde visible. La peinture seule peut exprimer le monde végétal, les êtres dont les contours varient et flottent ne se rapportent point à un type étroit et immuable. Essayez donc de sculpter un arbre! La peinture seule exprime complètement la vie animale et humaine, car la couleur est la fleur même de la vie.

Mais je ne veux pas recommencer ici l'antique comparaison de la statuaire et de la peinture et de leur puissance respective. Ce sont deux représentations du monde réel différemment « conditionnées », en sorte qu'on peut préférer l'une à l'autre selon son cerveau et son tempérament, à moins qu'on ne préfère l'une et l'autre tour à tour. Seulement je remarque que la peinture, par les moyens dont elle dispose, est beaucoup plus capable de satisfaire aux besoins d'impressions fines et violentes, de réalisme et en même temps d'alexandrinisme, à la curiosité sensuelle et inquiète dont nous sommes tourmentés, et de s'engager dans une voie parallèle à celle où s'enfonce la littérature. Pourtant notre statuaire, prise dans son ensemble, est supérieure à notre peinture. D'où vient cela?... Mais rendons la parole à M. Guillaume.

« Si la couleur altère la forme, elle compense bien ce qu'elle paraît dérober.

« Les Grecs le comprenaient bien. Ils aimaient les couleurs : leur architecture était peinte et aussi leurs statues. Mais la couleur appliquée à l'architecture et à la sculpture n'était que symbolique ou décorative.

« Symbolique : il y a au Louvre un torse de Bacchus qu'on croit avoir été peint en rouge. De même les Néréides étaient peintes en vert glauque, les dieux infernaux en bleu sombre.

« Décorative : ils avaient soin que la coloration respectât l'unité de l'œuvre et son caractère, y ajoutât un plaisir pour l'œil sans diminuer celui qui nous vient de l'harmonie de la forme. La peinture appliquée à la sculpture doit lui être absolument subordonnée : il faut que la matière paraisse colorée naturellement et uniformément, et que la couleur ne divise pas l'unité de la forme. Ainsi, dans les statuettes peintes de Tanagra, les couleurs, quand elles sont différentes, sont toutes de même valeur.

« Si ces règles ne sont pas observées, nous résistons à la polychromie. »

C'est vrai; mais j'en cherche la raison. Au premier abord je ne vois pas trop pourquoi une statue peinte et qui imiterait les couleurs de la vie choquerait nos yeux. Imaginez la Vénus de Médicis revêtue des teintes de l'Antiope de Corrège : croyez-vous que ce serait si laid? Non pas, mais peut-être bien troublant en diable. Le malheur, c'est que ce rêve est irréalisable, c'est qu'il est matériellement impossible de colorer le marbre ou le bois des teintes de la chair vivante. Restent les statues de cire; mais l'inconvénient, c'est qu'elles paraissent, quoi qu'on fasse, ou maquillées ou cadavériques. Supposez pourtant réalisé ce rêve de la statue peinte. Exposée à l'air, elle s'altérera beaucoup plus vite qu'un tableau dans un musée; mais surtout la coloration de la chair, par exemple, n'y aura jamais la même valeur que dans un tableau, où elle s'enveloppe d'une atmosphère artificielle, où elle s'accorde et soutient des rapports harmonieux avec tout le reste. Si donc l'art n'admet que la polychromie symbolique ou décorative, s'il exclut la statuaire vraiment polychrome, ce n'est point parce qu'elle serait laide, c'est parce qu'elle est « la chose impossible » et qu'on n'a le choix qu'entre les couleurs odieusement fausses de

l'imagerie et l'illusion grossière, le bas trompe-l'œil des musées de cire.

« Indiquons, reprend M. Guillaume, le rôle de la couleur dans la peinture proprement dite, ou peinture d'histoire, et dans la peinture décorative.

« Dans la peinture d'histoire, la couleur concourt à l'expression d'un fait déterminé, d'une scène, d'un sentiment. Tout, et jusqu'à la couleur, est subordonné au sujet. Voyez, au Louvre, dans la galerie des Rubens, le *Débarquement de Marie de Médicis* et la *Minorité de Louis XIII* et l'appropriation des couleurs à un sujet joyeux et à un sujet grave.

« La peinture décorative cherche à rendre agréable à l'œil une surface unie, non à exprimer quelque chose. L'idée de la muraille lisse et solide ne doit pas disparaître; il faut qu'on sente la paroi : la peinture décorative ne veut provoquer aucune illusion. Elle représente des formes conventionnelles, avec des couleurs dont chacune soit belle dans son rapport avec les autres. Elle modifie les objets en les faisant passer de l'ordre expressif dans l'ordre ornemental; par exemple, elle simplifie le mufle du lion, elle donne aux feuillages des contours plus géométriques. Pas d'ombre noire : la peinture décorative prend le ton dominant de l'objet dont elle s'inspire et module ce ton. Les Chinois et les Japonais y excellent : c'est un art d'imagination pure.

« Le tableau est l'évocation d'un sujet absent; le décor n'évoque rien, ne fait appel à aucun souvenir précis ni allusion à quoi que ce soit de réel. Le tableau est fait pour intéresser, émouvoir, attrister; le décor, pour charmer. Le décorateur, beaucoup plus libre que le peintre, n'est pas tenu de respecter la nature. Et c'est à la couleur qu'il emprunte ses principales ressources.

« La tapisserie est aussi un art décoratif. Elle est soumise, pour le dessin et la couleur, à certaines conditions matérielles dont elle est obligée de tenir compte. Le dessin s'altère par le retrait de la laine; la couleur pâlit avec le temps. Il y a un charme dans cette altération même.

« La tapisserie ne cherchera donc point à produire l'illusion. On doit se souvenir qu'elle est une *tenture* et que la figuration fait partie intégrante du tissu.

« Elle sert à *clore* en ornant, à établir des séparations. Il faut donc qu'elle soit presque entièrement remplie par les figures d'hommes, de végétaux ou d'édifices. C'est un contresens que d'y vouloir ouvrir des jours. Et c'est une superfétation, puisque la lumière vient d'ailleurs.

« La tapisserie est très ancienne dans l'histoire. Il y avait des tapisseries dans les temps homériques; il y en avait au Parthénon.

« Le domaine de la tapisserie, c'est la fiction, la mythologie, l'allégorie, la fantaisie. Les *verdures* de Flandre représentent de vagues paysages.

« Il faut conserver à chaque art sa saveur propre, ne pas rapprocher tous les arts décoratifs de la peinture, comme on a fait à la Renaissance.

« Les tapisseries du musée de Cluny qui représentent l'histoire de David sont parmi les chefs-d'œuvre du genre. Elles sont fort remarquables par l'unité d'impression : toutes les couleurs y ont à peu près la même valeur; la terre et le ciel y sont presque d'égale intensité. Et avec raison : il ne faut point de vides dans une tapisserie; elle ne doit pas éveiller l'idée du dehors, sa destination étant de tenir compagnie et de faire songer.

« La tapisserie a aujourd'hui à son service quinze mille nuances. Au xve siècle on se contentait de trois couleurs différentes pour les chairs, pas une de plus, et avec cela on faisait des chefs-d'œuvre.

« En résumé, la tapisserie est un décor obtenu au moyen de matières textiles, un vêtement des murs. Elle est purement décorative et architectonique.

« La mosaïque est un art de décadence; elle ne remonte pas plus haut qu'Alexandre.

« Elle est également inséparable de l'architecture. On l'emploie au revêtement des murs et aux pavements. On trouve à Pompéi des colonnes revêtues de mosaïques.

« La mosaïque a quelque chose d'inflexible et de rigide; elle doit être vue de loin. Les pavements en mosaïque sont généralement de deux nuances : noir ou rouge et blanc. On se contente d'y rendre les silhouettes : rien ne serait stupide comme un pavement trompe-l'œil. Il ne faut pas qu'on ait peur de marcher dessus.

« La belle époque de la mosaïque s'étend du IVe au XVIe siècle. Elle se mit alors à imiter la peinture.

« Les qualités de la mosaïque sont la simplicité, la largeur, la rudesse. Elle appesantit et durcit. Elle représente bien les monstres, le surhumain.

« La force des différents arts gît dans les limites qui leur sont imposées, il ne faut jamais l'oublier. »

J'arrête ici le sec résumé de la leçon, car les développements seuls, les preuves et les exemples seraient intéressants. Hé! oui, le petit catéchisme très net, très précis de M. Guillaume a raison. Les arts ont des limites naturelles déterminées par leur destination particulière et par leurs moyens propres d'expression, et ils ne doivent pas empiéter les uns sur les autres. Ils ne doivent pas? c'est mal dit : ils ne peuvent pas. Mais si d'aventure ils pouvaient? Il faudrait voir. Qu'est-ce que cela me fait que les frontières des arts soient bouleversées, si c'est joli tout de même? M. Guillaume a certes raison; mais justement il met peut-être trop de raison dans ces matières.

On peint sur les plafonds des ciels avec de petits nuages : et pourtant un plafond est une toiture comme une tapisserie est un enclos; un plafond est fait pour couvrir, comme une tapisserie pour enfermer. Je ne suis pas sûr que des vides dans une tapisserie me choqueraient si fort. Que dirons-nous donc des glaces? Les glaces, je le veux bien, ne sont pas des œuvres d'art; mais elles sont un ornement des murs et c'est aussi comme un ornement de l'intérieur des maisons que M. Guillaume considère ici la tapisserie. Eh bien, une glace est un meuble d'ornementation qui clôt et

qui pourtant semble ouvrir. Quand je trouverais un peu de cette contradiction dans l'effet produit par une tapisserie, je ne sais vraiment pas si j'irais m'en plaindre. Il peut se rencontrer dans l'art, surtout quand il reste décoratif, des surprises qui font plaisir, des absurdités agréables. — Je suppose que les figures d'un pavement de mosaïque arrivent à faire illusion : je n'en serais point scandalisé et je n'hésiterais pas à marcher dessus. Il y aurait là, j'imagine, quelque chose de l'impression qu'on doit éprouver en marchant sur un pavé de glace comme en ont les salles de bains des « honnestes dames » fantastiques, dans certains romans.

Mais je m'amuse : je ne voulais que signaler la tendance très dogmatique de M. Guillaume, son penchant à déduire les lois d'un art de certaines conditions initiales et à l'y enfermer, son dédain de la fantaisie individuelle, son amour de la règle. Et, encore une fois, il est dans le vrai; mais il y est, comment dirai-je? avec un peu trop de sécurité.

II.

C'est cette sécurité qui m'étonne partout où je la rencontre et que je suis toujours tenté de harceler. Par exemple, il est un art décoratif dont M. Guillaume parlera sans doute : la toilette. Je voudrais montrer que la toilette des femmes, telle que nous la voyons aujourd'hui, a véhémentement transgressé les lois que lui imposaient et sa destination et la nature même des moyens dont elle dispose — et qu'elle n'en est pas moins charmante.

M. Guillaume me contestera peut-être ce dernier point. Mais j'en appelle à mes contemporains. Presque tous, j'en suis sûr, s'avoueront profondément charmés et séduits par la toilette des femmes d'à présent. — On répondra que nous ne *devrions* pas être séduits; que nous ne le sommes qu'en vertu d'une longue et perverse accoutumance; que des ornements absurdes et monstrueux, à force de passer sous nos yeux, sauvés d'ailleurs par la grâce de celles qui en sont affublées, ont fini par nous sembler naturels. — Mais c'est qu'ils ne nous paraissent pas seulement naturels : nous les trouvons ravissants. Et, du reste, n'y a-t-il pas des œuvres d'art, et d'un art très relevé, auxquelles il faut s'habituer, qui choquent d'abord ou sont indifférentes, qu'on ne goûte complètement qu'après une vue répétée, une étude constante, une sorte d'initiation? Dans tous les cas, ce qu'il faut bien reconnaître, c'est que la toilette féminine à l'heure qu'il est, si elle prête à des critiques, si elle inquiète l'esthéticien austère, exerce un puissant attrait sur beaucoup d'hommes même raffinés, ajoute pour eux à l'agrément et à la beauté des femmes, est quelque chose enfin avec quoi un philosophe de l'art est obligé de compter.

Et ce sont les gens superficiels qui nous accuseront de frivolité. Nous avons pour nous de très grands esprits. Fénelon, dans son *Éducation des filles*, a, sur la toilette féminine, quelques mots indulgents et fins qui sont d'un homme à qui cet art ne déplaît point et n'est pas entièrement étranger. M. Renan, tenu à une moindre austérité d'imagination, va plus loin : « La femme, en se parant, dit-il, accomplit un devoir; elle pratique un art, art exquis, en un sens le plus charmant des arts. Ne nous laissons pas égarer par le sourire que certains mots provoquent chez les gens frivoles. On décerne la palme du génie à l'artiste grec qui a su résoudre le plus délicat des problèmes, orner le corps humain, c'est-à-dire orner la perfection même, et l'on ne veut voir qu'une affaire de chiffons dans l'essai de collaborer à la plus belle œuvre de Dieu, à la beauté de la femme! La toilette de la femme, avec ses raffinements, est du grand art à sa manière. Les siècles et les pays qui savent y réussir sont les grands siècles, les grands pays. » (*Marc-Aurèle*, p. 554.)

Quelles devraient donc être, selon M. Guillaume, les règles de la toilette? Il me semble qu'il nous dira à peu près ceci :

Le vêtement a pour but de protéger le corps contre le froid et ensuite de l'orner. Étant utile, il faut qu'il soit commode : ne serait-ce pas absurde qu'il ne nous sauvât d'un danger que pour nous imposer une gêne? Il ne devra donc comprimer aucune partie du corps. — Et il le devra d'autant moins qu'en comprimant le corps il le déformerait. Or, si après avoir considéré le vêtement comme utile nous l'envisageons comme décoratif, il est évident qu'il ne pourra orner le corps qu'à la condition d'en respecter les contours, de n'en point briser ou compromettre l'ensemble harmonieux et l'unité. — De plus, la matière employée par cet art du costume, ce sont surtout des tissus. Les tissus flottent naturellement, font d'eux-mêmes des plis, et c'est là leur grâce propre. Il faut la respecter : il ne faut donc pas que les tissus collent au corps. Au reste, ils n'y pourraient coller qu'à l'aide d'une armature qui altérerait les formes naturelles. Les arts ont leurs limites précises; l'art du costume ne doit ni ne peut empiéter sur la statuaire. La seule toilette irréprochable, c'est celle des canéphores dans les frises du Parthénon.

Or que voyons-nous? *Aucune* de ces règles n'est observée aujourd'hui dans la toilette des femmes. La robe comprime le torse et divise en deux le corps féminin. Les tissus collent sur des armatures qui modifient notablement la forme de la poitrine. Les jupes s'étalent, derrière, sur des contours artificiels et démesurés. L'art de la toilette a violé ses frontières naturelles; il a demandé des ressources à je ne sais quelle statuaire barbare, surprenante, presque symbolique, tant elle est outrée. Et il n'y a pas à dire, tout cela est charmant.

Voici tout le mystère en deux mots : la toilette n'est plus seulement décorative, elle est éminemment expressive du sexe. L'ensemble et la plupart des détails et toute l'économie du costume féminin trouvent dans cette idée génératrice leur explication.

On s'est appliqué à exagérer toutes les parties que la nature a faites plus saillantes dans le corps féminin : la poitrine, les hanches, la croupe et même, dans une certaine mesure, le ventre. Ce résultat pouvait être obtenu par la seule compression de la taille à l'aide d'une ceinture étroite. Les beautés des temps homériques connaissaient déjà cet artifice : Homère nous parle de femmes « aux ceintures profondes » (βαθυζώνων). Mais on ne s'en est pas tenu là : on a encore augmenté le relief des formes par le corset, la tournure et les paniers. Ainsi la femme a été à la fois considérablement amplifiée et coupée par le milieu.

Vous voyez les effets de cette division. L'unité du corps féminin étant brisée, on ne l'embrasse plus aussi facilement d'un seul regard ; mais l'attention est tour à tour attirée sur les deux parties qui le composent et, dans chaque partie, sur les proéminences. En somme, la ceinture divise la femme pour localiser notre attention. Et des arttfices de détails, inspirés par une audacieuse et intelligente fantaisie, sont venus compléter ce grand et essentiel artifice. Les hauts talons ont jeté en avant la poitrine et imposé aux mouvements du corps une gêne qui en révèle mieux les formes. La polonaise, en élargissant les épaules, a encore aminci la taille, etc.

Les procédés du XVIIIe siècle, qui a tant aimé et si bien compris la femme, étaient cependant un peu différents. On n'exagérait que les hanches, mais démesurément (par les paniers). Au contraire, on amenuisait le haut du corps par des corsages très longs et très étroits. Le buste, svelte, grêle, chimérique, s'élançait comme un lis de la croupe énorme, étalée et mystérieuse. C'est dans la toilette des femmes que le XVIIIe siècle a mis toute sa poésie.

On peut dire, malgré cela, que jusqu'à nos jours c'était surtout l'intention décorative qui avait triomphé dans le costume. Sans doute la toilette des femmes est, par bien des points, restée décorative (à sa façon d'ailleurs et surtout à l'aide de l'archéologie, empruntant aux modes des temps passés ce qu'elle y trouve de joli et d'extravagant). Mais sa grande originalité, c'est d'exprimer ce que j'ai dit, en exagérant toutes les formes significatives. La toilette actuelle est donc artistique à divers titres et, avant tout, absurdement plastique. Elle ne l'a jamais été, que je sache, à ce degré ; mais je ne vois pas qu'on s'en plaigne.

Une chose très remarquable et sur laquelle on pourrait philosopher, c'est l'antithèse presque absolue que fait aujourd'hui le costume masculin avec celui de la femme.

Les contours du corps féminin s'éloignent très sensiblement de la ligne droite : la toilette s'applique à les en éloigner encore. Les contours masculins s'en éloignent beaucoup moins : la toilette les en rapproche le plus possible. Nos redingotes même indiquent à peine la rentrée de la ceinture ; nos vestons et nos par-dessus tombent tout droit ; nos pantalons nous font des jambes cylindriques partout de la même grosseur. Tandis que la toilette de la femme a pour fin suprême l'attrait du sexe et se soucie peu de la commodité, c'est de la commodité seule que le costume masculin se préoccupe : à peine l'intention décorative apparaît-elle dans la symétrie de la coupe, dans les boutons, dans les cravates. Et le contraste est ainsi beaucoup plus frappant qu'au temps où l'un et l'autre costume, et non pas seulement celui des femmes, étaient en partie expressifs du sexe, mais surtout décoratifs, et admettaient presque également les ornements inutiles. Aujourd'hui il n'y a plus que les femmes qui se parent de « canons », de « jabots », de « petites oies », de dentelles et de fanfreluches, et qui portent de belles étoffes aux couleurs éclatantes. Et nous faisons des taches d'autant plus tristes avec nos draps noirs, nos lainages chinés d'Angleterre, nos vêtements merveilleusement commodes et ternes.

Souvent, il est vrai, les femmes empruntent aux hommes certaines parties de leur costume : le col, le gilet, la jaquette ; mais c'est pour mieux faire ressortir encore les formes qui leur sont propres par le paradoxe de l'enveloppe étrangère qu'elles leur appliquent. Et rien n'est plus femme, en effet, et jusqu'à l'indécence, qu'une femme habillée en homme à une époque où les vêtements des deux sexes ne diffèrent pas seulement par leur apparence, mais par leur principe même et leur esprit.

Habileté profonde de l'Ève éternelle ! — Mais, dira quelque grossier, s'il ne s'agit plus que de trahir le sexe, le mieux est le maillot : pourquoi les jupes ? pourquoi pas le caleçon des juives de Tunis ? — C'est qu'alors le costume ne serait plus un art, un langage. Montrer n'est pas exprimer. Le problème est de révéler tout en dissimulant. Le buste et les hanches très accentués, le reste voilé, c'est encore ce qu'on a trouvé de mieux.

Et maintenant reportons-nous au vêtement des Grecs et des Romains. Il flotte, il atténue les saillies, il ne divise point le corps. Enfin il est presque pareil pour l'homme et pour la femme. Et, si nous remontons encore plus haut, je crois que cette ressemblance se marquera de plus en plus, jusqu'à ce que nous découvrions la même peau de bête autour des reins du mâle et de la femelle, dans l'âge de la pierre. Ainsi, pourvu qu'on embrasse de vastes périodes de l'histoire, il semble que le progrès de la toilette soit de deux sortes : 1° le costume se complique, devient de plus en plus décoratif, puis expressif ; 2° le vêtement de l'homme et celui de la femme deviennent de plus en plus différents l'un de l'autre.

Un de mes amis, qui est philosophe, m'interrompt pour me dire :

— Élevons encore notre pensée! Il y a là comme un signe visible de l'évolution de la race humaine, et qui aurait fait plaisir à Darwin s'il y avait songé. Le progrès humain correspond à la différenciation croissante des sexes. L'homme et la femme s'aiment parce qu'ils se sentent différents; en s'aimant, ils se distinguent de plus en plus; ils se développent chacun dans son sens, et cette espèce de polarisation continue des deux sexes est une des formes de l'évolution. Ce travail est aujourd'hui très avancé. La femme, surtout, est plus femme qu'elle ne l'a jamais été : aussi ne l'a-t-on jamais peut-être plus aimée en tant que femme, ni d'une façon tour à tour plus brutale et plus subtile. Le goût de ce qu'un grand et rare artiste a appelé la « féminilité », c'est-à-dire l'amour de ce que la femme trahit de son sexe dans son esprit, dans ses atours, dans ses manières, dans ses passions, dans tout son être, est un sentiment relativement moderne. Et, tandis que la femme devenait de plus en plus nerveuse et avide de sensations, il me paraît que l'homme est devenu de plus en plus pensant et épris de justice. La distance a toujours été grandissant entre l'homme et la femme ou, pour mieux dire, entre le tempérament masculin et le tempérament féminin, car il s'est trouvé beaucoup d'hommes qui étaient femmes. Et la grande originalité de la littérature dans ces derniers temps, c'est justement l'introduction de l'obscure sensitivité féminine dans l'œuvre d'art, qui avait été jusque-là œuvre virile. Car les deux sexes, à mesure qu'ils diffèrent, s'attirent davantage, et leur réunion fait l'humanité de plus en plus riche et complexe.

« Cette dissemblance de plus en plus grande entre l'homme et la femme, l'anthropologie en rend témoignage. Le poids du cerveau masculin et du cerveau féminin était à peu près le même dans les temps anciens. Aujourd'hui la différence atteint cinq cents grammes, et, de toutes les femmes du monde, la Parisienne, c'est-à-dire la femme deux fois femme, est celle dont le cerveau pèse le moins. (On sait d'ailleurs que ce poids n'est nullement en rapport constant avec l'intelligence et que beaucoup d'idiots sont hydrocéphales.)

« Ainsi (concluait mon ami), le progrès s'étant accompli par la différenciation progressive des sexes, et le costume marquant de plus en plus cette différenciation, il s'ensuit qu'une histoire du costume largement entendue — oh! très largement — serait quelque chose comme l'histoire symbolique et pittoresque de l'évolution humaine. La couturière qui a imaginé certains accessoires de la toilette féminine a eu du génie; elle a commenté Darwin sans le savoir. La toilette des femmes est pleine de pensée; elle résume l'histoire de l'humanité et contient une philosophie. »

Ces considérations d'une fantaisie facile ne m'ont pas éloigné autant qu'il semblerait du cours de M. Guillaume. Les doutes que j'ai sur les règles de la toilette, je pourrais aussi bien les avoir sur les autres arts décoratifs et sur l'art en général. J'aime une esthétique assouplie qui soit l'histoire plutôt que la grammaire de l'art et qui explique plus qu'elle ne juge. Il est vrai que, si on abandonne les règles, on tombe bientôt dans un déterminisme ou dans un « subjectivisme » abominable. D'un côté, l'œuvre d'art est ce qu'elle devait être nécessairement, étant le produit d'un esprit, d'un tempérament, d'un temps, d'un milieu; et, d'autre part, elle est plus ou moins belle selon les yeux qui la regardent : en sorte que l'esthétique se résout soit dans la psychologie des artistes, inséparable elle-même de l'histoire, soit dans la psychologie des différents individus ou des divers groupes auxquels l'œuvre d'art est soumise. C'est un malheur à coup sûr; mais ceux qui ne s'y résignent pas sont toujours libres d'en revenir aux règles.

JULES LEMAÎTRE.

SOUVENIRS DIPLOMATIQUES

Un voyage à travers l'Italie à la suite du roi Victor-Emmanuel en 1863

LETTRES AU MINISTRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES (1)

Turin, 5 novembre 1863.

... Les ministres italiens s'appliquent à faire ressortir, en toute circonstance et par tous les moyens, le développement imposant que l'Italie a su donner à sa prospérité matérielle et à sa puissance militaire. On espère montrer ainsi de quel poids elle pèserait, le cas échéant, dans les combinaisons de la politique européenne. Le voyage que le roi va entreprendre dans le royaume de Naples emprunte à ces considérations une importance qu'on ne saurait méconnaître.

L'itinéraire de ce voyage vient d'être définitivement arrêté. Le roi partira le 8 au matin pour Foggia; il sera accompagné de tous les membres du cabinet, à l'exception de M. Visconti-Venosta, que l'état de sa santé retient à Turin. Tous les chefs de mission ont été autorisés par leurs gouvernements, comme je l'ai été moi-même par votre dépêche télégraphique, à suivre

(1) Ces lettres formeront un chapitre spécial dans le volume que M. G. Rothan publiera mardi prochain à la librairie Calman Lévy sous ce titre : *l'Italie pendant la guerre de 1870*. C'est la suite des *Souvenirs diplomatiques*, dont la série se compose déjà de trois ouvrages : *la Politique française en 1866*, *l'Affaire du Luxembourg en 1867*, *l'Allemagne pendant la guerre*, et doit s'achever par l'*Histoire des rapports de la France et de l'Allemagne de 1867 à 1870*.



Sa Majesté dans l'excursion si rapide qu'elle va entreprendre à travers la péninsule. On aurait voulu que le roi pût consacrer quelques semaines au moins à visiter ces provinces si mal traitées sous l'ancien régime; c'était le désir de M. Peruzzi. Le ministre de l'intérieur est convaincu qu'un voyage fait avec loisir par le chef de l'État eût beaucoup secondé les efforts de son gouvernement pour faire succéder, dans cette partie du royaume, l'unification morale, si je puis m'exprimer ainsi, à l'unification matérielle.

Mais le roi n'est pas facile à convaincre lorsqu'il s'agit de lui faire quitter sa capitale et de l'obliger à se mettre en évidence. Il a bien fallu compter avec ses habitudes, qu'il ne rompt pas sans effort, et avec la répugnance qu'il éprouve pour la représentation officielle. L'itinéraire et la durée du voyage ont donc été sensiblement abrégés. On ira d'un trait, sans débrider, de Turin à Ancône et d'Ancône à Foggia, en ne s'arrêtant que quelques minutes aux gares des grandes villes. Les ministres nous engagent à emporter des provisions pour n'être pas pris à court dans cette course au clocher, le roi ne faisant qu'un repas par jour. Des chaises de poste seront mises à notre disposition pour traverser la Capitanate et la Basilicate, qui laissent, dit-on, beaucoup à désirer sous le rapport de la sécurité. De grandes précautions sont prises pour protéger le cortège royal à travers ces provinces si mal famées. Quelques-uns de mes collègues se montrent inquiets : la perspective d'être dévalisés et entraînés dans les montagnes à titre d'otages ne leur sourit guère; aussi comptent-ils emporter des armes. Les dernières nouvelles arrivées au ministère sont, du reste, plus rassurantes. La garde nationale aurait manifesté l'intention de se porter en masse au-devant du roi et de former en quelque sorte une immense haie sur son parcours depuis Foggia jusqu'à Naples, pour préserver Sa Majesté contre de fâcheuses rencontres.

Le 11, Sa Majesté passera en revue dans le golfe de Naples la flotte italienne, composée des bâtiments de l'escadre d'évolution, sous le commandement du contre-amiral Provana; en tout, 32 bâtiments, qui ne constituent pas toutes les forces navales de l'Italie, comme me l'a dit avec orgueil le ministre de la marine. Cette revue, ainsi que j'ai eu l'honneur de vous le mander dans ma lettre particulière, servira de pendant aux manœuvres qui ont eu lieu cet automne au camp de Somma; elle constatera le développement aussi rapide que considérable donné aux forces maritimes du nouveau royaume, de même que les 600 canons rayés, alignés dans les plaines de la Lombardie, avaient démontré d'une façon saisissante l'accroissement imposant des forces de terre. Mais ce n'est pas seulement à l'Europe que s'adresse cette exhibition de la puissance matérielle de l'Italie. Le gouvernement, à la veille de la rentrée du parlement, devant lequel il aura à défendre son système financier, tient à prouver au pays que si toutes ses combinaisons budgétaires ne se sont pas justifiées, il n'a du moins rien négligé pour imprimer la plus vigoureuse impulsion à l'organisation administrative et militaire de l'Italie et qu'il a su répondre aux vœux dont la presse se fait, avec plus d'ensemble que jamais, l'ardent interprète. Une artillerie comme celle qui a défilé dans les rues de Milan et une escadre comme celle qui va manœuvrer à Naples sous les yeux du roi paraissent en effet aux Italiens les plus décisifs arguments pour résoudre les questions dont ils font dépendre l'achèvement de l'œuvre de l'unification.

Ce n'est pas qu'on fasse de ces canons et de ces navires une menace directe et immédiate contre Rome et contre l'Autriche; on est trop avisé pour se jeter témérairement dans de folles aventures. Mais on veut être prêt pour toutes les éventualités et être en état de tirer parti, soit par la diplomatie, soit par les armes, de toutes les chances qui pourraient s'offrir et permettre à l'Italie de compléter son œuvre...

Naples, 13 novembre 1863.

Le roi nous a fait faire, à toute vapeur d'abord et à bride abattue ensuite, une véritable course au clocher depuis Turin jusqu'à Naples. Les ministres auraient désiré, j'ai eu l'honneur de le mander à Votre Excellence, que ce voyage se fît avec loisir; mais Sa Majesté, avant de consentir à un déplacement qui devait jeter le trouble dans ses habitudes piémontaises, a exigé un itinéraire rapide. On s'est donc soumis aux exigences royales afin de ne pas compromettre l'effet moral que le voyage est appelé à produire sur le parlement. Je crois pouvoir certifier que le but que s'est proposé le gouvernement a été largement atteint et que le succès a même dépassé les espérances des conseillers de la couronne. L'enthousiasme qui a éclaté partout sur le passage du convoi royal s'est manifesté avec une chaleur et un entrain si énergiques que le roi lui-même, malgré le dédain que lui inspirent les démonstrations populaires, en a été vivement frappé. Aussi, à plusieurs stations, s'est-il décidé à descendre de wagon pour permettre à ses nouveaux sujets de le voir et de le palper, car beaucoup d'entre eux étaient convaincus que le roi d'Italie était un mythe et que l'anarchie seule régnait dans le royaume de Naples à la place de François II. J'ai vu de mes yeux des paysans tirer de l'argent de leur poche pour s'assurer si les pièces de monnaie frappées à l'effigie du roi reproduisaient exactement les traits de Sa Majesté. Il en est qui criaient à tue-tête : *Evviva de la Constituzione!* croyant que c'était le nom que portait la reine. Ils ignoraient que le roi était veuf et ils ne se doutaient pas qu'ils étaient régis par une charte! Dans les duchés, on mêlait aux cris de *Evviva del re!* ceux de *Evviva Roma!* A partir d'Ancône, je n'ai plus entendu que les cris de *Evviva Italia una!*

Evviva Vittorio-Emmanuele! Il semblait qu'à mesure que nous descendions vers le sud de la péninsule, les aspirations nationales prenaient un caractère différent. Quant au nom de Garibaldi, si populaire naguère et jusque-là toujours associé à celui de Victor-Emmanuel, je ne l'ai pas entendu retentir une seule fois. Cette omission n'a pas dû affliger le roi; on dit même qu'elle a sensiblement atténué les regrets qu'il éprouvait en quittant sa capitale et le pénible souvenir qui lui est resté de sa première entrée à Naples sous les auspices et dans la voiture du général.

A Foggia, le chef-lieu de la Capitanate, qui est le centre le plus actif du brigandage, le roi a éprouvé et manifesté un vif déplaisir. La foule en délire voulait à toute force dételer ses chevaux et traîner sa voiture triomphalement du chemin de fer au château. Il s'y est refusé péremptoirement. Ses ordres étant méconnus, il est descendu avec humeur de sa calèche; il a fait son entrée en ville à pied, d'autant plus contrarié qu'il faisait nuit obscure et que la pluie tombait à torrents. Cet incident n'a pas été le seul. Le roi a refusé de paraître au dîner que lui offrait la Compagnie du chemin de fer. Il est vrai que les organisateurs de la fête avaient eu le tort de faire dresser les tables du banquet dans la salle du théâtre, afin de permettre aux dames de Foggia de contempler Sa Majesté pendant son repas. C'était manquer aux prescriptions de l'étiquette et méconnaître le caractère d'un souverain qui ne déteste rien tant que de se donner en spectacle. L'abstention du roi a été vivement ressentie. Mais il lui a suffi de paraître au bal qui a suivi le banquet pour dissiper le nuage. Son apparition a été saluée par des cris frénétiques. Sa Majesté a fait bonne contenance cette fois; elle a laissé libre cours à la bruyante admiration de ses nouveaux sujets, sans en paraître obsédée. Foggia s'était mise en frais; ses notables ont tenu à honneur d'héberger le corps diplomatique. Leur hospitalité n'eût pas été exempte de dangers dans d'autres temps, s'il faut en croire les légendes.

Des détachements de troupes et de gardes nationaux étaient échelonnés sur l'immense parcours qui s'étend de Foggia à Naples, à des distances de deux kilomètres environ; des escadrons de cavalerie escortaient les équipages de Sa Majesté. Ces précautions avaient paru indispensables; on avait reçu des avis troublants. Carouso, le célèbre chef de bande, était parvenu, peu de jours auparavant, à se soustraire aux poursuites du général Palavicini après avoir dévalisé la malle et tué plusieurs voyageurs sur la route même que devait parcourir le cortège royal. La police appréhendait un coup de main. Dans ces provinces perdues, traversées par une seule et unique voie, le brigandage s'abrite volontiers derrière la politique. Il affecte de défendre la religion et la légitimité tout en détroussant les passants. C'est en se constituant le défenseur de la royauté déchue et du pouvoir temporel de la papauté qu'il s'impose aux populations et se relève à ses propres yeux.

Le voyage, j'ai hâte de le dire, n'a été marqué d'aucune aventure. Carouso ne s'est pas montré. Nous n'avons eu qu'une courte et bruyante alerte au milieu de la nuit; mais les brigands n'y étaient pour rien; il ne s'agissait que d'une roue brisée. La victime de l'accident poussait des cris déchirants; c'était Mme Peruzzi, la femme du ministre de l'intérieur. Elle avait lieu de s'alarmer, car, sa voiture étant la dernière du cortège, elle courait risque d'être abandonnée, oubliée jusqu'au grand jour. J'ai eu l'heureuse chance de pouvoir la tirer de ce mauvais pas, de compte à demi avec le ministre de Prusse, M. d'Usedom, mon compagnon de route. Nous nous sommes empressés de lui venir en aide, de calmer ses frayeurs et de lui offrir une hospitalité fort exiguë dans notre chaise de poste, un vieux carrosse du siècle dernier.

Le roi, pendant ce temps, continuait sa course vertigineuse sans se préoccuper des misères de sa suite. Il a gardé sur nous une avance de plus d'une heure, malgré les six et parfois huit chevaux que nous prenions à chaque relai. Aussi le corps diplomatique n'est-il arrivé à Naples, brisé, moulu, que longtemps après l'entrée solennelle de Sa Majesté. L'accueil n'a pas tenu, paraît-il, ses promesses. On s'attendait à du délire et il n'y a eu que de l'enthousiasme. Il faut du soleil aux lazzaroni pour se manifester, et la pluie tombait par grosses ondées. Le soir, par contre, à San Carlo, qui était éclairé *à giorno*, le roi a été accueilli par des acclamations sans fin. On donnait pour la première fois, en face du Vésuve, *la Muette de Portici*. C'était la consécration de deux révolutions triomphantes, s'affirmant à la fois dans la salle et sur la scène.

La revue navale, qui devait avoir lieu le 11, a été ajournée en raison du gros temps qui règne dans le golfe. Sa Majesté n'a pas le pied marin. Elle a déclaré que, malgré son impatience de regagner Turin, elle attendrait, pour visiter l'escadre, que la mer se fût calmée. Les ministres sont loin de se plaindre de ce contretemps : il forcera Sa Majesté de rester quelques jours de plus à Naples; sa popularité ne pourra qu'y gagner.

Dans les entours du roi et du prince royal, tout le monde ne prend pas son parti de ce retard. On s'ennuie loin de Turin et de Milan. Il faudra du temps pour que l'esprit septentrional se raccorde avec l'esprit napolitain.

Hier, le corps diplomatique a été invité à un gala de cent cinquante couverts que le roi donnait aux fonctionnaires civils de la province. Des invitations avaient été adressées également à plusieurs dames de la haute société napolitaine d'une remarquable beauté, telles que la duchesse de Caraciolo et Mme la princesse de Piedimonte. Le roi a présidé le dîner, mais en réalité

sans y participer. Il est resté tout le temps, les deux mains appuyées sur le pommeau de son sabre, sans desserrer les dents, dévisageant ses convives et ne dissimulant pas son ennui. Aussi, dans une pensée de délivrance sans doute, le service s'est-il fait avec une prodigieuse rapidité. En sortant de table, Sa Majesté s'est entretenue très gracieusement avec tous les membres du corps diplomatique. Je vous ai transmis ce matin, par le télégraphe, un résumé sommaire des paroles que le roi a bien voulu m'adresser. Il s'est félicité que son adhésion au Congrès (1) soit arrivée la première à Paris.

« Je me trouvais à ce moment, m'a-t-il dit, dans un état de crise violente, à bout de patience, occupé à chercher des expédients pour sortir d'une situation intolérable, lorsque le discours de l'empereur est venu, comme par enchantement, me rendre le calme et l'espérance. J'ai télégraphié directement à l'empereur pour lui témoigner ma joie et l'assurer de tout mon concours. J'ai emporté sa belle lettre à Naples, avec l'intention d'y répondre; je prévois cependant que ce n'est qu'à mon retour à Turin que je réussirai à exprimer à Sa Majesté, à tête reposée, toute l'admiration que m'a inspirée son langage si élevé. — Mais laissons là la politique, a dit brusquement le roi; allons voir tirer le feu d'artifice et entendre tonner le canon; ce sera plus amusant que de faire cercle. »

J'ai profité d'une course que j'ai faite ce matin à Pompéi avec M. Minghetti pour lui parler de nos affaires courantes... Le président du conseil s'attend à des interpellations sur la politique extérieure dès la première séance de la Chambre. Il estime que le discours de l'empereur lui facilitera la tâche; il lui permettra de justifier l'inaction apparente dans laquelle le gouvernement s'est renfermé et que les partis avancés ne cessent de lui reprocher. Il sera aisé au ministère de démontrer à ses adversaires combien il a été bien inspiré en suivant une ligne de conduite prudemment réservée et d'attendre que le Congrès appelé à régler la question polonaise permette à l'Italie de soulever la question romaine.

Turin, 24 novembre 1863.

Le roi s'est embarqué le 17 au matin pour Livourne, ainsi que j'ai eu l'honneur de le mander à Votre Excellence par une dépêche télégraphique datée de Naples du même jour. J'ai fait aussitôt mes préparatifs de voyage, laissant derrière moi les deux attachés de la légation, le marquis de Bassano et le vicomte de Pontois, qui m'ont demandé l'autorisation de regagner leur poste avec loisir. Je tenais à arriver à Turin le plus vite possible pour assister à la discussion de notre traité de commerce, qui devait s'ouvrir dès les premières séances de la Chambre. Mon itinéraire s'est trouvé si heureusement combiné, que j'ai pu rejoindre Sa Majesté à Pistoja, au moment où elle arrivait de Livourne pour procéder à l'inauguration d'un tronçon de chemin de fer entre Pracchia et Vergato.

Le hasard, qui préside aux voyages, m'avait mis à Rome, où cependant je ne me suis arrêté que vingt-quatre heures, inopinément en présence du pape. Bien des personnes, notre chargé d'affaires, le baron Baude, entre autres, m'avaient, comme s'il s'était agi d'un mot d'ordre, successivement engagé à solliciter une audience du saint-père : elle m'eût permis de le remercier pour la croix de commandeur de Grégoire le Grand qu'il avait daigné me conférer lorsque je quittai Constantinople, pour reconnaître les services que, dans mes fonctions de premier secrétaire de l'ambassade, j'avais eu l'occasion de rendre à l'Église. Mais une audience au Vatican m'avait paru inconciliable avec ma situation de chargé d'affaires auprès du roi d'Italie. J'allais donc partir le soir même, lorsque je rencontrai le comte Werner de Mérode, le beau-frère du marquis de Moustier. « Puisque vous ne voulez pas demander d'audience, me dit-il, venez du moins au Vatican; vous verrez le pape à son passage, au moment où il rentrera de sa promenade. » Nous vîmes en effet Sa Sainteté, avec sa suite, sortir des loges de Raphaël, et déjà je me disposais à regagner mon hôtel lorsque le ministre des armes, qui était de service, vint rejoindre son frère. « On ne quitte pas Rome, me dit-il, sans avoir vu le pape, et, comme le temps de solliciter une audience vous fait défaut, je vais de ce pas demander à Sa Sainteté s'il lui serait agréable de vous recevoir. » Je fis observer à mon interlocuteur que je n'avais aucun titre pour briguer un pareil honneur, que j'étais accrédité auprès d'un souverain quasi-excommunié et que, d'ailleurs, ma qualité de protestant ne me désignait guère à la bienveillance du chef de l'Église catholique.

Mgr de Mérode disparut sans vouloir écouter mes objections; il revint au bout de quelques minutes m'annoncer que le saint-père, désireux de connaître les impressions de ma course à travers l'Italie, m'attendait dans son cabinet et que, dans sa haute indulgence, il fermerait les yeux sur ma tenue de voyageur. Je fus donc introduit, fort à l'improviste et contre mon gré, auprès du pape, qui me reçut avec une bienveillance dont je ne pus m'empêcher d'être profondément ému. Il m'adressa de nombreuses questions sur le voyage que je venais de faire à la suite du roi, et, à la manière dont il m'interrogeait, je n'eus pas de peine à m'apercevoir que ses sentiments étaient beaucoup plus italiens qu'on ne le supposait généralement. Je

(1) Le congrès européen proposé par l'Empereur dans le discours d'ouverture des Chambres, pour régler notamment la question polonaise. On sait que ce projet avorta devant la froideur du gouvernement anglais. (*Note de la D.*).

lui parlai en toute franchise des manifestations dont j'avais été le témoin et des impressions toutes favorables qu'elles m'avaient laissées pour la consolidation du gouvernement actuel dans les provinces napolitaines. J'ajoutai que ces manifestations, qui avaient eu un cachet éminemment révolutionnaire lors des précédents voyages de Sa Majesté dans la péninsule, avaient complètement changé de caractère, que l'omission du nom de Garibaldi dans les acclamations populaires indiquait évidemment que le gouvernement du roi Victor-Emmanuel s'était fortifié et que l'autorité qu'il avait su conquérir ne pourrait, à mon avis, que tourner au profit de l'ordre et de la sécurité dans l'Italie entière. Nous parlâmes ensuite des hommes et des choses de Turin, et je fus frappé de l'extrême sérénité d'âme avec laquelle Pie IX se plut à les apprécier. Il se souvint en souriant du temps où M. Minghetti, qui est aujourd'hui le premier ministre du roi Victor-Emmanuel, siégeait dans ses conseils; il se souvint aussi, mais en termes moins indulgents, du ministre des cultes, M. Pisanelli, qui, peu soucieux de sa soumission d'autrefois, procède souvent contre le clergé et les communautés religieuses sans tact et sans mesure. La conversation étant tombée sur le roi, je me permis de faire observer à Sa Sainteté que, d'après tout ce que j'avais entendu dire à Turin, dans ses entours, Sa Majesté professait hautement, pour le chef suprême de l'Église catholique, la vénération la plus profonde, et que son désir le plus vif serait de pouvoir se réconcilier avec lui. « Ce n'est pas la première fois, me répondit le pape avec une légère pointe d'ironie, qu'on est venu m'entretenir des sentiments qui animeraient le roi à mon égard ; mais je dois dire que rien dans ses actes, jusqu'à présent, hélas ! n'a témoigné de leur sincérité. »

Le saint-père me parla aussi des fondations pieuses, *logia Pii*, qu'il avait créées à Sinegaglia, sa ville natale, et qu'il regrettait ne pas pouvoir reprendre pour les transférer dans ses États. Il connaissait les démarches actives que l'ambassadeur de France, M. de Sartiges, avait faites à ce sujet à Turin et les refus persistants que les ministres italiens lui avaient opposés. Je me permis de dire à Sa Sainteté que je ne tenais pas la question pour résolue et que je la reprendrais en sous-œuvre avec les ministres du roi si Elle daignait m'y autoriser. Le Pape m'écouta avec une bienveillance sympathique, mais il évita de me répondre. Il me congédia avec sa bénédiction, qu'il voulut bien étendre sur tous les miens. Je ne lui avais cependant pas caché que je n'appartenais pas à l'Église catholique. « Je préfère, m'avait-il répondu, un bon protestant à un mauvais catholique. »

En revenant ce matin à Turin, je me suis empressé de faire part au président du conseil de cette audience que je devais à des circonstances indépendantes de ma volonté. M. Minghetti s'est montré non seulement très touché de la confiance que je lui témoignais, mais il a manifesté aussi une très grande satisfaction en apprenant que Pie IX s'était rappelé en termes gracieux sa collaboration d'autrefois et que ses appréciations à l'endroit des hommes qui sont appelés à diriger les destinées de l'Italie étaient dégagées de toute amertume.

Turin, 28 novembre 1863.

L'entretien que j'ai eu avec le saint-père, à la suite de circonstances entièrement fortuites, lors de mon passage par Rome, et dont j'avais cru devoir faire la confidence au président du conseil, aussitôt revenu à mon poste, a causé ici, dans les sphères gouvernementales, une sensation toute particulière qu'il ne m'est pas permis de passer sous silence. Si j'ai pu constater, au Vatican, que les souvenirs de 1847 n'étaient pas entièrement effacés du cœur de Sa Sainteté, j'ai été à même de reconnaître, à Turin, que le respect dû au chef suprême de l'Église catholique avait survécu, dans une certaine mesure, chez la plupart des hommes politiques que les circonstances ont amenés à porter atteinte à la souveraineté temporelle du pape. Il m'a semblé remarquer, en effet, dans les questions qui m'ont été adressées successivement par tous les ministres, quelque chose de plus que le sentiment de la simple curiosité. J'ai pu constater qu'autant ils étaient flattés d'apprendre que le pape ne restait pas entièrement étranger à ce qui se faisait de grand et d'utile en Italie, autant ils étaient heureux de savoir, pour la tranquillité de leur conscience religieuse, que le jugement du chef de leur Église à l'endroit des hommes était resté exempt d'amertume. J'ai vite saisi ces bonnes dispositions, qui ne résisteront peut-être pas longtemps, je le crains, aux passions du jour, pour démontrer aux ministres du roi tous les avantages qui en ressortiraient pour eux si, dans leurs démêlés avec la cour de Rome et dans leurs mesures contre le clergé et les communautés religieuses, ils se laissaient inspirer par des considérations plus généreuses que celles dont ils sont animés habituellement, et si, par des procédés habiles, ils s'appliquaient à préparer insensiblement, selon la pensée du comte de Cavour, la réconciliation de l'Église avec l'Italie. J'ajoutai que, si certains actes entachés de violence avaient pu s'expliquer, sinon se justifier, à l'époque où les sentiments révolutionnaires prédominaient dans la péninsule, le gouvernement ferait preuve de haute sagesse en s'efforçant de se soustraire à des influences passionnées, aujourd'hui qu'il a su triompher des partis hostiles.

Ces observations, présentées et développées dans mes conversations avec les différents membres du cabinet et particulièrement avec le ministre de l'intérieur et celui des cultes, ne les ont peut-être pas convaincus pleinement ; mais je crois pouvoir affirmer qu'elles ne les ont pas trouvés indifférents. Ce qui m'autorise à le

croire, c'est la promesse que m'ont faite M. Peruzzi et M. Pisanelli, d'examiner à nouveau, dans l'esprit le plus conciliant, l'affaire des biens de Sinegaglia, dont la solution intéresse personnellement le saint-père. « Si le comte de Cavour, leur ai-je dit, avait eu la bonne fortune de saisir une occasion d'être personnellement agréable à Pie IX, qui, en 1847, a donné le branle aux aspirations nationales, il ne l'eût certainement pas laissée échapper. Loin de s'en cacher et de craindre pour sa popularité, il s'en serait hautement prévalu aux yeux du monde catholique et des gouvernements étrangers (1). »

G. Rothan.

CAUSERIE LITTÉRAIRE

I.

M. Ch. Livet, l'historien consciencieux du siècle de Louis XIV, et même au besoin le peintre, vient d'ouvrir une nouvelle galerie pour faire suite à celle des *Précieux* et des *Précieuses*. Il y expose un certain nombre de « portraits du grand siècle » (2). Au centre, le roi soleil; autour de lui, un certain nombre de figures de second plan : Mme de Fiesque, Marie Mancini, Charles de Simiane, Saint-Amant, Fléchier, Antoine Corneille, le frère moins connu de Pierre et de Thomas. Pourquoi ces figures plutôt que d'autres, car M. Livet, qui a fréquenté tous les salons et toutes les ruelles d'alors, pouvait remplir tout un musée? Ce qui a décidé ses choix, c'est uniquement l'occasion. A mesure qu'un peintre nous donnait un portrait, M. Livet venait se placer devant la toile : trouvant des inexactitudes, ne reconnaissant qu'à moitié les personnages, il se récriait et il se sentait la tentation de refaire à son tour le portrait et de nous présenter la vraie physionomie plus ou moins dénaturée. Ici, presque tout à modifier; là, simplement quelques retouches à faire; mais enfin il fallait les faire, ces retouches. Et M. Livet se mettait à l'œuvre, tout en grondant contre le peintre peu fidèle : Mais non, ce n'est pas là l'expression vraie! Mais non, ce nez-là n'est pas un nez du grand siècle! Et voilà comment peu à peu la collection s'est enrichie au point de peupler aujourd'hui toute une galerie. Il faut y louer tout autant la religion d'un peintre qui veut faire vrai que le brillant de l'exécution et le mérite artistique. Ce ne sont pas des portraits idéalisés par un pinceau créateur, mais des reproductions fidèles de l'image vraie consciencieusement exécutées. Une vie intense n'anime pas les figures, la flamme ne jaillit pas des yeux; mais ces yeux ont leur dimension authentique et aucun trait du visage n'est ou agrandi ou diminué.

En maugréant contre les moins scrupuleux qui ont un peu altéré la vérité, M. Livet n'est pas indulgent. Il faut entendre les scènes qu'il fait à M. Chantelauze! Il n'admet pas qu'on touche au xviie siècle, qui est à lui, pour le dénaturer, et qu'on aborde les contemporains du grand roi sans un religieux respect, qu'on prétende les connaître et les juger en courant. Quand il contredit, même en voulant rester aimable, il a la voix rude, le ton tranchant. Il dira à M. Dreiss, dont il adopte pourtant les conclusions finales : Vous apportez, monsieur, des preuves *a priori* et des preuves *a posteriori*. Eh bien, vos preuves *a priori* ne valent rien ; de vos preuves *a posteriori*, une seule est décisive : il fallait vous contenter de celle-ci! — Voilà comme il rembarre le pauvre monde, ce terrible M. Livet : « Vos preuves ne valent rien. » S'il s'agissait du xviiie siècle, j'imagine qu'il serait plus aimable. Il dirait, par exemple, que les preuves données peuvent fournir matière à discussion, prêter à la critique; mais, comme il s'agit du xviie : Vos preuves ne valent rien. Il ne fait donc pas bon discuter avec un si rude contradicteur. Aussi ne lui ferai-je pas part de quelques doutes ou de quelques scrupules sur telle ou telle de ses conclusions. Si je lui disais que son enthousiasme pour Mazarin me semble parfois dépasser la mesure, et cela, parce qu'irrité par des accusations excessives il se jette avec un certain emportement dans le sens opposé, je m'attirerais quelque verte réplique. De même, je ne lui insinuerais pas qu'il connaît trop peut-être les satires, les pamphlets, les gazettes, les chansons, les mille méchants bruits qui circulent chaque jour par la ville, qu'il est par suite tenté de faire trop de fonds de l'anecdote et d'expliquer certains effets par les petites causes. Il vaut bien mieux le remercier de nous apprendre tant de choses, d'être un guide si bien informé, et de nous faire connaître la vie publique du xviie siècle en reconstituant avec tant de soin la vie privée.

II.

Un petit lot de romans qui n'ont pas d'immenses prétentions, mais sont suffisamment agréables.

C'est d'abord *le Vicomte Georges* (1), par M. Gustave Sourmais, qui a cependant une prétention, celle de nous faire assister aux combats du grand monde. Je ne vois pas bien en quoi les luttes qu'il nous raconte diffèrent de celles qu'on se livre au sein de la bour-

---

(1) Le séquestre fut levé peu de jours après ces entretiens.

(2) *Portraits du grand siècle*, par Ch.-L. Livet. — 1 vol. Paris, 1885, Librairie académique Didier, Émile Perrin.

(1) *Le vicomte Georges*, par M. Gustave Sourmais. — 1 vol. Paris, 1885. E. Dentu.

geoisie : c'est sans doute, dans la pensée de l'auteur, parce que les armes y sont plus courtoises. En tout cas, elles sont empoisonnées. La trahison et la calomnie jouent dans ce drame un assez large rôle. A de certains moments cependant, des délicatesses et des scrupules aristocratiques, mais que la bourgeoisie connaît, elle aussi, de temps à autre. Non, les milieux ne diffèrent pas absolument. Le récit de M. Sourmais est assez attachant; l'action, sans être bien compliquée, est suffisamment corsée. Je me permets de dire que le dénouement est d'une invraisemblance qui passe les bornes. Un jeune homme séparé d'une jeune fille qu'il aime par la fuite volontaire de cette jeune fille, qui veut cacher au loin sa pauvreté, va par hasard se promener sur la plage de Douarnenez. Comme il y arrive, des enfants crient : Une femme qui se noie! Le jeune homme se jette à la mer, sauve la femme qui se noie, et précisément c'est celle qu'il aime. — Moi, je veux bien; mais voilà des jeux du hasard qu'on ne voit pas souvent se produire.

Tout seul (1), de M. Édouard Cadol, contient une odyssée des plus réjouissantes en même temps que des plus impossibles. C'est un voyage en pleine fantaisie; mais, comme il est raconté avec esprit et bonne humeur, il ne faut pas se plaindre. J'ai peur qu'il n'y ait là-dessous, mais tout au fond, une idée philosophique. Je dis que j'ai peur, parce que je l'ai cherchée sans la découvrir, et, si elle y est en effet, voilà qui est fait pour m'humilier.

Le Pouce crochu (2), de M. du Boisgobey, est l'œuvre d'un homme d'esprit qui aime à faire des expériences sur la crédulité et la candeur naïve de ses contemporains. — Voyons, se dit-il, s'ils vont croire que ceci encore est arrivé? Non, ils ne le croiront pas... Ce serait trop fort... Enfin voyons! — Et ils le croient, toujours, quand même, imperturbablement. Et M. du Boisgobey se demande jusqu'où il faudra pousser la mystification pour que ses lecteurs ordinaires commencent à concevoir quelques doutes. L'expérience amuse le mystificateur; moi aussi, qui y assiste; et en même temps ces entassements incroyables d'événements miraculeux qu'il amoncelle ne m'ennuient pas. Le merveilleux a toujours de l'attrait pour les âmes simples. L'épopée n'est plus, hélas! qui répondait à ce besoin. Faute d'Homère, contentons-nous de M. Du Boisgobey.

III.

Encore un poète pessimiste; mais qu'il soit pessimiste s'il y trouve son plaisir : c'est un poète, voilà ce qui nous importe. Oui, un poète, ce M. Edmond Haraucourt (1), qui se présente à nous sous l'aspect d'un pendu. Comme Villon, il se balance au bout d'une corde attachée à un gibet, débué par la pluie, rongé par les oiseaux de proie, les os s'entre-choquant avec un lugubre bruit de castagnettes sinistres. Et il n'est pas décédé cependant, tout squelette qu'il est. En voyant une lueur jaillir de ses orbites, les passants se demandent : Est-ce que ce pendu est bien mort? — Mais oui! puisque c'est un squelette, disent les uns. — Qui sait? disent les autres. — Le pendu, lui, murmure : Non, je ne suis pas mort, et j'endure mille tortures.

..... Spectre qui semble vivre,
J'attends très lentement l'oubli qui nous délivre
Et je compte tout bas.
Je me balance au vent du sort qui me soufflette,
Et l'on croit, en voyant mon rictus de squelette,
Que je ne souffre pas.

Nous avions déjà le décapité parlant; voici, avec M. Haraucourt, le pendu qui *schopenhauérise*. Entre nous, ce n'est pas lui qui se balance au bout de la corde : c'est un Haraucourt en cire exécuté par le fournisseur du musée Grévin. Quant au Haraucourt en chair, il est là, avec un faux nez, parmi les badauds attroupés autour de la potence. Il a assisté vivant à sa pendaison, comme Charles-Quint à ses funérailles, et maintenant il se divertit à nous apitoyer sur son sosie en cire : *Adspice Haraucourt pendu!*

Mais j'ai tort de dire qu'il se divertit. Je devrais être guéri de mon scepticisme, car Dieu sait combien il m'est déjà venu de lettres de poètes me disant : Vous ne croyez pas à mes larmes, monsieur! des larmes de sang, de vrai sang, monsieur! Voulez-vous voir mes mouchoirs, monsieur? — Donc M. Haraucourt ne se divertit pas. C'est un pessimiste sincère, un désespéré authentique, et même un vrai pendu, s'il y tient. Tout ce qu'il voudra, puisque c'est un poète, un poète à la voix fortement timbrée. Si parfois la pensée me semble sonner creux, jamais le vers, toujours plein et sonore. Ce n'est pas seulement un plaisir pour les oreilles, c'en est un aussi pour les yeux, car sa poésie est une peinture. Vous trouvez là une succession de petites toiles qui vous laissent une impression durable : on les voit encore longtemps après qu'elles ont passé devant les yeux, tant chaque figure se détachait avec netteté, tant la ligne avait de relief, et le coloris de brillant. Certaines de ces petites toiles rappellent, toute proportion gardée, les tableaux de Lucrèce. C'est la même touche large et surtout le même éclat de couleur sur un fond également triste et noir.

Ce qui vous frappera encore, c'est la richesse du vocabulaire de M. Haraucourt et aussi la rare nouveauté

(1) *Tout seul*, par M. Édouard Cadol. — 1 vol. Paris, 1885. L. Boulanger.

(2) *Le Pouce crochu*, par M. Fortuné du Boigobey. — 1 vol. Paris, 1885. Paul Ollendorff.

(1) *L'Ame nue*, par Edmond Haraucourt. — 1 vol. Paris, 1885. G. Charpentier.



et l'inédit des rimes. Il y a, pour la rime, des clichés; M. Haraucourt en a horreur. Il fait se becqueter, comme disait Musset, des mots tout étonnés de s'embrasser amoureusement, eux qui jusqu'ici se saluaient à peine de loin et d'un air distrait. Dans son riche vocabulaire se rencontrent parfois des mots qui ne sont pas d'un usage fréquent; à trois ou quatre endroits vous consulterez le dictionnaire; mais chacun de ces mots, qui vous étonnaient d'abord et qui vous semblaient tout battant-neuf, ont bien droit de cité en effet, et quelques-uns même depuis longtemps: c'étaient des négligés, des dédaignés que le poète tire de la pénombre pour les faire asseoir en pleine lumière, à la place d'honneur. L'espace me manque pour citer: Deux strophes cependant qui donneront au moins une idée et de la verte originalité de cette langue toujours jeune ou industrieusement rajeunie et de la richesse ou de l'originalité des images :

J'ai crié vers la terre : Aïeule, ô bonne aïeule,
Déesse de nos dieux, toi la Rhée et l'Isis,
Toi qui fais refleurir les bleuets dans l'éteule
Et susurrer la source au fond des oasis.

Toi qui donnes aux nids le dais mouvant des feuilles
Et qui verses la sève aux arbres jaunissants,
Qui nourris les oiseaux des graines que tu cueilles
Et qui berces les mers entre tes seins puissants...

Il faut s'arrêter et je le regrette; mais n'êtes-vous pas frappés de la richesse de ce style, de l'abondance des images, et ce dernier vers n'est-il pas un vers à la Lucrèce? En vérité, je vous le dis, M. Haraucourt est un poète.

Mais, me demandez-vous, qu'a répondu la Terre à M. Haraucourt, et lui-même sur quoi l'interrogeait-il au juste? — Ah! voilà où le critique s'embarrasse! M. Haraucourt n'est pas seulement un pessimiste, un désespéré, un shopenhauériste; c'est, en même temps et avant tout, un panthéiste, ce qui ne l'empêche pas d'être, par surcroît, un mystique. Eh bien alors, étant panthéiste, il interroge, lui atome perdu dans l'immensité, les collections d'atomes ses frères, formant masse compacte comme la Terre ou flottant dans l'azur comme la poussière lumineuse des astres. Les atomes ses frères, naturellement, restent muets; mais lui, en sa qualité de mystique, s'imagine que poliment ils lui répondent. La voix des atomes, en pareil cas, est comme le son des cloches: chacun y entend ce qu'il veut. Lui alors, étant pessimiste, y entend des choses absolument désespérantes; sur quoi, il se lamente de vivre, ce qui vous explique comment il s'est pendu, du moins en effigie, ce qui le console un peu en attendant qu'il rentre dans la masse universelle des atomes.

Si c'était alors le néant? Mais qui sait s'il ne faudra pas encore revivre sous une autre forme?

Du moins il y a chance de n'être plus, cette fois, un homme. Ah! les hommes, étrange composé de misère et d'orgueil! Dire qu'ils ont inventé des religions pour s'imposer des devoirs factices et des vertus de convention! Dire qu'ils ont forgé des lois pour se créer des obligations ridicules et vivre d'une vie artificielle! Ah! végéter comme l'arbrisseau, ah! manger et dormir comme la bête des champs! Et M. Haraucourt pleure de n'être pas un ruminant. Vivent les brutes! Le bœuf qui pâture, voilà le véritable heureux, d'autant plus qu'il est délivré des ardeurs troublantes de la passion, Épicure et Origène tout à la fois! Le cheval de fiacre, voilà le véritable saint!

N'insistons pas sur la philosophie de M. Haraucourt. Nous voudrions n'y voir qu'un badinage, une fantaisie d'artiste; mais, si nous disions cela, sans doute il s'en trouverait blessé. Et cependant, vers la fin de son volume, dans une pièce intitulée *Résipiscence*, il semble indiquer qu'un apaisement se fait en lui et qu'il va cesser de lancer l'anathème à ce qu'il a, tout en l'aimant au fond du cœur, maudit. Ce n'était pas pour cela pur jeu d'esprit, mais entraînement d'imagination qui n'exclurait pas la sincérité dans les emportements de jeunesse. L'âge venant, il va se calmer. Nous le retrouverons quelque jour souriant et dépendu. Et comme il y a en lui un vrai poète, le plaisir que nous goûterons à l'entendre ne sera plus quelque peu gâté par l'étrangeté des idées et l'exagération des paradoxes à outrance.

IV.

Les six Alsaciennes (1), poésies patriotiques de M. Louis Ratisbonne, sont destinées à entretenir dans les jeunes cœurs le sentiment douloureux de l'occupation étrangère.

Il ne faut pas oublier ni se résigner. L'intention est donc excellente. Si l'exécution est un peu ingénue, ne vous étonnez pas, puisque ces vers sont destinés à la jeunesse. Ainsi vous voyez un soulier mis dans une cheminée alsacienne par un petit Teuton la veille de Noël. Le lendemain matin, quand le petit Teuton va reprendre son soulier, il trouve une botte enrubannée des trois couleurs françaises, et cette botte — botte de fée — l'atteint vigoureusement ailleurs qu'à la poitrine.

Apologue et parabole. Cette poésie patriotique et enfantine a des grâces naïves.

MAXIME GAUCHER.

(1) *Les six Alsaciennes*, par M. Louis Ratisbonne. — 1 vol. Paris 1885. Alph. Lemerre.

BULLETIN

Chronique de la semaine

Sénat. — Le 16 mars, après adoption de quelques projets d'intérêt local, M. Krantz a déposé son rapport sur le projet de loi relatif aux droits de douane sur les céréales. — Le 19, le projet a été mis en discussion. M. Édouard Millaud l'a attaqué et M. Gustave Denis l'a défendu. Dans la même séance, M. Dauphin a donné lecture de son rapport sur le budget de 1885, qui revient devant le Sénat, modifié par la Chambre des députés.

Chambre des députés. — Dans les séances des 14, 16 et 17 mars, la Chambre a discuté la loi sur le relèvement des droits de douane à l'importation des bestiaux. Le projet du gouvernement, combattu au nom de la commission par MM. Frédéric Passy et Raoul Duval, rapporteurs, a été appuyé par MM. Ansart et Ganault et le ministre de l'agriculture. Le passage à la discussion des articles a été voté par 289 voix contre 184. Après le rejet de plusieurs amendements, tous les chiffres proposés par le gouvernement ont été adoptés, et l'ensemble du projet a passé à une majorité de 279 voix contre 188.

Le 19, le débat s'est engagé sur le scrutin de liste. Après la déclaration d'urgence, votée sans opposition, MM. Achard, Courmeaux et Hémon ont combattu la proposition, qui a été défendue par MM. Goblet et Constans.

Divers. — L'anniversaire du 18 mars (proclamation de la Commune en 1871) se passe sans incidents notables. — Ouverture de l'exposition des œuvres du peintre Bastien-Lepage au palais des Beaux-Arts. — Acquittement de Charles Ballerich, prévenu d'une tentative de meurtre dans les bureaux du *Cri du Peuple*.

Italie. — Le 17, M. Mancini a répondu, à la Chambre des députés, aux diverses interpellations sur l'intervention militaire de l'Italie dans la mer Rouge et sur les arrangements avec l'Angleterre à ce sujet.

Angleterre et Russie. — Les cabinets de Londres et de Saint-Pétersbourg ont passé un accord provisoire relativement aux affaires de l'Afghanistan : les positions actuellement occupées seront gardées, mais aucune marche en avant n'aura lieu ni d'un côté ni de l'autre, sauf événement *extraordinaire*.

Tonkin. — Des renforts sont encore arrivés au Tonkin et les communications sont libres avec Lang-Son et Tuyen-Quan, qui sont pour le moment les deux points extrêmes de notre occupation. On signale la présence d'avant-gardes chinoises à quelques kilomètres de Tac-Té.

Nécrologie. — Mort du romancier Charles Deslys; — de M. Michel, ancien sénateur des Basses-Alpes; — de M. Louis Haghe, l'un des doyens des peintres belges; — de M. Frédéric Frerichs, professeur à l'université de Berlin et médecin en chef de l'armée allemande; — du général de brigade Mignot, baron de Lamartinière.

Livres nouveaux

La Morale anglaise contemporaine; morale de l'utilité et de l'évolution, par M. Guyau. Ouvrage couronné par l'Académie des sciences morales et politiques. — Un volume de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine.* Deuxième édition, revue et augmentée. Félix Alcan.

Hors des ténèbres (*Called Back*), par Hugh Conway; traduction de Bernard Pauncefote. C'est ce roman qui s'est vendu en Angleterre à 282 000 exemplaires. — Un volume in-12. Ollendorff.

La Famille Blache, par Gaston Bergeret. — Un volume in-12. Ollendorff.

Les innovations du docteur Sélectin, roman, par Giraud-Godde. — Un volume in-12. Plon, Nourrit et Cie.

Le Chef de gare, par Vast-Ricouard. — Un volume in-12. Ollendorff.

Programme politique. Réponse de M. Jules Guichard, conseiller général de l'Yonne, à M. Horsin, président de l'Alliance radicale sénonaise. — Brochure. Paris, typographie Georges Chamerot.

Storia universale della letteratura, par Angelo de Gubernatis. — Vol. XIII, *Storia della satira.* Milan, Ubrico Hœpli.

Le Caucase et la Perse, par A. Orsolle, avec une carte et un plan. — Un vol. in-18. Plon, Nourrit et Cie.

La vie à Paris en 1884, par Jules Claretie. — Un vol. in-12. Victor Havard.

Le charme, poème chevaleresque, par le vicomte H. de Lorgeril. — 2 vol. in-18. Émile Perrin.

Voltaire, bibliographie de ses œuvres, par Georges Bengesco. — Tome II. In-8°. Émile Perrin.

Revue des grands procès contemporains, t. II, année 1884. — In-8° de 560 pages. Guillaumin et Ce.

Les deux Chambres, leur histoire, leur théorie; de l'organisation du Sénat; du pouvoir exécutif et du régime parlementaire, par M. Alexandre Bérard, docteur en droit. — In-18. Dizain, éditeur à Lyon.

L'Utopie de Condorcet, thèse présentée à la Faculté des lettres de Clermont, par M. Mathurin Gillet. — In-8° de 200 pages. Guillaumin et Ce.

De l'état de siège, étude historique et juridique, par Théodore Reinach. — In-8° de 300 pages. Cotillon.

Manuel d'instruction nationale, avec 21 gravures, par M. Emmanuel Vauchez. — In-12 cartonné. Hachette et Cie.

Faits divers

— Le ministre des finances austro-hongrois, M. de Kallay, a écrit une *Histoire des Serbes* qui a été traduite en serbe. D'après *le Livre*, les exemplaires de cette traduction envoyées à Serajewo, ville de l'Herzégovine occupée par l'Autriche, ont été confisqués par ordre de la censure, qui trouve l'ouvrage du ministre des finances « dangereux pour l'État. »

— L'*Intermédiaire* rapporte que le poignard authentique de Fra Diavolo se trouve au Musée de Nancy, à qui il a été donné par un colonel lorrain qui l'avait reçu du général Hugo, père de Victor Hugo. On se rappelle peut-être que le général Hugo avait eu à combattre le célèbre bandit. Le vrai nom de celui-ci était Michel Pezza, et il n'avait jamais été moine, comme on l'a prétendu.

— Une école de paléographie a été fondée à Naples, une autre au Vatican. Cette dernière est une création du pape.

Le gérant : Henry Ferrari.

Paris. — Imp. A. Quantin, 7, rue Saint-Benoît. [4779]

SEMAINE FINANCIÈRE

Le 3 0/0, sur lequel a été détaché lundi un coupon de 75 centimes, est à 81.70; comme on peut le voir, ce fonds ne tardera pas à regagner le cours rond de 82 francs.

L'amortissable à 83.80; le 4 1/2 0/0 à 110.27. Les valeurs ont d'abord admirablement résisté, puis ont repris toute leur activité. La Banque de France à 5260; le Crédit Foncier à 1375 environ.

Les obligations à lots des emprunts 1879 et 1880 ont eu une très bonne tenue. Ces valeurs ne peuvent manquer d'atteindre le pair à une date assez rapprochée. Les porteurs d'obligations à lots de la Ville de Paris rentrent maintenant, à la suite de chaque tirage d'amortissement, dans des sommes considérables qu'ils reportent, pour le plus grand nombre, sur les obligations du Crédit Foncier, les plus avantageuses de toutes nos valeurs à lots.

La Société générale met en souscription, le 21 mars, 20 000 obligations de la Compagnie générale du gaz pour la France et l'étranger.

Cette compagnie, au capital de 20 millions de francs, est administrée par MM. Abr. de Camando, président; Bailleux de Marisy, de Bauer, Alb. Elissen et L. Stern.

L'emprunt que la Société fait a pour but l'adjonction de nouvelles affaires de gaz qu'on assure être très fructueuses.

Les obligations sont émises à 467.50, prix qui ressort à 465 francs, si on se libère à la répartition. Elles rapportent 25 francs, ce qui représente, non compris la prime d'amortissement, un revenu de 5 fr. 37 0/0; elles sont remboursables à 500 francs en quarante ans par tirages annuels.

A. LACROIX.

Paris. — Typ. A. Quantin, 7, rue Saint-Benoît [4892]

PRIX DU NUMÉRO : 60 CENTIMES

N° 13. — 28 Mars 1885. — 3e série, cinquième année, premier semestre (tome 35)

REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

PARAISSANT LE SAMEDI

Fondée en 1863.

SOMMAIRE DU N° 13

PRIX DE L'ABONNEMENT

A LA REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE SEULE.					AVEC LA REVUE SCIENTIFIQUE				
Paris	Six mois.	15 fr.	Un an	25 fr.	Paris	Six mois.	25 fr.	Un an.	45 fr.
Départements	—	18	—	30	Départements	—	30	—	50
Étranger	—	20	—	35	Étranger	—	35	—	55

LES ABONNEMENTS PARTENT DU 1er DE CHAQUE TRIMESTRE

Les abonnements sont reçus sans frais chez tous les libraires et dans les bureaux de poste des pays d'Europe et des États-Unis.

RÉDACTION ET ADMINISTRATION : 111, BOULEVARD SAINT-GERMAIN

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

ABONNEMENTS ET VENTE AU NUMÉRO

AU BUREAU DES REVUES, 111, BOULEVARD SAINT-GERMAIN 111, PARIS

ET CHEZ TOUS LES LIBRAIRES ET MARCHANDS DE JOURNAUX

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

(REVUE BLEUE)

DIRECTEUR : M. EUGÈNE YUNG.

1er SEMESTRE 1885. (3e SÉRIE). NUMÉRO 13. (22e ANNÉE). — 28 MARS 1885.

LE SCRUTIN DE LISTE

Dans la séance du 24 mars, la Chambre des députés a voté le rétablissement du scrutin de liste à l'imposante majorité de 402 voix contre 91. Le vote du Sénat étant certain, on peut dire que le scrutin d'arrondissement a vécu. Il avait été établi dans nos lois par l'homme du Deux-Décembre pour fausser et faire mentir le suffrage universel; il avait été rétabli par l'Assemblée de Versailles dans le dessein d'organiser la candidature officielle à son profit; deux Assemblées républicaines s'y étaient cramponnées, le 9 juin 1881 et le 26 janvier 1882, par défiance injuste d'un patriote. Maintenant la place est nette et l'on va pouvoir bâtir.

Le scrutin de liste est un mode de votation plus élevé et moins accessible à la corruption que le scrutin uninominal; on l'a souvent démontré et, parfois, avec la plus magnifique éloquence. Cette supériorité morale et politique n'est pas cependant, il convient de le dire, la principale raison de l'importante réforme qui n'attend plus que la ratification du Sénat. Certainement, pour l'élu comme pour l'électeur, le scrutin de liste vaut mieux : il n'enferme pas l'électeur dans les termes de l'option la plus étroite, et il n'arrête plus l'horizon de l'élu aux limites resserrées d'une petite circonscription; l'électeur désormais aura à se prononcer entre deux systèmes ou programmes de gouvernement, non plus entre de simples individualités, et l'élu, de son côté, sera un véritable mandataire du peuple qui ne tombera pas de son haut, comme l'autre jour l'évêque d'Angers, lorsqu'on lui rappellera qu'il représente dans sa personne toute la nation. Quelque importantes que soient ces considérations, elles ne sont pourtant pas la raison dominante du vote du 24 mars. Ce n'est pas seulement, en effet, un mode de votation que la Chambre a substitué à un autre : c'est toute une politique qu'elle a résolu de renouveler ou, comme on voudra, de régénérer.

Ce qu'il y avait de pire dans le scrutin d'arrondissement, était-ce, en effet, le scrutin lui-même? C'était la politique mesquine, saccadée, instable, désunie, qui en résultait, qui en était la conséquence inévitable. Est-ce pour le seul plaisir de faire inscrire sur les bulletins de vote cinq ou dix ou vingt noms au lieu d'un seul, que le scrutin de liste a été réclamé par les meilleurs des républicains avec tant de ténacité et de passion? C'est parce que le scrutin de liste est la clef de la politique des réformes rationnelles et continues, les seules qui soient fécondes, et la condition supérieure de l'union entre les serviteurs de la France nouvelle, devant laquelle l'ancien régime n'a pas encore désarmé.

Et c'est ce que la Chambre des députés a parfaitement compris, si bien compris que, pour réaliser enfin cette grande réforme, il n'a plus été besoin d'aucun grand effort d'éloquence. L'expérience a suffi, expérience cruelle, qui ne le sait? et qu'il eût été assurément possible d'épargner à la démocratie, mais épreuve enfin qui a été utile et qui était sans doute nécessaire, qu'il est bon peut-être d'avoir traversée. Si Gambetta avait réussi à convaincre, dans la journée du 26 janvier 1882, les consciences qu'il avait violentées bien plus que persuadées quelques mois auparavant, l'inscription du scrutin de liste dans la Constitution nous aurait préservés assurément de bien des erreurs et de bien des fautes; mais il serait resté des scrupules et des défiances au fond de bien des cœurs honnêtes, tandis qu'à cette heure c'est la presque unanimité du parlement et du pays qui est convertie.

La nature humaine est ainsi faite que c'est surtout aux

vérités les plus éclatantes qu'elle résiste le plus longtemps. Le génie peut souvent lui imposer des erreurs; il ne lui impose pas les vérités. De celles-ci c'est le temps seul qui peut assurer le triomphe, de sorte que, si le destin commun des précurseurs est la défaite, c'est cette défaite qui devient dans l'avenir la source même de la victoire définitive. Dans la belle et profonde légende espagnole, est-ce que le cercueil du Cid Campeador n'a pas gagné plus de batailles que le héros lui-même?

La réforme électorale a été votée par la grande majorité des députés républicains; elle l'a été aussi par presque tous les députés royalistes, et l'adhésion de ces députés est, comme on sait, le dernier argument des derniers et tenaces adversaires du scrutin de liste. Que vaut cet argument? On nous dit: Par le scrutin de liste substitué au scrutin uninominal la réaction va gagner des régions tout entières, et il y aura sur le territoire de la république toute une série de départements qui seront, entre les mains des réactionnaires, ce que les places de sûreté étaient, avant Richelieu, entre les mains des protestants.

D'abord, les statistiques électorales les plus sûres apportent à la matérialité même de ces assertions les plus formels démentis : est-ce que M. le ministre de l'intérieur n'a pas démontré par des chiffres qu'on n'a pu contester que partout, et surtout dans les départements qu'on dit compromis ou perdus, dans le Nord et dans la Charente, dans le Pas-de-Calais et dans l'Aveyron, plus l'arène électorale se rétrécit, plus les chances des républicains diminuent sous la pression des influences personnelles, qui sont généralement hostiles à notre forme de gouvernement? — est-ce que, chiffres en main, au lendemain des élections de 1881, on n'a pas établi ici même que si le scrutin de liste eût fonctionné dès lors aux lieu et place du scrutin d'arrondissement, la droite ne l'eût emporté que dans cinq ou six départements où le total des voix républicaines était inférieur au total des voix monarchiques (1)? Puis, en second lieu, alors même qu'il serait exact, ce qui ne nous apparaît nullement, que la tache noire de la réaction s'étendrait, à la première épreuve de la réforme électorale, sur la totalité de plus de cinq ou six départements, est-ce que cette défaite ne serait pas compensée par l'importance des victoires remportées ailleurs? par la déroute certaine sur toute la ligne de bataille de l'intransigeance violente? par le gain inappréciable qui résultera pour nos mœurs politiques de la substitution des luttes de programmes aux luttes de personnes?

Et enfin, au point de vue même de ces quelques départements plus ou moins sacrifiés — car il n'est pas sûr qu'une nouvelle épreuve du scrutin d'arrondissement ne les eût point compromis de la même façon, sinon davantage, — est-ce que leur avenir républicain n'est pas mieux préparé par l'union qui sera la conséquence forcée du péril commun pour tous les hommes de liberté et de progrès, que par le renouvellement, d'ailleurs douteux, de quelques succès isolés, sans action ni portée contre l'émiettement du parti dans son ensemble? Qu'on en soit bien persuadé : c'est de la défaite même, de la défaite au scrutin de liste, que sortira dans ces départements, pour le parti républicain, la prochaine et cette fois définitive victoire. Plus la défaite sera douloureuse, plus le parti fera d'efforts. Aussi bien, dans notre conviction, nombre de surprises heureuses sont probables.

Les pessimistes qui sont nos contradicteurs allèguent le nombre de sièges déjà occupés par la réaction : soit; mais le grand courant d'esprit républicain que le scrutin de liste va répandre sur toute la France est bien aussi quelque chose. Puis, après tout, ce qu'il y a de plus certain, c'est que désespérer de la victoire avant la bataille, c'est le plus sûr moyen d'être vaincu. Parmi les départements perdus, immolés, jetés en pâture au monstre, on nous cite, entre autres, le Maine-et-Loire. Mais quoi? c'est le scrutin d'arrondissement qui l'avait perdu : au scrutin de liste, le 13 septembre 1874, en plein ordre moral, contre les candidats de M. de Fourtou et de M. de Cumont, c'était M. Maillé qui passait en Maine-et-Loire avec 51 464 voix sur cent mille votants.

Oui, certes, le scrutin de liste va permettre à tous les tenants des régimes déchus de se coaliser dans un suprême effort pour jouer leurs dernières cartes. Mais s'ils se coalisent, unissons-nous! Le vote du 24 mars a renversé la barrière qui, pendant la néfaste année 1882, avait scindé le parti républicain et qui, en le scindant, avait été la cause première des plus lamentables déchéances. Coupable, trois fois coupable maintenant celui qui, au lieu de regarder en avant, regarderait en arrière pour ramasser dans le passé les brandons de discorde qui sont enfin tombés de nos mains! Amnistions-nous les uns les autres, et que ceux-là surtout qui ont, selon notre jugement, le moins d'erreurs à se faire pardonner soient les plus prompts — puisque c'est leur cause à eux, leur juste cause qui l'emporte — à oublier les fautes et les défaillances qui ont été commises malgré leur avis. « L'élection au scrutin de liste, disait Gambetta, c'est l'élection politique parce qu'elle admet l'esprit de conciliation, la transaction, parce qu'elle ne laisse en dehors d'elle aucune espèce de situation importante sans l'accueillir. » Le scrutin de liste triomphe; l'esprit de conciliation et d'union triomphera avec lui et par lui.

JOSEPH REINACH.

(1) Voy. dans la *Revue* du 27 août 1881, *le Vote du* 21 *août; ce que les élections auraient été avec le scrutin de liste*. Nous y montrions que sur les 37 départements où la victoire de la république n'avait pas été générale, il y en avait 19 où la réaction n'avait conservé qu'un seul siège, 8 où la réaction n'avait conservé que 2 sièges sur 4, 5, 6, 7 ou 10 circonscriptions, et 5 où les républicains avaient un millier de voix de majorité relative dans l'ensemble. Nous avions conclu de ces chiffres que dans les 27 départements de ces deux premières séries, la victoire républicaine eût été certaine avec le scrutin de liste et qu'elle eût été au moins probable, en tout cas partielle, dans les 5 autres.



CONFÉRENCES DE NOTRE-DAME DE PARIS

Le Père Monsabré

On fait de temps en temps la découverte de Notre-Dame. Il y a, j'en suis sûr, quantité de Parisiens qui ne passent pas une fois l'an devant la merveilleuse basilique. La vie est ailleurs. Notre-Dame, énorme et mystérieuse, dort son sommeil de pierre et de longs souvenirs, dans son îlot, loin du Paris agité et grouillant. Le clergé même a presque abandonné la vieille église trop grande, où tiendraient trois ou quatre églises modernes. A peine y murmure-t-on quelque messe dans un recoin perdu. La forêt de piliers et d'arcades où nichèrent Quasimodo, ce hibou, et la Esmeralda, cette mésange, la grande maison de Dieu et du peuple où priaient les foules ingénues et violentes, où se déroulaient la fête des Rois et la fête des Fous, appartient au silence, à la solitude, au passé. Ce n'est plus qu'un monument historique, un témoin des siècles. Celui qui, étant entré là le matin, s'en va le soir à l'Éden-Théâtre après avoir flâné sur les boulevards a pu, s'il sait voir, apprendre des choses qui ne sont pas dans les manuels.

I.

Des hommes crient à l'entrée de l'église : « Demandez la dernière conférence du Père Monsabré *in extenso!* ». Ils prononcent : *in estanso*. Sont-ce les mêmes qui dans d'autres quartiers crient *le Rossard* ou *le Journal des jolies femmes?* Près de la porte, des photographies du prédicateur sont exposées, comme aux vitrines du *Gil Blas* les portraits des actrices, des « mouquettes » et de M. le comte Irison d'Hérisson.

On entre et tout de suite on se sent enveloppé de mystère, de paix, de demi-ténèbres très douces éclairées par les pierres précieuses des vitraux, d'où semble rayonner une lumière qui leur est propre. Les colonnes jaillissent tout droit comme des arbres de sept cents ans (la vieille comparaison est inévitable), et par les arcades de la grande nef on voit les doubles rangs de piliers des nefs latérales pêle-mêle, avec des percées et des allées tournantes comme dans une forêt. Le maître autel semble loin, très loin, et les verreries du fond sont comme une aurore fantastique entrevue au bout d'une haute futaie.

> Notre-Dame!
> Que c'est beau (1)!

Et pourtant, bien que ce soit immense, audacieux, et que les détails y soient d'un caprice abondant, cela ne paraît pas, après tout, si hardi, si touffu, si fou que la cathédrale de Rouen, par exemple, ou celle de Chartres. Les piliers sont presque des colonnes doriques; les ogives sont presque des pleins cintres. Il y a là de la mesure, du goût : cette énormité a quand même quelque chose de parisien, un je ne sais quoi, mais sensible.

On paye quinze centimes pour entrer dans la grande nef. Des sectateurs intransigeants de l'Évangile, qui d'ailleurs ne l'ont jamais lu et qui ne hantent pas les églises, auraient une belle occasion de s'écrier ici : « O sainte égalité des hommes devant Dieu! Il faut payer, il faut être riche pour entendre la parole de Celui qui aimait les pauvres! Il y a des places réservées aux capitalistes dans les temples du Dieu de Bethléem! On vend ton verbe, ô Christ! et tes prêtres trafiquent de toi! » — Hélas! outre que ces trois sous vont assurément à des œuvres avouables, les conférences de Notre-Dame ne sont point faites pour les pauvres gens. Ils n'y viennent pas, ou, s'ils y viennent d'aventure, comme ce sont évidemment des simples et des résignés, ils ne s'irritent point d'être exclus des chaises réservées; ils acceptent avec la douceur de l'habitude les plus mauvaises places à l'église comme dans la vie : cela leur semble naturel. Et si les belles phrases savantes et cadencées n'arrivent à leurs oreilles que par lambeaux confus, ils comprennent juste autant que s'ils entendaient.

La nef centrale, où sont admis seulement les hommes, est déjà à moitié pleine au moment où j'arrive. Les femmes sont rejetées dans les bas côtés ou perchées dans les galeries à jour qui longent la grande nef. Elles sont en assez petit nombre et j'en vois peu d'élégantes. Cette vieille cathédrale démesurée n'attire point les femmes. Elles ont des églises plus petites, chauffées, confortables, qui sont d'aujourd'hui et qui sont à elles : Notre-Dame est d'autrefois et est à tout le monde. Ce vaisseau est si vaste, si haut, si solennel, que les froufrous, les chuchotements, les petites mines s'y sentiraient mal à l'aise. Tout ce minuscule y serait ridicule, presque sacrilège. Une Parisienne, habillée comme elles le sont à présent, y ferait l'effet d'un contresens, d'une petite tache fort jolie, mais absurde.

Quant aux hommes qui sont là, quels sont-ils? Il ne me paraît pas que l'auditoire soit aussi brillant, à beaucoup près, qu'au temps de Lacordaire ou même du Père Hyacinthe, alors qu'un grand nombre de ceux qui comptent dans la littérature ou dans la politique se pressaient, comme on dit, autour de la chaire. Je remarque d'abord que la plupart des auditeurs sont des croyants : ils prient, ils suivent la messe qu'on dit avant le sermon. Je vois beaucoup de vieux messieurs et de jeunes gens à têtes de séminaristes. J'ai à côté de moi un mince adolescent, de mise soignée, pâle, l'œil

(1) Victor Hugo, *le Pas d'armes du roi Jean.*

bleu et profond, la bouche enfantine, évidemment très pieux, très candide et très pur (peut-être votre Hubert Liauran avant la chute, monsieur Paul Bourget!). Il remue les lèvres, dit son chapelet, baise la petite croix de temps en temps. — Un peu plus loin, un petit Frère de la Doctrine chrétienne, figure naïve, de bonnes grosses joues, crâne pointu avec le rouleau de cheveux sur la nuque : on voit de ces silhouettes dans les *Contes drôlatiques* illustrés par Gustave Doré. — Plus loin encore, un homme sans âge, barbe à tous crins, front haut, serré aux tempes, des yeux brillants, l'air farouche, un de ces masques durs de fanatiques comme on en rencontre aussi dans les réunions anarchistes : avec d'autres pensées, le cerveau est certainement le même. — Mais le peuple, où est-il? Je n'ai pas aperçu un homme en blouse ou en bourgeron dans cette église où jadis le peuple était chez lui, où il venait oublier sa dure vie, s'enchanter d'une vision de paradis, de belles processions étincelant de chasubles et de bannières et enveloppées d'encens comme une aurore de pourpre dans une brume d'or.

Tout à coup un chant s'élève du fond de la basilique, d'une chapelle qu'on ne voit pas, un chant d'enfant de chœur, à la fois grêle et velouté et comme ouaté par la distance. On dirait la plainte d'un oiseau chantant tout seul à l'extrémité d'une forêt magique. Cette voix psalmodie la belle prière : *Attende, Domine, et miserere, quia peccavimus tibi.* « Écoutez, Seigneur, et ayez pitié, car nous avons péché contre vous. » Des voix d'hommes reprennent le verset en chœur. L'adolescent extatique à la figure de jeune archange se met à chanter, et je constate avec une surprise désagréable que ce Chérubin de cercle catholique, qui serait un si friand régal pour quelque perverse marraine de trente-cinq ans, a une voix de basse profonde.

Malgré tout, cette lamentation lointaine qui recommence, cette lumière tamisée venant on ne sait d'où, cette ombre douce et solennelle, cela berce et caresse l'âme à la faire pleurer. C'est bien là qu'on oublie. Femmes du peuple qui peinez tant, voulez-vous oublier la mansarde où il fait froid et où l'on n'a pas toujours du pain, le loyer qui n'est pas payé, le mari qui vous bat quand il est ivre, les enfants morts ou mal portants, toute la douleur de vivre? Et vous, filles et femmes tentées par la misère ou par la folie obscure de votre corps, et vous, mendiants, infirmes et meurt-de-faim, toute la cohue invoquée par Jean Richepin dans la *Ballade des Gueux*, — venez, venez ici! Une fois les lourds battants feutrés retombés derrière vous, tout est fini, rien de tout cela n'existe plus : vous entrez dans un monde nouveau, dans un lieu de mystère où vous pouvez croire que la vie est un vague et mauvais rêve allégé par des trêves bienfaisantes qui font pressentir le réveil ailleurs; et vous sortirez avec une douceur dans l'âme et une résignation un peu moins inutile que la révolte. « Venez, vous qui peinez et qui êtes chargés, et je vous soulagerai. »

Mais, au lieu de gueux et de claquepatins, des messieurs qui ont toutes sortes de raisons pour se consoler de vivre viennent occuper les places d'abonnés, les stalles de velours en face de la chaire. Ce sont des « hommes du monde », cela se voit à leur mise et à leur façon de se saluer, de sourire, de se serrer la main. Plusieurs sont assurément des membres de la Société de saint Vincent de Paul et beaucoup sont d'anciens magistrats : cela se sent. Puis, devant ces apôtres bien élevés des cercles catholiques, une trentaine de prêtres viennent s'asseoir sur des chaises qui les attendent. Enfin le cardinal, entouré de hauts dignitaires ecclésiastiques et d'un évêque ou deux, prend place sur un siège élevé. Il est très vieux, très pâle, très blanc, avec de grands traits austères : un archevêque de vitrail.

II.

L'orateur paraît : larges mâchoires, menton carré, grande bouche, une tête de paysan robuste et qui a sa beauté. *Le Figaro*, dernièrement, faisait de lui un marquis. Je n'ai pas d'idées préconçues sur le physique habituel des marquis, et il se pourrait que le Père Monsabré en fût un. Mais, informations prises, il est né, à Blois, de simples honnêtes gens, ce qui est déjà bien beau. Son père était boulanger, comme celui du général Drouot et de M. Coquelin. Avant d'entrer chez les dominicains, l'abbé Monsabré fut vicaire à Mer (Loir-et-Cher), où son frère était curé. On m'assure que le conférencier de Notre-Dame est le plus brave homme du monde et qu'il est très gai, d'une gaieté facile, joviale, bruyante, presque gamine.

Quelqu'un me dit : « Cette gaieté des moines échappés dans les jardins des couvents entre deux exercices religieux est quelque chose de très particulier. Notre gaieté à nous grimace presque toujours et n'est presque jamais inoffensive. Mais cette allégresse monastique ressemble à la gaieté des enfants, exprime la légèreté d'âme et la sécurité complète. Ces hommes sont affranchis par leur genre de vie de tout souci matériel et ont d'ailleurs toutes les certitudes : dès lors comment seraient-ils tristes? Ils ont l'enfance du cœur qui permet de s'amuser à des riens. — Quelquefois aussi (et alors elle est moins aimable et sonne un peu faux aux oreilles des profanes), cette gaieté laisse entrevoir une arrière-pensée d'édification ; elle paraît commandée et voulue; elle s'étale comme un argument en faveur de la foi, comme un défi à la tristesse ou aux rires mauvais des pécheurs. Il n'en est pas moins vrai qu'en ces temps moroses les derniers refuges de la gaieté innocente, ce sont les salles d'asile, les écoles primaires et les couvents. La belle humeur des religieux et, en

général, des hommes d'Église n'est point une invention des conteurs du moyen âge. Dans les séminaires grands et petits, il est instamment recommandé aux élèves de jouer et d'être gais : cela détourne de mal faire, de penser à mal et même de penser. Cela est donc d'une sagesse éminente. » Je ne garantis pas l'exactitude de cet aperçu : en tout cas, il ne serait vrai que des moines gais.

La tête de l'orateur se détache, à demi encadrée par le capuchon noir, pendant que les bras étendus déploient les manches de la robe, larges et blanches.

Ce costume est bien celui qui convient aux dominicains : il est immaculé avec quelque chose d'un peu théâtral. L'ordre des Frères prêcheurs est, je crois, à l'heure qu'il est, le plus brillant des ordres religieux, le plus généreux, le plus aventureux aussi. Ils ont hérité de la flamme de Lacordaire, de son libéralisme, de sa hardiesse ingénue. On ne trouve plus que chez eux l'esprit des Montalembert et des Cochin, l'heureux malentendu du catholicisme libéral, et cela en dépit des persécutions subies. Ils persistent à rêver la réconciliation de la science et de la foi, de la religion et de la société moderne. Illusions si l'on veut; mais sur quoi, je vous prie, se peuvent fonder l'harmonie sociale, la paix des âmes, le bonheur relatif dont l'homme est capable, sinon sur des illusions ? Ils ont la charité et se piquent de tolérance. Ne leur dites pas que c'est saint Dominique qui a inventé l'Inquisition : ils ne vous croiront pas. Leur règle n'a rien d'oppressif ni d'absorbant, elle respecte leur personnalité, laisse à chacun une très large initiative. Aussi exercent-ils une grande séduction sur les âmes, en particulier sur les femmes et les jeunes gens. Leur esprit forme un remarquable contraste avec celui de la Compagnie de Jésus. Là, les individus sont plus effacés, évitent de se mettre en évidence : ils agissent sur les âmes par la direction privée plus que par la prédication publique ; ils trouvent leur plaisir dans le sentiment de l'immense force collective dont ils participent, à laquelle ils contribuent par leur obéissance même, plutôt que dans le libre gouvernement de leurs facultés en vue de l'intérêt divin. Enfin, comme c'est par l'accroissement de leur propre puissance qu'ils cherchent le bien spirituel des âmes, il leur arrive, à leur insu, de s'attacher au moyen plus qu'à la fin et de ne pas paraître entièrement désintéressés. Au reste, ils sont doux, polis, aimables, fins, mesurés ; aussi étroits que possible dans leur doctrine, mais indulgents pour les personnes et accommodants dans la pratique. Leur influence est plus étendue, plus secrète et plus sûre. Mais les dominicains, ces romantiques, on pourrait presque dire ces aventuriers de l'orthodoxie, ont plus de charme et d'éclat. Ils ont aussi quelque chose de plus cordial et de plus humain. Presque tous sont hommes d'imagination et d'expansive charité.

C'est pour cela que les Frères *prêcheurs* auront été, en effet, au XIXe siècle, les représentants les plus éminents de l'éloquence catholique en France. Une flamme si vivace embrasait les lèvres de Lacordaire, que son œuvre oratoire (chose rare) n'est pas encore refroidie après quarante ans. Ni logicien, ni critique, ni théologien, il avait de profonds cris d'amour et de belles visions. Les conférences sur les vertus chrétiennes, la charité, la chasteté, la sainteté, celles de 1846 sur Jésus-Christ se lisent encore avec un plaisir qui va parfois jusqu'à l'émotion. (Et je profite de l'occasion pour rappeler aux profanes qu'il y a des chapitres pleins de grâce dans la *Vie de saint Dominique* et un grand charme de poésie, de tendresse, de piété un tant soit peu rêveuse et romanesque, dans la *Vie de Marie Madeleine*, dont les religieuses interdisent la lecture aux petites couventines et que M. Barbey d'Aurevilly a qualifiée de dangereuse et d'immorale.) Mais, il faut le reconnaître aussi, l'apologétique de Lacordaire n'était pas d'une extrême solidité. Cette démonstration de la vérité du catholicisme par son rôle dans l'histoire et dans la société humaine, c'est quelque chose d'un peu bien arbitraire; car l'histoire se pétrit aisément selon la fantaisie de qui s'en empare, et je ne vois pas une religion qui ne puisse tenter une démonstration de ce genre. Ajoutez qu'à défaut de l'histoire, qu'il savait juste assez pour l'interroger avec éloquence, Lacordaire se contentait parfois de l'anecdote et qu'il lui arrivait de prouver la vérité de la religion chrétienne par un mot de Jean-Jacques ou de Napoléon à Sainte-Hélène.

Mort, ce candide Lacordaire — qui dans une brochure sur le pape professait le plus pur ultramontanisme et s'en allait en 1848 siéger à la Montagne, qui se drapait dans sa robe blanche avec un peu de la jactance d'un d'Artagnan monastique et se livrait en même temps, dans la crypte de son couvent, aux sanglantes macérations des premiers ascètes — a continué d'exercer sur ses fils une très puissante influence qui me paraît avoir été de deux sortes : heureuse par la transmission de son généreux esprit, déplaisante quelquefois par la tradition de son éloquence aventureuse et si personnelle, qu'ils ont imitée avec quelque maladresse. Car ils lui empruntaient sa fragile apologétique sans le grand souffle qui la soutenait (en l'air), ses bizarreries de style sans sa prestigieuse imagination, toute sa manière enfin sans s'apercevoir qu'ils n'avaient ni ses dons originaux ni surtout son public.

Mais il semble que depuis quelques années les Frères prêcheurs soient revenus à un genre de prédication plus modeste, plus pratique, mieux accommodé à un auditoire chrétien, qu'ils se soient ressouvenus du bon vieux « sermon », du sermon de Bossuet et de Bourdaloue. Puis, ils viennent de découvrir saint Thomas d'Aquin. Je crois que le Père Monsabré a été pour beaucoup dans ce retour aux traditions de la chaire catholique.

III.

« Quelques-uns d'entre vous (dit le Père Monsabré dans sa première conférence), plus amis des spéculations qui font voyager l'âme au dehors que des vérités qui la ramènent sur elle-même, trouveront peut-être que je me suis attardé à des matières de prône et de catéchisme : j'en suis fâché pour eux. S'imaginaient-ils que j'allais réfuter et gourmander ceux pour qui il n'y a pas de Dieu à offenser, pas de grâce à perdre, pas d'âme à déshonorer? A quoi bon? Ces bêtes à face humaine font profession de n'obéir qu'aux fatalités de la matière. Il faudrait les rendre accessibles à la honte et au remords avant de leur parler de pénitence. C'est à des hommes raisonnables et à des *chrétiens* que je me suis adressé. »

Le Père est dans le vrai, sauf une phrase qui dépasse certainement sa pensée, car on n'est pas nécessairement une « bête à face humaine » pour être en dehors de la foi catholique. Il a raison de ne prêcher que pour les croyants, puisqu'il n'a plus, comme j'ai dit, que des croyants autour de sa chaire et qu'il perdrait sa peine à haranguer des absents. Maintenant, est-ce son genre de prédication qui a éloigné les indifférents et les curieux? ou est-ce au contraire leur abstention qui lui a fait adopter des façons plus dogmatiques? Je ne sais. Je crois pourtant qu'il aurait du mal, quand il le voudrait et quand il ferait tout pour cela, à réunir un auditoire analogue à celui de Lacordaire. En ce temps-là il me semble qu'il y avait, autour des catholiques pratiquants, un grand nombre d'hommes qui avaient au moins l'imagination chrétienne et un fond de religiosité, des esprits souffrant de leur doute, enclins aux vastes spéculations, tourmentés par ce qu'on est convenu d'appeler les grands problèmes. Aujourd'hui on ne doute plus guère; on nie ou même on ne se pose plus de questions du tout. L'abîme s'est élargi, j'en ai peur, entre ceux qui croient et ceux qui ne croient pas, et, quand ceux-ci ne sont pas installés dans la négation absolue, ils se jouent dans un scepticisme curieux et parfaitement tranquille. Lacordaire parlait devant Lamartine, Hugo, Berryer, Guizot, Cousin, devant des hommes dont on ne retrouverait guère les pareils. On ne saurait donc trop louer le Père Monsabré d'avoir transformé les conférences en majestueuses homélies.

Et c'est peut-être encore le meilleur moyen de toucher, Dieu aidant, l'âme des incrédules, si d'aventure il s'en mêlait quelques-uns au troupeau des fidèles. Faut-il le dire? La vérité de la religion catholique ne se démontre pas. Car, s'il s'agit des dogmes et des mystères, on ne saurait croire au surnaturel pour des motifs rationnels : cela implique contradiction. Et s'il s'agit de la révélation considérée comme un fait historique, j'ai rencontré des ecclésiastiques qui reconnaissaient que, pour un esprit muni de critique et non prévenu par la grâce, il peut y avoir, à la rigueur, autant de raisons de rejeter ce fait que de l'admettre. Dès lors le prédicateur n'a rien de mieux à faire que de confirmer les croyants dans leur foi et d'incliner les autres à croire, non par des arguments toujours caducs en quelque point, mais par l'émotion et l'onction de sa parole et en leur rendant sensibles la douceur et la bienfaisance intimes de la foi et des vertus chrétiennes. Il pourra bien sans doute démontrer par les preuves traditionnelles chaque article de la doctrine, mais pour les fidèles seulement, avec cette pensée que ces arguments ne peuvent convaincre que ceux qui sont persuadés d'avance, sans prétendre foudroyer les incrédules par des raisonnements irréfragables et sans supposer non plus que ces malheureux soient toujours de mauvaise foi ni qu'ils se donnent tous pour des esprits forts : car il y en a qui se donnent de la meilleure grâce du monde pour des esprits faibles, incertains, gouvernés par des forces obscures, incapables d'atteindre l'absolue vérité.

Le Père Monsabré a dû se faire quelques-unes au moins de ces réflexions. Il s'est rendu compte, en partie, des conditions faites par la misère des temps à la prédication chrétienne, et c'est à cause de cela que son *Carême* nous a paru intéressant.

IV.

Il a simplement entretenu ses auditeurs (« simplement » ne veut pas dire ici « avec simplicité ») du sacrement de pénitence. Je résume sa seconde conférence, une de celles qui donnent l'idée la plus complète de ses qualités et de ses défauts. Elle a pour sujet la nécessité de la confession.

« Mon plan est bien simple : 1° Dieu veut qu'on se confesse ; 2° nous n'avons pour nous en dispenser que de mauvaises raisons. »

§ 1er. — C'est de Jésus-Christ que les apôtres et leurs successeurs ont reçu le pouvoir de « remettre ou retenir les péchés ». La confession doit être auriculaire, singulière et précise : sinon, comment le prêtre saurait-il s'il doit remettre ou retenir? Pour guérir les cœurs, il faut bien qu'il connaisse leur mal.

D'ailleurs nous avons la preuve historique que la confession date des apôtres. Une série ininterrompue de témoignages nous atteste l'existence de la confession depuis l'origine du christianisme.

Autre preuve, par l'absurde. Supposons que la confession n'ait pas été instituée par Jésus-Christ : ou bien elle aurait été inventée et imposée, à un moment donné, par un seul homme; ou bien elle se serait répandue peu à peu dans le monde chrétien. Mais, dans

les deux cas, « une nouveauté si oppressive, si humiliante pour l'orgueil humain », aurait rencontré des résistances, et l'on pourrait, par suite, en fixer la date précise. Or on ne le peut pas. Donc la confession a toujours existé.

Tout le développement de cette première partie est remarquable par l'ordre et la clarté. J'y ai relevé des traces de scolastique, comme lorsque l'orateur nous dit que la confession est à la fois, pour le prêtre, un pouvoir, un honneur, un privilège et un droit, et qu'il nous explique chacun de ces quatre termes. Franchement, c'est là une analyse sans intérêt et qui ne porte que sur des mots. Peut-être y a-t-il là une légère affectation, et qui, d'ailleurs, n'est pas toujours désagréable, d'érudition théologique et de science traditionnelle. De même, le Père abuse un peu des citations de saint Thomas. Dans sa première conférence il éprouve le besoin de l'invoquer pour nous dire que la pénitence est à l'âme ce que la médecine est au corps. La pensée n'a pourtant rien d'extraordinaire : l'orateur aurait pu, je crois, trouver cela tout seul, et on ne dérange pas un saint pour si peu!

La forme est ample, majestueuse, un peu emphatique par endroits. Je sais bien que l'optique de la chaire, dans une aussi vaste basilique, exige, comme l'optique du théâtre, une sorte de grossissement; mais la mesure me paraît quelquefois dépassée. L'orateur a trop d'apostrophes à la façon de Bossuet : « Onction de la vérité, sages conseils, prescriptions salutaires, pressez-vous sur mes lèvres », etc. — Il a trop, à mon goût, de solennelle phraséologie oratoire, de formules guindées : « Cette conclusion n'est pas le fruit de mon interprétation privée. *J'estimerais peu les efforts que j'ai faits pour l'obtenir* si je ne me sentais appuyé par l'interprétation unanime de dix-huit siècles », etc. — Il a des façons violentes et hyperboliques d'exprimer des choses très simples : « Si j'allais vous dire, de mon autorité privée : Confessez-vous, est-ce que vous tomberiez à genoux? » Voilà qui va bien, et cela suffit. Qu'il ajoute : « Ne serais-je pas plutôt l'objet de votre juste colère? ne crieriez-vous pas au tyran de l'âme, au bourreau des consciences? », passe encore! Mais ce n'est pas assez pour lui : « L[illegible] que vous foulez aux pieds, ne les arracheriez[illegible]as pour me les jeter à la tête et m'étouffer des[illegible]Ceci est décidément de trop. Et notez que cet[illegible] vient dans une des parties les moins importa[illegible]rmon, dans le développement d'un argument [illegible]. — Le style, souvent excellent, n'est pas tou[illegible]'une entière pureté (c'est une critique que l'on p[illegible]e permettre puisque le Père Monsabré apprend par cœur et récite ses discours, comme Massillon et comme les neuf dixièmes des orateurs). On a le déplaisir d'entendre des phrases de ce genre : « Ces quatre choses se donnent la main », ou : « L'épanchement est la racine de l'amitié ».

Enfin j'ai dit que le Père Monsabré parlait pour les croyants et qu'il avait bien raison. Mais, puisque ses auditeurs acceptent de confiance tout ce qu'il leur dit, il n'est peut-être pas de bon goût de chercher à les éblouir. C'est pourtant ce que semble faire l'orateur quand, pour leur montrer que des témoignages ininterrompus attestent l'institution divine de la confession, il fait défiler devant eux une interminable liste, siècle par siècle, des docteurs qui en ont parlé. Il sait bien que les fidèles n'iront pas voir : qu'il se contente donc d'une affirmation générale ou qu'il en appelle seulement aux quelques Pères dont le nom est connu de tout le monde. Ou bien, si c'est aux incroyants qu'il s'adresse, il n'ignore pas que ceux-là trouveront toujours moyen de contester. Cet étalage d'érudition, cette nomenclature bruyante ne prouve pas grand'-chose pour les indociles, et les dociles n'en ont que faire : c'est proprement un effet de rhétorique.

§ 2. — La première partie du sermon est donc toute d'exposition dogmatique : je préfère la seconde, où l'orateur a su mettre de l'émotion et parfois quelque finesse.

L'homme a trouvé plusieurs raisons de repousser la confession. « Quelles raisons? J'en vois de deux sortes : celles qu'on dit, et celles qu'on ne dit pas. »

La première raison que l'on dit, c'est qu'il est impossible que Dieu semble faire violence à la nature humaine et contraindre ses plus légitimes instincts. La conscience est inviolable : l'homme a le droit de n'être méprisable que devant soi. — Mais, au contraire, répond l'orateur, la conscience a besoin de s'épancher :

« De tous les secrets que nous portons dans le vase trop fragile de notre cœur, aucun ne nous fatigue comme le secret du péché et des peines qu'il enfante. Nuit et jour, en face de notre opprobre, nous en sommes accablés jusqu'au découragement, jusqu'à désespérer de nos propres forces. Il faut étouffer, si l'on veut vivre encore, l'honnêteté de ses bons instincts, le saint amour du bien, et chercher l'oubli dans l'ivresse continue de l'iniquité. Encore la conscience a-t-elle des retours. Elle s'éveille à l'improviste, et l'heure solennelle des remords sonne sur notre triste existence. Se voir et se mépriser, haïr en soi le plus cher de sa vie, se sentir l'auteur des peines qu'on endure et entendre dire à ceux qui les voient du dehors : Quelle chose étrange de souffrir ainsi! Ne pouvoir étouffer cette voix maudite qui accuse d'ignorance et de mensonge ceux qui, séduits par les apparences de notre vie, nous aiment et nous estiment encore : y a-t-il quelque part un plus grand supplice? Non! le cadavre lié jadis par des tyrans à un corps plein de vie ne le tourmentait pas plus de ses effroyables baisers que ne tourmente une âme honnête encore l'horrible attouchement du péché. C'est assez pour amasser dans un cœur une douleur sans nom, dont chaque goutte devient un torrent, et que font éclater tout à coup d'épouvantables aveux, capables de compromettre et de briser des existences

chéries. Au lieu de comprimer de pareilles douleurs, donnez-leur une issue secrète. Ouvrez quelque part un cœur qui reçoit les confidences du pécheur fatigué de porter tout seul le fardeau de ses fautes : tout à coup il se fait comme un mystérieux échange, je dis plus, une mystérieuse aliénation. Le mal nous quitte et passe des profondeurs de notre conscience dans des abîmes qui le dérobent aux yeux. Ce cadavre lié à notre âme, nous l'avons jeté dans un tombeau, d'où il ne sortira plus pour nous tourmenter. Nos soucis, nos alarmes, nos terreurs, passés aux flammes d'une parole amie, ont été purifiés. Il ne nous reste qu'un regret tranquille, qui nous laisse toutes nos forces pour le bien et ne nous empêche plus d'espérer un meilleur avenir. Oh! ne dites pas que la confession est inhumaine, est contre nature, puisque toute nature honnête encore dans ses instincts la recherche spontanément! »

Le passage a de l'éclat (malgré la banalité de quelques métaphores), plus d'éclat peut-être que de pathétique. C'est du moins ce qu'il m'a semblé quand je l'ai entendu. Il est vrai que, dans cette trop vaste enceinte de Notre-Dame, l'orateur est absolument obligé de crier ses phrases. La diction est une lutte désespérée contre l'immensité des nefs; elle ne peut guère se permettre les notes fines, pénétrantes ou voilées, les accents qui vont à l'âme. Je ne crois pas, du reste, que la voix du Père Monsabré se prête beaucoup à ces nuances. Et c'est déjà bien beau, dans ces conditions, de se faire entendre.

C'est égal, j'aurais désiré je ne sais quoi qui n'est pas venu. Je me figurais qu'il y avait d'autres choses à dire sur la confession, des choses plus délicates, plus intimes, plus ingénieuses et plus tendres — mais qui sans doute ne pourraient être dites que de moins haut, dans une enceinte plus étroite. Lesquelles? je ne sais; mais, tandis que retentissaient les nobles phrases du prédicateur, un sonnet de Sully-Prudhomme murmurait tout bas dans ma mémoire, exprimant un sentiment presque pareil :

Un de mes grands péchés me suivait pas à pas,
Se plaignant de vieillir dans un lâche mystère;
Sous la dent du remords il ne pouvait se taire
Et parlait haut tout seul, quand je n'y veillais pas.

Voulant du lourd secret dont je me sentais las
Me soulager au sein d'un bon dépositaire,
J'ai, pour trouver la nuit, fait un trou dans la terre,
Et là j'ai confessé ma faute à Dieu, tout bas.

Heureux le meurtrier qu'absout la main d'un prêtre!
Il ne voit plus le sang épongé reparaître
A l'heure ténébreuse où le coup fut donné.

J'ai dit un moindre crime à l'oreille divine;
Où je l'ai dit, la terre a fait croître une épine,
Et je n'ai jamais su si j'étais pardonné.

La confession nous est si naturelle, continue le Père Monsabré, qu'avant de passer à l'état d'institution chrétienne, « elle était partout connue, prêchée, pratiquée ». Et là-dessus il nous cite « un législateur chinois », Socrate, Sénèque, saint Jean-Baptiste et un missionnaire qui a trouvé la confession établie chez les sauvages. — Fort bien; mais alors comment l'orateur a-t-il pu nous dire, dans la première partie de son discours, que la confession, si elle avait été inventée par d'autres que Jésus-Christ, eût paru « une nouveauté énorme, une obligation oppressive, la plus répugnante des humiliations »? Elle est donc tour à tour contraire ou conforme à la nature, selon les besoins de la cause! Cette radicale contradiction n'est sans doute qu'une inadvertance excusable; mais voilà ce que c'est que de vouloir démontrer là où l'essentiel est de toucher et d'instruire.

La seconde raison qu'on allègue pour ne pas se confesser, c'est que l'homme s'avilit en s'agenouillant aux pieds d'un autre homme. Se confesser à Dieu, à la bonne heure! — Mais, au contraire, ce qu'il nous faut, c'est un homme. Ici quelque chose de vraiment humain a amolli la voix de l'orateur :

« Un homme, c'est ce qu'il nous faut. Comme nous, il est enfant de la femme; comme nous, il est pétri d'un limon abject; comme nous, il a senti l'aiguillon des convoitises; comme nous, il a lutté contre des penchants maudits; comme nous, peut-être, il est tombé. Sa vie a des échos dans notre vie; à la peinture de nos misères il reconnaît sa propre misère. Il ne peut vouloir être sévère sans qu'aussitôt mille voix crient dans son cœur : « Pitié! pitié! », sans que le poids douloureux de sa nature l'incline vers la miséricorde. »

L'incrédulité reprend : « Nous confesser à un homme! Faire de notre vie la pâture de sa curiosité! Livrer nos plus redoutables secrets à la merci de ses indiscrétions, c'est impossible! » Écoutez la réponse du Père Monsabré : vous y sentirez, au commencement, de la bonne grâce et de la bonhomie, puis de la générosité et de la grandeur. Ç'a été le bel endroit du discours, le moment du « frisson ».

« Messieurs, les braves gens qui raisonnent ainsi oublient une chose qu'il est important de savoir : c'est que cette vie intime, ces redoutables secrets dont ils font tant de cas, sont, pour le prêtre qui en doit prendre connaissance, à leur centième, à leur millième et peut-être à leur dix millième édition, et qu'ainsi ils deviennent non plus la pâture de sa curiosité, mais d'une héroïque patience. Je voudrais pouvoir offrir à ceux qui redoutent la curiosité du prêtre dix ou douze heures de confessionnal : j'espère qu'au bout de ce temps ils me demanderaient grâce et reconnaîtraient qu'il faut un sentiment moins trivial que la curiosité pour retenir le prêtre enchaîné aux fastidieuses redites de la conscience humaine.



« Quoi! ce serait pour contenter une puérile passion qu'il écouterait si solennellement vos aveux? Laissez-moi vous le dire, messieurs, vous ne le connaissez pas. Expliquez-moi pourquoi, en vous parlant, je vous aime, vous qui n'êtes pas mon sang, vous que je ne connais, pour la plupart, que pour vous avoir aperçus du haut de cette chaire? N'est-ce pas que je vois sortir de vos yeux comme un flot de votre vie qui vient se mêler à ma vie? N'est-ce pas que je crois reconnaître dans ce signe une sorte de sacrement par lequel votre cœur vient chercher mon cœur? Et vous voudriez qu'au moment suprême où votre cœur se donne sans mystère et sans réserve, le prêtre n'accueillît cette tradition de tout vous-même que pour examiner froidement vos plaies saignantes et se jeter sur votre âme comme le dissecteur sur un cadavre? Qu'a donc fait le prêtre, qui puisse lui mériter cette injure? »

Je regrette qu'après cela, pour nous montrer jusqu'à quel point le ministère sacré de la confession transfigure le représentant de Dieu, le Père Monsabré nous ait raconté l'histoire mélodramatique d'un prêtre confessant un mendiant et découvrant en lui l'assassin de son père et de sa mère. On se rappelle une scène semblable dans un *mélo* d'il y a trois ou quatre ans.

A côté des raisons que l'on dit, il y a les autres.

« Ambition, cupidité, égoïsme, rapine, envie, haine, débauche du cœur et des sens, dépérissement de la foi, oubli coupable du devoir, affaissement de la moralité, lâcheté du respect humain : voilà, messieurs, les raisons qu'on ne dit pas, les seules vraies, les seules déterminantes, aussi honteuses que les autres sont niaises. »

Puis, une brève et énergique péroraison :

« La loi de Dieu est toujours là... Bon gré mal gré, il faudra s'y soumettre... Un jour, nous entendrons Dieu nous dire : Allez, maudits!... Et aujourd'hui, si nous voulons, cette consolante parole peut retentir à nos oreilles : Mon fils, allez en paix... Il faudrait être fou pour hésiter entre ces deux jugements. »

Je n'ai pas assez entendu le Père Monsabré pour définir son talent avec une entière sécurité. Tout ce que je puis dire, c'est qu'il a, en général, plus de clarté, de belle ordonnance dialectique, de mouvement et de force (avec un peu d'enflure quelquefois), que d'onctions, de pénétration, de délicatesse et de pathétique. J'ai cru voir à certains signes qu'il serait un excellent orateur populaire, doué de verve, de bonhomie et de franchise; qu'il se guindait pour son auditoire de Notre-Dame; que la sublimité, la couleur et les divers ornements oratoires de son style étaient quelque chose d'appris et de plaqué, et que, livré à sa vraie pente, il eût plus volontiers parlé comme un Père Lejeune ou un Bridaine relevé d'un peu de Bourdaloue. Mais ce n'est là qu'une impression que je donne pour ce qu'elle vaut.

V.

J'ai entendu d'autres prédicateurs du carême, mais en courant et avec trop peu de suite pour avoir un sentiment bien arrêté soit sur le talent de chacun, soit sur l'état actuel de l'éloquence sacrée. On y pourrait, à la rigueur, discerner un double mouvement. Un certain nombre de prédicateurs reviennent décidément, comme le Père Monsabré, à l'exposition pure et simple du dogme et de la morale chrétienne d'après la *Somme* de saint Thomas, qui est, comme on sait, en grande faveur auprès de Léon XIII. D'autres, à l'exemple de Lacordaire, agitent les questions de l'heure présente, combattent le siècle sur son propre terrain, mais à leur façon et sans plus chercher à imiter la manière du grand dominicain. Ils s'attaquent au matérialisme, au positivisme, au scepticisme et autres monstres avec une éloquence qui m'a semblé, chez quelques-uns, sincère et cordiale, et tour à tour par des raisons de sentiment et par des arguments un peu gros bien appropriés à leurs auditoires. — Le Père Lange, l'abbé Frémont, surtout l'abbé Perraud et plus encore l'abbé Huvelin valent certes la peine d'être entendus.

J'ai seulement remarqué, dans une paroisse de la rive gauche, une innovation fâcheuse, celle des « conférences dialoguées ». Un prêtre, dans la chaire, expose le dogme; quand il a fini, un petit vicaire, assis en face, au banc d'œuvre, se lève : il représente l'Erreur. « Je rends hommage, dit le prestolet, à l'éloquence de l'éminent prédicateur; mais, nous autres protestants, nous sommes entêtés. » Et il fait alors des objections ridicules, aggravées de facéties qui mettent en joie les dévotes. C'est une parade affligeante et tout à fait indigne du bon goût du clergé parisien. Aussi n'est-ce qu'une exception.

Si je puis, je reprendrai, au prochain Avent, cette étude à peine ébauchée. Rien n'est plus intéressant quand on s'y est mis une fois, et je comprends le plaisir de Mme de Sévigné « allant en Bourdaloue ».

JULES LEMAITRE.

LES DERNIÈRES FOUILLES DU FORUM

La maison des Vestales (1)

L'administration des fouilles du royaume d'Italie, que M. Fiorelli dirige avec tant de science et d'habileté, s'est donné la tâche de mettre au jour tout ce qui reste du Forum romain. Au lieu d'éparpiller ses efforts et ses ressources dans des tentatives isolées, elle les concentre entièrement sur cette grande œuvre. Voilà quatorze ans qu'elle s'en occupe sans relâche, et ses ouvriers, partis du pied du Capitole, sont arrivés, en marchant toujours devant eux, jusqu'à l'arc de Titus. De ce côté, ils atteignent les limites extrêmes du terrain qu'ils ont entrepris de fouiller. Leurs derniers travaux ont eu pour théâtre le grand carré long compris, d'un côté, entre le temple de Castor et celui de Vénus et de Rome, de l'autre entre la basilique de Constantin et le palais des Césars. Ce vaste espace ne faisait plus partie, sous l'empire, du Forum proprement dit; mais il en était l'accès naturel, il lui avait autrefois appartenu et s'y rattachait encore par les monuments dont il était rempli : il était donc impossible qu'on le laissât de côté. Les fouilles, d'ailleurs, y ont été fort heureuses, et elles se sont terminées par une découverte qui a fait grand bruit, celle de la demeure des Vestales, *Atrium Vestæ* Je voudrais décrire en quelques mots sous quel aspect se présente à nous ce quartier de la vieille Rome qui, dans ces trois dernières années, est sorti de terre.

I.

Quand on va du Colisée au Forum, on prend un chemin pavé de larges dalles qui passe sous l'arc de Titus, puis tourne à droite et longe la grande terrasse sur laquelle l'empereur Hadrien a bâti son temple de Vénus et de Rome. Cette rue est la Voie sacrée, on n'en peut plus douter aujourd'hui, et les nouvelles fouilles ont eu ce résultat de résoudre définitivement une question qui avait été très discutée. Quelques archéologues pensaient que la Voie sacrée devait se diriger de l'arc de Titus vers le temple de Castor et la basilique *Julia*, en suivant les rampes du Palatin; mais tout ce quartier est maintenant à découvert, et nulle part on n'y a trouvé une autre rue à laquelle on puisse donner ce grand nom.

Après avoir dépassé la belle église de *Santa Francesca romana*, la Voie sacrée tourne à gauche le long de la basilique de Constantin; puis elle passe devant le temple de Romulus. Cet édifice, élevé par Maxence en l'honneur de son fils, qu'il perdit jeune, était à moitié enterré sous les décombres; on l'a tout à fait dégagé. La porte a été remise à sa place; des quatres colonnes de marbre cipolin qui ornaient les ailes de la façade, deux ont été relevées sur leurs bases; enfin le petit temple nous est rendu dans son élégance primitive.

L'autre côté de la Voie sacrée ne possède pas des monuments aussi importants et aussi bien conservés.

Sur le premier rang, on trouve quelques bases de statues : c'était sans doute un grand honneur, et qui devait être fort recherché, de placer son image le long d'un chemin aussi fréquenté du public; on était sûr ainsi d'être sous les yeux de tout le monde, et l'on avait plus de chance d'échapper à l'oubli. A côté de ces bases honoraires on distingue les restes d'un exhèdre, c'est-à-dire d'un de ces bancs semi-circulaires, comme on en retrouve à Pompéi, où les oisifs venaient s'asseoir pour causer entre eux en regardant passer la foule. Un peu plus loin, un petit édifice s'est conservé assez intact et, ce qui est très rare, n'a pas perdu la voûte qui le couvrait. Comme il avance presque sur la voie publique, il est difficile de croire qu'il ait été affecté à l'usage d'un particulier : on a soupçonné que ce pouvait être une *schola*, c'est-à-dire le lieu de réunion de quelque collège.

Au second rang, un peu derrière cette première ligne de monuments, dont, comme on le voit, il reste peu de chose, M. Lanciani a cru distinguer les assises d'un portique, et il n'hésite pas à croire que c'était ce *porticus margaritaria* dont il est question dans les régionnaires. S'il en est ainsi, quelques-unes de ces maisons et de ces boutiques dont les traces subsistent encore ont dû être occupées par les joailliers de la Voie sacrée, *margaritarii de via sacra*, qui sont mentionnés dans les inscriptions. Un peu plus loin, tout près du temple d'Antonin, on a trouvé quelques grands blocs de travertin que M. Lanciani regarde comme les débris de l'*Arcus fabianus*. L'attribution peut être douteuse, mais il est certain que l'arc de Fabius s'élevait à cette place et qu'il était l'une des entrées du Forum.

Ne pénétrons pas dans le Forum en ce moment : nous n'aurions rien de nouveau à y voir. Ce n'est pas de ce côté que se sont faites les dernières fouilles, et tout s'y trouve à peu près dans le même état qu'il y a quelques années. Dirigeons-nous plutôt à gauche, vers le Palatin et l'église de *Santa Maria Liberatrice*. L'endroit où nous arrivons a joué un grand rôle dans l'histoire ancienne de Rome. C'est là que les premiers rois avaient établi le centre de la religion romaine avant que Tarquin le transportât sur le sommet du Capitole. La construction du Temple de Jupiter marque une époque nouvelle dans la vie religieuse des Romains. La période qui l'avait précédée, et qu'on appelle quel-

(1) Lanciani, *l'Atrio di Vesta*, dans les *Notizie degli scavi di antichita*, décembre 1883. — Jordan, *l'Atrio di Vesta*, dans le *Bulletino dell' Istituto di correspondenza archeologica*, mai 1884.

quefois période de Numa, se faisait remarquer par des caractères différents : les rites alors étaient plus simples et les édifices moins somptueux; on n'élevait pas encore aux dieux de statues et l'on se contentait, pour tout sacrifice, de leur offrir des gâteaux de farine salée. De cet âge primitif il restait, sous l'empire, trois monuments que le temps avait respectés et qui étaient situés tout près les uns des autres : c'étaient le temple de Vesta, où brûlait le feu éternel; la *Regia*, c'est-à-dire la demeure du roi, qui, étant à la fois le chef religieux et le premier magistrat de la Cité, devait habiter près du foyer public; enfin l'*Atrium Vestæ*, où résidaient les Vestales qui aidaient le roi à remplir les fonctions du culte, comme, dans la maison des particuliers, les filles servaient les dieux à côté du père de famille. Voilà les trois monuments qu'il s'agissait de retrouver.

II.

Le temple de Vesta fut découvert le premier. Il y a huit ans, après qu'on eut dégagé la basilique *Julia*, les ouvriers, en s'avançant un peu au delà du temple de Castor, rencontrèrent sur leur route un petit soubassement rond entièrement ruiné. Quoiqu'il eût fort chétive apparence, quelques archéologues n'hésitèrent pas à soutenir que sur ces fondements devait s'élever le fameux temple dont on faisait remonter l'origine jusqu'à Numa. Cette opinion fut alors très combattue. Aujourd'hui qu'on a découvert dans le voisinage la demeure des Vestales, personne ne songe à la contester. S'il ne reste plus du vieux temple qu'un monceau de terre et quelques pierres éparses, ce n'est pas tout à fait la faute du temps. Le temps est moins habile que les hommes à ruiner les monuments anciens; et, parmi les hommes, les plus civilisés sont quelquefois pour eux les plus redoutables. « Les fouilles du XVIe siècle, dit M. Lanciani, ont fait plus de mal aux antiquités que la barbarie du moyen âge. » En 1549, des archéologues, à la recherche de statues et d'objets précieux, découvrirent le temple de Vesta, dont les débris s'étaient assez bien conservés sous les décombres; mais ils n'eurent rien de plus pressé que d'achever de le détruire. Ils enlevèrent, pour les édifices qu'ils construisaient, les revêtements de marbre, les frises, les colonnes et jusqu'aux blocs de péperin qui servaient aux fondations; ils firent de la chaux avec les pierres qu'ils ne voulaient pas emporter; puis, la dévastation finie, ils recouvrirent de terre ce qui restait. Heureusement un savant de l'époque, Panvinio, avait pris auparavant un dessin de ces ruines. Ce dessin, rapproché de quelques bas-reliefs et de quelques monnaies sur lesquelles le temple de Vesta est figuré, a permis à M. Lanciani d'en faire une restauration qu'il publie dans les *Notizie degli scavi*. Il est inutile de dire que le monument dont il essaye de nous donner une idée n'est pas celui qu'avait bâti Numa : en dix ou onze siècles, il avait dû être mis à neuf plus d'une fois; mais Ovide nous dit qu'en le reconstruisant on le changeait le moins possible et qu'on avait soin de lui conserver la même apparence :

> Forma tamen templi quæ nunc manet ante fuisse
> Dicitur (1).

C'était un édifice rond, surmonté d'une petite coupole, que recouvraient des plaques de métal. Pour rendre compte de cette forme qu'on persistait à lui donner, les savants avaient imaginé des raisons très profondes. Il est rond, disaient-ils, parce qu'il ressemble à la terre et qu'on doit se représenter la terre comme une boule au centre de laquelle brûle le feu qui alimente tout :

> Vesta eadem est quæ terra; subest vigil ignis utrique (2).

Toutes ces fantaisies des grammairiens anciens sont abandonnées aujourd'hui et l'on n'ose plus attribuer aux rudes paysans qui, six ou sept siècles avant notre ère, ont élevé le premier temple de Vesta des intentions si raffinées. On suppose qu'ils le bâtirent sur le modèle des maisons qu'ils habitaient : probablement ils ne connaissaient pas d'autre façon de construire. Voilà pourquoi les monuments qui remontaient aux origines de Rome, par exemple la petite chaumière de Romulus, que l'on conservait avec tant de respect au Palatin, le temple des Pénates, sur les hauteurs de Vélia, celui d'Hercule Victorieux dans le *Forum boarium*, se ressemblaient entre eux. Tous reproduisaient la forme des cabanes rondes qui avaient été les premières demeures des populations italiques. Ces anciens édifices furent, dans la suite, très souvent réparés; toutes les fois qu'on les reconstruisait, on les faisait plus riches; Ovide dit que le marbre y avait pris la place de ces joncs entrelacés qui formaient la muraille et que leur toit de chaume était devenu un dôme d'airain (3); mais, comme je le disais tout à l'heure, par une sorte d'instinct de conservation qui est particulier à ce peuple, on leur avait laissé les mêmes dimensions, la même forme extérieure, et l'aspect général était resté semblable, en sorte qu'au milieu des splendeurs de l'empire ils semblaient conserver quelque souvenir et quelque image de la plus lointaine antiquité.

La demeure des Vestales, comme on devait s'y attendre, est située à quelques pas du temple qu'elles desservaient. Si en 1876 on avait poussé les fouilles un peu plus loin, on l'aurait vite découverte; mais elles furent alors dirigées d'un autre côté et ce n'est qu'après

(1) *Fast.*, VI, 265.
(2) *Ibid.*, 267.
(3) Ovide, *Fast.*, VI, 261.



avoir mis au jour tout le parcours de la Voie sacrée, le long de la basilique de Constantin et jusqu'à l'arc de Titus, qu'on revint vers le temple de Vesta. Quelques coups de pioche suffirent pour faire apparaître les murs de la maison des Vestales; grâce à l'activité avec laquelle le travail a été poussé, elle est tout à fait dégagée aujourd'hui. C'est sans contredit la découverte la plus importante qu'on ait faite en ces dernières années; si l'on excepte la basilique *Julia*, on n'avait pas encore trouvé de monument aussi considérable sur le Forum.

On y pénètre par une entrée latérale de peu d'apparence; mais, après avoir franchi quelques marches, on arrive dans une cour rectangulaire de 68 mètres de long sur 20 de large. Cette cour représente le péristyle des maisons ordinaires, mais dans des proportions tout à fait inusitées. Elle était entourée de vastes portiques que décoraient les statues des *Vestales maximæ*, qui présidaient le collège. Ces statues étaient placées sur des bases qui contenaient des inscriptions pompeuses. M. Lanciani suppose qu'à l'époque où l'édifice était intact, il devait renfermer une centaine de ces monuments; mais le temps en a singulièrement diminué le nombre. Nous n'avons plus aujourd'hui que les fragments de dix-huit statues plus ou moins mutilées. Les piédestaux ont un peu mieux résisté. On en possédait déjà un certain nombre que les fouilles du XVIe siècle avaient mis au jour; les derniers travaux en ont fait découvrir une vingtaine de nouveaux, dont quelques-uns sont parfaitement conservés. Ils portent des inscriptions qui nous apprennent beaucoup. On y voit de quelle considération jouissaient les Vestales et à combien d'affaires elles étaient mêlées. C'était un si grand honneur de faire partie du collège, que Tibère, pour consoler la fille de Fonteius Agrippa, qui n'avait pas été choisie, crut devoir lui faire cadeau d'un million de sesterces (1). L'honneur en rejaillissait sur tous les proches; et, parmi les statues dont on a retrouvé des débris dans l'*Atrium Vestæ*, plusieurs étaient élevées par des parents qui se glorifiaient d'avoir une Vestale dans leur famille.

D'autres fois, ce sont des obligés qui veulent témoigner leur reconnaissance à quelqu'une de ces prêtresses pour une faveur qu'ils en ont reçue. La nature du bienfait nous montre jusqu'où s'étendait leur pouvoir. Nous ne sommes pas trop surpris de les voir contribuer à la nomination d'un bibliothécaire de l'empereur (2); mais il y a des cas où leur intervention nous paraît assez surprenante. Comment sont-elles arrivées à procurer à quelqu'un un grade de tribun militaire? et quels bons offices ont-elles pu rendre à des centurions délégués par leurs camarades pour traiter à Rome les

(1) Tacit., *Ann.*, II, LXXXVI.
(2) *Corp. inscr. lat.*, VI, 2131.

affaires de leur légion (1)? Il nous paraît beaucoup plus naturel que ceux qu'elles ont servis et qui tiennent à les en remercier soient des clients ou des subalternes, des gens attachés au culte de la déesse et qui, par conséquent, étaient placés sous leur dépendance. C'est aussi ce qui arrive très souvent. Parmi ceux-là, il est plusieurs fois question des *fictores virginum Vestalium*, dont on ne connaît guère les fonctions. M. Lanciani suppose que c'étaient des espèces d'employés ou d'intendants, et il rappelle qu'aujourd'hui, dans les couvents de femmes, en Italie, celui qui est chargé de toutes les affaires du dehors s'appelle *fattore*.

Il n'est pas étonnant que la reconnaissance de toutes ces personnes s'exprime en des termes un peu hyperboliques. Nous ne savons pas si les Vestales méritaient tous les éloges qu'on leur prodigue au bas de leurs statues; mais ces éloges ont l'avantage de nous faire connaître les qualités qu'on exigeait d'elles. On les loue du zèle et de l'habileté qu'elles apportent à remplir leurs fonctions sacrées; on dit qu'elles veillent dévotement nuit et jour au pied des autels des dieux, près du feu éternel, et que leurs prières contribuent à la prospérité de la République. Quelques-unes de ces vertus qu'on célèbre chez elles, la chasteté, la piété, la régularité, le dévouement à leurs devoirs, conviendraient à des chrétiennes; mais une chrétienne n'accepterait pas l'emphase et l'exagération de certains compliments. Elle rougirait qu'on dît d'elle que, « par sa dévotion et son honnêteté, elle dépasse toutes les femmes qui l'ont précédée », ou que « la Divinité se l'était réservée et qu'elle l'avait choisie tout exprès pour la consacrer à son service ». Il faut croire que ceux qui donnaient ces louanges aux Vestales étaient bien sûrs de ne pas leur déplaire; ce qui prouve que l'humilité n'était pas au nombre des vertus qu'elles se piquaient de posséder. On remarque qu'une d'elles est louée de ses connaissances merveilleuses, *doctrinæ mirabilis*. Nous savons, en effet, que le culte de Vesta était très compliqué et que, pour en accomplir exactement tous les rites, on avait besoin d'une longue initiation. Les trente années pour lesquelles s'engageait une Vestale se décomposaient en trois périodes égales: pendant la première, elle apprenait son service; elle passait la seconde à le pratiquer; la dernière était occupée à l'enseigner aux nouvelles venues. Aussi voit-on sur l'un des piédestaux qu'on a retrouvés dans l'*Atrium Vestæ* qu'une jeune prêtresse remercie une ancienne des bonnes leçons qu'elle lui a données.

Un autre de ces monuments présente une particularité très remarquable : le nom de la Vestale à laquelle il a été élevé est martelé avec tant de soin qu'on ne peut plus aujourd'hui le lire. Si l'on a pris la peine de l'effacer, c'est qu'évidemment elle semblait être devenue indigne de l'honneur qu'on lui avait fait, et l'idée vient aussitôt à l'esprit qu'elle avait dû commettre une de

(1) Lanciani, n° 6.

ces fautes qu'on punissait avec tant de sévérité. Cette opinion n'est pourtant pas la plus vraisemblable. Le monument est daté du consulat de Jovien et de Varronien, c'est-à-dire du moment où l'empereur Julien venait de mourir et où la lutte entre les deux religions était la plus violente. Si la grande Vestale avait alors manqué à ses vœux, l'affaire aurait fait du bruit, et il se serait trouvé quelque indiscret pour nous la raconter. On est donc conduit à penser que la faute qu'on lui reprochait devait être d'une autre nature, et, comme le poète Prudence parle d'une Vestale qui, précisément vers cette époque, se fit chrétienne, on a supposé que ce pouvait être la nôtre. Si la conjecture est vraie, on comprend la colère des dévotes de Vesta et le soin qu'elles ont pris de détruire le nom de la coupable.

III.

La grande cour de l'*Atrium Vestæ* a été déblayée, et elle présente aujourd'hui l'aspect le plus curieux. Tous les fragments que les fouilles ont fait découvrir ont été rangés le long des murailles, à l'endroit même où se dressaient les statues des Vestales quand l'édifice était intact. Grâce à ces débris, l'imagination peut aisément repeupler ce péristyle désert et rendre à ces vastes portiques leurs anciens habitants. Ces portraits qui nous restent des Vestales, tout mutilés qu'ils sont, nous permettent de nous les figurer comme elles étaient, avec tous les détails de leur sévère et riche toilette. Nous revoyons leurs cheveux courts, entourés de l'*infula* d'où pendaient des bandelettes et qui forme une espèce de diadème sur leur tête, la corde qui serre leur tunique à la taille, et cette sorte de *bulla* ronde qui s'étale sur leur poitrine comme la croix de nos religieuses.

M. Lanciani fait remarquer que ce costume leur donne une apparence tout à fait monacale; il faut seulement reconnaître que leur demeure était bien plus somptueuse que nos couvents d'aujourd'hui. Souvenons-nous que la cour que nous visitons en ce moment, et qu'elles devaient beaucoup fréquenter, a 68 mètres de longueur sur 20 mètres de large. Quand on songe que cette maison n'était occupée que par six ou sept Vestales, ces proportions ont lieu de surprendre; mais M. Jordan a trouvé un moyen fort ingénieux pour les expliquer. Il lui a semblé reconnaître à certains indices qu'une partie du péristyle avait été arrangée en bosquet, avec des arbres, des allées et des sièges en marbre. Cette disposition n'était pas seulement pour les Vestales un agrément qui leur faisait trouver plus de charme au séjour de leur demeure : c'était vraiment pour elles une nécessité. N'oublions pas, nous dit M. Jordan, qu'elles appartenaient aux premières maisons de Rome, que les familles dont elles sortaient avaient coutume de passer la saison chaude dans les pays de montagnes ou sur le bord de la mer; elles, au contraire, quand une fois elles avaient mis le pied dans l'*Atrium*, ne pouvaient pas beaucoup s'en éloigner. Les soins du culte les retenaient dans les environs du temple de Vesta, et il leur fallait dire adieu à Tibur, à Préneste, à Tarente et à Baïes. Dans les premiers temps, la réclusion était un peu moins dure pour elles : entre la *Nova via* et le Palatin, il y avait un bois sacré qu'on appelait *lucus Vestæ* et qui est mentionné par Cicéron; mais il dut disparaître de bonne heure. Bientôt, dans ce quartier de Rome qui devenait de plus en plus peuplé, aucune parcelle de terrain ne resta libre; les maisons se multipliant, l'air et le jour se firent plus rares et les malheureuses Vestales, obligées de vivre au milieu de cet entassement de murailles, cherchèrent à se procurer chez elles ce que le voisinage ne leur fournissait plus. C'est ainsi qu'on leur fit une demeure plus vaste, afin qu'il leur fût possible d'y respirer, et qu'on y planta un petit jardin pour mettre sous leurs yeux quelque verdure. Ce n'était pas grand'chose, mais, en ce genre, les anciens se contentaient de peu; et, à quelques pas des Vestales, les maîtres du monde, établis au Palatin, n'étaient pas mieux partagés qu'elles.

Un bosquet ne va guère sans une fontaine : aussi s'en trouve-t-il une dans l'*Atrium Vestæ*. C'est un bassin de $4^m,49$ sur $4^m,10$, qui est encore aujourd'hui revêtu de marbre à l'intérieur. On a été fort étonné de voir que, dans le bassin ou dans les environs, il ne se rencontre aucune trace d'un aqueduc qui pût y conduire l'eau quand on voulait le remplir; mais M. Jordan a très bien rendu compte de cette particularité singulière. Festus nous dit que les Vestales ne devaient user que d'eau de source entièrement pure et qu'il leur était interdit de se servir de celle que des tuyaux amenaient du dehors. Il faut donc croire que, tous les matins, les nombreux esclaves attachés à la maison allaient chercher l'eau à quelque fontaine voisine et la versaient dans le bassin. Une conduite, qu'on a retrouvée, permettait de l'écouler dans un égout qui passait au-dessous de l'édifice.

Comme il arrive dans les maisons romaines, tous les salons et toutes les chambres étaient disposés autour de la cour. Selon l'usage, la salle de réception, ou *tablinum*, était placée au fond, en face du bassin. C'est une pièce vaste et qui devait être très richement décorée; on remarque seulement avec quelque surprise qu'elle n'est pas au milieu. Cette irrégularité ne peut s'expliquer que par les réparations qu'on a faites au monument à diverses époques et qui ont dû en altérer l'ordonnance. Les autres pièces sont en ruine et il est difficile de dire quelle en était la destination. Il semble pourtant qu'il y en avait qui ne devaient servir qu'aux travaux des Vestales, par exemple à la confection de la *mola salsa*; d'autres étaient réservées à leur habitation particulière. Ce sont celles qui étaient rangées le long des portiques, du côté du Palatin. Quelques-unes, qui sont un peu mieux conservées,

possèdent encore des revêtements de marbre précieux avec des frises de stuc qui n'ont pas perdu leurs brillantes couleurs.

Pendant que je les parcourais en curieux et que j'en admirais la richesse, il me revenait à la pensée un souvenir de la fameuse lutte entre Symmaque et saint Ambroise à propos de l'autel de la Victoire. Symmaque attaquait avec amertume les dernières lois que les empereurs avaient faites contre les prêtres païens. Il plaignait surtout les Vestales; il parlait avec émotion de ces nobles filles qui « ont consacré leur virginité au salut de l'État » et auxquelles on enlève les domaines dont on les avait dotées et le traitement que leur payait le Trésor public. Saint Ambroise, en lui répondant, insinuait que ces « nobles filles » ne méritaient pas tout à fait l'admiration que Symmaque témoignait pour elles. Il rappelait avec complaisance leurs privilèges, leur fortune, la considération dont elles étaient entourées et la large existence que l'État leur avait faite; et, malgré tous ces avantages, elles n'étaient que sept. « Voilà tout ce qu'ont pu réunir autour du temple de Vesta l'honneur de ces bandelettes dont leur tête est couverte, l'éclat de leurs vêtements de pourpre, cette litière dans laquelle on les porte, ce cortège de serviteurs qui les environne, les immunités qu'on leur accorde, l'argent qu'on leur donne si libéralement, enfin le droit qu'elles ont de n'engager leur virginité que pour un certain nombre d'années! » A ces quelques grandes dames, comblées de tous les biens de la fortune, jouissant de tous les plaisirs de l'existence, il oppose les vierges chrétiennes, si simples, si humbles et en même temps si nombreuses, qu'il appelle, d'une belle expression, *plebem pudoris*. « Elles n'ont pas de riches bandelettes, mais un voile grossier sur le front. Au lieu de relever leur beauté par les artifices de la parure, elles affectent la mise la plus simple. Ce qu'elles désirent, ce qu'elles cherchent, ce n'est pas le luxe et les agréments de la vie, c'est le jeûne et la pauvreté. » Il est sûr que le contraste devait être frappant entre les monastères chrétiens de cette époque et le couvent aristocratique des Vestales. Il me semble qu'une visite à leur somptueuse maison, que les dernières fouilles nous ont rendue, et la vue de ces appartements dont il reste de si beaux débris peuvent servir de commentaire aux paroles de saint Ambroise.

IV.

Quittons enfin ce vaste et riche péristyle qui nous a si longtemps retenus. Un escalier de vingt-six marches nous conduit à la hauteur d'une rue dont on peut suivre aujourd'hui le parcours depuis l'église de *Santa Maria Liberatrice* jusqu'aux environs de l'arc de Titus, et qui passe le long de l'*Atrium Vestæ*. On croit que c'est la *Nova via*, dont il est plus d'une fois question dans l'histoire romaine et qui aboutissait à la porte du Palatin et au temple de Jupiter Stator. Il faut avouer que, de ce côté, la clôture de nos Vestales n'était pas très rigoureuse et que par les fenêtres, qui sont basses, l'ennemi pouvait aisément s'introduire chez elles. Quelques marches de plus nous amènent à de nouvelles chambres dont il ne reste guère que le pavé de mosaïques. Quelques-unes devaient servir de salles de bain : on voit encore dans les murs les tuyaux de brique qui amenaient l'eau dans des baignoires de marbre. Au milieu de ces appartements, qui paraissent avoir été réparés grossièrement dans les dernières années de l'empire, on remarque le commencement d'un nouvel escalier, ce qui prouve que la demeure des Vestales avait au moins deux étages.

C'est d'ici que nous saisissons le mieux l'aspect nouveau que les dernières fouilles ont donné à tout ce côté du Palatin. Ceux qui ne l'ont pas visité depuis deux ou trois ans auront grand'peine à le reconnaître. Jusqu'à ces derniers temps, le Palatin était séparé du Forum par une route poudreuse qui conduisait à l'entrée des *Orti Farnesiani*. Puis, quand on avait passé sous la porte construite par Vignole, on s'élevait de terrasse en terrasse, à travers les arbres et les fleurs, jusqu'aux palais des Césars. Aujourd'hui tout est bouleversé. On a enlevé l'amas de décombres et de terres rapportées qui recouvrait les maisons antiques, et tous ces débris, cachés depuis tant de siècles, ont été rendus au jour. Du haut en bas de la colline on n'aperçoit plus que des murs de pierre ou de brique de hauteur inégale et des maisons éventrées. Ce spectacle, je le crains bien, ne sera pas du goût de tout le monde; plus d'un artiste se plaindra peut-être des archéologues et leur reprochera durement d'avoir remplacé les jardins Farnèse, d'où l'on jouissait de si belles vues sur le *Campo Vacchino*, par quelque chose qui ressemble aux rues de Paris quand on est en train de les démolir. Il est sûr que l'archéologie a d'ordinaire peu de souci de la beauté et que la vérité lui suffit; mais la vérité a bien son charme. S'il arrive que, lorsqu'on regarde le flanc du Palatin tel que les nouvelles fouilles l'ont fait, l'œil est d'abord dérouté par l'amoncellement des ruines, au bout de quelque temps l'imagination fait son œuvre. Sur ces fondations informes elle relève les édifices disparus, elle relie entre eux les pans de mur isolés; avec quelques débris elle reconstruit les maisons détruites et nous fait bientôt revoir ce quartier tel qu'il devait être vers la fin de l'empire.

Du spectacle curieux qu'elle nous donne nous avons plus d'un renseignement à tirer. D'abord nous voyons une fois de plus combien les anciens tenaient peu aux grandes rues et aux larges places dont nos villes modernes ne peuvent plus se passer. Nous sommes ici au pied des palais impériaux, à quelques pas du Forum, c'est-à-dire au cœur de la grande cité, et pourtant nous n'avons devant les yeux qu'un amas de maisons qui

grimpent le long de la colline, se serrant jusqu'à étouffer les unes contre les autres et ne laissant entre elles aucune place vide. Les deux rues qui les séparent et qui courent parallèlement sur le flanc du Palatin, la *Nova via*, dont je viens de parler, et le *Clivus Victoriæ*, un peu plus haut, ne suffisaient pas pour donner à ce quartier l'air et le jour dont il avait besoin. Elles n'ont pas su se défendre contre l'envahissement des maisons qui les bordent. Ces maisons ont peu à peu empiété sur la chaussée; après s'être rapprochées par la base, elles se sont réunies par le sommet, jetant d'un toit à l'autre, à travers la rue, des arceaux qui devaient soutenir des appartements aériens, en sorte qu'avec le temps la *Nova via* et le *Clivus Victoriæ* sont devenus d'obscurs coupe-gorges. Je me dis, en les parcourant, que c'est sans doute dans quelque rue semblable que, du temps de Sylla, Sextus Roscius fut tué le soir par des assassins quand il revenait de dîner : *Occiditur ad balneas palatinas rediens a cœna.*

L'autre observation que me suggère la vue du quartier nouveau a rapport au palais des Césars. Autrefois, quand on n'y pouvait pénétrer que par l'entrée de Vignole, que ces grands débris étaient séparés du Forum par des champs et des murailles, nous avions l'idée, en les visitant, d'une demeure entièrement isolée et bien close. C'est bien ainsi que l'imagination se représente d'ordinaire les palais des rois. Nous nous trompions pourtant; les nouvelles fouilles nous le montrent avec évidence. La maison de Caligula, c'est-à-dire du plus soupçonneux peut-être des Césars, touche presque aux autres maisons de la colline. De là un escalier encore à peu près intact descend au milieu du *Clivus Victoriæ;* puis, du *Clivus*, il se continue jusqu'à la *Nova via*, qui, nous le savons, touchait au Forum : de cette manière, on pouvait monter directement, en quelques minutes, de la Voie sacrée à la maison du prince. Il n'y a donc rien là qui ressemble aux demeures de ces despotes de l'Orient telles que nous les dépeint Hérodote, avec leurs enceintes multipliées et les camps retranchés qui les défendent. Rien n'isole des autres maisons celles d'Auguste et de Tibère; ils habitent au milieu de tout le monde et ne sont pas séparés du reste des Romains par des fossés et des murailles. Ils l'ont fait exprès, pour laisser croire qu'ils sont des citoyens comme les autres, pour persuader aux gens qui jugent sur les apparences — c'est le grand nombre — qu'il ne faut pas prendre les Césars pour des rois et que, sous leur domination, Rome est toujours une cité libre (1).

Ainsi, des trois monuments qui rappellent le plus ancien culte de Rome, nous en possédons deux : le temple où brûlait le feu sacré, et la demeure des Vestales. Il ne reste plus à découvrir que le troisième. Mais ici M. Lanciani et M. Jordan ne sont pas d'accord. Le premier croit que nous ne parviendrons pas à le retrouver par l'excellente raison qu'il n'existait plus dès le IIe siècle. Auguste fut le premier grand pontife qui ne voulut pas habiter la *Regia*. Il la céda aux Vestales, qui sans doute l'ajoutèrent à leur habitation. Après l'incendie de Néron, qui détruisit tout ce quartier, il n'y avait pas de raison de la rebâtir puisqu'elle ne servait plus à rien. Aussi M. Lanciani est-il tenté de croire que des fondations considérables que recouvrent, du côté de la Voie sacrée, des édifices du IIe siècle, appartenaient à l'ancienne demeure des grands pontifes. Ce n'est pas l'opinion de M. Jordan : il pense, au contraire, que la *Regia* n'a jamais été détruite et que les écrivains des derniers temps ne nous trompent pas quand ils en parlent comme si elle était sous leurs yeux. A la vérité, on ne l'a pas encore retrouvée; mais il reste à fouiller sous l'église de *Santa Maria Liberatrice*, et il est convaincu qu'on pourra l'y découvrir. Espérons que cette église médiocre, que ni l'art ni l'histoire ne protègent, sera bientôt démolie, et que nous pourrons enfin décider lequel des deux archéologues a raison.

(Journal des Savants.)

GASTON BOISSIER.

(1) Sénèque, après Tibère, appelle encore Rome *libera civitas*. (*De Ben.*, II, 12).

GERMAINE LEROY

Nouvelle (1)

III.

Vers onze heures, Roger était à table avec sa mère. Le déjeuner commençait. Une joie qu'il ne pouvait contenir et qui éclatait dans ses yeux, qui débordait dans son sourire, une satisfaction un peu vaniteuse se peignaient sur la physionomie du sous-lieutenant. Ses gestes décidés, son ton assuré, le port de tête, la mine fière, une faconde extraordinaire qui lui était peu habituelle, dont il se grisait à propos de rien, tout indiquait un homme content de soi. Sa mère s'étonnait, et il la regardait en souriant dans sa moustache; il était heureux et savait qu'il allait la rendre parfaitement heureuse en lui annonçant une bonne nouvelle.

La chère dame en effet s'effrayait un peu de ce garçon de vingt-cinq ans livré à lui-même dans le désœuvrement d'une garnison lointaine, dont la surveillance lui échappait, dont elle connaissait la nature aimante, les goûts d'intérieur. Elle craignait toujours quelque folie, une de ces faiblesses que son cœur prompt à

(1) Suite. — Voy. le numéro précédent.

s'attacher rendait plus redoutables chez lui et qui brisent un avenir. Elle en avait tant vu, de ces officiers, les meilleurs le plus souvent, qui s'étaient ainsi perdus! Aussi, depuis que son fils était auprès d'elle, cherchait-elle à l'influencer doucement.

— Ne songes-tu pas à te marier?

— Non, disait-il en secouant la tête avec un sourire... Pas encore du moins.

— Tu as tort.

Dans l'opinion de Mme de Salis, on ne se mariait jamais trop tôt, et plus on était jeune, plus on pouvait prétendre à un beau mariage. Roger ne se laissait ni ébranler ni séduire. La perspective du mariage n'avait rien qui l'attirât ni qui le repoussât. N'ayant personne en vue, tous les raisonnements de sa mère glissaient sur lui sans le pénétrer; il n'y prêtait qu'une oreille distraite. Mais elle ne se lassait pas, et il ne se passait guère de repas sans que la même question revînt sur le tapis. Ce jour-là donc, comme les jours précédents, Roger, tout en babillant à tort et à travers et en jetant à sa mère de fréquents regards tout enveloppés d'une perfide malice, attendait qu'elle commençât. Il n'attendit pas longtemps, elle aborda le sujet.

— Eh bien! oui, s'écria-t-il d'un ton joyeux en l'interrompant, je ne demande qu'à me marier, moi!

— Ah!... dit Mme de Salis dont le visage s'éclaira d'une joie subite et qui regarda son fils attentivement. Voilà donc l'explication... Tant mieux! cela tombe bien.

— J'ai même fait mon choix, ajouta Roger.

— Vraiment! et ce choix?...

Elle souriait toujours, elle croyait deviner sur qui ce choix s'était fixé; elle ignorait encore la rentrée tardive de Roger, et elle vivait sous l'impression qu'elle avait rapportée de la soirée de Mme Brémond. Mais, quand il commença à parler de Mlle Leroy, le sourire radieux de Mme de Salis s'éteignit soudain, ses sourcils se froncèrent, et elle finit par considérer avec une attention sérieuse et de plus en plus sévère le fond de l'œuf à la coque qu'elle avait devant elle.

Roger ne s'apercevait de rien. Il était tout à l'enivrement, à l'enthousiasme de son premier succès galant. Pour lui, il n'existait plus qu'une seule femme au monde, qu'une personne digne d'être aimée. Et il raconta le long entretien qu'un hasard lui avait permis d'avoir avec Germaine, comment il avait appris à la connaître, ce qu'ils s'étaient dit, en quels termes ils s'étaient quittés, sans aller néanmoins jusqu'à avouer le baiser final. Mme de Salis, qui avait fini son œuf, en brisa la coquille entre ses doigts d'un petit geste d'impatience, comme si elle eût regretté l'imprudence qu'elle avait commise en laissant son fils accompagner Mlle Leroy. Ce mouvement de mauvaise humeur ne put échapper à Roger, qui se tut soudain et regarda sa mère avec inquiétude.

Ils s'aimaient tant, ils avaient été jusque-là si unis, lui si respectueux et si tendre pour sa mère, elle si bonne et si dévouée pour son fils, qu'au moindre nuage passant sur leur front, au plus léger pli des sourcils et des lèvres, ils devinaient réciproquement leurs plus secrètes pensées. Roger, sans s'expliquer pourquoi, comprit qu'il venait de faire de la peine à sa mère. Il attendit qu'elle parlât.

Elle eut un sourire contraint :

— Alors c'est Mlle Germaine Leroy que tu voudrais épouser? dit-elle avec un mouvement des lèvres un peu dédaigneux.

— Oui, dit Roger.

Et, comme elle se taisait de nouveau, il ajouta :

— Ne vous convient-elle pas? Auriez-vous quelque chose à lui reprocher.

— Non..., rien..., absolument rien. Seulement j'aurais une autre personne à te proposer?

Et d'un ton rapide, comme si elle prenait son parti :

— Tiens! je serai franche, je t'avouerai tout de suite que les choses sont trop avancées avec celle-ci pour que tu puisses songer à une autre.

— Il s'agit? demanda Roger.

— De Mlle Laure Brémond.

Germaine remplissait trop exclusivement la pensée de Roger pour qu'une autre y trouvât place. Rien ne pouvait entrer en balance avec elle et lui nuire. Le nom de Mlle Brémond ne produisit sur lui que de l'étonnement. Un éblouissement passa devant ses yeux, en même temps qu'il ressentait au cœur un choc douloureux. Peut-être en voulait-il déjà à Laure d'oser se poser en rivale de son amie, de venir effrontément et traîtreusement chercher à éclipser la charmante et douce Germaine.

— Mlle Brémond! s'écria-t-il... Mais elle est millionnaire!

— Eh bien! où est le mal? dit Mme de Salis qui éclata de rire devant la mine comique que lui présentait en ce moment son fils.

Elle profita du silence où la surprise le tenait encore pour faire valoir tous les avantages d'un tel mariage. Laure était une jeune fille très distinguée, bien élevée, et dont la beauté, saine, robuste, épanouie, écrasait sans contestation les grâces mièvres, le charme un peu maladif que pouvait avoir Mlle Leroy. Elle était riche au surplus, fort riche, tandis que l'autre n'avait rien.

— Tu exagères un peu, mon ami, quand tu parles de million. Elle n'aura que quatre cent mille francs de dot. C'est déjà joli. Il est vrai qu'il lui en reviendra tout autant plus tard, peut-être davantage, à ce que sa mère m'a laissé entendre. Tu vois que nous sommes entrés dans les détails et que la jeune fille à cette heure doit être instruite de ta recherche. Tu ne peux plus reculer.

— Ma recherche! s'écria Roger. Il me semble que vous allez un peu vite, ma mère. Je ne l'ai recherchée en rien.



— J'ai agi pour toi, c'est la même chose.

— Sans me consulter? sans me prévenir?

— Va-t-on consulter quelqu'un pour faire son bonheur? Tu entrais si peu dans mes vues!... Te prévenir, dis-tu? Est-ce que l'invitation de Mme Brémond, chez qui nous n'étions jamais allés, ne disait pas assez quelles étaient ses intentions, et ne pouvais-tu les deviner? Tu ne penses donc à rien!... Je sais bien que notre nom, nos relations sont pour quelque chose dans les avances qu'ils nous font. Ils ont la fortune, ils ont l'éducation, la connaissance et les manières du monde; ils reçoivent très bien, tu as pu t'en apercevoir; ils voudraient en outre la considération : c'est fort naturel, et ils trouvent en nous ceux qui peuvent la leur donner. Nous les tirerons de cette atmosphère de bourgeoisie où ils végètent malgré leurs écus; nous les mettrons de plain-pied avec les personnes que nous voyons, et c'est un avantage dont il nous est permis de profiter sans honte, un service que nous pouvons leur rendre sans y rien perdre de notre dignité. Tu relèveras ton titre de comte, ce titre que je n'ose porter et qui est ridicule quand il ne s'appuie sur rien. Ainsi, tout s'arrangerait pour le mieux.

— Mais avez-vous fait une demande en règle? Avez-vous parlé positivement de mariage?

— Positivement, c'est beaucoup dire. Mais entre femmes on se comprend à demi-mot, c'est tout comme, et l'on sait ce que parler veut dire... Pouvais-je prévoir ce qui t'arrive avec Mlle Leroy? Pouvais-je supposer?...

— Eh bien! ma mère, dit Roger d'un ton froid, il faudra en rester là. Je suis engagé avec cette dernière, et, si je me marie, c'est elle que j'épouserai.

— Je ne consentirai jamais à ce mariage, répondit nettement Mme de Salis.

Roger sentit en lui un froissement. Ce ton tranchant, cet air d'autorité, ce n'était pas la première fois qu'il les rencontrait chez sa mère, mais ils n'étaient intervenus jusque-là que dans des affaires où son cœur n'était pas directement intéressé. Cette fois, il se cabra et se révolta. Il défendit Germaine : elle était belle, elle aussi, et bien portante, en dépit des apparences; enfin, telle qu'elle était, elle lui plaisait. Quant à la fortune, rien ne prouvait qu'elle fût aussi pauvre qu'on le prétendait.

Mais Mme de Salis lui ferma la bouche.

— Eh! si, pauvre, s'écria-t-elle... Je connais bien les Leroy! Je les voyais souvent autrefois. Le mari, qui était dans l'administration, connaissait ton père. Famille honorable, je ne dis pas, mais bien déchue...

— La maison qu'elles habitent leur appartient.

— Leur baraque du bord de l'eau?... Belle merveille vraiment, et saine! C'est là que la mère a attrapé ses rhumatismes et que la fille a pris ses airs de langueur. Entre nous, je ne sais pas si elle n'a pas quelque chose à la poitrine. Je ne lui donnerais pas, moi, pour quatre années de vie... Aussi, pour en revenir à la maison, les trois quarts du temps sont-elles sans locataires, et, quand on songe que c'est le plus clair de leurs revenus... Mais tu ne trouverais pas même là la dot réglementaire!

— On s'en passera, ma mère... Vous savez bien qu'on peut s'en passer, ajouta-t-il en appuyant avec intention sur sa phrase.

Mais il vit à ces mots une telle ombre de tristesse glisser sur les traits de Mme de Salis, qu'il se reprocha aussitôt ce qu'il venait de dire. Par malheur, les paroles étaient lâchées, il n'était plus possible de les reprendre. Alors, mécontent de lui, d'un mouvement brusque il écarta sa chaise de la table et, une main au genou, accoudé de l'autre, il se mit à regarder fixement le parquet. Mme de Salis s'efforçait de refouler en elle son émotion.

— Tu veux parler de ton père et de moi? reprit-elle avec un sourire attristé et en secouant doucement la tête.

— Oui, dit Roger sans lever les yeux, d'une voix sourde et comme poussé à bout.

— Il est vrai, il m'a prise sans dot, il m'a épousée par amour, comme tu veux le faire... Et lui-même n'était pas riche, dans la position où tu te trouves. Aussi, je me suis souvent demandé... Ç'a été la plaie secrète, le remords de ma vie... Je me suis demandé bien souvent s'il ne s'en était pas repenti!

— Oh! ma mère, pouvez-vous croire? Lui qui vous aimait tant!

— Je ne te dis pas que cela soit, que ce regret ait existé... Il était bien trop généreux pour s'arrêter à cette pensée! Je te dis que moi, j'ai eu des doutes sur ce point, que ces doutes ont empoisonné ma vie et que je veux les épargner à celle que tu épouseras, que je veux t'épargner à toi-même le regret d'avoir gaspillé ton avenir, entravé ta carrière par un coup de tête irréfléchi... Écoute-moi, Roger! écoute-moi, mon cher enfant!...

Et elle se mit à lui raconter les suites de son mariage, comment la gêne avait peu à peu chassé la joie de leur intérieur et comment le brillant officier, M. de Salis, enfoncé dans des soucis de ménage, en était venu insensiblement à renoncer à toute ambition. Car à l'armée c'était comme ailleurs : les faveurs n'allaient qu'à ceux qui s'en croyaient dignes, qui avaient bonne opinion d'eux-mêmes et savaient se faire valoir, et à qui leur position de fortune permettait de se soutenir dans cette attitude.

— Il y a la guerre, je le sais, les actions d'éclat..., des exceptions! Il y a aussi le mérite personnel, les capacités; mais encore faut-il que la bonne volonté de vos chefs vous aide à les mettre en évidence; et c'est par des relations continues, par des échanges de politesses que cette bonne volonté s'entretient; tandis qu'à rester enfermé chez soi, à vivre comme un loup, lési-

nant sur tout... Ah! tiens! ne me force pas à réveiller tous ces souvenirs; j'en souffre trop!

Roger, toujours assis de trois quarts, les yeux fixes, les sourcils froncés et la joue dans sa main, voyait se dérouler devant lui le tableau pénible et navrant que sa mère lui traçait. Il restait soucieux et grave, immobile, sans tourner la tête, ne trouvant rien à répondre. Il sentait qu'elle avait raison, et son dépit contre elle, sa rage contre lui-même s'en augmentaient. D'ailleurs, à mesure qu'elle parlait, pendant qu'il l'écoutait, une douce et mélancolique figure venait peu à peu se dessiner sur le fond de sa rêverie. Cette figure prenait des airs de tristesse, lui adressait des regards de reproche, semblait l'interroger, lui demander s'il serait capable de la trahir, de rompre le pacte qu'ils s'étaient juré. Tous ses instincts de générosité se réveillaient à cette apparition; il s'indignait de la lâcheté qu'on le poussait à commettre. Il finit par secouer la torpeur qui l'avait envahi.

— Quoi qu'il en soit, ma mère, et quoi que vous puissiez dire, je suis engagé envers Mlle Leroy. Je serais le dernier des hommes de l'abandonner aujourd'hui. Et mon père lui-même dont vous parlez, lui si délicat, si scrupuleux, si chatouilleux dans les questions d'honneur, mon père serait là qu'il m'ordonnerait, dans la situation où je me trouve vis-à-vis de cette jeune fille et après ce qui s'est passé entre nous...

— Mais, grand Dieu! que s'est-il donc passé? s'écria Mme de Salis en joignant les mains. Vraiment, Roger, tu me fais trembler! Est-ce au point qu'une réparation?...

Elle s'interrompit sur ce mot, et, le menton appuyé sur ses mains, les coudes sur la table, elle examinait son fils avec une curiosité effrayée. Celui-ci se retourna. La noirceur des suppositions de Mme de Salis, la terreur qu'il lisait sur ses traits l'égayèrent intérieurement. Ils se regardèrent une minute en silence, les yeux dans les yeux, elle inquiète, lui souriant.

— Non, non, se hâta-t-il de dire pour la rassurer... Vous pouvez être tranquille. Je n'ai pas encore perdu la tête, et je suis un honnête homme.

La chose éclaircie, ils éclatèrent franchement de rire. Ce fut un petit intermède comique dans le déjeuner, qui se poursuivit. Mais, au dessert, comme on n'avait pu s'empêcher de revenir au même sujet, Mme de Salis continuant à vanter les mérites de Mlle Brémond, Roger s'acharnant à lui préférer Mlle Leroy, l'entretien finit par s'aigrir. Ils étaient là tous deux s'entêtant, penchés sur la petite table qui les séparait, front à front, bouche à bouche, le nez impérieux de Mme de Salis se mesurant avec le nez de Roger qui avait hérité d'elle sa même courbure raide et volontaire.

Et ils se ressemblaient aussi au moral : c'étaient deux natures entières, absolues, peu pliantes. Roger avait donné son cœur à Germaine, et par orgueil autant que par amour il entendait ne pas se reprendre; Mme de Salis, dans sa prévoyance maternelle, s'alarmait de cet engagement. Il s'agissait de savoir qui triompherait, de la constance chevaleresque de l'un, ou des vues intéressées, mais trop facilement justifiables de l'autre. En attendant, ils luttaient, défendant chacun ses droits : elle, le droit de la mère d'éclairer son fils sur les suites de sa folie et d'y employer son autorité; lui, l'indiscutable liberté de son cœur en fait de mariage et le privilège de se soustraire dans ce cas à toute influence, même maternelle. Peu à peu les paroles tournaient à la violence.

— Je vous répète que mon choix est fait, ma parole donnée, mon honneur engagé. J'aime Mlle Leroy, je n'aime qu'elle au monde, et je l'épouserai!

— Je te répète, moi, que je t'aime trop pour consentir à ce mariage, que ma tendresse s'y opposera toujours!

— Faudra-t-il donc que j'en vienne à me marier malgré vous? J'en serais désespéré, et je vous demande dès maintenant pardon de cette offense, mais je l'épouserai ou je ne me marierai pas!

— Tu n'auras pas à m'offenser; d'ici là, tu as grandement le temps de réfléchir. Et, quand tu seras plus calme, que tu auras pesé les avantages...

Roger redressa son buste d'un mouvement furibond :

— Les avantages d'argent peut-être! s'écria-t-il avec indignation. Vous croyez qu'un tel mobile, que d'aussi basses préoccupations soient capables?...

— D'argent, et de beauté, et d'esprit et de tout le reste! poursuivit vivement Mme de Salis... Nous verrons si tu n'y viens pas de toi-même!

— Je serais alors le plus déloyal, le plus misérable des hommes! Mlle Leroy serait en droit de me mépriser et je me mépriserais moi-même... Ah! tenez, ma mère, brisons là! J'éclaterais à la fin. Mlle Leroy sera ma femme et nulle autre!

Il froissa sa serviette, la jeta sur la table et sortit. Mme de Salis le regarda s'éloigner, puis baissa les yeux et réfléchit tristement. Décidément, on avait beau faire, beau travailler à leur bonheur, les enfants se refusaient toujours à être heureux.

IV.

Roger, dès le lendemain, prit l'habitude d'aller chaque jour faire un tour de promenade sur le chemin de halage. Il levait les yeux vers le pavillon, interrogeait au loin les fenêtres de l'étage habité par Mme Leroy. Mais rien ne bougeait : les rideaux blancs restaient tendus sur les vitres, le pavillon était désert. Et il poursuivait sa promenade, qu'il abrégeait pour revenir se livrer au même manège et subir le même mécompte.

Il espérait qu'une circonstance fortuite le remettrait



en présence de Germaine. Il n'osait, malgré tout son amour pour elle, faire naître cette occasion. Ayant toujours été très soumis pour sa mère, l'aimant encore même après le dissentiment qui avait éclaté entre eux et les discussions qui se renouvelaient chaque jour, il lui en coûtait de lui résister ouvertement. Il n'avait, d'un autre côté, aucun prétexte sérieux pour s'introduire chez Mme Leroy, pour lui rendre visite, et peu de chance aussi de rencontrer la jeune fille, qui ne sortait guère, chez les personnes qu'ils pouvaient connaître tous deux à Châtillon. Il était donc peiné qu'elle pût penser qu'il l'oubliait, et contrarié qu'elle ignorât toute ces allées et venues qu'il ne faisait qu'à son intention.

Mais elle n'ignorait rien, elle était au fait de toutes ses démarches. Soit chez elle, debout derrière la fenêtre dont elle écartait légèrement le rideau, soit au jardin, sous la tonnelle, perdue derrière les touffes de glycines et de bignoniers où elle se ménageait une éclaircie, elle le guettait chaque après-midi, savait exactement l'heure de sa promenade. Elle ne se montrait pas, ne faisait aucun signe, aucun mouvement, se contentait de le suivre longuement des yeux.

Le lendemain de leur entrevue, elle avait eu des scrupules. Elle trouvait qu'elle était peut-être allée un peu loin. La bonté de son cœur l'avait entraînée. Elle ne se repentait de rien, mais elle était résolue à ne pas faire un pas de plus. Elle attendait maintenant une visite, non plus secrète et nocturne, mais au grand jour, au su de tous, une démarche officielle, ou, mieux encore, que Mme de Salis se décidât à venir voir sa mère et à demander sa main pour Roger. Elle n'avait pas d'ailleurs le moindre doute sur ce point, vivait bien tranquille, très heureuse, dans une ivresse qu'elle avait de la peine à contenir et qui ne la quittait point, complètement rassurée par ces promenades quotidiennes qui lui prouvaient qu'on s'occupait d'elle, qu'il avait dû être question de quelque chose avec Mme de Salis et que, si un obstacle imprévu retardait encore les projets de Roger, rien ne pouvait les empêcher de se réaliser. Ne s'étaient-ils pas donnés l'un à l'autre dans un baiser?

En attendant, du matin au soir, son imagination travaillait, ne s'occupant que de lui, arrangeant leur vie future, organisant leur intérieur. Puis, dès que l'heure de la promenade avait sonné, elle se levait et se dirigeait vers la fenêtre. Son obstination à venir se planter à heure fixe, à la même place, ne pouvait moins faire que d'attirer à la longue l'attention de sa mère.

— Qu'as-tu donc à regarder sans cesse au dehors? finit-elle par lui demander.

Germaine se troubla légèrement.

— Mais rien..., balbutia-t-elle.

Et elle s'écarta de la croisée; mais ce fut pour y revenir un moment après, à l'heure où avait lieu d'ordinaire le retour de Roger.

Une semaine s'était écoulée. Un jour, Mme de Salis dit à son fils :

— Nous devons une visite à Mme Brémond. Quoique nous ne nous entendions pas sur le compte de ces dames, ce n'est pas une raison pour être impolis. Nous irons les voir, si tu veux, et pas plus tard qu'aujourd'hui, si tu n'y vois pas d'inconvénient.

La proposition était loin d'agréer à Roger; mais il dut consentir. Et ils partirent à pied.

Quand ils arrivèrent à la maison de campagne, ils rencontrèrent dans l'avenue Mme Brémond et sa fille qui reconduisaient une visite.

Du plus loin qu'elle aperçut le sous-lieutenant, Laure rougit; ses yeux brillèrent de plaisir, et, à mesure qu'elle approchait, un sourire qui cherchait à dissimuler son embarras s'épanouit sur ses lèvres. A un pas de Roger elle lui tendit la main. Dans cette avance familière celui-ci vit tout de suite la confirmation de ce que lui avait dit sa mère, la preuve évidente que la jeune fille était au courant de sa soi-disant recherche. Tout en elle d'ailleurs, son trouble et sa rougeur, la joie qui se lisait dans ses yeux, disait qu'elle était heureuse et flattée d'avoir attiré l'attention de Roger. Sa gêne ne fut que momentanée et disparut complètement pendant qu'elle remontait l'avenue à côté du jeune homme et que les deux dames échangeaient leurs premières politesses. Mais, à peine installée au salon, en voyant le tour banal que prenait la conversation, elle eut des impatiences, puis se leva tout à coup.

— Max sera bien aise de voir son ami; je vais le chercher, dit-elle à sa mère.

Et, s'adressant à Roger :

— Si M. de Salis voulait visiter l'usine par la même occasion?...

Roger jeta à sa mère un regard de détresse.

— Eh! oui, dit celle-ci. Accompagne mademoiselle. Nous vous attendrons,

Laure s'était dirigée vers la porte; et, se retournant sur le seuil, elle attendait Roger, lui souriant de loin, le dominant de son air d'assurance, l'attirant de son regard fascinateur. On sentait dans tous ses actes et dans toutes ses paroles l'enfant gâtée, volontaire, habituée à faire tout marcher autour d'elle. Roger dut s'exécuter et la suivre. Elle s'emparait de lui comme de son bien.

Ils redescendirent le perron, traversèrent le jardin découvert, sur lequel plongeaient directement les fenêtres de la maison et, plus loin, obliquement, celles de l'usine. Roger gardait le silence.

— Nous attendions votre visite, dit Laure.

— Oui. Nous sommes même en retard. Je vous prie de nous pardonner, mademoiselle...



Et il inventa un prétexte pour excuser leur peu d'empressement à se conformer à un devoir de politesse. Mais Laure n'était pas satisfaite : Roger ne l'avait pas comprise, et elle attendait de lui autre chose, d'autres paroles qui ne venaient pas. Était-il timide? n'osait-il pas? ou bien n'était-ce pas encore le moment? Elle le regardait parfois à la dérobée, surprenait alors ses yeux attentivement fixés sur elle comme s'il étudiait ses traits, et, sûre d'elle-même et de sa beauté, ne cherchait pas à se dérober à cet examen.

— Mais où donc est Max? finit par demander Roger.

— Là-bas, à l'usine... Nous y allons.

Mais ils n'en prenaient pas le chemin. Ils entrèrent sous une charmille qui, à l'autre bout du jardin, en face de la maison, longeait le cours d'eau sur lequel devait se trouver la passerelle.

— On est mieux ici qu'au salon, ne trouvez-vous pas? lui dit-elle. Au moins, on n'étouffe pas...

— Il est vrai, l'endroit est délicieux... Vous habitez ici toute l'année, mademoiselle?

Laure, tout en marchant lentement, voulut bien répondre à ce qu'on lui demandait. Mais on voyait que sa pensée était distraite, qu'elle ne s'intéressait pas beaucoup elle-même à ce qu'elle disait, parlant vite, par phrases coupées et rapides, semblant se débarrasser de tous ces préliminaires fastidieux pour aborder plus tôt un autre sujet. Et elle continuait à regarder son cavalier de côté et à surprendre les mêmes regards curieusement attachés sur elle. Pendant que l'entretien flottait ainsi de gauche et de droite sans pouvoir se fixer, tous deux, sans paraître s'en apercevoir, étaient revenus sur leurs pas et recommençaient à longer la charmille.

Roger souffrait beaucoup. Il devinait ce qui se passait dans le cœur de la jeune fille, cette attente à chaque instant déçue que son attitude réservée, la froideur de ses paroles ne décourageaient point, mais ne faisaient que prolonger. La loyauté lui commandait de la désabuser au plus vite. Mais comment faire? c'était si délicat! Par quel mot la détromper sans la blesser?

Il ne la quittait pas des yeux en attendant. Il contemplait cette beauté qui s'imposait et ne se discutait pas, ces yeux qui brillaient d'un éclat diamanté à l'angle des paupières et qui se chargeaient d'un feu si doux, si velouté, en se tournant vers lui, ce nez droit et ferme qui suivait la belle ligne du front, et ces cheveux noirs, abondants, luxuriants, bien que mêlés de boucles moins sombres, d'un brun terreux, brûlé au soleil, trahissant une origine commune, mais qui serpentaient capricieusement dans le chignon et se tordaient irrégulièrement sur les tempes comme par la difficulté d'assouplir leur masse, et jusqu'à sa toilette soignée, cette robe de surah, de couleur inusitée, de coupe inédite, où la dernière mode avait apporté ses fantaisies dont la nouveauté plaît toujours et séduit on ne sait pourquoi. Elle était contente, se sentait à son avantage, et, droite, élancée, svelte, le cou dégagé, très souple, très robuste, fièrement assise sur ses hanches, elle se redressait, se renversait avec un léger balancement dans sa taille bien prise, irréprochable, où sa jeune poitrine battait à l'aise. Tout en marchant, elle cassait du bout des doigts, d'un petit geste impatient, les rameaux de charmes qui dépassaient l'alignement, écartait d'un mouvement nerveux du pied les cailloux oubliés dans le sable de l'allée. Elle parlait de ce ton particulier à ceux que rien n'embarrasse dans la vie, qui savent que devant leur volonté, soutenue par la fortune, tout doit plier. Et, sans qu'elle fît allusion à cette fortune, on sentait en elle la jeune fille riche, à dot énorme, l'être privilégié qui peut aspirer à tout et à qui tout appartient ici-bas.

Ils en étaient venus à la soirée, au seul événement qui pût leur fournir des souvenirs communs. En passant en revue les jeunes filles qui s'y trouvaient, Laure, tout en donnant à Roger des détails sur chacune d'elles, leur nom, leur caractère, le tout agrémenté de coups de patte comme il est juste d'en attendre d'une véritable amie qui ne s'oublie jamais en parlant des autres, Laure avait peu à peu amené l'entretien sur une pente d'intimité, de gaieté entraînante. Ils riaient franchement, s'abandonnaient davantage. Aussi, sans avoir l'air d'y toucher, comme un propos sans importance, put-elle lui demander tout à coup :

— En somme, à votre idée, de toutes celles qui étaient là, laquelle est la mieux?...

Roger hésita; puis :

— Sans vous excepter, mademoiselle?

— Mon Dieu! non, je n'en vois pas la nécessité, s'écria-t-elle en riant. Mettez-moi dans le tas, et prononcez!

Elle rayonnait. Elle l'avait mis enfin au pied du mur. Quelle que fût sa sauvagerie, il allait falloir parler, il n'y avait plus à reculer, et, de quelque façon qu'il s'exprimât, elle comprendrait à demi-mot et saurait en tirer les conséquences. Mais lui baissait les yeux, regardait à terre.

— Eh bien! commença-t-il en relevant le front, puisque vous le voulez, mademoiselle, puisque vous l'exigez... Je suis heureux de cette occasion qui va me mettre à l'aise avec vous, faire cesser une situation fausse, et je vous prie de ne pas vous offenser d'un aveu que la force des choses m'oblige à vous faire...

Il allongeait ses phrases, se perdait en préparations, ne savait comment en sortir, et, en regardant la jeune fille, en voyant le ravissement qui se peignait dans ses yeux et dont sa beauté s'augmentait, il tremblait qu'en fin de compte tout son discours et le mal qu'il se donnait pour la détromper, tout cela aboutît à un compliment. Mais, au même instant, un bruit se fit entendre derrière eux. Ils tournèrent la tête et aussitôt une vive contrariété assombrit les traits de Laure. Max s'avançait rapidement sous la charmille. Roger, en-

chanté de cette diversion qui le tirait de la situation délicate où il regrettait déjà de s'être engagé, courut à son ami et lui serra la main.

— Nous allions te trouver...

— En me tournant le dos? Parfaitement! s'écria Max en riant. Je vous ai aperçus des fenêtres de l'usine ; je vous cherche depuis un quart d'heure... A propos, tu dînes avec nous ce soir?

Roger remercia. Il était avec sa mère, qui certainement n'accepterait pas.

— Et pourquoi?... Tant pis!... On dirait que mademoiselle n'est pas contente? ajouta-t-il en avisant sa sœur qui marchait en avant, le sourcil froncé, l'air boudeur.

Elle se tourna de son côté, l'examina de pied en cap, arrêta sa vue sur le veston de Max criblé de taches d'huile et, d'un ton de dégoût affecté :

— Je ne sais vraiment comment tu oses te présenter ainsi?...

— Eh bien! quoi?... C'est mon uniforme à moi, ma tenue de campagne! Si tu crois que notre ami Roger, à la guerre, dans le feu de la bataille, est ficelé, tiré à quatre épingles comme le voilà!

— Oh! la guerre, dit Roger... Il faudrait y être allé.

— Avec cela que tu n'iras pas! et que tu ne brûles pas d'envie de te faire un peu casser la tête!

Et il regardait malicieusement sa sœur; mais elle goûtait peu ses plaisanteries, ne se déridait pas.

On ne put se débarrasser de lui; toujours riant, plaisantant, parlant tout seul, faisant les demandes et les réponses, il les escorta jusqu'au salon, ne prenant que le temps de passer un autre costume en traversant le vestibule, pour aller saluer Mme de Salis.

Celle-ci causait avec beaucoup d'amabilité et semblait s'entendre de mieux en mieux avec Mme Brémond. Au bout d'un instant, Roger et sa mère prirent congé.

Ils parlèrent peu en revenant à Châtillon. Pourtant Mme de Salis ne put s'empêcher de demander à son fils ce qu'ils s'étaient dit, Laure et lui.

— Mais rien..., des choses insignifiantes. Max nous a rejoints tout de suite.

Il ne jugea pas à propos de s'informer de son côté de quoi il avait été question dans l'entretien qu'elle avait eu avec Mme Brémond. Mais son air préoccupé frappa sa mère, qui, de temps à autre, durant le trajet, glissait vers lui de longs regards accompagnés de sourires de demi-satisfaction.

Deux jours après, sans plus attendre, Mme Brémond et sa fille rendirent la visite de Mme de Salis. Roger se trouvait là et ne put s'échapper à temps.

En entrant dans le salon où on les reçut, Laure, de son regard franc et rayonnant, embrassa tous les objets qui remplissaient l'étroite pièce. Elle s'assit sans hésitation, se carra commodément dans un fauteuil, le buste droit, souriant à la ronde, très à son aise, comme chez elle, s'installant dans cet intérieur comme à une place qui lui était réservée de tout temps, qu'elle allait occuper tout naturellement. Le salon de Mme de Salis lui ressemblait : il y avait là beaucoup de vieilles belles choses, des tentures passées, des meubles démodés, mais qui avaient du prix et qui en prenaient encore du grand air de leur propriétaire. Ce luxe suranné, les pastels effacés appendus aux lambris, les miniatures à l'ivoire jauni, les croix diverses, de la Légion d'honneur et autres, accrochées aux pilastres de la cheminée, tout ce fouillis vieillot sembla imposer à la jeune fille, qui laissait errer ses regards çà et là avec un air d'admiration naïve et de visible contentement. Roger sut gré à cette jeune millionnaire de ne marquer aucun mépris pour leur bric à brac familial et aristocratique, d'y donner même une sérieuse et respectueuse attention. Elle reconnaissait donc qu'il y avait quelque chose, pouvant plaire et mériter la vénération, au-dessus du confort inventé d'hier et des élégances que tout le monde peut se procurer avec de l'argent!

Comme elle était montée dans son estime, il lui sut gré aussi de la poignée de main qu'elle lui accorda de nouveau au départ et qu'il eût été fâché qu'elle oubliât. Cela établissait entre eux une camaraderie sans conséquence, sanctionnée en quelque sorte par ce signe dont, sans oser se l'avouer, il attendait la manifestation avec une certaine anxiété. La causerie s'était prolongée en dehors des limites d'usage, comme entre personnes charmées de se trouver ensemble, qui ne peuvent se décider à clore un entretien, en sorte que Mme Brémond, qui s'était promis ce jour-là d'aller voir Mme Leroy et sa fille, dut remettre cette visite à un autre jour. On ne se sépara pas sans une invitation à dîner en règle que Mme de Salis s'empressa d'accepter à charge de revanche. Roger, ces dames parties, reprocha cet empressement à sa mère, qui lui répondit qu'il n'était pas nécessaire de se brouiller avec les gens dont on ne voulait pas épouser la fille. Et il se tut. Il ne s'en mêlait plus. Ne pouvant rien empêcher, il laissait aller les choses. On ne le marierait pas de force.

Il continuait ses promenades journalières au chemin de halage. C'était une habitude prise, un devoir qu'il s'était imposé et qu'il accomplissait ponctuellement.

La douce image de Germaine le hantait toujours, ainsi que le souvenir enivrant qu'il avait emporté de leur long entretien dans la nuit. Mais, par une sorte de fatalité, maintenant, dès qu'il avait dépassé la grille et perdu de vue la maison, une autre image venait se mêler à celle de Germaine. Et celle-là, coiffée de bandeaux bruns qui se tordaient irrégulièrement sur les tempes, marchait fièrement à ses côtés dans une belle robe de surah de coupe nouvelle, lui souriait avec des yeux noirs, d'un noir velouté, et l'attirait, le fascinait. Il avait beau vouloir la chasser, la gracieuse apparition revenait sans cesse. Elle se penchait vers

lui, lui murmurait à l'oreille des paroles qu'il n'aurait pas voulu entendre, entre autres, que l'indépendance de la vie, la possibilité de satisfaire toutes ses fantaisies sont de belles choses en ce monde. Pour fuir cette obsession, il rebroussait chemin, venait se rafraîchir le cœur et les yeux devant la maison de Mlle Leroy, puis poursuivait sa route et voyait de nouveau surgir devant lui le double fantôme de Germaine et de Laure.

Ces promenades ininterrompues continuaient à entretenir les chères espérances de Germaine. « Ce sera pour demain, se disait-elle chaque fois qu'elle voyait Roger dépasser la grille; demain, sa mère viendra... » Et elle attendait sans impatience, sûre de lui, sûre d'elle-même, toujours plongée dans la même extase où l'avait laissée le baiser de Roger.

Ce qu'elle supportait moins patiemment, c'était de n'avoir pas encore revu Laure. Elle avait tant de choses à lui dire! de ces secrets qu'un cœur de jeune fille ne peut contenir et qu'il lui faut absolument épancher dans le sein d'une amie à qui l'on n'a jamais rien caché. Comme elle ne pouvait se rendre seule chez Laure, elle profita de la première occasion d'une connaissance de Châtillon qui allait voir Mme Brémond.

Dès qu'elle fut entrée au salon, Laure l'entraîna au dehors.

— Viens! J'ai du nouveau à t'apprendre. Nous avons besoin d'être seules.

C'était justement ce que Germaine demandait. Et toutes les deux, riant d'avance, s'échappèrent joyeusement dans le jardin et instinctivement se dirigèrent vers la charmille. Là, sans savoir pourquoi, elles éclatèrent encore de rire en se regardant. Puis, Mlle Brémond jeta les yeux à droite et à gauche et, se plantant devant Germaine, tendant les bras, baissant la voix :

— Personne ne voit, personne n'écoute... Ma chère, tu sauras donc... Mais devine... Tu ne devines pas?... Je me marie!

Et elle lança une fusée de rires. Germanie se mit à rire plus fort qu'elle : elle pensait comme ce serait drôle quand elle annoncerait à son tour son mariage à Laure. Puis, quand sa gaieté fut calmée :

— Mes compliments! lui dit-elle. Et avec qui?

— Écoute! c'est encore un secret. Il n'y a que toi qui le saches... J'épouse M. de Salis!

Elle prononça ce nom avec un peu d'emphase, ne doutant pas de l'effet qu'elle allait produire. Mais elle put voir que la meilleure des amies est toujours jalouse du bonheur qui vous arrive. Au lieu de la surprise joyeuse qu'elle attendait, elle venait de voir les traits de Germaine se contracter douloureusement. Mlle Leroy avait pâli soudain; ses lèvres se pincèrent, puis elle détourna la tête; ses yeux se fixèrent sur le sol.

— Ah! finit-elle par murmurer. Il a demandé ta main?

— Lui? non, pas encore... Nous nous sommes si peu vus! Mais il n'est pas question d'autre chose entre sa mère et la mienne. Quelques difficultés, pour la dot, sans doute, qui retardent la demande, mais que je saurai bien lever... Mais qu'as-tu? qu'as-tu donc?

Germaine, de plus en plus pâle, s'affaissait sur un banc, prête à défaillir. Laure se précipita : elle ne pouvait plus attribuer à une basse envie une telle douleur; le noble cœur de son amie lui était trop connu d'ailleurs. Elle aima mieux penser que c'était le chagrin de la perdre qui était cause de cette syncope.

— C'est parce que je pars, parce que je te quitte?... Cela te peine, nous nous aimons tant! C'est le chagrin de me perdre, dis?...

Elle lui avait pris les mains, couvrait ses joues de baisers.

— Oui, de te perdre, murmura Germaine, heureuse de ce prétexte qu'on lui suggérait et qu'elle saisit avidement.

— Mais nous nous reverrons souvent! Je reviendrai ici tous les ans. Et puis, laisse-moi faire. Une fois mariée, je m'occuperai de toi, je te trouverai ce qu'il te faut...

— Merci. Tu es bonne.

— Qui sait? au régiment, parmi les amis de Roger... Nous ne nous quitterons plus...

Elle était lancée, ne s'arrêta pas, défila tout le chapelet de ses projets, de ses arrangements d'avenir, et leur installation, leur genre de vie, les mêmes confidences qu'une minute auparavant Germaine se proposait de lui faire. Celle-ci, pour qui chaque mot était une piqûre d'aiguille, chaque révélation nouvelle un coup de poignard, prit sur elle de ne rien laisser percer de son désespoir. Elle souriait doucement, sans rien dire, approuvait de la tête, la mort dans l'âme, et elle approuva de la tête, sourit ainsi, jusqu'au moment où elles se séparèrent.

Mais, une fois seule, en rentrant chez elle, ses larmes jaillirent. Elle pleura en revoyant l'allée du jardin, et le perron, et la tonnelle. Elle suffoquait en gravissant l'escalier. Elle dut refouler ses sanglots, sécher ses yeux pour paraître devant sa mère.

— J'ai reçu une visite en ton absence, lui dit celle-ci, une personne que je n'avais pas vue depuis longtemps... Il est vrai qu'elle est heureuse; elle a songé à moi, elle a pensé que je prendrais part à son bonheur, et elle ne s'est pas trompée. C'est Mme de Salis. Elle venait m'annoncer le mariage de son fils avec Mlle Brémond...

Pour le coup, Germaine resta pétrifiée; mais elle n'éclata pas.

— Je le savais, murmura-t-elle.

— Tu le savais? Tu ne m'en avais rien dit!... Ah! oui, ton amie Laure vient de te l'apprendre... Eh bien! cela fera un charmant ménage. Un jeune homme très bien, très distingué; un beau nom! Il ne lui manquait que la fortune : il va l'avoir, avec une femme superbe... C'est pour le mieux.

— Sans doute, sans doute..., dit Germaine qui se dirigeait vers sa chambre où elle s'enferma.

Mais là, son cœur se révolta. La conduite de Roger était trop indigne! Pourquoi la recherchait-il encore? pourquoi chaque jour venait-il passer sous ses fenêtres? Était-ce pour la braver? pour endormir ses soupçons peut-être jusqu'au jour où tout serait conclu! Et Laure, qui ne se doutait de rien, et Mme de Salis, qui ignorait les engagements de son fils, toutes les deux, sans penser à mal, étaient venues bouleverser ce beau plan... Mais alors ces paroles qu'il avait prononcées, lentement, posément, d'un air réfléchi, ces mots qu'elle entendait encore : « A tout ce qu'on peut conclure je suis prêt à souscrire... », cela ne signifiait donc rien? Et ce baiser! ce baiser ne les liait donc pas? Il n'était pas le gage d'une double foi promise, de leurs deux cœurs se donnant l'un à l'autre? Elle en serait pour sa confusion et pour sa honte!... Mais non! non! il n'en serait pas ainsi! Elle ne le laisserait pas consommer sa trahison, son parjure, sans protester, sans les lui reprocher, sans le faire rougir de sa mauvaise foi! Ah! elle ne se cacherait plus maintenant! Elle l'attendrait sous la tonnelle et, quand il passerait, il faudrait bien qu'il s'expliquât!

Mme de Salis ne perdait aucune occasion de revenir à la charge auprès de son fils. C'était à chaque instant des allusions à ce qui faisait l'unique préoccupation de sa vie. Mais Roger coupait court à toute discussion en lui répétant qu'il était engagé avec Mlle Leroy, que celle-ci comptait sur sa promesse et qu'il n'y faillirait point.

— Je comprends, lui dit-elle un jour; quelques paroles imprudentes, inconsidérées, qui dépassaient ta pensée et tes sentiments, dont tu ne crois pas pouvoir te délier et sur lesquelles tu t'imagines qu'on a bâti des espérances, que tu supposes avoir été prises au pied de la lettre... Si c'est là ce qui t'inquiète, tu peux être tranquille. Aujourd'hui Mlle Leroy est détrompée; elle a renoncé à toi. Tu es libre.

— Qu'en savez-vous? demanda Roger.

On était à la fin du déjeuner. Mme de Salis se pencha sur la table et sourit; elle prit sa voix la plus douce, la plus insidieuse, son air le plus diplomatique. Ce qu'elle avait à dire était très difficile. Elle voulait l'insinuer adroitement, par petites doses, sans soulever de tempête.

— Je le sais; du moins je le suppose, je suis en droit de le supposer... Hier, je passais devant l'habitation de Mme Leroy. L'idée m'est venue de la revoir; je suis montée... Elle est bien mal, la pauvre femme; elle a bien changé. Cette maison la tue, c'est évident! l'humidité, l'air de la rivière... Enfin, n'importe! Elle était seule. Nous avons parlé de nos enfants, naturellement... Et, tout naturellement aussi, après m'avoir fait compliment sur ta bonne mine, s'être enquis de ton âge, de tes projets, elle m'a demandé si tu ne songeais pas à te marier. J'ai été amenée ainsi à lui avouer les vues de Mme Brémond...

Roger se dressa d'un bond. Il était pâle, frémissant. Et debout, les yeux agrandis par la fureur, les lèvres tremblantes :

— Vous avez fait cela! s'écria-t-il... Vous avez été sans pitié pour Mlle Leroy! Vous saviez que ces paroles lui seraient rapportées, le coup qu'elle en recevrait, qu'elle en mourrait peut-être!

— Oh! mourir..., dit Mme de Salis avec un sourire; tu te flattes, mon cher enfant! Si bien que tu sois, ne va pas croire qu'une jeune fille soit obligée de se laisser mourir parce que tu la délaisses.

Mais l'ironie de ce propos fut perdue pour Roger, qui, emporté par la colère, ne cessait de répéter :

— Vous avez fait cela! vous avez fait cela!

— J'ai fait ce que ma tendresse maternelle m'a conseillé, dit-elle d'une voix douce et ferme.

Roger se dirigea vers la porte.

— C'est bien, dit-il. Je sais ce qu'il me reste à faire.

— Où vas-tu? lui cria-t-elle, effrayée.

— Demander la main de Mlle Leroy.

— A elle?

— A elle, à sa mère, dit-il en se retournant. Je vais de ce pas m'engager formellement, irrévocablement, pour qu'il n'y ait plus de doute possible, pour qu'il n'y ait plus à y revenir.

— Je te le défends! s'écria Mme de Salis.

— Ma mère, vous m'avez mis dans l'alternative de vous désobéir ou de me déshonorer. Je suis un honnête homme; je préfère garder mon honneur.

— Tu sais que je ne donnerai jamais mon consentement à ce mariage!

— Je m'en passerai donc, puisque vous l'aurez voulu.

— Tu peux aller demander Mlle Leroy, dit-elle en tendant la main vers la porte; mais, ce seuil franchi, sache bien que tu ne le repasseras pas, que je ne te verrai plus!

— Soit! nous ne nous reverrons plus. J'en souffrirai autant que vous, plus que vous, croyez-le bien; mais du moins je n'aurai rien à me reprocher... Adieu!

Et il descendit précipitamment l'escalier.

— Roger! mon cher Roger!... s'écria Mme de Salis en se levant et en courant sur le palier.

Mais il ne pouvait l'entendre. La porte de la rue venait de se refermer bruyamment.

LÉON BARRACAND.

(La fin au prochain numéro.)



CAUSERIE LITTÉRAIRE

I.

Le comte Gérard de Contades vient de publier les souvenirs du comte Gaspard de Contades (1), officier royaliste à Coblentz et à Quiberon, puis chambellan du premier empire, puis pair de France. La vie du comte Gaspard de Contades s'est étendue du règne de Louis XV à celui de Louis-Philippe. Témoin de tant de révolutions, il en était venu à un certain scepticisme, sauf sur un point auquel il tenait : la forme monarchique. Que le monarque s'appelât Napoléon, Louis XVIII, Charles X ou Louis-Philippe, peu lui importait. Il n'était pas le seul : combien y a-t-il eu, de pairs de France, qui n'eussent pas été chambellans! La largeur de ce *credo* lui a permis d'assister, comme spectateur plus encore que comme acteur, et spectateur placé de l'autre côté du rideau, à toutes les manœuvres des coulisses politiques sous beaucoup de gouvernements. S'il racontait tout ce qu'il a vu ainsi de près et qui échappait aux spectateurs assis dans la salle, comme il était quelque peu frondeur et grondeur, ses confidences auraient pu être singulièrement piquantes. Mais il n'a laissé que ses souvenirs militaires.

Il les avait écrits sans doute pour expliquer l'insuccès des deux expéditions, celle de Champagne et celle de Quiberon, où il a joué un rôle. Il ne se plaint pas du sort; il n'accuse pas la fatalité; il accuse très nettement la légèreté ou l'impéritie des chefs et avec une franchise toute militaire. Quand ces tristes souvenirs se représentent à sa pensée, on sent comme un frémissement de douleur, presque d'indignation. Quoi? après la plus malheureuse campagne qui ait jamais peut-être été faite, les royalistes sont allés porter le désespoir et la mort sur les côtes de Bretagne, où on les avait accueillis avec les transports du bonheur et de la confiance! Et lui, il a joué un rôle dans ces drames! Il a besoin, pour se consoler, de se rappeler ces jours néfastes. Il y trouve l'occasion de se rendre cette justice qu'il a fait, lui, tout ce qu'il était humainement possible de faire. Si les émigrés à Coblentz, et surtout les émigrées, ont préparé le premier désastre par leur légèreté, leur frivolité puérile, leur confiance aveugle; si, à Quiberon, le général de Puisaye n'a ni rien compris ni rien voulu comprendre, en est-il responsable, lui qui était au second plan? Et les faits sont racontés avec une telle précision, on voit si bien les désastres préparés comme à plaisir, que ces pages intimes de souvenirs personnels prennent je ne sais quel air de réquisitoire terrible, implacable. Ce n'est pas pour dégager sa part très secondaire de responsabilité que le témoin indigné proteste, c'est pour crier vengeance au nom de tant de braves gens victimes d'un aveuglement ou d'une indolence coupables.

Il me semble que tout cela était déjà acquis à l'histoire. Ces souvenirs n'apporteront pas des éléments de jugements nouveaux; ils confirmeront du moins, en les appuyant de témoignages très concluants, la sentence déjà portée. Ils sont écrits d'un style très net, tout militaire, parfois même spirituel et piquant, comme les pages très vivantes sur l'émigration à Coblentz. Il y a là quelques esquisses qui sont d'un observateur pénétrant. Mais à ces jolis tableaux de genre je préférerais encore les pages où la satire devient réquisitoire: on y sent l'émotion, la douleur, l'indignation d'un homme de cœur.

II.

C'était en hiver, doublement en hiver, dans un district de l'intérieur de la Russie; et, en hiver, comme dit Shakspeare, une histoire triste est plus de saison. Le comte de Vogüé a entendu là, certain soir, raconter des histoires tristes, et il nous les raconte à son tour (1). Remercions-le, car ces histoires tristes ont une saveur vraiment toute particulière. Si vous aimez la couleur locale, soyez contents. Les héros de ces récits ne sont pas les Russes de l'aristocratie, ultra-civilisés, plus Français et Parisiens même que pas un Français et un Parisien peut-être. Non, des humbles, des paysans, de pauvres diables, nullement *cosmopolitisés*. Ce sont les produits des croisements mystérieux des races de l'Inde et de la haute Asie. Ils sont nés sur ce sol engourdi et comme paralysé pendant huit mois sous les neiges, puis, brusquement, sans transition, au premier rayon du soleil, s'ouvrant pour laisser passer un torrent de vie qui déborde. Accablement et mort hier; aujourd'hui exubérance et vitalité déchaînée. De même ces paysans. Ils sommeillent, n'est-ce pas, indolents et mornes? Qu'un rayon de soleil atteigne ces âmes endormies : c'est un réveil terrible et dont on ne peut prévoir ni calculer les effets. Ces simples, ces êtres primitifs vont devenir ou des fous ou des héros, des martyrs peut-être. Après l'explosion, le silence comme autrefois et le sommeil.

Voyez ce pauvre diable qui a l'air piteux d'un chien à qui on ne jette pas un os: il a sauvé une forteresse de la honte de capituler en jouant de la flûte comme Tyrtée. Regardez ce colporteur qui semble avoir peur de son ombre : il n'a pas eu peur d'une mort terrible et l'a affrontée sans pâlir. Voyez cette jeune fille aux traits énergiques : elle a voulu conquérir une position

(1) *Souvenirs du comte de Contades; Coblentz et Quiberon.* — 1 vol. Paris, 1885. E. Dentu.

(1) *Histoires d'hiver*, par le comte Eugène Melchior de Vogüé. — 1 vol. Paris, 1885. Calmann-Lévy.



où elle ne peut atteindre; elle a rêvé un idéal qui reste pour elle insaisissable, un idéal farouche qui n'est pas celui que se forment les imaginations douces: eh bien, elle se tuera demain ou le jour qui suit. D'autres, que la vie a déçues de même, ne se tueront pas, mais tueront.

Il en est ainsi de tous les personnages dont M. de Vogüé nous raconte l'histoire presque toujours tragique: dans le sacrifice et le dévouement comme dans le crime, dans leurs colères, leurs amours, leurs actes d'héroïsme, toujours un élan brusque, l'explosion soudaine, je ne sais quoi de désordonné et de frénétique. Ce spectacle nous change de celui de nos mœurs correctement bourgeoises; mais, tout en nous étonnant, nous sentons que tout cela est vrai et que c'est pour le psychologue un curieux sujet d'étude. Lisez donc ces *Histoires d'hiver*, intéressantes par les côtés dramatiques, instructives par les aperçus qu'elles ouvrent sur l'état moral des peuples qui passent brusquement de l'enfance à l'âge mûr; lisez-les enfin parce qu'elles sont d'un style très brillant et de haute allure.

III.

M. André Theuriet connaît et peint merveilleusement la vie des petits coins de la province. Le chef-lieu de canton n'a pas pour lui de mystères. Il sait par cœur les noms des notables habitants, il s'est assis sur leurs fauteuils durs recouverts de velours jaune, il vous dira d'avance quelles histoires on racontera ce soir dans le salon du garde forestier en chef. Il ne connaît pas moins l'hôtel unique du lieu et les pensionnaires de la table d'hôte, et les plaisanteries qui se répètent là entre six et sept heures, à la fin du dîner. Pour qui l'hôtesse a-t-elle des préférences, à qui offre-t-elle l'aile, à qui le pilon, il vous le dit de même. Et ne croyez pas qu'il s'attarde trop à ces prosaïques détails; il vous en donne juste assez pour montrer qu'il est bien au courant et pour que vous ayez une idée suffisante des choses.

Comme il ne respire pas assez dans cet air renfermé, soyez certains qu'il saisira la première occasion pour vous emmener dans les bois voisins. Il sait par quelle route on rencontrera la fraîcheur des épais ombrages et le murmure des eaux courantes. Il y a là, au tournant, un grand frêne dont il vous racontera l'histoire si vous voulez. Voyez comme le cantonnier le salue au passage et comme le piéton lui envoie un bonsoir amical. Là-bas, dans l'enclos, la jument poulinière des demoiselles Pitoiset va hennir en l'apercevant. Lui aussi aime ces braves gens et ces braves bêtes qui vivent au grand air et qui reçoivent en plein le soleil ou la pluie du bon Dieu. Et comme il préfèrerait leur sort au sort des commis de l'enregistrement, toujours claquemurés dans une salle enfumée!

Demandez plutôt au plumitif Eusèbe Lombard (1), dont il plaint la destinée. Eusèbe Lombard croit à sa vocation d'artiste, et Eusèbe Lombard a été forcé de se faire plumitif: le plumitif tuera l'artiste. M. Theuriet exagère un peu sa thèse, entre nous. Mais je vois poindre une autre thèse. Quelle est-elle? Si je comprends bien, c'est que les hommes trop longtemps vertueux s'y prennent gauchement quand ils veulent faire les don Juan. Leurs tentatives amoureuses, trop timides, trop rougissantes, échouent. De l'audace donc, Eusèbe, et encore de l'audace! Mais Eusèbe manque d'audace absolument. Voilà pourquoi, au dénouement, quand il va rendre le dernier soupir, il dit de la mort qui va l'entraîner, quelle est sa fiancée. Eh bien, mais alors, à ce compte, M. Theuriet détournerait donc les jeunes fonctionnaires de la vertu? Oh! non, n'est-ce pas? Dites-moi que non! C'est pour cela que j'aime mieux supposer que je n'ai pas bien compris. L'intention première, l'idée maîtresse m'a donc échappé, mais non les détails, la vérité des peintures et surtout le charme des peintures rustiques.

IV.

Laferrière, retiré du théâtre où pendant quarante ans on l'a applaudi dans les rôles de jeune premier, avait composé, il y a dix ans, une Eau de jouvence qui porte son nom, et, il y a moins longtemps, ses Mémoires (2). Dans ces mémoires posthumes que l'on publie aujourd'hui, seize pages de réclame en faveur de l'Eau de jouvence. Ce n'est pas la partie la moins intéressante. Cette réclame, exhumée d'un antique numéro du *Petit Journal*, était de Timothée Trimm. Il y en a une autre en tête du volume, — mais pas pour l'eau, celle-ci, pour les *Souvenirs*, — signée de M. Claretie, toujours bienveillant. Eh bien, soit! Après tout, Laferrière a charmé notre jeunesse: bonne chance à son eau et à ses Mémoires!

V.

M. Félix Frank a chanté, il y a bientôt dix ans, la chanson de la première jeunesse; il chante aujourd'hui celle de la seconde, et c'est encore une chanson d'amour (3). Félicitons-le, d'abord d'être amoureux toujours — il n'est pas d'ailleurs à l'été de la Saint-Martin, et c'est une sève encore printanière qui fait éclore ses bourgeons en même temps que ceux du

(1) *Eusèbe Lombard*, par M. André Theuriet. — 1 vol. Paris, 1885. Paul Ollendorff.

(2) *Souvenirs d'un jeune premier*, par Ad. Laferrière. — 1 vol. Paris, 1885. E. Dentu.

(3) *La Chanson d'amour*, poésies, par Félix Frank. — 1 vol. Paris, 1885. G. Charpentier et Cie.

marronnier du 20 mars — et surtout d'être un amoureux content. Assez d'autres maudissent leurs chaînes, se lamentent sur leur martyre, lancent des imprécations et des anathèmes à la Lesbie ou à la Cynthie qui les a torturés ou qui a séché leur cœur en les faisant douter de l'amour sincère. Lui, au contraire, est un amant heureux, épanoui, reconnaissant. Gloire à son Elvire! Ce n'est pas une Dalila coupant sournoisement les cheveux qui font la force du lutteur; c'est une Sarah Félix qui lui frictionne la tête avec une merveilleuse Eau des fées qui a transformé sa maigre chevelure en une épaisse forêt. Gloire à Elvire qui l'inspire, le soutient, lui chante le *Sursum corda* et lui dit : En haut! en haut! toujours plus haut! Et ils voyagent de compagnie dans les sphères célestes, et ils entendent ensemble les divins accords qu'entendait en songe Scipion. Et ne croyez pas cependant que le poète ait toutes les réserves pudiques de ce Scipion illustré presque autant par sa continence que par ses victoires. Non : les deux cœurs aimants ne volent pas perpétuellement dans le monde de l'idéal; ils redescendent parfois, souvent même, vers la terre et la réalité, car enfin il y a temps pour tout. A ces moments-là, le poète chante l'amour avec une sorte de sensualité qui rappelle certains vers très païens de Chénier. Il tient même à ce que nous sachions bien que ce n'est pas d'une âme seulement qu'il est épris :

> Est-ce un pâle fantôme, une creuse effigie
> Qui s'offre à ton étreinte et fait bondir ton sang?

Elvire n'est ni pâle ni creuse. Seulement elle a des ailes vigoureuses, et, après avoir repris terre un instant, ce qui renouvelle ses forces comme au mythologique Antée, elle emporte son poète vers les régions célestes. Ils n'étaient redescendus que pour remonter plus haut encore, et le poète le savait d'avance, car elle le lui avait dit :

> Sais-tu pas quel génie un seul baiser recèle?
> Comment tu seras grand, mon poète?... En aimant!

Par le corps de Vénus et la sagesse de Minerve, ce M. Félix Frank est un heureux mortel! Il cueille des myrtes, et ces myrtes se métamorphosent en lauriers. Aussi veut-il aimer longtemps encore :

> Crains la joie abolie et la vie émondée;
> Pour mieux tremper ton cœur, ne rougis pas d'aimer.

Trempez donc votre cœur, monsieur Frank, et surtout chantez encore vos amours, car vous chantez fort bien. La note est franche et l'accent sincère. Chantez surtout quand vous êtes là-haut, là-haut dans les espaces éthérés. Parfois, quand vous êtes sur la terre, votre voix faiblit un peu. Ainsi, voyez, quand votre Elvire a fleuri votre boutonnière d'une branche de lilas :

> Dans bien longtemps, ce frais trésor,
> Je veux qu'il me sourie encor,
> Ce trésor de ta douce offrande
> Où je sens ton amour si grande!
> Non, jamais je ne serai las,
> De baiser ce brin de lilas!

Petite inspiration, petits vers, petite chanson, monsieur Frank. Ce sont fadeurs à murmurer à l'oreille d'Elvire, sans en faire part au public. Elvire aurait dû vous en avertir. Mais ces courtes défaillances sont tellement à l'état d'exception que je me reproche presque de vous les signaler. Je me serais borné à vous dire combien, le plus souvent, votre inspiration est large et le souffle qui vous emporte vigoureux, si vous ne le disiez si souvent vous-même, moins, il est vrai, par contentement de vous que par reconnaissance pour Elvire.

VI.

Le cœur, qui fait les orateurs, selon le mot ancien, fait aussi les poètes. M. Armand Renaud, dans ses *Drames du peuple* (1), est poète par le cœur. En voyant les souffrances des déshérités du sort, en comptant les plaies et les mutilations de l'ouvrier victime de sa machine, en ramassant les balayeurs écrasés par les omnibus — faites-les donc écraser par un huit ressorts! —

> C'est un balayeur dans la rue
> Sur lequel l'omnibus versa...,

M. Armand Renaud a été saisi d'une immense pitié; son cœur s'est soulevé d'indignation contre les inégalités sociales, et ce cœur soulevé l'a fait poète. Oui, poète, mais par l'émotion, par le sentiment, plus, malheureusement, que par la forme et l'art et même par la langue. Non que cette forme soit insuffisante ni cette langue incorrecte : seulement on sent trop souvent la prose dans le tissu de ces vers faciles, trop faciles, et certaines associations de mots comme : « J'ai fait le crime », ou : « Un enfant frêle à vivre », ne laissent pas que de surprendre. M. Sully Prudhomme, dans une lettre-préface, félicite M. Renaud de pleurer sur les ouvriers, puis l'engage à s'apitoyer aussi sur certains patrons qui connaissent également les heures d'angoisses poignantes; il lui demande de ne pas maudire, en plaignant les cholériques portés à l'hôpital, le médecin qui s'expose à la mort pour les sauver. C'est de toute justice. Il n'y a pas seulement les drames de la blouse; il y a aussi ceux de l'habit.

MAXIME GAUCHER.

(1) *Drames du peuple*, par M. Armand Renaud. — 1 vol. Paris, 1885. Alphonse Lemerre.



CHRONIQUE MUSICALE

Les « Maîtres chanteurs »

Nous avons assisté à la représentation des *Maîtres chanteurs* au théâtre de la Monnaie à Bruxelles. L'impression qu'on en rapporte n'est pas décisive comme celle que donnent les autres ouvrages de Wagner. Ce qu'il y a d'indiscutable dans le génie musical du compositeur allemand ne trouve pas dans une comédie un emploi aussi approprié au sujet que dans les drames mythologiques, dont la représentation est véritablement un monde nouveau ouvert à l'imagination. Dans des actions tragiques telles que la tétralogie des *Niebelungen*, ou dans *Tristan et Yseult*, le haut style musical de Wagner, avec ses étrangetés, sa coloration puissante, sont bien la représentation musicale exacte de la conception dramatique. Dans les *Maîtres chanteurs*, les moyens dépassent souvent le but; des longueurs explicatives, des réflexions peu récréatives sont souvent accompagnées d'une musique très intéressante par elle-même, mais dont le rapport avec ce qui se passe et ce qui se dit sur la scène n'est pas toujours appréciable.

Le libretto des *Maîtres chanteurs* a été écrit par Wagner lui-même. L'idée en est ingénieuse; il y a des scènes charmantes et familières à côté d'autres très bouffes où se rencontrent aussi des plaisanteries excessivement lourdes. Les spécialistes en matière de théâtre trouvent la pièce mal charpentée; mais elle a ce mérite d'être conçue au point de vue musical; aussi a-t-elle une physionomie originale. Une des causes qui rendent les ouvrages de Wagner si intéressants, c'est qu'il a pu les faire représenter tels qu'il les concevait, sans être obligé de subir les observations d'un directeur ou d'interprètes peu éclairés. L'intervention de l'industrie théâtrale ne l'a point gêné. C'est un fait extrêmement rare qu'un homme, même un homme de génie, puisse montrer au théâtre son œuvre telle qu'il l'a conçue; cela se voit une fois par siècle. Cette fois là, l'œuvre excite au moins la curiosité, et, si elle est le produit d'une imagination puissante, elle exerce un vif attrait sur ceux des auditeurs qui se soucient peu des considérations étrangères à l'art lui-même.

Une excellente traduction des *Maîtres chanteurs*, dont l'auteur est M. Victor Wilder, a permis d'exécuter la pièce en français. C'est un véritable tour de force que d'avoir pu mettre la forme du vers français sous les accents musicaux qui recouvraient la prosodie allemande, au point que la musique a l'air d'avoir été composée sur des paroles françaises. Cette traduction, très fidèle et très littéraire, contribuera beaucoup au succès de l'ouvrage.

Si l'on enlève successivement les écorces superposées qui recouvrent l'idée première des *Maîtres chanteurs*, on aperçoit sous l'idée musicale, puis sous l'idée dramatique et scénique, le motif premier de cet ouvrage: c'est un pamphlet contre les adversaires que la puissante originalité de l'auteur lui avait suscités et qui lui reprochaient d'enfreindre les règles et de déranger les habitudes musicales de son temps. Aujourd'hui ce point de vue n'a plus autant d'intérêt, la musique penchant plutôt vers un abus que vers une restriction de la liberté du style. Mais l'imagination de l'auteur s'est, fort heureusement, très vite éloignée de son point de départ un peu abstrait, et il a revêtu son idée d'une forme concrète très vivante, originale et colorée.

Les maîtres chanteurs de Nuremberg étaient une confrérie de poètes-musiciens qui se recrutait parmi les bourgeois et même les artisans. Hans Sachs, qui, dans la pièce de Wagner, est son porte-paroles, était, comme on sait, un poète cordonnier qui fut le doyen des maîtres chanteurs au XVIe siècle. L'intrigue roule sur la rivalité d'un jeune seigneur et d'un greffier ridicule. Tous deux veulent obtenir la main d'Éva, fille de l'orfèvre Pogger, qui est promise au vainqueur du concours de chant. Le jeune seigneur, Walther, représente le champion de la poésie sincère et libre, et le greffier la routine et la subtilité de l'école. Cette rivalité se retrouve dans la musique. Les chants de Walther sont très mélodiques, tandis que la sérénade baroque donnée par le greffier à sa belle est bourrée de vocalises ridicules. Cependant ces deux nuances ne sont pas assez tranchées. Lorsque dans le courant de la pièce Wagner a fait entendre une imitation de la musique pédantesque, il l'a rendue trop moderne : on n'avait pas alors un contrepoint d'une allure aussi libre.

La musique des *Maîtres chanteurs* est, en général, d'un style plus vocal que celle des autres ouvrages de Wagner. Les mélodies chantées par le ténor sont tout à fait charmantes. Son essai de concours au premier acte et, au troisième, la mélodie qui lui fait remporter le prix sont de très agréables morceaux de chant. La dispute pendant la nuit dans une rue de Nuremberg forme le finale du second acte. La sérénade ridicule du greffier y mêle les accords grêles de son luth et ses roulades baroques. C'est un morceau de musique bouffe du plus haut relief.

Depuis plusieurs années, le théâtre de la Monnaie de Bruxelles nous a fait connaître une notable partie des ouvrages de Wagner. Si l'on y joint les fragments que nous avons pu entendre à Paris, on peut se faire une idée assez exacte de l'œuvre générale du maître allemand.

Quelques réserves qu'on puisse faire, il est impossible soit à un musicien de profession, soit à une personne aimant et comprenant la musique, de ne pas

être frappé de la puissance de l'art de Wagner. Cela n'est pas douteux pour ce qui concerne l'art musical pur. On y sent toujours un puissant génie. Quant à l'application de cet art à une action dramatique, il est certain qu'elle choque bien des habitudes et des conventions du théâtre musical telles que trois siècles nous les ont transmises. Cependant on accuse le système de Wagner d'être rétrograde. Il y a du vrai dans cette critique. La musique dramatique a commencé par de la déclamation pure. Les Florentins, qui inaugurèrent ce genre de spectacle, ne cherchèrent qu'à donner à la poésie un surcroît d'expression en la déclamant musicalement.

Peu à peu la musique prit le dessus; la mélodie rythmée enveloppa la parole et se fit écouter pour elle-même. Le XVIIIe siècle est le siècle de la mélodie. L'excès de ce système fit même disparaître la mélodie devant l'art du chanteur. Puis, l'orchestre ayant acquis une importance considérable et cessant d'être un simple instrument d'accompagnement, l'intérêt musical se trouva divisé. Wagner est donc revenu au point de départ en ce qui regarde l'emploi du chant, qu'il limite à la déclamation; mais il a apporté un élément symphonique très nouveau, aussi bien par les combinaisons de l'harmonie que par la fonction des instruments. On peut donc trouver qu'il y a contradiction entre une déclamation qui peut paraître arriérée et une musique instrumentale qui est, au contraire, le dernier terme de l'art musical moderne pour ce qui est des mouvements des sons.

L'effet produit au théâtre par cette dernière forme est-elle plus puissante que celle qui met toujours la voix humaine au premier plan? Il ne semble pas qu'il en soit ainsi dans tous les cas, et il est hors de doute que ces deux formes de l'art musical sont appelées à se partager les préférences du public pendant un certain temps. Le désarroi du théâtre musical provient de la lutte de ces deux systèmes. Il est probable qu'ils se concilieront et que de leur union naîtra un art dramatique musical d'un nouveau genre; cela se peut prévoir pour la musique française.

Il y a aussi une autre solution : peut-être s'apercevra-t-on que la musique, qui, en somme, n'exprime rien qu'elle-même, n'a rien non plus qui soit nécessaire à une représentation dramatique. Peut-être le genre de spectacle que nous appelons opéra n'est-il qu'un accident de l'art musical.

LÉON PILLAUT.

LA VILLE ET LE THÉATRE

L'Opéra-Comique mis en état de siège, les contrôleurs remplacés par des commissaires de police ceints de leurs écharpes, des sergents de ville massés aux abords du théâtre, une foule furieuse demandant la tête de M. Carvalho, Mlle Van Zandt s'enfuyant par une porte dérobée et sautant, suivant l'usage traditionnel des révolutions, dans le vieux fiacre jaune qui emporte les impératrices et les reines... Voilà les nouvelles de la dernière heure, celles que les journaux m'apportent ce matin vendredi avec les dépêches du Tonkin.

Mais qu'est-ce que l'affaire de Bang-Ko auprès de l'affaire de *Lackmé?* C'est celle-ci surtout qui va faire monter la vente des journaux et qui donnera de la besogne aux reporteurs et *interviewers!* Voyez plutôt comme en parle un courriériste qui s'est fait une réputation par la conscience et la gravité avec laquelle il traite les choses de théâtre :

Dès sept heures du soir donc, j'allais prendre position dans un *bar* très effacé qui longe les flancs de l'Opéra-Comique et qui passe pour être le rendez-vous des détectives anglais et des agents secrets de la police française.

Aucun mot ne fut prononcé à la table commune. Le calme était complet.

Sur la place, personne. Dans les barrières contiguës au théâtre, une masse restreinte d'aspirants spectateurs. Rien d'anormal, rien de menaçant.

A sept heures et demie seulement, la foule grossit et devient goguenarde.

Goguenarde seulement, je vous en donne ma parole. On fait quelque bruit quand une voiture vient fendre le flot des curieux et s'arrête devant le contrôle du théâtre, qui vient de s'ouvrir.

Mais ce sont des clameurs sans importance, des exclamations sourdes, plaisantes et blagueuses.

La salle s'emplit peu à peu.

La place Favart est peu à peu envahie...

C'est le moment de quitter le bar des détectives et d'établir son quartier général sur la terrasse du café du théâtre, vis-à-vis l'entrée principale.

Et là, l'historien continue à noter avec une précision admirable, sans omettre aucun détail, toutes les phases de l'action qui se déroule devant lui.

Lorsque le bruit s'apaise un peu sur la place Favart, il quitte ce second poste d'observation et va faire une reconnaissance dans les coulisses du théâtre. Mais les rumeurs redoublent sur la place, à la suite de quelques arrestations faites par la police; alors notre homme redescend :

Quand je mets le pied sur la place à moitié évacuée, je



reçois la moitié d'une pomme de terre sur mon chapeau... Une main formidablement exercée me l'a envoyée nettement... Un garde municipal reçoit l'autre moitié... Nous ramassons nos précieux trophées, le garde municipal et moi...

Je veux regagner mon quartier général, de l'autre côté de la place.

Une fraction des manifestants — très aimables d'ailleurs, et toujours goguenards — me suit en me demandant :

— Démission! démission!...

Je ne sais pas au juste ce que l'on me demande... Mais je réponds que je suis prêt à donner toutes les démissions qu'on voudra.

En même temps, quelques amis veulent bien me reconnaître, et le cri très flatteur de : « Vive l'*Événement!* » retentit.

Je me dérobe à cette ovation non cherchée.

Je passe le reste du récit, très palpitant comme ce qui précède et j'arrive à la conclusion, très sage, très digne et toujours sérieuse :

Il me paraît que le devoir de la direction des beaux-arts, du ministère et de la préfecture de police est tout tracé.

Une émeute — presque une révolution — a éclaté en plein Paris.

A tout prix, il faut qu'un pareil fait ne se renouvelle pas.

M[lle] Marie Van Zandt doit résilier son engagement. — Nous le regrettons autant que ses plus intimes amis. — Mais il faut s'incliner.

Le sort en est jeté.

Nous saluons avec le plus grand chagrin la vaincue d'hier soir. — Elle a manqué de franchise, d'énergie, de courage. — Elle a été mal conseillée surtout... oh! surtout...

Elle porte le poids de sa maladresse.

Qui sait si, un jour — un jour lointain, — la réconciliation ne pourra pas avoir lieu, sur le terrain de la charité, dans un autre local, dans d'autres conditions!

Et comme, après avoir écrit ces lignes, l'écrivain apprend que son conseil a été suivi et que M[lle] Van Zandt se retire définitivement, il l'annonce par un post-scriptum en ajoutant ceci :

C'en est donc fait!...

Adieu — même au revoir, — mignonne Van Zandt!

Vous êtes cruellement punie, n'est-ce pas? Mais n'est-ce point beaucoup par votre faute?

Si cette réflexion ne console pas la pauvre cantatrice, elle servira peut-être d'excuse aux siffleurs...

De toute façon, nous voilà bien préparés pour la crise politique que vont peut-être nous amener les affaires coloniales. Qu'une nouvelle dépêche nous arrive, plus triste et plus fâcheuse encore que la première, nous la recevrons sans pâlir. Les plus grosses difficultés de l'heure présente ne se trouvent-elles pas résolues par suite du départ de M[lle] Van Zandt, et y a-t-il lieu de s'alarmer de ce qui se passe en Chine quand la paix vient d'être rétablie à l'Opéra-Comique?



Et l'affaire des *Faux Bonshommes!...* Que de bruit encore pour peu de chose!

Le comité du Théâtre-Français, après avoir entendu l'œuvre de Théodore Barrière, a décidé qu'il n'y avait pas lieu de la jouer en ce moment. Là-dessus, grand tapage dans la presse : c'est M. Octave Mirbeau, l'ennemi né des comédiens, qui a attaché le grelot... — Que dis-je? « Attaché le grelot » est une bien faible image pour un écrivain aussi tonitruant! — C'est M. Mirbeau qui a déchaîné tous les éléments contre d'honnêtes gens coupables d'avoir pensé autrement que lui.

Plus que jamais, je suis orfèvre dans la question. Un de mes meilleurs amis, ayant eu affaire cette semaine au comité de lecture du Théâtre-Français, n'a eu qu'à se louer de l'accueil qu'il a reçu. Je suis donc porté à croire que les membres du comité sont naturellement aimables, extrêmement bienveillants... et tout à fait intelligents. Mais, ces sentiments de reconnaissance mis à part, j'ai aussi mon opinion sur les institutions littéraires qui nous régissent, opinion très nette, très franche, et que j'aurais exprimée ici de toute façon — avec un peu plus d'humeur peut-être — si la pièce de mon ami avait été refusée.

Qu'on me permette donc de dire ce que je pense.

Et d'abord, pour prouver tout de suite ma sincérité, je dirai que les membres du comité ont eu tort de procéder aussi solennellement à l'examen de la pièce de Barrière et de la juger comme une œuvre nouvelle en donnant à leur verdict la publicité ordinaire.

Ils n'auraient pas dû appeler l'attention du public sur les corrections dont les *Faux Bonshommes* leur semblaient passibles. C'est ce mot de correction qui a surpris ou révolté les gens : « Corriger Barrière!... un maître!... Toucher à son texte quand il n'est plus là pour le défendre... Quelle profanation! »

Tout le monde ne sait pas qu'il y a des retouches nécessaires pour les comédies qui, comme celles de Barrière et de M. Sardou, se sont inspirées de l'actualité au moment de leur apparition; certaines expressions sont passées de mode, telles allusions ne seraient plus comprises; bref, pour employer un mot consacré dans l'argot des théâtres, il y a des *cheveux blancs*. On en trouve donc, de ces cheveux blancs, dans *les Faux Bonshommes;* et Barrière n'aurait pas manqué de les enlever lui-même s'il n'était pas mort. — Seulement, cette opération se serait faite discrètement, comme c'est l'usage.

La Comédie-Française aurait pu, se substituant à



Barrière, procéder de même, en silence, à l'extraction desdits cheveux.

N'est-ce pas, d'ailleurs, ce qu'elle a fait quand elle a repris récemment *le Feu au Couvent* du même Barrière? A la scène VIII de cette comédie (page 29 de la brochure), M. de Mériel s'écrie :

« ... Je ne me sens nulle vocation pour l'emploi des pères nobles, attendu que, pour y réussir honorablement, il faut débuter d'abord dans l'emploi des maris; à vingt ans, peut-être eussé-je pu y faire mon chemin tout comme un autre; mais aujourd'hui il serait trop tard, et, je le vois bien, cette carrière-là m'est fermée... Oui, fermée, car la satiété a brisé chez moi le prisme des honnêtes désirs; et, quant à mon cœur, il finit de sécher tranquillement entre deux pages de Voltaire. »

Qui ne sent que cette phraséologie chère à l'écrivain n'est plus dans le goût du jour et que le public, ennemi du biscornu, sourirait de cette satiété qui brise un prisme et de ce cœur qui sèche entre deux pages?...

On a donc supprimé le passage sans tambour ni trompette. Qui le sait, parmi les spectateurs? Moi seul probablement, et par l'effet d'un hasard, parce qu'ayant vu jouer la pièce peu de temps après l'avoir lue, j'ai remarqué que l'acteur chargé du rôle de M. de Mériel esquivait son prisme et sa satiété.

***

On s'est étonné aussi que les membres du comité aient voulu entendre l'œuvre de Barrière au lieu de la lire tranquillement au coin du feu, chacun restant chez soi et la jugeant d'après son propre sentiment.

C'est qu'on ne juge vraiment une pièce qu'en l'entendant lire et lorsqu'elle est lue comme elle doit être jouée. On se rend compte à l'audition de bien des choses qu'on n'aurait pas perçues à la lecture; on est armé ainsi d'un sens nouveau, nouveau et nécessaire puisque c'est, en somme, ce sens-là qui guidera les spectateurs.

Cela est si vrai que les auteurs eux-mêmes découvrent, en lisant leur pièce tout haut, devant plusieurs personnes, des défauts qu'ils ne soupçonnaient pas et qui leur apparaissent brusquement avec une terrible évidence. Et je dis « devant plusieurs personnes » parce que l'impression sera toute différente si l'auteur lit sa pièce isolément à chacun des auditeurs qui composent l'aréopage. Il se dégage de la réunion de ces unités un sentiment général, une sensation impersonnelle qui se trouve être celle de tous et qui est la vraie; il se passe là, en petit, ce qui se passera à la représentation, où telle scène, tel mot secouera en même temps des spectateurs qui, à les considérer individuellement, ne semblaient pas faits pour s'entendre...

Mais ces vérités ne sont pas neuves et je ne veux pas essayer de redire ce que M. Dumas fils a si merveilleusement dit dans son célèbre article sur les premières représentations. Voir le tome I[er] des *Entr'actes*.



Allons! c'est une chose faite : l'hypnotisme est entré dans nos mœurs. Les phénomènes de catalepsie et de somnambulisme, étudiés jusqu'à présent par des hommes de science devant un petit nombre d'initiés, sont livrés aujourd'hui à l'expérimentation publique. On s'en occupe partout. C'est la grande mode. Vous recevez des invitations à hypnotiser, comme à dîner en ville. Pour les soirées, on ne vous promet plus Coquelin cadet avec ses monologues ou M. Delsarte avec son violoncelle, mais M[lle] Anna, M[lle] Valentine, M[lle] Marie, les grands sujets du docteur Luys.

Comme tous les artistes, ces sujets sont un peu grisés par leurs succès. L'autre soir, en sortant d'une maison où j'avais eu le plaisir de voir évoluer M[lle] Anna, j'ai entendu cette jeune personne se plaindre avec vivacité de je ne sais quelle « crasse » qu'on lui avait faite. Car elle use d'un langage un peu libre, M[lle] Anna; c'est même ce qui constitue son originalité et ce qui sert à prouver que son hypnotisme est sincère. Je l'ai constaté à la dernière matinée donnée par le docteur Luys. M[lle] Anna avait laissé échapper, pendant son sommeil, une expression choquante pour l'assistance. « Eh bien, s'écria d'un air triomphant l'ami qui m'avait emmené chez le célèbre aliéniste, croyez-vous que si Anna n'était pas réellement endormie, elle oserait parler ainsi devant les dames qui l'écoutent?.. Assurément non. Mais elle ne se rend compte de rien et, par conséquent, elle parle comme elle a l'habitude de parler dans son monde... »

Cette explication devait me suffire. Elle m'a suffi... jusqu'au moment où la même Anna s'est servie d'un vocabulaire assez imagé pour peindre la « crasse » qu'on lui avait faite. — Après cela, elle était peut-être encore endormie?...

Si je ne suis pas tout à fait convaincu de la puissance des *suggestions*, comme je le serai sans doute un jour, ce n'est pas faute d'avoir vu des choses curieuses à cet égard, mais bien, au contraire, parce que j'en ai trop vu. Ces expériences réussissent trop bien; il n'y a pas assez d'imprévu dans le programme; les sujets font exactement ce qu'ils doivent faire, dans l'ordre voulu et comme on l'a dit. Cela sent le dressage. On souhaiterait un accroc, un mouvement raté... Rien ne rate.

Et puis ces hypnotisées de profession sont endormies par tout le monde. Avant-hier, dans une autre maison où l'on hypnotisait comme chez le docteur Luys — car, je vous le dis, on hypnotise partout, — j'ai vu M. Adolphe Belot et M. Paul de Cassagnac endormir au doigt et à l'œil les sujets qu'on leur livrait. Cela m'a surpris. J'admets encore le pouvoir fascinateur de M. de Cassagnac: le fougueux député du Gers a de beaux yeux noirs d'où s'échappent des traits de



flamme... Mais M. Adolphe Belot! L'excellent romancier a le regard reposé d'un homme de lettres qui fait de brillantes affaires... Et devant ce bon regard Mlle Anna est tombée en catalepsie!

C'est qu'elle a cédé à la force de l'habitude.

Pour me convaincre de la puissance de sa volonté, il aurait fallu que M. Belot endormît M. de Cassagnac. Il ne l'a même pas essayé!

MONSIEUR JOSSE.

BULLETIN

Chronique de la semaine

Sénat. — Les 20 et 21 mars, le Sénat a repris la discussion du budget, modifié par la Chambre des députés. Après un débat purement théorique, auquel ont pris part MM. de l'Angle-Beaumanoir, Jules Simon, Dauphin, Halgan, Léon Renault et Buffet, il a été passé à la discussion des articles. M. le président du conseil a expliqué, dans un important discours, ce qu'aurait de fâcheux un conflit entre les deux Chambres. Tous les chiffres votés au palais Bourbon ont été adoptés.

La loi relative aux droits sur les céréales a déjà occupé les trois séances des 23, 24 et 26 mars. MM. Girault (du Cher), Léon Say et Velten ont parlé contre la surtaxe. M. Féray, rapporteur, et le ministre de l'agriculture ont défendu la proposition. La discussion générale une fois close, l'Assemblée a commencé l'examen d'un amendement de M. Pouyer-Quertier, proposant le droit de 5 francs.

Le 26, a été déposée la proposition de loi sur le scrutin de liste. Sur la demande du ministre de l'intérieur, l'urgence a été votée. Aujourd'hui vendredi les bureaux nommeront la commission.

Chambre des députés. — La Chambre a terminé, le 24 mars, la discussion du scrutin de liste. Le passage aux articles a été adopté par 430 voix contre 77 après un discours du ministre de l'intérieur.

L'article 1er, consacrant le principe du scrutin de liste, a été voté à mains levées (21 mars). L'amendement de MM. Ribot et de Roys, à l'article 2, proposant de fixer le nombre des députés d'après le chiffre des électeurs inscrits et non d'après la population, a été repoussé par 363 voix contre 143. L'amendement de M. de Sonnier, tendant à déduire du chiffre de la population les étrangers, les militaires, les détenus et les aliénés, a été pris en considération, puis définitivement rejeté. L'article 3, aux termes duquel chaque département forme une seule circonscription, a été adopté ainsi qu'une disposition portant qu'il ne sera procédé à aucune élection partielle dans les six mois qui précèdent la séparation de la Chambre actuelle (23 mars). La Chambre rejette une proposition qui donnait à chaque département un minimum de trois députés, et l'article 5, qui laissait à chaque département, pour la prochaine législature, le minimum de représentants qui lui est actuellement attribué.

M. Francis Charmes a retiré un article additionnel sur la date des prochaines élections, et un amendement est adopté, d'après lequel une marge de soixante jours est accordée au gouvernement pour la convocation des électeurs. L'ensemble de la loi a été voté par 412 voix contre 99 (24 mars).

Le 26, adoption de la loi sur les marchés à terme et de la loi relative aux subventions de l'État pour constructions et appropriations de locaux destinés au service de l'enseignement primaire, secondaire ou supérieur.

Tonkin. — L'ennemi a attaqué le poste de Dong-Dang le 22, à deux heures du matin. Le général de Négrier s'est porté en avant et a pu, le 23, s'emparer de la première ligne des forts du camp retranché de Bang-Co. Mais, le 24, ses efforts ont échoué devant une supériorité numérique considérable; il a dû rentrer à Dong-Dang.

Soudan. — La colonne du général Mac-Neill a été attaquée dans une zareba (fort), à cinq milles de Souakim, par environ 5000 rebelles. Les pertes anglaises sont de 5 officiers, 51 tués et 170 blessés.

Nécrologie. — Mort de M. Paulin Talabot, directeur honoraire de la Compagnie de chemins de fer de Paris-Lyon-Méditerranée; — de M. Ernest Gouin, régent de la Banque de France; — de M. Jouin, sénateur d'Ille-et-Vilaine.

Sorbonne

DOCTORAT ÈS LETTRES

Thèse française de M. Paul Regnaud, chargé de cours à la Faculté de Lyon : — *La rhétorique sanskrite exposée dans son développement historique et ses rapports avec la rhétorique classique,* suivie de textes inédits du *Bhâratiya-Nâtya-Gâstra* et de la *Rasataranginî de Bhânudatta.*

Que ceux qui ont foi dans « le beurre de la sagesse » et « le lotus de la bonne loi » se gardent d'ouvrir la thèse française de M. Regnaud : elle fourmille de citations érotiques capables de leur faire voir dans la fleur du lotus le doux regard des belles et dans la sagesse un beurre fondant aux premiers feux de l'amour. Les citations sont parfois si scabreuses que le docte indianiste s'est vu contraint de traduire certaines phrases en latin, puisque aussi bien il est entendu, de par Boileau, que le latin dans les mots brave l'honnêteté. Et ces poètes hindous, si peu édifiants, passent pour des moralistes, au même titre que chez les Grecs on considérait le poète comme un être sacré! Est-ce à dire qu'une telle littérature soit le reflet de l'état des mœurs à l'époque où parurent ces poèmes dont l'amour fait tous les frais? On aime à penser que non. Au reste, il serait téméraire de se prononcer aujourd'hui sur un point aussi grave. Nous sommes, en effet, à l'égard du monde asiatique, dans une situation analogue à celle où furent les hommes de la Renaissance à l'égard de l'antiquité gréco-romaine. Assemblons, comme eux, des textes; transcrivons-les, traduisons-les, et puis attendons que sonne l'heure de la synthèse, l'heure des appréciations et des jugements d'ensemble, tous les documents ayant été réunis et élucidés. Voilà pourquoi M. Regnaud se borne à exposer la rhétorique sanskrite, non toutefois sans nous montrer quelles analogies, parfois frappantes, elle offre avec la rhétorique des peuples occidentaux, notamment avec celle d'Aristote.

Mais s'agit-il bien d'une vraie rhétorique chez les Hindous? Reconnaissons que le mot leur fait défaut et qu'on pourrait tout au plus appliquer le terme de *Poétiques* à leurs *Miroirs des ornements littéraires.* Considérés au point de vue des exemples qu'on y trouve, on serait en droit de qua-

lifier ces traités d'anthologies érotiques. Ils foisonnent, quant à la partie dogmatique, en aperçus déliés, subtils, en remarques souvent puériles; mais de temps en temps une vue juste, et parfois profonde, dénote que nous sommes en face d'une race bien douée et qui, de plus, a dû recevoir l'influence de la culture grecque. M. Regnaud le reconnaît, du reste, quand il dit, page 80 : « Les préceptes communs aux Hindous et aux Occidentaux sur l'invocation et l'exposition du sujet, qui doivent se placer en tête du poème épique, accusent, sinon un emprunt direct des uns aux autres, du moins une coïncidence remarquable et difficilement fortuite. » Mais c'est principalement au théâtre que l'influence grecque a laissé une marque évidente. M. Regnaud a pu appliquer le système des *rasas* (c'est-à-dire de la saveur, du goût et de l'émotion propres à la poésie théâtrale) à l'analyse d'une tragédie de Racine. Ici la dramaturgie des bords du Gange touche à celle des bords de la Seine par l'intermédiaire des Grecs.

On a plus d'une fois, en France, médit de la prose poétique; or ce genre n'était pas inconnu d'Aristote et il est classé au premier rang par les rhéteurs hindous. « Au point de vue de la forme, dit M. Regnaud, la poésie se divise en trois genres : le *gadya*, le *padya* et le mixte. Le *gadya* n'est pas soumis aux exigences du mètre; en un mot, c'est de la prose poétique. Il vient en première ligne (d'après Vâmana) : aussi l'a-t-on appelé la pierre de touche des poètes. »

Il y a du gracieux, du tendre et même du précieux et du phébus dans les exemples très nombreux que nous donne M. Regnaud. Le soleil paraît comme « le joyau de l'atmosphère »; ses rayons sont des « pieds »; ceux de la lune sont des « bras »; etc. On y trouve « le harpon des regards »! Une jeune fille « passe son temps à se rendre plus mince » dans l'espoir « d'obtenir une place dans le cœur » de celui qu'elle aime, « cœur déjà occupé par des milliers d'amantes ». — Pour les philosophes, qui enjamberont sur les pages purement littéraires, il y aura profit à lire maint passage, mais surtout le paragraphe intitulé : « Le système des rasas considéré au point de vue de la psychologie des passions. » Ils verront que la classification des passions chez les Hindous ressemble fort à celle de Descartes.

On le voit, cette thèse présente des points de vue neufs, originaux, et pour la plupart inattaquables. M. Regnaud est un maître parmi les indianistes, qui apprécient toutes ses publications.

J. Durandeau.

La Propriété primitive.

Nous avons signalé, il y a quinze jours, la lecture faite à l'Institut sur ce sujet par M. Aucoc. Dans l'*Annuaire des études grecques*, M. Henry Houssaye a publié de savantes recherches sur *la Loi agraire à Sparte* (reproduite en brochure par la librairie Émile Perrin). En voici la conclusion :

« Il est très probable qu'un partage des terres eut lieu dans des temps très anciens, peut-être même à l'époque de la conquête de la Laconie; et il est très probable aussi que ce partage fut suivi d'une loi prohibant pour l'avenir toute modification au lotissement primitif. Mais cette loi, qui d'ailleurs fut souvent transgressée ou éludée, eut des résultats tout contraires à ceux qu'en attendait le législateur. Loin de détruire le paupérisme, l'ensemble des lois de Lycurgue le rendait inéluctable, puisque ces lois mettaient les Spartiates dans la condition de s'appauvrir et dans l'impossibilité de s'enrichir. La loi agraire, l'interdiction du travail et la déchéance civique portée contre les *égaux* devenus pauvres doivent être considérées comme les causes de la diminution continue des citoyens de Sparte, signalée par tous les auteurs anciens, et des terribles luttes sociales que mentionnent les dernières pages de l'histoire de Lacédémone. »

Livres nouveaux

Souvenirs diplomatiques. L'Allemagne et l'Italie (1870-1871). Tome II. L'Italie, par G. Rothan. — Un vol. in-8°. Calmann Lévy.

Poésies de Jacques Richard, recueillies pour la première fois et précédées d'une étude, par Auguste Dietrich. — Un vol. in-12. Charpentier.

Histoire abrégée de la littérature romaine, par H. Bender, traduite de l'allemand par J. Vessereau, avec introduction et notes de G. Plessis. — In-12. Klincksieck.

Histoire de la littérature française depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, par Louis Collas. Ouvrage illustré de nombreux portraits. — Un volume in-12. Librairie illustrée, 7, rue du Croissant.

La Chanson de Roland, traduction nouvelle à l'usage des écoles, précédée d'une introduction sur l'importance de la *Chanson de Roland* pour l'éducation de la jeunesse et suivie de notes explicatives, par Édouard Rœrich. — Un vol. in-12. Fischbacher.

Les religions de la Grande-Bretagne, résumé historique et statistique, par Henri Gaidoz. Extrait de la *Revue de l'Histoire des religions.* — Brochure. Ernest Leroux.

Le Canada et l'émigration française, avec cartes et gravures, par Frédéric Gerbié. Douzième édition. — Un fort vol. grand in-7°. Challamel aîné.

Le Japon, histoire et religion, par I. Eggermont, premier secrétaire de la légation de Belgique à Paris. — In-12. Ch. Delagrave.

Le livre de mon ami, par Anatole France. — Un vol. in-18. Calmann Lévy.

Contes du jour et de la nuit, par Guy de Maupassant, avec illustrations. — Un vol. in-18. Marpon et Flammarion.

L'Étude Chandoux, par Jules de Glouvet. — Un vol. in-18. Plon, Nourrit et Cie.

Lettres chimériques (Petites études), avec un dessin de Georges Rochegrosse, par Théodore de Banville. — Un vol. in-12. Charpentier.

Quelques sires, par Léon Cladel. — Un vol. in-18. Ollendorff.

Dans la vieille rue, par Forsan. — Un vol. in-18. Ollendorff.

Les derniers de leur race, par Pierre Cœur. — Un vol. in-18. Ollendorff.

Le gérant : Henry Ferrari.

Paris. — Imp. A. Quantin, 7, rue Saint-Benoît. [4779]



DIMANCHE 29 MARS 1885, A 2 HEURES

20ME CONCERT DU CHATELET

AVEC LE CONCOURS DE

Mme Gabrielle KRAUSS

(de l'Opéra)

PREMIÈRE PARTIE

REFORMATION-SYMPHONY .... MENDELSSOHN.

I. Allegro. — II. Scherzo. — III. Andante. — IV. Finale.

MÉDITATION SUR LE Ier PRÉLUDE .. J. S. BACH. Ch. GOUNOD.

Pour Orchestre et Chœur. Violon : M. RÉMY.

CLÉOPATRE (DEUXIÈME AUDITION) .... Alph. DUVERNOY.

Scène lyrique de Louis GALLET

Mme Gabrielle KRAUSS

DEUXIÈME PARTIE

CARMEN (SUITE D'ORCHESTRE) ...... G. BIZET.

I. Prélude. — II. Séguedille. — III. Chanson des dragons d'Alcala. — IV. Entr'acte du 3e acte. — Finale.

STANCES DE SAPHO .... Ch. GOUNOD.

Mme Gabrielle KRAUSS

MARCHE ET CHŒUR DE TANNHAUSER.. WAGNER.

Chœur et Orchestre, 250 exécutants, sous la direction de M. Ed. COLONNE

Chemins de fer de l'Ouest.

FÊTES DE PAQUES

A l'occasion des fêtes de Pâques, la Compagnie des chemins de fer de l'Ouest donne les facilités suivantes :

3 TRAINS DE PLAISIR

De Paris au Havre, du Havre à Paris

AUX PRIX DE

10 francs en 3e classe et **13** francs en 2e classe.

De Rouen à Paris

AUX PRIX DE

6 francs en 3e classe et **8** francs en 2e classe.

Les billets d'aller et retour, dits de **Bains de mer**, délivrés du 2 au 12 avril, de Paris à toutes les stations balnéaires de la Normandie et de la Bretagne, seront valables, au retour, jusqu'au 14.

Les billets d'aller et retour, avec 25 pour 100 de réduction, délivrés de Paris à toutes les gares situées au delà de Mantes, Gisors, Houdan et Rambouillet, seront également délivrés du 2 au 12 avril, et valables, au retour, jusqu'au 14.

Enfin, à partir du 2 avril 1885, il sera délivré, dans les conditions ordinaires, des billets d'excursions sur les côtes de Normandie et en Bretagne, valables pendant 1 mois.

Librairie PAUL OLLENDORFF, 28 bis, rue de Richelieu, PARIS

Vient de paraître :

Collection grand in-18 à 3 fr. 50 le volume

Fiamma, roman, par André Moüézy.
Madame Palabau, par Joseph Delaroa.
Les derniers de leur race, par Pierre Cœur.
Dans la Vieille Rue, par Forsan.
Quelques Sires, par Léon Cladel.
Miss América, par Félicien Champsaur.
L'Été des fruits secs, par François de Curel.

LA SEMAINE FINANCIERE

Durant les premiers jours de la huitaine, le marché, encore sous l'heureuse impression produite par l'accord intervenu entre l'Angleterre et la Russie, a fait preuve des meilleures dispositions.

Mais bientôt les craintes que l'on avait d'une liquidation difficile au Stock-Exchange, craintes causées par la faiblesse des Consolidés avant la réponse des primes, et qui d'ailleurs ne se sont pas réalisées, ont motivé sur notre place une attitude plus réservée, dans laquelle s'est maintenue la spéculation haussière voyant approcher la liquidation mensuelle.

Le marché des fonds publics, sur lequel se reflète toujours en premier lieu l'impression bonne ou mauvaise du moment, n'a cependant pas éprouvé de grandes variations.

Le 3 0/0, à 81.55, perd seulement 15 centimes sur la semaine précédente.

L'amortissable reste à 83.70 avec une perte de 10 centimes.

Le 4 1/2 0/0 gagne 12 centimes 1/2 à 110.40.

Sauf quelques rares exceptions, nous n'avons à noter que de bien faibles variations dans les cours des sociétés de crédit.

La Banque de France à 5200.

Seul, le Crédit foncier est en avance marquée aux environs de 1390.

Les opérations de prêts vont continuellement en augmentant. Dans sa dernière séance hebdomadaire, le conseil d'administration a autorisé pour 4,800,000 francs de nouveaux prêts dont 4,500,000 francs en prêts fonciers. En voyant l'extension que prennent ces opérations, il n'y a rien d'étonnant à ce que le Crédit foncier songe à demander au public un concours qui ne lui a jamais fait défaut.

Aussi, pour répondre aux nombreuses demandes qui lui sont adressées, le Crédit foncier doit-il faire d'ici à quelques jours une émission de un million d'obligations foncières, remboursables à 500 francs et dotées de lots. Cette émission aura probablement lieu dans les premiers jours d'avril. Le prix d'émission sera sans doute d'environ 440 francs par titre. Dès aujourd'hui, les capitaux d'épargne doivent être préparés pour ce placement dont le succès est assuré d'avance.

En attendant, de nombreuses demandes se produisent, non seulement pour les obligations à lots, mais encore pour celles de 1883, qui ont aux yeux du public le mérite d'être similaires à celles des compagnies de chemins de fer français et de coûter moins cher.

La plupart des autres valeurs sont restées stationnaires.

A. Lacroix.



NOUVEAUTÉS

GUY DE MAUPASSANT

CONTES
DU JOUR ET DE LA NUIT

Illustrations de COUSTURIER

COUVERTURE EN PHOTOGLYPTIE. — EAU-FORTE

Un volume in-18 de la *Bibliothèque illustrée.* — Prix : 5 fr.

(Cinquante exemplaires numérotés, sur Hollande à 10 fr., et dix Japon, à 15 fr.)

ALEXANDRE POTHEY

LE CAPITAINE RÉGNIER

Avec préface par E. CARJAT

NOMBREUSES ILLUSTRATIONS ET EAU-FORTE PAR KAUFFMANN

Un volume in-18. — Prix : 5 fr.

(Il a été tiré cinquante exemplaires sur papier de Hollande au prix de 10 francs.

Du même auteur : **LA MUETTE,** quarante contes nouveaux.

ILLUSTRATIONS DE KAUFFMANN

Un volume de la *Bibliothèque illustrée,* 5 fr. — Quelques exemplaires sur Hollande, 10 fr.

CATULLE MENDÈS

LE FIN DU FIN

Un très curieux et très élégant volume in-32 raisin

COUVERTURE PAPIER CUIR, GARDES PEIGNE

Tirage à petit nombre. — Prix.. 5 francs.

(Quelques exemplaires numérotés sur Japon, au prix de 15 francs.)

50 CENTIMES PAR SEMAINE

En souscription

50 CENTIMES PAR SÉRIE

JULES MICHELET

HISTOIRE DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE

L'*Histoire de France* de Michelet constitue un monument national.

Elle comprend l'*Histoire de la Révolution française* dont commence la publication.

Le nom de l'auteur n'a pas besoin de recommandation. Michelet est réputé le premier historien français de ce siècle, et son *Histoire de la Révolution française* est consacrée comme un chef-d'œuvre.

Jamais livre ne fut plus vivant, plus dramatique, plus puissant par la pensée, plus brillant par le style.

L'illustration en est due à M. Vierge, dont le talent original est si apprécié. Tous les dessins sont inédits et composés spécialement pour cette édition. Ils reproduiront toutes les scènes principales de la Révolution française et constitueront ainsi un véritable musée artistique.

Rien n'a été négligé pour rendre cette édition digne du nom de l'auteur et de l'importance de l'œuvre.

Chaque série contient, sous couverture illustrée, 32 pages de texte en format in-8° cavalier de luxe, avec une gravure hors texte sur papier fort, teinté; des vignettes, dans le texte, reproduisent les principaux sujets de chaque chapitre.

Il paraît une série chaque semaine, au prix de *cinquante* centimes.

Les livraisons sont distribuées de manière à former des volumes, avec titre et couverture pour chacun.

Le prix de chaque série, inférieur à celui des publications analogues, eu égard à la matière et à la quantité d'illustrations, met cette *Histoire de la Révolution française* à la portée de toutes les bourses et lui assure ainsi un vaste public.

On souscrit dès à présent chez les éditeurs Marpon et Flammarion, rue Racine, 26, en envoyant un mandat de SEPT FRANCS, représentant le montant de chaque volume reçu franco au fur et à mesure de l'apparition des séries,

Et chez tous les libraires.

Paris. — Typ. A. Quantin, 7, rue Saint-Benoît. 4954]

PRIX DU NUMÉRO : 60 CENTIMES

N° 14. — 4 Avril 1885. — 3e série, cinquième année, premier semestre (tome 35)

REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

PARAISSANT LE SAMEDI

Fondée en 1863.

SOMMAIRE DU N° 14

PRIX DE L'ABONNEMENT

A LA REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE SEULE.

Paris	Six mois.	15 fr.	Un an	25 fr.
Départements	—	18	—	30
Étranger	—	20	—	35

AVEC LA REVUE SCIENTIFIQUE

Paris	Six mois.	25 fr.	Un an.	45 fr.
Départements	—	30	—	50
Étranger	—	35	—	55

LES ABONNEMENTS PARTENT DU 1er DE CHAQUE TRIMESTRE

Les abonnements sont reçus sans frais chez tous les libraires et dans les bureaux de poste des pays d'Europe et des États-Unis.

RÉDACTION ET ADMINISTRATION : 111, BOULEVARD SAINT-GERMAIN

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

ABONNEMENTS ET VENTE AU NUMÉRO

AU BUREAU DES REVUES, 111, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 111, PARIS

ET CHEZ TOUS LES LIBRAIRES ET MARCHANDS DE JOURNAUX

PASTILLES HOUDÉ
AU CHLORHYDRATE DE COCAÏNE

Grâce à l'anesthésie locale et toute facultative qu'elles produisent, nos **pastilles de chlorhydrate de cocaïne**, ne tardent pas à procurer le plus grand soulagement et à calmer les douleurs dans les **maladies de la gorge**, dans les **enrouements**, les **extinctions de la voix**, dans l'**aphonie** et dans toutes les **inflammations du larynx**.

Elles contribuent à faire disparaître les **picotements, chatouillements, et sentiments d'irritation**, et à **tonifier les cordes vocales**; elles rendent de grands services pour combattre les maladies de l'œsophage et de l'estomac en facilitant la déglutition.

DOSAGE. — Chacune de nos pastilles renferme un milligramme de chlorhydrate de cocaïne.

MODE D'EMPLOI. — De 6 à 12 par jour suivant l'âge; il suffit de les laisser fondre dans la bouche et de les prendre consécutivement, au moins une heure avant les repas.

Prix de la boîte: 3 francs.

DÉPOT : Ancne Phcie VÉE et DUQUESNEL, A. HOUDÉ, Succr, 42, r. du Faubourg-St-Denis, PARIS, et Phcies ET DANS TOUTES LES PHARMACIES

LA VUE CONSERVÉE
PAR LES
LUNETTES A VERRES ACHROMATIQUES
BREVETÉES S. G. D. G.



Instruments d'optique et de précision. — Spécialité d'appareils de voyage. — Accessoires et produits pour la photographie.

DEROGY, Opticien
33, QUAI DE L'HORLOGE, PARIS



COMPAGNIE LIEBIG
VÉRITABLE
EXTRAIT de VIANDE



10 Médailles d'Or et Diplômes d'honneur

Précieux pour Ménages et Malades

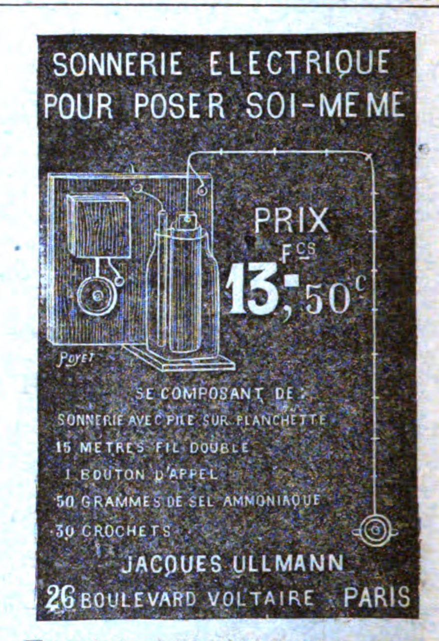
Exiger la signature de l'inventeur Baron LIEBIG en encre bleu sur l'étiquette.

Se vend chez les Épiciers & Pharmaciens

SE MÉFIER DES IMITATIONS

Le véritable extrait de viande Liebig a encore obtenu le diplôme d'honneur à l'Exposition internationale pharmaceutique de Vienne 1883 pour sa parfaite fabrication et son utilité.

SONNERIE ELECTRIQUE POUR POSER SOI-MEME



Envoi franco contre mandat.

LOTERIE DE NICE
6.000.000 de billets à 1 fr. — 20 gros lots
dont 1 de **500.000 Fr.**

1er TIRAGE. 75 lots formant 100.000 fr.

2e TIRAGE : 1 LOT de 500,000 fr.; 1 de 100,000 fr.; 1 de 50,000 fr. etc.

Au total 1.800.000 fr. de lots

Gros et détail, E. STAUDE, 119, boul. Sébastopol, Paris.



Maladies d'Estomac, d'Intestin, de Poitrine; Langueur, Enfants débiles, Convalescents, etc.

VIN DE PEPTONE CATILLON
(Viande assimilable et Phosphates organiques)

ALIMENT DES MALADES QUI NE PEUVENT DIGÉRER

Puissant Réparateur des Forces affaiblies par l'Age la Fatigue, les Excès, les Maladies, l'Allaitement, la Croissance des Enfants, etc.

PARIS, 23, r. St-Vincent de Paul, et Pharmacies.

MÉDAILLE EXPOSITION UNIVERSELLE 1878



Ces Capsules, seul remède contre la
PHTHISIE
GUÉRISSENT RAPIDEMENT
TOUX OPINIATRES, ASTHMES, CATARRHES, OPPRESSIONS, BRONCHITES CHRONIQUES, ENGORGEMENTS PULMONAIRES

Le Flacon : 3 fr. *franco.*

105, rue de Rennes, PARIS
ET LES PRINCIPALES PHARMACIES

Nombreuses guérisons de malades *qui avaient tout essayé sans résultat.*

LOTERIE DES JOURNALISTES REPUBLICAINS
QUATRE MILLIONS de BILLETS

Le bil. UN franc — Lots **600.000** frs — Le bil. UN franc

GROS LOTS :

2 de 100.000	Un de 200.000 f.	4 de 5.000
2 de 50.000		10 de 1.000
3 de 10.000	LES FONDS ser. dép. à la B. DE FR.	80 de 500

GROS & DÉTAIL. E. Staude, 119, Boulevard Sébastopol, Paris.

Librairie C. REINWALD, 15, rue des Saints-Pères, à Paris.

BIBLIOTHÈQUE DES SCIENCES CONTEMPORAINES
PUBLIÉE AVEC LE CONCOURS DES SAVANTS ET DES LITTÉRATEURS LES PLUS DISTINGUÉS
Par la Librairie C. REINWALD

Conditions de la souscription. — Cette collection paraît par volumes in-12, format anglais, aussi agréable pour la lecture que pour la bibliothèque; chaque volume a de 10 à 15 feuilles, ou de 350 à 500 pages au moins. Les prix varient, suivant la nécessité.

Cette Bibliothèque est fondée sur le besoin du public de posséder des traités complets renfermés dans un seul volume, sur chaque science, à un prix modique qui les met à la portée de tous.

EN VENTE :

I. **La Biologie**, par le docteur Letourneau. 3e édition. 1 vol. de 518 pages avec 112 gravures sur bois. Prix, broché, 4 fr. 50; relié, toile anglaise .... 5 fr.
II. **La Linguistique**, par Abel Hovelacque. 3e éd. 1 vol. de 454 pages. Prix, br., 4 fr.; rel., toile angl. 4 fr. 50
III. **L'Anthropologie**, par le docteur Topinard, avec préface du professeur Paul Broca, 4e édition. 1 volume de 576 pages avec 52 gravures sur bois. Prix, broché, 5 fr.; relié, toile anglaise .... 5 fr. 75
IV. **L'Esthétique**, par M. Eugène Véron, directeur du journal *l'Art*. — 2e édition de 524 pages. Prix, broché, 4 fr. 50; relié, toile anglaise .... 5 fr.
V. **La Philosophie**, par M. André Lefèvre. 2e éd., 1 vol. de 612 p. Prix, br, 5 fr.; relié, toile angl. .... 5 fr. 75
VI. **La Sociologie** d'après l'Ethnographie, par le docteur Charles Letourneau. 2e éd. 1 vol. de 598 pages. Prix, broché, 5 fr.; relié .... 5 fr. 75
VII. **La Science économique**, par Yves Guyot. 1 vol. de 474 pages, avec figures graphiques. Prix, broché, 4 fr. 50.; relié toile anglaise .... 5 fr.
VIII. **Le Préhistorique**, antiquité de l'homme, par G. de Mortillet. 1 volume de 642 pages, 64 figures. Broché, 5 fr.; relié, toile anglaise .... 5 fr. 75
IX. **La Botanique**, par M. de Lanessan, 1 vol. de 570 pages, 132 figures intercalées dans le texte. Prix, broché, 5 fr.; relié, toile anglaise .... 5 fr. 75
X. **La Géographie médicale**, par le docteur A. Bordier. 1 vol. de 688 pages, avec figures dans le texte. Prix, broché .... 5 fr.
Le cahier de 21 cartes explicatives se vend séparément en sus du prix du volume, 2 fr. — Les exemplaires reliés en toile anglaise avec les cartes insérées aux endroits utiles se vendent .... 7 fr. 50
XI. **La Morale**, par Eugène Véron. 1 vol. de 506 pages. Prix, broché, 4 fr. 50 relié, toile anglaise .. 5 fr.

NÉVRALGIES Maladies nerveuses,
Migraines, Maux de Dents,
GUÉRISON INSTANTANÉE A LA MINUTE, PAR **ANISINE MARC**
5f le flacon dans toutes Phies. — Dépôt principal : Rue St-Antoine, 135.



LA PHOTOGRAPHIE SIMPLIFIÉE
« Faire PETIT pour obtenir GRAND »

Brochure illustrée, par poste, 1 fr.

D. HUTINET
18, Avenue Parmentier, Paris.

CIRCULAIRE FINANCIÈRE QUOTIDIENNE
De la plus grande utilité pour toute personne opérant à terme. Conseils impartiaux et appréciations puisées aux meilleures sources. Donne les cours de 4 heures. Adressée *gratuitement* 2 mois, sur demande affr. à M. MARIO, Rédact., 73, rue Ste-Anne, Paris.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

(REVUE BLEUE)

DIRECTEUR : M. EUGÈNE YUNG.

1er SEMESTRE 1885. (3e SÉRIE). NUMÉRO 14. (22e ANNÉE). — 4 AVRIL 1885.

Chine et France

Nous voudrions, pour l'honneur de la France, pouvoir effacer de nos annales la semaine qui vient de s'écouler. Le Tonkin envahi, Lang-Son repris; nos vaillantes troupes, trop peu nombreuses, obligées de battre en retraite; le général de Négrier blessé, le commandant en chef Brière de l'Isle se demandant s'il pourrait tenir tout le Delta jusqu'à l'arrivée de prompts renforts : en voilà plus qu'il n'en fallait pour troubler une nation aussi peu calme, aussi peu maîtresse d'elle-même que la nôtre.

L'opinion, affolée par les termes décourageants de la dépêche du général Brière de l'Isle, se laissait aller à bien d'autres inquiétudes. On voyait déjà le Tonkin abandonné par nos troupes, et l'on se demandait si l'armée chinoise, poursuivant irrésistiblement sa marche victorieuse, n'allait pas, avec la complicité des indigènes, nous chasser successivement de l'Annam, de la Cochinchine et du Cambodge. Pour conjurer une telle extrémité, l'on pressait le parlement de voter sans perdre une minute les sacrifices nécessaires. Une première provision de cinquante millions était accordée unanimement par la Chambre.

Mais, dès avant ce vote, les premières dépêches du Tonkin avaient eu à l'intérieur un terrible contrecoup. Un ministère qui durait depuis deux ans et deux mois, et qui semblait si solidement assis il y a quelques jours encore, tombait, dès lundi, devant un vote de la Chambre dans lequel les suffrages de la droite et ceux de l'extrême gauche s'associaient à une grande partie de l'ancienne majorité du cabinet. C'est à peine si cent quarante-neuf voix républicaines consentaient à couvrir sa retraite en appuyant la proposition de voter patriotiquement, avant tout débat sur la responsabilité ministérielle, un crédit de deux cents millions dont l'annonce, répercutée aussitôt par le télégraphe, eût été une première réponse à la Chine et un puissant encouragement pour nos troupes. Ce vote ne devait nullement (M. Ferry lui-même le déclarait) impliquer de la part de la Chambre le maintien de sa confiance dans un cabinet irrévocablement condamné par les événements. Irrévocablement, disons-nous : cet adverbe ne serait sans doute pas à sa place si la scène s'était passée en Angleterre, dans cette terre classique de l'esprit politique où nous venons de voir tous les partis, après la chute de Karthoum, se serrer autour du ministère Gladstone. Mais le tempérament français, nerveux à l'excès et trop souvent porté aux extrêmes, ne peut se refaire en un jour. Il s'est trouvé chez nous cent cinquante-deux députés qui ont proposé la mise en accusation, pour crime de haute trahison, de ministres qui s'étaient toujours jusque-là montrés dignes de la confiance du parlement et avaient rendu de grands services à la république. Une certaine presse parlait déjà de « fusiller dans le dos » M. Jules Ferry, et l'intransigeance, toujours généreuse à sa façon, clouait au pilori les derniers défenseurs du ministère tombé. Les accusateurs, et notamment ceux de la droite, auraient dû se souvenir que le véritable auteur de l'expédition du Tonkin s'appelle M. de Broglie, et que M. Jules Ferry l'a trouvée engagée depuis longtemps lorsqu'il a pris la présidence du conseil.

Mais en voici bien d'une autre : aux dépêches d'abord si pessimistes que nous recevions dimanche du Tonkin ont succédé d'autres nouvelles plus rassurantes. C'est d'abord le Céleste Empire qui demanderait la paix, malgré ses prétendus triomphes, et qui serait prêt à accepter les bases du traité, si avantageux pour nous, de Tien-Tsin. C'est le général Brière de l'Isle qui se rassure, qui blâme le colonel Herbinger d'avoir évacué trop promptement Lang-Son et surtout Dong-Son, qui le remplace dans son commandement et paraît ne plus craindre l'invasion chinoise. Dès lors en France on a respiré plus librement, on s'est cru délivré d'un affreux cauchemar, comme si une grande armée de Tartares-Mandchoux s'était montrée un instant sur les hauteurs de Montmartre et s'était subitement évanouie.

L'opinion publique, si mobile dans tous les pays et plus

encore chez nous, s'est retournée aussitôt. N'est-ce pas le ministère Ferry qui avait préparé cette paix, après avoir conquis le Tonkin jusqu'à ses extrêmes limites? N'est-ce pas le colonel Herbinger qui, après l'insuccès sans grande importance de Bang-Cô et la blessure légère du général de Négrier, avait perdu la tête et l'avait fait perdre au commandant en chef Brière de l'Isle, dont les premiers télégrammes ont causé en France, en même temps qu'une panique jugée aujourd'hui bien exagérée, la chute imméritée du cabinet Ferry?

Dans ces conditions, l'enfantement d'un nouveau ministère devait être pénible. Il n'est pas surprenant qu'au moment où nous traçons ces lignes M. de Freycinet, après avoir accepté du Président de la république la difficile mission de former un cabinet, se soit trouvé impuissant à l'accomplir. Les arrogantes prétentions des vainqueurs d'hier, bien près de se retrouver aujourd'hui les vaincus, ne sont pas faites pour lui faciliter la tâche. Si d'ailleurs nous étions à la veille d'une paix avec la Chine, si les Célestes ne nous jouent pas une nouvelle comédie (M. de Tseng aurait bien le droit cette fois de se moquer un peu de nous), le successeur de M. Jules Ferry aurait l'honneur de signer cette paix négociée par d'autres, et l'on songe involontairement à la fable de Bertrand et Raton. La solution la plus naturelle, la plus équitable, des difficultés présentes ne serait-elle pas de rappeler le cabinet démissionnaire?

Quel que soit pourtant le nouveau ministère, aucun bon Français ne lui refusera son concours si, s'abstenant de se faire le serviteur des partis extrêmes et de leurs prétentions inavouables, il se consacre exclusivement aux grands intérêts de la patrie. Arrière les discussions misérables dont les républicains donnaient depuis quelque temps le spectacle, à la grande joie de leurs adversaires politiques, de l'Allemagne qui nous épie toujours, et à la grande tristesse de ceux qui, hors des limites de notre territoire, ont conservé pour nous quelque sympathie!

Courons au plus pressé, c'est-à-dire au Tonkin. Si le Tsong-Li-Yamen demande sincèrement la paix, concluons-la sans tarder. S'il le faut, sachons combattre encore pour l'obtenir honorable et durable. Ce n'est certes pas d'un cœur léger que nous verrions la France, saignante encore de la perte de l'Alsace-Lorraine, en lutte ouverte, à trois mille lieues de chez elle, avec un empire de 400 millions d'hommes. Mais le Céleste Empire est peu homogène, imparfaitement organisé de nos jours comme puissance militaire, et c'est ce qui nous donne la certitude de le forcer à céder si nous soutenons contre lui la lutte avec quelque persévérance. Pénétrons-nous aussi de cette idée que, pour éviter de futurs et incessants conflits, il sera prudent de maintenir une zone neutre entre nos possessions indo-chinoises et notre colossal voisin.

Des conséquences de tout ce qui vient de se passer, au regard de notre situation intérieure, nous ne dirons plus qu'un mot. Si les républicains savent revenir à leur ancienne union et se montrer les plus sages, comme M. Thiers et M. Gambetta le leur ont conseillé tour à tour, la France restera fermement républicaine. Mais s'ils persistaient à se diviser en face de la coalition monarchique, à quelles tristes convulsions ne serions-nous pas exposés et qui pourrait répondre de l'avenir?

ALBERT CARETTE,
Député.

Une page d'histoire

En 1836, la France avait, depuis six ans, pris pied en Algérie, et cependant ni le gouvernement ni l'opinion publique n'avaient de sentiments arrêtés sur la valeur de notre conquête et sur l'extension qu'il fallait lui donner. « Les Chambres, dit un écrivain orléaniste, M. de Nouvion, n'accordaient qu'avec une répugnance marquée l'argent qui allait se perdre dans une guerre dont le résultat était tout négatif, puisque, au bout de tant d'années, nous étions toujours confinés dans Alger, Bône, Oran et dans quelques bourgades de la côte (1). » Selon M. Louis Blanc, de tous les personnages marquants, M. Thiers était le seul qui eût, relativement à l'Afrique, une volonté forte. « L'Algérie, dit-il, plaisait à M. Thiers comme pépinière de soldats. Si nos troupes n'y apprenaient pas à se tenir debout et inébranlables devant la gueule des canons, elles s'y exerçaient du moins à la fatigue, elles s'y accoutumaient à jouer avec le péril, à supporter les privations, à mener la vie de bivouac, à surmonter la nostalgie (2). » L'historien de *Dix ans* ne fait à l'historien du *Consulat et de l'Empire* qu'un reproche : « Pas plus que le gouverneur général de l'Algérie, il ne s'était élevé à l'idée de colonisation par l'État, idée qui ne paraissait impraticable que parce qu'elle était grande (3). »

Le maréchal Clauzel, gouverneur de l'Algérie, avait proposé à M. Thiers, au mois d'avril, un plan d'opérations qui lui paraissait propre à assurer à bref délai l'occupation entière et la pacification générale de la Régence. Arracher Constantine et Tlemcen à Ahmed bey était, selon le maréchal, ce qu'il y avait de plus pressé à faire en Afrique, et il demandait, pour aborder avec succès cette entreprise, un effectif de 30 000 combattants et 5000 fantassins indigènes. M. Thiers, « toujours penché sur la carte », paraissait fort disposé à accepter ce programme, lorsque le ministère du 22 février fut congédié par le roi à l'occasion des affaires d'Espagne, et le comte Molé appelé à la présidence du conseil. Le chef du cabinet du 6 septembre, esprit circonspect et timide, refusa les renforts que le maréchal avait fait demander à Paris par son aide de camp M. de Rancé, et il le laissa à ses seules forces comme à sa propre inspiration.

Le maréchal Clauzel avait nommé bey de la province de Constantine notre protégé Youssouf, et Youssouf ne cessait

(1) *Histoire du règne de Louis-Philippe*, tome IV, ch. XL.
(2) *Histoire de dix ans*, t. V, p. 159.
(3) *Histoire de dix ans*, V, 165.



de lui souffler la confiance. « Que craignait-on? Il ne s'agissait, en réalité, que d'une promenade militaire; les tribus étaient disposées à se soumettre; Constantine n'attendrait pas une attaque et s'empresserait d'ouvrir ses portes (1). » Ces explications et ces promesses eurent raison des doutes du maréchal; il se décida, en plein mois de novembre, à entreprendre l'expédition avec les 7000 hommes dont il disposait et que, peu de jours auparavant, par la bouche de M. de Rancé, il avait lui-même représentés comme tout à fait insuffisants.

Rarement une campagne aussi importante fut entreprise avec autant de précipitation et dans des circonstances aussi défavorables. Les fièvres sévissaient dans toute la province, le temps était affreux, les hôpitaux encombrés de malades. L'armée « manquait des moyens de transport et d'approvisionnement que la plus vulgaire prévoyance commandait de lui assurer. De 1500 mulets que Youssouf s'était engagé à faire fournir par les tribus, on ne put en obtenir que 450. On n'avait pas assez de voitures, et une partie de celles qu'on avait ne purent être attelées. Le service même de l'ambulance n'était qu'incomplètement organisé... Enfin, l'armée n'emportait que 15 jours de vivres et 1460 coups de canon. On n'aurait pu se réduire à de plus faibles moyens s'il s'était agi d'une promenade militaire en pays soumis (2). »

Ce qui suit, tout le monde le sait. Après neuf jours d'une marche pénible, au milieu de la pluie, de la neige, d'obstacles de toute sorte, l'armée arriva devant les portes de la ville et la trouva, à l'ombre du drapeau rouge, résolue à se défendre jusqu'à la dernière cartouche. La position était formidable: de trois côtés, un ravin large de 60 mètres où grondait l'oued Rummel, présentant pour escarpe et contrescarpe un roc taillé à vif; du quatrième, des remparts en excellent état; partout un sol détrempé par les pluies, où il était impossible de faire mouvoir les canons. Après plusieurs combats sanglants, les deux attaques simultanées de la nuit du 23 échouèrent : dans la première, le général Trézel eut le cou traversé par une balle; dans la seconde, où furent tués le capitaine Grand et le commandant Richepanse, « les haches avaient manqué pour enfoncer une porte bardée de fer que ne pouvaient entamer ni les crosses de fusil ni les baïonnettes (3) ». Épuisés de faim et de froid, manquant de munitions, n'ayant plus que 30 coups de canon à tirer, nos soldats durent battre en retraite. La retraite fut admirable, mais terrible, une vraie retraite de Russie où le vieux héros des Arapiles se retrouva tout entier et où commença la brillante renommée du jeune Changarnier. Le maréchal n'avoua que 750 morts ou blessés; des témoignages certains permirent d'évaluer à près de 3000 le nombre des hommes qui perdirent la vie soit sous les armes, soit dans les hôpitaux de Bône et d'Alger.

« Nous avions éprouvé, en Afrique, un échec éclatant, *presque humiliant.* Une armée commandée par un maréchal de France et au milieu de laquelle marchait l'un des fils du roi — le duc de Nemours — avait été contrainte de reculer devant les Arabes en semant le chemin de ses cadavres. On se demandait avec amertume ou avec colère comment une expédition depuis si longtemps projetée et annoncée avait pu être entreprise dans des conditions où tout semblait conjuré pour la faire échouer. Les amis politiques du maréchal accusaient le gouvernement; les amis du gouvernement rejetaient la faute sur le maréchal. *Mais ce qui fut surtout remarquable, c'est l'unanimité avec laquelle le sentiment public se prononça en cette occasion pour la conservation, pour l'extension de notre conquête. Il semblait que chacun de nos revers nous la rendît plus précieuse, comme il arrive de ces enfants auxquels on s'attache d'autant plus qu'on a eu plus de peine à les élever. Dans tous les partis il n'y eut qu'une voix pour représenter la prise de Constantine, quelques efforts qu'elle dût coûter, comme un devoir d'honneur, comme une nécessité pour la sécurité de notre établissement en Afrique* » (Nouvion).

Et, de même, M. Louis Blanc :

« Loin de se décourager, l'opinion publique se déclara pour la conservation de l'Afrique avec plus de fougue et d'énergie que jamais. Toute âme française jura, dès ce moment, la prise de Constantine. Sous le coup des plus cruels revers, sous le poids des plus lourds sacrifices, l'instinct du peuple servait avec une étonnante sûreté la grandeur de la France, l'accomplissement de ses devoirs à l'égard du monde; et rien qu'à l'invincible ardeur de notre volonté il se pouvait reconnaître que c'était en vertu d'une loi véritablement providentielle que nous avions la Méditerranée à rendre française et l'Algérie à garder (1). »

Le ministère Molé avait refusé au maréchal Clauzel les secours que celui-ci avait demandés avec la plus vive insistance : il était, lui, au premier chef, coupable d'imprévoyance et d'impéritie. Personne pourtant, ni M. Thiers, ni M. Laffitte, ni M. Arago, ni M. Berryer, ne proposa de le renverser, encore moins, selon le mode carthaginois (2), de le mettre en accusation. Au nom des républicains, M. Louis Blanc, rédacteur en chef du *Bon sens,* condamna « le parti que cherchèrent à tirer de l'événement les passions politiques de toutes parts déchaînées ». Le *National,* la *Minerve,* le *Courrier français,* commentèrent le fameux passage de Montesquieu : « Ce n'est pas ordinairement la perte réelle que l'on fait dans une bataille (c'est-à-dire celle de quelques milliers d'hommes), qui est funeste à un État, mais la perte imaginaire, le découragement qui le prive des forces mêmes que la fortune lui avait laissées (3). »

(1) *Histoire de dix ans,* V, 165.
(2) Nouvion, *loc. cit.*, p. 131.
(3) L. Blanc, *loc. cit.*, p. 169.

(1) *Loc. cit.*, p. 172.
(2) Voy. Tite-Live, XXII, 6. C'est après la bataille de Cannes et la défection des alliés. *Nec tamen ex clades defectionesque sociorum moverunt ut pacis unquam mentio apud Romanos fieret, neque ante consulis Romæ adventum, nec postquam is rediit renovavitque memoriam acceptæ cladis. Quo in tempore ipso adeo magno animo civitas fuit, ut consuli ex tanta clade, cujus ipse causa maxima fuisset, redeunti et obviam itum frequenter ab omnibus ordinibus sit et gratiæ actæ quod de republica non desperasset : cui, si Carthaginensium ductor fuisset, nihil recusandum supplicii foret.*
(3) *Grandeur et Décadence des Romains,* ch. IV; parallèle de Carthage et de Rome.

Maintenu au pouvoir par le patriotique accord de la majorité et de la minorité de la Chambre, le ministère Molé commença par se leurrer d'une espérance de paix : le général de Damrémont, qui avait remplacé le maréchal Clauzel, ne marqua ses débuts que par une démonstration dans le district de Blidah, et le général Bugeaud, commandant de la province d'Oran, conclut avec l'émir Abd-el-Kader le traité de la Tafna. Mais aussitôt, dans la métropole, parmi tous les patriotes, les libéraux que menait M. Thiers, les républicains qui se groupaient autour de M. Arago, les légitimistes qui avaient M. Berryer pour chef, les militaires qui avaient acclamé le maréchal Clauzel vaincu, un grand cri d'indignation éclata :

« Quoi! s'écria M. Louis Blanc, après tant de sacrifices en hommes et en argent, après tant d'années employées à combattre, on faisait cadeau à notre plus cruel ennemi de l'ancienne Régence presque tout entière! Quoi! l'on condamnait la France à camper misérablement sur le littoral, pressée, resserrée, étouffée entre l'ennemi et la mer! Quel revers nous avait donc réduits à un tel acte d'humilité dans notre ambition? Le traité qui nous dépouillait était-il le résultat forcé de quelque terrible défaite, de quelque irréparable désastre? Étions-nous en Afrique sans ressources, sans armée? Non, car 15 000 hommes avaient été réunis à Oran; des dépenses considérables avaient été déjà faites pour une campagne; une guerre à mort était annoncée; le soldat était sûr de vaincre. Et c'était du sein des plus formidables préparatifs qu'on faisait sortir une paix semblable (1) ! »

Ainsi, au lendemain de l'effroyable retraite de Constantine, parlait au nom des démocrates et des socialistes le rédacteur en chef du *Bon Sens;* et tous ses amis, tous ses alliés du moment, depuis les républicains les plus audacieux, M. Ledru-Rollin et M. Marrast, jusqu'aux dynastiques les moins suspects, M. Odilon Barrot et M. Thiers, se joignirent aux officiers d'Afrique, les Changarnier, les Cavaignac, les Bedeau, les Lamoricière, les Bourjolly, les Duvivier, dans un même cri de réprobation et de colère. Pour le général de Damrémont, il déclara très nettement dans un rapport à M. Molé que s'il avait accepté d'aller en Afrique, c'était pour entreprendre une seconde expédition de Constantine, que l'honneur national commandait cette marche en avant, que la France l'attendait comme la réparation d'une injure et que, si les préparatifs pour une nouvelle campagne contre Ahmed bey ne commençaient pas sans retard, lui, officier français, soldat d'Austerlitz et d'Iéna, fait colonel par Napoléon sur le champ de bataille de Lutzen, il ne resterait pas à Alger une heure de plus.

M. Molé entendit la voix de l'armée et de la nation; dans les derniers jours du mois de septembre 1837, le corps expéditionnaire se mit en marche.

Le vendredi 13 octobre, au soir, le drapeau français flottait pour toujours sur les murs de la kasbah de Constantine.

JOSEPH REINACH.

(1) L. Blanc, *loc. cit.*, p. 237.

HISTOIRE CONTEMPORAINE

L'évolution philosophique de la démocratie avancée depuis George Sand et Edgar Quinet (1).

Deux livres posthumes d'un grand et haut intérêt viennent de nous reporter à l'état d'esprit de la démocratie avancée d'il y a vingt ans, qui ne compte plus guère que de rares survivants. La *Correspondance* de George Sand, dont le dernier volume ne date que de quelques mois, et les *Lettres d'exil* d'Edgar Quinet nous ramènent à une période de notre histoire morale qui, par le contraste avec le présent, semble tous les jours se reculer davantage dans le passé, bien que ce passé soit d'hier. Ce qui prédominait chez les plus illustres représentants du parti avancé — car nous ne parlons que de celui-là, — c'était un idéalisme généreux qui ne gardait des croyances religieuses que la foi en Dieu, mais la gardait ardente, profonde. Aujourd'hui le même parti professe un positivisme sec, hautain, décidé à ne tenir aucun compte du sentiment dans les questions philosophiques.

Sur un point pourtant la démocratie avancée d'aujourd'hui ressemble à ses précurseurs. Positiviste en doctrine, elle ne l'est pas en pratique et se montre, tout autant que le plus chimérique des idéalistes de 1848 et de la période suivante, étrangère aux tempéraments et aux transitions pour l'accomplissement des réformes sociales. Ce radicalisme intrépide s'explique très bien chez les uns et chez les autres. Les idéalistes ne croyaient qu'à leur idéal et le voulaient tout entier et sans délai. Nos positivistes de la politique n'admettent que la force, car ils ramènent tout au mouvement mécanique; or la force va droit devant elle comme un boulet de canon. Ils iront même plus vite que les chimériques, parce que ceux-ci croyaient à la conscience et dans la conscience trouvaient une loi morale qui se dressait comme un salutaire obstacle contre la politique de salut public à outrance. Aussi les plus éminents d'entre eux ont-ils répudié catégoriquement la tradition jacobine. S'ils disaient aussi : *Fate presto,* ils le disaient sous condition et avec des réserves toujours plus expresses en faveur du droit et des libertés de l'individu.

Il nous semble qu'il y a un grand intérêt à rechercher l'explication psychologique de cette transformation incontestable des opinions philosophiques de la démocratie avancée, dont les conséquences peuvent être si graves pour notre génération et pour notre pays. Notre unique intention est d'en démêler les causes

(1) George Sand, *Correspondance.* 6 vol. Paris, Calmann Lévy. 1883-1885. — Edgar Quinet, *Lettres d'exil à Michelet et à divers amis.* Paris. Calmann Lévy, 1885.



assez complexes, sans engager aucune discussion de fond.

Commençons par établir le bilan moral philosophique du parti du progrès avant ses évolutions actuelles. Il est impossible d'avoir des documents plus précieux, plus sincères, que la correspondance de George Sand commentée par ses œuvres littéraires. On sait à quel point son âme d'artiste et de femme passionnée était vibrante et avec quelle magie d'éloquence poétique elle rendait ses impressions. Il n'y a pas eu à notre époque de harpe éolienne qui ait mieux résonné sous le souffle des grands vents de l'atmosphère ambiante, et cette harpe, comme l'a dit le poète, était attachée vivante à son cœur. Jamais la poésie n'est restée chez elle dans la région froide de l'idée. On sait aussi à quel point elle subissait l'influence de ses amitiés tout en gardant son caractère personnel. George Sand, après les premiers orages de sa jeunesse, a vécu dans l'intimité des chefs reconnus de la démocratie avancée, du moins des plus illustres et des plus éloquents. Sa correspondance nous apporte constamment l'écho de leurs entretiens.

Quant aux *Lettres d'exil* d'Edgar Quinet, elles nous initient à ses préoccupations les plus graves, à ses pensées les plus hautes sous un de ces coups terribles de la destinée qui font sortir d'une grande âme tout ce qu'elle a de plus élevé, de plus intime : c'est quand il est brisé qu'un noble cœur se laisse le mieux pénétrer dans sa profondeur. Ces lettres d'exil auront aussi pour nous l'avantage de nous mettre sur la voie de l'une des explications les plus décisives, selon nous, de la transformation d'opinion dont nous désirons saisir les vrais mobiles. Elle nous paraîtra d'autant plus concluante que nous verrons un accord très réel sur ce point particulier s'établir spontanément entre Edgar Quinet et quelques-uns de ses amis politiques les plus éminents.

I.

Notre intention, on le comprend, n'est pas d'essayer une esquisse de George Sand dans la première période de sa vie agitée. Le portrait existe. C'est celui que Delacroix a fait d'elle aux jours les plus tourmentés de sa jeunesse. Je ne connais pas d'évocation plus magique d'un type et d'une époque. C'est Lélia elle-même avec sa beauté pénétrante et troublante, avec sa mortelle tristesse unie au charme le plus poétique; le regard intense, noyé dans une rêverie sombre, éclaire une figure pâle où l'on sent le sceau de la douleur et de la passion. La légende prétend que ce portrait fut tracé par le grand peintre un jour où George Sand songeait au suicide. Qu'elle en ait été tentée, c'est ce que prouve un fragment indiscutable des *Lettres d'un voyageur*. Pour nous, nous lui savons gré de ce désespoir qui ne se comprenait que trop bien après le voyage d'Italie, où elle avait brisé deux vies, la sienne et celle de l'auteur des *Nuits*. Nous le préférons beaucoup à la satisfaction d'elle-même un peu superbe qui gâte, à nos yeux, son autobiographie. Laissons tout ce passé douloureux pour elle, qui, du reste, paraît à peine dans sa *Correspondance*. N'en retenons qu'une chose, parce que c'est un trait caractéristique chez elle : le mélange des préoccupations générales, sociales, à ses impressions personnelles. De sa brillante et romanesque campagne pour l'affranchissement de la femme dont *Indiana*, *Jacques* et *Valentine* marquent les moments décisifs, il ne reste, au point de vue social, que le souvenir d'exagérations éloquentes où la liberté de la passion est bien plutôt revendiquée que le droit de la femme, et, au point de vue artistique, la première apparition dans notre littérature de son style si ample, si chaud, si harmonieux, et surtout la révélation du peintre inimitable de la nature française. Au reste, jamais George Sand n'a joué les Théroigne de Méricourt. Elle est restée essentiellement femme, malgré son changement de nom et la bizarrerie momentanée de son costume. Elle n'a jamais contredit sérieusement ces mots, qu'elle écrivait à soixante ans :

« Je pense comme vous sur le rôle que la logique et le cœur imposent à la femme. Celles qui prétendent qu'elles auraient le temps d'être députés et d'élever leurs enfants ne les ont pas élevés elles-mêmes : sans cela elles verraient que c'est impossible. La femme peut bien, à un moment donné, remplir d'inspiration un rôle social et politique, mais non une position qui la prive de sa mission naturelle, l'amour de la famille. Je sais la femme à jamais esclave de son propre cœur et de ses entrailles. »

Ce qui s'est dégagé, en définitive, de la première ébullition de ses revendications passionnées sur la question du mariage est, après tout, raisonnable et juste.

« L'idéal de l'amour, écrivait-elle déjà dans *Mauprat*, est certainement la fidélité éternelle; les lois morales et religieuses ont seules consacré cet idéal; les faits matériels le troublent; les lois civiles sont faites pour le rendre souvent impossible ou illusoire. Toutes les unions possibles seront intolérables tant qu'il y aura dans la coutume une indulgence illimitée pour les erreurs d'un sexe, tant que l'austère et salutaire rigueur du passé subsistera uniquement pour réprimer et condamner celles de l'autre. »

En réalité, la loi du divorce, telle qu'elle est sortie l'année dernière des délibérations de nos deux Chambres, eût donné pleine satisfaction à George Sand.

Je laisse de côté dans sa *Correspondance* tout ce qui se rapporte à sa carrière proprement littéraire. Il faudrait trop s'étendre pour en donner un jugement mo-

tivé, surtout quand on appartient à la génération qui a subi son charme souverain. Non que nous renoncions au droit de la critique; nous reconnaissons ce qu'il y a parfois de monotone dans ses créations, de tension et de raideur dans ses types, d'indulgence excessive pour les entraînements de la passion. Ce que nous aimons le moins dans cette partie de son œuvre, c'est le fâcheux mélange de maternité et d'amour qui, comme l'a si bien dit M. Charles Secretan dans une étude admirable (1), semble y faire passer ce vent chaud et fade qui souffle des Charmettes. Il n'en demeure pas moins que personne n'a rendu comme elle les enchantements de la nature, qui est principalement pour elle la campagne française, et les ravissements du grand art. Avec elle, on a toujours devant soi une personnalité vivante, car, comme elle le dit avec la familiarité brusque qui lui était habituelle dans l'intimité, elle ne peut s'empêcher de se mettre « dans la peau de ses bonshommes ». Plus on avance dans la lecture de la *Correspondance*, plus on apprend à l'aimer. La maternité, la vraie, se montre de plus en plus touchante sous sa blanche couronne d'aïeule chérie, par l'expression naturelle de sa tendresse et de sa sollicitude. Sa bonté est sans bornes et c'est dans les gains de son travail acharné qu'elle puise à pleines mains pour secourir les infortunes qui la sollicitent. Je ne trouve pas de preuve meilleure de cette bonté que la lettre où elle demande au directeur de l'Odéon de faire passer avant sa propre pièce l'œuvre d'un jeune débutant ignoré, « parce que, dit-elle, il ne faut jamais désespérer un homme ». Sa correspondance fait la part très large aux humbles, aux amis obscurs et même aux inconnus qui lui demandent ses conseils et sa protection.

J'avoue que j'y voudrais moins grande l'expression de sa gratitude envers les deux Napoléon, d'autant plus qu'elle y mêle d'étranges illusions; mais il ne faut jamais oublier qu'elle ne leur a jamais demandé que des actes de clémence pour des proscrits.

L'or pur qui était en elle s'est de plus en plus dégagé de l'alliage qu'y avaient mêlé les malheurs comme les erreurs de sa jeunesse. Il s'est purifié au feu de la souffrance et des plus pures affections. Enfin ses préoccupations sont toujours plus hautes; elle agite sans cesse les plus grands problèmes de la vie individuelle et sociale, et c'est dans les solutions qu'elle leur donne que nous devons chercher la moyenne d'opinion en philosophie et en religion qui dominait en elle et autour d'elle.

Je ne m'occupe pas de ses opinions sur les questions sociales. Au fond, elle n'a eu que des aspirations généreuses, peu raisonnées, et dont la hardiesse n'avait pas de portée pratique. Elle rêvait tout éveillée le renouvellement social sous l'impulsion de la pitié. Cette rêverie humanitaire a revêtu les formes diverses des systèmes de ceux de ses amis qui tour à tour ont exercé une influence prépondérante sur son esprit. C'était la même fonte ardente qui traversait des moules successifs. Cependant la part de l'illusion diminue sous les amères expériences de la vie. Le réveil de son rêve de 1848 lui fut particulièrement amer. Elle eut une période de sombre désespoir. Sur la fin de sa vie, on s'étonne de la trouver injuste pour les folies, après tout grandioses, de la Défense nationale, tant l'inquiétude pour les siens et pour la patrie la dévore. Son sens du droit, du juste, se révolte contre l'odieuse Commune et elle la flétrit dans un langage qu'on est heureux d'entendre dans un temps de lâche condescendance pour le crime à la fois le plus infâme et le plus stupide de notre histoire. Ce n'est pas elle qui eût toléré le drapeau rouge. Les hommes de la Commune lui paraissent les successeurs des aventuriers de l'empire. « Autres félons, même couardise. »

« La Commune, écrit-elle à M. Alexandre Dumas, est le résultat d'un excès de civilisation matérielle jetant son écume à la surface un jour où la chaudière manquait de surveillant. La démocratie n'est ni plus haut ni plus bas après cette crise de vomissement. Ce sont les saturnales de la folie succédant à celles de l'empire. »

L'indignation n'étouffe pas la pitié dans son cœur. Qu'on en juge par ces belles paroles :

« Je ne peux pas m'endormir sur la souffrance et sur l'ignorance des autres. Je plains ceux qui font le mal tout en reconnaissant qu'ils ne sont pas intéressants du tout ; leur état moral me navre. On plaint un oisillon tombé du nid : comment ne pas plaindre une masse de consciences tombées dans la boue? On souffrait moins pendant le siège par les Prussiens. On aimait Paris malheureux malgré lui; on le plaint plus, aujourd'hui qu'on ne peut plus l'aimer. »

Si nous recherchons quels étaient les principes philosophiques et religieux auxquels elle s'était attachée, nous en comprendrons tout ensemble l'élévation bienfaisante et l'insuffisance pour agir longtemps sur la partie ardente de la démocratie française. Dans la première période de sa vie littéraire, George Sand se contente d'une sentimentalité vague et passionnée qu'on peut appeler le mysticisme du déisme. Elle en était restée à cette première évolution du sentiment religieux qu'elle décrit si bien dans l'*Histoire de sa vie* : « Je sentis, disait-elle, que j'aimais Dieu, que ma pensée embrassait et acceptait pleinement cet idéal de justice, de tendresse et de sainteté. Je sentis comme si un obstacle invisible se fût abaissé entre le foyer d'ardeur infinie et le feu assoupi de mon âme. » Elle en est à ces élans de l'âme « rapides comme l'éclair et vagues comme l'aube » dont elle parle dans ses *Lettres à Marcie*.

(1) *Revue chrétienne*, novembre 1883.

Elle pouvait dire à bon droit que « Rousseau est le père qui l'a engendrée ». Il est vrai qu'elle a singulièrement réchauffé le *Credo* du vicaire savoyard des flammes de la nouvelle Héloïse. Elle s'en tient, dans sa conception philosophique comme dans ses idées sociales, au sentiment, à la passion; mais, comme son maître à la date de l'*Émile* et des *Lettres sur la Montagne*, elle rejette sans hésiter non seulement le dogme catholique, mais encore tout ce qui tient au surnaturel proprement dit. *Spiridion* résume toute cette phase de sa vie intellectuelle. Son idéalisme politique et social est étroitement lié à cette sentimentalité religieuse dans laquelle se noie quelque peu l'idée du droit : aussi accepte-t-elle les chimères socialistes dans les entraînements de sa générosité, sans se préoccuper des brèches qu'elles font aux garanties nécessaires de la liberté individuelle. On comprend que Barbès, le chevalier sans peur et sans reproche, mais aussi sans raison, de la révolution sociale, soit son idéal, surtout quand il lui apparaît avec le prestige du martyre dans la prison de Saint-Michel ou dans l'exil. Elle a pourtant fini par comprendre plus tard les défectuosités de cette noble nature. « Barbès, écrivait-elle à Flaubert en 1869, est certes une intelligence, mais en pain de sucre; cerveau tout en hauteur; un crâne indien aux instincts doux; valeur immense sans application immédiate à la France. »

Elle n'eût pas parlé ainsi vingt ans plus tôt, alors qu'elle se livrait sans réserve aux impulsions du sentiment non raisonné. C'est ce fléchissement de la notion du droit qui explique qu'au lendemain du coup d'État de décembre elle soit plus frappée, comme nous l'avons déjà rappelé, de quelques actes d'indulgence du grand coupable que de son crime. Pendant de longues années, George Sand se sent en plein accord avec son parti, qui s'en tient aux croyances de ses plus illustres représentants et applaudit au poète des *Châtiments* quand celui-ci prend le fouet de cordes pour flageller les vendeurs du temple sans en chasser le dieu. Les *Misérables* ne soulevèrent aucune protestation; on applaudit aux pages immortelles où la morale de l'utile était foulée aux pieds sous sa forme la plus spécieuse dans le sublime drame intérieur qui se joue au fond de la conscience de Jean Valjean. Proudhon avait fait scandale avec ses fameux aphorismes : *Dieu, c'est le mal.*

Vers la fin de l'empire et surtout après 1871, tout change. On assiste à l'explosion d'un radicalisme philosophique qui prétend prendre la tête du mouvement démocratique. Les derniers volumes de la correspondance de George Sand nous montrent à quel point elle se sent atteinte par ces négations froides et hardies de l'idée de Dieu et de ce monde idéal qui n'a pas cessé d'avoir au moins le culte de son enthousiasme et qui a pris beaucoup plus de réalité pour elle sous le coup des cruelles épreuves de la vie privée et des déchirements de la patrie. Renfermée presque constamment dans son cher foyer de Nohant, entourée de ses enfants et de ses petits-enfants, en face de la grande nature, Dieu lui est plus présent que jamais, et elle affirme sa croyance en lui avec une élévation admirable, sans revenir en quoi que ce soit à la foi catholique ni même au dogme chrétien. Elle s'explique même à cet égard avec une grande énergie; mais, pour ce qui touche aux grandes croyances spiritualistes, elle est inébranlable. Elle est atteinte au cœur par l'athéisme glacial dont font profession quelques-uns de ses meilleurs amis.

« Croyons au progrès, écrivait-elle à cette époque, croyons en Dieu. La foi est une surexcitation, un enthousiasme, un état de grandeur intellectuelle qu'il faut garder en soi comme un trésor. L'homme ne tient rien encore; il ne peut pas prouver que Dieu n'est pas; il ne peut pas davantage prouver que Dieu est. Croyons quand même et disons : Je crois. Dites à vos petits-enfants : Je crois parce que j'aime. C'est bien assez. Celui qui s'en va tout à fait, c'est celui qui croit périr et ne tend sa main à personne pour qu'on le suive ou le rejoigne. Dieu nous redonne l'espérance : c'était nous faire une promesse. »

Elle ne se résigne pas à l'élimination totale des inductions du cœur dans la recherche de la vérité, pour laquelle on n'admet autour d'elle d'autre méthode que celle des sciences de la matière.

« Mon ami incrédule, écrit-elle à M. Louis Viardot, je pense que vous n'avez pas assez tenu compte de l'importance du sentiment dans les éléments de la certitude. Je ne vous donnerai pas la clef qui ouvrira les deux portes à la fois pour vous faire pénétrer dans le monde des idées complètes. Je ne l'ai pas; je suis trop bête; mais je sais bien qu'il y a une double entrée et que vous ne frappez qu'à une seule. »

Ce qui surtout froisse son sentiment de la liberté, c'est cette prétention du positivisme radical de faire une guerre ouverte à tout ce qui le contredit.

« Tout en réclamant avec ardeur, écrit-elle au même correspondant, le droit qu'a la science de nous dire tout ce qu'elle sait, je ne conçois pas qu'elle nous dise : « Détruisons « pour prouver. » Ce n'est pas aimer la vérité que de dire : « Il est nécessaire de croire que nous avons la vérité. » C'est parler comme le prêtre. Vous me dites : « Il faut que la foi « brûle et tue la science, ou que la science chasse et tue la « foi. » Cette mutuelle extermination ne me paraît pas le fait d'une bataille. La liberté y périrait. »

Voilà des paroles que les sectaires de la libre pensée, qui en remontreraient aux dévots, feraient bien de méditer. Elles sont le fruit mûri aux derniers so-

leils de cette vie si longtemps agitée et, vers la fin, si noblement apaisée, si dégagée de tout personnalisme, comme le prouve ce mot charmant : « L'existence où l'on ne connaît plus son *moi* est si bonne et la vie où on ne joue pas de rôle est une si jolie pièce à regarder et à écouter! » L'idéal moral s'est dégagé des brûlantes nuées d'orage qui le voilaient aux jours de la passion. Il comprend la justice et la pitié dans la charité.

« Le devoir, écrit-elle encore à cette date, est le maître des maîtres. Il ne raisonne pas et ne discute pas. Il marche sans regarder derrière lui. Je n'ai plus le loisir de penser à moi; je pense à ceux qui souffrent de la misère et de l'abandon, et cela me rend indulgent pour eux. Si c'est là ma queue rouge que vous me reprochez, elle est solide. Ce que je hais et méprise, c'est l'exploitation de la misère par de prétendus démocrates qui en font le véhicule de leur seule ambition. Mais il y a de vrais et bons républicains et j'ai la prétention d'en être. — Aimer, se sacrifier, dit-elle ailleurs, ne se reprendre que quand le sacrifice est nuisible à ceux qui en sont l'objet, et se sacrifier encore dans l'espoir de servir une cause vraie : l'amour. Je ne parle pas de la passion personnelle. Je parle de l'union de la race, de l'horreur du *moi tout seul*. Et cet idéal de justice dont tu parles, je ne l'ai jamais vu séparé de l'amour. Qui se soustrait à l'amour se soustrait à la vérité et à la justice. »

Dans cette période de sa vie elle ne sépare jamais ses propres tristesses des suprêmes douleurs de la patrie.

« Je sens, dit-elle, que je suis Française à cette conviction souveraine qu'il ne faut pas compter les chutes, les blessures, les vains espoirs, les égarements de la pensée, mais qu'il faut toujours se relever, ramasser les lambeaux de son cœur accrochés à toutes les ronces du chemin et aller toujours à Dieu avec ce sanglant trophée. »

Terminons ces citations par ces belles paroles qui flagellaient d'avance notre positivisme radical :

« J'ai traversé des révolutions et j'en ai vu de près les principaux acteurs. J'ai vu le fond de leurs âmes, je devrais dire le fond de leur vie. *Pas de principe;* aussi, pas de véritable intelligence, pas de force, pas de durée. Ces nouveaux combattants formés sous l'empire en ont toutes les tendances sceptiques et toutes les vanités ambitieuses. Rien que des passions, aucune étude sérieuse des principes, un besoin effréné d'absolutisme dans ceux qui les combattent, c'est encore là une chose fatale. »

Comme elle a raison! Oui, nous avons au cœur la cicatrice des blessures que l'empire a faites à l'âme française.

II.

Les *Lettres d'exil* d'Edgar Quinet reflètent les mêmes préoccupations sous une forme plus philosophique, mais qui n'enlève rien à la chaleur des convictions. Elles ne font, du reste, que résumer avec la liberté de la correspondance intime la pensée maîtresse de son œuvre entière telle que nous la retrouvons dans son enseignement, dans ses grands essais de philosophie et très particulièrement dans son admirable livre sur la Révolution française. Cousin disait plaisamment d'Edgar Quinet : « La nature a dit à Quinet : *Tu ne débrouilleras pas.* » Il en parlait à son aise, lui qui employait son temps à passer à son filtre français la métaphysique allemande et qui n'obtenait la limpidité qu'au prix de la profondeur et de l'originalité, esquivant sans cesse les points délicats des problèmes pour éviter des embarras au grand maître de la philosophie universitaire. Quinet se souciait trop des droits de la vérité pour se livrer à ces simplifications commodes. Ce qui se dégage de son œuvre, plutôt touffue que confuse, c'est un spiritualisme religieux très ferme et même fervent. Le fragment suivant de ses *Lettres d'exil* est significatif à cet égard. Combien n'en eût-il pas davantage accentué les conclusions s'il s'était trouvé en présence de l'athéisme arrogant qui fait tant de bruit aujourd'hui!

« J'avoue, dit-il, que toutes les sectes qui se sont produites, le saint-simonisme, le fouriérisme, ont répugné à mes instincts, et jamais je n'ai pu les prendre au sérieux. C'est une grande affaire que d'arracher à l'homme l'immortalité, et tous nos modernes révélateurs m'y semblent bien décidés. Pourtant, c'est depuis que l'on ôte à l'homme cette issue qu'il y a eu embarras et encombrement sur la terre. On a coupé le grand pont; les masses s'étouffent au bord de la Bérésina. Je suis frappé de voir que l'on ne se préoccupe pas davantage de donner à nos malheureuses populations une idée, une espérance, un pain de vie quelconque. Comment donc entendent-ils que les peuples marcheront? Les clubs seront l'église, dit-on. Bien. Après tout, j'ai foi dans la spontanéité, dans la divinité de l'âme humaine; mais il me semble que les réponses que l'on fait ont pour but d'éloigner la question plutôt que de la résoudre. »

Voilà les pensées qui préoccupaient ce noble esprit dans la tristesse de ce dur exil qui dans sa première période fermait la frontière non seulement à sa personne, mais encore à sa pensée. Nous n'imaginions pas, avant d'avoir lu ces lettres, jusqu'à quel point l'empire avait établi une douane sévère pour arrêter au passage toutes les pensées des proscrits.

Les plus illustres contemporains de George Sand et d'Edgar Quinet, non moins dévoués au triomphe de la

liberté et de la république, ne se sont pas exprimés différemment. Henri Martin, Eugène Pelletan, Jules Favre ont tenu un langage analogue. Voici ce qu'écrivait Jules Favre dans la préface de ses *Conférences et mélanges*, qui n'ont paru qu'après sa mort :

« J'admire ceux qui ne croient pas en Dieu. Comment conservent-ils leur force dans les luttes de ce monde? Je n'ai d'autre mérite que de chercher un point d'appui plus haut que moi. C'est toujours à Dieu qu'il faut revenir quand l'âme est accablée du poids que les hommes sont incapables de mesurer. Nous sommes à la fois les chefs-d'œuvre de sa force et les témoins irrécusables de notre faiblesse. Nous ne pourrions vivre sans lui et sans le trait d'union qui nous y rattache. »

On a souvent cité en ces derniers temps le mot qui est la conclusion du dernier livre d'Eugène Pelletan : « Dieu n'est pas mort, et c'est nous qui mourrons sans lui. »

III.

Nous l'avons dit en commençant, et il est, hélas! bien inutile d'y insister : ces grandes voix des plus ardents défenseurs de la liberté n'ont pas été écoutées par l'ensemble de leur parti. Tandis que l'avant-garde sonne la fanfare de l'athéisme, qu'elle croit triomphant, les protestations sont rares et faibles, du moins dans notre monde politique, car nous ne parlons pas des masses profondes de la nation, dont on se préoccupe beaucoup trop peu. Il est intéressant de nous demander à quoi il faut attribuer la faible influence exercée par les représentants les plus éminents de l'ancien parti républicain, qui ont été son honneur et sa gloire. Sur ce point, Quinet est surtout intéressant à écouter, car il voit tout ensemble la cause profonde du mal et le seul remède efficace, tout en reconnaissant que ni lui ni ses amis ne sont en mesure de l'appliquer au pays. La cause de ce divorce croissant entre la démocratie militante et les anciennes croyances spiritualistes est, selon lui, la prédominance d'une forme religieuse qui s'est de plus en plus tournée vers un passé mort et s'est placée en contradiction avec nos plus légitimes aspirations. « Cette religion du moyen âge, écrivait George Sand, est le grand ennemi. » On se souvient des brûlantes philippiques du dernier livre de Pelletan. Quinet va davantage au fond des choses :

« Je voudrais, écrivait-il le 28 septembre 1853, pouvoir espérer quelque chose de notre pauvre France et de l'humanité en Europe. Je me débats pour cela et ne puis arriver à l'espoir salutaire, c'est-à-dire raisonnable. Peut-être est-ce que je suis trop frappé de la caducité morale des sociétés catholiques; quand je m'élance vers l'avenir, je me heurte bien vite contre cette muraille : nulle liberté, nulle vérité, nul développement possible avec la vieille religion. »

Si nous avions la moindre prétention, à cette heure, de traiter à fond la question philosophique et religieuse, nous soumettrions à un examen approfondi cette assertion absolue qui demanderait des tempéraments. Nous nous bornons à constater cette antipathie énergique des hommes de progrès et de liberté contre la forme religieuse que notre histoire a faite si puissante en France. Cette antipathie trouve son contrepoids chez ces esprits éminents dans leurs hautes vues philosophiques, qui les empêchent de confondre l'idée divine avec ses réalisations imparfaites. Mais supposez cette animosité s'emparant d'hommes passionnés, sans culture et sans finesse d'esprit; supposez-la grandissant en face d'une Église d'autorité qui a poussé jusqu'aux dernières limites ses principes de despotisme religieux et condamné sans merci dans son propre sein les généreux esprits qui les tempéraient; supposez une lutte ardente s'engageant sur le terrain de la politique et cette Église profitant d'une majorité de hasard pour reconquérir ses privilèges : il restera dans le cœur des hommes du parti contraire, même après l'avortement de cette tentative, une irritation, une haine qui, aveugle, exclusive comme la passion, se tournera contre la religion en soi.

Cet état d'esprit s'explique par deux raisons : la première, c'est que, pour la plupart, ils n'auront jamais appris à distinguer entre la religion et l'Église, et la seconde, c'est que, fils d'une race latine et catholique, ils sont habitués à céder aux entraînements collectifs, sachant aussi peu conserver leur individualité dans la résistance que dans la soumission, dociles au courant général qui les pousse aussi bien dans la révolte que dans l'obéissance. Supposez, en outre, que, concurremment à ce mouvement d'esprit, se soit produite une évolution scientifique des plus remarquables qui paraît justifier l'élimination de tout élément supérieur à la matière et au mouvement, bien que ses plus illustres initiateurs protestent contre des conclusions qui ne sont que des hypothèses et dépassent les constatations de la méthode expérimentale. Vous verrez de suite les adversaires ardents de l'ancienne religion s'emparer de ces résultats hâtifs, en proclamer l'évidence et s'en faire une arme de combat. Je n'en veux d'autre preuve que l'accueil enthousiaste fait dans une de nos feuilles radicales les plus militantes à ces déclarations récentes de Büchner, le fameux auteur de *Force et matière* : « La science nous délivrera non seulement des dogmes chimériques de la religion, mais aussi de l'influence malsaine du mysticisme philosophique. Lorsque ce mot superbe de Diderot : *Ni Dieu ni roi*, sera devenu une vérité, alors il n'y aura plus ni guerre de peuples, ni fanatisme de croyance, ni conflit entre l'Église et l'État. »

Cette explication du débordement actuel de l'athéisme a quelque chose de rassurant, puisqu'elle le réduit à une manœuvre de guerre contre un adversaire puissant. Moins cet adversaire inspirera de crainte, plus on verra tomber l'écume de ces colères. Semblables aux vagues furieuses de l'Océan, elles dépendent du vent qui souffle bien plus que de doctrines arrêtées. La situation n'en demeure pas moins très grave. Edgar Quinet avoue sans détour — et c'est l'une de ses préoccupations dominantes — que rien ne sera gagné si à la révolution dans les choses ne correspond pas la révolution dans les idées et dans les consciences.

« Ce qui m'a déjà frappé en 1849, écrit-il en 1853, c'est combien il est difficile d'affranchir les hommes, que toute révolution à laquelle ne correspond pas un progrès moral, une émancipation ou élévation religieuse, est en soi une révolution *servile*, en quelque temps qu'elle se passe. L'esclavage de l'âme, voilà les chaînes vraiment difficiles à rompre. Je suppose, ajoute-il, que le catholicisme soit enlevé à la France : elle se trouverait dans le désert, comme le peuple juif arraché aux monstruosités d'Égypte; elle serait forcée d'aspirer à autre chose. »

Cette autre chose capable de remplacer l'ancienne croyance et de combler le vide des âmes qui, faute d'avoir une croyance suffisante, finiraient par se retourner vers le passé — à moins de s'enfermer dans la matière pour y périr, — Quinet sent très bien que ce ne peut être un simple idéalisme philosophique, quelque élevé qu'il soit.

« Les penseurs, les philosophes, les esprits élevés, dit-il, jouent dans cette société le rôle des préteurs dans le monde romain : de belles sentences dont personne ne profite, une sorte de code idéal nulle part appliqué. »

Rien ne remplace une forme religieuse qu'une autre forme religieuse également puissante sur l'âme. S'il en eût été autrement, les stoïciens eussent suffi pour refaire la vieille société romaine; mais ils n'ont ni abattu une idole ni renversé un César. George Sand, au fond, partageait la même opinion. Dans une de ses plus poétiques pages de *Lelia*, elle nous montre sa sombre héroïne, ravie un instant dans la contemplation d'une sublime soirée de mai, s'écrier tout à coup : « Vous ne me suffisez pas, mon Dieu ! » C'était le Dieu de Rousseau, le Dieu de l'idéalisme, qui lui arrachait cette exclamation, et, en effet, ce Dieu n'a pas suffi au dernier siècle pour instituer une religion nouvelle capable de remplacer l'ancienne et de donner à l'âme d'un peuple à la fois l'aliment de vie et le principe directeur dont il ne peut se passer.

Quinet déclarait sans ambages que le grand malheur de la France moderne était de n'avoir pas tenté en 1789 la grande réforme religieuse qui avait échoué il y a trois siècles, eût-elle dû employer les moyens énergiques dont Constantin a usé vis-à-vis du paganisme. On est confondu de voir ce libre esprit accueillir un instant une semblable politique, aussi injuste qu'impuissante. Elle eût d'autant moins réussi qu'après tout, la réforme telle que la concevait Quinet se réduisait encore à un simple idéalisme philosophique et n'avait aucun rapport avec une religion saisissant le cœur, renouvelant la conscience et donnant à l'un et à l'autre une croyance définie ou, pour mieux dire, une divine réalité.

Henri Martin, Jules Favre ont montré par des actes significatifs qu'ils croyaient, comme Edgar Quinet, à la nécessité de sortir de la philosophie pure et de se rattacher à une religion positive. George Sand exprime la même conviction dans une lettre relative au baptême d'un de ses petits-enfants. Personne n'a été plus net que Pelletan à cet égard :

« Si, invitant la foule, dit-il, à rompre elle-même avec tout précédent pieux, vous la jetez brusquement en face d'un néologisme perpétuel de geste ou de parole que vous appelez culte, elle écoute, elle regarde un instant, et, comme elle n'a pu encore acclimater son oreille ni son regard à tout ce que vous lui dites ou lui montrez, elle passe et va chercher ailleurs. »

Le plus probable, c'est qu'elle sera tentée de revenir à l'ancien autel, flottant sans cesse entre le retour au passé et la négation absolue.

C'est bien là notre situation. Nul des grands et généreux esprits que nous avons entendus n'a réussi à la modifier. Et pourtant ils avaient compris que ce n'était pas assez de se tenir sur les hauteurs de l'idéalisme philosophique, qu'il fallait en descendre avec une foi religieuse positive et vraiment réformatrice. Cette foi, ils ne l'ont pas donnée à leur peuple, cela n'est que trop certain, parce que chez eux elle était encore trop vague. Pris dans son ensemble, le pays n'incline pas aux fortes croyances de la Réforme du XVIe siècle, qui ailleurs, en se développant dans leur logique naturelle, ont donné une base solide aux libertés publiques. Et pourtant Quinet a raison : sans une puissante rénovation religieuse, la démocratie française, qui vit d'impulsions, ne surmontera pas cette antithèse séculaire qui oppose, par le plus funeste des malentendus, la religion à la liberté et les compromet l'une et l'autre.

D'où viendra cette révolution ? Les vieux ossements se ranimeront-ils ? Un souffle puissant passera-t-il sur les âmes ? Sous le coup de quelles épreuves ? C'est le secret de l'avenir. C'est l'avenir lui-même.

Puisse au moins notre génération ne pas renoncer à chercher la vérité supérieure et méditer ces paroles vraiment sublimes de la femme de génie dont les lèvres ont été vivement touchées du charbon de feu, quand elle tenait ce noble langage :



« Nous avons bien fait de nous plaindre, de nous agiter, de remplir l'air de nos cris, d'importuner le ciel de nos questions et de nous dérober par l'impatience et la colère à ce mal qui tue ceux qui dorment. Au retour de la campagne de Russie, on voyait courir sur les neiges des spectres effarés qui s'efforçaient, en gémissant et en blasphémant, de retrouver le chemin de la patrie. D'autres, qui semblaient calmes et résignés, se couchaient sur la glace et restaient là, engourdis par la mort. Malheur aux résignés d'aujourd'hui! Malheur à ceux qui acceptent l'injustice, l'erreur, l'ignorance et le doute avec un visage serein! Ceux-là mourront, ceux-là sont morts déjà, ensevelis dans la glace et dans la neige. Mais ceux qui errent avec des pieds sanglants et qui appellent avec des plaintes amères retrouveront le chemin de la terre promise, et ils verront luire le soleil (1). »

E. de Pressensé.

GERMAINE LEROY

Nouvelle (2)

V.

Il suivait le quai. L'après-midi était chaude. Le soleil de juin frappait la rivière et s'y brisait en une multitude de petits miroirs sans cesse agités qui renvoyaient sa lumière en faisceaux éblouissants. Mais Roger ne s'apercevait de rien. La douleur qui l'emplissait le rendait insensible à cette incommodité physique.

Dans la première effervescence de sa colère, il avait senti vivement l'injustice des procédés de sa mère à son égard; il s'était révolté de la cruauté de celle-ci envers Germaine. Mais maintenant, un peu plus calme, il avait beau se justifier à ses propres yeux, il n'en souffrait pas moins. Il s'interrogeait et s'accusait, se trouvait le cœur sec et dur, s'en voulait de la façon brutale dont il venait de quitter celle qu'il ne pouvait s'empêcher d'aimer et de respecter toujours. Et il ne la reverrait plus! Tout était fini entre elle et lui! Était-ce possible?

Comme pour augmenter ses remords, Laure intervenait aussi. En ce moment il la sentait près de lui, le poursuivant de ses yeux rieurs, de ses paroles railleuses. Qu'allait-il faire là-bas? Mme de Salis avait tout arrangé pour le mieux. Germaine avait pris son parti. Il allait tout gâter! Pourquoi mettait-il un tel entêtement à repousser la fortune et le bonheur qui lui tendaient les bras? On ne lui demandait rien, il n'avait qu'à se laisser faire pour être heureux. Et, encore une fois, puisque tout avait été réglé sans sa participation, que sa délicatesse n'avait rien à se reprocher, quelle nécessité d'aller chez Mme Leroy?

Et il se représentait la joie de sa mère s'il retournait brusquement sur ses pas, s'il courait vers elle soumis, repentant, obéissant; de quel cri d'allégresse, de quel geste affolé de tendresse maternelle elle saluerait son retour, lui ouvrirait les bras; quelles douces larmes d'attendrissement elle verserait, ils verseraient tous deux! A ce tableau, il s'arrêtait, hésitant, perplexe, prêt à rebrousser chemin.

Mais l'image de Germaine se levait aussitôt devant lui. Et ses remords prenaient une autre forme, son incertitude cessait. Il la voyait seule, triste, abattue sous le coup de la terrible déception qui l'avait frappée; il l'entendait lui reprocher sa conduite, le traiter de malhonnête homme. Pouvait-il la laisser dans cette ignorance, se dégrader de gaieté de cœur aux yeux de cette jeune fille? Et il se remettait en marche, doublant le pas, intriguant les passants, qui, surpris de ses allures saccadées, le prenaient pour un fou, jusqu'à ce que la pensée de sa mère, celle de Laure, vinssent de nouveau se mêler dans son esprit à celle de Germaine et s'y heurter, s'y livrer bataille. Il allait ainsi, tiraillé en tous sens par ces trois femmes qui, toutes les trois, lui tenaient au cœur et qu'il ne savait comment satisfaire, tantôt marchant, tantôt s'arrêtant, ne se décidant à rien. Et il s'était cru une volonté! se croyait un homme! Il n'était qu'un enfant, un être irrésolu, faible, sans ressort, sans caractère, jouet de toutes les influences.

La honte le prit. Un mouvement d'orgueil le poussa en avant et lui fit poursuivre résolument sa course. Le chemin de halage était désert quand il y entra. La berge, qui s'abaissait en cet endroit et se rétrécissait, le rapprocha de l'eau, dont la réverbération l'aveugla. Il put voir cependant au loin une tête qui, bravant l'ardeur du soleil, se penchait en dehors de la tonnelle. Elle disparut en l'apercevant, puis se montra encore. En approchant, il reconnut Germaine.

Elle était bien telle qu'il se la représentait une minute auparavant, désolée, abattue, pensive, avec un air de mélancolie répandu sur tous ses traits et de grands yeux attristés qu'elle fixait de loin sur lui. Mais elle n'avait rien perdu de sa grâce : à la grande lumière, son teint rose resplendissait plus transparent; ses cheveux blonds, trop blonds, traversés de rayons, la coiffaient d'or pâle, et elle ressortait plus belle que jamais dans son cadre de bignoniers qui laissaient pendre autour d'elle leurs longues campanules rouges comme pour mieux aviver l'éclat du tableau. A mesure qu'il s'avançait de son côté, la bouche de la jeune fille, ses yeux bleus alanguis se chargeaient d'une expression plus douloureuse de reproche et d'amère déconvenue; mais, quand elle vit qu'il ne dépassait plus la porte, qu'il

(1) *Lettres d'un voyageur*. Préface de l'édition de 1869.
(2) Suite et fin. — Voy. les deux numéros précédents.

poussait la grille et entrait, elle se retira vivement. A ce mouvement, Roger, déjà ému en revoyant sa beauté si touchante, se sentit pris de compassion.

— La pauvre enfant! Elle s'imagine que je viens lui redemander ma parole. Elle ne se doute pas...

Il gravissait le sentier et, en arrivant sur la plate-forme, il vit bien qu'il ne se trompait pas, que c'était bien là ce qu'elle pensait. Elle était debout au milieu de la tonnelle, les yeux fixés à terre, la tête de côté, froide et résignée, comme une victime qui attend le coup qui doit la frapper. Il s'arrêta à deux pas d'elle.

— Je tiens d'abord, mademoiselle, à dissiper un malentendu. C'est à mon insu, c'est contre mon gré que ma mère est venue hier... C'est vous dire que vous ne devez tenir aucun compte de tout ce que vous avez pu apprendre et que mes sentiments pour vous n'ont pas changé.

Elle releva lentement le front. Son visage s'éclaira d'un sourire, s'illumina d'un reflet de bonheur. Tout rayonna soudain en elle, et, d'un mouvement rapide et charmant qui semblait lui restituer toute son estime et son amour, elle tendit la main à Roger.

Il s'y précipita, y déposa un baiser fervent; mais elle la retira aussitôt.

— Asseyez-vous, monsieur, lui dit-elle. Je ne vous propose pas d'entrer; on est mieux ici, en plein air...

Et, le cœur léger, soulagée d'un grand poids, elle s'asseyait elle-même sur le banc, au-dessous des plantes grimpantes qui s'enchevêtraient dans les interstices de la tonnelle.

— D'autant que cette place nous est chère, dit Roger tout en prenant en face d'elle une chaise de canne qui se trouvait là.

Il faisait allusion sans doute au baiser. Mais Germaine ne parut pas vouloir s'arrêter sur cette idée. Toute tremblante encore du bonheur qu'elle avait cru lui échapper, il y avait trop peu de temps qu'elle l'avait ressaisi pour se complaire en des souvenirs riants. Puis, même après les paroles de Roger, il lui restait un malaise et bien des doutes à éclaircir. Elle n'en prit pas moins un air gracieux, un ton enjoué.

— Il m'en coûtait trop de douter de vous, dit-elle. Expliquez-moi cependant comment il se fait que Mme de Salis... et que Laure elle-même...

— Ah! vous l'avez vue? Elle vous a...

Il allait dire : « Elle vous a parlé de moi?... »; mais il se retint.

— Je l'ai vue hier, et elle m'a fait part de son mariage...; de son mariage avec vous, ajouta-t-elle en souriant.

— Elle aussi!... Mais c'est une gageure alors, une vraie conspiration!

Et il se mit à rire, d'un rire étrange, où perçait une pointe de satisfaction. Mais ce fut une nuance qui, pour le moment, échappa à Germaine.

Cependant, pour contenter sa curiosité et répondre à ses questions, il dut lui raconter tout ce qu'elle ignorait : les longs débats qu'il avait eus avec sa mère; comment, un jour, en déjeunant, peu d'heures précisément après l'avoir quittée, Mme de Salis lui avait fait part de son projet de le marier avec Mlle Brémond; la scène qui s'en était suivie et qui venait de se renouveler plus violente, et comment leurs désaccords avaient abouti à une rupture définitive entre sa mère et lui. Dans la nécessité de retracer tous ces événements, son imagination les lui peignant vivement, il en éprouvait un contre-coup au cœur aussi douloureux qu'au moment même où les faits s'étaient passés. Face à face aussi pour la première fois avec les conséquences, en présence de cette jeune fille dont il venait demander la main contre le gré de sa mère, le froid et le déchirement de cette séparation dont il souffrait tant tout à l'heure et que sa demande même allait rendre éternelle, irrévocable, devenaient de plus en plus cuisants, et, à mesure qu'il parlait et que l'instant fatal d'accomplir sa promesse approchait, il sentait une émotion le gagner; sa voix tremblait, son cœur semblait se fondre. Penché en avant, les coudes aux genoux, jouant machinalement avec ses gants qu'il faisait glisser tout le long de la paume de sa main gauche, il levait vers Germaine un visage triste, des yeux noyés où une larme perlait entre les cils.

— Oui, voilà où l'on en arrive... entre personnes qui s'aiment..., qui ne voudraient que se rendre heureuses l'une l'autre! On se querelle, on se brouille, on s'en veut... N'est-ce pas une fatalité?... Car elle est bonne au fond, elle m'aime, elle ne veut que mon bonheur... Si vous la connaissiez!

Germaine ne répondait rien. Elle était devenue grave. Étonnée de ce qu'elle apprenait, elle considérait Roger attentivement. Peu à peu elle finissait par deviner ce qui se passait dans ce cœur tourmenté du désir de lui être fidèle, torturé par le remords de mécontenter sa mère. Mais elle n'était pas au bout de ses découvertes.

— Et comme si ce n'était pas assez, continua Roger, voilà maintenant Mlle Brémond... Mon Dieu, je vous l'avouerai, quand nous sommes allés la voir, j'ai trouvé ses manières un peu bizarres avec moi. Elle me prenait pour un prétendant, c'est certain. J'imagine même qu'elle s'étonnait de ma froideur et que j'ai dû lui paraître un soupirant bien singulier. J'allais la détromper, lui faire connaître que mon cœur ne m'appartenait plus; mais l'arrivée subite de Max... Je n'ai rien pu dire. Et, deux jours après, quand elle est venue à la maison!... Vous connaissez ce regard, ce coup d'œil dominateur avec lequel elle semble s'emparer de tout, êtres et choses? Elle a tout vu, tout examiné à loisir... Et elle ne s'en allait plus! Soudée, vissée à son fauteuil, souriante, heureuse, sans se donner la peine de parler... Vraiment, c'était curieux! J'aurais voulu que vous fussiez là.



Sa voix s'était raffermie. Au nom, à la pensée de Laure, la larme qui tremblait au bord de ses cils s'était séchée, résorbée et brûlée par une joie subite comme une goutte de rosée que boit un coup de soleil. Il devenait rieur, plaisantait.

Et ainsi, sans s'en rendre compte, il continuait à se dévoiler de plus en plus, jusqu'au plus intime de lui-même, sous les regards tristement perspicaces de Germaine. Celle-ci souriait doucement, mélancoliquement, puis détournait la tête, semblait réfléchir, s'absorber en elle-même. Elle voyait bien qu'il lui fallait renoncer à son beau rêve, que le cœur de Roger était sollicité ailleurs et qu'il n'y avait plus qu'un sentiment d'amour-propre et de fidélité romanesque qui le retenait auprès d'elle. Allait-elle abuser de cette situation, le garder en dépit de tout? Elle en avait le droit : elle l'aimait! Ou bien se sacrifierait-elle? Sa fierté blessée, l'idée humiliante d'entrer en partage dans le cœur de Roger lui commandaient le renoncement; mais ce sacrifice lui-même n'était pas facile, car il était évident qu'il ne voudrait pas en avoir le démenti, qu'il s'obstinerait dans son héroïsme. Comment faire? Et elle sortait de sa rêverie pour l'écouter, l'étudier encore et recommencer son martyre.

Il était revenu à sa mère, puis reparla encore de Laure et finit par épuiser tout ce qu'il avait à dire. Alors, après un silence, il parut faire un effort. Il venait de se souvenir tout à coup du but de sa démarche; ses sourcils se froncèrent imperceptiblement.

— Mademoiselle, dit-il, je n'ai qu'une parole. Vous savez ce que je me suis promis en venant ici. Nous allons nous rendre tous deux auprès de Mme Leroy. Elle sait qui je suis, connaît ma famille...

Germaine se décida enfin à rompre son long silence.

— Laure est un parti bien plus avantageux, monsieur de Salis... Elle est riche, et beaucoup plus belle, de l'avis de tout le monde...

— Ne vous calomniez pas, je vous en prie, mademoiselle! C'est moi qui suis juge en ce point... Quant à son argent, eh bien, il fera le bonheur d'un autre!

— Et votre mère? Vous aimez votre mère?

— Beaucoup.

— Vous allez lui faire un grand chagrin. Ne vous en repentirez-vous pas? Ne me le reprocherez-vous jamais?

— Mais jamais!... Est-ce votre faute?...

— Vous m'épouserez donc contre sa volonté; mais cela demande du temps, ne se conclut pas en un jour. Avez-vous songé à cette longue lutte?...

— J'ai tout prévu, tout calculé... Je vous épouserai, mademoiselle, en dépit du monde entier!

Elle l'examina une seconde; puis, comme conclusion à cet examen :

— Vous le feriez comme vous le dites, j'en suis sûre! s'écria-t-elle avec exaltation.

— Mais sans doute!... Eh bien?...

Elle se taisait, elle était retombée dans sa rêverie. On eût dit qu'elle cherchait quelque chose. Ses regards erraient autour d'elle, en dehors de la tonnelle, sur la rivière, sur la prairie et les masses verdoyantes de la forêt, comme pour leur demander un conseil, une inspiration, pendant que Roger, qui ne comprenait rien à son mutisme, la regardait avec étonnement. Elle chercha longtemps, puis sourit tristement. Elle avait trouvé.

— Écoutez-moi, monsieur de Salis, dit-elle en revenant à lui. Peut-être nous sommes-nous engagés un peu vite, un peu à la légère, sans avoir bien réfléchi. Et par notre faute, par notre étourderie, nous voilà dans une passe très difficile d'où nous ne savons comment sortir à notre honneur.

— Que voulez-vous dire? Pensez-vous que je me repente?...

— De rien!... Je ne parle pas pour vous, dit-elle en baissant la voix.

— Pas pour moi!... Pour vous alors?... Expliquez-vous!

Elle avait penché la tête, elle semblait hésiter. Puis, le visage toujours incliné, le front rougissant, confuse de ce qu'elle allait dire, elle reprit lentement, avec effort, comme regrettant ses paroles à mesure qu'elle les laissait tomber :

— Il faut me pardonner, monsieur de Salis... Je n'ai pas été très franche avec vous... J'aurais dû parler..., vous épargner la peine que je vais vous faire... Depuis longtemps, depuis l'enfance, j'ai pour quelqu'un une affection, une bonne et vieille affection que je croyais éteinte...

Et, en disant ces mots, elle releva vivement les paupières pour les rabaisser aussitôt. Mais ce fut assez pour surprendre dans les yeux de Roger un éclair de joie que celui-ci ne put dissimuler. L'étincelle lui alla droit au cœur et la frappa comme une décharge électrique; mais elle n'en laissa rien paraître. L'épreuve avait réussi; elle était fixée, savait tout ce qu'elle voulait savoir, et, le cœur déchiré, elle continua, plus à son aise :

— Oui, que je croyais éteinte... Mais il n'en était rien. J'ai senti que je n'étais pas libre, que je ne pouvais disposer de moi...

Roger l'interrompit.

— Non, non, je n'en crois rien! s'écria-t-il. Vous voulez me mettre à mon aise, me laisser la possibilité de me reprendre. Vous me croyez gêné par la parole que je vous ai donnée et peiné d'avoir à combattre la volonté de ma mère... Détrompez-vous! Et laissez-moi rire de votre histoire, de vos inventions!

Il riait. Mais Germaine, elle, ne riait pas. Elle le laissait parler, se contentant de secouer la tête et continuant à le regarder avec des yeux profonds pleins d'une arrière-pensée secrète, comme si elle se donnait le spectacle de lui voir repousser intrépidement le bonheur qu'on lui offrait, ou comme si elle pesait silencieusement en elle-même le peu de sincérité de ses protestations.



— D'ailleurs, poursuivit Roger, à qui ferez-vous croire?... Cet amour n'est pas vraisemblable. Je connais toutes vos relations; je ne vois pas...

Et tout à coup :

— Max, peut-être ! s'écria-t-il.

A ce nom, Germaine tressaillit. Elle eut comme une illumination, mesurant en un tour de pensée toute la vraisemblance de la ressource que Roger lui fournissait. Elle se pencha vivement vers lui.

— Me promettez-vous de ne lui rien dire?

— Je le jure!

— Eh bien! c'est lui.

Et elle détourna la tête.

Roger la regardait ardemment, cherchant à pénétrer la pensée intime que la jeune fille lui dérobait. Il doutait, il était partagé entre la crainte et l'espérance, froissé de rencontrer un rival dans le cœur de Germaine, charmé en même temps d'être délivré d'une lutte avec sa mère et tout palpitant de bonheur à l'idée que Laure, la belle et l'opulente Laure, qui jusqu'ici n'avait été pour lui qu'une chimère irréalisable, allait devenir sa conquête certaine. Puis, en regardant Mlle Leroy, des propos de sa mère lui revenaient : « Je ne lui donne pas pour quatre années de vie... » Après tout, c'était possible. Elle était vraiment un peu chétive et malingre, il s'en apercevait. Et puis aussi : « Elle n'aura pas même la dot réglementaire... » Mais s'il était vrai qu'elle eût de l'amour pour Max et qu'elle pût l'épouser, elle n'était plus tant à plaindre!

— Et sait-il que vous l'aimez?

— Non, sans doute!

— Il faudra qu'il le sache! Il le saura!

— Monsieur de Salis, j'ai votre serment, souvenez-vous-en! Je compte sur votre honneur!

Puis, sûre qu'il lui garderait le secret, pour répondre à de nouvelles questions dont il la pressait, elle lui raconta tout un roman. Elle était l'amie de Laure et avait passé les trois quarts de sa vie chez elle. Toutes deux, étant enfants, jouaient avec Max qui n'était guère plus âgé que sa sœur et qu'elle avait fini par aimer. Pouvait-il en être autrement? C'était un cœur si bon! Sous ses manières brusques, sous des dehors insouciants, il cachait tant de sensibilité et de générosité! Et elle cita de lui des traits de dévouement, de ces héroïsmes précoces qui donnent l'idée de ce que l'homme sera plus tard.

Il y avait du vrai dans ce qu'elle disait. Les Brémond n'avaient pas toujours été millionnaires, et jadis, bien avant qu'elle eût rencontré Roger, dans ces rêves de mariage que font toutes les jeunes filles, calculant autour d'elles les probabilités, les possibilités, il est certain que la pensée de Germaine avait quelquefois erré autour de Max. Mais la fortune était survenue, le songe s'était dissipé. Elle parla longuement. Son imagination s'échauffait. Elle ne tarissait plus.

— Jurez-moi donc que tout ce que vous dites est vrai! s'écria tout à coup Roger.

La jeune fille s'arrêta, un peu déconcertée.

— Ah! c'est mal, monsieur de Salis... Vous savez bien que les serments qui emportent une contrainte, une contrainte morale surtout, ne comptent pas. Pourtant, si vous le voulez, je vous le jure.

Il ne pouvait plus douter. Ils restèrent un moment silencieux. Tous deux sentaient que les liens frêles qui les unissaient se distendaient, se rompaient peu à peu. Ils devenaient étrangers l'un à l'autre. Et sur ce refroidissement une tristesse planait mêlée d'embarras. Roger, le premier, voulut réagir contre la gêne qui les paralysait.

— Au fait, reprit-il, j'avais cru remarquer... Et, tenez! je m'en souviens à présent, à cette soirée chez lui, il vous a dit certaines paroles...

— Oh! dit Germaine, il n'y faut pas donner d'importance. Il faisait allusion à nos amusements d'enfants. « Vous ne m'échapperez pas! » s'écriait-il quand nous jouions aux barres ou à la cachette. Et cela nous avait fait rire.

— Pourtant vous avez rougi?

Elle avait rougi, elle s'en souvenait, parce que cette familiarité l'avait choquée devant M. de Salis. Mais elle ne se crut pas obligée de le lui avouer.

— Je ne sais, dit-elle; c'est possible...

— Vous croyez qu'il n'y mettait aucune intention? Vous pourriez vous tromper; je souhaite de tout mon cœur que vous vous trompiez... En somme, vous ne pouvez trouver un meilleur cœur et, pour tout dire, une situation de fortune...

— Oui, c'est vrai..., disait Germaine avec un sourire forcé, navrée au fond du cœur de voir avec quelle facilité il prenait son parti de la perdre.

— Et quant à moi, franchement, quand je songe à la vie de privation que j'allais vous imposer! Vous avez raison; nous n'avions pas assez réfléchi. Vous savez combien est mince la solde d'un sous-lieutenant. Quel rang tenir? quelle existence mener?...

Et il se mit à lui tracer le même tableau que Mme de Salis : la gêne bannissant l'amour du logis, chassant les ambitions, les pensées d'avenir. Elle écoutait, souriait, approuvait, trouvait qu'il avait cent fois raison. Mais elle était très lasse, brisée par le rôle qu'elle s'imposait. Lui-même laissait languir l'entretien, pressé de se retirer. Et il tâtonnait pour conclure, pour trouver une sortie honorable. Elle vint à son secours.

— Il faut que j'aille rejoindre ma mère, dit-elle en se levant.

Et elle se dirigea vers le sentier. Il la suivit. Arrivé sur le chemin de halage où elle avait fait quelques pas pour l'accompagner, il lui tendit la main.

— Nous serons bons amis, mademoiselle. Laissez-moi croire que vous m'accordez votre sympathie, votre estime...



— De tout mon cœur, dit-elle.

Il allait la quitter. A ce moment il eut une hésitation, un remords peut-être, la crainte d'avoir cru trop aisément la jeune fille et de tirer trop vite profit de ses aveux. Il garda la main de Germaine, la regarda dans les yeux.

— Voyons! mademoiselle, une dernière fois, soyons francs... Alors c'est Max?...

— Puisque je l'ai juré! dit-elle avec un sourire.

Et elle dégagea sa main, pendant qu'il faisait lui-même du bras un geste triste et résigné. Puis, pour lui épargner la gaucherie d'une dernière salutation, elle tourna vivement le dos, rentra au jardin. Mais, au lieu de se rendre auprès de sa mère, elle remonta sur la terrasse et s'accouda sur le mur d'appui. Son cœur se fendait; ses larmes coulaient abondamment, ruisselant le long de ses joues. A travers leur rideau limpide, elle regardait s'en aller là-bas, diminuer au loin le rêve de bonheur qu'elle avait fait. Roger marchait rapidement, courbé en avant, dans sa hâte de rassurer sa mère, de la combler de joie. Il ne se retourna même pas, non pas même une fois!

Quand il eut disparu, Germaine, en reportant ses regards près d'elle, sur la rivière qui brillait au soleil couchant, puis sur les bois et les prairies, sur tout l'immense panorama que fermait au loin le cercle bleuâtre des montagnes, ne vit plus qu'un désert qu'elle allait habiter seule, face à face avec sa déception. Elle sentit que tout était fini pour elle. Ses pleurs continuaient à s'épancher, et avec eux semblaient s'en aller sa force, sa beauté, sa jeunesse, et sa santé, et son courage, et l'illusion qui avait brodé jusqu'alors de couleurs riantes les tristes réalités de la vie...

Elle n'assista pas au mariage de Roger et de Mlle Brémond, qui eut lieu quelques semaines après. Elle était invitée, choisie pour demoiselle d'honneur. La maladie de sa mère lui fut une excuse pour refuser.

Et, le soir même de la cérémonie, le congé du sous-lieutenant expirant, les deux nouveaux époux partirent pour la petite ville du Nord où Roger se trouvait en garnison. Mme de Salis était heureuse, Mme Brémond très flattée, Max content, Laure ravie, et Roger fort amoureux.

VI.

Germaine passait sous la tonnelle tous les moments qu'elle pouvait dérober aux soins que réclamait sa mère. Elle n'avait plus depuis longtemps des nouvelles de Laure ni de Roger; elle vivait dans un isolement absolu. Les visites que recevait Mme Leroy étaient rares et ne troublaient pas d'ailleurs la jeune fille dans la retraite qu'elle s'était choisie. Elle y laissait les heures s'écouler, immobile, les regards fixes, les mains jointes, perdue en de vagues rêveries. Mais elle n'allait plus se pencher sur le mur d'appui ni jeter un coup d'œil sur le chemin de halage : elle n'attendait plus rien ni personne.

Assise sur le banc, coiffée de sa capeline et serrée dans son petit châle de laine, c'est là qu'elle se trouvait une après-midi d'automne. Le jardin autour d'elle s'était flétri, les massifs dépouillés et éclaircis. Ce n'était plus le fouillis plein d'ombre, de verdure et de chants d'oiseaux où éclataient çà et là, par touffes ou en guirlandes, les bouquets de roses. Seules, quelques chrysanthèmes frileusement inclinées sur leur tige bordaient les corbeilles. Les feuilles des glycines, les clochettes des bignoniers jonchaient le sol de la terrasse. Et là-bas, dans le pli sinueux de leurs crevasses, les hautes cimes commençaient à montrer les premières neiges. Plus près, la forêt s'était couverte d'une rouille dorée; le velours des prairies, plus foncé à la lisière du bois, allait se dégradant par teintes passées jusqu'au bord de l'eau avec des tons de tapisserie de haute lisse montrant quelque tableau de chasse gothique qu'aurait rongée l'humidité. Et la rivière coulait lentement, plus verte et plus limpide, entre les deux berges de cailloux qui la resserraient au fond de son lit; poussant ses ondes les unes sur les autres dans un glissement monotone et silencieux ourlé parfois d'une petite écume qui seule trahissait son mouvement et donnait une sensation de froid. Par moments, un rayon de soleil, perçant l'immense barrière des nuages, courait tout à coup sur le paysage, le découvrant à des distances infinies, faisant flamber les tons chauds de la forêt et étinceler la rivière, attiédissant l'atmosphère. C'était comme un sourire, une joie subite, une espérance rendue. Puis il disparaissait soudain; et tout rentrait dans une ombre triste, les objets se décoloraient, l'horizon s'abaissait et se rétrécissait, et, au frisson qui passait dans l'air, Germaine, toujours rêveuse, d'un geste inconscient, ramenait son châle sur ses épaules.

Elle aussi était bien changée, l'air plus frêle et plus souffrant, avec ses joues creusées, l'œil brillant, les lèvres rouges et brûlées de fièvre, avec la cambrure du nez dont le dessin se faisait de plus en plus délicat et fin et s'alliait si bien à l'ovale amoindri du visage, à la blancheur laiteuse des tempes et à cet incarnat si tendre dont ses pommettes se nuançaient.

Elle n'attendait plus rien ni personne... Et cependant elle tressaillit tout à coup en entendant la grille s'ouvrir. Le visiteur montait rapidement l'allée, mais, à un mouvement qu'elle fit, il tourna la tête, et elle reconnut Max Brémond, qui s'arrêta aussitôt, puis se dirigea vers le sentier.

— Ah! vous êtes là, et seule... Je n'en suis pas fâché. Quand je vous dis que vous ne m'échapperez pas!

Il riait en gravissant le sentier. Le soleil s'était remis à briller et Max semblait apporter avec lui toute cette allégresse répandue dans l'air. Germaine en fut im-

pressionnée. Peut-être était-ce le bonheur, l'espoir encore, la fin de toutes ses misères, qui lui arrivaient avec son compagnon d'enfance? Il n'était pas changé, lui! les joues toujours pleines et colorées, la tête carrée sous ses cheveux drus et courts, le nez de forme bonasse tombant sur des lèvres gourmandes, et grand, robuste, large des épaules dans son pardessus de drap fin que son dos tendait à le faire craquer.

— Mme Leroy va bien?... Et vous-même?...

Mais il s'interrompit, devint sérieux. Ses yeux n'avaient fait que glisser sur la jeune fille, et, réprimant quelque surprise, il s'assit tout de suite en face d'elle et se mit à causer, bon enfant et familier, pas très distingué, donnant une chiquenaude à son feutre pour le rejeter en arrière, et s'épongeant le front, ramassant des deux mains son mouchoir en une petite boule, le fourrant dans sa poche, le reprenant, et parlant toujours :

— Je viens vous donner des nouvelles de Laure... Vous ne vous attendiez pas?... Elle va bien, Roger aussi... Ils m'ont chargé...

— Ils sont donc ici?

— Eh! non, c'est moi qui suis allé les voir... Un voyage d'affaires qui m'appelait de leur côté et dont j'ai profité... Ah! par exemple, ç'a été une surprise en me voyant... J'ai passé là trois jours, trois bons jours... Ils sont parfaitement installés; un salon d'un goût, d'une richesse... Ils ne reviendront que dans un an, deux ans peut-être, quand Roger passera lieutenant... Il changera alors de garnison... Le salon est feuille-morte...

Il sautait d'un sujet à un autre, se perdait, semblait maintenant préoccupé. Ses regards se portaient sur la jeune fille, puis s'en détournaient vivement, dès que celle-ci levait les yeux sur lui. Son entrain s'en allait.

Mais Germaine, qui l'écoutait sans rien dire, croyait deviner les raisons de cet embarras, démêler le but vers lequel il tendait. M. de Salis avait dû parler, et le brave garçon, flatté de l'attachement qu'on avait pour lui, obéissant à un mouvement généreux de son cœur, à un sentiment de tendresse reconnaissante, venait la demander en mariage. Comment en aurait-elle douté? Les hésitations de Max, son sourire contraint, ses regards qui n'osaient se fixer sur elle, tout ne le trahissait-il pas?

Et elle le considérait avec attention, le comparait mentalement à celui qui, quelques mois auparavant, était assis à cette même place et avec lequel il différait tant de ton, d'allures, de langage. Sans doute elle ne pourrait jamais l'aimer comme elle avait aimé l'autre; mais il était si bon, elle le connaissait si bien et depuis si longtemps! Comment ne serait-elle pas heureuse avec lui? Le bonheur était donc possible encore, la vie supportable?

Elle se mit à parler à son tour, en vint à rappeler à Max des souvenirs de leur enfance. Lui s'abandonnait, souriait à cette évocation du passé.

— Oui, disait-il comme entraîné... Et l'on ne se doute pas alors de ce qui peut résulter de ces jeux, quels sentiments s'y développent à notre insu...

Il n'acheva pas. Ses yeux venaient encore de se fixer sur la jeune fille et il ne pouvait s'empêcher de constater les ravages dont ses traits portaient la trace. Aux paroles qu'il venait de prononcer et qu'il avait si brusquement interrompues, une rougeur subite avait empourpré les joues de Germaine, et ce mouvement du sang avait amené une toux qui lui secouait tout le corps. Puis, la crise passée, elle pâlit, frissonna, ramena son petit châle sur ses épaules.

— Vous avez tort de rester là, lui dit-il, il fait froid... Vous prendrez du mal.

— Non, j'y suis bien, ce n'est rien... Continuez...

Il détourna la conversation, reparla de son voyage.

Il est bien vrai cependant qu'il était venu avec l'intention de demander la main de Germaine. M. de Salis n'avait pas manqué à son serment, mais il n'avait pu rien cacher à Laure et c'est elle qui avait fait des confidences à son frère. Mme Brémond, qu'il venait de quitter, après avoir longtemps hésité, s'était laissé toucher par l'affection de Max pour cette jeune fille qu'elle connaissait bien, qu'elle avait toujours aimée sans jamais songer à en faire sa bru; elle avait fini par laisser son fils libre dans son choix et par consentir à cette démarche. Mais, en apercevant la jeune fille et les changements qui s'étaient opérés en elle, les idées de Max avaient subitement tourné. Il s'était effrayé de cette santé délicate, menaçante pour elle-même, menaçante aussi, en cas de mariage, pour l'avenir des siens... Ainsi, une fatalité malheureuse poursuivait la pauvre enfant. Son héroïsme ne devait pas avoir de récompense. Elle était de celles que tout le monde sacrifie, qui en viennent dès lors à se sacrifier elles-mêmes et à accepter comme naturelles les injustices de la destinée à leur égard.

Le tête à tête se prolongea; mais les idées de Max s'attristaient de plus en plus. Et comme c'était une situation d'esprit dans laquelle, par nature, le brave garçon n'aimait pas à s'attarder indéfiniment, il songea à se retirer. Il se leva au bout d'un instant. Elle recommençait à tousser.

— Je vous assure que vous avez tort de rester à cette humidité. Nous sommes de vieux amis... Permettez-moi de m'intéresser à votre santé et de vous défendre des imprudences... Allons! adieu... Je reviendrai vous voir... A bientôt!

Il partit et elle attendit son retour. Elle attendit longtemps, de longs mois; il ne revint pas.

LÉON BARRACAND.

FIN.



MADAGASCAR

Anglais et Hovas

M. Louis Pauliat a publié récemment un exposé complet et cependant succinct de tout ce qui a trait aux intérêts séculaires de la France dans l'île de Madagascar (1). Nous répéterons à ce sujet ce que nous disions à propos de l'ouvrage de M. Paul Deschanel sur la politique française en Océanie (2), que c'est là un service rendu au pays. Peu de personnes, en effet, sont parfaitement au courant de notre politique et de notre diplomatie coloniale. Bien peu savent comment les questions sont engagées et connaissent le terrain sur lequel elles reposent. C'est une science qui semble réservée au ministère des affaires étrangères. Pour le grand public, la querelle de Madagascar est une répétition de celle du Tonkin. La situation est pourtant bien différente, et il nous paraît utile de marquer cette différence dans un moment où la « politique coloniale » subit de si fortes épreuves.

Il ne faudrait pas que nos revers momentanés au Tonkin fournissent une conclusion contre Madagascar. Au Tonkin, nous cherchons à étendre notre domaine, à faire une sorte de conquête. A Madagascar, au contraire, nous ne faisons que défendre des droits anciens, moins que cela, échanger le droit de souveraineté contre le droit de protectorat. Ce droit de souveraineté est fondé sur celui de premier occupant, le mieux établi de tous par le code du droit des gens. C'est en 1682 que la France a pris possession de l'île de Madagascar; et à cette époque aucune nation maritime n'y avait formé d'établissements permanents.

Nous allons raconter en quelques mots l'histoire de cette souveraineté malheureuse, incontestée pendant près de deux siècles, mais toujours rendue stérile.

I.

Au commencement du XVIIe siècle, la grande île malgache était à peu près inconnue. Quelques navires anglais, portugais, espagnols, avaient visité ses côtes; mais aucun gouvernement n'avait fait acte à son égard de prise de possession. C'est en 1642 qu'une Société française, organisée par un Dieppois nommé Rigault, sollicita de Richelieu la concession pour dix ans de l'île de Madagascar et des îles adjacentes afin d'y fonder une colonie. Richelieu l'accorda, à la seule condition d'en prendre possession au nom du roi de France.

La Compagnie abusa de son privilège pour porter la guerre chez les Malgaches, qui au début avaient montré de bonnes dispositions pour les Européens. Il en résulta qu'elle ne tira de ses établissements ni honneur ni profit. Mais l'acte de prise de possession avait été régulier, et, s'il n'était point obligatoire pour les Malgaches de le considérer comme valable, cela l'était pour les Anglais, Espagnols, Hollandais, Portugais, qui ne fondaient pas autrement leur droit sur les terres dites abandonnées. En effet, nul ne s'avisa de nous contester le nôtre. A l'expiration de la concession Rigault, le gouvernement français accorda son monopole à une autre Compagnie, puis à une autre; puis il réunit l'île au domaine de la Couronne, le tout sans exciter réclamations ni murmures. Il était si bien entendu que Madagascar était une terre française qu'elle portait sans conteste le nom de *Gallia orientalis* — France orientale.

Il est inutile de rappeler les péripéties de notre domination sur les côtes de Madagascar : la malheureuse rivalité qui éclata entre nos établissements dans cette île et nos colonies voisines de Bourbon et de Maurice; les aventures de Bényowski; nos guerres et nos trêves avec les indigènes, et la série d'imprudences qui fut cause que des Malgaches prirent quelquefois nos forts.

Lorsqu'en 1811, après la reddition de l'Ile de France, Sylvain Roux, sous-gouverneur de Madagascar, fut obligé de capituler devant les Anglais, ceux-ci se contentèrent de détruire nos établissements et n'occupèrent aucun point du littoral. Nous arrivions donc au congrès de Vienne avec nos droits parfaitement intacts. Les Anglais le reconnaissaient si bien eux-mêmes que, pour tâcher de les infirmer, ils se servirent d'une ruse dont on va juger. Nous allons résumer le récit de M. Pauliat.

A la paix de 1815, sir Robert Farquhar, nommé gouverneur anglais de cette Ile de France dont les traités venaient de nous dépouiller en faveur de l'Angleterre, prétendit que ces mêmes traités cédaient également Madagascar à son pays et s'empressa de faire occuper militairement Tamatave et Foulepointe. Il avait ordre, disait-il, de regarder l'île de Madagascar comme ayant été cédée à l'Angleterre sous la dénomination générale de *dépendances de l'Ile de France* et de maintenir pour le gouvernement anglais l'exercice exclusif de tous les droits dont la France y jouissait autrefois.

Pour prétendre que les traités de 1815 cédaient Madagascar au Royaume-Uni, le ministère anglais s'était fondé sur une interprétation inacceptable de l'article 8 du traité de Paris, article ainsi conçu :

« S. M. britannique, stipulant pour elle et pour ses alliés, s'engage à restituer à Sa Majesté très chrétienne les colonies, pêcheries, comptoirs et établissements de tout genre que la France possédait au 1er janvier 1792 dans les mers et sur les continents de l'Amérique, de l'Afrique et de l'Asie, à l'exception toutefois des îles de Tabago et de Sainte-Lucie, et de

(1) *Madagascar*, par Louis Pauliat. — Paris, Calmann Lévy.

(2) Voy. la *Revue* du 27 septembre 1884.

l'île de France et de ses dépendances, nommément Rodrigues et les Seychelles, lesquelles Sa Majesté très chrétienne cède en toute propriété à S. M. britannique. »

On serait fort embarrassé de trouver dans cet article une mention quelconque de l'île de Madagascar. Aussi était-ce parmi les *dépendances* non désignées de l'île de France que le ministère britannique avait jugé bon de la ranger pour se l'attribuer.

Cette interprétation était si visiblement forcée que le gouvernement anglais dut en convenir et qu'en 1816 il ordonna à sir Robert Farquhar de remettre à l'administration de Bourbon les anciens établissements français de Madagascar et de retirer de Tamatave et de Foulepointe les garnisons britanniques. Nos droits de souveraineté sur Madagascar se trouvèrent donc ainsi une seconde fois reconnus. Nous étions maîtres et possesseurs de la grande île malgache du consentement de toute l'Europe.

M. Pauliat se demande si, dans la dépêche qui enjoignait à sir Robert Farquhar de nous restituer nos établissements, le gouvernement anglais n'avait pas ajouté quelque instruction secrète, ou bien si ce fut de sa propre initiative que le gouverneur de Maurice entreprit de nous rendre impossible l'occupation de Madagascar. Toujours est-il que dans tout ce qui a été fait contre nous Farquhar n'a jamais été désavoué par son ministre et qu'à partir du jour où il retirait les garnisons britanniques, « il se mettait à l'œuvre dans le double but d'empêcher la France d'exercer ses droits à Madagascar et de faire en sorte que l'Angleterre pût parvenir un jour à nous y supplanter ». C'est à cause des obstacles accumulés par lui que toutes nos tentatives d'occupation dans le cours du XIXe siècle ont échoué; c'est l'état de choses tout artificiel qu'il a créé qui sert encore de nos jours au ministère anglais pour nous contrecarrer, et, « bien qu'il soit mort depuis près de cinquante ans, on pourrait presque dire que c'est toujours contre Robert Farquhar que nous luttons aujourd'hui ».

II.

La politique coloniale de l'Angleterre est à la fois compliquée et simple. Elle est le plus souvent faite de mensonges convenus, d'hypocrisies officielles. Ces mensonges et ces hypocrisies ne trompent personne, et les hommes d'État anglais ne demandent pas, du reste, à ce qu'on soit trompé; mais cela leur sert à échafauder un plan de conduite général qui — n'étant point basé sur des faits réels, chose changeante, mais sur des faits fictifs, chose qu'on peut rendre permanente — est d'une fixité merveilleuse.

Un de ces mensonges convenus consiste à supposer que tout pays barbare est sous le sceptre d'un roi; que ce roi est l'ami et l'allié de l'Angleterre; qu'il fait à cette dernière toutes les concessions qu'elle désire; qu'il lui accorde la police des côtes; qu'il se refuse à toute autre alliance et invoque son appui contre toute autre nation.

A Madagascar, cette situation était difficile à créer. Cinq ou six tribus également puissantes, également nombreuses, s'y disputaient le territoire. Celles des côtes étaient nos alliées, et aucune n'avait de droit sur les terres des tribus voisines. Personne ne pouvait donc, en l'absence du *dominium* d'une puissance européenne, avoir la prétention de nous fermer le sol malgache. Que fit Farquhar? Il inventa les Hovas!

Dans les révolutions politiques de Madagascar, cette tribu paraît avoir été particulièrement éprouvée, car on la trouve pendant des siècles au ban du reste de l'île. Venue, il y a trois ou quatre cents ans, de la Malaisie, elle avait été refoulée dans l'intérieur et finalement s'était fixée dans une province montagneuse du centre, où la terre était beaucoup moins fertile qu'ailleurs, et à laquelle elle donna son nom : Ankova *An Hova*, « là, le pays des Hovas ».

En leur qualité de nouveaux venus, de pauvres, de montagnards et de bandits, les Hovas étaient méprisés des tribus plus anciennes qui habitaient de riches provinces; cependant ils étaient encore plus redoutés; car le climat des montagnes avait trempé leurs muscles; la faim, aiguisé leurs dents; ils tombaient à l'improviste, en pillards, sur les populations plus douces, plus sédentaires des côtes, et, rentrés dans leurs repaires, ils se déchiraient entre eux. A la fin du siècle dernier, les Hovas formaient sur le plateau intérieur une douzaine de petites tribus rarement en paix les unes avec les autres. Le chef de l'une d'elles, qui habitait le district d'Emyrne, parvint à les réunir sous son commandement; à sa mort, arrivée en 1810, il transmit à son fils Radama l'autorité qu'il exerçait sur cette petite nation d'environ 600 000 âmes. Eh bien, ajoute M. Pauliat, « c'est ce Radama, dont personne n'avait jamais entendu parler et dont l'existence n'avait probablement été révélée à Farquhar que par les marchands d'esclaves de Maurice allant faire des achats dans Ankova, c'est ce Radama sur lequel le gouverneur de Maurice jeta les yeux pour en faire le pivot de sa politique ».

Mais ce chef de brigands à qui Farquhar songeait pour le présenter au monde comme « le roi de Madagascar » était-il capable, même avec l'appui de l'Angleterre, de soutenir un pareil rôle? Voilà ce dont il importait de s'assurer au plus tôt, « afin qu'en cas contraire on pût se pourvoir ailleurs ». Farquhar envoya donc un agent chargé de présents auprès de Radama, pour voir les choses par ses yeux et, s'il y avait lieu, pour préparer le chef à l'idée d'un traité avec l'Angleterre. On l'engagerait, en attendant, à s'emparer d'un point de la côte par lequel les Anglais pussent à l'occasion correspondre directement avec lui.

Radama fut ébloui : les présents, les promesses, l'idée d'avoir l'appui d'une nation européenne pour l'aider à soumettre ses voisins, tout cela le disposa à signer le traité qu'Hastie, l'agent anglais, apportait dans sa poche. Les intentions secrètes de ce traité étaient habilement dissimulées sous la question de l'exportation des esclaves, que le chef malgache s'engageait à interdire; mais, dans ce document public, Radama recevait le titre de *roi de Madagascar et de ses dépendances*, ce qui était le grand point. Et, comme on reconnaissait que l'interdiction du commerce des esclaves devait entraîner des pertes pour lui, on lui donnait, chaque année, 10 000 livres de poudre, 10 000 pierres à fusil, 100 fusils, 12 sabres et des uniformes pour 400 hommes; c'est-à-dire qu'on lui équipait et lui entretenait une petite armée qui, étant donné le caractère belliqueux et pillard des Hovas, devait lui permettre de porter le fer et le feu chez les autres tribus de l'île, dont la plupart étaient nos alliées.

« Ainsi Radama, qui ne possédait pas la huitième partie de Madagascar, était qualifié de « roi de Madagascar et de ses « dépendances ». De plus, l'Angleterre, à qui le droit des gens interdisait de s'immiscer dans les affaires de ce pays, s'était réservé le droit d'y entretenir un résident chargé de veiller à l'exécution de la convention relative à la traite des esclaves. Le roman de Farquhar commençait à prendre corps. Il avait son roi, un roi non seulement de Madagascar, mais encore de ses dépendances; des relations étaient établies entre ce roi et l'Angleterre; l'Angleterre pouvait avoir auprès de lui un résident. Le traité avait été signé au mois d'octobre 1817, neuf mois après que Farquhar avait été informé que, sur les réclamations de la France, l'Angleterre renonçait à ses prétentions sur Madagascar. »

En 1820, nouveau traité par lequel Radama s'engageait à inviter « toutes les personnes habiles en quelque profession que ce fût » à venir visiter son pays. C'était ouvrir le territoire aux Anglais, missionnaires ou autres, qui voudraient venir s'y établir. Farquhar fit choix d'Hastie comme « agent général de S. M. britannique à Madagascar »; puis il donna des instructions à cet agent sur ce qu'il y avait à faire pour que la tribu des Hovas fût à même de soutenir les guerres dans lesquelles il allait être nécessaire de la lancer. Hastie commença par obtenir de Radama un décret imposant le service obligatoire à tous les Hovas sans exception. De ces hordes, auparavant rassemblées au hasard, il composa une hiérarchie militaire. Il leur apprit la tactique des armées européennes. Enfin il fit promulguer par Radama un code militaire sévère, où tout abandon de poste, acte coutumier aux peuples barbares, entraînait pour le coupable la condamnation à être brûlé vif. Les Anglais envoyèrent des canons, des fusils; en un mot, ils assurèrent aux Hovas la supériorité sur tous les autres Malgaches et les mirent en état de créer des embarras à la nation qui voudrait fonder des établissements à Madagascar.

En France, on ignorait complètement ce qui se passait. Au milieu de tous nos malheurs, Madagascar était oubliée. Toutefois, comme nous avions perdu par les traités de 1815 l'Ile de France, Rodrigues, les Seychelles, en un mot tous nos ports de ravitaillement dans la mer des Indes (car Bourbon n'en était pas un), on songeait, au ministère de la marine, à l'île Sainte-Marie, une petite dépendance de Madagascar qui nous appartenait au même titre que la grande île elle-même.

Une expédition partit dans ce but le 7 juin 1822 et arriva sans le moindre soupçon de ce qui avait été ourdi contre nous par les Anglais. Trois semaines s'étaient à peine écoulées qu'une corvette britannique se présentait inopinément devant Sainte-Marie, demandant « officiellement » à quel titre les Français étaient venus s'établir dans cette île et quelles étaient leurs intentions sur Madagascar.

La réponse fut que Sainte-Marie, comme Madagascar, nous appartenait en vertu d'un droit séculaire. Aussitôt Farquhar fit déclarer au commandant français : 1° qu'il considérait Madagascar « comme une puissance indépendante, actuellement unie au roi d'Angleterre par des traités d'alliance et d'amitié, et sur le territoire de laquelle aucune nation n'avait de droits de propriété, hors ceux que cette puissance serait disposée à admettre »; 2° « qu'il avait été notifié par cette même puissance au gouvernement de Maurice et au commandant des forces navales britanniques dans ces mers qu'elle ne reconnaissait le droit de propriété sur le territoire de Madagascar à aucune nation européenne ».

Le commandant français ne répondit à Farquhar qu'en envoyant au sud de l'île un officier avec une poignée de soldats pour réoccuper Fort-Dauphin et y tenir garnison. Les choses restèrent en l'état jusqu'en 1825. Mais, à cette époque, les Hovas, qui n'avaient cessé depuis cinq ans de faire à leurs voisins des guerres victorieuses, profitèrent d'un moment où nous n'avions que six soldats à Fort-Dauphin pour se présenter à l'improviste devant ses murs. Nos six hommes furent faits prisonniers, et, après avoir déchiré et foulé aux pieds notre pavillon, les Hovas le remplacèrent par celui de Radama.

III.

Nous n'entrerons pas dans le détail des péripéties de l'alliance anglaise avec les sauvages de Madagascar. Comme on pouvait s'y attendre, les Hovas, ayant acquis la conscience vraie ou illusoire de leur force, se tournèrent parfois contre l'Angleterre, cherchant alternativement notre appui et le sien. C'est l'histoire de tous les barbares. Arrivons tout d'un coup à l'année 1863.

A cette époque, la situation de l'Europe avait bien changé. Un nouvel équilibre européen s'était créé, en vertu duquel l'Angleterre ne pouvait plus parler aussi haut. Elle adopta donc une autre méthode, la méthode de la création d'intérêts religieux lui donnant des droits d'immixtion dans les affaires intérieures du pays malgache. On sait comment procéda le révérend Ellis, qui baptisait en bloc des villages entiers « sans que les habitants pussent s'expliquer par quelle vertu ils se trouvaient tout à coup transformés en adeptes du protestantisme ». En même temps, les Anglais travaillaient à désorganiser cette armée hova qui était leur ouvrage et à affaiblir cette royauté hova qu'ils avaient créée. Du moment où ils auraient des coreligionnaires à protéger, ils n'auraient plus besoin d'un roi à Madagascar.

Nous n'indiquons que les grandes lignes de la politique anglaise dans l'île malgache. M. Louis Pauliat, au contraire, la suit dans tous ses détails; et cela de façon à lui prêter l'intérêt d'un drame.

Tout était préparé pour l'établissement facile du protectorat anglais dans l'île de Madagascar, quand survinrent nos désastres de 1870. Les missionnaires en profitèrent pour faire répéter dans tous les villages que la France n'existait plus, qu'elle était tombée au dernier rang des nations, qu'il fallait saisir l'occasion pour abolir le traité de 1868, lequel assurait aux catholiques la liberté d'exercice et de propagande de leur culte. Sur leurs suggestions, le gouvernement hova édicta une loi condamnant à dix ans de fers tout Malgache qui vendrait des terres à un Français et annulant toute aliénation d'immeubles consentie entre indigènes et Français. Il alla même plus loin en saisissant les biens-fonds légitimement possédés par nos compatriotes. Une espèce de persécution déguisée s'organisa contre les catholiques, et l'on eût dit que les Hovas, conduits par les pasteurs anglicans, « s'étudiaient à reproduire contre les catholiques malgaches les odieux moyens de coercition dont la royauté française fit jadis usage contre les protestants après la révocation de l'édit de Nantes ». Les Français ne pouvant plus acquérir des terres à Madagascar, ni même en affermer pour plus d'un an, c'était comme si l'île eût été fermée désormais à nos nationaux. « Madagascar était pour nous supprimée de la carte. »

Nous avons, nous autres Français, une si malheureuse répugnance à disputer nos droits et nos intérêts en terres lointaines; la recommandation stéréotypée du gouvernement de Juillet à ses agents : « Faites nos affaires, mais ne nous faites pas d'affaires », a été si longtemps écrite sur la porte de notre ministère des affaires étrangères, que cette injure eût peut-être été mise au rang de celles qui attendent leur répression, si les missionnaires anglais ne fussent allés encore plus loin. Mais, si notre nation est souvent trop patiente en face des injures personnelles, la générosité est un sentiment qui jamais ne s'éteint chez elle. Les Hovas, enhardis par les pasteurs protestants, ont attaqué nos alliés, et ce dernier outrage nous a fait sortir de notre inaction.

En effet, nous avions des alliés à Madagascar. En dehors des contrées plus ou moins fictivement possédées par les Hovas, il en est d'autres qui sont placées sous notre protectorat et dont les chefs sont nos pensionnés depuis plus de quarante ans. Ces contrées sont le pays des Sakalaves et des Antankares, c'est-à-dire toute la partie ouest et septentrionale de l'île. Les Hovas les ont attaqués avec la prétention de les soumettre à leur joug. De plus, excités par les missionnaires, ils sont allés, en 1882, tenter un coup de main sur Nossi-Mitsiou, qui nous appartient en propre.

IV.

Nous savons tous comment, en moins de deux mois, sans que nous perdissions un seul homme, le brave amiral Pierre a délivré de ses postes hovas le territoire des Sakalaves, a détruit tous les bureaux de douane établis sur les côtes et nous a rendu nos anciennes possessions de Mazangaye et de Tamatave. Nous connaissons aussi les conditions modérées posées par nous après la victoire. Elles se bornent : 1° à exiger des Hovas le respect de notre protectorat sur le pays des Sakalaves et des Antankares; 2° à faire rapporter la loi qui interdit à nos nationaux de louer à long terme ou d'acheter des terres dans le pays soumis au gouvernement de Tananarive; 3° à faire indemniser ceux des nôtres qui, au mépris des traités, ont été lésés par le fait des Hovas.

Ces conditions, si modérées en effet, et qui ne sont, après tout, que l'application du droit des gens, seront-elles sincèrement acceptées? M. Pauliat assure que l'occupation de Tamatave et de Mazangaye, lors même qu'on y joindrait celle de Diego-Suarez et de Vohemar et le bombardement des postes hovas du littoral, ne saurait contraindre le gouvernement de Tananarive; qu'il en serait de même du blocus le plus étroit, ce blocus fût-il possible. Et quand bien même les Hovas auraient souscrit aux points essentiels de notre ultimatum, « l'opinion de tous les hommes qui les ont fréquentés est que ce ne pourrait être que momentanément et par ruse, dans le seul but de nous éloigner, et que, le lendemain de notre départ, le traité ne serait pas plus observé que ne le fut, deux ans après sa signature, celui de 1868 ».

Si les points que nous occupons ou que les boulets de nos vaisseaux peuvent atteindre faisaient vraiment partie du pays des Hovas, ce serait autre chose. Mais ce sont, au contraire, des positions soit stratégiques, soit commerciales, appartenant aux territoires d'autres peuplades et où ils ne se sont établis que pour dominer

les populations environnantes et percevoir des droits de douane. En les en chassant, nous leur causons de la gêne, voilà tout. Leur pays se suffit à lui-même, et rien ne leur est plus facile que de s'y enfermer.

« Il n'y aurait qu'une seule chose capable de faire réfléchir les Hovas : ce serait l'arrivée, soit à Tamatave, soit à Mazangaye, d'un corps de débarquement, avec ordre exprès de marcher sur Tananarive. S'ils avaient la crainte d'être attaqués dans leur repaire du centre, on peut être sûr que les Hovas ne seraient pas longs à se soumettre et que nous obtiendrions tout ce qu'il nous plairait de réclamer comme garantie de la bonne exécution des traités. Un corps de moins de six mille hommes et une marche de huit jours nous donneraient, presque sans coup férir, toute l'île de Madagascar. »

Les Hovas, pleins d'une confiance que leur insufflent les Anglais, n'ont point de craintes à cet égard : leurs conseillers leur répètent chaque jour que s'ils savent s'armer de patience, c'est la France qui se lassera immanquablement la première, et que, soit sur un vote parlementaire, soit sur une note du ministère britannique, soit sur un incident européen quelconque, ils verront à la fin nos vaisseaux rappelés. Et ce ne sont pas seulement les missionnaires, c'est lord Granville lui-même qui, répondant à Londres à une ambassade malgache, leur donnait ces encouragements. On reconnaît là le langage tenu officieusement à la Chine.

Or, si la France n'exécute pas un coup de force contre les Hovas — et elle n'y sera guère disposée jusqu'à nouvel ordre, — que lui reste-t-il à faire ? Nous allons donner, en abrégeant, l'avis pratique de M. Louis Pauliat :

« La question de Madagascar se compose de deux éléments très distincts que depuis 1856 la politique française a commis la légèreté de confondre. Il y a, en premier lieu, la situation vraie de Madagascar, avec vingt-cinq ou trente peuplades importantes, constituant à peu près les quatre cinquièmes de la population totale de l'île, possédant les sept huitièmes du sol, peuplades dont celles qui ne sont pas sous notre protectorat ne demanderaient qu'à s'y mettre et que l'histoire nous a toujours montrées ayant de grandes affinités pour la civilisation d'Europe. Puis, il y a la question toute spéciale des Hovas, à laquelle, par une persévérance remarquable, l'Angleterre est parvenue, depuis bientôt trois quarts de siècle, à ramener toute la question de Madagascar.

« Eh bien ! ce qu'il y aurait à faire, ce serait de nous inspirer d'une politique ayant exclusivement en vue la situation vraie de Madagascar et n'accordant, par conséquent, à la question des Hovas que la part d'importance qu'elle mérite. Ce serait d'adopter la ligne de conduite que nous avons eu le tort de ne pas suivre en 1821 et en 1829. C'est parce que nous nous sommes laissé entraîner sur le terrain de la question des Hovas que, dans tout ce que nous avons tenté jusqu'ici à Madagascar, nous avons échoué.

« Pour commencer, nous devrions suivre le conseil que donnait l'année dernière l'amiral Peyron lui-même en faisant expédier aux Sakalaves les anciens fusils de nos compagnies sénégalaises conservés dans l'arsenal de Toulon.

« Puis, en vue d'éviter à nos troupes la fièvre des côtes, leur faire quitter le littoral et les installer à quatre ou cinq lieues dans l'intérieur, là où la santé de l'Européen n'a plus rien à redouter.

« On a parlé de percer plusieurs routes, dont l'une de la baie de Passandava à Vohémar, à travers la partie septentrionale de l'île, route qui, de distance en distance, serait défendue par des fortins. Cela est aisé à faire, sans grandes dépenses, vu le prix insignifiant de la main-d'œuvre, et ces voies de communication, tout en nous servant de moyens de circulation, seraient un premier gage de sécurité pour nos alliés les Antankares et les Sakalaves, et pour les nombreux colons de la Réunion ou de Maurice qui ont l'intention d'aller s'établir dans le pays.

« Quand nous aurions 7 à 800 hommes bien établis à quelques lieues de la côte, hors de l'atteinte des fièvres du littoral, et une trentaine d'hommes à Tuléar et à Fort Dauphin, il ne resterait plus qu'à faire passer à nos alliés malgaches une certaine quantité de ces armes que contiennent nos arsenaux et dont le modèle n'est plus employé et qu'à les aider à s'organiser en leur adjoignant une centaine de volontaires d'Algérie. Les Antankares et les Sakalaves sont braves, dociles ; et, pour le reste, on peut compter sur la haine invétérée du Malgache pur contre les Hovas.

« Si, à défaut d'une expédition contre la capitale hova, nous ne faisons rien pour armer nos alliés, on peut dire d'avance que notre expédition actuelle se terminera par une reculade, dont le résultat le plus clair sera de faire passer définitivement Madagascar aux mains des Anglais. »

Et maintenant est-il vrai que l'île de Madagascar ne vaille pas les légers sacrifices qu'il faudrait faire pour s'y établir à jamais d'une façon solide ? Rien n'est au contraire plus faux. L'île malgache est plus vaste en étendue que la France et, pour le moins, aussi fertile. Elle n'a aujourd'hui qu'environ trois millions et demi d'habitants, et l'on voit quelle quantité de terres inoccupées s'offrent à la colonisation. Sans doute les Français, qui ont à leurs portes l'Algérie et qui ne s'y transportent que bien lentement, n'iront pas peupler l'île de Madagascar ; mais les richesses naturelles de ce pays offrent un très bon emploi aux capitaux : la houille, qu'il fournit en abondance et dont les gisements sont quelquefois à fleur de terre, permet d'y établir des manufactures ; les habitants sont intelligents et, sauf les Hovas, sympathiques et doux ; le climat, à l'exception du littoral, est sain et, dans l'intérieur, comparable à celui de la France ; c'est un sol béni, non pour la colonisation compacte, qui n'est pas pour nous au nombre des nécessités du moment, mais pour l'exploi-

tation par des compagnies françaises. Sous ce rapport, le voisinage de la Réunion, que des rivalités coloniales ont rendu autrefois fatal, serait aujourd'hui favorable. De plus, les besoins des Malgaches tendant à s'accroître en raison des progrès que nous leur ferions faire dans la civilisation, et la richesse du pays leur permettant de les satisfaire, les produits de la France trouveraient chez eux des débouchés avantageux.

LITTÉRATURE ESPAGNOLE CONTEMPORAINE

Manuel Tamayo y Baus

Si l'on nous demandait quels sont les deux hommes qui ont introduit dans la littérature espagnole contemporaine les éléments les plus nouveaux, nous nommerions, après Campoamor, Tamayo y Baus. Nous devrions peut-être même nommer celui-ci le premier; car il est le premier par ordre de date, et il a excellé dans le genre qui est aussi le premier en Espagne : le genre dramatique. Nous avons présenté au lecteur, dans Adelardo Lopez de Ayala (1), un poète qui a ressuscité la haute comédie de caractères, telle que l'ont illustrée Lope et Calderon : nous allons aujourd'hui leur présenter un homme qui a, dans son pays, naturalisé le drame tel que l'ont conçu Shakespeare et Schiller. Mais, avant de donner comme échantillon de son génie une page de son œuvre, disons un mot de sa carrière littéraire.

M. Tamayo, aujourd'hui secrétaire perpétuel de l'Académie espagnole, a commencé de briller vers le déclin du romantisme. A ce moment, il essaya de réagir contre les puérilités du temps par un retour à la tragédie antique. Sa pièce de *Virginia* est restée une œuvre classique à double titre : d'abord, à cause du genre auquel elle appartient, et ensuite comme digne par l'exécution d'être offerte pour modèle à la jeunesse. Dire que Manuel Tamayo a osé une œuvre pareille il y a quarante ans, c'est dire assez qu'il est un esprit courageux. Mais, comme le courage n'est pas toujours la fixité, qu'il peut souvent, au contraire, jouer un grand rôle dans le changement d'opinion et de manière, on ne fut pas surpris de voir M. Tamayo abandonner, au bout de quelque temps, les Romains et les Grecs pour rentrer dans les voies de la grande comédie espagnole. Dans son drame admirable de *la Rica hembra* — une pièce classique aussi en son genre, et de premier ordre, — écrite en collaboration avec Guerra y Orbe, il déroule devant nous une scène de la vie de l'Espagne au temps de Pierre le Cruel, peinte à la façon d'un Calderon sombre et tragique. C'est un tableau des préjugés sociaux élevés à la hauteur de passions et de vertus; c'est le donquichottisme des sentiments, conduisant à des sacrifices héroïques; c'est aussi la peinture vivante de l'état d'anarchie dans lequel on vivait au moyen âge, anarchie qui, en se combinant avec la cruauté native des Espagnols, faisait couler le sang comme l'eau. D'une certaine façon, *la Rica hembra* (titre dont la traduction littérale est *la Femme riche,* mais le sens, *la Grande dame*) était encore une pièce qu'on pouvait, par un certain côté, rattacher au romantisme : une évolution plus complète devait conduire M. Tamayo à un autre genre, celui dans lequel il a été — du moins en Espagne — véritablement novateur.

Il y a en poésie, en art dramatique, dans tous les genres d'œuvres littéraires, deux façons de produire l'émotion : la première et la plus commune est la représentation des objets extérieurs et des événements de la vie; la seconde est la transmission directe des affections de l'âme. L'une tient à l'invention proprement dite, l'autre à l'observation. Dans le roman, Dumas était un inventeur; Balzac, un observateur. Dans le drame, Calderon et Shakespeare offrent le même contraste. Dans la poésie lyrique, nous avons aujourd'hui en France Coppée et Sully Prudhomme, en Angleterre Swinburne et Browning, en Espagne Zorrilla et Campoamor, qui représentent, les uns l'imagination, les autres les sentiments cachés de la nature humaine; ceux-ci la sensation, ceux-là la passion. MM. Coppée, Swinburne, Zorrilla sont réalistes (avec mesure et souvent avec noblesse) ; MM. Sully Prudhomme, Campoamor, Browning ne regardent qu'au dedans de leur être et forment ce que ce dernier a clairement défini l'école psychologique. Au réalisme — plus ou moins fidèle à son nom, mais toujours noble — ont appartenu tous les poètes et tous les dramaturges d'Espagne et d'Italie, comme jadis ceux de la Grèce; car la vie extérieure est faite pour les pays du soleil. L'école psychologique a pour maîtres Shakespeare, Schiller et même, par un certain côté, Gœthe, car la vie intérieure est la seule qui convienne aux pays des brouillards. C'est à elle qu'appartient en général l'art germanique. Or introduire en Espagne — le pays du fait brut et brutal — un art fondé sur le sentiment moral et sur la pensée pure, c'était là certainement une entreprise nouvelle et hardie. Ramon Campoamor l'a faite dans la poésie lyrique; Manuel Tamayo l'a tentée au théâtre avec un égal succès. Mais, comme si pareille rupture avec les traditions de l'art national réclamait de la part du poète une scission dans sa propre vie, à ce moment Tamayo disparut et fit place à Joaquin Estebanez.

Qui était Estebanez? a demandé un critique espagnol éminent, mort à la fleur de l'âge, Manuel de la Revilla. C'était Tamayo, avec toutes ses qualités et tous

(1) Voy. la *Revue* du 7 mars 1885.

ses défauts, mais Tamayo devenu plus vigoureux et plus noble que jamais; Tamayo grandi au point de produire une œuvre aussi formidable que *Un drama nuevo;* Tamayo pénétré désormais d'une intention dramatique plus profonde, s'élevant dans les régions shakespeariennes et déchirant une à une toutes les fibres du cœur humain.

Estebanez est mort, lui aussi, à la vie littéraire. Il s'est enseveli à son tour avec Tamayo dans le Panthéon de la rue Valverde. Quelquefois Tamayo écrit encore quelques vers de circonstance; mais depuis dix ans Estebanez n'écrit plus. Peut-être n'a-t-il pas tout à fait tort. On ne produit pas deux fois un ouvrage comme celui qui a couronné sa carrière. M. Tamayo — *alias* Estebanez — avait donné sa mesure; c'était assez pour sa gloire; désormais il était sûr de prendre place, non seulement parmi les immortels d'un jour des académies, mais parmi les auteurs dont les œuvres grossissent de siècle en siècle la riche littérature dramatique de l'Espagne.

I.

Le titre de *Un drama nuevo — Un drame nouveau* — se rapporte au sujet de la pièce; mais l'ouvrage mériterait de le porter par la nouveauté de l'idée et par l'originalité de l'exécution. Tout est nouveau en effet dans ce drame, et nouveau en Espagne surtout.

La scène se passe au temps de Shakespeare, et Shakespeare en est la plus belle figure. Il semble que M. Tamayo ait pour ainsi dire voulu mettre sous le patronage du plus grand des dramaturges sa tentative de l'égaler. Au lever du rideau, le grand poète, directeur de sa troupe, tient à la main le manuscrit d'un drame nouveau (de là le titre de la pièce) qu'il doit faire représenter. Il n'en est pas lui-même l'auteur; mais l'envie n'entre point dans sa grande âme, et c'est avec joie qu'il va mettre en lumière le talent d'un rival. Ce drame a pour sujet l'infidélité d'une femme, Beatrix, qui, jeune et belle, a épousé un homme plus âgé qu'elle, le comte Ottavio, et l'ingratitude d'un jeune homme, Manfredo, que ce comte a recueilli dans sa maison et qui est devenu l'amant de sa femme.

Un des acteurs de la troupe de Shakespeare s'approche de lui : cet acteur, Yorick, le bouffon de la troupe, est son ami. D'ailleurs, Shakespeare a un si grand caractère qu'il est l'ami et le père de tous les artistes qu'il emploie. Yorick le supplie de lui donner dans la nouvelle pièce le rôle du comte Ottavio. Il est las, dit-il, de faire rire; il veut montrer qu'au besoin il sait aussi faire pleurer. La vanité professionnelle le pousse, et, malgré les premiers refus de Shakespeare, il finit par obtenir de lui ce qu'il désire.

Cette première scène est si parfaitement conduite qu'elle remplit à merveille toutes les conditions d'une exposition. Nous savons que Yorick a la petite vanité puérile inséparable de ce métier qui veut qu'un homme se mette toujours en scène, mais qu'il est généreux, confiant et bon. Nous savons de plus que Yorick, sur le retour de la vie, a épousé une actrice jeune et belle; qu'auparavant son âme généreuse l'avait porté à adopter un enfant orphelin qu'il a élevé dans sa profession et qui remplit dans la troupe les rôles de jeune premier. Nous savons aussi que rien n'échappe à la vue intérieure de Shakespeare et que rien non plus n'est étranger à son grand cœur. Nous devinons à ses réticences douloureuses que la situation du pauvre Yorick est la même que celle du comte Ottavio, et nous comprenons pourquoi Shakespeare ne lui accorde que contraint et forcé la permission de jouer un rôle dont chaque mot dans sa bouche aura un accent sinistre. Cependant, comme il croit être le seul qui ait deviné le triste secret, il se résigne au caprice de son ami.

La scène II nous montre les timides amants, déchirés de remords; leurs cœurs sont plus honnêtes que leurs actions. L'auteur n'a pas voulu que les coupables fussent odieux; car, de même que les plus grandes émotions de la vie réelle, l'émotion dramatique naît de bons sentiments opposés les uns aux autres et se disputant un même cœur. Le crime de ces jeunes gens est lavé par leur repentir; mais, si grande est la violence de leur passion qu'ils sont entraînés comme malgré eux dans l'abîme. Nous dirons toutefois à ce propos que si l'émotion dramatique gagne à la pitié qu'ils inspirent, la vérité d'observation y perd. Il n'est pas dans la nature que des amants, lorsqu'ils sont ensemble, ne s'entretiennent que de leurs remords : ils s'aveugleraient plutôt sur leur faute.

C'est en vain que ces infortunés jeunes gens se méfient même de leur ombre et qu'ils ont peur de leur propre voix : la révélation du secret qu'ils voudraient se cacher à eux-mêmes monte lentement autour d'eux comme les grandes eaux du déluge, et peu à peu les submerge. C'est d'abord Shakespeare qui, par grandeur d'âme et pour les rappeler au devoir, le leur dit en face; c'est un misérable rival d'Yorick, un acteur qui se croyait des droits au rôle du comte Ottavio, qui les espionne; on sent le flot de la vengeance sociale grossir autour d'eux : on comprend qu'ils vont périr. L'art avec lequel l'auteur tient dans sa main le spectateur est tel, que celui-ci tremble avec les amants que le secret ne se découvre, et qu'il ne tremble pas pour ceux-ci seulement, mais surtout pour Yorick, cœur bon et tendre, à qui il voudrait voir épargnée une si grande douleur.

Ce caractère de Yorick est admirablement tracé; c'est un vrai tour de force que d'avoir pu faire qu'à la scène un mari débonnaire et trompé, un bouffon de théâtre piqué par la vanité nous apparaisse comme un être à la fois sympathique et respectable. Yorick côtoie le ridicule et n'y tombe pas. Espèce de Quasimodo tra-

gique, il nous remplit à la fois d'admiration et de pitié. C'est même de ce mélange de burlesque et de terrible que provient l'intérêt et la nouveauté du rôle. S'il abuse un peu des larmes, du moins ce sont les larmes d'Achille. La scène de tendresse et de fureur entre Yorick et Alicia (acte II) est une des meilleures qu'il y ait au théâtre :

« O Alicia, ne me cache rien! Si tu en aimes un autre, n'hésite pas à me le dire! Je me soumettrai humblement au châtiment du ciel pour avoir voulu devenir l'époux de celle dont j'aurais pu être le père; et comme père, non comme mari, j'entendrai ta confession. J'en deviendrai meilleur et plus attentionné pour toi. Je tâcherai de me faire aimer; et, crois-moi, celui qui aime tant mérite aussi un peu d'amour!... Tu te tais? O ma fille, aurais-tu déjà déclaré ton amour à un autre? Eh bien, ne me le cache pas non plus. Tu sais bien qu'un pareil crime ne reste pas impuni. Tu sais bien qu'un jour ou l'autre, celle qui a condamné un honnête homme à souffrir tous les tourments de l'enfer les souffre à son tour. Mais non, ce n'est pas toi, mon Alicia, qui aurais été capable...! Ah! je t'ai fait injure!... Pardonne-moi, pardonne! »

(Yorick se couvre le visage de ses mains et pleure à chaudes larmes. Pendant ce temps, Alicia, vaincue par l'émotion, se laisse glisser à ses pieds. Au moment où Yorick ôte ses mains de dessus son visage, il la voit dans cette attitude, se lève brusquement et bondit en arrière.)

« A genoux? Si elle était innocente, elle ne serait pas à genoux! Infâme! »

(Yorick se jette sur sa femme comme pour l'étouffer; elle tombe évanouie; il la prend dans ses bras avec une tendre sollicitude et essaye de lui porter secours; puis il la rejette par terre avec fureur.)

« Et que m'importe qu'elle meure? Sa douleur est peut-être feinte. Tout, tout est mensonge! Une femme ne sait même pas ce que c'est que la vérité! »

(Yorick reprend Alicia dans ses bras avec tendresse.)

« Oh! ne meurs pas! reviens à la vie! calme-toi! Demain, demain, nous verrons ce qu'il faut faire! Alicia, ne m'abandonne pas sur la terre! »

Le rôle de Yorick, dans les mains d'un bon acteur, est palpitant. Il ne languit pas une minute, comme, au reste, la marche de l'action, qui est rapide et serrée. Chaque scène marque un pas en avant : il n'y a point de remplissage. Sauf quelques-unes de ces chevilles : *O ciel! O Dieu! O cruel destin!* etc., qui sont, paraît-il, nécessaires sur la scène, puisque aucun auteur dramatique, même le plus sérieux, ne s'en abstient, mais qui à la lecture sont insupportables, on ne trouve pas dans *Un Drama nuevo* un mot qui ne tende directement au but, et le drame intérieur se serre sans cesse comme par l'effet d'une vis à pressoir qui, d'un mouvement implacable et suivi, presserait les cœurs jusqu'à en faire couler tout le sang et toutes les larmes.

Au troisième acte, le dénouement est nécessairement proche. La représentation de la nouvelle pièce a lieu. Le décor représente la chambre dans laquelle Yorick et Alicia revêtent les costumes d'acteurs, ce qu'on appelle au théâtre leur loge. On entend de loin les applaudissements du public. Yorick, torturé par le démon de la jalousie, s'est surpassé dans le rôle du comte Ottavio, le mari trompé. Le malheureux, qui joue son rôle au naturel, a quelque chose de déchirant. Alicia et Edmundo remplissent non moins naturellement ceux de Béatrix et de Manfred. A un certain moment, Edmundo, qui se sent découvert par Walton, l'artiste évincé, l'ennemi du repos de Yorick, et qui veut essayer de dérober Alicia par la fuite à la honte qui l'attend, lui glisse un billet dans lequel il lui propose de recourir à cette extrémité. Walton l'a vu; Walton, qui remplit dans la nouvelle pièce le rôle de traître, arrache le billet à Alicia et le remet à Yorick, à la place du billet en blanc qui fait partie des accessoires scéniques. Aussitôt, par un procédé renouvelé de Rotrou et qu'on retrouvait dernièrement, à notre Opéra, dans *Tabarin*, le drame fictif devient le drame vrai. Edmundo et Yorick tirent l'épée; Alicia se jette entre deux, tous les personnages jouent, non plus comme acteurs, mais comme personnages réels, devant le public, qui, ravi de tant de vigueur et de justesse, applaudit avec frénésie. Pendant ce temps, Edmundo, mortellement blessé, tombe expirant sur la scène, et Shakespeare, s'adressant au public :

« Messieurs, vous le voyez: Yorick, entraîné par la chaleur de son jeu, a blessé l'acteur qui faisait le rôle de Manfred. Ce n'est pas tout : Walton a été trouvé la poitrine traversée à la porte du théâtre. Prions pour les morts et pour les assassins! »

Tout le monde sait que l'analyse ne peut donner que très imparfaitement l'idée d'une pièce. Il faut suivre dans celle-ci le dialogue, si vif, si serré que l'esprit ne repose pas un moment; les situations, si tendues, que l'on côtoie sans cesse des abîmes et que la terreur ne laisse pas une minute de relâche. Il faut voir les traits se croisant comme se croisent les éclairs dans ces orages des bords du Pacifique où la foudre sillonne l'atmosphère de telle sorte que pas un espace ne reste dans l'ombre. Chaque personnage est au plan qui lui convient, et cependant il n'en est pas un qui manque de relief, pas un qui n'ait de l'esprit, de la passion, de la vigueur, tant l'auteur est riche, tant il sème à pleines mains ces éléments du succès dramatique.

Un Drama nuevo a été représenté à Madrid pour la première fois, le 4 mai 1867, et pendant dix ans, en



dépit des quatre ou cinq révolutions qui ont agité le pays, il n'a pas cessé de l'être. La pièce écrite est promptement arrivée à sa sixième édition, car tout le monde a voulu la lire. Elle est pourtant de celles qui ont deux fois plus de valeur sur la scène qu'à la lecture et qui sont merveilleusement calculées pour l'effet théâtral.

Au point de vue philosophique, l'amour n'est, dans *Un Drama nuevo*, qu'un ressort secondaire. La pièce est bâtie sur une assise plus forte encore : l'orgueil. De même que dans la comédie d'Ayala, *El Tanto por ciento*, tous les personnages (sauf les deux amants) sont plus ou moins infectés d'avarice, ici tous (sauf Edmundo, Alicia et Shakespeare) sont plus ou moins infectés d'orgueil. Dans l'une et l'autre pièce, les deux grandes passions du cœur humain sont entrées en guerre contre une autre passion, l'amour, et lui livrent un combat d'ange et de démon, dont les effets sont touchants chez Ayala, et chez Estebanez sont formidables.

Ainsi l'impression que fait naître l'œuvre maîtresse de ce dernier est quelque chose d'analogue à celle qu'on remporte d'une représentation de *Macbeth*. Et quand, chez les personnages de *Un Drama nuevo*, la vanité accompagne de sa petite note aiguë les grondements de tonnerre de l'orgueil, cette impression augmente encore; car il n'y a rien de plus troublant et de plus triste que le mélange du burlesque et du terrible.

On a reproché à Estebanez, comme à Tamayo, l'imperfection de son style. Il est certain que M. Tamayo, qu'il écrive en vers ou en prose, ne vise pas à la sonorité et à l'harmonie. Bien différent en cela des autres poètes et des autres écrivains espagnols, qui sont toujours prêts à sacrifier à l'effet extérieur et toujours épris de la pompe du langage, il ne demande son succès qu'à la force des pensées. A cet égard comme, au reste, à beaucoup d'autres, M. Tamayo n'est pas de son pays; c'est un homme du Nord, c'est un fils de Shakespeare. La filiation est si visible, qu'il n'a pas manqué de critiques pour prétendre que M. Tamayo n'avait fait que traduire des pièces allemandes restées inédites. Mais, comme ils n'en ont jamais donné de preuves et qu'ils n'eussent pas manqué de le faire si la chose eût été possible, l'imputation est évidemment calomnieuse. M. Tamayo y Baus reste avec le mérite non seulement d'avoir enrichi la littérature espagnole, au temps où il écrivait sous son véritable nom, de belles pièces comme *Virginia*, *Locura de amor* (folie d'amour), *la Rica Hembra*, et plusieurs autres, mais d'y avoir introduit, sous le pseudonyme d'Estebanez, la première idée et le premier modèle d'un art qui, pour être nouveau en Espagne, n'en est pas moins éternellement le grand art, celui qui est fondé, comme nous le disions, non sur la représentation des choses extérieures, mais sur la transmission directe des impressions qu'elles font naître et sur le drame vivant qui se joue dans l'âme humaine.

LÉO QUESNEL.

CAUSERIE LITTÉRAIRE

I.

M. Victor Tissot, qui aime, comme chacun sait, les cancans, recueille les commérages et prête la sonorité de sa trompette aux petits bruits qui lui arrivent à l'oreille sans trop discuter leur origine, vient de traduire et de publier les *Mémoires* d'un ambassadeur secret aux Tuileries, le Prussien Oscar Meding. Cet ambassadeur du roi de Hanovre Georges V alors qu'il n'était plus roi, ayant été exproprié par le roi Guillaume, cet ambassadeur occulte, ambassadeur sans l'être, a, en effet, honoré Paris de sa présence depuis Sadowa jusqu'à la guerre de 1870. Ainsi s'explique le titre du volume : *De Sadowa à Sedan* (1). Et pourquoi venait-il en France, pourquoi était-il des réceptions et des fêtes aux Tuileries ou à Compiègne? Pourquoi, en même temps, trouvait-il ouvertes les portes des plus aristocratiques salons du noble faubourg? Le noble faubourg accueillait en lui le représentant et le champion d'un roi légitime renversé violemment du trône de ses aïeux. Aux Tuileries, on lui faisait bon visage parce que, venant avec la mission de créer dans la presse et l'opinion un courant favorable à la restauration de la dynastie guelfe, il se portait garant que le jour où éclaterait la guerre franco-allemande, les Hanovriens opéreraient de leur côté un mouvement qui pourrait jeter la Prusse dans un grand embarras. Il promettait cette diversion utile comme prix du concours que prêterait le gouvernement impérial à ses manœuvres secrètes, ou de la liberté d'action qu'il lui laisserait au moins. Le jour où éclata la guerre, Oscar Meding se rappela soudain qu'il était Prussien. Le chancelier, il est vrai, lui avait rafraîchi la mémoire en lui assurant une pension de dix mille francs par an. Quant aux chefs de la légion hanovrienne qui devaient s'attacher aux flancs de la Prusse, ils suivirent l'exemple donné par celui qui les excitait la veille. Ils s'engagèrent, en échange d'une amnistie pleine et entière et de fortes pensions, à se tenir à l'écart pendant toute la durée de la guerre.

Tel est Oscar Meding, et M. Tissot ne cherche pas le moins du monde à le peindre sous des couleurs avantageuses; il reconnaît même qu'il savait, dans l'intérêt de ses intrigues et de ses menées secrètes, courber admirablement l'échine. Tel il est donc; mais alors quelle valeur peuvent avoir ses témoignages? Quelle croyance méritent ses récits? Et même pour les souvenirs personnels, les simples impressions, les portraits, pouvons-nous avoir une absolue confiance? N'a-t-il pas

(1) Oscar Meding, *De Sadowa à Sedan*. — 1 vol. Paris, 1885. E. Dentu.



vu les hommes et les choses comme il avait intérêt à les voir? Est-ce un observateur désintéressé qui raconte ou peint avec candeur? Non, n'est-ce pas, bien évidemment. Et c'est pourquoi les anecdotes qu'il raconte, les impressions qu'il retrace, les portraits qu'il esquisse me trouvent sceptique. Il a de l'esprit et du trait, je le veux bien; mais je me tiens toujours sur la défensive; il m'est constamment suspect. Il paraît que ses commérages ont grand succès chez les Prussiens : raison de plus pour que je ne les accepte pas sans réserve. Alors même qu'il me semble peindre les personnages sur le vif, je me demande : Quel intérêt avait-il à les représenter avec cet air et cette physionomie? M. Tissot, qui nous donne lui-même les raisons de ne croire qu'à moitié, croit tout à fait : c'est une grâce d'État.

II.

C'est là-bas, dans le monde où l'on s'amuse. Gil Blas, qui, ayant fait tous les métiers, n'a de dédain pour aucun, a ouvert des salons où il coiffe les dames et rase les messieurs : histoire de faire concurrence à Figaro. Pendant qu'on attend son tour, il faut distraire le client. Donc, dans le salon des hommes, le grand et gros Armand Sylvestre fait manœuvrer sa troupe ordinaire. Entendez-vous d'ici s'esclaffer bruyamment le commandant Laripète? Un rire profond et sonore secoue tellement sa grosse bedaine que son ceinturon en craque, et ce n'est pas parfois le ceinturon seul. La vertueuse Mme Kelpudubec en est même scandalisée : Voyons, commandant, tenez-vous donc! — Pardon, ma chère madame Kelpudubec; mais encore « une bien bonne »! Et Laripète va son train. Pendant ce temps, à côté, dans le salon des dames, le poétique et blond Catulle Mendès charme les clientes en versant sur elles une pluie de fleurs. Fleurs artificielles, fleurs en papier; mais comme ce papier a été délicatement découpé, dentelé, festonné par de mignons ciseaux! Les unes sont roses, les autres noires, comme vous pouvez le constater, mesdames, en regardant le bouquet que le poète vient d'en former pour vous l'offrir. La faveur qui les lie est elle-même mi-noire, mi-rose. Regardez bien : sur la partie rose de cette faveur vous verrez écrit en lettres noires : *le Rose*; sur la partie noire, en lettres roses : *le Noir* (1). Il y en a donc pour les goûts divers. Les dames qui aiment à frissonner prendront de préférence les fleurs noires; celles à qui le sourire va bien choisiront le rose, et beaucoup même prendront tout, le rose et le noir.

La nuance des fleurs est, comme les fleurs même, artificielle. Un mélange très compliqué : du vermillon, du carmin dilué dans de l'eau de Lubin et tempéré (car l'éclat en serait trop vif) par du blanc d'Iris; un peu de poussière d'or prise sur les ailes des papillons avec un soupçon de poudre de riz. Le noir, un noir qui veut être diabolique, infernal, a été obtenu avec du charbon mis au brasier de Satan au moment où il refroidit, avec du fusain aussi, puis de la cendre noirâtre du balai que font rôtir certaines belles et honnêtes dames, comme disait Brantôme; puis du noir de fumée, le tout délayé dans l'encre de la Petite Vertu. Vous voyez donc : c'est un rose qui n'est nullement banal et un noir qu'on ne trouve pas dans le commerce. M. Catulle Mendès a seul le secret de sa mixture; il défie tout plagiat comme toute concurrence. Demandez le rose et le noir de M. Catulle Mendès, les seuls qui ne blanchissent pas en vieillissant! Pour moi, je suis ravi de ces nuances inédites, et je laisse là le salon où s'épanouit la grosse gaieté du commandant Laripète pour aller au salon des dames où M. Catulle Mendès fait pleuvoir ses fleurs de papier peint. Et je souris avec celles de ces dames qui sourient, et je frissonne avec celles qui frissonnent.

Si cependant il fallait absolument faire un choix entre le rose et le noir, c'est pour le noir que seraient mes préférences. Ce qu'il a d'infernal et de satanique est, après tout, plus original et n'éveille pas des idées de parfumerie et de confiserie. Il me semble que les dames sont de cet avis : elles raffolent encore plus de M. Catulle Mendès quand il leur fait froid dans le dos. C'est une sensation plus vive et qui ne se prolonge pas au point de donner une maladie de nerfs. Le magicien évoque de sa baguette cabalistique les ombres, les spectres, les fantômes : à l'instant où la frayeur tournerait au malaise, il les fait vite disparaître dans la trappe. — Rentre, rentre, vieille taupe, disait Hamlet à l'ombre de son père. — Et vous le voyez souriant, et il vous dit de sa voix la plus aimable : Mais non! c'était pour vous faire peur. C'est comme les nourrices contant à leur marmot une histoire de revenants. Quand l'enfant commence à pâlir et à trembler : Mais non, gros bête; tout cela, c'est des histoires *qu'est* pas arrivées!

M. Mendès nous rassure en meilleur langage; mais enfin il nous rassure. Parfois même il n'attend pas jusqu'à la fin : s'il prévoit que la sensation nous secouera trop violemment les nerfs, il nous avertit par un mot, par un geste, que ce sont là des fictions. C'est de sa part une marque d'intérêt pour nous, et, en même temps, il est bien aise qu'on ne le croie pas dupe lui-même de ce merveilleux infernal et de ce surnaturel diabolique. Mais il ne veut pas non plus nous rassurer par trop, ce qui arriverait si son scepticisme était tout à fait apparent. Aussi, ce scepticisme, se borne-t-il à l'indiquer par un regard, un geste, une intonation ironique, parfois même un sourire. Mais gardez-vous de sourire, vous aussi, car aussitôt : Ah! vous n'avez pas peur? Eh bien, attendez! Et voilà qu'il

(1) *Le Rose et le Noir*, par Catulle Mendès. — 1 vol. Paris, 1885. E. Dentu.

reprend un air sérieux et convaincu. Ainsi tout à l'heure, quand il nous montrait un grand personnage obsédé sans trêve par un squelette qui l'accompagne partout, s'asseyant en face de lui à table, au bureau de travail, se couchant dans son lit quand sa victime se couche, nous avons eu l'air de ne pas frissonner. Aussitôt il a fait intervenir un savant, un positiviste, un médecin ennemi du surnaturel, et ce médecin nous a dit : Vous pouvez ne pas y croire, à ce squelette persécuteur; moi-même je n'y crois pas, car cela contrarie mes principes, mon système, et cependant, je dois vous le dire, dans la chambre du possédé, moi qui le soignais, j'ai entendu, pendant qu'il parlait, pendant qu'il râlait, j'ai entendu par toute la chambre, entre les rideaux, sous les meubles, les effroyables grincements d'un tas d'os invisibles s'entre-heurtant et s'entre-choquant. Oui, j'ai entendu cela, comme j'entendais tout à l'heure M. Catulle Mendès.

Qu'en dites-vous? Et c'est sur cette impression dernière, sur cette affirmation du docteur, que nous laisse, pour nous punir, l'évocateur des ombres, des lémures, des spectres, des squelettes et même des cadavres ressuscitant en chair et en os avec une large blessure au cœur, une large blessure qui saigne. Cela nous apprendra à vouloir paraître rassurés, à faire les esprits forts!

Et tenez! Pour ce cadavre en chair et en os qui sort ensanglanté de la tombe pour apparaître à son assassin, c'était encore de même. Cet assassin, un spirite charlatan, ne croyant pas au spiritisme, abusant les naïfs à l'aide d'un compère, évoquait sa victime, que devait figurer ce compère. Anathème et malédiction! comédie sacrilège et juste colère des ombres irritées! Le compère est tombé foudroyé dans la chambre voisine, et c'est la victime qui est apparue, laissant tomber son sang goutte à goutte, et, marchant vers le misérable, elle lui a dit d'une voix lointaine, pareille à l'écho d'une plainte : C'est toi qui m'as tué! — Vous voyez là encore l'ironie au début, le spiritisme raillé; puis, au dénouement, l'émotion terrible. Mais aussitôt le rideau tombe, car la secousse, en se prolongeant, serait trop violente, et la punition de notre scepticisme par trop cruelle. M. Catulle Mendès châtie doucement; il ne veut pas la mort, il ne veut même pas la maladie du pécheur.

Nous nous sommes arrêtés un peu longtemps, trop longtemps peut-être, sur ces badinages; mais c'est que ce sont les jeux d'un esprit original, distingué, délicat, d'un poète. Il y déploie un grand talent et y dépense un assez grand effort, ce me semble. Puis, ce merveilleux, ce fantastique lui est une occasion de prodiguer les élégances toujours un peu raffinées et les grâces, non sans quelque apprêt et quelque manière, de son style ondoyant et chatoyant. Dans ces petites débauches de surnaturel, nous ne songions plus à nous demander si ce style ne pèche pas parfois par manque de naturel. Enfin et surtout, M. Catulle Mendès ne cherche point dans ces fantaisies l'unique emploi de son remarquable talent. Il peint avec beaucoup d'art, avec un soin subtil et curieux, ces fleurs en papier; mais il réserve le meilleur de son temps et de ses facultés pour les fleurs moins artificielles qu'il fait éclore dans sa serre justement renommée.

III.

Le capitaine Régnier (1), par M. Alexandre Pothey, fait pour la première fois son apparition dans la librairie; mais ce ne sont pas ses débuts dans le monde. Il y a été bien souvent présenté et représenté par M. Pothey lui-même; et il paraît qu'il obtenait toujours un succès de fou rire. C'était d'ailleurs à l'heure du dessert, entre hommes, à l'instant psychologique où les convives, déjà en belle humeur, sont tout disposés à se gaudir des charges d'atelier. Celle-ci devait être, en effet, amusante au possible, dite et mimée par l'auteur. Ce qu'il y a d'exagéré, de démesurément grossi ne choquait alors personne. Il était admis d'avance que c'était pure fantaisie. On ne songeait pas à protester contre l'irrévérence de la caricature, qui n'avait aucune prétention à l'exacte ressemblance. M. Carjat nous dit que le capitaine Régnier lui-même, quand il était d'aventure au nombre des convives, riait à se tordre en se voyant si grotesquement parodié par M. Pothey. Oui, et il avait bien raison, car l'extravagance même de la charge la rendait absolument inoffensive. Dans le livre, qu'on lit avant dîner, sans être au diapason voulu, elle le semblera moins peut-être. Il y a certain trait, qui revient comme un refrain, que j'aurais voulu qu'on supprimât, car il pourrait faire croire que tel ridicule, pour ne pas dire plus, existe comme règle et non comme phénoménale exception, ainsi que le voulait marquer l'auteur. Enfin, ce qui a dû être très réjouissant à entendre l'est beaucoup moins à lire. Tout cela s'est presque figé sur le papier.

Peut-être aussi cet étrange et invraisemblable capitaine choisit-il mal son instant. Ce n'est pas l'heure des railleries sur les soldats. Quand on veut que nous riions d'eux, nous répondons comme Mme Jourdain : « Nous avons vraiment fort envie de rire! fort envie de rire nous avons! » Il faut espérer que bientôt nous serons plus en train. Repassez alors, et nous verrons, inénarrable capitaine!

IV.

Mademoiselle d'Hannonville (2) est, si je ne me trompe, l'œuvre de début de M. Étienne Rocheverre.

(1) *Le capitaine Régnier*, par Alexandre Pothey. — 1 vol. Paris, 1885. Marpon et Flammarion.

(2) *Mademoiselle d'Hannonville*, par Étienne Rocheverre. — 1 vol. Paris, 1885. Calmann Lévy.



Il y a là des promesses pour l'avenir. Le jeune auteur a du talent sans doute; une autre fois, il cherchera un sujet plus original, il observera des caractères plus neufs, il évitera certaines vulgarités de langage qui détonnent dans le milieu où il place ses personnages. Il ne dira pas d'un Parisien qu'il est *rasé* par une provinciale. En outre, il n'allongera pas son récit d'interminables dialogues qui ne servent guère au développement de l'action ni ne mettent en relief les principaux caractères. Enfin il ne fera pas intervenir au dénouement un *deus ex machina* absolument inattendu.

La question est de savoir si un jeune littérateur sans patrimoine doit épouser une jeune fille qui en manque également. Nous assistons aux tentatives du débutant soit dans la littérature dramatique, soit dans le roman; nous espérons qu'un double succès va faire jaillir un Pactole; et pas du tout : c'est un cousin très opulent qui assure le bien-être du jeune ménage. Peut-être, après tout, est-ce la leçon morale que M. Rocheverre a voulu dégager de son récit : Essayez du théâtre, essayez du roman, à condition d'avoir un parent riche qui soit en même temps généreux. Cette leçon est sage, après tout.

V.

De même, M. Florian Pharaon soulève une question palpitante dans son roman, *Madame Maurel, docteur-médecin* (1). Les jeunes filles doivent-elles s'inscrire à la Faculté de médecine, disséquer à l'amphithéâtre, puis donner des consultations et faire des visites? Nous attendons une solution : eh bien, M. Pharaon ne conclut pas. Il donne beaucoup de raisons pour, beaucoup d'arguments contre, fait valoir les avantages, insiste sur les inconvénients, si bien que nous voici perplexes. Faut-il faire de nos filles des médecines? M. Pharaon dit oui; le même M. Pharaon dit non. L'indécision de cette œuvre hésitante n'est peut-être pas suffisamment compensée par le mérite du style.

MAXIME GAUCHER.

VARIÉTÉS

M. Alphonse Daudet à l'étranger

Dans ce temps d'inimitiés politiques et de haines ravivées, le goût que les étrangers avouent pour nos artistes témoigne du prestige durable exercé par l'esprit français. L'influence française voyage en caisses de librairie. On ne se contente pas de fêter les réputations consacrées : on veut des primeurs, on flaire les jeunes talents, on les attire, on les *lance*. Mais l'écrivain préféré de ce grand public — le public du monde, — c'est peut-être M. Alphonse Daudet.

« Pour la seconde fois — écrivait-il, il y a quatre ans, sur la couverture de son *Numa Roumestan* — les Latins ont conquis la Gaule. » Et tous, Latins d'Aix, de Toulouse, d'Espagne et d'Italie, ont acclamé en lui un des plus brillants champions de la revanche latine.

Les manifestations de leur enthousiasme sont journalières, toujours éclatantes, parfois bizarres : témoin cet hidalgo qui, le mois dernier, se forgeait une préface de toutes pièces, signait *Alphonse Daudet*, puis, le livre lancé, demandait le silence à son parrain sans le savoir, lui expliquant qu'il avait cédé à un mouvement trop violent d'admiration! Dans le genre hispano-américain, il y a l'histoire des deux journalistes brésiliens, le reporteur du *National* et le traducteur du *Diorio*, faisant toutes les trois semaines cent lieues de mer pour venir chercher au large, à bord du paquebot de Buenos-Ayres, la suite de *l'Évangéliste* alors publié par le *Figaro*. Ces messieurs avaient eu simultanément l'idée de transporter une imprimerie avec eux, et, au milieu du tintamarre et des manœuvres d'arrivée, sur le pont du steamer, debout, le journal à la main, ils traduisaient à page ouverte, entourés de leurs protes respectifs, qui composaient dans une fièvre de concurrence, à la voix.

L'Italie n'est pas en retard de prévenances. Un grand journal de Rome, politique et quotidien, *le Nabab*, qui fêtait le mois dernier l'anniversaire de sa fondation, mettait ses destinées sous le patronage de Mme Alphonse Daudet. Et c'était, à propos de la compagne d'un artiste aimé, un éloge chevaleresque de la femme française, un portrait de « l'Henriette moderne, qui vit de la pensée artistique de son siècle sans devenir une femme savante ». Précieux éloge tombé des lèvres de la vieille Italie, la grand'mère latine, bien capable de faire oublier les caprices d'une autre Italie, tour à tour allemande ou anglaise, qui, pour le moment, déguise ses Transtévérines en marionnettes Greenaway.

Cet accord de sympathies prouve une fois de plus qu'en dépit des brouilles de famille, les trois peuples ont mêmes aspirations, même génie. Ce qui est plus inattendu, c'est de trouver pareil enthousiasme chez les Germains, qui semblent moins prêts à jouir des délicatesses de l'analyse et de la langue d'Alphonse Daudet.

Voici pourtant que paraissent à Berlin deux volumes, cinq cents pages d'impression allemande nette et compacte, avec ce titre : *Alphonse Daudet, sa vie et ses œuvres, jusqu'au mois de janvier 1883*. Cela est publié chez A.-B. Auerbach, le frère du romancier, par un autre romancier très goûté en Allemagne, Adolf Gerstmann. M. Gerstmann sait la nouveauté de sa tentative; il n'a pas entrepris une compilation biographique; son livre a une portée plus haute : il se proposait l'étude littéraire de notre société impériale et républicaine et voulait l'étudier à travers l'écrivain qui aurait le plus fidèlement suivi les moments de son évolution.

(1) *Madame Maurel, docteur-médecin*, par Florian Pharaon. — 1 vol. Paris, 1885. E. Dentu.



Ses considérations sont curieuses à lire : l'étranger, n'est-ce pas la postérité contemporaine?

La forme littéraire qui a le mieux réfléchi l'esprit français à la fin du XIXe siècle, c'est le roman rajeuni par le réalisme. Mais quel romancier choisir pour guide dans ce voyage de découvertes? — Au point de vue des idées, Flaubert est incomplet, déjà ancien. Les de Goncourt semblent trop Parisiens, trop à part, et leur modernité à outrance est comme une mode qu'on admire, mais qui ne prend pas. Quant à Zola, il en est resté à l'étude classique de types généraux : Coupeau, c'est l'*Ivrogne*, comme Harpagon est l'*Avare;* malgré le groupement des observations particulières, ses personnages demeurent trop généraux et abstraits. Le vrai réaliste n'a pas de système, pas d'idée préconçue, de parti pris de hideur ou d'idéal; il s'attache à la particularité, à l'*individuel* des physionomies, sans enlaidir ni flatter, « persuadé que tout ce qui est vrai a droit de cité dans l'art ». A ce point de vue, « Alphonse Daudet est le prince du réalisme ».

Une fois en possession de son prototype, M. Gerstmann étudie minutieusement les influences qui l'ont façonné. Et c'est là que commence le travail de bénédictin entrepris à grand renfort de loupes et de lunettes, avec une lenteur allemande, des précautions savantes et une plaisante rigueur de méthode. On dirait qu'il s'agit d'une enquête de concile pour une canonisation. Arbres généalogiques, densité des milieux, paysages de la petite enfance, premiers livres lus au collège derrière le couvercle du pupitre, vers barbouillés sur le dos d'un cahier d'école, tout a une importance dès qu'il s'agit de l'enfant qui deviendra célèbre. On le prend à sa naissance, dans la fabrique de Nîmes, toute blanche de soleil, avec ses platanes penchés par-dessus les murs et le bourdonnement de ses métiers. On le suit de conte en conte, de livre en livre, dans la réalité démêlée d'avec la fiction. C'était le temps des parties de bateau sur le Rhône, de la chasse aux cancrelas dans la cuisine d'Annou, des larmes du frère Jacques et des indignations légitimistes de ce pauvre M. Vincent Daudet contre la Révolution, qui était cause de tout, même de sa goutte. Puis c'est la joie des premières œuvres imprimées, un roman, un grand roman, *Léo et Chrétienne Fleury,* publié dans la *Gazette de Lyon;* les tristesses du *pionnicat* au collège d'Alais, enfin l'arrivée à Paris. M. Gerstmann nous a conservé un portrait de ce temps, crayonné par Banville : « Une tête superbe, réellement attrayante, un teint d'ambre, des yeux droits ouverts, doux comme de la soie, des lèvres pourpres, une chevelure exubérante, un ensemble qui, malgré sa grâce féminine, produit une impression décidément virile. » Curieux aussi, ce jugement par lequel M. Édouard Thierry salua l'apparition des *Amoureuses :* « Alfred de Musset avait laissé deux plumes en mourant; Octave Feuillet a pris la plume de la prose, Alphonse Daudet la plume des vers. »

Un chapitre est consacré à chacune des œuvres d'Alphonse Daudet et à la critique des milieux qu'il a peints: le monde artistique dans les *Femmes d'Artistes;* les hommes du Midi dans *Tartarin* et dans *Numa;* la société industrielle dans *Fromont jeune;* le second empire dans *le Nabab;* le club et la *gomme* dans *les Rois en exil;* les sectaires dans *l'Évangéliste;* la guerre dans les *Lettres à un absent,* et dans ces petits contes de la tranchée qui semblent avoir été écrits entre deux coups de feu et séchés à la poudre. Quand Alphonse Daudet écrivit ces esquisses, dit M. Gerstmann, l'armée était battue, le pays dévasté, et lui-même, marié de la veille, avait tout quitté pour courir au rempart. Après cela, comment accuser son patriotisme tragique? comment s'étonner que son cœur ait été rempli d'amertume et qu'il ait fait chorus avec ceux qui n'ont vu dans les vainqueurs qu'une horde barbare abusant de son triomphe?

Voilà qui est bien pensé. Pourquoi faut-il que, trois lignes plus loin, le Prussien montre le bout de l'oreille? Ces gens-là ont l'envahissante manie de vouloir s'annexer tout ce qui leur convient. Mais, comme ils ont d'ailleurs l'esprit logique, un grand amour de dissertation et de raisonnements bien conduits, ils mettent au service de leur convoitise d'admirables syllogismes. Celui par lequel M. Gerstmann cherche à *annexer* Daudet me paraît un pur chef-d'œuvre.

Daudet et Dickens sont parents éloignés;
Or Dickens est un Saxon;
Or les Saxons et les Allemands sont cousins issus de *Germains;*
Donc...

Il est permis de sourire ou de hausser les épaules; mais ce qui émeut à la lecture de ce livre de bonne foi, c'est le respect de l'étranger pour notre aristocratie intellectuelle, dont Alphonse Daudet lui paraît être la personnification.

HUGUES LE ROUX.

BULLETIN

Chronique de la semaine

Tonkin. — Une dépêche du général Brière de l'Isle, en date d'Hanoï, 28 mars, 11 h. 30 du soir, annonce que le général de Négrier est grièvement blessé et que devant les masses chinoises il a fallu évacuer Lang-Son. Le lieutenant-colonel Herbinger a dû rétrograder sur Dong-Song et Thoa-Moï. D'après des renseignements ultérieurs, la retraite de nos troupes s'est faite en bon ordre. Le général de Négrier est dans un état satisfaisant. Les positions de Kep et de Chu sont bien gardées. Le colonel Herbinger a été remplacé par le colonel Desbordes, de l'artillerie de l'infanterie de marine, au commandement de la 2me brigade, à Chu.

Le 2 avril, l'amiral Courbet annonce qu'il s'est emparé des îles Pescadores, entrepôt du commerce entre la Chine et Formose. L'engagement a été vif; nous n'avons eu cependant que 4 tués et 12 blessés.

Chambre des députés. — Le 28 mars, interpellation de M. Granet au sujet des affaires du Tonkin. Le président du conseil demande la discussion immédiate; MM. Granet, Raoul Duval, Clémenceau, Rivet, Francis Charmes et le président du conseil y prennent part. M. Jules Ferry donne sur la situation du général Négrier des nouvelles rassurantes.

L'ordre du jour pur et simple est adopté par 273 voix contre 227. — Le 30, au lendemain de la dépêche annonçant la blessure du général Négrier et la retraite sur le Delta, le président du conseil a lu une déclaration et demandé le vote immédiat d'un crédit extraordinaire de 200 millions, ajoutant que le cabinet ne considérerait pas l'adoption de ce crédit comme une marque de confiance. La déclaration ministérielle a été accueillie par les plus violentes interruptions. Une motion de blâme a été proposée par M. Clémenceau, et, sous une forme plus modérée, par MM. Ribot et Mézières. Le président du conseil a demandé la priorité pour les crédits; la Chambre, par 306 voix contre 169, l'a repoussée. M. Ferry a déclaré que le cabinet allait remettre sa démission au Président de la république. MM. Delafosse et Laisant ont demandé la mise en accusation du ministère : l'urgence a été repoussée par 287 voix contre 152. Après la séance, une commission de onze membres a été nommée dans les bureaux pour l'examen des crédits. — Le 31, M. Floquet a lu, au nom de la commission, un rapport concluant au vote immédiat d'un crédit de 50 millions. Après une courte discussion, le projet a été adopté à l'unanimité de 495 votants. — Le 1er avril, adoption sans débat d'une proposition de M. Le Provost de Launay interdisant aux ministres démissionnaires de faire des nominations dans la Légion d'honneur pour une autre cause que des services militaires.

M. de Freycinet ayant été chargé de composer un nouveau cabinet, et les négociations traînant en longueur, M. Jolibois, dans la séance du 2 avril, propose que le président de la Chambre demande au Président de la république de désigner des commissaires chargés provisoirement des affaires ministérielles. La proposition est repoussée par la question préalable.

Sénat. — Dans les séances des 27 et 28 mars, le Sénat a terminé la discussion du projet de loi sur les céréales et en a voté l'ensemble par 181 voix contre 76. — Le 28, il a aussi adopté, sans qu'un scrutin fût nécessaire, le projet de loi sur les bestiaux, combattu par M. de Verninac et soutenu par M. Malézieux et le ministre de l'agriculture. — Le 30, M. Léon Say dépose une demande d'interpellation sur les affaires du Tonkin. — Le 31, le Sénat vote les 50 millions de crédits pour le Tonkin, déjà votés à titre de provision par la Chambre.

Nécrologie. — Mort du cardinal Frédéric Schwartzenberg, prince-archevêque de Prague; — de l'artificier Ruggieri; — de M. Colmet d'Aage, avocat à la Cour d'appel; — du prince Orloff, ambassadeur de Russie en France; — de M. le baron Brenier, ancien sénateur de l'empire; — du général garibaldien Fabrizzi; — de M. Dufresne, sénateur républicain de la Manche; — de M. Eugène Rolland, de l'Académie des sciences.

Sorbonne

DOCTORAT ÈS LETTRES

Thèses de M. C. Thiaucourt, maître de conférences à la Faculté des lettres de Nancy : *De Johannis Stobæi eclogis earumque fontibus; Essai sur les traités philosophiques de Cicéron et leurs sources.*

Il semble que les Allemands aient pris à tâche de faire mentir la fable qui nous montre la montagne accouchant d'une souris : ce ne sont, de l'autre côté du Rhin, que souris savantes accouchant de livres gros comme des montagnes. Et lourds avec cela! et diffus! Tenez : Stobée est saisi par les doctes mains de M. Diels. Aussitôt celui-ci le tourne, le retourne; il accumule hypothèses sur conjectures et met au monde un volume de 500 pages compactes! Survient un Français, M. Thiaucourt, et soudain l'enflure germanique tombe. En quatre-vingt-dix pages, toute la question sur Stobée et les sources où cet auteur a puisé sont élucidées. Quelles sont ces sources? Assurément d'anciens *Placita philosophorum*. Mais Aétius, l'intermédiaire supposé par Diels entre les *Vetera placita* et Stobée, qu'en fait M. Thiaucourt? Ici admirons l'imagination des érudits allemands.

Si une ligne de l'écriture d'un homme suffit à le faire pendre, un mot est plus que suffisant à un Diels quelconque pour servir de point de départ à l'édification d'une vie entière. Étant supposé qu'Aétius ait existé, ce dut être entre Auguste et les Antonins; or personne jusqu'à Théodoret, évêque de Cyr, c'est-à-dire personne durant trois siècles n'a soufflé mot de cet Aétius. Dès lors ne pourrait-on le ranger parmi ces auteurs auxquels l'ignorance ou l'erreur d'un copiste a donné naissance? Tels furent Ictus et Anticlès, qu'on ne peut rappeler sans rire. Pour Diels, rien de plus certain que l'existence, si problématique, d'Aétius.

On sait de quelle admiration Diderot poursuivait Sénèque : ce n'est certes pas le cas de M. Thiaucourt vis-à-vis de Cicéron. Il le regarde avec dédain, presque avec pitié! C'est un profane à ses yeux. Il doute qu'il ait compris les hautes spéculations des « penseurs » grecs. Pour un peu, il le traiterait d'esprit obtus. Le crime de Cicéron, c'est de n'avoir pas d'originalité propre, d'idées à lui. Son œuvre, sans doute, vaut mieux que rien; mais c'est tout ce qu'on peut accorder à cet « éclectique ». Faire ainsi le procès au grand orateur philosophe, n'est-ce pas incriminer toute la philosophie romaine, imitatrice des Grecs? Enlevez à Lucrèce l'éclat de sa poésie cosmique; dépouillez Sénèque de son style haché menu, preste, essoufflé, eût dit Buffon : toute originalité aura disparu de leurs ouvrages. Ce sont des vulgarisateurs d'idées et de systèmes pris ailleurs qu'en leur propre fonds; mais encore ont-ils une note, un accent personnel. Souvenons-nous que nous avons été nourris du lait de Cicéron. C'est pour cela qu'il est devenu banal, au même titre que Boileau. Évitons d'agir envers ces grands hommes à la façon des enfants dont parle La Bruyère, « de ces enfants drus et forts d'un bon lait qu'ils ont sucé et qui battent leur nourrice ».

En substance, et pour résumer la thèse française, disons qu'après de longues et judicieuses investigations sur les sources grecques d'où sont émanées les œuvres philosophiques de Cicéron, M. Thiaucourt est arrivé à des résultats négatifs. Comment l'orateur romain a-t-il imité les Grecs? Les copiait-il? S'en inspirait-il seulement? Oui et non. Oui, il les copiait, car il dit lui-même à la fin d'une lettre à Atticus : « Mes livres sont des *apographa* (des copies) », etc. Non, il ne les copiait pas, puisqu'ailleurs, après avoir exposé sèchement la doctrine grecque, il s'écrie : *Vagabimur!* « Maintenant parlons, discourons librement! » Ainsi on voit



combien est difficile à faire la genèse des idées d'un écrivain : quoi d'étonnant que M. Thiaucourt n'y ait pas complètement réussi ?

Une courte observation pour finir. Qui de nous n'a répété ce mot, qu'au temps de Cicéron deux augures ne pouvaient se regarder sans rire? Substituez à *augures* le terme *aruspices*, et vous aurez le mot juste. Ce n'était pas, en effet, aux dépens de leur religion que riaient les Romains, mais aux dépens de celle des Étrusques, ce qui se comprend mieux et n'est pas moins plaisant.

J. Durandeau.

Théodora

Notre collaborateur M. A. Debidour avait soutenu il y a quelques années, en Sorbonne, une thèse latine sur *Théodora*. Dans cette thèse, appuyée sur de patientes recherches, il s'était appliqué à la réhabiliter. La pièce de M. Sardou a inspiré l'idée à un de ses amis et à l'éditeur Dentu de le prier de traduire en français cette savante étude qui prenait un caractère d'actualité. M. Debidour a fait plus : il ne s'est pas contenté de traduire; il a ajouté des notes et des explications; il a supprimé des passages d'une érudition trop minutieuse en se contentant de renvoyer aux sources les lecteurs curieux. En somme, son livre oppose à la Théodora du théâtre la Théodora de l'histoire, comme l'a fait M. Henri Houssaye dans la *Revue des Deux Mondes*.

Voici comment, dans sa conclusion, il explique son dessein et la manière dont il l'a exécuté :

« Le jugement que l'impartiale histoire doit rendre sur cette femme célèbre se dégage de lui-même des faits et des textes franchement présentés, franchement critiqués. J'ajouterai seulement quelques mots sur le plan de cette étude et sur sa portée.

« Je n'ai pas voulu faire une biographie de Théodora. Sa vie ne nous est connue que par épisodes; l'historien n'en saurait reconstituer l'ensemble. Un récit conforme aux exigences de la chronologie eût présenté trop de lacunes et n'eût vraiment été qu'incohérence. Du reste, à quoi bon recommencer après tant d'autres la narration méthodique de faits bien connus et déjà mille fois racontés? J'ai mieux aimer supposer que le lecteur ne les ignorait pas et ne les signaler, en général, que par allusion. Ils n'eussent été que les éléments d'une exposition incomplète et superflue; j'ai préféré voir en eux des arguments pour une thèse, suivant moi, légitime. Sans perdre jamais de vue leurs rapports synchroniques, je les ai groupés à mon gré, mais logiquement, comme moyens de démonstration, autour de trois ou quatre idées principales, où l'on reconnaîtra peut-être des jugements bien fondés. C'est donc l'ordre des matières et non l'ordre des temps que j'ai voulu suivre.

« Tout d'abord j'ai dû rechercher, de bonne foi, sans préventions ni complaisances, ce qu'il faut accorder de confiance aux auteurs originaux qui nous ont fait connaître Théodora. Il m'a fallu examiner et contrôler avec un soin particulier le témoignage de l'historien Procope. Je ne pense point avoir outrepassé dans ce travail préliminaire les droits d'une critique sévère, mais loyale. Quand j'ai cru entendre l'accent de la vérité, je l'ai reconnu. Quand l'ignorance et la passion parlaient, j'ai averti le lecteur; j'ai tâché de le préserver, comme moi-même, de toute erreur, de tout entraînement. Je me suis attaché ensuite au caractère de Théodora; je l'ai dépeint de mon mieux, m'efforçant de mettre en lumière ce qu'il faut admettre de ses vices ou de ses vertus, ce que l'on peut lui attribuer d'influence morale sur la législation de Justinien. Après quoi, j'ai tenté de déterminer la part prise par elle au gouvernement de l'empire, et il m'a semblé que son immixtion dans les affaires publiques avait été profitable plutôt que funeste au monde romain. Enfin j'ai voulu préciser, pièces en main, le rôle joué par elle dans les querelles religieuses du VIe siècle; et j'ai trouvé que sur ce point, comme sur d'autres, elle avait été calomniée ou méconnue.

« Je n'ai certes pas la présomption d'avoir toujours vu juste et d'avoir découvert sur mon sujet la vérité absolue. Les grands faits de l'histoire moderne, sur lesquels les documents abondent, nous sont quelquefois mal connus. A plus forte raison les intrigues de la cour de Byzance au VIe siècle, signalés à peine par quelques textes incohérents ou suspects, sont-elles encore pour nous à demi voilées. Il m'a fallu parfois, à défaut de témoignages positifs et de preuves sans réplique, émettre des conjectures. On me rendra cette justice que je n'en ai présenté que de probables. Il n'entrait pas, d'ailleurs, dans ma pensée d'écrire une apologie sans réserve de Théodora.

« Que cette impératrice ait été exempte de vices et de passions, je n'en sais rien et je ne l'ai point soutenu; mais j'ai cru pouvoir, d'une part, la disculper des accusations légendaires qui souillent encore son nom; de l'autre, lui faire honneur de ce qu'il y a de glorieux, et de méconnu, dans son histoire. En somme, qu'elle ait mal vécu et mal régné, ce n'est pas démontré; qu'elle ait bien usé du pouvoir et de la vie, c'est établi ou du moins très probable. Je n'ai pas eu d'autre but que de justifier cette double proposition. »

Le volume vient de paraître chez Dentu sous ce titre : *l'Impératrice Théodora* (in-12).

Esthétique

La Faculté catholique des lettres d'Angers, plus riche sous ce rapport que toutes les Facultés de l'État, sans excepter celle de Paris, partage avec le Collège de France l'honneur de posséder une chaire d'esthétique. Le titulaire de cette chaire, M. Loir-Mongazon, vient de nous donner, dans un volume intitulé *Fleurs et peinture de fleurs* (1), un spécimen très agréable et très distingué de son enseignement. Le sujet, dans sa généralité, touche à presque tous les arts, depuis l'art des jardins et de la culture des fleurs jusqu'à l'architecture et à la poésie elle-même. Il embrasse une grande partie des arts industriels : la broderie, la tapisserie, les formes les plus exquises de la décoration et de l'ornementation. Il évoque enfin l'idée d'un symbolisme auquel, depuis la plus haute antiquité, aucun art, dans aucun pays, n'est resté étranger. M. Loir-Mongazon n'a méconnu aucune des faces de ce vaste sujet; il a, sur chacune d'elles, des aperçus ingénieux et délicats; mais il s'est attaché de préférence á l'histoire de la peinture de fleurs dans les temps modernes, en Italie, en France, en Flandre et en Hollande, et même, dans ces quatre pays, il n'est pas allé au delà du XVIIIe siècle. A vrai dire, ni en Italie ni en France la peinture de fleurs

(1) Un volume. Didier, 1885.

n'a été un art distinct, illustré par de grands noms. Le seul peintre français que M. Loir-Mongazon ait pu citer avec honneur, Monnoyer *dit* Baptiste, était né à Lille avant la conquête française et il est mort en Angleterre. C'est chez les Flamands et chez les Hollandais que la peinture de fleurs a eu tout son éclat; chez les premiers avec Jean Breughel, chez les seconds avec Jean de Heem et Van Muysum. M. Loir-Mongazon a mis en relief, dans chaque pays, les noms les plus célèbres et les œuvres les plus importantes et il a groupé autour de ces noms et de ces œuvres les peintres et les peintures de second ordre. Il apporte dans toute la série de ses études la plus sûre, sinon la plus haute des esthétiques : celle qui, écartant tout principe *à priori*, cherche l'intelligence d'une œuvre d'art d'abord, d'une manière générale, dans la vie et le caractère de l'artiste et dans l'empreinte qu'il a reçue des idées et des mœurs du milieu où il a vécu, puis, d'une façon plus spéciale, dans le mérite propre du sujet choisi et dans l'appropriation plus ou moins parfaite à ce sujet des moyens dont dispose la forme de l'art dans laquelle il a été traité.

E. B.

Livres nouveaux

Les reins cassés, mœurs contemporaines, par Ernest Daudet. — Un vol. in-18. Plon, Nourrit et Cie.

La question vocale, par Charles Delprat. Troisième édition entièrement refondue. — In-8° de 125 pages. Richault et Cie, 4, boulevard des Italiens.

Dictionnaire français illustré des mots et des choses, ou dictionnaire encyclopédique des écoles, des métiers et de la vie pratique, par MM. Larive et Fleury. L'ouvrage complet formera 75 livraisons environ. Le prix de chacune est de 50 centimes. La 23e est en vente. — In-4°. Georges Chamerot.

L'Été des fruits secs, par François de Carel. — *Madame Érostrate*, par Ch. Legrand. — *Miss America*, par Félicien Champsaur. — Volumes in-18. Ollendorff.

Les Premières illustrées, livraisons grand in-8° à 1 fr. 50. Texte par Raoul Toché; autographes, notes et croquis. *Théodora, Denise*. — Ed. Mounier et Cie, 16, rue des Vosges.

Octroi et Ohmgeld, mémoire présenté au conseil municipal de Genève par le conseil administratif de cette ville. — Grand in-8° de 230 pages. Genève, imprimerie Jules Carey.

Faits divers

— Louis de Geer est à peu près inconnu en France. C'était un gros négociant hollandais de la première moitié du XVIIe siècle, menant la vie large et mouvementée, qui était autrefois celle des grands marchands et armateurs. Louis de Geer se charge d'habiller, d'armer et d'équiper des armées entières; au besoin, il avance la solde. Il transforme et développe l'industrie métallurgique en Suède. En 1645, la Suède étant en guerre avec le Danemark, il arme à ses frais une flotte de 32 vaisseaux, montée par plus de 3 000 hommes, et l'envoie au secours de la Suède. On conçoit qu'un marchand de cette envergure était traité avec respect par les princes et les ministres. Il était en relations avec Gustave-Adolphe, en correspondance avec Christine, caressé par les États généraux des Pays-Bas. Un historien qui débute, M. Pierre de Witt, petit-fils de Guizot, a retracé cette carrière vigoureuse, qui donne l'idée d'une dépense d'initiative et d'énergie vraiment extraordinaire (*Louis de Geer;* Paris, Émile Perrin). Le défaut de son étude est d'être un peu courte; le sujet aurait mérité que l'auteur s'élargît et traitât sa matière à fond, faisant revivre, avec son héros, le gros commerce d'il y a deux ou trois siècles, si entreprenant et si intéressant.

— M. Forestié, de Montauban, se propose d'imprimer par souscription les *Livres de comptes des frères Bonis*, marchands et banquiers à Montauban, de 1339 à 1369. Les comptes des frères Bonis, dont la *Revue* a déjà parlé et qui formeront deux volumes, fournissent des renseignements curieux sur la vie au moyen âge.

— Les romans archéologiques allemands sont dépassés par l'Amérique. Un journal littéraire sérieux, de Boston, annonce la prochaine apparition d'une œuvre nouvelle d'un romancier bien connu, M. Julian Hawthorne, dont l'action remonte au déluge. Il paraît qu'à cette époque la presse n'était pas libre. Les écrivains étaient obligés de soumettre leurs ouvrages à un tribunal représentant la censure préventive, qui leur décernait de hautes récompenses ou les mettait à mort, selon que l'ouvrage était jugé bon ou mauvais. Le héros du roman, Gidéon, subit l'épreuve avec succès.

— On annonce la prochaine publication en Angleterre de la *Correspondance diplomatique du comte Gower*, l'ambassadeur d'Angleterre à Versailles de 1790 à août 1792, d'après les originaux. L'édition sera augmentée d'une préface et de notes.

— L'*Athenæum* se plaint que la Bibliothèque royale de Berlin soit une des moins accessibles de toute l'Europe aux travailleurs. On n'y délivre les livres, dit l'*Athenæum*, que deux fois par jour, et encore faut-il qu'ils aient été demandés la veille.

— L'*Intermédiaire* cite, à titre de curiosité administrative, une lettre adressée par M. Lafolie, ancien sous-préfet de Napoléon Ier, conservateur des monuments de Paris sous la Restauration, au gardien de la colonne Vendôme.

« Paris, le 9 avril 1819.

« Monsieur,

« .... On me rapporte que dernièrement vous vous êtes fait couper les cheveux dans l'enceinte de la grille qui entoure la colonne; cette enceinte, monsieur, n'étant pas destinée à servir de cabinet de toilette, je vous invite, à l'avenir, à chercher un autre lieu pour une semblable opération.

« J'ai l'honneur de vous saluer.

« LAFOLIE. »

On aura beau rire, il avait raison.

Le gérant : HENRY FERRARI.

Paris. — Imp. A. Quantin, 7, rue Saint-Benoît. [4779]



LA SEMAINE FINANCIÈRE

Au début de cette semaine les lamentables nouvelles qui nous sont arrivées du Tonkin, ont soulevé dans tout le pays une émotion profonde. Quant au marché de la Bourse, surpris à la veille de la liquidation par un événement aussi désastreux, et surchargé d'engagements à la hausse, il a présenté une physionomie déplorable.

Nos fonds publics surtout ont éprouvé une dépréciation violente, mais un peu exagérée, car le marché n'a pas tardé à se raffermir quelque peu et la semaine se termine dans un grand calme.

En liquidation, les reports ont été tout naturellement plus tendus. On a demandé de 30 à 35 centimes le 4 1/2 0/0; de 15 à 17 centimes sur le 3 0/0, et de 20 à 25 centimes sur l'amortissable.

Nos rentes ont été compensées aux cours suivants : le 3 0/0 à 77 fr. 70; l'amortissable à 79 fr. 75; le 4 1/2 0/0 à 108 fr. 10.

Le mois dernier on avait compensé le 3 0/0 à 81 fr. 85; l'amortissable à 83 fr. 20; le 4 1/2 0/0 à 109 fr. 70.

Les acheteurs ont donc perdu d'une liquidation à l'autre, reports non compris : 3 fr. 40, coupon de 75 centimes détaché sur le 3 0/0; 3 fr. 45 sur l'amortissable, et 1 fr. 60 sur le 4 1/2 0/0.

Comme nos rentes, les valeurs de crédit ont été très éprouvées.

Cependant, le Crédit foncier a, sans contredit, le mieux résisté à la tourmente.

Comme nous l'avons déjà annoncé, c'est le 9 avril que cet établissement procédera à l'émission d'un emprunt de 500 millions, chiffre nominal. Cet emprunt est représenté par des obligations à lots remboursables à 500 francs et productives d'un intérêt annuel de 15 francs. Le prix d'émission a été fixé à 435 francs, payables 20 francs en souscrivant, 20 francs à la répartition, et le solde en sept versements semestriels. Ces titres participeront tous les ans à six tirages de lots. A chaque tirage, 53 numéros seront primés. Le gros lot est de 100,000 francs, les lots secondaires varient de 1,000 à 25,000 francs. Le total des lots s'élèvera chaque année à 318 pour une valeur de 1,200,000 francs.

Cette émission d'obligations sera sans aucun doute favorable à l'épargne à laquelle elle offre, dans un moment où les bons placements sont rares et peu productifs, une valeur de premier ordre, entourée des garanties les plus complètes et réunissant les avantages que le public sait apprécier, ainsi que l'a prouvé le succès des souscriptions antérieures. Aussi la réussite ne fait-elle aucun doute pour personne.

A. LACROIX.

Paris. — Typ. A. Quantin, 7, rue Saint-Benoît [5015]

PRIX DU NUMÉRO : 60 CENTIMES

N° 15. — 11 Avril 1885. — 3e série, cinquième année, premier semestre (tome 35)

REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

PARAISSANT LE SAMEDI

Fondée en 1863.

SOMMAIRE DU N° 15

PRIX DE L'ABONNEMENT

A LA REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE SEULE.	Six mois	Un an	AVEC LA REVUE SCIENTIFIQUE	Six mois	Un an
Paris	15 fr.	25 fr.	Paris	25 fr.	45 fr.
Départements	18	30	Départements	30	50
Étranger	20	35	Étranger	35	55

LES ABONNEMENTS PARTENT DU 1er DE CHAQUE TRIMESTRE

Les abonnements sont reçus sans frais chez tous les libraires et dans les bureaux de poste des pays d'Europe et des États-Unis.

RÉDACTION ET ADMINISTRATION : 111, BOULEVARD SAINT-GERMAIN

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

ABONNEMENTS ET VENTE AU NUMÉRO

AU BUREAU DES REVUES, 111, BOULEVARD SAINT-GERMAIN 111, PARIS

ET CHEZ TOUS LES LIBRAIRES ET MARCHANDS DE JOURNAUX

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

(REVUE BLEUE)

DIRECTEUR : M. EUGÈNE YUNG.

1er SEMESTRE 1885. (3e SÉRIE). NUMÉRO 15. (22e ANNÉE). — 11 AVRIL 1885.

LES PARISIENNES

Causerie en Belgique (1)

Mesdames et messieurs,

Si j'ose m'asseoir à cette place, devant les membres de ce grand cercle et leurs invités, après des conférenciers experts comme MM. François Coppée, Albert Delpit, Abraham Dreyfus, André Theuriet, Louis Ulbach et tant d'autres, c'est que, justement, une idée me rassure : vous n'avez eu besoin jusqu'ici de dépenser aucune indulgence. Vous en avez un trésor à la disposition d'un novice : vous allez, j'aime à le croire, casser la tire-lire pour moi.

Aussi bien, je ne suis pas un pauvre à qui vous puissiez dire : « Mon ami, je vous ai déjà donné. » C'est la première fois que je viens dans ce pays. Même, partout ailleurs — quoique ce soit une chance favorable pour l'orateur que de n'avoir pas encore ennuyé son public, — cette qualité de nouveau venu, jointe à la qualité de novice, m'inquiéterait un peu. Mais je n'imagine pas qu'ici je sois dépaysé. Nous venons chez vous comme chez des Français du Nord; vous nous accueillez au moins comme les Gascons de la Belgique. A peine me suis-je aperçu que je passais la frontière; un douanier m'a dit, pour la forme : « Vous n'avez rien à déclarer », exactement comme à Paris, lorsque je reviens le soir d'une promenade au Bois. Je repasserai cette ligne idéale, demain ou après-demain, sans plus d'embarras. Ce n'est pas le même drapeau, m'a-t-on dit, qui flotte des deux côtés : je n'ai pas d'assez bons yeux pour distinguer les trois couleurs du drapeau belge des trois couleurs du drapeau français.

D'ailleurs, on l'a reconnu, Bruxelles est un petit Paris : eh bien! j'arrive de l'autre Bruxelles, de Bruxelles-sur-Seine, pour vous parler de ses habitantes... Ce n'est pas à titre d'étranger, mais seulement de novice, je le répète, que je prie votre bienveillance de m'assister dans mon ambassade.

Un premier gage de cette bienveillance, je le trouve dans le choix de ce sujet, qui m'a été proposé en votre nom. Nous autres Français, nous autres Parisiens surtout, on nous sait frivoles : volontiers on nous dispense des sujets de conversation trop pesants pour nos forces. Supposez que demain je prenne le bateau à Ostende et que j'aille dîner à Londres; que je veuille causer avec mon voisin de table de la situation intérieure et extérieure de la France et de l'Angleterre, des anarchistes et des fenians, du Tonkin et du Soudan : après quelques minutes, mon voisin m'interrompra pour me dire : « Mettez-vous donc à votre aise... Comment va Judic? »

De même ici, je pouvais être tenté de vous consulter sur la crise ouvrière, qui sévit chez nous encore plus cruellement que chez vous; sans quitter la littérature, je pouvais vous parler de *Germinal*, le nouveau roman de M. Zola, où l'on voit une grève de houilleurs, triste objet d'attention pour vous aussi bien que pour nous. Mais voilà de bien grosses questions et bien lourdes pour un Français, pour un Parisien! Vous m'avez prévenu, vous m'avez fait dire : « Parlez-nous des Parisiennes. »

(1) Nous publions cette causerie d'après des notes prises, dans la soirée du vendredi 7 mars, au Cercle artistique et littéraire de Bruxelles.

I.

Les Parisiennes!... Hé mon Dieu! soyons francs... j'imagine bien que, si vous avez indiqué ce sujet, ce n'est pas seulement pour m'épargner, mais un peu aussi pour votre plaisir. On n'est jamais fâché, hors frontières, d'entendre parler des Parisiennes. Leur prestige est si fort! Il va si loin! Bien plus loin que Bruxelles! Oh! bien plus loin!...

Il m'est arrivé, il y a quelques années, de déjeuner dans un restaurant du boulevard avec un personnage venu d'Afrique pour exposer à nos ministres les moyens de pacifier les Khroumirs. Fils d'un Juif d'Espagne et d'une Arabe des Grandes tentes, dévoué à la France, excellent cavalier, fin diplomate, prodigieusement brave, suffisamment cruel, populaire par toutes ces raisons sur les confins de la Tunisie et du désert, le colonel X — colonel à titre tunisien — avait tenu ces pillards en respect pendant nombre d'années par la menace perpétuelle d'une contre-razzia sans merci. La guerre éclatant, il avait commandé les *goums*; la guerre achevée, depuis quinze jours il était à Paris, et pour deux jours encore. Un de mes amis, grand chasseur devant Dieu — et même devant Allah, — ayant connu le colonel en Afrique, me le proposa pour convive, et je n'eus garde de refuser. Un beau gars, ce héros : tête solidement construite; figure large et basanée, où deux grands yeux roulaient comme deux morceaux d'émail enchâssés dans du bronze; encolure de taureau; pectoraux et biceps d'Hercule saillant sous la jaquette d'un *complet* bleu, à la dernière mode de Paris.

« Ah! ce n'est pas ainsi, s'écriait notre amphitryon, qu'il faut voir le colonel, mais là-bas, avec son burnous, avec tout son attirail splendide, dans le nuage de sable soulevé par les sabots de son cheval! » Et il continuait de la sorte, essayant de faire valoir son hôte, qui se défendait modestement... « Ah! c'est que là-bas notre ami n'est pas un petit seigneur : une tête ne pèse pas lourd devant lui! » Et l'autre, avec douceur : « Mais, au contraire, je n'aime pas voir ces choses;... et, quand il faut que cela soit, je préfère que cela se fasse derrière moi; je ne commande même pas : je tourne le dos, et je tousse... Hum!... On sait ce que cela veut dire... »

Le colonel convint cependant que personne n'était mieux en état que lui de faire voir le pays à un étranger. Il protesta que, si jamais j'y allais, il serait heureux de m'offrir bon souper, bon gîte... « Pour le reste », dit-il — et par ce reste il entendait la conversation des femmes, qu'on suppose volontiers nécessaire au Parisien, — « pour le reste, je vous serais obligé de m'avertir huit jours à l'avance : je ferais venir de Tunis... Après cela, peut-être aimeriez-vous le fruit du pays... Mais, pour nous autres, cela ne vaut pas la moindre petite friandise parisienne... » Je répondis au colonel que je ne savais pas si je profiterais de ses offres, mais que, de mon côté, je serais heureux, à l'occasion, de lui être agréable en quelque chose. Alors, voici ce coupeur de têtes qui se trouble et s'intimide; une rougeur se glisse sous la peau tannée de ses pommettes; il balbutie : « A l'occasion, monsieur, à l'occasion..., soyez aimable pour Mlle Z... — des Bouffes-Parisiens! »

Mlle Z..., des Bouffes, c'est cette friandise que notre Africain, dans ses quinze jours de Paris, avait appréciée plus que tout le reste : plus que le Grand Opéra, plus que le Musée d'artillerie... Si j'ai conté l'anecdote, c'est qu'elle me paraît typique. Mlle Z..., des Bouffes, c'est la Parisienne pour l'étranger — à combien plus forte raison pour un étranger mieux préparé aux coquetteries de notre civilisation, pour un Russe, pour un Allemand, pour un Anglais, pour un Espagnol, pour un Italien..., pour un Belge surtout, que pour ce demi-barbare à peine déharnaché de son burnous! — Mlle Z..., des Bouffes, c'est la Parisienne que le baron de Gondremarck, le héros de MM. Meilhac et Halévy, vient chercher de son froid pays de Suède, sous prétexte de contempler l'Exposition universelle de 1867; c'est la Parisienne qu'il se plaît, pour le moins, en tout bien tout honneur, à voir trottiner d'un si joli train par les rues de la grande ville :

Sa robe fait froufrou, froufrou.
Ses petits pieds font toc, toc, toc...

Et l'Exposition de 1867 n'est pas la dernière; et, dans l'intervalle des expositions, la circulation n'est pas interdite, la voie n'est pas barrée entre Stockholm et Paris, ni entre Pétersbourg, Berlin, Vienne, Londres, Madrid, Rome, Bruxelles et Paris. Combien de Gondremarcks, à chaque instant, font le voyage pour humer sur place, comme un verre de champagne dans les caves de Reims, le pétillement de la vie parisienne! Et dans chaque bulle de cette mousse, qu'est-ce que je vois briller et sourire? le minois de la Parisienne!

Et ceux qui ne font pas le voyage en réalité, ceux-là le font en rêve; ceux qui ne peuvent accomplir le pèlerinage pour étonner ensuite leurs compatriotes sédentaires par leurs récits, ceux-là justement qu'on étonne, se transportent chez nous par la pensée. Paris peut bien être, pour une élite de flatteurs, la ville-lumière, le cerveau du monde ou, comme l'écrivait le Prussien Anacharsis Clootz, « le Vatican de la raison » et « le chef-lieu du globe » : pour la généralité des hommes, Paris est surtout la Mecque du plaisir. Il s'y fait un grand concours d'étrangers et un concours universel d'imaginations étrangères; et pourquoi? sinon parce que Paris est le lieu de rendez-vous de toutes ces imaginations avec la Parisienne! Nous avons de grands industriels et de grands négociants, de grands

savants et de grands artistes, de grands philosophes et de grands orateurs, de grands historiens et de grands auteurs dramatiques, de grands romanciers et de grands poètes..., et des gens qui, sans être rien de tout cela, sont de grands hommes, comme M. de Lesseps. Mais, plus que tous ces grands de Paris — où je compte pourtant Victor Hugo, — plus que M. de Lesseps, plus que M. Coquelin, qui est-ce qui attire les étrangers et les imaginations étrangères à Paris? C'est la Parisienne. Quelle Parisienne? Ce n'est ni celle-ci ni celle-là, c'est la Parisienne : cela dit tout! C'est l'être idéal qu'un ciseleur de définitions nous présente comme « le huitième péché capital », en assurant que « son amour est le huitième sacrement » : voilà, je pense, une formule assez élastique pour se prêter aux songes des voluptueux! — C'est encore l'être idéal dont Gozlan n'a pu expliquer que par une légende le charme composite. Au commencement du monde, prétend-il, une fée fut chargée de distribuer des dons naturels aux femmes des différentes contrées : à l'Italienne de grands yeux noirs, à l'Espagnole de petits pieds, à la Saxonne des cheveux d'or, à la Flamande un teint de lis et de roses, etc. Le partage était fini, quand une mignonne créature écarta ses compagnes : « Eh bien! et moi?... » C'était la Parisienne, qu'on avait oubliée. « Vous allez lui donner, commanda la fée, un peu de ce que vous avez chacune. » Et c'est ainsi que la Parisienne réunit toutes les séductions éparses pour en faire son attrait spécial.

Le moyen, après cela, qu'elle n'occupe pas tous les hommes, et, occupant tous les hommes, qu'elle ne préoccupe pas toutes les femmes! Mlle Z., des Bouffes, il faut que j'y revienne encore : le rôle de la Parisienne dans l'univers, parmi les femmes de toutes les nations, me paraît à peu près le rôle d'une actrice dans une soirée, parmi des femmes du monde. On a fait venir Mlle Z... dans un salon pour dire de petits vers ou des chansonnettes. Les hommes, coude à coude, se serrent pour la regarder de près; les femmes, qui forment un demi-cercle devant elle, ne se font pas faute de la dévisager. Et les femmes ont le bon esprit, la coquetterie de devancer les hommes dans l'éloge; elles vantent plus haut qu'eux cette émissaire d'un camp ennemi : « Qu'elle est jolie, ma chère!... Encore plus jolie qu'au théâtre... Et comme elle sait se mettre, et se coiffer!... » Oui, mais sous les paroles une arrière-pensée défavorable court en sourdine. Et pour se justifier à soi-même cette arrière-pensée, pour se repaître un peu des scandales qu'on suppose dans la vie privée de l'actrice, pour la suivre de près dans cette loge et dans ce boudoir dont l'entrée est interdite aux honnêtetés classées, s'il se trouve là quelque habitué des coulisses et du monde galant, on l'interroge, on le harcèle : « Vous connaissez Mlle Z...? — Un peu. — Racontez-nous donc... — Quoi? — Mais... toutes sortes de choses... » Et voilà comment, mesdames et messieurs, on m'a dit en votre nom : « Parlez-nous des Parisiennes! »

II.

« Qu'est-ce que les Parisiennes? » me suis-je donc demandé, lorsqu'on m'a proposé ce sujet de conférence — il y a deux mois environ; — « il faut que je le sache pour aller le dire aux Belges. » Qu'est-ce que les Parisiennes? Vivant parmi elles, je n'avais jamais pensé à remarquer ce qui pouvait les distinguer des autres femmes : j'avais besoin de recueillir et de débrouiller mes idées là-dessus.

Quand nous voulons renseigner quelqu'un sur une société ou sur une partie de société, une première méthode nous tente : c'est le plus souvent la seule qui se puisse employer; nous sommes intéressés à la supposer bonne. Elle consiste à regarder, non pas cette société elle-même, mais les peintures qui en ont été faites : on décrit ensuite l'original d'après le portrait. Si vous me priez de vous parler demain des Romaines du commencement de notre ère, il est bien tard pour faire leur connaissance : je regarderai leurs effigies dans la galerie de Juvénal, de Martial, de Suétone; tant pis pour elles si ces effigies ne sont pas ressemblantes! Il est bien vrai que nous pouvons critiquer les textes et que parfois le meilleur résultat de nos recherches est de savoir que nous ne savons rien; n'importe : quelque suspect que soit le témoignage d'un auteur, il en reste toujours quelque chose. Considérez la littérature dans son ensemble : il s'est formé un préjugé en sa faveur; il est convenu, pour la commodité des curieux, qu'elle est l'image de la société. Que dis-je, l'image? Le miroir! Et un miroir singulièrement précieux, un miroir magique, où l'on trouve du premier coup, une, distincte et nettement colorée, une réalité partout ailleurs disséminée, confuse et de nuances changeantes. Il y a donc tout avantage à employer cette méthode; elle m'était conseillée, d'ailleurs, par l'habitude de mon métier : je résolus d'en user à votre profit.

Justement une pièce nouvelle était annoncée sous ce titre : *la Parisienne*. L'auteur était M. Becque, estimé des connaisseurs et de moi-même pour son esprit d'observation. Voilà mon affaire, pensai-je, je n'aurai pas besoin de quêter ailleurs; et je demandai à M. Becque de me communiquer son manuscrit.

Vous savez que, d'après M. Dumas fils, « le mariage est une charge si lourde qu'on se met deux pour la porter, quelquefois trois ». Un autre moraliste, M. Arsène Houssaye, prétend qu'une femme, « si amoureuse qu'elle soit, a toujours un nouvel amour dans le chemin du cœur ». Il suit de là que, si l'on est trois en ménage, il y a des chances pour qu'on soit bientôt

quatre... C'est précisément ce qui arrive dans la remarquable pièce de M. Becque. Je n'insiste pas.

A ce premier document, je fis un saut en arrière, un saut de deux siècles; et pourquoi de deux siècles? C'est que j'apercevais une autre pièce, jouée en 1691, et de même intitulée *la Parisienne*. L'auteur est Dancourt. J'aurais pu remonter plus haut, pour le moins jusqu'à Molière : on dira que Célimène est une Parisienne. Je le veux bien, à cette condition que sa cousine Éliante soit une Parisienne aussi. Mais plutôt que des Parisiennes, ce sont des Françaises et, plutôt que des Françaises, des femmes : les personnages de Molière ont un tel caractère de généralité qu'il vaut mieux les laisser en dehors de notre enquête. Arrêtons-nous à Dancourt, peintre de mœurs, justement, plutôt que peintre d'humanité; peintre de genre venu après le peintre d'histoire, et qui, mieux que lui, apparemment, est en état de nous faire connaître le petit coin où il se cantonne.

La Parisienne de Dancourt s'appelle Angélique : voilà qui me rassure. C'est une jeune fille : à merveille! Elle sort du couvent : mieux encore! Elle berne un vieillard qu'on veut lui faire épouser : je ne saurais lui reprocher cette malice... Mais elle donne rendez-vous pour la même heure à deux jeunes gens, et elle en attend un troisième... Oh! oh! voilà la Parisienne bien avancée, deux cents ans avant M. Becque!

Cet intervalle de deux siècles, je l'ai parcouru, interrogeant les auteurs dramatiques et les romanciers. J'ai amassé des notes... haut comme cela! Je voyais avec orgueil grossir mes archives. Quelle conférence substantielle je ferais! J'aurais dit le dernier mot sur le sujet, ou plutôt je l'aurais redit d'après les autorités les plus compétentes. Que de personnages de théâtre j'avais confrontés, depuis les Parisiennes de Marivaux — c'est, je pense, une Parisienne qui laisse échapper cet aveu : « Notre vanité et notre coquetterie, voilà les deux grandes sources de vos passions », — jusqu'aux Parisiennes de MM. Meilhac et Halévy : Froufrou et la Petite Marquise. Entre celles-ci et celles-là, ne négligeant rien, pas même les héroïnes de M. Scribe — il peut s'en trouver de Parisiennes, — combien n'en ai-je point passé en revue! Parisiennes de M. Dumas : la Dame aux Camélias, Suzanne d'Ange, Albertine de la Borde, d'une part; et, d'autre part, Diane de Lys, Jane de Simerose, Mme de Terremonde, Mme de Morancé, — sans compter Mme Clémenceau. Parisiennes de M. Augier : Olympe et la Lionne Pauvre, et l'héroïne d'*Un Beau mariage*, et la Marquise et la comédienne de *la Contagion*, et les deux maîtresses, baronne et Baronnette, de Jean de Thommeray... Parmi celles-là — de même que chez M. Dumas j'avais aperçu la Princesse Georges, — de même je voyais bien une petite personne différente des autres, la raisonnable et délicieuse Antoinette Poirier, marquise de Presles; mais si différente et tellement écrasée par la majorité, pouvais-je faire autrement que de la négliger?... Parisiennes de M. Sardou, Parisiennes de M. Pailleron, m'appelaient encore : celles-là, venant des *Pattes de Mouche* et de *Maison-Neuve*, annonçant Mme et Mlles Benoîton ; celles-ci, des *Faux Ménages* et du *Monde où l'on s'ennuie*. Et celles de Barrière, et de Thiboust, et de M. Gondinet! Et celles de Musset, que je ne saurais oublier, sorties de ses proverbes aussi bien que de ses nouvelles! Et — je les nommerai derechef, comme les plus Parisiennes de toutes — celles de M. Meilhac ou de MM. Meilhac et Halévy, depuis l'Ingénue et les Curieuses, depuis la gantière de la *Vie Parisienne*, jusqu'à Froufrou et la Petite Marquise! Que de Parisiennes de théâtre! J'avais déjà tout un côté de mon portefeuille bondé de notes, au point qu'il menaçait d'éclater!

Mais les Parisiennes de roman, combien plus nombreuses encore! Les citer seulement, autant vaudrait nommer par son nom chaque soldat de l'armée de Xerxès. Parisiennes de Balzac, grandes dames, bourgeoises et lorettes, pour n'en désigner qu'une de chaque sorte, mais qui soit dans la mémoire de tout le monde : la Duchesse de Maufrigneuse, Mme Marneffe, Esther... Parisiennes de M. Feuillet : la Petite Comtesse, Mme de Campvallon, Julia de Trécœur... Parisiennes des Goncourt : Renée Mauperin, Mme Charles Demailly, Chérie... Parisiennes de M. Daudet : Sidonie Risler, Ida de Barancy, Sapho... Parisiennes de M. Zola : Gervaise et Virginie de l'*Assommoir*, et les bourgeoises de *Pot-Bouille*, et les élégantes de la *Curée*... Parisiennes d'Eugène Sue et de Feydeau! Parisiennes de M. Ludovic Halévy, romancier, et de M. Gustave Droz! Et de Mérimée et M. de Maupassant! Et de M. Albert Delpit et de M. Georges Ohnet! Et de M. Claretie! Et de M. Catulle Mendès! Et la Parisienne Andrée, de M. George Duruy, si fêtée, l'année dernière, et jusqu'à celle-ci, la plus récente et si choyée, Thérèse de Sauve, — de *Cruelle énigme*, le subtil roman de M. Paul Bourget! Sauf M. Cherbuliez, qui est venu de Suisse pour nous parler de quelques Françaises, — sauf George Sand, qui était venue de l'idéal pour nous parler de ses habitantes, — sauf M. Ferdinand Fabre et M. Theuriet, tous nos romanciers, à l'envi, m'offraient des Parisiennes. De ci de là, je n'avais eu garde d'oublier celles de Paul de Kock ni celles de M. Arsène Houssaye... Et sur toutes, avec conscience, j'avais pris des notes. Et j'avais emprunté, par surcroît, un commentaire à quelques moralistes et humoristes spéciaux : Restif de la Bretonne, Gavarni... En vérité, je ferais une belle conférence! Je me rendais bien compte que je courais un risque : je serais peut-être interrompu par M. le président du Cercle, qui prononcerait le huis clos, ou par quelques mères qui emmèneraient bruyamment leurs filles... Ces héroïnes de théâtre et de roman, pour la plupart, étaient si damnables et scandaleuses! Mais quoi? On m'avait demandé une conférence sur les Parisiennes : voilà les Parisiennes!... Ce n'était pas de ma faute si elles étaient comme cela!

Cependant, un beau jour, ayant fini d'écrire mes notes, je les relus d'à filée; je parcourus, de la première feuille à la dernière, ce formidable dossier des Parisiennes. J'y passai la matinée, puis l'après-midi : et voilà que peu à peu, mon cerveau s'échauffant, Parisiennes de théâtre et Parisiennes de roman s'animèrent, s'agitèrent à mes yeux. Elles formaient une sarabande infernale : c'était la tentation de saint Antoine, de saint Antoine conférencier. Et toutes ces figures avaient un air de famille, une ressemblance telle qu'à la fin elles me parurent n'en faire qu'une seule, multipliée autour de moi par l'agilité de sa ronde. C'était la Parisienne, la Parisienne idéale : « un animal joli qui suit son instinct », comme dit M. Feuillet. Oui vraiment, un animal! Et mené par quel instinct! Joli, par exemple, et même pire!

Douée de cette « beauté des bêtes sauvages » dont parle Sainte-Beuve après l'Écriture, — de cette beauté qui se juge moins sur le visage que sur « la cambrure de la nuque et des reins », — sachant marcher devant l'homme et se laisser rattraper par lui, — sachant l'attraper, d'ailleurs, — coquette, vaine, avide de plaisirs plus que passionnée, spirituelle, insolente, cynique, offrant le vice à tout venant et, pour prix de cette gentillesse, commandant volontiers le crime : telle était la Parisienne qui rôdait et gambadait autour de moi. C'était la bête d'une nouvelle Apocalypse. Elle ne portait pas, comme la bête de l'ancienne, toute une forêt de cornes surmontée de diadèmes : elle n'avait gardé pour elle que les diadèmes; elle ne faisait pas peur : elle fascinait pourtant... Pour rompre le cercle dont elle m'enveloppait, pour secouer ses prestiges, je résolus d'aller prendre l'air.

En dégringolant de mon logis, je croyais tournoyer dans l'escalier de *Pot-Bouille*... Vous vous rappelez cette prodigieuse maison que l'imagination lyrique de M. Zola intéresse aux jouissances de ses habitants : chaque étage est un repaire de luxure; depuis le plomb des gouttières jusqu'au ciment des caves, un frisson libertin suit les tuyaux de zinc; mais c'est surtout par l'escalier, par où les locataires communiquent, c'est par l'escalier, que se glissent et s'insinuent les émotions voluptueuses. La rampe, roulée en spirale, est comme la moelle épinière de ce Léviathan de la rue de Choiseul... Eh bien, poursuivi par la Parisienne, c'était cette rampe que je sentais palpiter sous ma main...

Mais l'air du dehors me frappa au visage; et, en descendant ma rue, en gagnant le boulevard, en marchant jusqu'aux Champs-Élysées, je me mis à réfléchir.

Cette maison si troublée tout à l'heure, je l'habite depuis soixante ans... : je l'ai habitée d'abord dans la personne de mes grands parents, et puis de mes parents; j'y suis né, j'y suis resté; je me crois donc un Parisien... Depuis trente ans, depuis dix ans surtout, j'ai couru beaucoup par la ville; j'ai exploré à peu près tous les mondes; je crois donc connaître Paris et les Parisiennes... Eh bien! dans ma promenade, à mesure que l'enchantement se dissipait, j'avais cette surprise : je reconnaissais de moins en moins ma Parisienne de l'Apocalypse! Je l'avais bien entrevue, sans doute, quelque part et quelquefois; mais nulle part, mais jamais, je ne l'avais vue aussi distincte et fardée de couleurs aussi crues; encore moins l'avais-je vue toujours et partout, et elle seule dans Paris... Comment se fait-il donc que la littérature, ce miroir à mille facettes, n'eût réfléchi qu'elle seule? A cette question la réponse est toute simple : c'est que la littérature parisienne — autant dire, à présent, la littérature française — ne vit que d'exceptions.

La littérature parisienne!... Dans l'ordre du théâtre et du roman, voyez-vous qu'aujourd'hui nous en ayons une autre? Au XVIe siècle déjà, Montaigne écrivait : « Paris a mon cœur dès mon enfance... Je ne suis François que par cette grande cité. » Depuis ce temps, depuis la Révolution surtout, depuis la Révolution organisée par l'Empire, vous n'ignorez pas quelle importance plus grande a prise la capitale dans le pays. Vous savez de quelle manière, aux dépens de tout le reste, ce monstrueux cerveau a tiré à lui toutes les forces du corps national. Il en est résulté que nous n'avons plus une littérature française, œuvre de Français et dont les objets soient des Français, mais une littérature parisienne, œuvre de Parisiens et dont les objets sont des Parisiens, — mais encore lesquels? Des Parisiens d'exception. Prenez au hasard un roman anglais : il y a de grandes chances pour qu'il représente le train habituel de la vie, le détail de mœurs qui peuvent être en Angleterre celles d'une famille quelconque. Mais un roman parisien? un drame? une comédie? L'auteur ne se sera pas contenté, comme c'était son droit et peut-être son devoir d'artiste, d'imaginer des types au lieu de copier des individus : pour imaginer ces types, il aura regardé d'abord, en guise de modèles, des exceptions. Pour composer son élixir, il n'aura pas parcouru impartialement tout le champ de la réalité; il aura fait sa cueillette dans divers coins où poussent de certaines fleurs, — et plutôt, hélas! les fleurs du mal que celles du bien.

Regardez, écoutez le chef de la littérature contemporaine, Balzac. Il annonce l'ambition de peindre, dans ses *Scènes de la vie parisienne*, le siècle tout entier; il veut dresser « un état de situation de ses vices et de ses vertus ». Mais presque aussitôt il déclare que, son œuvre ayant besoin de mœurs saillantes et vivement teintées, force lui sera de les chercher dans les seules classes où il puisse en trouver encore : chez les filles, les voleurs et les forçats. En avant Vautrin et sa bande, Esther et sa séquelle! Ce n'est plus, comme Montaigne, « jusques à ses verrues et à ses taches » que Balzac aime Paris, mais surtout pour ses verrues et ses taches. On devine que le compte des vices sera

mieux tenu, dans ce fameux état de situation, que le compte des vertus.

Eh bien! je consens que Vautrin existe, quoique je ne le connaisse pas; je consens qu'Esther existe : je la connais peut-être; je ne jure pas, d'ailleurs, que je n'aie pas rencontré Mlle Marneffe, et je suis sans doute allé au bal chez Mme de Maufrigneuse : s'ensuit-il qu'il n'y ait pas dans Paris des personnes d'autres sortes? Il y en a beaucoup plus d'autres sortes qu'il n'y en a de celles-là; il y en a beaucoup plus, qui n'intéressent pas l'auteur dramatique ni le romancier, mais qui ont pourtant droit de cité dans la grande ville. Faites lire à un provincial naïf les *Mystères de Paris :* il en conclura que nous ne pouvons sortir le soir sans être armés jusqu'aux dents, à moins que nous ne pratiquions la boxe et la savate comme le prince Rodolphe. J'accorde sans examen qu'Eugène Suë soit un observateur fidèle et que ses descriptions soient exactes : encore y a-t-il d'autres quartiers que ceux qu'il décrit, d'autres quartiers mieux habités, et qui occupent une plus grande surface. J'ai relu dernièrement le curieux livre de Privat d'Anglemont sur les « métiers inconnus », *Paris-anecdote*. Des artisans bizarres qui s'y révèlent, je n'en citerai que deux : « le peintre de pattes de dindon » et « l'employé aux yeux de bouillon »... Il paraît que les pattes d'un dindon récemment exposé à l'étalage doivent être d'un beau noir, et qu'après quelques jours elles prennent une teinte grisâtre qui avertit les ménagères. Que fait le marchand de volailles? Il appelle un personnage qui parcourt chaque matin les marchés; ce personnage passe un vernis sur les pattes grisonnantes : voilà les ménagères rassurées. « L'employé aux yeux de bouillon » a une industrie plus étrange encore. Dans certaines gargotes de dernier ordre, le pot-au-feu ne contient que peu de viande et même peu d'os : pas de graisse qui s'élève en taches à la surface et forme des *yeux;* ce bouillon aveugle ne dit rien de bon aux amateurs. Que fait le gargotier? Il poste auprès de la marmite un homme, qui garde dans sa bouche une cuillerée d'huile de poisson; au moment où la clientèle arrive, l'homme souffle sur la soupe : une pluie d'yeux y surnage. Un habile employé aux yeux de bouillon, assure Privat, peut gagner de jolis revenus : j'aime mieux le croire que d'y aller voir, et surtout que d'aller goûter ce potage... Ces métiers existent, soit; mais il y en a d'autres, qui sont à la fois plus honorés et qui ont des représentants plus nombreux dans la ville. Eh bien! prendre le théâtre et le roman parisien pour les images parfaites de la société parisienne, ce serait prendre l'ouvrage de Privat pour l'Annuaire complet de l'industrie et du commerce à Paris.

Heureux encore le lecteur, quand les exceptions d'où les types sont tirés ne sont pas des exceptions imaginées par l'auteur ou déformées au moins par le tour naturel de son esprit! Qui ne connaîtrait nos élégantes que par telle *Grande dame* de M. Arsène Houssaye, et nos magistrats que par le conseiller de *Pot-Bouille*, celui-là serait victime d'une singulière mystification. Mais je veux que l'on connaisse les bourgeois par *Fromont jeune*, les cocodettes par la *Petite marquise*...; je reconnais Sidonie Risler, je reconnais Henriette de Kergazon, soit! ou du moins je retrouve en elles des traits de certaines exceptions que j'ai rencontrées. Interrogez pourtant M. Daudet, interrogez MM. Meilhac et Halévy : ils vous diront qu'ils ont vu ces exceptions, en effet, mais que chaque jour ils voient bien d'autres personnes, d'autres personnes qu'ils ne mettent pas dans les livres ni au théâtre, mais qui sont leurs femmes, leurs sœurs, leurs amies, et les femmes, les sœurs, les amies de leurs amis. Celles-là, chacun laisse à son voisin le soin de noter leurs sentiments, leurs idées, leurs menues aventures, qui paraissent moins divertissantes pour le public... Et c'est ainsi que, dans son ensemble, la littérature parisienne devient calomnieuse; elle pèche par le sophisme du dénombrement imparfait : « Les femmes de ce pays sont rousses... » A la fin de la *Vie parisienne*, le Brésilien, chargé de conclure cette folle épopée scénique, avoue ce péché dans un couplet :

En cherchant dans la ville,
On trouverait, je crois,
Quelque maison tranquille
Pleine de bons bourgeois...

Il ajoute aussitôt :

Ces graves personnages
Ne font pas comme nous;
Ils disent qu'ils sont sages,
Nous disons qu'ils sont fous!

Et le chœur de reprendre :

Et pif et pif et pif et pif et paf!
Oui, voilà la vie parisienne!
Du plaisir à perdre l'haleine,
Oui, voilà la vie parisienne!

Et pif et pif et paf..., voilà la vie parisienne de théâtre et de roman, oui! voilà justement la vie dont la Parisienne de théâtre et de roman mène la bacchanale! Mais cette Parisienne, je ne l'ai pas rencontrée partout, moi Parisien depuis soixante ans; je ne l'aperçois pas dans tous mes souvenirs; je ne la croise pas à chaque minute, elle seule, dans la rue, sur les boulevards, aux Champs-Élysées, tandis que je me promène en ruminant ma conférence... Et voilà pourquoi, en revenant de cette promenade, j'ai brûlé toutes les notes que j'avais prises pendant deux mois, et pourquoi j'ai renoncé à vous présenter d'après Dancourt et M. Becque, d'après Marivaux et M. Meilhac, d'après Balzac et M. Zola et tous les autres, le portrait de la Parisienne!

Mais, au fait, cette Parisienne de théâtre et de roman, n'est-ce pas vers elle que se précipite ce concours d'étrangers et d'imaginations étrangères? N'est-ce pas elle qui est la Parisienne pour toute l'Europe, pour tout l'univers, à peu près comme le cancan, pour certains bons auteurs anglais, est la danse nationale française? Hé oui! c'est la même! Et comment, je vous prie, en serait-il autrement? N'est-ce pas par la littérature que tous ceux qui vivent loin de Paris et n'y viennent jamais connaissent la Parisienne? Et même ceux-là qui font le voyage, ne sont-ils pas prévenus par la littérature? N'est-ce pas à travers son prisme, au reflet de ses feux d'artifice, qu'ils aperçoivent cet objet de leurs désirs?

Oui, sans doute, répondrez-vous; mais ce témoignage des auteurs dramatiques et des romanciers, nous le contrôlons par le témoignage perpétuel des journaux, et de ceux-là particulièrement qu'on nomme « parisiens ». Les journaux ne s'ingénient pas à produire des types; ils déposent d'après des réalités immédiates. Or la presse, dans ce procès, ne dément pas la littérature : *le Figaro*, *le Gaulois*, *Gil Blas*, *l'Évènement*, *le Voltaire*, *l'Écho de Paris*..., que sais-je? *le Journal pour rire*, *la Vie parisienne*, s'accordent avec M. Meilhac, et parfois avec M. Arsène Houssaye.

Là-dessus, qu'il soit permis de s'expliquer franchement. A quelles rubriques le lecteur, en ouvrant son journal, trouve-t-il ces documents sur la vie privée des Parisiennes? C'est d'abord aux faits-divers et dans le compte rendu des tribunaux. S'il arrive que Mme X, dans la rue, reçoive du vitriol de Mlle *** pour avoir accueilli ou paru accueillir les assiduités de M. Y, l'aventure sera publiée le lendemain dans les faits-divers; et si, par accident, un agent de police passait, ou si le mari de Mme X a la maladresse de porter plainte, on retrouvera l'affaire, après quelques semaines, dans le compte rendu des tribunaux. Par contre, vous ne lisez jamais ni à la seconde ni à la troisième page : « Aujourd'hui Mme une telle, son petit garçon et sa petite fille ont descendu et remonté les Champs-Élysées tranquillement. Après quoi, ils sont rentrés tranquillement chez eux. » Il y a pourtant, même dans Paris, plus de promenades tranquilles que de promenades interrompues par le vitriol.

Mais que les faits-divers et le compte rendu des tribunaux ne soient que des recueils d'exceptions, chacun l'accordera sans peine. Le point délicat de la cause, c'est le témoignage des *Échos* mondains.

Écoutez-les, ces échos! Paris est tout à la joie : premières représentations, dîners, bals se précipitent; et, dans toutes ces fêtes, ce sont les mêmes noms qui scintillent : les noms des Parisiennes! Tout à la joie, et à quelle joie! Au nombre des scandales qui éclatent, on devine le nombre de ceux qui couvent. Paris danse sur un volcan d'impuretés, qui a des éruptions quotidiennes. Hier, c'était une duchesse, « qu'on nommerait facilement aux environs de l'Arc de Triomphe », qui s'était fait enlever par son cocher; aujourd'hui c'est « la petite baronne, habituée de l'allée des Poteaux », qui s'est fait servir, à la fin d'un repas, sur un plat d'argent, dans le costume des pommes de terre en robe de chambre exactement épluchées...

Ne vous récriez pas! J'ai lu cela, je l'ai même relu, et dans plusieurs journaux. Mais de ces merveilleux scandales, qui fournissent au jour le jour de quoi défrayer je ne sais combien d'Heptamérons, de ces historiettes croustilleuses qui se donnent pour transcrites de la vie mondaine, eh bien! il faut d'abord le dire, quelques-unes sont inventées... Je reprochais, une fois, à un journaliste de mes amis une fausse nouvelle politique dont j'avais été dupe : « Hé! mon cher, me dit-il, ne savez-vous pas que notre métier consiste à donner de fausses nouvelles pour faire attendre les vraies? » Mon ami, par plaisanterie, calomniait un peu le métier. Mais, pour ce qui concerne la vie privée, la vie élégante, si le mot n'est pas juste, il ne s'en faut de guère. On donne de fausses nouvelles du monde pour faire attendre les vraies, et surtout pour les faire attendre à des gens à qui elles ne parviendront jamais. Les garçons de café, les coiffeurs et leurs clients les plus naïfs attendent, chaque jour, ce régal, comme les portières attendent certains romans-feuilletons; et qu'est-ce autre chose que le roman-feuilleton élevé, par une crue récente, du rez-de-chaussée aux étages supérieurs? La trame de la fable est distribuée en petits chiffons; les noms des personnages sont remplacés par des initiales : voilà toute la différence. Personnages imaginaires, qui n'ont que le tort d'être compromettants : qu'il leur soit un peu pardonné, sinon beaucoup, parce qu'ils ont amusé les badauds!

Il n'en est que trop, néanmoins, dans la multitude de ces accidents, qui sont réels... Comme les faits-divers, comme les événements judiciaires, ce ne sont que des exceptions annoncées bien haut, tandis qu'on se tait, naturellement, sur les applications de la règle. On n'écrit guère : « Il n'est bruit dans le faubourg Saint-Germain que du bon accord de certain marquis et de sa jeune femme, mariés depuis deux mois » — tandis qu'on écrit volontiers : « Certain vicomte va plaider en séparation après deux mois de mariage. » Pourtant, même à Paris, je vous jure, il y a plus de ménages qui durent trois mois que de ménages qui durent moins.

Mais encore ce tout-Paris où se recrutent les héroïnes exceptionnelles de la chronique, ce tout-Paris proposé à l'admiration, à l'envie des petits commis de tout l'univers, quel est-il? Nous avons le droit d'y regarder. Dans ces quelques centaines de noms — et c'est plutôt moins que je devrais dire — qui paraissent désigner à l'attention des peuples tous les Parisiens et toutes les Parisiennes, combien de noms exotiques, russes, polonais, napolitains, yankees! Déjà, en 1869,

au premier acte d'une comédie de M. Gondinet intitulée ironiquement *Paris chez lui*, le rideau se lève sur une de ces soirées « bien parisiennes », dont les journaux « parisiens » rendent compte. Quels personnages sont en scène? Un Anglais, un Américain, un Italien, un Espagnol, un Turc. Survient un Français, excusé par cette raison qu'il introduit un Valaque : « Vous voyez, dit-il, mon prince, nous sommes dans le meilleur monde; rien que des étrangers... » Au deuxième acte, un domestique se met à parler allemand : « Je vous croyais Parisien! lui dit la femme de chambre. — Je suis Parisien, mademoiselle... — Vous parlez?... — C'est que je suis né à Gérolstein. » Depuis 1869, cette invasion n'a fait que prospérer, gagner du terrain et s'établir. « L'Europe au parc Monceau », telle est la définition qu'un personnage du *Prince Zilah* nous donne aujourd'hui du nouveau centre de Paris; à quoi s'ajoute cette remarque : « Il n'y a plus de Parisiens que les étrangers. » Et, en effet, ces « parvenus de l'acclimatation » — comme un humoriste, M. Louis Dépret, les appelle — se prétendent plus Parisiens que les indigènes.

Enfin, prenons en bloc ce monde brillant ou plutôt brillanté, chatoyant et papillotant, cette sorte d'aristocratie de la mode formée par l'indiscrétion et par l'imagination du journal pour l'ébahissement du lecteur; prenons-en les premiers rôles et les comparses, étrangers ou Français, nés à Gérolstein ou à Paris : même Français, même nés à Paris, quel titre ont la plupart de ces gens à se dire Parisiens, à l'exclusion de tous les autres habitants de la capitale? Quel titre à prodiguer si sottement cette locution agaçante pour qualifier ce qui leur plaît : « C'est parisien »? Quelle manière spéciale de sentir, quel tour particulier d'intelligence les distingue, qui ne saurait se rencontrer qu'à Paris? Quels éléments apportent-ils dans ce grand alambic où se distille l'esprit français? Aucun, absolument aucun! Seulement ils sont présents de corps à un certain nombre de cérémonies prescrites par le rituel mondain pour le diocèse de Paris : ils sont dans tel théâtre à tel jour, ils assistent au concours hippique, au vernissage, aux expositions diverses; ils sont invités à tel dîner, à tel bal; qu'il faille payer sa place ou l'acquérir par des relations — affaire d'argent ou d'entregent, — ils sont exacts à se montrer où il faut.

Ils suivent la lettre de la loi parisienne; ils n'en suivent pas l'esprit. Parisiens...? Allons donc! Ce sont les Pharisiens de Paris. Et le Pharisien a sa Pharisienne! C'est même elle qui le pousse, qui le maintient dans la scrupuleuse observance de cette vaine religion. Elle n'aurait garde de manquer à aucune de ses solennités; elle est citée journellement par les historiographes du culte... Et voilà comment la Pharisienne de Paris, aux yeux de l'étranger, aux yeux de la province et de Paris lui-même, qui s'y trompe, compromet la Parisienne. C'est la Pharisienne qui danse; la danse a ses accidents; c'est la Parisienne qui paye les pots cassés, ou plutôt, dans l'espèce, disons les cruches cassées.

Ainsi, que la Parisienne de théâtre et de roman soit certifiée conforme à la vraie par la Parisienne de journal, je le veux bien, je le constate; cela justifie l'étranger, qui modèle sur cet exemplaire sa Parisienne idéale : cela ne fait pas qu'il ne se méprenne point — au contraire, — ni qu'un vrai Parisien n'ait pas le devoir, à l'occasion, de dénoncer cette méprise. Heureux les peuples qui n'ont pas d'histoire, a-t-on dit; heureuses les Parisiennes, si elles n'avaient pas d'historiens!... A l'étranger, et peut-être en Belgique surtout, on aurait une meilleure opinion d'elles!

Un de mes confrères, curieux de la littérature et des mœurs anglaises, demandait un jour au poète américain Longfellow comment il arrive que deux peuples de nationalités différentes, mais de même langue, se haïssent plus que deux peuples tout à fait étrangers : « C'est, répondit Longfellow, qu'ils comprennent mieux le mal qu'ils disent l'un de l'autre. »

Il s'agissait, vous le voyez, des Américains et des Anglais. — S'il n'y avait que ce risque-là contre la bonne entente des Français et des Belges, j'en prendrais mon parti. Je ne pense pas que chez vous on parle bien méchamment de nous autres; je n'ai jamais vu que, chez nous, on vous déchirât de façon vilaine. Je sais bien quelques *lazzi* auxquels nos loustics feraient mieux de renoncer : ces plaisanteries ont toujours été sottes, elles ne deviennent pas spirituelles en vieillissant. Ceux qui les répètent n'ont jamais passé la frontière, sinon comme témoins de quelques duels. — C'est ainsi que moi-même, avant ce voyage, j'étais allé deux fois en Belgique : une fois au Vésinet, une fois à Chatou... — Pour ces farceurs du boulevard, le fond de la langue belge est *Sais-tu, monsieur?* comme pour le Figaro de Beaumarchais le fond de l'anglais est *Goddam*.. Les Anglais ont leurs ripostes; il n'est pas de bonne pantomime, chez eux, sans un personnage ridicule, le maître à danser : c'est un Français. De même vous devez avoir les vôtres : je ne les connais pas, mais je vous les pardonne, comme je suis persuadé que vous nous pardonnez ces inoffensives attaques. On échange ces calembredaines, de nation à nation voisine, comme on se jette des *confetti*, de voiture à voiture, au carnaval de Nice : personne n'en est blessé. Entre vous et nous, s'il n'y avait que cette chance de différend, malgré le mot de Longfellow, je serais bien tranquille. Mais le terrible, c'est que vous comprenez mieux que personne le mal que nous disons de nous-mêmes : or c'est notre distraction favorite, à nous autres Français. Non pas que nous soyons excessivement modestes, oh non! Nous ne disons de nous qu'un certain mal qui nous flatte. Mais c'est déjà trop pour notre réputation, surtout aux yeux de voisins comme vous, plus familiers que personne avec nos

comédies, avec nos romans, avec nos journaux. Nous aimons à faire les mauvais sujets : vous nous prenez au mot. Ne dites pas non! C'est bien fait pour nous. Votre opinion de la Parisienne est indulgente peut-être; elle ne peut pas être bonne.

Vous nous parlez d'elle à peu près comme une maîtresse de maison courtoise parle à une mère de sa fille mal élevée : « Aimable enfant, madame; un peu espiègle, oui, sans doute, mais c'est de son âge... » Pour la Parisienne, c'est toujours de son âge; et, au fond, comme la maîtresse de maison, vous n'en pensez pas moins que cette enfant gâtée est réellement gâtée. Si l'on signale chez vous une voyageuse et qu'à cette question : « Qui est-ce? », quelqu'un réponde : « C'est une Parisienne », — cette réplique n'est pas une recommandation, mais une désignation à la curiosité publique, — mettez que cette curiosité soit favorable : on murmurera sur le passage de l'étrangère : « Charmante, charmante!... » Oui, mais... apprenez que votre fils, votre frère, votre ami, parti pour Paris depuis quelques mois, épouse une Parisienne... Oh! oh! Cela peut bien tourner...; vous espérez que cela tournera bien... En attendant, vous êtes désolé : — on n'épouse pas Mlle Z... des Bouffes!

Eh bien! Mlle Z... des Bouffes, encore une fois, — l'actrice dans le monde, — c'est la Parisienne devant l'étranger. Pourquoi? Parce que la Parisienne selon l'étranger, c'est la Parisienne selon la comédie, selon le roman, selon le journal. Et qui fait le journal, le roman, la comédie? C'est nous autres. Aussi, vous en conviendrez, quand une opportunité se présente, il appartient à l'un de nous de réparer, autant qu'il peut, la faute commune. Si cette Parisienne affriolante n'avait pas été pour vous la Parisienne, vous ne m'auriez peut-être pas indiqué ce sujet de conférence; mais, puisque vous me l'avez indiqué, j'ai cru devoir vous dire, au risque de tromper votre attente, que cette Parisienne affriolante n'est pas la Parisienne.

III.

Est-ce à dire que la Parisienne véritable, dénuée de ces singularités dont la Parisienne de fantaisie est ornée, ne se distingue en rien des autres femmes? Est-ce à dire qu'elle n'a pas d'existence propre? Assurément non. Mais la vérité, ici comme presque partout, est beaucoup plus simple de costume et cependant moins émoustillante que la fable : plus difficile à découvrir peut-être, elle se décrit en moins de mots, — rassurez-vous!

Il est plusieurs qualités, plusieurs défauts, disons tout uniment : plusieurs particularités — car le défaut et la qualité, le plus souvent, ne sont que les deux tranchants d'une même arme, deux degrés d'une même faculté, ou bien encore les mêmes degrés constatés par des juges divers; — il est plusieurs particularités qu'un certain nombre de femmes, nées à Paris ou habitant Paris, appartenant à toutes les classes de la population, présentent à l'observateur, et le rapport de ce nombre au total est plus élevé qu'il ne serait dans une autre ville : voilà tout le mystère et voilà comment, revenus de la fantaisie, nous pouvons encore parler de cette personne abstraite : la Parisienne.

Ces particularités qui la déterminent, la Parisienne les tient-elle de la race? Non, sans doute : il n'est pas de race parisienne, ou, s'il en est une, elle est en voie de formation et de dissolution perpétuelles. Le père était Basque, la mère Picarde : le fils est Parisien; que sera le petit-fils? Nul ne le sait : Parisien, peut-être, et peut-être aussi provincial; et peut-être, par contre, ce grand-père Basque et cette grand'mère Picarde, après des années de séjour à Paris, étaient déjà des Parisiens. De cette diversité d'origines, il est possible que le Parisien et la Parisienne reçoivent certaines qualités d'affinement et d'équilibre. Aussi bien, des théoriciens attribuent nos caractères physiologiques et moraux à l'alimentation, plus variée, remarquent-ils, à Paris que partout ailleurs : se nourrir, n'est-ce pas renaître continuellement? Mais, d'une part, il est difficile de voir clair dans le mélange des races; d'autre part, cette philosophie de l'estomac, distillée au laboratoire municipal, me paraît négligeable. Plus que la généalogie et la cuisine, ce qui détermine le Parisien et la Parisienne, — qui seule aujourd'hui nous occupe, — c'est le milieu.

Vous savez quel prodigieux spectacle offre à Paris la lutte pour la vie, quel exemple unique d'intensité, de fureur. Moi-même, Parisien, chaque fois que j'y reviens après quelques semaines de vacances, je crois entrer dans une formidable usine où les chaudières ronflent, où les ressorts vibrent, où les courroies sifflent. Je me sens comme accablé, vaincu par la menace de toutes ces forces en action; j'ai peur d'être happé au passage : — et ne le suis-je pas, en effet? Si petit rouage que chacun soit dans la grande machine, il est mordu par un autre; l'engrenage s'établit, et c'est ainsi que tout marche.

Une contagion d'activité règne perpétuellement à Paris. Là, pour subsister, sinon pour vivre, il faut que tout le monde travaille. Il n'y a de privilège d'oisiveté pour aucun sexe, non plus que pour aucune classe. Les emplois varient selon le degré de l'échelle sociale, mais partout se manifeste l'énergie physique, intellectuelle et morale de la femme aussi bien que de l'homme. Activité! c'est le premier caractère de la Parisienne.

Quelle force d'âme, aussi bien que de corps, ont les femmes du peuple à Paris, on l'a vu dans l'hiver terrible, tandis que vous offriez à nos réfugiés, à nos blessés, une hospitalité que la France n'oubliera jamais, — tandis que certaines émigrées, il faut le dire aussi,

justifiaient peut-être par leur légèreté d'humeur quelques-unes de vos idées sur la Parisienne : — combien plus nombreuses alors étaient ces femmes, qui, la tête sous la neige, les pieds dans la neige, attendaient, sans une plainte, à la porte des boucheries et des boulangeries, quelques grammes de viande et un morceau de mauvais pain ! Mais cette force d'âme et de corps, comment l'avaient-elles acquise ? Par un exercice habituel. Pour accomplir sa tâche quotidienne, la femme du peuple, à Paris, en temps ordinaire, ne peine guère moins que pendant un siège.

Élevons-nous un peu. Voyez, par ici, les célibataires : les demoiselles de magasin, debout depuis le matin jusqu'au soir — et quelquefois pendant la moitié de la journée sous le gaz, — toujours éveillées, toujours alertes ; voyez par là les femmes d'employés : le mari gagne 2000 francs ; la femme fait la cuisine et le ménage, soigne les enfants et trouve moyen d'ajouter au budget des recettes par quelque broderie, par quelque modeste peinture sur porcelaine ou sur éventail. Échelon par échelon, grimpez encore ; arrêtez-vous à la bourgeoise qui peut, avec les appointements ou les bénéfices ou les revenus de son mari, dépenser 20 000 francs par an. Elle se lève à sept heures, pour faire réciter les leçons de son fils ; elle le conduit au lycée ; elle jette, en revenant, un coup d'œil chez les fournisseurs ; elle déjeune ; elle taille, elle coud, elle prépare le travail de l'ouvrière ; elle mène sa fille au cours ; elle va au *Louvre* et au *Bon Marché* ; elle fait quelques visites ; à de certains jours, elle va dîner chez des amis ou elle les reçoit à sa table ; elle va au théâtre — avec une loge donnée, — au concert, en soirée.

Par quelques degrés encore, montez jusqu'à l'élégante, avec qui cette bourgeoise peut frayer, — qui a 500 000 livres de rente et 200 louis par mois, — qui souvent ne suffisent pas, — pour l'entretien de sa toilette. Vous l'avez quittée dans un salon à deux heures du matin ; à neuf heures, ou déjà plus tôt, elle est au Bois, à cheval ; avant de sortir, elle a reçu son maître d'hôtel et embrassé ses enfants ; elle a même vu son mari. Elle rentre et change d'habit, elle va aux cours de la Sorbonne. Elle déjeune à midi passé ; à trois heures, elle a reçu ses fournisseurs et quelques intimes, elle s'est habillée. A cinq heures et demie, elle a visité une exposition de peinture, écouté ou parlé dans un comité de bienfaisance, essayé une robe et un manteau chez le couturier, fait plusieurs visites. Elle reçoit à présent jusqu'à sept heures, et puis elle s'habille de nouveau. Elle dîne, — rarement chez elle, à moins qu'elle n'ait du monde. La voici ensuite à la Comédie-Française, à l'Opéra, — et derechef dans le monde, où vous la quittez à deux heures du matin... Et la journée recommence !... Quand dort-elle, cette femme qui représente la classe oisive ? C'est un mystère. Du haut en bas de l'échelle, à Paris, les femmes vivent plusieurs vies.

Le second caractère de la Parisienne, on le devine à voir le premier : c'est l'indépendance ; par cette merveilleuse activité, la Parisienne se constitue son individualité propre. En termes plus simples et non moins philosophiques, M. Taine l'a dit dans ses substantielles *Notes sur Paris*, attribuées par un artifice plaisant à l'Américain Thomas Graindorge : « La Parisienne est une *personne*. »

Bossuet a pu écrire : « Les femmes n'ont qu'à se souvenir de leur origine et songer, après tout, qu'elles viennent d'un os surnuméraire où il n'y avait de beauté que celle que Dieu voulut y mettre. » Soit ! à Paris, du moins, cet os surnuméraire est devenu un titulaire de l'existence. Si la femme, comme le veulent Bossuet et la *Genèse*, est une bouture de l'homme, elle a singulièrement prospéré dans le terreau parisien... Un concile, assure-t-on, délibéra si la femme avait une âme, au temps où l'on ne doutait pas que l'homme en eût une. Aujourd'hui que beaucoup de gens refusent l'âme aux deux sexes, admettez qu'un concile se réunisse à Paris : il réclamera du moins, si les délibérants regardent autour d'eux, en faveur de la femme.

Non seulement, à Paris, beaucoup de femmes se suffisent, — ouvrières, demoiselles de magasin, institutrices, comédiennes, artistes de toute sorte..., sans excepter cette sorte d'artistes dont il n'est parlé que trop souvent et avec trop d'abondance, qui sont elles-mêmes leur seule œuvre d'art, proposée aux amateurs du monde entier..., œuvre d'art sans analogue dans aucune capitale et qui, si elle provoque le blâme du moraliste, émerveille l'observateur ; — non seulement beaucoup de femmes se suffisent, mais celles même qui jouent leur juste rôle selon le vœu de la nature et des lois, celles qui sont les véritables compagnes de l'homme, celles-là même, à Paris, sont indépendantes. Elles ne briguent pas les fonctions sociales ni politiques de l'homme, non ! Elles laissent cette chimère à quelques douzaines de lunatiques et de viragos. Mais, tout en n'occupant que sa place légitime d'être *complémentaire* de l'homme, — pour parler à peu près comme les mathématiciens, — la femme est ici plus manifestement que partout ailleurs un être de même espèce. Elle est, dans la grande machine, un rouage de même métal, quoique d'une trempe plus fine ; sans tenir le même office, elle ne se meut pas moins utilement.

Grisette, bourgeoise ou grande dame, la Parisienne a sa valeur propre, elle en a conscience. Elle se considère comme l'égale moralement de celle qui se tient au-dessus d'elle dans la hiérarchie sociale, et elle n'a pas tort : il n'y a guère de différence de l'une à l'autre que celle de l'emploi et de l'exercice ; chacune assez vite et facilement pourrait jouer le rôle de sa supérieure. De même, chacune se considère comme l'égale de l'homme, et à bon droit. Si le mot d'égalité paraît suspect, mettons : équivalence ; l'équivalence de la Pa-

risienne au Parisien ne peut se contester : l'homme et la femme, dans le ménage, se font équilibre.

Et ce n'est pas dans la famille seulement que l'énergie de la Parisienne s'exerce, mais dans la société, au profit de la famille. La femme fait valoir le travail de l'homme, elle en multiplie les résultats, elle en est la représentation vivante et profitable. Elle est chargée du *paraître*, qui a tant d'importance à Paris ; et si le *paraître* nuit quelquefois à l'*être*, il peut lui servir aussi. La Parisienne, pour s'acquitter de cette partie de ses fonctions, est économe, — non pas comme la provinciale, d'une économie avare, qui souvent est stérile, mais d'une économie dépensière, si je puis m'exprimer ainsi, qui souvent est fructueuse. La Parisienne, selon sa fortune, met deux sous ou deux francs, ou deux louis ou vingt louis de côté aujourd'hui, non pas pour les enfouir, assurément, mais pour les ajouter à la dépense de demain, — on n'aura jamais trop, à Paris, pour la dépense de demain, — et ce surcroît de dépense augmentera peut-être la recette d'après-demain.

Enfin et surtout, la Parisienne s'occupe de nouer et d'entretenir les relations par où s'assure et s'accroît la prospérité de sa maison. Si le mari est, pour ainsi dire, le ministre de la guerre et de l'industrie, la femme n'est pas seulement celui de l'intérieur et des finances, celui du commerce et des arts : elle est enfin et surtout celui des affaires étrangères. Avec tant d'attributions, comment ne pèserait-elle pas du même poids que l'homme dans le conseil? Comment serait-elle autre chose qu'un pouvoir allié du pouvoir de l'homme, — allié, mais non sujet —, pour le meilleur gouvernement possible de tous les intérêts communs?

M. Taine assure que dans la classe négociante, quand les affaires vont mal, quand la faillite menace, ou même quand elle est déclarée, on voit souvent la femme suppléer par son courage aux forces défaillantes du mari, s'asseoir devant les livres et tirer parti de ce qui reste, si bien qu'elle relève, à la fin, et l'honneur du nom et le patrimoine des enfants. Dans un autre monde, dans la région des élégances, combien d'exemples pareils avons-nous vus depuis quelques années, à la suite du fâcheux krach! L'homme désespérait du navire; la femme prenait la barre, et ne la prenait pas vainement. C'est que la femme est auprès de l'homme, à Paris, comme le mousse auprès du matelot. Le mousse est plus fluet, plus délicat que le matelot ; il est pourtant de même race ; s'il ne fait pas les mêmes manœuvres, il est pourtant aussi actif; il est d'ailleurs plus agile ; vienne la tempête, fortifié par tant d'exercices, il pourra s'improviser pilote : comment, je vous prie, par les temps ordinaires, ne serait-il pas indépendant?

Mais une activité qui s'applique à tant d'objets, si indépendante qu'elle soit, se limite nécessairement elle-même ; on ne peut se donner tout entier à toutes choses. Il suit de là qu'un troisième caractère de la Parisienne est l'observation de la mesure.

Regardez d'abord aux sentiments : la Parisienne n'a pas de grandes passions. Voyez-la dans la famille : elle aime son mari avec mesure. Et ne cherchez pas l'ironie sous cette formule! Rarement la Parisienne est hostile ou indifférente à son mari; rarement aussi son amour conjugal va jusqu'à cette abdication de la personne au profit d'une autre, qui s'explique par un dévouement sublime ou par une imbécillité commode. La Parisienne s'arrête à quelque degré intermédiaire. J'en sais une qui disait un jour : « Mon mari m'est sympathique. » Celle-là se tenait au plus bas : encore est-ce quelque chose que la sympathie en ménage; on a le droit d'y compter à Paris. Il se fait là des mariages d'inclination; il s'en fait peut-être plus qu'à la campagne, plus qu'en province, plus que dans une autre capitale : — quand ce ne serait que par cette raison peu flatteuse, et, partant, peu suspecte, que l'homme resterait célibataire à Paris plus facilement qu'ailleurs. Mariages d'inclination raisonnable, à coup sûr, et qui se redresserait d'elle-même si elle rencontrait de justes obstacles, et qui se laisserait redresser surtout par le *veto* des parents... Mariages de convention? Non pas; mettez, si vous voulez : de convenance, — mais où toutes les convenances se trouvent, celles du cœur aussi bien que celles de l'argent. Après de tels accords la femme est l'associée et l'amie de son mari; elle entretient pour lui une ferme et clairvoyante affection ; rien n'exaltait cette tendresse, rien ne l'abat; sans illusions, sans déceptions, chaque jour, par l'exercice commun de toutes ses forces pour la défense et l'accroissement du lot commun, le couple parisien se fait une somme suffisante de bonheur.

Si quelque sentiment de la Parisienne paraît dépourvu de mesure, c'est le maternel : volontiers elle gâte ses enfants, garçons ou filles. Pour celles-ci, Restif l'accusait déjà de « poupéisme »; pour ceux-là, Gavarni a plaisamment montré quels animaux « terribles » elle en faisait. Mais ce jeu ne dure que peu d'années. On dit que l'âge de sept ans est l'âge de raison : c'est du moins l'âge où les enfants voient se lever pour eux la raison de leurs mères. Dès qu'ils ne sont plus des *babies*, l'éducation de ses petits devient le principal souci de la Parisienne; elle s'en occupe avec tout le sérieux, avec toute la sévérité souhaitable : ce n'est pas encore dans l'affection qu'elle leur porte qu'on la convaincra d'excès.

Mais que la sensibilité de la Parisienne garde la mesure en famille, on me l'accorde aisément; oui, mais hors famille?... C'est là qu'on me guette. Eh bien, sans forfanterie, je le déclare, je ne suis point embarrassé. La coquetterie de la Parisienne est fameuse : à Dieu ne plaise que je la nie! Je la connais trop bien. Mais justement parce que je la connais, je sais qu'elle est presque toujours innocente. Elle va jusqu'où il faut

pour l'agrément de la vie sociale, et ne va pas au delà. Elle ne permet pas même, le plus souvent, les menues privautés de la *flirtation* américaine ou anglaise. Elle ne pratique et n'encourage qu'une escrime courtoise de conversation, une escrime où l'on ne touche pas. Elle se tient dans la région où l'esprit s'émeut un tantinet, pendant que le cœur badine : rarement elle pousse plus haut, vers la passion, ou plus bas, vers le vice. Vous me direz qu'entre les deux on peut trouver la galanterie, qui suffit bien; mais pour la galanterie même, la Parisienne est trop occupée, elle va trop vite.

Une Parisienne que je pourrais nommer, et que je tiens pour un parfait exemplaire du type, est, un jour, suivie dans la rue par un chercheur d'aventures; sans témoigner qu'elle les entende, elle s'amuse pendant quelques minutes des déclarations qu'il lui chuchote presque dans le cou. A la fin, il devient plus pressant, elle s'effraye; elle aperçoit un fiacre vide, elle y monte. A peine en sûreté, que fait-elle? Une idée de gamine lui passe par la tête. Elle penche cette tête, qui n'est pas laide, à la portière, elle aperçoit le poursuivant arrêté sur le trottoir, tout penaud; elle lui sourit, et, de sa main gantée de Suède, elle lui envoie un baiser. Lui, aussitôt, croit qu'il triomphe, qu'elle est lasse de résister; il se précipite vers cette voiture, qui est une voiture à deux places; il fait signe au cocher, qui mettait son cheval en mouvement, de s'arrêter; le cocher tire les rênes... Voilà ma Parisienne affolée de peur; elle baisse la glace de devant, et crie : « Marchez! marchez! » On marche, on manque d'écraser le monsieur, on fuit... Telle est la Parisienne, avec sa coquetterie célèbre : elle s'offre; on croit la tenir : fouette cocher! elle se sauve!

Et cela est si vrai que le sentiment le plus particulier de la Parisienne est de tous les sentiments celui qui exige le plus de mesure : c'est l'amitié, — je dis l'amitié envers les hommes. La Parisienne, nous l'avons vu, est surtout l'amie de son mari : à plus forte raison n'est-elle que l'amie de ses amis; mais elle l'est bien. Sans arrière-pensée d'aucune part, sans projets téméraires de l'homme, sans provocations ni craintes de la femme, il se contracte à Paris des intimités qui seraient précaires en province et, tirant à conséquence, vite rompues ou dénaturées. Les privilèges en sont délicieux à goûter, sans qu'on s'avise de porter ni de laisser porter plus loin de tels avantages. On a désarmé franchement des deux côtés dans la bataille des sexes; on est sur le pied de paix et alliés. On sait à quoi s'en tenir sur le degré d'affection que l'on éprouve l'un pour l'autre et sur son expression possible : pas de malentendu à l'origine; pas de déception ni d'abus dans la suite. Ici et là, on a conscience d'un sentiment rare et précieux, maintenu, au prix de certains mérites respectifs, dans une sorte d'équilibre instable et qui dure. Bienfait d'une société agissante, qui ne permet pas le loisir nécessaire à la croissance des grandes passions; bienfait d'une société libérale, qui rompt l'esclavage domestique de la femme, — inestimable, unique bienfait pour l'homme que l'amitié d'une Parisienne!

Entre les sentiments et les idées, je n'ai garde d'oublier un ordre mitoyen : celui de l'art. L'esprit de mesure dans les choses de l'art, qu'est-ce autre chose que le goût? La Parisienne a le goût.

Elle le prouve d'abord dans cet art qui est le plus proche de la femme, celui de la toilette. Voyez passer dans la rue la fillette qui se rend à son magasin, la petite femme d'employé, la bourgeoise déjà cossue, la grande élégante; voyez celle-ci entrer dans une fête : avec une robe à 4 sous le mètre, ou avec une robe de 5000 francs, — elle préférera la robe de 5000, si elle peut l'avoir, mais c'est une autre difficulté que d'être bien mise pour ce prix-là, — parée d'un brin de giroflée ramassé sur le pavé ou de tous les diamants du Brésil et de toutes les perles de Golconde, cette femme que vous regardez plaît toujours par l'harmonie des diverses parties du costume et de l'ornement, par le rapport heureux de quelques accessoires à l'ensemble, par l'*ajustement* de tout ce qui la touche, aussi bien que par le rythme de sa démarche et de ses gestes. Or donc, qu'est-ce qui fait son charme, sinon la naturelle et perpétuelle observation de la mesure? Elle n'est pas jolie peut-être : elle séduit pourtant; elle séduit tout le monde, excepté Veuillot, — ce dont elle peut se consoler : — il détestait « cette laideur particulière qu'on appelle la gentillesse parisienne... » A parler sérieusement, je comprends ce qu'il voulait dire : il est permis, en effet, de préférer à cette gentillesse toute seule la beauté d'une race pure, — italienne ou — flamande. Mais ce qui fait cette gentillesse, pourtant, c'est un accord spécial de toute la personne et plus encore peut-être un accord de toute la parure : celui-ci embellit la beauté, il rend la laideur agréable, il m'enchante. Il vous enchante aussi; car le goût de la Parisienne, en fait de toilette, n'est pas égoïste : combien de lingères, combien de couturières et de modistes, à Paris, se lèvent tôt et veillent tard pour le service des provinciales et des étrangères! Leurs doigts ne sont pas des artisans, mais des artistes : je reconnais ici de leurs ouvrages.

Mais ce n'est pas dans l'art du chiffon seulement que la nature tempérée de la Parisienne se distingue. Aimez-vous la musique, la musique de toute nation et de tout genre, même, — à petites doses, — du genre ennuyeux? Vous serez satisfait chez nous. La Parisienne est musicienne, sans parti pris, avec choix; elle ne se donne pas toute à Wagner non plus que tout entière à Bach; elle honore les deux; et, entre les deux, Mozart, et Beethoven et Chopin, sans négliger les Italiens ni même les Français. Elle comprend, elle devine la

pensée des uns aussi bien que celle des autres; elle l'interprète avec goût.

La peinture aussi est en faveur chez les Parisiennes; depuis quelques années, elle est même en vogue. Vous retrouvez le même goût aujourd'hui, dans une aquarelle de fleurs de Mme Madeleine Lemaire, que nos grands-pères admiraient dans un portrait de Mme Vigée-Lebrun.

Jetons-nous enfin un coup d'œil vers la littérature? La Parisienne n'est point bas-bleu, quoique sa jambe le lui permette, — s'il est vrai, comme le veut un critique, que certaine jambe excuse le bas; — mais regardons seulement ce genre naturel ou ce genre léger de littérature où l'on fait œuvre d'artiste presque sans le avoir : des noms s'offrent à nous, des noms de Parisiennes. N'en citons qu'un pour chaque siècle, pour chacun des trois derniers : Mme de Sévigné, Mme du Deffand, Mme Delphine Gay.

J'arrive aux idées. Si quelqu'un manque de mesure dans cet ordre, est-ce la Parisienne? L'originalité foncière n'est pas son fait : les grandes trouvailles intellectuelles supposent qu'on a pensé longtemps au même objet. Un idéal très élevé? Non plus : ce n'est que lorsqu'elle marche qu'on sent que la Parisienne a des ailes; mais de s'envoler pour méditer dans les nuages, ce n'est pas son affaire. — Une vaste et profonde instruction?... Depuis quelques années on prétend y pourvoir. J'ai entendu récemment une petite fille, une toute petite, raconter à une de ses amies comment une camarade avait été méchante aux Champs-Élysées, comment elle avait refusé de jouer avec une autre qui ne portait pas comme elle un manteau de fourrure : « Et croirais-tu, conclut la mignonne, croirais-tu que cette petite qui était si fière ne savait pas qu'une écrevisse est un crustacé?... » N'importe, nous n'aurons jamais beaucoup de doctoresses; ce n'est pas du côté du pédantisme que la Parisienne tombera. Une science rapide de ce qui peut servir à la femme, de tout ce dont la connaissance peut être agréable à elle-même et aux autres, voilà son instruction : une instruction d'agrément; — n'est-ce pas la plus utile?

Sur les événements, la Parisienne a une philosophie pratique, improvisée au fur et à mesure des nécessités de la vie, comme une série de fortifications élevées au cours d'une campagne : ces ouvrages légers ne sont pas toujours les moins heureux. Une vue de la réalité qui n'est pas pessimiste, — optimiste encore moins, — voilà tout le système de la Parisienne : il a des chances d'être juste. Quoi qu'il arrive, elle en a vu, elle en voit, elle en verra bien d'autres; elle ne se fait un monstre de rien. Voilà pour les choses. Sur les personnes, pas de préjugés non plus, mais des jugements modérés. Est-elle bienveillante? Heu... heu... Elle n'est pas malveillante, ni malfaisante surtout : elle aurait trop à faire, et elle est pressée. Une indulgence, ou du moins une tolérance mutuelle assure la facilité, la douceur des relations.

Ces jugements sur les choses et sur les hommes, ils s'expriment en petites phrases qui ne sont que des arrêts courts et amusants; pas de considérants qui les précèdent, ni de commentaires qui les suivent. La conversation, ce divertissement parisien, n'est que l'échange de ces arrêts. Tel ou tel, n'étant pas motivé ni justifié, est-il contredit? Celle qui l'a prononcé, aussitôt cède sur ce point; du moins elle change de terrain, elle cherche un autre sujet où l'on pourra s'entendre : et de là résulte la sécurité des entretiens. D'ailleurs, même partis de points de vue opposés, ayant des allures modérées, les adversaires ne se choquent guère. La demoiselle de magasin trouve « ravissante » la cravate qu'elle vous propose et que vous trouvez « atroce »; la dame chez qui vous dînez trouve « adorable » une pièce que vous jugez « infecte » : s'apercevant du désaccord, elles ralentissent l'expression de leur pensée jusqu'à vous effleurer à peine, — à moins que vous ne soyez assez peu Parisien pour foncer vous-même sur elles... Qu'importe, pour l'agrément de l'existence commune, qu'on soit de la droite ou de la gauche extrême, si l'on paraît croire, à toute rencontre, qu'on est de la gauche du centre droit et de la droite du centre gauche?

Mais, j'y pense, la Parisienne n'a-t-elle de mesure que dans ses idées sur les faits particuliers et les personnes privées? Non pas! la Parisienne est modérée en politique. On a dit qu'elle préférait le régime sous lequel, par la grâce de Dieu et de la mode, elle était le plus jolie. J'en connais, à ce compte, qui préféreraient plusieurs régimes : elles restent jolies sous la république après l'avoir été sous l'empire; elles ne seraient pas embarrassées, je gage, de l'être encore sous la royauté. Disons mieux : la Parisienne préfère le régime qu'elle croit le plus favorable à son mari, à sa famille, à quelques amis. Cette politique personnelle, si animée qu'elle puisse être quelquefois, ne connaît pas les haines doctrinaires. Vous voyez à Paris une légitimiste aller chez des bonapartistes, et *vice versâ*, et ces gens de partis adverses causer avec un parfait abandon; vous voyez une amie de vos catholiques accueillir le mieux du monde un ami de vos libéraux : n'est-ce pas un miracle?

Enfin, gravissons jusqu'aux idées de la généralité la plus haute, jusqu'aux idées philosophiques et religieuses. Là encore, nous retrouvons chez la Parisienne ce caractère de mesure, — et nous ne le retrouvons pas seul. — La Parisienne n'est pas impie; elle n'est pas non plus dévote. Elle est croyante, sans être crédule. Il se fait un accommodement chez elle entre les décrets de la religion, qu'elle accepte en bloc, et les décrets de la raison, qu'elle accepte en détail.

La Parisienne ne médite guère : elle est trop active. Elle ne prie pas beaucoup : la prière est un aveu de

dépendance... Un jour, comme je parlais à une Parisienne de sa confiance particulière dans la Vierge, à qui j'avais vu qu'elle s'adressait de préférence en cas de besoin, elle la déclara de bonne grâce : « Eh bien! lui dis-je, et Dieu? Et Jésus-Christ? — Ah! fit-elle en secouant la tête, je n'aime pas prier les hommes! » — D'ailleurs, méditation et prière, n'est-ce pas deux portes ouvertes sur l'infini? Et quoi de plus contraire que l'esprit de mesure au goût de l'infini?

La vraie religion de la Parisienne, c'est la charité. Vous le comprenez sans peine : qu'est-ce que la charité, sinon une religion pratique, libre, et qui s'arrête en deçà de toute donnée mystique? Voulez-vous savoir à quel excès, ou plutôt à quelle excellence, la Parisienne porte le culte de cette religion modérée? Feuilletez le récent livre de M. Maxime Du Camp : *la Charité privée à Paris*. Vous n'y verrez que le train habituel de la bienfaisance organisée; vous ignorerez encore toutes les démarches de la pitié individuelle : — et comment ne pas les ignorer? Elle se glisse furtivement aux rendez-vous de la misère par les escaliers obscurs des maisons pauvres, en robe simple et manteau sombre, avec les précautions de la galanterie qui se faufile vers une bonne fortune. — Mais restreignons encore le cercle où j'appelle votre attention. Ne regardez ni l'Orphelinat des apprentis, ni l'Œuvre des jeunes poitrinaires, ni l'Hospitalité du travail, ni la Société philanthropique, institutions si remarquables pourtant, si dignes de louange, et où tant de Parisiennes contribuent non seulement de leur argent, mais de leur peine, de leurs visites à l'asile, de leurs courses chez les souscripteurs et chez les fournisseurs, de leur industrie et de leur éloquence dans les ventes, de leur talent dans les concerts. Ne regardez même pas l'Orphelinat des arts, où vous verriez pourtant que plus d'une comédienne, cousine peut-être de l'Esther de Balzac, Mlle ***, des Folies, — ou justement Mlle Z, des Bouffes, — vaut un peu mieux, je ne dis pas plus, que ne pensent beaucoup d'honnêtes gens... Ne regardez pas l'Hospitalité de nuit, où pendent accrochés, auprès d'un lit de camp, des vêtements triés et raccommodés pour les pauvres par les mains de quelque bourgeoise, parente de Mme Marneffe, et telle que la bourgeoisie, je vous l'assure, en propose discrètement à votre estime plus qu'elle ne présente de Marneffes à votre curiosité... Non! ne vous arrêtez qu'à cette seule porte, jusqu'où je vous entraîne; quel est le nom écrit au-dessus? Maison des Dames du Calvaire.

Qu'est-ce que cette maison? Un refuge d'incurables, de malheureuses dont les plaies perpétuelles sont horribles à voir, à toucher, à sentir : un hospice de cancéreuses. Et qui les soigne, ces maudites? Des femmes du monde. Et de quel monde? Du plus élégant, du plus frivole, de celui que l'on calomnie peut-être avec le plus d'apparence de justice. Des amies de Mme de Maufrigneuse..., voilà les infirmières et les servantes de cette léproserie. Et ces femmes du monde, et de ce monde, — n'est-il pas merveilleux que jusque dans cet exercice le plus violent de son culte nous retrouvions l'esprit de mesure de la Parisienne? — ces femmes du monde, et de ce monde, elles y restent, dans ce monde; elles n'en quittent le grand jour que pour quelques heures, pour le temps de leur office; elles y reparaissent avant qu'on se soit aperçu de leur absence.

La Parisienne n'éprouve pas le besoin, pour être agréable à Dieu en soulageant les souffrances humaines, de se retirer dans un cloître... Non! Elle est allée au bal, hier soir, après avoir chassé à courre dans la journée. Elle est rentrée à l'aube, elle a dormi quelques heures; elle a pris son *tub*, elle a mis une robe de drap. La voici qui arrive dans son petit coupé, sans valet de pied, ou dans sa charrette anglaise, menant elle-même ses poneys. Elle saute de voiture, elle se glisse sous la haute porte comme une hirondelle dans le nid. Elle dénoue sa voilette, elle ôte son chapeau rond, sa casaque : vite le tablier à guimpe, et les manches de linge! l'onguent, la charpie et les bandes! Quelques douces paroles, pour achever de consacrer l'action et pour charmer la douleur, et voilà le pansement fait! Notre amie ôte les manches et le tablier; elle remet sa casaque, son chapeau, sa voilette... *Pull up!* La voici, un quart d'heure après, qui file à travers le Bois, respirant l'air frais à pleines narines, sous le soleil qui paraît content d'elle, distribuant de légers sourires et faisant de petits saluts du fouet aux cavaliers, aux piétons, à ses danseurs et à ses *flirts* de cette nuit, qui ne se doutent guère, à la voir si appétissante et si fraîche, qu'elle sort d'un des cercles immondes de l'enfer humain... Non! Ils ne s'en doutent guère. Et qui le sait?

IV.

J'admirais, ces jours-ci, dans l'atelier d'un observateur qui s'exprime par l'huile, par le pastel et par l'eau-forte, M. James Tissot, une série de tableaux et une série de gravures, qui formeront un Monument pour l'histoire de la femme à Paris au XIXe siècle. J'y voyais les Parisiennes figurées aux divers moments de leur fonction la plus connue, qui est de plaire, et de leur occupation manifeste, qui est le plaisir : demoiselle de magasin qui sourit au chaland..., demoiselle achalandée qui exhibe dans un restaurant une toilette neuve..., jeune bourgeoise qui paraît, le mensonge sur les lèvres, au seuil d'un appartement de garçon..., élégante qui sort du théâtre..., élégante qui entre au bal..., beaucoup d'élégantes... Eh bien! j'aurais voulu que M. Tissot, pour compléter son témoignage, mon-

trât une de ces élégantes dans la maison du Calvaire, au chevet d'une cancéreuse, apportant parmi ces infections un exquis parfum de monde, et parmi ces misères qui sont de tous les pays une variété de religion active, indépendante, modérée, qui me paraît singulièrement parisienne!

Activité, indépendance, mesure, voilà donc trois caractères; je n'en chercherai pas un quatrième : ce sermon n'aura que trois points. J'estime que sous ces trois chefs, si minutieux que soit le naturaliste, il pourra ranger tous les signes particuliers de cet « animal » qui ne suit pas seulement son instinct : j'ai donc indiqué, au moins implicitement, et comme le genre de cet entretien, comme le temps le permettait, les qualités et les défauts de la Parisienne. — Ses qualités plus que ses défauts ?.. — Il est possible. Mais pour connaître les défauts, considérez l'envers des qualités ou suivez-les seulement un peu loin : il va sans dire que l'activité peut devenir agitation; l'indépendance, insubordination; la mesure, médiocrité. Même, pour certaines gens, ces mots, deux à deux, seront synonymes.

Défauts ou qualités, faut-il répéter, en terminant, que ces caractères ne marquent pas toutes les femmes nées à Paris ou habitant Paris? Hélas! même nées à Paris et habitant Paris, j'entrevois, en bas de la société, beaucoup de brutes, retenues dans cette condition par un poids trop lourd de maux matériels. Or les brutes, comme les cailloux, par tous pays se ressemblent : en quoi celles-ci seraient-elles plutôt parisiennes que hottentotes? J'aperçois, dans la classe moyenne, même nées à Paris et habitant Paris, beaucoup de provinciales. Ce qu'est la provinciale, — soyez tranquilles! — je ne ferai pas tout de suite une seconde conférence pour vous le dire; si vous avez la chance de l'ignorer, prenez le contre-pied de la Parisienne, et vous trouverez bientôt : sachez alors que beaucoup de femmes, paroissiennes de la Trinité ou de Saint-Augustin, sont provinciales par les sentiments et par l'esprit, voire même par la toilette. Enfin, là-haut, dans ce firmament du luxe où brillent tant d'étoiles de première classe, je distingue, nées à Paris, habitant Paris, beaucoup d'étrangères; étrangères par l'étrangeté de leur nature et de leurs mœurs, qui diffèrent à l'excès de celles de la véritable Parisienne : — plus éloignées d'elles que la provinciale, comment les appeler, sinon étrangères..? Elles le sont, en effet, par l'inertie habituelle, par le peu de personnalité, par le manque de goût dans le costume, par le manque de mesure dans les sentiments et dans les idées, qu'elles soient sujettes aux passions violentes et à la fantaisie folle, ou — ce qui arrive plus souvent — qu'elles sentent peu et ne pensent pas... Étrangères, provinciales et brutes, combien de femmes de Paris qui ne sont pas des Parisiennes!

Mais, au fait, ces fameux caractères, plutôt que ceux de la Parisienne, ne sont-ils pas ceux de la Française? Et plutôt que ceux de la Française, ceux de la femme moderne? Eh oui! D'être, auprès de l'homme, une créature active, indépendante et modérée, n'est-ce pas, ne sera-ce pas de plus en plus le rôle de la femme dans l'état de civilisation? A ce compte, la Française me paraît le type de la femme moderne, et la Parisienne, si j'ose dire, n'en est que le type raffiné. Et, d'autre part, à ce compte, si toutes les femmes de Paris ne sont pas des Parisiennes, il peut se trouver, il se trouvera, en revanche, des Parisiennes partout : c'est une compensation acceptable, et je n'imagine pas qu'on s'en plaigne nulle part.

M. Renan, au cours d'un de ces récents articles où il badine si joliment avec la métaphysique et avec la morale, M. Renan paraît croire que Dieu n'existe pas, mais qu'il existera bientôt : on en a de bonnes nouvelles. J'aime à supposer qu'il en est de la Parisienne, pour les pays les plus déshérités, comme du Dieu de M. Renan : là même où elle n'a pas paru, elle fleurira bientôt. Il y aura des Parisiennes, il y en a déjà peut-être à San-Francisco, à Melbourne, au Cap, à Singapour; si l'on ne veut pas attendre pour en voir, on fera mieux naturellement de chercher moins loin de Paris : on aura plus de chances d'en découvrir à Pétersbourg, à Vienne, à Florence, à Rome, à Madrid, à Londres et même à Berlin. Je ne suis ici que depuis ce matin; j'en ai déjà vu quelques-unes. Je ne sais pourquoi, j'ai l'idée que vous en avez beaucoup d'autres, et beaucoup enfin à qui rien ne manque, pour être tout à fait Parisiennes, sinon de savoir qu'elles le sont.

De celles-là, je souhaite qu'il en soit venu pour le moins une à cette conférence, et qu'elle ait écouté. Dans quelques secondes, j'aurai fini de fatiguer sa patience; dans quelques minutes, elle sera rentrée chez elle. En se coiffant pour la nuit, qu'elle veuille bien réfléchir; qu'elle se rappelle comment la Parisienne selon l'étranger, la Parisienne selon la littérature et selon le journal se réduisent à la même, qui n'est qu'une créature de la fiction; qu'elle se rappelle les caractères de la véritable, et puis qu'elle se regarde dans la glace...; et deux petites nouveautés, dans cette soirée, se seront produites : une conférence de plus, — achevée enfin pour le soulagement de l'auditoire et du conférencier, — et une Parisienne de plus dans Bruxelles!

LOUIS GANDERAX.



HISTOIRE RELIGIEUSE

La Palestine au temps de Jésus-Christ (1)

I.

Nous ne pouvons pas encore apprécier à leur juste valeur les bienfaits dont nous sommes redevables à l'étude de l'histoire. Sans doute, le service très direct qu'elle nous a rendu est éclatant. Elle a été pour tous un enrichissement considérable; c'est un trésor d'idées et de faits laborieusement et légitimement conquis. Elle a donné une impulsion puissante : à cette évocation du passé, nos intelligences s'éveillent, grandissent et se fortifient. Mais aussitôt, par voie de conséquence naturelle, d'autres bienfaits, et de sérieuse importance, nous arrivent. Nous gagnons, à cette étude de l'histoire, des qualités précieuses morales, ce que j'appellerai des vertus littéraires; la sagesse et la modération dans les jugements, le tact et l'équité dans les appréciations, la délicatesse et l'ampleur des vues, la réserve et la modestie en même temps que la pénétration et la fermeté. Il est un point surtout que je veux mettre ici en relief et qui nous fera bien sentir combien nous devons de reconnaissance aux études historiques.

On sait la vivacité et l'âpreté des controverses religieuses. Il ne s'en faut point étonner. Ce qui leur tient au plus intime du cœur, c'est ce que les hommes défendent avec le plus d'ardeur et le plus de passion. Pour un objet de mince importance, on fera des concessions, on usera de compromis; mais pour ce qui constitue la vie même de l'âme, on ne le peut, on ne le doit. Ce qui donc, en ces luttes, est regrettable, ce n'est pas l'intérêt passionné, tragique, que des deux parts on y apporte. Ce qui est regrettable, ce qu'il faut vigoureusement condamner, c'est le préjugé, l'ignorance voulue, le parti pris acharné. On semble décidé à ne pas voir ce qui est; on s'obstine et on se cantonne, quand même, dans une opinion factice, de convention. Une telle position, toute d'aveuglement et de violence, et qui peut mener à tous les excès, une telle position ne tient pas devant les faits, devant les faits avérés, constants, étudiés avec une patiente critique. Or l'histoire, telle que nous l'entendons aujourd'hui, désintéressée, soucieuse de la vérité, apporte les faits et les met en pleine lumière. Il les faut bien accepter; tout homme sérieux les accueillera avec une reconnaissance empressée. Le parti pris violent et le préjugé aveugle ne sont plus ici de saison. Les controverses religieuses se meuvent désormais dans une sphère plus élevée et plus sereine. En ce sens, et c'est le bienfait inappréciable que je tenais à relever, l'histoire est ici une lumière et un apaisement.

Le grand mérite de M. Edmond Stapfer consiste en ceci : c'est qu'il expose des faits, et avec la plus grande sûreté d'informations, des faits puisés aux sources, dont la valeur documentaire est loyalement discutée : le Nouveau Testament, l'historien Josèphe et les Talmuds. Point de commentaires importuns; on pressent plutôt qu'on ne voit les conclusions personnelles de l'auteur, tant elles sont indiquées avec discrétion. La parole est aux faits. Or ces faits sont de grave importance, puisqu'ils se lient de façon intime aux origines du christianisme et à la personne de son fondateur. Ils jettent sur la pensée et sur la vie de Jésus la lumière la plus vive et la plus certaine. Ce n'est pas assez dire, ils font partie intégrante de l'histoire de Jésus, ou plutôt la personne de Jésus fait partie intégrante de cette histoire de son peuple et de son temps. Non seulement le Christ reçoit de cette histoire un relief plus saisissant, mais il est inintelligible et insaisissable sans elle. Il est aussi impossible d'arracher un être historique de son milieu que de sauter hors de son ombre. C'est pourquoi les faits sincèrement exposés dans *la Palestine au temps de Jésus-Christ* sont autre chose et mieux que la plus éloquente *Vie de Jésus*. En effet, dans les nombreuses *Vies de Jésus* que notre siècle a vu paraître, chaque auteur expose son système et donne sa formule. Nous nous tenons en garde, nous sommes sur la réserve. Ici les faits parlent seuls : c'est nous qui librement tirerons les conclusions, nous qui aurons notre conception personnelle, nous qui nous ferons, comme sans le vouloir, notre *Vie de Jésus*.

II.

On ne saurait imaginer le profond intérêt des renseignements recueillis dans ce livre, si nouveau et si riche : renseignements sur la vie politique, l'administration de la justice, la vie sociale, l'éducation, la famille, les mœurs publiques et privées, l'agriculture, les arts et les sciences, et puis sur la vie religieuse, les tendances si originales et si accusées des partis, les idées philosophiques des docteurs de la loi, le temple, la synagogue. C'est le tableau très vivant et complet de la société où la religion chrétienne prit naissance.

Certains détails sont surtout et simplement curieux; mais que de rapprochements piquants avec nos préoccupations et nos mœurs d'aujourd'hui ! Notre ardeur pour l'instruction primaire est fort louable, mais ce n'est pas une aussi grande nouveauté que quelques-uns le supposent. Au premier siècle les rabbis disaient : « Périsse le sanctuaire; mais que les enfants aillent à l'école », et encore : « L'haleine des enfants qui fréquentent l'école est le plus ferme soutien de la société. »

(1) *La Palestine au temps de Jésus-Christ*, d'après le Nouveau Testament, l'historien Flavius Josèphe et les Talmuds, par Edmond Stapfer, docteur en théologie, maître de conférences à la faculté de théologie protestante de Paris. — 1 vol. in-8° de 530 pages avec plans et cartes. — Paris, Fischbacher, 1885.



Le mariage était bien un peu, et beaucoup comme aujourd'hui, affaire d'argent. Il y avait bien, il est vrai, de longs mois de fiançailles, mais, disent les Talmuds, « pour laisser à la jeune fille le temps de faire son trousseau ». Le divorce devint trop facile, il ne donna pas d'heureux résultats. Il y avait cependant une réglementation très compliquée; des lettres de divorce, dans leur teneur originale et avec les noms des divorcés et des témoins, nous ont été conservées; il y a une comparaison très curieuse à faire entre cette vieille législation et notre loi nouvelle. Les épousailles, comme les funérailles, ne comportaient pas de cérémonie religieuse officielle : en un sens, c'étaient des mariages et des enterrements civils. Mais si le prêtre était absent, la pensée religieuse n'était pas absente : le père de famille était le vrai prêtre et donnait sa bénédiction. Chaque page de ce livre provoque la réflexion, et à tous les point de vue, même au point de vue esthétique, surtout quand il s'agit de la représentation des scènes de la vie de Jésus. Nos artistes se complaisent dans une tradition de convention, sans souci de la réalité historique. Un simple détail : Jésus est toujours représenté tête nue ; or, comme tout vrai israélite, Jésus ne quitta jamais le turban.

D'autres faits se lient d'une manière intime et directe aux paroles et aux actes du Christ et en donnent une lumineuse explication. Par exemple, cette parole du maître : « Ce que je vous dis à l'oreille, prêchez-le sur les toits. » Le docteur de la loi, singulière coutume, disait tout bas son enseignement à l'oreille d'un interprète, qui, aussitôt, à haute voix, le répétait à l'assemblée. Les toits étaient la terrasse de la maison, très basse, d'un seul étage, terrasse du haut de laquelle, comme du haut d'une tribune, on haranguait la foule. On connaît les paroles célèbres de Jésus à Pierre : « Je te donnerai les *clefs* du royaume de Dieu : ce que tu *lieras* sur la terre... » Les fermetures, sauf pour les portes des villes et pour les maisons de luxe, étaient des plus simples, une courroie qu'il suffisait de lier ou de délier. « Prends ton lit et marche », dit le Christ à un pauvre malade qu'il vient de soulager. On s'étendait sur un tapis pour dormir, le lit était une couchette qu'on emportait aisément avec soi.

Les actes, surtout les plus extraordinaires, de la vie de Jésus sont singulièrement éclairés par les mœurs et les usages de son temps. On est parfois étonné de l'insistance avec laquelle le maître ordonne l'attachement à sa personne. Les devoirs de famille semblent oubliés; avant tout, c'est lui qu'il faut suivre. Il semble qu'il y ait là quelque chose d'excessif et de contre nature. Mais c'était l'usage général, la manière de faire de tous les rabbis. Le maître passe avant les parents dans l'affection et l'obéissance des adeptes. « Le respect de ton maître touche au respect de Dieu... Si le père et le maître de quelqu'un portent des fardeaux, il faut secourir son maître avant son père. Si le père et le maître sont en prison, il faut d'abord racheter son maître et ensuite son père. »

Les récits de guérisons extraordinaires abondent dans l'Évangile. On se demande pourquoi Jésus emploie à cet office, qui semble ne pas être directement le sien, une très grande partie de son activité, et, à la manière dont le fait est présenté, on hésite à dire si l'auteur évangélique a voulu raconter un événement naturel ou ce que nous appelons aujourd'hui un événement surnaturel. Il faut lire tout le chapitre sur « la science au temps de Jésus-Christ », et une grande clarté se fait dans l'esprit. D'abord tous les rabbis s'occupaient de guérison, c'était une partie de leur ministère; tous, aux yeux de leurs contemporains, opéraient des guérisons miraculeuses. Quant à la distinction du naturel et du surnaturel, « il est évident que tout paraissait surnaturel, puisque rien n'était expliqué scientifiquement. Les lois de la nature étant inconnues, le miracle était partout. »

III.

Parmi les questions très captivantes qui surgissent soit dans la première partie du livre, *la Vie sociale*, soit dans la seconde partie, *la Vie religieuse*, deux me paraissent capitales, se rapportant l'une à la première, l'autre à la seconde partie : d'un côté la légalité de la mort de Jésus, de l'autre les rapports religieux de Jésus avec son temps et avec son peuple. Il est inutile d'insister sur la gravité de pareilles questions, qui touchent au fond même de la foi chrétienne. Il est inutile de dire aussi que ces questions doivent être traitées, comme l'a fait M. Stapfer, de la même façon que toutes les questions d'histoire, par les mêmes procédés critiques et par la même méthode désintéressée et loyale.

La question de la légalité de la mort de Jésus a provoqué, surtout en ces derniers temps, des travaux considérables. Plusieurs ont soutenu que Jésus avait été justement condamné d'après la loi juive, que la procédure avait été correcte et que l'autorité romaine n'avait fait que son devoir en ordonnant la crucifixion. Telle n'est pas l'impression qui se dégage des faits, sincèrement observés.

Le sanhédrin était l'autorité suprême des Juifs. Il était à la fois parlement, car il votait des lois; tribunal, car il connaissait de toutes les causes judiciaires; et même concile, car toutes les questions religieuses étaient de son ressort. Composée en assemblée plénière de 71 membres, y compris le président, qui était à cette époque le grand prêtre, il se divisait en trois sections, de 23 membres chacune. Deux de ces sections étaient surtout des commissions d'études pour préparer les affaires en vue de l'assemblée plénière; la troisième section était la commission juridique, munie des pouvoirs les plus redoutables et les plus étendus : c'est

cette commission qui prit en main le procès de Jésus. Le sanhédrin était une institution ancienne, que l'on peut faire remonter à l'époque d'Antiochus Épiphane (223-187), un peu effacée sous les Ptolémées et les Séleucides, plus puissante sous les Hasmonéens, et dont le roi Hyrcan, en 130, fit une sorte de représentation nationale. Il est connu que la politique des Romains était de laisser aux pays conquis leurs institutions et leurs autorités, tant que le fonctionnement des pouvoirs locaux se pouvait prêter aux exigences de la domination. L'an 63 avant Jésus-Christ, les Romains s'emparèrent de la Palestine, et le sanhédrin conserva son existence et fut une institution officielle.

Le sanhédrin avait-il le droit de condamner Jésus à mort? Parfaitement, il n'y a pas de doute à cet égard, les faits et les témoignages des Talmuds et du Nouveau Testament (l'exécution d'Étienne et la condamnation de Paul) sont positifs et concluants. Pourquoi donc le sanhédrin invoque-t-il la sanction de l'autorité romaine, qui préside à la crucifixion, et dit-il devant Pilate : « Il ne nous est pas permis de mettre à mort »? D'une manière générale, le sanhédrin laissait tomber intentionnellement son droit de prononcer la peine capitale, il ne voulait plus de ce droit, il le redoutait, il abdiquait entre les mains des Romains. La raison en est simple; c'est qu'en ce moment d'excitation de fièvre religieuse et patriotiques les attentats se multipliaient, il aurait fallu condamner sans cesse, et surtout condamner des fanatiques, des zélotes, pour lesquels le peuple pouvait prendre et prenait parti. Le sanhédrin n'ose pas, il laisse cette méchante besogne aux Romains. Il n'est donc pas vrai que les Romains aient ôté au sanhédrin le droit de mort; c'est le sanhédrin qui n'en voulait plus. Le mot : « Nous ne pouvons faire mourir personne » est une simple adulation au représentant de l'autorité romaine.

D'une manière spéciale, et en ce qui concerne Jésus-Christ, les mêmes sentiments ont guidé le sanhédrin. Il pouvait faire le procès en accusant Jésus de vouloir détruire la loi; mais alors c'eût été une condamnation religieuse. Le sanhédrin n'en voulait à aucun prix; il prenait, en ce cas, toute la responsabilité et tout l'odieux de la condamnation, et, malgré tout, Jésus était encore populaire, il n'était pas sans danger de le mettre à mort. Le sanhédrin a voulu que la condamnation fût politique; il accusa Jésus d'aspirer à la royauté, il se déchargea de ce grand souci sur les autorités romaines, qui, à leur tour, rejetèrent cette responsabilité. Pilate finit par céder et Jésus fut crucifié. Si Jésus eût été condamné par le sanhédrin, il eût été lapidé; les deux supplices sont également horribles. La lapidation est le supplice juif, longuement décrit dans la *Mischna*. Le condamné était conduit dans une vallée ou dans un fossé profonds et écrasé à coups de pierres. Par pitié pour la victime, les premières pierres étaient jetées sur la tête, afin d'abréger les souffrances. Le supplice de la croix était plus long, plus atroce. Les Romains le réservaient aux esclaves et aux criminels d'État, et ils l'appliquèrent en Palestine avec une barbarie sans égale : au siège de Jérusalem Titus faisait mettre en croix cinq cents prisonniers par jour. La crucifixion est très exactement décrite dans les Évangiles. Le condamné, chargé de sa croix, était conduit par un centurion à cheval et quatre soldats au moins au lieu du supplice. C'était un de ces terrains vagues, dénudés, tout près de Jérusalem, Golgotha, le crâne, le mont chauve, Chaumont, comme nous dirions en français : aussi bien la « butte Chaumont », où se dressait le gibet de Montfaucon, a la même étymologie. Le malheureux, cloué sur la croix, mettait des heures, parfois des jours, à mourir, exposé aux insultes ou à la pitié des passants. Souvent une congestion cérébrale emportait le patient; sinon, il suppliait par ses cris qu'on mît fin à ses jours. Par compassion, alors, on abrégeait ses souffrances en lui perçant le côté ou en lui brisant les os. Ainsi mourut Jésus-Christ.

Cette mort fut absolument inique et illégale. On n'a pas assez remarqué la précipitation farouche avec laquelle le sanhédrin conduit cette affaire. Il a peur, il a honte, il a hâte d'en finir. Les prescriptions les plus élémentaires de la loi sont audacieusement violées. Il fallait des témoins, il n'y en a pas. « On ne juge pas le soir de la fête », disent les Talmuds, Jésus a été condamné la nuit qui précédait la fête. « Les jugements entraînant la peine capitale se font le jour et se terminent le jour », le jugement de Jésus a commencé la nuit. L'autorité romaine est non moins coupable. Pilate ne veut pas prononcer de sentence; il ne trouve aucun crime en cet homme, il veut le renvoyer à ses juges naturels, le sanhédrin, il ne cède qu'à la peur d'une dénonciation. Sur le chef capital d'accusation politique : « Es-tu roi? » on sait la réponse de Jésus : « Je suis roi de la vérité. » Les sublimes paroles du Christ, dans ce célèbre interrogatoire et au milieu des souffrances du Calvaire, retentissent au cœur de l'humanité, qui les a recueillies comme le legs le plus précieux du plus pur de ses enfants. Jésus n'a pas été justement et légalement mis à mort. Jésus est une victime, il est le martyr de la vérité.

IV.

Les rapports de Jésus avec son temps et son milieu sont la question qui s'impose comme conclusion de cette étude. Il est certain pour tous que Jésus ne flotte pas en l'air et qu'il a des racines dans le sol historique où il s'est développé. Dans quelle mesure est-il le fils de la tradition? Que doit-il à sa race et à ses contemporains? Qu'est-ce qui lui appartient en propre et quelle est son originalité? Pour bien se rendre compte

des relations et des différences de Jésus avec son peuple, il faut considérer d'un côté l'action profonde que les idées de son époque ont exercée sur son enseignement et sur sa doctrine, et de l'autre la réaction énergique de Jésus contre les tendances et les conceptions de la nation dont il est le fils.

Les racines intellectuelles et morales de Jésus plongent dans le sol du judaïsme plus profondément peut-être que nous ne le pensons. C'est là l'impression qui se dégage des faits exposés dans le livre de M. Stapfer. L'action exercée sur le Christ par son milieu a été grande. Prenons quelques points saillants.

D'abord la forme de l'enseignement du Christ, qui fut surtout remarquable par la parabole. On ne peut être que très frappé de la ressemblance de certaines paraboles du Christ avec celles qui nous ont été conservées de certains rabbis célèbres, comme facture générale, ordonnance et esprit: par exemple, les paraboles sur les derniers temps, sur le mauvais riche et Lazare, sur la vigne, sur les ouvriers loués à diverses heures : « Le soir venu, les autres ouvriers vinrent pour recevoir leur salaire et le roi donna à celui-ci la même somme qu'à ceux-là. Un des ouvriers murmurant disait : nous avons péniblement travaillé tout le jour et celui-ci n'a travaillé que deux heures, et tu lui donnes le même salaire qu'à nous... »

Il faut prêter une attention plus particulière aux ressemblances de fond. A n'en pas douter, certains prétextes de Jésus sur la pauvreté, le mépris des richesses, le célibat se rapprochent singulièrement des préceptes esséniens. Jésus a certainement connu des Esséniens séculiers, qui vivaient dans le monde ; certaines de ses paroles sont presque littéralement des formules esséniennes. Les belles inspirations de Hillel et de son école, plus spiritualiste et plus large, peuvent être citées à côté des paroles de l'Évangile : « Ne fais pas à ton prochain ce que tu ne voudrais pas qu'il te fît : voilà toute la loi : le reste n'est qu'une application et une conséquence. » — « Ne juge ton prochain que lorsque tu te trouveras dans sa position. » — « Qui suis-je pour songer à moi seul ? » — « La charité produit la paix entre tous les hommes. » — « Là où les hommes manquent, sois-en un. » — « Éloigne-toi du siège qu'on t'offre à deux ou trois places de distance, et attends qu'on te dise : monte, monte... »

L'idée messianique elle-même, si grossière en général dans tout le peuple, subit, chez quelques Pharisiens plus pieux, une heureuse transformation dans le sens spiritualiste et plus tard se confondit presque avec le règne de la justice et de la loi. On se livrait aux calculs les plus fantaisistes pour savoir à quel moment paraîtrait le Messie, et il ne venait pas, dit la *Mischna :* « Mais si Dieu attend et si nous, nous attendons, qu'est-ce donc qui empêche le salut ? C'est l'inexorable justice, c'est-à-dire nos péchés. Si Israël fait pénitence, il sera délivré ; sinon, non. » — « Quand viendra mon Seigneur ? demanda Yeschoua. Aujourd'hui même, lui fut-il répondu. Plus tard, Yeschoua, rencontrant Élie (la croyance populaire était que ce prophète revenait parfois sur la terre), se plaignit amèrement : Le Messie m'a trompé, me disant : Je viendrai aujourd'hui, et il n'est pas venu. — Non, réplique Élie, il n'a pas menti, il a voulu dire : Je viendrai aujourd'hui si vous obéissez à la loi de Dieu. » Il n'est pas enfin jusqu'à la prière dominicale, le *Notre Père*, qu'on ne puisse presque reconstituer avec les paroles de la piété juive de cette époque. Le nom de Père était en usage dans la prière habituelle des Juifs, le *Schemoné Esré*. Pour la venue du règne de Dieu et sa volonté accomplie sur la terre : « Toute prière, disent les Talmuds, où le règne de Dieu n'est pas mentionné n'est pas une prière. » — « Qu'est-ce qu'une prière courte : Accomplis ta volonté au ciel en haut et donne satisfaction à ceux qui te craignent sur la terre. » — Pour le pain quotidien : « Qu'il te plaise de donner à chacun ce qu'il lui faut pour se nourrir. » — Pour le pardon des offenses, il n'y a pas de prière analogue, mais oui bien pour le « Délivre-nous du mal ». On le voit, l'action du milieu intellectuel et religieux a été grande sur le Christ ; les ressemblances de forme et de fond sont frappantes.

Et cependant, ce qui est plus frappant encore, c'est la réaction énergique de Jésus contre les tendances de son époque, c'est son indépendance et son élévation religieuses, sa sainte originalité. Malgré ces rapports profonds, que nous nous sommes efforcé de mettre en lumière, à le voir si grand, on hésite à dire qu'il est le fils de son temps. Il le dépasse, il « l'excède », pour parler comme nos vieux auteurs. En réalité, sauf les exceptions intéressantes que nous avons signalées, le judaïsme c'était le ritualisme formaliste à l'excès et le particularisme, d'une étroitesse farouche : voilà le courant général. Or la vie et la parole de Jésus sont la réaction contre ces deux tendances desséchantes et stériles. Faire consister la religion dans le mécanisme de la dévotion et la morale dans l'accomplissement correct et servile de ce qui est écrit, voilà qui glace et qui tue. Or le Christ vit aussitôt que la religion est un élan du cœur et la morale l'impulsion de la conscience. Dire que la vie et la parole de Jésus sont une réaction contre le matérialisme de la religion et le particularisme ombrageux de son temps, ce n'est pas assez dire, parce que le mot de réaction implique une pensée de négation chagrine. Le Christ fut tout esprit et tout amour, il ne conçut jamais la piété que comme une inspiration de l'âme, la vanité des formes lui apparut aussitôt. C'est dans le cœur qu'est le règne de Dieu, le salut est dans les dispositions pieuses de l'âme, dans la miséricorde, la pureté, la faim et la soif de la justice. Au milieu de la fièvre malsaine de l'attente du Messie temporel, il eut cette pensée du Messie souffrant, humilié, s'immolant à la vérité, et d'autant plus grand et plus puissant qu'il se sacrifie davantage et qu'il

aime tous les hommes d'un amour plus intense. Certainement le Christ a recueilli, dans les tendances de son époque, les pensées et les préceptes qui s'adaptaient à son génie religieux; mais à toutes les doctrines et à tous les commandements il a donné une profondeur, un sens religieux, une saveur jusqu'à lui inconnus. Il n'est pas jusqu'à ce nom de Père, usité cependant de son temps, qu'il n'ait transfiguré par ses sublimes enseignements sur la miséricorde divine et sur les conditions morales du salut. Dans ce milieu essentiellement particulariste et formaliste, il proclame un évangile, une bonne nouvelle qui répond à toutes les aspirations spirituelles de tous les temps et de tous les lieux. Cette proclamation de la bonne nouvelle se fait, d'ailleurs, autant par sa vie que par ses discours : il y a dans tout son être une telle harmonie, une telle simplicité, une telle élévation que, dans la mesure où elle devient plus délicate, l'âme religieuse en reçoit une plus décisive impulsion; de lui s'échappe un rayonnement de vérité et de sainteté. C'est ce qui explique son prestige inouï sur les consciences. « Il ne sera pas surpassé : entre les fils des hommes il n'en est pas né de plus grand que Jésus », dit M. Renan, à la fin de sa *Vie de Jésus*. « Cette parole-là, ajoute M. Stapfer, est une des plus chrétiennes qui aient jamais été écrites au monde. » C'est aussi notre pensée.

La Palestine au temps de Jésus-Christ est une œuvre de longue haleine, fruit de grandes lectures, d'une science sérieuse et point bruyante, d'une belle ordonnance, d'un style dont la simplicité n'exclut pas l'élégance : ce livre fait le plus grand honneur à M. Edmond Stapfer. Ce nom, si cher aux lettres, est toujours dignement porté.

Ariste Viguié.

LITTÉRATURE ESPAGNOLE CONTEMPORAINE (1)

José Echegaray

Nous disions dernièrement à cette même place que l'Espagne aujourd'hui portait en triomphe son nouveau poète dramatique, et qu'Ayala lui-même n'avait pas obtenu auprès de ses contemporains un succès aussi rapide que celui remporté par M. José Echegaray. Ce dernier est devenu en un jour l'idole du public. Nous allons parcourir son œuvre pour voir comment il l'a mérité. Faisons d'abord un peu connaissance avec cette brillante personnalité scientifique, politique et littéraire.

M. Echegaray est entré dans la carrière des lettres à cette heure propice où l'homme, ayant fait l'expérience personnelle de la vie, a, selon le mot de notre poète, pu, avant que d'écrire, apprendre à penser. Sa première pièce a été jouée en 1874; à cette époque il avait plus de quarante ans. Jusque-là sa vie s'était passée dans l'étude des sciences exactes; c'était un mathématicien de première force, un ingénieur de grand talent, un professeur à l'École des ponts et chaussées de Madrid, un membre de l'Académie des sciences; et il avait publié des ouvrages de géométrie, de thermo-dynamique, de mathématiques pures, etc. De plus, il était orateur politique, ministre, homme d'État distingué; rien ne manquait à son ambition si ce n'est, comme autrefois à celle du cardinal de Richelieu, la gloire de poète dramatique, qu'il prisait au-dessus de toute autre. Dans l'opinion des Espagnols, il l'a aujourd'hui pleinement obtenue, et c'est à ce titre qu'il est assuré de passer à la postérité.

Cette opinion n'est peut-être pas la nôtre. Nous pensons, pour notre part, que les habitudes d'esprit d'un mathématicien sont diamétralement contraires à celles qui font un homme de lettres : on ne se figure pas plus Newton écrivant une comédie, que Shakespeare composant un traité sur le calcul différentiel; et, de même qu'un homme accoutumé aux œuvres délicates de la main ne saurait, sans perdre l'aptitude à son art, manier la charrue, ni le laboureur se vouer à des occupations sédentaires sans devenir impropre à son métier, le géomètre, qui est le laboureur du champ de l'intelligence, ne peut faire œuvre d'artiste sans trahir par ses allures rudes et pesantes les méthodes suivant lesquelles son bras a coutume de déployer sa vigueur. Et puis, un savant comme M. Echegaray n'est pas « de ce monde »; il ne connaît ni le cœur humain ni ses détours; à peine est-il au fait des conventions sociales. Pour lui, les problèmes de l'existence humaine se résolvent à peu près comme des équations mathématiques. Il a *pensé* la vie, plus qu'il ne l'a *vécue*.

Et c'est là, croyons-nous, la véritable source des défauts énormes qui nous choquent dans tous les ouvrages de M. Echegaray. Rarement cet adepte de la pensée pure est dans la vérité des sentiments humains. Avec lui les passions dépassent les bornes, ou ne les atteignent pas. Au milieu des plus violents transports, ses personnages se mettent à raisonner à la façon d'un mathématicien dans son cabinet. Jamais M. Echegaray ne se met, comme on dit au théâtre, dans la peau de ses héros. Toujours il reste lui-même; c'est lui qui pense et qui parle pour eux; de sorte qu'à la fin de ses pièces, après un déploiement vraiment inouï de force et d'imagination, d'invention et de pensée, de science et de talent, il ne nous a montré que des marionnettes.

Jetons un coup d'œil rapide sur l'ensemble de son œuvre, et nous donnerons ensuite, pour essayer de justifier notre dire, une courte analyse de ses deux derniers ouvrages.

(1) Voy. pour cette série la *Revue* des 7, 14 mars et 4 avril 1885.

I.

Cette œuvre se divise d'elle-même en deux parties bien distinctes : celle dans laquelle M. Echegaray a tenté de marcher sur les traces de l'école du XVII[e] siècle, et celle dans laquelle il est resté lui-même. A la première appartiennent d'abord sa pièce de début, *El libro talonario* — puis : le Registre à souche ; *Un sol que nace y un sol que muere* — Un soleil qui se lève et un soleil qui se couche ; — *O locura o santidad* — Folie ou sainteté ; — *Para tal culpa, tal pena* — A telle faute, tel châtiment ; — sa grande trilogie morale composée des trois pièces suivantes : *Como empieza y como acaba ; Lo que no puede decirse ; Los dos curiosos impertinentes ;* c'est-à-dire : *Comment cela commence et comment cela finit ; Ce qu'on ne dit pas ; Les deux curieux insensés ;* puis, une douzaine de comédies et de drames qu'il serait trop long d'énumérer ici, et enfin *Piensa mal... y acertaras?* son dernier ouvrage (1). Dans toutes ces pièces, que nous appellerons caldéroniennes, domine une pensée morale en rapport avec la vie de tous les jours. Tantôt M. Echegaray vise quelque mensonge social, tantôt il fait la guerre à quelque vice de la nature humaine ; mais jamais il ne perd de vue l'objet du drame et de la comédie, qui est de moraliser en amusant.

« En amusant » n'est pas le mot peut-être, car rarement le rire a effleuré ses lèvres ; c'est « en intéressant » qu'il faut dire. Même dans la comédie, le génie de M. Echegaray est tragique et sombre. Avec lui, les erreurs sociales et les vices humains produisent toujours des catastrophes épouvantables ; c'est le Ribera du théâtre ; et nul ne se douterait, en parcourant cette œuvre mélancolique, que l'auteur est un homme comme un autre, plus aimable qu'un autre même, rond, jovial, souriant, et dont les traits annoncent, avec la bonhomie d'une heureuse nature, la satisfaction intérieure que donne la conscience d'une haute puissance intellectuelle.

Dans *El libro talonario*, le premier de ses ouvrages, celui qui fut joué en 1874 sous le nom de Jorge Hayaseca (car M. Echegaray, à ce moment ministre des finances, ne pouvait aborder la scène sans voile), l'idée mère — idée très morale assurément — est l'égalité de devoirs qui existe dans l'état de mariage entre les deux époux. Une jeune femme surprend le secret des amours illicites de son mari : elle s'empare de ses lettres amoureuses, les colle sur les feuillets d'un registre, et en même temps se fait faire la cour par un homme dont elle n'a nul souci, pour s'en faire écrire de semblables qu'elle puisse coller au verso. Puis un jour elle met cette double correspondance sous les yeux de l'infidèle et n'a pas de peine à lui prouver — à prouver surtout au public qui l'écoute — que le plus lâche et le plus coupable en ménage est celui qui inflige au plus faible les tourments de la jalousie. Généralement, en pareil cas, l'homme ne souffre que dans son orgueil ; la femme souffre dans sa tendresse : le premier est donc le plus cruel, par conséquent le plus odieux. Dans sa trilogie — *Como empieza y como acaba, Lo que no puede decirse, Los dos curiosos impertinentes,* — l'intention de M. Echegaray est de nous montrer comment le mal conduit au mal, comment une première faute porte des fruits de douleur depuis la jeunesse jusqu'à la mort, et non seulement jusqu'à la mort de la mère, mais jusqu'à celle de ses enfants. Enfin, dans sa dernière comédie : *Piensa mal... y acertaras?* l'auteur vise le plus grand et le plus funeste des travers de l'homme et de la société, celui qui les porte à supposer l'existence du mal partout où ils aperçoivent quelque chose d'inexplicable, partout même où le mystère cesserait d'être mystère si seulement on voulait l'expliquer par la bonté des sentiments. Le monde, qui croit si facilement au mal, ne peut se résoudre à croire au bien. Il semble qu'il faillirait à sa propre sagesse s'il renonçait à découvrir partout des crimes et des coupables. Pour châtiment de son orgueil, les vrais coupables et les vrais crimes échappent à ses yeux, dans le temps même où il poursuit des innocents.

Piensa mal..... y acertaras? — On pense le mal..... et vérifieras-tu les faits ? — est un proverbe mis en action de la façon suivante.

Au lever du rideau, deux jeunes femmes sont réunies dans un salon : l'une est mariée, mélancolique, indifférente, et porte le nom significatif d'Olvido (Oubli) ; l'autre, jeune fille de vingt-cinq ans, affectueuse, gaie, est nommée, d'une façon également caractéristique, Esperanza (Espérance). Espéranza est orpheline, et le mari d'Olvido, qui a été son tuteur, est resté son ami. Ce mari, appelé Benigno, est en effet l'homme le plus bénin du monde ; c'est la bonté et la générosité mêmes. Il a sauvé de la mort une enfant qui se noyait, l'a adoptée, l'a fait élever dans sa maison : adorable petite fille qui l'aime avec passion, lui et Esperanza. Aussitôt les imaginations de prendre la piste. Dans l'esprit des amis et des voisins la petite Nievès est la fille du tuteur et de la pupille. Esperanza témoigne une affection constante à Benigno ; elle ne se marie pas : voilà la preuve ! Toute la comédie roule sur cette hypothèse. Et pendant ce temps la triste Olvido, qui est la coupable, se consume de tristesse et de remords. Ce qui fait le fin de la pièce, c'est qu'une seule personne, la petite Nievès, est sans le savoir dans la vérité ; c'est que la moralité de la situation se trouve sans cesse sur ses lèvres innocentes. Il n'y a qu'une voix qui résonne juste dans ce concert de mensonges et d'erreurs : c'est celle d'une créature de sept ans que n'a pas encore effleurée la sagesse mondaine.

(1) *Piensa mal..... y acertaras?* casi proverbio comico en tres actos y en verso, par José Echegaray. — Madrid, 1884. Florencio Fiscowich.

II.

Mais ce n'est pas dans ses comédies morales et caldéroniennes qu'il faut juger M. José Echegaray. Son véritable genre est le genre tragique. C'est là qu'il déploie son caractère et son originalité; c'est là qu'il se montre créateur.

Créateur n'est peut-être pas le mot, car les auteurs de mélodrames l'ont précédé dans la voie. Mais il a des couleurs si sombres, des inventions si surprenantes, des effets scéniques si savants que nous ne sommes point surpris qu'au sortir d'une première représentation le public, qui n'a pas encore eu le temps de réfléchir, entraîné, ébloui, se précipite pour le porter en triomphe.

Quoi de plus saisissant, par exemple, que cette scène du drame *En el seno de la Muerte* — Dans le sein de la Mort — où l'on voit trois coupables: un homme qui a aimé sa femme plus que son devoir, une femme infidèle et son complice, abandonnés dans une crypte funéraire pour n'en plus jamais sortir? C'est le mari qui a demandé ce châtiment pour les autres et pour lui-même. Là, au milieu des morts, éclatent dans leur furie toutes les passions des vivants. Le contraste fait frémir.

Mais surtout quoi de plus terrible et en même temps de plus bizarre que l'avant-dernier ouvrage de José Echegaray, l'extraordinaire tragédie antique intitulée *Un milagro en Egipto* (1)?

Un milagro en Egipto — Un miracle en Égypte — nous reporte à trente-cinq siècles en arrière. Il est bon, avant que d'aller voir représenter la pièce, de relire son histoire ancienne et de vivre quelque temps dans la compagnie de M. Maspéro ou de quelque autre égyptologue; sans cette préparation, l'on risque fort de n'y rien comprendre. Dans tous les cas, la critique de cet ouvrage au point de vue de l'archéologie est difficile pour le public, qui généralement connaît fort peu les mœurs de l'Égypte au temps de la dix-huitième dynastie; M. José Echegaray n'a guère à redouter là-dessus que quelques hommes compétents.

Le fond du drame est le triomphe du pouvoir civil sur le pouvoir sacerdotal. On y voit à la fois l'alliance et la lutte qui existent entre eux; la passion de domination chez les prêtres et chez les rois; le peuple écrasé par les uns comme par les autres; l'assemblage de l'imposture et de la foi chez les premiers, des faiblesses et des grandeurs humaines chez les seconds; la supériorité de la religion de Moïse, aurore de la religion chrétienne, sur les superstitions antiques; l'excès de crédulité qui peut s'allier à l'intelligence; la grossièreté des symboles couvrant impitoyablement dans la bouche des prêtres les vérités éternelles; les fraudes pieuses employées dans le but louable de servir « les intérêts du ciel », et beaucoup d'autres choses faites pour donner à réfléchir. Le *Mahomet* de Voltaire n'était qu'un coup d'éventail donné à l'Église catholique en comparaison de la pièce de *Un milagro en Egipto*. M. Echegaray est un libéral; il a même été jadis un révolutionnaire, et, bien que l'attachement héréditaire de tout bon Espagnol au catholicisme se montre encore un peu chez lui par quelques traits de son ouvrage, peut-être même à cause de cela, il a voulu donner une leçon aux adeptes de la dévotion puérile en leur montrant dans l'antiquité des superstitions identiques aux leurs et toujours d'autant plus funestes que le pouvoir des prêtres est plus étendu. Ces vérités, qui ne sont que banales en philosophie, deviennent saisissantes sur la scène, et les faire arriver jusqu'au cœur du public espagnol était de la part d'un auteur dramatique une tentative hardie, faite pour mettre en péril sa popularité.

La scène représente un palais construit près d'Avaris, par ordre du grand prêtre Ameni, pour recevoir le roi Rhamsès II, prédécesseur de Sésostris. Le Pharaon revient vainqueur de la bataille de Kadesh. Le camp est à peu de distance et il y reçoit les adorations de son peuple. Toutefois le grand prêtre a refusé de s'y rendre : ce n'est pas au représentant des dieux, au vicaire d'Ammon-Ra, à faire le premier pas au-devant du représentant de la puissance civile. Il attendra, dans le temple, que le vainqueur vienne d'abord s'humilier devant la Divinité.

Mais Rhamsès n'entend pas aller à Canossa. Une nuit, il arrive sans pompe et sans suite, escorté seulement de sa garde éthiopienne et conduisant lui-même son chariot de guerre, pour demander au grand prêtre raison de sa conduite. Les autres prêtres le voient venir avec épouvante, car la terreur précède et suit toujours ce despote d'Asie; mais Ameni reste impassible. Rhamsès entre, précédé d'esclaves qui portent des torches. Tout le monde se prosterne, excepté le grand prêtre, qui demeure debout près du trône.

RHAMSÈS (*à Ameni*). — Qui es-tu?

AMENI. — Celui qui sait le terme et la fin de ta vie.

RHAMSÈS. — Ameni!

AMENI. — M'aurais-tu oublié?

RHAMSÈS. — Non, puisque je viens te voir. Pourquoi n'es-tu pas venu?

AMENI. — Je ne m'humilie devant personne.

RHAMSÈS. — Tu lèves bien la tête. Si ma grandeur ne t'impose pas, nous verrons ce que fera le tranchant de mon glaive.

AMENI. — Arme misérable qui n'est bonne que pour la guerre! Faible secours pour les rois de la terre, quand ils combattent les rois des cieux

RHAMSÈS. — Nous essayerons, en attendant, ce qu'elle pourra sur ta gorge.

AMENI. — Sans faire montre de valeur, tu peux voir que

(1) Madrid, 1883. Hijos de A. Gullon.

je ne m'émeus guère. Mais puisque nous n'avons, Rhamsès, rien à craindre l'un de l'autre, ne vaudrait-il pas mieux que nous parlions sans témoins?

Rhamsès. — Tu dis bien. (*A son escorte*) : Sortez!

Ameni (*au groupe des prêtres*). — Allez! et proclamez dans le palais la présence du Pharaon!

Après cette escarmouche, la lutte s'engage entre les deux rudes jouteurs. Nous allons la reproduire, en l'abrégeant considérablement.

Ameni s'appuie sur le trône, le couvrant de son corps et en empêchant l'accès à Rhamsès.

Rhamsès (*avec colère et portant la main sur la poignée de son arme*). — Ton audace s'interpose entre mon trône et moi! Aurais-tu l'ambition?...

Ameni. — Je n'ambitionne pas d'autre puissance que celle qui m'appartient. Le Pharaon peut passer, le chemin lui est ouvert. (*Ameni s'écarte avec un respect affecté.*) A chacun son droit!

Rhamsès. — Et chacun à sa place! (*Il s'assied. Un moment de silence.*) J'ai planté ma tente derrière la colline, et, las de t'attendre, je viens te demander face à face, Ameni, pour quelles raisons secrètes le prêtre d'Ammon refuse de venir adorer le monarque victorieux.

Ameni. — Rien n'empêche que je ne te les dise.

Rhamsès. — Sans doute tes adorations ne sont nullement nécessaires à ma gloire, mais ton attitude est une offense à la majesté royale, et je vais te faire connaître ma volonté.

Ameni. — Je consens à la connaître et j'y obéirai même si les dieux me le permettent.

Rhamsès. — Tu connais ma valeur. Souvent tu m'as vu revenir vainqueur de combats pour lesquels tu m'avais refusé tes prières et traîner derrière mon chariot de guerre des rois enchaînés, des lions et des ours, des chiens et des girafes, des singes et des panthères, tous trophées de mes victoires. Je suis Dieu et je suis roi, j'ai le pouvoir suprême, je vis dans la fumée des encensoirs: j'ai vos bénédictions forcées; j'ai les adorations des peuples, et je tiens tout sous mes pieds.

Ameni (*ironiquement*). — Eh bien, que te manque-t-il, Rhamsès, puisque tu possèdes tout? Je ne comprends pas ce que tu peux vouloir encore.

Rhamsès. — Non, je ne possède pas tout. Il y a dans le monde un pouvoir rival du mien.

Ameni. — Quel pouvoir? Je ne puis te comprendre.

Rhamsès. — Celui que tu prétends exercer sans autre effort qu'en étendant la main ou qu'en fronçant le sourcil. Oui, je t'ai vu quelquefois te tenir sur mon passage, sous le portique de ton temple. Et, quoique tu fusses immobile, sphinx au milieu des sphinx, ton regard me disait ceci : « Va, et, quoi que tu oses, quel que soit le nombre de ceux que tu écrases sous tes roues, si tu es le Dieu des hommes, moi je suis l'homme des Dieux! »

Ameni. — Eh bien?

Rhamsès. — Mais cela passera dans l'histoire comme l'éclair dans le firmament. Demain, quand paraîtra le jour, j'ordonne que tu viennes avec le corps sacerdotal, en habits pontificaux, et que tu ornes mon triomphe en marchant devant moi comme marcheront les rois d'Orient que j'ai vaincus.

Ameni. — La peau de panthère est un emblème sacré, et, dans sa carrière triomphale, le Pharaon ne la verra pas figurer.

Rhamsès. — Si tu possèdes la peau, moi j'ai les ongles.

Ameni. — Ce que j'ai vu dans mes nuits sans sommeil, ce que j'ai compris dans les larmes, je le vois aujourd'hui avec un sentiment d'horreur! Rhamsès, je t'en adjure! confesse, en ma présence, que tu as oublié tes Dieux et ta foi!

Rhamsès (*se rapprochant d'un air de menace*). — Ce n'est pas à l'oubli que je les ai voués, c'est au mépris! Écoute! Ici personne ne nous entend et nous parlons seul à seul. (*Se rapprochant encore :*) Oui, il fut un temps, le temps de ma faiblesse, où j'ai cru à ces dieux monstrueux qu'ont inventés les prêtres. J'ai adoré, sans les aimer, mais avec une foi sincère, et l'Apis énorme, et le crocodile paresseux, et l'ibis au splendide plumage. J'étais faible, je te le répète; mais bientôt je me suis senti plus fort qu'eux. Bien plus, j'ai senti que c'était de moi que venait toute puissance. Et quand je n'ai pas pu réaliser moi-même l'objet de ma prière, ma prière a été vaine.

Ameni. — C'est qu'elle était, sans doute, indigne d'être exaucée.

Rhamsès (*avec une profonde ironie*). — Écoute ceci; souverain pontife, qui pénètres les choses divines, comprends au moins les choses humaines! J'ai aimé! J'ai aimé l'adorable Nefer (*avec un entraînement passionné*), une fleur! une rose! un palmier du désert! l'incarnation animée de l'Égypte! Il y a vingt ans que son image est gravée dans mes pupilles noires! Nefer a disparu. Pourquoi? je ne l'ai jamais su, et j'en suis devenu presque fou! Eh bien, je l'ai redemandée à tes Dieux! Je l'ai redemandée à l'ibis sacré, au crocodile aux larges mâchoires, à l'Apis du temple mystérieux; je l'ai redemandée à toutes les puissances du ciel : elles sont restées sourdes à mes prières. Qu'elles me rendent Nefer, et je leur rendrai ma foi! »

Ameni sait ce que Nefer est devenue. Éprise d'un Hébreu, elle s'est jadis soustraite par la fuite à l'amour du Pharaon. Elle est morte; mais une fille lui est née, et cette fille, Nefthis, cachée dans le temple, est l'image vivante de sa mère. Sous les traits de Nefthis, Nefer apparaîtra à Rhamsès : le miracle imploré s'accomplira.

Il s'accomplit, en effet, dans les conditions les plus dramatiques. Le grand prêtre, qui tout à l'heure désespérait de réduire le fier monarque, avait résolu sa mort. Il importait de délivrer les dieux de cet audacieux adversaire, d'affranchir la religion. Sur un signe, les prêtres étaient sortis et avaient excité le peuple à mettre le feu au palais. On voit, sur la scène, se propager l'incendie. Le palais est situé près du temple; Nefthis s'échappe; et, au milieu des flammes, le Pharaon, ébloui, a la vision radieuse de Nefer!

Dans l'acte suivant, Rhamsès, touché de la grâce,

vient implorer son pardon; le front du victorieux s'humilie dans la poussière; il prie dans le temple, et son esprit grossier s'ouvre à la foi parce que ses yeux ont « vu un miracle ».

Maintenant il s'agit, pour la gloire du ciel, d'empêcher que le mystère soit jamais découvert. Pour cela un moyen simple se présente : c'est de faire mourir Nefthis. La disparition de Nefthis, voilà le seul moyen de confirmer le Pharaon dans sa croyance au miracle. La mort de la jeune fille est décidée; l'intérêt des dieux le demande.

Mais Ameni a un fils, Agir, et ce fils est amoureux de Nefthis. Comment lui arracher l'objet de sa tendresse? Rien n'arrêtera le prêtre d'Ammon : il déchirera ses propres entrailles!

D'abord il essaye auprès de Nefthis de la persuasion. Il lui promet que si elle accepte la mort volontaire, on lui bâtira une chambre sépulcrale plus belle et plus cachée que celles des rois, où elle pourra jouir à jamais des caresses de son amant. Pour ne pas trouver ridicule cette scène dans laquelle un vieillard propose à une jeune fille de mourir et lui offre un tombeau magnifique pour prix de son sacrifice, il faut être au courant des idées des Égyptiens en matière d'immortalité; il faut se rappeler que, comme toute la race des Touraniens ou Scythes d'Asie, à laquelle les peuples pasteurs d'Égypte paraissent avoir appartenu, ils croyaient à une vie d'outre-tombe parfaitement semblable à la vie présente. Ameni ne disait, dans les idées du temps, rien d'absurde à Nefthis quand il l'engageait à se donner la mort pour mieux s'assurer la possession de l'homme aimé. Les terreurs tout humaines de la jeune fille, la douceur et l'accent d'imploration avec lesquels elle qualifie de père l'homme qui veut la tuer contrastent avec les creuses superstitions du grand prêtre : c'est la supériorité des instincts de la nature sur les inventions de l'esprit humain.

Comme rien ne peut persuader Nefthis, Ameni cherche un autre moyen. Il apprend à son fils la passion du Pharaon pour Nefer, signe et prélude certains de la passion qu'il éprouvera pour sa fille. Agir, qui est inspiré de l'amour idéal, frémit à l'idée de la violence du roi. Il va venir, le brutal despote! Il va se ruer sur sa proie! — Cache-la! lui dit le grand prêtre. Et en même temps il lui ouvre un sanctuaire ignoré de tous, un sanctuaire inaccessible, consacré à Osiris. En ce lieu brûlent dans les encensoirs des parfums mortifères qui tuent quiconque s'y enferme. Le sanctuaire est sombre, creusé dans l'épaisseur de murailles si massives qu'aucune voix ne saurait se faire entendre. — Cache-la! répète Ameni. Nefthis résiste; elle supplie; elle a l'instinct d'un danger; mais Rhamsès approche; elle cède aux supplications d'Agir et se laisse enfermer dans son tombeau. Quand Agir revient chercher Nefthis : « Insensé, lui dit son père, ne sais-tu pas qu'Osiris ne rend point les offrandes qui lui sont faites? » Suit une scène d'une véhémence et d'une passion formidables dans laquelle Ameni est tué par son fils, et celui-ci proclame sa foi en la religion de Moïse.

Telle est la contexture de cette tragédie, où l'exécution est aussi sérieuse que le fond. M. Echegaray y a donné un soin extraordinaire et ne s'est pas moins occupé de la mise en scène. Ce ne sont que notes destinées à éclairer les directeurs de province, recommandations aux acteurs, descriptions de décors, etc. M. Echegaray est le Victor Hugo du théâtre espagnol; comme Victor Hugo, il sent que ses ouvrages seront joués dans toutes les villes où il y a une salle de spectacle, souvent par des artistes qui ne sont point versés comme lui dans l'histoire des mœurs et de l'art de l'ancienne Égypte : aussi prend-il soin de les éclairer à chaque pas. Sa pièce est un vrai cours d'archéologie.

III.

Et maintenant oserons-nous dire les défauts que nous croyons apercevoir dans le remarquable ouvrage que nous avons analysé? Ils sont ceux qu'on retrouve à chaque ligne dans l'œuvre entière de l'auteur, car il est impossible d'être plus constamment semblable à soi-même, dans le bien et dans le mal, que ne l'est M. José Echegaray. Signe certain d'originalité : il n'a pas deux manières; il n'a pas même, quoi que prétendent ses critiques, d'inégalités. Qu'on ouvre une de ses tragédies sans savoir le nom de l'auteur, qu'on en lise seulement dix lignes, et l'on reconnaîtra sa main.

C'est d'abord une déplorable facilité à manier l'inversion. Les Latins, les Allemands et les classiques français tous ensemble n'ont pas commis autant d'inversions extraordinaires qu'à lui tout seul M. Echegaray. Le maître de philosophie de M. Jourdain, tournant et retournant son billet à la marquise, n'était qu'un enfant auprès de lui. On ne fait point un pas sans s'accrocher à des phrases renversées qui tiennent l'attention toujours tendue. C'est comme des buissons d'épines. Nous laissons à ceux de nos lecteurs qui comprennent la langue espagnole le soin de vérifier notre dire. Quelquefois il se rencontre deux inversions dans une seule phrase, comme, par exemple, dans celle-ci :

. . . . Con vida
Ninguno; pour entre charcas
Los persignio aquella noche
De Ramses la regia guardia.

Ou bien :

. . . . Que los Dioses
Le den vida dilatada!
Y mas victorias que de arenas
Hay del desierto en la sabana!

Tout est de ce style, et nous ne multiplierons pas des citations en espagnol. Disons seulement que le



génie de la langue de Cervantes est aussi contraire à l'inversion que le génie de la langue française. Toutes les deux aiment à marcher droit et d'un pas libre. A cet égard, M. Echegaray est un rétrograde.

L'abus de la couleur locale est encore un des faibles de M. Echegaray. Comme Victor Hugo dans ses drames, il le pousse jusqu'à l'affectation, jusqu'à la puérilité. Le mot de *sphinx*, par exemple, se rencontre jusqu'à *dix-sept fois* dans *Un milagro en Egipto.* Cette préoccupation le porte à tout moment à faire des descriptions qui ne sont pas à leur place. C'était là un des défauts de l'école classique. Rien n'était plus absurde et plus invraisemblable que d'entendre des personnages appartenant à la même nation et au même pays se décrire l'un à l'autre les aspects de ce pays et les mœurs de cette nation. M. Echegaray donne en plein dans ce travers, que savent éviter aujourd'hui jusqu'aux écoliers de rhétorique; et cela même jusque dans les scènes où l'action est le plus intense. Rhamsès paraît-il, le cœur plein de colère? Le voilà qui se met à détailler à ses officiers l'aspect des lieux qu'il vient de traverser. Un incendie éclate-t-il, qui projette déjà ses lueurs rouges sur la scène? Au lieu de fuir, les acteurs dépeignent aux spectateurs les effets de la combustion. Quand un homme va tirer le poignard contre un autre, ce qui dans la nature est un acte rapide et muet, il commence par faire un long discours dans lequel il est question de tout, même de la forme du poignard.

A toutes ces invraisemblances M. Echegaray joint l'exagération ampoulée : le sang que versera le roi dans sa vengeance « rougira le sol de l'Afrique entière »; ou bien les larmes qu'il fera couler « formeront un fleuve plus grand que le Nil », et ainsi de suite. La violence de langage chez ses personnages dépasse souvent les bornes : dans *Haroldo el Normano,* il n'est question que de fendre les crânes avec la hache d'armes; dans *Un milagro en Egipto,* que de couper les gorges avec le couteau. Puis viennent les tirades, ces malheureuses tirades dont on ne pardonne que trois ou quatre à Racine et à Corneille!

Ces réserves faites, il faut rendre hommage à la science et au génie de M. José Echegaray. Ce n'est pas le parfait dramaturge espagnol, comme l'est Adelardo Lopez de Ayala; mais il offre le puissant assemblage de l'art classique, de l'art romantique et de l'art shakespearien : c'est le produit de toutes les connaissances anciennes et modernes, fondues dans le cerveau d'un logicien. Une seule chose manque à M. Echegaray : le sentiment du vrai et la juste mesure. Et voilà pourquoi nous doutons que, malgré leurs qualités éclatantes, ses œuvres aillent, comme le croient les Espagnols, à la postérité.

Léo Quesnel.

TROIS ESQUISSES

I.

Italiennes de Paris

Une des grâces des matins de Paris, ce sont les petites Italiennes. Rieuses, bavardes, armées de quelque lamentable parapluie de cotonnade, elles égayent la procession sévère du pauvre monde. Qui ne s'est demandé où vont s'accrocher, le soir, ces guenilles voyantes, à l'heure où les moineaux perchent?

Les Italiens ne sont pas dispersés aux quatre coins de la grande ville. Ils ont leur campement bohème, loin des casernes à six étages où Paris-sans-le-sou claque des dents des caves aux mansardes.

Entre la place Monge et le Jardin des plantes, s'échafaude un quartier baroque, bâti en toile d'araignée, enchevêtrement d'impasses et de ruelles, qui toutes, plus ou moins, convergent vers la place Jussieu. C'est la rue des Boulangers, du Puits-de-l'Ermite, du Gril, de la Clef, du Battoir; des rues vides et sonores comme des églises, pleines de fleurs, de cages d'oiseaux, de loques étendues, avec des balcons de fer, des porches cintrés, des escaliers de pierre, des crèmeries rouges et des pavés verts de mousse.

A travers les portes à claire-voie, des coins de jardin s'encadrent. C'est une cour à poules avec une tonnelle en sureau, une flaque d'eau pour les canards, un bout d'allée sablée fuyant vers un potager, un pan de ciel au-dessus. Les « pensions bourgeoises » y coudoient les « classes enfantines à grand jardin ». Les industries excentriques : gravoitiers, fabricants de chaussons, montreurs de lanterne magique en ville, y vivent au large dans des maisons de pierre. — C'est le quartier italien.

On y joue du couteau et de la mandoline en virtuoses. Tous les quatre ou cinq ans, le *padrone* retourne au pays lever des recrues. C'est un gros homme joufflu, lippu, une tête hirsute, bouffie de débauche. Les mains belles, des anneaux aux doigts et aux oreilles, en veste de velours, en chapeau tyrolien, il passe la journée, le brûle-gueule aux dents, à suivre les spirales de la fumée. Ivrogne d'ailleurs, musicien, artiste, il façonne sa troupe à la matraque. Le soir, quand les Piémontais reviennent des terrassements, le feutre sur l'oreille, la pelle à l'épaule, il emplit de ses gestes le « Café Pampard » ou la « Maison Tron ». Sa fainéantise lui est un piédestal.

Sur la place, des groupes d'enfants jouent; mendiants en herbes, gueux, claque-patins, joueurs de mandoline. Frisés comme des enfants de chœur, ils rient à pleines dents, la tête renversée, une lumière dans les yeux. Les filles, immobiles au pied des arbres, très graves, le coude au corps, travaillent à des tricots

voyants, et des vieilles au cou de tortue vont chercher l'eau à la fontaine, la tête droite sous le poids des cruches.

N'est-il pas vrai qu'à de certains jours on est pris d'une nostalgie de soleil; que l'on rêve aux Midis éparpillés en poussière d'or qui font fumer les villes blanches au bord de la mer bleue? On est las des horizons ternes, des teintes neutres, des bonshommes gris grouillant sous un ciel d'ardoise. Mais voici qu'un rayon de soleil perce les nuages : allez voir les petites Italiennes de la place Jussieu.

Sous le coup de la belle lumière, tous ces oripeaux de théâtre, toute cette défroque de figurants resplendit. C'est la rampe qui s'allume. Les manches flottantes sont blanches comme des voiles à la mer; les robes de velours se creusent en plis chatoyants; le rouge des tabliers éclate comme une fanfare de cuivre; et tout cela s'agite, voyant et bruyant, sous les yeux ravis par la franchise des couleurs naturelles.

Et ce sont de vieilles sibylles comme il y en a dans les romans, des profils de vierges à graver sur des améthystes. Toutefois il faut y prendre garde : il y a bien de la fausse monnaie dans ces médailles. Tous ces pieds-là n'ont pas dansé la tarentelle; tous ces teints dorés n'ont pas mûri sur les coteaux de Calabre. Comme le métier est bon, la concurrence est grande. Il sort plus d'une Italienne de Montrouge et de Ménilmontant, drapée dans un châle écossais, tout un bazar aux oreilles.

Les artistes ne s'y trompent pas. Ces petites Parisiennes sont trop jolies pour être jamais belles; elles ne voleront pas aux Transtévérines cette majesté tranquille qui leur donne un air de déesses.

De toutes celles qui ont fréquenté en ces dernières années les ateliers en vogue, la petite Médaille était bien la plus charmante et la plus connue.

Elle avait vraiment l'air d'un camée antique avec son front étroit, ses cheveux tordus à la nuque et son profil sensuel de patricienne. Elle demeurait rue de la Clef, dans une maison plate et sordide, avec des entonnoirs d'eau sale béants à tous les paliers, un escalier carrelé, des murs crasseux. Mais, par-dessus les toits, on apercevait un coin d'herbe dans un terrain vague, et Médaille rêvait à ses grands paysages d'Italie, tranquilles et reposés, où les troupeaux s'endorment sous une lumière adoucie.

On l'aimait dans les ateliers pour sa bonne grâce et son sourire. Son portrait était exposé plusieurs fois au Salon de l'an passé. Vous avez certainement remarqué ses deux yeux enfiévrés, brûlant sous le sourcil comme des sarments en fournaise. Ici elle puisait aux fontaines dans des chaudrons de cuivre; là, elle tendait la main dans un enfoncement de porte, ou elle dormait sur son tambour; elle riait surtout.

Il fallait la voir le matin, quand la petite tribu des modèles descend la pente Sainte-Geneviève, tache de ses haillons clairs l'horizon monotone, escalade les omnibus avec des appels sonores et des éclats de rire. Elle descendait dans le vent, la poitrine battant sous la chemise. Sa guenille rouge emplissait la rue; ses beaux cheveux, dans une révolte de vie, crevaient son fichu napolitain, et, derrière, le Panthéon baigné d'une lueur d'aurore lui faisait comme un horizon d'Italie.

Ce n'est pas impunément que l'on court les rues la gorge au vent, sous notre ciel d'hiver. Médaille est morte. C'est dans un coin du cimetière Montparnasse qu'on l'a enterrée. Convoi original et triste ! Ils étaient là une douzaine de vieux modèles, classiquement drapés dans leurs guenilles et tragiquement navrés.

Il y avait une vieille qui pleurait à chaudes larmes et deux enfants qui riaient. On n'a point fait de façons pour la mettre en terre : point de discours, point de chants. Les prières des pauvres sont courtes.

Aujourd'hui personne ne se souvient d'elle, si ce n'est peut-être quelque petit berger du pays qui l'attend en gardant ses chèvres et, le soir venu, épelle son nom dans les étoiles.

II.

Le moineau de Berzélius.

En l'an de grâce 1819, Louis XVIII étant roi de France, et Agricola Gibou concierge de l'École polytechnique, l'illustre Jean-Jacques Berzélius de Westerlowa, baron de par le roi Charles, immortel de par la science, vint à Paris.

Le roi de France était dans la seconde année de son règne; Berzélius, à l'apogée de sa gloire; Agricola, dans la cinquantième année de son âge et la vingt-cinquième de sa charge.

Il avait vu la Convention, le Directoire, le Consulat, l'Empire et les Cent-Jours. Il avait suivi les destinées de *son* École du palais Bourbon au collège de Navarre; lors de l'expédition d'Égypte, il avait brigué la place de concierge des Pyramides. La Restauration le respecta. Les empires passent; les concierges restent.

Après le roi, Gay-Lussac et les monuments, l'illustre Berzélius honora les polytechniciens de sa visite. Il vint, poudré, tricorné, en manchettes de dentelles, plaider devant la jeunesse française la cause de la chaleur animale. Dans une cage d'osier, un moineau était là que l'on réservait pour les expériences : pierrot gaillard, froqué de marron, étalant sur la rondeur de sa gorge un rabat sombre. Le savant le prit dans ses belles mains délicates et, bon gré mal gré, l'enferma sous la cloche de la machine pneumatique. Alors le pierrot se démena comme un fou, heurtant sa tête aux parois de cristal, jusqu'à ce que, étourdi des chocs, il replia sous lui ses pattes meurtries et demeura immobile, les ailes pendantes, la queue étalée. Mais déjà le

jeu régulier des pistons raréfiait l'air sous la cloche. Cloué au bord du trou béant par une force invisible, le pauvre oiseau sentait se ralentir les mouvements de son cœur. Autour de lui rien que des regards avides épiant son agonie, et, là-haut, sur une tablette, le chat d'Agricola, dressé, les yeux ronds, l'échine allongée.

Quel regard profond et douloureux passa-t-il donc dans ces yeux voilés d'oiseau qui allait mourir? Ces grands diables qui venaient là étudier l'art de tuer les hommes s'attendrirent sur le meurtre d'un passereau. L'air rentra en sifflant, la cloche fut soulevée, et, par l'embrasure d'une fenêtre, le joyeux pierrot prit son vol. Quant au chat d'Agrippa, il fit les frais de l'expérience et la science compta un martyr de plus.

Depuis ce jour, l'École devint le théâtre de faits extraordinaires dont le souvenir s'est perpétué jusqu'à nous, légende incroyable, mais vraie, que la tradition immortalisera.

Dans le silence de la cour d'honneur sonnait une horloge antique, chiffres arabes et cadran doré. Elle avait sonné l'heure de la royauté et celle de l'empire, sans ralentir sa course un seul jour. L'École marchait les yeux levés vers elle, suspendant sa vie au rythme du balancier. Tout à coup elle se mit à radoter, comme tombée en enfance, à s'arrêter, une aiguille en l'air, à courir la poste, à revenir sur ses pas, sonnant à tort et à travers les quarts d'heure, les heures et les demies. On eût dit qu'un doigt d'enfant se jouait aux aiguilles et mêlait les cordons des poids. Un horloger suisse y perdit son allemand; la réputation d'Agricola en fut compromise : de conjecture en conjecture, on en vint à soupçonner son intégrité. Aussi bien n'était-ce pas surtout les soirs de rentrée que la vieille horloge breloquait? A l'heure où des quatre coins de Paris les *X* convergent vers la maison d'École, allongeant leur pas de faucheux sous les manteaux courts, les clochers du voisinage avaient déjà frappé leurs dix coups sur l'airain, que l'antique horloge s'attardait encore aux minutes de grâce. Les maîtres s'indignaient; l'École riait sous cape, et Agricola jura par l'Être suprême qu'il découvrirait le mot de l'énigme...

C'était un soir de *prolonge*. Agricola monta, lanterne en main, dans la cage de l'horloge; il ouvrit dans l'or du cadran une étroite lucarne et attendit l'ennemi de pied ferme. De son poste élevé il apercevait l'enfilade des rues. Un à un, les élèves rentraient essoufflés, le pas long, l'épée battant les jambes. La vieille horloge, sans doute, intimidée par la présence d'un témoin, balançait ses poids dans un tic-tac régulier et monotone. Onze heures étaient passées. Les trois quarts sonnèrent, imposants dans le silence des cours. Agricola s'était levé plein d'attente anxieuse. Une à une les minutes s'égrenèrent. Déjà le marteau levé allait frapper minuit — et dans l'éloignement de la rue un gros d'uniformes faisait force de voiles sans espérance, — quand du faîte élevé de l'amphithéâtre un être ailé arriva comme un trait et, repoussant l'aiguille d'un élan robuste, rejeta l'heure dans le passé.

Qui l'eût cru? C'était lui, le pierrot de Berzélius, cet infâme à qui l'on avait fait grâce. Hors de lui, le bonhomme dégringola dans sa loge, les poings crispés, la gorge sèche, et, sinistre, il remonta pour badigeonner de glu la maîtresse aiguille dorée. Puis, satisfait de son œuvre, le vieux explora les alentours : un dernier retardataire arrivait dans un tourbillon. Agricola ferma soigneusement la lucarne et descendit en se frottant les mains.

Aussitôt, recommençant son manège, l'oiseau reconnaissant vint à tire-d'ailes s'abattre sur l'aiguille.

Hélas! il était pris.

Longtemps il lutta du bec et des ailes contre l'aiguille qui l'entraînait, la tête en bas, dans sa marche circulaire et lente. Toute la nuit, il piailla à fendre l'âme. Mais, au matin, un grand froid le saisit, et sa vie d'oiseau s'en alla dans un rayon d'aurore.

L'École en deuil lui fit des funérailles publiques. En souvenir de ses exploits, encore aujourd'hui, elle appelle une horloge un « Berzélius ».

III.

Chinoiserie.

Le tangage avait chassé les passagers du pont et consigné les dames dans leurs cabines.

On s'ennuyait ferme au fumoir.

Le lieutenant Anquetil rêvait sur le divan; honorable Hay ruminait la *Continental Review;* le mandarin Thou-Fou contemplait la théière à fleurs réfléchie dans le plateau de laque.

Les boiseries gémissaient à fendre l'âme; la cloche sonnait à l'avant du navire; les lampes oscillaient dans la fumée des pipes; on ne causait plus.

Le lieutenant Anquetil se leva, s'étira en geignant, releva ses moustaches devant la glace, sourit à ses dents, alluma un cigare et vint s'accouder en face du mandarin. Assis de chaque côté de la table, ils regardaient le plateau comme deux joueurs d'échecs.

L'artiste avait compliqué le sujet à plaisir : dans une forêt de bambous, un oiseau d'eau dormait sur une seule patte; une dame prenait le frais à la fenêtre; un poussah ridicule ramait dans un bateau. Derrière une montagne dorée, un guerrier courait sus à trois sans-culottes, gras à lard et tonsurés comme des moines. De ci de là, des caractères, ponctués de cigognes, imitaient l'itinéraire d'un hanneton débarqué d'un encrier.

Après s'être torturé l'esprit pour deviner cette charade, le lieutenant recourut au mandarin.

— Le diable m'emporte, mon cher, si je comprends vos caricatures! Expliquez-nous un peu le rébus qui

vous absorbe depuis une heure. Je ne demande qu'à m'égayer, et voilà un Honorable qui ne s'est pas déridé de la semaine.

Là-dessus, l'Anglais posa son livre et Thou-Fou dit gravement :

— Ce ne sont pas des caricatures. Je déchiffrais une poésie de Taï-Pé écrite sur ce plateau. C'est bien naïf pour des gens d'Europe. Enfin, je n'aurai pas perdu ma peine si je vous apprends à nous respecter davantage.

Le thé chantait dans la bouilloire; le mandarin commença.

« La belle femme de la maison de fleurs rêve, accoudée à sa fenêtre. Elle a relevé le store en fils de bambou; le clair de lune glisse sur le rideau de perles, et sur le parquet de bois pâle on dirait une ronde d'étoiles.

« Elle passe la tête par la fenêtre et regarde les marches de l'escalier. Elle voit le reflet du feuillage et l'ombre de la balançoire que le vent secoue. Le cormoran d'automne médite, un pied dans l'eau, et son œil rond suit la marche du fleuve.

« La jeune femme a laissé tomber l'étoffe de soie où elle brode des fleurs brillantes; ses sourcils froncés ressemblent aux ailes d'une hirondelle noire; sa pensée s'est enfuie par la fenêtre ouverte. Elle s'envole à tire d'ailes vers la montagne du Sud, où l'homme au grand sabre est parti combattre les révoltés. Il est allé dormir sous sa tente, et, quand le bruit des feuilles mortes remuées par le vent d'automne traverse son rêve, il croit entendre la robe de soie de sa bien-aimée.

« Les oiseaux savent se retrouver dans le feuillage; mais les larmes qui tombent des yeux ne rappellent pas les absents.

« Un bateau glisse sur le fleuve; la jeune femme regarde dans l'eau. Au-dessus est le grand ciel où se promènent les nuages; le ciel est aussi dans le fleuve. La jeune femme croit que le bateau glisse sur la lune, et elle songe que son bien-aimé se reflète ainsi dans son cœur.

« L'enfant qui chante dans le bateau s'est arrêté sous la fenêtre.

« Écoutez la flûte de jade :

« A travers le papier des fenêtres, l'ombre des feuilles s'assoit sur tes genoux; mais moi, je n'ai jamais posé ma tête sur ton épaule, ma bien-aimée. Je voudrais protéger ton sommeil avec l'éventail, quand tu dors dans le pavillon de porcelaine blanche où mène un pont de jade, voûté comme le dos d'un tigre.

« Je t'ai vue passer près du lac, dans l'allée où la lune blanchit les feuilles de saule. L'homme au large sabre se promenait avec toi. En passant sous les branches de saule, tu lui as tendu tes lèvres peintes, et moi je m'en suis allé en pleurant.

« Et voici que les rameurs de l'impératrice vont m'emmener vers les montagnes Bleues. Un homme tirera par-dessus son épaule le cordon de soie qui attache mon bateau à la rive et conduira ma douleur vers un autre pays. Au retour de l'automne, j'écrirai ton nom sur la gelée blanche; quand les cigognes s'envoleront, je mettrai ma main sur mes yeux et je laisserai ma vie fuir avec elles. »

« La jeune femme a jeté dans l'eau une feuille de saule. L'enfant sourit dans le bateau; car la jeune femme a écrit un nom sur la feuille avec la pointe de l'aiguille, et ce nom, c'est le sien. »

— Ah çà, mon cher, c'est l'histoire de Fortunio que vous nous contez là?

Et le lieutenant Anquetil, ouvrant le piano, fredonna la chanson du *Chandelier :*

Si vous croyez que je vais dire...

Les bobèches l'accompagnaient.

— Votre chanson est jolie, dit le mandarin; mais j'aime mieux la mienne. Prendrez-vous du thé ce soir?

— Avec beaucoup de sucre.

— Barbare!

HUGUES LE ROUX.

RICHARD COBDEN

D'après son dernier biographe (1)

Par ce temps de réaction protectionniste, il était opportun de faire reparaître devant le public français la grande figure de l'apôtre et de l'homme d'action qui fit du libre-échange d'abord une religion, puis une réalité. La biographie de Cobden par M. John Morley est le chef-d'œuvre de ce maître biographe. C'est Carlyle, je crois, qui disait que la biographie est la plus puissante des œuvres littéraires : que de grands caractères sont nés des vies de Plutarque! Une vie de grand homme, dite par un grand écrivain, devient un évangile vivant. Dans l'héroïsme bourgeois de la mêlée des intérêts, la vie de Cobden, toutes proportions gardées, a la valeur d'une vie de Plutarque, car c'est un exemple : celle de Bright seul, quand on l'écrira, sera plus haute, par l'attrait de la nature mystique et prophétique du personnage.

(1) *La vie de Richard Cobden*, par John Morley, traduit par Mlle Sophie Raffalovich. — Paris, librairie Guillaumin, 1885. In-8°.



La *Vie de Cobden* parut en 1881, en deux volumes, et eut un succès hors ligne. L'année suivante, M. Morley en publia une édition populaire abrégée. C'est cette édition que présente au public français une jeune économiste, déjà connue par des articles remarqués dans nos diverses revues économiques, Mlle Raffalovich. Mais la traductrice ne s'est pas enchaînée à suivre l'édition abrégée : elle reproduit la grande édition, là où elle offre un intérêt particulier au lecteur français; par exemple, elle donne les passages qui concernent le séjour de Cobden Paris, à ses relations avec Bastiat, ou les rapports des idées anglaises avec celles des économistes français. Inversement elle a supprimé de l'édition abrégée les pages d'un intérêt trop exclusivement anglais. Cette traduction est donc en réalité une troisième édition de l'œuvre de Morley, adaptée avec un tact parfait au goût et aux nécessités françaises.

Mlle Raffalovich a fait précéder sa traduction d'une préface trop courte, où elle présente au lecteur « l'auteur, son livre et son héros ». Cette préface est pensée et écrite avec une netteté remarquable, qui se concilie avec une délicatesse d'expression que l'on n'est pas habitué à rencontrer dans des livres d'économie politique. M. Morley, l'éditeur de la série biographique des *Hommes de lettres anglais*, ancien rédacteur en chef du *Fortnightly Review* et du *Pall Mall Gazette* — on s'en aperçut quand il y était, on s'en aperçoit depuis qu'il n'y est plus, — auteur de la meilleure biographie, on peut dire de la seule biographie de Diderot, est un des esprits les plus larges et les plus ouverts de l'Angleterre contemporaine. C'est un Français, chose rare en Angleterre, même parmi ceux qui se croient le plus Français : « parmi les écrivains anglais, nul n'a senti avec plus de force et n'a rendu avec tant de délicatesse le charme de la France ». Comme philosophe, c'est un homme du XVIIIe siècle : il en a la générosité et l'entraînement d'idéal, avec la tolérance du XIXe et avec ce sérieux moral, ce sentiment profond de *la permanence de nos actes* et de la responsabilité des générations l'une envers la suivante, qui remplit l'œuvre de George Eliot et qui laisse reparaître dans l'encyclopédiste anglais le fils des puritains. Comme écrivain, il a « l'éloquence communicative, d'autant plus entraînante qu'elle est continue »; il s'élève aux effets de style les plus puissants par la seule force de « la sobre élévation de la pensée ». Je ne donnerai qu'un exemple de la façon de Morley, pris dans un discours de distribution de prix, dont Mlle Raffalovich donne les extraits les plus frappants : « Nous ne pouvons comme Beethoven ou Hændel ravir les âmes dans un septième ciel de vision ineffable et d'espoir infini, par la magie d'une mélodie divine; nous ne pouvons comme Voltaire brûler ce qui est cruel et faux d'une parole de feu; ou comme Milton ou Burke éveiller les cœurs avec le son de la trompette... Mais il y a une chose que nous pouvons tous... il y a une chose que peut le plus humble parmi nous dans cette grande salle; il peut, en employant avec zèle son intelligence, en cherchant avec zèle les occasions d'aider à développer l'intelligence des autres, il peut grossir le grand courant dont la force et la direction décident de l'heureux voyage de l'humanité. Quand nos noms seront oubliés, quand notre place sera occupée par d'autres, l'énergie de chaque service social rendu par nous continuera de produire ses effets; et de même, ne l'oublions pas, chaque desservice social dont nous aurons été coupables nous survivra, *comme le flot incessant d'une des forces persistantes de la nature.* » Comparez le discours, admirable aussi dans son genre, prononcé par Jouffroy dans des circonstances analogues et vous mesurerez tout le progrès de largeur morale. Le stoïcisme de Jouffroy est celui de l'individu isolé qui n'a de devoirs que devant la dignité de sa conscience; le stoïcisme de Morley est celui de l'homme qui sait que sa vie n'a de sens et de valeur que par l'humanité qui précède et qui suit.

Mlle Raffalovich est amenée tout naturellement à donner son avis sur la crise économique du jour et sur le triomphe du protectionnisme. Libre-échangiste ardente et militante, elle ne peut s'empêcher de comparer avec amertume le spectacle de l'Angleterre où nulle créature sensée n'oserait plus remettre en question les conquêtes de Cobden et celui de la France, rejetée sans défense en proie aux tarifs protecteurs. Elle reconnaît d'ailleurs la différence des circonstances, infiniment plus propices en Angleterre au triomphe des doctrines de liberté. Sous le règne des lois céréales, les grands propriétaires seuls profitaient du monopole : « leur petit nombre mettait en relief l'iniquité commise au détriment de la masse. Les ouvriers des villes manufacturières, la classe considérable des journaliers agricoles, devaient payer plus cher leur pain et celui de leurs enfants, pour grossir les rentes d'un duc de Richmond ou d'un duc de Buckingham ! » En France aussi la grande propriété gagne seule au monopole et « la protection est une politique purement aristocratique »; mais le petit propriétaire *s'imagine* que lui aussi y a intérêt; il ne s'aperçoit qu'il consomme sur place la plus grande partie de son produit et que le gain minime qui lui reste du tarif est couvert et dépassé par la hausse des objets d'industrie que produisent par contre-coup les tarifs de douane. La protection, qui n'avait d'appui en Angleterre que l'égoïsme des grands propriétaires, a de plus en France l'ignorance des petits.

Ce serait aux libre-échangistes à les instruire. Par malheur, le libre-échangiste français ne sait pas agir, ne sait pas donner. De 1838 à 1846 les manufacturiers de Lancashire ont donné les millions à la Ligue; il s'agissait « de risquer une partie de leur fortune pour sauver le reste ». Les libre-échangistes français, devant la levée de boucliers des protectionnistes, ont fait semblant de s'agiter. Serait-ce donc que le progrès ne peut

s'implanter en France que par la dictature? mais c'est un progrès bien précaire que celui-là. « Cobden a remarqué avec admiration que M. Rouher et Napoléon III ont accompli en une heure ce qu'il a fallu vingt ans pour obtenir en Angleterre. Mais en Angleterre ce progrès une fois acquis a été définitif; en France, le traité anglo-français n'a pas été renouvelé et le protectionnisme est debout et triomphant. »

Peut-être, malgré l'inertie des économistes, y a-t-il peu à s'alarmer du triomphe momentané de la protection. La force des choses a du bon sens pour les hommes, quand ils n'en ont pas pour eux-mêmes. Cette réaction passera, parce qu'elle est plus électorale qu'économique et les législeurs qui ont voté les tarifs ne sont pas des économistes, ce ne sont que des candidats. Le petit propriétaire apprendra à ses dépens qu'il a été dupe des protectionnistes, dupe de lui-même, dupe de ses mandataires qui n'ont pas su lui résister et qui pour plaire à ses illusions ont trahi ses intérêts, si à ce moment les libre-échangistes savent parler et agir, le bon sens peut prendre sa revanche, si étrange que soit la chose dans ce pays-ci et par le temps qui court. Sauront-ils agir? S'ils ne le savent pas, ils pourront apprendre dans le livre que nous venons de leur présenter comment on agit, comment on lutte, comment on triomphe; et à ce titre M[lle] Raffalovich leur a rendu l'un des meilleurs services qui dans les circonstances présentes pût se rendre à la cause du libre-échange.

OIKONOMOS.

BULLETIN

Chronique de la semaine

Actes officiels. — Le *Journal officiel* du 7 avril publie la composition d'un cabinet nouveau sous la présidence de M. Brisson, ministre de la justice. Les autres ministres sont: aux affaires étrangères, M. de Freycinet; à l'intérieur, M. Allain-Targé; aux finances, M. Clamageran; à la guerre, le général Campenon; à la marine, le contre-amiral Galiber; à l'instruction publique, M. Goblet; aux travaux publics, M. Sadi-Carnot; au commerce, M. Pierre Legrand; à l'agriculture, M. Hervé Mangon; aux postes et télégraphes, M. Sarrien.

Sénat. — Le 4, M. d'Audiffret-Pasquier a déposé une demande d'interpellation au ministre de la guerre relativement aux affaires du Tonkin; cette interpellation, d'abord ajournée, a été retirée par M. d'Audiffret lui-même après la constitution du nouveau ministère. — Le 7, M. de Freycinet a donné lecture de la déclaration ministérielle. — Le 8, adoption par 211 voix contre 6 du crédit de 150 millions déjà votés par la Chambre.

Chambre des députés. — Le 7, M. le président du conseil a donné lecture de la déclaration ministérielle : le cabinet demandera à la Chine le respect de nos droits, par des négociations d'abord, par les armes s'il le faut, mais ne changera pas le caractère de l'expédition sans le consentement du parlement. La Chambre a voté en outre par 373 voix contre 92 un crédit de 150 millions à ajouter aux 50 millions déjà votés. — Le 8, M. Charles Floquet a été nommé président de la Chambre par 179 voix contre 175 accordées à M. Fallières.

Guerre de Chine. — On parle d'une paix probable avec la Chine. Le 25 mars dernier, un projet d'arrangement modifié par le gouvernement français a été expédié à Pékin et accepté par le gouvernement chinois à la date du 31. L'Agence Havas annonce que le 9 avril le ministre des affaires étrangères a été informé qu'un décret impérial vient de ratifier la convention du 11 mai 1884. Il ordonne aux armées chinoises du Yunnan et du Quang-Si de repasser la frontière à des dates déterminées.

Afghanistan. — Une dépêche de Saint-Pétersbourg annonce que le 1er avril le général Komaroff a attaqué et dispersé un détachement afghan composé de 8000 hommes sur les bords du Kousch. Les Afghans ont perdu 500 hommes et 8 pièces d'artillerie.

Nécrologie. — Mort de M. le général Morlière, commandant la 4e brigade d'artillerie au Mans; — du lieutenant de vaisseau Victor Leygue, à Hanoï; — de M. Victor Gelu, poète marseillais; — du docteur Prosper Lucas; — du savant anatomiste M. Ch.-Ernest de Siebold, correspondant de l'Académie des sciences.

Bibliographie

Notice biographique et historique sur Étienne de Vesc, sénéchal de Beaucaire, par A. de Boislisle. Paris, 1884, 298 pages in-8°.

Cet Étienne de Vesc, sénéchal de Beaucaire, personnage tout-puissant dans les conseils de Charles VIII et de Louis XII, avait droit à l'honneur que vient de lui faire M. de Boislisle en écrivant l'histoire de sa vie. Cette histoire n'est pas, à vrai dire, toujours édifiante; mais il faut moins le reprocher à l'homme qu'à son temps; le plus âpre détracteur d'Étienne de Vesc, Philippe de Commynes, eut les mains encore moins pures que lui.

M. de Boislisle nous expose ici le détail de toutes les intrigues dont le résultat longtemps attendu, par les uns espéré, par les autres redouté, fut l'expédition de Naples. On n'a voulu voir dans cette expédition qu'une entreprise chevaleresque. L'historien montre, les pièces en mains, qu'elle fut aussi politique, et que, si l'on peut la déplorer, puisque finalement elle échoua, les circonstances l'avaient rendue presque obligatoire. Tout ce qui se rapporte à cette expédition est minutieusement raconté par M. de Boislisle, et son récit, dont quelques parties sont tout à fait neuves, est du plus grand intérêt.

Étienne de Vesc mourut à Naples le 6 octobre 1501, remplissant près du vice-roi les fonctions de grand chambellan. Plus encore que son adresse, son mérite l'avait maintenu constamment en faveur.

A sa notice biographique M. de Boislisle a joint une série de documents tirés de diverses archives. Au choix de ces

documents on reconnait un historien qui a déjà donné des preuves nombreuses de sa remarquable sagacité.

Histoire de Don Quichotte de la Manche, par Michel Cervantes, première traduction française, par C. Oudin et F. de Rosset, avec une préface par Émile Gebhart, professeur à la Faculté des lettres de Paris; dessins de J. Worms, gravés à l'eau-forte par de Los Rios; 6 volumes in-18, édition de luxe, tirée à un petit nombre d'exemplaires. Jouaust, libraire des Bibliophiles, Paris, 1884.

L'éditeur, ayant à faire entrer le *Don Quichotte* dans la *Petite Bibliothèque artistique,* a pensé à la traduction la plus rapprochée de l'époque à laquelle avait paru l'ouvrage. Comme il s'est trouvé que la première traduction française du chef-d'œuvre de Cervantes était réputée, à bon droit, l'une des plus fidèles, l'éditeur a cru devoir l'adopter. C'est Louis XIII lui-même qui commanda la traduction de *Don Quichotte* à César Oudin, « secrétaire de Sa Majesté ès langues germanique, italienne et espagnole ». César Oudin a traduit la première partie, qui a été publiée en 1614. La seconde partie, traduite par François de Rosset, a paru en 1618. De Rosset, romancier et poète, très expert aussi dans les langues du Midi, vécut à la cour comme Oudin. La préface, par M. Émile Gebhart, est un travail historique et philosophique sur Michel Cervantes. Cette étude, fine et forte à la fois, se termine par une analyse lumineuse des caractères bien différents, et cependant analogues par certains côtés, de Don Quichotte et de Sancho Pança. « Le roman de Don Quichotte, dit M. E. Gebhart, est un livre de chevet, comme Horace, comme Montaigne, plus cher même que ces deux écrivains aux âmes généreuses. Car enfin il donne le spectacle du devoir même chimérique, embrassé et accompli, à travers les risées des sages, jusqu'au sacrifice; le tableau d'un rêve sublime que ne dissipent point les leçons de la réalité et qui ne s'évanouit qu'à l'heure de la mort. » Ce sera un plaisir vif, délicat, vraiment nouveau pour les fins lettrés, que de relire *Don Quichotte* dans cette belle édition, interprété par cette traduction naïve et souple « qui se moule avec une étonnante facilité sur le castillan de Cervantes », éclairé enfin par les pénétrantes explications de la préface. — Ch. L.

L'empire des Francs depuis sa fondation jusqu'à son démembrement : livre Ier, *les Francs avant le règne de Clovis,* par M. le général Favé. — Amiens, 1884, 80 pages in-8°.

L'ouvrage de M. le général Favé se compose de trois parties. Dans la première il reproduit ou analyse les passages les plus intéressants de la *Germanie* de Tacite, d'après la traduction de Burnouf. La seconde donne la traduction du plus ancien texte de la loi salique, d'après l'édition de Pardessus. Enfin la troisième contient des considérations générales sur les Francs et sur leur empire. L'auteur ne pouvait avoir la prétention de traiter en quelques pages les nombreuses et difficiles questions que soulève l'histoire des Francs et de leurs institutions. Il se borne à de brèves indications, et il n'est pas sans intérêt de connaître sur certains points l'opinion d'un militaire. La partie la plus neuve de son travail est la seconde. Une traduction du plus ancien texte de la loi salique est, en effet, un service rendu à la science. La difficulté en est très grande. Un texte corrompu, une langue barbare, le fond des choses mal connu, ce sont là des obstacles faits pour décourager les savants les mieux préparés. Le général Favé n'a pas reculé devant cette tâche périlleuse, et il faut le louer de l'avoir entreprise. Nous aurions, sans doute, plus d'une réserve à faire sur l'exactitude de cette traduction, pour laquelle l'auteur n'était peut-être pas assez préparé au point de vue philologique et juridique, et, par exemple, nous ne pouvons admettre l'explication qu'il donne du chapitre XLVI, qu'il intitule : *De la donation après décès;* mais, toutes réserves faites, il faut reconnaître que l'auteur est entré dans une voie qui paraît bonne et qu'il a marqué le but.

(*Journal des Savants.*)

Trois lettres inédites de Jean Racine (1693). — Firmin Didot.

M. E. Minoret a eu la bonne fortune de retrouver trois lettres complètement inédites de Racine adressées, à l'occasion de la victoire de Neerwinde, au maréchal de Luxembourg. La cour était à Marly lorsque d'Artagnan, messager du maréchal, apporta la nouvelle de sa victoire sur les armées de Guillaume III. C'est Racine que Louis XIV choisit pour adresser ses félicitations au vainqueur. La lutte avoit été terrible et « l'opiniastreté avec laquelle l'ennemi avait disputé ses retranchements l'avoit obligé à donner sept batailles pour une ». Familier du maréchal, Racine ne s'en tient pas aux félicitations officielles de son maître : il raconte au vainqueur la manière dont le roi, Mme de Maintenon, les princes et princesses ont accueilli le porteur du message ainsi que « les drapeaux et estendars, qui ont couvert tout le pavé du grand sallon ».

En quelques lignes, Racine complète Saint-Simon, Dangeau, et retrace en une suite de petits tableaux la vie de la cour à Marly à la fin du XVIIe siècle.

Livres nouveaux

La littérature française au XIXe siècle, par Paul Albert. — Deux vol. in-12. Hachette et Cie.

Dictionnaire de pédagogie et d'instruction primaire, publié sous la direction de M. F. Buisson. Quatorzième série; première partie, N.-P. — In-8°. Hachette et Cie.

La guerre de la succession d'Autriche dans les provinces belgiques; campagnes de 1740 à 1748, avec une biographie du maréchal de Saxe et deux cartes, par Franz Crousse, lieutenant-colonel, — 140 pages in-8°. Baudoin et Cie.

Revue française de l'étranger et des colonies. Revue mensuelle; M. Édouard Marbeau, directeur. — Librairie Chaix.

Henri IV et la princesse de Condé, par Paul Henrard. — Un vol. in-8°. Félix Alcan.

Mme de Sévigné historien, le siècle et la cour de Louis XIV, d'après Mme de Sévigné, par F. Combes. — Un vol. in-8°. Émile Perrin.

L'Être social, par Armand Hayem. Deuxième édition. — Un vol. in-12. Félix Alcan.

Bibliothèque instructive. — *Les paysans et leurs seigneurs avant 1789,* par L. Manesse. — *Les grandes souveraines,* par Adrien Desprez. — Un vol. in-12. Jouvet et Cie.

Madame Palabau, par Joseph Delaroa. — Un vol. in-12. Ollendorff.

La Corsica e Cosimo dei Medici, par Giovanni Livi. — Un vol. in-8°. Florence et Rome, Fratelli Bencini.

Local Institutions of Virginia, by Edward Ingle. — 140 pages in-8°. Baltimore, N. Murray.

Trente stances du Brâhmini-Vilâsa, par Victor Henry, maître de conférences à la Faculté de Douai. — 70 pages in-8°. Maisonneuve frères et Ch. Leclerc.

Les institutions géographiques nécessaires, conférence suivie d'une discussion, par Ludovic Drapeyron. — 24 pages in-8°. Léopold Cerf.

Faits divers

— La commission russe chargée de publier la correspondance de Pierre le Grand a rassemblé plus de huit mille lettres et documents variés. Elle possède entre autres, les cahiers de l'empereur lorsqu'il était tout petit et une lettre écrite à sa mère en 1688, à l'âge de six ans par conséquent, où le jeune prince décrit les travaux de gréage qu'il vient de voir exécuter dans les chantiers de Pereislavl. La publication aura lieu très prochainement.

— On sait que M. de Bismarck s'est fait une règle, à laquelle il manque probablement quand le livre l'intéresse, de ne point lire les ouvrages allemands imprimés en caractères latins. Le correspondant allemand de la *Bibliothèque universelle* (Lausanne) rapporte que c'est à l'occasion de Michelet que e prince manifesta pour la première fois son antipathie pour les caractères latins. Il ne s'agit pas, bien entendu, de notre Michelet, mais de Charles-Louis Michelet, philosophe allemand, descendant d'un Français réfugié en Allemagne à la révocation de l'édit de Nantes et dont la doctrine est une sorte de spiritualisme néo-chrétien. Il avait adressé son *Histoire de la philosophie* à M. de Bismarck dans l'espoir « de sauver ainsi le grand homme d'État d'une ruine inévitable ». C'est alors que M. de Bismarck fit la réponse célèbre : « Votre ouvrage étant imprimé en caractères latins, je regrette beaucoup de ne pouvoir le lire. »

— La Revue allemande *Franco-Gallia* (Cassel), consacrée, comme son nom l'indique, à notre littérature et à notre langue, publie dans sa livraison d'avril une liste des notes oubliées dans le dictionnaire français de Sachs. On y lit, page 90 : — « Carlylien. — Ses Notes témoignent de la place, un peu trop grande pour notre goût, qu'il avait laissé prendre, dans ses préoccupations, à ses griefs contre les « bu- « tordes de souillons » coupables de ne pas comprendre que « porter ses incompétences ailleurs », cela veut dire, en style carlylien, s'en aller. — *Revue des Deux Mondes,* 15 octobre 1884, p. 780. Le mot manque dans Littré. »

Franco-Gallia se montre ici trop sévère pour Sachs et pour Littré. Le mot *carlylien* est né depuis la mort de Littré et depuis l'apparition du dictionnaire de Sachs. Il a été inventé pour la phrase citée plus haut par notre collaborateur Arvède Barine, qui est, au surplus, très fier d'être passé classique en Allemagne. *Franco-Gallia* ne se sera sans doute pas aperçue que l'article de Revue où se rencontre l'adjectif oublié par Sachs est sur M. et Mme Carlyle, d'où l'épithète *carlylien.*

— Le *Magazin für die Litteratur,* etc., contient dans son numéro du 28 mars un article de M. James Klein sur l'ouvrage de Mme Alphonse Daudet : *Fragments d'un livre inédit.*

« Ce petit livre, écrit M. James Klein, ne compte pas soixante pages, et plus on lit ces pensées détachées et ces fragments « d'impressions », plus on reste surpris de la quantité de matière qu'elles contiennent, de la plénitude et de la richesse inépuisable de la pensée, de la profondeur du sentiment... Cette maîtresse de maison, cette mère de famille, cette femme du grand romancier, qui prend une part si importante et si constante au travail de son mari, vit en même temps une vie du sentiment si personnelle, qu'involontairement il faut que pensée et sentiment se fassent jour, au moins en partie. L'activité intérieure, le travail du dedans ont besoin de s'épancher au dehors et, toute fragmentaire qu'en soit ici l'expression, l'effet produit est puissant, au moins sur les natures qui possèdent des affinités intellectuelles avec Mme Alphonse Daudet. »

— Mlle Sara Oquendo fera paraître prochainement, sous le titre de *Bulles de savon,* un recueil de pensées et de définitions fantaisistes. Il y a de l'esprit et de l'imprévu dans ces bagatelles : on dirait un jeu de société joué par un tout petit La Rochefoucauld très parisien et qui s'amuse. En voici, au hasard, quelques échantillons :

Anoblir : Savon qui mousse..., mais qui ne lave pas.
Diplôme de médecin : Permis de chasse.
Quiétude : Bonheur figé.
Sens commun : Ni la sottise, ni l'esprit..., l'eau rougie du talent.

M. Léger, professeur de langues et de littératures slaves au Collège de France, ouvrira son cours le mercredi 15 avril à deux heures et quart. Il exposera la répartition géographique des peuples slaves et l'histoire générale de leur civilisation.

Revue alsacienne, rédacteur en chef, M. Eugène Seinguerlet. Sommaire de la livraison de mars 1885.

Edmond Weber. Sa vie et son œuvre, par E. Lonchamp. — Lettre d'un journaliste alsacien à un ministre d'Alsace-Lorraine, par Édouard Heim. — La Renaissance en Italie et en France à l'époque de Charles VIII, par André Michel. — Edmont About, Souvenirs intimes et lettres inédites (suite et fin), par Georges Robineau. — Nos désastres en 1870. Lettres au *Soir,* par Edmond About. — Chronique. — Revue théâtrale, par E. Seinguerlet.

Le gérant : Henry Ferrari.

Paris. — Imp. A. Quantin, 7, rue Saint-Benoît. [1980]

COMPAGNIE PARISIENNE

D'ÉCLAIRAGE ET DE CHAUFFAGE PAR LE GAZ

EXTRAIT DU RAPPORT

Présenté par le Conseil d'administration

A l'Assemblée générale annuelle du 26 mars 1885

Messieurs,

Conformément à l'article 32 des statuts, nous venons vous rendre compte des résultats de notre exploitation pendant l'année 1884 et vous faire connaître la situation de la Compagnie au 31 décembre dernier.

CHAPITRE PREMIER

Considérations générales sur l'ensemble de notre industrie.

Consommation de gaz. — Pendant l'année 1884, nous avons livré à la consommation un volume de gaz de 287.443.562 mètres cubes, soit 3.579.162 mètres cubes de plus qu'en 1883.

Recettes de gaz. — Les recettes de gaz qui, en 1883, avaient été de 73.085.263 28, se sont élevées, en 1884, au chiffre de 73.369.545 86.

Abonnés. — Le nombre des abonnés, au 31 décembre dernier, était de 184.564 et dépassait de 6.180, soit de 3 46 0/0, celui des abonnés à la même date de 1883.

Eclairage public. — Le nombre des appareils publics, au 31 décembre 1884, était :

Dans Paris, de	51.823
Dans la banlieue, hors des fortifications, de	8.694
Soit en tout de	60.517

excédant de 3.112 le chiffre correspondant de 1883.

Conduites montantes. — Ces conduites ont pour objet de permettre aux locataires des étages supérieurs des maisons de se procurer le gaz aussi facilement, et sans faire plus de frais que s'ils habitaient au rez-de-chaussée, à proximité de la conduite de la rue.

Elles contribuent beaucoup à l'introduction du gaz dans les appartements particuliers.

Le nombre des conduites montantes posées en 1884 s'est élevé à 1.250, ce qui porte le nombre total des conduites existantes au 31 décembre à 20.000, réparties dans 16.134 maisons.

Puissance de fabrication des usines. — Pendant l'année 1884, la puissance de fabrication annuelle des usines a été portée à 335 millions de mètres cubes, ce qui nous permettra de satisfaire largement à toutes les exigences du service de l'hiver prochain, avec un matériel de réserve d'au moins 10 0/0.

Canalisation. — Notre réseau de conduites a augmenté, en 1884, de 50.892 m. 55 c., ainsi répartis :

Dans la ville de Paris	27.988 m. 50 c.
Dans la banlieue, hors des fortifications	22.904 m. 05 c.
Total égal	50.892 m. 55 c.

En sorte que la longueur totale des conduites de gaz placées sous les voies publiques, au 31 décembre dernier, s'est trouvée portée à 2.075.782 m. 57 c.

La plus grande partie de ces canalisations a été posée sur réquisition du service municipal, ou en exécution de nos traités avec les communes de la banlieue.

CHAPITRE II

Comptes de premier établissement.

Les travaux de premier établissement que nous exécutons chaque année sont la conséquence du développement continu de notre entreprise. Ils ont, comme vous savez, pour objet, l'extension de notre matériel de fabrication et de distribution du gaz.

Acquisitions de terrains	82.723 75
Travaux dans les usines, ateliers et bureaux annexes de la Compagnie.	
La Villette	921.062 03
Ternes	121.630 91
Vaugirard	101.664 06
Saint-Mandé	403.985 62
Clichy	822.524 95
Usine des Goudrons	298.980 53
Ateliers des produits chimiques	171.090 77
Le Landy	1.743.153 35
Total pour les terrains et les usines	4.799.094 87

Canalisation. — La longueur des conduites posées en 1884 est, comme on l'a annoncée précédemment, de 50.892 m. 55 c.

De plus, nous avons dû augmenter le diamètre de nos conduites sur une longueur de 8.123 m. 35 c.; l'ensemble de ces travaux a coûté 1.098.018 58

Conduites montantes	970.144 79
Branchements et compteurs	453.994 25
Matériel et outillage	224.051 75
Frais d'établissement :	
Frais d'emprunts, confections de titres, droits divers, etc.	179.553 50
Total	7.744.857 74
A déduire :	
Réduction sur matériel des charrois	18.561 50
Reste pour le montant des dépenses de premier établissement imputables sur l'année 1884	7.726.296 24

CHAPITRE III

Comptes d'exploitation.

DÉPENSES

1° Fabrication. — Matières	26.133.842 10
2° Service des usines	8.382.395 53
3° Service de l'éclairage et de la canalisation	3.236.763 81
4° Administration centrale	15.443.693 56
5° Charges municipales	6.101.429 16
6° Charges envers l'État	922.367 62
Total des dépenses de l'exploitation	60.220.480 78

PRODUITS

Produits de la vente du gaz	73.369.545 86
Gaz restant en magasin au 1er janvier 1885	35.401 »
Coke de cornues	16.226.670 91
Coke de fours	32.216 88
Goudrons	2.773.051 93
Eaux ammoniacales	1.776.023 71
Locations : Compteurs	1.095.154 20
Branchements	1.038.012 36
Robinets	516.645 45
Briqueterie	195.066 78
Travaux divers	269.429 66
Intérêts et escomptes	1.050.726 76
Total	98.377.945 50

En résumé, les bénéfices de l'année 1884 sont de	38.157.464 72
A déduire les dépenses de la liquidation de 1883	106.466 10
Reste	38.050.998 62
Si l'on en retranche la somme à réserver pour la liquidation des dépenses qui n'ont pas été soldées au 31 décembre 1884	250.998 62
Il reste à répartir	37.800.000 »
Conformément au traité, nous prélevons	12.400.000 »
Reste	25.400.000 »

Dont la moitié, soit 12.700.000 francs, forme le montant de la redevance due à la ville de Paris.

Par suite, la somme revenant aux actionnaires se composera :

1° Du prélèvement ci-dessus	12.400.000 »
2° De la moitié des bénéfices excédant ce prélèvement	12.700.000 »
3° Du douzième payement fait par la ville de Paris pour le remboursement partiel de la moitié de l'annuité de 520.792 francs dont la Compagnie fait chaque année l'avance, en exécution du traité du 27 avril 1872	50.000 »
4° Du solde des bénéfices non distribués et reportés au Crédit des actionnaires	218.366 97
Total	25.368.366 97
A déduire, la somme à verser à la réserve spéciale, à raison de 1 franc par action, en conformité de la délibération de l'assemblée générale du 23 mars 1875	336.000 »
Reste	25.032.366 97
Nous avons payé, en octobre dernier, un acompte de 12 50 par action non amortie, soit	3.414.137 50
Le solde à répartir, le 6 avril prochain, est, en conséquence, de	21.618.229 47

Ce qui représente 64 francs par action : soit, pour l'année entière, 76 50 par action de capital, avec un reste de 114.229 47 qui sera porté au crédit des actionnaires.

Vous n'avez pas oublié, messieurs, que la décision du Conseil de préfecture, du 6 juillet dernier, en rejetant les prétentions de la Ville, nous a permis de disposer de la moitié nous appartenant de la somme de 6.859.002 fr. 27, réservée sur les bénéfices de l'année 1883. Cette somme représentait la valeur des 0 fr. 05 c. et des 0 fr. 025 par mètre cube de gaz dont l'arrêté préfectoral du 23 mars 1883 avait réduit les prix de 0 fr. 30 c. et 0 fr. 015 fixés par notre Cahier des charges.

Le dividende complémentaire de 10 francs qui vous a été distribué au mois d'octobre dernier n'a pas absorbé la totalité

de la somme disponible. Il a laissé un reste de 69.501 fr. 14 c., dont le montant est venu s'ajouter au solde inscrit au crédit des Actionnaires le 31 décembre 1883 et l'a porté de 148.865 83 à 218.366 97.

Vous aurez, messieurs, à approuver cette répartition supplémentaire et nous vous demanderons tout à l'heure d'arrêter définitivement au chiffre de 78 francs par action le dividende de l'exercice 1883, provisoirement fixé dans votre dernière réunion à 68 francs.

Coke. — Le produit, de ce chef, qui, en 1883, avait été de...........................	15.981.993 34
a augmenté, en 1884, de........................	276.894 45
et par conséquent atteint le chiffre de........	16.258.887 79

Appareils de chauffage. — Le nombre des appareils de chauffage au coke vendus en 1884 s'élève seulement à 1.181, tandis que nous en avions vendu 1.582 en 1883 et 2 570 en 1882. On peut évaluer à 58.957 le nombre des appareils de chauffage au coke sortis de nos ateliers et fonctionnant pour ainsi dire tous dans Paris.

Goudrons et eaux ammoniacales. — Le produit retiré des goudrons et des eaux ammoniacales, dont le chiffre s'était élevé en 1883 à 5.025.622 33, a diminué en 1884 de 476.546 69, et n'a, par conséquent, donné que la somme de 4.549.075 64, se décomposant comme suit :

Traitement des goudrons	2.773.051 93
Produits chimiques provenant du traitement des eaux ammoniacales........................	1.776.023 71
Total..................	4.549.075 64

La réduction constatée en 1884 doit être attribuée à une nouvelle baisse des prix de l'anthracène et du sulfate d'ammoniaque.

Prix du gaz.

Vous vous rappelez, messieurs, qu'en conformité d'une délibération du Conseil municipal du 22 février 1883, M. le préfet de la Seine nous a enjoint, par un arrêté en date du 23 mars suivant, d'abaisser, dans le délai d'un mois, de 0 fr. 30 à 0 fr. 25 par mètre cube, le prix de vente du gaz livré aux particuliers, et de 0 fr. 15 à 0 fr. 125 celui du gaz employé à l'éclairage public.

Cette décision ne constituait évidemment qu'une simple mise en demeure à laquelle la Compagnie n'était pas tenue d'obéir; elle ne créait aucun droit aux consommateurs, mais elle nous a paru faire une fausse application de l'article 48 du traité du 7 février 1870 et nous nous sommes adressés au conseil de préfecture pour en obtenir l'annulation.

Nous vous avons annoncé, dans notre dernière réunion, que le conseil de préfecture n'avait pas cru devoir faire droit à notre demande. Nous ajouterons qu'il n'a pas accueilli davantage les conclusions de la Ville, puisque, avant de prendre une décision, il a chargé, par un arrêté du 6 juillet 1883, des experts :

1° De rechercher si, de 1856 à 1883, la Compagnie avait pris l'initiative, tant pour la fabrication du gaz que pour le traitement des sous-produits, de procédés nouveaux, perfectionnements ou inventions, pouvant amener un abaissement notable du prix de revient du gaz;

2° D'évaluer le chiffre de cet abaissement.

Cette décision, qui déchirait pour ainsi dire notre traité du 7 février 1870 pour faire revivre les traités de 1855 et de 1861, auxquels il avait été formellement substitué, nous a semblé contraire à l'esprit et à la lettre de nos conventions avec la Ville. Nous nous sommes empressés de la déférer au conseil d' tat.

L'arrêt interprétatif rendu par ce tribunal suprême, le 5 avril 1884, a une grande importance au point de vue de l'application ultérieure de l'article 48 du traité du 7 février 1870; il dispose en effet :

1° Que, contrairement à l'arrêté du conseil de préfecture, du 16 juillet 1883, le traité de 1870 est actuellement le seul qui régisse la concession de la Compagnie, et qu'en conséquence il n'y a lieu de tenir compte d'aucun des faits constatés durant la période qui s'étend du 1er janvier 1856 au 7 février 1870;

2° Que le traitement des produits accessoires (coke, goudron et eaux ammoniacales) constitue une opération absolument distincte de la fabrication du gaz; que la Ville n'a pas le droit de l'imposer à la Compagnie, et que, dès lors, il n'y aurait lieu de tenir compte de ces produits accessoires, dans l'établissement du prix de revient du gaz, qu'autant qu'il en serait fait usage pour ladite fabrication;

Que, par suite, l'arrêté attaqué devait être également réformé sur ce point;

3° Qu'il faut entendre par les diverses expressions employées à l'article 48 du traité précité, tous procédés nouveaux, perfectionnements ou inventions, introduits dans la fabrication du gaz et susceptibles d'amener un abaissement notable du prix de revient;

4° Qu'enfin la mission confiée aux experts par le conseil de préfecture devait être modifiée quant au point de départ auquel il y a lieu de remonter pour la recherche des progrès accomplis et à l'étendue des investigations auxquelles il convient de procéder.

Les travaux de l'expertise ont duré sans interruption pendant sept mois. Ils ont donné lieu à des recherches considérables, dont les résultats se trouvent résumés, avec méthode et précision, dans un rapport remarquable en date du 20 mars 1884.

Les conclusions de ce rapport condamnent d'une manière absolue les exigences de la Ville, en établissant, d'accord en cela avec la commission scientifique de 1880 que, depuis 1870 le prix de revient du gaz n'a baissé que de 31 millièmes de centime, ce qui ne peut être considéré comme un abaissement notable.

En présence d'un résultat si contraire aux prétentions de la Ville, qui estimait à 0 09 la diminution réalisée sur le prix de revient du mètre cube de gaz, le conseil de préfecture ne pouvait plus avoir d'hésitation. Par un arrêté du 5 juillet 1884, il annula l'arrêté préfectoral du 23 mars 1883, et décida qu'aucune diminution du prix du gaz ne pouvait être imposée à la Compagnie.

La Ville de Paris, désireuse d'épuiser tous les degrés de juridiction, s'est pourvue contre cet arrêté du conseil de préfecture. Elle demande un complément d'expertise sur un point, selon nous, mis hors de cause par le conseil d'État. Une décision à ce sujet ne tardera pas à intervenir. Nous l'attendons avec confiance.

Quoi qu'il en soit, ce dernier arrêté du conseil de préfecture a mis un terme aux difficultés et aux embarras de toute sorte que nous avait créés la mesure prise contre nous par M. le préfet de la Seine. Les consommateurs ont compris que le moment était venu de rentrer dans la régularité, et de se conformer strictement aux conditions de la police d'abonnement, en payant comme d'ordinaire, les fournitures faites par la Compagnie.

Pour les six derniers mois de l'année 1884, nous avons apporté la plus grande diligence au règlement de tous les comptes arriérés; toutes les sommes déposées à la Caisse des dépôts et consignations sont rentrées, et nous espérons ne pas avoir à enregistrer d'autres pertes sérieuses sur fournitures de gaz impayées que celles qui figurent au bilan et qui s'élèvent, ainsi que nous l'avons dit plus haut, à la somme d'environ 520.000 francs.

Vous vous ferez une idée, messieurs, de la complication de ces comptes quand vous saurez que, indépendamment des instances engagées devant le conseil de préfecture, le conseil d'État, les tribunaux de justice de paix, de première instance et d'appel, nous avons dû, pour faire rentrer les sommes qui nous étaient dues, assigner devant le tribunal de commerce plus de 1,850 personnes.

Ce résultat n'a pu être obtenu que grâce au zèle d'un personnel laborieux et expérimenté.

Nous sommes heureux de pouvoir donner ici un témoignage public de satisfaction à tous ceux, sans exception, qui, dans ces circonstances difficiles, nous ont prêté leur dévoué concours.

Commission scientifique.

Nous avons été informés, au commencement du mois dernier, qu'une commission avait été nommée par M. le ministre de l'intérieur, en exécution de l'article 38 du traité du 7 février 1870, concernant les inventions nouvelles. Nous avons déjà été appelés devant elle pour lui donner des explications; mais nous ne pouvons indiquer, même approximativement, dans quel délai elle déposera son rapport.

CHAPITRE IV.

Enfin, messieurs, nous soumettons à votre approbation les résolutions suivantes :

Première résolution. — Le dividende de l'année 1883, provisoirement fixé 68 fr. par action, est définitivement arrêté à 78 fr.

Deuxième résolution. — Les comptes et inventaires de l'exercice 1884, tels qu'ils viennent d'être exposés et résumés, sont approuvés.

Troisième résolution. — Le dividende de l'année 1884 est fixé à 76 50 par action. En conséquence, déduction faite des 12 50 payés en octobre dernier, le solde du dividende est de 64 francs par action, payables, sous déduction de l'impôt, à dater du 6 avril prochain, au siège de la Société, 7, rue Condorcet.

Renouvellement partiel du conseil d'administration.

Nomination de la commision de vérification des comptes.

Les résolutions qui précèdent ont été votées à l'unanimité par l'Assemblée.

MM. le baron de Heeckeren, Eug. Pereire et Pernolet, administrateurs sortants, ont été, à l'unanimité, réélus membres du conseil d'administration.

MM. Carez et de Boislile ont été, à l'unanimité, réélus membres du conseil d'administration, en remplacement de MM. Hippolyte Payn et Comte, décédés.

MM. le docteur Feulard, E. de Gayffier, Joly de Bammeville et Peghoux ont été, à l'unanimité, réélus membres de la commission de vérification des comptes.

M. Arnaud a été, à l'unanimité, nommé membre de la commission de vérification des comptes, en remplacement de M. de Boislile, nommé administrateur.

PRIX DU NUMÉRO : 60 CENTIMES

N° 16. — 18 Avril 1885. — 3e série, cinquième année, premier semestre (tome 35)

REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

PARAISSANT LE SAMEDI

Fondée en 1863.

SOMMAIRE DU N° 16

PRIX DE L'ABONNEMENT

A LA REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE SEULE.	Six mois	Un an	AVEC LA REVUE SCIENTIFIQUE	Six mois	Un an
Paris	15 fr.	25 fr.	Paris	25 fr.	45 fr.
Départements	18	30	Départements	30	50
Étranger	20	35	Étranger	35	55

LES ABONNEMENTS PARTENT DU 1er DE CHAQUE TRIMESTRE

Les abonnements sont reçus sans frais chez tous les libraires et dans les bureaux de poste des pays d'Europe et des États-Unis.

RÉDACTION ET ADMINISTRATION : 111, BOULEVARD SAINT-GERMAIN

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

ABONNEMENTS ET VENTE AU NUMÉRO

AU BUREAU DES REVUES, 111, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 111, PARIS

ET CHEZ TOUS LES LIBRAIRES ET MARCHANDS DE JOURNAUX

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

(REVUE BLEUE)

DIRECTEUR : M. EUGÈNE YUNG.

1er SEMESTRE 1885. (3e SÉRIE). NUMÉRO 16. (22e ANNÉE). — 18 AVRIL 1885.

« JE DIS TOUT! »

Nouvelle

I.

M. Bonneplan avait laissé partir en éclaireurs sa femme, sa fille et le cousin Aristide, qui complétait la partie carrée. Il soldait en ce moment l'addition de leur déjeuner d'extra ès mains du patron même de l'Anguille-d'Or, le père Béchade. Celui-ci, rarement favorisé en semaine, comme tous les traiteurs de banlieue, lardait son client d'occasion de gros compliments méridionaux, se félicitait bien haut d'avoir eu la visite d'une famille aussi honorable, la plus honorable de Bry-sur-Rhône et de tout l'arrondissement.

— Ah! vieux coquinasse, pensait M. Bonneplan tout en lui mettant l'argent dans la main, tu me flattes à tour de bras..., et pourtant tu ne mens pas tout à fait!

Il allait pour sortir, chatouillé sans en avoir l'air de son renom de considération méritée, lorsqu'il vit le père Béchade ramasser un papier sous une chaise.

— Une lettre que vous perdez, fit le restaurateur en lui tendant le pli.

C'était bien une lettre, et une lettre portant son nom; mais, chose singulière, elle n'était point décachetée encore, et l'adresse était écrite tout à fait en abrégé : « M. Bonneplan », sans un iota de plus.

— Ce pli, dit Béchade, sera tombé de votre poche ou de dessous votre serviette. C'est probablement aujourd'hui votre fête, monsieur Bonneplan, puisque vous êtes en partie de campagne, et c'est quelque compliment, quelque surprise de votre aimable demoiselle ou de la compagnie.

M. Bonneplan tourna, retourna le papier au bout de ses doigts. Non, ce n'était pas sa fête, et la partie de campagne, improvisée le matin, n'avait d'autre but que de distraire pour un jour cette pauvre petite Eliane d'une inclination contrariée...

Il regarda Béchade d'un œil scrutateur. Béchade soutint ce regard avec le calme de l'ingénuité et une nuance d'étonnement; puis il se retira d'un air de discrétion, comme pour laisser le notable de Bry-sur-Rhône en tête-à-tête avec le mystérieux message.

M. Bonneplan fut surpris d'éprouver comme une pointe de trouble en déchirant l'enveloppe... Et voici l'étrange chose qu'il lut :

« *Dans un mois d'ici, le onze novembre, à trois heures*
« *de relevée, M. Bonneplan se rendra sans témoins au res-*
« *taurant de l'Anguille-d'Or, où je l'attendrai dans le salon*
« *vert, pour traiter à huis clos d'affaires graves.*
« *A bientôt. Sinon,* JE DIS TOUT! »

Signé : « CONSCIENCE. »

— C'est à dormir debout! s'écria le lecteur avec un haussement d'épaules.

Il chiffonnait le papier et l'allait jeter dans un coin, lorsqu'une réflexion l'arrêta : il voulut examiner l'écriture. Elle lui était inconnue absolument. Alors, l'excellent homme, fourrant avec brusquerie le billet au fond d'une poche :

— Je leur montrerai ce chiffon. Ça les amusera peut-être.

Justement, il s'entendit appeler d'en bas. C'était sa femme qui s'impatientait. Il descend et répond par en un dédain prémédité aux dernières obséquiosités de

Béchade posté en bas de l'escalier. Puis il rejoint son monde.

Mme Bonneplan prenait déjà son bras. Éliane et le cousin avaient traversé le jardin de la guinguette et se trouvaient sur le chemin. Tout cela se fit de telle sorte qu'il n'y eut vraiment pas de joint pour l'exhibition du fameux billet.

C'est maintenant, à vrai dire, que commençait la promenade. Au cousin revenait l'honneur d'avoir tracé le programme de la journée. Le but était de visiter son *maset* de la Pradelle où il « faisait faire des travaux ». On était allé par le bord du Rhône, et, pour donner du piquant à la partie, on avait déjeuné à mi-chemin, à l'Anguille-d'Or. Au retour de la Pradelle, on dînerait en famille chez Aristide. Son cordon bleu, la grosse et quinquagénaire Nanette, qui, depuis qu'il était veuf, administrait la maison, avait ordre de mettre les petits plats dans les grands. Et ce serait une bonne journée, réussie comme la plupart des plaisirs imprévus et improvisés, une journée qu'on passerait tout à fait entre soi, entre Bonneplan, bien à la douce, sans invités indiscrets. Éliane pourrait être entourée, amusée, et n'aurait pas besoin de se surveiller ni de se contraindre. Or Éliane était aussi l'enfant gâtée d'Aristide.

De quel bel entrain en ce moment il se mettait pour elle en frais de conversation! Il disait, tout en cheminant, à qui étaient ces prairies, à qui cette villa sur l'autre rive. Et c'étaient des histoires de gens et de familles, avec des épigrammes et des sobriquets mêlés à cette érudition de notaire, qui faisaient quelquefois sourire la « cousinette » bon gré mal gré.

A quelques pas derrière eux, le papa et la maman avaient engagé leur causerie sur un ton plus bas, plus intime. Et tout d'abord Mme Bonneplan :

— T'a-t-il fait payer bien cher, ce Béchade?

— Mais oui, assez cher : trois francs soixante par tête.

— Il t'a exploité; ça ne m'étonne pas. Il est de Bouzigue, à ce qu'on m'a dit. Tous les gens de Bouzigue sont des exploiteurs.

— Il faut en faire son deuil. Exploité ou non, c'était à moi de supporter les frais du déjeuner, puisque Aristide nous donne à souper chez lui ce soir. Comme cela, chacun y met du sien.

— Excepté cette petite sotte d'Éliane pour qui nous sommes toujours en l'air et qui ne veut pas se distraire!

Mme Bonneplan venait de mettre le doigt sur la plaie commune. Les peines de cœur d'Éliane, son pauvre roman déchiré par la volonté paternelle et dont on se gardait bien de lui reparler, c'était le sujet douloureux où revenaient sans cesse depuis quelque temps les conversations du père et de la mère.

Ils recommencèrent à se dire ce qu'ils s'étaient dit cent fois depuis trois semaines. Oui, ç'avait été un crève-cœur que de repousser un prétendant pour lequel Éliane avait laissé voir de l'inclination. Mais quoi? les larmes de jeunes filles ne tardent pas à sécher, et à dix-neuf ans on n'a vraiment pas le droit de faire capituler devant un caprice de pensionnaire la raison, la clairvoyance paternelles, les intérêts et les convenances de la famille.

Cependant ce chagrin « de pensionnaire » semblait tenace. Les yeux rougis et mal essuyés, les airs résignés et taciturnes, les sourires navrés, tout cela tourmentait la pauvre maman et lui donnait des velléités de remords.

Sans doute en ce moment elle laissa deviner quelque chose de cette faiblesse, car M. César Bonneplan s'écria tout à coup :

— Voyons! madame Bonneplan, vas-tu regretter ce que nous avons fait de concert, ce qu'Aristide nous a conseillé sans hésiter? Que diantre! ma chère, nous ne pouvions accepter pour gendre un M. Marius Salvan, le fils d'une espèce de fou, d'un joueur insolvable, d'un suicidé!

Ce mot de « suicidé » produisait toujours sur Mme Bonneplan un effet de répulsion qui la faisait frissonner. Son mari le savait; il ne manqua pas l'occasion de revenir sur les vilaines pages de l'histoire des Salvan.

Le récit commença à la déconfiture du père. Ce malheureux homme, grand faiseur de projets, grand essayeur d'inventions, grand pourchasseur d'affaires aventureuses, s'était improvisé industriel et avait monté une filature de soie. Il s'y ruina et vit sa jeune femme tuée par une explosion de chaudière. Salvan prend en horreur son usine et vend son matériel à des conditions désastreuses pour entreprendre, toujours en dépit de ses aptitudes, un petit commerce de grains qui le met en déficit au bout de six mois. Il se débattit quelque temps encore, talonné par les échéances, menacé par les créanciers, et bientôt enfin poussé aux expédients.

C'est là que le démon du jeu l'attendait. Il attira Salvan non pas à Monaco ou à Saxon, mais simplement au cercle du Commerce de Bry-sur-Rhône. On se figure trop aisément, sur la foi de certaines plaisanteries, que les bourgeois de nos petites villes jouent uniquement le besigue ou le loto avec des enjeux dérisoires et ridicules. Il y a, tout au moins dans quelques sociétés de notre Midi besogneux, des groupes de joueurs ardents qui organisent à l'écart des baccarats meurtriers pour leurs bourses de petits propriétaires et de boutiquiers faméliques. Ce fut ainsi qu'un matin Salvan sortit de son cercle ayant perdu sur parole trois mille francs dont il ne savait où trouver le premier sou. Dans sa situation, ces trois mille francs faisaient au pauvre homme l'effet de trois mille louis. Alors il perdit la tête. Sans doute il oublia ce petit Marius, son unique enfant, qu'il lui arrivait de rudoyer et qu'il embrassait d'autres fois avec passion. Bref, le jour même, il donnait à la localité « d'ordinaire si

tranquille », selon l'observation du journal, le spectacle d'un vieux drame banal et toujours scandaleux, celui du décavé qui se tue.

— Oui, ma chère, insista M. Bonneplan, c'est avec une balle de revolver que le malheureux a réglé ses comptes. Les dettes n'ont jamais été payées à ma connaissance, pas plus celles du joueur que celles du commerçant.

— Triste fin, dit Mme Bonneplan après le frisson de rigueur, triste fin qui ne m'a jamais surprise! Salvan était de Saint-Siffren. Tous les gens de Saint-Siffren sont des têtes brûlées... Seulement, ce n'est pas Salvan père qui est en cause.

M. Bonneplan ne fut pas décontenancé par la justesse de l'objection. Prompt à y répondre, il retraçait déjà, pour le discuter, le passé de Marius. C'était d'abord l'enfant abandonné, jeté sur le pavé par le suicide paternel, tombant à la charge de la commune et en quelque sorte flétri du titre d'enfant assisté. Il est vrai qu'il subit peu de temps cette situation humiliante : une vieille parente excentrique — la seule qui restât à l'orphelin, — une tante du père dès longtemps éloignée par une brouille, sort un matin l'on ne sait d'où, tombe à Bry-sur-Rhône où elle était inconnue, demande l'enfant, le trouve gentil et l'emmène chez elle, quelque part du côté d'Orange. On apprit un peu plus tard que cette protectrice inattendue s'appelait Mlle Bézard — une demoiselle quadragénaire, — qu'elle avait pris Marius en affection et qu'elle consacrait la meilleure part d'un revenu médiocre à le faire instruire au lycée d'Avignon où il se distingua par des succès. Plus tard, elle lui faisait apprendre la médecine à Montpellier... Si bien qu'un beau jour les nouvellistes de Bry-sur-Rhône purent annoncer qu'un médecin tout neuf arrivait, qu'il aspirait à remplacer le vieux docteur Pestel officiellement rentré dans le repos, et qu'enfin ce nouveau venu, escorté d'une femme d'âge, n'était autre que Marius Salvan, le fils du suicidé, parti enfant, revenu jeune homme.

A ce point du récit, le narrateur se pinça les lèvres :

— Il s'est trouvé nombre de gens, reprit-il, pour s'étonner que M. Salvan fils n'ait pas hésité à se fixer dans une ville où la biographie paternelle était si bien connue. Et moi, je m'étonne bien davantage qu'il y ait trouvé des malades. Car il en a trouvé, l'intrigant!

— Hélas! voilà bien le malheur.

Cette exclamation douloureuse faisait allusion au moment critique et déplorable où la destinée avait rapproché M. Salvan fils et l'héritière des Bonneplan. Les jeunes gens s'étaient rencontrés chez une amie d'Éliane, Mlle Marthe Chambert, pauvre patiente qu'une rebelle maladie de foie faisait languir depuis des années et qui essayait, avec l'âpre et inépuisable espérance de la jeunesse, tous les traitements et tous les médecins. Il y avait bien longtemps qu'Éliane avait pris l'habitude de se faire conduire chez Marthe au moins une fois par semaine et de passer l'après-midi auprès de ce grand fauteuil où s'enfonçait la chère dolente, devant la porte vitrée du jardin plein de soleil. Il était donc inévitable qu'elle fît, dans la maison Chambert, la connaissance du nouveau docteur de Bry-sur-Rhône. Les rencontres se renouvelèrent sans incident et surtout sans manège aucun. Et cependant, rapprochés par leur dévouement à une même infortune, un moment vint où Marius et Éliane s'aperçurent qu'ils s'aimaient ou étaient près de s'aimer.

Peut-être le jeune médecin, devenu l'intime des Chambert, se laissa-t-il aller auprès de cette famille à quelque confidence de cœur. Quoi qu'il en soit, M. et Mme Bonneplan eurent vent d'une démarche matrimoniale que Mlle Bézard méditait de faire auprès d'eux. Cette nouvelle les suffoqua : les prétentions du docteur leur semblaient stupéfiantes! Et vite, ils convoquaient le cousin Aristide, plutôt pour épancher des sentiments tumultueux que pour demander un conseil. On fut unanime à déclarer absurde autant qu'inattendu le roman de cette petite fille et de cet intrigant de médecin De bonne maison, bien élevée, jolie, Éliane, sans être précisément riche, pouvait prétendre à un beau mariage... Bref, tandis que la pauvre enfant, au courant de tout, pleurait dans sa chambre, les trois Bonneplan décidaient de concert que « l'étourdie » ne tarderait pas à oublier « ce garçon » et que la démarche annoncée aurait pour réponse un refus poli, mais péremptoire.

Ce fut, en effet, un accueil glacial que reçut Mlle Bézard, lorsqu'elle vint, endimanchée, solliciter les terribles parents. On lui déclara dès l'abord que Mlle Bonneplan n'était point encore à marier et que M. Salvan ferait bien de renoncer sans retour à des projets qui semblaient peu réfléchis. Ces derniers mots furent même prononcés de telle sorte que la pauvre demoiselle battit en retraite presque sans rien répliquer, le cœur meurtri de la mauvaise nouvelle qu'elle allait porter à son enfant d'adoption.

— Bon débarras! pensèrent les Bonneplan.

Ah! comme il le pensait encore, le papa, et de quel ton convaincu il s'écria, plus animé :

— Anaïs, veux-tu que je te dise, à la fin? Changer d'idée sur cette affaire, ce serait renier toutes les traditions de la famille Bonneplan, si sévère en fait d'alliances! Et quant à notre fille, elle se consolera... Parbleu! tu t'es bien consolée!

— Oh! César!

Mme Bonneplan, rouge, stupéfaite autant que confuse, considérait son mari d'un regard scandalisé. Jamais il n'avait osé lui dire ce qu'il lui disait là... Et lui, bien vite, corrigeant d'un sourire sa sortie inattendue, il reprit plus doucement :

— Sois tranquille, ma bonne amie, je ne veux pas t'offenser. Si je te rappelle qu'avant notre mariage c'était au cousin Aristide que tu pensais, et non pas à

moi, c'est pour te montrer que deux jeunes gens comme vous l'étiez peuvent faire un honnête roman et le déchirer ensuite sans se préparer de regrets. Tes parents me préférèrent à Aristide, plus jeune et qui devait encore son étude. Et moi, je sentais que je finirais bien par me faire aimer. Bref, tu m'épousas; le cousin fit de son côté un mariage que la mort a dénoué trop tôt; les mois et les années s'écoulèrent... Aujourd'hui, que se passe-t-il? Nous vivons les uns près des autres, et du diantre si cette histoire ancienne a jamais mis le moindre nuage entre nous! Du diantre si l'on s'en souvient et si elle nous gêne le moins du monde! Voyons, est-ce vrai?

— C'est vrai, dit Anaïs.

Ils échangèrent un bon et long regard où toute leur droiture, toute leur affection éprouvée et sacrée parlaient et confirmaient leur dire.

En ce moment, des voix les appelèrent : Éliane et Aristide, parvenus au but les premiers, hélaient l'arrière-garde.

— Nous voici, nous voici, dit Anaïs.

Mais, avant de rejoindre les éclaireurs, son mari, posant sa main sur la sienne et baissant la voix :

— Il en sera, ma chère amie, de ta fille comme de toi. Un jour viendra sûrement où elle nous remerciera de lui avoir choisi quelqu'un qui puisse la regarder bien en face comme nous nous regardons. Il nous faut un gendre, vois-tu, qui ne diminue point notre considération acquise, qui n'ait pas à esquiver le souvenir de son père, afin que les Bonneplan puissent toujours affirmer ceci : « Contre nous et tous les nôtres personne n'a rien à dire, rien! »

II.

Tout doucement, sur cette péroraison, ils arrivaient à la grille de la Pradelle.

Or, à cette minute même, un phénomène étrange se produisit en M. Bonneplan.

Les derniers mots qu'il avait prononcés : « Personne n'a rien à dire, rien! » éveillèrent un écho dans sa pensée, mais un écho modifié, perverti. Cet écho murmura comme à son oreille :

— Je dis tout!

Bref, il se rappela tout à coup le billet mystérieux trouvé chez Béchade. Il fit plus, il le revit mentalement, avec plus de netteté peut-être que ses yeux même ne l'avaient vu. Il s'aperçut avec stupéfaction qu'il en avait retenu les termes, et maintenant il se rendait mieux compte de ce qu'ils prétendaient dire. C'était comme une seconde lecture où rien n'était passé, ni le singulier rendez-vous imposé sous peine de révélations, ni la signature : « Conscience », au moins aussi singulière. Il remarquait, toujours de mémoire, que les mots qui formulaient la menace étaient en caractères énormes. Si bien que ce procédé puéril et charlatanesque, dont il sentait fort bien la grossièreté, n'en soulignait pas moins dans son cerveau le *Mane, thecel, pharès* imaginé par un mystificateur ou un fou.

Ce billet, auquel il faisait trop d'honneur en y pensant encore, était au fond de sa poche. Et — nouvelle bizarrerie — voilà qu'à présent, sans y porter la main, il croyait le sentir. C'était tantôt comme un léger poids, tantôt comme une légère brûlure. Pour le coup, tout en riant de lui-même, M. Bonneplan s'étonnait qu'un homme sérieux, à propos d'un rien, pût être ainsi le jouet de ses nerfs. Il y avait pourtant un moyen bien simple de supprimer l'incident ridicule qui le troublait : c'était de n'en parler à personne et, mieux encore, de n'y plus songer.

Et alors cette idée qu'il venait de créer un mystère et qu'il cachait quelque chose aux siens fit justement que le père d'Éliane eut de fortes chances d'y penser souvent.

Encore sur le seuil de la grille, il s'était laissé devancer par Anaïs elle-même. Toutes les réflexions que venait de lui suggérer l'évocation subite du billet-énigme, il les avait rapidement retournées dans son esprit, tout en feignant de s'attarder à l'examen de dahlias vivaces restés en pleine floraison dans cette saison avancée. Le reste de la compagnie était déjà au fond de l'enclos. Deux ouvriers y surélevaient une muraille, tandis qu'un tailleur de pierres établissait dans un rond-point, sous les pins, une table de pierre grise entourée de bancs assortis.

Ce fut là que M. Bonneplan, un peu rêveur, rejoignit la famille.

— Oh! oh! dit-il au cousin. Voilà vos travaux?...

Ces trois ouvriers, en effet, ces quelques pierres assez nonchalamment remuées, c'était ce qu'on appelait à Bry-sur-Rhône « les travaux de M. Aristide ». Il y avait des oisifs qui, de temps à autre, venaient voir les « travaux » en se promenant.

Mais le cousin voulait régaler son monde autrement que par de simples spectacles. Une corbeille, apportée d'avance par un petit clerc et serrée dans le *maset*, renfermait des chatteries pour ces dames : des gâteaux et du vin blanc, un goûter enfin. On se récria sur la galanterie du procédé; puis, le temps se montrant d'une douceur singulière, on s'installa sous une tonnelle jaunie, élevée dans un angle du jardin et qui dominait la route déserte, le vaste paysage mélancolique et doux. Aristide faisait les honneurs, se multipliait.

— Voyons, César, bois donc ton muscat ou dis quelque chose. Tu as l'air préoccupé.

— Moi? préoccupé! De quoi le serais-je? C'est Éliane qui ne dit rien.

— Je pense aux travaux du cousin. Je me demande pourquoi et pour qui il fait meubler en pierre le bosquet de la Pradelle. On y vient si rarement!

— Cousinette, fit Aristide, ne faut-il pas tout prévoir? Si l'on ne vient guère à la Pradelle à présent, qui vous dit que plus tard une jeune famille... Eh! que diantre! sans attendre si longtemps nous y ferons peut-être un repas de noces!

M. et Mme Bonneplan toussotèrent pour avertir Aristide et le mettre en garde contre ses allusions intempestives. Ce sujet du mariage était encore si délicat, si scabreux dans les circonstances présentes! Mais lui, d'humeur plus vive et comme entraîné par le désir de rompre la glace :

— Eh bien, quoi? reprit-il. Qu'y a-t-il de si effrayant dans la perspective d'une noce et d'un bon repas? Tenez, savez-vous une chose? Nous sommes tous ridicules depuis trois semaines! Nous nous faisons des idées et des figures de l'autre monde, et, parce que nous avons eu peut-être une contrariété, nous nous mettons mutuellement en pénitence. Quand nous causons entre nous, nous avons l'air de gens qui parleraient dans la chambre d'un malade. Il y a des mots défendus, et le mot de « mariage » est de ce nombre. C'est trop, à la fin! Je déclare la pénitence levée. Je décrète la liberté de la parole. Et je bois à tous les mariages à venir..., surtout aux mariages de raison!

— Eh bien, c'est cela! s'écria Éliane. Buvons tous au mariage du cousin!

Elle était très rose, avec un sourire franchement épanoui. La boutade d'Aristide l'avait dégelée; elle avait fait avec grâce l'effort de répondre aussi gaiement que possible au toast porté par le cousin. Enchantés, le père et la mère la regardaient, puis se regardaient en dessous et se disaient des yeux leur surprise et leur satisfaction. Il y eut là un réveil de cordialité et d'entrain, égayé par une musique de verres choqués, des apostrophes, de petits rires de gens tranquilles.

— Té! s'écria soudain l'amphitryon. Voici quelqu'un qui va trinquer avec nous.

Il montrait sur la route un passant encore éloigné d'une trentaine de mètres, qui, la canne à la main, semblait venir de la ville.

— C'est le juge de paix, M. Vauvin, dit-on en chœur à demi-voix.

— Il rentre sans doute chez lui, ajouta Aristide, dans son domaine de la Blaquière.

Celui dont on parlait s'était bientôt rapproché. Il était mis avec une simplicité un peu campagnarde, mais pleine de tenue et de dignité. Sous l'ombre de son chapeau de feutre brillaient ses yeux gris, des yeux extraordinaires où la pénétration, la droiture et l'esprit de boutade mettaient une expression très complexe et très inquiétante. Ce regard-là, qui semblait toujours vous fouiller le moral et se moquer un peu de vous, ce regard nuisait véritablement à M. Vauvin auprès des bons bourgeois de Bry-sur-Rhône. Il est vrai qu'il ne les voyait guère, puisque depuis longtemps il demeurait à sa campagne et ne venait à la ville que deux fois par semaine, pour ses audiences ou ses réceptions de plaideurs.

— Salut à M. le juge de paix!

Ce fut par cette formule toujours flatteuse que le notaire héla le magistrat. Il ne fallut pas longtemps pour que M. Vauvin, invité à goûter le petit vin blanc, se trouvât au milieu de la société. Après tout, ce n'était point un sauvage, il s'en fallait de beaucoup, car il présenta ses « hommages » à ces dames avec cette urbanité un peu antique conservée en province par certaines vieilles gens qui ne se piquent point de façons anglaises ou américaines. De plus, il complimenta maître Aristide sur son vin blanc mousseux, « du champagne de Provence », dans lequel il trempait des morceaux de *barquette*. Mais, cette part faite à la courtoisie ou à la gourmandise, volontiers il devenait questionneur, avec une nuance d'indiscrétion, et prenait des airs de bonhomme bourru faits pour déconcerter un peu.

— Bon Dieu! monsieur César, qu'avez-vous donc? Vous paraissez si préoccupé...

M. César Bonneplan fit un léger sursaut et retira vivement sa main droite de la poche de pantalon où elle froissait quelque chose.

— Vous aussi! répliqua-t-il sur-le-champ, un peu choqué. Tout le monde veut que je sois préoccupé aujourd'hui!

— Hé! cher monsieur, reprit le juge de paix, il ne faut pas vous en défendre. Qui n'a son tracas, surtout parmi nous autres, pères de famille? J'en sais quelque chose, allez! Pendant longtemps ma femme et moi, seuls dans notre ermitage de la Blaquière, nous nous sommes ennuyés de l'absence de notre fils Maintenant, voilà Georges revenu de Paris, licencié en droit, et nous ne savons qu'en faire, d'un propriétaire ou d'un avocat. Lui-même n'est pas plus fixé que nous, et, en attendant, monsieur passe ses journées à la chasse ou va flâner à la ville. Il y a des moments où je te le marierais!... A votre santé!

Pourquoi M. Vauvin parlait-il ainsi de son fils? Avait-il un but, une arrière-pensée matrimoniale visant Mlle Bonneplan? Ce fut ce que chacun de ses auditeurs se demanda tout aussitôt en *a parte*. La maman et le cousin se posèrent la question avec des dispositions incertaines, estimant cependant à vue de pays qu'une alliance avec les Vauvin n'aurait rien de déraisonnable. Éliane, qui devinait les pensées des siens, pardonnait à M. Vauvin fils la rougeur et l'embarras qu'il lui causait quoique absent, parce qu'elle se rappelait l'avoir aperçu plusieurs fois en ville dans la compagnie de M. Marius : c'était donc un intime du docteur, et il devait être digne de sympathie, comme elle l'avait d'ailleurs entendu dire chez son amie Marthe Chambert. Enfin, quant à M. Bonneplan, ses idées, légèrement en déroute, revenaient en somme à celle-ci, un peu personnelle et terre à terre :

— Encore une énigme! Il est écrit que je perdrai ma tranquillité.

De fait, le juge de paix le taquina sans répit. A propos de la politique locale et de l'éloignement que les républicains modérés montraient pour la gestion de la chose publique, ne le prit il pas à partie, lui reprochant de n'être pas encore conseiller d'arrondissement?

— Oh! je sais bien ce que vous allez me dire: Vous ne voulez pas vous faire d'ennemis, n'est-ce pas? Mais on peut s'en faire en restant chez soi, comme une poule mouillée... Et vous en avez peut-être!

Ces derniers mots frappèrent M. Bonneplan. Il disait vrai, le diabolique magistrat! L'auteur inconnu ou soupçonné du « Je dis tout! » ne pouvait être qu'un ennemi de l'homme qu'il menaçait, quelle que fût d'ailleurs la portée de sa menace.

Tous ces menus incidents n'étaient pas pour rendre bien agréable la présence du juge de paix. Il avait rompu le charme familial de cette journée. Il était venu jeter ses curiosités, ses boutades, ses phrases à double entente, comme une dissonance dans la symphonie Bonneplan. L'invité malencontreux eut-il conscience de l'impression qu'il avait produite? Le fait est qu'après avoir engagé ces dames à venir passer quelques heures à la Blaquière pour la plus grande joie de Mme Vauvin, il salua tout le monde et s'éloigna vivement.

A partir de ce moment-là il y eut entre les Bonneplan une sorte de froid que l'on ne put dissiper sans un peu d'effort. On plia bagage. Le soleil baissait, les collines prenaient des teintes roses, et des ombres s'allongeaient, bleuâtres, sur les prairies. Il fallait partir, et l'on fut bientôt en route, comme si l'on était impatient de secouer les préoccupations diverses que ce M. Vauvin avait jetées dans tous les esprits. Lui, il était déjà loin et lisait maintenant, pour abréger le chemin, dans un petit exemplaire des *Maximes* de La Rochefoucauld qu'il portait souvent avec lui.

Cette fin de journée aurait été tout à fait morose pour les invités du notaire sans le « souper », qui parut réchauffer la compagnie. L'influence d'une atmosphère tiède et d'une chambre bien close (autant du moins que le permet le confort méridional), toutes les poésies doucement et honnêtement sensuelles de l'intimité et de l'*entre-soi* dégageaient un charme insinuant. M. César déclara, pour son compte, qu'il se trouvait dans un extrême bien-être, lequel le portait au recueillement et presque au mutisme.

Seulement, lorsque fut venue l'heure de se retirer une bonne fois et qu'on se mit en route pour regagner le logis, Mme Bonneplan fut surprise de voir ce mutisme et ce recueillement se prolonger encore.

Bientôt enfin l'épouse et l'époux se trouvaient seul à seul dans la chambre conjugale, au milieu du grand silence des choses endormies. Anaïs, tout aussitôt :

— Eh bien, voyons cette fois. Que penses-tu de M. Vauvin?

— Que c'est un homme singulier.

— D'accord. Il est de Marmeyran, et les gens de Marmeyran sont tous singuliers. Mais ne crois tu pas qu'il nous a fait quelque chose comme une invite?

— Pour son fils? Oui, peut-être bien. C'était un peu vague.

— Et c'est là toute ton opinion?

— Pour le moment du moins, en attendant que l'offre devienne plus claire et qu'Aristide achève la conversion d'Éliane, commencée, me semble-t-il, aujourd'hui. Il n'est pas encore temps de penser à ce mariage.

— Tu penses pourtant à quelque chose, César. A quoi penses-tu?

Il eut un petit rire forcé, fit quelques pas dans la chambre et, se rapprochant de sa femme, parut enfin prendre un grand parti.

— Écoute, dit-il à demi-voix. Oh! mon Dieu, c'est une bêtise. Figure-toi que j'ai trouvé chez Béchade...

Sa main, qui s'insinuait déjà dans la poche au secret, s'arrêta tout à coup. M. Bonneplan tourna presque le dos, comme un homme qui manque de décision au dernier moment.

— Non, fit-il entre ses dents... Maintenant il serait trop tard.

— Quoi donc? fit sa femme très intriguée. Qu'as-tu trouvé chez Béchade? Pourquoi est-il trop tard?

Il fallait imaginer une défaite, au besoin forger une histoire...

— Eh bien, j'ai trouvé chez Béchade..., j'ai trouvé le nom d'Anaïs — le tien, chère amie — gravé au diamant sur une vieille glace. Et je me suis demandé si ce n'était pas Aristide qui, dans son jeune temps, aurait pris cette glace pour confidente de ses rêves après quelque déjeuner solitaire... Et puis tout à coup, au moment de te confier cette niaiserie, je me suis repris et j'ai dit : « Non, il est trop tard pour être jaloux! »

A cette histoire inattendue, Mme Bonneplan tourna le dos à son tour et leva très haut les épaules.

— Tu deviens fou, gronda-t-elle. Couche-toi!

M. Bonneplan obéit, un peu confus de la réussite de son mensonge, mécontent d'avoir passé cinq ou six heures à se tâter pour aboutir à une reculade, embarrassé enfin de ce secret caché à son excellente femme.

— J'aurais dû montrer le chiffon, pensait-il en se mettant au lit. Je ne serai content que lorsque je l'aurai fait.

III.

Ce fut ainsi que M. Bonneplan tomba au pouvoir de l'idée fixe.

Il eut, cette nuit-là, de la peine à s'endormir. Il se gourmandait, s'étonnait de ne pas sommeiller à minuit passé, comme tous les honnêtes gens. Et pourquoi? Pour une impertinente aventure qui se réduisait à ceci :



Un billet qu'on pouvait qualifier d'anonyme. L'injonction de venir à un rendez-vous mystérieux donné sous prétexte d' « affaires graves ». La prétendue obligation de s'y rendre le 11 novembre, sous peine de révélations compromettantes. « Sinon, je dis tout! »

Que valaient le billet et ses menaces? Cela dépendait de l'auteur.

Il ne fallait point s'attarder à soupçonner Béchade. Il n'eût point risqué d'éloigner un client en faisant ou en laissant faire une farce d'écolier. Il n'eût pas davantage prêté les mains à une tentative de chantage de quelque passant besogneux.

Non. L'auteur véritable n'était pas à l'*Anguille d'Or*. L'auteur véritable était Marius Salvan. Ce ne pouvait être que lui.

Le docteur Marius traitait, disait-on, la femme du restaurateur, constamment maladive, ce qui lui donnait droit à quelques services. Il pouvait fort bien s'être trouvé chez ces gens au moment du déjeuner des Bonneplan et y avoir vu la famille d'Éliane sans en être aperçu lui-même.

Sans doute il n'avait pas pris son parti de son insuccès comme prétendant à la main de Mlle Bonneplan. Il voulait aujourd'hui renouer les négociations ou se venger en cas d'échec définitif.

Bizarre, d'après tous les on-dit, il prenait, pour atteindre ce but, un expédient aussi bizarre que lui. D'ailleurs, s'il désirait plaider lui-même sa cause en appel, il est bien certain qu'il ne pouvait se ménager un entretien avec le père d'Éliane par des moyens ordinaires : on eût, il devait le sentir, éludé tous les tête-à-tête. Donc il ne fallait pas s'étonner qu'il eût employé la ruse — une ruse bien romanesque — et la menace — une menace bien excessive.

En prenant un délai d'un mois pour la date du rendez-vous, il avait dû compter sur le travail que fait lentement une appréhension vague dans l'esprit du plus honnête homme. Ou peut-être lui fallait-il ce temps pour réunir les éléments de quelque grosse diffamation.

Tout cela s'enchaînait. Tout cela désignait le docteur Salvan comme l'auteur du : « Je dis tout! »

Le docteur Salvan n'était pas le premier venu. Il était peu probable qu'il perdît son temps à de simples espiègleries. Sans doute le fait du billet comminatoire était un coup de tête, une improvisation, l'effet de l'occasion et de la rencontre, puisque personne n'avait pu se douter d'avance que la famille Bonneplan passerait à l'*Anguille d'Or*. Ce coup de tête n'en était pas moins celui d'un homme qui se piquait de sérieux. On ne pouvait admettre que dans sa pensée et son intention ses menaces fussent sans portée.

Oui, mais combien il se flattait! Comme on pouvait se moquer de sa tentative de chantage! Car c'en était une, après tout, qui devait relever du Code pénal, et, si l'on voulait employer la police et les grands moyens... Mais on avait en horreur le bruit et le scandale. L'audacieux pourrait tout simplement attendre sous l'orme qu'on le rejoignît à son rendez-vous. Il lui serait loisible d'y réfléchir, dans la solitude, à la difficulté d'effrayer un homme qui se sait inattaquable.

Arrivé à ce point de ses déductions, l'estimable songeur jeta un coup d'œil sur sa vie, un coup d'œil sommaire, comme cela lui était arrivé mille fois.

Il faut croire que cet aperçu d'ensemble lui suffit et le rassura complètement, ainsi qu'il s'y attendait, car presque aussitôt il fut pris des somnolences du juste. L'idée, le mot de « conscience » commencèrent à flotter confusément dans son esprit. Ils tournoyèrent, tournoyèrent, se changèrent en visions bizarres et peu à peu s'évanouirent, laissant à leur place, dans les fumées du rêve, le nez enluminé de Béchade et la cuisinière d'Aristide en train de plumer une grosse poule mouillée... L'instant d'après, tout reposait dans la maison Bonneplan.

Au matin, César fut le premier levé. Il ouvrit tout grands les volets de la chambre :

— Vois donc quel soleil, Anaïs! Pas une vapeur dans le ciel, hormis un petit panache blanc à la pointe du Ventoux. Je m'engage à être gai aujourd'hui.

M. Bonneplan tint parole. Il se montra gai, prévenant. Sa récompense fut que, dans la soirée, Éliane ouvrit son piano pour la première fois depuis bien longtemps et joua tout doucement une *Mosaïque sur la Mascotte*. Pendant qu'elle tapotait, César triomphant se penchait vers Anaïs :

— Eh bien, que te disais-je? Cet air là, c'est le *De Profundis* de M. Marius. Enterré, le docteur! N'y pensons plus et voyons venir les Vauvin.

Les journées suivantes se passèrent à l'avenant. M. Bonneplan était redevenu ce qu'il était autrefois, à ceci près que sa femme le trouvait un peu nerveux et que sa bonne humeur n'était pas toujours absolument naturelle. Anaïs ne dit rien et se contenta de l'observer. Le billet du prétendu « Conscience » avait été enfoui au fond d'un tiroir qui se trouvait lui-même au fond d'un secrétaire, dans un cabinet où l'on n'allait que par exception. M. Bonneplan se trouvait maintenant tout à fait à l'aise, ou peu s'en fallait. Seulement, au cercle, il jouait plus rarement qu'autrefois, ayant observé qu'il était distrait au jeu et que ses distractions provoquaient des commentaires. Il s'intéressait extraordinairement aux affaires publiques, s'absorbait dans la lecture des gazettes, examinait longuement les journaux à images.

— Que faites-vous, monsieur Bonneplan? Vous lisez l'*Illustration* à l'envers!

Voilà ce que lui dit une fois M. Barbazan, le pharmacien, loustic attitré du cercle.

— Permettez! permettez! se récria l'interpellé. Il est très vrai que l'*Illustration* est en face de moi sur cette table et aussi qu'elle est à l'envers. Mais je ne la

regarde pas. Il ne faut pas me faire passer pour un imbécile, que diable!

Il y eut des rires autour de sa révolte, et ces rires le démontèrent.

Et, au fait, qui sait si tous ces gens-là n'avaient pas une arrière-pensée plus malveillante? Qui sait si parmi eux ne courait pas, à son détriment, quelque sotte histoire dénaturée, envenimée, ou même tout à fait mensongère, une calomnie? Un pharmacien médisant pouvait bien se faire l'écho d'un médecin vindicatif. La méchanceté, la sottise pouvaient bien, d'une préoccupation prise sur le fait, conclure à un prétendu remords.

Il avait suffi d'une étincelle pour que son imagination de Provençal fît déjà la traînée de poudre.

Il rentra de fort méchante humeur, ce qui, du reste, devait arriver quand même, une réaction étant inévitable après la gaieté de ces jours derniers. Sa femme n'en fut pas autrement surprise, parce qu'elle n'avait jamais cru à la sincérité parfaite de cette gaieté-là. Sa fille, en l'embrassant, le prévint qu'une lettre lui était venue d'Avignon et l'attendait sur le guéridon du cabinet brun.

Or le cabinet brun était celui qui recélait, au fond d'un secrétaire, le papier énigmatique. César s'y rendit incontinent et ferma la porte sur lui.

Le temps était couvert et le jour commençait à baisser. Par la croisée, on apercevait un coin de jardin où quelques acacias, dépouillés à demi, laissaient tomber leurs dernières feuilles d'or pâle. Une lumière grise bruinait au dehors, et dans le cabinet c'était un crépuscule. M. Bonneplan put lire cependant, en s'approchant de la fenêtre, la lettre qu'on lui avait annoncée — lettre d'affaires qui l'intéressait médiocrement. La réponse n'était pas urgente. Puis il s'assit près du guéridon et se trouva face à face avec une grande peinture qui longtemps avait trôné dans le salon de cérémonie et qu'un accident — une déchirure — avait fait exiler provisoirement. Sur cette toile imposante, un personnage en robe rouge apparaissait à mi corps. Ce personnage, c'était feu l'oncle Numa, l'ancien conseiller de cour d'appel, la gloire de la famille. C'était lui qui avait refusé, après le 2 Décembre, de siéger dans les commissions mixtes, qui avait noblement brisé sa carrière et connu l'exil, et dont le caractère avait inspiré ce dicton parmi certains magistrats de France: « Intègre comme un Bonneplan. » Quand César parlait de l'oncle Numa, c'était avec une belle fierté bourgeoise qui n'était pas sans grandeur, et plus d'une fois il avait dit à Éliane adolescente :

— Cet homme-là, ma fille, nous a fait une noblesse; c'est un ancêtre.

A cette heure où César rentrait blessé et troublé, où son esprit, naguère assez nonchalant, souffrait d'une excitation presque maladive, il lui sembla qu'il venait, dans un tête à tête, consulter l'ancien conseiller. L'oncle Numa, immobile sous la toge, le fixait dans le demi-jour. Et lui, disposé par l'ébranlement de son imagination aux impressions extraordinaires, il ne pouvait s'empêcher de trouver que « l'ancêtre rouge » avait l'air de vouloir lire dans sa pensée.

— Heureusement, se dit-il, ce n'est qu'un tableau. Sans cela, il ne serait pas content de son neveu. Ces gens, là-bas, m'ont mis en désarroi. J'en viendrai, Dieu me pardonne! à douter un jour de moi-même.

Il disait vrai, ce pauvre M. Bonneplan. Bien plus, ce jour était arrivé, et il touchait à l'heure critique.

Il se leva, fit quelques pas d'une allure agitée, les yeux errant sur les fleurs du vieux tapis. Tout à coup il s'arrête et se croise les bras.

— César, dit-il presque à mi-voix en s'apostrophant lui-même, César, es-tu bien sans reproche?

Enfin, il y venait donc! Cette question qu'il avait cru mille fois résoudre par un « oui » complaisant et superficiel, à cette heure il se la posait solennellement. Il ne s'agissait plus de l'effleurer, de se payer d'*à priori*. Il s'agissait de descendre au fond de soi-même et de fouiller dans les coins.

IV.

Eh bien, soit! sous les yeux de l'oncle, son juge, il allait loyalement, bravement, passer la revue de sa vie.

C'était un examen de conscience, un vrai.

Mais un instant! pardon! un instant! A tant faire que de s'examiner en détail, on peut bien, et ce n'est que justice, dresser tout d'abord le compte de ce qu'on a réalisé ou même tenté de bon et d'utile.

C'est à quoi, tout naturellement, M. Bonneplan se trouva porté. Un lot très respectable d'actions ou de sentiments méritoires s'offrit tout de suite à son souvenir. Il avait été bon fils. Il avait, en des années difficiles, prélevé sur ses économies de quoi élever un petit monument à l'oncle Numa. Un peu plus tard, à l'époque de la guerre, il avait pris l'initiative d'une souscription patriotique et s'était inscrit pour une somme onéreuse en vue de l'achat d'un canon. La république établie, il n'avait rien sollicité pour lui-même; mais il avait fait appel à l'influence d'anciens amis du conseiller Bonneplan pour être utile à plus d'un concitoyen. Plus d'une veuve lui devait une petite pension, tel vieux soldat oublié un modeste bureau de tabac. Et ainsi de suite. Tous ces actes louables se pressaient pour ainsi dire dans sa mémoire sans qu'il eût besoin d'un effort.

Cela, c'était son actif.

Pour découvrir le passif, il était certain qu'il lui faudrait un peu plus de peine et de soin. Afin de ne rien laisser échapper, il prit une à une les principales époques de sa vie.

De l'enfance et de la première jeunesse il n'y avait pas à s'occuper. Quand un homme a dépassé la cin-



quantaine, il n'a plus à craindre qu'on lui vienne reprocher les peccadilles qu'il a pu commettre avant d'avoir vingt ans; il songe encore moins à se les reprocher lui-même.

M. Bonneplan ne remonta donc dans le passé que jusqu'à sa vingtième année. C'était à peu près le temps où ses parents avaient voulu le destiner à la magistrature et l'avaient envoyé faire son droit à Paris. Là, durant quelques mois, il s'était amusé comme les autres, avec des alternatives d'entraînement, de travail et de nostalgie. Lorsque survint, au milieu de ses études, la mort inopinée de son père et que sa mère le rappela auprès d'elle, il renonça aussi philosophiquement à son avenir de magistrat qu'à son présent de joyeux *escholier*, parfaitement résigné à ce programme nouveau : tenir compagnie à la vieillesse de la maman et prendre la place du cher mort pour la gestion des propriétés et la direction de la maison.

Jusque-là, rien qui donnât prise à un blâme de conscience. Ce début semblait rassurant.

M. Bonneplan se voyait ensuite, à son retour de Paris, retiré auprès de sa mère, surveillant ses terres des environs et gérant lui-même, quand venait la saison, le petit moulin à huile qu'il avait dans sa maison du Cours des Platanes. A vingt-cinq ans, grâce à sa persévérance et à la diplomatie maternelle, il obtenait la main d'une jeune fille depuis longtemps remarquée entre toutes. Il se doutait très fort que son sentiment n'était point partagé; mais il aimait si bien qu'il se croyait sûr de se faire aimer un jour. César, quoi qu'il en soit, n'était pas le Bonneplan rêvé par Anaïs. Il avait pour rival son cousin Aristide, qui se laissa distancer sans se brouiller positivement avec lui. Quelque temps après, ce rival se mariait lui-même, ce qui rapprochait tout le monde, et Anaïs oubliait de très bon cœur sa première inclination. Elle fut excellente épouse, rendit à son mari affection pour affection et vécut même en bonne intelligence avec sa belle-mère, à qui elle ferma les yeux.

Ce mariage avait donc admirablement tourné. M. Bonneplan s'en était toujours applaudi.

A cette heure, quand il analysait les faits, il s'en applaudissait encore. Et pourtant il y avait quelque chose, dans l'origine de son bonheur, qui en gâtait la pureté. On l'avait épousé par contrainte, une contrainte dont il était responsable. Il avait fait répandre des larmes à Anaïs, sans parler d'Aristide, moins intéressant en qualité d'homme. Il avait été jusqu'au bout le complice des parents qui violentaient le cœur de la jeune fille. La passion l'avait emporté en lui sur la délicatesse... Ce qui donnait à cette histoire un regain de nouveauté, c'est qu'à son tour aujourd'hui le père d'Éliane faisait violence au cœur de sa fille. Ces tyrannies étaient-elles donc dans sa destinée?

Tout ceci, il est temps de le dire, ne lui causait que des remords très mitigés. Dans ces petits drames du mariage, tout le monde, en somme, avait fini ou devait finir par être heureux. Il n'en est pas moins vrai qu'à présent M. Bonneplan voyait une légère ternissure sur la plus belle date de son existence.

Une date immaculée, par exemple, avait été la naissance d'Éliane. Cette grande joie demeurait encore le point lumineux de l'histoire du ménage. Elle éclipsait tous les événements qui suivirent... Ternes ou brillants, il fallait pourtant les examiner.

C'était d'abord une histoire de duel. Certain capitaine retraité, une des figures désagréables de Bry-sur-Rhône, s'était pris un jour de querelle violente, en pleine place publique, avec un ami de César. Il y avait eu des voies de fait, et les deux adversaires, très montés, étaient décidés à se battre. César, sollicité d'être témoin, refusa : la place d'un père de famille, d'un homme posé, n'était pas, disait-il, sur le terrain. L'ami reçut un coup de sabre, blessure qui, mal soignée, le fit traîner longtemps et dont il finit par mourir.

Jusqu'à ce jour, M. Bonneplan s'était félicité de n'avoir pas trempé la main dans cette déplorable et sanglante affaire. Aujourd'hui son point de vue changeait du tout au tout. Il aurait dû servir de témoin au vieux camarade qui l'en priait. Son amitié, son caractère conciliant l'eussent probablement inspiré, et il eût arrangé le conflit. La vie d'un homme aurait été ainsi sauvée. A cette idée-là, au souvenir de son égoïsme et de ses scrupules meurtriers, il avait un léger frisson, il se sentait pour la première fois le complice involontaire de la mort d'un ami... Horrible cauchemar qu'il éloignait avec effort!

A présent il se voyait dans sa petite huilerie. C'était une usine minuscule, moulin de très ancien système, installé au fond d'une cour. Là venaient les propriétaires des environs apporter leurs olives après la cueillette pour les faire transformer en huile. Deux auges circulaires, deux meules tournant dans ces auges sous l'impulsion d'une paire de chevaux, tel était tout le système, qu'un journalier suffisait à diriger.

Au sujet de cette petite industrie, qui ne fonctionnait d'ailleurs que quelques semaines par an, M. Bonneplan avait reçu des propositions assez inattendues de deux industriels d'Avignon, MM. Séruzel frères, fabricants de chocolat. Ces messieurs lui firent considérer qu'il était avantageusement placé pour acheter aux propriétaires qui employaient son moulin à huile les résidus de leurs olives. Ces résidus, de peu de valeur, utilisés généralement sous forme de gâteaux coagulés pour le feu des cuisines, il les obtiendrait certainement à bas prix et pourrait en centraliser une quantité déterminée. La maison Séruzel frères les lui rachèterait en assurant un bénéfice qu'elle chiffrait tout de suite et qui semblait fort raisonnable. L'affaire fut conclue par correspondance et, depuis ce jour, se renouvela tous les ans régulièrement.

Que pouvaient bien faire les chocolatiers de ces ré-

sidus d'olives? M. Bonneplan s'en inquiéta peu jusqu'au jour où le docteur Pestel, le vieux médecin aujourd'hui retiré, parla par hasard devant lui des falsifications de denrées. Il faisait de ces falsifications, de plus en plus nombreuses et malsaines, un tableau à faire frémir.

— Mais le pire, ajouta-t-il, c'est le chocolat! Figurez-vous que ces empoisonneurs de chocolatiers vous fourrent quelquefois là dedans jusqu'à des débris de noyaux d'olives torréfiés et pulvérisés! C'est du brigandage!

Ces mots ouvrirent des horizons à M. Bonneplan. Il ne dit rien, même à sa femme, mais n'en fut pas moins persuadé que ses correspondants d'Avignon étaient de ces empoisonneurs dénoncés par le docteur Pestel.

Aujourd'hui de violents scrupules lui venaient à ce sujet. Non, ses rapports avec les Séruzel n'étaient pas à l'éloge de sa délicatesse. Lorsque le falsificateur tombe sous le coup de la loi, son complice peut-il être à l'abri de toute répression, à l'abri du blâme public? Justement ces industriels venaient de lui écrire, et leur lettre, celle qu'il avait reçue et parcourue tantôt, se trouvait là, dépliée, sur le guéridon. Ces messieurs prévenaient M. Bonneplan qu'il eût cette année à avancer un peu, si possible, la livraison de la commande ordinaire. Ils comptaient donc bien sur leur correspondant? Eh bien, ils avaient peut-être tort. On verrait, on réfléchirait. Il est toujours temps de revenir sur un marché déplaisant. Malgré tous les accommodements de la morale vulgaire, on a beau dire, c'est ennuyeux pour un honnête homme de collaborer à l'empoisonnement de ses contemporains!

Ce nouveau chapitre examiné avec une confusion nouvelle, M. Bonneplan s'arrêta, réfléchit, tourna les yeux vers le portrait de l'oncle Numa.

L'oncle regardait toujours. La nuit envahissait le cabinet brun; mais de vifs reflets de braise s'échappaient de la cheminée, rampaient sur le tapis, se hissaient aux murailles avec des tremblotements. La figure du magistrat s'en trouvait éclairée, presque animée.

— On dirait qu'il m'interroge encore, pensa M. Bonneplan. Je n'ai pourtant plus rien à confesser, non, plus rien!

Il était sincère absolument. Il ne voyait vraiment à relever dans sa vie que les trois ou quatre cas de conscience qu'il venait de se soumettre à lui-même. Et, grands dieux! c'était bien assez pour lui!

De par l'ami tué faute d'un conciliateur, de par sa complicité dans les pratiques des Séruzel, M. Bonneplan, le notable, l'honoré bourgeois de Bry-sur-Rhône, se voyait, en sa conscience affolée :

Meurtrier par abstention — un nouveau genre de meurtre;

Pourvoyeur de la fraude et de l'empoisonnement.

On pouvait, après cela, négliger les actes de tyrannie privée, plausibles d'ailleurs à certains points de vue, et qui ne regardaient personne.

Comme, après tout, il ne faut rien exagérer, M. Bonneplan, au plus fort de ses sévérités pour lui-même, avait le pressentiment qu'il finirait bien par se réconcilier avec sa conscience si l'opinion publique, devenue jalouse et malveillante, voulait bien cependant le laisser tranquille ainsi qu'elle l'avait fait jusqu'à présent.

Mais qu'elle tient à peu de chose, la tranquillité d'un honnête homme! Il n'était point indispensable qu'une imputation fût bien précise ni bien prouvée, ni même bien grave, pour être nuisible, désastreuse. L'ennemi masqué qui menaçait de « tout dire », même le mensonge peut-être, avait le choix des moyens pour son œuvre détestable.

Il y a d'abord la dénonciation occulte, celle de Basile, qu'on glisse à l'oreille du voisin, qui fait son chemin traîtreusement et devient le secret de Polichinelle. Alors on s'aperçoit que les gens vous saluent avec négligence, que les poignées de main se font paresseuses et glacées. Alors, quand on est, comme M. Bonneplan, un invité habituel de la sous-préfecture aux grands jours de réception, on voit un beau matin les invitations suspendues. Tout Bry-sur-Rhône dit le lendemain : « Vous savez..., M. Bonneplan..., on ne l'invite plus chez le sous-préfet! » Il ne faut qu'une semblable disgrâce pour désenchanter une existence!

Par contraste, il y avait aussi l'imputation brutale, celle du journal. Les gazettes rouges ou blanches de la région seraient enchantées de pouvoir mettre sur la sellette une notabilité du parti modéré. Et, dans ce cas, tout le département lirait quelque chose comme cet entrefilet, avec un titre en grosses lettres :

Simple question :

« Est-il vrai, comme on l'assure, qu'un opportuniste de la plus belle eau, M. César B***, que nous désignerons simplement en disant qu'il joue les bons apôtres à Bry-sur-Rhône, soit impliqué dans une affaire d'intoxication par sophistication?... » etc.

C'était, cela, la considération perdue, et avec elle la paix du cœur et celle de la maison. La chère vie du foyer était empoisonnée pour toujours!

A ce moment de ces réflexions angoissées, M. Bonneplan entendit ouvrir la porte. Éliane parut, portant un bougeoir qu'elle posa sur la cheminée :

— Mais que fais-tu donc sans lumière depuis si longtemps?

— Tu oublies donc l'heure du souper? dit Anaïs qui suivait sa fille.

Il ne prit pas garde à leurs questions. Il les enveloppa d'un regard ému ; puis, brusquement, saisissant une main à chacune d'elles :

— Ma femme, mon enfant..., m'aimez-vous?

Elles le regardaient à leur tour, surprises. Et lui, sans attendre leur réponse, il les embrassa fiévreusement toutes les deux.

— Et maintenant, s'écria-t-il, allons souper!



— Mais, bonne mère! qu'a-t-il donc? murmurait sa femme, et que se passe-t-il dans sa tête?

V.

A partir de ce jour, M. Bonneplan fut une âme en peine. Il allait, absorbé, marchant comme au hasard. Si dans la rue il levait les yeux, il était rare qu'il n'aperçût pas sur des pans de muraille ou derrière les vitrages de quelque épicerie d'énormes affiches ou des écriteaux criards qui disaient :

CHOCOLAT SÉRUZEL
garanti pur cacao
Le seul qui rancisse en vieillissant!

Et vite il détournait les yeux et pressait le pas, avec une sourde indignation contre les impudences de la réclame.

Il se montrait encore au cercle de temps à autre, pour ne pas se singulariser. Ce fut là qu'il apprit cette grosse nouvelle : les édiles de Bry-sur-Rhône allaient fonder un laboratoire municipal pour l'examen des denrées et comestibles.

Bry-sur-Rhône, comme beaucoup de villes du Midi et d'ailleurs, avait des administrateurs assez étonnants. Dans sa rage de progrès, l'édilité laissait volontiers le pavé des rues s'accidenter en fondrières et en cloaques, tout absorbée qu'elle était par les fondations artistiques. Elle avait créé une école municipale de dessin, institution excellente en principe et qui n'avait qu'un défaut : la pénurie d'élèves. Elle avait fait bien plus : elle avait fondé un conservatoire de musique, municipal, cela s'entend, assez long du reste à organiser. Que dans une ville de neuf mille âmes, où les amateurs allaient acheter leurs cordes à violon chez une marchande de poteries au fond d'une petite boutique, derrière l'église Saint-Géniès; que dans cette ville, vouée du reste au cornet à piston, l'idée fût venue de fonder une école de musique, même municipale, c'était là ce qu'en langage moderne on pouvait appeler un « comble ». Mais là-bas personne ne s'en étonna outre mesure. Comme le disait Mme Bonneplan :

— Tous les gens de Bry-sur-Rhône aiment passionnément les beaux-arts. Ils ont une réputation à soutenir.

Voilà qu'à présent on songeait à l'utile. On créait un laboratoire — municipal, toujours! — à l'instar de Paris.

M. Bonneplan fut des premiers à savoir la nouvelle, qui le saisit. Ainsi toutes les denrées que les habitants de l'endroit consommaient de confiance depuis des années, on leur donnait sottement l'idée de les suspecter désormais et la curiosité de les faire examiner. C'était vouloir entraver toute industrie! Sans prendre garde à la contradiction, M. Bonneplan, à cette heure, trouvait tout à la fois les fabricants coupables de falsifier, et les enquêteurs municipaux à venir blâmables de les en empêcher.

C'est que tout cela le touchait de près. Que ces messieurs missent la main sur du chocolat non pas au « pur cacao », mais aux détritus d'olives, et les Séruzel, passibles de la prison, étaient traduits en justice. Il devenait dès lors bien probable que le nom de leur pourvoyeur, le nom sacré des Bonneplan, serait prononcé au cours des débats et traîné, pour ainsi dire, au pied du tribunal. Oncle Numa, que dirais-tu si tu vivais encore?...

En attendant, le onze novembre approchait. Et les jours succédaient aux jours sans diminuer ces appréhensions. César craignait de les laisser voir et craignait aussi de paraître se dérober. Il ne savait s'il devait rechercher ou éviter les compagnies. Ce fut dans ces dispositions assez piteuses qu'il rencontra un jour, sur le cours des Platanes, M. Georges Vauvin, le fils du juge de paix, escorté de M. Chambert, le père de la jeune malade amie d'Éliane. Il ne put ou ne voulut pas esquiver ces messieurs. Moins préoccupé, il aurait pu s'apercevoir qu'il les dérangeait d'un entretien assez intime. D'ailleurs il n'avait rien à leur dire. Les trois personnages perdirent contenance, en dépit d'un échange de phrases sur la couleur du temps. Enfin M. Chambert, se retournant vers le fils Vauvin :

— Mais à propos, fit-il, que prétend donc le docteur Salvan? Est-il vrai que vous soyez malade, monsieur Georges?

— Ho! ho! se récria le jeune homme sur un ton de plaisanterie; Marius trahit donc le secret professionnel?

— N'en dites pas de mal; c'est un vrai savant! Il est en train de guérir ma fille, de la sauver!

— Je le sais. J'en suis heureux comme vos meilleurs amis... Eh bien, il pourra vous dire que mon cas n'est pas du tout grave et qu'il connaît à Bry-sur-Rhône des malades ou même des convalescents plus intéressants que moi. C'est un semblant de fièvre intermittente dont un peu de quinine aura raison. A preuve son ordonnance, que j'ai sur moi.

— Voyons la! s'écria une voix avec explosion.

C'était M. Bonneplan. Il venait d'avoir une inspiration machiavélique. Il trouvait ainsi le moyen de voir l'écriture du docteur. Il allait pouvoir la comparer *in petto* à l'écriture, toujours présente à sa pensée, de l'odieux billet.

— Voyons l'ordonnance! répéta-t-il.

— Elle vous intéresse? demanda Georges.

— Si elle m'intéresse!. Vous ne savez donc pas que je suis malade? J'ai la même fièvre que vous, et, puisque vous avez une recette...

L'ordonnance était déjà entre ses mains.

— Et c'est M. Marius, s'écria-t-il, qui a écrit cela?

— Lui-même, et sous mes yeux.

— Mais c'est un grimoire! Jamais je ne lirai cette écriture de chat!



Il avait pourtant bien vu, l'avisé Bonneplan, que ces caractères, bien ou mal tracés, n'avaient aucune analogie avec ceux du billet. L'ordonnance étant de Marius, l'autre document ne pouvait être de lui.

Que de suppositions, que de raisonnements jetés à bas! Tout un échafaudage de prévisions à reconstruire! On retombait dans l'inconnu de la première heure.

L'entretien ne l'intéressait plus maintenant. Il prit sommairement congé de ces messieurs, qui le trouvèrent tout drôle; mais c'était sans doute sa fièvre.

— Enfin, te voilà donc! s'écria sa femme quand il rentra. Tu vas rôder partout, ruminer tout seul je ne sais quoi, et tu oublies au dehors ta femme et ta fille.

— Oh! chère amie, que tu es injuste! Je m'occupais d'Éliane précisément.

Il dit alors de l'emploi de son temps ce qu'il lui plut d'en dire : il venait de passer trois quarts d'heure avec M. Vauvin fils. Celui-ci avait montré une amabilité, une obligeance d'où l'on pouvait inférer qu'il ambitionnait, comme son père, une alliance avec les Bonneplan.

— A ce propos, César, il faut que je te conte une chose. Tu venais de sortir après le déjeuner, et moi j'étais sur la terrasse, lorsque le docteur et le fils du juge de paix ont passé en bas, dans la rue. J'ai tourné les yeux instinctivement vers la fenêtre d'Éliane, et j'ai aperçu mademoiselle qui longuement les a regardés, dissimulée à demi derrière ses volets, sans songer seulement que moi je pouvais la voir. Lequel des deux regardait-elle? Je voudrais espérer qu'un revirement s'est fait dans sa petite tête. Le fils Vauvin serait un fort bon parti.

Docilement, suivant en apparence la pensée d'Anaïs tout en pensant à autre chose, César fut d'avis (après sa femme) d'interroger franchement Éliane sur ses sentiments actuels. On l'entendait jouer du piano dans le salon. Sans plus tarder, on l'y rejoint, et, après quelques préambules, le nom de M. Georges Vauvin, prétendant possible, est prononcé.

Éliane, assez mal à l'aise jusqu'à ce moment, s'écria tout aussitôt :

— Mais vous ne savez donc pas qu'il aime Marthe Chambert!

— Il aime Marthe? fit la maman très surprise. Qui te l'a dit?

— Elle d'abord, et puis aussi mon petit doigt. C'est pour cela que M. Georges est si souvent à la ville. Le docteur a promis de guérir Marthe complètement, et il tient parole. C'est pour cela que M. Georges est si souvent avec le docteur. Il épousera Marthe dès que la santé sera revenue, et les familles sont consentantes. C'est pour cela que M. Georges et son père ont pu laisser percer des idées de mariage...

— Et patati, et patata! Comme tu arranges les choses! J'irai voir demain les dames Chambert pour tâcher d'apprendre ou de deviner ce qu'il y a de vrai dans toutes ces belles nouvelles.

— Et tu trouveras Marthe ressuscitée, dit Éliane. Ah! elle est heureuse!

Il y eut quelques secondes d'un silence embarrassé. L'on sentait venir le moment critique de l'entretien. La maman trancha dans le vif :

— Voyons, mon enfant, reprit-elle, ton père et moi ne voulons que ton bonheur. Nous serions si contents de te voir retrouver ta gaieté d'autrefois! Nous espérons qu'une inclination passagère...

Le visage de la jeune fille s'était altéré. Tout à coup elle tombe dans les bras de sa mère en fondant en larmes.

— Ah! maman..., je l'aime pour toujours!

Cette péripétie fut un bouleversement. Que répondre? Que promettre? Les deux femmes pleurèrent ensemble. M. Bonneplan se moucha très fort. Et puis ce fut tout pour l'instant. Personne ne voulut ou n'osa parler d'arrangements ni de concessions... Et personne aussi, dans la maison, ne dormit la nuit suivante.

Ah! ce pauvre M. César! Il avait bien besoin de cette complication!

Le lendemain, l'on s'évitait. Après le déjeuner, qui fut morne, Mlle Bonneplan rentra dans sa chambre. M. Bonneplan s'enferma dans le cabinet brun. Mme Bonneplan alla, comme elle l'avait dit, chez les dames Chambert.

Elle en revint au bout d'un quart d'heure, tout inquiète et tout effarée :

— Bon Dieu! s'écria-t-elle en courant à son mari... Et ta fièvre, César? et ta fièvre?...

— Quelle fièvre? dit César ingénument.

— Ne me cache rien! Tu n'as fait déjà que trop de mystères. M. Chambert vient de tout m'apprendre. Tu peux juger si j'ai laissé là l'objet de ma visite, les on-dit sur Marthe et M. Georges!... Il faut te mettre au lit tout de suite.

— Tu n'y penses pas!

— Appeler un médecin, le meilleur.

— M. Salvan, peut-être?

— Pourquoi pas, mon ami? Il a ressuscité Marthe Chambert, que tous les autres avaient condamnée. Il te guérira, César...; nous te guérirons! Dussions-nous pour cela te couvrir de sangsues!

M. Bonneplan fit un soubresaut.

— Ah! pauvre cher homme, continua sa femme surexcitée, pauvre cher ami qui craignais de m'alarmer, qui me faisais un secret de ton mal et de tes craintes!

Il écoutait, dans une sorte de prostration, ces accents où tremblaient la sollicitude et l'affection conjugales; et en même temps, d'un regard de naufragé qui enfonce, il fixait un calendrier à éphémérides pendu au mur, qui portait en gros caractères la date du jour : *9 novembre* 1884 — l'avant-veille du terrible *onze!*

Sa femme lui avait pris le front à deux mains : elle y mit un baiser... Et cette émotion était si sincère et si touchante, ces effusions inattendues avaient quelque



chose de si doux, de si cordial et de si profond, que M. Bonneplan sentit en son cœur un attendrissement irrésistible. A son tour il embrassa, pressa sur sa poitrine sa chère femme. Il sentit que c'était là, sur ce sein bien aimé, qu'il devait déposer le lourd fardeau de ses ennuis et de ses misères.

— Eh bien, je l'avoue, dit-il, je suis depuis quelque temps un peu malade..., mais malade moralement. La fièvre dont t'a parlé Chambert n'est qu'un mensonge que j'ai fait hier à ces messieurs. Ma maladie vraie, Anaïs, c'est un souci qui me ronge, une obsession qui me poursuit, un secret stupide que tu vas voir et toucher!

Il se levait déjà et, d'un mouvement presque automatique, s'avançait vers le secrétaire, suivi par les regards de sa femme inquiète. Une hésitation suprême sembla l'arrêter l'espace d'une seconde; mais bientôt sa main saisissait au fond d'un tiroir un papier froissé qu'il déplia lentement. Ce papier, il le tendit à sa femme :

— Lis cela, dit-il.

VI.

Ce même jour, 9 novembre, à la nuit tombée, maître Aristide Bonneplan se trouvait seul dans son étude, lorsqu'un bruit timide fit toc toc à la porte; et presque aussitôt une forme sombre et voilée se glissa auprès de lui.

— Vous, cousine? Seule, et à cette heure!

— Parlez plus bas, Aristide. Je suis venue sans rien dire et en courant. Il fallait que je vous visse sans retard... Aristide, il se passe des choses graves!

Ces mots furent dits d'un ton qui ne portait pas à la plaisanterie.

— Lisez, ajouta-t-elle, lisez le papier que voici.

Il prit le papier chiffonné qu'elle lui tendait, et lut d'une haleine :

« Dans un mois d'ici, le 11 novembre, à trois heures de relevée, M. Bonneplan se rendra sans témoins au restaurant de l'Anguille-d'Or, où je l'attendrai dans le salon vert, pour traiter à huis clos d'affaires graves.

« A bientôt, sinon, je dis tout! »

Signé : « CONSCIENCE. »

— Quelle est cette sornette? fit le notaire.

— Ne plaisantez pas et ne parlez pas de sornettes : ce billet me fait frémir.

— Frémir? ce billet? Expliquez-vous mieux.

— Mon mari l'a trouvé chez Béchade comme qui dirait sous la table. Le pauvre César croit que c'est à lui qu'il s'adresse. Voilà un mois que ce : « Je dis tout! » lui prend son sommeil.

— Il perd donc la tête, voyons! Et d'abord que pourrait-il craindre? Il est le plus honnête homme de Bry-sur-Rhône.

— Oh! oui, Aristide, le plus honnête et le meilleur. C'est bien ce que je lui ai dit; mais il ne veut pas être rassuré. Je lui ai fait promettre pourtant qu'il n'irait pas à ce rendez-vous : ce serait une erreur, une lâcheté.

— S'il a promis, tout est pour le mieux, et dès lors je ne vois pas...

— Vous ne voyez pas, dites-vous? Ah! le malheureux, il a tout oublié!... Aristide, nous sommes perdus!

— Hein? oublié quoi?... Pourquoi perdus, s'il vous plaît?

Anaïs rougit sous son voile. Dépitée de n'être pas comprise et d'avoir l'embarras d'une explication délicate, elle exposa, mais non sans hésiter, les raisons de ses terreurs.

Il lui fallut faire allusion au temps d'autrefois, au temps où Aristide l'avait aimée, et aussi à cette union dont elle était aujourd'hui fière et heureuse, mais qui d'abord l'avait fait pleurer. Dans le premier chagrin, dans le premier égarement de la passion, l'amoureux sacrifié avait osé demander un rendez vous, et elle avait eu la faiblesse de le lui accorder, mais pour le décourager à tout jamais, pour déchirer devant lui leur pauvre roman condamné par le devoir.

— Ce rendez-vous, Aristide, ne vous le rappelez-vous pas? C'était dans le jardin de ma mère, à la nuit. Oh! je vois encore la lune curieuse dans la charmille de lauriers. Je vous répétais mon adieu à voix bien basse, lorsque se fit un léger bruit de pas derrière la haie... Quelqu'un était là qui nous épiait, que nous n'avons jamais connu! Ce quelqu'un aujourd'hui veut sortir de l'ombre; ce quelqu'un poursuit une vengeance ou peut-être a besoin de faire argent de son secret; ce quelqu'un doit savoir que mon mari s'avise d'être jaloux du passé... Et voilà comment ce billet est pour moi... Voilà pourquoi nous sommes perdus!

— Anaïs! Anaïs! se récria le notaire, vous vous égarez pour le coup. Vous savez bien, que diantre! que vous êtes une honnête femme! Et puis, bonnes gens! où donc prenez-vous que ce billet vous soit adressé? Relisez plutôt : « M. Bonneplan se rendra... »

— Un instant. Il y a comme une bavure après l'M majuscule. Or regardez-y de près : cette bavure, ce trait de plume est un petit *e*. Cela fait *Madame* en abrégé.

— C'est, ma foi, vrai! Je n'avais pas vu la petite lettre... Mais, au fait, pardon! Cela ne fait pas seulement *madame*. Cela peut faire aussi par abréviation : « *Maître* Bonneplan... »

— Ce n'est pas possible.

— « *Maître* Bonneplan », style de pratique..., comme « trois heures *de relevée...* », comme « traiter à *huis clos* ». Vous voyez donc bien...

— Je vois que je ne tiens pas en place, que mon mari me cache encore, je le sens, le fond de sa pensée, enfin que j'ai peur d'un esclandre et que je veux, pour le prévenir, aller à ce rendez-vous. S'il s'agit d'acheter le silence d'une dénonciatrice, eh bien! l'on verra...



Ce doit être une femme, cette « Conscience. » C'est moi qui veux lui parler!

— Allons! je démêle à cette heure ce que vous attendez de moi. Il faudra que je vous accompagne là-bas.

— Oui, mon ami, puisque César n'y doit pas aller et ne nous verra pas. Après-demain, à deux heures, je vous attendrai à la porte du rempart. Vous m'escorterez au moins jusque chez Béchade, et même, si le courage me manque, vous verrez pour moi la misérable qui nous menace. Je puis compter sur vous, n'est-ce pas? Vous êtes de Cufignan : tous les gens de Cufignan sont chevaleresques!

Elle s'éclipsa comme elle était venue. Et, tandis qu'elle s'éloignait :

— Pauvre innocente! dit le notaire. Pauvre brave femme qui me donne un nouveau rendez-vous par remords du premier et qui ne veut pas comprendre que ce billet est pour le maître tabellion! Elle devrait pourtant savoir que le notariat ne fait pas des anges. Il est fort possible que dans le cours de mon ministère j'aie par-ci par-là poussé l'habileté un peu loin... Nous verrons ce que nous veut M. ou Mme Conscience.

VII.

C'est le 11 novembre.

Le restaurant de l'Anguille-d'Or, au fond de ses jardinets dénudés, a l'air de transir dans la brume : mais à l'intérieur du logis il y a bon feu dans le salon vert, ce salon où doit se dévoiler le fameux mystère.

Trois heures sonnaient quand M. Bonneplan y entra, doucement poussé par Béchade.

Ainsi les résolutions avaient fait volte-face au dernier moment. César s'était décidé enfin : il aurait le cœur net des intentions de l'ennemi masqué!

Il regarde. En face de lui, au fond de la pièce, se dresse la silhouette d'un homme adossé à la cheminée flambante. Tout en noir sur les lueurs bleues et rouges du foyer, ce personnage porte bien en cet instant son nom bizarre de « Conscience ».

M. Bonneplan l'avait reconnu et demeurait tout saisi :

— Le juge de paix! s'exclama-t-il à voix basse.

C'était lui, c'était M. Vauvin père. Il avait son air habituel, sarcastique et investigateur; dans ses yeux clairs perçait une pensée de triomphe.

— Merci d'être venu, monsieur Bonneplan. Je vous attendais, du reste. Nous voici seuls, nous pouvons causer.

César s'approcha, s'assit et se tut, comme fasciné. Le juge de paix, lui, restait debout.

— Monsieur Bonneplan, j'ai d'abord des excuses à vous faire. Pour obtenir un résultat que je crois louable, j'ai employé un moyen peut-être excessif. J'étais à votre insu tout près de vous, dans un salon voisin, le jour où vous déjeuniez ici en famille. L'inspiration m'est venue de vous écrire séance tenante le billet que vous savez, et dont l'idée première me tentait d'ailleurs depuis quelque temps. Elle m'appartient en propre, et je tiens à déclarer tout de suite que je n'ai été sollicité ni poussé par personne. Béchade, dont je suis le client les jours où je vais en ville, Béchade vous a glissé mes pattes de mouche..., et, grâce à Dieu, vous voilà!

— Monsieur Vauvin, dit l'interlocuteur en se redressant, pour un homme de votre âge et de votre caractère, vous avez fait là...

— Une excentricité, cher monsieur. Mais l'excentricité n'est quelquefois que l'originalité de la sagesse. La mienne était raisonnée : elle a réussi.

— Réussi à quoi? Quelles sont les affaires graves dont parle votre... excentrique billet?

— Un mariage, tout simplement.

— Et si je repousse vos ouvertures, alors vous « direz tout », n'est-ce pas?

— C'est ici, monsieur Bonneplan, que je vais vous étonner... Je ne dirai rien du tout!

— Vous ne direz rien?

— Je ne dirai rien.

Oh! quelle envie folle eut à ce moment M. Bonneplan de prendre son chapeau et de se sauver en poussant un cri de délivrance et de soulagement! Enfin les cauchemars de la peur, les chimères et les fantasmagories s'évanouissaient en sa tête! Oh! Dieu! quel mois terrible et stupide il avait passé! Que d'hallucinations il s'était données! Maintenant, c'était fini.

— Vous ne savez rien! s'exclama-t-il victorieux.

— Pardon! se récria le diable d'homme. Je sais au contraire ceci : c'est que, sur ma menace, vous êtes venu. Vous avouez donc vous-même qu'il y a quelque chose. Voilà précisément ce que je voulais. Au surplus, tenez, monsieur Bonneplan, veuillez me laisser, sans m'interrompre, vous exposer toute mon affaire.

En ce moment, un léger bruit se fit dans la pièce voisine, comme si de nouveaux venus étaient admis à faire antichambre. Les deux interlocuteurs n'y prirent pas garde.

— Il y a quelque temps, commença M. Vauvin, un jeune homme d'avenir vous faisait demander la main de Mlle Éliane. Ce jeune homme, j'ai des raisons particulières pour m'y intéresser. Tout enfant, il retirait d'un bassin un de ses petits camarades, et ce camarade qu'il sauvait, c'était mon propre fils. Eh bien, vous avez repoussé sa démarche avec hauteur... (Mlle Bézard m'a tout révélé.) Moi qui vous connais, cher monsieur, comme j'en connais bien d'autres, j'ai deviné sans trop de peine les motifs de cette attitude. Vous avez en haute estime votre nom, votre caractère; c'est chez vous comme un défaut de famille...

— Qui ne regarde personne.

— Laissez-moi dire et retenez bien cette maxime : « L'homme qui se voue à lui-même une estime excessive est tout simplement un satisfait à qui l'occasion a manqué de s'examiner à fond. » Cette occasion, j'ai voulu vous la fournir. Vous avez dû descendre en vous-



même... Et si vous vouliez être franc, vous avoueriez que vous êtes sorti de cet examen un peu humilié de vos découvertes intimes. C'est ce qui serait arrivé au plus honnête homme; c'est ce qui fait que vous êtes ici.

M. Bonneplan s'épongeait le front.

— Et maintenant, continua le juge de paix d'une voix qui devenait indulgente et grave, maintenant vous devez être dans les dispositions que je souhaitais, c'est-à-dire un peu plus raisonnable, un peu moins hautain. Vous me laisserez vous rendre un service, celui d'empêcher le malheur de votre fille...

M. Bonneplan plaça ici quelques répliques où l'on sentait faiblir ses préjugés, ses entêtements. Le juge de paix avait deviné : César devenait plus traitable.

— Pour venir au but, reprit M. Vauvin, veuillez prêter l'oreille à ceci : M. le docteur Salvan est le plus galant homme du monde. Il m'a chargé de me mettre à la recherche des créanciers de son père. Dans quelques jours ils seront tous désintéressés.

— Vraiment? s'écria César ébranlé.

— Je m'y engage, et M. Chambert, notre ami, s'en porte garant. Vous savez que le docteur a guéri, ressuscité Mlle Marthe Chambert. Ce sera un grand médecin, ce que vous nommez un « ancêtre ». Tout cela ne vous touche-t-il pas?

M. Bonneplan se grattait l'oreille. Ah! quelle minute psychologique!... C'était pour le juge de paix le moment de brusquer les choses.

— Monsieur Bonneplan, proféra-t-il, j'ai l'honneur de vous demander pour M. le docteur Marius Salvan la main de Mlle Éliane.

— Accordé, monsieur Vauvin! fit une voix de femme subitement.

La porte s'ouvrait. Anaïs et Aristide parurent. Ce fut un coup de théâtre.

— Vous ici! s'écria César. Qu'est-ce que cela veut dire?

— On t'expliquera... Ce n'est pas le moment de perdre son temps en questions. Réponds plutôt à M. Vauvin.

M. Bonneplan faisait l'indécis.

— Réponds donc! insista le cousin.

— Eh! parbleu, éclata M. Bonneplan, il me semble que ma femme a répondu « oui » pour tout le monde!

M. Vauvin avait mis, comme il le devait, Marius au courant de sa tentative. Le jeune docteur en attendait le résultat en se promenant, anxieux, dans les jardins. Le juge de paix fit un signe à la fenêtre, et, au bout de quelques secondes, son protégé se présentait sur le seuil du salon vert.

— Mon cher Marius, dit le terrible « Conscience », embrassez vos beaux-parents!

Et depuis ce moment mémorable, M. Bonneplan est le plus réjoui des hommes et des beaux-pères.

GABRIEL LIQUIER.

COLLÈGE DE FRANCE

LANGUES ET LITTÉRATURES SLAVES

COURS DE M. LOUIS LEGER

(Leçon d'ouverture)

M. Chodzko. — La chaire de Mickiewicz. Le monde slave au XIXe siècle.

Messieurs,

Au moment où je prends possession de cette chaire, mon premier devoir est d'exprimer ma reconnaissance aux bienveillants collègues qui m'ont fait l'honneur de m'appeler parmi eux, à l'Académie des inscriptions et belles-lettres qui a confirmé leur suffrage, au ministre qui l'a ratifié. C'est la première fois, depuis près d'un demi-siècle, que cet enseignement est confié à un professeur titulaire.

Je sens, croyez-le bien, tout le poids de la responsabilité qui m'est imposée. Certes, on a l'obligation d'être modeste quand on se voit invité à figurer dans une aussi illustre maison et en si éminente compagnie; mais on a aussi le droit d'être fier, et cette fierté, si elle ne peut suppléer au génie, est du moins, pour le travail, un puissant aiguillon.

Le caractère propre du Collège de France, c'est de s'ouvrir tour à tour à toutes les études nouvelles qui offrent un intérêt scientifique et national. Aux trois langues classiques pour lesquelles son fondateur l'avait créé on a successivement ajouté les idiomes orientaux, germaniques, romans et celtiques. Les idiomes slaves devaient nécessairement compléter cet ensemble. Leur enseignement s'éclaire par celui de leurs congénères, du gothique ou de l'ancien irlandais, du sanscrit ou du persan. Il leur fournit, en échange, de précieux éléments de comparaison. Si les lettres slaves ne figuraient point ici, il manquerait une aile à ce grand édifice, le seul de notre pays où tous les membres de la famille indo-européenne soient également représentés.

Je ne vous dissimulerai point, messieurs, l'émotion avec laquelle je viens m'asseoir dans cette chaire illustrée à son origine par le génie d'Adam Mickiewicz, honorée plus tard par le talent et la science de deux maîtres distingués, MM. Cyprien Robert et Alexandre Chodzko. Il ne m'a été donné de connaître ni le grand poète de la Pologne ni l'intrépide et sagace explorateur des Slaves de Turquie; mais j'ai suivi autrefois, ici même, les leçons de leur successeur. J'ai eu l'occasion d'apprécier tout ce que son enseignement renfermait d'aimable et ingénieuse érudition. Je puis rendre témoignage de la bienveillance exquise avec laquelle il savait accueillir l'étudiant nouveau venu dans le domaine d'une science naguère encore si peu explorée et qui excite aujourd'hui, à tant de titres, l'intérêt des

savants et la curiosité du public. Beaucoup d'entre vous, messieurs, regrettent certainement la retraite à laquelle mon honorable prédécesseur a dû se résigner après de longues années d'une carrière consacrée au service de la France, qui était devenue pour M. Chodzko une seconde patrie, à la pratique des lettres orientales, où il comptait parmi les maîtres, à celle des littératures slaves, qui avaient conservé pour lui un intérêt national, et où il a marqué sa place non seulement par des travaux philologiques, mais aussi par des poésies délicates et charmantes. Les vers polonais de M. Chodzko suffiraient pour perpétuer son nom à l'ombre de celui de son glorieux ami Adam Mickiewicz. La Pologne tout entière sait par cœur la délicieuse ballade de *Maliny*, et plus d'un compatriote de l'auteur a regretté qu'il n'ait pas suivi jusqu'au bout cette voie poétique où il s'était engagé dans sa jeunesse et où son talent donnait aux meilleurs juges les plus belles espérances.

Suivant le mot célèbre de Sainte-Beuve, repris par Alfred de Musset, il y eut toujours chez M. Chodzko un poète mort jeune en qui le savant survivait. Adam Mickiewicz avait, il y a soixante ans, dans une brillante improvisation, salué en son jeune ami Alexandre un rival et un successeur : « Je suis l'aigle, lui disait-il; tu es le faucon, tu as saisi les secrets du vol de l'aigle, et il te porte envie :

Tys pojal tajnie orlego lotu;
Sam orzel tobie zasdrosci.

« Quand il succombera, tu prendras ton essor. Quand il périra, tu lui survivras. Tu t'assoiras un jour sur son trône et tu te couvriras de sa gloire. »

Orzel upada; ty latac bedziesz;
Adam gdy ginie, ty zyjesz.
Na jego tronie ty kiedy siedziesz.
Jego sie blaskiem okryjesz.

Mickiewicz eut cette fois le don de prophétie. Ce ne fut pas sur le trône de la poésie polonaise que M. Chodzko remplaça le chantre de Wallenrod et de Sire Thaddée : ce fut dans cette chaire, où il vint professer deux ans après la mort du maître, qui, si on l'eût consulté, n'eût certainement pas souhaité d'autre successeur. Le souvenir de l'enseignement qu'il a donné ici survivra dans des travaux de critique littéraire et philologique sur lesquels nous aurons l'occasion de revenir. Permettez-moi de vous rappeler seulement les *Contes des paysans et des pâtres slaves*, dont Michelet disait : « C'est divinement traduit », et la *Grammaire paléoslave* qui, sur le rapport de Mérimée, fut éditée aux frais de l'État par l'Imprimerie nationale.

Je regrette de n'avoir pas la compétence nécessaire pour apprécier comme elles le méritent les remarquables études que M. Chodzko a consacrées aux langues et à la poésie de l'Orient.

Parmi ses compatriotes et parmi les nôtres, il est peu de savants qui puissent se glorifier d'une érudition aussi variée, d'un talent aussi cosmopolite. Trois littératures, celles de la Pologne, de la France et de l'Angleterre, revendiquent ses œuvres.

Après tant de labeurs, on a bien droit au repos. Nos vœux et nos sympathies accompagnent dans sa retraite le vénérable professeur. Puisse-t-il jouir longtemps encore de l'estime de ses confrères, de l'affection des siens et des respects de tous!

J'ai toujours regardé l'honneur d'enseigner ici comme le but le plus élevé, la récompense la plus haute d'une carrière consacrée tout entière aux études slaves. Mon ambition serait de les naturaliser définitivement dans notre pays. Le cadre de ces études est trop vaste pour que je puisse l'esquisser aujourd'hui dans son ensemble. Je me contenterai de rechercher avec vous par suite de quelles circonstances elles ont pénétré dans l'enseignement du Collège, ce qu'était alors le monde slave et ce qu'il est actuellement, quels peuvent être les écueils et les difficultés de notre enseignement, quel en doit être l'esprit et la méthode.

I.

La fondation de cette chaire remonte à 1840.

Le 20 avril de cette année, M. Cousin, alors ministre de l'instruction publique, présenta à la Chambre des députés l'exposé des motifs d'un projet de loi ouvrant un crédit pour la création d'un enseignement nouveau, celui de la littérature et de la langue slaves. Personne parmi nos compatriotes n'eût été en état de le donner. On savait que le gouvernement avait l'intention de le confier à un grand poète polonais, exilé volontaire, qui professait alors la littérature latine à l'Académie de Lausanne. Vous n'ignorez pas quelles étaient les ardentes sympathies de la France pour la Pologne, dont les soldats avaient naguère combattu sous nos drapeaux et dont la dernière révolution avait paru solidaire de la nôtre. Je ne sais qui a rédigé le rapport de M. Cousin. Il figure au *Moniteur* sous le nom du ministre qui l'a déposé; mais je le vois attribué à M. de Salvandy dans un recueil assez curieux, les *Lettres slaves*, de feu Christien Ostrowski (1).

Quoi qu'il en soit, ce document atteste l'ignorance qui régnait à cette époque chez nous relativement au monde slave. Il prouve que l'on ne savait en 1840 — du moins au ministère de l'instruction publique — ni la statistique exacte de la race slave, ni son histoire, ni sa répartition géographique. « La Turquie, disait le projet de loi, compte deux millions de sujets slaves. » Ce chiffre pouvait être exact à la rigueur pour les Serbes et les Croates de l'empire ottoman; mais les Bulgares

(1) Un vol. in-12. — Paris, Amyot, 1857.

étaient absolument passés sous silence. Le polonais était cité comme le plus parlé des idiomes slaves, au détriment du russe qui se trouvait rejeté à la seconde place. Cette erreur singulière s'explique évidemment par les sympathies dont s'était inspiré le rédacteur du projet. Il s'agissait de faire la part du lion à la littérature dont Mickiewicz était alors le plus glorieux représentant.

Dans un livre qui avait paru l'année précédente, l'*Histoire de la langue et de la littérature des Slaves*, par F. Eichhoff (1), on eût trouvé des données statistiques plus exactes et bien différentes. Le savant linguiste, mieux informé, évaluait le nombre des Russes à quarante millions, celui des Polonais à dix millions. Une erreur non moins singulière — ce n'est peut-être qu'une faute de copie ou d'impression — antidatait de trois siècles le développement de la langue et de la littérature polonaise.

La littérature russe, rejetée au second rang, était l'objet d'une mention sommaire et presque dédaigneuse. Voyez cependant, messieurs, à quel point le patriotisme peut égarer les jugements humains : « J'ai lu l'exposé des motifs, écrivait Mickiewicz à son ami Léon Faucher (2). Je prévoyais bien le rôle que le russe devait jouer parmi les littératures slaves. On lui a fait la part du lion : c'est pourquoi j'ai été très réservé dans ma réponse au ministre. » La Bohême n'était pas traitée d'une façon plus scientifique que la Russie : on ne lui retranchait rien de ses domaines; on y ajoutait, au contraire; à côté de Jean Hus, le rapport citait comme un auteur national Jérôme de Prague, auquel on peut tout au plus attribuer un opuscule latin, mais dont les œuvres tchèques sont absolument inconnues. Le ministre apprenait à nos législateurs sans les étonner que la langue serbe était parlée dans une partie de la Bohême. Ici encore je soupçonne l'erreur d'un copiste qui aura défiguré le nom de la Slavonie. Un peu plus loin, on citait parmi les héros slaves le Hongrois Hunyade, entre le Serbe Lazare et le Polonais Sobieski. Je doute, messieurs, que jamais la création d'un enseignement nouveau ait été motivée par des considérations aussi inexactes. Le ministre était mieux inspiré quand il alléguait l'importance politique de l'idiome slave, quand il déclarait « qu'il importe au plus haut degré de pénétrer le fond homogène de ces peuples dont l'avenir est inconnu, mais qui ne peuvent rester étrangers à nos destinées ».

Quelques jours plus tard, le rapporteur de la Chambre des pairs insistait sur des considérations analogues : « C'est une science, disait-il, d'intérêt national et en même temps européen. A ne considérer que son importance politique, il est peu de langues dont l'étude soit plus utile que celle de la langue slave. Sous le rapport scientifique elle ne l'est pas moins. »

Remarquez que l'on raisonne ici sur l'hypothèse d'une langue slave unique, hypothèse aussi chimérique que celle d'un idiome roman dans lequel seraient absorbés le français et l'espagnol, l'italien et le portugais. Ces conclusions furent vivement combattues quand le rapport du ministre arriva, deux mois plus tard, à l'ordre du jour de la Chambre des députés. Un orateur aujourd'hui bien oublié — M. Auguis — se fit remarquer par la violence de ses attaques. Le slave, d'après M. Auguis, n'était pas une langue littéraire à proprement parler : « Quels sont, demandait-il avec autorité à des collègues peu en état de lui répondre, les monuments littéraires écrits en langue slave de la Pologne, de la Russie, de la Lithuanie, de la Bohême, de la Hongrie, de la Dalmatie, de la Styrie, de la Carniole, de la Carinthie?... Aucun de ces pays ne possède de monuments, soit littéraires, soit historiques, assez importants, surtout sous le rapport de la pensée et du style, pour qu'une chaire soit fondée dans un établissement de la spécialité du Collège de France. Les peuples slaves ont des monuments fort intéressants; mais ces monuments sont écrits en latin, et tout ce qui a un caractère original est une traduction plus ou moins bien faite d'ouvrages qui appartiennent à la France et à la Germanie. »

Et l'honorable préopinant annonçait avec indignation que prochainement on viendrait demander une chaire de limousin, de gascon, de languedocien et de provençal. « Il y aurait peut-être plus de patriotisme à fonder les chaires en question. » On rit, dit la sténographie du *Moniteur*. Il nous est difficile, en effet, de ne pas au moins sourire en voyant un législateur traiter avec une telle légèreté et une telle suffisance des questions scientifiques qui lui sont absolument étrangères.

Mais, même parmi ses collègues, l'adversaire des littératures slaves trouvait à qui parler. L'un d'entre eux — M. Denis du Var — faisait ressortir l'intérêt qu'il y a pour la France à se mettre en communication intellectuelle avec une race qui compte soixante millions d'habitants : « Il est digne de la France, disait-il, de tout connaître pour tout apprécier; elle est assez riche pour ne redouter aucune comparaison. Il faut qu'elle fasse comparaître devant elle toutes les grandes littératures pour les juger avec sa raison, pour les répandre avec l'aide de sa langue universelle sur la surface de l'Europe et du monde afin de continuer le noble rôle, qui lui appartient, de propagatrice des lumières et de la civilisation. L'innovation qu'on vous propose est utile et féconde. » Le défenseur de la chaire contestée alléguait même à l'appui de sa thèse quelques-uns des monuments littéraires des pays slaves : malheureusement il n'avait pas la main heureuse dans le choix des textes. La plupart de ceux

(1) Un vol. in-8°. — Paris, Cherbuliez, 1839.

(2) *Korespondencya Ad. Mickiewicza.* — Paris, Librairie du Luxembourg, 1875. T. Ier, p. 221.

qu'il invoquait sont d'une authenticité douteuse. Il eut d'ailleurs gain de cause, et l'établissement de la chaire fut voté.

A la Chambre des pairs, ce fut le baron de Gérando qui soutint le projet de loi. L'éminent philosophe fit entendre un langage vraiment élevé et scientifique :

« Dans ces différents dialectes, disait-il, se conserve une foule de documents pour l'histoire religieuse et civile, pour la mythologie ancienne elle-même. Le génie poétique, obéissant à d'autres inspirations, revêtissant d'autres formes, le plus souvent s'empreint d'une originalité naïve dont le charme n'est pas sans efficacité pour féconder chez nous les sources de l'invention.

« La généalogie de ces idiomes, leur comparaison avec ceux de l'Europe occidentale étendront le domaine de la philologie, de la grammaire générale et comparée, et apporteront en même temps un tribut à la philosophie elle-même.

« Ainsi sera ouvert un nouveau champ, sera imprimé un nouvel élan au noble commerce des intelligences. »

La chaire slave n'était pour M. de Gérando que le prélude d'une série d'innovations « qui appelleraient au Collège de France les langues germaniques et celles du Midi de l'Europe ». Ces prévisions, vous le savez, messieurs, se sont réalisées pour l'honneur de cette maison et pour le profit de la science.

En somme, personne, parmi ceux qui attaquaient ou défendaient le nouvel enseignement, n'avait une idée bien nette ni de son domaine ni des services qu'il était appelé à rendre. Sans le génie de Mickiewicz, sans les sympathies qu'inspirait la Pologne et les espérances qu'on fondait sur elle, il est probable que la création de cette chaire n'eût pas été proposée ou qu'elle eût été indéfiniment ajournée. Qui pouvait prévoir alors, messieurs, quelles épreuves nous attendaient dans l'avenir et quel impérieux besoin nous aurions plus tard d'étudier à fond ce monde mystérieux, dérobé à nos regards par l'Allemagne, en lutte perpétuelle contre elle et chez qui nous trouverons peut-être un jour la plus solide des alliances?

La création de la chaire nouvelle ne passa pas inaperçue en Europe. L'opinion s'en émut vivement dans tous les pays slaves et même en Allemagne. La Prusse, qui touche au monde slave par tant de points, qui lui appartient par ses origines, qui englobe des Polonais, des Tchèques et des Wendes dans son empire, la Prusse songeait vers la même époque à créer des chaires analogues dans ses universités et demandait un plan d'études à Schafarik. La Russie s'occupait d'introduire dans ses écoles un enseignement qui a pour elle un intérêt national et envoyait à l'étranger un certain nombre de jeunes savants qui devinrent depuis des maîtres distingués. Dans les lettres que l'un d'entre eux, Bodiansky, alors en mission en Bohême, adressait à son ami Pogodine, je trouve de fréquentes allusions à notre nouvelle fondation : « Honneur aux Français, s'écrie le jeune slaviste; ils ont tout d'abord compris l'intérêt qu'il y a à mieux connaître les Slaves, leur littérature, leurs langues. Quels que soient les motifs et les vues de celui qui a créé la chaire, sachez apprécier ses efforts pour la fonder. Tout ce qu'il y a d'impur s'évaporera du creuset du temps et il ne restera que ce qu'il y a de noble et de bon. » Nous pouvons reprendre aujourd'hui ce mot : ce qu'il y a de noble et de bon dans un enseignement tel que celui-ci, c'est la science impartiale et sereine, planant au-dessus des conflits des nations, cherchant avant tout la vérité et sachant la dire à tous ceux qui sont dignes de l'entendre. J'ignore pendant combien d'années il me sera donné d'occuper cette chaire; mais j'estimerai que mes travaux et mes efforts n'ont pas été perdus, si à la fin de ma carrière on reconnaît que j'ai servi loyalement la science, que j'ai été le fidèle interprète du génie et des aspirations d'une grande race. En tout cas, si jamais une passion faisait tort à cette probité de l'enseignement, qui est le premier devoir du professeur, ce ne pourrait être que l'amour de la France, de la patrie, au relèvement de laquelle nos études pourront apporter, elles aussi, une modeste, mais utile contribution.

II.

Quarante-cinq ans se sont écoulés depuis le jour où Mickiewicz, répondant à l'appel de la France, est venu inaugurer ici l'enseignement des lettres slaves. Où en était la race slave à cette époque? Où en est-elle aujourd'hui?

Sauf la Russie et la Pologne, son satellite, aucun peuple slave ne comptait alors en Europe comme facteur politique. Quelques vagues formules sur le knout et l'autocratie résumaient tout ce que nous savions de l'empire moscovite. Les Slaves de Turquie et d'Autriche étaient ou complètement ignorés ou considérés comme une simple matière ethnographique.

La Serbie, à peine émancipée, le Montenegro, toujours en lutte contre l'Osmanli, étaient regardés comme partie intégrante de l'empire ottoman; l'intégrité de cet empire était un des dogmes fondamentaux de la politique européenne. Les Bulgares étaient absolument inconnus. Les Croates comptaient à peine dans la Hongrie à moitié germanisée. Les Tchèques, les Moraves, les Slovènes étaient englobés dans l'Autriche allemande de M. de Metternich, qui faisait elle-même partie de cette confédération étrange d'où elle a été exclue depuis.

Rappelez-vous, messieurs, quel étonnement éprouvèrent les législateurs de Francfort quand le grand historien bohême, Palacky, refusa, en 1849, d'aller siéger à leur parlement : « Je ne suis pas Allemand, écrivait alors mon illustre et vénéré ami; je n'ai pas

la conscience de l'être. Je suis Tchèque, d'origine slave, et le peu que je vaux est tout entier au service de ma nation. »

L'Allemagne libérale n'eut alors ni assez de haines ni assez d'injures pour ce patriote qui refusait le bienfait si généreusement octroyé de la nationalité germanique. En France même, grâce aux erreurs traditionnelles de nos manuels, on fut longtemps sans comprendre comment un peuple pouvait avoir la prétention d'être slave alors qu'il avait eu l'honneur de figurer dans les cadres de la confédération allemande. Un grand politique ne le comprit jamais. Dans ses discours prononcés au moment de la campagne de Sadova, M. Thiers comptait en Autriche quinze millions d'Allemands, englobant dans ce chiffre fantastique six millions de Slaves qui saluèrent le désastre de la monarchie comme le premier symptôme de leur émancipation. Un Tchèque, un Morave, un Slovène n'étaient pour lui que des Allemands parlant un patois spécial, quelque chose comme nos Français de Navarre ou du Finistère, qui parlent avec les paysans le basque ou le bas-breton.

En 1840, on évaluait le nombre total des Slaves à soixante-douze millions. Ce chiffre s'est accru depuis d'environ vingt millions. A côté du grand empire slave qui a pénétré jusque dans l'Asie centrale, nous avons vu surgir dans ces dernières années le royaume de Serbie, pierre d'attente d'un État plus considérable, et la principauté de Bulgarie, qui verra sans doute prochainement la Roumélie orientale se réunir à elle comme la Moldavie s'est réunie à la Valachie. Le Montenegro agrandi a enfin vu son individualité politique reconnue par la diplomatie. Si la Bosnie et l'Herzégovine n'ont pu arriver à conquérir leur complète indépendance, si elles n'ont fait qu'échanger la domination ottomane contre la domination autrichienne, il faut reconnaître cependant qu'elles ont franchi une étape décisive dans la voie de la civilisation et que le sang de leurs patriotes n'a pas coulé en vain.

A l'affranchissement politique a répondu l'affranchissement intellectuel. Les Serbes et les Bulgares multiplient les établissements scientifiques, les journaux, les écoles. Belgrade, Sofia, Philipopoli, n'étaient il y a un demi-siècle que des villages à demi barbares : ce sont aujourd'hui des foyers de civilisation. Plus longue a été la servitude morale, plus on met de hâte fiévreuse à réparer le temps perdu. Ce n'est pas sans émotion que j'ai visité récemment la grande mosquée de Sofia, transformée par les Bulgares en bibliothèque publique et en imprimerie nationale.

Vous savez tous, messieurs, quels ont été depuis un demi-siècle les progrès de la Russie : l'émancipation des serfs, la conquête de l'Asie centrale, la diffusion de l'enseignement à tous les degrés, la guerre libératrice du Balkan, l'éclosion d'une littérature puissante et originale, ce sont là des titres de gloire dont toute nation aurait le droit d'être fière et qui recommanderont hautement à la postérité le nom d'Alexandre II.

L'Europe libérale aurait été heureuse de pouvoir y ajouter une réconciliation sincère et définitive entre le grand peuple russe et cette partie de la nation polonaise que les fatalités historiques lui ont adjugée. Nous voulons espérer que cette réconciliation se fera un jour sur des bases équitables et également honorables pour les deux parties. La France se réjouirait particulièrement de voir cesser entre deux nations slaves un antagonisme qui profite surtout à l'Allemagne.

Les patriotes polonais n'ont pu voir se réaliser l'idéal de gloire et d'indépendance qu'ils avaient rêvé. Ils peuvent du moins se consoler par le spectacle des libertés dont jouit aujourd'hui une de leurs plus belles provinces. Grâce à l'intelligente et humaine politique de l'empereur François-Joseph, la Galicie est devenue aujourd'hui le centre de gravité moral de leur nation.

D'autre part, malgré des circonstances particulièrement difficiles, la littérature polonaise se maintient au rang élevé où l'ont mise les grands maîtres de l'école romantique, les Mickiewicz, les Slowacki, les Zaleski. A Cracovie, à Varsovie, à Posen, à Lemberg, l'histoire, l'archéologie sont cultivées avec ardeur. L'Académie récemment fondée à Cracovie, l'Université de cette ville et celle de Lemberg produisent des œuvres scientifiques qui méritent la sympathie et le respect. Vous savez, messieurs, quels ont été les rapports séculaires de la France et de la Pologne : nous ne les oublierons point dans ces leçons. En dehors de la Russie et de l'Autriche, dans le cadre officiel de l'Allemagne, nous avons des raisons toutes particulières de nous intéresser aux destinées des Polonais. Nous ne pouvons pas ignorer qu'au parlement de Berlin les députés du duché de Posen — à la suite d'un revers de fortune que n'eussent osé prévoir ni Louis XIV ni Sobieski — sont devenus les plus fidèles alliés des représentants de l'Alsace-Lorraine.

Je tiens, messieurs, à ne laisser place à aucune équivoque et à vous faire nettement ma profession de foi. Le rôle de cette chaire n'est pas de prendre parti dans les conflits qui divisent les peuples slaves; son devoir est de maintenir la balance égale entre eux, de leur faire à tous une part équitable, de les rapprocher dans l'harmonie sereine de la science. On peut avoir des sympathies pour l'Irlande; mais il faut savoir comprendre le puissant génie de l'Angleterre. On doit garder au cœur une piété fidèle pour les provinces qui étaient la parure et le boulevard de nos frontières; mais il faut rendre justice même à ceux qui nous les ont ravies. Dans une sphère supérieure à celle des luttes politiques, Mickiewicz tend la main à Pouchkine comme Gœthe à Voltaire. Vis-à-vis des Russes et des Polonais nous observerons résolument une neutralité sympathique et conciliatrice.

A côté des peuples slaves qui aspirent à une indépendance définitive et absolue, il en est d'autres qui sont prêts à se contenter d'une simple autonomie : tels sont, par exemple, les Tchèques et les Slovènes en Autriche, les Croates en Hongrie.

Il y a un demi-siècle, ces nations ne jouaient guère — en deçà ou au delà de la Leitha — que le rôle passif d'un élément ethnographique. Nul ne songe aujourd'hui à contester leur existence. Les Tchèques de Bohême et de Moravie sentent fort bien qu'ils ne peuvent pas vivre en dehors de l'État autrichien; ils ne lui demandent qu'une chose en échange de leur loyal dévouement : c'est la reconnaissance de leur individualité politique et le libre usage d'une langue illustrée dès le xve siècle par le génie de Jean Hus et, malgré les assauts qu'elle a eu à subir, plus vivace aujourd'hui que jamais. A la fin du siècle dernier, on pouvait croire que cet idiome était destiné à périr prochainement. Et voici qu'il est redevenu langue d'État aux diètes de Prague et de Brunn, langue du haut enseignement dans l'Université tchèque, où plus de treize cents étudiants sont désormais soustraits aux influences germaniques; langue de l'art et de la littérature dans ce magnifique théâtre érigé à Prague par les souscriptions de la Bohême tout entière, véritable monument élevé par un petit peuple à sa propre gloire et qui portera jusqu'à la postérité la plus lointaine le souvenir de ses généreux efforts et du succès qui les a couronnés. Applaudissons, messieurs, à cette renaissance d'une nation qui aime sincèrement notre pays. Devenue allemande, la Bohême eût peut-être été absorbée en 1866, et ses enfants auraient été condamnés à porter les armes contre nous.

Rappelons-nous que derrière le Bœhmerwald il y a des Slaves qui s'intéressent à nous, qui ont déjà eu en 1870, qui auront encore l'occasion de nous le prouver. D'ailleurs la nation tchèque n'est pas si loin de nous : de Prague au Rhin, la distance n'est guère plus considérable que du Rhin à Paris.

Dans la partie méridionale de l'État autrichien, les Slovènes, malgré leur petit nombre, ont lutté avec succès pour le maintien de leur nationalité; leur langue s'est fait une place honorable dans l'école et dans la littérature. Nous n'aurons garde d'oublier dans nos études ce petit peuple qui défend les abords de l'Adriatique et qui conserve un bon souvenir de l'Illyrie française organisée naguère par nos légions victorieuses.

Les Croates, qui appartiennent à la couronne de Hongrie, ont su, malgré de nombreux obstacles, s'y créer une situation politique considérable. Ils ont fondé tour à tour à Zagreb un théâtre, une académie, une université. Cette ville est devenue le premier foyer de la culture intellectuelle chez les Slaves méridionaux.

La langue illyrienne, morcelée naguère en dialectes anarchiques, partagée en deux alphabets et cinq ou six orthographes, s'est identifiée avec le serbe, tel qu'on l'écrit aujourd'hui à Belgrade, à Zara, à Cettigne. Là où naguère l'observateur ne voyait que des jargons épars et impuissants, sans cohésion, sans lien historique, il trouve aujourd'hui un idiome compact, fier à juste titre non seulement des chefs-d'œuvre de sa poésie populaire, mais aussi d'une littérature trois fois séculaire et qui, grâce à l'affranchissement de la Serbie et du Montenegro, est devenue une des langues politiques de l'Europe orientale.

Dans ce tableau sommaire des destinées de la race slave depuis un demi-siècle, j'ai dû laisser de côté quelques éléments secondaires sur lesquels il n'est pas encore possible de se prononcer : les Wendes de Lusace, dernier et sympathique débris des Slaves de l'Elbe, dévorés par la race allemande; les Slovaques de Hongrie, les Petits-Russiens de l'Ukraine et de la Galicie. Leur tour viendra dans nos études; nous essayerons un jour de nous rendre compte de leur histoire, de leurs aspirations, de leurs chances d'avenir. Dans une revue aussi rapide, je dois me contenter d'indiquer que je ne les ai point oubliés.

III.

Certes, messieurs, à l'époque où l'on fondait ici la chaire de Mickiewicz, personne n'osait prévoir que la race slave prendrait en moins d'un demi-siècle un aussi large et aussi rapide essor. On n'avait qu'une vague idée de son avenir; on était mal informé sur ce qu'elle était dans le présent. On ne savait rien ou presque rien de son passé. Les travaux des historiens et des archéologues russes, polonais, tchèques ou allemands étaient complètement inconnus chez nous. En revanche, les rêveries de quelques mystiques, les pastiches ingénieux de tel faussaire patriote ou simple dilettante étaient pris au sérieux et considérés comme l'œuvre capitale du génie slave.

Des analogies linguistiques, mal interprétées, donnaient lieu aux fantaisies les plus étranges. Il suffisait que Gutenberg portât le nom allemand d'une ville de Bohême pour qu'on attribuât aux Slaves l'invention de l'imprimerie. Il suffisait que saint Jérôme fût né dans la Dalmatie — aujourd'hui slave — pour qu'on en fît un saint national et l'inventeur de l'alphabet glagolitique. Ici, on commentait des idoles apocryphes ornées de runes fantastiques; là, des épopées habilement rédigées sortaient du cabinet d'un savant qui croyait travailler et qui, de fait, par cette supercherie, travaillait efficacement au relèvement de sa patrie. Chez nous, Mérimée s'amusait à piquer la curiosité du public par cette élégante fabrication des *Chants serbes* qu'on admirait de bonne foi en attendant qu'on pût apprécier dans leur beauté naïve les épopées de Kosovo et de Marko Kraliévitch. Et ces inventions d'un sceptique érudit avaient l'honneur d'être citées en Bohême

par Schafarik, traduites en Pologne par Mickiewicz, en Russie par Pouchkine.

Les Slaves, par cela même qu'ils ont beaucoup souffert, par cela même qu'ils ont été longtemps les parias de l'Europe, ont eu lors de leur renaissance une tendance maladive au mysticisme, un goût passionné pour les impostures qui flattaient leur amour-propre national. Le messianisme qui, hélas! fut autrefois prêché ici même n'est plus aujourd'hui qu'un souvenir. Mais vous rencontrerez encore aujourd'hui des Slaves de bonne foi qui rêvent de résoudre les problèmes politiques par l'application des formules des mathématiques transcendantes ou de créer des titres de gloire à leur race par les découvertes les plus invraisemblables.

Récemment encore, n'a-t-on pas voulu nous faire retrouver dans les gorges du Rhodope des poèmes orphiques, conservés — ô merveille! — par des pâtres bulgares? Vous pouvez entendre des hommes graves, considérés dans leur pays, revendiquer pour la race slave Aristote, né en Thessalie, Alexandre, né en Macédoine, Attila, dont on ignore la patrie.

Un orthodoxe passionné vous affirmera qu'il n'est point de nationalité slave en dehors de l'alphabet cyrillique et du culte grec; un ethnographe, ennemi irréconciliable de la Russie, faussera l'histoire et la linguistique pour exclure de la race slave un peuple qui, selon lui, en compromet l'harmonie et l'unité.

Nous n'avons pas le droit d'ignorer ces aberrations; nous devons vous mettre en garde contre elles, nous rendre compte des causes qui les ont fait naître et de la valeur des œuvres littéraires qu'elles ont produites. Au point de vue de l'art pur, certaines ne sont pas sans mérite. Il y a deux façons d'étudier la vie d'un peuple: il faut la comprendre telle qu'il s'imagine l'avoir vécue; il faut la voir telle qu'elle a été dans la réalité.

D'ailleurs, si vous avez à vous garder des exagérations qu'inspire parfois aux Slaves un patriotisme mal entendu, vous ferez bien aussi de ne pas prêter une oreille docile aux assertions de leurs ennemis. Soyez très prudents dans vos lectures. N'oubliez pas que tous les peuples slaves sont en lutte avec des voisins intéressés à amoindrir leur valeur morale, leur territoire ethnique, ou même à nier leur existence.

De la Méditerranée à la Baltique les marches du monde slave lui sont disputées par les races les plus diverses. Ici ce sont les Grecs qui revendiquent la Macédoine contre les Bulgares; là, les Italiens qui réclament l'Istrie aux Slovènes et aux Croates; plus loin, les Hongrois contestent aux Slovaques et aux Petits-Russes jusqu'au droit d'exister. A entendre les Allemands, ils seraient les seuls maîtres de la Bohême, de la Moravie, de la Silésie et du duché de Poznanie.

De tous ces ennemis, vous ne pouvez guère attendre un jugement strictement impartial. Si des Slaves sont en lutte les uns contre les autres, comme les Serbes et les Croates, les Russes et les Polonais, gardez-vous de les croire sur parole et tâchez de vérifier leurs assertions. Apprenez à juger par vous-même. Défiez-vous des synthèses ambitieuses et des généralisations prématurées. Rappelez-vous que chacun des peuples de cette grande race a sa physionomie bien distincte, son histoire particulière, et qu'avant de conclure il faut avant tout procéder à une minutieuse analyse.

Quand il s'agit de peuples vivants et pour qui le domaine de l'avenir est plus vaste encore que celui du passé, la vérité ne se trouve pas seulement dans les livres. Il faut aller la chercher sur le sol même où ces nations se meuvent, assister à leur vie politique et littéraire, prendre part à leurs fêtes, à leurs deuils, à leurs rites religieux. En ce qui me concerne, depuis vingt ans je me suis appliqué à observer par moi-même cette vie contemporaine dont les voyages seuls peuvent donner une idée exacte. J'ai été l'étudier au pied du Vysehrad et du Hbradschin, sur les bords du Danube et de la Save, dans les sanctuaires de Gniezno et de Kiev, de Cracovie et de Moscou, sur les rives lointaines du Volga, dans les plaines classiques qui baignent les flots de l'Isker et de la Maritsa. Les souvenirs que j'ai rapportés de ces lointaines excursions me permettront, je l'espère, de vous intéresser plus vivement aux destinées des nations dont j'ai été l'hôte, et qui toutes, pour des raisons diverses, parfois même contradictoires, sont également attachées à notre pays.

Mais la science ne se préoccupe pas seulement des nations actuellement existantes: elle porte un intérêt, une tendresse spéciale aux peuples disparus. Elle s'efforce de reconstituer leur langue, leurs mœurs, leur civilisation. La race slave a déjà vu succomber plus d'un de ses enfants. Elle a occupé jadis toute la rive droite de l'Elbe; elle a laissé des noms slaves à la Poméranie, au Brandebourg. Les Obotrites, les Stodoranes, les Ratares, les Drevanes, les Sorabes ne sont plus qu'un souvenir; le sanctuaire du dieu Svatovit, dans l'île de Rugen, est aujourd'hui l'avant-poste de la marine prussienne dans la mer Baltique; au XVIIIe siècle les accents d'un idiome slave résonnaient encore dans la province maintenant allemande de Lunebourg; ses habitants conservent encore aujourd'hui le nom de Vendes, qui rappelle leur ancienne origine: « La voici, s'écrie le poète de la solidarité slave, la voici sous mes yeux mouillés de larmes, cette terre, jadis berceau, aujourd'hui tombeau de mon peuple! Qu'êtes-vous devenus, chers peuples slaves qui viviez naguère ici, qui buviez les eaux de la Poméranie et celles de la Sale, race paisible des Sorabes, fils de l'empire obotrite? Où êtes-vous, tribus des Wiltses, descendants des Velètes? Je regarde au loin à ma droite; je fouille l'horizon à ma gauche; mon œil dans la Slavie cherche en vain les Slaves. » Ces tribus dont le poète porte le deuil, nous essayerons d'en retrouver l'histoire. Elles sont bien

mortes et nous n'avons aucune espérance de les voir renaître à la lumière. Et cependant notre siècle a presque vu ce miracle de la résurrection des peuples. Il a suffi qu'une étincelle survécût sous la cendre pour que l'histoire en ait rallumé la flamme, pour que telle nation condamnée à périr ait repris sa place parmi les membres de la famille européenne. C'est grâce à des savants, à des philologues, que la Bohême a recommencé de vivre. Tel livre d'histoire, celui de Palacky, par exemple, a plus fait pour elle que n'avaient fait au temps des Hussites dix batailles sanglantes. Depuis un demi-siècle la race germanique a vu, grâce à la renaissance du génie slave, lui échapper bien des provinces qu'elle croyait assimilées sans retour. Au lendemain de nos désastres, M. Renan, dans une de ses lettres à Strauss, signalait éloquemment le danger que pouvaient faire courir à l'Allemagne ces retours offensifs de l'histoire : « Chaque affirmation du germanisme, écrivait notre illustre collègue, est une affirmation du slavisme ; chaque mouvement de concentration de la part des Allemands est un mouvement qui « précipite » le Slave, le dégage, le fait être séparément... Le Slave dans cinquante ans saura que c'est vous qui avez fait son nom synonyme d'esclave; il verra cette longue exploitation historique de sa race par la vôtre — et le nombre des Slaves est double du vôtre. Songez quel poids pèsera dans la balance du monde, le jour où la Bohême, la Moravie, la Croatie, la Serbie, toutes les populations slaves de l'empire ottoman sûrement destinées à l'affranchissement, races héroïques encore, toutes militaires et qui n'ont besoin que d'être commandées, se grouperont autour de ce grand conglomérat moscovite qui paraît bien le noyau désigné de la future unité slave... Une des blessures des Russes sera un jour d'avoir été civilisés par les Allemands. Ils le nieront, mais ils se l'avoueront tout en le niant, et ce souvenir les exaspérera. L'Académie de Saint-Pétersbourg en voudra autant un jour à celle de Berlin pour avoir été allemande que celle de Berlin nous en veut pour avoir été autrefois à moitié française. Notre siècle est le siècle du triomphe du serf sur le maître. Le Slave a été et, à quelque égard, est encore votre serf... Sous prétexte d'une étymologie germanique, vous prenez pour la Prusse tel village de Lorraine. Les noms de Vienne, de Worms, de Mayence sont gaulois; nous ne vous réclamerons jamais ces villes; mais, si un jour les Slaves viennent revendiquer la Prusse proprement dite, la Poméranie, la Silésie, Berlin, par la raison que tous ces noms sont slaves; s'ils font sur l'Elbe et sur l'Oder ce que vous avez fait sur la Moselle, s'ils pointent sur la carte les villages obotrites ou velètes, qu'aurez-vous à dire? »

Si jamais elles venaient à se produire, ces revendications dont M. Renan se faisait naguère le prophète, ce n'est pas à nous Français qu'il conviendrait d'en gémir. Nous n'avons point d'ailleurs à apprendre aux peuples slaves ce qu'ils ont à faire. Mais, en étudiant ce qu'ils ont été dans le passé, ce qu'ils sont dans le présent, nous pourrons peut-être conjecturer ce qu'ils doivent être un jour. Nous ne devrons négliger aucun des éléments qui peuvent nous amener à la solution de ce problème ou du moins nous en rapprocher. Il faut avant tout commencer par l'étude des langues : elle est indispensable si nous voulons pénétrer le génie des nations dont elles sont l'organe, délimiter le domaine qu'elles occupent aujourd'hui, reconstituer celui qu'elles ont occupé autrefois et qu'elles reprendront peut-être demain. L'archéologie et la mythologie comparée nous aideront à reconstruire le passé des Slaves, même dans ces périodes lointaines où l'histoire seule ne peut pénétrer; la littérature, quand il s'agit de peuples peu connus, ne saurait être comprise sans l'examen de l'histoire politique, des institutions et des mœurs. Comme vous le voyez, messieurs, notre tâche est immense et je n'éprouve qu'une crainte en l'abordant : c'est de n'avoir ni assez de forces ni une vie assez longue pour parcourir avec vous le cycle entier de nos études. Permettez-moi de les recommander à vos sympathies et de compter sur votre persévérance.

Quant à mon dévouement, il ne vous fera jamais défaut. J'ai la ferme conviction de servir non seulement la science, mais le pays, en vous apprenant à mieux connaître une race qui, malgré son éloignement, a été plus d'une fois en contact avec la nôtre et dont le développement ultérieur ne sera pas sans influence sur notre avenir.

POÈTES CONTEMPORAINS

M. Édouard Grenier (1)

On voit dans les musées des tableaux anonymes avec ces inscriptions au bas du cadre : École vénitienne, école flamande. Souvent ces tableaux sont intéressants et bien peints. Ils doivent être de quelque disciple intelligent de Titien ou de Rubens. Certains morceaux pourraient aussi bien avoir été peints par ces maîtres. Mais justement l'honneur et le malheur de ces tableaux est de rappeler toujours et inévitablement des œuvres supérieures. Il arrive pourtant qu'en sachant regarder, on découvre la personnalité de l'auteur, quelque chose qui est à lui et vient de lui. Et si l'on n'en est pas tout à fait sûr, on se dit : « Après tout, cet homme a dû vivre heureux et son lot est certainement enviable. C'était sans doute une âme pure, généreuse, éprise de la beauté, un travailleur studieux, désintéressé, respec-

(1) *Poésies complètes*, 1 vol. ; *Jacqueline*, 1 vol., chez Charpentier; *Francine*, 1 vol., chez Lemerre.



tueux de son art. Il a beaucoup aimé ses maîtres, et apparemment ses maîtres l'ont aimé pour sa sincérité, pour son enthousiasme, parce qu'il les comprenait bien et parce qu'ils le sentaient leur égal au moins par l'âme et par la grandeur du désir. »

Ces réflexions vous viendront certainement si vous parcourez les poésies récemment réunies en volume de M. Édouard Grenier. Vous aurez l'impression de quelque chose de fort antérieur à notre génération, quoique cela y touche, de quelque chose de « dépassé » et déjà lointain, qui commence à être aimable autrement qu'il ne l'a été, à plaire à la façon des vieilles choses qui ont paru belles et qui étaient bonnes, et qui sont restées intéressantes et touchantes. Vous aurez là enfin un « spécimen » complet et distingué de l' « espèce » des poètes d'il y a trente ou quarante ans.

Que les temps sont changés ! Et comme cette espèce, si on la prend dans son ensemble, s'est lamentablement transformée (je laisse ici la question de talent) ! Aujourd'hui un jeune homme publie à vingt ans son premier volume de vers. Neuf fois sur dix, ce qu'il « chante » dans de courtes pièces essoufflées, d'une langue douteuse, entortillée, mièvre et violente, c'est, sous prétexte de névrose, la débauche toute crue. On ne saurait ouvrir un de ces petits volumes sans tomber sur une paire de seins, quand encore il n'y a que cela. Ou bien ce sont les blasphèmes, le pessimisme et le naturalisme à la mode. Et puis c'est tout. Peu après notre bon jeune homme plante là sa Muse, et je n'ai pas le courage de l'en blâmer. Il écrit alors, lui qui n'a rien vu, quelque roman brutal et répugnant, d'ailleurs faux comme un jeton, qui a parfois deux éditions. Puis il recommence. S'il a de la chance, il entre dans un journal où il écrit n'importe quoi. Et après? Je vous avoue que cela m'intéresse peu.

I.

M. Édouard Grenier a fait des vers toute sa vie et il a publié les premiers à trente-sept ans. Et, sauf un petit nombre de pièces qu'il a réunies sous ce titre : *Amicis*, il n'a composé que de grands poèmes, épiques, philosophiques, mystiques, symboliques, tragiques. Il a écrit *la Mort du Juif errant*, qui fait songer à Edgar Quinet et à Lamartine; *l'Elkovan*, une histoire d'amour qui fait surtout penser à Musset; *le Premier jour de l'Eden*, qui rappelle Milton et Alfred de Vigny ; *Prométhée délivré*, qui évoque les noms d'Eschyle et de Shelley, et *une Vision* qui évoque celui de Dante ; et *Marcel*, poème en dix chants, et *Jacqueline*, tragédie historique en cinq ou six mille vers.

Il a porté dans sa tête et dans son cœur les plus belles pensées, les plus vastes imaginations, les conceptions les plus grandioses. Chacune de ses œuvres est un de ces rêves où l'on s'enferme et où l'on vit des mois et des ans, comme dans une tour enchantée. A-t-il senti parfois sa puissance inégale à son dessein ? Je ne sais, car la Nature bienfaisante lui a donné un talent assez abondant et facile pour qu'il n'éprouve que rarement la douleur de la lutte et de l'effort et pour qu'il puisse croire de bonne foi avoir réalisé son rêve. S'il est vrai que l'artiste jouit plus encore de la beauté de l'œuvre conçue que du succès de l'œuvre achevée, M. Grenier a dû être heureux. Et en même temps la préoccupation constante de l'œuvre aimée le retenait, quoi qu'il fît, dans les plus pures régions de la pensée et du sentiment, lui gardait l'âme haute, lui rendait facile la pratique des vertus qui font la dignité de la vie. Si peut-être il n'a pas été assez fort pour traduire entièrement tous ses songes, il en a vécu ; et, comme pour le récompenser du grand désir qu'il avait de leur communiquer la vie, ils lui ont donné en retour la sérénité et la bonté. Léguer aux hommes une de ces œuvres où ils se reconnaissent et qu'ils vénèrent dans la suite des siècles, cela est sublime et cela est rare. Mais d'avoir eu le cœur assez haut situé pour l'entreprendre — et cela dix fois de suite, — ce n'est déjà pas si commun. Passons donc en revue les plus beaux rêves de M. Grenier.

Le poète nous transporte dans un vieux château romantique, « à mi-côte des monts, sous un glacier sublime ». Un étranger se présente, à qui le poète donne à souper. C'est Ahasver, le Juif errant, qui, pendant qu'une tempête farouche ébranle le vieux burg, raconte son histoire. « Après l'anathème que lui a lancé Jésus gravissant le Golgotha, il a vu mourir tous ceux qu'il aimait, et il a cru enfin au Christ le jour où son fils est mort ; mais il a refusé de « plier les genoux ». Puis il a vu sa race dispersée, la religion nouvelle s'emparer du monde, l'empire crouler. Il était plein de haine et d'ennui ; il parcourait le monde, sinistrement. Mais une nuit, sur les ruines du Colisée, il a été touché d'un rayon d'en haut, il s'est repenti. » Alors le Christ apparaît. Il annonce à l'éternel voyageur qu'il est pardonné et qu'il peut enfin mourir. Et Ahasver meurt en effet sous les yeux du poète.

L'auteur rapporte dans sa préface que Théophile Gautier disait de *la Mort du Juif errant* que c'était « une belle fresque sur fond d'or ». Pourquoi une fresque? Est-ce parce qu'en effet les couleurs n'en sont pas tout à fait aussi éclatantes que le souhaiteraient nos imaginations surmenées et blasées? — Et le fond d'or? Qu'est-ce que ce fond d'or? Je pense que c'est l'idéalisme de M. Grenier.

« Lamartine voyait dans *la Mort du Juif errant* la plus belle épopée moderne et voulait que je reprisse ce sujet en vingt-quatre chants. » Comme ils y allaient, ces hommes d'autrefois! Au fait, c'était un cadre assez pareil à celui de l'immense épopée que Lamartine avait conçue et dont il n'a écrit que le commencement et la fin (*la Chute d'un ange* et *Jocelyn*) : l'aventure d'un ange

déchu remontant à la perfection première par des expiations successives et traversant les âges sous des corps différents, si bien que son épopée devait être celle de l'humanité. Ah! ils étaient braves, nos grands pères! Ils rêvaient des poèmes qui eussent expliqué le monde et son histoire, la destinée de l'homme et de sa planète. Comme ils nous mépriseraient, nous plus modestes et plus vicieux, qui n'avons plus de « longs espoirs » ni de « vastes pensées », qui nous renfermons dans la sensation présente et la voulons seulement aussi fine et aussi intense qu'il se peut!

La vérité, c'est que cette légende du Juif errant est un cadre admirable : on y met tout ce qu'on veut. M. Richepin le reprenait dernièrement dans une œuvre de rhétorique brillante et bruyante, pour exprimer une idée toute contraire à celle de M. Grenier. Le Juif errant avait « marché » en effet; il assistait au déclin de la religion du Christ, aux progrès de la pensée libre, et triomphait contre celui qui l'avait maudit. — Et puis, cette légende d'Ahasvérus offre un cas intéressant de psychologie fantastique, que M. Grenier a au moins indiqué dans la meilleure partie de son poème :

Je voulus me mêler à mon peuple, à la foule.
Mais, comme un roc debout dans un fleuve qui coule,
Immobile au milieu des générations,
J'avais vu les mortels glisser par millions.
Le fleuve humain roulant son onde fugitive
Avait passé; j'étais resté seul sur la rive.
D'un voyage lointain je semblais revenu;
Parmi des inconnus j'errais en inconnu.
Les choses seulement me restaient familières,
Et pour contemporains je n'avais que des pierres.

Imaginez un peu l'état d'esprit d'un homme qui ne doit point mourir et qui le sait, un immortel dans un monde où tout passe. La certitude de survivre à tous ceux et à toutes celles qu'il aime doit lui inspirer le dégoût et l'épouvante de l'amour et le rendre enfin incapable d'aimer. Et quelle atroce solitude que celle d'un homme qui n'est de l'âge de personne, qui n'est d'aucune génération et qui, ayant vu passer tant de choses, ne saurait plus s'intéresser à rien de ce qui passe! Si une expérience de trente ou quarante ans est souvent amère, que dire d'une expérience de deux mille ans! Et quelle misanthropie qu'une misanthropie de vingt siècles! Enfin, comme le malheureux immortel doit sentir plus cruellement que nous la fugacité et l'inutilité des vies humaines! Nous nous sentons passer, mais au moins nous passons. Donnez une âme à la rive qui demeure tandis que le fleuve s'écoule : la rive connaîtra, mieux que les vagues, la vanité et la tristesse de leur fuite, et la rive enviera les flots. Quelle désolation d'avoir, avec une pauvre âme vivante, la durée d'une montagne! et comme il doit désirer la mort, celui qui ne peut pas mourir!

L'*Elkovan* est un conte d'amour en trois chants avec un prélude et un épilogue. Un batelier du Bosphore, Djérid, devient amoureux de la belle Aïna. Il fait semblant d'être aveugle pour s'introduire auprès d'elle et lui chanter des chansons amoureuses. Et il ne paraît pas devoir s'en tenir aux chansons. Mais le vieux mari d'Aïna découvre la ruse et fait crever les yeux au chanteur... Un peu après, Djérid, errant sur le quai, entend qu'on jette à la mer Aïna cousue dans un sac. En même temps un elkovan (oiseau du pays) vient se poser sur sa main, et il croit que c'est l'âme de son amie. — Dans tout cela beaucoup d'amour pur, d'idéal, de mélancolie et de cette « couleur locale » un peu convenue qu'on aimait sous Louis-Philippe. C'est quelque chose de pur, d'élégant et de gracieusement vieillot : une *Namouna* lamartinienne ou, si l'on préfère, une romance en récit dans un décor des *Orientales*.

Puis voici un dialogue entre l'ange de la France, l'ange de l'Italie, *l'ange de la Pologne*, Lucifer et saint Michel. La Pologne, qui nous fait aujourd'hui sourire et que nous ne voyons plus que sous les espèces d'un Ladislas de table d'hôte, a fort préoccupé M. Édouard Grenier. Elle reparaît dans *Marcel*. Qu'est-ce à dire, sinon que M. Grenier a eu toutes les illusions et toutes les générosités d'une époque qui en avait beaucoup et qui ne nous les a pas léguées?

Il y a de la grandeur et de la grâce dans *le Premier jour de l'Éden*. L'air, les eaux, les arbres, les fleurs, les cygnes, toute la création chante à la Femme sa bienvenue au jour. Ève, déjà inquiète et capricieuse, trouve les animaux, les fleurs, les oiseaux beaucoup plus jolis et plus heureux qu'elle. N'est-ce pas une aimable idée? Adam proteste : c'est, sans doute, ce qu'elle désirait. Arrive le serpent, qui fait aussi sa déclaration à la femme, non plus innocemment comme les arbres ou les cygnes, mais finement, tendrement, humblement, comme un séducteur, comme un amoureux, comme un homme. Ève est ravie ; au reste, ce petit animal l'a tout de suite intéressée :

Sous sa gaine allongée et son réseau d'écaille,
Comme il sait se mouvoir dans sa petite taille!
La grâce sert de rythme à tous ses mouvements.
L'esprit lui sort des yeux, et ses yeux sont charmants.
De quel air suppliant il retourne la tête!
Ne crains rien, viens vers moi, pauvre petite bête!
Ta démarche est étrange et ton corps incomplet;
Mais ton malheur me touche et ton regard me plaît.

Elle l'enroule autour de son bras et de son cou dont il fait ressortir la blancheur ; et le serpent de l'Éden est la première parure de la femme, son premier collier, son premier bracelet. Et alors il lui parle à l'oreille, lui dit que la Terre est déjà fort ancienne, qu'il y a eu déjà un autre monde avant celui-là, celui des reptiles, beaucoup plus grand. Dieu l'a détruit et tout est devenu petit et joli. Mais ce monde nouveau, Dieu voudra peut-être encore le remplacer par un autre... L'arrivée d'Adam interrompt l'entretien; mais le ser-

pent a donné rendez-vous à Ève sous l'arbre de la science : c'est là qu'il lui dira le reste. La nuit vient; Ève a peur que ce ne soit la fin du monde; Adam même, déjà faible, n'est pas tranquille : un ange apparaît et les rassure. — Ainsi nous assistons au prologue de la tentation et nous la voyons commencer avec la vie même de la femme : l'idée est ingénieuse. M. Grenier a été rarement mieux inspiré que dans cette belle et délicate « idylle ».

Après Milton, Eschyle. Les dieux de l'Olympe sont inquiets. Une voix a crié sur la mer : « Pan est mort! » Prométhée seul connaît le secret des destinées. Jupiter lui envoie, pour lui arracher ce secret et en lui offrant de partager l'empire, le subtil Mercure, puis le bon Vulcain. Prométhée refuse de répondre, défie et menace. Il ne parlera que si Jupiter lui-même vient l'implorer. Jupiter consent enfin à s'humilier devant son ennemi, lui fait enlever ses fers, et Prométhée annonce alors la naissance d'un dieu nouveau qui détrônera tous les anciens dieux.

Cette « tragédie » a de la pureté, de l'élévation, de la grandeur. Il me paraît cependant que l'idée en pouvait être exprimée plus fortement. Je voudrais que le poète eût marqué par des traits plus précis, dans une analyse poussée un peu plus avant, ce que le christianisme apportait avec soi de nouveau, la différence essentielle entre le naturalisme primitif et la religion de Jésus, Prométhée représentant d'ailleurs ce qu'il y avait déjà de chrétien dans l'âme antique. — Puis il y a peut-être là plus d'éloquence que de poésie. On peut dire, je crois, que dans ces grands poèmes tragiques, épiques, symboliques, l'idée génératrice se réduit presque toujours à quelque chose de fort simple, d'élémentaire, de facile à trouver. Et ils peuvent aussi, en bien des parties, être déraisonnables, absurdes et fous (voyez *le Paradis perdu*). Ce qui fait que quelques-uns sont des chefs-d'œuvre, c'est la puissance du poète à sentir, c'est le flot, la grande poussée des sensations, des images, des sentiments, et c'est enfin une forme égale à la splendeur de la vision. Souvent le grand poète n'a pas des conceptions plus rares ni plus ingénieuses que nous autres qui sommes des têtes dans la foule ; mais il sent dix fois plus fortement que nous, il crée dix fois plus d'images, et l'expression suit, et toute son âme y passe, puis se communique aux autres. Voilà tout. M. Grenier a vu passer les fantômes de merveilleux poèmes. La question est de savoir s'il leur infuse assez de sang pour qu'ils vivent. C'est sa gloire qu'on puisse au moins se poser la question.

Il n'est pas de grand sujet qui n'ait tenté M. Grenier. L'amour de la patrie est tout vibrant dans *Marcel*, dans *Francine* et dans *Jacqueline Bonhomme*. Marcel, c'est le héros cher aux romantiques. Il s'ennuie, il rêve, il ne sait que faire de sa vie. Il quitte Paris et se réfugie dans son pays natal pour s'y rajeunir et s'y retremper. Là il est aimé d'une bergère et se met à l'aimer. Mais, craignant de faire le malheur de la pauvre fille, il la quitte, il va à Venise. Il y rencontre une jeune Polonaise accompagnée de son frère et s'en va se battre avec eux pour l'indépendance de la Pologne. Blessé, il est soigné par son amie... Et, la guerre franco-allemande étant survenue pendant que M. Grenier écrivait cette histoire, il s'interrompt pour nous parler de l'année terrible, ramène Marcel en France et veut qu'il meure en défendant son pays. Et il y a quelque chose de touchant dans cette rupture de l'œuvre et dans ce dénouement improvisé.

Fille d'un officier français tué en 1870, après un premier amour malheureux, la trahison d'un beau cousin, Francine voyage et s'arrête à Florence. Là elle aime un jeune homme étranger dont elle est aimée... Et tout à coup elle apprend que cet étranger est un officier prussien. Elle fuit héroïquement, rapporte au manoir natal son cœur brisé, se sauve du désespoir en faisant le bien autour d'elle et finit par épouser son complice en charité, le docteur Haller, un Alsacien qui a opté pour la France. — Il y a dans ce poème de *Francine*, paru tout récemment, bien de la grâce, de la mélancolie et de la tendresse, sous une forme qui rappelle *Jocelyn*.

Jacqueline, c'est toute la Révolution découpée en grandes scènes, de 1789 à 1800. Les aventures de Jacqueline et de son frère relient assez inutilement les tableaux, et d'un lien trop fragile. Et puis, si c'est un drame, il ressemble trop à de l'histoire dialoguée, et, si c'est de l'histoire, elle ressemble trop à un drame. Encore que plusieurs morceaux en soient bons, le poème laisse une impression douteuse.

Avez-vous remarqué qu'il n'y a presque point d'œuvre purement patriotique qui soit décidément un chef-d'œuvre? Il faut, pour que je sois touché, que l'amour de la patrie se combine avec d'autres sentiments et que la patrie elle-même devienne quelque chose de vivant et de concret. Quand j'entends déclamer sur l'amour de la patrie, je reste froid, je renfonce mon amour en moi-même avec jalousie pour le dérober aux banalités de la rhétorique qui en feraient je ne sais quoi de faux, de vide et de convenu. — Mais quand, dans un salon familier, je sens et reconnais la France à l'agrément de la conversation, à l'indulgence des mœurs, à je ne sais quelle générosité légère, à la grâce des visages féminins; quand je traverse, au soleil couchant, l'harmonieux et noble paysage des Champs-Élysées; quand je lis quelque livre subtil d'un de mes compatriotes, où je savoure les plus récents raffinements de notre sensibilité ou de notre pensée; ou quand je retourne en province, au foyer de famille, et qu'après les élégances et l'ironie de Paris je sens tout autour de moi les vertus héritées, la patience et la bonté de cette race dont je suis; quand j'embrasse, de quelque courbe de la rive, la Loire étalée et bleue comme un lac, avec ses plairies, ses peupliers, ses îlots blonds, ses touffes

d'osiers bleuâtres, son ciel léger, ses tons d'aquarelle, la douceur épandue dans l'air et, non loin, dans ce pays aimé de nos anciens rois, quelque château ciselé comme un bijou qui me rappelle la vieille France, ce qu'elle a fait et ce qu'elle a été dans le monde : alors je me sens pris d'une infinie tendresse pour cette terre maternelle où j'ai partout des racines si délicates et si fortes; je songe que la patrie, c'est tout ce qui m'a fait ce que je suis ; ce sont mes parents, mes amis d'à présent et tous mes amis possibles ; c'est la campagne où je rêve, le boulevard où je cause ; ce sont les artistes que j'aime, les beaux livres que j'ai lus. La patrie, je ne me conçois pas sans elle ; la patrie, c'est moi-même au complet. Et je suis alors patriote à la façon de l'Athénien qui n'aimait que sa ville et qui ne voulait pas qu'on y touchât parce que la vie de la cité se confondait pour lui avec la sienne. Eh ! oui, il faut sentir ainsi : c'est si naturel ! Mais il ne faut pas le dire : c'est trop difficile, et on n'a pas le droit d'être banal en exprimant sa plus chère pensée.

II.

M. Édouard Grenier serait donc, en résumé, quelque chose comme un Lamartine sobre, un Musset décent, un Vigny optimiste. — Mais lui, direz-vous, où donc est-il dans tout cela ? Il est dans de petites pièces dédiées à ses amis, semées sur des albums, qui assurément ne lui ont pas coûté un si grand effort que le *Prométhée* et qui se trouvent être charmantes. Voyez cette « épigramme » d'anthologie moderne :

Insondable et plein de mystère,
L'infini roule triomphant
Et dans son sein porte la terre
Comme une mère son enfant.

La terre, à son tour, dans l'espace,
En glissant sur l'immense éther,
Sans la verser porte avec grâce
La coupe verte où dort la mer.

Et la mer porte sur ses ondes
Le vaisseau qui se rit des flots ;
Et la nef sous ses voiles rondes
M'emporte avec les matelots.

Et moi, pauvre oiseau de passage
Que le sort loin d'Elle a banni,
Je porte en mon cœur son image —
Où je retrouve l'infini.

Mais je préfère encore certaines « élégies » familières, un peu dans la manière de Sainte-Beuve, avec plus de bonhomie, de candeur et de cordialité, où le poète nous raconte quelques-unes de ses impressions intimes : le départ du pays natal, la rose cueillie dans le jardin au dernier moment, une promenade dans un petit bois avec une coquette, le sentiment complexe qu'il éprouve auprès d'une femme qu'il a connue enfant, aimée jeune fille, et qu'il retrouve mariée, etc. Voici qui vous donnera une idée de cette poésie délicate et un peu triste. — Le poète est dans la rue, « remontant le torrent de la foule » :

On se croise en silence, on s'effleure, on se touche,
On se jette en passant presque un regard farouche,
On se toise d'un air de mépris transparent ;
Le moins qu'on se permet est d'être indifférent.
Et cet homme qu'ainsi l'on juge à la volée,
C'est peut-être un grand cœur, une âme inconsolée.
Celui-ci, mieux connu, si le ciel l'eût permis,
Eût été le meilleur de vos plus chers amis !
Celui-là, qui vous dit qu'il n'est pas ce génie
A qui vous avez dû plus d'une heure bénie ?
Cet autre, un jour, sera votre frère d'exil ;
Ce dernier, un sauveur à l'heure du péril.
Cette femme voilée et qui marche avec grâce,
Qui sait si ce n'est pas votre bonheur qui passe ? etc.

M. Grenier nous dit dans sa préface avec une fierté légitime et une modestie exagérée :

« ... Tout ce qu'il m'est permis d'entrevoir et de dire, c'est que j'ai cherché la clarté, la pureté et l'élévation; j'ai aspiré au grand art. On sentira, je pense, dans ces pages, le jeune contemporain de Lamartine, de Vigny, de Brizeux et de Barbier, pour ne parler que des morts et de ceux que j'ai connus et aimés. Nous sommes bien loin de tout cela maintenant. Pour ma part, je me fais l'effet d'un attardé, d'un épigone. Pourvu que je n'aie pas l'air d'un revenant ! »

Non, M. Grenier n'est point un revenant, mais un représentant distingué d'une génération d'esprits meilleure et plus saine que la nôtre. On ne sait si son œuvre nous intéresse plus par elle-même ou par les souvenirs qu'elle suscite ; mais le charme est réel. Toute la grande poésie romantique se réfléchit dans ses vers, non effacée, mais adoucie, comme dans une eau limpide et un peu dormante ; mais, si elle ne dormait pas, elle ne réfléchirait rien du tout.

Et la morale de tout ceci est bien simple : Visez haut, faites de beaux rêves, et, comme dit l'autre, « il en restera toujours quelque chose ».

JULES LEMAITRE.

LA RÉFORME DU BACCALAURÉAT

Réponse de la Faculté des lettres de Paris au questionnaire ministériel (1)

Le baccalauréat, terme naturel des études secondaires, a pour objet essentiel de prouver que le cours de ces études a été suivi par l'élève avec un profit suffisant ; le diplôme de

(1) Rédigée par M. Croiset, professeur adjoint.

bachelier est exigé, comme une garantie nécessaire de bonne éducation, à l'entrée de différentes carrières, et confère, outre le droit de se présenter aux examens supérieurs du droit et des lettres, la capacité d'enseigner dans un certain nombre d'établissements.

Un examen de ce genre, pour donner tout ce qu'on lui demande, doit évidemment présenter le caractère le moins aléatoire possible, n'exercer sur les études antérieures aucune influence fâcheuse ni par un certain désaccord entre ces études et les matières de l'examen, ni par la tentation d'une préparation artificielle, ni par des préoccupations nuisibles à la bonne direction du travail de l'élève, enfin; attester une aptitude suffisante aux études ultérieures chez ceux des candidats qui se disposent à aborder ces études.

A tous ces points de vue, le baccalauréat actuel a provoqué des critiques. Sans croire qu'on puisse arriver jamais à une perfection idéale, il est naturel de chercher à corriger les défauts révélés par l'expérience.

I.

Un certain nombre de solutions plus ou moins radicales du problème ont été proposées : par exemple, la suppression pure et simple du baccalauréat, chaque carrière restant libre d'instituer en vue de son recrutement l'examen qu'elle jugerait le mieux approprié à ses besoins; ou encore la translation, pour ainsi dire, du baccalauréat de la Faculté au collège, chaque établissement examinant ses propres élèves et le baccalauréat n'étant plus, comme on l'a dit, que le dernier des examens de passage, « l'examen de passage du collège à la Faculté ».

Ces solutions semblent inacceptables.

Si le baccalauréat est supprimé, chacune des carrières auxquelles se préparent les élèves de nos lycées et collèges pèsera de tout le poids de ses exigences spéciales sur l'enseignement secondaire, qui sera hors d'état de défendre contre elles l'indépendance et l'harmonie nécessaires de son plan d'études.

Transporter le baccalauréat de la Faculté au collège, ce serait imposer aux professeurs de l'enseignement secondaire la responsabilité la plus lourde. Vainement on adjoindrait au professeur de la classe un ou deux collègues : c'est toujours lui qui porterait devant l'opinion la responsabilité de la décision collective, et les intéressés auraient trop beau jeu à battre en brèche l'autorité de son opinion. Si l'on peut dire que les juges actuels du baccalauréat, qui ne connaissent nullement les candidats, sont à certains égards trop loin de leurs justiciables, combien ne serait-il pas plus juste de dire que, dans ce système, ils seraient trop près d'eux ! La situation ne serait ni plus facile ni plus enviable pour les chefs d'établissements. Ces raisons seules, sans parler des difficultés insurmontables que créerait l'existence des établissements libres, suffisent à faire écarter cette solution.

Les auteurs des propositions précédentes se sont surtout préoccupés de supprimer l'incertitude de l'examen et la possibilité même d'un désaccord entre le programme des études secondaires et celui du baccalauréat. Une autre préoccupation, celle de donner à l'examen une élasticité capable de se prêter à la diversité des aptitudes, a conduit quelques personnes à une combinaison différente. Celle-ci consisterait à distinguer dans l'examen un fonds commun, obligatoire pour tous les candidats, et des séries facultatives entre lesquelles les candidats pourraient choisir et dont il serait fait mention sur le diplôme. Ce système présenterait de graves inconvénients. La perspective d'obtenir le diplôme de bachelier sans être examiné sur telle branche d'étude (le grec, par exemple, ou les mathématiques), qui fait partie intégrante d'un enseignement secondaire judicieusement coordonné, aurait pour effet nécessaire de faire négliger par les élèves, dès le début, des études ainsi désignées d'avance comme suspectes, et rétablirait la bifurcation dès la sixième. Il ne faut pas exposer trop tôt les élèves à prendre pour une vocation ce qui peut n'être que la voix secrète de la paresse. Il semble, en outre, que l'application de ce système devrait entraîner comme conséquence un remaniement complet de notre organisation scolaire dans les lycées et collèges : il faudrait substituer à nos classes actuelles des séries de cours indépendants, cours de français, cours de latin, cours de grec, etc., dont quelques-uns seraient facultatifs comme les parties correspondantes du baccalauréat. Ce serait là une expérience tout à fait nouvelle et qui ne se rattache pas directement à la suppression des inconvénients les plus clairs du baccalauréat actuel. Ce n'est peut-être pas le moment de tenter cette expérience. Notre enseignement secondaire, soumis depuis quelques années à des modifications assez profondes, a maintenant surtout besoin de repos et de stabilité.

II.

Ces différents systèmes écartés, il reste à chercher des améliorations plus modestes, en se préoccupant de corriger ce qui existe, non de le bouleverser, et en tâchant surtout de simplifier et d'alléger pour tout le monde, maîtres et élèves, une tâche en partie stérile ou même nuisible aux véritables intérêts des études. Ces améliorations pourraient porter sur les épreuves de l'examen et sur certains détails d'organisation.

Aujourd'hui le baccalauréat ès lettres (le seul dont la Faculté des lettres ait à s'occuper spécialement) consiste en deux examens séparés l'un de l'autre par une année d'intervalle, et dont le premier se passe à la fin de la rhétorique, le second à la fin de la philosophie. La classe de philosophie semble avoir gagné quelque chose à cette division; les élèves ont été moins tentés de la laisser de côté. Mais la rhétorique y a perdu. La préoccupation immédiate de l'examen a fait disparaître de la plupart des rhétoriques cette liberté et cette tranquillité d'esprit qui rendaient l'enseignement de cette classe particulièrement fécond pour les bons élèves. On avait le droit, cette année-là, de laisser sans remords son intelligence s'ouvrir à toutes sortes de curiosités, peut-être même de s'abandonner à de certaines flâneries littéraires dont le professeur était à moitié complice et qui n'étaient pas toujours la partie la moins utile du travail de l'année. Les élèves les plus forts redoublaient quelquefois et servaient aux autres d'exemple; aujourd'hui ceux qui redoublent, ce sont surtout les refusés du baccalauréat, qui sont pour la classe entière une charge et un empêchement. Les intérêts de la philosophie doivent être pris en très sérieuse considération; mais ceux de la rhétorique, non moins graves, semblent exiger le rétablissement de l'examen unique, lequel n'est d'ailleurs pas inconciliable, moyennant certaines précautions, avec la prospérité des classes de philosophie.

L'examen étant supposé unique, il est clair que les épreuves devraient en être fort diminuées.

Les épreuves écrites, si l'on réunit les deux parties de l'examen, sont actuellement au nombre de cinq : version latine, composition française, thème de langues vivantes, dissertation philosophique, composition de sciences. Que toutes ces épreuves aient leur importance et qu'elles correspondent à des branches d'études dont la place dans l'enseignement est considérable, cela n'est pas douteux ; mais il faut alléger

l'examen et faire des sacrifices. Par conséquent, plusieurs doivent disparaître. Une grave raison doit faire conserver la dissertation philosophique : c'est l'utilité de retenir les élèves au lycée jusqu'à la fin du cours complet d'études en leur rendant plus difficile d'esquiver la dernière classe. Pour atténuer d'ailleurs, dans la mesure du possible, la part de chance que comporte dans une dissertation l'imprévu du sujet, il semblerait bon que la composition philosophique comprît toujours au moins deux questions : l'élève qui serait médiocrement préparé sur l'une pourrait se relever grâce à l'autre. — La version latine doit être, à vrai dire, l'épreuve essentielle du baccalauréat : elle est le résumé le plus exact de l'enseignement du collège ; d'après la version d'un candidat, un juge exercé voit tout de suite s'il sait du latin, s'il est intelligent, s'il a quelque culture générale, s'il possède à peu près le français, et s'il sait du moins l'orthographe. Il faudrait seulement, pour supprimer ici encore la possibilité d'une mauvaise chance, que la version donnée à l'examen fût facile, qu'elle fût longue, et que l'élève eût pour la faire trois heures au lieu de deux. — Les autres épreuves doivent être supprimées. La composition française est moins regrettable qu'il ne semble peut-être au premier abord. C'est une épreuve qui ne donne et ne peut donner que des résultats peu satisfaisants dans un examen de baccalauréat : l'immense majorité des élèves est hors d'état d'improviser trois pages vraiment bonnes sur un sujet forcément imprévu et souvent difficile. Un assez bon élève, connaissant mal le sujet, peut sembler très faible. Un mauvais élève, grâce à la chance heureuse de quelques souvenirs accidentels, peut faire à peu près aussi bien ou aussi faiblement que son camarade. A très peu d'exceptions près, toutes les copies se ressemblent par un caractère commun d'insignifiance et de médiocrité. La composition de sciences est moins regrettable encore : c'est peut-être la plus aléatoire de toutes ; on peut manquer une composition d'histoire naturelle, de physique ou de mathématiques, et avoir fait des études secondaires passables : il est excessif d'accorder à une composition de ce genre la puissance éliminatoire qu'elle possède actuellement pour un tiers dans la seconde partie du baccalauréat. — Le thème de langues vivantes trouvera peut-être plus de défenseurs : l'anglais et l'allemand jouissent d'une faveur générale, très légitime du reste Il n'en est pas moins vrai que l'importance actuelle du thème de langues vivantes dans la partie écrite (c'est-à-dire dans la partie éliminatoire) de l'examen est trop grande eu égard à la place que l'enseignement de ces langues occupe, même aujourd'hui, dans les classes. Puisqu'il est d'ailleurs indispensable d'opérer des réductions dans l'examen, pourquoi les langues vivantes considéreraient-elles comme une marque de défaveur d'être traitées de la même façon que l'histoire, dont personne ne méconnait l'importance capitale, ou que le grec, qui partage avec le latin et le français le principal rôle dans l'éducation des esprits?

La partie orale des épreuves pourrait aussi être réduite ou améliorée sur plusieurs points. D'abord l'interrogation d'histoire littéraire devrait disparaître à titre d'interrogation distincte : elle se rattacherait naturellement à l'explication même des textes. Ensuite, en ce qui concerne cette explication, les candidats ne devraient plus présenter comme aujourd'hui la liste des auteurs sur lesquels ils désirent être interrogés ; cette manière de procéder n'a relevé en aucune mesure la valeur des explications : les candidats désignent de préférence les textes les plus courts et les plus faciles, mais ils ne les ont pas préparés, et l'examinateur perd une part nécessaire de sa liberté. Comme il ne s'agit pas de demander aux élèves une explication approfondie d'un passage difficile, mais simplement la preuve qu'ils ont fait des études à peu près régulières, le premier texte venu, pris dans les programmes de l'enseignement secondaire et en particulier dans la rhétorique, doit suffire pour l'examen. Des simplifications devraient aussi être apportées dans les interrogatoires sur l'histoire et sur la philosophie. En histoire et en géographie, il ne faudrait demander aux élèves, en dehors du programme des deux dernières classes, que les choses tout à fait essentielles, que personne n'a le droit d'ignorer. En philosophie aussi, la réduction des deux parties du baccalauréat en une aurait pour conséquence de faire fondre l'explication des auteurs philosophiques grecs et latins avec l'explication des autres auteurs anciens, et celle des auteurs philosophiques français avec l'interrogation sur l'histoire de la philosophie.

Actuellement, les candidats sont inconnus aux examinateurs. Le professeur qui interroge un aspirant bachelier n'a pas le droit de savoir s'il est le premier ou le dernier de sa classe. L'examen se suffit à lui-même ; tout le reste, c'est-à-dire toute la vie scolaire de l'élève, est comme non avenu. Il est vraiment admirable qu'un pareil état de choses n'entraîne pas plus souvent le résultat en vue duquel il semble combiné, c'est-à-dire une part de chance essentiellement funeste aux élèves tout à fait bons ou simplement passables. Chaque élève devrait être connu de ses juges, et son passé, quand il aurait été laborieux, devrait lui servir de recommandation, de garantie contre les mauvaises chances d'un examen unique. Est-il vrai que les élèves de certains établissements libres pourraient se croire menacés par l'obligation de révéler le nom de l'établissement d'où ils sortent? On peut espérer que cette crainte n'existerait pas. Dans tous les cas, elle ne serait certainement pas générale. Sans imposer à personne l'obligation de produire devant le jury du baccalauréat des informations qui ne peuvent, en définitive, qu'être très utiles aux bons élèves, il faudrait que l'usage s'établît pour chacun d'apporter une sorte de dossier scolaire, de livret d'élève, où serait consigné, par les soins et sous la garantie du chef de chaque établissement d'éducation et des professeurs, le relevé des places obtenues par l'élève en composition, dans les classes de rhétorique et de philosophie, avec le chiffre des élèves de la classe. Les élèves studieux des établissements publics ou libres seraient probablement tous fort heureux de se sentir appuyés par une attestation de ce genre ; quant aux autres, s'ils préféraient s'en passer, ils n'auraient plus le droit, en cas d'échec, d'alléguer trop haut le caractère aléatoire de l'examen : l'absence d'un livret scolaire dans leur dossier serait la preuve que ce caractère aléatoire était pour eux, de leur propre aveu, plutôt une bonne qu'une mauvaise chance.

III.

Le jury du baccalauréat est aujourd'hui formé essentiellement de professeurs de Faculté, bien que des auxiliaires pris en dehors de la Faculté puissent au besoin y figurer à côté des professeurs de l'enseignement supérieur. Il n'y a pas lieu de modifier très sensiblement ce qui existe à cet égard. Les professeurs de Faculté ont fait leurs preuves comme juges du baccalauréat ; ils sont acceptés par l'opinion, qui reconnait leur compétence et leur impartialité. Il y aurait d'ailleurs un sérieux inconvénient à rompre entièrement les liens que le baccalauréat établit entre l'enseignement supérieur et l'enseignement secondaire. Les professeurs de Faculté sont sans cesse avertis par l'examen du niveau atteint par les études dans les lycées et colléges : ils peuvent en voir le fort et le faible ; aujourd'hui surtout qu'une partie considérable de leur tâche consiste à préparer des maîtres pour l'enseignement secondaire, il serait particulièrement fâcheux de leur ôter le moyen le plus simple

et le plus efficace de savoir au juste quels sont les besoins de cet enseignement. D'autre part, les raisons de nécessité pratique qui ont déjà fait adopter dans quelques Facultés l'emploi des auxiliaires subsisteront. Des raisons d'un ordre plus général et plus élevé conduisent aux mêmes conclusions : une certaine intervention des professeurs de l'enseignement secondaire dans l'examen peut avoir des avantages; elle est, aux yeux des candidats, la démonstration palpable que l'examen n'est pas quelque chose de nouveau et de redoutable, mais que c'est la conclusion naturelle de la classe; les professeurs de l'enseignement secondaire associés aux membres des Facultés aideront ceux-ci à mettre l'examen au point, pour ainsi dire, et pourront leur donner d'utiles informations sur l'état général des études; à un autre point de vue, ils gagneront aussi à ce système l'avantage de saisir sur le fait, à la pleine lumière de l'examen, les résultats de leur propre enseignement, et ils pourront tirer de là, pour eux-mêmes, de précieuses indications sur la nécessité de fortifier telle ou telle partie généralement en souffrance. De toutes ces considérations il résulte que le jury du baccalauréat doit être formé principalement de professeurs de Faculté, mais que ceux-ci pourraient parfois avec avantage être assistés, sur la demande du doyen, de docteurs étrangers à la Faculté ou d'agrégés de l'enseignement secondaire.

Les candidats au baccalauréat ès lettres peuvent se présenter devant l'une quelconque des Facultés des lettres qui existent sur le territoire français. Cette facilité a donné naissance à une catégorie considérable de candidats nomades qui se livrent d'une manière plus ingénieuse qu'édifiante à la recherche du jury qu'ils supposent devoir être le plus indulgent. Il y a là un abus à détruire. Il faudrait qu'à moins d'une autorisation spéciale du ministre, tous les candidats fussent tenus de se présenter devant la Faculté du ressort académique où se trouverait soit l'établissement dans lequel ils auraient fait leur dernière année d'études, soit le domicile de leurs parents (dans le cas où ils auraient reçu une éducation complètement privée). Entre autres avantages, cette réforme donnerait à l'institution du livret scolaire dont il était question tout à l'heure toute son efficacité; car chaque Faculté connaîtrait assez les établissements du ressort académique pour apprécier la valeur des places obtenues dans ces établissements, et elle pourrait de plus en plus se faire une idée juste de l'état des études dans le ressort. Il va sans dire qu'un candidat refusé devant une Faculté devrait, en thèse générale, se représenter devant la même Faculté.

IV.

Le baccalauréat ès lettres ainsi simplifié ne devrait-il pas remplacer, comme certificat d'études secondaires, le baccalauréat ès sciences actuel, qui serait supprimé et remplacé par des baccalauréats ès sciences mathématiques et ès sciences physiques plus sérieux que celui qui existe actuellement? C'est là une question qui se présente à beaucoup d'esprits, très frappés de voir à quel point le baccalauréat ès sciences actuel donne de mauvais résultats et combien une certaine éducation littéraire est utile, même comme préparation générale aux études scientifiques. Cependant c'est surtout aux Facultés des sciences qu'il appartient d'exprimer une opinion motivée sur ce sujet, et la Faculté des lettres, quelle que soit à cet égard la pensée de plusieurs de ses membres, se borne à poser la question sans entreprendre de la résoudre.

Voici, au contraire, un autre problème dont la solution intéresse tout particulièrement les Facultés des lettres. Le baccalauréat ès lettres actuel n'est pas seulement un certificat d'études secondaires passablement faites, exigible à l'entrée de certaines carrières : il assure en outre à une catégorie nombreuse de jeunes gens le droit de suivre les cours des Facultés des lettres en vue de la licence et de l'agrégation, ou même leur permet d'enseigner, sans autre titre que celui de bachelier, dans beaucoup de collèges communaux. A ce point de vue, le baccalauréat est insuffisant; il n'offre pas les garanties nécessaires : on peut être bachelier et savoir fort peu de grec, de latin et même de français. Pour beaucoup de carrières, peu importe : le baccalauréat, s'il n'est pas une garantie de forte instruction, est du moins la preuve d'une certaine éducation générale de l'esprit, plus précieuse à bien des égards qu'un savoir tout pratique et sans portée, et suffisante en tout cas pour aborder ensuite avec fruit certaines carrières. Mais, pour se préparer à la licence ès lettres, à plus forte raison pour enseigner dans un collège, il faut n'avoir plus tout à apprendre en fait de grec et de latin ; sinon, le professeur de collège apprendra sa grammaire en l'enseignant, et ce sont ses élèves qui payeront l'expérience ; et la Faculté, d'autre part, devra commencer par perdre son temps à refaire pour ses étudiants de véritables classes d'enseignement secondaire, si bien que toutes les études supérieures en souffriront. Le baccalauréat réformé, ayant en vue, comme l'ancien, la grande majorité des élèves, ne sera pas plus que lui une attestation suffisante de l'aptitude que quelques-uns peuvent avoir soit à enseigner tout de suite dans un collège, soit à suivre avec fruit les cours des Facultés : il est donc indispensable d'exiger une épreuve supplémentaire de ceux qui se destinent à l'une ou à l'autre de ces deux carrières. Il n'y aurait d'ailleurs pas d'innovation bien considérable à faire pour arriver au résultat cherché. L'examen actuel des bourses, un peu modifié et étendu à tous les jeunes gens dont il vient d'être question, fournirait la garantie désirable : il faudrait seulement remplacer dans cet examen les dissertations actuelles par deux épreuves plus modestes, mais beaucoup plus probantes, de thème latin et de version grecque; peut-être l'histoire ancienne dans ses lignes les plus générales devrait-elle aussi figurer à l'examen oral. Bien que la création d'un examen de ce genre ne soit pas prévue dans la circulaire ministérielle du 10 février 1885, la question se rattache trop directement à celle du baccalauréat et, d'une manière plus générale, aux intérêts les plus sérieux des études, pour qu'il ne soit pas nécessaire d'appeler sur ce point toute l'attention de l'administration supérieure.

V.

En résumé, la Faculté des lettres de Paris estime qu'il serait bon de prendre les mesures suivantes :

1. Maintenir le baccalauréat ès lettres;
2. Le ramener à un seul examen, subi à la fin de la classe de philosophie;
3. Réduire les épreuves écrites à la version latine et à la dissertation philosophique (version latine longue et facile, à faire en trois heures; dissertation philosophique comprenant au moins deux questions);
4. Dans les épreuves orales : supprimer l'interrogation d'histoire littéraire comme épreuve distincte, et la rattacher à l'explication des auteurs; faire porter l'interrogation d'histoire et de géographie avant tout sur le programme des deux dernières années, et, quant au reste, ne demander absolument aux candidats que ce que personne n'a le droit d'ignorer; pour les explications de textes, rendre à l'examinateur toute liberté de choisir un auteur quelconque du programme des classes de rhétorique et de philosophie;

fondre l'explication des auteurs philosophiques français avec l'interrogation sur l'histoire de la philosophie, et l'explication des auteurs philosophiques grecs et latins avec l'explication des autres auteurs anciens;

5. Inviter les candidats à remettre au jury une sorte de dossier scolaire ou livret d'élève, où serait consigné, par les soins et sous la garantie du chef de chaque établissement d'enseignement secondaire public ou libre, le relevé des places obtenues par l'élève en composition dans les classes de rhétorique et de philosophie, avec le chiffre des élèves de la classe.

6. Obliger les candidats à se présenter devant le jury du ressort académique où se trouve soit le domicile de leurs parents, s'ils ont été élevés à domicile, soit l'établissement dans lequel ils ont terminé leurs études. En cas de refus, obliger les candidats à se présenter de nouveau devant la même Faculté;

7. Laisser l'examen du baccalauréat aux Facultés, sous cette réserve que les professeurs de Faculté pourraient, sur la demande du doyen, être assistés de docteurs étrangers à la Faculté ou d'agrégés de l'enseignement secondaire;

8. Demander aux jeunes gens qui aspirent à enseigner dans les collèges communaux et à ceux qui veulent suivre les cours des Facultés des lettres en vue de la licence une garantie supplémentaire d'études latines et grecques suffisamment solides; et pour cela leur faire subir un examen qui comprendrait essentiellement un thème latin, une version grecque et une interrogation d'histoire ancienne.

CAUSERIE LITTÉRAIRE

I.

L'histoire d'Éléonore d'Olbreuze et de sa fille Dorothée a été exploitée par plus d'un romancier. La légende s'y est donc introduite. Pour provoquer l'intérêt, piquer la curiosité et introduire des éléments dramatiques dans le récit, le roman ne s'est pas fait faute de puiser à des sources suspectes et d'invoquer l'autorité de prétendus mémoires reconnus depuis apocryphes. Le vicomte Horric de Beaucaire a entrepris de restituer la vérité historique étrangement altérée. Il a pu le faire grâce à des documents inédits qu'il a trouvés au ministère des affaires étrangères à Paris, à la bibliothèque de l'Université suédoise de Lund et dans les archives d'État de Berlin, de Wolfenbuttel et de Hanovre. De ces documents il a tiré heureusement parti, sans toutefois prétendre à faire la pleine lumière sur certains points qui semblent devoir demeurer éternellement obscurs (1). Avec une rare sincérité il met un point d'interrogation là où il ne peut affirmer avec une entière certitude. Ainsi, d'après le récit de Saint-Simon, le mari de Sophie d'Olbreuze, le duc de Hanovre, qui devait plus tard être roi d'Angleterre, aurait eu la preuve qu'une intrigue coupable s'était nouée et avait duré longtemps entre la duchesse et le jeune comte de Kœnismarck, cavalier des plus séduisants. Il fit arrêter le comte et jeter immédiatement dans un four chaud. Ce qui est certain, c'est que Kœnismarck disparut brusquement et qu'on n'en retrouva jamais trace, et aussi que la duchesse fut enfermée dans la forteresse d'Ahlden, où elle mourut après trente-deux ans de captivité — un an de moins que Latude. Mais le four chaud n'est pas démontré; mais surtout la culpabilité de la duchesse n'est nullement prouvée. Le vicomte de Beaucaire fait sur ce dernier point une enquête sérieuse, recueillant et discutant tous les témoignages. Et il rend son verdict : la duchesse a pu être légère, inconséquente; elle n'est pas une épouse criminelle.

La question de savoir si le duc de Hanovre a été réellement *bovarysé* ne me passionne pas outre mesure; mais j'ai tort. J'engage ceux de mes lecteurs que ces problèmes intéressent à suivre l'enquête menée par le vicomte de Beaucaire. Un point restera toujours obscur : si le comte de Kœnismarck n'a pas été jeté dans un four chaud, si on n'avait aucun intérêt à ordonner ou même à désirer sa mort, qu'est-il devenu?

(1) *Une mésalliance dans la maison de Brunswick*, par le vicomte Horric de Beaucaire. — 1 vol. Paris, 1885. H. Oudin.

II.

M. Anatole France nous offre le « livre de son ami (1) ». Cet ami de M. France m'a tout l'air d'être M. France lui-même, ce dont je lui fais mon compliment très sincère. En vérité, un homme charmant, un agréable causeur, tour à tour enjoué ou attendri. C'est plaisir de l'entendre évoquer les souvenirs de sa jeunesse. Avec lui, le *moi*, loin d'être haïssable, est tout à fait aimable et sympathique. Vous rappelez-vous les souvenirs d'enfance de Jules Vallès? Que d'aigreur, que d'amertume et de rancunes, que de fiel accumulé, se déversant avec une joie cruelle sur le passé, comme par vengeance! Ici c'est tout le contraire. L'ami de M. France a eu une enfance heureuse. Sa plus grosse épreuve a été l'ennui de porter au collège, où il venait comme externe, une gibecière trop majestueuse, qui était pour les camarades un point de mire et une cible. A part cela, rien que des souvenirs agréables. Il est heureux d'y revenir, de se revoir absorbé aux devantures des boutiques, d'abord devant les images d'Épinal, puis devant les photographies décolletées qu'exposait le papetier pour attirer les *grands*. Il s'entend encore récitant au bon M. Jubal les élucubrations de l'abbé Gauthier sur les premiers rois de France : « Il n'est pas bien certain que Pharamond ait existé; quoi qu'il en soit, son fils Clodion... » Et Fontanet, le camarade Fontanet, ce Fontanet dont il enviait le *chic*, il lui semble encore qu'il est là, lui glissant des cailloux

(1) *Le livre de mon ami*, par M. Anatole France. — 1 vol. Paris, 1885. Calmann Lévy.

dans sa gibecière. Et chacun de ces souvenirs est l'occasion de quelques réflexions morales ou philosophiques, mais morales si agréablement et d'une philosophie si souriante que c'est un charme. Croyez-moi, vous serez ravis. Il y a longtemps que je n'ai lu livre si aimable.

III.

Il n'y a pas à dire, le roman physiologique devient à la mode. Cela se conçoit, car il est d'une exécution aisée et sans douleur pour l'opérateur. En déplaçant l'observation, qui d'intérieure devient extérieure, il l'a mise à la portée de toutes les intelligences. Quand il fallait fouiller les replis du cœur, atteindre l'âme et en surprendre les secrets, c'était une affaire. Mais du moment où il n'y a plus que le corps, rien de plus simple et de moins compliqué. On tâte le pouls du sujet, on l'ausculte, on lui met un thermomètre de poche sous les aisselles, dans le dos, sur la poitrine, un peu partout; puis on constate le degré atteint. C'est ce que fait M. Joseph Delaroa pour son héroïne ou sa malade, Mme Palabau (1). Et, comme vous vous scandalisez de voir Mme Palabau abandonner son mari et sa fille pour courir pendant seize ans les aventures et finir par vivre conjugalement avec un dentiste, le docteur Delaroa vous engage à ne pas vous indigner. Mais non, vous dit-il, tout cela était fatal; voyez plutôt le thermomètre que je viens de lui appliquer : soixante degrés, température sénégalienne. Mme Palabau est une dilatée, voilà tout. N'avez-vous pas remarqué combien souvent, dans les grandes chaleurs, se cassent les ressorts de montre? Effet de dilatation. Vous indignez-vous contre ces pauvres malheureux ressorts? Ne vous indignez donc pas contre la pauvre malheureuse Mme Palabau. Elle n'est pas responsable; n'accusez que la dilatation. Si vous doutez, allez trouver M. Breguet : il vous expliquera les effets de la température sur les ressorts de montre. De là, allez rendre visite au directeur de la Monnaie : il vous fera voir, mis au rebut, des coins d'acier destinés à la marque des pièces d'or, pauvres coins que la dilatation a fendus. Et voilà pourquoi M. Palabau est ce qu'il est.

Ne le plaignez pas d'ailleurs plus qu'il ne se plaint lui-même! Ayant consulté M. Breguet, il dit avec résignation : Je devais l'être ! Qu'y faire puisqu'elle est dilatée? Et il attend paisiblement que la température de Mme Palabau revienne à la normale. Près de lui se trouvent deux amis, acquis également à la théorie de la dilatation, et tous les trois sont constamment au courant de la température de la malade, grâce à l'un d'eux à qui elle permet de venir souvent près d'elle avec son thermomètre. Quand il sort, il trouve M. Palabau qui l'interroge : « Eh bien? combien de degrés aujourd'hui? — Ah! mon pauvre Palabau! — Alors, toujours dilatée? — Oui, toujours dilatée! » C'est ainsi pendant seize ans. Vers la fin de la seizième année (c'est alors le règne du dentiste), le thermomètre accuse une tendance à la baisse; puis cette baisse s'accentue. « Bonnes nouvelles, mon cher Palabau; nous aurons dans huit jours la température des orangers, et Mme Palabau, cessant d'être dilatée, vous reviendra. — Dieu vous entende! » Les pronostics n'étaient pas faux; la baisse s'accentue. A quarante degrés, Mme Palabau trompe le dentiste avec M. Palabau. A trente, elle n'a plus qu'un désir : réintégrer définitivement le domicile conjugal. Réconciliation complète, au grand désespoir du dentiste, qui se suicide, à la grande joie de M. Palabau. Ah! l'excellent homme que ce Palabau! Seule, la fille se refuse à pardonner les seize ans d'abandon. Que voulez-vous? On ne lui a pas enseigné la théorie de la dilatation. Il y a comme cela quelques regrettables lacunes dans l'éducation des jeunes filles. De ce pardon refusé, Mme Palabau meurt; mais M. Palabau conduit le deuil solennellement afin qu'il soit bien su de tout un chacun qu'il n'a jamais cessé d'estimer grandement sa femme : ni perverse, ni coupable; mais tout simplement dilatée.

Le récit physiologico-pathologico-médical de M. Delaroa est spirituellement écrit, et ses théories sont divertissantes, d'autant plus divertissantes qu'il semble tout à fait convaincu. J'imagine qu'il doit bien rire de la peine que se sont donnée nos grands poètes pour analyser les phénomènes psychologiques en cherchant à expliquer par des causes morales les passions de leurs héroïnes. Avec son système, comme cela va tout seul, pourvu qu'on ait un thermomètre! La Pauline de Corneille, zéro-glace; la Junie de Racine, température des serres; Émilie, orangers; Hermione, vers à soie; Phèdre, Sénégal. Une extra-dilatée, Phèdre.

IV.

M. Gustave Toudouze, dans *Madame* (1), conseille aux vers de terre de ne pas épouser des étoiles. Étoiles du théâtre, étoiles des concerts, étoiles de la palette, étoiles de la couture, étoiles de la mode, de la lingerie, de la parfumerie, c'est tout un. Défiez-vous des étoiles; craignez d'être le mari de la reine ou le monsieur de Madame! Et la leçon est double. Étoiles, vous aussi, défiez-vous des vers de terre; qui sait? Ce qui les séduit peut-être dans vos rayons, c'est qu'ils sont d'or. Si d'aventure leur passion était simplement de la spéculation? Voyez le danger, madame la grande faiseuse,

(1) *Madame Palabau*, par M. Joseph Delaroa. — 1 vol. Paris, 1885. Paul Ollendorff.

(1) *Madame*, par M. Gustave Toudouze. — 1 vol. Paris, 1885, Victor Havard.

vous dont les ciseaux artistiques taillent des chefs-d'œuvre qui se vendent les yeux de la tête. Le mari de la couturière ne sera pas couturier. Vous ne voudriez pas d'abord, car votre gloire est à vous seule et n'entre pas dans les bénéfices de la communauté. Non, pas couturier, ni trottin non plus, ce qui vous couvrirait de confusion, ni caissier, ce qui serait dangereux; non, rien de tout cela, mais pacha recueillant les sourires d'un troupeau d'odalisques. Voyez-vous déjà, le regardant tendrement, Mlle la première-première, puis Mlle la seconde-première, puis les mesureuses, puis les ajusteuses, puis les pompières — celles qui corrigent les épreuves et ajoutent les béquets, — et combien d'autres encore! Si vous en doutez, mademoiselle l'étoile, vous que dans vos ateliers on appelle Madame, la grande Madame, si vous en doutez, lisez l'histoire que nous raconte M. Toudouze, et voyez les épreuves subies par une célèbre couturière pour avoir épousé un beau sergent-major, l'irrésistible Plantamour. Terrible drame intime, la couturière et le *sergot!* Et j'imagine que si M. Toudouze a choisi une étoile de la couture, c'était pour ne pas sembler s'être inspiré de certains drames récents où ont été actrices d'autres étoiles brillant plus haut dans d'autres cieux de l'art — drames mêlés de comédie.

V.

Il y a vingt-cinq ans bientôt, en juillet 1860, on donnait au concours général, comme sujet de vers latins en rhétorique, l'éloge du vieux prince Jérôme Bonaparte, mort le 24 juin. Un des concurrents remit, en place de vers latins, une véhémente philippique en vers français qui, dès le lendemain, circulait dans tout Paris et fit en vingt-quatre heures un nom célèbre à son jeune auteur, Jacques Richard. On s'abordait en se récitant le début, d'un mouvement assez énergique et d'une assez fière allure :

> Vous ne comprenez pas qu'il eût été plus sage
> De laisser reposer cet homme en son tombeau?
> Vous voulez que, prenant cette vie au passage,
> La muse de l'histoire y porte son flambeau!

Ce qui ajoutait à l'émotion, c'est que Jacques Richard signait : Fils de proscrit. Quand on apprit, bientôt après, qu'il était fils d'un juge de paix en fonctions, on se refroidit un peu; mais enfin, selon le mot des anciens, le nom du jeune poète volait dans la bouche des hommes. Cette renommée conquise du jour au lendemain, Jacques Richard n'en jouit pas longtemps. L'année suivante, il mourait emporté par une inexorable maladie de poitrine. Dans ses cartons on trouva un certain nombre d'essais poétiques. Ce n'est qu'aujourd'hui que ces pages sont publiées (1), après sept ou huit tentatives demeurées sans résultat. M. Charpentier n'a pas eu la même défiance que les huit autres éditeurs qui avaient reculé. Il faut l'en féliciter et remercier aussi M. Dietrich, qui, après avoir recueilli pieusement ces pièces, a écrit une fort intéressante notice sur le jeune Jacques Richard. Ce nom, qui a eu brusquement quelques jours d'éclat, ne devait pas, en effet, tomber dans l'oubli. M. Dietrich a donc fait œuvre pieuse en conduisant un pèlerinage à cette tombe qui mérite bien qu'on y jette quelques fleurs. Très volontiers je me joins aux pèlerins et j'apporte une couronne d'immortelles, — ces immortelles-là, hélas! vivent à peine quelques mois, — sur laquelle j'ai fait écrire en caractères noirs : « Souvenirs à celui qui aurait été un poète. » Il l'eût probablement été. Ces essais de jeunesse, bien que sentant l'école, trahissant l'inexpérience, n'en sont pas moins animés d'un certain souffle. Dans cette éclosion prématurée vous remarquerez des fleurs et des boutons déjà presque formés qui seraient devenues des fruits, si toutes ces espérances, toutes ces promesses, une gelée d'avril, d'avril jaloux, ne les avait anéanties. « Nous les vîmes séchées du matin au soir », disait Bossuet pleurant sur la tombe de la duchesse d'Orléans.

MAXIME GAUCHER.

(1) Jacques Richard, *Poésies*, avec une étude par M. Auguste Dietrich. — 1 vol. Paris, 1885. G. Charpentier.

BULLETIN

Chronique de la semaine

Intérieur. — Démission de M. Clamageran, ministre des finances, pour cause de santé. — Discours de M. Jules Ferry, au conseil général des Vosges.

Tonkin. — Par suite de la difficulté des communications, principalement du côté du Yunnan, la date de la cessation des hostilités a été retardée de cinq jours. Le 14, les Mandarins militaires, qui n'avaient reçu encore aucun avis de leur gouvernement, ont fait attaquer Kep par 2000 réguliers; ceux-ci ont été repoussés au delà de Bac-Lé. Nos pertes ont été de 1 tué et 7 blessés. Le général Brière de l'Isle a envoyé des émissaires pour annoncer la cessation des hostilités.

Le général Roussel de Courcy a été nommé commandant en chef du corps expéditionnaire au Tonkin.

Afghanistan. — D'après le rapport du général Komaroff, adressé le 20 mars au ministre de la guerre, ce sont les provocations des troupes afghanes qui auraient forcé les Russes à accepter le combat. Le rapport a été communiqué au gouvernement anglais avec un nouveau projet relatif aux limites de la zone dans laquelle la commission de délimitation serait chargée de tracer la future frontière de l'Afghanistan.

Nécrologie. — Mort de M. Champagny, sénateur des Côtes-du-Nord; — de M. Nottage, lord-maire de Londres; — de M. le capitaine de vaisseau Esprit Picard; du dessinateur Auguste Lançon; de l'amiral Sir Georges Sartorius, qui avait assisté à la bataille de Trafalgar.

Le gérant : HENRY FERRARI.

Paris. — Imp. A. Quantin, 7, rue Saint-Benoît. [5080]



ÉLIXIR HOUDÉ
AU CHLORHYDRATE DE COCAÏNE

En raison de ses propriétés anesthésiques, notre **Elixir au chlorhydrate de cocaïne**, constitue un puissant sédatif des **névroses stomacales**; de plus il hâte la convalescence en réparant les forces épuisées. — Recommandé pour combattre les **Gastrites, Gastralgies, Dyspepsies, vomissements** et toutes sortes de **troubles digestifs**; il calme aussi les douleurs de l'estomac, résultant d'**ulcérations** et d'**affections cancéreuses.**

DOSAGE. — Notre Elixir renferme 2 milligrammes de principe actif par 20 grammes.

MODE D'EMPLOI. — Un petit verre à liqueur après le repas et au moment des crises.

Prix du flacon, 5 francs.

DÉPÔT: Ancne Phcie VÉE et DUQUESNEL, A. HOUDÉ, Succr, 42, *r. du Faubourg-St-Denis*, PARIS, et Phcies





NÉVRALGIES Maladies nerveuses,
Migraines, Maux de Dents,

GUÉRISON INSTANTANÉE A LA MINUTE, PAR ANISINE MARC

1f le Flacon dans toutes Phies.—Dépôt principal : Rue St-Antoine, 165.

ALCOOL DE MENTHE DE RICQLÈS

45 ANS DE SUCCÈS

33 Récompenses, dont 13 MÉDAILLES d'OR

Infaillible contre les Indigestions, Maux d'Estomac, de Nerfs, de Tête

Préservatif contre les Epidémies

*Eau de **Toilette** et **Dentifrice** très appréciés.*

Fabrique à LYON, 9, Cours d'Herbouville.—Dépôt, PARIS, rue Richer, 41

EXIGER LE NOM DE **DE RICQLÈS**



LOTERIE DES JOURNALISTES RÉPUBLICAINS

QUATRE MILLIONS de BILLETS

Le bil. UN franc — Lots **600,000** frs — Le bil. UN franc

GROS LOTS :

1 de 100.000	*Un de 200.000 f.*	4 de 5.000
2 de 50.000		10 de 1.000
3 de 10.000	LES FONDS ser. dép. à la B. DE FR.	80 de 500

GROS & DÉTAIL, E. Staude, 119, Boulevard Sébastopol, Paris.



CIRCULAIRE FINANCIÈRE QUOTIDIENNE

De la plus grande utilité pour toute personne opérant à terme. Conseils impartiaux et appréciations puisées aux meilleures sources. Donne les cours de 4 heures. Adressée *gratuitement* 2 mois, sur demande affr. à M. MARIO, Rédact., 73, rue Ste-Anne, Paris.

SONNERIE ELECTRIQUE POUR POSER SOI-MEME

PRIX Fcs 13,50c

SE COMPOSANT DE :

SONNERIE AVEC PILE SUR PLANCHETTE

15 METRES FIL DOUBLE

1 BOUTON D'APPEL

50 GRAMMES DE SEL AMMONIAQUE

30 CROCHETS

JACQUES ULLMANN

26 BOULEVARD VOLTAIRE PARIS

Envoi franco contre mandat.



Ces Capsules, seul remède contre la

PHTHISIE

GUÉRISSENT RAPIDEMENT

TOUX OPINIATRES, ASTHMES, CATARRHES, OPPRESSIONS, BRONCHITES CHRONIQUES, ENGORGEMENTS PULMONAIRES

Le Flacon : **3** fr. *franco.*

105, rue de Rennes, **PARIS**

ET LES PRINCIPALES PHARMACIES

Nombreuses guérisons de malades *qui avaient tout essayé sans résultat.*

COMPAGNIE LIEBIG
VÉRITABLE EXTRAIT de VIANDE



10 Médailles d'Or et Diplômes d'honneur

Précieux pour Ménages et Malades

Exiger la signature de l'inventeur Baron LIEBIG en encre bleu sur l'étiquette.

Se vend chez les Épiciers & Pharmaciens

SE MÉFIER DES IMITATIONS

Le véritable extrait de viande Liebig a encore obtenu le diplôme d'honneur à l'Exposition internationale pharmaceutique de Vienne 1883 pour sa parfaite fabrication et son utilité.



Maladies d'Estomac, d'Intestin, de Poitrine ; Langueur, Enfants débiles, Convalescents, etc.

VIN DE PEPTONE CATILLON

(Viande assimilable et Phosphates organiques)

ALIMENT DES MALADES QUI NE PEUVENT DIGÉRER

Puissant Réparateur des Forces affaiblies par l'âge la Fatigue, les Excès, les Maladies, l'Allaitement, la Croissance des Enfants, etc.

PARIS, 23, r. St-Vincent de Paul, et Pharmacies.

MÉDAILLE EXPOSITION UNIVERSELLE 1878

MOLIERE. — Œuvres complètes, ornées de 70 gravures, d'après Moreau et Boucher. 8 volumes in-8 avec *reliure demi-chagrin, doré en tête.* Prix : 50 fr., payables 5 fr. par mois. — *Librairie* A. PILON. A. LEVASSEUR, successeur, 33, rue de Fleurus, à Paris.



LA PHOTOGRAPHIE SIMPLIFIÉE

« Faire PETIT pour obtenir GRAND »

Brochure illustrée, par poste, 1 fr.

D. HUTINET

18, Avenue Parmentier, Paris

LOTERIE DE NICE

2.000.000 de billets à 1 fr. — 20 gros lots dont 1 de 500.000 Fr.

1er TIRAGE. 75 lots formant 100.000 fr.

2e TIRAGE : 1 LOT de 500,000 fr. ; 1 de 100,000 fr. ; 1 de 50,000 fr. de

Au total 1.800.000 fr. de lots

Gros et détail, E. STAUDE, 119, boul. Sébastopol, Paris.

INSTRUMENTS D'OPTIQUE DE PRÉCISION

BOUCART, OPTICIEN FABRICANT

35, QUAI DE L'HORLOGE, PARIS



Jumelles de théâtre et marine; jumelles longues-vues, très puissantes et d'un petit volume; longues-vues de campagne et lunettes astronomiques. — Microscopes composés, chambres claires perfectionnées à deux œilletons et à prisme lenticulaire. — Chambres claires à agrandissement. — Niveaux; boussoles; théodolites; tachéomètres; cercles-répétiteurs; compas de précision. — Baromètres anéroïdes spéciaux pour mesurer les hauteurs. — Baromètres et thermomètres d'appartements. — *Envoi franco du catalogue sur demande.*

En vente à la librairie C. REINWALD, 15, rue des Saints-Pères, Paris.

MANUEL D'ANATOMIE COMPARÉE

Par CARL GEGENBAUR

Professeur à l'Université d'Heidelberg.

AVEC 319 GRAVURES SUR BOIS INTERCALÉES DANS LE TEXTE

TRADUIT EN FRANÇAIS

Sous la direction du professeur CARL VOGT

Un volume grand in-8°. Broché, 18 fr.; cartonné à l'anglaise, 20 fr.

ÉLÉMENTS D'EMBRYOLOGIE

Par M. FORSTER et Francis BALFOUR

OUVRAGE CONTENANT 71 GRAVURES SUR BOIS, TRADUIT DE L'ANGLAIS

Par le Dr E. ROCHEFORT

Un volume in-8°. Cartonné à l'anglaise .... 7 fr.

Paris. — Typ. A. Quantin, 7, rue Saint-Benoît. [5092]

PRIX DU NUMÉRO : 60 CENTIMES
N° 17. — 25 Avril 1885. — 3e série, cinquième année, premier semestre (tome 35)

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

PARAISSANT LE SAMEDI
Fondée en 1863.

SOMMAIRE DU N° 17

PRIX DE L'ABONNEMENT

A LA REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE SEULE.				
Paris	Six mois.	15 fr.	Un an	25 fr.
Départements	—	18	—	30
Étranger	—	20	—	35

AVEC LA REVUE SCIENTIFIQUE				
Paris	Six mois.	25 fr.	Un an.	45 fr.
Départements	—	30	—	50
Étranger	—	35	—	55

LES ABONNEMENTS PARTENT DU 1er DE CHAQUE TRIMESTRE

Les abonnements sont reçus sans frais chez tous les libraires et dans les bureaux de poste des pays d'Europe et des États-Unis.

RÉDACTION ET ADMINISTRATION : 111, BOULEVARD SAINT-GERMAIN

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

ABONNEMENTS ET VENTE AU NUMÉRO
AU BUREAU DES REVUES, 111, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 111, PARIS
ET CHEZ TOUS LES LIBRAIRES ET MARCHANDS

LA SEMAINE FINANCIÈRE

Sous l'influence de l'impression produite par la facilité avec laquelle s'est effectuée la liquidation de quinzaine, du moins en ce qui concerne les reports qui ont été d'un bon marché remarquable, et les événements extérieurs ne se compliquant pas, la fin de la semaine dernière avait signalé la reprise accentuée des fonds publics et la bonne tenue de la cote en général.

Malheureusement, s'il serait exagéré de dire que les probabilités d'une rupture entre l'Angleterre et la Russie se sont accentuées au début de cette semaine, on est forcé de reconnaître que la perspective d'un prompt règlement du conflit à l'amiable, s'est trouvée tout au moins reculée.

Ces informations moins rassurantes sur le conflit anglo-russe, ainsi que l'affaire du Bosphore égyptien, ont apporté un nouvel élément de préoccupation sur notre place.

Aussi nos rentes ont-elles subi une nouvelle réaction assez importante.

Le 3 0/0 est tombé à 77.62; le 4 1/2 0/0 à 108.15; l'amortissable à 79.65.

En résumé, sans envisager l'avenir avec trop d'inquiétude, [illegible]audra encore un certain temps à notre place pour se remettre [illegible] crise qu'elle vient de subir; mais la spéculation fera bien [illegible]r avec plus de prudence que précédemment.

[illegible]

donnée par nos fonds publics, mais il ne s'est pas cependant produit de différences très notables.

Le Crédit foncier, cependant, a conservé toute sa fermeté. Aux cours actuels, les actions du Crédit foncier laissent une marge de hausse très intéressante aux acheteurs.

Quant aux obligations, leur marché est toujours très suivi par les demandes des capitaux de placement.

Pendant cette semaine, le cours moyen des obligations foncières 1885, a oscillé entre 436.25 et 437.50.

La Société des chemins de fer économiques va émettre le 29 courant 26,838 obligations de 500 francs 3 0/0, remboursables par 96 tirages annuels. Le prix d'émission est fixé à 335 francs. Ces 26,838 obligations représentent le capital de premier établissement de la ligne de Lesparre à Saint-Symphorien, fixé à forfait à 8,552,332 francs.

Ces obligations ont une double garantie : celle qui résulte des lois de concession et qui assure 5 0/0 du capital de premier établissement, et celle de la Compagnie à raison même de son excellente situation.

Toutes les conditions se trouvent donc réunies pour faire de ces obligations un placement exceptionnel.

Nous ne doutons pas que cette émission obtienne un très

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

(REVUE BLEUE)

DIRECTEUR : M. EUGÈNE YUNG.

1er SEMESTRE 1885. (3e SÉRIE). NUMÉRO 17. (22e ANNÉE). — 25 AVRIL 1885.

COLLÈGE DE FRANCE

LANGUES ET LITTÉRATURES DE LA PERSE

COURS DE M. JAMES DARMESTETER

(Leçon d'ouverture)

Coup d'œil sur l'histoire de la Perse

Messieurs,

Le premier sentiment qui pénètre tout nouveau venu dans cette enceinte, illustrée depuis quatre siècles par les plus grands noms de la science française, c'est le sentiment de la responsabilité que lui imposent envers le Collège les traditions du passé et les exemples du présent. En prenant possession de cette chaire, où m'ont appelé une confiance et des sympathies précieuses, ce sentiment s'impose à moi d'une façon plus pressante par le mandat difficile qui m'a été confié, de renouveler en partie un programme d'enseignement déjà presque séculaire et consacré par une succession de maîtres dont la liste s'ouvre avec le nom de Silvestre de Sacy (1). Permettez-moi de vous rappeler en quelques mots les raisons et le sens de ce changement.

Il y a quelques mois, une circonstance douloureuse rendait vacante la chaire d'arabe, si brillamment occupée par un jeune maître dont l'orientalisme français était fier et dont je m'honore d'avoir été le disciple et l'ami. La voix unanime du Collège de France et de l'opinion scientifique appela, pour remplir le vide créé par ce coup cruel, le savant qui avait été le maître même de Stanislas Guyard, et qui a embrassé avec une compétence et une sûreté égales le triple domaine de l'Orient musulman. M. Barbier de Meynard consentit à rendre ce service à la science et à se rappeler que c'est à lui que l'histoire arabe doit un de ses plus précieux instruments d'études et que l'élégant traducteur de Saadi et du *Boustan* était aussi l'éditeur de Masoudi et des *Prairies d'or*. Mais, en quittant cette chaire où il était depuis près de dix ans déjà le brillant et ingénieux interprète de la littérature persane, M. Barbier de Meynard a cru rendre un nouveau service aux études qui lui sont chères en en élargissant le domaine dans l'enseignement. D'accord avec notre illustre administrateur, dont le libéral esprit, aussi large que la science elle-même, sait la suivre ou la précéder dans ses évolutions, il a pensé, et il a fait partager cette conviction à ses collègues, que le titre de chaire de langue persane ne répondait plus suffisamment aux exigences de l'heure présente. La littérature persane proprement dite, c'est-à-dire la littérature de la Perse musulmane, si vaste qu'elle soit, n'est qu'une période dans le long développement de la pensée iranienne; et c'est une période où l'élément national, fortement imprégné de l'esprit étranger, ne paraît plus dans sa pureté native. La période vraiment nationale s'étend par delà la conquête arabe jusqu'aux origines; or cette vaste période, longtemps négligée faute de documents suffisants, la science de ce siècle a pu en restituer les grandes lignes, grâce à une succession de conquêtes

(1) La chaire de langue persane date d'un décret du 23 brumaire an XIV (3 septembre 1805), signé par Napoléon du quartier général de Saint-Polten et qui divise en deux la chaire de langues persane et turque. M. Silvestre de Sacy fut présenté par le Collège le 24 février 1806. Ses successeurs furent le chevalier Amédée Jaubert (ordonnance royale du 11 mars 1838), M. Mohl (ordonnance du 11 mars 1847), M. Barbier de Meynard (décret présidentiel du 25 juin 1876).

inattendues qui nous ont rendu quinze siècles d'histoire. La plupart de ces conquêtes sont un patrimoine français; car les trois découvertes capitales qui ont renouvelé l'histoire de la Perse ancienne : la découverte du *Zend Avesta,* le déchiffrement des inscriptions pehlvies, le déchiffrement du perse et du zend, sont dues, l'une à l'héroïsme d'Anquetil, les deux autres au génie de Silvestre de Sacy et d'Eugène Burnouf. C'est pour toutes ces raisons que le Collège de France a décidé, sur la proposition de M. Barbier de Meynard, que la Perse tout entière serait ouverte à l'enseignement.

Il ne s'agit point d'exclure la Perse moderne, mais de la rattacher à la Perse ancienne, dont elle vient; car, si l'invasion de l'Islam a profondément modifié les formes extérieures de la pensée iranienne, elle n'a pourtant ni transformé l'intérieur ni rompu le lien de continuité entre son passé et son présent, qui sortent l'un de l'autre, s'expliquent et s'éclairent l'un par l'autre. Qu'il s'agisse de la langue, de la religion, de la littérature, de l'histoire même, vous rencontrez à chaque pas dans la période moderne des faits dont l'origine remonte aux premiers temps de la Perse et qui, par suite, ne prennent leur sens réel qu'à la lumière des documents antiques; et, inversement, ces documents eux-mêmes, trop peu nombreux pour former un ensemble cohérent et porter en eux-mêmes tous les éléments de leur interprétation, restent dans bien des cas des énigmes insolubles, tant que l'on n'en cherche point la clef dans les formes plus jeunes, mais encore fidèles de la pensée ancienne. Sans avoir, pour ma part, ni l'ambition ni la prétention de remplir jamais dans toute son étendue le programme entier de cette chaire, je vous demanderai pour aujourd'hui la permission d'en tracer rapidement les grandes lignes, ou, ce qui revient au même, de tracer les contours généraux de la civilisation persane dans son développement historique depuis les origines jusqu'à nos jours.

I.

Vous savez que l'histoire de la Perse se divise en deux grandes périodes : la première va des origines à la conquête arabe, et la seconde de la conquête arabe à nos jours.

La seconde période s'ouvre à la bataille de Néhavend, qui sonne l'heure définitive de la ruine nationale, en l'an 640 de notre ère; la première, à l'avénement de Cyrus, qui ouvre l'époque vraiment historique, vers l'an 560 avant notre ère; chacune de ces deux périodes couvre environ un espace de douze siècles.

Dans les siècles qui précèdent l'apparition de Cyrus, le plateau de l'Iran, c'est-à-dire cette immense plateforme qui s'élève entre le Tigre et l'Indus d'une part, la mer des Indes et la Caspienne de l'autre (1), était peuplé ou dominé par des tribus d'origine aryenne et proches parentes des Indous. Il s'était formé dans ce vaste domaine deux centres principaux : l'un au nord, dans la Médie; l'autre au sud-est, dans la Perse proprement dite. Ces deux peuples, les Mèdes et les Perses, enfants d'une même famille, différaient cependant assez de langue, de civilisation et de religion, pour former deux nationalités différentes. Les Mèdes étaient plus avancés : longtemps soumis aux Assyriens, ils s'étaient formés à l'école de ces rudes éducateurs et, après les avoir renversés, leur avaient succédé dans l'hégémonie de l'Asie occidentale et centrale et avaient étendu leur domination sur les Perses eux-mêmes. Le développement inégal de la civilisation chez les deux peuples amena à sa suite un développement inégal des idées religieuses. La religion primitive de l'Iran, conservée par la Perse, était un polythéisme très analogue à celui des autres peuples aryens et plus particulièrement à celui de leurs voisins de l'Inde, tel que nous le retrouvons dans le *Rig Veda.* Mais en Médie ce fonds primitif, élaboré par des écoles sacerdotales, celles des Mages, qui développent et poussent à l'extrême les éléments dualistes contenus dans les vieux mythes qui mettent en lutte dieux et démons, aboutit à un dualisme en règle que l'on appelle mazdéisme, du nom de son dieu suprême, Ahura Mazda, ou zoroastrisme, du nom de son fondateur légendaire, Zoroastre.

L'hégémonie de la Médie, fondée vers l'an 650 avant le Christ par Phraorte, passe sous son second successeur, Astyage, des Aryens du nord aux Aryens du sud, des Mèdes aux Perses. C'est à ce moment que la Perse entre en plein dans l'histoire; dès ce moment, devenue par la conquête de la Lydie et des Grecs d'Ionie riveraine de la Méditerranée et voisine de l'Europe, elle ne cesse d'être avec elle en rapport de guerre, de commerce, de civilisation, et son histoire extérieure est un dialogue continu entre elle et notre Occident. Ce dialogue va durer douze siècles, depuis l'avènement de Cyrus jusqu'au moment où un nouvel interlocuteur, l'Islam, vient séparer les deux rivaux séculaires et rejeter la Perse vers l'Orient.

Cette première période se divise en trois périodes secondaires, d'après les trois grandes dynasties qui se sont succédé sur le trône de l'Iran : la période achéménide, la période arsacide, la période sassanide. La première est remplie par la lutte de la Perse avec la Grèce; la seconde, par sa lutte avec Rome; la troisième, par sa lutte avec Byzance.

La première dynastie, celle des Achéménides, fondée par Cyrus vers 560, succombe avec le dernier Darius dans les plaines d'Arbelles, deux cent vingt ans plus tard, en 331. C'est l'époque de la plus grande expansion

(1) Voy. la carte de l'Asie centrale que la *Revue* a publiée dans le numéro du 21 mars 1885.



de la Perse. Déjà sous Cyrus, par la conquête de la Médie, de la Babylonie et de la Lydie, Pasargade a hérité d'Ecbatane, de Babylone et de Sardes; sous Cambyse (129-522), la Perse succède aux Pharaons dans la vallée du Nil; sous Darius, elle s'étend à l'Orient jusqu'à l'Indus; à l'Occident, elle s'élance, par-dessus la mer, sur la Grèce et l'Europe : elle se heurte et se brise contre la proue des galères athéniennes et rentre dans ses limites asiatiques. Là elle organise, sous la main d'un administrateur de génie, Darius, fils d'Hystaspe (521-485), le plus vaste empire qui eût jamais paru encore en Asie et elle le fait durer pendant deux siècles, période immense si l'on songe à la diversité des éléments de race, de religion et de langue qu'avaient à manier et à contenir les trente satrapes, envoyés des rives de l'Indus jusqu'à Chypre, de Memphis en Bactriane, de Susiane en Arménie.

La civilisation de cette période ne nous est connue que par les témoignages étrangers ou de trop rares débris nationaux. Les récits des Grecs, historiens et poètes, confirmés par les inscriptions historiques gravées sur le roc par les rois achéménides, nous font connaître un despotisme solennel, reposant tout entier sur le culte inviolable de la personne royale, divinité descendue sur la terre; conception commune à tous les anciens Aryens, atténuée et effacée en Grèce par le sentiment croissant de la dignité individuelle, mais qui, en Perse, devient le seul principe de l'État, principe de vie et principe de mort; principe de vie, car c'est le seul par lequel l'État perse dure et subsiste, et il inspire à l'occasion des héroïsmes et des dévouements égaux à ceux de la liberté grecque; principe de mort, car il dégrade l'individu et l'annihile et, une fois ébranlé, tout croule avec lui. Les ruines de Persépolis nous font connaître un art composite, né de la fantaisie royale, qui a ramassé en une unité artificielle et puissante, comme son empire même, toutes les formes artistiques qui l'ont frappée dans ses provinces d'Assyrie, d'Égypte et de Grèce asiatique : c'est le caprice d'un dilettante tout-puissant et qui a le goût du grandiose (1). En religion, on entrevoit l'infiltration du dualisme médique, apporté par les mages qui essayent de rétablir par l'ascendant du culte et le monopole des cérémonies religieuses l'hégémonie de leur race perdue en politique. Introduits en Perse par Cyrus et par la défaite même de leur patrie, ils saisissent un instant le pouvoir sous Cambyse, et, refoulés par Darius, ils reprennent sous ses successeurs leur lente et sûre invasion, favorisée par le double prestige du culte et de la doctrine. A l'extérieur, la lutte de l'Asie et de l'Europe aboutit à la dissolution de l'État iranien, et dans ses débris les lieutenants d'Alexandre se taillent des empires.

(1) Voy. sur cet art les recherches si originales de M. Dieulafoy. (*L'Art antique de la Perse.* — Paris, 1884-1885.)

C'est cette lutte du génie hellénique et du génie oriental qui fait l'intérêt principal de l'histoire extérieure de la Perse achéménide. Un des historiens de la Perse ancienne, esprit fin et délicat et l'un des hommes qui ont le mieux compris la Perse moderne, M. de Gobineau, a exprimé le regret que la Grèce ait triomphé à Marathon et il croit que l'esprit humain et la civilisation auraient peu perdu au triomphe de Xerxès et de l'Orient (1). Il est difficile de voir là autre chose qu'un spirituel paradoxe et une protestation ingénieuse contre le dénigrement systématique de l'Orient. Quelles que soient les ombres et les misères réelles de la civilisation grecque, si fort qu'il y ait à rabattre de la grandeur idéale que le génie de ses artistes a projetée sur son histoire refaite à coup de poésie, Marathon, Salamine et Platées n'en sont pas moins des victoires, non de la Grèce, mais de l'humanité; c'est le triomphe d'un idéal plus haut, d'une pensée plus féconde et plus noble, et, à vingt-cinq siècles de la victoire de Miltiade, l'Europe et l'humanité en sont plus grandes aujourd'hui encore. Avec toutes ses injustices et ses ignorances, le mépris du Grec pour le Perse, né pour l'esclavage, a été l'une des forces les plus puissantes du progrès humain. L'on ne peut regretter qu'une chose : c'est que dans sa guerre de revanche la Grèce n'ait pas assez vaincu; c'est que sa victoire sur la Perse n'ait été qu'une victoire matérielle et dont elle a souffert elle-même plus que la victime. Alexandre rêvait de fondre l'Occident et l'Orient : il n'a réussi qu'à moitié; il a *persisé* la Grèce, il n'a pas hellénisé la Perse. Le courant oriental, qui déjà dans le grand siècle, en pleine guerre médique, minait l'esprit hellénique et ébranlait sans peine la vertu fragile des Pausanias, à présent déborde la Grèce et l'inonde. La Grèce macédonienne n'avait guère à prendre à la Perse que l'apothéose du despotisme et de la force, le mépris de l'individu et des superstitions plus vastes : elle le fit. La Perse, de son côté, ne pouvait emprunter à la Grèce, triomphante et dégénérée, de bien hautes leçons, ni de nature à relever les intelligences ou les caractères. Alexandre put bien semer sur son passage quelque dizaine de villes à son nom; il ne pouvait déposer le levain de la vieille liberté hellénique, qui était morte.

Après les longues funérailles d'Alexandre, l'unité de l'empire iranien est rétablie un instant par le génie du premier Séleucus; mais elle s'effondre bien vite sous ses faibles successeurs : vers l'an 250, les Parthes, tribu aryenne de l'ouest de la Caspienne, parente des Perses et des Mèdes, mais jusqu'alors sans histoire, secouent le joug grec; leurs rois, Arsace et ses successeurs, reconquièrent peu à peu tout l'Iran et s'installent sur le Tigre, à Ktésiphon, en face de la capitale grecque de Séleucie.

La révolte des Parthes n'est dirigée que contre la

(1) *Histoire des Perses*, II.



domination, non contre la civilisation grecque. Les princes de la famille d'Arsace semblent avoir été les disciples des Séleucides. Leurs médailles sont frappées sur le type, dans la langue et avec les emblèmes helléniques, et ils s'y font gloire du titre de *philhellène*, ami des Grecs. Le théâtre d'Athènes charme les loisirs des Arsacides et le roi Hyrodès regardait jouer la *Bacchante* d'Euripide et le meurtre de Penthée quand l'acteur qui jouait Agavé vint jeter devant lui sur la scène la tête sanglante de Crassus (1). Cet hellénisme dut sans doute être superficiel et à fleur de terre, mode de cour et d'aristocratie, sans racine dans le cœur de la nation, et qui n'a point laissé son empreinte sur la civilisation iranienne.

La Perse resta passive et réfractaire. De tout ce passage triomphal de la Grèce à travers l'Asie, elle ne retint qu'un nom : le nom d'Alexandre, nom sonore et vide dont elle ne rapprendra l'histoire que dix siècles plus tard, quand elle adoptera les légendes grecques du pseudo-Callisthène et insérera dans ses annales fictives les contes de fées rassemblés par les conteurs alexandrins autour de la grande figure macédonienne.

Mais, si l'influence grecque sous les Arsacides n'a pas été assez vivace pour renouveler le génie iranien, elle a été assez puissante pour en arrêter le développement originel. Ce n'est point la seule faute du temps et le malheur du hasard qu'il ne soit rien venu jusqu'à nous d'une littérature originale arsacide : nous savons par les Persans du moyen âge eux-mêmes que les quatre siècles qui vont d'Alexandre à la chute des Arsacides sont un vide littéraire (2). Les Parthes, venus des confins de la Caspienne, voisins des tribus touraniennes qui leur fournissent le gros de leurs armées, transportent dans le monde iranien les mœurs et les instincts du désert. Ils n'ont point su relever la machine administrative de Darius et à la grande unité centralisée des Achéménides ont substitué la féodalité militaire. Cependant la lutte entre l'Asie et l'Europe continue sous les Parthes : Rome a remplacé la Grèce ; Crassus, Corbulon, Trajan, Alexandre Sévère ont remplacé Cimon, Agésilas, Alexandre; duel monotone et sans issue où l'Europe rencontre, non plus les lourdes et innombrables armées conduites à la bataille à coups de cravache, mais la cavalerie légère du désert, prompte à l'attaque, insaisissable dans la fuite. La discipline romaine et la solidité du légionnaire plieront plus d'une fois devant les charges brillantes ou devant la flèche fugitive du Parthe. Aussi les Parthes ont-ils laissé un plus long souvenir dans la mémoire de Rome que dans celle de la Perse. Tandis que l'orgueil de Rome reconnaît en eux des égaux, parfois des vainqueurs, et les accepte dans le partage du monde (3), la Perse, dans son *Livre des Rois*, fera tenir leurs quatre siècles en quarante lignes ; elle ne connaît d'eux que quelques noms vagues et flottants : l'histoire est vide et, selon la parole de son poète, « le trône d'ivoire n'a plus appartenu à personne », et des siècles se sont passés « pendant lesquels on dirait qu'il n'y avait pas de roi sur la terre (1). »

Cet oubli profond prouve à quel point les Parthes étaient restés des étrangers dans l'Iran : aussi la chute de ces guerriers, moitié Touraniens, moitié Grecs, est saluée comme la renaissance de la Perse. C'est la province qui avait déjà donné à l'Iran Cyrus et les Achéménides, c'est-à-dire la Perse proprement dite, qui reprend l'hégémonie, avec une dynastie locale, restée à peu près indépendante sous la suzeraineté parthe : la dynastie de Sassan. La nouvelle dynastie, pour renouer la tradition, se rattache par une généalogie fictive au dernier des Achéménides.

La révolution sassanide est un point tournant dans l'histoire de la Perse. Cette révolution n'est point seulement dynastique, mais nationale et religieuse. Le fondateur de la dynastie, Ardeshir, fait ou refait la nationalité iranienne, avant tout au moyen de la religion. Nous avons déjà dit comment, du temps même des Achéménides, la religion dualiste de la Médie et des mages s'était infiltrée dans la Perse et commençait à absorber le polythéisme aryen dont elle-même était sortie. Il est difficile, dans le silence de l'histoire, de suivre ce travail sourd de propagande à travers l'époque arsacide : l'on sait pourtant qu'il ne s'arrêta pas, que les prêtres mèdes restèrent en possession morale du monopole religieux, qu'ils se répandaient avec leur culte à travers toutes les provinces iraniennes et même au delà (2); un moment vint où les Arsacides eux-mêmes s'inquiétèrent et songèrent à accaparer à leur profit cette force dont ils commençaient à apprécier toute l'énergie et le prestige; l'un des derniers d'entre eux, Vologèse, essaya de réunir les fragments des textes sacrés et de codifier la littérature religieuse de l'Iran (3). Il était trop tard : les princes philhellènes n'étaient point dignes de mener à bonne fin l'œuvre sainte ni d'en recueillir le profit.

Le magisme avait trouvé un asile et une forteresse dans cette province de Perse où autrefois il n'était qu'un hôte redouté et suspect : les vieilles rivalités de Mèdes et de Perses avaient eu le temps de s'éteindre sous la longue et commune oppression de l'étranger ; dans ce milieu sans cohésion le magisme était la seule force morale organisée autour de laquelle pût se refaire une nationalité : les rois locaux de la Perse s'en firent les champions ; Ardeshir est un mage cou-

(1) Plutarque, *Crassus*.
(2) Mudjmil-ut-Tevarikh.
(3) Justin, XLI, 1 : *Parthi, penes quos, velut divisione orbis cum Romanis facta, nunc Orientis imperium est... A Romanis quoque, trinis bellis, per maximos duces, florentissimis temporibus lacessiti, soli ex omnibus gentibus non pares solum, verum etiam victores fuere.*

(1) Firdousi, *Livre des Rois*, tr. Mohl, édit. in-12, V, 216.
(2) Strabon.
(3) James Darmesteter, *The Vendidad translated*. Introduction, III.



ronné; en abdiquant pour son fils Sapor, il lui dit : « Sachez, ô mon fils, que la religion et la royauté sont deux sœurs qui ne peuvent exister l'une sans l'autre, car la religion est la base de la royauté, et la royauté est la protectrice de la religion (1). » Sous son second successeur, Sapor II, est promulguée l'édition officielle des textes sacrés, le *Zend Avesta :* c'est précisément l'époque où en Occident le christianisme monte sur le trône avec Constantin et élabore à Nicée son credo définitif.

La période sassanide est pour l'histoire la plus importante des périodes anciennes, parce que c'est la mieux éclairée; et par la masse des documents, littérature pehlvie, inscriptions, médailles, sceaux, témoignage des historiens byzantins, arméniens, arabes, persans, elle projette ses lumières sur le passé obscur qui précède et les siècles confus qui suivent. Cette période n'est point importante pour l'histoire de la Perse seule, mais pour celle du monde. Jamais le rêve d'Alexandre ne fut plus près de se réaliser : jamais la pénétration morale de l'Orient et de l'Occident ne fut plus complète, et c'est la Perse qui fut le centre où tout aboutissait et d'où tout partait. D'une part, elle envoie le manichéisme coloniser le christianisme d'Occident; d'autre part, elle reçoit elle-même de Byzance, tantôt avec le nestorianisme exilé, tantôt avec les derniers platoniciens chassés par l'orthodoxe Justinien, le germe de la philosophie et des sciences grecques, qui, stérile sous Alexandre et les Parthes, fructifiera sous les derniers Chosroès et s'épanouira plus tard dans la philosophie arabe. Ce n'est point seulement l'Occident auquel elle s'ouvre, mais l'extrême Orient. La Chine, qui, vers cette époque, atteint ses frontières extrêmes, devient sa voisine, et les ambassades vont et viennent de la cour du Roi des Rois, fils de Dieu, à la cour du Fils du Ciel. L'Inde, qui, des siècles déjà auparavant, a envoyé ses missionnaires bouddhistes jusqu'en Bactriane et a étendu ses conversions parmi les fils des lieutenants d'Alexandre, donne au plus grand des Sassanides son trésor de contes populaires, qui, traduit en Perse, se répandra de là parmi tous les peuples et dans toutes les langues de l'Occident, alimentera tous nos conteurs du moyen âge, et qui n'a pas encore fini son voyage à travers le monde.

Placé au centre des trois grands empires du temps, Byzance, la Chine et l'Inde, l'empire sassanide sera pendant quatre siècles le point d'échange de l'esprit humain; par lui se fera dans l'humanité un essai d'unité latente. L'Occident, de nos jours, pénètre de nouveau l'Orient, mais c'est pour l'écraser et l'annihiler : il y eut à cette heure unique un équilibre de ces quatre civilisations, si différentes de fond et de forme et si grandes chacune à leur façon; cet équilibre de l'humanité ne se reverra plus.

(1) Masoudi, *les Prairies d'or*, trad. Barbier de Meynard, II, 162. — Cf. Mirkhond, *Histoire des Sassanides*, trad. Silvestre de Sacy.

Cependant cette civilisation brillante s'éteint à son tour. Deux vices la minaient : le despotisme et l'intolérance. Le despotisme est de tradition en Perse : appuyé sur l'hérédité du droit divin, il lui avait assuré, et sous les Achéménides et sous les Sassanides, des siècles de sécurité et de gloire. Mais au despotisme il faut la victoire : les conquêtes démesurées du dernier grand Sassanide, Chosroès Parviz, amènent à leur suite, sous les coups d'Héraclius, des revers inouïs, expiés par la révolte. Pour la première fois depuis Ardeshir, l'usurpation brise sur le trône la lignée divine, et quand, après une anarchie épouvantable qui fait passer en trois ans huit fantômes sur le trône, l'ordre se rétablit sous un petit-fils de Chosroès, il est trop tard. Le ressort matériel était brisé par l'anarchie; le ressort moral ne l'était pas moins. La religion de Zoroastre, qui avait été dans les mains des premiers Sassanides un si puissant instrument de guerre et de politique, avait usé sa force au service de l'État. Œuvre d'un clergé fermé, très haute dans sa morale, très raffinée dans ses dogmes, mais très exigeante dans son culte, c'était une religion faite pour une secte, non pour une nation, et, en poussant à outrance la notion de pureté appliquée au monde de la matière comme à celui de l'esprit, elle avait abouti à une immense casuistique où à chaque mouvement la main de l'homme se heurte à une prohibition. Ce culte, d'importation étrangère après tout, ridicule quand il n'était que prêché, devenait odieux quand il voulait s'imposer. Or, à mesure que la lutte contre Byzance s'acharnait et que le christianisme grandissait à l'intérieur, la religion d'État devenait plus oppressive et prétendait étendre à la communauté laïque des observances de moines. Le niveau de la persécution s'étendit, non pas seulement sur les chrétiens et les juifs, ni sur les sectes religieuses comme celle de Manès, ni sur les sectes socialistes et communistes comme celle de Mazdak, ni sur les libres penseurs et les incrédules comme les Zendik, mais sur les tièdes même et les indifférents : un premier ministre fut mis à mort pour avoir enterré sa femme, au lieu de l'exposer aux bêtes de proie comme le veut l'*Avesta*. De là, en grande partie, la rapidité merveilleuse avec laquelle la Perse, conquise par les Arabes, accueillit l'Islam (1).

II.

La conquête et la conversion de la Perse ouvrent la seconde période de l'histoire iranienne. Au point de vue politique, la solution de continuité entre les deux périodes est complète. C'en est fait de l'indépendance iranienne. Par instants sans doute se lèvera quelque dynastie nationale qui se rattachera aux souvenirs et

(1) Voy. à ce sujet les observations de M. de Gobineau dans son *Histoire des Perses*, II, fin.



aux droits de la Perse d'avant l'Islam; mais aucune ne durera bien longtemps. Ce sont des Arabes, des Turcs, des Mongols, des Afghans qui tour à tour ceindront la couronne de Djemchid; à l'heure présente, c'est une tribu turque; demain ce seront les Russes. Le changement n'est pas moins profond à l'intérieur qu'à l'extérieur : la vieille religion a été extirpée, elle ne compte plus aujourd'hui que huit mille fidèles vivant dans les avanies et la misère en quelques villages du Kirman; la religion apportée par ces « mangeurs de lézards » pour qui les grands rois n'avaient pas assez de mépris a éteint les temples du faux, fait taire le *Zend Avesta* et installé dans les temples une langue étrangère. Si, dans le peuple, la langue nationale a subsisté, encore a-t-elle reçu, elle aussi, les marques de l'esclavage et renouvelé son lexique en l'honneur de la langue des conquérants. Pourtant, si l'on regarde de près, on voit que l'élément national a disparu de la surface plus que du fond et que la Perse, en acceptant l'étranger, l'a transformé plus qu'elle ne se transformait elle-même, qu'elle a adapté sa vie et sa foi nouvelle aux habitudes et aux traditions héréditaires et que ce n'est pas sans raison que, pour la masse du monde musulman, la Perse est hors l'Islam.

C'est qu'en effet l'Islam de la Perse n'est point l'Islam: c'est la vieille religion de la Perse encadrée de formules musulmanes; non point la religion sacerdotale, œuvre artificielle qui n'avait jamais parlé à la conscience du peuple, mais la religion populaire et vivante, qui n'avait de commun avec celle-là que le fond primitif sur lequel l'une et l'autre s'étaient développées. Aussi, dans l'anarchie de la Perse moderne, l'évolution religieuse est le seul fil conducteur qui permette de suivre l'esprit national, et, pour vous donner une idée approchée de la vie iranienne dans la seconde période, il est plus simple et plus sûr de partir du dedans que du dehors, et de l'histoire de la pensée que de la succession incohérente des révolutions politiques.

La Perse, au lendemain de sa défaite, s'était convertie en masse pour des raisons très diverses et qui se réduisent à deux : l'une, c'est que l'Islam était la religion des maîtres; l'autre, c'est que la Perse tenait peu à l'ancienne religion d'État. D'ailleurs, les deux religions avaient assez de points de contact pour que le passage de l'une à l'autre n'offrît point à des convictions si ébranlées des difficultés bien sérieuses ni dans le dogme, ni dans le culte, ni dans la mythologie. Le vieux polythéisme aryen était déjà arrivé dans le mazdéisme aussi près que possible du dogme sémitique, et Allah n'était qu'un Ormazd qui tenait plus à distance ses créatures. Le culte arabe dans sa simplicité élémentaire était une délivrance en regard du rituel mazdéen; et, à un point de vue plus élevé, les pratiques de charité recommandées par l'*Avesta* trouvaient, pour les consciences délicates, plus qu'un équivalent dans la dîme des pauvres imposée par le Coran. Dans la mythologie arabe, les Persans retrouvaient bien des choses qu'ils connaissaient déjà, toutes ces légendes sur la fin du monde, sur le paradis et l'enfer, que Mahomet leur avait empruntées tantôt directement, tantôt sans le savoir, par l'intermédiaire des mythologies juive et chrétienne.

Des trois éléments de la religion, c'est la mythologie qui est le plus résistant, le plus vivace, le seul auquel un peuple ne renonce point, même quand il croit se convertir : la Perse transporta en masse sa mythologie dans la religion nouvelle. Mahomet hérita de Zoroastre; Deddjal et l'Antéchrist héritèrent d'Ahriman et du serpent Zohâk; Saochyant, le fils encore à naître du Prophète, qui doit à la fin des temps inaugurer le règne de la vie éternelle, revint faire ses promesses aux hommes sous le nom arabe de *Mahdi* (1). Tout ce peuple de génies et de démons, de djinns, de divs, de péris, qui animaient les eaux, les monts et les déserts, continuèrent à régner en paix dans leur empire comme si rien ne s'était passé dans les temples. Pour la masse du peuple il n'y eut rien de changé, ni dans le ciel, ni sur la terre, ni dans l'enfer; il n'y eut que deux noms nouveaux à apprendre, Allah et Mahomet, et les huit paroles du credo musulman à substituer aux vingt et une paroles de l'*Honover*.

La réaction alla plus loin encore et les principes de théologie politique qui avaient dominé la Perse ancienne revinrent, presque au lendemain de la ruine nationale, affirmer leur empire. Dans la théorie perse, le pouvoir appartenait au roi, fils de Dieu, investi par son origine supraterrestre de la gloire divine, du *Farri Yazdan*. A la faveur des révolutions politiques, elle reporta sur la tête de l'Arabe Ali, l'héritier légitime de Mahomet, exclu du khalifat, toutes les splendeurs et les saintetés de la vieille royauté nationale. Celui qu'elle appelait autrefois dans ses protocoles *shâh bagî minocitr*, « le roi divin, fils du ciel », et dans ses livres sacrés *Ahu ratuca*, « le Seigneur et guide », seigneur dans l'ordre du monde, guide dans l'ordre de l'esprit, elle l'appela à présent d'un mot arabe, *Imâm*, le chef, le titre le plus simple qu'il soit possible d'imaginer et en même temps le plus auguste, car toutes les souverainetés du monde et de l'esprit y étaient contenues. En regard des khalifes, élevés par la clameur aveugle des masses, par l'intrigue et le crime, elle éleva le droit héréditaire de l'imâm Ali, infaillible et sacré de Dieu. A sa mort, elle se pressa autour de ses deux fils, Hassan et Hussein, puis de leurs descendants : Hussein avait épousé une fille du dernier roi sassanide, de sorte que l'imâmat était fixé dans son sang par double droit divin, et l'union de la Perse ancienne et de l'islamisme à la façon persane se trouva scellée dans le sang de Hussein aux plaines de Kerbéla. La révolution qui ren-

(1) Sur *le Mahdi depuis l'origine de l'Islam*, voy. la *Revue* du 7 mars 1885.



versa les usurpateurs Oméiades au profit des Abbassides, neveux du Prophète, est l'œuvre de la Perse : si elle ne fait pas arriver au pouvoir la famille favorite, pour qui elle a cru combattre, elle fait du moins triompher son principe. Un instant, sous Mamoun, c'est le représentant même du principe qui semble près de triompher par l'abdication du khalife en faveur d'un héritier d'Ali. Les premiers Abbassides, élevés au trône par la Perse, s'entourent de Persans; leurs premiers ministres, les Barmécides, sont suspects d'être encore de cœur à la religion de Zoroastre. Les jours de Chosroès reviennent : la tradition hellénique, jadis apportée à Ktésiphon par les nestoriens et les néoplatoniciens, se renoue avec éclat après deux siècles d'interruption. La philosophie grecque fait retentir les échos du palais de Bagdad, comme jadis sous Anochirvan ceux du palais de Ktésiphon. Quelque chose paraît qui ressemble à la libre pensée, au goût de la science désintéressée : les religions, les sectes et les systèmes viennent mettre aux prises en controverses courtoises les *motecallemin* par-devant le khalife Mamoun. Ainsi commence ce qu'on a bien voulu appeler la philosophie arabe et qu'il vaudrait mieux, selon l'expression de M. Renan (1), appeler gréco-sassanide, car elle n'a d'arabe que la langue; le fond est grec, et ceux qui la mettent en œuvre sont des Persans ou des Syriens reprenant l'impulsion sassanide. Philosophie, histoire, géographie, grammaire, dans tous les genres sauf la poésie, la plupart des grands écrivains de la belle période arabe sont des Persans : les Abbassides sont de véritables Sassanides, de sang arabe.

L'orthodoxie reprend le dessus dans l'État avec les successeurs des Mamoun, qui sentent bien qu'ils n'ont plus de raison d'être dans la doctrine chiite. Mais ce triomphe de l'orthodoxie coïncide avec la dissolution du khalifat, épuisé par son immensité, et, dans l'émiettement de l'empire, les provinces persanes se séparent et se font des destinées indépendantes avec les Tahérides, les Saffarides, les Samanides, les Bouides. C'est le réveil du sentiment national. Tous ces fondateurs de dynastie, gouverneurs révoltés ou simples aventuriers, opposent les souvenirs d'avant l'Islam au prestige du khalifat de Bagdad, afin d'être suivis par la nation dans une lutte qui semble sacrilège. Les Samanides, venus d'au delà de l'Oxus, d'origine douteuse, peut-être tartare, se donnent pour les descendants d'un des derniers héros de l'époque sassanide, Behram Tchoubineh, mort en exil chez les Turcs. Les Bouides, simples pêcheurs, qui s'établissent en Médie pendant que les Samanides s'établissaient en Bactriane, et qui, pendant un siècle, tiendront dans leur main, comme maires du palais, les khalifes et le khalifat, se donnent pour descendants directs des Sassanides. La Perse retrouve une littérature après trois siècles de silence. Les khalifes avaient essayé d'étouffer en Perse la langue nationale; l'écriture pehlvie avait été proscrite; la langue du Coran, devenue la langue de l'administration, était par la force des choses devenue l'organe de la science, de la théologie, de la poésie, de toute pensée. Avec les dynasties nationales, le persan remonte des couches populaires d'où on n'a pu l'extirper et pénètre la cour et la littérature. Les poètes tiennent encore à honneur de manier la langue de Mahomet et le rythme des poètes du désert; mais ils commencent à jeter la langue vulgaire dans le moule de la poésie arabe, et une littérature nationale se forme à l'ombre de la poésie étrangère, comme en Europe, quelques siècles plus tard, se formeront Pétrarque et Dante à l'appui de la tradition latine. La *qasida* et le *ghazal* charment sous un déguisement persan, de leurs mièvreries et de leurs concetti, la cour transoxiane des Samanides. C'est au nom du cinquième d'entre eux, Nasr, fils d'Ahmed, qu'est attachée cette renaissance de la poésie nationale : son favori est le premier en date des poètes persans, Roudegui, le poète aveugle.

L'école de Roudegui et de ses successeurs n'est persane que par la langue; l'inspiration et les modèles sont arabes. Aussi est-elle rejetée dans l'ombre par une poésie vraiment nationale, de fond comme de forme, qui naît vers la même époque, sous la protection de ces mêmes Samanides : la poésie épique. Il y avait dans la tradition orale, dans les campagnes restées plus fidèles aux souvenirs des vieux temps, une masse de récits et de légendes historiques aussi anciennes que l'Iran et qui suivaient toute son histoire depuis ses origines jusqu'aux Sassanides. Déjà les derniers Sassanides, comme par un pressentiment que la fin du drame national approchait, avaient fait recueillir et rédiger dans la langue du temps, le pehlvi, tout ce trésor épique, flottant et dispersé. Puis était venu le grand naufrage et le livre épique de la Perse avait sombré dans l'oubli. Les dynasties nationales reprirent l'œuvre des derniers Sassanides : l'éphémère maison des Saffarides fit traduire en persan le vieux livre incompris. Les Samanides, qui les renversent, les continuent, appellent le prestige de la poésie au secours de la pensée nationale, et le livre persan commence à recevoir la forme poétique sous la plume d'un poète guèbre, Daqiqi. Il meurt au début de son œuvre; les Samanides sont emportés à leur tour par une dynastie nouvelle, fondée par un esclave turc, celle des Ghaznévides : l'œuvre nationale s'achève sous les princes Turcs, sous le plus grand d'entre eux, Mahmoud le Ghaznévide, fanatique intolérant, mais doublé d'un politique, qui persécute les Chiites au nom des principes de Bagdad et brise les derniers liens qui relient la Perse à Bagdad; qui impose le Coran par le glaive, mais chasse l'arabe de l'administration au profit du persan : c'est à sa cour et sur ses ordres que Firdousi

(1) *L'Islamisme et la science*, 1883.

écrit le *Livre des Rois;* l'épopée persane est fixée, la tradition ancienne est sauvée définitivement par le génie heureux d'un poète; la Perse a repris conscience d'elle-même.

Par malheur, cette reprise de conscience n'est pas la reprise de ses destinées. La mauvaise fortune de la Perse a voulu que les siècles d'anarchie et d'abandon coïncident avec le grand mouvement qui remue les barbaries de l'Asie centrale et les jette vers l'Occident. Aussi loin que sa mémoire remonte, la Perse a eu pour voisins les terribles nomades du Turkestan; mais, aux temps anciens, elle avait pu les contenir derrière l'Oxus, elle avait pu même franchir la barrière du grand fleuve et du désert, implanter ses colons parmi les barbares, y semer des villes, y allumer ses temples de feu : toute la partie ancienne de l'épopée chante la lutte triomphale d'Iran contre Touran. A présent, la force d'expansion est brisée et c'est le désert qui passe l'Oxus et envahit la Perse.

Pourtant telle était encore la force des traditions de culture en Perse qu'à trois reprises elle en impose l'ascendant à ses conquérants et répare leurs ruines de leurs propres mains. A trois reprises elle absorbe ses envahisseurs, trop peu nombreux pour former autre chose qu'une caste de gouvernement, trop bornés pour apporter ou former une civilisation à eux, assez politiques pour reconnaître la valeur des traditions de la Perse, ne fût-ce que pour mieux organiser l'exploitation du vaincu. Les Seldjoucides du XIe siècle sont des Turcs; mais leurs administrateurs sont des Persans. Ces barbares ont d'ailleurs l'admiration béate des choses de l'esprit : le grand seigneur turc, avec des sacs d'or autour de son sofa, en jette des poignées aux poètes qui chantent autour de lui. Sous le troisième Seldjoucide, Melikshah, les villes se remplissent de mosquées et de collèges; ses astronomes devancent de cinq siècles la réforme du calendrier grégorien; Omar Kheyyam écrit ses quatrains. A la chute des Seldjoucides, dix petites dynasties locales, les Atabeks turcs, un siècle durant, vont se déchirant et déchirant la Perse; mais çà et là, à la cour de quelqu'un d'entre eux, une heure de repos et de paix ramène une oasis de poésie : Nizami écrit son *Divan* à la cour des Atabeks de Shirvan et c'est pour celui de Shiraz que Saadi écrit son *Gulistan*. L'anarchie prend terme au XIIIe siècle à l'arrivée des Mongols, encore païens, qui font la paix en faisant le désert; mais les Mongols eux-mêmes à leur tour tombent sous le charme : le féroce Houlagou fonde l'observatoire de Méraga et fait composer par Nasir-Eddin les *Tables ilkhaniennes*. Les Mongols se convertissent à la religion de leurs sujets. Ils passent à leur tour, épuisés en se civilisant; une poussée nouvelle, plus violente, vient reprendre l'œuvre de destruction, et la Transoxiane vomit Tamerlan, qui marque son passage de l'Oxus à l'Euphrate par des pyramides de têtes humaines. Son fils, Chah Rokh, essaye de réparer le mal qu'a fait le père, rebâtit Merv et Hérat; un de ses petits-fils donne son nom aux *Tables* d'Oloug-beg; un autre, Baisangher, fait faire la première édition critique du *Livre des Rois*. A la cour des sultans de Hérat, autres descendants de Tamerlan, la pensée persane jette un dernier éclat sous les auspices d'un Mécène turc, le vizir Alicher, poète lui-même et qui forme la poésie turque sur le modèle de la poésie persane. Il a pour ami le dernier grand poète de la Perse, Djami, le romancier du Soufisme; pour protégés, l'historien Mirkhond et son fils Khondemir, les derniers des grands chroniqueurs; Dawlet chah peut écrire la *Biographie des poètes :* il n'y en aura plus. C'est l'époque où la Renaissance commence en Occident.

Ces trois siècles de domination turque, tartare, mongole, voient se développer en Perse une poésie d'une originalité rare et qui n'a guère ailleurs d'équivalent : c'est la poésie du Soufisme, ou du mysticisme persan, succédant à la poésie épique épuisée. A la suite de Firdousi était venue toute une école épique; comme chez les Grecs l'*Iliade*, comme chez nous les chansons de gestes primitives, le *Livre des Rois* avait enfanté une légion d'épopées secondaires, de *nameh*, qui faisaient cycle avec l'épopée principale, qui la complétaient en suivant ses héros et leurs descendants dans le reste de leur histoire. Ce mouvement poétique, d'abord alimenté par la tradition populaire, échoue bientôt dans la fiction pure, à mesure qu'il fallut s'adresser à l'imagination pour renouveler un fonds qui s'épuisait : l'épopée aboutit au roman d'aventures; avec Nizami, elle devient le cadre de moralités mystiques.

Or tout ce que perd la poésie épique, la poésie mystique le gagne. L'heure le voulait : l'épopée nationale n'avait plus de sens puisqu'il n'y avait plus de nation. Toute la question pour la Perse n'est plus que de savoir si elle obéira à un Turc ou à un Mongol, à la horde du Mouton blanc ou à la horde du Mouton noir. Il n'y a plus de patrie, ni dans le présent ni dans l'avenir : le rêve national n'est plus qu'un souvenir au lieu d'être une espérance. La poésie, refoulée de la réalité, se réfugie dans l'idéal, idéal trouble et mixte où se glissent bien des éléments de la réalité, mais seulement ses éléments inférieurs, car pour les éléments nobles, il n'y a plus guère place dans le monde réel. De là cette indéfinissable poésie du soufisme qui est, selon l'homme et selon l'heure, tantôt l'effusion d'une piété suprême dont l'orthodoxie n'a pas à s'effrayer; tantôt l'effort téméraire de l'homme pour s'identifier avec Dieu en s'annihilant en lui, l'extase d'une philosophie souffrante affolée de l'infini; tantôt le voile transparent d'une incrédulité méprisante qui jette pêle-mêle toutes les formes religieuses, l'Islam compris, aux pieds de la réalité supérieure; tantôt l'Évangile d'Épicure, le cadre mystique de l'amour humain dans ses formes les moins relevées.

La poésie mystique des autres peuples n'offre rien

d'analogue, pas même chez les Indous, de qui peut-être la Perse en a pris le premier modèle à la suite des conquêtes ghaznévides. L'Europe a eu des poètes mystiques, mais le mysticisme n'y a jamais été toute la poésie : en Perse, elle l'a été et l'est encore. C'est au soufisme qu'appartiennent ses génies poétiques les plus pénétrants : Djelaleddin Roumi, le derviche d'Iconium, dont le *Mesnevi* est la Bible du soufisme; Mohammed Shebistari, dont le *Jardin du mystère* en est le manuel; Saadi, le plus humain et le plus accessible de tous, plus moraliste que mystique et en qui la brume du soufisme ne sert qu'à relever la lumière de la vie d'une pénombre de mystère; Hafiz, l'Anacréon, l'Horace et le Voltaire de la Perse; enfin, l'un des premiers en date et le plus grand de tous, l'algébriste Omar Kheyyam, qui jette dans le moule rigide et éclatant de ses quatrains tous les mépris de la science et de la pensée pour la sottise ou l'hypocrisie humaine, toutes les angoisses du cœur sous le double écrasement de la nature et de l'infini, toutes les révoltes de l'homme contre Dieu.

Cette poésie soufie est la gloire de la Perse, mais aussi le signe de sa déchéance : il lui manque l'accent de la dignité virile. Elle édifie la grandeur métaphysique de l'homme sur son abaissement moral. Le détachement du monde, de si belles formules qu'il s'enveloppe, est frère de l'égoïsme : tous ces détachés résolvent à merveille le problème de vivre, et de vivre longtemps, à travers la terreur turque ou tartare, inépuisables à trouver les épithètes d'adoration pour leur maître mongol aussi bien que pour le Dieu transcendant. Hafiz, avec un calembour, désarme Tamerlan dans le sac de Shiraz et s'en fait un protecteur. C'est pour cela que le soufisme, avec toutes ses beautés et ses attractions dangereuses, n'a pu s'essayer ni même songer à relever les caractères : c'est la poésie d'une nation qui n'a pas de lendemain à préparer; elle aide à passer la vie, mais non pas à la vivre. Après Djami, qui clôt la grande poésie mystique comme Nizami avait clos la grande poésie épique, le soufisme devient, comme jadis l'épopée, un genre littéraire : il l'est encore. Comme l'épopée a abouti à l'interminable roman d'aventure, d'une monotonie écœurante, le soufisme aboutit à l'interminable allégorie, d'une onction nauséabonde. Toute la poésie va se jeter dans ce moule, le plus réfractaire à l'inspiration quand il n'est pas manié par un vrai poète : au siècle dernier paraît, comme un accident rare, un vrai poète, Hatif d'Ispahan, dont la langue claire et la pensée simple détonne dans le jargon à la mode depuis des siècles.

Après les successeurs de Tamerlan, au XVIe siècle, s'était élevée la dernière grande dynastie de la Perse, celle des Sofis. Les Sofis descendent ou prétendent descendre d'Ali : ils intronisent définitivement en Perse le culte d'Ali et la doctrine chiite. C'est le signal des grandes guerres entre la Perse et la Turquie alors à l'apogée. Aux haines de race et aux rivalités politiques s'ajoute la haine religieuse, le Sultan, héritier du khalifat de Bagdad, étant le représentant de l'orthodoxie sonnite. La lutte du Sultan et du grand Sofi qui ramène la Perse vers l'Occident, l'épuise, et, après le grand règne de Chah Abbas, elle est mûre pour de nouveaux barbares. Au commencement du XVIIIe siècle (1722), vingt mille Afghans l'envahissent, écrasent ses armées, la couvrent de ruines et en sept ans de règne font périr un million d'hommes. Un aventurier de race turque, chef de brigands, Nadir chah, devient le libérateur et le héros de la Perse, reporte ses limites de l'Oxus au Tigre et renouvelle en plein XVIIIe siècle, au delà de l'Indus, les merveilles et les horreurs du Ghaznévide et de Tamerlan. Il rêve un instant de rétablir l'unité du monde musulman en conciliant chiites et sonnites dans une religion plus large de son invention. La Perse retombe avec lui. Deux tribus turques lui donnent des maîtres tour à tour : la tribu des Zends, qui remplit la seconde moitié du XVIIIe siècle; puis la tribu turque des Cadjars, qui règne encore aujourd'hui.

La dynastie des Cadjars marque l'entrée en scène sur le terrain de la Perse d'un nouvel hôte, à la volonté duquel ses destinées sont désormais attachées, un hôte qui avance toujours et ne recule jamais, la Russie. Dès 1813, pendant que Moscou brûle encore, par la conquête du Daghestan et du Shirvan, elle refoule la Perse au delà du Caucase, qu'elle franchit, et se trouve installée sur le sol iranien; quinze ans plus tard, par le traité de Tourcmanshai, c'est le tour de l'Arménie persane; la Russie seule a droit d'avoir des flottes de guerre sur la Caspienne, qui devient un lac russe. Depuis ce jour, l'ambassadeur du tsar à Téhéran joue le rôle d'un résident anglais chez un rajah indien. La conquête de Kars, à l'ouest, en 1878, celle de Merv, à l'est, l'an dernier, enserrant la Perse à droite et à gauche, rendent inutile une annexion en règle; toute la question est de savoir si le Sud, plus accessible à l'Angleterre et sur lequel elle a déjà mis la main à plusieurs reprises, suivra le Nord ou tombera sous une autre vassalité, et si l'on reverra de nos jours la vieille division de Médie et de Perse. Quoi qu'il en soit, entre les convoitises continues de la Russie au nord et les convoitises intermittentes de l'Angleterre au sud, il est à craindre que le rôle politique de l'Iran ne soit fini (1).

La renaissance politique des Sofis n'avait pas amené une renaissance de la pensée. Ce siècle-ci qui marque la fin de la Perse a eu son réveil : un réveil littéraire et un réveil religieux. Les cérémonies funèbres par lesquelles la Perse célèbre chaque année depuis des siècles la date fatale du 10 moharrem, où le fils d'Ali

(1) Voy. l'étude sur *l'Angleterre et la Russie dans l'Asie centrale*, dans la *Revue* du 21 mars 1885.

expira à Kerbéla, ont amené la création d'un théâtre populaire, incomparable par la puissance qu'il exerce sur l'imagination nationale. Comme la tragédie sortit en Grèce du dithyrambe chanté en l'honneur de Dionysos, comme le mystère sortit chez nous au moyen âge des représentations religieuses où se jouait la Passion du Christ, ainsi en est-il en Perse de nos jours même. Le mystère n'a pas encore abouti au drame et au théâtre laïque, mais il a déjà donné une poésie sincère, une poésie dramatique et humaine, qui vaut toute la rhétorique des poètes de cour et de Médresseh.

En même temps se produisait une tentative de rénovation religieuse, celle du babisme. La Perse, démoralisée depuis des siècles par dix conquêtes étrangères, par le joug d'une religion composite à laquelle elle croit juste assez pour persécuter, par l'énervement d'une philosophie mystique qui désabuse de l'action et enlève tout but à la vie, la Perse a fait il y a quarante ans un effort inattendu pour se refaire un idéal viril. Le *babisme* a peu d'originalité dans ses dogmes et sa mythologie; sa doctrine métaphysique sort du soufisme et des vieilles sectes alides formées autour du dogme de l'incarnation divine; mais sa morale est une révolution : c'est la morale de l'Occident. Il supprime les impuretés légales, la grande barrière de séparation entre l'Islam et le monde chrétien; il supprime la polygamie, la grande source de la dégradation orientale; il reconstitue la famille et relève l'homme en relevant la femme à son niveau. Le babisme, répandu en moins de cinq années d'un bout de la Perse à l'autre, noyé en 1852 dans le sang des martyrs, se recueille et se propage en silence. Si la Perse peut encore être régénérée, c'est par là qu'elle le sera.

III.

Cet aperçu bien incomplet de la longue histoire de la civilisation persane a pu du moins vous donner une idée de l'intérêt qu'elle offre dans l'histoire générale de la civilisation. De toutes les nations de l'Asie, la Perse est celle qui a le plus à apprendre à l'historien, parce qu'à chacune des périodes de son histoire elle a vécu en contact avec quelque grande civilisation à qui elle a emprunté ou prêté, et sur qui elle nous renseigne ou qui nous renseigne sur elle. Tour à tour intimement mêlée par son histoire à l'Inde primitive; à l'Assyrie, à Suze, à Babylone; à la Lydie, à la Grèce et à l'Égypte; à Rome et à Byzance; aux Arabes, aux Turcs, aux Mongols; tour à tour rejetée vers l'Occident et vers l'Orient; elle a été le carrefour des races, des religions et des civilisations. Il n'est point jusqu'à la Chine qui n'ait laissé sur elle son empreinte.

Vous pouvez imaginer d'ici quelle variété de sujets d'étude s'offre à vous, qu'il s'agisse non seulement de l'histoire propre, mais des langues, des religions, de la littérature ou de l'art. La linguistique vous offrira un des plus magnifiques champs d'études que présente la philologie aryenne; car une série de documents authentiques vous permettra de suivre la langue parlée depuis Cyrus jusqu'à nos jours, en passant par le perse des Achéménides, le pehlvi des Sassanides, le persan de la Perse moderne; vous aurez à rechercher les rapports de parenté qui unissent cette langue de la Perse à celle de la Médie, la langue du *Zend Avesta*, et plus au loin avec la famille arménienne d'une part, la famille indienne de l'autre. Vous aurez à appliquer cette linguistique dans le déchiffrement des documents anciens, inscriptions perses, inscriptions pehlvies, *Zend Avesta*, médailles et cachets sassanides.

La religion vous mettra en rapport avec toutes les grandes religions connues. Vous aurez à reconstituer, par la comparaison avec l'Inde et le védisme, le fond primitif des croyances iraniennes; à voir ce qu'il est devenu en Perse et en Médie et par quelles transformations il a pris la forme dualiste; quelle action il a pu subir du polythéisme sémitique de Babylone; quelles actions et quelles réactions ont pu s'exercer entre lui et le judaïsme biblique au temps de Cyrus ou le judaïsme rabbinique au temps des Sassanides; ce qu'il a prêté au christianisme naissant et aux gnostiques du premier siècle et ce qu'il en a reçu à son tour; ce qu'il a laissé pénétrer en lui d'éléments grecs et de philosophie alexandrine. Vous aurez à faire l'histoire de la bible iranienne et de la casuistique parsie et à suivre le développement moderne du mazdéisme chez les Guèbres exilés aux Indes pour cause de religion. Vous aurez à voir ce qu'il y a sous la conversion de la Perse à l'Islam, ce qu'elle a pris de la nouvelle religion et ce qu'elle a gardé de l'ancienne; à analyser les composés nouveaux qui se sont formés et les sectes sorties de la décomposition de tant de détritus religieux. La littérature enfin, malgré les immenses lacunes de la période antique, vous offrira cependant encore un champ immense, soit que vous vous attachiez à la littérature religieuse de la Perse ancienne et des Parsis modernes, ou à l'épopée, ou à la poésie lyrique, ou à la littérature historique. Je ne parle pas de vingt questions secondaires qui, en réalité, ne sont secondaires que par la pauvreté présente des documents, non par leur importance propre, celles, par exemple, que soulève l'histoire de l'art en Perse; dans l'architecture, empruntant à l'Assyrie, à la Grèce, à l'Égypte, à Rome, et prêtant à son tour à Byzance et aux Arabes, créant l'art arabe; dans la peinture, oscillant entre Byzance et la Chine; dans la céramique, élève des Chinois.

Dans ce vaste ensemble, nous choisirons, pour inaugurer ce cours, l'histoire de l'épopée persane. Ce sujet a l'avantage à la fois d'être exactement limité et, appartenant par le fond à la période ancienne, par la forme à la période moderne, de faire ressortir mieux que

tout autre la continuité du génie persan sur toute la durée de son développement. D'autre part, il touche à tant de points de l'histoire religieuse, politique, linguistique même de la Perse ancienne qu'il vous fournira l'occasion de vous arrêter sur quelques-unes des principales époques de son histoire et de sa civilisation.

Il ne me reste qu'à vous remercier de l'attention que vous avez bien voulu me prêter et à solliciter toute votre indulgence pour m'aider dans une tâche dont nul moins que moi n'ignore les difficultés et les périls.

LES FRÈRES COLOMBE

Simple histoire

On les appelait aussi Colombe du Moustiers, peut-être parce que la famille habitait depuis un siècle et demi une façon de vieux couvent, tant de fois raccommodé, rajusté, replâtré, qu'il n'en restait d'autre apparence qu'un pignon surmonté d'un toit pointu, au fronton duquel s'étalait un écusson intact représentant une crosse croisée avec un sceptre et surmontée de deux clefs et d'une mitre.

Peut-être les Colombe étaient-ils quelque peu gentilshommes au fond; mais cela s'effaçait comme l'architecture du vieux Moustiers.

Au demeurant, ils vivaient en bourgeois demi-paysans. Les femmes se paraient, au jour des grandes fêtes, de leur robe de noce, ample et raide, en quelque étoffe de lourde soie, très soigneusement coffrée dans une poussière d'épices le reste du temps. Et les hommes allaient au collège jusqu'à l'âge de quinze ans; après quoi, ils passaient une blouse sur leur dernière tunique et travaillaient aux champs.

Ils possédaient une vieille calèche, un vieux cheval blanc, et chacun d'eux conservait soigneusement un chapeau noir haut de forme pour aller à la messe le dimanche. L'hiver, ils portaient des gants de laine et des sabots, et ils se faisaient la barbe tous les huit jours.

Le père Colombe, ayant été soldat, s'habillait d'une redingote étroite, propre, râpée, ornée d'un ruban rouge fané, qui durait, toujours le même, depuis vingt ans. Ils étaient considérés dans le pays et, quand on parlait d'eux, on disait : les messieurs du Moustiers. Leurs opinions politiques étaient connues : ils tenaient pour l'empire.

Le père Colombe avait servi pendant les Cent jours. Ses trois fils reçurent les prénoms de Napoléon, Annibal et Scipion; la fille s'appela Cornélie. Napoléon mourut, et Cornélie, épousant un paysan, devint la mère d'un tas de petits Gracques.

Quant à Annibal et Scipion, ils eurent une destinée pacifique. Une année, la grêle dévasta les récoltes; l'année suivante, la vigne coula, et, la troisième année qui suivit, Cornélie entra en ménage. Trois fléaux qui endettèrent la maison. On fut obligé de vendre des terres pour faire honneur aux engagements. Dès lors il n'y avait plus assez de travail aux champs pour Annibal et pour Scipion. Mais, la famille étant bien notée, le député de l'arrondissement intervint et casa d'abord l'aîné, Annibal, à Paris, dans un bureau de ministère où tout de suite, en entrant, il fut appointé à douze cents francs.

L'année suivante, son frère Scipion prenait le même chemin; seulement il dut faire un surnumérariat entièrement gratuit.

Cependant le père et la mère, allégés, vivotèrent encore quelque temps, et puis, l'âge et l'ennui aidant, ils s'en allèrent très près l'un de l'autre rejoindre leurs aïeux dans le petit coin verdoyant où dorment les morts de la commune de Ligeux, en Périgord.

I.

Les partages faits, et Cornélie, en excellente mère qu'elle était, ayant poussé les vieux à l'avantager en l'honneur des petits, les deux frères Colombe demeurèrent propriétaires de la maison de Moustiers, tout net, avec un jardinet autour, sans un pré, sans une vigne, sans un champ. Tel quel, ils s'entêtèrent à garder l'antique berceau qui ne leur rapportait rien qu'une location de quelques centaines de francs; mais la pensée qu'ils reviendraient là, un jour, adoucissait leur exil. Car c'est en exilés qu'ils habitaient Paris. Ils avaient emporté avec eux la candeur des champs, l'innocence de leur éducation mi-partie paysanne et bourgeoise, les vieux principes des anciens, l'inélégance et la rusticité des manières, avec une façon de vivre sobre, correcte, étroite, prudhommesque et sentencieuse, qui était en arrière d'un bon siècle au moins sur les mœurs du jour. Ils n'en souffraient point, s'étant garés de tout contact social; et, sans cesse face à face l'un de l'autre, ils ne s'étaient jamais aperçus qu'ils différaient du reste du monde. D'ailleurs ils s'aimaient. Scipion, moins âgé que son frère de six années, le traitait avec respect et soumission; Annibal, pénétré de la gravité de son rôle de frère aîné, morigénait avec une autorité douce ce gamin de trente-neuf ans qui ne répliquait pas. Et chacun gardait sa place.

Ils habitaient depuis bientôt dix ans dans un des coins les plus tranquilles du vieux Paris, quai de Béthune, tout en haut, près des toits, un appartement composé de trois pièces assez vastes, ayant vue sur la Seine.

Scipion faisait le ménage. Il se levait le premier, allumait le feu, préparait le déjeuner en balayant et

époussetant la maison, alerte et adroit comme une femme, silencieux dans ses chaussons de laine sans semelle. Il descendait aux provisions et remontait chargé comme une abeille, toujours content; ses yeux bleu-clair à fleur de tête, sa large face piquée irrégulièrement de bouquets de poils roux, son nez camus, lui donnaient l'air d'un bon gros chien très doux.

Annibal était grave, avec une grosse moustache noire, les paupières longues sur ses yeux bruns qu'il s'efforçait de rendre farouches pour mieux marquer son autorité.

Chaque mois, Scipion donnait son argent, et le frère aîné faisait les parts : tant pour le ménage, tant pour le magot; le reste passait en argent de poche. Cet argent-là finissait toujours par revenir au magot, le mois suivant, excepté les pièces que Scipion dérobait à la surveillance de son frère pour lui faire en cachette une surprise le jour de sa fête. Et chaque fois Annibal s'étonnait, très ému, comme s'il ne s'était douté de rien, ce qui donnait à Scipion une joie immodérée.

Quant au magot, c'était la grande affaire. A eux deux, les frères Colombe gagnaient maintenant cinq mille francs par an, et il s'agissait d'amasser, dans les dix années qui suivraient, une somme assez ronde pour leur permettre de retourner vivre de leur revenu en province, aux champs, dans la maison paternelle. Et l'on se serrait, l'on comptait, l'on acceptait toutes les privations pour arriver à ce but.

Annibal inscrivait la dépense chaque soir, afin de contrôler les prodigalités de Scipion, esprit aventureux et enclin aux dépenses inutiles. Ainsi il lui arrivait parfois d'avoir à confesser un bouquet de violettes de deux sous dont le parfum nouveau, par quelque matinée de printemps, l'avait tenté outre mesure. Et Annibal, doucement, l'accusait de manger son blé en herbe : ils en auraient, des violettes, et fraîches et embaumées, et qui ne leur coûteraient pas deux sous, quand ils seraient dans leur petit jardinet du Moustiers!

— Bien vrai, répondait Scipion confus; mais que veux-tu? ç'a été plus fort que moi. Et puis, la bouquetière était gentille...

— Scipion! si notre sainte mère t'entendait!

Les yeux de Scipion tout de suite devenaient pleins de larmes. Annibal s'attendrissait.

— Allons, n'en parlons plus; il faut bien que jeunesse se passe. J'inscris : Frais divers, dix centimes.

— Cela ne m'arrivera plus, murmurait Scipion.

Et Annibal continuait :

— Sirop de tolu, trois francs. A propos, j'ai consulté le docteur : tu prendras deux cuillerées matin et soir.

— Moi!

— Tu as toussé toute la nuit passée.

— La belle affaire! En voilà une dépense inutile! Pour le coup, Annibal...

— Paix! Je sais ce que je fais. Crois-tu que je vais te laisser tomber malade? Qui prendrait soin de toi, petit, si ce n'était ton frère aîné!

— Mon bon Annibal!

— Je ne suis pas bon, je suis juste.

Ce mot de justice revenait fréquemment dans les raisonnements d'Annibal. Il avait trouvé cette explication de ses bontés, dont il aurait rougi autrement comme d'une faiblesse. La rudesse de ses aïeux lui paraissait imposée comme une part d'héritage qu'il ne devait pas laisser péricliter, comme une obligation, un devoir de famille et de caste. Les chefs de famille étaient sévères chez lui, impérieux et obéis : chef à son tour, Annibal s'armait de sévérité; mais, comme ce sentiment n'était pas en lui, comme une bonté, une douceur exquise influait sur toutes ses actions, il s'était avisé de les présenter, de les excuser presque, comme étant des actes de pure justice, résultat d'un jugement motivé de son esprit, et non pas d'une impulsion vive, spontanée, de son cœur. Cette ruse lui avait en partie réussi auprès de Scipion : le « jeune frère » était persuadé de la rudesse d'Annibal comme aussi de son admirable esprit de justice, qui le faisait consentir à tout ce qui était bon quand il l'avait une fois reconnu.

Les deux frères étaient naturellement charitables; mais, quand il s'agissait de faire l'aumône, c'était Scipion qui plaidait la cause du malheureux, tandis qu'Annibal écoutait, le sourcil froncé, l'air terrible d'un juge. Cependant, au premier argument qu'il pouvait saisir, il acquiesçait vivement du geste, comme un homme qui se rend, avec ces mots :

— C'est juste!

Et Scipion, radieux, éprouvait une double joie.

II.

Depuis dix ans qu'ils vivaient ensemble de cette vie simple et touchante, une seule fois la question du mariage s'était élevée entre eux, et elle avait été bizarrement tranchée.

— Moi, je suis trop vieux maintenant, avait déclaré Annibal; toi, petit, tu es trop jeune (Scipion avait alors trente-cinq ans). Quand nous serons rentrés au Moustiers, tu chercheras une femme, simple et bonne comme était notre mère. D'ici là, *motus*, et point d'amourettes; ça nuirait au magot..., au retour.

— Trop jeune! avait balbutié Scipion rêveur.

Mais Annibal avait parlé, et il ne fut plus question de femme dans le ménage des frères Colombe.

Cependant l'âme tendre de Scipion s'oubliait parfois en des vagabondages chimériques. Il lui prenait des velléités de passion, des besoins d'extase qui le travaillaient, au renouveau surtout, et lui occasionnaient des langueurs qu'il n'osait avouer; et la tendresse anxieuse d'Annibal soignait ces symptômes morbides avec de la rhubarbe, des toniques, des jus de viande que Scipion



avalait sans conviction, par bonté d'âme, le cœur silencieusement navré.

C'est à l'une de ces heures cruelles qu'un innocent bonheur, lequel devait, comme presque tous les bonheurs, se changer en souffrance, tomba dans la vie de Scipion. Un soir qu'il allait aux provisions pour le dîner, il aperçut au coin du quai un misérable chien maigre, écorché, saignant, que des gamins repoussaient à coups de pierres vers la berge, pour le faire se noyer lui-même en reculant éperdu sous les coups. Scipion intervint; les gamins le huèrent, et l'un d'eux, fanfaron, lança son pied en plein flanc de la malheureuse bête, qui s'abattit hurlante.

Le cœur de Scipion se fendit; il jeta un cri plus lamentable encore que celui du chien en se précipitant sur lui et l'enlevant dans ses bras. Et puis, tout d'une course, il l'emporta.

Quand il fut arrivé à sa porte, une inquiétude le prit : qu'allait dire Annibal?

La bête dégoûtait de sang et de boue; elle gémissait par petits cris plaintifs, cependant apaisés. Scipion la coucha d'abord sur un linge, dans un coin, et puis, redressé, éloquent, les yeux pleins de larmes, il fit à son frère l'historique exact de son aventure. Il mimait les gestes forcenés des petits voyous et il jetait des cris pour imiter toute l'horrible souffrance du pauvre chien meurtri. C'est alors qu'il était intervenu, lui comme tout autre l'aurait fait, bien sûr. Il aurait fallu être sans pitié pour passer tranquillement à côté de ce massacre. Et il ajouta, par un de ces coups d'éloquence qui font la fortune des orateurs :

— Ah! c'est heureux pour ces drôles que tu ne te sois pas trouvé à ma place, toi qui ne peux souffrir qu'on opprime les faibles, les innocents, les petits... Tu aurais fait justice; tu aurais châtié les coupables tout en protégeant la victime. Moi, j'y ai bien pensé; mais le courage m'a manqué, et je me suis dit : Faisons du moins la moitié de la besogne que mon frère aurait faite; et j'ai apporté le chien.

— Tu as bien fait, répondit Annibal. C'est juste; il faut toujours secourir l'être qui souffre, celui-là serait-il un chien : Dieu l'a fait.

Scipion respira comme si on le déliait, et il courut près de la bête qui gisait, souffrante, geignant tout bas. Il la souleva, compta ses plaies, les lava, y versa l'huile du bon Samaritain, et cela avec des délicatesses de main exquises, comme une femme qui aurait soigné un enfant. Même il l'apaisait, lui marmottant des paroles douces, des bégayements de nourrice; il l'appelait :

— Mamette, Mamette! ma mie!...

Puis il faillit pleurer parce que la bête, enfin soulagée, lui lécha les mains.

Ensuite, à genoux près d'elle maintenant couchée sur de molles étoffes, il la fit boire délicatement. Et Annibal, sérieux, tenait la lampe approchée, présentait la tasse avec gravité comme s'il accomplissait un devoir, mais le cœur noyé d'un apitoiement tendre, tout ému du désir de parler, de caresser, lui aussi, comme Scipion, s'il n'avait redouté de laisser voir sa faiblesse.

La présence de Mamette dans le ménage des frères Colombe prit bientôt une importance que ni l'un ni l'autre n'avait prévue.

Mamette était une griffonne blonde, capricieuse et câline, très volontaire et d'un caractère fort gai. Dès qu'elle fut guérie, elle devint belle, grasse, et elle témoigna sa joie d'être tombée en si bonne maison par des gambades et des cris dont le silence monacal de l'appartement des deux frères fut singulièrement troublé.

Annibal grondait pour la forme et Scipion affectait de sévir. Mais l'ombre d'une chiquenaude n'effleura jamais le nez fripon de Mamette. Même on s'habitua à sa vie turbulente et bientôt l'on y prit plaisir.

Quand on rentrait le soir du bureau, on marchait vite; la flânerie des jours passés avait disparu : il s'agissait de délivrer Mamette de sa longue solitude de la journée, et cela devenait le texte de la conversation tout le long du chemin.

— En va-t-elle faire des cris! disait Annibal.

— Pauvre bête! songe donc : enfermée tout le jour, toute seule; on peut bien lui permettre de s'ébattre un peu.

— Oh! c'est juste, répondait Annibal.

Et l'on grimpait l'escalier sans souffler, sur les talons l'un de l'autre, Scipion devant, sa clef en mains, depuis le tournant du quai. Et, à travers la porte :

— Chut! chut!... Mamette, doucement, ma fille... Hé! là.

Puis, tout de suite entré, il s'abattait sur ses genoux, Mamette dans ses bras, tortillant sa fresque petite personne blonde avec des cris aigus qui trouaient l'oreille, tandis qu'Annibal grondait. « Allons! c'est bon, en voilà assez... », arrêté lui-même au milieu de l'antichambre, les yeux attachés sur les frétillements de Mamette, avec un peu de regret, au fond, que la moitié de ces caresses ne fût pas pour lui.

Car Mamette non plus n'avait rien deviné, n'avait rien compris des tendresses cachées d'Annibal : elle le craignait et rampait devant lui, réservant à Scipion tout son amour et ses démonstrations folles. Scipion en était même un peu fâché, et il excitait Mamette à partager ses faveurs. Dès qu'Annibal avait le dos tourné, Scipion la poussait vers lui avec des signes expressifs et des « Va donc! » murmurés tout bas. Il clignait de l'œil pour lui faire comprendre qu'elle devrait un peu mieux cacher ses préférences. Mais Mamette, franche, étourdie, pirouettait et revenait se jeter dans les jambes de Scipion avec une familiarité passionnée qui le ravissait malgré tout.

Et puis c'était le dîner auquel assistait Mamette, assise

sur sa petite chaise, entre Scipion et Annibal. Comme jamais elle n'était sage et ne savait qu'inventer pour qu'on s'occupât d'elle, il ne pouvait plus y avoir de conversation sérieuse entre les deux frères : tout le temps on riait. Et lorsqu'on riait, Mamette, pour rire aussi, jappait éperdument. Cela faisait un vacarme joyeux, plein de vie et presque aussi bruyant et gai que si quelque enfantelet eût poussé là tout à coup, dans ce gîte morne, pour l'ensoleiller et en réveiller les tendresses endormies...

Mamette vécut deux ans, adorée, choyée, gâtée; et elle était entrée si avant dans le cœur inoccupé de Scipion, elle l'avait si bien aidé à se tromper lui-même, qui épanchait ainsi sur elle ses besoins de tendresse, de soins caressants, d'amour protecteur et paternel, que, lorsque Mamette mourut Mamette, qu'il appelait tendrement sa « fille », on le vit se rouler sur le plancher, sanglotant et criant :

— Ma fille est morte, ma fille est morte!...

Elle avait fait toute sa maladie sur les genoux berceurs de Scipion, qui avait pris, en cette circonstance, le premier congé de sa vie de bureaucrate. Mais il aurait donné sa démission, plutôt que de quitter Mamette. Elle agonisa dans ses bras, devenue très intelligente à ses derniers moments et prenant des airs de petite personne qui va mourir. Elle buvait à la cuiller, comme un enfant, et agitait doucement sa petite patte pour dire « merci » quand elle avait bu. Puis ses yeux clairs s'agrandissaient, prenaient une expression, une pensée. Elle paraissait dire : « Je sais que je vais mourir », et aussi : « J'ai de la peine de te quitter, toi qui m'aimais tant! » Alors Scipion lui répondait en pleurant, lui faisait des raisons, comme s'il était fou, ne s'apercevant plus qu'il parlait à un chien. Ce n'était pas un être inconscient pour lui : c'était Mamette, sa fille, son trésor, tout ce qui l'avait aimé sur la terre, tout ce qu'il avait pu aimer.

Annibal ne dit pas un mot, lui; mais, quand on enterra Mamette, soigneusement enveloppée de linges propres, dans le jardin proche d'un ami, quand Scipion eut fait le trou, couché la petite morte et, tout aveuglé, eut rejeté doucement sur elle la terre enlevée, Annibal, qui assistait, morne, à cet ensevelissement, dit tout à coup que le soleil lui avait tapé sur la tête, et il s'évanouit. Jamais on ne sut qu'il avait aimé follement Mamette.

III.

Le temps passa; les années vinrent qui apportèrent avec elles leur tristesse accoutumée et cette résignation bête à la vie qui fait qu'on tournerait éternellement la meule, comme un cheval aveugle, si l'usure ne fauchait tout à coup les jambes du tourneur.

La figure poupine de Scipion s'était allongée, émaciée; ses besoins de cœur s'étaient peu à peu endormis dans le calme de son existence monotone et le crépuscule de sa jeunesse prête à mourir.

Maintenant les frères Colombe, presque aussi graves l'un que l'autre, n'avaient plus qu'un intérêt dans leur vie : celui d'attendre, d'espérer le moment fortuné où ils reprendraient leur vol vers le colombier désert. Leurs épargnes grossissaient : encore quelques années, et ils seraient libres; ils redeviendraient paysans, avec la blouse et les sabots et le chapeau noir dans un coin de l'armoire, pour assister à la messe du dimanche sur le banc de chœur qui portait gravé dans le bois, depuis des siècles : « Famille du Moustiers. »

Afin d'atteindre plus vite à ce but, ils avaient d'un commun accord alloué à leur épargne la dernière augmentation du traitement d'Annibal, passé sous-chef à quatre mille huit cents francs. Cependant, sur les instances de Scipion, qui conservait toujours une féminité de goûts luxueux et portés à la dépense, quelques embellissements avaient été accomplis dans le ménage : on avait couvert d'un tapis le parquet de la chambre d'Annibal, et deux fauteuils maintenant, au lieu d'un, étalaient le rouge éclatant de leur velours frappé aux deux côtés de la cheminée. Cette chambre était le salon et le sanctuaire. Le chef de famille dormait là, parmi les reliques touchantes, les portraits du père et de la mère défunts, quelques vieux meubles des antiques salles du Moustiers, coffres, armoires, chaises à dossier dentelé, rempaillées blanc et noir, et un crucifix au mur avec la branche de buis bénit, sèche et jaune, perdant chaque jour ses feuilles; mais que la mère avait cueillie et envoyée de là-bas, aux derniers Rameaux avant sa mort.

Dès qu'on lui lâchait la bride sur le chapitre du luxe, tout de suite Scipion s'emportait. Et bientôt les fauteuils et le tapis entraînèrent l'acquisition d'une cave à liqueurs superbe, étincelante, qui vint trôner sur la commode en vieux chêne entre les tasses à thé dorées et fleuries de roses et la cafetière en ruolz guilloché, coiffée d'un oiseau qui becquetait le couvercle.

On aurait dit un étalage de marchand; mais le goût de Scipion n'allait pas jusqu'à l'arrangement des choses: dans sa simplesse, les choses elles-mêmes lui suffisaient. Cependant Annibal fut forcé de s'interposer.

Comme il se plaignait un peu fort, Scipion lui dit :

— Tout ça nous aidera à remeubler le Moustiers comme il était du temps des vieux, tu te souviens?

— Oui, c'est juste, répondit Annibal attendri et désarmé.

Mais Scipion oublia bientôt cette dernière fièvre d'élégance qui lui avait rendu pendant quelques jours ses émotions de jeunesse; ce plaisir même s'émoussa, disparut, et plus rien ne troubla l'existence monotone, régulière, sans joie et sans idéal, des frères Colombe. Leurs habitudes monacales et bureaucratiques les avaient à la fin transformés en machines parfaitement

réglées, en automates peu à peu vieillissant, s'émiettant et s'usant, ternis par la poussière des années, la tête vide, le cœur éteint.

Ils parlaient peu entre eux, s'étant tout dit. Un jour cependant, Annibal, faisant ses comptes, s'écria :

— Nous n'en avons plus que pour deux ans, deux fois trois cent soixante-cinq jours de bureau.

— Cela fait sept cent trente-un jours, répondit immédiatement Scipion.

— Et tous les jours, un jour de moins, acheva Annibal.

Alors Scipion, sous ce coup de plaisir, eut encore un semblant d'idée. Il s'imposa l'obligation d'écrire chaque soir, sur un carré de papier rayé (quelque rognure du ministère), le chiffre des jours décroissants qu'il leur restait à vivre à Paris. Et cela lui faisait au bureau une occupation d'esprit agréable que de mouler, en beaux chiffres très gros, le nombre qu'il accrocherait le soir, en rentrant, à la place de celui de la veille, au mur de la salle à manger, près du poêle, sous l'almanach. C'était devenu même une habitude et une allégeance pour les deux frères que de regarder, chaque matin, avant de partir, ce carré de papier, ce chiffre auquel chaque jour qui passait enlevait une unité.

Scipion avait commencé à 731; maintenant il venait d'épingler le numéro 443.

— Comme cela passe tout de même! murmura Annibal rêveur.

— Il me semble que c'est déjà fini, répondit Scipion.

III.

Ce jour du numéro 443 étant un samedi, les frères Colombe, après leur dîner, s'habillèrent soigneusement, afin de se rendre à l'invitation de leur chef de bureau, qui les avait priés de venir prendre le thé.

Ils acceptaient une fois l'an cette corvée administrative, et, plusieurs semaines auparavant, ils en parlaient avec la répugnance de deux paysans forcés à des attitudes mondaines, obligés de saluer et de sourire à la petite poupée éventée qui représentait la femme de leur chef et de boire jusqu'à la lie la tasse de liqueur fade qu'elle leur offrait avec des grâces provocantes. La lumière éclatant sur les femmes, les fleurs et les tentures gaies, les gênait; la musique trop savante leur donnait régulièrement la migraine; la chaleur les congestionnait. Quand ils sortaient, les derniers, n'osant pas partir à l'anglaise (mode impolie selon leur formulaire), ils avaient un échange de regards dont le ravissement expressif les dispensait de parler.

Aussi devenaient-ils généralement moroses et aussi grincheux que leur belle nature pacifique pouvait le permettre, à l'approche de cet événement annuel.

Donc, ce soir, ils descendaient l'escalier en se poussant les doigts dans la peau neuve et ferme de leurs gants, les coudes écartés, l'effort rude. Ils traversèrent la cour mal éclairée, tapèrent à la vitre embuée du concierge, avec le « Cordon, s'il vous plaît », qu'ils accentuaient sans diminutif et le ton grave.

Tandis que la porte s'entrebâillait, Annibal dit :

— Je crois qu'il pleut.

— Il pleut, répondit Scipion : il faut attendre qu'il passe une voiture vide.

L'autre reprit :

— Il fait un froid noir; cela pourrait bien finir en neige.

— Je suis transi, acheva Scipion.

Et il ouvrit la porte, tendant le cou.

Mais, comme un coup de vent qui s'engouffre, une forme humaine toute petite, celle d'une fillette, d'une enfant, s'élança entre eux et se rejeta derrière la porte, le geste suppliant, les mains levées. Presque sans souffle elle dit, la voix grelottante :

— Sauvez-moi; on me poursuit; par pitié, cachez-moi!...

Scipion était déjà devant elle, la couvrant de sa silhouette noire; Annibal allait fermer la porte. Quelqu'un la repoussa. C'était un agent; son capuchon pointu lui serrait le visage; il avait refourré ses mains dans ses manches et il disait, balançant d'un pied sur l'autre, pour se réchauffer :

— Il est entré quelqu'un ici, une petite fille qui se sauvait.

— Nous sortons, répondit trop haut Scipion éperdu; nous n'avons vu entrer personne.

— Personne, ajouta Annibal farouche et prêt à repousser l'agent.

— Ah! pardon. Merci...

Et l'agent reprit sa marche.

Les frères Colombe, empoignés par une émotion violente, le cœur battant, étonnés et effarés d'avoir menti à la justice, se tenaient côte à côte, immobiles, écoutant se perdre sur le trottoir le pas du gardien qui courait toujours. Quand ils ne l'entendirent plus, Annibal referma la porte et Scipion se retourna. La petite fille semblait s'être agenouillée. En réalité, elle défaillait et tombait lentement, le dos au mur, les yeux clos.

— Elle est morte! murmura Scipion.

— Non, elle s'évanouit. Mon Dieu, que faire?

— Nous ne pouvons pas la laisser là.

— Évidemment.

— Alors, là-haut, chez nous? interrogea anxieusement Scipion déjà suppliant.

— Soit, répondit très vite Annibal. Ote-toi de là, petit, tu n'es pas assez fort; je vais l'emporter, moi. Toi, cache la vitre afin que la concierge ne me voie pas passer; si l'agent revenait...

Et ils filèrent, se hâtant, avec des mines de voleur. Annibal, sans broncher, grimpa ses cinq étages, le corps trempé par les vêtements humides de la petite fille qui ne bougeait plus.

Scipion, tremblant, ne parvenait pas à rallumer la lampe. Annibal, agenouillé devant le fauteuil où il avait couché l'enfant, près du poêle ouvert, les pieds au feu, la regardait, étranglé de peur qu'elle ne revînt pas à la vie. Et tous deux se penchaient sur elle maintenant, n'osant y toucher, ne sachant pas, le cerveau troublé d'une souffrance aiguë.

Alors Scipion prit une couverture et l'enveloppa. Elle geignit doucement avec un grand soupir, comme si elle s'endormait, et sa tête glissa : une tête toute blonde, ébouriffée sous un étrange petit bonnet de tulle blanc.

Scipion se retourna vers son frère et, avec une expression de navrante pitié :

— Ça me rappelle Mamette.

Annibal reçut un coup et il ne put répondre qu'au bout d'un instant :

— C'est juste.

Mais la chaleur, qui avait d'abord ensommeillé la fillette, la dégourdit, et elle remua, gigottant sous la couverture, l'écartant de ses petites mains. Enfin elle ouvrit les yeux, des yeux d'enfant qui s'éveille, clairs, vagues, sans pensée, bien larges, comme étonnés et curieux. Puis une inquiétude rapide passa sur son visage qui se rosa, et elle regarda Annibal d'abord, obstinément, avec une envie de pleurer qui éclata tout à coup.

Le pauvre homme murmura en se glissant derrière le fauteuil :

— Je lui fais peur; parle-lui, toi.

Et Scipion s'accroupit sur ses talons devant la petite, essayant un bon gros sourire niais et faisant de doux yeux avec ses yeux bleus pâles déjà si doux. Et sa voix aussi se faussait pour être câline; il disait :

— N'aie pas peur, mignonne; tu es bien là, tu as chaud... Nous ne sommes pas méchants, tu vois?

Alors la petite sourit aussi, regardant plus tranquille ce bon visage épanoui, à l'expression enfantine, et elle lui dit :

— Je vous reconnais; c'est vous qui m'avez cachée derrière la porte.

— Oui, en bas.

— Ah! c'est en bas? Alors, où suis-je ici?

— Chez nous.

— C'est bien haut?

— C'est au cinquième. Pourquoi?

— Il ne montera pas, l'agent?...

Elle frissonna et dit tout bas :

— C'est peut-être lui qui est là!...

Et elle chercha derrière elle. Scipion eut envie de la gronder.

— Mais non, dit-il; c'est mon frère : c'est lui qui t'a portée jusqu'en haut.

On eût dit que la petite avait compris; elle demeura la tête tournée vers Annibal, mais les yeux baissés, et elle murmura :

— Merci, monsieur.

— Qu'est-ce qu'il te voulait, l'agent? demanda Scipion.

Elle sanglota sans pleurer, avec une grande douleur :

— Oh! il voulait me mettre en prison parce que l'on m'avait appelée voleuse.

— Toi! et qu'avais-tu fait?

— Rien, monsieur; oh! je n'ai rien volé, bien sûr. Seulement j'étais arrêtée, comme cela, devant la boutique d'un boulanger où il y avait des petits pains dans une corbeille devant la porte. Je les regardais, voilà tout.

— Et pourquoi les regardais-tu?

— Dam!... j'avais faim et cela me faisait plaisir, un peu, rien que de les voir...

— Elle a faim! cria malgré lui Annibal.

Mais déjà Scipion était sur ses pieds et il courait au buffet, accrochant les chaises, faisant un bruit d'enfer avec ses bottes neuves. Et Annibal poussait la table auprès de la petite, qui, effarée, les yeux élargis, voyait s'empiler devant elle tous les restes et toutes les provisions du garde-manger.

— Oh! je n'ai pas tant d'appétit que cela! dit-elle en souriant.

Et elle se jeta sur le pain, qu'elle dévora à grandes bouchées, sans rien dire, ne touchant pas aux viandes, apaisant d'abord la cruelle faim qui la tenait.

Elle s'interrompit tout à coup, un peu honteuse, regardant ses deux mains pleines; et puis elle murmura d'une voix douce, tendre comme une caresse, en relevant les yeux vers les deux frères qui la contemplaient :

— Vous êtes bien bons; merci.

Ils se détournèrent un peu l'un de l'autre pour se cacher les pleurs qui leur étaient venus.

Elle touchait maintenant aux mets qu'on avait placés devant elle, mais timidement et comme pour faire plaisir à ses hôtes. Sa faim était apaisée et elle se mettait à penser, le cœur gros. Alors Scipion reprit :

— Tu n'avais donc pas mangé, ce soir?

— Depuis hier, répondit-elle plus triste.

— Pourquoi?

— Parce que maman est morte.

Et la petite, repoussant son assiette, se reprit à pleurer.

— Et ton père? demanda tout doucement Annibal.

— Il est mort aussi, monsieur, mais il y a longtemps.

— Où habites-tu?

Elle ne répondit pas. Il y eut un silence coupé des seuls soupirs très gros de l'enfant; les frères Colombe, anxieux, se regardaient. Annibal recommença :

— Où voudras-tu qu'on te ramène?

Elle murmura :

— Je ne sais pas; je n'ai pas de maison...

Et puis, reprenant courage, elle finit par tout dire.

Son père, un ouvrier de village, était venu tenter la fortune à Paris. Peu de temps après, il mourut. La

mère avait travaillé tant et tant qu'elle avait pris du mal, un mal très long qui emporta toutes les économies. Brin à brin, on vendait tout chaque jour. On finit par aller se loger en garni, dans un grenier : c'est là que sa mère était morte. Maintenant elle ne savait plus que devenir; le logeur l'avait mise à la porte la veille.

— Tu n'as donc pas de parents, personne? demanda Scipion déjà intervenant.

— Je ne sais pas; je ne l'ai pas entendu dire à maman.

— Mais de quel pays étiez-vous?

— Du Périgord.

— Tu dis? s'écria Annibal.

Elle eut peur et protesta :

— Bien vrai, monsieur; des environs de Saint-Apre; mais vous ne connaissez pas...

Scipion était revenu s'accroupir devant elle, assis sur ses talons, la face rayonnante.

— Mais si, nous connaissons; et toi, connais-tu Ligueux?

— Bien sûr, dit-elle étonnée; c'est là que l'on va en pèlerinage à Saint-Siméon.

— Eh bien, nous en sommes, nous.

— Oh! comme ça se trouve! dit-elle en riant, les paupières encore trempées.

— Oui, et nous devons te protéger puisque tu es notre compatriote. N'est-ce pas, Annibal?

— C'est juste, répondit gravement le frère aîné, qui n'attendait que cette requête.

— Tu vois, mignonne, tu n'as plus besoin de t'inquiéter maintenant.

Scipion exultait. Il se leva et se mit à gesticuler, parlant à tort et à travers de choses oiseuses : du temps qu'il faisait (la neige tombait, blanchissant les toits), du pays que l'on ne devrait jamais quitter... Annibal l'interrompit.

— Il nous sera bien difficile de la garder ici, dit-il, éprouvant le besoin de se faire forcer la main.

— Pourquoi? Rien de plus simple, au contraire. Je vais transporter mon lit dans la cuisine. Je l'enlèverai chaque matin; la petite prendra ma chambre.

— Mais tu seras mal, tandis que moi...

— Tu plaisantes! J'aurai plus chaud. Il y a longtemps, d'ailleurs, que je voulais coucher dans la cuisine; une idée.

— Alors, si tu y tiens..., concéda Annibal.

— Tu vas voir; ça ne traînera pas.

Et Scipion, enlevant rapidement son habit, s'en alla trimbalant dans la pièce voisine, tirant le lit, faisant le ménage, leste comme une femme, et le cerveau tout enflammé d'un plaisir de dévouement qu'il n'avait pas éprouvé depuis Mamette et qui le réveillait comme d'un long et pénible engourdissement.

— Là, dit-il reparaissant, les draps sont au lit. Tu vas t'en aller dormir, petite. A propos, comment t'appelles-tu?

— Je m'appelle Manon.

— Manon..., Mamette, balbutia encore Scipion; on dirait que ça se ressemble...

Et une tristesse inexplicable lui traversa le cœur.

— Et vous? disait la petite fille, les regardant, un peu inquiète, ses grands yeux clairs vaguement songeurs.

— Mon frère aîné se nomme Annibal, et moi Scipion. Allons, quitte ton beau bonnet blanc et viens te coucher.

— Mon bonnet, dit-elle en le retirant vivement; je l'avais oublié. Il n'est pas gâté au moins par la pluie? C'est celui de ma première communion, voyez-vous. Je n'en avais pas d'autre; je l'ai pris pour le deuil de maman. Le blanc est deuil, n'est-ce pas, pour les jeunes filles?

— Une jeune fille! exclama Scipion en riant. Peste! tu te mets bien. Et quel âge as-tu, mademoiselle?

— Treize ans et demi, monsieur.

— Déjà! Mais tu es toute petite!

— C'est que j'ai souffert.

— Pauvre mignonne, va! Allons, n'y pense plus.

— Oh, si, j'y penserai toujours, puisque maman est morte!

Les deux frères se regardèrent, échangeant le même douloureux ressouvenir, le rappel de la même perte qu'ils avaient faite, eux aussi, deuil cruel, inoubliable. Manon comprit qu'elle les embarrassait de sa tristesse; elle secoua sa tête blonde décoiffée, comme pour chasser son ennui, et, rappelant son courage :

— Le bon Dieu l'a voulu, n'est-ce pas? dit-elle en se dirigeant vers la porte ouverte qu'on lui avait désignée. Je m'en vais le prier avant de m'endormir afin qu'il dise à maman de ne pas se tourmenter là-haut, que je suis à l'abri, que je n'ai plus faim..., et pour qu'il vous bénisse!...

Elle passa devant Scipion et lui donna la main d'un geste affectueux et déjà timide de petite femme; puis elle salua gravement Annibal, baissant la tête avec respect.

Annibal avait éprouvé le désir spontané de lui tendre la main; il n'osa pas et balbutia :

— Bonsoir.

Il n'en voulait pas à Manon, pas plus qu'il n'avait eu de rancune contre Mamette. C'était juste : il était trop grave, trop vieux; il faisait peur à ces petits êtres délicats et tendres que son « jeune frère » apprivoisait si bien. Et cependant il eut encore pour Manon une pensée douce.

— Elle n'a rien pour prier, dit-il bas à Scipion; si tu lui donnais...

— Quoi?

— Ce crucifix, tu sais, qui est dans ma chambre?...

— Au-dessus du portrait?... (Et Scipion, effaré, regarda son frère.) Quoi! la relique sacrée?...

— Oui, cela rassurera Manon et l'aidera à bien dormir. Nous sommes des étrangers pour elle. Avec Dieu elle se sentira comme en famille. Donne-le-lui.



Quand ils se retrouvèrent seuls, ils demeurèrent silencieux, les esprits troublés, éprouvant le besoin de se reprendre après les émotions de cette aventure ainsi tombée dans leur vie si calme. Tout à coup Scipion aperçut son habit étalé sur une chaise, et le souvenir lui revint :

— Eh bien, et notre soirée? dit-il.

Annibal regarda l'heure.

— Dix heures; il est trop tard maintenant. Tant mieux; c'est une corvée de moins.

— Et puis regarde donc comme il neige, reprit Scipion. On est mieux chez soi que dehors par un temps pareil.

Ce « chez soi » venait de prendre une douceur inaccoutumée, semblait-il. Il paraissait plus tiède et plus doux depuis que la petite fille y était entrée avec le charme de sa voix gazouillante et de sa tête blonde coiffée du petit bonnet blanc. Ses petits pieds humides avaient laissé des traces sur le parquet ciré, et il y avait comme un doux parfum d'enfant dans la salle à manger chaude où elle avait pleuré. Elle serait là demain, tous les jours maintenant. Cette pensée n'était pas précise dans l'esprit des frères Colombe; cependant elle influait sur le bien-être, l'attrait, le plaisir du « chez soi » qu'ils ressentaient ensemble en ce moment et qui les faisaient vaguement sourire en regardant autour d'eux.

Ils n'avaient point envie de dormir encore, l'esprit éveillé au contraire par un va-et-vient de pensées inaccoutumées, une agitation mentale qui les surprenait et les secouait comme s'ils avaient pris une fièvre dont les rêves eussent été anxieux et doux. Cet ébranlement nouveau de leur âme engourdie, momifiée, agitait tous leurs sens et leur donnait un besoin d'action, de paroles. Maintenant ils tenaient un sujet pour un échange d'idées intarissables.

Scipion se rapprocha du poêle pour ranimer le feu et Annibal tira un fauteuil afin de s'installer près de son frère. D'ailleurs ils avaient à causer et leurs voix s'élevèrent...

Mais un bruit léger se fit entendre dans la chambre à côté, un bruit très net: Manon se couchait.

Les deux frères tressaillirent et baissèrent la voix, puis demeurèrent immobiles, n'osant bouger, gênés tout à coup de ne plus se sentir seuls, troublés de la peur de réveiller Manon : c'était une responsabilité, cela! On n'était plus libre maintenant; des devoirs nouveaux leur étaient venus. Ils avaient pris charge d'âme. Et quelle âme! Une petite fille de treize ans et demi, une enfant encore, une jeune fille demain.

Toutes ces idées leur venaient à la débandade pendant qu'ils n'osaient remuer ni parler, pris d'une inquiétude indéfinie. Tant de pensées leur amenait presque de la souffrance.

— Je crois que j'ai mal à la tête, murmura à peine Scipion.

— Alors, bonsoir, répondit plus bas encore Annibal.

Ils se retirèrent, marchant sur leurs pointes, lentement, silencieusement, Annibal vers sa chambre, Scipion dans la cuisine. Et leurs portes se refermèrent sans un craquement, tant ils mettaient une précaution tendre à ne point troubler le sommeil de Manon.

GEORGES DE PEYREBRUNE.

(*La suite au prochain numéro.*)

SORBONNE

Le congrès des Sociétés savantes

SESSION DE 1885

La Sorbonne a abrité pendant la semaine de Pâques, comme tous les ans à pareille époque, le congrès des Sociétés savantes. Il y aurait quelque exagération à dire que la session de cette année a brillé d'un éclat exceptionnel. Elle a été, quant au nombre des communications, inférieure aux sessions précédentes, et l'auditoire devant lequel elles étaient faites était généralement fort restreint. Divers indices pourraient donner à craindre que ce congrès ne tombe en désuétude. Ce n'est assurément pas la faute du ministère de l'instruction publique et du Comité des travaux historiques, qui font tous leurs efforts pour maintenir l'institution et pour la rajeunir. Il arrive même parfois que ces efforts dépassent le but. C'est ainsi qu'il y a deux ans il a été décidé que le congrès ne serait plus spécial aux Sociétés savantes de province et que les Sociétés de Paris pourraient y prendre part. Ce serait fort bien si la Société de l'histoire de France, la Société de l'histoire de Paris, la Société de législation comparée ou telles autres sociétés qui se sont fait une réputation aussi grande que méritée profitaient de cet élargissement du congrès pour y prendre part et lui donner une nouvelle impulsion. Mais, si elles ne le désertent pas complètement, elles n'y participent que dans une très faible mesure, au moins dans les sections historique et archéologique. En revanche, certaines Sociétés qui n'ont pas un caractère scientifique bien déterminé profitent de l'extension donnée au congrès pour se glisser dans les sections, moins dans l'intention de rehausser l'éclat de la réunion que de se faire de la réclame. Leurs communications sont insérées de droit au *Journal officiel* et au *Bulletin* du comité. Cette publicité officielle les pose en sociétés sérieuses et leur donne une autorité qui leur manquait auparavant. Aussi font-elles tous les ans quelque lecture dont le temps serait mieux employé à toute autre chose, même à ne rien faire.

D'autres efforts, d'une nature très différente, sont

faits en même temps pour provoquer une collaboration plus active des Sociétés au congrès. Une circulaire administrative, envoyée il y a quelques mois aux Sociétés, insistait sur la réduction de prix accordée aux délégués sur les chemins de fer et parlait avec quelque sévérité des délégués qui se dérobent aux charges de la délégation après en avoir recueilli les avantages. Il est vrai qu'un certain nombre de délégués ne passent tous les ans à la Sorbonne que le temps nécessaire au visa de leur feuille de route. Qu'ils aillent ensuite travailler dans les bibliothèques, visiter les musées, ou tout simplement flâner à travers la grand'ville, entendre les pièces nouvelles, voir d'anciens camarades et au besoin solliciter de l'avancement, on peut soutenir que le mal n'est pas bien grand et que l'érudition a encore chance d'y trouver son compte. C'est ce que nous avons soutenu ici à plusieurs reprises, M. Charles Bigot et moi. Mais il est certain que le congrès n'y trouve pas le sien, et c'est du congrès seul qu'il s'agit. Néanmoins, j'avoue que le ton de la circulaire me paraît un peu trop rude et je comprends qu'elle ait froissé plutôt que convaincu un certain nombre de délégués, qui ont passé l'âge du pensum.

Mais aucun délégué n'a jamais passé l'âge des ambitions personnelles et des satisfactions d'amour-propre, et je persiste à croire que ces sentiments, judicieusement exploités, auraient une action très énergique sur les destinées du congrès. Jadis les sessions étaient suivies d'une distribution de récompenses. Le mode de distribution prêtait à de nombreuses critiques. Les médailles étaient accordées non pas à un érudit, mais à une Société; elles s'appliquaient non pas aux travaux du congrès, mais à un ensemble de publications et de travaux pendant une période indéterminée, si bien qu'elles n'étaient un stimulant ni pour l'activité individuelle ni pour les efforts collectifs. Un beau jour, il y a deux ou trois ans, les récompenses furent supprimées; il ne resta qu'une distribution de quelques palmes d'officier d'académie et d'instruction publique et de trois croix de chevalier de la Légion d'honneur. Mais le mode de distribution est demeuré le même. Tel érudit qui n'a jamais pris part aux congrès reçoit du ministre, à la séance de clôture du congrès, sa croix ou ses palmes. Qu'il mérite son ruban, violet ou rouge, ceci n'est pas douteux et nous sommes très heureux de voir ses travaux récompensés; mais nous ne pouvons nous empêcher de penser que le moment est mal choisi pour les récompenser, et les gens grincheux — il y en a partout, même parmi les philologues et les archéologues — feignent de croire que le meilleur moyen pour obtenir une distinction honorifique à l'occasion du congrès consiste à ne pas prendre part au congrès.

Si le système des récompenses était rétabli, si les médailles, les palmes, les croix allaient surtout à ceux qui se sont montrés assidus aux sessions du congrès, qui y ont apporté des contributions importantes, une collaboration utile, il me paraît incontestable que le ministère aurait plus d'action sur le congrès, que les sessions seraient plus fécondes et que les travaux auraient plus d'unité.

Il y a partout beaucoup de bonne volonté pour l'étude, et de la part du comité et de la part des Sociétés savantes; mais les efforts ne concordent pas assez. Tandis que le Comité poursuit une vue générale, chaque Société, et dans chacune chaque érudit, poursuit un but particulier et ne s'inquiète pas assez de savoir si ses travaux sont de nature à servir la cause commune. Les Sociétés savantes et les érudits de province acceptent malaisément le rôle si important, qui leur est dévolu par leur nature et leur situation même, de commissaires-enquêteurs chargés de recueillir sur tous les points du territoire des témoignages et de les rapporter à un centre commun où ils seront ensuite rapprochés et confrontés de façon à fournir enfin les éléments d'une reconstitution définitive du passé.

C'est cette œuvre de reconstruction que le Comité poursuit, et c'est pour la rendre plus méthodique qu'il propose depuis quelques années un programme aux diverses sections du congrès. Il appelle l'attention des Sociétés provinciales sur des questions encore obscures et qui ne peuvent être éclairées qu'à la lumière des documents conservés soit dans les archives municipales ou départementales, soit dans les archives ou les collections particulières. Mais les Sociétés mettent souvent peu d'empressement à étudier les sujets qui leur sont ainsi désignés. Il arrive même que ce sont les questions les plus intéressantes, celles dont l'importance est la plus générale, qui restent sans réponse. La première question du programme d'histoire était, cette année : « Mode d'élection et étendue des pouvoirs des députés aux états provinciaux. » Le sujet paraît séduisant. Ce sont les éléments premiers de notre organisation politique actuelle qu'il s'agit de reconstituer. Les communications sur cette question devraient abonder. Pas un mot n'en a été dit pendant la session; pas un délégué ne l'a étudiée. Quinze questions figuraient au programme d'histoire : il y en a au moins la moitié qui sont restées sans réponse.

Toutes ces questions sont cependant de celles dont l'étude ne peut être faite que dans les provinces. Il n'y a que les érudits de province qui puissent procéder à l'enquête qu'elles réclament. C'est un travail considérable à faire et il ne peut être mené à bonne fin que par un effort collectif et soutenu.

Si cette idée de la fédération des Sociétés savantes de province groupées autour du Comité comme point central — auquel aboutiraient toutes les découvertes et duquel partirait l'impulsion générale, la direction à donner aux recherches — était bien comprise; si chacun savait prendre sa part de l'action commune, — ce qui

n'implique aucune abdication de l'initiative individuelle, — le résultat serait considérable. Faute de cette entente, l'effort n'aboutit qu'à un émiettement infinitésimal.

Le Comité ne néglige pourtant aucun moyen de mettre de l'ordre dans ce chaos et de faire que les résultats déjà acquis, les recherches déjà exécutées ne soient pas perdus. Dans ce but, une publication vient d'être entreprise dont le premier fascicule a été présenté à la section d'histoire par M. Léopold Delisle. C'est la *Bibliographie des travaux historiques et archéologiques publiés par les Sociétés savantes*. M. de Lasteyrie, qui a entrepris cette publication en collaboration avec M. Eugène Lefèvre-Pontalis, a adopté un plan très simple : il prend les départements dans l'ordre alphabétique, et dans chacun d'eux il prend successivement toutes les Sociétés. Quelques lignes sur l'histoire de la Société forment le préambule; puis vient le dépouillement de toutes les publications de la Société, limité, bien entendu, aux matières historiques et archéologiques. Quand le titre d'un article n'en indique pas suffisamment le contenu, M. de Lasteyrie y pourvoit par une annotation. Pour les biographies, si abondantes dans les recueils des Sociétés de province, il a soin de préciser le personnage en rappelant les prénoms, les dates de naissance et de décès. Pour les articles anonymes, il rétablit autant que possible le nom de l'auteur. C'est un travail exécuté avec le soin le plus minutieux et dont l'accomplissement présente de grandes difficultés, car les auteurs de la *Bibliographie* ne se fient qu'à eux-mêmes pour dépouiller les volumes, et la collection complète des recueils des Sociétés n'existe dans aucun dépôt. Ils sont donc obligés soit de se transporter sur place, soit de se faire prêter les volumes, dont quelques-uns n'existent qu'à un très petit nombre d'exemplaires. Les Sociétés tiendront sans doute à aider M. de Lasteyrie dans son œuvre : après tout, c'est pour elles qu'il travaille; c'est leur livre d'or qu'il publie, et aucune ne négligera de rendre sa page aussi complète que possible.

A côté de cette part considérable que les Sociétés savantes de province doivent prendre à l'œuvre historique qui sera l'une des gloires de notre époque, une autre œuvre se recommande à elles : c'est de propager la connaissance de l'histoire. Chacun de nous, dans le grand sentiment de la patrie française, a conservé une affection plus intime pour le coin où il est né, où il est appelé à vivre, ou du moins où il aspire à retourner prendre sa retraite. L'histoire de cette patrie particulière a toujours un attrait spécial. Nous voulons savoir quels effets particuliers les grands événements historiques ont eus sur elle. Il y a là un goût qu'il ne faut pas développer au point d'étouffer les sentiments généraux sous le particularisme, mais dont il est bon de tenir compte dans une certaine mesure. J'ai déjà indiqué cette voie aux Sociétés savantes, et M. Jules Ferry, dans un des derniers discours qu'il prononça à la Sorbonne devant les délégués, y insista aussi, peut-être même avec quelque exagération. Si je rappelle ce souvenir, c'est qu'une Société a eu la pensée de publier un volume populaire conçu dans cet esprit. Ce volume a pour titre : *Récits de l'histoire du Limousin* (1). Dans une série de chapitres détachés, rédigés par des auteurs différents, ce volume retrace les principaux épisodes de l'histoire du Limousin et montre comment ils se rattachent à l'histoire générale. C'est ainsi que nous avons une étude sur les Limousins aux croisades, sur la Réforme dans le Limousin, sur les volontaires limousins de 1792, etc. D'autres chapitres sont consacrés aux monuments archéologiques, au commerce, aux troubadours, aux orfèvres. Les auteurs se sont imposé une règle absolue : ç'a été de proscrire de leur œuvre tout appareil scientifique. Ni notes, ni renvois, ni appendices, ni citations en langue barbare. Le volume se lit couramment d'un bout à l'autre. L'exemple de la Société historique de Limoges devrait être suivi par les autres Sociétés de province, qui rendraient ainsi un grand service à l'instruction populaire. Les résultats obtenus par la Société archéologique du Limousin sont, du reste, de nature à stimuler les imitateurs. Elle n'avait voulu que faire une œuvre utile; elle a rencontré un succès de librairie. Son volume, sans être luxueux, est d'un aspect assez élégant pour faire bonne figure aux distributions de prix ou aux étrennes. Il a été partout bien accueilli et, quoique publié tout récemment, il a déjà remboursé les frais d'impression. Voilà qui est fait pour encourager les éditeurs de province à entreprendre, de concert avec les Sociétés savantes, des publications analogues.

A la section historique, c'est la question des anciens livres *de raison* et de comptes et journaux de famille qui a obtenu le plus grand nombre de réponses. Certaines communications faites sur ce sujet ont une valeur considérable; le rapprochement des données fournies par chacune d'elles permet déjà ou de formuler quelques considérations générales ou d'indiquer les questions qu'ils peuvent le plus contribuer à éclaircir. Il y a beaucoup à attendre de l'étude de ces papiers. Si le livre de raison est avant tout un livre de comptes, consacré à l'état de la fortune, aux achats, aux ventes, aux prêts, aux emprunts, aux procès, il enregistre aussi les changements survenus dans la famille; mais il ne s'arrête ordinairement pas là. Il note les événements politiques et les faits divers. Il nous initie aux usages, aux coutumes, aux traditions. Il

(1) *Récits de l'histoire du Limousin*, publiés par la Société archéologique et historique de Limoges, avec le concours de membres des Sociétés savantes des trois départements limousins. — 1 vol. in-8°. Marc Barbou, à Limoges. 1885.



nous révèle des traits de mœurs, des détails sur le commerce, l'industrie, le régime des exploitations rurales. La comparaison des livres de cette nature appartenant à la même époque et à des régions différentes permet donc de rétablir un grand nombre de faits intéressants.

M. Jadart, de l'académie de Reims, a présenté une étude sur les *Mémoires* de Jean Maillefer, bourgeois et négociant de Reims (1611-1684). Il avait séjourné à Paris, à Rouen, à Lyon. Il occupait dans la bourgeoisie rémoise un rang élevé. Ses *Mémoires* contiennent des chapitres de réflexions morales, des comptes de négoce, des poésies, des œuvres littéraires. La rapide analyse que M. Jadart a pu donner de ce recueil permet de penser qu'il a un intérêt sérieux, et il semble que l'académie de Reims ferait œuvre utile en le publiant.

M. Dumas de Rauly, de la Société archéologique de Tarn-et-Garonne, a retrouvé trois livres de raison appartenant à des familles montalbanaises et comprenant la période du XVI[e] et du XVII[e] siècle. Ils fournissent des détails inédits sur les principaux faits qui se sont produits en Guyenne et dans les régions voisines, notamment pendant les guerres de religion.

M. Forestié, de la même Société, à qui revient en quelque sorte l'honneur d'avoir appelé l'attention sur les livres de raison et qui, par plusieurs communications sur celui des frères Bonis, marchands montalbanais du XIV[e] siècle, a déjà montré les services qu'ils peuvent rendre, a analysé le plus ancien livre de comptes des consuls de Montauban. Ce livre donne une idée exacte de la vie publique au commencement du XVI[e] siècle.

M. Louis Guibert, de la Société archéologique et historique de Limoges, a apporté, à lui tout seul, une moisson magnifique. On ne connaissait, il y a deux ans, dans toute l'étendue du Limousin, que cinq ou six livres de raison : M. Guibert a pu constater l'existence de trente-huit de ces livres. Il en a dépouillé une trentaine, et il se prépare à en publier, *in extenso* ou par extraits, une vingtaine.

Cette série commence au XV[e] siècle, en 1426, et six registres s'appliquent au XVI[e]. La description sommaire qu'en a donnée M. Guibert est bien faite pour exciter la curiosité. Ces livres renferment des baux, des actes de notaires, des réceptions de membres de confréries, des renseignements sur les usages locaux à l'occasion des mariages, des naissances, des détails sur les Églises réformées, sur l'instruction publique, et aussi des indications précieuses pour certains faits inconnus jusqu'ici de l'histoire de la région.

M. du Bois de la Villerabel, président de la Société archéologique des Côtes-du-Nord, a analysé le journal historique et domestique d'un magistrat breton (1694-1765). M. le comte de l'Estourbeillon, de la Société archéologique de la Loire-Inférieure, a présenté une étude sur la vie de château au XVI[e] siècle, d'après le journal de la châtellerie de Saffré.

Les recherches s'étendent donc et les résultats sont déjà sérieux. M. Victor Duruy et M. Deloche ont pris soin de préciser quelques-unes des questions que l'étude de ces livres peut aider à résoudre. L'une est la question toujours controversée du pouvoir de l'argent et de la valeur exacte de la monnaie aux diverses époques. M. Forestié a tenté de résoudre cette question. En rapprochant le prix payé au XIV[e] siècle à des charpentiers du prix payé aujourd'hui pour le même ouvrage, il est arrivé à évaluer à vingt centimes de notre monnaie le pouvoir du denier tournois à cette époque. C'était aussi l'évaluation de Viollet-le-Duc. M. Deloche a signalé le haut intérêt qu'il y aurait à mettre les livres de comptes à profit pour établir un tableau de comparaison entre les valeurs de la terre, des salaires, des denrées, des bêtes de somme, des tissus, etc., aux diverses époques du moyen âge. L'*Essai sur la fortune privée au moyen âge,* de Leber, est déjà ancien; il est sans rapport avec le pouvoir actuel de l'argent; de plus, il est très imparfait pour la période antérieure au XV[e] siècle. Les Sociétés savantes de province pourraient, à l'aide des documents à leur disposition, préparer les matériaux d'un complément rectificatif de l'ouvrage de Leber.

La question avait été inscrite, au programme de la session dernière, de rechercher à quelle date commençait l'année dans les diverses régions avant l'unification du calendrier au XVI[e] siècle. M. Louis Guibert a traité ce sujet en ce qui concerne le diocèse de Limoges. Les textes cités dans son Mémoire établissent qu'antérieurement à 1300, l'année commençait le jour de Pâques. Mais en cette année maître Pierre Fabri, chancelier et garde-sceau de la cour de Limoges, ordonna qu'à l'avenir l'année commencerait le jour de l'Annonciation, c'est-à-dire le 25 mars. Ce système resta en vigueur jusqu'en 1566, époque où l'édit de Roussillon, du 4 août 1564, fixant au 1[er] janvier le commencement de l'année, fut enregistré par le parlement de Bordeaux et publié à Limoges. La réforme de 1301 avait-elle un caractère civil ou religieux? S'appliquait-elle à la province ou au diocèse? Dans les discussions qui s'étaient produites l'année dernière, la plupart des délégués s'étaient prononcés pour l'origine civile des modifications de calendrier, et ils avaient rencontré l'adhésion de M. Léopold Delisle. Cependant M. Guibert persiste à considérer la réforme comme ayant une origine religieuse. Selon lui, Pierre Fabri n'est pas un fonctionnaire royal; il est le chancelier de l'officialité. A la fin du XIII[e] siècle, la juridiction ecclésiastique s'étendait, incontestée, sur tous les clercs, même sur les clercs mariés, catégorie à laquelle appartenaient la plupart des notaires : l'officialité pouvait donc édicter certaines règles pour la rédaction des contrats et la manière de les dater. Le calendrier,

enfin, était surtout une affaire liturgique, inspiré par des idées religieuses. C'était l'Église qui l'avait fixé et c'était à elle surtout qu'appartenait le privilège d'y toucher. Enfin, une considération invoquée par M. Guibert ne manque pas de force: c'est que le mode de notation adopté par le pouvoir royal fixait au jour de Pâques le commencement de l'année. Il serait difficile d'admettre que sous un roi aussi centralisateur qu'était Philippe IV, un agent royal eût eu l'idée d'introduire dans le calendrier un changement qui allait introduire des différences de tous les jours entre la notation des années dans une province et celle que les officiers royaux suivaient dans toutes les autres.

M. Girard, professeur au lycée de Troyes, s'est proposé de résoudre une question de géographie historique qui n'est guère moins controversée que celle de l'emplacement d'Alésia : c'est de déterminer la région désignée sous le nom de *Mauriacus campus* dans l'*Histoire ecclésiastique* de Grégoire de Tours et sous le nom de *Mauriacensis campania* dans la *Chronique* de Frédégaire et l'emplacement du champ de bataille où Attila fut battu par Aétius en 451. Un certain nombre d'historiens ont placé ce champ de bataille dans les plaines de Châlons; cette hypothèse a été ensuite écartée et il a été reconnu que les textes sur lesquels elle s'appuyait sont apocryphes. Mais le continuateur de Prosper d'Aquitaine parle d'un pays appelé *Maurica*, situé à cinq milles (environ sept kilomètres et demi) de Troyes. Les formes *Mauriacus* et *Mauriacensis* seraient des adjectifs dérivés de *Maurica*. Or, à l'endroit désigné par le chroniqueur, se trouve une contrée aujourd'hui inhabitée dont le nom s'efface de plus en plus et disparaîtra bientôt devant des dénominations modernes. Le nom traditionnel de cette contrée est *les Maures*. Si l'on accepte la description que Jornandès a laissée de la bataille, elle concorde exactement avec la topographie de cet endroit. La fameuse colline qui joua un si grand rôle dans la bataille et qui a si fort embarrassé les historiens dans les plaines de Châlons se retrouve aux Maures. On y peut même distinguer encore quelques vestiges de sentier. Enfin la découverte d'anciennes substructions et des traditions locales viennent à l'appui de l'opinion de M. Girard et paraissent confirmer l'exactitude de son identification.

M. l'abbé Rance a présenté un intéressant chapitre d'histoire littéraire en étudiant l'académie d'Arles, qui fut la première compagnie de province approuvée par lettres patentes et la première affiliée à l'Académie française. Les statuts, publiés en 1667, portaient que les académiciens devaient être au nombre de vingt, et tous gentilshommes. Mais les lettres patentes de 1668, qui approuvèrent l'Académie, modifièrent cet article des statuts et se contentèrent d'exiger des académiciens qu'ils fussent « personnes de probité, de savoir et d'expérience ». Ce fut le marquis de Châteaurenard qui fut délégué pour demander officiellement l'affiliation de l'Académie française. Il assista, en février 1670, à une séance de cette compagnie à laquelle il vit Corneille. Le compte rendu de cette séance, présenté par le délégué à ses confrères, est inséré *in extenso* dans les registres de l'académie d'Arles. L'Académie française rédigeait alors son *Dictionnaire*, et la discussion porta, à cette séance, sur le mot « air ». Le marquis de Châteaurenard avait pris place parmi les membres de l'Académie française; il fut invité à donner son avis et son suffrage fut recueilli avec celui des membres de l'Académie. La compagnie arlésienne avait pour protecteur le duc de Saint-Aignan et Dangeau. Son existence fut assez obscure, bien qu'on puisse signaler la part prise par elle dans la querelle des anciens et des modernes. Elle avait pour but « d'introduire la pureté de la langue française en Provence ». Il semble même qu'elle ait conçu le projet de faire un *Dictionnaire*. Le registre de ses séances ne fait jamais mention de l'idiome provençal. Elle ne dura guère que vingt-cinq ans. Sa composition même et son recrutement un peu exclusif sont les principales causes de cette rapide décadence. Son principal titre à l'intérêt est d'avoir ouvert la voie aux autres académies de province.

Dans la section des sciences économiques et sociales, une discussion importante s'est engagée sur l'enseignement secondaire spécial et ses rapports avec l'enseignement supérieur. Cette discussion, soutenue par MM. Bufnoir, professeur à l'École de droit de Paris, Caillemer, doyen de la Faculté de droit de Lyon, Pasquier, Paulus, Morel, a présenté un vif intérêt. Elle en aurait eu plus encore si MM. Gréard et Beaussire, dont l'intervention était espérée, avaient pu assister à la séance. Ce n'est pas ici le lieu d'entrer dans cette discussion; nous n'en voulons retenir que les indications fournies par M. Brandts, professeur à l'Université de Louvain, sur les effets de la loi belge qui n'exige aucune condition d'admissibilité à l'enseignement supérieur. Le résultat a été un abaissement de l'enseignement supérieur dans certaines Facultés qui n'exigent aucun diplôme des étudiants. Mais d'autres ont tourné la difficulté par un règlement intérieur qui impose aux étudiants certaines conditions. Dans ces Facultés, l'enseignement s'est maintenu à un niveau plus élevé que dans les autres. Du reste, les membres de la section qui ont pris part à la discussion ont été unanimes à déclarer fâcheuse la mesure prise chez nous en 1880 pour ouvrir l'accès de la licence ès sciences aux bacheliers de l'enseignement spécial.

La question de la colonisation a fait l'objet d'un grand nombre de communications, et il est à noter qu'aucun mémoire n'a été produit pour combattre la politique coloniale. Tous les auteurs sont, au contraire, partisans ardents de l'expansion coloniale de la France.



Mais ils font, pour la plupart, des réserves et des critiques sur notre manière de pratiquer la colonisation. Les remèdes indiqués sont peut-être un peu trop nombreux et un peu trop différents les uns des autres. Néanmoins, il est bon que cette enquête se poursuive dans des congrès scientifiques et que les systèmes puissent se produire en théorie. Ceux qui sont chargés de l'application trouveront sans doute dans ces travaux des indications dont ils pourront tirer bon parti.

Parmi les lectures relatives aux questions coloniales, celle de M. Paulus présente un intérêt spécial. Elle a trait à l'esclavage dans l'Indo-Chine, et en particulier dans l'Annam, le Tonkin et le Cambodge. La condition des esclaves dans ces contrées est assez douce pour que l'esclavage ait pu se pratiquer en Cochinchine, après notre occupation, sans que nous nous en doutions. Il n'a été complètement aboli que par le décret du 3 octobre 1883, qui fixe l'état des personnes dans la colonie. Au Cambodge, un décret de Norodom, du 15 janvier 1877, avait bien aboli l'esclavage; mais ce décret est resté lettre morte jusqu'à la convention du 17 juin 1884, qui a notablement étendu les pouvoirs de nos administrateurs. Dans l'Annam et le Tonkin, la situation est assez analogue à celle qui existait naguère dans le delta du Mekong. Les législations indo-chinoises admettent l'esclavage à l'état d'institution. Les sources de la servitude sont l'enlèvement des sauvages dans les forêts du Laos, la captivité de guerre, la naissance, la servitude pénale, les dettes, la vente ou l'engagement des enfants par leurs parents et le plagiat des adultes, et enfin la piraterie. M. Paulus estime que la répression de l'esclavage ne rencontrera pas de difficultés considérables. Pour les premières causes, c'est une affaire de police et de législation, et, pour la dernière, de surveillance. Il y aura intérêt pour tout le monde à purger la région des pirates. Peut-être M. Paulus admet-il un peu trop comme établi ce qui est en question; car c'est moins de faire de la police qu'il s'agit que d'avoir les moyens de l'exercer.

A la section d'archéologie, le Père de la Croix, que des litiges judiciaires arrêtent momentanément dans l'exploration des ruines de Sanxay, a signalé une importante série de pierres tombales qu'il a découvertes à Antigny, à Rom, à Civaux et diverses autres localités des environs de Poitiers. Ces pierres présentent des ornements à l'aide desquels M. de la Croix a entrepris de faire une classification chronologique. La plupart de ces tombes appartiennent à la période mérovingienne; quelques-unes sont un peu moins anciennes; mais aucune ne saurait être postérieure à l'époque carlovingienne.

De très belles pierres tombales du XIVe au XVIe siècle ont été restituées par M. Veuclin, de Bernay. Ces pierres avaient été cassées et mises en tas : M. Veuclin a pu en réunir les morceaux. Cependant il en manque quelques-uns qui ont été employés à des usages divers. Cette communication a été le point de départ d'une longue série de doléances sur les actes de vandalisme commis sur ces monuments. Ici ils ont été sciés pour faire de nouvelles pierres tombales; là, on en a encastré des fragments dans des constructions; ailleurs, on les a cassées, ou bien on les a prises pour daller des routes. Si quelque délégué algérien avait été présent, il aurait pu grossir le flot des doléances, car on sait que les entrepreneurs ont construit des ponts et empierré des routes avec des monuments épigraphiques. Quelques assistants voulaient émettre un vœu pour la conservation des pierres; d'autres, qui savent ce que valent les vœux au point de vue pratique, les ont engagés à veiller par eux-mêmes à la conservation des monuments de leur région. Si les archéologues de province veulent se charger de ce soin, cela vaudra probablement mieux que les vœux même tournés dans le plus beau langage.

Une communication intéressante a été faite par M. Vingtrinier, de la Société littéraire, historique et archéologique de Lyon, sur les *tumuli* ou *poypes* de la Bresse. Un certain nombre d'erudits ont considéré ces éminences comme des mottes féodales : M. Vingtrinier combat cette opinion. A son avis, les poypes sont des tombeaux. Il a pu en étudier un, situé sur le territoire de Malafretaz (Ain), qui a été récemment démoli. La butte a été ouverte par le milieu. L'intérieur était occupé par une chambre qui renfermait des cendres. La destination funéraire du poype de Malafretaz ne saurait donc être révoquée en doute. Tel était aussi l'usage des buttes de même nature qui existent encore, au nombre de plusieurs centaines, dans la partie occidentale du département de l'Ain.

On sait que le congrès se complète par une section de beaux-arts, laquelle fait tout à fait bande à part et ne fraye pas avec le commun des délégués. Ce qui la distingue principalement des autres sections, c'est d'avoir pour chaque séance un nouveau président et d'entendre, au début de chaque séance, un discours d'ouverture par le président. Il est vrai que ce président est M. Kaempfen, ou M. Castagnary, ou Edmond About, ou M. Lauth, ou tel autre encore, qui a compétence particulière en matière artistique et ne peut donner que d'excellents conseils aux délégués.

Dans sa dernière réunion, cette section a entendu une intéressante communication de M. Castan (de Besançon), qui a étudié un artiste de la fin du XVIIIe siècle, Pierre-Adrien Paris, lequel fut dessinateur du cabinet de Louis XVI et accepta sous l'Empire la direction de l'Académie de France à Rome à titre intérimaire et sous condition de ne pas avoir de traitement. Plus tard, ce fut lui qui fut chargé d'expédier au Louvre la collection des sculptures antiques achetées du prince Borghèse. Il était né à Besançon en 1745 et il légua à sa

ville natale son cabinet et ses portefeuilles, qui sont aujourd'hui une des principales richesses de la bibliothèque publique de cette ville. En rappelant la mémoire de cet artiste, M. Castan, en même temps qu'il rendait service à l'histoire de l'art, s'acquittait donc d'un devoir filial que nul mieux que lui ne pouvait rendre.

M. Édouard Forestié a lu quelques pages sur Ingres le père, qui était né à Toulouse en 1754 et qui vint, après son mariage, se fixer à Montauban. M. Forestié a présenté des reproductions photographiques de miniatures fort remarquables exécutées par cet artiste. Il fut le premier maître de son fils. Quelques esquisses de tableaux d'histoire permettent de saisir ses procédés de travail et montrent l'influence qu'il eut sur l'œuvre de son fils.

GEORGES DE NOUVION.

ESPAGNE ET PORTUGAL (1)

L'Escurial

I.

LA SACRISTIE. — LES SALLES CAPITULAIRES. — LE PANTHÉON. LE PUDRIDERO. — SAINT-SIMON. — LA BIBLIOTHÈQUE.

La sacristie est un des beaux endroits de l'Escurial; c'est le boudoir de cette religion rigide, et les prêtres se mirent dans un splendide miroir en cristal, donné par Anne d'Autriche, suspendu au mur, contre les armoires finement ciselées où sont enfermés les reliquaires, les calices, les croix, les chandeliers.

Des tableaux de Ribéra, de Giordano, de Zurbaran, de Tintoret, d'autres peintres, italiens et espagnols, décorent partout les murs, et une toile célèbre de Claude Coello, sur l'autel de la *Santa Forma* (de la *sainte hostie*), ajoute à l'effet pittoresque de cette longue salle.

Il paraît que l'empereur d'Allemagne Rodolphe II avait recueilli une hostie miraculeuse, sortie intacte des outrages, du piétinement des hérétiques. Il en fit cadeau à l'Espagne. Le tableau de Coello représente la cérémonie triomphale de l'installation de la *Santa Forma* dans le couvent de l'Escurial. Les princes, le roi, les fidèles sont agenouillés autour du prieur, qui tient l'hostie entre les doigts. Le tableau est bien peint; les figures sont intéressantes; mais peut-être l'œuvre de Coello ne produirait-elle pas le grand effet auquel on ne peut se soustraire si la toile ne donnait la perspective de la sacristie même et ne semblait prolonger cette vaste salle : il y a là une illusion d'optique très puissante.

Les jours de grande cérémonie, le tableau glisse entre deux rainures et disparaît, découvrant une petite chapelle au milieu de laquelle rayonne le reliquaire de l'hostie, entouré de diamants, de pierres précieuses; c'est surtout à la fête de saint Michel et à celle de saint Simon que cette exhibition spéciale se fait.

Les salles *capitulaires* sont des musées. Les grands artistes siègent au-dessus des banquettes vides que n'occupent plus guère les chapitres de l'Escurial.

Pour en finir avec tout ce qui tient à l'église, nous suivons le guide et nous descendons dans le *Panthéon* des rois et des reines d'Espagne.

Relativement, l'endroit n'a rien de lugubre. Il est revêtu de porphyre, de marbre, de jaspe, agrémenté de bronzes dorés qui, au rayonnement de la lumière introduite par le guide, jettent de petites étincelles. Il n'y a rien là qui rappelle trop crûment les vanités terrestres. Des sarcophages de forme antique en marbre noir, supportés par des griffes de lion en bronze doré avec un cartouche indiquant le nom du contenu occupent quatre rangs de niches. Les rois sont à gauche; les reines qui ont laissé une succession sont à droite. Tout est régulier, uniforme. Charles-Quint est là, Philippe II aussi. Il reste quelques logements inoccupés, et le gardien sembla nous faire entendre que la révolution serait impuissante à empêcher le Panthéon de se peupler tout à fait.

Que fera-t-on si la durée de la royauté rend ce Panthéon insuffisant?

On ne dépose dans ces réceptacles élégants que le minimum de dépouilles laissé par les défunts, après un desséchement convenable.

Au premier palier de l'escalier qui descend au Panthéon se trouve une sorte de greffe où la nature fait la toilette du mort : on l'appelle le *Pudridero*.

C'est là que la Majesté achève de se débattre contre la décomposition. Il est probable que de temps en temps on va s'assurer si l'œuvre avance. Quand elle est complète, quand les parasites sont repus et ont achevé d'exploiter la chair royale, quand les rois n'ont plus d'odeur et que la pourriture elle-même est morte, on descend le souverain de ce purgatoire et on l'installe dans le paradis en cave, où sa gloire va l'étiqueter.

La précaution est bonne : les gaz qui s'échappent des rois ne sont pas plus inoffensifs que ceux des premiers cadavres venus, et on est sûr du moins que rien de malsain ne filtrera d'une tombe royale.

Ce Panthéon, loin du soleil, est placé sous le maître autel de la *Capilla major*. Le prêtre qui officie a les pieds au-dessus de la clef de voûte de ce caveau.

Il me semble que c'est bien ainsi que les dynasties espagnoles doivent être enterrées, sous les pas d'un officiant qui les scelle au fond de leur caveau et les défie de sortir de là, où il les a mises.

(1) Suite. — Voy. la *Revue* des 16 juin, 14 et 28 juillet, 29 septembre, 8 et 29 décembre 1883, 2 et 23 février, 5 et 26 avril, 17 mai, 21 juin, 16 août, 13 septembre, 1er novembre et 6 décembre 1884, 3 janvier et 14 février 1885.



Le spectre du père d'Hamlet, même pour protester contre un empoisonnement et une usurpation incestueuse, aurait peine à remuer, tant on est bien scellé, verrouillé et surveillé. Au-dessus de la porte on lit en lettres de bronze doré : « Dieu grand et tout-puissant. » La sentinelle qui marche au-dessus de la voûte ajoute le commentaire de Mahomet le prophète à l'exclamation d'*Allah!*

Les infants et les reines qui n'ont pas eu de succession restent dans un pourrissoir dépourvu d'ornements; le marbre, le porphyre et les bronzes dorés sont remplacés par des stucs : l'imitation suffit à ces inutiles de l'histoire. Il y a cinquante-une niches, avec des cercueils étiquetés.

J'aurais voulu qu'on m'ouvrît le cercueil de don Carlos, non pas pour m'assurer que son père lui avait fait couper la tête, ainsi que le prétendait Saint-Simon, ambassadeur en Espagne, lors de sa visite à l'Escurial. Dans ses mémoires, il raconte la mystification qu'il se permit à ce sujet à l'égard d'un gros moine, lequel lui répondit que si Philippe II avait fait couper la tête à son fils, c'est que sans doute celui-ci méritait ce châtiment, et qu'en tous cas le pape avait donné la permission au roi.

Devant cette réponse péremptoire, Saint-Simon se mit à rire.

> « Tel est, dit-il, le fanatisme des pays d'Inquisition où la science est un crime, l'ignorance et la stupidité la première vertu. Quoique mon caractère m'eût mis à couvert, je ne voulus pas disputer et faire avec ce piffre de moine une scène ridicule. Je me contentai de rire et de faire signe de se taire, comme je fis à ceux qui étaient avec moi. »

Les gardiens qui conduisent aujourd'hui les visiteurs sont plus accommodants que le moine de Saint-Simon. Ils tolèrent sur les rois enterrés et sur les chances de *pourrissoir* laissées aux dynasties suivantes des plaisanteries fort révolutionnaires. La dévotion espagnole à la royauté est de la même nature que la dévotion aux reliques : une affaire de mœurs, une vieille mode qui s'use.

Saint-Simon n'admira guère que deux choses à l'Escurial : « l'élégance de l'*apothicairerie* et l'*agrément* des jardins ». Je n'ai pas vu le musée des apothicaires, et les jardins m'ont paru sans agrément.

La bibliothèque déplut à l'envoyé du roi de France. Elle est, au contraire, une des pièces les plus belles, les plus harmonieuses, les plus *sympathiques*, si j'ose ainsi dire, de tout l'Escurial. Des peintures allégoriques au plafond, commentant et divisant les diverses séries d'ouvrages, des meubles en ébène, en acajou, en divers bois précieux pour enfermer les livres, des tables de marbre et de porphyre constituent un mobilier d'une somptuosité rare et d'une sévérité hospitalière pour la méditation.

Il ferait bon lire et travailler là.

Une particularité qui n'est connue en France et en Europe qu'à cause de certains livres envolés peut-être de l'Escurial étonne les visiteurs : c'est que les livres, au lieu d'être placés, comme partout, la tranche en dedans et le dos en dehors, présentent la tranche aux chercheurs, et le titre du livre est imprimé de haut en bas sur cette tranche même. Outre que, de cette façon, le livre, pour peu qu'il soit placé dans un rang compact, est plus difficile à retirer, le titre se lit mal.

On assure que cet usage remonte au XVIe siècle et qu'un savant espagnol dont la collection a été le noyau de la bibliothèque de l'Escurial ayant adopté cette façon de mettre le titre à ses livres et de les ranger, on continua pour maintenir l'harmonie.

Toutefois les livres modernes sont reliés à la manière moderne et sont placés selon la coutume universelle.

La bibliothèque est riche en manuscrits, surtout en manuscrits arabes. On montre un Coran fort précieux, rapporté, dit-on, de la bataille de Lépante. Mais Saint-Simon était trop grand écrivain et trop grand seigneur pour n'avoir pas le dédain des livres et des choses manuscrites : il écrivait pour satisfaire ses passions et ne s'en vantait pas.

J'ai dit que, malgré sa qualité d'ambassadeur et les recommandations dont il était muni, Saint-Simon n'avait pas visité l'appartement particulier de Philippe II. Il s'en consola en disant :

> « Louville, qui y étoit avec le roi, m'avoit dit que le tout ne contenoit que cinq ou six chambres obscures et quelques petits trous, tout cela petit, de charpenterie bousillée, sans tapisseries lorsqu'il le vit, ni aucune sorte de meubles : ainsi je ne perdis pas grand'chose à ne pas y entrer. »

Comme les impressions changent! Cet ambassadeur de roi n'a pas la curiosité des appartements royaux, et nous autres, les athées de la royauté, nous ressentons une émotion prodigieuse, un attrait puissant, à voir, à surprendre, à étudier les habitudes même des souverains les plus odieux, non pour alimenter des haines ou des rancunes de sectaires, mais pour emporter une impression humaine de cette carapace d'où un roi est sorti.

Je regrette qu'il n'ait pas violé la consigne : il eût certainement dit un mot typique, même involontairement, sur cette retraite farouche :

> « Je ne compris rien à cette superstition, dit-il; il fallut en demeurer là. »

Il se venge sur les grossiers hiéronymites qui peuplaient le couvent :

> « Ce sont des moines blancs et noirs, dont l'habit ressemble à celui des célestins, forts, oisifs, ignorants, sans aucune autorité. »

Saint-Simon avoue qu'au lieu de trois jours il faudrait à un curieux connaisseur plus de trois mois de séjour à l'Escurial pour l'exercice et le plaisir de la réflexion.

Seulement, comme il n'avait franchi les Pyrénées que pour faire nommer son second fils grand d'Espagne, sous prétexte de mariage du roi de France avec l'Infante, il n'avait pas le goût ni l'humeur de s'arrêter à cet *exercice* de l'esprit.

II.

EDGAR QUINET A L'ESCURIAL. — COMMENT ON SE CHAUFFE A LA GARE. — LA COMPTABILITÉ ESPAGNOLE. — DÉPART POUR BURGOS. — AVILA. — HENRI MARTIN ET SAINTE THÉRÈSE.

Nous sortîmes de l'Escurial, comme nous y étions entrés, par le souterrain. On éprouve une sorte de soulagement à paraître s'évader. Il neigeait toujours, et le froid extérieur s'amassait sur le froid resté dans l'âme.

Bien avant d'aller en Espagne et de visiter l'Escurial, j'avais lu le récit des *vacances* d'Edgar Quinet. Je rouvre ce livre et j'y trouve la formule, exacte dans son éloquence, de mon émotion, je dirais presque de ma colère.

On cite trop peu Edgar Quinet pour que je me refuse le plaisir de l'évoquer; voici ce qu'il dit de l'Escurial :

C'est là qu'une âme de pierre a voué l'Espagne et le monde à l'immobilité de la pierre. Au moment où un vieux monde va être submergé, au XVIe siècle, Philippe II construit en granit l'arche du passé. Il y enferme tout à la fois le pouvoir temporel et le pouvoir spirituel, le monastère et le donjon. Viennent les tempêtes : cette arche contiendra les reliques d'une société défunte. Car on sent qu'au loin la terre tremble et s'entr'ouvre sous une tempête divine; aux flancs de cet Ararat moderne la nef s'arrête et se fixe. L'Église et la monarchie absolue, prises de la même terreur, se réfugient l'une dans l'autre; elles tendent aux déserts leurs bras de granit pour se soutenir mutuellement; mais pas un oiseau du ciel n'apporte le rameau d'olivier.

Couvents, palais, cloîtres, donjons, bastilles, villas se pressent, se serrent les uns contre les autres dans le moment du péril. Le dôme imité de Saint-Pierre de Rome domine avec majesté; seulement il est enveloppé de donjons : vous diriez l'Italie de Michel-Ange prisonnière entre quatre bastilles flamandes.

Edgar Quinet ajoute une remarque très profonde et toute simple :

Chose étonnante! Dans le monument qui doit glorifier le passé, rien ne rappelle le passé de l'Espagne. Époques de chevalerie, souvenirs des cathédrales et des mosquées, art gothique ou mauresque, tout est effacé, pour ne laisser voir que la face rigide d'un absolutisme récent. Car l'Escurial semble bâti d'hier. Cette blancheur incorruptible d'un monument élevé en haine de la vie, ces formes de la Renaissance, cette apparence de jeunesse que revêt là le génie de la mort, vous blessent comme un défi.

Je souligne le dernier trait de cette belle page de Quinet. L'Escurial, en effet, sombre au dedans, est clair ou blafard au dehors; c'est le sépulcre blanchi.

Il fallut revenir, en grelottant, à la gare; mais là je pus m'échauffer et je préviens les voyageurs qui auraient besoin de se dégourdir par un peu de colère de l'excellente occasion qui leur est offerte.

La visite de l'Escurial avait été un temps d'arrêt entre Madrid et Burgos. Nous avions, pendant notre excursion, laissé nos bagages à la consigne, et, quand nous revînmes pour reprendre, vers cinq heures du soir, le train direct, il m'arriva cette pittoresque aventure.

Dans tous les pays civilisés où les chemins de fer fonctionnent, le bulletin de bagage, reçu au départ, suffit pour l'enregistrement nouveau à une station intermédiaire. Je prétendais donc faire transcrire, tout simplement, sur un bulletin daté de l'Escurial, avec un numéro nouveau, le chiffre des colis et leur poids constaté à Madrid.

Mais on me fit comprendre qu'il fallait peser de nouveau nos malles, bien que je ne les eusse pas ouvertes pour en modifier le poids. Je ne m'opposai pas à ce prétexte de labeur que prenait l'employé: la chose m'émerveillait comme une rareté.

Toutefois je fus un peu surpris de constater que le poids de mes colis avait, sur les balances de l'Escurial, une augmentation sensible : cela tenait sans doute à la grande humidité qui avait gonflé le poids des caisses et dilaté les vêtements.

J'avais remarqué d'ailleurs, bien souvent, que les employés de chemins de fer espagnols, surtout quand ils sont comptables, ont une façon emphatique de compter.

Je respecte les mœurs locales et je me soumis avec bonne grâce à cette constatation d'un embonpoint spontané dans mes effets. En conséquence, j'offris au guichet, en un bon petit billet de banque espagnol, le prix de circulation de mon bagage grossi. Le buraliste, tout en fumant sa cigarette, me fit signe qu'il ne se payait pas de cet argent-là.

Je crus comprendre qu'il n'avait pas de monnaie et je lui offris de l'or espagnol. Il eut le même geste de refus.

Je frémis. Est-ce qu'à mon insu je cherchais à mettre en circulation de la fausse monnaie? Celle-là, tout entière, m'avait été donnée à Madrid, aux bureaux du *Crédit lyonnais*, pour m'épargner précisément les ennuis du change. J'insistai; j'étalai tout ce que contenait ma bourse de pièces et de papiers espagnols; mais

le doux entêté, qui continuait sa cigarette, continua aussi à repousser, comme une tentative de corruption, l'or, l'argent, le papier de son pays.

Stupéfait, je m'avisai de deux louis français qui gisaient dans mon gousset et qui étaient réservés pour luire au delà des Pyrénées. Pour le coup, l'employé eut un soubresaut et fit signe qu'on eût à remettre mes bagages à la consigne, puisque je m'obstinais à ne pas vouloir payer, comme il était d'habitude.

Je commençais à m'échauffer, d'autant que l'aiguille tournait sur le cadran de l'horloge. Je savais bien que les horloges en Espagne marchent plus régulièrement que les chemins de fer et ne peuvent malheureusement pas se dispenser de marquer l'heure juste. Je pouvais compter sur un retard de quelques minutes. Mais comment finir ce débat en si peu d'instants?

Je cherchai le chef de gare. Il faisait trop mauvais temps pour qu'il fût absent, même à l'arrivée prochaine d'un train. Il savait tout juste assez de français pour me comprendre. Il voulut bien m'expliquer que l'habitude n'était pas de changer, de rendre de la monnaie, et, avec un sang-froid admirable, il me conseilla d'aller dans le *pays* changer un billet ou de l'or.

Le pays était loin; le convoi était proche; la neige tombait impassible. J'entrai alors dans une des quatre ou cinq colères que j'ai ressenties dans ma vie et qui naturellement font époque. Je fis à ce premier fonctionnaire de la gare des menaces insensées; je lui promis d'en écrire à l'administration centrale, à Paris, à Madrid.

Mon dépit stimula sa fierté. Pour me prouver sans doute qu'il n'avait pas peur de mes menaces, il fit signe au buraliste d'avoir à accepter l'argent national que je lui offrais, et, après l'avoir fait tinter pour s'assurer qu'il était bon, l'homme aux bagages se paya *sans oublier de me retenir quelque menue monnaie pour le change.*

C'était là, au fond, le secret de la comédie.

Si j'étais actionnaire du chemin de fer du *Nord de l'Espagne*, j'aurais la curiosité de savoir si ce change profite à la caisse centrale ou s'il est seulement un casuel abandonné aux employés, comme les petits jardins qu'on accorde aux chefs de gare.

Ma colère avait fondu plus vite que la neige et je montai en wagon avec gaicté; on est d'ailleurs toujours content d'être sorti d'une difficulté, et j'eus, par une belle soirée, le plaisir de revoir de loin les remparts d'Avila, que j'avais vus, deux ans auparavant, par une fraîche aurore.

C'est un de mes regrets de n'avoir pas visité Avila.

La ville est posée de loin, à douze cents mètres de la station, sur une sorte de plan incliné qui donne, au demi-jour, la vision d'une carte militaire ou d'une forteresse en relief.

Avila a gardé ses fortifications, qui passaient pour les plus belles du moyen âge. Mais on va autant la visiter pour chercher le souvenir de sainte Thérèse que pour son archéologie guerrière.

Je me souviens qu'à mon premier voyage, quand le convoi venant de France s'arrêta, au petit jour, à la gare, sans qu'aucun employé fût éveillé, je vis descendre un voyageur qui, seul, un sac à la main, partit dans la brume matinale, se dirigeant vers Avila.

J'avais reconnu Henri Martin. Il ne pouvait se défendre de passer devant Avila sans aller à la recherche d'un portrait de sainte Thérèse dont on lui avait parlé. Il allait, comme moi, en Portugal, et je le retrouvai à Lisbonne. Il me raconta alors la joie d'historien qu'il avait ressentie à entrer ainsi, à pied, tout seul, dans Avila, entre quatre ou cinq heures du matin, libre de son émotion sans être importuné par un guide. Quant au portrait de sainte Thérèse, il le trouvait admirable et il était impatient d'écrire ses impressions.

Son enthousiasme pour la grande visionnaire allait jusqu'à un parallèle avec Jeanne d'Arc, sans qu'il sacrifiât quoi que ce fût de son culte pour l'héroïne française.

Le brave cœur! Je n'oublierai jamais ce voyageur d'Idéal descendant dans cette aube commençante et allant vers Avila sans demander son chemin, sûr de le trouver, sûr de lui, guidé par sa foi.

Nous arrivâmes assez tard à Burgos.

LOUIS ULBACH.

(La suite prochainement.)

CHRONIQUE MUSICALE

Le bi-centenaire de Sébastien Bach

On a célébré cette semaine avec éclat la seconde date séculaire de la naissance de J.-S. Bach, né en 1685 et mort en 1750. Ce compositeur, qui fut certainement le plus grand de son temps et que les transformations de l'art musical n'ont pas diminué, — au contraire, — n'a pas eu de son vivant la renommée à laquelle son génie lui donnait droit.

Le premier anniversaire (1785) avait passé tout à fait inaperçu : le brillant développement du génie musical des Italiens avait rejeté dans l'ombre le vieux maître allemand; la musique dramatique et vocale, que Mozart achevait alors de porter à la perfection, effaçait tout par le charme de sa grâce exquise. Mais voici que, par un retour imprévu, cent ans après, le génie tout dogmatique en apparence de Bach retrouve une faveur nouvelle. Le monde musical, ayant repris connaissance de ses ouvrages, leur rend enfin le juste hommage d'une admiration enthousiaste.

L'honneur de cette manifestation revient à la Société

chorale d'amateurs la *Concordia*. Elle a fait entendre dans la salle du Conservatoire deux cantates d'église pour chœur, soli, orgue et orchestre, qui n'avaient jamais été exécutées en France. Ce premier tribut d'admiration sera certainement suivi de beaucoup d'autres, car le génie de Bach est non seulement admirable par lui-même : il se trouve, par le fait même de son style, dans un rapport étroit avec les aspirations de l'art musical moderne.

La partie la moins connue des ouvrages de Bach est la musique qu'il a composée pour l'église pendant l'exercice de sa profession de maître de chapelle et organiste de Saint-Thomas, à Leipzig. Ses compositions pour le clavecin et sa musique instrumentale sont appréciées depuis longtemps, quoiqu'il n'y ait guère qu'une trentaine d'années que l'étude s'en soit répandue dans le public. M. Lamoureux a bien fait exécuter, il y a quelques années, la *Passion suivant saint Mathieu;* mais, malgré une très belle exécution et l'admiration que cette œuvre excita parmi les musiciens et les connaisseurs, le public ne la comprit qu'imparfaitement.

Il n'en serait plus de même aujourd'hui : les immenses richesses que Bach amassa dans ses compositions ont retrouvé leur prix; le sentiment musical étant devenu plus accessible aux manifestations complexes de la polyphonie, on s'est habitué à ne plus percevoir la musique seulement dans ses éléments les plus simples; on ne se contente plus des perceptions rudimentaires; il faut que la musique, comme tous les produits d'une civilisation avancée, mette en relief toutes les parties qui composent son unité apparente. Il n'y a plus de formes simples en musique, pas plus que dans les autres arts, et les amateurs les plus décidés d'une belle simplicité ne la supportent pas longtemps quand on la leur fait entendre.

Voilà pourquoi on peut dire que Bach, quoique vieux de deux siècles, est en rapport très étroit avec les besoins psychologiques de la musique moderne : il avait devancé son temps, et toutes les hardiesses et les libertés que la musique a prises peu à peu trouvent dans ses ouvrages leur point de départ et leur justification, malgré la forte discipline du style fugué, dont il ne s'est jamais départi. C'est avec raison que M. Gounod disait un jour que si toute la musique disparaissait, il y a telle des compositions de Bach qu'il suffirait de retrouver pour reconstruire l'art musical tout entier.

Du reste, au point de vue technique, justice lui était rendue depuis longtemps; mais ce qui nous était inconnu, c'est la partie spéciale de sa musique qui est consacrée au sentiment religieux. Aujourd'hui encore nous pouvons nous écrier comme Mozart entendant une cantate de Bach : « Grâce au ciel, voici enfin du nouveau ! »

Ce que Palestrina a fait au XVIe siècle pour le culte catholique, Bach l'a fait pour le culte protestant : il en a trouvé la plus haute expression musicale. Mais la comparaison s'arrête là, car la musique de Palestrina est restée définitive pour l'Église romaine, tandis qu'après avoir donné au culte réformé un éclat extraordinaire la musique de Bach est tombée dans l'oubli. M. Cart, dans son étude excellente sur Bach, explique de la façon la plus intéressante dans quelles occasions furent composées ces magnifiques cantates. En entendant ces vastes ondulations des voix et des instruments où la vie musicale surabonde en mouvements multiples, on s'étonne quelquefois de leur voir appliquer les mots de *musique religieuse*. Ces mots ramènent généralement à la pensée le souvenir d'une musique grave, lente, lointaine, d'un mysticisme sombre et surhumain, dont le chant grégorien est la plus puissante expression. La musique du culte catholique s'élève au-dessus de l'humanité; elle est pour l'auditeur l'objet d'une contemplation sublime. La musique religieuse de Bach est plus agissante; son mysticisme, très grand parfois, est plus prochain; elle ne cherche pas à se dégager de la personnalité humaine; elle l'entraîne, au contraire, avec elle dans une ardeur sereine, naïve et grandiose. Les voix des hommes et celles des instruments se mêlent dans un hymne commun, confondant leurs chants multiples et divers dans un même hommage. La science infinie de Bach est au service d'un sentiment religieux simple et comme primitif; c'est l'accord si rare de ces deux éléments, la science et la sincérité, qui rend sa musique si profondément émouvante. Aussi grandiose que celle de son contemporain Hændel, la musique de Bach vient d'une source plus lointaine et plus pure; sa saveur est plus rare, découlant de sommets plus éloignés.

Il n'est pas non plus de musicien qui ait possédé une étendue de génie aussi variée. Les masses chorales les plus profondes, véritables océans de sons, les allégros aux rythmes puissants, se rencontrent dans ses œuvres à côté des délicatesses les plus ouvragées des pièces de clavecin. A ce point de vue, le programme du concert de la *Concordia* était très intelligemment rédigé : entre les deux cantates inédites qui ont ouvert et terminé la séance, on a entendu des morceaux de musique instrumentale et de musique de chambre. L'œuvre immense de Bach se trouvait ainsi représentée en raccourci dans ses nuances les plus diverses.

Ces morceaux étaient interprétés par les premiers de nos artistes, qui ont tenu à honneur de participer à cette glorification du grand maître. M. Delsart a exécuté sur le violoncelle une admirable mélodie. M. Guilmant, qui tenait l'orgue d'accompagnement pendant les cantates, a joué une des plus belles fugues du recueil de Bach. C'était l'absolue perfection, tant au point de vue du style que de l'exécution de ce genre de musique où il semble que Bach ait épuisé toutes les combinaisons de l'imagination musicale la plus féconde.

Une sonate pour flûte et clavecin, interprétée par MM. Taffanel et Diemer avec le goût le plus sûr et le plus exquis, nous a montré l'art de Bach dans ce qu'il a de plus délié et de plus ingénieux. La *Méditation sur un prélude de Bach,* composée par M. Gounod, parfaitement chantée par les chœurs, a été bissée. Après avoir conduit l'exécution, en se retirant au milieu des applaudissements, M. Gounod a d'un geste montré le buste de Bach, qui s'élevait au milieu de l'orchestre.

Quant aux deux cantates qui formaient la partie inédite du concert, nous ne pouvons les analyser ici en détail. La première, *le Roi des cieux qui nous défend*, est, en général, d'une facture énergique. Le choral de Luther s'y fait entendre plusieurs fois sous plusieurs formes; il termine la cantate d'une façon splendide : on l'a fait répéter. La seconde cantate, le *Magnificat,* qui se chantait aux vêpres de Noël, présente deux exemples de ces chœurs aux voix multiples dont les ondulations sont comme une fleuve en mouvement. Les vocalises qui serpentent sous les syllabes du *Magnificat* transforment ce mot en quelque chose d'énorme et de mouvant : c'est l'exaltation musicale s'emparant de l'image littéraire elle-même.

Car le sentiment religieux de Bach ne s'arrête pas seulement au texte; il y apporte, dans sa ferveur, tout ce que l'art des sons peut inventer de plus beau et de plus riche. Le *Gloria* qui termine cette cantate est aussi dans le style musical figuré. Les voix se superposent dans un mouvement ascendant, interrompu seulement par de gigantesques accords qui marquent les repos de cette escalade enthousiaste.

Puis, dans ces deux cantates, des airs, des duos, de sentiment et de forme exquis.

Les soli étaient chantés par MM^mes Fuchs, Lalo et Ott avec une grande sûreté de style et un sentiment profond du caractère religieux et vocal de Bach. MM. Gandubert et Auguez chantaient les parties de ténor et basse avec la même autorité. Les chœurs, dont les études ont été dirigées par M. Widor, qui conduisait, ont chanté cette difficile musique avec une chaleur et un ensemble dignes des plus grands éloges. L'esprit du maître était au milieu d'eux.

Le succès de cette solennité fait grand honneur à la *Concordia*. En consacrant ses talents et ses études à la gloire de Bach, l'élite musicale qui compose cette société vient d'inscrire en première ligne son nom au livre d'or de l'art musical.

LÉON PILLAUT.

P.-S. — Terminons par une nouvelle qui intéressera les amateurs de musique de chambre. M. Gounod a fait exécuter au Cercle artistique et littéraire de la rue Volney un quatuor pour instruments à cordes : c'est le premier d'une série que M. Gounod se propose d'achever. L'andante et le scherzo de ce quatuor appartiennent au plus haut style de ce genre de musique dans lequel M. Gounod n'avait pas encore essayé son art si souple et si savant. Ces morceaux ont été exécutés avec beaucoup de succès par MM. Armingaud, Turban, Jacquart et Mas.

L. P.

CAUSERIE LITTÉRAIRE

I.

J'achevais de lire le dernier volume de M. Marc-Monnier, *la Renaissance, de Dante à Luther* (1), quand m'est arrivée de Suisse la triste nouvelle. Le doyen de la Faculté de Genève venait de succomber à une maladie rapide, mais inexorable. C'est une perte pour l'Institut genevois, c'est une perte pour les lettres françaises, car ne se bornant pas aux travaux de son enseignement, M. Marc-Monnier épanchait sa verve abondante en articles de journaux, en articles de revues, en contes, en nouvelles, en petits poèmes et même en petites comédies dont l'une notamment a tenu longtemps l'affiche au théâtre du Vaudeville. C'étaient comme des délassements nécessaires à ses graves occupations de professeur, ses jours de congé, ses heures de récréation. Aussi quelle grâce aimable et facile ! L'enjouement et la bonne humeur d'un esprit sérieux qui se détend et prend ses vacances. Comme ces vives échappées étaient nécessairement courtes, la durée d'un entr'acte, les œuvres légères du savant doyen étaient toutes de petit volume et de petite haleine. Petits contes, petites nouvelles, petits poèmes et petites strophes faites de petits vers et petites comédies. Les articles *Variétés*, tous lestement tournés, d'un jet rapide, sentaient aussi l'improvisation, sans être pour cela moins attrayants. Il semblait même que la nécessité de faire vite fût un aiguillon à la verve de cet esprit, éveillé sur toutes les questions, ayant sur toutes le mot juste souvent, et toujours un mot agréable à dire et le disant avec une sorte de bonhomie malicieuse.

Mais enfin c'étaient là ses délassements : il dépensait une ardeur juvénile, mais il réservait pour l'œuvre sérieuse le meilleur de ses forces. Avec les matériaux qu'il avait amassés pour ses leçons à la Faculté durant quatorze années, il voulait construire son monument. Le gros volume qu'il venait de publier en était, dans sa pensée, la première pierre. Entreprise considérable, car il ne se proposait rien moins que de faire l'histoire universelle de l'esprit humain depuis le XIVe siècle jusqu'à l'heure présente. Et c'eût été, non

(1) *La Renaissance, de Dante à Luther*, par Marc-Monnier. — 1 vol. Paris, 1885. Firmin-Didot et Cie.



pas une série de tableaux, mais un vaste panorama où l'on eût embrassé dans son ensemble le mouvement de la pensée et le développement de l'art pendant ces quatre siècles. On eût suivi le progrès de l'esprit moderne, non pas tour à tour sur tel point du globe, en deçà ou au delà de telle frontière, mais par tout le monde civilisé à la fois. Immense synthèse où toutes les littératures devaient nous apparaître sur une même scène, et ainsi leurs rapports, leurs antagonismes, leurs luttes ou leurs alliances, leur action et leur influence réciproques. Ce premier volume, première pierre du monument, nous donne l'idée de ce qu'eût été le monument même. Pour chaque période, M. Marc-Monnier aurait placé au centre, au premier plan et en pleine lumière, la littérature qui avait joué alors le grand rôle. Ainsi, pour le XIVe et le XVe siècle, c'est la littérature italienne qui a l'honneur d'être le *chorège*, le chef du chœur. Derrière, dans un jour de moins en moins éclatant et avec une dégradation voulue de lumière, les choristes, puis les comparses. La grande question, n'était-ce pas de répartir équitablement les rôles? Si d'aventure on reléguait au dernier plan tel acteur qui croyait mériter une place meilleure, n'entendez-vous pas d'ici ses protestations et ses colères? En supposant que telle nation, comme ici l'Italie, ait justement la première place, n'y a-t-il pas dans quelque autre littérature, qui dans son ensemble ne mérite pas un poste glorieux, certain génie exceptionnel qui aurait droit, lui, à être tiré de son groupe pour venir, par honneur spécial, sur le devant de la scène? Ainsi voyez pour le commencement du XVIe siècle : M. Marc-Monnier a fait avancer au grand jour du premier plan l'Allemagne, qui rivalise alors avec l'Italie. Très bien; mais si la France est encore laissée dans la pénombre, ne faudrait-il pas, du moins, tirer de ce groupe peu favorisé Rabelais? N'a-t-il pas quelque droit à la *vedette* sur l'affiche du théâtre? N'y mettez pas son nom en petits caractères, tandis que se détachent en majuscules les noms de Machiavel et de l'Arioste. Marot serait fondé peut-être à réclamer, lui aussi. Enfin, tant pis pour Marot, qui n'est, après tout, que le gentil Marot; mais Rabelais, c'est le grand Rabelais! Il proteste, il réclame, et, en vérité, ce n'est pas tout à fait à tort.

M. Marc-Monnier, si la mort ne l'avait pas arrêté au milieu de ce grand et beau travail, eût tenu compte, sans aucun doute, de ces protestations et de ces réclamations. Et alors j'aurais, moi aussi, hasardé quelques conseils. J'aurais engagé l'auteur à se dégager de certaines préoccupations locales. C'est fort bien d'embrasser d'un seul et immense coup d'œil le monde civilisé tout entier; mais il faudrait aussi, quand la vue se porte si loin, oublier un peu plus que l'observatoire où l'on s'est posté est construit aux bords du lac Léman. M. Marc-Monnier, au contraire, parcourait l'univers de l'œil droit et, de l'œil gauche, ne perdait pas Genève de vue. N'oublions pas que nous sommes Genevois et que nous sommes protestant! Cette préoccupation est sensible en plus d'un endroit. C'est ainsi, par exemple, qu'il se refusera à dire : le siècle de Léon X. Non, pas le siècle de Léon X; le siècle de Michel-Ange! Mais, puisque les conseils ne peuvent plus être entendus, à quoi bon les discussions ou les réserves? Le monument restera inachevé, hélas!

II.

M. B. Aubé a donné, il y a dix ans, le premier volume de l'ouvrage dont le quatrième vient de paraître récemment sous le titre : *De l'Église et de l'État dans la seconde moitié du IIIe siècle* (249-284) (1). Cette vaste étude des rapports de l'Église chrétienne avec l'empire romain depuis les origines du christianisme jusqu'à son libre établissement et, si l'on peut dire, sa prise de possession du monde civilisé, présente le tableau complet des origines chrétiennes. Depuis assez longtemps cette question passionne beaucoup d'esprits; mais l'enquête n'a guère commencé à se faire sérieusement et avec la méthode critique que de nos jours. M. Aubé, en l'abordant, s'est promis à lui-même d'user d'une large indépendance et d'éviter les partis pris. Il a pris cet engagement avec la conscience de faire une œuvre de pure histoire, non de polémique, et de tirer des documents qu'il interrogeait ce qu'il y verrait et non ce qu'il lui serait agréable d'y voir. En ces matières délicates, il y a grande chance de se heurter à des idées toutes faites, à des susceptibilités infiniment respectables; mais ne peut-on cependant écrire un livre qu'ait inspiré le seul souci de donner du passé une image aussi fidèle que possible? Se proposer de plaire à telle puissance ou de servir tel parti, M. Aubé n'y a même pas songé un instant. Les attaques auxquelles il a été, par suite, en butte, attaques venues de droite, attaques venues de gauche, ne l'ont pas ébranlé, et il a gardé libre sa conscience d'historien. Il se console d'être exposé aux balles des deux camps ennemis, ayant prévu ce double danger. Il savait bien d'avance que ceux qui se défendent de partager les passions des polémistes ou de leur fournir des aliments risquent toujours de ne plaire grandement à personne. Peut-être, en retour, produisent-ils une œuvre viable et dont l'avenir fera quelque état.

Dans les précédents volumes, M. Aubé discutait et critiquait les *Actes*, c'est-à-dire des légendes racontées à une grande distance des événements par des écrivains qui se proposaient avant tout d'édifier. La controverse appelait donc la controverse. Dix ou vingt de ces légendes mettaient en scène, selon lui, le même

(1) *L'Église et l'État dans la seconde moitié du IIIe siècle*, par B. Aubé. — 1 vol. Paris, 1885. Librairie académique, Emile Perrin.



martyr : Non, lui répondait-on; ce sont bien dix et même vingt martyrs différents. Et sur cela on s'échauffait. De même encore, lorsqu'il montrait tel fait d'ordre très naturel dramatisé, poétisé et *surnaturalisé* pour les récits édifiants : on lui répondait qu'il était sceptique par système. La discussion finissait donc par devenir quelque peu monotone.

Cette fois, il ne s'agit plus d'interprétation large ou étroite, accommodante ou rigoureuse, de textes sans autorité et sans valeur. Dans le présent volume, M. Aubé a pu s'appuyer le plus souvent sur des documents d'une solidité de premier ordre et qui offrent, en même temps, un grand intérêt. Ce sont les discours et surtout les lettres de saint Cyprien, évêque de Carthage, de 248 à 258, date de son martyre sanglant. De ces pages sincères, écrites sous l'impression du moment et où circule en quelque sorte la vie, M. Aubé n'a pas tiré simplement un récit exact, non, mais un tableau où se détache avec un singulier relief l'image du saint évêque. Regardez-le, et il vous faudra quelque effort pour vous éloigner de cette figure qui attire et retient les yeux, une des plus grandes figures de l'Église primitive. Si grande qu'elle soit, elle est humaine. Saint Cyprien a été personnellement mêlé à toutes les importantes affaires de son temps; il y a montré une rare sagesse, une profonde connaissance des hommes et une habileté à les conduire qui, parmi les chefs de l'Église des premiers siècles, le mettent hors de pair. C'est un véritable plaisir de voir ces grands hommes que tant de récits prétendus historiques suspendent en l'air entre ciel et terre, et qu'ils présentent comme des figures hiératiques, prendre pied dans l'humanité, témoignant par mille traits qu'eux aussi sont pétris, comme nous, de chair et de sang. Il est intéressant encore de constater que dans l'Église tout comme au dehors l'habileté politique est faite d'un mélange de fermeté et de souplesse et a pour principal point d'appui l'expérience des passions humaines et l'art délicat d'en jouer.

La grande figure de saint Cyprien rayonne donc dans ce tableau qui lui doit beaucoup de ce qu'il a d'éclat et de vie. M. Aubé, tout en étant heureux d'avoir le concours d'un évêque et d'un saint, n'a pas dû négliger cependant les autres sources historiques, bien que d'une autorité moindre. Il a donc consulté Eusèbe et puisé de nouveau aux *Actes des saints et des martyrs*. Pour ces derniers même, il a fait des fouilles dans des recueils manuscrits, et ces fouilles ont amené d'heureuses trouvailles. Sans attacher à ces documents plus d'autorité qu'il ne convient, il faut bien reconnaître qu'ils ne sont pas absolument à négliger. L'exagération est égale de les déclarer absolument vides et stériles ou de les accepter avec une aveugle crédulité comme pièces d'archives. Toute légende étant éclose de quelque fonds historique, on peut prétendre à dégager l'histoire de la légende et à retrouver la vérité, au moins approximativement. M. Aubé nous a semblé y avoir réussi le plus souvent.

La trame du récit est donc solide. J'ajoute qu'elle est brillante. M. Aubé est un écrivain en même temps qu'un critique, et, tout en étant exégète, il est artiste. Il nous rend avec sa vraie physionomie cette époque d'une si intéressante originalité. Et ce n'est pas seulement un décalque fidèle : l'image est vivante. Ces rares mérites d'exécution et de style font de ce volume une attrayante lecture, pour peu que l'on soit instruit et ami des lettres sérieuses.

III.

Avez-vous l'humeur aventureuse? Voulez-vous tenter une expédition dans le grand continent du Nord-Amérique? Les Black-Hills du Dakota vous parlent-ils à l'imagination? Alors suivez le baron de Maudat-Grancey, qui s'offre à vous guider dans la direction des montagnes Rocheuses (1). Un très aimable et spirituel compagnon, je vous assure, à qui ne manque jamais le mot gai, même quand les Indiens jaunes rôdent autour de sa chevelure avec une convoitise manifeste. Il n'est pas scalpé, en fin de compte : c'est la grâce que je vous souhaite également. Et maintenant, si votre voiture naufrage au milieu des rivières, qu'il leur faut plusieurs fois passer à la nage, si les moustiques dévorent une portion notable de votre personne, si les Américains appuient leurs bottes sur vos épaules afin de dormir les jambes en l'air, ce qui leur est indispensable, comme on sait, petites épreuves en somme; c'est ce qui fait qu'on rapporte des impressions de voyage. Résignez-vous aussi à ne pas dîner tous les jours et ne croyez pas que le café Anglais ait dans le Dakota de nombreuses succursales. On n'en meurt pas; à preuve le baron de Grancey, qui est en excellente santé et parle de toutes ces petites misères-là le plus gaiement du monde.

Et cette inaltérable bonne humeur ne l'empêche pas d'être sérieux à l'occasion. Sur les bœufs du Nord-Amérique, sur l'exportation de nos chevaux percherons, qui sont en grande vogue là-bas, sur les mines et le traitement des différents minerais, il vous donnera des renseignements très précis et très utiles. En route donc pour les montagnes Rocheuses, et Dieu vous garde d'être scalpés!

IV.

Gœthe conseillait à Eckermann de saisir sur le vif les petits sujets poétiques que chaque jour présente et de les traiter dans leur fraîcheur. Et il est certain,

(1) *Dans les montagnes Rocheuses*, par le baron E. de Mandat-Grancey. — 1 vol. Paris, 1885. Plon, Nourrit et Cie.

ajoutait-il, que ce que vous ferez ainsi sera bon. M. Jules Troubat a suivi le conseil de Gœthe. Les *Petits étés de la cinquantaine* (1) sont des esquisses légères tracées par lui sur son carnet de poche, au moment même où il rencontrait quelque joli motif. Elles ne sont pas déplaisantes, ces silhouettes : peut-être pas assez à la mode du jour; ni non plus à la parisienne. Toilette légèrement démodée, grâce quelque peu départementale. D'estimables demoiselles un peu mûres, mais qui peuvent encore prétendre à plaire.

V.

Sous ce titre : *Légende d'âmes et de sangs* (un titre qui n'est pas clair, *légende de sangs*), M. Ghil publie une série de petits poèmes qui manquent également de clarté. Il paraît que c'est la poésie de demain. Oui, M. Ghil est poète de l'avenir, et d'avenir aussi, je l'espère (1). Il est à la fois sensualiste et spiritualiste, ce qui ne s'exclut pas, réaliste sans être pornographe, ce qui peut se disjoindre effectivement, et enfin impressionniste, ce dont je le félicite, puisqu'il définit ainsi l'impressionnisme : Le frémissement de la vie sur le papier. Très bien ; mais son papier à lui frémit à tel point que, malgré un renfort de binocles, je ne puis plus lire. Les mots sautent et bondissent; une danse de Saint-Guy! Tout se confond pour mes pauvres yeux. Ainsi, voyez cette strophe, et encore une des moins frémissantes. C'est le début d'une pièce pantelante intitulée *Le sang aux tempes!*

Hélas! en la danse âpre où des torses nus vont
Par les Usines dur tonnant, rumeur qu'on aime,
On va pour elle, alors, la Vapeur roide et même
Vous ayant aux deux poings, ô Masses au vol long,
Ne plus valser la valse au haut Tournis suprême?..

Je fais de vains efforts : ma vue se trouble; ma raison s'égare. Au secours!

A moi, Œdipe du café du Mans, vous qui donnez la solution juste de toutes les charades, de tous les logogriphes, de tous les rébus; vous pour qui les mots pentagones, hexagones, en croix, en losange n'ont pas de mystère; à moi!

MAXIME GAUCHER.

BULLETIN

Chronique de la semaine

Intérieur. — Un décret inséré le 18 au *Journal officiel* nomme M. Sadi-Carnot ministre des finances, en remplacement de M. Clamageran. Un second décret nomme M. Demôle, sénateur de Saône-et-Loire, ministre des travaux publics, en remplacement de M. Sadi-Carnot. — Le 22, publication d'un mouvement judiciaire. — Démission de M. Camescasse, préfet de police.

Académie française. — Le 23, réception de M. de Lesseps; M. Renan a répondu au récipiendaire. Le *Journal des Débats*, le *Temps* et d'autres journaux publient les deux discours *in extenso*.

Angleterre. — Le gouvernement anglais a déposé mardi une demande de nouveaux crédits pour la campagne du Soudan et les préparatifs de la guerre des Indes; il avait promis en outre des explications, mais il ne les a pas encore fournies. M. Gladstone a déclaré toutefois à la Chambre des communes, comme lord Granville à la Chambre des lords, que le cabinet chercherait à obtenir une solution juste par des moyens pacifiques.

Autriche. — La Chambre des seigneurs a repris ses séances le 16; quant à la Chambre des députés, elle a siégé le 22 pour la dernière fois. Le pays est déjà en pleine agitation électorale.

Grèce. — Les élections pour la Chambre grecque ont eu lieu le 19. Les principaux chefs de l'opposition ont été réélus. Le ministre des affaires étrangères a échoué.

Égypte. — Le gouvernement égyptien a supprimé de vive force le journal français le *Bosphore égyptien* et fait violer le domicile de l'imprimeur. Le cabinet français a demandé la punition des coupables et la réouverture de l'imprimerie; il n'a pas encore reçu de réponse définitive.

Afghanistan. — Le rapport du général Lumsden, daté de Tirpul, 17 avril, déclare inexact le rapport du général Komaroff sur le combat de Pendjeh et le contredit point par point.

Tonkin. — Une dépêche du général Brière de l'Isle annonce que l'armée chinoise continue son mouvement de retraite. La *Gazette de Pékin* a publié le 13 les préliminaires de paix. Les ambassadeurs chinois se rendent à Tien-Tsien, où ils doivent se rencontrer avec le plénipotentiaire français.

Nécrologie. — Mort du général de division Guyon-Vernier; — de M Marc-Monnier, collaborateur au *Journal des Débats*, professeur à l'Université de Genève; — de M. Constantin Rosetti, un des chefs du parti démocratique en Roumanie; — du général Pajol; — du cardinal Pierre Lasagni.

Livres nouveaux

Trois amoureuses au XVIe siècle; Françoise de Rohan, Isabelle de Limeuil, la reine Margot, par M. Hector de la Ferrière. — Un vol. in-12. Calmann Lévy.

Lettres politiques confidentielles de M. de Bismarck (1851-1858), publiées par Henri de Poschinger, conseiller au ministère de l'intérieur de l'empire allemand, traduites par E.-B. Lang. — Un vol in-12. Ollendorff.

La paix publique selon la logique et l'histoire, par H. de Favières. — Un vol. in-12. Plon, Nourrit et Cie.

Annuaire de l'Association pour l'encouragement des études grecques en France. 18e année; 1884. — Un vol. in-8°. Maisonneuve et Ch. Leclercq.

Idylles, par Henry Gréville. — Un vol. in-12. Plon, Nourrit et Cie.

Le gérant : HENRY FERRARI.

Paris. — Imp. A. Quantin, 7, rue Saint-Benoît. [5081]

(1) *Petits Étés de la cinquantaine*, par Jules Troubat. — 1 vol. Paris, 1885. Alphonse Lemerre.

(2) René Ghil, *Légende d'âmes et de sangs*, poésies. — 1 vol. Paris, 1885. L. Frinzine et Cie.

BIBLIOGRAPHIE

Le magnifique ouvrage illustré, édité par la Librairie *A. Le Vasseur*, 33, rue de Fleurus, l'**Art National**, par H. Du Cleuziou, vient d'être adopté par la Ville de Paris pour les Bibliothèques de ses Écoles municipales. Cette splendide publication, mise en vente au prix de **80** fr. les 2 volumes **(payables 5 fr. par mois)** a ainsi obtenu une consécration bien méritée.

Paris. — Typ. A. Quantin, 7, rue Saint-Benoît. [5133]

PRIX DU NUMÉRO : 60 CENTIMES

N° 18. — 2 Mai 1885. — 3e série, cinquième année, premier semestre (tome 35)



REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

PARAISSANT LE SAMEDI

Fondée en 1863.

SOMMAIRE DU N° 18

PRIX DE L'ABONNEMENT

A LA REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE SEULE.

	Six mois.	Un an
Paris	15 fr.	25 fr.
Départements	18	30
Étranger	20	35

AVEC LA REVUE SCIENTIFIQUE

	Six mois.	Un an.
Paris	25 fr.	45 fr.
Départements	30	50
Étranger	35	55

LES ABONNEMENTS PARTENT DU 1er DE CHAQUE TRIMESTRE

Les abonnements sont reçus sans frais chez tous les libraires et dans les bureaux de poste des pays d'Europe et des États-Unis.

RÉDACTION ET ADMINISTRATION : 111, BOULEVARD SAINT-GERMAIN

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

ABONNEMENTS ET VENTE AU NUMÉRO

AU BUREAU DES REVUES, 111, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 111, PARIS

ET CHEZ TOUS LES LIBRAIRES ET MARCHANDS DE JOURNAUX

CAMILLE FLAMMARION

LE MONDE

AVANT LA CRÉATION DE L'HOMME

Œuvre de ZIMMERMANN, entièrement refondue, complétée et développée

L'ouvrage paraît en livraisons à 10 centimes et en séries à 50 centimes ; il sera illustré de 500 figures, planches en couleurs, cartes, etc. (Format de l'*Astronomie populaire*.)

On peut souscrire à l'ouvrage complet, reçu *franco* au fur et à mesure des séries, en envoyant un mandat de ***10 francs*** aux éditeurs.



POURQUOI LA FRANCE

N'EST PAS PRÊTE

ÉTUDE SUR L'ORGANISATION DE L'ARMÉE ET SUR LES CORPS DES OFFICIERS FRANÇAIS

Un volume in-18. — Prix. . . . . 3 fr. 50

Dr WITKOWSKI

LE MAL

QU'ON A DIT DES MÉDECINS

2e SÉRIE. — 6e VOLUME DES *ANECDOTES MÉDICALES*

Un volume in-12. — Prix. . . . . 3 fr. 50

DU MÊME AUTEUR.

La Médecine littéraire et anecdotique, curiosités pathologiques et scientifiques, anecdotes, etc. 1re série. — 1 vol. in-18 . . . . 3 fr. 50

Anecdotes médicales, bons mots, pensées, maximes, épigrammes, etc. 2e série. — 1 vol. in-18. . . . 3 fr. 50

Les Joyeusetés de la Médecine, illustré de deux eaux-fortes. 3e série. — 1 vol. in-18 . . . . . . 3 fr. 50

Les Drôleries médicales. Anecdotes, bons mots, pensées. 4e série. — 1 vol. in-18. . . . . . . 3 fr. 50

Le mal qu'on a dit des médecins, 1re série. — 1 vol. in-18 . . . . 3 fr. 50

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

(REVUE BLEUE)

DIRECTEUR : M. EUGÈNE YUNG.

1er SEMESTRE 1885. (3e SÉRIE). NUMÉRO 18. (22e ANNÉE). — 2 MAI 1885.

PEINTRES FRANÇAIS CONTEMPORAINS

Jules Bastien-Lepage

Deux expositions de peinture étaient naguère ouvertes au quai Malaquais : l'une, dans la salle du premier étage, qui appartient à l'École des beaux-arts et où, tant de fois déjà, les curieux et les amateurs ont été convoqués. C'était l'exposition des œuvres de Delacroix, organisée par un comité qui se propose d'élever enfin une statue au grand artiste français du XIXe siècle. L'autre exposition était installée dans la maison voisine, au numéro 17, dans l'hôtel de Chimay, que l'État vient d'acquérir. On y avait réuni l'œuvre de Bastien-Lepage, ce jeune peintre mort en pleine renommée, en pleine force de l'âge, à trente-quatre ans, au mois de décembre dernier.

Ces deux expositions ont obtenu toutes deux un grand succès et toutes deux en étaient dignes. Leur rencontre même et leur voisinage ont ajouté à l'intérêt de l'une et de l'autre; car jamais on ne vit deux artistes plus sincères, plus également honnêtes et convaincus, et en même temps plus divers, plus opposés l'un à l'autre, qu'Eugène Delacroix et Bastien-Lepage.

J'ai parlé ici même de Delacroix, lorsque sa correspondance fut publiée il y a quelques années (1). Je ne pourrais qu'ajouter quelques détails à ce portrait. On m'excusera donc de m'occuper aujourd'hui, si vive que soit mon admiration pour Delacroix, de la seule exposition de Bastien-Lepage.

(1) Voy. la *Revue* du 1er février 1879.

I.

Une observation préalable est nécessaire. Le local où s'est faite cette exposition est défavorable. Le premier étage de l'hôtel de Chimay servait d'habitation il y a quelques mois encore. On avait garni les salons, les chambres et les cabinets; mais la lumière vient partout de trop bas, et le fond des salles est partout obscur. C'est un grand désavantage pour la peinture. Si les petits portraits, les toiles de petite dimension n'en ont pas trop souffert, surtout lorsqu'elles ont pu être placées à proximité des fenêtres, il n'en a pas été de même des grands portraits et des tableaux un peu considérables. Il a fallu, vu la hauteur des parois, les accrocher trop bas pour l'œil, et même ainsi la partie supérieure en était insuffisamment éclairée. Le spectateur ne pouvait pas non plus prendre toujours assez de reculée. L'effet des tableaux de Bastien-Lepage a été grand, même dans ces conditions : il eût été plus grand encore si les conditions matérielles s'étaient trouvées meilleures.

Ce fut au Salon de 1874 que le public remarqua pour la première fois le nom de Bastien-Lepage. Ce n'était pas la première fois que le peintre exposait, car il avait été reçu déjà au Salon précédent; mais, en 1873, il était demeuré perdu dans la foule. En 1874, il exposait deux toiles : un tableau, *la Chanson du printemps;* un portrait, le *Portrait de mon grand-père.* Le tableau, personne à peu près ne le remarqua, et en le retrouvant nous n'avons pas eu lieu d'être surpris de cette indifférence : la composition est faible, sans unité, sans intérêt; l'exécution est molle et incertaine, Ce n'est ni une œuvre d'école bien faite ni une œuvre marquée d'un caractère personnel.

En revanche, le succès du *Portrait du grand-père* fut prodigieux. Tout le monde s'arrêta devant cette figure de vieillard assis en plein air, au milieu de la verdure, sur un fauteuil de jardin, son mouchoir à carreaux bleus étalé sur les genoux et sa grosse tabatière de corne posée dessus. C'était la nature même : une peinture claire, limpide, franche, pleine de lumière sans chercher le tapage de la couleur ; un modèle vrai, que le peintre avait exprimé tel qu'il l'avait vu, dans sa pose familière, dans ses vêtements de tous les jours, sans plus se soucier de l'embellir que de l'endimancher.

C'était le temps où l'on commençait à se lasser des faux jours de l'atelier et des ragoûts compliqués de la palette ; c'était le temps aussi où l'on commençait à se fatiguer des personnages si propres et si corrects de la peinture de genre. Manet, après Courbet, faisait grand tapage par ses théories au moins autant que par ses œuvres. On demandait à l'art de se préoccuper plus qu'il ne l'avait fait jusque-là de la vérité et de la réalité, dussent la beauté et la poésie en souffrir un peu.

Ce qu'on cherchait, il sembla qu'on le trouvait dans l'œuvre de cet inconnu. Certes il était bien dans le mouvement nouveau ; son œuvre n'avait rien des partis pris de l'école : pourtant il n'était pas un révolutionnaire. Son dessin était solide, serré et vigoureux ; son œuvre, finie, bien qu'avec un peu de mollesse encore dans l'exécution. Ce n'était pas une ébauche qu'il présentait à la façon des impressionnistes, déguisant sous une belle théorie leur impuissance à pousser une peinture plus loin que l'esquisse. Il avait abordé de front cette difficulté prodigieuse de modeler sans le secours des ombres une figure dans la pleine lumière du grand air, et il en avait triomphé. Le tableau ouvrait comme une fenêtre dans la paroi. Je vois, après onze années tout à l'heure, la salle où il se trouvait, la place qu'il occupait, la foule ne se lassant pas de faire alentour le demi-cercle.

Ce n'est pas, quoi qu'on en puisse dire, une chose fâcheuse pour l'art que cette « foire aux tableaux » qui tient ses assises chaque printemps dans le vaste bâtiment en fer des Champs-Élysées au moment où fleurissent les marronniers. L'occasion de se produire est bonne, pour les débutants surtout. Les regards curieux, par milliers, interrogent chaque cadre. Les amateurs, les artistes, les critiques d'art, les marchands de tableaux passent, chacun de leur côté, leur revue minutieuse. Les uns cherchent leur plaisir; les autres sont guidés par l'intérêt; ceux-ci flairent le vent de la mode ou se demandent quels rivaux ils pourront avoir demain à redouter; ceux-là épient les changements survenus ou dans l'art lui-même ou dans les goûts du public. Rien n'échappe à tous ces regards attentifs. Mais ce que les uns et les autres poursuivent avec une égale curiosité, c'est la révélation de quelque talent nouveau. L'humanité, qui a bien des défauts, a du moins une vertu : elle a le culte de la supériorité. Quand cette supériorité est proclamée et reconnue, elle la jalouse parfois, elle s'en irrite, elle se lasse d'entendre appeler Aristide le juste ; elle brise ses idoles et veut briser jusqu'à ses dieux ; mais elle cherche toujours des dieux. Et le dieu, c'est celui qui ne marche pas dans les voies frayées, qui se trace son chemin propre, qui apporte du nouveau ou simplement l'apparence du nouveau, qui semble non pas né disciple, mais avoir reçu le tempérament d'un maître, celui qui est quelqu'un ou qui promet d'être quelqu'un.

On vient de passer devant des centaines et des centaines de toiles qui toutes se ressemblent ; même lorsqu'on les voit pour la première fois, il semble qu'on les ait vues déjà. Elles rappellent quelque chose, sans qu'on puisse dire exactement ce qu'elles rappellent. Soudain l'œil blasé et fatigué tombe sur une peinture, petite ou grande, peu importe, qui ne lui rappelle rien. Le spectateur s'arrête étonné, et de l'étonnement il passe vite à l'admiration. Tout le reste est oublié, s'efface, disparaît. La voilà, la note nouvelle si ardemment cherchée; le voilà, le jeune dieu attendu et espéré. On le salue, on l'acclame, et, l'amour-propre aidant, c'est à qui se fera le saint Jean-Baptiste du Messie nouveau et aura l'honneur de reconnaître le premier en lui les caractères de la divinité. L'espérance, le jeune « dieu » du Salon de 1874, ce fut Bastien-Lepage.

Le Salon est pour la peinture ce qu'est le théâtre pour les hommes de lettres. Il grossit et grandit tout; il donne d'emblée au succès le retentissement et l'éclat. On alla de tous côtés aux renseignements, on s'informa, on s'enquit. Bastien-Lepage ? Qui était Bastien-Lepage ? On apprit que l'auteur du *Portrait du grand-père* était un élève de l'École des beaux-arts; et l'écho répétait que ce jeune homme qui venait de fixer tout à coup l'attention et d'apparaître dans la pleine lumière avait vingt ans à peine.

L'écho mentait, selon son habitude. La légende venait se greffer sur l'histoire. La vérité, c'est que Jules Bastien-Lepage n'avait pas vingt ans, mais authentiquement vingt-six ans, étant né en 1848. Il avait pour patrie la petite ville de Damvillers, dans le département de la Meuse. Il sortait d'une famille modeste, mi-paysanne, mi-bourgeoise, relativement aisée pourtant. Son père avait été son premier professeur de dessin. On l'avait mis au collège de Verdun, et là il avait suivi toutes ses classes, y compris la philosophie ; il en était sorti avec le diplôme de bachelier. Mais dès le collège sa vocation pour l'art s'était révélée; ses dessins avaient fait la joie et l'admiration de ses maîtres. Ses parents, plus sages que bien d'autres, n'avaient pas tenu à l'enfermer, au sortir du collège, dans une de ces carrières que lui ouvrait son parchemin de bachelier. Après quelques mois de stage dans l'administration des postes, ils l'avaient laissé libre de suivre son instinct.

Ils l'avaient envoyé dans la grande ville en 1868, et bientôt l'École des beaux-arts l'avait possédé tout entier.

En 1870, la guerre néfaste était venue. Enfermé dans Paris, Bastien-Lepage s'était, comme ses camarades, engagé dans les rangs de la garde nationale mobile. Il avait fait là bravement son devoir; il avait même été, dans une affaire d'avant-poste, blessé légèrement. La guerre terminée, il avait repris sa palette, ses pinceaux et ses études. Tel était son passé.

En même temps qu'il exposait au Salon, Bastien-Lepage poursuivait le but des ambitions de tout bon élève de l'École des beaux-arts : le grand prix de Rome, le prix qui récompense les efforts de la jeunesse, qui met au front comme une auréole, qui donne le droit d'aller pendant quatre ans, au milieu des chefs-d'œuvre de l'art italien, habiter la villa Médicis. En cette même année 1874, Bastien-Lepage avait été admis à monter en loge. Le sujet du concours était l'*Annonciation de la nativité du Christ aux bergers*. Il obtint le second prix. Il serait curieux de pouvoir comparer avec son tableau celui qui obtint la première récompense. On peut adresser plus d'une critique au groupe des bergers qui occupe la droite; mais l'ange, à gauche, est d'un mouvement superbe.

En 1875, l'année suivante, Bastien-Lepage concourut de nouveau pour le prix de Rome. Il ne pouvait, cette fois, aspirer qu'à la première récompense : il ne l'obtint pas, et il faut bien dire sincèrement que son œuvre, *Priam aux genoux d'Achille*, était une erreur. On a raconté qu'en apprenant la décision du jury, l'année précédente, il n'avait pu contenir un mouvement de colère; il avait brisé sa canne dans la salle même où le concours était exposé, défiant son rival heureux et disant que l'avenir se chargerait de montrer lequel avait plus de talent, du vainqueur ou du vaincu. Après ce nouvel échec il ne concourut plus, bien qu'il pût une année encore, au moins, tenter la fortune.

Beaucoup ont répété que ç'avait été pour Bastien-Lepage une bonne fortune de n'avoir pas remporté le prix de Rome; que grâce à cette malchance il avait pu conserver son originalité, se développer et grandir librement, échapper aux dangereuses influences de l'imitation et de la tradition. Je crois que ceux-là se trompent. La villa Médicis, l'Italie, les maîtres et les camarades n'ôtent l'originalité à personne; ils ne la donnent à personne non plus : cela n'est pas en leur pouvoir. Bastien-Lepage envoyé en Italie comme pensionnaire du gouvernement n'eût pas cessé d'être lui-même et de faire ce qu'il voyait. Mais ce qu'il faut ajouter, c'est que l'insuccès au concours ne lui a fait rien perdre non plus. Comme ils l'eussent préservé à Rome contre l'imitation des maîtres, son originalité personnelle et son profond amour de l'art devaient le prémunir à Paris contre les entraînements de la mode, les succès faciles, contre la tentation si commune de battre monnaie avec son pinceau.

Ce qui est difficile pour un artiste, ce n'est pas d'attirer l'attention du public, c'est de la retenir. On devient plus exigeant pour ceux qui ne sont plus des débutants; les espérances mêmes qu'ils ont fait concevoir font qu'on les juge avec plus de rigueur. S'ils n'avaient pour eux que l'apparence du talent, ou s'ils avaient une fois bénéficié d'une chance heureuse, l'apparence s'évanouit vite, la chance heureuse ne revient pas. Combien en avons-nous vu depuis dix ans seulement, de ces artistes qui se sont fait banqueroute à eux-mêmes, qu'un unique effort a comme épuisés et dont le seul bon tableau a été leur premier tableau !...

On attendait Bastien-Lepage au Salon de 1875. Il s'y montra avec le portrait de M. Hayem et la *Première communiante :* le portrait sur un fond sombre, avec toute la lumière concentrée sur le visage et sur les mains; la *Communiante*, véritable symphonie en blanc avec sa robe blanche, son voile blanc, ses gants blancs, sa couronne blanche, où les yeux noirs, les bandeaux noirs, le teint hâlé de la petite paysanne étaient la seule note sombre. L'œuvre était tout à la fois saisissante et étrange. Le dessin était d'une précision singulière, l'exécution d'un fini quasi précieux; on se demandait ce que pouvait bien avoir à apprendre encore ce jeune homme qui abordait l'un des tours de force les plus difficiles de la peinture, le rendu de tous ces blancs se détachant les uns sur les autres sans le contraste d'une ombre, et qui en triomphait comme en se jouant. Ne céderait-il pas à la dangereuse tentation de se contenter d'être un virtuose de la palette? Là semblait le danger. Mais une chose était démontrée déjà, à savoir que son premier succès n'était pas le résultat d'un hasard heureux. Il fallait compter avec ce jeune homme qui était une force. Il ne relevait d'aucun système. Quoi de plus différent du *Portrait du grand-père* que le *Portrait de M. Hayem*, et du *Portrait de M. Hayem* que la *Communiante?*

Depuis lors le talent de Bastien-Lepage n'a cessé de s'affirmer et grandir jusqu'à ce qu'il se fût élevé au premier rang, et la chose arriva vite. En 1876, il exposait le *Portrait de M. Wallon;* en 1877, le *Portrait de Mme Lebègue* et celui de ses parents; en 1878, *les Foins* et le *Portrait de M. Theuriet;* en 1879, *la Récolte des pommes de terre* et le *Portrait de Mlle Sarah Bernhardt;* en 1880, la *Jeanne d'Arc écoutant les voix des saintes* et le *Portrait de M. Andrieux;* en 1881, son *Mendiant* et le *Portrait de M. Albert Wolff;* en 1882, *le Père Jacques* et le *Portrait de Mme Waskiewicz;* en 1883, l'*Amour au village;* en 1884 enfin, *la Forge*.

Sur les portraits qu'il exposait au Salon ou dans quelque exposition plus restreinte, au Cercle de la rue Volney ou à celui de la place Vendôme, l'opinion était unanime; public et critiques s'accordaient dans l'admiration. En revanche, on discutait longuement au sujet de ses tableaux; mais la façon même dont on les

discutait prouvait le cas que l'on faisait de l'artiste. On croyait qu'il s'était trompé, on essayait de lui montrer qu'il s'était trompé; mais l'idée ne venait à personne qu'il ne se fût pas trompé de bonne foi et qu'il eût cherché le succès dans la singularité ou le scandale. On sentait partout en lui une conscience, une probité qui imposaient le respect.

Hélas! il ne devait pas jouir longtemps de cette renommée précoce, ou plutôt de cette gloire, car on peut prononcer à propos de lui le mot de gloire. Un mal intérieur implacable, un cancer, le rongeait. Une opération terrible n'avait pu arrêter la maladie, qui s'était reportée sur des organes intérieurs. Quand il partit, au commencement de l'année dernière, pour l'Algérie, lui seul ignorait qu'il était condamné et espérait encore que le beau soleil d'Afrique allait guérir sa langueur, rendre à son estomac la force de digérer les aliments, lui permettre de reprendre ses chers pinceaux qu'il avait dû abandonner. Quand il revint de l'Algérie, anémique et exténué encore, il ne put même aller revoir Damvillers, sa petite ville natale où son enfance s'était écoulée, où habitaient les siens, où les rues, les maisons, les jardins, les prés et les champs, les vallons et les collines, les bois et le ciel étaient de vieux amis qu'il avait peints tant de fois déjà, qu'il voulait peindre encore. Il rentra à Paris mourant, et bientôt, par une journée triste du mois de décembre, ses amis le conduisirent à sa dernière demeure. Il avait un peu plus de trente-quatre ans.

II.

On ne se défendait pas d'une impression de tristesse en visitant l'exposition de Bastien-Lepage; on ne songeait pas à s'en défendre. Rien de plus mélancolique que la vue de cette œuvre soudainement interrompue par la mort, qui, en faisant son œuvre de destruction, n'a même pas été clémente! Si quelqu'un méritait de vivre, c'était bien celui-ci, qui n'enviait ni la fortune ni les honneurs, qui n'aimait que la gloire et son art plus encore que la gloire, qui faisait de sa vie un si noble emploi. En le perdant, notre pays a perdu quelque chose de sa grandeur. Combien d'années ne lui restaient pas encore, suivant les chances ordinaires de l'existence humaine, et que n'eût-il pas fait durant ces années! Il était au début de sa tâche, en possession depuis six ou sept ans à peine de toutes les forces de sa maîtrise : pareil à ce moissonneur qu'il a représenté dans un de ses meilleurs tableaux, commençant à abattre le vaste champ de blé dont les épis ondulent devant lui. La maladie n'avait atteint ni l'œil, ni l'intelligence, ni la main. Son plus beau portrait peut-être est le dernier qu'il ait fait, celui de la vieille *Madame Drouet*, se mourant du même mal dont le peintre se mourait, lui aussi, montrant l'empreinte de la souffrance aiguë et déjà le sceau de la mort sur les joues pâles, sur les yeux ternis, sur les lèvres minces, sur les mains amaigries; et, tandis qu'il faisait ce portrait, ses amis se demandaient lequel des deux allait le premier entrer dans le grand repos, ou le modèle ou le peintre.

L'intérêt de cette exposition, une fois la première impression de tristesse surmontée, c'est l'occasion qu'elle nous offrait de pénétrer dans l'intimité de l'artiste, de le voir, de le connaître tout entier, de pouvoir le juger, dussent nos regrets s'en accroître. Nous retrouvions ici toutes les œuvres que nous avions rencontrées déjà, que nous avions admirées ou discutées aux Salons annuels ou ailleurs. Une seule faisait défaut : sa *Jeanne d'Arc*, et c'est dommage : elle est l'une de celles qu'il avait le plus longuement méditées, une de celles où il avait mis davantage de lui-même, une de celles aussi qui avaient le plus dérouté les spectateurs. Il eût été particulièrement intéressant de l'examiner de nouveau. Mais, outre les ouvrages avec lesquels nous étions familiers déjà, combien d'autres s'offraient à nous pour la première fois, qui n'étaient pas sortis de l'atelier, que les intimes seuls avaient pu voir : ébauches, esquisses, projets d'œuvres futures, tâtonnements de la jeunesse, impressions de voyages, rêves caressés longtemps et qui n'ont pas abouti! Des mains pieuses ont réuni tout ce qu'avait produit Bastien-Lepage : ses peintures, ses aquarelles, ses dessins au crayon, au fusain ou à la plume. Nous ne voyions pas seulement à l'hôtel de Chimay ce qu'il avait jugé digne d'être montré au public ou ce qu'il avait consenti à livrer de lui-même; nous pénétrions dans les secrets de sa vie intime, nous pouvions comme mettre la main dans ses tiroirs les plus cachés. Ceux qui ont livré au public ces secrets n'ont rien à se reprocher : la mémoire de Bastien-Lepage n'y avait rien à perdre.

Nous pouvions ainsi suivre l'artiste depuis ses essais d'écolier, depuis cette figure d'académie intitulée *la Source* qu'un obus prussien est venu crever durant le siège dans son pauvre atelier du boulevard Montparnasse, depuis les premiers portraits exécutés à Damvillers, jusqu'aux œuvres accomplies dans la pleine force du talent. La distance est grande de ces modestes commencements au terme. Ne vous laissez pas décourager, jeunes gens, par la difficulté et la médiocrité de vos débuts : qui eût prévu que cet écolier allait devenir un maître?

Ce qui émerveille, une fois arrivé à la possession de son talent et à la réputation, c'est la fécondité de sa production. Il suffit d'observer comment il peignait et combien il était difficile à contenter, cherchant le mieux toujours, pour se convaincre qu'il n'était pas de ceux qui produisent vite. Et combien aussi ne faut-il pas de volonté, d'amour profond de son art à l'artiste une fois en possession du succès, recherché dans le monde, assailli d'invitations, assailli de visites,

pour se conserver des heures de travail! Personne cependant, de 1877 à 1882, n'a su travailler plus que Bastien-Lepage. Il travaillait en voyage, à Londres, en Bretagne, en Suisse, à Venise. S'il n'a pas travaillé dans ce dernier voyage à Alger durant lequel il eût été si intéressant de voir quelle impression avait faite sur son œil d'enfant du Nord la lumière du soleil africain, hélas! ce n'a pas été sa faute. Quant à Paris, on voit par ses portraits s'il y travaillait. Et s'il travaillait de même durant les longs mois qu'il allait passer tous les ans à Damvillers, on le savait aussi par ses tableaux; on le sait mieux encore après avoir regardé toutes ces études, tous ces paysages, ces vues de toutes les saisons qu'il ne se lassait pas d'ajouter les uns aux autres.

III.

Il faut parler du peintre d'abord, car c'est le peintre surtout qui chez Bastien-Lepage conquit tous les suffrages. Aussi bien je ne crois pas que personne ait jamais été plus peintre que ne le fut celui-ci.

Un peintre est d'abord un dessinateur. Le dessin est la base première de tous les arts plastiques. C'est lui qui trace les contours, c'est lui qui fixe les proportions des objets. Dans une figure, c'est lui qui marque chaque trait; c'est lui aussi qui en détermine l'importance relative et saisit la valeur de chaque ligne, de chaque détail. Dessiner, ce n'est pas voir simplement ce qui est, c'est en même temps dégager de la réalité complexe ce qui mérite d'être signalé, ce qui fait le caractère d'un objet ou d'une figure; dessiner, c'est d'abord choisir. Aussi n'est-ce pas l'œil surtout ou la main qui fait le dessinateur : c'est, avant tout, l'intelligence. Il n'est point d'artiste en aucun genre qui n'ait été d'abord un grand dessinateur.

Il est dans le dessin une partie qui s'apprend : c'est ce que l'on peut appeler la correction du dessin, la façon de voir les formes générales de la réalité et la faculté de les exprimer. C'est le dessin d'une bouche, d'un œil, d'une oreille, c'est la manière dont les bras d'un personnage, pour parler de la figure humaine, s'attachent aux épaules, ou les jambes au torse. C'est la grammaire : grammaire que peut apprendre sans génie, même sans talent original, quiconque a un peu de bon sens et des yeux passables; c'est affaire d'éducation. Mais, hâtons-nous d'ajouter, éducation lente et patiente, éducation laborieuse à laquelle rien ne supplée, pas même le génie. C'est l'école primaire indispensable, et combien en avons-nous vu et des mieux doués, qui, faute d'avoir suffisamment pratiqué cette école à l'heure voulue, ont vainement essayé de se la donner plus tard, sans y réussir : toujours arrêtés ou par la maladresse ou par l'ignorance de la syntaxe et de l'orthographe!

Mais il est un autre dessin qui ne s'apprend pas : c'est celui dont je parlais d'abord, celui qui, sans jamais faire violence à la nature, discerne parmi les détails qu'elle présente et, suivant l'intention, sait faire la part du premier et du second plan ou du troisième. Si cela pouvait s'enseigner, les règles seraient toutes puissantes : les écoles auraient trouvé le moyen de communiquer le génie; il courrait les rues. Mais ce secret n'a pas été découvert encore; l'école toute seule ne fera jamais, ici comme ailleurs, que des forts en thème.

Bastien-Lepage a été un fort en thème. Tout ce qu'un élève studieux et appliqué peut apprendre de ses maîtres, il l'avait appris, et ç'a été pour lui un grand bonheur. Cette forte éducation première lui a épargné bien des tâtonnements et bien des erreurs. Si je disais le plus grand service qu'elle lui ait rendu, je dirais que ç'a été de le préserver de la tentation d'être un révolutionnaire. Il n'a jamais été de ceux qui dédaignent la tradition et veulent faire table rase du passé. Il est facile de voir qu'il avait étudié les maîtres de toutes les écoles et qu'il les avait compris; il a su résister à ceux qui, voyant ses premiers succès, auraient été bien aises de l'enrôler sous leur drapeau. Son dessin est solide, correct, ferme; tout est chez lui exactement à sa place. Nous en avons la preuve dans ses dessins au fusain, au crayon, à la plume, qui peuvent soutenir la comparaison avec les plus beaux; nous en avons la preuve dans ses tableaux et ses portraits.

C'est une redoutable épreuve pour un peintre que le burin d'un graveur. Il n'est plus ici moyen de tricher : le charme de la couleur et le prestige de la lumière s'évanouissent. Il faut que les lignes soient justes. Demandez aux graveurs ce qu'ils pensent de bon nombre des œuvres les plus renommées de l'art contemporain! On gravera sans doute quelques-uns des portraits de Bastien-Lepage : ce dont je suis convaincu par avance, c'est que l'épreuve sera toute à leur honneur.

Mais Bastien-Lepage n'a pas été seulement, comme Delaroche, un dessinateur correct; il a été aussi le dessinateur intelligent, celui qui sait choisir et comprendre et, avec la forme des choses et des êtres, dégager leur physionomie et saisir leur caractère. Quand nous regardons ses portraits, ce qui nous y frappe d'abord, c'est la façon dont s'y marque l'individualité, dont s'y dégage dès le premier aspect ce qui fait qu'un homme est lui et non pas son voisin; c'est l'unité d'impression produite sans qu'il en coûte à l'exactitude matérielle.

On n'est pas bon peintre sans être un grand dessinateur; mais on n'est pas un bon peintre non plus par cela seul qu'on est un grand dessinateur. Ingres l'a bien prouvé. Personne n'a plus admirablement dessiné que lui, et j'ajouterai volontiers : personne n'a peint plus mal. Il faut pour faire un grand peintre — outre

les procédés appris, le maniement de la palette, la longue pratique du métier — certain don de la nature, un œil particulier et rare qui sente toutes les vibrations de la couleur et de la lumière, qui jouisse pleinement de cette fête que lui offrent le soleil et la vie. Nul ne peut arriver à rendre que ce qu'il a vu; mais ce qu'il a vu est aussi la belle inquiétude, la noble souffrance du peintre. Il y travaille au prix de mille efforts, il n'a point de cesse qu'il n'y ait réussi, et, si ses maîtres n'ont pu lui enseigner des moyens suffisants d'y parvenir, il s'applique sans relâche à en créer qui lui soient personnels. Au vrai peintre la couleur n'apparaît point distincte de la forme; les deux ne font qu'un. Il ne colorie pas des dessins; il ne met pas des contours à des couleurs; tout se tient dans son œuvre et s'unit.

Il est difficile d'émettre, en matière de couleur, un jugement ayant quelque prétention à la vérité absolue. Si tout le monde voit la forme à peu près de la même façon, il n'en est pas de même de la couleur. La physiologie de l'œil est encore dans l'enfance, et il y a quelques années seulement que l'on s'est aperçu que nombre de gens ne distinguaient pas le vert du rouge. Chaque peintre peint avec son œil et nous jugeons ses œuvres chacun avec le nôtre. Quand la science sera plus avancée, il y aura pour un oculiste une bien intéressante étude à faire sur la diversité de vision des artistes illustres. Beaucoup de gens en France voient certainement comme Ingres a vu : sans quoi, l'on ne s'expliquerait pas la très sincère admiration qu'ont excitée, qu'excitent encore ses tableaux. Bien d'autres noms contemporains se pressent ici au bout de ma plume; mais j'aime mieux me borner à citer le nom d'un mort. J'ai mon œil aussi, moi; je ne puis, à tort ou à raison, m'en rapporter qu'au témoignage de celui-là : que l'on m'excuse donc si j'appelle les peintres qui ont vu juste ceux qui ont vu comme je vois moi-même.

A ce compte, je n'en connais pas qui aient vu plus juste que Bastien-Lepage. Je vais encore, si on me le permet et pour mieux m'expliquer, établir une distinction. Il n'y a pas de grand coloriste qui ne soit ce que j'appellerai un harmoniste dans la couleur, car toute note violente détonne et offense l'œil ; mais cette harmonie, charmante d'ailleurs, peut reposer sur une convention. Telle est, par exemple, la couleur de Rembrandt. On a beau ne pas voir la réalité comme assurément il la voyait : il est impossible de n'être pas séduit et conquis par lui et, une fois le parti pris admis, de ne pas admirer sans réserve. D'autres peintres sont, eux aussi, des harmonistes, mais qui n'exigent de nous aucune convention préalable, et c'est par où nous les goûtons plus aisément.

Bastien-Lepage, une fois au moins, est parti d'une convention : c'est le jour où il a peint le portrait de Mme Sarah Bernhardt. Ici rien n'est exact au point de vue de la couleur, ni le vêtement, ni les tons de la chair, ni les cheveux, ni les accessoires, ni le fond. L'or, le roux, le gris, le blanc, tout se fond comme en une teinte générale de vieil ivoire. C'est une impression d'étrangeté qui va bien à ce modèle étrange. Mais, si la couleur n'est pas vraie, elle est du moins d'une harmonie exquise et pénétrante. Elle caresse l'œil délicieusement.

D'ordinaire, au contraire, c'est par la vérité et la justesse que la couleur de Bastien-Lepage séduit. Quel tableau plus vif, plus gai, plus brillant de couleur que le portrait de M. Albert Wolff? Quel morceau de facture plus éblouissant que le satin et les broderies de la robe de Mme Lebègue? Comparez le visage frais, fleuri, tout reluisant de santé, de S. A. R. le prince de Galles avec le visage inquiet et tourmenté de M. Andrieux, préfet de police, avec la figure paisible et douce de M. Billy, député de la Meuse, avec les traits pâlis par la souffrance de Mme Drouet : qui pourrait croire que ces quatre œuvres seulement ont été peintes par la même main? Quelle différence entre Bastien-Lepage et tant d'autres qui ont une même teinte uniforme, qu'ils ont arrêtée et qu'ils appliquent indifféremment sur tous les visages, sur toutes les mains, presque sur tous les habits! Est-il bien possible que la *Communiante*, le *Petit ramoneur*, la *Forge*, le *Portrait de mon grand-père*, le cadre intitulé *Mes parents* aient le même auteur? Ici, la touche est large, violente, emportée, brutale comme celle de Franz Hals; là, l'exécution est serrée et minutieuse : c'est le fini de Terburg avec la vigoureuse précision de M. Meissonier; là, c'est Holbein dont Bastien-Lepage semble être le disciple. Sa *Nuit à Damvillers* fait songer à François Millet; nombre de ses paysages font songer à Daubigny. Ne vous fait-elle pas penser à M. Hébert, cette *Petite coquette* qui s'en va à l'école, la tête couverte d'un capuchon, les joues rougies par le vent, serrant frileusement contre elle ses vêtements et son sac d'écolière? Et voici même certains nuages, certains effets de lune qui semblent venir tout droit du Japon. Personne moins que Bastien-Lepage ne semble avoir eu une manière, des procédés de peindre qui s'appliquent toujours et à tout. Il se renouvelle, il se transforme sans cesse. Il a comme autant de méthodes à lui qu'il rencontre de modèles divers. Je cherche vainement la formule où l'on pourrait enfermer son talent.

J'arrive au point délicat et essentiel. Bastien-Lepage a tantôt peint des scènes d'intérieur, et alors il me semble que personne n'a mieux rendu tous les jeux de la lumière avec ses teintes et ses dégradations, tour à tour ou les nuances les plus délicates ou les colorations les plus étincelantes, mais sans chercher, comme un Fortuny par exemple, à éblouir l'œil ou à exagérer l'éclat. Tantôt c'est dans le plein air qu'il nous transporte, et ici — ah! ici il faut bien que je l'avoue — notre vision ne s'accorde plus. Sa peinture a la clarté,

la limpidité, la couleur; mais le modelé et le relief ne se produisent plus. L'illusion disparaît. Les détails manquent dans les figures; une méthode de simplification extrême semble la devise du peintre. Ce n'est pas tout : les figures manquent d'épaisseur et de solidité; l'air ne les enveloppe pas et ne circule pas autour d'elles. Les divers plans même d'un paysage ne se distinguent pas; l'œil n'entre pas dans la toile; l'atmosphère fait défaut. Ce n'est pas moi seulement, c'est à peu près tous les spectateurs que ces choses ont frappés. Chaque année, ou peu s'en faut, avec un portrait le peintre exposait un tableau. On regardait le tableau avec curiosité, avec bienveillance, avec un sincère désir de l'admirer : on n'y réussissait pas. Je viens de revoir les tableaux de Bastien-Lepage et je ne suis pas venu à bout de me réconcilier tout à fait avec eux. Cependant le mystère commence à s'éclaircir.

Beaucoup avaient pensé et j'avais pensé moi-même que l'œil de Bastien-Lepage n'apercevait pas l'atmosphère; que les objets, quelle que fût la distance, lui apparaissaient plus grands ou plus petits, ainsi que les voient les Chinois et les Japonais, mais comme sur un même plan, à la façon d'une tapisserie. Nous nous trompions. Bastien-Lepage voyait fort bien l'atmosphère et je n'en veux pour preuve que ses paysages où il y a de l'air autant que de la couleur et de la lumière. C'est lorsqu'il introduit des figures dans ses paysages que l'équilibre est aussitôt rompu, que l'atmosphère semble disparaître, que le ciel ou le dernier plan s'avancent au premier plan. Comment expliquer ce fait singulier?

Ou je me trompe encore, ou voici l'explication. C'est que la peinture d'intérieur est autrement facile que la peinture en plein air; c'est aussi que les procédés à l'aide desquels l'artiste peut l'exécuter sont depuis longtemps découverts et pratiqués. C'est dans l'atelier que le peintre apprend son art. Le jour y tombe par une large baie projetant en certains endroits une intense lumière, tandis qu'ailleurs les demi-tons et les ombres varient leurs effets. De son maître l'élève apprend à rendre tour à tour ou la pleine lumière ou les demi-teintes et la pénombre; il continue à l'apprendre quand il visite les musées et regarde les chefs-d'œuvre du passé. La route lui est aisée, elle est toute frayée. En revanche, combien d'artistes ont abordé la peinture en plein air? Les paysagistes sans doute, et je conviens qu'en notre siècle surtout ils ont fait des merveilles. Ici aussi on n'a plus qu'à les prendre pour guides. Mais les paysagistes n'ont guère peint que la terre et le ciel, la mer, les arbres, les prés et les champs, les nuages qui courent au firmament; la figure humaine tient chez eux bien peu de place, lors même qu'elle n'est pas tout à fait absente. Que devient cette figure dans la lumière qui l'enveloppe de toutes parts, sans ombres pour marquer le contour ou faire sentir le relief, avec le brillant soleil qui efface les détails? Ici tout est à créer pour les procédés d'exécution, et combien la difficulté n'est-elle pas plus grande! Nous tous qui vivons dans les appartements, qui sommes habitués à regarder l'humanité dans nos chambres étroites et obscures, peut-être ne l'avons-nous jamais bien regardée dans le plein air; peut-être, quand nous l'y rencontrons, ne l'avons-nous jamais bien vue là telle qu'elle y était réellement, mais telle que nous nous la figurions d'après les habitudes prises par nos yeux et que nous avons peine à rompre. L'entreprise de Bastien-Lepage était une entreprise hardie autant que malaisée. Il me semble que ses efforts n'ont jamais été tout à fait heureux; et c'est ici surtout que je regrette que la mort l'ait pris si tôt. Eût-il jamais pu être un plus excellent peintre d'intérieur qu'il ne l'a été dans sa *Forge*, dans son *Petit ramoneur*, dans nombre de ses petits portraits, j'en doute réellement; mais je suis convaincu que le peintre du plein air n'avait pas donné sa mesure. J'aime à penser que, s'il eût vécu, il eût su trouver les moyens qu'il cherchait toujours de rendre à la fois et la limpidité du plein air et la solidité de la figure humaine avec la délicatesse de son modelé; et si, avec sa prodigieuse habileté de main, il eût jusqu'au bout échoué dans sa tentative, c'est probablement qu'elle eût dépassé les ressources dont dispose l'art actuel de la peinture.

IV.

Après avoir parlé du peintre, il faut examiner rapidement ce qu'était l'artiste.

Si la première faculté de l'artiste est l'imagination, le don de créer, cette faculté me paraît n'avoir manqué à personne plus qu'à Bastien-Lepage. L'invention de ses tableaux, là où il a fallu inventer, est des plus pauvres. On ne s'étonne pas qu'il n'ait que médiocrement réussi dans ses compositions d'école et que le grand prix de Rome lui ait par deux fois échappé. Je doute qu'il eût jamais pu, quelque peine qu'il y eût prise, réussir à composer des tableaux intéressants. Chez lui l'action est toujours à peu près nulle.

Ni l'histoire sacrée ni l'histoire profane ne l'ont tenté, hormis de bien rares exceptions. Sa *Jeanne d'Arc* est plutôt étrange qu'autre chose; sa *Calypso* n'est qu'une gracieuse académie de femme nue pour laquelle il a cherché dans la mythologie un nom de baptême. Son *Job* n'est, lui non plus, qu'une académie; son *Ophélie* est franchement exécrable. Une seule fois il s'est inspiré de l'Évangile, et ç'a été pour faire, au sens religieux, une monstruosité, pour nous montrer au soleil levant les trois croix du Golgotha, alors que, d'après la légende chrétienne, le Christ avait été détaché de la croix et enseveli le soir même du jour de son supplice.

Mais la vie réelle est tout aussi pleine de sujets dra-

matiques ou passionnés que la légende, l'histoire et la poésie. Aucun d'eux n'a attiré Bastien-Lepage. Il n'y a certes d'action ni dans *la Récolte des pommes de terre* ni dans *les Foins;* il faut quelque bonne volonté pour en trouver une très vive dans *le Mendiant,* dans *le Père Jacques* ou dans *l'Amour au village.* A défaut de l'action, on voudrait du moins un accord, une harmonie entre les personnages et la nature qui les entoure. Un tableau est un ensemble où tout se soutient et s'appuie, où tout concourt à une même impression : ici vous cherchez vainement ce rapport et cette harmonie. Dans *les Foins*, par exemple, vous pourriez bouleverser toute la scène, mettre à gauche les arbres qui sont à droite, ou à droite ceux qui sont à gauche, changer les lignes du fond : le tableau n'en vaudrait ni mieux ni pis. Les personnages ne sont pas chez eux dans le paysage; ils ne l'habitent pas; ils s'y promènent par hasard.

Même ainsi on voit que cette composition si banale a donné grand mal à l'auteur. Il n'a pas moins de trois ou quatre fois changé la position de son faneur endormi, relevé, puis étendu une jambe ou l'autre : le paysan, malgré ces tâtonnements et ces essais, n'en reste pas moins détestable. Bastien projetait un tableau qui aurait eu pour sujet *l'Enterrement d'une jeune fille au village :* il a fait à ce propos deux esquisses et trois ou quatre dessins. Les esquisses indiquent son embarras; dans ses dessins, il n'est arrivé à voir un peu nettement que le groupe des trois jeunes filles qui marchent en tête du convoi, l'aînée portant la bannière blanche.

Pas plus qu'il n'a d'action, de mouvement et de vie dans ses compositions, il n'en a dans les figures mêmes, lorsqu'il est forcé de les tirer de son imagination. Sa femme assise du tableau des *Foins* est certainement une robuste et saine créature; mais il est impossible de regarder devant soi d'un air plus vague, plus hébété, plus parfaitement stupide : il l'a calomniée, sa compatriote lorraine! Ses personnages ne sont pas seulement, en général, dépourvus d'expression et de pensée : ils sont aussi comme dépourvus de souplesse et de mobilité. On dirait qu'un photographe les a fixés devant son objectif et leur a crié : « Et maintenant ne bougeons plus! » Mieux encore, on dirait qu'un dieu méchant les a pétrifiés. On ne sent presque jamais en eux des êtres vivants qui une minute auparavant faisaient autre chose et feront à la minute suivante autre chose encore. Ils sont figés dans une attitude. Regardez cette femme qui verse dans un sac les pommes de terre : ne semble-t-il pas que pendant l'éternité entière elle va verser ces pommes de terre dans ce sac? Regardez dans *le Père Jacques,* à gauche, cette fillette qui cueille une fleur : ne semble-t-il pas qu'elle n'aura jamais fini de la cueillir?

Et si la faculté de donner la vie aux sujets et aux personnages qu'il tire de son imagination manque à Bastien-Lepage, est-ce par le sentiment du beau qu'il vaut comme artiste? Pas davantage. Ce que je puis dire de plus flatteur de lui, c'est qu'il n'a pas recherché la laideur de parti pris et par système, comme bien d'autres de notre temps; il n'a pas enlaidi l'humanité; il ne l'a pas embellie non plus; parlons mieux, il n'a pas cherché la Beauté, qui est, elle aussi, sur la terre, quoi qu'on en dise, et que savent bien trouver ceux qui en sont épris. Même quand il a choisi ce charmant sujet de *l'Amour au village*, il ne s'est pas préoccupé d'associer la beauté à l'amour; et certes il en était le maître, et certes encore l'association eût été à sa place s'il voulait que l'impression de son œuvre fût complète. On aura beau accumuler toutes les théories, mettre même les esthéticiens au défi de jamais expliquer ce qu'est la Beauté, on n'empêchera pas les hommes de la sentir et de l'aimer : elle est le rayon lumineux qui console de tant de choses sur notre terre! Elle restera la divinité immortelle, la religion de tous les temps et de tous les lieux. Les plus grands entre les artistes seront ceux qui l'ont aimée davantage et ont su le mieux faire voir sa splendeur à nos yeux ravis.

Ce qu'a été Bastien-Lepage, ç'a été un puissant réaliste. Par là il est comparable aux plus grands. S'il a été peu capable d'inventer et de créer, il a su voir admirablement. Il ne réussit pas à communiquer le mouvement et la vie aux figures qu'il tire de lui-même; mais, quand il rencontre sur sa route des personnages vivants, il les saisit et les exprime dans toute leur vérité et toute leur énergie. Il ne sait pas composer un tableau, choisir et grouper des accessoires; mais, quand la réalité lui offre le tableau et qu'il est besoin pour lui de savoir seulement le comprendre et l'interpréter, il ne le cède à aucun. Un forgeron qu'il a vu dans sa forge, un ramoneur qu'il a vu tout noir de suie, mangeant son gros morceau de pain blanc et sa tranche de jambon et jetant quelques fragments de son déjeuner aux chats qui le regardent attentifs, envieux et gourmands : il ne lui faut pas davantage pour faire une œuvre excellente.

C'est pour cela qu'il a été un si remarquable portraitiste. Il s'est posé devant ses modèles sans souci de les flatter, de rendre leurs traits plus corrects, de rapetisser leur bouche ou d'allonger leurs cils, d'ôter des rides de leur front ou des fils blancs de leur chevelure. Sa seule préoccupation a été de les jeter sur la toile tels qu'ils étaient devant lui. Et ce n'est pas la ressemblance physique seulement qu'il a rendue, la ressemblance matérielle et l'apparence : il entre plus avant dans la réalité. Il cherche à voir clair dans son modèle et il y parvient; il arrive jusqu'à ce caractère qui fait l'expression d'une physionomie comme elle en fait l'unité, qui domine tel ou tel trait particulier donné par le hasard, qui est, pour l'appeler de son vrai nom, la manifestation de la personnalité intime. Quels portraits parlants que ceux de M. Andrieux, de M. Wallon, de M. André Theuriet, de Mme Drouet, de M. Albert Wolff! Que de choses ils disent aux psychologues, et quelle collection



inappréciable serait pour un Michelet futur, par exemple, une galerie des personnages illustres de notre temps peinte de la main d'un Bastien-Lepage!

Ce sont comme autant de tableaux achevés que tous ces portraits. Le Parisien, la Parisienne mieux encore n'ont pas besoin que l'artiste ait pour eux de l'imagination. Ils se sont fait leur cadre. Ils ont choisi leurs meubles comme leur costume. Selon leur rang social et leurs goûts, ils se sont entourés des couleurs, des œuvres d'art qui leur agréent; entre eux et ce qui les entoure on sent une affinité et une harmonie. Bastien-Lepage n'a point été de ces peintres de portraits qui tiennent à habiller eux-mêmes leurs modèles, qui leur imposent telle forme de robe et telle nuance suivant les effets de palette qu'ils veulent produire et le talent d'exécutant qu'ils se connaissent. Ces modèles, il les a vus chez eux, rendus dans l'intérieur qui était le leur, dans leur allure familière et aisée. Avec lui nous entrons chez eux, nous vivons de leur vie. Ce ne sont pas de simples ornements pour l'œil que ces accessoires groupés autour de la figure: on peut en goûter l'exécution délicate, qui réjouit et repose l'œil sans attirer l'attention plus qu'il ne sied; mais leur grand mérite, c'est tout ce qu'ils nous apprennent sur les goûts de la personne, sur ses habitudes, ses mœurs, son caractère. Ce seront de précieux documents pour l'histoire de la vie française aux environs de 1880 que les petits portraits de Bastien-Lepage. Que tirera-t-on, en revanche, de tant de portraits pompeux qui ont fait un beau tapage à nos Salons? Quelques renseignements sur la mode... et encore!

V.

L'intérêt de la critique d'art, comme de la critique littéraire, c'est, au travers de l'artiste, d'arriver à l'homme. Ou je me trompe fort, ou, après avoir pris la peine d'étudier cette exposition, on connaît bien Bastien-Lepage. Ni homme d'imagination ni poète, tel il m'apparaît. Ni ses portraits ni ses peintures de la nature, bien qu'à coup sûr il ait aimé la campagne, les champs et les prés, ne nous font rêver, et certainement il a peu rêvé lui-même. Il n'a rien d'un Corot, rien non plus de ce que l'on trouvera dans les romans de son compatriote, M. Theuriet, dont il a pourtant fait un si beau portrait. La poésie divine des choses lui échappe. Il est un certain au delà où son âme n'a pas pénétré. Il n'est pas davantage un passionné. Sa main pas plus que son cerveau ne connaît la fièvre. Point d'emportement; jamais de fougue ni de désordre; il reste toujours maître de lui, tout entier à ce qu'il peint, apportant partout la même conscience, la même sécurité, la même sûreté.

En revanche, un observateur et un méditatif, toujours attentif et recueilli. Dans le monde il était réservé, taciturne, et l'on prenait aisément cette taciturnité et cette réserve pour de la hauteur : il était au fond un timide et qui ne se livrait que dans l'intimité. Il vivait en lui-même surtout, examinant et réfléchissant, toujours préoccupé de son art et du but qu'il poursuivait. Le caractère dominant de sa peinture, c'est la franchise, c'est la netteté de l'exécution : qualités qui ne viennent pas seulement de l'habileté de la main ni de l'acuité pénétrante de la vision, mais de l'esprit d'abord. Il éprouve le besoin de voir clair, de comprendre et d'exprimer nettement; autant son dessin est serré et précis sans aller à la sécheresse, autant sa couleur, elle aussi, est limpide. Par là il est bien un enfant de la race française, un héritier de la tradition de nos maîtres. Quand on regarde ce portrait qu'il a fait de lui-même et qui le montre si ressemblant, telle est bien l'impression que l'on ressent : tête dont le caractère est surtout dans le front large et bien développé, tête solide où l'intelligence commande et domine.

Ce qui marque cette tête, avec l'intelligence, c'est la volonté. Nul ne s'est plus conduit lui-même que Bastien-Lepage. Ç'a été peut-être sa force la plus précieuse en un temps où tant d'artistes subissent les tyrannies de la mode. Il lui a dû d'être lui-même. Il a certainement, surtout lorsqu'il visait le prix de Rome, cherché à être docile, à profiter des conseils de ses maîtres : il n'y a jamais réussi, pour son bonheur. La nature l'avait fait indocile, incapable de se plier, d'acquérir même l'apparence de ce qui n'était pas son génie même. Il n'a pu arriver, pour la composition, à ce degré de souplesse où parviennent en quelques années tant d'élèves médiocres de l'École des beaux-arts; il est demeuré jusqu'au bout, pour certaines choses, d'une incroyable gaucherie. Mais ce qu'il voyait, il le voyait bien, il le poursuivait avec une extrême ténacité. La critique, plus tard, et les jugements de l'opinion n'ont pas eu plus de prise sur lui. Il laissait dire, non sans souffrir peut-être de ce que l'on disait; il n'en suivait pas moins sa route, convaincu que c'était lui qui avait raison. On avait beau n'aimer pas ses tableaux de la campagne : chaque Salon en ramenait un nouveau où il avait mis son grand effort, auquel il tenait bien plus, à coup sûr, qu'au petit portrait régulièrement admiré et devant lequel la foule s'étouffait. Il eût continué ainsi, n'en doutons pas, jusqu'à ce qu'il se fût imposé ou que lui-même fût venu à reconnaître son erreur. Comment ne pas éprouver tout au moins du respect en présence de cette ténacité jointe à cette sincérité et à cette conviction? S'il n'eût cherché que le succès et les applaudissements, le chemin lui était indiqué où il était sûr de ne rencontrer qu'eux.

Il a été inégal, comme tous les vrais artistes. De ses portraits mêmes, un tiers sont médiocres, un tiers sont seulement passables; mais le troisième tiers est tout à fait supérieur, et cela seul importe.

Il eût pu sans peine, au prix où étaient cotés ses portraits, gagner une fortune en quelques années, avoir un hôtel et des chevaux, prendre place parmi les millionnaires : il est mort sans avoir eu le souci de s'enrichir. Il visait plus haut que l'argent; ce qu'il voulait, c'était la gloire durable, et il savait bien que la gloire ne se conquiert ni par le charlatanisme ni par la faveur momentanée, mais seulement par l'effort constant et le dédain de toutes les récompenses éphémères.

Élevé à la campagne, venu à Paris au moment de la vingtième année, il s'était proposé d'être tout à la fois le peintre de la rude vie de campagne et de la vie de Paris élégante et délicate. C'est le peintre de Paris qui durera. La mort a eu beau venir pour lui avant le temps, comme elle est venue pleine de tortures physiques : son nom restera parmi ceux des vrais peintres dont notre pays est justement fier.

CHARLES BIGOT.

LES FRÈRES COLOMBE

Simple histoire

IV.

Le lendemain, qui était un dimanche, commença le bouleversement des habitudes qui étaient si chères cependant aux frères Colombe. Ce jour-là ils faisaient d'habitude la grasse matinée. Oui, mais alors ils n'avaient à s'occuper que d'eux-mêmes!

Ils dormirent mal et s'éveillèrent de très bonne heure, pressés de se revoir pour s'entendre, car toutes sortes d'idées nouvelles leur étaient venues pendant la nuit. Cependant, lorsque Annibal poussa lentement sa porte et avança le cou dans la salle à manger, il aperçut son frère, en chaussons, qui déjà faisait le ménage avec un silence de farfadet. Le balai glissait, le plumeau volait : on eût entendu battre l'aile d'un papillon. Et le poêle allumé brûlait, portes ouvertes pour l'empêcher de ronfler. La cuisine était propre, le lit de Scipion disparu dans un cabinet, et sur le fourneau à gaz bouillotait le lait tout blanc de crème soufflée.

— Tu ne t'es pas couché? murmura Annibal surpris.

— Et j'ai même fort bien dormi, répondit Scipion menteur. Mais si la petite s'était réveillée de bonne heure? On ne savait pas. Alors, voilà, tout est prêt.

Ils s'accotèrent dans un coin pour causer plus à l'aise et l'on délibéra sur la situation. D'abord, que dirait-on à la concierge? C'était Annibal que le mensonge désarçonnait tout de suite; mais Scipion savait mieux se plier aux circonstances. On ne pouvait pas charitablement révéler la chose aux gens de la maison : cela serait trop humiliant pour Manon.

— C'est juste, répondait Annibal.

— Alors quoi? Puisqu'on gardait la petite, autant valait tout de suite sauvegarder son amour-propre en la faisant passer pour une parente, une orpheline arrivée de leur pays hier soir et confiée à leurs soins...

— Nous la gardons, décidément? demanda Annibal sérieux.

— Dam! qu'en veux-tu faire? la jeter dans la rue?

— Je ne dis pas.

— Eh bien, puisqu'elle est toute seule dans le monde et que le hasard...

— Ou Dieu...

— ... l'a jetée dans nos bras, gardons-la.

— Gardons-la, conclut Annibal avec un soupir de soulagement.

Manon loquetait sa porte; on devinait qu'elle n'osait pas entrer. Scipion courut, et la petite, toute rougissante, s'arrêta sur le seuil.

Elle avait peigné très fort ses beaux cheveux rudes pour les aplatir en deux petits bandeaux virginals, très propres autour de son visage maigre, mais frais comme une rose de mai, et elle tiraillait sur ses épaules un méchant fichu de laine noire troué qui la laissait grelottante. Elle murmura : « Bonjour, messieurs », bien timide et honteuse et un peu effrayée aussi, les yeux baissés, détournant le front.

Les frères Colombe avaient mal vu la veille au soir le visage de Manon, qui s'était effacé dans leurs rêves; c'était comme une nouvelle apparition, car la petite fille leur paraissait plus grande, plus sérieuse et plus étrangement jolie avec sa coiffure de petite femme et ses airs doucement effarouchés. Scipion l'avait prise par la main et il l'amena près de la table où il y avait trois chaises et trois couverts, avec, au milieu, le lait fumant et le café qui embaumait.

Elle s'assit sur le bord de son siège, tenant ses mains croisées, le front bas. Elle aussi avait beaucoup pensé dans la nuit quand elle s'était réveillée, surprise d'abord, ne sachant pas où elle était, mais se souvenant tout à coup et prise d'une vague angoisse. Où était-elle tombée? dans quelles mains? Quels étaient ces hommes qui paraissaient si bons, cette maison où il n'y avait pas de femme? Était-il convenable qu'elle reçût leurs soins? Mais que pourrait-elle faire pour gagner sa vie? Elle ne savait aucun métier, bien que sa mère l'eût fait coudre avec elle. Le peu qu'elle avait appris ne suffisait pas pour la faire recevoir dans un atelier où elle pourrait gagner quelque argent. Peut-être trouverait-elle à se placer comme... servante. Oh! cela lui paraissait bien dur d'aller en service, toute petite et délicate comme elle était, et avec les goûts de petite demoiselle qu'elle avait pris à Paris,

(1) Suite. — Voy. le numéro précédent.

dans le ménage où le travail du père avait apporté pendant quelque temps une aisance relative. Bien dur certainement, et son cœur était gros de cette perspective, la seule cependant qu'elle pût raisonnablement envisager.

Mais, le matin, elle s'était coiffée et attifée sérieusement, pour se vieillir et imposer plus de confiance quand elle allait prier les... personnes chez qui elle était de lui trouver une place de servante.

— A quoi penses-tu, petite? lui demanda Scipion en plaçant devant elle une tasse remplie.

Alors elle leva les yeux et demeura sans répondre, un peu surprise, elle aussi, du visage de ce vieux garçon et de celui de son frère, qu'elle osa examiner d'un coup d'œil et qui lui parut vieux..., mais vieux à lui donner envie de rire sans qu'elle sût pourquoi.

En même temps le courage lui revenait; elle se sentait rassurée. Oh! si ces deux là voulaient la garder pour servante, elle resterait bien avec eux, elle n'aurait pas peur! Et puis ils avaient un air si bêtement bons, tous les deux, le vieux aussi, malgré sa grosse moustache, un air... paysan, un air du pays qui est presque une ressemblance de famille. Cette idée même lui passa rapidement dans l'esprit (et elle se retint pour n'en pas rire aux éclats), que le plus jeune ressemblait traits pour traits à la statue de saint Siméon dans la chapelle de Ligueux : il avait comme elle de gros yeux bleus fixes, une face ronde et bouffie avec un peu de barbe roussotte au bas du menton.

— Je vais vous dire, répondit-elle en souriant et trempant dans son bol une tartine beurrée que venait de lui glisser Annibal; c'est que j'ai pensé cette nuit à ce que je pourrais bien faire pour gagner ma vie...

— Tu n'as pas à t'occuper de cela! s'écria Scipion; ça nous regarde.

— Laisse-la parler, pour voir, interrompit Annibal.

La petite reprit, la bouche pleine :

— Je voudrais me placer servante.

— Où ça?

— Chez vous, si vous le voulez bien.

— Et pourquoi veux-tu te mettre en service?

— Dam! je n'ai point de rentes, ni de métier. Je ne veux pas qu'on me fasse la charité. Oh! le bon pain! On dirait du gâteau. C'est peut-être bien de la brioche, dites, monsieur?

Annibal s'était tourné vers son frère :

— Elle a de beaux sentiments, dit-il. Tant mieux. Néanmoins...

— C'est bien meilleur que ça, la brioche, répondit à Manon Scipion, qui se délectait à la voir manger. Tu en auras une ce soir, toute chaude.

Et il oubliait de déjeuner, lui, accoudé sur la table, le cœur si plein de plaisir qu'il n'avait pas faim. Annibal reprit lentement :

— Néanmoins, comme nous nous sommes chargés de toi, il ne serait pas convenable que nous te traitions en servante...

— D'autant moins, interrompit Scipion, que nous allons te présenter comme notre parente, une orpheline arrivée de province...

— Moi? s'écria Manon laissant tomber sa cuiller. Mais puisque ce n'est pas vrai! Pourquoi mentir?..

Les frères Colombe se regardèrent suffoqués. Annibal avait rougi et Scipion toussait pour se donner le temps de chercher une réponse.

— D'abord, dit-il, tu es orpheline et tu arrives de province, n'est-ce pas? Il n'y a pas de mensonge là dedans. Ensuite... c'est à cause de l'histoire d'hier, tu te rappelles bien? le boulanger, l'agent qui te poursuivait...

— Oh! cria Manon avec frayeur, je comprends; c'est pour mieux me cacher...

— Précisément. Si l'on venait nous demander : « Quelle est cette petite fille que vous avez là? d'où vient-elle? », nous répondrions : « Elle vient du Périgord, c'est notre parente; bien le bonjour, messieurs les gendarmes. » Autrement il nous faudrait dire : « Mais c'est la petite fille, vous savez bien... de l'autre soir... »

— Oh! non, non, monsieur, ne dites pas cela...

— Tu vois bien! conclut Scipion radieux, mais un peu essoufflé et étourdi de sa puissance imaginative.

— Mais c'est égal, reprit Manon au bout d'un moment de grande réflexion : si je reste avec vous, je veux vous servir; autrement...

— Autrement?...

— Je n'oserais pas manger de votre pain, voilà.

— N'aie pas peur, on te le fera gagner, ton pain...

— Et on t'apprendra à le gagner surtout, reprit Annibal. Tu ne sais aucun métier : on te fera instruire. Qu'aimerais-tu faire?

— Des fleurs..., des fleurs peintes sur des assiettes. C'est gentil, et puis c'est... Je ne sais pas comment on dit; enfin on est... artiste. Mais ça coûterait cher pour apprendre, et je ne puis pas... Vous voyez bien qu'il faut que je me mette en service.

— Mais, dit Scipion dont l'ingéniosité poussait rapide comme les plantes arrosées de l'effluve magnétique des fakirs, comprends donc bien ceci : quand on est en service, on gagne de l'argent, tant par mois, pas vrai?

— Oui, monsieur, disait Manon très intéressée, les yeux bien ouverts sur le visage de Scipion.

— Eh bien, au lieu de te donner de l'argent pour payer tous les petits services que tu vas nous rendre ici, nous emploierons cet argent à t'habiller, à t'instruire, à te faire apprendre la peinture sur porcelaine... C'est toi-même qui te gagneras les moyens de devenir artiste, et tu ne nous devras rien.

— Oh! si, monsieur!

— Comment, si? Mais je te prouverai que non quand tu sauras compter.

— Je sais bien, dit-elle. Je sais écrire aussi, et je mets bien l'orthographe.

— Tu es allée en classe?

— Jusqu'à la mort de papa, il y a deux ans.

— Et depuis?

— Depuis, j'ai cousu avec maman, qui faisait des confections pour les magasins; et puis je n'ai plus rien fait... que la soigner jusqu'à ce qu'elle...

Mais Scipion l'interrompit brusquement :

— Alors tu dois t'entendre un peu aux choses du ménage?

— Bien sûr! dit-elle, retenant les soupirs qui revenaient lui gonfler le cœur.

Même elle ajouta un peu fièrement :

— Je fais la cuisine.

— C'est moi qui vais me reposer! s'écria Scipion feignant une grande joie.

— Comment! vous faites la cuisine, vous?

— Moi-même, et prends garde à toi : je suis un cordon bleu.

Manon le regarda d'abord sérieuse et puis elle lui rit au nez d'une poussée irrésistible. C'est qu'il devait avoir presque l'air d'une vieille femme avec un tablier et remuant ses casseroles. Et cette idée de Scipion marmitonnant l'égayait comme une bouffonnerie. Pour lui, il aurait dansé de joie d'avoir fait rire Manon au moment où elle allait pleurer, et ce rire d'enfant lui remuait dans le cœur des délices inconnues. C'était plus beau qu'une musique céleste. Il avait envie de s'extasier.

Annibal baissait plus bas ses lourdes paupières, cachant le ravissement ému qui entrait en lui avec ce bruit inaccoutumé, cette sonnerie joyeuse, ce réveil de printemps.

— Eh bien, dit Manon en se levant, qu'est-ce que je vais faire pour commencer?

Mais alors les frères Colombe arrêtèrent leurs yeux sur la défroque misérable qui couvrait l'enfant, sa jupe fanée, effilochée, si mince qu'on avait froid rien qu'à la regarder aller et venir là dedans, traînant un peu ses pieds ensavatés.

— Pour commencer, déclara Annibal tout tremblant de pitié, il te faut vêtir, Manon, et nous allons chercher ce qu'il te faut.

— Le fait est, dit-elle en regardant sa jupe, que je suis un peu mal tenue. Mais ce n'est pas ma faute, voyez-vous : j'ai vendu ma dernière robe pour mettre un bouquet sur la fosse..., là-bas. Si j'avais des aiguilles et du fil...

— Et de l'étoffe..., ajouta Scipion.

— Oh! je coudrais bien une robe, moi toute seule.

— Eh bien, tu la coudras.

— C'est qu'il faut un tas de choses avec cela, grommela Scipion suivant son frère dans sa chambre, et tu en oublieras sûrement la moitié! Va pour la robe, toi; moi je me chargerai du reste.

Ils sortirent tous les deux, très affairés, laissant Manon mettre de l'ordre dans la maison, où déjà elle furetait avec des façons de petite ménagère qui trouve beaucoup de choses à reprendre dans un ménage tenu par des garçons.

Lorsqu'ils rentrèrent, elle frottait les vitres, perchée sur un escabeau. Par le carreau brillant entrait la blancheur éclatante des neiges qui couvraient le toit des bâtiments rapprochés en cercle autour de la petite cour noire, au fond comme un puits, et sur laquelle la salle à manger ouvrait ses deux fenêtres. Les frères Colombe s'arrêtèrent, ébahis et charmés, le nez en l'air, contemplant Manon active dont le poing volait sur la vitre et la faisait chanter.

— Qu'est-ce que tu fais là? cria Scipion alarmé. Veux-tu bien descendre! Pour te rompre le cou!

— Et te geler les doigts, continua Annibal grondeur.

— Oh! c'était d'un malpropre! déclara Manon : on n'y voyait pas. Bon Dieu! que vous êtes donc chargés! Attendez que je vous aide.

C'est qu'ils étaient embarrassés et de la belle façon, les frères Colombe! Les bras arrondis, avec des paquets jusque sous les aisselles, les mains entortillées dans des poignées de ficelle qui soutenaient d'énormes ballots enveloppés dans des papiers de toutes les couleurs, sans compter les poches gonflées qui bâillaient. Ce fut un vrai déballage. Et Manon, muette, les bras pendants, regardait cela comme si elle eût assisté à quelque féerie où tout à coup les merveilles que l'on a souhaitées surgissent d'une trappe, à portée de la main.

Cependant Annibal paraissait confus de s'être laissé entraîner à cette débauche d'acquisitions, tandis que Scipion essayait de dissimuler une partie des siennes, se sentant coupable d'une dépense peut-être exagérée.

— Voici la robe, dit d'abord Annibal : il y a quinze mètres en grande largeur...

— C'est trop, observa Scipion qui prenait l'offensive. Manon est toute petite. Elle en fera deux, dit-il au bout d'un instant.

C'est bien ainsi que l'avait compris Annibal. Cependant il passa vite à un autre article :

— Voici la doublure et puis un coupon de drap pour un manteau...

— Moi, j'ai là une pèlerine toute faite, interrompit négligemment Scipion en déballant une mignonne mante ouatée; mais on pourra utiliser le drap. J'ai couru au plus pressé : ainsi voilà des jupes, des bas...

— Et des bottines, poursuivit Annibal.

— Des pantoufles fourrées pour la maison...

— Un tablier...

— Des gants...

— Un fichu...

— Des aiguilles, du fil, un dé...

— Une chaufferette...



— Un miroir...

— Un miroir! s'écria Annibal étourdi.

— Puisqu'elle coudra sa robe elle-même, il faut bien qu'elle voie à se l'essayer. Et il n'y en avait pas dans ma chambre.

— C'est juste.

La table disparaissait maintenant sous les papiers froissés et les étoffes déployées. Les frères Colombe, très rouges, chacun d'eux un peu suffoqué de la rage d'acquisitions qui avait emporté l'autre, n'osaient pas se regarder dans la crainte d'apercevoir un vague reproche dans leur mutuel étonnement. Quant à Manon, pétrifiée par une surprise qui tenait du rêve. elle ne bougeait pas, les mains jointes devant elle, dans une extase sérieuse ou plutôt l'effort d'une pensée qui lui échappait. C'était si étrange aussi, si invraisemblable, ce qui lui arrivait là! Elle en éprouvait l'envie de pleurer et de rire en même temps, le cœur gonflé, très heureuse au fond, avec un coup d'orgueil.

— Eh bien, tu ne dis rien? lui demanda Scipion.

Elle tressaillit, balbutia, ne put rien dire et se mit à pleurer.

— Tu pleures! s'écria Annibal troublé. Pourquoi?

— C'est..., c'est de plaisir, sanglota Manon. Oh! que je suis heureuse!...

— A la bonne heure! dit-il en souriant, très ému sous sa grosse moustache terrible, qui n'en laissa rien voir.

— Je vous remercie, oh! je vous remercie... cent mille fois, mes bons messieurs; mais je vous rendrai tout plus tard, quand je saurai gagner de l'argent.

— C'est entendu, déclara Scipion. Pour le moment, à l'ouvrage, hein! que nous voyions comment tu es habile. Allons, attrape tes ciseaux et coupe... Où les ai-je fourrés, les ciseaux?

Et, pour les trouver, l'on fut obligé de bouleverser toutes les acquisitions, brouillant tout, jetant la moitié des choses par terre. Cela mit une gaieté folle dans cette débandade d'atelier, Scipion courant après un dé, et Annibal, prosterné, ramassant gravement les aiguilles éparpillées. Manon riait du haut de sa tête, en petite fille des champs qui n'a pas encore perdu la franche expansion de ses joies. Et c'était comme un ressouvenir de leur jeunesse qui bruissait aux oreilles des frères Colombe comme une ondée rafraîchissante qui leur tombait dans l'âme où commençait à croître et germer un bonheur inconnu.

Cette journée leur fut radieuse. L'intimité ne devait pas être longue à venir entre ces trois cœurs candides : un égal enfantillage les rapprochait. Mais la camaraderie ne se dessina bien qu'avec Scipion. Il bavardait sans cesse avec Manon, il s'occupait de son ouvrage et lui donnait des conseils. Même il tenait l'étoffe tendue pendant qu'elle coupait, d'un petit air crâne et entendu, les morceaux qui devaient composer son corsage. Quand elle l'eut épinglé sur elle, elle se montra, très fière, et Scipion se piqua héroïquement les doigts pour indiquer une pince à l'épaule et une retouche dans le dos.

Annibal se sentait un peu triste, sans qu'il sût pourquoi. Cependant il demeurait là, à s'emplir les yeux du spectacle charmant de Manon assise près de la fenêtre, ses petits pieds bien chauds juchés sur la chaufferette que Scipion tenait toujours garnie, perdue jusqu'au cou dans le fichu de laine tout neuf, d'un joli gris de tourterelle, et d'où sa tête ensoleillée sortait comme d'un nid de plumes.

Elle était si contente, Manon, qu'elle était toute rosée, les yeux brillants, éclatante dans la clarté des vitres claires, sur le fond de neige des toits voisins.

Et Annibal songeait. Où serait-elle à cette heure, par ce froid, déguenillée, affamée, si on ne l'avait pas recueillie? Misérable en un coin, sinon emprisonnée, jetée à l'infamie, ou bien morte peut-être! Quel crime social que ces abandons d'êtres fragiles, innocents, si beaux, d'une promesse de vie si rayonnante, de ces petites merveilles de grâce, de sentiment, qui ne demandent qu'à s'épanouir dans la tiédeur du foyer et que la misère, la faim jettent au vice de la rue! Ne devrait-on pas battre les pavés, nuit et jour, pour recueillir ces précieuses épaves?

En voici une de sauvée, au moins! Et comme c'était bon de la sentir là, n'ayant plus froid, n'ayant plus faim, rassurée, consolée, avec la perspective d'un avenir honnête et doux! Elle paraissait si tranquille sous leur protection, si joyeuse, la mignonne, de tous ces dons, de toutes ces surprises qui lui étaient arrivées comme par miracle, au plus fort de sa triste misère! Elle était heureuse maintenant.

Et Annibal aussi était heureux. Cela lui irradiait l'âme d'une joie infinie que de contempler là, de ses yeux mi-clos, tout ce bonheur qu'il avait fait.

Quand la nuit fut venue, la robe de Manon se trouva fort avancée, point finie cependant; mais il fallut qu'elle la revêtit pour le souper, tant il leur tardait de ne plus revoir les guenilles de la petite meurt-de-faim.

La robe ne tenait encore qu'à un fil : n'importe, elle tint sur les épaules de la fillette toute flambante sous le lustre neuf du beau cachemire noir qu'Annibal avait payé très cher.

Elle s'assit à table avec de grandes précautions, tandis que Scipion, rouge de la cuisine sérieuse qu'il avait faite, courait de la table au fourneau, très drôle sous son immense tablier bleu de cuisinière. Et on servait Manon comme une princesse, Manon qui commençait à se laisser faire, gagnée par tant de naïves bontés, émerveillée du festin, tout engourdie de bien-être et de chaleur.

Après le dîner, on parla de l'avenir. Annibal ébauchait des projets d'éducation; Scipion promettait les plaisirs du dimanche. Quand il ferait beau, on irait à Saint-Cloud, à Meudon, à Versailles...

— Pour étudier la peinture, disait Annibal.

— Et cueillir des violettes dans le parc, ajoutait Scipion.

Et c'était lui que Manon écoutait et regardait en souriant.

Ils finirent par jouer tous les deux à pigeon-vole sur un coin de la table, dans les grands rires de Manon qui venait de pousser l'irrévérence jusqu'à faire voler le propre nez de Scipion.

Quand elle eut sommeil, ce fut à lui qu'elle le confia tout bas.

— Eh bien, va te coucher, petite. Bonsoir! As-tu les pieds bien chauds?

Manon tressaillit :

— Vous m'avez dit ça comme maman : ça m'a donné un coup. Pauvre maman!...

— Dis donc, interrompit vivement Scipion, c'est un peu vrai que je te servirai de mère, moi! J'ai des idées de femme. Tu vois bien, c'est moi la femme de ménage ici...

Et, pour faire rire Manon, il se drapa jusqu'au menton dans son grand tablier.

— Maman Scipion, murmura la petite. C'est ça qui serait amusant!

— Vrai? Eh bien, c'est dit : appelle-moi maman. J'aime mieux ça d'ailleurs; ça ne me va pas que tu me dises *môssieu*...

Annibal ne remuait pas, les yeux presque fermés. Scipion le regarda, pris d'un subit remords, et il ajouta vite :

— Et mon frère, qui t'aime bien aussi, te permettra de l'appeler papa.

La petite fille avait fait un mouvement comme pour s'en défendre; mais Scipion d'un signe rapide lui fit comprendre qu'elle allait blesser Annibal. Alors elle sourit et murmura :

— Bonsoir... papa... Nibal.

Celui-ci, tout étranglé, répondit d'une voix chevrotante :

— Bonne nuit, ma petite Manon.

Mais déjà Manon sautait au coup de l'autre frère en criant cette fois, dans son rire brouillé d'enfant qui s'endort :

— ... Soir, maman Pion.

La famille était constituée : c'était comme un acte d'adoption qui venait d'être signé là par les deux frères. Manon leur appartenait, ou plutôt ils appartenaient désormais, eux, leur cœur, leur âme, leurs biens, leur vie, leur avenir, à la petite fille blonde qui dormait là, tout près d'eux, dans son petit lit blanc, sous la relique bénie du crucifix d'ivoire, et qu'ils avaient ramassée par pitié, au coin de la rue, demi-morte, comme un pauvre petit chien perdu. Manon! Mamette!

V.

Bien des jours avaient passé depuis celui où Scipion écrivit le n° 443 pour le coller au mur; et ce numéro n'avait pas été remplacé. Il était toujours là, vieilli, jauni : 443!... Les frères Colombe n'osaient pas l'arracher du mur, mais ils évitaient de le regarder, d'en parler surtout. C'est que les jours qui s'étaient écoulés depuis n'avaient apporté aucun appoint aux épargnes qui devaient, d'après leur calcul, les libérer de leur existence de bureaucrates, les rendre à la vie des champs à une époque déterminée, fixée, impatiemment attendue jadis. Maintenant les économies journalières s'en allaient rejoindre les épargnes passées : tout cela se dépensait pour Manon. Le magot s'allégeait; mais Manon croissait en science, en beauté. Sa petite personne délicate, fatiguée par la misère, s'épanouissait dans le bien-être et la joie. Elle grandissait; ses formes de fillette disparaissaient sous la radieuse ampleur d'une maturité précoce. La fille des champs réapparaissait dans sa robustesse saine et vigoureuse, faisant éclater de partout la première robe, maintenant écourtée, dont les frères Colombe avaient revêtu tout d'abord leur chétive enfant trouvée.

Ils s'effaraient bien un peu à la voir pousser si vite, comme s'ils eussent éprouvé l'angoisse de cet emplumement rapide qui allait mettre aux ailes de l'oisillon quelque fantaisie d'envolement. Et cependant ils étaient fiers de leur œuvre : une fierté paternelle dont ils se grisaient et s'aveuglaient. Ils ne se refusaient rien pour la satisfaire, toujours d'accord sur ce point et n'entrant en discussion que pour se prouver l'un à l'autre l'opportunité de leurs folies.

— Maintenant que nous nous sommes chargés de son avenir, expliquait Scipion, ce n'est pas pour la rendre malheureuse, n'est-ce pas?

— C'est juste, répondait Annibal.

Et les épargnes des frères Colombe s'en allaient, brin à brin effeuillées, au courant de la généreuse tendresse qui les emportait.

Manon apprenait la peinture sur porcelaine. Chaque matin, une femme de charge l'emmenait à un atelier célèbre, fort bien tenu, où l'on payait fort cher, et la ramenait le soir. D'abord elle s'était occupée du ménage; mais Annibal craignit qu'elle ne se gâtât la main, et Scipion jurait qu'elle y perdrait ses goûts artistiques. En conséquence il continua à faire la cuisine et à servir Manon. Elle, cependant, s'amusait à faire de la couture comme une petite demoiselle bourgeoise, bien tranquille, avec ses mains blanches. Elle raccommodait le linge de la maison, et cela jetait les deux frères dans une extase ininterrompue que de la voir empiler devant elle, d'un air de ménagère sérieuse, les tas de serviettes reprisées et les draps retournés cou-

sus d'un beau surjet très fin. Il semblait qu'elle les comblât en daignant faire cet ouvrage; et ils arrivaient à la persuader qu'elle réalisait des trésors d'économie en supprimant l'envoi de cet ouvrage au dehors.

Du reste, on l'en détournait souvent pour la ramener aux travaux propres à son instruction, laquelle était devenue la préoccupation constante des deux frères. Ils s'étaient mutuellement persuadés d'une sorte de devoir, d'une obligation pour eux de développer tous les dons naturels de l'enfant dont ils s'étaient chargés. Lorsqu'ils délibéraient sur un point de cette éducation et qu'Annibal contestait pour la forme, Scipion avait une façon de dire : « Ce serait un crime que d'y renoncer ! » qui amenait immédiatement l'assentiment d'Annibal; et le projet était voté.

Chaque soir, Annibal enseignait à Manon tout ce qu'il savait d'histoire, de géographie et d'arithmétique. La table était couverte de mappemondes, de cartes, de livres, avec une belle écritoire en porcelaine du Japon que Scipion avait jugée indispensable pour stimuler le goût et le plaisir d'étude de l'écolière.

En dépit de ce soin, Manon regimbait parfois, ennuyée de ces choses que l'on apprend plus volontiers à dix ans que lorsqu'on marche sur ses quinze, surtout quand on y marche si délibérément que Manon, qui n'avait plus dix ans ni l'air d'une pensionnaire maintenant avec sa coiffure élégante et frisottée, comme elle apprenait à la faire avec ces demoiselles du cours de peinture, et dont le corsage rebondi gênait l'application pour la dictée ou le devoir écrit, le nez sur la table, les coudes à l'écart.

Elle s'impatientait quelquefois en brouillant les dates d'histoire, et Annibal suait d'angoisse à la voir le sourcil froncé, tapotant la table de ses petits doigts agacés, refusant de répondre, prête à bouder. Mais Scipion intervenait, maman Scipion, qui remplissait divinement son rôle : il soufflait le mot ou la date, ou bien trouvait une réplique drôle qui faisait rire Manon en délivrant Annibal de son cruel devoir de pédagogue.

Et l'on se prenait à jacasser autour de la table, sous la lampe qui faisait au plafond un rond de clarté dansante. Manon racontait des histoires de l'atelier, pas toutes, mais où il y avait toujours des amourettes. Et les frères Colombe frissonnaient, les yeux bien ouverts, effarés de cette science précoce, si parisienne et si dangereuse. Papa Annibal sentait croître sa responsabilité, et maman Scipion s'évertuait à détourner et à fausser les idées de Manon sur le chapitre de l'amour. Volontiers il lui aurait expliqué que cela voulait dire l'affection que l'on éprouve pour les petits chats et les petits oiseaux, et que l'on se moque des gens quand on leur applique cette forme du sentiment; voire même que c'était une injure dont il fallait se fâcher et se plaindre.

Mais Manon riait. Elle riait avec sa bouche toute rose, un peu grande, où toutes ses fines dents éclatantes riaient aussi comme si elles se moquaient de maman Pion et de papa Nibal par-dessus le marché, qui ronronnait dans sa grosse moustache. Alors ils perdaient un peu la tête, les pauvres frères Colombe : un malaise indicible, plein de trouble et d'un étrange émoi, les faisait échanger un regard d'angoisse, comme s'ils voyaient déjà s'entre-bâiller la cage par où l'oiseau, le cher oiseau s'envolerait. Et cela leur causait une douleur sourde, inavouée, qui s'en allait grandissant.

En même temps ils s'appliquaient à distraire Manon, essayant de tous les jeux d'enfant, affectant de la traiter toujours en petite fille, lui promettant des brioches ou des jouets. Mais elle répondait quelquefois : « Je préférerais aller au spectacle », ou bien : « J'aurais besoin de poudre de riz, avec une patte de lièvre pour l'étendre. » Cela faisait des discussions interminables entre les deux frères.

— De la poudre ! s'écriait Annibal.

— Mon Dieu, il n'y a pas grand mal à cela, au fond, expliquait Scipion qui avait déjà la poudre dans sa poche. Si on la refuse, elle y attachera une importance plus grande. Et quelque camarade d'atelier lui en donnera. C'est plus dangereux encore !

— C'est juste, répondait Annibal.

Et Manon, le soir, en rentrant, trouvait sur sa table une jolie boîte pomponnée avec tout un attirail de houppes et de flacons.

Pendant huit jours elle s'enfarina. Et puis, se trouvant laide décidément ainsi défraîchie, elle renonça à la poudre et Scipion triompha. Mais ce furent d'autres fantaisies qui lui poussaient maintenant inconsciemment et qu'elle avouait sans vergogne, habituée à se faire donner la becquée par sa nouvelle famille, et comme si elle eût été réellement la fille de papa Nibal et de maman Pion.

Elle voulut apprendre la musique. Sa voix était fraîche, agréable.

— Ce serait dommage, disait-elle, de ne pas cultiver cela.

Elle avait pris les façons d'apprécier de Scipion.

On lui fit enseigner la musique.

Le jour de ses quinze ans, tandis qu'Annibal la promenait dans Paris, Scipion faisait installer un piano dans la salle à manger. Il l'orna de fleurs, en alluma les bougies. Et lorsque Manon rentra, il y eut une grosse émotion dans le ménage, car elle faillit s'évanouir de surprise et de joie.

Et puis commença un tapage auquel les frères Colombe eurent d'abord quelque mal à s'habituer; mais l'habitude vint, car Manon s'amusait, Manon était heureuse. Manon chantait, en tapant faux : mais sa voix était juste et douce et gaie, comme un gazouillement éperdu de rossignol un soir d'été. Et les frères Colombe, silencieux et charmés, oubliaient les heures dans le ravissement de leur extase, la mine béate, les mains

croisées, tournant les pouces, écoutant rossignoler Manon qui jouait faux et tapait fort.

La date était passée maintenant du jour qu'ils avaient fixé pour leur libération du travail quotidien. Mais ils n'y songeaient plus, ou du moins ils n'en parlaient jamais. Chaque matin, ils partaient vaillamment, soutenus par ce divin courage du labeur qui gagne le pain des êtres chers qu'on laisse au logis. Jamais ils n'avaient travaillé de meilleur cœur, jamais ils n'avaient reçu avec plus de joie leur salaire mensuel. Autrefois ils travaillaient pour eux; maintenant ils travaillaient pour elle. Autrefois ils épluchaient leurs comptes pour entasser leurs économies; maintenant ils devenaient durs et âpres pour eux, économisant sur tout pour faire la part de Manon plus large. Et c'étaient eux qui se trouvaient ses obligés, tant sa venue dans la maison avait apporté d'ensoleillement et de joie. Leur cœur vide s'était peuplé; leur esprit sans pensée s'était réveillé; leur vie sans plaisir s'était subitement remplie de jouissances délicates, exquises. Tous les besoins engourdis, mais inapaisés de leur être aimant s'étaient enfin assouvis dans leur dévouement à ce petit être charmeur qui les avait pris par toutes ses séductions de faiblesse, d'enfance, de grâce, de beauté, et maintenant par un attrait inconnu qui les attachait encore plus passionnément à elle.

Pour les achever, Manon, après quinze ans passés, fit une maladie. Ils faillirent la perdre, et leur douleur fut presque aussi cruelle que s'ils l'avaient perdue. Pendant les heures de l'anxiété suprême, leur raison manqua de s'effondrer, comme si le fil qui la retenait s'était subitement rompu. Cette pensée qu'ils pourraient ne plus voir Manon aller et venir, rire et chanter, là, autour d'eux, leur donnait une sensation de cécité, comme si tout devenait noir, comme si quelque néant allait les prendre, comme s'ils allaient rouler au fond d'un abîme, les membres mous, rompus, le cœur vide.

Ils souffrirent donc horriblement, autant l'un que l'autre : Annibal muet, les dents serrées, attaché au pied du lit, n'en bougeant ni le jour ni la nuit, et si sombre qu'on s'attendait à le voir suivre Manon si Manon trépassait. Scipion, fou, courait, criait, vociférait en répétant avec une naïveté navrante, une obstination enfantine, et pleurant à sanglots, que Manon ferait comme Mamette, qu'elle lui mourrait dans les bras.

Cependant Manon guérit; elle échappa à l'odieuse petite vérole sans qu'il en restât d'autre trace sur son joli visage qu'un petit trou au coin de la bouche, mignon comme une fossette et qui lui fut comme un attrait de plus. Même elle devint superbe, florissante, avec un regain de santé qui la faisait plus bruyante et plus gaie, dans un éclatant épanouissement de vie et de beauté.

VI.

Néanmoins, la peur qu'elle leur avait causée fit redoubler les soins des frères Colombe autour de la précieuse santé de Manon. Chaque dimanche, maintenant, on l'emmenait à la campagne aux environs de Paris, tantôt ici, tantôt là. Scipion portait les châles et les manteaux pour l'envelopper quand elle aurait couru. Annibal charriait les herbes et les fleurs qu'elle ravageait. Et l'on dînait au restaurant après que Manon s'était balancée toute droite sur l'escarpolette du jardin, se lançant très haut pour faire crier d'effroi les frères Colombe éperdus. Elle s'endormait quelquefois dans le train, au retour, la tête sur l'épaule de maman Pion immobile. On la regardait beaucoup, car elle était fort belle, fraîche et blonde comme les blés murs; mais Annibal, d'un regard de dogue, écartait les galants, et Scipion obligeait Manon à porter des voiles épais qui lui cachaient un peu les yeux. Même les frères Colombe convinrent un jour que Manon avait assez de talent en peinture pour se passer des leçons de l'atelier et qu'elle devait désormais demeurer à la maison.

On lui installa une petite table auprès de l'une des deux fenêtres de la salle à manger, avec un grand fauteuil capitonné et des coussins pour ses petits pieds toujours frileux, un mignon chevalet sur la table et tout un attirail de godets et de pinceaux de la dernière élégance. Manon se proposait d'exposer au prochain Salon une copie de John Russel : *La petite fille aux cerises*. Elle peignait avec assez de goût et sa couleur ne manquait ni de justesse ni d'éclat. Le dessin seul laissait à désirer; mais elle se faisait esquisser ou retoucher les lignes par son professeur. Ensuite, très capricieuse, elle entreprenait plusieurs ouvrages à la fois, afin de les reprendre et de les quitter suivant sa fantaisie du moment qu'elle nommait gravement : l'inspiration. Bientôt les plats, les vases, les tasses de porcelaine aux dessins ébauchés encombrèrent la salle à manger, tous profondément respectés par le plumeau de maman Pion et admirés sans réserve par Annibal. C'était une émotion pour eux que de se dire chaque soir, en chemin, revenant du bureau :

— Voyons ce qu'elle aura fait aujourd'hui!

— C'est qu'elle a du talent! exclamait Scipion.

— Elle obtiendra certainement une récompense au Salon, ajoutait Annibal. Son dessin se perfectionne.

— C'est vrai; elle vous a un coup de crayon! C'est même surprenant pour une fillette!

— Oh! elle est artiste!

Et ils se rengorgeaient, se frottaient les mains, les pauvres frères Colombe; et ils respiraient d'aise, heureux d'une joie profonde, sans mélange, ayant trouvé pour eux le *summum* du bonheur dans l'attachement de tout leur être à cette fillette qui était leur œuvre et



qui était devenue maintenant leur unique raison de travailler et de vivre.

Quand ils arrivaient à leur porte, ils écoutaient une seconde avant d'entrer, la face rayonnante si Manon chantonnait, vaguement inquiets s'ils n'entendaient aucun bruit. Vite on ouvrait. Peut-être Manon était-elle sortie! Et, on ne sait pas! tant de choses arrivent. Les rues de Paris ne sont pas sûres pour une fillette, seule...

Mais elle était là, penchée, la tête un peu sur le côté, très sérieuse, travaillant.

C'était une grande joie. On venait l'embrasser sur le front et l'arracher à son ouvrage. Elle se fatiguait, ses yeux étaient rouges, elle se rendrait malade. Voilà que ses joues flambaient. Si c'était la fièvre! Il n'y avait pas de bon sens à travailler comme cela! Elle pouvait bien se reposer, se distraire, aller, venir...

— Oui, comme un ours en cage, répondit un jour Manon un peu triste. Je préfère m'occuper.

— Eh bien, lis...

— Quoi? Vous ne voulez pas que je lise de romans.

— Certes! une petite fille..., commença Annibal.

— Je vais sur mes dix-sept ans.

— Fais de la musique.

— Cela m'ennuie...

— Pourquoi?

— Je ne sais pas.

On dîna mal le soir de cette explication. Même Manon s'étant mise à manger du bout des lèvres, personne n'eut faim. Alors maman Pion fit un coup d'État.

— Si nous allions au spectacle? dit-il brusquement.

— Oh! oui, oui, cria Manon subitement égayée; allons au théâtre... Vous voulez bien, papa Nibal?...

Annibal hochait gravement la tête, hésitant. Mais Scipion fit signe à Manon d'aller s'habiller, et, dès qu'elle eut disparu dans sa chambre, il dit à son frère :

— Tu comprends qu'elle ne s'amuse guère, enfermée toute la journée seule, ici. Il faut la distraire. On aime les plaisirs à son âge. Si elle allait s'ennuyer avec nous!

— C'est juste, répondit vite Annibal effrayé.

Et l'on mena au théâtre Manon triomphante. C'était une féerie qu'on lui montra; mais il y avait une intrigue tout de même, comme dans les romans : les amours d'un jeune paysan avec une princesse, amours traversées, contrariées. Et Manon trépignait de rage, montrant le poing au Génie du mal qui séparait constamment les amoureux. Enfin ils se rejoignirent au dernier acte et ils montèrent ensemble sur un trône d'or dans une apothéose. Manon possédait maintenant une théorie de l'amour.

Il lui fallut toutes les chansonnettes qu'elle avait entendues dans la pièce. Pendant huit jours le piano marcha, et aussi le gosier de Manon, qui roucoula toutes les bêtises sentimentales et les drôleries idiotes dont le refrain devient une obsession. Les frères Colombe y perdaient un peu de leur raison à écouter Manon imitant les chanteuses légères avec une perfection inquiétante, souligner les mots à effet et traîner les vocables amoureux sur des points d'orgue qui n'en finissaient plus.

Ils trouvaient cela charmant et terrible : ils en avaient le cœur retourné, attendri, en même temps qu'une inquiétude les poignait à leur faire mal. Cette Manon qui s'exprimait comme une femme maintenant leur apparaissait sous un jour nouveau, presque inattendu et cruel. Ces mots d'amour criés passionnément à travers ce ménage chaste et paisible y réveillaient comme un vent d'orage dont le souffle les suffoquait.

Le soir, quand Manon fut couchée, les frères Colombe se retirèrent dans la chambre sanctuaire du frère aîné pour délibérer sur ce cas; mais ils furent obligés de se quitter sans s'être rien dit, embarrassés, émus, avec un besoin de se retrouver seuls chacun avec ses pensées. Et d'un accord tacite ils ne s'en parlèrent point le lendemain, ni les jours suivants; mais un peu de leur gaieté, de leur joie, était partie.

GEORGES DE PEYREBRUNE.

(La fin au prochain numéro.)

ROMANCIERS CONTEMPORAINS

M. Émile Pouvillon (1)

A première vue, M. Émile Pouvillon est un écrivain délicat et même subtil, brillant et même brillanté, un conteur d'idylles un peu trop simples par le fond et un peu trop laborieuses dans la forme. Ce serait déjà quelque chose. Mais, à y regarder de plus près, il semble bien que M. Pouvillon offre un de ces « cas particuliers » dont nous sommes en quête, et un des plus intéressants. C'est un amoureux, un amant, un enamouré de la nature, à qui la profondeur et l'exclusivisme de cette passion suffirait à faire une originalité; c'est un sylvain-artiste aux sens aiguisés, pour qui la créature humaine qui traverse les champs ou les bois se confond presque avec eux et n'en est qu'un accessoire; c'est un paysagiste envoûté, si je puis dire, par son paysage. Dans quelle mesure est vraie cette définition outrée et ce qui doit s'y ajouter chemin faisant, on le verra en parcourant les trois volumes de M. Pouvillon : *Nouvelles réalistes*, *Césette* et *l'Innocent*.

(1) *Nouvelles réalistes*. *Césette*; *l'Innocent*. — Lemerre

I.

Pourquoi « réalistes », ces Nouvelles? Une des plus constantes préoccupations de l'auteur se marque dans ce titre : celle de ne point faire ses personnages rustiques plus complexes ou plus conscients qu'ils ne le sont. Mais ce mot de « réalisme » — qui date déjà — implique d'ordinaire autre chose, un choix de détails plats ou grossiers qui n'est pas du tout le fait de M. Pouvillon. Beaucoup de ses Nouvelles sont charmantes ; elles sont pleines de soleil, elles ont l'accent de nos provinces latines, elles sont savoureuses et vraies : elles ne sont point « réalistes ».

Depuis que nos romans et nos Nouvelles se passent quelque part (il y a de cela quelque cinquante ans), un grand nombre de conteurs se sont plu à nous peindre leur pays natal ou le pays qu'ils aimaient et connaissaient le mieux. Vous vous rappelez le Berry de George Sand, la Touraine de Balzac, la Normandie de Flaubert, la Lorraine d'André Theuriet, l'Alsace d'Erckmann-Chatrian, la Provence d'Arène et de Daudet. On trouverait chez nos romanciers toute une géographie morale et pittoresque de la France, le commentaire du chapitre éclatant qui ouvre le second volume de Michelet.

M. Pouvillon a pris pour lui le Quercy, c'est-à-dire un Midi moins brûlant et plus arrosé. Du soleil et de l'eau, la nature fait avec cela des choses éblouissantes. M. Pouvillon nous peint, dans un style à facettes et avec une extrême minutie, les rivières sous le ciel en feu et toutes les couleurs féeriques que prennent les montagnes suivant l'heure, la distance et la température et suivant la forme de leurs cimes. Avec nos yeux habitués aux climats brumeux, nous reprocherions volontiers à ces paysages de nous aveugler d'un chatoiement trop continu et de trop ressembler à des joailleries. « ... Tout pétille, tout étincelle. Les fleurs, gentianes et gramens, brillent d'un éclat minéral, et le ciel lui-même est d'un bleu si dur qu'on le dirait taillé tout d'une pièce dans un bloc de lapis-lazuli. » Toutes ces descriptions sont d'un coloriste fort savant, habile à fixer les arêtes vives des objets dans une lumière intense ; jamais on ne vit Midi plus métallique ni plus adamantin. Les rivières même y passent comme des ruissellements de pierreries. C'est du moins l'impression qui reste : s'il y a des demi-teintes, on ne s'en souvient guère.

C'est le Midi ensoleillé à outrance et c'est aussi (car dans ces premiers contes l'homme tient encore presque autant de place que le paysage) le Midi passionné, sensuel, expansif, catholique, c'est-à-dire païen ; le Midi brun, spirituel, amoureux, débordant de vie — avec ses « vôtes », ses confréries, ses processions, ses chanoines, ses hommes d'Église, — avec ses bourgeois exubérants, ses joyeux meuniers, ses vagabonds pittoresques, ses coquettes de village, ses diaboliques ingénues. « Elles étaient là quatre jolies filles, la fleur de Senorio : Saubade, dont les dents sont pareilles à des grains de maïs blanc ; Gracieuse, qui a la taille aussi ronde qu'un cigare ; Santa-Clara, dont le col a des flexions de golfe ; Gachina, enfin... » — « Elle avait bien, la fille du meunier d'Ardres, les grâces molles et fuyantes de la rivière. Vous l'auriez deviné rien qu'aux fossettes mobiles que le rire lui soufflait au visage, aux cheveux pâles qui mettaient sur son front le brouillard des saulaies pendantes. Fragile et capricieuse, elle était la vraie fille des saules, de ces jolis arbres qui passent leur vie à danser à la moindre brise et à se regarder dans l'eau. » N'est-ce pas que ce passage est bien joli? Et voyez comme déjà le conteur sait mêler intimement à la nature les acteurs de ses petits drames.

Ils n'en sont pas moins vivants et passablement variés, et, comme j'ai dit, le paysage ne les opprime pas encore. Lisez, je vous prie, l'histoire du braconnier Jean Bru ; de la vieille Rouzil que le départ de son petit-fils pour la guerre a rendue folle et qui ne l'a point reconnu à son retour ; de ce bizarre Zagal à qui Gachina a promis de « manger la pomme » avec lui quand la mer serait de la couleur de sa ceinture, laquelle est d'un rouge écarlate (*Jean Bru*, *Rouzil*, *Zagal*). Une fois, la neige apparaît dans ce pays du soleil, et nous assistons à l'hiver dans une ménagerie, au désespoir et aux colères du dompteur, à l'agonie et à la mort du lion, dont un vieil empailleur-amateur a retenu la peau (*le Superbe lion du Sennaar*). Petite histoire vraiment tragique et d'une forme irréprochable. J'aime beaucoup ces premières Nouvelles de M. Pouvillon : les gens d'humeur calme y souhaiteraient seulement un peu moins de petits cris et de trépidations dans le récit et un peu plus de teintes amorties dans les descriptions.

Si nous passons maintenant à ses deux romans, *Césette* et *l'Innocent*, nous y verrons son originalité se développer, mais jusqu'à devenir inquiétante : les personnages s'y simplifieront au point d'être moins vivants que la nature ; et la vie des choses y prendra une telle place et si démesurée, que le drame humain risquera de s'y noyer.

II.

On peut dire que c'est seulement de notre temps que le paysan a fait son entrée dans la littérature et dans les arts. Nos classiques n'avaient guère connu que le paysan de la banlieue, exploiteur du Parisien (voyez le théâtre de Dancourt), ou le paysan de bergerie et d'opéra-comique (voyez le théâtre de Favart et de Sedaine). Il est une autre sorte de paysan qu'il était réservé à ce siècle de curiosité et d'imagination sympathique

d'introduire dans la littérature. Le sentiment de la campagne a conduit à étudier le paysan qui vit loin de Paris, dans les provinces qui ont conservé l'originalité de leurs mœurs. On a compris ce qu'il y a de grandeur et de poésie dans sa simplicité, dans ses usages, dans sa patience, dans sa communion avec la terre; on a goûté les lenteurs, les archaïsmes, les images de sa langue colorée; on a été frappé de la profondeur et de la ténacité tranquille de ses sentiments et de ses passions : et l'on a écrit sous la forme du roman et quelquefois transporté au théâtre comme qui dirait des idylles vraies où les paysans de France prenaient des airs de héros de l'*Odyssée* (lisez George Sand et Erckmann-Chatrian). On a même renchéri, et dans des pays âpres, mieux défendus contre les bienfaits et les affadissements de la civilisation, on a découvert des natures toutes primitives de paysans-poètes à passions sauvages, pour qui l'on a créé une langue spéciale, bizarre, irritante à force d'être naïve, concrète, archaïque, et de serrer de près les patois locaux (lisez Ferdinand Fabre et surtout *le Chevrier*). Peut-être même a-t-on abusé du paysan épique et s'est-on pâmé plus que de raison devant les figures laides, grandioses et sommaires de François Millet.

Césette est une idylle qui se déroule tranquillement — oh! très tranquillement — dans le Quercy, une rude pastorale de paysans aussi peu arrangée que possible, qui évolue avec lenteur dans un cadre soigneusement étudié d'après nature. Il semble que M. Pouvillon ait choisi, parmi les paysans de France, les plus simples d'esprit et de mœurs, les plus près de la glèbe, les moins pensants, les moins éveillés. Oh! on ne l'accusera pas de faire ses paysans trop peu paysans! Et on ne l'accusera pas non plus de faire la campagne trop peu rustique ou le Quercy trop peu quercinois! Mais est-ce qu'il croit par hasard que ces espèces de sauvages ont le moindre soupçon de toutes les adorables choses qu'il découvre dans leur pays? Il n'y a d'égal à la naïveté de ces Iroquois que la subtilité de leur peintre. Ce sont des primitifs racontés par un artiste curieux, qui respecte leur simplesse et qui même serait tenté de l'exagérer, mais qui, en revanche, raffine sur le paysage où ils se meuvent. Le tout fait quelque chose d'assez piquant.

C'est l'histoire fort unie d'une pastoure aimée d'un bouvier que lui dispute une héritière de village. Jordi, le bouvier, ému un instant par les écus et les agaceries de Rouzil, revient à Césette; Rouzil, jalouse, fait tant de misères à la pastoure qu'elle la force à partir; mais enfin Jordi se décide à aller la chercher. Les incidents sont d'un naturel parfait, et les moindres détails ont une saveur de terroir. Tout est quercinois, le paysage, les noms, les habits, la langue, les cultures, les usages — et jusqu'aux jougs pour les bœufs, qui ne ressemblent pas à ceux de Gascogne ni à ceux du Languedoc, comme on peut le constater « aux foires de Montauban en Quercy ». — « Ce n'est pas mal si l'on veut, dit le joutier; mais je préfère la mode de chez nous. » Ah! je vous réponds que M. Pouvillon aussi préfère la mode de chez lui! Si vous aimez la couleur locale, vous serez contents. *Césette* est comme ces vins de propriétaire, vous savez? qui sentent tellement « la pierre à fusil » que, si on osait, on dirait qu'ils la sentent tout de même un peu trop. C'est très bien d'être du Quercy; mais il faut pourtant considérer qu'il y a des lecteurs qui n'en sont pas, et que ce n'est pas leur faute.

Les personnages parlent assez rarement. Il leur arrive de parler bien, dans une langue franche et colorée. Je crains que, d'autres fois, il n'y ait dans leurs discours une affectation de simplicité et une affectation de couleur, un peu trop de vocables locaux et aussi de ces naïvetés dont on se dit : Voyons, décidément, est-ce gracieux ou est-ce bébête? Il me semble aussi que des expressions de lettrés viennent se mêler parfois à la langue rustique, comme lorsque le bouvier dit à Césette : « Il ne fallait pas être tellement sorcier pour te deviner, petite mangeuse de châtaignes. Le ruban de ta coiffe t'a *trahie*. » Mais il se peut que je me trompe. Peut-être le mieux serait-il de ne pas faire parler du tout les paysans ou de leur faire parler (avec plus de simplicité seulement) la langue de tout le monde. Ce serait une convention, mais facile à accepter et qui nous épargnerait certains mélanges cruels de la langue littéraire et des patois locaux.

Les personnages ont une aimable grossièreté de mœurs, une brutalité native (sauf Césette), un très petit nombre d'idées et des sentiments très peu compliqués. Ce sont des ruminants. Jordi est proprement une bonne brute. Comme il ne peut s'empêcher d'aimer Césette, quoique son intérêt soit d'aimer l'autre, il croit, sur un mot de Rouzil, que la pastoure lui a jeté un sort; et, du reste, tout le monde le croit autour de lui. Nos paysans de Touraine sont plus malins. Veut-on un exemple de cette attention de l'auteur à ne donner à ses personnages que tout juste les idées et les sentiments dont ils sont capables? « ... Césette s'étonnait. Accoutumée aux pentes faciles, aux haleines fraîches, aux perspectives changeantes des prairies et des châtaigneraies de là-bas, un malaise lui venait à l'odeur forte, au rude toucher du pays nouveau. Ses pieds regrettaient la douceur des sentiers de sable noir, et ses yeux les ondulations infinies de genêtières. Elle comparait ces choses, et, *pour la première fois, naissait en elle une idée de son pays.* » Voyez aussi les conversations d'amour. La dernière, entre Césette et Jordi enfin d'accord, se termine par ce mot : « Deux pistoles! répéta Jordi très sérieux; pour une brebis, c'est beaucoup d'argent. » Par contre, veut-on un bout de description? Il y en a de délicieuses, et c'est vraiment bien au hasard que je décroche ce petit tableau :

« Les bœufs, tout jeunes avec des figures enfantines de

taurins, la corne courte, le mufle rose, tiraient une petite charrue, un araire primitif mince comme un couteau de pauvre, qui déchirait à grand'peine la glèbe pierreuse d'où la poussière s'envolait à chaque élan... »

On n'accusera donc M. Pouvillon ni d'avoir civilisé ses paysans ni d'avoir plaint sa peine à les encadrer. Il est vrai que, presque toujours, à la peinture des lieux correspond un sentiment, un état d'esprit des personnages, qui sont continuellement mêlés à la terre et aux choses de la terre, comme il convient. C'est égal, le Quercy déborde un peu trop les Quercinois, sauf erreur. Et ce qui nous intéresse le plus, ce ne sont pas toujours les Quercinois : le petit drame, trop uni et trop simple, détient beaucoup moins l'attention que la ciselure ininterrompue et excessive des détails de la scène.

Mais non, j'ai tort; car presque toujours Césette est là, Césette, la grâce du livre, supérieure à ces brutes ingénues par la bonté du cœur, par une certaine finesse des sens et de l'esprit, par une distinction innée de corps et d'âme dans la plus parfaite simplicité. Il s'en faut de bien peu que Césette ne soit un type égal à la petite Fadette et à la petite Marie de *la Mare au diable*, avec lesquelles elle ne se confond pas, car elle est plus près de la nature. Je vois encore tomber sa « première larme de fille » dans l'auge de pierre où elle prépare la pâtée aux cochons. Nous aimons beaucoup la petite mangeuse de châtaignes : « Quels yeux! Deux gouttes d'azur à azurer, figurez-vous! »

III.

La « fable », dans *l'Innocent*, me paraît encore moins rare et moins attachante que dans *Césette*. Une fille qui fait une faute; un gars qui ne veut plus épouser celle qu'il a mise à mal parce que les deux familles sont en procès; la fille se jetant à l'eau, retirée à temps, et tout finissant par un mariage..., il n'y a pas là un grand effort d'invention. Encore la fable serait-elle suffisante si l'on pouvait s'intéresser aux personnages; mais, tandis qu'on aimait Césette, à peine arrive-t-on à s'apitoyer sur la pauvre Bernade. Même ce lourdaud de Jordi était un garçon moins ordinaire que Donat. Les autres paysans m'ont paru d'un bon degré plus brutaux et plus grossiers que ceux de *Césette*. Ces primitifs nous ennuient à la fin! J'aimerais presque mieux les bergers « sensibles » du siècle dernier. Et j'aime certainement mieux, quoique moins « purs » et moins « vrais », les paysans de l'Ile-de-France, « nos bons villageois », ou les paysans-poètes de George Sand.

J'ai peur que la poétique naturaliste et pessimiste n'ait joué ici un mauvais tour à M. Pouvillon. La mode, depuis quelques années, est de nous présenter les paysans comme des êtres stupides, tragiques et obscènes, comme des forces élémentaires déchaînées. M. Pouvillon ne va certes pas aussi loin dans cette voie facile et fausse que tel jeune romancier que je me garderai bien de nommer; mais c'est déjà trop de s'y être engagé. Une chute sans résistance, une visite chez une avorteuse, un suicide, une mort à la fin, et partout la plus féroce rapacité campagnarde..., il est évident que M. Pouvillon a voulu faire sombre et brutal. Et c'est justement pour cela qu'avec tant d'éléments dramatiques cette histoire nous laisse si indifférents.

Par bonheur, il y a autre chose dans le livre que cette histoire. D'abord il y a « l'Innocent », qui est à part et au-dessus de ces « animaux répandus dans la campagne », comme l'était Césette, quoique d'une autre façon. Il a en moins la conscience, comme Césette avait en plus la distinction. M. Pouvillon n'a rien écrit de plus exquis que les pages où il nous conte l'enfance de ce petit faune inoffensif, sa vie tout près de la terre, au niveau des fleurs et des bêtes, sa voracité comique, ses rêveries vagues, ses étonnements, ses crédulités, ses effrois, ses plaisirs et ses peines, son aventure à la fête de saint Pinian, sa rencontre avec Bernade « dans les feuilles »... Cet idiot est le rayon du livre. — Mais, tandis que Césette était le principal personnage du drame, rien ne rattache à l'action cette figure falote, vagabonde et poétique de « Court-d'esprit ». Ses baisers goulus à Bernade, surpris par le vieux Miguel, n'apportent au mariage qu'un obstacle secondaire et qui est presque tout de suite levé. S'il est là quand Bernade se jette à l'eau, la pauvre fille n'en serait pas moins sauvée sans lui. Et s'il se noie au dernier chapitre, c'est sans rime ni raison et parce qu'il fallait au conteur une fin mélancolique.

L'autre charme du livre, ce sont les paysages. Peut-être bien qu'en comptant les pages on trouverait que le récit en tient à peu près autant que les descriptions; mais l'impression finale, c'est que le paysage envahit, étouffe l'action et est d'ailleurs autrement intéressant qu'elle! Les hommes sont des accessoires : M. Pouvillon, dans un désir d'harmonie et de consonance, ne leur donne guère qu'une vie végétative et animale, à peine supérieure à celle des arbres et des troupeaux. Au fond, il préfère les bêtes à l'homme et il préfère aux bêtes les arbres, l'herbe, l'eau, le soleil et la douceur propre aux divers coins de terre et aux différentes heures du jour. C'est là qu'il prend sa revanche. Si la fable de *l'Innocent* est médiocre, les paysages y sont peut-être encore plus beaux que dans *Césette*, d'une touche plus large, avec moins de papillotage et de trépidation. C'est dans ces descriptions qu'est le plus incontestable mérite de M. Pouvillon, et il y faut insister.

IV.

Ne croyez pas ceux qui disent que les anciens ont connu aussi bien que nous l'amour de la nature, mais que, voulant toujours, dans leur raison parfaite, subor-



donner les choses à l'homme, ils se sont contentés d'écrire çà et là quelques lignes pittoresques qui valent bien nos longues descriptions. Et là-dessus on cite quelques vers d'Homère, de Théocrite, de Virgile, d'Horace, et quelques petits passages de La Fontaine et de Mme de Sévigné. Mais on n'en ferait pas tant d'embarras s'il y en avait beaucoup, si le sentiment dont je parle était autre chose, dans les siècles passés, qu'une impression superficielle et fugitive. La vérité, c'est que ce sentiment date de Jean-Jacques et que, depuis, il n'a fait que croître. Et c'est dans notre siècle qu'il s'est pleinement développé, et je suis tenté de croire qu'il a profondément modifié nos âmes, par la rêverie qu'il fait naître, par la sérénité fataliste qu'il insinue, par la sensualité particulière qu'il comporte. C'est de nos jours qu'on a entièrement senti à quel point la terre est belle, douce, mystérieuse, maternelle et divine. Il s'est trouvé des gens pour qui le meilleur plaisir ou même le plaisir unique a été le spectacle de la vie de la terre, de ses formes, de ses couleurs, de ses métamorphoses; des gens capables de passer une journée au bord d'une eau qui coule pour voir l'eau couler, ou une nuit dans les bois pour y surprendre des effets de lune.

M. Émile Pouvillon est un de ces « obsédés ». Sa marque entre les paysagistes, c'est d'abord qu'il aime la nature simplement pour l'aimer et pour en jouir, sans arrière-pensée philosophique, sans prétention panthéistique, presque sans rêverie. Jamais chez lui ce sentiment ne se subordonne soit à une idée, soit à un autre sentiment (comme chez George Sand); et jamais non plus les choses ne s'agrandissent ni se déforment en passant par ses yeux (comme chez les poètes lyriques). Il regarde bonnement de très près, avec une attention passionnée; il s'attache, comme les enfants, à de petits détails et y prend un intérêt profond. Aussi épris et aussi sincère qu'André Theuriet, il rêve moins, il est plus pittoresque et plus minutieux. Ce silvain amusé et ravi par des riens est un « styliste » très serré. Ses peintures ont une extraordinaire netteté qui fait songer à des émaux ou bien (je ne parle que de la facture) à ces paysages très arrêtés, très éclairés et un peu secs des préraphaélites. Ce n'est pas un petit embarras que d'apporter des exemples. J'en prends deux à l'aventure :

« Tout à coup la route s'étrécit, le sol se fit plancher. Des barrières de bois peint en noir couraient des deux côtés en manière de rampe; des câbles en fil de fer s'effilaient en longues courbes et des morceaux d'eau vive luisaient sous les pieds dans les fentes, entre deux solives. L'Innocent traversait la Garonne sur un pont suspendu. Après le pont, c'était, devant lui, une chaussée entre des marécages, une route pavée où la foule s'entassait toujours plus serrée, à mesure qu'on approchait de la ville, du clocher de Saint-Pinian, dont la coupole romane, portée sur un double rang d'arceaux de briques rouges, emplissait presque l'étroite perspective ouverte entre les murailles des peupliers. »

Voici maintenant un coin de vraie campagne :

«... Les peupliers étaient curieux à voir, la peau luisante, la feuille épaisse, et au bas de chaque arbre une montée de rouge, comme du sang, transparaissait à travers l'écorce. Quelques-uns, tout jeune plantés de l'hiver, étaient déjà partis, envoyaient en l'air des pousses si longues, des feuilles si larges qu'ils pliaient presque sous le poids. Quelle terre et quelles plantes! Miquel jubilait. Et les prairies, un peu plus loin, les prairies aussi se faisaient belles; toutes soulevées, semblait-il, gonflées de sève, remuées de vie printanière, avec des écroulements de taupinières dans l'herbe, et, au plus épais, pareilles à des fleurs rouges, des crêtes de poulets qui picoraient. »

Et je voudrais bien pouvoir citer aussi les pages amoureuses où M. Pouvillon nous raconte comment s'élèvent et grandissent les jeunes oies (*l'Innocent*, p. 193). Car toute la vie quercinoise y passe, tous les travaux, toutes les cultures, toutes les heures et toutes les saisons. Et c'est pourquoi nous dirons en finissant : Puisque les paysages de M. Pouvillon sont vivants au point de nous intéresser beaucoup plus que les gens qui s'y promènent, qu'il nous donne des paysages tant qu'il voudra, mais qu'il y déroule d'autres histoires! De grâce, plus de Rouzil ni de Bernade! plus de Jordi ni de Donat! plus de Guiral ni de Miquel! M. Pouvillon devrait considérer que le Quercy est épuisé; qu'il n'en tirera plus rien; que le ciel abrite d'autres créatures que ses primitifs et que le monde est plus grand que le Ramaïrel ou les Albarèdes. Ne pourrait-il au moins nous montrer quelques bourgeois? appliquer à des sujets d'une rusticité moins intransigeante les dons d'observation familière, de grâce et de tendresse que nous aimons en lui? Qu'il sorte enfin du cercle enchanté qui le tient captif dans son sauvage de pays, si toutefois il est encore temps pour lui de rompre le charme.

JULES LEMAÎTRE.

HISTOIRE PRIMITIVE

Les idées des peuples anciens sur la propriété (1)

... Mon intention n'est pas d'insister sur les preuves par lesquelles on peut établir, à ce qu'il me semble,

(1) Nous avons mentionné à deux reprises (dans la *Revue* du 14 mars, page 350, à propos d'un mémoire de M. Aucoc, et dans la *Revue* du 28 mars, page 416, à propos d'une étude de M. Henry Houssaye) l'importante discussion qui a eu lieu récemment à l'Académie des sciences morales sur un passage de la *Germanie* de Tacite et sur la propriété primitive. M. Ravaisson y a pris part; nous publions ici les intéressantes réflexions que ce débat lui a suggérées.

que les Germains conservaient encore, au temps où les Romains les connurent, le régime où la propriété territoriale privée n'existait pas, ou, pour parler plus exactement, le régime où la communauté (tribu ou nation) avait seule droit sur les terres. Je désire plutôt indiquer quelle me paraît avoir été, soit en Germanie, soit ailleurs, l'origine de ce régime.

Ayant appris qu'il n'y avait pas en Germanie de propriété territoriale privée, mais que les magistrats et les princes y distribuaient périodiquement les terres à labourer et ne permettaient pas que personne cultivât deux années de suite le même champ, César apprit aussi que les Germains expliquaient cette institution en disant qu'on ne voulait pas, chez eux, qu'en s'adonnant à l'agriculture on perdît le goût de la vie guerrière et qu'on s'habituât à des demeures où l'on serait à l'abri et du froid et du chaud; qu'on ne voulait pas qu'on cherchât à acquérir de grands domaines et que l'amour de l'argent se développât, amenant à sa suite des factions et des dissensions; qu'on voulait, enfin, que le peuple prît son sort plus en patience en voyant que les plus puissants n'étaient pas plus opulents que lui.

M. Belot, dans son étude sur *Nautucket,* cherche à établir que là où a existé la communauté territoriale il n'en faut pas chercher l'explication dans des idées telles que celles qu'allègue César, mais uniquement dans une nécessité qu'on subissait. Dans un état très élémentaire de l'agriculture, on ne pouvait songer à faire sur le sol des établissements fixes; on ne pouvait qu'ensemencer pour un an tantôt un champ, tantôt un autre; la propriété de la terre dans de telles conditions eût été sans objet.

Cette théorie n'explique pas le fait que les Germains se proposaient d'expliquer, à savoir que, voulût-on dans leur pays faire des établissements permanents, bâtir des habitations solides, cultiver plusieurs années de suite le même champ, les gouvernants ne le permettaient pas. De cette circonstance essentielle il résulte que chez les Germains (on peut ajouter chez bien d'autres peuples barbares, sinon chez tous) la communauté territoriale n'était pas l'effet seul d'une nécessité, mais celui d'une volonté constante. Et cette volonté était de maintenir un état ancien qu'on croyait d'accord avec l'utilité publique, qu'on croyait propre surtout à entretenir dans la nation l'union qui en devait faire la force. On voit bien que, sans se prononcer sur ce que disaient en ce sens les Germains, César, homme de si grand sens et de si grand savoir, était loin de trouver qu'ils eussent tort.

C'était, en effet, une maxime générale des anciens que celle qui est ainsi exprimée par Salluste : *Concordiâ parvæ res crescunt, discordiâ maximæ dilabuntur.* Et ils étaient d'accord aussi pour croire que c'était une grande cause de discorde que le développement de la richesse, avec celui, qui n'en était guère séparable, de la cupidité et de la jalousie. Suivant Thucydide, si Athènes devint rapidement puissante, la cause en fut que la stérilité de son sol y laissa subsister un esprit de concorde et de paix qui en fit le refuge des proscrits et des infortunés de tous les pays. Rome aussi, selon Tite-Live, dut sa grandeur à ce que son fondateur en fit tout d'abord un asile. Et l'historien ajoute : *Vetus urbes condentium consilium.* La grandeur des États s'expliquait ainsi, selon ces historiens, par l'esprit d'amitié; leur perte, par l'esprit de haine. Et l'esprit de haine était le résultat presque inévitable de la répartition inégale des richesses.

La pensée des Germains que consulta César était que la propriété territoriale impliquait violation d'une concorde primitive à laquelle on ne pouvait porter atteinte sans qu'à la place de l'amitié se développât dans la société humaine la haine et la discorde. C'était, au fond, une croyance morale et religieuse, car c'est une telle croyance que de considérer comme un mal de porter atteinte par l'appropriation de la terre à l'unité de la nature et, par suite, de diviser avec elle l'humanité. Or c'était là la pensée qu'enveloppait, sans qu'ils en eussent peut-être une conscience bien distincte, ce qu'on pourrait appeler la doctrine sociale des Germains, on pourrait dire aussi bien celle de tous les barbares.

Tacite rapporte qu'il y avait en Germanie une forêt sacrée où l'on n'entrait que garrotté, pour témoigner que devant la Divinité on n'était qu'un esclave. Venait-on à y tomber, il n'était pas permis de se relever. Se redresser ainsi en la présence divine eût été impiété. On ne pouvait sortir de la forêt qu'en se roulant sur le sol. Tels étaient les sentiments qu'inspirait la forêt sacrée par excellence; mais toute forêt était alors plus ou moins sacrée, et tout n'était que forêts : forêts hautes et profondes, avec des marécages non moins mystérieux et redoutables.

La terre entière était sacrée : on y voyait, chez tous les peuples anciens, une chose divine dont tout était sorti.

Tacite rapporte de certaines tribus de la nation des Suèves qu'elles avaient en grande vénération la déesse Hertha (c'est-à-dire, ajoute-t-il, la Terre-Mère) qu'on promenait sur un char à certaines époques pendant lesquelles toute guerre devait cesser. On promenait de la même manière, en Phrygie, et avec des honneurs analogues, Cybèle, qui n'était aussi autre que la Terre.

La terre étant ainsi vénérée, ce devait être impiété que de s'en emparer, de la partager, de déchirer son sein maternel.

Nec signare quidem aut partiri limite campum
Fas erat.

Le char de Cybèle était escorté par des hommes qui s'étaient mutilés eux-mêmes. C'était, dit Lucrèce, une expiation du crime qu'on avait commis en ouvrant par



la charrue le sein de la terre : des ingrats qui avaient ainsi fait violence à leur mère ne méritaient pas d'avoir eux-mêmes des fils.

L'agriculture devait en venir un jour à être considérée comme purifiée et consacrée par des cérémonies religieuses ; c'est l'époque que représente le culte de Cérès, fondatrice aussi et du mariage et de la cité,

... quæ cara jugavit
Corpora connubiis et sanctas condidit urbes,

dit un vieux poète latin.

Mais ce qui devint ainsi action sainte était originairement sacrilège. Originairement, on croyait mieux faire de vivre de ce que la terre offrait d'elle-même, de ce que l'on recueillait chaque jour des fruits qui tombaient en abondance dans l'immensité des forêts.

... Ipsaque tellus
Omnia liberius, nullo poscente, ferebat.

Dans cette manière de voir, dont l'imagination des poètes fit ensuite un âge d'or, il n'y avait ni compétition ni partage. Les hommes se considéraient comme des frères que nourrissait la mère commune.

C'était un vestige de cette antique manière de comprendre la vie que l'indivision des terres ; et ce fut la transition de cet état primitif, ou supposé tel, à l'état qui constitue, par opposition à la barbarie primitive, la civilisation, que la répartition temporaire racontée par César et Tacite, répartition qui, d'ailleurs, s'adressa d'abord, et peut-être pendant de longs siècles, non aux individus, mais aux familles, ou plutôt aux chefs ou pères, en qui elles étaient pour ainsi dire concentrées. Remarquons encore, en passant, que si, dans ce progrès de la civilisation, la famille préexista ainsi, juridiquement parlant, à l'individu, selon toute apparence et quoi qu'on en dise d'ordinaire, la tribu précéda la famille elle-même, qui dans la communauté initiale, et quoi qu'on en ait dit aussi, ne se constitua que peu à peu. Et l'on pourrait ajouter encore qu'une idée confuse, mais puissante, de l'humanité fut antérieure à celle même de la tribu. C'est là et dans la conception (à laquelle l'idée de l'humanité répondait) d'une Divinité universelle supérieure à toute division de races, que se trouve l'explication de ce grand principe de l'hospitalité qui, chez tous les barbares ou sauvages, comme on voudra les appeler, joue un rôle si considérable.

Tout étranger ou mendiant, dit Homère, nous vient de Jupiter. En voyant approcher un étranger, la première pensée qui s'offrait, comme on le voit aussi chez Homère, était que ce pouvait être un dieu. Un philosophe moderne a dit : *Homo homini lupus* ; les hommes des anciens jours auraient dit plutôt : *Homo homini deus.*

La Bible nous offre un état de la croyance où la Divinité n'est plus la Terre elle-même ou l'esprit qui l'habite, mais où elle en a seulement la possession. C'est à ce moment que la culture est permise, mais à la condition de ne pas donner naissance par trop de permanence à ce droit de propriété absolue dont la conséquence est le droit d'aliénation. Jéhovah dit au peuple élu : « Au terme d'une certaine période, les terres vendues reviendront aux familles auxquelles elles avaient précédemment appartenu ; vous saurez ainsi que je suis le seul maître et que vous n'êtes devant moi que des esclaves et des colons. »

Pour répugner à des établissements fixes, même dans cette mesure, les hommes des premiers temps, Germains ou autres, avaient une autre raison encore.

Les hommes des premiers temps croyaient qu'il était de la nature de la Divinité de se trouver partout, et partout à la fois : c'est de là que vint le fétichisme, qui se fait un dieu du premier objet venu.

En effet, ce n'était pas proprement la Terre qu'ils adoraient, mais plutôt un principe subtil et mobile qui l'animait et qui la parcourait incessamment en tous sens. Par cette conception s'explique le fait qu'on faisait de la Terre, en Phrygie comme en Germanie, une divinité voyageuse que l'on promenait sur un véhicule semblable sans doute aux chariots des nomades. La déesse de la Phrygie, de cette contrée qu'on croyait d'ailleurs avoir été peuplée par une immigration de peuplades du Nord, Cybèle, qui prenait son nom d'une haute montagne (et c'était dans les montagnes que paraissait se manifester avec le plus de puissance l'esprit de la Terre), Cybèle attelait à son chariot des lions, l'animal qui semblait respirer le feu.

L'homme des temps primitifs, qui voyait partout la Divinité, croyait, de plus, sentir en lui-même quelque chose de particulièrement divin. Il lui appartenait, à ce titre, de rester libre de toute attache à quelque objet ou quelque lieu que ce fût et, pour cela, de vivre errant.

Dans la Bible, où se trouvent tant de vestiges des plus anciennes conceptions, le saint est Abel, le nomade ; l'auteur du premier crime est Caïn, dont un fils commence l'industrie et crée les villes.

Aujourd'hui encore le nomade méprise ceux qui vivent attachés à la glèbe ou enfermés dans des murs. La vie errante est à ses yeux seule noble et seule digne d'un homme. Cette vie errante est d'ailleurs habituellement une vie guerrière : aussi les Germains et les Gaulois ne quittaient-ils jamais leurs armes, et il en était de même, d'après Thucydide, des anciens Grecs. « Vous ne leur persuaderez pas aussi facilement, dit Tacite, de labourer la terre ou d'attendre ce que produira l'année que de défier des ennemis et de mériter des blessures : c'est, à leurs yeux, lâcheté et inertie que d'acquérir par la sueur ce qu'on peut se procurer

par le sang. » Et cette vie guerrière, enfin, est un état habituel de rapine, parce que, aux yeux de ceux qui la mènent, la force étant un signe de divinité, tout appartient légitimement au plus fort.

Horace dit d'Achille :

Jura negat sibi nata; nihil non arrogat armis.

C'est, comme l'a remarqué Vico, la maxime générale du héros, idéal des hommes des premiers temps.

Thucydide dit que les anciens Grecs exerçaient partout le brigandage et s'en faisaient honneur (1); et les Spartiates, grands conservateurs, en avaient gardé l'habitude.

Le guerrier des anciens jours estime donc qu'il peut tout prendre. Mais, différents en cela de maints larrons plus modernes, il ne prend pas pour thésauriser.

Tacite rapporte que chez les Cattes il y avait une classe d'hommes qui étaient particulièrement voués à la guerre; ils formaient comme l'élite de toute la nation. Ils se faisaient loger et nourrir par qui ils voulaient, et il fallait les pourvoir de tout largement : prodigues de ce qui était à autrui, ajoute Tacite, comme ils dédaignaient ce qui était leur. *Prodigi alieni, contemptores sui.*

Le chef ou prince des anciens temps, en effet, ne prenait pas proprement pour lui-même, mais pour des compagnons qu'il se chargeait de faire vivre. C'est ce qui relevait son brigandage (2). Ses compagnons ne vivaient pour ainsi dire qu'en lui, se faisant une loi, s'il venait à périr, de ne pas lui survivre : c'est ce que César et Tacite rapportent des Gaulois et des Germains. Lui, de son côté, vivait pour eux. C'était pour les fournir de vivres, de vêtements, d'armes, de chevaux, qu'il avait besoin de posséder.

Un prince démesurément riche, qui vivait encore au commencement de ce siècle, mais prince d'un pays, la Pologne, où se sont conservées beaucoup de vieilles traditions, ne portait jamais sur lui, raconte Emerson, qu'un écu. Cet écu dépensé, il en demandait un autre à son intendant, et toujours ainsi. « Si l'on trouvait sur moi de l'or, disait-il, mes ancêtres rougiraient de leur descendant. » Tel est à peu près le sentiment qui animait le chef barbare. L'idée de la propriété, comme on l'entendit plus tard, ayant pour objet l'intérêt seul du possesseur, lui eût paru indigne de lui.

Avec le temps on vint à penser que la Divinité pouvait consentir, pour que les hommes fussent moins éloignés d'elle et plus en mesure de lui rendre un culte qui leur acquît sa faveur, à accepter quelque séjour permanent parmi eux. Ce fut (comme le montre surtout Jean Spencer) l'origine des temples; et autour des temples commencèrent à se fixer les nations jusqu'alors flottantes et errantes, telles, en un mot, que Tacite et Strabon dépeignent les Sarmates surtout, mais aussi les Germains, et Thucydide les anciens Grecs. Aux temples furent jointes des terres qui devaient fournir aux sacrifices et à l'entretien de ceux qui étaient chargés du culte. Tel fut le commencement de la délimitation et de l'appropriation territoriale. En Égypte, nous dit Hérodote, les prêtres furent les premiers qui eurent des terres; mais ce ne fut d'abord que possession temporaire et précaire. Il fallut sans doute de longs siècles pour qu'à la communauté primitive, en Égypte et ailleurs, succédât peu à peu la propriété territoriale privée.

Si ces observations n'étaient déjà bien longues, on pourrait ajouter qu'aux temps primitifs non seulement on ignore la propriété territoriale, mais encore c'est à peine si l'on connaît la propriété mobilière. Autant, du moins, que nous permettent d'en juger, avec quelques passages des auteurs anciens, les coutumes du moyen âge, où se prolongent celles de l'antiquité gauloise et germanique, les vêtements, les armes, les chevaux venaient à tous des chefs, qui eux-mêmes n'étaient que les dépositaires de ces biens; et ces biens, de quelque nature qu'ils fussent, étaient réellement la propriété des dieux seuls. L'homme des temps primitifs voit quelque chose de divin dans les objets mêmes qui lui servent. Le chasseur sauvage adresse des invocations à son arc et à ses flèches; la femme hindoue prie le panier avec lequel elle va à la provision.

On pourrait aller plus loin encore dans la recherche de cette sorte de philosophie et de morale primitive et dire, en résumant ce que nous en font connaître les historiens et les voyageurs : Non seulement le barbare ou le sauvage (ce sont, au fond, termes synonymes) ne se croit un droit proprement personnel ou exclusif sur aucune partie du sol; non seulement il ne croit avoir qu'en dépôt toute autre chose différente de lui-même qui puisse servir d'instrument à son action, mais c'est à peine s'il se croit le maître exclusif de lui-même. Croyant ne faire presque rien que par suggestion de quelque principe qui le dépasse, il voit dans son esprit même un bien qui lui est départi à titre précaire pour l'employer au service de sa famille, de sa nation ou, pour mieux dire encore, du génie qui en est l'âme commune.

Aussi, tout en traitant de barbares les populations qui ignoraient ou qui connaissaient peu la propriété avec ses conséquences, les Grecs et les Romains ne laissaient pas de faire cas de la manière dont elles entendaient la vie. Croyant que les lois avaient pris naissance avec l'agriculture et la propriété (et c'est ce que disait le nom de thesmophore ou législatrice qu'on donnait à Cérès), ils considéraient les nomades comme

(1) Cf. *Cæs.* 23.
(2) *Germ.*, 14, *Materia munificentiæ per bella et raptus.*

étant dans une sorte d'état d'innocence qui valait mieux que celui où régnait la loi. C'est pourquoi ils appelaient volontiers les Scythes ou les Gètes les plus justes des hommes (1). Le dédain ou l'indifférence pour tant de choses que la civilisation prise à l'excès était de la magnanimité ou grandeur d'âme; et c'était là une vertu qui leur semblait souvent contenir toutes les autres. De là vient que parmi l'abondance de toutes sortes d'objets qui rendent l'existence facile et agréable, mais trop souvent au préjudice de la grandeur et de la force de l'âme, on les voit tourner leur vue avec regret vers ces époques éloignées où régnait ce que les Romains appelaient la frugalité, renfermant, dit Cicéron, toutes les vertus, et qui se confondait, en définitive, avec la magnanimité, c'est-à-dire vers ces époques où, contente de peu et en même temps libérale comme elle imaginait ses dieux, l'humanité paraissait avoir été occupée de pensées plus généreuses que celles qui les avaient peu à peu remplacées. De là, dans tous les pays, des fêtes solennelles où tous redevenaient pour quelques jours égaux et amis les uns des autres et dans lesquelles on célébrait, sous des tentes ou sous des abris de feuillages qui rappelaient les antiques forêts, les siècles d'or où avaient été inconnues l'avarice et l'envie.

Ces idées primitives sont celles qui subsistent, à demi effacées par un commencement de civilisation, mais visibles encore, dans les mœurs et les institutions de la Germanie, telles que nous les font connaître, non sans complaisance (2), César et Tacite.

F. RAVAISSON.

LA SORBONNE
AU
COMMENCEMENT DU SIÈCLE

Une colonie d'artistes (3)

Lorsque le Premier Consul eut décidé l'achèvement du Louvre, la plupart des artistes logés dans ce palais furent congédiés et reçurent, en retour, l'hospitalité dans les bâtiments abandonnés où avaient retenti les discussions passionnées de la bulle *Unigenitus*. Ces dépendances spacieuses, disposées pour contenir trente-sept docteurs en théologie, abritèrent pendant près d'un quart de siècle toute une colonie de peintres et de sculpteurs. Au milieu du grand Paris, rien de plus curieux que ce petit Paris où vivait une trentaine de ménages rapprochés par le culte des mêmes dieux, dans une sorte de communauté fraternelle troublée de temps en temps, il faut l'avouer, par les rivalités inévitables entre voisins — et voisins de caractère particulièrement susceptible. Je n'ai pas la prétention d'évoquer un monde presque entièrement évanoui; cependant je voudrais essayer, en m'aidant de notes prises à la volée et de souvenirs lointains, de faire défiler dans une rapide énumération les personnages qui, jusqu'au 1er août de l'année 1821, où le roi attribua la maison à l'Université, habitèrent l'édifice reconstruit par Richelieu.

Tout d'abord le plus illustre, Prud'hon, méconnu de ses contemporains, auxquels il semblait un débris du passé, comme un Watteau attardé, un Boucher faisant tache dans le ciel de David. Sous le même toit, Mlle Mayer, une laide charmante, dont l'expression de douceur et de tendresse se retrouve sur toutes les têtes du maître. Attirée vers Prud'hon par son génie, sa pauvreté et ses malheurs, elle l'aidait dans ses travaux et, tenant la place de l'épouse absente, élevait les nombreux enfants nés d'une union mal assortie. Son devoir maternel accompli, elle sentit un vide affreux, s'épouvanta de l'avenir et, un matin de mai 1821, affolée par le désespoir, saisit un rasoir et se coupa la gorge. Adieu sinistre de la colonie artistique à cette Sorbonne regrettée d'où la pauvre femme n'avait pu se résigner à sortir!

Plus célèbre que Prud'hon, d'une célébrité viagère, vivait à côté de lui Charles Meynier (1), dont la main facile et féconde ne s'arrêtait jamais et que David avait pris en exécration. Le nom de Meynier excitait sa verve;

---

(1) Voy. Strabon, Justin, etc.

(2) Tacite, *Germ.*, 19 : *Plus ibi boni mores valent quam alibi bonæ leges.*

(3) Extrait d'un étude sur *Auguste* (plus exactement, Augustin) *Dumont*, le grand sculpteur que nous avons perdu l'an dernier. Cette étude, dont l'auteur est M. G. Vattier, paraîtra le 5 mai à la librairie Oudin, 17, rue Bonaparte, en un volume d'une belle exécution typographique, tiré à 150 exemplaires numérotés à la presse, dont quelques-uns seulement seront mis dans le commerce, et intitulé : *Augustin Dumont, notes sur sa famille, sa vie et ses ouvrages.*

Augustin-Alexandre Dumont est né le 16 thermidor an IX (4 août 1801), au Louvre, où sa famille occupait un logement dans le pavillon du Midi. Il était le premier des trois enfants du sculpteur Jacques-Edme Dumont et de Marie-Élisabeth-Louise Curton. Les deux autres furent des filles, dont l'aînée, Jeanne-Louise, qui épousa Farrenc, musicien érudit, se fit un nom par de remarquables compositions de musique de chambre et d'orchestre, donna des leçons à la duchesse d'Orléans et fut professeur au Conservatoire. Augustin Dumont fut élevé au collège Sainte-Barbe, obtint le prix de Rome en 1823, entra à l'Institut en 1838, et mourut le 28 janvier 1884.

Tout le monde se rappelle ses nombreux ouvrages, dont un des principaux est le *Génie de la Liberté* qui surmonte la colonne de la place de la Bastille.

(1) Quoique peintre d'histoire, il n'avait pas cru compromettre sa dignité, pas plus qu'Abel de Pujol, l'auteur des *Deux Magots*, en brossant une enseigne. Cette enseigne, qui se voyait encore il y a une trentaine d'années sur la devanture d'un marchand de nouveautés, rue de Seine, représentait un personnage d'un vaudeville de Scribe (*Une nuit de la garde nationale*), l'amusant *M. Pigeon*, « biset en habit marron ».

épigrammes et saillies jaillissaient comme de source. « Meynier, disait-il un jour avec la grimace d'un singe se complaisant dans sa malice, oh, Meynier! il a beaucoup de talent. On lui couperait la tête qu'il peindrait encore. »

Les autres peintres, peintres d'histoire comme ils s'intitulaient hiérarchiquement, étaient : Callet, qui a restauré et complété le beau plafond de Lemoine à Saint-Sulpice, couronné par l'Académie à dix-huit ans; Ansiaux et le canonnier Lordon, en réputation alors, aujourd'hui dans l'oubli, comme Trézel et Pajou écrasé sous le poids d'un grand nom ; Garnier, l'auteur de la *Famille de Priam*, voisin aimable, cœur dévoué, qui, après avoir essayé vainement de faire entrer à l'Institut son ami Jacques-Edme Dumont, eut du moins la joie de contribuer à l'élection d'Augustin; Taillasson, coloriste agréable, poète comme Girodet, tantôt rimant un poème didactique sur *le Danger des règles dans les arts* :

Et le sein d'Aglaé fut le fruit du compas !

tantôt tirant de la lyre d'Ossian les chants de Selma; et encore Milbert le voyageur, ballotté des pamplemousses de l'Ile de France aux rives de l'Hudson, plume et pinceau à la main; Dutertre, dessinateur adroit qui avait été contemplé par les quarante siècles des Pyramides à la même heure mémorable que son camarade l'architecte Norry, membre, comme lui, de l'expédition d'Égypte; Constant Bourgeois, paysagiste un peu sec, l'un des propagateurs des procédés récemment inventés de la lithographie; puis Demarne, le Flamand qui avait préféré à l'épée paternelle le pinceau naïf et frais avec lequel il a couvert tant de toiles recherchées par les amateurs. L'été, il allait faire ses études dans sa charmante propriété de Bourgogne, flanquée de tours féodales, ombragée d'arbres séculaires. Enfin deux peintres de portraits : Vestier, visiteur sans mesure, mais d'une dextérité merveilleuse à rendre les étoffes, et Bosse, qui avait vu sourire devant son chevalet les plus gracieux visages de la cour de Louis XVI et de la cour du comte d'Artois. Ce dernier prince appréciait beaucoup Bosse et, plus encore, à en croire les mauvaises langues, Mme Bosse, une beauté imposante. Médisance ou indiscrétion, on se souvenait que le comte d'Artois avait reçu en partage un, pour le moins, des trois talents du Béarnais. J'allais oublier Vandaël, peintre de fleurs, détesté de la jeunesse parce qu'il s'était approprié, pour y cultiver ses modèles, une partie du jardin commun.

Des sculpteurs, le plus renommé parmi les hôtes de la Sorbonne était Roland. Ses œuvres vivantes et grandioses lui méritèrent l'honneur d'entrer avec Pajou et Houdon dans la section de sculpture, à la fondation de l'Institut; d'elles une école était sortie. J.-E. Dumont s'y rattachait par un amour sincère de la nature qu'on ne rencontrait pas au même degré dans ses rivaux plus favorisés, Cartelier, Lesueur, Ramey, tous trois de l'Institut. Ramey eut même le privilège, unique dans les arts, d'être le confrère de son fils.

Beauvallet, de relations désagréables, ne manquait pas de mérite; ses figures de femmes respirent une grâce dont son caractère était dépourvu. Il avait joué un semblant de rôle pendant la Révolution, et son amitié pour Robespierre faillit lui coûter cher lorsque les terroristes furent terrorisés à leur tour. Sous l'Empire, il se tenait coi, vivant retiré et solitaire dans un corps de logis accessible par un escalier réservé à son usage exclusif. En rentrant un soir, il trébucha; personne ne l'entendit tomber, et le lendemain on le releva mort au bas de la première marche. Bridan, l'auteur de l'éléphant monumental de la Bastille, ce vaste palais des rats, qui avait hérité du talent de son père, ne mourut pas d'une chute, quoiqu'il en fît de fréquentes. Que de fois on le trouva dans la cour ou devant sa porte, dormant sous la protection du dieu qu'il adorait! O inconséquence de l'esprit humain! Il devait bien une statue à Bacchus : il tailla dans le marbre un héros sobre, Épaminondas! Stouf, la rougeur au front, enjambait trop souvent, pour se rendre à son atelier, le fils de son ancien confrère de l'Académie. Un brave homme que ce vieux Stouf, et gai et pétillant comme Trenitz lui-même! Il était resté fidèle aux traditions de ses maîtres Coustou et Slodtz, à l'art du XVIIIe siècle, et son *Abel mourant* en est un des plus aimables spécimens. Chez Francin, dont le père avait été également académicien, on aimait à rencontrer Michalon, son petit-fils, enlevé en pleine jeunesse, à l'aurore de la gloire, après avoir remporté pour la première fois le prix de paysage historique fondé en 1817.

La gravure était représentée par Alexandre Tardieu, dont le burin avait tracé les assignats. Artiste habile, il mettait tant d'intervalle entre chaque taille, qu'il acheva sous le Consulat le portrait en pied de Barras, commandé par le Directoire au début de son établissement. Comme de juste, Fouché mit l'interdit sur la planche. La leçon ne fut pas perdue : il eut soin de terminer avant la Restauration le portrait de Napoléon Ier d'après Isabey.

On travaillait beaucoup à la Sorbonne, on s'y amusait un peu. Que les distractions de ces bonnes gens nous paraîtraient fades et médiocrement réjouissantes! Par les longues soirées d'été, on se réunissait dans le jardin que traverse actuellement la rue Jean-Gerson, sous les épais tilleuls odorants. Orfila, sur le point d'épouser Mlle Lesueur et admis à faire sa cour, était d'une assiduité de prétendu. Espagnol, il apportait sa guitare et disait, d'une voix de vrai ténor, une séguedille nationale ou une romance de Martini :

Rien n'était ravissant comme la voix d'Alpin!

me disait un témoin auriculaire en retrouvant dans sa



mémoire un vers de Taillasson. Outre ces concerts improvisés, en plein vent, des fêtes musicales étaient données dans une grande salle où les élèves de Prud'hon et de Mlle Mayer peignaient d'après le modèle.

En hiver, on dansait chez Pajou; chez Lordon ou chez Dumont, le dimanche. Jacques-Edme jouait un peu du violon et mettait la meilleure volonté du monde à râcler, sans démancher, par exemple le quadrille en vogue, *la Petite Laitière*. Les danseuses (et la Sorbonne n'avait pas besoin d'emprunter au dehors pour en fournir un sémillant essaim) se paraient de mousseline blanche ou de robes grises rehaussées d'un mince filet vert; décolletées à la vierge, elles posaient sur leurs cheveux une petite couronne de fleurs, à l'antique. C'étaient: MMlles Dumont, Mlle Bourgeois, Mlle Roland devenue Mme Lucas de Montigny, MMlles Lordon, MMlles Cartelier, mariées, l'aînée au statuaire Petitot, et la plus jeune, Fanny (moissonnée au printemps de la vie, dans l'épanouissement du bonheur), au peintre Heim; Mlle Lesueur; Mlle Trézel, nièce de l'artiste, fille du lieutenant général qui fut le dernier ministre de la guerre de la monarchie de Juillet, unie au savant naturaliste Milne-Edwards; Mlle Stouf (Mme Couderc), et les quatre demoiselles Bosse, dont la plus âgée s'enorgueillissait de se nommer Victoire et d'être née au mois de Mars.

L'éclairage n'était pas somptueux. Et quels rafraîchissements modestes! Des verres de sirop de groseille ou d'orgeat que les jeunes gens offraient eux-mêmes. Dans les occasions solennelles, on faisait la dépense d'un violon qui, celui-là, démanchait; parfois même, chez Pajou, qui était riche, on soupait. A minuit, d'ordinaire, tout s'éteignait, lumières, notes aiguës de la chanterelle, rires argentins, et l'antique monument rentrait dans l'ombre et le silence.

Il était si paisible, ce quartier propice au travail et favorable au recueillement! Le moindre bruit suffisait pour le mettre en émoi. Un jour, les pavés résonnèrent sous les sabots des chevaux, l'air se remplit d'un cliquetis d'acier. Aussitôt toutes les fenêtres s'ouvrirent; des têtes blondes, brunes et même blanches apparurent; puis une bande d'enfants se précipita dans la rue. Un spectacle inaccoutumé s'offrit aux regards : sur la place de la Sorbonne, des cavaliers immobiles, sabre au poing; et, à la porte de la vieille église de Cluny servant d'atelier à David, une voiture arrêtée. La grande nouvelle vola de bouche en bouche : l'Empereur venait d'entrer chez son premier peintre. C'était la dernière visite, entre Elbe et Sainte-Hélène, et, vaincu, il dut admirer le tableau de *Léonidas aux Thermopyles* dont, vainqueur, il avait vivement critiqué le sujet. Au bout de quelques minutes d'attente, Napoléon parut, pensif, soucieux, et remonta dans sa voiture, qui passa comme un éclair à travers la foule remuée par des sentiments divers, les pères et les mères silencieux, les fils acclamant et applaudissant.

G. Vattier.

M. PAUL BOURGET

« Cruelle énigme »

M. Maxime Gaucher a déjà, de sa plume alerte et fine, touché les points essentiels de ce roman. Mais l'ouvrage a fait tant de bruit, qu'il m'a pris envie d'y revenir et d'en causer plus longuement avec les lecteurs de la *Revue*. Il me semble que, même après tant d'articles parus, on n'a pas tout dit sur ce livre.

Le sujet de *Cruelle Énigme* est tout bonnement celui de la *Glu*, de Richepin. Il s'agit, dans les deux romans, d'une mère à qui son fils, à l'âge de la puberté, glisse entre les doigts. C'est une femme du faubourg Saint-Germain chez l'un; c'est une paysanne chez l'autre; mais toutes deux se ressemblent en ce qu'elles sont, l'une comme l'autre, fort simples d'esprit, d'une ignorance extrême, et dévotes jusqu'à la superstition. Toutes deux également sont veuves, passionnément attachées à un fils unique qui est tout leur espoir en ce monde et qu'elles ont élevé dans la pratique du catholicisme le plus étroit et le plus fervent. Ajoutons tout de suite que la comparaison est ici tout à l'avantage de Marie-des-Anges, la paysanne; car elle a fait de son fils Pierre un rude gars, tandis que Marie-Alice, la femme du monde, n'a fait du sien qu'un joli jeune homme, très ferré sur les menues fariboles de la toilette et sur les manières du parfait gentleman.

Le moment psychologique est le même pour les deux mères : c'est l'heure où l'amour fait irruption dans le cœur ou, si vous préférez, dans les sens de ces deux fils si sagement élevés et que l'éducation a préservés jusque-là de toute influence extérieure.

Il faut rendre justice à Marie-des-Anges : elle a du moins montré quelque prévoyance. Elle a tenu toute prête pour son Pierre une jolie paysanne très entendue dans l'art de saler les sardines et de filer de la bonne toile de Bretagne. Alice n'a songé qu'à accaparer son Hubert, qui n'est pas même capable de courre le cerf, comme son saint patron. Ce garçon a grandi dans du coton. Sa mère ne s'est jamais avisée qu'il pût un jour devenir un homme. Elle ne lui a pas, dans son monde, ménagé la moindre héritière, forte sur le piano et sachant par cœur la nomenclature des rois de France avec leurs dates, pourvue en un mot d'une éducation complète. Un fils de famille a toujours le temps d'entrer en ménage! Hubert, en attendant, n'a-t-il pas sa mère et sa grand'mère à aimer? Il aimera sa mère et sa grand'mère. Ce régal doit lui suffire.

Il arrive ce que n'auraient pu empêcher ni l'humble pêcheuse de crevettes ni l'aristocratique habituée de Saint-Thomas d'Aquin. Pierre succombe à l'attrait du vice parisien représenté par une fille aux yeux gris

vert, d'une malice infernale. Hubert s'abandonne aux mystérieuses et capiteuses séductions de deux yeux de même nuance, qui éclairent le visage d'une mondaine mal née, mal élevée, mal mariée.

Même désespoir des deux mères, mêmes terreurs chrétiennes pour le salut de leur fils, même jalousie maternelle contre la maîtresse, mêmes injures, mêmes imprudences, mêmes maladresses, mêmes luttes, suivies, ici comme là, d'une inévitable défaite. Le niveau intellectuel et moral de ces deux mères qu'un abîme social a l'air de séparer est, au fond, le même : elles sont aussi ignorantes, aussi bornées, aussi passionnées l'une que l'autre. La seule différence, c'est que Marie-des-Anges a plus de bon sens et d'énergie que Marie-Alice.

Qui a pourtant songé à rapprocher ces deux romans? Personne, que je sache. C'est qu'en dépit de la ressemblance des sujets, les ouvrages sont d'aspect très dissemblable. L'un part de la main d'un artiste amoureux de la couleur et de la vie; l'autre a été écrit par un philosophe curieux des secrets de l'âme humaine, patient et minutieux analyste. Il y a loin de l'œuvre éclatante, empourprée, mais tout en surface du poète des *Blasphèmes*, à l'œuvre sèche, pincée, mais profonde de l'auteur d'*Edel*. C'est la curiosité de l'observation psychologique qui fait le mérite du roman ou plutôt de l'étude de M. Paul Bourget.

On n'a pas, en général, dans les critiques que l'on a faites sur ce livre, tenu assez de compte de la première partie, où l'auteur nous présente son héros et nous expose les raisons de sa faible résistance aux assauts du premier amour. Hubert est, au moral, quelque chose comme ce que les médecins aliénistes appellent un dégénéré. C'est l'étude microscopique de cette dégénérescence, commencée par l'hérédité maternelle et définitivement accomplie par une exquise, mais absurde éducation, qui fait l'intérêt profond et même poignant de ces premiers chapitres.

Vous vous rappelez avec quel infini détail M. Paul Bourget a décrit la famille, l'entourage, le logis, l'éducation de son Hubert. Il a commencé par nous peindre non pas seulement la mère, mais la grand'mère maternelle du jeune homme, « ces deux maternités l'une sur l'autre », représentées par deux femmes presque identiques d'âme et de visage ; la seconde pourtant, chez qui le système nerveux s'est affiné encore, moins bien équilibrée que la première. Hubert est fils et petit-fils de militaires ; mais c'est le sang maternel qui a prédominé chez lui. L'éducation a fait le reste.

Il y a bien un vieil ami de la famille, le général Scilly, qui serait d'avis que le jeune homme suivît la carrière de ses aïeux; mais ce général est une vieille culotte de peau ; il ne sait rien en dehors de son métier; catholique d'ailleurs et Breton, bouché à toute idée nouvelle. Il a une sorte de culte pour Marie-Alice, qu'il vient voir tous les jours; il respecte ses craintes maternelles. Hubert lui a donné sa parole de s'engager si l'Allemagne déclare la guerre : cette promesse suffit au vieux brave.

Les deux femmes adorent cet Hubert qu'elles gardent en serre chaude, dans un vieil hôtel où l'on n'a rien changé depuis un siècle. Leur société se compose de quelques femmes ultra-dévotes, d'allures provinciales. C'est le curé de Sainte-Clotilde qui a dirigé l'éducation d'Hubert : une éducation conforme au milieu. Il en est sorti un joli jeune homme d'excellentes manières, très délicat, très timide, très nerveux, pur plutôt que chaste, d'une piété sincère qui est due surtout à sa complète ignorance de toutes choses. Les exercices virils ont presque tous été bannis de cette éducation de demoiselle ; on éprouve une sorte d'impatience mêlée de pitié à la vue de cette mère, fille et veuve de soldat, qui frémit à la seule idée d'une leçon d'escrime ou d'équitation.

On a donné au bon jeune homme un pavillon séparé, mais on s'est bien gardé de l'y laisser libre. On surveille ses sorties, on épie ses rentrées; on reçoit ses lettres et l'on en étudie jalousement la suscription. A-t-il dû s'ennuyer, ce malheureux garçon! Doit-il s'ennuyer encore!

Il ne fait rien, mais rien de rien. Il y a parmi les meubles de son appartement, que l'on prend soin de nous décrire minutieusement, une bibliothèque. Eh! pourquoi faire, grand Dieu! une bibliothèque, dans cette maison où personne n'a jamais ouvert un livre? Le plus joli, c'est que cette bibliothèque est entièrement composée de mémoires sur l'art militaire. On a décidé qu'Hubert écrirait un livre sur l'art militaire. Cette pauvre Marie-Alice en est à croire pieusement qu'on peut parler d'un art qu'on n'a jamais pratiqué soi-même. Ils sont plus bêtes que nature, dans ce monde-là.

Hubert n'a donc, à vrai dire, d'autre profession que celle d'homme élégant; et sa sainte mère ne lui alloue que cinq cents francs par mois pour exercer cette profession coûteuse. On dirait qu'elle a tout arrangé pour qu'il fît des sottises. Tête vide, caractère mou, il sera la proie de la première femme qui le regardera d'un certain air.

Cette femme, c'est Mme de Sauve. Mme Marie-Alice, avec son innocence habituelle, a remis son grand coquebin de fils aux mains d'un cousin, Georges de Laurian, pour le mener dans le monde et le désennuyer. Elle eût mieux fait de l'y conduire elle-même ou de lui ouvrir des maisons discrètement choisies par elle. Mais elle vit dans les nuages de la mysticité.

La première entrée de ce nigaud correct est bien amusante. Il voit avec justesse les défauts de cette société, « son manque de silence, de vie morale, de longues habitudes », d'*oraison*, comme dit M. Renan. Mais il a des indignations qui nous font sourire contre certaines erreurs de toilette, contre certains manques de

manières des hommes célèbres qu'il rencontre dans le salon où il va. Il ne comprend pas un traître mot à la conversation qui s'y tient. M. Bourget a remarqué avec finesse qu'il n'est qu'à demi choqué des chroniques scandaleuses que l'on conte autour de lui ; il l'est, au contraire, beaucoup des réflexions justes et parfois profondes qui échappent à quelques-uns des convives et qui sonnent à son oreille comme d'effroyables paradoxes.

C'est à l'une de ces réunions qu'il rencontre Mme de Sauve. Ici nous rentrons dans le roman ordinaire. Mme de Sauve est une femme qui a des sens : malcontente de son mari, elle a eu une aventure, puis s'en est dégoûtée, car il y a en elle un fonds de noblesse morale; elle a l'âme haute. Une autre aventure est venue ensuite : cette seconde expérience ne lui a pas mieux réussi que la première. Elle s'est promis de ne plus récidiver, quand le hasard jette Hubert sous ses pas.

La candeur de visage et de cœur, la fraîcheur de sentiments et de peau qui émanent de cette nature vierge, la tentent et la grisent ; mais elle est trop habile pour croquer d'un seul coup de dent ce joli fruit vert encore. A l'aide de pratiques savantes, elle aménage son plaisir.

J'avoue que toute cette partie du volume, qui semble avoir séduit plus particulièrement les femmes, m'a laissé froid. Les tableaux de volupté que peint M. Paul Bourget ont le grave tort de n'être pas franchement voluptueux. Toutes les sensations qu'il nous décrit sont d'une perversité trop subtile et trop raffinée pour nous, êtres grossiers et sans délicatesse, qui aimons l'amour pour lui-même, à la bonne franquette et sans y chercher tant de malice.

Toutes ces extases ne préservent point Mme de Sauve d'une aventure nouvelle. Elle est allée aux bains de mer sans Hubert ; elle y a fait la rencontre d'un beau brun dont les yeux chargés de fluide et les vigoureux biceps lui tournent la tête. Il n'a pas même la peine de lui faire la cour : elle tombe éperdue dans ses bras; puis, le coup de folie passé, elle s'éveille, toute honteuse, de ce rêve de courte passion. Est-ce bien elle qui a pu se conduire ainsi? Pourquoi a-t-elle fait cela? Cruelle énigme !

L'auteur répète après elle : Cruelle énigme !

Il n'y a pourtant pas d'énigme plus simple et dont la clef soit moins difficile à trouver, comme a dit M. Gaucher. Ou plutôt, étant donnée la nature humaine, la faiblesse native de la chair, il n'y a rien d'énigmatique là dedans.

Ce n'est pas là qu'est, à mon sens, l'intérêt du drame. Le drame, il se passe dans ce salon du faubourg Saint-Germain où deux mères inquiètes, éplorées, échangent tout bas leurs confidences et leurs larmes. Il est au chevet de cette femme malade de l'abandon d'un fils qui, après quinze jours d'absence, ne peut pas même lui consacrer une heure. Ah! sans doute elle a, cette mère imprévoyante, forgé de ses mains le glaive qui lui perce le cœur; mais, à quelque excès que s'emporte sa jalousie maternelle, si égoïste qu'ait été son amour, on ne peut que plaindre une si grande douleur où la foi catholique, une foi sincère et profonde, a une si grande part.

Elle n'épargne pas une faute, la pauvre mère. Elle n'oublie ni les scènes, ni l'espionnage, ni les injures à la maîtresse. Elle fait mal à propos intervenir les devoirs religieux près d'un homme mal préparé à les remplir; elle continue de le traiter en écolier, lui qui est à présent le chef de la famille; elle finit par se brouiller avec lui et perd ainsi tout espoir de reprendre sur lui aucun empire.

Sa rage s'en accroît. Elle apprend par une indiscrétion l'histoire de Mme de Sauve aux bains de mer. Elle est ravie; elle ne doute pas que son fils, lorsqu'il sera instruit de cette trahison, ne revienne à sa mère. Elle s'arrange pour qu'il la sache. Hubert est donc averti; il ne peut croire à l'infidélité de sa maîtresse; et cependant le doute est entré dans son cœur.

C'est ici que se place un morceau merveilleux, le plus beau du roman, le seul peut-être qui soit absolument supérieur : une analyse fine, profonde et passionnée de tous les mouvements dont la jalousie peut agiter un cœur... Cette jalousie commence par une image du fait matériel qui se peint devant les yeux, et cette image l'obsède, plus il la chasse. Mais il faut lire tout ce chapitre, qui, malgré quelques obscurités et quelques préciosités de langage, est de premier ordre et révèle un maître en psychologie.

Hubert, à bout d'incertitudes, interroge sa maîtresse. Et elle avoue tout. Puisqu'on parle d'énigme, il me semble que cette facilité de la femme à se reconnaître coupable en est une qui, sans avoir rien de cruel, est beaucoup moins explicable que l'autre. Bien des femmes ont cédé à de beaux bruns; elles n'en convenaient pas avec les jolis blonds.

Cet aveu étonne, humilie et révolte ce pauvre Hubert, dont les illusions tombent du coup. Il a perdu pour jamais ce sentiment mystique fait de respect et de poésie qu'il éprouvait pour sa maîtresse. Mais il ne peut se tenir de l'aimer encore, d'un amour furieux, d'un amour tragique. Il ne retourne point près de sa mère : il lui en veut et ne lui pardonnera jamais de lui avoir ouvert les yeux; mais jamais non plus il ne reverra l'infidèle. Hélas! c'est lui qui le dit. Bientôt il retourne chez elle. L'explication n'est pas longue; leurs lèvres s'appellent, et ils se pardonnent. Voilà la liaison reformée; mais ce n'est plus qu'un amour sans idéal. Cruelle énigme! s'écrie encore l'auteur à cet endroit. Mais non..., mais non...; il se trompe. Un jeune homme qui avait été élevé comme Hubert devait finir comme Hubert finit.

Il n'y a rien de plus logique : sa mère a voulu faire de lui un ange; mais qui fait l'ange tombe à la bête.

Et c'est là qu'Hubert est tombé. Ce garçon n'aurait eu qu'un moyen de se sauver de la destinée qui l'attendait : c'était de s'enrôler et de partir pour l'Indo-Chine; c'était, comme dit Candide, de cultiver son jardin.

Il n'y a point de jardin que l'on cultive dans ces romans aristocratiques qui sont si fort à la mode. Aussi les héros s'y ennuient-ils ferme; ils font toutes sortes de sottises, ils s'en prennent à la vie, qui, disent-ils, est mauvaise, et ils tournent au pessimisme. M. Paul Bourget est un pessimiste. « Je n'ai point encore vu de maître d'armes qui fût mélancolique », dit quelque part Alfred de Musset. C'est que les maîtres d'armes font des armes. Il faut faire quelque chose en ce monde, et le faire allègrement, dans la joie. L'homme qui n'a d'autre occupation ici-bas que d'aimer sa maîtresse tombe de l'idéal au besoin physique, du besoin physique à l'habitude, de la bradypepsie dans la dyspepsie, et enfin dans le désir d'en finir avec la vie, « où vous aura conduits, jeunes gens, votre folie..., votre folie..., votre folie... »

Tel est ce roman, qui a réussi par delà ce que pouvait espérer l'auteur et plus peut-être par ses défauts que par ses qualités.

Mais l'impression que l'on emporte de cette lecture n'est, à mon avis, ni saine ni fortifiante. On se sent plus morose après avoir posé le volume sur la table, et plus dégoûté de vivre. Pourquoi nos jeunes gens sont-ils si tristes? pourquoi le sont-ils si correctement, si froidement? Je ne comprends rien aux désespérances de la génération qui s'élève. Travaillez, morbleu! Amusez-vous et riez, pour ce que rire est le propre de l'homme, comme dit l'autre. Défiez-vous des abstracteurs de quintessence qui coupent gravement, avec un scalpel fin et froid, les cheveux en quatre. Ils relèvent de Barbey d'Aurevilly et de Stendhal; mais ils n'ont ni le flamboiement d'expressions de l'un ni la puissance d'analyse de l'autre. Leur talent est aride comme leur morale.

FRANCISQUE SARCEY.

BULLETIN

Chronique de la semaine

Intérieur. — M. Gragnon est nommé préfet de police en remplacement de M. Camèscasse, démissionnaire. — Le 26, le *Journal officiel* publie un mouvement préfectoral. — Le même jour, élections sénatoriales dans les Deux-Sèvres, les Basses-Pyrénées et la Gironde. Dans ces deux derniers départements, le duc Decazes et le général Bourbaki étaient portés par les réactionnaires. Les trois candidats républicains ont été élus.

Angleterre. — Après un remarquable et énergique discours de M. Gladstone, la Chambre des communes a voté à l'unanimité le crédit de 275 millions de francs demandé par le gouvernement pour les préparatifs de guerre. Des propositions sont parties pour Saint-Pétersbourg; la réponse est attendue d'un moment à l'autre.

Russie. — D'après le *Times,* le tzar, dans un grand conseil tenu à Saint-Pétersbourg, aurait posé la question de savoir s'il ne conviendrait pas de faire des concessions à l'Angleterre sur certains points d'importance secondaire. Bien qu'appuyée par M. de Giers, cette politique aurait été définitivement repoussée. — L'occupation de Maruchak par les Russes, sur le chemin d'Hérat, est démentie.

Belgique. — La Chambre des représentants a adopté à l'unanimité le projet de loi autorisant le roi Léopold II à prendre le titre de souverain du Congo.

Tonkin. — Le général de Courcy, commandant en chef du corps du Tonkin, est parti hier de France pour aller remplir son poste. M. Lemaire, résident français à Hué, est remplacé, sur sa demande, par M. de Champeaux.

Égypte. — Selon les instructions du ministre des affaires étrangères, M. Saint-René Taillandier a suspendu toutes relations officielles avec le gouvernement du khédive et est parti du Caire pour Alexandrie. Le gouvernement français exigerait que Nubar pacha fît une visite officielle de réparation à l'agent français dans l'hôtel du consulat au Caire; les bureaux du *Bosphore* seraient rouverts immédiatement et sans conditions.

Divers. — Ouverture du Salon de peinture et de sculpture au palais des Champs-Élysées.

Nécrologie. — Mort de M. Tiby, ministre plénipotentiaire; — de M. Régnier, ancien sociétaire de la Comédie française; — du général de division en retraite Noizet, né en 1792; — de la marquise de Moustiers, veuve de l'ancien ministre des affaires étrangères; — de Mme Jules Sandeau, veuve du romancier-académicien.

Sorbonne

DOCTORAT ÈS LETTRES

Thèses de M. Francis Decrue : *De consilio regis Francisci primi.* — *Anne de Montmorency, grand-maître et connétable de France.*

Il est des Français du dehors qui honorent notre pays, le choisissant de préférence à tout autre pour y prendre leurs titres de noblesse intellectuelle. C'est le cas de M. Decrue. Citoyen suisse, M. Decrue s'est fait recevoir licencié ès lettres à Genève, puis à Paris; ensuite il a complété le cycle de ses études en s'asseyant sur les bancs de l'Université de Leipzig, et le voici de nouveau parmi nous avec deux thèses éminemment françaises, où il vise à faire la lumière sur maints points encore obscurs de ce XVIe siècle qui ressemble, au dire de Voltaire, à une robe de soie et d'or tachée de boue et de sang. C'est cet or et cette soie dans leur premier éclat, c'est cette boue et ce sang dans leur nouveauté sombre et terrible, que M. Decrue a rencontrés tour à tour dans la vie de son héros et qu'il a mis sous nos yeux avec une abondance de détails et de documents qui lasse parfois. *Non de minimis curat... lector.*

Dans un temps où le caprice faisait seul la loi, où les attributions d'emploi étaient mal définies, où tant valait l'homme,

tant valait l'office, comment pouvoir préciser rôle et attributions de ce petit conseil, conseil étroit et privé de François Ier? N'était-ce qu'un conseil d'affaires? Ne s'occupait-il pas aussi des choses de la politique? N'empiétait-il jamais sur le domaine judiciaire? Il semble que oui, à en juger par certains faits que rapporte M. Decrue. Par exemple, il y eut lutte entre le parlement et le conseil dans l'affaire de l'évêque de Bayonne (cardinal Du Bellay) : le parlement fut débouté de la poursuite d'hérésie qu'il avait intentée contre ce prélat. Autre affaire à propos du fameux chancelier Duprat, nommé archevêque de Sens, titre que le parlement refusait de lui reconnaître : à la fin, le conseil du roi triompha de sa résistance. — Mais sait-on, au juste, quelles personnes composaient ledit conseil; comment se faisaient les délibérations; si tous les conseillers étaient toujours convoqués et signaient, tous, les ordonnances; si enfin le conseil était ou non fractionné en trois sections, comme le veut Dutillet? La thèse répond insuffisamment à bien des questions de ce genre, et ce n'est point la faute du jeune docteur, dont le travail est fort consciencieux.

Malgré le nombre prodigieux de documents compulsés pour l'édification de sa thèse française, M. Decrue n'a pas sensiblement modifié le personnage que nous ont révélé les historiens et dont Michelet a fait cette laconique oraison funèbre : « Anne de Montmorency meurt à soixante-quinze ans. Depuis cinquante, il encombrait l'histoire d'une fausse importance, toujours fatale à son pays. » On l'a quelquefois surnommé le « Fabius français »; mais le Fabius romain se comporta-t-il envers l'Italie comme Montmorency envers la Provence, qu'il ruina de fond en comble? Et cette dysenterie qui décima les troupes de Charles-Quint, faut-il lui en faire honneur? On était, ne l'oublions pas, aux mois d'août et de septembre, en sorte que les raisins firent plus peut-être pour le salut de la France que le gouverneur du Languedoc, dont l'immobilité fut telle qu'il ne voulut même pas poursuivre l'ennemi et changer sa retraite en une complète déroute. Parler de la cruauté, du fanatisme, de l'entêtement et de la rapacité du connétable, ce sont choses trop connues; mais on le loue pour une sorte de fermeté, d'austérité, qui en impose. L'histoire ne nous offre-t-elle pas des exemples d'intrigants austères? Chez ces hommes, les dehors semblent de fer; mais le dedans est une cire molle que pétrit à son gré l'intérêt : Montmorency ne serait-il pas de ce nombre? Même sa disgrâce, si honorable, ne peut-elle s'expliquer par un mobile intéressé? Voyons. Il a résisté à la duchesse d'Étampes, c'est vrai; mais le règne de François touchait à sa fin; il la pressentait. Ne pressentait-il pas, du même coup, le retour prochain de Diane et des faveurs avec le nouveau roi? N'insistons pas, de crainte de réduire à de trop mesquines proportions celui qui, tout « bon ecclésiastique » qu'il fût, comme on disait de lui à Rome, sut cependant faire passer les intérêts de son pays et de son roi avant ceux du saint-père et dire : « Un pape n'est pour donner loi et faire affront au roi de France. »

J. Durandeau.

Bibliographie

Le Salon-Artiste 1885 (1re année). — Album grand in-8°, contenant cent dix dessins originaux d'après les œuvres exposées ou formant encadrements, avec une couverture en deux tons dessinée par M. Luc-Olivier Merson. — Paris, A. Quantin. Prix : 3 fr. 50.

Les collaborateurs du *Salon-Artiste* ont exécuté exclusivement pour ce recueil les dessins de leurs œuvres exposées; en outre, chacun d'eux a fourni, pour encadrer sa notice, une composition originale et qui ne peut se retrouver nulle part ailleurs. Ces encadrements sont souvent un second tableau complet, d'autres fois de curieuses esquisses, des études, de charmantes fantaisies décoratives où l'artiste se montre avec un attrait nouveau. La plupart de ces dessins sont de nos principaux peintres et sculpteurs, et un tel groupement donne à ce recueil une valeur artistique toute spéciale.

Livres nouveaux

La belle collection des *Chefs-d'œuvre du roman contemporain*, publiée par la maison Quantin, vient de s'enrichir de *Monsieur de Camors*, par Octave Feuillet; un très beau volume grand in-8°, avec onze compositions par S. Rejchan, gravées à l'eau-forte par Mme Louveau-Rouveyre, MM. Daumont et Duvivier. — D'autre part, la collection des *Œuvres complètes de Gustave Flaubert*, édition définitive d'après les manuscrits originaux, en est à *Salammbô* (un beau vol. grand in-8°). On y trouve un glossaire de la plupart des mots peu connus contenus dans l'ouvrage, ainsi que les correspondances échangées entre Sainte-Beuve, Frœhner et Gustave Flaubert relativement à la publication.

Misères et grandeurs littéraires, par Louis Ulbach. — Un vol. in-12. Calmann Lévy.

Miette et Noré, par Jean Aicard, nouvelle édition. — Un vol. in-12. Ollendorff.

Le Mariage de lady Constance, par la comtesse de Castellana-Acquaviva. — Un vol. in-12. Calmann Lévy.

Césarin Audoly, par Noël Blach. — Un vol. in-12. Ollendorff.

Dictionnaire français illustré des mots et des choses, ou dictionnaire encyclopédique des écoles, des métiers et de la vie pratique, par MM. Larive et Fleury. — In-4°. 25e livraison. Georges Chamerot.

Répertoire de Shakespeare, lectures et commentaires, par Jane Brown, avec une préface de M. Ferdinand Brunetière. — Un vol. in-12. Émile Perrin.

Henri Martin, sa vie, ses œuvres, son temps, par Gabriel Hanotaux. — Un vol. in-12. Léopold Cerf.

Lettres de Jules de Goncourt. — Un vol. in-12. G. Charpentier et Cie.

De l'éducation à l'école primaire, professionnelle, supérieure et normale, par A. Vessiot, inspecteur d'académie. — Un vol. in-12. Ract et Cie.

Les Enfants malheureux, par Édouard Siebecker. — Un vol. in-12. Paul Dupont.

Léon Cladel et sa kyrielle de chiens. — Un vol. in-18. Frinzine et Cie.

Brutalités, histoires vécues, par Francis Enne. — Un vol. in-18. Frinzine et Cie.

La fortune de Luc, nouvelle jurassienne, par T. Combe. — Lausanne. Henri Mignot.

La Vocation de Valentin, par Louis de Soudak. — Un vol. in-12. Calmann Lévy.

Trop riche, par A. Gennevraye. — Un vol. in-12. Calmann Lévy.

Suicide-Club, le diamant du rajah, par Stevenson, traduction de Louis Despréaux. — Un vol. in-12. Calmann Lévy.

Solange de Croix-Saint-Luc, par Albert Delpit. — Un vol. in-12. Ollendorff.

Hortense Maillot, par Édouard Cadol. — Un vol. in-12. Calmann Lévy.

Fiamina, par André Mouézy. — Un vol. in-12. Ollendorff.

Hespérus, poésie, par Catulle Mendès. — Brochure. Ollendorff.

L'impératrice Théodora, étude critique, par Antonin Debidour. — In-18. E. Dentu.

Mme de Maintenon institutrice, extraits de ses lettres, avis, entretiens, conversations et proverbes sur l'éducation, nouvelle édition, par M. Émile Faguet. — In-18. H. Oudin.

Les richesses du Tonkin, les produits à y importer et l'exploitation française, par Savigny et Bischoff. — In-18, H. Oudin.

De Toulon au Tonkin, itinéraire d'un transport, par le docteur Bernard (de Cannes). — In-18. Laplace, Sanchez et Cie.

Henri IV en Gascogne (1553-1589), essai historique, par Ch. de Batz-Tranquelléon. — Grand in-8°. H. Oudin.

Le comte de la Suze et la seigneurie de Belfort, de 1636 à 1654, par Henri Bardy. — Brochure. Saint-Dié. L. Humbert.

Le baccalauréat actuel et nos études, par d'Asis-Gaillissans. — Brochure. Nevers. J. Vincent.

La vie et les œuvres de Mme Bonaparte (née Patterson), traduite de l'anglais, par A.-O. Monro. — Un vol. in-12. Ollendorff.

Histoire du Parlement de Toulouse, par M. Dubedat, ancien conseiller à la Cour de Toulouse. — 2 vol. in-12. A. Rousseau.

Le Péché de la baronne, par Paul Vibert. — 1 vol. in-8°. Aug. Ghio.

L'Écroulement d'un empire, par Gregor Samarow. — 2 vol. in-8°. E. Giraud et Cie.

Pourquoi la France n'est pas prête. — 1 vol. in-18. Marpon et Flammarion.

Contes panachés, par Aug. Erhard. — 1 vol. in-8°. Jules Lévy.

Li Miragi, par Paul Gaussen. — 1 vol. in-8°. Maisonneuve et Ch. Leclerc.

Comité international des poids et mesures. Procès-verbaux des séances de 1884. — 1 vol. in-8°. Gauthier-Villars.

Mémoires de la Société des sciences morales, des lettres et des arts de Seine-et-Oise, t. XIV. — Bernard, Versailles.

Faits divers

L'*Intermédiaire* publie deux lettres inédites de Voltaire. Nous en reproduisons les principaux passages :

« 7 mai 1778, à Paris, quai des Théatins.

« *Partira quand pourra.*

« Je vous embrasse, mon cher Wagnières, vous, votre femme, et Mimi, et Hénoc ; je suis bien fâché de vous avoir laissé partir seul. Je vous prie d'ajouter à la caisse de livres que vous m'enverrez tout ce qui touche à la langue française, comme la *Grammaire* de Port-Royal, celle de Restaut, les *Synonymes* de Girard, les *Tropes* de Dumarsais, les *Remarques* de Vaugelas, le *Petit dictionnaire des Proverbes,* les *Lettres* de Pélisson. Vous trouverez tous ces petits livres à gauche du poêle, au bord de la bibliothèque. Plus, le livre de chirurgie de Thévenin, in-4°. J'ajoute encore un livre en deux volumes sur l'orthographe française, qui doit être sur le bureau de la bibliothèque..... »

« Le 10 mai 1778, Paris.

« . . . . . Pour ce qui regarde mes livres, je vous ai prié d'y ajouter tout ce que vous trouverez concernant la langue française et de joindre aux livres italiens un petit livre en même format, intitulé *Il Vocabulario.*

« J'ai demandé aussi une *Anatomie* de Thévenin, dans laquelle on trouve un dictionnaire très utile des maladies et des remèdes; c'est un in-quarto qui est à côté de la première fenêtre en entrant. Je vous prie d'y joindre le *Dictionnaire celte,* imprimé en deux ou trois volumes in-folio, qui est au premier rayon des livres italiens. Joignez-y la *Grammaire italienne* de Buon Mattei, petit in-quarto qui est parmi ces livres italiens, excellent ouvrage dont j'ai besoin.

« Vous pouvez trouver aussi, parmi les livres anglais ou dans un coin de la nouvelle addition faite à ma bibliothèque, un livre anglais en deux volumes bien reliés, intitulé *The origine of the language.*

« Je crois que voilà tout ce qu'il me faut. Envoyez-moi mes livres par les rouliers; ils arriveront quand ils pourront..... »

Voltaire est mort le 30 mai suivant.

— On a dit que le maréchal de Mac-Mahon employait les loisirs de sa retraite à la rédaction de ses notes personnelles, commençant au début de sa carrière militaire et qui seraient conduites jusqu'à l'époque où il a quitté la vie politique. Ces mémoires, écrits pour la famille du maréchal, ne seraient destinés à l'impression ni de son vivant ni après lui.

— Des troubles antisémites viennent de se produire dans le village hongrois de Lipch. Ils ont été provoqués par une de ces absurdes histoires de sacrifices humains qui circulent depuis l'affaire de Tisza-Esslar. On disait qu'une jeune fille de quatorze ans avait été attirée dans une maison où plusieurs juifs, armés de couteaux, avaient cherché à la tuer. Ce bruit s'étant répandu, des bandes de paysans ont attaqué les maisons des juifs; plusieurs personnes ont été blessées, et le calme n'a été rétabli que par l'intervention de la force armée.

Le gérant : Henry Ferrari.

Paris. — Imp. A. Quantin, 7, rue Saint-Benoît. [5081]



NÉVRALGIES

Pilules du Dr Moussette

Les **Pilules Moussette**, à l'aconitine et au quinium, calment ou guérissent la *Migraine*, la *Sciatique*, et les *Névralgies* les plus rebelles.

« L'action sédative que ces Pilules exercent sur l'appareil circulatoire sanguin, par « l'intermédiaire des nerfs vaso-moteurs, indique leur emploi dans les *Névralgies « du trijumeau, les Névralgies congestives, les affections Rhumatismales doulou- « reuses* et *inflammatoires.* »

« L'aconitine produit des effets merveilleux dans le traitement des *Névralgies faciales*, à la condition qu'elles ne soient pas symptomatiques d'une tumeur intracrânienne, alors même qu'elles auraient résisté à d'autres médicaments. » (Société de Biologie, séance du 28 février 1880).

DOSE : Prendre de 3 à 6 pilules dans les 24 heures.

Exiger les **Véritables Pilules Moussette** de chez **CLIN et Cie, Paris**

TAMAR INDIEN GRILLON

Fruit Laxatif Rafraîchissant
CONTRE
CONSTIPATION
et les affections qui l'accompagnent :
Hémorroïdes, Bile, Manque d'appétit, Embarras Gastrique.
Très agréable à prendre — Ne produit jamais d'irritation.
Paris. — Ph. GRILLON, 28, Rue Grammont
BOITE 2.50

SIROP & PÂTE de BERTHÉ

Pharmacien, Lauréat des Hôpitaux de Paris.

« La *Codéine pure* dit le professeur Gubler (*Commentaires thérapeutiques du Codex, p.* 587) doit être prescrite aux personnes qui supportent mal l'opium, aux enfants, aux femmes, aux vieillards et aux sujets menacés de congestions cérébrales. »

Le **Sirop** et la **Pâte Berthé** à la *Codéine pure* possèdent une efficacité incontestable dans les cas de **Rhumes, Bronchites, Catarrhe, Asthme, Maux de Gorge, Insomnies, Toux** nerveuse et fatigante des **Maladies de Poitrine** et pour calmer les **irritations** de toute nature.

Les personnes qui font usage de **Sirop** ou de **Pâte Berthé** ont un sommeil calme, réparateur jamais suivi ni de lourdeur de tête, ni de perte d'appétit ni de constipation.

Prescrire et bien spécifier **Sirop** ou **Pâte Berthé** *et comme garantie* exiger la **signature Berthé** et le **Timbre bleu** de **l'Etat français.**

Paris. CHEZ **CLIN & Cie** *et par l'entremise de toutes les*

DÉPILATOIRE

Pour détruire les Poils et Duvets
disgracieux sur le Visage des Dames.
Absolument VÉGÉTAL et INOFFENSIF.
50 ANS de Succès. — MÉDAILLES aux Expositions universelles
PRIX : { **10** fr. pour le duvet des Lèvres. / **20** fr. pour le duvet des Joues ou du Menton } en mandat
DUSSER, Inventeur breveté
1, Rue J.-J. Rousseau, PARIS.

Écrouette-Perret
CATAPLASME HAMILTON

Ce cataplasme instantané remplace avec avantage les cataplasmes ordinaires à la farine de lin. pour s'en servir, on n'a qu'à le tremper dans de l'eau chaude et on l'applique sur la partie voulue.

Dépôt Général à PARIS
TROUETTE-PERRET
163 & 165, RUE St ANTOINE 163 & 165

LOTERIE des ARTISTES MUSICIENS

SECOND & DERNIER TIRAGE

JEUDI 30 Juillet Prochain

GROS LOT: 100.000f

246 Autres Lots de : *50.000f* *25,000f 10,000f 5,000f 1,000f 500f* et *100f*

LE MONTANT DES LOTS EST DÉPOSÉ A LA BANQUE DE FRANCE

DERNIERS BILLETS : 1 FRANC

Adresser sans retard Espèces, Chèques ou Mandats-poste à **M. Ernest DÉTRÉ**, *Secrétaire général,* Directeur de la Loterie, **18, Rue Grange-Batelière, Paris.**

EAU DE TABLE SANS RIVALE

Approuvée par l'Académie de Médecine de Paris



SOURCE DE BARDONENCHE
FERRUGINEUSE — ALCALINE — TRÈS GAZEUSE
Ne troublant pas le vin
Contre Chlorose, Anémie, Appauvrissement du Sang, Gravelle, Goutte
Adresser les demandes au dépôt, 37, rue de Rome à Paris.

LA BOURBOULE

EAU ARSENICALE
EMINEMMENT RECONSTITUANTE
Enfants débiles, Lymphatisme, Maladies de la peau et des os, Voies respiratoires, Asthme, Diabète, Fièvres intermittentes.
En Vente chez les principaux Pharmaciens

VALS DÉLICIEUSE

A **1, 3, 6** ET **8** GRAMMES
Guérit : Dyspepsie, Gastralgie, Maladies du Foie, Rate, Vessie, Intestins
Adresser les demandes au dépôt, 37, rue de Rome à Paris.

INSTITUTION LELARGE

(Établissement recommandé)
FONDÉE A PARIS EN 1841

PRÉPARATION SPÉCIALE
AUX

BACCALAURÉATS

A L'ÉCOLE DES HAUTES ÉTUDES COMMERCIALES
ET AU VOLONTARIAT

L'Institution **Lelarge** est située rue Gay-Lussac, 20, et impasse Royer-Collard, 9 et 12, à l'entrée du jardin du Luxembourg, dans ce magnifique quartier, l'un des mieux aérés et des plus salubres de Paris.

Cet établissement a pour but de compléter **les études.**

Il s'adresse plus particulièrement :

1° Aux jeunes gens qui, pour un motif quelconque, n'ont pas pu suivre le cours traditionnel des classes et se trouvent arriérés dans leurs études.

2° Aux élèves qui ont échoué aux examens.

Chaque division ne comporte qu'un nombre limité d'élèves et a ses professeurs spéciaux, tous agrégés ou licenciés de l'Université.

En **1883-1884**, l'Institution a fait recevoir **156 élèves** aux divers examens.

La liste des élèves reçus et le prospectus sont envoyés aux familles sur leur demande.

A la rentrée des vacances de Pâques, cours spéciaux pour les examens de juillet-août

2, Boulevard de Strasbourg, Paris.

BREVETS D'INVENTION

ET MARQUES DE FABRIQUE EN FRANCE ET A L'ÉTRANGER
(OFFICE FONDÉ EN 1866)

BLÉTRY Frères

Ingénieurs civils, Conseils en matière de Propriété industrielle.

PUBLICATIONS DE L'OFFICE

Manuel de l'Inventeur : Lois Françaises et Étrangères. 4e édition. — *Prix :* **1** franc.

Manuel formulaire des Ingénieurs, Architectes, Mécaniciens, Manufacturiers, Entrepreneurs, Chefs d'Usines, Directeurs de Travaux, Agents voyers, etc. — *Prix :* **8** francs.

Ouvrage honoré de la souscription du Ministère des Travaux publics.

PARIS 2, Boulevard de Strasbourg, 2, PARIS.

PASTILLES HOUDÉ
AU CHLORHYDRATE DE COCAÏNE

Grâce à l'anesthésie locale et toute facultative qu'elles produisent, nos **pastilles de chlorhydrate de cocaïne**, ne tardent pas à procurer le plus grand soulagement et à calmer les douleurs dans les **maladies de la gorge**, dans les **enrouements**, les **extinctions de la voix**, dans l'**aphonie** et dans toutes les **inflammations du larynx**.

Elles contribuent à faire disparaître les **picotements, chatouillements, et sentiments d'irritation**, et à **tonifier les cordes vocales**; elles rendent de grands services pour combattre les maladies de l'œsophage et de l'estomac en facilitant la déglutition.

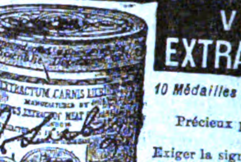
DOSAGE. — Chacune de nos pastilles renferme un milligramme de chlorhydrate de cocaïne.

MODE D'EMPLOI. — De 6 à 12 par jour suivant l'âge; il suffit de les laisser fondre dans la bouche et de les prendre consécutivement, au moins une heure avant les repas.

Prix de la boîte : 3 francs.

DÉPOT : Ancne Phcie VÉE et DUQUESNEL, A. HOUDÉ, Succr, 42, r. du Faubourg-St-Denis, PARIS, et Phcies ET DANS TOUTES LES PHARMACIES

COMPAGNIE LIEBIG
VÉRITABLE EXTRAIT de VIANDE



10 Médailles d'Or et Diplômes d'honneur

Précieux pour Ménages et Malades

Exiger la signature de l'inventeur Baron LIEBIG en encre bleu sur l'étiquette.

Se vend chez les Épiciers & Pharmaciens

SE MÉFIER DES IMITATIONS

Le véritable extrait de viande Liebig a encore obtenu le diplôme d'honneur à l'Exposition internationale pharmaceutique de Vienne 1883 pour sa parfaite fabrication et son utilité.

CIRCULAIRE FINANCIÈRE QUOTIDIENNE

De la plus grande utilité pour toute personne opérant à terme. Conseils impartiaux et appréciations puisées aux meilleures sources. Donne les cours de 4 heures. Adressée *gratuitement* 2 mois, sur demande affr. à M. MARIO, Rédact., 73, rue Ste-Anne, Paris.

LOTERIE DE NICE

[illegible] de billets à [illegible] fr. — [illegible] gros lots
dont 1 de 500.000 Fr.
1er TIRAGE. 75 lots formant 100.000 fr.
2e TIRAGE : 1 LOT de 500,000 fr. ; 1 de 100,000 fr. ; 1 de 50,000 fr. etc.
Au total 1.800.000 fr. de lots
Gros et détail, E. STAUDE, 119, boul. Sébastopol, Paris.



LA PHOTOGRAPHIE SIMPLIFIÉE

« Faire PETIT pour obtenir GRAND »

Brochure illustrée, par poste, 1 fr.

D. HUTINET

18, Avenue Parmentier, Paris.

SONNERIE ÉLECTRIQUE POUR POSER SOI-MÊME

PRIX Fcs 13,50c

SE COMPOSANT DE
SONNERIE AVEC PILE SUR PLANCHETTE
15 MÈTRES FIL DOUBLE
1 BOUTON D'APPEL
50 GRAMMES DE SEL AMMONIAQUE
30 CROCHETS

JACQUES ULLMANN
26 BOULEVARD VOLTAIRE PARIS

Envoi franco contre mandat.

LOTERIE DES JOURNALISTES REPUBLICAINS

QUATRE MILLIONS de BILLETS

Le bil. UN franc — Lots 600.000 frs — Le bil. UN franc

GROS LOTS :

2 de 100.000
2 de 50.000
3 de 10.000

Un de 200.000 f.
LES FONDS ser. dép. à la B. DE FR.

4 de 5.000
10 de 1.000
80 de 500

GROS & DÉTAIL, E. Staude, 119, Boulevard Sébastopol, Paris.



Maladies d'Estomac, d'Intestin, de Poitrine; Langueur, Enfants débiles, Convalescents, etc.

VIN DE PEPTONE CATILLON

(Viande assimilable et Phosphates organiques)

ALIMENT DES MALADES QUI NE PEUVENT DIGÉRER

Puissant Réparateur des Forces affaiblies par l'âge la Fatigue, les Excès, les Maladies, l'Allaitement, la Croissance des Enfants, etc.

PARIS, 23, r. St-Vincent de Paul, et Pharmacies.

MÉDAILLE EXPOSITION UNIVERSELLE 187[illegible]

NÉVRALGIES

Maladies nerveuses, *Migraines, Maux de Dents,*
GUÉRISON INSTANTANÉE À LA MINUTE, PAR
ANISINE MARC
[illegible] le Flacon dans toutes Phies. — Dépôt principal : Rue St-Antoine, 1[illegible]

ALCOOL DE MENTHE DE RICQLÈS

45 ANS DE SUCCÈS

33 Récompenses, dont 13 MÉDAILLES d'OR

Infaillible contre les Indigestions, Maux d'Estomac, de Nerfs, de Tête

Préservatif contre les Epidémies

***Eau** de **Toilette** et **Dentifrice** très appréciés.*

Fabrique à LYON, 9, Cours d'Herbouville. — Dépôt, PARIS, rue Richer, 41

EXIGER LE NOM DE **DE RICQLÈS**

EAUX MINÉRALES

PROVENANCE GARANTIE

E. SCHMOLL

20, rue des Quatre-Fils, 20



Ces Capsules, seul remède contre la

PHTHISIE

GUÉRISSENT RAPIDEMENT

TOUX OPINIATRES, ASTHMES, CATARRHES, OPPRESSIONS, BRONCHITES CHRONIQUES, ENGORGEMENTS PULMONAIRES

Le Flacon : 3 fr. *franco*.

105, rue de Rennes, PARIS

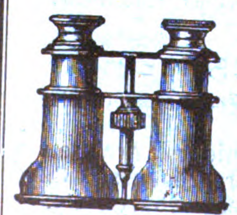
ET LES PRINCIPALES PHARMACIES

Nombreuses guérisons de malades *qui avaient tout essayé sans résultat.*

INSTRUMENTS D'OPTIQUE DE PRÉCISION

BOUCART, OPTICIEN FABRICANT

35, QUAI DE L'HORLOGE, PARIS



Jumelles de théâtre et marine; jumelles longues-vues, très puissantes et d'un petit volume; longues-vues de campagne et lunettes astronomiques. — Microscopes composés, chambres claires perfectionnées à deux œilletons et à prisme lenticulaire. — Chambres claires à agrandissement. — Niveaux; boussoles; théodolites; tachéomètres; cercles-répétiteurs; compas de précision. — Baromètres anéroïdes spéciaux pour mesurer les hauteurs. — Baromètres et thermomètres d'appartements. — *Envoi franco du catalogue sur demande.*

INSTITUTION FLEURY
ET ÉCOLE PRÉPARATOIRE

AUX BACCALAURÉATS, A L'ÉCOLE CENTRALE, AUX ÉCOLES DES ARTS ET MÉTIERS D'AGRICULTURE, VÉTÉRINAIRE, VOLONTARIAT, ETC.

A ASNIÈRES (Seine)

MOLIERE. — Œuvres complètes, ornées de 70 gravures, d'après Moreau et Boucher. 8 volumes in-8 avec *reliure demi-chagrin, doré en tête.* Prix : 50 fr., payables 5 fr. par mois. — *Librairie* A. PILON. A. LE VASSEUR, successeur, 33, rue de Fleurus, à Paris.

Paris. — Typ. A. Quantin, 7, rue Saint-Benoît. [5162]

PRIX DU NUMÉRO : 60 CENTIMES

N° 19. — 9 Mai 1885. — 3e série, cinquième année, premier semestre (tome 35)

REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

PARAISSANT LE SAMEDI

Fondée en 1863.

SOMMAIRE DU N° 19

PRIX DE L'ABONNEMENT

A LA REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE SEULE.				
Paris	Six mois.	15 fr.	Un an	25 fr.
Départements	—	18	—	30
Étranger	—	20	—	35

AVEC LA REVUE SCIENTIFIQUE				
Paris	Six mois.	25 fr.	Un an.	45 fr.
Départements	—	30	—	50
Étranger	—	35	—	55

LES ABONNEMENTS PARTENT DU 1er DE CHAQUE TRIMESTRE

Les abonnements sont reçus sans frais chez tous les libraires et dans les bureaux de poste des pays d'Europe et des États-Unis.

RÉDACTION ET ADMINISTRATION : 111, BOULEVARD SAINT-GERMAIN

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

ABONNEMENTS ET VENTE AU NUMÉRO

AU BUREAU DES REVUES, 111, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 111, PARIS

ET CHEZ TOUS LES LIBRAIRES ET MARCHANDS DE JOURNAUX

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

(REVUE BLEUE)

DIRECTEUR : M. EUGÈNE YUNG.

1er SEMESTRE 1885. (3e SÉRIE). NUMÉRO 19. (22e ANNÉE). — 9 MAI 1885.

LE PROCÈS DE LA RÉVOLUTION

A propos de publications récentes (1)

I.

Comme le premier volume des *Origines de la France contemporaine* venait de paraître, un ami de M. Taine contait un soir à M. Thiers, dans le salon de la place Saint-Georges, que le sévère psychologue de l'ancien régime allait aborder l'histoire de 89. « Ah! s'écria le malin vieillard qui avait des soupçons, dites bien à M. Taine qu'il ne touche pas à *ma* Révolution ! »

Par ces mots : « ma Révolution », qu'entendait M. Thiers? Les dix volumes de l'*Histoire de la Révolution française depuis* 1789 *jusqu'au* 18 *Brumaire*? L'interlocuteur de M. Thiers ne s'y trompa pas; il savait que l'auteur du *Consulat et de l'Empire* jugeait son récit de la Révolution selon ses mérites : comme un ouvrage historique d'une valeur très secondaire, — comme un événement historique considérable. *Ma Révolution* pour M. Thiers, ce n'était donc point la publication que Michelet, Lamartine, Louis Blanc, de Sybel, avaient tant secouée. *Ma Révolution*, c'était la fidélité à la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen, attachement qui avait été la véritable vertu de la bourgeoisie de 1830; c'était la reconnaissance et le respect pour les grands cœurs qui de leur sang avaient fait la patrie libre et pour les grands esprits qui avaient allumé tant de rayonnants flambeaux; c'était le patrimoine du tiers état émancipé, la charte de cette émancipation. Pour M. Thiers, qui n'était pas un démagogue, comme pour M. Mignet, qui était un aristocrate, 89 était ainsi une croyance, une patrie morale. Un descendant des hommes du Tiers qui médisait de la Révolution, surtout s'il était un lettré, un savant ou un artiste, les choquait comme un type d'ingratitude, comme un Français qui eût insulté la France, comme un fils qui eût mal parlé de sa mère. Ç'avait été le grand mérite, c'était le durable honneur de leurs deux études sur la Révolution, que l'*Histoire* de M. Thiers et l'*Abrégé* de M. Mignet avaient été le signal du retour à l'esprit de justice et de reconnaissance pour les hommes de la Constituante et de la Convention. Est-ce que maintenant, après plus d'un demi-siècle où les droits de la vérité, rétablis avec tant d'éclat, avaient paru incontestés, l'ère des Loriquet allait se rouvrir et le procès de la Révolution recommencer?

Avoir deviné au début de sa carrière qu'Eugène Delacroix était un peintre de génie; avoir soupçonné, quelques mois avant de mourir, que M. Hippolyte Taine se ferait le continuateur des émigrés de Coblence et des pamphlétaires de Berne, ces deux intuitions, également justifiées par l'événement, suffiraient pour réhabiliter contre toutes les attaques la haute valeur du sens critique de M. Thiers. La seconde intuition est, aussi bien, la plus méritoire. Pour deviner Delacroix, il suffisait d'ouvrir les yeux sur la *Barque de Dante;* pour percer à jour M. Taine en 1876, il fallait une perspi-

(1) H. Taine : *les Origines de la France contemporaine; la Révolution;* t. III, *le Gouvernement révolutionnaire* (Hachette). — Mallet du Pan : *Correspondance inédite avec la cour de Vienne*, publiée par André Michel (Plon). — Colonel Th. Iung : *Dubois-Crancé*. — *Variétés révolutionnaires*, par Marcellin Pellet (Alcan). — *Le Vandalisme révolutionnaire*, 2e édition, par Eugène Despois (Alcan). — *Danton et les massacres de septembre*, par Antonin Dubost (Charavay).

cacité qui n'avait été le privilège jusqu'alors que de trois ou quatre élèves de l'École normale, contemporains du brillant rhétoricien de 1847. Le libre penseur qui avait été anathématisé par l'évêque Dupanloup en compagnie de MM. Littré et Robin, le matérialiste enragé qui avait écrit de la vertu et du vice qu'ils sont des produits comme le sucre et le vitriol, le chercheur patient qui venait d'ajouter au dossier de l'ancien régime un monumental réquisitoire, comment prévoir qu'il se révélerait l'ennemi personnel des hommes de la Révolution, qu'il accepterait sans bénéfice d'inventaire tout le plat bavardage de Mallet du Pan et toutes les calomnies des *Actes des apôtres?* On savait, à la vérité, que M. Taine avait signé en 1871 une pauvre brochure sur *le Suffrage universel et la manière de voter*, qu'il avait pris au sérieux la spéculation de l'éditeur Gifford, les lettres apocryphes sur *le Séjour en France de* 1792 *à* 1795; mais de là à écrire ce long blasphème en 1800 pages contre la Révolution, de là à traiter les hommes de cette incomparable époque d'Omar, de Philippe II et de Mandrin, à ne voir dans la Convention qu' « une bête vautrée sur un tapis de pourpre » et à ignorer, à nier tous les bienfaits, tout le merveilleux travail des plus grandes Assemblées que le monde ait jamais vues à l'œuvre, il semblait qu'il y avait loin. — Entre cette âpreté matérialiste et cette violence réactionnaire, il n'y avait cependant que l'épaisseur d'un cheveu.

Si M. Taine avait jadis battu en brèche, avec tant de fureur iconoclaste, les doctrines spiritualistes, ce n'était point, en effet, pour des raisons vraiment philosophiques et scientifiques : le généreux naturalisme de Diderot, la lumineuse pénétration de Buchner lui étaient et lui sont restés également étrangers; M. Taine avait été matérialiste parce qu'il est né myope, parce que son œil voilé est incapable de découvrir l'arbre derrière l'écorce. Cette myopie, il l'avait apportée dans ses études sur la littérature : Shakespeare, le génie le plus clair et le plus sensé de son siècle et peut-être de tous les âges, lui était apparu comme un monstre difforme, une espèce de fournaise où bouillonnent pêle-mêle, sous une épaisse fumée, les matériaux grossiers et les matières précieuses. Il l'avait apportée dans ses études sur la peinture : au cours de son voyage en Italie, ne voyant pas plus loin que l'étiquette, il avait pris Dughet Poussin le Gaspre pour Nicolas Poussin et, partant de là, avait abouti à d'invraisemblables conclusions. Comment M. Taine, le jour où il s'attaquait à l'histoire, eût-il pu se débarrasser de cette myopie?

Plus que toutes ses études précédentes, celle de l'histoire contemporaine exigeait assurément un coup d'œil franc et net, la puissance de voir de haut et de loin, de négliger les détails pour considérer les grandes lignes et les grands ensembles. Mais non seulement aucun ange Gabriel n'était venu frotter de fiel de poisson les yeux de plus en plus affaiblis de l'écrivain fatigué, mais encore l'insurrection du 18 Mars et la Commune avaient aggravé son cas en l'affligeant d'une peur personnelle inguérissable. Or M. Thiers savait ces choses. De l'ancien régime, dans le volume qu'il y avait consacré, M. Taine n'avait vu que les vices grossiers, ce dont s'étaient réjouis, dans le camp des libéraux, les juges superficiels. De même, il ne verrait (cette déduction s'imposait) que les petits côtés de la Révolution. N'ayant pas compris, que dis-je? n'ayant pas soupçonné la grandeur politique de l'ancien régime, il était inévitable qu'il ne verrait ni ne comprendrait la beauté morale du régime nouveau. L'énorme caravansérail grouillant de Versailles avait paru à M. Taine l'image et le résumé fidèle de toute la royauté française (1) : un tel contresens ne pouvait rester unique; il appelait la métaphore du Crocodile (2). Quand M. Taine en arrivera au Consulat et à l'Empire, à la monarchie parlementaire et à la démocratie républicaine, il continuera, qu'on en soit bien persuadé; comme le cheval borgne qui passait le pont, il mettra le pied dans tous les trous.

Et voilà pourquoi, passant du connu à l'inconnu, selon la bonne méthode cartésienne, M. Thiers avait flairé d'avance toutes les erreurs contre-révolutionnaires de M. Taine. Celui-ci d'ailleurs a essayé de s'en venger :

« Ce volume, comme les précédents, écrit-il dans sa dernière préface, n'est écrit que pour les amateurs de zoologie morale, pour les naturalistes de l'esprit, pour les chercheurs de vérité, de textes et de preuves, pour eux seulement, et non pour le public, qui, sur la Révolution, a son parti pris, son opinion faite. Cette opinion a commencé à se former entre 1825 et 1830, après la retraite ou la mort des témoins oculaires : eux disparus, on a pu persuader au bon public que les crocodiles étaient des philanthropes et que plusieurs d'entre eux avaient du génie, qu'ils n'ont guère mangé que des coupables, et que, si parfois ils ont trop mangé, c'est à leur insu, malgré eux, ou par dévouement, sacrifice d'eux-mêmes au bien commun. »

Or, dans cette diatribe, qui est *on*, si ce n'est d'abord M. Mignet et M. Thiers, petits esprits qui n'étaient pas des amateurs de « zoologie ou de botanique morale », qui ne croyaient pas trouver la vérité dans des racontars d'émigrés et de portières, et qui, cherchant des preuves, avaient, n'en déplaise à M. Taine trop pressé de les enterrer, interrogé des crocodiles encore vivants, ces témoins de la grande époque : Lafayette, Lakanal, Talleyrand, l'abbé Grégoire, le maréchal Marmont et le fils de Philippe-Égalité, M. le duc d'Orléans, ancien membre du club des Jacobins?

(1) Tome Ier, p. 117.
(2) Tome III, p. 1.



II.

On a souvent rappelé qu'en 1790, au cours de la discussion sur les nouveaux statuts des Académies, Mirabeau avait prononcé, à l'Assemblée nationale, ces prophétiques paroles : « Je veux bien croire que dans ce moment de crise les académies et les corps enseignants montrent beaucoup de patriotisme; mais il ne faudrait pas trop compter sur la durée de ces dispositions heureuses; et peut-être, quelque jour, dans l'Académie française, la même qui servait naguère d'asile à la philosophie, verra-t-on des philosophes repentants écrire et parler avec indécence de la Révolution. » Que M. Taine, membre distingué de l'Académie française, ait justifié en 1879, sous la troisième république, la prophétie de Mirabeau, et cela avec l'approbation non dissimulée de la première classe de l'Institut, un pareil fait ne laisse pas que d'être significatif. Le spectacle de philosophes pénitents sur la route de Canossa n'est jamais fait pour réjouir les libres esprits. Voici cependant qui est plus grave et qui prête malheureusement à de plus tristes réflexions.

Cette bourgeoisie qui, en 1827, avait acclamé comme sa propre réhabilitation les *Histoires* de M. Thiers et de M. Mignet, ces salons qui avaient fait cause commune avec la démocratie pour s'exalter, en 1846, à la lecture des *Girondins* de M. de Lamartine, ces cénacles libéraux qui, sous le régime de Décembre, avaient fait à la *Révolution* de Michelet un chaleureux accueil, tous ces cénacles, tous ces salons et une fraction importante de cette bourgeoisie font aujourd'hui fête à la prose d'émigré de M. Taine. Les critiques les plus autorisés ont eu beau signaler la méthode défectueuse suivie par l'auteur dans ces trois volumes et les erreurs de fait qui fourmillent d'un bout à l'autre de cette juxtaposition d'anecdotes controuvées; cette zoologie de *la Révolution*, de la *Conquête jacobine* et du *Gouvernement révolutionnaire* a beau former la plus indigeste compilation qu'on puisse imaginer : rien n'y a fait. Comme la loi Falloux a passé par là, comme elle a eu le temps de porter ses fruits, les fils des bourgeois voltairiens de 1830 se sont joints en nombre aux petits-fils des soldats de Condé pour célébrer ce long pamphlet. L'ont-ils lu les uns et les autres? Je n'en jurerais pas; mais ils ont appris par quelques extraits de journal et de Revue de quelle maîtresse façon M. Taine a traité les idées de 89 et les hommes de 92. Et cela suffit. La journée immortelle du 14 Juillet, qui, au témoignage du comte de Ségur, « fit tressaillir l'Europe et le monde d'admiration et de joie », ce n'est, pour M. Taine, que l'*anarchie spontanée;* il ignore Mirabeau; il définit la Révolution « un brigandage philosophique (1) »; il appelle les girondins « des bavards outrecuidants et râpés (1) »; Cambon, « l'inventeur du vol systématique pratiqué en grand (2) »; Roland, « un mannequin administratif et phraseur, avec un coin de chimérique grotesque et plat (3) »; David, « un possédé (4) »; Danton, « un Mandrin, un barbare, un boucher politique (5) »; Robespierre, « le suprême avorton et le fruit sec de l'esprit classique (6) »; Saint-Just, « un Laubardemont jeune, une sorte de vizir qui a déshonoré l'intelligence humaine (7) »; les représentants aux armées, « des pachas à la chaîne, des ivrognes et des voleurs (8) »; les volontaires et les sans-culottes, « des gens de sac et de corde qui, à travers le brigandage public, comptaient pratiquer le brigandage privé (9) ». En vérité, un lecteur bien pensant (j'entends le lecteur qui a passé par la rue des Postes et dont les enfants y passent après lui) serait bien difficile s'il ne se contentait pas de ces extraits. *Dignus es intrare*, dit-il aussitôt à M. Taine, sans demander son reste. N'étant pas pourvu d'un estomac d'autruche, pourquoi cet élève des Révérends Pères s'imposerait-il la digestion des trois énormes pavés qui nous occupent? Il n'a souci que de l'intérêt politique : en considération du but très pieux que poursuit cet auxiliaire inattendu, pourquoi chicanerait-il sur ces moyens d'une loyauté historique au moins douteuse : un tableau de la Constituante où les réformes de cette assemblée tiennent dans sept lignes et demie, et un tableau de la Convention où l'invasion, la guerre contre la coalition de vingt rois qui a été l'origine, sinon l'excuse, de la Terreur, est mentionnée une seule fois en 600 pages?

Tel est le genre de succès, succès de confiance et succès d'opinion, qui a salué parmi un nombreux public le pamphlet contre-révolutionnaire de M. Taine, et, si les applaudissements des hommes de l'ancien régime ne nous ont peinés que pour l'ex-philosophe qui en était l'objet, il n'en a pas été de même des félicitations que M. Taine a recueillies parmi d'autres transfuges et de l'évolution dont ce succès est l'un des indices les plus certains. Pour robuste que soit notre confiance dans les nouvelles couches sociales, nous pensions, en effet, que la reconstitution de la patrie serait d'autant plus sûre et rapide que les anciennes classes dirigeantes comprendraient leur rôle dans la France moderne et qu'au lieu de regarder vers un passé condamné, elles se résigneraient au présent pour aider à la préparation de l'avenir. « L'ancienne aristocratie,

(1) III, 187.

(1) II, 96.
(2) II, 97.
(3) II, 109.
(4) II, 419.
(5) III, 178, 179, 187.
(6) III, 191.
(7) III, 247.
(8) III, 255, 342, 343.
(9) III, 368.

disait un jour Gambetta, appartient à la France; elle peut encore la servir (1)... » A plus forte raison la bourgeoisie : or, si une fraction importante de la bourgeoisie se joint au clergé et à l'ancienne noblesse pour désavouer les origines de la France nouvelle et renier la Révolution, de combien d'années faudra-t-il encore ajourner la réalisation de nos rêves et comment ne pas s'attrister à la pensée des obstacles qui vont encombrer la route et de toutes les forces qu'on perdra dans des luttes intestines?

« Si la vieille aristocratie, disait Gambetta dans le même discours, a l'intelligence de se rallier à la France du travail et de la science, elle contribuera, par son patriotisme fier et sa noble délicatesse, à lui donner cette fleur d'élégance et de distinction qui fera de la république française dans le monde moderne ce qu'était la république athénienne dans l'antiquité. » Cette généreuse espérance apparaît aujourd'hui comme une chimère; soit! et, à la rigueur, nous pouvons encore voir s'envoler cette illusion sans trop de regrets. Mais quoi, si des défections se produisent dans le tiers état lui-même et si, par conséquent, c'est du fond lui-même et non plus d'un vernis brillant, du nécessaire et non plus du superflu qu'il s'agit? Ce qui fait l'importance et l'éclat de ce qu'on appelle improprement les classes moyennes, c'est précisément, selon une clairvoyante observation (2), que ce ne sont pas des classes, qu'elles viennent de partout, d'en haut et d'en bas, et que leur puissance sociale, loin de diminuer avec la démocratie, grandit plutôt avec elle, embrassant de plus en plus, dans un cercle sans cesse élargi, tout ce qui travaille, s'élève et réussit. Or, que ces classes aisées, instruites, lettrées, soient ébranlées dans leur attachement aux principes de 89 : c'est l'unité morale de la France qui est atteinte, atteinte plus gravement et plus douloureusement qu'elle ne l'a jamais été.

Qu'on remarque, en effet, dans quelle circonstance s'opère cette nouvelle fissure : l'heure choisie par ces bourgeois pour déserter ces principes de la Révolution dont leurs prédécesseurs furent les premiers et les plus vaillants soldats, c'est celle où la République a rallié autour d'elle l'immense majorité des ouvriers des campagnes comme des villes; l'heure où M. Taine peut écrire avec succès, dans un livre qui n'est pas fait pour les masses rurales, que le culte de la Révolution est un culte « monstrueux et bête », c'est celle où les Romieu eux-mêmes ont renoncé à promener dans les foires de village leurs spectres rouges, désespérant de trouver un nombre rémunérateur de badauds.

M. Taine est-il le premier écrivain de talent qui ait essayé de surprendre la justice de l'opinion publique en comprenant dans une même proscription, d'ailleurs également injuste, la Convention et la Constituante, les hommes de 93 et les idées de 89? On sait assez que non, et qu'après M. de Maistre, M. de Montalembert avait jugé, lui aussi, que s'attaquer à la Convention est un lieu commun. « Brûlant d'un feu impitoyable » et poussant droit au véritable monstre, il avait pensé à son tour que c'est la Constituante qu'il faut surtout poursuivre dans ses actes, dans ses paroles, dans ses victoires; pour bien montrer qu'on en veut aux principes premiers beaucoup plus qu'aux excès, c'est la Constituante qu'il faut de préférence calomnier et abîmer sous les outrages. Mais d'abord ni M. de Maistre ni M. de Montalembert n'appartenaient, comme M. Taine, au Tiers émancipé par la Révolution et à l'armée des philosophes libres penseurs. Et, en second lieu, ce n'est point les applaudissements de la bourgeoisie que recherchaient l'auteur de *Jean Claude Têtu* et le fils de l'émigré Marc-René de Montalembert, officier d'état-major dans l'armée anglaise. Ranimer les haines des privilégiés qui avaient été dépossédés de leurs privilèges; égarer la crédulité des paysans et de tous les travailleurs encore ignorants, l'ambition de M. de Maistre et de M. de Montalembert n'allait pas plus loin. S'adresser à la bourgeoisie, à quoi bon? Est-ce qu'elle n'était pas le sanctuaire même de l'esprit voltairien et révolutionnaire? Est-ce qu'elle ne se faisait pas un titre d'honneur de garder le dépôt des gloires de l'*Encyclopédie* et de 89? et que dis-je : de 89? mais encore de la Convention, comme de la Constituante, car n'était-ce pas un représentant des classes moyennes que ce Royer-Collard qui écrivait sous la Restauration :

« Qu'il y ait pour les États des crises plus fortes que les remèdes ordinaires, dont l'application serait impossible ou dangereuse; qu'à ces époques fatales les gouvernements puissent et doivent s'élever au-dessus des lois, frapper, s'il en est besoin, ceux qu'elles épargnent, épargner ceux qu'elles frappent, séparer le fait du droit et la justice de ses formes; en un mot, chercher leurs motifs et leurs règles dans l'intérêt suprême du salut de l'État, dont alors ils sont uniquement responsables : c'est ce qu'on ne peut nier après avoir lu l'histoire et assisté à la plus terrible de ses leçons, à moins qu'on ne prétende d'une manière générale et absolue qu'il est prescrit aux nations de descendre au tombeau plutôt que de s'écarter, un seul instant, d'aucun des principes, d'aucune des formes établies dans d'autres temps et pour un autre but. Les gouvernements ont sans doute abusé de ce droit terrible de négliger les lois quand le salut de l'État le commande; mais on abuserait aussi contre eux, et avec bien plus de péril, de l'impuissance où ils seraient de l'exercer. »

N'était-ce point un autre représentant de la bourgeoisie aisée et lettrée, que ce Thibaudeau qui, le

(1) Discours du 24 mai 1874 aux obsèques du comte d'Alton-Shée.
(2) M. Challemel-Lacour, discours du 15 décembre 1874 à l'Assemblée nationale.



31 mai 1831, aux obsèques du régicide Grégoire, prononçait cet éloge d'une incomparable éloquence :

« Grégoire, mon collègue, mon ami, mon honorable complice! Je ne te fatiguerai pas du récit de tes bonnes actions, de tes généreux sentiments, de tes vertus! Tu as vécu inébranlable dans ta noble vocation, fidèle à ta résolution, à tes anciens amis, à la patrie... Ainsi la faux du Temps moissonne chaque jour les vieux et rares débris de la Convention nationale; mais leur mémoire ne périra pas : elle vivra toujours dans le souvenir et le respect des hommes généreux, cette Assemblée qui rompit avec la royauté et les rois, qui, après les avoir vaincus, les força de traiter avec la république, qui maintint l'indépendance du pays et agrandit ses frontières, qui extirpa la féodalité, planta les institutions libérales dans les entrailles de la France, qui exerça avec le plus pur désintéressement les plus grands pouvoirs et les abdiqua volontairement. Elle vivra, malgré l'ingratitude des illustres renégats qui, sans elle, ramperaient humblement dans la condition subalterne où les refoulait la vieille aristocratie, dont ils veulent prendre la place. Combien n'a-t-elle pas grandi par la haine persévérante de ses ennemis et le privilège de leurs prétentions! Combien ne grandit-elle pas chaque jour auprès de la petitesse de ses détracteurs! »

Si le régicide Thibaudeau et le métaphysicien Royer-Collard pouvaient parler ainsi sous le régime de Juillet et sous la Restauration au nom de la presque unanimité de la bourgeoisie, est-ce à dire que pour la majorité de ces classes moyennes le sens de ces admirables paroles soit aujourd'hui perdu? A Dieu ne plaise! Je dis seulement que le nombre des renégats qui, « sans la Convention, ramperaient humblement dans une condition subalterne » s'est accru d'une façon attristante depuis quelques années et que ces désertions répétées valent la peine qu'on s'en préoccupe.

Le bon accueil fait au livre de M. Taine par tant de fils et de petits-fils de bourgeois voltairiens et révolutionnaires n'est aussi bien qu'un indice, qu'un symptôme entre mille. Pourquoi jouer, en effet, le jeu de l'autruche? à quoi bon chercher à dissimuler une triste réalité? Ici, comme partout, un seul parti est viril et salutaire : regarder les choses bien en face et les dire telles qu'elles sont. Or la vérité, la voici. De toutes parts abondent les marques certaines que les principes premiers de la France nouvelle, ceux de 89, sont reniés par quantité de gens qui en avaient trouvé le culte dans l'héritage de leurs pères. De toutes parts il devient évident que ceux des orléanistes (car il faut enfin appeler ces transfuges de leur nom) qui n'ont point passé, à la suite de M. Thiers, du camp de la monarchie constitutionnelle dans celui de la république ont passé avec M. Taine du parti de la Révolution dans celui de la contre-révolution. Dans la politique courante ils ne reculent guère, je n'en ignore pas, devant l'emploi des formules démocratiques et volontiers, en public, ils parlent de liberté et de suffrage universel; mais c'est qu'ils ne peuvent faire autrement et que ce langage, qui d'ailleurs n'engage pas quant au fond, est aussi obligatoire dans les réunions du corps électoral que l'était autrefois, pour les orateurs qui montaient à la tribune de la Chambre, l'habit à la française. Voyez-les, suivez-les d'autre part, dans leurs livres, leurs Revues et leurs journaux, dans leurs instituts catholiques et leurs sociétés particulières : là les masques tombent et tous les artifices de langage disparaissent. Devant la « canaille », on parle le « langage de la canaille, » et, n'étant démocrate en rien, on fait admirablement et d'autant mieux le démagogue : n'avons-nous pas vu récemment les hommes du 24 Mai et du 16 Mai réclamer sans rire l'élection du Sénat au suffrage universel et parler de « pays légal »? Mais, dès qu'ils sont entre eux, c'est les plus pures doctrines du *Syllabus* qu'ils professent et proclament. Ici, chaque fois qu'il s'agit de mesures violentes ou folles qui ne pourraient avoir d'autre résultat, si elles étaient adoptées, que de compromettre l'existence de la république, ils votent et se coalisent avec les plus intransigeants; là, ils organisent une guerre acharnée contre la Révolution, contre ses hommes et contre ses principes, ayant parfaitement compris que ces principes sont les assises de la société moderne.

La campagne est on ne peut plus méthodique. Parcourez le catalogue de leurs récentes bibliothèques : jamais, depuis un siècle, on n'a écrit autant de gros volumes et de petites brochures pour jeter le discrédit sur les finances, les armées et les lois de la Révolution, sur Cambon que M. Stourm dénigre, sur les volontaires que nie M. Camille Rousset, sur les grandes Assemblées contre lesquelles on a trouvé à propos de rééditer les insipides commérages et les commentaires à courte vue de Mallet du Pan. C'est une guerre en règle, systématique, infatigable. Il y a même des enfants terribles, comme ce professeur si justement suspendu par M. Fallières, qui poussent l'indépendance jusqu'à débiter en pleine classe, dans des lycées de l'État ou des établissements municipaux, les déclamations de M. Taine contre les Assemblées de 89 et de 92. De ce qu'un professeur d'histoire a osé dire ainsi en plein collège Rollin, vous pouvez conclure à ce que racontent dans les écoles et universités *libres* les maîtres attitrés de la congrégation, les jésuites en robe courte, tous les échappés de sacristie à qui la loi Falloux, destructrice des plus belles lois de la monarchie de Juillet, a donné la parole. Pour les Saint-Agathe qui enseignent à domicile, voyez la pénétrante comédie d'Augier, *Lions et Renards* : à ce tableau du maître, il n'y a pas un coup de pinceau à ajouter.

Tel le procès de la Révolution qui vient d'être engagé sur nouveaux frais, et, s'il est difficile de déter-

miner l'étendue exacte du mal qui sévit sur la bourgeoisie, on peut sans peine en préciser les causes principales : d'abord, l'établissement du suffrage universel en 1848, qui a étendu les bénéfices politiques de la Révolution à des couches nouvelles de citoyens ; et, en second lieu, la législation scolaire de 1850, qui a rendu au clergé la prépondérance dans l'enseignement des classes moyennes. Voici, en effet, à la suite de ces deux réformes en sens inverse, ce qui s'est produit.

Dans le tiers état, depuis le 18 brumaire an VIII jusqu'au 24 février 1848, qu'était la bourgeoisie? Elle était dans le Tiers ce que la noblesse et le clergé étaient, avant 89, dans la nation. Elle était tout. Des réformes sociales, civiles de la Révolution, la nation tout entière avait profité ; de l'émancipation politique dont la Constituante et la Convention avaient été les auteurs, la bourgeoisie seule, les classes moyennes seules, usaient et profitaient depuis un demi-siècle. Formant presque à elle seule, avec l'ancienne noblesse et une partie du clergé, la cité politique, comment la bourgeoisie n'eût-elle pas été attachée avec une véritable passion à la Révolution, qui avait remis le gouvernement du pays entre ses mains, qui l'avait appelée tout au moins à peser d'un si grand poids sur la marche des affaires? Toucher à la Révolution, à ses principes, à sa gloire, c'était donc toucher directement à la bourgeoisie, à ses intérêts, à son honneur, et tous ses membres sans exception en avaient le sentiment, les uns qui étaient vraiment imbus de l'esprit généreux de 89, les autres qui ne considéraient que leur intérêt, le pouvoir conquis au profit des classes moyennes sur les anciennes classes privilégiées. Aussi, tant qu'il s'agit uniquement de garder contre les hommes de l'ancien régime la direction des affaires publiques, la bourgeoisie resta-t-elle unie et fidèle à la Révolution. Elle inscrivit dans ses chartes quelques-uns de ces articles politiques; elle défendit ces articles de son argent, de son influence et jusque sur les barricades.

Pour que les choses changeassent, il fallut 48 : la cité politique qu'on avait conquise sur l'aristocratie, il faut la partager maintenant avec la démocratie qui « coule à pleins bords », avec les nouvelles couches qui montent et qui arrivent. Jusqu'à présent on avait été fier de se sentir et de se dire devant l'urne du scrutin le pair des grands seigneurs et des évêques de la défunte monarchie; devant le suffrage universel, il va falloir maintenant se reconnaître l'égal de tous les paysans et de tous les ouvriers. Et tout de suite la scission s'opéra : pendant que les uns, les plus éclairés comme les plus nobles d'esprit, comprenaient que leur devoir et leur intérêt leur commandaient de rester pour encadrer la jeune démocratie sans expérience, les autres passaient les ponts et allaient rue de Poitiers. Ils avaient bien voulu de l'émancipation politique pour eux : ils n'en voulaient point pour les nouveaux venus. Ils avaient été heureux de s'asseoir au banquet de la Révolution : dès qu'il fallut se serrer à table et partager avec un nombre assez considérable d'autres convives, ils se levèrent et cherchèrent une autre auberge. Hier, ils applaudissaient à l'admirable testament du duc d'Orléans : « Il faut avant tout que mon fils soit un homme de son temps et de la nation, serviteur passionné, exclusif de la France et de la Révolution. » Aujourd'hui, bourgeois-gentilhommes d'un nouveau genre, ils renient les *troubles*, désavouent les *Trois glorieuses* et parlent avec mépris de la *vile multitude*. Demain, ils feront sans doute au régime de Décembre quelque opposition ; mais, s'ils lui en veulent, ce n'est point parce qu'il aura égorgé la république et qu'il sera le bas-empire, c'est parce qu'il aura rétabli le suffrage universel mutilé par les lois de Mai.

Voilà pour les pères : la crainte de la démocratie ayant été plus forte dans leur esprit que l'éducation libérale qu'ils avaient reçue, ils ont passé à la « contre-révolution ». Pour les fils, l'affaire sera plus simple et la loi Falloux leur épargnera la peine ou la honte d'une désertion. Dès l'enfance, on va leur enseigner dans de bonnes maisons la haine des principes pervers, des doctrines perverses de la France moderne. Les pères, ceux-là mêmes qui ont la plus grande peur du suffrage universel, ont toujours gardé quelque pudeur, ayant vu la lumière, ayant bu aux sources pures et élevées. Les fils n'ont rien vu, ils ne savent l'histoire que selon le père Loriquet et le *Syllabus*. Retourner l'œuvre du démon contre le démon, contre la liberté et contre l'instruction avoir inventé la liberté d'enseignement, c'est là, au XIXe siècle, le trait de génie, le chef-d'œuvre du cléricalisme ; c'est par là que vivra, comme celui d'un véritable homme d'État, de l'homme d'État de la contre-révolution, le nom de M. de Falloux. Les vieilles milices, celles qui avaient eu des ancêtres aux croisades, étaient usées, affaiblies, énervées : grâce à la loi de 1850, on va pouvoir recruter des légions nouvelles, plus fraîches et plus fortes, parmi les générations encore saines dont les pères ont figuré à la prise de la Bastille. Puis, ce que l'enseignement congréganiste et l'aversion pour les nouveaux venus n'auront pu faire, la mode le fera — par les femmes : la haine de la Révolution, la dévotion aux représentants de l'Église, ce sont là, de nos jours, les vraies savonnettes à vilains.

III.

Voilà le mal : à l'heure présente, ce n'est plus seulement ce qui reste de l'ancienne France qui a la haine de la Révolution, c'est-à-dire de la France nouvelle, c'est encore une partie tous les jours plus considérable de la France nouvelle elle-même, effrayée qu'elle est par la rude jeunesse de la démocratie, égarée par la mode, trompée et corrompue par une funeste éduca-

tion. Et maintenant, quel est le remède? Nous allons célébrer dans quelques années le centenaire de 89 : n'est-il pas triste de penser que cette fête ne sera point comprise par une fraction importante et toujours croissante de cette bourgeoisie qui était unanime, vers la fin du siècle dernier, pour préparer, hâter et saluer l'avènement radieux que nous voulons glorifier?

Quel est le remède, ou, pour parler plus exactement, quel ensemble de mesures convient-il de prendre, d'abord pour empêcher l'extension du mal, ensuite pour le réduire et le diminuer? On n'attend pas de nous que nous traitions ici cette vaste question : sur chacun des problèmes singulièrement complexes et divers qui la composent il y a matière, en effet, à plusieurs volumes. La qualité indispensable à tous les fonctionnaires, le *loyalisme*, ne doit-on pas l'entendre sous la république comme le fils aîné de Louis-Philippe l'entendait sous le règne de son père : *le dévouement exclusif à la Révolution?* La liberté d'enseignement, l'une des causes principales de ce recul des esprits, ne doit-elle pas être soumise à une surveillance sévère, ramenée à ce qu'elle était sous la monarchie de Juillet, alors que les grands-maîtres de l'Université de France, qui étaient cependant des libéraux, s'appelaient Guizot, Cousin et Villemain? L'éducation civique doit-elle être limitée à l'instruction primaire? Continuera-t-on à ne pas enseigner aux enfants des collèges et des lycées les préceptes qu'on apprend aux enfants des écoles?... Ce n'est pas en quelques lignes, est-il besoin de le dire? qu'on peut répondre à de pareilles questions et à bien d'autres qui tiennent au même sujet. Les signaler est déjà beaucoup. On nous permettra seulement d'insister sur ce point : puisqu' « en histoire comme en politique, on n'a jamais cause gagnée (1) » et que le procès de la Révolution est encore à plaider pour un grand nombre de Français, il faut cesser de ne répondre que par le mépris aux détracteurs des hommes et des principes de cette admirable époque. Les amis de la Révolution ont trop dédaigné ces retours offensifs. Sur les positions conquises par près d'un siècle d'efforts nous nous étions endormis; une fusillade, dont le cercle se rapproche tous les jours, nous a réveillés : que ce réveil soit marqué par des coups sensibles et de justes ripostes.

Il est dur, je l'accorde, il est humiliant de dialoguer avec tous les plumitifs qui, découpant M. Taine et M. Wallon en petites brochures, traitent Turgot de scélérat, Danton de barbare et les Girondins de farceurs. Mais Voltaire lui-même, quand il le fallait pour l'honneur de l'esprit humain, n'a-t-il pas polémiqué avec Patouillet et Nonnotte?

Aussi bien, s'ils ne sont pas assez nombreux à notre gré, d'aucuns ont déjà donné l'exemple, qui méritent d'être grandement loués et suivis dans la bonne voie avec entrain et persévérance. — La férule au point, dans le style naturaliste qu'il a adopté, M. Taine range Dubois-Crancé parmi « les théoriciens sans scrupules » et « les grands pourris » : M. le colonel Jung met en pleine lumière, dans un magistral ouvrage, le patriote austère qui a été à la France moderne, pour l'organisation de ses armées, ce que Louvois avait été à l'ancien régime. — Une pléiade de plumitifs sans conscience a pour passe-temps favori de diffamer sans mesure le plus grand homme d'État de la Révolution, d'accuser Danton d'avoir reçu l'argent de la cour et présidé aux massacres de septembre : pièces en main, le docteur Robinet établit que la vénalité de Danton est une calomnie, et M. Antonin Dubost, dans quelques pages qui révèlent un historien de race, donne une réfutation décisive de l'autre mensonge (1). — Vingt Revues spéciales ont pris à tâche de verser tous les mois sur l'œuvre tout entière de la Constituante et de la Convention des flots d'ouvrages et d'inventions saugrenues : reprenant dans la *République française* la tradition de Louis Combes et de Georges Avenel, M. Marcellin Pellet publie les *Variétés révolutionnaires*, dont chacune, vive, alerte, souvent éloquente, toujours marquée au coin du sens le plus droit et de la plus ferme critique, détruit une légende ridicule ou rétablit une vérité méconnue. — L'auteur des *Origines de la France contemporaine* appelle les orateurs de la Constituante « des cuistres à l'ivresse malsaine et grotesque » : M. Aulard écrit son beau livre, *l'Éloquence parlementaire pendant la Révolution*...

On le voit : si la prose de Coblence a cours encore sur le marché, la race des défenseurs de la Révolution n'est pas éteinte. A l'exemple des vaillants écrivains que j'ai nommés, il faut seulement qu'un plus grand nombre de soldats cesse de s'enfermer dans la tour d'ivoire du dédain. On attaque le patrimoine commun

(1) Ranc, Avant-propos aux *Variétés révolutionnaires* de M. Marcellin Pellet.

(1) « Fidèle au plan qu'il s'était tracé, joignant l'action à la parole, en quittant l'Assemblée Danton, suivi d'une grande foule, se rendit immédiatement au Champ de Mars, s'efforçant d'entraîner tout Paris à ce rendez-vous des patriotes. Il y vint un peuple immense; et là, de sa grande voix, pendant longtemps, tant qu'il eut des forces, Danton prêcha la croisade contre l'étranger, enflammant tout le monde de son patriotisme. Voilà ce qu'il fit dans cette journée du 2 septembre, voilà comment il usa de son influence sur le peuple! Certains écrivains prétendent que c'était ne rien faire pour conjurer les massacres. Comme c'est mal connaître les foules! Comme c'est peu se rendre compte de la situation et des effets de la colère et de la terreur dans les esprits! Ne comprend-on donc pas que si Danton n'eût pas conduit toute cette foule au Champ de Mars, cette foule, dans l'état d'indignation et d'effroi où elle se trouvait, se serait jointe aux égorgeurs? L'événement a prouvé qu'il était impossible d'empêcher les massacres; mais tout homme qui a assisté aux entraînements de la foule, tout homme qui voudra réfléchir, reconnaîtra que, si Danton n'a pas empêché les massacres, il en a du moins, par son énergie, par son attitude, par son langage, dans cette journée du 2 septembre, singulièrement diminué l'étendue et atténué les horreurs! » (Dubost *Danton et les massacres de septembre*, p. 33.)



de la démocratie : qu'elle le défende avec la même vaillance qu'elle mit jadis à le conquérir. La bonne défense consistera souvent à porter l'attaque chez l'ennemi : qu'on n'hésite jamais à le faire, qu'il s'agisse des Bonaparte ou des Bourbons; qu'on rappelle sans cesse ce qu'était l'ancien régime. « Vos pères, où sont-ils? » Le mot du prophète, épigraphe du beau livre de M. Peyrat répliquant à Edgar Quinet (1), reste encore aujourd'hui et pour longtemps la vraie réponse aux détracteurs de la Révolution, à tous ceux qui oublient.

Certes, la Constituante, la Législative, comme la Convention, se sont laissées parfois égarer par le mirage de faux principes! Hé, sans doute! les hommes de 89 et de 93 ont commis des fautes qu'il convient (et qu'il n'est plus d'ailleurs bien difficile) de déplorer! Mais, à supposer que ces fautes et ces erreurs mêmes n'aient point contribué dans une certaine mesure au succès final, il n'en reste pas moins acquis que les résultats de la Révolution sont l'existence même de notre société. Et c'est là ce qu'on ne saurait se lasser de répéter. Paysan qui cultives en paix un champ qui t'appartient, ouvrier qui n'es plus le serf d'une corporation, soldat qui peux aspirer à tous les grades, noble, et toi, philosophe ingrat, qui n'êtes plus à chaque heure du jour menacés d'une lettre de cachet, que seriez-vous sans ces hommes qui ont sacrifié, pour que vous soyez libres et égaux, leur fortune, leur vie et leur honneur même? Oui, monsieur Taine, si vous avez pu écrire votre livre des *Philosophes français* sans être bâtonné comme le fut Voltaire, votre livre de *la Littérature anglaise* sans être exilé comme le fut Rousseau, votre traité de *l'Intelligence* sans être embastillé comme La Chalotais, c'est que le *Crocodile* a passé par là.

JOSEPH REINACH.

FEMMES DU XVIe SIÈCLE

Anne de Bretagne et Louise de Savoie (2)

C'est dans le pays situé entre « le fleuve Seine et le fleuve Loire », un peu au nord de la Seine et un peu au sud de la Loire, que se trouve le berceau de la vieille France.

La nature, sous ce ciel, a toujours été d'un aspect riant et d'un accès facile. Des fleuves grandioses et calmes, de belles rivières poissonneuses, de nombreux ruisseaux coulent sans obstacles vers la mer. Des forêts vertes et giboyeuses, de riches plaines couvertes de champs de blé, de prairies et d'arbres à fruits, s'y étendent à perte de vue. Des collines peu élevées, s'enchevêtrant l'une dans l'autre, bornent l'horizon de leurs lignes sinueuses et souples, et de vastes châteaux, caractéristiques d'un autre temps, se dressent fièrement sur les hauteurs, nous rappelant l'antiquité de notre race, la gloire de nos souvenirs.

En descendant la Loire, rive gauche, nous apercevons le château d'Amboise sur un rocher qui domine le fleuve, la ville et la plaine. Derrière le rocher, une petite rivière, l'Amasse, se jette dans la Loire. « La vue du château s'étend sur la rivière — nous dit Androuet du Cerceau — tant d'amont que d'aval; mais celle d'aval, n'ay mémoire d'en avoir vu une telle sur la ville de Tours à sept lieues de distance. »

La chronique rédigée vers le milieu du XIIe siècle par le moine Jean de Marmoutier nous raconte que César, après le siège de Bourges, venant à camper au-dessus d'Amboise, frappé de la situation stratégique du lieu, bâtit sur le rocher une tour surmontée de la statue du dieu Mars. Plus tard, saint Martin, en soulevant un orage qui renversa la statue, annonça la chute du paganisme. Vers le même temps, un château fut joint à la tour.

Sous la première race, Amboise appartenait aux rois francs. C'est dans l'île de Saint-Jean, sur la Loire, que Clovis eut une entrevue avec Alaric, roi des Visigoths. Amboise, détaché du domaine royal, vers la fin du IXe siècle, par Louis le Bègue, qui en fit présent au comte d'Anjou, passa ensuite à la maison de Thouars. Au XVe siècle, par suite de la trahison du comte Louis, qui prit parti pour les Anglais, Charles VII confisqua le château, qui resta depuis à la couronne. Louis XI y créa l'Ordre de Saint-Michel et plus tard y relégua sa femme, la mélancolique Charlotte de Savoie, qui y vécut dans la solitude, l'abandon et la crainte, entourée des espions de son mari.

Charles VII avait fortifié le château; Charles VIII l'embellit. Il y était né. Les souvenirs de sa première jeunesse, passée comme en prison à regarder couler la Loire et à lire des romans de chevalerie, lui étaient chers. Quand il eut remplacé son père sur le trône, il appela pour agrandir et orner Amboise les premiers artistes de France et d'Italie. Il fit construire la chapelle et les deux grosses tours; Louis XII créa le jardin royal et la belle galerie qui le borde du côté de la rivière.

Deux femmes ont surtout marqué leur passage au château d'Amboise : Anne de Bretagne et Louise de Savoie.

I.

Anne de Bretagne, une des figures le plus originales de ce temps-là, naquit au château de Nantes, le 26 jan-

(1) *La Révolution et le livre de M. Quinet*, par M. Peyrat, Lévy, 1866.

(2) Extrait d'un ouvrage sur *la Fin de la vieille France* (premier volume, *François Ier*), qui est à la veille de paraître à la librairie Plon, Nourrit et Cie.



vier 1477. Elle descendait de la célèbre famille de Montfort, dont les querelles avec la maison de Blois ont rempli le XIVe siècle; par la branche de Dreux, elle tenait au sang royal de France. Son père était le duc François II; sa mère, Marguerite de Foix, dont les ancêtres avaient régné sur la Navarre. Marguerite étant morte après avoir mis au monde une seconde fille, les deux sœurs furent élevées par la comtesse de Laval, « une dame très habile et accomplie », nous dit Brantôme. Anne, héritière de *la* duché, vit dès sa naissance sa main briguée par tous les princes de l'Europe. Les deux principaux de ces prétendants furent Maximilien et Charles VIII.

François II, d'un caractère faible et d'une intelligence bornée, toujours gouverné par quelque favori, était incapable de maintenir l'ordre dans une province remuante comme la Bretagne. Poussé par les seigneurs pendant tout le règne de Louis XI, il n'avait fait que guerroyer contre son suzerain sans savoir pourquoi, et l'avènement de Charles VIII avait accru encore l'anarchie.

Charles VIII n'ayant que treize ans en arrivant au trône, sa sœur, Anne de Beaujeu, avait pris le pouvoir en main de par le testament de Louis XI. Son mari, un Bourbon de la branche aînée, le partageait bien nominalement avec elle; mais, comme il était de la « sotte humeur », nous dit Brantôme, « voire même beaucoup », sa femme ne le consultait guère. La dame de Beaujeu était bien d'ailleurs en état de mener les affaires toute seule. Vraie fille de Louis XI, elle lui ressemblait fort, même par les traits, avec une attitude plus noble cependant et un regard plus fier. Mais c'était le même front qui cachait les pensées de derrière la tête, les mêmes lèvres plissées, le même sourire voilé et railleur où l'on sentait un mélange de résolution et de prudence.

A son avènement, les seigneurs, considérant son sexe et surtout son âge — vingt-trois ans, — crurent pouvoir le prendre de haut avec elle. Le duc d'Orléans réclame la régence en qualité de premier prince du sang; ne l'obtenant pas, il se lève, et toute une armée de noblesse à sa suite. Le duc de Bretagne les appuie. Ils cherchent des alliances au dehors et ameutent l'Europe contre la France.

Anne ne se laisse pas désarçonner. Après avoir jeté la guerre civile en Angleterre en y favorisant la descente de Henri Tudor qui va détrôner Richard III, et poussé les Flandres au soulèvement pour occuper Maximilien et Ferdinand, elle fait face avec une grande décision à la révolte intérieure. Plusieurs combats partiels n'ayant pas de résultat, elle réunit toute l'armée royale commandée par La Trémouille, s'y rend en personne avec le jeune roi et marche droit en Bretagne pour y attaquer la ligue féodale dans ses derniers retranchements. Le duc d'Orléans, avec douze mille Bretons, Allemands et Anglais, est battu à plate couture à Saint-Aubin-du-Cormier, pris et envoyé prisonnier à Bourges comme le plus simple sujet. François II, vaincu, signe avec Mme de Beaujeu le traité de Sablé, par lequel quatre places fortes de Bretagne restent aux mains des Français, et de plus il s'engage à ne marier son héritière que du consentement du roi, selon le droit féodal d'ailleurs. Peu de temps après ce traité, il mourut de chagrin, dit-on, et de honte (1488).

Cependant les seigneurs bretons, prétendant que « de toute antiquité leurs rois, ducs et princes n'ont reconnu souverains que Dieu tout-puissant », ne songeaient qu'à se soustraire aux conditions humiliantes du traité en reprenant leurs places fortes, et à marier leur héritière à un prince assez faible pour qu'ils pussent continuer leur train d'indépendance. A cette fin, ils avaient désigné Jean d'Albret, qui guerroyait avec eux depuis le commencement des troubles et dont ils connaissaient la nullité. François II, de son vivant, avait ratifié ce choix par écrit.

Le maréchal de Rieux, nommé par le testament du duc curateur de ses deux filles et administrateur de la duché, va donc trouver la jeune Anne et la met respectueusement en demeure d'accomplir la volonté de son père en épousant Jean d'Albret.

Anne n'avait encore que douze ans; mais, beaucoup plus avancée de corps et d'esprit que les filles de son âge, elle était déjà très belle, nous dit Brantôme, et promettait de l'être plus encore. De taille plutôt petite, elle avait un pied plus court que l'autre, très peu toutefois, et il fallait du temps pour s'apercevoir de ce défaut, qu'elle cachait avec une grande adresse. Sa noble prestance, ses manières calmes et dignes révélaient un esprit sérieux et un caractère résolu, mûris par les troubles du temps et le sentiment d'une haute situation.

Anne était une vraie Bretonne, pétrie des fiertés, des ombrages et des entêtements de sa forte et étroite nationalité. Ses sentiments étaient entiers, sa volonté énergique, ses vues limitées. Elle manquait de souplesse parce qu'elle manquait d'ouverture et de cette hauteur de raison qui nous permet de nous conformer à la vie tout en la jugeant : aussi lui trouverons-nous souvent dans la suite un orgueil intraitable, une humeur irascible, de terribles colères, des haines tenaces. « Ce qu'elle s'est mis une fois dans l'esprit, elle le veut obtenir de toute manière, qu'il faille rire ou pleurer », nous diront les ambassadeurs vénitiens. Mais, à cet âge, son naturel était encore à demi voilé, et la « pudeur, naïveté et grâce de jeunesse » la montraient sous son plus beau jour. Anne était loyale et courageuse, très attachée dans ses affections, généreuse et constante; elle était honnête dans ses mœurs, profondément religieuse et fidèle à sa foi. Jamais elle ne manqua à sa parole ou n'abandonna un ami. De sa forte race elle tenait l'instinct et le goût du commandement, l'orgueil du pouvoir. Elle savait d'ailleurs en porter les charges

et possédait l'autorité naturelle qui en impose le respect. Dès la première jeunesse, elle comprenait étonnamment la politique et les affaires. Les gens les plus compétents se plaisaient à en parler avec elle et admiraient sa justesse de coup d'œil et sa décision. Ses serviteurs lui étaient attachés et soumis.

Une telle princesse, d'une individualité aussi marquée dans l'adolescence, n'était pas précisément pour se laisser marier à la plus grande convenance de messieurs ses sujets : on s'en aperçut bientôt. Après avoir écouté patiemment le discours du maréchal en faveur de Jean d'Albret, Anne sut fort bien lui répondre.

Si son père, dit-elle, l'avait promise au duc, c'est que, dans les derniers temps son esprit étant fort diminué, comme chacun le savait, il avait agi sous l'empire des autres, particulièrement de la comtesse de Laval, qui le menait à sa façon. Tout en rendant hommage à l'autorité paternelle, elle n'avait jamais cessé de protester contre une telle disposition de sa personne, et elle gardait ses sentiments. N'était-il pas contre la bienséance, et aussi contre les intérêts de la Bretagne, que la plus riche héritière de la chrétienté épousât un homme veuf, très laid, chargé d'enfants et déjà grand-père?

Anne, qui avait l'ambition d'un trône, mais qui partageait à l'endroit de la France l'aversion de ses sujets, se déclara alors hautement pour Maximilien. Maximilien, il est vrai, était veuf; toutefois il n'avait que trente ans. Il était le prince « le mieux fait de son temps », de manières fort agréables, et, déjà roi des Romains, il porterait un jour la couronne impériale.

Le maréchal fit bien quelques difficultés; mais Anne tint bon et il fallut envoyer des députés à l'empereur Frédéric avec charge d'accorder à son fils la main de la duchesse, en insistant toutefois pour que Maximilien, en venant épouser, amenât une armée d'Allemagne afin de défendre la Bretagne contre les entreprises des Français.

Malheureusement pour ces projets, Maximilien, entre un père avare et les États de Flandre dont il n'avait que l'administration au nom de ses enfants, se trouvait le prince le plus pauvre et le plus dépendant de la chrétienté. Veuf à vingt-trois ans, il était doué, nous dit Varillas, d'un tempérament qui ne lui permettait pas de passer dans la solitude le reste de sa vie. Mais les états de Flandre ne comprenaient point cela. Très fidèles au souvenir de Marie de Bourgogne et usant sans doute d'une rigoureuse abstinence, à la première parole d'un second mariage ils commencèrent à crier au scandale comme si le prince, en perdant sa femme, avait fait vœu de chasteté. Puis, voyant qu'il ne tenait compte de leurs remontrances, ils le chassèrent des Pays-Bas et livrèrent sa propre fille, Marguerite, alors âgée de quatre ans, à son ennemi Louis XI, pour être élevée à la cour de France et plus tard épouser le Dauphin.

D'aucuns prétendent qu'en agissant de la sorte les états de Flandre étaient plus inspirés par la jalousie du pouvoir que par l'austérité des mœurs ; mais nous n'en croyons pas un mot.

Les choses en étaient encore là quand les envoyés de la jeune duchesse, arrivés en Allemagne, présentèrent la demande. Grand embarras pour Maximilien, qui, sans argent et sans États, ne pouvait conduire triomphalement une armée en Bretagne. Un héros se serait tiré de là par quelque folie, en allant tout seul, par exemple, se mettre à la tête des seigneurs bretons, combattre de son nom et de ses armes et conquérir sa femme à la pointe de sa lance. Mais, si Maximilien était le prince « le mieux fait de son temps », il n'avait rien d'un héros. Aussi se contenta-t-il d'envoyer en Bretagne un maigre seigneur allemand, le comte de Nassau, pour épouser à sa place.

Le mariage se fit secrètement à la cathédrale de Rennes. Après la cérémonie, l'envoyé impérial plaça, selon l'usage, sa jambe nue dans le lit de la jeune duchesse. Mais Mme Anne ne fut pas contente. Ce platonique mariage, suivi d'une alliance non moins platonique avec l'Angleterre, l'Espagne et l'Empire, en vue du démembrement de la France, ne modifie en rien la situation de la Bretagne. La France continue à garder les places fortes, à menacer le pays et à demander la duchesse en mariage; les seigneurs à se quereller et parfois à se battre sous les yeux de leur suzeraine, et celle-ci, les mains liées, sans armée et sans argent, demeure condamnée à l'équivoque et à l'impuissance.

Pour une personne aussi hautaine et aussi vive, quelle insupportable situation! Les jours, les mois, les années même se passent — trois ans depuis la mort de son père — sans rien modifier. Anne n'y tient plus. La fougue l'emporte. Un beau matin, sans crier gare, elle déchire tous les voiles, déclare son mariage et ses alliances et prend le titre de reine des Romains en face de l'Europe surprise et de la France menaçante et armée.

Mme de Beaujeu l'attendait là. Le traité de Sablé est rompu ; elle entre de vive force en Bretagne, s'empare de Nantes et menace Rennes.

Grand embarras pour Anne, dont la juvénile équipée n'a nullement mis l'Europe en branle. Ses alliés, très occupés chez eux, restent immobiles, et, quant à son mari, il guerroie philosophiquement en Hongrie sans plus s'occuper d'elle que si le comte de Nassau n'avait pas mis sa jambe nue dans son lit. Anne, qui avait du sang chaud dans les veines et au cœur toute la fierté de sa race de guerriers, ne savait plus, dans sa colère, où donner de la tête, quand un incident inattendu vint changer la face des choses.

Le duc d'Orléans, pendant son long séjour à la cour de Bretagne, du temps de sa révolte, s'était pris pour Anne d'une amitié vive et tendre qui, malgré son jeune âge, ressemblait fort à un autre sentiment, et Anne y

avait répondu par une préférence marquée et une entière confiance. Leurs intérêts étaient les mêmes, et cette petite fille qui n'avait pas encore atteint l'adolescence portait déjà à l'enthousiasme ceux qui faisaient cause commune avec sa maison. Les deux amis, s'entretenant sans cesse des affaires publiques, s'étaient fortement liés : aussi la défaite du duc, peu de temps après, et son emprisonnement dans la tour de Bourges, où il était fort resserré, avaient affecté Anne très vivement, et le désir de le délivrer n'était point étranger peut-être à son rêve d'un trône.

Mme de Beaujeu savait cela. Le jeune roi Charles VIII ayant, dans un élan de générosité, ouvert la prison du duc d'Orléans, elle promet à ce prince un retour complet de faveur s'il veut se rendre sur parole en Bretagne et décider la duchesse à épouser le roi. Le duc accepte cette délicate mission.

Pour Anne, quel précieux retour en un tel moment! Les premiers épanchements passés, le duc n'eut pas de peine à lui remontrer les maux que son mariage avec Maximilien attirerait sur la Bretagne ; il aviva sa fierté en face de la froideur de son mari, et Anne, qui n'était pas non plus indifférente à l'idée de régner sur la France, se laissa convaincre.

Quelques scrupules religieux lui restant encore, l'Église complaisante se chargea de les lever en dissolvant un mariage où les époux étaient demeurés étrangers l'un à l'autre. Mme de Beaujeu renvoya hâtivement en Flandre la petite Marguerite d'Autriche, et, le 6 décembre 1492, la duchesse de Bretagne devint reine de France.

Anne avait quinze ans, le roi vingt-deux. Le couronnement à Saint-Denis, l'entrée à Paris suivirent de près, et la cour se fixa à Amboise. Anne sut immédiatement y prendre sa place. Mme de Beaujeu, accoutumée au gouvernement, crut d'abord pouvoir user avec elle de quelque autorité et prérogative; mais « elle trouva bien chaussure à son pied », nous dit Brantôme. Anne ne permit jamais à personne d'oublier qu'elle était reine de France et duchesse titulaire d'une de nos plus belles provinces, la plus féconde en guerriers. Charles VIII, d'ailleurs, commençait à être impatient du joug de sa sœur. Imaginatif et romanesque, sans aucun esprit politique, il rêvait déjà avec ses jeunes courtisans la folle expédition d'Italie. Mme de Beaujeu s'y opposait; sa sagesse leur paraissait pesante. Aussi toute la cour s'empressa-t-elle autour de la jeune reine pour la lui opposer, si bien que Mme de Beaujeu se trouva la première victime d'un mariage qu'elle avait fait elle-même avec le plus patriotique désintéressement. Mais Mme de Beaujeu tenait de son père la virilité du caractère et de l'esprit : au lieu de se livrer contre l'ingratitude humaine à de puériles récriminations, elle sourit en elle-même, se tut, « se cala » tranquillement et quitta la cour et le pouvoir après avoir gouverné sept ans le royaume avec autant de fermeté que de sagesse. Devenue duchesse de Bourbon par la mort de son beau-frère, elle alla vivre, avec son mari et sa fille Suzanne, dans leurs vastes domaines du Bourbonnais et dans ses apanages, où elle continua à mener grand train.

On sait la mort précoce et soudaine de Charles VIII, quelque temps après être revenu de son expédition d'Italie, à l'âge de vingt-quatre ans.

« En grande gloire quant au monde et en bon vouloir quant à Dieu », nous dit Commines, le septième jour d'avril l'an 1498, veille de Pâques fleuries, il partit de la chambre de la reine Anne et la mena avec lui pour voir jouer à la paume dans les fossés du château d'Amboise. Ils entrèrent ensemble dans une galerie qui y débouchait, et le roi se heurta le front contre l'huis, « combien qu'il fût très petit ». Tout d'abord il n'y prit garde et continua à deviser avec tout le monde et à regarder les joueurs; mais tout à coup, s'écriant « qu'il avait espérance de n'avoir jamais fait péché mortel, il cheut à l'envers » et perdit la parole. Il pouvait être deux heures après midi. On l'étendit sur une méchante paillasse qui se trouvait là par hasard, n'osant le porter au château, et il y rendit l'âme vers neuf heures du soir, après avoir recouvré trois fois la parole.

Anne ne le quitta pas jusqu'au dernier moment. Si elle avait épousé Charles VIII sans enthousiasme, étant de celles pour qui le devoir est une raison d'attachement, elle s'était montrée une épouse très affectionnée et fidèle. Cette mort lui causa une extrême douleur. La première des reines, elle porta le deuil en noir; jusqu'alors elles l'avaient porté en blanc, d'où leur venait dans leur veuvage le surnom de reines blanches.

Le duc d'Orléans, averti à Blois par M. Dubouchage, fut tellement ému de l'événement qu'il en versa des larmes. Aussitôt il part pour Amboise, se rend dans la chambre où étaient déposés les restes de Charles VIII, s'agenouille près du lit, jette pieusement de l'eau bénite au corps et passe dans l'appartement de la reine, qu'il essaye vainement de consoler. Elle resta enfermée, ne voulant voir le jour ni parler à personne jusqu'après les obsèques, très pompeuses, qui eurent lieu aux frais du nouveau Roi, le Trésor étant vide. Puis, n'ayant pas d'enfants vivants, elle retourna en Bretagne.

II.

Anne s'était engagée par son contrat de mariage à épouser le successeur de Charles VIII, si ce roi mourait sans enfant. Une grande amitié l'attachait d'ailleurs, comme nous l'avons vu, au duc d'Orléans devenu Louis XII, qui lui-même avait gardé pour elle tous ses premiers sentiments. Mais il était marié, marié de force, prétendait-il. Anne lui ayant fait des

promesses pour le cas où l'Église le rendrait libre, les mois suivants furent consacrés à son procès de divorce avec Jeanne de France. Triste et scandaleux procès! Il y fallait la connivence du pape; Alexandre VI occupait le trône pontifical : on l'acheta en donnant à son fils César le duché de Valentinois avec la main d'une princesse de la maison d'Albret, et le mariage fut rompu. Pendant que la malheureuse Jeanne allait s'enfermer dans un couvent à Bourges, neuf mois après la mort de Charles VIII, le 7 janvier 1499, Louis XII épousa Anne de Bretagne. Le mariage eut lieu à Saint-Denis, suivi du couronnement, au milieu des fêtes les plus magnifiques. Puis l'entrée à Amboise. Marque touchante de respect, Louis XII, pensant qu'il serait pénible à la reine de trouver le souvenir de son premier mari à côté du second, se retira devant elle. Anne fit seule cette entrée. Il la rejoignit quelques jours après.

Ce sentiment de délicate déférence, culte chevaleresque d'un premier amour, domina toutes les relations de Louis XII avec la reine pendant les quinze ans de leur mariage. « Il voulait — nous dit Brantôme — qu'en toute chose on lui montrât le même respect qu'à lui et parfois davantage. »

Un jour, les clercs de la basoche et les écoliers ayant joué des farces où ils mêlaient le roi et la cour, sans insulte toutefois, Louis XII consentit à fermer les yeux à condition que le nom de la reine ne fût pas prononcé; sans quoi, il les ferait pendre. A l'intérieur du château, Anne était toute-puissante. Jamais ne venait à la cour ambassadeur ou prince étranger qu'il ne l'envoyât faire sa révérence à la reine, connaissant sa suffisance pour entretenir et contenter ces grands personnages et comme elle y prenait plaisir. « Elle avait en effet très belle et bonne apparence, majesté et éloquence, et souvent en son parler français était curieuse de mêler des mots étrangers » qu'elle apprenait de M. de Grignaux, son chevalier d'honneur. Un jour, il arriva qu'ayant demandé à M. de Grignaux quelques mots espagnols pour les dire à l'ambassadeur, il lui apprit en riant de petites « salauderies », puis alla aussitôt en faire le conte au roi, qui trouva la chose fort plaisante. Toutefois, avant l'arrivée de l'ambassadeur, il avertit la reine avec de grandes risées. Mais elle prit la chose au plus mal, se mit fort en colère et voulait absolument chasser M. de Grignaux. Elle fut plusieurs jours sans le voir et ne s'apaisa que par la prière du roi et les humbles excuses du chevalier, qui l'assura n'avoir eu d'autre intention que d'amuser Louis XII, et qu'en tout cas il l'eût avertie.

Quand le roi allait en Italie, il laissait à Anne le soin des affaires, qu'elle menait très sagement. Il est vrai qu'elle prenait à cœur les intérêts du pape parfois un peu plus que ceux du royaume et beaucoup plus certainement que le clergé français, très national alors, le cardinal d'Amboise principalement. Mais elle avait un tel sentiment des obligations royales, elle ménageait si bien les finances et rendait tant bonne justice, que tout le monde l'admirait. S'étant réservé à part ses États de Bretagne, gouvernement et revenus, souvent, quand le roi était épuisé par la guerre, elle lui venait en aide. Ordonnée et économe, elle était toujours riche et prenait plaisir aux libéralités. Il n'y avait bon capitaine à qui elle ne délivrât des pensions ou fît des présents d'argent et de grosses chaînes d'or, aux petits comme aux grands. Elle se plaisait aussi à contribuer à l'éclat du royaume, par exemple lorsqu'elle fit construire « avec une grande superbeté ce beau vaisseau et grande masse de bois qu'on appelloit la *Cordelliere*, et qui s'attaqua si furieusement à la *Régente d'Angleterre*, et s'attacha tellement avec elle, qu'elles se brulèrent, se périrent, si bien que rien n'en échappa, soit des personnes, soit de ce qui estoit dedans, dont on n'en peust tirer des nouvelles en terre, et dont la Reyne en feust très marrye » (Brantôme). Elle n'oubliait pas non plus les pauvres; elle laissa de grandes fondations.

La reine Anne, qui aimait la représentation royale, se trouvant resserrée à Amboise, se fixa à Blois. La première elle institua les grandes réceptions, créa la cour des dames. « Sa façon était très bonne et honnête. » S'enquérant des gentilshommes de sa maison qui avaient des filles, elle les leur demandait pour les élever et les gardait auprès d'elle. Ces jeunes filles vivaient à part sous des gouvernantes qui les conduisaient fort prudemment, sur le modèle de leur maîtresse, « sages et vertueuses ». Elles s'occupaient entre elles aux travaux de leur sexe, ne sortant que pour aller à l'église ou se promener dans les jardins. Aux cérémonies, elles se mettaient avec les dames en cercle autour de la reine, qui prenait plaisir à s'en honorer.

Anne, fort superbe en toute chose, voulut avoir ses gardes ni plus ni moins que le roi son mari. Elle institua à cet effet une bande de cent gentilshommes, presque tous Bretons. Ils étaient de belle prestance, vêtus à la façon de leur pays, et, quand la reine sortait de sa chambre, soit pour aller à la messe, soit pour se promener, ils l'attendaient sur cette petite terrasse de Blois qu'on appelle encore, d'après elle, la *Perche aux Bretons*.

« Voilà mes Bretons qui m'attendent sur la perche », disait-elle alors. Et son sang chaud d'Armoricaine bouillonnait de plaisir et d'affection.

On prétend bien que ces beaux gentilshommes tournaient quelquefois les yeux du côté des damoiselles et que celles-ci ne s'en courrouçaient pas. Mais les choses se passaient à distance. Sous le gouvernement sévère de Mme Anne, les bonnes mœurs régnaient à la cour, et malheur à ceux qui tentaient d'y manquer, comme nous allons voir.

Une tante de Brantôme, Mlle de Bourdeille, filleule du Roi, se trouvait au nombre des filles de la reine. Elle était si belle et si pleine d'esprit que, tout enfant,

le Roi la faisait asseoir à sa table quand la reine y mangeait et s'amusait de ses saillies, l'appelant son petit perroquet. Toutefois ces libertés avaient cessé avec l'âge.

Or il arriva qu'un Père cordelier, qui prêchait ordinairement devant la Reine, en devint tellement amoureux qu'il en perdit l'esprit et la contenance. Tantôt, dans ses sermons, il se mettait sur les beautés des vierges chrétiennes en « fischant » sur elle assidûment ses yeux; tantôt, dans la chambre de la reine, il se rapprochait d'elle pour « arraisonner » de religion en la regardant de même sorte.

Mlle de Bourdeille, ne voulant nullement favoriser ces façons, en tint quelque propos à sa gouvernante. Le bruit en revint à la reine, qui n'en pouvait croire ses oreilles à cause de l'habit de l'homme et de sa sainteté. Cependant elle dissimule jusqu'au vendredi saint, où il devait, à l'accoutumé, prêcher la Passion devant elle.

Ce jour arrive. La cour prend place, les dames et les filles bien en face du moine. Le Père commence ainsi : « C'est pour vous, belle nature humaine, que j'endure aujourd'hui la Passion, dit Notre-Seigneur Jésus-Christ. » Et, partant de là, il enfile son sermon en faisant rapporter tous les maux, douleurs et passion que Jésus-Christ endura à sa mort pour l'amour des hommes, à ceux qu'il endurait lui-même pour Mlle de Bourdeille. Vainement les mots étaient-ils « ombragés »; la reine Anne, très habile d'esprit et de jugement, mordit vite là-dessus, d'autant que les sourires et les chuchotements de l'auditoire étaient bien faits pour l'éclairer. Aussi entra-t-elle en grand courroux; elle déclara le sermon scandaleux et le Père cordelier punissable. Par ses ordres, il fut impitoyablement fouetté, mis au secret, puis chassé de la cour.

C'est ainsi que les reines en ce temps-là traitaient les moines coupables de mauvaises pensées.

Anne avait les sentiments maternels très profonds, pour elle grande source de douleurs. Elle perdit six enfants : quatre de Charles VIII, et deux de Louis XII. Commines nous raconte de la manière la plus touchante avec quel désespoir, étant allée à Lyon au-devant de Charles VIII, qui revenait d'Italie, elle reçut la nouvelle de la mort du Dauphin, un bel enfant de trois ans qu'elle avait laissé florissant à Amboise. Son indignation même fut très grande en voyant son mari prendre la chose assez légèrement.

Deux filles lui restèrent seules de Louis XII, Claude et Renée. Elle en était très fière, prenait soin de leur éducation elle-même, les entourait de maîtres. Toujours elle les appelait par leur nom : « Ma fille Claude, ma fille Renée », donnant ainsi au titre maternel la préférence sur le rang.

Madame Claude, l'aînée, bonne, douce, charitable, ne faisant jamais déplaisir à personne, était adorée de toute la cour, surtout de ses parents, qui le lui montrèrent bien, nous dit Brantôme, en la faisant proclamer « au parlement de Paris, huys ouverts, duchesse des deux plus belles duchés de la chrétienté, le Milanais et la Bretagne. Quelle héritière, s'il vous plaît! » Madame Claude, toutefois, avait peu de goût pour les livres et les laissait volontiers à Madame Renée, « très habile princesse, bien pensante, bien disante, d'un fort et subtil esprit ». Madame Renée avait tant étudié qu'elle pouvait discourir de toutes les sciences, voire même de l'astrologie. Elle connaissait parfaitement la position et les vertus des astres, et un jour elle en parla si doctement devant la reine sa mère, que celle-ci, « l'ayant ouye, déclara que le plus grand philosophe ne pourrait mieux dire ».

Cependant Anne avait beau admirer et aimer ses filles, c'étaient des filles, et elles n'hériteraient pas du trône de France. Louis XII, vieilli avant l'âge, menaçait à chaque instant de défaillir. En quelles mains, après lui, le sceptre allait-il passer? Cette idée hantait la reine comme un véritable cauchemar.

III.

Une femme se trouvait à la cour qui lui avait toujours inspiré une extrême aversion, tant à cause de sa situation qu'à cause de sa personne, la princesse Louise de Savoie.

Née au château de Pont-d'Ain en 1476, un an avant la reine, Louise était fille de Philippe, comte de Bresse et duc de Savoie, et de Marguerite de Bourbon, sœur du sire de Beaujeu. Louise n'avait pas, comme Anne, trouvé dans son berceau un duché qui valait un royaume. Ses parents étaient pauvres et défendaient avec peine leurs faibles possessions contre les envahissements et les insultes de deux voisins puissants et toujours en guerre : le roi de France et l'empereur. A quatorze ans, Louise avait épousé, avec la maigre dot de trente-cinq mille écus, le comte Charles d'Angoulême, presque aussi pauvre qu'elle. Le comte était arrière-petit-fils de Charles V, petit-fils de Valentine de Visconti et neveu de Charles d'Orléans; mais il tenait peu de ses ancêtres. Bon époux plus que grand politique, chevalier et poète, il ressemblait à son père Jean, un saint, qui n'avait jamais fait parler de lui. Pendant les cinq ans de son union avec Louise, ils vécurent paisiblement soit à Châteauneuf, soit à Chinon, soit à Cognac, où la comtesse mit ses deux enfants au monde, Marguerite et François. En 1494, le comte d'Angoulême, nous dit Saint-Gelais, étant parti de Cognac pour se rendre à la cour, prit froid et se mit au lit à Châteauneuf, où sa maladie empira rapidement. « Mme sa femme, âgée de dix-huit ans, en fut tant ébahie qu'aucune personne ne pourrait l'estre plus. » Elle envoya en diligence querir les meilleurs médecins et, un mois durant sa maladie, « ne bougea



de sa chambre, toute vestue, ne dormant ne jour ne nuit et le servant aussi doulcement et humainement qu'eût seu faire la plus pauvre femme ». Le comte mourut au bout de ce temps. Il lui laissa par testament la tutelle de ses enfants, l'administration de leurs biens, et la recommanda fort à son cousin le duc Louis d'Orléans. Le duc montra à Louise une bonté extrême. « Il la recueillit doulcement et aimablement comme si elle avait été sa sœur, en lui demandant familièrement de toutes ses affaires et la réconfortant le plus gracieusement qu'il était possible. » Après son avènement au trône et son mariage, lui et Anne l'appelaient souvent à la cour et lui faisaient des présents. Quand ils se fixèrent à Blois, ils lui donnèrent Amboise pour y vivre et y élever ses enfants avec de jeunes compagnons. Louis XII désigna, comme gouverneur de François d'Angoulême, d'abord M. de Gié et, après sa disgrâce, M. de Boissy.

Il semblait qu'Anne, sur le trône, dominât Louise de bien haut, et pourtant il y avait entre elles un point, un seul, mais un point d'importance, qui semblait rétablir la balance de la prospérité. Pendant que la reine voyait tous ses fils mourir l'un après l'autre, ceux de Louis XII comme ceux de Charles VIII, Louise regardait grandir le sien; elle le contemplait, pleine d'espérances, chaque jour plus fort et plus beau. Et ce robuste et remuant garçon, dont Louis XII disait déjà qu'il gâterait tout, prendrait un jour sur le trône, en face de la reine, la place de sa débile et triste postérité! Comment Anne, pétrie d'orgueil de race et d'instinct maternel, n'aurait-elle pas frémi en le regardant? Qu'était-ce d'ailleurs que cette Louise de Savoie, si silencieuse et soumise devant elle? On savait ce que sa feinte humilité cachait d'arrogance et d'ambition; sa réserve, de cynisme. Elle avait beau éviter les regards ombrageux de la Reine, se dérober à Amboise, ne paraître à la cour que lorsqu'elle y était appelée: on savait comment elle égayait sa vie avec les gouverneurs successifs du château et les jeunes officiers de sa garde. Sa nature énergique et grossière, enveloppée dans la première jeunesse, prenait maintenant l'essor en de secrets abandons. Louise se montrait alors sous son vrai jour, hardie en ses propos, dissolue en ses actes, avide d'argent, de pouvoir et de plaisir.

Pour Anne, religieuse, austère et digne, Louise était un scandale vivant, et la jalousie maternelle, s'ajoutant secrètement dans son cœur à la réprobation morale, faisait de son aversion une véritable haine, poison secret de sa vie. Bien des fois elle avait parlé à Louis XII de l'indigne conduite de Louise, qu'elle aurait voulu frapper. Mais le sexe fort envisage d'ordinaire philosophiquement les faiblesses du cœur, et le roi, très bon homme, n'était pas pour changer la tradition. Sa mansuétude trouvait toutes sortes d'excuses pour une veuve à qui la solitude devait peser et qui était, d'ailleurs, mère de l'héritier du trône. Ces titres méritaient des ménagements. Louis XII exhortait donc la reine à patience. Vainement toutefois : la patience n'était pas le fait de la reine. Elle s'entêtait dans sa colère, rongeait son frein, et, le jour où elle crut pouvoir frapper, sa main n'hésita pas.

En 1504, le roi tombe fort malade, si malade qu'on le croit mort. La reine, se voyant déjà veuve, tourne les yeux vers sa chère Bretagne et, voulant pourvoir à son fait et à celui de ses enfants, fait charger sur la rivière de Loire « trois ou quatre bateaux de ses plus précieux meubles, bagues, joyaux et argent, pour les transporter à Nantes ». Il fallait traverser Amboise. Pierre de Rohan, maréchal de Gié, gouverneur du château, était alors, prétend-on, du dernier bien avec Louise. Tous deux attendaient la mort du roi sans se trop désoler. François d'Angoulême lui succéderait; il avait neuf ans : Louise serait régente.

Grisé par ce rêve, M. de Gié, qui partageait à l'endroit de la reine l'aversion de Louise, fait arrêter les bateaux au passage comme chargés en fraude, contrairement aux droits de la Couronne.

Après un pareil acte, ils auraient dû tuer Louis XII plutôt que de lui permettre de revivre. Mais ils ne le tuèrent pas, et Louis XII revint à la santé. Qu'on se figure la colère de la reine! Or Anne ne « chaumait » jamais sur la vengeance.

Tout d'abord le maréchal est chassé de la cour; puis Anne lui fait intenter un procès comme coupable de lèse-majesté. Elle choisit elle-même, pour l'instruire, le parlement de Toulouse, qui suivait encore le droit romain, le plus sévère de beaucoup. Vainement le roi Louis XII, attaché au maréchal, essaye-t-il d'obtenir son pardon; vainement le chancelier Guy de Rochefort veut-il faire traîner les choses en longueur : rien ne touche la reine, et elle montre une telle passion qu'il faut obéir.

Anne, nous dit Brantôme, ne voulait pas « la mort, qui ne dure qu'un instant »; elle voulait son insulteur ruiné, dans un état misérable et bas, vivant « en marisson, douleur et tristesse ». Elle voulait surtout que sa complice fût atteinte. Ne pouvant incriminer directement la comtesse d'Angoulême, elle la fait assigner comme témoin, comptant qu'elle se déshonorera en défendant son amant.

Le jour arrive. Louise se présente à la barre l'œil tranquille et assuré, le front haut, avec la liberté de l'innocence. Elle témoigne sans le moindre embarras, accable le maréchal et contribue à le faire condamner. On prétend qu'outre le soin de son renom, Louise cherchait ici une vengeance. M. de Gié, emporté et jaloux, ne se gênait pas pour user de sa qualité de gouverneur en fermant la porte aux jeunes favoris qui lui portaient ombrage, entre autres à Surgère, qu'il avait eu l'audace de faire mettre en prison. Louise s'en souvenait.

A la suite de cet événement, la vie reprend son



cours; mais Louise profite de la leçon. En personne avisée et pratique, elle redouble de prudence. Concentrant toutes ses pensées, tout son espoir en son fils, elle marche avec précaution, le suivant des yeux pas à pas. Il compensera un jour ses peines. Dans les courts mémoires qu'elle nous a laissés, c'est à peine si elle prononce le nom de sa fille, sa première née, la douce et plaisante Marguerite, tandis que sa pensée anxieuse ne quitte pas celui dont elle attend tout.

« C'est le douzième jour de décembre, environ dix heures après midi, que mon César pacifique, brisant le cloître maternel, prit la première expérience de lumière mondaine au château de Congnac. La Reine aussi avoit un fils; mais il ne pouvoit retarder l'exaltation de mon César; il avoit faute de vie. »

Et six ans après :

« Le 25 janvier 1501, jour de la conversion de saint Paul, à deux heures après midi, mon Roy, mon seigneur, mon César et mon fils fut emporté près d'Amboise, au travers des champs, par une haquenée furieuse. Le danger fut si grand que ceux qui étoient présents le crurent irréparable. Toutefois Dieu, connoissant les choses futures, ne me voulut priver de mon amour, voyant que je serois trop infortunée. »

Une autre fois, François, en jouant avec ses compagnons, reçoit un coup qui mit en danger sa vie. « S'il fût mort, s'écrie-t-elle, j'étais femme perdue! »

Cependant Louis XII, ayant vu mourir tous ses fils, propose le mariage de François d'Angoulême et de Claude afin de conserver à la France le duché de Bretagne, que le contrat de mariage de la duchesse Anne attribuait à sa fille aînée à défaut d'hoirs mâles. Pensée patriotique; mais la reine! Quoi, donner son héritière au fils de cette femme abhorrée? Jamais! Qu'importent les intérêts de la France à son cœur de Bretonne! Elle aime mieux marier Claude au descendant de ce platonique pour qui, en dépit de son indifférence, elle a toujours gardé une secrète faiblesse. Claude épousera Charles d'Autriche, plus tard Charles-Quint.

C'était l'ennemi au cœur du royaume.

Louis XII ne s'oppose point aux volontés de la reine; il en connaît le péril. Mais il faut consulter les États. Soit. On les réunit à Tours, et bientôt ils demandent à l'unanimité le mariage de Claude et de François d'Angoulême.

La reine se tait devant la volonté du pays. Elle consent même aux accordailles, mais aux accordailles seulement. Les enfants sont trop jeunes pour le mariage, et d'ailleurs, à trente-deux ans, Anne ne peut-elle encore avoir un fils?

La justice dans ce monde, hélas! est boiteuse. La reine devait succomber devant sa rivale, et succomber par la mort. Ce fut au château de Blois, le 9 janvier 1514. Elle rendit l'âme à trente-sept ans, après quelques jours à peine de maladie et sans laisser de fils après elle.

Il est dur de mourir en pleine force, en pleine vie et quand on sent derrière soi, à côté des regrets douloureux, des inimitiés triomphantes. La lutte fut terrible. Le christianisme en triompha. Il avait toujours persisté dans cette âme profonde et vaillante, au milieu même du choc des passions; à cette heure solennelle, il reprit tout l'empire. Anne, la volontaire, la tenace, la hautaine, l'irascible, se brisa elle-même devant Dieu. Elle jeta sur l'autel toutes ses passions fougueuses, son orgueil, ses colères, ses haines, ses jalousies, comme elle renonça à ses tendresses et à ses joies. Serrant la croix sur sa poitrine, elle accepta dans son cœur ce mariage tant maudit et, en marque d'un parfait dépouillement, laissa l'administration des biens dont allait hériter sa fille Claude à sa future belle-mère.

La mort d'Anne fut un horrible coup pour le roi. Plus âgé que sa femme et vieilli avant le temps, il n'avait jamais cru devoir lui survivre. Sa douleur fut immense. Lui-même accompagna pieusement le corps d'abord à Saint Sauveur de Blois, puis à Saint-Denis, « en merveilleusement grand deuil, suivi dévotement de toute la cour. Il lui fit faire une tombe de marbre blanc, la plus belle qu'on vît oncques ». Toute la cour prit le deuil et le garda même au mariage de François d'Angoulême et de Claude, qui s'accomplit au mois de mai suivant. Le marié, la mariée et tous les assistants étaient vêtus de drap noir, et l'autel pareillement décoré.

C. Coignet.

LES FRÈRES COLOMBE (1)

Simple histoire

VII.

Vers ce même temps, les frères Colombe furent pris d'une recrudescence de folie pour la dépense qui les amena à une catastrophe prévue. Ils avaient fait des dettes, prenant à crédit quand ils étaient au bout de leurs ressources avant la fin du mois. Le ménage ne pouvait plus marcher rien qu'avec les revenus courants. On emprunta sur la vieille maison du Moustiers. Première hypothèque : cinq mille francs.

Quand les dettes furent payées, il y avait un reliquat que l'on se proposait de conserver pour les besoins futurs. Mais, par précaution, on se partagea la somme, et, chacun d'eux, comptant sur l'autre, crut

(1) Suite et fin. — Voy. les deux numéros précédents.



pouvoir se laisser aller à quelques acquisitions jugées indispensables. Ainsi Annibal offrit à Manon une armoire à glace, et Scipion une montre en or. Il y avait une excuse : c'était pour son anniversaire. Manon entrait dans sa dix-huitième année.

Mais une jeune fille ne pouvait aller vêtue comme une fillette; les toilettes de Manon furent renouvelées. Quand elle se montra, grande et élégante, dans son costume de bourgeoise riche, les frères Colombe s'avouèrent qu'ils lui feraient déshonneur en l'escortant dehors dans la simplicité quelque peu paysanne de leur costume habituel. Et un tailleur du boulevard les habilla.

Maintenant Scipion, rasé de frais tous les jours, cravaté de couleur claire, soigneusement peigné pour dissimuler un commencement de calvitie, paraissait rajeuni de dix ans et pouvait n'en avouer que quarante; tandis qu'Annibal, demeuré svelte, c'est-à-dire maigre, bien pincé dans sa redingote, la moustache amincie et d'un noir douteux, les cheveux ras, ressemblait à un officier à la retraite, mais encore vert et bien portant. Leur tenue, même dans la maison, était plus soignée, Annibal en vareuse élégante, Scipion en veston court et faisant la cuisine sans tablier.

On avait installé des jardinières toujours fleuries dans les quatre coins de la salle à manger tout égayée déjà par les porcelaines coloriées de Manon. Il semblait qu'un printemps eût soufflé tout à coup sur le vieux ménage des frères Colombe, balayant de sa tiède haleine les toiles grises des années, ces araignées infatigables. Tout rajeunissait, tout reverdissait; les vieux meubles s'en allaient, chassés par des nouveautés fraîches et gaies; les tentures fleuries de roses s'accrochaient aux murs; on marchait sur des tapis. Tout rayonnait au soleil de la beauté blonde de Manon épanouie. D'un geste de son doigt de déesse elle avait accompli, comme dans la féerie, le changement du décor qui ne lui plaisait plus.

Tant que ces transformations s'accomplirent, elle fut charmée, occupée, satisfaite; mais après? Manon revenait toujours à s'ennuyer.

Puis son ennui devint poétique. Elle chanta des morceaux dramatiques terribles qui faisaient fondre en larmes les deux frères bouleversés. Les adieux de Lucie leur crevaient le cœur; le grand air de Marguerite dans la prison les rendait malades, encore qu'il fût chanté comme par une serinette, Manon manquant des cordes vocales nécessaires à ces grandes exécutions. Mais elle exprimait, et cela suffisait à faire souffrir horriblement les frères Colombe. Ensuite elle voulut déclamer et la maison s'emplit de volumes de vers. Elle apprenait par cœur dans la journée de grandes tirades qu'elle leur débitait le soir, debout dans un angle, avec des gestes faux et des intonations douteuses. Mais jamais Rachel ne fut tant admirée que Manon tragédienne ne le fut par son naïf auditoire.

— Elle réussirait partout, murmurait Scipion. Ah! si on l'entendait!

Mais on bourrait le dessous des portes afin que personne n'entendît Manon, afin que nul ne convoitât ce trésor.

Quand Manon se fut bien divertie à ce jeu, elle s'en dégoûta et, passant à un autre, elle imagina un soir de se faire faire la lecture par Annibal, qui avait une belle voix sonore. Scipion s'offrit vivement, comme jaloux du choix de Manon; mais elle insista :

— Non, non, papa Nibal. Maman Pion ne sait pas lire.

Une fierté passa dans le regard d'Annibal et il prit le livre. Manon, renversée dans un fauteuil, jouait avec ses nattes dorées défaites et regardait vaguement en l'air avec un sourire comme si elle voyait passer sur l'écran de clarté mobile que la lampe jetait au plafond une silhouette, une ombre, l'ombre d'un rêve ou d'une réalité entrevue.

Et Annibal, scandant trop le rythme, mais exprimant avec un feu bizarre, lisait ou plutôt déclamait lentement ce charmant sonnet de Leconte de Lisle : le *Sommeil de Leïlah :*

Ni bruit d'aile, ni son d'eaux vives, ni murmures.
La cendre du soleil nage sur l'herbe en fleur,
Et de son bec furtif le bengali siffleur
Boit, comme un sang doré, le jus des mangues mûres.

Dans le verger royal où rougissent les mûres,
Sous le ciel clair qui brûle et n'a plus de couleur,
Leïlah languissante et rose de chaleur
Clôt ses yeux aux longs cils à l'ombre des ramures.

Annibal s'interrompit, ayant perdu la ligne pour avoir jeté un coup d'œil rapide sur Manon qui baissait ses longs cils en souriant toujours.

— Va donc! cria irrespectueusement Scipion, très agacé.

Annibal rougit et continua :

Son front ceint de rubis presse son bras charmant;
L'ambre de son pied nu colore doucement
Le treillis emperlé de l'étroite babouche.

Elle rit et sommeille et songe au bien-aimé.

Ici le livre trembla dans la main du lecteur, lui échappa et roula par terre. Scipion le ramassa vivement, l'ouvrit et acheva :

Telle qu'un fruit de pourpre ardent et parfumé
Qui rafraîchit le cœur en altérant la bouche.

Manon s'était subitement retournée :

— Tiens! maman Pion! comme vous avez dit cela!

— Je sais lire aussi, répondit Scipion rouge jusqu'au front, si troublé, bouleversé, éperdu, qu'il se leva pour aller tirer les volets qui étaient clos cependant depuis la nuit.



Mais il rafraîchit son front à l'air une seconde et rentra.

Manon avait repris l'effilochement rêveur de sa natte et son attitude renversée, le nez au plafond. Annibal feuilletait un livre, gravement, sans voir, le front penché, les yeux presque clos.

Tout à coup Manon soupira, étendit les bras et balbutia :

— Dieu! que je voudrais aller là-bas!

— Où ça, là-bas? demanda Scipion.

Elle murmura :

— Là où les bengalis boivent les mangues mûres.

— Tu aimerais donc à voyager?

— Oui. Je voudrais aller bien loin, bien loin, dans quelque pays où il y aurait...

— Quoi?

— Je ne sais pas.

Et Manon subitement éclata en sanglots. Les deux frères la regardèrent un instant, effarés, stupides d'étonnement, d'effroi.

— Qu'as-tu? murmura Annibal.

Mais Scipion s'était agenouillé près du fauteuil et essayait de prendre la main de Manon qui s'en couvrait le visage.

— Voyons, voyons, ma petite Manon, tu n'es donc pas heureuse avec nous? Qu'est-ce qui te manque? Dis-le. Tu sais que nous t'aimons bien. Allons, sois franche. Qu'est-ce que tu veux? Qu'est-ce que tu rêves?...

— Rien, répondit Manon farouche, se faisant lâcher et se levant.

Elle était toute rouge, comme honteuse, et elle se sauva dans sa chambre en pleurant plus fort.

Au bout d'un silence, les frères Colombe se regardèrent, non pas franchement, mais l'œil baissé, demi oblique. Annibal, embarrassé, demanda :

— Qu'a-t-elle?

Alors Scipion s'enhardit, et, s'approchant, il lui souffla :

— Elle a..., elle a qu'elle veut un mari, voilà.

Annibal avait courbé la tête sans répondre, sans protester : c'était bien sa pensée aussi.

Ils restèrent là un moment à respirer fortement, gênés, anxieux, se détournant l'un de l'autre. A la fin Annibal prit son bougeoir et rentra chez lui, se butant un peu aux meubles comme s'il n'y voyait pas clair.

Scipion demeurait adossé au mur, perdu dans une rêverie profonde. Tout à coup il se parla bas, avec des gestes, comme pour s'encourager, et, secouant le front d'un air déterminé, il se dirigea à pas muets vers la chambre de son frère. Il ouvrit et s'arrêta. Annibal n'avait pas entendu. La lampe levée près de son visage, il se penchait vers la glace de sa cheminée, et, attentif, immobile, le regard dévoilé, ardent, il s'examinait.

Scipion referma lentement et sans bruit la porte entre-bâillée et rentra se jeter sur son lit, pris d'un désespoir subit, le cœur navré, brisé, les yeux ruisselants.

VIII.

Le lendemain, les frères Colombe évitèrent de se parler de l'incident de la soirée précédente. Il n'y fut fait aucune allusion, et même le nom de Manon ne fut pas prononcé. Au reste, ils se parlèrent peu, paraissant enfoncés dans leurs pensées, graves, un peu tristes.

De son côté, Manon, muette et pincée, les yeux baissés, mais secs, ne demanda rien. On ne fit ni lecture ni déclamation à partir de ce jour; les soirées se passaient presque silencieuses dans une gêne qu'on ne dissimulait même pas. Manon dessinait, ou rêvait dans de longues immobilités. Les frères Colombe faisaient semblant de feuilleter un journal ou un livre, ou bien tisonnaient machinalement, brouillant le feu qui s'éteignait. Cependant, si Manon laissait rouler à terre une règle, un crayon, ils l'avaient vu et se précipitaient ensemble.

Le printemps vint, écourtant les veillées; le malaise se dissipait peu à peu. L'instinctive espérance que le renouveau met dans les cœurs allégeait, semblait-il, toutes ces tristesses, dissipait tous ces ennuis. On avait repris les promenades du dimanche; Manon recommençait à sourire, mais d'un sourire inquiétant qui attirait les regards sur elle. Cet appel inconscient de sa jeunesse robuste à quelque bonheur espéré, attendu, la rendait séduisante et dangereuse. Dès qu'elle s'arrêtait en chemin, toujours quelque galant s'arrêtait auprès d'elle ou tournait bêtement comme un papillon affolé. Mais les frères Colombe faisaient bonne garde, le visage empreint d'une sourde colère. Sans se parler, ils se comprenaient pour cela, et d'un regard ils s'étaient désigné l'ennemi.

Un dimanche, comme on allait partir, Manon déclara qu'elle était lasse et ne sortirait pas. Elle avait laissé parachever la toilette de ses gardiens et ne se prononça que lorsqu'ils furent près de la porte, coiffés, gantés, attendant que Manon sortît équipée de sa chambre. Elle vint en peignoir et en pantoufles leur apporter sa décision; mais elle ajouta qu'on lui ferait plaisir d'aller sans elle cueillir des champignons dans les bois de Chaville : elle les adorait, les champignons, et s'en régalerait le soir même.

Elle disait cela de sa plus douce voix, avec son plus charmant sourire. Mais Annibal fronçait les sourcils et Scipion soufflait, très colère. Cependant il fallait répondre.

— Nous n'avons pas besoin d'aller si loin, et d'aller à deux pour cette besogne, dit enfin Scipion d'un ton bourru. Si Annibal veut s'en charger, j'aime autant rester, moi aussi.



— Tu sais bien que je ne m'entends pas à chercher cela, moi, répliqua Annibal très sec.

— C'est vrai, ajouta Manon; papa Nibal n'y entend rien. Mais il aidera maman Pion à porter la cueillette. Je veux beaucoup de champignons, beaucoup, beaucoup...

— Et toi, que vas-tu faire, toute la journée, seule ainsi?

— Moi? Oh! que vous restiez ou que vous partiez, ce sera même chose : je vais rentrer dans ma chambre et me jeter sur mon lit jusqu'à ce soir; je suis lasse.

Cela les décida. Puisqu'on ne devait pas la voir de la journée, autant valait satisfaire son caprice.

— Allons, on va t'en chercher, des champignons, grommela Annibal.

Et il poussa Scipion devant lui pour sortir.

Ils avaient l'air véritablement funèbre, les pauvres frères Colombe, en prenant le bateau qui devait les descendre à Meudon. Et c'eût été pitié que de les voir courir les bois, d'une mine toute bourrue, emplissant leurs mouchoirs, Scipion de champignons larges, bruns, que Manon adorait, et Annibal de violettes sans parfum, mais fraîches et gaies avec leurs cœurs d'or.

Tout de même, le grand air les débarbouilla quelque peu de leur mélancolie, et le retour fut presque riant. D'abord on revenait; et puis Manon allait se régaler avec ses jolies mines de chatte gourmande, le menton avancé sur son assiette, par-dessus une grosse poignée de violettes plantée au milieu de son corsage.

Ils arrivèrent à la maison vers cinq heures, ayant beaucoup marché, mais se hâtant pour grimper l'escalier comme si leurs jambes étaient toutes fraîches.

Scipion mit la clef dans la serrure lentement, en écoutant, par habitude; puis il sursauta et regarda Annibal : Manon parlait. Elle parlait comme dans un gazouillement un peu lointain, avec de petits rires.

Brusquement Annibal poussa la porte, fit deux enjambées énormes et aperçut Manon penchée à l'une des fenêtres de la salle à manger, le buste en dehors, se rapprochant de la croisée qui faisait face dans l'angle du mur de retour, très près.

Elle se retourna au bruit, jeta un petit cri effarouché et, se retirant vivement, voulut refermer la fenêtre. Mais Annibal avait saisi l'un des battants et Scipion se penchait par-dessus l'épaule de Manon. Un store se rabattit d'un coup sec, en face, laissant à peine entrevoir le profil fin d'un très jeune homme blond.

— A qui parlais-tu? demanda violemment Annibal.

Manon s'était remise, calmée. Elle leva son regard tranquille, légèrement agressif cependant, et répondit :

— A mon voisin, le graveur, celui qui retouche mes dessins depuis quelque temps, M. Marcel.

— Depuis quelque temps? balbutia Scipion.

— Depuis que je ne vais plus à l'atelier.

— Il vient donc ici? s'écria Annibal furieux.

— Il n'y a jamais mis les pieds.

— Mais alors?...

— Eh bien, vous avez vu; c'est par la fenêtre.

— Tu ne nous l'avais pas dit..., ajouta Scipion d'un ton de vif reproche.

Manon ne répondit pas. Annibal commença :

— Ces relations ne sont pas convenables.

— Parce que?... dit Manon très douce.

— Parce qu'une jeune fille..., une jeune fille...

Et il demeura là, cherchant des mots qui ne lui venaient pas à cause de Manon qui le regardait bien en face, légèrement souriante. Scipion lui vint en aide :

— D'ailleurs nous sommes responsables et... cette fenêtre demeurera fermée; voilà tout.

— Voilà tout, acheva Annibal qui fut pris d'une grosse émotion en voyant Manon qui pâlissait.

Elle murmura, prête à pleurer :

— Je ne fais pas de mal.

— On ne sait pas! cria Scipion très méchant.

— Oh! soupira Manon.

Et elle éclata en sanglots.

Les deux frères se regardèrent, pris de remords comme s'ils venaient de battre Manon, de lui faire du mal. C'étaient eux qui la faisaient pleurer maintenant: il ne manquait plus que cela! Leur colère se fondait dans un désespoir immense; ils auraient donné tout au monde pour la consoler. Ils s'étaient rapprochés l'un de l'autre, très près, se regardant dans les yeux, cherchant leur pensée : une pensée navrante qui les torturait, allongeait leurs traits, faisait trembler leurs lèvres. Cela prolongeait cruellement un silence terrible coupé des seuls pleurs de Manon suffoquée. A la fin Scipion passa violemment la main sur son front, en soupirant comme si on lui arrachait l'âme, et, regardant une dernière fois son frère avec des yeux brouillés de larmes, il affermit sa voix pour lui dire très bas, d'un ton presque plaintif :

— Nous n'avons pas le droit de la faire souffrir. D'ailleurs elle n'aurait pas la force de supporter une grande douleur, elle! Tandis que nous...

— C'est juste, murmura Annibal, étouffé.

Alors Scipion se retourna vers Manon et d'un ton très doux :

— Si tu l'aimes, Manon, il faut nous le dire.

Les poings d'Annibal se crispèrent; mais il répéta sourdement :

— Il faut nous le dire, Manon.

Manon enfonça sa tête décoiffée dans ses petites mains nerveusement crispées et pleura plus fort sans répondre. Et Scipion reprit, devenant calme, avec une physionomie de martyr :

— Dis-nous au moins s'il t'aime, lui!

Manon remua la tête pour répondre oui. Mais, honteuse, elle fourrageait ses cheveux pour cacher plus avant son visage.

— Il te l'a dit? reprit Scipion héroïque.



— Oui, fit encore Manon.

Annibal regarda vers la fenêtre close avec deux yeux terribles et une menace de sa tête qu'il secouait. Il cria presque :

— T'a-t-il dit, aussi, qu'il voulait t'épouser?

— Certainement, répondit Manon de dessous ses cheveux.

Cette fois le silence reprit, pendant lequel l'âme des frères Colombe entra dans une agonie mortelle. Ils ne se regardaient plus, écrasés, vaincus, n'ayant plus rien à se dire : leur malheur était consommé.

Alors Manon tira de son corsage une lettre froissée et la jeta devant elle sur la table, où elle se tenait la tête couchée entre ses bras repliés. Scipion avait happé la lettre comme une proie et il la lisait sans s'occuper de son frère qui se penchait sur lui, le cou tendu, les yeux brûlants. Il y avait :

« Voilà bien des jours que je ne vous ai vue, Manon! Restez seule dimanche et consentez enfin à m'ouvrir votre porte; j'ai à vous parler, sérieusement. J'arrive de Vienne ; les propositions que l'on m'a faites sont superbes : il s'agit de graver toute une collection de vieilles estampes, ce qui demande un art parfait. On me juge capable de faire ce travail, on me le confie; mais il me faut quitter Paris. Le courage me manque de m'en aller sans vous. D'autre part, je n'ai pas une avance, qui me permette de vous dire : Marions-nous tout de suite, je vous emmène. Que faire? Ensemble nous causerions, nous délibérerions; mais vous ne voulez pas me recevoir. Le temps presse cependant. Manon, je vous aime. Quoi qu'il arrive, comptez sur moi toujours : je serai votre mari. Je suis votre fiancé, votre ami pour la vie,

« MARCEL. »

Manon ne pleurait plus; elle écoutait, retenant son souffle. Mais, bien qu'ils eussent achevé de lire, les frères Colombe ne bougeaient pas, absorbés dans leurs pensées. Alors Manon leva résolument la tête, toute rouge, les yeux baissés, et se mit à rattacher ses cheveux qui l'embroussaillaient de leur toison fauve, emmêlée. Elle y mettait de la malice, les tordant furieusement et piquant les épingles à plein poing. Enfin elle se décida à couler un regard en dessous et s'aperçut que les deux frères étaient perdus, immobilisés dans leur sombre rêverie. Elle remua sa chaise: ils tressaillirent et la regardèrent avec une telle expression de désespoir que Manon en fut remuée jusqu'au cœur; elle se leva et courut se jeter dans leurs bras, les tenant tous les deux dans une même étreinte. Elle disait :

— Pardon, maman Pion; pardon, papa Nibal; je ne voudrais pas vous faire de peine; mais je serai bien malheureuse si je n'épouse pas Marcel!

— Tu l'aimes? lui dit très doucement Scipion.

— Oh! oui, maman.

— Tu l'aimes... plus que nous? reprit très bas Annibal.

— Ce n'est pas la même chose, répondit Manon en souriant.

— Il est jeune, lui!... soupira inconsciemment Scipion.

Manon répondit sans comprendre :

— Il a vingt-cinq ans.

Annibal murmura :

— C'est juste.

— Vous n'êtes plus fâchés? leur dit-elle en se câlinant sur l'épaule d'Annibal, tandis qu'elle accrochait de ses petits doigts blancs la manche de Scipion en lui souriant.

Il répondit bravement :

— Non, ma fille.

— Ma petite fille, ajouta gravement Annibal qui ferma les yeux et mit un baiser paternel sur le front de Manon.

Elle s'écria en s'envolant :

— Oh! que je suis heureuse! que je suis heureuse!

Et maintenant elle courait par la chambre, y mettant le frou-frou joyeux de ses jupes et la mouvante clarté de son visage rayonnant. Elle sauta sur la cueillette de champignons et fit des cris de joie; puis les violettes des bois volèrent en l'air, éparpillées par les gestes follement ravis de Manon. Elle en fourra des poignées dans ses cheveux, à son corsage, toute couverte bientôt de feuilles menues et de brindilles d'herbe qui la paraient comme une nymphe et l'embaumaient d'une fraîcheur de printemps. Elle babillait d'une voix gazouillante comme un ramage de fauvette; elle chantait et voletait, étourdie de joie, se cognant sans le voir aux barreaux de sa cage, dont la porte enfin entr'ouverte lui laissait respirer l'air enivrant de la liberté.

Les frères Colombe la regardaient, essayant de se réconforter à la voir si joyeuse. Ils souriaient tristement, d'un air navré, mais résigné, semblait-il.

Ils échangèrent d'abord quelques mots, tout bas, comme s'ils voulaient s'encourager mutuellement, se pousser l'un l'autre encore plus avant dans le chemin du sacrifice. Enfin ils causèrent dans un coin, à demi-voix, s'échauffant peu à peu d'une ardeur de dévouement presque surnaturel. Et puis ils disparurent : Manon, revenant de la cuisine, ne les vit plus.

Elle se mit à éplucher ses champignons et, se voulant faire tout à fait aimable, elle songea à préparer le dîner en leur absence. Maman Pion gronderait pour la forme; mais on serait content d'elle tout de même. D'ailleurs elle n'aurait pu demeurer en place maintenant; elle éprouvait le besoin de s'occuper pour faire passer le temps jusqu'au lendemain, ce lendemain où elle en aurait long à dire à Marcel par leurs fenêtres qui se touchaient de si près : Manon n'avait qu'à allonger un peu le bras pour que Marcel lui baisât le bout des ongles. Cela n'arrivait pas souvent à cause des voisins. Mais sans doute un jour viendrait bien où elle le verrait là, près d'elle, et où ils arrangeraient



ensemble leurs projets d'avenir. Un avenir encore lointain, hélas! puisqu'ils n'étaient riches ni l'un ni l'autre et qu'il fallait attendre que Marcel eût gagné quelque argent là-bas, bien loin, avant de songer à se mettre en ménage!

« Oh! le joli petit ménage, pensait Manon en retournant sur le feu sa friture de cèpes qui embaumait; et comme ce serait gentil de se mettre à table tous les deux, tout seuls, bien près, au coin d'un bon feu, la petite femme bien installée dans son grand fauteuil où elle s'étalerait après-dîner, tandis que le petit mari, très poétique étant très amoureux, lui réciterait des vers bien tendres, bien chauds, bien parfumés, comme le sonnet de Leconte de Lisle : *le Sommeil de Leïlah!...*

Elle rit et sommeille et songe au bien-aimé.

« Le bien-aimé serait là. Comme ce serait bon! Oh! si le temps pouvait passer bien vite! »

Et Manon se hâte, se presse, range le couvert. La nuit est venue, maintenant. Où donc ont-ils passé, les frères Colombe?

Mais on chuchote dans la pièce à côté. Elle court pour appeler et se heurte à Scipion chargé de provisions étranges, inattendues. Elle avance : papa Nibal tire la table dans la chambre-sanctuaire et étend soigneusement, comme un dessus d'autel, une nappe toute neuve. Les flambeaux dorés de la cheminée sont allumés : cela fait une illumination.

Manon ouvre de grands yeux. Que se passe-t-il? D'ordinaire on ne mange dans la chambre d'Annibal que le jour de sa fête, où l'on célèbre en même temps l'inoubliable fête des aïeux. Mais ce n'est pas le jour. Et Manon, stupéfaite, les regarde. Ils ont des airs mystérieux; ils vont et viennent, couvrant la table des porcelaines de gala, des cristaux qui servent une fois l'an, de la vieille argenterie bosselée qui a deux siècles.

Et puis le rôtisseur vient d'entrer, sa manne sur la tête, toute pleine de choses gourmandes qui ont un fumet exquis. Le pâtissier survient. La table s'encombre : il y a des bouteilles coiffées d'argent.

Manon s'est adossée au mur, les bras ballants, la bouche bée. Elle incline la tête, sa tête ensoleillée, coiffée de violettes et couronnée d'herbes folles; elle essaye de comprendre.

Tout est prêt, les flambeaux sont sur la table : c'est un éblouissement. Les frères Colombe sont restés vêtus comme pour la ville, boutonnés, sérieux.

On sonne encore et Scipion éprouve cette fois une secousse qui lui fait entrechoquer les verres pointus qu'il allait poser près des grands verres. Une angoisse le pâlit; il regarde Annibal d'un regard suppliant, éperdu : il se sent faiblir. Alors Annibal se raidit et marche vers la porte, assez ferme. Il ouvre; Manon étouffe un cri : c'est Marcel qui est entré.

Il est en grande tenue, ganté; son visage est blême d'émotion; il s'arrête, n'osant faire un pas, ne trouvant pas un mot. Mais Annibal est superbe :

— Entrez, monsieur, dit-il; voilà votre fiancée.

— Oh! Manon, quel bonheur!... s'écrie enfin le jeune homme courant à Manon qui défaille et la soutenant dans ses bras.

Devant eux Annibal, très raide, cache Scipion qui est tombé assis sur une chaise.

Marcel croit rêver : jamais il n'aurait osé espérer que Manon fût aussi délicieusement belle. Sa robe flottante où s'accrochent les violettes, son front couronné, toute cette poésie qui chante la jeunesse, le printemps et l'amour le transporte. Il dit des mots sans suite, il balbutie des admirations passionnées, il est fou, il voudrait s'agenouiller.

Manon se débat doucement avec de petits mots qui sont des rires et qui sont des pleurs. Et les frères Colombe écoutent cette musique céleste qui leur était inconnue. Dans le balbutiement de ces enfants il y a pour eux quelque chose de l'art et du génie qui les troublaient dans les sonates d'Haydn ou de Mozart, qu'ils admiraient sans comprendre et sans s'expliquer comment on pouvait exécuter cela. C'est une surprise: ils sont confus de n'avoir pas deviné comment s'exprimait l'amour. Peut-être aussi qu'il y a des âmes artistes dans la passion comme dans les arts. Manon leur avait toujours paru une personne supérieure. Les paroles incohérentes que lui murmurait Marcel semblaient avoir pour elle un sens particulier, car elle en éprouvait un ravissement qui la transfigurait.

Comme ils se comprenaient! C'était la première fois qu'ils se voyaient ainsi, tout près, les mains dans les mains, et ils paraissaient si bien l'un à l'autre, si à l'aise dans leur effarement, si bien appareillés dans leur jeunesse, dans leur beauté, dans la sveltesse de leurs deux corps juvéniles et charmants! Une inquiétude troublait la conscience des frères Colombe pour avoir osé faire un rêve monstrueux, insensé, comme s'ils eussent convoité quelque union intime avec un rayon de soleil, une étoile, un lis. Leurs yeux s'ouvraient : ils comprenaient. L'ordre éternel des choses avait pénétré dans le chaos de leurs sentiments pour tout remettre en place. S'ils avaient résisté, ils eussent été criminels. Une vague consolation, presque un soulagement leur vint à la pensée du devoir accompli, du sacrifice accepté vaillamment et tout de suite par un élan de leur cœur qui les avait sauvés.

Scipion s'était mis debout, faible comme un convalescent, mais résolu. Il fit asseoir les enfants à table côte à côte, et le repas des fiançailles commença.

Annibal parla des affaires d'intérêts. Manon avait une dot : ce qui restait du Moustiers. On vendrait; cela donnerait bien, toute hypothèque payée, une dizaine de mille francs. Avec cela ils pouvaient entrer en ménage tout de suite.

— Et je pourrai emmener Manon à Vienne? conclut Marcel radieux.

Les deux frères échangèrent un rapide coup d'œil d'encouragement, car cette pensée ne leur était pas encore venue, que Manon, en se mariant, quitterait la France. Décidément elle était tout à fait perdue pour eux.

— Quel bonheur! s'écria Manon.

Et ce cri fit monter une larme invincible dans les yeux baissés de Scipion.

Mais Annibal remplit les verres et leva le sien, tandis que ses yeux cherchaient en face de lui le portrait auguste des aïeux, ces simples et ces bons qui lui avaient donné une âme doucement héroïque.

— Je bois à votre santé, mes enfants, dit-il d'une voix un peu rude, mais ferme; soyez heureux!

Marcel avait pris sa fiancée à la taille et il ne tenait qu'un verre pour deux. Quand il l'eut levé, très haut, d'un geste fou, comme s'il voulait choquer son verre, par delà les murs et l'espace, aux étoiles de cette divine nuit de printemps, il le rabaissa doucement aux lèvres souriantes de Manon avant de le porter aux siennes. Et tandis que les futurs époux se repassaient cette coupe emblématique de l'éternel mélange de leurs cœurs et de leur vie, Annibal chercha sous la table la main de Scipion qui perdait le souffle, tout blême comme s'il allait mourir, et la lui serra dans une étreinte violente à la fois pour le ranimer et pour exhaler lui-même son épouvantable souffrance.

Scipion retint un moment la main crispée de son frère; puis, quand il put parler, il se pencha avec un sourire navré, plus poignant que des larmes, et, désignant d'un regard Manon, morte pour eux, qui allait les quitter pour toujours, il balbutia :

— Ça me rappelle Mamette.

Annibal, sans force pour répondre, baissa affirmativement le front.

IX.

Les saisons maintenant succédaient aux saisons sans apporter aucun changement dans la monotone existence des frères Colombe; et les années succédaient aux années, toutes pareilles, à ne pas savoir les distinguer les unes des autres, si ce n'est par la vieillesse croissante qu'elles leur amenaient.

Depuis le jour où ils s'étaient retrouvés seuls dans leur tête-à-tête fraternel, tristes comme des abandonnés, ils avaient repris leurs allures de vieux bonshommes finis, et ils s'étaient figés là dedans comme dans une coquille que la mort seule devait briser.

Ils n'avaient même plus la fatigue de penser au lendemain, tout lendemain pour eux devant forcément ressembler à la veille, tout espoir d'affranchissement de leur labeur quotidien étant désormais perdu. Le Moustiers vendu, leurs économies envolées, un reliquat de dettes à éteindre peu à peu par des versements réguliers et prolongés, ce bilan établi après la liquidation de leur bonheur leur enlevait jusqu'à la possibilité de se laisser entraîner à des projets d'avenir. Ils n'y songèrent même pas et continuèrent à vivre par habitude, par l'impulsion acquise, comme une machine qui s'en va jusqu'au bout de sa chaîne, fatalement.

Ils allaient à leur bureau, revenaient, mangeaient, attendaient près du feu ou près de la fenêtre ouverte l'heure du coucher, se couchaient, et recommençaient le lendemain, tous les jours. Ils ne sortaient plus le dimanche, n'en éprouvant pas le besoin ni le désir.

Une ou deux émotions leur arrivaient chaque année avec les lettres de Manon, de Manon établie à Vienne, heureuse, déjà mère, et en train de devenir riche grâce au talent et à l'industrie de son mari.

Il ne restait rien d'elle à la maison — on lui avait donné à emporter tout le luxe acquis pour elle, — si ce n'est un beau portrait, une photographie qu'on avait fait faire le jour de son mariage. Ce portrait où Manon s'étalait toute droite et toute blanche dans la raideur de son voile d'épousée était entouré d'un beau cadre en or qui reluisait comme un soleil dans le pauvre appartement des frères Colombe. On l'avait placé au milieu de la pièce commune que les deux frères habitaient le soir : la salle à manger, là où Manon avait vécu, travaillé, chanté, pleuré. Maintenant elle hantait le logis sous la forme d'une étoile accrochée au mur.

Quand ils étaient à table, les frères Colombe faisaient face à Manon; cela les dispensait de parler : ils levaient les yeux et rêvaient.

Un soir d'hiver, au moment où la nuit venait, toute claire parce que la neige qui tourbillonnait, encore qu'elle fût tombée très épaisse sur les toits, remplissait l'espace d'une clarté molle, comme un jour tamisé par des dentelles, les frères Colombe furent distraits de leur souper silencieux par un bruit léger frappé aux carreaux de la fenêtre.

Ils tournèrent la tête en même temps et aperçurent un oiselet demi-mort, qui essayait de voleter pour gagner le haut de la fenêtre, où il y avait pour l'abriter un vieux nid d'hirondelle, et il retombait, épuisé, rayant la vitre de son aile engourdie.

Cette petite ombre éperdue passa une ou deux fois sur la clarté de la vitre et finit par s'aplatir, sans plus bouger, dans le bourrelet de neige qui tapissait l'appui.

Annibal avait fait un mouvement pour se lever; mais il se rassit brusquement. Scipion le regarda avec surprise et se leva lui-même; son frère le retint.

— A quoi bon? dit-il. Celui-là encore? Laisse-le donc!

— Pauvre petite bête, répondit Scipion. C'est le froid. Et si nous la réchauffons...

— Elle s'envolera au printemps, ajouta amèrement Annibal.

Scipion ne répliqua pas; mais il alla ouvrir la fenêtre et ramassa dans la neige un pierrot mouillé, ébouriffé, qui ne bougeait presque plus. Mais son petit cœur battait et son œil était vif.

Il ne l'eut pas plus tôt mis sur la table qu'Annibal s'en empara, l'enferma dans ses deux mains et se mit à le réchauffer de son haleine, doucement, avec une peur de le blesser entre ses gros doigts.

Et, tandis qu'il soufflait, ses yeux levés regardaient Manon toute blanche dans son cadre étincelant. Scipion souriait.

L'oiseau s'ébroua, remua, picota les mains qui l'enfermaient, et Annibal fut obligé d'écarter les doigts. Alors le pierrot dégourdi sauta sur la table et se mit à picorer les miettes, en petit vagabond qui en a vu bien d'autres et ne s'étonne pas pour si peu qu'une nappe et un couvert quand il y a quelque chose à piller dessus.

Les deux frères s'égayaient, ce qui ne leur arrivait plus souvent maintenant; ils oubliaient leurs habituelles tristesses pour jouer avec l'oiseau, lui jetant, comme des graines, du pain roulé très fin qui disparaissait à miracle dans le bec du petit affamé. Et puis il s'étirait, se prélassait, secouait ses plumes, s'imbibait de la bonne chaleur de la pièce, d'un air qui semblait dire : « Peste, il fait meilleur ici que dehors! » Mais d'une façon précieuse, effarouchée, il sautillait quand on voulait le reprendre, piquant du bec et faisant des cris méchants.

Quand il fut bien repu, il se décida à s'envoler, cherchant un gîte qu'il trouva dans le propre bonnet de Scipion posé sur un meuble. Il s'y roula en boule en jacassant, comme s'il eût répété, narquois : « Bonsoir, bonsoir, messieurs... »

Ce moineau récréa durant tout l'hiver les soirées des frères Colombe. On n'ouvrait pas les fenêtres à cause de lui et l'on pensait qu'il s'habituerait assez au logis pour ne pas s'enfuir un jour, quand on ouvrirait. Il était devenu familier, se laissait prendre et baiser sur sa petite tête brune.

Les frères Colombe n'auraient donné leur pierrot pour rien au monde : cette petite vie les intéressait, réveillait, réchauffait un peu leur vieux cœur endolori. C'était encore quelque chose à aimer, et, rien qu'à s'occuper du pierrot, il leur semblait qu'ils étaient devenus moins tristes.

Mais, un jour, le printemps venu, on se décida à tenter l'épreuve, à offrir à l'oiseau sa liberté. On choisit le moment, on attendit le coucher du soleil afin de l'embarrasser s'il éprouvait la moindre fantaisie de fuir. Car c'est l'heure où les oiseaux cherchent et gagnent leur abri pour la nuit : celui-là, se trouvant au gîte, y resterait.

Néanmoins ils étaient presque émus, les pauvres frères Colombe, en entr'ouvrant doucement la fenêtre; le cœur leur battait vraiment, et ils suivaient d'un regard anxieux tous les mouvements du pierrot. Oh! ce ne fut pas long : dès que celui-ci eut compris que la cage était enfin ouverte, il tourna vivement de çà de là son petit œil rusé; puis, jetant un grand cri de joie, il battit des ailes et s'envola tout droit devant lui, comme une flèche, piquant vers l'horizon qui rougeoyait. Il ne s'arrêta pas aux toits voisins, il monta, monta, planant, point noir bientôt invisible, puis disparut.

Les deux frères s'étaient penchés ensemble hors de la fenêtre, haussant le cou, regardant en l'air, ne disant rien. Ils attendirent, comme s'ils pensaient que l'oiseau allait revenir. Mais la nuit tomba et le pierrot ne revint pas.

Alors Annibal rentra, tira son frère et tapa brusquement la fenêtre.

— Pas de chance encore une fois! dit-il en jetant un coup d'œil irrité sur le portrait de Manon.

— Au contraire, répondit doucement Scipion qui, lui aussi, regardait resplendir dans son cadre d'or la bienheureuse mariée.

Puis il ajouta, s'appuyant à l'épaule d'Annibal avec un ton de doux reproche et un sourire d'une consolation céleste :

— Nous ne devons pas nous plaindre de la destinée puisqu'elle nous a fourni l'occasion de faire un peu de bien.

Annibal répondit aussitôt en baissant la tête :

— C'est juste.

GEORGES DE PEYREBRUNE.

FIN.

LITTÉRATURE ESPAGNOLE CONTEMPORAINE (1)

M. Benito Perez Galdós

L'Espagne contemporaine n'a pas seulement des dramaturges remarquables, héritiers et continuateurs du siècle d'or; elle possède aussi des romanciers, dont un au moins est de premier ordre. La tradition de Cervantes n'est pas plus perdue chez elle que celle de Calderon. Bien que l'imitation des auteurs français ait, d'une façon générale, gâté l'ensemble de sa littérature, que la plupart de ses romans nouveaux ne soient que des copies des nôtres et quelquefois de ceux de Charles Dickens, elle a des écrivains dont aucune influence ne saurait altérer l'originalité. De ce nombre est Benito Perez Galdós. Il est aujourd'hui le vrai

(1) Voy. pour cette série la *Revue* des 7 mars, 4 et 11 avril 1885.

romancier de l'Espagne. Et par là nous ne voulons pas dire seulement qu'il en est le plus éminent, nous entendons qu'il en possède le génie mieux qu'aucun autre. Si Perez Galdós fût né trois cents ans plus tôt, il eût écrit le *Don Quichotte;* c'est l'humoriste par excellence. M. Galdós ne vise pas si haut : il se contente d'être le Balzac de son pays. Prenant pour champ d'observation l'Espagne nouvelle, il en peint avec verve les mœurs et les travers. Adieu les brillants oripeaux dont l'affublait encore Théophile Gautier. Ils ne se retrouvent plus qu'à l'état de loques au fond de quelque province. Adieu les beaux sentiments et le pompeux langage dont Victor Hugo s'est fait l'écho. Adieu les grands coups d'épée, les yeux noirs, les fandangos et les guitares. Il n'est plus question de tout cela. Ce sont les mœurs du Madrid contemporain que M. Galdós met sous nos yeux, ces mœurs qui ne diffèrent de celles de Paris que pour en exagérer parfois les travers. Ces femmes affublées des modes françaises, ces misères cachées, ce luxe apparent, c'est le luxe et ce sont les misères de toutes les grandes villes; ces passions mesquines, ces habitudes routinières de la bureaucratie, ce jargon politique et ce jargon de salons, c'est le jargon, ce sont les habitudes et les passions de toute la société moderne. Seulement, l'Espagne est plus pauvre que les autres pays de l'Europe : ses misères secrètes seront donc plus grandes; l'administration n'y est comparable qu'au mandarinat de la Chine : les abus représentés seront donc plus monstrueux; les femmes n'y ont pas encore dépouillé tout à fait l'ignorance de leurs grand'mères : leur jargon en sera plus frivole; la comédie politique s'y joue plus souvent qu'ailleurs : les hommes en seront plus démoralisés, et ainsi de suite. En somme, nous ne voyons pas seulement l'Espagne dans les romans de mœurs de Perez Galdós; nous nous voyons aussi nous-mêmes dans ce miroir de l'Espagne comme dans un verre grossissant. Il y a pourtant un trait qui ne nous est pas commun avec elle : ce trait, c'est la part que, malgré toutes les révolutions, le clergé prend encore à la vie domestique en ce pays. Dans beaucoup de familles, un prêtre joue le rôle influent, et dans les romans de Perez Galdós c'est souvent un prêtre qui amène la catastrophe.

I.

M. Galdós est un jeune homme et déjà son œuvre est considérable. Ses *Épisodes nationaux*, qui sont à peu près de l'histoire et non du roman, composent vingt volumes; ses romans proprement dits sont au nombre d'une douzaine. Le plus excellent de tous est, selon nous, *Doña Perfecta*, une peinture exquise de la vieille Espagne, mise en regard de l'Espagne nouvelle. Cependant nous préférons donner ici l'analyse de *Tormento* et de *La de Bringas*, qui ne forment qu'un seul et même récit et qui tous deux viennent de sortir de la presse (1). *La de Bringas* fait suite à *Tormento*, et M. Galdós continuera prochainement le même sujet dans un troisième roman dont il ne nous fait pas encore connaître le titre.

Par quel art l'auteur parvient-il à éveiller chez nous un intérêt passionné pour des événements qui, au fond, n'ont rien que de vulgaire? C'est le secret de l'analyse psychologique, cette analyse poussée si loin de nos jours dans toutes les œuvres littéraires estimables. La *Revue* en donnait récemment, dans le compte rendu d'un roman américain, un excellent exemple (2). Dans une œuvre d'imagination comme dans un tableau, le cadre n'est rien, la toile est tout; et la toile, c'est toujours le drame éternel qui s'accom lit dans l'âme humaine.

La scène se passe au temps de la reine Isabelle II, de cette femme qui rachetait par une grande bonté et une grande charité personnelle ses péchés comme souveraine. La famille Bringas vit non pas à la cour, mais à l'ombre de la cour. Le mari est un petit employé ; la femme, qui a de grandes prétentions aristocratiques et n'est en réalité qu'une petite bourgeoise, tient dans la familiarité de la reine le milieu entre une dame du palais et une simple femme de chambre. Elle n'a pas été présentée, elle n'est pas du grand monde; mais elle y confine, tâche de se hausser jusqu'à lui et, en attendant, a ses petites entrées dans la chambre royale aux heures où la reine s'entoure de ses familiers. Nous n'avons pas en France une idée très exacte de ce qu'étaient en Espagne et à Naples les habitudes d'intérieur de la famille de Bourbon avant les deux révolutions de 1859 et de 1868. C'était l'image parfaite du mauvais gouvernement paternel, et pas n'était besoin d'appartenir à la noblesse pour faire partie de la camarilla. En Espagne surtout, il y a longtemps que ce n'est plus le privilège exclusif de la grandesse d'être tutoyé par le roi. La reine Isabelle II tutoyait tout le monde; quand elle donnait un bal, il n'y avait guère de femme à qui elle n'adressât cette question bienveillante : « *Te diviertes? te gusta el baile?* — T'amuses-tu? trouves-tu le bal joli? » — La de Bringas (le *la* employé devant le nom d'une femme n'a rien d'injurieux en Espagne et équivaut au mot de *madame*), la de Bringas avait les bénéfices attachés à cette familiarité dont la reine usait surtout le matin dans sa chambre et qui favorisait les habitudes de mendicité déguisée de la partie pauvre de son entourage. La de Bringas vivait de bribes.

Elle avait pour mari un petit homme, aussi mesquin d'esprit que de taille. Par une ironie de la nature, ses

(1) Madrid, 1884. (Administration de la Guirnalda.)

(2) Voy. *Un Roman américain*, par Arvède Barine, dans la *Revue* du 13 septembre 1884.



traits et sa tournure en faisaient l'image de M. Thiers; mais son caractère était celui d'un Grandet, moins la terreur que le Grandet de Balzac inspire. Bringas était honnête homme et rangé; parce qu'il était pauvre, rangé et honnête, il avait pris des habitudes d'économie presque sordide. C'était un de ces hommes qui ramassent un bout de ficelle dans les tas d'ordures de la rue lorsque personne ne les voit.

Un troisième personnage est au premier plan du tableau. C'est une jeune parente pauvre, une orpheline, dont les époux Bringas se targuent d'être les protecteurs, mais qu'ils font travailler à leur profit comme une mercenaire. Ces gens ont pris dans la demi-domesticité de la cour à laquelle ils appartiennent l'habitude d'exploiter tout le monde. C'est sur cette jeune fille, qui vit seule depuis l'âge de quinze ans dans un réduit misérable, que se concentre l'intérêt.

Nous la voyons un matin dans sa chambrette triste et résignée. Amparo (c'est le nom de la jeune fille) est une Ève avant le péché : c'est la pureté même; elle pourrait commettre toutes les fautes sans cesser d'être pure, parce qu'elle est sans malice et que sa faiblesse de caractère la rend irresponsable. Il y a là un cas psychologique très bien étudié. L'auteur nous montre ce que peut devenir une jeune fille restée sans appui sur la terre à quinze ans, si elle n'a point quelqu'un des défauts qui servent aux femmes à vaincre ou du moins à combattre dans la lutte pour l'existence. A proprement parler, il n'y a point de défauts dans l'âme humaine : il n'y a que des excès. Il y faut de l'orgueil; il y faut de la haine; il y faut de la défiance; il y faut de la combativité. La jeune Amparo n'a rien de tout cela. Belle et grave comme une muse, humble comme la brebis, elle se laisse ballotter sur l'océan de la vie, sans autre planche de salut que le travail.

Comme elle s'y accroche, la pauvre créature! Elle travaille sans cesse et toujours. A l'heure matinale où nous la rencontrons, elle balaye sa chambrette avec furie. Une lettre, non décachetée, roule sous son balai, au milieu de la poussière. L'ouvrira-t-elle? Non, puisqu'elle l'a jetée là avec dégoût et avec mépris! Et pourtant, elle la suit du regard! Une lettre close, c'est toujours un attirant mystère! Qui sait tout ce qu'une lettre close peut contenir? Elle se baisse, hésite, la ramasse, la rejette, la ramasse encore, l'ouvre enfin avec un mélange de crainte et de dégoût, comme celui qu'on éprouve en touchant un animal à la fois dangereux et répugnant. Que dit la lettre? « Tormento (c'est le nom que le correspondant donne à Amparo), Tormento, je souffre le martyre; je me meurs et je te supplie, au nom du ciel, de venir recevoir mes derniers adieux. »

La femme est toujours secourable; malgré ses répugnances, celle-ci prend un petit panier, y met quelque peu de linge, de médicaments, et se dirige, en rasant timidement les murailles, vers un immonde quartier de Madrid. Sur un grabat gît un homme abandonné de tous, fort souffrant en effet, mais non mourant comme il le prétend. Une saleté ignoble règne dans sa demeure; la femme qui le sert est alitée de son côté; l'homme n'a pas mangé depuis plusieurs jours. En voyant Amparo, la joie éclate sur son visage; il semble que sa reconnaissance n'ait pas de bornes. Elle lui prépare un peu de nourriture; les forces lui reviennent; bientôt il se soulève et dresse sa haute taille. C'est un géant, un géant redoutable et... un prêtre libidineux!

Pauvre Amparo! elle n'avait que quinze ans, elle était sans défense quand cet homme exécrable a flétri sa jeune vie! Elle l'abhorre et elle ne peut lui échapper! Il la tient par la crainte et par la honte! En vain elle se jure qu'elle ne le reverra jamais; toujours il trouve moyen de l'attirer chez lui et de l'y tenir prisonnière. En vain depuis cinq ans elle lutte avec dégoût, avec horreur : le tigre joue avec sa victime, dont les supplications, les mépris, les révoltes ne lui font pas lâcher prise. Il la nomme son tourment — *tormento*, — mais c'est lui qui est le sien : la vie d'Amparo est un martyre.

Ce qui rend la situation de la jeune fille plus cruelle, c'est qu'à son horreur pour ce prêtre criminel s'ajoute dans son cœur un amour pur et partagé pour un cousin des Bringas, un homme d'un certain âge, qui a fait sa fortune au Mexique et qui est affligé d'une timidité presque maladive. Il n'a jamais parlé; par conséquent Amparo n'a jamais pu lui dire : « Je ne puis être votre femme »; de façon que l'amour a grandi silencieusement dans ces deux cœurs.

Le caractère de ce vieux garçon, fort honnête homme et tout à fait étranger à la vie madrilène, est peut-être le plus véritablement original qui existe dans la littérature contemporaine. L'auteur du présent article, très familier lui-même avec la vie hispano-américaine, est resté étonné devant un portrait d'une si exacte ressemblance. Oui, voilà bien l'état mental et intellectuel des Européens qui ont passé leur vie et fait leur fortune dans l'Amérique du Sud. Ils sont partis jeunes, souvent avec peu de culture; ils se sont développés, jouissant d'une grande liberté d'habitudes et des avantages d'une supériorité facile que *la sangre azul* (le sang blanc pur) suffisait à leur assurer. Rentrés en Europe, ces hommes accoutumés à dominer, se sentant tout à coup inférieurs à ce qui les entoure, deviennent timides et réservés. Au fond, la timidité n'est guère que de l'orgueil souffrant joint au manque d'assurance; et comment auraient-ils de l'assurance, eux qui sont devenus des étrangers dans leur propre pays?

Et à mesure que les jours se passent, que le silence se prolonge, l'aveu devient plus difficile. Amparo est bien résolue à ne point se marier; elle sait qu'elle ne le doit pas; mais elle est trop sincère pour dire à



l'homme qu'elle aime : « Je ne vous aime point. » Et puis la pauvre créature n'a pas la force de se fermer à elle-même la porte de ce paradis d'amour et de richesse dont la vision lointaine la console, bien qu'elle n'ait point la pensée d'y entrer jamais. Cette pécheresse innocente, cette Ève dont le serpent a pu corrompre la chair, mais n'a pu corrompre l'âme, reste en présence du cousin des Bringas à l'état de passivité qui est habituel à sa faiblesse. Elle attend, attend, attend toujours, comme font les cœurs faibles, en souffrant des angoisses inénarrables.

Une grande et noble figure de prêtre intervient : un homme de foi, une espèce de moine guerrier comme l'Espagne seule en produit. Nonès soutient contre le démon qui est dans l'âme de son confrère une lutte homérique; mais il ne peut racheter Amparo. C'est l'Américain qui la rachète. Sondant les cœurs et les reins comme Dieu même, il la déclare innocente et l'emmène par delà les mers.

II.

Dans la seconde partie du récit — le volume intitulé *La de Bringas* — Amparo disparaît : on ne l'aperçoit plus que dans le lointain, rejetée, méprisée, couverte de honte et d'humiliation par sa cruelle cousine. Cette cousine, au contraire, a son heure de triomphe. Le petit homme, image du grand Thiers, est installé dans le palais même de la reine. Un emploi dans l'administration des palais royaux lui a valu cet avantage. Là toutes les vanités sont déchaînées, celle surtout de Mme de Bringas. Toutes ces prétentions de gens qui veulent faire figure et qui, pauvres en réalité, ne subsistent que des petites faveurs de la reine forment une cacophonie singulière. M. Perez Galdós, qui après la révolution de 1868 a été chargé par le gouvernement provisoire de l'emploi de conservateur du palais et qui a vu de près les choses, fait un tableau curieux de ces vies de bohème qui s'abritaient à l'ombre de la majesté royale, de ces duchesses qui ne payaient pas leurs fournisseurs, de ces marquises qui empruntaient de l'argent à leurs inférieurs, de ces bourgeois qui, n'ayant pas à manger chez eux, tâchaient de manger les uns chez les autres, de ces employés parasites qui faisaient trafic de leurs places, de ces femmes qui ne nourrissaient pas leurs familles afin de se parer de chiffons, de tous ces pique-assiettes, de tous ces emprunteurs, toujours aux expédients pour vivre, et du faux luxe qui couvrait ces misères. Balzac n'a pas fait mieux dans *le Père Goriot*.

Mais la figure dominante, c'est le petit homme Bringas. Le voilà arrivé, par une progression naturelle, du penchant à l'économie à la passion de l'avarice : passion qui ne se traduit pas par le besoin d'acquérir, mais par celui de conserver. Le voilà passé à l'état de Grandet. Il est aveugle; mais, malgré son infirmité, il sait tout, il voit tout, et sa femme, que possède l'amour de la parure, est réduite à recourir, elle aussi, aux expédients. La vie de celle-ci se passe dans les transes; puis enfin cette femme, qui avait été jusque-là honnête, tombe dans le crime et s'affranchit de la tutelle affectueuse, mais importune et tyrannique de son mari. Cette chute est l'œuvre de la vanité. Tout, dans *La de Bringas*, roule sur la vanité, comme tout, dans *Tormento*, tournait sur le pivot de la faiblesse. Et le mensonge règne sur l'ensemble de ces faits sociaux : Tormento est méprisée, quoiqu'elle soit pure; la de Bringas est honorée, quoiqu'elle soit honteusement coupable; les marquises qui figurent au livre d'or des reporteurs du grand monde passent leur vie dans les humiliations pour se procurer de l'argent ou pour obtenir du crédit; les hauts fonctionnaires des finances font la contrebande; la reine, qui paraît investie de puissance, est le jouet des événements et des plus petits personnages. Il n'est pas jusqu'au palais splendide qu'elle habite qui ne renferme des coins immondes où grouille une population de parasites et qui ne soit aussi un mensonge. La description que M. Perez Galdós fait des quartiers reculés de l'habitation royale est ce qu'elle peut être de la part d'un peintre qui a eu le modèle sous les yeux et qui a pu peindre d'après nature. Pour nous qui avons vu si souvent l'incroyable désordre des demeures de la maison de Bourbon à Naples et en Espagne il y a vingt ans, la promenade dans les corridors du cinquième étage *del Palacio* n'est pas le chapitre le moins curieux du roman.

Tout le livre est semé, bien plus abondamment encore que les romans précédents du même auteur, de détails fins, d'expressions heureuses et de remarques humoristiques. Au fond de cette organisation d'artiste il y a un esprit de philosophe. M. Perez Galdós, qui est fort avancé dans le parti des progressistes, a médité sur toutes choses. Du roman de mœurs il passera certainement au roman politique, et c'est alors qu'il nous donnera toute sa mesure. En attendant, il nous régale d'amusants spectacles, comme, par exemple, les inventions que suggère la vanité aux gens qui ne peuvent se donner le luxe de quitter Madrid l'été, inventions qui dépassent de beaucoup par le comique *le smanie per la villegiature* de Goldoni; ou bien les transes de Bringas lorsqu'il demande la note des honoraires dus par lui à son oculiste, et, malgré sa douleur d'avare à se séparer de son argent, la satisfaction d'honnête homme qu'il éprouve à payer sa dette, satisfaction qu'il n'est donné d'éprouver qu'aux gens rangés, « lesquels, en économisant l'argent, économisent les sensations qu'il procure et ne goûtent que les plus pures et les plus immatérielles »; ou bien encore les remarques de ce même oculiste, qui avait cru voir en Bringas soit un homme riche, soit un de ces habiles fonctionnaires qui savent faire rendre à la politique « le suc que

d'autres cherchent vainement à extraire de la matière dure et sèche du travail ». Tout est pris sur le vif dans ce roman de *La de Bringas*, depuis la manière dont la dame s'achemine au vice par l'habitude des petits mensonges domestiques, jusqu'aux conversations frivoles de la haute société où l'on applaudit aux coups de force à la veille d'une révolution qui doit emporter le trône et le reste. Si l'on y apprend, par exemple, que des généraux sont bannis, des soldats fusillés, des imprimeurs jetés en prison : « Voilà ce qui s'appelle gouverner! » s'écrient les badauds de salon.

Nous pardonnons volontiers à M. Perez Galdós ceux de ses *Épisodes nationaux* où, flétrissant la conduite, en effet détestable, de Napoléon Ier en Espagne, il se montre peut-être un peu sévère pour les armées françaises, en faveur du plaisir qu'il nous a procuré par ses peintures sincères et vivantes de l'Espagne contemporaine. Nous saluons en lui un humoriste comme il n'en avait point paru chez nos voisins depuis les temps de l'immortel créateur du roman espagnol humoristique; nous souhaitons que ses œuvres, particulièrement *Doña Perfecta*, *Tormento*, *La de Bringas*, soient traduites dans notre langue, et nous nous étonnons qu'elles ne le soient pas déjà.

LÉO QUESNEL.

CAUSERIE LITTÉRAIRE

I.

Il ne faut éterniser aucune question, pas même la question Bourget et celle de sa *Cruelle Énigme*. A son sujet cependant je redemande la parole et voici pourquoi.

Le très intéressant article de M. Francisque Sarcey, venant après le mien, m'a procuré la bonne fortune d'une lettre fort spirituelle et fort aimable. J'en reçois beaucoup que m'adressent les auteurs dont j'ai entretenu le public; les unes m'affirmant que je suis un éminent critique, les autres me faisant entendre que je suis une façon d'idiot; quelquefois même elles ne se content-nt pas de me le donner à entendre. De ces épîtres je ne parle jamais, jugeant inutile de vous informer des bénédictions ou des malédictions qui m'inondent. Ce sont les roses et les épines du métier : je respire ces doux parfums ou je panse ces piqûres sans vous en faire part. Pour la lettre que m'a value l'article de M. Sarcey, je sors de ma réserve habituelle, et je fais comme M. Sarcey lui-même, qui volontiers met ses correspondants en scène, parce qu'on y réclame, et avec raison peut-être, le mot de la cruelle énigme, mot que ni M. Sarcey ni moi n'avons donné en fin de compte.

Mon correspondant me reproche d'avoir pris un air entendu et capable pour dire en clignant de l'œil : « Énigme? mais il n'y en a pas! Mais rien n'est plus simple! » Et il ajoute : « Ce mot que vous avez au bout de la langue, pourquoi ne pas le dire? Il est trop facile de jouer ainsi à l'Œdipe sans donner la solution que réclame le Sphinx. Ne seriez-vous pas d'aventure un Œdipe pour rire? » Puis, continuant : « Et encore, vous, je ne vous accuse pas trop. Dans votre course rapide à travers les œuvres nouvelles, forcé d'effleurer sans appuyer jamais, c'est votre habitude d'indiquer plutôt que de marquer profondément les choses. Vous donnez la note et, je dois le dire, la note juste (ah! merci, cher monsieur!), nous laissant le soin de compléter la phrase musicale. Cette fois, appuyant moins encore, vous nous avez dit : Trouvez la note vous-même; rien de plus facile! Vraiment c'est abuser de la réticence; n'exagérez pas votre méthode! Mais enfin, c'est votre méthode. Quant à M. Sarcey, qui revenait sur la question pour la traiter à loisir et pour appuyer là où vous aviez effleuré, je lui en veux plus qu'à vous encore de ne pas nous avoir donné plus que vous le mot attendu. Le voyant commencer sa harangue, moi, naïvement, je me réjouissais. Chacun sait qu'il ne dit pas les choses à moitié et qu'il appelle un chat un chat. Et alors, me frottant les mains : Nous allons donc enfin l'avoir, le mot de la cruelle énigme! Ma femme se réjouissait d'avance avec moi. Eh bien, pas du tout. Ce mot, nous ne l'avons pas davantage. Déception des déceptions! Il conclut : L'énigme, il n'y en a pas, comme l'a dit M. Maxime Gaucher. — Comment? pas d'énigme? Et cela quand M. Bourget se désole tout le premier en répétant d'une voix lamentable et anxieuse : Cruelle énigme! cruelle énigme!!! Dites, monsieur, qu'il y a un fait, un fait avéré, indéniable, car on le constatera plus d'une fois encore; oui, nous verrons souvent, comme nous l'avons vu déjà maintefois, des malheureux englués dans un amour dont ils rougissent, sans force pour rompre des liens dont ils ont honte, demeurant les esclaves d'une Circé qu'ils méprisent. Voilà le fait; mais l'explication de ce fait, de grâce? Et c'est surtout ici que la question se pose, tremblante, effrayante, quand l'esclave de Circé est, non pas un des vils compagnons d'Ulysse, mais un homme distingué, de sentiments délicats, une âme fière et chez qui l'amour devrait être tué par le mépris. Il n'est pas tué, cet amour. Le phénomène n'est pas sans exemple, hélas! mais comment l'expliquer? Énigme! monsieur, énigme! Puisque vous en avez le mot, donnez-le donc! »

Ainsi parle, ou à peu près, mon correspondant, et, je le sais de source certaine, il est très vrai, comme il le dit, que M. Bourget continue à répéter : « Cruelle énigme! cruelle énigme! » Donnons-en donc le mot, ou ce qui nous semble en être le mot. Je l'avais indiqué en marquant dans quel milieu s'était formé et avait grandi le héros de M. Bourget, qu'avaient élevé

comme une fille deux femmes timorées, redoutant pour lui les courants d'air au moral comme au physique, le berçant entre leurs bras, l'enveloppant dans du coton, le capitonnant d'ouate. Il n'a été habitué ni à agir ni à vouloir; on ne l'a pas armé pour le combat de la vie. Il est donc inquiet, hésitant, sans ressort, sans initiative : c'est un *timide*. Et voilà justement le mot de la prétendue énigme : TIMIDE. Faut-il insister? Nous allons être alors forcé de toucher à des matières délicates; enfin, essayons!

Il y a plusieurs variétés de l'amour survivant à l'estime, ou de ce qu'on pourrait appeler la passion dans le mépris, car il n'est que trop vrai qu'on ne brise pas toujours les liens dont on rougit. Tel, par exemple, restera enchaîné parce qu'il est épicurien et tient pour la morale du plaisir. Circé est une perfide, soit; mais ses chants caressent si agréablement l'oreille! Et ce gourmand de bonne musique ne veut pas songer à l'âme noire de Circé, mais seulement à sa voix enchanteresse. Il reste donc dans les liens de la sirène par la même raison qu'il garde son cordon bleu tout en n'ignorant pas qu'elle fait outrageusement danser l'anse du panier. « Oui, je le sais bien, vous dit-il; mais je ne retrouverais pas sa pareille pour les petits plats sucrés. » D'autres resteront captifs par paresse, par habitude, quelquefois même parce que leur vie est très occupée et que le temps leur manque pour nouer d'autres liens. Ah! misère de nous, et comme il ne faut pas s'enorgueillir d'être homme! Il y a bien d'autres variétés encore : ainsi les sceptiques qui disent : « Il faut toujours être trompé; autant par celle-ci que par une autre! » Mais si nous passions la revue complète, ce serait à n'en pas finir. Arrivons au héros de M. Bourget.

Il n'est pas, lui, de ces natures vulgaires et on est prié de ne pas confondre. Non, c'est un cœur noble, une âme haute, et, au premier abord, on est étonné de cet abandon de sa dignité. Trahi, trompé indignement, il pardonne sans oublier et il reste englué. Comment expliquer en une nature distinguée cet oubli de toute fierté? Comment? je l'ai dit : c'est un timide. Remarquez-le bien : ce timide n'a pas fait les premiers pas et ce n'est pas lui qui a joué le rôle de tentateur, qui a proposé de manger la pomme. Il y a mordu le second, une fois l'exemple donné. Il a été saisi par son manteau comme Joseph; un peu plus, il allait le laisser aux mains de cette belle dame qui l'invitait d'un sourire tendre. Ce n'est pas lui qui a commencé; c'est elle! Et encore quelle lenteur à succomber! Il a fallu qu'on lui répétât plusieurs fois : *My dear, I love you*. Il avait peur d'avoir mal compris et de se hasarder en des tentatives trop audacieuses. Enfin on le lui a crié si fort qu'il lui a fallu se rendre à l'évidence. Et alors, en rougissant, il a répondu : *And I also*. Et moi aussi! Il a fallu, vous vous en souvenez, qu'on lui donnât à plusieurs reprises le *la* pour que le duo commençât. Donc c'est un timide, sans initiative, et, comme disent d'une façon pittoresque les cochers de certains chevaux, il *n'est pas d'attaque*. Une fois le duo entamé, il a trouvé plaisir à chanter, un très vif plaisir; il lui serait donc douloureux d'y renoncer. Pour un audacieux ou même simplement un moins timide, le sacrifice ne serait pas cruel, n'étant pas long. Le temps d'aller trouver une autre virtuose et de lui dire : Chantons ensemble! Mais lui, venir dire ces choses-là le premier! lui, faire les avances! A une seconde épreuve peut-être il ne se défendra pas longuement comme à la première; mais attaquer, voilà ce qui lui est impossible. Il faudra donc qu'il attende d'être attaqué. Oui; mais si on ne l'attaquait plus maintenant? Il a eu cette fortune une fois : l'aura-t-il de nouveau? Et alors par timidité, par défiance et aussi paresse à agir — car il se rattache par cette timidité même à la catégorie des paresseux, — il a dit, lui aussi : « J'y suis, j'y reste. » Après avoir été longtemps vertueux parce qu'il était timide, il reste constant, au prix de sa fierté immolée, par la faute de cette timidité même. La timidité est, hélas! trop souvent l'explication de la vertu et de la constance. Le lierre meurt où il s'attache parce que, quand l'arbre qui le soutient vieillit et dépérit, il n'ose pas se hasarder à aller embrasser l'arbre voisin. Le lierre et le héros de M. Bourget sont deux timides.

Tel est, selon moi, le mot de l'énigme. Il n'est pas consolant, sans doute; mais telle est l'explication vraie et humaine de ce personnage très vrai et très humain.

II.

Et M. Leconte de Lisle traduisait toujours. Après Horace, Eschyle; après Eschyle, Homère; puis Hésiode; puis Sophocle; puis enfin Euripide (1); et demain ce sera Virgile. Le tout en prose, hélas! Le poète, devenu interprète, laisse reposer sa lyre aux cordes d'or et d'airain. Il ne chante plus de sa voix sonore, il parle; et même on ne croirait pas qu'il parle, mais qu'il déchiffre un texte à moitié lisible, qu'il récite d'une voix dolente une leçon à moitié sue en épelant certains mots malaisés à prononcer. Vous avez vu sans doute les auteurs grecs dans la collection Didot. La page est partagée en deux colonnes : à gauche, le texte grec; à droite, le décalque de ce texte en latin. Chaque mot de l'original s'y trouve reproduit exactement par le mot latin correspondant. Fixez les yeux sur ce décalque, vous êtes étonné de n'y voir plus bientôt clair. Il vous faut presque plus d'effort pour suivre la prétendue interprétation que pour comprendre le texte lui-même. C'est ce qui vous arrivera en lisant cette nouvelle traduction d'Euripide, faite par le même procédé, avec cette seule différence que chaque mot grec est ici re-

(1) Leconte de Lisle, *Euripide*, traduction nouvelle. — 2 vol. Paris, 1885. Alph. Lemerre.

produit par un mot français. Il semble même parfois que le mot français ait été plaqué sur le mot latin de cette affreuse colonne droite dont nous parlions. On dirait le décalque d'un décalque.

Évidemment c'est une erreur. Il n'en faut pas douter, M. Leconte de Lisle a coulé son plâtre sur la figure même d'Euripide et non sur un masque modelé précédemment. C'est un moulage et non un surmoulage. Cependant il tient trop à son procédé, pour lequel il n'a pas besoin de demander un brevet : on ne le lui volera pas. Mais c'est sa prétention que, chaque saillie et chaque creux, chaque protubérance et chaque dépression étant ainsi exactement reproduits, nous avons bien le vrai Euripide, le seul vrai, le seul authentique.

Eh bien non, c'est un masque sans mouvement, sans vie, sans couleur, sans regard, sans expression; ce n'est pas Euripide. Tout traducteur est *trahisseur*, dit le proverbe ; ici le traducteur est le plus cruel *trahisseur* qu'on ait jamais vu. Si la superstition de la fidélité aboutit à ce genre de ressemblance garantie, rendez-nous les *belles infidèles* de l'autre siècle ! Qu'on me ramène aux carrières, comme disait cet ancien. Chaque langue a ses tours propres, ses locutions particulières, ses idiotismes, ses images consacrées, ses métaphores tirées d'usages locaux, qui semblent fort naturels à ceux qui la parlent. Transportés tout vifs et tout crus dans une autre langue, l'effet est étrange. Quand on joua à l'Odéon les *Érynnies* traduites par M. Leconte de Lisle d'après cette méthode, je me rappelle la stupeur du public au moment où un personnage s'écria : « Je ne parlerai pas; j'ai *un bœuf sur la langue*. » Et on se demandait ensuite dans les couloirs : Quel est donc ce bœuf? Ce bœuf nous rendait rêveurs, ce bœuf qui avait semblé naturel aux contemporains d'Eschyle. Eh bien, dans cette traduction d'Euripide, il y a de même plus d'un bœuf à surprise; tout un troupeau.

D'autres fois vous comprendrez ; mais vous vous récrierez : Quel singulier langage! Ainsi vous entendrez des sœurs dire à leur frère, non pas : « Bonjour, mon frère » ; mais : « Bonjour, ô tête fraternelle »! Un jeune spectre, celui de *Polidôros*, vous racontera que son père l'avait envoyé chez son hôte *Khersonisien* avec « un or nombreux ». Voyez-vous un coquin de neveu écrivant à son oncle pour un envoi de subsides : « O tête avunculaire, expédiez-moi un nombreux argent » ?

Mais à quoi bon réclamer? M. Leconte de Lisle ne changera pas sa méthode. Il s'est persuadé qu'il fait œuvre d'artiste et se montre pieux adorateur de l'antiquité en se cramponnant à son mot à mot qui rappelle les traductions juxtalinéaires ou intra-linéaires à l'usage des aspirants au baccalauréat. Une seule grâce ! Qu'il ne s'obstine pas à appeler Pluton *Plouton* et Hécube *Hèkabè !* Et surtout qu'il ne transforme plus la Néréide Téthys, la fille de Nérée, en Mlle Néréide. « J'irai voir Néréide » fait le même effet que : « Adressez-vous à ouvreuse », ou : « Allez trouver pédicure ». Cela n'est plus parler grec, mais parler nègre : « Je viens demander pardon à maître. » Mais je n'en finirais pas si je protestais contre toutes les erreurs ou les distractions; mettons un bœuf sur notre langue!

III.

Le dernier récit de M. Albert Delpit, *Solange de Croix-Saint-Luc* (1), va obtenir en librairie le même succès qu'il a eu auprès des lecteurs de la *Revue des Deux Mondes*. On ne discute que sur un point : faut-il le placer au-dessus ou au-dessous du *Fils de Coralie?* Moi, j'ai là-dessus mon opinion très arrêtée ; mais il est assez oiseux, en somme, d'assigner des rangs et de donner des places.

Jamais roman n'a plongé de racines plus profondes dans la vie réelle : chacun sait, en effet, qu'il retrace les phases principales d'un drame de famille qui a fait grand bruit. Sur ce fonds de réalité, l'auteur a jeté des broderies d'imagination, ne voulant pas être historien, mais romancier. Il a surtout donné un relief singulier aux figures principales, dont il a su faire autant de créations originales. C'est là sa meilleure part d'invention. J'aime moins les incidents et les péripéties dont il a corsé le drame. Cet enfant que la mère et l'aïeule s'arrachent tour à tour, surpris sur le rivage et emporté sur une barque, rappelle trop, à mon gré, les enlèvements opérés par les pirates dans la comédie ancienne ou dans les exercices de déclamation des rhéteurs de la décadence latine. Le beau Bertrand, mélancolique et ténébreux, passionné et respectueux, me semble aussi un chevalier d'un autre âge. Ce mari meurt trop à propos, à l'heure juste, à l'instant psychologique, et le cheval opportuniste qui cause ce trépas au moment voulu a peut-être trop l'intelligence des situations. On sent là le factice et l'artificiel. Mais ce qui est profondément vrai et tout à fait original, c'est le portrait de ce mari même, tour à tour despote et suppliant, et que rendent odieux des vertus plus insupportables que des vices. C'est surtout la figure de cette douairière en qui se personnifient les traditions, les sévérités, les principes inexorables et l'implacable rigidité d'un temps qui n'est plus. Elle représente le passé, et, quand décidément elle est vaincue dans son duel avec le siècle, elle meurt, la vie lui devenant impossible après le naufrage de tout ce qui a été pour elle saint et sacré.

Je confesse ma sympathie pour cette vaincue. Elle nous attire et nous captive bien autrement que ses deux adversaires, cet amoureux mélancolique et cette Solange assez banale qui n'a de ressort et d'énergie

(1) *Solange de Croix-Saint-Luc*, par Albert Delpit. — 1 vol. Paris, 1885. Paul Ollendorff.



que pour défendre les intérêts de sa passion ou sa réputation menacée, et menacée justement, à tout prendre. Il me semble même que les sympathies de M. Delpit penchent du même côté que les nôtres. Lui aussi, au fond du cœur, prend parti pour cette survivante des anciens âges. Et cependant, pour l'intérêt du drame, il veut nous amener à faire des vœux contre elle. Il faut que nous désirions sa défaite, et il est forcé, en vue du dénouement, d'arracher à notre émotion, à notre attendrissement, comme par surprise, ces vœux peu héroïques.

Il y parvient, et c'est là le triomphe de son art; mais cet antagonisme entre notre admiration et nos souhaits, ces deux courants contraires de notre conscience et de notre sensibilité, n'est-ce pas là ce qui explique ce qu'il y a d'indécis et d'hésitant dans l'impression tout le temps ressentie? Nous nous laissons à la fin entraîner par la sensibilité; mais ce n'est pas sans quelque inquiétude et quelque remords même. Nous nous en voulons un peu, par suite, à M. Delpit, qui a abusé contre notre faiblesse des ressources de son rare talent. C'est une trahison.

IV.

M. Albert Bataille, le spirituel chroniqueur des audiences civiles et criminelles, a réuni en un volume toutes les causes à sensation, soit dramatiques, soit piquantes, de l'année passée (1). Un assortiment complet de crimes effrayants et de friands scandales. Causes sanglantes et causes grasses. Le spectacle est agréable pour qui cherche les émotions violentes ou les occasions de rire du bon vieux rire gaulois. Agréable plus que rassurant. Quand on sort de ce musée de l'attentat violent et du délit anacréontique, on se sent pris de légers frissons. Tout vous semble péril : on est tenté d'aller acheter un revolver, et on ne l'est pas de se marier.

Maxime Gaucher.

NOTES ET IMPRESSIONS

I.

S'il faut en croire une vieille image du siècle dernier, coloriée à la manière d'Épinal, et représentant la *Vue Perspective du Sallon de Peinture et de Sculpture au Louvre*, qu'il devait être agréable et facile à cette époque d'aller passer une heure ou deux à regarder une centaine de tableaux exposés dans une seule salle, au milieu de trente ou quarante personnes se connaissant toutes, allant les unes aux autres! Elle est trop naïve pour ne pas être fidèle, cette vieille image, avec ses personnages, hommes et femmes, invariablement habillés de vermillon, de vert-pomme, de jaune et de bleu, des quatre tons précisément qu'elle emploie dans la reproduction des tableaux.

Si le côté artistique et coloriste laisse à désirer, l'impression qui s'en dégage est calme et reposante. Aucune cohue; on circule librement. On n'a l'air ni agité ni affairé. On peut s'arrêter devant le tableau qui vous attire sans crainte de la foule et des rassemblements. Elles n'étaient jamais pressées, toutes ces belles dames en déshabillés Louis XV et en bonnets de dentelles, en grandes robes Watteau, l'éventail à la main, le coqueluchon ou la *thérèse* sur les épaules, qui avec ses enfants, qui avec son bichon. Elles montaient d'une allure tranquille l'escalier qui conduisait au *Sallon*, en personnes de bonne compagnie et non comme les affolées qui couraient à la rue Quincampoix. On y arrivait souriant, de bonne humeur, et non soufflant et tombant sur le premier divan du premier salon, comme aujourd'hui. Avec quelle grâce le prince de Conti s'appuie sur le bras de sa belle-fille la comtesse Amélie de Boufflers! La comtesse d'Egmont et Pont de Veyle les accompagnent. Mme d'Épinay et Grimm, qui connaissent déjà leur Salon sur le bout du doigt, s'avancent vers eux pour les recevoir et leur servir de cicerone. Plus loin, le président Hénault raconte une gaillardise, qui lui a été suggérée par quelque sujet mythologique, à la mère d'Aine, qui rit comme une folle, et à Mlle de Lespinasse distraite, qui cherche des yeux d'Alembert. Cette bonne Mme Geoffrin, devant un tableau de Chardin, cherche à convertir sa fille, Mme de La Ferté-Imbault, qui préfère à cette peinture les pastorales de Boucher. On fait cercle autour de Diderot, qui improvise son *Salon* devant Mlle Volland, sa sœur et tout le clan de Grandval, les Helvétius et les d'Holbach. Deux moines regardent en riant un tableau, si petit malheureusement qu'on ne peut voir quel en est le sujet : ne serait-ce pas l'aventure arrivée à eux-mêmes ou à deux de leurs confrères dans le fiacre qui s'était renversé, et que Diderot avait racontée à Baudouin pour qu'il en fît un tableau?

Tout le monde est à son aise. On a le loisir de tout voir, depuis les grandes compositions de Doyen et de Restout, de la dynastie Vanloo, jusqu'aux *Petits tableaux de paysage* de Loutherbourg, aux natures mortes de Chardin, en passant devant les *Ports de France* de Vernet, les têtes *en* en pastel de Latour, les portraits de Nattier, les *Enfants* de Drouais, les *tableaux en miniature* de Baudouin, le peintre des petites maisons et des libertins, et les tableaux moraux de Greuze, le peintre de famille et des honnêtes gens. On s'arrête encore de-

(1) Albert Bataille, *Causes criminelles et mondaines de 1884*. — 1 vol. Paris, 1885. E. Dentu.

vant trois ou quatre tables, devant quelques chevalets où sont placés des bustes de Le Moyne, de Falconet et de Caffieri, des *portraits en terre cuite* de Pajou, des estampes et des dessins de Cochin.

On sent que tout ce monde est venu pour se distraire, se délasser, et on voit sur les traits des visiteurs de ce Salon qu'ils n'ont pas trente salles *à faire*, sans compter les dessins, aquarelles, gravures et sculptures, à se perdre les yeux à chercher les noms des portraits, les sujets des tableaux, dans un livret de cinq cents pages contenant plus de cinq mille numéros.

Ce Salon avait l'avantage d'être unique et bisannuel. On l'attendait avec impatience. On n'avait pas été un mois auparavant faire les visites aux ateliers : tout était donc surprise, et les artistes avaient le bonheur de voir leurs œuvres appréciées par un public dont les yeux n'étaient ni fatigués ni blasés par cinquante expositions particulières. L'impartialité des jugements portés se ressentait de la fraîcheur des impressions.

II.

Il y a quelque dix ans, l'ambition des peintres n'allait pas au delà de l'admission au Salon, qui leur permettait d'étaler leurs œuvres sur les murailles du palais de l'Industrie. Aujourd'hui chaque peintre fait sa petite répétition générale dans son atelier, avant la première représentation, à l'usage de la critique et des complaisants mondains chargés d'annoncer au public qu'un nouveau chef-d'œuvre est né. Et à combien de ventes particulières, précédées elles-mêmes d'expositions non moins particulières dans tous les locaux où on peut pendre des tableaux, n'avons-nous pas revu ces œuvres que le mauvais goût du public lui a fait négliger d'acheter! Si le malheur veut que l'artiste vienne à mourir dans l'année, nous pouvons compter sur une suite interminable d'expositions au palais des Beaux-Arts, à la salle Petit et à l'hôtel Drouot, précédant la vente après décès.

Rassurez-vous : ce n'est pas un éternel adieu que vous lui dites là; vous ne tarderez pas à retrouver le sympathique et regretté artiste. A la première calamité qui viendra affliger l'humanité, que ce soit une inondation, un incendie, un tremblement de terre, une explosion dans une mine, un naufrage, un déraillement de chemin de fer, le choléra ou la peste, un organisateur attitré des fêtes philanthropiques ne manquera pas d'adresser un appel « chaleureux et éloquent » aux heureux propriétaires des chefs-d'œuvre susmentionnés, et, comme ces amateurs ne les ont pas achetés pour qu'on en ignore, ils consentent à « s'en séparer momentanément », concourant ainsi à une œuvre charitable dont ils seront les premiers à tirer la récompense par la plus-value ajoutée aux tableaux dont ils sont propriétaires. Et si le succès vient justifier leurs prévisions, soyez certain qu'une vente sera très prochainement annoncée, précédée d'autres expositions non moins publiques et particulières. On passe la main à un autre, qui fait le même jeu, et ces malheureux tableaux, condamnés à une migration perpétuelle, ne connaîtront jamais le repos et jamais ne diront adieu aux murailles de l'hôtel Drouot.

Qu'on ne nous taxe pas d'exagération : nous passons sous silence les expositions triennales, les expositions des *pastellistes*, les expositions des *Portraits du siècle*, dans lesquelles l'artiste peut encore figurer.

III.

Est-ce indiscret de vous demander ce que deviennent vos vieux catalogues? Les conservez-vous ou avez-vous parmi vos connaissances quelque maniaque qui, ne pouvant collectionner les émaux de Bernard de Palissy ou les faïences d'Oiron, se rejette sur les vieux catalogues? Encore de belles ventes précédées d'expositions pour l'avenir : *Vente importante de catalogues.....* Les architectes modernes n'avaient pas prévu ce nouveau fléau. Ils nous ont fait des escaliers splendides; mais où trouvez-vous des armoires pour les catalogues d'expositions de peinture? Ils sont tellement entrés dans nos mœurs, ces maudits catalogues, qu'on en varie les spécimens à l'infini, depuis 50 centimes jusqu'à 200 francs, numérotés, à la presse, avec préfaces, illustrations, eaux-fortes, fac-similés, photographies, photogravures, etc., etc. On en est arrivé à inventer des papiers spéciaux. Vous ne pouvez plus rencontrer quelqu'un entre cinq et six heures du soir sans qu'il ait l'air exténué, ne se plaigne d'une migraine. Le ou les catalogues qu'il a à la main vous en ont bien vite donné l'explication. Certainement il doit se confectionner actuellement quelques *Monographies des catalogues en France depuis dix ans.*

On se demande avec terreur ce que l'avenir nous réserve si on n'arrive pas à endiguer le flot de peinture qui nous envahit. Tout le monde aujourd'hui a le ciseau ou le pinceau à la main. Il n'est pas rare de voir une famille entière peindre et sculpter. Vous voyez le même nom répété trois ou quatre fois de suite aux différentes sections du Salon. C'est ainsi que vous pourrez trouver à faire faire votre portrait dans la même famille à des conditions différentes, pour la somme que vous voulez y mettre. Le papa prend 3000 francs; la maman, 2500; Augustine, l'aînée des filles, 2000 francs; Amélie, 1800; et la petite Adèle, qui a déjà des dispositions « étonnantes », 1200 francs. Ils ne connaissent pas le côté amer de la rivalité, de la concurrence. Père, mère, filles, gendres sont tous animés d'un même esprit : avoir des commandes. Il y a même des personnes qui, non contentes d'exposer

sous leur propre nom, prennent encore des pseudonymes. J'ai entendu, le jour du vernissage, une jeune femme se vanter d'avoir *carotté* trois cartes d'entrée en exposant sous trois noms différents.

Toutes les jeunes filles vont à l'atelier, qu'elles aient ou non des dispositions. Les professeurs sont là pour entretenir et bercer les illusions des parents. Autrefois, les demoiselles qui ne se mariaient pas entraient en religion; maintenant elles entrent à l'atelier et se réfugient dans le *buste*, qui est très à la mode depuis quelques années. On peut même dire que le buste a tué la sainte peinture sur porcelaine. On ne voit plus guère de *Fortune et l'enfant* de Baudry ni de *Jeune fille aux bulles de savon* de Chaplin. Cet article est aujourd'hui tout à fait délaissé. On expose son buste ou celui de sa sœur, pour se faire la main. — Mais ce genre de distraction est des plus onéreux : la matière première et le praticien ne sont pas à la portée de tout le monde. Il faut déjà être riche pour être à même de gagner un peu d'argent. C'est ce qui explique la prédilection de nos grandes mondaines pour cet art, qui pourtant exige une telle dose de travail, de connaissances — études d'anatomie faites à l'amphithéâtre, dessin rigoureux — que c'est à peine si en France, le seul pays qui ait une école de sculpture d'une supériorité reconnue, une vingtaine d'artistes arrivent à la réputation et au succès. Moulage et photographie, quels cierges on vous doit!

Et, pour célébrer tant de peintures, que de papier noirci! Il serait impossible de compter le nombre de colonnes employées à l'affichage de toutes ces œuvres, dites œuvres d'art. Un mois, que dis-je, trois mois avant l'ouverture du Salon, une réclame plus ou moins déguisée se glisse dans les *Échos* de votre journal et vous apprend que M. ou Mme un tel enverra au Salon le *Portrait de sa petite fille Jeanne* ou un *Équipage de bœufs charriant des engrais (effet de crépuscule)*. Des journaux illustrés publient d'avance les reproductions du tableau des peintres de la maison, des artistes qui leur sont sympathiques. Vous recevez à domicile des numéros spécimens de vingt journaux artistiques qui doivent paraître pendant toute la durée du Salon et faire un compte rendu « impartial et indépendant » des œuvres de leurs abonnés. On va même jusqu'à vous prier d'envoyer quelques notes autobiographiques sur votre compte, pour aider la rédaction dans son travail « bienveillant ».

Et le jour de l'ouverture du Salon! Le compte rendu complet, *in extenso*, a déjà paru et a été étudié comme les cartes pendant la guerre. Ne cherchez pas ce jour-là de renseignements sur la politique, la littérature : le journal entier est consacré aux peintres. On ne vous fait grâce ni d'une salle ni d'un tableau. L'univers a été créé pour les peintres, et, si Christophe Colomb a découvert l'Amérique, c'est pour ouvrir un débouché à leurs tableaux. Ce n'est pas tout encore : le Salon fermé pour faire place à l'exposition des fromages, tous les tableaux décrochés et rentrés dans l'obscurité de l'atelier, le grand-prix couru, Paris n'est plus à Paris, il est aux eaux, aux bains de mer, dans l'Engadine, dans les Pyrénées : solides au poste, les *salonniers* vont toujours leur train. Rien ne peut les arrêter, et les peintres ont préparé déjà leur Salon de l'année suivante, que la nomenclature et la critique des œuvres de celui-ci ne sont pas encore terminées.

IV.

Et pourquoi tant de travail? Excepté en province, qui a le temps de s'occuper d'œuvres qui, la plupart du temps, présentent si peu d'intérêt? Les beaux thèmes pour un écrivain qu'un chantier en construction, des travaux de barrage au pont de Grenelle, des réunions électorales, des porteurs de farine, des fours à chaux et des vignerons buvant du petit bleu! On en arrive à regretter ces peintures allégoriques dont nous nous sommes tant moqués. Est-ce que vous auriez le courage de rire aujourd'hui devant une *Vénus aux forges de Lemnos demandant à Vulcain des armes pour son fils*, ou devant *les Arts désolés s'adressant au Destin pour obtenir la conservation de Mme de Pompadour?*

Autrefois Théophile Gautier, Paul de Saint-Victor, About se résumaient en quelques articles, et avec quel plaisir on les lisait! Quels morceaux délicats! On les attendait. Ils guidaient le jugement du plus grand nombre, et ceux dont les avis différaient des leurs les lisaient encore, charmés par la beauté de la forme et la magie du style. Diderot, qui a tout devancé, qui, en véritable artiste, pensait que l'art consistait dans le choix, ne tournait son objectif que devant les tableaux d'une réelle valeur, les œuvres de premier mérite, dédaignant les autres ou les frappant d'un mot dont ils ne se relevaient pas. Aussi ses résumés en quelques pages des Salons de son temps sont-ils restés des modèles achevés de l'art de la critique, auxquels il faut toujours revenir pour remettre les jugements égarés dans la droite voie tracée par lui.

EDGAR COURTOIS.

BULLETIN

Chronique de la semaine

Sénat. — Le 4, reprise des séances. M. Le Royer, président, a retracé la vie de M. de Champagny, sénateur des Côtes-du-Nord, décédé pendant les vacances parlementaires. — Le 7, dépôt du rapport supplémentaire de M. Bardoux sur la non-publicité des exécutions capitales. Validation de l'élection de M. Milhet- Fontarabie, sénateur de la Réunion.

Chambre des députés. — Le 4, reprise des séances et allocution du président. — Le 5, M. Anatole de la Forge a été

élu vice-président en remplacement de M. Floquet. — Le 7, élection de M. Compayré au siège de secrétaire vacant par suite de la démission de M. Cavaignac, sous-secrétaire d'État à la guerre. L'article unique du projet de loi portant approbation du traité de Hué a été voté par 308 voix contre 57 après des déclarations de M. Freppel et du président du conseil favorables au traité et malgré l'opposition de M. Georges Perin. Adoption sans discussion d'un projet de loi ouvrant à la marine un crédit de 615000 francs pour le câble télégraphique du Tonkin. Adoption en seconde lecture de la loi relative aux ouvriers mineurs.

Conflit anglo-russe. — Après une réponse très conciliante de la Russie, les deux gouvernements se sont décidés à soumettre le différend au jugement d'un souverain d'une puissance amie. L'arbitre sera, dit-on, l'empereur d'Allemagne ou le roi de Danemark. — Le général Lumsden a été rappelé à Londres.

Espagne. — Élections municipales. A Madrid, dix-neuf candidats de l'Opposition ont été élus contre six candidats ministériels.

Belgique. — Le 2 mai, inauguration de l'exposition d'Anvers.

Hongrie. — Le 2 mai, inauguration de l'exposition de Buda-Pesth.

Grèce. — Le cabinet Tricoupi ayant donné sa démission après l'échec éprouvé par lui aux élections législatives, M. Delyanni, chef de l'Opposition, a, sur l'initiative du roi, constitué un nouveau ministère.

Égypte. — Nubar pacha a fait au chargé d'affaires de France la visite d'excuses convenue.

Nécrologie. — Mort de M. Alphonse Toussenel, auteur de *l'Esprit des bêtes;* — de M. Auguste Dumont, directeur du journal le *Gil Blas;* — du caricaturiste André Gill; — de M. Desains, physicien, membre de l'Académie des sciences; — de M. Varambon, conseiller à la cour de cassation; — du comédien Parade; — de M. Gibiat, directeur du *Constitutionnel;* — de M. Blanquart des Salines, juge d'instruction à Paris; — de Mlle Emma Warnod, auteur de romans et d'études littéraires estimés.

Théâtre de l'Odéon

REPRISE DE « L'ARLÉSIENNE »

Nous avons eu, cette semaine, une très belle soirée à l'Odéon. La direction de ce théâtre nous a rendu, non sans raison, le drame de M. Daudet, *l'Arlésienne,* que le public du Vaudeville avait traité, il y a treize ans, avec une si injuste indifférence. L'accueil chaleureux fait, mardi, à cette pièce a cassé le verdict, beaucoup trop sévère, des spectateurs de 1872. Sans doute il y a dans l'œuvre de M. Alphonse Daudet des défauts de facture scénique que tout le monde signalera. La femme dont la beauté fascine et enveloppe Frédéri Mamaï, qui l'arrache à l'amour des siens, au sentiment même de son honneur, et qu'on sent planer, par sa fatale influence, sur toutes les scènes du drame, l'Arlésienne enfin, n'apparaît pas dans cette pièce qui porte son nom. Si l'idée est originale et hardie, elle est dangereuse aussi, et le public ne pardonne guère aux auteurs dramatiques de ne point lui donner ce qu'il attend.

Mais, en dépit de ces critiques aisées, en dépit même du tort plus grave qu'a *l'Arlésienne* de nous laisser le cœur étreint sous une impression de cauchemar incessant et douloureux, comment ne pas se sentir ici en présence d'une œuvre maîtresse? La passion vraie, humaine, vigoureusement observée, déborde de chaque scène. Quant à la langue, à la fois pure et colorée, poétique au suprême degré, elle signale dans l'écrivain non seulement un Provençal, mais un Grec. A l'entendre, on se souvient de ces Marseillais qui ont élevé sur une de leurs places publiques un monument à « leur compatriote Homère ». L'auteur est grec jusque dans le sentiment de cette fatalité tout antique que nous voyons peser sur Frédéri Mamaï. Notre poète ne se reporte-t-il même pas d'instinct à cette puissance mystérieuse lorsqu'il laisse dans l'ombre son principal personnage? La terrible Arlésienne ne se montre pas ici; mais Vénus paraît-elle dans *Phèdre?*

Que dire de la musique de Georges Bizet, de l'ouverture, des entr'actes, des chœurs et des accompagnements dans lesquels il a encadré le drame d'Alphonse Daudet? Cette exquise partition est aujourd'hui passée classique; et l'orchestre de M. Colonne l'a exécutée avec le soin religieux qu'on doit à l'œuvre d'un maître. Si l'on ne se fût retenu, mardi, on eût tout fait bisser.

On a souvent dit que les belles œuvres sont toujours bien rendues. Est-ce pour cela que la troupe de l'Odéon a joué *l'Arlésienne* avec un si remarquable ensemble? Il faut noter aussi les décors, traversés d'un chaud rayon de soleil provençal.

Livres nouveaux

La philosophie ancienne, histoire générale de ses systèmes, par Ch. Bénard. Première partie : la philosophie et la sagesse orientales; la philosophie grecque avant Socrate; Socrate et les socratiques; études sur les sophistes grecs. — Un vol. in 8°. Félix Alcan.

Les conditions sociales du bonheur et de la force, par Adolphe Coste. Troisième édition. — Un vol. in-12 de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine.* Félix Alcan.

L'expansion de l'Angleterre, deux séries de lectures, par J.-R. Seeley, traduites de l'anglais par J.-B. Baille et Alfred Rambaud; préface et notes par Alfred Rambaud. — Un vol. in-12. Armand Colin et Cie.

Médecine et mœurs de l'ancienne Rome, d'après les poètes latins, par le docteur Edmond Dupouy. — Un vol. in-12. J.-B. Baillière et fils.

La vie rurale, par Albert Babeau. Deuxième édition. — Un vol. in-12. Émile Perrin.

La paix publique selon la logique et l'histoire, par H. de Faviers. — Un vol. in-12. Plon, Nourrit et Cie.

La poésie satirique au XVIIIe *siècle,* histoire de la société française par l'allusion, la personnalité et la satire au théâtre, par Gustave Desnoiresterres. — Un vol. in-8°. Émile Perrin.

La civilisation en Italie au temps de la Renaissance, par Jacob Burckhardt, traduite par M. Schmitt, professeur au lycée Condorcet. — Deux vol. in-8°. Plon, Nourrit et Cie.

Du Kohistan à la Caspienne, par Gabriel Bonvalot. — Un vol. in-12. Plon, Nourrit et Cie.

Le gérant : HENRY FERRARI.

Paris. — Imp. A. Quantin, 7, rue Saint-Benoît. [5153]



CRÉDIT FONCIER DE FRANCE

Tirage du 5 *Mai* 1885

33e TIRAGE DES OBLIGATIONS FONCIÈRES DE 500 FR. 3 0/0

EMPRUNT 1879

Le n° 105,638 est appelé au remboursement à 100,000 fr.
Le n° 1,447,470 est appelé au remboursement à 100,000 fr.
Le n° 178,001 à 25,000 fr.
Les nos 1,183,379, 1,781,901 sont appelés au rembt chacun à 10,000 fr.

Les nos 26,442, 802,657, 1,000,208, 1,602,075, 1,643,407, sont appelés au remboursement chacun à 5,000 fr.

Les 90 numéros ci-après chacun à 1,000 fr.

3,055	198,322	302,554	423,065	620,499	764,832	840,693	939,517	1,070,233	1,238,592	1,309,148	1,415,926	1,548,288	1,616,894	1,702,831
65,615	215,566	336,070	445,348	656,321	775,335	862,966	968,555	1,099,540	1,249,864	1,310,386	1,416,199	1,558,439	1,624,428	1,705,881
88,734	216,525	366,786	455,762	704,469	783,635	869,526	998,645	1,137,996	1,260,256	1,346,357	1,423,374	1,564,666	1,625,255	1,743,843
90,069	229,352	373,390	509,921	713,642	796,353	874,237	1,032,914	1,147,985	1,265,282	1,346,991	1,450,864	1,566,066	1,628,897	1,747,087
107,542	235,346	375,829	561,740	727,870	811,877	881,631	1,035,949	1,194,724	1,273,961	1,387,463	1,514,182	1,594,663	1,678,194	1,759,916
114,436	298,785	393,229	603,991	758,501	837,970	896,946	1,058,124	1,230,046	1,300,008	1,415,313	1,522,446	1,615,919	1,689,540	1,774,954

OBLIGATIONS FONCIÈRES de 500 fr. 4 1/2 0/0. — 1882

4e TIRAGE SEMESTRIEL

442 numéros ont été appelés au remboursement au pair.

OBLIGATIONS FONCIÈRES de 500 fr. 4 0/0. — 1882

3e TIRAGE SEMESTRIEL

390 numéros ont été appelés au remboursement au pair.

Paris. — Typ. A. Quantin, 7, rue Saint-Benoît. [5106]

PRIX DU NUMÉRO : 60 CENTIMES

N° 20. — 16 Mai 1885. — 3e série, cinquième année, premier semestre (tome 35)

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

PARAISSANT LE SAMEDI

Fondée en 1863.

SOMMAIRE DU N° 20

PRIX DE L'ABONNEMENT

A LA REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE SEULE.

	Six mois.	Un an
Paris	15 fr.	25 fr.
Départements	18	30
Étranger	20	35

AVEC LA REVUE SCIENTIFIQUE

	Six mois.	Un an.
Paris	25 fr.	45 fr.
Départements	30	50
Étranger	35	55

LES ABONNEMENTS PARTENT DU 1er DE CHAQUE TRIMESTRE

Les abonnements sont reçus sans frais chez tous les libraires et dans les bureaux de poste des pays d'Europe et des États-Unis.

RÉDACTION ET ADMINISTRATION : 111, BOULEVARD SAINT-GERMAIN

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

ABONNEMENTS ET VENTE AU NUMÉRO

AU BUREAU DES REVUES, 111, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 111, PARIS

ET CHEZ TOUS LES LIBRAIRES ET MARCHANDS DE JOURNAUX

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

(REVUE BLEUE)

DIRECTEUR : M. EUGÈNE YUNG.

1er SEMESTRE 1885. (3e SÉRIE). NUMÉRO 20. (22e ANNÉE). — 16 MAI 1885.

15 mai 1885.

Quoique la dernière quinzaine n'ait pas eu sa bataille de Dorking, elle fera époque dans l'histoire. La « baleine » a rencontré « l'éléphant ». Les deux monstres se sont mesurés du regard. La baleine a mugi, a battu l'air de sa queue. Elle a jeté des trombes d'eau par ses évents. Mais l'eau lui est retombée sur la face. L'éléphant ayant montré ses défenses, le général Lumsden a donné sa démission.

C'est un échec pour l'Angleterre, échec pour son prestige en Orient, échec pour sa situation morale en Europe. Elle s'habitue, il faut bien le constater, à des reculades que peu de nations européennes exécuteraient avec une aussi remarquable fierté. La politique de concentration est en honneur de l'autre côté de la Manche. Ce n'est pas seulement devant les canons du général Komarof qu'on se replie, c'est devant les gourdins des affiliés du Mahdi. « Une autre puissance de l'Europe » se chargera d'achever ce que les highlanders de Wolseley ont vainement entrepris.

Cette politique, qui pourrait passer pour fâcheuse sur le continent et que peu de cabinets oseraient étaler devant un grand pays, rencontre en Angleterre une approbation dont nous félicitons nos voisins. Ce n'est pas d'aujourd'hui que les Anglais sont considérés comme gens de sang-froid, capables de résolutions pratiques. Dans ces dernières circonstances, ils ont saisi une occasion unique de montrer ce qu'en ce genre ils savaient faire. Les militaires disent que de savantes retraites valent les plus brillantes victoires : les retraites que les Anglais exécutent en ce moment sont admirables.

Mais ce n'est pas seulement aux qualités naturelles des Anglais, à leur « flegme », que revient l'honneur des récents événements. Il faut en rapporter une partie à la méthode de la politique nouvelle que les ministres de l'impératrice-reine, après l'avoir essayée dans les affaires d'Égypte, viennent de porter subitement à son comble dans celles de l'Afghanistan.

Le principe de la nouvelle politique inaugurée à Londres n'est pas l'honneur; oh! non. Ce n'est pas le sentiment; ce n'est pas l'intérêt, pas même l'intérêt national : c'est la parole de Dieu. La parole divine se fait entendre désormais dans les délibérations des cabinets. Il existe, en Europe, des ministres qui règlent leur conduite d'après l'*Ecclésiaste* et le *Cantique des Cantiques;* des ministres qui n'envient pas la vigne de Naboth, et dont la joue gauche obéit aux préceptes du Christ. Ces ministres pieux, ces ministres selon le Seigneur, ceux dont il a été écrit : « Vous vous assoirez à ma droite », siègent à Londres; ils font, les lundis, au parlement, entre dix heures du soir et deux heures du matin, des discours qu'on insérera dans la nouvelle édition du *Prayer book*.

Ce sont ces ministres qui ont dit hier : « L'Égypte aux Égyptiens. » Ce sont ces ministres qui disent aujourd'hui : « Le Soudan aux Soudaniens. » Ce sont ces ministres enfin qui ont parfaitement saisi que, dans le démêlé afghan, il ne s'agissait nullement de la possession du Penjdeh, ni du péril de Hérat, mais bien du cas de conscience suivant : à savoir si c'était le général anglais ou le général russe qui avait sciemment ou inconsciemment altéré la vérité. La Russie ayant proclamé que le général Komarof n'était pas dans son tort, lord Granville s'est immédiatement déclaré satisfait, et le roi de Danemark, arbitre familial, embrasse tous ses parents. « Il y a toute raison de supposer », comme dit M. Gladstone, qu'à une certaine époque future, une convention sera conclue avec la Russie.

Malheureusement les desseins des hommes sont précaires. Si pures que soient leurs intentions, elles ne rencontrent pas toujours le succès qu'elles méritent. Le Seigneur a dit : *Destruam excelsa vestra* (1); et les projets de M. Gladstone trouvent dans leur première exécution le signe même de leur fragilité. Cette affaire afghane force l'Angleterre à reconnaître tout à coup que la situation exceptionnelle qu'elle occupait dans le monde touche à son terme. Demain elle aura *une frontière*.

Du haut de ses blanches falaises, elle se complaisait dans son isolement. La mer et les tempêtes humaines battaient vainement son rocher. Elle flottait, reine des eaux, n'ayant de rivages que pour la navigation, d'argent que pour le commerce, de bras que pour les arts de la paix. Ainsi elle se reposait et s'enrichissait, dans l'agitation et l'appauvrissement universels. Et voilà que tout est transformé. Hier, lord Kimberley prononçait, à la Chambre des lords, cette parole grave : « Il faut reconnaître que l'Angleterre n'a plus sa position insulaire »; et, dans la suite de la discussion, il n'était question que de passes à fermer, de chemins de fer stratégiques à établir, de forteresses à munir, de troupes nombreuses à enrôler. Le budget de la guerre s'enflait du vote de milliers de livres. On se serait cru sur le continent.

« Il faut que les Indes se défendent », disait un autre lord. Mais la défense de l'Inde contre la Russie, c'est le projet d'une organisation militaire égale à l'organisation russe; c'est le pied de guerre à demeure, c'est la politique biblique en péril; que dis-je? c'est le bouleversement du système colonial, c'est la fin du système insulaire

La veille du jour mémorable où ces choses furent dites, la Chambre des communes, par 281 voix contre 99, rejetait le bill relatif au tunnel de la Manche.

L'histoire marche.

(1) *Lévit.* 26. e. 30.

LA CRITIQUE DRAMATIQUE

M. Francisque Sarcey

I.

Je m'empare d'une phrase de Beaumarchais, dont je change quelques mots et dont je garde le rythme : « Un homme gros, gris, rond, bon, toujours allègre et de belle humeur. » Tel on se représente M. Francisque Sarcey et tel il est en effet.

Journaliste, il a une figure à part et une manière qui est bien à lui. Les dégoûtés en diront tout ce qu'ils voudront: il n'est pas un article de Sarcey où Sarcey ne soit reconnaissable à l'accent, je dirai presque au geste, et qui ne sente en plein son Sarcey. Il est toujours naturel et il a toujours l'air de s'amuser de ce qu'il dit, même quand ce n'est guère amusant. On admire comme il sait s'intéresser à des histoires minuscules, à des drames qui évoluent tout entiers dans les bornes d'un rond de cuir, à des *Lutrins* et à des *Seaux enlevés*, à des épopées héroï-comiques qu'il aura oubliées dans cinq minutes. Et on le voit, on l'entend : il se conjouit dans sa barbe, il vous appelle « mon ami », il va vous taper sur le ventre. Il est vivant et bien vivant, et je vous assure que c'est là le don suprême.

Sa qualité maîtresse, on le sait, on l'a dit mille fois, c'est le bon sens, qui, à ce degré, ne va pas sans un brin de défiance à l'endroit de la sensibilité et de l'imagination. Là où le bon sens suffit, M. Sarcey triomphe; là où le bon sens ne suffit peut-être pas, dans certaines questions délicates qu'il est porté à simplifier un peu trop, M. Sarcey fait encore bonne contenance et mérite quand même d'être écouté. Du bon sens, il en a tant montré, si souvent, si régulièrement et si longtemps, qu'il s'en est fait comme une spécialité, que beaucoup lui en reconnaissent le monopole, qu'il a fini par inspirer une confiance sans bornes à quantité de bonnes gens et un mépris sans limites aux détraqués de la jeune littérature. M. Sarcey est comme qui dirait le bonhomme Richard de la presse contemporaine.

La politique l'ennuie : on n'y voit pas assez clair; les questions y sont trop complexes, presque insolubles. En somme et malgré les grands airs d'assurance qu'on prend, on les tranche au gré de son intérêt et, quand on est honnête, au petit bonheur. La politique est la mère des phrases vides, de la déclamation, des idées troubles, du mauvais style et des passions injustes : or M. Sarcey aime la netteté et il a naturellement bon cœur. Et c'est pourquoi il s'est enfermé dans le journalisme pratique et familier.

Grand redresseur des petits abus, protecteur des petits fonctionnaires, terreur des administrations et des Compagnies, hygiéniste convaincu, épris avant tout d'utilité, capable de s'intéresser à tout ce qui touche à notre « guenille », vivant bien sur la terre et aimant y vivre, pareil en cela à ses ancêtres du XVIIIe siècle dont il a l'ardeur d'humanité et l'activité d'esprit — moins la sensiblerie et les illusions, — que de questions n'a-t-il pas remuées et que de services n'a-t-il pas rendus ou voulu rendre! Les écoles primaires, les traitements des petits employés, les paperasseries plus que chinoises des bureaux, les bourdes solennelles de la magistrature et l'élevage des nourrissons, le divorce et les réceptions de l'Académie, les caisses d'épargne, la question des égouts et les questions de grammaire..., il faudrait, comme on dit en vers latins, une bouche de fer et beaucoup de temps devant soi pour énumérer seulement les sujets où M. Sarcey se joue depuis vingt ans avec une aisance robuste et quelque chose de la souple curiosité d'un Voltaire écrivant certains petits articles du *Dictionnaire philosophique* ou d'un Galiani abattant de verve son *Dialogue sur les grains*.

Vous oubliez, me dira-t-on, ses histoires de curés, de moines, de religieuses. — Hé! oui, M. Sarcey en mange volontiers, toujours comme ses pères du dernier siècle. Il en mange trop, ou du moins il en a trop mangé, car depuis quelque temps il se repose. Il n'a pas l'air de se douter (et il le sait pourtant bien) que la plupart du temps le curé est un brave homme qui a seulement les préjugés de son habit et de sa profession et qui même doit les avoir et serait un prêtre douteux s'il ne les avait pas; que presque toujours, dans ces querelles entre curés et maires ou maîtres d'école, les torts sont partagés, et qu'enfin il n'est jamais renseigné que par l'une des parties et souvent par des nigauds, des fanatiques ou des farceurs. Cela lui est donc agréable ou indifférent de songer qu'il fait la joie du pharmacien Homais et qu'il lui fournit des armes? — Oh! je sais bien tout ce que M. Sarcey peut répondre, et que tous les « oints », comme il dit, ne sont pas d'une aussi bonne pâte que le curé Bournisien. Et puis, quand, grâce à l'équité de nos « doux juges », on a payé des dommages-intérêts à la Sainte-Enfance et qu'on figure malgré soi sur ses registres comme un des plus gros donateurs pour n'avoir pas cru que ce fût en Chine un usage courant d'engraisser des cochons violets avec la chair des petits enfants, on a bien le droit d'en garder quelque rancune. Mais il reste vrai que M. Sarcey a l'âme aussi peu religieuse qu'il se puisse. Dans bien des cas, il a pour lui le bon sens et la justice; mais il est d'autres cas où il pourrait distinguer entre l'action blâmable ou ridicule et les mobiles encore plus intéressants qu'intéressés. Il y a dans l'âme humaine des parties qu'il ne veut pas connaître, des sentiments où il refuse d'entrer, où du moins il n'entre que de la plus mauvaise grâce du monde — toujours comme ces « philosophes » d'il y a cent ans dont il est aujourd'hui le plus authentique héritier.

« Je ne suis pas catholique, dit M. Renan (décidé-

ment il me hante); mais je suis bien aise qu'il y ait des catholiques, des sœurs de charité, des curés de campagne, des carmélites; et il dépendrait de moi de supprimer tout cela que je ne le ferais pas. » Eh bien, M. Sarcey le ferait. Certains articles de M. Sarcey sont peut-être ce qu'il y a de plus propre à vous faire adorer la douceur ironique de M. Renan. Et la réciproque est presque vraie (je ne compare que les esprits) : au sortir de certaines fantaisies délicieuses de M. Renan, telle bonne page bien saine et bien franche de M. Sarcey fait un singulier plaisir. Car, bien qu'ils soient contemporains, il y a un siècle entre les deux. Et ce sont les différences de ce genre qui rendent notre âge si divertissant.

Mais d'abord il sera beaucoup pardonné à M. Sarcey, même par le bon Dieu des catholiques, pour les jolies pages pittoresques et cordiales que lui ont inspirées les vieux prêtres du collège de Lesneven. Je suis bien aise de lui dire que je connais des âmes pieuses qui, depuis qu'elles ont lu ce chapitre, ne désespèrent plus de son salut éternel. Et puis il est si peu entêté! Même quand il s'agit de ces aventures cléricales où il est trop prompt à prendre parti, si par hasard on lui fait voir qu'il a été trompé, avec quelle bonhomie il reconnaît son erreur, quitte à recommencer le lendemain! Si vous saviez comme il aime Veuillot et comme il s'ébaudit à lire sa correspondance!

M. Sarcey est parfaitement sincère et n'a pas le moindre fiel. Il n'est guère possible à un honnête homme de lui en vouloir : lui n'en veut jamais aux autres, pas même à ceux qu'il a « tombés ». Les injures glissent comme de l'eau sur cette peau que des gens spirituels appellent une peau d'hippopotame et qui n'est que la peau d'un brave homme. Vous pouvez le traiter de cuistre et de pion tant qu'il vous plaira, et on ne s'en est pas fait faute : « Hé! oui, mon ami, je suis comme cela. Et après? Mais vous, vous n'êtes guère poli et je crois d'ailleurs que vous exagérez. » On m'a raconté qu'il disait un jour : « Depuis que je suis au monde, j'entends un tas de gens dire qu'ils sont agacés; moi, je ne sais pas ce que c'est : je n'ai jamais été agacé de ma vie. »

Écrivain, il a au plus haut point le naturel et la clarté, car il ne parle jamais que des choses qu'il « conçoit » parfaitement. Et c'est un mérite qui est devenu rare en ce temps de pédants qui ont l'air d'en dire plus qu'ils n'en savent et de nerveux qui affectent, au contraire, d'avoir plus de « sensations » qu'ils n'en peuvent traduire. Surtout M. Sarcey a un merveilleux talent d'exposition, et d'exposition animée. Sous sa plume à la fois patiente et amusée, qui jamais ne se hâte ni ne s'ennuie, les questions les plus compliquées se font simples, et les plus ingrates, intéressantes. La question des égouts — vous vous rappelez? les odeurs de Paris, le « tout à l'égout », la presqu'île de Gennevilliers, — mais il n'y a rien de plus palpitant quand c'est lui qui en parle! Il vous fait tout avaler, « si j'ose m'exprimer ainsi ».

Maintenant, je sais bien, il insiste un peu trop, il vous met trop les points sur les *i*, il a toujours l'air de s'adresser à des illettrés qui ne comprendraient point sans ce luxe de redites et d'explications. Il faudrait être vraiment trop imbécile pour ne pas saisir! Et de là, peut-être, le grand reproche que beaucoup de nigauds et même de gens d'esprit lui font : « Est-il lourd, ce Sarcey! » Et on ne songe pas seulement à sa longueur patiente d'exposition, mais à la rudesse de quelques-unes de ses plaisanteries et même, par une injuste extension, par un sophisme dont on n'a pas conscience, à son style en général. Nul de nos contemporains n'a été aussi souvent comparé à un éléphant. Sarcey est lourd, c'est une chose convenue; ceux qui vous disent cela en sont absolument sûrs, et naturellement ils sont, eux, légers comme des papillons.

Eh bien! j'aurai le courage de le dire, car ces jugements tout faits sont agaçants à la longue : non, Sarcey n'est pas lourd. S'agit-il de sa tournure d'esprit? Il est franc, simple et rond, rond surtout, ce qui est bien différent. Ou bien est-ce à son style que vous en avez? Faites bien attention. Avez-vous lu le *Dictionnaire philosophique* et les *Facéties* de Voltaire? Je vous préviens que M. Sarcey en est nourri et en nourrit sa prose. Et vous vous rappelez ce que disait Montaigne de ceux qui critiquaient son livre : « Je veulx qu'ils donnent une nazarde à Plutarque sur mon nez et qu'ils s'eschauldent à injurier Senèque en moy. » Bien qu'il ne s'agisse plus ici que du tour général du style, prenez bien garde de donner une pichenette à Voltaire sur le nez de M. Sarcey. — Sa plaisanterie vous paraît grosse? Si vous croyez que la plaisanterie de Voltaire est toujours du dernier atticisme! Et qu'est-ce que je dis là? Lisez les Grecs : si vous croyez que l'atticisme est toujours de la dernière finesse!

Sarcey, c'est du XVIIIe siècle un peu épaissi si vous voulez, mais non toujours. Et, encore un coup, ce n'est point dans son style que cette « lourdeur » me serait sensible, mais plutôt, à la grande rigueur, dans son badinage. C'est vrai, il n'a pas de sous-entendus, de demi-sourires minces et traîtres : c'est un gros jet de bonne humeur, ce sont les éclats d'un bon sens échauffé et joyeux. C'est franc, c'est copieux, c'est appuyé. Lourd? non pas. Je crois bien qu'au fond, innocemment ou non, vous assimilez la prose abondante de M. Sarcey à son enveloppe mortelle, et vous voyez son style à travers sa physiologie. On sait, et il nous l'a dit vingt fois, que M. Sarcey ressemble peu à un héros romantique; qu'il n'a, de René ou d'Obermann ni la sveltesse pliante ni la pâleur nacrée, et qu'une myopie célèbre dans le monde entier aggrave encore le poids de sa démarche. Et voilà pourquoi il est entendu que sa plume est lourde : je vous assure qu'il n'y a pas d'autre raison. — Ou bien encore, si vous voulez, c'est

sa franchise qui est « lourde » aux épaules de ceux sur qui elle s'exerce. Voilà tout.

Moi, je lui trouve presque toujours de l'esprit, et du meilleur, quand il nous parle : 1° de la Sainte-Enfance; 2° de la magistrature; 3° des abonnés du mardi.

Vous rappelez-vous certain article sur la magistrature dont la réforme venait d'être décidée à la Chambre? M. Sarcey entonnait un chant de triomphe, un chant féroce, un chant sauvage, et on le voyait à la fin exécuter sur le cadavre de la magistrature la danse du tomawack en agitant à sa ceinture les maigres chevelures des « doux juges » scalpés. — Vous rappelez-vous une très véhémente et très large sortie contre les abonnés du mardi à propos des *Corbeaux* de M. Becque? L'invective montait, montait : « Au moins, puisqu'ils ne savent rien, qu'ils ne se mêlent pas de juger! » Et tout ce crescendo aboutissait à un mot superbe : « Ils viennent là pour voir et se faire voir, c'est bon; *mais la pièce, est-ce que cela les regarde?* »

Dernièrement, vous souvenez-vous? il s'agissait du discours de réception de M. François Coppée. « Il fallait, dit à peu près M. Sarcey, laver M. de Laprade de l'horrible accusation de panthéisme. Il paraîtrait qu'il n'a jamais célébré la création que pour s'élever tout de suite au Créateur. *Allons, tant mieux, tant mieux!* » Je dirais volontiers avec Philaminte : Sentez-vous comme moi la saveur de cet « Allons, tant mieux »?

Encore un exemple. Il s'agit des plagiats dont on accuse M. Sardou.

« Sardou est un emprunteur, soit. Mais il faut croire que cela n'est déjà pas si facile d'emprunter puisque ni vous ni moi ne le faisons. Comment! il y avait là une pièce à faire avec les débris de *Miss Multon* et de la *Fiammina,* une pièce qui pouvait avoir cent représentations et rapporter cinquante mille francs; vous le saviez et vous ne l'avez pas faite? Vous êtes des idiots, mes amis. »

Encore celui-ci, à propos d'un cas de prononciation.

« Non, vous n'imaginez pas la joie intime et profonde que sent la fille d'un concierge le jour où elle a prononcé pour la première fois *desir*. Il y a chez elle comme un gonflement d'orgueil... Elle possède les traditions de la Comédie française, elle parle comme Molière. Ne la poussez pas, elle vous jetterait superbement au nez un *d'sir* où il ne resterait plus d'*e* du tout. Mieux que Molière! » etc.

Je pense qu'on entrevoit maintenant le tour habituel de cette plaisanterie. Mais j'ai tort de découper ces trop courtes citations au hasard de mes souvenirs. Ce n'est plus cela du tout, car cette verve robuste vaut surtout par l'insistance, par le copieux, par l'ample jaillissement sans effort ni saccade. Toute la prose de M. Sarcey est visiblement écrite au courant de la plume. Et peut-être, plus travaillée, vaudrait-elle moins. Il pourrait dire de sa prose ce que Chapelle disait de ses vers:

Tout bon habitant du Marais
Fait des vers qui ne coûtent guère.
Moi, c'est ainsi que je les fais,
Et, si les voulais mieux faire,
Je les ferais bien plus mauvais.

Comment M. Sarcey suffirait-il autrement à sa tâche écrasante? Mais, au reste, quand il voudrait s'appliquer, ciseler, fignoler, chercher l'expression rare, il n'y arriverait pas. Simplicité, clarté, naturel, mouvement aisé, verve entraînante, c'est là tout son fait. Il est de bonne race gauloise.

Et à cause de cela beaucoup de choses, sans échapper à son intelligence, restent en dehors de ses sympathies, quelque effort qu'il fasse d'ailleurs pour les aimer. Comme il est très sincère, il nous a confessé lui-même qu'il avait mis beaucoup de temps à goûter la poésie de Victor Hugo, celle du moins des trente dernières années, et je ne crois guère à un goût si laborieusement acquis A plus forte raison est-il incapable d'apprécier beaucoup les extrêmes raffinements, un peu maladifs, de la littérature contemporaine, notamment l'impressionisme de M. Edmond de Goncourt et de ses disciples, la subtilité, l'inquiétude, la trépidation et, puisque le mot est à la mode, la « nervosité » de leur « écriture artiste ». Il n'entrera jamais plus dans l'esprit d'un impressionniste que dans l'âme d'un catholique. Et je ne lui en fais pas un reproche. Ceux qui essayent comme moi d'entrer partout, c'est souvent qu'ils n'ont pas de maison à eux; et il faut les plaindre.

C'est justement parce qu'il est de bonne et limpide race française et peu enclin aux nouveautés aventureuses que M. Sarcey, très aimé à Paris, a peut-être en province ses lecteurs les plus fidèles et les plus épris : il le sait et il en est charmé. J'espère que cette constatation ne m'attirera pas quelque nouvelle réclamation ironique d'un provincial qui fera semblant de se croire atteint. C'est à Paris qu'on voit éclore les modes littéraires comme les autres modes, et cela est fatal, Paris étant la plus surprenante agglomération d'esprits qui soit au monde (et je sais que les trois quarts de ces esprits lui sont venus de la province). Que ces modes soient passagères ou que quelques-unes soient durables et répondent à quelque réel besoin des générations nouvelles, c'est une autre question Tout ce que je veux dire, c'est que M. Sarcey, carrément installé dans son bon sens, n'a pas même à se défendre contre l'attrait de ces nouveautés douteuses et mêlées. Encore une fois il relève du siècle dernier par son esprit, par son style, par ses goûts littéraires, même par sa philosophie, qui, autant que j'en puis juger, serait celle de Condillac ou de Cabanis et de Destutt de Tracy. Je n'indique là que ses origines : il est du XVIIIe siècle encyclopédiste autant qu'on en peut être après qu'il a coulé tant d'eau sous les ponts. C'est le même esprit avec un surcroît d'idées, de sentiments et d'expérience.



M. Francisque Sarcey sera, si vous voulez, quelque chose comme un gros neveu sanguin du maigre et nerveux Voltaire, neveu très posthume et né en pleine Beauce.

Je n'essayerai même pas de passer en revue les pages innombrables sorties de la plume aisée et robuste de M. Sarcey. Son œuvre, c'est cinq ou six heures de conversation écrite, tous les jours, depuis trente ans. J'ai dit un mot du journaliste : je ne dirai rien du romancier, encore qu'il y ait bien de l'émotion et de la vérité dans *Étienne Moret* et bien de l'esprit, vraiment, dans les *Tribulations d'un fonctionnaire en Chine*. Si j'osais, je dirais que certains chapitres des *Tribulations* sont ce qu'on a jamais écrit de plus approchant des *Contes* de Voltaire, et, si je ne le dis pas, c'est lâcheté pure : on ne voudrait pas me croire. Je suis plus à l'aise pour rappeler ici (car les lecteurs de la *Revue* ont été les premiers à en savourer le régal) le charme de cordialité, de bonhomie, de franchise et de gaieté des *Souvenirs personnels :* savez-vous bien que M. Sarcey est un des très rares écrivains vraiment *gais* que nous ayons aujourd'hui?

Mais je ne veux m'arrêter un peu que sur la partie la plus considérable de son œuvre : sa critique dramatique. C'est là qu'a porté son effort le plus suivi; là est sa plus sûre originalité et son meilleur titre de gloire.

II.

Je n'irai pas jusqu'à dire que M. Sarcey a fondé un genre : qui est-ce qui a fondé un genre? Mais il est le premier qui ait uniquement et constamment appuyé la critique dramatique sur l'expérience — et sur l'expérience la plus vaste, la plus complète, la plus loyale.

A coup sûr, la critique dramatique existait avant lui. Seulement, avec Corneille et Molière, ce n'est que la critique de deux grands hommes par eux-mêmes. La critique de Voltaire, c'est l'apologie du théâtre de Voltaire. La critique de Diderot, c'est le système de Diderot. Avec Grimm, la critique est surtout du reportage. Avec La Harpe et Geoffroy, elle est purement dogmatique et grammaticale : ils se demandent si les « règles » sont observées sans éprouver ces règles elles-mêmes et ils joignent à cela la critique du style.

Avec Fiorentino, Théophile Gautier et Jules Janin, la critique dramatique s'était fort élargie. Ils avaient (et surtout Gautier) d'excellentes remarques et qui portaient loin ; mais ou ils les semaient au hasard et sans les rattacher à une théorie, ou ils se livraient à de brillantes fantaisies à propos et à côté de la pièce du jour.

« Enfin Francisque vint. » Il vint du fond de sa province, attiré par About, comme un Caliban de collège par un Prospero de boulevard (et l'on sait la fidélité touchante de son amitié pour son étincelant compagnon). Il vint armé de bon sens, de patience, de franchise et de bonne humeur ; professeur dans l'âme, consciencieux, appliqué, décidé à n'écrire que pour dire quelque chose; non pas naïf, mais un peu dépaysé parmi la légèreté et l'ironie parisienne. Déconcerté, non pas. Il se mit à raconter tranquillement, de son mieux, les pièces qu'il avait vues, à les juger le plus sérieusement du monde et à motiver avec soin ses jugements. Il dit ce qu'il pensait et il le dit simplement, sans fioritures, sans paradoxes, sans feux d'artifice. Au milieu des prestidigitateurs de la critique dramatique il écrivit en bon professeur. Et cela parut prodigieusement original.

Lentement, à force de voir des pièces, d'observer et de comparer, il eut sur le théâtre, sur son histoire et sur ses lois, des idées d'ensemble parfaitement liées entre elles, une esthétique complète de l'art dramatique. Cette esthétique, on la trouve éparse dans les feuilletons qu'il écrit au *Temps* depuis dix-huit années : ce qui fait, en chiffres ronds, quelque chose comme neuf cent cinquante feuilletons, douze mille pages, trente-six volumes. On me dira que le nombre des lignes ne fait rien à l'affaire ; mais c'est qu'il n'y a peut-être pas un de ces feuilletons où l'on ne puisse faire son butin, mince ou gros, et je vous assure qu'on est saisi d'une sorte de respect devant ce labeur énorme, si vaillant et si consciencieux.

Je n'ai ni la prétention ni les moyens d'exposer ici complètement les théories disséminées dans ces milliers de pages. Mais, en feuilletant cette encyclopédie du théâtre, j'ai été frappé de l'abondance des vues de détail et de l'unité de la méthode.

Cette méthode, c'est tout bonnement l'observation, l'expérience. Plusieurs sont tentés de prendre M. Sarcey pour un critique doctrinaire qui croit à la valeur absolue de certaines règles sans en avoir éprouvé les fondements; mais, de sa vie, il n'a fait autre chose que les éprouver. Ses théories ne sont que des constatations prudemment généralisées. Jamais il ne devance les impressions et le jugement du public : il se contente de les expliquer, et je trouve même qu'il se défend un peu trop de les contredire.

M. Sarcey part de ces deux principes incontestables :

1° Le théâtre est un genre particulier, soumis à certaines règles nécessaires qui dérivent de sa nature même ;

2° Les pièces de théâtre sont faites pour être jouées, et non pas devant une poignée de délicats, mais devant de nombreuses assemblées d'hommes et de femmes.

Développons une partie au moins du contenu de ces deux propositions.

Les autres imitations de la vie, telles que l'épopée ou le roman, ne nous la mettent pas directement sous les yeux, mais l'évoquent seulement par la narration : c'est nous, en somme, qui nous composons à nous-mêmes

les scènes que la narration nous suggère. Et pour nous les suggérer, pour nous les rendre vraisemblables, le romancier a tout son temps : il nous explique les choses à loisir, comme il veut, aussi longuement qu'il veut. Si un détail nous paraît faux ou choquant, cela n'est pas de conséquence, et d'ailleurs cela s'arrangera peut-être ou s'éclaircira un peu plus loin. Puis, le romancier s'adresse à un homme isolé qui a le temps de réfléchir et de revenir sur une impression, qui n'a aucune raison d'être hypocrite, de se mentir à lui-même, d'arborer des sentiments convenables et convenus; qui enfin n'a pas de voisins que puisse gagner, comme une contagion, son malaise ou sa révolte. (Je ne dis point tout cela, on le pense bien, pour diminuer le mérite du romancier. S'il est plus facile d'écrire un roman qui se fasse lire qu'une pièce qui se fasse écouter, rien n'est meilleur ni plus rare qu'un très bon roman; et un roman de premier ordre sera toujours plus riche d'observations et reproduira plus complètement la vie qu'un drame même excellent.)

Or l'œuvre dramatique est comme pressée par deux nécessités contradictoires. Il lui est impossible, en vertu de sa forme même, qui se réduit au dialogue, et à cause du peu de temps dont elle dispose, de reproduire la vie avec autant d'exactitude que le peut faire le roman. Et, d'autre part, il faut qu'elle ait *l'air* de la reproduire plus exactement, parce que la représentation qu'elle en donne est directe et s'adresse sans intermédiaire aux yeux et aux oreilles. De ces deux conditions essentielles de l'art dramatique sont nées d'inévitables conventions sans lesquelles cet art ne saurait exister.

D'abord une action dramatique, dans la vie réelle, n'est jamais isolée, est mêlée à toutes sortes d'actions accessoires, indépendantes, indifférentes; une histoire s'entrelace avec d'autres histoires, se déroule au milieu du train-train de la vie journalière. Mais « le théâtre ne peut, cela est évident, reproduire la vie humaine dans son infinie complexité de détails; il en prend un lambeau qu'il taille à sa fantaisie... et il le prend dans un certain but, qui est d'émouvoir ou la compassion ou la haine ou un sentiment quel qu'il soit, d'autres fois de démontrer une idée morale, religieuse, politique. Il faut donc qu'il choisisse parmi les circonstances qui s'offrent à lui de toutes parts, qu'il en retranche le plus grand nombre, qu'il en atténue d'autres et qu'il mette en pleine lumière celles qui importent le plus à la conclusion où il tend de toutes ses forces. »

C'est déjà ce que fait le romancier. Outre qu'il élague toutes les histoires attenantes à celles qu'il raconte, il choisit les détails, il élimine ceux qui lui sont indifférents. Mais enfin, quand il saute d'une scène à l'autre, il ne nous cache pas qu'il a pu se passer bien des choses dans l'intervalle. Il détache son récit du fond de la réalité ambiante; mais il néglige ce fond plutôt qu'il ne le supprime. Le poète dramatique est obligé de le supprimer et de relier artificiellement entre elles les scènes dans lesquelles son drame se déroule.

De plus, tandis que le romancier use à son gré de la description et de la narration, le dramaturge n'a à son service que le dialogue : il faut qu'il y fourre tout ce que le public a besoin de savoir. De là, dans l'ancien théâtre et, sous une autre forme, dans le théâtre contemporain, la convention des récits de l'exposition, des confidents, des monologues.

Le poète dramatique n'a devant lui que trois ou quatre heures : d'où la nécessité d'abréger et de condenser. Par exemple, dans la vie réelle la cour que fait un homme à une femme se compose d'une foule de petites démarches et de menus propos; tout cela devra être résumé dans une « déclaration » : voyez celle de Tartuffe. « C'est l'habileté de l'auteur dramatique de ramasser dans une seule circonstance frappante tous les détails similaires qu'il néglige ou, pour mieux dire, qu'il supprime absolument. »

De même, l'auteur dramatique ne saurait peindre ses personnages que par quelques traits choisis et caractéristiques. Et, comme tout se passe en dialogues, il faut bien, le plus souvent, que les personnages se révèlent à nous par leurs propres discours, même quand ces discours ont dans leur bouche quelque chose d'un peu surprenant. Il faut qu'ils soient à chaque instant tout ce qu'ils sont, bien qu'il en aille autrement dans la réalité. Relisez la plus grande partie du rôle de Tartuffe. Cette convention, c'est ce qu'on a appelé le « grossissement dramatique ».

Il faut avant tout qu'on écoute ces personnages et qu'on les comprenne. Même quand il lui arrive d'être subtil et délicat, leur langage doit avoir néanmoins et toujours la clarté et le mouvement. Les mots importants, significatifs, doivent se détacher, être comme « lancés », non seulement par l'acteur, mais d'abord par l'écrivain, de façon à passer la rampe. « Il y a un style de théâtre comme il y a un style d'oraison funèbre, un style de traité de philosophie, un style de journal. »

Souvent la situation initiale suppose des événements antérieurs qui ont quelque chose d'extraordinaire et d'invraisemblable. Le poète dramatique n'a pas le temps de les expliquer par le menu, de nous en faire toucher du doigt la possibilité. Il faut donc alors que le public accepte le point de départ les yeux fermés. Mais à une condition : c'est que le poète les lui fermera, s'arrangera de manière à détourner son attention de ces invraisemblances.

« Mais comment expliquez-vous qu'Œdipe et Jocaste, qui sont mariés depuis douze ans et plus, n'aient pas échangé vingt fois ces confidences?

« — Moi, mon ami, je ne l'explique pas, et cela m'est parfaitement égal parce qu'au théâtre je ne songe pas à l'objection. Tout ce que je puis te dire, ô critique pointu, c'est

que, s'ils s'étaient expliqués auparavant, ce serait dommage parce qu'il n'y aurait pas de pièce et que la pièce est admirable.

« Cela s'appelle une convention.

« Cette convention, c'est qu'un fait auquel le public ne fait pas attention n'existe pas pour lui; que tous les faits qu'il a bien voulu admettre comme réels le sont par cela seul qu'il les a admis, fût-ce sans y prendre garde. »

Cette convention vaut, non seulement pour les faits antérieurs au drame, mais pour les moyens qui, dans le cours même du drame, amènent telle situation dramatique — toujours à condition que le public l'accepte, qu'il soit dupe, que l'auteur, comme dit M. Sarcey, nous ait « mis dedans ».

« Qu'importe à un public qu'une aventure soit invraisemblable, s'il est assez occupé, assez ému pour n'en pas voir l'invraisemblance? Un lecteur raisonne, la foule sent. Elle ne se demande pas si la scène qu'on lui montre est possible, mais si elle est intéressante; ou plutôt elle ne se demande rien, elle est toute à son plaisir et à son émotion. »

Voilà les principales conventions imposées par la forme même de l'œuvre dramatique. Il y a, de plus, certaines nécessités qui résultent de ce fait, qu'une pièce de théâtre est jouée devant un grand nombre de spectateurs.

Le gros public veut être « intéressé », au sens le plus vulgaire du mot. Il n'est content que si sa curiosité est piquée, que s'il éprouve le plaisir de l'attente, de la prévision et de la surprise. Il lui faut une action, une « histoire ». Et comme presque tout l'intérêt au théâtre se concentre sur l'action, le public réclame impérieusement que l'action y soit « une »; il supporte plus impatiemment qu'ailleurs le malaise, l'incertitude de l'attention dispersée. Par suite, une situation initiale étant donnée, il ne souffre pas que les plus importantes des scènes qu'elle rend probables lui soient escamotées. Il veut voir se rencontrer les personnages qui s'aiment ou se haïssent, qui sont séparés ou unis par des intérêts, des passions, des devoirs, et qui ont évidemment quelque chose à se dire. M. Sarcey appelle ces rencontres les « scènes à faire ». Le public veut absolument que ces scènes soient faites, et cela quand bien même on pourrait sans invraisemblance aboutir au même dénouement en négligeant ces rencontres.

Les hommes assemblés sont pris d'un grand besoin de justice et de moralité, précisément parce qu'ils sont assemblés et qu'un homme, en public, aime à ne manifester que les plus honorables de ses sentiments. Sans doute la foule n'exige pas que la vertu soit toujours récompensée et le vice toujours puni; mais elle pense comme Corneille : « Une des utilités du poème dramatique se rencontre en la naïve peinture des vices et des vertus, qui ne manque jamais son effet quand elle est bien achevée et que *les traits en sont si reconnaissables qu'on ne peut les confondre l'un dans l'autre ni prendre le vice pour la vertu*. Celle-ci se fait alors toujours aimer, quoique malheureuse, et celui-là se fait toujours haïr, bien que triomphant. » Le public, au moins dans le drame et dans la comédie sérieuse, entend que le bien ou le mal domine clairement dans la composition d'un caractère (et, à vrai dire, il goûte peu les caractères trop complexes). S'il n'oblige pas le poète à louer ou à flétrir directement les bons ou les méchants, il lui demande au moins de faire bien sentir qu'il les distingue : il ne lui permet pas l'indifférence complète. Il n'aime pas que le poète refuse de se prononcer sur la valeur morale de ses personnages; il est heureux de les entendre qualifier explicitement au courant de l'action. Si le vice triomphe, il faut au moins au public quelque cri qui le soulage, et, si ce cri est une tirade, le public exultera. L'axiome très défendable, « que l'art doit rester étranger à la morale » (car c'est assez qu'il cherche le beau), n'est pas tout à fait vrai au théâtre, parce que rien n'est moins artiste qu'une grande foule.

Le public n'est pas philosophe; il n'a pas coutume de considérer la vie comme une lutte de forces contraires, en ne s'intéressant qu'au spectacle de la lutte, non à telle ou telle des forces en présence. Il a besoin d'aimer, dans un drame, un ou plusieurs personnages, de prendre parti pour les uns contre les autres. Il lui faut au moins un « personnage sympathique ». Dans certains cas, du reste, ou plutôt dans certains genres, le personnage sympathique pourra fort bien être un coquin, pourvu que nous n'y songions point et qu'il ne nous apparaisse jamais que comme très spirituel ou très comique.

Le public n'est pas pessimiste : il ne saurait comprendre la fantaisie singulière de certains esprits qui voient le monde mauvais et qui s'en consolent par le plaisir tout intellectuel et aristocratique de cette connaissance. Ce que cherche le public, c'est quelque chose de plus gai ou de plus émouvant ou de plus grand que la réalité. Une vue misanthropique du monde ne fait point son affaire. Il préfère les plus tragiques horreurs à certaines cruautés d'observation. Il ne veut point emporter du théâtre une impression morose et dure. Il n'a goûté ni *les Corbeaux* ni *la Parisienne*. Lors de la dernière reprise du *Chandelier*, la grâce de Fortunio ne suffisait pas à mettre la foule à l'aise.

Enfin le public apporte au théâtre certains préjugés qu'il ne faut pas heurter de front. S'il s'agit de personnages historiques, il s'en fait d'avance une certaine idée. « Il existe pour le théâtre une histoire convenue, que rien ne peut détruire. Louis XI ne manquera pas de s'agenouiller devant les figurines de son chapeau; Henri IV sera constamment jovial; Marie-Suart pleureuse; Richelieu, cruel... » (Flaubert : *Bouvart et Pécuchet*). — S'il s'agit de questions morales, le public a

sa solution toute prête, celle que l'usage et quelquefois l'égoïsme ou l'hypocrisie sociale ont consacrée. Tandis qu'il se récrie de pudeur pour quelque brutalité d'observation, il lui arrive d'opposer aux générosités de l'auteur dramatique une résistance entêtée de pharisien. On sait combien l'ont fait regimber certaines conclusions de M. Dumas fils.

J'ai noté quelques-unes des constatations de M. Sarcey, les principales, je crois; mais je ne puis les enregistrer toutes ni surtout suivre le critique dans son infini travail d'expériences et d'applications.

En résumé, une pièce de théâtre ne peut donner l'illusion de la réalité que par un système de conventions dont les unes lui sont imposées par sa forme même et les autres par le public.

Tout cela, dira-t-on, fait quelque chose d'assez grossier. De toutes les représentations que l'art nous donne de la vie, celle-là est assurément la moins propre à satisfaire les délicats. Une peinture nécessairement grossie et incomplète; des invraisemblances inévitables; un style qui n'admet point certaines finesses ni certains ornements; une morale convenue; des personnages en grande partie artificiels; des concessions perpétuelles à la vulgarité d'esprit de la foule, à ses préjugés, à sa sensiblerie..., est-ce encore de l'art seulement? est-ce de la littérature? — Au reste, ne remarquez-vous pas une chose? Quelques-uns des dramaturges de notre temps peuvent être de bons écrivains; mais nos plus grands artistes, ceux qui nous communiquent la plus forte impression de vérité et de beauté, ne sont pas au théâtre. Les plus exactes analyses de sentiments, les vues les plus profondes sur l'âme humaine, les peintures les plus fines ou les plus éclatantes du monde moral ou physique, ce qu'il y a de plus rare dans la littérature contemporaine soit pour le fond, soit pour la forme, c'est chez nos poètes, nos romanciers, nos critiques et nos philosophes qu'il faut le chercher. Ceux-là sont les artistes. Les dramaturges sont des espèces d'ouvriers à part, dont la besogne n'a presque plus rien de littéraire. Plusieurs, même parmi ceux qui réussissent, sont des esprits médiocres, sans culture, sans finesse, sans philosophie, des manœuvres habiles dans un métier très spécial, aussi spécial que celui d'horloger ou d'ajusteur.

— Mon ami, répondrait sans doute M. Sarcey, vous pouvez avoir raison sans que j'aie tort. Le théâtre est ce que j'ai dit : c'est à prendre ou à laisser. Je n'ai fait que constater par des expériences sans nombre à quelles conditions naturelles et nécessaires est soumise l'œuvre dramatique et ce qu'elle doit être pour plaire au public, car c'est là, comme dit l'autre, la grande règle des règles. Et vous-même, soyez sincère : ne vous êtes-vous pas laissé prendre plus d'une fois à ces machines d'un art inférieur et particulier, dont la grossièreté choque par réflexion votre délicatesse? Rien n'empêche d'ailleurs qu'un drame parfait soit par surcroît une œuvre de belle littérature : on en a vu des exemples aux deux derniers siècles et de nos jours. Mais il faut, avant toutes choses, que le drame soit bien fait en tant que drame, et il ne l'est qu'aux conditions que j'ai dites et que je n'ai point inventées. Songez qu'une pièce de théâtre n'est point écrite pour une demi-douzaine de dégoûtés, et vous finirez par me donner raison.

M. Sarcey s'est dit comme La Bruyère : « Faut-il opter? je veux être peuple. » Et il a bien fait : c'est à la foule que le drame s'adresse; c'est au point de vue de la foule que le critique doit se placer. Et il serait fort empêché de se placer au point de vue des habiles, car ils en ont plusieurs. Mais voilà : M. Sarcey s'est mis de si bon cœur avec le peuple qu'il s'y est peut-être trop mis. « Il faut bien que je le suive, nous dira-t-il, puisque je suis son critique; il faut bien que je pense comme lui puisque je suis chargé de l'éclairer. » Aussi s'en donne-t-il, de rire, de pleurer, de vibrer avec le parterre! — Non, vraiment, il montre trop de considération, quand il s'y met, pour des habiletés qu'il ne faut point mépriser (car elles sont nécessaires, et, en outre, ne les a pas qui veut), mais dont on peut trouver que, toutes seules, elles sont un pauvre régal. Souvent, dans une pièce absurde, sans observations et sans style, s'il découvre d'aventure quelque artifice ingénieux, quelque bout de scène qui sente « l'homme de théâtre », il se récrie d'admiration. Il ne se tient pas de joie quand un dramaturge le « met dedans », ne s'apercevant pas que l'expression même qu'il emploie rend l'éloge douteux. « Sophocle nous trompe, il nous met dedans. C'est le métier, entendez-vous? c'est le métier de l'écrivain dramatique. » — « La scène est superbe, écrit-il à propos de *la Tour de Nesle*, absurde si l'on veut parce qu'elle est d'une invraisemblance monstrueuse, mais superbe! » Eh bien, justement, M. Sarcey aime trop *la Tour de Nesle*.

Il me semble aussi qu'il aurait pu distinguer plus qu'il n'a fait entre les conventions qu'impose la forme même du drame et celles qu'imposent les préjugés, les habitudes, l'éducation du public. Autant de conventions qu'on voudra dans l'action; le moins de conventions possible dans les personnages. Mais on dirait que pour M. Sarcey il n'y en a jamais trop! Les genres qu'il préfère sont ceux qui en entassent le plus, par exemple le mélodrame, qu'il adore. Les tentatives originales l'ont presque toujours trouvé hostile ou défiant :

« Je vois avec chagrin Meilhac et Halévy se préoccuper de moins en moins, à mesure qu'ils prennent plus d'autorité sur le public, et du choix du sujet et des situations dramatiques qu'il comporte. Ils semblent ne plus attacher qu'une médiocre importance à ce point, qui avait été jusqu'ici pour les écrivains de théâtre le point capital .. Le sujet leur est, je ne dis pas indifférent; mais, s'il prête à des développements de morale et d'esprit, il ne leur en faut pas davan-

tage; ils ne se piquent point d'émouvoir cette curiosité, *qui pour eux sans doute est vulgaire et brutale,* qu'excite un roman dont on veut savoir la fin. La première histoire venue leur est bonne, pourvu qu'elle puisse se partager aisément en tableaux qui aient chacun sa signification et sa couleur. »

Pourquoi M. Sarcey voit-il cela « avec chagrin »? Il y a très réellement une petite minorité d'honnêtes gens aux yeux de qui quelques-unes des conventions proclamées nécessaires par M. Sarcey ne le sont point ou même sont presque déplaisantes. C'est de la meilleure foi du monde qu'ils ne prennent point de plaisir au théâtre de Scribe. Ce n'est pas leur faute s'ils ne sont pas curieux de « savoir ce qui arrivera », s'ils sont insensibles au plaisir d'être « mis dedans » et s'ils goûtent médiocrement les « mots de théâtre ». Non qu'ils soient « naturalistes » plutôt qu'autre chose, ni qu'ils aient la naïveté de réclamer au théâtre la vérité complète. Mais il leur faut ou beaucoup de poésie ou beaucoup d'observation ou beaucoup d'esprit. Sur le reste ils ne sont pas difficiles, quoique l'habileté de l'arrangement dramatique leur soit certainement un surcroît de plaisir. Mais enfin ils demandent que le théâtre soit encore de la littérature. Ils aiment les comédies de Musset, même les *Caprices de Marianne*, même *Barberine*. Dans le théâtre d'Augier, ce qui leur plaît, c'est *le Joueur de flûte* et c'est le second acte du *Mariage d'Olympe;* dans le théâtre de Dumas fils, c'est *l'Ami des Femmes; la Visite de Noces* et même, çà et là, *la Femme de Claude*. Ils préfèrent tous les premiers actes de Sardou à tous ses derniers. *L'Arlésienne* leur paraît délicieuse. Ils ont beaucoup pardonné à *l'Ami Fritz* en faveur de certains détails. Ils trouvent exquis le dénouement du *Mari de la Débutante*, qui n'est pas un dénouement, et ils se sont délectés à *la Ronde du Commissaire*, qui n'est pas une pièce.

Cela leur est tout à fait égal qu'une pièce soit mal faite. C'est peut-être, après tout, qu'ils n'aiment pas le théâtre; et j'en ai rencontré en effet qui disaient franchement que le théâtre est un art inférieur parce qu'il est soumis à des conventions plus étroites et plus nombreuses que les autres arts, parce qu'il est forcé de s'adresser à la foule, parce que l'intérêt d'une pièce « bien faite » est un intérêt de curiosité un peu vulgaire, et parce que, d'autre part, l'œuvre dramatique tend à produire une illusion aussi complète que possible : en sorte que l'art dramatique est à la fois le seul de tous les arts qui ait la prétention de nous mettre la réalité même sous les yeux, et celui à qui sa forme impose les plus graves altérations de cette réalité. Sans compter qu'un drame est joué par des acteurs et que, neuf fois sur dix, les acteurs gâtent le drame. Conclusion : mieux vaut lire une pièce que de la voir jouer, et mieux vaut lire des vers, un roman, un livre d'histoire, qu'une pièce de théâtre.

M. Sarcey prendrait une jolie revanche sur ces dédaigneux, le jour où il les verrait pleurer ou rire comme de simples mortels, pris aux entrailles et oublieux de tout, devant quelque méprisable pièce « bien faite » et exactement façonnée selon sa formule. Et quand même cette joie ne lui serait jamais donnée, il pourrait toujours leur dire : Que le théâtre soit un art inférieur, ce n'est pas la question. Elle n'est pas d'ailleurs si simple ni si facile à trancher, et on ne se la pose guère quand on écoute une tragédie de Racine, une comédie de Molière, une pièce de Dumas fils. Inférieur ou non, c'est un art particulier et très puissant dont on pourrait déterminer les moyens et la forme nécessaire; et c'est ce que j'ai fait. Certaines œuvres d'exception vous plaisent infiniment, parce que vous cherchez dans un ouvrage dramatique autre chose que le drame même; mais c'est demander des dattes à un pommier. Ce qui vous séduit tant ne charme qu'à demi la foule, et je suis avec elle parce que c'est pour elle qu'on fait des pièces et qu'il n'y a pas à sortir de là.

C'est évidemment M. Sarcey qui a raison, sauf le cas où il abonde un peu trop dans son sens. Il est comme ces critiques d'art qui, connaissant à fond les moyens d'expression, la « langue » propre à chacun des arts plastiques, sont particulièrement sensibles aux qualités de métier et les exigent avant toute chose. Le théâtre est un art qui, comme les autres, a sa langue spéciale. Ceux qui affectent de traiter de haut la critique de M. Sarcey sont peut-être les mêmes raffinés qui se piquent d'apprécier les tableaux et les statues en peintres et en statuaires et qui n'y veulent point de « littérature ». Pourquoi donc en demandent-ils au théâtre?

La vérité, c'est que jamais le public n'a été moins homogène qu'aujourd'hui, que jamais la distance n'a été aussi grande entre le « peuple » et les « habiles ». Ces questions que je viens d'indiquer ne se posaient guère pour les Athéniens. Tous, je crois, prenaient la même sorte de plaisir à une comédie d'Aristophane ou à une tragédie de Sophocle. Il faudrait aujourd'hui deux esthétiques du théâtre : celle des simples et celle des malins. M. Sarcey a merveilleusement écrit la première. Je ne tenterai même pas d'esquisser la seconde : tout me fuirait entre les doigts et je serais fort embarrassé de fonder des règles sur des caprices de dégoûtés.

Où M. Sarcey échappe presque à toute critique, c'est dans les fragments qu'il a écrits çà et là de l'histoire du théâtre. La genèse de l'opérette, la définition du genre, les causes de son éclosion, de son succès, de sa décadence, voilà, pour n'apporter qu'un exemple, ce qu'il a déduit et exposé dans la perfection.

Les origines de l'opérette, il les voit dans l'opéra-comique et dans le vaudeville à couplets et il nous fait brièvement l'historique de ces deux variétés :

« Mais, ajoute-t-il, ne me demandez pas à quel jour précis elles se sont constituées... Je me souviens qu'un des étonnements de mon enfance, c'était que, par un jour d'orage,

on ne se trouvât jamais sur la limite exacte où cessait la pluie. Mon rêve eût été d'avoir une épaule mouillée et l'autre à sec. Ce n'est que plus tard, en y réfléchissant, que j'ai senti l'impertinence de mon désir. Les choses ne commencent guère ni ne finissent d'un coup net et précis. »

Le moment qui s'est trouvé favorable à l'éclosion de l'opérette, ç'a été le second empire : 1° l'opérette rendait aux Parisiens, sous une nouvelle forme, deux genres abolis et sourdement regrettés : l'opéra-comique et le vaudeville à couplets; 2° elle était en harmonie secrète avec les mœurs et les goûts du jour : entre ce genre nouveau et l'esprit du public tel que l'avait fait le second empire, il y avait de nombreux points d'attache. Le public avait alors d'évidentes dispositions à la blague, à l'outrance, au dégingandage. M. Sarcey définit ces trois termes. Il s'est toujours piqué d'être un moraliste : sa définition de la *blague* ne dément point cette innocente prétention.

« La blague est un certain goût, qui est spécial aux Parisiens et plus encore aux Parisiens de notre génération, de dénigrer, de railler, de tourner en ridicule tout ce que les hommes, et surtout les prudhommes, ont l'habitude de respecter et d'aimer; mais cette raillerie a ceci de particulier que celui qui s'y livre le fait plutôt par jeu, par amour du paradoxe que par conviction : il se moque lui-même de sa propre raillerie. Il blague.

« Il blague la patrie et au besoin il mourrait pour elle; il blague l'amour filial et pleure quand on lui parle de sa vieille mère. Il blague les beautés de l'Italie et se mettrait à genoux devant un Raphaël. Il y a dans la blague un certain mépris, très légitime d'ailleurs, pour les admirations convenues, pour les phrases toutes faites; et à ce mépris se joint le plaisir de crever les ballons gonflés de vent, de se sentir supérieur en se prouvant qu'on n'est pas dupe.

« C'est le bon côté de la blague. Mais elle en a de fâcheux : la blague donne à l'esprit l'habitude de ne plus compter avec le vrai ni avec le faux, de chercher partout matière à raillerie. Il arrive fort souvent que le blagueur de profession, pris à son propre piège, ne distingue plus lui-même ce qui est bien de ce qui est mal, ce qui est juste de ce qui est inique; il se grise de sa propre parole, il se fausse l'esprit et se dessèche le cœur.

« Cette sorte d'esprit a de tout temps existé en France. Elle s'est aiguisée, exaspérée dans les premières années du second empire. »

Le vrai créateur de l'opérette fut M. Hervé; les maîtres, Offenbach et MM. Meilhac et Halévy. Ici se place un très fin et très brillant parallèle entre la musique de *la Dame Blanche*, chère à nos grands-pères, et celle d'*Orphée aux enfers*, entre les sentiments que ces deux musiques expriment ou éveillent. Je ne puis me retenir de citer un passage de ce feuilleton, vraiment enlevé :

« Comparez, pour voir, toute cette partition de Boïeldieu à ce fameux quadrille d'*Orphée aux enfers* qui a emporté dans son tourbillon frénétique toute notre génération. Vous l'entendez chanter à votre oreille, n'est-ce pas? Est-ce qu'aux premiers sons de cet orchestre il ne vous semble pas voir toute une société se levant d'un bond et se ruant à la danse?

« Elle réveillerait des morts, cette musique. Comme ces rythmes tantôt sautillants, tantôt furieux, avaient l'air d'être faits pour communiquer une trépidation morale aussi bien que physique à tout ce public de désaccordés, pour qui la vie n'était qu'une manière de danse macabre! Au premier coup d'archet qui sur la scène mettait en branle les dieux de l'Olympe et des Enfers, il semblait que la foule fût secouée d'un grand choc et que le siècle tout entier, gouvernements, institutions, mœurs et lois, tournât dans une prodigieuse et universelle sarabande. »

Les pages de cette vivacité et de ce mouvement ne sont point rares chez M. Sarcey : il m'a paru qu'il n'était que juste de le rappeler. Je suis d'ailleurs persuadé qu'on trouverait dans ses feuilletons épars et trop nombreux quelque chose comme la *Poétique* expérimentale d'Aristote, reprise, élargie, appuyée sur une masse énorme d'œuvres dramatiques, sur tout ce qui depuis Aristote a été écrit pour le théâtre. Cela vaudrait certes la peine d'être réuni en un corps, condensé, ordonné et complété; car M. Sarcey a, sur ces matières, précisé et jeté dans la circulation une foule d'idées dont beaucoup de critiques se servent sans le dire, et même ceux qui les combattent. Que M. Sarcey se décide enfin à nous donner ce livre qu'il nous doit et qu'il nous a promis : autrement, les méchants diront qu'il doute de la bonté de son œuvre critique, et cela me peinera, car je la sens bonne et solide comme son auteur.

JULES LEMAITRE.

PSYCHOLOGIE

Maladies de la personnalité (1)

Avant d'exposer le sujet du nouveau livre où M. Ribot traite des *maladies de la personnalité*, est-il besoin d'insister sur l'importance de ces études, de rappeler que la psychologie est indispensable à qui veut comprendre les manifestations de l'activité et de l'esprit humains et que l'histoire, dans toutes ses branches, n'est, selon le mot de M. Taine, que *psychologie appliquée?*

(1) *Les maladies de la personnalité*, par Th. Ribot, directeur de la *Revue philosophique*. — Un vol. in-12. Félix Alcan, éditeur. 1885.



La première de toutes les sciences par son objet et ses résultats, la psychologie, devait être une des dernières à se constituer, car il n'en est pas de plus complexe. On l'a considérée longtemps comme indépendante des sciences naturelles; elle en forme, au contraire, le dernier terme, le suprême échelon, et ses progrès ont été liés à leurs lentes découvertes.

Mais, bien avant la psychologie méthodique, il y a eu des psychologues, dès que les hommes ont commencé à observer leurs semblables, à réfléchir sur eux-mêmes. Comme M. Jourdain faisait de la prose, chacun de nous fait, à tout instant, de la psychologie sans le savoir. Ces psychologues sans prétention se subdivisent en deux classes : d'une part, les esprits à la fois subjectifs et généralisateurs qui aperçoivent entre les hommes plutôt les ressemblances que les différences et qui se forgent, par analogie, induction spontanée ou déduction logique, une idée systématique de *l'Homme abstrait* comme d'un être libre et raisonnable; — d'autre part, les esprits objectifs, minutieux observateurs de la réalité immédiate, plus frappés des contradictions que des concordances, des différences individuelles que des traits généraux, et pour qui chaque homme en particulier est le produit nécessaire d'une certaine hérédité et de certaines habitudes, un être mal équilibré la plupart du temps, ballotté par des tendances obscures plutôt que dirigé par la raison ratiocinante.

Les poètes et les littérateurs de tous les temps nous offrent des modèles de ces deux tendances d'esprit. Les héros de notre théâtre classique, qui personnifient en une certaine mesure le libre arbitre, et ceux de Shakespeare, victimes d'une fatalité intérieure; le monde de Balzac avec cette prodigieuse variété de caractères individuels, et les personnages de George Sand, qui n'expriment tous, sur les modes les plus divers, que la magnifique éloquence de la passion, reposent sur des manières tout opposées d'entendre la psychologie.

De même, cette science domine l'histoire. Une psychologie subjective, rationaliste, nous rend incompréhensibles les époques très différentes de celles où nous vivons. Pour les auteurs du XVIIIe siècle, parmi lesquels dominait la conception de l'*Homme raisonnable*, le moyen âge, le christianisme sont restés lettre close. Comparez, à ce point de vue, la critique si étriquée de Voltaire aux études historiques de M. Renan, et vous jugerez combien la psychologie appliquée ajoute à l'intelligence de l'histoire.

Le problème de l'éducation n'est encore qu'une question de psychologie. C'est le fait d'une pédagogie abstraite, qui ignore ce que sont les enfants, les exigences de leur corps, la faiblesse de leur entendement, leur propension naturelle au vice, que de les enfermer dans des prisons scolaires, de les y abêtir tout le long du jour grâce à des méthodes savamment combinées, de soumettre même les filles à ce détestable régime — erreur de physiologie que les générations futures expieront.

Même gravité des conséquences en morale: si l'homme est cette personnalité libre et raisonnable que l'on se plaît à nous peindre, ne suffira-t-il pas, pour l'incliner vers une droite manière de vivre, de satisfaire sa raison et d'inspirer sa volonté par de belles maximes? Mais, aux yeux de ceux qui savent quel péché d'origine pèse sur chacun de nous, combien nous sommes voisins de la barbarie ancestrale, parfois même de l'animalité primitive, ce n'est pas encore assez de la force de l'exemple, d'un dressage de tous les jours, d'habitudes invétérées, pour réfréner en nous les instincts pervers.

S'agit-il de politique et de gouvernement? L'esprit révolutionnaire, comme l'a démontré M. Taine, est avant tout le résultat d'une erreur monumentale de psychologie. Considérer, en effet, avec Rousseau et son école, l'homme naturel comme un être raisonnable, accidentellement dépravé par des institutions défectueuses, sources de toutes les inégalités sociales, conduit à cette conclusion qu'il suffit de ramener les sociétés à l'anarchie pour faire régner entre les hommes la paix de l'âge d'or. L'expérience a été faite, et à peine les chaînes de la loi tombaient-elles avec fracas, que l'homme libre et raisonnable nous est apparu sous les traits d'un singe hideux et féroce. — Bien loin donc d'imaginer une nation comme composée d'âmes séraphiques, « un chef d'État peut se considérer comme le directeur d'un hospice de malades, « d'aliénés et d'infirmes; sans doute, pour régir son « hospice, il fait bien de consulter le moraliste et le « physiologiste; mais, avant d'appliquer leurs préceptes, il doit se souvenir que tous les pensionnaires « de son hospice, y compris les gardiens et lui-même, « sont plus ou moins des malades, des infirmes et des « aliénés (1) ».

Ces deux manières si contradictoires de concevoir l'homme, soit comme une personnalité de libre arbitre et de raison, soit comme un être instable, côtoyant sans cesse la folie, justement parce qu'il est doué de facultés supérieures, promptes à se détraquer comme tout système compliqué, ces deux conceptions se sont organisées en deux écoles : l'une, de psychologie classique, traditionnelle; l'autre, de psychologie positive.

L'objet d'étude, pour la psychologie classique, c'est l'adulte sain, doué d'une âme simple, autonome, qui n'a rien de commun avec le monde animal, qui est à elle-même sa loi et sa cause, poétique illusion, source d'une des erreurs les plus fécondes qui soient écloses dans l'esprit humain (2). Cette âme se connaît elle-même

(1) Taine, *le Gouvernement révolutionnaire*, p. 176.

(2) Cette antique conception n'a jamais été exprimée plus clairement que dans le *Phédon*. « Ce dialogue, dit M Cousin, présente une chaîne d'analyses et de raisonnements que *ne désavouerait pas la rigueur moderne.* » — *OEuvres de Platon*, t. Ier, p. 161.



par la conscience, spectatrice et témoin interne de son activité, et connaît par analogie toutes les autres âmes, ses sœurs. La psychologie classique ignore les différences, même les plus matérielles et les plus grossières, qui distinguent les hommes : le sexe, l'âge, la race, la maladie. Au point de vue de l'âme, il n'existe pour elle ni femmes, ni enfants, ni sauvages, ni aliénés. On a pu comparer les psychologues de cette école à une société de tailleurs qui, chargés de confectionner des vêtements pour toute une ville composée d'habitants gras et maigres, longs et courts, voire d'estropiés, de bossus, de manchots, de boiteux..., seraient allés prendre les mesures de l'Apollon du Belvédère.

Combien différente la psychologie positive, telle qu'on la trouve exposée dans le livre de l'*Intelligence*, de M. Taine, et dans les monographies de M. Ribot (1)! On imaginait le *moi* absolu : les psychologues de la nouvelle école soutiennent qu'il est relatif; on le réputait immortel : ils le voient éphémère; on le tenait pour simple : ils en font une coordination; c'était pour l'ancienne philosophie une entité spirituelle incluse dans un organisme : ce n'est plus pour la nouvelle qu'un phénomène biologique surajouté à beaucoup d'autres, la synthèse et l'aspect réfléchi des fonctions physiologiques.

Une opposition si complète est bien faite pour dérouter, inquiéter, scandaliser nombre de gens attachés à d'antiques préjugés, à de chères illusions, et qui ne peuvent se résigner à voir des questions d'un ordre si élevé abordées et discutées avec les méthodes brutalement positives de l'investigation scientifique. A ces lecteurs alarmés nous ne saurions recommander le livre de M. Ribot, et nous les prions même de s'arrêter au seuil de cette étude qui en est le court exposé.

I.

Qu'est-ce qu'une personne, selon le langage vulgaire? C'est la forme la plus haute de l'individualité, c'est un individu qui a une claire conscience de lui-même et qui agit en conséquence. La psychologie métaphysique réserve ce caractère exclusivement à l'homme. Elle suppose le *moi* un et identique, distinct, stable, indépendant de ses modes — et lui confère, sans preuve aucune, une origine surnaturelle. Mais cette psychologie est infiniment pauvre, artificielle. Elle fonde le *moi* sur la conscience : or la conscience est intermittente ; elle disparaît momentanément durant le sommeil et dans la syncope, l'anesthésie provoquée, le vertige épileptique. Outre qu'elle est passagère, elle ne nous révèle qu'une infime partie de notre être en comparaison de ce qu'elle laisse dans l'ombre. Le cercle de la conscience, l'*Umfang des Bewusstseins*, reste très limité. On ne saurait assez méditer sur ce point le livre où M. de Hartmann traite de la *Phénoménologie de l'Inconscient* (1).

« Nous attribuons, dit Jean-Paul, au riche empire du *moi* des dimensions trop étroites quand nous en retranchons le domaine de l'*inconscient*, que l'on peut, en un certain sens, appeler véritablement une Afrique intérieure. Le globe immense et si plein que peuplent nos souvenirs ne découvre à l'esprit, à chaque seconde de sa révolution, que quelques pics lumineux : le reste de ce monde reste enseveli dans l'ombre. »

Toutes les manifestations de la vie psychique, désirs, sentiments, volitions, souvenirs, dorment en nous à l'état inconscient et s'éveillent, à notre propre étonnement, sous quelque impulsion vive, pour surgir à la conscience comme un chanteur qui se détache de la foule silencieuse des figurants et vient, au feu de la rampe, chanter son air. La conscience nous apparaît ainsi comme un simple phénomène surajouté à l'activité cérébrale. A vrai dire, le Conscient et l'Inconscient représentent des oppositions de mots, non des oppositions d'attributs. Il en est de ces mots abstraits que les métaphysiciens érigent en essences distinctes, comme de ceux, tout relatifs, de froid et de chaud, de lumière et de ténèbres : on passe d'un état à l'autre par gradations insensibles. Il s'agit là non d'une entité métaphysique, mais d'une série d'événements. Ainsi que nous le verrons au cours de cette étude, il n'y a pas une conscience, mais des états de conscience, lesquels, jouant le rôle d'indicateurs, de condensateurs, achèvent la personnalité, mais ne la constituent pas; car l'essence de la personnalité ne peut être dans le mode d'existence consciente, supprimée durant le sommeil, c'est-à-dire durant un tiers de notre vie.

Sur quoi donc repose la personnalité? Pour la psychologie métaphysique, la question n'est pas douteuse : le *moi* vient d'en haut.

L'observation des faits nous montre avec une claire évidence qu'il vient d'en bas, qu'il est un point terminal, non un point initial. Il faut chercher les éléments de la personnalité dans les phénomènes les plus élémentaires de la vie. C'est une conséquence inévitable de l'évolution, que les formes supérieures sont sorties des plus humbles par agrégation et coalescence. Entre les faits physiologiques et les faits psychologiques, il n'y a pas de ligne précise de démarcation, toute distinction absolue est illusoire.

« Sensations, sentiments, instinct, intelligence, tout cela constitue un monde à part, mais qui sort de la vie animale, qui y plonge ses racines, en est comme l'efflorescence. Entre

(1) Voir Ribot, *Psychologie allemande contemporaine*, Introduction.

(1) *Philosophie de l'Inconscient*, traduction Nolen. T. Ier.



la fonction la plus humble et la pensée la plus haute, il n'y a pas opposition de nature, mais différence de degré, chacune n'étant qu'une des innombrables manifestations de la vie (1). »

Il en est des faits psychiques comme des faits sociaux :

« Les millions d'êtres humains qui composent une grande nation se réduisent, pour elle-même et pour les autres, à quelques milliers d'hommes qui sont sa conscience claire, qui résument son activité sociale sous toutes ses faces : politique, industrie, commerce, culture intellectuelle. Pourtant ce sont ces millions d'êtres ignorés, à existence bornée et locale, vivant et mourant sans bruit, qui font tout le reste : sans eux rien n'est. Ils constituent ce réservoir inépuisable duquel, par sélection rapide ou brusque, quelques-uns montent à la surface; mais ces privilégiés du talent, du pouvoir ou de la richesse n'ont qu'une existence éphémère. La dégénérescence fatalement inhérente à tout ce qui s'élève les abaissera, eux ou leur race, tandis que le travail sourd des millions d'ignorés continuera à en produire d'autres et à leur imprimer un caractère. »

C'est, de même, dans les organes inférieurs que se forme la personnalité; c'est en eux qu'elle se résout. Les instincts, sentiments, aptitudes, propres à chaque individu, sont inscrits et fixés dans l'organisme par l'hérédité. L'unité fondamentale de l'activité psychique tient à l'unité du système nerveux. Représentation suprême de l'organisme, le cerveau constitue la personnalité réelle. Selon la formule célèbre de Cabanis, il sécrète la pensée et la volonté. « Il faut voir en lui, dit Cl. Bernard, non pas le signe ou le *substratum* de l'âme, mais l'organe même de la pensée. »

« Il contient les restes de tout ce que nous avons été, la possibilité de tout ce que nous serons. Le caractère individuel tout entier est inscrit là, avec ses aptitudes actives et passives, ses sympathies et antipathies, son génie, son talent ou sa sottise, ses vertus et ses vices, sa torpeur ou son activité. » Ce qui en émerge jusqu'à la conscience est peu au prix de ce qui reste enseveli, quoique agissant.

Dans l'homme, le développement excessif des facultés intellectuelles et affectives nous illusionne et cache les origines; mais l'étude que fait M. Ribot des cas morbides, observés jusqu'à lui sans ordre et sans méthode, va projeter sur ce sujet une vive lumière. Chaque cas nous montre le *moi* décomposé d'une façon différente et devient ainsi un subtil instrument d'analyse, un mode d'expériences inabordables par toute autre voie. Voyant comment le *moi* se défait, nous serons mieux à même de comprendre de quelle manière il se fait.

(1) Ribot, *Psychologie anglaise contemporaine*, p. 176.

II.

M. Ribot étudie successivement les troubles organiques, les troubles affectifs, les troubles intellectuels, la dissolution de la personnalité.

Parce que le corps varie sans cesse, le *moi* varie sans cesse. Nous avons la sensation confuse de ces variations dans notre vie journalière. D'après notre état physique à un moment donné, nous éprouvons un vague sentiment d'exubérance ou de dépression, d'excitation ou d'abattement; le monde nous apparaît sous des couleurs riantes ou sombres. L'effet sur les tempéraments nerveux d'un rayon de soleil, d'une goutte de pluie, ou d'un écart du vent, suffit à modifier l'humeur. Quand elles s'exagèrent et s'amplifient, ces oscillations tournent au cas morbide. Certains malades ont de leur corps une impression pesante; d'autres s'imaginent qu'il prend un volume démesuré, ou qu'il disparaît. On cite le cas d'une dame qui se figurait que le diable avait emporté son corps, d'un soldat qui se croyait mort depuis la bataille d'Austerlitz, où il avait été grièvement blessé : chez ces deux sujets, la surface de la peau était insensible. Ces troubles correspondent donc à des changements intimes dans l'organisation nerveuse.

Le *moi*, a-t-on dit, est impénétrable, il est *un*. Mais son unité tient à l'organisme. Lorsqu'il y a similitude d'organismes, comme c'est le cas des jumeaux et des monstres doubles, on constate des ressemblances physiques et morales, des analogies de personnalité.

L'auteur distingue ensuite les troubles affectifs des troubles organiques. Les désirs, les sentiments, les passions, qui donnent au caractère son ton fondamental, plongent, il est vrai, toutes leurs racines dans l'organisme, et de même que les plus hautes facultés de l'intelligence, sont déterminés par lui; mais, lorsqu'ils ont un rôle prépondérant, ils peuvent être considérés comme des causes de modifications de la personnalité, bien que ces causes soient des effets à leur tour.

Les manifestations affectives se subdivisent en trois groupes dont la complexité psychologique va croissant, et l'importance physiologique en décroissant : les tendances liées à la conservation de l'individu, les tendances liées à la conservation de l'espèce, enfin les tendances les plus élevées, qui supposent le développement de l'intelligence et qui comprennent les manifestations morales, religieuses, esthétiques, scientifiques, l'ambition sous toutes ses formes. Cette classification en trois groupes n'a rien d'arbitraire : c'est dans cet ordre chronologique que chez l'individu, comme dans l'évolution de l'espèce humaine, les sentiments apparaissent.

Les états affectifs liés à la conservation de l'individu, c'est-à-dire à la nutrition, représentent chez l'enfant,

dans ses toutes premières années, le seul élément de la personnalité naissante. Ils cessent ensuite d'être prépondérants, mais persistent toute la vie. Suivant que des troubles de circulation ou de sécrétion dépriment, exaltent ou pervertissent la faculté de sentir, l'individu se trouve changé en plus ou en moins; le caractère se modifie, parfois même il y a métamorphose complète. Dans l'hypocondrie, la mélancolie, la torpeur à divers degrés, les malades se préoccupent constamment d'eux-mêmes, parlent sans cesse de leur mort prochaine, se montrent indifférents à autrui, insensibles même aux témoignages d'affection qu'on leur prodigue. — A la suractivité de toutes les fonctions correspond, au contraire, un sentiment de bien-être physique ou moral, de surabondance de force et d'exubérance. Quand cet état s'exagère et devient morbide, le malade se croit doué d'une force herculéenne, ou s'attribue une force inépuisable; il est poète, inventeur, artiste, pape, empereur, messie. Cette dépression et cette excitation, qui se succèdent en chacun de nous à l'état normal, se produisent dans la folie *circulaire* suivant un ordre invariable. Les cas en sont nombreux, authentiques. Une femme se croyait tantôt fille de sang royal, tantôt pauvre plébéienne. Un autre névropathe se présentait tour à tour comme lieutenant d'artillerie, avec l'allure martiale et la mimique de l'emploi, ou comme humble pénitent, les mains jointes et les yeux baissés. Une fille, livrée de bonne heure par sa mère à une profession déplorable, avait été recueillie au Bon-Pasteur de Metz : le changement trop brusque fit éclater chez elle la manie religieuse suivie de stupidité. Elle passait par des alternatives où elle s'imaginait, sous le nom de Mme Poulmaire, exercer son ancien métier, et avec des gestes cyniques elle donnait d'horribles détails sur sa vie d'autrefois, puis elle s'appelait Sœur Marthe des Cinq Plaies, et les anges lui souriaient... Ces exemples nous montrent comme en un miroir grossissant ce qui se passe en chacun de nous. Nous portons en nous l'inconciliable. Que de tendances discordantes, que d'impulsions contradictoires, que de tiraillements en tous sens, que de *moi* en nous-mêmes! *moi* orgueilleux, *moi* compatissant, *moi* sensuel, *moi* pacifique, *moi* vindicatif... La litanie en serait longue.

Les troubles affectifs liés à la conservation de l'espèce, à l'instinct sexuel, fournissent une preuve plus éclatante encore de l'indissoluble union du *moi* et de l'organisme. Ces troubles, liés à des organes déterminés, se traduisent par des sentiments d'un caractère très net. C'est presque une métamorphose que produit la puberté. Les romanciers, observateurs de la réalité, Gœthe dans le personnage de *Mignon*, Fromentin dans *Dominique* nous ont peint le monde nouveau de sentiments et d'idées qui éclatent avec ces sensations nouvelles : tristesse vague, mélancolie sans cause apparente, passion furieuse, excentricités de tout genre, produisent une véritable *aliénation* du *moi* antérieur. L'ivresse que font naître les passions de l'amour, une fois dissipée, nous laisse dans un profond étonnement de nous-mêmes. Le notaire de province, méthodique et rangé, évoquant le soir, au coin du feu, ses souvenirs de jeunesse, a peine à se reconnaître dans l'étudiant prodigue et tapageur qu'il fut autrefois. La vieille dame placide se remémore avec stupeur ses allures de coquette fringante tant que dura pour elle la saison d'aimer. Il suffit d'observer la vie journalière pour se persuader que l'amour est un délire de la personnalité asservie à un organe.

Si maintenant, des formes primitives et fondamentales de la vie affective communes aux hommes et aux animaux, nous passons aux tendances morales, sociales, esthétiques, intellectuelles, nous ne pouvons leur assigner un organe immédiat; aussi ne produisent elles pas en nous de transformations complètes et persistantes tant que le sentiment du corps et la mémoire, ces deux facteurs fondamentaux de la personnalité, n'entrent pas en jeu. Les tendances de cet ordre sont essentiellement variables en chacun de nous. L'observation la plus banale dément encore sur ce point la théorie du *moi* entité. C'est un lieu commun, chez les romanciers et les poètes, que de peindre en leurs héros la lutte de deux âmes, l'une qui rampe sur la terre, l'autre qui aspire à l'idéal. Deux âmes, ce n'est point assez; nous possédons des âmes multiples, qui se succèdent d'un moment à l'autre, parfois même des âmes simultanées. L'orateur exercé tout en pérorant s'entend parler et, au fur et à mesure de son discours, se juge lui-même intérieurement : son *moi* artiste se double ainsi d'un *moi* critique.

Cela ne présente rien de morbide. Mais, s'il y a perte de mémoire, l'ancien *moi* se détruit; un nouveau *moi* se forme : c'est le cas si connu, observé par le docteur Azam. M. Ribot cite encore un jeune homme de dix-sept ans, qui, atteint d'hystéro-épilepsie, perdit le souvenir d'une année de son existence et pendant cette période changea totalement de caractère.

III.

L'étude des troubles *intellectuels* de la personnalité nous conduit à la même conclusion que celle des troubles affectifs, à savoir que le *moi* est identique à l'organisme.

Dans certains états morbides les cinq sens classiques subissent des troubles graves : leur perversion joue un rôle plus ou moins important dans les anomalies de la personnalité. Tel est l'effet des hallucinations de la vue, de l'ouïe : une oreille est obsédée par des menaces et des injures, tandis que l'autre est réconfortée par de bonnes paroles; un œil perçoit des objets tristes et répugnants, l'autre œil, un jardin plein de fleurs. L'histoire de la folie religieuse fournit sur ce

point les exemples les plus variés. Le sujet a des visions, il entend des voix; il aperçoit en face de lui un personnage imaginaire, divin ou diabolique, qui lui sourit ou le persécute. Il se voit double; parfois même il se voit triple, comme ce bon prêtre qui, pour avoir appliqué trop ardemment son intelligence au mystère de la Sainte-Trinité, se figurait lui-même en trois personnes et réclamait en conséquence trois couverts, trois plats, trois serviettes.

Ces cas d'hallucination forment la transition naturelle des perceptions aux idées.

Les idées jouent un rôle dans l'évolution de notre personnalité : elles peuvent la confisquer momentanément. Il semble que la personnalité disparaisse chez le savant appliqué à la recherche d'un problème, le chirurgien absorbé par une opération délicate, le maniaque hanté par une idée fixe, le philosophe en méditation qui considère les choses « sous forme d'éternité ».

« Il me semble, écrit Amiel, que je suis devenu une statue sur le fleuve du temps, que j'assiste à quelque mystère d'où je vais sortir vieux ou sans âge. Je me sens anonyme, impersonnel, l'œil fixe comme un mort, l'esprit vague et universel comme le néant ou l'absolu; je suis en suspens, je suis comme n'étant pas. Dans ces moments il me semble que ma conscience se retire dans son éternité... »

Mais qu'une mouche vienne seulement à se poser sur la main de l'extatique : elle le ramènera de l'océan sans rivages de l'éternité à la sensation triviale de son propre corps.

Dans les moments d'extase, de méditation profonde, il semble que l'organisme, esclave de la pensée, ne joue aucun rôle; ce n'est là qu'une apparence. Toute idée fixe repose sur un sentiment, sur une passion fixe, qui la soutient et lui donne son intensité : or les passions sont l'expression même de la constitution individuelle.

« Toute idée, conception, représentation, a une double face. D'un côté, elle est une connaissance; de l'autre côté, elle est une émotion. Elle est agréable, pénible, surprenante, effrayante, tendre, consolante. Son énergie, ses affaiblissements, ses intermittences, sont justement l'énergie, l'affaiblissement, les intermittences de l'émotion. Il n'y a là qu'un seul et même fait à deux faces : l'une, intellectuelle; l'autre, affective et impulsive (1). »

Les transformations de la personnalité par l'effet d'une idée sont, en réalité, peu fréquentes : c'est la preuve que la personnalité vient d'en bas, car elle n'est atteinte profondément que si la constitution organique l'est elle-même. Les idées ne sont pas ce qu'il y a en nous de plus intime : la production de personnalités artificielles chez les hypnotisés en est une démonstration excellente, que l'on trouvera dans les études de M. Ch. Richet. On peut faire croire au sujet hypnotisé qu'il est archevêque, acteur, paysan, et il joue à s'y méprendre le rôle suggéré. A une femme très entêtée dans ses idées bonapartistes, M. Richet faisait exprimer des convictions républicaines exaltées. Les idées, les opinions de tout genre n'expriment l'homme que d'une façon très superficielle : ce ne sont souvent que des costumes, des livrées, des travestis, sous lesquels il est rare que le caractère individuel se transforme ou se modifie seulement.

Les critiques et les historiens ne sauraient assez méditer ces conclusions de la psychologie positive et imiter la méthode de Sainte-Beuve. Ce maître, qui avait étudié à ses débuts la physiologie et la médecine, se posait, à propos de chaque personnage, les questions suivantes : Que sait-on de sa famille? de sa constitution intime? Quelle est sa manière habituelle de vivre? Comment se comporte-t-il sur l'article *argent*, et comment sur l'article *femmes?* Quelles sont ses passions dominantes? Les idées, les opinions ne venaient qu'en dernier lieu. Aussi entrevoyait-il à travers les livres non des masques et des fantômes, mais des êtres de chair et de sang.

IV.

Il resterait à parler de la dissolution de la personnalité dans la démence progressive, la paralysie générale, la sénilité.

Le sentiment de notre corps change de différentes manières, durant la courte évolution qui nous conduit de la naissance jusqu'à la mort. Ce changement continu réalise la permanence apparente, au milieu de variations incessantes. Mais les altérations peuvent être si profondes, que le *moi* apparaît comme un *toi* étranger. Une nouvelle manière de sentir, une nouvelle vie psychique, une nouvelle mémoire se manifestent chez le dément, qui est un *aliéné*, un étranger à son *moi* antérieur.

A l'état normal, la personnalité est une coordination psycho-physique aussi parfaite que possible et qui se maintient, malgré des changements perpétuels et des incoordinations partielles et passagères telles que les impulsions brusques, les idées bizarres. La démence, marche progressive vers la dissolution physique et mentale, se traduit par une incoordination toujours croissante; le *moi* finit par disparaître dans une incohérence absolue; il ne reste de l'individu que les coordinations purement vitales les mieux organisées, les plus stables, telles que la marche, le langage, le travail manuel. La dissolution a lieu en sens inverse de l'évolution. Les plus hautes fonctions intellectuelles et affectives de la vie psychique, les dernières qui se soient formées, sont les premières à disparaître.

(1) Taine, *De l'intelligence*, t. II, p. 180. Un géomètre dira de même d'un problème qu'il est *attachant*.



Nous venons de résumer brièvement l'ouvrage de M. Ribot, en omettant les parties purement physiologiques. Il semble que l'auteur prenne un plaisir cruel à disséquer notre pauvre *moi*, à étaler ses maladies, ses infirmités, ses misères, ses plaies secrètes, et plus d'un lecteur sentimental s'écriera comme Michelet, un jour qu'il venait de lire une de ces analyses de la personnalité où la conscience se volatilise et s'évanouit comme un composé complexe dans le creuset d'un chimiste : « On me vole mon *moi!* » Tous ceux, et ils sont nombreux, qui attachent à leur *moi* une importance exagérée, et qui liront les études de M. Ribot sur l'*Hérédité*, les *Maladies de la mémoire, de la volonté, de la personnalité, du sentiment* (1), où l'auteur nous ravit notre innéité, notre identité, notre liberté, notre conscience et notre cœur, sentiront perler sur leur front une sueur d'angoisse, à se voir ainsi dépouillés de leur âme.

Mais, en échange du *moi* métaphysique qu'il nous enlève, M. Ribot découvre en chacun de nous des centaines de *moi* réels. Plus l'homme est cultivé, plus il en possède. Nous nous laissons égarer par ces mots trompeurs de *moi*, de *personnalité*, qui supposent des entités immobiles et figées. Qu'est-ce en dernière analyse que ce *moi* si mystérieux? On ne saurait mieux le comparer qu'à une assemblée délibérante, sise dans les hémisphères cérébraux, où toutes les parties de notre corps, et d'abord les organes de la vie végétative, cœur, poumons, estomac, foie, reins, etc., envoient leurs délégués. Les passions et les habitudes dominantes à un moment donné forment le pouvoir exécutif, plus ou moins stable et toujours en butte à l'hostilité des autres partis. Selon le caractère, selon l'âge et selon l'heure, cette Constituante du *moi* présente la gravité d'un parlement bien ordonné, la futilité d'une assemblée de femmes, l'espièglerie d'une classe d'écoliers mutins, la paix d'un chapitre de chanoines, la bruyante incohérence d'un congrès républicain, la violence stupide d'un club anarchiste. Elles sont rares, les natures d'élite où, au milieu de la foule grondante et tumultuaire des appétits et des passions, l'empire et le gouvernement du *moi* appartiennent aux plus hautes facultés de l'homme, à ses plus nobles instincts (2).

J. Bourdeau.

(1) Ce dernier ouvrage est en préparation.

(2) « Ainsi notre idée de notre personne est un groupe d'éléments coordonnés, dont les associations mutuelles, sans cesse attaquées, sans cesse triomphantes, se maintiennent pendant la veille de la raison, comme la composition d'un organe se maintient pendant la santé. Mais la folie est toujours à la porte de l'esprit, comme la maladie est toujours à la porte du corps; car la combinaison normale n'est qu'une réussite : elle n'aboutit et ne se renouvelle que par la défaite continue des forces contraires. » (Taine, *De l'intelligence*, t. II, p. 207.)

LA CADETTE

Nouvelle

I.

Robert Destany vient de se réveiller. Il s'est levé, habillé, et, une fois prêt, a ouvert toute grande la fenêtre de sa chambre donnant sur le parc. Quelques nuages gris et les larmes de rosée encore suspendues aux feuilles donnent au paysage comme un air de tristesse. Robert admire la beauté de la nature; c'est d'ailleurs son habitude quand il s'ennuie, et tout porte à croire qu'il s'ennuie fort, car il laisse échapper un long bâillement.

— J'ai pourtant bien dormi, dit-il, et j'ai sommeil!

Il regarde sa montre : six heures.

— Six heures. Tout repose au château. Si je regagnais mon lit? Non, du courage; restons levé. Que faire alors jusqu'au moment... du chocolat? Si je sortais? Au fait, depuis un mois que je suis en villégiature chez ma bonne tante, je ne me suis pas encore offert la moindre petite promenade. Réparons... pour le principe... et réparons d'autant plus... que dans deux jours je retourne à Paris.

Aussitôt dit, aussitôt fait. Robert décrocha dans un placard un grand caban imperméable laissé là par son cousin Octave Maroisel, couvrit sa tête d'un feutre mou, et, descendant à pas de loup, il se glissa dehors en murmurant : « La semaine prochaine, quand Octave viendra, il trouvera que j'use ses affaires. »

Robert marcha droit devant lui, sans savoir où il allait. Il s'était mis en tête de faire une promenade matinale; il faisait sa promenade, voilà tout, et incidemment il regardait le décor. Joli coup d'œil d'ailleurs. Rien de plus charmant que ces campagnes à terrain inégal, avec des monticules, des vallons, des plaines et de petites forêts. De tous les sites normands Valjeanville était certainement le plus heureusement situé, et l'oncle Des Jachères (que Dieu ait son âme!) avait été réellement bien inspiré en achetant à vil prix les ruines du vieux château féodal, qu'il avait fait reconstruire à la moderne.

Robert, tout en marchant, songeait. Il ne s'était guère amusé, ce congé-ci, à Valjeanville, chez sa tante. Un temps pluvieux, qui l'avait retenu enfermé plusieurs semaines. Pas la moindre visite, pas le plus petit bal champêtre, pas l'ombre d'une intrigue, pas même une jeune fille à qui faire la cour... Encore si Octave Maroisel se fût trouvé là!... Mais, cette année, les vacances des deux cousins n'avaient pu coïncider; et juste Octave allait venir, la session au Palais étant terminée, quand lui, Robert, s'en irait, obligé de rejoindre son poste d'attaché d'ambassade.

Il marchait toujours et sans fatigue (à vingt-huit ans

on a le jarret solide) quand il s'aperçut qu'il avait faim. Quelques gouttes de pluie lui firent lever la tête en l'air; le ciel était devenu tout noir :

— Diable! c'est le prélude d'un orage. Rentrons.

Rentrer, chose facile à dire : il en avait au moins pour une heure et demie avant de regagner le château.

— Pas heureuse, ma première promenade!

Le mieux était encore de chercher un abri, une ferme quelconque où boire un bol de lait en attendant que la pluie cessât.

Il regarda à droite, à gauche; rien.

A la fin, après avoir erré quelque temps encore dans la campagne, il découvrit au loin une espèce de petite cabane où il arriva après un quart d'heure de course environ, mais non sans avoir essuyé une averse des plus désagréables.

Une construction en terre et plâtras; un toit en chaume; un semblant de fenêtre, sans carreaux; une porte non fermée en planches mal jointes. Sans même frapper, Robert entra.

Une pièce unique. Au fond, un enfant dormant dans un berceau d'osier, et au milieu un feu de bois sec entre deux briques élevées, sur lesquelles une vieille femme venait de poser une marmite.

Robert eut un mouvement de recul.

— Pardon, ma bonne dame, je...

— Entrez, monsieur, entrez et asseyez-vous, car vous devez être fatigué si vous venez de Valjeanville.

Et, ce disant, elle lui avança une chaise chancelante, la seule qu'elle possédât.

— Vous devez avoir faim, continua-t-elle. J'ai là plus de lait qu'il n'en faut pour mon p'tiot et moi. J'en mets toujours quelques mesures de plus le vendredi, car c'est le jour de mamz'elle.

— Qui ça, mademoiselle?

— Mamz'elle! vous ne connaissez pas mamz'elle? Ah ben! on ne connaît qu'elle dans le pays! Elle et sa sœur! Deux créatures du bon Dieu. Si j'ai de quoi couvrir mon p'tiot, c'est ben à elles que je le dois. Si vous attendez seulement que le lait ait bouilli, vous la verrez pour sûr, mamz'elle. Oh! oui, une créature du bon Dieu, mamz'elle!

Et la brave femme continua à pérorer sur mamz'elle. Pendant ce temps Robert, près du feu, se séchait, et, dans le fond de la pièce, l'enfant dormait toujours de son sommeil d'innocent.

Comme le lait bouillait enfin, la paysanne en emplit un grand bol de grès qu'elle présenta à Robert avec un morceau de pain bis.

Au même moment le galop d'un cheval se faisait entendre; quelques secondes après, faisait son entrée dans la pièce une jeune fille couverte d'un grand manteau et en tenue d'amazone.

— Bonjour, maman Castou... Je vous apporte...

Elle s'arrêta, ayant aperçu un étranger, et d'un ton plus calme :

— Voici le petit tricot de laine que vous m'avez chargé de vous procurer.

— Ah! mamz'elle, que vous êtes bonne! Comment que vous allez? Tiens! c'est vous qui venez aujourd'hui, pour lorss. Et mamz'elle votre sœur?

— Elle est un peu souffrante; une légère migraine. Je m'acquitte de sa commission. Vous n'allez pas vous en plaindre au moins?

— Ah! non! mamz'elle! Commission! si on peut dire! Elles vous ont des mots, ces mamz'elles, pour parler de leurs charités!

— Il dort, le petit; ne le réveillons pas. Vous l'habillerez de neuf tout à l'heure. Quel vilain temps! Méderic est d'une humeur massacrante. Ça l'ennuie de sortir quand il pleut..., cet animal!

Et, se tournant à demi vers Robert comme pour lui donner l'explication d'une épithète si peu respectueuse :

— Méderic, c'est mon cheval.

Robert se contenta de saluer et de sourire. Il eut à la lèvre un compliment stupide : « Que Méderic est heureux!... » Mais il se tut. N'étant pas au bal, il ne pouvait se permettre de parler pour ne rien dire.

— J'ai faim, reprit la jeune fille.

Et d'un mouvement rapide, s'étant débarrassée de son manteau, elle prit la chaise que Robert s'était empressé de lui offrir et commença à boire et à manger.

Elle était délicieuse ainsi. Le lait lui mettait aux lèvres une fine ligne blanche, et on eût dit, à voir ses yeux de jais et ses cheveux d'ébène relevés sous son haut chapeau de soie,

Une guerrière antique avec son casque noir.

Robert avait le premier rompu la glace :

— Je ne m'attendais pas, mademoiselle, en faisant cette matinale promenade dans la forêt, à rencontrer en chemin une Parisienne aussi...

— Charmante, dites le mot. Je suis habituée aux compliments, monsieur. Du reste, je les ai en sainte horreur, et c'est en vue de les éviter que je tourmente mon père pour rester à la campagne le plus longtemps possible. Un galop de cheval me plaît mieux que la valse la plus entraînante du monde, et les flatteries de mes danseurs me sont moins douces que les caresses de la brise.

Elle parla encore sur ce ton, se moquant avec esprit de l'étiquette mondaine et louant les joies de la campagne.

— Une chose m'étonne, monsieur, acheva-t-elle; car enfin, malgré votre mise rustique, vous semblez un vrai Parisien : c'est que vous ayez consenti à vous égarer dans ces forêts sauvages...

— Égarer est le mot, mademoiselle. J'ai été surpris par la pluie et je suis entré chez cette brave femme.., uniquement pour trouver un abri. A défaut d'autre



mérite, je suis franc et je n'essayerai pas de donner à ma présence en cette cabane le même motif que le vôtre..., celui de la charité. Mais vous me montrez l'exemple et sur ce terrain-là je ne demande qu'à vous suivre. Vos pauvres doivent être nombreux : voulez-vous me permettre de vous venir en aide?

Et Robert, allant à la paysanne, lui mit deux pièces d'or dans la main; puis, se tournant vers la jeune fille et lui tendant sa bourse :

— Vous distribuerez cela à vos autres protégés.

Comme elle hésitait :

— Oh! ne me refusez pas! Je suis si heureux..., si heureux de pouvoir être de quelque chose dans vos bonnes œuvres!

Elle hésitait encore. La bourse était pleine et il lui semblait difficile de recevoir une si grosse somme d'un inconnu..., même pour ses pauvres.

Alors il lui prit la main et, la lui ouvrant doucement, le plus doucement possible :

— Prenez, oh! prenez! C'est charité aussi de ne pas repousser ceux qui vous supplient...

Elle céda en rougissant un peu, et, changeant de sujet :

— Je m'oublie ici; il faut que je rentre.

Elle jeta son manteau sur ses épaules et sortit. Robert la suivit.

Au dehors, Méderic piaffait, attaché à un arbre. Robert aida l'amazone à monter, et, quand elle fut en selle, la cravache en l'air, prête à partir :

— Mademoiselle, dit-il, un hasard, la Providence plutôt, m'a permis de vous rencontrer. Je pars dans deux jours et ne vous reverrai peut-être jamais plus. Je ne vous oublierai pas du moins. Dans les heures d'ennui et de tristesse dont la vie est semée vous m'apparaîtrez comme une vision radieuse et réconfortante. Permettez que cette vision laisse en moi un souvenir plus précis. Dites-moi votre nom, voulez-vous?

La jeune fille rougit encore; puis, au bout d'un instant, avec fierté :

— La demoiselle, dit-elle.

— La demoiselle; oui, je sais; c'est le surnom que vous donnent dans la contrée tous les paysans dont les cœurs sont pleins de vous. Mais me confondrez-vous avec les autres? Eh oui! c'est un privilège que je demande. Y ai-je des droits? Non, assurément; mais qu'importe? J'ai pu un instant mêler mon or au vôtre; j'ai pu me sentir ému au doux contact de votre charité : noblesse oblige. Vous vous devez à vous-même de m'encourager dans cette voie que vous m'avez ouverte; et, quand un pauvre, en remerciement de mon offrande, me dira : « Je prierai pour votre bonheur »; je veux pouvoir lui répondre : « Priez pour le sien, à elle. » Allons! ce nom..., dites-le-moi.

Elle rougit davantage, remuant doucement la tête en signe de refus. Comme il insistait, ayant osé lui prendre la main, elle fut prise de peur, et tout à coup, d'un ton bref, comme obéissant à une idée soudaine et ayant à la fin pris son parti de répondre à l'indiscret :

— Charlotte Trumelot, dit-elle.

Elle fouetta son cheval, qui partit au grand trot.

Robert la suivit du regard jusqu'à ce qu'elle ne lui apparût plus que comme un petit point noir à l'horizon; puis, tristement, lentement, il prit le chemin du château.

II.

— Dieu me pardonne! Robert, vous êtes en retard. Midi dix! Le château est sens dessus dessous. Vous bouleversez toutes nos habitudes. Mettez-vous à table, et, tout en déjeunant, vous me conterez la cause de ce grand écart à votre régularité ordinaire.

— J'obéis.

— Vous devez avoir faim... ou je me trompe fort, car on m'a signalé votre fuite dès six heures du matin. Ah çà..., c'était peut-être un rendez-vous?

— Oh! ma tante..., un rendez-vous! Vous n'imaginez pas, je suppose...

— Un filet de sole?

— Oui, ma tante. Un rendez-vous? mais avec qui? Avec cela qu'elles sont si appétissantes, vos paysannes!.. Des mains dures! Non. J'ai tout simplement été faire un tour dans la forêt. Là, j'ai été surpris par la pluie, et me suis vu obligé de me réfugier dans une hutte de villageois...

— Ou de villageoise.

— De villageoise, si vous le voulez. Une pauvre femme... avec un enfant. Là, j'ai bu un bol de lait. Connaissez-vous M. Trumelot, ma tante?

— Ah! ah! nous y voilà donc! Vous n'êtes pas fort dans l'art des transitions, mon neveu. « Une pauvre hutte de villageoise où j'ai bu un bol de lait et rencontré une des demoiselles Trumelot, qui m'a semblé charmante; ce qui m'engage à vous demander si vous connaissez M. Trumelot; car, si Mlle Trumelot se trouvait être un parti sortable, je serais enchanté de mettre ma main et mon cœur... à ses pieds. » Est-ce cela?

— A peu près.

— Une aile de poulet?

— Oui, ma tante.

— Bon. Je vois avec plaisir que l'amour ne vous enlève pas l'appétit. Or écoutez-moi bien : M. Trumelot est un ancien quincaillier retiré des affaires... et millionnaire. Il a été décoré... je ne sais plus au juste pourquoi... Et il cherche à se donner des airs d'officier en retraite en parlant à la façon de ces vieux colonels qu'on aime tant à caricaturer. En un mot, il est ce que j'appellerai un caractère.

— Et moi, un type.

— Il a deux filles, deux filles délicieuses. Pourquoi sont-elles ainsi? Cela, je l'ignore. Une bizarrerie de la



nature? Un effet d'atavisme? Enfin, le fait est qu'elles sont délicieuses. Simples, affables, bonnes, leur charité rayonne à deux lieues à la ronde, et il n'est pas un paysan d'ici qui n'ait reçu quelque secours de leur part... et toujours délicatement offert. Ce que j'estime surtout en elles, c'est le soin qu'elles mettent à cacher leur générosité. Qu'il vente, qu'il neige, elles s'en vont par les campagnes répandre leurs bienfaits, et toujours de grand matin, pour éviter les rencontres de curieux. Elles ont partagé le pays en deux zones : Esther au nord ; Charlotte au sud. On les appelle « les demoiselles » dans la contrée ; et, quand on a dit « les demoiselles », on a tout dit. Sérieusement, Robert, si l'une d'elles vous plaît, j'en suis fort aise. Voyons, qu'elle est celle qui vous a..., comment dirais-je?... qui vous a fait bobo là... au petit cœur?

— Ah! si vous riez, ma tante, je n'oserai jamais...

— Vous préférez que je devine? Vous avez suivi le parc jusqu'à la grande grille ; vous avez naturellement pris le chemin à droite ; puis vous avez tourné à gauche et longé la forêt. Robert, c'est Charlotte que vous aimez!

— Oui, ma tante.

— Eh! eh! Vous n'avez point mauvais goût : de grands yeux noirs, de beaux cheveux noirs... D'ailleurs elles sont brunes toutes les deux et aussi ravissantes l'une que l'autre. Alors..., bien vrai..., c'est sérieux?

— Tout ce qu'il y a de plus...

— Tant mieux. Vous me remplissez de joie. Ça a toujours été mon rêve, d'avoir une petite nièce attachée au pays, qui me tienne compagnie durant mes longues heures de rhumatismes et qui vous retienne aussi à côté de moi, grand ingrat! Et savez-vous ce qui la comblerait, cette joie? C'est qu'Octave, mon second neveu, en vînt aussi à faire un mariage dans les mêmes conditions. Si nous pouvions intriguer pour qu'il épousât l'autre?...

— Que j'épouse d'abord l'une.

— Oui; au plus pressé. Tenez-vous à une entrevue préalable? Voulez-vous étudier le sujet avant d'opérer?

— Inutile, ma tante. Je ne suis pas une tête folle. Rappelez-vous ce que ma pauvre mère vous disait : « Robert n'aimera qu'une fois; mais, quand ça y sera, ça tiendra. » Ça y est; donc ça tient. Quand ferez-vous la demande, ma tante?

— A votre retour, dans un mois.

— Un mois! Mais c'est affreux! Si d'ici là quelque intrigant...

— Eh bien! une chose fort simple à faire. Je vais vous donner une lettre pour M. Trumelot. Dans cette lettre j'énumérerai toutes vos brillantes qualités; je forcerai même la dose... Et vous lui exposerez tout gentiment votre cas.

— Mieux vaut que ce soit vous qui portiez la parole.

— Mauvais, cela. Les avocats n'ont jamais servi qu'à embrouiller les affaires; à mon avis, c'est l'accusé lui-même qui devrait se défendre. Et puis... il y a autre chose. Je ne puis sortir, moi, même en voiture ; mes rhumatismes me clouent en place.

— Dites à M. Trumelot de venir vous voir.

— Très mauvais. Trumelot, pour me rendre visite, se croirait obligé d'endosser la redingote, et c'en serait assez pour le rendre de massacrante humeur. Il est des femmes légères qui, une fois leur corset mis, sont imprenables. Le corset, c'est la cuirasse; M. Trumelot en redingote, c'est la citadelle fortifiée. Chez lui, dans son jardin, en veste de coutil, vous le surprenez en rase campagne... et avec un peu d'adresse...

— J'en aurai, ma tante.

— Je l'espère bien, que diable! Un diplomate! Voilà le déjeuner fini, mon ami ; vous n'avez plus faim?

— Non, ma tante.

— Bon. Alors... allez vous promener! Le temps s'est remis au beau, et, puisque vous êtes en veine d'excursions, je ne vous défends pas d'errer aux alentours de la demeure de votre chère colombe. Quant à moi, je vais réfléchir à ma lettre, une lettre difficile... où il s'agit de vous trouver des qualités. Enfin... il est de pieux mensonges!

Et Mme des Jachères, marchant doucement, gagna sa chambre pendant que Robert monta s'habiller, décidé à faire tout au monde pour contempler, ne fût-ce que cinq minutes, le visage de son adorée.

III.

Robert a soigné sa toilette; rasé de frais, en veston gris et pantalon clair, une badine à la main, il se dirige doucement du côté de Valjeanville-la-Forêt, vers la propriété de M. Trumelot.

La veille déjà, il avait été par là, en reconnaissance, histoire d'examiner les lieux avant l'attaque et peut-être bien aussi avec l'espérance de rencontrer sur son passage la jeune fille de son choix. Un moment, dans une des petites allées du bois, il avait cru distinguer au loin comme une grande robe noire. « C'est mon amazone qui marche à pied », avait-il pensé : et il s'était mis à courir vite, vite, comptant la distance aux battements de son cœur et prenant un chemin de traverse pour dépasser la promeneuse et revenir ensuite à elle en la croisant. La ruse avait réussi; il prenait déjà des airs étudiés, soignant davantage sa démarche et surveillant le va-et-vient de son bras à mesure qu'il se rapprochait de la « marcheuse »... quand il poussa un *Ah!* de déception. C'était le curé du village, qui s'avançait tranquillement en lisant son bréviaire.

Il pensait encore à ce désappointement de la veille, quand il arriva en vue de la maison Trumelot.

Comment entrerait-il? Comment se ferait-il annoncer? « Robert Destany? » Ou bien : « De la part de Mme des Jachères? » Ou bien encore : « Le neveu de

Mme des Jachères? » Prendrait-il un petit air conquérant? une figure réjouie? une attitude tremblante? Cent questions se heurtaient en son cerveau, questions auxquelles il ne trouvait pas de réponse, quand il vit déboucher par la gauche un homme d'une cinquantaine d'années environ, assez gros, à fortes moustaches blanches, en pantalon et veste de coutil bleu. « C'est lui! » pensa-t-il. On a des pressentiments ou on n'en a pas.

Il s'approcha du monsieur et, timidement, tenant son chapeau à la main :

— Monsieur Trumelot?

— C'est moi-même, dit l'autre d'une voix rogue. Désirez quelque chose?

— Monsieur..., je viens de la part de..., je suis le neveu de... C'est Mme des Jachères qui m'envoie...

— Jachères..., petite vieille, aimable; connais bien; elle veut?...

— Elle m'a chargé de vous remettre cette lettre. Si vous voulez bien en prendre connaissance?

— Donnez.

Robert lui remit la lettre.

« Diable, pensa-t-il; voilà un individu qui n'est guère commode. Enfin..., puisqu'il n'est pas en redingote... Il paraît que le moment est favorable... »

M. Trumelot assujettit tant bien que mal son lorgnon sur son nez, un nez busqué, réfractaire à tout système d'optique, et commença à lire. Durant qu'il lisait, Robert suivait sur sa physionomie l'effet du message; et, de fait, l'impression était bonne, car le vieux souriait et hochait la tête d'un air satisfait.

« Va toujours, va, murmura Robert..., tu n'en es encore qu'à l'énumération des qualités... Attendons le mot de la fin. »

Robert se trompait; le mot de la fin ne sembla nullement changer les dispositions bienveillantes de l'ancien quincaillier, car ce fut toujours en souriant qu'il plia le papier et le renferma dans son portefeuille.

— Très bien. Qualités, fortune, avenir, relations. Aimez ma fille. Chose me plaît. A moins d'opposition ou antipathie de Charlotte... Vous l'accorde.

Robert manqua sauter au cou du vieillard et l'étouffer de ses embrassements.

— Ah! monsieur! quelle joie! Mais je l'adore, votre fille! Vous me rendez le plus heureux des hommes! Comment vous remercier?

— Remerciez pas. Chose toute simple. Amour commande. Obéir. Qu'ça à faire.

— Comme vous êtes bon, monsieur! Et comme vous comblez mes vœux! Je n'ai qu'une peur, voyez-vous..., c'est de ne point plaire à Mlle votre fille.

— Si. Lui plairez. Pas laid garçon. Coup de foudre. Jeunes filles toujours flattées. Ça ira.

— Je vous répète, monsieur, que je ne sais à quel point vous remercier. Je pensais bien que vous finiriez par céder; mais je vous avoue franchement n'avoir pas prévu que les choses dussent marcher si vite. Alors vous voulez bien parler à Mlle Charlotte? Vous voulez bien lui dire que dès le premier instant où je l'ai vue, je l'ai adorée?

— Oui... Lui dirai tout ça... plus tard.

— Comment, plus tard?

— Parfaitement. Votre tante me dit partez dans deux jours pour un mois. A votre retour, causerons. D'ici-là, en principe, réponds oui à votre demande... à moins d'événements imprévus... Mais soupçonne pas. D'ailleurs, avons le temps. Charlotte cadette, Esther aînée. Veux marier aînée avant cadette.

— Comment, monsieur? vous refusez de... Mais si Mlle Esther ne se marie pas?

— Exagérons rien. Esther jolie aussi. Trouvera mari, facilement. Patience, que diable! patience!

— Mais, monsieur..., cette résolution... Mon amour... pressé...

« Bon! voilà que je me surprends à parler comme lui! » Et Robert se laissa aller à frapper du pied avec colère :

— Mais c'est inconcevable, monsieur! Je viens vous dire que j'aime votre fille, et il faut que je l'aime, en vérité, pour vous faire ma demande, là, sans présentation, sans pourparlers antérieurs, en pleine campagne. Et vous venez me répondre : « Attendez...; quand l'autre sera mariée... » Mais si vous n'arrivez jamais à la caser, votre fille aînée!

— Caser... Vilain mot. Décision inébranlable. Esther mariée, vous donne Charlotte. Êtes pressé? Alors prenez Esther.

— C'est votre dernier mot, monsieur?

— Dernier.

— Alors présentez-moi au moins à Mlle Charlotte. Je l'aime, moi; mais elle ne m'aime pas, ne m'aime pas encore, c'est-à-dire; d'autres viendront qui, d'ici le mariage de sa sœur aînée, lui feront la cour, se feront bien venir d'elle. Laissez-moi poser ma candidature au moins..., jusqu'à l'heure des élections.

— Fiançailles trop longues, dangereux. Attendons retour. Dans un mois, si toujours dans les mêmes dispositions, aviserons. J'ai dit.

— En ce cas, monsieur, je n'ai qu'une chose à faire..., vous remercier. Si vous ne m'accueillez pas complètement, du moins vous ne me repoussez pas. Il me reste l'espoir... et c'est toujours quelque chose.

— Au revoir. Compliments à votre tante. Irai lui rendre visite.

— Au revoir!

Et Robert reprit le chemin des Jachères, envahi d'une rage soudaine de marier cette demoiselle Esther Trumelot qu'il ne connaissait pas.

Le lendemain il partait à Paris, pour de là se rendre à la Haye; mais il partait le cœur plus tranquille. Il avait eu une longue conversation avec sa tante, et celle-ci lui avait promis de mettre tout en œuvre pour

qu'Octave en vint à tomber amoureux d'Esther... et à demander sa main. Naturellement, dans tout cela, le nom de Robert ne devait pas être prononcé. Une fois seulement les fiançailles conclues entre M. Maroisel et Mlle Esther Trumelot, l'autre ferait part à son cousin de l'amour qu'il vouait à la cadette.

IV.

Octave Maroisel à Robert Destany.

« La Haye. Palais de l'ambassade.

« Mon cher ami,

« Quel dommage que nous ne puissions être ensemble en ce moment-ci aux Jachères! Et pourquoi t'es-tu vu obligé de t'enfuir en Hollande, juste la veille de mon arrivée? La vie a toujours de ces contre-temps. Enfin, ne nous plaignons pas trop. Tu n'en as, me dit ma tante, que pour un mois environ à t'exiler là-bas, et il se peut que tu reviennes assez tôt pour que nous ayons encore une quinzaine de bon. Une quinzaine, c'est toujours cela.

« Sais-tu bien, mon cher Robert, que je vais de surprise en surprise. Ma tante, depuis ma venue, semble avoir oublié ses affreux rhumatismes. Elle consent à sortir un peu, et, ô miracle, elle reçoit! Voilà les Jachères désenguignonnées... et ce temple de l'ennui prend des allures de salon parisien. Notre tante (je te parle souvent d'elle peut-être, mais je la bénis, vois-tu, pour le mal qu'elle se donne à me procurer quelques distractions), notre tante, dis-je, a fait la connaissance de la famille Trumelot, Trumelot père et Trumelot filles. Elles sont deux. Rien de plus charmant que ces jeunesses. Brunes l'une et l'autre, avec de grands yeux noirs et de jolis sourires. Entre nous, je crois que ma tante a des projets. Elle me pousse vers l'aînée, Mlle Esther, et, grand lâche que je suis..., je me laisse faire. Qu'en dis-tu, hein? Si je me mariais? Tu ne m'en voudrais pas trop? Après tout, il faut toujours en arriver là. Eh oui! nous les regretterons bien un peu, ces fêtes de jeunes gens où on sablait le champagne; mais on s'en fatigue, du champagne, vois-tu, et il arrive une heure où on désire un verre d'eau fraiche. Et puis, elle est charmante, Esther... Tiens! je dis Esther tout court! En suis-je amoureux? Non, pas encore...; mais ça viendra, ça ne demande qu'à venir..., et, pour peu que tu m'envoies une petite lettre encourageante, vrai, je crois que ce ne sera pas long. »

Robert Destany à Octave Maroisel,
aux Jachères, par Valjeanville (Calvados).

« Mon cher Octave,

« Ta lettre me surprend au plus haut point. Or çà, ma tante est donc passée marieuse? Et te voici pour ainsi dire pris aux filets de Mlle Esther Trumelot? Je ne connais pas ta bien-aimée. A peine ai-je aperçu sa sœur..., beaucoup moins bien qu'elle d'ailleurs..., dit-on. Mlle Esther a la réputation d'une jeune fille accomplie. Beauté, grâce, talent... et nombreux écus comptants. Eh, mon cher, voici un parti qui n'est pas à dédaigner. La route est bonne..., suis-là. Loin de moi cette pensée d'éteindre ta belle flamme! Il faut s'instruire en ce monde. Nous atteignons bientôt la trentaine; nous avons vécu l'existence libre; essayons du mariage. Écumons le pot-au-feu. Donne-moi l'exemple, ô toi qui fus toujours le plus raisonnable; je finirai peut-être par t'imiter. Je suis de cet avis que l'homme est créé pour le bonheur. Or, vieux garçons, nous sommes inutiles parfois, ennuyeux souvent et ennuyés toujours. Mariés, notre femme se montre aimante, nos enfants joyeux, nos gens dévoués. C'est le bien-être en notre maison, le rire à nos côtés, le calme en nous et, par suite, le bonheur. Marions-nous donc, mon vieil Octave! Puisque le cœur t'en dit, ouvre la marche; et hâte toi, hâte-toi, pour que l'idée me prenne au plus tôt de t'emboîter le pas.

« A bientôt, mon cher. Et surtout n'oublie pas de me tenir au courant de ton petit roman... Tu n'imagines pas comme je m'y intéresse. »

Octave Maroisel à Robert d'Estany.

« Me voici navré, mon cher Robert. Ta lettre m'avait pourtant mis en joyeuse humeur l'autre jour et j'étais charmé de cette apologie que tu m'avais faite du mariage, d'autant plus charmé que j'avais craint de toi quelque ironie amère à ce sujet. J'étais donc ravi. Tout était pour le mieux, quand... Laisse-moi reprendre de plus haut.

« Je m'étais donc mis à faire une cour assidue à la jeune Esther; j'étais aimable avec elle, enjoué, spirituel même. Poussé par ma tante, encouragé par le père, j'avais lieu de croire que tout irait à souhait... quand je me suis aperçu que je faisais fausse route. Oui, mon ami, fausse route. La jeune Esther ne m'aime pas. Tant que je lui ai débité tout haut les banalités en usage, elle m'a laissé faire; mais, du jour où j'ai tenté de lui parler à l'oreille un langage plus personnel... bien que convenable... Halte-là! monsieur. Elle m'a arrêté mon discours tout net, avec une phrase incisive : « Oh! non, monsieur, vous savez... Je ne tiens pas à me ma-« rier; ce n'est nullement la peine de vous mettre en frais. »

« Voilà où nous en sommes. Que faire? Faut-il renoncer? faut-il persévérer? Un mot de toi tout de suite. »

Robert Destany à Octave Maroisel.

« Persévère. »

Octave Maroisel à Robert d'Estany.

« J'ai suivi ton conseil. J'ai continué à marcher; mais, tout en marchant, j'ai bifurqué. A quoi bon, me suis-je dit, tenter de conquérir l'amour d'une femme malgré elle? Esther fait la fière : à bas Esther!... et vive Charlotte! Sais-tu bien qu'elle est délicieuse, cette Charlotte? Un entrain, un charme, un babil! Ah! elle n'a pas été longue à me gagner

le cœur! Je lui ai dit que je l'adorais et elle m'a répondu tout de suite sur le même ton... Sur le même ton, c'est une façon de parler. Elle ne m'a rien répondu du tout; mais tu connais le proverbe : « Qui ne dit mot, consent. » Donc elle consent... et je suis aux anges! M'engages-tu à mener quelque temps encore en silence l'intrigue amoureuse, ou bien à faire sans tarder les déclarations d'usage à ma tante et au papa? Réponse, S. V. P. »

Robert Destany à Octave Maroisel.

« Mon ami,

« Il est des jours où l'on n'a pas la tête à soi. J'étais fou, je suppose, quand je t'écrivais mon avant-dernière lettre, celle où je t'engageais à essayer du mariage. Mais quelle mouche t'a donc piqué de renoncer à la liberté? Et quelle idée m'a pris, à moi aussi, de ne pas immédiatement t'arrêter sur la pente? Ah çà! nous en avons fini, je pense, avec toutes ces vilaines tentatives de *conjungo*. Tu as reçu ta petite leçon; elle a profité. M[lle] Esther t'a donné la mesure de la sécheresse de cœur dont sont susceptibles les jeunes filles. Tu ne vas pas, j'imagine, chercher d'autres désillusions avec Charlotte? Restons-en là, hein? Avec cela que c'est si gai, la vie de famille! Une femme qui fait ses trente-six volontés, des enfants qui pleurent, des domestiques qui vous volent. Nous sommes heureux, nous sommes libres. Pas de boulet au pied! pas d'amarre! Au large! et vogue la galère! Sauve-toi bien vite, sauve-toi de la sirène, bouche tes oreilles, ferme tes yeux et cours à Paris... faire la fête. Surtout, n'épouse pas Charlotte, ou bien je ne te revois de ma vie! »

Octave Maroisel à Robert d'Estany.

« Sais-tu bien, mon très cher, que tu plaides à merveille le pour et le contre. Ta dernière lettre est simplement tout l'opposé de ta première. Je ne connais personne pour vous retourner un argument avec cette prestesse. Après m'avoir poussé en avant, tu essayes de m'arrêter. Tant pis, mon cher, il n'est plus temps. Me voilà lancé.

« Donc, une fois que j'ai eu la certitude que l'adorable Charlotte m'aimait un peu (je dis un peu, par modestie), j'ai raconté la chose à ma tante. Ah! mon cher! quel savon!

« — Mais c'est affreux, Octave! De quel droit corrompre cette jeune fille?

« — Comment, corrompre? Je l'aime; je lui dis que je veux l'épouser; elle me répond qu'elle ne demande pas mieux. N'ai-je pas suivi le moyen le plus honnête du monde? D'ailleurs, ma tante, n'est-ce pas vous qui la première m'avez glissé le mot de mariage à l'oreille?

« — Avec Esther, oui; mais avec Charlotte, jamais.

« — Charlotte ou Esther, que vous importe?

« — Il m'importe si bien, que jamais je ne consentirai à demander pour vous à M. Trumelot la main de sa fille Charlotte. Esther tant que vous voudrez.

« — Mais, ma tante, cela est inconcevable!

« — N'insistez pas.

« — Mais quelle raison?

« — N'insistez pas, vous dis-je. Et si vous voulez m'épargner un réel chagrin..., épousez Esther... ou n'épousez personne. En tout cas, n'épousez pas Charlotte.

« Je suis demeuré stupéfait... et il y avait de quoi. Ah! certes, mon cher ami, il me coûtait gros de contrarier ma tante. Mais l'amour est toujours vainqueur... et j'ai passé outre. Ne me blâme pas à la légère. Le jour où tu aimeras, tu feras comme moi.

« J'ai gagné un domestique des Trumelot et, discrètement, j'ai envoyé à Charlotte ce mot laconique : « Je veux aller « aujourd'hui même demander votre main à votre père; y « consentez-vous? » Une heure après, elle me répondait au crayon bleu et au travers même de mon écriture : « Pour- « quoi m'interroger sur ce que vous savez si bien? » Il n'y avait plus à hésiter.

« J'ai donc été voir M. Trumelot. Je l'ai trouvé dans son jardin, en veste de coutil bleu, en train d'arracher des mauvaises herbes.

« — Monsieur Trumelot, j'aime votre fille.

« — Très bien. Qualités, fortune, avenir, relations. Aimez ma fille. Chose me plaît. A moins d'opposition ou antipathie d'Esther, vous l'accorde.

« — Mais ce n'est pas M[lle] Esther que je désire épouser, c'est M[lle] Charlotte.

« — Diable! Promise déjà.

« — Promise? Mais à quelqu'un qu'elle n'aime pas! Car moi, elle m'aime, elle me l'a dit.

« — Différent alors. Vous l'aimez, elle vous aime. Vous l'accorde.

« — Ah! monsieur! quelle reconnaissance! Laissez-moi être le premier à lui apprendre votre consentement.

« — Plus tard.

« — Pourquoi plus tard?

« — Charlotte, cadette; Esther, aînée. Veux marier aînée avant cadette.

« — Mais, monsieur, c'est impossible! Mon amour est trop violent pour pouvoir patienter...

« — Décision inébranlable. Esther mariée, vous donne Charlotte. Êtes pressé? Alors prenez Esther.

« Voilà où en sont les choses, mon cher ami. J'aime... et avant que celle que j'aime puisse m'appartenir..., il faut que l'autre, que je n'aime pas, soit casée!

« Ce n'est pas que la chose soit difficile, car elle est charmante, Esther, tout à fait charmante. Mais, voilà, un mariage ne se fait pas du jour au lendemain... et je suis exposé à ronger mon frein pas mal de temps encore. Or je bous! et à l'heure présente je n'ai qu'un désir : marier Esther. Ta mission expire ces jours-ci; viens vite. J'ai besoin de tes conseils et, qui sait? elle te plaira peut-être, Esther. Elle est ravissante; tu lui plairas peut-être aussi..., et alors... Oh! comme ce serait gentil! Épouser les deux sœurs... nous qui sommes presque frères!

« Viens vite, Robert, viens vite... et tâche d'épouser l'aînée... pour que j'épouse la cadette. »



V.

— Mon Dieu, Octave, je ne vous en veux pas ; je ne peux raisonnablement pas vous en vouloir. Votre cœur a parlé... et vous n'étiez pas maître de lui imposer silence ; mais, sincèrement, je déplore cette tournure que les choses ont prise. Non, ce n'était pas du tout le but que je m'étais proposé, et votre mariage avec Charlotte me cause autant de peine que m'eût causé de joie votre mariage avec Esther.

— Mariage n'est pas le mot, ma tante; disons fiançailles, tout au plus. Quelle idée bizarre il a là, ce brave M. Trumelot, de ne consentir à l'union de sa fille cadette qu'après que son aînée soit établie ! C'est de l'arbitraire ou je ne m'y connais pas. Heureusement, ma tante, j'ai eu une idée !...

— Voyons ça.

— J'ai écrit à Robert de tâcher de plaire à Esther... et de l'épouser..., pour que je puisse à mon tour épouser Charlotte.

— Vous avez écrit cela à Robert !

— Mon Dieu, oui,

— Vous avez fait là un joli coup ! Mais, malheureux, si je me suis si longtemps efforcée de vous détourner de Charlotte, c'est que... Robert l'aime. Et c'était pour que Robert pût épouser Charlotte que, moi, je vous avais poussé vers Esther. Nous voici dans une belle situation ! Robert va venir, alors ?

— Oui.

— Quelle figure allons-nous lui faire ? Pauvre garçon !

— Vous auriez dû me prévenir, ma tante. Si j'avais su qu'il aimât Charlotte, je me serais garé. Il n'est plus temps maintenant. Ah ! je m'explique à présent la contradiction de ses lettres. Comment vais-je le recevoir ? J'ai envie de partir tout de suite. Vous lui apprendrez la chose.

— Mais puisque vous la lui avez déjà apprise.

— C'est vrai. Quel moyen employer ? Quel chemin prendre ?

— Le plus court : aller à lui, lui serrer la main... et ne lui rien dire du tout. Il comprendra.

— C'est cela ; compliments de condoléance... comme aux enterrements. Enfin... j'agirai pour le mieux.

Robert, aussitôt arrivé, ne fut pas long à acquérir la confirmation de la triste nouvelle. Octave aimait Charlotte, en était aimé..., et lui... n'avait plus qu'à se retirer. Si forte que fût sa douleur, il avait cependant assez d'empire sur lui-même pour ne pas la montrer. Il fit semblant d'accepter la chose avec résignation, et cela pour ne pas diminuer la joie de son cousin ou chagriner sa tante... et en même temps aussi un peu par fierté : les blessures de l'amour sont de celles que l'on cache à tous les yeux.

Au fond, Robert souffrait cruellement, et il savait bien que cette plaie ouverte en son cœur jamais ne se refermerait.

Il s'efforçait de ne plus penser à la jeune fille, affectait de ne pas prononcer son nom et mettait tous ses soins à ne jamais se trouver sur son passage.

Il ne dormait plus la nuit et, le matin, dès le chant du coq, parcourait la campagne, espérant par la fatigue du corps engourdir la torture morale.

Naturellement, il se gardait bien de se diriger du côté de la cabane où il avait vu Charlotte et prenait toujours la direction opposée : zone nord.

Un jour, comme il marchait tête basse et plongé en ces tristes réflexions, le galop d'un cheval le fit se retourner : Charlotte !

Il pressa le pas, essayant d'éviter une rencontre ; mais la jeune fille le reconnut et, poussant dans sa direction :

— Pourquoi ne me saluez-vous pas, monsieur ? Parce que, le mois dernier, vous vous êtes conduit envers moi d'une façon... un peu trop familière, est-ce une raison suffisante pour vous dispenser aujourd'hui... d'être poli ?

Et elle souriait d'un air moqueur.

— Je vous demande pardon, mademoiselle ; mais je craignais de vous importuner. Les promenades matinales sont favorables aux douces songeries... et pour rien au monde je n'eusse voulu vous arracher à vos rêves... de fiançailles.

— Mes rêves de fiançailles ? Ah bah !... Vous avez essayé de prendre quelques informations sur moi..., à ce que je vois. Du reste, je ne vous blâme pas ; car moi aussi, je me suis renseignée sur votre compte. Monsieur Robert Destany, n'est-ce pas ? Le neveu de Mme des Jachères ?

— Oui..., le neveu de Mme des Jachères... et le cousin d'Octave Maroisel.

— M. Octave Maroisel, un bien charmant garçon... et qui rendra sa femme heureuse.

— J'en suis persuadé, mademoiselle; et d'ailleurs je le regarderais comme un misérable... s'il ne vous apportait pas tout le bonheur dont vous êtes digne.

— Moi..., je...

Et, sans achever la phrase, la jeune fille se détourna comme pour réprimer une irrésistible envie de rire.

Robert, auquel ce mouvement n'avait pas échappé :

— Je ne croyais pas, mademoiselle, avoir prononcé une phrase assez ridicule pour exciter votre moquerie. Si je n'ai pu mériter votre amour..., j'ai droit du moins à votre compassion. Repoussé, passe encore ; mais bafoué, c'est trop !

Ce coup-ci, la jeune fille perdit complètement son sérieux, et le rire partit, frais, argentin, sonore.

— Ah! c'est trop drôle! Non, c'est trop drôle!

Robert ne savait plus quelle contenance prendre. Piteux, tête baissée, petit devant cette belle amazone qui semblait s'amuser de lui, il eût voulu fuir, disparaître soudain. Un moment, il eut la tentation de tourner le dos à la jeune fille et de continuer son chemin sans lui répondre; mais l'amour-propre prit le dessus :

— Je vois avec tristesse, mademoiselle, que la perfection n'est guère de ce monde et que, si le mot charité veut dire : secours à l'indigent, il ne signifie pas toujours : pitié au malheureux. Vous avez refusé ma main : est-ce bien une raison pour me faire souffrir de votre ironie?

— Vous avez demandé ma main? Eh! vous rêvez, monsieur! Vous avez demandé la main de ma sœur. Elle vous a préféré M. Octave Maroisel, votre cousin : que puis-je faire à cela, moi?

— Votre sœur?... j'ai demandé?... Mais alors... Charlotte... Vous n'êtes pas?...

— Je m'appelle Esther, monsieur, pour vous servir.

— Je deviens fou! Ne m'avez-vous pas dit..., quand je vous vis pour la première fois...

— Souvent femme varie.

— Vous vous jouez de moi; mais cette plaisanterie, je veux la faire cesser. Depuis un mois je souffre... par votre faute... Il y a là un mystère... Vous me devez une explication; cette explication, je la réclame, mademoiselle. Vous m'avez dit vous nommer Charlotte...

Le rire s'éteignit subitement sur les lèvres de la jeune fille et, d'un ton grave, un peu ému :

— Mon Dieu, monsieur..., vous autres jeunes gens, vous vous croyez le droit, sitôt que vous vous trouvez en présence d'une jeune fille, de lui adresser des façons de déclarations... souvent très compromettantes. Vous m'avez rencontrée un matin et, au bout de cinq minutes, vous m'avez donné à entendre que vous m'adoriez. Étais-je obligée de vous croire? Non, n'est-ce pas? Sous le prétexte que vous vous étiez mis de moitié dans une de mes bonnes œuvres, vous m'avez demandé mon nom; vous l'avez presque exigé par force. Quelle idée ai-je eue? Ai je voulu détourner par une erreur quelques assiduités fatigantes que je pouvais craindre de vous? Ai-je obéi au sentiment de peur qu'un accès de hardiesse imprévue de votre part m'avait occasionné? Autre chose encore. Cette femme chez qui vous m'aviez vue n'était pas une de mes pauvres à moi. J'allais chez elle... de la part de ma sœur, souffrante ce jour-là, pour lui apporter des vêtements... faits par ma sœur. Vous vantiez ma charité..., charité qui en cette occasion n'était pas mienne. Vous vouliez faire prier tous vos pauvres pour moi: chœur universel dont j'eusse été le motif. Les bénédictions que vous me promettiez, ai-je voulu les placer sur la tête de ma sœur plutôt que sur la mienne? Ai-je cédé à un caprice? à une crainte! à une superstition? je ne m'en souviens plus. Tout ce que je sais, c'est que Charlotte, c'est ma sœur... et qu'Esther..., c'est moi... Et voyez combien j'ai été prudente! Le lendemain de notre rencontre, vous demandiez ma main. Si vous eussiez su mon vrai nom, moi étant l'aînée, cette main vous eût été accordée... Et peut-être, à l'heure présente, le regretteriez-vous...

— Mais vous voyez bien que je vous adore! Dites-moi que vous ne me détestez pas..., dites...

Et Robert, en guise de fin de phrase, prit une des mains de la jeune fille et voulut la couvrir de baisers; mais elle, se dérobant, lança Méderic en avant..., et, comme la première fois, Robert resta seul dans la forêt, suivant du regard la belle amazone qui disparaissait à l'horizon.

Il demeura quelques secondes appuyé à un arbre, comme un homme ivre qui s'est dégrisé tout à coup. Puis il poussa un long soupir de soulagement et regagna le château. Il avait bon espoir. Oui..., Esther l'aimait... Sans cela, elle ne se fût pas sauvée si vite.

VI.

— Voyons, Octave; pourquoi faire si triste figure? Charlotte n'a pas cessé de t'aimer, à ce que je suppose?

— Non..., bien au contraire. Mais je suis loin encore du terme de mes rêves. Esther n'est pas mariée...

— Allons! console-toi. Je me résigne. Et pour le hâter, ce mariage que tu désires tant, je consens à épouser Esther. Voulez-vous faire aujourd'hui même la demande officielle, ma tante?

— Ah! c'est bien, mon ami; c'est beau! c'est grand! Vous dévouer pour votre cousin!

— Non, Robert; un tel sacrifice..., je n'ose pas accepter...

— Laisse donc... Elle n'est pas si mal que cela, somme toute..., cette demoiselle Esther... Et puis je peux bien faire quelque chose pour toi.

— Comment te remercier?

— Ne me remercie pas. Ma résolution est toute naturelle... et, à ma place, j'en suis sûr..., tu n'agirais pas autrement.

JULIEN BERR DE TURIQUE.



COLLÈGE DE FRANCE

La philologie (1)

SA DÉFINITION

En France, où la philologie a été peu cultivée pendant le xviie et le xviiie siècle ainsi que pendant les soixante ou soixante-dix premières années du xixe, on s'en fait souvent une idée fort inexacte. Pour quelques-uns, *philologie* est un synonyme de *linguistique* ou de *science étymologique*. Pour d'autres, dont l erreur est moins singulière, mais qui se font aussi de la philologie une idée trop spéciale, elle se confond simplement avec la critique verbale : elle consiste tout entière dans l'art d'exploiter les manuscrits, d'apprécier les variantes et d'amender les textes. En Allemagne, où cette étude est si florissante depuis cent ans, on est habitué à se là représenter d'une façon moins imparfaite, mais on n'arrive pas toujours à bien formuler ce qu'on représente. Un très grand philologue, l'illustre Auguste Boeckh, lui donne pour objet de *connaître le connu*, ou plutôt de *reconnaître le reconnu;* elle est, suivant ses propres termes, *Erkenntniss des Erkannten*. Si quelque chose peut se dégager d'une définition pareille, c'est une impression pénible : celle qu'on éprouve à voir un savant immortel, qui avait de ce dont il parlait la notion à la fois la plus juste et la plus haute, s'abaisser à l'emploi d'un tel grimoire. Laissons de côté les méprises des gens mal renseignés et la fausse profondeur d'un esprit qui se grise d'abstraction. La philologie n'est pas plus mystérieuse qu'elle n'est étroite; elle est une étude positive, et l'on peut s'en faire une idée claire. Seulement, si l'on veut éviter l'obscurité et l'erreur, il faut la considérer dans l'ensemble des sciences ou, pour parler plus exactement, des méthodes de recherche; on n'a l'idée nette d'un pays que lorsqu'on se le représente sur la carte au milieu des pays voisins. Précisément afin de la mieux connaître, nous allons la laisser de côté pour un moment.

Les sciences peuvent être classées de plusieurs façons, dont chacune est légitime suivant le point de vue où l'on se place. Sans contester, par conséquent, le principe, aujourd'hui banal, du classement des sciences en deux groupes, dont l'un comprend les sciences mathématiques, physiques et naturelles, l'autre les seules sciences historiques, nous avons le droit de les répartir selon un autre principe. Nous pouvons légitimement, si cette distinction nous mène ici à quelque chose, diviser toutes les sciences en deux groupes tout autres : celles qui étudient des lois indéfiniment permanentes, celles qui étudient des faits temporaires.

Les mathématiques ont pour objet des conceptions que la raison nous montre immuables; la physique et la chimie ont pour objet des phénomènes que l'expérience nous montre constants; dans les unes comme dans les autres, les lois sont permanentes; toutes ces sciences formeront ensemble notre premier groupe. Pour former l'autre, il nous reste diverses sciences, aussi disparates que possible à certains égards, mais pourtant ayant en commun le caractère qui nous touche ici. Qu'on ne se récrie pas trop vite de voir rapprocher, à cause de ce caractère commun, l'astronomie, la zoologie, la linguistique... Quand Laplace essaye de concevoir la formation du système des planètes, Darwin l'apparition successive des espèces animales, Diez la naissance des diverses langues issues du latin, ils font tous trois la même tentative : celle de relier le présent au passé; ils étudient tous trois des faits qui ont commencé à une certaine date, qui ont duré tel nombre de siècles, qui sont sortis des faits antérieurs et ont été remplacés ou peuvent l'être par des faits nouveaux. Tous trois également sont des chronologistes. Ce qui fait la différence de leurs sciences est celle des objets étudiés : d'énormes boules, qui roulent sans vie; des êtres capables de souffrir et de désirer, qui naissent les uns des autres; enfin des assemblages de sons fugitifs, qui ont le don d'évoquer des idées dans les cerveaux humains. Rien de plus dissemblable que ces étranges produits du temps et des hasards. Mais, si les objets des trois sciences se ressemblent si peu, quelle analogie inattendue dans leurs trois méthodes de recherche! Elles sont pareilles, en dépit de certaines apparences momentanées et provisoires; de plus en plus on le verra, et la raison le voit dès maintenant. Elles sont pareilles, parce qu'elles sont toutes trois appliquées à des faits temporaires. Un mathématicien est maître de reprendre son hypothèse, un physicien de répéter son expérience; mais l'astronome, le naturaliste et le linguiste raisonnent sur ce qui ne se recommence pas; ils ne sont pas plus à même de rallumer un soleil, d'animer une création nouvelle, de réveiller le murmure éteint des langues mortes, que de revenir à leur propre jeunesse et de vivre une seconde fois leur propre vie. Ayant tous trois à reconstituer un passé que le temps a emporté sans retour, tous trois procèdent de même : ils rassemblent dans le présent des éléments épars, ils en font des descriptions et des statistiques; ils les classent, ils les rapprochent, les comparent, les combinent; enfin ils cherchent aux ressemblances des causes communes, aux différences des causes particulières. Tous trois épèlent semblablement dans le monde d'aujourd'hui afin d'arriver à lire dans le monde d'hier, et c'est par le même chemin que tous trois tendent vers un même but, qui est de

(1) Extrait de la leçon d'ouverture de M Louis Havet, nommé récemment, comme on sait, professeur de philologie latine au Collège de France.



faire revivre, par la puissance de l'intelligence, ce que la réalité ne ressuscitera jamais. Voilà l'établissement de notre second groupe de sciences justifié : ce qui fait l'unité de ce groupe, c'est la similitude des méthodes de recherche.

Toutes les fois qu'une science a une méthode de recherche semblable à celles dont nous venons de parler, elle appartient au même groupe. Un critique, au moyen de plusieurs manuscrits discordants d'un ouvrage, reconstitue l'exemplaire perdu dont ils dérivent tous; un historien de l'art, d'après quelques reproductions de pacotille, arrive à se représenter une statue brisée ou enfouie depuis des siècles; un archéologue, en comparant des morceaux de vase et des tessons informes, redécouvre les vicissitudes de l'art industriel et du commerce; un épigraphiste, ayant compulsé les épitaphes de quelques chefs de bureau ou colonels romains, en tire les principes de la plus remarquable administration du monde. Leurs sciences à tous se rapportent à des faits temporaires, comme toutes celles de notre second groupe; leurs méthodes de recherche sont telles, qu'on en sent de prime abord l'affinité avec celle d'un Diez, et que, pour peu qu'on prenne la peine d'y réfléchir, on reconnaîtra qu'elles rappellent aussi la méthode de recherche d'un Darwin, la méthode de recherche d'un Laplace. Cosmographie et science du langage, archéologie et histoire naturelle : ce sont là autant de sciences qu'on peut appeler chronologiques; chronologiques aussi sont leurs méthodes de recherche.

On voit que les sciences chronologiques forment au moins une bonne moitié des connaissances humaines; cette moitié se laisse subdiviser. De ces sciences, les unes s'appliquent aux œuvres de la nature, les autres aux œuvres diverses de la pensée de l'homme : langues, beaux-arts, industries, institutions, croyances. Or ces dernières sciences ont ensemble des rapports multiples, qui n'existent pas entre les sciences de la nature et elles. Elles ont ceci de commun, que leur objet d'étude est l'intelligence de l'homme, tantôt consciente, tantôt inconsciente; que leur élément n'est pas le jeu des forces qui ne peuvent se connaître, mais le jeu de forces de l'esprit; qu'enfin elles ont pour lumière la psychologie, et qu'en retour elles enseignent à la psychologie ce qu'elle ignore. Elles ne forment à proprement parler qu'un seul et immense tout, une des trois grandes sciences chronologiques. Les deux autres sont celle des masses cosmiques et celle des organismes terrestres; celle-ci est la science chronologique de l'homme; elle a un nom, l'*histoire*. L'histoire au sens large, bien entendu : non pas celle qui raconte uniquement les combats, les conquêtes, les changements de règne, mais la grande et universelle histoire, celle qui est le tableau si vaste de notre passé si court. La voici nettement délimitée : l'histoire est ce qui reste de notre connaissance du réel après qu'on en a ôté d'abord les sciences des lois permanentes, ensuite les sciences des créations aveugles.

Mais, dira-t-on, ce n'est pas l'histoire que nous avions à définir, c'est la philologie. Je n'oublie pas la philologie, et nous allons y venir.

Une science est un ensemble de conclusions; toute conclusion suppose une recherche; la recherche ne peut se faire sans une méthode. Il existe donc pour chaque science une méthode de recherche qui en est distincte, et qui en est inséparable. La science même est comme le devant d'une tapisserie, un bel arrangement de couleurs et de formes que l'œil admire. La méthode de recherche est l'envers, laid et confus à voir, mais où la main travaille. La science est ce dont on peut le mieux jouir; la méthode de recherche est ce qui se passe le moins d'être enseigné. Ce point compris, nous voici au but. La méthode de recherche de l'histoire, c'est la philologie. Nous nous étions proposé de fixer la place de la philologie comme celle d'un pays sur la carte : maintenant nous voyons qu'elle est une des trois grandes méthodes de recherche chronologique; elle sert à reconstituer le passé de l'humanité, comme l'une des deux méthodes ses sœurs à reconstituer le passé du monde, l'autre le passé des créatures vivantes. Nous voyons aussi qu'elle se compose de plusieurs méthodes de recherche partielle, servant chacune à une des sciences dont l'ensemble est l'histoire.

En effet, une science et sa méthode ont le même domaine; l'une ne peut être plus compréhensive que l'autre. La linguistique, la numismatique, l'archéologie, la critique verbale, l'histoire des arts, des religions, des usages populaires, des faits économiques, des faits politiques, tout cela est tout entier dans l'histoire; donc tout cela est tout entier dans la philologie. Toutes ces philologies partielles, à juste titre, figurent dans l'*Encyclopédie* philologique de Boeckh; elles figurent aussi dans le *Manuel de philologie* de M. Salomon Reinach, livre plein de largeur de vues et d'une noble ardeur de jeunesse, auquel je renvoie ceux qui veulent savoir combien ces belles études ont d'ampleur.

Dans l'enseignement, la philologie se distingue de l'histoire. Une leçon est philologique ou historique selon que la méthode de recherche y est apparente ou ne l'est pas, car elle peut n'être pas apparente. En matière d'histoire politique ou d'histoire littéraire par exemple, on peut classer les témoignages en ordre chronologique, les éclairer par une heureuse disposition, mettre en relief les plus sûrs et écarter les mauvais; de cette façon on a l'air de ne faire que reproduire les dires d'autrui. De là l'illusion de Pascal, qui croyait que pour savoir l'histoire il suffit de savoir ce que les historiens ont écrit. La méthode ici existe, mais elle se dissimule. Supposons, au contraire, que le but de l'enseignement soit de faire apprécier la valeur inégale des témoignages : la méthode devient apparente;

où ne fait plus de l'histoire, on fait de la philologie.

Il est d'autres matières historiques où la méthode de recherche ne peut pas être dissimulée, où elle importe forcément plus que les résultats qu'elle donne : ainsi en linguistique, en critique verbale, etc. Ici un cours dans lequel on citerait les résultats sans faire connaître les méthodes serait aussi vain qu'un cours de physique où on énoncerait les lois obtenues sans jamais donner une idée des expériences qui les démontrent. Ces sortes d'études ne comportent donc qu'un enseignement philologique; la philologie y est obligatoire, tandis qu'ailleurs elle est facultative. En voilà assez pour montrer ce que c'est qu'une chaire de philologie; c'est une chaire où l'histoire est enseignée au point de vue de la méthode de recherche qu'elle emploie.

Il ne me reste qu'un mot à ajouter pour prévenir les illusions. La philologie est chose si multiple et si vaste, que nul aujourd'hui ne peut l'approfondir dans tous ses aspects. De là l'existence de ces philologies partielles que nous avons passées en revue. Ce sont autant d'exemples de la division du travail; leur répartition est fondée sur la nature diverse des matériaux. Tel savant concentre ses efforts sur les poteries; tel autre sur les monnaies, sur les statues, sur les inscriptions, ou bien sur les mythologies, sur les mœurs et les coutumes. L'usage attribue plus particulièrement le nom de philologie à celle des études partielles qui a pour matériaux les monuments écrits de la littérature : c'est la philologie ainsi restreinte qui, pour le moment, peut être considérée comme figurant dans le titre de cette chaire.

Cela dit, ni le professeur ni les auditeurs ne doivent oublier que la partie n'a de raison d'être qu'en vue du tout. Le moindre détail sert à l'édification d'un grand ensemble. L'astronome qui effectue un fastidieux calcul contribue à la connaissance du système du monde; le botaniste qui dissèque une mauvaise herbe avance la solution du problème de la vie. Le philologue aussi, quand il discute sur un jambage de lettre oublié par un copiste, éclaire d'une toute petite lumière l'histoire de la pensée. Chaque détail a ainsi sa valeur pour celui qui sait penser à l'ensemble; de même, on ne comprend bien l'objet d'une science restreinte, telle que celle qui sera enseignée ici, qu'en la rapportant à la science beaucoup plus large dont elle est un chapitre. Peut-être y a-t-il parmi vous quelque jeune homme qui n'a pas abordé la philologie encore, et qui se propose d'en commencer ici l'étude. S'il a cette ambition, qu'il s'interroge d'abord : s'il est né pour la science, il sentira en lui à la fois l'enthousiasme pour le but et la patience pour les moyens, à la fois la modestie qu'exigent les travaux du moment et l'orgueil que donne la vision des moissons de l'avenir.

LOUIS HAVET.

CAUSERIE LITTÉRAIRE

I.

Parmi les pasteurs du désert qui dans le cours du XVIIIe siècle desservirent les églises réformées de France, il n'en est pas de plus célèbre que Paul Rabaut, le pasteur de Nîmes. A vingt-huit ans déjà il était considéré par le professeur Lullin, de Genève, comme le cœur et la tête de l'Église sous la croix dans le Languedoc. Il personnifie le dévouement sans bornes à une cause sainte, l'opposition calme, mais invincible, à des édits de proscription et de sang. Un jour nouveau est jeté sur cette noble figure par la publication que vient de faire M. A. Picheral-Dardier des lettres adressées pendant une période de seize années (1739-1755) par Paul Rabaut à Antoine Court (1). M. Picheral les a extraites de la *Collection Court*, conservée à la Bibliothèque publique de Genève. Et quelle collection! Cent dix-huit volumes manuscrits de lettres envoyées à Antoine Court de tous les points de la France protestante. C'est là la source où il faudra puiser si l'on entreprend de donner une histoire sincère et complète des églises réformées pendant la période du désert.

Cette période de 1739 à 1755 est déjà pour les persécutés une période d'apaisement et de relèvement. Les Églises sont déjà sorties de la stupeur où les avait jetées l'écrasement des Camisards. Elles commencent aussi à sentir le besoin d'une discipline, la nécessité de grouper en un faisceau toutes les énergies sous l'empire d'une règle commune. Cette unité n'est point encore établie partout cependant. On voit à plus d'un endroit des lettres de Rabaut combien il souffre des tiraillements produits par l'action irréfléchie, les *motu proprio*, les intempérances de certaines personnalités remuantes qui tiennent à affirmer leur droit à l'indépendance et à la libre initiative. Il y a des têtes grisonnantes qui, se targuant de l'expérience acquise avec les années, s'inclinent malaisément devant l'autorité d'un pasteur à cheveux bruns. Volontiers Rabaut verrait créer un épiscopat, et il ne ferait même pas mine de refuser si on lui offrait le siège épiscopal.

L'éditeur de ces lettres aurait pu éliminer quelques-unes de ces pages où perce le chagrin et l'ennui des excès de cet individualisme, qui est cependant l'essence et le principe des Églises sous la croix : il ne l'a pas voulu, pour que nous eussions l'image fidèle de Paul Rabaut. Il reste un assez grand modèle encore d'énergie et de constance, malgré quelques découragements passagers, quelques instants de défaillance. S'il

(1) *Paul Rabaut; dix-sept ans de la vie d'un apôtre au désert.* Lettres à Antoine Court publiées par Picheral-Dardier. — 2 vol. Paris, 1885. Grassart.

arrive donc au pasteur du Languedoc de plier un moment sous le fardeau — il parle de s'exiler avec un certain nombre de protestants, — s'il songe une minute à abandonner le reste du troupeau, ne nous scandalisons pas : la minute d'après, voici qu'il a retrouvé sa fermeté et sa constance. Songeons que pour cette lutte de vingt ans il a fallu non pas des efforts momentanés et à intervalles, mais une énergie continue qui veut plus de courage peut-être qu'un mouvement d'héroïsme éclatant. Songeons que durant de longues années il a été espionné, traqué, que des soldats déguisés cherchaient à le surprendre à la ville ou aux assemblées avec ordre de l'assassiner s'ils ne pouvaient le saisir vivant. Sa tête était mise à prix, et la somme promise aux délateurs était faite pour les tenter. Il en parle en homme familiarisé avec le danger : « Je vaux plus, dit-il, qu'il y a quelque temps; ma tête était à six mille livres; aujourd'hui elle est à vingt mille, et au lieu de la corde on me menace de la roue. » Et ce n'était pas tant ces périls qui, à certains moments, le troublaient, que ces tiraillements et ces ennuis dont nous parlions tout à l'heure venant du régime presbytérien, à ses yeux une anarchie dangereuse.

Un trait à noter encore, c'est que Rabaut ne prêcha jamais la révolte et le soulèvement, mais toujours la soumission et le sacrifice résigné. Lorsque dans l'été de 1752 des prêtres persécuteurs sont frappés à mort par des mains protestantes, la nouvelle de ces meurtres lui fait verser des larmes sincères; sa douleur éclate en éloquentes plaintes. Et il eût pu cependant être tenté de faire appel au glaive contre le glaive, lui qui pendant tant d'années alla présider des assemblées proscrites sans savoir s'il rentrerait à son foyer, car le sabre ou le mousquet d'un dragon pouvait interrompre ses appels à la résignation, à l'immolation et au sacrifice. Chacun de ses discours était une affirmation d'héroïsme, et le dramatique de la situation explique la profonde impression produite sur les âmes par le prédicateur du désert. Sa parole avait aussi sans doute une éloquence dont ses lettres, d'un ton très simple, d'un style sans accent, ne donnent pas complètement l'idée. Ce n'est pas comme œuvres d'art qu'elles méritaient d'être publiées, mais comme monuments authentiques d'une période historique dont les principaux acteurs ont été des victimes et quelques-uns des héros.

II.

M. E. Michaud, après avoir prêché à la Madeleine, professe aujourd'hui à l'Université de Berne. De forts liens d'affection et de reconnaissance l'attachent à cette seconde patrie; mais il n'a pas oublié la première. Aussi, rencontrant dans les vallons de l'Helvétie le tombeau d'une Française, âme noble, cœur délicat, intelligence distinguée, il croit de son devoir de Français de dégager ce monument qu'on oublie des herbes et des ronces qui ont commencé à l'envahir :

> Car le pâtre de la vallée
> Troublait seul du bruit de ses pas
> Le silence du mausolée.

Il nous invite à venir jeter avec lui quelques fleurs sur la tombe de Mme Steck (1). Très volontiers, et avec lui nous réveillons cette ombre un instant consolée, comme dit le poète.

Mme Steck, née Marie Guichelin, avait, avant de devenir Bernoise par son mariage, étonné les salons littéraires de Paris à la fin du dernier siècle. Dès l'âge de dix ans elle composait des vers qu'elle récitait en récoltant de précieux applaudissements. A vingt ans elle parlait toutes les langues de l'Europe, sans compter qu'elle savait le grec et était une latiniste remarquable. En 1797, un jeune Bernois, M. Steck, fit sa connaissance dans les salons de Mme Schweizer. Là, certain soir, ils s'entretinrent en tête à tête de la philosophie de Kant. Tout émerveillé de la profondeur philosophique de cette jeune fille poète et polyglotte, M. Steck résolut de rendre ce tête à tête éternel par le mariage. Cette éternité fut, hélas! de huit années seulement. Mme Steck, restée veuve avec trois enfants, se consacra à leur éducation, sans cependant renoncer aux lettres. On lui doit la traduction des *Lettres de Gessner à son fils*, des *Lettres de Jean de Muller à V. de Bonstetten et à Gleim*, c'est elle aussi qui traduisit de l'allemand l'*Histoire de la littérature espagnole* de Bouterweck, professeur à l'Université de Gœttingue. Chacune de ces traductions était précédée d'une préface; celle qui est en tête de l'ouvrage de Bouterweck est particulièrement remarquable. Mme Steck mérite donc d'être comptée parmi les écrivains français qui ont enrichi la littérature française au commencement de ce siècle.

Ces travaux sévères ne l'empêchaient pas de « cultiver les muses », comme on disait en ce temps-là et comme elle ne craignait pas de le dire elle-même, car son style porte bien sa date : c'est un style pur empire, s'il en fut oncques. Témoin ce vers exprimant les vœux que forme une mère pour sa fille bien-aimée :

> Joindre le lis des mœurs au laurier des talents.

Ce lis et ce laurier semblent charmants à M. Michaud: il s'afflige en pensant que le névrosisme et le naturalisme contemporains les trouveront sans doute passés de mode. Que voulez-vous? M. Michaud a perdu un peu de vue le boulevard de la Madeleine. Eh bien non, ils ne sont plus de mode, avouons-le. Ils l'ont été en ce temps-là, et si Mme Steck avait la force, la verve et le

(1) *Mme Steck et ses poésies*, par E. Michaud. — 1 vol. Chaux-de-Fonds. 1885. *National-Suisse*.



tempérament poétiques, ces ornements surannés n'empêcheraient pas, après tout, d'admirer ses vers; mais voilà!... il y a un *mais*.

Cependant, en regrettant de ne pouvoir jeter avec M. Michaud une couronne sur la tombe de la femme-poète, nous joignons nos fleurs aux siennes en l'honneur de la femme savante et aussi de la femme de grand sens et de grand cœur dont la mémoire ne doit pas s'ensevelir dans l'oubli. Mme Steck a été célébrée par Stapfer, chantée par Le Brun, et son nom ne figure même pas dans le *Dictionnaire universel des littératures* de M. Vapereau, dans ce panthéon qui a une niche pour l'abbé Le Ragois! Mais c'est M. Vapereau qui a tort et c'est M. Michaud qui a raison. « Sire, sire, justice! ... » criait Chimène. Justice, justice, ô Vapereau! Justice, vous qui donnez la gloire aux vivants et consacrez la mémoire des morts!

III.

Un mot seulement — car les questions d'art ne sont pas de mon domaine — sur le beau monument élevé par les frères Charavay à Eugène Delacroix (1). Ils ont réuni en un splendide volume l'œuvre entière du maître reproduite en réduction par la gravure : peintures, dessins, lithographies, études, croquis et même les petits sujets plaisants où s'est égayé parfois, le crayon en main, le grand apôtre de la couleur et le plus tragique des coloristes. Alfred Robaut s'est chargé de ces reproductions, et M. Ernest Chesneau du commentaire.

L'heure de la réparation éclatante est donc venue pour Delacroix, qui a si longtemps rencontré dans le public une sourde résistance. Pourquoi cette résistance, demandez-le à M. Chesneau, qui vous l'expliquera magistralement. Je veux noter seulement une des raisons principales : c'est que l'art de Delacroix n'était pas un art assez bourgeois; c'est qu'il ne tenait pas compte des préférences de la foule pour les histoires qui *finissent bien ;* c'est que dans toutes ses œuvres règne une sorte de souffrance cruelle qui agit péniblement sur nous autres Français. C'est partout — je parle des compositions dramatiques — la terreur sans consolation et sans espérance. Jamais la perspective d'un dénouement heureux : et voilà pourquoi le public se détournait vite. M. Chesneau cite à ce propos une curieuse anecdote.

Vous connaissez l'estampe, d'après Landseer, représentant une scène d'inondation? Une chienne avec ses petits a été emportée par les eaux. Sur la niche flottant à la dérive, la mère hurle désespérée. De cette gravure dix épreuves ne s'étaient pas vendues en six années : on admirait; mais c'était trop triste. Saisi d'une soudaine illumination, l'éditeur fait ajouter sur la planche, à l'horizon, une toute petite barque montée par deux hommes nageant à force de rames vers l'épave vivante. Les chiens seront sauvés! Dès ce moment, l'estampe fit fureur; il y a de cela près d'un demi-siècle; aujourd'hui encore elle se vend beaucoup.

IV.

C'est là, pour moi, l'explication principale du grand succès des romans et des drames de M. Ohnet, œuvres bourgeoises s'il en fut, flattant tous nos instincts bourgeois. Dans tous il y a la barque à l'horizon et nous prévoyons que les naufragés seront sauvés. Sur la barque, c'était d'abord la boulangère aux écus; puis ç'a été le maître de forges; cette fois, dans *la Grande marnière* (1), c'est un avocat. Toujours donc le sauveur est un bourgeois bourgeoisant. Toujours aussi la niche qui flotte à la dérive est habitée par des personnages titrés, ou bien, si elle entraîne de petites gens, ces petites gens sont des victimes de ces hauts personnages. Le procédé réussissant, pourquoi M. Ohnet en changerait-il? Aussi *la Grande marnière* n'est-elle qu'une reproduction moins heureuse du *Maître de forges*.

Un abîme sépare une jeune fille noble d'un jeune bourgeois, abîme creusé là par la perfidie, ici par la démence d'un descendant des croisés. Cet abîme, le jeune bourgeois le comble à force de dévouements généreux et de sacrifices héroïques, et ainsi, se trouvant de plain-pied, les deux héros, qui semblaient ne devoir jamais se rejoindre, n'ont qu'à faire un pas pour s'embrasser. La barque et la niche s'unissent par une amarre que rien ne rompra.

Nous ne les avons jamais perdues de vue l'une et l'autre tant que l'inondation faisait rage; et rien ne nous a détournés du dramatique spectacle. C'est l'art de M. Ohnet de composer sévèrement son tableau sans y introduire ni hors-d'œuvre ni éléments qui prennent une part de notre attention. Nous ne sommes distraits ni par la surprise de rencontrer des figures nouvelles, ni par le style qui n'a pas un éclat éblouissant, ni par des aperçus moraux ou des analyses psychologiques : nous sommes tout entiers à l'inondation, aux malheureux qui flottent sur le gouffre, à la barque qui vient à leur secours. Et si le bourgeois-sauveur accomplit des prodiges peu explicables, nous ne demandons pas d'explication.

Voici le fils d'un usurier de village très avare : comment a-t-il cette somme de quatre cent mille francs qui sauve la famille noble? Il les donne généreuse-

(1) *L'OEuvre complet de Delacroix*, reproduit par Alfred Robaut, commenté par Ernest Chesneau.— 1 vol. Paris 1885. Charavay frères.

(1) *La Grande marnière*, par M. Georges Ohnet. — 1 vol. Paris, 1885. Paul Ollendorff.



ment, nous sommes ravis et ne chicanons pas. Puisqu'il les donne, c'est qu'il les a, ce jeune homme. Le vieux marquis, un rêveur, s'est ruiné en inventant, pour l'exploitation de sa marnière, un brûleur qui ne brûle pas : dès que le jeune bourgeois allume lui-même ce brûleur, le brûleur brûle et devient une source de fortune. Qu'avez-vous à dire? Tout réussit aux mains des bourgeois, voilà tout! Et nous, bourgeois, d'applaudir.

Cependant j'entends çà et là de sourds murmures : peut-être la glorification du bourgeois et la barque de sauvetage à l'horizon ne suffiront-elles plus bientôt. J'en avertis charitablement M. Ohnet.

III.

« Le mysticisme, toute la poésie est là. » Ainsi parle M. Stanislas de Guaita, qui se dit mystique. L'est-il autant qu'il le croit? Non, heureusement pour lui, car il entre dans le mysticisme un certain nombre d'éléments morbides : névrose, hallucinations, désordres hystériques, impuissance à secouer le cauchemar ou la vision, trouble cérébral. Le mysticisme pur relève de la pathologie. M. de Guaita est robuste et sain, ne lui en déplaise. Mais enfin, s'il lui plaît d'être mystique, d'appeler mystiques les fleurs dont il fait une brillante gerbe, *Rosa mystica* (1), ne le contrarions pas pour si peu. C'est affaire de définition, après tout.

Par mysticisme qu'entend-il, en somme? L'aspiration vers l'idéal, la soif de l'infini, le besoin de pénétrer l'impénétrable, de peupler le vide, de déifier les forces de la nature, de reconnaître des voix d'en haut dans les murmures de la brise qui fait frissonner les hauts peupliers. Eh bien, ces aspirations, ces tendances et ces besoins, les Grecs les avaient, eux aussi, les Grecs qui n'étaient nullement mystiques. Les rêves de M. de Guaita ne sont pas des hallucinations; quand il se réveille, ni prostration ni hébétude, mais un air frais et reposé. Mystique, lui? Non; idéaliste, spiritualiste, avec une tendance au panthéisme, voilà la vérité. Sa *Rosa mystica* n'est pas une fleur artificielle; non, une vraie rose dont la tige plonge ses racines en terre : seulement elle est éclairée par un rayon du blond Phœbus et tout humide des pleurs de la divine Aurore, et, quand vous la voyez incliner, puis relever la tête, c'est que le dieu Zéphire l'a effleurée de son aile ou lui a donné un baiser au passage.

M. de Guaita se ferait volontiers prêtre de la vieille Cybèle, vieille et toujours jeune, dont les mamelles fécondes défient les siècles de les stériliser, et il enverrait la fumée d'un pieux encens à ces seins intarissables s'il ne redoutait pas les railleries de ses contemporains sceptiques pour des autels où il y aurait un desservant et pas de fidèles. Et puis, il craindrait de désobliger le curé de son village, un bon vieillard dont la parole réconforte les âmes simples aux heures de lassitude. Car il est à la fois chrétien et païen, le prétendu mystique. Au fond, sous toutes les formes et sous tous les symboles, c'est de la nature qu'il est adorateur. Aussi ne l'accuse-t-il pas, comme le grand découragé Lucrèce, de dépérissement et de décrépitude. Il ne voit pas dans le léger tremblement des étoiles l'indice qu'elle marche d'un pas chancelant, branlant sa tête couronnée d'un diadème d'astres qu'elle aurait peine à porter. Il est donc plein de confiance et de sérénité. A certains moments cependant quelques symptômes de découragement pour un rêve déçu, une minute de défaillance; puis tout aussitôt il reprend courage et espère. C'est une âme forte. La santé respire de même dans ces vers pleins et sonores lancés d'une voix franche. Si vous lisez la préface en prose, vous serez un peu effrayés et ne soupçonnerez pas cette plénitude d'accent. Oh! cette préface! précieuse, ambitieuse, saccadée, haletante! Et l'on se dit : Si c'est ainsi quand il parle, que sera-ce donc quand il chantera tout à l'heure? Et pas du tout : c'est un autre timbre, un autre accent, une autre voix. Surprise des plus agréables. Ne parlez donc pas, poète, et chantez seulement.

Chantez, chantez, ma belle;
Chantez, chantez toujours!

ainsi que dit la romance. Et nous vous écouterons avec plaisir, et nous vous accorderons même que vous êtes un mystique, si vous y tenez très fort.

Comme je traçais ces derniers mots, j'ai vu entrer une respectable personne, en longs habits de deuil, les cheveux épars, les yeux noyés de larmes. — Que désirez-vous, madame? — Non, monsieur, mademoiselle. — Eh bien, mademoiselle... Mais, ce costume!... Ne seriez-vous pas l'Élégie? — Non, monsieur; je suis la Césure, et j'accuse M. de Guaita d'avoir été sans pitié pour mon âge, sans respect pour mon antique virginité. Oui, monsieur, violences, injures, sévices graves!.. — Vraiment? mais, mademoiselle, la passion excuse bien des choses, et quand l'amour... — Mais non, monsieur; il me hait, il me raille, et c'est pour faire de moi un objet de risée qu'il m'a... — Oh! alors, c'est bien mal, en effet, et je vais lui faire honte. Fi! monsieur! outrager ainsi et mettre à mal la Césure! Cela n'a pas d'excuses!

MAXIME GAUCHER.

(1) *Rosa mystica*, par Stanislas de Guaita. — 1 vol. Paris, 1885, Alphonse Lemerre.



BULLETIN

Chronique de la semaine

Sénat. — Le 11 mai, adoption en seconde lecture de la proposition de M. Bardoux, relative à la non-publicité des exécutions capitales. Le Sénat a décidé, d'accord avec la commission, que les journalistes seraient admis à y assister, mais que leur nombre ne pourrait dépasser celui de vingt. A la fin de la même séance, adoption du projet de loi, voté le même jour par la Chambre, autorisant la concession de décorations supplémentaires aux soldats des armées de terre et de mer opérant dans les mers de Chine et à Madagascar.

Chambre des députés. — La discussion de la loi sur les récidivistes a occupé les trois séances des 9, 11 et 12 mai. Après une discussion générale à laquelle ont pris part MM. Martin Nadaud, Freppel, Amouroux, Lelièvre et Franconie, l'urgence a été prononcée. M. Herbette, commissaire du gouvernement, a donné des explications très détaillées sur le régime pénitentiaire en Guyane. Les adversaires du projet se sont unis pour défendre un contre-projet de M. de Lanessan, mais n'ont pu le faire prendre en considération. L'ensemble de la loi a été adopté par 386 voix, sans que le texte du Sénat ait subi aucune modification.

Angleterre. — Le 11, le marquis de Hartington a annoncé à la Chambre des communes la résolution prise par le gouvernement d'évacuer le Soudan.

Conflit anglo-russe. — Le premier tracé de la ligne frontière de l'Afghanistan, élaboré entre MM. Lessar et Currie, n'a pas été accepté par la Russie. Le désaccord paraît d'ailleurs d'assez peu d'importance.

Tonkin. — Les négociations définitives sont engagées à Tien-Tsin entre Li-Hung-Chang et M. Patenôtre. Le plénipotentiaire chinois est assisté de deux membres du Tsong-li-Yamen, ce qui donne un caractère définitif aux négociations. De son côté, M. Patenôtre a près de lui M. Ristelhuber, consul de France à Tien-Tsin. — Les grand'gardes en avant de Than-Thoï ont reçu, par parlementaires, la notification de l'évacuation de Lang-Son le 5 mai. Les Chinois demandent quelques jours encore pour l'évacuation définitive du Song-Koï.

Nécrologie. — Mort de la reine Emma, reine douairière des îles Sandwich; — de M. Teissèdre, conseiller général du Pas-de-Calais.

Bibliographie

Les Précurseurs de la Renaissance, par M. Eugène Müntz. — Un vol. in-4° raisin richement illustré, Paris, Jules Rouam, 29, cité d'Antin.

Ce livre, d'une érudition profonde, d'un goût sûr, d'un style élégant, est un véritable monument élevé aux plus pures gloires de l'Italie. Les derniers mots de la préface résument la pensée initiatrice de cet admirable ouvrage :

« Quelque éclatante que soit la Renaissance du XVIe siècle, la période antérieure, celle que l'on désigne aujourd'hui sous le nom de première Renaissance, a droit, croyons-nous, à plus de sympathie, sinon à autant d'admiration. Tous les sentiments généreux se raniment au contact de l'antiquité; l'humanité redevient jeune en s'inspirant des souvenirs d'un passé déjà si lointain; elle retrouve un idéal en regardant en arrière : la radieuse civilisation hellénique apparaît à ses yeux éblouis. Cependant, si sa foi est ardente, si son enthousiasme est sans bornes, elle n'en sait pas moins se garder du défaut capital de la génération suivante : l'intolérance. Conciliation, progrès régulier et pacifique, tel est son mot d'ordre. En songeant aux excès du XVIe siècle, à la rapide décadence qui suivit l'âge d'or de la Renaissance, on regrette parfois de voir finir sitôt l'ère des précurseurs. »

Les pages éloquentes que M. Müntz a consacrées aux *Précurseurs de la Renaissance* ne sont point de ces œuvres éphémères presque aussitôt oubliées que lues; elles respirent trop la foi — une foi généreuse et féconde entre toutes — pour ne pas la communiquer; les lecteurs de M. Müntz deviennent infailliblement des prosélytes.

L. D.

Du placement des capitaux en valeurs de Bourse. — Deux vol. in-8° de 500 pages chacun. Paris, Ernest Thorin, éditeur.

Les deux volumes que vient de publier M. Prosper Rambaud, docteur en droit, sous ce titre : *Placement des capitaux,* etc., forment assurément l'un des plus clairs et des plus complets traités qui aient paru jusqu'à ce jour sur la matière. Les visées de l'auteur sont toutes pratiques : être utile, voilà son but. Ne cherchons donc point ici de théories transcendantales ni de systèmes préconçus. Dès la première page, l'éminent légiste nous jette *in medias res.* Pas même une préface, bien qu'elle soit annoncée à la table des matières! Mais, pour nous dédommager sans doute, le tome II se termine par une table analytique des matières qui met le lecteur à même de trouver de suite ce qui fait l'objet de ses recherches. Ce traité ne saurait être trop recommandé aux gens d'affaires et aux capitalistes. — J. D.

Autobiography of Hector Berlioz. — Deux vol. Londres. Macmillan.

On vient de traduire en anglais les Mémoires de Berlioz. Cette traduction, très fidèle, et qui rend toute la couleur et tout le mouvement du style de l'auteur, due à la plume de Rachel et d'Eleanor Holmes, a obtenu un très vif succès. La renommée de Berlioz a singulièrement grandi en Angleterre durant les dix ou douze dernières années. Toutes ses grandes œuvres y ont été exécutées, peut-être même plus souvent qu'en France, dans les concerts et les sociétés philharmoniques. On y a entendu *Lelio, Benvenuto, le Carnaval romain, les Francs-Juges, Waverley, le Roi Lear, le Corsaire, Roméo et Juliette, le Requiem, l'Enfance du Christ. Faust, la Symphonie fantastique,* puis *Harold* sont les œuvres le plus en faveur. Ce succès s'explique par le caractère romantique de la musique de Berlioz, dont plusieurs sujets sont empruntés à la littérature anglaise, et aussi par les progrès du goût en Angleterre, bien que cette nation, à en juger par la stérilité de génies créateurs, soit la moins musicale de l'Europe.

Triste destinée des grands hommes, qui fut celle de Berlioz! Rarement il leur est donné de jouir de leur gloire. La vogue s'attache souvent aux esprits médiocres; ils sont encensés de leur vivant, quittes à être oubliés, eux et leur

œuvre, le lendemain de leur mort. Il arrive souvent, au contraire, que l'homme de génie ne recueille que la haine mesquine, l'envie amère, l'indifférence insouciante. Les couronnes ne s'entassent que sur son tombeau.

Antoine de Bourbon et Jeanne d'Albret, t. III. — Paris, Labitte, in-8°, 1885.

M. de Ruble vient de publier le tome III de l'étude historique qu'il consacre à Antoine de Bourbon et à Jeanne d'Albret. Le nouveau volume n'embrasse guère que la première année du règne de Charles IX (5 décembre 1560 au 17 janvier 1562); mais les événements sont tellement multipliés que le lecteur ne doit pas se plaindre de l'abondance des tableaux. A cette date, Antoine de Bourbon est lieutenant et porte officiellement la responsabilité de l'administration du nouveau règne; Jeanne d'Albret, la plus jeune incarnation de la Réforme, garde encore en apparence une attitude effacée, en attendant les temps héroïques de Jarnac et de Moncontour; mais elle exerce secrètement une action toute-puissante. Les passions religieuses deviennent de jour en jour plus ardentes. Capitaines et soldats, gens d'épée et de robe, nobles et bourgeois, prêtres et ministres, rois et princes, tous, entraînés par le tourbillon précurseur de l'orage, se préparent à la guerre civile. C'est plus qu'il n'en faut pour justifier le développement du récit. L'auteur a parcouru avec soin les fonds manuscrits des dépôts publics de la France et de l'étranger. A la Bibliothèque nationale et aux Archives, il a compulsé les correspondances originales des principaux personnages; dans les fonds anglais, celle des ambassadeurs, de la reine Élisabeth, toujours prête à pousser la France sur la pente de la guerre civile; à Simancas, en Espagne, les dépêches des agents de Philippe II; dans les manuscrits italiens, les rapports des ambassadeurs vénitiens et florentins, ceux du nonce, Reset de Sainte-Croix, et ceux du légat, le cardinal de Ferrare.

L'histoire de la guerre civile est racontée, non plus d'après les récits intéressés des protestants et des catholiques, mais d'après les dépositions des témoins ou d'après les aveux des acteurs du drame. L'auteur obéit à ses devoirs de juge en contrôlant les témoignages des uns par les témoignages des autres et construit son récit sur les preuves. Aussi beaucoup de faits paraissent ici pour la première fois; beaucoup d'autres, et des plus importants, sont présentés sous un jour nouveau; les rectifications abondent. La première récompense d'une recherche sérieuse est de permettre à un auteur impartial de rétablir la vérité historique.

Livres nouveaux

Lettres d'exil à Michelet et à divers amis, par Edgar Quinet, deuxième volume. — Un vol. in-18. Calmann Lévy.

La vie intime de Voltaire aux Délices et à Ferney (1754-1778), d'après des lettres et des documents inédits, par Lucien Perey et Gaston Maugras. — Un vol. in-8°. Calmann Lévy.

Alexandre Dumas, sa vie, son temps, son œuvre, études et souvenirs, par Henri Blaze de Bary. — Un vol. in-18. Calmann Lévy.

Bréviaire républicain, cent pensées, maximes, observations tirées des *Décades de Tite-Live*, de Machiavel. — Brochure. Alph. Lemerre.

Les Élégies de Properce, traduction en vers de M. de la Roche-Aymon, ancien professeur de rhétorique; dessins de Besnier, gravures de Méaulle. — Petit volume élégant 10 francs. A. Quantin.

Théâtre des grands et petits enfants, avec dix-sept vieux airs notés, par Albert Leroy de la Brière. — Un vol. in-12. Calmann Lévy.

Après le divorce, par Marc Monnier. — Un vol. in-12. Calmann Lévy.

Mareille Thibaut, par Adrien Chabot. — Un vol. in-12. Calmann Lévy.

Le Mirage, poème provençal avec traduction française, par Paul Gaussen. — Un vol. in-12. Maisonneuve et Ch. Leclercq.

Étude sur la pensée religieuse de Michel-Ange, par Maurice Dombre. — Brochure. Fischbacher.

Le Pentateuque selon Moïse et le Pentateuque selon Esra, par Alexandre Weill. — Brochure. Dentu.

Sur la transmission des caractères et des aptitudes, observations faites sur les sourds-muets, par Félix Hément. — Brochure. Orléans, Paul Girardot.

Colonies scolaires de vacances du IXe arrondissement de Paris. Rapport présenté aux souscripteurs par M. Edmond Cottinet. — Brochure. Imprimerie Chaix.

Guiseppe Mazzini nell'arte e nella letteratura, par Salvatore Sacerdote. — Brochure. Bologne.

Faits divers

— Il paraît que, depuis l'élection du nouveau Président des États-Unis, les Mormons sont fort découragés. Ils s'attendent à voir les lois qui interdisent la polygamie mises en vigueur plus strictement que jamais, et c'est bien là, dit-on, l'intention de M. Cleveland.

— La Société Franklin pour la propagation des bibliothèques populaires a tenu son assemblée générale sous la présidence du général Favé, membre de l'Institut, dans une des salles de l'hôtel de la Société de géographie.

La Société a envoyé dans le courant du dernier exercice pour plus de 53 000 francs de livres aux bibliothèques populaires. Elle a donné plus de deux mille cinq cents volumes aux bibliothèques d'hôpitaux militaires, fondées par elle. Elle a créé de petites bibliothèques spéciales dans tous les postes optiques isolés du Sud oranais et de la Tunisie, et accordé plus de onze cents volumes, à titre gratuit, à diverses bibliothèques populaires.

Le conseil d'administration, qui a pour président le général Favé, pour vice-président M. Édouard Charton, pour secrétaire général M. Charles Robert, pour trésorier M. H. Mirabaud, adresse un pressant appel au public en faveur d'une œuvre digne de toutes les sympathies.

Les dons et souscriptions sont reçus, 1, rue Christine, aux bureaux de la Société Franklin.

Le gérant : HENRY FERRARI.

Paris. — Imp. A. Quantin, 7, rue Saint-Benoît. [5235]

BIBLIOGRAPHIE

Le magnifique ouvrage illustré, édité par la Librairie *A. Le Vasseur*, 33, rue de Fleurus, l'**Art National**, par H. Du Cleuziou, vient d'être adopté par la Ville de Paris pour les Bibliothèques de ses Écoles municipales. Cette splendide publication, mise en vente au prix de **80** fr. les 2 volumes **payables 5 fr. par mois**, a ainsi obtenu une consécration bien méritée.

LA SEMAINE FINANCIÈRE

Le marché, dont la stagnation avait été à peu près complète pendant toute la semaine dernière, a été l'objet, au début de celle-ci, d'un brusque revirement dont le résultat s'est traduit par une hausse importante de l'ensemble des cours.

Voici les plus hauts cours de nos rentes :

Le 3 0/0 à 80.37 1/2; l'amortissable à 81.82 1/2; le 4 1/2 0/0 à 109.15.

On annonce pour le 21 courant l'émission de 100,000 obligations de la Compagnie des chemins de fer des Asturies, Galice et Léar. Ces obligations de 500 fr. 3 0/0 seront remboursables en 80 ans par tirages semestriels.

Le prix d'émission a été fixé à 310 fr. payables 40 fr. en souscrivant, 60 fr. à la répartition, 100 fr. au 1er juillet, et 110 fr. au 1er octobre.

En tenant compte de la portion courue du coupon et de la prime de remboursement, l'obligation libérée représente un placement à plus de 5 0/0 nets d'impôts.

La garantie de la Compagnie du nord de l'Espagne, jointe aux autres garanties dont jouissent les obligations des Asturies, Galice et Léar, fait de ces titres un placement présentant une entière sécurité.

A. Lacroix.

Paris. — Typ. A. Quantin, 7, rue Saint-Benoît. [5240]

PRIX DU NUMÉRO : 60 CENTIMES

N° 21. — 23 Mai 1885. — 3e série, cinquième année, premier semestre (tome 35)

REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

PARAISSANT LE SAMEDI

Fondée en 1863.

SOMMAIRE DU N° 21

PRIX DE L'ABONNEMENT

A LA REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE SEULE.			AVEC LA REVUE SCIENTIFIQUE		
Paris	Six mois. 15 fr.	Un an 25 fr.	Paris	Six mois. 25 fr.	Un an. 45 fr.
Départements	— 18	— 30	Départements	— 30	— 50
Étranger	— 20	— 35	Étranger	— 35	— 55

LES ABONNEMENTS PARTENT DU 1er DE CHAQUE TRIMESTRE

Les abonnements sont reçus sans frais chez tous les libraires et dans les bureaux de poste des pays d'Europe et des États-Unis.

RÉDACTION ET ADMINISTRATION : 111, BOULEVARD SAINT-GERMAIN

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

ABONNEMENTS ET VENTE AU NUMÉRO

AU BUREAU DES REVUES, 111, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 111, PARIS

ET CHEZ TOUS LES LIBRAIRES ET MARCHANDS DE JOURNAUX

CRÉDIT FONCIER DE FRANCE

Assemblée générale des Actionnaires du 28 avril 1885

Le rapport présenté par M. Albert Christophle, gouverneur, au nom du Conseil d'administration sur les opérations de l'exercice 1884, peut se résumer ainsi :

Il a été effectué, au cours de cet exercice, 4.970 prêts hypothécaires pour une somme de 221.078.610 francs et 435 prêts communaux pour une somme de 66.023.927 francs. Depuis l'origine, les prêts hypothécaires ont atteint le chiffre de 2.749.353.738 francs et les prêts communaux celui de 1.474.439.785 francs.

Au 31 décembre 1884, le solde des prêts hypothécaires était de 1.925.504.213 francs; le solde des prêts communaux de 827.418.302 francs. Comparés aux soldes de 1883, ceux du dernier exercice font ressortir, pour l'ensemble des prêts hypothécaires et communaux une augmentation de plus de 185 millions.

Les annuités dues par les emprunteurs s'acquittent d'une façon régulière. Le total des annuités à recouvrer en 1884 sur les prêts hypothécaires s'élevait à 99.689.805 francs. Au 20 avril dernier, il ne restait dû sur ce chiffre que 13 441 266 fr. 99 et, dans cette somme, les semestrialités échues depuis plus d'un an, qui seules constituent un arriéré, ne figuraient que pour 803.398 francs. En ce qui concerne les prêts communaux, le solde à recouvrer au 20 avril dernier, sur les échéances de 1884, montant à 43 millions, n'était que de 403.000 francs.

Les immeubles acquis par le Crédit foncier de France à la suite d'expropriations, figurent à l'inventaire de 1884 pour un prix d'acquisition de 3.800.000 francs, chiffre peu considérable eu égard à la masse des créances hypothécaires qui atteignent près de 2 milliards. A ce chiffre il y a lieu d'ajouter les immeubles provenant de le liquidation de la Banque hypothécaire et de la liquidation du Crédit agricole et qui ont coûté ensemble 2.739.000 francs. Outre qu'ils pourraient être revendus sans perte, ces immeubles ont donné lieu, à l'origine, à la constitution de provisions plus que suffisantes pour couvrir les risques éventuels.

La valeur nominale des obligations foncières en circulation au 31 décembre 1884 était de 2.221.482.700 correspondant, déduction faite des versements restant à recevoir et des primes à amortir, à une valeur effective de 1.810.482.047 francs. A la même date, la valeur nominale des obligations communales en circulation était de 1.137.034.200 francs, correspondant à une valeur effective de 770.872.855 francs.

On avait ainsi une circulation totale, en obligations foncières et communales de 2.581.354 903 francs en regard d'un solde de prêts fonciers et communaux s'élevant à 2.696.662 882 francs, déduction faite des prêts spéciaux effectués avec le capital et les réserves. L'excédent des prêts sur la circulation s'élevait, par conséquent, à près de 115 millions.

Le solde du compte de profits et pertes, à la fin de 1884, s'élevait à 22.775 552 fr. 75. Les frais généraux ont été de 3.545.341 fr. 25. Les bénéfices distribuables, accrus du solde reporté de l'année dernière, atteignent 19.369 201 fr. 94.

Après avoir entendu l'exposé de la situation résumée ci-dessus et le rapport des censeurs, l'assemblée a voté à l'unanimité un ordre du jour de remerciements, présenté par un de ses membres et ainsi formulé :

« L'Assemblée, heureuse de constater que le crédit de la « Société vient d'affirmer une fois de plus sa puissance au « milieu des circonstances les plus défavorables, exprime sa « profonde gratitude à M. le Gouverneur qui, par sa direction « si sage et si habile, a su avec le concours des sous-gouver- « neurs et du Conseil d'administration, assurer au Crédit foncier « une prospérité incomparable. »

Elle a voté ensuite les résolutions présentées par le Conseil et fixé à 60 francs le dividende de l'exercice en portant 574.010 francs à la réserve et 195.191 francs à l'exercice suivant.

Un acompte de 30 francs ayant été mis en payement le 1er janvier, le solde, d'égale somme, sera distribué à partir du 1er juillet. Il est payable dès maintenant, sous escompte, au taux de la Banque de France.

L'Assemblée a nommé administrateurs M. Pasteur, membre de l'Institut et M. Mazeau, sénateur, conseiller honoraire à la Cour de cassation. Elle a nommé censeur M. de Marcère, sénateur, ancien ministre. Ces nominations ont pourvu à des vacances causées par décès; les administrateurs et censeur sortants ont été réélus.

LA SEMAINE FINANCIÈRE

Pendant toute cette semaine, notre marché a présenté à peu de chose près, le même aspect que pendant le courant de la semaine dernière. Après un relèvement considérable des cours au début, la spéculation s'efforce, pendant les derniers jours, de consolider l'avance obtenue.

D'ailleurs, rien n'est changé dans la direction de la politique intérieure ou extérieure : tout est au calme plat, bien que l'incertitude qui plane sur les négociations anglo-russes semble devoir se prolonger.

C'est surtout cette dernière considération qui empêche la spéculation de se départir de sa réserve. Il ne faut pas se plaindre de cette attitude; la place, quoique déjà pas mal déblayée, ne l'est cependant pas encore assez pour que le relèvement progressif puisse s'opérer sans obstacle.

Les fonds français se sont élevés assez rapidement au début, et restent calmes aujourd'hui.

Le 3 0/0 a été coté au plus haut à 80.52 et revient en dernier lieu à 80.47.

L'amortissable reste à 81.90 après avoir fait 82.05 au plus haut.

Le 4 1/2 0/0 s'est négocié de 109.22 à 109.15 pendant cette période.

Le marché des valeurs a été peu mouvementé. La plupart des valeurs de crédit ont été très bien tenues.

Le Crédit foncier fait preuve d'une très grande fermeté à 1347.50.

Les obligations 3 0/0 à lots des derniers emprunts ont conservé une très bonne tenue. Le classement de ces titres s'est effectué très rapidement.

De toutes les valeurs à lots qui se négocient sur notre marché, celles du Crédit foncier sont les plus avantageuses.

Les obligations 1883 sont à 366. Elles doivent niveler leurs cours avec ceux des obligations des chemins de fer qui valent de 375 à 380.

Les titres du Panama continuent à être tout aussi recherchés, les obligations surtout, qui offrent aux capitalistes avisés un emploi très rémunérateur.

Le Suez est également très bien tenu.

Les recettes du transit continuent à présenter une assez sérieuse augmentation sur celles des périodes correspondantes de 1884.

A. Lacroix.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

(REVUE BLEUE)

DIRECTEUR : M. EUGÈNE YUNG.

1er SEMESTRE 1885. (3e SÉRIE). NUMÉRO 21. (22e ANNÉE). — 23 MAI 1885.

L'ÉGYPTE
ET
LE CANAL DE SUEZ

LES TRAVAUX DE LA COMMISSION.

I.

Les œuvres de la diplomatie sont lentes. M. de Freycinet, rentré au quai d'Orsay après un interrègne de deux ans et demi, retrouve sur son bureau le dossier de cette même affaire d'Égypte qui avait été l'occasion de sa chute. Deux cabinets se sont succédé cependant; chacun d'eux s'est efforcé d'obtenir un règlement satisfaisant pour les intérêts de la France : rien encore n'est définitivement conclu. Pourtant on a marché. M. Duclerc a clos très dignement la période du *condominium* par la déclaration du 15 janvier 1883; M. Ferry, profitant de la situation réellement forte que l'ensemble de sa politique lui assurait en Europe, a ouvert une période nouvelle, celle de l'*internationalisme* (qu'on nous pardonne ce mot barbare).

D'une façon générale, il convient de remarquer que depuis quelque temps l'entente pacifique des grandes puissances de l'Europe s'applique avec une certaine suite au règlement des difficultés pendantes. Certes, ce n'est pas encore l'arbitrage, ce doux rêve de M. Frédéric Passy et de M. Gaillard (de Vaucluse); mais l'Europe aime à causer en famille de ses affaires. On n'a jamais vu tant de congrès et, en somme, tant de congrès heureux. En circonscrivant leurs efforts autour d'une question bien délimitée, les diplomates arrivent, tant bien que mal, à la résoudre. Et précisément, puisque l'affaire d'Égypte, par suite des événements de 1882, échappait à l'action simultanée de la France et de l'Angleterre; puisque, d'autre part, l'établissement exclusif de l'Angleterre sur les bords du Nil ne pouvait être accepté de bonne grâce par certaines puissances rivales, la question elle-même devait attirer l'attention de la diplomatie en quête d'arrangements amiables : elle rencontrait là une belle matière à memorandums et à congrès.

C'est ainsi que l' « internationalisme » mit le pied sur la terre d'Égypte. Il y était appelé par des intérêts d'ordres divers, qui peuvent se résumer sous trois chefs: protection des résidents européens; maintien du gage de la dette; libre navigation sur le canal. Il y prit pied et s'y fortifia en vertu d'un principe nouveau qui peu à peu se dégageait de ces affaires embrouillées, à savoir que chacun des intérêts divers qui viennent d'être signalés se fondent en un seul et doivent tous concourir à un même résultat : l'établissement du contrôle de tous sur le gouvernement égyptien.

On arrivait en même temps à cette conclusion, que chacun de ces trois intérêts considérables ne pouvait se passer des deux autres et que toute politique qui n'aurait en vue qu'un seul des trois objets n'aboutirait qu'à des résultats précaires, incertains, gros de nouvelles difficultés. Les exemples ne manquaient pas à l'appui de cette doctrine nouvelle : on rappelait que le contrôle à deux — combinaison spécialement financière — n'avait pas réussi; on constatait encore que M. de Freycinet avait échoué lorsqu'en juillet 1882 il avait essayé de détacher l'affaire du canal de l'ensemble de la question d'Égypte. Donc entente et fusion de tous les intérêts pour un but commun; effort simultané pour pousser toute négociation particulière jusqu'à l'examen de la situation générale : tel fut l'accord tacite qui, par la force des choses, se forma peu à peu entre tous les cabinets de l'Europe continentale.

C'est ce que le dernier ministère français paraît avoir

compris lorsqu'il renoua avec l'Angleterre les pourparlers interrompus par M. Duclerc. Les besoins sans cesse accrus du gouvernement égyptien remettaient sur le tapis la question financière ; d'autre part, l'Europe manifestait une certaine impatience du retard apporté au payement des indemnités d'Alexandrie : M. Ferry s'empara aussitôt de ces deux cas particuliers pour embrasser la gestion des intérêts européens en Égypte. Il posa à l'Angleterre les trois questions inséparables désormais : Que prétendez-vous faire du gouvernement khédivial et comment assurerez-vous la sécurité de nos nationaux? Quelles combinaisons financières proposez-vous? A quand le règlement de la navigation du canal?— Bon gré, mal gré, l'Angleterre fut amenée à « reprendre la conversation » sur le fait même de l'occupation temporaire, et c'est au cours de cet entretien qu'elle prononça une parole grave, immédiatement enregistrée par le monde politique européen : « Je ne resterai pas plus de trois ans en Égypte. »

Pourtant cette concession parut trop forte pour être sanctionnée par un arrangement diplomatique, et le mauvais vouloir soudain des ministres anglais fit échouer la conférence de Londres. Mais l'Europe avait remis la main dans les affaires de l'Égypte par la question financière; elle ne la retira pas. Les négociations, à peine interrompues, furent reprises, et, au moment même de sa chute, le cabinet Ferry obtenait un succès qui a passé presque inaperçu dans le désarroi général, mais dont l'histoire tiendra compte. Un arrangement discuté entre M. Waddington et lord Granville, souscrit par l'Europe, apportait trois réponses aux trois questions posées précédemment : sur la première, le gouvernement anglais, s'il n'allait plus jusqu'à promettre son départ, disait du moins : « Dans deux ans une commission d'enquête européenne appréciera. » Sur la seconde, l'Europe poursuivait son œuvre par la promesse de la « garantie collective ». Sur la troisième enfin, l'Angleterre acceptait le principe de la réunion, à Paris, d'une conférence spéciale, chargée d'établir un projet de règlement pour la libre navigation sur le canal. La désignation du lieu soulignait le succès incontestable remporté par la diplomatie française.

Sans insister sur les deux premiers termes de l'arrangement, qui sortiront leur effet en temps opportun, essayons d'appliquer les principes qui se dégagent de toute cette histoire égyptienne à l'examen du troisième point.

II.

Le jour même de sa chute, le 30 mars 1885, à une heure, M. Jules Ferry ouvrait, au quai d'Orsay, la première séance de la « Commission internationale pour réglementer le libre usage du canal de Suez ». Si les événements fâcheux qui coïncidèrent avec cette cérémonie ne s'étaient pas produits, la conférence eût joui probablement d'une popularité qui lui manque. Paris n'aurait pas montré tant de froide indifférence à l'égard de ses hôtes officiels; les reporteurs eussent été plus prompts à s'enquérir de leurs faits et gestes; les journaux illustrés les eussent gravés peut-être. Le « tout Paris » eût remarqué parfois au fond d'une loge la figure réjouissante du diplomate en veston court, sir Julian Pauncefote, le grand air et la barbe en éventail du délégué russe, M. Hitrovo, la finesse fuyante du consul général allemand, M. Derenthal. Mais cette légère rumeur d'actualité ne s'est pas faite autour de ces hommes sérieux; ils ont travaillé dans le silence à l'œuvre importante pour laquelle ils étaient réunis. Aujourd'hui, si les bruits recueillis par la presse quotidienne sont exacts, après plus de six semaines la commission technique chargée d'étudier l'avant-projet de règlement a terminé la rédaction de son rapport; elle est prête à le soumettre à la commission réunie en séance plénière.

Quoique les journaux bien renseignés se soient efforcés de percer le mystère qui entourait les travaux de la sous-commission et qu'un certain nombre « d'indiscrétions » précieuses aient circulé dans le public, nous nous garderons bien de porter, d'après les éléments si incertains qui nous sont livrés, un jugement sur l'œuvre des délégués techniques. Cependant, s'il y a jamais eu une heure opportune pour que le public émît son avis sur une affaire qui l'intéresse à un si haut degré, c'est précisément le moment où nous sommes, alors qu'entre la commission spéciale qui se ferme et la commission plénière qui se rouvre la porte reste entre-bâillée. Essayons donc de réunir les renseignements, si vagues qu'ils soient, qui ont été livrés au public; tâchons de nous rendre compte au moins de ce qui a été fait jusqu'ici.

Prise en elle-même, la question du canal de Suez est double. D'une part, le canal est le grand chemin de l'Asie, des Indes, de la Chine; il offre ainsi un haut intérêt international; il est, comme l'a dit M. Ferry dans son discours d'ouverture, le principal organe « de ce mouvement universel et en quelque sorte irrésistible d'expansion coloniale qui emporte à cette heure l'activité de toutes les nations ». D'autre part, le canal est situé sur terre égyptienne; son sort se rattache donc intimement à la solution de la question d'Égypte.

Eh bien, l'effort des délégués anglais dans la commission technique paraît avoir été de renfermer leurs collègues uniquement dans l'examen du premier point de vue en les éloignant autant que possible du second. On sait du moins d'une façon à peu près certaine qu'une difficulté a surgi au cours des délibérations et qu'elle n'a pu être tranchée par la sous-commission elle-même. Et voici cette difficulté : pour surveiller la libre navigation sur le canal, la France demandait

qu'une commission internationale permanente, analogue à celle qui fonctionne sur le Danube, à celle qui fonctionnera sur le Congo, fût instituée à Port-Saïd ou à Suez. Toutes les difficultés pouvant surgir de l'usage et de la libre pratique du canal devaient être portées devant cette commission. Or qui dit canal dit « bords du canal ». Ce mot même de « bords » peut subir une certaine extension. Instituer une commission de surveillance spéciale, c'est créer un nouvel instrument de l'internationalisme en Égypte. Voilà ce que l'Angleterre paraît avoir compris; voilà ce que ses délégués n'ont pas voulu accepter. Ils demandent tout bonnement que le jugement des conflits à prévoir soit réservé à l'entremise des « agents diplomatiques ordinaires ».

Mais c'est là, d'autre part, une solution qui ne peut agréer à l'Europe et que, par l'organe de ses délégués dans la sous-commission, elle a résolument écartée. La voie de la diplomatie ordinaire est longue; à chaque difficulté qui se présentera, faudra-t-il qu'une négociation générale s'engage entre tous les cabinets? Faudra-t-il réunir une nouvelle conférence? Dans des cas particuliers, quels seront les éléments d'informations, s'il n'existe pas sur les lieux des rouages administratifs spéciaux chargés de témoigner de l'exacte vérité? Quand des décisions seront obtenues, quelles seront les voies d'exécution? Mille questions d'ordre pratique se posent ainsi et rejettent la solution anglaise. Mais pourquoi ne pas le dire franchement? Une raison de l'ordre politique le plus élevé rend cette solution inacceptable.

Encore une fois, le principe qui se dégage de l'expérience des affaires d'Égypte est celui-ci : aucune affaire spéciale ne doit être traitée isolément. Chaque fois qu'une question particulière se pose, c'est toute la question égyptienne qui s'ouvre. Que, sous un prétexte d'amitié ou de conciliation, on n'essaye donc pas d'arriver, dans l'affaire du canal, à une combinaison transactionnelle qui ne serait pas un pas en avant vers la solution de la question générale. Au fur et à mesure que l'Angleterre se retire de l'Égypte, l'Europe doit y pénétrer. Elle est fortement installée au Caire et à Alexandrie par la Caisse de la Dette et par les tribunaux mixtes : il faut qu'elle s'établisse sur le canal par la commission de surveillance. Si ce résultat n'est pas obtenu, mieux vaut rompre et, comme disaient les diplomates de l'ancienne école, « laisser du temps au temps ».

Que va faire la Commission plénière? Que va faire le gouvernement français, dont l'initiative dans toute cette affaire a été suivie par l'Europe? M. de Freycinet est sorti tout récemment, à son honneur, de la petite affaire du *Bosphore égyptien*. L'effort un peu exagéré qu'il a dû déployer a, en somme, réussi. Mais aujourd'hui c'est une question autrement grave qui se pose devant lui. Le jugement de l'Europe et celui de l'histoire l'attendent à ce tournant. Si dans cette circonstance, il fait preuve d'énergie et d'adresse, s'il mène à bien l'œuvre que son prédécesseur (il l'a reconnu lui-même) lui a laissée en une excellente *posture;* si le projet rédigé par les diplomates français est accepté; si en un mot, par le canal de Suez, il rentre en Égypte (car c'est là toute la question), alors le nouveau ministre des affaires étrangères pourra se féliciter : il aura bien mérité de son pays et de l'Europe.

***

LE SALON DE 1885

La peinture

(Premier article.)

Voici la saison revenue où, chaque année, le palais de l'Industrie, devenu le palais des Beaux-Arts, a ouvert ses portes toutes grandes à la peinture, à la sculpture, aux dessins des architectes, à l'aquarelle, au pastel, à la gravure, à l'eau-forte, à la gravure en médailles et à la gravure sur pierres fines. Les lilas défleurissent; les marronniers mêlent leurs thyrses blancs à leur joyeux feuillage: Paris et ses visiteurs prennent volontiers la route des Champs-Élysées. Depuis trois mois, ce ne sont de tous côtés déjà qu'expositions de peinture sollicitant les curieux. Et jamais ces expositions n'ont été plus nombreuses que cette année. Mais celle-ci reste toujours la grande et l'importante. C'est ici le bouquet du feu d'artifice. C'est ici seulement que peuvent trouver place les tableaux un peu vastes ou les grands morceaux de sculpture. C'est ici que tous les groupes et toutes les écoles réclament et trouvent également leur place au soleil. C'est ici que le vrai public rend ses arrêts définitifs, que se font et se défont les réputations et, ce qui est bien quelque chose encore au temps pratique où nous vivons, que s'établissent la cote de la peinture et la valeur marchande des signatures.

Le Salon, pour les artistes, c'est un peu ce qu'est en Russie la grande foire de Nijni-Novgorod. Heureux celui qui en sort avec un heureux profit, emportant, outre des éloges flatteurs, quelque fructueuse commande! C'est le moment où nous autres qui ne sommes ni producteurs de tableaux, ni vendeurs, ni même, hélas! acheteurs des choses qui ont pu nous plaire, nous venons tâter le pouls de l'art français, regarder ce qu'il a produit depuis le dernier Salon, l'interroger sur ses tendances nouvelles, nous demander s'il est en progrès ou en décadence. Puis les marronniers défleurissent à leur tour, l'été succède au printemps, le Salon ferme ses portes; les Parisiens fuient Paris et vont chercher un peu de fraîcheur au bord de la mer ou dans

la montagne. Les artistes se dispersent ou rentrent dans leurs ateliers silencieux. Paris a dit adieu aux beaux-arts jusqu'à la fin du prochain hiver.

Ce ne sont pas des heures de plaisir sans mélange que donne la visite du Salon à ceux qui y vont pour en rendre compte ensuite. J'ai plus d'une fois envié, pour ma part, le simple curieux qui se promène, allant à l'aventure, s'arrêtant devant les seules toiles qui attirent ses yeux ou vers lesquelles le porte un nom connu. Il en prend, comme l'on dit, et il en laisse; il s'arrête quand il est las; et, s'il a négligé de voir quelque œuvre digne d'être vue, en vérité il en est tout consolé. Mais, nous autres critiques d'art ou du moins soi-disant tels, notre condition est bien différente. Je voudrais ne pas prononcer ces grands mots de sacerdoce et de devoir professionnel dont on a tant abusé; je vous assure pourtant que les critiques s'acquittent tous à peu près de leur tâche avec zèle, et, s'ils ne s'en tirent pas mieux, ce n'est pas la bonne volonté qui leur manque. Si le public pouvait les voir durant ces trois jours qui précèdent l'ouverture et où ils sont seuls admis dans les salles, allant d'un cadre au cadre suivant et d'une rangée de tableaux à la rangée supérieure, n'omettant rien, s'aidant d'une lorgnette, et griffonnant, et prenant des notes sur leur carnet, se serrant rapidement la main lorsqu'ils se rencontrent, tout entiers à leur besogne, il se convaincrait qu'ils font leur devoir en conscience : j'imagine même qu'il aurait l'obligeance de les plaindre un peu.

Je regardais, pour ma part, de temps en temps et non sans sourire, mes confrères si bien appliqués : ils auraient pu me le rendre. Ah! ces premières sept ou huit visites au Salon, avec quelle lassitude des yeux et de la tête, avec quelle courbature des épaules et des reins on en revient! Quelle danse échevelée exécutent dans notre cerveau toutes les couleurs de l'arc-en-ciel et toutes les formes de la nature humaine, belles ou laides et plus souvent laides que belles! Puis l'apaisement se fait peu à peu. Des milliers de toiles et des centaines de sculptures que l'on a regardées, un petit nombre seulement restent dans la mémoire, et tant pis pour les autres! C'est l'heure que j'attends chaque année pour dire aux lecteurs de cette *Revue* mon impression du Salon, sinon juste, car rien n'est plus relatif que les jugements en matière d'art, toujours sincère du moins.

Cette impression, la voici résumée en un mot : le Salon de 1885 est des plus intéressants. A-t-il produit quelque œuvre absolument supérieure, c'est ce qu'il appartient au temps seul de dire. Mais ce qui ne me paraît pas douteux, c'est qu'en somme il l'emporte, et même de beaucoup, sur la moyenne des Salons des deux ou trois dernières années.

Tout n'est qu'heur et malheur en ce monde; souvent même à quelque chose malheur est bon. Lorsque se produisit, il y a trois années, ce grand krach financier dont Paris ne s'est pas encore remis, ce fut l'art qui le premier subit le contre-coup du désastre. Le financier Turcaret, aussi bien que le financier Mécène, se pique de protéger les beaux-arts : c'est sa façon à lui d'ennoblir l'argent. Ainsi il ajoute à ses autres luxes celui de l'élégance, et, en même temps qu'il fait honneur à la délicatesse de son goût, il caresse cette arrière-pensée de n'avoir pas fait un trop mauvais placement. Le jour où ses spéculations financières ont échoué et où les reports deviennent difficiles, quand il lui faut serrer les cordons de sa bourse, le premier de ses luxes qu'il retranche, c'est celui de l'art. Il ne fait plus de commandes; il n'achète plus de tableaux; et, s'il le faut, il écoulera discrètement ceux dont il a déjà fait emplette. Quand survint le krach financier, ce fut tout aussitôt dans une inquiétante proportion que baissa le prix marchand de la peinture. La situation était grave; car nos peintres, à ce moment même, s'abandonnaient tout entiers au vent qui les poussait en poupe. Beaucoup venaient de se faire bâtir du côté du boulevard Malesherbes ou de l'avenue de Villiers un petit hôtel, avec un atelier tout plein de vieilles tapisseries et de bibelots rares. Ils avaient cheval et coupé; ils donnaient des fêtes; ils menaient un train de millionnaire. L'hôtel, dans bien des cas, n'était pas payé comptant. Pour mener cette vie élégante, l'artiste ne se bornait pas toujours à escompter le présent; parfois encore il escomptait l'avenir. Bien souvent il était aux mains de quelque marchand de tableaux auquel il s'était lié par un traité, qui l'avait pris comme un impresario prend un musicien ou un chanteur et se chargeait, moyennant une bonne commission, de faire chanter ses louanges dans la presse et de maintenir sa cote à la bourse des tableaux.

Ce fut alors un cri : « Que vont devenir nos artistes, que va devenir l'art français, une de nos dernières supériorités, si le commerce des tableaux s'arrête? » Je me souviens d'un dîner où s'agitait cette question et où un vieux monsieur, légèrement grognon, s'écria tout à coup : « Eh! tant mieux si le commerce des tableaux va mal; quand il n'ira plus du tout, nos artistes se remettront à faire de l'art au lieu de faire des affaires! »

Et, une fois lancé, le vieux monsieur ne s'arrêtait plus. Il était, lui aussi, comme M. Poirier, de l'avis qu'il faut protéger l'art, mais non pas les artistes. A notre temps il opposait le temps passé. Il rappelait M. Ingres à Florence faisant ces petits portraits à la mine de plomb qui sont des chefs-d'œuvre — les seuls qu'ait faits Ingres — et qui lui donnaient à peine le pain quotidien. Il rappelait Eugène Delacroix trouvant à grand'peine pour douze cents francs un acheteur à son *Marino Faliero*. Il rappelait nos paysagistes Rousseau et Corot exclus du Salon, Millet gagnant avec tant de peine son pain et celui de sa femme et de ses enfants, Chintreuil dans la misère. C'était là l'âge héroïque de

l'école française. Ce qui l'avait perdue, c'était le bien-être. Et si nos sculpteurs continuaient à faire des œuvres admirables, c'est qu'eux du moins ne pouvaient pas aspirer à la fortune. C'était leur grand bonheur que le public ne les appréciât pas assez. Quand ils avaient mis d'un côté le prix de leur œuvre et, de l'autre, les frais de modèles et les frais de praticiens, sans compter leur temps donné et leur fatigue, à peine leur reste-t-il entre les mains un bénéfice de quelques milliers de francs. Leur seule consolation, c'était l'espérance de la gloire; leur seule joie, le plaisir qu'ils trouvaient dans leur art même.

« Mais nos peintres, disait-il avec une sorte d'emportement, nos peintres, ce ne sont plus des artistes, ce sont des gens d'affaires! Le temps n'est plus où un père s'effrayait de voir son fils entrer dans un atelier. Il n'y a plus de rapins, pas plus qu'il n'y a de longs cheveux et de chapeaux pointus. L'art est devenu un commerce comme l'épicerie ou la « nouveauté ». On y débute comme apprenti; peu à peu on devient commis, puis chef de rayon; on finit par ouvrir boutique et s'établir patron. Plus de fièvre, plus de hautes ambitions! On va à son atelier comme un employé de ministère à son bureau. Il faut une fois fendre la foule pressée, jouer du coude, faire son trou pour arriver au premier rang; et l'on fait un vigoureux effort. On fait son tableau, aux environs de la vingt-cinquième année; on tire le coup de pistolet ou le coup de canon qu'on est capable de tirer; on ameute la foule; la presse se charge de chanter la gloire du débutant. Et après?... Après, c'est tout. Un seul effort a suffi et on se garde de le renouveler. Le marchand de tableaux est là qui guette le jeune artiste, capable peut-être de nouveaux efforts; mais il lui interdit de recommencer. Il est le premier à lui dire : « Vous avez trouvé la note qui plaît au « public; gardez-vous bien d'en changer! » Le peintre écoute volontiers ces conseils, car ils flattent sa paresse, car un nouvel effort, c'est une nouvelle bataille à livrer, et dont le succès est toujours incertain. Ce qu'on lui offre en revanche, c'est l'aisance, c'est l'existence facile et large, c'est la fortune! Il se laisse aller, il s'abandonne, il se copie lui-même, sans travailler à se renouveler. Qu'importe au marchand de tableaux si, après quelques années, l'artiste est épuisé, usé, vidé? Il l'abandonnera alors, comme un citron dont on a pressé le jus, pour quelque autre débutant dont bientôt la fortune sera pareille... »

Et le vieux monsieur concluait ainsi :

« Il se peut que nos peintres d'il y a cinquante ans aient trop mangé de vache enragée; mais ce qui manque à leurs successeurs, c'est de n'en plus manger assez. Les deux grands ennemis de l'art français, c'est l'amateur, c'est le marchand de tableaux, qui vit également et de l'amateur et de l'artiste. C'est de la crise même dont on se lamente que viendra le salut. Tant pis pour ceux qui ont fait bâtir à crédit des hôtels! Tant pis pour ceux qui veulent avoir quand même chevaux et voitures! Ce sont là choses qui ne nous intéressent pas. Le jour où nos peintres gagneront moins aisément, dans leur semaine, quatre ou cinq mille francs à brosser un petit tableau; le jour où moins de gens seront pendus à la sonnette de leur atelier, ils auront plus de loisir, plus de recueillement; ils songeront moins à battre monnaie avec leur talent. Ceux d'entre eux qui sont capables de s'élever à l'art véritable s'efforceront d'y atteindre. Et, quant aux autres, qu'ils retournent au plus vite à ces professions, honorables et paisibles, pour lesquelles la nature les avait faits! »

Ainsi parlait le vieux monsieur grognon. Il a dû se réjouir, j'imagine, en voyant se prolonger la crise artistique qu'il saluait avec joie. Il a dû se réjouir plus encore en voyant l'Amérique établir un droit de 33 pour cent sur l'importation des œuvres d'art et fermer à peu près complètement à nos peintres le marché étranger dont ils tiraient le plus de bénéfice. Avait-il raison dans sa mauvaise humeur? Je l'ignore. Ce qui tout au moins n'est pas douteux, c'est que nous n'avions pas vu depuis quelques années un Salon où la grande peinture tienne autant de place, où elle paraisse autant à son honneur qu'à l'exposition de 1885. Elle n'y est pas intéressante seulement par le nombre des ouvrages; elle l'est aussi par leur qualité. Elle l'est par les tendances qui s'y révèlent ou s'y accusent. C'est à ce point de vue surtout que je voudrais étudier ici le Salon de cette année.

Toutes les manifestations de l'art sont dignes d'intérêt; mais toutes n'ont pas une égale importance. Il y a toujours dans une civilisation un mouvement principal qui emporte à sa suite tous les autres. Tant vaut celui-là, tant vaut aussi tout le reste. C'est dans le grand art qu'elle produit, qu'une époque montre sa grandeur ou laisse apercevoir sa médiocrité. C'est lui qui permet le mieux de la juger; c'est lui aussi qui la révèle le mieux à elle-même. Où en est aujourd'hui la grande peinture en France? Quels sont les sujets vers lesquels elle est surtout attirée? Quelles qualités l'honorent, et quels défauts a-t-elle surtout à redouter? Enfin, quel est le point de l'horizon où blanchit l'aube et où il semble que le soleil va se lever? Telles sont les questions que j'ai touchées plus d'une fois déjà et que l'occasion me semble bonne pour aborder franchement.

I.

Ce qui constitue la grande peinture, à mon avis, ce n'est ni la dimension d'une toile ni même le sujet traité par l'artiste : c'est le style de l'auteur, c'est le sentiment qui l'inspire, c'est l'impression qu'il provoque chez le spectateur. La *Vision d'Ézéchiel* ou le petit *Saint Georges* de Raphaël appartiennent à la grande peinture aussi

bien que l'*École d'Athènes*, la *Messe de Bolsène*, que l'*Héliodore* ou la *Galatée*. Chaque fois que par de belles lignes le peintre réussit à nous donner la sensation de la beauté, chaque fois qu'il a plus de souci de parler à l'intelligence ou au cœur que de charmer les yeux par le détail pittoresque, en quelque genre qu'il se soit exercé, il a fait œuvre de grand art. Et je n'hésiterai pas à dire que tel paysage, comme le *Soir* de M. Pelouse par exemple, qui figure au Salon de cette année et où l'on sent tout le calme et toute la sérénité de la nature prête à s'endormir dans l'or du soleil couchant, est de la grande peinture bien plus que tel grand tableau que je pourrais nommer. Mais le domaine par excellence de la grande peinture, c'est la représentation de la vie humaine, des types nobles de l'humanité, de ses actes et de ses passions. L'homme n'est pas seulement ce qui nous intéresse le plus sur la terre; il est aussi l'être le plus harmonieux et le plus beau qu'elle ait produit; lui seul vit, non pas seulement de la vie des instincts et des appétits, mais aussi de la vie morale; lui seul, avec la pensée, a la conscience du bien et du mal.

On a cru longtemps en France qu'il n'y avait que trois sources du grand art : la mythologie antique, la tradition chrétienne et l'histoire. Encore a-t-on commencé par n'admettre l'histoire qu'à la condition qu'elle fût l'histoire ancienne. Nous n'avons pas créé notre art, il ne faut pas l'oublier; nous l'avons reçu tout fait de l'Italie, à l'époque de la Renaissance. La Grèce, il y a trois mille ans passés, avait inventé son art; elle avait, dans le bronze et le marbre ou sur les murailles de ses édifices, à l'aide du dessin et de la couleur, donné une forme superbe à ses divinités, dans lesquelles elle s'était divinisée elle-même, pour lesquelles elle avait enfanté tant de poétiques légendes. Les dieux ne moururent pas lorsque périt la civilisation hellénique; la poésie et l'art les avaient rendus immortels. Le paganisme, disparu des croyances religieuses, a tenu sur ses genoux l'humanité nouvelle. C'est lui qui a fait son éducation intellectuelle, politique, littéraire et artistique. L'Italie de la Renaissance a été guidée et soutenue par la mythologie grecque, comme Dante est conduit par Virgile à travers les cercles de l'Enfer ou les vallées du Purgatoire. Jupiter et Junon, Mars et Vénus, Mercure et Apollon, tous les dieux, les demi-dieux et les héros de l'antiquité ont été aussi familiers aux artistes de la Renaissance qu'ils l'étaient aux anciens eux-mêmes. Et de l'Italie cette religion artistique, aidée de l'éducation littéraire, a passé chez nous, et, tant que nous n'aurons pas répudié — ce qu'au Ciel ne plaise! — l'héritage classique, elle ne disparaîtra pas de notre pays.

A cette source d'inspiration, venue de l'antiquité mythologique, l'Italie en avait joint une autre : l'inspiration chrétienne. Une étrange fusion s'était faite, qui eût bien surpris les chrétiens iconoclastes des premiers âges, de la foi vaincue et de la foi victorieuse. L'Olympe et le Paradis réconciliés vivaient en paix dans l'imagination italienne. Toutes les légendes puissantes, terribles ou suaves du Vieux Testament, tous les récits pleins d'une grâce exquise de l'Évangile, aboutissant à la grandiose tragédie du Calvaire, apportaient de leur côté une riche et admirable matière à l'inspiration des peintres ou des sculpteurs. On sait quelle incomparable série de chefs-d'œuvre en est sortie, de la crypte de l'église d'Assise au plafond de la chapelle Sixtine. Cet héritage encore, la France l'a reçu de l'Italie et recueilli, car la France, elle aussi, vivait de la foi catholique, et elle aussi a su longtemps concilier dans son culte sincère le mysticisme chrétien et cette joie de la vie qui est le vrai fonds du paganisme.

L'Italie enfin, toute nourrie des chefs-d'œuvre de la littérature antique, où l'antiquité avait laissé tant de monuments restés debout malgré le temps et les barbares, l'Italie était toute pleine des souvenirs de son passé. Tout lui parlait des vieux Romains, de leurs triomphes et de leurs victoires. Elle était fière de cette domination jadis exercée par elle sur le monde; elle la voyait se continuer dans la domination spirituelle de ses papes, héritiers des Césars et, comme eux, pontifes suprêmes. Les peintres s'inspirèrent souvent de ces glorieux souvenirs; ainsi l'histoire ancienne eut, elle aussi, sa place dans le grand art, à côté de la mythologie et des merveilles du christianisme. Et cet héritage nous est venu, à nous aussi. En même temps que l'antiquité grecque ou romaine, grandie par la distance jusqu'aux proportions héroïques, avait comme le monopole de fournir à la scène des sujets de tragédie capables d'émouvoir, de même aussi cette antiquité mettait en branle l'imagination des peintres ou des sculpteurs français.

Puis ici, peu à peu, le mouvement s'est étendu à mesure que les sciences historiques se constituaient. Ce n'est plus l'antiquité seulement qui a attiré les artistes aussi bien que les dramaturges. Ç'a été l'histoire du moyen âge; puis l'histoire moderne. Ç'a été l'histoire de France surtout. Si l'antiquité a conservé à peu près le monopole de fournir des sujets aux concours de l'École des beaux-arts, gardienne fidèle des vieilles traditions, le cadre de la peinture d'histoire, partout ailleurs, s'est élargi : elle embrasse aujourd'hui toutes les civilisations et tous les temps; elle ne craint pas d'aborder même les sujets et les costumes contemporains.

Où en est aujourd'hui cette grande peinture, sous ses trois formes consacrées et traditionnelles : la mythologie, l'art religieux, l'histoire? C'est au Salon que nous allons demander la réponse.

II.

La peinture mythologique ne compte pas beaucoup d'ouvrages au Salon. Depuis longtemps déjà c'était

dans la décoration des édifices surtout qu'elle était appelée à se donner carrière ; mais cette occasion même de se montrer ne lui est plus offerte que rarement. Les amateurs aiment mieux autre chose; on peut compter les artistes contemporains qui ont gardé le culte des dieux de l'Olympe.

Parmi ces fidèles, il faut citer en première ligne M. Henner. Tant que M. Henner tiendra un pinceau, nous posséderons en France un véritable païen, un artiste uniquement amoureux de la beauté et de la forme. S'il néglige trop les grands dieux de l'Olympe, il a pour les nymphes, leurs sœurs cadettes, une adoration qu'il ne se lasse pas de manifester. C'est vainement qu'il essaye parfois de nous donner le change et que, comme cette année, il intitule *Madeleine* sa figure nue. Cette usurpation d'état civil ne trompe personne. Cette Madeleine n'a rien de la sainte ni même de la pécheresse repentante. Si elle couvre son visage de ses mains et laisse retomber en avant ses longs cheveux, c'est qu'elle sait que ce mouvement ne l'enlaidit point. Ou si, par hasard, ce dont je doute un peu, elle est en train de pleurer, soyez sûr qu'elle ne pleure point sur ses péchés, mais qu'elle a plutôt quelque peine d'amour au cœur. Elle a été délaissée par quelque dieu volage, ou elle a vu quelque beau berger qui la dédaigne. Encore son chagrin n'est-il pas bien profond : sans quoi, son attitude serait moins calme et moins harmonieuse.

Comme M. Henner, M. Emmanuel Benner aime les nymphes. Il nous en montre quatre ou cinq cette année se baignant au bord d'une rivière. Je leur reprocherai volontiers d'être plutôt jolies que belles. Leurs visages sont des visages parisiens et trop modernes. Mais ce qui manque surtout au tableau gracieux et distingué de M. Benner, c'est un rayon du soleil de la Grèce et de l'Italie. L'eau qui coule dans sa toile n'est point l'eau attiédie de la vallée de Tempé; c'est une eau glacée qui descend tout droit des montagnes des Vosges. On se prend à admirer le courage des nymphes qui osent s'y baigner; on plaint leur imprudence de s'asseoir ainsi sans vêtements sur l'herbe humide qu'aucun rayon de soleil ne vient réchauffer. Je vous l'assure, mon cher peintre, vos pauvres nymphes vont s'enrhumer!

Nous avons aussi, comme tous les ans, un tableau mythologique de M. Bouguereau. Celui de cette année représente la nymphe Biblis changée en source. Je n'aime pas beaucoup, on le sait, la peinture de M. Bouguereau, sa correction achevée, son incomparable propreté, ce fini qui empêche l'œil de rien trouver où s'arrêter et donne l'aspect d'une porcelaine à grand feu. J'aurais encore ici plus d'une réserve à faire; il n'y a point à dire cependant, cette figure de femme est d'un modelé délicat et qui a même de la souplesse. Le mouvement est gracieux; les lignes, d'un heureux agencement : c'est certainement la meilleure toile qu'ait exposée M. Bouguereau depuis dix années.

Est-ce également de la mythologie que s'est inspiré M. Roll dans ce tableau qui nous représente une jeune femme nue à côté d'un jeune taureau qu'elle caresse? Est-ce uniquement par crainte d'offenser le goût du jour et de paraître « vieux jeu », qu'il l'a intitulé au catalogue *Étude* et non, comme autrefois on n'y eût pas manqué, *Europe et Jupiter?* Si ce tableau ne représente pas l'aventure d'Europe, le sens m'en échappe totalement. Je ne demande pas mieux que de voir un artiste emprunter ses sujets à la vie contemporaine; mais encore, s'il le fait, faut-il qu'il la représente telle qu'elle est. Les jeunes femmes de notre temps, fussent-elles paysannes, n'ont pas beaucoup l'habitude de caresser des taureaux, encore moins de se promener par les prés en costume mythologique. Et si c'est réellement Europe et Jupiter que M. Roll s'est proposé de nous montrer, je voudrais plus de beauté dans la figure d'Europe. Le maître des dieux et des hommes, qui se donnait à lui-même une si grande liberté de choix, était, j'imagine, plus exigeant en matière de beauté et, même lorsqu'il prenait le déguisement que l'on sait, laissait volontiers les vachères aux bouviers. Je n'insisterais pas sur ces critiques si la valeur de l'œuvre n'était grande d'ailleurs. C'est le morceau de peinture le plus vigoureux qu'ait encore exécuté M. Roll. Il est, au point de vue du métier, supérieur même au grand tableau dont je parlerai tout à l'heure. Raison de plus pour nous d'être exigeants et de demander à un bon ouvrier de ne pas se contenter d'être un bon ouvrier.

III.

Si j'avais le goût des transitions, c'est M. Bouguereau que je chargerais de me faciliter le passage de la mythologie à l'art religieux. M. Bouguereau tient le sacré et le profane avec une conscience et une persévérance égales. Chaque année que fait la terre en tournant autour du soleil, il ouvre l'Évangile et il choisit un sujet; il ouvre son dictionnaire de mythologie grecque et y choisit au autre sujet. Cette année, il a fait la bonne mesure à la peinture religieuse : il nous donne, enfermés en un même cadre, deux tableaux pour un. L'un représente *l'Adoration des mages;* l'autre, *l'Adoration des bergers*. J'ai le regret de dire que, cette année, tout l'avantage est resté à la mythologie. C'est la revanche du paganisme. Si la *Biblis* de M. Bouguereau est le meilleur tableau qu'il ait fait depuis longtemps, les deux plus médiocres, à coup sûr, sont cette *Adoration des mages* et cette *Adoration des bergers*. On peut se demander laquelle des deux a moins de qualités que l'autre ; je crois pourtant que dans cette lutte c'est *l'Adoration des mages* qui l'emporte. Le dessin est cor-

rect ; la composition, méthodique et sage ; les figures se groupent suivant des règles établies ; mais quel est le personnage vivant, de ces dix ou douze personnages ? Où est le type, où est l'accent personnel, où est la note de couleur qui soit franche? Une même teinte blanchâtre et vague est partout comme répandue. Ni l'œil ni l'esprit ne trouvent où s'arrêter.

Fut-il jamais cependant sujet prêtant davantage à l'art du peintre que cette légende de l'adoration des mages? D'où viennent-ils, ces trois rois, et de quel point de l'horizon est partie l'étoile miraculeuse chargée de les guider? Viennent-ils du fond de l'Asie, de la Perse, de l'Inde, de l'Arabie ou même de l'Afrique? L'artiste peut donner ici libre carrière à sa fantaisie. Tous les costumes éclatants de la Perse ou de l'Inde, toutes les étoffes, tous les joyaux, tous les ouvrages précieux d'or ou d'argent, il peut à son gré les accumuler. Il peut réunir toutes les races issues de Sem, de Japhet et de Cham ; étaler devant nous toutes les merveilles de la couleur, sans que nul ait à se plaindre de l'excès. J'étais à Anvers, l'autre jour, et je regardais, au musée de cette ville, le tableau où Rubens a représenté cette adoration des mages : ah ! la comparaison a été terrible pour M. Bouguereau. Je ne puis supposer qu'il ignore ce tableau, qui est un des plus célèbres du grand peintre : comment donc a-t-il pu, le connaissant, s'exposer à un parallèle aussi accablant qu'inévitable?

La légende chrétienne, en revanche, porte bonheur à M. Luc Olivier Merson. Il lui doit ses meilleurs ouvrages. On n'a certes oublié ni son *Repos en Égypte*, ni son *Loup d'Agubbio*, ni son *Saint François d'Assise haranguant les poissons*, ni ce *Fra Angelico* qu'il exposait l'an dernier, endormi au pied de sa fresque et dont les anges continuent la besogne. A vrai dire, ce n'est pas le côté grave et traditionnel du christianisme dont s'inspire M. Olivier Merson ; c'est plutôt le côté anecdotique et pittoresque. Mais il a du moins sa personnalité. Il est poète, et dans ses tableaux il met la poésie qui est en lui.

Son envoi de cette année représente l'*Arrivée à Bethléem* de Joseph et de Marie la veille de la Nativité. C'est un vieux noël, charmant en sa naïveté, qui lui a fourni le sujet. Le soir tombe et les lumières s'allument dans les maisons. Joseph et Marie, après une longue course, sont entrés dans le village ; Marie, fatiguée, s'est laissée tomber au milieu de la rue, si cette route peut s'appeler une rue ; Joseph frappe aux portes, cherchant une maison hospitalière qui veuille les recevoir, et la femme qui ouvre la fenêtre de la maison où il a frappé répond durement : « Que voulez-vous, pauvres gens ? Ce n'est pas ici un logis fait pour vous. » Cette scène est bien présentée, sans apparat, sans emphase, très pittoresque pourtant ; toute simple et cependant émouvante, ou malgré sa simplicité ou par sa simplicité même.

Arrêtons-nous devant le *Martyre de Saint Denis* de M. Bonnat. C'est l'une des œuvres importantes du Salon. Elle réunira certainement un bon nombre de voix pour la médaille d'honneur. Elle témoigne d'un grand effort, et j'admire, pour ma part, un artiste arrivé comme M. Bonnat, qui pourrait se borner à se reposer sur ses lauriers ou à gagner beaucoup d'argent à faire des portraits, et qui donne dix-huit mois de sa vie, ou du moins une grande année, pour exécuter un grand tableau et satisfaire une haute ambition. La toile est destinée à la décoration du Panthéon ; je serais surpris si elle n'y faisait pas bonne figure. La composition en est simple et forte ; les lumières et les ombres, selon la manière de M. Bonnat, imitée de certains maîtres espagnols, s'y distribuent d'une façon tranchée. L'esprit de M. Bonnat est un esprit net, déterminé et décidé, parfois même brutal dans sa décision. Il ne se laisse jamais entraîner par la subtilité des nuances ; une fois qu'il a pris un parti, il le suit jusqu'au bout résolument. Ce sont là de grandes qualités de peintre décorateur. Lorsqu'on ne pourra plus s'approcher de sa toile comme on le fait aujourd'hui, on n'en recevra plus que l'impression générale ; on ne sera plus choqué de certaines lourdeurs de l'exécution et de certains tons qui offensent l'œil, dans les nus surtout. Cela dit, il reste quelques observations à présenter.

La première porte sur le sujet lui-même. On se souvient que Gœthe ne pouvait se défendre d'une certaine aversion, tout artistique, pour le christianisme : il lui reprochait de montrer sans cesse aux yeux, au lieu de figures harmonieuses comme celles de la religion antique, des images affreuses : la vue de la mort et de la douleur. Il avait tort d'une façon absolue, car c'est au christianisme qu'appartiennent, pour citer ceux-là seulement, ces deux types adorables de la mère et de son enfant. Mais il n'est que trop vrai que les sujets horribles abondent dans le christianisme et en particulier dans la légende des saints. Ce ne sont partout que supplices abominables. Comment regarder sans déplaisir, par exemple, et même sans dégoût, ce tableau de Poussin qui est au Vatican et où l'on voit les bourreaux se divertir à dévider et à enrouler comme la corde d'un puits les entrailles de je ne sais plus quel martyr? Il est à Rome encore, dans l'église San-Stefano-Rotondo, toute une série de fresques hideuses. On y voit des monceaux de seins et de langues coupés ; des malheureux sciés méthodiquement en tranches parallèles, comme des saucissons de Lyon ; d'autres écrabouillés entre deux pierres avec les yeux qui jaillissent de leurs orbites. La chambre des horreurs du fameux musée Tussaud, à Londres, n'est rien à côté de cette chambre sacrée des horreurs. On ne sort pas de là sans un cauchemar effroyable. Rien n'est plus contraire à l'art que ces représentations affreuses. Je crois, de même, que le martyre de saint Denis est



un de ces sujets qu'un peintre devrait éviter. Un tronc décapité avec son cou tranché et d'où jaillit le sang sera toujours, en peinture, un objet difforme et répugnant. Une tête coupée sera toujours laide à voir. Et cela est si vrai que, pour pallier ces deux difformités, M. Bonnat s'est cru obligé, ici de placer une auréole d'or autour de la tête, là de remplacer par une énorme étoile cette tête qui fait défaut. L'excuse de M. Bonnat, c'est que ce sujet lui était commandé; mais n'eût-il pu en proposer un autre, moins vraiment horrible?

Après avoir parlé du sujet, parlons de la façon dont l'artiste l'a traité. On a quelquefois représenté saint Denis portant sa tête jusqu'au cimetière. « Il n'y eut, disait Mme du Deffand, que le premier pas qui dut lui coûter. » M. Bonnat a choisi pour son tableau le moment même du martyre. Sur les marches d'un temple magnifique, chose qui peut paraître assez singulière, l'arrêt de mort s'est exécuté. Les deux compagnons de l'apôtre, du premier évêque de Paris, ont déjà été mis à mort; leurs deux troncs gisent sur les marches à droite et à gauche; une des deux têtes a roulé hors du cadre..., il manque une tête! Le tour de saint Denis est venu ensuite. Le bourreau a abattu sa tête sur le billot inondé de sang; étendant les bras en avant, saint Denis est en train de la ramasser. En haut, à droite, un ange descend du ciel apportant à Denis la palme et la couronne. A droite et à gauche du saint, également sur les marches du temple, le magistrat romain qui a présidé au supplice, et le bourreau qui l'a exécuté, regardent effarés et se reculent, saisis, en levant les bras. Le bourreau a laissé échapper sa hache, qui a roulé en avant. Je conçois leur stupéfaction et leur effarement à tous deux; c'est la première fois qu'ils assistent à pareil spectacle : un décapité ramassant sa tête! Un spectateur, à gauche, a fait mieux encore : il s'enfuit à toutes jambes; nous ne voyons que le bout de son pied, resté seul dans le cadre.

M. Bonnat, on le voit, appartient à l'école classique. Il a concentré tout l'intérêt sur un petit nombre de personnages. Un disciple de l'école nouvelle n'eût pas manqué, au contraire, de nous montrer la foule assistant à la scène et agitée par la vue du miracle. Les deux méthodes ont leurs avantages et leurs inconvénients; c'est le droit de l'artiste de choisir l'une ou l'autre. Mais que les personnages soient en petit nombre ou qu'ils forment une foule, ce qui importe toujours également, c'est que l'impression morale se dégage. Eh bien, le seul sentiment qu'ait ici mis en relief M. Bonnat, c'est celui de l'étonnement et de la stupeur. Nous voyons un prodige, si l'on veut; mais nous ne voyons pas un miracle religieux. Rien ne nous avertit que ce sang versé va être fécond pour le triomphe de la foi et que la mort de l'apôtre va convertir les cœurs. La scène est tragique, violente tant qu'on voudra : elle n'a pas un caractère religieux. Ce qui manque à ce tableau chrétien, c'est le sentiment de la foi.

Je suis bien embarrassé pour parler du tableau que M. Uhde a intitulé : *Laissez venir les petits à moi*. Il me trouble comme me troublait celui de M. Roll. Dans une pauvre chambre carrelée, un homme vêtu de la robe des pasteurs protestants ou des rabbins est assis sur une chaise. Une douzaine de garçons et de fillettes l'entourent; quelques parents sont dans le fond de la chambre; une lumière joyeuse entre par les fenêtres. Qu'a voulu, au juste, représenter M. Uhde? Est-ce quelque rabbin de nos jours enseignant le catéchisme hébraïque à de jeunes enfants? Mais alors pourquoi ce type du Christ, si complètement semblable à celui que la tradition a consacré? Pourquoi surtout ces pieds nus du rabbin? Personne, dans nos climats du Nord, ne se promène, ou même ne reste chez soi, les pieds nus. Est-ce, au contraire, la scène même de l'Évangile que vise le titre de son tableau, que M. Uhde a voulu illustrer? Est-ce Jésus lui-même que voici devant nos yeux? Mais alors pourquoi ce costume moderne de rabbin? pourquoi surtout ces costumes contemporains et des enfants et des parents? Ce n'est pas dans les maisons, c'est en plein air que Jésus, sous le ciel de la Palestine, faisait ses prédications. Nous ne sommes pas en Judée ici et il y a dix huit cent cinquante-cinq ans; nous sommes dans quelque coin ou de l'Allemagne du Nord ou peut-être de cette Hollande où l'an dernier déjà M. Uhde nous invitait à nous transporter.

Que les artistes de la Renaissance, Italiens ou Flamands, aient souvent représenté les scènes de l'Évangile avec des costumes et des types de leur temps et de leur pays, rien d'étonnant : ces sortes d'anachronismes ne choquaient point; artistes et spectateurs ignoraient l'histoire à peu près également. Mais nous sommes devenus plus exigeants aujourd'hui. Nous voulons une couleur locale, au moins d'une exactitude approximative, et il faut choisir, ou de nous représenter une scène contemporaine qui soit vraiment contemporaine, ou une scène historique qui tout au moins nous donne l'illusion de l'histoire. Cette incertitude, à laquelle il ne dépend pas de l'esprit d'échapper, fait grand tort au tableau de M. Uhde, et j'avoue que c'est dommage. Une demi-douzaine de ces figures d'enfants sont vraiment charmantes, toutes vives, toutes franches et, on le sent, prises sur le vif. Une atmosphère claire et limpide les enveloppe. L'impression du tableau est fraîche, harmonieuse. On voudrait seulement à la figure de Jésus lui-même un peu plus de solidité et un accent personnel un peu plus marqué.

Il y a bien d'autres tableaux encore, au Salon, inspirés par le christianisme. L'un des plus estimables est la *Déposition de croix* de M. Hippolyte Lazerges, quoiqu'il soit bien hardi d'aborder un tel sujet après Rubens. La peinture religieuse est sûre, je ne dis pas de

fleurir, mais d'être cultivée longtemps encore : elle est un article marchand; elle a pour elle les commandes des églises, des chapelles et des couvents. Avant de se rendre à sa destination, elle vient volontiers faire escale au Salon. Mais ce qui lui manque de plus en plus, il faut bien le reconnaître, c'est cette sincérité, c'est cette conviction qui, au xv[e] siècle, au xvi[e] et au xvii[e] encore, soutenait les artistes. Il se peut qu'individuellement beaucoup d'entre eux aient la foi; c'est là le domaine de la conscience où le critique ne se permet point de pénétrer; mais cette foi intérieure, si elle existe, ne se manifeste plus au dehors. Il faut regarder vingt tableaux religieux pour en trouver un qui nous dise quelque chose. Et que sont les autres? Rien que des exercices de rhétorique plus ou moins habiles, des compositions académiques plus ou moins bien agencées. Le sens des grands mystères religieux s'est perdu; qui sait s'il reviendra jamais? Où est le peintre aujourd'hui dont les anges, s'il venait à s'endormir, pourraient songer à ramasser les pinceaux pour que son œuvre soit plus tôt achevée?

IV.

J'arrive à l'histoire. L'ancien Orient tient peu de place cette année. A part certain *Sardanapale* plus vaste qu'intéressant, je ne vois guère à signaler que *la Fille de Jephté* de M. Cabanel, et, malheureusement, ce n'est pas pour en faire l'éloge.

C'était une rude époque que cette époque d'Israël au temps des Juges, quand le petit peuple juif était sans cesse en guerre avec les populations sémites du voisinage pour conserver l'étroite contrée où ils s'étaient établis par la conquête et l'extermination. Tout le livre des *Juges* est rempli de combats et de tragédies sombres. Et l'histoire de Jephté en particulier ne prouve que trop qu'Israël pratiquait alors les sacrifices humains, aussi bien que ses voisins, adorateurs de Moloch ou de Baal. Ne cherchez pas dans le tableau de M. Cabanel la couleur de cet âge féroce; n'y cherchez pas même une touchante élégie parmi tant d'horreurs. L'histoire de la fille de Jephté se réduit ici à la promenade sentimentale de quelques sultanes, formant un groupe avec une demi-douzaine d'odalisques. Rien de plus propre d'ailleurs, sinon de plus agréable aux yeux, que les robes de soie neuve dont toutes ces figurantes sont vêtues. Si *la Fille de Jephté* sortait de la Bible, ce ne serait pas du livre des *Juges*, mais seulement de quelque page du *Cantique des cantiques*. Mais à quoi bon insister? On ne corrigera point M. Cabanel. Ainsi il a fait, ainsi il fait, ainsi il fera. Souhaitons seulement, puisqu'il professe à l'École des beaux-arts, qu'il fasse le moins possible école parmi ses disciples.

Rien des Grecs, car je ne compte pas un assez médiocre Œdipe accompagné d'une non moins médiocre Antigone. Rien non plus des Romains, car la jolie Pompéienne de M. Hector Le Roux, baisant une pierre sacrée à la porte d'un temple, n'est pas un tableau d'histoire : c'est un aimable tableau de genre. Les Grecs et les Romains sont punis aujourd'hui d'avoir été trop longtemps comme imposés. Qui aurait le courage à cette heure d'écrire une tragédie sur Brutus ou sur Catilina? Et qui aurait le courage aussi d'exposer au Salon un *Enlèvement des Sabines* ou une *Mort de César?* Je me trompe; cet homme héroïque existe encore : il se nomme M. Boulanger; cette année même, il a peint Cornélie accompagnée de ses deux fils, Tiberius et Caïus Gracchus. Mais lui-même, si fidèle qu'il reste aux Romains, n'est pas allé au bout de son audace : c'est d'un tout petit cadre qu'il s'est contenté.

En attendant que la faveur revienne aux Grecs et aux Romains, les Maures triomphent; M. Clairin et M. Benjamin Constant les célèbrent de leur mieux. En leur honneur, M. Clairin a exécuté la plus vaste toile du Salon. Elle couvre presque un panneau tout entier de l'un des trois salons carrés. *Après la victoire*, tel est le titre de cette immense composition. C'est le grand sujet dont rêvait Regnault, celui qu'il a décrit dans une lettre merveilleuse que M. Clairin, l'ami fidèle de Henri Regnault, le compagnon de ses voyages et de ses travaux, a entrepris de réaliser.

Les rois chrétiens d'Espagne ont été vaincus. Devant le calife à cheval, à l'entrée de son palais, on apporte les trophées de la victoire : les cadavres des guerriers chrétiens tombés dans leurs armures; les femmes et les filles faites prisonnières; les couronnes, les étendards, les sacs d'or et d'argent, les croix et les ostensoirs, les vaisselles de prix et les bijoux, toutes les richesses des palais et des couvents pillés. Les soldats du Prophète, de toutes armes et de toutes couleurs, sont là, ainsi que les prêtres dans leurs longs vêtements. Si j'avais quelque bon dictionnaire indiquant les noms de tous les dignitaires de la cour d'un calife, je pourrais, à la façon de M. Sardou au premier acte de *Théodora*, vous faire une belle énumération de tous les titres de ces personnages. Veuillez m'en dispenser!

C'est le plus brillant décor d'opéra qui se puisse imaginer que ce tableau de M. Clairin avec son architecture mauresque, ses costumes de toutes sortes, ses banderoles de toutes couleurs flottant dans les airs; il est un éblouissement pour les yeux, et, avec tout son éclat de lumière et de couleurs, il n'est point criard cependant. Ce qui y manque, c'est la solidité du dessin et aussi, un peu, de la peinture. Ne regardez pas de trop près chacun de ces personnages : vous auriez trop souvent à critiquer. Quant au nègre vu de dos qui s'avance au beau milieu de la toile, tenant une femme évanouie dans ses bras, il est vraiment trop grand, il est trop théâtral aussi. Comment se flatter de couvrir une telle somme de mètres carrés de toile sans sacrifier bien souvent le détail ici ou là? Je le répète,

le tableau de M. Clairin n'est qu'un décor. Mais c'est un décor superbe.

M. Benjamin Constant a eu des ambitions plus modestes, et il est bien près d'avoir fait un tableau excellent. Le sien est intitulé : *Justice du Chérif*. Nous sommes encore chez les Maures d'Espagne, dans le *patio* dallé de marbre d'un harem plein de coussins, de sofas, de magnifiques tapis. Que s'est-il passé dans ce harem et quel outrage au maître y a été commis? Le chérif a fait justice, et c'est une justice aussi sévère qu'expéditive que celle des chérifs. Tout le harem a été condamné à mort; la sentence vient d'être exécutée. A gauche, au premier plan, deux Nubiens farouches se reposent, leur besogne terminée. Assis à droite, le chérif regarde, entendant sans doute le pas du maître qui vient : le maître sera content; ses ordres ont été exécutés; personne n'est plus vivant dans le harem. Les cadavres de toutes les femmes jonchent le sol : celles-ci étranglées, celle-là poignardées, blondes et brunes, rousses, filles du Nord et du Midi, chrétiennes enlevées par les corsaires, Espagnoles au teint brun, Mauresques olivâtres, juives et négresses. Ici et là un peu de sang a coulé et fait une tache sur les coussins, sur les tapis précieux, sur le pavé de marbre blanc. Mais l'artiste, et il faut l'en louer, n'a point recherché l'horreur de la scène. Un rayon de soleil couchant entre par la gauche, vient illuminer la décoration de l'architecture, éclairer les étoffes, modeler les corps dans la lumière et dans l'ombre transparente.

Il serait difficile, je crois, de citer aujourd'hui un plus vrai coloriste que M. Benjamin Constant. L'impression reste douce malgré l'éclat de la peinture. Ce sont deux merveilles, en particulier, que ces deux tapis, l'un suspendu à gauche, l'autre étalé à terre, avec ses dessins d'argent et son fond noir. Si le milieu de la toile, avec ces corps jonchant le sol, ne semblait d'abord un peu vide; si l'œil y enfonçait davantage et se rendait mieux compte de la perspective, je ne sais trop ce qui manquerait à ce tableau pour être un chef-d'œuvre.

M. Rochegrosse, à son début avec son tableau de la *Mort d'Astyanax*, nous avait promis un peintre d'histoire sérieux : il tient parole. Après deux années où il s'est recueilli, son second tableau nous montre les mêmes préoccupations du grand art. C'est de l'histoire de France qu'il s'est inspiré cette fois; son tableau représente une scène de la Jacquerie. Les paysans révoltés se ruent à l'attaque des châteaux. Les seigneurs, avec leurs hommes restés fidèles, ont été tués en défendant les murailles; les Jacques vainqueurs poursuivent leur vengeance. Ils arrivent à la salle où les femmes et les enfants sont réfugiés. La foule, hurlant, insultant, proférant des menaces de mort, armée de faux et de piques, portant en triomphe les têtes coupées, fait irruption par la porte et la fenêtre; d'autres insurgés arrivent par un corridor intérieur; ceux-là, on le voit, ont déjà allumé l'incendie. La mère, les jeunes filles, les enfants sont accroupis, se serrant les uns contre les autres, pâles, épouvantés, attendant la mort. Seule, l'aïeule en cheveux blancs s'est dressée et, s'avançant vers les furieux, semble faire à tous les siens un rempart de sa personne. Elle n'arrêtera pas longtemps les Jacques assoiffés de vengeance : tout à l'heure, on le sent, le massacre va commencer.

La scène, comme on voit, est émouvante et tragique; la conception, forte en même temps que simple. Que manque-t-il à ce tableau? Je ne saurais le dire au juste, et pourtant il faut qu'il y manque quelque chose. Il laisse le spectateur hésitant : on l'approuve à la réflexion plus qu'au moment même où on le voit. Serait-ce que tous les détails en sont exécutés avec le même soin et y prennent la même importance? Serait-ce que la composition, dans son ensemble, est trop correcte, trop bien ordonnée? Il y a un peu de ces deux causes, je crois. Mais, tout en regrettant ce qui peut manquer à son œuvre, il faut féliciter M. Rochegrosse de cet effort consciencieux et puissant, non seulement honorable, mais, somme toute, heureux.

Le contingent fourni par l'histoire moderne est mince. On me dispensera d'insister sur la grande page que M. Casanova y Estorach a intitulée : *Derniers moments de Philippe II*. *La Pâque juive* de M. Henri Lévy, en costumes de la Renaissance, n'est qu'un tableau de genre; l'auteur ne s'est guère proposé autre chose que de nous montrer des costumes pittoresques et de riches couleurs. M. Jourdain dirait qu'il y a trop de « brouillamini » dans cette toile-là. — Ce n'est également qu'un tableau de genre que le *Henri III à Venise* de M. Louis Béroud, malgré ses vastes proportions et ses trois compartiments. Le séjour de Henri III à Venise n'offre à l'histoire aucun souvenir intéressant. M. Béroud y a vu une occasion de représenter la grande salle du palais des doges, cette salle superbe au plafond de laquelle Paul Véronèse a peint son éblouissant *Triomphe de Venise;* il y a vu aussi une occasion d'opposer les costumes des seigneurs de la cour des Valois aux robes superbes des patriciens de la reine de l'Adriatique : nous ne le chicanerons pas sur cette fantaisie; mais enfin le grand art n'a rien à voir ici. — Et nous arrivons jusqu'à la Révolution française. Une *Marie-Antoinette*, deux *Marie-Antoinette*, l'une sortant de la Conciergerie, l'autre sur la charrette révolutionnaire : qu'avait fait aux artistes la malheureuse reine? En revanche, un bon tableau des guerres de la Révolution, un combat entre les blancs et les bleus : *la Défense de Rochefort-en-Terre*, dans le Morbihan, en avril 1793. Les bleus s'avancent par la droite, attaquant le village et gagnant du terrain; à gauche, les chouans, dont la défaite n'est que trop certaine. L'auteur est M. Alexandre Bloch, un débutant qui a eu pour maître Bastien-Lepage. — Un remarquable épisode aussi de la douloureuse guerre de 1870 : un détachement de francs-

tireurs traversant un village à travers la neige; l'officier cause avec un facteur rural et se fait indiquer le chemin. Je n'ai que des félicitations à adresser à l'auteur.

Et voici maintenant encore un grand, un immense tableau même, le plus grand du Salon après celui de M. Clairin : le *Solum Patriæ* de M. Fritel. C'est le premier tableau qu'aperçoive le spectateur en pénétrant dans les salles du premier étage, au fond de ce salon qui s'appelait jadis le salon d'honneur. C'est un tableau d'histoire, mais de l'histoire symbolique et non plus réelle. Au-dessus d'une vaste lande ondulée qui représente la France, passent dans l'air, emportés par leurs chevaux, les Français de tous les âges : Gaulois contemporains de Vercingétorix, chevaliers du moyen âge, cavaliers portant les uniformes de la Révolution ou de l'époque actuelle. Ils agitent leurs étendards : ceux-ci, les images gauloises des animaux; ceux-là, l'oriflamme; ceux-là enfin, le drapeau tricolore. Tous, vivants, ont combattu pour le sol sacré de la patrie; ce qu'ils viennent apprendre à leurs neveux, c'est à faire également leur devoir, à être résolus comme eux à combattre et à mourir pour la terre natale.

L'idée est généreuse et belle; mais, si j'avais l'honneur d'être l'ami de M. Fritel, j'achèterais le plus bel exemplaire que je pourrais trouver du *Laocoon* de Lessing et je lui en ferais hommage. C'est déjà une tentative hasardeuse que la peinture fantastique : le péril est double lorsque l'on confond, comme il a fait, je crois, une idée littéraire et une idée artistique. Qu'un poète évoque, comme l'a fait M. Victor Hugo dans une page superbe de *l'Année terrible*, nos aïeux de tous les âges et les fasse défiler devant nous, rien de mieux et rien de plus conforme à la poésie. Les images se succèdent et passent une à une devant nous. Quand une nouvelle image arrive, elle s'empare de notre imagination tout entière; elle efface aussitôt l'image qui a précédé; nous ne pouvons pas même deviner celle qui va suivre. Dans un tableau, au contraire, les images s'offrent à nous, non pas successivement, mais simultanément. L'œil les embrasse toutes à la fois; et ainsi cette réunion d'hommes de tous costumes et de tous âges ne fait plus qu'un ensemble plus choquant que saisissant : j'allais dire bizarre et grotesque. Nous sommes tentés de sourire en voyant se coudoyer ces cuirassiers et ces Gaulois, et certes ce n'était pas le dessein de l'artiste de provoquer notre sourire.

Maintenant, que nous promet ce vaste tableau au point de vue de l'avenir du peintre? Quelles espérances autorise-t-il? Que vaudront ou la couleur ou le dessin de M. Fritel lorsque, renonçant au genre fantastique, il s'attaquera à cette réalité qui est le vrai domaine de la peinture? A ces diverses questions j'avoue que je ne saurais rien répondre.

Mythologie, sujets chrétiens, sujets historiques, tels ont été pendant longtemps les trois seuls champs ouverts à la grande peinture. Une révolution, la plus importante peut-être qui, en matière d'art, se soit accomplie chez nous, s'est faite dans les vingt dernières années. On a réclamé, non pas seulement pour le costume moderne, mais pour la vie contemporaine, jusque dans ses scènes les plus familières ou ses personnages les plus humbles, le droit de revendiquer, eux aussi, leur place glorieuse au soleil. De là nombre de tableaux dont les sujets eussent autrefois seulement pu inspirer des tableaux de genre et qui se montrent aujourd'hui dans les proportions de la figure humaine, s'imposant aux yeux de tous les visiteurs. Cette révolution ne s'est pas faite sans heurter bien des préjugés et sans soulever bien des résistances; on s'est étonné, on s'est scandalisé, on s'est même indigné. J'ai rompu ici même plus d'une lance en faveur des novateurs qui usaient d'un droit à leurs risques et périls, dont la tentative, si elle réussissait, ne pouvait qu'élargir le domaine de l'art : aujourd'hui la cause me paraît définitivement gagnée. Dans un second article je passerai la revue de ce que l'on pourrait appeler la grande peinture contemporaine; j'essayerai de montrer, en la suivant au Salon, et les progrès qu'elle a accomplis et les dangers qui peuvent la menacer.

CHARLES BIGOT.

LA SŒUR DE LA TRAGÉDIENNE

Nouvelle

I.

— Mlle Marie-Thérèse Lesaulnier va concourir dans le quatrième acte de *Phèdre*.

A cette annonce de l'huissier de service, un certain mouvement se manifesta dans le petit groupe d'auditeurs qui m'entourait. Nous étions au Conservatoire, pendant le concours de tragédie : si je ne l'ai pas dit, mes lecteurs ont dû le comprendre. Mes voisins se mirent donc à pousser des « Ah! », qui pouvaient se traduire par « Enfin! » et des : « C'est elle! » qui ne laissaient aucun doute sur l'intérêt qu'ils prenaient au concours de Marie-Thérèse Lesaulnier.

Des doutes, au reste, je n'en avais pas, je ne pouvais pas en avoir; car tout le petit groupe m'avait trop bien rebattu les oreilles de Marie-Thérèse, et elle était déjà, pour moi, presque une vieille connaissance. Mais ne prenez pas ce mot de *rebattu* trop à la lettre. Au demeurant, si j'avais fait queue, depuis sept heures du matin, dans la cour du Conservatoire, si j'avais acquis, au prix d'une patience infatigable, ma place au beau milieu du parterre, ce n'était pas pour autre chose que pour observer de près ces spectateurs des concours publics,



si amusants à connaître et à voir s'agiter; et, pour cette fois, j'avais été servi à souhait, je ne revenais point bredouille de ma chasse aux observations.

C'est un signe particulier de ces familles de jeunes prodiges et d'étoiles en herbe, que les ambitions ne s'y dissimulent pas et les rêves s'y font tout haut. Or les jeunes filles du Conservatoire sont, comme la plupart des demoiselles à marier, riches surtout en *espérances*. Si notre ministre des finances pouvait réaliser toutes les sommes fantastiques que les concurrents et concurrentes se voient allouer à l'avance par des directeurs fascinés et venus en droite ligne de l'île de Monte-Cristo, il ne serait jamais embarrassé, je vous assure, pour combler les déficits du budget. En attendant, on vit d'eau claire et de saucisson à l'ail.

A l'ail, malheureusement. Je m'en étais bien aperçu durant toute cette séance. On sait que certains concours de fin d'année au Conservatoire commencent dès le matin pour ne finir souvent qu'à la nuit. Presque tous étaient dans ce cas à l'époque dont je parle. On irait de Paris à Marseille durant l'espace de temps qu'on reste alors enfermé dans la salle du faubourg Poissonnière. Les buffets manquent, et force est bien de se munir de vivres. D'ailleurs, on n'aurait garde de quitter des places laborieusement conquises et qu'il est impossible de se faire rendre pour si peu qu'on les ait abandonnées : la force prime le droit.

Aussi, vers midi, heure de la suspension de la séance, de tous les paniers et vieux cabas de concierges apportés par les mères prévoyantes voit-on sortir force provisions de ménage, verres, bouteilles, couteaux et fourchettes, tout l'attirail enfin d'un repas bien gagné par une si longue attente. La salle du Conservatoire offre, en ce moment, un coup d'œil très animé et très piquant, mais qui jure singulièrement avec les élégances pompéiennes dont on l'a parée : cette fine architecture gréco-romaine s'étonne d'encadrer des tableaux qu'on croirait inspirés du *Roman comique* ou imités de quelques campements de nomades de Callot. Tout cela est vivant, mouvementé, clapotant et onduleux comme la mer. L'odorat, je l'ai dit, est un peu mis à l'épreuve; mais l'homme qui aime et recherche le pittoresque ne doit pas avoir des sens de petite-maîtresse. On devrait, par exemple, se priver de visiter le vieux Marseille, si intéressant et si riche en couleur, s'il fallait écouter toutes les délicatesses du nerf olfactif.

Ce moment du repas est nécessairement celui où la conversation est le plus animée et se développe le plus à l'aise. Les esprits inquiets qui prétendent, non sans raison peut-être, que l'abus de l'argot amène nécessairement l'abaissement des idées et des mœurs, passeraient ici, je l'affirme, sept ou huit vilains quarts d'heure.

Je me souviens de mon étonnement la première fois que j'avais eu l'idée de m'introduire dans la salle du Conservatoire un jour de concours public. J'avais pour voisine une jeune personne d'allure et de tenue fort convenables, une élève du lieu évidemment, mais de bonne éducation. Nous échangions parfois nos impressions; et, comme je lui faisais remarquer la verve et l'entrain d'une de ses camarades qui venait de concourir dans la comédie : « Oui, me dit cette jeune fille avec un sourire gracieux et sans quitter le ton de réserve que j'avais remarqué en elle, oui, elle a du *chien;* et cependant, le rôle est une *panne!* » Une panne! du chien! J'en demeurai stupide, comme Cinna. Quant à ma voisine, elle avait dit cela si naturellement, si gentiment même, qu'évidemment, dans sa pensée, elle venait de prononcer la phrase la plus correcte du monde.

Le groupe dont je parlais tout à l'heure, et qui avait particulièrement attiré mon attention, semblait n'appartenir qu'à demi au milieu pittoresque où je le rencontrais. L'argot dramatique était rare et paraissait un peu dépaysé dans la bouche de ceux qui le composaient : on sentait que, s'ils avaient un pied dans cette antichambre du théâtre où nous étions, ils en avaient aussi conservé un dans un monde plus paisible et plus bourgeois.

Comme, en pareil cas, chacun parle haut, sans s'émouvoir de la galerie et peut-être même avec le désir de l'occuper, il ne m'avait pas été difficile de comprendre que j'étais auprès de la mère et de la sœur de Marie-Thérèse Lesaulnier, entourées de quelques amis qui s'intéressaient, comme elles, au sort de la concurrente. On fondait sur celle-ci — naturellement — les plus grandes espérances, et, si j'avais dû en croire mes voisines et leurs amis, c'était Rachel elle-même qui allait nous être rendue.

Il y avait surtout, dans le chœur des amis, un grand gaillard au lyrisme très débordant, répondant au nom peu commun d'Anténor, et qui, d'après ce que j'entendis, avait déterminé Mme Lesaulnier à jeter sa fille dans la carrière tragique. Je dis : jeter, parce que ces entreprises-là me font toujours frémir; mais le mot eût révolté Anténor, qui semblait très fier de son œuvre et escomptait déjà, avec satisfaction, les trésors de fortune et de gloire que ses bons conseils allaient procurer à la famille Lesaulnier. A l'entendre, ce n'était pas au-devant d'une épreuve, mais d'un triomphe, que marchait Marie-Thérèse. Déjà, avec une foi qui eût transporté des montagnes, il la voyait révolutionnant les deux hémisphères et entassant piastres sur louis et roubles sur dollars. C'était bien beau, trop beau sans doute; mais est-il rien de trop beau quand on rêve? Et tous ces gens-là rêvaient comme on rêve au Conservatoire, sous le grand soleil de juillet et des concours publics.

Tous? c'est trop dire peut-être. Si le chœur dévoué des amis répondait bruyamment *amen!* à tous les dithyrambes d'Anténor; si Mme Lesaulnier les écoutait avec un sourire qui semblait dire : « Allez, mon brave Anténor, quoi que vous puissiez attendre de ma fille,

vous ne serez jamais à la hauteur de mon admiration pour elle », une personne, la seule qui me parût sensée dans ce groupe d'affolés ou de flatteurs, la sœur de la concurrente, avait l'air de se raidir un peu contre l'entraînement général. Non qu'on vît en elle la moindre apparence d'un sentiment jaloux; au contraire : chaque fois que le nom de Marie-Thérèse était prononcé, sur le visage doux et charmant de la jeune fille un bon sourire apparaissait, tout plein d'affection et de dévouement. Mais, devant les superbes châteaux en Espagne bâtis pompeusement par l'imagination d'Anténor, elle hésitait; il y avait en elle un certain bon sens qui protestait; et, si l'on avait cherché à lire sur sa physionomie, on y eût trouvé cette pensée clairement écrite : « Ah! si je pouvais vous croire, que je serais heureuse pour ma chère sœur ! »

Le jury venait de reprendre la séance, et l'huissier annonçait, comme je l'ai dit, l'entrée en scène de Marie-Thérèse. Ma curiosité était excitée par tout ce que j'avais entendu. Je vis s'avancer une grande belle fille de dix-huit à vingt ans, un peu gauche, mais nullement embarrassée de sa personne et douée, au contraire, d'un aplomb formidable. Un petit frémissement d'intérêt qui avait passé sur la salle à son apparition me donnait à entendre qu'elle était *cotée* au Conservatoire et comptait parmi les concurrentes sérieuses. Eh bien, je suis convaincu que son aplomb entrait pour beaucoup dans le crédit qu'elle s'était acquis auprès de ses camarades. La belle chose que la confiance en soi-même! Si c'est une maladie, elle a le mérite d'être contagieuse et de profiter, par suite, à qui en est atteint.

Au demeurant, à moi qui n'étais pas prévenu, Marie-Thérèse me parut plus que médiocre. Je m'irritais de son assurance imperturbable. Sa voix, mal posée, avait des duretés rauques, dont l'effet constituait évidemment, pour elle et pour une partie de ses auditeurs, une qualité tragique, et dont, par suite, elle abusait avec une complaisance insupportable. Et tout cela si peu réglé, jeté au hasard avec une inexpérience d'enfant et une infatuation si visible!

L'admirable scène qu'elle avait choisie est l'une des plus étudiées du théâtre de Racine : c'est celle de Phèdre avec sa nourrice. Que de beautés éclatantes et, il faut bien le dire aussi, écrasantes!

— Œnone, qui l'eût cru? j'avais une rivale.
— Ils ne se verront plus! — Ils s'aimeront toujours!

Et l'imprécation finale jetée aux courtisans corrupteurs des princes!.

Détestables flatteurs, présent le plus funeste
Que puisse faire aux rois la colère céleste!

Tout ceci fut dit non sans énergie, mais sans nuances, lourdement, avec des éclats maladroits et des gestes communs. Cependant, comme la foule, même dans un milieu artistique, prend volontiers la brutalité pour la force, je dois à la vérité de dire que des applaudissements saluèrent chacun de ces coups de poing assenés sur la tête du pauvre Racine. Et plus on applaudissait, plus Marie-Thérèse cognait, plus l'esprit de Racine, en quelque lieu qu'il se trouve, devait gémir douloureusement. Un de mes voisins cependant, moins *emballé* que les autres (style du lieu), s'était écrié assez haut pour être entendu des parents et amis et pour s'attirer même leur indignation : « Pas mal, cette petite; mais elle se *gobe* trop! »

Le jury décerna à Phèdre un second accessit. A mon avis, c'était se montrer encore trop bon prince ; mais le groupe des fidèles n'en jugea pas ainsi. Anténor écumait de rage et d'indignation ; peu s'en fallut qu'il ne montrât le poing aux jurés. La mère partageait son mécontentement et sur un mode presque aussi expressif; la sœur était silencieusement consternée. Quant à Marie-Thérèse, elle vint recevoir son accessit de si mauvaise grâce que, dignité royale à part, elle avait, pour cette fois, saisi parfaitement la physionomie dépitée de Phèdre venant de faire à Hippolyte d'inutiles avances. Quelques chaleureux partisans, Anténor en tête bien entendu, organisèrent une petite manifestation sympathique et une façon de protestation contre « l'ineptie » du jury, qui, je dois le dire, est habitué à ces sortes de choses et ne paraît pas s'en émouvoir profondément; mais la tragédienne se montra à peine sensible à cette marque de sympathie et n'en perdit rien de son air maussade et rechigné.

Le dernier accessit venait d'être proclamé devant une salle qui, de plus en plus, allait se vidant; les amis des derniers nommés s'efforçaient en vain de compenser par la chaleur de leurs applaudissements la retraite de presque tous les applaudisseurs, quand une voix grêle qui sortait d'une loge de face, la voix du président du jury, dit d'un air de soulagement : « La séance est levée. » Et la foule se retira.

Cette sortie ne ressemblait en rien à celle des théâtres, qui est hâtive, relativement silencieuse, et que le besoin du repos, l'empressement à regagner le foyer marquent d'un caractère particulier. Ici, quelque longue et fatigante qu'ait été la séance, la passion qu'elle a fait naître est trop vive pour ne pas lui survivre, et, le combat fini, la fièvre des combattants n'est pas éteinte. Les familles des concurrents guettent leur sortie; les groupes se forment, nombreux, discutants, animés; la cour du Conservatoire, toute en longueur, est bien vite obstruée.

On s'y cherche, on s'y hèle, on fend la foule pour s'y rejoindre. Les appels, les compliments, les consolations se croisent bruyamment. Mamans ou jeunes filles, presque toutes les femmes pleurent, les favorisées comme les déçues : la joie ou la peine, tout chez la femme ne se traduit-il pas par des larmes? Mais quelle

différence entre les larmes amères de la concurrente évincée, qui, suivie d'une mère muette et abattue, va rasant le mur, baissant le nez, évitant les rencontres et les condoléances, et les pleurs de joie de la lauréate, pluie de perles que traverse un radieux soleil!

J'aperçus Marie-Thérèse au milieu d'un cercle d'amis entonnant, à l'unisson, un chœur de protestations amères. Si les oreilles n'ont pas tinté aux jurés ce jour-là et à cette heure, je ne veux plus avoir foi aux proverbes. Je vous réponds que ces messieurs furent accommodés de la belle façon. Ah! les ânes! ah! les bélîtres! — « On leur en donnera, s'écriait le coryphée Anténor, on leur en donnera, des tragédiennes de cette force-là, pour ne pas les comprendre et leur faire l'aumône d'un second accessit! »

Et les poignées de main d'indignation pleuvaient sur Anténor et sur la famille Lesaulnier. Vingt Rachels de l'avenir et dix Talmas en herbe se pressaient autour de la tragédienne méconnue; et tous leurs discours aboutissaient à cette conclusion, admirable dans son mélange d'orgueil et de naïveté : « Enfin, ma chère, si vous n'avez pas le jury pour vous, vous m'avez, moi! » Et cette idée leur semblait, à tous, suffisante pour la consoler.

Victrix causa diis...

Maintenant, si vous voulez que je vous dise le fond de ma pensée, je crois qu'une fois le coin de la rue tourné, l'émotion de tous ces braves jeunes gens était déjà tombée. A la seconde rue, ils se disaient qu'après tout, un second accessit, c'était déjà bien gentil; à la troisième, ils commençaient à s'avouer que c'était tout ce que méritait Marie-Thérèse. — « Et encore!... » se disaient même ceux qui atteignaient à une quatrième rue.

Et encore!... C'est ce que je me disais, tout en m'éloignant. Mais une autre pensée me poursuivait. Où avais-je vu cette famille Lesaulnier? Ces trois femmes ne m'étaient pas inconnues : il me semblait surtout avoir aperçu quelque part la plus jeune fille, et je retrouvais en ma mémoire un sentiment confus de sa gracieuse et intelligente physionomie.

Tandis que ces souvenirs s'agitaient dans ma tête, celles qui les causaient vinrent à passer près de moi, accompagnées de l'inévitable Anténor, et, à mon grand étonnement, la maman se mit à me saluer. Je lui rendis son salut, comme il était naturel; mais à l'accomplissement de ce devoir de simple politesse il devait se mêler quelque air de surprise, car elle, en souriant :

— Je vois bien, dit-elle, que monsieur ne nous reconnaît pas.

— Pardonnez-moi, il me semble bien... Mais je ne saurais dire...

— Mme Lesaulnier!

Ce nom ne m'apprenait rien; elle le vit et elle ajouta :

— Je suis commerçante dans la maison où monsieur habite.

Ce mot fut le trait de lumière que j'attendais. Comment ne m'en étais-je pas souvenu plus tôt? Oui, Mme Lesaulnier m'était connue puisque c'était elle qui tenait le petit magasin de mercerie devant lequel je passais chaque matin en sortant de chez moi. Ce n'est pas que je lui adressasse souvent la parole; mais une ou deux fois, au moment de gagner l'hôpital où j'étais attaché comme médecin, il m'était arrivé d'entrer dans sa boutique pour y faire remplacer la ganse usée de mon binocle.

La présentation parut suffisante à Mme Lesaulnier. Ayant fait signe à ses filles de passer en avant et prenant le bras d'Anténor, elle se mit à marcher à mes côtés comme une personne bien résolue à me tenir compagnie jusqu'à ma porte. Je ne lui sus d'abord qu'un gré médiocre de cette attention : j'aime la solitude au sortir de la foule. Cependant son babil très exubérant finit par me distraire. J'appris ainsi toute son histoire.

Elle était la veuve d'un capitaine d'infanterie qui avait rapporté les fièvres de la Tunisie et en était mort. Assurément, elle n'était pas née pour tenir une boutique de mercerie; ses filles avaient reçu une instruction solide et avaient toutes deux en poche leur brevet du premier degré; mais, que voulez-vous? la veuve d'un officier sans fortune, restée avec deux grandes filles, était bien obligée de *s'ingénier* de toute façon pour vivre. Les brevets du premier degré sont de maigres gagne-pain, et l'on sait qu'il y a à Paris des milliers de diplômées pour se disputer quelques pauvres petites places.

Par bonheur, Marie-Thérèse était là pour relever la fortune de la famille. Quant à Marianne (c'était le nom de la fille cadette), comme elle n'avait pas les aptitudes artistiques de son aînée, on l'avait préposée aux affaires commerciales, et elle y réussissait gentiment. Ce fut tout ce que Mme Lesaulnier me dit de Marianne, qui semblait tenir dans sa pensée une place bien modeste à côté de sa sœur; mais, en revanche, elle ne tarissait pas en détails sur sa tragédienne. A l'entendre, tous les sociétaires de la Comédie-Française, qu'elle nommait d'un air dégagé, se disputaient déjà à qui donnerait la réplique à Marie-Thérèse le jour où elle débuterait sur la scène de la rue Richelieu.

Au milieu de ces conversations, on pense bien que le jury du Conservatoire et son injuste arrêt ne furent pas oubliés. Au reste, Mme Lesaulnier n'était pas fâchée de l'aventure : est-ce que le mérite n'est pas habitué à se voir méconnu et battu en brèche par l'envie?

Discourant ainsi, elle m'amusait et m'impatientait en même temps. L'inexplicable et visible préférence qu'elle manifestait pour sa fille aînée me semblait si

mal placée qu'à de certains moments la bonne femme me paraissait odieuse. Tout ce que je voyais d'ailleurs, tout ce que j'observais dans les deux jeunes filles me confirmait dans mes impressions premières, et Marie-Thérèse ne me plaisait pas plus comme femme que comme tragédienne.

Le caractère se trahit plus sûrement dans les petites choses que dans les grandes : on se surveille dans les circonstances graves; et, pour les autres, on se laisse aller d'instinct à la pente de son tempérament. Pendant que la maman bavardait, soutenue par Anténor qui faisait la basse continue sur le ton d'admiration profonde, je suivais de l'œil les deux filles; et la moindre traversée de rue, avec les embarras inévitables, les ruisseaux à franchir, les voitures à éviter, les flâneurs à contourner, était pour chacune d'elles l'occasion de révéler sa nature si différente de celle de l'autre.

Marianne veillait pour sa sœur, pour nous et pour elle, douce aux passants et attentive aux siens, d'un regard nous signalant les écueils, à nous qui venions en seconde ligne; et tout cela sans bruit et sans pose, d'un instinct tout naturel et tout charmant, où se trahissait sa naïve bonté. Marie-Thérèse, au contraire, paraissait ne songer qu'à elle et marchait sans se retourner. Si parfois sa mère, vigilante au milieu de ses causeries, l'avertissait d'un danger, elle ne la remerciait de la voix ni du geste; et quand, trop brusque dans ses élans de sollicitude maternelle, Mme Lesaulnier se laissait aller à mettre la main sur l'épaule de la tragédienne et à froisser son fichu, Phèdre vous la rabrouait de la belle manière, prenant des airs de reine indignée et grondeuse. Et la bonne femme acceptait ses rebuffades sans en paraître aucunement offensée, tant il lui semblait naturel de s'incliner devant la supériorité de sa grande artiste.

Décidément, Mme Lesaulnier finissait par m'impatienter avec ce fétichisme maternel poussé jusqu'à la servilité; et moi qui ai toujours eu en horreur les pédants et les pédantes, je commençais à prendre sa tragédienne en grippe. Il était temps d'arriver au terme de notre course. Dès que nous eûmes atteint la maison où était notre domicile respectif, je saluai ces dames et leur ami Anténor; je me hâtai de monter les cinq étages au sommet desquels je dirais que j'avais fixé mon indépendance si, en quelque condition sociale qu'on vive, l'indépendance n'était pas un vain mot.

II.

C'était le temps où j'étais fiancé à celle qui est aujourd'hui ma femme. Je dis cela pour que mes lecteurs ne croient pas que je viens d'ébaucher un roman personnel. Je retrace ici les souvenirs de faits auxquels il m'a été donné d'être mêlé, mais sans y prendre d'autre part que celle d'un spectateur intéressé par le drame intime qui se déroule devant lui.

J'avais presque oublié cette journée du Conservatoire, qui ne comptait que comme un repos et une distraction dans ma vie de médecin vouée à des tableaux assez sombres, lorsqu'un jour, à quelque temps de là, j'entrai, par hasard, à l'Exposition des artistes indépendants. J'entendis bientôt, dans une salle voisine de celle que je parcourais, un grand bruit, où les éclats de voix d'un orateur fort animé alternaient avec les rires d'un public nombreux. La curiosité me poussant, j'accourus.

Un homme haut et maigre, aux grandes jambes, aux longs bras, pantalon gris, veston de velours noir, chapeau pointu à larges bords, pérorait, pris du saint délire de l'enthousiasme, en face d'un tableau où l'on ne pouvait dire lequel semblait le plus étonnant, de l'absence du dessin ou du mépris de la couleur. Plus l'homme s'exaltait dans son admiration loquace et militante, plus la foule ironique éclatait en rires bruyants.

Bien que la peinture me parût, comme à tous, absolument ridicule, et que l'orateur se fût, à mon avis, engagé dans une méchante affaire, il y a toujours quelque chose de crâne et d'assez sympathique dans ce spectacle d'un homme qui tient tête à toute une foule. Mais le lutteur, quand j'arrivai, était à bout de force, et, terminant la conférence : « Tas de bourgeois! » cria-t-il à la foule.

Celle-ci, sans plus s'émouvoir que si elle eût eu affaire à un homme ivre, se sépara sur un éclat de rire plus formidable que tous les autres et se dispersa dans toutes les directions, toujours en joie et en belle humeur. La gaieté excitée par cet incident avait fait comme ces cercles qui vont s'élargissant dans l'eau à la chute d'une pierre : cinq minutes après, on entendait encore rire à deux ou trois salles de distance.

Cependant mon homme était resté là, content de lui en dépit des rieurs et semblant prêt à défier toutes les contradictions. Nouveau Cid, il avait l'air de s'écrier :

Paraissez, philistins, épiciers et bourgeois!

C'est alors que je le reconnus : c'était Anténor. Il me vit et vint à moi.

— Le voisin de Mme Lesaulnier! dit-il.

Et il me prit le bras. Puis, tout animé du combat homérique qu'il venait de soutenir seul contre cent, il m'entraîna, discutant et m'exposant les théories artistiques les plus extravagantes.

Je discute quelquefois, quand je rencontre des gens qui ont avec moi quelques idées communes; mais quand j'ai affaire à de ces énergumènes avec lesquels il n'est pas d'entente possible pour un être doué de raison, je trouve beaucoup plus simple d'être tout de suite de leur avis. Ainsi fis-je pour Anténor; je le laissai dire tout son sâoul.

Bon homme, au fond, que cet Anténor. Ce barbouil-

leur enragé n'était nullement, quoi qu'il en pensât, un révolutionnaire d'instinct et de naissance, tout au contraire Il suffisait de gratter un peu le soi-disant bohème artistique pour retrouver en lui le bourgeois fourvoyé dans l'art et jeté hors de son milieu par des conseils malencontreux et la montée au cerveau de quelques bouffées vaniteuses : d'autant plus ardent peut-être dans l'expression de ses idées qu'elles lui appartenaient moins en propre, les criant partout haut et fort pour les mieux persuader aux autres, ou, qui sait? pour se les mieux persuader à lui-même. De bonne foi, d'ailleurs, il se serait volontiers assis sur la tête pour ne rien faire comme les bourgeois.

Au demeurant, il ne m'amusait guère; mais je voulais le faire causer sur ses amies mes voisines. Au milieu de grands mots sur l'avenir de l'art et l'influence qu'y devait exercer l'apparition d'une étoile telle que Marie-Thérèse Lesaulnier, j'appris que notre tragédienne, ayant vainement frappé aux portes des directeurs parisiens, allait secouer la poussière de ses cothurnes sur notre ingrate capitale et devait bientôt débuter au grand théâtre de Bordeaux. Heureux Bordelais! ils allaient enfin savoir ce que c'est qu'une tragédienne!

— Et Marianne? demandai-je.

Car, pour moi simple profane, étranger aux mystères du grand art, tels au moins que cet initié paraissait les posséder, j'avoue que je m'intéressais plus à cette douce et sympathique jeune fille qu'à sa sœur l'étoile.

Mais je m'aperçus bientôt que nous jouions une scène qui n'était pas sans analogie avec l'une des plus célèbres de Molière, et que ma question : « Et Marianne? » eût pu faire un certain pendant au fameux : « Et Tartuffe? » Aussi bien mon homme, toujours plein de son idée et ne voyant rien alors en dehors de la tragédie et de la tragédienne, trouvait moyen, chaque fois que je l'interrogeais sur Marianne, de me répondre par un nouvel éloge de Marie-Thérèse.

Je commençais à croire qu'il en était réellement amoureux et je me hasardai à lui demander timidement s'il ne songeait pas à en faire sa femme.

Mon étrange interlocuteur bondit à cette question et parut aussi surpris que si je lui avais proposé d'aller faire une promenade dans la lune.

— Ma femme? Jamais, monsieur! Est-ce que vous croyez qu'un véritable artiste peut consentir à faire le plongeon dans le pot-au-feu conjugal? Je m'intéresse à Marie-Thérèse comme son frère en art; mais, moi, prendre femme!...

Et, comme à ce moment nous avions quitté l'exposition et traversions les rues, il s'en allait faisant force gestes qui laissaient les passants stupéfaits et moi assez mécontent de m'être accouplé à ce personnage trop démonstratif.

— Une femme, à moi Anténor! Mais réfléchissez donc un peu! Les grands artistes, nos maîtres, ont-ils jamais été mariés? Est-ce qu'Homère était marié?

J'avoue que je ne m'étais jamais posé cette question. Il continua :

— Et Dante? Et Michel-Ange? Et ce poncif de Raphaël, auquel nous reconnaissons cependant quelque fécondité d'imagination? Depuis Samson, monsieur, la femme a toujours été funeste à l'homme fort; et Gœthe n'est resté le noble et vaillant vieillard que vous savez que parce qu'il a toujours secoué l'influence des jupes. Marie-Thérèse, à la vérité, est artiste comme moi; mais je suis convaincu qu'en nous unissant nous nous amoindririons tous les deux.

Je n'insistai pas. Bien que le génie de Marie-Thérèse et d'Anténor ne rentrât pas pour moi dans les vérités démontrées et indiscutables, je n'avais nulle intention de les amoindrir ni l'un ni l'autre. Mais je m'étais moi-même singulièrement amoindri dans l'estime de mon homme par ma demande intempestive : elle révélait que je n'avais pas su flairer en lui un de ces esprits marqués au sceau du grand art et qui doivent héroïquement sacrifier leur bonheur privé à l'intérêt général.

Tort grave et dont je fus puni, mais bien doucement, à mon avis : Anténor ne tarda pas à me quitter. Pour cela, il prétexta la nécessité de prendre un omnibus qui passait devant nous. D'ailleurs, la pluie commençait à tomber et il craignait d'abîmer son beau chapeau pointu à larges bords.

Quand je vous disais que ce révolutionnaire masquait un simple bourgeois!.. Voyez-vous Gœthe, le noble et vaillant vieillard, Gœthe l'Olympien, le demi-dieu de Weimar, hélant l'omnibus pour ne pas gâter son couvre-chef! Voyez-vous même « ce poncif de Raphaël » préoccupé d'une crainte de ce genre!

III.

Le lendemain de cette rencontre, je voyais venir chez moi Mme Lesaulnier, qui, un peu embarrassée d'abord de son entrée en matière, me dit qu'elle venait d'apprendre comment j'avais rencontré la veille Anténor et comment j'avais eu l'obligeance de m'informer d'elle et de sa famille.

— Ceci m'enhardit, ajouta-t-elle, à vous demander une grâce... Entre voisins!...

— Comment donc!... lui dis-je le plus poliment que je pus.

Mais, je ne sais pourquoi, j'éprouvais quelque inquiétude intérieure.

— Voici ce que c'est... Vous permettez?

Et elle s'assit.

— Ah! que cela fait de bien! Si vous saviez les courses que je fais depuis quinze jours pour Marie-Thérèse! Vous savez qu'elle va à Bordeaux? C'est bien dur pour moi; mais que voulez-vous? Les directeurs parisiens ne nous faisaient que des propositions ridi-

cules. C'est la faute du jury : s'il lui avait donné le prix auquel elle avait droit!... Mais ces messieurs ont leurs protégées!... Ah! si l'on disait tout ce que l'on sait!... Des choses à faire frémir, monsieur, à faire frémir!

— Mais pardon : ne vouliez-vous pas me demander?..

— C'est juste. C'est que, voyez-vous, je suis si fatiguée... Mes courses, mes préoccupations... Il faut m'excuser.

— Sans doute ; mais ne puis-je savoir?...

— C'est bien simple. M. de la Claverie... Vous connaissez M. de la Claverie?

— Qui ne le connaît pas? Le protecteur des artistes!

— Eh bien, il donne samedi une grande soirée en l'honneur de ma fille et veut la présenter à la presse parisienne avant son départ pour la Gironde. C'est un si charmant homme! Il nous autorise à inviter, en son nom, quelques personnes; et, puisque vous paraissez vous intéresser à nous, j'ai pensé n'être pas indiscrète en vous priant de venir entendre Marie-Thérèse.

Je respirai. Il ne s'agissait que de m'enrôler parmi les claqueurs de la tragédienne, et, ne fût-ce que pour la curiosité du fait...

— J'accepte, dis-je à Mme Lesaulnier; je le fais d'autant plus volontiers que La Claverie est un camarade de lycée que j'ai un peu perdu de vue et avec lequel je ne serai pas fâché de renouer connaissance.

— Nous serons très honorées de votre présence, monsieur. Je vous ferai donc adresser une invitation par M. de la Claverie. Vous verrez là mon neveu, Lucien Morel. Est-ce que je ne vous en ai pas parlé?

— Mon Dieu, non, chère madame.

Cette bonne Mme Lesaulnier était de ces gens qui, lorsqu'ils vous connaissent depuis cinq minutes, se croient volontiers vos amis depuis dix ans.

— C'est un charmant garçon, qui vous plaira. Il était employé à la succursale de la Banque, à Nevers : on vient de le nommer à Paris. Entre nous, tout enfant, il adorait ma fille Marianne et l'appelait « sa petite femme ». Je crois bien qu'il en tient encore pour elle. C'est un poète! Oui, monsieur, il n'avait pas dix ans qu'il faisait des vers. Je vous le présenterai : vous vous entendrez bien ensemble. Mais je bavarde, et j'abuse de vos instants. Adieu, monsieur! Je vous remercie d'avoir accepté notre offre. A mardi, donc!... Oui, au fait, je ne vous ai pas dit : c'est pour mardi, à neuf heures, neuf heures et demie ; mais ne venez pas passé la demie. C'est un sociétaire de la Comédie-Française qui donnera la réplique à ma fille : M. Maubant ou M. Mounet-Sully, on ne sait pas encore. Ah! je suis bien émue, allez!

Ces derniers mots dits sur le palier, elle s'en alla toujours causant.

C'était bien la vérité : je n'étais pas fâché de revoir de près mon ancien camarade La Claverie. Je l'avais aperçu, de temps à autre, dans le « Tout-Paris des premières », quand par hasard quelque ami m'avait entraîné dans ce milieu spécial où je me faisais à moi-même l'effet d'un intrus. Il ne touchait cependant en rien au monde des journalistes et ne se rattachait à celui des théâtres que par l'intérêt qu'il y portait. Mais chacun l'y connaissait, il y connaissait chacun; les directeurs avaient pris l'habitude de lui réserver sa place, et il n'y eût pas eu de bonnes fêtes sans lui.

Dans quel monde, d'ailleurs, eût-on trouvé quelqu'un qui ne connût pas La Claverie? C'était l'homme aimable par excellence, aimable en tout, partout, envers et contre tous, aimable quand même et avec acharnement. La Claverie était si souriant, si poli, si plein de courtoise prévenance que, quand il vous marchait sur le pied par inadvertance, on finissait toujours par lui demander pardon. Aussi les sceptiques disaient-ils qu'il avait élevé la bienveillance à la hauteur d'un principe, ou plutôt d'un système; et ils ajoutaient que le procédé lui avait singulièrement réussi. Je ne parle pas de ses intérêts matériels : il appartenait à une famille aisée et n'avait jamais eu à se préoccuper des questions d'argent; mais il s'était acquis peu à peu une influence réelle, qui avait toujours été l'objet de son ambition et dont il était très fier.

Comment était-il ainsi devenu *quelqu'un?* C'était le sujet de notre étonnement à nous tous, ses camarades de lycée, qui l'avions connu le *cancre* le plus parfait de la classe, occupant avec obstination la place de dernier, dont nul, si paresseux qu'il fût, n'était jamais parvenu à le déloger. Mais il y avait mis l'acharnement du paysan convoitant le morceau de terre qui doit arrondir son domaine. Nous avions remarqué déjà, dès l'enfance, que le « Tout-Paris » le fascinait; quand il pouvait nous conter qu'un personnage en vue lui avait serré la main, le rouge de l'émotion lui en montait au visage. Peu lui importait, d'ailleurs, qu'il s'agît d'un grand artiste, d'un écrivain justement illustre ou d'un pitre acclamé et devenu populaire par ses grimaces. Il eût été beaucoup plus flatté de l'amitié d'un paillasse célèbre et coté que de celle d'un homme de génie vivant dans l'ombre et soupçonné de n'être pas « dans le mouvement ».

Suivant son idée fixe, ne la perdant jamais de vue, comme les Mages de l'Évangile marchaient l'œil fixé sur l'étoile mystérieuse, il s'était engagé dans la vie, cherchant toutes les occasions de se rapprocher des hommes connus. Le premier auquel il avait pu se faire présenter lui avait servi de marche-pied pour arriver jusqu'aux autres. L'escalade, au reste, n'avait pas été si laborieuse qu'on serait tenté de le croire. Le « Tout-Paris » forme une chaîne aux anneaux serrés : qui en tient un parvient aisément à saisir tous les autres. La Claverie était donc devenu, d'assez bonne heure, à force de rendre de menus services aux uns et aux autres, l'*ami* de tous les hommes célèbres qu'on se montre

dans les grandes solennités parisiennes; et, par une conséquence naturelle et bien prévue par lui, il avait participé peu à peu à leur célébrité; il était passé, lui aussi, à l'ancienneté, sinon au choix, au rang de ceux qu'on se montre. Notre *cancre* du lycée était désormais « un nom ».

Tel était l'homme qui, lancé dans la vie parisienne, n'avait pas tardé à s'y instituer protecteur des artistes qui débutent. Ce n'était pas une sinécure ; et comme, au reste, il connaissait Dieu et diable et qu'il était bien accueilli partout, il leur était véritablement utile. Sa popularité était donc très grande. Elle en eût gêné d'autres peut-être, par les assujettissements qu'elle leur eût imposés et cette nécessité de vivre toujours en dehors de soi-même; mais, lui, il s'y trouvait en son élément et s'y mouvait comme le poisson dans l'eau. Quand il entrait dans un lieu public, on le voyait promener de tous côtés un regard circulaire, *quærens quem salutet*, et, lorsqu'il n'avait pas placé autour de lui quelques centaines de poignées de main, il lui semblait, comme à Titus, avoir perdu sa journée.

Cependant, si connue que fût l'amabilité de mon ancien camarade, ce ne fut pas sans surprise que je reçus de lui, non une banale carte d'invitation, mais une lettre manuscrite des plus affectueuses.

« Mon cher ami,

« Mme de la Claverie et moi, nous comptons sur vous pour notre soirée de mardi. Croyez que cette réunion nous semblerait tout à fait incomplète si vous n'y veniez pas... »

JULES GUILLEMOT.

(*La suite au prochain numéro.*)

LA CRITIQUE DRAMATIQUE

M. J.-J. Weiss (1)

L'impression que nous a laissée l'autre jour M. Sarcey — sa personne, sa critique et son style — est une impression de rotondité (2). Or rien de plus facile à embrasser d'un regard que ce qui est rond. Ce qui est rond est simple. Ce qui est rond est *un*, ayant un centre. La définition de M. Sarcey, l'exposition de ses théories étaient chose aisée. Il est beaucoup moins facile d'enserrer dans des formules qui les contiennent l'esprit ondoyant et brillant et les opinions multiples de M. J.-J. Weiss, même si l'on s'en tient à sa critique dramatique.

Quand on vient de parcourir, comme j'ai fait, dans la *Revue bleue* (1) et dans le *Journal des Débats* les trois années de critique dramatique de cet ancien professeur qui a été journaliste, conseiller d'État, directeur des affaires étrangères, et qui est resté un fantaisiste, sinon un bohème, un « inclassable », sinon un déclassé, on est charmé, ravi, ébloui; mais on est aussi déconcerté, ahuri, abasourdi. Tant d'esprit, de verve, d'imagination drôlatique! Tant de philosophie! tant d'observations, de vues en tout sens et sur toutes choses! Mais, en même temps, des affirmations si imprévues! des préférences si excessives, si insolentes et si légèrement motivées! une critique si capricieuse! des théories si peu liées entre elles! Plus on est amusé par ces échappées de verve, et moins on se sent capable de résumer, d'expliquer, de ramener à un semblant d'unité les sentiments littéraires de M. J.-J. Weiss. Et quand on serait parvenu à tirer le critique au clair, l'homme resterait, plus complexe et plus surprenant encore.

I.

Cherchons du moins à saisir pourquoi M. Weiss est à ce point insaisissable. En détournant un peu de son sens le vieil axiome que « l'homme est la mesure des choses », on pourrait dire que chaque critique est lui-même la mesure des œuvres qu'il apprécie; car, quoi qu'on fasse, une œuvre est bonne ou mauvaise selon qu'elle plaît ou déplaît à celui qui la juge. Malgré cela, il peut se rencontrer tel système de critique, tel ensemble de jugements qui vaille pour d'autres encore que pour celui qui les a formulés, qui « fasse autorité », comme on dit. Mais il y faut, je crois, deux conditions.

Le critique, d'abord, doit avoir ou se donner les sentiments, la disposition d'esprit de la majorité des « honnêtes gens » et des lettrés — ou même de la foule dans certains cas où la foule est compétente, — en sorte que sa mesure particulière ait des chances d'être aussi celle du grand nombre. Mais surtout, s'il est vrai qu'il ne puisse appliquer aux ouvrages de l'esprit une autre mesure que la sienne, il faut du moins qu'il n'en ait qu'une; car, s'il en a plusieurs, il n'en a plus. Un bon critique n'a point de lubies; il se défie des caprices, des impressions d'une heure; il ne change pas d'aune et de toise comme de chemise. En mesurant une œuvre, il se souvient de toutes celles qu'il a déjà mesurées : il porte en lui une sorte d'étalon immuable. Il demeure le même en face des œuvres multiples qui

(1) Sur *M. Francisque Sarcey*, voy. le numéro précédent.

(2) *Essais sur l'histoire de la littérature française* (1 vol. Calmann Lévy). — Chroniques dramatiques à la *Revue politique et littéraire* et au *Journal des Débats* (1882-1885).

(1) Voy. notamment les articles sur *le Roi s'amuse*, *Fédora*, *Un roman parisien* (de M. Octave Feuillet), *la Tour de Nesle*, dans la *Revue* des 4 novembre, 2 et 16 décembre 1882, 10 février 1883.

La *Revue des cours littéraires* a publié des conférences de M. J.-J. Weiss sur *Favart*, *Piron*, *Gresset*, dans ses numéros des 18 février et 29 avril 1865.

lui sont soumises; et c'est pour cela que l'on comprend les raisons de tous ses jugements et qu'ils peuvent former un corps de doctrine.

Or il s'en faut que la critique de M. Weiss remplisse toujours ces conditions. Il a continuellement des opinions particulières, et il semble qu'il s'applique à les avoir aussi particulières qu'il se peut. De plus, ces opinions particulières, je ne dirai pas qu'elles sont quelquefois contradictoires, mais enfin on ne voit pas toujours comment elles s'ajustent entre elles ni comment elles pourraient se rattacher à quelque théorie générale de l'art. Lui-même, la plupart du temps, ne prend pas la peine de les motiver, comme s'il craignait d'en diminuer par là le piquant. M. Weiss a tout ce qu'on voudra : l'esprit, la sagacité, la profondeur; mais, par-dessus tout le reste, il a « l'humeur » au sens où on l'entendait au siècle dernier. Il est très souvent « l'homme qui a des idées à lui » et qui serait fâché qu'elles fussent à d'autres.

II.

Je feuillette ses chroniques : elles sont gaies, charmantes, ingénieuses, éloquentes. Quand il veut bien démonter une pièce, c'est merveille comme il en dégage l'idée première, comme il en saisit le fort et le faible, comme il met le doigt sur le point où le drame dévie. S'il est obligé de répéter après d'autres des vérités connues, il semble qu'il les découvre, tant il sait les rajeunir par la vivacité de l'impression, par le style, par l'accent. Son érudition littéraire et historique est considérable et des plus sûres : elle lui fournit mille rapprochements d'une justesse inopinée et frappante. Dès que la pièce étudiée prête à quelques réflexions sur l'histoire des mœurs, le voilà parti là-dessus, et je ne connais pas de moraliste mieux informé, plus acéré ni plus clairvoyant. Tout cela devrait lui suffire; mais non : il y a chez lui, comment dirai-je?... une imperceptible envie de nous étonner. Et voilà pourquoi, de moment en moment, éclatent comme des pétards des affirmations soudaines, absolues, déconcertantes, jetées avec d'autant plus d'assurance qu'elles sont plus contestables, et jetées presque toujours au courant et au détour d'une phrase, comme si ces assertions aventureuses étaient vérités reconnues et indiscutables.

Il s'agit du *Juif-Errant* d'Eugène Sue : « Prise en soi, la scène du pôle nord entre le Juif-Errant et la Voix de Dieu produit un effet de religieuse terreur. Il y a de l'Eschyle là dedans. » De l'Eschyle? diable! — « M. Claretie avait contre lui (dans *Monsieur le Ministre*) d'abord son sujet, vrai sujet de haute comédie. » Voilà qui va bien. « ... Seul sujet de haute comédie, avec *Rabagas* et *Dora*, auquel les gens du métier aient songé dans ces douze dernières années. » On se demande : Est-il donc décidément impossible d'en trouver un quatrième, en cherchant bien? — « M. Émile Augier est de la grande série qui part du *Menteur*. » Voyons la grande série. « La grande série, c'est Racine (*les Plaideurs*), Molière, Regnard, Le Sage, Marivaux, Destouches, Sedaine, Beaumarchais et, après une longue interruption, Augier. » Destouches dans la grande série? C'est bien extraordinaire! Et pourquoi cette interruption si longue dans la grande série? Et qu'est-ce qu'il faut donc pour être de la grande série? Car M. Weiss oublie de nous le dire. — Il déclare un peu plus loin que, seul parmi les poètes du XIXe siècle, Augier « trouverait grâce devant La Fontaine et Parny ». La Fontaine et Parny? comme on dit : Corneille et Racine? Et ce n'est point un *lapsus*, car ailleurs il appelle Parny « l'un des poètes les plus absolument poètes de la littérature européenne..., Parny, ce délice ». Bien étrange, cette exaltation de Parny! Et si vous croyez que M. Weiss se soucie de nous l'expliquer! — Au reste, ce fervent de Parny est ravi, transporté par *la Tour de Nesle*, non seulement par le drame, mais par le style. « Le récit de Buridan : *En 1293, la Bourgogne était heureuse*, est comme le récit de Théramène du grand Dumas. L'ampleur du tout y est superbe et chaque phrase y produit sensation. » Voyez-vous M. Weiss frémir devant « la noble tête de vieillard »? — On se souvient qu'il y a deux ans, quand la Comédie-Française donna *Œdipe*, tout le monde fit cette réflexion que c'était un excellent mélodrame. Mais personne ne le cria plus haut que M. Weiss : « C'est du d'Ennery! c'est du Bouchardy! Cela ressemble à *la Tour de Nesle*, à *la Nonne sanglante*, à *Lucrèce Borgia!* Œdipe parle comme Didier et Buridan!... La dramaturgie de Sophocle est en réalité beaucoup moins éloignée de celle de Bouchardy et de d'Ennery que de celle de Racine et de Corneille. » Et il ajoutait : « N'en rougissons pas pour Sophocle : qui sait ce qu'eût été Bouchardy si, en ses jeunes ans, il avait grandi, comme Sophocle, sous l'aile de la muse », etc.

Vous voyez comment sous cette plume une impression juste et neuve s'enfle, s'exagère, se tourne en fantaisie. M. Weiss a l'admiration naturellement hyperbolique. — Tout le monde convient que l'exposition de *Bajazet* est des plus habiles : si M. Weiss la rencontre en chemin, elle devient « la merveille unique entre toutes ». — On sait que Perrault fut un esprit curieux et original, et nous goûtons tous la grâce parfaite des *Contes de fées*. Mais, pour M. Weiss, Perrault est « l'un des beaux génies de son siècle ». Les quarante pages des *Contes* sont « les plus nourries de choses et de notations diverses, les plus légères d'allure qu'on ait écrites dans notre langue ». (M. Weiss fait une terrible consommation de superlatifs absolus.) Puis voici un mystère : « Perrault, en écrivant les *Contes*, fit du pur moderne... Oh! que tout dans ces contes est bien en effet spontané et moderne! » Pourquoi « moderne »? en quoi « moderne »? C'est que « moderne » est pi-

quant. Nous voyons un peu après que « Perrault contraste avec l'ensemble du XVIIe siècle en ce qu'il est en ses contes un poète de la maison, des choses familières, domestiques, intimes, comme de l'enfance ». C'est sans doute en cela qu'il est « moderne ». Mais l'est-il donc à l'exclusion de tous ses contemporains? Quelle rage de découverte et d'invention dans toute cette critique!

Et quels massacres des opinions enseignées et convenues! — Voilà deux siècles qu'on célèbre *Tartufe* comme le chef-d'œuvre des chefs-d'œuvre. « N'était le parti pris d'école et presque de faction, écrit M. Weiss, on conviendrait que le *Tartufe* n'est amusant d'aucune manière. » — La critique traditionnelle exalte la bonté de Molière; M. Janet dégage de son théâtre la plus saine morale et la plus correcte; écoutez M. Weiss :

« ... Il est des choses sacrées sur lesquelles il faut être délicat à outrance; la société du XVIIe siècle ne l'était guère, et Molière pas du tout. Molière n'avait pas seulement la profonde immoralité qui est l'attribut commun et très probablement la condition d'activité des grands observateurs de l'homme et de la nature humaine. Il n'avait pas seulement ce qu'on peut appeler la dureté de l'âme générale et l'inhumanité, défaut commun chez les écrivains et les personnages célèbres de son temps, seul défaut saillant d'un siècle où bien décidément le caractère et l'esprit français ont atteint leur point de perfection et d'équilibre. Il avait encore une certaine grossièreté de sentiment moral et des instincts de mauvais sujet qui lui appartenaient bien en propre et à quoi correspondait, dans son style, un goût marqué pour les grossièretés de langage. »

S'est-on assez extasié sur les femmes de Molière, Éliante, Elmire, Henriette, sur leur bon sens, leur franchise, leur belle santé morale! M. Weiss nous déclare qu'il se sent « peu de penchant pour elles ». — Il semblait entendu, établi par une infinité de professeurs et de critiques qu'*Esther* était une fort belle élégie, mais un drame assez faible : M. Weiss l'appelle « un des plus vigoureux en sa suavité qui existent ». — L'usage est de mettre *Athalie* au-dessus d'*Esther :* « J'ai, dit M. Weiss, la faiblesse de préférer *Esther* à *Athalie* ». — L'usage est de répéter que l'action dramatique manque un peu dans *Bérénice*. « Il y a au contraire un drame, le plus douloureux, le plus fier, le plus délicat des drames. Élégie tant que vous voudrez, mais élégie souverainement dramatique. »

Puis ce sont des rapprochements de noms et d'idées propres à troubler les esprits timides. — « On pourrait admirer, au troisième acte de *Ma Camarade*, une psychologie racinienne. » — « Pour l'élan du geste il n'y a eu de nos jours, avec Thérésa, que Rachel, et encore! » — « Le truc du brigadier dans *la Champenoise*, c'est un des trucs de l'*Ars amatoria* d'Ovide. » — « Le prologue d'*Amphitryon* contient en germe *Orphée aux enfers* et *la Belle Hélène*. » — A propos d'*Un chapeau de paille d'Italie* : « Voilà la filiation : Molière, Paul de Kock, Labiche. » — Le drame d'*Antony*, étant un drame psychologique, « tient de la méthode du XVIIe siècle et des tragiques grecs », etc., etc.

Qu'il soit bien entendu que je ne conteste point la justesse ni de ces admirations paradoxales ni de ces rapprochements inattendus. Je cherche seulement à me rendre compte du singulier attrait de la critique de M. Weiss, à démêler par quel don ou par quels procédés il nous étonne. Je vois d'abord que, là où il est de l'avis de la majorité, il rafraîchit et fait siennes les opinions consacrées par l'extraordinaire vivacité de son impression. En outre, s'il saisit dans une œuvre quelque côté qui n'ait pas encore été aperçu ou signalé, il le met si violemment en lumière, il oublie si bien tout le reste que sa découverte prend tout de suite je ne sais quel air d'élégante impertinence et semble un défi à la sécurité des bonnes gens qui croient ce qu'on leur a dit et qui n'inventent rien. Comme M. Renan, à qui il ressemble par plus d'un point malgré la différence des tempéraments, M. Weiss affecte de ne voir et de ne présenter à la fois qu'un aspect des questions, et c'est par là qu'il nous surprend et nous intéresse si fort. Et qu'on ne dise point que le procédé est facile; car ces aspects nouveaux, c'est bien lui qui les découvre; nous n'y aurions jamais songé sans lui; et c'est chose si rare et si précieuse que d'avoir dans la critique littéraire, où la tradition est encore si puissante, des impressions et des vues vraiment personnelles! Quand, après nous être divertis aux fusées de M. Weiss, nous retranchons de l'expression de ses jugements ce qui s'y mêle toujours de fantaisie, d'outrance et d'humeur, notre sentiment total sur l'œuvre qu'il a étudiée ne s'en trouve pas moins modifié et enrichi. Il a dans ses caprices d'imagination une sagacité qui voit loin, et de ses feux d'artifice il reste toujours autre chose que du papier brûlé.

III.

Rien de plus vivant que cette critique. C'est un esprit qui se livre. La véhémence de ses affirmations n'est jamais pédantesque, au lieu que souvent la modération étudiée de tel critique sage et pondéré sue la pédanterie. La façon dont M. Weiss considère le théâtre n'a rien d'étroit, de scolaire, de « livresque ». Il sait la vie, il sait l'histoire; il connaît les hommes, ceux d'autrefois et ceux d'aujourd'hui. Beaucoup de choses l'attirent et l'occupent autour et à propos des ouvrages qu'il examine. Il est aussi curieux des mœurs des hommes qu'entêté du beau. A chaque instant on sent qu'il n'a pas toujours fait de la critique dramatique et qu'il ne se croyait pas né spécialement pour en faire. A propos d'un mauvais drame de Ponson du Terrail, il

nous trace d'Henri IV, envisagé par certains côtés secrets, un portrait, avec preuves à l'appui, qu'il est impossible d'oublier. « ... Il faut donc conclure, pour Henri IV jeune ou vieux, à un fonds ingénu de vilenie bestiale qu'il dominait moins dans son âge mûr et sa vieillesse, mais qui, au temps de sa jeunesse, n'étant point revêtu par la gloire, choquait plus en sa nudité. » — A propos de *Kléber*, drame militaire, il développe ingénieusement et magnifiquement « le rêve oriental de Napoléon ». — A propos du *Nouveau Monde*, de M. Villiers de l'Isle-Adam, le joli portrait des derniers précieux de la littérature contemporaine, et que je voudrais citer tout entier!

« ... Le théâtre est proprement le tombeau des malins et la fin des cénacles... Ah! dans tout autre domaine que le théâtre il est aisé d'appliquer des principes de cénacle... On conçoit gigantesque. On turlupine les maîtres reconnus et acceptés, et on ne s'est pas seulement donné la peine de les comprendre. On est impressionniste, expressionniste, luministe et immenséiste. On fait de la peinture intransigeante, de la statuaire récalcitrante, de la musique insociable, des romans réfractaires, sans pieds ni tête, où les ateliers du haut de Montmartre et les capharnaüms du boulevard Saint-Michel reconnaissent avec exaltation la vie comme elle est, exactement, superbement comme elle est!... »

Je ne sais si personne de notre temps a eu plus d'esprit que M. Weiss. Et il a les deux sortes d'esprit : celui qui est comme la fleur du bon sens, et celui qui est comme la fleur de l'imagination ; celui qui consiste à saisir des rapports inattendus entre les idées, et celui qui réside dans l'imprévu abondant des images. Il a de l'esprit comme Voltaire et comme Henri Heine, et il en a comme le neveu de Rameau, avec quelque chose de plus élégant dans le débraillé. Relisez les bouffonneries que lui ont inspirées les querelles Sarcey-Perrin, Sardou-Uchard et Dumas-Jacquet, et toutes ses sorties contre les « notaires » de la Comédie-Française. Dans les portraitures d'acteurs et d'actrices il est impayable. Et d'un sans-gêne! Ce rédacteur d'un journal austère déshabille radicalement Mlle Marsy et Mme Paul Mounet, les détaille, les examine membre par membre. C'est d'une indiscrétion de talon rouge. Rappelez-vous aussi le petit croquis plus discret et non moins réjouissant de Mlle Alice Lavigne :

« Est-ce du talent? est-ce du chien?... Elle laisse tomber sa parole comme un plomb, elle lance sa jambe en équerre, elle jette et présente la main avec des circuits caressants de pattes de homard, et tout cède à des manières si distinguées! Elle vous a des audaces d'une tranquillité! et des surprises d'une effronterie! et des ingénuités d'un raffinement! Ça empoigne, ça ravigote, ça assomme, ça abrutit. Je voudrais la voir, une fois, jouer *l'École des femmes* et *la Chercheuse d'esprit*. »

Parmi toutes ses autres originalités, M. Weiss s'est donné celle de traiter l'École normale de prison. « ... Pour intellectuelle que soit une prison, c'est toujours une prison... La plus belle, la plus féconde, la plus riante de nos facultés, l'imagination, s'attriste... » Il ne nous paraît pas que la sienne se soit fort attristée à l'École, ni que cette prison l'ait comprimé plus qu'il ne fallait. Avec une syntaxe irréprochable, une extrême propriété de termes, un vocabulaire excellent, il vous a des hardiesses de style qui vont très volontiers (oh! ce n'est point un grand reproche) jusqu'au mauvais goût le plus authentique et jusqu'au précieux le plus avéré. Racine serait fort étonné d'être admiré pour « ses à-fond d'une brutalité froide et la souplesse de ses dégagements ». *Le Supplice d'une femme* est « du trois-six d'éthique et d'émotion », et *la Visite de noces* est « de l'éthique absolue à cent degrés Gay-Lussac ». Et voici l'image qu'inspire à M. Weiss la vivacité d'allure de *Ma camarade* : « Le filament microscopique le plus tortillé de la joie et de la fureur de vivre ne se trémousse pas avec une vie plus furieuse et plus joyeuse que cette pièce. » Au fait, cela est très joli; mais diable! cela n'est pas d'une imagination anémiée. Et je ne vois pas non plus que l'École normale ait beaucoup gêné M. Weiss pour qualifier *la Glu* de « créature catapulteuse ».

IV.

Mais au moins, dans toute cette critique capricieuse et fantasque (comme l'a été aussi, en apparence, la vie politique de M. Weiss) ne trouverons-nous point, à défaut d'une doctrine dont je ne regrette nullement l'absence, des sentiments plus persistants que les autres, des préférences ou des antipathies particulièrement tenaces?

Les admirations de M. Weiss sont, comme on a vu, généreuses et variées. Il adore l'Athènes d'autrefois et ceux qui en ont exprimé l'âme, le Paris d'à présent et ceux qui en traduisent l'esprit. Il se pique de connaître Paris dans ses recoins; il nous signale, dans une chronique, tel restaurant voisin des Halles centrales; il hante le boulevard Bonne-Nouvelle le samedi, le jour des juives: « Éblouissant, ce boulevard, de deux à quatre, quand les filles de Sion débouchent par essaims... » Il n'aime rien tant que le théâtre de Sophocle, sinon peut-être celui de Meilhac et Halévy. Sur Corneille et Racine, il s'abandonne à des effusions intransigeantes : nul n'a plus contribué que lui à mettre à la mode le parti pris très distingué de les admirer sans réserve, de tout voir chez eux, même des choses auxquelles il ne semble pas qu'ils aient beaucoup songé. Il découvre dans *Polyeucte* « tous les types et tous les phénomènes qui ont dû se produire durant les deux premiers siècles au cours de la révolution

chrétienne ». Après avoir cité la strophe : « Tout l'univers est plein de sa magnificence... », il ajoute : « Pour moi, quand je lis de tels vers, je ne sais que m'écrier : Hosannah! hosannah! » *Tartufe* ne l'amuse pas; mais *Amphitryon!* « La langue d'*Amphitryon* est la plus souple, la plus épanouie, la plus polie, la plus savoureuse, la plus riante, la plus pure qu'on ait écrite. » Quand il nous parle de Labiche, il n'y a plus que Labiche et son rire épique; et quand il nous parle d'Octave Feuillet, il n'y a plus qu'Octave Feuillet et son délicieux romanesque, consolateur de l'homme dont le cœur est supérieur à sa fortune. Et chaque fois l'enthousiasme de M. Weiss est à son paroxysme. Ses admirations sont égales autant qu'elles sont diverses, et sont pourtant aussi perspicaces qu'elles paraissent effrénées: on ne saurait unir un esprit plus aigu à un délire plus abondant.

Mais, si son impression du moment le pénètre et le possède au point d'opprimer et de chasser presque ses souvenirs; si toutes ses admirations sont, ou peu s'en faut, égales, étant toutes sans limites, il en est du moins quelques-unes qui le ressaisissent plus fréquemment et qui nous révèlent certaines préférences décidées et foncières.

En réalité, plus que Corneille, Racine et Molière, plus qu'Augier, Feuillet, Labiche et Meilhac, il aime Regnard, Gresset, Piron, Favart et Beaumarchais — et Scribe et Dumas père. Il a la prédilection la plus tendre pour le théâtre du XVIIIe siècle et du temps de Louis-Philippe. Pourquoi ? je ne saurais le dire. Voici quelques passages qui nous l'expliqueront tant bien que mal :

« Il y avait alors (au temps de Louis-Philippe) une délicatesse et une générosité qui donnaient le ton à la littérature et le recevaient d'elle. Depuis, nous sommes revenus à une grossièreté de sens moral qui rappelle le XVIIe siècle et même la vieillesse de ce siècle, plus brutal et plus cru avec Dancourt, Le Sage et même Regnard, qu'il ne l'avait été en sa verdeur avec Molière et La Fontaine. Cette crudité a été la marque éminente de la littérature de l'époque de Napoléon III. »

C'est là une de ses idées les plus personnelles et les plus chères, une de celles qu'il a le plus souvent développées, et dès janvier 1858, dans le plus long chapitre de ses *Essais sur l'histoire de la littérature française*. Il a d'ailleurs repris maintes fois et résumé ce chapitre célèbre :

« ... Le second Augier (celui des *Effrontés*, des *Lionnes pauvres*, etc.) est le produit d'un moment spécial de nos mœurs et de nos idées, et d'un moment triste. Ç'a été le moment du positivisme dur et brutal dont nous ne sommes pas sortis et qui a été l'un des fruits de la révolution de 1851. Ce moment s'est marqué dans *Madame Bovary*, dans *les Faux bonshommes*, *le Demi-monde*, *le Fils naturel*, les écrits philosophiques et historiques de M. Taine, toutes œuvres que caractérisent la conception mécanique de l'âme humaine, un mépris superbe de l'homme, un style sec et tranchant, circonscrit dans la notation impassible des effets et des causes. »

Ce passage et beaucoup d'autres du même genre nous font parfaitement comprendre les jugements portés par M. Weiss sur le théâtre de « l'époque actuelle ». Au fond, il n'aime d'Augier que ses comédies en vers. De Dumas fils, il n'aime sincèrement que *la Dame aux camélias*, et un peu *Diane de Lys* : le reste lui est désagréable. Il faut relire les deux études, d'une injustice pleine de sagacité, qu'il a consacrée à Dumas fils et à Flaubert dans ses *Essais*. Il s'insurge à la fois contre leur observation sans entrailles et contre l'immoralité de leur morale qui inflige au vice, froidement et sans un mot de plainte, un châtiment fatal comme lui. Il réclame pour Mme Bovary; à plus forte raison réclamera-t-il pour Marguerite Gauthier. Le comique même de Meilhac et Halévy lui paraît cruel; et, au contraire, quoiqu'il ne se méprenne assurément pas sur la valeur des œuvres, il a d'amples indulgences pour *Nana-Sahib*, pour *Formosa*, pour *la Famille d'Arbelles*, pour les comédies de M. Delpit, préférant dans un drame, pourvu qu'il ait quelque vie et quelque envolée, l'absence d'observation à l'observation triste. Il est vrai que ces indulgences enveloppent peut-être quelque dédain. M. Weiss laisse échapper quelque part cet aveu que ce n'est pas un métier bien réjouissant « d'extraire des nouveautés du jour les maigres parcelles de littérature et de philosophie qu'elles peuvent contenir ».

En revanche, il ne peut approcher Regnard, Scribe ni Dumas père sans prendre feu (et je ne veux pas croire qu'il y ait quelque artifice dans cet échauffement). Il nous parle comme d'une chose toute simple et évidente « de la mollesse et de la pureté délicieuse de la versification de Regnard ». Nous apprenons qu'après Molière « trois écrivains bourgeois, Marivaux, Gresset, Piron, dont l'âme n'était tissue que de délicatesse, de fierté, de noblesse, de pensées honnêtes, avaient épuré et *divinisé* la scène comique ». M. Weiss nous dit ailleurs que, « depuis qu'il sait lire, il a conçu pour ces deux prodiges, Dumas et Scribe, une passion infatigable et stupide». *Le Verre d'eau* lui semble inspiré par « une vue supérieure des choses humaines »; et il appelle enfin la « mixture Auber-Scribe » un « ferment divin où Scribe fournissait la magie des situations et Auber la magie de l'expression ».

V.

Nous connaissons donc à présent les goûts dominants de M. Weiss et quelque chose même de son ca-



ractère. C'est d'abord une passion très vive, à la fois sincère et étudiée, pour certaines formes particulièrement élégantes de l'esprit français et pour les périodes où cet esprit a montré le plus de finesse et de grâce et aussi le plus de douceur et de générosité. M. Weiss veut que cet esprit ait sa poésie, égale ou supérieure à toutes les autres.

« Angle et Saxon, rends-toi (c'est M. Taine qu'il interpelle avec cette furie) ! Car enfin ose me soutenir que tes pirates saxons, avec ces affreux chants de guerre dont tu as infesté ton *Histoire de la littérature anglaise,* sont plus poètes que Regnard! Ose encore définir la poésie comme Villemereux, en sixième, nous définissait l'ivresse : une courte folle. Écoute ceci, et dis-moi si l'esprit, le pur esprit, l'esprit tempéré et fin, l'esprit qui se contient et se gouverne, la plus intime essence de nous-mêmes enfin, gens de Paris, de Gascogne et de Champagne, ne peut pas être une source de poésie tout aussi bien que l'imagination exaltée, les passions furieuses, le cœur qui se ronge et l'hypocondrie! »

Je n'aurai pas la candeur d'objecter qu'entre la sauvage hypocondrie d'un vieux poète saxon et l'esprit de Regnard il y a de la place; que vraiment on peut rêver quelque chose au delà des fantaisies un peu courtes de Crispin, une vision, un sentiment de la vie et des choses qui nous heurte d'une toute autre secousse et nous insinue un tout autre charme; qu'enfin il y a des gens qui ne sont point des barbares et que pourtant les vers du *Légataire* ne plongent point en extase ni ne mettent sens dessus dessous. Après cela, je ne vois pas pourquoi tel morceau de Regnard, de Marivaux, de Piron, ne serait point de la poésie aussi bien qu'une scène de Shakespeare, un chant de Dante ou une ode de Victor Hugo; et pour ceux qui la goûtent par-dessus tout, cette poésie proprement française est, en effet, la meilleure.

Au reste, M. Weiss adore, je crois, non seulement cette poésie et cet esprit, mais la société où ils ont fleuri délicieusement. On devine chez lui cette arrière-pensée que, pour un homme de talent, il faisait bon vivre dans ce monde du dernier siècle : le mérite personnel s'y imposait peut-être mieux, y était traité avec plus de justice que dans une société démocratique, bureaucratisée et enchinoisée à l'excès (M. Weiss a très souvent des paroles amères sur la morgue des administrations et sur les sottises des concours et de l'avancement).

Cette prédilection si décidée pour la poésie dramatique du XVIIIe siècle implique naturellement une profonde antipathie pour son contraire. M. Weiss n'aime pas (encore qu'il l'estime fort dans quelques-unes de ses parties) la littérature positiviste et brutale des trente dernières années, l'observation désenchantée et sèche, la conception fataliste de la vie et des passions humaines. Car ce pessimisme dédaigneux détourne de l'action, et M. Weiss aime l'action. Ce lettré accompli ferait volontiers, on le sent, autre chose que de la littérature. Il a toujours rêvé d'être dans les affaires publiques. Il n'a fait qu'y passer, et je le soupçonne de ne s'en être pas entièrement consolé.

Il aime l'action, il aime la vie, il aime la force. S'il adore Scribe et Dumas, c'est assurément à cause de leurs œuvres, mais aussi par la raison qu'il admire tant Gambetta (et en général tous ceux qui ont joué un grand rôle dans l'histoire) : parce qu'ils ont été forts, puissants, féconds. Le beau de la vie, pour M. Weiss, n'est point de subir ou de copier la réalité, mais de la dominer, de la pétrir, soit en des œuvres d'art, soit par l'action matérielle; c'est de lui imposer, dans la mesure où on le peut, la forme de son rêve. Il n'y a que cela d'intéressant au monde, puisque la vérité nous échappe et que ceux qui croient la tenir la voient si sombre. A l'action dans la vie correspond, dans l'art, le souci de l'idéal. M. Weiss, qu'on ne s'y trompe pas, est un fougueux idéaliste. Il n'aime pas seulement l'esprit, qui est, de toutes les façons de voir et d'exprimer les choses, celle dont on jouit le plus sûrement : il aime le romanesque, l'héroïque, l'impossible. Et l'on découvre aussi parfois, dans son esprit si lucide, une ombre de songerie germanique. Je suis bien forcé de recourir à la vieille formule, à celle dont se sert Retz essayant de définir La Rochefoucauld : il y a du je ne sais quoi dans J.-J. Weiss.

VI.

C'est surtout ce je ne sais quoi que j'ai poursuivi à travers ses feuilletons dramatiques. J'ai insisté sur ses caprices et ses fantaisies; je n'ai pas assez dit combien il a semé dans ces feuilletons de pages magistrales, aussi solides que brillantes, aussi profondes que spirituelles. Relisez les études sur *Polyeucte, Esther, l'Étrangère, Diane de Lys, le Légataire, les Effrontés, Ruy Blas* et *le Jeu de l'amour et du hasard*, etc. — Mais, là même où il ne fait que développer à sa manière et rajeunir le jugement de la tradition, il se glisse dans sa critique quelque chose d'aventureux, de fantasque, d'invérifiable. Toutes les fois qu'il parle d'une œuvre sur laquelle son sentiment ne m'est pas connu d'avance, j'ai cette impression, s'il l'exalte, qu'il aurait aussi bien pu la mépriser, et, s'il la trouve médiocre, qu'il aurait aussi bien pu la juger admirable. Une chose lui plaît parce qu'elle lui plaît; ne cherchez rien au delà. M. Weiss abonde en assertions subites, inexpliquées, et dont le contrôle est impossible. C'est le triomphe du « sens propre », suspect à M. Nisard. Et rien ne nous montrerait mieux que cette critique étincelante et décevante la vanité de la critique, si toutefois nous avions l'ingénuité de la considérer comme une science.

Mais rien aussi ne nous montre mieux à quel point la critique littéraire peut être une chose exquise et comme elle peut égaler en intérêt et quelquefois dé-

passer les œuvres mêmes sur lesquelles elle s'exerce. La comédie que nous donne toutes les semaines l'esprit de M. Weiss vaut mieux, neuf fois sur dix, que les comédies dont il nous rend compte. A l'antique définition : *Ars homo additus naturæ*, on pourrait ajouter : *Critica scriptor additus scriptori*, ou quelque chose d'approchant. Le lecteur jouit et de l'œuvre critiquée et de son critique. Il saisit un reflet du monde dans un esprit, et de cet esprit dans un autre. Il voit comment un homme qui a vu et rendu le réel d'une certaine façon est à son tour compris et traduit par un autre homme. Comme l'artiste crée ses personnages, le critique crée en quelque manière et façonne l'artiste qu'il définit. Et le critique peut être à son tour défini, façonné, inventé par un autre critique. Tout homme est un miroir conscient du monde et des autres hommes. Aucun de ces miroirs ne donne exactement la même image; mais quelques-uns seulement en donnent une tout à fait originale et qu'on retient. L'esprit de M. J.-J. Weiss est au premier rang de ceux-là : c'est un des miroirs les plus inventifs de notre temps.

JULES LEMAITRE.

CAUSERIE LITTÉRAIRE

I.

Le VIIIe livre de *la République* de Platon contient un *lieu mathématique* — le lieu du nombre géométrique — qui semble offrir autant d'énigmes que de mots. M. Cousin avait renoncé à traduire ce passage d'une obscurité proverbiale. Se déclarant, avec une modestie qui n'était pas dans ses habitudes, incompétent en la matière, il exprimait l'espoir que, dans la suite des temps, un siècle ou l'autre, quelque savant, versé spécialement dans l'étude de la géométrie ancienne, donnerait le mot de l'énigme. Ce savant devrait avoir, outre ses connaissances spéciales, celle de la langue de Platon, car il lui serait nécessaire de reconstituer, au moins pour la ponctuation, le texte cruellement altéré, affreusement torturé par les interprètes et les commentateurs qui y avaient perdu leur grec. *Vexatissimus locus*, formule aimée des philologues. Combien de siècles, hélas! devait-on attendre? On n'aura pas même attendu un demi-siècle. Un homme s'est rencontré, comme dit Bossuet, géomètre et helléniste à la fois, géomètre rigoureux, helléniste ingénieux, qui a dissipé les ténèbres depuis si longtemps amoncelées. Il a dit : Que la lumière soit! et la lumière a été. Oui, grâce à M. J. Dupuis, nous l'avons enfin, ce nombre géométrique de Platon (1), qui avait jusqu'ici désespéré tous les chercheurs; nous l'avons! Un géomètre seul ne l'eût pas trouvé; un helléniste seul, pas davantage. Il fallait cette association rare de la science mathématique et de la philologie. Il fallait encore une vue aiguisée, un coup d'œil pénétrant, je ne sais quel don de divination. Et M. J. Dupuis n'a pas fait subir de cruelles tortures à ce texte si souvent martyrisé; les grandes découvertes ont ce caractère particulier : la simplicité des moyens employés! Deux virgules, deux toutes petites virgules déplacées, et le jour s'est fait. Le nombre de Platon est 760,000, ou, pour parler la langue scientifique des Grecs, 76 myriades.

Au cas où il y aurait quelqu'un parmi mes lecteurs qui ne se rendît pas bien compte de ce qu'est le nombre géométrique de Platon, quelques mots d'explication.

D'après les pythagoriciens, tout dans la nature a été fait géométriquement. Comme en musique et en astronomie, tout est ordonné en nombre, suivant des lois d'harmonie que le *démiurge*, le divin architecte, a conçues pour rendre son œuvre parfaite. Ce sont ces nombres qu'il faut trouver pour connaître les lois qui gouvernent l'univers. Ces premiers philosophes croyaient que le monde politique a des retours périodiques comme le monde planétaire, c'est-à-dire qu'après un certain nombre de siècles tous les événements doivent se reproduire dans le même ordre. Ainsi, d'après ce système, nos très arrière-neveux repasseraient par la féodalité, la royauté absolue, la Révolution, l'empire, la royauté de droit divin, les Cent jours, et ainsi de suite. Les mêmes drames et les mêmes comédies politiques se renouvelleraient fatalement. La toile à peine tombée au dernier tableau se relèverait sur la première scène du premier acte. Telle était la perspective ouverte à l'humanité par le taciturne Pythagore, le jour où il consentait à parler entre deux plats de légumes. Ne vous effrayez pas du pronostic! Pythagore a peut-être été mauvais prophète. Ce sont là rêveries. Chacun sait que l'abus du maigre échauffe jusqu'à l'imagination, qui alors prend la clef des champs et bat la campagne. Cependant Platon, lui aussi d'ailleurs un rêveur, et doublement, étant poète et philosophe, s'éprit de cette hypothèse. Il voulut même assigner une valeur numérique à la période pythagoricienne. Mais, s'il croyait à un cercle fatal d'années après lequel tout devait recommencer dans le même ordre, avait-il une foi bien profonde en un chiffre fixe? Ne soyons donc pas surpris qu'il ne parle pas en son nom propre. Il fait intervenir les Muses, qui, sur le ton de la plaisanterie, indiquent la suite des opérations à faire pour obtenir le nombre cherché. Avec intention, comme les oracles, elles enveloppent leur pensée et l'enveloppent si bien que la notion du chiffre exact, donné sans doute par Platon à ses adeptes privilégiés, aux disciples de l'enseignement intime et secret, n'avait pas pénétré dans la foule. Aucun des

(1) *Le nombre géométrique de Platon*, par J. Dupuis. — 1 vol. Paris, 1885. Hachette et Cie.

successeurs de Platon n'en a fait mention. Le problème a tout aussitôt semblé insoluble.

M. J. Dupuis l'a résolu cependant, et il donne le chiffre exact, 760 000. Il atteint ce résultat par la traduction littérale du texte rendu moins obscur grâce au déplacement des deux virgules. Il s'appuie en même temps sur des documents positifs puisés dans la philosophie ancienne. Le nombre 76 égale 4 fois 19; et 19 est le cycle de Méton, nombre d'années après lequel le soleil et la lune se retrouvent au même point du ciel. De plus, la période est égale, d'après Platon, à la somme $\left(\frac{4}{3} + 5\right)$ très augmentée; et, en effet, en multipliant $\left(\frac{4}{3} + 5\right)$ par la myriade, on obtient 76 myriades. Remarquez que $\frac{4}{3}$ mesure la consonance musicale de quarte, découverte numérique faite par les pythagoriciens avant Platon; remarquez encore que les nombres 3, 4, 5, qu'on rencontre dans la somme $\left(\frac{4}{3} + 5\right)$, sont les côtés du triangle rectangle de Pythagore M. J. Dupuis voit donc dans le nombre remarquable choisi par Platon un hommage rendu à des découvertes qui ont immortalisé Pythagore et Méton. N'êtes-vous pas frappés maintenant de ce qu'il y a de science et d'ingéniosité dans cette interprétation? Elle jette une vive lumière sur le passage ténébreux de *la République*. Pour ma part, après avoir été un peu effrayé, beaucoup même, par une si difficile question, je me suis rassuré en la voyant traitée avec une telle clarté. Une fois rassuré, j'ai été captivé, presque séduit. C'est que M. J. Dupuis a l'art de donner du charme aux problèmes rébarbatifs. C'est presque de la géométrie attrayante, car il s'y mêle d'aimables épisodes, des citations littéraires et poétiques. Aristophane et Virgile interviennent au moment où les chiffres allaient nous fatiguer les yeux. Chez M. Dupuis, le géomètre est doublé d'un helléniste, et l'helléniste à son tour est doublé d'un littérateur délicat.

II.

Sous ce titre, *Répertoire de Shakespeare, lectures et commentaires* (1), une femme distinguée qui cache son vrai nom sous celui de Jane Brown entreprend de nous faire mieux comprendre et goûter les beautés d'un art trop différent du nôtre et aussi trop en opposition avec nos habitudes, avec notre tempérament même, pour que nous en sentions toute la valeur si nous ne sommes point initiés. Tentative louable et dont les premiers essais, qui nous font pénétrer plus profondément dans quatre seulement des chefs-d'œuvre de Shakespeare, nous inspirent le désir sincère que ce commentaire ingénieux, délicat et quelquefois hardi ne s'arrête pas là. Jane Brown aborde résolument le vif des questions : ainsi pour la scène des lugubres fiançailles de lady Anne et de Richard III. Les atténuations pudibondes de toutes les traductions en affaiblissaient la portée. Ce qu'il y avait de grossier et d'inavouable dans la subite passion qui, nous dira Anne elle-même, portait son être tout entier vers Richard s'épurait; la sensation physique prenait un air de mystique sentimentalité. La vérité est rétablie par ce commentaire qui indique, sans y appuyer toutefois (ce qui serait choquant), la note naturaliste. J'ai été frappé également de certaines remarques neuves dans l'analyse du caractère de Shylock. On se rend mieux compte, après la dissection qu'en fait Jane Brown, de ce qu'il y a dans ce monstre, méchant et féroce, mais point vil, de grandeur tragique. Ailleurs — c'est à propos de *Cymbeline*, — Jane Brown déploie un art bien ingénieux pour reculer dans l'ombre ce qui nous semblerait odieux ou repoussant et pour mettre en pleine lumière la poétique figure d'Imogène. Un peu trop d'art peut-être, du moins à mon gré, car, cette fois, il modifie l'œuvre au moins étrange de Shakespeare. Rien de mieux que de nous faire goûter le vieux William : encore faut-il ne pas le métamorphoser plus que de raison en couvrant d'un voile les taches et les verrues qui offenseraient nos yeux. Peut-être, après tout, est-ce une précaution nécessaire, du moins pour certaines œuvres. Et encore j'ai bien peur que nous ne soyons jamais en France shakespeariens qu'à moitié. Cela n'a l'air de rien d'exprimer cette crainte : eh bien, je vous assure qu'il y faut beaucoup de courage. Si nous le devenons un peu plus d'à moitié, ce sera l'œuvre de Jane Brown.

III.

C'est une œuvre très forte, très puissante, mais aussi d'une vérité cruelle et légèrement répulsive, le *Bel-Ami* (1) de M. Guy de Maupassant. Le titre en dit beaucoup, et même tant que je suis dispensé de caractériser par des traits précis la figure du héros. Vous voyez tout de suite de qui il s'agit : du monsieur qui arrive par les femmes. Il leur doit d'abord, à l'heure des débuts pénibles — c'est le premier pas qui est difficile, — le louis qui payera son dîner, puis les indications des opérations financières d'un succès certain, puis les plaques, les titres et enfin même le vif éclat d'un rôle important dans le monde politique. En vérité, ce misérable réussit, vous voyez comment, avec

(1) *Répertoire de Shakespeare, lectures et commentaires*, par Jane Brown. — 1 vol. Paris, 1885. Librairie académique. Emile Perrin.

(1) *Bel-Ami*, par Guy de Maupassant. — 1 vol. Paris, 1885. Victor Havard.



une chance si constante et il accepte ce succès comme chose due avec une si imperturbable sérénité que cela devient exaspérant. Vous faites des vœux contre lui et vous appelez sur cette belle tête un châtiment qui vous soulagerait. Sans doute, au dénouement, quelque statue de commandeur, quelque convive de pierre viendra le saisir et l'entraînera dans l'abîme! Imprécations inutiles, non écoutées de la Providence, ni des commandeurs ni de M. de Maupassant. Un dénouement qui venge la morale? Mais vous savez bien qu'il n'y a plus de dénouements aujourd'hui! C'était le vieux jeu et nous avons changé tout cela. La toile tombe quand il plaît au caprice de l'auteur, au beau milieu du drame ou de la comédie. Elle tombe ici sur Bel-Ami à l'instant où il annonce par un geste à certaine honnête dame dont le front rayonne sous ses cheveux frisottants qu'il compte encore sur elle et qu'il comptera encore avec elle. Le cours de ses exploits ou de ses spéculations n'est pas fixé. Mais c'est ainsi; telle est la poétique nouvelle. Et tant pis pour les convives qui désireraient qu'on leur servît un cantalou dans son entier! On met sur la table trois ou quatre tranches, et, si vous n'êtes pas contents, messieurs, allez dîner ailleurs! Eh bien, non; moi je reste tout de même, bien qu'en maugréant un peu contre le procédé, quand ces tranches sont présentées par M. Guy de Maupassant. Voilà, je suis friand; et, voyez-vous, elles ont, venant de son jardin, une saveur et un suc tentateurs auxquels je ne résiste pas.

Ne résistez pas non plus, croyez-m'en. Et ne vous effrayez pas de ce que la vérité saisie sur le vif par une observation implacable est quelque peu répulsive. Oui, répulsive, mais jamais vulgairement nauséabonde. Peut-être blesserait-on M. Guy de Maupassant si on lui disait qu'il n'est pas un réaliste pur : ne le lui disons donc pas; mais remarquons que c'est un réaliste qui choisit. Il n'est pas de ceux qui versent pêle-mêle en un tas peu odorant tous les documents humains; il fait un triage, lui, l'aristocrate. Et il ne rejette pas seulement ceux qui sont malpropres, mais ceux qui tiendraient une place inutile ou feraient double emploi. Le gros mot et le mot gras n'ont pas pour lui un attrait particulier, le détail répugnant un charme spécial. Faut-il absolument un de ces mots et un de ces détails pour jeter une note qui concoure à l'effet général, il l'articule vite et non pas en gourmand qui s'en délecte et en a plein la bouche. En vérité, je vous le dis, c'est un aristocrate, un réaliste en gants paille. C'est un artiste! et fin, et délicat et distingué! Aussi, comme on dit parmi ces dames qui ne résistent pas à Bel-Ami, j'ai un *béguin* pour lui. Et la preuve, c'est que le sujet de son récit me froisse, que certaines scènes, trop vraies, hélas! me choquent et m'irritent; que l'intérêt dramatique de ce roman, qui ne finit même pas, me semble nul ou à peu près, et que cependant, une fois ce livre bleu entre les mains, je ne l'ai pas lâché, mais l'ai lu tout d'une haleine, non pas le dévorant, mais le savourant. Que voulez-vous? Cela est à la fois irritant et exquis.

IV.

Pierre Cœur, avec *les Derniers de leur race* (1), nous transporte dans un milieu où les vices sont plus décents et plus avouables. On se sent tout de suite dans le grand monde. Si quelque accident vient à s'y produire dont la morale ait à gémir, la question de cœur sera seule en jeu, mais point la question d'argent. Ici le héros perd son chemin avec les femmes, ce qui vaut mieux que de le faire par elles. Il a ce trait particulier que sa conscience est parfaitement tranquille alors que, sans être prude, elle pourrait s'inquiéter. Il lui semble tout naturel d'adorer à la fois sa femme et la jeune fille pauvre qui est devenue, par une sorte d'adoption, la sœur de sa femme. Quand il presse la brune sur son cœur, il se dit : Comme la blonde est charmante! Et ce qui n'est pas moins extraordinaire, c'est que la blonde et la brune trouvent qu'il a bien le droit de jouer ainsi au sultan, lui si beau, si irrésistible! La sœur d'adoption, en trahissant sa sœur, se rend bien compte que ce n'est pas faire preuve de grande reconnaissance; mais quoi? Il est si beau! Il n'y a pas à dire, c'est plus fort qu'elle! L'épouse trahie pardonne aux deux indignes. Il est si beau, il peut tout se permettre! Il est si beau; comment lui aurait-elle résisté? Heureusement pour la morale, le dénouement punit sévèrement les coupables; mais il n'était que temps. A la bonne heure : un dénouement ici, et une intrigue, et un enchaînement de scènes qui forment un tout. Tous ces événements réunis constituent une œuvre agréable.

MAXIME GAUCHER.

NOTES ET IMPRESSIONS

I.

Il ne faut pas se plaindre des lenteurs de la justice en France : l'Angleterre, où nous avons toujours été chercher les idées de progrès et de réformes libérales, de politique constitutionnelle, vient, à propos d'un procès aussi retentissant qu'inique, de nous causer un profond étonnement.

Un article un peu vif publié dans un journal parisien en 1874, au mois d'août, et qui avait passé inaperçu à

(1) *Les Derniers de leur race*, par Pierre Cœur. — 1 vol. Paris, 1885. Paul Ollendorff.

cette époque de l'année où Paris se déplace, va en villégiature et ne lit guère que les *Guides* ou les romans des bibliothèques de chemin de fer — article peu sympathique, du reste, pour une artiste anglaise, — est revenu récemment sur le tapis devant la cour de Londres. Cette artiste, dont la voix céleste retentit devant les tribunaux avec autant de charme et de succès que dans les oratorios, s'en est trouvée offensée, et, après onze ans de réflexion, d'incubation et de procédure, elle a fait condamner à 250 000 francs d'amende — à son profit, bien entendu — celui qu'elle accusait d'être l'inspirateur de l'article et non l'écrivain qui l'avait signé ni le gérant responsable du journal. 250 000 francs! C'est un joli denier : quelque brillante qu'ait pu être la carrière de l'artiste, nous doutons que jamais représentation à son bénéfice, à Albert Hall ou au Trocadéro, ait pu produire un chiffre semblable. Eh bien, Mrs Weldon est insatiable. Ce chiffre ne la satisfait pas encore. Elle a voulu l'arrondir, arriver à 300 000 francs : c'est un compte rond. Elle me paraît très ronde en affaires, Mrs Weldon. Elle a présenté en même temps au grand compositeur français sa note d'hôtel, grossie naturellement des intérêts capitalisés pendant onze ans et des petits pourboires qu'il avait, dit-elle, négligé d'acquitter.

Nous ne croyons pas que Gounod ait encore épuisé la série des surprises : avant peu, son adversaire lui enverra la facture des leçons d'escrime que lui donnait M. Weldon, des douches peu écossaises, suivies de frictions et de massages, que lui administraient les deux époux alors tendrement unis dans leurs sentiments d'exploitation du grand compositeur. Peut-être y joindra-t-elle aussi le *bill* des peignoirs de flanelle rouge hygiénique dont on le revêtait après le traitement, des *Turkish gloves*, du savon, ainsi que des prospectus-portraits de l'auteur de *Faust* qu'on lançait dans les voitures dans Hyde Park et dans les rues de Londres.

Cette condamnation ne peut manquer de faire naître d'autres procès en diffamation. Ne serait-ce pas à M. Gounod à attaquer à son tour sa diffamatrice? En quittant Londres et Tavistoch-House — la paisible demeure de Dickens qui n'avait jamais été troublée par des contestations de cette nature, — le compositeur a-t-il oublié de faire acquitter ses factures? En tout cas, la dame me fait l'effet de ne compter pour rien les manuscrits, les chefs-d'œuvre que Thésée avait laissés à Ariane sur son rocher de Naxos. Le papier rayé et les notes de musique ont peu de valeur pour elle : elle préfère les bank-notes de la Banque d'Angleterre.

Où est le temps où les deux plaideurs s'appelaient *anges purs*, *anges radieux*, et étendaient leurs blanches ailes dans l'éther avec accompagnement de harpes célestes et d'arpèges? S'il faut en croire la dernière photographie de Mrs Weldon, que nous avons sous les yeux, l'ange a rentré ses ailes sous la toge de l'avocat. *Biondina* a caché ses cheveux sous la perruque à marteaux; le rabat remplace le médaillon du bien-aimé; et le dossier, la partition du maître. Mrs Weldon est une véritable beauté : les yeux sont doux et expressifs; le nez, irréprochable; la bouche et le menton, malgré leur finesse, pleins d'énergie et de volonté. Le geste de la main gauche rappelle celui de Mirabeau au Jeu de Paume. Le travesti lui sied à ravir. Elle aurait le plus grand succès à Paris dans une opérette. Sauf dans cette dernière affaire, où elle était assistée d'un avocat, elle plaide toujours elle-même, et à ceux qui la raillent elle répond : Riez tant que vous voudrez; mais je gagne tous mes procès. — *Presque* tous serait plus exact, car les journaux anglais ont raconté que la diva est elle-même sous les verrous et purge une condamnation pour... diffamation.

Tout en critiquant cette nouvelle lady d'Escarbagnas, nous ne pouvons nous défendre d'un sentiment de pitié pour elle. Voilà une femme jeune encore, jolie, intelligente, enviée, enviable, qui est arrivée à faire le vide le plus complet autour d'elle. Son mari même, elle l'a fait condamner, non à lui payer 250 000 francs d'amende, mais à réintégrer le domicile conjugal, et l'on sait à quel point cette clause délicate est entourée de précautions en Angleterre. M. Veldon se refuse à l'exécution du jugement : il ne veut pas quitter le continent, qui va devenir l'asile des victimes de sa femme.

Est-ce qu'à l'exemple de certaines cantatrices qui, ayant perdu leur voix, se sont faites comédiennes, Mrs Weldon, par les mêmes motifs, se lancerait dans l'éloquence oratoire, renonçant pour elle-même à l'art du chant, mais non pas à celui de faire chanter les autres?...

Mais nous sommes bien imprudents! Georgina Weldon doit avoir des loisirs dans sa prison, et, si elle nous fait l'honneur de nous lire, l'idée va peut-être lui venir de compléter son petit demi-million!

II.

Où allons-nous en fait de reportage? Les jeunes filles même ne trouvent pas grâce devant le cynisme des échotiers et échotières de salons. Vous vous souvenez sans doute d'un article consacré à toutes les jeunes filles du faubourg Saint-Germain, à tous les *beaux partis* de France. On inspectait ces demoiselles du haut en bas; on les analysait, on les détaillait, on les déshabillait au moral comme au physique. On célébrait les « charmes naissants » des unes et les « espérances » que donnaient les autres. On entrait même dans certains détails très à la mode aujourd'hui, que nous demandons à passer sous silence. Ces jeunes filles devaient avoir des pères, des frères, ayant à cœur de



châtier d'aussi insolentes audaces. Je n'ai lu de réclamations dans aucun journal. Je veux bien croire que la peur du scandale y fut pour quelque chose; on pouvait espérer aussi que l'article en question ne serait pas tombé sous les yeux de tout le monde; mais est-ce que vous ne trouvez pas qu'aujourd'hui grands et petits sont absolument assoiffés d'un tel désir de faire parler de soi que, lorsque leurs reporteurs assermentés dépassent les bornes permises, ils ne se révoltent plus, ils sourient agréablement.

Il ne peut plus se donner, à Paris, une tasse de thé, une petite sauterie, sans qu'elles soient immédiatement métamorphosées, pour les lecteurs du journal, sous la plume flagorneuse des reporteurs, en *rout* ou en *bal blanc*. Résultat certain : en croyant faire une gracieuseté à la maîtresse de la maison, on lui fait des ennemis de toutes les personnes qu'elle n'a pas conviées à venir manger sa brioche et boire son chocolat. Sous la plume magique de ces messieurs ou de ces dames, votre appartement devient un hôtel; votre piano, un orchestre incomparable; vos jardinières, des serres; vos glaces et vos sandwiches, un souper Régence servi par Chevet. Et dans les toilettes de votre femme et de vos filles on a reconnu le goût si pur de la maison X... Faites-vous un peu de musique en famille? Immédiatement vous avez donné un grand concert *quite select* où l'on a entendu un émule de Rubinstein et une Carvalho en herbe. Invitez-vous trois amis, parce que vous n'avez pas quatre chambres à leur offrir, pour l'ouverture, dans votre pavillon de chasse? Ledit pavillon, qui n'est quelquefois qu'une masure, devient un domaine, le domaine de vos pères; vous et votre femme, vous êtes déclarés les premiers *fusils* du département, et vous passerez, sans doute, une partie de l'hiver dans vos terres pour recevoir vos séries cynégétiques et *courre* le renard.

On en arrive insensiblement, sans s'en apercevoir, à servir de réclame à certaines maisons *recommandées*. Vos fleurs, que vous avez achetées au marché de la Madeleine ou dans une charrette place du Havre, sortent de chez A et B, « ces artistes qui savent peindre avec des fleurs ». Chaque fournisseur veut escalader le premier le tremplin sur lequel se débite la parade. Ce sont les couturières qui arrivent bonnes premières dans ce steeple-chase du boniment. Est-ce que vous seriez flatté de lire dans un journal, si vous étiez le mari d'une des mondaines les plus citées, les plus portraiturées de Paris, la belle réponse faite par votre femme à une de ses amies qui lui demandait qui avait pu lui faire le costume « tige de rose » qu'elle portait au dernier bal de la baronne H...?

— C'est M... B... Qui s'habille ailleurs?

Cette belle réponse, qui pourra servir à nos peintres d'histoire mondaine de sujet de tableau pour le prochain Salon, a été recueillie par une chroniqueuse qui s'est empressée de nous la communiquer. Elle est nette et carrée, mais elle n'est guère aimable, ce nous semble, pour l'amie qui adressait la question et qui peut-être n'honore pas la maison M... B... de sa confiance et de sa clientèle. Elle n'a rien à répliquer. Ne s'habillant pas chez M... B..., elle n'est pas *habillée*. Elle est fagotée. C'est un paquet.

Quelle situation d'archimillionnaire il faut occuper dans le monde pour se permettre de s'exprimer ainsi sur telle ou telle couturière sans se laisser soupçonner de payer ses notes en lui faisant de la réclame parlée dans le monde!

Tout cela ne serait que profondément ridicule si la vanité seule était en jeu; mais on en est venu aujourd'hui à tolérer des promiscuités honteuses. Vous voulez que votre nom figure dans le journal, que vos faits et gestes soient racontés au public; mais on ne peut guère vous répondre du voisinage dans lequel vous serez placé. Les noms de votre femme, de votre mère, de vos filles peuvent se trouver cités, de la manière la plus désagréable, à côté de ceux de créatures dont les femmes du monde devraient ignorer l'existence. Mais on aime encore mieux être cité dans ces conditions que n'être pas cité du tout, et, quand un journal reçoit une réclamation, c'est une rectification pour un titre omis ou une orthographe irrégulière, mais jamais, au grand jamais, pour protester contre l'ignominieux voisinage que l'on a subi.

« Cache ta vie », disait-on autrefois; et les grands hôtels des quartiers aristocratiques, tous enclos de hautes murailles, semblaient avoir été bâtis pour obéir à cette prescription du sage. Les communs ayant seuls leurs fenêtres sur la rue, on ne songeait pas plus à regarder ce qui se passait chez vous que vous n'éprouviez le besoin d'appeler le public pour venir en spectateur assister à tous les actes de votre existence. On en est arrivé à envoyer aux journaux le programme de sa semaine comme les secrétariats des théâtres celui de leurs spectacles. Si cela pouvait vous intéresser, rien ne serait plus facile que de vous raconter ce que la duchesse de La Rochefoucauld-Bisaccia, la comtesse de Pourtalès, la duchesse d'Uzès et la baronne Decazes ont fait cette semaine, où elles ont dîné, ce qu'elles ont mangé, les artistes et les monologues que ces dames ont entendus et applaudis.

Que de précieux documents mondains la société aristocratique française de la fin du XIXe siècle laissera à ses historiographes! Les renseignements ne leur manqueront pas. La tâche leur sera vraiment trop facile.

EDGAR COURTOIS.



BULLETIN

Chronique de la semaine

Sénat. — Le 16 mai, M. Bozérian a lu son rapport sur le scrutin de liste. La discussion, déclarée d'urgence, a déjà occupé les séances du 19 et du 21. Dans la discussion générale, M. Marcel Barthe et M. Girault (du Cher) ont parlé en faveur du scrutin d'arrondissement. L'article 1er, rétablissant le scrutin de liste, a été voté sans scrutin. Sur l'article 2, M. Lalanne a soutenu un amendement consistant à prendre le chiffre des électeurs inscrits et non celui des habitants pour base électorale : cet amendement a été repoussé (19 mai). Pour l'article 2, le texte de la commission, qui exclut les étrangers du chiffre de la population pour la détermination du nombre des députés, a été adopté par 129 voix contre 121, bien qu'il ait été vivement combattu par le président du conseil (20 mai).

Chambre des députés. — La Chambre a consacré les deux séances du 16 et du 18 à la proposition de loi adoptée par le Sénat sur les moyens de prévenir les récidives. Elle a introduit quelques modifications de détail dans le texte de la loi, qui devra être soumis de nouveau au vote du Sénat.

Le 18, a été mis en délibération le projet de loi sur l'organisation des troupes coloniales; la discussion s'est prolongée pendant les séances du 19 et du 21. A la discussion générale ont pris part : le ministre de la guerre, qui a exposé l'économie du projet; M. Margaine, qui a présenté d'assez vives critiques; MM. Langlois, de Lanjuinais et le baron Reille, rapporteur (18 et 19 mai). Le passage aux articles a été voté par 441 voix contre 39. Après l'adoption de tous les articles, la Chambre a décidé de passer à une seconde délibération.

Le 20, la 31e commission d'initiative a statué sur les propositions de mise en accusation du ministère Ferry. Par 11 voix contre 9 et deux abstentions, elle a repoussé la prise en considération.

Allemagne. — La Prusse a présenté au conseil fédéral une proposition tendant à déclarer que l'accession du duc de Cumberland au trône de Brunswick n'est pas compatible avec la paix intérieure de l'empire.

Conflit anglo-russe. — Les négociations se poursuivent : on ne s'entend pas encore sur la question des frontières.

Tonkin. — On télégraphie de Tien-Tsin, 21 mai, que la France et la Chine sont d'accord sur huit points; il n'en reste plus que deux en discussion.

Nécrologie. — Mort de Victor Hugo, le 22, à une heure et demie; — de M. Borius, médecin principal de la marine à Hanoï; — du peintre de batailles bien connu Alphonse de Neuville; — du peintre Auguste de Steinheil, beau-frère de Meissonier; — de M. G.-B. Dubruel, ancien représentant du peuple à la Constituante de 1848; — du général de division en retraite, comte de Noué; — du général Gaday, commandant la subdivision de Delhys (Algérie); — du sénateur italien Manciani.

Mouvement de la librairie.

HISTOIRE ET BIOGRAPHIE. — MM. Steenackers et Le Goff, poursuivant le cours de leurs études sur l'*Histoire du gouvernement de la Défense nationale en province* (Charpentier), viennent de publier un troisième volume dans lequel sont racontés, avec une extrême précision, la bataille de Coulmiers, l'évacuation d'Orléans, les efforts héroïques des armées du Nord, de Bretagne et des Vosges, les combats de Bapaume, de Saint-Quentin, de Vendôme, du Mans, de Villersexel et de Dijon, la diplomatie de la délégation de Bordeaux et l'attitude de l'Europe vis-à-vis de la France à la fin de 1870.

Chargé par le gouvernement français d'une mission en Italie, M. Bonnal a étudié dans les archives locales les conditions de la domination française dans ce pays en 1796, et, à l'aide de documents inédits, il a éclairé d'un jour nouveau, au point de vue diplomatique et militaire, l'expulsion de la maison d'Autriche du Milanais et la *Chute de la république de Venise* (Firmin-Didot).

L'*Histoire de la civilisation*, par M. de Crozals (Delagrave), n'est pas seulement un manuel classique rédigé conformément aux programmes officiels : c'est encore et surtout une œuvre de vulgarisation destinée aux gens du monde, où l'on trouve l'exposition logique et raisonnée des causes et des résultats du progrès de la pensée humaine. Le volume paru est consacré aux temps préhistoriques, à l'Orient, à la Grèce, à Rome et aux origines du moyen âge jusqu'à Charlemagne; le prochain s'étendra jusqu'à la fin du XVIIIe siècle.

Françoise de Rohan, Isabelle de Limeuil et Marguerite de Valois, les *Trois amoureuses* dont M. de La Ferrière a retracé la biographie, furent au XVIe siècle des physionomies fort originales et jouèrent un rôle prépondérant dans cette aimable cour des Valois où la galanterie tenait tant de place (Calmann Lévy).

L'ouvrage de M. Manesse sur *les Paysans et les seigneurs avant 1789* (Jouvet) nous fait connaître les mœurs de la féodalité et la vie des populations rurales à travers leurs transformations successives jusqu'à la Révolution française. L'auteur, qui s'est avant tout proposé d'être exact et impartial, établit avec équité les avantages et les vices de notre ancienne organisation sociale.

Parmi les anciens prévôts de Paris, *François Miron* fut un de ceux dont l'administration intelligente contribua le plus au développement de la cité. Il faut donc louer M. Miron de l'Espinay d'avoir écrit l'histoire de ce magistrat en l'encadrant dans un tableau instructif et animé de la vie municipale au XVIe siècle. François Miron, dont Sully rappelait à Henri IV les loyaux services et dont le nom restera attaché à la construction de l'hôtel de ville, dont il édifia la façade, mérite de ne pas être oublié dans notre histoire nationale (Plon).

Grouper dans une intéressante galerie les femmes qui ont exercé une action décisive sur leur époque, en les choisissant de préférence dans les temps et les pays les plus divers, tel est le but que s'est proposé M. Deprez en écrivant un livre sur *les Grandes souveraines*. Il fait défiler sous nos yeux Debora, Penthésilée, Sémiramis, la reine de Saba, Cléopâtre, Zénobie, Blanche de Castille, Isabelle la Catholique, Élisabeth d'Angleterre, Marie-Thérèse et Catherine II, et, en rappelant brièvement le rôle que chacune a joué, il provoque une comparaison instructive des civilisations si variées qu'elles représentent (Furne).

Les détails biographiques sur *Alexandre Dumas* ont eu de tout temps le privilège d'intéresser les lettrés. L'ouvrage que vient de publier M. Blaze de Bury ne fera pas exception à cette règle. Sans négliger le côté anecdotique et romanesque de l'existence du célèbre écrivain, M. Blaze a longuement raconté l'histoire de son œuvre et apprécié, avec autant de tact que d'équité, les manifestations si étonnantes et si variées de son prodigieux talent (Calmann Lévy).

M. Gabriel Hanotaux, qui a vécu durant quinze années dans l'intimité d'*Henri Martin*, a retracé avec une piété presque filiale la biographie de l'illustre historien, qui s'est trouvé mêlé, comme écrivain, comme homme politique et comme patriote, à tous les grands événements contempo-

rains. Il a particulièrement insisté sur les solides convictions, le long travail et la foi en l'humanité d'Henri Martin et rendu un hommage mérité à ses glorieux services et à son ardent patriotisme (Léopold Cerf).

Bien que le *Recueil des traités de paix* que vient de publier le prince Ouroussow s'adresse surtout aux jeunes gens qui se destinent à la diplomatie, il ne sera pas inutile à ceux qui s'occupent des questions historiques et suppléera fréquemment pour eux les grandes collections de Dumont et de Martins. Cet ouvrage présente, en effet, par ordre chronologique, un tableau complet et raisonné des négociations qui ont servi depuis 1648 à constituer l'Europe moderne. Chaque traité est analysé avec une précision exempte à la fois de sécheresse et de prolixité, et accompagné d'un commentaire historique qui indique l'origine des négociations, les circonstances dans lesquelles elles se sont produites et les conséquences qu'elles ont entraînées. Un chapitre distinct est consacré aux traités négociés par la Russie (Leroux).

Romans. — L'approche de la belle saison a toujours une influence marquée sur le mouvement de la librairie française; elle provoque une abondante éclosion de romans destinés à occuper les loisirs des amateurs de villégiature ou des touristes qui promènent leur humeur vagabonde sur des rives plus ou moins hospitalières. Il ne faut pas songer à passer en revue cette multitude de volumes. La tâche serait longue et souvent peu intéressante; bornons-nous donc à faire un choix parmi les plus récents. Sans parler de *Mademoiselle de Trémor,* par G. de Peyrebrune (Charpentier), qu'il est inutile de recommander aux lecteurs de la *Revue,* voici *le Mors aux dents,* d'Henry Gréville (Plon), qui met en scène un homme emporté par la soif de jouir à tout prix et donne une triste idée de ce que l'on est convenu d'appeler la *vie facile.* — *Roland d'Escours,* par F. Vilars (Plon), nous montre un vieux gentilhomme sacrifiant noblement sa fortune pour sauver l'honneur de la famille compromis dans des aventures financières par son fils, qui est devenu le gendre d'un banquier véreux. *Maigrichonne* (Marpon), une nouvelle héroïne de Paul Saunière, type admirable de reconnaissance et de dévouement, traverse avec une admirable sérénité les épreuves les plus émouvantes. Dans le genre dramatique, il faut citer encore *Césarin Audoly,* par Noël Blache, *le Château de Trébor,* par A. Rocoffort (Plon), et le *Sang Bleu* d'Hector Malot. Dans le genre fantaisiste, Gyp occupe la première place avec *Sans voiles* (Calmann Lévy); l'auteur du *Petit Bob* pousse parfois l'*humour* un peu loin et semble railler ses lecteurs autant que ses personnages; mais on ne songe guère à s'en plaindre. Le *Contes panachés* d'A. Ehrard, et *Entre garçons* de J. Moynet (Lévy), et *Entre onze heures et minuit* par A. Lafrique (Nilsson), sont des recueils de contes agréablement variés, mais qui dénotent chez les auteurs une certaine inexpérience de l'art d'écrire. On ne saurait adresser le même reproche à *Mon petit dernier,* de Quatrelles (Hetzel), qui offre des récits spirituels, cela va sans dire, et appropriés à tous les âges et à tous les goûts.

Divers. — Le volume de M. Hervé sur *la Crise en Irlande* est assurément le plus judicieux et le plus précis qui ait été consacré à l'étude des dissensions intérieures qui agitent actuellement le Royaume-Uni. M. Hervé remonte aux origines de la crise, c'est-à-dire à la fin du XVIIIe siècle; il la suit dans son développement au triple point de vue de l'autonomie politique, de la liberté religieuse et de la question agraire, et conclut à la probabilité d'une transaction pacifique qui, en accordant à l'Irlande un parlement distinct, mettrait fin à l'hostilité séculaire de deux peuples faits pour vivre unis (Hachette).

Aujourd'hui que la politique coloniale est pour la France une préoccupation de chaque instant, on devra lire avec attention les *Lettres* que M. Yves Guyot a écrites sur cette question si controversée. Après avoir discuté impartialement les avantages et les inconvénients matériels et moraux de notre empire colonial, l'auteur se prononce énergiquement contre les conquêtes lointaines et les protectorats imposés à l'étranger. Si ses arguments ne sont pas tous de nature à persuader, ils méritent du moins d'être pris en sérieuse considération (Reinwald).

Le deuxième volume des *Lettres d'exil d'Edgar Quinet* comprend la correspondance de l'illustre écrivain avec Michelet, Chauffour, Laurent Pichat, d'Haussonville, Prévost-Paradol, Louis Ulbach et autres notabilités du monde politique ou littéraire durant les années 1859 à 1864 (Calmann Lévy).

Publications annoncées. — Parmi les ouvrages qui ne tarderont pas à faire leur apparition, nous devons signaler comme particulièrement dignes d'attention : *Ma jeunesse,* souvenirs de 1814 à 1850, par le comte d'Haussonville (Calmann Lévy), la *Société de Londres*, par Paul Vasili, et *François Ier, portraits et récits du XVIe siècle* (Plon), par Mme Coignet. Un important fragment de ce dernier ouvrage, publié dans cette *Revue,* a déjà permis d'en apprécier l'intérêt. La curiosité du public sera attirée par le second volume des *Souvenirs d'un préfet de police,* par M. Andrieux (Rouff) et les *Collections et collectionneurs* de M. Paul Eudel; on peut en dire autant de *la Toquée,* par Paul Lheureux, de *l'Idée fixe,* par Grammont et Ginisty, et de *la Course à la mort,* par Édouard Rod, trois romans que l'éditeur Frinzine va prochainement publier. La Librairie de l'Art doit inaugurer avec une étude sur *Donatello*, par E. Müntz, sa nouvelle collection de biographies historiques et critiques des artistes célèbres. Enfin, la librairie Hachette poursuit activement l'impression de la *Table de Peutinger*, par Ernest Desjardins, que les amis de l'antiquité regrettaient de voir interrompue depuis plusieurs années déjà : aux quatorze livraisons actuellement parues viendront s'en ajouter quatre nouvelles qui compléteront cet important travail.

Émile Raunié.

Faits divers

Le *Journal* de Gordon est décidément sur le point d'être publié. Il est même sous presse. Un cousin de Gordon, auquel la famille a communiqué ses papiers, joindra à l'ouvrage une préface et des notes. On ne dit pas si le gouvernement anglais a exigé des retranchements, ou si le manuscrit sera imprimé tel quel.

— Nous avons déjà mentionné la grande collection des papyrus trouvée à El Fayoum, en Égypte, et appartenant à l'archiduc Régnier. Ces papyrus sont actuellement à Vienne et examinés par des savants. M. Wesseley, chargé de l'étude du fonds grec, a déchiffré sur un parchemin un fragment de Thucydide écrit au IIIe siècle et fournissant des variantes importantes. On a trouvé aussi des textes entièrement nouveaux, entre autres un discours polémique contre Isocrate et des morceaux de Cyrille. Les documents émanant d'empereurs romains et byzantins forment une série presque continue jusqu'à l'époque d'Héraclius. Les papyrus arabes sont au nombre de plusieurs milliers à partir de l'an 30 de l'hégire (652); les deux premiers en date sont les plus anciens documents connus de l'islamisme.

VICTOR HUGO

Vendredi, 3 heures.

Victor Hugo est mort, mort après avoir marché tout vivant dans l'immortalité — ce qui n'avait pas été donné à Shakespeare, — mort, comme il l'avait désiré, « dans la saison des roses ». Un tel deuil est plus que national. Avec la France et avec la République, c'est la civilisation tout entière qui le mène.

Tout homme qui sait lire pleure le poète. Dans ce grand soleil qui a illuminé le ciel pendant près d'un siècle et qui vient de disparaître à l'horizon, les républicains et les Français saluent d'abord le républicain et le patriote.

Pro patria poeta, écrivait Agrippa d'Aubigné, et Victor Hugo se plaisait à citer cette formule, poétique du poète, si je puis dire. Patriote, en effet, il a toujours été, si ce fils d'un soldat de l'empire et d'une mère vendéenne n'a pas toujours été républicain. L'enfant sublime a chanté le drapeau blanc et les lis; le jeune homme a chanté Napoléon et sa prodigieuse épopée : c'est que le roi lui était apparu comme le sauveur « du vieux peuple franc »; c'est que l'empereur avait ramassé des moissons de gloire comme nul n'en avait jamais recueillies avant lui, pour la douce France. « O ma mère! » Jamais ces trois mots n'ont été dits à la patrie avec plus d'amour profond, avec plus de piété — aux jours clairs et radieux avec plus d'orgueil et de joie, aux heures sombres avec plus de tristesse et de désolation. A quelque étape de cette longue vie qu'on le prenne, Hugo reporte tout à la France. Comme il exulte et déborde d'enthousiasme au souvenir des marches triomphales à travers le monde! Comme on le sent brisé dans tout son être quand aux jours de liberté succèdent les nuits de honte et quand la victoire déserte! Pourtant, la pitié et l'orgueil ne sont pas, comme on l'a cru, les seuls métaux qui aient servi à couler un pareil bronze. Sur l'ensemble des destinées historiques de son pays, Victor Hugo a souvent, soit intuition du génie, soit clairvoyance de l'amour, vu très juste et très avant — hier encore, sur le rôle de la France dans le bassin de la Méditerranée, sur le continent africain qui appelle notre conquête civilisatrice. — Puis, la foi robuste, la foi invincible dans l'avenir. Jamais il n'a désespéré :

On nous a mutilés; mais le temps a peut-être
Fait croître l'ongle du lion.

Ainsi il s'écriait dans l'ode *A la Colonne,* en 1827, en pleine Restauration; ainsi il parlera encore au lendemain de Sedan et de Metz, en pleine année terrible.

Victor Hugo est né avec le siècle; il marche avec lui; sa belle jeunesse ardente le suit dans toutes ses évolutions, qui sont des révolutions; et, sauf pour les injustices, pour les fureurs contre les dieux adorés la veille, le poète est le fidèle miroir de son temps : passions, espérances, illusions, rêves, regrets, il reflète tout dans le flot majestueux qui descend sa pente. Années des indécisions politiques, années de l'éclosion progressive du génie. Mais voici que le génie approche de sa maturité; demain le verbe sera moulé dans sa forme définitive; demain l'image éclatera dans sa plus radieuse lumière et « les ailes de l'ouragan lyrique » atteindront leur plus puissante envergure. Et toute la vérité se fait alors dans cet esprit. Le génie va s'élever à l'apogée; le citoyen se donne à la république.

Grand honneur pour le parti républicain que cette accession d'un tel homme, non point à l'heure où le flambeau vacille et s'éteint, mais à l'heure, bien au contraire, où l'esprit mûr atteint la pleine possession de toutes ses forces. Ce n'est point ici un corps affaibli laissant prendre son âme par le premier venu qui étend la main; c'est l'âme en possession de toute sa santé qui se donne librement elle-même et à jamais. Aussi comme elle en sera récompensée et quel élan nouveau pour s'élancer vers les cimes les plus hautes, en plein ciel, comme le dieu du statuaire qui pour tremplin a le globe! Grand honneur pour la République, grand bonheur pour Victor Hugo. Par la République, par cela seul qu'il lui a dit : « Tiens, me voici, prends-moi! » il va monter des *Chants du Crépuscule* aux *Châtiments,* de *Notre-Dame de Paris* aux *Misérables.* Comme Cybèle, la République double les forces de qui vient à elle et, sans regret, sans regarder en arrière, se livre tout entier.

Victor Hugo doit beaucoup à la république; la République ne doit pas moins à Victor Hugo. Et je ne parle pas seulement de l'honneur d'avoir compté devant les partis, devant le monde, devant l'histoire, un aussi merveilleux esprit parmi les siens. Il y a plus encore, en effet, et, dans notre gratitude, nous ne saurions trop souvent ni trop haut le proclamer. Là bas, sur son îlot battu des vagues, pendant dix-huit ans — les dix-huit années de notre bas-empire, — par son exemple, par ses vers vengeurs et par sa prose d'implacable justicier, par les *Châtiments* et par *Napoléon le Petit,* combien de serviteurs a-t-il conservés à la république dont la corruption impériale, sans lui, eût fini par venir à bout? Combien lui en a-t-il amené, de jeunes et héroïques recrues qui, sans lui, n'auraient pas reconnu dans Décembre un crime et qui auraient ignoré la vérité? D'un côté, le guet-apens triomphant, le mensonge vainqueur, le droit foulé aux pieds, la justice avilie, la force grossière et brutale régnant en souveraine; de l'autre, Victor Hugo à Guernesey — et l'équilibre moral ne fut pas rompu. Cette flamme sur un rocher, ce phare dans la tempête, cela suffit : il est certain que la nuit ne sera pas éternelle. Césarion a volé la France, vaincu la Russie, pris l'Angleterre pour alliée, diminué l'Autriche, libéré l'Italie, ébloui l'Europe : pourquoi ne pas aller à lui? Pourquoi? parce que du côté de l'Océan on a entendu une voix. Ah! ce petit volume imprimé sur du papier à chandelles, introduit en fraude, lu en cachette derrière les portes fermées à double tour ou tout au fond des bois, qui dira combien il a sauvé de jeunes esprits, combien il en a éclairés, illuminés, acquis à jamais, jusqu'à la mort, à la cause de la liberté! Chaque vers des *Châtiments* a engendré un soldat à la république; chaque page de *Napoléon le Petit* a dressé contre l'empire un ennemi, un champion de la justice. Avoir rendu à la conscience humaine un service pareil, quelle gloire est supérieure à celle-là? Et il est des gens qui parlent de *l'art pour l'art,* qui répètent encore que la politique a enlevé Victor Hugo à la poésie!

A la monarchie Victor Hugo n'avait donné que des chefs-d'œuvre. A la république, il a donné des armées d'hommes, des légions de citoyens.

JOSEPH REINACH.

Le gérant : HENRY FERRARI.

Paris. — Imp. A. Quantin, 7, rue Saint-Benoît. [5235]

Librairie de C. REINWALD, 15, rue des Saints-Pères, à Paris

OUVRAGE COMPLET, PUBLIÉ EN 3 VOLUMES, DIVISÉS EN 5 PARTIES

LE MONDE TERRESTRE

AU POINT ACTUEL DE LA CIVILISATION

NOUVEAU PRÉCIS DE GÉOGRAPHIE COMPARÉE

DESCRIPTIVE, POLITIQUE ET COMMERCIALE

AVEC UNE INTRODUCTION

L'INDICATION DES SOURCES ET CARTES, ET UN RÉPERTOIRE ALPHABÉTIQUE

PAR

CHARLES VOGEL

Conseiller, ancien chef de cabinet de S. M. le roi de Roumanie, membre des Sociétés de Géographie et d'Économie politique de Paris, membre correspondant de l'Académie royale des Sciences de Lisbonne, etc., etc.

La géographie comprend la description de l'état et des changements d'aspects naturels et artificiels de tout ce qui existe et vit sur notre globe; elle a, selon l'expression du plus savant géographe de ce siècle, pour objet la connaissance de l'homme dans le grand milieu de la nature. Coordonnée, dans la description de l'univers, avec l'astronomie, et dans celle de la terre avec la géologie, à laquelle incombe spécialement l'étude de la formation intérieure de notre globe et de la disposition des matières qui le composent, elle est une des sciences les plus complexes. En étroite liaison avec une foule d'autres branches du savoir humain, elle y cueille, sans pourtant se confondre avec elles, une grande partie des notions qui la mettent à même de suivre, au milieu des transformations qui s'opèrent partout, la civilisation dans sa marche, ainsi que d'en offrir, pour chaque époque, un tableau général, une espèce d'inventaire descriptif.

Ce point de vue détermine aussi l'utilité scientifique et pratique de la géographie. On apprécie de mieux en mieux l'influence favorable qu'elle peut, en se répandant et se fortifiant, gagner sur l'extension du champ de l'activité commerciale, dans les relations avec l'étranger surtout; mais un autre point essentiel n'est peut-être pas encore suffisamment compris, c'est combien, en dissipant toutes sortes d'erreurs et de préventions, elle aiderait aussi à développer, chez tous les peuples, l'intelligence de leurs véritables intérêts et à prémunir l'opinion publique contre les entraînements subits et les alarmes puériles qui, trop souvent, l'égarent et l'empêchent de voir juste. Le jour qui se fait partout ne permet plus nulle part à l'homme intelligent de borner sa curiosité au milieu qu'il habite, ni de se contenter sur l'étranger des notions vagues, incohérentes et d'une valeur souvent très douteuse que la presse quotidienne met en circulation, pour les besoins d'une polémique toujours changeante. C'est principalement dans les sociétés aspirant à un régime d'institutions libres, c'est-à-dire à l'avantage de bien se diriger et gouverner elles-mêmes, que l'on ne saurait trop insister sur l'urgence d'un élargissement du cadre et d'une élévation du niveau de l'enseignement géographique. Ce qui nous paraissait faire défaut, c'est un manuel de lecture facile et commode pour les recherches, un précis méthodique, répondant à toutes les parties du programme d'un enseignement supérieur pour les personnes intéressées à ne pas laisser errer leur jugement dans le vague.

Conformément à l'indication du titre, l'auteur s'est proposé d'offrir en trois volumes un tableau succinct, complet et fidèle de l'aspect général et de l'état actuel de toutes les parties connues du globe terrestre, ce qui n'était possible qu'avec de la sobriété, dans le choix des couleurs et des détails. Il a consulté à cet effet, sur tous les pays, les relations et autres sources les plus récentes et les plus dignes de foi, les a contrôlées avec soin, en s'aidant, pour quelques-uns, du souvenir d'observations directes et d'impressions personnelles.

Les publications pittoresques et illustrées, quand elles sont accompagnées du savoir et qu'il s'y produit sous une forme littéraire agréable, sont éminemment propres à réveiller l'intérêt pour la géographie comme pour toute autre science, mais ne peuvent suffire pour le but que nous nous sommes proposé. On y est entraîné par le désir de charmer le public, à éliminer, comme trop arides, des éléments même essentiels. Elles ont le privilège de faire voyager le lecteur en ballon et de le promener au gré de sa fantaisie. Mais, dans le cadre d'un précis de géographie politique et commerciale, aspirant à procurer une instruction solide et complète, l'obligation de serrer les matières ne comporte ni les digressions improvisées, ni la profusion d'ornements; on est tenu, pour atteindre ce but, à l'observation d'une méthode rigoureuse, et l'on ne saurait perdre de vue, même en présence de contrastes parfois difficiles à expliquer, l'ordre qu'impose l'enchaînement naturel des rapports de lieu, de voisinage et de distance, prédominants en géographie. Dans la description générale des pays comme dans la topographie des villes et localités marquantes, il y a de justes proportions à garder et des itinéraires bien déterminés à suivre. Il va sans dire aussi qu'un intérêt tout particulier s'y attache à la physionomie des capitales et autres centres de population et d'animation les plus caractéristiques.

L'ouvrage est aujourd'hui achevé. Il forme, en réalité, cinq gros volumes, et voici, en résumé, le contenu de ce grand travail de refonte, qui comptera parmi les plus importantes publications géographiques de ce siècle.

Le tome I[er] contient, dans sa large partie introductive, l'histoire de la géographie et des systèmes cosmiques; des développements sur la cosmologie, l'astronomie, la géographie mathématique, la géologie, la géographie physique, la climatologie, la géographie politique et commerciale; la bibliographie et la cartographie

Puis il aborde la description raisonnée de l'Ancien Monde, par le bassin de la Méditerranée, l'Europe en général et l'étude particulière de l'Italie, de la Péninsule occidentale de la France.

Le tome II est consacré aux États neutres de l'Europe centrale, aux Iles Britanniques, aux Etats Scandinaves, à l'Allemagne et à l'Autriche-Hongrie.

Le tome III et dernier est divisé en trois parties ou volumes dont la première embrasse la Russie, la Pologne et la Finlande, les pays riverains du bas Danube, la Péninsule orientale et ses dépendances insulaires; la seconde, l'Asie russe et ottomane, l'Inde, l'empire chinois, l'empire japonais, etc., ainsi que toute l'Afrique avec ses dépendances insulaires; la troisième, l'Amérique du Nord et du Sud, l'Australie et l'Océanie, et les régions polaires arctiques et antarctiques.

Population, mœurs, usages, nature du sol et climats, commerce, industrie, produits, navigation et chemins de fer, topographie, histoire, études comparatives, tout est compris dans ce travail d'une sobriété de développement et d'expression qui, sans faire tort au style, éminemment littéraire, fait tout ressortir avec précision et rend le maniement des plus pratiques.

Pour nous résumer, M. Charles Vogel a trouvé moyen de réunir, dans ce cadre peu étendu de cinq volumes, un fond de particularités du domaine politique, statistique et topographique plus riche que celui d'autres publications bien plus volumineuses.

Voilà, à notre avis, le grand mérite de cet ouvrage qui, nous l'espérons, sera bientôt apprécié comme la meilleure, la plus commode et surtout la plus complète, au point de vue de l'actualité, des publications de ce genre.

L'ouvrage entier forme 3 tomes divisés en cinq parties ou volumes, format grand in-8°.

Prix des cinq volumes brochés. . . . . 60 francs.
— des cinq volumes reliés en toile anglaise . . . . 66 —
— des cinq volumes reliés demi-maroquin, tranches marbrées . . . 72 —

Paris. — Typ. A. Quantin, 7, rue Saint-Benoît [5264]

PRIX DU NUMÉRO : 60 CENTIMES

N° 22. — 30 Mai 1885. — 3e série, cinquième année, premier semestre (tome 35)

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

PARAISSANT LE SAMEDI

Fondée en 1863.

SOMMAIRE DU N° 22

PRIX DE L'ABONNEMENT

A LA REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE SEULE.			AVEC LA REVUE SCIENTIFIQUE		
Paris	Six mois. 15 fr.	Un an 25 fr.	Paris	Six mois. 25 fr.	Un an. 45 fr.
Départements	— 18	— 30	Départements	— 30	— 50
Étranger	— 20	— 35	Étranger	— 35	— 55

LES ABONNEMENTS PARTENT DU 1er DE CHAQUE TRIMESTRE

Les abonnements sont reçus sans frais chez tous les libraires et dans les bureaux de poste des pays d'Europe et des États-Unis.

RÉDACTION ET ADMINISTRATION : 111, BOULEVARD SAINT-GERMAIN

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

ABONNEMENTS ET VENTE AU NUMÉRO

AU BUREAU DES REVUES, 111, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 111, PARIS

ET CHEZ TOUS LES LIBRAIRES ET MARCHANDS DE JOURNAUX

Viennent de paraître :

LES GRANDS MAITRES
DU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE
ÉTUDES LITTÉRAIRES ET DRAMATIQUES

PAR

ÉMILE FAGUET

ANCIEN ÉLÈVE DE L'ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE, PROFESSEUR AGRÉGÉ DES LETTRES AU LYCÉE CONDORCET, DOCTEUR ÈS LETTRES

Un volume in-12 orné de plusieurs portraits (*reproductions* du *Musée de Versailles*). **Broché.......... 3 fr. 50**

On lit dans le *Temps* du 25 mai 1885 :

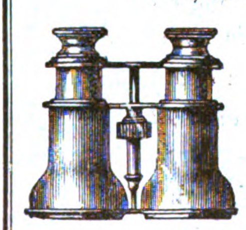
« MM. Lecène et Oudin, éditeurs, rue Bonaparte, viennent de publier un volume excellent qui a pour titre : *Les Grands Maîtres du dix-septième siècle. Études littéraires et dramatiques*, par M. Émile Faguet.

« Parmi ces études, il y en a de tout à fait remarquables. Je citerai entre autres celle qui porte sur l'*Athalie* de Racine. Elle est sobre, substantielle et originale. Oui, originale. Elle fait réfléchir. Le morceau sur La Bruyère est exquis... » Francisque Sarcey.

INSTRUMENTS D'OPTIQUE DE PRÉCISION

BOUCART, OPTICIEN FABRICANT

35, QUAI DE L'HORLOGE, PARIS



Jumelles de théâtre et marine; jumelles longues-vues, très puissantes et d'un petit volume; longues-vues de campagne et lunettes astronomiques. — Microscopes composés, chambres claires perfectionnées à deux œilletons et à prisme lenticulaire. — Chambres claires à agrandissement. — Niveaux; boussoles; théodolites; tachéomètres; cercles-répétiteurs; compas de précision. — Baromètres anéroïdes spéciaux pour mesurer les hauteurs. — Baromètres et thermomètres d'appartements. — *Envoi franco du catalogue sur demande.*





VITRAUX
"Glacier"

La plus parfaite imitation des Vitraux peints.

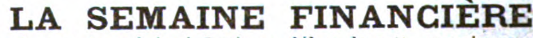
Ce système nouveau permet à chacun de se procurer A UN PRIX INSIGNIFIANT *le luxe de Vitraux d'une remarquable beauté.*

Contre **2** fr. **50** c., envoi d'*échantillons* et *Album illustré* en couleurs, indiquant tous les modèles avec leurs teintes, prix et dimensions.

Devis, Prospectus illustré et tous Renseignements gratuits

L. REVON, 23, rue d'Hauteville, PARIS

AGENTS sont demandés dans toutes les localités de France



LA SEMAINE FINANCIÈRE

Les troubles qui se sont produits à Paris au début de cette semaine, avaient fait craindre un moment que le marché ne pourrait faire preuve d'autant de solidité que la semaine précédente. Mais on est heureux de constater que la Bourse de Paris, malgré ces mauvaises nouvelles, a achevé de reprendre son équilibre, et que les achats des capitaux de placement ont continué tant sur les rentes françaises que sur les valeurs. Dès maintenant on peut dire que la liquidation mensuelle s'effectuera au bénéfice des acheteurs.

Nos rentes restent aujourd'hui aux cours suivants :

Le 3 0/0 à 80.50; l'amortissable à 81.95; le 4 1/2 0/0 à 109.12.

Les valeurs ont été très bien tenues pour la plupart.

Le Crédit foncier est ferme à 1350. Le dernier bilan qui vient d'être publié fait ressortir l'excellente situation de cette Société. Les bénéfices des quatre premiers mois de l'année courante atteignent le chiffre de 7.401.364 francs contre 6.960.894 francs pour la période correspondante de 1884. Les frais généraux, au contraire, se sont abaissés. Ils ont été de 1.190.057 francs pour les quatre derniers mois de 1885, contre 1.190.787 francs pour la même période du dernier exercice.

Cette augmentation croissante des bénéfices du Crédit foncier, justifie la faveur exceptionnelle dont jouissent les actions et les obligations de cette société. Parmi ces obligations nous signalerons plus particulièrement à l'attention des capitalistes celles des derniers emprunts qui ne sont pas entièrement libérées, et qui moyennant un petit versement assurent une foule d'avantages : intérêt normal de l'argent versé, plus-value à brève échéance d'une dizaine de francs au moins, participation à tous les tirages de lots. C'est certainement faire une bonne opération que de se porter sur ces valeurs.

La Compagnie foncière de France est à 360. Une certaine reprise se manifeste sur le marché de la propriété immobilière à Paris; quoique la situation de cette Société soit assurée, le cours de ses actions ne peut que profiter de la hausse des prix des immeubles. — A. Lacroix.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

(REVUE BLEUE)

DIRECTEUR : M. EUGÈNE YUNG.

1er SEMESTRE 1885. (3e SÉRIE). NUMÉRO 22. (22e ANNÉE). — 30 MAI 1885.

Paris, 29 mai 1885.

Lundi prochain, la population parisienne tout entière, les corps constitués, les délégations des départements, suivront le corbillard du poète prodigieux que la France vient de perdre. Mardi aura cessé la pluie des articles, des couronnes, des discours, et à l'apothéose succédera une admiration plus calme pour Victor Hugo. Comme son œuvre elle-même, sa vie depuis le coup d'État du 2 décembre, ses funérailles comme sa vie, auront eu quelque chose d'épique avec la préoccupation du théâtral. Il a eu son île comme Napoléon. « Il n'est pas grand, a-t-on dit; il est énorme. » Et cependant, quand les portes du Panthéon se seront refermées, il s'agira de prendre sa mesure et de peser ce nom qui a rempli les deux tiers du siècle. Certes, dès l'instant de sa mort des éloges autorisés se sont élevés qui ont su faire revivre avec un haut relief cette figure « disparue derrière l'horizon »; sur le cercueil on aurait pu placer, au milieu des fleurs, les articles que lui ont consacrés MM. Renan, Paul Bourget, J.-J. Weiss dans les *Débats*, MM. Scherer et Henry Michel dans le *Temps*, M. Camille Pelletan dans la *Justice*, d'autres encore. Si, comme écrivain, Victor Hugo a des défauts qui font dire que rien n'a été médiocre en lui, ses qualités sont d'une telle envergure qu'il y aurait eu, semble-t-il, mesquinerie à y insister. Le loisir manquait d'ailleurs pour embrasser tout l'ensemble et couler la statue d'un seul jet. Comme pour se partager une si vaste besogne, on a exalté, qui le poète, le prosateur et le dramaturge; qui le croyant et le *voyant*; qui l'auteur des *Châtiments*, qui l'apôtre du pardon universel. Mais le temps va venir pour les appréciations complètes, approfondies et tranquilles; ici du moins nous chercherons, dans de prochaines études, et en tout respect pour la gloire du « Maître », à pressentir le jugement de l'impartiale postérité.

LE SALON DE 1885

Peinture et sculpture (1)

J'ai parlé dans mon dernier article des tableaux mythologiques, religieux et historiques du Salon; et je rappelais en finissant la révolution artistique à laquelle notre génération a assisté. Elle n'a plus consenti à limiter aux sujets de la mythologie, de la religion catholique ou de l'histoire le domaine de la grande peinture, comme nos pères l'avaient fait longtemps, s'inspirant des traditions venues d'Italie. La nouvelle école a pensé que tout appartenait au grand art : la vie moderne et contemporaine aussi bien que le passé religieux ou historique, les scènes familières aussi bien que les scènes héroïques, les ouvriers et les paysans aussi bien que les rois et les empereurs. Il n'est pas jusqu'aux paysages et aux animaux qui ne puissent, à son avis, avoir leur place dans la grande peinture. La noblesse et la beauté sont partout en effet. Aucune époque ni aucune condition sociale, aucun être même n'en a le monopole. Le tout est d'avoir des yeux et de les découvrir où elles sont, c'est-à-dire partout. Ce qui constitue le grand art, c'est le sentiment personnel de l'artiste, c'est la pensée qui l'inspire, c'est la façon dont il interprète les êtres et les choses, c'est l'impression qu'il communique à celui qui regarde son œuvre.

Je ne l'ai point caché : ni la peinture mythologique, ni la peinture sacrée, ni la peinture historique, si vive

(1) Suite et fin. — Voyez le numéro précédent.

que soit aujourd'hui notre curiosité pour tout ce qui touche à l'histoire, ne sont, à l'heure actuelle, très florissantes. Il y a d'heureuses exceptions, mais ce ne sont que des exceptions. Peut-être est-ce qu'avant nous on avait un peu abusé et de la mythologie, et de la religion, et de l'histoire, et qu'une réaction passagère se produit. J'imagine pourtant que la cause principale n'est pas là. C'est qu'autre chose sollicite plus vivement les intelligences et les imaginations. C'est qu'une voie nouvelle s'est ouverte et tente les esprits aventureux, qui sont en même temps, presque toujours, les esprits vaillants et vigoureux. C'est qu'un champ nouveau, et que l'on sent devoir être fécond, s'offre aux explorations et au travail. On devine que l'on sera ici plus indépendant et plus libre. Sur une terre vierge on espère voir surgir une plus riche moisson. Comme les compagnons de Cortès ou de Pizarre au XVIe siècle, comme les pionniers anglais ou français au XVIIe, on s'élance à la conquête d'un continent nouveau.

Ce qui fait la force de cette nouvelle école, c'est qu'elle a la foi. Elle a rompu violemment avec une tradition, bien que, ce qui est fort heureux pour elle, cette tradition ait pris soin de l'instruire. Elle est animée d'un zèle iconoclaste; elle ne songe qu'à briser les dieux auxquels elle ne croit plus; elle ne voit que l'œuvre nouvelle qu'elle voudrait accomplir. Ne lui demandez pas d'être juste envers le passé : elle méprise comme de vieux radoteurs ceux qui gardent certaines traditions. Elle n'a pas assez de dédain et de railleries pour ce qu'elle nomme l'École ou l'Académie. C'est ainsi que les romantiques de 1830 traitaient de « perruques » Corneille et Racine, et Molière même aussi bien que Boileau. L'humanité est ainsi : elle ne sait rien faire sans injustice; il faut que tout progrès chez elle prenne la forme d'une révolution. La postérité seule est équitable et, à côté de la statue du dieu nouveau introduite dans le temple, se charge peu à peu de relever autour de lui les statues des dieux anciens, abattus un moment par la brutalité fanatique des catéchumènes.

I.

La peinture décorative, celle qui est destinée à orner les monuments, est toujours par excellence la grande peinture. La noblesse de l'art italien lui est venue de la fresque, et, partout où la peinture décorative subit un abaissement, on peut être certain que l'art tout entier décline. L'architecture à laquelle l'œuvre du peintre décorateur doit être mêlée lui impose par la majesté de ses lignes certaines conditions profitables. La distance même à laquelle sa peinture doit être vue lui interdit les recherches et les affectations. Ici, tous les petits mérites de l'exécution, les petits effets du modelé ou de la couleur, les habiletés de la main sont forcément perdus. Ce qui frappe les yeux, c'est l'ensemble, c'est l'aspect général, c'est la belle ordonnance de la composition, c'est la simplicité et la grandeur des lignes. Ainsi la peinture décorative ramène au souci du grand art ceux-là mêmes qu'il pourrait le plus laisser indifférents. Jamais elle n'a été plus utile qu'en un temps comme le nôtre, où abondent les amateurs et où l'artiste, pour les satisfaire, est si vivement sollicité à se contenter de ces petites toiles où le « fini » est le grand mérite, où le « morceau » semble le but suprême de l'art, où triomphe, avec la virtuosité du métier, l'habileté de la main.

Quand on écrira, un jour ou l'autre, l'histoire de l'art français dans le dernier tiers du XIXe siècle, il est deux noms qu'il ne faudra pas oublier : celui d'un homme et celui d'un corps constitué, M. Puvis de Chavanne et le conseil municipal de Paris.

M. Puvis de Chavanne a été un novateur. Je me rappelle encore l'étonnement que suscitèrent, il y a environ vingt-cinq ans, ses premiers ouvrages. M. Puvis de Chavanne s'était fait comme une mythologie nouvelle à son usage. Ce n'était pas la mythologie antique, ce n'était pas non plus la froide abstraction du XVIIIe siècle. On eût été bien souvent embarrassé de mettre un nom sur chacune de ses figures. Elles forçaient pourtant à ce qu'on les regardât. Étaient-ce des cartons, étaient-ce des peintures que ces fresques d'un nouveau genre? On eût été encore fort embarrassé de le dire. Ni ses montagnes, ni ses gazons ou ses feuillages, ni ses personnages surtout, n'avaient la couleur de la réalité. Toute sa peinture procédait d'une convention, d'un parti pris qui pouvaient choquer d'abord, mais auxquels l'artiste du moins demeurait fidèle et qu'il s'appliquait à imposer. Ce que devait reconnaître ceux qui résistaient le plus à cette manière, c'est qu'il y avait là un grand et courageux effort. C'était par les grandes lignes du paysage, c'était aussi par l'aspect et les lignes des figures que l'artiste cherchait à conquérir le public. On relevait assurément ici et là de graves fautes de dessin; les figures n'étaient pas toujours belles et grandes, ni même correctes; mais l'intention du moins restait toujours haute et fière. Ce que démontrait M. Puvis de Chavanne, c'est qu'on pouvait intéresser autrement qu'avec une action précise et mélodramatique; c'est que la peinture décorative veut surtout une ordonnance simple et un style mâle; c'est enfin qu'elle doit abréger la nature, qu'il s'agisse de la forme ou qu'il s'agisse de la couleur; qu'elle exige les grands partis pris, qu'elle réclame avant tout des lignes vigoureuses et des teintes larges et claires. M. Puvis de Chavanne, si longtemps contesté, si discuté encore, n'en a pas moins exercé sur l'art contemporain une influence décisive et, somme toute, salutaire. Il a renouvelé la peinture décorative : il n'est pas un seul des peintres décorateurs actuels qui ne procède de lui plus ou moins.

L'autre influence qu'il faut signaler à côté de celle-ci, c'est celle du conseil municipal de Paris depuis 1871, depuis que Paris a été admis à choisir ses administrateurs. L'autorité, quelle qu'elle soit, compte toujours beaucoup ici. C'est elle qui donne à la peinture officielle le caractère qu'il lui plaît de lui donner. C'est elle qui distribue les commandes et ouvre les crédits. C'est à elle qu'appartiennent les murailles, et l'on n'y écrit que ce qu'elle veut bien permettre qu'on y écrive. Les artistes sont toujours obligés de s'appliquer à la contenter et même de lui faire la cour : j'écris le mot sans aucune intention offensante. Les murailles avaient longtemps appartenu à l'administration et aux bureaux, et l'administration avait ses traditions. Les monuments qu'elle décorait le plus volontiers, c'étaient les églises, et elle commandait alors des tableaux religieux; c'étaient encore certains bâtiments civils, et ce qui pour ces bâtiments lui agréait le plus, c'étaient les sujets mythologiques et allégoriques, historiques de temps en temps. Le conseil municipal de 1871 arriva, il disposa du budget des beaux-arts, et depuis lors tout a changé. Ça a été là une véritable révolution. Le conseil municipal n'a plus fait de commandes pour les églises; il laisse aux fabriques le soin de les décorer à leur gré, si par aventure elles se trouvent avoir de l'argent de trop. Le conseil municipal a consacré tout son budget artistique à la décoration des édifices civils et en particulier de ces mairies que, jusqu'à lui, on s'était si peu soucié d'embellir. Il veut que la maison commune, celle qui appartient à tous et où s'accomplissent les actes de la vie civile, soit non seulement propre, mais ornée et belle. Il est laïque, exclusivement laïque, il en faut prendre son parti; peut-être même l'est-il avec quelque violence et quelque brutalité.

Le conseil municipal de Paris n'a pas à un très haut degré le goût de l'histoire. Peut-être, s'il ne dépendait que de lui, ferait-il dater la France du 5 mai 1789 ou même du 10 août 1792. Avant ces dates, il n'est guère qu'un souvenir qui lui soit précieux, celui d'Étienne Marcel et de la première commune de Paris. Ne lui parlez pas des gloires de la vieille monarchie : il en est plus humilié que fier! Il efface volontiers les noms d'autrefois sur les plaques des rues; ce n'est pas lui qui achèterait un tableau où l'on verrait représenté Louis XIV, Richelieu ou même Henri IV. Une statue de Charlemagne — un empereur! — a failli, il y a quelques années, soulever dans son sein un orage. Devinez l'accueil qu'il ferait à Clovis ou, mieux encore, à quelque Romain ou à quelque Grec!

La mythologie n'est pas auprès de lui plus en honneur. Je dois reconnaître qu'elle le laisse absolument froid. Si le christianisme est pour lui tout près d'être un ennemi, la plupart de ses membres n'ont pas dans leur jeunesse noué d'intimes relations avec les vieux dieux de l'Olympe. Apollon, Mercure et les Muses n'ont jamais charmé leurs imaginations; et ils jettent pêle-mêle dans un même tas toutes les vieilleries et toutes les superstitions de l'humanité.

Il a suivi de là que le conseil municipal de Paris a fait un joli bouleversement dans les sujets de la peinture décorative. Quand on a proscrit l'histoire, la religion et la mythologie, que reste-t-il? Il reste la vie contemporaine. Et c'est la vie contemporaine en effet qui a fourni le thème de toutes les peintures décoratives exécutées en ces dernières années et de celles que nous voyons aujourd'hui; c'est elle encore qui fournira vraisemblablement le thème de celles qui vont être exécutées dans les années prochaines. Notre conseil municipal choisit les sujets : les artistes, pour les traiter, suivent autant qu'ils le peuvent les traditions inaugurées par M. Puvis de Chavanne. Telle est, résumée en deux mots que je crois justes, la situation de la peinture décorative française à l'heure présente.

Regardez, par exemple, *la Fin de la journée*, le grand panneau décoratif de M. Humbert, destiné à la salle des mariages de la mairie du XVe arrondissement. Il représente une scène de la campagne. Les costumes sont ceux des paysans de notre temps; mais dans ces figures le peintre s'est appliqué à chercher la grandeur autant que la simplicité dans l'exécution. Le soir tombe; deux hommes dans une barque traversent une rivière, leur journée de travail terminée; de la rive où ils vont aborder, une jeune femme montre à l'un des deux un enfant qu'elle élève dans ses bras. C'est une page excellente d'art décoratif et même de grand art. Et je louerai aussi dans le même ordre de composition, et pour les mêmes qualités, *les Fiançailles*, de M. Baudoin qui vont aller bientôt prendre leur place dans la mairie de Saint-Maur.

En revanche, je ne saurais féliciter M. Besnard, auteur d'une vaste composition exécutée pour le concours de la mairie du IVe arrondissement. Elle a pour titre *Paris*. C'est le soir du 14 juillet, jour de la fête nationale. Au premier plan, la Seine; au fond, la grande ville avec ses monuments, toute pavoisée de drapeaux, toute illuminée de lanternes vénitiennes et de lampions. Un gros et lourd chaland est devant nos yeux; il porte deux femmes, l'une au milieu, debout, tenant deux enfants dans ses bras, l'autre à l'arrière, assise, une rame à la main. Cette femme debout, tenant deux enfants, c'est la bonne ville de Paris, s'il vous plaît, et ce chaland est le navire symbolique qui porte sa fortune. Eh bien! non, ce n'est point là le vaisseau de la ville de Paris. Ce chaland est parfaitement capable de couler; mais être ballotté et flotter, je l'en défie. Quant à cette figure allégorique de Paris au milieu d'un spectacle réel, elle est ce que l'on peut imaginer de plus étrange. Non loin du bateau symbolique j'aperçois un bateau-mouche, un vrai bateau celui-là, qui accomplit son trajet. Rien n'est plus choquant que ce mélange de l'imagination et de la réalité. Et quant à la couleur maintenant, elle est affreuse. Ces lanternes véni-

tiennes de toutes nuances font bien l'arc-en-ciel le plus laid qui se puisse imaginer. J'ignore si ce tableau a remporté le prix au concours auquel il a été présenté; mais, s'il en a été ainsi et si j'avais l'honneur d'être le maire du IVe arrondissement, j'affirme du moins qu'il ne pénétrerait pas chez moi sans que j'aie fait entendre une jolie protestation.

II.

Mais la ville de Paris n'a, chaque année, à faire exécuter qu'un petit nombre de commandes. On a vite fait le compte des panneaux décoratifs mis au concours et partagés entre les artistes. Je disais que ceux de nos peintres qui cherchent le grand art dans la représentation de la vie contemporaine ont la foi : ils ont grand besoin que cette foi les soutienne. Le goût public en effet n'est pas encore tout à fait venu à eux. Les amateurs sont lents à convertir, en ce temps surtout où l'amateur est le plus souvent doublé d'un homme qui veut faire un bon placement et qui, au moment même où il achète une toile, songe déjà à celui où il la revendra avec profit. Le marchand de tableaux se règle sur l'amateur, car son rôle est d'être un intermédiaire entre l'artiste qui produit et le client qui est pour lui le « consommateur ». Et le client aime surtout l'article à la mode d'aujourd'hui, car il devine malaisément l'article à la mode de demain. Offrez-lui une œuvre qui ressemble à toutes celles qu'il connaît déjà et qui ont réussi : il n'hésitera point; il opère sur une valeur connue et cotée et dont le prix marchand est établi. Mais qu'on lui présente une valeur nouvelle, fût-elle supérieure peut-être, il hésite, il se défend, il résiste : elle peut être excellente, mais enfin il l'ignore — c'est un art si malaisé et sujet à tant de mécomptes que celui de prophète ! Les gens sensés ne se risquent point dans les entreprises nouvelles et hasardeuses : ils ne mettent leur argent que sur les actions qui ont déjà fait leurs preuves.

Eh bien, nos peintres de la vie contemporaine vont cependant de l'avant. Ils pourraient sûrement trouver, en faisant autre chose, un emploi plus lucratif de leurs journées. Ils pourraient, comme tant d'autres, continuer à produire le petit tableau marchand et bien achalandé; peut-être même le feraient-ils mieux. Si l'État, cette providence des peintres, ne vient à leur aide, qui achètera leurs œuvres? Je doute fort que ce soit un millionnaire français ou américain. Tel fut le sort de Bastien-Lepage, à qui l'on commandait si volontiers un petit portrait, mais à qui on laissait pour compte ses grands tableaux; pour que ces tableaux acquissent une valeur commerciale, il a fallu que l'artiste mourût et que l'on fût bien certain qu'il n'en ferait plus d'autre.

L'exemple de Bastien-Lepage ne décourage pas cependant ses jeunes émules qui, comme lui, regardent autour d'eux dans la vie contemporaine; ils croient être dans la bonne voie, ils y persistent. C'est par là qu'ils ressemblent à leurs héroïques devanciers, à Delacroix, à Rousseau, à Corot, à Daubigny, à Millet, à ceux qui, dans la génération précédente, se souciaient peu de la fortune et allaient où les poussait le démon intérieur. C'est pour cela que mes sympathies les accompagnent et que je porte à leurs travaux un intérêt tout spécial. Je leur souhaite le même succès qu'à leurs aînés, dût, pour eux aussi, le succès venir un peu tard.

La représentation de la vie contemporaine en peinture a commencé, comme commencent tous les mouvements nouveaux, dans l'art comme ailleurs, par une réaction violente. La peinture de l'école était solennelle, majestueuse, académique : on lui a brutalement opposé la vulgarité et la laideur. Millet seul, et ce sera sa gloire, a su échapper aux violences de l'esprit de parti. S'il a peint nos paysans dans leur vie simple et familière, ce n'est pas la vulgarité qu'il a essayé de montrer dans leurs figures. Il avait vécu de leur vie, il en a su voir la grandeur. Mais Courbet, à la même date, s'appliquait surtout à étaler la difformité, la laideur, les côtés bas et vilains de l'humanité. A la Vénus Uranie il opposait la Vénus des carrefours. Il n'était qu'un révolutionnaire et j'avoue que je me fais difficilement à la pensée de voir *l'Enterrement d'Ornans* offert, dans une salle du Louvre, comme il l'est aujourd'hui, à l'admiration publique. Il remontera quelque jour à sa véritable place, vers les combles du musée. Manet est venu après Courbet, et il a enchéri encore. Tous deux ont fait beaucoup de bruit; ils ont même fait scandale, et peut-être à cette heure le scandale même a-t-il servi. Mais le temps de cette réaction est passé. Ce que j'aime à saluer dans la génération nouvelle, c'est qu'elle ne cherche plus ni le tapage ni le scandale. Elle nous montre les types populaires, les scènes et les costumes de la vie de notre temps; mais elle les regarde avec un œil d'artiste. Elle y cherche la grandeur; elle y cherche aussi l'émotion morale.

Là est le mérite de la grande composition à laquelle M. Roll a donné pour titre *le Travail*. Elle représente un chantier de Suresne où des ouvriers taillent la pierre. Il n'y a ici aucune action dramatique; tout l'intérêt est dans le spectacle même de l'activité humaine, dans l'image de ces divers ouvriers exécutant leur besogne, ceux-ci prenant leurs mesures sur le bloc de pierre, ceux-là faisant marcher la scie ; les uns transportant des matériaux, les autres élevant, à l'aide d'une grue, les pierres déjà taillées et qu'un bateau va transporter tout à l'heure là où elles seront employées. Et voici les contremaîtres qui surveillent; voici des passants qui vont et viennent; voici de lourdes voitures avec leurs chevaux qui apportent au chantier des matériaux nouveaux, ou qui servent à le déblayer. Et pourquoi cela seul ne nous intéresse-

rait-il pas? Pourquoi un tel sujet n'appartiendrait-il pas à la grande peinture? Est-ce qu'il y a une action dramatique dans les *Noces de Cana*, de Paul Véronèse? Et si nous trouvons plaisir à voir la vie heureuse des seigneurs vénitiens au XVIe siècle réunis en un banquet avec les belles filles de leur temps, pourquoi, dans notre société démocratique et laborieuse, ne serait-ce pas aussi un sujet digne de nous arrêter que la vue de tous ces ouvriers qui construisent patiemment la Babylone moderne? M. Roll n'a recherché ni la caricature ni la laideur. Sa peinture est claire, l'air y circule. Il y a là un grand et louable effort. Et je ne ferai pas moins franchement la part de la critique que je n'ai fait celle de l'éloge. La tonalité générale est trop pâle, même pour un chantier de tailleurs de pierres. La scène est trop froide aussi. M. Roll a trop montré la fatigue et l'accablement. Partout où est le travail soutenu est aussi la force et même la gaieté. On ne sourit pas dans ce chantier; on n'y chante pas, on n'y cause pas; je ne retrouve pas là le mouvement, la santé et la belle humeur qui sont partout en France. Mais ce qui surtout y fait défaut, c'est la vie. Les figures, souvent bien dessinées, y manquent d'aisance et de souplesse. Tous ces individus semblent comme immobiles. Ils ont pris une pose qu'ils ne pourront plus quitter. Ils sont, les uns et les autres, comme figés dans une attitude. Là est le plus grave défaut de cette remarquable composition. Il n'y a point d'art sans l'aisance, sans le mouvement, sans la vie; et où trouver plus le mouvement et la vie que là où est le travail?

J'ai loué ici, comme elle me semblait le mériter, lorsqu'elle nous a été montrée, la *Barque de sauvetage* de M. Renouf, allant au milieu de la tempête secourir un navire en détresse et sauver les passagers. M. Renouf, cette année, ne nous montre qu'une figure, mais qui appartient encore au grand art : un vieux matelot debout au gouvernail et, l'œil fixé sur la boussole, dirigeant à travers l'Océan la course d'un bâtiment. Peinture un peu lourde peut-être, mais vraiment solide. En cette seule figure rude et sur laquelle souffle depuis tant d'années l'âpre vent de la mer, c'est toute la vie, faite de travail, de conscience et de sentiment du devoir, de nos marins, que M. Renouf a en quelque sorte résumée.

C'est à Paris que M. Pelez a trouvé son inspiration. Son sujet est triste, bien triste même. Son *Petit marchand de violettes* est tombé à l'angle d'une muraille. Dans le pauvre éventaire qu'il portait suspendu au cou s'étalent encore huit ou dix petits bouquets de violettes à deux sous qu'il offrait aux passants, et dont personne n'a voulu. Le malheureux enfant ne les vendra plus. Le froid est venu, après la faim, qui l'a saisi : il est tombé et ne se relèvera pas, car il est mort. Ce n'est pas sans un serrement de cœur qu'on regarde cette victime de la misère. Qui pouvait se douter parmi les passants qu'il avait faim, qu'il avait froid, qu'il allait mourir? On dirait que M. Pelez s'est inspiré d'un des plus touchants récits de Hans Christian Andersen, le conteur danois si cher aux enfants. Le difficile en un tel sujet était d'éviter le mélodrame, l'excès de la sensibilité. Il semblait si aisé de trouver le succès dans cette exagération même! Le rare mérite de M. Pelez est d'avoir résisté à cette tentation. C'est à faire une bonne peinture, à nous montrer une figure bien dessinée, bien rendue, qu'il s'est appliqué; et l'émotion qui vient ensuite n'en est que plus poignante, par cela même que nous nous y abandonnons plus sincèrement et que nous sentons que l'artiste n'a pas voulu spéculer sur notre sensibilité. C'est un nom qu'il ne faut plus oublier que celui de M. Pelez.

Le tableau de M. Gervex, *le Jury de peinture du Salon*, n'est, par le sujet, qu'un tableau de genre. Il nous montre le jury de peinture, nommé par les artistes, accomplissant sa besogne dans une salle du palais de l'Industrie. Les garçons étalent les toiles soumises à l'examen ; MM. les jurés, partagés en groupes divers, les acceptent ou les refusent. On reconnaît les uns et les autres à leurs visages, quelquefois même à leurs attitudes, et le public s'arrête volontiers devant la toile pour y retrouver ou y chercher les figures des artistes qu'il admire. Un petit croquis est au bas pour guider les profanes dans cette recherche. Il ne semble pas que le sujet appelât un si grand cadre, et je persiste à croire que M. Gervex eût mieux fait de dessiner ses figures au quart ou au cinquième de la nature. Mais à notre époque on aime à faire grand ou tout au moins à faire vaste. Mais par où vaut le tableau de M. Gervex et par où il touche au grand art, c'est par la franchise de l'impression, c'est par l'air qui circule entre toutes les figures. Il y a là un autre souci que celui de faire un petit tableau aimable et pittoresque. Si M. Gervex n'eût songé qu'à cela, il n'aurait jamais certainement choisi comme cadre cette salle du palais de l'Industrie. Elle est affreuse, on peut bien le dire, avec ses cloisons d'un rouge sale et la perspective de la charpente en fer de la construction. Jamais local moins artistique ne fut destiné à loger des œuvres d'art. M. Gervex a dépensé là bien du talent : nous lui souhaitons pour son prochain tableau un cadre moins laid et aussi un sujet d'un intérêt humain un peu plus général.

Avec M. Lhermitte, nous voici, comme à l'ordinaire, à la campagne, dans la vraie campagne. Son tableau de cette année a pour titre *le Vin*. Je ne suis pas sûr absolument de le bien comprendre; mais, si je ne me trompe, en voici le sujet. La vendange est terminée. Le pressoir a fini son travail. Trois hommes sont attablés et goûtent le vin nouveau qui est si traître. A droite, une femme, un enfant dans les bras, un plus grand à son côté, se présente : elle voudrait bien emmener son homme, l'arracher à la tentation, aux rixes et aux coups qu'elle prévoit pour tout à l'heure.

Mais la tentation est trop forte, et, loin de la suivre, c'est lui qui l'invite à prendre place à côté de lui. Toutes ces figures sont dessinées avec cette conscience et avec cette puissance que nous avons plus d'une fois louées chez M. Lhermitte. La paysanne, en particulier, avec ses deux enfants, est d'un mouvement large et superbe. Et superbe aussi la figure de l'homme assis qui montre à sa femme une place vide à la table et un verre libre. Voilà bien véritablement du grand art. C'est la couleur qui laisse un peu à désirer. On avait dit à M. Lhermitte — peut-être étais-je même de ceux qui le lui avaient dit — que sa couleur était un peu triste; je crains qu'il n'ait voulu trop bien faire cette année; il a cherché les notes éclatantes et il a exagéré. L'aspect de sa toile est papillotant; des notes trop blanches à droite, et à gauche, distraient les yeux des spectateurs et les gênent; elles l'empêchent de bien saisir de suite l'unité de la composition. C'est une leçon et un enseignement pour l'avenir. Mais nous ne sommes pas de ceux qui craignent pour M. Lhermitte. Il ne se borne pas à redire la chanson qu'il dit bien; il travaille sans cesse à acquérir des qualités nouvelles; il cherche toujours; il nous donnera le chef-d'œuvre que depuis plusieurs années il nous fait espérer; nous le verrons bientôt aussi bon peintre qu'il est déjà grand dessinateur.

J'ai gardé pour la fin M. Jules Breton. C'est que je ne me lasserai pas de présenter cet artiste comme modèle à nos jeunes peintres. Personne mieux que lui n'est fait pour montrer que ce n'est pas l'étendue d'un tableau qui en fait la grandeur. Il expose deux toiles cette année; l'une, intitulée *l'Alouette*, représente, au petit matin à l'heure où chante l'alouette, une fillette, se rendant aux champs sa faucille à la main. L'autre a pour titre *Derniers rayons*. C'est devant celle-ci que je voudrais voir s'arrêter tous les visiteurs du Salon.

Regardez cette toile un moment, car le premier aspect de la peinture de M. Jules Breton est toujours un peu triste et, ce semble, un peu terne. Mais regardez-la et tout va changer. Peu à peu le tableau s'éclaire. La lumière en quelque sorte concentrée par le pinceau se répand et rayonne de toutes parts. L'œil pénètre dans la toile et voit les plans s'éloigner devant lui jusqu'au ciel qui borne l'horizon. C'est une belle soirée du mois de juin; le soleil va se coucher; il allonge les ombres des arbres et des toits. Au premier plan, la cour pleine d'herbe, derrière une maison de paysans couverte de chaume. A gauche, un groupe formé du vieux père, de la vieille mère, d'une belle fille de vingt ans à marier, assis dans l'ombre de la maison. La vieille femme file; la jeune fille travaille à quelque réparation de ménage; le vieillard se repose. A droite, le fils de la maison, vigoureux et maigre, qui, ramenant une brouette vide, rentre avec sa jeune femme de l'ouvrage des champs. Tous deux ont bien travaillé; ils rentrent joyeux et en bon appétit. Et entre les deux groupes un petit enfant de deux ou trois ans, resté à la maison pendant le jour à la garde des vieux parents. Il a aperçu sa mère et il court vers elle à travers le gazon de toute la vitesse de ses petites jambes. Elle l'appelle; elle étend vers lui les bras; elle lui sourit, et un rayon de soleil tombant sur sa figure vient éclairer son sourire.

Quoi de plus simple, de plus familier, que ce tableau? Et c'est là pourtant de l'art, et du plus grand. C'est que le sujet a beau être pris à la réalité la plus ordinaire, il est profondément humain. C'est que, tant qu'il y aura des grands parents, des parents et des enfants, tant que l'humanité aura un cœur, une telle scène nous intéressera toujours. C'est qu'en le traitant l'auteur n'a songé ni à montrer de l'esprit, ni à divertir par une caricature plus ou moins piquante, ni à distraire notre attention par tel ou tel détail pittoresque, mais qu'il s'est efforcé seulement d'exprimer en toute sa sincérité, en toute sa naïveté, le sentiment qu'il avait éprouvé. C'est qu'avec la vérité et la justesse des mouvements, il a donné à ces figures la grandeur et la vraie beauté. C'est qu'enfin, entre cette douce lumière du soir qui enveloppe la nature, cette verdure joyeuse et la scène de famille qui est là sous nos yeux, il existe une merveilleuse harmonie. Tout dans cette toile est repos, paix, joie et sérénité; tout se tient, tout est en accord, tout conspire à nous pénétrer d'une émotion douce et bienfaisante. Une fois de plus, M. Jules Breton a illustré au catalogue par quelques jolis vers son tableau des *Derniers rayons*. Mais nous n'avions pas besoin de lire ces vers : il nous suffisait de regarder son tableau pour savoir qu'il est un poète.

III.

Je me suis longuement étendu sur la grande peinture au Salon de cette année. On m'excusera d'être bref sur le reste.

Les tableaux de genre sont nombreux, selon la coutume. Il m'est impossible de voir autre chose qu'un tableau de genre, malgré ses grandes proportions, dans la toile que M. Lerolle a intitulée *A l'orgue*. Elle eût gagné, je crois, à être présentée dans un petit cadre. J'en dirai autant des deux figures de M. Jacquet, sa *Reine du camp* et son *Espiègle*. Il y a de l'esprit, mieux que de l'esprit, de l'observation fine et juste, dans la *Revue des bataillons scolaires* et dans *le Lavabo à l'école maternelle* de M. Geoffroy. La peinture est cependant un peu sèche et un peu dure, et je préférais son dernier envoi. M. Santai est toujours froid, terriblement froid; mais son dessin est solide autant que son art est sincère. Son *Office chez les capucins* est un bon tableau de plus à ajouter à tous ceux que nous connaissions déjà. M. Jean Béraud, le peintre de la *Salle Graffard*, nous conduit cette année chez les fous, à l'asile Sainte-Anne. Toutes ces petites figures sont bien justes de

mouvement, bien observées, bien rendues. J'avoue pourtant que je ne saurais me faire à ce qu'a de pénible le sujet. Non, vraiment, les fous, avec leurs contorsions et leurs grimaces, ne donnent point envie de sourire. Qu'y a-t-il de plus douloureux et même de plus horrible qu'un tel spectacle?

Si parmi tous les tableaux de genre exposés cette année je pouvais faire un choix, il en est deux que j'aimerais à voir souvent sous les yeux. L'un, c'est *l'Affaire d'honneur dans le manège* entre deux chasseurs, de M. Marius Roy, qui s'est fait le peintre de la vie familière de nos régiments. Les deux adversaires, nus jusqu'à la ceinture et placés à la distance réglementaire, attendent les armes que le prévôt va leur distribuer. A droite, le chirurgien militaire a ouvert sa trousse et prépare les pansements. A les voir tous les deux, on devine sans peine quel est l'offenseur et quel est l'offensé et quels sentiments animent les deux champions. La scène est bien composée, parfaitement rendue : c'est de la meilleure peinture française.

L'autre tableau de genre qui mérite d'être tiré hors de pair est intitulé *la Seguïa*, près de Biskra en Algérie, de M. Guillaumet. Il nous montre, à l'heure où le soleil se lève, des femmes arabes allant puiser l'eau à la rivière aux portes de la ville. Le paysage, la fine lumière du matin, les figures, tout est harmonieux et charmant. Si intéressant que soit le second tableau de M. Guillaumet, *les Fileuses de laine à Bou-Saada*, celui-ci me paraît de beaucoup supérieur. De tous ceux de nos artistes qu'a attirés l'Algérie, aucun ne l'a moins vue avec son imagination et ne l'a exprimée avec plus de sincérité que M. Guillaumet.

J'arrive aux portraits. Et, selon l'habitude, nous avons beaucoup de portraits. Les jolies femmes se font peindre volontiers, quelques-unes même de celles qui ne sont pas jolies. L'armée a beaucoup donné cette année. Plus de portraits d'officiers supérieurs que de portraits supérieurs d'officiers. Quatre portraits sont absolument de premier ordre : le portrait de Clairin, de M. Mathay; un portrait de femme, de M. Wencker; le portrait de Mme Toulmouche, par M. Delaunay; un portrait de jeune femme, de M. Paul Dubois. Jamais on ne modela une tête avec plus de soin patient, jamais on ne la peignit avec une grâce plus délicate que ne le fait M. Paul Dubois. Ah! s'il pouvait une fois s'emporter un peu et nous laisser voir, dans ses œuvres d'art exquises, un peu de fièvre et de colère! Il reste toujours trop maître de lui, trop achevé, trop irréprochable : je ne lui vois guère d'autre défaut que celui-là.

Si les *Maîtres syndics* de Rembrandt sont un tableau, c'est un tableau aussi que les six ou sept figures de musiciens qu'a réunis M. Fantin-Latour autour d'un piano. Quelle que soit dès aujourd'hui la réputation de M. Fantin-Latour, on peut être assuré qu'elle grandira encore; car il n'entre chez lui aucun charlatanisme, aucune concession à la mode du jour, et c'est de conscience et d'honnêteté qu'est fait son talent.

Il faut regarder le beau portrait de femme de M. Maurice Eliot, qu'on dirait un élève, non pas de MM. Bin et Cabanel, mais de M. Fantin-Latour. Il faut regarder le joli portrait de jeune fille de M. Edelfelt. Il faut regarder plus encore les deux portraits de M. Paul Langlois, son portrait de femme assise surtout, qu'éclaire de dos la lumière tombant de haut et dont le visage est enveloppé d'une pénombre transparente. M. Paul Langlois a pris rang cette année parmi nos meilleurs peintres.

M. Sargent commence à inquiéter vraiment ses sincères amis. Il ne prend quasi plus la peine de dessiner, et c'est chose qui se pardonne difficilement à un portraitiste. M. Comerre s'égare de plus en plus dans la recherche de la virtuosité. Ses deux portraits de cette année pourraient être intitulés, l'un la symphonie en bleu, l'autre la symphonie en vert. Quant à ce maître de la palette qui a tiré tant de feux d'artifice de la couleur, M. Carolus Duran, combien je préfère à son grand portrait éclatant et tapageur de la châtelaine de Chenonceaux son autre portrait de femme en noir, discret et distingué, qui caresse doucement le regard! Il me semble que la mode s'en va des portraits pompeux et éblouissants, où triomphe surtout la nature morte; et c'est là un bon signe. N'est-ce pas, en effet, la figure humaine elle-même, son caractère et sa personnalité, qu'un portrait doit, avant tout, s'appliquer à rendre?

Beaucoup de paysages, cette année encore, selon la coutume; on sait que je ne m'en plains pas. Il n'est plus besoin d'encourager nos paysagistes, et, à voir la légion qu'ils forment, on peut être assuré que le public, qui leur a si longtemps tenu rigueur, est venu à eux. Je me borne à citer, dans une rapide énumération, M. Karl Daubigny, M. Ségé, M. Lavieille, M. Defaux, M. Guillemet, M. J. Will, M. Zuber. M. Pointelin, qui est venu tard à la peinture et qui a, je crois, quitté pour elle l'Université et l'enseignement des mathématiques, s'affirme de plus en plus et grandit chaque année. Ce sont les X qui doivent être bien surprises d'avoir pu, tant d'années, retenir un si fervent admirateur de la nature! — Mais pourquoi le catalogue attribue-t-il à Victor Hugo le vers dont M. Pointelin s'est inspiré dans son tableau de la *Lisière*, le vers si connu de Lamartine :

Le soir ramène le silence...

Serait-ce là une méchante revanche des X délaissées?

C'est un plaisir de regarder le *Potager* de M. Demont, plein de cerisiers, de pruniers, de poiriers et de pêchers en fleur. Espérons seulement que ces beaux arbres ne verront pas un mois de mai pareil à celui que nous avons subi cette année.

Il faut souhaiter la bienvenue à un artiste norvégien, M. Normann, et à son *Sognefiord*, avec ses rochers à pic que baigne une eau limpide et glacée. Il n'y a pas ici seulement une extraordinaire habileté de main; il y a quelque chose de plus, et M. Normann donne le désir de visiter la Norvège à ceux qui ne la connaissent pas encore.

C'est à M. Pelouse, avec son tableau intitulé *le Soir*, qu'appartient, cette année encore, le premier rang parmi les paysagistes. On peut devant sa toile se souvenir, sans l'accabler, de Claude Lorrain ou d'Albert Cuyp. Après M. Pelouse, je citerai volontiers, pour la seconde place, M. Damoye, avec son *Chemin des dunes en Normandie*.

Il y a aussi quantité de fleurs au Salon, et de belles fleurs, y compris celles de M. Jean Benner. Il y a de beaux fruits, et l'on goûterait volontiers ceux de M. Bergeret. Il y a des natures mortes fort remarquables de Mme Anni Ayrton, un chaudron de cuivre tout reluisant et une superbe cruche de grès vert de M. Vollon, qui nous présente aussi un *Guitarero* aussi solide que bien découplé.

Quant aux animaliers, l'année a été pour eux des meilleures. Nos bonnes vaches cotentines et autres figurent avec honneur dans une bonne douzaine de tableaux. Les chiens bassets de M. Jadin et le petit lapin qui se terre juste à temps pour échapper à leurs crocs redoutables sont fort amusants. MM. les rats n'ont que des remerciements à adresser à M. Philippe Rousseau et à M. Couturier, qui se sont rencontrés tous deux pour illustrer la fable de La Fontaine : *le Rat qui s'est retiré dans un fromage de Hollande*. On n'est pas plus gouailleur que le solitaire de M. Philippe Rousseau ; on n'est pas plus hypocritement cafard que celui de M. Couturier.

Mais le maître des animaliers, en 1885, c'est M. Friese, le peintre du roi des animaux, Sa Majesté le Lion. Du haut d'un rocher, un lion et une lionne regardent une caravane qui passe dans la plaine. Le lion, plus philosophe, cligne des yeux et semble dormir ; il se résigne, sachant bien qu'il n'y a pas moyen d'atteindre cette proie magnifique. Mais dans le mouvement de la lionne ramassée sur elle-même, prête à bondir, on sent toutes les convoitises, tous les appétits farouches et féroces. Ah! si elle osait seulement oser, comme elle aimerait déchirer de ses ongles et de ses dents un de ces moutons qui passent, un de ces chevaux ou même un de ces hommes armés! Cette peinture est superbe ; si minutieusement qu'elle soit exécutée, c'est l'impression saisissante de l'ensemble qu'elle nous donne d'abord.

M. Friese est né à Hambourg et c'est à Berlin qu'il a fait ses études. Il faut compter qu'il est un bon Allemand et je ne puis que lui souhaiter d'être tel en effet. Ce ne sont donc pas les félicitations d'un ami que j'ai à lui adresser, mais c'est l'éloge sincère d'un Français pour qui la justice passe avant toutes choses et qui salue le talent partout où il le rencontre.

IV.

De la sculpture je ne dirai, cette année encore, qu'un mot. Ni M. Paul Dubois ni M. Saint-Marceaux n'ont exposé. M. Falguière se contente de nous présenter en bronze sa *Nymphe chasseresse*, dont nous avions déjà vu le plâtre l'an dernier. M. Guillaume nous fait voir deux bustes, l'un de Jean-Baptiste Dumas, l'autre de Paul de Saint-Victor. M. Barrias n'est représenté que par un buste aussi vivant que délicat, celui de M. Marmontel, l'éminent professeur du Conservatoire. M. Eugène Delaplanche a modelé une grande figure nue, celle de la redoutable Circé qui changeait si bien les hommes en bêtes ; et il a exposé aussi l'un des meilleurs bustes qu'il ait signés, celui de M. François Coppée.

On regardera l'élégante figure sculptée par M. Chapu pour le tombeau de la duchesse d'Orléans; elle est malheureusement trop longue et, je le crains aussi, un peu conventionnelle. On regardera le joli marbre de M. Escoula intitulé *le Sommeil*. On regardera aussi la *Jeanne d'Arc sur son bûcher* de M. Cordonnier. L'important groupe de M. Dalou, *le Triomphe de Silène*, s'impose aux regards; il est plein de mouvement et de vie; l'expression en sculpture ne saurait aller plus loin. Et devant ce groupe il est impossible de ne pas se souvenir de Carpeaux, qui fut le maître de M. Dalou. Lui aussi a la fougue et, avec la fougue, la puissance. Mais la voie où s'engage de plus en plus M. Dalou nous paraît dangereuse. La sculpture, il y a bien longtemps que Lessing l'a dit, est surtout un art calme. Le mouvement exagéré s'accorde mal avec l'harmonie des lignes; et M. Dalou lui-même nous en donne la preuve. Si par malheur on essaye de tourner autour de son groupe et de le regarder par derrière, on ne voit plus qu'une affreuse cohue de bras, de jambes et de pieds.

Les deux figures d'Œdipe et d'Antigone réunies par M. Hugues sont une œuvre consciencieuse, solide, bien étudiée. Pour moi, je préfère à tout le reste, dans ce Salon de la sculpture, deux ouvrages : l'un, la figure de femme enveloppée de longs voiles, charmante en sa grâce et sa mélancolie, qu'a sculptée M. Antonin Mercié pour le monument funèbre de Mme Charles Ferry, cette jeune femme si digne de vivre et si tôt enlevée par la mort; l'autre, le *Réveil d'Adam*, d'un jeune artiste jusqu'ici peu connu du grand public, M. Horace Daillion. Adam, que la main de Jéhovah vient de modeler dans le limon de la terre et qu'il a animé de son souffle, sent la vie fermenter soudain en lui et se soulève. Le mouvement est simple autant que juste; les formes sont robustes et belles. Comme M. Saint-Marceaux il y a quelques années, M. Daillion s'est souvenu de Michel-Ange et du plafond de la chapelle Sixtine, et ce souvenir lui a porté bonheur.



V.

Il me faut dire un mot, en finissant, d'une question qui a fait quelque bruit l'autre semaine. L'État, en renonçant à présider à nos expositions annuelles et en les remettant à la Société des artistes, en quoi il a agi fort sagement, s'était réservé le droit — et rien de plus légitime que cette réserve — d'organiser de temps en temps des expositions auxquelles il présiderait seul. La première de ces expositions a eu lieu en 1883, à l'automne, et l'on avait reconnu que l'automne, où Paris est à peu près vide, était une saison fort mal choisie. Il avait été décidé alors que les expositions de l'État auraient lieu tous les trois ans, décidé aussi qu'elles auraient lieu au printemps. La seconde devait donc s'ouvrir au mois de mai 1886.

C'est à ce propos que la Société des artistes s'est émue. Elle a trouvé que l'État menaçait de lui faire, l'an prochain, une grave concurrence. Elle s'est émue aussi à la pensée d'être obligée de quitter ce local du palais de l'Industrie que l'État lui prête gratuitement et qu'elle s'est vite accoutumée à considérer comme lui appartenant. Elle a fait entendre très haut, nous ne dirons pas ses doléances, mais, vu le ton, ses récriminations, dans bon nombre de journaux; elle les a portées jusqu'au sous-secrétariat des beaux-arts. Ces voix impérieuses ont été écoutées, et il vient d'être décidé qu'en 1886 l'État n'organiserait point d'exposition.

Sur le fait même, nous n'avons qu'à louer la décision prise. Le grand intérêt des expositions de l'État, c'est de se faire remarquer par la qualité des œuvres plus que par leur nombre; c'est de permettre de suivre durant une période un peu étendue le mouvement de l'art français. Trois années ne sont pas suffisantes pour que cette revue soit vraiment profitable. On était d'accord généralement à penser que le mieux serait d'organiser ces expositions nationales seulement tous les cinq ans. Et, vu la date, que nous devons songer à fêter dignement, du centenaire de 1789, mieux valait que cette fois l'État attendît non pas cinq ans, mais six, avant d'ouvrir sa seconde exposition des beaux-arts.

Mais, cela dit, nous serions fâchés que l'État, par un excès de complaisance, laissât prescrire ses droits ou contester son autorité. MM. les artistes sont gens charmants et très dignes qu'on cherche à leur être agréable, à coup sûr; mais ils sont aussi singulièrement envahissants. Que l'État leur prête très volontiers son palais de l'Industrie pour montrer leurs ouvrages et faire leurs affaires lorsque lui-même n'en a pas besoin, rien de mieux; mais ce palais ne lui en appartient pas moins, et, le jour où il se trouve en avoir besoin, il est juste qu'il le reprenne un moment. Crier à la spoliation parce que le maître de la maison veut un jour venir l'habiter, c'est une prétention un peu excessive.

C'en est une plus exorbitante encore de prétendre, comme on l'a fait, interdire à l'État le droit de choisir pour son exposition la saison du printemps, sous prétexte que c'est celle où les artistes organisent la leur. Ils redoutent, disent-ils, la concurrence. Le Salon périodique serait plus beau, plus intéressant, plus visité que le Salon annuel. — Hé, c'est la loi de la vie que la concurrence, et nous ne voyons pas pourquoi on interdirait à l'État de choisir, lui aussi, la saison qui lui convient. L'expérience de 1883 a été décisive à cet égard. Dès le milieu de l'automne on gelait dans le grand bâtiment en fer des Champs-Élysées. Il fallait un courage véritable pour oser y pénétrer. Quand l'État, une autre fois, fera son exposition, il n'a qu'une époque de l'année à prendre : celle où nous sommes.

Cette année-là, la Société des artistes ira se loger où elle pourra. Elle fera ce qui dépendra d'elle pour réunir des chefs-d'œuvre et pour attirer les visiteurs. Notre avis est qu'elle y réussira. Si même elle jugeait à propos de se mettre en vacances une fois tous les cinq ou six ans, nous n'y verrions pas, pour notre part, un grand mal : peut-être le commerce de la peinture n'en souffrirait-il pas considérablement, et à coup sûr le Salon de l'année suivante en vaudrait beaucoup mieux.

CHARLES BIGOT.

LA SŒUR DE LA TRAGÉDIENNE (1)

Nouvelle

IV.

Le mardi donc, je me rendis à la soirée dont Marie-Thérèse était l'héroïne. La Claverie occupait, dans une très belle maison de l'avenue de Villiers, un riche et élégant appartement du premier étage. A peine fus-je annoncé qu'il accourut au-devant de moi, visage épanoui, mains tendues.

— Ah ! cher ami, me dit-il avec effusion, quel plaisir de vous revoir !

J'allais répondre à ce gracieux accueil par des paroles également chaleureuses, quand je vis que mon homme avait déjà le dos tourné pour se prodiguer à de nouveaux arrivants. Je restai d'abord un peu interloqué ; mais quoi ? La Claverie était comme le pain bénit à l'église : tout le monde devant y avoir part, chacun n'a droit qu'à une bouchée.

J'allai trouver madame, avec qui je pus causer plus

(1) Suite. — Voy. le numéro précédent.

longuement; car, modeste et effacée, elle était, chez elle, de ces saints qu'on ne chôme guère.

Enfin, mes dettes de politesse payées, j'entrai dans les salons, où déjà l'on se groupait pour avoir place à l'audition dramatique. La Claverie avait bien fait les choses : huit ou dix journalistes étaient là. Enfin j'avisai, dans un coin, comme des intéressés qui modestement se dérobent, Marianne Lesaulnier, Anténor et un jeune homme, qui me fut aussitôt présenté comme étant le cousin Lucien Morel. Quant à Marie-Thérèse, elle était déjà dans le salon des artistes, et sa mère auprès d'elle.

Après ce que m'avait dit Mme Lesaulnier des sentiments du cousin Lucien pour la gentille Marianne, j'étais curieux de connaître ce jeune homme. C'était un garçon de vingt-cinq ans environ, de prestance et de figure agréables. La physionomie, naturellement ouverte, avait quelque chose d'engageant; mais elle eût semblé un peu dépourvue de caractère, si ce n'est qu'à de certains moments l'œil s'éclairait d'une lueur très vive. Le petit employé de la Banque était-il poète, comme le disait sa tante, ou croyait-il l'être? La première hypothèse n'avait, d'ailleurs, rien d'inadmissible en elle-même. La liste pourrait être longue des poètes, jouissant même déjà d'un certain renom, qui émargent un modeste traitement dans nos administrations publiques. L'art du divin Homère a rarement suffi à nourrir un homme, et, depuis que les grands seigneurs ne pensionnent plus les porteurs de lyre, il est bien juste que nos ministres les appointent. En tout cas, si Lucien Morel était poète, il appartenait à cette école, aujourd'hui peu nombreuse, qui chante naïvement et de bonne foi, et il avait absolument négligé de se faire une tête parnassienne. En somme, on devinait en lui une de ces natures sensibles, mais un peu molles, dont il serait aisé de faire quelque chose d'excellent, mais qui couraient aussi de bien grands risques à tomber en de mauvaises mains. J'eus aussitôt l'impression que ce jeune homme, avec tout ce qu'il avait de sympathique, pourrait faire du mal à ma pauvre Marianne, que je regardais déjà comme une petite amie.

Quant à elle, elle était tout éclairée de ce rayonnement charmant que donne à la jeunesse l'impression débordante d'un premier amour. Que Lucien Morel « en tînt encore pour elle », comme disait Mme Lesaulnier, c'est ce qui n'apparaissait pas d'une façon absolument certaine; mais qu'elle « en tînt pour lui », c'était plus qu'évident. Il eût fallu être aveugle pour ne pas percevoir son amour dans son sourire et dans son regard, sourd pour ne pas le sentir dans l'intonation de sa voix quand elle adressait la parole à son cousin. Avec ce laisser-aller qui appartient à l'innocence des natures chastes et loyales, elle lui faisait inconsciemment une véritable cour que Lucien semblait accepter comme chose douce et toute naturelle.

— Allons! dis-je après quelques instants de conversation en regardant la pendule qui marquait dix heures, je vois que je n'étais pas en retard.

— Dieu merci! s'écria Anténor, que cette idée parut révolter comme un sacrilège.

Puis, en attendant le sociétaire des Français qui ne venait toujours pas, on se mit à parler de choses et d'autres. Je remarquai qu'un monsieur placé auprès de nous lançait volontiers son mot dans la conversation. « C'était une noble tête de vieillard. » Avec ses longs cheveux blancs rejetés en arrière et qu'il secouait fréquemment d'un mouvement olympien, il avait l'air d'un vénérable chef d'institution retiré des affaires. Anténor, qui avait peut-être remarqué un peu de surprise de ma part à voir cet inconnu se mêler à notre entretien, crut devoir nous présenter l'un à l'autre et, après m'avoir nommé :

— M. Garavant, me dit-il. Monsieur est un artiste dramatique engagé avec Mme et Mlle Garavant au théâtre de Bordeaux et qui, comme père de famille, veut bien se charger de conduire là-bas Mlle Lesaulnier. Peut-être connaissez-vous M. Garavant? Il a joué autrefois à la Porte-Saint-Martin.

— En vérité? dis-je. Et dans quelle pièce?

— Dans *Antony*, monsieur, me répondit Garavant avec le creux formidable qui caractérisait sa riche basse-taille. A l'une des reprises de ce drame, j'ai représenté le colonel d'Hervey. Le rôle n'est pas fort développé; mais il demande beaucoup de tenue. Je puis dire que j'y ai obtenu un certain succès.

« Le rôle n'est pas fort développé. » Je le crois! Il consiste, on s'en souvient, à enfoncer une porte au moment où le rideau va baisser, à faire brusquement irruption sur la scène et à s'écrier : « Infâme! Que vois-je? Adèle morte! » Sur quoi, Antony lance la réplique fameuse : « Elle me résistait; je l'ai assassinée! » Et la toile tombe. Voilà tout le rôle du colonel d'Hervey. Encore, à la dernière reprise, à l'Odéon, l'a-t-on diminué de moitié et réduit à ces deux mots : « Adèle, morte! »

Je me plais à croire que le majestueux Garavant l'avait joué sans coupures; mais, en le prenant même au complet, au grand complet, on voit que le rôle n'est pas très considérable. Que de *tenue* Garavant avait dû y mettre pour en compenser la brièveté et s'y faire un *certain* succès!

Enfin, l'audition commença. Le sociétaire des Français annoncé était remplacé par un élève du Conservatoire; mais, l'ardeur du néophyte substituée à l'expérience du maître, les choses n'en devaient pas marcher plus mal. Un long murmure flatteur accueillit l'entrée de Marie-Thérèse. Il est certain qu'elle était, ce soir-là, remarquablement belle.

— Ah! mes enfants! quelle femme! s'écria Garavant à qui l'admiration écarquillait les yeux et faisait oublier ses allures de Jupiter tonnant.



— Il faut absolument, dit Anténor, qu'elle me laisse faire son portrait.

« Infortunée Marie-Thérèse! pensai-je. Si la pratique de notre ami Anténor est en accord avec ses théories, elle sera joliment portraiturée! »

Quant à Marianne et Lucien, ils ne disaient rien; mais l'émotion mettait une larme aux cils de la première; et, pour l'autre, je remarquai qu'il regardait la tragédienne avec des yeux singulièrement animés et dont l'expression laudative valait bien, dans son éloquence, toutes les exclamations de Garavant.

Le succès fut vif. Quel bon public, d'ailleurs, et si bien conduit! Dès le début, Anténor et Garavant nous avaient quittés pour gagner des places plus centrales et diriger les applaudissements. De tels chefs de claque, on pourrait, en pareil cas, en souhaiter à ses meilleurs amis. Marie-Thérèse fut rappelée et couverte de fleurs achetées d'avance par La Claverie.

La soirée continuait après cette audition. La Claverie, grand amateur de musique, devait produire encore une chanteuse étrangère et un petit prodige exécutant sur le violon le morceau de Tartini appelé *la Sonate du Diable*. Nous revîmes ainsi Mme Lesaulnier et Marie-Thérèse, qui vinrent prendre place auprès de nous, non sans avoir traversé des cercles nombreux d'admirateurs se reformant sans cesse et arrêtant, à chaque pas, leur marche triomphale.

Rien n'était plus curieux que de les voir venir à nous au milieu de cette foule complimenteuse; et rien n'accusait mieux ce renversement des rôles entre la mère et la fille qui est un trait caractéristique du monde où la tragédienne allait entrer. Tandis que Marie-Thérèse s'avançait fière et le front haut, véritable reine au milieu de sa cour, la veuve du capitaine marchait derrière, humble, timide, effacée. Bon nombre ne la saluaient même pas et affectaient d'ignorer son existence. Et quand la brave dame, inquiète comme une poule qui a couvé des canards, s'efforçait de suivre sa fille pas à pas et tendait l'oreille pour ne rien perdre des propos qu'on lui adressait, la plupart des jeunes gens la regardaient avec impertinence, semblant se demander quelle était cette bonne femme et ce qu'elle venait faire là.

Il est facile aux heureux d'être bons : le succès nous dispose à l'amabilité et à l'ouverture du cœur. Ceci soit dit pour expliquer comment Marie-Thérèse me parut plus aimable ce soir-là que la première fois que je l'avais vue. Elle entra assez gracieusement dans nos causeries et y prit une part d'autant plus grande que, son audition terminée, elle semblait penser qu'il ne pouvait plus rien se produire d'intéressant.

— Ah! ma cousine, quel succès vous avez eu! lui disait Lucien; vous avez été admirable.

— Et quels beaux vers tu nous a dits, ajoutait la sœur; comme cette scène est touchante!

— Oui, n'est-ce pas? Il y a des effets là dedans.

Et elle reprenait, à mi-voix, la douce plainte d'Iphigénie tristement résignée :

> D'un œil aussi content, d'un cœur aussi soumis
> Que j'acceptais l'époux que vous m'aviez promis,
> Je saurai, s'il le faut, victime obéissante,
> Tendre au fer de Calchas une tête innocente.

— Que tu es heureuse, disait Marianne, de savoir toutes ces choses par cœur! C'est si beau! Et beau sans aucune de ces grandes phrases de maintenant! Comment peut-on écrire des vers aussi magnifiques dans un langage aussi simple?

— Avez-vous remarqué, poursuivait la tragédienne, comment j'ai appuyé sur « l'époux *que vous m'aviez promis* » et sur le mot de la fin : « Une tête *innocente* »? Ah! dam, cette pauvre fille! Elle regimbe un peu, vous pensez! Dis donc, m'man, ce n'est pas toi qui voudrais que je tende « au fer de Calchas une tête innocente »! Et puis, sois tranquille, va! Je ne me laisserais pas faire, moi!

— Grande folle! disait Mme Lesaulnier, qui rayonnait.

Elle était en train de rire, la belle Marie-Thérèse! Mais ce qui ressortait pour moi des entretiens de ce soir-là, et ce qui devait ressortir de tous ceux que j'eus, depuis, avec les deux sœurs, c'est que, de toute la maisonnée, Marianne, la petite mercière, était la seule qui eût le sentiment de l'art et la réelle perception des belles choses. Naïve et modeste, elle était de ces artistes inconscients, moins rares qu'on ne croit, et souvent plus capables d'émotion que les artistes de profession et de métier.

Pour Marie-Thérèse, au contraire, elle me semblait appartenir à cette classe de comédiens fort nombreux, qui, par une étrange intuition, don de l'oreille sans doute, arrivent à trouver plus ou moins bien l'intonation qui nous émeut, sans s'élever jusqu'aux causes de notre émotion; bizarres interprètes d'une langue qui leur échappe; messagers porteurs de dépêches fermées; agents de transmission entre le poète et le public, qui nous font goûter de grandes jouissances tout en paraissant incapables de les goûter eux-mêmes. Les commentaires mêmes qu'elle ajoutait à Racine, et où elle n'envisageait que l'intérêt de sa vanité et de l'effet à produire, étaient d'ailleurs, justes ou non, d'une observation trop serrée pour qu'on n'y sentît pas la parole du maître; et je me demandais toujours ce que notre tragédienne pourrait faire, une fois livrée à elle-même et obligée de voler de ses propres ailes.

La soirée s'acheva au mieux. C'eût été plaisir de voir l'entrain qui régnait dans notre petit groupe et la satisfaction de chacun, n'était que, pour ma part, j'y discernais un point noir. Marie-Thérèse, Mme Lesaulnier, le brave Anténor étaient radieux, sans compter Garavant, à qui le succès de la jeune fille rappelait ses beaux jours de la Porte-Saint-Martin. Mais Lucien, qui

ne leur cédait point — au contraire, — se laissait trop visiblement gagner par l'impression capiteuse de la belle Marie-Thérèse. Il ne la quittait pas des yeux et semblait comme fasciné. Pauvre Marianne! Elle ne s'en apercevait pas : non seulement elle prenait sa part de la satisfaction générale et la prenait largement; mais, pour son propre compte, elle nageait en plein bonheur, en pleine tendresse ou, ce qui revient au même pour une âme jeune et naturellement confiante, en pleines illusions.

Elle aimait, elle était heureuse d'aimer; et, dans l'enivrement et l'abandon de cette belle passion de la vingtième année, elle donnait trop pour douter qu'il lui fût rendu quelque chose. Sait-on compter à vingt ans? Je lisais tout cela dans ses yeux; j'avais peur pour elle.

On se sépara vers une heure du matin; nos trois dames montèrent en fiacre, Mme Lesaulnier et Marianne sur le strapontin, tandis que la fille d'Agamemnon était seule au fond, pour ne pas froisser sa toilette. Pour moi, je regagnai le logis à pied.

J'eus quelque peine à m'endormir. Tous les personnages que j'avais vus, ce soir-là, s'agitaient devant mes yeux. Tandis que le petit prodige jouait la musique d'un quadrille, la chanteuse étrangère dansait avec Anténor faisant vis-à-vis à Marie-Thérèse, qui avait Garavant pour cavalier. Mme Lesaulnier, comme une habilleuse de théâtre, profitait des moments où sa fille s'arrêtait pour rectifier les plis de sa robe. La Claverie les contemplait tous avec bienveillance. Pour Lucien, il jetait des yeux ardents sur Marie-Thérèse, sans s'occuper de Marianne, dont le tendre regard se voilait de mélancolie. Et je me disais : « Pauvre Marianne! »

V.

Quelques mois s'étaient écoulés depuis la soirée de La Claverie et le départ de Marie-Thérèse, qui l'avait suivie de près.

J'étais entré plus avant dans la connaissance des dames Lesaulnier. A part son aveuglement pour sa fille aînée, la veuve du capitaine était une bonne femme. Elle avait apprécié, d'ailleurs, les visites gratuites que je lui avais rendues pour quelques malaises d'elle-même ou de Marianne; car, en attendant les dollars de frère Jonathan, le petit commerce de mercerie devait subvenir à tout et n'y subvenait pas sans peine.

Ce n'était pas faute, à Marianne, de se donner du mal, de se lever tôt et de se coucher tard. La pauvre enfant travaillait avec un courage infatigable. Quant à la mère, son rôle, dans le commerce, consistait à faire patienter les clientes en leur contant les nouvelles de Bordeaux et les espérances de fortune de la famille Lesaulnier.

— Car, voyez-vous, chère dame, cette enfant (Marie-Thérèse, bien entendu) est une vraie bénédiction pour nous.

C'est ainsi que se terminait invariablement son discours.

Marianne avait confiance en moi, et nous causions assez librement. Un dimanche soir, dans le petit appartement qu'elle habitait avec sa mère, nous étions réunis, Anténor, Lucien, Mme Lesaulnier, Marianne et moi; et, tandis que les trois premiers profitaient d'une tiède soirée d'automne et causaient sur le balcon, la jeune fille, restée comme moi dans la chambre, vint de mon côté et prit une chaise auprès de la mienne. Quelques instants auparavant, sa mère m'avait impatienté par un de ses dithyrambes ordinaires en faveur de la tragédienne, et je n'avais pu m'empêcher de la *rembarrer* un peu.

— Qu'avez-vous donc contre ma pauvre maman, me dit-elle, et pourquoi, tout à l'heure, lui avez-vous parlé si brusquement?

— Est-ce vous qui me le demandez, et n'avez-vous pas compris la cause de ma mauvaise humeur?

— Quoi! parce qu'elle faisait l'éloge de ma sœur? Vous êtes donc bien prévenu contre Marie-Thérèse? Ce n'est pas la première fois que je m'en aperçois.

— Non, je n'ai pas de préventions contre votre sœur; je ne crois pas en avoir, du moins. Et d'ailleurs, ce qui m'a fâché tout à l'heure, ce n'est pas que votre mère ait fait l'éloge de votre sœur. Qu'elle le fasse tant qu'elle voudra! Ce ne sont pas là mes affaires. Ce qui m'a fâché, c'est que cet éloge semble toujours fait à vos dépens.

— A mes dépens! Je ne vous comprends pas.

— Si vous ne me comprenez pas, Marianne, c'est que vous êtes encore meilleure et plus parfaite que je ne pensais.

— Allons, allons, me dit-elle souriant et rougissante, pas de folies, je vous en prie, et ne me flattez pas.

— Pourquoi vous flatterais-je? Je n'y ai pas d'intérêt et ne songe pas à vous faire la cour. Vous avez dix-huit ans et j'en ai trente-six. Je pourrais presque être votre père. Si j'ai pour vous de la sympathie, de l'amitié même, cette amitié ne m'aveugle pas. Mais la patience m'échappe parfois à voir que personne ici n'a l'air de se douter de ce que vous valez; personne, pas même votre cousin Lucien, auquel je pardonne moins qu'à tout autre de ne pas savoir vous apprécier comme il le devrait.

Au nom de Lucien et à cette accusation que j'avais cru devoir porter contre lui, Marianne tressaillit; mais elle ne répondit rien.

Je poursuivis :

— Enfin, n'est-il pas insensé que dans cette maison on parle toujours avec tant d'hyperboles des millions hypothétiques qu'on attend de votre sœur, et qu'on tienne si peu de compte du produit de vos veilles et

de vos peines, qui, bien réellement, soutient et fait vivre tout le monde autour de vous?

— Eh! mon ami, répondit-elle en riant, vous savez bien que ce qu'on rêve est toujours plus beau que ce qu'on a. Si les rêves de ma pauvre maman se réalisent, comme je l'espère, que seront les gains de la petite mercière à côté de ceux d'une artiste en renom?

— Je souhaite que vous n'ayez pas de déception de ce côté. En attendant, c'est sur vous seule que reposent toutes les charges; les promesses faites là-bas à Marie-Thérèse ont été suivies de peu d'effet, et Anténor m'a avoué que, dernièrement encore, vous aviez envoyé à Bordeaux plusieurs centaines de francs. Vous vous fatiguez, vous vous surmenez, vous vous dépensez sans compter; et on a l'air de trouver cela tout naturel!

— N'est-ce pas naturel, en effet, et voulez-vous m'ôter le plaisir d'un dévouement si légitime?

— Non, certes, je ne veux pas vous ôter ce plaisir; mais je voudrais que l'on s'en aperçût un peu plus. Vous ne me ferez pas croire que vous-même vous ne souffriez pas quelquefois de cette ingratitude inconsciente de votre mère.

Elle prit un air grave et me dit :

— J'aurais dû vous arrêter déjà, et, si je ne l'ai pas fait, sachez pourquoi. C'est que, tout exagéré que soit le bien que vous pensez et dites de moi, vos paroles sont l'écho d'un souvenir touchant. Ainsi me parlait souvent mon père.

Et elle me désignait, d'un mouvement de tête, une photographie représentant le capitaine en grand uniforme.

— Vous voyez bien!... lui dis-je.

Elle continua, sans faire de réponse à cette exclamation :

— Pauvre père! quelle affection tendre et caressante il avait pour moi! Lui aussi, il accusait ma mère d'une injuste partialité. Mais il se trompait, comme vous vous trompez vous-même. Je ne suis pas une victime, mon ami, croyez-le bien.

Puis elle ajouta, d'un ton plus bas et où il entrait je ne sais quoi d'amer qui démentait le reste de ses paroles :

— Quand cela serait, d'ailleurs, à quoi servirait-il qu'on me le persuadât?

— Vous avez raison, répliquai-je. Entraîné par l'intérêt que vous avez su m'inspirer, je n'ai pu me retenir. J'ai eu tort, Marianne, et votre excellent cœur est dans le vrai. Il se peut que, par un excès de dévouement, vous semiez autour de vous l'égoïsme; mais on ne ferait jamais le bien si l'on écoutait toutes les considérations que vous crie une raison trop froide et trop désenchantée.

— Ma mère m'aime bien, poursuivit-elle; mais que voulez-vous? Quand nous étions enfants, ma sœur et moi, Marie-Thérèse eut une maladie qui dura six semaines et pendant laquelle il fallut la veiller nuit et jour. Vous savez comme les soins nous attachent à ceux à qui nous les avons rendus. C'est pour cela que ma mère est, non pas au fond, mais dans la forme, plus affectueuse envers ma sœur qu'envers moi. Moi, ajouta-t-elle avec un sourire où il entrait un peu de tristesse, je me suis toujours bien portée, dans mon enfance du moins.

— Oubliez donc ce que je vous ai dit, Marianne, et dévouez-vous, puisqu'il vous est aussi naturel, à vous, de penser aux autres qu'aux autres de penser à eux; mais vous n'êtes pas, je le crains, au bout de vos sacrifices.

Elle resta un moment silencieuse; puis, elle me dit :

— Ah! je vous comprends. Lucien, n'est-ce pas?

— Oui, Lucien!

— Il ne m'aime pas, je le vois bien. Et, puisque vous connaissez mon petit roman, je puis bien vous dire tout cela. Ces souvenirs d'autrefois, qui sont restés dans ma pensée comme un engagement et un lien, ne représentent pour lui qu'un enfantillage ridicule dont il parle avec un sourire dédaigneux. Un jour, j'ai fait allusion au passé, et il m'a répondu par une plaisanterie qui m'a arrêtée court. J'ai senti mon cœur se serrer à en mourir; depuis, nous n'avons plus parlé de ce temps-là : nous n'en parlerons plus jamais.

— Et votre mère, que dit-elle de son côté? Car, elle aussi, elle croyait retrouver votre fiancé dans son neveu, et c'est même par elle que j'ai appris ce que vous appelez « votre petit roman ».

— Oh! ma mère..., ma mère parle un peu trop facilement, vous le savez. Elle a des brusqueries et des exubérances qui me font souvent frémir. Plus d'une fois je l'ai vue sur le point d'avoir une explication avec Lucien; mais jusqu'ici, grâce à Dieu, j'ai toujours pu l'arrêter à temps, et je l'ai si bien suppliée de n'en rien faire que je compte qu'elle s'en souviendra. Vous comprenez que, si Lucien ne pense pas à moi, il n'est pas de ma dignité de paraître m'en étonner. Qui sait? Peut-être a-t-il un autre amour en tête...

« Peut-être! » Elle n'avait donc pas remarqué l'intérêt que son cousin portait à Marie-Thérèse? Ce souci lui était épargné, jusqu'à présent du moins, de savoir qu'elle avait sa sœur pour rivale.

Comme nous parlions ainsi, les causeurs du balcon rentrèrent.

— Marianne, dit Mme Lesaulnier, as-tu montré au docteur les journaux de Bordeaux? Ça l'intéressera.

Les journaux de Bordeaux, c'étaient, bien entendu, des comptes rendus louangeurs des débuts de Marie-Thérèse. Pour la bonne Mme Lesaulnier, il n'y avait plus en France qu'une presse intéressante, celle de la Gironde; et, dans la presse de la Gironde, qu'une sorte d'articles dignes d'attention : ceux qui faisaient l'éloge de sa fille.

Ils étaient là, les journaux de Bordeaux, bien en



vue sur une table, l'air menaçant, impérieux. Il me fallut lire, jusqu'à la dernière ligne, des articles qui disaient tous la même chose et dans les mêmes termes : « Débuts de Marie-Thérèse dans *Phèdre*, dans *l'Aventurière*, dans *Adrienne Lecouvreur!* » Mon Dieu, me disais-je, quand aura-t-elle fini de débuter? — Et quand j'eus achevé de savourer cette prose bordelaise, ce n'était rien : je dus entendre la lecture que m'en fit, à son tour, Mme Lesaulnier, reprenant posément chaque article et s'arrêtant, avec complaisance, sur les passages les plus à son gré. C'est ainsi qu'elle procédait; et, s'il lui survenait quinze visiteurs, elle relisait quinze fois les journaux de Bordeaux, et toujours avec un nouveau plaisir.

Puis, ce fut une lettre de Garavant, dont on me régala tout au long. L'épître était un curieux mélange de réminiscences classiques et de familiarités tirées de l'argot théâtral. Je crois bien qu'il y disait : « Depuis notre arrivée *en ces lieux*... » Et il parlait de « l'enfant » d'un ton de bonhomie paternelle tout à fait charmant. « Elle allait bien, l'enfant! Elle tenait, suspendu à ses lèvres, un public idolâtre. — Quant aux mœurs, la respectable Mme Lesaulnier pouvait être tranquille : Mme Garavant en répondait; et cela, c'était tout dire! »

Eh bien, non, la respectable Mme Lesaulnier n'était pas si tranquille que le voulait Garavant; et, comme elle le disait familièrement, c'était bien là le point qui la *chiffonnait*. D'origine bourgeoise et tombée, par le malheur des circonstances, à l'état de marchande et de mère d'actrice, elle ne plaisantait pas sur le chapitre des mœurs; ce n'était pas sans inquiétude qu'elle avait lancé de par le monde une fille jeune et belle, exposée à toutes les séductions sur le plus glissant des terrains.

Il y avait bien Mme Garavant qui en répondait, et « c'était tout dire », à en croire l'ex-colonel d'Hervey; mais, toute bonne femme qu'elle semblait, la vieille comédienne, avec son teint usé par le fard, ne pouvait pas inspirer une confiance absolue; et, comme elle exaltait la vertu avec des phrases empruntées à son répertoire, on craignait toujours qu'elle ne trouvât, dans le même répertoire, des phrases contraires pour exalter les passions.

Pour moi, cependant, j'inclinais à croire que Marie-Thérèse se trouvait dans une période de sa vie d'artiste où l'ambition, la vanité en éveil lui tenaient lieu de toute autre passion et devaient suffire à la préserver des dangers dont elle se voyait nécessairement entourée. Je ne me faisais donc pas scrupule de calmer, le cas échéant, les soucis de Mme Lesaulnier; et elle, avec sa nature volontiers portée à l'illusion, elle ne tardait pas à revoir tout en rose et à se remettre, avec plus d'ardeur que jamais, à la construction de ses châteaux en Espagne.

VI.

Je ne pouvais songer sans émotion à tout ce que m'avait dit Marianne. Ce « petit roman », qui constituait sa meilleure part de bonheur en ce monde, devait-il lui échapper ainsi; et qui sait si elle ne pouvait pas le ressaisir? Lucien était faible, et peut-être avait-il besoin d'être un peu *brusqué* pour entrer dans la voie où se trouvait, non seulement le bonheur de Marianne, mais aussi le sien propre, j'en étais bien convaincu. A quoi aboutiraient ses rêveries au sujet de Marie-Thérèse?

Si je n'avais écouté que mon premier mouvement, j'aurais couru chez lui et lui aurais demandé une explication catégorique; mais une telle démarche m'était interdite parce qu'elle eût toujours semblé faite sous l'impulsion de Marianne, dont la fierté avait déclaré ne pouvoir s'accommoder de telles avances. Que faire donc? Il m'apparaissait chaque jour davantage que nul, dans son milieu, ne comprenait Marianne, et une telle pensée m'attachait d'autant plus à cette méconnue.

Quelques jours après cette conversation, on vint me chercher de la part de Mme Lesaulnier.

Dès qu'elle me vit entrer :

— Docteur, dit-elle, c'est pour ma fille : depuis quelques jours, elle perd l'appétit et le sommeil.

— N'écoutez pas ma mère, s'écria Marianne. Elle veut que je sois malade, et je ne le suis pas. Je vous remercie de votre visite comme voisin; comme docteur, je regrette que vous vous soyez dérangé.

— Cependant, lui répondis-je, voici des yeux qui marquent la fièvre.

— Ah! tu vois! s'écria la mère. Et n'est-ce pas, docteur, qu'elle est pâle et changée?

— Mais oui, assez pâle et un peu changée. Rien de grave, j'en réponds; mais la machine est à remonter; quelque agitation à faire disparaître.

— C'est que, voyez-vous, docteur, si vous la connaissiez!... Avec son petit air tranquille...

— Oui, je sais : ce ne sont pas les natures les plus ardentes en apparence qui sentent le plus vivement. Mais rassurez-vous : ce ne sera rien, je vous le répète.

Je prescrivis quelques calmants, qui me semblaient nécessaires; puis Marianne sortit, car son commerce la réclamait.

— Tenez, docteur, dit Mme Lesaulnier, maintenant qu'elle n'est plus là, je vous dirai tout. Ce qui arrive est la faute de cet imbécile de Garavant.

Je bondis. Jamais elle n'avait traité l'auguste père-noble avec ce sans-gêne.

— Oui, imbécile! continua-t-elle. Imaginez-vous que, le lendemain du jour où nous vous avons vu, nous avons reçu une nouvelle lettre de lui. Toutes les

fois que Marie-Thérèse aborde un rôle nouveau..., c'est réglé... Elle jouait *la Fille de Roland*. Quel succès, mon bon ami! Voulez-vous lire les journaux de Bordeaux?

— Avec plaisir... quand j'aurai le temps... Mais je ne vois pas en quoi M. Garavant...

— Attendez! Il faut que je vous dise qu'il y a quinze jours, Lucien avait eu l'idée de profiter d'un train de plaisir pour aller à Bordeaux et entendre ma fille. Il est heureux, ce Lucien, de pouvoir quitter Paris ainsi; mais quand on a un bon chef...

— Ah! Lucien est allé à Bordeaux? Mais j'ignorais cela, moi.

— Vous pensez bien qu'il ne s'en est pas vanté. Moi-même, je ne l'ai su qu'après; c'est Anténor qui, par l'effet du hasard, l'a rencontré, à son retour, comme il sortait de la gare d'Orléans. Ils ont causé, et Lucien a été obligé d'avouer toute la vérité, c'est-à-dire...

— Mais enfin, Garavant?... dis-je, commençant à voir clair dans cette affaire.

— Eh bien, ce malheureux Garavant ne s'avise-t-il pas de nous demander, dans sa dernière lettre, comment M. Lucien s'est trouvé de son voyage? Moi, sans méfiance, je laisse ouvrir la lettre par Marianne, qui me demande aussitôt des explications. Vous jugez que j'ai été bien embarrassée; mais j'ai eu beau lui dire..., ce qui était assez ingénieux, vous en conviendrez..., qu'il avait été envoyé là-bas par son administration, vous comprenez que ce voyage exécuté en cachette gardait toujours un air suspect.

— Bref, Lucien aime Marie-Thérèse. Vous le saviez et vous vouliez le laisser ignorer à Marianne; mais maintenant elle le sait, ou, du moins, elle s'en doute.

— Voilà!

— Et puisque vous me faites l'honneur de cette confidence, puis-je vous demander si vous connaissiez, avant l'histoire du train de plaisir, les sentiments de Lucien pour votre fille aînée?

— Je m'en doutais. Marianne même s'était aperçue que son cousin ne songeait plus à elle, mais sans rien soupçonner d'autre, la pauvre enfant! Je vous dirai que j'avais pensé à interroger Lucien au sujet de sa froideur pour Marianne; mais, d'abord, elle s'y est opposée elle-même...

— Oui; elle me l'a dit.

— Ah!... Et puis, je craignais cette explication, me doutant bien de ce que mon neveu allait répondre et fort embarrassée de savoir que lui dire.

— Et, depuis qu'Anténor s'est expliqué avec Lucien, avez-vous abordé la question avec votre neveu?

— Ah! je n'ai pas pu y tenir, vous pensez! Ce n'est pas que j'eusse peur que rien de mal se fût passé à Bordeaux. Lucien est un garçon trop estimable... Mais enfin il est pris, bien pris. Après tout, il faut être juste: la beauté de Marie-Thérèse, ses succès, tout cela peut bien monter la tête d'un jeune homme.

— C'est possible; mais, en définitive, que vous êtes-vous dit, Lucien et vous?

— Rien de bien concluant: nous étions assez gênés, comme vous pensez. Je l'ai grondé, et il m'a promis de renoncer à des démarches trop compromettantes pour Marie-Thérèse.

— Bien. Et vous, ma bonne madame Lesaulnier, que pensez-vous de tout ceci?

— Que voulez-vous que j'en pense? D'un côté, me voici bien *empêtrée* entre mes deux filles; et, d'un autre, je ne peux tenir rigueur au fils de ma sœur, dont nous sommes ici toute la famille. Enfin, si Marie-Thérèse revenait bientôt à Paris, comme je l'espère, que ferais-je?

— Alors vous ne voyez aucune solution?

— Mon Dieu, quel terrible questionneur vous faites!

— Dites le fond de votre pensée: vous méditez un mariage entre Lucien et votre fille aînée?

— Et quand cela serait, qui pourrait m'en blâmer? Lucien a une position; et, d'ailleurs, vous savez combien je me préoccupe parfois, pour mon enfant, des dangers de la vie d'artiste. La marier avec un homme comme lui, un parent qui nous aime et ne la détacherait pas de nous, vous conviendrez qu'il y a de quoi donner à réfléchir.

— Ma chère madame Lesaulnier, laissez-moi vous parler bien franchement. Il y a dans vos calculs une part d'intérêt, légitime d'ailleurs. Vous avez toujours considéré Marie-Thérèse comme celle de vos filles qui devait relever votre famille et lui rendre une aisance perdue.

— N'est-ce pas juste?

— Je ne sais pas si c'est juste: je constate seulement votre pensée. C'est bien cela, n'est-ce pas? D'un autre côté, vous vous dites que l'argent qu'elle pourra gagner, si elle en gagne...

— Comment! si elle en gagne!... Avec son talent! Mais lisez donc les journaux de Bordeaux!

— Tout n'est qu'heur et malheur dans ce monde, et le talent même, quand on en a, n'est pas une garantie absolue du succès. Admettons cependant qu'elle fasse une fortune rapide et complète; vous vous dites que l'argent qu'elle gagnerait ainsi court risque de ne vous profiter en rien dans deux cas donnés: soit qu'oubliant les principes d'honneur que vous lui avez inculqués, elle se lance dans la vie indépendante, malheureusement trop commune au théâtre, soit qu'elle se marie avec un autre homme que Lucien. Ai-je deviné juste?

— Je ne dis pas le contraire.

— Comme vous êtes une honnête femme et une bonne mère...

— Ça, je m'en vante.

— Et vous avez raison: ce sont choses dont il faut se vanter par le temps qui court...; c'est d'un bon exemple. Comme, donc, vous êtes une honnête femme



et une bonne mère, de ces deux partis qu'elle pourrait prendre, tous deux dangereux pour vous, c'est le premier qui vous cause le plus de préoccupations et d'inquiétudes. Le mariage avec Lucien concilierait tout.

— Voilà !

— Reste à savoir si ce mariage serait heureux.

— Oh ! quant à cela, Lucien est un brave cœur.

— Oui; mais, dans un mariage, on est deux.

— Eh bien, douteriez-vous de ma fille?

— Je ne doute pas de votre fille, quoique vous sachiez vous-même, et par la façon dont elle vous traite parfois, que son caractère a ses petites aspérités. Mais il y a plus : vous vous faites illusion sur l'efficacité du mariage pour apaiser tous les troubles dans la vie de Marie-Thérèse et vous débarrasser de toutes vos inquiétudes.

— Comment?...

— Vous avez fait de votre fille une artiste. Il n'y a pas à revenir là-dessus. Je ne vous connaissais pas quand vous avez pris cette détermination. Je vous aurais connue, conseillée, que vous ne m'auriez probablement pas écouté. Bref, elle est artiste. Mais vous ne vous rendez pas assez compte que, votre fille aînée et vous, vous êtes désormais dans deux *milieux* différents. D'aujourd'hui, elle a une manière de voir, de sentir, de vivre, qui diffère essentiellement de la vôtre, et la différence ira en s'accentuant chaque jour. Mariez-la donc, si bon vous semble... et si elle veut; mais n'examinez pas cette question à votre point de vue bourgeois, qui n'est plus le sien. Or voulez-vous que je vous le dise? Non seulement, pour une artiste, le mariage prématuré est souvent un obstacle à la carrière, non seulement il offre peu de chances de bonheur; mais soyez sûre qu'il est loin de présenter les garanties de moralité que vous croyez y trouver et qui vous touchent à juste titre.

— Qu'est-ce que vous dites là, docteur?

— Ce que l'histoire de tous les jours nous démontre, ce que vous pouvez apprendre de n'importe qui, s'il vous plaît de contrôler mon dire par celui de quelque autre. D'ailleurs, croyez-vous bien sérieux l'amour de Lucien pour Marie-Thérèse?

— Et pourquoi ne le serait-il pas? Est-ce que ma fille?...

— Votre fille, chère madame, a tout ce qu'il faut pour parler vivement à l'imagination d'un homme, c'est entendu, c'est convenu. Mais méfions-nous de l'imagination ! Elle nous lance dans des rêves dont le réveil n'est souvent pas sans amertume. Et que de couples n'ont fait mauvais ménage que pour s'être unis trop vite et avant de se bien connaître ! Poète et employé, c'est-à-dire imagination en éveil et dépourvue de pâture, Lucien est de ceux dont la tête peut se monter avant que le cœur ait eu le temps de se prendre. Ce qui sera arrivé, permettez-moi de vous le dire. Dans le désœuvrement d'esprit où se passe la vie monotone des bureaucrates, que faire, sinon causer à force des choses du dehors? Et les choses du dehors, pour les jeunes gens qui entourent Lucien comme pour lui-même, c'est surtout le théâtre, et, dans le théâtre, ce sont particulièrement les actrices. Aussi, quand un employé de bureau connaît personnellement une artiste dramatique, quand il peut donner sur la vie de théâtre des détails authentiques et inédits, comme on l'entoure, comme on le choie, quelles fêtes ne lui fait-on pas! Cette situation est celle de Lucien. Sans cesse interrogé, relancé, provoqué à mille causeries sur les faits et gestes de sa cousine, il en est venu, tout naturellement, à penser beaucoup à elle, à en parler fréquemment; et de là à se sentir amoureux *peu ou prou*, il n'y a qu'un pas, surtout pour une cervelle de poète. Mais sont-ce là de ces amours sur la foi desquels on puisse lier à jamais deux existences?... Et puis, enfin, chère madame, dans tout ceci que faisons-nous de Marianne?

— Ah ! oui, Marianne ! Pauvre enfant !

— Je ne vous cacherai pas que sa santé me préoccupe et que, dans son état, qui n'offre rien de grave encore, je vois quelques symptômes inquiétants. C'est une brave et courageuse enfant, que l'indifférence de son cousin affecte plus qu'elle ne veut le dire. Sa pensée s'était déjà portée sur cette supposition que Lucien pouvait avoir un autre amour en tête. Elle a tout compris, n'en doutez pas, et l'idée seule d'une rivalité avec sa sœur la trouble profondément.

— Mais enfin, docteur, que puis-je faire?

Elle me disait cela avec une extrême bonne foi, véritablement perplexe et très émue de ce que je venais de lui avouer au sujet de Marianne. D'ailleurs, la façon très affirmative dont j'avais combattu ses illusions sur le chapitre du mariage de sa fille aînée, ma sincérité, qu'elle ne songeait pas un moment à mettre en doute, avaient déjà fortement ébranlé sa foi en elle-même et dans toutes ses petites combinaisons. Je résolus de profiter de ces bonnes dispositions.

Je croyais bien faire en détruisant en germe ce vague projet d'union, fort déraisonnable à mon sens. Avec ses habitudes d'enfant gâté et cette surexcitation de vanité qu'on avait toujours entretenue en elle, Marie-Thérèse ne me semblait pas une femme de foyer; tout au moins n'était-elle pas mûre pour ce rôle. Quant à Lucien, je ne pouvais, malgré l'entraînement de l'heure présente et l'enthousiasme, un peu naïf, que le talent, plus ou moins bien établi, de la tragédienne lui avait inspiré, voir dans ses sentiments de poète les conditions de durée destinées à assurer son bonheur et celui de sa cousine.

Ah ! qu'il serait mieux partagé avec Marianne ! D'un cœur aimant, mais ferme et résolu, la brave jeune fille semblait appelée à prendre sur lui un ascendant moral dont il n'aurait sans doute qu'à se louer, dont il me paraissait même avoir besoin pour être heureux.

Je développai ces diverses considérations à Mme Lesaulnier, avec toutes les réserves que son admiration pour Marie-Thérèse m'obligeait d'y mettre, et je finis par la convaincre.

— Laissez-moi donc, dis-je pour conclure, tenter en votre nom une démarche auprès de Lucien. Croyez-moi bien, c'est dans son retour vers Marianne qu'est le bonheur pour tous.

— Faites, me dit-elle : j'ai confiance en vous. D'ailleurs, Lucien n'a pas encore parlé à Marie-Thérèse; et puis, la santé de Marianne avant tout. Mais vous me répondez d'elle, docteur?

A la bonne heure! La mère reparaissait en elle, la vraie, celle dont la tendresse peut se partager entre ses enfants sans cesser d'être infinie pour chacun d'eux.

Je la rassurai, lui serrai la main et sortis.

JULES GUILLEMOT.

(*La suite au prochain numéro.*)

LE CATHOLICISME
ET
LA SOCIÉTÉ MODERNE (1)

Le christianisme sous sa forme la plus ancienne et la plus répandue, l'Église qui compte encore le plus de croyants, sont-ils, oui ou non, compatibles avec la liberté et la société nouvelle? C'est là, sans conteste, une grande question, l'une des grosses questions de notre âge, qui en compte tant, et, quoique des deux parts l'esprit d'intolérance se flatte de l'avoir tranchée à son profit, il est aisé de prévoir que, durant des générations encore, elle sera bruyamment remuée par les passions politiques ou religieuses, qui, en raison même de leur parti pris, sont incapables de la résoudre.

Et d'abord, avant d'entrer dans le vif de la question, on nous permettra une remarque en quelque sorte préjudicielle. Parmi les catholiques comme parmi les incrédules qui, pour des raisons contraires, soutiennent l'incompatibilité absolue de l'Église romaine et des libertés modernes, il est un mode de démonstration fort en vogue, que beaucoup considèrent comme irréfutable, mais que, pour notre part, nous ne saurions regarder comme suffisant. C'est la démonstration à l'aide de textes et d'exemples empruntés à toutes les époques de l'histoire et à toutes les autorités ecclésiastiques, évêques, docteurs, papes, conciles (1). Exemples et textes, à condition bien entendu d'être authentiques, ont une réelle importance, mais non toujours une valeur décisive. Exemples et textes prouvent pour l'époque à laquelle ils appartiennent, mais beaucoup moins pour les autres. Ils prouveraient pour le passé, qu'ils ne prouveraient pas nécessairement pour l'avenir; ils prouveraient pour la théorie, qu'ils ne prouveraient pas absolument pour la pratique. Une religion, en effet, comme toute chose vivante, s'accommode pratiquement au milieu où elle vit, alors même qu'en principe elle s'impose de demeurer immuable. Aussi la question de la compatibilité du catholicisme et de la liberté moderne n'est-elle pas, à notre sens, de celles qui se peuvent trancher à coup de textes et de citations. C'est là, en pareil cas, une méthode plus spécieuse que sérieuse.

Rien de plus facile aux adversaires de tout rapprochement entre l'Église et la société moderne que d'étayer leur thèse d'un amas de textes extraits des écrits des docteurs, des canons des conciles, des décrets des papes. Pour établir l'opposition traditionnelle de la hiérarchie catholique, sinon à toutes les libertés (ce qui serait malaisé), du moins à certaines d'entre elles et non des moindres à nos yeux — à la liberté des cultes, à la liberté de penser, à la liberté de la presse, trois choses qui se tiennent, — croyants ou incrédules n'ont, en vérité, que l'embarras du choix. Mais, quand les textes ainsi accumulés ne seraient susceptibles d'aucune interprétation, quand les anathèmes lancés à ce que nous appelons la liberté de conscience seraient aussi catégoriques qu'authentiques, une chose, je l'avoue, en diminuerait singulièrement, à notre sens, non la valeur doctrinale, mais, ce qui nous importe davantage, la valeur pratique : c'est qu'avec un peu de patience on pourrait collectionner des sentences fort analogues, des jugements non moins catégoriques et non moins hostiles à la liberté religieuse, chez les sectes réputées à tort ou à raison les plus respectueuses des droits de la conscience, jusque chez les confessions qu'on affecte parfois de considérer comme les mères ou les nourrices des libertés politiques.

On oublie trop que l'Église romaine est loin d'avoir eu le monopole de l'intolérance. On ne se rappelle pas assez que le clergé catholique n'est point le seul qui ait prétendu modeler la société à son image et subordonner l'ordre civil à l'ordre religieux. S'il fallait déclarer incompatibles avec la civilisation moderne toutes les Églises qui ont repoussé la liberté des cultes et la tolérance de l'erreur, ce n'est pas le seul catholicisme romain qui serait à proscrire, mais bien l'orthodoxie orientale, l'anglicanisme épiscopal et le protes-

(1) Cette étude doit faire partie d'un volume intitulé *les Catholiques libéraux, l'Église et le libéralisme,* qui est à la veille de paraître à la librairie Plon, Nourrit et Cie.

(1) Telle est, par exemple, la méthode de M. Em. de Laveleye dans une brochure ayant pour titre *la Crise récente en Belgique et la question religieuse.*

tantisme dans l'inépuisable fécondité de ses sectes; ce serait, en somme, tout le christianisme, pour ne pas dire toute religion. A ce compte, les seuls libéraux logiques seraient les hommes qui repoussent tout culte.

Quelles sont, en effet, les sectes ayant quelques siècles d'existence qui n'ont pas autorisé, que dis-je, qui n'ont pas ordonné la poursuite de l'hérésie et du blasphème? S'il en est quelques-unes, ce sont de celles qui n'ont jamais commandé nulle part. Les autres ont, durant des générations, fait de la persécution le premier des devoirs, érigeant à l'envi l'intolérance en précepte. Pour allumer le bûcher ou dresser le billot, les prosélytes de Luther, de Calvin, de Knox, n'avaient pas besoin des canons des conciles ni des décrets des papes. Ils trouvaient dans la Bible, dans l'extermination des Amalécites ou des Madianites, dans les imprécations contre les prêtres de Baal ou de Moloch, assez de textes et de mobiles pour stimuler leur zèle contre les ennemis de Dieu. L'Espagne n'a pas été le seul pays qui, en brûlant les hérétiques, ait cru faire « un acte de foi (1) ». Pour le supplice de Giordano Bruno, la Rome papale n'avait qu'à imiter les leçons de la Genève de Calvin.

Protestants aussi bien que catholiques n'ont renoncé à l'appui du bras séculier que lorsque le bras séculier leur a fait défaut. Partout où le pouvoir a été dans leurs mains, ils n'ont cessé de demander à leurs concitoyens un certificat d'orthodoxie que lorsqu'ils n'ont plus été maîtres de l'exiger. Partout, jusque dans les pays célébrés comme le berceau classique des franchises politiques, en Hollande et en Suisse, en Angleterre et aux États-Unis, en république comme en monarchie, les peuples protestants les plus éclairés et les plus passionnés pour la liberté ont, sous l'influence de leur clergé et de leurs théologiens, inscrit dans leurs constitutions des lois draconiennes contre les hétérodoxes, tantôt leur interdisant entièrement le territoire de l'État, tantôt restreignant arbitrairement l'exercice de leur culte, tantôt les réduisant systématiquement à une sorte d'ilotisme civil et les traitant en parias incapables d'occuper les emplois publics. Ainsi ont procédé et les épiscopaux de la Grande-Bretagne, et les presbytériens d'Écosse, et les puritains de la Nouvelle-Angleterre, et les gomaristes de Hollande, et les calvinistes de Genève, et les luthériens de Suède. Dans la plupart des pays protestants, la liberté des cultes, l'émancipation des catholiques notamment, est de date récente, et, lorsqu'elle lui a été arrachée, le piétisme évangélique s'en est dédommagé en substituant à l'intolérance de la loi une intolérance non moins vexatoire et tracassière, l'intolérance des mœurs.

Chose singulière, ce sont, en Europe, des États catholiques qui ont souvent le moins tardé à supprimer, dans les lois comme dans les mœurs, toute distinction religieuse; et, en Amérique même, c'est un État d'origine catholique, le Maryland, qui a le premier proclamé dans ses constitutions la liberté absolue des cultes (1).

On dira peut-être qu'aux XVIIe et XVIIIe siècles les lois restrictives de la liberté religieuse, dans la plupart des pays protestants, étaient surtout dirigées contre les catholiques, et que, si les sectateurs de Rome étaient maintenus dans un état d'infériorité légale, ce n'étaient pas tant comme adversaires religieux que comme adversaires politiques. Ce qu'on redoutait chez eux, en Angleterre, en Hollande, à Genève, c'était, nous objectera-t-on, moins des ennemis de la religion que des ennemis de l'État et, pour tout dire, des ennemis de la liberté. Il y a dans ce point de vue une part de vérité; mais la longue intolérance protestante ne saurait s'expliquer uniquement par là. Les catholiques n'ont nulle part été les seuls astreints à des lois d'exception. Les juifs, les rationalistes, les non-conformistes et dissidents de toute sorte, les protestants à tendances radicales notamment, ont d'ordinaire été, comme eux, l'objet des défiances publiques et des restrictions légales. Catholiques, israélites, infidèles ont longtemps subi l'intolérance des sectes dominantes dans des pays et à des époques où l'on ne pouvait plus voir en eux des ennemis de l'État ou de la patrie : ainsi, dans les colonies anglaises, par exemple; ainsi dans les États allemands ou scandinaves. Dans ces derniers entre autres, c'était bien la religion et la religion seule qui était en cause, ce qui n'a pas empêché la Suède d'être l'un des derniers États de l'Europe à reconnaître la liberté des cultes.

De l'histoire politique et religieuse des deux mondes ressort un fait capital et trop souvent méconnu. A l'encontre d'un préjugé courant parmi les hommes d'étude comme parmi le vulgaire, les institutions libres ont, dans les pays les plus anciennement en possession du *self-government*, précédé la liberté de penser et la liberté des cultes. Cela est vrai de l'Angleterre, de la Hollande, des États-Unis, de la Suisse. Cela est vrai des monarchies aussi bien que des républiques, des États à constitution aristocratique ou bourgeoise non moins que des démocraties. C'est là un fait si constant, que, pour notre part, nous n'hésiterions pas à l'ériger en loi de l'histoire. *La liberté politique*, dirions-nous, *est d'ordinaire plus ancienne en date que la liberté religieuse*. Veut-on établir entre elles une filiation, veut-on voir dans l'une la mère de l'autre, c'est à la liberté politique qu'on est contraint de donner ce titre, sous peine d'intervertir l'ordre des âges et de faire naître la fille avant la mère.

(1) Tel est, on le sait, le sens du mot *autodafé*.

(1) Ce que l'on ne soupçonne pas d'ordinaire, c'est peut-être la Pologne du XVIe siècle qui, de tous les États européens, s'est montrée à cet égard la plus libérale, et cela parce que sa constitution était la plus libre.



Nous n'ignorons pas qu'au point de vue logique on peut renverser l'ordre de cette filiation, voir dans la liberté religieuse ou, mieux, dans la liberté de penser la liberté mère, la source génératrice d'où découlent toutes les autres. Cela est parfaitement légitime; mais, chez cet être essentiellement inconséquent qu'est l'homme, l'ordre historique est loin d'être toujours d'accord avec l'ordre logique. Il s'en faut que les faits et les révolutions correspondent régulièrement à la succession rationnelle des idées. C'en est là un exemple, et non des moindres.

D'une manière générale, du reste, et c'est là une observation qui n'est pas inutile, les libertés publiques ne sont pas nées d'une idée abstraite. Leur origine est d'ordinaire moins noble, leurs parents plus grossiers; et celles dont la naissance a été le plus humble, celles qui ne peuvent se glorifier d'être filles de la raison spéculative, ont jusqu'ici été les plus robustes. Presque partout, avant la Révolution française, chez les nations protestantes spécialement, les libertés publiques, au lieu de procéder spontanément de l'idée abstraite du droit, sont sorties du brutal conflit des intérêts et de la lutte des forces sociales. C'est là sans doute une des raisons pour lesquelles chez tant de peuples la liberté politique a été antérieure à la liberté religieuse. Les dissidents semblaient seuls intéressés à celle-ci, et ils n'étaient pas assez forts pour contraindre les cultes dominants à la leur accorder. Ils n'y sont d'ordinaire arrivés que par la liberté politique, après des combats dont l'âpreté a égalé la durée et malgré la résistance de clergés d'autant plus attachés à leurs privilèges qu'ils les croyaient indispensables au salut de l'État comme au salut des âmes.

La tolérance, l'égale liberté des cultes n'a nulle part peut-être été le produit d'une doctrine religieuse. Si depuis un demi-siècle environ elle s'est magnifiquement épanouie en certaines contrées protestantes, dans les pays anglo-saxons notamment, ce n'est point une fleur qui ait poussé d'elle-même sur la tige des rejetons de la Réforme. Ceci constaté, nous ne nierons pas qu'en dépit de ses résistances à l'émancipation politique des hétérodoxes, en dépit de son bon ménage avec l'absolutisme en mainte contrée, dans les États allemands par exemple, le protestantisme, par le seul fait qu'il faisait appel au libre examen, ne puisse être regardé comme favorable aux libertés publiques, à celles mêmes auxquelles il s'est longtemps montré réfractaire, telles que la liberté de conscience. C'est là une opinion que nous n'entendons nullement contester; mais, si elle est conforme à la vérité, c'est encore là une vérité d'ordre logique, dont les conséquences ne se sont dégagées que lentement, qui a longtemps échappé aux protestants eux-mêmes, que la plupart n'ont pour ainsi dire découverte qu'après coup.

Pour mettre ici l'histoire et la logique d'accord, on pourrait dire que, si la Réforme portait virtuellement dans ses flancs la liberté religieuse et la liberté de penser, c'était à son insu, si bien que, pour les arracher de son sein, il a fallu souvent lui faire violence. Une fois ces filles, dont il n'avait pas appelé la naissance, venues au jour, le protestantisme s'est décidé à les reconnaître et même souvent à s'en faire gloire. Lorsque, autour de lui, il a vu la liberté des cultes imposée par les nécessités politiques; lorsque, parmi ses propres adeptes, il a vu le libre examen franchir le cercle où il s'était flatté de l'enfermer, le protestantisme s'y est peu à peu plié. Il s'y est résigné, mais comme à un mal inévitable. Ce n'est que plus tard que ses docteurs ont fini par ériger en principe et par admettre comme un droit ce qu'ils avaient d'abord réprouvé comme contraire aux lois divines et humaines.

Luthériens, calvinistes, anglicans avaient eu beau se défendre, durant des siècles, contre les empiétements de la tolérance : le principe fondamental du protestantisme, sa révolte persistante contre l'autorité personnifiée dans Rome, son manque irrémédiable d'unité et l'inévitable multiplicité de ses sectes le préparaient à s'accommoder plus aisément d'une liberté qu'il ne pouvait toujours repousser sans une inconséquence devenue plus manifeste à chaque génération. C'est là, sans aucun doute, une des raisons pour lesquelles les peuples protestants se sont plus complètement, sinon plus rapidement, ralliés à l'entière liberté de penser. C'est là, disons-nous, une raison; mais, à notre sens, ce n'est pas l'unique, et, si elle eût été seule, l'intolérance fleurirait encore dans la plupart des pays luthériens et calvinistes tout comme en Suède, il y a moins d'un demi-siècle. L'autre raison, qu'on oublie trop souvent, c'est l'ancienneté des libertés politiques chez les peuples protestants les plus en vue, en Angleterre, en Hollande, en Suisse, aux États-Unis; c'est que les libertés s'entraînent l'une l'autre, qu'elles ressemblent à une chaîne dont les anneaux se tiennent et se déroulent successivement, de façon qu'à la longue la liberté politique appelle la liberté religieuse, et celle-ci celle-là.

Tout autres ont été les destinées de la plupart des pays catholiques. La liberté religieuse n'a pu s'y appuyer sur la liberté politique, qui n'y existait point ou qui n'y est que d'introduction récente. Qu'on ne dise pas que la faute en doive retomber sur l'Église romaine, qu'étant demeurées catholiques, la France, l'Italie, l'Espagne, l'Allemagne du Sud se condamnaient à l'absolutisme. Ce ne serait là qu'une pétition de principe, car dans tous ces pays les souverains étaient, dès l'époque de la Réforme, parvenus à étouffer les libertés publiques, et les contrées protestantes placées dans des conditions politiques analogues, telles que l'Allemagne du Nord et les royaumes scandinaves, n'ont pas conquis plus de libertés pour avoir embrassé les doctrines nouvelles. Loin de là, la Réforme du XVIe siècle, qui avait été en grande partie l'œuvre des

princes, a presque partout tourné au profit du pouvoir des princes.

Quoi qu'il en soit, l'Église romaine, durant les trois derniers siècles, n'a d'ordinaire rencontré autour d'elle ni droits politiques, ni franchises électorales, ni habitudes de discussion. Elle n'a donc eu ni l'obligation ni le temps de s'y faire. Par là seul, et en dehors même de son principe, il devait lui être plus aisé de se maintenir dans les anciennes maximes théologiques longtemps communes à toute la chrétienté. En d'autres termes, le catholicisme et la hiérarchie catholique n'ont pas eu, comme d'autres confessions, à se faire pratiquement à toutes les libertés politiques ou religieuses. Cela seul suffirait pour qu'ils ne s'y fussent pas encore accoutumés.

Certaines de ces libertés ont beau sembler répugner à l'enseignement de l'Église romaine, rien ne permet d'affirmer que, si elle y eût été lentement amenée par les mœurs et poussée par l'esprit public, elle ne s'y fût pas, à son tour, résignée. Quelque obstacle qu'y paraissent opposer ses dogmes ou ses traditions, le passé, nous le répétons, n'autorise point en pareille matière à préjuger l'avenir. Bien téméraire serait le catholique ou l'incroyant qui prétendrait dénier à l'Église la faculté de jamais s'adapter aux mœurs nouvelles et lui interdirait d'accepter les libertés modernes, sinon en droit, du moins en fait, ce qui, pour la politique, est l'essentiel.

L'Église et le clergé nous semblent, à cet égard, dans une situation analogue à celle de la plupart des peuples catholiques comparés à certaines nations protestantes. Leur éducation politique n'est pas faite, et c'est là une éducation qui ne se fait pas en un jour.

La liberté est pour eux un noviciat qu'ils n'ont point achevé. Une révolution qui a profondément changé des lois et des habitudes séculaires a besoin de plus d'un siècle pour être patiemment acceptée de toutes les classes d'une société, de tous les intérêts matériels ou spirituels. Il y aurait naïveté à s'étonner que le clergé n'en ait pas encore pris son parti. Il y aurait une sorte d'injustice à exiger autant, à cet égard, des catholiques de France, d'Italie, d'Espagne, que des protestants d'Angleterre et d'Amérique, où l'évolution libérale est autrement ancienne. Il y a là une question de date qu'on ne saurait entièrement oublier.

Pour beaucoup d'esprits et spécialement pour les intelligences les plus attachées à la tradition (ce qui d'habitude est le propre des clergés et des natures religieuses), nos « libertés modernes », comme l'indique le nom même dont nous les affublons, ne sont que des nouveautés plus ou moins récentes, partant plus ou moins suspectes et plus ou moins contestables, dont le règne n'est pas encore définitivement établi. Les hommes enclins au culte du passé peuvent encore en mettre l'avenir en doute : il en sera autrement dans une ou deux générations, quand les idées et les mœurs seront entièrement imbues du principe de liberté. C'est là une transformation qu'aucune résistance ne saurait prévenir, et ceux mêmes qui auront essayé de la retarder finiront par s'y accommoder, par en voir les avantages, par en faire, eux aussi, leur profit.

Ce temps viendra pour les catholiques les plus réfractaires aux idées nouvelles, et l'on sera peut-être étonné un jour de la facilité avec laquelle ces adversaires obstinés de la liberté s'y seront convertis. En dépit des apparences, l'Église sait au besoin montrer non moins de souplesse que de persévérance. Lorsque la hiérarchie sera bien convaincue de la vanité de ses regrets d'un passé à jamais évanoui, ni les souvenirs de l'Inquisition, ni les décisions des conciles, ni les encycliques des papes ne la retiendront longtemps dans des voies manifestement surannées. On se souviendra que chaque temps a ses besoins et ses méthodes, et l'on sera heureux de découvrir que, pour l'apostolat des âmes, la liberté offre plus de ressources réelles que l'absolutisme. Les théologiens, qui ne sont jamais à court, ne seront pas embarrassés de prouver que ni le dogme ni la tradition n'interdisent à l'Église de vivre en paix avec la société moderne. Cette démonstration, plusieurs ne l'ont-ils pas déjà tentée?

ANATOLE LEROY-BEAULIEU.

ESPAGNE ET PORTUGAL (1)

Burgos

I.

LA DOUANE AU TEMPS DE Mme D'AULNOYE. — LA TEMPÉRATURE DE BURGOS. — LES FANFARES. — LES CASERNES ET LES COUVENTS. — LES MENDIANTS. — LE MERCADO DE LA LLENDRE. — LA MARSEILLAISE AU CAFÉ.

J'ai trouvé dans le *Voyage* de Mme d'Aulnoye en Espagne une aventure analogue à l'incident de mon départ de l'Escurial.

En 1679, les voyageurs en carrosse avaient à peu près les mêmes ennuis que les voyageurs modernes en chemin de fer. Voici ce que Mme d'Aulnoye écrit de Vitoria :

« Bien que j'aye un passeport du roy d'Espagne, le mieux spécifié et le plus général qu'il est possible, j'ay été obligée de prendre un billet de la Douane; car sans cette précaution l'on auroit confisqué toutes mes hardes. De quoy me sert le passeport du roy? leur ay-je dit. — De rien du tout,

(1) Suite. — Voy. la *Revue* des 16 juin, 14 et 28 juillet, 29 septembre, 8 et 29 décembre 1883, 2 et 23 février, 5 et 26 avril, 17 mai, 21 juin, 16 août, 13 septembre, 1er novembre et 6 décembre 1884, 3 janvier, 14 février et 25 avril 1885.



ont-ils répliqué. Les commis et les gardes des douanes ne daignent pas même jetter les yeux dessus; ils disent qu'il faut que le roy vienne les assurer que cet ordre vient de luy; lorsque l'on manque à la formalité de prendre ce billet, l'on vous confisque tout ce que vous avez; il est inutile de s'excuser sur ce qu'on est étranger et qu'on est mal informé des coutumes du païs : ils répondent sèchement que l'ignorance de l'étranger fait le profit de l'Espagnol. »

Bien que le témoignage émane d'une faiseuse de contes, il prouvera qu'il n'y a rien de féerique dans mon récit. Les employés espagnols qui refusent l'argent de leur pays si on n'y ajoute un droit de change me paraissent les descendants authentiques des douaniers qui ne s'en rapportent à la signature du roi que quand le roi prend la peine de venir la certifier véritable. Usages du pays!

Ce sont ces usages-là qui rendent le voyage pittoresque, maintenant qu'on a moins de chances d'être dévalisé par des bandits de grande route.

Du temps de Mme d'Aulnoye, les voyageurs étaient couchés, à Burgos et sans doute ailleurs, dans des dortoirs qui n'étaient qu'une mise en scène. Dès qu'on avait choisi son lit et dès qu'on en avait dérangé les parasites, la porte s'ouvrait; l'hôtelier entrait avec une bande de prétendus voyageurs dont les guenilles et les allures étaient intimidantes. Il fallait se résoudre alors à payer tous les lits du dortoir, pour avoir la permission d'en occuper un et d'être seul.

La farce jouée, le chœur se retirait pour aller coucher dans ses gîtes habituels; car Mme d'Aulnoye assure que cette comédie, qui se renouvelait tous les jours, était jouée par les voisins complaisants de l'hôtelier.

Je me hâte de dire que, sous ce rapport, le progrès est sensible. Nous eûmes bien à notre disposition, à l'hôtel de la Rafaela, quatre lits dans deux chambres, mais je crois sincèrement qu'on ne nous en fit payer que deux.

S'il neigeait à l'Escurial, il faisait un froid sec à Burgos.

La température de cette ancienne capitale de la Vieille-Castille est d'ailleurs légendaire. C'est peut-être la seule ville d'Espagne où l'on puisse fonder, avec des chances de succès, un cercle de patineurs. Les hivers les moins rigoureux ont au moins huit mois de durée, et pendant la canicule on est obligé de se couvrir comme au mois de janvier.

A la bonne heure! Les manteaux castillans ne sont plus seulement une précaution contre la chaleur, ce qui me paraissait excessif; ils sont aussi une ressource contre le froid, ce qui me paraît logique. Les arbres qui nous avaient donné de l'ombre à Séville et à Grenade commençaient seulement à avoir, de loin, cette sorte de brume verte qui annonce un commencement d'éclosion.

Mais le dicton populaire ne recommande pas moins de passer l'hiver à Burgos, comme dans le séjour le plus sain de l'Espagne. Il est vrai qu'il serait impossible d'y passer l'été, qui passe si vite.

Le matin qui suivit notre arrivée, de très bonne heure, je fus éveillé par une fanfare. Je me crus transporté, revenu à Paris, dans la vieille maison de l'Arsenal, où les cavaliers de la caserne d'en face m'annonçent l'aurore par des fanfares qui datent de Louis XIV. Mais, en écoutant mieux, je ne reconnus pas le langage qui m'était familier; on sonnait en espagnol; il n'y avait d'analogie que dans la position de la caserne, qui est en face de l'hôtel de la Rafaela.

Le soleil, que rien n'intimide, se leva malgré le vent, au son de la trompette, et l'on eût dit qu'il devenait le chef d'un orchestre multiple; car la matinée se passa à entendre, dans toutes les raffales, d'abord des fanfares, ensuite des marches militaires.

C'était le dimanche. Les soldats allaient à la messe. On m'assure qu'il y a quatorze casernes à Burgos, tout juste autant que de couvents, et quatorze détachements allaient à la même heure, du même pas, de leurs casernes à la paroisse, tandis que dans les quatorze couvents de petites cloches tintaient pour convoquer les religieux et les religieuses.

J'affirme que ce double chiffre quatorze m'a été donné; je ne le garantis donc que sur la foi de mes hôtes. Je puis ajouter que depuis l'application des décrets en France, il y a des corporations religieuses expulsées dans quelques-uns de ces quatorze couvents de Burgos.

Les militaires, en belle tenue, allaient à l'office comme à la parade; mais j'ai des raisons de croire que ceux qui les conduisaient avaient plus de manuels de politique libérale que de livres de messe dans les poches de leur uniforme.

C'est à Burgos que j'ai vu les plus beaux mendiants et que je les ai vus en plus grand nombre. On dirait qu'ils ont la coquetterie, la science de la misère, tant leurs guenilles sont artistiques et violentes au regard. J'ai remarqué des pièces noires sur des manteaux jaunes qui ne semblaient pas seulement des raccommodages faits au hasard, mais qui paraissaient trahir une recherche pittoresque. Les mendiants n'arrêtent plus, l'escopette au poing, mais vous mettent en joue par leurs costumes.

Accroupis devant la cathédrale, ramassés en tas, dans des rues spéciales, ils n'attendent plus rien, paraît-il, des quatorze couvents et ne demandent rien aux quatorze casernes.

Il y a à Burgos un marché de guenilles, une sorte de Bourse de mendiants; on l'appelle le *Mercado de la Llendre*, à cause des parasites dont les guenilles sont les couveuses. Les marchands d'insecticide sont proscrits du marché.

Je me suis contenté du témoignage de M. le baron Davilliers, qui a visité le marché en compagnie de

Gustave Doré; je n'ai pas eu la démangeaison d'y aller, de peur de garder celle d'y avoir été.

Je suis toujours tenté de parler des amis que j'ai rencontrés et que je retrouverai toujours en Espagne. Ceux qui nous avaient suivis pendant la plus grande partie du voyage nous avaient dit adieu à Madrid ou plutôt nous avaient dit pour la dernière fois *Au revoir;* mais, avec les lettres d'introduction d'un homme d'État momentanément absent d'Espagne, j'étais sûr de trouver partout des amis nouveaux, et à Burgos la recommandation puissante nous valut, pour trois jours, une société charmante, presque un cortège.

Nous arrivions en pleine période électorale. Il me fallut donner mon avis à un comité très libéral. Je m'en tirai en parlant avec sincérité. Il paraît que ce fut habile; mais j'atteste que ce ne fut pas révolutionnaire et que c'était superflu.

Jusqu'ici, en racontant mes impressions de voyage, je me suis très soigneusement abstenu de la politique. A Burgos comme partout, elle se mêlait chaleureusement aux entretiens, aux réceptions; mais, à Burgos plus que partout, elle ne me fit point sortir de ma discrétion internationale.

Je ne veux citer toutefois qu'un épisode très caractéristique, en laissant le lecteur tirer des conclusions ou des conjectures.

Nous désirions, avant de quitter l'Espagne, revoir encore danser des bohémiennes. Sans nous garantir le spectacle, on nous assura que dans certain café il était possible d'en courir la chance.

Nous allâmes à ce café. L'orchestre, composé d'un piano et d'un violon, installé en face du comptoir, exécutait je ne sais quelle fantaisie espagnole. A notre entrée, le fandango, le boléro ou la ballade s'interrompit brusquement. L'artiste qui jouait du violon alla dire un mot au maître du café, et, pendant que nous nous installions à une table, les deux musiciens attaquèrent vivement l'air de la *Marseillaise*.

Aussitôt toutes les personnes présentes, parmi lesquelles se trouvaient des officiers en uniforme, se levèrent. D'une table voisine se détachèrent trois consommateurs, le verre de montilla à la main, pour venir trinquer avec nous.

Je soupçonne les amis qui nous accompagnaient, non pas d'avoir préparé cette manifestation toute spontanée, mais d'avoir avoué à ce moment que j'étais un vieux journaliste républicain; car un confrère de Burgos qui était là me serra la main avec énergie en buvant à la république française.

C'était tout ce qu'il savait dire dans notre langue; mais ses yeux parlaient français.

Le lendemain, j'appris que le maître du café avait été taxé d'une amende de vingt-cinq francs environ, que le comité libéral s'empressa de payer.

Je dois avouer que si je fus touché de tant de sympathie et stupéfait d'une si libre expansion du sentiment libéral, je fus édifié, en même temps, de l'esprit modéré, prudent, de la tactique de ces radicaux aussi fatigués de révolutions que de réactions, résolus à attendre et à ne rien compromettre de l'avenir en l'évoquant trop tôt.

Je l'ai déjà dit et je le répète, dans aucun pays le tempérament conservateur n'est aussi mêlé qu'en Espagne à l'inquiétude du progrès. C'est peut-être pour cela que l'Espagne piétine et avance peu à chaque étape; mais c'est aussi pour cela qu'elle ne recule pas.

Ceci dit à l'adresse des Français autant qu'à celle des hommes politiques que j'ai rencontrés au delà des Pyrénées, je me hâte de rentrer dans mon impartialité de spectateur.

II.

LES PROMENADES. — LA CHARTREUSE. — UNE RENCONTRE DE CAVALIERS. — LE MONASTÈRE DE LAS HUELGAS REALES. — UN COUVENT FÉODAL. — UNE HALTE EN ROUTE.

On ne s'arrête généralement à Burgos que pour visiter la cathédrale. C'est la merveille de la ville, de l'Espagne, et une des merveilles du monde.

J'en parlerai à la fin, comme dernier tableau, comme apothéose.

Je ne l'ai pas visitée, d'ailleurs, le premier jour; je me la suis réservée comme la pièce montée du dessert; j'ai voulu m'assurer d'abord de tout ce qui perdrait à être vu après elle, de tout ce qui gagne à être vu dans le premier désir de l'arrivée.

Burgos est au bas d'une colline que surmonte un petit château-fort. Je ne me souviens plus s'il est en ruines ou seulement déserté; je sais qu'il ne vaut pas la peine d'être vu.

La ville est gaie malgré ses couvents, peut-être à cause de ses casernes. Les balcons fermés donnent un air de mystère aux vieilles rues, et les bords de l'Arlanzon (la rivière qui a souvent de l'eau), larges, empierrés, ayant des allures de quais, sont un commencement de promenade digne d'une capitale. La gare est dans le faubourg de Véga, séparé de Burgos par cette rivière, si bien que la civilisation moderne a entamé, sans l'éventrer, la vieille cité castillane.

La porte de Sainte-Marie, à l'extrémité du pont de la Véga, avec ses créneaux, ses statues du Cid, de Fernand Gonzalès, de Charles-Quint, en l'honneur de qui elle a été élevée, semble, à une certaine distance, le portique même de la cathédrale dont les flèches s'élancent au-dessus.

De tous les points de l'horizon cette châsse de pierre se montre, vous attire; la ville ne semble que la plateforme du monument merveilleux.

Il est juste, pour expliquer encore le retard que je mis à visiter la cathédrale, qu'elle était emplie le pre-

mier jour, un dimanche, par les offices et les officiers; que je craignais d'être indiscret dans ma dévotion spéciale, et que, le lendemain même, quand nous y allâmes, nous dûmes attendre la sortie d'une assistance nombreuse qui venait d'entendre une messe : on eût dit que le dimanche n'avait pas suffi et que les dévots faisaient le lundi.

Les promenades sont belles : celles qui servent aux rentiers, aux fonctionnaires, à la garnison, et celles qui conduisent à des excursions recommandées aux touristes.

Les premières longent le cours de la rivière, l'Arlanzon, et empiètent sur les bastions démantelés; les autres s'enfoncent dans la vallée et conduisent aux principales stations à visiter, la Chartreuse de Miraflorès d'un côté, et le monastère de *Las Huelgas Reales* (les plaisirs du roi) de l'autre.

Nous débutâmes par la Chartreuse. Elle était inhabitée il y a quelques années; l'application des décrets lui a donné des locataires français ou au moins des hôtes, et des affiches recommandent l'excellent débit de liqueurs qui s'y est établi.

On n'en fabrique pas, on en vend seulement; c'est un dépôt, un déballage.

La Chartreuse a une belle statue de saint Bruno, en bois peint, chef-d'œuvre du Portugais Pereira, des tombeaux en marbre blanc, des sculptures d'un grand style; mais le sentiment du vide vous oppresse, malgré les quelques habitants qui mettent un peu de bruit dans les couloirs et les cellules. On voudrait une foule ou une solitude plus complète, le spectacle de la vie monacale dans sa magnificence d'autrefois ou le soleil dans des ruines; ce cloître en vacances bâille de lui-même à l'ennui qui l'enveloppe.

En revenant vers Burgos, on nous parla beaucoup de Napoléon, du quartier général qu'il établit là le 12 novembre 1808. Il avait offert une amnistie complète aux Espagnols qui consentiraient à déposer les armes : cette offre de pardon ne séduisit pas assez de patriotes, et, le 6 juin 1813, Joseph, rétrogradant sur Vittoria, dut évacuer Burgos après avoir fait démanteler le château.

On se sent toujours embarrassé dans sa fierté, dans sa pudeur de Français, quand, doucement, les étrangers vous montrent les traces d'une invasion française. Si elle avait persisté et réussi, les étrangers ne vous la montreraient pas et peut-être en serait-on moins gêné!

Je me souviens que, visitant Heidelberg à une époque où les Allemands n'avaient pas encore effacé en nous le remords historique des dévastations du Palatinat, je dis un peu maladroitement à la demoiselle qui nous montrait ces ruines :

— Vous devez en vouloir aux Français?

— Pourquoi donc? me répondit le guide avec un sourire très féminin. Les Français ont donné là, comme toujours, une preuve de leur goût : ayant à faire des ruines, ils ont fait les plus belles ruines du monde!

Il me fallut payer pour avoir reçu cette leçon.

En Espagne, cette confusion ne nous est jamais infligée; nous n'avons pas fait de ruines, et, si l'on montre les endroits par lesquels les armées françaises se sont retirées, c'est spontanément que nous ressentons un peu de honte.

En nous rendant au monastère de *Las Huelgas Reales*, nous fîmes la rencontre de quelques soldats à cheval qui semblaient revenir d'une promenade. L'officier seul semblait sombre; les cavaliers étaient gais. Le cocher de notre voiture fit un grand signe de croix. C'était la première fois que je voyais saluer la cavalerie comme une procession. Un de nos hôtes me donna immédiatement l'explication de ce geste pieux.

Ces soldats étaient allés, à quelques lieues de là, assister à l'étranglement officiel et solennel d'un bandit. Voilà pourquoi l'officier était pensif, se disant peut-être qu'il aimerait mieux être fusillé après un *pronunciamiento* que de subir la peine du garrot, et voilà pourquoi les soldats insoucieux, qui ne se souvenaient peut-être que de la grimace du supplicié, souriaient en essayant au passage de casser des jeunes pousses d'arbres.

Le monastère appelé *les Plaisirs du Roi* ne doit sans doute ce nom ou ce surnom (car son vrai titre est Santa-Maria-la-Real) qu'à un souvenir de pure piété, à moins qu'il ne faille admettre, selon la version de certains *Guides*, que le monastère a été bâti sur l'emplacement d'un palais dont les ombrages et les charmes avaient séduit jadis la cour de Castille.

Ce couvent, qui est encore occupé par des dames de la plus haute noblesse, était jadis un domaine royal jouissant de tous les privilèges que la royauté peut déléguer. Il était fondé pour cent personnes appartenant à l'élite de l'Espagne. Il fallait faire preuve de noblesse antique pour y entrer; on n'y prononçait guère des vœux d'humilité, mais bien plutôt des vœux d'orgueil. A l'heure qu'il est, chaque nonne a encore un appartement complet, deux femmes à son service, et j'ai vu derrière la grille extérieure du cloître l'écusson de l'abbesse actuelle, haut et large, en couleurs flamboyantes, dans des proportions magistrales, à la suite des armoiries, qui attestent plusieurs dynasties.

Autrefois le monastère devait être crénelé et fortifié. On passe, pour pénétrer dans la première cour, sous une porte à donjon qui servait, à ce qu'on assure, de prison pour les actes de haute et basse justice de l'abbaye. Je ne sais si l'abbesse était mitrée, mais elle portait et porte une crosse, et, dans la décadence de la foi, les revenus de ce domaine aristocratique sont encore de près d'un million, sans compter les dots de chaque religieuse.

Mme d'Aulnoye, entendant une veuve qui parlait



d'aller vivre quelque temps au monastère de las Huelgas, lui dit : « Pourrez-vous, madame, vous accoutumer à une vie aussi retirée que l'est celle d'un couvent? »

La veuve, en souriant, lui répondit :

« — Je crois que je voyais moins de monde chez moi que je n'en verrai là. En effet, excepté la clôture, les religieuses ont beaucoup de liberté. Ce sont ordinairement les plus belles filles d'une maison qu'on y met. Ces pauvres enfants y entrent si jeunes, qu'elles ne connaissent ni ce qu'on leur fait quitter ni ce qu'on leur fait prendre. Dès l'âge de six ou sept ans, et même plus tôt, on leur fait faire des vœux ; bien souvent c'est le père ou la mère ou quelque proche parent qui les prononce pour elles, pendant que la petite victime s'amuse avec des confitures et se laisse habiller comme on veut. Le marché tient néanmoins ; il ne faut pas songer à s'en dédire ; mais, à cela près, elles ont tout ce qu'elles peuvent souhaiter dans leur condition. »

La veuve qui allait faire sa retraite dans un couvent si fréquenté et si noblement peuplé ajoutait à ces renseignements :

« L'abbesse est dame de quatorze grosses villes et de plus de cinquante autres places, où elle établit des gouvernements et des magistrats; elle est supérieure de dix-sept couvents, confère plusieurs bénéfices et dispose de douze commanderies en faveur de qui il lui plaît. »

Depuis le voyage de Mme d'Aulnoye, en 1679, le monastère est bien déchu, et pourtant ce qui reste, après deux siècles, témoigne encore d'une grande puissance.

Naturellement, nous ne pûmes voir que ce qui est en dehors de la clôture, c'est-à-dire le cloître extérieur et la moitié de l'église. On nous avait fait espérer la possibilité d'une réception par l'abbesse elle-même ; mais elle était au sermon et ne pouvait le quitter. Nous allâmes au sermon. La chaire était placée contre la grille voilée, derrière laquelle les nonnes écoutaient. On m'assura que le prédicateur n'était pas médiocre; il parlait très fort et semblait très assuré de tout ce qu'il disait.

Je crois qu'il se tient des foires et des marchés dans les grandes cours du couvent, que nous avons traversées.

Il faut bien dire que la prison féodale a un air de ferme et qu'on me semble emmagasiner le foin dans les salles où l'on rendait la justice, ce qui n'empêche pas les parties architecturales d'être très fières et très intéressantes.

En revenant à Burgos, nous fîmes halte dans une *fonda* rustique, mais de jolie apparence. L'hôtesse, jeune et propre, y promenait l'éclair d'un joli rire. On nous servit des olives grosses comme des grosses prunes, que nous mangeâmes en buvant du porto. C'est une collation que je recommande. On est libre d'y ajouter un peu de pain ; mais c'est faire preuve de goût français.

Ah ! si on ne vous offrait jamais en Espagne que des olives avant le pressoir! Mais quand on pense qu'avec ces fruits délicieux on confectionne cette huile exécrable, on en vient à blasphémer la branche d'olivier et à en faire un symbole de guerre, au lieu d'un rameau pacifique !

Louis Ulbach.

CAUSERIE LITTÉRAIRE

I.

Je l'avoue, j'aime M. Lucien Perey et M. Gaston Maugras. Je les aime parce qu'ils rajeunissent et enrichissent l'histoire littéraire du XVIIIe siècle de documents nouveaux et inédits, parce que, trouvant ces matériaux demeurés enfouis, ils ne les entassent pas pêle-mêle, mais les disposent avec un art ingénieux, parce qu'ils raniment les cendres et font revivre les morts, parce que ce ne sont pas seulement des chercheurs, mais des artistes. L'autre jour, Galiani ressuscitait grâce à eux ; avant-hier, Mme d'Épinay dans la verdeur de son radieux printemps ; hier, la même Mme d'Épinay dans la grâce souriante de son automne et même de son hiver encore parfumé des fleurs d'arrière-saison. C'est plaisir de les voir revivre, le spirituel abbé, la charmante amie de Saint-Lambert et l'aimable vieille. A qui le tour aujourd'hui? A Voltaire. Le voici aux Délices et à Ferney (1), les pieds emmitouflés dans ses chaussons gris, le corps disparaissant dans sa houppelande de drap foulé, la tête enfouie dans un bonnet de soie noire — il se fait beau le soir, et alors le patriarche redevient jeune homme ; — mais, tout le jour, sous cette houppelande et ce bonnet, quelle vie, quelle pétulance, et quel diable au corps !

Un pied déjà dans le tombeau,
De l'autre faisant des gambades.

Les documents nouveaux trouvés par ces messieurs, les lettres inédites qu'ils ont découvertes — ils en publient dans ce volume cinquante-quatre de Voltaire lui-même — ne nous révèlent pas un patriarche jusqu'ici inconnu; non, sans doute, mais c'est une lumière plus vive éclairant le visage et mettant en relief les traits caractéristiques. Autour de lui, éclairés de même,

(1) *La vie intime de Voltaire aux Délices et à Ferney* (lettres et documents inédits), par MM. Lucien Perey et Gaston Maugras. — 1 vol. Paris, 1885. Calmann Lévy.



les amis, les familiers, les fidèles, et aussi les infidèles comme La Harpe et Mme Denis : la grosse et courte Mme Denis conservant le plus longtemps possible ses grâces provocantes et les restes d'un cœur sensible, les infidèles qui se font jeter à la porte par l'irascible vieillard.

L'histoire de ces vingt-quatre ans de séjour forcé à Ferney, tout à fait forcé, quoi qu'en dise Voltaire, est toute une comédie avec exposition, nœud, péripéties et dénouement. Joignez à cela l'unité d'intérêt, bien qu'il y ait quelques épisodes comme le désaveu de *Candide*, le désaveu du poème contre les Genevois, la grande colère contre Mme Denis; mais ces épisodes mêmes se rattachent au point central de l'action. Et quel est l'intérêt en jeu, quelle est la question posée dans cette comédie? Voici en deux mots : Voltaire arrivera-t-il à introduire les représentations théâtrales sur le territoire de Genève? La Rome protestante qui fulmine des anathèmes terribles contre les tragédies, les comédies, les drames, les acteurs, et proscrit par des règlements draconiens toutes ces inventions et tous ces suppôts de Satan sera-t-elle vaincue dans le combat que Voltaire engage avec elle sur ce terrain brûlant?

Combat d'escarmouches, de buissons et de chemins creux où le malin vieillard déploie toutes ses ruses et même ses plus perfides habiletés Il veut vaincre, et il vaincra par tous les moyens possibles. Voilà pourquoi, dès son arrivée, voyant les graves pasteurs et syndics s'alarmer à son nom seul, il fait le bon apôtre, plein de respect pour tout ce que ses hôtes respectent. Voilà pourquoi il s'indignera ensuite contre *Candide* et contre *la Pucelle*, disant partout et bien haut qu'il serait heureux de pendre de ses propres mains le coquin, le laquais qui a écrit ces choses-là. « Le loup est dans la bergerie! crient les bergers genevois épouvantés. — Moi un loup, mes bons messieurs? Peut-on dire! Un agneau, un doux agneau! Un théâtre à Genève? pourquoi le désirerais-je? Nous récitons en famille, à Ferney, *Tancrède* ou *l'Orphelin de la Chine*; cela nous suffit et ce ne sont pas là des représentations dramatiques. » Peu à peu il enrôle dans sa troupe des fils de syndics. Et de se frotter les mains. « Je corromps la jeunesse genevoise », écrit-il à ses amis. C'est son idée fixe de donner à ces « Allobroges » le feu sacré. Il y réussit; le parti de la résistance perd chaque jour du terrain. Un théâtre s'ouvre enfin à Genève : Voltaire triomphe. Est-ce le dénouement? Non : à peine ouvert, ce théâtre est détruit par un incendie. Péripétie. Luttes nouvelles; on construit un théâtre en pierre, où la foule se presse : cette fois, c'est le triomphe définitif de Voltaire; dénouement, le rideau tombe.

Tel est l'élément dramatique de cette histoire dont je ne vous donne que l'idée générale et les grandes lignes. Mais que de détails nouveaux, que d'incidents, que de traits curieux fournis par ces documents inédits mis si habilement en œuvre, sans idée préconçue, sans esprit de parti, par MM. Perey et Maugras! Il faut lire leur volume. L'Académie le couronnera comme ses trois aînés, et ce sera justice.

II.

Voici qui est dédié aux amateurs de curiosités historiques. C'est un manifeste de Gracchus Babeuf (1) publié par M. Georges Lecocq. Ce document inédit est précédé d'une intéressante notice sur le citoyen Gracchus, qui ne s'appelait pas Gracchus de par son parrain, mais François-Noël. D'une famille absolument dans la misère, il avait reçu cependant quelques éléments de latin et d'allemand. Entré comme expéditionnaire chez un géomètre-arpenteur, il acquit bientôt assez de connaissances pour exercer lui-même la profession. Tel fut même son succès qu'en peu de temps il arriva à occuper dans ses bureaux une vingtaine de commis. Était-ce la fortune? Son fils, Émile Babeuf, racontera, longtemps après, que son père aurait pu choisir parmi les « demoiselles les plus opulentes », mais qu'il avait préféré s'unir à la fille d'un honnête marchand d'Amiens que des malheurs avaient forcée à venir près d'une dame noble qui habitait près de Roye. Mais M. Lecocq proteste. Il est terrible, M. Lecocq. Il a fait des fouilles dans les mairies, où il a déterré les documents officiels et timbrés, actes et papiers de l'état-civil. Or, de l'acte de mariage il appert que Mlle Langlet vivait près d'une noble dame qui lui offrait l'hospitalité en échange de quelques services, exactement comme le père de M. Jourdain mettait ses lumières à la disposition de ses amis pour leur faire obligeamment avoir du drap de bonne qualité. Mlle Langlet, fille de petits marchands, filleule d'un perruquier et d'une marraine qui a déclaré ne pas savoir écrire — le terrible M. Lecocq déterre également dans les sacristies les actes de baptême, — était purement et simplement femme de chambre chez la noble dame qui habitait Roye. Il n'y a pas de déshonneur à cela, et toute notre estime est acquise à Marie-Anne-Victoire Langlet, qui, devenue Marie-Anne-Victoire Babeuf, se montra femme de grand cœur et de grand dévouement; mais ce désir de rehausser son origine méritait d'être signalé par M. Lecocq chez le fils de Babeuf.

Souhaitons pour l'honneur de Gracchus qu'il ne fût pas, au moment de son mariage, dans une situation florissante : il aurait eu alors l'excuse de la nécessité quand il écrivit à certain marquis, auquel il offrait ses services, certaine lettre qui est un chef-d'œuvre de platitude. Il sentit cependant sa dignité s'éveiller lorsque ledit marquis, après avoir accepté ses services, l'envoya

(1) *Un manifeste de Gracchus Babeuf* publié par Georges Lecocq. — 1 vol. Paris, 1885. Librairie des bibliophiles.



déjeuner à la cuisine. Avec sa dignité, les sentiments égalitaires et une ardeur qu'on ne lui avait pas jusque-là connue pour le bonheur commun. A peine la Révolution a-t-elle éclaté, on le voit fréquentant les assemblées populaires de son département, écrivant des mémoires en faveur des paysans accusés de piller les châteaux. On sait ensuite son rôle, qui finit tragiquement par l'échafaud, à Vendôme. Demandez à M. Lecocq l'acte de décès de Gracchus, il vous le produira aussitôt, signatures légalisées. Rien à dire; tout cela est officiel, archi-officiel.

Où il y a à dire, par exemple, c'est quand M. Lecocq, qui tient à rehausser la valeur du manifeste inédit qu'il met en lumière, déclare le langage tenu pendant cette période un magnifique langage. Et que voit-on, d'après lui, dans ce manifeste même? Un citoyen animé de grands sentiments et rendu éloquent par l'ardeur de son patriotisme. Et quand Babeuf réclame pour le sexe auquel l'humanité doit la mère des Gracques et la femme de Gracchus l'éducation politique, le droit de pérorer dans les clubs, M. Lecocq est comme en extase. Je demande à ne point partager cet enthousiasme. Le fond de la thèse soutenue par Babeuf, qui veut dans chaque bourgade un club toujours ouvert qui soit comme un observatoire d'où les bonnes gens du village, postés en permanence, veillent sur les droits du peuple, sur la liberté du peuple de tous côtés menacés, me séduit médiocrement. Je demeure également froid lorsqu'il fait appel aux lumières de ces dames et crie : Honneur au sexe! Quant au langage, c'est la phraséologie de l'époque — abus des Caton et des Brutus, phraséologie figée dans je ne sais quelle roideur de forme et une sorte de froideur doctrinaire. Puis, la sentimentalité obligatoire lorsqu'apparaissent sur la scène les mères et les épouses, « la plus belle portion de nous-mêmes ». Pourquoi donc M. Lecocq tient-il à ce que nous nous extasions? Ce n'est pas une œuvre d'art, ce manifeste : il n'est donc pas absolument nécessaire d'admirer. Il suffit que le document historique soit curieux : il l'est.

III.

M. Lecocq n'a pas opéré ses fouilles dans les registres de la municipalité de ***, une municipalité angevine que M. André Mouëzy fait intervenir dans son nouveau récit très romanesque et assez distingué, *Fiamma* (1). En relevant les registres, M. Lecocq eût constaté aussitôt qu'on avait trompé l'antique et sèche et raide Mme Noély, femme sévère, mais injuste. Elle a cru, cette Mme Noély, avoir abusé de la candeur de l'adjoint et du secrétaire de la mairie en faisant inscrire par eux comme sa fille la petite Fiamma, qui est sa petite-fille, la fille de M. Noély fils — à la seule fin d'enlever l'enfant à sa mère véritable. Eh bien, pas du tout : c'est elle dont la vieille candeur a été dupée. Un faux adjoint, cet adjoint; un secrétaire de carnaval, ce secrétaire. Si M. Lecocq lui avait appris cela, elle aurait eu quelque pudeur à faire souffrir autour d'elle des gens qui valent mieux qu'elle, à torturer des cœurs qui ont été surtout coupables de battre sans son autorisation. Car c'est là son principal grief, à cette voleuse d'enfant. Son fils, élevé par elle dans une complète soumission, ne proteste pas contre ce rapt; la vraie mère de l'enfant volé se dévoue et s'immole avec une abnégation sublime.

Les scènes dramatiques seraient d'un effet plus saisissant encore si le point de départ, la fausse déclaration de maternité faite par la grand'mère, qui s'accuse ainsi de distractions coupables — à votre âge, femme très mûre! — déclaration reçue par un pseudo-adjoint et consignée par un simili-secrétaire sur une apparence de registre d'une contrefaçon de mairie, n'était plutôt un point de départ de comédie bouffonne. On voit de ces choses-là dans le théâtre de M. Labiche : ainsi, quand il nous conduit à la municipalité fantaisiste qui marie par erreur le mince jouvenceau Bouchencœur à l'énorme et quinquagénaire veuve Mouchette, Jonas près d'être dévoré par la baleine. De même encore, dans *le Chapeau de paille d'Italie*, ce trottin d'une modiste pris pour Monsieur le maire par un pépiniériste candide; mais, remarquez-le, un pépiniériste de Charentonneau, tout proche de Charenton. Si M. Weiss me lit, il va être enchanté de moi. Pour lui, en effet, Labiche est un classique que l'on peut citer comme Molière, car il n'est pas plus permis de l'ignorer que d'ignorer Molière. Un exemple ou un rapprochement tiré d'*Un jeune homme pressé* a cours forcé comme s'il était tiré du *Misanthrope*. J'ai suivi sa méthode pour formuler ma seule objection contre le roman intéressant de M. André Mouëzy.

IV.

Roland d'Escours (1), par M. François Vilars, est une œuvre riche et même avec excès. Il y a là de quoi défrayer deux romans. D'abord une histoire de jeune noble qui, se mariant à la fille d'un tripoteur d'affaires, compromet, sans avoir vu l'abîme où on l'entraîne, son nom et sa fortune dans les opérations frauduleuses de son beau-père. Mais ce nom n'est pas à lui seul; il a un père, il a un frère, de vrais gentilshommes, qui se condamnent à la misère pour désintéresser toutes les victimes et sauver l'honneur de ce nom. Aucune flétrissure cependant ne pourrait l'at-

(1) *Fiamma*, par M. André Mouëzy. — 1 vol. Paris, 1885. Paul Ollendorff.

(1) *Roland d'Escours*, par François Vilars. — 1 vol. Paris, 1885. E. Plon, Nourrit et Cie.

teindre par aucun jugement d'aucun tribunal, car le beau-père est un habile qui tourne la loi et se met en garde contre le Code pénal. Mais au-dessus du verdict de la justice il y a l'opinion publique et, plus encore, la voix de la conscience.

Cette histoire, plus édifiante que neuve, se complique d'un second roman. Le gentilhomme qui s'immole ainsi avec l'un de ses fils pour le rachat de l'autre fils apprend que ce dernier seul est réellement son fils. L'autre lui a volé, sans s'en douter du reste, une affection et des caresses auxquelles il n'avait pas droit. Révélation foudroyante pour le vieillard et grande tempête sous son crâne. Mais bientôt l'apaisement se fait. S'il n'est pas son fils par le sang, ce jeune homme héroïque, il l'est par le cœur, il l'est par l'affection, par l'union des âmes, par les généreux sentiments, par les traditions de famille qu'il représente si noblement. Il est bien à cet étranger, ce nom de d'Escours qu'il préserve de toute souillure en s'immolant. Oui, c'est lui le fils, lui qui ne l'est pas; bien plus que l'autre qui l'est! Et le bon vieillard le presse sur son cœur et, à son lit de mort, il envoie un sourire ineffable d'évangélique pardon au portrait de la mère coupable. Il serre même la main de l'ami qui a été coupable avec elle. Les amis sont toujours là! comme on chante à l'Opéra-Comique. Celui-ci, qui a été là à l'heure où il ne fallait pas, à l'heure du berger, est là maintenant où il le faut. Il sauve d'une ruine complète le jeune homme héroïque et lui fait faire un riche mariage. Voilà comment le second roman s'entre-croise avec le premier.

En outre, un troisième élément d'intérêt, c'est dans la transformation de la fille de l'agent d'affaires véreux. Dans le milieu où elle avait été élevée, son cœur s'était fermé à tout sentiment généreux. Dans la définition célèbre : « Les affaires, c'est l'argent des autres », elle trouvait la légitimation de la fortune mal acquise. Transplantée dans le milieu tout nouveau pour elle où la fait monter son mariage, respirant l'air plus pur de ce monde de gentilshommes chevaleresques, elle se régénère; peu à peu elle se métamorphose, et la voici elle-même prête aux héroïques sacrifices pour l'honneur du nom.

Cette régénération par l'influence du milieu était à elle seule un curieux sujet d'étude psychologique; je regrette que M. Vilars se soit borné à l'indiquer sans en marquer assez les phases et les progrès. Il est vrai qu'il y avait déjà tant de choses dans son roman! Si l'œuvre est trop touffue, elle est intéressante, morale, et elle vaut par le style toujours délicat et distingué.

V.

On va vendre demain la collection d'Alfred Dehodencq; c'est l'instant de signaler le volume que vient de consacrer au puissant coloriste M. Gabriel Séailles (1). Vous y remarquerez des aperçus ingénieux et des jugements excellents sur la question d'art; mais ce qui vous frappera encore plus, c'est la vie intense dont est animé ce portrait. Chacun des traits de ce visage un peu tourmenté est rendu avec une rare exactitude, et cette fidélité scrupuleuse du détail ne nous distrait pas cependant de l'expression de l'ensemble. M. Séailles a fait comme faisait Dehodencq : très soucieux de la vérité plastique, du détail pittoresque et de la couleur, mais préoccupé tout autant de pénétrer jusqu'à l'âme et de la faire rayonner sur les visages. La vie du peintre qui se surnommait lui-même « Pas-de-Chance » est tout un roman, le plus souvent douloureux; son histoire, écrite par M. Séailles, a l'intérêt d'un roman.

Maxime Gaucher.

NOTES ET IMPRESSIONS

I.

Ah! la belle chose que les chiffres! On les dit rigoureux; mais on serait, au contraire, tenté de les trouver de très bonne composition, souples et complaisants. Que ne leur fait-on pas dire quand on connaît l'art de les présenter habilement! On est arrivé à s'en servir comme du sabre de M. Prudhomme, tantôt pour se défendre, tantôt pour attaquer. A quelques jours de distance, on a pu lire dans les journaux que le déficit, qui avait débuté avec modestie sur la scène de l'Académie nationale de musique, sous la précédente direction, s'y installait définitivement en grande pompe, à grand orchestre. On nous faisait en même temps un tableau si touchant de la détresse des « sympathiques » directeurs, que les larmes vous venaient aux yeux et qu'on tâtait ses poches pour voir si on n'avait pas sur soi les quatre millions de subvention que ces messieurs demandaient pour assurer le succès de leur entreprise. Les journaux ont la mémoire courte et ne craignent vraiment pas de s'attirer des démentis. Ils oubliaient que, quelques mois auparavant, lorsqu'il était question du choix d'un directeur pour notre première scène lyrique, ils avaient fait valoir la grande situation de fortune des deux candidats, qui, à défaut de preuves de capacité artistique, offraient toutes les sécurités possibles au point de vue financier.

Sans doute, comme les enfants qui avouent naïvement ne jouer que pour gagner, ces messieurs ne jouaient *les Huguenots*, *Faust* et *Robert le Diable* que pour

(1) *Alfred Dehodencq*, par M. Gabriel Séailles. — 1 vol. Paris, 1885. Paul Ollendorff.

remplir leur escarcelle. Dans leur désespoir, ils s'en prenaient aux dépenses excessives que les proportions gigantesques du bâtiment occasionnaient. Les frais de gaz et de balayage surtout les écrasaient. Un peu plus, ils auraient demandé aux abonnés d'envoyer leurs valets de chambre donner un coup de main et apporter leurs lampes pour éclairer leurs loges et les escaliers. Ils alignaient des chiffres d'une éloquence navrante. Tous, grands et petits, s'émurent devant une telle infortune. Si on n'envoyait pas sa vaisselle plate à la Monnaie, du moins chacun fit de son mieux pour aider les directeurs à se tirer d'embarras : les auteurs abandonnèrent une partie de leurs droits; les abonnés, aux yeux desquels on avait fait miroiter des engagements extraordinaires, se laissèrent augmenter sans mot dire; les artistes se virent rogner une partie de leurs appointements; les pensionnaires, dépouillés de leurs droits acquis; les becs de gaz eux-mêmes, qui pourtant étaient bien simples et bien modestes, furent mis à la ration.

Toutes ces mesures économiques ne suffirent pas pour attirer le public. Lui aussi se mit à réaliser de notables économies en se refusant obstinément à aller échanger ses pièces d'or contre les billets verts de la location ou les cartons gris perle des billets pris le soir au bureau. La recette continuait à se montrer de plus en plus récalcitrante.

Pour parer au désastre, il faut leur rendre cette justice, les directeurs déployèrent une fertilité d'imagination peu commune. Ils se constituèrent entrepreneurs de bals publics. Ils firent danser les enfants et tirer des tombolas. Ils essayèrent d'ouvrir des comptoirs de bijouterie dans le foyer; mais l'autorisation leur fut refusée par le ministère. Ils appelèrent à eux une artiste retirée du théâtre depuis douze ou quinze ans, qui avait produit une grande impression dans une représentation extraordinaire donnée dans la nouvelle salle de l'Opéra et dans quelques rôles du répertoire italien. Le résultat fut médiocre. Cette rentrée passa à peu près inaperçue. Ce qui avait pu paraître charmant et plein de promesses dans l'ancienne salle de la rue Le Peletier fit peu d'effet dans le monument de M. Garnier. Autre chose aussi est de venir chanter exceptionnellement un soir dans une salle chauffée à blanc, devant un public enthousiasmé d'avance, que de faire un service régulier dans les rôles du répertoire.

Obligés par le cahier des charges de donner des représentations à prix réduits, les directeurs, voyant les grosses recettes leur échapper, s'exécutèrent et firent appel aux petites bourses. C'est ainsi qu'on a pu voir affiché sur les murs de Paris le tarif des places considérablement diminué pour ces représentations. Vrai tarif d'été comme en imaginaient autrefois les directeurs de théâtre, pendant la canicule, pour attirer les provinciaux et les étrangers alors que les Parisiens fuyaient leur capitale. On jouait généralement *le Trouvère*, *le Barbier de Séville*, *Don Pasquale* ou *Si j'étais roi* avec le concours de tous les forts chanteurs, de toutes les robustes *prime donne* du grand théâtre de Bordeaux ou de la Scala, en rupture d'engagements. La direction de ces théâtres avait soin d'ajouter au bas des affiches en immenses caractères :

La salle du théâtre. ... est la mieux ventilée de Paris.

S'il faut en croire les chiffres des recettes qu'on communique à la presse, cet essai aurait réussi. On fait le maximum, nous dit-on. Nous en sommes enchantés; mais on néglige complètement de nous parler du préjudice causé aux recettes de la semaine par les représentations à prix réduits, de quelle somme elles ont diminué. Il n'est pas admissible, en effet, qu'on préfère payer cher une place qu'on peut avoir pour presque rien, étant donné surtout que le spectacle et la distribution sont les mêmes. Dans la semaine, les jours d'abonnement, le plaisir d'entendre Mme d'Ervilly ou Mlle Dufrane, M. Salomon ou M. Sellier, coûte dix-neuf francs; le dimanche, six.

A l'Opéra-Comique, de semblables représentations, données une fois par mois et vraiment populaires, ont leur raison d'être, tant à cause de la richesse du répertoire que du nombre d'artistes qui composent la troupe de ce théâtre. Jamais une représentation à prix réduits n'a fait de tort aux belles soirées de *la Flûte enchantée*, des *Noces de Figaro*, de *Carmen* et de *Roméo et Juliette*. Mais à l'Opéra — où cinq ou six ouvrages tiennent le répertoire courant, où le nombre d'artistes est tellement restreint que les malheureux sont époumonés au bout de quelques saisons, et où les décors même commencent à s'unir à la princesse Isabelle pour crier : *Grâce!* — des représentations supplémentaires ne s'expliquent pas.

Les personnes que le prix des places avait éloignées jusqu'à ce jour de la nouvelle salle de l'Opéra ne manqueront pas de s'y rendre; mais le public est comme le répertoire : il a bien du mal à se renouveler. Une fois le cycle des principaux opéras de Meyerbeer, de Rossini, de Gounod et de Verdi parcouru, il rentrera chez lui et attendra l'éclosion d'un nouveau chef-d'œuvre. Les partitions de *l'Africaine* et de *Guillaume Tell* sont tellement connues, elles ont été tant et tant de fois entendues et si admirablement chantées, que leur audition vous cause aujourd'hui une impression pénible. On est arrivé à préférer ne plus les entendre qu'exécutées dans des conditions inférieures.

Et puis est-ce uniquement pour voir *Faust* ou *Robert* qu'on va à l'Opéra? Le jour à la mode est celui où la location est la plus forte. Les loges, les baignoires offrent certainement autant d'attraits que le spectacle de la scène. Les *Professionnal Beauties*, les célébrités de l'ancien régime attirent au moins autant les regards que chanteuses et danseuses. Bien qu'en démocratie,



c'est toujours un régal délicat que de connaître même de vue les princesses et les duchesses titulaires des loges et des avant-scènes, et soyez certain que toutes les personnes qui se payent une fois ou deux l'Opéra par année aiment jouir de ce double spectacle : celui de la scène, celui de la salle.

En inaugurant ces représentations, les directeurs de l'Opéra n'ont pas songé à cette forme de goût du public : il préférera toujours aller dans une seconde ou troisième loge les soirs d'abonnement, où il pourra admirer, s'il a de bons yeux ou une lorgnette extraordinaire, les belles Mmes X., Y., Z., et dire en revenant chez lui que « jamais la comtesse de... n'a été plus en beauté », que s'asseoir dans une avant-scène où il n'aura à contempler que les Gibou et les Pochet ou les Chapouillard avec leur petite famille.

II.

Depuis que nous avons poussé ce cri de détresse, M. Garnier, mis en cause avec son monument, est arrivé avec ses chiffres à lui, très exacts, cela va sans dire. Ils ne doivent pas tremper leurs plumes dans la même encre, les directeurs et l'architecte de l'Opéra. Ce qui pour les uns est désastre, déficit, pour l'autre est prospérité, bénéfice. Ils nous font entendre l'éternel refrain : C'est la faute à Ritt et Gailhard; c'est la faute à Garnier. L'architecte prouve par ses comptes que le bâtiment n'est pour rien dans la crise que traverse actuellement la direction de l'Opéra. Si les dépenses dans la nouvelle salle ont à peu près doublé, il ne faut pas oublier que le maximum des recettes, qui, dans la salle Le Peletier, s'élevait à une douzaine de mille francs, peut facilement atteindre aujourd'hui vingt-deux mille francs.

— Parfaitement, répondent les directeurs; mais elles ne les atteignent jamais. Vous aurez beau dire, c'est la faute de votre bâtiment...

— Pardonnez-moi. Il faut croire que vous ne le trouvez pas encore assez grand, mon monument, puisque vous voulez augmenter le nombre de ses places. Quand il vous arrive de faire une belle recette, vous ne vous plaignez jamais de ses dimensions; vous les trouvez même aimables et harmonieuses...

Et, tout le monde ayant raison, la question reste pendante. Mais qui ces comptes de ménage peuvent-ils intéresser? A moins qu'une tendre amitié ne vous lie à MM. Ritt et Gailhard, vous êtes parfaitement indifférent à leurs gains ou à leurs pertes. Ce qui vous importe, ce serait d'entendre de bonne musique bien chantée, de voir le programme plus souvent renouvelé, d'entendre au moins une page de chacun de ces maîtres relégués dans des niches à l'extérieur de l'Opéra, à qui la fatalité semble avoir dit : *Les musiciens n'entrent pas ici*. Pourrait-on nous citer les noms de douze compositeurs d'un talent incontesté dont on a représenté les œuvres depuis dix ans? A part *Alceste* et *Don Juan*, que nous avons entendus dans l'ancienne salle Le Peletier — cette salle qui faisait moins de tapage et plus de besogne, — sans le Théâtre-Lyrique nous en serions encore à connaître Gluck, Mozart, Weber et Beethoven. Et cette déplorable *Armide* qui ne peut arriver à sortir de ses jardins sous aucune des directions qui se sont succédé!

On met sur le compte de l'exigence des artistes l'impossibilité de représenter ces chefs-d'œuvre, et cependant, si nous voulions en croire les chiffres de M. Garnier, savez-vous combien nous possédons de sujets pour le chant seulement? Le compte ne vous en semble pas difficile à établir : Mlle Krauss, 1; Mlle Isaac, 2; Mlle Richard, 3; Lassalle, 4; M. et Mme Escalaïs, 6. Vous n'y êtes pas. Nous sommes bien plus riches que nous ne le pensions. Sans le savoir, nous possédons *trente-trois* sujets pour le chant. On demande à les voir, à les entendre. D'autant plus qu'il ne doivent pas être sans mérite puisqu'ils émargent plus d'un million par an.

A ce propos, M. Garnier, qui, s'il est seul à défendre sa maison, le fait avec autant d'esprit que de conviction, ne veut pas admettre que c'est la faute du bâtiment si l'on paye maintenant les artistes plus qu'autrefois. Les faits viennent malheureusement tous les jours lui donner un démenti. Les artistes se fatiguent rapidement par les efforts qu'ils doivent faire pour se faire entendre. Les ténors les plus robustes, qui nous étonnaient par le volume de leur voix, deviennent aphones en peu de temps et sont relégués dans l'emploi de ténors légers. Il faut toute la politesse ou l'indifférence du public pour ne pas siffler les chanteurs que lui sert actuellement l'Académie nationale de musique.

La durée de la voix et de la carrière étant fatalement abrégée, il ne faut pas s'étonner si les artistes veulent faire une fortune plus rapide qu'autrefois. On parle beaucoup des cent mille francs que coûte Mlle Krauss par an. Ne serait-elle pas en droit d'en exiger le double, puisqu'elle seule depuis dix ans supporte le poids du répertoire? Que d'années Mme Carvalho aurait pu chanter encore dans une salle de proportions raisonnables! Et Faure, et Villaret, qu'on ne peut arriver à remplacer! Le goût, la méthode, une simple bonne voix ne suffisent plus dans la nouvelle salle. Il faut avoir des poumons de bœuf pour y résister. Combien d'artistes désignés à l'attention des directeurs de l'Opéra par leurs succès sur d'autres scènes sommes-nous privés d'entendre pour ce motif! Tout semble se réunir pour justifier les exigences « toujours croissantes » des artistes. C'est à peine aujourd'hui s'ils peuvent chanter cinq ou six années. Autrefois combien n'en avons-nous pas vu faire leurs vingt ans de loyaux services et arriver à la pension qui mettait

leur vieillesse à l'abri du besoin! Actuellement, lorsqu'un artiste va atteindre les conditions voulues pour faire valoir ses droits à la retraite, on ne renouvelle pas la dernière période de son engagement. On le met à la porte du soir au matin en lui disant : « Madame ou monsieur, vous avez cessé de nous plaire; mais votre argent, que vous avez versé si consciencieusement pendant tant d'années, nous plaît toujours beaucoup. Nous le gardons. »

Non, monsieur Garnier, le public ne se désintéresse pas de la musique autant que vous semblez le croire. De la musique qu'on fait à l'Opéra, certainement, nous ne pouvons le nier; mais ailleurs... Regardez ce qui se passe en ce moment : Paris, qui allait déjà au Trocadéro, au Château-d'Eau, pour entendre de la musique, ne recule pas davantage devant le voyage de l'Odéon, où il se précipite tous les soirs pour applaudir *l'Arlésienne*, qu'ainsi que *Carmen* il avait laissé passer inaperçue il y a une douzaine d'années. On se désintéresse si peu de la musique que le ministère des beaux-arts s'est ému, ainsi que le public parisien, de l'acte de vandalisme que les directeurs de l'Opéra ont commis ces temps derniers en détruisant les décors du *Polyeucte* de Gounod et de *la Source* de Minkous et Delibes afin de les utiliser pour l'opéra de *Sigurd*, qu'ils sont en train de monter. Dorénavant la direction ne pourra plus toucher aux décors sans l'assentiment d'une commission nommée à cet effet. Personne ne doute des beautés que contient l'opéra de *Sigurd;* mais qui nous dit que le public ne demandera pas un jour à réentendre la partition sacrée du maître, faisant pour elle ce qu'il a fait pour *Sapho* et tant d'autres œuvres accueillies froidement à leur apparition et dont le temps et les ouvrages qui les ont remplacées sur l'affiche ont fait souhaiter le retour? Outre ce qu'un pareil procédé a de blessant pour l'amour-propre et la dignité de M. Gounod, est-ce qu'on ne devait pas agir avec plus de ménagement envers un compositeur qui, avec un seul de ses ouvrages, contribue à la prospérité matérielle d'un théâtre? Nos compositeurs sont assez rares aujourd'hui pour que nous ne les découragions pas. Le théâtre actuel de l'Opéra commençait à peine à sortir de terre que Meyerbeer s'épouvantait déjà de ses proportions vertigineuses. Quel est le compositeur, disait-il souvent, qui voudra se risquer dans un semblable inconnu? Et les chanteurs qui chanteront là, où pourra-t-on les trouver?

Il ne se doutait guère que ses quatre grands ouvrages alimenteraient presque exclusivement le répertoire de cet Opéra pendant les dix premières années de son existence. Sans eux, paraît-il, il faudrait fermer boutique. Vous vous rappelez la difficulté matérielle que l'on a rencontrée lors de l'édification du monument : on trouvait de l'eau partout. Les Romains, qui étaient superstitieux, mais sensés, n'auraient pas persévéré dans leur travail, craignant d'attirer sur eux la colère des dieux. Ils n'auraient pas manqué de voir dans ce présage l'ouverture de l'abîme et l'engloutissement final.

Edgar Courtois.

BULLETIN

Chronique de la semaine

Actes officiels. — Le *Journal officiel* du 27 mai a publié le texte de la loi déclarant nationales les funérailles de Victor Hugo. Il a publié en même temps deux décrets portant désaffectation du Panthéon et décidant que le corps de Victor Hugo y sera inhumé.

Intérieur. — Le 24 mai une manifestation révolutionnaire a eu lieu au cimetière du Père-Lachaise à propos de l'anniversaire du dernier combat livré par les fédérés de la Commune. Ordre avait été donné aux agents d'empêcher l'exhibition du drapeau rouge : provoqués et insultés par la foule, ils n'ont pu faire leur devoir qu'après une lutte sanglante. Le 25 et le 26, aux enterrements de MM. Cournet et Amouroux, anciens membres de la Commune, nouvelles manifestations : l'exhibition du drapeau rouge a été tolérée à l'intérieur du cimetière. — Le 27, après une interpellation de M. Vaillant suivie d'une discussion assez longue, le conseil municipal de Paris a adopté, par 36 voix contre 25, un ordre du jour « blâmant les violences » de la police et « revendiquant pour les élus de Paris la direction de la police municipale ».

Sénat. — Le 23 mai, l'ensemble de la loi sur le scrutin de liste a été adopté à main levée à une énorme majorité. Dans la même séance, le président du conseil dépose un projet de crédit de 20 000 francs, pouvant être dépassé, pour les funérailles de Victor Hugo : le crédit a été immédiatement voté. — Le 28, M. Ravignan a déposé une demande d'interpellation relativement à la désaffectation du Panthéon : la discussion a été remise au 30.

Chambre des députés. — Le 23, adoption de l'ouverture d'un crédit de 20 000 francs, pouvant être dépassé, pour les funérailles de Victor Hugo. M. Anatole de la Forge a déposé le même jour une proposition tendant à désaffecter le Panthéon, pour le consacrer à la sépulture des grands hommes de la France. La discussion immédiate a été repoussée par 257 voix contre 144.

Le 26, interpellation de M. Sigismond Lacroix sur les incidents du Père-Lachaise. Après une réponse du ministre de l'intérieur, l'ordre du jour de blâme proposé par M. Sigismond Lacroix a été repoussé, et la Chambre a adopté l'ordre du jour de M. Casimir Perier, ainsi conçu : « La Chambre, confiante dans la fermeté du gouvernement à faire respecter le drapeau national, passe à l'ordre du jour. »

Le 28, discussion d'une interpellation de M. de Mun au sujet de la désaffectation du Panthéon. Après une réponse du ministre des cultes, une motion de blâme proposée par le député de la droite a été repoussée par 388 voix contre 83. Un ordre du jour « approuvant pleinement l'esprit et les termes du décret » a été voté par 338 voix contre 90.

Académie française. — M. Maxime du Camp ayant renoncé à prendre la parole, comme directeur de l'Académie, aux funérailles de Victor Hugo, l'Académie a désigné M. Émile Augier pour parler à sa place.

Nécrologie. — Obsèques, à Rome, du sénateur Mamiani, philosophe, poète et homme politique. — Mort du banquier

M. Stern; — de la cantatrice Mme Marie Cabel; — de M. Charles Rogier, un des promoteurs de la révolution qui amena l'indépendance de la Belgique, président du conseil des ministres de 1847 à 1852 et 1857 à 1868; — de M. Collet-Meygret, inspecteur général des ponts et chaussées; — de M. Camille Etiévant, secrétaire de la rédaction au journal *le Siècle*.

Sorbonne

DOCTORAT ÈS LETTRES

Thèses de M. C.-E. Adam, agrégé de philosophie : *De methodo apud Cartesium, Spinosam et Leibnitium.* — *Essai sur le jugement esthétique.*

L'irrévérentieux Voltaire, parlant de l'un de ses anciens maîtres, disait : « J'ai chez moi le Père Adam; ce n'est pas le premier homme du monde! » Ici, nous avons affaire à un professeur de même nom, mais de valeur tout autre. Toutefois, qui oserait affirmer que le nouveau docteur soit le premier, même en métaphysique, où il brille plus que dans les matières de haute esthétique, ses délices pourtant? C'est lui, du moins, qui l'affirme. Notre Louvre, paraît-il, n'a pas suffi à satisfaire sa ferveur esthéticienne; il est allé en Italie, à Florence notamment, étudier, contempler, admirer les œuvres des grands maîtres. Cependant, chose étonnante, il n'en transpire rien dans son *Essai!* Là, on est en face d'une esthétique abstraite, mêlée d'une sorte de psychologie explicative, le tout offrant une suffisante coordination et une orthodoxie presque irréprochable, selon l'école spiritualiste actuelle. En effet, c'est d'après le Père André, et surtout d'après Kant, que M. Adam expose les caractères principaux du jugement esthétique. Ces caractères sont l'universalité, le désintéressement et la liberté. C'est bien; mais qui ne voit que ces trois caractères-là conviennent tout autant, sinon mieux, à l'éthique qu'à l'esthétique? M. Adam n'y a pas pris garde. Et, de même, on enseigne dans nos lycées « qu'il n'y a que les sensations de l'ouïe et de la vue qui puissent nous procurer le sentiment du beau » : est-ce bien sûr? M. Adam répète cette assertion comme s'il s'agissait d'une vérité incontestée. Rien de moins certain cependant; la preuve, c'est que, dans un récent ouvrage, M. Guyau donne sur tous les points principaux de la thèse de M. Adam des solutions diamétralement opposées. Il convenait donc de discuter les affirmations que renferme la *Critique du jugement* de Kant.

Nul ne mettra en doute les excellentes intentions de M. Adam. C'est un chaud partisan de la doctrine cartésienne. Sa thèse latine, où il compare entre eux Descartes, Spinosa et Leibniz (quant à leur méthode, qui a un fondement commun, la métaphysique, mais aussi des différences propres, dues à la diversité de leurs systèmes), nous le montre déjà sous ce jour; mais c'est dans la thèse française que se manifeste le fond de la pensée du jeune docteur. D'où vient, en effet, l'insuffisance de son *Essai* au point de vue historique, sinon des secrètes affinités qui lient au passé l'esprit de M. Adam? Pour grands cependant que soient Descartes et tous les philosophes de l'école française, il ne faut pas que notre admiration nous tienne attachés au rivage. Reconnaissons que ces penseurs n'ont point posé toutes les questions dont on s'inquiète aujourd'hui en esthétique, que leur méthode rationnelle ne nous suffit plus, qu'en nos jours il est quantité d'esprits dignes d'attention, surtout en ce qui concerne le beau (à partir de Lamennais et de Cousin jusqu'à M. Bénard), et qu'en conséquence il ne faudrait pas trop, même dans une thèse, s'isoler, s'enfermer en soi et dans le passé, de manière à ressembler quelque peu à ces monades de Leibniz qui n'ont point de fenêtre ouverte sur le monde extérieur. M. Adam est passionné pour l'art; il en goûte les œuvres profondément; il va même jusqu'à croire au mot de Gœthe sur le don qu'on ferait de sa vie pour sauver un chef-d'œuvre, et il nous prive systématiquement de toute cette partie si vivante, si intéressante, de ses ouvertures sur le beau réalisé, vu, senti, goûté par lui, au profit d'une métaphysique quelque peu vague et subtile en ses observations. Eh non, quoi qu'en aient dit Descartes et Pascal, le tout de l'homme n'est pas la seule pensée, surtout en esthétique! Et n'est-ce pas Descartes lui-même qui, un jour, a écrit : « Je *sens* que je suis libre; donc je suis libre! » Ce jour-là, le maître proclamait la sensibilité égale à la raison. On voit que, s'il eût fait de l'esthétique, il aurait tenu un autre langage que celui d'un métaphysicien ou d'un abstracteur de la *quinte-essence,* comme dit Rabelais.

J. Durandeau.

Mouvement de la librairie.

HISTOIRE. — Les *Études sur l'histoire de Prusse,* par M. Ernest Lavisse, dont la librairie Hachette nous donne une nouvelle édition, ont pour objet de remettre en lumière les origines lointaines de l'État prussien, ses anciennes institutions et ses transformations à travers les siècles. L'auteur, remontant à l'époque féodale, nous apprend comment les deux colonies allemandes du Brandebourg et de la Prusse furent fondées en plein pays slave sur les rives de l'Elbe et de la Vistule; il nous montre les margraves de la dynastie ascanienne et les grands maîtres de l'Ordre teutonique poursuivant avec une rare énergie la formation d'un État militaire qui, isolé au milieu de peuples ennemis, était contraint de trouver sa force en lui-même et son salut dans ses institutions et sa discipline. Il nous fait assister enfin au triomphe de ces efforts, c'est-à-dire à la formation du royaume de Prusse, en retraçant durant le XVIe et le XVIIe siècle le rôle politique et colonisateur des princes de la maison de Hohenzollern. Un chapitre spécial consacré à l'histoire de l'Université de Berlin, créée au moment même où la Prusse semblait sur le point de disparaître, nous révèle à quel point les forces intellectuelles mises au service de la chose publique peuvent contribuer au relèvement d'une nation.

Il résulte de ces études magistrales, dans lesquelles une érudition sûre s'allie à un indiscutable talent d'exposition, que si la Prusse a prévalu sur l'Autriche et l'Allemagne, si elle a réussi à placer la patrie allemande sous son hégémonie autoritaire, c'est qu'elle a été de bonne heure un État dont les parties, toutes disséminées qu'elles fussent, étaient réunies en une seule communauté ayant ses intérêts généraux et placée sous les ordres d'un chef unique qui exerçait la souveraineté non comme seigneur du territoire, mais comme dépositaire de la puissance publique. Tandis que l'Autriche laissait subsister chez elle les différences de race

et l'Allemagne les différences de provinces et de gouvernements, le Brandebourg et la Prusse s'étaient fermement unis et avaient formé une nation homogène qui, disciplinant et pliant à son service toutes les forces vitales de la nation, devait assurer en Allemagne la suprématie prussienne.

La première partie de l'*Étude sur l'histoire diplomatique de l'Europe* récemment publiée par le comte de Barral commençait au traité de Westphalie et se terminait au commencement de la Révolution française (1648-1789); le premier volume de la seconde partie, consacrée aux temps modernes, vient de paraître : il s'étend de l'année 1789 à l'année 1797, des origines de la Révolution au traité de Campo-Formio. Après avoir donné une idée générale de la France en 1789 et tracé un tableau précis de la situation politique, militaire et financière des divers États de l'Europe à cette même époque, l'auteur raconte les dramatiques épisodes du dernier partage de la Pologne, et, en indiquant l'étroite corrélation de ce triste drame avec les événements de France, il explique les trois phases par lesquelles passa l'opinion de l'étranger au sujet de la Révolution. La formation de la première coalition, l'influence des réformes constitutionnelles et de la suppression de la royauté française sur la diplomatie européenne, la politique de la Convention, la révolution de thermidor et l'avènement du régime directorial sont successivement étudiés en détail, au point de vue des négociations qu'elles provoquèrent et des traités qui en furent la conséquence. Si l'ouvrage de M. de Barral ne présente aucun fait nouveau, il est du moins intéressant en ce sens qu'il fait connaître avec méthode et précision les origines de l'Europe moderne (Plon).

En écrivant ses *Récits militaires,* le général Ambert s'est proposé, non de donner une histoire technique de la guerre franco-allemande, mais de remettre en lumière des gloires méconnues et des dévouements ignorés et de rappeler avec quel héroïsme et quelle abnégation tous les Français, depuis les généraux jusqu'aux simples soldats, avaient versé leur sang pour la patrie dans une lutte où le vainqueur, méconnaissant les droits de la guerre et des gens, faisait reculer la civilisation. Les souvenirs qu'il évoque méritent de rester gravés dans la mémoire et le cœur de la jeunesse pour lui servir d'exemple et d'enseignement. Tout en rendant hommage au patriotisme de l'auteur, nous devons faire des réserves formelles au sujet des appréciations politiques qui se mêlent à ses récits et dont la rigueur confine souvent à la partialité (Bloud et Barral).

Littérature, Philologie. — Les études sur *les Grands classiques grecs* que vient de publier M. Merlet complètent l'ensemble de cette histoire littéraire qu'il avait si brillamment commencée avec les *Classiques français* et les *Classiques latins.* Fidèle à la méthode qu'il avait adoptée dès le principe et qui lui a valu un succès mérité, l'auteur a interprété dans des notices développées les principaux chefs-d'œuvre de la Grèce antique ; il a donné les extraits les plus saillants, en les accompagnant du portrait des auteurs et d'une brève histoire de leur époque. Son livre, débarrassé de tout appareil technique et de toute apparence d'érudition pédante, sera fort utile à la jeunesse des écoles et non moins profitable aux gens du monde. Ils trouveront là un ensemble de connaissances indispensables à quiconque, se flattant de posséder une éducation vraiment libérale, ne saurait rester étranger à l'histoire littéraire d'un peuple qui a créé la poésie, l'éloquence et l'art, et inauguré la philosophie, les sciences et la politique (Hachette).

M. Gaston Paris a réuni en volume sept leçons ou lectures académiques relatives à cette *Littérature française du moyen âge* si longtemps dédaignée et dont il restera, avec son père Paulin Paris, l'un des plus brillants initiateurs. Les chansons de geste de la vieille France peuvent offrir aux esprits délicats et cultivés de véritables jouissances ; elles frappent l'imagination et touchent le cœur par la grandeur naïve, la simplicité, la vive allure de l'expression et l'intensité des sentiments. Elles sont, de plus, le premier chapitre de notre histoire de famille et commandent, à ce titre, notre respect et notre admiration. C'est donc avec raison que M. G. Paris plaide éloquemment leur cause et proclame leur droit à une place, restreinte d'ailleurs, dans la culture des lettres et dans l'éducation de la jeunesse (Hachette).

Publications annoncées. — L'éditeur Jules Lévy doit mettre en vente aujourd'hui les *Souvenirs d'un hugolâtre,* par Augustin Challamel, qui présentent un tableau curieux du mouvement littéraire et artistique de 1830; il publiera prochainement deux nouveaux romans, *l'Attentat Sloughine,* par Hugues Le Roux, et *la Chemise,* par Mme Amélie Villetard. — *Sophie Arnould,* par les frères de Goncourt, va prendre place dans la bibliothèque Charpentier; l'étude primitive, qui était assez courte, a reçu de notables développements, qui en ont fait une œuvre entièrement nouvelle.

A la même librairie, deux volumes de *Plaidoyers de Ch. Lachaud* sont en préparation. *Le Père Goriot,* actuellement sous presse, formera le troisième volume de la *Collection des chefs-d'œuvre du roman contemporain,* publiée par M. Quantin, et dans laquelle figurent déjà *Monsieur de Camors* et *Madame Bovary ;* dans la *Bibliothèque de l'enseignement des beaux-arts* doit paraître un ouvrage relatif à la *verrerie.*

Émile Raunié.

Faits divers

— Plusieurs biographies intéressantes sont en préparation aux États-Unis et en Angleterre. Celle de Longfellow est écrite par son frère et paraîtra l'automne prochain sous ce titre : *Life, letters and journals.* Un écrivain de Boston travaille à une *Vie d'Emerson* pour laquelle la famille du célèbre philosophe lui a confié de riches matériaux. La biographie de Darwin sera l'œuvre de son fils et paraîtra à la fois en anglais et en allemand.

— La Revue allemande *Nord und Süd* contient dans sa livraison de mai un article intéressant du professeur Carl Vogt sur les Universités allemandes. M. Vogt attribue au service militaire obligatoire la grande augmentation du nombre des étudiants depuis 1866. Autrefois les familles de la classe moyenne employaient leurs économies à acheter des remplaçants à leurs fils et mettaient ceux-ci, tout jeunes, dans une profession n'exigeant pas de grandes études. Aujourd'hui tout le monde sert; mais les jeunes gens qui subissent avec succès un examen équivalent à l'examen d'admission aux Universités en sont quittes pour un an, comme nos volontaires français. Les familles cherchent naturellement à procurer cet avantage à leurs enfants et prolongent leurs études, au lieu de les jeter de bonne heure dans la vie pratique. Il en résulte que la majorité de ces jeunes gens, parvenus au seuil de l'Université, insistent pour que leurs parents les y laissent entrer. Ils ont pris l'habitude des choses de l'esprit; l'ambition a eu le temps de leur pousser, et il leur répugne d'abandonner leurs études pour un comptoir ou tel autre métier peu intellectuel.

Le gérant : Henry Ferrari.

Paris. — Imp. A. Quantin, 7, rue Saint-Benoît. [5292]

SOLUTION
De Salicylate de Soude
Du Docteur Clin

Lauréat de la Faculté de Médecine de Paris (PRIX MONTYON)

La **Solution du Dr Clin**, toujours identique dans sa composition et d'un goût agréable, permet d'administrer facilement le *Salicylate de Soude* et de varier la dose suivant les indications qui se présentent.

Cette solution très-exactement dosée contient :
2 grammes de *Salicylate de Soude* par cuillerée à bouche,
0,50 centigr. — — par cuillerée à café.

Exiger la **VÉRITABLE SOLUTION CLIN**, *que l'on peut se procurer par l'entremise des pharmaciens.*

TAMAR INDIEN GRILLON

Fruit Laxatif Rafraîchissant
CONTRE
CONSTIPATION
et les affections qui l'accompagnent : **Hémorroïdes, Bile, Manque d'appétit, Embarras Gastrique.**
Très agréable à prendre — Ne produit jamais d'irritation.
Paris. — Ph. GRILLON, 28, Rue Grammont
BOITE 2.50

EAU DE TABLE SANS RIVALE

Approuvée par l'Académie de Médecine de Paris



SOURCE DE BARDONENCHE

FERRUGINEUSE — ALCALINE — TRÈS GAZEUSE

Ne troublant pas le vin

Contre Chlorose, Anémie, Appauvrissement du Sang, Gravelle. Goutte

Adresser les demandes au dépôt, 37, rue de Rome à Paris.

VALS DÉLICIEUSE

A **1, 3, 6** ET **8** GRAMMES

Guérit : Dyspepsie, Gastralgie, Maladies du Foie, Rate, Vessie, Intestins

Adresser les demandes au dépôt, 37, rue de Rome à Paris.

CAPSULES MATHEY-CAYLUS

A Enveloppe mince de Gluten

Au Copahu et à l'Essence de Santal,
Au Copahu, au Cubèbe, et à l'Essence de Santal,
Au Copahu, au Fer et à l'Essence de Santal,

« Les **Capsules Mathey-Caylus** à l'*Essence de Santal* associée à des « Balsamiques, possèdent une efficacité incontestable et sont employées avec le plus « grand succès pour guérir rapidement les *Ecoulements* anciens ou récents, la « *Blennorrhagie*, la *Blennorrhée*, la *Leucorrhée*, la *Cystite du Col*, l'*Uréthrite*, « le *Catarrhe* et les autres *Maladies de la Vessie* et toutes les affections des *Voies* « *urinaires*.

« Grâce à leur enveloppe mince de *Gluten*, essentiellement assimilable, les « **Capsules Mathey-Caylus** sont digérées par les personnes les plus délicates et « ne fatiguent jamais l'estomac. (*Gazette des Hôpitaux de Paris.*

VENTE EN GROS, **CLIN et Cie Paris.** — DÉTAIL DANS LES PHARMACIES.

LOTERIE des ARTISTES MUSICIENS
SECOND & DERNIER TIRAGE
JEUDI 30 Juillet Prochain
GROS LOT : 100.000f

246 Autres Lots de : 50.000f
25,000f 10,000f 5,000f 1,000f 500f et 100f
LE MONTANT DES LOTS EST DÉPOSÉ A LA BANQUE DE FRANCE

DERNIERS BILLETS : 1 FRANC

Adresser sans retard Espèces, Chèques ou Mandats-poste à **M. Ernest DÉTRÉ**, *Secrétaire général, Directeur de la Loterie*, **18, Rue Grange-Batelière, Paris.**

BIBLIOGRAPHIE

Le magnifique ouvrage illustré, édité par la Librairie *A. Le Vasseur*, 33, rue de Fleurus, l'**Art National**, par H. Du Cleuziou, vient d'être adopté par la Ville de Paris pour les Bibliothèques de ses Écoles municipales. Cette splendide publication, mise en vente au prix de **80** fr. les 2 volumes **payables 5 fr. par mois**, a ainsi obtenu une consécration bien méritée.

DÉPILATOIRE

Pour détruire les Poils et Duvets
disgracieux sur le Visage des Dames.
Absolument VÉGÉTAL et INOFFENSIF.
50 ANS de Succès. — MÉDAILLES aux Expositions universelles

PRIX : { **10** fr. pour le duvet des Lèvres. / **20** fr. pour le duvet des Joues ou du Menton } en mandat

DUSSER, Inventeur breveté
1, Rue J.-J. Rousseau, PARIS.

INSTITUTION LELARGE
(Établissement recommandé)
FONDÉE A PARIS EN 1841

PRÉPARATION SPÉCIALE
AUX
BACCALAURÉATS
A L'ÉCOLE DES HAUTES ÉTUDES COMMERCIALES
ET AU VOLONTARIAT

L'institution Lelarge est située rue Gay-Lussac, 20, et impasse Royer-Collard, 9 et 12, à l'entrée du jardin du Luxembourg, dans ce magnifique quartier, l'un des mieux aérés et des plus salubres de Paris.

Cet établissement a pour but de compléter les études.

Il s'adresse plus particulièrement :

1° Aux jeunes gens qui, pour un motif quelconque, n'ont pas pu suivre l'ordre traditionnel des classes et se trouvent arriérés dans leurs études.

2° Aux élèves qui ont échoué aux examens.

Chaque division ne comporte qu'un nombre limité d'élèves et a ses professeurs spéciaux, tous agrégés ou licenciés de l'Université.

En 1883-1884, l'Institution a fait recevoir **156** élèves aux divers examens.

La liste des élèves reçus et le prospectus sont envoyés aux familles sur simple demande.

A la rentrée des vacances de Pâques, cours spéciaux pour les examens de juillet-août.

2, Boulevard de Strasbourg, Paris.

BREVETS D'INVENTION
ET MARQUES DE FABRIQUE EN FRANCE ET A L'ÉTRANGER
(OFFICE FONDÉ EN 1866)

BLÉTRY Frères

Ingénieurs civils, Conseils en matière de Propriété industrielle.

PUBLICATIONS DE L'OFFICE

Manuel de l'Inventeur : Lois Françaises et Étrangères. 4e édition. — *Prix :* **1** franc.

Manuel formulaire des Ingénieurs, Architectes, Mécaniciens, Manufacturiers, Entrepreneurs, Chefs d'Usines, Directeurs de Travaux, Agents voyers, etc. — *Prix :* **8** francs.

(Ouvrage honoré de la souscription du Ministère des Travaux publics.

PARIS 2, Boulevard de Strasbourg, 2, PARIS

SOMMAIRE DU N° 22 DE LA REVUE SCIENTIFIQUE.

Paris. — Typ. A. Quantin, 7, rue Saint-Benoît. [5297]



PRIX DU NUMÉRO : 60 CENTIMES

N° 23. — 6 Juin 1885. — 3e série, cinquième année, premier semestre (tome 35)

REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

PARAISSANT LE SAMEDI

Fondée en 1863.

SOMMAIRE DU N° 23

PRIX DE L'ABONNEMENT

A LA REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE SEULE.			AVEC LA REVUE SCIENTIFIQUE		
Paris	Six mois. 15 fr.	Un an 25 fr.	Paris	Six mois. 25 fr.	Un an. 45 fr.
Départements	— 18	— 30	Départements	— 30	— 50
Étranger	— 20	— 35	Étranger	— 35	— 55

LES ABONNEMENTS PARTENT DU 1er DE CHAQUE TRIMESTRE

Les abonnements sont reçus sans frais chez tous les libraires et dans les bureaux de poste des pays d'Europe et des États-Unis.

RÉDACTION ET ADMINISTRATION : 111, BOULEVARD SAINT-GERMAIN

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

ABONNEMENTS ET VENTE AU NUMÉRO

AU BUREAU DES REVUES, 111, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 111 PARIS

ET CHEZ TOUS LES LIBRAIRES ET MARCHANDS DE JOURNAUX

LA SEMAINE FINANCIÈRE

La plus grande partie de cette semaine a été consacrée aux opérations du règlement des affaires engagées sur les rentes et les valeurs pendant le mois de mai.

Cette liquidation s'est effectuée dans les conditions les plus satisfaisantes pour les acheteurs.

L'argent est toujours très abondant, ainsi que l'ont prouvé les conditions auxquelles les acheteurs ont pu proroger leurs engagements.

Voici à quels taux se sont établis les reports.

On a payé :

0,02 sur le 4 1/2 0/0 qui a été reporté ensuite au pair; 0,07 sur l'Amortissable. On a fait le pair, puis 0,09 sur le 3 0/0.

Nos Rentes ont été compensées aux cours suivants :

Le 3 0/0 à 81,50.

L'Amortissable à 83.

Le 4 1/2 0/0 à 109,40.

Le mois dernier, on avait compensé le 3 0/0 à 78,25; l'Amortissable à 79,90 et le 4 1/2 0/0 à 107,50.

Les acheteurs ont donc gagné d'un mois à l'autre : 3,25 sur le 3 0/0; 3,10 sur l'Amortissable; 1,90 sur le 4 1/2 0/0 (reports non compris).

La semaine se termine avec plus de calme, les spéculateurs s'efforçant de consolider l'avance obtenue si rapidement pendant les deux premières journées.

Les valeurs ont, de leur côté, largement bénéficié des excellentes dispositions de la spéculation, et toutes sont en avance sensible sur la semaine dernière.

Le Crédit foncier surtout s'est distingué par son excellente tenue. Il s'est élevé à 1,360. Ces cours sont justifiés par la situation financière de la société. On a fait encore courir le bruit d'une prochaine augmentation du capital social, mais nous croyons pouvoir affirmer qu'il n'y a rien de fondé dans ce bruit. Le capital actuel de 155 millions peut couvrir une circulation d'obligations de 3 milliards 100 millions. Or, la circulation actuelle n'atteindra au commencement de 1887, avec les versements restant à faire en 1885 et en 1886 sur les obligations non libérées que 3 milliards 72 millions seulement. D'autre part, la circulation actuelle semble suffisante pour donner satisfaction en 1885 et en 1886 à toutes les demandes de prêts. Il résulte bien de ces chiffres que la question de l'augmentation du capital ne se posera que vers le commencement de 1887.

Le Crédit foncier est autorisé dès maintenant à créer 90,000 actions nouvelles à émettre en une ou plusieurs fois; mais il est entendu qu'il ne doit user de cette autorisation qu'au moment où la proportion du vingtième entre le capital actions et le capital obligations sera atteinte.

A. LACROIX.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

(REVUE BLEUE)

DIRECTEUR : M. EUGÈNE YUNG.

1er SEMESTRE 1885. (3e SÉRIE). NUMÉRO 23. (22e ANNÉE). — 6 JUIN 1885.

Paris, 5 juin 1885.

Quoi qu'on en aie, la politique européenne est tournée tout entière du côté de l'Angleterre. Les nations, assises en rond autour des îles Britanniques, examinent avec curiosité la triste situation de M. Gladstone se débattant au milieu de difficultés sans cesse renaissantes. C'est une sorte de blocus continental pacifique, que d'aucuns voudraient bien rendre plus agressif. Mais ils n'y parviennent pas. Hier, un journal russe donnait aux chancelleries européennes le conseil désintéressé de s'entendre pour mater l'orgueil d'une nation qui, dans ces dernières années, a trouvé moyen de froisser peu ou prou chacune des grandes puissances. Ces avis sont écoutés, mais non suivis. L'Europe ne veut pas se laisser arracher à son indifférence. Tout au plus un léger sourire, une pointe d'ironie; mais elle ne bouge pas; elle attend.

L'Angleterre, de son côté, fait ce qu'elle peut pour briser le cercle, pour détourner ces regards qui pèsent sur elle. Il y a huit jours, les feuilles anglaises menaient grand bruit autour du voyage de lord Rosebery à Berlin. Le solitaire de Varzin, tout à coup, s'était laissé attendrir. Les grâces du noble lord, gendre de M. de Rothschild et « benjamin » de M. Gladstone, avaient eu raison de son silence renfrogné. L'Angleterre trouvait à qui parler : « Elle tenait enfin, selon les propres expressions du *Morning Post*, une dernière chance de résoudre la question égyptienne d'une façon digne d'une grande puissance. » Tout ce bel enthousiasme est tombé subitement. Une note communiquée à la presse officieuse allemande déclare que lord Rosebery est un diplomate agréable, aimant les voyages, en relations particulières avec le comte Herbert de Bismarck. Et cela a suffi : Qui dit ami du fils, ne dit pas, paraît-il, confident du père. Lord Rosebery est rentré à Londres et le fameux « déplacement diplomatique » n'est plus qu'une rencontre d'aimables camarades. On a causé « sous les Tilleuls » des souvenirs de la joyeuse vie d'autrefois, des bonnes parties sur la Tamise, alors qu'on n'était ni membre du cabinet anglais, ni sous-secrétaire d'État allemand, alors qu'on n'avait pas charge d'âmes.

En somme, qu'allait-on chercher à Berlin? Les journaux anglais ne l'ont pas dissimulé : la solution de la question égyptienne. M. de Bismarck devait accorder l'autorisation de proclamer le protectorat : ainsi on se tirait d'affaire « d'une façon digne d'une grande puissance ». Mais M. de Bismarck n'a pas adhéré à cette heureuse combinaison. L'Europe, a-t-il dit, est saisie de la question. Elle traite actuellement le point spécial de la libre navigation sur le canal de Suez. Une commission *ad hoc* est réunie à Paris. C'est là qu'il faut vous adresser. Voici donc de nouveau lord Granville, en quête d'une solution, frappant à la porte du quai d'Orsay.

Que s'y passe-t-il? Là encore l'Europe, muette, mais résolue, examine la situation embarrassante des délégués anglais, sir J. Pauncefote et sir R. Wilson. Vaillamment ils ont soutenu jusqu'au bout le rôle pénible dont on les avait chargés. Ils se sont déclarés les défenseurs intransigeants de la « puissance territoriale », c'est-à-dire de la Turquie et de l'Égypte. Tandis que la Turquie elle-même et l'Égypte sont prêtes à céder à l'Europe ce que l'Europe demande — le contrôle effectif du canal par le moyen d'une commission de surveillance, — l'Angleterre, « plus royaliste que le roi » et plus turque que la Turquie, proteste, refuse..., refuse de quel droit? du droit de l'héritier présomptif qui, renversant l'ordre naturel des choses, met en tutelle « l'homme malade » dont il prétend hériter.

Mais l'Europe ne cède pas. L'Europe ne cédera pas. Elle veut le canal à tous, elle veut le canal surveillé. Elle veut, par le canal, rentrer en terre d'Égypte. La France mène la

campagne; les puissances la soutiennent. Seule, l'Italie, poursuivant à Paris un marché qui doit s'exécuter dans la mer Rouge, va, vient, fait l'empressée, propose des arrangements boiteux, une médiation intéressée. Le savant M. Pierantoni, fertile en arguments juridiques, voyage de Paris à Londres, de Londres à Paris, tâchant de relier des fils qui se cassent au moindre tiraillement.

C'est qu'en effet il n'y a pas de moyen terme. Il faut que l'Angleterre cède, qu'elle reconnaisse une faute qui ne date pas d'hier. Du jour où, se laissant entraîner par un égoïsme maladroit qu'au fond il ne partageait pas et qui contredisait ses propres principes, le cabinet anglais a brisé le contrôle à deux et a envoyé les highlanders dans la vallée du Nil, de ce jour il est entré dans la voie qui devait infailliblement conduire sa diplomatie là où nous la voyons aujourd'hui. N'étant plus avec la France, il n'était plus avec personne. Que l'Angleterre se retourne partout où elle voudra: il n'y a pas dans le monde une puissance sérieuse qui ait intérêt à être son alliée. Toutes gagneraient à sa ruine. La France seule a un esprit analogue, des sentiments sympathiques, des intérêts rivaux parfois, communs le plus souvent. L'Angleterre a oublié cette communauté d'intérêts. Elle l'a oubliée en Égypte; elle l'a oubliée en Chine. En Égypte, elle paye chaque jour les conséquences de cet oubli. Elle les payera quelque jour en Chine.

Que l'Angleterre y regarde donc à deux fois tandis qu'il est encore temps. La décision qui sera prise par la commission du canal peut panser bien des plaies, fermer bien des blessures. L'Europe mise sans difficulté en possession de l'œuvre de M. de Lesseps, ce serait, à coup sûr, une grande satisfaction pour la France; mais ce serait aussi une grande habileté de la part de l'Angleterre.

Et, en somme, pourquoi cela ne se ferait-il pas? On peut tout attendre du cabinet anglais, même du coup d'œil, même de la décision, même l'intelligence des véritables intérêts de son pays. Nous comptons sur l'intelligence et sur le patriotisme de M. Gladstone.

LA JEUNE GÉNÉRATION

I.

Il souffle d'Allemagne, depuis quelques années, sur notre jeunesse française, un vent aigre et malsain qui nous apporte une épidémie nouvelle, inconnue à notre vieille Gaule : celle du pessimisme. La *Revue* en a déjà signalé les symptômes généraux. Ils consistent en un état de désespérance, de lassitude, d'abattement moral, interrompu par des crises soudaines de colère et de révolte. Mais l'état du malade est généralement calme : il se plaint de la vie, il se demande qui lui a fait la mauvaise plaisanterie de lui donner ce funeste cadeau; il accuse la douleur, il accuse le plaisir; il se plaint de la trahison de la nature qui a borné sa faculté de jouir et qui n'a mis aucune borne à ses désirs et à ses appétits. Il reproche à cette même nature la subjectivité de ses idées et de ses sensations. Il lui en veut de lui avoir caché le secret des causes, de l'avoir poussé, aiguillonné à la recherche du vrai, et de ne l'avoir payé que d'images et d'apparences trompeuses comme les ombres de la caverne de Platon.

Tels sont les premiers effets du mal; mais, quand il s'aggrave, le sujet tombe dans une mélancolie noire; il regrette d'avoir conscience de son être; il envie l'animal, la plante, tout ce qui végète, rampe ou rumine, tout ce qui ne sait pas qu'il a eu un commencement et qu'il aura une fin. Il devient jaloux des fanatiques qui passaient leur vie à regarder leur nombril et de ces moines de l'Inde qui se condamnaient à une immobilité telle que leurs ongles poussaient en terre des racines, comme dit le poème de *Sakountala*, et que les oiseaux faisaient leurs nids dans leurs cheveux. Il en arrive enfin — et c'est le point le plus aigu de la crise — à aspirer à la mort comme au bonheur suprême. Que dis-je, à la mort? Ce bonheur serait incomplet. Il en arrive à souhaiter l'anéantissement de toute société, de toute civilisation, et la subversion de notre planète, réceptacle de toutes les déceptions et de toutes les misères.

Les savants discutent sur l'origine du fléau et ne sont pas d'accord, comme cela arrive toutes les fois que les savants discutent. Les uns en rejettent la faute sur l'Italien Leopardi, un poète maladif qui avait cent raisons de détester la vie. Les autres veulent que le vrai père de la doctrine soit Schopenhauer.

Quoi qu'il en soit, la doctrine est allemande puisque l'Allemagne l'a adoptée, l'a faite sienne et l'a marquée de sa marque teutonne.

Quant à la cause de cet engouement extraordinaire d'une race vigoureuse pour la théorie du désespoir, il est assez difficile de l'expliquer. Tient-elle à une conformation particulière des cerveaux germaniques? Faut-il l'attribuer à la désillusion qui suivit le krach de la philosophie de Kant et de Hegel, ou bien au casernement de l'idéologie, si brutalement opéré par M. de Bismarck?

Je laisse aux moralistes allemands le plaisir de disserter et d'entasser des volumes sur cette question. Je me garde aussi, comme du feu, d'entrer dans la métaphysique de Schopenhauer et de Hartmann, son élève. Ceux qui voudront savoir comment la volonté de vivre nous a été donnée par la malice de l'infernale nature, comment cette duperie, presque innocente chez les races inférieures, devient criminelle et fatale à mesure que l'évolution développe la conscience dans les êtres cultivés; ceux, dis-je, qui ont la curiosité d'approfondir ces mystères, je les renvoie aux Allemands ou, s'ils n'ont pas le loisir de les lire, à l'ou-

vrage très remarquable et très bien fait de M. Caro sur *le Pessimisme* (1).

Que l'Allemagne concilie, si elle le peut, son pessimisme avec son militarisme, et les rêveries de Schopenhauer avec les volontés de M. de Bismarck, cela m'inquiète d'autant moins qu'on ne citerait pas, dans l'histoire du monde, un seul exemple où les théories n'aient plié devant les faits.

Ce qui me préoccupe et ce qui inspire quelques craintes à d'excellents esprits, c'est que cette maladie de désespérance ait passé les Vosges, qu'elle se soit répandue chez nous et qu'elle y ait pris un fort vilain caractère.

Car est-il besoin de rappeler que nous sommes *outranciers* de nature, c'est-à-dire que nous avons une impétuosité de logique qui nous fait pousser à leurs extrêmes conséquences nos idées propres et adopter avec fureur les idées d'importation, celles que nos voisins nous envoient avec leurs ballots de marchandises?

Donc nous avons, paraît-il, au milieu de notre belle jeunesse studieuse, une tribu de désespérés qui n'ont pas tous lu (Dieu soit loué!) les Allemands, qui ne se sont pas empêtrés tous dans les filets de leur dialectique, qui n'en connaissent les principes qu'assez vaguement, *grosso modo* et de seconde main, mais qui en tirent intrépidement, avec une furie toute française, d'étranges conclusions.

La Nature, disent-ils... Et d'abord je voudrais bien savoir ce qu'ils entendent par la Nature. Est-ce la force des choses, la loi qui règle les mouvements du monde, la loi aveugle, inconsciente, qui préside à la naissance, au développement, à la fin des êtres? ou bien est-ce une puissance maligne comme le *Fatum* des anciens, une fée malfaisante comme on en voit dans les vieux contes, qui tient en ses mains l'écheveau de nos destinées et s'amuse, par pur caprice, à en brouiller et à en confondre les fils?

Mais ne les poussons pas et prenons la Nature comme ils la prennent eux-mêmes, pour une grande dupeuse qui a deux buts : forcer l'individu à vivre, et le forcer à propager son espèce.

Et vous allez voir, ô mes amis, à quelles scélératesses elle a recours pour arriver à ses fins.

D'abord elle donne aux êtres un amour enragé de la vie; puis, pour les grouper, pour les maintenir en société, elle leur souffle, comme fit Jéhovah quand il souffla dans la bouche d'Adam, une foule de mauvais instincts comme l'amitié, comme l'amour, comme l'attachement à la famille, comme le respect des enfants pour leurs parents, comme la sollicitude des parents pour leur couvée.

Autant d'illusions; autant de trahisons de la vieille marâtre. Mais elle pousse encore plus loin la perversité. Elle veut que le groupement des familles forme des sociétés, car l'homme isolé, ou partagé en clans, en tribus hostiles, divisées contre elles-mêmes, périrait infailliblement soit par la famine, soit par la continuité du fléau de la guerre, et la Nature veut bien que l'homme soit malheureux, mais elle ne veut pas qu'il périsse.

C'est pourquoi elle le repaît d'autres chimères comme l'honneur, l'ambition, l'amour de la patrie, le zèle du bien public, le goût de la liberté, le respect des lois, la soif de la gloire, que dirai-je encore? la répugnance au néant.

Des mots! des mots! un peu de miel sur les bords du vase où la Nature, la grande Locuste, a versé le poison, doux et amer, qui nous fait aimer la vie et qui nous en donne un arrière-goût détestable.

Que faire donc? Tromper la Nature qui nous trompe; lui montrer que nous ne sommes pas dupes de ses duperies; rejeter ses avances; couper court à ses invitations; renverser les plats qu'elle nous sert au banquet de la vie; rire au nez de la maîtresse de la maison et jeter la nappe à terre; lui dire que dans son banquet tout est cendre et fumée, que nous ne croyons ni à l'amitié, ni à l'amour, ni à ces autres métaphores qui s'appellent liberté, justice, progrès, humanité; lui dire que la foi en ces choses n'amène que déceptions, retours pénibles, *mangement de son cœur*, qu'il n'y a de bonheur en ce monde que renoncement, désespérance, oubli de soi-même et des autres, anéantissement de son être, avec l'immense espoir d'entrevoir dans un avenir prochain l'engloutissement universel de toute sensation et de toute vie.

Tel est spécialement, à cette heure, l'état mental de quelques garçons de plume qui s'agitent et se trémoussent dans un de ces coins de Paris qu'on est convenu d'appeler le monde des lettres parce qu'une dizaine ou deux de beaux esprits s'y réunissent pour *paradoxer* ensemble et étonner le bourgeois.

II.

On a souvent remarqué qu'il n'est pas d'école dite nouvelle qui ne se rattache au passé, de même qu'il n'est pas de bâtard de soubrette qui ne prétende descendre d'un gentilhomme. Nos jeunes pessimistes n'ont garde de renoncer à cette prétention de tous les parvenus; et, s'ils se montrent résolus à se passer de descendance, ils ne se résignent pas à se passer d'aïeux. Car, sans parler des Italiens et des Allemands, ils ont en France, disent-ils, de qui tenir, et ils se recommandent de personnages assez considérables.

Ce sont d'abord les moroses comme Stendhal, comme Mérimée, comme Flaubert, l'écrivain le plus surfait de notre siècle, et je m'étonne de ne pas voir briller dans cette liste généalogique les noms de La

(1) Un vol. Hachette et Cie.

Rochefoucauld et de Chamfort, et d'autres de notre temps que je ne veux pas nommer, en qui l'excès de la vie a développé, avec les rhumatismes, le dégoût de la vie, attendu que satiété est mère de misanthropie.

Je m'étonne aussi de n'y pas voir le nom de Mme Ackermann, auteur de ces vers qu'un député, homme de lettres (car il s'en trouve à la Chambre), me rappelle fort à propos :

> Devant ce spectateur de nos douleurs extrêmes
> Notre indignation vaincra notre terreur;
> Nous entrecouperons nos râles de blasphèmes,
> Non sans désir secret d'exciter sa fureur.
> Qui sait? Nous trouverons peut-être quelque injure
> Qui l'émeuve à ce point que d'un bras forcené
> Il arrache du ciel notre planète obscure
> Et brise en mille éclats ce globe infortuné.
> Notre audace du moins vous sauverait de naître,
> Vous qui dormez encore au sein de l'avenir;
> Et nous triompherions d'avoir, en cessant d'être,
> Avec l'humanité forcé Dieu d'en finir.
> Ah! quel transport de joie, après tant de souffrance!
> A travers les débris, par-dessus les charniers,
> Pouvoir enfin jeter ce cri de délivrance :
> Plus d'hommes sous le ciel; nous sommes les derniers!

Ce sont ensuite les *dilettanti*, groupe aimable de gens distingués et délicats dont les œuvres ne sont que le développement du fameux : *Odi profanum vulgus*. C'est M. Renan, le plus doux et le plus opportuniste des incroyants; c'est M. Taine, l'ennemi particulier de la Révolution française. Tous citoyens paisibles. Que dis-je, citoyens? Rien ne leur déplaît tant que de vivre dans une cité et que d'y coudoyer des citoyens. Ah! si l'inhumaine Nature ne les avait pas fait naître trop tard dans un monde trop vieux! Si elle leur avait accordé cette faveur singulière de vivre au bon temps où un sonnet valait un évêché! Si quelque bon Gargantua leur avait octroyé une bonne prébende en l'abbaye de Thélème! C'est là qu'ils auraient mené joyeuse vie, évitant de dire du mal de monsieur le prieur et laissant aller tout doucement le monde comme il va!

Mais je m'aperçois que je m'égare, que MM. Taine et Renan vont m'emporter trop loin, que je vais m'étendre sur cette jouissance aristocratique qu'éprouvent certains hommes à penser autrement que leurs contemporains, à se distinguer d'eux, à rouler leur tonneau sur la colline de Corinthe, à étaler les guenilles somptueuses d'un style paradoxal, à entrer au théâtre à l'heure où tout le monde en sort et à dire, non pas à Alexandre (car le Macédonien donnait des rentes aux gens d'esprit), mais à la démocratie, à la vile multitude : « Je ne te connais pas; ôte-toi de mon soleil! »

Je reviens donc à nos pessimistes et à leur filiation. Ils revendiquent aussi, comme précurseurs des poètes désespérés : Musset, le chantre de l'hystérisme; Baudelaire, l'esprit le plus gâté, le plus méchamment raffiné de notre temps, un solide écrivain toutefois; Richepin, l'auteur des *Blasphèmes*, le plus bel ouvrier de rimes que nous ayons eu depuis ce pauvre Pommier, si injustement oublié.

III.

Il leur manquait un psychologue, et ils l'ont. C'est, paraît-il, M. Paul Bourget.

J'ai sur les bras tout le déballage de ses livres. Je les ai lus, non couramment, mais consciencieusement. Je sais que M. Bourget est en faveur auprès des lettrés, que les Revues ne lui sont pas fermées, que les critiques lui sont tendres, que l'Académie lui fait des avances.

Je veux toutefois lui dire ma pensée. Sa plume n'a, selon moi, ni la finesse ni la pointe d'un instrument d'analyse. Je ne trouve pas dans sa prose la précision froide et quelquefois cruelle du moraliste. Je cherche en vain la phrase courte, taillée en forme de sentence, le trait inattendu qui vous fait tomber le livre des mains et vous laisse un instant rêveur, le mot trouvé qui jette une lueur rapide dans les profondeurs de la pensée humaine, comme un éclair dans un ravin. Ce style est métaphorique, plaqué de couleurs, précieux jusqu'à l'obscurité, plein de soleils couchants et de clairs de lune, imité, assez habilement d'ailleurs, de Taine, de Flaubert, des Goncourt, de ceux qu'on appelle coloristes parce qu'ils confondent la plume et le pinceau.

Quant à la psychologie de l'auteur, un de ses romans, *l'Irréparable*, en donnera au lecteur une idée.

Un homme du monde, marié, riche, élégant, considéré, veut posséder une jolie fille, non parce qu'il l'aime (on n'aime pas dans les livres de M. Bourget), mais parce qu'il lui prend une fantaisie de libertin de croquer un fruit vert. Il attire donc cette enfant dans sa maison de campagne, et là il l'enveloppe d'une atmosphère de mauvais exemples. La mère de la petite y a amené son amant; une amie de la maison y jouit presque ostensiblement des douceurs du ménage à trois; et, pendant que ses hôtes mènent cette jolie petite vie, l'homme à bonnes fortunes fait à pied et à cheval la cour à l'innocente et finit par la prendre de force. Et voilà le roman. La pauvre violentée se tue à la veille de se marier; la mère tombe de l'amour dans la dévotion, et le gredin de la haute pègre poursuit impunément le cours de ses galants exploits.

Et puis quoi? Et puis rien. Cela devait être; il y avait l'hérédité, l'éducation, le milieu, les circonstances, la poussée de l'invincible nature, la maladie de la volonté. Et quoi encore? De la lutte, du repentir? Vieilleries que cela! Il est vrai qu'on trouve ces lieux communs assez éloquemment développés dans nos vieux auteurs, dans Corneille, dans Racine; mais ces hommes de talent n'étaient pas des psychologues de la bonne



école, car les malheureux n'avaient lu que Descartes. Venus trop tôt dans un monde trop jeune, ils n'avaient pas eu le bonheur de connaître Schopenhauer; ils ne savaient pas qu'il n'y a ni vice ni vertu, ni bien ni mal; que ce que le vulgaire nomme remords n'est que l'obsession de l'image; que l'homme, sous la fatalité des causes générales, est écrasé comme l'olive sous la meule; que nos passions ne relèvent que des aliénistes, attendu qu'elles sont des maladies de la volonté.

J'éprouve bien quelque étonnement à regarder ce qu'on appelle le mouvement intellectuel de notre jeune génération; mais l'âge et l'expérience m'ont ôté la douceur amère de pouvoir m'indigner encore. Je ne voudrais donc pas faire de la peine à M. Bourget, qui est un écrivain respectueux de sa plume et, comme on dit aujourd'hui, consciencieux. Mais le respect de la vérité m'oblige à lui dire que ses conceptions ne sont pas neuves, qu'elles traînent dans les ruisseaux de toutes nos basses littératures.

Ainsi cette scélératesse calculée, ce libertinage à froid, cette recherche égoïste de la jouissance brutale, sans passion, pour la seule satisfaction de l'amour-propre ou pour la surexcitation passagère des sens blasés, tout cela se trouve dans Crébillon fils et dans *les Liaisons dangereuses*, nettement, crûment rendu, en style clair, sans métaphores, sans descriptions paysagistes, sans prétentions philosophiques, sans même une feuille de vigne pour couvrir la nudité des choses.

Je pressens bien un peu que ni M. Bourget ni les désespérés de son école ne se montreront trop choqués de ce rapprochement. Ils me diront tous, et je les entends : « Mais les auteurs que vous citez sont des nôtres! Ils sont de la décadence du XVIIIe siècle, et nous de la décadence du XIXe. Ils ne croyaient à rien, nous non plus; ils se moquaient du monde, nous aussi. Ils étaient décadents, et nous sommes décadents. »

Ce mot de *décadent* sonne dans les pages de M. Bourget avec une fanfare si éclatante qu'il a piqué ma curiosité. Je me suis informé, et c'est ainsi que j'ai appris, non sans stupeur, que la maladie du pessimisme n'a pas atteint seulement quelques excentriques, mais qu'elle fait rage et infecte une notable partie de notre jeunesse.

IV.

Je n'en persiste pas moins à croire qu'il entre dans cette profession de désespérance beaucoup plus d'ostentation paradoxale que de sincérité. Oui, j'en suis sûr, la plupart de nos décadents qui maudissent la vie jouissent gaillardement de la vie. Ils font fi de la gloire et écrivent pour la postérité. Ils méprisent les distinctions et laissent couronner leurs œuvres par l'Académie. Ils maudissent l'amour et tombent, tout comme les autres, dans les niaiseries des amoureux. Ils demandent la suppression de l'espèce, et ils se marieront, n'en doutez pas, et ils deviendront de graves magistrats, de parfaits notaires, et ils feront souche de petits tabellions. Bref, ils sont les dupes volontaires des perfidies de l'artificieuse Nature.

Quant aux sincères (et on en rencontre dans les sectes les plus extravagantes), je veux les apostropher un peu selon le vieux mode oratoire : Quel âge avez-vous, mes enfants, et quels motifs de germaniser et de détester la vie? Avez-vous vécu? Avez-vous eu seulement le temps de souffrir? Savez-vous d'expérience ce que c'est que les trahisons du cœur et les détachements de l'amitié? Avez-vous passé par les degrés de l'ambition déçue? Êtes vous entrés dans la vie publique et avez-vous vu tomber feuille à feuille vos espérances et vos illusions? Connaissez-vous les hommes et les choses? Oui, jeunes vieux que vous êtes, à quelle page en êtes-vous du livre de la vie? Attendez donc, pour devenir moroses, que vous ayez une gouvernante et des rhumatismes!

Mais qu'est-ce que je dis? Je connais des rhumatisants qui ont la jeunesse dans l'esprit et la joie dans le cœur. J'en sais qui ont tout vu, tout souffert, et qui croient et qui espèrent, et qui ne se soutiennent que par leur foi invincible en la bonté de la nature humaine et en cette chose dont vous riez, qui s'appelle le progrès et qui est le plus grand stimulant de l'activité de notre siècle. Ces bonnes vieilles gens s'étonnent, et non sans raison, que dans le pays où fleurissent la vigne et l'ironie gauloise la graine de la désespérance ait pu lever et porter des fruits morts. Ils se demandent quels accouplements étranges ont pu produire en France une génération monstrueuse de jeunes gens tristes.

Cela, en effet, ne s'était pas encore vu chez nous. Nous avons eu, sous l'ancien régime, des marquis insolents, ridicules, mais braves, la langue prompte, la rapière au poing, les plus fous des hommes et à la fois les plus braves et les moins mélancoliques. Sous Louis XVI, notre jeunesse courait en Amérique, et sous la Révolution à la frontière. On avait alors un idéal : on voulait renouveler le monde. Sous le premier empire, on voulait le conquérir. Waterloo n'abattit pas ces fiers courages. La Restauration elle-même, avec ses jésuites et ses cours prévôtales, n'éteignit pas ces flammes généreuses. On courait à la prison, à l'échafaud, pour la liberté.

Je voudrais me hâter, et je sens que je m'attarde. La jeunesse de 1830 avait, elle aussi, des allures penchées et mélancoliques; Millevoye avait mis à la mode « le jeune malade à pas lents »; la poésie devenait poitrinaire et versait toutes les larmes de son cœur dans *le Lac* de Lamartine; mais cette jeunesse, si étrange qu'elle fût, était virile après tout : elle jetait au théâtre et dans les livres les ardeurs belliqueuses que l'égoïsme dynastique de Louis-Philippe l'empêchait de répandre

au dehors; elle se pressait ardente aux leçons de Michelet; elle était de cœur avec les Godefroy Cavaignac, les Garnier-Pagès, les Guinard, les Bastide et tous ces vaillants qui donnaient leur liberté et leur vie pour la cause démocratique.

Quand la seconde république périt assassinée, il y eut bien un moment de consternation et d'abattement; mais le réveil fut prompt, et la jeune génération de l'an de malheur 1852 ne tarda pas à se rappeler que l'alouette, celle qui chante le matin, est l'emblème de la vieille Gaule. On reprit d'abord l'idée saint-simonienne. Cette transformation du monde qu'on ne pouvait plus faire par la politique, on tenta de l'opérer par la science. Qui ne se rappelle cette fièvre des grandes entreprises industrielles, cette activité toute nouvelle qui multipliait partout les canaux, les chemins de fer, cet émerveillement produit par l'œuvre prodigieuse du percement de l'isthme de Suez, et cette conviction, entrée au cœur du peuple, répandue aujourd'hui dans les campagnes les plus reculées, que rien n'est impossible à l'homme?

Puis voilà que, de son exil, Victor Hugo lance contre Bonaparte son terrible pamphlet des *Châtiments*. Voilà que Gambetta réveille le spectre de Baudin et que la jeunesse se presse autour de lui, pleine d'espérance, de foi dans l'avenir.

Ah! si le grand homme d'État vivait encore et si on venait lui dire que le monde a changé depuis sa connaissance première et qu'il s'est formé dans Paris une école de jolis garçons indifférents à l'idée de patrie, à l'idée de liberté, l'école du néant, je me représente sa stupeur et j'entends l'éclat de rire amer dont il accueillerait cette nouvelle.

V.

Pour ma part, j'ai beau regarder autour de moi et interroger cette fin de siècle (si fin de siècle il y a), je ne vois rien qui justifie ces lugubres tendances. Car quel motif sérieux de désespoir ont ces désespérés? Est-ce que notre troisième république est pour eux une geôle? Est-ce qu'elle ne leur ouvre le jour que par un soupirail? Quelles avenues ferme-t-elle à leurs aspirations et à leur génie, s'ils en ont? Ils ont la presse libre, les réunions libres, toutes les tribunes libres. Jamais carrière plus vaste n'a été ouverte à de nobles ambitions. Nous avons une démocratie jeune, ardente, intempérante même dans ses ardeurs, mais sincère, mais naïve, mais amoureuse, quoi qu'on dise, de toutes les belles choses et prête à récompenser largement toutes les bonnes volontés.

Car, dites-moi, quels sont aujourd'hui les génies méconnus? Quand la foule s'est-elle portée avec plus d'ardeur vers les manifestations de l'art et de l'imagination? Quand les théâtres ont-ils été plus courus, et les expositions plus visitées? Quand les hommes de talent, dans tous les genres, ont-ils été plus honorés, plus riches, plus entourés de la faveur publique? Comparez, s'il vous plaît, les aumônes d'un Richelieu ou d'un Louis XIV avec la magnificence large et désintéressée du peuple-roi.

Quels motifs avez-vous donc alors de vous décourager et de rester oisifs dans le mouvement de la grande fourmilière? Êtes-vous anémiques? Prenez du fer. Êtes-vous faibles des bras et des reins? Faites de l'escrime. Êtes-vous fatigués du cerveau? Prenez des douches. Mais cessez de geindre et de décourager par vos lamentations la chiourme et les passagers, comme faisait ce grand veau de Panurge pendant la tempête. Ramez, de par tous les diables! Ramez!

Car remarquez que pendant que vous vous enfermez dans votre scepticisme aristocratique et dédaigneux, le monde qui travaille, qui manie la pioche, l'outil et le compas, qui se console et se soutient dans ses travaux par l'espoir d'un avenir meilleur, ignore qui vous êtes. Oui, il ignore vos œuvres, n'ayant pas le loisir de vous lire et n'étant pas assez raffiné pour vous comprendre. Il ignore votre pessimisme, il n'en a jamais entendu prononcer le nom, et j'espère bien, pour son bonheur, qu'il n'en connaîtra jamais le sens.

Ah! pour celui qui se sentirait du cœur et qui voudrait vivre en communion avec ces couches nouvelles, qui daignerait voir la ferme, l'atelier, causer avec les humbles, les faibles, les misérables, quel trésor de découvertes, d'observations, que de bien à faire, que de grandes choses à créer! Il y a là, pour vous qui voulez mourir, tout un océan de vie où vous n'avez qu'à plonger. Je ne vous renvoie pas au jardin de Candide: vous le trouveriez trop étroit pour vos vastes pensées. Je vous donne à cultiver un champ immense, presque inexploré, où poètes, moralistes, philosophes, hommes d'action peuvent cueillir des gerbes à pleines brassées. Et, sans parler de la gloire, quand on ne serait qu'un homme utile, quand on n'aurait fait que répandre une idée juste, qu'augmenter d'une bouchée de pain la pâtée des pauvres gens, est-ce que cela ne vaudrait pas la peine de vivre?

Pour moi, quand tous les autres motifs d'exister me manqueraient, quand je me sentirais menacé de choir en désespérance, je regarderais, si j'étais jeune comme vous, du côté de l'Allemagne, par la trouée des Vosges, et ce n'est pas Shopenhauer que je verrais.

DIONYS ORDINAIRE.



LA SŒUR DE LA TRAGÉDIENNE (1)

Nouvelle

VII.

Le soir même, vers cinq heures, j'étais chez Lucien. C'était, m'avait dit sa tante, le moment où, au sortir de son bureau, il rentrait régulièrement chez lui. Il demeurait loin du centre, dans l'avenue d'Orléans, presque en face de l'église de Montrouge.

Était-il rentré? La concierge ne pouvait me le dire. En tout cas, il ne devait pas tarder. — « Mais monsieur connaît-il le pavillon occupé par M. Lucien Morel? — Non. — C'est tout au fond : on suit l'allée entre les jardins; arrivé au bout, on tourne à droite, pavillon n° 12, au rez-de-chaussée. »

C'était une vraie cité champêtre, d'aspect agréable. Il ne fallait pas examiner en détail les jardinets entre lesquels on passait, grands chacun comme un salon confortable et *ornés* de ces horribles colifichets dont on les surcharge en banlieue : petits moulins à vent, petits rochers, statuettes en plâtre colorié, conques ébréchées versant leurs gouttes d'eau avec la parcimonie d'un robinet fermé qui fuirait légèrement. Mais l'ensemble offrait un fouillis de verdure séduisant à l'œil, et la bonne nature souriait gracieusement à tous les bourreaux qui la torturaient ainsi.

J'arrivai au pavillon n° 12 : porte close! Pendant que je heurtais, quelqu'un sortit du rez-de-chaussée voisin. C'était Anténor, qui, de longtemps, habitait cette cité et avait même décidé Lucien à s'y venir loger.

— Tiens! c'est vous, docteur? Lucien n'est pas rentré. En l'attendant, venez donc chez moi!

J'entrai. C'était son atelier, une sorte de hangar fort vitré et largement éclairé.

— Vous comprenez, me dit Anténor; je suis de l'école du *plein air*. Mais tenez! je travaillais justement au portrait de Marie-Thérèse. Vous allez m'en dire votre avis. Et surtout, soyez franc!

Il ne faut pas être fort versé dans l'étude du cœur humain pour savoir qu'une telle parole ne doit pas être prise à la lettre quand elle émane d'un artiste. Je dis un artiste, ou un homme « soi-disant tel », pour parler comme les huissiers au style prudent et non dépourvu de malice.

Si j'avais été franc, je me serais sauvé tout simplement. Il n'y avait que cela à faire en face de l'horrible toile qui se trouvait devant moi. Avez-vous jamais vu des femmes couleur lilas? Telle était Marie-Thérèse dans le tableau de son ami Anténor. Et, pour le couronnement, ses cheveux passaient par toutes les couleurs de l'arc-en-ciel.

Pendant que je cherchais dans ma tête les moyens de concilier la sincérité avec les nécessités sociales, qui ne permettent pas de dire trop crûment certaines vérités, mon homme regardait son ouvrage avec un clignement d'œil satisfait, rappelant assez le clappement de langue du gourmet après une gorgée de bon vin. Puis, rompant le silence le premier :

— Avouez, me dit-il, que la tonalité vous déconcerte un peu.

Je l'avouai sans nulle peine.

— La peinture est un art profond. Elle ne saurait plus être traitée comme un métier sans importance et abandonnée aux simples manœuvres. La pensée y joue un grand rôle; et vous reconnaîtrez bien que je ne pouvais rendre notre tragédienne de la façon dont je peindrais la fille d'un bourgeois de la rue Saint-Denis.

— Et comment, insinuai-je doucement, peindriez-vous la fille d'un bourgeois de la rue Saint-Denis?

— Je ne la peindrais pas, répondit-il noblement. Mais, pour Marie-Thérèse, il fallait, n'est-ce pas, trouver quelque chose qui montrât, dans toute son idéalité, l'âme de l'artiste, traversée des chauds effluves de l'inspiration tragique?

Tant de choses, bon Dieu! pouvaient-elles entrer dans le choix de la couleur lilas?

— Il faut, poursuivit-il, qu'un portrait soit assez parlant par lui-même pour que ceux qui le voient, ne connussent-ils aucunement le modèle, sachent immédiatement en face de qui ils se trouvent.

— Naturellement, dis-je; si vous me montrez un modèle sous l'habit militaire, je devine tout de suite...

— Docteur, reprit-il sévèrement, ne plaisantons pas avec les choses sérieuses. Je défie qui que ce soit, en regardant cette toile, de ne pas voir que j'ai représenté une artiste tragique.

Le dernier mot de l'art, pensai-je, serait alors de faire deviner au spectateur que l'artiste se nomme Marie-Thérèse et qu'elle est fille de Mme Lesaulnier, demeurant à Paris, boulevard Poissonnière, 56. Mais je n'osai soumettre cette réflexion à mon peintre, craignant qu'il n'y vît une intention épigrammatique.

— Ah! continua-t-il, les yeux m'ont donné du mal; mais je crois les avoir trouvés : qu'en pensez-vous?

Je balbutiai un grognement hypocrite, qu'un homme prévenu (et un artiste comme Anténor est toujours prévenu en sa faveur) pouvait prendre pour un témoignage d'approbation. O lâcheté humaine!

— Et les cheveux, dit-il encore. Comment les trouvez-vous?

— Je les trouve... étranges.

J'avais sauvé ce mot, dernière limite des concessions que mon urbanité pouvait faire, par l'inflexion

(1) Suite. — Voy. les deux numéros précédents.

la plus caressante possible. Mais ce soin était bien inutile, vraiment; car Anténor en fut enchanté.

— Étranges! Bravo! (Et il me serra la main). Je les ai voulus étranges et vous traduisez bien ma pensée. Vous avez remarqué peut-être que j'y ai mis du bleu, du rouge, toutes les nuances de ma palette. Je me suis souvenu que la lumière solaire se compose des sept couleurs qu'on a réunies dans le vers que vous savez :

Violet, indigo, bleu, vert, jaune, orangé, rouge.

Or la couleur blonde n'est-elle pas comme le reflet même du soleil? J'ai procédé par une analogie scientifique et qui s'imposait. Je crois l'idée assez ingénieuse; et l'exécution, je puis le dire aussi, a tout à fait répondu à ma pensée.

Heureux l'artiste médiocre! Il est toujours satisfait de ses œuvres. Je faisais cette réflexion, quand Anténor, changeant de ton et m'astrophant assez brusquement, me dit :

— A propos, docteur, vous savez l'idée folle de Mme Lesaulnier? Elle voudrait la marier à Lucien! Il ne manquerait plus que cela! Elle, mariée, et la femme d'un employé!

Et, dans son indignation, il montrait le portrait comme s'il eût été en face de la tragédienne elle-même.

Je fus bien aise de voir que j'allais avoir un allié dans ce fou. S'il ne pouvait guère me servir, au moins il ne me nuirait pas.

— Rassurez-vous, lui dis-je; ce mariage n'est pas encore fait.

— Ah! brave docteur! Empêchez ce malheur, et je fais votre portrait.

Ouff!

— Mais tenez, voici Lucien qui vient. Adieu, docteur; à bientôt!

Lucien arrivait, en effet, par la petite allée d'entre les jardins. Malgré la menace d'Anténor de faire mon portrait, j'étais décidé à user de toute mon éloquence pour arriver à mes fins. Mais comment m'y prendre? La tâche était délicate; et, au moment de l'aborder, j'en sentais toute la difficulté.

— Ah! c'est le docteur! dit Lucien en m'apercevant. Vous êtes venu voir Anténor, docteur?

Je ne le détrompai point, pensant qu'il me fallait profiter de ce qu'il me tendait ainsi la perche et me facilitait l'entrée en matière.

— Pendant que je suis ici, lui dis-je, je ne serai pas indiscret en vous demandant à visiter vos domaines?

— A votre disposition, me dit-il.

Il m'introduisit dans son logement; puis, malgré la nuit venue, il me conduisit dans le petit jardin à son usage, que les becs de gaz de l'allée du milieu éclairaient suffisamment. Nous nous assîmes sur un banc;

— Avez-vous vu ma tante et ma cousine? me demanda-t-il. Comment vont-elles?

— Votre tante, bien; mais je ne puis en dire autant de votre cousine, dont l'état me préoccupe.

— Qu'est-ce donc? s'écria-t-il d'un air d'inquiétude, attestant tout au moins l'amitié réelle qu'il ressentait pour Marianne.

Je n'hésitai plus; et, après quelques ambages et circonlocutions au début, je finis par lui dire tout franchement ce qui m'amenait, et les causes du malaise de sa cousine, et la commission dont Mme Lesaulnier m'avait chargé.

— Comprenez bien, poursuivis-je, comprenez bien, cher monsieur, le rôle que je joue auprès de vous, poussé par le seul intérêt que m'inspire une enfant au cœur vaillant et élevé, sans parler de celui que vous m'inspirez vous-même. Marianne, bien entendu, ignore ma démarche; et si, de mon côté, je m'y suis décidé, ce n'est pas pour vous adresser l'ombre même d'une récrimination. A quel titre le ferais-je, d'ailleurs? Et, si j'avais titre pour le faire, que pourrais-je vous dire? On n'impose pas un sentiment; quand il n'existe pas ou n'existe plus, se crût-on en droit d'invoquer toutes les promesses du monde, que pourrait-on exiger? Que pourrait-on obtenir? De l'hypocrisie! La belle satisfaction! Ce n'est donc pas de l'hypocrisie que je viens vous demander. Si votre cousine a cru que, par l'existence d'un sentiment commun, il y a eu entre vous un lien formé et subsistant encore, et si, croyant cela, elle s'est trompée, c'est un malentendu, rien de plus. Ce malentendu est peut-être un malheur pour elle; toutefois, qu'y pourrions-nous faire? Elle est forte, elle est raisonnable : elle oubliera. Et si même elle ne s'est trompée qu'à demi, si ce lien a été formé et se trouve rompu parce que vous vous apercevez, fût-ce un peu tard, que Marianne n'est pas la femme qui puisse vous donner le bonheur ni le tenir de vous, ici encore il n'y a qu'à s'expliquer loyalement et à se quitter bravement. Mais est-il bien certain que nous en soyons là, et êtes-vous bien éclairé sur vos propres sentiments? Ne puis-je, comme ami de Marianne et de vous, vous interroger ou vous prier de vous interroger vous-même? Voilà les questions qui se posent et qui autorisent, de ma part, une intervention dont la responsabilité est, au reste, partagée par votre tante. Je sais (permettez-moi une brutale franchise), je sais que vous n'êtes pas resté indifférent au charme de votre cousine Marie-Thérèse, et je ne m'en étonne pas. Sa beauté, le milieu séduisant même où elle vous apparaît, les chances d'avenir qu'on lui prête, que de choses, en elle, pour parler à l'imagination d'un admirateur de votre âge, surtout à la vôtre! Mais où vous conduirait l'amour de Marie-Thérèse? Vous êtes un honnête homme et vous ne songez certes pas à abuser de l'accès qui vous est donné chez une parente. Que reste-t-il alors? Le mariage? En ce cas, êtes-vous bien sûr que

votre mariage avec Marie-Thérèse, en admettant qu'elle-même y consentît, serait heureux pour elle et pour vous? Le mot est gros, la chose est grave; le tout vaut bien la peine d'y réfléchir. Souffrez donc que je parle de toutes ces choses comme un frère aîné pourrait le faire avec un frère plus jeune.

Petit à petit, j'en étais arrivé, on le voit, à mettre toutes mes cartes sur la table, et j'étais entré, sans plus d'ambages ni de malice, au cœur même de la question. C'est que, suivant tous les mouvements du jeune homme, toutes les interjections dont il avait émaillé l'audition de mon petit discours, je l'avais vu bien mieux disposé que je ne l'espérais à accueillir les ouvertures dont je m'étais chargé. Il était beaucoup moins troublé que je ne l'aurais cru, beaucoup moins qu'il n'avait semblé à Mme Lesaulnier; mais l'excessif amour-propre maternel de la bonne dame à l'adresse de Marie-Thérèse avait bien pu lui donner quelques illusions à cet égard.

Je vis bientôt, d'ailleurs, que le voyage à Bordeaux n'avait pas accru, mais, au contraire, affaibli l'impression produite par Marie-Thérèse. Lucien vint même à me faire une révélation dont se fût bien gardé un amoureux fortement épris et qui expliquait en partie que l'artiste eût perdu quelque prestige à ses yeux. La tragédienne n'avait pas là-bas tout le succès que la correspondance du pompeux Garavant et même les journaux de Bordeaux pouvaient faire croire. Notre père noble n'envoyait qu'une partie de la presse girondine, laquelle s'était divisée en deux camps à l'arrivée de la débutante.

Il faut dire que le préfet, qui était un ami de La Claverie, avait pris l'artiste sous sa protection. De là, enthousiasme des ministériels, mais, en revanche, *éreintement* des représentants de l'opposition. Établi ou contesté, le talent de l'actrice, au fond, n'y était pour rien. C'est ainsi qu'en ce temps-là les choses se passaient à Bordeaux. Les partis politiques se battaient entre eux sur le dos des malheureux comédiens, et ceux-ci jouaient à peu près le rôle des voyageurs en fiacre de certaine légende populaire. « Ah! tu tapes sur mon bourgeois, dit un cocher à son confrère : eh bien, je vais taper sur le tien! »

Cet état de choses, qui laissait intact le talent de Marie-Thérèse, supposé existant, mais qui aussi le laissait douteux, n'avait pas relevé sensiblement l'artiste dans l'esprit de notre jeune poète.

Et puis, il était visible pour moi que, très réellement, Lucien s'était fait un devoir de délicatesse d'oublier les paroles enfantines, ou au moins toutes juvéniles, échangées entre lui et Marianne. Mais quand il apprit que celle-ci jugeait tout autrement du passé; surtout quand il sut — ce que son premier aveuglement pour Marie-Thérèse ne lui avait pas permis de voir — qu'il était véritablement aimé de Marianne, il sembla très ému, très touché; je vis s'élever en lui un combat entre l'homme d'autrefois et celui d'aujourd'hui, combat où la victoire me semblait assurée au profit du premier.

Enfin — disons tout! — on est toujours flatté de se savoir cher à une femme. Il se peut donc que, dans ce conflit de sentiments, l'amour-propre de Lucien fournît un bon allié à la cause de Marianne. Que d'hommes n'ont aimé des femmes que pour avoir été ou s'être crus aimés d'elles! Shakespeare n'a-t-il pas quelque part deux amants qui se prennent de tendresse mutuelle parce qu'on a persuadé à chacun d'eux qu'il a inspiré une violente passion à l'autre! Il est vrai que Béatrice et Bénédict ont commencé par se harceler, se piquer, se cribler de lardons et d'épigrammes, ce qui, on le sait, est une prédisposition à s'entr'aimer. Il n'en était pas ainsi de Lucien et de Marianne; mais d'autres causes les rapprochaient : mille bons souvenirs chastes et délicats, et le parfum, subtil, pénétrant, inoubliable, du premier sentiment de tendresse qui s'est éveillé en nous.

Et comme, en dépit de la soirée qui s'avançait, nous continuions notre causerie dans le petit jardin, Lucien se laissait aller à remuer ces souvenirs tout imprégnés de la saine et réconfortante odeur de la jeunesse. C'était un petit coin de France, un vallon paisible, où le capitaine était alors en garnison, et où Lucien, collégien, était venu passer ses vacances avec ses cousines. Était-il beau, ce pays? Belle question! Les paysages où le cœur a battu ont toujours une grâce incomparable. Éveil de l'amour naissant, livre banal que tous les yeux ont lu, dont tous les doigts ont tourné les feuilles, par quel féerique prestige gardes-tu ton éternel éclat et ton ineffaçable fraîcheur?

Pendant que nous parlions ainsi, on entendait, dans un jardinet voisin, l'eau tomber, goutte à goutte, d'une conque en un bassin qu'il conviendrait mieux d'appeler une cuvette; mais, comme il faisait nuit et qu'on ne voyait ni la conque, ni le bassin, ni surtout l'affreux petit amour en plâtre dominant le tout sur son rocher, ce bruit d'eau timide était charmant et formait aux amoureuses confidences de Lucien l'accompagnement le plus poétique et le mieux choisi. N'était-ce pas ainsi, n'était-ce pas avec cette grâce douce et discrète que les souvenirs de Lucien lui revenaient à l'esprit et que son amour pour Marianne lui rentrait au cœur?

Je le quittai sans vouloir insister davantage sur l'objet de ma mission et plein de confiance dans le lendemain. J'étais heureux de penser que j'allais rapprocher deux cœurs faits l'un pour l'autre et qu'un malentendu seul semblait avoir séparés un moment. Je me redisais un vers d'Augier, dont la douce philosophie me revient souvent en mémoire et devrait être méditée par tous :

Que d'heureux on ferait du bonheur qui se perd!

Oui, cela est vrai : les hommes se plaignent d'être

malheureux, et ils jettent au vent mille semences de bonheur qu'il leur serait si facile de faire germer. Pauvres fous que nous sommes! Que de fois nous gaspillons nos vrais biens pour courir après l'ombre d'une fortune douteuse! Eh bien, il me semblait qu'entre Lucien et Marianne il y avait du bonheur qui allait se perdre, et que je venais de le sauver. J'étais content de ma journée.

VIII.

Je ne m'étais pas trompé. Ma visite devait porter ses fruits. Je vis, à partir de ce moment, Lucien venir très assidûment chez sa tante. Tout simplement, sans bruit et sans qu'une explication, de nature d'ailleurs fort délicate, eût eu lieu, il avait repris son ancienne attitude auprès de Marianne et se posait en fiancé de sa cousine. Mme Lesaulnier me tenait au courant de tout; mais il eût suffi de regarder sa fille pour comprendre ce qui se passait. L'aimable physionomie de Marianne avait recouvré son calme et sa sérénité : est-il besoin d'ajouter que sa santé avait aussi retrouvé son équilibre?

A mon tour, désireux de contempler mon ouvrage et de voir deux heureux, spectacle rare, je venais plus régulièrement chez mes voisines. Souvent, le dimanche, nous allions nous promener dans les bois. A moi revenait ordinairement la charge de donner le bras à la maman Lesaulnier. Si le mot de *charge* n'a rien de bien galant, il ne laisse pas que d'être juste; car il me fallait entendre les bavardages de la dame, trop souvent tournés du côté de la Gironde.

Mais, pour tout dire, je ne les écoutais guère; et, pendant que sa voix *ronronnait* à mes oreilles, je suivais nos deux jeunes gens qui s'en allaient devant nous; je prenais plaisir à voir leur joli couple, à l'allure joyeuse, s'encadrer dans la verdure teintée des nuances d'automne. Où j'étais embarrassé, par exemple, c'est quand il prenait fantaisie à Mme Lesaulnier d'interrompre un long récit, dont je n'avais pas entendu un traître mot, pour me regarder en face et me demander : « Qu'en pensez-vous? » Ce que j'en pensais?... Il m'eût été difficile de le dire. Eh bien, je m'en tirais encore en lui répondant hypocritement : « Je pense comme vous »; et cette réponse semblait toujours la satisfaire.

Parfois aussi, j'étais plus heureux : la tante avait à causer avec son neveu, et la gentille Marianne prenait mon bras. C'étaient alors de bonnes et amicales confidences. Elle ignorait, je dois le dire, la démarche que j'avais faite auprès de son cousin et se réjouissait de ce retour d'affection sans trop pouvoir se l'expliquer.

— Si vous saviez, me disait-elle, quelles folles idées je m'étais mises en tête quand je croyais que Lucien ne m'aimait plus! Ne m'étais-je pas persuadé qu'il était amoureux de Marie-Thérèse? Ah! que j'ai souffert! Il me semblait, par moments, haïr ma sœur. N'est-ce pas une chose épouvantable, horrible? Comme on peut devenir méchant, quand on aime!

— Vous avez raison : l'amour peut être, ainsi que cette langue dont parle Ésope, la source de tout mal comme de tout bien.

— Oui, c'est bien vrai; et maintenant je suis si heureuse que je voudrais faire du bien à tout le monde.

Nous allions devisant ainsi, et elle parlait de l'avenir. Lucien allait publier son volume de poésies; et La Claverie se portait garant d'en faire rendre compte dans tous les journaux de quelque importance. Le livre contenait bon nombre de ces récits en vers que *la Grève des forgerons* a mis à la mode; et l'on trouverait bien quelque artiste en renom qui se chargerait de les lancer en les disant dans les soirées ou les représentations à bénéfice. On n'avait devant soi que de riantes perspectives.

Nous étions tous très gais, très rieurs, dans ces parties du dimanche, y compris moi-même, y compris la maman Lesaulnier. L'amour rajeunit toutes choses autour de lui, et ce bon foyer rayonne au delà de ceux mêmes qu'il éclaire directement. Nous disions mille de ces folies qui s'évaporent comme la mousse du champagne et dont tout le mérite est dans le rire qui les enveloppe. Qui les eût entendues à froid, les eût jugées absurdes; mais elles étaient alors comme ce chant des oiseaux dont l'idée mélodique est impossible à noter et qui veut dire simplement : « Joie de vivre! Ivresse de respirer et de humer le soleil! »

Le plus fou de nous tous eût été Lucien, n'était qu'il me semblait remarquer en lui quelque chose d'un peu contraint et de trop *voulu*. Cette idée me traversait parfois l'esprit, qu'il l'eût mieux valu plus calme et plus recueilli dans sa joie. Mais ce n'était là qu'une impression passagère que son bon sourire en regardant Marianne ne tardait pas à dissiper.

Les bois des environs de Paris sont assez grands, et les visiteurs relativement assez rares, pour qu'on puisse, même le dimanche, y trouver des coins paisibles et des allées solitaires. Mais quand, le soir venu, de tous les détours de la campagne débouchent et se concentrent les groupes de promeneurs qui regagnent les stations de chemin de fer, on peut dire qu'aux abords de chacune de ces stations la vie fiévreuse et bruyante de la grande ville vous a déjà ressaisi. Quel tumulte! Quelle cohue! Quel tapage! Les gares débordent, et, à l'arrivée des trains, une foule houleuse et hurlante se répand sur le quai, se bouscule, s'écrase, se marche sur les pieds. On court affolé le long des wagons; on cherche, l'œil anxieux et hagard, quelque coin pour soi et les siens; fatigué, assourdi, agacé, aphone, on interroge les voyageurs installés, qui vous jettent, le sourire aux lèvres, le mot désespérant : « Complet! » Et, pendant qu'on cherche encore ces places introuvables, le train, qui porte des voyageurs

jusque sur les marches des impériales, s'éloigne en vous jetant un coup de sifflet moqueur, auquel répond sur place un long gémissement.

Tout cela n'était pour nous que sujet de rire. Nous avions tous vingt ans! C'est beau, la jeunesse!

IX.

A quelque temps de là, Lucien lançait son volume qui réussissait au delà de toute attente. Je dois dire que les vers n'étaient pas sans mérite, et que l'aimable La Claverie, tenant parole, avait présenté le jeune poète à tout Paris. Je ne parle pas, bien entendu, des deux millions d'âmes qui gagnent péniblement leur vie sur les rives défleuries qu'arrose la Seine entre Bercy et Auteuil, mais de quelques centaines de personnes.

On a souvent plaisanté le « Tout-Paris »; mais il est certain qu'il est une force et qu'il y a là quelques hommes qui, en art et en littérature, disposent, à certaines heures, de la réputation et de la fortune, et pourraient se nommer, comme Warwick, des « faiseurs de rois ». On pourrait même citer, dans l'immense ville, trois ou quatre salons qui se complètent et qu'il suffit de traverser, l'un après l'autre, pour faire le tour du monde littéraire. Il est vrai que tout ce qu'il y a dans notre Paris, ce centre chaque jour plus absorbant de la France, de journalistes autorisés, d'artistes en vue et d'écrivains influents, s'y donne rendez-vous à des jours réglés : c'est là qu'on est sacré chevalier. La puissante corporation se montra indulgente au nouveau venu; grâce à elle, Lucien ébaucha un commencement de célébrité des plus honorables.

A ce résultat il arrivait, je l'ai dit, avec un ouvrage estimable : grande fortune, toutefois, quand tant d'autres n'y parviennent qu'après de longues années de luttes, même, et surtout peut-être, avec des ouvrages parfaits!

Ce fut une grande joie chez les dames Lesaulnier, et l'on peut penser qu'à cette occasion l'exubérance de la maman se donna pleine carrière. Elle n'en pouvait revenir, de voir marcher déjà sans lisières, sur le grand chemin de la célébrité, « ce petit bonhomme de Lucien ». Quelque jalousie se mêlait bien à son joyeux étonnement; car, jusqu'à présent, Marie-Thérèse s'était réservé seule le droit de jeter autant d'éclat sur la famille. Et puis elle associait bientôt ces deux « gloires », et quelques soupirs lui échappaient en jetant les yeux sur Lucien et Marianne.

Un jour que je passais, Mme Lesaulnier m'arrêta, toute joyeuse.

— Bonheurs et malheurs sont de même, me dit-elle, et l'un d'eux ne vient jamais sans l'autre. Devinez ce qui nous arrive.

— Un bonheur pour Marianne? m'écriai-je.

— Non : l'enfant a sa part avec le succès de Lucien. Devinez!

— C'est pour Marie-Thérèse, alors! Elle entre au Théâtre-Français?

— Vous brûlez; mais il ne faut pas se montrer trop gourmand pour commencer : elle est reçue à l'Odéon.

— Sans audition?

— Eh bien! dit-elle choquée; et ses succès de Bordeaux?... Et puis La Claverie a fait des démarches.

— Ah! si La Claverie s'en est mêlé!... Mes compliments.

« Mes compliments! mes compliments! » Au fond, je n'étais pas aussi charmé de la nouvelle que ma voisine; un casuiste sévère eût trouvé fort à dire sur ma sincérité en cette circonstance. La venue de notre tragédienne m'inquiétait pour le « petit roman » de la bonne Marianne. « Pourvu que Lucien, me disais-je, ne soit pas repris par Marie-Thérèse! »

Quant à ma petite marchande, naturellement confiante et revenue alors de ses inquiétudes d'un moment, elle prenait part à la satisfaction des siens avec ces élans de cœur qui dirigeaient tout chez elle. — Anténor, lui, était radieux : il se hâtait d'achever le portrait lilas, que La Claverie se faisait fort de faire exposer, au foyer de l'Odéon, le grand jour des débuts.

Lucien ne s'associait pas à l'enthousiasme général; même Mme Lesaulnier lui en faisait, par moments, quelques reproches. Pressentait-il un danger? Avait-il, à la fois, conscience que son salut était dans l'amour de Marianne et crainte de ne pouvoir résister à l'influence renaissante de la sœur aînée? J'étais tenté de le croire et me promettais de faire tout mon possible pour l'affermir dans ces bonnes résolutions.

Tels étaient les sentiments de chacun en attendant l'arrivée à Paris de cette artiste appelée, à en croire ses féaux, à révolutionner le monde tragique.

X.

Marie-Thérèse ne se fit pas longtemps attendre à Paris : le temps de régler là-bas une question de dédit, dont les économies de Marianne firent naturellement les frais.

Si je vous raconte qu'il y eut quelque chose de quasi triomphal à sa descente « dans nos murs » (style de Garavant), vous ne me croirez pas : eh bien, vous aurez tort. Il faut dire que toute la famille, dont Anténor était considéré comme faisant partie, s'était rendue solennellement à la gare d'Orléans, côté de l'arrivée. Là, tout en arpentant la salle d'attente au long de ce grillage derrière lequel on cherche, au débarqué du train, les visages des voyageurs amis, Anténor et Mme Lesaulnier avaient conté à qui avait voulu les entendre toute l'histoire de Marie-Thérèse, ses succès foudroyants dans la Gironde, son engagement à l'Odéon, le déses-



poir de tout Bordeaux, la joie de tout Paris et bien d'autres choses encore, sans oublier le portrait lilas.

Aussi, quand notre artiste descendit de wagon, les trente ou quarante personnes qui, ce jour-là, attendaient des amis à la gare d'Orléans, oublièrent un moment pourquoi elles étaient venues; leurs regards se fixèrent sur Marie-Thérèse avec curiosité; et lorsqu'elle s'avança avec cette dignité *sui generis* que donne l'habitude des planches tragiques, c'est en reine traversant sa cour qu'elle vint à la rencontre des siens. Pour tout dire, l'exubérance de la maman et de l'ami fidèle avait bien un peu égayé l'assistance ; et, soit gaieté, soit revanche des petits, volontiers prêts à mordre les grands, il y eut, mêlés à cette réception triomphale, quelques ricanements ironiques.

Marie-Thérèse finit par s'en apercevoir; et, comme Mme Lesaulnier, au comble de la joie et de l'orgueil, continuait à déverser sur deux ou trois assistants de bonne composition les flots de son admiration loquace, sa fille l'entraîna en lui adressant quelques paroles aigres-douces, mais bien moins douces qu'aigres, où l'on pouvait distinguer : « Allons! viens, tu nous ennuies! » Je crois même qu'elle se servit d'un autre mot où les nasales qui amollissent le verbe *ennuyer* étaient remplacées par une consonne d'appui bien plus énergique. Mais tout était bien, venant de Marie-Thérèse; et la maman fila doux.

Dès le lendemain, la mère et la fille se présentèrent à l'Odéon.

Le directeur qui régnait en ce temps-là sur les comédiens du second Théâtre-Français était un homme gros et court, dont le parler, onctueux et fort doux, trouvait moyen de concilier ce que cette forme pouvait avoir de paterne avec les familiarités de l'argot théâtral et les brutalités d'un négociant traitant une affaire. Mme Lesaulnier, qui, le soir, me raconta son entrevue, était scandalisée de cette manière d'être; non seulement l'ancienne bourgeoise se révoltait en elle à de certains laisser-aller plus choquants extérieurement que répréhensibles au fond; mais la mère d'actrice s'indignait aussi de voir discuter d'une façon aussi serrée les mérites de son enfant, indiscutables à ses yeux.

On croit facilement que les femmes de théâtre passent leur vie à être adulées et admirées. Il s'en faut de beaucoup. Leurs camarades et leurs directeurs ne leur laissent ignorer, sans doute, aucun de leurs avantages; mais la même franchise s'applique à détailler tous leurs défauts physiques. La beauté, étant ici une valeur qui se cote en raison de l'effet à produire, est discutée, pesée, disséquée avec une précision mathématique, où les égards dus à la femme entrent pour bien peu et qui tient un peu du maquignonnage. Enfin, si je puis exprimer brutalement une chose brutale, la belle femme est ici regardée des mêmes yeux qu'une belle jument, et, comme on fait trotter l'une au Tattersall, on dit à l'autre : « Marchez, mademoiselle! » A qui n'est pas enfant de la balle il faut quelque effort pour se faire à ces façons.

— Allons, mon petit chat, dit l'onctueux directeur à Marie-Thérèse (il appelait « mon petit chat » toutes ses pensionnaires au-dessous de trente ans), montrez un peu ce que vous savez faire et dites-moi quelques scènes de votre répertoire. Mais surtout du mouvement! Allez et venez, que je sache comment vous arpentez les planches!

La jeune fille commença à aller et venir et à dire certaines tirades classiques d'un effet éprouvé.

— Eh bien, mon bon docteur, me disait Mme Lesaulnier, croiriez-vous que cet homme s'installa dans son fauteuil comme s'il voulait dormir et que durant une demi-heure il écouta Marie-Thérèse les yeux à demi clos, sans dire ni *a* ni *b*, ni bravo! Et même, au cours de cette demi-heure, un garçon de théâtre étant entré : « Allez toujours, mon petit chat », dit-il à ma fille; et il se mit pendant cinq bonnes minutes à causer de ses affaires, et du serrurier qui avait mis un verrou de travers, et de Mlle une telle qui demandait du papier neuf à sa loge et qui, du reste, n'était jamais contente; est-ce que je sais, moi?... Et pendant ce temps-là ma pauvre enfant s'évertuait à dire les imprécations de Camille pour cet homme qui ne l'écoutait pas! Je bouillais, vous comprenez?

Il paraît enfin que, quand tout fut terminé, cet homme paterne, mais dépourvu d'enthousiasme, se contenta de dire à la tragédienne :

— Ce n'est pas mal, mon enfant; mais il y a encore à faire. Étudiez, étudiez ferme! Et surtout creusez : il faut creuser. A partir de maintenant, vous êtes à mon théâtre; mais vous ne débuterez que dans six mois. Il faut que nous ayons une belle soirée : c'est votre intérêt comme le mien, n'est-ce pas? Je ne vous parle pas des conditions matérielles; je les ai dites à La Claverie, qui a dû vous les transmettre. Au reste, vous pensez bien que, si je vous ai prise, c'est surtout pour faire plaisir à ce cher La Claverie, si aimable et qui a tant d'amis. Des tragédiennes, j'en ai à revendre, et des prix du Conservatoire! Avec cela notez que, si je joue la tragédie trente jours dans l'année, c'est tout. Mais on pourra vous utiliser dans le répertoire moderne, si vous réussissez. Vous avez du montant. Le visage est bien, les yeux superbes. Je n'aime pas le nez; mais il passe dans l'ensemble. Quant à la démarche, elle est précipitée et manque un peu de distinction : il faudra surveiller ça! Enfin, mon petit chat, vous voilà de la maison; bon courage, et piochez, piochez ferme!

Il y avait peut-être un peu loin de ce calme *satisfecit* au triomphe rêvé par Marie-Thérèse; mais le directeur voulait, pour les débuts, « une belle soirée » : c'était à quoi pouvait se rattacher et se rattacha, en effet, l'amour-propre de l'artiste, puisque aussi bien il faut que l'amour-propre d'un artiste se rattache toujours à quelque chose.

Marie-Thérèse se mit donc à « piocher ». Il fallait, se disait-elle, donner satisfaction au directeur; mais, au fond, elle était bien persuadée qu'elle n'avait plus rien à apprendre. Bien qu'un peu disputés, ses succès de Bordeaux ne lui avaient pas moins tourné la tête, parce qu'elle avait cette imperturbable confiance en soi et cet aplomb inébranlable qui vous font attacher beaucoup d'importance aux applaudissements et considérer les critiques comme un détail négligeable. Elle eût volontiers, reprenant l'éternelle comédie, crié aux applaudisseurs : « Tudieu, messieurs, vous avez le goût bon! »

Dans la famille, elle affectait de plus en plus ce ton de suprématie et d'autorité dont la douceur de sa sœur et la faiblesse de sa mère lui avaient laissé prendre l'habitude. Mais ses rapports avec Lucien avaient sensiblement changé de forme. Avant son départ de Paris, elle avait bien remarqué, sans doute, l'effet qu'elle produisait sur notre jeune poète (une femme peut-elle ne pas s'apercevoir de ces choses-là?); mais il ne lui avait pas convenu alors de sembler le voir. Malheureusement, un fait important s'était produit depuis ce temps-là : le succès du volume publié par Lucien.

De petit garçon et de modeste employé qu'il était auparavant aux yeux de sa cousine, Lucien Morel était passé homme de lettres édité, loué par la presse parisienne. D'artiste à poète il n'y a que la main : ce fait créait donc un lien entre Lucien et elle, et Marie-Thérèse traitait désormais son cousin avec une familiarité de camarade mêlée d'une certaine déférence : on sentait qu'il était devenu pour elle *quelqu'un* et qu'elle le tirait de la foule où, du haut de son trône de reine tragique, elle nous voyait tous nous agiter misérablement.

Quant à Lucien, il se tint fort bien tout d'abord; et, tout en paraissant jouir de ce premier encens de la célébrité si doux à aspirer, il sembla insensible aux demi-avances de Marie-Thérèse et affecta même à plusieurs reprises de se poser en fiancé officiel de Marianne. Mais, visiblement, le bonheur de ma petite amie tenait à un fil; et le retour de Marie-Thérèse, le changement de sa manière d'être avec Lucien la menaçaient de dangers sérieux.

Marie-Thérèse était devenue bien belle, bien séduisante pour qui ne voyait que l'enveloppe et ne songeait pas à chercher quelque chose au delà. Décidément, La Claverie avait eu grand tort d'employer si vite son obligeante influence et les Bordelais n'avaient pas assez joui de leur bonheur.

Une circonstance particulière favorisait une certaine intimité entre Lucien et sa cousine. Pour occuper les loisirs de son stage, Marie-Thérèse se faisait beaucoup entendre dans le monde. La Claverie lui avait ouvert plusieurs salons « très parisiens »; c'était là, à la fois, une manière d'augmenter les ressources de la maison et, disait avec raison l'aimable protecteur, une excellente préparation à la soirée de l'Odéon.

Marie-Thérèse, profitant de ces circonstances pour populariser les poésies de son cousin, récitait toujours quelque extrait du volume publié par Lucien. Il y avait surtout des strophes, *Gloria victis*, inspirées de l'œuvre de Mercié, dont l'effet était immanquable. Quand notre tragédienne au cœur sec les disait avec cet accent patriotique que l'habitude du métier lui permettait de s'assimiler, bon nombre s'extasiaient à l'entendre.

— Quelle âme! s'écriait le chœur des naïfs en l'applaudissant.

A ces soirées la mère et la sœur de l'actrice n'étaient pas toujours invitées; mais celle-ci se faisait accompagner partout de « son poète », auquel on ne manquait jamais de faire bon accueil. Tout naturellement le jeune homme prenait goût à ces petites promenades triomphales à travers le monde parisien et il ne pouvait refuser quelque reconnaissance à celle qui lui procurait de telles occasions de savourer sa gloire naissante. Quant au public, il s'habituait à voir toujours ensemble les deux jeunes gens et lançait souvent sans malice des insinuations qui troublaient Lucien et ne paraissaient pas déplaire à sa cousine.

Ah! oui, Bordeaux aurait bien dû garder son idole — puisque idole il y avait, à en croire du moins Garavant. Il arriva ce qui devait fatalement arriver : peu à peu Lucien se reprit à sa première séduction. Un jour même, comme je voulais lui rappeler les doutes qu'il avait rapportés de là-bas sur le talent de l'actrice, je dus m'arrêter, voyant bien que je perdais mon temps. Il ne voulait plus s'en souvenir.

Marianne n'était pas de force à lutter contre les coquetteries de sa sœur. Elle était trop droite, trop loyale, disons aussi trop fière, pour se plier à ces manèges de petite guerre amoureuse.

Un jour, je la trouvai seule. Elle vint au-devant de moi et me dit avec un étrange sourire :

— Eh bien, mon ami, voilà qui est fait!

— Quoi? lui dis-je, effrayé de son regard où brillait la fièvre et d'un ton de voix que je ne lui avais jamais connu. Que voulez-vous dire, Marianne, et qu'est-ce qui est fait?

— J'ai eu, hier, avec Lucien une explication nécessaire et nous avons repris notre liberté de part et d'autre.

— Vous n'êtes plus fiancés? m'écriai-je vivement.

— Il fallait que cela finît ainsi, et ne dites pas que cela vous étonne, mon ami : vous mentiriez sans me convaincre. Ma mère, que je viens de faire parler — c'est si facile, vous savez — ma mère m'a avoué comment ce retour de Lucien, qui m'avait rendue si heureuse, n'était dû qu'à votre intervention. Je devrais vous en vouloir : vous m'avez compromise; mais si je repousse le seul être qui m'ait vraiment montré de l'amitié, qu'est-ce que je deviendrai?



Elle disait cela d'un ton si convaincu, si tristement pénétré, que j'en fus profondément touché.

— Pauvre enfant! lui dis-je. Mais enfin, que s'est-il passé, et comment en êtes-vous venue là?

— J'avais bien remarqué que, depuis l'arrivée de ma sœur, Lucien n'était plus le même pour moi. Je me taisais cependant, attendant l'occasion d'avoir avec lui une franche explication. Cette occasion, il ne me l'a fournie que trop tôt.

« Hier, j'avais laissé Lucien au salon, faisant répéter à Marie-Thérèse un des rôles que la direction de l'Odéon l'a chargée d'étudier. Descendue pour m'occuper de la vente, je ne comptais plus remonter, quand je m'aperçus que j'avais oublié la clef de la caisse. Je reviens. Déjà, avant de pousser la porte, j'étais surprise de ne pas entendre ces grands éclats de voix que ma sœur fait résonner au loin quand elle déclame. J'entre : elle était assise dans un fauteuil, Lucien à ses pieds, sur un petit tabouret, pressant dans ses deux mains les deux mains que, penchée vers lui, Marie-Thérèse lui abandonnait en souriant. Un moment, je crus que j'étais folle, que j'avais une hallucination. Puis — j'avais tant de confiance! — je me dis que c'était peut-être là un jeu de scène que Lucien avait voulu indiquer à ma sœur. La moindre explication qu'ils m'eussent alors donnée, la plus absurde même, m'eût paru acceptable. J'aurais couru au-devant de toute justification. Mais, hélas! leur attitude à ma vue ou, du moins, celle de Lucien parlait plus haut que tout mon désir de n'être pas trompée ou oubliée par lui. Ah! mon ami, si vous l'aviez vu se dresser sur ses pieds comme mû par un ressort, rougir comme un enfant en faute, balbutier quelques paroles incohérentes!... J'en pris pitié, et Marie-Thérèse en eut un léger haussement d'épaules. C'était bien elle, d'ailleurs, la moins embarrassée de nous trois. Après un petit tressaillement de surprise où il entrait moins de gêne que de mauvaise humeur, elle se remit tout aussitôt, et — Dieu me pardonne si j'en juge témérairement! — mais quand elle nous quitta, l'instant d'après, il me sembla qu'elle était plus contente que fâchée de ce qui venait d'arriver. Au reste, elle avait raison ; la pire chose au monde, c'est de rester, les uns en face des autres, dans une situation fausse et un malentendu perpétuel. »

— Et que fit Lucien, une fois seul avec vous?

— Il essaya de se justifier, comme vous pensez.

— Eh bien?

— Eh bien! moi, je l'ai arrêté aux premiers mots.

— Et pourquoi donc, Marianne?

— Quelle justification avait-il à me présenter? Il est libre. Me croyez-vous femme à accepter la main qu'on me tend si le cœur ne la suit pas? Voilà ce que je lui ai dit. Et je vous jure qu'il n'a pas été long à comprendre, lui, et qu'il ne m'a pas demandé autant d'explications que vous! Il a bien balbutié quelques mots d'excuses et de regrets; mais comme je le voyais heureux de s'échapper par la porte que je lui ouvrais! Ah! le méchant, l'ingrat, le lâche! Eh bien, non, non, j'ai tort : il est libre. Ne l'ai-je pas dit moi-même à l'instant? Mais excusez-moi : je ne sais plus bien ce que je dis. Ah! mon ami, que je suis malheureuse!

Elle se mit à pleurer, grâce à Dieu; car la tension des sentiments où je la voyais commençait à m'inquiéter. Cette détente lui fit du bien et nous poursuivîmes notre causerie avec plus de calme.

— En définitive, Marianne, repris-je enfin, vous vous sacrifiez comme toujours, et vous laissez le champ libre à votre sœur, qui, fort indifférente jusqu'à présent à l'égard de Lucien, n'a peut-être pas d'autre motif, pour le traiter avec plus de faveur, que le petit triomphe de marcher sur vos brisées ?

— Oh! mon ami, que dites-vous là?

— Ah! ma chère enfant, je dirai comme vous : que Dieu me pardonne si j'en juge témérairement! Mais je vous connais assez maintenant, votre sœur et vous, pour penser que vous avez tort d'augurer de son cœur d'après le vôtre. Vous êtes nées, l'une et l'autre, avec des natures bien différentes; le cours de votre double vie est encore venue développer, en elle l'égoïsme, et en vous le dévouement. Je ne vous plains pas : votre lot vaut mieux que le sien; cependant prenez garde d'être victime, sans profit pour personne, d'une abnégation poussée jusqu'au fanatisme.

— Mais, mon ami, que parlez-vous de sacrifice et d'abnégation? Vous n'avez donc pas compris? Lucien ne m'aime pas; il aime ma sœur! Ah! certes, si son cœur pouvait hésiter entre nous deux, je ne songerais pas à me retirer; car j'ai l'orgueil de sentir au mien assez de dévouement pour penser que nulle ne pourrait, mieux que moi, se consacrer à le rendre heureux. Mais il ne m'aime pas; j'en avais le vague soupçon, j'en ai maintenant la certitude. Je ne me sacrifie donc pas. Se sacrifie-t-on en quittant la partie quand elle est perdue?

— Perdue! perdue! Mais Lucien vous aime au fond.

— Oh! mon ami, bien au fond, me dit-elle avec un sourire profondément triste. Qu'il préfère ma sœur, dont les aptitudes d'artiste attirent davantage son esprit de poète, c'est si naturel, d'ailleurs! D'abord, s'il faut tout vous dire, je ne pourrais pas vivre auprès d'un homme qui ne m'aimerait... qu'au fond. Je ne me donnerai qu'à celui qui sera tout à moi, comme je serai toute à lui. Aussi — n'en croyez pas quelques mots de dépit qui me sont échappés tout à l'heure — je ne reproche rien à Lucien; je ne lui ai, hier, reproché qu'une chose : c'est de ne s'être pas expliqué avec moi, franchement, loyalement. On n'est pas maître de ses sentiments; mais on est toujours maître de n'en pas fausser l'expression. Et encore, de cela même je ne lui en veux guère; car je comprends son embarras. Ce doit être si difficile de dire à quelqu'un qui vous aime et qui vous le dit : « Vous savez, il ne



faut pas vous faire d'illusions...; moi, je ne vous aime pas. » Il n'a pas osé.

« Et c'est pour cela, ajouta-t-elle toujours tristement, mais d'un ton bien convaincu, que je dois remercier Dieu de cette aventure qui m'a d'abord paru si cruelle, mais qui m'a ouvert les yeux. Songez donc, mon ami; que serais-je devenue si Lucien, jugeant sa parole engagée, avait cru devoir m'épouser par conscience et si j'avais découvert, *après*, que c'est ma sœur qu'il aime, et non pas moi. C'est là qu'eût été le véritable malheur, le malheur irréparable.

Je ne pus m'empêcher de lui dire :

— Marianne, en vérité, j'admire votre sang-froid. Vous parlez et résonnez de ces choses comme si une autre que vous y était intéressée.

Elle sourit amèrement et me répondit :

— Vous oubliez que la malchance m'est si connue que je m'y trouve dans mon élément. Chaque fois qu'il m'arrive quelque chose de malencontreux, j'y suis toute préparée et puis en parler à l'aise et de sang-froid. C'est le bonheur qui pourrait me troubler et me faire perdre la tête..., faute d'habitude. Ah! si j'étais superstitieuse, je dirais que je suis née sous un astre pernicieux. Je ne suis pas de celles qu'on aime. Mon père seul était affectueux avec sa chère Marianne: il est mort, emportant avec lui la seule profonde tendresse sur laquelle, paraît-il, je devais compter en ce monde.

— Tout au moins, lui dis-je, pouvez-vous compter sur la sympathie d'un ami sincère et qui sait vous apprécier.

— Cela, docteur, je le sais; et vous n'ignorez pas que j'en suis bien touchée. Je sais même que cet ami, dans son zèle sympathique, me découvre force mérites dont personne ne se doute, pas même moi, j'en conviens. Mais, mon ami, ne suis-je pas semblable à cette princesse des contes de fées que ses marraines avaient douée de toutes les qualités et que la malice d'un enchanteur avait condamnée à ce que personne ne s'en aperçût? Aussi bien, quand j'aurais tous les mérites que votre bienveillance me suppose, à quoi me serviraient-ils s'ils passent inaperçus de ceux au milieu desquels je vis? Croyez-moi, mon ami, ne parlons plus de cela. Je ne suis pas née pour la chance: eh bien, je continuerai comme j'ai commencé. Je ferai mon bonheur de celui des autres : n'est-ce donc rien que cela ? Je suis de l'étoffe dont on fait les tantes et je trouverai bien moyen de me faire adorer de mes neveux.

Nous restâmes ainsi à causer quelque temps encore, elle toujours prise de ces crises de modestie et d'effacement dont l'excès finissait par m'impatienter quelque peu contre elle-même; puis je la quittai, car j'étais attendu à l'hôpital.

JULES GUILLEMOT.

(*La fin au prochain numéro.*)

UNE FEMME IMPRESSIONNISTE

Mme Alphonse Daudet (1)

La bonne reine de Navarre a des grâces subtiles et lentes dans son *Heptaméron;* Mme de Sévigné est restée « divine », comme on l'appelait déjà de son temps, et Mme de La Fayette a écrit un exquis roman racinien. Je ne suis pas sûr que la moindre femmelette du XVIIe siècle écrivît mieux, selon le mot de Courier, que nos grands hommes d'aujourd'hui; mais elles écrivaient bien, sans y tâcher, et les femmes du XVIIIe siècle n'écrivaient pas mal non plus, en y tâchant. Mme de Staël et George Sand ont été des écrivains au sens le plus complet du mot, et qui, je crois bien, avaient du génie, l'une à force d'ouverture d'esprit et de gravité enthousiaste, l'autre par la largeur de sa sympathie et l'ardeur de sa passion, par l'abondante invention des fables et le flot du verbe harmonieux. Et aujourd'hui encore, que de jolis brins de plume entre les doigts effilés de nos contemporaines!

Mais avez-vous remarqué? Elles ont tout : l'esprit, la finesse, la délicatesse, la grâce, naturellement, sans compter le je ne sais quoi; elles ont même la vigueur, l'ampleur, l'éclat. Une seule chose leur manque à presque toutes : le don du pittoresque, ce que M. de Goncourt appelle « l'écriture artiste ». Mme de Sévigné l'a eu quelquefois sans trop y prendre garde; les autres, non. Ce don, il est vrai, n'est déjà pas très fréquent chez les hommes (encore y a-t-il une bonne douzaine d'écrivains qui l'ont possédé de notre temps); mais il est si rare chez les femmes que celle qui par hasard en est pourvue peut être citée comme une surprenante exception.

D'où vient cela? On en doit découvrir la raison dans quelque essentielle différence de tempérament entre les deux sexes; mais laquelle? On s'accorde bien à dire que les femmes sentent plus vivement que nous, que celles qui sont le plus femmes sont tout sentiment; mais il ne semble pas, à première vue, qu'il y ait dans cette prédominance du sentiment rien d'incompatible avec le don du pittoresque dans le style; au contraire. Regardons-y de plus près et tâchons d'abord de savoir en quoi consiste précisément cette faculté de peindre.

Ce que je vais dire paraîtra peut-être trop tranché, trop absolu, et on m'alléguera des exemples contraires. Il me suffit que mon semblant de théorie soit vrai d'une façon générale, c'est-à-dire se trouve être plus souvent vrai que faux.

Nous passons près d'un arbre où chante un oiseau. La plupart de nos classiques et toutes les femmes (sauf une ou deux) écriront, je suppose : « L'oiseau fait

(1) *Impressions de nature et d'art,* chez Charpentier; *Fragments d'un livre inédit,* chez Charavay.



entendre sous le feuillage son chant joyeux. » Cette phrase n'est pas pittoresque : pourquoi? C'est qu'on exprime par elle, non le premier moment de la perception, mais le dernier. D'abord on décompose la perception ; on sépare, on distingue celle de la vue et celle de l'ouïe ; on met d'un côté le feuillage, de l'autre le chant de l'oiseau, bien que dans la réalité on ait perçu en même temps le feuillage et la chanson. Mais on ne s'en tient pas là. Après avoir analysé la perception originelle, on cherche à exprimer *surtout* le sentiment de plaisir qu'elle produit, et l'on écrit : « chant joyeux ». Et voilà pourquoi la phrase n'est pas vivante. Elle n'est pas une peinture, mais une analyse, et elle ne traduit pas directement les objets, mais les sentiments qu'ils éveillent en nous.

Eh bien, de tout temps les femmes ont écrit et elles écrivent encore aujourd'hui comme cela, ou plutôt dans ce goût (car je ne tiens pas du tout à mon exemple ; je ne l'ai pris que pour la commodité). Et si elles écrivent ainsi, c'est justement parce qu'elles sentent très rapidement, parce que pour elles une perception (ou un groupe de perceptions) se transforme tout de suite en sentiment, et que le sentiment est ce qui les intéresse le plus, qu'elles en sont possédées, qu'elles ne vivent que par lui et pour lui.

Or le style pittoresque (à son plus haut degré et dans la plupart des cas) me paraît consister essentiellement à saisir et à fixer la perception au moment où elle éclôt, avant qu'elle ne se décompose et qu'elle ne devienne sentiment. Il s'agit de trouver des combinaisons de mots qui évoquent chez le lecteur l'objet lui-même tel que l'artiste l'a perçu avec ses sens à lui, avec son tempérament particulier. Il faut remonter, pour ainsi dire, jusqu'au point de départ de son impression, et c'est le seul moyen de la communiquer exactement aux autres. Mais ce travail, les femmes en sont généralement incapables, pour la raison que j'ai dite.

Pourtant Mme de Sévigné l'a fait cette fois (et d'autres fois encore) par une grâce spéciale, par une faveur miraculeuse. Elle a su fixer le premier moment de la perception, celui où l'on perçoit à la fois le feuillage et le chant. « C'est joli, écrit-elle, *une feuille qui chante!* »

Mais là encore ne vous semble-t-il pas que la femme se trahisse, quand même, dans le tour de la phrase? On dirait qu'elle se sait bon gré d'avoir trouvé cela ; elle a l'air de penser : « C'est joli aussi, mon alliance de mots ; qu'en dites-vous? »

Tous les hommes qui ont cherché l'expression pittoresque, de La Fontaine à M. Edmond de Goncourt, écriront tout uniment : « La feuille chante ».

I.

Et Mme Alphonse Daudet écrirait ainsi. Sa marque, c'est d'avoir su, tout en gardant des grâces et des qualités féminines, exprimer avec intensité les objets extérieurs et en communiquer l'impression directe et première et d'être enfin la plume la plus « sensationniste » du sexe sentimental. Ce don, qu'elle possédait sans doute naturellement, a pu se développer sans effort dans un milieu favorable, dans la continuelle compagnie d'artistes nerveux, toujours en quête de sensations fines et de mots vivants, toujours en gésine de locutions inouïes et non encore essayées... Tranquillement elle leur a pris leur art difficile, comme en se jouant, sans rien perdre de l'aisance de ses mouvements de femme.

Les cinquante pages de *l'Enfance d'une Parisienne* sont tout à fait exquises. Nul sujet, à vrai dire, n'appelait mieux le genre de style que j'ai essayé de définir ; car les souvenirs de l'enfance, ce ne sont point des sentiments, mais plutôt des groupes de sensations, des visions où il y a du bizarre et de l'inattendu. « Les toutes jeunes mémoires, dans leurs limbes confus, ont de grands éclairs entourés de nuit, des apparitions de souvenirs bien plus que des souvenirs réels. » — Le travail d'élimination et de synthèse que la volonté de l'artiste accomplit sur des sensations présentes, la mémoire le fait d'elle-même pour les impressions passées, pour les souvenirs d'enfance. Rien ne demeure que certains reflets de réalité agrandie et transformée par un cerveau tout jeune à qui le monde est nouveau. Les enfants, avec leur vision spontanée, singulière, incomplète et par là personnelle, sont de grands impressionnistes sans le savoir.

Mme Alphonse Daudet n'avait donc qu'à noter ses souvenirs d'enfance pour faire de l' « écriture artiste », mais à condition de les noter tels quels, de n'en point altérer le relief et la couleur originale par l'addition de sentiments éprouvés après coup, de sentiments de « grande personne ». Il ne s'agissait pas ici d'enfance à raconter, mais de sensations enfantines à ressaisir et à fixer par la magie des mots.

Donc, pas de récits suivis ; mais, çà et là, sans lien entre elles, des apparitions surgissant comme d'un fond mystérieux de choses oubliées : les repas de fête le dimanche, les poupées, la rougeole, une fuite en voiture un jour d'émeute, les promenades (le jardin des Tuileries, le Palais-Royal et le Luxembourg ayant laissé chacun son impression et son image distincte), le premier bal d'enfants, la maison de campagne avec ses immenses greniers, etc.

La plupart des détails sont d'une extrême précision, et pourtant l'ensemble a du lointain, du flottant, un air de rêve. Des sensations nettes et vives se noient tout à coup dans un demi-effacement. Ce sont surtout ces impressions de songe où tout commence à se brouiller que Mme Daudet a su merveilleusement exprimer — avec une légèreté de main féminine. Faut-il des exemples? Voici la fin du repas, le dimanche :

« ... Pourtant, l'heure du coucher sonnée depuis longtemps à la vieille pendule, nos rires devenaient moins bruyants. Il y avait comme un nuage épandu sur la table où le dessert dressait ses colombes en sucre et les couleurs vives des confiseries. Les petits yeux frottés du poing, écarquillés pour mieux voir, se rouvraient tout à coup, saisis par le bruit du repas.

« La fête, cette belle fête, attendue, désirée si longtemps, s'effaçait déjà avant de finir et se terminait dans une sorte de rêve; on s'en allait, passé de main en main, avec de tendres baisers sur les joues. Du départ on ne se rendait compte que par une suite de sensations connues : la chaleur des vêtements soigneusement enroulés, la secousse de l'escalier descendu, la fraîcheur vive de la nuit et de la rue pour aller jusqu'à la voiture; enfin le bercement d'une longue course qu'on aurait voulu voir durer toujours, et le bien-être profond de ce grand sommeil sans rêves qui prend les enfants en pleine vie sans leur donner le temps d'achever leur sourire... »

Et cette entrée dans le bal d'enfants :

« ... Déjà, dès en entrant, on entendait un peu de musique, des petits pieds ébranlant le parquet et des bouffées de voix confuses. Je prends la main d'une petite Alsacienne en corsage de velours, et maintenant voici l'éblouissement des glaces, des clartés. Le piano étouffé, assourdi par les voix de tout ce petit monde assemblé, cette confusion de la grande lumière qui faisait sous le lustre toutes les couleurs flottantes à force d'intensité, les rubans, les fleurs, les bruyères blanches des jardinières, les visages animés et souriants, tout m'est resté longtemps ainsi qu'un joli rêve avec le vague des choses reflétées, comme si, en entrant, j'avais vu le bal dans une glace, les yeux un peu troublés par l'heure du sommeil. »

Joignez-y l'entrée au grenier :

« Aussitôt que les clefs grinçaient dans les serrures, on entendait un petit trot de souris et l'on entrait à temps pour voir deux yeux fixes comme des perles noires, un petit regard aigu, curieux et peureux, disparaître dans une fissure du plancher ou de la muraille. Le grenier au foin était une immense rotonde, large comme un cirque, pleine jusqu'au faîte de gerbes amoncelées... »

Remarquez la justesse, la vérité saisissante de ces impressions d'ensemble. C'est que les impressions lointaines s'arrangent d'elles-mêmes en faisceau; la distance les agrège et les compose, et c'est d'ailleurs parce qu'elles sont ainsi groupées qu'elles restent dans la mémoire. Pour reprendre l'exemple de tout à l'heure, ce qu'on se rappelle, ce n'est pas un feuillage d'un côté, un chant de l'autre, c'est « une feuille qui chante ».

Mais ces images que la mémoire combine, achève, offre toutes préparées, c'est peu de chose qu'elles s'éveillent au miroir de notre pensée, si nous n'avons pas le pouvoir de les rendre sensibles aux autres p... des mots entrelacés. Mme Alphonse Daudet sait inventer ces mots merveilleux. Sa phrase légère et souple a continuellement des trouvailles qui ne semblent point lui coûter et qui sont pourtant les plus précieuses du monde. Voyez, par exemple, les mignonnes poupées « qui souriaient fragilement dans les luisants de la porcelaine », et « le retour bruyant de toute une après-midi d'étude, plein de petits doigts tachés d'encre et de nattes ébouriffées », et ces « tapisseries au petit point usées et passées qui faisaient rêver de petites vieilles à mitaines utilisant la vie et la chaleur de leurs mains tremblantes jusqu'à leurs derniers jours, comptés aux fils du canevas », et ce « cadavre de papillon aux ailes pâles et dépoudrées », et la flamme du foyer qui « empourpre les rideaux cramoisis et, comme dans des yeux aimés, se rapetisse aux saillies des vieux cuivres ».

Est-ce elle, l'auteur de *l'Enfance d'une Parisienne*, ou est-ce lui, l'auteur du *Nabab*, qui a écrit ces phrases et tant d'autres? Ou bien lui aurait-il appris comment on trouve ces choses-là, et ne serait-elle qu'une surprenante écolière? Hélas, ce serait grande naïveté de croire que cela s'apprend. Il y faut le don inné, inaliénable et incommunicable, ce don de Charles Demailly si simplement et profondément défini par MM. de Goncourt : « Savez-vous qui je suis? Je suis un homme pour qui le monde visible existe. » Ce don, un génie l'avait apporté à Mme Alphonse Daudet dans la vieille maison noire « aux fenêtres hautes et aux balcons de fer ouvragé ». J'ai relevé dans le chapitre des *Promenades* un passage singulièrement significatif. C'est à propos du musée du Luxembourg :

« Mais ce qui me charmait surtout, c'était le Musée ouvert sur les parterres, le *On ferme!* des gardiens vous précipitant des galeries de peinture aux allées du jardin, à l'heure où le jour tombant rend aussi vagues les tableaux et les arbres. Quoique petite fille, on sortait de là avec je ne sais quelle attention aux choses d'art, une susceptibilité d'impression qui vous faisait regarder les becs de gaz allumés dans la brume ou des paquets de violettes étalés sur un éventaire comme si on les voyait pour la première fois dans un Paris nouveau. »

II.

Dans les *Fragments d'un livre inédit*, Mme Alphonse Daudet n'exprime plus ses souvenirs lointains, mais ses impressions récentes, au jour le jour. Ciel de Paris, rues de Paris, femmes de Paris, fleurs, musique, voyages, le monde, les salons, la toilette, le foyer et les enfants, sa plume court au travers de tout cela, plus inquiète, plus aiguë, plus subtile, plus aventureuse que tout à l'heure. Cette fois, elle « goncourise » décidément, avec une petite fièvre, un désir un peu maladif de « rendre l'insaisissable », de « dire ce qui

n'a pas été dit ». Et parfois, en effet, l'impression est ténue jusqu'à s'échapper et fuir entre les mots, comme une fumée entre des doigts qui ne peuvent la retenir, si souples et agiles qu'ils soient. Mais l'effort même en est charmant. « L'originalité en art me plaît, même erronée », dirons-nous avec Mme Daudet. Et c'est dans leurs livres aussi que les femmes peuvent être « aimables par leurs qualités, et par leurs défauts séduisantes ».

La petite fille qui, en sortant du musée du Luxembourg, croyait découvrir un Paris nouveau, a gardé ses prunelles intelligentes et inventives. Ces notes, très variées, jetées au hasard des heures sur des feuilles volantes, ont presque toutes ceci de commun, qu'elles expriment des sentiments et des idées par des sensations et des images correspondantes — à la fois précises et imprévues — qui plaisent parce qu'elles sont vraies et qu'on ne les attendait pas. Ce sont des rapports, des harmonies secrètes, éloignées, entre les choses ou entre nos pensées et les objets extérieurs; parfois des comparaisons un peu cherchées, un peu fuyantes, et qui font rêver longtemps; quelquefois tout simplement une fraîche métaphore piquée au bout d'une phrase flexible, comme une fleur sur une tige pliante.

Je ne veux point donner d'exemples, car tout y passerait, tout : l'ouvrière malade qui « dans l'inaction du lit reprend des mains de femme, allongées, blanches, aux ongles repoussés...; sa seule manière à elle de devenir une dame... »; les « heures blanches » où les jeunes filles « dorment dans de la neige »; « les petits rires d'enfants qui craquent comme s'ils ouvraient chaque fois un peu plus une intelligence »; et l'insomnie, « ce grelot que la berceuse promène et ramène, roule, fixe, éteint dans la cervelle sonore des petits enfants »; et « l'envers du sourire..., la remise en place, inconsciente et rapide, de deux lèvres menteuses »; et, dans la vieillesse, « les yeux qui reculent dans la pensée, la bouche qui rentre, retirée de bien des tendresses... »

Et voici le charme original de ce petit livre. Cette sensibilité fine et chercheuse qui ne va presque jamais sans quelque détraquement de l'esprit ou du cœur, nous la trouvons unie, chez Mme Alphonse Daudet, à la paix de l'âme et à la meilleure santé morale. Ce diabolique et sensuel chantournement du style, cette forme qui si souvent, chez d'autres écrivains, recouvre un fond troublant et triste, qui semble surtout faite pour rendre des impressions malfaisantes et qui convient si bien à la peinture des putridités, Mme Alphonse Daudet la fait servir à l'expression des plus élégants et des plus purs sentiments d'une femme, d'une épouse, d'une jeune mère. « C'est, dit-elle, de l'écriture appliquée aux émotions du foyer. » Et ailleurs elle se dit « de la race peu voyageuse, mais voletante, de ces moineaux gris nourris d'une miette aux croisées et chantant pour l'écart lumineux de deux nuages ». — Un art maladif et un cœur sain, un style quelque peu déséquilibré et une âme en équilibre, tel est le double attrait de ce journal, qui fait rêver d'une toute moderne Pénélope impressionniste.

III.

L'Enfance d'une Parisienne est suivie de *Notes et impressions* en prose et en vers. La plupart de ces petites pièces, comme les notes en prose, expriment une idée morale par quelque ingénieuse image. Il semble que Mme Daudet, qui maintes fois avoue ses préférences pour les grands coloristes et les grands plastiques, pour Théodore de Banville et Leconte de Lisle, ait des vers plus gris et moins « inventés » que sa prose — peut-être à cause de la gêne qu'imposent la rime et le rythme. Cette gêne, d'ailleurs, peut se tourner en charme — le charme d'une femme dans une robe trop étroite.

Pensée d'hiver, Pensée d'automne, et les strophes où elle dit la tristesse qui se cache au fond des bouquets, rappellent assez la manière pénétrante de M. Sully Prudhomme. Mais, s'il fallait choisir, je préférerais encore *la Chambre aux joujoux* ou les vers *A mon fils :*

Sous le grand frêne en éventail
Que le soleil dore et paillette,
J'ai brodé du plus fin travail
Tout le tour d'une collerette.

Au poids des écheveaux usés
J'avais mesuré ma pensée,
Sereine entre les fils brisés
Et chaque fois recommencée.

Aussi le feuillage menu,
Les points nombreux de la fleur plate
Gardent mon rêve retenu
Tout blanc parmi la toile mate...

Maintenant que j'ai terminé,
Tout autour de moi s'éparpille,
Noué, cassé, disséminé,
Le fil tombé de mon aiguille.

Je voudrais que, faisant son nid,
Un oiseau prévoyant ramasse
Ces brins de mon travail fini,
Aux siens les tresse et les enlace.

Comme un lien souple et léger,
Entre le duvet et la mousse,
Juste assez fort pour protéger
L'aile impatiente qui pousse.

IV.

Les *Études littéraires* sont encore des « impressions », et par là même c'est de la critique qui en vaut une

autre. Le premier but de la critique, c'est de définir les écrivains. Or ce que nous définissons en réalité, c'est l'impression qu'ils font sur nous, c'est leur reflet dans notre esprit. Mais cette définition peut être détaillée, ordonnée, méthodique, et chaque terme en peut être approfondi; — ou bien on peut la ramasser dans une image, et c'est ce que fait presque toujours Mme Alphonse Daudet. Elle se contente d'exprimer la façon particulière dont elle est affectée par ses écrivains favoris et de dire quelle image d'eux-mêmes ils projettent en elle. Critique de femme et de poète, légère, ailée, sans pédantisme ni labeur, et qui parfois pénètre aussi loin dans l'âme des livres et nous la révèle mieux par une sorte de divination subite que la critique savante avec son attirail d'instruments de précision. Lisez la dernière page de l'étude sur Victor Hugo : quelle dissertation appuyée sur des preuves rangées en bon ordre pourrait rendre avec cette plénitude l'impression de sérénité, de sublimité, de lumière surnaturelle, que nous laissent certains poèmes de *la Légende des siècles?*

« Cette splendeur calme, cette clarté exempte de tout nuage et qui peut être regardée parce qu'elle est plane, égale, il y a des ciels d'été, au couchant, qui la conservent après la magie des grands rayons. On ne voit plus d'où vient le jour partout épandu; la rivière est blanche, l'horizon distinct jusqu'aux plus petits arbres dressés sur son arête; les routes éteintes, encore fumantes de l'ardente chaleur de juillet, sont visibles même à leurs confins, et l'heure est si exceptionnelle, si rare dans son émotion lumineuse, qu'on se croirait transporté en dehors du temps et des saisons parmi l'atmosphère supérieure où les corps se transfiguraient pour les ascensions miraculeuses. »

V.

En parcourant ces sortes de feuillets d'album où se révélaient, sous la plus vive sensibilité artistique, une âme tranquille et un cœur sûr, je me suis mis à songer : Quel pourrait être, auprès d'un grand écrivain dont elle serait la compagne, le rôle d'une femme qui aurait ce cœur et cet esprit?

Il arriverait, j'imagine, du fond de son Midi, tout jeune, impressionnable, vibrant à l'excès, avide de sensations qui, chez lui, s'exaspéreraient jusqu'à la souffrance. Il connaîtrait l'enivrement mortel, la vie affolante et jamais apaisée de ceux qui sont trop charmants et qui traînent tous les cœurs après soi. Faible, en proie au hasard et à l'aventure, victime de cette merveilleuse nervosité qui serait la meilleure part de son génie, il gaspillerait ses jours et tous les présents des fées comme un jeune roi capricieux qui s'amuserait à jeter ses trésors à la mer.

Elle le rencontrerait à ce moment. Elle aurait ce qu'il faut pour le comprendre : l'intelligence la plus fine du beau, le goût de la modernité, une imagination d'artiste, — et ce qu'il faut pour le guérir : la santé de l'âme, les vertus familiales héritées d'une race laborieuse bien installée dans son antique et prospère probité. Elle le prendrait, écarterait de lui les influences mauvaises, lui ferait un foyer, une dignité, un bonheur, et, plus jeune que lui, elle lui serait pourtant maternelle. Elle réaliserait pour lui le rêve du poète (1) songeant aux pauvres âmes d'artistes malades :

Il leur faut une amie à s'attendrir facile,
Souple à leurs vains soupirs comme aux vents le roseau,
Dont le cœur leur soit un asile
Et les bras un berceau,

Douce, infiniment douce, indulgente aux chimères,
Inépuisable en soins calmants ou réchauffants,
Soins muets comme en ont les mères,
Car ce sont des enfants.

Il leur faut pour témoin, dans les heures d'étude,
Une âme qu'autour d'eux ils sentent se poser;
Il leur faut une solitude
Où voltige un baiser...

Sans elle, le « petit Chose » aurait peut-être continué toute sa vie d'écrire çà et là sur des coins de table d'exquises et brèves fantaisies : elle le forcerait à travailler sans qu'il s'en aperçût et lui ferait écrire de beaux livres.

Et elle serait, sans presque y songer, sa collaboratrice : « On ne peut vivre un certain temps ensemble sans se ressembler un peu ; tout contact est un échange. » Sa part dans le travail commun, je ne saurais certes la définir aussi bien qu'elle :

« Notre collaboration, un éventail japonais ; d'un côté, sujet, personnages, atmosphère ; de l'autre, des brindilles, des pétales de fleurs, la mince continuation d'une branchette, ce qui reste de couleur et de piqûres d'or au pinceau du peintre. Et c'est moi qui fais ce travail menu, avec la préoccupation du dessus et que mes cigognes envolées continuent bien le paysage d'hiver ou la pousse verte aux creux bruns des bambous, le printemps étalé sur la feuille principale. »

Et elle pourrait apporter autre chose encore dans cette communauté littéraire. Par elle il échapperait au pessimisme pédant et à cette conception brutale de la vie qui est si tristement en faveur. A cause d'elle il resterait clément à la vie; il réserverait toujours un coin dans ses histoires aux braves gens, aux jeunes filles, aux honnêtes femmes, aux âmes élégantes et aux bons cœurs. Elle l'aiderait à sauver du mercantilisme littéraire et des succès déshonorants la délicate fierté de son art. S'il tentait quelque sujet périlleux, s'il voulait peindre quelque misère particulièrement

(1) Sully Prudhomme.

honteuse, une pudeur retiendrait sa plume et il resterait chaste à cause de celle qui le regarde écrire. Et il y aurait ainsi dans son œuvre deux fois plus de grâce qu'il n'en aurait mis tout seul et la décence dont les hommes anciens faisaient un attribut de la grâce *(gratiæ decentes)*. Et partout on y sentirait, même dans les pages les plus évidemment marquées au coin du grand écrivain, même aux endroits où elle n'aurait collaboré que de son regard et de son muet encouragement, l'influence diffuse et légère d'une Béatrix invisible et présente.

JULES LEMAÎTRE.

PRUSSE ET ANGLETERRE

Histoire de Prusse. — L'Angleterre et ses colonies

I.

Les *Études sur l'histoire de Prusse* (1), qui en sont à leur seconde édition, semblent une suite de morceaux détachés : en réalité, il y a là toute une philosophie de l'histoire de la Prusse. Presque toutes les grandes questions y sont traitées : les prédécesseurs des Hohenzollern en Brandebourg, c'est-à-dire les margraves de la dynastie ascanienne; leurs prédécesseurs dans la Prusse propre, c'est-à-dire les chevaliers teutoniques; les princes colonisateurs, le grand Électeur, Frédéric II; enfin un épisode capital du relèvement de la Prusse après Iéna : la fondation de l'université de Berlin.

Ce livre est l'œuvre d'un homme qui non seulement a beaucoup lu, mais qui a beaucoup vu, et qui a étudié la monarchie prussienne dans toutes ses parties. Il l'a parcourue de Kœnigsberg aux bords du Rhin, sans négliger ce qu'on pourrait appeler la « Prusse inconnue », c'est-à-dire ces populations de langue slave qui, cachées dans les marais de la Sprée et du Havel, entourent Berlin, l'ancienne bourgade slave de *Verelo*, et qui sont là comme une muette protestation, comme les derniers témoins d'un ancien état de choses, bien différent de ce que nous voyons aujourd'hui.

L'auteur montre comment s'est formé, dans l'Allemagne aux frontières indécises et aux aspirations vagues, ce dur noyau de puissance militaire et d'esprit rationaliste, et comment, nous, Français, nous avons contribué en grande partie à constituer la Germanie prussienne.

« Les Allemands de 1813 se sont adressés, dit M. Lavisse, au pays qui avait la force, c'est-à-dire à la Prusse; ils mirent dans ce corps robuste l'âme allemande et, par la fondation de l'université de Berlin, consommèrent cette redoutable alliance de la force militaire prussienne et de l'esprit national allemand, qui a relevé la Prusse et l'Allemagne, vaincu l'Autriche et vaincu la France. »

II.

Les questions coloniales, qui, sous les gouvernements précédents, n'avaient jamais été qu'au second plan et qui, depuis nos désastres, avaient même absolument disparu de notre horizon, ont pris, dans les derniers temps, une intensité particulière. Un des premiers résultats que nous ayons recueillis des sacrifices que nous nous sommes imposés pour la réfection de notre armée et la reconstitution de notre frontière a été de recouvrer notre liberté d'action dans le reste du monde. La république, qui, aux yeux des partis coalisés, est à peine un gouvernement, qui leur semble vouée nécessairement à l'abstention, à l'impuissance, à l'humiliation, s'est mise à l'œuvre courageusement.

Dans l'Afrique du Nord, elle a augmenté de plus d'un tiers le territoire conquis par Charles X ou Louis-Philippe. Du Sénégal, colonie qui semblait insignifiante, elle a fait sa base d'opérations pour pénétrer dans le plus riche des bassins africains. Autour du point imperceptible de Gabon, elle a groupé, grâce à Savorgnan de Brazza et à la conférence de Berlin, un territoire presque aussi étendu que la France. Madagascar, une île aussi vaste que la Grande-Bretagne, est sur le point de passer sous nos lois et de devenir comme une annexe gigantesque de notre petite île de la Réunion. Enfin la Cochinchine de Napoléon III, comme étendue et comme population, n'est plus qu'une fraction du vaste empire français qui s'élève dans l'Indo-Chine.

Sans doute, en se poussant au premier plan, la question coloniale s'est conduite comme un nouveau venu trop pressé et qui joue brutalement des coudes : elle agite le pays jusque dans ses profondeurs, fait parfois perdre la tête aux Assemblées, culbute les ministères. la Tunisie a été le prétexte de la chute du premier cabinet Ferry; l'Égypte a contribué au renversement du cabinet Gambetta; un coup de soleil tonkinois, qui a tout à coup affolé nos honorables, a précipité le second cabinet Ferry. A la vérité, les questions intérieures ont contribué à ces catastrophes; mais enfin la question coloniale y a joué le rôle capital; et, si l'on compare les journaux d'il y a cinq ans, où il était à peine fait mention de l'Afrique et de l'Asie, avec ceux d'aujourd'hui, qui ne parlent que Sénégal, Congo, Égypte, Madagascar, Chine, Tonkin, on verra la place qu'en si peu de temps elle a conquis dans nos préoccupations.

En Angleterre, de l'état chronique elle a passé à l'état aigu : l'Égypte et son protectorat, le Soudan et son mahdi, la Russie et ses visées sur l'Afghanistan,

(1) *Études sur l'histoire de Prusse*, par E. Lavisse; ouvrage couronné par l'Académie française. — 1 vol. in-18. Paris, Hachette.



l'Allemagne et ses annexions précipitées sur les côtes d'Afrique, ses râfles d'îles et d'archipels dans le Pacifique, la question de Port-Hamilton, l'insurrection des Sang-Mêlés au Canada, voilà ce qui met martel en tête à nos voisins d'outre-Manche et les préoccupe et les absorbe à un tel point que c'est seulement par des explosions périodiques, en frappant à coups de dynamite aux portes de Westminster, que les Irlandais parviennent à se rappeler à leur bienveillant souvenir.

Les nations à peine nées à la vie maritime ne sont pas les dernières à se lancer dans l'arène : l'Allemagne, non contente d'avoir à régir des sujets polonais, alsaciens, danois, s'en donne qui portent des anneaux dans le nez; l'Italie s'inquiète de Tripoli, crée la colonie d'Assab, convoite Souakim; la Belgique elle-même, neutre en Europe, assume le grand rôle sur le Congo, crée un Brabant équatorial et une Flandre du Capricorne.

Le livre de M. Seeley sur *l'Expansion de l'Angleterre* vient donc à propos (1), et chaque nouveau télégramme ajoute à son intérêt d'actualité. Les partisans de la politique coloniale en France, en Allemagne, en Belgique, les Russes qui rêvent de succéder à Albion dans la domination des Indes, les Italiens qui songent à refaire une Méditerranée latine, peuvent apprendre du professeur de Cambridge comment se fonde un grand empire, par quel art il se maintient, quels avantages il procure au commerce de la mère patrie et quelles responsabilités il fait peser sur sa politique.

Le livre de M. Seeley se compose de deux parties. Dans l'une, il traite des colonies proprement dites, c'est-à-dire des pays où la race britannique est devenue prépondérante; l'autre est consacrée à cette vaste région, aussi peuplée que l'Europe, où les Anglo-Saxons ne peuvent avoir d'autre prétention que d'être la race conquérante, commerçante et gouvernante. D'un côté, l'empire colonial; de l'autre, l'empire indien.

L'un et l'autre donnent de grands soucis à la métropole et lui imposent la solution de problèmes singulièrement épineux. Aussi, parmi la multitude des vues divergentes qui se partagent l'Angleterre politique, s'est-il formé comme deux opinions extrêmes. L'une, qui a été représentée brillamment par M. Goldwin Smith, est celle du découragement et de l'abdication; elle voudrait abandonner à leurs libres destinées le Canada, le Cap, l'Australie, et donner un coup de bistouri dans le cordon ombilical qui unit ces deux singuliers frères siamois, l'Anglo-Saxon et l'Indou. L'autre, qui est l'école *impérialiste* et dont lord Beaconsfield est comme l'incarnation, veut justifier le titre césarien dont s'est parée la reine Victoria et ne songe qu'à consolider les conquêtes par de nouvelles annexions, à pousser jusqu'au cœur de l'Afghanistan la frontière de l'Inde, à ajouter aux Cafres les Zoulous et aux Griquas les Boërs, à ceindre l'Australie de nouveaux archipels britanniques, à reporter au delà de Khartoum la frontière de l'Égypte anglaise.

M. Seeley se tient entre ces deux extrêmes. La grandeur démesurée de l'empire britannique ne l'effraye pas : est-ce que l'empire russe et les États-Unis ne sont pas tout aussi démesurés? D'ailleurs il voit dans ces faits l'accomplissement d'une loi historique : aux petits États-cités de l'ancienne Grèce et de l'ancienne Italie ont succédé les États-nations de l'Europe moderne; c'est maintenant le tour des États-empires, des empires-univers. Au XXe siècle, aucun État ne sera digne de ce nom s'il ne découpe sur le globe terrestre une vaste calotte sphéroïdale, et s'il n'atteint des proportions presque sidérales. Il y aura d'un côté les États-Unis, la Russie, la Chine; de l'autre, des États qui compteront à peine plus que ne comptent aujourd'hui la Belgique, la Suisse ou la Roumanie, c'est-à-dire la petite France, la petite Allemagne, la petite Autriche. Dans laquelle de ces deux catégories entend se placer l'Angleterre?

Si elle entend se conserver au premier rang, elle doit songer, non plus à abandonner ses colonies, mais à les organiser. S'il se maintient, l'empire anglais aura encore des proportions assez convenables et fera figure parmi les États-géants du siècle prochain. A la vérité, il ne sera pas aussi compact que la Russie ou l'Union américaine. Les mers lui serviront de rues et les océans d'avenues; il sera comme une Venise universelle, où le Pacifique et l'Atlantique joueront le rôle du *Canal grande*; mais, avec la vapeur et l'électricité, qui suppriment le temps et l'espace, un tel empire peut se soutenir. Le Canada ou l'Australie sont, en fait, à peine plus éloignés de l'Angleterre que ne l'étaient autrefois l'Irlande ou l'île de Jersey. Que la Grande-Bretagne accepte donc résolument « son expansion en Plus-Grande-Bretagne »; qu'elle voie dans le Manitoba, le Queensland et le Natal, des comtés anglais, au même titre que le Kent ou la Cornouaille; qu'elle crée pour cette Angleterre immense des institutions vraiment impériales et un parlement grand-britannique.

Quant à l'Indoustan, il faut le laisser en dehors de cette fédération. Ce n'est pas une colonie, c'est une possession. C'est un empire brahmanique, bouddhiste, musulman, sous une tutelle anglaise. D'ailleurs aucun péril sérieux ne le menace à l'intérieur ni à l'extérieur. L'Inde n'est qu'une expression géographique; elle n'est pas une nationalité opprimée, puisqu'elle n'est ni opprimée, ni une nationalité. Si les Russes se montrent sur la frontière, eh bien, on combattra ses armées de cosaques avec des armées de cipayes, et on verra à qui restera la victoire, du vice-roi des Indes ou du vice-empereur du Turkestan. Ce sera une guerre tout comme

(1) *L'Expansion de l'Angleterre*; deux séries de lectures par J.-R. Seeley, professeur à l'université de Cambridge, traduites de l'anglais par MM. Baille et Rambaud, avec préface et notes par M. Alfred Rambaud. — 1 vol. in-18. Paris, A. Colin et Cie.

une autre, une lutte circonscrite entre deux gouvernements, deux diplomaties, deux organisations militaires. Il n'est pas prouvé que même une défaite soit un effondrement; encore moins, comme on le disait récemment, que le clairon russe, retentissant du haut de l'Himalaya, soit le signal d'un soulèvement universel. Les derniers événements, que n'avait pu prévoir M. Seeley, semblent lui donner raison : le clairon russe, même le canon russe, ont retenti sur les confins de l'empire indien; et rien n'a remué dans les jungles ni dans les ghâts. Nulle prédication, dans les pagodes ou les mosquées, n'a répondu à ces voix du cuivre et du bronze qui devaient être pour l'Inde le chant du coq. Le canon s'est tu, et, de Londres comme de Saint-Pétersbourg, on s'est remis, comme devant, à échanger des notes diplomatiques.

L'empire anglais est peut-être plus solide qu'on ne le croit. Il y a un mois, entre le Madhi et le général Komarof, personne n'aurait osé donner un penny de la couronne impériale qui brille au front de la reine Victoria. Et voyez! aujourd'hui le Mahdi semble s'être évanoui dans la région des mythes; Komarof convient qu'il y a eu malentendu; les consolidés anglais remontent, et le livre de M. Seeley n'a rien perdu de son actualité.

A. R.

CAUSERIE LITTÉRAIRE

I.

A l'exemple de saint Augustin, M. Arsène Houssaye écrit ses *confessions* (1). Comme le saint, il peut se confesser, car, comme le saint, il a péché; mais il ne se repent pas comme lui. Il a moins de contrition de ses fautes que de regret de n'y plus pouvoir tomber. C'est un pénitent impénitent; le confessionnal où il s'accuse devient une tribune où il se glorifie. Pas du tout chrétien, M. Arsène Houssaye! Ne vous attendez même pas à des larmes païennes comme celles d'Alfred de Musset; ici tout est sourire. Ce n'est pas la *confession d'un enfant du siècle*, mais celle d'un enfant du XVIIIe siècle, d'un Dorat, d'un Parny, d'un Gentil-Bernard ou encore d'un descendant d'Anacréon aux cheveux blancs couronnés de roses. Et si ces roses sont en papier peint, il ne faut pas trop s'étonner. M. Houssaye a été directeur de théâtre et il a conservé un vieux fonds d'accessoires. Des fleurs naturelles, à quoi bon? Cet enfant du XVIIIe siècle n'a jamais fait partie du groupe qui, en ce temps-là, inventa la nature. Il a joué au berger; mais c'était un berger d'opéra-comique. Ses moutons étaient en carton peint recouvert de laine frisée au petit fer. Un Némorin du parc de Sceaux ayant pour bergère la petite et grassouillette duchesse du Maine, une Estelle pas plus Estelle que celle du chevalier de Florian. Ce Némorin pour rire est aujourd'hui un Palémon, car tous les Némorins en vieillissant deviennent des Palémons. Il nous raconte donc combien d'Estelles il a croquées, l'enjôleur; et par quels artifices, le traître! Instruisez-vous, jeunes gens. Cours de séduction en vingt-quatre heures. L'art d'aimer enseigné par Ovide lui-même, le grand séducteur retraité. Et savez-vous ce qui m'étonne le plus en écoutant M. Arsène faire sa confession, c'est qu'il s'y soit décidé, se mettant ainsi dans la nécessité de révéler son âge. Oh! pas par une date exacte, il s'en garderait bien, la grande coquette; mais enfin, si nous tenons à être fixés, nous n'avons qu'à faire quelques petits calculs; il n'y a pas besoin pour cela d'être un Barème. Et tenez! en rapprochant les faits et en supputant, j'arrive à un chiffre qui doit être le vrai. C'est... Eh bien non, je ne le dirai pas, car voici que M. Arsène a l'air contrarié.

Et déjà tout à l'heure il me regardait d'un œil mécontent parce que je l'appelais tour à tour Anacréon, Némorin, Palémon, Parny, Dorat, Ovide, que sais-je encore? Mais c'est qu'on ne peut parler de lui ni songer à lui sans que les noms les plus divers, tous gracieux et aimables d'ailleurs, vous viennent aux lèvres, et tous plutôt que le sien. Cela tient peut-être à ce que la vie a été constamment pour lui comme un théâtre où, acteur presque toujours applaudi, il a été constamment en scène, jouant les rôles les plus variés. C'est en songeant à ces différents aspects d'un Protée toujours changeant qu'Edmond About écrivait : « Il y a en Arsène Houssaye dix hommes pour le moins, et, sur le nombre, il n'en est pas un dont on ne désirât être l'ami. » Et M. Arsène reconnaît que cette constatation de l'impossibilité de le définir était la meilleure définition qu'on pût donner de lui, puisque c'est cette phrase même qu'il a placée modestement comme épigraphe à ses confessions. Il a été et il est tour à tour l'un de ces dix hommes, ayant dix costumes de rechange, huit de plus que maître Jacques, qui n'avait sous sa houppelande de cocher que sa veste blanche de cuisinier. Auquel des deux voulez-vous parler, monsieur? interrogeait maître Jacques; au cuisinier ou au cocher? Et il apparaissait dans le costume demandé. Auquel des dix voulez-vous parler? interroge M. Houssaye, qui a, lui, dix vêtements différents, et aussi dix sourires, dix regards, dix expressions de visage conformes à la physionomie des dix rôles. Voilà pourquoi ses roses printanières sont en papier peint : c'est pour les avoir en cas de besoin, toujours sous la main en toute saison, même en décembre ou en janvier.

Le costume sous lequel il apparaît le plus souvent

(1) *Mes Confessions (souvenirs d'un demi-siècle)*, par Arsène Houssaye. — 2 vol. Paris, 1885. E. Dentu.



en ces confessions, c'est celui de Chérubin, puis de don Juan : de don Juan à tous les âges, car la statue du Commandeur qui a entraîné dans un gouffre le don Juan de vingt-cinq ans est un mythe, une fiction, comme vous savez. Et ce n'est pas seulement parce qu'il a un air grand-vainqueur en don Juan que M. Arsène se montre plus volontiers dans ce rôle. Non, ne le supposez même pas. M. Arsène est modeste et ne tient pas tant que cela à attirer les regards des dames. La vraie raison, la voici. C'est que l'idée de se confesser lui est venue dans un bal masqué. Voyez! il n'y a qu'à lui que cela arrive. Un acte grave et de recueillement, l'examen de conscience, où et quand y songe-t-il? A l'Opéra, au milieu des pierrots et des pierrettes, pendant les rugissements du galop infernal, quand il est lui-même déguisé en Arlequin. Et à qui va-t-il se confesser? A un domino rose surmonté d'un loup noir, sous lesquels se cachent un buste et une tête de femme. Il n'a vu et ne verra de longtemps ni ce buste ni cette tête; mais c'est là précisément le piquant de l'aventure. « Que veux-tu, beau masque? — Le récit de tes amours, Arlequin. — Ma confession, alors, beau masque? — Ta confession, tu l'as dit, Arlequin. » Et sur cela, Arlequin s'est confessé longuement à la femme masquée, qui n'a pas retiré son masque.

Et qu'elle a bien fait, car la confession se fût arrêtée peut-être sans ces déguisements, ce domino, ce loup qui rendaient la situation originale. Toujours du décor, du costume, des accessoires, un rôle joué, toujours quelque détail de mise en scène qui rappelle les planches et les coulisses. C'est comme une fatalité, un sort jeté sur M. Arsène. Presque enfant encore, raconte-t-il en se confessant, les deux premières femmes qui ont fait sur lui de l'impression et sur lesquelles il a essayé son pouvoir de fascination étaient l'une une bohémienne, l'autre une comédienne ambulante. C'est l'une ou l'autre qui lui a jeté ce sort, l'une et l'autre peut-être.

Donc à la femme au loup, qui demandait l'histoire des amours passées, Arsène s'est uniquement présenté sous le costume de Chérubin et don Juan. Nous l'y revoyons puisqu'il répète cette confession devant le public; mais nous le voyons aussi sous les neuf autres puisque la confession n'est plus seulement le récit des amours et qu'elle est devenue une confession générale. Entre nous, c'est le chapitre des amours qui est encore le plus intéressant, et fort heureusement il est très long. Je vous assure que cela est charmant. Écoutez Chérubin se repentant d'avoir abusé de ses avantages, à la fois Adonis et Hercule... Allons! voici que je donne au pénitent des noms mythologiques maintenant!

Il faut l'écouter encore quand il nous raconte ce qu'il a vu et su sur les dieux de l'Olympe romantique, bien qu'il soit toujours préoccupé, même au sujet des autres, des questions de galanterie. Il ne nous fait pas admirer assez Jupiter sur son trône olympien et le suit trop volontiers quand il s'introduit chez Alcmène en l'absence d'Amphitryon. Remarquez aussi qu'il a été en relations moins étroites avec l'Olympe romantique qu'avec la bohème. Toujours dandy et Brummel lui-même, il a frayé avec les francs-ribauds, truands et *truculents* qui scandalisaient le philistin avec leurs chapeaux pointus et leurs pourpoints de velours. Il a eu un faible pour les *poseurs* qui jouaient un rôle, les Gaultier d'Aulnay et les Buridans. Les contrefacteurs du moyen âge revivent en cette confession, grâce à la précision des souvenirs et à une science merveilleuse de la mise en scène.

Quand le pénitent parle des hommes politiques, défiez-vous un peu; non de sa sincérité, mais de la précision de ses souvenirs ou de la rectitude de son jugement. Il a vu les choses sérieuses et les hommes graves d'un œil distrait, en artiste, en homme de théâtre, curieux du décor, qui remarque plus les dehors, tel détail pittoresque de costume, qu'il ne va au fond des cœurs.

Eh bien? la confession s'interrompt? Oui; le pénitent demande quelques heures de repos. Il a parlé pendant deux volumes; une fois remis de sa fatigue, il parlera pendant deux volumes encore. Nous reviendrons alors l'écouter, ayant eu trop de plaisir pour négliger une nouvelle occasion. A la fin, quand il se sera donné l'absolution en gros après se l'être donnée toutes les cinq minutes en détail, nous lui ferons un petit sermon... vous savez, pour la forme et pour avoir l'air.

II.

De 1852 à 1869, cinquante représentations environ furent données par les différents théâtres de Paris au château impérial de Compiègne. M. Alphonse Leveaux suppose, avec raison peut-être, que la postérité sera curieuse de connaître les pièces jouées dans ces soirées, leur succès, les compliments adressés par des bouches augustes aux comédiens flattés, mais quelque peu intimidés d'avoir un tel public, bien que ce ne fût pas absolument un parterre de rois (1). Il y avait là aussi des bourgeois. Quels bourgeois! M. Leveaux ne les nomme pas tous, ne voulant pas être désagréable au monde. Il lui suffit de signaler ceux qui, ayant été invités et fêtés à Compiègne, se sont fait remarquer ensuite par l'a[illegible]rtume de leur langage quand ils parlaient de Compiègne. C'est une mention vengeresse. Chose digne de remarque, cet oubli des invitations acceptées avec joie, c'est aux plus gros de ces bourgeois qu'on peut le reprocher et aux mieux traités. Les loges ont eu plus d'indépendance de cœur que les fauteuils, lesquels ont eu la mémoire moins fidèle que

(1) *Le Théâtre de la cour à Compiègne pendant le règne de Napoléon III.* — 1 vol. Paris, 1885. Tresse.



les strapontins. Honneur aux strapontins reconnaissants!

La postérité saura donc, grâce à M. Alphonse Leveaux, que la fantaisie ravissante de Musset : *On ne badine pas avec l'amour*, qui devait être représentée à Compiègne le 12 novembre 1866, ne passa pas ce jour-là, la cour ayant pris le deuil du roi de Portugal, don Pedro; qu'elle fut reculée ensuite à l'occasion de la fête de l'impératrice, et jouée le 26 seulement. Elle saura que les spectateurs privilégiés qui y avaient amené leurs filles furent quelque peu effrayés de l'effet produit sur ces jeunes fleurs et regrettèrent de ne pas les avoir laissées dans leur serre. Elle saura également que *les Saltimbanques* furent accueillis sans enthousiasme et produisirent même une sorte d'écœurement. Quand Bilboquet demanda avec la confiance d'un grand artiste qui ne doute pas de ses effets : « Monsieur et madame le maire est-il content? » il s'étonna d'une moue significative, qui disait clairement : L'autorité n'est pas contente. La postérité saura encore, et M. Leveaux tient à ce qu'elle ne l'ignore pas, qu'un des succès les plus marqués fut celui du *Baron de Fourchevif*, un assez médiocre vaudeville de Labiche et Alphonse Jolly. Et pourquoi M. Leveaux tient-il à enregistrer ce triomphe? C'est qu'Alphonse Jolly n'est autre que M. Leveaux lui-même, qui a été également collaborateur de Labiche dans *la Grammaire*, un très joli vaudeville, celui-ci. Et pourquoi signait-il *Jolly*, cet excellent M. Leveaux? Parce que le Français, né malin, n'eût pas manqué de rire en voyant sur l'affiche cet accouplement de la biche et du veau. Voilà ce que les siècles futurs ne devaient pas ignorer : Alphonse Jolly n'était qu'un mythe. Ils rendront donc à Leveaux ce qui a appartenu à Leveaux.

III.

M. André Le Breton a du talent, de l'esprit et du style, qualités auxquelles nous avons rendu hommage à propos de son premier ouvrage, *Madame la députée*. Il y avait là un peu d'observation et pas mal de fantaisie, fantaisie leste et gaie. M. Le Breton a tenu à faire ses preuves d'observateur pénétrant, impitoyable, et il a écrit, à cet effet, un nouveau roman, *le Crime des autres* (1), que j'aime moins que le premier. Rien de mieux que d'observer impitoyablement; mais encore, si implacable que l'on soit, faut-il être équitable. Frapper fort, très bien, à condition de frapper juste. M. Le Breton, armé d'un martinet chevelu qui rappelle l'ancien chat à sept queues de la marine, frappe à tour de bras sur les nobles de province, et indistinctement sur tous, là, dans le tas, jusqu'à ce qu'ils expirent tous sous les coups, et il a l'air de dire : Dieu reconnaîtra les siens. C'est dans la Bretagne, aux environs de Rennes, qu'il opère, dans le pays où, il y a deux siècles, les soldats de M. de Chaulnes, le gouverneur de Rennes, pour venger leur maître que quelques manants avaient appelé « gros cochon », pendaient, rouaient et même rôtissaient les paysans d'alentour, indistinctement eux aussi et au hasard. « Les innocents payent pour les coupables, écrivait Mme de Sévigné; mais tout cela m'est fort indifférent pourvu que je puisse me promener dans mes bois, qui sont d'une fraîcheur admirable. » M. Le Breton aujourd'hui les venge, ces paysans, par le même procédé sommaire. La revanche de Jacques Bonhomme! Nous, plus sensibles que la tendre Mme de Sévigné, ces exécutions en masse ne nous laissent pas indifférents.

Je me promenais hier dans les bois de Meudon, d'une fraîcheur admirable, eux aussi; eh bien, sous ces ombrages, dans ce concert d'oiseaux qui chantaient hyménée, hyménée! ma pensée était ailleurs. Elle était avec les victimes de M. Le Breton. Je songeais avec tristesse à ce massacre des innocents. Je les voyais saignant et râlant sous les sept queues de ce chat exterminateur. Et l'atrocité de ce spectacle me rendait presque sympathiques les coupables eux-mêmes, ceux que les lanières devaient seuls atteindre. C'est ainsi que M. Le Breton attire la pitié même sur ceux qui ne la méritent guère. Tant de violence et de cruauté nous révolte. Ah! bourreau! Et si M. Le Breton nous dit : Mais ces victimes ne sont là qu'en effigie; mais n'oubliez pas que ce n'est qu'une fiction! Alors nous protesterons encore au nom de l'art, qui n'a rien à gagner à ces exagérations brutales. L'observation de l'artiste est attentive aux nuances; elle ne confond pas tout en une sorte de pêle-mêle désordonné. Elle choisit, elle sépare, elle distingue; elle n'a pas de partis pris, de haines ou de rancunes qui troublent sa clairvoyance. Elle conserve son sang-froid, elle ne s'emporte pas, elle ne voit pas rouge. M. Le Breton s'est emporté et il a vu rouge.

IV.

Voulez-vous de l'observation vraie et délicate, ce qui ne l'empêche pas d'être sévère, impitoyable même quand il le faut et quand c'est justice, prenez l'œuvre très étudiée et vraiment forte de M. Jules Case, *Une bourgeoise* (1). Remarquez bien : *une bourgeoise*, et non *les bourgeoises*. Toute la bourgeoisie n'est pas en cause. Oui, c'est bien une bourgeoise, en effet. Elle n'a pas l'inconscience trop fréquente dans le peuple, chez qui l'instinct et l'appétit règnent en souverains qui ne re-

(1) *Le Crime des autres*, par M. André Le Breton. — 1 vol. Paris, 1885. Paul Ollendorff.

(1) *Une Bourgeoise*, par M. Jules Case. — 1 vol. Paris, 1885. Victor Havard.



douteraient ni le contrôle de deux Chambres ni celui de l'opinion; elle n'a pas non plus la perversité savante des grandes dames qui calculent, raffinent, expérimentent, collectionnent et comparent, graduant leurs sensations et mettant de l'art dans le vice. Non, c'est une bourgeoise, une bourgeoise authentique, et même une petite bourgeoise. D'une condition très humble elle est montée, grâce à un assez riche mariage, à un échelon supérieur. En même temps s'éveillent en elle des besoins inconnus, des ambitions plus hautes. Les sorcières ont dit à Macbeth : Tu seras roi! Et aussitôt Macbeth est obsédé de la vision d'une couronne. A cette petite bourgeoise son miroir a dit, et aussi les regards et les hommages de tous ceux qui l'entourent : Tu es belle et tu seras aimée! Aussitôt elle rêve passion, battements plus vifs du cœur, émotions vertigineuses et sensations enivrantes décrites par les romanciers et que ne lui donne pas le train-train de son bonheur conjugal, un bonheur de seconde classe. Elle lutte cependant contre ces visions, elle essaye d'écarter ces rêves : vains efforts.

C'est l'histoire de ces combats suivis d'une défaite que raconte M. Jules Case avec une sincérité de témoin oculaire. On croirait qu'il a assisté à ce petit drame bourgeois comme spectateur, sinon comme acteur. Incidents, épisodes, détails, tout semble emprunté à la réalité, mais est, en même temps, relevé par l'art et le style. Certains tableaux menaceraient d'être scabreux; le danger est conjuré par la touche délicate du pinceau. Au dénouement, l'héroïne meurt des regrets de l'abandon et, plus encore, de ses remords. M. Case a voulu marquer ainsi qu'il n'entendait pas peindre toutes les bourgeoises.

V.

Parmi les poètes qui débutent — trois par semaine en moyenne, — signalons M. Albert Saint-Paul, un disciple et un imitateur de M. Coppée. Douce inspiration, cœur doux, voix douce. M. Saint-Paul est un ténorino qui deviendra un ténor; peut-être pas un fort ténor, ce qui s'appelle un très fort ténor, mais un très agréable ténor. C'est quelque chose. Le parfum de ses *Encensoirs* (1) n'est pas capiteux; il est, en revanche, assez suave et sain à respirer.

MAXIME GAUCHER.

(1) *Les Encensoirs*, poésies par M. Albert Saint-Paul. — 1 vol. Paris, 1885. Librairie des bibliophiles.

NOTES ET IMPRESSIONS

I.

Qu'il est difficile, avec la rapidité vertigineuse qui emporte toute chose aujourd'hui, de se reconnaître devant un grand événement et de pouvoir analyser ses impressions personnelles! La promptitude dans les informations, telle qu'on la pratique actuellement, a rendu le public de plus en plus exigeant. Il ne faut plus lui demander la patience d'attendre jusqu'au lendemain pour savoir ce qui s'est passé la veille. Il veut être renseigné sur l'heure même. Nous sommes tellement occupés du spectacle qui se déroule sous nos yeux, que le temps de la réflexion nous manque, la possibilité de juger nous échappe. Aussi avec quel empressement acceptons-nous que d'autres se chargent de ce soin et nous épargnent la peine de penser en substituant leurs appréciations et leur manière de voir à celles que nous n'avons pas eu le temps de formuler! Comment parler aujourd'hui d'un événement, pourquoi le discuter lorsqu'en rentrant chez soi on est sûr de trouver le compte rendu exact de tout ce que l'on a vu dans la journée? Volontairement ou involontairement, lorsque ce sujet reviendra sur le tapis, il vous sera bien difficile de ne pas réciter ce que vous venez de lire, et vous servirez à vos amis une seconde édition du journal dans lequel vous avez puisé vos informations et qu'ils auront lu comme vous.

On a été unanime pour rendre justice à la splendeur des funérailles de Victor Hugo, à l'ordre qui n'a cessé de régner, et aussi pour regretter l'absence du Président de la république, que la foule aurait aimé à saluer sous l'Arc de Triomphe ou sur les marches du Panthéon, auprès du catafalque de l'ami qui avait songé à le nommer le premier, dans son testament, parmi ses exécuteurs testamentaires. Le seul reproche sérieux qu'on ait adressé à l'ensemble des funérailles, c'était de manquer de recueillement, d'émotion. On a dit et répété partout que c'était plutôt une fête qu'un enterrement; on s'est plaint de ne pas avoir constaté plus de tristesse sur les visages. « Ah! à l'enterrement de M. Thiers! disaient les uns. — Vous vous souvenez de l'enterrement de Gambetta? » répondaient les autres. Et la génération qui nous a précédés, faisant appel à ses souvenirs, nous racontait la poignante cérémonie du retour des cendres de Napoléon Ier. Et très sincèrement on oubliait combien avaient été différentes les circonstances qui avaient accompagné la mort et les funérailles de ces grands hommes.

On ne pouvait cependant pas pleurer. On était depuis longtemps préparé à cette mort qui, après une agonie aussi longue et aussi pénible, était pour le poète comme pour ses plus fervents admirateurs une véri-

table délivrance. Ne nous laissait-il pas, pour nous consoler de son départ, plus de chefs-d'œuvre qu'aucun génie n'en a jamais enfanté et quelques belles pages encore qu'il nous lègue en héritage? Pourquoi nous affliger? C'était peut-être depuis de longues années la première grande gloire littéraire qui mourait au milieu de nous : Michelet s'était éteint à Cannes, George Sand à Nohant, Alexandre Dumas aux environs de Dieppe. Un heureux concours de circonstances, comme il ne s'en est jamais rencontré, avait contribué à donner à cette manifestation en l'honneur d'un poète une harmonie complète. Peut-être, depuis Auguste, on n'avait vu de funérailles plus grandioses. Le Panthéon, avec toutes ses touchantes légendes du vieux Paris inscrites sur ses murs, ouvrait ses portes à l'auteur de *Notre-Dame*. Est-ce que le dernier nuage de mélancolie ne se serait pas dissipé sous l'influence de ce ciel si pur, si limpide, qui complétait l'illusion? On pouvait s'imaginer qu'on assistait, à Rome ou à Athènes, à une des plus magnifiques fêtes du paganisme. Mais ces émotions intérieures, ces jouissances artistiques, pouvait-on demander de les ressentir à cette foule de bonnes gens qui peuplaient les toits et les cheminées de nos maisons, qui se tenaient en équilibre sur les branches des platanes de nos avenues ou de nos boulevards ou sur des extrémités d'échelles mal assurées? Il faut bien le dire, combien y en avait-il parmi cette foule qui ne connaissaient le poète que de nom, pour qui les *Chants du crépuscule* et *la Légende des siècles*, *Hernani* même et *Ruy-Blas* étaient lettre morte? Un pareil enthousiasme platonique n'en est que plus admirable. Il fallait avoir la corde lyrique bien développée pour braver tant de dangers et supporter tant de fatigue.

Aussi tous ces petits côtés de la cérémonie, qui ont pu paraître burlesques et manquer de solennité à quelques-uns, ne nous ont nullement choqué. Avez-vous vu tous ces tonneaux qu'on roulait aux débouchés des rues donnant sur le passage du cortège et qu'on superposait jusqu'à la hauteur nécessaire pour apercevoir le défilé? ces loggias improvisés avec quatre planches et de la toile à matelas dans l'encognure des maisons d'angle et qu'on escaladait à l'aide d'une échelle? et ces tribunes disposées sur le haut des tapissières et des voitures de déménagement, et toutes ces longues planches à repasser qu'on introduisait entre les derniers échelons des échelles où deux spectateurs, se faisant contrepoids, pouvaient prendre place à chaque extrémité? Avez-vous pu compter le nombre de sièges de balançoires qu'on avait attachés à l'entresol de certaines maisons au moyen de fortes cordes où on vous hissait en faisant la courte échelle? Comment blâmer tous les malheureux qui, n'ayant pas la pièce de vingt ou quarante sous nécessaire pour se procurer une « bonne place où on voyait aussi bien qu'au premier rang », après avoir accompli des prodiges d'ingéniosité, sont allés se reposer et se désaltérer au cabaret voisin? Je ne crois pas qu'on ait rencontré plus d'ivrognes qu'un autre jour. On a certainement moins crié que jamais. La *Marseillaise* elle-même, en passant du ton majeur au ton mineur, avait pris des allures moins belliqueuses.

II

Comment ne pas parler des fleurs, qui occupaient la première place aux obsèques du poète? Jamais nulle part on n'en avait vu autant. On aurait pu croire que le luxe des couronnes mortuaires avait dit son dernier mot aux funérailles de Gambetta. Nous voyons encore la gare de Nice transformée en marché aux fleurs. Quatre wagons même, venant de Paris, n'avaient pu être débarrassés de leurs couronnes, faute de place pour les déposer. C'est à se demander si, à l'exemple de la république de Venise et de la monarchie française, qui à plusieurs reprises avaient édicté des lois somptuaires contre le luxe toujours croissant des gondoles, des broderies, des applications et des tissus d'or et d'argent, il ne faudra pas en venir à fixer la grandeur que ne pourront pas dépasser les couronnes ou du moins à trouver un autre nom à donner à ces emblèmes. La couronne a commencé par être un ornement pour la tête; depuis quelques années elle est devenue cerceau; aujourd'hui la voici coupole. Il faut quinze hommes et quelquefois des voitures pour les traîner. Dorénavant, quand on ira commander une couronne chez son fleuriste, il faudra avoir soin de lui dire de la force de combien d'hommes ou de chevaux on la désire. Paraît-elle assez mesquine, la pauvre petite couronne de laurier que la Muse de M. Ingres dépose sur le front de Cherubini! Si le peintre vivait encore, il devrait, pour la gloire du compositeur, changer toute l'ordonnance du tableau et y introduire un char sur lequel serait déposée une immense couronne œillets et lilas blancs en harmonie avec l'étendue du génie du compositeur. Il faut renoncer aux chœurs antiques des jeunes vierges tressant des guirlandes qu'elles vont déposer sur les tombeaux; on s'adressera dans l'avenir à de robustes Auvergnats ou à des cabestans pour hisser ces couronnes dignes de Léviathan. Aussi qu'arrive-t-il? C'est qu'avec toutes ces exagérations on a fait perdre au public toute espèce de goût de proportion et de mesure, qu'il se pâme d'admiration devant l'hommage monstrueux d'un grand magasin de nouveautés et qu'il laisse passer inaperçu un petit joyau ciselé par Froment-Meurice, offert au poète par la Comédie française. Cette façon d'honorer les morts est devenue une des branches les plus lucratives de l'industrie florale, qui sera la dernière à se plaindre de cette prodigalité insensée, à laquelle le public, entraîné par la mode, ne s'est nullement refusé à

prendre part. On vous parle aujourd'hui d'une couronne de mille francs comme autrefois d'une couronne d'immortelles d'un louis.

III.

A part ce luxe de fleurs tout moderne, on est étonné, en relisant les mémoires, les correspondances du siècle dernier, de voir combien les choses ont peu changé. Qui a lu les détails de la mort d'un homme illustre les a lus de tous les autres. Mirabeau venait à peine de rendre le dernier soupir que la Chaussée-d'Antin, tout comme l'avenue d'Eylau, prenait le deuil et changeait immédiatement de nom. Un nouvel écriteau était substitué à l'ancien, au coin de la Chaussée, avec ces mots : *Rue Mirabeau le Patriote*. Le buste de l'orateur est exposé devant sa maison par les soins de sa propriétaire; Houdon accourt avec son plâtre prendre la dernière empreinte du visage du mort; Curtius l'expose en cire; un peintre dessine son apothéose, qu'on va exposer, et dans le Palais-Royal ce ne sont que marchands de portraits du Démosthène français. Nous n'avons même pas le privilège d'avoir inventé ces Sociétés aux noms grotesques qu'on a vues avec peine suivre les funérailles de Victor Hugo, bannières déployées : nous lisons dans Goncourt que la *Société des Sylphes*, société d'une « gaieté folâtre », avait retardé l'ouverture de ses bals à cause de la mort du grand patriote. On s'est plaint qu'on chantait aux abords de l'Arc de Triomphe : on a bien chanté place Louis XV, sous la guillotine, sur l'air de *Lantara* et de *l'Amoureux de quinze ans*.

Avec Voltaire cependant, mourant sous la monarchie, sous un clergé tout-puissant, les choses ne se passèrent pas de la même manière. On sait que, quelque temps avant sa mort, afin de ne pas être jeté à la voirie, il avait fait venir un prêtre et s'était confessé; mais, voyant le peu d'effet que cette confession avait produit à la cour, il ne jugea pas nécessaire de la renouveler. « Confessé le matin, disait-il, sifflé le soir, c'est trop en un jour. » On ignora quelque temps dans le public le jour et l'heure de sa mort : on pouvait ignorer quelque chose à Paris, à cette époque! Et Meister nous raconte qu'une foule immense était à sa porte pour demander de ses nouvelles lorsque son corps avait déjà été enlevé pour être transporté à l'abbaye de Scellières, dont son neveu, l'abbé Mignot, était prieur. Défense fut faite aux comédiens de jouer ses tragédies jusqu'à nouvel ordre, aux journalistes de parler de sa mort, *ni en bien ni en mal*, et aux régents de collèges de faire apprendre de ses vers à leurs écoliers.

Ce ne fut que six mois après sa mort qu'un éloge fut prononcé, mais en petit comité, à la loge maçonnique des Neuf-Sœurs, qui avait eu l'avantage de le recevoir quelque temps auparavant. Un abbé Cordier de Saint-Firmin fut chargé de préparer un local convenable pour la cérémonie, qui commença par l'affiliation de plusieurs Frères distingués, entre autres de Greuze, peintre du roi. On descendit dans la salle où devait être prononcé l'éloge funèbre. Cette salle, lit-on dans la *Correspondance littéraire*, était tendue de noir et éclairée par des lampes sépulcrales; la tenture, relevée par des guirlandes or et argent qui formaient des arcs. Entre les lampes, des transparents étaient suspendus par des nœuds de gaze d'argent sur lesquels on lisait des devises tirées des ouvrages de Voltaire. C'était le F.·. Piccini qui dirigeait l'orchestre. On exécuta la marche religieuse d'*Alceste*, des fragments de *Castor* et de *Roland*. Le tombeau était surmonté d'une pyramide gardée par 27 F. F.·., l'épée nue à la main. Sur des tronçons de colonnes étaient posés des vases dans lesquels brûlaient des parfums. L'éloge prononcé, la pyramide sépulcrale disparut, frappée par le tonnerre; une grande clarté succéda à l'horreur des ténèbres; une « symphonie agréable » remplaça les accents lugubres, et l'on vit sur un tableau exécuté par des Frères de la loge une apothéose de Voltaire.

Quelques jours après cette cérémonie, Ducis allait occuper à l'Académie le fauteuil laissé vacant par la mort de Voltaire. La *Correspondance* nous raconte que cette élection s'étant faite à la suite des *gratis* donnés par les différents spectacles à l'occasion de la naissance du premier enfant de la reine, on avait fait courir dans Paris le distique suivant :

A Ducis le fauteuil! — Oui, car l'Académie
Veut donner son *gratis* comme la Comédie.

Nos théâtres donneront-ils des *gratis* à l'occasion de la mort de Victor Hugo; ou l'Académie française serait-elle la seule à nous offrir ce spectacle?

EDGAR COURTOIS.

BULLETIN

Chronique de la semaine

Sénat. — Le 30 mai, discussion de l'interpellation de M. de Ravignan sur la désaffectation du Panthéon. Après un discours important du ministre des cultes, l'ordre du jour pur et simple a été voté par 182 voix contre 78. Dans la même séance, le Sénat a adopté sans discussion le projet de loi ouvrant un crédit extraordinaire de 615 000 francs pour le câble sous-marin du Tonkin. — Le 4 juin, adoption du projet de loi tendant à autoriser le Président de la république à ratifier le traité conclu à Hué, le 6 juin 1884, entre la France et l'Annam.

Chambre des députés. — Le 30 mai, discussion du projet de loi autorisant le Président de la république à ratifier le traité conclu à Phnom-Penh, le 17 juin 1884, avec le roi du Cambodge. M. Félix Faure et le ministre des affaires étran-

gères ont soutenu le projet, au sujet duquel M. Blancsubé, député de la Cochinchine, a présenté d'assez nombreuses observations. Le projet a été adopté. — Le 2 juin, seconde délibération de la loi sur le recrutement de l'armée. Important discours de M. Mézières, président de la commission. Un contre-projet de M Gambon, tendant à la suppression des armées permanentes, a réuni 14 voix contre 428. Les huit premiers articles ont été adoptés sans modifications.

Le 4 juin, la discussion s'est engagée sur la prise en considération des propositions de mise en accusation du cabinet Ferry. Une déclaration du président du conseil, demandant l'adoption des conclusions du rapport et faisant appel à l'union des républicains, a ouvert le débat. M. Rivière, qui avait fait partie de la minorité de la commission, a engagé la Chambre à examiner la question à fond. Après une réponse de M. Journault, M. Delafosse, un des auteurs de la proposition, a prononcé un discours très violent, qui a provoqué de vifs incidents, mais a cependant manqué son but : au scrutin, la prise en considération a été repoussée par 322 voix contre 153.

Angleterre. — Dans un important discours prononcé devant ses électeurs, à Birmingham, M. Chamberlain, ministre du commerce, a déclaré que la tâche du prochain parlement serait de doter l'Irlande « d'une autonomie aussi large que possible ».

Nécrologie. — Le lundi 1er juin, funérailles de Victor Hugo. Le corps, exposé depuis la veille sous l'Arc de Triomphe, a été porté au Panthéon; le défilé a duré plus de six heures. — Mort de M. le duc de Noailles, de l'Académie française; — du prince Charles-Antoine de Hohenzollern; — du général de brigade en retraite Riffault; — du peintre Armand Leleux; — de M. Émile Sardou, frère de l'écrivain; — du docteur Noël Guéneau de Mussy.

Bibliographie

Haydn, Mozart, Beethoven, étude sur le quatuor, par Eug. Sauzay, professeur au Conservatoire national de musique. Deuxième édition. — Paris, Firmin-Didot et Cie, 1884.

Sans que l'auteur paraisse y avoir visé, ce livre est un véritable traité d'esthétique musicale fondée sur la psychologie. Parmi les questions particulières que comprend la philosophie de la musique, il n'en est pas de plus délicate, de plus difficile, que celle de la nature du quatuor et du genre de plaisir qu'il cause aux amateurs et aux artistes eux-mêmes. On est à la fois surpris et charmé de la clarté et de la justesse avec lesquelles l'auteur traite cet attrayant problème. Au lieu d'étourdir le lecteur par le bruyant appareil des termes techniques, au lieu de le rebuter par l'étalage du vocabulaire de l'école et des formules spéciales, il lui découvre le fond psychologique que représente le quatuor, qu'expriment les instruments qui le composent, et d'où jaillissent les émotions qu'y trouvent les exécutants et les auditeurs. Quoi de plus simple et de plus explicatif en même temps que ces lignes : « Deux violons, un alto, un violoncelle; mais qu'on ne s'y trompe point : ce petit orchestre renferme une puissance mystérieuse qu'on ne lui supposerait pas. *Ces quatre voix sont à la fois quatre esprits qui chantent, parlent, discutent ou s'harmonisent sous l'influence qui les domine.* » Tout de suite, celui qui a lu ce paragraphe se sent en présence d'êtres vivants, agissants, passionnés, qui font en musique ce que nous faisons chaque jour en paroles. Il se dit qu'après tout le quatuor n'est donc pas un si grand mystère, et le voilà encouragé à continuer. La suite l'instruit et lui plaît autant que ce début. M. Eug. Sauzay voit et montre dans chaque instrument un personnage qui a un rôle déterminé; et, pour marquer ce rôle, il trouve des expressions spirituelles. Par exemple, après avoir tracé les obligations du premier violon, qui doit être à propos chef d'orchestre ou modeste accompagnateur, M. Eug. Sauzay ajoute : « Sans cette souplesse d'autorité, plus rare qu'on ne pense, le quatuor n'est plus une conversation, mais tourne bien vive en une querelle, dans laquelle, entraîné par l'exemple du chef, chacun, écrasant son voisin, triomphe égoïstement sur les ruines de l'œuvre. » Les quatre personnages musicaux sont heureusement caractérisés. Le second violon est « le confident naturel du premier ». Le rôle de l'alto « est tout de conciliation ». Mais c'est surtout à lui « que l'on confie ces notes dont la sensibilité plaintive ne peut être traduite ni par la voix dominante du violon ni par la fermeté puissante de la basse ». M. Eug. Sauzay connaît trop son art pour ne pas admettre ce qu'on nomme la forme purement musicale; toutefois, d'après lui, ce que les maîtres nous donnent sous cette forme appartient le plus souvent « au drame de la passion humaine ». Un maître, en effet, cherche toujours l'expression; or « l'expression est une sorte d'éloquence musicale qui s'entend de l'action de rendre ce que veut dire une phrase... C'est le côté actif et pénétrant qui met en lumière l'âme de l'œuvre. » On le voit, chez M. Eug. Sauzay, la rare intelligence de la faculté analytique du musicien crée l'écrivain. Les rencontres de style, les bonnes fortunes d'expression abondent dans ce livre. Si l'espace dont nous pouvons disposer le permettait, nous citerions les pages délicates consacrées aux différences du mode majeur et du mode mineur, à l'intimité recueillie que réclame le quatuor, au progrès qui a transformé, dans le quatuor, des airs de danse en mélodies pleines de sentiment. Nous aimerions à reproduire le trait saillant que M. Eug. Sauzay excelle à saisir et par lequel il caractérise chacun des trois maîtres qu'il étudie. Voici du moins quelques mots, si lumineux qu'ils éclairent une œuvre et un génie. « La musique de Mozart (dans le quatuor) est *plus en scène* que celle de Haydn et de Beethoven. » Quant à Beethoven, parvenu au plus haut degré de sa puissance musicale, « il se sépare du monde..., il entre au nombre de ces grands penseurs qu'on peut appeler les solitaires de l'art. C'est, recueilli entre ce double idéal, Dieu et la nature..., qu'il a montré, particulièrement dans ses derniers quatuors, tout ce que cette vie entière de recherches et de solitude lui avait enseigné de routes inconnues jusqu'à lui dans le domaine de l'art. » Après la biographie abrégée de chacun des trois maîtres, M. Eug. Sauzay a placé un catalogue thématique raisonné. Les lecteurs compétents ont apprécié cette partie du livre tout autant que les considérations historiques et, selon nous, essentiellement psychologiques du commencement. La littérature musicale acquiert en France, de nos jours, une importance croissante. Le public la goûte

et la recherche d'autant plus volontiers qu'elle écarte certains nuages aimés de nos voisins et qu'elle veut rester toute française. Dans ce livre, que nous venons de résumer, M. Eug. Sauzay aura donné à son pays une œuvre éminente, un modèle.

Histoire de l'ancienne Académie protestante de Montauban (1598-1659) et de Puylaurens (1660-1685), par Michel Nicolas, — Montauban; un vol. in-8°, 1885.

Les calvinistes n'eurent point d'abord en France, au XVIe siècle, d'académie ou d'université qui leur appartînt en propre, car Orthez, où Jeanne d'Albret en avait établi une, et Sedan, où le duc de Bouillon en avait fondé une autre, ne faisaient point alors partie du royaume.

Le 7 avril 1561, le consistoire et le conseil de Nîmes en instituèrent une dans cette ville; mais elle ne répondit pas complètement à ce que se proposaient les réformés, car elle échappait par sa constitution à la direction des synodes nationaux que tenaient périodiquement les protestants français; et c'est seulement après l'édit de Nantes que l'académie protestante de Nîmes rentra, comme les deux autres académies que les religionnaires étaient autorisés à avoir en France, sous la direction synodale. Cependant, de très bonne heure, les synodes des réformés français avaient compris la nécessité d'avoir à eux des académies où pussent se former et s'instruire les pasteurs. Le synode national de Lyon, en août 1563, admit en principe cette institution et alla jusqu'à déterminer les attributions des professeurs qui y enseigneraient; il décida qu'ils pourraient être membres des consistoires et députés aux synodes.

Sitôt que l'édit de Nantes eut assuré aux réformés une position légale en France et qu'un subside annuel leur eut été alloué par Henri IV pour l'entretien de leurs Églises, un synode protestant, tenu à Montpellier du 26 au 30 mai 1598, décida l'établissement de deux universités, l'une à Saumur et l'autre à Montauban. C'est de cette dernière que M. Michel Nicolas, professeur à la Faculté de théologie protestante de ladite ville et connu depuis longtemps par de savants ouvrages, nous présente ici l'histoire. Son livre est composé sur des documents neufs et originaux. Il se subdivise en trois parties : — 1° L'académie de Montauban, de 1598 à 1659, et l'académie de Puylaurens, de 1660 à 1685, car, à raison des troubles qui avaient éclaté à Montauban par suite des dissensions entre catholiques et calvinistes, Louis XIV ordonna de transporter à Puylaurens l'académie protestante. Dans cette première partie, il est traité de l'organisation intérieure de l'académie, de l'ordre des études et de l'esprit de l'enseignement théologique qui s'y donnait. — 2° Les professeurs. L'auteur y passe successivement en revue les maîtres qui enseignèrent la théologie, l'hébreu, la philosophie, le grec, l'éloquence, la médecine et le droit. — 3° Les élèves. M. M. Nicolas signale dans cette troisième partie ceux des élèves de l'académie protestante qui se sont fait un nom comme écrivains, controversistes, prédicateurs, théologiens, érudits, philosophes, ou qui se sont particulièrement distingués dans le ministère évangélique. Quelques-unes des biographies que nous trace l'auteur mettent en lumière des hommes éminents ou distingués sur lesquels l'oubli s'était un peu fait.

Un appendice comprenant des pièces originales termine l'ouvrage. — A. M.

(*Journal des Savants.*)

Mouvement de la librairie.

Histoire. — Les *Recherches sur quelques problèmes d'histoire* que vient de publier M. Fustel de Coulanges forment la première partie ou plutôt le préambule d'un important travail sur le régime féodal que cet historien poursuit depuis plusieurs années. Par ses organes multiples, ses aspects changeants et sa vie complexe, le monde féodal, qui est la résultante d'une longue série de faits, d'habitudes et de règles insensiblement établies, exige, pour être bien compris, l'étude préalable d'une foule de questions secondaires dont la connaissance est indispensable avant d'aborder l'histoire générale. C'est sur quatre de ces études que M. Fustel de Coulanges appelle aujourd'hui notre attention; elles ont pour objet le colonat romain, le régime des terres en Germanie, la Marche germanique et l'organisation judiciaire dans le royaume des Francs. L'auteur les publie sous leur forme première, c'est-à-dire sous forme de questions qu'il se pose et qu'il s'efforce d'éclaircir. Il met sous nos yeux les documents qu'il a compulsés; il nous fait passer par ses investigations, ses hésitations et ses doutes; il discute les opinions admises et nous montre pour ainsi dire au jour le jour la marche de ses études et le résultat de ses recherches. En dehors de leur intérêt propre, les travaux de M. F. de Coulanges constituent un précieux enseignement : ils indiquent nettement avec quelle méthode et quelle persévérance l'on doit procéder dans la recherche de la vérité historique. (Hachette.)

Dans son *Discours sur l'histoire de France,* M. Ch. de Mouy s'est proposé de passer en revue les révolutions successives qui ont amené dans notre pays toutes les formes de gouvernement et toutes les combinaisons sociales, et de montrer la continuité logique de ces multiples transformations. Par un examen sommaire des faits il a mis en lumière l'enchaînement des lois qui ont présidé au développement de notre histoire; il a reconnu et déterminé les règles immuables de la formation et de la chute des systèmes et des institutions politiques et il a constaté l'unité et la persévérance du génie national à travers les siècles. En étudiant cette œuvre écrite dans un style ferme et élevé, uniquement inspirée et dominée par l'amour de la patrie, en assistant aux péripéties du drame colossal mêlé d'adversités passagères et de gloires impérissables que M. de Mouy déroule rapidement sous nos yeux, l'on arrive à conclure avec lui qu'il ne faut point se laisser abattre par de récentes infortunes et que l'héroïsme de nos pères nous donne pour l'avenir la certitude de la vie et la confiance de la victoire. (Hachette.)

La génération de 1830, composée d'une pléiade d'hommes supérieurs que caractérisait leur enthousiasme, leur persévérance et l'ardeur de leurs sentiments et de leurs passions, a laissé dans notre siècle une trace ineffaçable. Elle a montré toutes les audaces, elle a tenté tous les essais religieux et sociaux, artistiques, politiques et littéraires, et ses idées, tantôt lumineuses et fécondes, tantôt folles et incohérentes, ont bouleversé et renouvelé le domaine de la pensée et de l'activité humaine. M. Augustin Challamel, qui a connu pres-

que tous les hommes de cette génération et qui a vécu dans leur intimité, résume dans les *Souvenirs d'un hugolâtre* l'ensemble du mouvement intellectuel auquel ils ont attaché leurs noms. En rappelant les faits généraux et particuliers dont il a été témoin depuis son enfance, en mêlant aux détails de la vie publique les anecdotes de la vie privée, il a composé une œuvre historique d'une valeur et d'un intérêt incontestables. (Jules Lévy.)

Le XVIe siècle est particulièrement curieux à un double point de vue : placé entre la féodalité et la monarchie absolue, il a vu se poser tout entier le problème de nos destinées nationales, et il a mis en lumière une infinie variété de types et de caractères. Dans ce siècle, tout est à étudier, les hommes, les mœurs, les idées et les sentiments ; aussi devons-nous savoir gré à Mme Coignet d'avoir fait revivre, dans une intéressante série de portraits et de récits groupés autour de la biographie de *François Ier*, la vie à la fois sentimentale, raffinée et guerrière de cette époque de transition et les individualités puissantes dont les passions aventureuses, l'imagination violente, la naïveté juvénile et la bravoure héroïque ont imprimé à leur temps une originalité extraordinaire. (Plon.)

LITTÉRATURE, PÉDAGOGIE. — M. Deltour vient d'ajouter à son *Cours d'enseignement littéraire* une *Histoire de la littérature grecque* qui prendra place parmi les meilleurs livres classiques. Dans cet ouvrage, qui résume les enseignements de toute sa vie de professeur, l'auteur a présenté un tableau exact, méthodique et complet de ce mouvement intellectuel des peuples grecs dont l'étonnante vitalité a subsisté durant plus de quinze siècles, depuis la période homérique jusqu'à la chute de Constantinople. Tout en accordant à l'époque classique le développement qu'elle mérite, il n'a pas voulu négliger les productions des derniers temps, et il a pris soin de donner des notions très précises sur les établissements des Ptolémées, les écoles philosophiques, l'organisation de l'enseignement sous les Antonins, et les chefs-d'œuvre oratoires ou poétiques des Pères de l'Église. Il a retracé la biographie des écrivains, surtout en tant que commentaire de leur talent et de leurs ouvrages; il a réduit la place de la critique pour étendre celle des analyses, et, en donnant de nombreux extraits, il a fourni à ses lecteurs les éléments d'une appréciation personnelle et raisonnée. Bien que tout appareil d'érudition soit banni de son livre, les nombreux ouvrages cités dans les notes indiquent qu'il s'est constamment tenu au courant des travaux de la critique moderne. (Delagrave.)

Sous le titre de *Mme de Maintenon institutrice*, M. Émile Faguet a publié un recueil d'extraits des lettres, avis, entretiens, conversations et proverbes de la fondatrice de Saint-Cyr, relatifs à l'éducation de la jeunesse. Ce livre, conforme aux récents programmes officiels, comprend, en outre, une intéressante notice biographique, un résumé des appréciations de la critique moderne sur Mme de Maintenon et une série de notes et d'éclaircissements empruntés à La Bruyère, Fénelon et Rollin. (Lecène et Oudin.)

En réunissant sous le titre de *Misères et Grandeurs littéraires* une série d'articles publiés à différentes époques sur des sujets très variés, M. Louis Ulbach a voulu montrer que, si la vie littéraire présente des fortunes scandaleuses, elle offre en même temps de nobles exemples, des vertus et des combats glorieux. On lira surtout avec intérêt les chapitres relatifs à Mme de Lamartine, à G. Flaubert et *Madame Bovary*, à Veuillot et *Giboyer*, au cas d'*Henriette Maréchal*, à l'histoire du *Maudit*, à Alexandre Duval et à Gustave Droz. (Calmann Lévy.)

GÉOGRAPHIE, VOYAGES. — Dans son livre sur *les Rivages de la France*, M. J. Girard, mettant à contribution les documents anciens et les traditions locales, a reconstitué le littoral français de la Manche et de l'Océan tel qu'il était autrefois, et il l'a représenté dans son état actuel à l'aide de nombreux croquis et de descriptions pittoresques. Cette œuvre de vulgarisation est fort instructive; mais il y a lieu de regretter qu'elle soit incomplète et que l'auteur ait totalement négligé les côtes de la Méditerranée. (Delagrave.)

L'antagonisme des Anglais et des Russes dans l'Asie centrale donne un attrait particulier aux récits de voyage de MM. Orsolle et Bonvallot intitulés *le Caucase et la Perse* et *Du Kohistan à la Caspienne*. Ces deux touristes, qui ont parcouru en détail des contrées encore mal connues et destinées à appeler l'attention, nous en expliquent l'état politique et social et nous donnent un ensemble de renseignements géographiques, ethnographiques et commerciaux.

Bien que le baron de Mandat-Grancey soit parent de M. de Tocqueville, il ne partage guère ses idées; il n'y a donc pas lieu d'être surpris s'il n'a point rapporté de sa *Visite à l'oncle Sam* des impressions absolument satisfaisantes. Toutefois, comme il se pique d'être un observateur consciencieux et impartial, on étudiera avec intérêt le tableau animé qu'il a tracé de la vie américaine dans les grandes cités de New-York et de Chicago. (Plon.)

M. Eggermont a recueilli, durant son séjour au Japon, de curieux documents sur la politique et la religion de ce pays, et il en a formé un intéressant opuscule qui présente, groupées d'une manière logique, les diverses phases de l'histoire d'un pays presque inconnu et mal apprécié et qui est digne tout à la fois d'attention et de sympathie, ne fût-ce que pour avoir ouvert libéralement son territoire aux Occidentaux. (Delagrave.)

M. Jules Leclercq, président de la Société royale belge de géographie, publie, sous le titre de *Voyage au Mexique de New-York à Vera-Cruz par terre*, un intéressant ouvrage qui fait suite à ses études antérieures sur *les États-Unis*. Le Missisipi, le Texas, la Sierra-Madre, la vallée de Monterey, le Colorado, San Luis de Potosi, Mexico, Puebla, Choluba et Cordoba sont les principales étapes du long itinéraire qu'il a parcouru et durant lequel il a recueilli une foule de renseignements politiques, géographiques, etnographiques et commerciaux, dont l'intérêt et la nouveauté ne peuvent manquer d'être appréciées à leur juste valeur. M. Leclercq, qui est à la fois un voyageur infatigable et un écrivain de talent, sait instruire et captiver ses lecteurs par des récits pittoresques et animés, pleins de détails curieux et d'observations piquantes. (Plon.)

M. Denys de Rivoyre, qui s'est particulièrement adonné à l'étude de l'Afrique orientale, nous fait connaître, dans le livre intitulé *Aux pays du Soudan*, la région du fleuve Barca, située sur le rivage de la mer Rouge, entre Souakim et Massaouah. La description géographique de cette région est accompagnée de particularités intéressantes sur l'état politique et social des Soudaniens, leur vie intime, leurs coutumes et leurs superstitions; le récit de l'auteur est entremêlé d'aventures romanesques qui lui donnent un vif attrait. On devra lire avec attention ce volume, qui paraît fort à propos au moment où les Italiens tentent de s'établir sur la mer Rouge et où le réveil du monde arabe semble menacer en Orient l'œuvre de la civilisation européenne. (Plon.)

ROMANS. — L'affluence des romans reste la même; mais, si



la quantité ne laisse rien à désirer, il y a de sérieuses réserves à faire sur la valeur littéraire de ces publications qui ne se distinguent généralement par aucune qualité saillante. Il faut signaler parmi les plus dignes d'attention : *Après le divorce,* de M. Marc Monnier; ce livre, le dernier du savant professeur de Genève, fait ressortir les conséquences sociales du divorce étudiées par un observateur et un psychologue (Calmann Lévy). — *Marielle Thibaut,* par M. A. Chabot, présente un agréable tableau de la vie des campagnes, dans lequel la figure délicate de l'héroïne contraste singulièrement avec les rudes personnages dont elle est entourée et qui, eux-mêmes, nous intéressent par l'étrange opposition de leurs instincts sauvages et la générosité grandiose de leurs sentiments (Calmann Lévy). — *Une vie d'artiste,* par M. Roger Ballu, nous fait assister à la grandeur et à la décadence d'un jeune peintre, lauréat d'une école de province qui cherche fortune à Paris et qui, après avoir conquis par un premier succès et gardé quelque temps la faveur publique, se voit abandonné et oublié pour de nouveaux venus. Cette étude de mœurs contemporaines, due à un écrivain qui connaît à fond les dessous du monde artistique, intéressera surtout par les allusions qu'elle renferme et par les personnages connus qu'elle met en scène et dont le masque est aisé à soulever (Baschet). — *Les souffrances d'une mère,* par Édouard Delpit (Calmann Lévy); *l'Outrage,* par Mme Carette, née Bouvet (Dentu); *la Bien-Aimée,* par Jules Mary (Dentu); *la Vocation de Valentin,* par Louis de Soudak (Calmann Lévy), sont des œuvres estimables et dont l'in érêt dramatique captivera de nombreux lecteurs — *Casse-Noisette,* par Jules de Marthold, forme un recueil de Nouvelles dont le fond n'est pas moins fantaisiste que le titre.

Divers. — Il n'existait pas jusqu'ici de manuel technique résumant l'historique de l'art du mobilier dans notre pays. L'ouvrage de M. de Champeaux, qui fait partie de la *Bibliothèque de l'enseignement des beaux arts,* vient de combler cette regrettable lacune. L'auteur, condensant toutes les monographies publiées sur ce sujet en France et à l'étranger, a retracé l'histoire du *meuble* depuis les temps antiques jusqu'à la Renaissance, en étudiant ses caractères particuliers et ses transformations successives dans nos différentes provinces. Son livre, qui remet en pleine lumière le génie si abondant et si varié des sculpteurs du moyen âge et de la Renaissance, a sa place marquée dans les établissements d'enseignement public et dans les bibliothèques des amateurs de curiosités artistiques. (Quantin.)

Les *Élégies de Properce,* traduites par M. de La Roche-Aymon, forment un bijou typographique et littéraire que les bibliophiles et les gens de goût se disputeront à l'envi. Les vers sonores et vibrants du traducteur rendent avec une scrupuleuse fidélité et une rare délicatesse les sentiments et les passions du poète qui s'est complu à peindre les tortures de son cœur en lutte avec l'amour. De l'illustration de l'ouvrage nous n'avons rien à dire qui ne soit déjà connu : on sait avec quel goût et quelle habileté professionnelle sont choisis et exécutés les encadrements artistiques et les ornements qui figurent dans la *Petite collection antique,* à laquelle appartiennent les *Élégies.*

Le *Code manuel de l'enseignement primaire,* rédigé par M. Ch. Lhomme, délégué cantonal, renferme les documents officiels et les renseignements divers que comportent les certificats, les brevets, les examens et les cours d'instruction récemment institués. Il est appelé à rendre d'utiles services au personnel enseignant (Oudin et Lecène.)

M. Accollas commence la publication d'une collection populaire destinée à former une véritable encyclopédie du droit et à mettre à la portée de tous les notions de la science juridique qu'il est indispensable de posséder. Le premier volume paru est relatif aux *successions.* (Delagrave.)

Publications annoncées. — L'éditeur Hennuyer va commencer la publication d'une *Bibliothèque ethnologique* dont la direction est confiée à MM. de Quatrefages et Hamy; le premier volume aura pour titre : *les Aztèques, histoire, mœurs, coutumes,* par Lucien Biart. — La librairie Lecène et Oudin ajoute à sa collection de voyages deux volumes nouveaux : *le Pétrole, son histoire et son exploitation à travers les pays du monde,* par Fernand Hue; *l'Afghanistan, les Russes aux portes de l'Inde,* par Ch. Simond. — Les *Propos de table de Victor Hugo* vont paraître chez Dentu; ils ont été recueillis par Richard Lesclide, qui a été pendant quinze ans l'ami, l'hôte quotidien et le secrétaire du Maître. — La librairie Quantin termine par un volume de Mme de Tencin, comprenant les *Mémoires du comte de Comminges et le siège de Calais,* sa *Bibliothèque de luxe des romans célèbres.* — Dans la *Petite Bibliothèque littéraire* de Charpentier doivent prendre place un recueil de *Contes et Nouvelles,* par Guy de Maupassant, et une traduction de *Virgile.*

Une nouvelle édition du *Dictionnaire général des pêches,* de M. Henri de La Blanchère, édition refondue et développée, sera publi e en cinquante livraisons par M. Delagrave. La librairie académique Didier annonce un volume d'*Études et Souvenirs,* de M. de Falloux. Les éditeurs Plon-Nourrit impriment un roman de M. de Beugny d'Hagerue, *les Mémoires d'un commis-voyageur,* en même temps qu'ils terminent la publication de la *Correspondance militaire du maréchal Davout.* Cet important document comprendra quatre forts volumes et sera précédé d'une étude par M. de Mazade.

Émile Raunié.

L'Europe et la Révolution française, les mœurs politiques et les traditions, par Albert Sorel. — Un grand vol. in-8°, Plon, Nourrit et Cie.

La philosophie en France au XIXe *siècle* (1867), 2e édition, suivie du rapport sur le prix Victor Cousin (le scepticisme dans l'antiquité), par F. Ravaisson (de l'Institut). — Un vol. grand in-8°, Hachette.

Résumé des états de situation de l'enseignement primaire pour l'année scolaire 1883-1884. — Brochure in-4°; Imprimerie nationale.

Les œuvres et les hommes, les critiques ou les juges jugés, par Barbey d'Aurevilly. — Un vol. in-8°, Frinzine et Cie.

La physionomie comparée, traité de l'expression dans l'homme, dans la nature et dans l'art, par Eugène Mouton. — Un beau vol. grand in-8°, Ollendorff.

Éducation morale et éducation civique, par H. Baudrillart (de l'Institut). — Un vol. in-21, Lecène et Oudin.

Augustin Dumont, notes sur sa famille, sa vie et ses ouvrages, par G. Vattier. — Un beau vol. grand in-8°, H. Oudin.

Critique sociale, par Auguste Blanqui. — Deux vol. in-12. Félix Alcan.

Une religion nouvelle, par le prince Lubomirski. — Un vol. in-12, Calmann Lévy.

— *Choix de 600 sujets* donnés au baccalauréat et à la licence ès lettres (1881 à 1885), et suivis de 60 sujets développés. Nouvelle édition. — Prix : 2 fr. 50. Paris, boulevard Saint-Michel, 56.

— *L'Évairman de lai peste,* poème bourguignon, par Aimé Piron, Dijonnais (1721), père d'Alexis Piron. — Prix : 1 franc. — Paris, boulevard Saint-Michel, 56, et Dijon, chez tous les libraires.

Faits divers

Nous enregistrions tout récemment les plaintes des archéologues au sujet des actes de vandalisme qui mutilent ou détruisent presque chaque jour des objets d'art ou des monuments anciens, et nous nous rangions de l'avis de ceux qui croient la protection officielle insuffisante et inefficace. Le soin de veiller sur ces monuments appartient naturellement aux sociétés savantes et aux érudits, qui sont mieux placés que personne pour connaître les monuments intéressants de leur région et prendre les mesures nécessaires à leur conservation.

Mais parfois les efforts individuels, quelque actifs qu'on les suppose, sont impuissants à triompher de l'ignorance ou du parti pris d'une municipalité, d'un conseil de fabrique, d'un propriétaire, et leur résistance ne peut être vaincue que si l'intervention de quelques érudits se produit au nom d'une collectivité assez considérable tant par le nombre de ses membres que par la grande autorité et la compétence hautement reconnue d'un certain nombre d'entre eux.

La Société des amis des monuments parisiens, constituée pour veiller spécialement sur les œuvres d'art et sur la physionomie monumentale de Paris, a pensé qu'elle pouvait étendre son action sur tout le territoire et prêter utilement son concours aux érudits de province. Aussi les a-t-elle conviés à former dans tous les départements des sociétés locales qui seraient affiliées à la société parisienne, laquelle centraliserait leurs efforts. Si ce projet était réalisé et si les associations des amis des monuments étendaient sur tout le territoire leur vaste réseau, il est à croire que les actes de dégradation ou de destruction qui nous ont fait perdre tant de richesses ne pourraient plus se produire et que les monuments encore existants seraient désormais et définitivement préservés des attaques des hommes et aussi, dans une certaine mesure, des ravages du temps. — G. de N.

— Notre collaborateur M. James Darmesteter vient de publier à la librairie Ernest Leroux, dans la *Bibliothèque elzévirienne orientale,* sa conférence sur *le Mahdi depuis les origines de l'Islam jusqu'à nos jours,* et sa leçon d'ouverture au Collège de France *(Coup d'œil sur l'histoire de la Perse)*. — 2 petits vol. in-12.

— L'exposition de tableaux qui vient de s'ouvrir au profit des Orphelins d'Alsace-Lorraine dans la nouvelle salle des États, place du Carrousel, à côté du pavillon de Flore, offre un intérêt tout particulier au point de vue de l'histoire de la peinture.

Parmi les primitifs, nous citerons les Botticelli, Francia, Van Eyck et un Gentile da Fabriano sans rival. — La Renaissance nous montre Fra Angelico, Giorgione, Titien, etc.; — l'École espagnole : Murillo, Velasquez, Ribera, etc.; — l'École flamande : Téniers, Rubens, Van den Velde, Franz Hals, Holbein, Van Dyck, etc.; — l'École anglaise : Gainsborough, Turner, Reynolds, Crome, etc.; — l'École française : Greuze, Lancret, Watteau, Fragonard, Nattier, Pater, Rigaud, Largillière, Mme Vigée-Lebrun, etc.; — l'École moderne : Ingres, Delacroix, Paul Delaroche, Meissonier, Courbet, Rousseau, Horace Vernet, Troyon, etc.

— Aux Champs-Élysées, carré Marigny, un intéressant diorama, organisé par M. Hoffbauer, éclairé à la lumière électrique, déploie huit grands tableaux représentant *Paris à travers les âges :* 1° Lutèce vers la fin du IVe siècle; Paris gallo-romain; 2° Hôtel de Ville et place de Grève vers la fin du XVIe siècle; 3° le Louvre et environs en 1572; 4° le château des Tuileries et environs en 1594; 5° l'Hôtel et la Tour de Nesle en 1543; 6° vue d'ensemble de Paris en 1588 ; 7° Cimetière des Saints-Innocents en 1610; 8° Pont-au-Change au Palais de Justice en 1621. On regrette qu'aucun tableau ne montre la ville du moyen âge, pour indiquer la transition entre Lutèce et le Paris du XVIe siècle. Mais pour ce dernier, les reproductions sont saisissantes.

Victor Hugo et l'Académie.

Victor Hugo, depuis 1841, date de son entrée à l'Académie française, a vu mourir quatre-vingt-sept immortels.

D'abord les trente-neuf académiciens de 1841, qui étaient: MM. de Pastoret, Mignet, Brifaut, Scribe, Molé, de Bonald, Guizot, Baour-Lormian, Casimir Delavigne, Guiraud, de Barante, de Pongerville, Lacuée de Cessac, Ph. de Ségur, Thiers, Charles Nodier, de Féletz, de Salvandy, P.-A. Lebrun, de Lacretelle, Soumet, Campenon, Flourens, Mgr Frayssinous, Chateaubriand, Lamartine, Alexandre Duval, Fourier, Tissot, Villemain, Jay, Étienne, Dupaty, Roger, Droz, de Jouy, Viennet, Dupin, Royer-Collard.

Et ensuite : de Sainte-Aulaire, le duc de Broglie, Ancelot, Ponsard, Autran, Sainte-Beuve, Janin, Ampère, Prevost-Paradol, Gratry, Saint-René Taillandier, Vatout, Berryer, Jules Favre, Alfred de Musset, Alfred de Vigny, Montalembert, de Rémusat, Mérimée, de Tocqueville, Lacordaire, Biot, de Loménie, de Carné, Vitet, Saint-Marc Girardin, Claude Bernard, le duc Pasquier, Ballanche, de Saint-Priest, Cousin, Mgr Dupanloup, de Sacy, Patin, Empis, Duvergier de Hauranne, Dufaure, Littré, de Champagny, de Laprade, Auguste Barbier, Charles Blanc, Jules Sandeau, Mignet, J.-B. Dumas, Henri Martin, comte d'Haussonville et Edmond About.

Et Victor Hugo a vu entrer à l'Académie : MM. le duc de Noailles, Nisard, Legouvé, de Falloux, Augier, duc de Broglie, Feuillet, Camille Doucet, Cuvillier-Fleury, Émile Ollivier, Xavier Marmier, duc d'Aumale, Camille Rousset, baron de Viel-Castel, Mézières, Alexandre Dumas, Caro, John Lemoinne, Jules Simon, Boissier, Sardou, Renan, Taine, duc d'Audiffret, Labiche, Maxime du Camp, Rousse, Sully Prudhomme, Pasteur, Cherbuliez, Mgr Perraud, Pailleron, de Mazade, Coppée, de Lesseps, Victor Duruy, Bertrand et Ludovic Halévy.

Cent vingt-cinq académiciens ont eu l'honneur de siéger à l'Académie en même temps que Victor Hugo.

Le gérant : Henry Ferrari.

Paris. — Imp. A. Quantin, 7, rue Saint-Benoît. [5293]



Paris. — Typ. A. Quantin, 7, rue Saint-Benoît. [5314]

1885

PRIX DU NUMÉRO : 60 CENTIMES

N° 24. — 13 Juin 1885. — 3e série, cinquième année, premier semestre (tome 35)

REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

PARAISSANT LE SAMEDI

Fondée en 1863.

SOMMAIRE DU N° 24

PRIX DE L'ABONNEMENT

A LA REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE SEULE.			AVEC LA REVUE SCIENTIFIQUE		
Paris	Six mois. 15 fr.	Un an 25 fr.	Paris	Six mois. 25 fr.	Un an. 45 fr.
Départements	— 18	— 30	Départements	— 30	— 50
Étranger	— 20	— 35	Étranger	— 35	— 55

LES ABONNEMENTS PARTENT DU 1er DE CHAQUE TRIMESTRE

Les abonnements sont reçus sans frais chez tous les libraires et dans les bureaux de poste des pays d'Europe et des États-Unis.

RÉDACTION ET ADMINISTRATION : 111, BOULEVARD SAINT-GERMAIN

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

A

ABONNEMENTS ET VENTE AU NUMÉRO

AU BUREAU DES REVUES, 111, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 111 PARIS

ET CHEZ TOUS LES LIBRAIRES ET MARCHANDS DE JOURNAUX

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

(REVUE BLEUE)

DIRECTEUR : M. EUGÈNE YUNG.

1er SEMESTRE 1885. (3e SÉRIE). NUMÉRO 24. (22e ANNÉE). — 13 JUIN 1885.

Paris, 12 juin 1885.

Mardi dernier, M. de Freycinet est monté à la tribune de la Chambre et a annoncé, avec un empressement fort naturel et une satisfaction évidente, que les préliminaires de paix échangés à Paris entre M. Billot et M. Campbell étaient ratifiés en Chine et qu'un traité définitif avait été signé entre M. Patenôtre et Li-Hung-Chang. Le ministre des affaires étrangères a été sobre de détails sur la teneur même du traité; il a rappelé seulement qu'il confirmait les points principaux de la convention Fournier. C'était là, en effet, le sens des préliminaires rédigés et adoptés à Paris. Mais il ne faut pas oublier que ces articles contenaient encore autre chose : d'une part, il y était fait allusion à la future conclusion d'un arrangement commercial qu'on devait considérer comme avantageux à la France; d'autre part, l'exécution même du traité était l'objet de mentions spéciales qui subordonnaient la date de la levée du blocus de Formose et de la cessation de la croisière des riz à l'évacuation complète du Tonkin. Or, depuis deux jours que la signature de la paix est chose officielle, on parle avec une certaine persistance de la reprise prochaine du libre commerce des riz vers les provinces septentrionales de la Chine. Ce bruit doit être faux. En effet, c'est grâce à la pression exercée sur lui par la menace de la famine que le gouvernement chinois a cédé si brusquement : il ne faut pas que la France renonce à ce moyen d'action tant qu'il restera quelque doute sur la complète exécution du traité. Nous voulons croire à la parfaite bonne foi des négociateurs chinois; mais l'incident de Bac-Lé prouve au moins que le gouvernement du Céleste Empire n'est pas toujours maître de ses agents. Il est donc extrêmement important que la sanction introduite dans l'arrangement par la prudence de M. Jules Ferry produise jusqu'à la fin son plein et entier effet. Il ne faut pas que la satisfaction fort légitime qu'on éprouve à recueillir les avantages de cette négociation soit la cause d'une imprudence qui pourrait se payer cher.

***

La chute du cabinet Gladstone est un exemple singulier de l'excellent fonctionnement du régime parlementaire chez nos voisins d'outre-Manche. Depuis quelque temps déjà ils n'étaient pas satisfaits du ministère qui a pris le pouvoir en 1880. Ils lui reprochaient surtout sa politique extérieure. Ni sa conduite en Égypte, ni sa conduite aux Indes, ni son attitude en face de l'Europe ne plaisaient à la majorité du pays. Elle blâmait une politique hésitante, vacillante, aveugle, qui, voulant éviter tous les embarras, se précipitait dans toutes les difficultés. Le rôle joué par l'Angleterre, soit en présence de M. de Bismarck, soit en face de M. de Giers, froissait l'opinion publique. La circonstance de l'envoi d'une épée d'honneur au général Komarof présentait avec celle du rappel du général Lumsden une coïncidence fâcheuse pour l'amour-propre d'un grand peuple. Un jour même, on avait eu une plus grande honte à supporter. Le drame de Kartoum, auquel, pendant des mois, l'Angleterre était restée comme suspendue, avait trouvé dans la mort invengée de Gordon un lamentable dénouement. Nos voisins avaient des raisons très fortes d'être mécontents.

A l'occasion de chacun de ces événements graves ou douloureux, le parlement avait dû plusieurs fois se prononcer sur le sort du cabinet. Tout en lui faisant grise mine, il l'avait maintenu. Lorsque la nouvelle de la mort de Gordon arriva, lorsque les contradictions relatives à l'affaire afghane furent portées à la tribune par les ministres, on put croire que la majorité allait se briser. Elle tint bon. Qui n'eût juré qu'après avoir traversé des passes aussi dangereuses le cabinet durerait jusqu'aux élections?

Le budget est présenté aux Chambres. Par suite de tant d'événements complexes et d'une situation économique qui s'étend en ce moment sur le monde entier, il est loin d'être en équilibre. Pour le boucler, comme on dit, M. Childers propose divers relèvements d'impôts, des droits sur la bière, sur l'eau-de-vie, comptant ainsi sans doute complaire aux Sociétés de tempérance. Il est à croire que le chancelier de l'Échiquier s'est fait quelque illusion sur l'influence politique de ces institutions; car voilà qu'à ce coup la majorité s'arrache à sa trompeuse longanimité. C'est maintenant ses propres affaires qu'elle brasse; ce sont ses petites rancunes qu'elle distille. « Ah! vous touchez à la bière, vous touchez à l'alcool; et tout cela pour quoi faire? pour... » Pan! le ministère est renversé. Observez que le nom de Gordon ni le nom de Pendjeh n'ont point été prononcés.

Encore une fois, c'est là un exemple admirable de l'extrême délicatesse de cet instrument de règne inventé par les Anglais et lentement perfectionné par eux. Dans chacune des affaires importantes que nous rappelions tout à l'heure, le vote du parlement visait au delà du sort du cabinet; il pouvait, en atteignant une des puissances de l'Europe, compromettre les intérêts du pays : c'est pourquoi, malgré le mécontentement unanime, on se tenait ferme autour de M. Gladstone, on faisait contre mauvaise fortune bon visage. Cependant rien ne s'oubliait. Un travail de désagrégation intérieure s'opérait dans la majorité. Elle paraissait subsister encore; mais, au fond, elle était ébranlée. D'instinct plutôt que par raisonnement, elle attendait la circonstance fortuite où elle pourrait révéler sans danger ses véritables sentiments.

Quelle heure pouvait être plus propice que celle du vote du budget? On s'est étonné que le ministère qui avait tenu coup sur tant de questions politiques ait pu succomber sur une question budgétaire; mais c'est la raison même : « Nous sommes maintenant à régler les comptes, dit encore la majorité. Vous avez coûté tant. Vous demandez tant. Qu'avez-vous fait pour cela? Que ferez-vous? En avons-nous, en aurons-nous pour notre argent? Non. Eh bien! rendez le tablier. »

Il y a tel pays d'Europe et telle majorité parlementaire qui trouveraient à s'instruire dans ce qui vient de se passer en Angleterre.

La politique extérieure de M. Gladstone peut être citée comme un autre trait curieux des sous-entendus et des surprises de ce même régime gouvernemental. Qu'on se souvienne du sentiment qui porta M. Gladstone au pouvoir. Après sa chute retentissante de 1874, il était ramené au ministère à la suite de la campagne ardente qu'il avait conduite en personne contre la politique d'expansion et de dépense à outrance de lord Beaconsfield; il arrivait aux affaires avec un programme nettement défini, de réserve, de renoncement, d'économies. Qu'a-t-il fait depuis qu'il est au banc de quart du vaisseau britannique? Il a, plus que nul autre, poussé à l'annexion, à la conquête. C'est sous son ministère qu'Alexandrie a été bombardée et l'Égypte occupée; que la côte occidentale d'Afrique a vu flotter sur mille points le pavillon anglais. Peu s'en est fallu, enfin, que sous le règne du pacifique M. Gladstone n'éclatât cette grande guerre contre la Russie, prédite depuis si longtemps et qui doit mettre un couronnement ou un terme à la politique impériale de Sa Majesté britannique.

En suivant cette politique, le cabinet libéral ne s'abandonnait pas seulement à la pression inéluctable de la destinée, il ne subissait pas seulement le lourd passé de conquêtes lointaines qui pèse sur la nation, il ne se portait pas seulement à la défense des situations acquises. De lui-même, volontairement, il faisait ce qu'avaient fait ses prédécesseurs. Tout au plus si les déclarations antérieures, si bruyantes et si fréquemment répétées, de M. Gladstone étaient un obstacle qui entravait la liberté de ses mouvements. Si l'on va au fond des choses, on doit reconnaître qu'en somme le ministère et le ministre appliquèrent au pouvoir des principes absolument contraires à ceux qu'ils avaient soutenus dans l'opposition.

Il en sera probablement de même de leurs successeurs quels qu'ils soient, et c'est ce qui nous rassure sur une éventualité que certains appréhendent : l'arrivée aux affaires du parti conservateur, On le considère comme un parti d'action et on lui attribue de gaieté de cœur les projets les plus sombres. M'est avis que l'Europe peut se tranquilliser. Il suffit en effet de se poser cette simple question : Que pourra faire le marquis de Salisbury que n'ait fait M. Gladstone? Entreprendra-t-il la guerre contre la Russie? C'est un bien gros morceau. Établira-t-il le protectorat anglais sur l'Égypte et enverra-t-il des troupes dans le Soudan? Les échecs de Gordon et de Wolseley, la difficulté même du gouvernement de l'Égypte ne sont pas faits pour le pousser dans cette voie. Que ce oient les tories, que ce soient les libéraux qui dirigent les affaires, les troupes anglaises n'en fondront pas moins au soleil des tropiques et les fellahs n'en seront pas disposés à mieux payer l'impôt. Déjà les journaux conservateurs annoncent que si leur parti arrive au pouvoir, il se consacrera uniquement à la gestion des affaires courantes en attendant les élections. Plus tard on verra.

Personne ne peut dire, à l'heure qu'il est, quelle sera la décision de la châtelaine de Balmoral. M. Gladstone sera-t-il dans la nécessité de rentrer au ministère? La témérité de lord Randolph Churchill gagnera-t-elle ses am's politiques et formeront-ils un cabinet? Si cette dernière hypothèse se réalisait, peut-être assisterions-nous à un singulier spectacle et qui n'étonnerait que ceux qui n'ont pas étudié attentivement les ressorts du parlementarisme anglais : on verrait peut-être les conservateurs pratiquer une politique de paix et de désintéressement aussi naturellement que M. Gladstone a suivi une politique de lutte et de conquête. Ainsi les deux cabinets ont agi ou agiraient, dans la mesure de leur capacité, pour le mieux des intérêts anglais, sans s'astreindre à une logique qui n'est pas dans la nature des choses et qui est bannie depuis longtemps des conseils de l'un et l'autre parti qui, en Angleterre, se succèdent au pouvoir alternativement.

Par le traité du 9 juin, on peut croire que l'expédition du Tonkin est entrée dans l'histoire. A ceux qui en entreprendront le récit complet les documents ne feront point défaut. Aujourd'hui même la *Revue scientifique* l'essaye au point de vue militaire, d'après la correspondance *absolument inédite* des chefs militaires et civils qui ont présidé aux opérations : pour la première période, le commandant Rivière; pour la deuxième, le triumvirat Harmand, Bouet et Courbet; pour la troisième, le général Millot. La *Revue scientifique*, dans ce premier article et dans les deux suivants, publie intégralement les documents inédits qu'elle s'est procurés et dont l'importance frappera certainement l'attention du public, car ils dissiperont toute obscurité sur des faits qui ont suscité de si vives polémiques.

LA JEUNESSE
SOUS LE SECOND EMPIRE
ET
SOUS LA TROISIÈME RÉPUBLIQUE

Tous ceux qui étaient au collège dans les dix dernières années de l'empire ont certainement lu, copié et peut-être appris par cœur les vers de Jacques Richard sur le prince Jérôme. Mais les jeunes gens d'aujourd'hui connaissaient-ils encore cette vieille histoire? M. Auguste Dietrich vient de la leur rappeler (1).

(1) *Poésies de Jacques Richard*, avec une introduction. — 1 vol. chez Charpentier.



C'était en 1860. Jérôme, oncle de Napoléon III, étant mort, on eut la surprenante idée de donner pour sujet de vers latins, au concours général, les vertus du prince et la gloire du second empire. « Mais nous ne connaissons pas ce monsieur! » firent les rhétoriciens. Cela ne les empêcha pas d'aligner leurs dactyles et leurs spondées, car pour des vers latins la matière est indifférente, et c'est ce qui faisait le charme de cet exercice, qui était vraiment le triomphe de l'art pour l'art. Seul, avec le jeune Duvergier de Hauranne qui remit une copie blanche, un « Massin » protesta. Il écrivit, au lieu d'hexamètres latins, des vers français d'une assez belle venue, inspirés des *Châtiments*, où il traitait le défunt et l'empire selon leurs mérites et proclamait sa foi républicaine. Il signait par surcroît « un fils d'exilé », quoique son père, juge de paix à Patay, fût aux gages du tyran; mais cela faisait bien. Ce brave enfant était Jacques Richard.

Après cet esclandre, Richard est obligé de renoncer à l'École normale. Puis sa famille le rappelle à Patay. De là il envoie pendant une année des vers et des articles aux petites feuilles d'opposition du quartier Latin et meurt de la poitrine à vingt ans.

M. Auguste Dietrich a-t-il bien fait de publier les œuvres de Jacques Richard? Je me suis demandé d'abord si c'était vraiment la peine. Quoi! ces poèmes que je copiais avec tant d'émotion et que j'admirais si fort à quinze ans — *Jérôme*, *Guernesey*, *Ode à la jeunesse*, *Bara*, — ce n'était que cela! Ce sont les vers d'un adolescent qui donnait des espérances, rien de plus.

Et cependant M. Dietrich a eu raison de les publier. Il y a là une flamme, une générosité, une naïveté, une foi que ne connaît plus guère la jeunesse d'aujourd'hui. Victor Hugo est le Messie, le crucifié; Guernesey, c'est « l'auguste Calvaire », c'est « le saint Golgotha ». Le jeune poète est austère : il se reproche d'aller au jardin Bullier. Quelque chose de l'âme de la première Révolution a passé en lui. Il a, comme les hommes de 89 et de 92, un héroïsme tout nourri d'antiquité; il fait parler Spartacus et Caton mourants; il flétrit Horace et Virgile pour leurs « courbettes »; il félicite Catulle d'avoir bravé César. Il invoque le Christ à tout bout de champ — le Christ révolutionnaire de 48 — et l'appelle : « O mon Christ! » — Dans un article ingénu sur le poète hongrois Pétœfi Sandor, il nous parle de « cette honnêteté indomptable sans laquelle il ne saurait y avoir de grands poètes ». Et il écrase sous l'héroïsme de Pétœfi la prudence et « l'immoralité » de ce pauvre Béranger. Ou bien, rendant compte de *Valvèdre*, il fait remarquer avec regret que « les livres de George Sand avaient autrefois des conclusions, sinon plus nettes, au moins plus pratiques », et c'est à cause de cela qu'il préfère *Indiana*, *le Meunier d'Angibault* et *le Péché de monsieur Antoine* à *Valvèdre*, au *Marquis de Villemer*, à *Jean de la Roche*. Il ne comprend pas la littérature désintéressée et inutile; il est en plein dans la tradition antique, qui a été aussi celle de la Révolution. Et il n'est pas moins candide en amour. Il prodigue à Mme Blanche Pierson des vers où il imite le dandysme de Musset, et cela sans avoir jamais vu son idole ailleurs que sur la scène.

En somme, c'était une âme charmante, pure, généreuse; et, si nous avons quelque peine à nous défendre de le trouver naïf, c'est tant pis pour nous. Horrible infirmité de nos pauvres esprits dégoûtés des choses simples et gâtés par trop de littérature! L'amour de la patrie, l'amour de la liberté, la foi au progrès, la croyance à l'identité de l'art et de la morale, les plus belles idées, les plus beaux sentiments, pourquoi faut-il qu'aussitôt exprimés ils nous deviennent, peu s'en faut, déplaisants? Pourquoi n'en voyons-nous plus alors que la banalité et pourquoi (sauf les cas où le génie de l'écrivain éclate aux yeux) soupçonnons-nous inévitablement de médiocrité d'esprit ceux qui expriment ces lieux communs? N'est-ce pas lamentable de ne pouvoir plus avoir de bons sentiments qu'à la condition de ne les exprimer point?

Jacques Richard n'avait point de ces malsaines délicatesses. Au reste, il n'a pas atteint l'âge où elles vous viennent, et surtout il appartenait à une génération qui en était encore exempte. C'est même ce qui fait l'intérêt de ce petit livre : Richard représente assez bien la partie la plus saine et la meilleure de cette jeunesse qui achevait ses études aux alentours de 1860. M. Auguste Dietrich nous rappelle ce qu'a été cette jeunesse, dans une préface un peu bien emphatique, mais qui est elle-même un document : car elle est tout à fait dans le ton des poèmes de Jacques Richard et nous reporte, par le style et par les sentiments, à vingt-cinq ans en arrière.

I.

Spontanément, par l'instinct irrésistible de son âge, qui est celui de la droiture de cœur et des belles illusions, presque toute la jeunesse étudiante d'il y a vingt-cinq ans se trouva républicaine et se déclara ennemie jurée de l'empire. Les pères, témoins timides du désordre qui avait bientôt suivi la Révolution de 48, avaient, pour le moins, accepté tranquillement le coup d'État de décembre, l'avaient considéré comme un moyen de salut un peu salissant pour le sauveur, mais dont il était permis de reconnaître la nécessité et d'accueillir le bienfait. A l'esprit absolu des fils le coup d'État apparut comme le plus abominable, le plus inexpiable des crimes. Et l'on peut dire que leur générosité souffrait moins encore de la « tyrannie » présente que des origines de cette tyrannie. Et puis les grands écrivains vers qui allait l'âme des jeunes gens, ceux qui restaient de la grande génération romantique, de la génération magnanime, lyrique et croyante,

étaient les adversaires de l'empire, et presque tous avaient été ses victimes, presque tous étaient en exil ou en arrivaient. Comment la jeunesse n'aurait-elle pas été avec Victor Hugo, Michelet, Quinet, Lamartine?

Bienfaits inattendus d'une oppression mesurée! Notez qu'on entrait alors dans la dernière période du second empire, quand la dictature s'amortissait peu à peu sous l'action de l'esprit public. Les hommes qui ont maintenant la quarantaine doivent à Napoléon III d'avoir eu une belle jeunesse, active, courageuse, occupée de belles idées et de grands desseins. Alors on pouvait lutter, protester, courir même de légers périls; alors vraiment il y avait quelque intérêt à vivre. On déclamait *les Châtiments*, on envoyait continuellement des Adresses à Victor Hugo. On éprouvait d'exquises jouissances à saisir, dans les journaux de l'Opposition, les attaques enveloppées, les sous-entendus féroces, les coups fuyants et mortels. On guettait avec sagacité et passion toutes les maladresses du pouvoir; on faisait des ovations à tous ceux qui tracassaient l'empire; on allait aux cours de la Sorbonne et du Collège de France pour le plaisir d'applaudir aux épigrammes et aux allusions. On fondait dans le quartier Latin des feuilles littéraires et politiques qui avaient quelquefois jusqu'à vingt numéros : *la Jeune France, le Mouvement, le Travail, la Jeunesse, la Voie nouvelle, le Matin.* Et l'on faisait de mauvais partis aux amis, même sceptiques, du pouvoir. On sifflait *Gaëtana*, on sifflait *Henriette Maréchal.* C'était injuste, mais divertissant.

Puis venait le procès Baudin. Gambetta se levait, la jeunesse l'acclamait tout entière. C'était divertissant, et c'était juste.

Car il y avait dans toutes ces manifestations, si sincères qu'elles fussent, une part d'amusement, quelquefois d'innocent cabotinage. On complotait, on organisait, on avait des mots d'ordre, on jouait un rôle. — Il se trouvait en outre que Paris n'avait jamais été si brillant. Les nouveaux boulevards sillonnaient la ville comme de grands courants de vie et de plaisir, et, comme dit solennellement M. Dietrich, « Paris, la ville de l'Idée, était devenue la grande prostituée sur laquelle s'abattaient les nations en quête de jouissances ». C'était l'âge d'or de l'opérette, qui a été à un moment un des plus élégants caprices de l'esprit français. Les jeunes gens, tout en flétrissant peut-être « la corruption de l'empire », se trouvaient bien dans ce Paris et ne pouvaient en repousser toutes les séductions. Ils jouissaient malgré eux de cette Babylone que l'empire leur avait faite. De même, tout en lui reprochant de favoriser honteusement les intérêts matériels pour étouffer les revendications des âmes libres, ils jouissaient de la sécurité de l'heure, de la prospérité des affaires, de la régulière circulation de l'argent, du superbe essor de l'industrie.

Joignez que c'était un des plus remarquables moments de la littérature française en ce siècle. Hugo, Michelet, George Sand, Dumas père, Mérimée, Gautier, Sainte-Beuve poursuivaient leur œuvre; Renan commençait la sienne; Augier, Dumas fils, Sardou, Meilhac et Halévy écrivaient leurs pièces les plus fortes ou les plus fines. On était charmé par Feuillet et diverti par About. Et en même temps naissait une littérature en partie nouvelle, celle de la seconde moitié du siècle, une littérature d'observation morose et de recherche plastique, qui a continué de se développer après la chute de l'empire et qui est devenue l'expression la plus exacte de notre tristesse et de notre détraquement. Flaubert écrivait son premier roman, et Taine ses premiers livres de critique. Les Goncourt suivaient. Un grand mouvement commençait. C'était dans les lettres une féconde époque de transition, et rien n'est intéressant comme ces époques-là.

Pour toutes ces raisons et pour d'autres que j'oublie, il était alors difficile de s'ennuyer, et justement parce qu'on se plaignait de ne pouvoir agir on aimait l'action et on agissait. On avait, chose essentielle pour vivre, un but dans la vie : renverser l'empire, reconquérir la liberté. Et ce devoir sacré était très souvent, comme j'ai dit, un devoir amusant. Tout, jusqu'à des gênes qu'on sentait de plus en plus lâches, contribuait à faire apprécier aux jeunes gens le bien de l'existence. Tout les poussait, confiants, vers l'avenir; et rien, dans le présent, n'était fait pour les décourager. Ils avaient encore l'orgueil de la patrie et la foi en sa puissance. Les campagnes de Crimée et d'Italie, aussi mal conduites que l'on voudra, avaient pourtant réussi. La suprématie de la France était reconnue par l'Europe entière; nous avions de belles visites de rois et d'empereurs, et cela faisait plaisir, quelle que fût la haine contre l'obscur songeur des Tuileries. Une patrie prospère, un tyran, devenu assez bon homme quoique chargé d'un crime lointain, à combattre et à mettre par terre : c'étaient là assurément les conditions les meilleures pour aimer la vie.

Aussi ne trouverez-vous guère de pessimistes parmi les hommes qui ont aujourd'hui de quarante à cinquante ans. Les condisciples de Jacques Richard, c'étaient Jules Méline, Arthur Pougin, Rambaud, Frary, Gebhart, Castagnary, Emmanuel des Essarts, Cladel, Brisson, Henry Fouquier, Clémenceau, Hector Malot, Jules Dietz, Ernest Lavisse, etc. Il ne me semble pas que tous ces gens-là soient dégoûtés de la vie. Les hommes les plus intelligents que nous ayons vus à la Chambre appartiennent presque tous, je crois, aux générations d'il y a vingt ou vingt-cinq ans, et c'est à elles en partie que nous devons ce qu'a fait de bien la troisième république.

II.

Il paraît, au contraire, que la jeunesse d'aujourd'hui est triste, ennuyée, lasse de vivre, éprise du



néant. M. Dionys Ordinaire la prenait à partie samedi dernier, vous vous rappelez avec quel esprit et quelle verve.

Mais, quand on parle du pessimisme de la nouvelle génération, il faut s'entendre. D'abord il ne s'agit ni de la jeunesse rurale ni de la jeunesse ouvrière. S'agit-il au moins de tous les jeunes gens lettrés, des étudiants? Sont-ils, en général, si pessimistes, les étudiants d'aujourd'hui? Il n'est pas très facile de savoir ce qu'ils sont, car ils ne font pas grand bruit (et on ne saurait le leur reprocher). On n'entend guère parler d'eux que les jours où ils mettent quelque intrus à la porte de leur bal public ou s'en vont siffler quelque professeur de la Sorbonne. Encore ne sont-ce les exploits que d'une poignée de tapageurs. Le plus grand nombre des étudiants vivent bourgeoisement et silencieusement, seuls ou par petits groupes : il est donc malaisé de connaître les sentiments communs et l'esprit d'une corporation aussi éparse. Mais cet état de dispersion volontaire ferait soupçonner aux malveillants que ces jeunes gens s'intéressent à peu de chose en dehors de leurs petits intérêts, de leurs petits plaisirs journaliers et de leur petit avenir. On a malgré soi cette impression, qu'ils ne sont pas gais, qu'ils s'ennuient.

Une chose sûre, c'est que ceux qui écrivent et qui sont censés représenter une partie au moins de l'élite étalent pour la plupart un pessimisme noir.

M. Dionys Ordinaire a raison de les gourmander. Car d'abord on peut croire qu'il y a dans leur pessimisme un orgueil intellectuel et, par suite, un plaisir. Non, non, vous n'êtes pas si à plaindre! Votre souffrance métaphysique n'est pas, après tout, si lourde à porter. Je plains les souffrances de la chair qui jettent l'homme hors de soi, l'affolent et le font crier; et je m'apitoie aussi sur certaines souffrances du cœur. De celles-là on peut mourir, quelquefois. Mais les douleurs purement intellectuelles ne tuent pas, parce que, à mesure qu'elles croissent, croît aussi notre orgueil. Le pire malheur n'est pas de savoir ou de croire le monde mauvais; c'est de pâtir dans son corps ou d'être brutalement déçu dans ses passions. Le pessimisme fait infiniment moins souffrir qu'un membre coupé, un cancer qui vous ronge, l'écroulement des ambitions, la trahison d'une personne aimée. — Mais, dites-vous, c'est parce que tous les hommes sont exposés à ces supplices que nous sommes pessimistes :

> De l'univers entier la plainte nous harcèle;
> Nous souffrons chaque jour la peine universelle (1).

Le pessimisme est donc l'idée obsédante des souffrances possibles et du mal en général. Or il n'y a d'intolérable que les maux particuliers et personnels; les autres, on s'en tire toujours. Vous n'avez donc le droit d'être pessimistes qu'au moment où vous souffrez d'une rage de dents, ou encore de la perte de quelqu'un que vous aimiez. En dehors de cela vous avez, contre les prétendues tortures de l'esprit, la protestation tranquille du corps bien portant, le sentiment vivace de la puissance déployée à penser, et la conviction que vous pensez d'une façon distinguée. Mais dès lors que vous êtes si fiers d'être pessimistes et que vous y prenez plaisir, vous ne l'êtes plus, vous êtes de faux pessimistes, vous êtes les cabotins de la tristesse de vivre.

C'est égal, le pessimisme a beau n'être qu'une illusion de la pensée : cette illusion du moins est un mal réel. Elle agit à la longue sur la volonté, sur le caractère, sur toute la vie. A force de dire que l'on souffre d'être au monde, on finit par en souffrir obscurément. L'esprit se prend à son propre jeu. Le pessimisme est un mensonge, une vision, mais qui à la longue assombrit l'âme tout entière. Un de mes amis, très jeune alors, écrivait ce sonnet sincère, quoique prétentieux :

> Je n'ai pas de raison d'être triste ce soir :
> Mes livres familiers sont tous là, vers et prose;
> Calme et le corps repu, dans ma chambre bien close,
> Les souffrances d'autrui ne sauraient m'émouvoir.
>
> Et ce n'est pas non plus le désir de savoir :
> Ma pensée indolente et lâche se repose;
> Le problème du mal, et la Fin, et la Cause,
> Ne me tourmentent pas d'un doute sans espoir.
>
> Ce n'est pas que je rêve ou que je me souvienne;
> Rien dans mes sens ni dans mon âme d'où me vienne
> Ce plat et lourd chagrin dont je suis envahi.
>
> O tristesse sans nom, si vague et si profonde,
> Hélas! je crains de voir ton mystère trahi :
> Je souffre uniquement de vivre et d'être au monde.

Sans doute on n'en souffre pas à mourir; mais on se détourne de l'action, on se défie de tout, on pressent la vanité de tout effort, on ne prend plus de plaisir à rien, on s'ennuie. Le pessimisme, c'est l'ennui raisonneur, c'est le découragement, le dégoût. A ce compte, une bonne partie de la jeunesse est réellement pessimiste, et les railleries éloquentes de M. Dionys Ordinaire l'atteignent en plein.

III.

Mais ces railleries sont trop impitoyables, et M. Ordinaire, avant d'invectiver le pessimisme des jeunes, aurait pu tout au moins en chercher les causes. Or il faut bien reconnaître d'abord que cette génération n'a pas été gâtée par la fortune et que, si elle n'a point l'optimisme ni l'activité de ses aînés, ce n'est pas tout à fait sa faute.

Ces jeunes gens sont venus à un mauvais moment. Alors qu'ils sortaient de l'enfance et qu'ils entraient

(1) Sully Prudhomme.

dans la vie, ils ont assisté à une épouvantable aventure. Les uns ont eu le cauchemar du siège de Paris et de la Commune; les autres, en province, ont vu passer la Déroute sur les grands chemins, ont étouffé pendant des mois sous l'occupation allemande, ont remué la pourriture et l'horreur des ambulances. Tous ont éprouvé la désillusion la plus cruelle et l'humiliation la plus atroce. Chez beaucoup l'impression a été si forte qu'elle leur a laissé au cœur une amertume foncière et les a pour longtemps rendus incapables des gaietés abondantes, régulières et saines de leurs aînés.

Du moins cette impression aurait pu, en les emplissant d'une seule idée, les pousser à l'action, comme la jeunesse prussienne après Iéna. Et, en effet, dans les années qui ont suivi la guerre, il ne semble pas que la jeunesse fût si morne ni si dégoûtée qu'elle l'est aujourd'hui. Et certes, pendant la période du 16 Mai, elle ne s'est pas ennuyée. Car il n'est rien de tel, pour agir, que d'être provoqué, et on ne croit jamais mieux à certaines idées que lorsqu'on les croit menacées.

Mais depuis? Il faut bien le dire, une des causes du découragement de beaucoup d'honnêtes gens et du maladif détachement de la jeunesse est dans notre histoire politique des sept dernières années. Un de mes amis, qui n'est ni impérialiste ni royaliste, mais qui est tout de même un peu réactionnaire et pessimiste à sa façon, me confiait ces réflexions, dont je ne garantis ni la justesse ni surtout la justice :

— La république a fait banqueroute à bien des espérances. Elle n'a pu les réaliser par sa vertu propre. Le suffrage universel a porté d'assez mauvais fruits. Nombre d'hommes distingués ont été écartés de la politique ou s'en sont détournés parce qu'on n'y entre guère qu'à des conditions quelque peu humiliantes. La proportion des hommes médiocres, intéressés, faibles ou violents a été beaucoup plus forte dans les Assemblées qu'elle n'aurait dû l'être. Et c'est pourquoi la république n'a presque rien donné de ce qu'on attendait d'elle. Elle a peu fait pour l'apaisement et l'union des esprits. Elle a de la peine à réorganiser l'armée; elle n'a pas su garder de bonnes finances; elle n'a pas su être tolérante et bonne à tous les Français. Elle a été, en plus d'un cas, rancunière, haineuse, oppressive des minorités, et qui sait? de la majorité même du pays, qui, avec cette machine trompeuse du suffrage universel, n'est pas toujours représentée. Et, par-dessus le marché, le gouvernement républicain n'a pas eu de bonheur. Il a eu à l'extérieur de grosses affaires qui n'ont pas toutes tourné de façon brillante, sans compter que son établissement définitif a coïncidé avec une terrible crise économique. La république a paru à la fois partiale, malhabile et malheureuse. On l'aime encore malgré tout; mais ce n'est plus la passion, ce n'est plus la foi, l'illusion du commencement. Un malaise et une défiance se sont glissés dans les esprits. Sans admettre un instant l'idée d'une restauration monarchique, d'ailleurs impossible, on en vient à souhaiter, les uns une réaction tempérée, d'autres une suprême expérience, l'expérience d'un gouvernement radical, qui serait apparemment la perte du pays. Ou plutôt on ne veut rien, on attend. Rien où se prendre! personne à qui s'attacher! Les hommes en qui l'on serait tenté d'avoir confiance, autour de qui l'on serait prêt à se rallier, s'écroulent ou se dérobent l'un après l'autre. La mort de Gambetta a été un immense malheur. Personne encore n'a hérité de son prestige, de sa grande séduction personnelle, et il ne semble pas qu'il ait légué à ses anciens fidèles sa largeur d'esprit ni sa bonté. Ils usent leurs forces dans des luttes mesquines, connaissent mal la France, la voient toute dans les comités électoraux et prennent sans cesse l'intérêt de leur parti pour celui du pays entier. La liberté, l'égalité ne sont plus à conquérir; pas de grande œuvre glorieuse qui s'offre aux efforts communs, car au fond de bien des cœurs croît ce sentiment douloureux que ce qui était pour nous le grand devoir est indéfiniment ajourné, que nous allons à la dérive et que « nous n'avons pas de chance ». C'est cette lassitude, soyez-en sûr, c'est cet accablement général, exagéré peut-être, qui a prédisposé au pessimisme la jeunesse lettrée et qui s'est traduit chez elle en funèbre fantaisie littéraire.

Car il y a beaucoup de littérature dans cet étrange mal de la jeunesse. C'est l'aboutissement lamentable du mouvement littéraire qui a commencé sous le second empire, voilà quelque trente ans. Par dégoût d'un idéal usé, d'un romanesque devenu banal, on s'est complu d'abord dans une vue morose, dans une conception fataliste de la vie humaine. A cette philosophie contemptrice du monde on unissait la recherche du style plastique et des impressions esthétiques les plus rares. On racontait des histoires tristes et viles dans une langue dont la richesse et la subtilité s'efforçaient de rendre toutes les impressions qui nous peuvent venir du monde extérieur. Et à mesure que, par une philosophie superbe et courte, les romanciers s'enfermaient dans la réalité fatale et brutale, ils attribuaient au style plus d'importance qu'on n'avait jamais fait. D'ordinaire, ce qui intéresse dans l'œuvre d'art, c'est à la fois l'objet exprimé et l'expression de cet objet; mais, quand l'objet est vil, on est bien sûr que ce qu'on aime dans l'œuvre d'art, c'est l'art tout seul. Voilà pourquoi le « naturalisme », loin d'être, comme quelques-uns le croient, un art grossier, est un art aristocratique, un art de mandarins égoïstes, le comble de l'art. Et l'on voit aussi comment le naturalisme, et la poésie parnassienne, et l'impressionnisme s'appellent et s'engendrent. Quand on renonce à ce qui avait été presque le tout de la littérature classique et de la littérature romanesque, à la peinture de la vie morale et à

l'idéalisation de l'homme, que reste-t-il que la sensation, l'impression pittoresque et sensuelle? L'art nouveau se réduit peut-être à cette recherche inventive de la sensation rare. Mais cette recherche implique ou amène une indifférence absolue à l'égard de tout, morale, raison, science. De plus, la sensation toute seule est un abîme de tristesse; le désir qui l'appelle et qu'à son tour elle provoque est de sa nature inassouvissable. Et elle est infiniment mystérieuse, car elle est la manifestation, en nous, de forces fatales et inconnues et qui font peur. Alors les cauchemars mystiques ne sont pas loin (et nous voyons en effet que beaucoup de jeunes gens en sont obsédés). Et c'est ainsi que le sensualisme de la forme aggrave encore et fait plus profond le pessimisme qui est à l'origine de tout ce mouvement. Naturalisme, impressionnisme, pessimisme, mysticisme, tous ces termes se tiennent (1).

Il va sans dire que cette explication ne vaut que d'une façon générale et pour une longue série d'œuvres. Mais enfin prenez deux ou trois numéros de telle *Revue* de jeunes : je serai fort étonné si vous n'y trouvez pas côte à côte une Nouvelle naturaliste, une fantaisie mystique, un roman pessimiste, des vers gravement lascifs et d'autres vers purement inintelligibles, où le poète a voulu exprimer l'inexprimable et « suggérer » des sensations ou des sentiments.

Mais cette morosité et cette folie des jeunes ne marque pas seulement la dernière heure d'une école littéraire. Il est peut-être vrai que les races vieillissent comme les individus. On se rappelle la belle image de Pascal comparant l'humanité tout entière à un seul homme se développant à travers les âges. Notre race a derrière elle quatre grands siècles de littérature : quelle masse d'idées, de sentiments, d'expériences, de rêves! Sans doute les jeunes gens de l'heure actuelle n'ont pas fait pour leur compte tous ces rêves ni toutes ces expériences; même ils ne les connaissent qu'imparfaitement, car la plupart d'entre eux sont assez ignorants. Qu'importe? On dirait qu'ils viennent au monde avec un cerveau fatigué d'avance par un travail séculaire; et d'ailleurs on a toujours vu chaque génération nouvelle reprendre la littérature au point où l'avait laissée la génération précédente et, sans jamais recommencer exactement ce qui avait été fait, chercher du nouveau, toujours. Or peut-être bien qu'il n'y a plus rien de nouveau, que des songes de malades. Il n'était pas vrai, du temps de La Bruyère, que « tout eût été dit »; mais qui peut répondre que cela n'est pas vrai aujourd'hui? Il y aurait alors, au fond de ce pessimisme, une immense fatigue intellectuelle, une impuissance qui voudrait se nier et qui s'agite désespérément.

D'ailleurs, à ce mal de la pensée correspond, comme on sait, une rupture de l'équilibre physiologique. On parle beaucoup, avec affectation et avec satisfaction, de la grande névrose. Les progrès qu'elle fait chez nous ne sont que trop réels; jamais la prédominance des nerfs sur le système musculaire n'a été si fréquente ni si démesurée, et jamais les détraqués n'ont été si nombreux.

Il est possible aussi que le bien-être croissant, l'excitation de la vie parisienne, l'extrême facilité des plaisirs aient amené tantôt la satiété et tantôt, par la lâcheté qu'engendre la vie purement sensuelle, la crainte de la mort. Ce dernier sentiment est peut-être ce qu'il y a de plus sincère chez les jeunes pessimistes. Il envahit les romans des maîtres et les vers alambiqués des adolescents. Jamais depuis le moyen âge la mort n'avait hanté à ce point les imaginations. Mais aujourd'hui c'est bien la peur de la mort, toute crue, toute brutale ; car l'âme des décadents se simplifie, et ils reviennent, malgré les détours, les raffinements et les prétentions, au pur instinct des hommes primitifs. Il est vrai qu'ils ont des plaisirs qui compensent l'angoisse de cette terreur : ils sont ravis de se sentir décadents ; ils se complaisent dans leur névrose et savourent leur déliquescence ; et leur âme jouit profondément d'être pareille à un cadavre aux nuances changeantes et très fines qui se vide lentement.

Et puis... voilà bien des explications stériles. Il est trop certain que personne de nous ne voudrait avoir fait le monde comme il est et que la vie est mauvaise quand on y songe. Le tout est de n'y pas songer : il faut, pour vivre, oublier la vie et son mystère. Rappelez-vous la saisissante pensée de Pascal :

« Quand je me suis mis quelquefois à considérer les diverses agitations des hommes et les périls ou les peines où ils s'exposent, dans la cour, dans la guerre, d'où naissent tant de querelles, de passions, d'entreprises hardies et souvent mauvaises, j'ai dit souvent que tout le malheur des hommes vient d'une seule chose qui est de ne savoir pas demeurer en repos dans une chambre...

« Mais quand j'ai regardé de plus près et qu'après avoir trouvé la cause de tous nos malheurs j'ai voulu en découvrir la raison, j'ai trouvé qu'il y en a une bien effective qui consiste dans le malheur naturel de notre condition faible et mortelle, et si misérable que rien ne peut nous consoler, lorsque nous y pensons de près. »

Et Pascal, poussant son idée, appelle « divertissement » tout plaisir et toute action et, en général, tout ce qui empêche de penser au mystère de la condition humaine. Ces divertissements, Pascal les déplore et les condamne ; mais, à qui n'a pas la foi de Pascal, ils sont le salut unique et le suprême refuge. Ces jeunes gens manquent de divertissements, voilà tout.

(1) On voit, pour le dire en passant, que le pessimisme était chez nous bien avant qu'il nous vint d'Allemagne. Flaubert et Leconte de Lisle écrivaient leurs pages les plus noires quand presque personne en France ne connaissait Schopenhauer. Au reste, M. D. Ordinaire l'a reconnu.

Reste une question : sont-ils surtout des malheureux à qui de fatales circonstances historiques ont refusé tout divertissement? ou des malades qui n'en savent plus prendre? ou des capricieux qui font semblant de n'en plus vouloir? Simplifions encore : avons-nous affaire ici à un mal passager ou durable? superficiel ou profond? acquis ou subi? Est-ce le premier symptôme de la fin d'une race? est-ce la fantaisie noire de quelques précieux? Le pessimisme nous a paru tour à tour une infirmité organique et une mode littéraire. L'avenir nous dira ce qu'il en est.

JULES LEMAITRE.

LA RÉVOLUTION PAR L'ANCIEN RÉGIME

Étude historique

D'APRÈS DES PUBLICATIONS RÉCENTES

Jusqu'à ces derniers temps certaines gens ne parlaient de la Révolution qu'avec horreur; depuis quelques années ils en parlent avec dédain. Ce qui les faisait frémir les fait sourire. Les *hommes de 89* sont descendus à leurs yeux du rang de scélérats à celui d'inconscients, d'affolés ou de simples sots. La France, vers la fin du XVIIIe siècle, a été saisie d'un accès d'*anarchie spontanée*. Elle a détruit l'ancien régime et créé le nouveau sans savoir ce qu'elle faisait, pour s'agiter, pour rien, pour le plaisir. Elle est, en somme, plus à plaindre qu'à blâmer.

Telle est la théorie nouvelle. Elle est originale; mais j'ose déclarer qu'elle ne m'a jamais satisfait.

J'ai toujours pensé que ceux qui prennent une place forte sont pour le moins aussi avisés que ceux qui la laissent prendre. J'estime, en outre, que ces derniers ne gagnent pas à la comparaison s'il est avéré qu'au lieu de rester d'accord pour la défendre, ils se sont divisés en deux partis et que chacun d'eux, pour faire pièce à son rival, a introduit l'assiégeant dans la forteresse. Si l'assiégeant, d'abord un peu surpris et un peu méfiant, finit par entrer dans la ville et met dehors l'un et l'autre, on ne me fera difficilement admettre que que ce soit lui qui prête à rire.

Or c'est ainsi que la Révolution s'est faite. Les chercheurs consciencieux et modestes qui ne groupent pas les faits d'après des théories préconçues et qui se bornent à étudier de près les hommes et les choses arrivent tous à cette conclusion. Quelques-uns ne la tirent pas; mais elle résulte manifestement de leurs publications.

Je viens de lire quatre livres, inégalement importants, mais également sérieux, sur diverses parties du drame révolutionnaire. Tous sont originaux, de première main, bourrés de documents authentiques; tous doivent faire autorité. Les quatre auteurs ne se connaissent pas et n'appartiennent point, à ce qu'il semble, au même parti; mais tous ont mis le même soin dans leurs recherches, la même loyauté dans l'exposé de leurs découvertes. Deux d'entre eux, M. Georges Bussière, qui nous raconte les élections de 89 en Périgord (1), et M. le colonel Iung, qui a écrit la vie du constituant et conventionnel Dubois-Crancé (2), sont évidemment des républicains. Le troisième, M. Chérest, nous avoue qu'en commençant sa belle étude sur la chute de l'ancien régime (3), il ne pouvait se défendre d'un préjugé favorable aux représentants de la vieille France. Le dernier, M. Barthélemy Pocquet, en retraçant les origines de la Révolution en Bretagne (4), témoigne plus d'amour pour sa province que d'admiration pour les idées nouvelles. Eh bien, tous les quatre démontrent, pièces en main, sans s'être donné le mot, que le régime antérieur à 1789 a péri par sa faute; qu'il s'est de lui-même précipité dans le gouffre; que la France révolutionnaire n'a eu qu'à profiter de ses erreurs; que, si elle a mis du temps à en tirer parti, du moins elle n'en a pas commis d'aussi lourdes; et que, si les rois et les nobles, qui avaient le pouvoir, n'ont su que le perdre, la nation, qui ne l'avait pas, a su le conquérir. Telle est l'impression qui me reste de leurs ouvrages. Je souhaite que le lecteur la partage en parcourant les lignes qui vont suivre.

I.

Dire qu'en France le peuple n'a jamais été plus calme, plus soumis, moins porté aux soulèvements, qu'aux approches même de la Révolution, cela peut

(1) *Études historiques sur la Révolution en Périgord;* 2e partie : *le Mouvement électoral de* 1789. — Bordeaux, Chollet, 1885. 1 vol. in-8°. — La première partie de cet ouvrage, *la Bourgeoisie périgourdine au* XVIIIe *siècle; agriculteurs, économistes et paysans périgourdins en* 1789, a paru il y a quelques années. Il en a été rendu compte dans la *Revue* du 20 octobre 1877.

(2) *L'Armée et la Révolution : Dubois-Crancé (E. L. A.), mousquetaire, constituant, conventionnel, général de division, ministre de la guerre* (1747-1814). — Paris, Charpentier, 1884, 2 vol. in-12. — M. Iung vient aussi de publier le curieux ouvrage de Dubois-Crancé intitulé *Analyse de la Révolution*, qui était resté jusqu'à présent inédit.

(3) *La Chute de l'ancien régime*, 1787-1789. — Paris, Hachette, 1884, 2 vol. in-8°. « Conservateur résolu, dit loyalement M. Chérest, j'aurais été heureux d'établir qu'au lieu de se lancer dans les terribles épreuves de la Révolution..., nos pères auraient pu fonder la France nouvelle sans amonceler autour de son berceau les débris de l'ancienne France. Plus j'ai pénétré profondément dans les détails de la réalité, et plus la conviction contraire s'est imposée à mon esprit. » M. Chérest est mort au mois de février dernier, presque au lendemain de l'apparition de son volume.

(4) *Les Origines de la Révolution en Bretagne.* — Paris, Perrin, 1885. 2 vol. in-12.



paraître un paradoxe : c'est pourtant l'exacte vérité. M. Chérest le démontre par des textes au début de son livre. A l'effervescence populaire qui, vers le milieu du xviii[e] siècle, avait fait espérer la rénovation politique du pays, avait succédé une torpeur résignée qui semblait assurer encore de longs jours à l'ancien régime. On avait quelque temps compté sur des réformes; mais Turgot et Necker avaient été renversés. Voltaire, Rousseau, Mably, Diderot étaient morts. La réaction féodale avait, depuis 1781, ressaisi tout le royaume. Le bourgeois, le paysan s'avouaient vaincus avant même d'avoir lutté. On n'avait pas de chefs. On souffrait, on payait, on se taisait. Seuls, les privilégiés (prélats, nobles et magistrats), qui avaient tant de raisons d'être satisfaits, frondaient tout haut, raillaient le roi, calomniaient la reine. Décrier son maître sans cesser pour cela de vivre à ses dépens, ce n'est point le comble de la délicatesse; mais provoquer sa ruine sans se douter qu'on y sera soi-même entraîné, c'est, à coup sûr, celui de l'imprévoyance.

Voilà pourtant ce qu'ils font, de gaieté de cœur, le jour où la royauté, qu'ils ont saignée à blanc et qui, par leur faute, est bien près de la banqueroute, ose leur demander de la tirer d'embarras en payant l'impôt comme tout le monde. Calonne a désigné parmi eux des *notables*, dont il se croit sûr : c'est à des amis qu'il adresse sa proposition. Pour lui prouver leur bon vouloir, ils le renversent. Son successeur, qui est leur créature, ne peut rien obtenir d'eux et doit les renvoyer. Ils s'en vont, mais c'est pour divulguer partout les malversations des ministres, les gaspillages de la cour, tous les abus enfin dont ils ont vécu et dont ils espèrent bien vivre encore sans pour cela contribuer aux charges publiques. Comme ils en parlent en pleine connaissance de cause, le peuple n'a pas de peine à croire ce qu'ils en disent : il le répète, il l'amplifie, et voilà de toutes parts, grâce à eux, les langues déliées.

Il est un mot surtout que l'on répète avec insistance à partir de cette époque : c'est celui d'états généraux. Il fera son chemin; mais qui l'a mis en circulation? Est-ce un homme de rien? Est-ce un folliculaire? Non, c'est un haut dignitaire de l'Église, c'est l'archevêque d'Arles. Ce prélat sait fort bien, comme tout le monde, que les états généraux ne seront plus, ainsi que jadis, une simple assemblée consultative, bonne pour voter des subsides et rédiger des suppliques (1); mais ses amis et lui se disent qu'elle sera soumise à leur influence. Convions le peuple à la révolution; qu'il la fasse à ses dépens : il ne la fera jamais que pour nous. Voilà leur pensée. Il ne leur vient pas à l'esprit que le tiers état pourra bien ne travailler que pour lui-même. Beaucoup, du reste, parmi les privilégiés, ne parlent, au début, d'appel à la nation que pour effrayer la royauté. C'est de bonne guerre, à leur sens; mais c'est un jeu dangereux. Ils ont bien pu éveiller la France : se rendormira-t-elle à leur gré?

Pour le moment, ils ne s'en préoccupent guère. Le gouvernement veut les faire participer aux charges publiques : le gouvernement attente aux droits du pays. Le pays est souverain en matière d'impôts; lui seul les doit établir; tout impôt levé sans qu'il l'ait voté ne peut être qu'illégal : voilà des maximes à coup sûr très démocratiques. Et qui les proclame, qui les répand, qui les rend chères à la masse des contribuables? C'est un corps privilégié, c'est la noblesse de robe, c'est le parlement de Paris. Cette haute cour n'a pas toujours été si rigoriste; elle a fort bien enregistré, sans rappeler les droits de la nation, les ordonnances fiscales portées d'autorité par nos rois pendant cent cinquante ans. Aujourd'hui les privilèges sont menacés : le parlement se déclare tout à coup sans pouvoirs. Il réclame, il exige les états généraux; il traite le peuple en souverain; il lui ouvre ses portes toutes grandes; il lui lit ses arrêts sur les marches du palais, subit de bonne grâce ses injonctions, provoque ses enthousiasmes et ses colères. Le roi a renvoyé Calonne; ce n'est pas assez : le parlement met en accusation ce ministre, qui, on le sait, n'était pas responsable. Que ferait-on de plus en république? Le roi tient des lits de justice, enregistre d'autorité ses édits, exile les magistrats : peine perdue. Ils déclarent qu'ils n'obéiront pas; ils l'écrivent, l'impriment, répandent leurs factums dans toute la France, empêchent la levée de l'impôt et rentrent triomphalement à Paris. On arrête deux d'entre eux : aussitôt ils revendiquent la liberté individuelle pour tous les citoyens, tonnent contre la Bastille, déclament éloquemment contre le despotisme. Le gouvernement veut les réduire à l'impuissance par l'institution de la *cour plénière* (mai 1788) : avant même qu'il ait fait connaître ses intentions, ils s'engagent *par serment* à la révolte, ils dressent une *Déclaration des droits* qu'ils parlent d'imposer au souverain. On poursuit leurs meneurs : ils refusent de les livrer; ils incitent le peuple qui les entoure à prendre les armes. Le roi les mande : ils le bravent en face. L'un d'eux (1) n'a-t-il pas dit qu'ils iraient jusqu'à *débourbonnailler* la France? Finalement ils font échouer la « cour plénière », ils renversent Brienne, ils font la loi. Comment s'étonner après cela des hardiesses de l'Assemblée constituante?

Croit-on, du reste, que le parlement de Paris donne seul à cette époque l'exemple de l'insurrection et de l'illégalité? Mais tous les parlements de France sont à ce moment sur pied et on peut dire en armes contre le gouvernement. Tous violent la loi, tous désobéissent; tous invoquent les états généraux et font appel aux passions populaires. Surexcités même par leurs petits patriotismes locaux, qui leur font souvent oublier

(1) Saint-Simon, dès 1715, ne se faisait à cet égard aucune illusion.

(1) D'Éprémesnil, qui sera un des chefs du parti rétrograde à l'Assemblée constituante.

la France, ils dépassent leur aîné en audace et en ténacité. Quand Louis XVI institue des assemblées provinciales (1787), le parlement de Besançon proteste; celui de Bordeaux déclare qu'il ne se soumettra pas: on l'exile à Libourne, il tient bon; d'accord avec celui de Toulouse, il interdit la levée des nouveaux impôts — et même des anciens — et répand ses arrêts jusque dans les chaumières. Celui de Grenoble suspend purement et simplement l'assemblée provinciale du Dauphiné, qui ne résiste pas. C'est bien pis encore à l'époque des *édits de mai*. Avant même que l'institution de la cour plénière leur soit notifiée, les magistrats de province, avertis par leurs amis de Paris, se lient aussi par serment, déclarent *infâmes, traîtres à la patrie* tous citoyens qui approuveront les édits ou les feront exécuter. Le parlement de Pau les met même hors la loi (1). La Convention, comme on voit, n'aura pas à inventer ce procédé.

C'est également à Pau que MM. de la cour, suspendus provisoirement de leurs fonctions, font venir une bande de montagnards fanatisés qui de force prennent la ville et rouvrent aux magistrats les portes du palais. A Grenoble, de même; les agents de l'autorité sont chassés à coups de tuiles. A Rennes, le parlement ameute sa clientèle d'avocats, de procureurs, d'étudiants, de fournisseurs, qui poursuivent dans les rues le gouverneur, l'intendant et les assiègent dans leurs hôtels. Illégalement réuni dans une demeure privée, il proscrit ses adversaires, tient en respect, grâce à ses partisans, les troupes royales et ne quitte la place que pour aller semer la révolte dans toute la Bretagne.

Bref, tous les parlements triomphent, en août 1788, comme celui de Paris. Aussi leur turbulence et leur témérité n'ont-elles plus de bornes. Ils se mêlent de tout, de police, d'administration, de finances. Ils ont voulu intimider le roi en demandant les états généraux : maintenant que le roi les a pris au mot, ils veulent l'empêcher de modifier dans un sens favorable au tiers état un régime électoral qui remonte à 1614 et dont la France nouvelle ne veut plus. Le gouvernement ose leur résister : que font-ils? Ils s'insurgent à l'avance, au nom des Ordres privilégiés et au nom de leurs provinces, contre les décisions des États. Les magistrats de Besançon, pour faire pièce au gouvernement, déclarent qu'ils ne reconnaîtraient comme souveraine que l'autorité du suffrage universel. Voilà ce qu'ils croient aussi de bonne guerre. Imprudents! Le suffrage universel ne viendra que trop tôt pour eux. Et que pèseront-ils devant lui?

Si le corps judiciaire, gardien des lois et principal soutien du gouvernement établi, donne ainsi chaque jour l'exemple de la rébellion, il n'est pas étonnant que la noblesse féodale en fasse autant et apprenne au peuple comment il doit s'y prendre pour démolir le vieil édifice monarchique. Ce sont des nobles qui demandent tout haut, en 1787, la destruction de la Bastille : les Parisiens, deux ans plus tard, ne feront qu'exaucer leur vœu. Si les magistrats invoquent avec chaleur les droits de la nation, les gentilshommes, qui n'y pensaient guère la veille, s'en montrent à ce moment plus épris que la nation elle-même. Eux aussi exigent les états généraux, et ils les veulent à bref délai, et ils les veulent périodiques, souverains, que sais-je encore? Lisez leurs cahiers et vous serez surpris de ce que ces futurs défenseurs du trône prétendaient faire de la royauté vers la fin de 1788 et le commencement de 1789. La liberté individuelle, la liberté de la presse, la responsabilité ministérielle, le vote de l'impôt, le concours des représentants du pays à la confection de la loi, voilà les garanties primordiales qu'ils réclament pour la nation, voilà le programme qu'ils développent, qu'ils commentent, qu'ils cherchent à faire comprendre au bourgeois et au paysan. Faut-il s'étonner que le bourgeois et le paysan aient fini par l'adopter et même l'étendre quelque peu? En attendant, ducs et pairs, grands seigneurs, hobereaux, tous prêchent la liberté, tous la prennent. Partout étroitement unis aux parlements, ils les soutiennent au besoin l'épée à la main, prêtent comme eux des serments solennels, déclarent leurs adversaires *traîtres à la patrie*, envoient au roi des députations menaçantes, s'opposent à la levée des impôts et à l'établissement des nouveaux tribunaux. Comment le peuple, qui n'aime guère à payer, ne suivrait-il pas l'impulsion qu'ils lui donnent?

Un comte de Botherel, par exemple, va par toute la Bretagne accusant l'administration de vouloir affamer le paysan et de favoriser les accapareurs : il n'en faut pas plus pour ameuter les villages et faire commencer le pillage des grains. Ailleurs, comme en Béarn, c'est simplement au nom des droits de la province, que l'on regarde comme distincte de la patrie française (1), qu'on entraîne à la révolte la masse ignorante et misérable. A Grenoble, la noblesse résiste en face au gouverneur Clermont-Tonnerre, rétablit d'autorité les états du Dauphiné, se comporte enfin comme s'il n'existait pas de gouvernement en France. Si parfois l'autorité fait appel à la troupe contre les rebelles, qu'arrive-t-il? C'est que les officiers, tous nobles ou à peu près, ne font pas leur devoir et que la troupe ne donne pas. A Grenoble, un sous-officier seul obéit

(1) Il déclare nettement, dans son arrêté du 21 juin 1788, « que tous ceux qui concourront d'une manière quelconque à l'exécution desdits édits... seront réputés traîtres au roi, coupables envers la nation et, comme tels, mis hors la protection des lois ».

(1) Les magistrats de Pau, dans une Adresse au roi, se disent « citoyens d'un pays étranger à la France... L'idée, ajoutent-ils, d'établir dans vos nombreux États un plan uniforme de gouvernement... ne peut sous aucun rapport s'appliquer à un pays qui n'est jamais devenu une province de France ».

(c'est Bernadotte). En Bretagne, le commandant de la province, M. de Thiard, fait mettre les baguettes dans les fusils quand il faudrait tirer; un capitaine, M. d'Hervilly, qui n'a pas capitulé devant l'émeute, est insulté, provoqué, mis en quarantaine par toute la noblesse du pays. Et l'on s'étonnera que plus tard le soldat qui a reçu de tels exemples soit à son tour peu docile et, au lieu de défendre l'ordre établi, se prononce pour la Révolution!

Comment veut-on que le peuple respecte plus longtemps la royauté quand cinq princes du sang menacent ouvertement de la guerre civile le chef de leur maison? quand le comte d'Entraigues écrit qu'il veut un changement de régime, quelques désordres qui puissent en résulter? quand les douze cents nobles de Bretagne continuent à siéger malgré la suspension des États de la province, se cantonnent armés dans le lieu de leurs séances et y soutiennent un véritable siège? Comment enfin les plus mauvaises passions ne se manifesteraient-elles pas dans le peuple, quand l'aristocratie, qui se sent enfin menacée, cherche à armer les prolétaires, le *bas-tiers*, comme elle dit, contre la classe moyenne et veut donner le change aux haines de l'ouvrier et du paysan, qui sont près de l'atteindre, en leur offrant la bourgeoisie en pâture?

Ainsi les Ordres privilégiés, pour s'assurer une place prépondérante dans l'État, ont hardiment convié le peuple à la révolution. La royauté du moins a-t-elle été plus sage? Nullement.

Si la noblesse et le clergé ont poursuivi l'alliance du tiers ordre pour dépouiller le souverain de son omnipotence, le gouvernement l'a recherchée avec autant d'imprudence pour restreindre les privilèges de l'aristocratie. Les grands prêchent au Tiers la liberté; les ministres lui prêchent l'égalité. Entre les deux, il ne choisira pas; il prendra l'une et l'autre : n'est-ce pas naturel?

Que fait, par exemple, Calonne, dès qu'il s'aperçoit que les « notables » répugnent à la « subvention territoriale »? Il en appelle au grand public, mande Gerbier, le plus populaire et le plus mordant des avocats du temps, et le charge de rédiger un *Avertissement* qui sera lu en chaire par tous les curés du royaume. Qu'est-ce que cette pièce? Une charge vigoureuse contre les exemptions et privilèges en matière d'impôts, un éloquent plaidoyer en faveur de l'égalité. Le roi dénonce officiellement le seigneur au paysan : voilà de l'éloquence qui ne sera point perdue. Sans doute le gouvernement n'attaque pas les privilèges honorifiques, les droits féodaux, parce qu'il n'en souffre guère; mais le villageois, qui en souffre, lui, ne s'arrêtera pas en si beau chemin. Si le roi, se dit-il, veut que nous l'aidions à tirer des nobles ce qu'ils lui doivent, il nous aidera bien à leur reprendre ce qui nous appartient. Il se le dit; bientôt il se le criera. Dans deux ans il fera une révolution sociale qui ne laissera rien debout de l'ancienne France. Calonne n'a pas l'air de s'en douter.

C'est encore pour faire pièce à l'aristocratie que le gouvernement institue dans tout le royaume des municipalités rurales librement élues (juin 1787) et qu'il réduit à néant, ou peu s'en faut, les justices seigneuriales (mai 1788). Quant aux états généraux, que les deux premiers Ordres réclament, il s'en effraye, car il prévoit bien qu'il lui faudra résigner entre leurs mains son absolutisme : aussi fait-il d'abord la sourde oreille. Puis il promet pour la forme (en novembre 1787), se réservant bien d'éluder son engagement; mais, quand il voit échouer tous les expédients qu'il avait imaginés pour ressaisir la réalité du pouvoir, quand la noblesse et la magistrature s'insurgent ouvertement contre sa « cour plénière », quand le clergé lui-même lui refuse son concours (dans son assemblée de juin 1788), le ministère prend à son tour un parti violent et désespéré : c'est de hâter la réunion des états généraux, c'est d'y faire prédominer l'élément populaire. Les grands ont flatté le peuple; le roi le flagorne. Le régime du bâillon et des lettres de cachet devient tout à coup un régime de liberté, de propagande démocratique. Les bourgeois, les paysans sont habitués à se taire : qu'ils parlent maintenant, on le leur permet; mieux encore, on les en supplie. L'arrêt du conseil du 5 juillet 1788 invite tous les corps municipaux et même les simples particuliers à faire connaître leurs vues sur l'élection, la composition, le fonctionnement des états généraux; et, le 8 août, les États sont convoqués pour le mois de mai de l'année suivante. Dès lors toutes les plumes du royaume sont en mouvement. Dix mille brochures voient le jour en moins de six mois. Les faiseurs de systèmes produisent au grand jour des théories qui, quelques mois plus tôt, eussent été enfermées avec eux à la Bastille. Chaque ville a ses comités électoraux; les cafés deviennent des clubs; les politiciens haranguent le peuple dans la rue; Sieyès devient le grand homme du jour; Camille Desmoulins et Danton sont déjà des personnages. La police les laisse écrire et parler. Elle leur prêterait au besoin main forte. Le ministère entend que le parti populaire crie bien haut, pour faire peur aux *aristocrates* (encore un mot qui n'a pas été inventé par les terroristes). Il ne croit, pour sa part, avoir rien à craindre du peuple et demeure convaincu — tant il le connaît bien! — qu'il pourra le faire taire dès qu'il n'aura plus besoin de lui. Et il encourage le premier journal de Mirabeau, et il applaudit aux hardiesses de Volney parce que cet écrivain cingle sans pitié la noblesse de Bretagne dans sa *Sentinelle du peuple;* et, de peur que les colères du tiers état ne s'attiédissent, il a des feuilles à lui, comme *le Hérault de la nation*, pour les entretenir.

La noblesse et le clergé repoussent le vote par tête aux états généraux; Necker n'en veut point davantage; mais, pour donner au peuple un semblant de satisfac-

tion, il décrète, malgré les privilégiés, le *doublement du Tiers;* il ne se doute pas que ce *semblant* est une victoire effective grâce à laquelle les députés du Tiers transformeront sans peine les états généraux en *Assemblée nationale constituante.* Enfin les privilégiés ont parlé de suffrage universel : pour ne pas rester en arrière, il confère le droit de vote à la presque totalité des Français. Et il les invite à rédiger leurs cahiers, c'est-à-dire les mandats politiques qu'ils devront confier à leurs députés.

Ces mandats au moins seront-ils limités? S'ils l'étaient, les deux premiers Ordres crieraient à la tyrannie. Il faut être beau joueur : donc les représentants de la nation pourront remettre en question toutes les lois. Je n'exagère pas. Leur compétence embrassera « tout ce qui, dit le roi, peut concerner les besoins de l'État, la réforme des abus, l'établissement d'un ordre fixe et durable dans toutes les parties de l'administration, la prospérité générale de notre royaume et le bien de tous et de chacun de nos sujets ». C'est simplement le droit de démolir l'État de fond en comble et de le refaire.

Plus tard, on reprochera aux constituants de vouloir toucher à tout. Et qui donc s'en plaindra? Ceux-là mêmes qui les y ont engagés. La royauté, en somme, n'a pas été plus clairvoyante que l'aristocratie. Ces deux puissances ont fait un peu naïvement, il faut l'avouer, la fortune d'une troisième, qui est la nation. Si elles n'ont pas su se résigner à la condition modeste qu'elles s'étaient elles-mêmes préparée et si elles ont succombé, devons-nous le regretter? Si deux voisins se prennent de querelle et que chacun d'eux mette en même temps le feu à la maison de l'autre, il peut arriver qu'ils périssent dans les flammes : à qui la faute?

L'ancien régime a été détruit par l'ancien régime. Telle est, en peu de mots, la morale de ce qui précède. C'est le résumé fidèle du beau livre de M. Chérest et de l'intéressante étude de M. Barthélemy Pocquet. Ces deux ouvrages prouvent jusqu'à l'évidence que la Révolution n'est point un accès subit de folie populaire. C'est, au contraire, une œuvre de bon sens. Et, si elle a été possible en 1789, c'est parce que depuis deux ans les pouvoirs établis s'annihilaient à plaisir, comme pour laisser le champ libre au peuple.

II.

Ce peuple de 89, que certains auteurs peignent aujourd'hui comme une bête féroce, est, au contraire, un être plein de raison, timide et peu porté aux aventures. Le peu qu'il tient, il le garde et ne le hasarde pas sur un coup de dé, comme les nobles et le roi. Certes, il sent bien ce qui lui manque et ne serait pas fâché de l'acquérir; mais il est, avant tout, prudent et ne rêve pas de bouleverser la France. On l'étonnerait bien, en 1787, si on lui disait que dans deux ans il brûlera des châteaux et démolira la Bastille; et il s'indignerait même, après le 14 Juillet, à la pensée de couper la tête à son roi.

Aussi n'y viendra-t-il que par degrés et parce que ceux mêmes qui l'ont poussé aux plus légitimes revendications l'exaspéreront en se mettant devant lui pour lui barrer la route. Au début, c'est à peine s'il a conscience de sa force : les pouvoirs rivaux qui se disputent son alliance la lui révèlent. Au commencement de 1789, il se décide à en user parce qu'ils l'y invitent, mais c'est, dans toutes les provinces, avec une circonspection et une mesure singulières. Prenons pour exemple ce peuple rural du Périgord dont M. Georges Bussière nous retrace avec une émotion toute filiale les souffrances aussi bien que les vœux. Historien fidèle et poète énergique, il l'a ressuscité tout entier, avec ses misères et ses rancunes. Il nous le montre réuni en assemblées primaires dans de pauvres églises, nommant ses délégués et rédigeant ses cahiers de paroisse. C'est généralement le curé, le juge du lieu ou le notaire qui tient la plume. Parfois, mais rarement, c'est un savant, comme le jurisconsulte Jacques Malville(1) à Domme. Presque partout le cahier, par la naïveté de la composition, la bizarrerie du style et la singularité de certaines requêtes, a comme un parfum de terroir. Ni en Périgord ni ailleurs, quoi qu'en dise M. Taine, le paysan n'était disposé à s'accommoder de modèles tout faits, de programmes académiques. Il ne sait ni lire ni écrire. La haute politique ne le séduit pas. Il désire, sans doute, que le pays ait une constitution; mais il ne veut point de mal au roi, tant s'en faut.

> « O bonté ineffable du meilleur de tous les rois, Louis XVI, notre bon père — dit la paroisse de Sencenac, — grand et invincible monarque, très aimable tige des Bourbons, soleil éclatant de lumières, vous venez dorer la terre; votre ardeur la fait épanouir, ayant fondu toutes les glaces et dissipé les brouillards! »

Le ton des autres est moins lyrique; mais partout, en somme, éclate le *loyalisme* le plus sincère. Non, ce n'est point au trône que s'attaquent ces braves gens. Savez-vous ce qui les irrite le plus, ce dont ils parlent avec le plus d'aigreur et de rancune? C'est la terre, cette terre qu'ils aiment avec tant d'âpreté et qui leur rend, disent-ils, si peu pour tout ce qu'ils lui donnent. Tous, ceux du coteau et ceux de la plaine, ceux des prairies et ceux des bois, accusent le sol d'ingratitude.

(1) Jacques Maleville, né à Domme en 1741, mort en 1824, fut successivement avocat au parlement de Bordeaux, membre du conseil des Anciens, président de la section civile au tribunal de cassation, sénateur, pair de France. C'est lui qui fut chargé par le premier consul, avec Portalis, Tronchet et Bigot de Préameneu, de l'élaboration du code civil.

Ils s'en prennent qui aux cailloux, qui aux broussailles, qui aux marais ou aux eaux débordées. Aucun n'est satisfait. La terre est donc misérable : raison de plus pour l'affranchir des droits féodaux qui la grèvent.

Ce n'est pas que le paysan demande la spoliation pure et simple du seigneur. Que les droits soient rachetables, presque partout cela lui suffit. Même modération à l'égard du clergé. Certes les nombreuses abbayes d'hommes, comme celles de Brantôme ou de Cadouin, qui ne servent à rien qu'à faire vivre quelques pieux fainéants dans le libertinage, lui paraissent bonnes à raser : il ne demande pourtant pas qu'elles soient toutes supprimées. Quant à la dîme, elle lui semble, en somme, légitime, parce qu'il veut un curé ; mais il faut au moins qu'elle soit pour le curé et non pour le *gros décimateur*, toujours absent, qui laisse mourir de faim le pauvre desservant. Tout au plus souhaite-t-il qu'on lui permette de s'en rédimer. Enfin, que les impôts royaux atteignent toutes les terres, toutes les classes de citoyens ; que nul ne soit exempt de la taxe représentative des corvées ; que le tirage au sort pour la milice, exécré du laboureur, soit à jamais supprimé ; que la province ait une administration librement élue ; que le gouvernement lui donne des écoles ; qu'il la pourvoie surtout de routes carrossables dont elle est presque absolument dépourvue (car elle en est encore réduite aux chemins *salébreux* dont parle quelque part Fénelon), le paysan périgourdin n'en demande pas davantage. Peut-on lui reprocher d'être trop exigeant ?

Sans doute le bourgeois des villes ne se contente pas à si peu de frais. Il attache, en Périgord comme partout ailleurs, et non sans raison, une grande importance à la réforme politique, qui, suivant lui, doit prendre le pas sur la réforme sociale. Quand les délégués des paroisses s'assemblent à Bergerac, à Périgueux et à Sarlat (1), les gens de loi et les grands propriétaires du tiers état leur font comprendre que des garanties leur sont nécessaires non seulement contre l'aristocratie, mais contre le pouvoir royal. Le souverain pourrait bien un jour se réconcilier avec les nobles (et cela ne tardera guère en effet). Qu'on le lie donc, lui aussi, par des engagements formels ; qu'il ne puisse plus lever d'impôts à sa guise ; que les états généraux soient périodiques ; que le Tiers y ait à lui seul autant de représentants que les deux autres Ordres réunis et qu'on y vote par tête : à ce prix, la classe moyenne se déclarera satisfaite. Ce n'est point là certainement un programme subversif. L'on peut même trouver, avec M. Bussière, que les bourgeois périgourdins sont un peu timides. Ce ne sont point, à coup sûr, des démocrates. L'auteur nous les montre préoccupés des privilèges de leurs villes et de leurs prérogatives personnelles presque autant que des droits de la nation. Ceux de Périgueux se disent nobles, produisent à chaque instant leurs parchemins et, pour recevoir M. de Verteillac, grand-sénéchal, qui vient présider aux élections, copient servilement le cérémonial de l'an 1678. Grâce à eux et à leurs pareils, l'assemblée du bailliage principal n'a point la pensée qu'aux états généraux le Tiers puisse désobéir formellement au roi et rompre en visière aux deux autres Ordres. Elle n'ose point exiger non plus que le concours des représentants de la nation et du souverain soit nécessaire pour la confection des lois ordinaires. Quand il s'agit de nommer les députés, elle écarte Maleville, qui n'est point un démagogue, mais qui n'admet pas qu'une fois engagée, la Révolution doive reculer. Ses quatre élus s'effaceront de leur mieux à la Constituante (1). L'un d'eux même finira par émigrer. Telle est la hardiesse que montre, au commencement de 1789, une province qui, comme beaucoup d'autres, ne sait pas encore au juste ce que peut oser le parti populaire, ignore ce que fera le reste de la France et ne veut pas, comme on dit, attacher le grelot.

III.

Tous les députés du Tiers aux états généraux ne sont pas sans doute aussi timorés que ceux du Périgord. Il en est qui sauront couper le câble quand il en sera temps, et il faut rendre cette justice à la masse qu'elle les suivra sans faiblesse. Mais il est à remarquer que les plus hardis même ne rêvent, au début, ni révolution violente ni refonte complète de nos institutions. Si, dès le premier jour, sincèrement et sans arrière-pensée, l'aristocratie et le roi leur offraient la moitié de ce qu'ils demandent, ils transigeraient et la paix serait faite. Beaucoup deviendront plus tard régicides qui, en 89, ont encore au cœur la religion monarchique.

Croit-on, par exemple, que ce Dubois-Crancé dont M. le colonel Iung vient de retracer la glorieuse existence (2) soit à cette époque un ennemi de la

(1) Les cahiers des paroisses furent refondus une première fois par ces trois assemblées, qui désignèrent le quart de leurs membres pour prendre part à l'assemblée finale de Périgueux. C'est cette dernière réunion qui eut à rédiger le cahier général et à nommer les députés du tiers état de la province.

(1) Il faut cependant excepter Loys, avocat distingué de Sarlat, qui parla plusieurs fois, notamment sur la réforme judiciaire. Il se montra, du reste, peu hardi en politique. Ses trois collègues étaient Fournier de Lacharmie, qui dormit beaucoup, Paulhac de la Sauvetat, qui ne dit jamais rien, et Gonthier de Biran, qui alla plus tard rejoindre les princes à Coblentz.

(2) Dubois de Crancé (Edmond-Louis-Alexis), né à Charleville en 1747, était fils d'un intendant des armées. Député du bailliage de Vitry-le-François aux états généraux, il fut secrétaire du comité militaire de l'Assemblée constituante, prit une part active à tous les débats sur l'armée, la féodalité, l'Église, les finances, l'agriculture, organisa l'armée des Alpes en 1792 et fut élu par quatre départe-

royauté? Ce serait mal le connaître. Il a grandi dans une famille où depuis un siècle on la sert avec fidélité. Lui-même a été treize ans mousquetaire. Son père, ses frères appartiennent à l'armée; ses ascendants ont acquis la noblesse grâce aux charges qu'ils ont remplies. Trois de ses sœurs sont religieuses. Dubois-Crancé a donc, comme la plupart des constituants, un pied dans l'ancien régime. Comme eux, il commence par bénir Louis XVI; il le proclame avec eux *restaurateur des libertés publiques*. Il ne veut point que la dîme soit abolie sans rachat. Il est modéré enfin et croit un accommodement possible avec les anciens pouvoirs. Mais peu à peu les résistances, les intrigues, les parjures et les trahisons de la cour lui ouvrent les yeux; sa foi monarchique s'en va. La France est menacée par les émigrés, compromise par les menées du roi; bientôt même elle est envahie par l'étranger, et le défenseur légal du pays se fait, en pleine guerre, le complice de l'ennemi. Entre la patrie et le roi, Dubois-Crancé n'hésitera pas. Devenu membre de la Convention, il fera sans remords tomber la tête de Louis XVI et, sans remords, mais non sans tristesse, bombardera Lyon révolté.

Cette évolution morale n'est pas ce qui le distingue de ses contemporains : presque toute la France avait changé en même temps que lui. Ce qui fait l'originalité du grand personnage historique que M. Iung a tiré de l'oubli, ce n'est pas son ardent patriotisme, ce n'est pas sa droiture, ce n'est pas son invariable fidélité à la cause de la Révolution : tous ces mérites, il les eut au plus haut degré, mais il ne les eut pas seul. Ce qui lui appartient en propre, c'est d'avoir indiqué le premier, c'est d'avoir poursuivi, d'avoir réalisé, malgré tous les obstacles, le seul système de défense nationale qui convînt à la France nouvelle.

Si Dubois-Crancé respectait encore, au début, quelques débris du passé, il est un legs de l'ancien régime qu'il repoussait : c'était l'armée telle que l'avaient faite la royauté absolue et l'aristocratie. Son ferme bon sens lui disait qu'en tout pays à une transformation politique et sociale d'un certain genre doit correspondre une reconstitution militaire du même genre. Un peuple libre n'organise sa défense ni comme les oligarchies ni comme les royautés absolues; il ne laisse pas le chef de l'État disposer arbitrairement des forces publiques; il ne confie qu'à ses représentants le soin de légiférer sur cette matière comme sur les autres. Il n'admet point à son service de troupes étrangères. Il proclame les grades accessibles à tous les citoyens. Ce n'est pas assez : s'il veut être bien servi, bien défendu, il doit ne jamais perdre de vue le principe de la solidarité nationale qui veut que tous les enfants d'une même patrie soient, sans acception de naissance, de rang ou de fortune, soumis à l'enrôlement.

Ces doctrines courent aujourd'hui les rues; nul ne les conteste; mais, en les soutenant, Dubois-Crancé devançait notablement ses collègues de la Constituante. Il lui fallut près d'une année pour faire admettre que, l'armée n'étant qu'un rouage de la Constitution, c'était à l'Assemblée et non au pouvoir exécutif à lui donner des lois. Sur bien des points, sa prévoyance patriotique et tenace vainquit la routine et l'insouciance d'une génération qui n'imaginait pas que la France nouvelle eût jamais à défendre sa révolution les armes à la main; mais sur le point capital (je veux parler du service obligatoire pour tous) il échoua.

« Il faut, disait-il le 12 décembre 1789, une conscription nationale qui comprenne la seconde tête de l'empire et le dernier citoyen actif. Il faut que chaque homme, dès que la patrie sera en danger, soit prêt à marcher. Si vous tolérez une fois les avoués, les remplacements, tout est perdu; de proche en proche, tous les riches voudront se soustraire au service personnel et les pauvres resteront seuls chargés de cette fonction, si noble pour un peuple libre... »

On ne l'écouta point. On ne savait pas encore que c'est en pleine paix et longtemps à l'avance qu'une nation sage doit préparer la guerre. La France voulait des droits, mais ne se préoccupait pas encore de ses devoirs. Le système des enrôlements volontaires à prix d'argent, qui avait été si funeste même à l'ancien régime, fut maintenu. Et qu'en résulta-t-il? C'est qu'à l'heure du péril l'effectif de nos troupes se trouva hors de proportion avec nos besoins et que, pourvue seulement d'une armée mercenaire dont le patriotisme et l'abnégation n'étaient pas encore éprouvés, la France faillit succomber au premier choc de l'Europe.

Rendons cette justice à l'Assemblée constituante qu'elle ne s'entêta point dans son optimisme et son aveuglement. Dubois-Crancé, qui voyait venir l'orage, ne cessait de demander que nos forces actives fussent doublées et même triplées, du moins provisoirement, par des contingents empruntés à la garde nationale. On finit par reconnaître qu'il avait raison. De là les levées successives de ces bataillons, dits de volontaires, qui, à partir de 1791, furent juxtaposés aux vieux régiments et eurent à soutenir, en 92, l'assaut d'York et de Brunswick.

Cette innovation ne suffisait pas. Il semblait même, à la fin de la première campagne, qu'elle dût être plus

ments à la Convention. On sait le grand rôle qu'il y joua. Envoyé deux fois en mission militaire, il reprit Lyon aux royalistes et contribua puissamment à la pacification de l'Ouest. Membre du conseil des Cinq-Cents de 1795 à 1797, il fut plus tard inspecteur général d'infanterie à l'armée du Rhin (1798-1799) et enfin ministre de la guerre (septembre-novembre 1799). Mis à l'écart par Bonaparte dès le lendemain du 18 Brumaire, il vécut depuis dignement dans la retraite, sans rien demander, et mourut dans sa maison de Balham (Ardennes) en juin 1814, après avoir eu la douleur de voir envahir cette France qu'il avait su, vingt ans plus tôt, préserver de l'étranger. Tout est à lire dans le livre animé, vivant, que M. Iung lui a consacré et dont je ne puis faire ressortir en ce moment que les points saillants.



nuisible que profitable à nos armes. Grâce aux avantages que l'Assemblée législative et même la Convention (à ses débuts) avaient accordés aux nouvelles levées, la *ligne* ne se recrutait plus. Elle jalousait les *volontaires;* ceux-ci la suspectaient. Les bataillons appelés des départements s'étaient multipliés à tel point et jouissaient d'une telle indépendance que l'administration militaire n'en savait pas au juste le nombre et n'en pouvait fournir l'état même approximatif. Il était si facile de les quitter que beaucoup d'entre eux, qui étaient au complet sur le papier, n'avaient en réalité presque plus que leurs cadres. Et chaque jour on en formait d'autres. La république dépensait trois cents millions de trop et n'était pas défendue.

La France était perdue si une réorganisation vigoureuse n'eût procuré à nos armées la cohésion, l'ordre et la discipline qui leur manquaient. C'est à Dubois-Crancé que revient l'honneur de l'avoir réclamée, de l'avoir accomplie. J'ai dit ailleurs en quoi consistait cette opération de l'*amalgame* et de l'*embrigadement* (1), exécutée en pleine guerre, au bruit du canon, en face de la coalition, de la Vendée, du Midi révolté, dans les intervalles des batailles. Je renvoie le lecteur à l'analyse sommaire, mais précise, que j'ai présentée de cette œuvre sans pareille. Je le renvoie surtout aux pages émouvantes dans lesquelles M. le colonel Iung a dépeint les angoisses, les luttes, les succès du patriote qui, en moins d'une année, sut faire à la France une armée digne d'elle et capable de la sauver.

Il y verra ce qu'il fallut à cet homme non seulement d'intrépidité pour braver les malveillances qui le désignaient à l'échafaud, mais de persistance pour triompher de l'indécision et des préjugés auxquels se heurtait son programme même dans la Convention.

La conscription nationale qu'il réclamait dès 1789 ne fut formellement décrétée qu'en août 1793. L'amalgame et l'embrigadement, votés le 21 février de la même année, étaient encore remis en question dix mois plus tard. Les Barrère, les Lapparent, les Carnot repoussaient ces mesures. Les généraux les exécutaient mal ou en retardaient l'accomplissement sous divers prétextes. Il fallut que Crancé, qui revenait de Lyon, remontât à la brèche et bataillât deux mois encore pour dissiper d'incroyables préventions et assurer l'application d'une idée qui était le salut de la France. Il l'emporta; mais il n'était que temps. La campagne de l'an II allait s'ouvrir. Sans lui, elle n'eût été probablement pour nous qu'une série de désastres; elle fut, grâce à lui, le triomphe de la république.

Il lui avait fallu aussi bien des mois pour faire adopter par la Convention une tactique gouvernementale sans laquelle la France révolutionnaire fût infailliblement morte d'anarchie. Il était d'avis, comme son biographe, qu'en cas de péril national, quand la défense du pays prime tout autre besoin, le gouvernement doit *se mobiliser*, simplifier ses rouages; que, s'il y a plusieurs Assemblées, elles doivent alors se réunir en une seule : cette Assemblée, naturellement, restera souveraine; mais, pour gagner du temps, elle déléguera sans réserve la direction des affaires, l'initiative des décisions exécutives et des lois à une commission nommée par elle, responsable devant elle et de qui relèveront momentanément tous les pouvoirs de l'État. Telle est la théorie que Dubois-Crancé prêchait dès la fin de 1792. Elle donna naissance, sur sa proposition formelle, au *Comité de défense générale* institué le 1er janvier 1793 et qui, pourvu seulement en avril et en août de la même année d'une autorité en rapport avec sa destination, devint le *Comité de salut public*. Nul n'ignore le parti que cette dictature parlementaire sut tirer en peu de temps de tous les services de l'État. Mais ce qu'on ne dit pas assez, ce que M. Iung a bien fait de rappeler, ce que la France républicaine n'a pas le droit d'oublier, c'est que la Révolution avait été imprévoyante, qu'elle était près de sa perte et que Dubois-Crancé lui mit en mains l'instrument de son salut; c'est que ce travailleur infatigable nous fit une armée quand nous n'avions encore que des levées tumultuaires, et que de lui, plus justement encore que de Carnot, l'on peut dire qu'il organisa la victoire.

Un autre enseignement résulte encore du livre de M. Iung. C'est que la France révolutionnaire était beaucoup moins hardie qu'on ne le croit communément. Loin d'imiter les témérités de l'ancienne aristocratie et de la royauté, qui s'étaient si bénévolement jetées dans les hasards, elle alla d'abord terre à terre, toujours préoccupée de sa ligne de retraite, regardant peut-être trop en arrière, pas assez en avant. Mais elle ne revenait point sur ses pas. Peu à peu, grâce aux circonstances et aux bons conseils (qu'elle finissait par écouter à la longue), elle prenait conscience de sa force autant que de son droit. Sans cesser d'être prudente, elle devint ferme et hardie; elle sut vaincre toute l'Europe. Ceux qu'elle a mis à terre ne voient en elle qu'une *brute devenue folle :* qu'aurait-elle donc fait si elle eût été sage?

A. DEBIDOUR.

(1) Voy. dans la *Revue* du 27 novembre 1880 mon article sur *l'Armée française pendant la Révolution*.



LA SŒUR DE LA TRAGÉDIENNE (1)

Nouvelle

X.

Plus je réfléchissais à ce qui se passait chez Mme Lesaulnier, plus je restais frappé de la justesse du mot que m'avait dit Marianne : « Quand j'aurais tous les mérites que votre bienveillance me suppose, à quoi me serviraient-ils, s'ils passent inaperçus de ceux au milieu desquels je vis? »

Tout est là, en effet; être supérieur au milieu dans lequel on est jeté n'est souvent pas un malheur moindre, ne crée pas une situation moins fausse que le fait même de lui être inférieur. Je ne sais pas si l'homme d'esprit mêlé à des sots ne joue pas un rôle aussi pénible et même parfois aussi ridicule que celui d'un sot parmi des gens d'esprit. Ah! il le savait bien, cet enfant d'une civilisation raffinée qui s'écriait, tombé chez des peuples sauvages : « Ici, c'est moi qui suis le barbare, parce que ces gens-là ne me comprennent pas! »

Eh bien, oui, la vérité était là; et c'était folie de lutter contre des faits aussi brutalement impérieux.

Lucien, d'ailleurs, était trop bien repris par la tragédienne, et sa rechute le livrait à elle sans défense. Je le voyais même — car, sous l'empire d'une violente passion, l'homme s'élève ou s'abaisse avec la femme qu'il aime, — je le voyais descendre peu à peu au niveau, sensiblement inférieur, de Marie-Thérèse; et je l'entendais la suivre misérablement, avec une docilité trop exemplaire, dans l'infiniment petit de ces querelles de derrière les portants où s'use la journée et s'acharne la mauvaise humeur des comédiennes sans valeur. C'était un homme à la mer; car il faut plus que du talent, il faut du vrai génie pour résister à une telle influence.

Ainsi je devais abandonner la partie et il ne m'appartenait plus de lutter pour ma pauvre petite voisine, qui se condamnait elle-même. Décidément, elle avait raison : elle n'était pas née pour le bonheur.

A quelque temps de là, j'appris le mariage prochain de Lucien et de Marie-Thérèse. Ce fut Mme Lesaulnier qui m'en donna la nouvelle. Cette singulière mère était radieuse. D'abord, depuis que son neveu « s'était découvert poète ». — Croirait-on cela, monsieur? Le fils de ma sœur, à qui j'ai vu déchirer toutes ses culottes en grimpant aux arbres! — elle avait compris, disait-elle, qu'il ne pourrait épouser une modeste commerçante. Et, tout aussitôt, pareille à la branche qu'on a recourbée et qui revient en hâte à sa position première, elle était retournée à son idée, qu'il était bon de marier sa tragédienne au début de la carrière, « pour l'empêcher de faire des bêtises ». D'ailleurs — et c'était là la meilleure raison qu'elle pût donner, — on commençait à jaser en voyant le poète et la tragédienne se montrer toujours et partout ensemble.

— Mais, ajoutait Mme Lesaulnier en me faisant part de ces projets, vous ne devineriez jamais, docteur, qui chez nous pousse le plus à ce mariage?

— Belle demande! m'écriai-je. C'est Marianne.

— Vous l'avez dit. Ainsi vous voyez bien que j'avais raison!

— Aviez-vous raison? Je n'en sais rien. Ce que je sais, c'est que Marianne, aujourd'hui décidée à renoncer à Lucien, doit avoir hâte de creuser le fossé qui va le séparer d'elle.

— Vous croyez? Pauvre enfant! C'est possible. Mais que voulez-vous? C'était écrit.

« Dans ta cervelle », pensai-je, sans formuler ma réflexion de vive voix, de peur de réveiller une discussion inutile.

Le plus étonnant peut-être, ce n'était pas que Marianne poussât à ce mariage, mais que sa sœur s'y fût décidée si vite. Que Marie-Thérèse eût enlevé « un amoureux » à sa cadette (pauvre Marianne! le seul qu'elle voulût jamais avoir!); qu'elle enchaînât cet amoureux à son char avec tous ceux qu'au dire de Garavant elle avait « désespérés » à Bordeaux, à commencer par le préfet de la Gironde, il semblait vraiment que ce pouvait être assez pour sa satisfaction. Mais elle s'était piquée au jeu et prise elle-même finalement à la passion qu'elle avait inspirée. On se laisse d'abord aimer, cela flatte; on aime ensuite : l'amour achève ce que l'amour-propre a commencé. N'est-ce pas là bien souvent la marche des choses?

Quant à cette idée de se marier jeune et au début de la carrière, elle est assez fréquente dans le monde, si indépendant d'ailleurs, des artistes dramatiques. L'entraînement, le caprice y ont leur part, et aussi, je crois, cette arrière-pensée que le serment conjugal enchaîne ici un peu moins qu'ailleurs. Ils sont nombreux, dans le milieu où s'agitent les descendants des héros du *Roman comique*, les exemples de la facilité avec laquelle on se quitte dès qu'on a cessé de s'entendre. Ah! ce n'est pas là qu'on ajoutait aux litanies : « Saint Naquet, priez pour nous! » Qu'importe, en effet, qu'on entre-bâille les portes du *temple de l'hymen*, à qui sait en sortir par les fenêtres?

Comment, d'ailleurs, une héroïne de théâtre, qui se marie à nouveau tous les soirs, aujourd'hui avec le ténor ou le jeune premier, demain avec le baryton ou le grand premier rôle, se ferait-elle une idée bien nette du mariage, de ses devoirs austères, de son caractère de durée et de fixité? Au théâtre, le mariage termine tout et ne commence rien ; c'est juste le contraire dans la vie.

(1) Suite et fin. — Voyez les trois numéros précédents.

Marianne y poussant, et avec elle cette circonstance que Marie-Thérèse était libre alors et se trouverait plus tard absorbée par le travail des représentations, la noce eut lieu à un mois de là. La Claverie avait consenti à être l'un des témoins; et, comme le « sympathique » ami des arts n'était pas homme à laisser ignorer au public, impatient de nouvelles, la moindre de ses démarches, la renommée emboucha ses trompettes; la noce du jeune poète avec la future étoile de l'Odéon fut presque un événement parisien. On se pressa dûment aux portes; on s'étouffa, comme il convenait, à la sacristie. Quand Marie-Thérèse redescendit la nef au bras de Lucien, le respect du lieu ne put empêcher un long murmure d'admiration : elle était superbe ainsi, vraie doña Sol au cinquième acte d'*Hernani*.

Où était Anténor pour jouir du triomphe de sa tragédienne? Anténor boudait; il n'avait pas voulu assister au sacrifice d'Iphigénie. On prétend même que, tout le jour, le portrait de Marie-Thérèse resta voilé d'un crêpe dans l'atelier de l'avenue d'Orléans.

En revanche, Garavant, « venu tout exprès de Bordeaux pour cette chère enfant », protestait, au milieu d'un cercle d'artistes dramatiques, de son dévouement à la tragédienne et déclarait qu'il serait plutôt accouru du bout du monde. La vérité est qu'il n'était pas fâché de venir un peu prendre l'air de Paris, s'étant fait d'ailleurs attribuer une passe gratuite par le crédit d'un ami journaliste.

Il n'y eut ni repas ni soirée, et Lucien enlevà sa femme (gare de Lyon) immédiatement après la cérémonie religieuse.

Le soir, quand le flot des complimenteurs eut cessé de battre la porte de Mme Lesaulnier, je me présentai chez elle; et, tandis que la bonne dame se remettait un peu de toutes les émotions de la journée, j'eus quelques instants d'entretien avec Marianne.

— Eh bien, dis-je à la jeune fille, le sacrifice est consommé. Ne regrettez-vous rien?

— Non, dit-elle en me regardant bien en face, de ses beaux yeux limpides et clairs.

— C'est que vous n'aimiez pas, Marianne. Au reste, cela vaut mieux ainsi.

— Je n'aimais pas, dites-vous? Moi! Je n'aimais pas?

Elle se redressa, un éclair traversa son regard, et je la vis en colère pour la première et la dernière fois de sa vie.

— En vérité, cela est inouï, que vous, vous me parliez ainsi! Mais j'aurais donné ma vie pour Lucien, vous le savez bien! Je la donne aujourd'hui même peut-être, ajouta-t-elle à voix plus basse.

Et, portant la main sur son cœur, elle dit :

— Qui sait? Mais regretter? quoi? Que puis-je regretter? Non seulement j'ai fait ce que je devais faire, mais je ne pouvais pas agir autrement. Et alors vous en concluez que je n'aime pas, que je n'ai jamais aimé! Ah! j'ai bien souffert, allez, et je souffre bien encore! Si c'est cela l'amour, j'en ai là plus que vous ne pouvez penser. Mon calme apparent vous étonne? J'ai tellement l'habitude de renfermer en moi peines et soucis! Le bonheur! je ne peux pas y croire. Le retour de Lucien! je n'y ai jamais eu pleine confiance. Vous m'avez vue joyeuse alors; mais toujours, au dedans de moi, une voix disait : « N'y crois pas! cela ne saurait durer : n'y crois pas! » Et je sentais bien que cette voix disait vrai; mais je la faisais taire, me disant à mon tour : « Qu'importe! Jouissons de l'heure présente : cela est si doux! Si je rêve, le réveil viendra toujours assez tôt. » Aussi, j'avais peur du lendemain, et parfois je pensais : « Ah! si je pouvais mourir ainsi, en pleine joie, en pleine illusion!... » Eh bien, je ne suis pas morte, et l'heure du réveil est venue. Je reprendrai ma vie comme je l'ai commencée. Mais vous, mon ami, ne doutez jamais de mon amour; car mon amour, c'est moi-même; en douter, c'est mettre en question la sincérité de tous mes sentiments.

— Pardonnez-moi, Marianne, lui dis-je; je vois à présent combien je m'étais trompé.

— Oui, vous m'avez fait de la peine, reprit-elle, car vous êtes la seule personne avec qui je puisse m'ouvrir librement : où en serais-je donc, si vous mettiez en doute mes paroles? Je forme un souhait, mon ami : c'est que ma sœur, qui m'a été préférée, aime Lucien autant que je l'eusse aimé moi-même. Et ne croyez pas que ceci soit une vaine parole : cette pensée de leur affection mutuelle et profonde est maintenant ma seule consolation. Ah! mon ami, qu'ils s'aiment, qu'ils soient heureux! Je ne saurais vous dire avec quelle ardeur, tantôt, j'ai adressé à Dieu cette prière! Comprenez-vous? Leur bonheur, c'est la justification de ce que vous appelez mon sacrifice : il me le faut, je le veux. Mais de quoi vais-je m'inquiéter? Ils s'aiment : ils seront heureux!

XI.

Le voyage de noces de Lucien ne dura que quelques jours : ne fallait-il pas que Marie-Thérèse reprît le cours de ses études? Ses études? Je me vois obligé de placer après ce mot un point d'interrogation. Étudiait-elle réellement les rôles qui lui étaient confiés? Il suffisait de l'entendre, quelques instants, parler d'elle, de ses succès à Bordeaux, pour comprendre que, dans sa pensée, elle ne pouvait plus avoir besoin des conseils de personne. Cette infatuation ne me laissait pas sans inquiétudes sur le sort de son début, et j'appris que la direction de l'Odéon commençait à s'en préoccuper un peu.

Mais, pour ressentir cette impression, il fallait sortir de l'orbite où gravitait la famille Lesaulnier. Ici la foi

au talent de Marie-Thérèse était complète, aveuglante. Il semblait, d'ailleurs, que tout se préparât au mieux. La Claverie, toujours l'amabilité même, maintenait en haleine l'attention sympathique du monde parisien, que le récent mariage de la tragédienne avec un poète remarqué intéressait déjà tout naturellement. De son côté, Anténor, qui n'avait boudé tout juste que le jour du mariage, *travaillait* le quartier Latin, où il avait de nombreuses connaissances. On mettait ainsi de beaux atouts dans son jeu.

Enfin, la grande soirée arriva. J'avais, à côté de moi, le petit... Chose, du journal ***, lequel, après avoir consciencieusement promené sa jumelle sur tous les fauteuils et toutes les loges et distribué çà et là quelques douzaines de coups de chapeau, déclara que nous avions « une salle épatante », grande différence avec les Bouffes, qui, la veille, avaient eu, paraît-il, « une salle infecte ». Je ne sais pas, au juste, ce qu'il entendait par là; car on sait que les « salles de premières » sont toutes les mêmes et vous montrent toujours les mêmes visages aux mêmes places. Enfin, le petit Chose était content : c'était fort bien; car il paraît que l'humeur du petit Chose est fort à considérer pour qui veut réussir au théâtre.

Cependant une circonstance fâcheuse faillit compromettre le succès de Marie-Thérèse avant même qu'elle n'eût paru. A l'entr'acte qui précédait le début de la tragédienne, on s'était répandu dans les couloirs. Anténor, à qui l'on avait promis — fatale promesse! — de lui laisser exposer au foyer le portrait de la débutante, avait tenu bon, malgré de vives et prudentes oppositions, et exigé l'exécution de la parole donnée. Or les amis et partisans d'Anténor avaient sans doute raison quand ils déclarèrent — après coup — que l'éducation artistique du public n'était pas encore assez faite pour lui permettre de comprendre cette peinture. Le fait est que, loin de la comprendre, il en fit d'affreuses gorges chaudes. Une traînée de fou rire gagna le foyer de l'Odéon et se répandit jusque dans les galeries dominant l'escalier. Un membre du *Jockey*, heureux de placer son mot, admira bien haut la modestie de Mlle Lesaulnier, qui s'était fait représenter *violette*. Sur quoi, je vis le petit Chose tirer hâtivement de son gousset un porte-mine d'or et noter le « trait », pour la plus grande joie de ses lecteurs.

Heureusement, La Claverie, qui faisait d'utiles diversions, parvint à rallier les troupes qui évoluaient sur les galeries de l'escalier. Il s'en allait flanqué de critiques et d'amis et traînant après lui une queue qui faisait un long sillage dans la foule houleuse. Parlant peu, mais affectant des airs mystérieux, disant à ceux qui l'interrogeaient : « Vous verrez! vous verrez! », il prenait assurément le meilleur moyen pour préparer le succès.

Le succès!... Hélas! où sont tant de moissons, grosses d'espoirs et de promesses, qui, debout, s'étalaient fièrement au soleil? Quel épanouissement! Quelle apparence de force et de richesse! Les épis serrés, se profilant sur le ciel bleu, s'élançaient, drus et fermes, en pleine lumière, semblant lutter à qui se dresserait le plus haut. Et, quand ils se balançaient au souffle du vent traversé d'un joyeux cri d'alouette, c'était avec ces airs de satisfaction et d'orgueil qui conviennent à des êtres gras et bien nourris. — Un seul nuage a passé, et tout est anéanti. Ce que tant de soins, tant de jours, tant de mois ont formé, une minute a suffi à le détruire.

L'histoire de cet orage est aussi celle de la soirée de début de Marie-Thérèse, cette soirée qui s'annonçait si belle! On donnait *Andromaque*. Après avoir cherché sa voie et oscillé des amoureuses tendres aux grandes passionnées, la tragédienne s'était arrêtée à ces dernières et elle se produisait dans le rôle d'Hermione. Elle y fut vraiment médiocre, et le public parisien ne tarda pas à s'en apercevoir. Peu perspicace, elle ne se rendit pas compte de l'effet qu'elle produisait. Sa beauté, d'ailleurs, avait fait son effet accoutumé et soulevé, comme toujours, un frémissement approbatif. Ce premier succès fut pour beaucoup dans sa perte. Elle en fut comme grisée, et rien ne vint plus modérer son aplomb et son assurance, qui contribuèrent à exciter les auditeurs contre elle. Elle se lança sans mesure à travers un texte insuffisamment étudié et rencontra des intonations douteuses qui soulevèrent les murmures. Où étaient alors les bienveillants invités de La Claverie et les amis politiques du préfet de la Gironde? La soirée se tourna en déroute. Dès le second acte, on avait imposé silence à la claque, et la blague, l'horrible blague, à qui rien ne résiste, avait même commencé son œuvre.

Enfin, lors de l'entracte par lequel on a coutume de couper en deux les tragédies, le départ fut presque général. Les critiques influents se rencontraient dans les couloirs, réclamant leurs pardessus.

— Vous partez?

— Comme vous; et franchement, mon cher ami, je crois que nous en avons assez entendu.

Les ouvreuses, affolées, débordées, ne sachant auquel entendre, fouillaient dans des montagnes de paletots, brouillaient tout et perdaient la tête au milieu des réclamations simultanées dont elles étaient assaillies.

On vit même La Claverie, qui eût bien voulu se dissimuler et ne répondait que par un haussement d'épaules furtif aux « Eh bien? » que quelques indiscrets lui adressaient, on vit le bienveillant La Claverie tendre sans bruit son numéro à l'ouvreuse et attendre son tour!

Infortunée Marie-Thérèse! Être *lâchée* par La Claverie! C'était le dernier des affronts et la preuve la plus parlante de son désastre.



XII.

Cette soirée me fut pénible à plus d'un point de vue. Personnellement, il est vrai, Marie-Thérèse ne m'inspirait pas beaucoup de sympathie; mais je n'ai jamais pu voir sans un serrement de cœur un malheureux comédien obligé de se débattre contre une salle hostile, contraint de faire contre mauvaise fortune bon cœur, de poursuivre son rôle sous les quolibets et les affronts et de sourire encore, pauvre esclave public, à ses maîtres moqueurs ou irrités.

Et puis je souffrais pour Marianne, à qui l'échec de sa sœur avait porté un coup sensible. Je l'avais suivie durant toute cette représentation — car, de ma place, je pouvais l'apercevoir au premier rang d'une baignoire; — je l'avais vue triste, abattue, muette, ne répondant que par des mouvements de tête à Mme Lesaulnier, dont le mécontentement se traduisait d'une façon plus démonstrative. J'avais même surpris deux larmes tombant de ses yeux et faisant leur sillon sur ses joues pâlies, et j'avais pris grande part au chagrin de ma petite amie.

Je n'osai pas retourner tout de suite chez Mme Lesaulnier; quand j'y reparus, il me semblait de bon goût de ne pas faire allusion à l'échec de la tragédienne, tant il m'apparaissait indiscutable, impossible à dissimuler, sous quelques fleurs de rhétorique que ce pût être. Mais la conversation fut mise aussitôt sur ce chapitre; il ne fut pas question d'autre chose. On commençait même à en parler avec une désinvolture qui me laissa tout d'abord stupéfait. Désarçonné par la rudesse du premier assaut, l'amour-propre était déjà remonté en selle et le mot de *cabale* hardiment prononcé.

Anténor se trouvait là; c'était lui qu'il fallait surtout entendre, lui et Mme Lesaulnier. L'existence de la cabale ne faisait aucun doute pour eux; et la preuve qu'ils en apportaient, c'est qu'une fois les cabaleurs partis, tout avait été comme sur des roulettes. La vérité est que, la salle aux trois quarts vide, Anténor, rassemblant quelques fidèles, avait pu gratifier la tragédienne de plusieurs applaudissements où la qualité remplaçait la quantité jusqu'à faire un semblant d'illusion. Il n'en fallait pas davantage pour sauver, devant des yeux prévenus, l'effet de cette désastreuse soirée.

Pour l'intéressée, elle avait naturellement commencé par s'en prendre à tout le monde de son insuccès et ne s'était surtout pas gênée pour dire à qui voulait l'entendre que « ce barbouilleur d'Anténor avec sa croûte » était l'auteur de tout le mal. Puis elle s'était laissée toucher par l'inébranlable fidélité de son admirateur, particulièrement par l'obstination de notre homme à soutenir que, pour tout esprit impartial, la soirée avait été des plus honorables. Que vouliez-vous qu'elle fît contre une telle assertion? Qu'eussiez-vous fait à sa place? Elle laissait dire, et Lucien aussi.

Seule, Marianne se taisait. Elle sentait bien que toutes ces paroles ne pouvaient rien contre la brutalité du fait, et l'échec de sa sœur, dont elle entrevoyait peut-être déjà toutes les conséquences, la laissait tristement pensive et tout abattue. Sa santé même me parut avoir reçu un grand ébranlement. J'avais déjà remarqué du côté du cœur quelques symptômes inquiétants et des prédispositions à surveiller. Je fus frappé du progrès que le mal semblait avoir fait en si peu de temps. Décidément, le coup avait été rude.

L'esprit de Marianne, éclairé par son cœur, se rendait clairement compte que l'amour de Lucien et de Marie-Thérèse était en majeure partie fondé sur la vanité; tout ce qui ébranlait le prestige de l'un aux yeux de l'autre devenait un danger sérieux, une atteinte plus ou moins rude portée à la solidité de l'édifice. Que l'un et l'autre cherchassent à s'étourdir, que leur déception s'amusât à terrasser ce fantôme de la cabale si complaisamment évoqué, elle savait bien qu'au fond ils ne pouvaient se faire grande illusion et que le sentiment de la vérité, pareil à un assaillant qu'on repousse, mais qui ne se lasse pas, finirait par entrer tôt ou tard dans la place.

Marianne n'avait que trop raison. Après quelques représentations, moins tourmentées que la première, mais d'un calme navrant, le directeur du théâtre, usant d'un droit qu'il s'était réservé, eut « le regret » d'annoncer à Marie-Thérèse qu'il devait résilier son engagement.

— Mais aussi, dit-il à l'actrice, quittant le ton paterne pour prendre l'accent sévère, je vous avais dit de creuser : pourquoi n'avez-vous pas *creusé?*

Le plus clair, c'est que La Claverie, ne pouvant se dissimuler le désastre de sa protégée, avait cessé de s'intéresser à la tragédienne.

En vain Lucien avait tenté une démarche chez l'homme aimable : celui-ci l'avait reçu debout, prêt à sortir, chapeau en tête, et lui avait nettement donné à entendre qu'il était inutile d'insister. Pauvre Lucien! il avait compté, par l'influence de ce protecteur, faire jouer à l'Odéon un drame historique en vers qu'il travaillait avec amour. Une seule soirée avait ruiné les espérances de l'actrice et celles du poète.

Peu à peu les portes se fermaient devant eux; les gens qu'ils rencontraient étaient atteints d'une myopie subite. Tel les apercevait, un mois avant, du bout de la rue, qui aujourd'hui ne les distinguait plus d'un trottoir à l'autre.

La vie de Paris a de ces revirements terribles : pour un rien elle vous élève au pinacle; pour un rien, ensuite, elle vous rejette à terre. Mme Lesaulnier, qui avait pris pour argent comptant toutes les promesses faites, toutes les espérances de succès données à sa fille, se démenait, protestait, criait et ne pouvait ad-

mettre que sa Marie-Thérèse, son orgueil, son avenir, coulât à pic dans cet océan d'indifférence qui allait bientôt se refermer sur elle et l'engloutir.

Sur la question d'amour-propre se greffait la question d'argent, et c'était toujours au petit commerce de mercerie que revenait la charge de faire vivre tout le monde. Il y avait bien la place de Lucien, à laquelle, par bonheur et malgré d'ambitieuses suggestions, il n'avait pas renoncé ; mais qu'était-ce que cent quatre-vingt-dix francs par mois? On puisait donc largement à la bourse de Mme Lesaulnier, alimentée par les soins de Marianne; et ma petite amie se tuait de travail et de fatigue, tandis que les soucis et la maladie, qui s'aggravait, contribuaient encore à diminuer ses forces.

XIII.

Sur ces entrefaites intervint, pour moi, un grand événement. Mon mariage avec une de mes cousines, arrêté depuis longtemps, mais depuis longtemps aussi suspendu par des nécessités de position, se célébra enfin dans une ville de province assez éloignée. Il fut suivi d'un séjour de deux ans à Blidah, la santé de ma femme m'ayant donné, au début, quelques inquiétudes qui nécessitèrent ce long repos sous le bienfaisant soleil du Sahel algérien.

Je pensais souvent à Marianne et n'étais pas sans souci sur son sort et sa santé. Cependant une certaine paresse, cette éternelle remise au lendemain qui nous fait négliger tant de choses, de celles même qui nous tiennent le plus au cœur, enfin mes préoccupations personnelles m'empêchèrent d'écrire à mes voisines du boulevard Poissonnière. Mais, une fois rentré à Paris et après mon installation dans un nouveau quartier, je n'eus rien de plus pressé que de courir à mon ancienne maison et d'avoir des nouvelles de la famille Lesaulnier. Qu'allais-je apprendre par là?

Du plus loin que j'arrivai en vue du magasin, je remarquai qu'on en avait fait récemment la toilette et que l'installation avait pris un air plus aisé et plus confortable. « Bon! pensai-je, tout va bien! » Et je ralentis le pas, l'esprit tranquille et rassuré.

Ce fut Mme Lesaulnier qui me reçut : Marianne était sortie. La bonne dame poussa mille exclamations à ma vue.

— Ah! c'est le docteur! Comment, docteur, c'est vous! En voilà, une surprise! Nous vous croyions mort. C'est égal, Marianne va être bien contente de vous voir.

— Marianne! Eh bien, comment va-t-elle?

— Bien, maintenant; mais elle a été malade, très malade. J'ai cru la perdre, chère petite! Ah! quand je pense à cela!...

— La perdre! Et de quel mal?

— Les tracas, les soucis, tout le mauvais sang qu'elle s'est fait au sujet de sa sœur.

— Oui, au fait, et Marie-Thérèse? et Lucien?

— Ah! ne m'en parlez pas! Si vous saviez que de choses il s'est passé en votre absence et quelles vilaines et tristes choses!...

— Mais enfin?...

— Eh bien, depuis cette cabale de l'Odéon — car c'était une cabale, vous savez? — Vous n'avez pas idée des démarches que Marie-Thérèse a faites d'abord pour trouver une position, des heures passées dans les antichambres des directeurs de théâtres. C'était navrant. Tous les matins partir avec une espérance nouvelle pour revenir, tous les soirs, avec un nouveau découragement! La provision d'espoir s'épuise vite, et le découragement s'amasse, s'amasse!... Ce qui s'épuisait aussi, c'étaient nos ressources, et Marie-Thérèse et Lucien nous faisaient constamment de nouvelles demandes d'argent.

« Le plus malheureux, c'est qu'à force de traîner la misère ensemble, je les voyais se prendre en grippe l'un l'autre. Le proverbe a raison : quand il n'y a rien au râtelier, les chevaux se battent. Le croiriez-vous? Lucien en était venu à douter du talent de ma fille. Enfin, vous la connaissez, docteur?...

— Oui, oui; mais continuez, je vous en prie. Et Marianne?

— Ne lui a-t-il pas dit, un jour, poursuivit-elle sans abandonner sa pensée, que c'étaient les amis de la préfecture qui lui avaient, seuls, fait un succès à Bordeaux! Ah! dam, vous comprenez, quand elle entendait de pareilles choses, Marie-Thérèse bondissait; et tous les jours nous avions des scènes!... C'était affreux. Je ne sais vraiment pas ce qui se serait passé sans Marianne, pauvre cœur d'ange!... C'est toujours elle qui mettait la paix entre eux et qui décidait Lucien à céder. Elle avait gardé beaucoup d'influence sur lui, et croiriez-vous que parfois sa sœur le lui reprochait? Certes, j'aimais bien ma fille aînée, vous le savez; j'admire son talent, qui aujourd'hui, sans cette cabale!... Mais cela, c'était trop injuste, je suis forcée d'en convenir.

« C'est à ce moment que Marie-Thérèse mit au monde un beau gros garçon. Car vous savez que je suis grand'mère? Au fait non, vous ne pouvez pas savoir... Un vrai chérubin, vous verrez! Nous espérions que cet heureux événement allait ramener l'entente dans le ménage. En attendant, il fut convenu que, ma fille ne pouvant, dans sa situation d'artiste, nourrir son enfant, le bébé serait élevé chez la grand'maman et confié spécialement aux soins de la tante Marianne. Nous croyions bien faire, et cependant, si Marie-Thérèse s'était décidée à garder son enfant, peut-être aurions-nous évité tout ce qui est arrivé. Voyez-vous, je puis dire cela, moi qui ai nourri mes deux filles, qui les ai soignées sans relâche et suivies pas à pas : donner le jour à ses

enfants n'est que la moitié de la maternité; on n'est vraiment et complètement mère que par tous les soins qu'on leur prodigue.

« Enfin, à quelques mois de là et après un an de démarches, Marie-Thérèse était parvenue à trouver un engagement... à Belleville! Ce n'était pas brillant; mais le directeur montait pour elle le drame historique de Lucien; on devait convoquer la presse, et qui sait? peut-être aurait-on obtenu une revanche de la soirée de l'Odéon!

« Un peu d'espoir était donc rentré dans la maison, et, en même temps, un peu d'accord entre ma fille et mon gendre. Mais ce bon temps-là n'a pas été long, je vous assure. A peine les répétitions du drame étaient-elles commencées que Lucien devint sombre et taciturne, à nous inquiéter, Marianne et moi. Quand ils venaient tous deux dîner ici, Lucien ne desserrait plus les lèvres et passait son temps à jeter sur sa femme des regards courroucés. Pour Marie-Thérèse, elle était, au contraire, très surexcitée, bavardant avec rage, disant mille folies, ayant l'air de prendre plaisir à le voir s'assombrir et de vouloir le narguer avec sa bonne humeur. Nous voyions bien, d'ailleurs, qu'elle se battait les flancs pour être gaie; et elle avait beau faire, les dîners se passaient tristement.

« Vous pensez bien que j'ai cherché à savoir par ma fille quel désaccord avait pu naître entre elle et son mari; mais mon bon docteur, savez-vous ce qu'elle me répondait? « Ah! il m'assomme, et toi aussi : laisse-moi la paix! » Oui, monsieur. Et encore j'adoucis les expressions; car je n'oserais vous répéter ce qu'elle se permettait de me dire. Qui l'aurait cru? Me traiter ainsi! Une fille à qui j'ai tout sacrifié! »

— C'est peut-être pour cela, ma chère madame Lesaulnier. Mais vous lui passiez tout parce qu'elle flattait votre vanité et qu'elle vous faisait honneur!

— Ah! oui, honneur! Écoutez donc la fin de cette histoire, car je ne chercherai pas à vous cacher un scandale qui a été public. C'était la jalousie qui rendait Lucien si sombre. Il avait remarqué que depuis quelque temps une certaine intelligence s'était établie entre sa femme et l'acteur qui jouait l'amoureux. Vous ne connaissez certainement pas cet acteur..., un amoureux de Belleville!... C'est un grand brun, plus bête qu'on ne pourrait croire, dit Lucien, et qui ne saurait dire un mot de conversation suivie; mais, comme il a des yeux superbes et qu'il se fait la tête de M. Mounet-Sully, il a, paraît-il, beaucoup de succès dans le monde. Un jour — Lucien avait sans doute acquis une preuve décisive : vous comprenez que je n'ai pas trop osé le questionner sur ce sujet, — voici mon gendre qui arrive au milieu de la répétition, soufflette l'amoureux, déchire les copies de la pièce et déclare que le drame ne sera pas joué. Le directeur en a fait faillite : au reste, un jour plus tôt, un jour plus tard...

— Et Lucien? Il s'est battu?

— Attendez! Comme il s'apprêtait à recevoir, le soir, les témoins de l'acteur, savez-vous ce qu'il apprit? C'est que son homme venait de quitter Paris, emmenant ma malheureuse fille!

— Quoi! Marie-Thérèse?...

— Oui, mon bon docteur, Marie-Thérèse, sans crainte de nous déshonorer, sans penser même à son enfant, s'est enfuie avec ce bellâtre; et maintenant elle joue à Bruxelles à côté de ce misérable, dont elle pousse l'audace jusqu'à porter le nom! Ah! ma fille est perdue, perdue de réputation, perdue d'honneur! Ce n'est pas sans raison, vous le voyez, que je me méfiais de ce malheureux théâtre où une femme bien élevée ne devrait jamais mettre les pieds! Tous nos malheurs viennent de là; et ma petite Marianne, à présent...

— Eh bien, Marianne?... Parlez-moi d'elle enfin, dis-je, ne prévoyant que trop quel coup terrible de tels événements avaient dû porter à son âme délicate.

— Nous ignorions, elle et moi, reprit-elle, ce qui s'était passé, et nous nous étonnions seulement de n'avoir vu depuis quelques jours ni Lucien ni ma fille, quand la scène du théâtre de Belleville et la fuite de Marie-Thérèse en compagnie de ce drôle nous furent révélées brusquement par un journal. On y racontait toute l'histoire avec les détails les plus complets et on en faisait l'objet des plus odieuses plaisanteries. Oh! ces journaux!... Ils sont bien fiers d'être au courant de tout; mais pensent-ils quelquefois à tous les coups qu'ils portent à de pauvres gens qui ne leur ont rien fait? C'est Marianne qui me lisait les petites nouvelles : vous savez, mes yeux baissent... Tout d'un coup je la vois pâlir, glisser de sa chaise et tomber comme une masse. Ah! docteur, mon bon docteur!... Je l'ai cru morte! Elle est revenue à elle, mais avec une fièvre de cheval, et durant plus de quinze jours elle est restée entre la vie et la mort. Enfin elle a repris le dessus. Pauvre petite! Elle est si bonne et si dévouée, que je crois vraiment que c'est la peur de me faire de la peine qui lui a rendu ses forces et l'a guérie. Si vous l'aviez vue durant sa maladie!... C'est elle qui me réconfortait. Et puis il y a l'enfant, auquel elle pensait sans cesse dans sa fièvre et pour qui aussi elle se raidissait contre le mal et avait l'air de vouloir se cramponner à la vie.

« Enfin, Dieu nous l'a laissée; et maintenant elle me surprend souvent, tant elle paraît calme et résignée. Le soin de son neveu l'absorbe, vous ne sauriez croire à quel point : nul autre qu'elle ne s'en occupe, et c'est à peine si elle me le confie à moi-même. Les affaires ne vont pas mal, grâce à Dieu : l'intérêt qu'elle inspire et la bonne grâce qu'elle a toujours montrée aux clients nous ont sans doute porté bonheur. Aussi vous voyez — continua-t-elle en me montrant une jeune fille qui, tandis que nous causions à l'écart, répondait à tous les survenants, — nous avons pris une demoiselle de magasin.

— Et Lucien?

— Lucien m'inquiète. Chaque jour il vient embrasser son enfant; mais il ne s'arrête pas longtemps ici. Il a hâte de retourner dans une brasserie où il passe tout le temps que lui laissent ses occupations de bureau.

— Et les vers?

— Plus de vers! De temps en temps il dit bien qu'il se remettra au travail; mais il n'y croit pas lui-même et ne parle ainsi que par amour-propre, car il lui en coûte trop d'avouer qu'il est fini. Et c'est la vérité, voyez-vous, il est bien fini. Pour s'en rendre compte, il suffit de le voir avec sa mine défaite et son regard éteint. Ah! Marie-Thérèse l'avait bien fasciné!

Elle poursuivit, entrant encore dans bien d'autres détails, complétant ce récit, le reprenant souvent et faisant de bonne foi son *meâ culpâ* pour tant d'événements regrettables où elle avait assumé une grosse part de responsabilité. Avec ce manque d'équilibre qui faisait le fond de son esprit, parfois elle touchait la note juste, et parfois elle se répandait en divagations de toute sorte ou en récriminations stériles. C'est surtout à l'égard de Marie-Thérèse que les soubresauts de ses appréciations étaient curieux à noter. Il lui arrivait d'accabler sa fille au point que je me voyais presque obligé de défendre la tragédienne contre elle; mais, si je m'avisais à mon tour de mettre en doute la bonté de cœur de Marie-Thérèse, elle faisait aussitôt volte-face et ne voulait plus voir en tout ceci qu'un seul coupable, « le théâtre ». Le talent de l'artiste restait, d'ailleurs, hors de toute discussion. Au fond, sa partialité pour sa fille aînée avait reçu un rude coup, mais n'était pas absolument morte. Faut-il s'en étonner? On ne s'arrache pas du cœur, du jour au lendemain, un sentiment sur lequel on a vécu des années.

Comme nous causions ainsi, Marianne rentra. Elle venait de promener son petit neveu et poussait devant elle une légère chaise roulante où le bébé se prélassait de cet air de placidité béate qui sied à un autocrate incontesté.

Le visage de la jeune fille s'illumina à ma vue et elle me tendit la main avec un élan d'amitié qui m'alla au cœur.

— Quel plaisir de vous revoir! dit-elle. Hélas! vous savez tout? Quel désastre! J'ai cru que je n'y survivrais pas. J'avais tant besoin de leur bonheur! Mais je ne pouvais pas partir : il y avait *ceci*.

Et, parlant ainsi, elle prenait dans ses mains la tête de l'enfant et l'embrassait à pleines lèvres et à plein cœur.

— Vous rappelez-vous, ajouta-t-elle, ce que je vous disais un jour : « Je suis de l'étoffe dont on fait les tantes »? Vous voyez que je ne me trompais pas. Ah! comme on peut aimer ces petits êtres-là! Comme on les aime! Mais aussi, voyez qu'il est beau! Voyez quels bons sourires il m'adresse! Oh! cher trésor!

Et, de nouveau, elle le couvrait de caresses. Puis, se tournant vers moi :

— Je pense, docteur, que nous avons quelques bons moments à vous voir : je serai si heureuse de causer avec vous! Permettez donc... Je reviens à l'instant.

Et elle sortit pour prendre tous les soins que nécessitait sa rentrée au logis.

Restée seule avec moi, Mme Lesaulnier me dit :

— Eh bien, docteur, vous voyez comme elle est courageuse! Et cependant, pauvre enfant, sa vie est brisée et son bonheur perdu.

— Le croyez-vous?

— Comment! si je le crois!... Soyez sûr qu'elle aime encore Lucien.

— Je ne dis pas non; mais dans une âme pure comme la sienne ce sentiment a dû prendre, en face des circonstances nouvelles, un nouveau caractère. En somme, Marianne vient de traverser une de ces crises qui, lorsqu'elles ne tuent pas, fortifient. Cet enfant qu'elle va élever, et dont elle fera un honnête homme, tient assez de place dans sa vie pour désormais la remplir. Dites, si vous le voulez, de Marie-Thérèse et de Lucien, qu'ils ont brisé leur vie et perdu leur bonheur: ne le dites pas de Marianne! Croyez-moi, ma bonne madame Lesaulnier : quand on voit la vie avec ses misères, ses déboires, ses déceptions, les maux que nous ne pouvons éviter et ceux que nous nous faisons à nous-mêmes; quand on la considère enfin telle que Dieu l'a faite et les hommes après lui, on reconnaît que l'accomplissement d'un devoir courageusement accepté est, à lui seul, un grand bonheur; on finit même par se demander si ce n'est pas le plus grand qu'il nous soit donné de rencontrer sur terre.

JULES GUILLEMOT.

FIN.

CAUSERIE LITTÉRAIRE

I.

Ceci est un livre de bonne foi, l'œuvre d'un bon citoyen et d'un homme de cœur. Depuis longtemps, de par ses fonctions, M. A. Vessiot a pu constater l'effet des réformes opérées dans l'instruction primaire; il a fait une sérieuse et attentive enquête, interrogeant, enregistrant, contrôlant, accumulant les faits significatifs, ayant sous les yeux ce qui peut s'appeler des documents humains, puisque ce sont des documents vivants, instituteurs et écoliers : de cette enquête il sort inquiet et troublé, et voici qu'il sonne la cloche d'alarme. L'école est en danger! La patrie est en danger! *Caveant consules!* Que les consuls veillent!

— Oui, consuls, veillez, et commencez par vous réveiller. C'est pour vous réveiller, en effet, que M. Vessiot sonne le tocsin. Encore dix ans de ce système, vous crie-t-il aux oreilles, et c'en est fait de la France! Vous êtes réveillés maintenant? Écoutez-le donc, ce prophète qui annonce la ruine prochaine de Babylone. Si ses terreurs sont vaines, s'il s'exagère le péril, eh bien, vous reprendrez votre sommeil confiant; mais avant tout il faut l'entendre.

Donc le prophète a visité nos écoles, interrogé longuement nos enfants, étudié longuement nos instituteurs, et il sort de ces écoles le cœur plein d'une patriotique angoisse. Pourquoi ces alarmes? L'enseignement, modifié extraordinairement dans les programmes, ne l'a pas été très sensiblement dans la réalité, car il faut bien du temps pour changer les habitudes. Il s'est un peu accru de nomenclatures imposant aux enfants des efforts de mémoire plutôt que provoquant leur intelligence ou faisant jaillir des sources nouvelles de leur cœur. Mais enfin ce n'est pas l'instruction du peuple qui est en péril; c'est son éducation (1). C'est l'enseignement moral qui a perdu; et là est le danger, car une société a encore plus besoin de moralité que de savoir et d'honnêtes gens que de gens instruits. Si de ces honnêtes gens le nombre diminue chaque jour, qu'arrivera-t-il? La société n'est pas une place forte où une poignée de braves puisse tenir indéfiniment contre des assaillants innombrables. *Caveant consules!* Vous avez, consuls, éliminé de l'école l'enseignement religieux; c'était pour respecter la liberté de conscience, soit! Mais l'influence qu'exerçait sur les âmes la morale de l'Évangile, par quelle autre l'avez-vous remplacée? Il faut donc, dès l'heure présente, songer à former pour le peuple non seulement des instituteurs, mais des éducateurs. Il faut que vos maîtres enseignent non seulement la lecture, l'écriture, l'orthographe, l'histoire, la géographie, la minéralogie, la botanique, l'arpentage, le dessin linéaire, mais encore et avant tout la vertu. Il faut qu'ils en donnent à la fois la leçon et l'exemple. Il faut que chaque commune ait son sage, un Socrate ou un Épictète. Et remarquez bien! Ce maître de vertu, parlant en son nom seul — car il ne peut pas, lui, se dire l'écho d'une parole divine, — n'ayant ni catéchisme ni formulaire qui s'impose au nom d'une autorité sacrée, quelle force de persuasion, quelle abondance de cœur, quel prestige ne lui faut-il pas pour exercer une action efficace sur les âmes! Un Socrate ou un Épictète? Non; ils n'y suffiraient pas. Enfin espérons que nous trouverons mieux qu'eux pour chaque commune de nos quatre-vingt-six départements.

Je demande à bien faire observer que je formule tout ceci en mon nom, ne voulant pas en faire dire à M. Vessiot plus qu'il n'en dit. Lui, il est plus rassuré que moi ou du moins ne désespère pas de former, sinon de trouver tout formés déjà, tant de fois quatre-vingt-six sages. Il ne se dissimule pas d'ailleurs que ce sera là un joli travail. Il ne se dissimule pas davantage que, pour l'instant, manque à un certain nombre d'instituteurs la crainte de Dieu, qui est le commencement de la sagesse, ou la crainte de M. l'inspecteur, qui y est un acheminement. Plus d'un sourit d'un air de supériorité quand on parle devant lui de Dieu; de même quand on parle du curé du village, car il est en plein, il s'en flatte, dans le mouvement positiviste, tout comme M. Homais le pharmacien, et on lui a dit, ce qu'il répète volontiers, qu'il est lui la lumière, et l'abbé Constantin les ténèbres. Quant à M. l'inspecteur, c'est une réalité indiscutable et avec laquelle il faut bien quelque peu compter; mais pas bien redoutable, après tout, quand on a pour soi le député de l'arrondissement à qui on a rendu service aux grands jours des élections. Donc, pour l'instant, il n'y a pas abondance de sages, et, faute de mieux, on accueillerait Épictète et Socrate. Mais puisque M. Vessiot ne désespère pas de former toute une armée de sages, ayons confiance.

Eh bien! non, j'ai beau faire effort, je n'ai confiance qu'à moitié, et peut-être M. Vessiot lui-même n'a-t-il pas une confiance absolue. Il me semble qu'au fond du cœur il ne doit pas être sans crainte. Qui peut assurer que dans cette armée de sages il n'y aura pas quelque faux sage, quelque Tartuffe de sagesse? M. Vessiot, en formant sa milice, lui aura dit d'une façon expresse et avec insistance : N'oubliez pas, éducateurs — car vous n'êtes plus des instituteurs, mais des éducateurs, — n'oubliez pas que sans l'idée de Dieu, sans la croyance en l'immortalité de l'âme, en des peines et des récompenses réservées à l'homme dans une autre vie (non pas peines éternelles; non, pour nos fautes responsabilité limitée comme dans les statuts des sociétés financières), sans ces deux idées pénétrant dans les masses il n'y a plus d'existence possible pour aucune société. Voilà donc la base nécessaire, la pierre angulaire et la clef de voûte, l'alpha et l'oméga de votre enseignement moral. Quelques-uns parmi vous ont des doutes, m'objecte-t-on? C'est votre affaire, comme hommes, et libre à vous; mais, comme éducateurs — ne perdons pas de vue que nous sommes des éducateurs! — c'est là ce qu'il faut prêcher, c'est-à-dire ce qui rend les hommes meilleurs et leur donne le courage de supporter les épreuves de la vie. N'ai-je pas entendu le mot bigotisme? Voltaire n'était pas un bigot, j'imagine, ni moi non plus son petit-fils, très libéral et libre penseur. Eh bien, que disait Voltaire? — Vous me dites qu'il n'y a pas de Dieu qui me demandera compte de ma vie? Fort bien! Alors je deviens mon dieu à moi-même; je n'écoute plus que mes instincts et mes appétits; si les hommes sont poules, je me fais renard; s'ils sont brebis, je me fais loup. — Ainsi

(1) *De l'éducation à l'école*, par M. A. Vessiot. — 1 vol. Paris, 1885. A. Ract et Cie.

parlera M. Vessiot aux éducateurs futurs. Sera-t-il entendu de tous? Moi, je crains l'influence contraire de M. Homais. Il est terrible, le pharmacien Homais! Il prendra l'instituteur par l'amour-propre. Quoi! vous, enseigner ces choses surannées! vous, un esprit supérieur, vous qui connaissez l'influence du milieu, de l'hérédité, vous qui ne pouvez être qu'un positiviste avec vos lumières, et un fataliste et un matérialiste et stuart-milliste!

J'imagine que M. Vessiot redoute M. Homais. Je crois encore que le fond de sa pensée serait de lui arracher l'instituteur pour le rendre à l'influence de l'abbé Constantin. Mais ceci, il est défendu d'y songer à l'heure présente, n'est-ce pas? Du moins n'y aurait-il pas un moyen terme? Voici ce que je propose à M. Vessiot. Ce serait de faire peindre sur les murs intérieurs de l'école cet œil gigantesque que j'ai vu autrefois dans celle de mon village, souligné de cette inscription : *Dieu te voit!* Ah! cet œil, quelle impression il me produisait en ce temps-là! Comme il m'arrêtait à l'heure des mauvaises pensées! J'avais apporté des hannetons avec l'intention criminelle de les lâcher pendant l'heure de l'arithmétique; d'avance je m'en faisais une joie coupable. L'instant venu, au moment suprême de la tentation, j'apercevais cet œil fixé sur moi et sur la boîte où s'agitaient les hannetons, et les hannetons restaient dans la boîte. — Et pendant que l'artiste serait là avec son pinceau naïf, je lui demanderais de peindre en outre ce que Villon se rappelait, à l'heure d'être pendu, avoir vu autrefois sur les murs de l'église,

Paradis peinct avec harpes et lutz
Et ung enfer où damnez sont bouilluz.

Vous me direz que Villon n'en fut pas moins un mauvais drôle; oui, sans doute; mais comme il se reprochait, à cette heure, d'avoir fait l'école et l'église buissonnières!

Mais hélas! je fuyais l'eschole
Comme faict le mauvais enfant!

Ma proposition fera hausser pas mal d'épaules; pas celles peut-être de M. Vessiot. Il tient à ce que le spiritualisme pénètre les jeunes âmes et il connaît l'action qu'exercent sur les enfants les enseignements exprimés par des images sensibles. Il demeure entendu que si l'instituteur devait sourire ironiquement devant cet œil, ce paradis et cet enfer, mieux vaudrait laisser les murs tout nus. Ou bien qu'on les tapisse alors de ces braves images d'Épinal qui représentent le vertueux Fridolin arrivant par ses vertus à la dignité de maire de son village, et le méchant Thierry conduit par ses vices au bagne et à l'échafaud. Double leçon, et excellente; la liberté de l'homme et sa responsabilité, le devoir accompli et le devoir méconnu auront récompense et châtiment en ce monde-ci, sinon dans l'autre.

Si ces notions ne sont pas incrustées profondément dans les âmes et n'y forment pas comme un sillon, toutes les leçons de morale, tous les conseils glisseront comme sur de la glace, sans trouver où s'arrêter et prendre racine. M. Vessiot en est convaincu et le dit hautement. C'est là le point essentiel de sa longue étude. Sans ce fondement, il n'y aura pour cet enseignement moral que des procédés plus ou moins heureux, un empirisme plus ou moins efficace, en un mot, des remèdes ou des recettes empiriques, dérivatifs, exutoires, palliatifs d'un effet momentané. De ces moyens et de ces procédés il en indique un très grand nombre, en homme qui a étudié le cœur des enfants et même en psychologue très clairvoyant; mais il ne compte sur ces remèdes qu'autant que leur vertu n'aura pas été paralysée à l'avance par l'action desséchante du matérialisme et du positivisme.

Je ne puis le suivre dans ses prescriptions détaillées, et, en vérité, je le regrette. Quelques-uns de ces conseils sont à la fois neufs et excellents; par exemple, quand il insiste pour que récompenses ou éloges ne soient pas uniquement accordés aux qualités de l'intelligence. Il se désole de voir qu'un inspecteur entrant dans l'école demande presque toujours : Quel est le plus fort en calcul, le premier en orthographe? — presque jamais : Quel est le plus docile, le plus serviable, le plus poli? Un peu plus, M. Vessiot ferait proclamer au jour solennel de la distribution un prix de propreté; en quoi il n'aurait pas tant tort, à mon sens. Si vous trouvez que parfois il se perd dans les menus détails, dites-vous qu'il vous semble ainsi parce que vous n'avez pas, comme lui, étudié l'enfance, et que ce qui semble un détail insignifiant a parfois une grande importance par le pli qu'imprimera l'habitude à l'intelligence ou à la volonté. Et puis ces apparentes minuties ont je ne sais quelle grâce aimable et qui touche. M. Vessiot y fait rayonner comme une lueur constante d'esprit et de bonté. On se prend à aimer cet ami de l'enfance d'une intelligence si nette, si pénétrante, et d'un cœur si tendre, ce Rollin des écoles primaires. Encore le bon Rollin n'avait-il pas à lutter contre des partis pris, des erreurs à la mode; son œuvre était toute pacifique. M. Vessiot est un Rollin militant. Il y a du courage à dire certaines des vérités qu'il a dites sur le grand danger social de l'heure présente. Il réveille les consuls; *caveant consules!* Les consuls que l'on réveille sont quelquefois de méchante humeur.

II.

En 1856, M. André Theuriet faisait son noviciat administratif dans un bourg de la Meuse, Damvillers, à mi-chemin entre Verdun et Montmédy. Il avait remarqué sur la place un gamin aux cheveux en broussailles qui dessinait un peu partout, sur le sable

avec un bâton, sur les murs avec un charbon. Cet enfant était Bastien-Lepage, dont le monde artistique pleure aujourd'hui la perte.

M. Theuriet, qui l'a connu et aimé, raconte son histoire (1) pour nous faire aimer l'homme dans l'artiste que nous admirons. Nous assistons aux douloureuses épreuves des premiers débuts, aux angoisses des grands jours de lutte, aux joies des triomphes, aux découragements momentanés de quelques rares défaites. Voici le peintre en pleine possession de son talent et partout acclamé : la mort est là qui le frappe d'un coup soudain. C'est donc presque un drame. M. Theuriet le raconte simplement, sans essayer de combiner les effets de théâtre, car il est trop ému pour chercher dans ces souvenirs encore cruels l'occasion d'une œuvre d'art. C'est le cœur seul qui parle; aussi cette émotion sincère nous gagne-t-elle.

Il y avait entre le talent de Bastien-Lepage et celui de M. Theuriet une certaine affinité de nature. L'un et l'autre, devant un paysage, éprouvaient des sensations analogues qu'ils traduisaient avec la même sincérité, l'un de la plume, l'autre du pinceau. Le même parfum d'herbe verte ou fauchée s'exhale de la toile et du livre. Personne donc ne pouvait mieux parler de l'auteur des *Foins* que l'auteur de *Sous bois*. Il se trouve ainsi qu'en voulant seulement faire œuvre pieuse d'ami, M. Theuriet a fait œuvre distinguée de critique d'art.

III.

Mme Rattazzi vient de livrer au public un drame écrit il y a dix-sept ans, *l'Aventurière des colonies* (2), et qui n'avait pu alors paraître en France. Il paraît qu'on y trouvait des allusions et même des *flagellations*, nous dit l'auteur. Qui se croyait flagellé? Je vous le révèlerais bien; mais ce serait désobliger Mme Rattazzi, qui ne s'était préoccupée, en faisant son drame, que de la question d'art. Elle, chercher en aucune façon à produire un scandale? Ah! grand Dieu! Œuvre d'art, œuvre d'art, vous dis-je; pas autre chose. Aussi, aujourd'hui que ceux qui se prétendaient flagellés ne sont plus là, c'est sur la valeur littéraire seule de son œuvre qu'elle fonde l'espoir d'un grand succès. Ce succès, Mlle Desclée s'en portait garante si elle jouait le rôle de cette aventurière. Alexandre Dumas père était, de même, enthousiasmé. M. Koning ne l'était pas moins. Tout cela est de bon augure. Moi, sans être aussi débordant d'admiration, je le trouve assez impressionnant, ce drame, et quelques scènes produiraient très évidemment de l'effet. Seulement il a ce défaut ou cette originalité, si vous aimez mieux, de rompre avec les habitudes et les traditions. En général, le dramatique va *crescendo*. Ici on commence par les grosses émotions pour finir par les émotions plus douces. Au lever du rideau, les coups de théâtre; à la chute du rideau, la comédie larmoyante du salon. Cette dégradation ainsi substituée à la gradation traditionnelle peut, après tout, se défendre. Seulement certains gros moyens que comporte le mélodrame ne sont plus de mise quand arrive la comédie intime. Il y a là un négrier retiré qui à chaque instant apparaît brusquement, sans qu'on sache d'où et comment il arrive; c'est comme les diables qui sortent de leur boîte. Dans le mélodrame du début, à merveille! Dans la comédie qui lui succède, nous lui sommes moins accommodants. Il faudrait voir à cela. J'inviterai également l'auteur à rendre acceptable la métamorphose des deux principaux personnages. Au début, deux monstres; à la fin, deux anges. Mais sans doute mes critiques tombent à faux puisque MM. d'Ennery et Koning étaient enthousiasmés quand ils ont lu la pièce.

MAXIME GAUCHER.

NOTES ET IMPRESSIONS

I.

« Une petite fille allait régulièrement à la messe en cornette plate, en modeste et légère siamoise. Elle était jolie comme un ange, elle joignait, aux pieds des autels, les deux plus jolies menottes du monde. Cependant un homme puissant la lorgnait, en devenait fou, en faisait sa femme. La voilà riche, la voilà honorée, la voilà entourée de tout ce qu'il y a de grand à la ville, à la cour. Un roi la reçoit chez lui et l'appelle maman..... » Vous vous souvenez de cette lettre célèbre que Diderot écrivait à Mlle Jodin, jeune fille du monde que des revers de fortune obligeaient à entrer au théâtre, et dans laquelle il lui retraçait les modestes débuts et la fortune brillante de Mme Geoffrin. En voyant, ces jours-ci, affichée dans tout Paris la représentation d'adieu de l'artiste qui a certainement fourni la carrière la plus extraordinaire de notre temps, qui a pendant plus de trente années été l'idole du public, qui nous a fait connaître et apprécier les chefs-d'œuvre des maîtres anciens, qui a inspiré tant d'œuvres remarquables aux compositeurs de notre temps, qui s'est vue rechercher par tout ce que Paris compte d'intelligent et de considérable, nous ne pouvions nous empêcher de penser à la carrière de la fillette de Diderot.

(1) *Bastien Lepage*, par M. André Theuriet. — 1 vol. Paris, 1885. G. Charpentier.

(2) Mme Rattazzi, *l'Aventurière des colonies*. — Paris, 1885. Librairie des bibliophiles.



Notre petite fille, à nous, on pouvait la rencontrer tous les matins trottant de son pied léger du passage Béranger — non loin du théâtre de ses triomphes futurs — au Conservatoire, où elle allait, aussi régulièment que Mme Geoffrin se rendait à la messe, prendre sa leçon de chant; et ce qu'elle apprenait là, elle s'empressait d'aller l'enseigner à d'autres : à treize ou quatorze ans, la petite Caroline Félix-Miolan donnait des leçons de solfège dans son quartier pour venir en aide à sa mère restée veuve sans fortune avec trois enfants. Son père, le petit Félix, comme on l'appelait, professeur de hautbois distingué, avait été avec Cherubini un des fondateurs du Conservatoire de Paris. Sa mère possédait une voix admirable dont elle aurait certes songé à tirer parti en entrant soit à l'Opéra, soit à l'Opéra-Comique, si le préjugé qui existait à cette époque contre les femmes de théâtre avait été moins grand; préjugé que, quelques années plus tard, sa fille, devenue Mme Miolan-Carvalho, devait si puissamment contribuer à détruire. Mme Félix-Miolan ne chantait que dans le monde ou chez ses amis; son répertoire se composait des romances à la mode à cette époque, de Romagnesi, de Panseron. Elle s'accompagnait sur la guitare, et toutes les personnes qui se souviennent l'avoir entendue disent que sa voix avait beaucoup d'analogie avec celle de Marie Cabel; sa vocalisation était au moins aussi facile et étendue; mais elle avait en plus ce style et ce goût incomparables qu'elle a légués à sa fille.

Malgré le règlement, qui défendait aux élèves du Conservatoire de se faire entendre sur quelque scène que ce fût, un soir, sans annonce ni réclame, la petite Félix-Miolan débutait au concert Vivienne, dirigé par Tagliafico. Elle chanta quelques romances du répertoire de sa mère, de Paul Henrion. Quoique sa voix fût bien frêle alors, elle obtenait un grand succès et on lui donnait une cinquantaine de francs par soirée.

Elle chantait deux ou trois fois par semaine. C'était le commencement de la fortune. « Il fallait me voir, disait-elle, dans ma belle robe de moire de coton gris perle. Je ne suis pas bien sûre qu'elle était à moi; nous nous la repassions mutuellement, Ravignan — qui est devenue Mlle Lemercier — et moi. » La pauvre petite élève du Conservatoire allait devenir tout à fait élégante : elle rapportait quelque temps après de Lyon, où elle avait obtenu l'autorisation d'aller chanter le *Christophe Colomb* de Félicien David, sa première robe de soie, à la place d'un bijou que le maire de la ville, M. Arlès-Dufour, voulait lui offrir en témoignage du contentement et de l'admiration de ses administrés. Mme Damoreau, le jour où elle obtint son premier prix d'opéra, lui dit qu'il était impossible de mieux chanter. D'une timidité dont rien ne peut donner une idée, elle avait pour la première fois retrouvé son assurance et n'avait pas pleuré en chantant. Son succès fut foudroyant. Dès le récitatif : *Que je hais la grandeur*, la partie était gagnée.

Duprez, son professeur, l'engagea séance tenante et l'emmena avec lui donner des représentations en province. De retour à Paris, elle eut l'insigne honneur d'être choisie par lui pour chanter un acte de *Lucie*, le trio de *la Juive*, à sa représentation d'adieu, à l'Opéra, dans la salle Le Peletier; mais ce ne fut pas sans grandes peines, sans difficultés : Roqueplan, le directeur de l'Opéra, ne voulait pas entendre parler de la jeune débutante. Il ne voulait pas voir un nom aussi ridicule que le sien sur l'affiche de son théâtre : Mlle Miolan! Quel joli effet ça ferait sur le public! On ne se fait pas chanteuse quand on s'appelle Miolan; on reste sur sa gouttière, etc., etc. Mais Duprez insista tellement que le nom de Mlle Miolan, qui portait si terriblement sur les nerfs du directeur de l'Opéra, figura sur l'affiche, mais en caractères absolument microscopiques. Le succès de la débutante fut énorme. On rappela celle qui, vingt ans plus tard, sur la même scène, dans tout l'éclat de sa gloire et de son talent, devait revenir se faire acclamer dans *les Huguenots*. Avec quel empressement elle quitta le costume de satin rose garni d'hermine de la princesse Eudoxie pour grimper dans l'orgue entendre une dernière fois son maître chanter le quatrième acte d'*Othello* avec Pauline Viardot!

Plus avisé que M. Roqueplan, le directeur de l'Opéra-Comique, M. Perrin, engageait la jeune artiste et la faisait débuter dans *l'Ambassadrice*. « Jamais je ne pourrai oublier cette soirée. Je ne puis encore y penser sans trembler. J'étais dans la coulisse et j'attendais, vous pensez avec quelle anxiété, la fin de l'ouverture. Le moment arrive où je dois entrer en scène. Je ne bouge pas. MM. Perrin et Auber, qui étaient près de moi, me parlent; je ne les entends pas. Rien ne peut me décider à faire mon entrée. M. Perrin me pousse violemment sur la scène. Je ne savais que dire, je perds la mémoire et laisse tomber mes fers à repasser. Comme une folle, je m'écris : *Je repasse, je repasse, je repasse*, je ne sais combien de fois. Ce n'est qu'après avoir chanté mon air, dont je n'ai pas entendu une note, tant mon cœur battait, que je devins plus calme. La représentation se termina sans nouveaux ennuis. Je chantais, mais j'étais incapable de jouer. J'étais figée. »

Avec le succès la confiance revint, la timidité diminua. Quelque temps après, Adam et Massé demandaient Mlle Félix-Miolan pour créer *Giralda* et *Jeannette*.

II.

Qui n'a encore présent à la mémoire le souvenir de ces admirables soirées du Théâtre-Lyrique du boule-



vard du Temple et de la place du Châtelet? Depuis la grande époque des Italiens, depuis les Lablache, les Rubini, les Tamburini, les Grisi, les Persiani, on n'avait pas entendu d'aussi bonne musique et aussi merveilleusement interprétée. C'était une véritable renaissance artistique et musicale à laquelle on assistait. Dans une représentation d'un seul opéra de Mozart, dans *les Noces*, on pouvait applaudir ce trio incomparable composé de Mme Carvalho, de Caroline Duprez et de Mme Ugalde, comme, quelques années plus tard, dans *Don Juan*, Mme Carvalho, Mme Charton-Demeur et Mlle Nilsson au début de sa carrière. Delacroix dessinait les costumes de Mme Viardot pour l'*Orphée* de Glück. M. Carvalho confiait à un *jeune*, qui devait faire son chemin, le livret de *Faust*, et lui demandait de mettre en musique le *Médecin malgré lui* de Molière. Il nous faisait connaître les *Noces de Figaro*, *l'Enlèvement au sérail*, puis *Cosi fan tutte* et la *Flûte enchantée*, *Oberon*, *Freyschütz*, *Euryanthe*, les *Troyens* de Berlioz et les *Pêcheurs de perles*, le premier opéra de Bizet. Et combien d'autres chefs-d'œuvre encore! Dans chacune de ses nouvelles créations, Mme Carvalho se surpassait elle-même. On disait, à la *Fanchonnette :* Tu n'iras pas plus loin; et la *Reine Topaze*, avec sa romance de l'*Abeille* et les variations sur le *Carnaval de Venise*, venait vous donner un démenti éclatant. Après avoir stupéfié le public parisien par l'audace de ses vocalises, elle a voulu le charmer, l'émouvoir par la grandeur et la simplicité de son style : elle chanta Chérubin et Marguerite.

On est étonné, en lisant la nomenclature des rôles du répertoire de Mme Carvalho, du nombre de ses créations, qui sont toutes des succès, depuis Giralda jusqu'à Juliette. La Patti n'a guère chanté que le répertoire italien; elle n'a rien créé. Mlle Nilsson, dans toute sa carrière, n'a rencontré que le triomphe d'Ophélie. Mme Galli-Marié a à son actif *Mignon*, *Carmen*, *Lara*, *Piccolino;* Mlle Krauss, à Paris, Pauline de *Polyeucte* et Hermosa du *Tribut de Zamora*. Mais les succès de Mme Carvalho se chiffrent par un nombre considérable de représentations : *Faust*, sept à huit cents fois au moins, tant à Paris qu'en province et à l'étranger; les *Noces de Figaro*, trois ou quatre cents fois. Et les *Noces de Jeannette*, le *Pré aux Clercs*, la *Perle du Brésil*, *Roméo*, *Mireille*, la *Flûte* et la reine Marguerite de Navarre des *Huguenots!* Additionnez les chiffres de ces représentations et dites-moi si Mme Carvalho a perdu beaucoup de temps pendant les trente-cinq années qu'elle a régné sur les théâtres de musique.

Et quelle vaillance! Combien de fois ne l'avons-nous pas vue partir avec son frère ou la fidèle Alexandrine chercher dans un concert, dans une représentation à l'étranger ou en province, la somme nécessaire pour nous payer ces ensembles merveilleux que nous n'avons jamais connus que sous les directions de M. Carvalho, et solder à la fin du mois les appointements de telle ou telle artiste que les recettes même magnifiques que l'on réalisait place du Châtelet étaient encore insuffisantes à acquitter.

III.

Que de tristesse, mardi dernier, à l'Opéra-Comique, dans ces applaudissements frénétiques qui ont salué notre grande cantatrice pour la dernière fois! Je ne crois pas que jamais représentation de retraite d'une artiste ait été plus touchante. On était certainement aussi ému qu'elle. Plus d'une larme a coulé et est venue obscurcir les verres de la lorgnette avec laquelle on voulait la voir une dernière fois dans l'incarnation de ce poétique personnage de Gœthe qu'elle a si puissamment contribué à immortaliser. Personne ne pouvait croire que c'était la dernière fois que Marguerite se promenait dans son jardin, qu'elle faisait tourner son rouet et qu'elle contait ses amours aux étoiles. La voix n'avait rien perdu de sa pureté, de son charme, de sa fraîcheur juvénile. En l'entendant chanter avec Faure l'acte du jardin de *Faust*, le duo de *Magali*, on aurait plutôt cru assister à deux débuts qu'à une représentation d'adieu d'artistes à la fin de leur carrière. Ils quittent le théâtre et n'ont jamais aussi bien chanté. Leurs voix ignoreront toujours ce que c'est qu'une ride. On se souvenait de ces fameuses soirées des *Huguenots* où les deux illustres partenaires, chargés cependant de deux rôles secondaires, étaient arrivés, à force de talent et d'autorité sur le public, à en faire les deux principaux personnages du drame de la Saint-Barthélemy. Qui ne se rappelait cette lutte vocale de don Juan et de Zerline dans leur immortel duo, leur triomphe dans *Hamlet* et la scène de la cathédrale de *Faust*, qu'ils avaient jouée en tragédien et tragédienne consommés?

Il me semble que parmi les compliments si mérités que MMlles Bartet et Reichemberg ont adressés, au nom des Muses, à Mme Carvalho à la fin de la représentation, il y a une chose que le poète a complètement omise dans son joli duo et que j'aurais voulu entendre dire à une des deux charmantes sociétaires : « Madame, c'est par votre seul talent que vous avez acquis votre immense réputation. Vous n'avez eu besoin ni de réclame ni de grosse caisse. Vous n'avez connu ni le Barnum ni l'impresario. Vous avez négligé d'aller remplir votre escarcelle de roubles et de dollars, préférant rester dans votre pays. Vous n'avez jamais envoyé aux journaux des dépêches que vous rédigiez vous-même pour apprendre à leurs lecteurs le nombre de vos rappels et des bouquets qu'on vous avait lancés. »

Quand on songe aux émotions artistiques que nous devons à ces deux chanteurs, on se demande comment le public ne proteste pas quand il les voit se retirer du théâtre où ils pourraient le charmer longtemps encore.

Sans faire un service régulier, sans exiger d'eux qu'ils nous chantent trois fois par semaine *Robert le Diable*, *Guillaume Tell* ou *les Huguenots*, est-ce que de temps en temps, quand ils se sentent en voix, ils ne pourraient pas nous donner quelques belles représentations pour nous consoler de leur départ et montrer aux générations nouvelles, qui ne les connaissent que par ouï-dire, comment on chantait, comment on prononçait de leur temps? Ne serait-ce pas la meilleure leçon qu'ils pourraient donner aux jeunes artistes comme au public, dont le goût et le jugement s'égarent parce qu'il a perdu toute espèce de terme de comparaison? L'empressement avec lequel on se précipite aujourd'hui pour entendre les artistes qui parcourent l'Europe, de passage à Paris, en est la meilleure preuve.

Tout Paris, il y a quelques semaines, a été témoin du succès que l'Alboni a remporté au Trocadéro. Il me semble que lorsqu'on peut chanter trois morceaux dans la salle du Trocadéro, on chanterait le plus facilement du monde deux ou trois actes sur une scène de proportions raisonnables. Est-ce que nous n'aurions pas été ravis d'entendre la dernière représentante de la méthode italienne, rossinienne, nous chanter des fragments de *Semiramide*, de *la Cenerentola* ou du *Mariage secret?* Il y a quelques années, est-ce que Duprez, Mme Viardot n'auraient pas pu nous faire entendre un acte de *Lucie* ou de *la Juive*, d'*Orphée* ou du *Prophète?*

Outre la tradition qu'ils laissent à leurs élèves, la charité est là heureusement pour nous consoler du départ de nos artistes aimés. Tant qu'il y aura des infortunés sur la terre, ils pourront compter sur certain duo, certain andante des *Noces de Figaro* ou de *la Flûte enchantée* dont le pouvoir magique ne cessera jamais de s'exercer. Aussi n'est-ce pas un adieu définitif que nous adressons à Mme Carvalho, mais un : au revoir.

Elle a été bien applaudie l'autre soir; mais quelqu'un aurait pu remporter encore plus de succès qu'elle : c'est le gouvernement, s'il avait songé à accorder à la grande cantatrice, le soir de la fin de sa carrière, la même distinction que celle dont il a honoré un grand chanteur et, il y a quelques années, Mlle Rosa Bonheur.

EDGAR COURTOIS.

BULLETIN

Chronique de la semaine

Élections sénatoriales. — Dans le département de la Manche, M. Sebire, républicain, a été élu au second tour de scrutin par 745 voix contre 471 à l'amiral Guesdon, monarchiste. Il s'agissait de remplacer M. Dufresne, sénateur républicain, décédé.

Sénat. — Le 9 juin, le ministre des affaires étrangères a annoncé au Sénat et à la Chambre des députés que la paix avec la Chine venait d'être signée, et que cette paix était conforme aux préliminaires du 4 avril, c'est-à-dire au traité de Tien-Tsin. — Le même jour et le surlendemain, le Sénat a abordé la première délibération du projet de loi adopté par la Chambre des députés sur les Sociétés de secours mutuels. MM. de Lacombe, Léon Say, rapporteur, Jules Simon, Tolain, Lenoël ont pris part à la discussion.

Chambre des députés. — La loi sur le recrutement de l'armée (2e délibération) a occupé en partie les séances des 6, 9 et 11 juin. La question du vote des militaires n'a pas encore été tranchée; un amendement de M. de Roys qui proposait qu'on donnât le droit de vote aux soldats en congé d'au moins trente jours a été pris en considération. Au sujet des « indignes », c'est-à-dire des hommes ayant encouru une ou plusieurs condamnations avant le tirage au sort, la Chambre, après le rejet d'un amendement de M. Georges Roche, a adopté le texte de la commission qui ne prononce l'incorporation dans les bataillons d'Afrique que dans certains cas déterminés (6 juin). MM. de Lanjuinais et le baron Reille ont présenté un contre-projet tendant à élargir le système des dispenses et à revenir aux dispositions de la loi de 1872. Ce contre-projet a été très vivement combattu par M. Ballue, rapporteur (9 juin), et par le ministre de la guerre, qui s'est expliqué sur les conséquences financières du projet commun de la commission et du gouvernement. La Chambre, par 345 voix contre 122, a refusé le renvoi du contre-projet à la commission. Elle a rejeté ensuite un amendement de M. Freppel demandant une dispense conditionnelle pour les séminaristes.

Le 8, discussion du projet de loi sur le scrutin de liste, modifié par le Sénat. La Chambre, d'accord avec la commission et malgré l'opposition de M. Clémenceau, a adopté sur l'article 2 (exclusion des étrangers du chiffre de la population) la rédaction sénatoriale. L'ensemble du projet a été adopté par 385 voix contre 71. — Le même jour, adoption par 307 voix contre 34 d'un projet de loi tendant à l'ouverture d'un crédit pour le personnel des Facultés de théologie catholiques.

Angleterre. — Le ministère anglais a subi, le 8 juin, à la Chambre des communes, une défaite inattendue. Un amendement de sir Michaël Hicks-Beach, portant que « la Chambre regardait l'accroissement projeté des droits sur la bière et les spiritueux comme injuste », a été adopté par 12 voix de majorité. M. Gladstone avait fait entendre qu'un vote défavorable serait le signal de la retraite du cabinet. L'*Agence Havas* annonce que M. Gladstone consentirait à rester au pouvoir à la tête d'un ministère dont le programme exclurait toute législation répressive en Irlande.

Nécrologie. — Mort de M. Ebrard, inspecteur de l'enseignement dans les maisons d'éducation de la Légion d'honneur; — de M. Paul Beauvallet, rédacteur de la *France*; — de l'intendant en retraite Wolf; — de M. Houssard, ancien sénateur d'Indre-et-Loire, conseiller général du même département; — de M. Jules Wilbien, interne à l'hôpital des Enfants, victime du croup contracté dans son service; — du général de division baron de Chabaud-Latour, sénateur, ancien ministre de l'intérieur.

Sorbonne

DOCTORAT ÈS LETTRES

Thèses de M. Maurice Thirion, agrégé d'histoire : *Étude sur l'histoire du protestantisme à Metz et dans le pays messin; De civitatibus quæ a Græcis in Chersoneso Taurica conditæ fuerunt*

Ce que dit M. Thirion de l'un des ouvrages du suffragant Meurisse peut être appliqué, en grande partie, à son étude



sur Metz : « Livre estimable, bien que la forme en soit un peu lourde et que l'auteur n'y ait point apporté une critique toujours assez sûre et assez sévère. » Oui, la nouvelle méthode du nouveau docteur n'est point assez rigoureuse; mais ce qui le place bien au-dessus de l'évêque Meurisse, historien messin, c'est que chez lui la forme dénote un écrivain vraiment français. On sent que M. Thirion a été « nourri aux lettres » et qu'il y a en lui l'étoffe d'un excellent professeur de rhétorique, au style élégant, à la phrase coulante et limpide, sans la surcharge de ces épithètes ronflantes ou banales, scories trop fréquentes chez les jeunes écrivains ou les auteurs vieillissants.

Une qualité précieuse entre toutes chez l'historien, c'est l'impartialité. Il faut rendre encore à M. Thirion cette justice qu'il a voulu être impartial en une matière ardue où le feu couve sous la cendre; mais on serait en droit de le trouver par trop désintéressé des faits qu'il rapporte, lorsque ces faits, par leur atrocité ou leur caractère héroïque, nous arrachent des larmes, et à lui, chroniqueur, à peine une épithète discrète, indice d'éloge ou de blâme. On voudrait le sentir ému dans ces chapitres où se déroulent en des tableaux sobres et poignants les scènes de toutes les persécutions subies par les protestants messins lors de la révocation de l'édit de Nantes. Là sont des pages qu'il faudrait citer; mais nous pouvons détacher un paragraphe du premier chapitre du livre, qui donnera un aperçu de la manière impassible de l'auteur. Il s'agit du supplice du cardeur de laine Leclerc, condamné à être brûlé vif sur la grande place du Champ-à-Seille, le 29 juillet 1525, pour avoir mutilé deux statues de la Vierge. Leclerc, du haut du bûcher, venait de demander à chacun des assistants de lui donner un *pater noster* :

« Alors le bourreau s'avança et, suivant l'usage, s'agenouilla devant le patient, qui, en signe de pardon, l'embrassa. Puis il s'arma de tenailles rougies au feu et les approcha du visage de Leclerc pour lui arracher le nez; le malheureux fit un mouvement involontaire et les tenailles ardentes lui emportèrent les lèvres jusqu'aux dents. Mais, réprimant aussitôt cette terreur instinctive, il se laissa couper le nez sans pousser un cri de douleur, disant seulement : « Mon Dieu, prends de moi ceci en sacrifice! » Ensuite, avec un fer rouge qu'il lui passa tout autour de la tête, le bourreau lui brûla la peau du crâne; enfin, d'un coup de tranchet, il lui abattit la main droite : « Mon « Dieu, prends encore de moi ceci en sacrifice! » dit l'indomptable martyr. Le feu fut mis au bûcher; alors le supplicié entonna le psaume *Benedictus Dominus Israël,* dont il chanta deux ou trois versets; puis il commença à réciter *In exitu Iraël.* Sa voix s'élevait encore, forte et vibrante, lorsque la fumée et la flamme l'eurent dérobé à tous les regards. Tout à coup on cessa de l'entendre; il était mort. »

Que d'âmes aussi belles que celles-là, ou aussi héroïques, nous révèle le livre de M. Thirion! Dans le nombre, nous remarquons un pauvre maître d'école de Sainte-Rufine, Noël Journet, accusé d'athéisme, et qui monta sur le bûcher le 29 juin 1582. Et quelle douce et noble figure que celle du pasteur Paul Ferry! Et Vieilleville, le gouverneur de la cité messine, ne fait-il pas songer à Michel de Lhospital, son contemporain? Il y a là toute une galerie de beaux portraits à faire.

Et maintenant, comment Metz, ville épiscopale, devint commune et faillit devenir une seconde Genève; comment Metz, ville impériale, se réveilla un jour, en 1552, ville royale et française; comment enfin, ayant une organisation à part (un *Maître échevin* élu parmi les *paraiges;* les *Treize;* les *Sept;* les *Amans,* etc.), cette même ville continua à mener une vie si particulière que, même étant en partie calviniste, elle n'envoya jamais de représentants aux synodes tenus en France, c'est ce que M. Thirion essaye de nous faire comprendre; mais sa méthode de chroniqueur est insuffisante sur ce point.

La thèse où il nous parle des colonies grecques du Bosphore cimmérien mérite les mêmes éloges quant au style et encourt les mêmes reproches quant au fond même du sujet. La lecture en est facile et même agréable. Une saveur de latinité, bien rare aujourd'hui, se dégage de ces pages où les descriptions et les mœurs des rivages de la Crimée apparaissent sous un jour grec un peu flottant. L'histoire, hélas! n'est plus œuvre de beau langage comme au temps d'Hérodote : elle n'entretient plus commerce avec les Muses.

J. Durandeau.

Bibliographie

Histoire littéraire de la France, ouvrage commencé par des religieux bénédictins de la congrégation de Saint-Maur et continué par des membres de l'Institut; t. XXIX. — Paris, Imprimerie nationale, XLIII-633 pages.

En annonçant la publication de ce volume nous croyons porter une bonne nouvelle à tous les érudits, à tous les curieux qu'intéresse l'histoire des lettres latines, des lettres françaises au moyen âge. Les principaux articles qu'il contient sont : *Raimond Lulle,* commencé par M. Littré, achevé par les autres membres de la commission; *Anciens catalogues des évêques de France,* par M. L. Delisle; *Chrétien Legouais et autres traducteurs ou imitateurs d'Ovide,* par M. Gaston Paris; *Philippine de Porcellet,* par M. Renan; *Additions et corrections* aux volumes précédents, par MM. Hauréau et L. Delisle.

(J. des S.)

Histoire de Louise de Lorraine, reine de France (1553-1601), par le comte de Baillon. — 1 vol. in-8°. Techener.

Au milieu des violentes secousses de la fin du XVIe siècle, la douce figure de Louise de Lorraine paraît bien pâle. Si cette princesse appartient à la chronologie par son mariage avec Henri III, elle n'appartient guère à l'histoire. Cependant elle a trouvé en M. le comte de Baillon un biographe qui provoque le respect pour ses vertus domestiques et la sympathie pour ses infortunes. Le volume qui lui est consacré ne présente qu'un intérêt très mince au point de vue de l'histoire politique; mais il tire de l'oubli une femme aimable et de mœurs pures. Les femmes auxquelles on peut décerner le même éloge n'étaient pas tellement nombreuses à la cour

de France, en ce temps-là, qu'il soit indifférent d'en oublier une.

G. de N.

Classiques populaires : Corneille et *La Fontaine expliqués aux enfants,* par M. Émile Faguet, docteur ès lettres, professeur au lycée Charlemagne. — Lecène et Oudin.

Les volumes de cette collection sont élégants, imprimés en beaux caractères et ornés de gravures d'après les estampes du XVII[e] et du XVIII[e] siècle. (Prix du volume : 1 fr. 50.)

Les deux premiers, ceux de M. Émile Faguet, sont charmants, d'un style clair, familier, accessible, et qui reste distingué. Corneille et La Fontaine y sont bien vivants. Tout ce que des enfants peuvent comprendre de leur génie et de leur œuvre y est présenté avec beaucoup de grâce et quelquefois d'imprévu.

Au reste, M. Faguet nous définit à merveille le but de ces jolies publications populaires :

« ... Nous avons eu la pensée de donner aux enfants et aux jeunes gens une première idée des grands écrivains français et, du même coup, les premiers traits d'une grande morale, générale, profonde, largement humaine.

« ... Pourquoi ne s'est-on pas avisé qu'il faut du génie, et du plus grand, pour parler à l'enfance? Mais les hommes de génie ont écrit pour des hommes ; soit : aussi, pour les confier à l'enfant, faut-il les expliquer...

« C'est ce que nous avons essayé de faire. Ce qu'ont pensé, au fond, La Fontaine, Corneille, Bossuet, Molière, Fénelon, Racine, Chateaubriand, Lamartine, Victor Hugo, sur l'homme, sur la vie, sur le travail, sur la douleur, sur la joie, sur le progrès, sur la nation, sur la patrie, tel est l'enseignement que nous avons voulu dégager des œuvres de ces écrivains pour le donner à l'enfant et au jeune homme. »

M. Ernest Dupuy, professeur de rhétorique au lycée Henri IV, se chargera d'expliquer aux enfants *Victor Hugo* et *Chateaubriand.* M. Jules Lemaître a promis un *Racine* et un *Lamartine.* Puis viendront *Molière, Bossuet, Fénelon* et peut-être, pour la partie la plus saine de leur œuvre, *Voltaire, Rousseau, George Sand, Michelet,* etc.

Ces petits ouvrages pourront servir de livres de lecture dans les écoles primaires. Mais je pense que les élèves de nos lycées, filles et garçons, y trouveront aussi profit et plaisir. Et puissent ces lectures contribuer à la formation d'un esprit national, qui manque un peu chez nous et qui serait une si grande force !

J. L.

Mouvement de la librairie.

HISTOIRE. — L'*Histoire de la discipline parlementaire,* par M. A. Reynaert, résume les règles et les usages des assemblées constitutionnelles des divers pays de l'Europe et des États-Unis. L'auteur a particulièrement insisté sur les réformes de règlement récemment tentées en Angleterre, en Prusse et en France. De plus, comme les mœurs, la vie et le symbole des partis se reflètent dans la discipline des assemblées représentatives, il a recherché les antécédents de ces partis, indiqué leurs principes et expliqué leur organisation. Son livre, qui comporte un ensemble d'études de droit public et d'histoire politique traitées avec méthode et savamment coordonnées, présente un intérêt d'actualité sur lequel il serait superflu d'insister (Pedone-Lauriel).

L'on s'est toujours accordé à reconnaître que l'*Expédition d'Égypte* était l'œuvre personnelle de Bonaparte, qui l'avait conçue, préparée et conduite d'un bout à l'autre; mais l'on a négligé d'examiner le rôle que le Directoire joua dans cette affaire. Il n'est pas sans intérêt cependant de rechercher pour quels motifs il avait consenti à envoyer en Égypte le plus heureux de ses généraux et les meilleurs de ses soldats, comment il suivit et envisagea les événements et les tentatives qu'il fit pour communiquer avec le corps expéditionnaire et pour le ramener. Ces diverses questions ont été élucidées à l'aide de documents inédits dans l'ouvrage que vient de publier M. Boulay de la Meurthe (Hachette).

M. Gaston Garrison a étudié le *Suicide* dans son développement historique à travers les siècles, au point de vue des législations qui l'ont régi dans les pays civilisés. En faisant tour à tour appel aux sciences philosophiques, économiques et sociales, il s'est efforcé de définir avec précision cette triste maladie, d'en découvrir les causes et d'en rechercher le remède. Une statistique comparée permet d'apprécier la place prise par le suicide dans notre état social durant les vingt dernières années (A. Rousseau).

VOYAGES. — Dans son livre sur *les Français au Niger,* le capitaine Pietri a remis en lumière les principaux épisodes de notre pénétration dans le Soudan occidental, depuis les premières tentatives de conquête faites en 1855 pendant le gouvernement du général Faidherbe jusqu'à la prise de possession du Niger supérieur, en 1883, sous la direction du général Borgnis-Desbordes. Au cours de son récit, il nous fournit des détails précis et vrais sur le pays et ses habitants et nous explique comment l'intervention de la France dans ces contrées appauvries par des luttes intestines est, avant tout, une œuvre de civilisation et d'humanité (Hachette).

L'expédition polaire dirigée en 1881 par le major Greely comptera parmi les plus émouvantes dont l'histoire ait enregistré le souvenir. Pendant un hivernage de deux ans au milieu des glaces, l'équipage héroïque du *Protée* endura des tortures dont le récit inspire autant d'étonnement que d'épouvante. Dans *les Affamés du pôle Nord,* M. de Fonvielle a retracé l'existence de ces malheureux décimés par le froid, la maladie et la faim; l'histoire de leurs infortunes est sinistre comme un conte d'Edgar Poë. Bien que les tristes excès auxquels ils furent poussés par la famine nous frappent d'horreur, l'on ne peut s'empêcher d'admirer ces pionniers intrépides que leur dévouement à la cause du progrès doit rendre à jamais mémorables (Hachette).

L'ouvrage sur *la Chine,* de M. Victor Tissot, forme un résumé intéressant des récentes publications françaises et étrangères consacrées au Céleste Empire. L'auteur nous promène de Macao à Canton, à Hong-Kong à Formose, à Fou-Tcheou, à Shang-Haï et à Pékin. Chemin faisant, il nous initie aux mœurs et aux usages des Orientaux et nous donne sur leur religion, leur politique, leur commerce, leur industrie, leur littérature et leurs écoles, des renseignements puisés aux meilleures sources (Jouvet).

Les *Guides Joanne* jouissent auprès du public d'une réputation incontestée et d'une faveur que la plus ingénieuse et la plus active concurrence n'ont pu ni entamer ni affaiblir. Ils ont bien mérité leur succès par les services de tout genre qu'ils rendent aussi bien aux touristes novices qu'aux voyageurs expérimentés. Grâce à la multiplicité de leurs éditions, ils sont tenus au courant avec une scrupuleuse exactitude; tous les changements locaux y sont immédiatement signalés.

Le directeur actuel de la collection, M. Paul Joanne, désireux de perfectionner encore l'œuvre créée par son père, n'a pas hésité à introduire dans l'ensemble des *Guides* d'importantes modifications qui auront pour résultat d'en faciliter l'usage. Le fond et la forme de la plupart des volumes ont été complètement remaniés, réduits dans leurs proportions et diminués de prix, sans rien perdre de leur précision. C'est ainsi que dans la série des *grands Guides* nous avons à signaler l'apparition du volume relatif à la *Champagne* et aux *Ardennes*, qui complète l'*Itinéraire général de la France*, et, dans la série des *Guides-diamant*, une nouvelle édition du *Paris* et de l'*Autriche-Hongrie, Tyrol et Bavière méridionale* (Hachette).

Divers. — Les *Souvenirs d'un préfet de police* de M. Andrieux rentrent dans la catégorie des publications qui ont en tout temps le privilège d'attirer l'attention d'un public particulièrement avide d'indiscrétions politiques et de révélations mondaines. En les écrivant, l'auteur n'avait — à ce qu'il affirme, du moins — d'autre but que de s'expliquer sur les insinuations malveillantes dont il a été l'objet durant le cours de son administration et sur les attaques reitérées auxquelles furent en butte nombre d'agents placés sous ses ordres. Mais, comme ces explications étaient données sous une forme piquante et touchaient à des faits ou à des personnages très divers, la curiosité a été vive. On a remarqué notamment les démêlés du préfet avec le conseil municipal, avec le journal *la Lanterne* et les francs-maçons, les arrestations Bernage, Eyben et Fervacques, l'affaire de la rue Duphot et l'expulsion des congrégations. Il faut reconnaître d'ailleurs que le sentiment des convenances et du devoir professionnel ont imposé à l'auteur une juste réserve (Jules Rouff).

Paris qui joue et Paris qui triche, de M. Carle des Perrières, forme une monographie pittoresque et animée du monde des joueurs envisagé sous ses aspects les plus divers, depuis les cercles aristocratiques jusqu'aux tripots mal famés. L'auteur, qui a suivi les fidèles de la dame de pique sur les boulevards, dans les stations d'hiver et les villes d'eaux, a établi d'après nature la physiologie des dupeurs et des dupés, en même temps qu'il révélait l'organisation, la langue spéciale et les exploits des *grecs* et des *philosophes* contemporains (Calmann Lévy).

La manie de collectionner étant bien et dûment entrée dans nos mœurs et devenue un besoin de notre tempérament, on lira avec intérêt les renseignements détaillés que nous donne M. Paul Eudel sur quelques amateurs qui ont patiemment réuni d'inestimables richesses. Il nous présente tour à tour le baron Davillier et ses émaux, ses faïences, ses tapisseries, Mme Agar et ses jouets anciens, Vigeant et ses estampes, le baron de Watteville et ses pipes, M. de Rothschild et ses timbres-poste, M. Maury et ses marionnettes, M. Aimé Desmottes et ses curiosités de tout genre (Charpentier).

M. Pierre Giffard est un reporteur hors ligne, qui sait observer et qui raconte ses impressions avec beaucoup d'entrain et de vivacité. Ses *Souvenirs* présentent un tableau pittoresque et animé de la vie et des mœurs actuelles, tableau où défilent successivement le derby de Chantilly et la place de la Roquette, la prison Saint-Lazare et le concert Besselièvre, les fêtes pour Lamartine et les solennités de Lourdes, les baraques de Montmartre et de Neuilly et les villégiatures de M. Grévy à Mont-sous-Vaudrey (Maurice Dreyfous).

L'Œuvre complète de Victor Hugo, extraits : tel est le titre d'un volume de 212 pages consacré par les éditeurs Hetzel et Quantin à la gloire et au souvenir du Maître regretté. Ce livre, qui comprend un choix judicieux des plus belles pages de Victor Hugo, et que son prix minime (1 franc) met à la portée de tous, est appelé à se répandre partout.

Livres de distributions de prix. — Ces volumes forment actuellement une branche importante du commerce de la librairie française. Certains éditeurs, désireux d'offrir aux maisons d'éducation des ouvrages variés et accessibles aux budgets les plus modestes, ont créé des collections spéciales dont il n'est pas inutile de rappeler les mérites. La librairie Hachette a donné l'exemple en publiant la *Bibliothèque des écoles et des familles*, qui comprend plus de deux cents volumes dus aux écrivains les plus autorisés et illustrés de nombreuses gravures. Tout ce qui peut contribuer à l'enseignement et à l'éducation de la jeunesse est représenté dans cette bibliothèque, histoire, voyages, littérature, beaux-arts, sciences appliquées et vulgarisées, contes et nouvelles. Les ouvrages sont divisés en six séries de format, de prix et d'importance très divers, de manière à satisfaire à tous les besoins et à répondre à toutes les exigences. Parmi les volumes récemment publiés, l'on remarquera *les Épreuves d'Étienne*, par J. Girardin; *Mon ami et moi*, par J. Blandy; *les Aventures de M. Pickwick*, par Ch. Dickens; *les Amis de l'Humanité*, par M. Petit, et l'*Histoire d'un tableau*, par Mme d'Erwin.

Les collections de la librairie Delagrave ne diffèrent guère, au point de vue matériel, de celles qui précèdent; elles offrent un choix d'ouvrages aussi varié, mais dans lequel les œuvres d'imagination, contes, récits et nouvelles, tiennent une plus large place. Toutefois les dernières publications rentrent surtout dans le cadre des livres d'instruction. Tels sont les *Scènes de la Révolution*, par H. François; les *Récits d'un aéronaute*, par H. de Graffigny; *Sans mère*, par Louise Hameau; les *Récits de pêche et de voyage*, par H. de la Blanchère, et les *Curiosités de l'Allemagne*, par Victor Tissot.

Bien que plus restreinte comme étendue, la *Bibliothèque instructive* de l'éditeur Jouvet ne manquera pas d'appeler l'attention, grâce à l'intérêt et à l'utilité pratique des volumes dont elle est composée. Il faut citer entre autres : *l'Héroïsme français*, par A. Lair; *le Boire et le manger*, par A. Du Barry; *l'Architecture en France*, par Cerfbeer; les *Nouvelles lectures scientifiques*, par M. Flajat; *les Plantes qui guérissent et les Plantes qui tuent*, par O. de Rawton.

Éditions de bibliophiles. — La Bibliothèque des chefs-d'œuvre du roman contemporain publiés par l'éditeur Quantin vient de s'enrichir d'un troisième volume, *le Père Goriot* de Balzac. Cette œuvre magistrale du plus grand romancier de notre siècle avait sa place marquée dans une collection qui deviendra par ses mérites artistiques et typographiques une véritable curiosité bibliographique. L'illustration de ce nouveau livre est particulièrement digne de fixer l'attention : elle comprend dix compositions originales de Lynch, habilement gravées à l'eau-forte par E. Abot et reproduisant avec une finesse et une fidélité surprenantes les principales scènes du roman. Les amateurs qui ont accueilli avec un légitime empressement les réimpressions de *Madame Bovary* et de *Monsieur de Camors* se disputeront à l'envi les exemplaires du *Père Goriot*.

Gustave Becquer, l'un des écrivains dont l'Espagne moderne s'honore à juste titre, est à peu près complètement inconnu chez nous. Bien qu'il soit mort à l'âge où, parvenu à la pleine maturité de son talent, il eût pu donner un grand essor à ses facultés, il n'en a pas moins laissé une œuvre littéraire digne d'attention. Il faut donc savoir gré à M. Achille Fouquier d'avoir choisi dans ses écrits plusieurs

Légendes espagnoles remarquables par leur caractère humoristique et fantaisiste et de les avoir traduites avec une élégante fidélité. Quelques gracieuses compositions de M. Abot illustrent ces récits et leur ajoutent un nouveau charme (Firmin-Didot).

PUBLICATIONS ANNONCÉES. — Parmi les nombreux romans dont l'apparition est prochaine, nous signalerons : *le Druide*, par Gyp, et une nouvelle édition des *Français de la décadence* et de *la Grande Bohême*, par Rochefort (Victor Havard); *Livadia*, par J. Bret (Perrin); les *Dernières œuvres* et les *Souvenirs d'enfance* de Tourguénef, précédées d'une étude sur l'auteur par M. de Vogué (Hetzel).

La librairie Plon doit ajouter à sa collection géographique *Une Promenade dans le Sahara*, par Ch. Lagarde. — M. Barbou commence chez Marpon et Flammarion la publication en livraisons d'une *Vie de Victor Hugo* illustrée de nombreuses gravures. — Les éditeurs d'art Baschet et Goupil préparent une étude sur *Alphonse de Neuville et son œuvre*, par J. Richard, où l'on trouvera reproduites par la photogravure et la phototypie la plupart des œuvres du célèbre artiste. — La librairie Picard achève le deuxième volume des *Antiquités grecques* de Schœnmann, traduites par Galuski. — M. Quesnet, archiviste d'Ille-et-Vilaine, doit publier, avec introduction historique et notes, une œuvre inédite de Mme de Genlis : *l'Esprit des étiquettes de l'ancienne cour*.

Émile Raunié.

The european concert in the eastern question a collection of treaties and other public acts, avec introduction et notes, par Thomas Erskine Holland, D. C. L. — Oxford, Clarendon press.

Histoire de l'Europe pendant la Révolution française, par H. de Lybel. Traduit de l'allemand par Mlle Marie Dosquet. Édition revue par l'auteur avec préface écrite pour l'édition française. Tome quatrième. — In-8°. Félix Alcan.

Du dessin et de la couleur, par Bracquemond. — In-12. Charpentier.

Les artistes célèbres; Donatello, par Eugène Müntz, avec 48 gravures. — In-4°. Librairie de l'Art, Rouam, cité d'Antin.

Le Livre du soldat français, par le général Championnet, publié pour la première fois avec une préface et des notes, par Marcellin Pellet, député. — Grand in-12, 144 pages, avec gravures. Quantin.

Histoire littéraire des Vaudois du Piémont, d'après les manuscrits originaux conservés à Cambridge, Dublin, Genève, Grenoble, Munich, Paris et Strasbourg, par Édouard Montet, docteur en théologie. — Un vol. in-8°. Fischbacher.

Ma jeunesse (1814-1830), souvenirs, par le comte d'Haussonville, de l'Académie française. — Un vol. in-8°. Calmann Lévy.

Un devoir social et les logements d'ouvriers, par Georges Picot, de l'Institut. — In-12 de 195 pages. Calmann Lévy.

Les religions du Mexique, de l'Amérique centrale et du Pérou, par A. Réville, professeur au Collège de France. — Un vol. in-8°. Fischbacher.

Les Mines de la France et de ses colonies, par P. Maigne. — Un vol. de la *Bibliothèque utile* à 60 cent. Félix Alcan.

Gli infortuni del lavoro nel 1883 e 1884 e la responsabilità degli imprenditori, rapport de la commission d'enquête. — Brochure. Milan; Bellini.

L'avenir de la France au Tonkin, par un ancien compagnon de Francis Garnier. — Brochure. Challamel aîné.

La foi chrétienne et la propagation du christianisme à l'origine. — In-12 de 134 pages. Fischbacher.

La Vie à la campagne; fleurs, fruits et légumes, par le marquis de Cherville. — Un vol. in-12. Maurice Dreyfous.

Fruits défendus, par Aurélien Scholl. — Un vol. in-12. Victor Havard.

Le Roman d'un Fataliste, par Henry Rabusson. — Un vol. in-12. Calmann Lévy.

Les Hautemanière, par Charles Canivet. — *Les Joyeuses*, par Alphonse de Launay. — *Le Monde où l'on s'abuse*, par Paul de Chételat. — *Les loisirs d'un Hussard*, par Théo-Critt. — *Louchon*, par Paul Delair. — In-12. Ollendorff.

Le Mal du pays, par Sosthène Cambray. — Un vol. in-12. Plon, Nourrit et Cie.

Monsieur Gendre, par Gaston d'Hailly. — Un vol. in-12. Marpon et Flammarion.

Sagesse de poche, par Daniel Darc. — Petit vol. élégant. Ollendorff.

Les Récits de Jean Féru, par Guillaume Livet, avec illustrations de Detaille, Gervex, etc. — Un vol. in-8°. Marpon et Flammarion.

Le dernier des Chanaillac, par Jean Rolland; — *Jean de Courtril*, par F. Antony; — *Lucien Gaudran*, par d'Harville. Calmann Lévy.

Sacrifiée! par Marc Sonal. — Un vol. in-12. Jules Lévy.

Le monument de Despois

Dimanche prochain, 14 juin, aura lieu, au cimetière Montparnasse, l'inauguration du monument d'Eugène Despois. Réunion des membres du comité et des amis à la porte du cimetière, à dix heures très précises.

Ce monument est le produit d'une souscription ouverte entre les anciens collègues, amis et élèves d'Eugène Despois, qui s'est élevée à 3000 francs environ. Le ministère de l'instruction publique a fourni le marbre et le granit; M. Faure-Dujarric, architecte, et M. Christophe, statuaire, ont exécuté gratuitement, l'un le monument, l'autre le médaillon.

Voici les noms des membres du comité :

Étienne Arago, président; F. Oger, secrétaire.

Chauffour (Victor); Clamageran, sénateur; Deschanel, sénateur; Dubief, directeur de Sainte-Barbe; F. Favre; Fouquier, du *XIXe Siècle*; Girard (J.), proviseur du lycée Condorcet; Got, de la Comédie française; Havet, de l'Institut; Huet (Édouard); Laurent-Pichat, sénateur; Lenient, député; Liouville (Albert); Mézières, de l'Académie française; Molliard; Moutard; Ordinaire (Dionys), député; feu Regnier, de la Comédie française; Royé; Véron (Eugène); Yung.

Les plus gros souscripteurs ont été la maison de Sainte-Barbe et la maison Hachette.

La *Revue politique et littéraire*, dont Eugène Despois a été un des principaux collaborateurs, sera représentée, cela va sans dire, à cette touchante cérémonie.

Le gérant : HENRY FERRARI.

Paris. — Imp. A. Quantin, 7, rue Saint-Benoît. [5356]



NÉVRALGIES

Pilules du Dr Moussette

Les **Pilules Moussette**, à l'aconitine et au quinium, calment ou guérissent la *Migraine*, la *Sciatique*, et les *Névralgies* les plus rebelles.

« L'action sédative que ces Pilules exercent sur l'appareil circulatoire sanguin, par « l'intermédiaire des nerfs vaso-moteurs, indique leur emploi dans les *Névralgies* « *du trijumeau, les Névralgies congestives, les affections Rhumatismales doulou-* « *reuses et inflammatoires.* »

« L'aconitine produit des effets merveilleux dans le traitement des *Névralgies faciales*, à la condition qu'elles ne soient pas symptomatiques d'une tumeur intracrânienne, alors même qu'elles auraient résisté à d'autres médicaments. » (Société de Biologie, séance du 28 février 1880).

DOSE : Prendre de 3 à 6 pilules dans les 24 heures.

Exiger les **Véritables Pilules Moussette** de chez **CLIN et Cie, Paris**

SIROP & PÂTE de BERTHÉ

Pharmacien, Lauréat des Hôpitaux de Paris.

« **La** *Codéine pure* dit le professeur Gubler (*Commentaires thérapeutiques du* « *Codex, p.* 587) doit être prescrite aux personnes qui supportent mal l'opium, aux « enfants, aux femmes, aux vieillards et aux sujets menacés de congestions cérébrales. »

Le **Sirop** et la **Pâte Berthé** à la *Codéine pure* possèdent une efficacité incontestable dans les cas de **Rhumes, Bronchites, Catarrhe, Asthme, Maux de Gorge, Insomnies, Toux** nerveuse et fatigante des **Maladies de Poitrine** et pour calmer les **Irritations** de toute nature.

Les personnes qui font usage de **Sirop** ou de **Pâte Berthé** ont un sommeil calme, et réparateur jamais suivi ni de lourdeur de tête, ni de perte d'appétit ni de constipation.

Prescrire et bien spécifier **Sirop** ou **Pâte Berthé** *et comme garantie* exiger la **Signature Berthé** et le **Timbre bleu** de **l'Etat français.**

Paris, CHEZ **CLIN & Cie** *et par l'entremise de toutes les*

PASTILLES HOUDÉ
AU CHLORHYDRATE DE COCAÏNE

Grâce à l'anesthésie locale et toute facultative qu'elles produisent, nos **pastilles de chlorhydrate de cocaïne**, ne tardent pas à procurer le plus grand soulagement et à calmer les douleurs dans les **maladies de la gorge**, dans les **enrouements**, les **extinctions de la voix**, dans l'**aphonie** et dans toutes les **inflammations du larynx**.

Elles contribuent à faire disparaître les **picotements, chatouillements, et sentiments d'irritation**, et à **tonifier les cordes vocales;** elles rendent de grands services pour combattre les maladies de l'œsophage et de l'estomac en facilitant la déglutition.

DOSAGE. — Chacune de nos pastilles renferme un milligramme de chlorhydrate de cocaïne.

MODE D'EMPLOI. — De 6 à 12 par jour suivant l'âge; il suffit de les laisser fondre dans la bouche et de les prendre consécutivement, au moins une heure avant les repas

Prix de la boîte : 3 francs.

DÉPOT : Ancne Phcie VÉE et DUQUESNEL, **A. HOUDÉ**, Succr, 42, *r. du Faubourg-St-Denis*, PARIS, et Phcies ET DANS TOUTES LES PHARMACIES

TAMAR INDIEN GRILLON

Fruit Laxatif Rafraîchissant

CONTRE

CONSTIPATION

et les affections qui l'accompagnent : **Hémorroïdes, Bile, Manque d'appétit, Embarras Gastrique.**

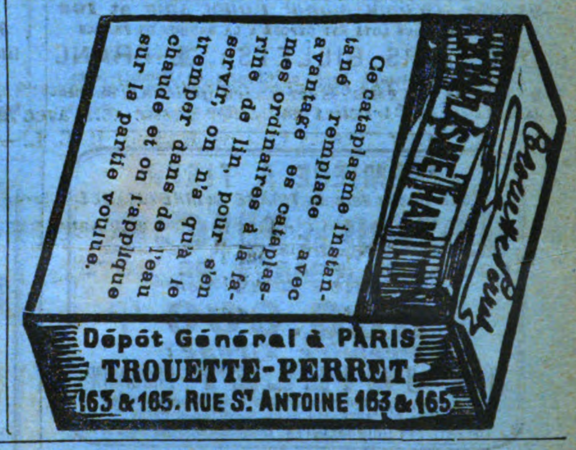
Très agréable à prendre — Ne produit jamais d'irritation.

Paris. — PH. GRILLON, 28, Rue Grammont

BOITE 2.50

Nous appelons l'attention de nos lectrices sur le « Conseil » paru dans le *Figaro* du 30 avril et relatif à des produits que nous avons signalés, à diverses reprises, à leur attention :

« On nous demande un remède infaillible contre « les poils trop masculins auxquels le « renouveau » « printanier donne une force nouvelle. Il en est un, « et nous le signalerons à nos lectrices comme « pouvant être employé en toute confiance : c'est « la *Pâte Épilatoire Dusser* qui, sans aucune ac- « tion chimique, détruit la racine même de ces dis- « gracieux duvets. (Chez l'inventeur, 1, rue J.-J. « Rousseau et tous les parfumeurs.) »



CRÉDIT FONCIER DE FRANCE

Tirage du 5 juin 1885

35e tirage des **OBLIGATIONS COMMUNALES** de 500 fr. 3 0/0 — 1879

Le no 514,126 est appelé au remboursement à 100,000 fr.

Le no 88,783 à 25,000 fr.

Les nos 71,014, 195,284, 281,003, 421,639, 721,212, 746,584 sont appelés au remboursement chacun à 5,000 fr.

Les 45 numéros ci-après, chacun à 1,000 fr.

10,475	173,027	273,280	405,810	588,793	747,222	845,710
40,446	193,394	298,202	406,278	678,927	752,881	917,151
51,825	221,817	301,948	434,116	695,922	777,374	944,556
85,660	225,573	363,128	446,544	702,637	785,516	
104,703	231,578	373,469	505,339	716,462	792,586	
117,487	232,274	376,317	530,997	735,396	806,700	
141,570	249,288	390,403	578,380	739,396	844,615	

3,407 autres numéros ont, en outre, été appelés au rembt au pair.

32e tirage des **OBLIGATIONS COMMUNALES de 500 fr. 3 0/0 — 1880**

Cet emprunt comprend les 600,000 obligations émises le 14 octobre 1884

Le no 436,178 est appelé au remboursement à 100,000 fr.

Le no 272,678 à 25,000 fr.

Les nos 213,655, 312,778, 623,649, 901,497, 936,022, 976,801 sont appelés au remboursement chacun à 5,000 fr.

Les 45 numéros ci-après, chacun à 1,000 fr.

22,492	112,882	280,001	374,360	646,302	828,268	945,820
31,297	179,768	282,393	442,546	668,114	841,076	955,765
45,962	199,139	283,613	467,753	686,542	875,066	992,879
71,526	209,138	300,966	472,019	767,937	902,179	
85,925	236,693	314,791	559,325	788,009	904,446	
94,132	264,855	318,780	600,668	795,721	911,829	
110,501	274,456	371,405	643,212	819,157	923,794	

3,354 autres numéros ont, en outre, été appelés au rembt au pair.

INSTITUTION LELARGE

(Etablissement recommandé)

FONDÉE A PARIS EN 1841

PRÉPARATION SPÉCIALE

AUX

BACCALAURÉATS

A L'ÉCOLE DES HAUTES ÉTUDES COMMERCIALES
ET AU VOLONTARIAT

L'institution **Lelarge** est située rue Gay-Lussac, 20, et impasse Royer-Collard, 9 et 12, à l'entrée du jardin du Luxembourg, dans ce magnifique quartier, l'un des mieux aérés et des plus salubres de Paris.

Cet établissement a pour but de compléter les études.

Il s'adresse plus particulièrement :

1° Aux jeunes gens qui, pour un motif quelconque, n'ont pas pu suivre l'ordre traditionnel des classes et se trouvent arriérés dans leurs études.

2° Aux élèves qui ont échoué aux examens.

Chaque division ne comporte qu'un nombre limité d'élèves et a ses professeurs spéciaux, tous agrégés ou licenciés de l'Université.

En 1883-1884, l'Institution a fait recevoir **156 élèves** aux divers examens.

La liste des élèves reçus et le prospectus sont envoyés aux familles sur simple demande.

A la rentrée des vacances de Pâques, cours spéciaux pour les examens de juillet-août.

Paris. — Typ. A. Quantin, 7, rue Saint-Benoît [5364]

PRIX DU NUMÉRO : 60 CENTIMES

N° 25. — 20 Juin 1885. — 3e série, cinquième année, premier semestre (tome 35)

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

PARAISSANT LE SAMEDI

Fondée en 1863.

SOMMAIRE DU N° 25

PRIX DE L'ABONNEMENT

A LA REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE SEULE.

Paris	Six mois. 15 fr.	Un an 25 fr.
Départements	— 18	— 30
Étranger	— 20	— 35

AVEC LA REVUE SCIENTIFIQUE

Paris	Six mois. 25 fr.	Un an. 45 fr.
Départements	— 30	— 50
Étranger	— 35	— 55

LES ABONNEMENTS PARTENT DU 1er DE CHAQUE TRIMESTRE

Les abonnements sont reçus sans frais chez tous les libraires et dans les bureaux de poste des pays d'Europe et des États-Unis.

RÉDACTION ET ADMINISTRATION : 111, BOULEVARD SAINT-GERMAIN

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

ABONNEMENTS ET VENTE AU NUMÉRO

AU BUREAU DES REVUES, 111, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 111 PARIS

ET CHEZ TOUS LES LIBRAIRES ET MARCHANDS DE JOURNAUX

CANAL DE SUEZ

Assemblée du 4 juin 1885

Le rapport in extenso est envoyé à toute personne qui le demande à la Compagnie, rue Charras, 9, Paris

EXTRAIT DU RAPPORT DE M. FERDINAND DE LESSEPS

Les recettes de 1884 se sont élevées à	65.408.294 56
Les dépenses à.	30.336.443 63
Bénéfice de 1884.	35.071.850 93

dont la répartition fait ressortir un dividende total de 62 fr. 252.

Trafic. — A moins d'événements extraordinaires, l'entreprise du canal maritime aura eu cette bonne fortune de supporter sans dommage appréciable — et seule au monde, on peut le dire — une des crises économiques les plus profondes, les plus générales et les plus persistantes que l'on puisse citer.

Cela au moment même où des diminutions progressives de taxes prévues dans l'exposé des actes de concession venaient à échéance.

Ce sont précisément ces détaxes qui ont permis aux armateurs de persister dans leurs armements, de consentir, de leur côté, à des sacrifices momentanés pour conserver leur clientèle acquise; tandis que des marchandises nouvelles, relativement pauvres, pouvaient venir en Europe par le canal, grâce à la diminution des frets favorisée par nos libérales déterminations.

Pendant cette période de crise générale, intense, les obstacles accumulés d'un régime quarantenaire abusif, des guerres et des conflits politiques, des sinistres commerciaux et financiers, faisaient que le seul commerce extérieur de l'Angleterre présente une diminution d'échanges de 1 milliard 150 millions de francs; que les chemins de fer français accusent une diminution de recettes de 25 millions de francs, et les chemins de fer anglais de 10 millions de francs. Le trafic du canal de Suez, au contraire, voit son tonnage augmenter et les préparatifs d'avenir se développer d'une façon extraordinaire.

Domaine. — La superficie des terrains vendus au profit du domaine commun, en 1884, a été de 19,222 m. 03 à Port-Saïd et de 402 m. 78 à Ismaïlia, au prix moyen de 6 fr. 34 le mètre à Ismaïlia et de 54 fr. 74 à Port-Saïd.

La nouvelle administration du domaine commun a proposé au gouvernement égyptien et à la Compagnie — qui ont accepté la proposition — d'augmenter d'environ 33 pour 100 le prix cadastral des terrains situés à l'ouest de la ville de Port-Saïd. Il s'agit d'une superficie de 360,000 mètres valant 40 francs le mètre au minimum et 100 francs au maximum.

Eaux. — L'usine d'Ismaïlia a refoulé vers Port-Saïd, en 1884, 364,716 mètres cubes d'eau douce.

Par une convention avec le gouvernement égyptien, la Compagnie a été mise en possession de son droit « d'établir et d'exploiter, pendant toute la durée de la concession du canal maritime, toute distribution d'eau douce dans la ville de Port-Saïd ». L'étude immédiate a été ordonnée du creusement du canal d'eau douce prévu dans la concession, et qui, s'embranchant au canal Ismaïlieh, à Ismaïlia, dérivera l'eau du Nil jusqu'à Port-Saïd.

Ce travail est devenu indispensable pour assurer l'approvisionnement en eau douce des navires passant le canal et l'alimentation des habitants de Port-Saïd. La Compagnie bénéficiera de cette création par un service de distribution à Port-Saïd et sur la ligne.

Améliorations. — Le canal maritime actuel, tel qu'il est, amélioré suivant le programme de 1876, et au moyen des ressources dont la Compagnie dispose, suffit à un mouvement annuel de 10 millions de tonnes.

C'est en prévision d'un mouvement supérieur à 10 millions de tonnes par an et d'un accroissement indéfini de trafic jusqu'à l'expiration des 99 années de la concession que votre conseil, appuyé de l'avis unanime de la commission consultative internationale, a arrêté le programme qui donnera pleine satisfaction au mouvement total, quel que soit son développement, jusqu'à l'expiration de la concession.

Ces travaux doivent être exécutés par phases successives et de façon à précéder nécessairement le trafic auquel ils doivent satisfaire.

Il serait impossible, en effet, d'attendre l'année où le transit donnerait 10 millions de tonnes, pour commencer les travaux d'amélioration que ce mouvement maritime exigerait; il serait toutefois injuste, d'autre part — dans une certaine mesure, au moins — de laisser complètement, sans aucune restriction, à la charge des exercices actuels, le service de l'intérêt et de l'amortissement de sommes à se procurer pour assurer l'exécution de travaux d'avenir, d'autant que la première dépense à faire consiste en l'achat d'un matériel qui servira à l'exécution de toutes les phases.

Les préparatifs d'un développement extraordinaire de trafic et l'augmentation rapide de recettes qui suivront la cessation de la crise actuelle nous font considérer comme indispensable, afin d'être toujours prêts, de nous munir d'un matériel suffisant pour exécuter tous les travaux en sept années. La dépense totale de l'achat du matériel pèsera donc sur le coût de la première phase.

Les ressources actuellement à prévoir pour procéder à l'achat du matériel complet et à l'exécution des travaux de la première phase atteignent la somme de 94 millions de francs.

Le programme de Londres, qui avait noté la prévision des travaux d'amélioration du canal, était basé sur un revenu minimum de 90 francs par action.

Nous vous proposons de donner au conseil d'administration les pouvoirs nécessaires d'emprunter 100 millions de francs, étant entendu, sous réserve de l'approbation statutaire du gouvernement égyptien, que, si tout ou partie des sommes nécessaires au service de l'intérêt et de l'amortissement de cet emprunt spécial venait à affecter un revenu de 90 francs, pendant la période d'exécution des travaux, le tout ou la partie susceptible d'affecter ce revenu serait porté au compte de premier établissement, avec le total des dépenses d'exécution desdits travaux.

La dépense totale des travaux d'amélioration du canal maritime s'élèvera, en définitive, à 209 millions de francs, y compris l'exécution du canal d'eau douce d'Ismaïlia à Port-Saïd. Elle s'augmenterait, s'il y a lieu, des sommes partielles résultant de l'application, au compte de premier établissement, des charges susceptibles d'affecter le revenu minimum de 90 francs par action.

Liberté du canal. — Une conférence des représentants des puissances maritimes, réunis à Paris, s'occupe actuellement de sanctionner, par un accord nouveau international, la pleine liberté du passage des navires par le canal de Suez, solennellement inscrite dans l'acte de concession octroyé à la Compagnie par le gouvernement égyptien et approuvé par un firman de Sa Hautesse le Sultan.

En 1882, une adresse envoyée d'Amsterdam à votre président lui exprimait les sentiments de la nation néerlandaise, « qui s'est toujours prononcée en faveur de la liberté de navigation et du caractère cosmopolite et universel du canal de Suez ».

Votre président répondit :

« Les sentiments que vous me faites l'honneur de témoigner, exprimés par des notabilités aussi distinguées et compétentes, me touchent profondément.

« Notre Société, étrangère à toute question politique, conçue par la concession qui l'a institué pour répondre aux intérêts commerciaux du monde entier, ne saurait, dans aucune circonstance, s'écarter du mandat qui lui a été confié. »

Nous n'avons rien à ajouter à ces déclarations, notre règle et notre devoir étant de demeurer ce que nous sommes, une Société universelle, industrielle, exploitant une entreprise utile à tous, en nous tenant résolument en dehors des conflits politiques.

Nous vous disions en 1883 :

« Maintenir le canal maritime de Suez parfaitement sûr et parfaitement libre, tel est le but unique de nos vues, le principe absolu de nos actes, le mobile constant de nos efforts. »

Mais le développement de notre industrie nous impose d'autres obligations. Le temps est déjà loin où les actionnaires du canal maritime de Suez étaient durement qualifiés, parce qu'ils avaient la prétention, que l'on disait irréalisable, d'abord de couper l'isthme égyptien, de mer à mer, et ensuite de voir passer par le canal creusé un trafic de 3 millions de tonnes, puis de 6 millions.

Or nous voici forcés maintenant de prévoir, pour le servir comme il doit l'être, un trafic double, triple, du mouvement promis.

Après la lecture du rapport, l'assemblée a voté les résolutions qui lui avaient été présentées.

A. — Approuvant les comptes de l'exercice 1883;
B. — Approuvant le rapport;
C. — Fixant le dividende de l'exercice 1884 à 62 fr. 252 par action;
D. — Nommant les commissaires pour l'examen des comptes de 1884;
E. — Réélisant trois administrateurs sortants;
F. — Remplaçant deux administrateurs décédés;
G. — Nommant huit administrateurs nouveaux;
H. — Donnant tous pouvoirs au conseil d'administration pour contracter, dans les termes du rapport lu dans la séance du 4 juin 1885, un emprunt de 100 millions de francs.

Chargeant le conseil de déterminer l'époque, le mode et les conditions de cette opération;

Et décidant que, pendant la période d'exécution des travaux, si tout ou partie des charges annuelles de cet emprunt venait affecter la distribution d'un revenu de 90 francs par action, le tout ou la partie de ces charges susceptible d'affecter ce revenu serait porté au compte de premier établissement, avec le total des dépenses d'exécution des travaux d'amélioration du canal maritime.

REVUE

POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

(REVUE BLEUE)

DIRECTEUR : M. EUGÈNE YUNG.

1er SEMESTRE 1885. (3e SÉRIE). NUMÉRO 25. (22e ANNÉE). — 20 JUIN 1885.

L'AMIRAL COURBET

La mort de l'amiral Courbet est un de ces événements graves et imprévus sur lesquels ne peut trop s'appesantir la réflexion douloureuse d'un peuple. Les journaux quotidiens ont donné des détails précis sur cette carrière d'abord effacée et modeste, mais couronnée par une série de succès si brillants et par une fin si prompte. Si l'on se plaçait uniquement au point de vue de la mémoire de l'illustre défunt, on pourrait dire que la fortune a bien fait les choses. Elle lui a élevé, dans les derniers mois de son existence, un piédestal d'où elle l'a emporté soudainement dans la gloire. Son corps recevra, à son retour en France, des honneurs où se mêleront l'émotion poignante, la reconnaissance et l'admiration trop rare que provoque une carrière sans tache. Il est facile de s'imaginer quelle fête eût accueilli le retour de l'amiral lui-même. Son nom était uni aux premiers succès militaires éclatants que la France ait remportés depuis ses désastres. Tous les dissentiments des partis se seraient tus un instant alors, ou plutôt ils eussent été unanimes pour acclamer le vainqueur de Son-Tay et de Hué, de Fou-Tchéou et des Pescadores.

Ce qui eût donné au triomphe de l'amiral Courbet tout son prix, c'est qu'au bonheur de la victoire il avait su joindre incontestablement le mérite des qualités qui la préparent. On se plaisait à reconnaître en lui le type de la nouvelle génération d'officiers qui est l'objet de tous nos vœux, de toutes nos espérances : non pas tant l'officier brillant et brave au feu que le chef prudent, calculateur et sage ; non pas tant l'héritier des Luxembourg et des Murat que celui des Turenne et des Masséna. Le corps des officiers de marine, auquel appartenait Courbet, recevait en lui l'hommage dû à la nature particulièrement sérieuse des travaux auxquels ils se livrent. Les noms des marins Gougeard, Jaurès et Jauréguiberry se sont trouvés unis aux derniers efforts de la défense nationale: personne ne s'étonna de voir le nom d'un autre marin, celui de Courbet, joint aux premières victoires de l'armée nouvelle.

La figure de l'amiral Courbet, ferme et grave, mélancolique souvent, représentait pour l'imagination populaire ces qualités de réflexion froide, de ténacité courageuse et réservée que nous sommes aujourd'hui si disposés à rechercher chez nos soldats. C'était peut-être le pressentiment d'une mort prématurée qui apparaissait dans la maigreur un peu rigide de ses traits; c'était aussi le long et rude apprentissage du métier de *capitaine de la mer*, comme on disait autrefois, la marque de l'homme qui sait que sur lui reposent de lourds soucis, des responsabilités graves et non partagées. Tous ceux qui ont pu suivre avec attention les actes de nos marins savent à quelle variété de services on les emploie, par quels prodiges d'énergie et d'initiative personnelles ils réussissent dans des tâches toujours difficiles, souvent ingrates. Pour ne citer qu'un exemple, sur toute la côte occidentale d'Afrique c'est l'activité de nos capitaines, de nos lieutenants de vaisseau, quelquefois de nos enseignes, qui a maintenu nos droits, qui les a accrus contre les prétentions rivales des Anglais, des Allemands, des Portugais et des noirs du continent. Dans les archives du ministère de la marine dorment, sous la poussière, des rapports pleins d'intérêt, souvent aussi distingués dans la forme que décisifs dans le fond, qui montrent quels hommes sont nos officiers de marine. Non seulement navigateurs et soldats, mais aussi explorateurs et géographes, négociateurs et diplomates, ils doivent à chaque instant faire preuve de qualités qui ne sont pas seulement celles de l'homme civilisé, mais celles de l'*homme* lui-même.

C'est à cette école que Courbet avait été élevé; ce sont ces

qualités qu'il avait acquises et développées au cours de sa laborieuse carrière, et, si les occasions lui avaient manqué, jusqu'à l'ouverture de la campagne du Tonkin, pour les manifester par des actes, ses collègues savaient qu'elles dormaient en lui et que, le jour venu, il donnerait sa mesure.

La *Revue* se propose d'établir dans un délai assez bref le bilan, tant au *doit* qu'à l'*avoir*, de la politique coloniale. Au premier rang de l'*actif* elle devra compter le choix que ces guerres lointaines ont permis de faire de quelques hommes sur lesquels pourra se reposer désormais la confiance de la nation. Tel officier porté par le suffrage d'une coterie, ou par des qualités de caserne ou même d'école, s'éclipse, une fois mis aux prises avec ces tâches redoutables; tel autre, au contraire, confondu dans le rang, s'élève, et ses actes le désignent à l'attention universelle. Courbet était incontestablement le plus éminent de ceux qu'avait révélés cette pénible guerre du Tonkin. Dès le premier jour sa réputation s'était établie, et dans aucune circonstance il ne s'était montré inférieur à sa réputation.

Nous parlions tout à l'heure des archives de la marine. Elles contiennent la série des rapports et des dépêches de l'amiral Courbet. L'histoire les lira. Elle y reconnaîtra les traits de cette personnalité noble et un peu roide qui n'a connu de la vie que les labeurs, et de la gloire que les peines. Ces documents ont été communiqués pendant quelques jours à certaines commissions parlementaires. Ainsi l'impression que laisse leur lecture a pu pénétrer quelque peu dans le public. Leur brièveté un peu hautaine, leur argumentation serrée et logique, leur forme élégante et sobre rappelle le mathématicien qui était au fond de l'amiral Courbet.

Le ministère qui lui avait confié successivement le commandement de l'escadre de l'extrême Orient, puis la direction de nos forces de terre au Tonkin, puis de nouveau le commandement de la flotte destinée à opérer contre la Chine, le consultait toujours au moment de s'engager dans une expédition importante. Les avis de l'amiral Courbet étaient fortement motivés et leurs conséquences militaires déduites avec une précision qui relevait autant du calcul que du raisonnement. Dans le moment où une action sur les côtes de la Chine fut décidée, on hésita longtemps entre divers partis. Si nos souvenirs sont exacts, on peut conclure de ce qui a été communiqué au parlement que l'amiral Courbet hésita lui-même entre deux projets : soit celui de bloquer Formose et de l'occuper partiellement; soit celui de débarquer sur un point du golfe du Petchili et de là de menacer Pékin. Ce qui détourna l'esprit du gouvernement de l'idée, un instant adoptée, de l'occupation de Port-Arthur, ce fut, d'une part, la nouvelle des grands travaux de défense qu'achevaient les Chinois; d'autre part, la crainte d'une expédition continentale. On pouvait, à la rigueur, s'emparer de Port-Arthur avec les 1500 ou 2000 hommes dont disposait l'amiral; mais il était à craindre que notre corps de débarquement ne fût à son tour bloqué sur ce point par des troupes supérieures en nombre, et que, pour faire rendre à l'expédition tous ses fruits, on ne fût entraîné à une grande guerre que l'on désirait éviter. On craignit, en un mot, de mettre le doigt dans un engrenage qui nous engagerait peu à peu dans des efforts aussi grands que ceux qui avaient été faits en 1860. Telles sont les raisons qui, défendues à Paris même par des personnes dont on ne pouvait contester la compétence, firent prendre la décision de l'occupation de Formose, à une époque où les mines de Kelung passaient pour devoir fournir à notre flotte le charbon dont elle avait besoin. L'amiral Courbet fut chargé d'exécuter un plan qu'en somme lui-même avait tracé. Mais, d'autre part, il ne s'engagea jamais à fond, parce qu'il savait que sa flotte était réservée à un rôle plus actif et plus décisif. C'était de lui qu'était venue l'idée si heureuse du blocus des riz. Il voulait couper les vivres aux Chinois. Mais le ravitaillement ne se fait qu'après l'hivernage : il fallait donc attendre le retour de la saison. Comme occupation d'hiver, on alla s'installer et se fortifier à Kelung, dont le climat, malheureusement si malsain, éprouva la flotte et l'amiral lui-même.

Dès que le temps le lui permit, il leva l'ancre et vint s'installer aux Pescadores. Sa grande préoccupation fut alors d'établir le blocus effectif des riz. Il y réussit. De ce jour la Chine était vaincue. Ainsi nous devons à l'amiral Courbet, non seulement dans le cours de la campagne les plus brillants succès, mais aussi les effets positifs qui la terminèrent.

Depuis quelque temps on annonçait son retour en France. Nous devons avouer qu'ignorant avec tout le monde l'état inquiétant de la santé de l'amiral, nous ne le voyions qu'avec regret quitter ces parages avant la signature définitive, avant l'exécution complète du traité. Sa vigilance nous paraissait un sûr garant du maintien de la croisière. Nous comptions sur lui pour utiliser jusqu'à la fin l'instrument de paix qu'il avait créé lui-même.

Il semble que cette force de l'âme dont parlait M. Brisson à la tribune du Sénat avait imposé au corps de l'amiral Courbet sa volonté. Il a voulu vivre et il a vécu jusqu'à la ratification officielle du traité. Ainsi il a rendu service jusqu'à la dernière heure. Aujourd'hui, si l'exécution même du traité n'est pas complète, du moins elle est en bonne voie. On a même jugé bon, paraît-il, de lever la croisière des riz. L'amiral Courbet eût peut-être conseillé d'attendre quelque temps encore. Mais la mort n'a plus voulu lui laisser à lui-même d'autre sursis. Espérons que le bruit que va faire en extrême Orient ce grand événement ne relèvera pas des courages qu'il serait aujourd'hui peut-être plus difficile d'abattre. Les meilleures nouvelles circulent non seulement sur les intentions du Tsong-li-Yamen, mais sur celles de l'impératrice régente. On dit qu'elle a pris elle-même en mains la négociation du traité. On peut donc croire cette fois que la paix est définitive. Pourquoi la destinée a-t-elle voulu que la satisfaction qu'éprouve la France à voir se clore cette grande entreprise de la conquête du Tonkin fût attristée par la mort de l'homme qui en avait plus que nul autre assuré le succès?



LE MANNEQUIN

Fantaisie

I.

— Si c'est pour affaires, dit Horace, je vous prie de m'excuser : il est indispensable que je sois dans un quart d'heure à la sortie de l'église pour offrir l'eau bénite à la femme du colonel.

— L'affaire dont j'ai à vous entretenir, répondit le notaire, ne vous retardera pas de cinq minutes. Feu M. le baron, qui vient de décéder outre-mer, était votre parent, un parent fort éloigné sans doute, mais encore au degré successible, au douzième degré; c'est-à-dire que vous étiez assez son cousin pour avoir le droit de l'appeler votre oncle, si vous aviez dû hériter de lui. Mais il ne lui a pas plu qu'il en fût ainsi.

— Cela tient sans doute à ce qu'il ne me connaissait pas; je ne puis croire qu'il m'eût déshérité s'il avait su quel agréable usage j'aurais été capable de faire d'une grande fortune. Mais je n'ai pas le droit de lui en vouloir, puisque je n'ai moi-même appris son existence qu'après sa mort.

— C'est d'autant plus regrettable qu'il n'aurait même pas eu besoin de faire un testament en votre faveur : il eût suffi qu'il ne testât point pour que vous fussiez, faute d'autres parents, son unique et légitime héritier.

— Mais il a testé.

— Il a testé en faveur de sa ville natale et dans des termes qui ne laissent malheureusement aucun doute sur ses formelles intentions. Sa succession se compose d'immeubles qui valent deux millions : elle est attribuée tout entière à la ville de Dax, mais sous la condition que le produit de la vente sera consacré à la création et à l'entretien d'un hospice pour les sourds-muets. A défaut d'exécution de cette clause, la ville est déchue de tout droit, et les deux millions doivent être partagés entre les deux filleules du baron : Caliste et Nancy.

— Très bien. Je vous suis. Continuez.

— Or le conseil municipal allègue qu'il n'y a pas de sourds-muets à Dax, et qu'il remplira suffisamment les intentions du donateur en créant un hospice pour les aveugles. A ce que prétend la ville, la volonté principale qui se dégage du testament a pour objet la fondation d'un établissement municipal de bienfaisance en faveur de certains infirmes; l'affectation aux sourds-muets est une condition secondaire, et les aveugles sont les infirmes qui se rapprochent le plus des sourds-muets puisque, dans les actes administratifs, ils sont généralement réunis sous la même rubrique.

— C'est une singulière idée qu'a eue le baron de vouloir encourager la production des sourds-muets; mais vous conviendrez, mon cher notaire, que je n'ai pas à prendre parti pour ou contre la thèse du conseil municipal. Peu m'importe l'usage qu'on fera de cette succession, et, si vous le permettez...

— En effet, cela n'a pas d'intérêt pour vous; mais il y a matière à procès, et, si la ville était déclarée mal fondée dans ses prétentions, ce sont les deux filleules du baron qui hériteraient.

— Alors c'est différent. Je prends parti pour Caliste et Nancy, bien que je n'aie pas l'honneur de les connaître : elles représentent dans cette affaire un intérêt individuel, tandis que la ville ne représente qu'un intérêt collectif. Et puis, ce sont des femmes.

— Vous pourriez, conclut le notaire, aller voir les deux filleules du baron; elles sont peut-être d'un commerce agréable, et, à l'occasion, dites-leur, je vous prie, que je me mets entièrement à leur disposition, la ville ayant déjà son notaire.

II.

Quelques jours après, Horace faisait demander à Caliste et à Nancy si elles voudraient bien lui faire l'honneur de le recevoir, parce qu'il avait à les entretenir d'une affaire qui pouvait les intéresser. Quand elles surent qu'Horace était jeune, bien fait, de bonne famille et de manières affectées, elles agréèrent toutes deux sa démarche. Comme il n'avait aucune raison pour commencer par l'une plutôt que par l'autre, il se laissa guider par l'ordre alphabétique, et ce fut à Caliste qu'il fit la première visite. Elle habitait une villa au bord de la mer, près de Biarritz.

C'est toujours avec émotion qu'on va, pour la première fois, chez une jeune femme qu'on n'a jamais vue : on se dit qu'on peut y rencontrer ou le bonheur ou le malheur de toute sa vie, ce qui, d'ailleurs, est à peu près la même chose. Mais, cette fois-là, l'événement dépassa toutes les prévisions, et Horace, à peine entré, se sentit remué par quelque chose d'extraordinaire : il avait devant les yeux une créature d'une merveilleuse beauté. Ni l'art divin des sculpteurs de la Grèce, ni les ressources savantes de la peinture la plus ingénieuse, ni même de beaux vers inspirés par le délire de l'imagination ne pourraient donner une idée suffisante de la perfection que réalisait ce corps enchanteur. Horace n'en voyait cependant que bien peu, puisque Caliste était habillée; en dehors de la figure et des mains, c'était à peine s'il pouvait apercevoir un peu de bras au-dessus des poignets et une partie du cou; mais l'habile adaptation des vêtements laissait deviner une telle pureté de lignes, des proportions si heureuses et tant de charme dans les contours qu'on ne pouvait s'arracher à cette contemplation, si ce n'est pour goûter une autre volupté à voir les enroulements capricieux d'une riche chevelure et l'exquise délicatesse d'un teint à peine vraisemblable.

Horace eut besoin de faire appel à toute sa présence d'esprit pour ne pas tomber à genoux et il ne trouva que des phrases incohérentes pour expliquer confusément l'objet de sa visite. Caliste devina sans peine la cause d'un trouble qu'elle était habituée à produire; elle accueillit Horace avec bonté, le remercia de la peine qu'il avait prise pour lui apporter un million et daigna lui permettre de venir de temps en temps faire agréer ses hommages.

A ce moment les visites commencèrent à affluer; il vint surtout des hommes, les femmes ne se souciant pas en général de fréquenter un salon où elles ont la certitude d'être éclipsées. Horace remarqua dans la foule des fidèles un sénateur, grave et taciturne, qui avait l'air de penser à quelque chose, un banquier facilement reconnaissable aux allures encombrantes que croient pouvoir se permettre les hommes d'argent, et un beau peintre à la figure ténébreuse qui essayait de cacher sous une apparence fatale le cupide espoir de faire le portrait de Caliste. En remarquant que ces trois soupirants semblaient avoir de l'avance sur les autres, il regretta qu'une personne de ce modèle pût attacher du prix à des avantages aussi secondaires que le pouvoir, la fortune et le talent.

— Quand une femme, pensait-il, a reçu de la nature une pareille beauté, elle peut se considérer comme investie d'une mission providentielle : elle se doit tout entière à l'amour.

Ne voulant pas rester au second plan, il essaya de rentrer dans la conversation par des idées brillantes et des compliments délicatement tournés, mais il ne fit pas d'effet : dans l'acclamation qui s'élevait continuellement vers Caliste, les nuances se perdaient. Elle-même, malgré le soin qu'elle apportait à recevoir tout le monde avec préférence, elle avait de la peine à ne pas regarder l'humanité comme du haut d'un trône de gloire et croyait s'acquitter à peu près de tout ce qu'on pouvait attendre d'elle en sachant le nombre de ses adorateurs.

En sortant de cette audience, Horace sentit qu'il venait d'éclater dans sa vie un événement grave, et, s'il avait suivi son premier mouvement, il aurait achevé sa journée à évoquer longuement le souvenir de cette incomparable vision; mais il avait un tempérament à réactions grâce auquel il ne se laissait jamais aller à un excès sans éprouver aussitôt le besoin de l'excès contraire, ce qui lui avait souvent permis d'éviter une sottise et quelquefois d'en faire deux en très peu de temps.

Il se dit qu'assurément Caliste était d'une beauté sans exemple, mais que Nancy était peut-être plus belle encore : feu le baron semblait avoir eu du goût en fait de filleules. Il partit donc, le jour même, pour aller faire sa visite à Nancy, dont le château était situé sur une rive du Gave, près d'Orthez; mais là il trouva la plus amère déception.

Nancy était laide.

Il y a deux sortes de laideur : la vraie laideur qui est consacrée par le consentement unanime, et la laideur relative, qui est la violation des règles conventionnelles du beau, mais qui peut plaire. La laideur de Nancy était la vraie laideur, une laideur patente et indiscutable. Non pas que cette jeune femme fût difforme : elle n'était ni borgne ni bossue; elle avait toutes ses dents et la figure saine. Tout en lui expliquant, très clairement cette fois, le testament du baron, Horace la regardait et cherchait à s'expliquer en quoi elle était laide : était-ce que les yeux étaient trop petits et le front trop bas, ou bien que le nez suivait une courbe fâcheuse ou encore que la mâchoire inférieure avançait trop? Rien de tout cela n'était précisément choquant; mais il n'y avait pas à se méprendre sur l'ensemble : Nancy était franchement laide.

Ce n'était pas une raison pour ne pas lui rendre service, et Horace lui offrit courtoisement de faire tout ce qui serait en son pouvoir pour lui faciliter l'entrée en possession de la part d'héritage qui devait lui revenir. Il y avait du moins un avantage à la laideur de Nancy, c'est que personne ne vint la voir; Horace eut tout le temps de causer avec elle et put constater, malgré la timidité avec laquelle elle s'engageait dans la conversation, qu'elle ne manquait ni d'esprit ni de sensibilité. Mais ce qui le toucha surtout, ce fut la douceur qui perçait à travers son langage; on voyait qu'elle se savait laide, qu'elle y était résignée, non peut-être sans en souffrir, et qu'elle n'avait d'amertume ni contre la vie, dont elle aurait été fondée à se plaindre, ni contre les autres femmes, ni même contre l'abandon des hommes.

En prenant congé d'elle, Horace lui demanda si elle voulait bien lui faire l'honneur de l'autoriser à revenir.

— Je ne vous ferme pas ma porte, dit-elle, mais je n'ai pas de grandes distractions à vous offrir et je trouverai tout naturel de ne pas vous revoir.

— Il me suffit de savoir que votre porte ne sera pas fermée, répondit Horace, pour être assuré du plaisir de vous retrouver.

Et, en s'en allant :

— Elle est bien laide, se disait-il, mais ce serait peut-être une excellente amie.

Puis il se mit à penser à Caliste.

III.

Le conseil municipal ayant persisté dans sa prétention de recueillir le bénéfice du testament sans en exécuter les clauses, il fallut engager le procès. Bien qu'Horace fût aussi étranger à la législation que peut l'être un licencié en droit, il se fit un devoir d'assister dans cette instance les filleules du baron, et, sous prétexte d'empêcher une grande fortune de tomber entre



les mains d'une simple municipalité, il prit la douce habitude d'aller mettre Caliste au courant des incidents de la procédure, sans omettre de les communiquer par surcroît à Nancy, puisqu'elle était colégataire.

Caliste accueillait cet empressement comme un hommage bien dû à sa beauté; elle n'en paraissait pas autrement touchée. On lui apportait tant de fleurs et de madrigaux qu'elle était obligée de les oublier aussitôt pour faire de la place aux autres, et ce ne fut pas sans dépit qu'Horace se vit ainsi confondu dans la foule qu'il était habitué à dominer de toute la hauteur de ses triomphes. Un jour que par hasard il trouva Caliste seule, il lui fit une déclaration et une scène. Dans la déclaration il lui exprima avec chaleur les tourments sous lesquels il succombait, et dans la scène il lui reprocha amèrement de ne pas discerner entre l'enthousiasme banal des autres et la passion distinguée dont il était le seul et véritable héros.

— Je sais que vous m'aimez, lui répondit-elle, mais vous n'exigerez pas de moi que je vous en aie beaucoup de gré : c'est assurément pour votre plaisir et non par dévouement que vous vous laissez aller à cette inclination, et je ne saurais vous trouver bien à plaindre. Il me semble même que vous devez m'être particulièrement reconnaissant de ce que je fais battre votre cœur. Plus le sentiment que je vous inspire est tendre, profond et violent, plus vous avez lieu de vous en réjouir.

— C'est un service de même genre que j'aspire à vous rendre, répliquait Horace; j'éprouve un si grand bonheur à vous aimer que je me reproche de goûter seul cette jouissance infinie et je brûle de vous la faire connaître.

— Je ne demande pas mieux. Inspirez-moi une grande passion, et je vous assure que je vous en serai tout à fait obligée.

Horace dut reconnaître que Caliste se jouait de lui; mais il se jura à lui-même qu'elle n'en aurait pas le dernier mot et prit toutes ses dispositions pour faire un siège en règle. La première difficulté qui se dressait devant lui résultait de l'assiduité de ses rivaux : il n'arrivait presque jamais que Caliste fût seule un instant en dehors des heures où l'on ne pouvait lui demander la faveur d'un entretien sans supposer le problème résolu, et l'on trouvait toujours auprès d'elle, sinon un cercle tout entier, du moins le banquier, le sénateur et le peintre, avec qui Horace faisait le quatrième. Non seulement cette société n'offrait aucun agrément, mais elle rendait tout impossible. Ce qu'on peut dire à une femme en public est forcément restreint; ce n'est que dans les douces expansions de l'intimité qu'il y a quelque chance de plaire à son esprit, de parler à son cœur, voire de donner l'éveil à ses sens.

Et pourtant Horace s'était si peu distingué dans les occasions fugitives où il s'était trouvé seul avec elle qu'il ne désirait pas faire renaître tout de suite une occasion semblable : il n'était pas prêt, il avait besoin de se recueillir et de ménager savamment par avance la méthode qu'il conviendrait d'adopter, les effets à produire, tout un ordre d'attaque et de défense. Ah! s'il avait eu à se mesurer contre une femme comme Nancy, par exemple, qui était toujours seule, attentive aux moindres nuances de la conversation, sensible à toutes les inflexions de la voix et même à la simple direction du regard, combien tout eût été plus facile et plus agréable! Avec elle, rien n'était perdu, ni l'éclat de l'esprit ni la finesse du sentiment. On avait le loisir de s'expliquer et la satisfaction de voir qu'on était compris.

Aussi Horace usait-il largement de l'accueil qu'elle voulait bien lui faire, passant de longues heures avec elle et la quittant chaque fois avec le regret qu'une âme aussi élégante fût logée dans un aussi pauvre corps. Ce fut au sortir d'un de ces entretiens qu'il conçut tout à coup, sans y avoir été amené et par une sorte d'éclair mental, une des plus vilaines pensées qui puissent venir à l'esprit d'un honnête homme : il imagina de faire la cour à Nancy pour essayer sur elle les moyens de séduction qu'il pourrait ensuite mettre en œuvre à l'égard de Caliste quand l'expérience en aurait consacré la valeur. Sans doute le sujet ne prêtait guère, mais cela ne valait que mieux. Après s'être exercé sur une femme laide, après s'être fait la main dans de mauvaises conditions, il serait plus assuré du succès le jour où il aurait à appliquer son talent avec une femme dont la beauté ne pourrait que le soutenir et l'exalter. Cette combinaison offrait un autre avantage : c'était de fournir une manière de tuer le temps.

Nancy avait acquis dans l'isolement de cœur auquel la condamnait son infériorité physique une extrême intensité de sentiment. Se croyant plus laide encore qu'elle n'était, elle se tenait autant que possible à l'écart dans le monde, laissait volontiers toutes les autres femmes se placer devant elle et se réfugiait dans les coins les plus obscurs, comme si elle avait mis une sorte de discrétion à ne pas se faire voir pour ne pas affliger la vue d'autrui. Mais quand on venait la trouver, quand on lui témoignait un peu plus d'attention et d'égards que la politesse ne l'exigeait, elle en était touchée, elle se le rappelait toujours, et, rendue à elle-même, elle repassait délicieusement dans sa mémoire un mot affectueux qu'on lui avait dit, une prévenance dont elle avait été l'objet, un coup d'œil dans lequel elle avait discerné quelque chose de tendre. C'étaient les événements de sa vie. Mais elle se tenait contente qu'on fût bon pour elle et n'avait jamais eu l'idée qu'elle pût être aimée.

Les premières visites d'Horace l'avaient amusée : elle n'avait pas souvent l'occasion d'avoir chez elle, pour elle toute seule, un aimable causeur qui avait la



taille bien prise et la moustache hardie, qui aimait à caracoler dans la vie et mettait son amour-propre à faire bien tout ce qu'il faisait; elle prenait intérêt à sa conversation comme à la réussite d'une expérience délicate. Quand elle le vit venir souvent, elle ne put s'empêcher de lui savoir gré de cette assiduité : puisqu'il n'avait à en attendre aucun avantage, ce ne pouvait être que par goût qu'il venait; il ne la trouvait donc pas trop sotte ni trop commune.

Mais elle tomba de son haut le jour où Horace lui dit qu'elle avait de beaux cheveux.

— Vous n'êtes sans doute pas le premier à vous en apercevoir, dit-elle; mais je m'étonne que vous m'en parliez. Toutes les femmes laides ont de beaux cheveux; il faut bien avoir quelque chose; mais on ne le leur dit pas, pour ne pas leur rappeler qu'elles n'ont rien de plus.

— Est-ce que vous vous trouvez laide? Quant à moi, je n'en sais rien encore. On ne peut juger de la beauté d'un être qu'à le voir en action. C'est un principe d'esthétique. Un navire n'est beau qu'à la mer, un cheval à la course, un soldat au feu. L'action de la femme, c'est l'amour, et je ne sais pas comment vous seriez si vous aimiez.

— Moi non plus. C'est une idée qui ne m'est jamais venue. Je n'imagine pas que cela puisse me transfigurer, et d'ailleurs, s'il m'était jamais arrivé d'aimer, je l'aurais soigneusement caché pour ne pas infliger ce ridicule à l'homme qui m'aurait inspiré un sentiment supérieur.

— Cet homme-là serait bien heureux! Chaque jour me fait mieux sentir la force du lien qui m'attache à vous...

— En effet, interrompit Nancy, nous sommes un peu parents, puisque je suis filleule de votre oncle; c'est une parenté d'élection, moins grossière que la parenté naturelle.

Horace n'insista pas ce jour-là; mais, en prenant congé de Nancy, il lui baisa la main un peu plus longuement que de coutume et, comme elle finissait par la retirer, il lui dit avec une expression émue :

— Est-ce que les jolies mains sont aussi un signe de laideur?

A la suite de ce premier essai, Horace constata que son plan était très habile : non seulement il ne s'était pas ennuyé, parce qu'il est toujours agréable de faire la cour à une femme, quelle qu'elle soit; mais il se sentait plus en verve, plus sûr de lui-même, comme on est plus disposé à la marche quand on est un peu entraîné qu'après un long repos. Et, comme il l'avait prévu, la première fois qu'il revit Caliste, il lui parla déjà avec plus d'aisance et de désinvolture, en homme qui n'en est pas à attendre un succès.

Quant à Nancy, elle fut plus émue de cet incident qu'elle ne l'avait laissé paraître. Qu'elle eût de beaux cheveux et de jolies mains, ce n'était pas une découverte; mais qu'il se fût trouvé quelqu'un pour le lui dire, voilà ce qui était inattendu. Il lui vint bien à la pensée qu'Horace pouvait s'être moqué d'elle; mais elle ne s'arrêta pas à cette supposition : quelle raison aurait-il eue de donner cours à une raillerie qui n'avait pas de témoins? Au surplus, ses compliments n'avaient rien eu d'inexact ni même d'exagéré; la seule chose dont elle pût savoir gré à Horace, c'était qu'il eût oublié sa figure pour voir ses cheveux et ses mains, et c'était bien quelque chose. Et puis elle ne pouvait s'empêcher de trouver un air de vraisemblance à sa théorie sur la beauté. Peut-être était-ce vrai que, si elle aimait, elle serait moins laide. Et déjà elle sentait s'agiter dans son cœur un trouble timide qui n'osait pas s'avouer, mais qui ne pouvait se calmer.

IV.

Le procès contre la ville allait se plaider; il était utile que les filleules du baron vinssent à Dax pour être à portée de leur notaire et de leur avocat, pour aviser aux expédients que comporterait l'instance, pour profiter même du légitime avantage qu'elles pouvaient trouver à être connues de leurs juges. Voulant leur épargner la fatigue et l'ennui d'allées et venues répétées, Horace mit sa maison à leur disposition : il n'était pas embarrassé pour trouver en ville un toit hospitalier. Caliste et Nancy, qui se connaissaient depuis leur enfance, saisirent avec joie cette occasion de passer quelque temps ensemble et de reconnaître par une gracieuseté le zèle d'Horace à les servir.

La maison d'Horace était un de ces vieux hôtels de province où il y a un corps de logis central, deux ailes qui avancent, une cour où l'herbe pousse entre les pavés, un perron par lequel on arrive à un vestibule froid où prend naissance un escalier de pierre avec une rampe en fer forgé, et, derrière, un vaste jardin qui s'étend jusqu'aux remparts. A l'intérieur, les pièces sont revêtues de boiseries gris clair; au-dessus des portes et des glaces de cheminées, on distingue encore le caractère mythologique des peintures. Peu de meubles, mais tous de famille. Ceux qui ont été achetés dans le cours du siècle actuel datent de Louis XVI au plus tard. Au siècle dernier, on n'achetait que des meubles Louis XIV, le goût de l'antique étant de tous les temps. Pour se conformer à cette tradition, Horace commençait à acheter de l'Empire quand il y avait quelque chose à remplacer. Le moderne aura son tour au siècle prochain.

Les deux filleules s'installèrent chacune dans une aile; elles se réunissaient dans le bâtiment du milieu pour les réceptions solennelles. Caliste continuait à recevoir des visites de Bayonne et même de Paris. Ses fidèles ne se laissaient pas arrêter par aussi peu de chose que quatorze heures de chemin de fer. En outre, elle

vit bientôt accourir à ses pieds tout ce que la ville comptait de gentilshommes, d'abbés, d'officiers, de magistrats et d'autres fonctionnaires.

Bien qu'Horace ne fût plus chez lui, il y venait souvent à titre d'invité, et, malgré l'affluence qui entourait Caliste, il eut souvent occasion de la voir en tête à tête et de la contempler à son aise. Il aimait à la regarder sous tous les aspects, soit quand elle descendait majestueusement le grand escalier où sa longue traîne se déroulait sur les marches, soit quand elle illustrait de son étincelante présence le vieux salon d'apparat, et aussi dans la petite pièce dont elle avait fait un boudoir plein de fleurs et de fantaisies, ou bien sur le sable des allées droites, à l'ombre d'ormes séculaires. Il déployait auprès d'elle, avec le soin le plus attentif, toutes les ressources d'un esprit ingénieux et d'une passion consciente; mais, si épris qu'il fût de la forme, il eut le loisir d'observer le fond, et à plusieurs reprises il regretta que cette belle matière ne fût pas animée par plus de mouvement.

Caliste était trop absorbée par le juste sentiment de sa beauté pour se laisser aller facilement à des impressions qui eussent pu altérer la superbe ordonnance de ses lignes; elle conservait en toute circonstance l'attitude la plus favorable à l'effet qu'elle voulait produire et paraissait toujours craindre qu'une gaieté excessive ne déformât le coin de ses lèvres ou que l'attendrissement ne rougît ses paupières. Mais aussi quel triomphe c'eût été de secouer assez violemment cette nature pour lui arracher un cri de souffrance, des larmes de tendresse ou le sanglot de l'amour!

Horace commença par essayer de la froideur : il affecta de ne rendre à Caliste que l'hommage distrait d'une admiration de bon goût et de n'éprouver pour elle que des sentiments d'artiste. Mais ce jeu pouvait durer longtemps. Quant à dépasser en hyperboles les soupirants dont elle était assaillie, c'était un moyen trop grossier, dans lequel il n'aurait pu que compromettre sa dignité sans même se préparer des chances sérieuses de succès. Il ne lui restait qu'à recourir aux emportements de la passion. A cet effet, il choisit une belle soirée où la lune épandait ses clartés par intermittences dans un ciel sillonné de légers nuages, et, peu de temps après souper, à l'heure où la gaieté du jurançon commence à se dissiper et où s'épanouit dans les veines une disposition bienfaisante à la tendresse, il entraîna Caliste dans les pénombres du jardin; puis, l'ayant fait asseoir sur un banc de pierre d'où elle pouvait apercevoir, au-dessus du brouillard de l'horizon, l'immense champ des étoiles, il essaya d'entrer en contact avec son âme. Il lui dit avec quel soin jaloux il s'était jusqu'alors défendu contre les occasions d'aimer, comment il avait réservé son cœur pour la passion inconnue dont il avait toujours eu le pressentiment, de quel mystérieux désordre il avait été envahi dès la première fois qu'il s'était trouvé en présence d'elle et le serment qu'il s'était fait de devoir à elle seule toutes les joies et toutes les tristesses de sa vie.

Elle l'écoutait avec un plaisir inquiet : ce langage dépassait la mesure des hommages qu'elle était habituée à recueillir. On lui demandait toujours la faveur d'une parole, d'un regard ou d'un sourire, comme on demande l'aumône; jamais on ne lui parlait avec cette impétueuse indiscrétion, et elle se demanda jusqu'où Horace allait pousser la témérité.

— Je n'accepte pas, lui dit-il, que vous me confondiez dans la tourbe de vos adorateurs; ce n'est pas une divinité que je vois en vous, c'est une femme, et ce n'est pas de quelques bribes d'amour que je peux me contenter; il ne me faut pas moins que votre personne tout entière. J'y ai droit parce que je la désire. Et il n'y a pas un homme au monde que vous puissiez m'opposer, parce que je suis le seul qui vous aime avec cette ardeur et cette violence.

En même temps il lui saisissait la main et dans la brusquerie de cette étreinte il lui serra trop vivement les doigts entre les bagues.

— Vous me faites mal! s'écria-t-elle en retirant sa main.

Alors, pour lui demander pardon, il mit un genou à terre et voulut, en suppliant, lui prendre les bras. Et comme elle le vit dans cette position instable, elle le poussa méchamment. Peu s'en fallut qu'il ne tombât, ce qui l'eût rendu ridicule à jamais. Mais il se retint à cette main traîtresse et la baisa passionnément, en justes représailles.

— Relevez-vous, dit-elle; votre attitude n'est vraiment pas convenable.

Ce sang-froid l'exaspérait, et il se mit à divaguer.

— Non, répondit-il, je ne consentirai pas à rentrer dans le rang. N'espérez pas que vous allez m'accrocher à votre trophée comme tous ces niais qui restent bouche bée à vous voir et à vous entendre. Ce n'est pas à l'ancienneté que je veux avancer près de vous et je ne mendierai pas au jour le jour les menues grâces de votre condescendance. Mon amour vaut le vôtre, et je vous aimerai avec vous, sans vous ou malgré vous. Qu'est-ce que vous demandez? Faut-il que je fasse une folie d'éclat? Voulez-vous que je tue quelqu'un? Fuyons ensemble. Vous plaît-il que j'aie recours à la force? Il n'y a rien à quoi je ne sois prêt. Je n'ai même pas besoin de vous plaire. Il me suffit que vous cédiez, pour commencer. Le reste viendra par surcroît. Ah! ne vous en allez pas! Vous avez donc bien peur de vous, que vous n'osez seulement m'écouter, quand il serait si simple de me confier votre bonheur. Vous ne savez rien de la vie : est-ce que c'est vivre, comme vous le faites, à n'inspirer que l'admiration et l'envie? Il y a des joies que vous ne connaissez pas. Je veux vous apprendre à les recevoir et à les donner. Descendez de l'Olympe, Caliste : c'est sur la terre qu'est le bonheur.



Et, bien que tout ce qu'il disait n'eût pas le sens commun, il y avait tant de souffle dans sa parole et tant de flamme dans ses yeux, il mettait dans son action tant de force démonstrative, que l'indifférence de Caliste ne put sortir tout à fait victorieuse de cet assaut. Ce n'est pas impunément que, par une belle nuit d'été, on sent voltiger dans ses cheveux les soupirs d'une passion ardente.

— Vous êtes fou, dit-elle. C'est votre seule excuse. Jamais personne n'a osé me parler ainsi, et c'est pourquoi je ne vous en veux pas trop. Il faut vraiment que vous ayez perdu toute notion de la vie réelle, et, si c'est moi qui vous ai dérangé l'esprit à ce point, je ne puis vous refuser quelque indulgence.

— Caliste! s'écria Horace qui la sentait faiblir, Caliste, je t'aime!

— Vous êtes un insolent, monsieur, fit-elle en se levant toute droite; et, l'écartant d'un geste impérieux, elle disparut à pas rapides.

— Imbécile, se dit Horace, je suis allé trop vite.

Les jours suivants, en effet, il put constater que Caliste le tenait à distance et lui témoignait de la froideur. Il se reprochait amèrement de n'avoir pas su mieux se contenir. Sans doute ses torts auraient paru excusables à qui aurait voulu les envisager avec bienveillance : s'il avait maladroitement serré la main de Caliste, c'était dans l'emportement d'une émotion sincère; s'il avait failli tomber par terre, il s'était rattrapé à temps, et son tutoiement, encore que prématuré, était plutôt un acte de lyrisme que de familiarité. Mais, en somme, il avait commis bien des fautes, et, les imputant à l'aveugle violence de son amour, il résolut de s'étudier à être plus maître de lui dans les occasions semblables qu'il pourrait rencontrer ou faire naître.

Justement il avait Nancy sous la main : elle semblait être là tout exprès pour lui permettre de se perfectionner dans l'art délicat de plaire aux femmes, de trouver le chemin de leur cœur et de répondre comme il convient aux secrets besoins de leur nature. C'était comme un mannequin sur lequel il pouvait disposer à son gré toutes les apparences de Caliste pour se donner l'illusion d'avoir devant lui la femme aimée; c'était même un mannequin vivant, qui pouvait lui répondre, de sorte que non seulement Horace était assuré de s'exercer à loisir, mais il aurait l'occasion de rectifier son jeu toutes les fois qu'il s'apercevrait d'une fausse manœuvre. Il n'avait même pas besoin de faire appel aux ressources de la mise en scène : on répète sans décors. Ce fut donc tout simplement en plein jour et dans la maison qu'il aborda sa première expérience.

Nancy avait conservé une si vive impression de ce qu'Horace lui avait dit d'obligeant sur ses cheveux et ses mains, qu'elle ne le voyait plus entrer chez elle sans éprouver un peu de confusion. Il était le seul être de la création qui lui parût un homme, et elle avait besoin de se surveiller pour ne pas rougir en lui parlant. Mais elle se gardait de rien laisser paraître qui pût trahir cette disposition à un attachement personnel, ne voulant pas, parce qu'on lui avait témoigné de la bienveillance, répondre à ce bon procédé par une affection importune.

Ce jour-là comme les autres, elle accueillait Horace avec sa douceur et sa gaieté habituelles, quand elle s'aperçut tout à coup qu'il la regardait d'un air sérieux et avec une insistance singulière. Cela commençait à la gêner et elle ne savait déjà plus que dire.

— A quoi tient, demanda Horace, le sentiment qu'on éprouve auprès des femmes? Comment se peut-il que des êtres à peu près semblables produisent sur nous des effets aussi divers?

— Je ne sais pas du tout. C'est de la métaphysique.

— Et comment la même femme peut-elle ou ne rien éveiller ou tout mettre sens dessus dessous chez le même homme?

— Peut-être est-ce par la complicité. Il y a une manière d'écouter la musique à laquelle les musiciens se reconnaissent entre eux; il y a aussi une manière de regarder la vie à laquelle ne se trompent pas les gens en quête d'amour.

— Savez vous qu'il me sera désormais impossible de vivre sans vous?

— On n'est pas plus gracieux.

— Vous ne me comprenez pas. C'est parce que je vous aime.

Nancy s'arrêta court et, laissant échapper l'étoffe qu'elle brodait de fleurs brillantes, elle leva sur Horace des yeux stupéfaits.

— Je suis encore allé trop vite, pensa Horace : il faut absolument que je me corrige de cette habitude.

Puis, repartant sur un mode moins étourdi, il ajouta presque à mi-voix :

— Je vous demande pardon de vous le dire aussi brutalement; mais il y a trop longtemps que je m'impose silence et je suis trop dominé par le sentiment pour être maître de l'expression. C'est peu à peu que vous vous êtes insinuée, sans le savoir, dans une vie qui ne se méfiait pas : je n'ai pas d'abord pris garde à cette douceur, puis à cette tendresse qui m'envahissait lentement; j'ai laissé grandir une affection qui pouvait ne sembler qu'un goût agréable et qui est devenue une passion tyrannique. Maintenant c'est une ivresse qui me possède : je ne cherche pas à m'y soustraire; je veux, au contraire, m'y donner tout entier.

En même temps il se glissait aux pieds de Nancy, beaucoup mieux cette fois, et, lui prenant la main avec une méthode déjà plus savante, il en approcha doucement ses lèvres.

— Que faites-vous, Horace? demanda Nancy plus étonnée qu'émue. Quelle étrange aberration s'est emparée de vous? Que vous éprouviez pour moi un peu d'estime et quelque affection, je ne suis pas assez mo-



deste pour m'en étonner; j'ose dire même que je suis digne d'inspirer de tels sentiments, comme vous de les ressentir. Mais à quoi pensez-vous de me parler le langage de l'amour, non pas dans l'ombre favorable de la nuit, ni dans le délire d'un festin, mais avec toutes les apparences du sang-froid et alors que le grand soleil éclaire sous vos yeux la disgrâce de ma figure?

L'objection était grave, mais elle était prévue, et Horace y répondit de son mieux :

— Ah! oui, je le sais bien : les traits de votre visage ne réalisent pas cette perfection arbitraire à laquelle les artistes de profession prétendent assujettir la beauté, et, parce qu'il n'y a pas peut-être entre toutes vos lignes et vos contours l'exacte proportion dont on a fait une règle, vous vous croyez vous-même en état d'infériorité à l'égard des autres femmes. Mais que m'importent à moi ces préoccupations de métier? Je ne suis ni peintre ni sculpteur. Ce que j'aime en vous, c'est la femme, c'est l'âme vivante qui anime votre corps, le sang généreux qui vous court dans les veines, afflue à votre cœur et rend sensibles, sous la transparence de votre front, la force et la variété des émotions; c'est le frémissement de vos nerfs que la moindre impression vient rétracter ou détendre, c'est le monde de sensations qui passent en un instant dans l'éclair de vos yeux ou dans la fossette de vos lèvres. Ah! ne dites pas que vous êtes laide! J'ai pu le croire, moi aussi, la première fois que je vous ai vue; mais j'ai vite cessé de m'en apercevoir et je l'ai si bien oublié que maintenant, quand je vous regarde en face et en détail, je cherche vainement le souvenir de cette première impression : je ne trouve plus que tout ce qu'il y a en vous d'aimable et de charmant, et une grande joie m'inonde, la joie de vous connaître et de vous aimer.

Nancy buvait avidement ces douces paroles. Bien qu'il lui parût y avoir quelque chose de spécieux dans cette explication de l'amour, elle ne pouvait se défendre d'y prêter l'oreille avec complaisance. Tout cela répondait si bien à ses rêves les plus intimes, elle se sentait en effet si riche de sensations contenues, si capable de comprendre l'amour et de le partager, il y avait en elle tant de passion en réserve, qu'après tout il n'était pas si malavisé de lui demander un bonheur dont elle ne serait pas avare. De quels trésors de tendresse n'avait-elle pas à disposer pour celui qui saurait les apprécier!

— Ah! dit-elle, si c'était possible!

— Si c'est possible? reprit-il. Mais ne lisez-vous pas dans mes yeux comme je lis dans les vôtres? Ah! je vois bien, moi, que vous n'êtes pas insensible à l'ardeur que vous inspirez : vos joues qui passent subitement de l'incarnat à la pâleur, vos paupières qui se ferment pour retenir tantôt une larme et tantôt un sourire, et ces frissons de feu et de glace qui courent alternativement dans vos doigts, tout conspire à vous trahir, et la voix s'arrêterait sur vos lèvres si vous tentiez de repousser mon amour.

Ce qu'il y avait de curieux, c'est qu'Horace, après s'être échauffé peu à peu pour répondre aux nécessités de son rôle, ne distinguait plus très nettement ce qu'il y avait de vrai et de faux dans ses paroles. Il était positif que Nancy était en proie à des émotions très vives et très mobiles qui se manifestaient par des signes appréciables, et cette mise en jeu de toute sa personne lui communiquait une intensité de vie qui, si elle ne réalisait pas la beauté parfaite, produisait cependant le plus heureux effet. Une joie délicieuse animait sa physionomie au point de la rendre plus qu'agréable; ses yeux, tout imprégnés de tendresse, brillaient d'un éclat charmant, et le gonflement de bonheur qui soulevait sa poitrine faisait valoir les avantages que la nature ne lui avait pas refusés.

— C'est pourtant vrai, se dit Horace; telle que la voilà, elle n'est vraiment pas mal.

V.

Quand il se retrouva en présence de Caliste et de Nancy, il fut un peu embarrassé. Il était difficile de tenir la balance égale entre elles deux. Par un sentiment de délicatesse qui était naturel chez un homme bien né, ce fut à Nancy qu'il témoigna quelque préférence : elle aurait trop souffert de le voir empressé auprès de Caliste, tandis que celle-ci était assez comblée de succès pour n'être en droit de concevoir aucun ombrage.

Nancy ne tarda pas à s'apercevoir des flatteuses distinctions dont elle était l'objet, et, bien qu'il n'entrât dans son cœur aucune rivalité, elle fut sensible à un procédé dont elle goûtait le raffinement; elle se laissait choyer comme une enfant gâtée, d'autant plus heureuse de cette préférence ostensible qu'elle ne s'y croyait aucun titre, et elle restait de longues heures, noyée dans une béatitude inconnue, à repasser dans sa mémoire les instants savoureux qu'elle venait de traverser. Aimée! Elle se croyait aimée! Pour toute femme au monde, c'est une découverte qui, au moins la première fois, fait époque dans la vie. Mais que n'était-ce pas pour elle qui n'avait jamais osé espérer ni même supposer une pareille extase? Elle n'avait plus besoin de se demander si elle était réellement aussi laide qu'elle l'avait cru. Être aimée laide, c'était quelque chose de plus doux encore. Et quand elle pensait que c'était Horace qui voulait bien l'aimer, non pas un malheureux qui aurait pu être aise de la trouver, mais un homme doué des plus rares bienfaits de la nature, qui était en droit de prétendre à toutes les femmes et qui la choisissait entre toutes, elle sentait son cœur se fondre dans les élans d'une reconnaissance infinie : il y avait à la fois dans ce qu'elle éprouvait tant d'humi-

lité, de tendresse et d'admiration mêlées à l'amour, qu'elle ne pouvait suffire à tant de voluptés ensemble.

Mais, contre toute attente, Caliste prit mal cette nouvelle attitude d'Horace. Elle avait à ses pieds des amours à ne savoir qu'en faire, et elle ne put voir qu'Horace avait des yeux pour une autre sans en éprouver un dépit qu'elle manifesta en ces termes malicieux :

— Vous avez bien raison d'être amoureux de Nancy : elle a beaucoup de qualités, et auprès d'elle du moins il n'y a pas d'encombrement.

— Voilà qui est à souhait, pensa Horace : elle est jalouse. Je n'y avais pas songé. C'est ce qui pouvait m'arriver de mieux.

Puis, tout à coup, il fut pris d'un scrupule. Était-ce bien digne de lui d'avoir recours à un moyen aussi grossier que d'inspirer la jalousie? N'était-il pas assez bien de sa personne pour prétendre à être aimé autrement que par dépit? D'ailleurs, par un de ces mauvais sentiments qui se mêlent souvent à ce que nous avons de meilleur, il craignait de s'exposer à quelque ridicule en paraissant amoureux d'une femme que personne ne songerait à lui disputer, et il entrevoyait les railleries dont pourrait être l'objet un succès aussi peu enviable.

Son premier mouvement fut de s'en expliquer franchement avec Caliste pour ne pas profiter du misérable avantage que lui offrait la tendance naturelle des femmes à retenir ce qui semble leur échapper; mais c'eût été prendre Caliste pour confidente de la comédie qu'il jouait avec Nancy, c'est-à-dire corriger une vilenie par une autre. Il lui apparut aussitôt que le seul moyen qui lui restât de mettre sa loyauté à couvert, c'était d'avoir une explication, non avec Caliste, mais avec Nancy. Au surplus, sa trahison lui pesait : Nancy avait accueilli son amour avec tant de bonne grâce, de simplicité et d'abandon, elle avait si ingénûment laissé voir la joie que lui causait cet événement inespéré, qu'il y aurait eu quelque chose de cruel et de lâche à prolonger une pareille méprise. Il avait voulu tenter une expérience qu'il jugeait inoffensive; il ne lui convenait pas de la poursuivre au moment où elle pouvait devenir douloureuse. Ce n'était même pas assez d'y mettre fin : il éprouvait le besoin de se faire pardonner son tort; il fallait commencer par l'avouer.

— C'est un sot et un méchant qui vient se jeter à vos genoux, dit-il à Nancy d'un air piteux.

— Je me méfie de cette contrition, répondit-elle : on dit que les hommes ne sont jamais aussi dangereux que lorsqu'ils demandent grâce.

En même temps elle le regardait avec un sourire qui laissait voir les dispositions les plus indulgentes : il y avait tant de bonté, tant de joie intérieure dans l'accent de sa voix, qu'Horace sentit le courage lui manquer à la pensée du mal qu'il allait faire. Il lui fallut toute la force de sa volonté pour continuer jusqu'au bout.

— Je me suis laissé entraîner, reprit-il, à une action que je regrette et que je voudrais pouvoir effacer de ma vie. Je vous ai parlé d'amour et j'ai menti. C'est pour le plaisir d'observer sur vos traits l'effet de mes paroles, c'est pour m'écouter moi-même et pour m'apprendre à parler que j'ai osé profaner un langage sacré, travestir des sentiments dont la sincérité est le seul charme. J'étais amoureux de Caliste : c'est pour m'exercer à lui plaire que j'ai feint de vous aimer. Que ne m'avez-vous durement repoussé! Je serais parti sans remords. Mais la noble franchise de votre accueil m'a fait sentir l'infamie de ma fausseté et j'ai perdu du même coup votre estime et la mienne.

Nancy était devenue toute blanche; elle resta d'abord muette et immobile, comme glacée par l'approche de la mort; puis, quand elle eut repris ses sens :

— Je regrette que vous n'ayez pas été de bonne foi, répondit-elle; dans ces derniers jours, où j'ai pensé presque uniquement à vous, je me plaisais à vous parer de toutes les qualités qui mettent un homme au-dessus des autres, et je vous sais mauvais gré de m'avoir cassé mon idole. Il est certain que votre fourberie me diminue dans mon opinion, puisque j'ai été assez sotte pour en être dupe; mais ce que je lui reproche surtout, c'est de vous diminuer vous-même et de me rendre ainsi plus difficile le souvenir que j'aurais aimé à garder de vous. Malgré tout, cependant, je ne regrette pas ce qui s'est passé : vous m'avez procuré des sensations que je ne connaissais pas, que je n'aurais sans doute jamais connues. Je n'ai pas le droit d'être exigeante : si fugitifs qu'aient été ces instants de bonheur, c'est à vous que j'en suis redevable, et je ne puis m'en prendre qu'à moi de n'avoir pas su vous les faire partager.

Horace était consterné. Il s'était attendu à l'explosion d'une juste colère, tout au moins à un débordement de larmes; mais cette résignation le trouvait sans défense. Quel monstre était-il donc d'avoir méconnu tant de grâce exquise et d'aimable délicatesse! Ce ne fut pas seulement l'âme de Nancy qui lui apparut alors, éclatante de fraîcheur et de pureté; son visage même rayonnait de tout le charme attendrissant d'une douleur qui sourit.

— J'espère au moins, ajouta-t-elle, que vous ne me garderez pas rancune de vos torts. Quant à moi, je vous promets de ne rien dire à Caliste qui puisse vous nuire dans son esprit; s'il ne tient qu'à mes vœux, vous trouverez auprès d'elle un bonheur qui vous est bien dû, puisque vous y avez sacrifié la sincérité de votre accent.

A la suite de cette crise, Horace éprouva le remords spécial que donne quelquefois le devoir accompli quand on arrive à se demander si l'on n'aurait pas mieux fait de se taire : il venait de creuser un abîme entre Nancy et lui, et déjà il regardait de l'autre côté de l'abîme, où il lui semblait que son cœur fût resté.

— Bah! pensa-t-il, j'avais fait une sottise; il fallait la

payer. Maintenant, c'est un compte réglé. Il est bien sûr qu'entre Caliste et Nancy je n'ai pas à hésiter : il me suffira de les regarder toutes deux à la fois.

Mais l'expérience qu'il en fit ne fut pas aussi décisive qu'il l'aurait cru. Caliste était toujours aussi belle, d'une beauté régulière et correcte, plastique et froide : il la retrouvait chaque fois telle qu'il l'avait toujours vue, ne prêtant à aucune critique et n'éveillant aucun émoi, une splendide nature morte, une merveille de lignes, de tons, de contours et de matière, la perfection satisfaite. C'était tout. Nancy, au contraire, n'était plus aussi laide : non qu'il y eût rien de changé dans ses traits; mais, comme il y était habitué, il n'en souffrait pas. Et, par contre, elle avait une variété d'expression qui tournait toujours à son avantage : c'était une âme toujours en mouvement. Elle éprouvait en un instant les sentiments les plus opposés et son visage exprimait tour à tour les nuances les plus délicates de la sympathie ou de l'aversion, de la mélancolie ou de la gaieté; quelquefois ses yeux contredisaient hautement sa bouche, ou bien le geste de ses mains disait autre chose que le son de sa voix. Un mot la faisait tressaillir et l'on aurait passé des heures à regarder vivre ce corps frémissant, instrument sensible de perceptions sans cesse renouvelées. Si bien qu'Horace finit par se demander s'il ne s'était pas fait plus noir qu'il n'était et si, en parlant d'amour à Nancy, il n'avait pas été plus sincère qu'il ne l'avait cru lui-même.

— En tout cas, se dit-il, il n'est plus temps. Je suis maintenant trop engagé avec Caliste pour pouvoir reculer.

VI.

Mais l'incident le plus inopportun vint tout à coup se jeter à la traverse de ses combinaisons. Pendant qu'Horace s'abandonnait à la subtile douceur de sensations compliquées, la procédure avait grossièrement suivi son cours, et il fallait bien que le procès eût une fin. Il en eut une fâcheuse. En dépit de ce qu'on pouvait attendre d'une compagnie judiciaire où les traditions de la galanterie semblaient s'être conservées, Caliste et Nancy étaient déboutées de leurs fins, demandes et conclusions, et la Ville avait gain de cause.

— C'est très grave, dit Horace au notaire qui venait lui faire part de ce résultat.

— Non, répondit tranquillement le notaire, ce n'est pas aussi grave que vous pourriez le croire.

— C'est que vous ne savez pas quel va être le déplorable effet de ce jugement.

— Il n'en aura point. La Ville hérite des deux millions; mais, d'après les renseignements qui viennent de me parvenir, il y a des hypothèques pour dix-huit cent mille francs. Une fois les frais payés, c'est à peine s'il restera de quoi couvrir les honoraires de mon collègue.

Horace ne put s'empêcher de rire à la pensée que les revendications de la Ville allaient ainsi se trouver déjouées; mais ce n'était qu'une bien faible compensation au coup qui le frappait. Le jugement devait en effet avoir une immédiate et désastreuse conséquence : c'était de mettre fin au séjour de Caliste et de Nancy.

Horace n'avait plus qu'à les aller remercier de la grâce qu'elles lui avaient faite en voulant bien descendre chez lui. Caliste était déjà dans la fièvre du départ; elle écouta d'un air distrait les excuses qu'il crut devoir lui faire.

— C'est un tribunal de sauvages, disait-il. Si l'on ne voulait tenir aucun compte de l'évidente volonté du testateur, au moins fallait-il ne pas méconnaître les droits de la grâce et de la beauté.

— On n'a pu empêcher, répondit Caliste avec son plus aimable sourire, que le testament de mon parrain eût son effet : j'en aurai toujours recueilli le plaisir de faire connaissance avec vous, et j'espère que vous ne serez pas longtemps sans venir me voir à Biarritz.

— Je compte aller m'y établir, pour être près de vous tous les jours.

Mais cette résolution ne dura guère que le temps de la formuler.

Horace trouva Nancy plus calme et plus sérieuse, et lui-même il l'aborda tristement.

— Vous allez partir? dit-il. Et je ne trouverai plus dans cette maison que le vide et le silence des souvenirs au lieu des espérances dont vous la remplissiez!

— Je vous remercie, répondit Nancy poliment, de l'hospitalité que j'y ai reçue; mais est-ce qu'on se fait du chagrin pour un procès perdu?

— Vous pouvez prendre facilement votre parti d'avoir perdu votre cause; mais moi, comment me consolerai-je d'avoir perdu la mienne?

— Il vous suffira de n'y plus penser.

— Si encore, ajouta-t-il en tremblant, vous daigniez agréer que je me présente chez vous, à Orthez...

Mais Nancy ne répondit rien.

— Eh quoi! vous me chassez? Vous en avez le droit sans doute, mais j'avais rêvé que votre générosité oublierait ma sottise, que vous ne me refuseriez pas l'occasion de gagner mon pardon.

— Plus tard, mais pas tout de suite. Laissons au temps le soin d'effacer...

Elle n'acheva pas. C'était par un violent effort sur elle-même qu'elle avait contenu jusqu'alors le désespoir de son cœur; au moment de quitter la maison où elle avait passé les plus douces et les plus poignantes heures de sa vie, elle avait bien senti le chagrin lui monter à la gorge; mais elle espérait tenir bon jusqu'à la fin. Elle avait trop présumé de ses forces; la vue d'Horace, le son de sa voix, le souvenir qu'il évoquait achevèrent de la réduire, et, succombant sous l'émotion,

elle fondit en larmes. Devant l'explosion de cette douleur dont il était la cause, Horace perdit la tête et, n'écoutant plus que le cri de ses entrailles :

— Nancy! dit-il, je vous jure que je vous aime.

— Vous pouvez le jurer, fit-elle en se détournant; je ne pourrai jamais vous croire.

VII.

De retour à Biarritz, Caliste retrouva les hommages et les soupirs d'une cour brillante qui lui fit vite oublier la déconvenue d'un héritage manqué; elle s'attendait à ce qu'Horace vînt bientôt la rejoindre et lui faire acte public de soumission au milieu de tous les hommes empressés à lui plaire; mais, comme Horace tardait à paraître, elle commença à s'impatienter et son humeur en éprouva quelque atteinte. Comme on ne pouvait supposer qu'elle fût accessible à de simples contrariétés de fortune, on chercha par ailleurs l'explication de l'ombre d'ennui qui voilait son beau visage, et il se trouva de méchantes gens pour répandre subrepticement le bruit que ce n'était pas seulement un million, mais que c'était son cœur qu'elle avait laissé à Dax et qu'elle ne pouvait ressaisir. Les amies intimes qu'elle était obligée d'avoir comme partie intégrante de son état dans le monde ne manquèrent pas de lui révéler les malignes interprétations auxquelles donnait lieu l'absence prolongée d'Horace, et elle en conçut une légitime irritation.

Si dure et si narquoise qu'elle se fût montrée pour le neveu de son parrain, elle estimait que ses rigueurs ne suffisaient pas à justifier un procédé aussi blessant : il y avait en effet quelque chose de tellement grossier à paraître capable de se passer d'elle, qu'on ne pouvait s'expliquer cette attitude quand on ne savait pas au milieu de quelles angoisses se débattait le cœur d'Horace.

Il attendit pour faire sa visite le moment où un plus long retard aurait affleuré l'impolitesse; en le voyant entrer, elle sentit, pour la première fois de sa vie, un flot de colère tourbillonner dans ses veines et, sans la longue habitude qu'elle avait de rester maîtresse d'elle-même, elle l'eût accueilli d'un de ces petits saluts de tête où l'on devine un congé. Mais elle était décidée à tout plutôt qu'à laisser croire à la possibilité d'une révolte dans son armée, et, dévorant l'humiliation, elle témoigna du plaisir à le revoir.

Elle l'invita pour le soir, voulant le montrer en grande cérémonie pour faire taire l'envie; mais ce n'était pas tout que de l'exposer à tous les yeux : il fallait encore qu'on ne pût douter de sa servitude. Malheureusement Horace laissa percer la plus superbe indifférence. A plusieurs reprises elle dut aller s'offrir à ses regards pour le détourner de la contemplation intérieure où il paraissait absorbé, ou l'arracher à des conversations dont elle n'était pas l'objet, comme elle put s'en apercevoir en l'entendant prononcer avec chaleur le nom de Nancy.

Sous l'empire de l'accès de jalousie qu'elle éprouva subitement, elle ne craignit pas de faire un affront public à Horace en l'accusant tout haut d'être épris d'une personne dont tout le monde connaissait « l'esprit et la distinction ». Mais Horace releva vivement le défi :

— Je ne crois pas, dit-il, qu'on puisse aimer une femme pour son esprit et sa distinction : il n'y a pas d'amour sans le charme corporel; mais ce charme n'est pas le privilège d'une forme classique : il appartient à qui sait l'exercer, et c'est le secret du bonheur.

— Est-il donc nécessaire d'être laide pour être aimée?

— Ce n'est pas une nécessité, mais ce n'est pas un obstacle.

— Prenez garde : voilà une théorie qui peut faire le vide autour de vous; les jolies femmes craindront de se perdre de réputation en méritant votre suffrage, et vous n'aurez même pas les femmes laides, parce qu'elles ne conviennent pas de leur laideur.

Caliste eut beau se donner toutes les raisons qu'elle avait de ne pas se fâcher : la certitude de son incontestable beauté, l'absurdité d'une comparaison entre elle et Nancy, rien ne put prévaloir contre l'impérieux besoin de reconquérir une proie qui semblait lui être disputée. A partir de ce jour elle évita de parler de Nancy; elle se fit douce, humble et câline pour qu'Horace revînt la voir, et, quand il revint, elle sut écarter la foule des importuns pour rester seule avec lui, pour flatter son amour-propre et ses goûts, pour devenir maîtresse de son esprit et gagner son cœur. C'était une partie qu'elle jouait, avec toute la passion qu'on apporte à rentrer en possession de son enjeu et au risque de se dépouiller de tout. Et quand elle eut engagé cette bataille pour la satisfaction de son orgueil, peu à peu elle y prit plaisir et s'y livra tout entière.

Le terrain était merveilleusement préparé. Horace, qui, dès le premier jour, s'était éperdu de la beauté de Caliste, avait bien pu se laisser surprendre par les enjôlements de Nancy; mais il ne pouvait résister longtemps à l'attrait et à la splendeur de la divine créature qui, après l'avoir tenu en échec, semblait maintenant venir à lui, s'offrir à sa volonté, appeler son amour. Cependant il se tenait sur la réserve; lui qui naguère allait toujours trop vite, maintenant il n'avançait plus du tout, soit qu'il fût devenu plus timide et moins sûr de lui-même, comme il arrive à certains hommes à mesure qu'ils avancent, soit que l'expérience lui eût appris qu'avec les femmes il n'est jamais nécessaire de se hâter : elles font tout le chemin qu'on ne fait pas.

Un soir qu'il était assis auprès d'elle, sur la plage de Biarritz, au bruit sourd de l'Océan lointain entrecoupé

par le brisement des vagues qui venaient expirer à leurs pieds, elle voulut lui faire avouer qu'il l'aimait toujours.

— De quelles étranges contradictions la vie est faite! disait-elle. Il n'y a pas un seul de mes amis qui ose seulement me demander ce que vous obtenez sans peine, et c'est vous qui êtes le moins content! Et vous-même l'auriez-vous cru, qu'un jour vous seriez ainsi près de moi dans le silence et le crépuscule de la nature endormie, que vous sentiriez mes regards entrer jusqu'au fond de vos yeux, que vous tiendriez dans vos mains mes mains abandonnées sans résistance, comme les voilà, et que vous ne seriez pas heureux?

— Non. Je ne suis pas heureux parce que le bonheur est dans la confusion des âmes, et je sens trop avec quel sage discernement vous mesurez votre abandon. Que m'importe que vous me donniez plus ou moins? Ce n'est pas assez d'un sourire, ce ne serait pas assez d'un baiser. Tout ne suffirait pas encore, si je sentais que vous réservez quelque chose au fond de votre âme. Ne plus rien savoir et s'oublier soi-même, voilà où commence l'amour.

— Encore faut-il se préparer à ce grand œuvre : ce n'est pas en un jour que peut s'accomplir cette conjonction mystérieuse où deux existences vont s'abîmer l'une dans l'autre.

— Ce n'est pas en un jour, c'est dans le temps d'un éclair.

Et comme, en parlant, il regardait le visage de Caliste qui brillait dans l'ombre et les formes harmonieuses qui se dessinaient sur la blancheur du sable, il se sentit envahir par le vertige de l'amour terrestre et lui dit follement :

— C'est à Dax que je veux vous revoir, seule, un soir. J'irai vous attendre au fond du jardin, à la petite porte du rempart.

— Oh non! fit-elle, épouvantée de toutes les conséquences d'une pareille folie; c'est impossible.

— Alors, adieu. Je ne vous reverrai jamais.

VIII.

Nancy était allée reprendre à Orthez le cours d'une vie désormais attristée par l'amertume des souvenirs; elle ne pouvait plus se rencontrer dans un miroir sans avoir envie de pleurer, et, quand le hasard de ses pas la conduisait au bout du parc, elle s'arrêtait à contempler longuement les eaux bleues et profondes du gave. Quelque sérénité qu'elle opposât à sa mauvaise fortune, elle avait le cœur déchiré; mais, tout en se rappelant l'époque où, résignée à son abandon, elle jouissait du calme qu'on éprouve à ne rien attendre, elle ne regrettait pas ce bien perdu : les heures qui lui étaient le plus chères dans sa vie étaient celles qui avaient précédé son désenchantement. Elle avait beau se dire que son bonheur avait été un bonheur faux, reposant tout entier sur un mensonge, qu'elle ne pouvait même se flatter d'avoir été aimée un instant, si court qu'il fût : elle l'avait cru, et l'émotion qu'elle en avait ressentie lui avait laissé un souvenir si délicieux que ce qu'elle regrettait ce n'était pas d'avoir été trompée, mais de ne l'avoir pas été plus longtemps. Et, malgré ce qu'il y aurait eu de légitime dans le plus âpre ressentiment contre l'homme qui s'était ainsi joué d'elle, malgré ce qu'elle souffrait encore, elle ne pouvait arriver à le haïr : à tort ou à raison c'était à lui qu'elle devait les seuls moments de bonheur qu'elle eût connus; c'était à lui qu'elle devait encore les larmes cuisantes qui, débordant de ses yeux, traçaient de longs sillons sur ses joues et cette angoisse qui lui étreignait le cœur, mais qui lui était précieuse, car elle ne pouvait laisser après elle que le vide morne de l'oubli.

Cependant elle ne voulait pas revoir Horace. Trois fois il fit le voyage pour se présenter à sa porte : elle refusa chaque fois de le recevoir. Il lui écrivit pour solliciter humblement la faveur d'être admis auprès d'elle, en lui promettant de ne l'importuner d'aucune explication et de se comporter comme un simple visiteur; il ne reçut pas de réponse. Alors, devant cette mise en quarantaine, il se crut en droit de recourir à la ruse et à la violence pour forcer une exclusion aussi rigoureuse; un jour, il escalada le mur du parc : se glissant à pas furtifs à travers les plates-bandes pour ne pas faire crier le sable des allées, il arriva devant la porte ouverte du petit salon et s'arrêta un instant à regarder Nancy.

Elle était laide. Horace le vit et se le dit; puis il ajouta en lui même : « J'en meurs d'envie. » Au mouvement que lui fit faire cette conclusion, son ombre dépassa le seuil et Nancy leva la tête. Il se présenta résolument.

— Puisque vous refusez de me recevoir, dit-il, vous me mettez dans le cas de n'avoir plus rien à perdre. Vous pouvez me faire chasser : que m'importe, puisque j'étais dehors? J'aurai toujours gagné à mon indiscrétion l'instant de bonheur que je trouve à vous revoir.

— Asseyez-vous, lui dit-elle avec un sourire triste; je vois que sans cela vous vous mettriez à genoux.

Et tout aussitôt elle se mit à lui parler exprès de tout ce qu'elle put imaginer de plus banal, lui demandant des nouvelles de sa famille et de sa santé, du nouveau ministère et du temps qu'il faisait à Dax. Cela le fit rire et, à son tour, elle ne put tenir son sérieux. A peine un peu de gaieté eut-il éclairé son visage qu'Horace recommença à la trouver charmante : tant de douce malice pétillait dans ses yeux humides et la grâce mobile de ses lèvres donnait tant de vie à ses moindres paroles, que ce n'était plus la même femme. Il s'oubliait à la regarder, repris par le singulier attrait qu'elle exerçait sur lui, et il ne put croire qu'elle lui

tiendrait toujours rigueur, qu'elle n'oublierait jamais la mauvaise action qu'il était, lui, si disposé à oublier.

— Et Caliste? demanda-t-elle.

La question était embarrassante. Il ne pouvait raconter ni les efforts que Caliste avait faits pour le retenir ni la mise en demeure devant laquelle elle avait reculé; il ne voulait même pas se prévaloir d'une rupture dont il aurait semblé demander le prix.

— Caliste! répondit-il; je suis allé la voir : elle est toujours très belle et très entourée; mais je lui ai fait mes adieux.

— Vos adieux! et pourquoi?

— Je vais vous le dire, puisque vous me le demandez. Je n'ai plus de plaisir à la voir parce que sa vue me rappelle la sottise par laquelle j'ai encouru votre disgrâce.

— Quel dommage que je ne puisse ajouter foi à vos paroles! Ce que vous dites est peut-être vrai; mais vous mentez si bien!

— Non. Je suis un maladroit, mais je ne suis pas un menteur. Le jour où je vous ai dit que j'avais menti en vous parlant d'amour, je me suis trompé moi-même : je n'avais pas menti; j'avais été de bonne foi sans le savoir. Je vous aimais déjà la première fois que je vous l'ai dit; je vous ai toujours aimée depuis, et je vous aime encore à ne pouvoir plus vivre loin de vous.

— Je ne vous crois pas.

— Quelle raison aurais-je de vous tromper maintenant?

— Je ne vous crois pas, répéta Nancy.

Mais en même temps elle eut peur de faiblir et elle se leva pour mettre fin à l'entretien. Elle avait un air souriant où l'on ne pouvait discerner ce qu'il y avait de raillerie et de bienveillance.

Horace eut beaucoup de peine à ne pas l'embrasser.

— Me permettrez-vous de revenir? demanda-t-il.

— Dans trois ans.

— Non. Je parle sérieusement.

— Eh bien, sérieusement, je vous prie de ne pas revenir.

Quand Horace eut franchi la porte, elle ouvrit la bouche pour le rappeler; mais une révolte d'orgueil étouffa sa voix, et elle le laissa s'éloigner.

Le lendemain, Horace écrivit à Nancy :

« A la veille de quitter, pour n'y jamais revenir, un pays où je viens d'essuyer en peu de temps beaucoup de mécomptes, je tiens à vous remercier des instants que vous avez bien voulu me laisser passer près de vous; c'est dans vos yeux que j'ai trouvé les seuls sourires de la destinée. Je m'incline devant la juste sévérité avec laquelle vous punissez une étourderie que je ne saurais trop me reprocher. Mais j'expie assez chèrement ma faute pour avoir le droit de n'en conserver aucun remords : vous me faites plus de mal que je ne vous en ai fait. Il vous sera facile de m'oublier; moi, j'emporte un regret qui me fera souffrir toute ma vie. »

IX.

En voyant que décidément Horace ne revenait plus, Caliste tomba dans une noire mélancolie : c'était la première fois qu'on se révoltait contre l'ascendant de sa beauté. Elle avait rendu beaucoup d'hommes malheureux; mais elle finissait toujours par leur faire accepter leur situation et par les forcer à convenir qu'ils étaient encore bien heureux de souffrir pour elle; elle les réduisait même à subir sans se plaindre la présence de leurs rivaux, à vivre en bons termes ensemble, et ce n'était pas le moindre de ses plaisirs de conduire à quatre, sans compter les amoureux de renfort qu'elle attelait en flèche ou à la volée. Non seulement la défection d'Horace lui infligeait un cruel échec d'amour-propre; mais c'était un déplorable exemple qui pouvait jeter l'indiscipline dans les rangs de sa compagnie. Il n'y avait personne qu'elle eût autant ménagé; elle avait surmonté son irritation pour ne pas le congédier; elle s'était abaissée à lui sourire avec la rage dans le cœur; elle était allée jusqu'à chercher ses yeux, jusqu'à accueillir le langage le plus hardi, jusqu'à lui abandonner pendant tout le temps d'un baiser les mains que d'autres pouvaient à peine effleurer : et c'était lui qui donnait le signal de la rébellion! Plus on fait de sacrifices pour un homme, plus on accroît ses exigences.

Déjà elle commençait à percevoir dans son entourage des ébauches de sourires moqueurs lorsqu'il était question d'Horace. On ne disait presque rien; mais elle devinait ce qu'on pouvait penser : elle n'avait pas su retenir celui-là. Et, par surcroît, c'était pour une femme laide qu'elle était ainsi délaissée! Elle avait beau se répéter que cela même excluait tout sentiment d'humiliation, qu'un pareil choix ne pouvait s'expliquer que par le dépit, par l'astuce ou par une aberration du goût : elle n'arrivait pas à se rendre dupe de ces excuses et un secret instinct l'avertissait du danger : il fallait que Nancy eût un charme inconnu pour avoir pu inspirer un aussi étrange délire. Et des bouffées de fureur lui gonflaient la poitrine. Ce fut alors qu'elle reçut un billet dans lequel Horace lui annonçait simplement son départ.

Dans l'état suraigu d'impatience et d'affolement où l'avaient amenée peu à peu le dédain d'Horace, la jalousie contre Nancy et la discrète raillerie dont elle se sentait enveloppée, elle devait fatalement perdre son sang-froid et se laisser induire à une de ces résolutions extrêmes qu'explique, sans les justifier, le trouble d'une âme violemment agitée.

Une évolution toute contraire s'était opérée chez Nancy. Depuis que, par un dernier effort, elle avait

renoncé à l'amour d'Horace, l'apaisement s'était fait dans son cœur et elle commençait à goûter la sérénité qui console les vaincus, une fois qu'ils sont retirés de la lutte. Ce n'était pas sans douceur qu'elle se rappelait les incidents tristes ou charmants de sa courte liaison avec Horace; elle jugeait avec plus d'indulgence une faute qui, après tout, avait été bien vite rachetée par la spontanéité de l'aveu, et elle ne pouvait s'empêcher de sourire à la pensée qu'en somme elle avait fait bonne contenance et était sortie sans trop de désavantage d'une conjoncture où tant d'autres n'auraient recueilli que le ridicule ou l'indifférence.

Elle était déjà dans ces dispositions bienveillantes quand elle reçut la lettre d'Horace, et l'expression d'un chagrin évidemment sincère acheva de fondre son ressentiment. Elle ne voulut pas avoir à se reprocher un remords ou une tristesse dont elle serait la cause, et elle essaya de répondre à Horace par une lettre affectueuse; mais elle fut arrêtée par la difficulté de trouver une formule satisfaisante. Il fallait lui pardonner sans hauteur, mais sans humilité, lui rendre exactement l'amitié à laquelle il pouvait prétendre et lui dire adieu gentiment sans le rappeler. Il n'y avait qu'un bon sourire et une franche poignée de main qui pût dire tout cela sans en dire davantage, et, ne voulant pas faire venir Horace, Nancy partit pour Dax.

Quand elle arriva à la maison d'Horace, la nuit était tombée. On lui dit qu'il était au jardin; elle ne voulut pas qu'on allât le prévenir, se réservant le plaisir de le surprendre. Après avoir fait quelques pas dans l'obscurité, elle le reconnut près du banc de pierre situé à l'extrémité de la terrasse et se dirigea vers lui. Mais, au moment où elle arrivait derrière le banc, Horace disparut tout à coup : il était descendu par le petit escalier qui conduisait à la porte donnant sur le rempart; elle se pencha au-dessus de la balustrade pour l'appeler s'il sortait; mais au même instant elle le vit remonter avec une femme soigneusement voilée et n'eut que le temps de se rejeter en arrière. Horace et Caliste passèrent devant elle et vinrent s'asseoir sur le banc. Elle était bloquée.

Son premier mouvement fut de crier pour les avertir de sa présence; puis elle réfléchit que rien ne pouvait être plus désagréable à Caliste que d'être surprise à ce rendez-vous, tandis qu'en ne bougeant pas elle serait seule à connaître un secret qu'elle saurait garder. Mais l'indignation lui monta au cœur. Quelle âme fallait-il donc qu'eût Horace pour être descendu à un pareil degré de fausseté!

— Je sais, dit Caliste en écartant son voile, tout ce qu'une pareille visite a de grave; il ne m'a pas moins fallu pour m'y résoudre que la crainte de vous perdre à jamais. Si je n'ai pas attendu votre réponse pour venir, c'est que je tenais à ne pas vous laisser partir sans vous avoir revu. Je me suis dit aussi que peut-être vos résolutions seraient modifiées par une démarche à laquelle vous reconnaîtrez sans doute quelque prix.

— Un pareil honneur me touche à ce point, répondit Horace, que je n'hésiterais pas à renoncer à tous mes projets et à rester près de vous pour vous témoigner chaque jour ma reconnaissance, si je croyais que cette assiduité fût pour vous plaire. Malheureusement vous êtes faite pour inspirer l'amour, non pour en recevoir la confidence, et je sens bien que désormais j'aurai toujours sur les lèvres un nom qui n'est pas le vôtre.

— C'est donc vrai que vous aimez Nancy?

— Si c'est vrai que je l'aime? Elle déchire mon cœur, et je la bénis. Je m'en vais parce qu'elle me chasse et je reviendrais de l'autre bout du monde si j'apprenais qu'elle consent à me revoir. Elle a entr'ouvert à mes yeux des horizons de bonheur auprès desquels tous les biens de la vie me paraîtront maintenant misérables, et j'emporte d'elle une folie de souvenir qui sera à jamais mon tourment et ma volupté.

— Je regrette, reprit Caliste en rajustant ses dentelles, d'avoir troublé pour un instant votre contemplation. Je n'avais pas assez bien regardé Nancy pour découvrir en elle les trésors qui vous ravissent à ce point.

— Vous auriez beau la regarder : les femmes ne comprennent rien aux autres femmes; mais, moi qui suis un homme, je sais qu'elle est laide et je l'adore. Elle n'a pas ce front et ces yeux, ce nez et cette bouche qui sont la mode de la beauté; mais elle a mieux que tout cela : la grâce des mouvements, la mélodie de la voix, une chair qui palpite, un cœur qui bat, le regard sans fond, des lèvres qui attirent le baiser et qui sauraient si bien le rendre, tout un corps vibrant dont la seule pensée me rend fou...

— Excusez-moi, dit Caliste. J'ai un peu froid. Je vais regagner la voiture. Ne m'accompagnez pas. J'aime mieux partir seule.

En se retournant, Horace aperçut une forme de femme qui se détachait sur le fond bleu du ciel, et, s'approchant, il arriva juste à temps pour recevoir dans ses bras Nancy qui défaillait.

— J'étais là, dit-elle; j'ai tout entendu. Ah! que je suis heureuse!

GASTON BERGERET.



LE MONUMENT D'EUGÈNE DESPOIS

(14 juin 1885)

Discours de M. Étienne Arago (1)

Messieurs,

Appelé à présider le comité constitué pour élever un monument à Eugène Despois, j'ai toujours attribué cet honneur au témoignage d'estime que m'avait donné publiquement notre ami en me dédiant *le Vandalisme révolutionnaire*.

Un beau livre, messieurs, qui est aussi une belle action! Quel écrasant faisceau de documents authentiques! Quel plaidoyer probant, victorieux, en faveur de notre grande Révolution, qui dota la France de vingt institutions patriotiques dans les domaines de l'instruction, des sciences et des arts!... Voilà son vandalisme!

Je m'arrête après ces paroles de gratitude que vous me pardonnerez, et je laisse à des voix plus autorisées que la mienne la noble tâche de raconter la vie de Despois, de vous dire s'il s'étudiait à faire des citoyens par son enseignement, s'il eut de la fermeté dans le caractère sous sa douceur apparente, s'il fut vaillant dans sa modestie, s'il sut accepter le sacrifice demandé par sa conscience, si, aux jours les plus difficiles, il recula devant l'accomplissement d'un grand devoir.

Quant à moi, messieurs, j'ai une mission que je me hâte de remplir. Au nom du comité, je remercie les citoyens qui nous ont apporté ou envoyé leur souscription : professeurs, anciens élèves de l'École normale, de Louis-le-Grand, de Sainte-Barbe, publicistes, hommes de lettres, savants, hommes politiques : la liste est belle, et mes remerciements y rencontrent le ministre de l'instruction et des beaux-arts (2), qui associa à notre œuvre le gouvernement de la république en mettant à notre disposition le marbre et le granit du monument. Au nom du comité, je remercie l'habile architecte M. Faure-Dujarric, dont nous avons devant nous l'œuvre, d'une pureté de lignes et d'une correction parfaites. J'adresse enfin les mêmes remerciements à M. Christophe, pour avoir fait revivre, par son grand talent d'artiste dans ce médaillon, l'ami tant regretté qui, jeune encore, ayant eu à porter à la fois tous les deuils, ceux de la famille et ceux de la patrie, les sentit si vivement qu'il en fut accablé et qui en mourut.

---

(1) Président du comité de souscription. — Les anciens collègues, amis ou élèves de Despois étaient nombreux, dimanche dernier, au cimetière Montparnasse. Rarement on vit une assistance aussi émue, malgré les neuf années écoulées déjà depuis la mort de celui auquel était rendu ce pieux hommage d'affectueuse et tendre vénération.

Nous y avons remarqué, outre les fils et la famille, MM. Brisson, président du conseil des ministres, Jules Ferry, Laurent-Pichat, E. Spuller, Dubief, A. Liouville, Moutard, E. Dupré, Huet, Oger, de Fonvielle, Félix Alcan, Bourguignon, J. Durandeau, Ribot, Michaux, Yung, Marmonnier, etc.

(2) M. Jules Ferry.

Discours de M. Émile Deschanel

Messieurs et amis,

Dans la bataille de la vie, à mesure qu'on voit tomber autour de soi ses frères d'armes, les compagnons de sa jeunesse, on serre les rangs, puis on s'arrête pour honorer et saluer la mémoire de ceux qui ont bien combattu; on s'inspire des nobles exemples qu'ils nous ont laissés; et on n'est que mieux disposé ensuite à reprendre et à poursuivre la lutte, jusqu'à ce que l'on tombe frappé à son tour. On communie en quelque sorte dans leur souvenir, en rappelant ce qu'il y eut de meilleur en eux. C'est par là qu'ils survivent et qu'ils se continuent : leur esprit passe dans les nôtres. Puissent les nôtres mériter à leur tour de passer de même dans ceux des générations nouvelles! C'est ainsi que notre ami Eugène Despois survit en nous et nous réconforte par cet honneur même que nous lui rendons.

J'ai été son camarade à l'École normale, il y a de cela quarante-cinq ans. C'est à ce titre, messieurs, et comme ayant été ensuite son collègue dans la chaire de rhétorique du lycée Louis-le-Grand, que je viens prendre part à cette commémoration et à ce devoir d'amitié, où vos sentiments se confondent avec les miens.

Dès l'École normale, Eugène Despois était déjà un caractère. Jeune, gai, triomphant; un peu railleur, avec un grand fonds de bonté, sa rectitude d'esprit, sa raison déjà mûre, son cœur chaud, épris de justice, lui donnaient, autant et plus que ses brillants succès universitaires, de l'autorité et de l'ascendant. Les concours et les examens l'avaient fait chef de la section des Lettres; mais il était chef de groupe par nature et aurait pu, n'étant encore qu'élève, avoir des disciples, s'il eût voulu.

L'École était divisée alors en catholiques et libres penseurs. Les premiers avaient une manie de prosélytisme bien importune pour les seconds. Nous en étions tellement excédés, que nous avions grand soin de nous tenir nous-mêmes en garde contre les tentations d'une manie pareille en sens inverse à l'égard de ceux qui nous persécutaient de leur zèle; mais, étant dans le cas de légitime défense, nous ne savions pas toujours retenir quelques ripostes un peu vives contre ces nouveaux Polyeuctes. C'est à eux que Despois ne se faisait pas faute de lancer quelquefois des traits railleurs, pour se débarrasser de leurs obsessions. « Sauver les gens malgré eux, dit Horace, c'est la même chose que les tuer. »

Invitum qui servat, idem facit occidenti.

Que de monde, aujourd'hui encore, ne comprend pas une vérité si évidente! Il y a deux devoirs capitaux pour un homme sincère : le premier, sans doute, est de propager ce qu'il croit être la vérité; mais l'autre n'est-il pas de respecter la liberté de conscience d'autrui, comme lui-même entend qu'on respecte la sienne? L'alternative perpétuelle, la balance, l'équilibre instable de ces deux devoirs, est une des difficultés de la vie pour les esprits actifs, pour les vrais

hommes, principalement dans la noble carrière du professorat, quand on ne s'en tient pas à l'écorce et qu'au lieu d'enseigner seulement des mots on veut enseigner des choses, des réalités applicables.

Despois était un de ces hommes-là. Son enseignement passionné mêlait à l'érudition la flamme. En interprétant le passé, il le ranimait. Accru de la substance immortelle des grands esprits de tous les siècles et y mêlant son étincelle, il communiquait cette haute vie à ses élèves, qui aussitôt devenaient ses amis, ses disciples pleins de respect. Ardent sous un air un peu froid d'abord, il ne tardait pas à laisser percer le feu intérieur dont il était plein. Sa parole avait un rayonnement du cœur qui mûrissait les caractères et changeait les enfants en hommes.

Dès l'année 1844, ses idées libérales et déjà républicaines, sa reconnaissance filiale envers nos pères, auteurs de la Révolution, aussi bien que ses convictions littéraires très classiques, mais très vivantes, lui mirent la plume à la main, faisant de lui, en même temps qu'un professeur, un bon écrivain et un journaliste. La *Revue de Paris,* la *Revue des Deux Mondes,* où il débuta, en 1846, par un article sur les cercles littéraires du XVIIe siècle et Mlle de Scudéry; la *Liberté de penser,* qui fut tuée par le coup d'État du 2 décembre; plus tard, le *Magasin de Librairie,* devenu ensuite *Revue nationale;* puis la *Revue des Cours,* devenue ensuite *Revue politique et littéraire,* reçurent de cette vaillante plume nombre d'articles d'une critique érudite, exacte et vive, sensée et militante.

Despois avait donné, à travers tout cela, plusieurs bonnes éditions classiques, quelques publications savantes et aussi quelques traductions.

La plus intéressante de toutes, par le sujet, fut celle des *Satiriques latins.* Plus d'une flèche de Juvénal, adressée au monde des Césars romains, ricochait sur d'autres Césars et sur un autre monde impérial. Les vers de Perse, visant Néron, atteignaient encore autre part.

Despois avait traduit aussi Tacite, *De Moribus Germanorum,* sans prévoir que les événements pourraient fournir aux Français de nos jours l'occasion d'un livre portant le même titre, mais qui présenterait dans le même cadre des tableaux un peu différents.

Il avait donné aussi une édition avec commentaire des deux excellents ouvrages de Fénelon : la *Lettre sur les occupations de l'Académie française,* et les *Dialogues sur l'éloquence.*

Il coopéra, en 1849, avec M. Jourdain, à la publication en latin des *Œuvres d'Abélard,* par Victor Cousin.

Il donna, en 1861, à la *Bibliothèque utile* une *Histoire de la Révolution d'Angleterre;*

Ensuite une *Notice sur Camille Desmoulins,* en tête du tome Ier des œuvres du jeune et éloquent journaliste de la Révolution, qui, après l'avoir lancée, fut emporté par elle.

Enfin, Despois eut l'honneur de collaborer au grand *Dictionnaire* de Littré. Car il était modeste autant qu'utile, et il s'effaçait volontiers derrière des chefs de file dignes de lui.

Mais, parmi tant d'œuvres où se répandait l'activité infatigable de son esprit, et indépendamment d'elles, il y en a principalement quatre qui sont hors ligne et qui suffiront à lui assurer une place très honorable dans l'histoire littéraire de notre temps.

Ce sont les quatre ouvrages suivants :

1° *Les Lettres et la Liberté;*
2° *Le Vandalisme révolutionnaire;*
3° *Le Théâtre français sous Louis XIV;*
4° L'édition des *Œuvres de Molière.*

Dans le premier, il montre combien l'indépendance des gens de lettres, depuis qu'ils se sont affranchis par le travail et ont conquis leurs droits d'auteur, vaut mieux pour eux que le régime de la protection des grands, — empereurs, rois, ministres ou financiers; — il met en balance ce que gagnaient et ce que perdaient les écrivains à ces patronages fastueux, à ces influences royales ou autres, et à ces prétendus bienfaits, si minces à la fois et si lourds. Prenant, l'un après l'autre, l'empereur Auguste, Louis XIV et Napoléon, il fait voir clairement deux choses : la première, c'est que les chefs-d'œuvre littéraires se sont produits tout seuls, absolument en dehors de l'influence de ces soi-disant protecteurs; la seconde, c'est que ces tout-puissants monarques, lorsqu'ils ont essayé d'en faire naître que leur patronage pût revendiquer, s'y sont efforcés vainement. Il démontre, en définitive, que l'indépendance de l'écrivain est un régime non seulement plus digne, mais plus sain, plus fécond pour la pensée et en même temps bien autrement rémunérateur que la protection. Le meilleur des Mécènes, c'est le public. Le travail personnel est la base honorable et ferme sur laquelle l'homme de lettres, comme tout autre citoyen, doit et peut désormais fonder sa vie.

Le second ouvrage, *le Vandalisme révolutionnaire,* est dédié à notre ami Étienne Arago, que vous venez d'entendre parler si éloquemment comme président de notre comité. Cette dédicace toute seule, quand même par un malheur le livre serait perdu, indiquerait suffisamment que ce titre est une ironie à l'adresse de ceux qui prétendent que la Révolution n'a fait que détruire. L'auteur, fils dévoué de la Révolution, répond par des faits précis à ces vains outrages : il montre que la Convention non seulement a sauvé la patrie, mais que, par des fondations pacifiques universellement admirées, elle a assuré l'avenir de la démocratie française. Enseignement primaire, secondaire, supérieur, École normale, École des langues orientales, Muséum d'histoire naturelle, Conservatoire des arts et métiers, expositions de l'industrie, Écoles de droit, Écoles de médecine, institutions des sourds-muets et des jeunes aveugles, Institut de France, Musée national, nouveau système de poids et mesures liant les deux mondes, voilà les œuvres de ces vandales! tout cela entrepris et accompli au milieu des orages politiques, des guerres extérieures et intérieures, des convulsions et des cataclysmes les plus terribles.

« De tous les gouvernements si divers qui se sont succédé chez nous depuis la Révolution, tous sévères les uns pour

les autres, plus sévères encore pour la Révolution dont ils héritaient, il n'en est pas un seul, dit l'auteur dans son avant-propos, qui n'ait porté témoignage en faveur de ces créations, soit en les maintenant, soit en faisant gloire de les rétablir. Une approbation si peu suspecte de complaisance ne laissait rien à dire sur le mérite de ces fondations. Seulement il restait à établir celui des fondateurs. »

C'est, messieurs, ce que notre ami a fait d'une manière irréfutable, avec des dates, des textes, des documents; ne manquant jamais d'indiquer les sources, ne négligeant rien pour atteindre à la vérité et à la justice, mettant ainsi en pleine lumière et hors de toute contestation ces œuvres pacifiques de la Convention en faveur des lettres, des arts, des sciences, de l'instruction à tous les degrés; œuvres accomplies comme par miracle en pleine Terreur, avec quatorze armées en campagne luttant contre l'Europe coalisée.

Un autre ouvrage de Despois, *le Théâtre sous Louis XIV,* livre d'une érudition curieuse et riche, n'a été, quelle que soit sa valeur propre, qu'une préparation par laquelle notre ami préludait à un ouvrage plus considérable, l'édition des *Œuvres de Molière* dans la collection des *Grands Écrivains français,* publiée sous la direction de notre très regretté maître M. Adolphe Regnier par la maison et on peut dire la dynastie des Hachette, dynastie, celle-là, très favorable aux lettres, dont elle tire sa naissance et sa gloire. Cette œuvre, quoique la mort soit venue l'interrompre, n'est pas la moins importante d'Eugène Despois. Il l'avait commencée dans toute la maturité de son talent. Il en avait déjà fait paraître les trois premiers volumes et composé la moitié du quatrième, de 1873 à 1876. Ces trois volumes et demi, qui reproduisent et collationnent les textes les plus authentiques, comprennent les *Notices* et *Commentaires* des premières farces de Molière, de *l'Étourdi,* du *Dépit amoureux,* des *Précieuses ridicules,* de *Sganarelle,* de *Don Garcie de Navarre,* de *l'École des maris,* des *Fâcheux,* de *l'École des femmes,* de *la Critique de l'École des femmes,* de *l'Impromptu de Versailles,* du *Mariage forcé,* de *la Princesse d'Élide,* et le *Commentaire* d'une partie du *Tartuffe.* On retrouve dans ce beau travail la précision, la sûreté, la solidité et la plénitude qui sont les caractères et les marques propres de cet esprit chercheur et scrupuleux, chez lequel le besoin de la justesse répondait à l'amour de la justice, mais qui aussi, pour cela même, avait horreur du vain étalage des paperasses oiseuses, comme d'une malhonnêteté.

Cette grande édition, si notre ami eût pu l'achever, eût été sans doute son vrai monument, et le nom de Despois fût resté attaché à celui de Molière, à peu près comme est attaché au nom de Pascal celui de son admirable commentateur, notre maître et ami Ernest Havet, qui fut le maître de Despois comme le mien.

S'il m'est permis d'exprimer un simple *desideratum,* auquel il est aisé de satisfaire, je souhaiterais que sur la quatrième face de cette pyramide de marbre on ajoutât ce titre : *Édition de Molière.* Et je suis sûr que l'excellent interprète de Molière, M. Got, membre de notre comité, se joindra à moi pour proposer ce petit amendement. Cette édition est, en effet, digne de l'immortel écrivain à qui elle est consacrée et fait le plus grand honneur à la critique française.

Entre toutes les éminentes qualités de l'esprit d'Eugène Despois, un ferme bon sens était la première. Aussi était-il bien fait pour goûter et pour commenter nos grands écrivains du XVIIᵉ siècle, et Molière le premier de tous. On ne trouve guère dans Molière ce que de nos jours on appelle esprit; mais on y trouve, à chaque scène, le bon sens carré et le naturel plantureux. Les répliques de ses personnages, plaisantes sans le savoir, ne sont que du sens commun étincelant, comme la grâce de ses femmes n'est que de la raison brillante, de l'honnêteté et de la santé. L'esprit de Despois était analogue.

L'Université, nourrie des grands maîtres, en maintient la tradition et l'esprit, sans se fermer aux idées nouvelles, mais sans s'y livrer en aveugle. Le goût littéraire de Despois était ferme et sûr. « Il faut avoir de l'âme, dit Vauvenargues, pour avoir du goût. » Une idée morale présidait à chacun de ses travaux, comme à tous ses enseignements. Tous tendaient sans cesse à l'action, tous combattaient pour quelque bonne cause. La littérature n'était pas pour lui une forme vaine ou un jeu d'esprit; elle était un outil de justice, une arme au besoin.

A l'occasion de l'élection présidentielle du 10 décembre 1848, il avait publié dans *la Liberté de penser* un article intitulé *le Candidat de M. de Girardin,* qui fut tiré à part et distribué à plus de 50 000 exemplaires. Il y prophétisait, trop bien, les conséquences de cette élection désastreuse.

Le matin du 2 décembre, de très bonne heure, il entra chez moi, pâle d'émotion : « Eh bien! dit-il, c'est fait. — Quoi donc? — Le coup d'État, pardieu! — Alors, lui dis-je en décrochant ma tunique de garde national, on va se flanquer des coups de fusil? — Oui, répondit-il; mais allons d'abord dans Paris voir ce qui se passe et ce que disent les faubourgs. Amédée Jacques et Emmanuel Arago vont venir ici, où je leur ai donné rendez-vous. Nous irons ensemble, et, d'après ce que nous verrons, nous agirons. »

Nous allâmes en effet tous quatre, d'abord au quartier Popincourt, où Jacques connaissait des fabriques, ensuite au faubourg Saint-Antoine, où Emmanuel Arago en connaissait aussi. Nous trouvâmes partout des gens froids, qui nous dirent pour toute réponse, les uns : « Eh bien! le suffrage universel est rétabli »; les autres : « Changarnier est enfoncé; tant mieux! » Ce ne fut que le lendemain que le peuple commença à comprendre, et, le surlendemain, il était massacré. C'était le jeudi 4 décembre 1851. Il y a bientôt trente-cinq ans de cela, et l'horreur de ce massacre, ajoutée à celle du triple parjure, ne s'est pas affaiblie, je vous en atteste, dans les cœurs de ceux qui, comme nous tous ici présents, mes chers amis, y ont assisté.

Eugène Despois, dès la première heure, avait envoyé sa démission au proviseur du lycée Louis-le-Grand, qui en vain essaya de la lui faire reprendre. La grande institution de Sainte-Barbe, qui depuis plusieurs années déjà avait obtenu la collaboration de Despois comme chargé d'une



conférence littéraire, fut heureuse de s'attacher définitivement un maître aussi distingué et un aussi bon citoyen. Il put donc continuer dans cette maison libérale, pendant toute la durée du second empire, l'enseignement viril qui est celui de l'Université de France, et dans lequel l'éducation est aussi solide et aussi haute que l'instruction. Là comme dans sa chaire du lycée Louis-le-Grand, Despois a exercé une action considérable et laissé une trace lumineuse dans les esprits et dans les cœurs de plusieurs jeunes générations. Pendant que presque toute la France s'était affaissée sous le hideux régime issu de Décembre et qui devait aboutir à Sedan, Eugène Despois fut du nombre (plus grand dans l'Université que partout ailleurs) de ceux qui restèrent debout et qui apprirent aux générations nouvelles à les imiter.

C'est pourquoi, messieurs, son cher souvenir vit dans nos cœurs et nous réunit de nouveau pour l'honorer. Ce monument modeste portera témoignage, après que nous aurons aussi disparu. Il rappellera sommairement les titres de l'écrivain de talent, du professeur puissant et aimé, du bon citoyen, du ferme républicain, qui recommandent sa mémoire à ses amis, à ses anciens collègues, à ses élèves, à tous ceux qui l'ont connu.

Discours de M. F. Royé

(Professeur à Sainte-Barbe)

Après les voix éloquentes et autorisées qui viennent de rappeler les services éminents rendus par Despois aux lettres, à l'Université, à la république, je ne devrais rien ajouter. Mais on m'a désigné pour parler sur sa tombe au nom des amis intimes de la première jeunesse et aussi de ses collègues de Sainte-Barbe, les amis des dernières années.

A ce double titre, je n'aurai rien à dire, mon cher Despois, qui puisse blesser une modestie dont nous connaissions la susceptibilité; mon cœur seul parlera et, au nom de quarante ans d'amitié, il exprimera encore une fois publiquement ce que nous avions tous pour toi d'affection et de reconnaissance.

Ces amis, hélas! qui étaient si heureux de se réunir chaque semaine autour de toi, la plupart ne sont plus, ils t'ont précédé ou suivi de trop près..., Rigault, Sommer, Texte, Barni, Briot... Que de deuils et d'autres encore!... Je reste, le plus humble, pour dire en leur nom que tu étais à tous notre chef, notre guide, un idéal de conscience et de vertu que nous poursuivions du mieux que nous pouvions, sans espérer l'atteindre. Tu n'avais rien à dire même pour soutenir les courages : il nous suffisait de nous demander ce que tu pensais de nous!

Cette influence si saine que tu exerçais sur tes amis, elle s'étendait plus profonde encore sur tes élèves. Qui le sait mieux que moi? Beaucoup ont été les miens. Quand tu as brisé le plus brillant avenir universitaire pour ne pas servir, même un seul jour, le gouvernement de Décembre, tu es venu modestement enseigner dans une maison qui n'a pas un caractère officiel, mais qui par cela même est restée et restera dans tous les temps l'asile de la liberté et de l'indépendance, pour toi les seuls biens, ceux auxquels tu as sacrifié toute ta vie! Nous étions fiers, à Sainte-Barbe, d'enseigner à côté de toi; nous sentions à ta chaude parole, si ferme, si pénétrante, grandir les esprits et les âmes.

Nous y élevons ton fils; pour maîtres, il y retrouve tes collègues. Nous l'élevons, sois tranquille, suivant ces principes de morale sévère et vigoureuse dont tu donnais à tous les préceptes et l'exemple.

Aussi, au nom de tes enfants, au nom de tous ceux qui t'aimaient, sur cette tombe même, nous ne te disons pas adieu. Tu vis, tu vivras toujours dans nos cœurs, comme dans le souvenir de ces générations auxquelles tu as inspiré ce qu'elles ont fait de beau et de bien pour la patrie.

Si quis piorum manibus locus... Pour toi ce n'était pas un doute, c'était une croyance : repose donc en paix dans l'immortalité de ces courageux stoïciens dont tu n'as pu achever l'histoire, mais dont tu nous rappelais la force d'âme et le désintéressement.

Discours de M. Louis Leger

(Professeur au Collège de France)

Il manquerait quelque chose aux hommages que la mémoire de Despois reçoit aujourd'hui, si ses anciens élèves ne venaient ajouter leur témoignage à celui de ses amis et de ses collègues.

Despois a été toute sa vie un maître de la jeunesse; parmi ceux qui ont eu l'honneur de recevoir ses leçons, il n'est personne qui ne se rappelle avec une respectueuse sympathie l'austérité de son caractère, la hauteur de son esprit, la largeur de ses idées.

Despois ne bornait pas son rôle à celui de professeur : il voulait être l'ami et le conseiller de ses élèves. Par delà l'enceinte étroite de la salle d'études, il nous faisait entrevoir les luttes de l'avenir; il cherchait avant tout à faire de nous des hommes et des citoyens. En nous initiant aux génies vers lesquels l'attiraient de secrètes affinités, en nous commentant Tacite ou Juvénal, Corneille ou d'Aubigné, ce qu'il avait en vue, ce n'étaient pas les résultats immédiats de l'éducation scolaire, les succès éphémères des concours, la préparation machinale des examens; c'était la pratique virile de la vie. Malgré la légèreté de la jeunesse, nous nous sentions plus sérieux, plus mâles, plus patriotes, après ces leçons éloquentes où s'épanchait l'âme honnête de ce républicain qui avait payé d'une carrière brillante son dévouement à l'idéal.

Sortis du collège, nous étions fiers de rester ses amis, nous aimions à le consulter, non pas seulement sur nos études, sur nos travaux, mais sur les intérêts mêmes de la patrie.

Sa mort prématurée a été pour nous comme un deuil de famille; il nous a semblé qu'une des pages les plus belles de notre jeunesse était soudainement déchirée. Le temps a marché, et nous sommes restés fidèles à sa mémoire. Ce n'est pas la dernière fois que nous venons te saluer, cher

maître; tu as combattu le bon combat, tu as la plus haute récompense que tu aies jamais rêvée : le pieux souvenir des honnêtes gens.

Puissent les jeunes générations qui nous succèderont rencontrer beaucoup de maîtres qui te ressemblent! Une jeunesse formée par des hommes tels que toi sera à la hauteur de toutes les fortunes, bonnes ou mauvaises, que nous réserve l'avenir.

Discours de M. Brissaud

(Examinateur d'admission à l'École de Saint-Cyr)

Voulez-vous permettre à un des plus anciens élèves d'Eugène Despois de rappeler rapidement les titres qu'il a à nos souvenirs respectueux et reconnaissants? C'est en 1838 que j'ai eu le bonheur de recevoir ses premiers conseils, comme il débutait dans sa mission d'éducateur; il était encore élève; il venait de remporter son prix d'honneur au lycée Saint-Louis. Nous étions, à l'Institution de Reuss, quelques candidats destinés à l'enseignement, et le chef de cette chère maison n'avait pas cru mieux faire pour entretenir chez nous le culte des humanités que de nous confier aux soins du lauréat, notre camarade. Il n'avait pas à craindre que son âge si voisin du nôtre enlevât rien à notre déférence : Despois fut tout de suite un maître aussi écouté, aussi respecté qu'il était aimé; il n'avait aucun effort à faire pour s'imposer. Le camarade ne cessa pas d'être simple, affectueux, familier; mais tout dans sa parole nous révélait une manière élevée d'entendre le devoir; tout enseignait la franchise, la loyauté, la fierté d'âme; il choisissait ses lectures dans les passages les plus propres à façonner les consciences, à grandir le sens moral : que ce fût du Virgile ou du Tacite, du Pascal ou du Corneille, son commentaire pénétrant et judicieux et sa voix vibrante imprimaient fortement les beautés dans nos esprits. On reconnaissait en lui mieux qu'un maître éprouvé, une intelligence d'élite, une personnalité haute et forte, entrée déjà d'une façon si précoce en familiarité avec le secret des chefs-d'œuvre; il avait dans l'accent comme dans l'âme quelque chose de cornélien. Voilà bientôt cinquante ans, messieurs, que j'entendais pour la première fois cette précieuse parole : eh bien, laissez-moi vous dire en toute sincérité que les passages que j'ai le mieux retenus, ceux que j'aime toujours à me débiter à moi-même sont ceux que je lui ai entendu dire à lui-même. Je l'entends toujours; mon oreille a gardé le timbre de sa voix.

Quel beau moment dans sa vie! Avant d'entrer à l'École normale, il avait voulu se ménager une année de studieux loisir, de travail libre de toute discipline, d'indépendance noblement employée, de communauté amicale et joyeuse avec de jeunes esprits; l'avenir était pour lui plein de brillantes promesses. Il faisait le bonheur et la gloire d'une honorable famille; ses maîtres, ses élèves, tous étaient fiers de lui. Il traversait cet heureux temps avec allégresse, l'esprit toujours planant parmi les belles choses de la littérature et de l'art, sans souci, sans chagrin, le cœur ouvert seulement à des émotions douces et sereines. Oh! mon cher Despois, que de fois, plus tard, dans tes années de deuil, le souvenir de cette heure radieuse de ta jeunesse rapprochée des jours si sombres qui t'attendaient a-t-il fait dire à tes amis combien la vie est menteuse et le malheur injuste!

Ceux du moins qui t'ont connu à ce moment, qui ont recueilli tes leçons, n'ont cessé de te rendre justice; ils te seront toujours reconnaissants de les avoir initiés au sentiment littéraire, de les avoir éveillés aux jouissances inoubliables des premières admirations. Avec quel entrain, quelle bonne humeur Despois conduisait sa petite escouade d'humanistes dans ces régions sereines de la poésie et de l'éloquence! Avec quelle attention, quel dévouement il suivait nos exercices scolaires! Ah! c'était alors le bon temps du vers latin et du discours latin : Despois nous en avait communiqué la passion, la superstition, comme diraient les réformistes d'aujourd'hui. Superstition, si l'on veut, nous la gardons, nous y tenons, et nous saluons toujours en Despois un apôtre de la vérité.

Un peu plus tard, quand il fut entré à l'École, il continua ses soins à ceux qui avaient été ses premiers disciples. Deux fois par semaine il consacrait une partie de ses heures de sortie à prendre communication de nos travaux, à s'informer de nos progrès, à nous faire des lectures. Il nous apportait la primeur des œuvres nouvelles; il nous faisait connaître la nature des travaux de l'École; il nous en montrait des échantillons, et, si quelqu'un de ses camarades avait composé une bonne dissertation ou une ingénieuse pièce de vers, un habile pastiche de Michelet ou de Victor Hugo, vite il nous l'apportait, et il jouissait autant que nous de nos surprises; il nous excitait à penser, à juger, à formuler nos jugements. Ah! messieurs, le bon professeur que cet excellent camarade! Quelles heures instructives et émues nous avons passées avec lui! Quel merveilleux prestige que cette union chez lui de l'autorité et de la gaieté, et quelles belles perspectives il nous ouvrait! comme tout prenait couleur en passant par sa parole! Et chez nous quelle vivacité, quelle fraîcheur d'impressions!

Pardonnez-moi, messieurs, de vous parler d'un moment de la vie de Despois qui n'a eu qu'un petit nombre de témoins et d'admirateurs; mais que du moins ces lointains souvenirs vous prouvent quelle empreinte ineffaçable laissait déjà dans l'âme de ses auditeurs cette riche, affectueuse et forte nature, avec quelle simplicité et quelle éloquence naturelle s'affirmait déjà ce stoïcisme de principes que sa conduite plus tard n'a jamais démenti. Comme Vauvenargues, il était à la fois aimable et sévère; c'est pour cela qu'il nous rendait le travail si doux quand nous avions de seize à vingt ans. Voilà pourquoi, devant son image, je ne puis me défendre de lui adresser avec effusion la profonde gratitude d'un disciple aujourd'hui sexagénaire.



CAUSERIE LITTÉRAIRE

I.

Il y a bientôt quarante ans, dans les sombres salles du vieux lycée Henri IV, un professeur enseignait l'histoire à de grands jeunes gens en âge déjà d'apprécier ses fortes et solides leçons. Parmi ceux qu'elles captivaient, au premier rang même, le professeur avait distingué un jeune homme grave avant l'âge, de figure austère, dont les yeux s'animaient comme d'un rayon de flamme quand l'enseignement de l'histoire touchait aux questions religieuses. Ce professeur était Victor Duruy, qui devait plus tard être ministre; cet élève était Adolphe Perraud, qui devait plus tard être évêque.

Hier l'élève, déjà d'assez longue date académicien (tour de faveur), souhaitait la bienvenue à son maître, qui entrait à l'Académie (ancienneté). Séance de grande attraction. On a refusé du monde. Les rues voisines et la place étaient encombrées de fiacres venant pour le professeur, de brillants équipages venant pour l'évêque.

A l'heure exacte, la fête de l'intelligence commençait. De deux heures à trois, une série de leçons d'histoire sur des sujets variés; de trois heures à quatre, un sermon. Un peu grisâtres, ces leçons; très éclatant, ce sermon. Succès d'estime pour le professeur; succès brillant et bruyant — que de belles dames ont crevé leurs gants! — pour Monseigneur. Il faut bien le dire, le professeur n'est pas orateur; l'évêque est orateur. Or, quand on vient à ce genre de solennité, qu'attend-on? Des discours. Vos leçons d'histoire, même solides et nourries, ne sont pas un discours; on reste froid. Un sermon, c'est un discours, et, ce sermon étant éloquent, on applaudit. Ajoutez à cela que M. Duruy a lu ses leçons d'un air morne, dolent et ennuyé, comme quelqu'un qui se dirait : « Mon Dieu, que je voudrais bien m'en aller! » Il les a lues même péniblement, se trompant de lignes, sautant des mots et se reprenant. On eût dit un curé de village déchiffrant et écorchant une lettre pastorale. Mgr Perraud, tout en ayant l'air de lire son sermon, l'a débité avec accent, avec chaleur; il semblait même se contenir pour ne pas dépasser la note légèrement voilée du discours académique. Avec cela, la flamme d'autrefois sortant encore de ses yeux, et je ne sais quelle ampleur de gestes, bien qu'il remuât à peine le bras droit, et un grand air, un très grand air. C'est un orateur.

M. Duruy ne l'est-il donc pas au besoin? Il semble qu'il ait eu peur de le paraître et de faire œuvre oratoire ou même artistique. Dès les premiers mots, il annonce sa série de petites leçons d'histoire à propos des différentes œuvres de Mignet, et presque aussitôt il égrène son chapelet. Sur l'homme même n'y a-t-il donc rien d'intéressant à dire, pas un détail pittoresque? Rien que quelques mots incolores sur ses débuts, pour nous conduire à 1836, date où Mignet entre à l'Académie. Dès ce moment il semble qu'il soit mort. Plus rien sur l'homme, mais l'analyse et la discussion de chacun de ses ouvrages. Cependant son amitié avec Thiers? Pas un mot là-dessus. Il se pourrait que le sujet ait semblé difficile à l'ancien ministre de Napoléon III. Thiers n'avait pas la même admiration pour le second empire, il ne regardait pas l'empereur comme l'esprit le plus libéral qu'il y eût en France. Donc, parler de Thiers, c'était nous mener sur le terrain de la politique contemporaine, et M. Duruy ne le voulait pas absolument. Il tenait à demeurer sur les hauteurs sereines de l'histoire. Sereines, soit; mais froides et enveloppées d'une légère brume.

Mgr Perraud s'est montré autrement artiste en même temps qu'il était orateur. Il a cherché, lui, ce qui met dans un discours la couleur, la chaleur et la vie. C'est néanmoins un sermon, je le répète, et un sermon où palpitent, comme dans presque tous les sermons d'aujourd'hui, les passions et même les colères de l'heure présente — oui, des colères, monseigneur et vieux camarade! — Mais quel brillant et vivant sermon! Il n'a pas craint, lui, de parler de l'amitié de Thiers et de Mignet; il n'a pas reculé devant le détail pittoresque, l'anecdote qui peint; il s'est même permis la malice, l'épigramme et même le mot pour rire. Vous, monsieur, a-t-il dit, qui représente mieux que personne l'Université, en ayant été élève, maître et même grand-maître. Et ailleurs : Vous, monsieur, qui avez été collaborateur de Napoléon III à plus d'un titre. Et que de jolis souvenirs de lectures ou de voyages aimablement évoqués pour nous conduire par des chemins inattendus à des considérations très élevées et très sérieuses! Car lui aussi il monte, mais par des sentiers fleuris, aux plus hauts sommets; seulement ces sommets sont éclairés par un radieux soleil.

Le succès du sermon a donc été considérable et, j'ajoute, très légitime. Une seule objection, c'est que c'est, malgré tout, un sermon. L'orateur, comme s'il était en chaire, énonce avec une confiance imperturbable certaines propositions qui font sursauter les plus calmes. Ainsi : Bossuet est un admirable professeur d'histoire. Ah! non, monseigneur! Bossuet expliquant la chute de Rome par l'intérêt qu'y avait le christianisme, Bossuet voyant dans la révolution politique d'Angleterre le châtiment de la révolution religieuse, voyons, cela fait sourire, n'est-ce pas? De même encore, quand vous discutez avec M. Duruy au sujet des premiers chrétiens, — que dis-je, vous discutez? — quand vous pleurez sur ses erreurs et que vous appelez sur lui la miséricorde de Dieu, tout cela est très oratoire, très pathétique; mais c'est encore le sermon. Après tout, bien volontiers, j'entendrais souvent des sermons comme celui-là.

II.

Le nouvel ouvrage posthume de Paul Albert, *la Littérature française au* XIX*e siècle* (1), est le complément naturel des études si bien accueillies sur les *Origines du romantisme.* Il est, de même, le résumé d'un cours professé devant des dames et des jeunes filles. Paul Albert, s'il eût vécu, aurait publié lui-même ces leçons, qui s'étaient adressées à un auditoire spécial. A tel endroit il eût développé plus longuement ce qu'il n'avait marqué que par une courte indication ou des notes jetées sur le papier quelques heures avant le cours. A tel autre endroit, l'écrivain eût atténué ce que la critique du professeur, qui veut avant tout être compris et ne dédaigne pas non plus de faire sensation, pouvait avoir d'un peu vif. Certains traits, par exemple, sur Cousin ou M. Nisard auraient été sans doute adoucis ou, tout au moins, expliqués, commentés. Les épigrammes concentrées sont plus cruelles que soumises à une dilution. Ces retouches, Paul Albert seul eût pu les opérer; la main pieuse d'un fils ne saurait se les permettre. Nous avons donc, moins les développements improvisés en chaire, le cours tel qu'il fut professé en 1876 à la salle Saint-André. La mère en permettra la lecture à sa fille, et même elles liront ensemble et, en maint endroit, applaudiront comme faisait le gracieux auditoire qui se pressait autour de cette chaire, pas du tout de physionomie pédantesque et doctorale, mais d'air agréable et engageant. A certains moments, la mère, se croyant seule, fera tout haut cette réflexion que sur tel épisode de tel roman de Balzac, sur telle intention égrillarde de Béranger, le critique pouvait insister un peu plus, car enfin... — Ah! vous dites, maman? — Moi, je ne dis rien du tout; continuez donc à lire, mademoiselle!

Eh bien, oui, lisez, mesdemoiselles, vous qui n'avez pas eu le privilège d'entendre ce piquant et charmant causeur. Nous le lirons aussi avec plaisir, nous plus avancés que vous en âge et en beaucoup d'autres choses, comblant aisément les quelques lacunes volontaires. Nous le lirons même avec fruit, bien qu'il s'adressât par destination première à la jeunesse. C'est là son péché originel; mais il le rachète par tant d'autres mérites! Le plus grand, le premier de tous, à mon sens, c'est qu'il est, comme on dit volontiers aujourd'hui, essentiellement suggestif. Il éveille les idées, les réflexions, la contradiction même, et c'est là la grande affaire. Paul Albert, j'en suis certain, eût été troublé et comme mal à l'aise s'il eût vu tous ses lecteurs absolument de son avis. Quoi! ce que je dis, se fût-il demandé, est donc banal à ce point? Ainsi je pense comme tout le monde? Il aimait, non pas à stupéfier, encore moins à scandaliser, mais peut-être à inquiéter. Un léger signe d'étonnement sur les visages n'était pas pour lui déplaire. Il y voyait comme un témoignage rendu à son indépendance et à son originalité, qualités auxquelles il lui était agréable qu'on ne demeurât pas aveugle. Il y avait bien là un peu de coquetterie. — Que quiconque a fait des cours publics où assistaient des dames lui jette la première pierre! — Mais, l'habitude devenant une seconde nature, sa sincérité était complète. Quand il voyait un peu autrement que tout le monde, ce n'était pas par parti pris et en s'avouant qu'il ne voulait pas voir comme tout le monde. Aussi, quand il est dans le courant de l'opinion commune, ne croyez pas qu'il se soit laissé aller à suivre la foule; il a pris la direction qu'il croyait la vraie: s'il se rencontre avec les moutons de Panurge, il n'est pas, lui, un de ces moutons.

Cette indépendance de jugement, cette fierté de caractère me plaisent au delà de ce que je saurais dire. Y entre-t-il un peu de contentement de soi? Il est possible; mais cette satisfaction est bien légitime, après tout. Quand vous consultez Paul Albert sur un nom, sur une œuvre, vous êtes assuré d'avoir, non pas un écho, mais une note personnelle. Voilà ce qu'il a senti par lui-même! Voilà son impression sincère! Vous pourrez ensuite discuter sur tel ou tel point, articuler une réserve; mais vous savez au moins que l'opinion que vous contestez n'est pas une monnaie usée à force d'avoir circulé; c'est une pièce toute neuve et d'une empreinte nettement en relief. Et voilà comment ces leçons, qui s'adressaient à des jeunes filles, sont goûtées des hommes mûrs et comment elles ont un attrait spécial pour ceux qui s'intéressent par profession aux études d'histoire littéraire. Chose étrange, n'est-ce pas? A l'usage de la jeunesse gracieuse et à l'usage des critiques qui n'ont plus ni jeunesse ni grâce! Eh bien, c'est pourtant ainsi.

III.

M. Maurice Albert, qui publie ces pages charmantes de son père, nous donne en même temps une traduction en prose d'Anacréon (1). Oui, en prose, parce qu'en vers on ne saurait espérer de nous offrir mieux que la traduction de Remi Belleau, laquelle ne vaut pas d'ailleurs bien cher. L'entreprise est donc bien difficile de moduler de petits accords sur une petite cithare, toute petite, toute petite, des accords qui ne soient pas trop au-dessous de cette *musiquette* de Téos? — Entre nous, n'est-ce pas, c'est de la musiquette. — Entreprise impossible, a dit Sainte-Beuve, et il en a donné des raisons très subtiles, mais très peu concluantes. Les cigales, les colombes, les abeilles de Téos sont des êtres

(1) *La Littérature française au* XIX*e siècle,* par Paul Albert. Tome IIe. — Paris, 1885. Hachette et Cie.

(1) *Poésies d'Anacréon.* Traduction et introduction par M. Maurice Albert. — 1 vol. Paris, 1885. Librairie des bibliophiles.



légers et brillants que l'on ne peut toucher sans flétrir leurs ailes ou les briser; il leur faut une foule de soins délicats, d'attentions ingénieuses : faute de quoi, elles périssent. La moindre rudesse ou la moindre fadeur, les voilà mortes. — Mon Dieu, je m'en consolerais; mais en quoi ces attentions et ces délicatesses sont-elles incompatibles avec la poésie? Comment la prose en est-elle plus capable? C'est ce que Sainte-Beuve a négligé de nous révéler. Il me semble, à moi, qu'il y a une raison plus simple : c'est que notre poésie, même la plus légère et la plus modeste, n'a pas d'instruments assez frêles, assez minces, de chalumeaux assez exigus pour ces petites chansons qui rappellent la note aigrelette du cri-cri et de la cigale. Il y aurait bien le mirliton, un mirliton de toute petite dimension, un mirliton à cinq centimes; mais, si le son que renvoie la pelure d'oignon est suffisamment grêle, il a, en même temps, je ne sais quelle intonation gouailleuse et faubourienne qui ne ferait pas bien dans la circonstance. Un gavroche, le mirliton! Et cette poésie? Une Madelon, une Cathos, une Précieuse, pas même de l'hôtel Rambouillet, non, une Précieuse ridicule.

Et c'est pourquoi M. Maurice Albert n'a même pas essayé du mirliton. Il n'a pas chanté, pas même chantonné, pas même fredonné entre ses dents; il a parlé tout naturellement, autant qu'on peut toutefois dire naturellement ces petites mignardises, mièvreries, et, comme définissait jadis Joachim Du Bellay ce genre de fadeurs, ces « espiceries »; nous dirions aujourd'hui confiseries. Quoi! un confiseur, cet Anacréon que les statues antiques se dressant sur l'Acropole et à Téos montraient perdant à moitié son manteau et ses sandales, en franc ivrogne, et lançant des regards de faune ou de satyre à celles et à ceux dont la beauté lui faisait impression? Lui, un confiseur? C'est que ce n'est pas lui que nous avons, vous le savez. Un mystificateur, cet Henri Estienne, qui nous a présenté un pseudo-Anacréon! Beaucoup s'y sont laissé prendre, Sainte-Beuve lui-même. Et si vous me demandez maintenant pourquoi M. Maurice Albert, qui, lui, ne s'est pas laissé prendre et qui, en outre, a un goût très modéré pour la confiserie, a traduit ce faux Anacréon, vous m'embarrasserez fort. Ne me le demandez donc pas. Uniquement peut-être pour être agréable à M. Jouaust. Or M. Jouaust désirait enrichir d'un nouveau joyau typographique sa *Collection bijou*, ce qui lui était une occasion de placer une notice écrite par lui-même avant la très aimable préface de M. Albert. M. Jouaust aime à écrire des notices.

IV.

Voici trois volumes qui demandent à être expédiés rapidement, car ils sont un peu trop scabreux pour qu'on y insiste dans cette causerie toujours pudibonde. Nous pouvons, en outre, les encadrer dans une même rubrique, car tous les trois simplifient la théorie de l'amour. Pour eux trois c'est un accident ou un incident, ou un agrément ou une nécessité. L'amour vient? Bonjour, charmant enfant! L'amour s'en va? Bon voyage, petit gamin! Et tout est dit. Ici on ne se creuse pas la cervelle, on ne sonde pas de douloureuses énigmes.

Voyez, par exemple, la marquise du Rozel (1), que vous présente M. Gustave Vinot. Avant de se marier elle a aimé son médecin, déjà marié lui-même. Tout naturellement elle lui a dit : « Je vous aime, docteur! — Et moi donc! a riposté le docteur. — Donc nous nous aimons; eh bien, alors, quand on s'aime, docteur, il est tout naturel, comme vous dites, tout naturel de se le prouver. » Et ils se le sont prouvé consciencieusement. Forcée de se marier, la jeune fille s'est dit : Pas de partage! En conséquence, la marquise du Rozel est allée acheter au maître de forges de M. Ohnet le verrou qu'il a eu quelque peine à dévisser, mais qu'il a dévissé cependant. Et ce verrou fonctionne jusqu'à ce que le docteur meure d'un anévrisme. Une fois le docteur enterré, dévissé le verrou. C'est le marquis du Rozel qui est content! — C'est tout? — C'est tout. Pas de cruelle énigme, comme vous voyez. Il ne faut pas compliquer la vie.

L'héroïne de M. Alfred Courmes et de ses *Jours d'amour* (2) ne la complique pas non plus. Elle suit la bonne loi de nature. Mariée à un savant toujours penché sur ses cornues, elle aime un étudiant qu'elle rencontre au Luxembourg, et, comme elle l'aime, naturellement elle le lui prouve, elle aussi. Le jour venu où elle ne l'aime plus, adieu, jeune homme! Mais elle aime tout aussitôt le frère de son mari; elle le lui prouve non moins naturellement. Cette honnête dame me rappelle mon vieux maître d'arithmétique : Faisons la preuve, faisons la preuve! Oh! tout cela tranquillement, sans angoisses de l'âme ni de la conscience. Cette nouvelle passion éteinte, elle songe à marier son beau-frère; sur le chemin de la mairie, elle rencontre l'étudiant d'autrefois : on échange une bonne poignée de mains. Et c'est tout? C'est tout. L'amour, qui donc a dit qu'on en mourait? Chanson!

L'amour, c'est un besoin comme un autre (3), nous dit M. Paul Alexis, et il nous fait défiler un cortège de bipèdes qui obéissent à ce besoin. Pour que la leçon soit plus complète encore, il y joint un quadrupède, un caniche de sa connaissance chez qui ce besoin se manifeste fréquemment. Le caniche en a-t-il la con-

(1) *La marquise du Rozel*, par M. Gustave Vinot. — 1 vol. Paris, 1885. Calmann Lévy.

(2) Alfred Courmes, *Jours d'amour*. — 1 vol. Paris, 1885. G. Charpentier.

(3) *Le Besoin d'aimer*, par M. Paul Alexis. — 1 vol. Paris, 1885. G. Charpentier.

science troublée, éprouve-t-il des remords? Nullement. C'est la loi de nature. — Eh bien non, et, franchement, messieurs les naturalistes, les documents humains pris sur les caniches, c'est par trop!

V.

La librairie Ollendorff publie la grande scène représentée au Théâtre-Français, *l'Apothéose* (1). M. Delair a imaginé un cadre fantastique et païen pour y faire apparaître et couronner le buste de Victor Hugo.

Le poète réclamé au gardien de l'Érèbe par l'Océan, la Poésie, la Pitié, l'Enfance, le Peuple, voilà une conception qui ne manque certes pas de grandeur. Cependant ce qu'il y a dans ce symbolisme et ce paganisme d'artificiel et de convenu me semble jeter quelque froideur. Les vers, incessamment improvisés, sont parfois rudes à l'oreille. Moi, j'aurais imaginé autre chose : une apothéose muette.

Devant le buste auraient défilé, un laurier à la main, tous les héros du poète, héros qui vivent d'une vie si réelle qu'ils sont plus vrais pour nous que ceux de l'histoire. Et quel cortège, depuis la Esméralda et Frollo jusqu'à Cimourdain! Le défilé eût été long; mais quel symbole éclatant de ce don suprême de la création qui met *le Maître* au premier rang entre les poètes de tous les pays et de tous les temps! — Voilà ce que j'aurais proposé; on ne m'a pas consulté.

MAXIME GAUCHER.

NOTES ET IMPRESSIONS

I.

C'en est fait, paraît-il. En présence du succès éclatant remporté la semaine dernière par la bataille de fleurs du bois de Boulogne, il vient d'être décidé, pour nous servir de quelques expressions que nous avons lues dans les journaux, que la bataille de fleurs, définitivement *entrée* dans nos mœurs, était *fondée* à tout jamais à Paris. Nous n'aurons plus besoin de nous transporter à Nice pour assister ou prendre part à cette bataille. Nice avec ses fleurs, ses enchantements, se transportera chaque année chez nous. C'est Nice à la portée de tout le monde ; Nice chez soi.

Il y a quelques années déjà, le directeur du journal qui a pris l'initiative de cette fête, ce cœur d'élite dont la vie n'est qu'un long dévouement, mais qui n'aime sans doute les déplacements et villégiatures qu'à la quatrième page de sa feuille, avait voulu nous épargner le voyage d'Italie, ses fatigues et ses dépenses « Tout le monde, disait-il, ne peut aller à Rome, à Venise, à Florence, admirer les chefs-d'œuvre du Vatican, de l'Académie et du palais Pitti. Pourquoi ces chefs-d'œuvre ne viendraient-ils pas à nous? Je vais écrire au Pape, au roi d'Italie, avec qui, du reste, je suis dans les meilleurs termes... » On a négligé de nous faire connaître les réponses des souverains spirituel et temporel de l'Italie. Le projet n'eut pas de suite. Il s'agissait, naturellement, d'une infortune à soulager. L'esprit inventif du petit Manteau-Bleu du journalisme parisien en fut quitte pour trouver une autre combinaison. Mais, cette fois-ci, avec sa bataille de fleurs annuelle, il ne rencontrera pas les mêmes difficultés. On ne demande plus aux souverains étrangers de se dessaisir du moindre de leurs chefs-d'œuvre ; on se borne à nous donner sur les rives du lac du bois de Boulogne la représentation d'une fête qui se célébrait naguère pour quelques privilégiés uniquement, dans le Midi de la France, entre les neiges des Alpes et les flots bleus de la Méditerranée.

Le cadre, quoiqu'un peu connu, est charmant ; mais le mont Valérien, les coteaux de Suresnes et de Saint-Cloud auront bien de la peine à nous faire oublier le panorama de l'Esterel et le chemin de la Corniche à travers les citronniers en fleurs, les agaves et les amandiers roses.

Jetons cependant un coup d'œil sur le tableau qu'on a fait passer devant nous, samedi dernier, sur cette soi-disant reproduction d'une bataille de fleurs dans le Midi ; et, pour qu'on ne nous qualifie pas d'esprit grincheux, commençons par le mot de la fin : journée merveilleuse pour les victimes du devoir, qui vont toutes se voir inscrites au Grand-Livre; succès inouï, sans précédent, colossal, recette fantastique, circulation interdite deux heures au moins avant que la fête ne commençât ; présence de nos plus jolies actrices transformées en bouquetières ; les commissaires rivalisant de verve et de valeur sous le feu de l'ennemi, etc., etc.

Il est vrai qu'excepté un jour de Grand Prix, au retour, nous n'avons jamais vu autant de monde, autant de voitures. Ce n'était plus une foule, c'était une véritable cohue. On restait plus d'une heure dans sa voiture sans pouvoir avancer d'un pas, obligé de contempler le dos ou le profil des personnes que le hasard vous avait données pour voisines. Vous couriez bien des chances de rapporter chez vous les quelques fleurs qu'il vous aurait été agréable de distribuer à vos amis et connaissances, à moins de vous en débarrasser au profit des bonnes et des enfants placés sur la chaussée, le long de la file des voitures, qui imploraient votre charité sous la forme d'une rose ou d'un œillet, de la voix glapissante avec laquelle ils vous auraient demandé, au coin d'une rue, un bon de pain ou de bois de chauffage.

(1) *Apothéose*, par M. Paul Delair. — 1 vol. Paris, 1885. Paul Ollendorff.

En général, le public semblait venu avec les attentions les plus pacifiques, en simple spectateur. On comptait les personnes qui, voulant prendre part à la lutte, avaient eu soin de remplir leurs caissons ou leurs cartouchières de munitions et d'engins de guerre. Quelques *allumeurs*, de loin en loin, se lançaient bien des projectiles de fleurs pour justifier le titre de la fête et donner au public l'idée d'aller se précipiter vers les comptoirs du fleuriste attitré; mais c'était mollement, sans conviction, sans aucun élan. Ils rappelaient ces trois ou quatre malheureux couples qui dansaient jadis dans feu le jardin Mabille autour de l'orchestre, pour faire croire aux bons bourgeois accompagnés de leurs *dames* qu'ils assistaient à un bal.

A peine cinq ou six voitures ornées de fleurs, et dans quel état, les malheureuses! Desséchées, rôties, calcinées, la tête basse, uniformément recouvertes d'un voile de poussière, ressemblant plutôt à de la salade qui a été vigoureusement fatiguée ou qui a traîné pendant plusieurs jours dans des charrettes, elles semblaient regarder avec ce qu'il leur restait d'yeux les tuyaux d'arrosage et implorer leur secours. Une seule voiture, ornée avec le meilleur goût de fleurs jaunes de faux ébénier, faisait exception, aussi fraîche au départ qu'à l'arrivée après deux ou trois heures de défilé : ces fleurs étaient artificielles.

Si la fête des fleurs a quelque chance de s'acclimater chez nous, ce sera sous cette forme. Et encore! La bataille de fleurs dans le Midi a lieu à la fin de l'hiver, la veille du carnaval; à Paris, on veut nous la servir pendant la canicule, alors que le prix des fleurs est à la portée de tout le monde. A Cannes, à Nice ou à Menton, les fleuristes vous demandent quatre ou cinq jours pour décorer votre voiture; ici, en moins de quatre ou cinq heures, toutes les fleurs sont fanées. Avec quelques centaines de francs vous faites, dans le Midi, les choses princièrement; vous pouvez même beaucoup vous amuser avec un louis ou deux de fleurs : que faudrait-il à Paris pour être seulement convenable? De plus, les villes du littoral de la Méditerranée, malgré leurs nombreux habitants, sont restées absolument petites villes; tout le monde s'y connaît : aussi la bataille de fleurs n'est-elle pas une fête publique, mais une réunion intime. On se bombarde de fleurs entre amis.

II.

Une bataille de fleurs n'a sa raison d'être, ne peut s'expliquer que dans le royaume des fleurs, dans le pays où elles ne représentent aucune valeur, où riches et pauvres, grandes dames, petites ouvrières portent à leurs boutonnières, à leurs chapeaux, au corsage, derrière l'oreille, des camélias, des œillets, des roses qui seraient dignes d'occuper à Paris la place d'honneur dans la montre des boutiques de nos plus élégantes fleuristes. Les violettes, là-bas, ne s'achètent pas; on les arrache le long des chemins, sur les vieux murs tapissés de verdure; les anémones, dans les champs, au pied des oliviers. On n'a qu'à lever le bras pour cueillir sur la grande route les héliotropes et les plus beaux géraniums, qu'à se baisser pour couper, comme de la mauvaise herbe, des bruyères blanches odorantes dont nous ne connaissons pas l'espèce dans le Nord. Vous n'avez pas besoin d'entrer dans une boutique pour acheter ces jolies fougères, ces capillaires qui sont devenus depuis quelques années les ornements de nos salons; montez un peu dans la montagne, et, à l'ombre, près des sources, des cours d'eau, des moulins à huile, vous en trouverez de quoi remplir tous les vases, toutes les coupes de la Chine, du Japon et de Vallauris réunies.

Vous apercevez dans des pots, aux fenêtres des plus modestes *vigne*, des renoncules d'une grosseur extraordinaire et de nuances qui vous sont complètement inconnues. Les roses blanches valent quelques sous la douzaine, en attendant qu'elles aient perdu toute espèce de valeur : à la fin du mois de mai, quand les étrangers regagnent leurs foyers, les fleuristes ne se donnent même plus la peine de les cueillir; ils les laissent s'effeuiller. Les champs où on les cultive sont tellement blancs qu'on les dirait couverts de neige.

C'est le véritable moment où il faut voir le Midi. Les lucioles, si vous vous approchez de la frontière italienne, dans la baie de Garavan, par exemple, à Menton, illuminent les jardins. On dirait des paillettes d'or vivantes, des étoiles filantes, qui se jouent dans les orangers, dans les citronniers, au milieu des roses qui recouvrent les treilles à l'italienne en attendant que la vigne vienne en prendre possession. Rien de joli à voir comme ces mouches lumineuses tournoyant autour des troncs obscurs des pâles oliviers. Et quelle fête pour l'odorat!

Les daphnés, les daturas, alors en pleine floraison, mêlent leurs odeurs à celles qui se dégagent, le soir, d'une manière si pénétrante, des orangers, des vanilles et des eucalyptus. Le charme de ces soirées est incomparable : l'affreux moustique n'a pas encore fait son apparition.

Le jour de la bataille de fleurs fixé par le comité qui préside aux fêtes du carnaval, chacun se met activement aux préparatifs. Ordre est donné aux jardiniers, dans les villas, de ralentir l'expédition des boîtes, des colis postaux, de ne cueillir que ce qui est indispensable pour la table et les appartements. Les fils, les filles, les frères, les sœurs, les cousins, les cousines des domestiques se mettent au travail : on prépare les nœuds de soie ou de satin avec lesquels on attache les bouquets; on cueille les fleurs; on prépare les petits bouquets; on va chasser les fougères, les mousses dans la montagne. La veille du grand jour, le jardinier en

chef, secondé de ses aides, confectionne les gros bouquets, les corbeilles, les coussins, les boules en fleurs, toutes les mille fantaisies les plus luxueuses qui lui passent par la tête, à destination des personnes auxquelles ses maîtres veulent être particulièrement agréables. Avec quel zèle tout le monde, grands et petits, travaille! Il faut soutenir l'honneur de la villa et gagner le premier prix, que les maîtres abandonnent toujours à leurs humbles collaborateurs.

Ce n'est que trois ou quatre jours avant la bataille que les tapissiers fleuristes se mettent à décorer la voiture, et dans le plus grand mystère, dans une remise très fraîche où nul étranger ne peut pénétrer. Il faut que le secret soit bien gardé : si on commettait la moindre indiscrétion et que, le grand jour, trois ou quatre, dix voitures peut-être fussent décorées de la même manière! Vous avez même soin de faire répandre le bruit dans la ville, par quelques aimables potiniers ayant leurs grandes et petites entrées dans tous les mondes, que l'on croit que cette année la voiture des X... sera garnie entièrement de toile de Gênes et de *bougainvilea*, ou d'andrinople et de *mimosa*. On fait semblant de ne pas entendre, et, le jour de la bataille, vous verrez apparaître une douzaine de landaus, de victorias, de paniers, de ducs, ornés d'andrinople et de *mimosa*, de toile de Gênes et de *bougainvilea*, pour jouer un bon tour aux X.... La même petite comédie se représente chaque année et toujours avec le même succès.

Deux coups de canon annoncent aux belligérants que les hostilités vont commencer. Les voitures arrivent le long du Corso, disparaissant sous les fleurs, les violettes de Parme, les anthémis, les œillets piqués, cousus, sur une satinette de couleur qui recouvre entièrement la voiture. Tout est fleuri, depuis la capote jusqu'au garde-crotte, depuis les roues jusqu'aux chapeaux des cochers. Ce ne sont plus des voitures, mais des jardinières ambulantes. Deux énormes bouquets, destinés à quelques personnages considérables, occupent la place des lanternes. Rien d'imprévu dans cette bataille, à moins de surprise. Sur les genoux des maîtres de la voiture sont déposés de grands plateaux légers, en laque, des corbeilles de jonc doré couvertes, remplies de quantité de petits bouquets, dits *au cent*, ceux qu'on jette à gauche, à droite, indifféremment, soit pour attaquer, soit pour se défendre, soit pour rendre les politesses des inconnus. Viennent ensuite les bouquets d'un plus fort calibre, — *à la douzaine*, — avec lesquels on se bat entre amis; puis les grosses pièces, les obus, ayant chacun leur destination, qui vous tueraient si on vous les lançait, et que l'on dépose avec grâce entre les mains de ses amis en passant près de leurs voitures. Toutes les dispositions sont prises pour ne jamais manquer de munitions. Une réserve de batteries est installée non loin du champ de bataille, et les pourvoyeurs se portent vivement du fourgon à la pièce sous les feux croisés des ennemis.

C'est, du reste, une véritable petite guerre que cette bataille de fleurs. La tribune du comité joue le rôle de la forteresse qu'on veut prendre d'assaut ou réduire par la famine, ce qui est plus difficile, ses munitions étant sans cesse renouvelées par ses adversaires. Les mails où trône l'état-major, les breaks, les chars à bancs de campagne, les victorias, les petites charrettes anglaises, les légers bogheis représentent la grosse cavalerie, l'artillerie de position et l'artillerie légère. Sur le siège, à côté du cocher, combien de jeunes gens remplissent les fonctions d'éclaireurs en signalant la présence de l'ennemi à la brigade qui est dans la voiture! L'infanterie n'est pas moins nombreuse : on aime assez à dépenser son activité en circulant sur tous les points. Ses armes cachées dans son petit sac en bandoulière, on se fraye un passage dans les rangs ennemis, on se bat à trois pas, à la baïonnette. Vous ne rencontrez que maraudeurs et pillards, qui ramassent les fleurs que vous laissez tomber ou qu'ils arrêtent au passage. Ils reviendront vous les vendre tout à l'heure après avoir été les rafraîchir à la fontaine voisine. La légion étrangère compte parmi les plus brillants escadrons de l'armée niçoise. Il n'y a pas jusqu'à la vieille garde qui n'ait envoyé des représentantes. L'intendance ne mérite que des éloges... Quand je vous disais que le Midi était un pays idéal!

EDGAR COURTOIS.

CHRONIQUE RIMÉE

AU LECTEUR

Timidement, discrètement,
Ainsi qu'un dernier régiment
Fermant la marche d'une armée,
Après maint article pimpant
Voici venir, clopin-clopant,
Un bout de chronique rimée.

De temps en temps, si tu le veux,
Lecteur, nous irons tous les deux
Sur Pégase, coursier antique,
Faire bien loin, plus loin encor,
La chasse aux belles rimes d'or
Volant dans le ciel poétique;

Et, pour peu que nous les tenions,
Ces fins et subtils papillons
Qu'on poursuit parfois une lieue,
En long, en large, en file, en rond,
Vite, nos doigts les fixeront
Sous cette couverture bleue!

Suivant ton gré, suivant ton goût,
Nous parlerons un peu de tout,
Du jour passé, du jour qui passe,
D'hier, d'aujourd'hui, de demain,

Et poursuivrons notre chemin
Au hasard, à travers l'espace.

L'hiver, alors que tout est gris,
Nous chanterons le vieux Paris
Plein de souvenirs et de rêves;
L'été, comme des écoliers,
Nous dirons les bois familiers
Et les montagnes et les grèves.

Que sais-je, enfin?... Suivant le temps,
Nous causerons quelques instants
Du ciel, des choses et des hommes;
N'en déplaise à Schopenhauer,
Nous saurons parfois rire clair
En fils de Gaulois que nous sommes!

Et justement, lecteur, voici
Le soleil qui veut rire aussi
Et vient cogner à ma fenêtre...
Chantons donc, sans plus discourir,
Le printemps... tout près de mourir,
Et l'été... qui va bientôt naître!

LE PRINTEMPS PARISIEN

Sortant de son long sommeil,
Le soleil,
Doux et bienfaisant encore,
S'étale complaisamment,
En amant,
Sur le grand Paris qu'il dore.

A ses baisers attendus
Et bien dus,
Toute la ville frissonne;
On fait la nique à l'hiver :
« Adieu, cher!
Repassez... après l'automne! »

Dans l'azur, au bord des toits,
Mille voix
Lancent une folle antienne;
C'est un tas de moineaux francs
Qui, par rangs,
Chantent *la Parisienne*.

Les vieillards, les souffreteux
Grelotteux,
Se réchauffent dans les squares,
Tandis que les bébés blonds
Font des ronds
Sous le nez des rastaquouères.

Bien astiqués, bien peignés,
Alignés
Comme aux heures d'exercices,
Par deux, par trois, les pioupious
A l'œil doux
Passent devant les nourrices.

La foule, sur le trottoir,
Dès le soir
Aspire la brise pure;
Les théâtres délaissés
Sont forcés
D'annoncer leur fermeture.

Les arbres du boulevard,
En retard
Sur leurs frères des banlieues,
Tendent leurs bras nonchalants
Et tremblants
Vers le ciel aux nappes bleues.

Les femmes au teint plus clair
Ont tout l'air,
Dans leurs jaquettes étroites,
De beaux joujoux bien tentants
Qu'au printemps
L'Amour tire de leurs boîtes.

Les familles du Pérou
— Dieu sait d'où! —
En masses sont arrivées;
Les maisons du parc Monceaux
A pleins seaux
Voient leurs façades lavées.

Les peintres ont terminé
Et signé
Leur œuvre longtemps mûrie;
Chacun, avant son départ,
Juge l'Art
Au palais de l'Industrie.

Au Bois, dès le matin clair,
En plein air,
On galope, on caracole;
Et rois et reines du sport
Sans effort
Cultivent la haute école.

Par les chemins isolés,
Bien sablés,
— Fine vision qui passe, —
Madame X..., en drap mastic,
Fait du « chic »
Au petit galop de chasse;

Et les jolis oiseaux vifs
Vont, craintifs,
Se cacher sur une branche
Lorsque courent affolés,
Emballés,
Les cavaliers du dimanche.

Aux Acacias, plus tard,
Au hasard
Se croisent les équipages;
Le soleil frappe en biais
Les harnais
Et lustre les attelages.

Le soir, le Cirque d'été,
Fréquenté
Par la foule moutonnière,
Montre ses chevaux savants,
Ses géants,
Ses clowns à fauve crinière,

Tandis qu'aux cafés-concerts,
Dont les airs
Au ciel montent par bouffées,
On répète avec entrain
Le refrain
Des chansons... ébouriffées.

Tout rayonne, tout fleurit,
Tout sourit
Dans la nature attendrie;
Paris fait le joli cœur
Et, vainqueur,
Se met en coquetterie.

*
* *

Cependant qu'à tous les vents
Les vivants
Vont allumant leurs ivresses,
Le printemps prodigue aux morts
Les trésors
De ses récentes caresses.

Dans les cimetières verts,
Recouverts
De tombes dépareillées,
D'un pinceau que rien n'atteint
Il repeint
Les écorces dépouillées.

Du soleil, timide encor,
Les flots d'or
Baignent la terre ravie;
Sur tous nos chers endormis
Ils ont mis
Des étincelles de vie;

Les oiseaux, dans les cyprès,
Font exprès
De dire de folles choses;
Sur les ifs au manteau noir
On peut voir
Voltiger des vapeurs roses,

Et, parmi le clair satin
Du matin,
A l'heure où Paris s'apaise,
Montmartre, doux et charmant,
Dit gaîment
Bonjour au Père-Lachaise.

JACQUES NORMAND.

Juin 1885.

CHRONIQUE MUSICALE

« Sigurd »

C'est une excellente idée qu'a eue la direction de l'Opéra de donner le *Sigurd* de M. Reyer. D'abord il était vraiment injuste qu'un artiste de cette valeur ne vît pas son principal ouvrage représenté à Paris ; ensuite, le sujet, qui est emprunté à la mythologie et à la légende scandinave, fait rentrer sur notre grande scène lyrique un genre qu'on avait abandonné, qui est celui qui lui convient le mieux ; qui, depuis la fondation de l'Opéra, a duré près d'un siècle et demi et qui, avec les moyens dont le théâtre dispose de nos jours, peut retrouver un éclat incomparable.

On objectera que les sujets mythologiques, symboliques et imaginaires feront de l'Opéra un théâtre de féerie. Le même reproche pourrait être adressé aux opéras de Quinault, qui pourtant sont de vrais chefs-d'œuvre tant au point de vue de l'imagination que de la versification. N'est-ce donc qu'une féerie que son *Armide*, qui a été mise en musique par Lulli et par Glück? Les sujets qui touchent à l'histoire légendaire des peuples ou des religions disparues offrent toujours assez de solidité pour faire le fond d'une représentation dramatique. Ce ne sont pas des histoires en l'air que les mythes et les héros scandinaves. S'ils n'ont pas existé, ils ont eu au moins dans l'imagination des peuples barbares du Nord une réalité qui leur donne une consistance plus assurée peut-être que l'existence matérielle.

Ce qui frappe surtout dans la lecture des *Eddas* scandinaves d'où M. Reyer et Wagner ont tiré leurs poèmes, c'est le caractère triste, sauvage et cependant jeune et viril de ces récits. On sent que le milieu où ils ont été créés avait vivement frappé les imaginations de ces peuplades barbares ; on y retrouve la solitaire tristesse des monts neigeux et la terreur de la forêt sans limite. Les dieux sont cruels et chagrins ; les hommes, sans scrupules ; mais la jeunesse, la beauté, la force, le courage donnent l'image d'un monde héroïque.

Sigurd ou Siegfrid est le principal héros des *Eddas*, et sa mort en est un des épisodes les plus dramatiques. C'est le sujet traité par M. Reyer et auquel Wagner a consacré le dernier des quatre opéras des *Niebelungen*, la *Gotterdamerung*.

Sigurd, guidé par un oiseau de la forêt, avait pénétré jusqu'à la retraite où dormait la walkyrie Brunehilde, sur un rocher entouré de flammes. Condamnée par Odin à perdre le privilège de l'immortalité, elle est destinée à devenir l'épouse du guerrier qui osera franchir le cercle de feu. Sigurd, après avoir conquis Brunehilde, la délaissa et vint chercher fortune à la cour de Gunther, roi des Burgundes, où il s'éprit de la sœur de celui-ci. Gunther la lui accorda en mariage et, en reconnaissance de cet hymen, Sigurd s'engagea à reconquérir pour Gunther la déesse délaissée. Gunther, Sigurd et Hagen partent pour l'Islande, où Brunehilde est gardée par les feux magiques et les divinités les plus redoutables. Caché sous le casque de Gunther afin de ne pas être reconnu de Brunehilde, Sigurd traverse les flammes, disperse les enchantements et ramène la walkyrie au roi, qui l'épouse. Après ces noces, celles de Sigurd et de Hilda vont se célébrer ; mais, en voulant unir leurs mains, Brunehilde a touché celle de Sigurd : l'amour du guerrier et de la déesse se réveille. Hilda, jalouse de Brunehilde, révèle à celle-ci le stratagème qui l'a rendue l'épouse de Gunther. Sigurd, surpris par Gunther et Hagen près du palais de la reine, est assassiné par eux, et Brunehilde meurt en même temps.

Les auteurs ont ici par trop altéré le texte primitif. Dans les *Eddas*, la walkyrie se venge de l'abandon de Sigurd en le faisant massacrer par Gunther pendant une partie de chasse, et se jette ensuite sur le bûcher du héros. La pièce de MM. du Locle et Blau se termine dans une teinte sentimentale qui s'éloigne du caractère des personnages pour retomber dans la banalité des situations connues. Il ne semble pas qu'ils se soient préoccupés de faire revivre dans son exactitude la poésie sauvage et terrifiante et les mœurs primitives des guerriers d'Odin et de se servir du théâtre pour exprimer ce que le sujet de Sigurd avait de caractéristique. La pièce est bien construite; les actes se font bien équilibre; la versification est bonne; l'intérêt va en croissant: cependant le poème est un peu froid. Dans ce domaine abrupte les auteurs ont tracé trop d'avenues et pratiqué trop d'éclaircies. Plus d'audace n'aurait pas nui.

Il faut, pour être juste, ajouter que la résurrection de ces temps et de ces caractères était surtout l'affaire du compositeur, car la musique, qui est si impuissante à définir nettement un sentiment, est au contraire merveilleuse pour le colorer et le caractériser d'une façon générale. M. Reyer, qui a le sens très profond de cette vertu de la musique, s'est appliqué, dans son instrumentation, à donner la vie poétique aux personnages de son drame. Il y a souvent réussi; mais c'est surtout dans l'expression des sentiments dramatiques que son succès est le plus accentué. Tout le dernier acte de *Sigurd* est très beau; l'air de Sigurd, *Un souvenir poignant...*, très bien dit par M. Jourdain; la phrase de Brunehilde, *Des présents de Gunther...*, belle et pathétique mélodie, est pour Mme Caron l'occasion d'un très vif succès auquel contribuent sa belle voix et son remarquable talent. C'est aussi de la très belle musique que l'évocation chantée par Sigurd et Brunehilde, *Avec ces fleurs...* Il y a encore un grand effet dans l'ensemble des deux voix, *Oublions les maux soufferts*.

A un autre point de vue, il faut considérer comme un événement heureux que l'Opéra se soit enfin décidé à exécuter l'ouvrage de M. Reyer. Voilà trop longtemps que nos compositeurs en sont exilés. La *Velléda*, de M. Lepneveu, a dû être exécutée à Londres; l'*Hérodiade*, de M. Massenet, à Bruxelles; un charmant petit opéra-comique, *le Trésor*, de MM. Coppée et Charles Lefebvre, a dû passer aussi la frontière; et c'est aussi à Bruxelles que le *Sigurd* de M. Reyer a été entendu pour la première fois. Puisse cette reprise de possession être définitive et marquer une ère nouvelle!

Nous ne pouvons terminer ce compte rendu sans dire un mot des décors du deuxième acte, qui est divisé en trois tableaux. Il y a plusieurs changements à vue qui sont très bien exécutés. Le second tableau, qui représente un lac avec des rochers et un fond lointain de montagnes, est très saisissant. On aimerait à regarder quelque temps ces décors avant qu'aucun personnage parût, tandis que les sons de l'orchestre viendraient ajouter leur impression fuyante et agrandissante; mais ceci est un souhait irréalisable, paraît-il, la scène ne devant jamais rester vide. C'est un principe. Tant pis pour le plaisir que donnerait cette union de la peinture et de la musique : on n'est pas au théâtre pour son plaisir seulement.

Le décor du lac se transforme en une salle de château, puis le château s'enfonce dans le lac, et le lit sur lequel dort la walkyrie se transforme en une nacelle traînée par des cygnes : tout cela d'une façon très artistique.

C'est ici que les personnes austères diront que l'Opéra va tourner à la féerie. Mais on peut leur répondre qu'aujourd'hui les décors ne sont plus une simple indication du lieu où se passe l'action. A l'Opéra surtout, ce sont des œuvres d'art du plus grand mérite, qui contribuent singulièrement à l'émotion du spectateur. Les décors qui représentent des aspects de la nature prennent à l'effet dramatique une part aussi puissante que légitime. C'est en ceci qu'ils se distinguent des décors de féerie, qui ne sont le plus souvent que des objets d'étonnement pour un public qui ne demande pas autre chose.

En résumé, malgré les quelques critiques qu'on pourrait adresser à l'opéra de *Sigurd*, il n'en est pas moins à souhaiter que le succès de cet ouvrage s'affirme : l'art y est intéressé par tous ses points les plus sensibles et les plus élevés.

Léon Pillaut.

BULLETIN

Chronique de la semaine

Sénat. — Dans les séances des 13, 17 et 18 juin, le Sénat a discuté la proposition de MM. Allou, Batbie, Denormandie et Jules Simon relative aux nullités de mariage et aux modifications à apporter au régime de la séparation de corps. Après le vote des articles, il a décidé de passer à une seconde lecture. — Le 16, la séance avait été levée en signe de deuil pour la mort de l'amiral Courbet après un éloquent discours du président du conseil. — Le 17, le sort a désigné le département du Puy-de-Dôme pour élire un sénateur en remplacement du général baron de Chabaud La Tour, sénateur inamovible, décédé. Le même jour, adoption par 197 voix contre 55 du projet de loi, adopté par la Chambre des députés, relatif aux subventions de l'État pour construction et appropriation d'établissements et de maisons destinés au service de l'enseignement supérieur, de l'enseignement secondaire et de l'enseignement primaire.

Chambre des députés. — La discussion de la loi sur le recrutement a continué dans les trois séances des 13, 16 et 18 du courant. La Chambre a rejeté tour à tour les amendements: de M. Rodat, relatif aux dispenses ecclésiastiques; de M. le baron Reille, relatif aux dispenses des instituteurs; de M. Lenient et Reymond, relatifs aux dispenses à accorder

aux élèves des écoles supérieures autres que l'École polytechnique, l'École Saint-Cyr et l'École forestière (ces trois écoles étant les seules à bénéficier d'une dispense). — Le 15, la séance a été levée en signe de deuil pour la mort de l'amiral Courbet après quelques éloquentes paroles du ministre de la marine. Le 16, M. Baudry-d'Asson a demandé l'urgence sur une proposition tendant à ce que des funérailles nationales soient faites à l'amiral Courbet; l'urgence a été repoussée.

Académie française. — Le 18, réception de M. Victor Duruy, nommé en remplacement de M. Mignet: M. Perraud, évêque d'Autun, a répondu au récipiendaire. Le *Journal des Débats, le Temps* et d'autres journaux publient les deux discours *in extenso.*

Journaux. — Toute la presse a beaucoup commenté un article publié par M. Hervé, directeur du *Soleil,* dans un journal royaliste de Lyon. Cet article est une invitation aux membres républicains du centre gauche d'entrer dans la coalition que les monarchistes de toutes couleurs essayent d'organiser contre la République.

Angleterre. — Un nouveau cabinet est constitué avec le marquis de Salisbury comme premier ministre.

Italie. — Le 17, la Chambre des députés a adopté, par 168 voix contre 159, le budget des affaires étrangères. À la suite de ce vote, M. Depretis a présenté au roi, qui s'est réservé d'en délibérer, la démission du ministère.

Nécrologie. — Mort de M. Léon Rénier, le savant épigraphiste de l'Académie des inscriptions et belles-lettres; — de M. le colonel Fr. Christian Fendit, un des plus habiles architectes de Genève; — de M. Demasure, avocat à la cour de cassation et au Conseil d'État; — de l'amiral Courbet, à bord du cuirassé *le Bayard;* — du prince Frédéric-Charles; — du maréchal de Manteuffel, gouverneur de l'Alsace-Lorraine (1); — du peintre d'histoire Camphausen.

La question monétaire

La *Revue internationale* de Florence publie, dans sa livraison du 10 juin, un article sur *la question monétaire et la conférence de Paris.* Nous avons tout lieu de croire que cet article exprime assez fidèlement la pensée du gouvernement italien. Nous en résumons les passages les plus importants.

L'auteur, qui s'abrite sous le pseudonyme d'Armand Fouriel, rappelle que le ministre des finances italien a eu plus d'une fois l'occasion d'aborder devant le parlement la question de l'union monétaire et qu'il n'a point caché que, d'après lui, le temps n'était peut-être pas encore venu pour l'Italie de se détacher de l'Union latine et de proclamer un régime monétaire qui était encore au delà de ses forces. Il fut blâmé par un groupe qui « demandait nettement que le gouvernement se retirât de l'Union latine pour proclamer le monométallisme ».

« Nous n'hésitons pas, poursuit M. Fouriel, à affirmer que cette conclusion nous semblerait beaucoup trop radicale en ce moment. L'Italie vient à peine de sortir du régime du cours forcé et les événements de ces derniers temps démontrent clairement qu'elle n'est pas encore économiquement assez forte pour opposer aux chocs les plus brusques des marchés étrangers une résistance assez forte... Certes, on peut et on doit être convaincu que l'Union latine est déjà une institution dont la déchéance est manifeste; mais il n'est ni dit ni démontré qu'elle ne puisse rendre encore des services importants, surtout à la France et à l'Italie... Les mêmes raisons que nous avançons pour prouver l'opportunité de la continuation de l'Union démontrent, ce nous semble, que cette convention ne doit pas durer sans fin. »

L'Italie va donc se présenter à la conférence de Paris avec l'intention de ne point « entraver le renouvellement de la convention », qui pourrait cesser le 31 décembre 1885. Ce renouvellement devant être temporaire, il sera nécessaire de régler la manière dont s'opérera la liquidation au moment où cessera l'Union. M. Fouriel estime que le ministre des finances italien a eu un sens juste des choses lorsqu'en 1881 « il déclarait à la Chambre des députés que sans aucun doute chaque État devrait, si l'Union cessait, reprendre les pièces marquées à son empreinte dans un délai plus ou moins long, et que cette liquidation aurait en tout cas lieu *se ipsâ* ».

Pour conclusion, « il faut que l'Italie n'accepte aucune nouvelle disposition qui puisse rendre plus lourde sa situation dans l'Union et qu'elle travaille avec autant de franchise que d'énergie pour obtenir la continuation de l'Union ». Il serait imprudent à elle de changer sa politique monétaire avant que l'Allemagne ait pris parti dans la question du monométallisme et du bimétallisme et avant que les États-Unis, d'autre part, aient décidé la question de la fabrication des dollars d'argent. D'ici là un élément important de la politique monétaire de l'Italie se sera modifié. « Nos relations commerciales avec l'Allemagne, avec l'Autriche et avec l'Amérique ont pris depuis ces dernières années un développement très notable. Le jour où nous serons arrivés avec d'autres pays à une valeur d'échanges égale à celle que nous avons aujourd'hui avec la France, la gêne que nous pourrions ressentir à présent de la différence de notre système monétaire avec celui de la France sera certainement moins sensible. »

L'Italie va donc se présenter à la conférence « sans enthousiasme sur la *nécessité* de prolonger l'Union, mais avec la conviction qu'en prouvant l'*opportunité* de cette prolongation elle sert l'intérêt commun des contractants ».

Dans les cercles bien informés, on assure que l'article de la *Revue internationale* n'est pas en contradiction avec les idées du gouvernement français.

Mouvement de la librairie.

HISTOIRE. — Sous les auspices de l'Académie des sciences morales et politiques, M. Baudrillart a entrepris, depuis plusieurs années, une étude approfondie des *Populations agricoles de la France.* Il a visité plusieurs provinces en se livrant à une enquête patiente et attentive; il a recueilli et coordonné les informations éparses dans les statistiques officielles, et il a puisé aux sources historiques des renseignements aussi exacts que variés. L'ensemble de documents et d'observations qu'il a réunis lui a permis de tracer un tableau complet de la France rurale, destiné à nous faire connaître sous ses multiples aspects l'un des éléments les plus énergiques et les plus virils de notre pays et à nous

(1) Voy. sur *M. de Manteuffel* la *Revue* du 1er novembre 1884.



fournir le sujet d'une comparaison raisonnée entre les paysans de l'ancien régime et les classes agricoles actuelles, au triple point de vue intellectuel, moral et matériel.

Le travail de M. Baudrillart doit comprendre une série de monographies divisées par provinces, ce genre de circonscription étant celui qui, sous le rapport ethnographique, économique et agricole, répond le mieux à la réalité et à la nature même des choses. La première partie, seule publiée, est relative à la *Normandie* et à la *Bretagne,* deux contrées que leurs caractères si profondément tranchés rendent particulièrement intéressantes. L'auteur nous explique l'origine historique, les transformations et l'état actuel des cultivateurs dans ces provinces; il nous donne une image exacte de leurs mœurs, de leurs travaux, de leur degré d'instruction et de moralité, de leur genre de vie; il nous entretient de la valeur des propriétés, de la division des cultures, de la situation des fermages, de la condition des métayers et des ouvriers ruraux, de leur nourriture et de leur habitation, sans négliger la question du paupérisme et de l'assistance dans les campagnes. Au moment où l'agriculture et les populations agricoles préoccupent à bon droit l'attention publique, on lira avec fruit ces études consciencieuses et nourries de faits qui éclairent le présent par la comparaison avec le passé et permettent d'apprécier à leur juste valeur les transformations et les progrès accomplis. En montrant ce qui manque aux cultivateurs pour tirer un meilleur parti du sol, en indiquant les bons et les mauvais côtés de leur situation et en recherchant les moyens de donner à l'agriculture une impulsion féconde, M. Baudrillart a préparé la solution d'un problème économique et social dont l'importance est capitale pour la prospérité de notre pays (Hachette).

Dans son remarquable travail sur *l'Europe et la Révolution française,* M. Albert Sorel s'est proposé de démontrer que la Révolution n'est que la suite naturelle et nécessaire de l'histoire de l'Europe, et que toutes ses conséquences, même les plus singulières, découlent de cette histoire et s'expliquent par les précédents de l'ancien régime. Il a limité son travail à la période essentielle de la Révolution, c'est-à-dire à la fin de la Convention, et l'a divisé en trois parties : la première traite des *Mœurs politiques et des traditions en 1789;* la deuxième sera consacrée à la *Chute de la royauté* (1789-1792); la troisième à la *Convention* (1792-1795). Dans la première partie, qui vient de paraître, M. Sorel a tracé un tableau d'ensemble de l'état politique et social de la France et de l'Europe en 1789; il a indiqué les relations réciproques et les tendances des nations à la fin de l'ancien régime, ainsi que les principes de la société européenne; il a expliqué les règles de conduite des peuples, et les intérêts généraux ou particuliers de leur politique. Un chapitre spécial est consacré à chaque pays; mais une place exceptionnelle est accordée à la France, dont le gouvernement, les idées, les réformes et la politique extérieure sont étudiés avec une grande abondance de détails (Plon-Nourrit).

Les questions de politique religieuse, qui ont depuis quelque temps repris une importance capitale donnent un réel intérêt d'actualité au nouvel ouvrage de M. Anatole Leroy-Beaulieu, *les Catholiques libéraux, l'Église et le libéralisme de 1830 à nos jours.* Après avoir défini dans une courte introduction le libéralisme moderne, exposé sa conduite, ses vues et ses espérances, et recherché comment il a accordé ses principes et ses actes, l'auteur appelle l'attention sur la nécessité du sentiment religieux au point de vue politique et social et précise dans quelle mesure peut et doit s'effectuer la conciliation du catholicisme avec les idées modernes. Puis il retrace à grands traits l'histoire religieuse du dernier demi-siècle en insistant particulièrement sur les efforts tentés par les catholiques libéraux, après la révolution de Juillet, pour rapprocher l'Église et la société, sur les obstacles que rencontra la tentative généreuse des Lamennais, des Montalembert, des Lacordaire et des Dupanloup, sur la scission du parti religieux provoquée par la loi de 1850, sur l'influence du *Syllabus* et du concile du Vatican et sur l'attitude des catholiques depuis 1870. Ces divers points sont traités avec un tact et une impartialité dont il faut savoir gré à M. A. Leroy-Beaulieu. Les documents et les lettres inédites dont il a fait usage donnent à ses considérations politico-religieuses un intérêt et une originalité que l'on ne s'attendait guère à trouver dans un travail de ce genre (Plon-Nourrit).

Sous le titre d'*Études et Souvenirs,* M. de Falloux a réuni une série de notices biographiques, de discours académiques et de mélanges écrits de 1842 à 1884, parmi lesquels on remarquera de belles pages relatives à Olivier de Serres, à Parmentier, à Mme de Pastoret, à Rotrou, à la sœur Rosalie, au comte de Quatrebarbes, au comte de Rességuier et à l'évêque d'Orléans. La personnalité et le talent de l'auteur suffisent pour recommander ces études (Perrin).

DIVERS. — Les membres du Comité d'instruction publique de la Convention avaient rédigé un *Recueil des actions héroïques et civiques* qui devait servir de livre élémentaire de morale et rappeler, à l'aide de courts récits, certains actes de probité, de désintéressement, de courage civil et militaire propres à piquer la curiosité des enfants et à exciter leur enthousiasme. Un illustre capitaine, le général Championnet, charmé par ces récits, occupa ses loisirs à les accompagner de quelques illustrations. Le recueil original de ses dessins, qui se distinguent par leur élégance et leur naturel, est conservé à la bibliothèque de la Chambre des députés. M. Marcellin Pellet a eu l'heureuse idée de l'arracher à l'oubli dans lequel il dormait depuis un siècle, et il en a formé, sous le titre de *Livre du soldat français,* un manuel d'éducation patriotique (A. Quantin, *Bibliothèque française illustrée*).

Depuis vingt-cinq ans le *cercle* a pris une place prépondérante dans la vie sociale et il a fréquemment défrayé par ses faits et gestes la chronique quotidienne. Il est donc tout naturel qu'on lui ait accordé les honneurs d'une physiologie spéciale. Ce curieux travail est l'œuvre de M. Léon de La Brière, qui a pris soin de faire un choix parmi les cercles connus et de s'occuper de ceux-là seuls qui sont véritablement dignes d'attention. Il nous introduit au Jockey, à l'Union, aux Cercles agricole, des Champs-Élysées, de l'Union artistique et Saint-Simon; il nous promène dans les salons, nous présente les principaux membres et, chemin faisant, nous raconte des traits piquants et des anecdotes amusantes. Pour épuiser le sujet, il n'a garde d'oublier les principaux cercles des capitales de l'Europe ainsi que les cercles cosmopolites de Nice et de Cannes (Calmann Lévy).

Sous ce titre collectif : *la Vie à la campagne,* le marquis de Cherville avait déjà publié deux volumes relatifs aux *animaux* et au *jardin;* il nous en offre un troisième qui traite *des fleurs, des fruits et des légumes.* On lira avec intérêt ces impressions d'un amateur fantaisiste qui a partagé sa vie entre ses bois, ses champs et son jardin, et qui, tout en se bornant aux généralités, donne d'utiles renseignements sur les travaux de la terre, et l'entretien du verger et du potager, sur les vertus thérapeutiques des plantes et sur la culture des arbres, des arbustes et des fleurs (Maurice Dreyfous).

Éditions de bibliophiles. Traductions. — L'édition des *œuvres complètes de Gustave Flaubert,* entreprise par la librairie Quantin, s'est enrichie d'un troisième volume, *la Tentation de saint Antoine.* Sans insister autrement sur les mérites de cette luxueuse publication qui réunira sous une forme définitive les écrits du maître, nous devons rappeler que le texte en a été revu avec une attention toute spéciale sur les manuscrits originaux et que l'on a rectifié les altérations les plus minimes qui s'étaient glissées dans les éditions parues jusqu'à ce jour.

Nous signalerons aux lecteurs qui ne sont pas ennemis d'une douce hilarité la jolie plaquette publiée par l'éditeur Monnier sous ce titre : *le Conseil municipal peint par lui-même.* Cet élégant album dans lequel nos édiles sont portraiturés d'une manière aussi originale que fantaisiste n'est pas moins amusant par ses dessins que par ses légendes et deviendra certainement une curiosité bibliographique.

Les *Blasphèmes,* dont la magnifique édition in-4° fit sensation l'an dernier dans le monde des amateurs, viennent d'être publiés dans le format in-12 colombier, sur papier teinté. Ce nouveau volume fait partie de la petite édition des *Poésies de Richepin,* dans laquelle figurent déjà *la Chanson des Gueux, les Caresses, la Glu et le Pavé* (Maurice Dreyfous).

La librairie Firmin-Didot a mis en vente le douzième volume des *Œuvres complètes de Walter Scott,* qui comprend *Redgauntlet.* Ce roman a été traduit par M. Ed. Scheffter avec une précision qui n'exclut ni l'élégance ni la richesse du style. L'illustration, œuvre de M. Godefroy Durand, est très variée et pleine de charme; elle rend avec fidélité les personnages marquants et les principales scènes de l'ouvrage.

Émile Raunié.

Publications annoncées. — Il y a toujours bon nombre de romans en perspective ! Chez Jules Lévy, *Cora Jackson,* par Léo Montancey et Paul Marrot, et les *Fantômes,* par Ch. Flor O' Squarr; — chez Ollendorff, les *Histoires des bords de la Garonne,* par Jules Mazera, *Sapajou, histoire d'un abonné de l'Opéra,* par Paul Dhormoys, et *Monsieur le Préfet,* par Georges Maurens; — chez Lecène et Oudin, *les Sept poussins de la Claudine,* par Mlle Marie Poitevin; — chez Monnier, *la Princesse rouge,* par Émile Blavet; — chez Hetzel, *la Terre de feu,* la dernière œuvre de Mayne-Reid, adopté par A. Laurie. — L'éditeur Rothschild prépare deux nouveaux ouvrages de vulgarisation du marquis de Cherville, *Notre Gibier à plume ou les oiseaux de chasse* et *Notre Gibier à poil ou les animaux de chasse,* ainsi que les *Causeries scientifiques* de M. Henri de Parville pour 1883-1884.

Les *Souvenirs de Saint-Cyr,* par A. Teller, doivent paraître à la librairie Lavauzelle. — L'éditeur Picard publiera prochainement le tome II des *Mélanges* de Jules Quicherat, comprenant les *Mémoires et fragments relatifs à l'archéologie du moyen âge,* recueillis par R. de Lasteyrie, et le premier volume d'une *Histoire générale de la Champagne et de la Brie,* par M. Poinsignon. — La librairie académique Perrin termine le tome V de l'*Histoire d'Allemagne,* par J. Zeller, relatif à Frédéric II et à la chute de l'empire germanique au moyen âge.

Le Socialisme contemporain, par Émile de Laveleye. Troisième édition. — Un vol. in-12. Félix Alcan.

Histoire d'autrefois, Jeannik, avec 87 dessins de l'auteur, par Louis Morni. — Un vol. in-12. Marpon et Flammarion.

L'éternelle antithèse, par Armand Ocampo. — *Les Prouesses d'une fille,* par Albert Cim. — *La Vache enragée,* par Émile Goudrau. — In-18. Ollendorff.

Poésies de Catulle Mendès; intermède. — Brochure élégante. Ollendorff.

Saggi postumi di G. Trezza, professeur à l'Institut des études supérieures de Florence. — Drucker et Tedeschi. Vérone et Padoue.

Les amours corses, par Philippe Tonelli. — Calmann Lévy.

L'Amour chez Alphonse Daudet, essai, par Antoine Albalat. — Un vol. in-12. Ollendorff.

Le Roi des Juifs, roman parisien, par Mario Stuard. — Un vol. in-12. Léon Vanier.

Le marquis de la Roche-Saint-Jude, par Raymond de Montfort. — Un vol. in-12. Plon, Nourrit et Cie.

Louloutte, avec une lettre de Pierre Loti, par Marc de Champloix. — *La Demoiselle,* par George Boutelleau. — Ollendorff.

Faits divers

— Le bruit avait couru que le gouvernement anglais ne permettrait pas que le *Journal* de Gordon fût publié sans coupures. L'*Athenæum* se dit en mesure d'affirmer que les seuls retranchements opérés par l'éditeur portent sur des sujets d'intérêt privé et sont, au surplus, très peu nombreux.

— *L'Academy* donne des renseignements intéressants sur la *romanisation* de la langue japonaise.

On sait que le Japon s'est assimilé toutes les branches de la culture de l'Occident. A tous les degrés de l'enseignement, de l'école primaire à l'Université, on enseigne là-bas les sciences européennes, et avec nos méthodes. Les grandes villes ont même des « jardins d'enfants » copiés sur les nôtres. L'ancien Japon est presque devenu une légende pour la génération actuelle de l'empire. Il y a pourtant une grande exception et un grand obstacle à la transformation qui est en train de s'accomplir. Les Japonais ont gardé leur écriture idéographique, se contentant d'y introduire des signes nouveaux pour rendre les termes nouveaux, scientifiques ou autres, nécessités par l'introduction de la civilisation et des idées européennes. Le nombre des signes s'est ainsi accru dans de telles proportions que les études en sont compliquées et ralenties. Un écolier destiné à recevoir une éducation libérale doit commencer par se charger la mémoire d'un minimum de 4000 signes idéographiques. S'il pousse ses études, ce n'est plus 4000 signes, c'est 8000 qu'il doit se mettre dans la tête, et six années ne sont pas trop pour se familiariser tout à fait avec eux.

Les Japonais avaient été frappés de ces inconvénients de leur écriture et il s'était produit chez eux un mouvement en faveur de l'alphabet romain. L'idée est à présent en cours d'exécution. Au mois de décembre dernier se fondait au Japon la Société de romanisation, qui compte aujourd'hui plus de mille membres, dont beaucoup de personnages importants. La Société a nommé un comité composé de quatre indigènes et de deux Européens et chargé d'établir les règles de la transcription des mots japonais en caractères romains. Ce comité a terminé son travail; la Société va maintenant s'occuper de publier un dictionnaire et des livres de classes imprimés avec notre alphabet. Elle compte aussi fonder un journal. On dit qu'elle est assurée de l'appui du gouvernement.

Le gérant : Henry Ferrari.

Paris. — Imp. A. Quantin, 7, rue Saint-Benoît. [5356]



Paris. — Typ. A. Quantin, 7, rue Saint-Benoît [5401]

PRIX DU NUMÉRO : 60 CENTIMES

N° 26. — **27 Juin 1885. — 3e série, cinquième année, premier semestre (tome 35)**



REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

PARAISSANT LE SAMEDI

Fondée en 1863.

SOMMAIRE DU N° 26

PRIX DE L'ABONNEMENT

A LA REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE SEULE.

Paris	Six mois.	15 fr.	Un an	25 fr.
Départements	—	18	—	30
Étranger	—	20	—	35

AVEC LA REVUE SCIENTIFIQUE

Paris	Six mois.	25 fr.	Un an.	45 fr.
Départements	—	30	—	50
Étranger	—	35	—	55

LES ABONNEMENTS PARTENT DU 1er DE CHAQUE TRIMESTRE

Les abonnements sont reçus sans frais chez tous les libraires et dans les bureaux de poste des pays d'Europe et des États-Unis.

RÉDACTION ET ADMINISTRATION : 111, BOULEVARD SAINT-GERMAIN

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

ABONNEMENTS ET VENTE AU NUMÉRO

AU BUREAU DES REVUES, 111, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 111 PARIS

ET CHEZ TOUS LES LIBRAIRES ET MARCHANDS DE JOURNAUX

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

(REVUE BLEUE)

DIRECTEUR : M. EUGÈNE YUNG.

1er SEMESTRE 1885. (3e SÉRIE). NUMÉRO 26. (22e ANNÉE). — 27 JUIN 1885.

Paris, 26 juin 1885.

Il a soufflé sur l'Europe pendant ces huit derniers jours un vent de crise ministérielle. Tandis que les chefs du parti conservateur, en Angleterre, voyaient tout à coup s'écrouler les combinaisons qu'ils étaient parvenus à réaliser si péniblement, en Italie M. Depretis succombait à l'occasion de la première velléité d'action extérieure qu'ait depuis quinze ans manifestée un ministère italien; et l'épidémie étendait ses ravages jusqu'à Madrid, où M. Canovas de Castillo, pour une mesure d'hygiène maladroite, perdait son portefeuille dans le hourvari d'une émeute.

Tout à coup, à la tempête, à la désorientation, à l'affolement de la boussole ont succédé le calme, les eaux d'huile et la bonace. La haute intervention de la reine a établi une trêve entre M. Gladstone et lord Salisbury. M. Depretis, allégé de M. Mancini, va probablement s'abandonner de nouveau au sage roulis parlementaire qui, depuis des années, berce son pouvoir; et, sans qu'on sache exactement ce qu'il est advenu de l'émeute, sans qu'on puisse dire si Madrid a ou n'a pas le choléra, sans qu'on puisse affirmer l'innocuité du vaccin de M. Ferran, le ministère espagnol lui-même se reconstitue. Tout est donc pour le mieux. Chaque pilote a repris son gouvernail, le vent souffle en brise, la mer est belle; et l'Europe atteindra probablement sans encombre l'époque climatérique qui se prépare pour elle, vers la fin de cette année, époque de grandes agitations électorales, de mutations parlementaires, de changements plus graves peut-être, qui tailleront certainement de la besogne aux hommes d'État de demain, mais qui pour le moment tiennent toute la politique internationale en suspens.

LE TRAITÉ FRANCO-CHINOIS

En France, l'événement important de la semaine est la lecture faite à la tribune de la Chambre, par M. de Freycinet, du traité de paix ou, pour parler plus exactement, de la convention de bon voisinage échangée avec la Chine. Cette négociation, qui reposait sur la double base de la convention Fournier, signée à Tien-Tsin en juin 1884, et des préliminaires Billot-Campbell signés à Paris en avril 1885, règle uniquement la nature des relations à créer entre la France et la Chine à la suite de l'occupation du Tonkin. Pour l'ensemble des rapports existant entre les deux pays, les traités anciens restent en vigueur.

Les négociateurs se trouvaient en présence d'un problème assez difficile : il fallait reconnaître les droits, incontestables désormais, de la France sur le Tonkin; il fallait se garder de toucher à la dignité de la Chine; il fallait fixer le régime d'une frontière qui elle-même était à peine connue; il fallait enfin stipuler des avantages économiques qui fussent pour la France la compensation des dépenses où l'a entraînée l'intervention de la Chine dans ses difficultés avec l'Annam. Le résultat obtenu est, en somme, très satisfaisant. Des principes importants sont posés : les protocoles et règlements annexes auxquels il est fait allusion dans le texte même du traité viendront par la suite donner une forme précise et pratique à ce qui ne pouvait être mentionné aujourd'hui que dans des termes généraux.

Le point le plus intéressant de la négociation était certainement l'établissement du régime commercial qui devait être dorénavant appliqué sur la frontière. Jusqu'ici la Chine, autant en raison de son immensité que par le génie exclusif de son gouvernement, ne s'est pas soumise aux règles qui dominent les relations des peuples commerçants. Elle a

toujours distingué entre les diverses parties de son empire, et à chacune d'elles, selon les circonstances, elle a appliqué un système différent. Ce n'est que peu à peu, point par point, port par port, que le commerce européen a pu pénétrer chez elle. Il y est installé encore dans des conditions exceptionnelles, plutôt sous un régime de méfiance que sous la tutelle bienveillante qui l'accueille dans la plupart des pays étrangers.

Or cette méfiance et cette surveillance stricte sont faciles à maintenir tant qu'il s'agit de relations maritimes. Les quarantaines sont aisément applicables dans les ports : il n'en est plus de même lorsqu'il s'agit de frontière terrestre. Jusqu'à cette date, la Chine n'avait eu, à proprement parler, qu'un seul voisin : c'était son immense rival, l'empire des czars. Depuis le traité signé en 1689 par les ambassadeurs de la Chine et de la Moscovie, bien des efforts ont été faits de la part des Russes pour obtenir successivement de la Chine des facilités de transit et des avantages commerciaux. Les derniers traités conclus en 1860, à Pékin, et en 1881, à Saint-Pétersbourg, fixaient le maximum des résultats conquis par la persévérance séculaire de la Russie. Il est impossible d'entrer ici dans le détail de ces actes; mais il faut reconnaître du moins qu'ils offraient au commerce par terre des facilités qui manquent au commerce par mer. Plus d'une fois même, le principe de la liberté absolue des échanges entre les deux empires avait été nettement formulé. Nous citerons seulement l'article 4 du traité de Pékin : « Sur toute la ligne frontière, un commerce d'échanges libre et franc de droits est autorisé entre les sujets des deux États. » Il est vrai que certaines mesures restrictives sont insérées dans le contexte. Mais le principe n'en était pas moins établi.

***

Le devoir des diplomates qui traitaient pour la France était de s'emparer de ces textes et de les prendre comme bases de la négociation du nouveau traité. A quelques passages de la rédaction définitive lue par M. de Freycinet, on reconnaît qu'ils ont procédé ainsi. Il est tel des articles, notamment l'article 4, relatif au transit par la frontière, qui est visiblement calqué sur le texte des traités russes. On peut regretter tout au plus que les formules du traité franco-chinois soient généralement moins claires et moins extensives que celles des traités moscovites. L'article de la convention de Pékin que nous citions tout à l'heure est évidemment très préférable à la rédaction limitative de notre article 5 : « Le commerce d'importation et d'exportation *sera permis* aux négociants français et aux négociants chinois par la frontière de terre entre la Chine et le Tonkin. Il devra se faire toutefois par certains points qui seront ultérieurement déterminés... » Mais il faut tenir compte des circonstances particulières dans lesquelles nos négociateurs agissaient pour la France.

Il faut tenir compte aussi des avantages inscrits dans le traité et qui ne nous paraissent pas avoir jamais figuré dans aucune convention passée avec la Russie. Le plus clair de tous est celui-ci : l'article 6 du traité stipule que les droits appliqués au commerce par terre « seront inférieurs à ceux qu'établit le tarif actuel du commerce étranger ». Cette rédaction met notre commerce du Tonkin dans une situation privilégiée dont il pourra grandement profiter. En effet, il ne faut pas l'oublier, la clause de la nation la plus favorisée ne pourra être réclamée ici par les puissances qui ont traité ou qui traiteront avec la Chine. Aucune d'elles, en effet (la Russie exceptée), n'a de relations terrestres avec le Céleste Empire, et, en vertu même du régime de distinction par nature de frontière que nous expliquions plus haut, les tarifs de terre ont toujours été différents des tarifs de ports : les marchandises débarquées par navires russes ne payent pas, dans les ports ouverts, les mêmes droits que les marchandises introduites par les frontières de la Sibérie. Il en sera de même au Tonkin : le commerce du Yunnan et du Kouang-Si se trouvera donc rapidement entre les mains de nos négociants s'ils savent se servir de l'avantage qui vient d'être obtenu pour eux.

***

Nous indiquerons seulement d'un mot un autre bénéfice qui peut être la source d'une grande activité pour notre industrie : c'est l'éventualité de la concession de chemins de fer à créer en Chine. On a déjà observé que ce mot de *chemin de fer* apparaît pour la première fois dans un traité signé par l'Empereur. Il y a lieu d'espérer que, selon la prescription de l'article 7, les premières constructions de voies ferrées qui seront entreprises, au moins dans les provinces méridionales, seront confiées à des mains et à des capitaux français.

***

Si donc aucune difficulté ne tient en suspens l'œuvre des nouveaux négociateurs de Tien-Tsin, la France voit réglée d'une façon définitive et, somme toute, avantageuse cette grande et rude entreprise qu'elle avait abordée autant pour défendre sa situation de Cochinchine, maintenir son prestige en extrême Orient, venger la mort de Rivière, que pour obtenir les bénéfices et les charges d'un nouvel empire colonial. Les événements qui nous ont entraînés dans de grands sacrifices nous ont réservé à la fin des récompenses qui ne sont pas à dédaigner : c'est, d'une part, la domination assurée et reconnue sur la plus grande partie de la péninsule indo-chinoise; c'est, d'autre part, la détention des premières voies d'accès vers le centre du Céleste Empire; c'est enfin le rétablissement des relations amicales avec le voisin que les circonstances viennent de nous donner et l'espérance qu'elles seront, à bref délai, l'origine de rapports commerciaux actifs et d'entreprises industrielles importantes. Nos soldats et nos négociateurs ont fait large place à nos commerçants. Il faut maintenant que l'activité de ceux-ci soit égale au courage et à l'habileté de ceux qui leur ont ouvert la voie.



ROMANCIERS CONTEMPORAINS

M. Georges Ohnet

J'ai coutume d'entretenir les lecteurs de la *Revue* de sujets littéraires : qu'ils veuillent bien m'excuser si je leur parle aujourd'hui des romans de M. Georges Ohnet. Je ferai plaisir à tant d'honnêtes gens et je soulagerai tant de bons esprits en disant tout haut ce qu'ils pensent! Et puis, si ces romans sont en dehors de la littérature, ils ne sont peut-être pas en dehors de l'histoire littéraire. Et s'ils ne s'imposent pas à l'attention par eux-mêmes, ils la sollicitent par l'étonnante fortune qu'ils ont eue, et qui est de deux sortes.

En quelques années *le Maître de forges* a eu deux cent cinquante éditions; *Serge Panine*, couronné par l'Académie française, en a eu cent cinquante; *la Comtesse Sarah*, tout autant; *Lise Fleuron*, une centaine, et *la Grande Marnière* en a déjà quatre-vingts. C'est là, comme on dit, le plus grand « succès de librairie » du siècle. M. Georges Ohnet est bien modeste s'il ne s'estime pas le premier écrivain de notre temps.

D'un autre côté, les romans de M. Georges Ohnet ont rencontré chez les lettrés, aussi bien chez ceux qui relèvent de la tradition classique que chez les autres, la plus complète indifférence ou même le dédain le moins dissimulé. Je ne dis pas qu'il n'y ait eu parfois quelque affectation dans ce dédain; je ne dis pas que tous ceux qui méprisent *la Grande Marnière* en aient bien le droit; mais je dis que parmi les artistes dignes de ce nom il n'en est pas un seul qui fasse cas de M. Georges Ohnet. Et vous ne trouverez pas non plus un critique sérieux qui l'ait seulement nommé, à moins d'y être contraint par les nécessités d'un compte rendu bibliographique. Cet universel silence des lettrés autour des *Batailles de la vie* est aussi remarquable que la faveur dont jouissent ces rapsodies auprès du grand public.

On ne manquera pas de dire que cette attitude de certains « confrères » déguise une envie noire. Franchement, je ne le crois pas. Ils peuvent éprouver un peu de cet ennui que donne l'absurdité des choses humaines aux gens qui ne sont pas très philosophes; mais ce n'est point là de l'envie. Ils ne seraient point fâchés sans doute d'avoir autant de lecteurs que M. Georges Ohnet; mais j'affirme que pas un ne voudrait avoir écrit ses livres.

Or le sentiment des quelques centaines de dédaigneux qui veulent ignorer M. Ohnet, et le sentiment contraire des quelques millions de bonnes gens qu'il comble de plaisir, s'expliquent exactement par les mêmes raisons. Le cas de l'auteur des *Batailles de la vie* est clair, tranché, instructif, et c'est pour cela que nous nous y arrêtons.

Jamais, en effet, on n'a pu constater un départ plus net entre le « peuple » et les « habiles », au sens où La Bruyère employait ces deux mots. On voit avec une clarté qui ne laisse rien à désirer pourquoi ces romans exaspèrent les uns et ravissent les autres, et l'on est bien sûr que ceux-ci les aiment *à cause de ce qui est dedans*. Tous les fidèles de M. Georges Ohnet le comprennent et le goûtent tout entier. Le fait est plus rare qu'on ne croit et vaut qu'on le signale. On ne le retrouverait qu'à l'autre extrémité de la littérature, si je puis dire, avec Leconte de Lisle, Sully Prudhomme ou Anatole France : là encore le partage est net entre les délicats et les autres, mais à l'inverse. Les admirateurs de *Silvestre Bonnard* sont tout aussi sûrs de leur sentiment que ceux du *Maître de forges :* seulement ce ne sont pas les mêmes, et ceux-ci sont un million et ceux-là sont au plus un millier. Voyez maintenant, pour éclaircir tout ceci, un cas plus complexe et très différent. Prenez les romanciers les plus lus après M. Georges Ohnet, ce triomphateur unique : je veux dire Émile Zola et Alphonse Daudet. Pensez-vous que les neuf dixièmes de leurs lecteurs les aiment pour eux-mêmes et les comprennent entièrement? Point; mais les brutalités de M. Zola ont ému la curiosité des uns; la sensibilité et tout « le côté Dickens » de M. Daudet ont attiré les autres. Ajoutez la part de hasard qui entre dans ces grands succès, puis l'habitude et la mode qui les entretiennent et les grandissent. La fortune littéraire de M. Daudet et de M. Zola ne s'explique pas tout à fait par leur talent, dont l'essence échappe au plus grand nombre.

Mais le triomphe de M. Ohnet s'explique entièrement par l'espèce de son mérite. Son œuvre est merveilleusement adaptée aux goûts, à l'éducation, à l'esprit de son public. Il n'y a rien chez lui qui dépasse ses lecteurs, qui les choque ou qui leur échappe. Ses romans sont à leur mesure exacte; M. Ohnet leur présente leur propre idéal. La coupe banale qu'il tend à leurs lèvres, ils peuvent la boire, la humer jusqu'à la dernière goutte. M. Ohnet a été créé « par un décret nominatif », dirait M. Renan, pour les illettrés qui aspirent à la littérature. S'il n'est pas un grand écrivain, ni même un bon écrivain, ni même un écrivain passable, il est à coup sûr un habile homme. Le rêve poncif qui fleurit dans un coin secret des cervelles bourgeoises (il va sans dire que je parle ici non d'une classe sociale, mais d'une classe d'esprits), personne ne l'a jamais traduit avec plus de sûreté, de maîtrise, ni de tranquille audace.

I.

Son génie particulier éclate tout d'abord dans le choix même de ses sujets. Ils ont traîné partout et sont d'autant meilleurs pour le but qu'il se propose.

L'effet de ces histoires est infaillible : ayant plu depuis si longtemps, elles plairont encore; au lieu qu'avec des sujets un peu nouveaux, on ne sait jamais sur quoi compter. *Le Maître de forges*, c'est l'antique roman de la fille noble conquise par le beau roturier; seulement, ici, la conquête commence après le mariage : c'est, au fond, *le Gendre de M. Poirier*, les rôles étant retournés. — *Serge Panine*, c'est encore par un côté *le Gendre de M. Poirier*, et par un autre côté *Samuel Brohl et Cie*. — *La Comtesse Sarah*, c'est la vieille histoire du monsieur qui, avec d'horribles remords, trompe son bienfaiteur, et aussi de l'amoureux placé entre deux femmes, le démon et l'ange, la coquine et la vierge (Cf. *les Amours de Philippe*). — *Lise Fleuron*, c'est la vieille histoire de l'actrice vertueuse qui n'a qu'un amant et qui nourrit sa mère, de l'innocence méconnue et de la blonde naïve persécutée par la brune perverse. — *La Grande Marnière*, c'est la vieille histoire, deux fois vieille, des jeunes gens qui s'aiment malgré l'inimitié des parents et du beau plébéien aimé de la belle aristocrate : c'est *Mlle de la Seiglière*, c'est *Par droit de conquête*, c'est *l'Idée de Jean Têterol;* et c'est aussi *le Fils Maugars*, et c'est par surcroît *la Recherche de l'absolu*.

L'inspiration est double : bourgeoise et romanesque. Nous assistons à la victoire du tiers état sur la noblesse, et de la vertu sur le vice. Le travail, l'industrie et le commerce triomphent particulièrement dans *Serge Panine*, *le Maître de forges* et *la Grande Marnière;* la vertu, dans *la Comtesse Sarah* et dans *Lise Fleuron*.

Presque tous les bourgeois sont riches démesurément, et presque tous sont partis de rien : ce qui prouve l'utilité du travail. Presque tous les nobles sont plus ou moins ruinés : ce qui démontre les inconvénients de l'oisiveté et du désordre. Pourtant M. Ohnet ressent à l'endroit de l'aristocratie une sympathie secrète et lui témoigne, malgré quelques honnêtes libertés de langage, un très profond respect : c'est qu'il sait bien quel prestige elle exerce encore sur ses lecteurs. Presque tous ses ingénieurs s'éprennent de filles qui portent les plus grands noms de France, et c'est là une façon d'hommage au faubourg Saint-Germain.

La vertu, ai-je dit, n'est pas moins glorifiée dans ces histoires que l'École polytechnique. Des héroïsmes incroyables terrassent dans le même cœur des passions exorbitantes; et en même temps les personnages vertueux ne manquent pas de l'emporter à la fin sur les coquins. Notez que, par un raffinement de conscience morale, dans ces drames où la vertu est si souvent millionnaire, M. Ohnet ne nous laisse pas ignorer le mépris qu'il a pour l'argent : quelques-uns de ses héros ont à ce sujet des apostrophes bien éloquentes. Il ose marquer de traits flétrissants les usuriers, les banquiers malhonnêtes. De cette manière, la vertu a beau être riche au dénouement, nous sommes sûrs que c'est bien au triomphe de la vertu toute seule que nous applaudissons.

M. Georges Ohnet est bien trop intelligent en effet pour ne pas s'en tenir aux dénouements agréables, aux dénouements optimistes, à ceux qu'exigent ses clients. Ceux-ci ne sauraient supporter une histoire où la vertu ne serait pas enfin récompensée. Sentiment bien naturel. Ils ont leur façon naïve d'entendre l'art; ils tiennent à ce qu'il soit consolant; ils veulent des fables où tout aille mieux que dans la réalité. Au contraire, les artistes, surtout dans ces derniers temps, ont un singulier penchant à peindre la vie plus triste qu'elle n'est. C'est que, pour eux, l'intérêt de l'œuvre d'art ne réside point dans le mensonge facile d'un meilleur arrangement des choses ni dans le mariage final de l'amoureux et de l'amoureuse. Ce qui est vraiment intéressant, c'est la vision du monde particulière à l'écrivain, la déformation que subit la réalité en traversant ses yeux. Ils auraient donc grande honte de séduire les foules par un vulgaire et plat embellissement de la vie humaine. Par suite, ils seraient plutôt tentés de l'enlaidir afin de s'assurer qu'ils sont bien des artistes. Si d'aventure ils content des historiettes qui finissent bien, ils auront au moins un demi-sourire et nous les donneront franchement pour des berquinades, comme a fait M. Halévy dans *l'Abbé Constantin*. Mais ce ne sera qu'un jeu passager. Ils auraient peur, en accueillant les dénouements agréables, de sortir de l'art, de plaire à trop bon compte, par des moyens qui ne relèvent pas de la littérature, par autre chose que par une traduction personnelle de la réalité. Joignez que l'observation un peu poussée devient nécessairement morose. Enfin ils ne sont pas fâchés de se distinguer de la foule : leur pessimisme, absolu ou mitigé, leur donne une sorte d'orgueil, comme s'il était l'effet d'une clairvoyance supérieure. Ce sont là scrupules et faiblesses d'artistes : c'est dire que M. Ohnet ne les a point.

II.

Je ne lui ferai pas un reproche de n'avoir point inventé ses sujets. Tous les romans se ramènent à un petit nombre de drames typiques, et ces éternelles histoires ne se peuvent guère renouveler que par l'invention des personnages, par l'étude des mœurs ou par la forme. Mais je ne pense pas qu'on trouve grand chose de tout cela dans les romans de M. Georges Ohnet.

Ses figures sont de pure convention, et de la plus usée et souvent de la plus odieuse.

Voici le jeune premier, le roturier génial et héroïque, un beau brun, teint ambré, cheveux courts, barbe drue, longs yeux, larges épaules, voix de cuivre. Il est

sorti premier de l'École polytechnique et « il s'est fait tout seul ». Il est fier, il est vertueux, il est désintéressé, il est fort. La passion chez lui est brûlante et contenue; il flambe en dedans, ce qui est le comble de la distinction. S'il est avocat par-dessus le marché, ses phrases « se balancent comme des fumées d'encens ». — Philippe Derblay, Pierre Delarue, Séverac, Pascal Casvajan sont taillés sur ce patron. — C'est l'idéal du héros bourgeois, c'est-à-dire l'ancien héros romantique pourvu de diplômes, muni de mathématiques et de chimie et ne rêvant plus tout haut : un paladin ingénieur, un Amadis des ponts et chaussées, l'archange de la démocratie laborieuse. D'innombrables petites bourgeoises, à Paris comme en province, l'ont vu passer dans leurs songes, et peut-être l'aiment-elles d'autant plus que c'est presque toujours aux grandes dames que le gaillard en veut. « Voyez-vous, dit le père Moulinet à deux reprises, nous autres bourgeois nous ne serons jamais les égaux des nobles. » Et toujours ces Bénédicts de l'École centrale finissent par dompter les duchesses, ce dont le tiers état est considérablement flatté et dans son orgueil et dans sa superstition.

Et voici la jeune fille noble, généralement blonde, « la taille admirablement développée », « d'une incomparable beauté », fière, hautaine, dédaigneuse. Elle commence régulièrement par haïr celui qu'elle aimera. Plus distinguée encore que le polytechnicien qui la trouble, elle brûle encore plus en dedans, avec une éruption finale de volcan sous la neige. M. Ohnet insiste beaucoup sur la finesse de ses attaches et, même quand elle est à pied, il la voit toujours en amazone, souple, onduleuse et nerveuse, une cravache dans sa petite main. Pour lui une fille noble est plus ou moins une blonde équestre qui a la moue de Marie-Antoinette et qui épouse un industriel.

Au roturier puissant et beau s'oppose le gentilhomme viveur, plus mince et plus frêle, séduisant et impertinent, tout pénétré de « corruption slave », ce qui est aussi très distingué. Tels sont le duc de Bligny et Serge Panine. — Et, de même, à la blonde fille de l'aristocratie s'oppose, bonne ou méchante, la fille de la bourgeoisie riche (Athénaïs Moulinet ou Madeleine Merlot), brune et généralement plus grasse, avec des mains et des pieds moins délicats. — Et nous avons aussi, pour les imaginations exaltées, pour les fascinés de Sarah Bernhardt, la femme-sphinx, la femme-démon, la femme troublante et fatale, la comtesse Sarah, une fille de bohémiens, une gypsie élevée par une lady. Elle est complète, celle-là! Et comment résister à une invention aussi « distinguée »?

Et tous les autres personnages sont de cette force et de cette nouveauté. Pas un qui ne soit prévu, pas un qui ne soit construit selon les inévitables formules. Ce sont des Grandet affaiblis, des Nucingen dilués, des Poirier de pacotille. Si on nous présente un notaire, il sera cérémonieux ou plaisantin; si un homme de chicane, il aura le regard faux et les lèvres minces; si un cabaretier, il aura un gros ventre et une face apoplectique; si un vieux colonel, ce sera un ours, un sanglier avec un cœur d'or. On les connaît d'avance, on les voit venir, on a le plaisir de les retrouver, on n'est jamais surpris ni dérouté par la moindre trace d'observation personnelle. Si vous avez un vieux gentilhomme possédé de la manie des inventions et qui passe sa vie dans son laboratoire, quel fils lui donnerez-vous? Un hobereau, grand chasseur, grand buveur et grand coureur de filles, cela ne fait pas un pli; et tel est bien Robert de Clairefond. Et si ce gentilhomme a une sœur qui soit une vieille fille, que sera-t-elle? Si elle n'est pas la chanoinesse rêche, austère et dévote, elle sera évidemment la vieille demoiselle à moustaches, bonne, brusque et gaillarde en propos; et telle est, en effet, Mlle de Saint-Maurice.

Dans ce monde convenu, d'où l'observation directe et sincère est absente, trouve-t-on du moins toujours la vérité relative des sentiments et la conformité des actes aux caractères? Je n'oserais en jurer. Les personnages « sympathiques » sont d'une extrême noblesse morale, et leurs erreurs mêmes sont celles de grandes âmes. C'est égal, leur conduite est parfois bien singulière. — Claire de Beaulieu nous est donnée pour une créature merveilleusement fière et loyale : or, le jour où elle apprend que l'homme qu'elle aimait doit épouser une autre femme, subitement, dans un féroce mouvement de dépit vaniteux, elle offre sa main à un bourgeois qu'elle n'aime pas, qu'elle a jusque-là dédaigné et à qui elle a résolu de ne point appartenir : tout cela n'est assurément ni loyal ni fier. Et lui, l'homme intelligent et fort, lui qui s'est vu méprisé la veille, ne voit rien, ne se doute de rien, s'étonne à peine de ce changement incroyable, accepte bonnement ce qu'on lui offre. Et plus tard, quand son jeune beau-frère lui fait demander la main de sa sœur, lui si bon et si juste, lui qui sait que les deux jeunes gens s'adorent, il refuse impitoyablement. Et pourquoi? Pour rien, pour amener une phrase d'Octave qui apprenne à Claire qu'elle est ruinée et que Philippe l'a prise sans fortune. Vous voyez comme ici la vérité des sentiments paraît subordonnée à l'intérêt de la fable. Je sais bien que la logique des actes et leur rapport avec les caractères sont assez difficiles à établir rigoureusement, que la vraisemblance morale est chose un peu indéterminée et variable et qu'il lui faut laisser du jeu. Je crains seulement que les héros de M. Ohnet ne soient pas toujours aussi admirables qu'il le croit; j'ai peur qu'il ne se laisse tromper lui-même par la belle attitude qu'il leur a prêtée. Cela est surtout sensible dans *le Maître de forges*. Mais on est tenté d'abandonner tout de suite cette querelle : que ces gens agissent ou non comme ils doivent, ce qu'ils font nous est si indifférent! Plus souvent, d'ailleurs, l'invraisemblance n'est que dans

l'héroïsme démesuré des actes; mais cela est du romanesque le plus légitime, sinon du plus rare.

III.

Si nous passons à l'exécution, nous y voyons appliquées consciencieusement, courageusement, toutes les règles de la vieille rhétorique du roman.

Lisez le début de *la Grande Marnière :* « Dans un de ces charmants chemins creux de Normandie..., par une belle matinée d'été, une amazone... s'avançait au pas..., rêveuse... » Le cheval fait un écart; un étranger apparaît qui demande son chemin. Extase et réflexions de l'étranger : cette belle personne lui paraît « vivre sous l'empire d'une habituelle tristesse... » « La destinée injuste lui avait-elle donné le malheur, à elle faite pour la joie? Elle semblait riche : sa peine devait donc être toute morale. Arrivé à ce point de ses inductions, l'étranger se demanda si sa compagne était une jeune femme ou une jeune fille... » Voilà du moins un tour, un style, une élégance que les enfants même peuvent apprécier! On écrit comme cela à quinze ans, en seconde, quand on est un élève « fort » sans être très intelligent, et on enlève le prix de narration française!

Toutes les héroïnes sont belles et de la même façon. Des phrases se répondent d'un roman à l'autre : « Elle avait une taille admirablement développée, d'une élégance sans pareille. » — « Sa taille élevée avait une élégance exquise. » — Quelquefois « l'harmonieuse ampleur des épaules » est « accentuée par la finesse de la ceinture ». — Il y a aussi pour le jeune premier une phrase qui revient dans chaque roman nouveau, imperturbablement : « Après de brillantes études, il était sorti le premier de l'École polytechnique et avait choisi le service des mines. » — « Pierre Delarue venait d'entrer le premier à l'École polytechnique et semblait promis à la plus belle carrière. » — Nous sommes dans un pays où l'on aime instantanément, dès le premier regard : c'est le régime du coup de foudre. Et là encore la même phrase se représente, comme un écho, à travers les banales histoires : « Ce fut un coup de foudre. Il garda pendant deux ans son secret profondément enfermé au fond de son cœur. » — « Elle eut comme un pressentiment que cet étranger aurait une influence sur sa vie. » — « Le comte s'était retourné. Il resta immobile, muet, saisi par la merveilleuse beauté de la jeune fille. » — « Instinctivement, comme si les regards de Sarah eussent pesé sur lui, Pierre se retourna. Ses yeux rencontrèrent ceux de la belle Anglaise : ce fut l'espace d'une seconde (*sic*). »

Tout y est : l'arrangement mélodramatique où s'entrevoit le doigt de Dieu (si, dans *la Grande Marnière*, l'idiot tombe du clocher, c'est sur la fosse de sa victime qu'il viendra s'écraser); — les mots de théâtre (« Chercherai-je à obtenir cette adorable jeune fille à force d'infamie? Non! ce sera à force de dévouement! » — « J'en appelle au monde! — Quel monde? Celui où je suis montée, ou celui où vous êtes descendue? »); — l'artifice des pendants, les figures qui s'opposent jusque par la couleur des cheveux : Claire et Athénaïs, Jeanne de Cygne et la comtesse Sarah, le général comte de Canalheilles et le colonel Merlot, Serge Panine et Pierre Delarue, Micheline et Jeanne, Lise Fleuron et Clémence Villa, Carvajan père et Carvajan fils. Procédé commode, qui flatte par de faciles effets de symétrie grossière : on comprend que M. Ohnet y sacrifie sans douleur une chose dont il ne paraît pas se douter : la variété, la complexité de la vie.

Il offre à son public d'autres régals encore, car il n'a rien à lui refuser.

Quand on n'est pas du grand monde, on aime bien savoir tout de même ce qui s'y passe. M. Ohnet, qui le sait, nous renseigne abondamment sur la haute vie et nous révèle les mystères de l'élégance mondaine. Les trois quarts de ses personnages appartiennent à la meilleure société, sont ducs, marquis ou comtes : dans chacun de ses romans vous trouverez la description consciencieuse d'un vieux château de famille et d'un hôtel aristocratique avec tout le détail de l'ameublement. Et vous verrez des gentilshommes monter à cheval, et vous assisterez à des *rally-papers*. — On n'aime pas beaucoup les romans de M. Zola ni même ceux de M. Alphonse Daudet; mais enfin on ne veut pas rester trop en arrière du mouvement, on n'est pas un imbécile et on accepterait un naturalisme mitigé : M. Ohnet nous en cuisinera. Il n'a pas plus peur qu'un autre des détails vrais et familiers : « Le sucre, adroitement soulevé avec la pince, sonnait au fond de la tasse, d'où s'échappait une vapeur brûlante et parfumée. » Et il n'hésitera pas à nous parler des aphtes du greffier Fleury et de « ses bobos recouverts de leur taie blanche ». — On a des principes et on veut être respecté; mais enfin on n'est pas de bois; un roman n'est pas un livre d'heures, et on permet à l'écrivain de nous suggérer certaines idées agréables, pourvu qu'il n'insiste pas trop : M. Ohnet a deviné ce besoin discret. Il a, ma foi, des scènes d'amour assez vives. Et quel trait de génie d'avoir, dans *le Maître de forges*, donné pour centre à un roman vertueux une scène scabreuse et d'avoir fait planer sur un drame si riche en beaux sentiments une image d'alcôve! — Mais le sérieux continu ennuie; on veut être égayé çà et là. Et voici venir le comique de M. Ohnet. Il est d'une remarquable simplicité et sait se passer d'esprit. M[lle] de Saint-Maurice parlera comme la dame aux sept petites chaises : « C'est un ange que cet enfant-là! un ange immatriculé! » Et le notaire Malézeau répétera après chaque membre de phrase : *Mademoiselle* ou *Monsieur le marquis*. « Choses et gens, mademoiselle...

Tout à votre service, mademoiselle... Croyez-le bien, mademoiselle. » C'est irrésistible, n'est-ce pas?

Maintenant voulez-vous de la couleur? « Debout, tout noir, les doigts crochus comme des griffes, ses yeux jaunes étincelant comme de l'or, on l'eût pris pour le génie du mal. » — « Ma vie intime est triste, sombre, humiliée; elle est la noire chrysalide du papillon que vous connaissez. » — Voulez-vous du pathétique? Pierre Delarue vient d'apprendre que sa fiancée l'a trahi : il s'agit de peindre sa tristesse de façon à émouvoir fortement le lecteur. Pierre se rappelle qu'un jour, quand il était aimé de Micheline, il a failli être tué dans la rue par accident : « Il pensait que, s'il était mort ce jour-là, Micheline l'aurait pleuré; puis, comme dans un cauchemar, il lui sembla que l'hypothèse *(sic)* était réalisée. Il voyait l'église tendue de noir; il percevait nettement les chants funèbres... » Et en avant le catafalque et tout l'enterrement! (On me dispensera, après toutes ces citations que je n'ai presque pas choisies, de m'arrêter sur le style de M. Georges Ohnet). — Voulez-vous enfin de hautes considérations de philosophie sociale?

« Est-ce que vous trouvez mauvaise, dit le marquis, cette confraternité de M. Derblay et de Préfont? Votre mari, ma chère amie, descendant des preux, incarne dans sa personne dix siècles de grandeur guerrière; M. Derblay, fils d'industriels, représente un siècle unique, celui qui a produit la vapeur, le gaz et l'électricité. Et je vous avoue que, pour ma part, j'admire beaucoup le bon accord soudain de ces deux hommes qui confondent, dans une intimité née d'une mutuelle estime, ce qui fait un pays grand entre tous : la gloire dans le passé et le progrès dans le présent. »

Cette vision de l'ingénieur et du gentilhomme enlacés, c'est une bonne moitié de l'œuvre de M. Georges Ohnet. Elle est faite pour réjouir M. Poirier, M. Maréchal et M. Perrichon. Et l'autre moitié séduira particulièrement leurs épouses.

III.

Après cela, que M. Ohnet compose assez bien ses récits, qu'il en dispose habilement les différentes parties et que les principales scènes y soient bien en vue, cela nous devient presque égal. Que ces romans, débarrassés des interminables et plats développements qui les encombrent et transportés à la scène, y fassent meilleure figure; que la vulgarité en devienne moins choquante, que l'ordre et le mouvement en deviennent plus appréciables, je n'ai pas à m'en occuper ici : les quelques qualités de ces romans, étant purement scéniques, se sentent moins à la lecture.

On y trouve, en revanche, l'élégance des chromolithographies, la noblesse des sujets de pendule, les effets de cuisse des cabotins, l'optimisme des nigauds, le sentimentalisme des romances, la distinction comme la conçoivent les filles de concierge, la haute vie comme la rêve Emma Bovary, le beau style comme le comprend M. Homais. C'est du Feuillet sans grâce ni délicatesse, du Cherbuliez sans esprit ni philosophie, du Theuriet sans poésie ni franchise : de la triple essence de banalité.

Mais ces romans sont venus à leur heure et répondaient à un besoin. Les romanciers qui sont artistes se soucient de moins en moins des goûts de la foule ou même affectent de les mépriser; la littérature nouvelle tend à devenir un divertissement mystérieux de mandarins; on dirait qu'elle s'applique à effaroucher les bonnes âmes par ses audaces et à la déconcerter par ses raffinements : or il y a toute une classe de lecteurs qui n'a pas le loisir ni peut-être le moyen de pénétrer ces arcanes, qui veut avant tout des « histoires », comme les fidèles du *Petit Journal*, mais qui pourtant les veut plus soignées et désire qu'elles lui donnent cette impression que « c'est de la littérature ». M. Ohnet est au premier rang de ceux qui tiennent cet article-là; il est incomparable dans sa partie; il sait ce qui plaît au client, il le lui sert, il le lui garantit. Tout cela n'est certes pas le fait du premier venu; mais qu'il soit bien entendu que c'est en effet de marchandises qu'il s'agit ici, de quelque chose comme les « bronzes de commerce », et non pas d'œuvres d'art. Il ne faut pas qu'on s'y trompe. Je n'ai voulu que prévenir une confusion possible.

JULES LEMAÎTRE.

SOUVENIRS DE 1870

Le général Bourbaki (1)

SA SORTIE DE METZ LE 24 SEPTEMBRE 1870

On pouvait prévoir le dénouement du drame : la faim se faisait déjà sentir; les chevaux de la cavalerie et de l'artillerie disparaissaient rapidement, servant à l'alimentation non seulement de l'armée, mais encore des habitants. Le maréchal Bazaine avait envoyé un de ses aides de camp auprès du prince Frédéric-Charles pour tenter un arrangement; mais ces démarches avaient échoué. Les bruits de capitulation commençaient à circuler dans l'armée.

Parmi les chefs éminents qui commandaient les

(1) Extrait d'un volume intitulé *le Général Bourbaki*, par un de ses anciens officiers d'ordonnance, qui paraîtra la semaine prochaine à la librairie Plon, Nourrit et Cie.

Nous avons choisi un épisode qui a été fort commenté à l'époque et sur lequel M. Louis d'Eichthal jette une lumière complète.



divers corps enfermés dans Metz, le plus jeune, par conséquent le plus ardent, et celui dont le nom était resté le plus populaire depuis les guerres d'Afrique, était le général Bourbaki. On pouvait craindre qu'au moment d'une capitulation devenue inévitable par la faute du commandement en chef, le général ne tentât un coup de désespoir et que, se mettant à la tête de la garde, il n'essayât une dernière fois de faire une trouée à travers l'ennemi. Le général, en effet, dans une conversation avec le général Deligny et avec le colonel Dumont, leur avait dit que si l'on arrivait à une capitulation, il rappellerait aux troupes qu'il avait l'honneur de commander l'exemple de la garde du premier empire, et que, se mettant à la tête de ses soldats, il essayerait de percer les lignes prussiennes.

Si l'on réussissait, sous le prétexte d'une négociation avec l'impératrice, à éloigner le général Bourbaki de Metz, on écartait cette éventualité. Pour y réussir, on se servit d'un certain Regnier, qui, autorisé par l'état-major allemand à entrer dans Metz, se donna pour chargé d'une mission par l'impératrice et se fit conduire près du maréchal Bazaine.

Le 24 septembre, à cinq heures du soir, le maréchal Bazaine manda le général Bourbaki, qui était en ce moment sorti pour aller du côté du Saint-Julien voir exécuter un petit fourrage. Il rentra à six heures et, sans descendre de cheval, se rendit au grand quartier général.

En arrivant, il rencontra le général Boyer, aide de camp du maréchal, et l'interrogea sur les motifs qui l'avaient fait appeler. Le général Boyer lui montra alors le maréchal Bazaine se promenant dans le jardin avec un étranger et lui demanda s'il reconnaissait ce dernier, s'il ne se rappelait pas l'avoir vu aux Tuileries. Le général répondit que non, qu'il ne l'avait jamais vu nulle part; il ajouta qu'il a une mémoire très mauvaise pour les noms, mais excellente pour les figures, et que, quand il a vu quelqu'un une fois, il se le rappellera toujours : quant à ce monsieur, il lui était totalement inconnu. Le général Boyer parut étonné et lui dit que c'était M. Regnier. Le général Bourbaki s'impatienta, demandant ce que le maréchal lui voulait de si urgent et ce qu'il pouvait avoir de commun avec ce M. Regnier.

Le maréchal, à ce moment, rentra dans son cabinet avec le maréchal Canrobert et Regnier; il dit au général Bourbaki que l'impératrice demandait auprès d'elle le maréchal Canrobert, ou lui ; mais que le maréchal Canrobert, étant souffrant, ne pouvait pas partir. Il termina par ces mots : « Écoutez M. Regnier, et vous déciderez ensuite. »

Cet individu prit alors la parole et expliqua qu'il était question de paix entre Bismarck et Jules Favre; que M. de Bismarck avait une certaine répugnance à traiter avec le gouvernement de la Défense nationale et qu'il ferait des conditions bien meilleures s'il négociait avec l'impératrice régente; que l'impératrice, de son côté, ne voulait rien faire avant d'avoir vu le maréchal Canrobert ou, à son défaut, le général Bourbaki, et que, par conséquent, c'était donner une preuve de dévouement à son pays que de se rendre auprès d'elle. Le général Bourbaki ne répondit rien à M. Regnier; mais il demanda au maréchal Bazaine ce qu'il pensait qu'il fallait faire et quel ordre il lui donnait. Le maréchal répondit : « Je crois que vous devez y aller, et je désire que vous partiez. »

Le général hésitait beaucoup; mais il avait devant les yeux cette malheureuse armée de Metz manquant de tout, mourant de faim, sur le point de capituler, l'empereur en captivité, l'armée du maréchal de Mac-Mahon prisonnière et la France sans ressources militaires : il fallait donc, dans l'intérêt de la patrie et de l'armée, faire la paix, et la faire le plus tôt possible. Voilà ce que le général vit et sentit en ce moment tragique; ses hésitations cessèrent, et il dit au maréchal :

— Puisque vous croyez que je dois partir, j'accepte, mais sous quatre conditions :

« 1° Vous me donnerez un ordre écrit;

« 2° Demain vous mettrez à l'ordre du jour de l'armée que vous m'avez envoyé remplir une mission;

« 3° Je ne serai pas remplacé dans mon commandement et je le reprendrai à ma rentrée à Metz, ma mission accomplie;

« 4° Enfin, si vous devez engager des troupes, n'engagez pas celles que j'ai l'honneur de commander avant mon retour. »

Le maréchal promit tout ce qui lui était demandé. Se mettant à sa table, il écrivit un ordre qu'il donna au général et que celui-ci mit dans sa poche sans prendre la précaution de le lire : s'il l'avait lu, il aurait remarqué la fausse date et le mot *est autorisé*, au lieu de celui de *j'ordonne*.

Le général Bourbaki ne serait certainement pas parti sans faire faire ces deux rectifications.

Le maréchal Canrobert assista à tout ce qui venait de se passer.

Voici l'ordre du maréchal écrit de sa main :

ARMÉE DU RHIN.

Cabinet du maréchal commandant en chef.

Ordre.

« Sa Majesté l'impératrice régente ayant mandé auprès de sa personne M. le général de division Bourbaki, commandant la garde impériale, cet officier général est autorisé à s'y rendre.

« Le Maréchal de France commandant en chef l'armée du Rhin,

« Maréchal BAZAINE.

« Metz, 15 septembre 1870. »



Le maréchal dit au général qu'il fallait partir tout de suite. Ce dernier voulut absolument se rendre à son quartier général pour prévenir son aide de camp, ses officiers, son chef d'état-major général, et prendre quelques effets. L'autorisation lui fut accordée; il ne resta que fort peu de temps absent. A son retour, le commandant en chef lui fit observer qu'il ne pouvait pas sortir en tenue, qu'il fallait qu'il se mît en bourgeois et que, devant partir avec des médecins de l'Internationale, il prendrait un brassard comme eux. Sur la réponse du général qu'il n'avait pas de vêtements civils, le maréchal lui en fit apporter des siens, qui allaient fort mal, vu la différence de taille. Ce déguisement lui parut d'un mauvais présage.

Le maréchal Bazaine voulait évidemment se débarrasser du général Bourbaki et le compromettre. La droiture, la loyauté, la noblesse des sentiments du général facilitèrent cette mauvaise action.

Le général se mit en route, accompagné de ce M. Regnier. Ils allèrent jusqu'aux avant-postes; le lendemain matin, ils traversèrent les lignes et arrivèrent, après mille peines, à Ars. Là, M. Regnier rencontra un colonel prussien avec lequel il causa quelque temps et qui les fit conduire en voiture à Corny, quartier général du prince Frédéric-Charles. M. Regnier demanda alors au général Bourbaki s'il ne désirait pas voir le prince, *serrer la main à un camarade*. Le général remit M. Regnier à sa place et lui déclara qu'ayant affaire à des ennemis, il ne voulait même pas leur adresser la parole; il ajouta qu'il regrettait vivement d'être parti avec lui.

Dès ce moment, le général fut bien persuadé que tout ceci était convenu avec le prince, qu'on savait très bien qui il était et qu'après ce qu'il avait vu dans les lignes prussiennes on ne le laisserait pas rentrer. Il vit qu'on s'était joué de lui.

On l'obligea à passer par Sarrebrück et Trèves. De là il se rendit à Bruxelles, et, le 27, il arrivait au but de son voyage, à Chislehurst, chez l'impératrice; mais ici je laisse la parole au général lui-même, qui, dans sa déposition devant le conseil de guerre de Trianon, a raconté en ces termes ses entrevues avec l'impératrice :

« L'impératrice fut fort étonnée de me voir; elle n'avait pas voulu recevoir ce Regnier, qui était venu se présenter; elle savait seulement qu'il s'occupait de cela. Je lui racontai ce que je savais de l'armée de Metz, et je lui dis que très certainement elle serait réduite à une perdition ou matérielle ou morale. Je lui dis encore dans quel état se trouvaient les villages de la Lorraine, et elle eut alors un paroxysme de douleur tel que cela m'empêcha de continuer la conversation.

« Le lendemain matin, je la revis de bonne heure, et elle me dit qu'elle était complètement décidée; qu'elle croirait entraver le gouvernement de la Défense nationale, qui, au total, pouvait faire un miracle, en traitant avec qui que ce soit; que, par conséquent, elle refusait de traiter. Je lui dis de tâcher de m'aider à rentrer; je savais que le prince Frédéric-Charles avait beaucoup de prudence, et j'avais vu son gros approvisionnement; je pensais que, s'il y avait moyen de rentrer, il y aurait peut-être au moins des difficultés. »

Suivant le désir du général Bourbaki, l'impératrice demanda à lord Granville d'obtenir du roi de Prusse, ou de M. de Bismarck, un ordre pour le prince Frédéric-Charles de laisser passer le général Bourbaki rentrant à Metz.

Le général attendait impatiemment la réponse. Croyant de son devoir de mettre le gouvernement de la Défense nationale au courant de ce qui se passait à Metz, il écrivit la lettre suivante à l'amiral Fourichon, ministre de la guerre et de la marine, avec lequel il avait des relations d'amitié.

Désirant que ce document arrivât sûrement à destination, il le remit, en passant par Bruxelles, au ministre de France, M. Tachard, qui se chargea de le faire parvenir.

Voici cette lettre :

« Monsieur le ministre,

« Une aventure des plus extraordinaires m'a fait sortir de Metz. Un M. Regnier est venu voir le maréchal Bazaine.

« Il disait que M. de Bismarck traiterait avec S. M. l'impératrice à des conditions possibles pour la France.

« Le 24, je revenais du fort Saint-Julien vers cinq heures; mon chef d'état-major me dit que le maréchal Bazaine me faisait chercher partout et qu'un officier était porteur d'une lettre pour moi, qu'il n'avait pas voulu laisser.

« Pendant cette conversation, je reçus un télégramme qui m'ordonnait de me rendre chez lui.

« Le maréchal me mit en rapport avec ce M. Regnier, qui me dit tous ses désirs de voir la paix se rétablir, qu'il espérait porter bientôt un traité de paix à signer à l'impératrice, etc. Je prêtais une attention peu soutenue à tout ce que l'on me disait, ne comprenant pas trop la situation, dénué que j'étais de nouvelles certaines depuis trois semaines.

« Le maréchal me dit que l'impératrice désirait avoir auprès d'elle M. le maréchal Canrobert ou moi, que le maréchal Canrobert était souffrant, et que lui, le maréchal Bazaine, me proposait d'autant plus de me rendre auprès de Sa Majesté que ma position d'aide de camp de l'empereur et de commandant de la garde impériale me désignait mieux que tout autre.

« Je répondis que j'étais prêt à faire tout ce qui pouvait être utile à la France, à notre armée et à l'impératrice, mais que je ne voulais pas de quiproquos et que je ne partirais que sur un ordre du général en chef et avec l'assurance qu'il mettrait au rapport du jour la cause de mon absence momentanée de l'armée.

« Le maréchal m'a donné un ordre écrit.

« Devant le maréchal Canrobert, il s'est engagé à mettre au rapport le motif qui m'enlevait pour quelque temps à mon commandement ; il m'a donné ses habits bourgeois, a ôté ses bretelles, m'a procuré une casquette avec la croix de médecin de la Société internationale, et, vers les sept heures, j'ai suivi M. Regnier.

« Les avant-postes passés, il a été évident pour moi que les avant-postes ainsi que les Prussiens savaient parfaitement que le maréchal envoyait un officier avec M. Regnier, et qu'ils obéissaient aux ordres de M. de Bismarck.

« Bref, je suis arrivé à Chislehurst, où j'ai eu l'honneur de voir S. M. l'impératrice, qui m'a dit qu'elle n'avait jamais exprimé le désir d'avoir auprès d'elle ni le maréchal Canrobert ni moi.

« Cette déclaration, dont j'avais le pressentiment depuis que j'avais pendant la route lu les papiers publics, m'a frappé au cœur.

« Tout en obéissant à mon général en chef, je me trouvais en fausse position.

« J'ai écrit à lord Granville pour lui signaler que M. Regnier, par ses conversations avec le maréchal Bazaine, avait fait croire qu'il venait de la part de l'Impératrice et que la présence d'un officier de l'armée du Rhin auprès de Sa Majesté était chose utile et nécessaire; que les Prussiens, en se prêtant, sur un ordre de M. de Bismarck, au passage de cet officier, avaient surpris la bonne foi de M. le maréchal Bazaine et la mienne ; que je demandais, pour mettre à couvert mon honneur de soldat, la faveur insigne de rentrer à mon poste.

« J'attends la réponse : si elle est affirmative, je vais rejoindre mon poste à Metz ; si elle est contraire à mes désirs et à mes espérances, je me rendrai à Tours me mettre à la disposition du gouvernement provisoire, pour aider à la défense de notre pauvre pays.

« Ceci rapidement dit, en omettant des détails bien inexplicables, je vais vous donner des nouvelles de l'armée du Rhin.

« Les soldats ont des cartouches pour une grande journée de combat.

« Les caissons d'artillerie sont moins bien pourvus.

« Tant que l'armée restera dans ses lignes autour de Metz, l'ennemi ne peut attaquer sérieusement la ville.

« La ration des hommes était à mon départ de 500 grammes de pain et de 400 grammes de viande de cheval ; le sel manquait.

« La ration de pain devait être réduite à 300 grammes.

« Les chevaux recevaient 3 kilogrammes les uns, et 2 kilogrammes les autres, de grains de toute espèce. La mortalité par la faim et par l'abatage sur ces bêtes était grande. La moitié des chevaux doit être disparue à cette heure. Ceux qui restent ne sont plus en état de marcher longtemps ni de traîner les canons.

« Les hommes se portaient bien, leur discipline se conservait excellente. Les lignes de Metz sont gardées avec un soin entier par les Prussiens; tous nos essais pour faire passer des nouvelles ont échoué, et le maréchal nous a donné sa parole qu'il n'avait reçu aucune nouvelle du gouvernement français depuis le 24 août.

« Les chemins sont coupés ; de nombreuses batteries construites, des tranchées, des abatis, nous entourent, et en arrière se trouvent les cantonnements ; le maréchal m'a dit plusieurs fois que nous avions autour de nous 250 000 ennemis.

« Beaucoup de personnes croyaient que l'armée pourrait percer la ligne prussienne ; mais dans ce combat les cartouches seraient brûlées, et, le lendemain et le surlendemain, on se trouverait en face de forces considérables qui, nous prenant avec peu de cartouches dans nos gibernes, presque sans artillerie, une cavalerie réduite des deux tiers, et avec des chevaux faméliques et se traînant à peine, nous infligeraient un désastre aussi complet que celui de Sedan. Je crois que ce raisonnement, qui est vrai aujourd'hui, ne l'était pas il y a vingt jours.

« Si les maladies ne s'implantent pas trop cruellement à Metz et dans le camp, je crois que l'armée peut tenir encore un mois, peut-être cinq semaines ; après, la faim forcera à prendre, et pour la ville et pour les troupes, un parti quelconque. Je raisonne de cette façon, espérant que la discipline se maintiendra jusqu'à la fin.

« Il n'y a pas dans Metz plus de douze à quinze mille blessés.

« Le chiffre des combattants de l'armée est d'environ 90 000 hommes ; mais, avec les habitants, les isolés, les différents services, on doit avoir cent quatre-vingt mille bouches à nourrir.

« Voilà à peu près ce qu'il peut vous être utile de savoir sur la critique position de notre armée du Rhin. Dieu la protège !

« Je ne sais quand j'aurai le bonheur de la rejoindre. J'espère un peu avoir mon laissez-passer dans trois jours, et, quel que soit le sort qui m'attend, j'ai hâte de me retrouver au milieu de mes soldats.

« Agréez, monsieur le ministre, l'hommage de mon respect.

« CH. BOURBAKI. »

Les démarches aboutirent enfin, et, le 4 octobre, le général Bourbaki recevait de lord Granville communication de la réponse de l'ambassadeur de Prusse. Voici cette réponse :

« J'ai télégraphié au quartier général, et j'ai reçu la réponse suivante du comte de Bismarck à propos du général Bourbaki :

« Le prince Frédéric-Charles est prévenu d'ici de permettre et de faciliter au général Bourbaki son retour à son poste à Metz, selon les désirs de ce dernier. Regnier fait l'impression d'un aventurier, mais semble avoir honnêtement voulu servir l'impératrice Eugénie en lui amenant Bourbaki. »



Le général Bourbaki, muni de cette lettre, partit aussitôt et se rendit à Luxembourg. De cette dernière ville, il télégraphia au chef d'état-major du prince Frédéric-Charles, lui donnant copie de la dépêche de l'ambassadeur de Prusse à lord Granville et demandant un laissez-passer pour rentrer à Metz.

Le 6 octobre, à cinq heures douze minutes du soir, il recevait la réponse suivante du général Stolz, commandant à Trèves :

Général Bourbaki, hôtel de Cologne, Luxembourg.

« Obligé de voir personnellement votre autorisation d'entrer à Metz, je suis forcé de vous prier de vous rendre ici. En présentant cette dépêche, on vous autorisera à franchir la frontière prussienne. »

Signé : STOLZ, *major général.*

Le 7 octobre, le général, n'osant pas entrer sur le territoire prussien de peur d'y être retenu prisonnier, car il n'avait pas la lettre de lord Granville et pas de laissez-passer prussien, télégraphiait de nouveau. A deux heures quarante-cinq minutes il recevait cette dépêche :

Général Bourbaki, hôtel de Cologne, Luxembourg.

« Par ordre de Son Altesse Royale le prince Frédéric-Charles, j'ai à vous prévenir que vous voudrez attendre à Luxembourg jusque après la réponse demandée à S. M. le roi de Prusse. »

Signé : STOLZ, *major général.*

Le général Bourbaki, voyant que, malgré les ordres envoyés, le prince Frédéric-Charles ne voulait pas le laisser rejoindre son poste, et désirant savoir définitivement à quoi s'en tenir, télégraphiait pour la dernière fois, le 9 octobre, au major général Stolz :

« Général,

« Je vous ai communiqué la lettre de lord Granville du 4 octobre; il m'annonce que Sa Majesté le roi de Prusse m'autorisait à rentrer à mon poste, et en avait averti le prince Frédéric-Charles.

« Depuis quatre jours, j'attends ici; je ne peux rester plus longtemps dans la situation qui m'est faite. Si je ne reçois pas de réponse *positive* aujourd'hui, je me rendrai où la Défense nationale m'appelle.

« BOURBAKI. »

Le même jour, à neuf heures et demie du soir, la réponse arrivait :

Général Bourbaki, hôtel de Cologne, Luxembourg.

« La décision du roi n'est pas encore arrivée. »

Signé : STOLZ.

Pendant ce temps, le gouvernement de la Défense nationale, par l'intermédiaire de son ministre à Bruxelles, réclamait le général. Voici la dépêche que remettait à ce dernier le consul de France à Luxembourg :

Tachard à consul, Luxembourg.

« Priez immédiatement le général Bourbaki de venir me trouver ici; j'ai à lui faire une communication de la plus haute importance. J'attendrai le général toute la nuit, place de l'Industrie. Montrez traduction et chiffres au général, et donnez-lui copie certifiée de cette dépêche avec le timbre du consulat. Très urgent. »

M. Tachard lui-même avait reçu la dépêche suivante :

« Priez de la part du gouvernement, et dans l'intérêt de la patrie, le général Bourbaki de se rendre à Tours, où il sera admirablement reçu et où il peut rendre les plus grands services à son pays. »

Le général Bourbaki, certain maintenant que le prince Frédéric-Charles ne le laisserait pas rentrer à Metz malgré les ordres du roi, éprouva un désespoir profond. Il vit où le devoir l'appelait. Il quitta Luxembourg pour Bruxelles, d'où, après avoir vu le ministre de France, il se rendit à Tours pour mettre son épée au service du gouvernement de la Défense nationale.

LOUIS D'EICHTHAL.

ANTONIA

Mœurs des Abruzzes

L'an dernier, la veille de Noël, je me trouvais à Londres. Mr. William Baring, un négociant anglais devenu riche en restant probe, froid, posé, couperosé et blond, en train de prendre du ventre, m'avait gracieusement invité à passer la soirée chez lui, au milieu des siens. Les heures s'étaient écoulées doucement dans l'intimité de cet intérieur honnête et calme.

Attendu avec une vive impatience par deux ravissants bébés, minuit avait enfin tinté à la vieille horloge du vieux salon; et il avait suffi d'une minute aux rapaces et mignonnes petites mains pour mettre à nu l'arbre qui ne fleurit que cette nuit-là.

Ils étaient maintenant tous deux en extase, les gentils moissonneurs vermeils, devant leur récolte de bonbons et de joujoux multicolores éparpillés sur le tapis. Tout à coup le fougueux Ned se précipite sur un magnifique colonel anglais tout pourpre et or, lui tire son

sabre du fourreau et le brandit fièrement en tapant du pied. De son côté, la jolie miss Nelly s'empare d'une poupée aux jupes de gaze bleue semée de paillettes argentées, l'embrasse à dix reprises et, de ses bras croisés, la berçant sur sa poitrine :

— Pourquoi l'enfant Jésus ne naît-il qu'une fois l'an ? murmure-t-elle.

— C'est déjà très beau de naître tous les ans ! repart l'aïeule septuagénaire du haut d'un fauteuil en chêne sculpté où elle se tenait assise, le buste roide, les pieds sur les chenets.

Et près d'un guéridon, dans la clarté d'une lampe abritée d'un abat-jour rose, la jeune mère, au pur profil encadré de blonds cheveux bouclés, souriait silencieuse.

A quoi pensait-elle tandis que, distraitement, son doigt tournait les pages du livre d'étrennes posé sur ses genoux? A rien! Nonchalamment, délicieusement, elle jouissait de cette soirée d'un calme intense, d'une quiétude absolue, d'une paix suprême. Et, à part moi, en la regardant, je me disais : Comme le parfait bonheur ressemble au néant! N'en serait-il pas le rêve?

Mr. William, qui, depuis un bon quart d'heure, absorbé dans la contemplation de cet aimable tableau, ne faisait que reporter ses yeux humides de sa mère à ses enfants et de ses enfants à sa femme, voulut bien s'arracher à son plaisir égoïste, en somme, et s'occuper enfin de son hôte. Il s'approcha de moi.

— *Will you come?* me dit-il.

Et, sans attendre ma réponse, passant son bras sous le mien, il m'entraîna dans la pièce à côté, un élégant fumoir.

Là, nous allongeant paresseusement chacun sur un divan, qu'enveloppa bientôt un nuage de fumée odorante, nous reprîmes plus librement, dans le tête-à-tête et la demi-obscurité, la causerie interrompue.

Les rideaux tirés laissaient voir au dehors le ciel jaunâtre et clair, d'où sans bruit, sans arrêt, à larges flocons, tombait la neige sur la neige étendue au loin, semblable à une immense nappe blanche.

— Vous êtes un homme heureux, Mr. William ! dis je en regardant mon amphitryon qui, son cigare entre les dents et les yeux demi-clos, semblait envahi par un délicieux bien-être.

— Oui, quelquefois, assez fréquemment, presque tous les soirs, répondit-il. Je ne me reconnais pas le droit de me plaindre de la Providence (c'est de ce grand mot que l'Anglais se servit), et d'autant moins que, s'il n'avait tenu qu'à moi, j'aurais compromis mon bonheur.

— Vous, le sang-froid, la raison même !

— Hum ! je n'ai pas toujours eu quarante ans !

— Vous avez été jeune, Mr. William?

— Une fois dans ma vie.

— Racontez-moi cela.

— Ce ne sera pas long.

— Tant mieux !

— Ni bien intéressant.

— Tant pis!

— Si je deviens trop ennuyeux, vous m'interromprez.

— Non; mais je ne vous écouterai plus. Commencez !

— Eh bien, voilà !

***

« Il y a dix-huit ans, je voyageais en Italie. J'avais déjà vu les monuments et les ruines : Florence et ses grands hommes à Santa-Croce; Venise, la ville des doges et de lord Byron; Rome, la ville des papes : je résolus de voir le pays des brigands.

« Nous avons en Angleterre des assassins et des voleurs, toutes les variétés de voleurs; nous n'avons pas de brigands et nous n'en aurons jamais : nos mœurs excluent le pittoresque et nous reléguons la poésie dans les livres.

« Je partis donc pour les Abruzzes.

« Escorté de quelques serviteurs munis de poudre sèche et de balles, je m'engageai, avec un désir curieux mêlé d'une certaine inquiétude secrète, dans les gorges de ces montagnes solitaires et redoutables.

« Mais y a-t-il une saison pour les bandits, ou s'étaient-ils donné le mot d'ordre? La vérité est que je n'aperçus pas l'ombre du moindre Fra Diavolo et qu'au bout de plusieurs jours d'un voyage aussi peu accidenté qu'une promenade dans le Westminster's square, n'ayant été ni arrêté, ni rançonné, ni égorgé, j'arrivai piteusement, avec toutes mes balles et tous mes membres, à Roccacasale.

« Roccacasale est un joli village groupant ses maisonnettes peintes et ses bois sombres sur la blancheur âpre des rochers. Peuplé de montagnards qui semblent ne vivre que du soleil qui dessèche et qui roussit leur peau, on y distingue à peine un très petit nombre de familles bourgeoises jouissant de quelque aisance.

« On m'avait donné à Rome pour l'une des plus notables d'entre elles une lettre de recommandation chaleureuse qui faillit faire de moi, le Saxon pur sang, un Italien hybride et sans conviction... M'écoutez-vous ? »

— *Yes, sir;* et si bien que je devine ce qui va suivre. Une Italienne belle comme une statue grecque....

« — Oh ! les statues ! Cela ne vit pas ! Et je vous prie de croire que jamais le soleil des Abruzzes n'étincela dans deux prunelles plus noires, sous un front d'une pâleur plus ardente, que le front et les yeux d'Antonia ! Et quelles lèvres, mon ami ! Du velours rouge. Et quels cheveux ! Longs, drus, crêpelés, ondés, qui, séparés sur la tête par une mince raie blanche, retombaient sur ses épaules en deux masses compactes, pareilles à deux ailes de corbeau. Quelquefois elle les tordait en deux énormes tresses et les nouait avec des faveurs écarlates.

« Rien de plus simple, d'ailleurs, que son costume :



une jupe courte, laissant voir ses fines chevilles; un corsage peu serré et, par-dessus, un fichu entr'ouvert d'où s'élançait son cou marmoréen : la jupe et le corsage couleur rouille, le fichu noir piqué de petites étoiles blanches.

« C'est elle qui vint m'ouvrir quand j'allai frapper à la porte de son père.

« Midi sonnait. Elle m'apparut au seuil d'un jardin planté d'orangers en fleurs, sous un ciel infiniment bleu, dans la gaieté d'un jour de lumière. Et tel fut mon saisissement à l'aspect inattendu de cette beauté puissante que je demeurai immobile, sans pouvoir proférer un mot, la contemplant d'un air extatique.

« Elle attendit quelques secondes; puis, fronçant ses noirs sourcils soyeux :

« — Qui êtes-vous, *signor?* et que voulez-vous? me demanda-t-elle avec impatience.

« Je lui tendis ma lettre.

« Elle la prit, m'invita du geste à entrer, et, fermant la porte, elle appela son père.

« Celui-ci, un petit vieillard sec et hâlé, aux lèvres décolorées et minces, m'eut à peine aperçu qu'il s'écria : « Un Anglais! » Et, parcourant la lettre d'un œil avide, il ajouta obséquieusement :

« — Soyez le bienvenu dans ma maison et commandez, milord. Je suis tout à votre service.

« Ne trouvant rien à répondre, je m'inclinai.

« — Il n'est pas sourd, mais il est muet, je crois, dit à voix basse la jeune fille.

« — Ce serait dommage, fit le père; il a... (vous pouvez éclater de rire, ne vous gênez pas, *my friend!*) il a une figure d'ange.

« — Vous trouvez, *babbo?* Il est si blond qu'il paraît blanc, dit avec une légère moue Antonia, qui certes avait le droit d'être difficile.

« Et, me jetant un regard dédaigneux, elle s'éloigna d'un pas lent par une allée couverte. Je l'entendis bientôt qui, d'une voix sonore et un peu rude, chantait sur un air sauvage les couplets d'une chanson d'amour et de *vendetta.*

« Son père me combla de prévenances et voulut à toute force que, pendant mon séjour sur la montagne, je n'eusse pas d'autre demeure que la sienne. Le malin petit vieillard avait, dès l'abord, remarqué l'impression que produisait sur moi la beauté superbe d'Antonia, et il n'eût pas été fâché de devenir le beau-père d'un *milord,* comme il m'appelait, car, pour lui, tout Anglais était un lord doublé d'un Rothschild.

« Je voyais clair dans son jeu; mais pouvais-je lui savoir mauvais gré d'un calcul qui flattait mon penchant?

« La vue quotidienne de la belle Antonia m'avait complètement grisé et, plus encore peut-être que sa vue, son humeur fantasque, la brusquerie de ses manières, je ne sais quelle étrangeté farouche et pleine d'imprévu. Elle avait parfois des mouvements d'épaules, des éclats de rire et des regards fixes qui me jetaient dans un trouble inexprimable. A défaut d'un aveu chaque jour remis au lendemain, ma vive émotion en sa présence lui avait sans doute révélé mon secret, et il ne semblait pas qu'elle en eût été ravie. Son attitude à mon égard n'était que trop significative. Cependant mon amour-propre luttait obstinément; vingt fois en une heure, l'illusion renaissante me faisait passer de l'accablement à l'espérance.

« Il y avait déjà plusieurs semaines que je vivais ainsi agité par l'incertitude, sans me sentir le courage de tenter un effort pour en sortir, lorsque, il y a juste dix-huit ans ce soir, j'en sortis malgré moi, mais par ma faute, de la manière la plus brusque et la moins agréable... M'écoutez-vous toujours? »

— Toujours, Mr. William. J'aime les conteurs qui ne font que conter.

« — Or donc, c'était la veille de Noël. Rangés sur des escabelles autour d'une table ronde comme celle du roi Artus, les parents de mon hôte, une vingtaine de montagnards à mine de bandits et de montagnardes aux lourdes mains couleur de betterave, banquetaient consciencieusement à grand bruit de mâchoires, d'assiettes et de fourchettes.

« Au plus jeune des convives était échue la place la plus enviable : j'avais à ma gauche Antonia.

« On servit le potage, et, quand l'énorme soupière fut vide, on but à petites gorgées du vin de Marsala, du meilleur, ragaillardissant et doré comme un rayon; puis, les entremêlant de plusieurs sortes de viandes trop cuites, de légumes et d'entremets trop sucrés, on apporta successivement, toujours dans la même soupière, six potages encore de différentes substances; car, cette nuit-là, on est dans l'obligation d'en avaler sept en attendant les trois messes.

« Ce plantureux repas, qui semblait ne devoir jamais finir, était arrosé à pleines bouteilles d'un vin du cru, un peu âpre et fort capiteux, de sorte que, le fruit servi, lorsqu'on versa dans les petits verres le muscat de Syracuse... »

— Que fîtes-vous donc, milord? m'écriai-je avec curiosité.

« — Je me levai, non sans tituber un peu, et, mon verre à la main, après l'avoir mis à sec à la santé de miss Antonia, j'adressai ce speech au père :

« — Signor Beppo, j'aime votre fille que voici, et j'ai l'honneur de vous demander sa main.

« Un cri de surprise s'échappa en même temps de la bouche des vingt convives, qui, subitement tournés vers moi, me regardaient tous, immobiles sur leurs escabeaux, avec de grands yeux ébahis.

« J'étais resté moi-même sans mouvement, debout, le verre en main, plus stupéfait que personne; dans le silence profond qui avait suivi, le cœur palpitant, la gorge serrée par l'angoisse, j'attendais...

« — Milord, dit enfin mon hôte avec une lenteur

solennelle (et sa figure rayonnait), milord, qu'il soit fait selon votre désir ! Ma fille est votre fiancée, et vous êtes mon fils.

« Je cherchai des yeux Antonia, et je reculai... Par Shakespeare ! je crus voir Médée, tant l'expression de son visage était tragique !

« — Allons, ma fille, dit le père d'une voix brève : donne ta main à milord.

« Elle ne bougea pas.

« Tout le monde se taisait.

« Oserait-elle désobéir? Allait-on assister à quelque scène terrible? Car le petit vieillard aux lèvres exsangues avait la réputation d'un homme emporté, violent, à qui l'on ne résistait pas sans danger. Sa main courte, sillonnée de grosses veines bleuâtres et de rides, jouait nerveusement avec le manche d'un couteau pointu.

« Tout à coup la joyeuse rumeur de dix cloches lancées à toute volée et carillonnant dans l'air mit, d'un même mouvement, les vingt convives debout.

« — La messe ! la messe de minuit ! s'écrièrent-ils tous à la fois en jetant leurs serviettes et courant vers la porte.

« — Antonia, dit Beppo, qui seul ne s'était pas levé, as-tu donné ta main à milord?

« — Je la lui donnerai après la messe, répondit la fière Italienne qui ajustait sur ses noirs cheveux un foulard jaune à ramages pourpres et verts. Et si milord consent à la prendre (ajouta-t-elle en attachant sur mes yeux suppliants ses yeux résolus), je vous aurai obéi, mon père.

« Nous partîmes pour l'église.

« Tout le village, dans ses pittoresques habits de fête, s'y rendait en masse. Les rues étroites étaient pleines d'animation, sillonnées de falots, de lanternes, de flambeaux de résine, retentissant de joyeux propos, d'éclats de voix, d'éclats de rire. Les cloches carillonnaient. Il ne neigeait pas comme ici ce soir, le firmament n'était pas jaune : dans leur immense écrin d'azur, tous les diamants du ciel étincelaient.

« Quand nous pûmes enfin pénétrer dans l'église, où se pressait une foule compacte et qui mâchait encore le dernier morceau du repas, l'orgue seul emplissait la nef de ses sonorités graves. Mais bientôt et tout d'un coup, à l'apparition du curé montant à l'autel, paré d'une chape fripée et le ciboire entre les mains, cinquante sonnettes furieusement agitées donnèrent le signal à un charivari inattendu, incroyable, indescriptible. Une explosion de chants les plus discordants qui aient jamais frappé le tympan humain partit du chœur, et, de tous les coins, une cinglante bordée, un orage assourdissant de sifflets aigus et prolongés.

« Quelque subit accès de folie s'était-il emparé de tout ce peuple de dévots? Je le pensais et, de mes deux index me bouchant les deux oreilles, je promenais autour de moi mes regards effarés.

« Le silence se rétablit à la fin ; mais les sifflets recommencèrent plusieurs fois pendant la messe pour atteindre, à l'élévation, le maximum de l'acuité.

« On m'a depuis expliqué que ce scandaleux accompagnement de la triple messe de minuit, cet orchestre sifflant est un symbole commémoratif des chalumeaux, des flûtes et du chant rustique des pâtres autour de la crèche à Bethléem. Symbole bien singulier, *upon my honour !*

« Lorsque, vers deux heures, les cérémonies achevées, nous sortîmes de l'église, Antonia, que j'avais perdue de vue pendant le charivari, n'était pas avec ses parents.

« — Attendez votre promise, milord, me dit mon hôte. Nous allons, nous les vieux, rentrer lentement à la maison. Vous savez le chemin ; vous nous la ramènerez.

« Et j'attendis, debout près de la porte, dévisageant toutes les jeunes filles qui sortaient, la cherchant parmi la foule ; mais, par groupes lents, peu à peu, la foule s'écoula, la solitude se fit, et Antonia ne reparaissait point.

« Inquiet, j'allais rentrer pour visiter l'église ; un inconnu m'arrêta.

« — *Signor Inglese*, me demanda-t-il d'un ton gouailleur en se plaçant devant moi, dites-moi donc, est-ce une femme que vous attendez?

« Je regardai mon interlocuteur.

« C'était un gros paysan pansu, à la barbe inculte et au nez bourgeonné, vêtu de loques faisant mauvais ménage ensemble, avec de lourds sabots aux pieds et, sur ses cheveux grisonnants, un chapeau usé de bandit. Il tenait de la main droite une faux et portait dans l'autre une gerbe d'épis. Déjà depuis une demi-heure, je l'avais remarqué se promenant, dans cet attirail, de long en large, devant la porte de l'église.

« — Oui, *signor bandito*, répondis-je avec humeur. C'est bien une femme que j'attends. Après?

« — Retournez à votre auberge : elle ne sortira point. Tant que je resterai ici avec le blé et la faux, aucune sorcière ne peut franchir ce seuil.

« — La personne que j'attends n'est pas une sorcière ! m'écriai-je.

« — Eh ! si elle ne l'était pas, elle serait sortie à cette heure, réplique le superstitieux Italien en haussant les épaules. Regardez : l'église est obscure et déserte.

« Antonia, sorcière !

« — Au fait, pensai-je, ne m'a-t-elle pas ensorcelé?

« Au même instant, la porte de l'église roula sur ses gonds, et Antonia parut sur le seuil.

« Elle n'était pas seule.

« Un beau jeune homme brun, à la tête énergique et fine, au corps souple et nerveux, pareil à une statue de bronze, se dressait à son côté, la tenant par une main.

« Elle vint à moi et me tendit l'autre.

« — Milord, dit-elle d'une voix claire et ferme, j'ai

promis à mon père de vous donner ma main : la voici.

« J'avançai la mienne.

« — Avant de la prendre, continua-t-elle, regardez ! Voyez-vous cet anneau ? Je viens de le recevoir de ce jeune homme que j'aime depuis trois ans, ou plutôt depuis toujours; et, en le recevant, j'ai juré là, devant l'autel de la Madone, que je n'appartiendrais jamais à un autre qu'à lui.

« Je me retournai vers le beau montagnard et, le regardant entre les yeux fixement :

« — Vous battez-vous ? lui demandai-je avec l'ironie impertinente d'une fine lame de Paris.

« J'avais à peine lâché mon mot que l'inconnu, de sa main brusquement arrachée de celle d'Antonia, me mettait sous le nez deux stylets croisés aux lames acérées comme des aiguilles.

« — Il ne vous servirait de rien de le tuer, milord, dit Antonia en s'interposant et l'apaisant du geste; car j'ai encore fait ce serment, qu'on ne l'enterrerait pas seul ! »

— Diable ! m'écriai-je. Qu'avez-vous répondu à cela, Mr. William ?

« — Rien tout d'abord. Je me mordais les lèvres et, les yeux attachés sur le bout de mes bottes, je réfléchissais. Il fallait évidemment battre en retraite; mais comment ? par quelle voie ? L'honneur de la vieille Angleterre se trouvait en jeu dans ma personne. Je résolus d'être héroïque et magnanime.

« Je saisis donc la main que me tendait Antonia, et, la mettant dans celle de mon rival, je murmurai d'une voix qui tremblait peut-être un peu, en dépit de mes efforts pour l'affermir :

« — Aimez-vous, mes amis, et soyez heureux !

« — Nous le serons ! s'exclama l'amoureuse Italienne; nous le serons ! N'en doutez pas, et grâce à vous, milord. Oh ! soyez béni !

« Et, me sautant au cou, elle m'embrassa furieusement. C'est ainsi que doivent embrasser les tigresses et les panthères ! Étaient-ce des baisers ? étaient-ce des morsures ? Ah ! *my dear friend,* qu'elle a bien fait d'en épouser un autre ! Dix-huit ans sont passés, et je sens encore là la brûlure de ses lèvres.

« Le lendemain de cette belle nuit où, comme le duc de Bedford, je fus battu par une femme, je faisais mes malles et partais vitement pour Londres. Là, c'est-à-dire ici, quelques années après, ma bonne étoile amenait sur mon chemin... »

⁂

La porte du fumoir s'ouvrit et, dans l'encadrement lumineux, parut, souriante et ensommeillée, la jeune mère donnant la main droite à Nelly et portant sur le bras gauche le petit Ned, dont la tête bouclée retombait sur son épaule.

— Mon ami, dit-elle doucement, les enfants ont sommeil. Je vais les coucher. Voulez-vous les embrasser d'abord ?

— Si je veux les embrasser ! s'écria Mr. William en courant à sa femme et à ses enfants qu'il pressa sur sa poitrine.

Puis, sans desserrer les bras, tourné à demi de mon côté, il répéta, ému, avec conviction :

— Ah ! *my dear friend,* que la belle Antonia a donc bien fait d'épouser l'autre !

— Elle ne l'a pas rendu aussi heureux que vous l'êtes ? demandai-je curieusement.

— Peu de mois après leur mariage, une nuit, pendant son sommeil, dans un accès de jalousie, elle lui trancha net le chef avec un rasoir, plaça la tête coupée dans une corbeille sous un amas de fleurs et la fit porter par son père à sa rivale.

— Après ?

— N'avait-elle pas juré qu'il ne serait pas enterré seul ?



Voilà ce que m'a conté, l'année dernière, à Londres, Mr. William Baring, et j'ai souvent depuis rêvé à cette histoire.

Fière et belle Antonia, heureux l'homme qui repose auprès de toi dans la mort ! Il a goûté les ivresses pénétrantes de la volupté et les triomphales joies de l'orgueil. Tu l'as adoré jusqu'au meurtre, jusqu'au suicide; tu lui as donné ta vie comme à un dieu. Soulevé, emporté loin de la plate existence commune par l'orage étincelant de la passion, il a vécu, joui du bonheur qui ressemble le moins au néant : il a été aimé !

D. Alexandre Parodi.

CAUSERIE LITTÉRAIRE

I.

Le 12 mai 1884, le comte d'Haussonville réunissait quelques vieux amis pour leur lire un fragment des *Souvenirs* qu'il jetait sur le papier à ses moments perdus et à bâtons rompus, cédant en cela à la douce violence de sa famille. Le 28 mai suivant, la mort venait le frapper presque à l'improviste. Ces pages, qui s'arrêtent malheureusement en 1830, le laissant au seuil de sa carrière publique, ont été réunies et publiées par son fils, qui espère qu'on les lira avec intérêt, car on y retrouvera son père tout entier, avec son esprit, sa bonne grâce, son jugement si libre de toute préoccupation personnelle. Cet espoir n'avait rien de chimérique, et l'événement a déjà prouvé qu'il était bien légitime. Elles sont charmantes, ces pages, d'un accent très sincère, d'une allure très familière et en même

temps très distinguée, toutes pétillantes aussi de bonne humeur et de malice. Elles sont jeunes surtout et, en quelque sorte, imprégnées d'une fraîcheur de rosée; on dirait un bruissement léger de vent du matin. Oui, frais et léger, aucun mot ne caractériserait mieux ces aimables souvenirs des premières années. Évidemment, en les évoquant, le comte d'Haussonville avait rajeuni : il était redevenu l'enfant espiègle, l'écolier ami des escapades, le malin secrétaire d'ambassade prompt à railler les petites faiblesses et les petites misères de ses chefs.

A Rome, en 1829, il imagina, un mardi gras, de mettre des serviettes comme tampons sous les pieds de son cheval de selle, de monter les deux étages de l'escalier monumental d'un palais où résidait une très noble dame, et de lui apparaître dans son salon en chevalier du moyen âge, fièrement campé sur son destrier. Il fait bien un peu de même dans ces *Souvenirs* (1). Arrivé devant certains monuments d'aspect imposant comme le sanctuaire où quelques fidèles adorent encore le demi-dieu Chateaubriand, il y entre à cheval et caracole tout autour de l'autel, au grand scandale des dévots. Quoi! à cheval? avec des bottes et des éperons? Oui, à cheval, avec des bottes et des éperons. Il n'y a, disait la belle dame du palais envahi par le jeune cavalier, que M. d'Haussonville pour faire de pareilles folies. Malgré son déguisement, et sans même l'avoir regardé au visage, elle l'avait reconnu d'abord. Cette fantaisie d'imagination, ces caprices d'esprit, ces bouffées et ces échappées de jeunesse, l'âge l'en guérit-il jamais absolument? Il me semble que, dans un milieu gourmé et doctrinaire, il demeura toujours quelque peu espiègle, tel que nous le montrent ces *Souvenirs*.

Espiègle et enfant terrible, car enfin il livre ingénument les petits secrets de la famille, ou, du moins, si ce ne sont pas absolument des secrets puisque c'est de l'histoire, il appuie là où, dans son entourage, on glisse volontiers. Il est bien certain qu'on n'espère pas cacher qu'on a été également dévoué aux divers gouvernements qui se sont succédé en un petit nombre d'années : très bien; mais lui, il y insiste et il s'en amuse. Il raconte gaiement qu'il a valsé avec la reine Hortense; puis, qu'il a dansé avec la duchesse de Berry; puis, qu'il a été, après 1830, professeur de *Marseillaise* à Londres : il apprenait aux jeunes lords à chanter l'hymne révolutionnaire, ce qui les distrayait un peu du *God save the Queen*. Non moins gaiement il raconte qu'après avoir été secrétaire d'un ambassadeur de Charles X, il devint secrétaire d'un ambassadeur de Louis-Philippe. Il a bien fait quelques petites difficultés pour la forme; mais, le jour où son emploi est supprimé, par mesure générale d'ailleurs, il en redemande un autre. Tout cela gaiement et en riant. Il ne rit pas, comme Figaro, de peur de pleurer; non, pas tant de calcul. Les larmes lui viennent-elles aux yeux, il les laissera couler. Il pleurera quelques minutes; puis il reviendra à sa gaieté naturelle. Soyez certains qu'il a pleuré sur la reine Hortense avant de rire avec la duchesse de Berry, qu'il a pleuré sur la duchesse avant de sourire à la reine Marie-Amélie. Parfois même il a dû pleurer d'attendrissement et rire en même temps, comme Andromaque souriant à travers ses pleurs aux portes de Scée.

Ainsi voyez, quand on le mène tout enfant à Reims, au sacre de Charles X. Il s'attendrit en entendant les mille petits cris d'extase des dames ses voisines. Ce roi qui traverse la nef, revêtu d'une robe de chambre de satin blanc entr'ouverte sur un pourpoint de même couleur et de même étoffe, coiffé d'une toque enrichie de diamants et surmontée de plumes blanches et noires, n'y a-t-il pas de quoi faire pleurer de joie ces nobles dames? Et lui aussi de verser sa petite larme; mais tout aussitôt son esprit railleur remarque que pour ce vieux roi un tel costume est assez étrange et quelque peu théâtral, et voilà le sourire. — Toutes les fois qu'il rencontrera ensuite le vieux monarque, il sera touché, avec tout le monde de la cour, de son air bienveillant, de son désir d'être irrésistible à force de bonne grâce. Fort bien; mais tout aussitôt il remarquera que c'est une étrange confiance chez ce vieil enfant de se persuader qu'avec des regards bienveillants et quelques mots aimables reproduits le lendemain par le *Drapeau blanc*, il triomphera de tous les obstacles : et voilà encore le sourire. — J'imagine qu'il devait de même s'attendrir sur le parapluie de Louis-Philippe, ce parapluie, emblème des vertus bourgeoises que représentait la royauté bourgeoise. Puis, sans doute, lorsqu'il voyait le roi revêtir prudemment, après s'être assuré que le temps serait décidément beau, son parapluie-emblème d'un fourreau protecteur en lustrine, il devait sourire encore. Faut de la vertu bourgeoise, pas trop n'en faut! Cette clairvoyance d'un esprit porté à l'ironie et saisissant le faible et le fort de toute chose le préservait des enthousiasmes aveugles qui font que l'on meurt où l'on s'attache. Lui ne s'attachait pas à en mourir. Après avoir valsé avec un régime, il valsait avec un autre.

Ainsi l'on valsait autour de lui et Dieu me garde de chercher là un prétexte à grief! Tout au contraire, je le félicite d'avoir fait gaiement, avec désinvolture, et de rappeler en souriant ce que les autres, dans le même milieu, ou dissimulaient ou expliquaient trop solennellement, mettant en avant de grandes raisons de principe d'autorité à maintenir, de conservation et de préservation sociale. Le jeune secrétaire d'ambassade, en les écoutant, devait sourire.

C'était ainsi : dans un monde où on naissait ayant quarante ans il était né avant terme; il a eu toujours

(1) *Ma jeunesse* (1814-1830), *souvenirs*, par le comte d'Haussonville. — 1 vol. Paris, 1883. Calmann Lévy.

moins que son âge. Je songe à certain passage de Doudan. Il raconte qu'arrivant avec je ne sais plus quel doctrinaire à cheveux blonds dans une ville de province située de façon ravissante, il s'irritait d'entendre ce jeune vieillard s'inquiéter du rendement de l'octroi ou de quelque chose d'approchant. Aie donc vingt ans, misérable! grommelait Doudan furieux. A vingt ans, le comte d'Haussonville ne les avait pas encore. On pourrait supposer, en lisant ces *Souvenirs*, qu'il a pris plaisir à se représenter plus enfant, plus espiègle qu'il ne l'avait été réellement; pour ma part, je ne crois pas. Il a pris simplement plaisir à redevenir enfant. Il s'est rappelé avec joie les deux précepteurs successivement tués sous lui. Ah! ils l'avaient aussi par trop ennuyé, ces bonshommes, l'un avec ses racines grecques, l'autre avec ses leçons des choses, comme on dit maintenant! Il a été également réjoui quand il a revu la tête de son professeur de cinquième, le vieux père Courmerin, qui, habitué à recevoir de lui des pensums faits par l'écrivain public du coin, lui déchirait certain jour un pensum honnête et de source légitime — ce jour-là les fonds étaient bas, et l'écrivain ne faisait pas crédit — en lui disant avec un rayonnement d'orgueil : « Ah! moi, on ne me met pas dedans, monsieur! » Et, revoyant la scène, il s'est presque autant amusé que ce matin-là.

Chose curieuse! les souvenirs lointains, même les plus sérieux, même les plus tristes, lui reviennent réveillés par quelque association d'idées plaisantes. C'est par une circonstance pittoresque ou par quelque détail piquant qui les accompagnait qu'ils se sont conservés. Ainsi, ce qui lui rappelle l'invasion de 1814, c'est certaine gamelle de haricots où les soldats allemands lui ont fait tremper une cuiller d'étain; ce qui a gravé dans sa mémoire l'exécution du maréchal Ney, c'est un orgue de Barbarie qui jouait un air mélancolique sous les fenêtres, le soir où la famille s'entretenait avec tristesse du drame de la journée. Il y a là un intéressant phénomène psychologique. Si j'avais le loisir, je chercherais à en tirer des inductions.

Remarquez, en outre, que le comte d'Haussonville vous dit très ouvertement ce qui a fixé dans son âme d'enfant léger ces graves souvenirs : Ah! sans les haricots et sans l'orgue de Barbarie! S'il est des confidences sincères, ce sont celles-ci. Jamais un mot ambitieux ou prudent pour faire illusion ; jamais un geste ou une attitude théâtrale; pas le moindre arrangement de draperie. Aussi ne faut-il pas être surpris si, sincère à ce point envers lui-même et envers nous, le comte est sans pitié pour les confidences hâbleuses, pour les artifices ou même les illusions involontaires de l'orgueil. Que Chateaubriand ait voulu nous tromper ou se soit trompé lui-même en écrivant ses *Mémoires d'outre-tombe*, peu importe à son ancien secrétaire : sans pitié il dissipe les nuages de pourpre dont s'est entouré le demi-dieu. Et à chaque instant, en témoin oculaire qui sait les choses : Non, cela n'est pas! non, cela est arrangé ou rarrangé! Fiction, illusion, décor de théâtre, oripeaux de dieu de comédie! Et il faut voir comme, d'un sourire ironique et haussant les épaules, il démonte tout cet appareil scénique et renvoie les manteaux d'or et de soie au magasin d'accessoires.

... L'homme reste
Et le héros s'évanouit.

Quant à Mme Récamier, il ne lui enlève aucun lambeau de pourpre ; elle était déjà si légèrement vêtue! Mais il lui dit sans pitié : Chateaubriand avait d'abord fait de vous un portrait plus fidèle que celui qui subsiste dans ses *Mémoires*; pourquoi a-t-il retouché ici, supprimé là, arrangé et dissimulé telle défectuosité ailleurs? Parce que vous l'avez exigé, belle dame. — Et il ne faut pas se récrier contre cette sincérité farouche d'un Alceste qui n'épargne pas même une demi-déesse. Non, l'ancien secrétaire fait œuvre pie en vengeant Mme de Chateaubriand, oubliée trop longtemps pour Mme Récamier, puis pour l'enchanteresse Prudence, Mme de Saman, avec laquelle il allait dîner en cabinet particulier dans les parages lointains tantôt du Champ de Mars, tantôt du Jardin des plantes. Les indiscrétions de Sainte-Beuve sont complétées et confirmées.

Ah! le terrible secrétaire! Attention, messieurs les ambassadeurs! Si vous en avez d'aussi impitoyables, ne faites pas comme l'auteur du *Génie du christianisme*, ne demeurez pas des quarts d'heure entiers debout devant la glace de votre cheminée, les coudes appuyés sur le marbre, les mains passées dans les cheveux, contemplant votre image. Songez donc! si le secrétaire indiscret venait à vous surprendre! Il le dirait à la postérité et révélerait en même temps à qui vous songiez en vous mirant et vous admirant ainsi. — Un autre bon conseil encore : Quand vous aurez charmé les belles étrangères en leur parlant des beautés artistiques ou des sites pittoresques de la contrée, veillez à ce qu'en sortant elles ne s'arrêtent pas à causer avec le terrible secrétaire. Il leur fera raconter l'entretien, et, sachant ainsi bientôt que vous avez deux ou trois *clichés* à grand effet que vous servez invariablement aux belles dames, il en sourira avec elles et en rira avec la postérité. Ces révélations ne sont pas peut-être selon la loi du secret professionnel : il se pourrait bien; mais qu'un autre que moi proteste! J'ai eu trop de plaisir à les écouter. Et quand on songe que si le comte d'Haussonville avait achevé de retracer ses souvenirs, nous aurions appris un certain nombre de vérités sur maints des acteurs qui ont joué leur rôle depuis cinquante ans au premier ou au second plan de la scène politique! Nous eussions vu soulever plus d'un masque et aurions aperçu la figure vraie. Enfin, il faut en prendre son parti et se consoler. Nous avons du moins ce volume si curieux et si piquant. S'il nous fait un vif plaisir, n'ayons pas d'inquiétude de conscience. Il

ne flatte pas nos mauvais instincts en jetant des ombres sur des figures que nous soyons las d'admirer, mais répond au besoin que nous avons de n'être pas abusés par les apparences et de savoir le vrai. Ce n'est pas une œuvre amère et malveillante ; c'est une œuvre aimable, enjouée : non pas œuvre de dénigrement, mais œuvre de sincérité.

II.

Le Théâtre-Français vient de représenter, avec un vif et franc succès, un acte très gai, très leste, très pimpant, tout pétillant de bonne humeur et d'esprit : *Une rupture.* L'auteur, M. Abraham Dreyfus, abordait pour la première fois la scène de la rue Richelieu, ce qui est toujours une épreuve redoutable. Il n'a pas à regretter de l'avoir tentée. La comédie et le nom de l'auteur ont été acclamés; c'était justice.

La donnée est prise dans une observation très délicate, peut-être même un peu subtile. Ne vous laissez pas tromper par le titre, *Une rupture,* ni par la réconciliation de M. Cordier et de la comtesse de Maussant. Ce n'est là que le cadre avec la nécessité du mariage final. Si même M. Dreyfus avait pu laisser la comtesse à la cantonade, on ne serait pas tenté de croire un instant qu'il refait *le Dépit amoureux.* A peine, il est vrai, a-t-on fait cette supposition qu'on reconnaît qu'elle est fausse. L'intention de la comédie est tout autre : ce n'est pas l'amour qu'elle vise, mais l'amitié.

Nous ne pardonnons pas facilement aux gens, pas même à nos amis, de nous avoir mis dans notre tort et même de nous avoir surpris dans une situation fausse ou ridicule. Nous leur avons, en effet, donné à ce moment-là un avantage sur nous, ce qui nous humilie et nous blesse. Il nous semble voir toujours un sourire ironique sur leurs lèvres, et nous trouvons dans leur langage le plus naturel comme une intonation dédaigneuse ou un petit air de supériorité. Nous évitons de les rencontrer, de peur d'un mot railleur; leur présence nous rappelle inévitablement la circonstance où nous n'avons pas joué un rôle brillant. Rappelez-vous *le Voyage de M. Perrichon.* Le pauvre Perrichon est forcé de faire des excuses à un commandant rébarbatif: cela est dur, mais enfin! Ces excuses ont pour témoin Joseph, le domestique; ah! voilà ce qui est autrement cruel pour Perrichon. Aussi, tandis que Joseph dit en *a parte* d'un air content: « Il cane, le patron ! », Perrichon gronde entre ses dents : « Toi, par exemple, tu es sûr d'avoir tes huit jours ! »

Donc, si nos amis commettent quelque sottise ou s'engagent dans quelque impasse, feignons de ne pas le voir ou prenons un autre chemin. C'est ce qu'avait fait l'avocat Brimonière quand son ami Raymond Cordier s'était lié avec une jeune veuve charmante, la comtesse de Maussant. Feignons de ne rien voir et de ne rien savoir! Très bien; mais vient le jour de la rupture, où Raymond appelle l'ami Brimonière comme confident et consolateur. C'est sur lui qu'il compte pour avoir un compagnon de voyage, car, après cette rupture, il faut qu'il aille au bout du monde, en Laponie ou même en Norvège. Comment expliquer ce voyage sans révéler la cause? — « C'est que depuis trois mois certaine dame..... — Ah! oui, la comtesse! — Tu le savais? — Mais tout le cercle le sait! — Tu le savais, on le savait, et tu ne m'as pas averti que j'étais ridicule en croyant bien caché ce qui était le secret de Polichinelle? — Le fait est que tu étais assez bête... — Comment, j'étais bête? Eh bien, je ne le serai plus; je romps avec la comtesse, une coquette de vie équivoque. — Ah! non, par exemple, pas de vie équivoque; respecte-la au moins! — Ainsi, tu prends parti pour elle? » Et la dispute va son train; puis, quand la comtesse a, en quelques mots, reconquis l'amour et la confiance de Raymond, le voici de nouveau furieux contre l'ami Brimonière qui l'a vu tout à l'heure jeter feu et flamme et qui le complimente de son prompt retour à des idées plus sages. Autant lui dire qu'il est un enfant capricieux, une girouette tournant au premier vent! Et des mots durs à Brimonière, qui, tout à l'heure, n'a pas été l'avocat assez chaud de la comtesse, qui l'a défendue mollement. Bref, brouille complète. Brimonière part pour ne plus remettre les pieds dans la maison. En même temps le domestique Jean — un caniche pour le dévouement, mais qui a assisté à toutes ces scènes — a ses huit jours comme celui de Perrichon.

Par bonheur, la comtesse raccommode tout. Ce qui a amené cette brouille et ce congé, c'est l'irrégularité de la liaison. Maintenant qu'on va aller à la mairie et à l'autel, plus de témoins à éviter, plus de situation fausse à cacher, plus de conseils blessants ou d'interventions indiscrètes à craindre. Le bonheur légal n'a pas peur de l'amitié; seul, le bonheur illégal le redoute. Une fois marié, on n'est jamais ridicule; les amis peuvent donc venir à toute heure, ils ne trouveront jamais l'occasion de rire. Les deux amis s'embrassent donc et, en vertu de la même théorie appliquée à un étage inférieur, Jean reprend son tablier.

Ce Brimonière est pour le dévouement un ami comme on n'en voit guère; ce Jean, un domestique comme on n'en voit pas. Ces deux vertus exceptionnelles rendent acceptable la conclusion de la thèse, conclusion qu'il ne faudrait pas prendre pour une vérité solide comme le diamant. Elle l'est suffisamment pour une comédie légère, qui a surtout la prétention d'être gaie, aimable, jaillissante de mots plaisants et de traits imprévus. Elle est, en outre, jouée à miracle.

MAXIME GAUCHER.



NOTES ET IMPRESSIONS

Les obsèques d'Alfred de Musset

On vient de réunir en volume — un fort volume — tous les articles qui ont été écrits ces derniers temps sur Victor Hugo, concernant sa mort, ses obsèques, ses dispositions testamentaires, ses propos de table, et qui ont paru dans les journaux de Paris, de la province et de l'étranger. On aurait pu espérer, sans cette publication, que tous les détails oiseux, ridicules, qu'on nous a donnés sur la fin du grand poète ne seraient pas parvenus à la postérité. Il aurait fallu, pour les connaître, aller les chercher dans les bibliothèques, à la section des collections de journaux. Il n'est plus permis d'ignorer aujourd'hui que l'auteur de *l'Art d'être grand-père* ne pouvait toucher un fruit, un petit four, lorsque Georges ou Jeanne, enfants, étaient mis en pénitence par leur mère et privés de dessert. Il est acquis à l'histoire que le corbillard qui le conduisit au Panthéon était de huitième classe, qu'il s'appelait « Chicaneau » — les corbillards, eux aussi, paraît-il, ont leurs noms, — qu'il était traîné par *Fanfare* et *Florilla*, qu'il avait servi aux obsèques de Jules Vallès et que le cocher avait nom Prurereau. Malheureusement, les renseignements s'arrêtent là. On ne sait rien sur Pruvereau, ni son petit nom, ni le pays qui lui a donné le jour. A quoi donc pensaient les reporteurs? Est-ce qu'ils ont négligé d'*interviewer* Pruvereau, ou est-ce que Pruvereau aurait été impénétrable?

On ne peut même plus vous laisser mourir simplement, aujourd'hui. Presque sans exception, toutes les morts se ressemblent, surtout celles des vieillards qui s'éteignent à un âge aussi avancé ; mais leur entourage veut qu'ils soient restés sublimes jusqu'à la dernière minute de leur existence. L'un, on le fait parler en grec, l'autre en espagnol ; celui-ci en vers, celui-là en musique. N'est-on pas allé jusqu'à faire prononcer à Victor Hugo une phrase en style lapidaire sur l'indépendance des États-Unis, à propos d'une boisson américaine qu'on lui faisait prendre? Il a parfaitement pu la dire ; mais en quoi peut-elle intéresser le public? On ne veut plus aujourd'hui nous faire grâce d'une ordonnance ni d'une potion administrée à un malade illustre. On s'étend avec une si grande abondance sur les mille tristes détails qui entourent sa mort, qu'il reste à peine de place pour parler dignement de son talent, de son génie. Aussi, lorsque, quelques jours après son décès, un publiciste éminent lui consacre un grand article, l'article attendu, on se sent tellement fatigué par tout ce qu'on a déjà lu dans un nombre incalculable de colonnes de journaux, qu'on regarde longtemps cet article avant de le commencer et qu'il faut véritablement prendre son admiration à deux mains pour en achever la lecture.



Que les choses se sont passées plus simplement pour un autre grand poète, il y a une trentaine d'années! Alfred de Musset mourait, dans la nuit du 1er au 2 mai 1857, d'une hypertrophie du cœur. Ses amis seuls avaient eu connaissance de la dernière crise qui devait l'enlever, puisque nous ne voyons dans aucun journal de l'époque, à la fin d'avril et dans les numéros portant la date du 1er ou du 2 mai, qu'il soit fait mention de la maladie du poète. L'armée des reporteurs n'assiégeait pas le domicile du moribond. Ce n'était pas encore la mode de publier d'heure en heure des bulletins et de livrer au public les consultations des médecins. La nouvelle de la mort d'Alfred de Musset n'a dû s'apprendre à Paris que par les billets de faire part et les avis communiqués à la presse. Paul de Saint-Victor, dans son feuilleton théâtral portant la date du 3 mai, parle de la reprise de *Joconde* à l'Opéra-Comique avec Mlle Lefebvre et Faure et n'ajoute pas un post-scriptum pour annoncer la mort du poète. Fiorentino-de-Rovray, dans *le Constitutionnel* et dans *la Presse*, Janin, Berlioz dans *les Débats*, Th. Gautier dans sa revue dramatique du *Moniteur*, M. de Belloy dans le *Courrier de Paris*, n'en ouvrent la bouche. C'est uniquement par de petits articles nécrologiques insérés dans les *Faits-divers* que l'on apprit que Musset était mort. Nous lisons dans *la Presse* : « Les obsèques de M. A. de Musset, membre de l'Académie française, qui est mort hier matin à l'âge de quarante-six ans, auront lieu demain lundi, à neuf heures du matin, à l'église Saint-Roch, sa paroisse. » *L'Univers*, dans ses nouvelles diverses, publie la petite note suivante : « M. A. de Musset, dont la santé inspirait depuis longtemps des inquiétudes à ses nombreux amis et aux admirateurs de son beau talent, est mort ce matin à Paris. »

Les journaux du lendemain, soit dans les faits-divers, soit en quelques articles dont le plus long ne dépasse pas cinquante lignes, publient le compte rendu des obsèques et, n'ayant rien à dire, le discours de M. Vitet. Le *Moniteur*, où cependant Gautier est en train de publier son *Roman de la Momie*, est d'un laconisme effrayant. Il n'a que quelques lignes à consacrer à Musset. Il réserve ses colonnes — huit — à une relation, fort intéressante du reste, du couronnement de l'empereur Alexandre II, par le jeune comte Joachim Murat. *La Patrie* est relativement plus généreuse : Jules de Prémaray, après avoir parlé des pièces de la semaine, termine son feuilleton par ces mots : « Au milieu de toutes ces fêtes du monde et du théâtre, au milieu des éclats de rire de la comédie et des *rugissements du drame*, l'une des gloires les plus pures de cette comédie et de ce drame, A. de Musset, est mort. La perte est immense pour notre littérature. » Il termine son article en citant les vers de Musset : *Mes chers amis, quand je mourrai*... Total : quinze lignes.

Paul d'Ivoi, dans *le Courrier de Paris,* nous apprend que la dernière fois qu'Alfred de Musset est allé à l'Académie, c'était pour porter son vote à Émile Augier. Il nous raconte encore qu'il s'était passionné pour Mme Ristori, qu'il avait fait pour la grande tragédienne des vers pleins d'enthousiasme, les derniers, hélas! qu'il ait écrits, et qui débutent par cette idée : Non, l'Italie n'est pas morte. Cette pièce de vers n'a pas été achevée. Le poète mourant désirait vivement connaître Mme Ristori; Augier devait le présenter à elle; le jour avait été même pris pour cela. Un obstacle quelconque empêcha ce projet de se réaliser; mais Musset en fut très contrarié et, comme il sentait sa fin prochaine, il disait: « Émile Augier n'est pas venu me prendre pour aller chez Mme Ristori; je suis sûr que je ne la verrai jamais. »

Le comédien Delaunay, dans un article du *Monde illustré*, nous raconte que depuis quatre ans la santé du poète ne lui permettait plus de travailler. En 1852, il avait écrit *le Songe d'Auguste*, intermède allégorique qui devait être représenté aux Tuileries et qui fut lu seulement dans une soirée chez la princesse Mathilde. Sa dernière œuvre fut *la Mouche*, nouvelle crayonnée dans la souffrance et avec des haltes nombreuses de repos. Écrite en 1852, elle ne paraissait qu'en 1853 dans *le Moniteur*. Delaunay, faisant allusion à la correspondance du poète, qui serait si intéressante à publier — nous n'avons guère que trente-cinq lettres de lui dans le volume de ses œuvres posthumes, — parle des billets que Musset, au collège Henri IV, échangeait avec « de Chartres ». Le prince déchirait une petite bande de papier des versions grecques ou latines et le faisait passer de banc en banc à la dérobée jusqu'à son camarade.

La Presse, dans le numéro du lundi soir 4 mai, donne quelques détails sur les obsèques de Musset. On se serait attendu, dit-elle, à ce que le poète illustre fût escorté jusqu'à sa dernière demeure par une foule considérable : il n'en fut pas ainsi, peut-être à cause de l'heure matinale des funérailles. Un petit nombre d'amis assistait à la levée du corps. Il n'y avait certainement pas cinquante curieux sous les fenêtres de la rue Mont-Thabor. Une centaine de personnes au plus suivit le corbillard de la maison mortuaire à l'église. — Edmond Texier, dans *l'Illustration*, fait cette observation bien juste qu'on ne reconnaissait dans cette petite foule aucun de ces amis inconnus qui marchent ordinairement derrière le char funèbre d'un homme célèbre. « O jeunesse! ajoute-t-il, où étais-tu ce jour-là ? » Méry nous l'apprend : on avait préféré les courses de la Marche. Un temps magnifique ne permettait d'ailleurs aucune excuse d'absence aux plus frileux.

Très peu de monde dans l'église. Parmi les places réservées dans le chœur et dans la nef, beaucoup étaient vides. On se demandait si on n'avait pas voulu par la simplicité et le peu d'éclat de ces funérailles remplir le vœu d'un mourant ou s'il fallait s'en prendre à l'indifférence littéraire du temps. Le deuil était conduit par son frère. MM. Villemain, Vitet, Alfred de Vigny et Ampère tenaient les cordons du poêle. Sainte-Beuve, M. Legouvé, M. Patin s'étaient seuls joints à la députation académique. Presque toutes les célébrités littéraires de l'époque assistaient cependant au service : Lamartine, Augier, Gautier, Ponsard, Sandeau, Alexandre Dumas père et fils, Pierre Dupont, Chenavard, Houssaye, Léon Halévy, les comédiens Regnier et Delaunay. On ne cite le nom d'aucune femme. Rachel était absente et devait revenir mourante à la fin du mois. La messe que l'on chanta fut admirable. Méry en fut si profondément ému qu'il essaya de savoir qui en était l'auteur; il courut après Alexandre Dumas pour le lui demander; mais celui-ci avait déjà quitté l'église.

Le corbillard, des plus modestes, partit de la rue Saint-Honoré suivi d'une mince colonne d'hommes vêtus de noir, et à leur suite, dit *le Figaro*, un ou deux, peut-être trois fiacres. On était vingt-trois quand on arriva au Père-Lachaise. « On a laissé partir M. de Musset seul, ajoute le même journal. Le convoi de Balzac avait été aussi remarquable par l'isolement dans lequel l'avait laissé l'indifférence de ce public que ses récits ont instruit ou charmé. » Un seul discours fut prononcé sur la tombe par M. Vitet.

Paul de Saint-Victor, quelques jours après, lui consacre deux petites colonnes qui débutent par ces mots: « La semaine a commencé par un deuil que la poésie portera longtemps. » Méry, dans son *Courrier de Paris:* « Nous pouvons dire avec les anciens : L'année a perdu son printemps... » Mais il est très pressé; les vivants le réclament : il faut aller rue Notre-Dame-des-Champs voir *la Bataille de Malakoff*, par Yvon. C'est cependant lui qui, dans différents journaux, s'est montré le plus touché de la mort du poète. Dans son article, Sainte-Beuve pleure le poète si charmant : « Notre jeunesse était morte depuis des années; nous venons de la mettre en terre. » Lamartine déplore que Musset n'ait pas reçu l'éducation de sa mère et l'éducation de la première femme qu'il a aimée après sa mère... « L'amour, dit-il, est un holocauste dans les cœurs purs, mais c'est à la condition de ne brûler que des parfums. » M. de Mazade, dans la *Revue des Deux Mondes*, avait déjà le secret des transitions. De l'éloge de Lakanal prononcé par M. Mignet à l'Institut, il passe ainsi au grand événement de la semaine : « Les lettres n'ont plus de fréquents bonheurs; elles ont, au contraire, des deuils imprévus qui laissent une indicible tristesse... Il a eu des faiblesses. Il s'est peut-être trop complu dans cette figure de don Juan si puissamment évoquée par lui. »

La semaine suivante vit encore paraître quelques grands articles sur Musset, de M. Nisard dans *la Patrie*, de M. Ratisbonne aux *Débats*, de M. Laurent-Pichat à

la *Revue de Paris;* on publia son portrait dans *l'Illustration* d'après le dessin de Gavarni; on annonça qu'il laissait dans ses cartons une comédie entièrement terminée, et ce fut tout. Hommages, indiscrétions, anecdotes s'arrêtèrent là. Dans un article du *Figaro*, René de Rovigo s'était écrié : « O chroniqueurs, un poète vous est mort, voilà de la nourriture pour la quinzaine! » Il se trompait dans ses calculs : huit jours après la mort du poète, il n'était guère plus question de lui dans la presse parisienne. En une cinquantaine de pages on réunirait tout ce qui a été écrit sur lui.

Il avait bien mal choisi son moment pour mourir. On était tout aux fêtes, aux bals, aux réceptions, aux revues, aux représentations de gala donnés en l'honneur du grand-duc Constantin. Les journaux étaient pleins des faits et gestes du prince; les journaux illustrés, de ses portraits: Le grand-duc Constantin débarquant au chemin de fer de Lyon, le grand-duc Constantin à Marseille, à Vincennes, à l'Observatoire, à Saint-Cloud, à Versailles, à Saint-Germain, à Villeneuve-l'Étang; sa réception par l'empereur au bas de l'escalier des Tuileries, etc., etc. On construisait un théâtre dans la grande galerie des fêtes de l'Hôtel de Ville pour y représenter, en l'honneur de l'illustre hôte de la cour, des fragments de *Moïse*, de *Psyché*, de *Roméo et Juliette*, de *Vaccaï* et d'*Armide*. On s'apprêtait à aller applaudir Roger et Obin, Mme Gueymard et Mlle Dussy, la Rosati et la Ferraris, et un *scherzo* du jeune compositeur à la mode, Charles Gounod.

Les petits journaux racontaient que le grand-duc avait été au Palais-Royal voir le *Monsieur qui suit les femmes* et *Monsieur et Madame Rigolo*, et qu'il s'y était énormément amusé. On parlait des *Fleurs des buissons* de Mlle de Poligny, du miracle de la Salette et de Mlle de la Merlière, de l'opérette que Mlle Augustine Brohan était en train d'achever et que M. Salvator allait mettre en musique, des six nouvelles mélodies de l'auteur de *Guillaume Tell*, que Mme Rossini montrait à ses amis. Les théâtres n'avaient nullement songé à fermer leurs portes le soir des funérailles de l'écrivain qui leur avait donné des chefs-d'œuvre, encore moins à couronner son buste. Les camelots ne le montaient ni en bagues ni en épingles de cravate.

Une ombre cependant, passant au milieu de tant de bonheur et de joie, venait déranger tous ces beaux projets et apporter un changement dans le programme des fêtes et des plaisirs : en même temps que la mort d'Alfred de Musset, on apprenait le décès de la duchesse de Glowcester, tante de la reine d'Angleterre, qui s'éteignait à l'âge de quatre-vingt et un ans. Le trépas de la respectable douairière était annoncé, avec tous les honneurs dus à sa *Highness*, à la première page de tous les journaux, alors qu'on se bornait à constater le décès du poète des *Nuits* et de *Rolla* dans une petite note nécrologique ou un simple fait-divers. On évaluait la fortune que pouvait laisser la duchesse, et on parlait bien peu du regret que le poète avait exprimé en mourant de ne pas avoir accepté la proposition que lui faisait son éditeur : celui-ci lui offrait une rente de deux mille quatre cents francs pour l'abandon de ses œuvres complètes !

EDGAR COURTOIS.

BULLETIN

Chronique de la semaine

Sénat. — Le 20 juin, le Sénat, après avoir prononcé l'urgence à la demande de M. Bérenger, a adopté sucessivement les douze articles et l'ensemble de la proposition de loi, amendée par la Chambre des députés, relative aux moyens de prévenir la récidive. — Le 25, a commencé la discussion sur les élections sénatoriales du Finistère. M. Paris a combattu les conclusions de la commission d'enquête tendant à l'invalidation. Le rapporteur, M. Xavier Blanc, a répondu à M. Paris. — Le même jour, le Sénat et la Chambre des députés ont adopté sans discussion et à l'unanimité un projet de loi tendant à ouvrir au ministre de la marine un crédit de 10.000 francs pour la célébration aux Invalides, aux frais de l'État, des funérailles de l'amiral Courbet.

Chambre des députés. — Le 20, la Chambre a adopté en seconde lecture, à la majorité de 338 voix contre 87, l'ensemble du projet relatif au recrutement de l'armée. Dans la même séance elle a adopté après discussion une proposition de M. Rivière ayant pour objet d'assimiler aux projets de loi d'initiative gouvernementale toute proposition d'initiative parlementaire votée par la Chambre et transmise au Sénat. — Le 22, le ministre des affaires étrangères a donné lecture de l'exposé des motifs et du texte du projet de loi ayant pour objet la ratification du traité de Tien-Tsin entre la France et la Chine. — Le 23, interpellation de M. Cunéo d'Ornano relative au vote du conseil général des Pyrénées-Orientales blâmant certaines irrégularités de comptabilité. Après avoir entendu le ministre de l'intérieur et M. Duclaud, la Chambre a adopté à l'unanimité de 377 votants l'ordre du jour motivé accepté par le ministre. — Dans la même séance, MM. Daynaud et Amagat se sont livrés à de vives attaques contre les finances de la République, à propos de la discussion du projet de loi sur la Caisse des chemins vicinaux et la Caisse des écoles. — Le 25, l'ensemble du projet a été adopté après discours de MM. Jules Roche, rapporteur, de Soubeyran et du ministre des finances.

Angleterre. — Le cabinet Salisbury est définitivement constitué. Lord Salisbury est premier ministre et ministre des affaires étrangères; sir Stafford Northcote, premier lord de la trésorerie; sir Michael Hicks-Beach, chancelier de l'Échiquier; sir Harding Giffard, lord chancelier; lord Crambrook, président du conseil; lord Harrowby, gardien du sceau privé; sir Richard Cross, secrétaire d'État à l'intérieur; lord Carnarvon, vice-roi d'Irlande, etc. Les Chambres se sont ajournées au 6 juillet.

Italie. — M. Depretis a reçu du roi Humbert la mission de former un nouveau cabinet et l'a acceptée.

Espagne. — Le roi Alphonse XII ayant manifesté le désir d'aller à Murcie, où le choléra a fait son apparition, le cabinet Cánovas lui a remis sa démission. Devant l'impossibilité de former un nouveau ministère, le roi a renoncé à son projet; le cabinet conservateur reste au pouvoir.

Nécrologie. — Mort de M. Tresca, membre de l'Académie des sciences; — de M. Adolphe Vuitry, membre de l'Académie des sciences morales et politiques, ancien ministre.

La loi militaire

A propos de la loi sur le recrutement, un de nos abonnés nous fait part des réflexions suivantes :

« Il est une considération que je n'ai vue exprimée nulle part et qui, ce me semble, devrait avoir une certaine importance auprès des partisans de l'égalité à tout prix : c'est que, considérée à un certain point de vue, la loi qui rendrait obligatoire pour tous, sans exception, le service militaire de trois ans serait antiégalitaire et antidémocratique. Voici pourquoi.

« Très souvent, et je vois cela tous les jours autour de moi, il se rencontre dans une famille ayant de l'aisance, non de la fortune, un enfant dont l'intelligence paraît plus vive, plus ouverte, plus propre à un certain développement que celle de ses frères: que fait-on alors? On s'impose des sacrifices, on veut le faire aller au collège, le *pousser:* c'est l'expression consacrée.

« Mais, vous le savez, la moyenne des fins d'étude, surtout pour les jeunes gens de la campagne, est de dix-huit à dix-neuf ans au moins. Et cela se comprend : à la ville, les parents, pouvant user de l'externat pour leurs enfants, les envoient plus tôt au collège et leur font ainsi gagner un an, quelquefois deux. Il n'en est pas ainsi à la campagne : obligé de recourir tout de suite à l'internat, on garde chez soi ses enfants le plus possible et on ne s'en sépare guère avant dix ans, ce qui repousse la fin des études à dix-huit ou dix-neuf ans.

« Enfin on a son baccalauréat à dix-huit ans, et encore faut-il réussir aux premiers examens; quelquefois les meilleurs élèves échouent. On va dans une Faculté, dans une École quelconque. Est-il une carrière libérale, une seule qui, si l'on veut la parcourir avec honneur, demande moins de quatre à cinq ans d'un travail soutenu? Je ne le crois pas : ce n'est donc qu'à vingt-trois ou vingt-quatre ans qu'on peut en général obtenir les diplômes nécessaires à l'exercice d'une profession libérale ; et notez bien que, pour en arriver là, il faut supposer que la maladie n'a jamais apporté de retards.

« On a ses diplômes; les gros sacrifices sont terminés pour la famille; le jeune homme va pouvoir se suffire et même indemniser ses parents des privations qu'on s'est imposées pour lui. Erreur : la loi de recrutement est là qui le guette, et, bon gré mal gré, il lui faut faire un service militaire... d'*un an?* Je n'y verrais rien à dire; oh non! de *trois ans*. Cela mène à vingt-sept ou vingt-huit ans au moins.

« De bonne foi, croit-on que ces trois années de service militaire et de vie de caserne ne brouilleront pas un peu le jeune homme avec ses études passées? En sortant du régiment, il lui faudra donc encore se remettre au travail pour réapprendre ce qu'il aura oublié, et ce n'est guère qu'à trente ans qu'il cessera d'être à la charge de sa famille.

« De ce qui précède la conséquence est, ce me semble, facile à tirer : c'est qu'avec cette loi militaire si égalitaire, on rendra les carrières libérales absolument inabordables aux jeunes gens dont les familles n'ont qu'une petite aisance; elles deviendront le privilège exclusif de ceux qui, jusqu'à trente ans, pourront vivre sans gagner quoi que ce soit. Est-ce là ce qu'on veut? Soit... Mais alors qu'on ne parle pas d'égalité.

« Veuillez agréer, etc.

« T. NICOLLE. »

Sorbonne

DOCTORAT ÈS LETTRES

Thèses de M. Jules Favre, professeur au lycée Henri IV : ***De Ovidio novatore vocabulorum in Metamorphoseon libris.* — *Olivier de Magny* (1529 à 1561).**

Tout, semblait-il, avait été dit sur l'auteur des *Métamorphoses*, et cependant voici une thèse originale : *Ovide novateur*, ou, mieux, *Ovide créateur de mots*. Mais créateur, dans quelle mesure? Dans la mesure de son génie et selon les tendances de son organisme musical; en sorte qu'il faudra désormais songer à la thèse de M. Favre quand on voudra expliquer les « doux sons » du chantre des *Amours*. Faire facilement des vers faciles, et les faire coulants et légers, telle est la double tendance qui apparaît dans les procédés du poète. Ovide prend des mots employés en prose et les transporte dans la poésie; ou bien il fabrique quantité d'adjectifs en *fer, caducifer, bipennifer, flammifer*, qui lui servent de remplissage, et voilà le vers fait sans peine! Observez, en outre, que ces mots sont des dactyles, et voilà, du même coup, le vers rendu léger! Quoi d'étonnant si cette vaste épopée des *Métamorphoses*, qui aboutit à l'apothéose d'Auguste, nous laisse assez froids, puisqu'au fond le poète lui-même, sorte de métromane, ne tient guère qu'à la forme et, dans cette forme, à la légèreté des vers? Ovide est donc un poète *dactylien*, et nous le voyons à l'œuvre, fabriquant ses mots aux terminaisons en *or* ou en *fer*, et les fabriquant très bien selon le génie de la langue latine, quoiqu'un certain nombre d'entre eux n'aient servi qu'à grossir le dictionnaire, et non pas à enrichir la langue des Romains.

C'est un gentil poète, né, comme il le disait lui-même, dans le Quercinois, que cet Olivier de Magny dont nous entretient longuement M. Favre. Et l'on ne se déplaît point à la lecture de sa thèse, toute volumineuse qu'elle est. C'est que l'auteur ne s'est pas contenté de nous parler du poète : il a visé à mettre en lumière une période de la littérature française s'étendant de 1550 à 1561, et il nous apporte des faits et des observations qui piquent notre curiosité. De plus, il cite et commente son auteur, un peu trop peut-être, mais avec une sûreté de goût telle qu'on lui pardonne volontiers quelque excès.

Une capitale question se pose à propos de Magny : les rangs sont-ils bien distribués dans la Pléiade, et Magny n'a-t-il pas le droit d'entrée dans la « docte brigade »? Mais comment faire si le nombre de *sept* demeure sacramentel? D'aucuns avaient expulsé Baïf pour y mettre Jamyn, ce même Jamyn amoureux, comme Magny, de la belle Cordière de Lyon (Louise Labbé) et désireux, disait-il :

> De boire avec les yeux ses beautés à longs traits.

Depuis on a rétabli avec juste raison Baïf à côté de Ronsard et de du Bellay (ce fut le *triumvirat*, noyau de la Pléiade). Il faudrait donc de nouveau en exclure ou Jamyn, ou Remy Belleau, en faveur de Magny? M. Becq de Fouquière sacrifierait volontiers Belleau, car il dit : « Magny est un poète

facile et fécond; s'il n'a ni la puissance de Ronsard ni l'élévation de du Bellay, il a beaucoup plus d'originalité et de verve que Remy Belleau. Quelques-uns de ses sonnets humoristiques ont cette grâce et cette aisance cavalières qui, de nos jours, ont fait la fortune de quelques pièces d'Alfred de Musset. » M. Favre va, ce semble, plus loin encore, car il essaye de combler le large fossé qui sépare Joachim du Bellay de son ami Olivier de Magny. Sans doute Olivier a d'assez bons sonnets, surtout dans le genre politique; mais approchent-ils de l'ironie et de la verve de ceux de Joachim? Tous deux parlent de la cour papale, étant tous deux en même temps à Rome, et l'un et l'autre ils émettent les mêmes idées, mais avec quelle différence dans la forme! On connait sur ce point les sonnets de du Bellay; voici quelques-uns des vers les plus vifs de son ami :

Paschal, je voy icy ces courtisans romains
Ne faire tous les jours que masques et bonbances...
Je voy un Ganimède avoir entre ses mains
Le pouvoir de donner offices et dispenses,
Toute sorte de briefs, d'indults et d'indulgences,
Et faire impunément mille actes inhumains.
Je voy cet Innocent, qui mandioyt naguière..., etc.

Ce passage respire une certaine énergie, sans atteindre toutefois à celle de du Bellay. Dans l'afféterie, au contraire, Magny le dépasse. Ne sont-ils pas de lui, en effet, ces versiculets à « *S'Amie* » :

Ma mignarde nymfelette,
Ma nymfe mignardelette..., etc.

M. Duruy, qui a fait croire à la France que le mot *mignardise* avait été tiré du nom du peintre Mignard au XVII[e] siècle, aurait été dissuadé s'il eût connu ces vers, ainsi que le recueil des *Sonnets, odes et mignardises* de Jacques Tahureau (1554).

Magny n'était pas seulement un pétrarquiste, un reflet de Ronsard, un écho plus ou moins heureux de du Bellay; il avait par devers lui une certaine note gauloise qu'il tenait sans doute de son compatriote Clément Marot, et l'un de ses meilleurs sonnets est celui qu'on pourrait intituler *le Sonnet des quatre saisons*, où perce la note gauloise :

Quand l'Automne s'approche et le froid vient vers nous,
J'ayme avec la chastaigne avoir de bon vin doux...

En résumé, qu'on place Olivier de Magny dans la *Brigade*, ou dans une sous-brigade (elle serait nombreuse!) formée de tous les poètes du XVI[e] siècle qui ont quelque valeur, la figure de l'ami de du Bellay, tirée de l'ombre et mise en relief par M. Favre, ne saurait plus désormais être confondue dans cette foule du « parnassien troupeau » dont parle Jacques Tahureau, qui lui aussi attend son biographe et son appréciateur, car il est mort jeune et plein de talent comme Magny, et, le premier, il nous a donné une ébauche de la Macette de Regnier sous les traits de « cette bonne dame Denise » qui raisonne si bien sur le commerce fructueux de la vente de ses charmes.

J. Durandeau.

Victor Hugo, ses éditions, ses biographies, ses portraits.

Les diverses éditions des *Œuvres complètes* de V. Hugo sont actuellement au nombre de cinq : les deux éditions populaires illustrées et de grand format des librairies Hugues et Calmann Lévy; l'édition elzévirienne en cours de publication chez Lemerre; l'édition in-16 de la librairie Hachette, d'un format commode, d'une exécution très satisfaisante et d'un prix accessible à tous, et enfin l'édition magistrale *ne varietur*, de Hetzel-Quantin, destinée aux bibliothèques d'élite.

Cette dernière mérite une mention spéciale. Lorsque les éditeurs l'ont entreprise, ils ont voulu faire pour l'illustre écrivain, de son vivant, ce que l'on fait pour les grands génies du passé, c'est-à-dire fixer d'abord invariablement le texte et puis réunir autour du texte tout ce qui en dépend et s'y rattache, tout ce qui l'éclaire et le complète. Leur publication a été revue sur les manuscrits originaux, écrits en entier de la main de Victor Hugo, et enrichie de pages entières laissées provisoirement de côté par l'auteur et de passages qu'il avait cru devoir supprimer. Ces vers nouveaux, ces fragments inédits, ces variantes — formes originales et curieuses de la pensée du poète, — qui présentent un grand intérêt littéraire, se trouvent donc ajoutés pour la première fois aux œuvres du poète et en font partie intégrante. L'édition Hetzel-Quantin comprend actuellement en 46 volumes tous les ouvrages parus du vivant de l'auteur; ceux qu'il laisse inédits ne tarderont pas à y prendre place et rendront ainsi cette publication complète et définitive.

Nous signalerons simplement pour mémoire l'édition dite *nationale* (Lemonnyer et Richard), qui est encore à ses débuts et promet de se distinguer par l'ampleur du format, la beauté de l'impression et la richesse des illustrations.

Parmi les tirages de luxe, il faut citer celui de la librairie Hetzel dans le format elzevier, qui comprend seulement les premières poésies, ainsi que deux magnifiques volumes, *le Roi s'amuse* et *l'Art d'être grand-père*, édités par la Société des publications périodiques et ornés par les meilleurs artistes d'eaux-fortes et de dessins tirés en noir et en couleur.

A titre de curiosité, l'on peut illustrer l'*Histoire d'un crime* par l'album qu'a dressé Étienne Charavay, qui comprend, avec douze portraits, une centaine d'autographes de personnages contemporains.

Les biographies de Victor Hugo sont fort nombreuses. Voici d'abord *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie*, œuvre émue et touchante de M[me] Hugo, qui retrace la jeunesse de l'enfant, les premières luttes et les premiers triomphes de l'homme; puis la courte notice de M. Vacquerie qui figure dans la collection des *Célébrités contemporaines* (Quantin), et le *Calendrier de Victor Hugo*, par M. Louis Ulbach (Calmann Lévy). Voici encore *Chez Victor Hugo* par *un passant*, charmant récit illustré de douze eaux-fortes par M. Lalanne, qui représentent le logis du poète à Hauteville-House (Calmann Lévy), et la *Vie de Victor Hugo*, par Alfred Barbou, dont les éditeurs Marpon et Flammarion commencent une nouvelle édition populaire illustrée. Il y a lieu de signaler encore trois ouvrages récents qui méritent mieux qu'une simple mention.

Dans son *Victor Hugo intime*, M. Alfred Asseline, cousin germain de M[me] Hugo, a publié une correspondance inédite de la femme du poète, qui donne la mesure de la distinction de son esprit et de la beauté de son âme. Il y a joint une série de lettres que lui avaient adressées Victor Hugo lui-même et son fils François-Victor, et il a encadré ces documents dans quelques scènes de la vie de famille qui nous

montrent l'intérieur heureux et souriant du Maître jusqu'en 1858, époque de la mort de sa femme (Marpon et Flammarion).

En écrivant son livre relatif à *Victor Hugo chez lui*, M. Gustave Rivet a voulu nous faire connaître le grand homme qui l'honorait d'une bienveillante amitié tel qu'il le voyait tous les jours, se faisant petit avec ses petits-enfants, causant familièrement et sans façon sur tous sujets avec ses visiteurs. Il a rappelé la bonté et la simplicité du Maître à l'égard de tous ceux qui l'approchaient, les récits attachants qui lui servaient à charmer les familiers de son salon, les plaisanteries spirituelles, gaies et parfois gauloises, avec lesquelles il aimait à distraire les hôtes de sa table. Ces anecdotes et ces souvenirs, qui se rapportent aux dernières années de Victor Hugo, forment le complément du livre de M. Asseline (Maurice Dreyfous).

Sous ce titre : *Victor Hugo devant l'opinion*, l'Office de la Presse a eu l'idée de résumer dans un tableau d'ensemble l'immense émotion provoquée en France et à l'étranger par la maladie, la mort et les obsèques nationales du grand poète. On a réuni dans ce livre, intégralement ou par extraits, les articles de journaux qui exprimaient le sentiment public.

Parmi les études littéraires auxquelles ont donné lieu les œuvres de Victor Hugo, celles de Paul de Saint-Victor occupent le premier rang. Le brillant critique, dans le cours de sa carrière de journaliste, avait consacré aux drames, aux poésies et aux romans de son illustre ami des pages magnifiques qui ont été réunies en volume, après sa mort, par les soins du bibliophile Jacob (Calmann Lévy).

Terminons cette notice par l'indication de quelques portraits de Victor Hugo qui sont de véritables curiosités artistiques. Le remarquable portrait de Bonnat a été rendu avec une rare fidélité dans une belle planche gravée à l'eau-forte par Rajon; E. Abot, Courboin et Burnet ont également reproduit de la même manière le buste du poète, et M. de Los Rios a dessiné à la pointe sèche sa noble figure, peu de jours avant sa mort. Ces derniers portraits pourront être intercalés, grâce à leur format, dans les diverses éditions des *Œuvres complètes*.

Mouvement de la librairie.

PUBLICATIONS ANNONCÉES.

Les premiers jours du mois de juillet nous apporteront leur contingent de romans nouveaux; citons entre autres : *Jean Mornas*, par Jules Claretie (Dentu); — *Au pays des neiges*, par Gourdon de Genouilhac (Frinzine); — *A grandes guides*, par Richard O' Monroy (Calmann Lévy); — *la Mauvaise aventure*, par C. de Sainte-Croix, et *Tous quatre*, par Paul Margueritte (Giraud); — *Madame Mathurin*, par J. Monti (Serra).

L'éditeur Vieweg prépare plusieurs publications philologiques parmi lesquelles nous signalerons : *la Syntaxe latine d'après les meilleurs grammairiens*, par M. Antoine, professeur à la Faculté des lettres de Toulouse; — *le Vers français ancien et moderne*, par A. Taubler, traduit de l'allemand par MM. Sudre et Breuil et accompagné d'une préface par M. Gaston Paris, — et les *Contes populaires lorrains*, par M. Cosquin.

La librairie Plon doit ajouter à sa collection de voyages *Un printemps au Pacifique (les Iles Hawaï)*, par M. Marcel Monnier.

Le tome II du *Traité de droit international public européen et américain*, par Pradier Foderé, est en cours d'impression (Pedone-Lauriel); — ainsi que le second volume des études sur les actrices du XVIII[e] siècle par J. et E. de Goncourt, lequel est consacré à *M[me] Saint-Huberty* (Bibliothèque Charpentier), — et le tome IX de la collection des contes et chansons populaires publiée par l'éditeur Leroux, comprenant les *Contes de la Sénégambie* recueillis par le D[r] Béranger Féraud.

Pour faire pendant aux études littéraires de M. Faguet, les éditeurs Lecène et Oudin vont publier *les Grands maîtres de la littérature russe au XIX[e] siècle (prosateurs)*, par Ernest Dupuy. — L'éditeur Havard annonce un recueil d'articles humoristiques de M. Henry Fouquier qui aura pour titre *la Sagesse parisienne*.

Annonçons enfin la prochaine apparition, à la librairie Alcan, de l'*Histoire diplomatique de l'Europe depuis 1814 jusqu'à nos jours*, par M. A. Debidour. D'autre part, notre collaborateur va publier chez Charpentier la continuation et la fin de l'*Histoire de Napoléon I[er]* commencée par Lanfrey, c'est-à-dire les tomes VI et VII.

Émile Raunié.

Le grand ouvrage de M. A. Racinet, *le Costume historique*, est maintenant bien avancé. La 17[e] livraison vient de paraître (in folio, Didot) et ne le cède en intérêt, ni par le choix des modèles ni par l'exécution, à ses devancières. Cette succession de planches reproduisant, d'après les documents les plus dignes de foi ou — toutes les fois qu'il est possible — d'après les originaux, non seulement le vêtement, mais les ornements, les bijoux, les armes, l'ameublement, forme une publication de grande valeur qui n'est pas seulement faite pour amuser les curieux ou fournir des modèles pour les costumes de carnaval ou de théâtre. Elle intéresse vivement l'ethnographe, l'archéologue et l'historien, entre les mains desquels elle met une masse considérable de documents qu'il est parfois fort difficile de se procurer.

G. de N.

Des rapports de la religion et de l'État, par Ad. Franck, de l'Institut. — In-12. Félix Alcan.

Le sommeil et les rêves dans leurs rapports avec les théories de la certitude et de la mémoire, par J. Delbœuf, professeur à l'Université de Liège. — In-12. Félix Alcan.

Giordano Bruno, conférence par Enrico dal Pozzo di Monbello. — In-12. Foligno. Pietro Sgariglia.

Le dieu dans l'homme, poésies, par Jean Aicard. — *A l'ordre du jour*, par Paul Bert. — In-12. Ollendorff

Les mœurs et la caricature en Allemagne, en Autriche, en Suisse, avec préface de Champfleury, ouvrage illustré de planches hors texte, par J. Grand-Carteret. — Grand in-8° Louis Westhausser, 40, rue des Saints-Pères.

Faits divers

— Un journal d'Australie annonce en ces termes la publication dans ses prochains feuilletons d'un roman traduit de l'espagnol.

« Sur dix mille lecteurs de ce fatal roman, on a compté quatre-cent vingt-deux cas de folie, neuf cent soixante-dix-sept cas de monomanie, huit cent quatre-vingt-quatorze suicides et mille trois cent quinze disparitions. En avertissant ainsi nos abonnés, nous croyons remplir un devoir. »

Voilà qui dépasse de cent coudées les plus palpitantes réclames qui se débitent sur notre vieux continent européen.

Le gérant : Henry Ferrari.

Paris. — Imp. A. Quantin, 7, rue Saint-Benoît. [5358]



TABLE DES AUTEURS

Du 1er janvier au 30 juin 1885.

Les titres des ouvrages analysés sont en italiques.



J

L

M

N

O

P

Q

R

S

T

U

V

TABLE ANALYTIQUE DES MATIÈRES

Du 1er janvier au 30 juin 1885.

Paris. — Typ. A. Quantin, 7, rue Saint-Benoît. (5358)

LA SEMAINE FINANCIÈRE

L'épargne accumule toujours ses capitaux, cela est incontestable; mais la Bourse n'en profite guère et la hausse ne se développe que par le fait d'une spéculation audacieuse qui se débat actuellement dans le vide.

Le Crédit foncier est ferme à 1,365. Les différentes obligations de cette société continuent à être très favorisées par l'épargne. Parmi ces obligations, nous signalerons plus particulièrement à l'attention des capitalistes celles des derniers emprunts qui ne sont pas entièrement libérées, et qui moyennant un petit versement assurent une foule d'avantages : intérêt normal de l'argent versé, plus-value à brève échéance d'une dizaine de francs au moins, participation à tous les tirages de lots. C'est certainement faire une bonne opération que de se porter sur ces valeurs.

Les obligations qui sont émises aujourd'hui samedi 27 juin, pour la construction du chemin de fer de Mostaganem à Tiaret appartiennent par des liens très étroits à la grande famille de nos fonds d'État.

En effet, le privilège spécial accordé aux obligations sur le revenu net garanti a fait l'objet, dans la loi du 15 avril, d'une clause très précise introduite pour la première fois dans les traités de garantie.

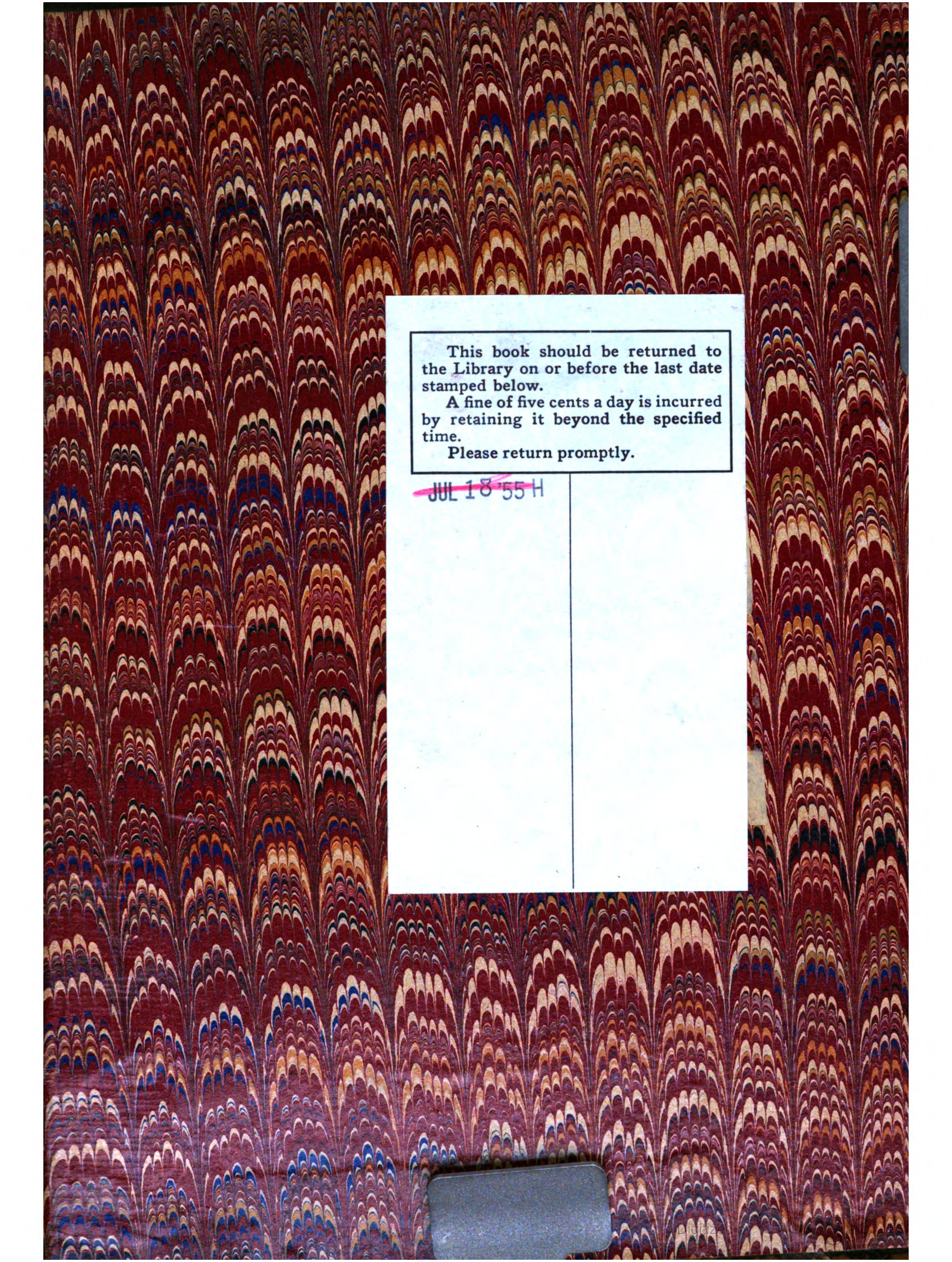
Les capitalistes ont tellement bien apprécié les avantages que présente cette opération que, ces jours derniers, les établissements chargés de l'émission ont prévenu le public qu'en raison de l'affluence des demandes, ils ne pouvaient recevoir les souscriptions par correspondance que pour 5 obligations et au-dessus.

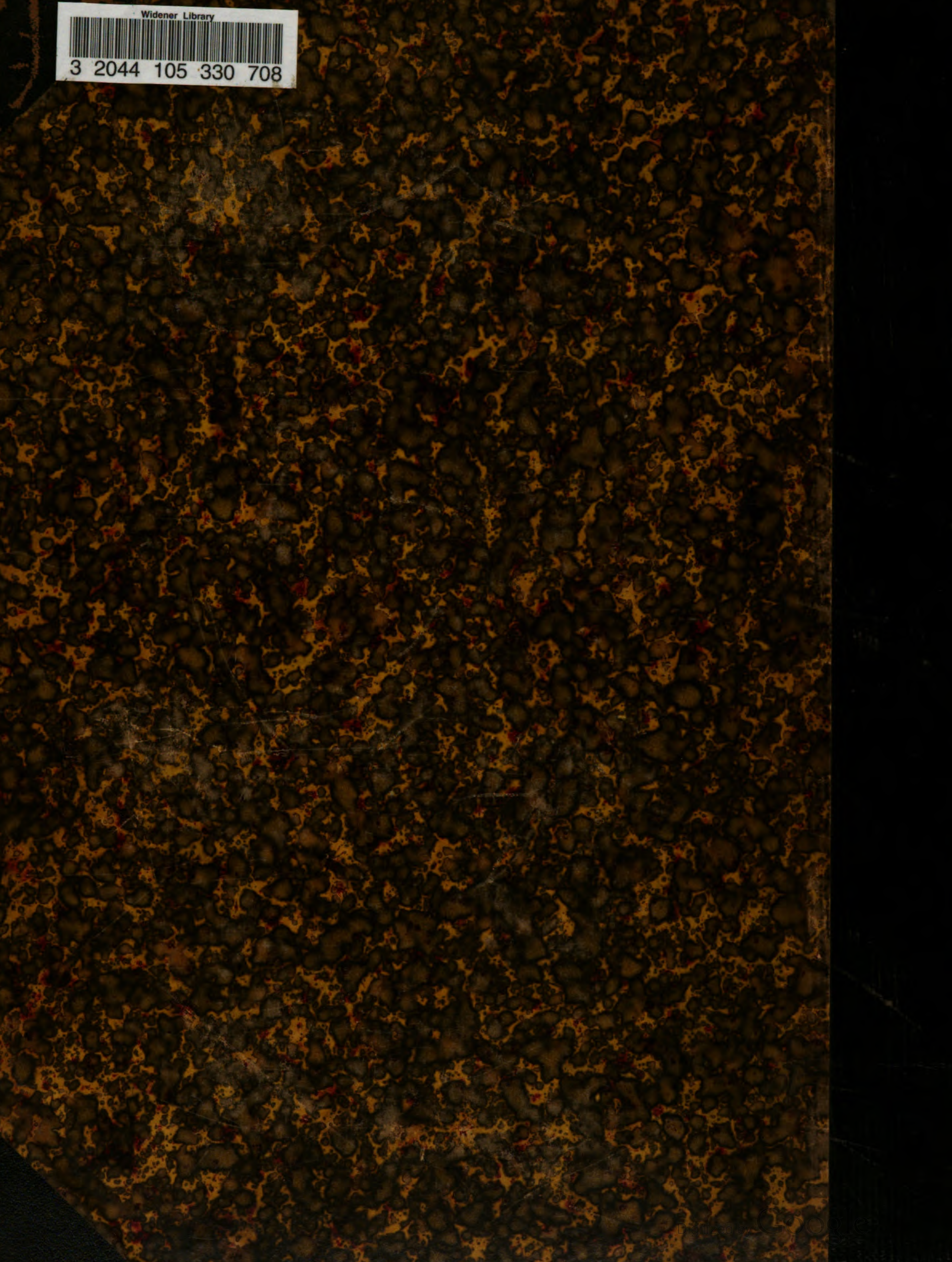
Enfin ces titres font déjà 15 francs de prime sur notre place.

A. LACROIX.

Paris. — Typ. A. Quantin, 7, rue Saint-Benoît [5453]




This book should be returned to the Library on or before the last date stamped below.
A fine of five cents a day is incurred by retaining it beyond the specified time.
Please return promptly.
JUL 18 '55 H


Widener Library
3 2044 105 330 708